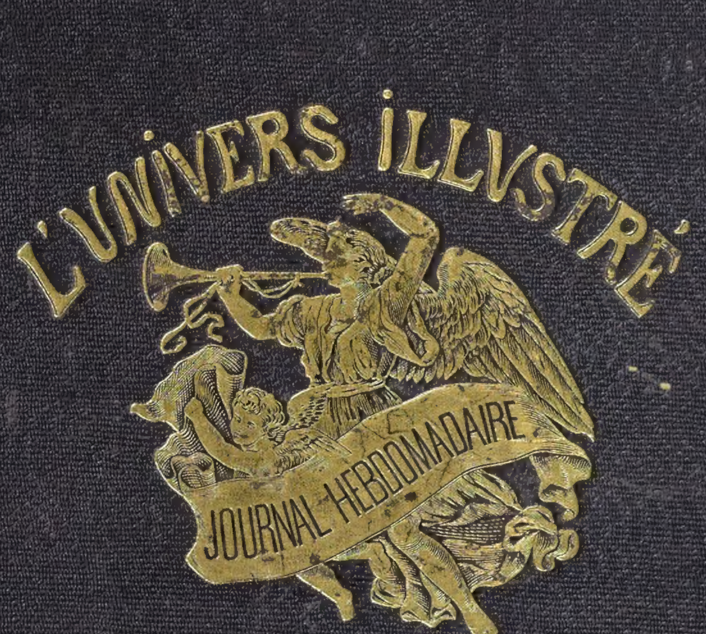


1868

2me SEMESTRE

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

1868



CLICHY

IMPRIMERIE DE MAURICE LOIGNON

RUE DU BAC-D'ASNIÈRES,

N° 12.

L'UNIVERS
ILLUSTRÉ
JOURNAL HEBDOMADAIRE

1868 — DEUXIÈME SEMESTRE


Le Luxembourg. — Jardin de la fontaine de Médicis.

PARIS
AU SIÉGE DE L'ADMINISTRATION, PASSAGE COLBERT, 24
PRÈS DU PALAIS-ROYAL
A LA LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE VIVIENNE, 2 BIS
ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, 15
—
1868

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée . . . . 125 fr.
Reliée . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 703 — 4 Juillet 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Nous réalisons aujourd'hui la promesse que nous avons faite à nos abonnés, en leur offrant deux magnifiques **primes gratuites** qu'aucun autre journal ne pourrait donner, et dont la valeur en librairie n'est pas moindre de **cinquante francs.** — Toute personne qui s'abonne ou renouvelle son abonnement pour six mois a le droit de recevoir gratuitement dans nos bureaux :

LES ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

formant deux grands et beaux volumes, illustrés de nombreuses gravures, et complétant les œuvres de l'illustre romancier, offertes il y a un an aux abonnés de *l'Univers illustré*. — Toute personne qui s'abonne ou renouvelle son abonnement pour un an a le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac**, mais aussi

LES CHEFS-D'ŒUVRE
DU THÉATRE MODERNE

Collection sans rivale des pièces de théatre les plus célèbres dans tous les genres, représentées depuis vingt-cinq ans sur les théâtres de Paris.

Cet ouvrage, formant DEUX GRANDS ET BEAUX VOLUMES, contient : *l'Honneur et l'Argent*, de **Ponsard**; — *Gabrielle*, d'**Emile Augier**; — *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos Intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About** — **Balzac** — **Anicet-Bourgeois** — **Casimir Delavigne** — **Camille Doucet** — **Alexandre Dumas** — **D'Ennery** — **Paul Féval** — **Léon Gozlan** — **Eug. Labiche** — **Lambert-Thiboust** — **Ernest Legouvé** — **Félicien Mallefille** — **Aug. Maquet** — **Méry** — **Alfred de Musset** — **Henry Murger** — **Saint-Georges** — **E. Scribe** — **Fréd. Soulié** — **Eug. Sue.**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Emile AUCANTE, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.



LE PRINCE ALAMAEO, FILS DU NÉGUS THÉODOROS; dessin de M. Paul Philippoteaux.
D'après une photographie. — Voir page 414.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Une rencontre sur le boulevard. — Un faux voyageur. — Mlle Léonide Leblanc à Hombourg. — Le dernier soupir de la saison parisienne. — Bal à l'ambassade ottomane. — Soirée chez M. le comte d'Osmond. — Une représentation à l'école internationale de Saint-Germain-en-Laye. — Un tour de force. — *Le Rêve d'un écolier*, paroles de M. Longuet, musique de M. Gariboldi. — Enfants chanteurs, acteurs, peintres et machinistes. — Comédie-Française : encore l'*Agamemnon*, de M. H. de Bornier : Mmes Ponsin, Lloyd, Royer, Devoyod, Tordeus. — Reprise d'*Une Chaîne*, de Scribe : MM. Régnier, Bressant, Talbot, Febvre; Mmes Madeleine Brohan, Émilie Dubois. — Théâtre du Gymnase : *les Amendes de Timothée*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Clairville et Henri Gillet. — Landrol, Mlle Massin. — *Une Journée de Diderot*, comédie en un acte, de MM. Michel Carré et Raimond Deslandes. — MM. Pujol, Pradeau. — Début de Mlle Manvoy dans les *Grandes Demoiselles*. — Opéra : reprise d'*Herculanum*, de Félicien David : Mmes Gueymard, Battu; MM. Obin, Colin, Caspard; Mlle Fonta.

C'en est fait : le dernier coup de cloche a sonné. Tout ce qui se respecte un peu, tout ce qui fait profession d'élégance et de *high-life* s'est enfui vers Dieppe, vers Vichy, vers Ems, vers toutes les villes d'eaux où Paris est dans l'habitude de prendre ses quartiers d'été. Passé le 1er juillet, il est du plus mauvais ton de se laisser rencontrer sur le boulevard. On s'expose à passer pour un chroniqueur, un avocat, un homme qui vit de son travail, — ce qui est, comme vous le savez, aux yeux d'un gentleman, le comble du déshonneur.

L'autre jour, je croise, à la hauteur de Tortoni, le major X...

Il rasait les maisons comme un malfaiteur.

— Comment, vous ici ! m'écriai-je, je vous croyais à Hombourg.

— Et vous ne vous trompiez pas, j'en arrive.

— Ah ! et qu'est-ce qu'on fait là-bas ?

— Parbleu ! toujours la même chose : on boit, on joue, on se promène ; on se promène, on joue, on boit...

— La banque va toujours bien?

— Pas trop : je l'ai laissée passablement malade. Vous avez su que la petite Leblanc avait commencé par une déveine formidable. Soixante mille francs, le prix de ses diamants mis en gage, un renfort venu de Paris, avaient passé derrière le rateau. Sur cinq ou six louis la chance s'est retournée. Et voilà la chère enfant qui, après s'être refaite, se trouve en gain de quarante mille francs et menace de faire sauter la banque.

— Et vous n'avez pas été tenté de voir la fin de ce petit drame?

— Impossible, cher, j'étais rappelé ici d'autorité.

— D'autorité, comment cela ?

— D'abord le bal à l'ambassade ottomane.

— En l'honneur de l'anniversaire du sultan?

— Précisément. Une corvée; mais que voulez-vous? quand on a le *Medjidié*... Et puis Djémil-Pacha est un si charmant homme ! Vous le connaissez ?

— Non.

— Tant pis ! Un vrai Français du Bosphore. Sa petite fête était très-bien ordonnée. La princesse de Metternich en faisait les honneurs. Quelle grâce, mon cher ami, quelles allures de grande dame !

— Allez toujours : j'ouvre mon calepin et je prends mon crayon.

— Pourquoi ?

— Pour noter les détails de la fête, les noms des invités, la description des toilettes...

— Que je ne vous donnerai pas.

— Par discrétion ?

— Non, mais par cette raison que je n'ai fait que toucher barre à l'ambassade. J'étais invité le même soir chez d'Osmond, qui faisait entendre les principaux morceaux du ballet qu'il destine à l'Opéra. Et, vous comprenez, lui brûler la politesse en cette circonstance, c'eût été me brouiller à mort avec lui.

— Ah ! vous êtes un noble cœur, vous ! vous avez tous les dévouements.

— Méchant !

— Et comment cela s'est-il passé?

— Parfaitement. Une réunion du meilleur monde ; quelques compositeurs parsemés : Auber, le prince Poniatowski, Jules Cohen. Le jardin, converti en salle de concert, était abrité en partie sous une tente reliée à la voûte d'entrée de l'hôtel, où avaient été installés l'orchestre et les chœurs. D'Osmond et Braga tenaient successivement le bâton de mesure.

— Vous ne me dites rien de la musique?

— Très-gentille, la musique : élégante, distinguée, le genre d'Auber. On a redemandé une danse des Bohémiens originale, vive, entraînante à faire gambader un paralytique. Voilà mon impression : si vous voulez en savoir plus long, adressez-vous aux connaisseurs.

Nous en étions là quand vint à tomber au milieu de nous l'ami N... Celui-là est le contraire du major : il se fait gloire de n'avoir jamais mis le pied hors du département de la Seine. Excellent garçon qui n'a qu'un défaut, c'est de se jeter comme un hanneton au travers de toutes les conversations.

— Tiens, c'est vous, major, fit-il de sa grosse voix, vous ne voulez donc pas quitter Paris?

— Allons donc, interrompis-je, puisqu'il arrive de Hombourg !

— De Hombourg, farceur ! nous avons dîné ensemble il n'y a pas trois jours, n'est-ce pas, major?

Mais déjà le major nous avait quittés, faisant mine de courir après un ami de l'autre côté du boulevard.

J'expliquai à N... l'impair qu'il venait de commettre.

— Ma foi, tant pis ! répondit-il, quand on joue ce jeu-là, on reste chez soi et l'on se fait raser les cheveux et les sourcils pour s'empêcher de sortir.

Un scrupule me vient. Si ce que m'a conté le major de la fête de l'ambassade ottomane et de la soirée de M. le comte d'Osmond n'était pas plus vrai que son voyage à Hombourg !

~~~ Voici heureusement, sur une autre soirée plus modeste mais non moins intéressante, des détails qui ne seront pas contestés.

Figurez-vous des enfants de six à quinze ans, appartenant à toutes les nations, — anglais, allemands, espagnols, portugais, américains, — jouant sans broncher des pièces françaises et n'ayant cependant, pour la plupart, que quelques mois d'études de notre langue : tel est le spectacle curieux et piquant que nous offrait l'autre soir l'école internationale de Saint-Germain-en-Laye. Ce n'est pas tout. Ces mêmes enfants, avec un aplomb et une justesse que pourrait leur envier plus d'un de nos théâtres lyriques, ont chanté un opéra-comique en trois tableaux composé exprès pour la circonstance. Cela s'appelle *le Rêve d'un écolier*. Sous ce titre, le sous-directeur des études, M. Longuet, a écrit un libretto parfaitement approprié au milieu auquel il était destiné et dont les vers, très-joliment tournés, ne seraient pas désavoués par les maîtres du genre. La partition, de M. Gariboldi que nous connaissions déjà comme un flûtiste distingué, est un véritable tour de force. Composer des airs, des duos, des ensembles, des chœurs pour des enfants qui, la veille, n'étaient pas moins ignorants en musique que les acteurs du Palais-Royal avant *la Vie parisienne*, et arriver à les leur faire chanter comme je l'ai dit, il y a là de quoi étonner même les malins du Conservatoire. Mme Stoltz, qui assistait à la représentation, n'en revenait pas.

Notez que le mérite de cette musique ne consiste pas seulement dans la difficulté vaincue. Le mélodiste y paye argent comptant. Parmi les morceaux les plus applaudis, je me bornerai à signaler le beau chœur d'introduction, les fins couplets du premier tableau, celui du *Parnasse* tout entier et particulièrement les strophes qu'a fait merveilleusement valoir la belle voix de contralto chargée de la partie d'Euterpe.

Les chanteurs étaient accompagnés, sur le piano par M. Schœn, et par M. Mattiozzi sur l'orgue. Tous deux s'étaient mis obligeamment à la disposition de M. Gariboldi.

Toiles, décors, machines, tout avait été fait par les élèves, tout, jusqu'aux *trucs* d'un changement à vue parfaitement réussi qui, en un clin d'œil, nous a transportés de la salle d'études au sommet du Parnasse.

Avant *le Rêve d'un écolier* on nous avait donné un vaudeville, *le Baril d'olives* de Brazier et Mélesville, *Brueis et Palaprat*, d'Étienne, enfin une cantate due à la collaboration des auteurs de l'opéra-comique. C'était, comme on le voit, un spectacle complet.

L'occasion de cette représentation était la fête du directeur, devenue aussi ce soir-là — on peut le dire en toute vérité — la fête des élèves et celle des parents. Les nombreux invités, parmi lesquels la presse était représentée, se sont accordés à reconnaître la façon gracieuse et cordiale dont les honneurs en ont été faits par M. Brandt et sa digne femme, la propre nièce de Walter Scott.

~~~ J'ai promis de revenir sur l'*Agamemnon* de M. de Bornier, de discuter la tragédie de Sénèque qui lui a servi de texte et de mettre, par des citations, le lecteur à même d'apprécier lui-même le talent du poëte. L'espace qui m'est limité ne me permet de tenir que la moitié de mes promesses. Au surplus, la pièce de Sénèque est depuis longtemps jugée, et les critiques qu'on peut lui adresser passent nécessairement par-dessus la tête de son traducteur. Ce qui appartient en propre à M. de Bornier, c'est la forme, le style, le vers. Dans cette lutte des deux langues et des deux poésies, l'auteur français est-il resté inférieur ou seulement égal à son modèle? La meilleure manière de décider la question est de lui céder la parole, et je ne crains pas que l'épreuve ne reste à son avantage.

Écoutez d'abord cette strophe que fait si bien valoir la diction savante et la voix au timbre d'or de Mlle Ponsin :

Souvent même tombent sans lutte
Les trônes placés le plus haut;
Leur poids seul suffit à leur chute...
Grandeur funeste! — Heureux plutôt,
Heureux l'homme content de vivre
Loin des orages, qui ne livre
Sa voile qu'au zéphyr joyeux,
Et glisse, écoutant leurs bruits vagues,
Sur le mobile azur des vagues,
Sous l'immobile azur des cieux !

Puis celles-ci auxquelles Mlle Lloyd prête le charme mélancolique des filles d'Israël pleurant sur la chute de Sion :

Il est doux de pleurer ensemble
Les maux qu'ensemble on a soufferts,
Et la même plainte rassemble
Ceux qui portent les mêmes fers !

Comment ta voix suffirait-elle
A pleurer les bonheurs détruits?
Ni la plaintive Philomèle,
Ni le lugubre oiseau des nuits,

Ni l'hymne funèbre du cygne,
Ni les cris aigres d'Alcyon,
Ne formeraient une assez digne
Et sombre lamentation !

Voulez-vous maintenant savoir avec quelle fermeté est traitée dans la pièce de M. de Bornier la partie dramatique? Lisez, à titre de spécimen, les quelques vers que voici, et vous conviendrez que, Ponsard excepté, aucun auteur n'a serré de plus près la langue ferme et sobre des grands tragiques du XVIIe siècle :

CLYTEMNESTRE.

Électre ici !... Quittant le toit de la famille,
Rebelle à la pudeur...

ÉLECTRE.

Puisque je suis sa fille !

CLYTEMNESTRE.

Est-ce là le langage, ô cœur audacieux,
Qu'une femme...

ÉLECTRE.

Le fer aux femmes sied-il mieux?

CLYTEMNESTRE.

Pour me cacher ton frère, es-tu mon ennemie?
Pourquoi fuir mon palais?

ÉLECTRE.

Je fuis ton infamie.

CLYTEMNESTRE.

Obéis-moi : je viens...

ÉLECTRE.

M'enseigner mon devoir?

CLYTEMNESTRE.

Avant qu'il soit longtemps tu le pourras savoir :
Je suis reine !

ÉLECTRE.

Non, non : veuve, et veuve adultère !

CLYTEMNESTRE.

Malheureuse ! rends-moi mon fils !

ÉLECTRE.

Rends-moi mon père !

Mlle Royer, dans cette scène, a fait preuve d'une énergi

tragique et d'une puissance d'émotion qu'on ne lui connaissait pas. Ses attitudes, ses gestes ont je ne sais quoi d'original et de personnel qui sort du poncif et du convenu. Mlle Devoyod dessine à grands traits la sombre et cruelle figure de Clytemnestre. Mlle Tordeus, s'est fait vivement applaudir pour l'expression pathétique et l'ampleur pittoresque qu'elle a apportées à la composition de son rôle de Cassandre.

~~~ Quelques jours après, le Théâtre-Français remettait à la scène *Une Chaîne*, la meilleure sans contredit des comédies de Scribe. S'il en est parmi les œuvres modernes qui lui soient supérieures sous le rapport du style et de la profondeur de l'observation, je n'en connais pas qui l'égalent pour l'habileté de la facture, la contexture théâtrale, la gradation de l'intérêt, l'abondance des situations. Le sujet, pris dans le vif des mœurs sociales, se dégage nettement, portant en lui sa moralité. Bien des fois on l'a refait depuis, mais jamais avec ce relief, cette aisance, cette supériorité d'exécution. En son genre, *Une Chaîne* est un chef-d'œuvre, et l'on s'étonne qu'elle ait pu quitter un instant le répertoire.

Le rôle de la duchesse de Saint-Géran a été d'un bout à l'autre un triomphe pour Mme Madeleine Brohan. Elle a le charme, la grâce sans afféterie, la véhémence et la passion dramatiques sans outrance et sans déclamation : avec cela la beauté éclatante et la distinction patricienne qu'exige le personnage. Cette *création* lui fera le même honneur que celle de la marquise de Maupas dans le *Lion amoureux*.

On sait depuis longtemps avec quelle autorité, quel grand air, quelle gentilhommerie exquise Bressant représente l'amiral de Saint-Géran. Quant à Régnier, il a fait de Balandard un type inimitable. Fabvre, qui paraissait pour la première fois dans Émeric, a fait oublier par la chaleur de son jeu ce que son rôle a d'ingrat et d'indécis. Talbot s'est tiré habilement d'une tâche que le souvenir de Samson rendait difficile. Mlle Dubois a été ravissante de jeunesse et de candeur ingénue.

~~~ La conscience, telle est l'idée sur laquelle pivotent les deux pièces nouvelles du Gymnase : *Une Journée de Diderot* et *les Amendes de Timothée*. C'est le prendre d'un peu haut peut-être pour deux petits actes, qui n'ont d'autre prétention que d'amuser et qui, j'ai hâte de le dire, y réussissent parfaitement. Les genres sont complétement différents : là, comme le titre l'indique, la comédie semi-historique, ici au contraire la pure fantaisie, mélangée toutefois — et c'est là le mérite de la pièce — d'une pointe d'observation.

Timothée est agent de change. Timothée a une femme charmante dont il est fou. Mais, par malheur, Timothée est volage, il ne peut pas voir passer dans la rue un petit pied finement chaussé que son imagination ne prenne le mors aux dents. Ces coups de canif dans le contrat ne vont pas bien loin, il est vrai, mais ils n'en sont pas moins un remords pour Timothée, et voici, pour mettre en paix sa conscience, ce qu'il a imaginé. Il a ouvert dans un carnet spécial un compte à ses infidélités en s'imposant pour chacune une amende au profit de sa femme :

« Pour avoir dit des bêtises à Flora, un bouquet de qua-
« rante francs à Fanny.

« Pour avoir donné rendez-vous à Herminie, une cor-
« beille de cent francs à Fanny.

« Pour avoir embrassé Césarine, un bracelet de cinq cents
« francs à Fanny. »

Le jour où il sautera le pas fatal, il donnera à Fanny une maison de campagne à Ville-d'Avray.

Or ce jour heureux ou néfaste, comme vous voudrez, a lui enfin pour Timothée. La veille, il a reconduit, sous l'abri de son parapluie, une agréable créature qui répond au nom de Cécile Magenta, et il est bien décidé à perdre au rendez-vous qu'elle lui a donné la maison de campagne promise éventuellement à Fanny.

Mais voilà que, tandis qu'il court au rendez-vous, le carnet révélateur tombe entre les mains de celle-ci. Indignation de l'épouse trompée qui épanche ses chagrins dans le cœur de son amie, une jolie veuve tout frais débarquée de la province. La veuve rit aux éclats. C'est elle en effet qui, sous le pseudonyme de Cécile Magenta, s'est fait reconduire à l'hôtel qu'elle s'est empressée de quitter après le rendez-vous donné à Timothée; — ce qui vous explique pourquoi Timothée se contente de revenir au logis avec une corbeille de fleurs, plus pur et plus innocent qu'il ne l'aurait voulu.

Maintenant ajoutez à cela un notaire, amoureux de la jeune veuve, lequel a laissé tomber de sa serviette le carnet de Timothée; mettez-le aux prises avec son rival d'occasion, imaginez toutes les folies et tous les quiproquos que les auteurs ont su tirer de la situation, et vous avez le dessin général de cette pièce, gaie, piquante et salée, sans rien coûter à la décence et au bon goût.

Landrol est très-amusant : il m'a rappelé — et c'est un éloge que je lui fais — Régnier dans *Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme*. Mlle Massin, qui devient plus comédienne de jour en jour, est jolie à rendre invraisemblables les infidélités de Timothée.

~~~ Passons, s'il vous plaît, de la chambre capitonnée de Mme Timothée dans le cabinet de Diderot.

Le voici lui-même, ce génie, ce volcan, l'auteur des *Bijoux indiscrets* et de la *Préface de l'Encyclopédie*, de *Jacques le fataliste* et du *Père de famille*, dans le bouillonnement du travail, composant un feuilleton pour Grimm, un sermon pour un missionnaire, une préface pour un auteur de qualité. Sa servante Nanon lui annonce la visite de Mme Euvrard et de sa fille Élise. Mme Euvrard, belle-sœur d'un riche financier, en était réduite depuis longtemps, par l'abandon de celui-ci, à vivre, ainsi que sa fille, du travail de ses mains. Mais le financier vient de passer de vie à trépas. Mme Euvrard et sa fille sont les seules héritières de sa fortune, deux millions ! et c'est à Diderot, leur voisin, leur soutien dans leur malheur et leur pauvreté, qu'elles apportent cette nouvelle en le priant d'examiner les papiers de la succession que le notaire leur a remis.

Diderot dépouille le dossier. Hélas! il faut que les pauvres femmes disent adieu à leur rêve. Dans ces pièces se trouve un testament qui institue pour légataire universel le neveu de Rameau. Quoi! ce cynique, ce bouffon, ce parasite, ce proxénète, ce pilier de cabaret, ce virtuose du ruisseau? A cette pensée, le premier mouvement de Diderot est de déchirer le testament. Mais la conscience est là qui l'arrête sur le seuil du crime : c'est elle encore qui parle au cœur de Nanon et à celui des deux malheureuses si injustement déshéritées. Rameau paraît, débraillé, plein comme une outre, et Diderot lui remet le testament. Le sacripant bondit de joie. Il fera l'insolent à son tour, il aura des flatteurs qu'il roulera dans la poussière, il tiendra table ouverte... et il fera jouer sa musique!

Quand il a bien exhalé son contentement, il s'informe de la manière dont cette fortune inespérée lui est advenue. Diderot le lui apprend. — « Imbécile! s'écrie Rameau, à votre place, moi, voici ce que j'aurais fait. » — Et prenant d'une main le testament entre le pouce et l'index, de l'autre il le déchire et s'en va, tout titubant, regagner le cabaret voisin.

Ce dénoûment sympathique a enlevé le succès. Les auteurs l'avaient déjà préparé en intercalant habilement des passages du *Neveu de Rameau* dans leur dialogue, très-habilement pastiché d'ailleurs sur la manière un peu emphatique de l'auteur du *Père de famille*.

Si je vous disais que Pradeau nous a rendu au vif cette figure étincelante que Diderot a esquissée en traits de feu dans son étonnant chef-d'œuvre, vous ne me croiriez pas, et vous auriez raison. Pradeau a été tout ce qu'il pouvait être avec son physique ventripotent : gai, ironique, épanoui et de belle humeur. Il faut lui en savoir gré.

Le débutant Pujol, qui faisait Diderot, me paraît appelé surtout à réussir dans les rôles dramatiques. S'il voulait s'en tenir aux jeunes premiers, il aboutirait tout droit aux Derval, ce qui serait triste.

~~~ *Les Grandes Demoiselles*, d'Edmond Gondinet, que j'ai revues ce soir-là avec un vrai plaisir, nous ont offert un début intéressant, celui de Mlle Athalie Manvoy. Déjà, au Vaudeville, à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin, Mlle Manvoy s'était distinguée par de très-vives qualités et par une rare souplesse dans des genres tout différents. Sa diction est nette, sa physionomie fine et spirituelle, son jeu pétille d'intelligence. Ou je me trompe fort, ou, le travail aidant, Mlle Manvoy est appelée à remplir, dans la troupe de Montigny, la place restée vacante par le départ de Mlles Delaporte et Pierson.

~~~ En prévision du congé de Faure qui le forçait à suspendre les brillantes représentations de *Don Juan* et de *Guillaume Tell*, l'Opéra vient de remonter *Herculanum*. Ce choix lui était naturellement indiqué, autant par la valeur de l'ouvrage, que par la décision de la commission qui, il y a quelques mois, décernait à Félicien David le grand prix de vingt mille francs. L'effet de cette reprise a tenu tout ce que l'on en attendait. La pièce a été aux étoiles : l'enthousiasme a égalé celui de la première représentation et, grâce à cette *nouveauté*, le théâtre est en mesure de braver hardiment les résistances caniculaires.

De tous les ouvrages de son auteur, *Herculanum* est, à coup sûr, le plus important. Il étincelle de beautés : ce jour-là, Félicien David a pris possession en maître du domaine dramatique. Est-ce à dire que dans son œuvre *Herculanum* occupe la première place? Ceci est autre chose. S'il s'en était tenu là, il eût légué sans doute à l'Opéra une belle partition; mais il n'en fût pas moins resté un compositeur à la suite, un compositeur de seconde main. Ce n'est que dans *Lalla Roukh*, il faut bien en convenir, que son individualité s'est tout à fait affirmée. Là, il apparaît dégagé de toute influence, il est lui, il a une manière personnelle, il apporte à la scène lyrique un élément nouveau. Chaque morceau porte son empreinte et ne saurait être signé d'un autre nom que le sien. Et je n'en veux pour preuve que la foule des imitateurs qui se sont mis à faire du Félicien David, comme d'autres avaient fait du Rossini, du Meyerbeer et du Wagner.

Qui donc, après *Herculanum*, avait songé à faire du Félicien David?

C'est qu'ici en effet, si le compositeur dramatique a déjà trouvé sa voie, il n'en est pas de même du mélodiste. L'auteur futur de *Lalla Roukh* ne se révèle que dans deux ou trois chœurs et dans les airs de ballet. Peut-être est-ce pure timidité de sa part. A force de s'entendre répéter qu'il ne saurait rien faire « lorsqu'il serait descendu de son chameau, » il n'aura pas osé s'abandonner à ses inspirations, il aura craint de se faire taxer de maniérisme, sans réfléchir que, se placer dans un courant étranger, c'était s'exposer à se laisser entraîner par lui. Enhardi par le succès d'*Herculanum*, il est remonté sur son chameau, et je tiens qu'il a bien fait.

Voyez si je me trompe. Étudiez la partition d'*Herculanum* et faites abstraction, si vous le pouvez, du nom de l'auteur. A part les morceaux dont j'ai parlé, ne jureriez-vous pas que Donizetti a passé par là? Au premier tableau du quatrième acte, ne sentez-vous pas l'influence de Meyerbeer et ne vous semble-t-il pas que tout le grand morceau de Satan, avec le chœur des esclaves, est fait des rognures de *Robert-le-Diable?* Vous arrivez au duo final. Tiens! vous écriez-vous, quelle singulière idée a eue là Donizetti de refaire son duo de *la Favorite!* Il est vrai, pour tout dire, que la similitude des situations aide ici singulièrement à l'erreur et que la faute, si faute il y a, doit être partagée par égale portion entre le compositeur et les librettistes.

On aurait tort d'induire de ceci qu'*Herculanum* soit un pastiche. Félicien David s'y montre italien, voilà tout. Ses formules sont à lui, exemptes de réminiscences, mais elles sentent le terroir. Pour parler plus familièrement, son vin appartient à la même zone que celui de Donizetti, mais le cru en est différent et souvent il lui est supérieur.

Depuis près de dix ans que cette partition a vu le jour, elle a été trop souvent analysée pour que je la reprenne par le menu. Elle est aujourd'hui sur tous les pianos. Les couplets : *Dans une retraite profonde*, le grand air d'Olympia, son *brindisi* du premier acte, son chant du second acte, le *credo* du troisième, le duo final sont des pages consacrées et présentes à toutes les mémoires.

Seul, de la distribution première, Obin a conservé son rôle. Son style magistral et son talent de composition font oublier les lacunes d'une voix un peu défaillante.

Il aura été donné à Mme Gueymard d'obtenir un double succès dans l'ouvrage de Félicien David. Olympia n'a pas moins électrisé le public que ne l'avait fait autrefois Lilia. Elle s'est montrée admirable de vigueur et de puissance dramatique. La salle tout entière lui a fait bisser ses couplets, qu'elle a enlevés avec une verve *endiablée*.

Mlle Battu, très-belle sous le costume antique, a chanté le *Credo* de la vierge chrétienne avec une âme, un élan dignes de la Frezzolini dans ses beaux jours. Elle a été rappelée après le second acte et après le fameux duo du quatrième.

Colin a une voix charmante, une vraie voix de ténor, qu'il a le bon esprit de ne pas forcer. Son succès, un peu indécis aux premiers actes, s'est consolidé dans le dernier tableau, où, au contact de Mlle Battu, il s'est élevé à une hauteur et à une chaleur d'expression qu'il n'avait pas encore atteintes. Je ne dis pas qu'un jour il n'arrive à remplacer Roger; mais il lui reste encore beaucoup à faire.

Gaspard, dont on remarque les progrès, a lancé d'une voix tonitruante les imprécations de Magnus.

Dans le joli ballet du troisième acte, Mlle Laure Fonta jouait une grosse partie. La pauvre Emma Livry avait laissé sa suave empreinte sur ce personnage de bacchante où respire toute la grâce insoucieuse de la mythologie païenne. Entre les mains, — les pieds, devrais-je dire, — de Mlle Laure Fonta, il n'a rien perdu. Les dilettanti ont admiré l'étendue de son *parcours*, la force de son *élévation*, la précision de ses *pointes*. Quant à moi profane, je remercie Mlle Fonta de nous avoir rendu la danse taglionienne, trop dédaignée, — et pour cause, — des ballerines du jour. Quoi qu'il en soit, cette soirée est pour Mlle Fonta un grand pas dans sa carrière chorégraphique. La voilà du coup passée *étoile*.

GEROME.
~~~



FÊTE HISTORIQUE DE SAINT-OMER. — ENTRÉE DE GUILLAUME CLITON, XIVe COMTE DE FLANDRE, A SAINT-OMER, LE 14 AVRIL 1127.
Dessin de M. Desroches-Valnay. — Documents communiqués par M. Ch. de Bertholdy. — Voir page 415.



COUR INTÉRIEURE DU PALAIS DU GOUVERNEUR, A CONSTANTINE, d'après une photographie. — Voir page 418.

BULLETIN

Mercredi de la semaine dernière, l'Empereur est arrivé au camp de Châlons. Sa Majesté était accompagnée des généraux Douay et Fleury, de deux officiers d'ordonnance et de l'écuyer de service. Le général de Failly, commandant en chef, l'attendait au chemin de fer.

L'Empereur portait l'uniforme de général de division. Il est monté immédiatement à cheval et s'est rendu au quartier général, en passant au milieu d'une double haie formée par le corps d'armée du camp.

Le soir, il y a eu grand dîner à la résidence impériale. Le lendemain, les manœuvres d'ensemble ont commencé, puis le jeudi l'Empereur a passé la revue d'honneur. L'Empereur a voulu suivre personnellement les expériences qui s'effectuent à Châlons sur le tir des nouvelles armes à feu.

Quelques jours avant le départ de l'Empereur pour Châlons, la Cour, qui est, comme on sait, en villégiature à Fontainebleau, a fait une excursion en forêt, aux ruines du monastère de Franchart. Leurs Majestés avec leur suite avaient pris place dans trois grands chars-à-bancs. Dans la première voiture, on voyait l'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial, les deux jeunes filles de la duchesse d'Albe et un aide de camp.

Deux inspecteurs de la forêt, en grande tenue avec la culotte de peau blanche, servaient de guides.

Le cortége passa sans s'arrêter devant le restaurant de Franchart où une noce de Melun, composée d'une soixantaine de personnes, prenait ses ébats. Tous les convives se hâtèrent de sortir et saluèrent Leurs Majestés de leurs acclamations.

Tel est l'épisode pittoresque qu'un de nos artistes a reproduit dans un charmant dessin que nous publions aujourd'hui.

La ville de Versailles n'a pas voulu laisser passer inaperçu le centième anniversaire de la naissance de l'illustre général Hoche. Il y a eu, à cette occasion, messe solennelle à l'église Notre-Dame de Versailles, exécution d'une cantate devant la statue du pacificateur de la Vendée, défilé de cavalerie, feu d'artifice et illumination de la place Hoche. La fête avait attiré d'assez nombreux visiteurs.

Dans sa dernière séance, l'Académie des sciences a élu M. Phillips à la place vacante dans la section de mécanique par suite du décès de M. L. Foucault.

Cette même séance a été marquée par un touchant incident. Deux membres de l'illustre assemblée, le baron Charles Dupin (né en 1784 et élu académicien en 1818) et M. Mathieu (né en 1784 et élu en 1817), ont reçu de leurs confrères un témoignage de sympathie et d'estime infiniment flatteur. Le président, M. Delaunay, s'est levé en annonçant qu'il était chargé de remettre à chacun des deux éminents vétérans, et au nom de leurs confrères, une médaille devant perpétuer le souvenir des cinquante années écoulées depuis que l'Académie les compte dans son sein.

Puis le président est descendu de son siége et a été porter les médailles aux deux destinataires. Ceux-ci ont exprimé leur reconnaissance avec une émotion qui a été partagée par toute l'assistance.

La semaine dernière a eu lieu à Munich la première représentation, impatiemment attendue, des *Maîtres chanteurs*, de



STATUE DU ROI VICTOR-EMMANUEL, ŒUVRE DE M. SALVINO-SALVINI, érigée à Florence, à l'entrée des Cascines. — Voir page 418.



CHASSE AUX CHIENS ERRANTS DANS LES RUES DE BRUXELLES, d'après un croquis de M. L. d'Elliot. — Voir page 419

Richard Wagner. La représentation, d'une longueur inusitée pour les usages allemands, a duré de six à onze heures du soir! Le succès n'a pas été moins extraordinaire que la durée du spectacle. Wagner, applaudi, rappelé, a paru plusieurs fois dans la loge royale, à côté de son auguste protecteur; de là il saluait la foule enthousiaste.

Il y a loin de ce triomphe à la chute bruyante du *Tannhauser*, à notre opéra français. Avions-nous raison? les Bavarois ont-ils tort?

Le vice-roi d'Égypte, qui se trouvait à Constantinople, s'est embarqué lundi dernier, sur sa frégate le *Sahi-Bahi*, pour venir en France. Il doit ensuite aller passer une semaine à [illegible]

Selon le désir du célèbre chimiste John Davy, le service en vermeil qui lui fut offert par les propriétaires de houillères en Angleterre pour son invention de la lampe de sûreté, vient, après la mort de sa veuve, d'être remis à la Société royale de Londres, pour servir à la fondation d'un prix annuel pour la plus importante découverte en chimie; la valeur du service est estimée à 80,000 francs.

Les journaux italiens annoncent un procès assez curieux :

Il paraît que la cour d'appel de Naples est saisie d'un procès intenté au gouvernement par un individu qui, ayant été capturé par les brigands et ayant payé nous ne savons au juste combien de milliers de ducats pour sa rançon, prétend être indemnisé parce que l'autorité n'a pas su sauvegarder la sûreté publique.

On lit dans le *Phare de la Manche :*

Une des familles les plus honorables de notre département, se trouvant dernièrement à la campagne, a failli être plongée dans un deuil bien cruel. Voici à quel sujet. Le jeune X... avait près du voile du palais un aphthe qui le gênait beaucoup et que sa mère voulut cautériser avec la pierre infernale. Mais la pierre s'étant détachée de son étui tomba si malheureusement dans l'arrière-gorge, que l'enfant l'avala. Qu'on juge de l'effroi et du désespoir de la mère, ainsi éloignée de tout secours médical! Par bonheur, elle avait sous la main le manuel de M. Constantin James sur les *Premiers soins à donner avant l'arrivée du médecin*. Vite elle court à l'article empoisonnement et lit : « L'antidote de la pierre infernale est le sel de cuisine. « Saisir une salière, en verser le contenu dans un verre d'eau et le faire boire à l'enfant, fut l'affaire d'un instant. L'effet en fut magique. Tous les accidents se dissipèrent à la minute même et l'enfant fut sauvé.

La poste nous apporte un opuscule qu'il serait vraiment dommage de laisser passer inaperçu, car l'auteur, qui se cache sous le pseudonyme de Timon l'Athénien, est à coup sûr un homme d'esprit et de cœur. J'aurais aimé pourtant qu'il empruntât un autre masque, car on ne devrait plus toucher à ce nom de Timon, depuis que M. de Cormenin l'a placé en tête d'un livre admirable. Quoi qu'il en soit, les quelques pages qui nous viennent d'Avignon, sont généreusement pensées et élégamment écrites. Elles ont pour titre : *Des courses et combats de taureaux dans le midi de la France*. C'est une charge à fond contre le sanguinaire spectacle dont les Espagnols sont si friands et dont on exhibe de ridicules parodies dans le midi de la France. Tout autant que l'auteur de la brochure que nous avons citée, nous regardons les courses de taureaux comme un divertissement digne des temps barbares, et nous estimons que la foule, dans nos cités méridionales, n'a rien à gagner en sens moral quand elle accourt pour voir des gens qui, au péril de leur vie, martyrisent de malheureux taureaux à coups de bâtons ou à coups de tridents. Il y aurait peut-être lieu de rappeler que la loi Grammont existe dans le midi de la France aussi bien que dans les autres départements.

TH. DE LANGEAC.

LE FILS DE THÉODOROS

On sait que le général Napier a quitté l'Abyssinie, emmenant en Angleterre les deux fils du négus Théodoros, deux pauvres orphelins dont le berceau avait été rougi du sang de leur père, et qui avaient vu, peu de jours après, mourir leur mère dans le camp anglais. Nous sommes certains que nos abonnés verront avec un vif intérêt le portrait que nous publions en tête de ce numéro : c'est celui de l'aîné de ces enfants, l'héritier présomptif du trône qui a été enseveli sous les ruines de Magdala.

Ces frêles créatures, après avoir été offertes à la curiosité des badauds des bords de la Tamise, doivent, dit-on, être élevées au collége des Missions, à Bombay. Leur sera-t-il jamais donné de revoir les montagnes où le nom de leur père a retenti avec un si puissant éclat? C'est le secret de l'avenir et celui du cabinet de Saint-James. Nous n'avons la prétention de pénétrer ni l'un ni l'autre.

Le fils aîné du négus Théodoros s'appelle Alamaeo ou Allumabyu, comme on l'écrit quelquefois; ce nom en abyssin signifie : « J'ai vu le monde. » Amère ironie de la destinée! Car le petit orphelin, s'il n'est pas prisonnier dans le sens absolu du mot, est probablement condamné à n'avoir désormais devant les yeux qu'un horizon bien étroit. Alamaeo porte le titre de *dejatch*, lequel est l'équivalent de celui de duc ou de prince. Il est né au mois de juin 1861. Dans son regard voilé on devine l'intelligence; sa physionomie est douce et sympathique. Il assiste, sans y comprendre grand'chose, à toutes les catastrophes qui s'accomplissent autour de lui. On l'entend parfois appeler tristement son père. Les Anglais, pour le distraire, lui ont donné un kaléidoscope et une boîte à musique. Deux joujoux en échange d'une couronne!

R. BRYON.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

Ce nom de Rose donna un nouveau cours aux idées du garde, qui fondit en larmes.

— Pas de grimaces! reprit Michel avec violence. Vous pleurerez ensuite. Maintenant, parlez, ou...

— C'est que, sanglota Barlot, il ne me payera pas les vingt-cinq mille francs qu'il m'a promis.

— Qui, *il?* cria Michel en secouant le garde avec une vigueur telle, que, si le garde, au lieu d'être un homme, eût été un prunier, toutes les prunes se fussent détachées. — Qui, *il?*

Mais, en ce moment, Barlot n'était, à vrai dire, guère plus un homme qu'un prunier. Il était une masse inerte. Sa grosse tête vacillait comme le chef branlant d'un magot. La lutte lui avait fait remonter l'eau-de-vie au cerveau. Ses lourdes paupières s'étaient closes sur son mauvais regard. Un ronflement rauque s'échappait de sa gorge contractée.

Michel le souleva comme il eût soulevé une plume; il le dressa, lui arracha sa casquette, et, l'en fouettant au visage :

— Qui, *il?* répéta-t-il. Je ne te lâche pas que tu ne répondes!

Le garde rouvrit à demi les yeux.

— Alors, bégaya-t-il, nous aurons le temps de boire. Tu es un bon, toi... Je te payerai à boire... Vingt-cinq mille francs qu'il m'alignera, pour boire... Mais je ne veux pas qu'il rie. Tu comprends... elle est morte. Ah! non!... ah! je ne veux pas qu'il rie... C'est pourquoi je brûlerai la boutique comme il y a un Dieu. C'est de sa faute si elle est morte. Alors, ce n'est pas une raison, parce qu'on est vicomte... A présent, ramène-moi!

D'une voix haletante :

— C'est donc, dit Michel, le vicomte de Laïta qui vous a payé?

Cette supposition indigna Barlot, qui fit un suprême effort pour la repousser. Il leva son bras pendant qu'il laissa retomber un geste de protection, et, jetant ces mots dans les intervalles des bosquets :

— Non, reprit-il, non, il ne m'a pas encore payé; mais, quand il épousera Mme la marquise, il me payera, M. le vicomte... Ah! grommela-t-il, comme soudain, lâché par Michel, il roulait sur le gazon, ah! ma casquette!... J'ai soif!... A boire!... Que je les grille!... J'ai soif!...

Et il s'endormit.

XX

Corbier salua l'atout, un sept de carreau. Il releva ses cartes et sourit. Il avait la tierce majeure en carreau. Il rangea son jeu, le posa sur la table; il le reprit, le froissant de ses doigts impatients; il le posa de nouveau et, comme les cartes étaient encore éparses sur le tapis, devant M. de Balaguier engagé dans une conversation avec un collègue au conseil général et devant Bley qui écoutait la mazourka, en dégustant lentement un sorbet :

— Allons, messieurs, fit-il, au jeu! Whist veut dire...

— Silence! interrompit le baron, qui se leva à demi, en se penchant du côté de la salle de bal.

Les joueurs se retournèrent. L'orchestre, lancé à fond de train, s'était brusquement arrêté, pareil à un cheval qui s'abat. Puis, se succédant plus rapide que la parole à la pensée, un second murmure de stupéfaction et d'attente, le coup de tonnerre d'une voix qui rugit : « Misérable! » et le murmure s'enflant en une immense clameur.

De toute cette clameur Bley n'entendit qu'un seul cri, le cri de Mme de Clérol. Il s'élança vers la porte; des coudes et des poings, il se fraya un passage à travers la foule agitée, et il arriva ainsi auprès d'un groupe qui paraissait menacer quelqu'un. Ce quelqu'un était Michel, pâle, le front haut, l'œil enfiévré, la lèvre dédaigneuse. Adossé à la muraille, les bras croisés, il ne répondait ni par un mot, ni par un geste, aux interpellations bruyantes dont il était l'objet et qu'il semblait ne point entendre. A quelques pas de lui, en dehors du groupe, calme et souriant, Laïta rassurait Olga, dont il sentait sur son bras trembler la petite main. N'eût été le frémissement de cette main, on eût dit de la jeune femme une statue, la statue de l'indignation et du mépris. Ses traits avaient l'immobilité du marbre, son regard était fixe, presque hagard; elle n'écoutait pas le vicomte, elle contemplait Michel en face sans le voir. Mais, à la première question du baron qui s'approchait, elle tressaillit comme réveillée en sursaut, et, du doigt montrant Michel :

— Monsieur de Bley, dit-elle d'une voix haute, auriez-vous l'obligeance de faire sortir cet homme?

Au même instant, ses yeux rencontrèrent ceux de Morgan. Ce qu'ils y lurent de désespoir et de tendresse fut un secret pour tous; mais ce qui ne fut pour personne un secret, c'est que soudain Mme de Clérol devint livide, et que, poussant un cri aigu pareil à celui qui avait fait bondir le baron, elle tomba évanouie entre les bras de Laïta.

Quand elle reprit connaissance, elle était étendue sur une chaise longue, dans son petit salon de la tour, qu'éclairait la lueur molle d'un flambeau solitaire clignotant sous son capuchon vert; tout près d'elle, Wallace lui léchant la main et ne s'interrompant de ce soin que pour regarder sa maîtresse avec des yeux qui brillaient comme deux escarboucles. Au mouvement qu'elle fit pour caresser le chien :

— Madame se sent mieux? dit Félicie, qui lui posait sur le front des compresses d'eau froide.

Et, à petits pas, Corbier s'approcha, émergeant de l'ombre au fond de laquelle il se confondait avec les meubles et les tableaux.

Olga demanda pourquoi elle était là, ce qu'on lui voulait, ce qui se passait. Mais, avant même qu'on eût le temps de répondre à ses questions :

— Ah! oui, reprit-elle, j'ai eu peur. La chaleur m'a fait mal. Maintenant, je suis remise. J'ai honte de ma faiblesse. S'est-on aperçu de mon absence?

— Madame... commença Félicie.

Mais, d'un signe, imposant silence à la femme de chambre :

— Dors, ma chère enfant, dit Corbier. Tu as besoin de beaucoup de repos. Demain...

— Demain! fit vivement Mme de Clérol. Comment! demain? C'est immédiatement que je veux retourner vers mes invités. Je me sens parfaitement en état de danser.

Et, son oncle hochant la tête :

— Je vous le dis. Je vous le répète. Et, ajouta-t-elle en se levant, je vous le prouve.

— Où vas-tu? demanda tranquillement Corbier.

— Au bal.

Corbier tira sa montre :

— Il est tantôt deux heures, fit-il. De tous nos hôtes, Balaguier est parti le dernier et il nous a quittés à minuit et demi.

— Que signifie cela? s'écria Olga. Vous allez, s'il vous plaît, rappeler les gens. Il faut tout de suite...

— Mon Dieu! ne t'agite donc pas! J'ai engagé tout le monde à revenir dans huit jours. Une soirée remise, le beau mal! Cela se fait constamment. Mais sais-tu que tu avais raison. Ce Morgan n'est qu'un drôle! Et moi qui m'avisais de le défendre; le maraud! le polisson!

Polisson était le plus gros mot du vocabulaire de Corbier.

Étendue de nouveau sur sa chaise longue, Mme de Clérol chiffonnait et roulait machinalement entre ses doigts un bout de dentelle ou de ruban. Quand son oncle eut fini de parler :

— Donnez-moi donc mes papyrus, dit-elle.

Corbier lui tendit la boîte de cigarettes, en l'engageant, quand elle aurait fumé son papyrus, à tâcher de s'endormir.

— Au reste, ajouta-t-il en se retirant, je suis très-content de toi et je m'en vais d'ici avec un bulletin qui nous fera passer à tous une bonne nuit. Bonsoir!

— Bonsoir!

Le départ de Corbier fut aussitôt suivi de celui de Félicie, qu'Olga renvoya. A l'observation de la femme de chambre que Mme la marquise devrait se coucher, Madame la marquise répondit par un non, auquel la femme de chambre, dressée à obéir à certaines intonations, crut imprudent de répliquer. Seulement, elle remarqua que, dans la nuit, on pouvait avoir besoin de quelque chose.

— Je n'aurai besoin, reprit Olga, de rien ni de personne. Ah! emmenez Wallace, il m'ennuie.

Félicie emmena Wallace, et, tout en gagnant sa chambre située dans un corps de logis affecté aux femmes de la maison :

— Ce qui l'ennuie, se dit-elle, ce n'est pas son chien, c'est que ce monstre de Morgan va peut-être tuer ce pauvre M. le vicomte!

Cependant, accoudée à sa fenêtre, Olga contemplait la splendeur mystérieuse et écoutait les vagues soupirs de la nuit. C'était une belle nuit d'automne, sérieuse et profonde, enveloppée d'ombre; la nature se reposait, comme, au soir d'une bataille, roulé dans son manteau, se repose un soldat; du sein des bois, la brise s'élevait si légère, qu'elle se glissait, sans l'agiter, à travers le feuillage; elle voltigeait autour des chênes, effleurait la prairie, caressait la rosée et s'imprégnait des pénétrantes senteurs des foins fraîchement coupés, une fontaine murmurait sa note claire et monotone; parfois un bruit subit et discordant, le sifflement d'un oiseau nocturne rôdant dans les airs, un mugissement sourd venant de quelque étable lointaine, un cri plaintif et sauvage sorti de la forêt, surgissait dans les ténèbres et franchissait l'étendue, porté sur les ailes du silence. A l'horizon, la lune veillait, non pas la pleine lune, lourde, blafarde et morne, mais l'arc étroit et pur, au gracieux profil, à l'éclat discret et qui semble un sourire du ciel à la terre endormie; les étoiles scintillaient dans l'espace, suspendues entre l'infini qui se déroule après elles et la pensée humaine qui se fatigue de les atteindre et se perd à vouloir les dépasser.

Olga resta longtemps, demandant à l'harmonie de l'ombre et du silence de bercer l'angoisse qui l'oppressait, et de ses supplications muettes, implorant en vain ces régions sans nom, sans limites, implacables, et qui semblent frissonner sous le souffle de l'éternité. « Hélas! lui disait l'étoile, tu l'as brisé et, pauvre enfant, tu t'es brisée toi-même sans retour. Quand tu l'as vu, superbe de courroux, traverser, dominer, écraser cette foule odieuse, tu as compris enfin que tu l'aimais, et, à cause de cela, tu as été sans pitié pour lui. Tu l'as chassé, c'est fait, c'est accompli, chassé comme tu ne chasserais pas le dernier des hommes; car tu es bonne. Mais non, tu es mauvaise, tu es méchante, tu n'as pas de cœur. Et c'est juste qu'il te fasse souffrir maintenant, ce cœur qui n'en est pas un. Ah! tu t'es divertie à le déchirer, et tu souffres et tu es étonnée de souffrir! Pourtant la torture commence à peine. Dans quelques heures, celui que tu aimes sera mort; tu as su qu'il voulait mourir, et il

1. Voir les n°s 681 à 702.

mourra en te maudissant. Eh bien, non. Tu n'as pas même cette consolation de penser qu'il te maudit et d'expier par sa haine tout le mal que tu lui as fait! Quand tu le foulais aux pieds, il t'a regardée et tu sais qu'il t'aime encore. Il ne te regardera plus jamais. C'était son dernier adieu que ce regard qui te poursuit et qui te poursuivra nuit et jour. Tu n'as pas connu le bonheur et tu ne connaîtras plus la paix. Ne nous demande pas de te la donner. Tu aurais pu être heureuse et tu ne l'as pas voulu. Réjouis-toi donc, insensée, dans le triomphe de ton orgueil et dans l'épanouissement de ta liberté! Nous ne savons pas calmer les remords. Il fallait te repentir à temps. Maintenant, il est trop tard! »

Olga se releva comme sous le choc d'une pensée subite. Les larmes qui ruisselaient sur ses joues cessèrent de couler. Son visage, pâle et défait se colora d'une teinte fiévreuse et se revêtit d'une expression d'énergie, presque d'égarement. Dans ses yeux brilla l'étincelle sacrée de l'âme indomptable et défiant la destinée.

— Non, dit-elle; il n'est pas trop tard. A moi, mon orgueil! à moi ma liberté! je veux être heureuse; je le serai, tout le reste ne m'est rien.

Et, saisissant le flambeau, elle descendit rapidement l'escalier de la tour et marcha droit à la porte de l'appartement qu'occupait Laïta. Sans hésiter un seul instant, elle frappa à cette porte. Elle sentit que, si elle hésitait un seul instant, elle ne frapperait pas.

Laïta qui, faute de mieux, avait passé sa soirée à gagner quelques louis à Henri, venait seulement de rentrer dans sa chambre, où, avant de se coucher, il achevait de fumer son cigare. Il était très-content de sa campagne. D'abord il avait été positivement affiché par la marquise, si bien qu'il s'était vu traité tout à fait en maître de la maison par les invités intelligents. Ensuite le Morgan avait été congédié d'une façon si décisive, que l'idée d'avoir à le dépêcher le lendemain causait presque un scrupule au vicomte, tant la chose lui semblait désormais inutile. Mais si, en sa qualité de rival, Michel était le plus inoffensif des êtres, il n'en possédait pas moins le secret de l'intrigue qui avait amené la mort de Rose, et ce secret-là, il fallait bien l'enfouir au plus vite et au plus profond, donc, à la pointe du jour et à six pieds sous terre. Ce duel d'ailleurs arrivait comme mars en carême. Quoi de plus opportun que cette insulte publique dont nul ne soupçonnait le motif réel et dans laquelle tout le monde avait vu l'éclat de la jalousie d'un fou brutal? Lui, Laïta, avait de toutes manières joué le beau rôle en cette aventure. Il avait été modéré, poli, et c'était dans ses bras que Mme de Clérol s'était évanouie. Puis, pour qui se battait-il, pour qui risquait-il sa vie, car enfin, on risque toujours un peu sa vie en ces affaires-là, sinon pour la marquise? Après cela, le mariage n'était plus même une question de temps.

— Elle a eu du mal à venir au port, pensa-t-il, mais elle y est!

Ce fut en ce moment qu'il entendit frapper; il s'empressa d'ouvrir sa porte, et, en reconnaissant Mme de Clérol, il ressentit, sans contredit, la plus immense stupéfaction, la seule peut-être qu'il eût éprouvée de sa vie.

— J'ai à causer avec vous, fit Olga, je vous attends chez moi.

Et elle remonta à son salon, où Laïta arriva quelques minutes après elle. Il était remis de son premier étonnement et accompagna son entrée d'une plaisanterie. Il avait trébuché contre le seuil, un seuil à la façon d'autrefois, faisant saillie sur le plancher.

— Bon présage! dit-il gaiement en se retenant à un meuble, j'arrive à la Guillaume le Conquérant; je prends possession.

— Prenez, je vous prie, repartit froidement Olga, possession de ce fauteuil ou de cette chaise. Oh! mon Dieu, chaise ou fauteuil, cela m'est égal. Mais écoutez-moi.

— Voilà, madame, un ordre qu'il me serait impossible d'enfreindre quand même je le voudrais.

— Trêve de compliments : ce n'est ni le lieu, ni l'heure, ni l'occasion d'en faire. Ainsi dispensez-vous de m'en adresser, je ne vous les rendrais pas. Au contraire, comme vous l'allez voir, ce que j'ai à vous communiquer n'a rien de flatteur pour vous!

— Diable! dit tout bas Laïta.

— Monsieur, reprit Mme de Clérol, je ne veux pas que vous vous battiez demain.

Le vicomte respira. Il était l'objet d'une sollicitude charmante, d'ailleurs trop brave pour jouer les buveurs de sang.

— Madame, répondit-il, je ne demanderais pas mieux que de ne pas me battre, mais le moyen?

— Le moyen est des plus simples.

— Quel est-il?

— Il y a un train se dirigeant sur Paris qui touche à la station de Briancour à six heures. Vous prendrez ce train.

— Partir? m'enfuir? vous n'y songez pas!

— A quoi?

— Mais à ce qu'on dirait.

— De qui?

— De moi donc! Et vous même, vous seriez la première à me reprocher de vous avoir accordé la faveur que vous me demandez.

— Je ne vous demande point une faveur, je vous propose une affaire.

Ce court dialogue fut suivi d'un silence. Ce n'ét it encore qu'une escarmouche, mais c'était la guerre. Laïta considérait avec une curiosité inquiète Olga, dont la voix hostile lui semblait sonner comme sonne l'acier froissant l'acier et dont ni l'attitude sérieuse ni les traits rigides ne démentaient la voix. Néanmoins, et bien que très-anxieux, il ne put tout à fait réprimer un sourire, à la pensée qu'il avait cru, pour un instant, exciter une émotion tendre dans le cœur de la jeune femme. Quant à celle-ci, elle réfléchissait, cherchant par quelle attaque elle engagerait la bataille, ou peut-être effrayée d'avance des audaces dont elle se sentait capable et des colères qu'elle allait braver.

Enfin elle se leva et prit dans un tiroir de sa table à écrire une lettre. Elle tendit cette lettre à Laïta.

— Monsieur, fit-elle, ayez l'obligeance de lire ceci qui m'a été remis ce matin.

Laïta n'eut pas besoin de courir à la signature pour connaître l'auteur de la lettre qu'il avait sous les yeux. Il eût discerné entre mille les pattes de mouches de Bousquet. Il s'attendait d'ailleurs à un coup fourré de la part du digne abbé, depuis qu'il savait, par la dépêche de son père, avoir expédié à celui-ci la lettre destinée à Bousquet, donc à Bousquet le billet si menaçant pour ce dernier, écrit confidentiellement au comte de Laïta. Bousquet se vengeait. La chose allait de soi. Comment se vengeait-il?

— Peuh! couci-couci! fit Laïta en repliant l'épître qu'il venait de lire d'un bout à l'autre et en la rendant tranquillement à Olga. Là-dedans, ajouta-t-il, il y a du fiel, il y a de l'exagération, mais je ne peux pas dire qu'il y ait positivement de la calomnie.

Cela dit très-légèrement, le vicomte ralluma sa cigarette éteinte et se tut, décidé à laisser à Mme de Clérol tout l'embarras de l'agression.

Au bout d'un instant :

— Monsieur, reprit Olga, je vous ai donné une grande marque de confiance en vous montrant cette lettre.

Laïta s'inclina.

— Je vous en donne une autre non moins grande, en vous avouant que l'opinion de M. Bousquet sur votre caractère n'a presque pas modifié la mienne.

Laïta fit un second salut plus profond que le premier.

— Enfin, pour ne vous rien cacher, je vous dirai que je vous crois très-capable d'avoir amené tous les malheurs qui sont arrivés en dernier lieu.

— Quels malheurs? demanda le vicomte d'un air surpris.

— Ne faites pas l'étonné. Vous savez à merveille que je veux parler de la mort de cette pauvre fille dont M. Morgan vous a, ce soir, jeté le nom au visage.

W. DE LA RIVE.

(La fin au prochain numéro.)

LES FÊTES DE SAINT-OMER

Saint-Omer célébrait, la semaine dernière, sa grande fête historique, une fête consciencieuse qui n'a pas duré moins de trois jours. Le principal attrait gisait dans une splendide cavalcade représentant l'entrée de Guillaume Cliton, quatorzième comte de Flandre, dans sa *bonne* ville de Saint-Omer, en 1127.

Guillaume Cliton était le petit-fils de Guillaume le Conquérant. Je n'examinerai pas si tous les actes de sa vie furent bien favorables à la ville qui fête sa mémoire après plus de sept siècles; Saint-Omer ne veut se rappeler qu'une chose, c'est que Guillaume Cliton confirma le premier par une charte écrite ses priviléges communaux. Cette charte existe encore aux archives de la ville, où elle est précieusement conservée.

Dans la matinée du jour indiqué pour l'entrée de Cliton, les grands seigneurs des environs arrivaient successivement avec leurs suites de pages et d'écuyers par les diverses portes de la ville, pour se joindre au corps municipal, qui devait marcher au-devant du prince.

Après une réception dans toutes les formes, avec la harangue et les acclamations de rigueur, le cortége a traversé solennellement la ville toute pavoisée de drapeaux, d'étendards, de bannières et d'écussons. Magnifique défilé. Ce sont les guerriers à cheval armés de toutes pièces, les damoiseaux aux pourpoints collants et aux vestes de soie bariolée, les fauconniers, faucon au poing, les veneurs conduisant leurs meutes, les clairons, les hérauts d'armes, les porte-étendards, les massiers, les piquiers, les hallebardiers, les arbalétriers, les mayeurs sur leurs mules, les modestes échevins à pied, entourés par la garde bourgeoise et les seigneurs fastueux aux riches manteaux et aux colliers de pierreries.

Nous n'entrerons pas dans le détail beaucoup trop long de ce cortége, qui ne comptait pas moins de huit cents personnages et près de quatre cents chevaux caparaçonnés; il nous suffira de nous arrêter avec le dessinateur sur la grand'place au moment où le jeune prince (Guillaume Cliton avait vingt-six ans à l'époque de cette cérémonie), descendu de l'immense char qui l'a amené, annonce, du haut du balcon de l'hôtel de ville, l'octroi de la charte aux habitants de Saint-Omer.

Le char du souverain est surmonté d'un dais gigantesque. Aux deux côtés du trône que ce dais recouvre se tiennent deux massiers aux armes du prince, et sur les gradins quatre des principaux officiers de Cliton soutenant de riches cartouches sur lesquels on lit ses titres :

COMTE DE FLANDRE. — COMTE DES THEROUANIENS.

COMTE DES BOULONNAIS.

COMTE DES ATRÉBATES ET DES TOURNAISIENS.

Les deux porte-étendard et les deux porte-tranche-tête du prince se tiennent un peu plus bas sur les degrés.

Deux autres chars portent : l'un le carillonneur de la commune, qui carillonne gaiement de vieux airs dans son clocher gothique; l'autre, une troupe de quarante enfants en tuniques blanches qui chantent des strophes en l'honneur de Cliton et jettent des fleurs sur son passage. Ce char est traîné par douze bœufs aux cornes dorées, couverts de riches caparaçons.

Sur des brancards historiés sont déposés : d'une part, les insignes du pouvoir, la main de justice, le sceptre et la couronne; d'autre part, les dons offerts par la ville à son souverain.

Le lendemain, la cavalcade historique sortait de Saint-Omer, pour donner aux habitants, sur le plateau des Bruyères, le magnifique spectacle d'un pas d'armes, suivi d'une joute au bâton entre bourgeois et vilains.

Disons en terminant que, dans cette belle fête locale, les malheureux n'ont pas été oubliés. Des écuyers fort actifs recueillaient sur le chemin du cortége les aumônes de la foule, qui ont été partagées, par les soins de l'autorité, entre le bureau de bienfaisance, les petites-sœurs des pauvres, l'œuvre de la maternité, l'œuvre des pauvres malades, les salles d'asile et les fourneaux économiques de la ville.

P. DICK.

SALON DE 1868

(Neuvième article.)

LES PAYSAGISTES (suite.)

MM. Yan d'Argent. — Daubigny fils. — Rapin. — Dumesnil. — Dauvergne. — Flahaut. — Piette. — Riou.

M. YAN D'ARGENT. — Une sauvage grandeur habite certainement les tours ruinées et le vaste désert de granit qui composent le décor de *la Roche Maurice, effet de soir.* Mais M. Yan d'Argent se complaît un peu trop dans le fantastique. Il finira par glisser dans le théâtral, et aura du mal d'en revenir.

M. DAUBIGNY fils. — Ses grands arbres, énergiquement silhouettés sur un ciel crépusculaire, et empruntés au *Plateau de Bellecroix*, à Fontainebleau, ne nous rappellent plus le faire ni les aspects de Daubigny père; on croirait voir plutôt une ébauche de Théodore Rousseau. Reste toujours à trouver M. Daubigny fils.

M. RAPIN. — Encore un reflet; remarquez que je n'ai garde de dire une *contrefaçon;* ce n'est jamais pour son plaisir, hélas! qu'un véritable artiste tel que M. Daubigny fils ou M. Rapin subit une influence. Mais qui n'a d'abord passé par là, dans son enthousiasme pour les belles choses et sa foi naïve dans les maîtres? Celui auquel se conforme docilement M. Rapin, c'est M. Courbet. On cherche au bas de son lumineux et franc paysage du Doubs la signature du maître d'Ornans, et l'on est surpris de devoir en complimenter ce simple élève et cet inconnu.

M. DUMESNIL. — Je vous signale aussi cette signature inédite. Nous l'avons trouvée au bas d'un délicieux tableautin, représentant un petit village s'allongeant au bord d'une rivière et découpant de noires silhouettes sur un ciel blême. C'est tout bonnement *le Bas Meudon*, par un effet de crépuscule. Rien de plus fin ni de plus corsé.

M. DAUVERGNE. — Il y a deux tableaux de M. Dauvergne, tous deux intéressants, mais tous deux incomplets. L'un, une scène de genre, s'intitule *la Cuisson du Pain dans une ferme de la Nièvre.* Vous y trouvez des figures d'une belle allure, par exemple la fille qui enfourne les pains, et des morceaux d'un ton solide et délicat, tels que la vieille fileuse de droite et le fond du tableau; mais la couleur, surtout dans les figures, est troublée çà et là par des roux qui lui enlèvent quelque chose de sa fraîcheur et de sa franchise, et la facture n'a pas partout la même spontanéité. — Le second tableau de M. Dauvergne s'appelle *le Bief de Bicherolles.* C'est un petit paysage sans prétention, mais plein de saveur et de justesse, et couronné d'un ciel d'été d'une clarté et d'une chaleur remarquables; mais par-ci, par-là, la touche est légèrement *encotonnée.* M. Dauvergne est un véritable artiste, qui sent aussi bien le style que la couleur; il l'a prouvé dans une ou deux grandes figures, qui ont été justement remarquées. Mais il a le tort de ne pas savoir s'arrêter à temps. Il ne se fie pas assez à son premier jet, qui est parfois d'une hardiesse et d'une justesse frappantes.

M. FLAHAUT. — Deux toiles, qui s'intitulent simplement *Paysage* et *le Soir.* Ce sont des généralités idylliques qui rappellent les Corot. De la simplicité, de la poésie, de la grandeur même; il n'y manque absolument qu'un accent un peu plus imprévu et plus personnel.

M. PIETTE. — Il a enfermé dans un même cadre, exposé dans les galeries des dessins, deux aquarelles adorables, du ton le plus juste, de l'harmonie la plus délicate, de l'accentuation la plus fine et la plus mordante. L'une représente *Un Hiver;* l'autre *Une Rue de Montmartre.* Deux bijoux.

M. RIOU. — Il prend décidément sa place parmi les paysagistes d'un vrai tempérament. C'est un joli tableau que sa petite toile des *Écouettes* (forêt de Fontainebleau); mais l'autre site qu'il a emprunté à la même forêt, *le Plateau de Bellecroix,* est une grande et solennelle impression. Vous voyez un terrain granitique sur lequel s'étend une ombre sinistre. Un gros chêne est le roi de cette farouche solitude, à peine éclairée par une timide percée de soleil sur la gauche. A droite, la nuit se fait, les nuages s'amoncellent, l'orage menace, et une averse semble éclater sur le chêne, tandis qu'en face et un peu plus à l'avant-plan un frêle et pâle arbuste se tord lamentablement dans le ciel gris, comme demandant grâce. A l'avant-plan, de larges flaques d'eau qui feront tout à l'heure un lac; les lueurs livides et les ombres

lugubres qui traversent le ciel y jettent des reflets violets qui achèvent de donner au site un cachet fantastique et terrible. Mais j'oublie que l'auteur lui-même a donné au lecteur le dessin de son tableau. (Voir notre numéro du 6 juin.) Sa gravure sera plus éloquente que cette description.

VUES DE VILLES

[illegible]

Je n'ai pas besoin de parler de M. Bossuet, dont les tableaux sur l'Espagne jouissent d'une renommée européenne. Une chose singulière, c'est qu'il soit presque seul à exploiter ce pays admirable, où les sites, toujours encadrés par les sierras, ont une si sauvage grandeur, où l'air est si limpide, où la lumière est si éblouissante. Il est vrai — miracle plus incompréhensible — qu'il n'y a eu qu'un ou deux paysagistes remarquables — y compris Velasquez — dans ce pays des beaux paysages.

Aujourd'hui nous avons M. Gonzalvo; mais il peint des intérieurs — par exemple, cette belle chapelle de *los Reyes*, de la cathédrale de Grenade, qui garde les tableaux en marbre blanc de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, lesquels — vrais types de la fierté espagnole — ont voulu prendre ainsi possession à jamais de ce sol qu'ils avaient reconquis. La peinture de M. Gonzalvo est excellente. Elle rappelle la largeur et la souplesse des Pannini.

M. Stroobant a peint aussi un intérieur, *en Gallicie*. Intérieur d'église, si j'en juge par ces stalles de chêne sculpté et ces femmes recueillies qui semblent prier. La porte est ouverte, et par cette baie vous découvrez les minarets et les clochers de la ville, éclairés par un soleil éclatant qui contraste avec le demi-jour de l'église. Cette antithèse est saisissante, et rendue avec une largeur et une fermeté de pinceau extraordinaires.

Citons encore — nous allions l'oublier — une rayonnante *Vue de Capri*, de M. Salomé.

ANIMALIERS

M. Dumas (Victor), *Deux Chevaux à l'écurie;* l'un blanc avec une couverture bleue; l'autre brun avec une couverture jaune. Sujet simple, n'est-ce pas? Cela ne fait pas moins un tableau charmant. On ne pourrait voir des colorations plus justes, plus souples, plus vivantes.

M. Héreau. Encore un sujet bien simple, *la Récolte de varech en Bretagne*, mais le peintre a su le dramatiser. Un pêcheur et sa femme font à la hâte cette récolte aux approches d'une tempête, le ciel noir roule de lourdes nuées, les mouettes volent par bandes, le flot vient éclabousser de son écume la petite charrette attelée de deux bœufs et d'un cheval en flèche; hâtez-vous, pauvres gens, reduits à chercher votre pain dans cette nuit et dans ces périls. Excellente peinture d'animaux, et surtout excellente *marine*.

M. Méry. Qui n'a vu sa nuée de moineaux ameutée autour de son petit bout de cerisier? Exécution très-habile, voulue, franche, bien personnelle; peinture un peu lisse peut-être. Mais pourquoi ce fond est-il si noir? L'orage même pourrait-il étouffer à ce point la lumière?

M. Andrieu. Élève de Delacroix qui promet un digne successeur à Barye. M. Andrieu expose deux pendants: *une Lionne au repos* et *un Tigre rayé* marchent, la tête basse. Je le répète: depuis Barye on n'a pas fait de fauves d'une peinture plus fine et plus sobre, ni d'un caractère plus grandiose dans la plus stricte vérité.

MARINES

Ici je n'ai à citer que deux noms: D'abord M. Clays, le peintre belge, si remarqué l'an dernier à l'Exposition universelle. Puis un débutant, M. Artan. *Le Souvenir de la Manche* de ce dernier a été, à coup sûr, un des tableaux les plus mal placés de l'Exposition; mais il n'est pas un artiste qui n'en ait remarqué la note sincère et énergique. La scène est en pleine mer; l'ombre s'entasse sur les flots qu'éclaire à peine, à droite, une lueur livide; une mouette volant pesamment au troisième plan est le seul personnage en scène; à peine si, dans les ténèbres du fond, on distingue vaguement la voile d'un petit navire bien hasardé. Rien de plus dramatique que cette scène, dans laquelle on pressent un naufrage sans le voir; rien de plus puissamment vrai que l'aspect, le mouvement et le lourd clapotement de ces vagues lugubres. Rien de plus simple pourtant que cet émouvant tableau. Nous sommes loin du temps où M. Gudin cherchait de graves effets en faisant, comme l'a dit si spirituellement Paul de Saint-Victor des punchs avec la mer.

XII

DESIDERATA

MM. Cellier. — Robert Fleury fils. — Heilbuth. — Detaille. — Regamey. — Browne. — J.-B. Meunier. — Yriarte.

Nous voilà arrivés au bout de notre tâche, sauf — bien entendu — les inévitables oublis. Réparons-en vite quelques-uns avant de clore ce compte rendu, et tant que la porte en reste encore entre-bâillée.

Il y a un portrait devant lequel elle eût dû s'ouvrir à deux battants: c'est celui de Mlle L. de***, par M. Cellier, une des œuvres les plus franches, les plus saines et les plus éminemment distinguées qui fussent au Salon. Comment M. Cellier n'est-il pas plus connu? — Je dois aussi un éloge à deux petits portraits de M. Robert Fleury fils, dont je n'ai gardé aucun souvenir précis; mais je sais qu'ils avaient un accent de sincérité et de naïveté même, qui prouve plus d'une corde chez le peintre dramatique des *Massacres de Varsovie*.

J'ai signalé dès l'entrée de ce compte rendu M. Heilbuth, et ses deux toiles, son *Job* et son *Portrait de Mme [illegible]*. Revenons-y pour complimenter encore l'artiste d'être sorti si heureusement d'un changement si radical dans sa voie et ses habitudes. L'homme qui réussit dans un genre est tout naturellement tenté de s'y renfermer comme le rat dans son fromage. Les petits sujets romains et cléricaux de M. Heilbuth avaient été plus qu'un succès; ils avaient fait événement; ils allaient devenir une mode; et si M. Heilbuth eût été un trafiquant, il s'en fût tenu à ce filon, qui promettait une exploitation fructueuse. Mais j'ai bien peur qu'il ne soit rien qu'un artiste, puisqu'il oublie déjà sa trouvaille pour courir à d'autres découvertes. En attendant, son imprudence ne lui a pas porté malheur, et il n'a certainement rien, dans tout son œuvre, de si largement et de si librement exécuté que ce *Job* en style oriental, et que ce charmant portrait de emme qui a l'air d'une évocation rembranesque.

Et M. Detaille, qui dépense dans ses imperceptibles petits troupiers autant d'esprit et d'habileté que Meissonier dans ses plus exquises miniatures, comment n'en avons-nous rien dit? Et M. Regamey, avec le groupe équestre de ses *Cuirassiers de la garde*, si fièrement drapés dans leurs manteaux écarlates où le vent s'engouffre et fait rage, comment n'a-t-il pas sa page et son chapitre tout entier? Et M. John Lewis Browne, qui... Mais c'est que la peinture militaire occupait si peu de place au Salon, cette année, que nous n'avions pas même songé à lui en garder une dans ce compte rendu.

De même nous n'avions pas même nommé un graveur de nos amis, M. J.-B. Meunier, à qui le jury — moins oublieux, heureusement! — a décerné une medaille, et dont tout le monde a remarqué les estampes, sobres et pures comme des



SALON DE 1868. — *Le Favori du roi*, tableau de M. Zamacoïs. — Dessin de M. Paul Philippoteaux.



SÉJOUR DE LA COUR A FONTAINEBLEAU. — EXCURSION DE LEURS MAJESTÉS AUX RUINES DE FRANCHART; dessin de M. Jules Pelcoq.
Voir le Bulletin.



ROME. — ILLUMINATION DE L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-IN-MONTORIO, LE SOIR DE LA SAINT-PIERRE; dessin de M. Zielcke. — Voir page 419

Marc-Antoine, colorées et mordantes comme des Rembrandt.

De même nous n'avons soufflé mot des aquarelles hardies et originales que notre confrère YRIARTE a faites d'après Goya, après avoir consacré à cet artiste extraordinaire un beau livre qui restera et où — contrairement à tous les usages — la clairvoyance du critique s'unit tout naturellement à beaucoup d'esprit, de passion et de vie, comme la lumière à la flamme.

Je n'étends pas plus loin la liste de mes *desiderata*. Les noms que je viens de citer suffiront à faire comprendre que j'ai pu en oublier bien d'autres.

JEAN ROUSSEAU.

LE PALAIS DU GOUVERNEUR A CONSTANTINE

Le palais qui sert aujourd'hui de résidence au commandant supérieur de la province de Constantine fut bâti, il y a une quarantaine d'années tout au plus, pour l'ancien bey Hadj-Ahmed. C'est un fort joli type de l'architecture mauresque.

La cour intérieure, dont nous donnons une vue, est ornée de jardins que le général Mac-Mahon, dans le temps de sa résidence, fit toujours entretenir avec une sollicitude toute spéciale. Les parterres regorgent des fleurs les plus magnifiques et sont rafraîchis par de pittoresques jets d'eau. Tout autour règnent de larges galeries couvertes, soutenues par des colonnes en marbre de toutes nuances.

Le fond d'une de ces galeries est orné de fresques curieuses. Il y paraît un mélange assez confus de forteresses, de canons et de bateaux faisant feu par leurs sabords, le tout sans ombre de figures humaines, pour ne pas contrevenir à la loi de Mahomet.

On ne saurait rien imaginer de plus baroque et de plus primitif. Un bambin, ignorant totalement les premières règles du dessin et dans les mains duquel on mettrait un pinceau, ne ferait pas autre chose. Leur auteur, du reste, fut un artiste essentiellement improvisé, s'il faut en croire la légende.

Le sultan, se promenant un jour sous ces galeries, trouva que quelques peintures murales en pourraient égayer l'horizon. Il fit venir son intendant, et, en lui montrant la place nue, exprima le désir d'y voir courir quelques fresques.

L'intendant s'inclina sans mot dire, assez embarrassé pourtant, car il ne connaissait aucun indigène capable d'exécuter l'œuvre demandée. Après un moment de réflexion toutefois, il se rappela qu'un pauvre diable de Français pourrissait dans les prisons de la ville.

— Ces Français ont tous les talents, se dit le bon intendant, je suis sauvé !

Alors, il manda le giaour près de lui, lui fit donner des couleurs, des pinceaux, et lui dit :

— Tu vas peindre là les grands faits de notre histoire.

— Pardon, dit humblement notre compatriote, je suis cordonnier de mon état, je ne sais pas peindre.

— Ah ! tu ne sais pas peindre, s'écria l'intendant avec un rire farouche. Nous allons bien voir.

Et il lui fit administrer la bastonnade.

Le lendemain, même scène. Le surlendemain... Ah ! le surlendemain, l'infortuné cordonnier se sentit pris pour les beaux-arts d'une vocation irrésistible, et il se mit à peindre avec une véritable fureur.

— Je savais bien qu'il y viendrait, se disait avec satisfaction l'intendant.

Quand le travail fut achevé, l'artiste improvisé attendit avec beaucoup d'anxiété la visite du bey. Qu'allait dire Sa Hautesse de si naïves enluminures ?

Au premier coup d'œil, le visage du bey se contracta.

— Il va me faire empaler ! se dit tout bas le pauvre diable.

La grimace du bey était un sourire. Sa Hautesse se tourna vers notre compatriote, et lui dit :

— Vous êtes un grand artiste. Un pareil chef-d'œuvre mérite une récompense. Vous êtes libre.

L. DE MORANCEZ.

STATUE DE VICTOR-EMMANUEL

A l'occasion des fêtes dont Florence a été le théâtre, lors de la célébration du mariage du prince Humbert avec la princesse Marguerite de Gênes, on a dressé sur la place des Zouaves le modèle en plâtre d'une statue colossale représentant le roi Victor-Emmanuel à cheval. La statue n'a pas moins de huit mètres de hauteur. Elle occupe, à l'entrée de la promenade des *Cascines*, à peu près la même position que notre obélisque en avant des Champs-Élysées.

Cette pièce gigantesque, qui doit être fondue prochainement en bronze, repose provisoirement sur un piédestal orné de fresques. C'est l'œuvre d'un Bolonais, le professeur Salvino-Salvini.

F. R.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

[illegible] en pulpe de papier. — Nouveaux procédés pour fabriquer les serpents de Pharaon. — Application de la benzine aux calques des dessinateurs. — Crin végétal. — La *tillandsia usneoïdes*. — Les pommes de Java. —

On se préoccupe beaucoup, depuis quelques mois, à Londres et en Amérique, d'un nouveau mode de conservation des viandes, dû à M. Gamgei, président du collége — vétérinaire — Albert.

Ce procédé consiste à faire respirer au bœuf qu'on va abattre une certaine quantité d'oxyde de carbone. Quand l'animal commence à ressentir les premiers effets de l'asphyxie que détermine cet agent redoutable, on l'assomme, on le saigne d'après les procédés ordinaires de la boucherie, on le dépouille, on le prépare comme d'habitude, et on en place la viande dans un vaste récipient rempli d'oxyde de carbone mélangé à une légère quantité d'acide sulfurique.

Après quarante-huit heures de séjour dans ce récipient, on peut désormais exposer la viande à l'air sec sans qu'elle subisse la moindre altération ni dans son goût ni dans son aspect, et cela pendant plusieurs mois.

La viande d'un bœuf tué à Londres en mars 1867 a été envoyée à New-York en juin, et, dans le courant de juillet, l'un des principaux bouchers de cette ville l'a déclarée provenant d'un bœuf ordinaire abattu depuis deux jours. Un mouton, tué à Londres en juillet dernier et envoyé à New-York, conservait encore, au mois d'octobre, sa fraîcheur primitive.

En échange de ce procédé anglais, dont l'exécution pratique ne laisse pas que de présenter quelques difficultés et même certains dangers, car on ne manie pas impunément un agent aussi redoutable que l'oxyde de carbone, les Américains ont envoyé à Londres des chapeaux d'une légèreté extrême, d'un prix peu élevé et dont la fabrication repose sur une mise en œuvre ingénieuse.

Ces chapeaux, qui imitent à s'y méprendre les chapeaux de paille, se fabriquent avec de la pulpe de papier et en ont la légèreté, la souplesse, l'élasticité ; de plus, ils sont imperméables.

Voici comment procède l'inventeur de ce nouveau produit, destiné à obtenir beaucoup de succès sur les marchés européens :

On recouvre un chapeau de paille ordinaire d'une couche de cire destinée à le protéger contre l'action des acides et des alcalis. On badigeonne ensuite la cire de plombagine, qui la rend conductrice de l'électricité, et on entoure le chapeau dans toutes les directions de fils de cuivre destinés à disséminer le courant électrique.

Après cela, on plonge le chapeau ainsi préparé dans un bain de sulfate de cuivre, et on fait circuler un courant déterminé par un seul élément d'une pile de Daniell.

Une légère couche de cuivre de deux à trois dixièmes de millimètre se produit sur la surface du chapeau enduite de plombagine. Alors on détache les fils, on établit la connexion de la pile avec les points convenables et on replonge le moule dans le bain. Lorsque le dépôt a atteint l'épaisseur nécessaire et peut résister à la pression qu'il devra supporter, on le retire, on le lave, on le sèche, on brûle la paille qu'il contient, et bref, on se trouve en possession d'un moule sur lequel on pourra, tant qu'on le voudra, fabriquer les nouveaux chapeaux.

On place le moule dans une monture, on y verse de la pulpe de papier qu'on soumet à une certaine pression, qu'on laisse ensuite sécher et qui se détache facilement. Il ne reste plus qu'à rendre imperméable à l'eau le chapeau fabriqué et à lui donner la couleur de la paille à l'aide d'une légère couche de goudron.

L'Allemagne vient d'inventer, de son côté, un procédé qui enlève à un charmant jouet tous les dangers qu'il présentait et qui avait obligé à y renoncer.

Vous n'avez pas oublié les *serpents de Pharaon*, qui sortaient d'un tout petit œuf exposé à la chaleur et prenaient des dimensions énormes.

Par malheur, cet œuf exhalait des vapeurs mercurielles funestes à ceux qui les respiraient.

M. Vorbrenger donne les moyens de fabriquer des serpents d[illegible]

Il recourt pour cela au liquide noir qu'on obtient dans l'épuration de l'huile de houille par l'acide sulfurique et qu'on rejette comme un produit inutile. Il le traite par l'acide nitrique fumant. On recueille, on lave et on sèche la matière résineuse noirâtre qui nage à la surface et qui forme une masse d'un brun jaune, dont la consistance est à peu près celle du soufre fondu et versé dans l'eau. Lorsque cette masse s'enflamme, son volume augmente tout à coup si prodigieusement qu'un cylindre de trois centimètres de hauteur se développe en un serpent d'une longueur de plus de quinze centimètres.

Un autre Allemand, M. Oelschlæger, signale aux dessinateurs la propriété que possède la benzine de donner au papier une transparence prononcée qui disparaît après la vaporisation du liquide. Cette propriété permet d'éviter l'emploi du papier à calquer pour les dessins. Il suffit, en effet, d'étendre sur l'objet à copier une feuille de papier ordinaire et d'humecter de benzine, au moyen d'une éponge, la place que l'on veut calquer. La benzine rend cette place transparente, et l'on peut y tracer, avec un crayon et de l'encre de Chine, le dessin que l'on voit distinctement par dessous.

La benzine ne tarde pas à se vaporiser entièrement sans laisser aucune trace, et le papier redevient opaque.

Le dessin original n'est d'ailleurs nullement endommagé. Quant à l'odeur, pourvu que le liquide ne soit pas trop impur, on en débarrasse le papier dans l'espace de quelques heures en prenant le soin de l'aérer et de le chauffer.

On commence à voir dans le commerce parisien une matière qui peut remplacer le crin dans beaucoup d'usages. Elle se compose des tiges desséchées de la *Tillandsia usneoïdes*, plante parasite qui croît dans l'Amérique méridionale et dans les Indes, et qui grimpe autour des arbres en si grande quantité que ceux-ci semblent entièrement couverts d'une barbe épaisse, que les Portugais nomment *barba do pao*.

Cette plante n'est pas une mousse ; elle appartient à une famille qui se rapproche beaucoup de celle de nos iridées.

La tige en est longue, filiforme, rameuse et noueuse. Les feuilles, très-effilées, présentent de l'analogie avec celles du genêt. Les rameaux, secs, d'un brun clair, se distinguent facilement du crin, lorsqu'ils n'ont encore subi aucun travail, parce que les feuilles qui y restent attachées présentent une nuance une peu plus claire. Mais lorsque ces tiges ont été nettoyées, ce qui leur fait perdre environ trente pour cent selon les uns et cinquante pour cent selon les autres, elles ressemblent tellement au crin, que des yeux peu exercés s'y laissent facilement tromper. On peut néanmoins les en distinguer sûrement, en les examinant attentivement, et en observant que leur aspect plus mat est néanmoins onctueux. Le crin véritable est beaucoup plus souple et plus doux que cette barbe sèche, qui conserve toujours une certaine rudesse au toucher. Ce même crin de cheval, lorsqu'on le brûle, produit une sorte de pétillement très-reconnaissable et répand une fort mauvaise odeur ; la plante en question se consume au contraire tranquillement et sans odeur, et elle laisse une cendre blanche qui conserve encore la forme des tiges. Le crin se dissout facilement quand on le fait bouillir dans une lessive caustique. Les tiges de tillandsia résistent à cette réaction et y prennent seulement une couleur plus sombre. Il est donc facile de distinguer ces deux matières, et pourtant l'examen doit être attentif quand elles sont mêlées. Les tiges, délivrées de leurs feuilles et devenues noires, ne sont alors plus reconnaissables, parce qu'elles paraissent encore plus mates. L'eau pure n'enlève pas facilement cette couleur noire ; mais si on l'acidule un peu, on la voit prendre une nuance rougeâtre, tandis que les tiges deviennent moins foncées. Au reste, il vaudrait mieux les laisser dans leur état naturel, car elles deviennent cassantes et perdent beaucoup de leur élasticité sous l'action des mordants.

Pour comparer l'élasticité du crin végétal avec celle du crin, on remplit avec des poids égaux de ces deux matières, deux vases en verre de dimensions égales ; on mesure avec soin la hauteur qu'elles occupent, puis on les soumet à une même pression. Le crin, qui formait d'abord une couche de 0m,089 d'épaisseur, descend à 0m,066, puis, après un temps assez long, à 0m,059. Il a perdu donc ainsi le tiers de son volume, qu'il reprend entièrement après la cessation de la pression.

Les tiges de la tillandsia, qui atteignaient d'abord une hauteur de 0m,069, ont été réduites ainsi à 0m,036 par la pression, dont la prolongation ne les a pas affaissées davantage. Après l'enlèvement du poids, elles sont revenues peu à peu à une épaisseur de 0m,066, mais n'ont pas recouvré leur hauteur primitive de 0m,069 ; leur élasticité est donc moins parfaite que celle du crin.

En ce moment où Londres se trouve dans toute son animation de la saison, un confiseur américain jouit d'une vogue immense en vendant aux *luncheurs* et aux *luncheuses* des tranches d'un fruit qu'il appelle *pommes de Java*, et dont le goût rappelle à la fois la poire, la pomme et l'ananas. Faut-il le dire ? Ces pommes de Java consistent tout bonnement en tranches de navet, découpées très-minces, et arrosées de diverses combinaisons d'éther butyrique.

Pour réussir complètement, le procédé n'en est pas plus nouveau pour cela.

L'éther butyrique joue dans la confection des essences artificielles un rôle considérable. A l'état pur, il possède franchement l'odeur fine de l'ananas ; et il est facile, par l'emploi additionnel des alcools de vin et de pommes de terre, de modifier cette odeur et de la changer en celle de la fraise et de la framboise. Enfin soit pur, soit mélangé avec les éthers qui l'accompagnent lorsqu'il est tiré des corps gras naturels, tels que le beurre, on l'emploie avec succès pour aromatiser les rhums de mauvaise qualité.

Deux méthodes sont mises en pratique dans la préparation de ce composé : la première, qui fournit un produit plus pur, utilise l'acide butyrique fourni par la fermentation du sucre ; la seconde s'adresse directement aux composés fournis par la saponification du beurre.

Pour suivre la première méthode, on fait une dissolution de mélasse, qu'on amène à 10 degrés au pèse-sirop ; on mélange à cette solution du fromage blanc, dans la proportion de dix pour cent, et de la craie pulvérisée, dans la proportion de trente pour cent de mélasse.

Lorsque le mélange est parfait, on l'abandonne à une température de 25 à 30 degrés centigrades. La fermentation s'établit doucement dans l'intérieur de la masse, et lorsqu'au bout de six semaines tout dégagement de gaz a cessé, elle est terminée. On ajoute alors au mélange un volume d'eau froide égal au sien, puis du carbonate de soude cristallisé, dans la proportion de cent trente pour cent du poids du sucre. On filtre alors pour séparer le carbonate de chaux formé, on évapore la liqueur filtrée au sixième de son volume, et on y ajoute, jusqu'à saturation complète, de l'acide sulfurique étendu.

L'acide butyrique se sépare et remonte à la surface sous la forme d'un liquide qu'on décante au moyen d'un siphon ; mais comme le reste de liqueur en renferme encore une certaine quantité, on la distille jusqu'à ce qu'un quart ait passé à la distillation. En ajoutant à la liqueur distillée du chlorure de calcium fondu, on obtient une nouvelle quantité d'acide butyrique que l'on joint à la première. Ces deux quantités réunies sont saturées par du carbonate de soude ; on décompose encore par l'acide sulfurique, on dessèche par le chlorure de calcium, puis on distille. On obtient ainsi de

l'acide butyrique presque pur, dont le poids doit être environ le tiers du poids du sucre employé.

L'essence d'ananas commerciale se prépare généralement en dissolvant un litre d'ether butyrique dans huit ou dix litres d'esprit de vin pur; quelquefois aussi on le dissout dans de l'eau-de-vie ordinaire.

L'essence de poires s'obtient en dissolvant dans l'alcool l'éther acétique de l'huile de pommes de terre.

Sous le nom d'essence de pommes on désigne une solution alcoolique d'éther valérianique et d'huile de pommes de terre.

Vous comprenez maintenant comment se fabriquent les *pommes de Java*, qui obtiennent tant de succès à Londres, et qui se composent d'une fine tranche de navet imbibée d'une essence extraite du beurre rance.

Et ne riez pas trop des Anglais, car les bonbons à la poire, qui ont fait la fortune d'un de nos confiseurs célèbres, ne doivent leur goût fin et délicat qu'à l'acide butyrique.

SAM. HENRY BERTHOLD.

LES FORÇATS LITTÉRAIRES

Par ALEXANDRE DUMAS FILS[1]

... J'ai traversé, moi qui vous parle, ces effroyables marais du commencement de la carrière; j'en suis sorti frissonnant et pâli, épouvanté de ce que j'avais vu, qui m'épouvante encore quand j'y rentre par hasard, soit pour serrer la main à un ancien compagnon, soit pour aller ramasser son corps et le conduire là où il ne s'agitera plus. J'y serais mort depuis longtemps s'il m'avait fallu y rester. Béni soit le Dieu, le maître quel qu'il soit des destinées universelles qui m'a éclairé pour que j'en sorte et qui m'a accordé une commutation de peine. Non! Dante, que l'on invoque toujours quand il s'agit de supplices abominables, n'a pu trouver ni rêver dans le temps où il vivait, si troublé que fût ce temps, ce damné de la production intellectuelle, roulant sa propre tête comme Sisyphe roulait son rocher et la frappant contre des murailles d'airain pour en faire jaillir une dernière étincelle!

Et ce que je dis de ceux qui succombent dans la lutte, je le dis de ceux qui triomphent, des plus grands, des plus malins, des plus heureux, de ceux qui ont des organes puissants, de ceux qui tiennent boutique, de ceux qui ont découvert une mine du premier coup de pioche. Voulez-vous que je vous les nomme, ces forçats de la pensée à qui vous ne laissez ni repos ni trêve, que vous poussez en avant au nom de leur gloire, de leur fortune, de votre plaisir et de vos appétits, qui se relèvent sous le fouet, sachant bien qu'ils seront écrasés, dépassés, oubliés, s'ils ne courent pas comme les autres?

Laissons de côté ceux qui ne sont plus : Balzac, Eugène Sue, Frédéric Soulié, de Vigny, de Musset, Murger, Ponsard et tant d'autres, morts à la peine!

Qu'est-ce que vous faites de ceux qui survivent, de Lamartine, d'Hugo, de George Sand, de Dumas? Lamartine! la figure la plus rayonnante des temps modernes, poëte, historien, romancier, homme d'État, critique, orateur, qui tient de Virgile, de Tacite, de Bernardin de Saint-Pierre, de Washington, d'Aristote, de Cicéron! Lamartine, dont ce siècle adolescent a mêlé à ses premiers rêves la poésie embaumée, qui n'a pas dans son œuvre une pensée qui ne soit chaste, un mot qui ne soit noble, à qui la Grèce eût consacré des autels, à qui l'Angleterre eût offert des palais, de quelles insultes ne l'avez-vous pas poursuivi, de quelles amertumes ne l'avez-vous pas abreuvé, parce que ce grand homme a eu le tort de croire un moment qu'un grand peuple pouvait être mûr pour une grande idée!

Ah! tu as été roi de France, poëte! Ah! tu as voulu émanciper ton pays! Ah! tu l'as cru digne de la liberté! Ah! tu nous as nourris de ta pensée, de ton sang, de ta chair, et tu as été assez imprévoyant pour ne pas battre monnaie, au milieu de nos désordres, avec notre enthousiasme et notre reconnaissance, que tu savais bien ne pouvoir être durables! Ah! tu ne t'es pas enrichi de nos dépouilles, maladroit, et tu viens nous demander assistance et secours, et tu veux mourir au foyer paternel! Rentre dans le brancard, malheureux! reprends le harnais, misérable! tire ton ancien camion, redeviens homme de lettres, donne-nous de l'histoire, de la critique, des souvenirs, des mémoires; mets ton cœur et ton passé en volumes, en chapitres, en paragraphes; si ça nous amuse autant qu'un petit journal et si ce n'est pas aussi cher qu'un grand, nous te payerons peut-être les vingt francs que tu nous demandes; mais ne compte pas sur autre chose pour le présent. Plus tard, quand nous serons sûrs que ça ne nous coûtera rien, quand tu seras bien mort, bien enterré, nous t'élèverons des statues, et, si quelque autre pays se vante de ses poëtes, ou si la France elle-même en produit un, nous battrons les uns et nous démolirons l'autre avec le chantre d'Elvire et l'auteur des *Girondins*. Jusque-là, bonhomme, permets que l'on t'immole à Hugo, le seul peut-être, à cette heure, qui te reconnaisse pour son maître!

Gloire à celui-là! S'il était resté sur le sol natal, s'il était à portée de nos coups, Dieu sait ce que nous lui jetterions à la face; mais la fortune, dans sa bizarrerie, en a décidé autrement. Il s'est constitué contre au milieu de l'Océan, les pieds sur un rocher, le front dans la nue. C'est trop loin et c'est trop haut! nos armes ne portent pas là. Patience! Il aura bien, un jour ou l'autre, son heure de négligence, d'oubli, de foi. Il sortira de ses brumes; il descendra de son piédestal; il s'aventurera sur les flots; il verra alors ce qui se passera! Ah! tu nous as imposé le respect, l'admiration, la distance! Ah! tu t'es fait victime! Ah! tu étais riche! Ah! tu ne travaillais que quand tu voulais et tu ne disais que ce qu'il te plaisait de dire! Ah! nous n'étions pas de ta taille! Ah! tu as été le géant Athos, tu as retourné une île anglaise, tu t'y es taillé une montagne et tu t'es planté au sommet, dieu, autel et prêtre, et tu redescends parmi les hommes! A notre tour! et rira bien qui rira le dernier. Meurs là-bas, je te le conseille, change-toi bien vite en statue :

> Couvrant cette île de ton aile,
> Dans quelque attitude éternelle
> De génie et de majesté!

que ton Calvaire soit ton tombeau comme il a été ton temple! Après avoir été Athos, sois Encelade! c'est le seul moyen pour toi de remuer encore un peu la terre quand tu ne seras plus dessus, mais dessous. En attendant, veux-tu savoir la vérité, cette vérité vraie que ne savent jamais ni les émigrés ni les rois? Je vais te la dire... Non; j'aime mieux me taire, tu ne saurais plus m'écouter et tu ne pourrais plus me croire. Reste dans tes nuages et dans tes illusions. Que l'affaire se règle maintenant entre toi et Dieu, puisque tu as voulu le regarder en face. C'est à plus simple que nous devons nos consolations, si nous avons encore le temps d'en offrir.

Vois-tu, de ton sommet diamanté, cette maisonnette blanche au milieu d'une plaine, au pied d'une petite colline, au bord d'une route à ornières où passe de temps en temps un chariot aux essieux plaintifs chargé de foin ou de légumes? Quel silence, quand le gémissement des roues est entré dans cette terre molle! Que ferais-tu, dans ton olympe solitaire, de ces nuages légers et blancs comme de la ouate qui courent sous ce ciel bourgeois? Ils ne contiennent ni éclairs ni foudre. Ils fondraient dans ta large main si tu te baissais pour les ramasser, si tu voulais en tirer les tonnerres dont tu as besoin.

Il est midi, l'heure où l'on voit tout! Regarde cette femme qui descend les marches de son perron. Elle a les cheveux grisonnants sous son petit chapeau de paille; elle est toute seule; elle se promène au soleil, doucement; elle contemple son horizon vulgaire; elle écoute les bruits vagues de la nature; elle s'amuse à suivre de l'œil ces nuées dont tu ne veux pas. Elle cause avec le jardinier; elle se baisse pour respirer ses fleurs qu'elle se garde bien de cueillir; elle s'arrête; elle écoute! Quoi? Elle n'en sait rien elle-même! quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brin d'herbe, océan, âme! Elle se souvient! Elle devine! Tout ce que tu entends au milieu des flots, elle l'entend aussi bien que toi sous son dôme de lilas, et les oiseaux, et les tempêtes, et tout ce qui chante, et tout ce qui pleure, et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine, — comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit, la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible; car, cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques. Léonard dessine sa phrase et Mozart la chante. Madame de Sévigné lui baise les mains et madame de Staël s'agenouille quand elle passe. Ce morceau de terre qu'elle habite, ce n'est ni le rocher de Prométhée, ni le rocher de Sainte-Hélène, ni le rocher de Guernesey; c'est Palaiseau, non pas même le Palaiseau de la Pie voleuse, c'est Palaiseau (Seine-et-Oise), un Palaiseau banal, qui ne la connaît pas, qui ne sait pas ce qu'il possède, qui n'a jamais entendu son nom, ou qui n'y a rien compris.

Elle était là depuis dix-huit mois; je revions de voyage, j'accours pour la voir. Ne connaissant pas le chemin, j'entre dans une boutique et je demande à l'honnête commerçant dont le nom ne peut rester inconnu dans le pays, puisqu'il a eu le soin de le faire peindre sur son enseigne, je demande à cet homme de m'indiquer la maison de madame George Sand.

— Comment dites-vous?

— Madame George Sand.

— George Sand? Qu'est-ce qu'elle fait, cette dame?

— Elle *écrit!* Enfin, c'est George Sand.

— George Sand? Je ne connais pas ça ici.

Je vois encore un tonnelier à qui je fis la même question pendant qu'il lavait ses bouteilles sur la porte de son cellier, et qui me fit la même réponse, que je reçus une troisième fois d'un paysan qui passait. J'avisai enfin une maison *cossue* sur le seuil de laquelle une femme âgée, très-proprette, à bonnet ruché, lisait un journal. Elle lisait. Elle devait avoir lu au moins *la Mare au Diable* ou *François le Champi*. Elle me répondit cette phrase admirable :

— N'est-ce pas une dame qui est dans les papiers?

Quels papiers?

Je répondis oui. — Au fait! les papiers pouvaient être des papiers *imprimés*. C'est ainsi que je trouvai la *dame* que je cherchais.

Voilà ce que c'était que la gloire en 1865, à trois quarts d'heure de Paris, par le chemin de fer de Sceaux, et rien n'est changé, je crois. Un jour, après un grand chagrin, ayant besoin de repos, c'est-à-dire d'argent, l'auteur d'*Indiana* voulut vendre cette maisonnette, la moitié de ce qu'elle lui avait coûté. Ce n'était pas exigeant. Il ne se présenta pas un acquéreur, pas même un curieux; et l'illustre propriétaire qui espérait revoir le pays enchanté du petit Zorzi, ne fût-ce que pour ajouter quelques lettres aux *Lettres d'un voyageur*, reprit son labeur quotidien et se remit, avec les autres filles de Danaüs, à jeter de l'eau dans ce puits sans fond du XIXe siècle, — que tu connais bien, mon très-cher père, et que tu aurais rempli à toi tout seul, si les forces humaines pouvaient y suffire.

Eh bien, il est venu à bout de toi, ce siècle vorace que tu as habitué à cette insatiabilité qui nous met sur les dents, nous qui ne sommes pas de ta force. Et cependant, à ce siècle né pour toujours dévorer, tu étais bien l'homme qu'il fallait, toi né pour toujours produire. Du reste, quelles précautions la Nature avait prises, quelles provisions elle avait faites en toi pour ces appétits formidables qu'elle était forcée de prévoir! C'est sous le soleil de l'Amérique, avec du sang africain, dans le flanc d'une vierge noire qu'elle a pétri celui dont tu devais naître et qui, soldat et général de la République, étouffait un cheval entre ses jambes, brisait un casque avec ses dents et défendait à lui tout seul le pont de Brixen contre une avant-garde de vingt hommes. Rome lui eût décerné les honneurs du triomphe et l'eût nommé consul. La France, plus calme et plus économe, refusa le collége à son fils, et ce fils, élevé en pleine forêt, en plein air, à plein ciel, poussé par le besoin et par son génie, s'abattit un beau jour sur la grande ville et entra dans la littérature comme son père entrait dans l'ennemi, en bousculant, en abattant, en renversant tout ce qui ne lui faisait pas place. Alors commença ce travail cyclopéen qui dure depuis quarante années. Tragédie, drame, histoire, romans, voyages, comédies, tu as tout rejeté dans le moule de ton cerveau et tu as peuplé le monde de la fiction de créations nouvelles. Tu as fait craquer le Journal, le Livre, le Théâtre, trop étroits pour tes puissantes épaules; tu as alimenté la France, l'Europe, l'Amérique; tu as enrichi les libraires, les traducteurs, les plagiaires; tu as essoufflé les imprimeurs, fourbu les copistes, et, dévoré du besoin de produire, tu n'as peut-être pas toujours assez éprouvé le métal dont tu te servais, et tu prenais et jetais dans la fournaise, quelquefois au hasard, tout ce qui te tombait sous la main. Le feu intelligent a fait le partage. Ce qui venait de toi s'est coulé en bronze, ce qui venait d'ailleurs s'est évanoui en fumée. Tu as battu aussi bien du mauvais fer; mais, en revanche, combien parmi ceux qui devaient rester obscurs se sont éclairés et chauffés à ta forge, et, si l'heure des restitutions sonnait, quel gain pour toi, rien qu'à reprendre ce que tu as donné et ce qu'on t'a pris! Quelquefois, tu posais ton lourd marteau sur ta large enclume. Tu t'essuyais sur le seuil de ta grotte resplendissante, les manches retroussées, la poitrine à l'air, le visage souriant; tu t'essuyais le front; tu regardais les calmes étoiles en respirant la fraîcheur de la nuit, ou bien tu te lançais sur la première route venue, tu t'évadais comme un prisonnier; tu parcourais l'Océan, tu gravissais le Caucase, tu escaladais l'Etna, toujours quelque chose de colossal, et, les poumons remplis à nouveau, tu rentrais dans ta caverne. Ta grande silhouette se décalquait en noir sur le foyer rouge, et la foule battait des mains; car, au fond, elle aime la fécondité dans le travail, la grâce dans la force, la simplicité dans le génie, et tu as la fécondité, la simplicité, la grâce, et la générosité, que j'oubliais, qui t'a fait millionnaire pour les autres et pauvre pour toi. Puis, un jour, il y a eu distraction, indifférence, ingratitude de la part de cette foule attentive et dominée jusqu'alors. Elle se portait autre part, elle voulait voir autre chose. Tu lui avais trop donné. C'était nous qui étions venus! nous les enfants, nous les petits, qui avions poussé pendant ce temps-là et qui faisions le contraire de ce que vous aviez fait, vous les grands. Voilà tout. Tu es devenu « Dumas père » pour les respectueux, « le père Dumas » pour les insolents, et, au milieu de toute sorte de clameurs, tu as pu entendre parfois cette phrase : « Décidément, son fils a plus de talent que lui! »

Comme tu as dû rire!

Eh bien, non; tu as été fier, tu as été heureux, semblable au premier père venu; tu n'as demandé qu'à croire, tu as cru peut-être ce qu'on disait! Cher grand homme, naïf et bon! qui m'aurais donné ta gloire comme tu me donnais ton argent quand j'étais jeune et paresseux, je suis bien heureux d'avoir enfin l'occasion de m'incliner publiquement devant toi, de te rendre hommage en plein soleil et de t'embrasser comme je t'aime en face de l'avenir! Que d'autres de mon âge et de ma valeur se déclarent tes égaux, ne portant pas ton nom, c'est affaire à eux, et je n'ai pas plus à leur reprocher qu'à leur envier cette supposition, moi qui serais aussi connu qu'eux rien qu'à être ton fils; mais il faut que la postérité, qui, quoi qu'il arrive, sera forcée de compter avec toi, sache bien, quand elle lira nos deux noms au-dessous l'un de l'autre, chronologiquement, dans le bilan de ce siècle, que je n'ai jamais vu en toi que mon père, mon ami et mon maître, quoi qu'on ait pu dire; que j'ai eu cette bonne chance, grâce à ton voisinage, de ne jamais m'exagérer, et de me considérer toujours comme un bambin en étant obligé de me comparer toujours à ce père redoutable.

Du reste, il y a dans mon enfance un souvenir qui secrètement battait en brèche mes jeunes vanités. C'est celui de la première représentation de *Charles VII*, à l'Odéon. Ce fut un *four*, comme on dirait aujourd'hui dans cet argot parisien qui remplacera peu à peu, si nous n'y prenons garde, la vieille langue française. J'avais huit ans, j'écoutais avec religion parce que c'était *papa* qui avait écrit ça. Je n'y comprenais rien du tout, bien entendu. Tu avais voulu que je fusse présent à cette solennité; tu étais superstitieux, tu croyais que je te porterais bonheur. Tu te trompais bien. Les cinq actes se déroulèrent au milieu d'un silence morne. Aussi quelle idée avais-tu de vouloir arrêter tout à coup, avec une œuvre sobre, ferme, simple, le mouvement que tu avais toi-même et le premier imprimé au théâtre? Pourquoi tout à coup cet hommage à Racine, qu'on était convenu d'appeler un polisson?

Nous revînmes ensemble tout seuls, toi me tenant par la main, moi trottinant à ton côté pour me mettre à l'unisson de tes grandes jambes. Tu ne parlais pas! je ne disais rien non plus; je sentais que tu étais triste et qu'il fallait se taire. Depuis ce jour, je n'ai jamais longé le vieux mur de la rue

1. Extrait de la préface du *Fils naturel* (THÉATRE COMPLET D'ALEX. DUMAS FILS, T. III, Paris, Michel Lévy frères.)

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



LA CHALEUR!

— Votre montre ou ce billet de spectacle!

— Je préfère vous donner ma montre.



— Qué que vous avez donc à me fourrer toujours votre sabre sous le nez?

— Pour vous faire voir que je suis un bon sujet.



— Garons-nous! voilà un militaire qui a fait la guerre! Il a peut-être une balle explosible dans le corps.



Les jockeys français ayant fait vœu de monter leurs chevaux à l'envers, jusqu'à ce qu'ils aient vengé l'affront du 7 juin 1868.



Le chagrin faisant tomber toutes les queues des coureurs de l'écurie de Lagrange.



INCONVÉNIENT DU COMPTEUR.

— Cocher! cocher! arrêtez! Cette aiguille du compteur qui tourne toujours! Mon Dieu, que je me sens donc mal au cœur!



Les cochers préférant les chevaux qui prennent le mors aux dents depuis qu'ils ont des compteurs.



— Mais où vas-tu donc? C'est pas par là la portière!

— Mon ami, c'est un fiacre à aiguille, ça doit se charger par la culasse.



LES COMPTEURS DES NOUVELLES VOITURES.

Un fiacre avec Dumas père dedans, quel joli *conteur!*



— Qué malheur! Ça sert donc à rien que le jury emprisonne leurs tableaux pendant deux mois au palais de l'Industrie? Le voilà qui recommence!



Les Dragons de Villars faisant fausse route à l'Opéra-Comique, c'est au grand Opéra qu'ils auraient dû aller pour rencontrer *les Huguenots.*



— Les auteurs dramatiques se mettant tous à sonder les abîmes avec leur plume depuis que Dickens y a trouvé un succès.



LES RAMASSEURS DE SABLE SUR LES GRÈVES DU PAS-DE-CALAIS, d'après une aquarelle de M. R. Beavis. — Voir page 423.

de Seine, près du guichet de l'Institut (où tu ne devais pas entrer), sans revoir nos silhouettes sur cette muraille humide, léchée ce soir-là d'un grand rayon de lune. Je ne suis jamais non plus revenu d'une de mes premières représentations les plus bruyantes et les plus applaudies, sans me rappeler le froid de cette grande salle, notre marche silencieuse à travers les rues désertes, et sans me dire tout bas, pendant que mes amis me félicitaient : « C'est possible; mais j'aimerais mieux avoir fait *Charles VII*, qui n'a pas réussi. »

ALEXANDRE DUMAS fils.

UNE CHASSE AUX CHIENS

Le voyageur, en rencontrant dans les rues de Bruxelles les brouettes des marchands de sable péniblement traînées par des chiens, s'est plus d'une fois apitoyé sur le sort de la race canine en Belgique. Sans doute cet attendrissement avait-il gagné les Bruxellois eux-mêmes, car leur ville, après avoir été l'enfer des chiens, en était, depuis quelques années, devenue le paradis.

Ces intéressantes bêtes avaient fini par captiver tous les cœurs. C'était à qui soignerait le sien. On se les disputait à prix d'or sur le marché pour les rendre à une vie exempte de soucis; aussi pullulaient-ils dans les rues et sur les promenades. Il n'était pas jusqu'au *Wauxhall* qui n'eût cru devoir leur accorder le libre accès de son jardin.

Une existence aussi douce n'était pas dans les lois de ce monde. Malheureusement pour la corporation des chiens bruxellois, quelques-uns des leurs manifestèrent des symptômes de rage dans le courant de l'hiver. Depuis, les accidents se renouvelèrent et le conseil municipal se vit obligé de décréter qu'une chasse impitoyable serait faite à tous les chiens errants.

Cette chasse a eu lieu dans toutes les règles. Elle n'a pas duré moins de quinze jours, pendant lesquels elle occupa le personnel de la police du matin au soir. Des hommes armés de gaules munies d'un sac à leur extrémité, à la façon des housses à papillons, couraient sus aux chiens non attachés qu'ils rencontraient. Une voiture, suivait où tous les infortunés étaient jetés après leur capture. Ce fut une terrible hécatombe. Deux mille chiens au moins payèrent de leur vie la négligence de leurs maîtres. Qu'a-t-on fait de leurs dépouilles? Chez quels fabricants d'huile animale les a-t-on portées? Dans les garde-manger de quelles gargottes?... N'approfondissons pas ce mystère. Les chiens survivants, eux, le savent peut-être; car, bien qu'on ne les traque plus aujourd'hui, au seul aspect d'un *agent de ville*, ils serrent la queue entre les jambes et partent comme une flèche.

HENRI MULLER.

COURRIER DES EAUX

Ems.

Nous nous étions promis de dater notre prochain *Courrier* des bords du Rhin. Effectivement, après avoir visité Aix-la-Chapelle et Spa, nous voici à Ems, la métropole des stations thermales de cette partie de l'Allemagne. Mais, avant d'aborder l'histoire de tel ou tel bain, il n'est peut-être pas sans intérêt de dire quelques mots de l'eau minérale elle-même.

On donne le nom d'*eaux minérales* à des sources d'une température le plus souvent élevée, d'une saveur et d'une odeur variables, qui sortent du sein de la terre, tenant en dissolution certains principes fixes ou volatils dont l'expérience a fait connaître les vertus médicinales. Il paraît prouvé qu'elles se chargent de ces principes en traversant des terrains remplis de minéraux, de sels et de substances organiques: elles ramènent par conséquent avec elles des échantillons de la chimie du globe. Aussi Pline l'Ancien a-t-il dit : « Telles sont les eaux, telle est la terre qui leur a livré passage. »

Quant à leur calorique, on l'attribue généralement au feu central du globe. On se fonde sur cette loi, confirmée d'ailleurs par les forages artésiens, que la chaleur augmente, en moyenne, de 1 degré centigrade environ par 30 et 40 mètres; à mesure qu'on creuse le sol. Supposons, par exemple, que les eaux pluviales, en pénétrant à travers les fissures de la terre, arrivent jusqu'à une profondeur de 3 kilomètres, elles y acquièrent une chaleur de 100 degrés, qui est celle de l'eau bouillante. Il en résultera que les eaux minérales seront d'autant plus exposées à ressentir l'influence des grandes commotions souterraines que leur température sera plus élevée.

Et, en effet, voyez ce qui s'est passé lors du tremblement de terre de Lisbonne (1er novembre 1755). A Bagnères-de-Luchon, de même qu'à Bourbon-l'Archambault, les sources prirent subitement un accroissement considérable de température. On observa un phénomène inverse à Bagnères-de-Bigorre, dont les eaux devinrent tout d'un coup presque complètement froides. Celles d'Aix en Savoie se refroidirent également et déposèrent un sédiment bleuâtre. A Tœplitz, les eaux de la source principale cessèrent entièrement de couler pendant plusieurs minutes, puis elles firent irruption de nouveau avec une telle violence qu'elles débordèrent en dehors de leur bassin. Carlsbad, Gastein, Ems et beaucoup d'autres sources encore éprouvèrent dans la température et le jaillissement de leurs eaux des troubles non moins extraordinaires. La mer elle-même, émue jusque dans la profondeur de ses abîmes, souleva ses eaux à une prodigieuse hauteur et les poussa vers certains rivages en colonnes des plus dangereuses. Ainsi fut emporté, ce même jour du tremblement de terre de Lisbonne, le fils de Louis Racine, au moment où il voyageait en chaise de poste sur plage de Cadix. Avec lui s'éteignit le nom du plus harmonieux sinon du premier de nos poëtes.

Quelle que soit du reste la diversité des phénomènes qui se rattachent à l'étude des eaux minérales, il en est un plus merveilleux encore que tous les autres, car on ne saurait y méconnaître une action providentielle; c'est que, de tant de substances qu'elles rencontrent sur leur trajet souterrain, elles ne dissolvent que celles qui sont les plus salutaires au corps de l'homme. Qui dit « eau minérale » dit donc « eau bienfaisante. »

Aussi ne soyez pas surpris si, à toutes les époques et chez tous les peuples, les bains ont été considérés comme un puissant moyen d'hygiène et les eaux minérales comme le remède d'un grand nombre de maux. Qui ne connaît les vertus mythologiques de la fontaine de Jouvence? Peut-être aussi ne faut-il voir, avec Paléphate, dans l'histoire d'Éson, rajeuni par les bains médicinaux de Medée, qu'une description allégorique de la propriété qu'ont les eaux d'entretenir et de fortifier la santé.

Les édifices somptueux élevés par les Romains partout où ils rencontraient des eaux minérales et jusqu'aux extrémités de leur immense empire, indiquent que, chez eux, le goût des bains allait jusqu'à la passion; mais ils attestent aussi leur sollicitude pour l'hygiène des armées. C'est en se plongeant dans les piscines dont nous admirons encore aujourd'hui les proportions grandioses que le soldat reparait ses fatigues et se fortifiait pour de nouveaux combats.

Les bains, dès cette époque aussi, servirent plus d'une fois de prétexte à de grandes réunions où la politique occupa plus de place que la thérapeutique. Ainsi c'est aux eaux de Lucques (Toscane) que César, Crassus et Pompée, lors de leur trop célèbre triumvirat, se partagèrent les différentes provinces de l'empire, en présence de nombreuses légions prêtes à appuyer par leurs armes les rivalités de leurs chefs. N'est-ce pas à Tœplitz que fut signée, également, en 1813, la fameuse coalition contre la France entre la Prusse, l'Autriche et la Russie?

On se ferait difficilement une idée de ce qu'était un bain chez les Romains et surtout à Rome. Le bain ne consistait pas seulement en une immersion dans l'eau, de plus ou moins de durée, mais il se composait de plusieurs actes, lesquels s'accomplissaient chacun dans autant de divisions des THERMES. Voici la description qu'en donne M. Constantin James, dans son Guide, d'après Vitruve :

« Le baigneur déposait ses vêtements dans une espèce de vestiaire appelé *apodytère;* de là il se rendait dans une autre pièce, l'*onctuaire*, où des esclaves l'enduisaient d'une huile parfumée. Il passait ensuite dans la salle du gymnase ou *sphéristère*, et, après s'y être livré à divers exercices, il traversait l'étuve sèche appelée *laconicum*, pour aller, le corps en sueur, se plonger dans une des vastes baignoires du *caldaire*, dont l'eau était maintenue à une température élevée. Là on le brossait assez rudement avec une lame de métal ou d'ivoire appelée *strigile* (nous en avons fait *étrille*). A côté du bain chaud se trouvait l'étuve humide ou *tépidaire*, qu'il ne faisait également que traverser pour se rendre au *frigidaire*, immense bassin d'eau froide où il pouvait se livrer à la natation. Ce bain était précédé et suivi de plusieurs frictions. A sa sortie de l'eau, des esclaves enveloppaient le baigneur dans une couverture moelleuse appelée *sindon*, l'essuyaient bien soigneusement avec du linge et des éponges, le parfumaient d'essences précieuses, puis enfin le reportaient à l'*apodytère*, où il reprenait ses vêtements. »

Voilà ce qu'on peut appeler un « bain complet. » Quel contraste avec ce qui se fait de nos jours! Sans doute, des pratiques aussi efféminées ne seraient point compatibles avec nos habitudes sociales et la sévérité de nos mœurs ; mais, par un excès opposé, nous sommes tombés dans une parcimonie et une simplicité également exagérées.

Ainsi, une étroite cellule; une baignoire mesquine et disgracieuse digne du roi Procuste; un mélange d'eau froide et d'eau chaude, combiné le plus souvent au hasard; en guise de parfums et d'essence un sachet de son; point de lit de repos; absence de frictions et de massage; une transition brusque de la chaleur de l'eau au froid, quelquefois glacial, de l'atmosphère, sans autre préservatif qu'un peu de linge plus ou moins tiède : à cela se réduit à peu près aujourd'hui tout notre arsenal balnéaire.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que les conditions d'installation sont beaucoup moins défectueuses dans la plupart des établissements thermaux. C'est ce qui résultera des détails dans lesquels nous allons entrer, car, à mesure que nous décrirons ces établissements, nous ferons ressortir ce qui se rattache à l'aménagement des sources ainsi qu'aux particularités de leur emploi.

Que les baigneurs maintenant me permettent de leur donner un conseil. Pendant les quelques jours qui précéderont leur départ pour les eaux, qu'ils s'abstiennent de toute fatigue, de tout excès d'aucun genre; qu'ils mènent en un mot une vie douce, calme, paisible. « Quand vous arrivez, disait Alibert, près de ces sources bienfaisantes, faites comme si vous entriez dans le temple d'Esculape; laissez à la porte toutes les passions qui ont agité votre âme ou tourmenté votre esprit. »

Belles paroles qu'il faut se garder d'oublier, même quand la cure est commencée!

DOCTEUR MANE.

SAINT-PIERRE-IN-MONTORIO

A ROME

Le couvent et l'église de Saint-Pierre-in-Montorio sont situés sur la pente du Janicule, non loin de la porte Saint-Pancrace, point sur lequel eurent lieu les principales opérations des troupes françaises en 1849.

On prétend que l'église, d'origine constantinienne, fut érigée sur l'emplacement où l'apôtre saint Pierre subit le martyre, et que pour cette raison elle fut dédiée à ce saint. Elle est à une seule nef et renferme de belles peintures. Les fresques de la première chapelle à droite, où est représentée la flagellation du Sauveur, furent exécutées par Sébastien del Piombo, d'après les cartons de Michel-Ange. Dans la seconde chapelle, on vénère une image miraculeuse de la sainte Vierge, dite de la *Lettera*.

La porte après la troisième chapelle, à droite, donne entrée dans le cloître du couvent contigu, où l'on remarque un petit temple de forme ronde. Ce temple, décoré à l'extérieur de seize colonnes de granit gris supportant l'entablement, a deux chapelles superposées. La chapelle souterraine est magnifiquement décorée. Le roi Ferdinand IV d'Espagne la fit élever, sur les dessins de Bramante, dans l'endroit où, suivant une antique tradition, saint Pierre reçut la palme du martyre.

Tous les ans, le soir de la Saint-Pierre, la façade de l'église est brillamment illuminée. Des feux de joie sont allumés sur la place, et la population romaine se porte en foule aux abords du monument vénéré. La Ville éternelle est, par excellence, la ville des traditions. Les usages y deviennent des lois, et chacun s'y conforme scrupuleusement, surtout quand il s'agit du saint qui fut le premier pape. Rome a toujours célébré avec une grande piété la fête de saint Pierre, et les siècles s'écoulent sans diminuer en rien cette ferveur.

X. DACHÈRES.

CHRONIQUE DU SPORT

On n'a pas oublié la facile victoire de *The Earl* dans le grand prix de Paris. Ceci, comme on sait, se passait un dimanche, et le mercredi suivant, après avoir à peine pris le temps de repasser la Manche, le poulain du duc de Hamilton gagnait également le prix annuel connu sous le nom de *the Ascot derby stakes*: puis le *Tenth Ascot biennal stakes*, et enfin (toujours dans la même semaine) le *Saint-James' Palace stakes*.

Telle a été la brillante rentrée de ce *balzan des quatre pieds* sur l'aristocratique piste d'Ascot, piste éminemment anglaise, mais où l'invincible *Gladiateur*, ouvrant une glorieuse parenthèse, a remporté en 1866 la célèbre course de l'*Ascot Cup*, la fameuse coupe d'or ornée d'une si jolie collection de souverains.

Parmi les nombreux champs de course de la sportive Angleterre, il serait assez difficile d'assigner un rang à celui d'Ascot; car sa place — une place tout à fait à part — est plutôt à côté de l'échelle que sur aucun des échelons. Au jour des courses, cavaliers et amazones, — poneys lilliputiens que montent de blonds petits chérubins aux jambes nues, — fastueux *four-in-hand* et brillants équipages couvrent la route qui de Windsor conduit aux bruyères favorisées jadis par les préférences de George IV, le roi sportsman. Mais avec son éloignement de Londres, cet hippodrome ne reçoit rien de l'immense flot populaire qui, chaque année, au jour du derby, se rue de toutes parts en envahissant les dunes célèbres d'Epsom.

Les milliers de spectateurs qui se sont portés en mai au bois de Boulogne, l'encombrement de celui de Vincennes par une foule où les classes laborieuses tiennent cependant le premier rang, ne sauraient donner qu'une bien faible idée du flot populaire à Epsom : ce qui n'empêche pas que — (sous le rapport de la similitude des épreuves) nous ayons aussi un Epsom — c'est Chantilly, comme Longchamps est le Newmarket de la France.

Malgré les efforts du Jockey-Club, malgré la réunion des deux journées de Versailles en une seule (ce qui diminuait de moitié les inconvénients de son affreux hippodrome), et enfin après d'infructueuses tentatives à Orléans, il y a une demi-douzaine d'années un Ascot continental manquait donc aux sportsmen de France, lorsqu'en 1861 une piste fut tracée dans la vallée de la Solle, en pleine forêt de Fontainebleau, afin de combler cette lacune. En effet, le champ de course de Fontainebleau tient de celui d'Ascot par ses conditions de distance de la capitale, par sa proximité d'un château historique qu'habite périodiquement la cour, — par les fêtes, les réceptions, les chasses, par les pittoresques promenades à suivre pour arriver à l'hippodrome, par celles qui l'entourent de tous côtés, etc. Seulement cet Ascot au petit pied a trouvé moyen d'aller beaucoup plus loin que l'autre pour l'*exclusion* des « bourgeois. » Ainsi la ville de Fontainebleau livre les Parisiens aux cochers qui, en l'absence de tout tarif, exploitent naturellement la pratique comme l'indiquent plus ou moins l'ardeur du soleil ou l'abondance de la pluie, mais par temps ordinaire ne marchent pas à moins de *cinquante francs*.

D'autre part, il y a tel marchand de soupe qui sur la carte (la carte *à payer*, bien entendu! — *l'addition*, comme disent ces messieurs en bon français de cuisine) compte sans sourciller *quinze francs*, par exemple, pour une assiettée de cerises. Aussi un confrère que je ne veux pas trahir en le nommant n'a pu retenir cet affreux calembour : Que pourrait donc faire de mieux la ville, si, désignant la société parisienne, une voix lui criait : *Chasse-la de Fontainebleau!*

Suffisamment étrillée, huit jours avant, ladite société s'est naturellement privée de revenir dimanche dernier, — dernier jour aussi de la réunion; et les courses se seraient pas-

sées entre intéressés seulement, si l'Empereur n'était venu tardivement faire un tour sur le solitaire hippodrome.

Dans cette seconde journée, *Enchanteur, Longchamps* et *Trocadéro* ont rapporté à la formidable écurie de M. le comte de Lagrange, les prix de la Solle, l'Express et la Coupe. Et le dimanche précédent ce même *Longchamps*, en arrivant le premier au but pour le prix de Seine-et-Marne, avait déjà cueilli une petite palme de 17,350 francs, sans compter les 1.000 francs glanés par *Trocadéro* en arrivant second derrière son associé.

Quant au prix de la Ville, il a été gagné par *Piétro*, au duc de Fitz-James. Enfin *Mario*, à M. Bouruet, et monté par l'age, a enlevé le prix de la Vénerie dans le steeple-chase, qu'aucune chute n'a signalé; et après un *dead-heat*, ou épreuve nulle (les deux chevaux étant arrivés exactement ensemble au but), *Ragour*, à M. Baleuzi, et *Succursale*, à M. Camille Leclerc, ont partagé le prix des Haras.

Entre ces deux dimanches de Fontainebleau, La Marche, se contentant d'un jour de semaine, a cependant vu partir jeudi dernier treize chevaux dans le seul prix du Bel-Air. Ce steeple-chase *handicap* (j'ai suffisamment donné l'explication de ce mot dans nos numéros du 12 octobre 1867 et 11 avril 1868) a été gagné, mais de peu, par *Shakspeare* (65 kilos), suivi du *Roi Barbu* (58 kilos), *Drusse* (66 kilos), *Tim Meagle* (66 kilos), *Astrolabe* (75 kilos), etc.

Dans un autre handicap pour le prix d'Été, gagné par *Pigeon* avec 63 kilos, *Sharpshooter*, qui portait le même poids, n'a pas été battu de plus d'une encolure. Les poids assignés par le *handicaper* se balançaient donc dans un équilibre assez juste, si les handicaps n'étaient pas une injustice criante, puisqu'ils sont faits en faveur des mauvais chevaux *contre* les bons ! Aussi la vieille *Astrolabe* a-t-elle cru devoir se dérober au second saut du talus, protestant ainsi contre les douze, — dix-huit, — vingt et même trente-six livres qu'elle avait à porter de plus que ses concurrents.

Quant au prix de Roquencourt, gagné d'une longueur par *Wellesley* suivi de *Vautour*, il a été mené très-grand train par *Élise*. Mais après avoir fait le jeu pendant presque toute la course, elle n'a pu prendre que la troisième place, tandis qu'au passage de la rivière *Roi Barbu* culbutait avec *Pickett* par-dessus *Loup de Mer* déjà tombé avec M. Couturié. Mais sortis sains et saufs de cette bagarre, hommes et chevaux étaient prêts à recommencer; ce que le *Roi Barbu* a fait immédiatement au reste (comme nous venons de le voir) dans le prix du Bel-Air.

Léon Gatayes.

LES RAMASSEURS DE SABLE

SUR LES GRÈVES DU PAS-DE-CALAIS

Sur les côtes de France, particulièrement aux environs de Boulogne, s'étendent des grèves immenses où la mer vient mourir en gémissant. A l'horizon se perd la plaine mouvante où poussent seulement des touffes d'immortelles aux senteurs balsamiques. Le sable que l'on foule sur ces rivages est fin, doux, presque impalpable : c'est une remarque que l'industrie ne pouvait manquer de faire en ce temps où la nature entière est mise en coupe réglée. La poésie d'un paysage, qu'importe ! Voyons d'abord ce qu'il vaut par hectare. Or, pour un habile homme d'affaires tout vaut quelque chose, même le sable humide de la mer, ce sable que les poëtes ont qualifié de perfide. Ne faut-il pas du joli sable fin pour cimenter les pierres de vos maisons, pour orner les allées de vos jardins, pour répandre dans les salles des cafés ?

Il existe donc, dans ces parages, de braves ouvriers dont l'unique profession est de ramasser du sable depuis l'aurore jusqu'au moment où le soleil se couche. Pendant que l'un de ces hommes attaque le sol à coups de bêche, son camarade entasse le sable sur sa charrette; puis la voiture remplie se mettra lentement en route, traînée par six forts chevaux, conduisant la lourde marchandise dans les magasins du négociant, qui doit l'expédier dans toute la France et en Belgique. Négociant en sable ! Voilà une profession que vous n'auriez peut-être pas devinée, et pourtant il est des gens intelligents qui l'exercent et qui y font fortune.

Pour notre part, nous en sommes enchanté, puisqu'elle a fourni à M. R. Beavis le sujet d'une aquarelle d'un caractère très-heureux et très-pittoresque. C'est une véritable étude de mœurs saisie sur le vif, telle que les artistes sincères et bien doués savent seuls les voir et les traduire.

H. Vernoy.

COURRIER DU PALAIS

Le *zéro-monde* opposé au *demi-monde*. — Les diamants retour de Cochinchine. — Encore le comte Chorinsky et la baronne chanoinesse Julie Ebergenyi. — Les poudres de succession. — Les aliénés et les aliénistes. — Une bucolique dénouée par un crime. — Les lilas de Romainville et l'hôpital. — Un congrès de gantiers à la septième chambre. — Un mot malpropre pour exprimer un acte qui ne l'est pas moins. — Moyen de ressembler à Berryer et à Voltaire.

Dernièrement, à propos des fraudes commises par les agents d'affaires dans les procès en expropriations, nous avons donné la piquante définition d'un avocat à propos de ce demi-monde de la procédure.

Hélas ! il y a encore pis que cela. Il y a le *zéro-monde* des affaires. Le *zéro-monde* se compose de tout ce qui reluit, et non-seulement n'est pas or, mais n'est même pas cuivre. C'est là que triomphent les superficies sans substance, les apparences sans réalité, les dehors sans dedans. On y admire le portail éblouissant d'un édifice qui n'existe pas, les titres pompeux d'ouvrages qui ne paraîtront jamais; les entreprises bâties sur des millions absents avec des dénominations ronflantes, des capitaux fallacieux et des dividendes imaginaires, fils de la crédulité et pères de la mystification. C'est le domaine naturel de ces prospérités *à l'œil*, qui couvrent des misères véritables et qui les précipitent plus profondément et plus vite.

Peu importe. Tous ces artifices produisent une fumée, une poussière, un cliquetis qui aveuglent, assourdissent, et le tour est fait. A Paris, où l'on n'a le temps de rien creuser, de rien approfondir, de rien examiner, on se pare de faux semblants, on se décide à première vue, on juge sur la mine. L'œil est l'unique appréciateur. On se contente des éperons pour croire au cheval, de l'habit pour croire au moine, du luxe pour croire à la richesse.

Personne ne songe à se dire que ce qui fait cette confiance absurde devrait faire justement la circonspection, la prudence et la défiance de tous. Cette parade de la fortune qui devrait faire trembler les capitaux, ces dépenses extravagantes qui devraient effaroucher le crédit, sont précisément les meilleurs appeaux pour les attirer et pour les séduire.

Un nom étranger, une voiture, des maîtresses, de l'effronterie, de vains titres, de grandes phrases, des projets à perte de vue, et vous piperez les fournisseurs les plus réfractaires.

Cela est arrivé cette semaine pour défrayer les audiences de police correctionnelle. Et nous avons effleuré un procès qui n'aboutira pas sans doute, mais dans lequel, en revenant non de Pontoise, mais de la Chine ou du Japon, un voyageur par trop fantaisiste donnait en garantie de prétendus diamants, évalués à des centaines de mille francs, et qui n'étaient au demeurant que des happelourdes pouvant bien valoir cent sous.

En dehors de ces débats, toujours les mêmes et toujours curieux pourtant en ce qu'ils démontrent que la crédulité humaine est incurable, nous n'avons que de grands crimes à mettre sur le tapis judiciaire. Les forfaits nous débordent à Paris aussi bien qu'à Munich. Avortement à l'intérieur, empoisonnement à l'étranger, nous sommes plongés jusqu'aux oreilles dans les drames de cours d'assises.

A Munich on est en train de juger ce crime à deux personnages, dont nous avons donné les figures et dont le premier acte a été déjà joué à Vienne.

L'intérêt, qui devait s'éparpiller et s'évanouir dans cette disjonction, n'a fait que redoubler au contraire, à ce point, nous dit-on, que la curiosité est aussi ardente à Munich pour le comte Chorinsky qu'elle l'a été à Vienne pour la baronne-chanoinesse Julie Ebergenyi.

L'empressement est même si grand que, pour contenter tout le monde ou à peu près, M. le président a pris l'ingénieux parti de ne donner à chaque curieux qu'un billet pour une séance, et on fera durer les débats de façon que tout le monde puisse avoir son jour,

> Car en tout, même à la cour,
> C'est beaucoup d'avoir un jour.

Il faudra se mettre à six ou sept pour avoir vu toute l'affaire et pouvoir la raconter. La narration fera la chaîne comme dans les incendies, et on servira ce récit articulé et à compartiments en étiquetant les curieux comme les pièces d'une serinette. Chacun donnera sa note, et s'il ne manque pas de pointes au cylindre ou des hommes à l'appel, on pourra espérer obtenir la partition au grand complet. Ces difficultés ont l'avantage immense d'aiguiser la curiosité en l'irritant sans la satisfaire. Tous les jours on a ainsi des auditeurs frais qui ne sont pas blasés par l'audience de la veille et qui apportent une attention toute neuve, espérant gagner le gros lot dans cette sorte de loterie des oreilles.

Nous ne recommencerons pas le récit de cet empoisonnement où la Prusse joue un si grand rôle. C'est avec de l'acide prussique que M[me] la chanoinesse a foudroyé la baronne, et le comte Chorinsky prétend qu'aucun malheur ne serait arrivé sans la guerre de Prusse. Qui diable aurait pu prévoir que la bataille de Sadowa aurait une si grande influence sur une tasse de thé administrée sous forme de bouillon de onze heures?

Rien de plus vrai pourtant si l'on en croit l'accusé, qui déclare fort tranquillement qu'il aurait demandé à la loi une séparation légale avec sa première femme et au pape la permission d'épouser celle qui allait devenir sa seconde. « J'y serais certainement parvenu, dit-il, sans la guerre contre la Prusse. »

Conclusion. M[me] la comtesse de Chorinsky est une victime de la bataille de Sadowa. C'est la bataille et non la chanoinesse qu'il aurait fallu condamner. D'ailleurs, un mort de plus ou de moins ce n'est rien pour une bataille, tandis que c'est beaucoup pour une baronne.

Le comte, de son côté, aura fort à faire pour se blanchir, et il pourra écrire comme le cardinal de Rohan à Tronchet : *Amplius lava me*. Disculpez-moi davantage. On lui objecte surtout certaine poudre qu'il aura bien de la peine à ne pas faire prendre pour de la poudre de succession. D'autant qu'il a eu l'imprudence d'écrire à Julie Ebergenyi : « Fais attention à ne pas confondre les poudres. » Je sais bien que l'accusé explique ainsi cette recommandation : « J'ai voulu parler de poudres homœopathiques purgatives que Julie avait emportées avec elle. »

Mais je sais aussi que cette défaite des poudres n'aboutit qu'à mettre le feu à l'hilarité de l'auditoire.

Et pourtant les débats nous démontrent que la dame Julie Ebergenyi était aussi distraite que le duc de Brancas, au point, disent quelques témoins de Munich, que dans une circonstance elle aurait donné trois fois de suite un pourboire au même garçon.

Le *reporter* fait remarquer qu'*on rit;* mais il ne dit pas si le garçon a rendu au moins une fois le pourboire qu'on lui donnait ainsi en partie triple.

Vous voyez que malgré la gravité de l'affaire on est aussi gai à Munich qu'à Vienne.

On ne laisse pas passer le plus petit mot pour rire sans le saluer au passage.

Il n'y a, paraît-il que le procureur du roi qui ne rie pas. C'est une vieille habitude chez lui, s'il est vrai que lorsqu'il était étudiant il administra en pleine rue un soufflet à la Dubarry de la Bavière, à Lola Montès, qui était pourtant une maîtresse danseuse, car elle cravachait ceux qui ne la souffletaient pas.

Cette main mise sur la joue de la favorite n'a pas nui à M. Wülfert qui aujourd'hui, si le roi Louis et si la dame Lola vivaient encore, fulminerait un réquisitoire contre lui-même et se condamnerait avec emportement à la peine la plus sévère. Le roi Louis se contenta de l'exiler; mais l'exil, comme vous voyez, ne nuit pas à l'avancement en Bavière.

Ce qui doit particulièrement flatter la France dans ce procès, c'est la nouvelle qu'on aurait appelé à Munich un aliéniste français pour examiner l'état mental du comte Chorinsky. On nomme à cet effet M. le docteur Morel, de Rouen. Qu'on dise encore que nous sommes une nation légère, extravagante quelquefois. Allons donc ! Nous sommes l'asile de la sagesse, les distributeurs de la raison, les juges suprêmes du bon sens. S'il y a un candidat à la folie en Bavière, c'est un Français, un Normand, qu'on vient chercher pour décider si le sujet jouit encore de la plénitude de son bon sens. Quel hommage rendu à la sagesse de la France ! Et la Grèce qui n'avait que sept sages. Cela fait pitié. Chez nous tout le monde est sage, et si nous avons quelques fous, c'est uniquement pour exercer et mettre en relief cette universelle sagesse.

Par exemple, nous mettrions de l'eau dans le vin de cet enthousiasme, si nous avions sur les aliénistes l'opinion irrévérencieuse que professait Lachaud dans une récente affaire. Il allait jusqu'à déclarer que la plupart des médecins aliénistes auraient le droit de se traiter eux-mêmes et d'être leurs propres pensionnaires.

Pour en revenir au comte Chorinsky, nous apprenons qu'il vient d'être condamné par la Cour d'assises de Munich à vingt ans de travaux forcés — juste la même peine que celle infligée à Julie Ebergenyi par la justice viennoise.

Paris n'a pas voulu être en reste avec Munich, et comme nous le disions en commençant, il a eu son crime retentissant aussi.

Cela débute comme un roman de Paul de Kock dans les lilas et les cabarets de Romainville, et cela finit par un lit d'hôpital dans la plus cruelle des agonies.

Reignard, qui était alors associé d'agent de change, qui est aujourd'hui gérant d'une maison meublée, fit la rencontre à Romainville de Marie-Rose Chacon. La demoiselle était plus que légère, elle suivit Reignard, qui l'installa pendant toute la saison d'été à Chatou. Puis on revint à Paris. Marie-Rose Chacon aimait les réveillons, les bals, les spectacles; mais elle n'aimait pas les enfants, parce que, disait-elle, cela compromet la taille et défraîchit le teint. De là le crime d'avortement dont l'accusation impute les pratiques et la complicité à une sage-femme de la rue Montorgueil, la femme Hely, et à l'ex-associé d'agent de change, M. Reignard.

Ce triste procès impose le huis clos dans le journal par les révélations malsaines, par les mœurs déplorables qu'il met en lumière.

Contentons-nous de dire que Reignard, défendu par M[e] Lachaud, et la femme Hely, assistée de M[e] Racle, ont été acquittés tous les deux.

Reignard a raconté que lorsqu'il avait un intérêt dans une charge d'agent de change, il donnait à la demoiselle Marie-Rose Chacon 500 francs par mois; mais la prospérité ne dure pas toujours à la Bourse, et il aurait perdu dans la déconfiture de son patron une somme importante qui lui venait de la succession de son père.

On disait à ce propos que les catastrophes et les désastres de Bourse sont plus fréquents aujourd'hui qu'autrefois. Nous avons voulu vérifier le fait, et nous avons découvert, ce qui n'est pas rare, que le présent était calomnié pour la plus grande et la plus injuste gloire du passé.

Ainsi nous lisons ce qui suit dans un ouvrage de M. Coffinières publié en 1825 sous ce titre : *De la Bourse et des spéculations sur les effets publics* :

« Sur cent vingt et un individus qui avaient figuré au tableau des agents de change depuis vingt-deux ans, quatre se sont suicidés de désespoir de ne pouvoir remplir leurs engagements, et soixante et un ont failli en faisant éprouver une perte considérable à leurs créanciers. »

Comme on le voit, rien n'est nouveau sous le soleil, pas même les trous à la lune, qui est sa sœur cadette, selon les bonnes gens.

Des agents de change passer aux gantiers, il n'y a que la main et le gant. Or ce gant, qui nous coûte de plus en plus cher, paraît avoir été taillé dans la *Peau de chagrin* de M. de Balzac, tant il subit de manipulations et de racornissements dans les doigts des fabricants. C'est justement là ce qui amène un congrès de gantiers devant la septième chambre, présidée par M. Loriot de Rouvray. Treize prévenus, marchands et fabricants, ouvriers et patrons, ont à répondre de la distraction de quantité de peaux de gants à eux confiées et vendues à vil prix au détriment des propriétaires.

Les prévenus répondent par un usage consacré sous un nom aussi trivial que repoussant : *la gratte*. Mais on ne s'entend pas même sur les limites de cet usage. Les uns disent que si je taille cinq gants dans une peau qui m'a été livrée pour quatre seulement, ce cinquième gant m'appartient. C'est la vieille école. La nouvelle soutient que je ne

puis prélever un reste de peau qu'à la condition que ce reste est insuffisant pour faire un gant. Sans cela, ce reste appartient au patron. C'est ici que se placerait à merveille *l'Art d'accommoder les restes.*

Le tribunal n'a pas admis un usage qui n'était qu'un détournement. Il a condamné dix des prévenus à des peines variant de quinze mois à un mois de prison. Trois seulement ont été acquittés.

Un mot ou deux pour finir.

Mᵉ Berryer, quand il commence une plaidoirie, parle presque à voix basse. Il ne s'échauffe, ne tonne et n'éclate qu'après quelques secondes de cette sourdine.

L'autre jour un avocat plaidait à mi-voix.

— Je vous ai pris pour Mᵉ Berryer, lui dit un confrère.

— Oh ! cher camarade, quel honneur pour moi !

— Oui, mon ami, j'aurais juré que c'était lui. Je n'entendais rien de ce que vous disiez.

Ce compliment vaut celui-ci.

Un jeune stagiaire, travaillant à la bibliothèque, tient sa plume entre les dents et sourit avec malice.

— Oh ! dit un voisin à un autre voisin, ne trouves-tu pas que Maurice ressemble ainsi à Voltaire ?

Maurice veut remercier et va pour ôter la plume de sa bouche.

— Ne bouge pas, lui dit le camarade qui a découvert la ressemblance ; ce n'est que dans cette posture que tu as l'honneur de ressembler à Voltaire, parce que tu ne peux ni parler ni écrire.

MAÎTRE GUÉRIN.



LA FEE DES MOISSONS, dessin de M. M. Haushofer, de Prague.

LA FÉE DES MOISSONS

Nous voici en été, et le soleil ardent a déjà jauni partout les épis. En plusieurs endroits de la France la moisson a commencé dans des conditions magnifiques. Le blé nouveau va soulager bien des misères; saluons donc avec respect l'arrivée de la première gerbe.

Pour cela, un journal illustré peut-il mieux faire que de publier un dessin allégorique ? Mon Dieu ! oui, un dessin allégorique, si vous le permettez, et doublé même d'une légende qui nous arrive du fond de la Bohême.

La journée a été brûlante. Le soleil se couche radieux derrière les coteaux de l'horizon, dont les contours se colorent de reflets de pourpre ; tandis que déjà les plaines de l'Orient sont plongées dans une demi-obscurité. « Alors, disent les paysans tchèques, une fée bienfaisante descend sur la terre, portée par un nuage doré. Sa main droite porte une faucille de diamant. La fée parcourt les sentiers de la plaine, légère comme un oiseau, et de sa faucille elle coupe les plus beaux épis pour s'en tresser une couronne. »

Heureux le laboureur dont le champ a attiré l'attention de l'être surnaturel ! Heureux le sillon qui a fourni un épi à sa couronne ! Pendant toute l'année, le laboureur sera comblé de félicité ; la fée veillera sur sa famille, sur son toit, sur ses troupeaux, et les sillons de son champ donneront une triple moisson. Le paysan qui revient le soir à sa demeure, l'ouvrage terminé, se détourne rapidement de son chemin s'il aperçoit devant lui, au milieu des blés, quelque reflet lumineux ; il s'imagine que c'est la fée des moissons, et il n'aurait garde de troubler sa poétique promenade.

A. DARLET.

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

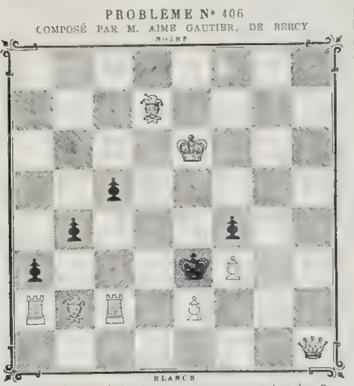
Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

PROBLÈME Nº 406

COMPOSÉ PAR M. AIMÉ GAUTIER, DE BERCY

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en treize coups en ne jouant que leur Roi, et une fois seulement la Tour placée sur la case 2ᵉFD.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

Le poltron voit dans tout des dangers

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. [8..]

EMILE AUCANIE.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
an . . . . 20 fr.
mois . . . . . . 10 fr.
s mois . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée . . . . 125 fr.
Reliée . . . . 170 fr.
Expédition franco



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 704 — 11 Juillet 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Nous réalisons aujourd'hui la promesse que nous avons faite à nos abonnés, en leur offrant deux magnifiques **primes gratuites** qu'aucun autre journal ne pourrait donner, et dont la valeur en librairie n'est pas moindre de **cinquante francs.** — A partir du 30 juin courant, toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour six mois aura le droit de recevoir gratuitement dans nos bureaux :

LES ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

formant deux grands et beaux volumes, illustrés de nombreuses gravures, et complétant les œuvres de l'illustre romancier, offertes il y a un an aux abonnés de *l'Univers illustré*. — A partir de la même époque, toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour un an aura le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac**, mais aussi

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE MODERNE

Collection sans rivale des pièces de théâtre les plus célèbres dans tous les genres, représentées depuis vingt-cinq ans sur les théâtres de Paris. Cet ouvrage, formant **deux grands et beaux volumes**, contient : *l'Honneur et l'Argent*, de **Ponsard**; — *Gabrielle*, d'**Émile Augier**;



UNE SÉANCE DU CONSEIL DES MINISTRES, AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU; dessin de M. Paul Philippoteaux. — Voir le Bulletin.

— *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About** — **Balzac** — **Anicet-Bourgeois** — **Casimir Delavigne** — **Camille Doucet** — **Alexandre Dumas** — **D'Ennery** — **Paul Féval** — **Léon Gozlan** — **Eug. Labiche** — **Lambert-Thiboust** — **Ernest Legouvé** — **Félicien Mallefille** — **Aug. Maquet** — **Méry** — **Alfred de Musset** — **Henry Murger** — **Saint-Georges** — **E. Scribe** — **Fréd. Soulié** — **Eug. Sue**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M. Émile Aucante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

L'événement de la semaine. — Les nouvelles préfaces de Dumas. — Où la politique est détrônée par la littérature. — Le bagne et l'enfer. — Les forçats et les damnés. — Un tableau effrayant. — Les fanges du théâtre contemporain. — Le but à atteindre. — Un cours de littérature dramatique. — La Harpe distancé. — Un portrait littéraire. — Réhabilitation de Scribe. — Les procédés de Dumas fils en matière théâtrale. — Découverte du *Demi-Monde*. — Modèle de récit. — Les *confessions* et la préface du *Père prodigue*. — La Comédie-Française et le *Roman comique*. — Les deux itinéraires. — Les trois troupes. — Melpomène et Thalie sur les grandes routes. — Delaunay et Mlle Favart à Bruxelles. — Succès de la *Circé* d'Octave Feuillet. — Thérésa *chutée* en Belgique. — Enthousiasme d'un journal angevin. — Consolations. — Mlle Schneider et sir Robert Napier. — Les chaussons de Mlle Taglioni en beignets de pomme. — Les vêtements de Mlle Artot. — Les roses de Mlle Hélène Magnus. — La couronne d'or de Mlle X... — Un dialogue à propos de bouquet. — A qui la fleur d'oranger?

— Avez-vous lu les nouvelles préfaces de Dumas fils?

Voilà ce que vous entendez répéter partout autour de vous, dans les salons, dans les cercles, dans les foyers de théâtre, dans toutes les réunions du monde intelligent. Oui, cette semaine, la politique elle-même est redescendue au second plan : l'éloquence parlementaire a cédé le pas à l'éloquence littéraire; les lions de la tribune se sont vus sacrifiés par l'attention publique à l'heureux auteur du *Demi-Monde* et du *Fils naturel*.

On se rappelle quel retentissement avait eu la préface de *la Dame aux Camélias*, quelle impression avait produite cette peinture impitoyable, énergique jusqu'à la crudité, de notre corruption sociale. La préface du *Fils naturel*, la plus importante des quatre dont j'ai à vous parler, ne le cède à celle-ci ni par la portée du sujet ni par l'éclat de l'exécution. Cette fois c'est la littérature contemporaine, c'est le spectacle navrant de ses misères, de ses amertumes et aussi de ses vices et de ses défaillances, que l'auteur évoque et qu'il étale sous nos yeux, avec quelle fermeté de pinceau, quelle vivacité de couleurs, quelle puissance de vérité, vous le savez déjà. Vous avez lu dans notre dernier numéro les pages que l'auteur a consacrées à ces juifs-errants du travail, à ces forçats de la pensée qui s'appellent Lamartine, Hugo, George Sand, Alexandre Dumas père. Le tableau est déjà bien effrayant, n'est-ce pas? mais ce n'est rien encore. Détournez vos yeux de ces figures lumineuses; pénétrez plus avant, jusqu'au fond de cet enfer : vous avez vu les martyrs de la littérature, contemplez maintenant les damnés.

« Quand le travail de l'esprit n'est pas la plus noble de toutes les professions, c'est le plus vil de tous les métiers. Le désespoir, la haine, l'envie, la misère, le doute, le vice et la démence sont au bout, quelquefois au milieu de cette carrière méprisable où la concurrence remplace l'émulation, où la popularité triche la gloire, où l'argent est un but, la débauche un aiguillon et l'ivresse une muse.

« Le voyez-vous, ce malheureux jeune homme, au visage contracté, aux tempes jaunies, à la bouche grimaçante, aux yeux vagabonds ? il était né pour marcher libre et joyeux derrière une charrue, en semant avec un geste fier le grain de la moisson prochaine; le soir, il eût mangé devant l'âtre le pain gagné dans le jour; chacun de ses pas, de ses mouvements eût donné la vie ! Regardez-le, dans la grande ville, pressant, le jour et la nuit, sa tête dans ses deux mains, la pétrissant et lui faisant suer des récits, des aventures, des combinaisons pour une foule affamée qui le dévore et passe à un autre quand elle ne peut plus rien tirer de lui. Pendant un temps plus ou moins long, cet homme fera épouser Henriette par Arthur, surprendre l'amant par le mari, empoisonner celui-ci, guillotiner celui-là, avec intérêt habilement suspendu à la fin du chapitre ou du feuilleton. Il va vendre successivement de l'amour, de la jalousie, des larmes, de l'histoire, de la gaudriole, de l'argot, de la satire, de la morale, de l'éloge, de l'insulte, de la politique, du progrès, du sentiment, de l'obscénité, de la religion, de *la copie* enfin, de deux sous à cinq sous la ligne, selon le goût du lecteur, les tendances du journal et le cours du moment. Quand il aura mangé son fonds, il vivra sur le fonds d'autrui; il rafistolera les vieilles comédies, rapiécera les vieux romans, réchauffera les anas des vieux siècles. Il mangera les bibliothèques! il avalera les quais! Il lui faut des idées, des anecdotes, des mots, du plaisir, de la notoriété, de l'argent. Dépêchons-nous, il s'agit d'être célèbre! Une fois célèbre, on est coté! une fois coté, on est riche! une fois riche, on est libre! Libre! voilà le rêve de toutes les minutes, rêve irréalisable! Mais le journal est pressé! mais le théâtre ne peut attendre! nous nous mettrons deux, nous nous mettrons trois! nous passerons les nuits! Et la force? Nous prendrons du café. Et l'inspiration? Nous boirons de l'absinthe. Va, cervelle humaine, rends des pages, des phrases, des lignes, retourne-toi cent fois par jour, fais des évolutions sur toi-même, gonfle-toi comme une éponge, pressure-toi comme un citron jusqu'à ce que tu te dessèches subitement, que la folie te secoue comme un arbre dans une plaine, que la paralysie survienne, que l'hébétation arrive et que la mort termine tout. »

Oui, voilà où conduit ce besoin de production incessante, ce travail fiévreux qui épuise l'imagination, surmène le cerveau et finit par user les organisations les plus vigoureuses. Pourquoi cela ? Parce que l'art a fait place au métier, parce qu'il faut des aliments, sans cesse renouvelés, aux appétits de ce Gargantua qui s'appelle le public. Et quels aliments ? « Des plaisanteries de carrefour, de la musique de sauvages, des chansons de cabaret, des lazzis crapuleux, des danses obscènes, de la gaieté épileptique, quelque chose qui tient du cimetière et de la Courtille, le carnaval de la fosse commune. » Ainsi parle Dumas, jetant en passant ses foudres irritées sur les fanges du théâtre contemporain. Cet art qui est le sien, cet art supérieur à tous les autres et dont la puissance n'a d'égale que celle de la religion, il s'indigne de le voir « devenir ainsi la propriété des saltimbanques et le plaisir grossier de la populace. » Et alors, avec l'autorité que lui donne son génie, il indique la route à suivre, le but à atteindre. Le théâtre ne se relèvera que s'il se met au service des grandes réformes sociales et des grandes espérances de l'âme. « Il nous faut peindre à larges traits, ajoute-t-il, non plus seulement l'homme individu, mais l'homme humanité, le retremper dans ses sources, lui indiquer ses voies, lui découvrir ses finalités; autrement dit, nous faire plus que moralistes, nous faire législateurs. Pourquoi pas, puisque nous avons charge d'âmes ? »

C'est beaucoup peut-être, et j'ai peine pour ma part à me figurer le théâtre transformé en chaire ou en tribune. A chacun son rôle. Le sien est déjà assez beau. Élever l'âme, réveiller ses plus nobles instincts, la générosité, l'amour, le désintéressement, l'intéresser à ce qui est grand, fortifiant et viril, faire en sorte que le spectateur sorte du spectacle meilleur qu'il n'y est entré, c'est là, ce me semble, une ambition suffisante pour l'auteur dramatique. Les maîtres de la scène — et pour ne parler que des nôtres — Corneille dans *Rodogune*, Racine dans *Phèdre*, Molière dans *le Misanthrope*, n'en ont pas eu d'autre. L'influence bonne ou mauvaise de l'œuvre dépend bien moins de son but que de l'impression qu'elle laisse. *Le Mariage de Figaro*, par exemple, cette charge à fond contre les préjugés, les vices, les iniquités de l'ancien régime, est-il une œuvre plus saine et plus profitable à la morale que celles que je viens de citer?

La préface du *Père prodigue* traite aussi du théâtre, mais cette fois au point de vue technique. Je la recommande aux gens du métier : ils en apprendront plus dans ces quelques pages que dans les vingt volumes du cours de littérature de La Harpe. Tous les secrets du théâtre, toutes les qualités naturelles ou acquises que doit posséder quiconque veut aborder la scène, y sont exposés avec une précision, une justesse et une sagacité d'analyse dont était seul capable un maître en cet art si difficile. Il vous dira la part qui revient à l'imagination, à l'invention, au style, à la logique, à ce qu'on est convenu d'appeler le métier, cette qualité de second ordre, mais sans laquelle l'auteur dramatique n'existe pas. Ses observations sur le style sont un vrai chef-d'œuvre de critique. Oui, il faut avant tout que le style soit personnel à l'écrivain. Qu'il soit clair, net, pénétrant, incisif, qu'il fasse jaillir la pensée en relief, cela suffit : il n'est pas indispensable qu'il soit correct dans le sens grammatical. « Que m'importe l'étoffe de la robe pourvu que la femme soit belle! » Et ces prémisses posées, le critique arrive à formuler cette conclusion d'une nouveauté qui paraîtrait paradoxale, n'étaient les développements dont il l'accompagne : « Ce n'est jamais par la forme que l'on périt, c'est par le fond. »

Ici vient se placer un portrait de Scribe, étincelant d'esprit et de verve sarcastique. Jamais personnalité littéraire n'a été exécutée d'une main plus légère, plus habile et plus cruelle à la fois. Dans cet auteur renommé de tant de productions charmantes, dans cet esprit fécond qui pendant vingt années fut à lui seul la comédie de ce temps-ci, le critique ne trouve au bout de son scalpel « qu'un prestidigitateur de première force, un joueur de gobelets merveilleux. » Invention, imagination, style, il lui refuse tout, hors le métier. « Son théâtre est de convention, les personnages ne vivent pas : c'est le Shakspeare des ombres chinoises. »

Une seule fois il accorde que Scribe a touché à la grande comédie en mettant en scène cette *Camaraderie* dont, ajoute-t-il avec malice, il a eu plus à se louer qu'à se plaindre.

Le jugement est dur et je dis qu'il est excessif. Quoi! il n'y a que du métier dans *Une Chaîne*? Il n'y a pas une idée forte et morale dans ce tableau des douleurs, des remords, des misères de l'amour illégitime! Il n'y a aucune invention dans cette fécondité d'incidents concourant tous au même but et faisant ressortir, dans une progression croissante, la cruauté de la situation principale! Quoi! celui-là était dépourvu de toute observation qui écrivait *la Calomnie*, *les Indépendants*, et tous ces petits actes pris sur le vif de la vie bourgeoise et parfois du cœur humain : *la Demoiselle à marier*, *Geneviève*, *les Premières Amours!* C'était un esprit sans imagination que celui qui traçait les admirables canevas de *Robert le Diable*, des *Huguenots*, de *la Juive*, du *Prophète!* Dans quels drames, depuis Shakspeare, trouverait-on des situations plus fortes, des spectacles plus grandioses? et s'il était vrai, comme le dit Dumas fils, que le fond fût tout et que la forme ne fût rien, ne faudrait-il pas en conclure qu'ici le talent s'est élevé jusqu'au génie?

Mais à quoi bon chicaner Dumas sur ce portrait dont peut-être à dessein, et en auteur dramatique qu'il est, il a forcé les couleurs? Faisons nos réserves et acceptons ses enseignements et ses critiques. Pour être donnés sur le dos d'un confrère, ils n'en sont pas moins frappants.

Êtes-vous maintenant curieux de connaître les procédés de l'auteur en matière théâtrale? Lui-même vous les révélera dans une autre préface, celle du *Demi-Monde*.

« J'écris, nous dit-il, la pièce comme si les personnages étaient vivants, et je leur prête le langage de la vie familière. Autrement dit, je travaille en pleine pâte, j'obtiens ainsi des dessous d'une grande fermeté, des localités d'une grande vigueur. C'est dans cet état que je livre la pièce à Montigny. Pour le premier venu, ce n'est encore qu'une ébauche grossière; pour un œil exercé comme le sien, le tableau est fini. En effet, quelques glacis, quelques lumières, *la chose* est au point, et l'harmonie éclate et se répand sur le tout. »

Dans cette même préface, il nous raconte la découverte du Demi-Monde; il nous conduit avec lui dans les parages où il s'est trouvé pour la première fois en vue de cette terre nouvelle qui manquait à la physiologie parisienne. Là défilent devant nous les figures que nous reconnaîtrons ensuite, passées à l'état de *types*, dans l'œuvre théâtrale. A cette occasion, l'auteur rétablit, comme c'est son droit, le vrai sens de ce néologisme dont il a doté notre langue et que l'usage a détourné de sa vraie signification. « Le Demi-Monde ne représente pas, comme on le croit, comme on l'imprime, la cohue des courtisanes, mais la classe des déclassées. N'est pas du Demi-Monde qui veut. Il faut avoir fait ses preuves pour y être admise... Ce monde commence où l'épouse légale finit, et il finit où l'épouse vénale commence. Il est séparé des honnêtes femmes par le scandale public, des courtisanes par l'argent. Là, il est borné par un article du code; ici, par un rouleau d'or... »

N'admirez-vous pas ce style, ferme, substantiel, coloré, dont chaque expression s'incruste dans la mémoire avec la même netteté que sur le cuivre des traits gravés par une pointe d'acier?

Voulez-vous maintenant des modèles de récit? Lisez celui dont je viens de vous parler, lisez aussi celui des péripéties que la pièce a eu à subir avant d'arriver à la rampe; lisez surtout, dans la préface de *la Question d'argent*, dédiée à Charles Marchal, celui des premières amours du poëte « alors qu'il était écolier. » Je ne sais rien de plus adorable que ces impressions de jeunesse où respire toute la fraîcheur, tout l'enthousiasme de la vingtième année. On dirait une page détachée des *Confessions* de Jean-Jacques. C'est la même sincérité dans l'émotion, le même amour de la nature, le même sentiment de tendre mélancolie. Ce Dumas fils a toutes les cordes. Dans le théâtre ou hors du théâtre, il reste toujours un écrivain de premier ordre.

~~~ De Dumas fils à la Comédie-Française la transition se fait d'elle-même. L'auteur des *Idées de Madame Aubray* n'appartient-il pas de droit à notre première scène? Déjà dans *le Supplice d'une Femme* il s'est marié avec elle de la main gauche. — A quand maintenant le mariage légitime?

En attendant cet heureux événement qui doit ajouter à son répertoire de nouvelles richesses, la Comédie-Française se dispose à faire jouir la province de celles dont elle est en possession. Du 15 juillet au 15 août, pendant le mois qui sera employé aux réparations de la salle, elle ira se promener de ville en ville, emportant avec elle ses costumes, son souffleur, ses habilleuses : je ne parle pas de son état-major. J'avoue que cette petite promenade contrarie un peu les idées que je m'étais faites sur la dignité de « la maison de Molière. » J'ai peine à me figurer les pontifes de l'art réunis en troupe ambulante et faisant leur tour de France à la manière des héros du *Roman comique*. Était-il donc impossible d'accorder à ces pauvres comédiens un mois de congé, et n'y avait-il pas, dans tous les cas, des études à faire, des pièces à préparer pour la réouverture? Quoi qu'il en soit, la chose est décidée; Melpomène et Thalie chaussent leurs bottines de voyage, mettent de la flanelle sous leur *peplum* et se cuirassent contre les courants d'air, les coryzas et les fluxions de poitrine. En route donc, et fouette, cocher!

Les étapes sont déjà désignées : Nantes, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Marseille, Lyon, Dijon.

Il y aura vingt-cinq représentations.

Deux troupes partiront simultanément de Paris.

La première, composée de MM. Got, Delaunay, Maubant, Talbot, Coquelin, Lafontaine, Barré, Masset, Coquelin cadet, de Mmes Favart, Guyon, Victoria Lafontaine, Royer, Dinah-Felix, suivra l'itinéraire que je viens d'indiquer.

Le répertoire se composera des pièces suivantes :

ANCIEN RÉPERTOIRE.	RÉPERTOIRE MODERNE.
Le Misanthrope.	*L'Honneur et l'Argent.*
L'[illegible]	*Paul Forestier.*
L'École des femmes.	*Le Duc Job.*
Les Fourberies de Scapin.	*Il ne faut jurer de rien.*
Le Dépit amoureux.	*La Nuit d'octobre.*
Les Plaideurs.	*Valérie.*
Un acte de *Psyché.*	*Le Dernier Quartier.*
	Gringoire.
	Une Tempête dans un verre d'eau.

L'autre troupe suivra le même itinéraire — seulement pris à revers, c'est-à-dire en commençant par Dijon et en finissant par Nantes.

Les artistes qui la composent sont : MM. Régnier, Bressant, Leroux, Febvre, Eugène Provost, Garraud, Kime, Séveste, Verdellet; Mmes Madeleine Brohan, Nathalie, Bonval, Émilie Dubois, Jouassain, Édile Riquer, Emma Fleury.

Ils joueront :

Tartuffe.	*Le Lion amoureux.*
Les Femmes savantes.	*L'Aventurière.*
Don Juan.	*[illegible]*
Les Précieuses ridicules.	*Mademoiselle de Belle-Isle.*
Le Mariage forcé.	*Bataille de dames.*
Le Jeu de l'amour et du hasard.	*La Joie fait peur.*
Le Legs.	*Les Caprices de Marianne.*
	[illegible]
	Le Baiser anonyme.

Les habitués de la Comédie-Française remarqueront certains changements dans la distribution de ces divers ouvrages. Plusieurs artistes en effet se sont chargés, pour cette tournée solennelle, d'apprendre des rôles qu'ils n'avaient jamais joués. D'autres ont renoncé, de la meilleure grâce du monde, aux engagements qu'ils avaient contractés, en vue des vacances, à Bade, à Vichy et ailleurs. Je m'empresse d'ajouter que la Comédie s'est empressée de payer tous les dédits. Rien ne lui a coûté pour se montrer au complet et se produire avec éclat devant les populations.

Au moment où j'écris, on m'annonce qu'une troisième troupe se forme pour aller initier aux beautés de la tragédie nos provinces les plus reculées.

Je ne connais pas encore l'itinéraire. Quant aux artistes, ce seraient : Maubant — que l'on détacherait de la première combinaison, où il n'est indispensable que pour le rôle de Philinte et où il serait remplacé par Mirecour; — puis les autres tragédiens : MM. Chéry, Guichard, Gibeau, Sénéchal, Prud'hon, Boucher, Tronchet; Mmes Devoyod, Tordeus, Ponsin, Deschamps, Lloyd, Baretta, Chapuy.

Avec ce personnel on pourrait jouer :

Cinna.	*Les Enfants d'Édouard.*
Le Cid.	*Marino Faliero.*
Phèdre.	*Lucrèce.*
Les Horaces.	*Hernani.*
Andromaque.	*Marie Stuart.*
Iphigénie.	*Charles VII chez ses grands vassaux.*
Mahomet.	*Agamemnon.*
Zaïre.	*Horace et Lydie.*

Resteraient encore Monrose, Mme Pauline Granger, Mlle Marquet et quelques autres qui seraient libres de donner des représentations de leur côté. On voit que la Comédie-Française est riche — une vraie poule aux œufs d'or.

~~~ Delaunay et Mlle Favart sont revenus juste à à temps pour prendre leur part de cette petite partie de campagne. Ils arrivent de Bruxelles où ils ont été acclamés, fêtés, écrasés sous les bravos. La glace flamande s'est fondue devant ces deux talents si chauds, si sincères, si communicatifs. Tour à tour ils se sont fait applaudir dans le répertoire ancien et le répertoire moderne, dans *le Menteur* et dans *Psyché*, comme dans *Paul Forestier* et *On ne badine pas avec l'amour*. Et nous serions ingrats envers ces deux grands artistes si nous ne signalions ici particulièrement le succès qu'ils ont obtenu avec *Circé*, cette délicieuse fantaisie d'Octave Feuillet dont *l'Univers illustré* a offert la primeur à ses abonnés. J'avais prédit qu'elle passerait du journal dans les salons. Des salons elle est passée au théâtre. Il appartient à Delaunay et Mlle Favart de l'y maintenir et de lui conquérir à Paris le même accueil qu'en Belgique.

~~~ Plaignons cependant cette pauvre Thérésa à qui la Belgique vient de se montrer si inhospitalière. Elle arrivait d'Angers, fière et superbe, le front chargé de couronnes, les bras ployant sous le poids des bouquets. Le journal de *Maine-et-Loire* avait chanté ses louanges de son plus beau style. Il l'avait proclamée, en son patois angevin, «la femme qui traverse le faubourg Saint-Germain, laissant sur son passage les traces de la plébéienne se faisant un moment grande dame. » Honnête journal, ardent à l'enthousiasme, jusqu'à en devenir inintelligible! Quels termes trouvera-t-il pour formuler son indignation quand il apprendra que les Belges ont *chuté* son idole? Hélas! oui, le fait n'est que trop vrai. La *diva* a été chutée comme une simple mortelle par ces mêmes Belges qui acclamaient Delaunay et Mlle Favart. Ils ont préféré Musset à Villebichot, *la Nuit d'octobre* à *C'est dans le nez que ça m'chatouille*. — Des Welches, des Hurons, comme eût dit Voltaire.

~~~ Mais que Thérésa ne se décourage pas. A défaut de la Belgique, il lui reste l'Angleterre et la Russie : l'Angleterre où Mlle Schneider, qui ne la vaut pas, détrône dans l'enthousiasme britannique sir James Napier lui-même; la Russie où Mlle Finette, une échappée de Mabille, une cabotine de la chorégraphie, fait manger aux boyards, comme autrefois Taglioni, ses chaussons de danse en beignets de pomme, la Russie où naguère Mlle Désirée Artot « ne pouvait qu'avec peine et *en laissant dans la foule des lambeaux de sa toilette* et des bouquets qu'on se partageait, gagner sa voiture pour se rendre à un splendide souper qui lui était offert et où elle trônait sous un dais de fleurs pendant qu'un excellent orchestre exécutait les plus beaux airs de son répertoire. »

Que si ces ovations lui paraissaient un peu froides, qu'elle aille en Allemagne, et peut-être se contentera-t-elle d'une réception pareille à celle qui a été faite à Mlle Hélène Magnus :

« Après l'avoir littéralement couverte de bouquets et de fleurs, le public, tout d'une voix, supplia la chanteuse de poser le pied sur une rose, dont les feuilles furent distribuées aux spectateurs, qui se les disputaient au péril de leurs vêtements et de leur figure. Une jeune et belle baronne, transportée d'une admiration impossible à traduire, se précipita aux pieds de la diva et lui baisa fiévreusement la main. Enfin, des dames d'un âge mûr, épuisées de bravos et d'acclamations, prirent le parti final de s'évanouir! »

Auprès de ces volcans du nord, nous autres Français, nous ne sommes que des carafes frappées. A la dernière représentation d'une jeune artiste de l'Opéra-Comique dont le talent égale la beauté, nous nous sommes contentés de lui offrir une couronne d'or, ce qui a paru bien piètre. Je ne parlerais pas des fleurs, cette monnaie courante de l'enthousiasme, si je n'avais à mentionner un petit dialogue entre Mme Cabel et la mère de la cantatrice favorite.

Parmi les bouquets jetés sur la scène, il s'en trouvait un à l'adresse de Mme Cabel.

La mère susdite, qui les avait ramassés tous, offrit à la camarade de sa fille celui qu'elle croyait lui être destiné.

— Vous vous trompez, madame, répondit la chanteuse à roulades. Il y a de la fleur d'oranger dans celui-ci : ce ne peut être que pour mademoiselle votre fille.

A défaut de mot de la fin, je vous donne celui-là. Prenez-le comme vous voudrez.

GEROME.

BULLETIN

On sait que l'Empereur, en quittant le camp de Châlons, est retourné directement à Fontainebleau, où son séjour se prolongera jusqu'au départ de Sa Majesté pour les eaux. Les conseils des ministres ont recommencé comme avant le voyage de Châlons. Une fois par semaine ordinairement, les ministres se rendent à Fontainebleau; une autre fois, l'Empereur vient à Paris. Le dessin qui figure en tête de ce numéro représente une des séances du conseil tenue à Fontainebleau. L'Impératrice y assiste presque chaque fois. Autour de Leurs Majestés, il est facile de reconnaître chacun des membres du cabinet : MM. Rouher, Pinard, le maréchal Niel, Forcade de la Roquette, Duruy, etc., etc.

Nous trouvons dans un journal de Marseille les détails suivants sur la souveraine des îles Comores qui vient d'arriver en France :

La reine de Mohély peut avoir trente et un ans. Depuis son mariage on la nomme Fatouma. Avant qu'elle eût épousé un vieil Arabe, parent du sultan de Zanzibar, on la nommait Jombé Soudy, et les Européens ne la connaissaient guère que sous le nom de petite reine.

Cette dernière appellation lui fut donnée par l'officier qui administra plus tard nos possessions de Mayotte et Nossibé et qui l'avait connue tout enfant.

Fatouma ou Jombé Soudy fut orpheline dès son bas âge; son père était prince de Madagascar et très-près parent de Radama; sa mère appartenait également à une puissante famille de Tananarive. Elle resta confiée aux soins des esclaves que sa famille avait amenés de Madagascar et protégée par une centaine de soldats hovas qui avaient suivi la fortune de son père, Ramantaka, obligé de fuir son pays natal. Plus tard la France la prit sous sa protection, et cette protection ne lui a jamais manqué.

La reine de Mohély a les traits réguliers et fins, les cheveux lisses et le teint un peu foncé; elle est plutôt grande que petite, et elle a reçu une éducation toute française.

Tout ce qui a été dit sur le séjour possible de M. de Bismark à Cannes, pendant l'hiver prochain, paraît ne reposer sur aucun fondement. Les journaux de Berlin démentent officiellement tout projet attribué à M. de Bismark de s'éloigner de Berlin, pour venir en France.

Pour célébrer dignement l'anniversaire de la naissance de La Fontaine, la ville de Château-Thierry organise un concours d'orphéons et des courses de vélocipèdes. L'attraction sera-t-elle suffisante pour amener la foule? On remarquera, du reste, que le vélocipède est de nature très-intrigante. A peine né, il ne néglige rien pour faire parler de lui et il se fourre partout.

La deuxième réunion du Rowing-Club, sur le lac du bois

de Boulogne, a eu lieu dimanche de la semaine dernière et a été très-brillante. Les prix ont été disputés par un grand nombre de concurrents.

Musette, à M. Christmann, a gagné la course de gigs à un rameur. — Haydée, à M. Bourgault, celle des skbis juniors. — Romeo, à M. Vassal, est arrivé bon premier sur dix concurrents dans la course à deux rameurs. — Espérance, de Versailles, à M. Dabadie, a brillamment gagné le prix des gigs à quatre rameurs.— Enfin, Gipsy, à M. d'Anthoine, après avoir vu disparaître tous ses rivaux, est arrivée seule au but dans la course de périssoires.

Le dessin que nous publions représente le moment du départ de la course à deux rameurs.

Une correspondance que nous recevons rend compte d'un accident météorologique heureusement bien rare, dont les conséquences ont été épouvantables.

Une trombe s'est abattue, il y a quelques jours, sur Clermont-l'Herault, et a dévasté toute cette région d'une façon inouie. Les routes ont été coupées, la circulation interrompue, les ponts emportés, les récoltes hachées par une grêle de la grosseur d'œufs ordinaires. Quatre communes sont privées de presque toutes leurs ressources. Chose véritablement incroyable, une distillerie et quatre maisons d'habitation ont *disparu*, emportées par cette trombe.

Les pertes sont évaluées à plus de deux millions. L'Empereur a envoyé sur-le-champ cinq mille francs pour distribuer d'urgence aux malheureuses victimes de ce desastre. Le préfet et toutes les autorites se sont transportés à Clermont-l'Herault.

Les opérations de la révision viennent d'avoir lieu, dans le département de la Seine, pour la garde nationale mobile. Ces sortes de séances offrent toujours un côté original et amusant. On voit les jeunes gens qui ne sont pas animés d'une grande passion pour la profession des armes s'ingénier tout à coup à se découvrir quelque bonne infirmité rédhibitoire : celui-ci se désole de n'être pas suffisamment boiteux; celui-là aimerait à être doué d'une respectable gibbosité; un troisième accuse la nature qui lui permet de lire sans lunettes. Scènes piquantes de la comédie humaine, qui sollicitent sans cesse le crayon du caricaturiste et la plume de l'écrivain humoristique.

La question présidentielle n'absorbe pas toute l'attention du peuple américain : le général Grant a pour concurrent de popularité un coq sans tête qui, après avoir fait presque révolution à San Francisco,



SALON DE 1868. — *LA MUSE DE PONSARD*, BAS-RELIEF DE M. J. AMY.

Dessin de l'auteur.

fait en ce moment les beaux jours de New-York.

Bien entendu, il s'agit d'un coq vivant, quoique décapité; sans cela, où serait le phénomène?

Ce phénomène, il est bon de le dire, n'est pas purement imaginaire. Il y a un fait matériel, — la présence du volatile acéphale,— que tous les journalistes new-yorkais constatent *de visu*.

Le *Messager franco-américain*, entre autres, dit:

On fait voir en ce moment, au n° 512, Broadway, vis-à-vis de Saint-Nicolas, pour la modique somme de vingt-cinq centimes, un phénomène qui vaut la peine d'être vu, c'est-à-dire le coq sans tête dont nous avons parlé il y a quelque temps.

Privé depuis trois mois de cette partie essentielle de son individu, à Bergen, New-Jersey, ce volatile court, saute dans sa cage; il absorbe fort bien la nourriture qu'on lui introduit dans le gosier, son estomac fonctionne régulièrement. En un mot, il est parfaitement vivant; seulement, à l'instar du *postillon de Lonjumeau*, il a perdu son *sol*, et il ne chante pas.

Ce coq est vraiment surprenant! Si encore c'était un canard.

La récolte du coton s'annonce, aux États-Unis, avec une précocité tout à fait extraordinaire. Le 17 juin, on a reçu à Memphis une balle de coton de 1868, provenant d'une plantation du Mississipi. C'est une avance d'un mois sur l'époque ordinaire.

Le nouveau yacht l'*Hirondelle*, commandé par l'Empereur, vient d'être mis sur chantiers au Havre. M. Dupuy de Lôme, directeur du materiel de la marine, est chargé par Sa Majesté de la haute direction de cette construction importante, qui doit réunir tous les progrès réalisés jusqu'à ce jour en architecture et machinerie navales.

Les machines à haute pression donnent le mouvement à deux hélices indépendantes, et représentent ensemble une force de 450 chevaux nominaux (1,800 chevaux indiqués).

Une intéressante communication sur l'aquiculture en Chine, en Cochinchine et au Japon a été faite à la Société d'acclimatation par M. Dabry, consul à Hang-Kao, qui en a rapporté des poissons vivants.

La domestication du poisson est un fait acquis et pratiqué tous les jours par ces peuples essentiellement pratiques; l'observation les a conduits à faire choix entre toutes les espèces de poissons de quatre seulement qui, sans dents, vivent d'herbes qu'on leur distribue hachées ou triturées



INAUGURATION DU NOUVEAU DOCK DE RIO-JANEIRO, d'après un croquis communiqué. — Voir page 431.



UN LAVOIR CHAMPÊTRE d'après un tableau de M. A. Herlin. — Voir page 434.

trois fois par jour régulièrement, et plus souvent quand les poissons sont tout petits.

Sous l'influence de ce régime et de ces soins, les poissons grossissent en peu de temps. Telle est l'origine de cette richesse d'alimentation dont il serait si désirable de doter l'Europe.

Il nous arrive en France des poissons de ces espèces si communes en Chine, avec des graines et des plants des herbes qui servent à les nourrir, afin d'en réaliser l'acclimatation.

Un incendie effroyable vient de consumer, à Dunkerque, l'entrepôt Bourdon et Cᵉ, sur le quai de la Citadelle.

On assure qu'il est dû à l'imprudence d'un ouvrier qui circulait avec une chandelle dans le magasin qui contenait des jutes, de l'alcool, du lin, des cafés, un vaste dépôt de tabacs, etc.

La perte est évaluée à plusieurs millions.

TH. DE LANGEAC.

SALON DE 1868

(Dernier article.)

XIII

LA SCULPTURE

MM. Falguière. — Lepère. — Delaplanche. — Feu Deschamps. — Poncin. — Lancelot. — Lambert. — Geoffroy. — Amy. — Bernard. — Cabet. — Caillé. — Cambos. — Carrier-Belleuse. — Combarieu. — Cros. — Daubrée. — Mˡˡᵉ Dubois-Davesnes. — MM. Durand. — Evrard. — Etex. — Fremiet. — Frison. — Fulconis. — Gniski. — Godebski. — Godin. — [illegible]

L'espace qui nous reste pour la sculpture est bien borné ; mais, hélas ! elle n'en demande guère davantage.

Quelle pâleur et quelle défaillance cette année ! Vous en avez la preuve dans cette grande médaille d'honneur décernée au *Jeune Martyr* de M. FALGUIÈRE. Est-ce que je songe à contester sa supériorité ? Nullement. Je l'admets comme établie, mathématiquement prouvée. La figure d'ailleurs est jolie, drapée avec goût et sobriété, et d'un sentiment simple et vrai. Mais M. Falguière lui-même m'accordera qu'en un autre temps, dans une exposition plus soutenue, il se fût tenu satisfait d'atteindre à une médaille ordinaire.

On cherche les figures qui se haussent tant soit peu au-dessus du niveau commun. Rien de plus difficile à démêler. A peine six ou sept ouvrages, la plupart plus intéressants à l'analyse que frappants au premier coup d'œil.

Le plus fort et le plus savant est peut-être le *Diogène* de M. LEPÈRE, accroupi, sa lanterne en main. L'attitude se compose bien ; le modelé, large et serré, est du faire le plus remarquable. L'étude combinée de la nature et de l'antique n'a rien produit de si complet depuis *le Faune et l'Enfant* de M. Perraud, devenu membre de l'Institut par la grâce de ce seul groupe.

Une figure d'une élégance héroïque était le *Pecoraro* de M. DELAPLANCHE. Ce titre ne dira rien à beaucoup de gens ; tout ce que je puis leur expliquer, c'est qu'il s'agit d'un grand garçon tout nu, crânement campé sur une paire de jambes solides et nerveuses, la tête en arrière, et qui nous donne une aubade en jouant des deux flûtes sur le mode antique, tout comme la belle esclave blonde du tableau grec de M. Tadéma. Ceci ne sent pas l'antique pourtant ; c'est d'une liberté pleine d'originalité et de saveur. Mais cela ne pue pas non plus la copie du modèle vivant, et elle vous a la fierté d'allure qui ne court pas les rues.

On s'est beaucoup occupé d'une troisième figure, *le Discobole* de feu DESCHAMPS, et c'était en effet assez étrange de voir se reproduire, pour ainsi dire à chaque Salon, la victoire posthume de feu Brian, qui avait déjà eu pour pendant, à l'un des derniers Salons, le triomphe d'outre-tombe de François Moreau, l'auteur d'*Aristophane*. Feu Deschamps n'égale pas Brian, que les maîtres antiques eussent accueilli comme un frère ; mais il n'est en rien inférieur à François Moreau, et *le Discolobe* courbé, pour l'élégance, pour la tournure, pour la largeur et la souplesse du modelé, vaut bien l'*Aristophane* assis. Les jambes notamment sont d'un galbe superbe. Il y a un côté où la figure — considérée à quelque distance — fait un peu le gros dos et paraît légèrement bossue ; mais ce défaut de la silhouette ne reparaît pas de l'autre côté : signe qu'il aura échappé au sculpteur et que ce n'est qu'une distraction. On ne pense jamais à tout.

Enfin à l'ouverture du Salon, le succès a d'abord fait mine de pencher vers le *Domitien*, de M. PONSIN. Il est vrai que l'idée en était heureuse. Le *Domitien* dont il s'agit a sept ou huit ans tout au plus, et l'humeur féroce du futur César pointe déjà dans ce gamin. Devinez-vous bien ce qu'il fait dans cette attitude serpentine, assis et comme replié sur lui-même, les jambes croisées, le torse et la tête tournés de l'autre côté, et une grande aiguille à la main droite ? Il s'exerce à larder une pauvre mouche qu'il tient à la main gauche. Cette petite tête est bien un mélange de beauté et de cruauté juvéniles. Cette attitude tordue est en même temps aussi aisée que le serait la torsion du reptile ; le dessin et le modelé sont fins sans maigreur et souples sans mollesse ; bref, quelque chose de très-réussi. Mais cela n'a pas encore un accent bien particulier. Je puis décrire ce *Domitien*, mais je serais bien empêché de dire à quel signe particulier se reconnaîtra M. Ponsin.

Voilà, pour cette année, si je ne me trompe, les succès les plus grands, je veux dire les plus accentués de la sculpture. Mais, en dépit de qualités éminentes et justement appréciées des gens du métier, ce ne sont pas là de ces nouveautés voyantes que la foule demande avant tout et qui l'obligent à se retourner.

Il y avait par-ci par-là, dans la sculpture, des ouvrages plus bizarres, mais qui n'atteignaient pas à la même valeur artistique :

Par exemple la *Jeune fille à la sauterelle*, de M. LANCELOT, jolie adolescente qui s'allonge par terre comme un lézard pour épier l'insecte bondissant. Cette petite nudité était très-jeune, très-naïve et du plus gracieux sentiment. Mais l'auteur, comme praticien, a encore des progrès à faire ;

Ou bien *le Retour des champs*, de M. LAMBERT, sujet représenté par une jeune bergère qui marche en se balançant, la tête levée, et qui a quelque chose de la *Jeanne Darc* illuminée du jardin du Luxembourg. C'est gracieux et original, mais ce n'est encore qu'une promesse.

Vous citerai-je *le Génie du feu*, de M. GEOFFROY, statue lampadaire ? La composition en est neuve et cet enfant chauve (?) est amusant ; mais j'attends l'auteur à des œuvres plus importantes.

Arrêtons là nos recherches du neuf et du bizarre, et prenons le talent partout où il se trouve : la moisson sera plus abondante. Nous citons au hasard de l'ordre alphabétique.

M. AMY. Deux figures : *le Châtiment*, statue, et *la Muse de Ponsard*, bas-relief. Il y a du mouvement et d'excellentes parties de modelé dans *le Châtiment*, figuré par un jeune homme étreint par un python, comme le fils du Laocoon ; mais je ne sais si je ne préférerais pas *la Muse de Ponsard*, qui est d'un beau sentiment dans sa parfaite simplicité et d'un faire souple et délicat. Les draperies peut-être trop classiques, mais pour Ponsard !...

M. BERNARD. Cette *Lesbie* accroupie, qui pleure la mort de son moineau, a failli être une belle figure, grassement modelée, vivante, très-personnelle. Puis le temps a manqué, je suppose, à l'artiste pour finir un de ses bras qui est simplement impossible, et terminé par une grosse main difforme, qui ne tient même pas au poignet.

M. CABET. *Le Réveil du printemps*. C'est une figure de jeune fille qui n'a qu'un tort, celui de se faire voir de face : elle nous eût ravi en nous tournant le dos. La tête est banale ; les jambes écartées font un vilain effet. Mais quel joli torse, et comme ce dos est délicieusement modelé ! La draperie aussi est d'un beau jet. Inutile d'insister sur l'exécution, où M. Cabet est passé maître.

M. CAILLÉ. *Bacchante jouant avec une panthère*. Un torse bien modelé, une composition élégante, de jolies silhouettes ; mais la panthère est d'une petitesse improbable. Est-ce pour expliquer ces familiarités qu'on prend avec elle ?

M. CAMBOS. Je n'ai pas vu son *Jeune Chef gaulois*, et j'en augure mal. Heureusement qu'il lui reste sa *Cigale*, qui nous revient cette fois en bronze, toujours souple, aimable et charmante.

M. CARRIER-BELLEUSE. *Monument à la mémoire du maréchal Masséna*. Nous en avons donné la gravure. L'œuvre est considérable, et M. Carrier-Belleuse a le mérite d'en avoir fait une composition simple et originale ; la victoire nue, qui suffit à étoffer le piédestal sur lequel elle écrit le nom du maréchal, est excellente. Mais j'aurais voulu que le maréchal lui-même se disloquât un peu moins là-haut. Un héros comme lui, sûr de lui, ne peut pas se démener de la sorte.

M. COMBARIEU. *Faune*. C'est bien. Mais où était la nécessité de refaire le *Faune dansant* ?

M. CROS. J'ai trouvé ce nom au bas d'un délicieux buste de jeune fille, en bronze. C'était un buste en négligé et traité un peu en ébauche ; les cheveux pendants ; rien d'apprêté ni de caressé. C'était charmant, et je ne demande pas à l'auteur d'en faire jamais davantage.

M. DAUBRÉE. Un groupe élégant et original de deux petits enfants lisant dans un grand livre.

Mˡˡᵉ DUBOIS-DAVESNES. Encore un joli buste, et un buste qui est pourtant habitué à être manqué, celui de *S. M. l'Impératrice*. Mais c'est que, en visant à la majesté, on y glisse toujours dans l'emphase ou dans la froideur. Mˡˡᵉ Dubois semble l'avoir étudié d'un cœur naïf, sans parti pris, sans chercher autre chose qu'à faire ressemblant, et sa terre cuite est aussi gracieuse qu'elle est vivante.

M. LUDOVIC DURAND. *L'Amour et la Sagesse*, statue plâtre. Très-bien, mais point d'accent particulier. C'est que M. Durand s'est laissé distraire un moment par des travaux photographiques. Aujourd'hui que le voilà libre, il ne tardera plus sans doute à donner un beau pendant à son beau groupe de *la Mal'aria*.

M. ÉVRARD. Un fort joli buste, le *Portrait de M. Maurice, vicomte de Pernety*.

M. ÉTEX. Je ne comprends vraiment rien à cet artiste, — le moins étudié de tous, sans doute, parce qu'il passe pour un maître, — et s'amusant à gâter des blocs quelconques, terre ou marbre, par des commencements de grattage qui ne ressemblent en rien à du modelé. — Ce gros plâtre, dit-on, c'est Berryer. — Peut-être... quand il sera dégrossi. Mais le praticien y a-t-il déjà passé seulement ?

M. FRÉMIET. La *Statue équestre de Napoléon Iᵉʳ* est par trop bonhomme et a un peu l'air d'une caricature du petit caporal dans sa redingote grise. La *Métamorphose de Neptune en cheval*, — lequel cheval est surmonté d'un petit Amour armé d'un trident, — est beaucoup mieux. Seulement, pourquoi cet Amour est-il si prodigieusement petit ? Statuaire de talent d'ailleurs, et qui a bien sa manière à lui.

M. FRISON. Une fort gracieuse et très-élégante figure intitulée : *Première impression*. C'est une jeune fille assise contemplant un petit médaillon, pensive, le torse infléchi, la tête appuyée sur la main.

M. FULCONIS. Sujet bizarre, défini ainsi par le livret : *La princesse Clémence, fille de Charles le Boiteux, comte de Provence, demandée en mariage par Charles de Valois, à condition qu'elle se montrera nue aux envoyés du roi de France*. Chez M. Fulconis, la princesse Clemence consent. L'originalité de la situation est bien rendue, et cette figure curieuse est réussie.

M. GNISKI. Un buste d'homme à grande barbiche, énergiquement caractérisé.

M. GODEBSKI. Un charmant buste de jeune femme, plein de vie, de charme et d'originalité vraie, sans recherche et sans prétention, et coiffé avec beaucoup de grâce et de liberté ; il me rappellerait certains bustes du XVIIIᵉ siècle, n'était son expression plus profonde et son exécution plus nerveuse et plus ressentie. M. Godebski a exposé aussi un beau et fin médaillon de notre confrère M. G. Maillard.

M. GODIN. *La Charité*, groupe en plâtre, d'une noble et simple composition.

M. JACQUEMART. *Le Maréchal Ney*. Très-bien. Exécution savante, digne de toutes sortes d'éloges. Pour la conception, voir le premier article du présent compte rendu.

M. LÉVÊQUE. *Le Premier bain*. L'enfant qui le prend est un peu lourd. Mais la mère a de l'élégance, de la tournure, et une jolie tête bien coiffée.

M. LOISON. Une *Victoire* qui a plutôt l'air d'appartenir au premier Empire qu'au second. C'est son plus gros défaut, car elle est réellement élégante.

M. MANIGLIER. *Pénélope portant à ses prétendants l'arc d'Ulysse*. Très-belle figure. Elle est d'une svelte et fière tournure, d'un jet droit comme celui d'une déesse étrusque, et s'avance dans de longs vêtements d'une ampleur véritablement royale.

M. MOREAU-VAUTHIER. *Il Zampognaro*. Traduisez : un charmant petit pâtre italien.

M. PROUHA. *L'Amour*. La pose de cet Amour, retenant des deux mains les deux bouts de son arc placé presque horizontalement sur sa nuque, est d'une originalité charmante. Le type sort absolument des banalités ordinaires et n'a rien de commun avec l'antique ; celui-ci est l'Amour moderne et même l'Amour parisien, d'une grâce un peu nerveuse, d'une finesse raffinée. Mais ces raffinements, trop caressés par l'artiste, se traduisent dans la forme par des maigreurs. A refaire. Un peu moins de travail, et le marbre sera un chef-d'œuvre.

M. SANSON. Une *Suzanne au bain* d'une belle tournure et largement traitée.

M. VIMERCATI. Une statue de *Bacchante* et un buste de *la Poésie*. C'est gracieux et personnel, mais d'un style qui fait un peu songer aux beautés de keepsakes.

M. WATRINELLE-DAVID. Des chevilles un peu grosses, mais une naïveté vraie et qui rappelle vaguement, bien que les poses soient très-différentes, le chef-d'œuvre que Donatello a fait sur le même sujet et qu'on admire au musée des Offices à Florence.

Une seule observation pour finir. On dirait que la sculpture veut se moderniser ; elle renonce aux thèmes mythologiques : les Vénus, les Hercule, les Cérès, disparaissent des expositions ; on est en quête de titres et de sujets inédits. Serait-ce une révolution ? La face de l'art va-t-elle se transformer ? J'avoue que je n'en crois pas un mot. Vous abolirez tant que vous voudrez les Vénus, les Hercules et les Cérès ; mais abolirez-vous la beauté et l'amour, la force et la fécondité ? Empêcherez-vous les grandes images d'attirer éternellement l'artiste à la poursuite de l'idéal ? La mythologie, où s'incarnent dans des personnifications saisissantes toutes les forces et toutes les splendeurs de la nature, toutes les passions et toutes les aspirations humaines, restera toujours, quoi qu'on fasse, la religion naturelle du statuaire. Combien de fois déjà n'a-t-on pas essayé inutilement de la renverser ! Qu'est-ce que les petits assauts que lui ont livrés le romantisme d'hier et le réalisme d'aujourd'hui, en présence de ceux qu'elle a subis à la chute du paganisme ? La guerre était d'autant plus effroyable alors, qu'elle était légitime. Qu'étaient-ce que les dieux antiques pour les pauvres chrétiens, sinon leurs bourreaux et leurs persécuteurs de la veille, et les démons mêmes qu'ils étaient venus combattre ? Sus donc aux images et aux statues d'un bout de la chrétienté à l'autre ![1] On ferme les temples sous Constantin ; on les saccage et on les rase sous Gratien et Théodose. Les Pères exorcisent les marbres et les bronzes. Clément d'Alexandrie dénonce la sculpture comme le plus dangereux de tous les arts. Minucius Félix proclame que les esprits impurs sont cachés sous les statues. Martin de Tours, dans la Gaule, Marcellus en Syrie, se mettent à la tête des iconoclastes. Des bandes de soldats et de gladiateurs, menées par des moines, donnent partout la chasse aux chefs-d'œuvre et procèdent à des exécutions en masse. Le bois est brûlé ; le marbre est pilé et sert à faire de la chaux ; le bronze, l'or et l'argent sont remis à la fonte et changés en monnaie.

Pendant tout un siècle on n'entend que le bruit des marteaux destructeurs. Les Barbares, Vandales, Visigoths, etc., n'arrivent que pour parfaire la besogne des chrétiens. Au moyen âge, les temples, les palais, les théâtres, le Colisée, ne sont plus que des carrières de pierres ; l'âge moderne a extrait plus de soixante mille statues des entrailles du sol romain ; le Poggio n'en avait trouvé que six dans la Rome du XVᵉ siècle. — Et après ? de quoi cet immense saccagement a-t-il servi ? Au sortir de ces superstitieuses fureurs, dès qu'il s'est fait un peu de calme dans les esprits et de jour dans le monde, les hommes sont revenus d'eux-mêmes

1. V. L. et R. Ménard, Émeric David

à cette antique religion du beau qui est née avec l'humanité; les anciennes images, sans tête, sans bras, sans yeux, sont sorties de terre, aussi vénérées dans leurs mutilations que les restes des saints et des martyrs; tous les dieux de la Rome antique ont repris solennellement possession de la Rome chrétienne, et aujourd'hui, par une revanche inouïe, où siégent Vénus, Jupiter, l'Olympe et toute la légion des idoles jadis exorcisées? — Au Vatican!

JEAN ROUSSEAU.

LE DOCK DE RIO-DE-JANEIRO

Les côtes méridionales de l'Amérique, très-fréquentées par les bâtiments de commerce étrangers, ne possedaient aucun dock où pût se faire la réparation des navires endommagés.

La compagnie anglaise, qui possède dans la rade de Rio-de-Janeiro l'île de Mocangué, où les bateaux à vapeur vont faire provision de charbon, vient d'y construire un dock qui est appelé à rendre de très-grands services.

Le dock commercial de Mocangué a été construit sur les plans et sous la direction d'un Anglais, M. G. Cunningham. Il est taillé en plein granit. Quand les bâtiments à réparer y ont été introduits, on en ferme l'entrée, et l'eau en est tirée rapidement par des pompes très-puissantes qu'une machine à vapeur met en jeu.

Le dock mesure actuellement 300 pieds de long; mais on compte l'agrandir encore, de manière qu'il puisse recevoir les bâtiments du plus fort tonnage. Son ouverture est de 45 pieds, sa hauteur de 23, sa largeur de 60 pieds au sommet, mais de 35 seulement à la base, parce qu'il va se rétrécissant vers le fond.

L'empereur et l'impératrice du Brésil, ainsi que les principales autorités du pays, ont honoré l'inauguration de leur présence.

FRANCIS RICHARD.

Dans le prochain numéro nous commencerons la publication de

LA MAISON DE PILATE

troisième et dernière partie de

LE ROI DES GUEUX

Par **PAUL FÉVAL**

qui a obtenu un si éclatant succès dans nos colonnes.

Nous publierons en même temps une nouvelle intitulée

CARL

Par **GEORGE SAND**

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite et fin [1].)

Au souvenir de l'outrage qu'il avait reçu, Laïta frémit. Un éclair de haine jaillit de ses yeux; mais ce ne fut qu'un éclair, et, d'une voix souriante :

— Mon Dieu, madame, répliqua-t-il, je suis prêt à me confesser de tous les crimes qu'il vous plaira de m'attribuer. Il n'y a pas de noirceur que vous ne puissiez me faire commettre. Donc, admettons, puisque vous le voulez, que j'aie travaillé à me débarrasser ou plutôt à nous débarrasser d'un monsieur fort incommode et fort mal élevé. D'abord vous m'y avez aidé; ensuite que résulte-t-il de là?

— Il résulte de là, monsieur, reprit Olga avec fermeté, que vous devez des excuses à un jeune homme que vous avez essayé de perdre. Après la scène de ce soir, je comprends que ces excuses que vous devez, vous ne puissiez les faire. C'est pourquoi vous partez.

— Encore! Cela n'est pas sérieux. Partir à six heures, quand on a un rendez-vous pour se battre à sept!

— Rassurez-vous, interrompit Mme de Clérol, personne ne s'avisera de vous accuser de lâcheté. Vous ne passez pas pour si malheureux dans vos duels! D'ailleurs, j'aurai soin que l'interprétation qui sera donnée de votre conduite soit la vraie.

— Mille grâces! fit ironiquement Laïta. Et oserais-je vous demander quelle est cette vraie intérprétation?

— Assurement. Je vous prie de ne pas vous battre parce que...

Ici, la voix d'Olga, jusque-là si nette, devint faible et presque indistincte.

— Parce que je m'intéresse à M. Morgan.

Le vicomte ne manifesta ni ne ressentit aucun étonnement de cet aveu, auquel il s'attendait, et du même ton dont il eût parlé de la pluie et du beau temps :

— Madame, dit-il, permettez-moi de vous adresser une seconde question : quand avez-vous reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer?

— Je vous l'ai déjà dit : ce matin.

— Alors n'est-il pas singulier que ce soir, durant le bal, vous m'ayez témoigné une bienveillance qui était pour moi une bien chère espérance et qui, du reste, quoi qu'il arrive, restera toujours mon plus précieux souvenir? Pardonnez-moi l'antithèse usée que je viens d'employer; mais, franchement, vous m'avez un peu joué.

Olga fut trompée et gagnée par la manière dégagée de Laïta.

— Non, dit-elle en tendant la main au vicomte, non, je ne vous ai pas joué. J'étais sincère; j'avais vraiment pour vous de l'amitié. Je pensais que, si je vous épousais, je serais peut-être moins malheureuse avec vous qu'avec un autre. On me disait du mal de vous. Cela me disposait favorablement à votre égard. Loin de vous nuire, cette lettre, que je vous ai montrée, vous servait dans mon esprit. Non, monsieur, non, je n'ai pas été coquette; mais je me suis mal connue. Moi-même, j'ai eu envers vous des torts graves dont je vous demande humblement pardon. J'ai été folle. Je ne savais pas que...

Laïta termina la phrase que la marquise n'achevait pas.

— Vous ne saviez pas, reprit-il gaiement, que vous aimiez M. Morgan. C'est cela que vous ne saviez pas?

— Oui, murmura Olga.

— Eh bien, fit sèchement le vicomte, c'est cela qu'il fallait savoir plus tôt.

Et, se levant :

— Mon Dieu, madame, continua-t-il, vous l'avez dit : je n'ai pas en général la main malheureuse dans mes duels. Dans trois heures d'ici, vous pourrez aimer M. Morgan tout à votre aise. Je vous donne ma parole d'honneur de n'être pas jaloux de lui.

A ce persiflage insultant et menaçant, Mme de Clérol releva fièrement la tête.

— Monsieur, dit-elle, j'oubliais à qui je parlais. Je vous remercie de me le rappeler. Je me souviens maintenant que j'ai une affaire à vous proposer.

Laïta se rassit.

— J'écoute, fit-il.

— M. Bousquet, continua Olga, m'apprend, ce que je savais de reste, que, traqué par vos créanciers, ce n'est pas moi que vous vouliez épouser, mais ma fortune. Grâce à Dieu, cette fortune est en effet considérable et me permet de vous offrir, pour prix de votre départ immédiat, la somme que vous fixerez vous-même. Voulez-vous la moitié de ma fortune? La voulez-vous tout entière?

Cette fois, sous le coup de cravache qui lui était cinglé en pleine figure, Laïta perdit pour un instant toute possession de lui-même. Il bondit, et, saisissant la marquise par le bras :

— Ah! fit-il d'une voix stridente, vous me payerez cela!

Avec un calme dédaigneux :

— Monsieur, dit Olga, vous me faites mal.

Le vicomte lâcha aussitôt le poignet délicat qu'il avait meurtri.

— Pardon, murmura-t-il.

Puis il s'achemina du côté de la porte, encore pâle et frémissant de rage, mais déjà se disant que rejeter quatre ou cinq millions était, en vérité, un noble trait.

— Je savais, reprit tranquillement Mme de Clérol, que ma proposition vous semblerait d'abord étrange et inacceptable. Cependant...

Mais, s'interrompant :

— Qu'est-ce donc? fit-elle.

Un bruit singulier, pareil au rugissement d'un fleuve battant les écueils ou au claquement des grandes voiles tordues par le vent, un bruit d'ouragan lointain, semé de crépitements rapprochés, grondait et grinçait dans le bas du château. Au dehors, sur la pelouse, quelques voix effarées; dans la cour, un vague tumulte. Laïta ouvrit précipitamment la porte, par laquelle un léger nuage de fumée glissa, comme en se jouant, dans la chambre. Le vicomte s'élança et descendit quelques marches de l'escalier; mais, repoussé par la fumée qui montait en colonne dense et serrée, il revint sur ses pas. Il referma la porte. Il chercha rapidement une corde, un drap, un tapis, une étoffe quelconque, de quoi fabriquer un moyen de suspension et de sauvetage, et, ne trouvant rien dans le salon dénudé, il se laissa tomber dans un fauteuil et, en riant, dit à Olga :

— Ma foi, madame, voilà ce que c'est que de jouer avec le feu!

Olga ne riait pas. Un mépris incomparable assombrissait son regard et relevait les coins de sa bouche. Elle ne daigna pas même répondre à Laïta. Elle repoussa la fenêtre que le vicomte avait ouverte. Puis elle s'assit devant sa table, et, comme Laïta recommençait à parler :

— Monsieur, fit-elle, j'ai une lettre à écrire.

Le vicomte répliqua par un salut plein de courtoisie et se tut. Le péril lui avait rendu tout son sang-froid et donné une liberté d'esprit que depuis longtemps il ne connaissait plus. Le coureur de dots redevenait un gentilhomme. Il contemplait avec une admiration sincère cette jeune femme dont le visage ne trahissait aucune lâche émotion et dont la main frôlait le papier sans plus trembler que si, au lieu d'adieux à la vie, cette main eût tracé quelque invitation de bal, quelque billet insignifiant à un fournisseur. Le léger mais clair grincement de l'acier caressant le satin du papier contrastait d'une façon étrange avec le tumulte formidable qui enveloppait de toutes parts le château. Le lourd roulement des chariots sur les routes, le réveil lugubre de l'airain répondant, à travers l'espace, à l'appel frénétique des cloches voisines, la clameur de la foule, le fracas des poutres s'effondrant, le hurlement de bataille de la flamme, le déchaînement enfin de toutes les voix de l'épouvante. Olga n'entendit rien. Elle écrivait toujours, et à mesure que sous ses doigts les lignes se succédaient plus rapides et plus pressées, ses yeux se dilataient comme s'ils eussent contemplé quelque joie ineffable, son sein s'agitait comme sous le souffle d'une aspiration divine, et, par un sourire mystérieux et terrible, elle semblait dire à la mort : « Tu es la vie! »

Cependant, le salon se remplissait de fumée. Des étincelles voltigeaient devant la fenêtre. Laïta appliqua sa main contre le parquet et reconnut que le feu envahissait l'étage immédiatement inférieur.

— Madame, dit-il, je crois que le moment est venu d'expédier votre correspondance.

Tranquillement, Mme de Clérol glissa sa lettre dans une enveloppe sur laquelle elle inscrivit : « Monsieur Michel Morgan. »

— Également, continua le vicomte en se levant, nous ne risquons rien d'appeler du secours.

Olga s'élança.

— Vous ne passerez pas! s'écria-t-elle.

— Comment! Que signifie?...

— Croyez-vous, poursuivit la marquise en s'animant, que je sois votre dupe? Croyez-vous que cet incendie, qui éclate à point pour me compromettre et me perdre, croyez-vous que je ne sache pas qui l'a allumé?

— Ah! je vous jure...

— Ne jurez pas! Mais non, jurez! reprit Olga, qui arrivait peu à peu au paroxysme de l'exaltation, jurez! Mourez comme vous avez vécu, dans le mensonge! Oui, nous pourrions appeler! oui, nous serions secourus! mais je ne le veux pas, entendez-vous! je ne veux pas être secourue! Nous allons mourir, mourir ensemble! Ah! je vous empêcherai bien d'approcher de la fenêtre!

La chaleur devenait intolérable. La fumée se faufilait en épaisses spirales à travers le plancher, qui, par-dessous, craquait et pétillait.

— C'est de la démence! s'écria Laïta en s'efforçant de repousser Olga et de parvenir vers la fenêtre.

Mais, en ce moment, et comme il cherchait à se détacher de l'étreinte folle de la jeune femme, les vitres tombèrent pêle-mêle sur le parquet avec les débris du châssis, et Michel sauta dans le salon.

XXI

Comment était-il arrivé là, sans échelle, à cette fenêtre découpée dans la face rugueuse de la tour, à près de cinquante pieds du sol? Il ne le savait pas lui-même, il n'aurait pu le dire. Il se promenait dans sa chambre, il se narguait, il se méprisait de tant souffrir, il se réjouissait que vînt le matin, le matin de la journée et, de sa vie, le soir. Tout à coup le son argentin d'une cloche haletante avait déchiré le silence; dès lors, tout se confondait en une angoisse unique. Un bond jusqu'à l'écurie; le licol de Nègre tranché ou arraché; un galop de cinq minutes ou d'une heure; le cheval s'abattant; lui sur ses pieds avant même d'être tombé. Puis, voyant Barlot sombre et garrotté; près de Barlot, un groupe d'hommes se parlant sinistrement; Bley pleurant comme un enfant, Corbier se tordant les mains de désespoir et la fenêtre d'Olga éclairée! Alors, ne voyant plus rien, appelant, implorant une corde, un couteau, et se ruant sur l'incendie, se lançant à travers la fumée et les décombres, franchissant un abîme, deux peut-être, gagnant un toit, se glissant sur la crête de ce toit aux trois quarts embrasé, entendant les ricanements de tigre des flammes, recevant au passage des coups de griffe, ne les sentant pas, puis se coulant le long d'une étroite corniche. Il fallait bien arriver!

Oui, c'était lui, déchiré, brûlé, noir, sanglant, blessé affreusement, mortellement peut-être. En brisant la fenêtre, il s'était encore entaillé l'épaule. Qu'importe? Olga est là. Ah! mais, Seigneur, mon Dieu! elle n'est pas seule! — C'est égal. Ils sont trois dans cette chambre, il y en a deux à sauver. Eh bien, nous en sauverons deux. L'incendie est bon pour un!

Le premier regard de Michel avait été si farouche, que Olga s'était écriée :

— Ah! ne nous tuez pas!

Sans ce cri, Michel aurait peut-être pu croire que Laïta se trouvait là, comme lui, venu dans une intention de secours. Il ne répondit qu'un mot, un mot cruel :

— Merci!

Après quoi, il devint parfaitement calme et serein. Il procéda au déroulement de la corde qu'il apportait enlacée autour de lui. Ensuite, de son couteau, il éventra le divan, dont il arracha la toile. Tout cela sans aucune hâte!

Olga le pressait, le harcelait. Une réaction subite s'était opérée en elle. Avec l'espérance revenue, le désir de vivre s'emparait de son âme. Le ressort de son énergie s'était brusquement détendu sous le souffle de l'air qui lui caressait le visage et à l'aspect de la vie qui, d'en bas, l'appelait. Elle avait la fièvre de la peur, d'une peur ingouvernable. Dans sa terreur, elle ne songeait plus qu'à être sauvée; elle en oubliait le sauveur. Quant à Laïta, il n'avait qu'une crainte : c'est de ne pouvoir se couler le long d'une corde si mince, et cette crainte ne lui ôtait rien de son flegme un peu dédaigneux.

De la dépouille du divan Michel fit une écharpe dont il enveloppa Olga. Il noua solidement cette écharpe et y attacha l'une des extrémités de la corde. Ensuite il monta, avec Mme de Clérol, sur le rebord de la fenêtre. Il fut content de voir que le linteau était fort en saillie et que, par une bizarrerie de construction, la tour s'évasait dans le sens du centre au sommet. Il redescendit dans la chambre et passa la corde autour du divan, qu'il traîna vers la fenêtre. Il commanda à Laïta de se placer sur le meuble, il saisit la corde, il retourna auprès d'Olga.

1. Voir les numéros 681 à 703

— Maintenant, dit-il, en route!

Et comme, par effroi du gouffre, la jeune femme se reculait, il la poussa.

Grâce à l'avalement de la tour, Mme de Clérol put effectuer, sans en souffrir sérieusement, sa périlleuse descente, et elle arriva en bas un peu meurtrie, un peu échaudée, mais se déclarant gaiement « en être quitte pour la peur. »

— Maintenant, ajouta-t-elle, vite, détachez la corde!

La corde remontait déjà, suivie par le regard anxieux et étonné de Jean Gourme, qui remettait son couteau dans sa poche.

— Pourquoi diable, murmurait-il, ne descend-il pas?

Sauf l'ordre de se placer sur le divan, Michel n'avait pas adressé une parole à Laïta. Quand la corde fut remontée, il resta longtemps pensif et sombre; puis, brusquement, il fit signe au vicomte de le rejoindre sur la fenêtre, il l'attacha comme il avait fait d'Olga, et, au moment de le devaler :

— Monsieur, dit-il, je vous pardonne; mais promettez-moi de dire à Mme de Clérol que je vous ai sauvé à cause d'elle.

A son passage devant la fenêtre inférieure de la tour, Laïta fut assez cruellement léché par la flamme, qui commençait à jaillir de cette fenêtre. Il arriva cependant, la vie et les membres saufs; mais, comme il venait de toucher le sol, il reçut à travers les épaules et sur la tête un grand coup de fouet qui le fit tomber.

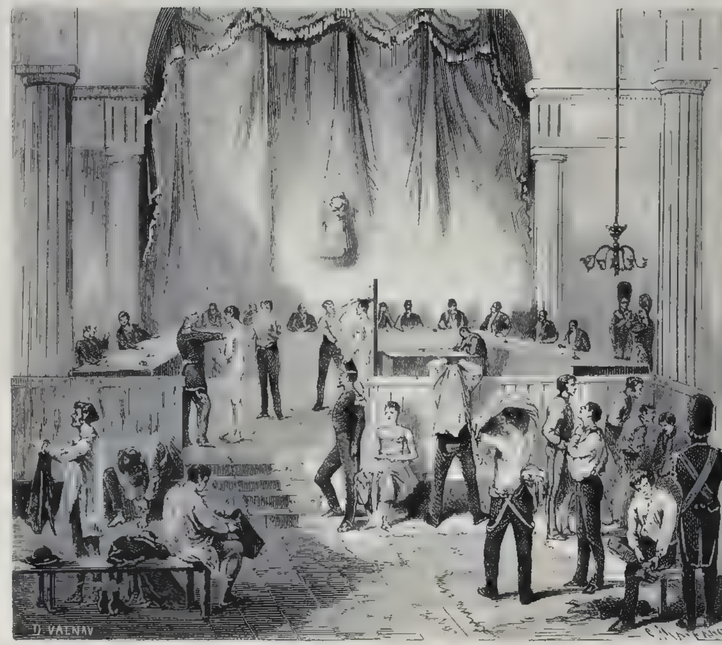
Jean Gourme poussa un cri terrible, auquel répondit le profond gémissement de la foule. La corde s'était rompue.

On ne voyait plus Michel. Il était rentré dans la chambre, sans doute pour y chercher quelque issue ou essayer de se fabriquer quelque chose qui pût l'aider. A quoi? La descente était-elle encore possible à travers les flammes qui s'épandaient autour des murailles en larges nappes sanglantes et qui, dans l'ivresse furieuse de leur victoire, semblaient, du toit qu'elles dépassaient déjà, narguer la tourbe humaine impuissante et consternée? En ce moment, on eût apporté dix échelles, on en eût apporté cent, qu'auraient-elles servi? La fournaise était infranchissable. Un ange fût venu prêter ses ailes à Michel, que Michel n'aurait pu traverser l'embrasement tendu comme un rideau en dehors de la fenêtre. Corbier s'était enfui. Henri se précipitait contre la tour; il voulait grimper là-haut, il était comme fou. Bley détournait les yeux et regardait du côté du parc. Jean Gourme s'efforçait en vain d'emmener le commandant qui, tout bas, murmurait :

— Michel!

Olga était à genoux, les cheveux épars, la tête renversée, les bras écartés comme pour mieux étreindre le faisceau des douleurs. Cabonat sanglotait la prière des agonisants. Laïta était ému. Le brigadier avait ramassé la corde et l'examinait curieusement.

Tout à coup, caprice ou lassitude de la flamme, le rideau de feu qui masquait la fenêtre s'abattit. On aperçut Michel. Il était debout. Il souriait de ce sourire doux et auguste du martyr qui aime et qui croit. Il tenait à la main un papier. Il vit qu'Olga le voyait. Il agita ce papier et, le portant à ses lèvres, il le baisa avec passion. Ce ne fut qu'un instant. La flamme se redressa, plus opaque, plus sanglante, animée d'une rage nouvelle. Puis, de toutes parts, des in-



LE CONSEIL DE RÉVISION POUR LA GARDE NATIONALE MOBILE, DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE.
Dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir le Bulletin.



L'EMPEREUR D'AUTRICHE ET LE PRINCE NAPOLÉON DANS LE PARC DE SCHŒNBRUNN; dessin de M. J. Schönberg. — Voir page 434.



L'ÉTÉ, composition de M. Desroches-Valnay. — Voir page 435.

terstices des pierres, des tuiles soulevées et précipitées, d'autres flammes dardant leurs lances aiguës; la horde des fureurs montait à l'assaut et au carnage. Soudain la toiture s'empanacha d'un tourbillon noir, rouge, hideux, et elle s'affaissa avec un immense craquement qui semblait le râle de quelque poitrine surhumaine. Toutes les têtes se découvrirent. Entre tant de désespoirs, le curé ne savait auquel verser le premier la consolation du sien. Mais il regarda Olga, et ce fut à elle qu'il alla d'abord.

Le brigadier s'approcha de Bley et, lui montrant la corde, dit à voix basse quelques mots auxquels le baron répondit de même.

— Monsieur le sous-préfet a raison, reprit le brigadier, il faut ménager les sentiments des familles.

Et il laissa retomber la corde. Ensuite, se tournant vers les gendarmes qui gardaient Barlot :

— Emmenez-moi cet homme, commanda-t-il, et un peu vivement ! Nous répondons de sa sûreté, et les populations sont méchantes par ici !

W. DE LA RIVE.

SCHŒNBRUNN

Schœnbrunn est la résidence d'été de la cour d'Autriche. Le prince Napoleon, dans sa récente excursion à travers l'Allemagne du Sud, ne pouvait manquer de faire une station à ce lieu si plein des souvenirs de sa famille.

C'est là que, pendant l'occupation française, l'empereur Napoléon Ier tint son quartier général et qu'il signa, le 14 octobre 1809, le traité auquel ce château impérial donna son nom.

Le 22 juillet 1832, le duc de Reichstadt y rendait le dernier soupir, dans la chambre même que son père avait précédemment occupée.

La résidence de Schœnbrunn occupe l'emplacement d'un ancien bois. L'empereur Maximilien II y établit le premier un rendez-vous de chasse. Leopold Ier en fit plus tard un château d'été; mais l'édifice actuel, terminé en 1744, est l'œuvre de Marie-Thérèse.

Les bâtiments n'ont en eux-mêmes rien de la majesté d'un palais; il semble qu'on ait voulu réserver toutes les richesses pour les magnifiques jardins qui y sont attenants. On y sent une evidente imitation des jardins de Versailles. A travers ses allées et ses massifs est repandu tout un peuple de statues Derrière le bassin qui termine le grand parterre, s'élève un amphithéâtre de verdure que couronnent les arcades d'un portique ouvert, *la Gloriette*, du haut duquel on jouit d'un agréable panorama.

La *belle fontaine*, découverte par l'empereur Mathias, a l'honneur de fournir tous les jours l'eau servie sur la table impériale.

Parmi les autres curiosités du parc qu'il serait trop long de decrire en détail, citons en courant une ruine romaine construite d'après un dessin de Hohenberg, dans le voisinage de la fontaine; un obelisque érigé en 1777; la grotte de la Sibylle; un monument que la reine Caroline de Naples fit élever en 1802 à la mémoire de sa mère Marie-Thérèse; enfin l'orangerie, la ménagerie et le jardin botanique fondé en 1753 par l'empereur François Ier.

Les jardins de Schœnbrunn sont constamment ouverts au public.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Procédé pour constater les défectuosités intérieures des pièces de fonte. — Emploi de l'aiguille aimantée. — Épreuves faites à l'arsenal de Scheerness. — Procédés nouveaux pour obtenir l'amidon. — Ce que c'est que l'amidon. — Différence de l'amidon de blé et de l'amidon de pomme de terre. — Divers modes de fabrication. — Procédé de M. Martin. — Les glacières et les carafes frappées.

Depuis quelque temps on emploie dans la marine française un procédé emprunté à M. Saxby, pour découvrir les pailles et les defauts interieurs d'une pièce de fonte. Ce procédé, des plus singuliers et des plus ingénieux, repose sur les déviations de l'aiguille aimantée. Il consiste à placer le morceau de fonte que l'on veut étudier dans la direction de l'est à l'ouest et à passer lentement au-dessus une aiguille aimantée.

Cette aiguille, d'après les lois magnétiques, doit se maintenir constamment à angle droit du nord au sud; mais si le fer contient un défaut, ce métal n'agit plus comme un seul aimant, mais bien comme plusieurs aimants successifs; aussi voit-on à chaque défectuosité intérieure, si bien cachee qu'elle soit, l'aiguille s'écarter de la perpendiculaire qu'elle devrait former avec une pièce de fonte homogène.

Le journal anglais l'*Ingineer* raconte que dans une série d'epreuves faites à l'arsenal de Scheerness les contremaîtres et les ouvriers ont cherché, par toutes les ruses possibles, à mettre en défaut les expérimentations de M. Saxby et n'ont pu y parvenir, quoiqu'ils leur presentassent un carreau de fer forgé contenant un noyau d'acier; ils deguisèrent même en barre de fer un tuyau à gaz fermé à ses deux extrémités par un double bouchon de même métal, et rempli de limaille : l'aiguille dénonça imperturbablement ces fraudes

Voici un autre procédé par lequel il ne s'agit plus de de constater l'intégrite d'une pièce de fonte, mais qui produira désormais promptement et sans difficulté une substance industrielle d'un emploi quotidien, et dont il se consomme chaque année des quantités considerables : je veux parler de l'amidon.

Jusqu'ici les moyens par lesquels on séparait l'amidon des graines qui le contiennent exigeaient plusieurs semaines. Un industriel anglais vient de trouver le moyen de l'obtenir en quelques minutes. Il lui suffit pour cela d'étendre de deux fois son volume d'eau la matière amylacée, de l'enfermer dans un tambour métallique et de la soumettre à un violent mouvement de rotation. Grâce à sa pesanteur spécifique et à l'action du mouvement centrifuge, l'amidon se précipite avec force et se dépose contre les parois intérieures du tambour, à peu près comme le sont les incrustations dans les chaudières des machines à vapeur.

L'amidon se trouve contenu dans tous les organes des plantes, pour ainsi dire depuis la racine jusqu'aux graines; il abonde particulièrement dans les racines de bryone, de bardane, de rhubarbe, de carotte, de guimauve, de reglisse, de manioc, de jalap, dans les rhizomes ou tiges souterraines de massette, d'iris, de canna, et dans les tubercules de la pomme de terre, de la patate, des ignames, des souchets, des arums, de l'arrow-root, de la sagittaire; dans les bulbes des lis, des tulipes et des autres liliacées; dans la partie médullaire des tiges des palmiers, dans les fruits du chêne, du châtaignier, du marronnier d'Inde, du sarrasin; dans les semences des légumineuses : fève, haricot, pois, lentille ou lupin; et dans les céréales : blé, orge, seigle, avoine, millet, maïs ou riz.

La matière amylacée extraite de ces différentes plantes et amenée à l'état de pureté est identique sous le rapport chimique. Elle ne présente que de légères differences dans ses formes et ses caractères physiques. Ainsi, quand on examine les diverses fécules au microscope, on reconnaît qu'elles sont toutes constituées par l'assemblage de globules transparents, dont le volume, la forme et l'aspect varient pour chaque sorte de fécule, ce qui donne à chacune d'elles un aspect particulier. Dans l'amidon de blé les globules affectent toujours une forme sphérique, et un volume beaucoup moindre que les globules de la fécule de pomme de terre; ces derniers présentent toutes les formes, depuis la sphérique qui appartient aux plus petits, jusqu'à la gibbeuse ou triangulaire arrondie qui appartient au plus gros.

Les globules de l'amidon de blé sont d'un blanc parfait et mat, et adhèrent entre eux; les globules de la fécule sont transparents, colorés en gris sur les bords, lisses et séparés.

Les premiers, rudes au toucher, se laissent facilement agglomerer et produisent, quand on les manie, un son particulier analogue au cri de la soie; les seconds sont plus doux au toucher et roulent sous les doigts.

La longueur des differentes fécules varie excessivement et peut servir, ainsi que la forme habituelle de leurs globules, à les faire distinguer entre elles. Elle va de 185 millièmes de millimètre (pomme de terre de Rohan) jusqu'à 2 millièmes de millimètre; les globules de l'amidon du blé atteignent environ 50 millièmes de millimètre.

Les différences que l'on remarque entre les diverses fécules du commerce sont purement extérieures; aussi ne doit-on, je le repète, considérer ces fécules que comme de simples variétés d'une seule et même substance, dont l'amidon du blé constitue le type; enfin il n'y a guère de différence entre l'amidon qui provient des céréales, la fécule qui provient de la pomme de terre, le sagou qui provient de la moelle du palmier et le tapioca qui provient du manioc.

La fabrication de l'amidon, telle qu'on la pratique encore aujourd'hui, consiste à faire subir au grain grossièrement moulu une véritable pourriture pour détruire le gluten qui retient l'amidon entre ses cellules.

On le melange avec quatre ou cinq fois son volume dans de grandes cuves de bois; afin d'activer la fermentation, on y ajoute une certaine quantité d'eau *sure* ou *grasse* provenant d'opérations antérieures. Bientôt la masse entre en mouvement. Le sucre contenu dans le grain éprouve la fermentation alcoolique; il se produit ensuite des acides acétique et lactique qui dissolvent la plus grande partie du gluten et les sels minéraux du blé. Le restant du gluten éprouve une décomposition putride complète; il se forme de l'ammoniaque, il se dégage de l'hydrogène sulfuré et d'autres matières infectes, en sorte qu'une odeur intolérable se répand dans le voisinage de l'atelier.

Ces phénomènes durent de quinze à trente jours, suivant la température ambiante.

Pendant cette longue préparation, l'amidon se dépose au fond des cuves, où il gît mélangé et recouvert des débris ligneux. On le lave par décantation, on le délaye et on le verse sur un tamis de crin pour isoler le plus gros son. L'amidon, remis en suspension dans l'eau, grâce à plusieurs lavages successifs, s'isole du petit son qui le salit encore, et goutte ensuite dans des paniers d'osier garnis de toile. On renverse les blocs qu'on obtient ainsi sur une aire en plâtre, afin de les raffermir. On les rompt ensuite à la main en plusieurs fragments; on racle leurs surfaces, on les entoure de papier et on les fait secher rapidement dans une étuve à courant d'air chaud. Par suite de retraits inégaux qui ont lieu entre ses parties, l'amidon se divise en baguettes ou prismes irréguliers, qu'on livre au commerce sous le nom d'*amidon en aiguilles*.

Les amidonniers emploient de preférence les grains de blé, d'orge ou de seigle alterés ou gâtes par un long séjour dans des magasins humides, qui restent impropres à d'autres usages, et par consequent qui coûtent meilleur marché.

Pour l'amidon très-blanc, dit *amidon fin*, on se sert de *recoupettes* ou de *griots* de blé, c'est-à-dire de débris de grains moulus dont la farine n'a pu être complètement separée du son.

On doit à M. Émile Martin un procédé encore trop peu employé, moins long, moins insalubre, plus productif, qui empêche la destruction du *gluten*, dont on peut tirer parti pour l'alimentation.

Ce procédé consiste à convertir la farine du blé en pâte avec de l'eau et à soumettre celle-ci dans une sorte d'auge allongée, nommée *amidonnière*, à l'action d'un cylindre en bois cannelé tournant sur son axe.

Ce cylindre, par son frottement sur la pâte que seconde un arrosage continu et réglé à volonté, opère en peu de temps la separation de l'amidon que divers conduits entraînent dans des récipients inférieurs.

Il ne reste bientôt plus dans l'amidonnière que le gluten *vert* ou humide formant un corps tendineux et élastique.

Toutefois, l'amidon entraînant souvent avec lui quelques portions de gluten, et ce gluten occasionnant des taches dans les apprêts et l'empesage du linge, on remédie à cet inconvénient en soumettant le produit recueilli dans les cuves à une legère fermentation determinée par quelques centièmes d'eau *sure*; après six à dix jours, suivant la saison, on purifie et on dessèche l'amidon comme dans l'ancien procédé, et on en retire jusqu'à 50 pour 100 du froment de bonne qualité, tandis que par l'autre mode on ne réalise guère que 35 à 40 pour 100.

On obtient en outre 20 à 25 pour 100 de gluten frais, qui sert non-seulement à préparer un pain sans farine destiné aux personnes atteintes du diabète; mais encore on en fabrique une pâte à potage bien meilleure et plus nourrissante que les vermicelles et les macaronis.

Pour fabriquer cette pâte, on incorpore au gluten frais le double de son poids de farine et on le reduit en petits grains qu'on fait sécher à l'étuve. C'est le *gluten granulé* du commerce dont on consomme actuellement une grande quantité.

En melangeant ce même gluten avec du son, un peu de mélasse et de sel, on en compose un excellent aliment pour les bestiaux.

Voici maintenant quelques renseignements sur les glacières de la ville de Paris et sur la manière dont on remplit de gros glaçons les carafes dans lesquelles on sert l'eau glacée, dont il se fait à Paris une immense consommation.

Pour bien voir, descendez avec moi dans la glacière qui s'élève en bordure du boulevard Lannes.

Elle se compose de deux nefs souterraines qu'abritent contre l'action du soleil d'épaisses voûtes qui forment au-dessus d'elles de véritables constructions qu'on remplit d'une couche épaisse de paille.

Ces nefs, où se maintient une température constante de huit à dix degrés centigrades au-dessous de zéro, mesurent chacune cent cinquante mètres de longueur sur onze de profondeur, et peuvent contenir dix millions de kilogrammes de glace.

A l'une de leurs extrémités, du côté du couchant, se fait l'opération singulière qui consiste à frapper les carafes.

C'est le feu et la vapeur qu'on charge de cette mission où, au premier abord, ils ne semblent guère avoir affaire.

On remplit d'abord d'eau — soigneusement filtrée par deux fois — les deux tiers de chacune des carafes, que l'on dépose ensuite dans des congélateurs où elles reçoivent un courant composé d'un melange liquide de sel, d'éther vaporisé et d'eau.

Pour atteindre ce but, une machine à vapeur de la force de seize chevaux met en mouvement deux pompes pneumatiques qui opèrent le vide dans des réservoirs de cuivre placés au milieu des bassins d'eau salée.

Chaque réservoir contient un récipient où coule de l'éther qui, dans le vide fait par les pompes, bout à vingt degrés au-dessous de zéro, et amène à cette température le courant d'eau salée qui circule autour des carafes. Après un certain temps passé dans ce bain glacial, celles-ci arrivent également à une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro, et pourtant l'eau qu'elles renferment n'est pas encore parvenue à se congeler, car elle est maintenue à l'état liquide par le calorique qu'elle contient; alors on recourt à l'opération du *bailletage*, qui se fait à la main.

Les ouvriers chargés du bailletage prennent les carafes l'une après l'autre et en agitent l'eau avec une baguette; le calorique resté prisonnier s'envole aussitôt et la glace apparaît avec une rapidité vraiment prodigieuse. On y congèle ainsi près de sept mille carafes par jour, et le contenu de chacune d'elles suffit pour cinquante litres d'eau.

SAM. HENRY BERTHOUD.

UN LAVOIR CHAMPÊTRE

A en juger par les costumes, l'auteur de cette jolie composition, M. A. Herlin, a placé la scène à laquelle nous assistons dans quelque modeste village du bassin de la Loire ou de la Saône. A l'ombre des vieux saules, des paysannes se sont réunies pour laver dans un tranquille ruisseau le linge du ménage. Des draps, d'une blancheur de neige, se balancent déjà, suspendus à des cordes, dans un pré voisin. Le ciel est d'azur et la chaleur est accablante. Les marmots qui jouaient aux alentours du lavoir ont demandé à se baigner. Mais voyez combien ces excellentes mères sont vigilantes : celle-ci soutient son bambin joufflu à l'aide de lisières; cette autre a placé sa main sous le bras de sa blonde petite fille, tandis que le garçon qui se balance au bord d'un bateau s'amuse à jeter de l'eau au visage de sa sœur.

Voilà une vraie pastorale, prise dans les mœurs réelles de nos paysans, et gracieuse pourtant. On comprend qu'il n'est

pas absolument nécessaire de demander à la laideur la sincère expression de la nature, ainsi que le prétendent messieurs les réalistes.

X. DACHÈRES.

COURRIER DES EAUX

Ems.

Les journaux ont annoncé cette semaine que l'empereur d'Autriche venait de quitter les eaux d'Ischl pour revenir à Vienne. Ischl est incontestablement le bain le plus aristocratique de l'Allemagne, et cependant bien peu de nos Parisiens et de nos Parisiennes pourraient dire où il se trouve. Nous avouons humblement nous-même que nous n'étions pas à cet égard beaucoup mieux renseigné. Aussi avons-nous saisi avec empressement l'occasion qui s'est offerte d'aller y faire une petite « pointe » en compagnie d'un baigneur d'Ems qui partait pour y compléter sa cure, et, de retour à notre quatier général nous hâtons-nous de vous transmettre les impressions ou plutôt les remarques que nous en avons rapportées. Il est vrai que nous ajournons ainsi d'une semaine encore à vous parler des eaux qui avoisinent le Rhin. Mais, et ce sera notre excuse, Ischl offre à la fois, pour la plupart de nos lecteurs, l'intérêt de la nouveauté et celui de l'actualité, deux mérites qui donnent bien un peu le droit de préséance.

Ischl est situé dans la haute Autriche, non loin du Tyrol, de la Styrie et de la frontière de Bavière. Il forme un gros village coquettement bâti sur les bords de la Traun, au milieu des jardins et des bois, dans une vallée qu'entoure un amphithéâtre de montagnes recouvertes de la plus riche végétation. Ajoutons que les eaux vives qui parcourent la vallée dans tous les sens servent en même temps à renouveler l'air et à y entretenir une continuelle fraîcheur. Grâce à cette situation exceptionnelle, Ischl, bien qu'élevé de près de 1,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une douceur et d'une égalité de température qui rappellent les climats les plus favorisés. J'insiste sur ces avantages topographiques, car Ischl leur doit plus encore qu'à ses eaux minérales.

Ses eaux minérales! Mais Ischl en possède-t-il en réalité? Question plus que singulière quand il s'agit d'un bain aussi renommé; et cependant nous allons voir qu'elle peut être sérieusement posée et même résolue négativement.

A Ischl, en effet, c'est le petit-lait que l'on boit; c'est dans le petit-lait que l'on se baigne; en cela consiste, pour la plupart des malades, tout le traitement. Quelques-uns, il est vrai, prennent des bains d'eau salée, mais c'est une eau salée artificiellement, qu'on obtient par les procédés suivants :

On fait parvenir, au moyen de tuyaux, de l'eau ordinaire dans les galeries de vastes salines situées dans le voisinage, et on l'y laisse séjourner le temps nécessaire pour qu'elle se sature suffisamment de sel : cette eau reçoit alors le nom de *soole*. Puis, à l'aide de pompes, on la retire des salines pour la diriger dans d'immenses réservoirs, où une partie est destinée aux sauneries et une autre partie aux bains. L'art agit donc ici à peu près par les mêmes procédés que la nature, la plupart des sources naturelles paraissant n'avoir d'autre origine que les eaux pluviales qui, absorbées par la terre, rencontrent sur leur chemin des mines de sel gemme dont elles dissolvent et entraînent certains principes, pour venir ensuite se faire jour au dehors.

La soole, à son degré ordinaire de concentration, représente une sorte d'*essence* d'eau minérale. Aussi l'atténue-t-on, pour les bains, en la coupant avec de l'eau ordinaire, dans des proportions qui varient suivant les résultats que l'on veut obtenir. Ces bains conviennent surtout pour les personnes d'un tempérament lymphatique. On voit, sous leur influence, les chairs reprendre plus de vigueur et de fermeté, les traits plus d'animation et la constitution tout entière fonctionner avec une énergie plus grande.

Nous avons dit qu'on emploie sur une grande échelle le petit-lait en boisson. Des trois espèces de petit-lait dont on fait usage, — petit lait de vache, de chèvre et de brebis, —c'est au premier qu'on donne d'habitude la préférence. Bu le matin à la dose de trois et quatre gobelets, il agit à la manière d'un léger laxatif; les deux autres espèces de petit-lait, et en particulier le petit-lait de brebis, purgent moins franchement.

La saveur de ces divers liquides, si elle diffère par quelques nuances, a cependant pour caractère commun d'être aromatique, un peu sucrée et tout à fait agréable, surtout quand la végétation est dans sa primeur, parce qu'alors les animaux ont une alimentation plus printanière. C'est au point que les enfants boivent le petit-lait avec plaisir.

Ischl, de même que certaines contrées de la Suisse, est chaque année le rendez-vous d'un grand nombre de poitrinaires qui viennent demander à son climat, non moins qu'à ses agents thérapeutiques, la guérison de leurs maux. On comprend que l'air si balsamique et si pur dont leurs poumons se pénètrent, la vie champêtre qu'ils mènent et qui contraste si heureusement avec la vie agitée de nos grandes villes, les vapeurs salines qu'il vont respirer dans les sauneries où se fait la coction des sels, en un mot que tout ce concours de moyens hygiéniques doive contribuer à rétablir le bien-être dans l'appareil respiratoire. Ajoutons que le petit-lait, surtout le petit-lait de brebis, en même temps qu'il tempère la trop grande activité de la circulation, agit encore par ses principes nutritifs, de sorte qu'il est peu de phthisiques qui ne recouvrent ainsi tout à la fois des forces et de l'embonpoint.

Le Kurhaus, où l'on va boire le petit-lait, représente une vaste galerie couverte qui sert de promenoir quand le temps est mauvais. On y trouve un approvisionnement très-complet des principales eaux minérales de l'Allemagne. Mais nous avons vainement cherché au frontispice l'inscription que M. le docteur Constantin James dit y avoir lue gravée en lettres d'or et qui était ainsi conçue :

IN SALE ET IN SOLE OMNIA CONSISTUNT.

« C'est dans le sel et dans le soleil que tout réside. » Il paraît que les quelques plaisanteries que notre confrère s'était permises dans son *Guide* sur cet aphorisme d'un saunier bel esprit qui, dans son enthousiasme, n'avait même pas voulu accorder au soleil la préséance en ont amené la radiation. C'est du moinsce qui nous fut raconté par un des médecins d'Ischl.

Le séjour d'Ischl, surtout comparé à celui d'Ems, paraît un peu sérieux. Sauf quelques équipages qui passent de loin en loin et les nombreux domestiques en livrée qui sillonnent les rues, rien n'indique la présence de l'empereur, non plus que celle des grands personnages de la cour. C'est que chacun y vit très-simplement, et l'empereur plus simplement que tous les autres.

Que dire des environs d'Ischl? C'est réellement au-dessus de toute description. Un malade qui suit la cure peut varier tous les jours ses promenades, de telle sorte qu'il jouira chaque fois d'un paysage nouveau. Seulement comme il faut à Ischl que tout ait son cachet aristocratique, vous n'y trouverez, même pour les excursions les plus éloignées, ni ânes ni mulets, mais à leur place de vigoureux montagnards au pied ferme, à l'œil sûr, munis d'excellentes chaises à porteurs. Si, pendant la saison des bains, ces animaux sont ainsi expulsés de la vallée, c'est sur la demande formelle des habitants qui s'étaient plaints à l'autorité supérieure qu'ils leur faisaient une concurrence ruineuse, et, pour nous servir des termes de leur pétitif, « qu'ils mangeaient leur pain. »

Cette exclusion nous a d'autant plus frappé, qu'à Ems au contraire ces mêmes animaux sont en très-grande vogue. Ainsi, de la fenêtre près de laquelle nous écrivons ces lignes, nous apercevons tout un escadron de petits ânes, bien soignés, bien coquets, montés par des baigneurs qui partent gaiement pour la promenade, tandis que vous ne rencontrerez que de rares chaises à porteurs, à l'usage des cacochymes. Franchement, nous comprenons parfaitement qu'on préfère ce premier genre de véhicule.

DOCTEUR MANE.

L'ÉTÉ

Est-il besoin de joindre un commentaire à la charmante composition que M. Desroches-Valnay consacre aujourd'hui aux plaisirs de l'été? Le crayon de l'artiste est à la fois clair et spirituel, et chacun, en jetant les yeux sur les scènes multiples qu'il a groupées en un même page, évoquera un souvenir ou songera aux loisirs heureux que lui préparent les vacances.

Le riche comme le pauvre, l'homme grave comme l'étudiant tapageur, chacun trouve, en été, les satisfactions qui conviennent à sa bourse, à son âge ou à son caractère. Voyez tout en haut de la gravure : une jeunesse folle s'évertue en quadrilles échevelés autour de l'orchestre de Mabille. A droite et à gauche, des familles d'honnêtes bourgeois dînent sur l'herbe et accomplissent la classique promenade à âne dans la forêt de Montmorency.

Au centre de la composition apparaît la plage de Dieppe, le rendez-vous de baigneurs aristocratiques. Voici maintenant le perron de Tortoni où, le soir, viennent savourer leurs glaces les jeunes élégants qui n'ont pas encore pris leur volée vers les rivages de l'Océan ou les sources thermales des Pyrénées. En pendant, le dessinateur vous présente le Tortoni du pauvre, c'est-à-dire le marchand de coco ambulant.

Sous vos yeux défilent ensuite les courses, le canotage, les bains froids, la pêche à la ligne, le ballon captif de l'Hippodrome, la roulette de Bade, les excursions dans les montagnes. Tout cela est frais, pimpant, et donne envie de mettre en action ces jolis croquis.

Bouclez vos malles, vous, messieurs, qui possédez la fortune et la liberté. Préparez vos toilettes à sensation, vous, belles dames, et, au moment de monter en chemin de fer, daignez plaindre les infortunés que les exigences de la vie retiennent sur le bitume brûlant du boulevard.

A. DARLET.

CHRONIQUE DU SPORT

Les Parisiens qui de temps à autre vont faire une promenade sur la splendide terrasse de Saint-Germain n'ont pas dû être peu étonnés en voyant sortir un jour toute une ville improvisée d'un petit bois de chênes! — une véritable colonie avec ses maisons groupées autour du pittoresque clocher de son église; avec ses chalets et ses cottages; avec ses villas, ses jardins s'étendant au loin au milieu de grands parcs. Et leur surprise a sans doute été bien plus grande encore lorsque du fond de ces parcs ils ont vu sourdre ou jaillir rivières ou cascades coulant avec abondance, et formant çà et là grands et petits lacs avec leurs îles, et les mille méandres de ruisseaux mystérieux.

Ce bouquet de chênes au milieu des solitaires bruyères que le cours de la Seine sépare de la vieille forêt de Laye c'était le petit bois du Vésinet, métamorphosé au magique coup de baguette des fées. Aussi les promeneurs arrivant de toute part, y eut-il bientôt là concerts périodiques du dimanche sous les kiosques, — fêtes de jour et de nuit, — carrousels et tournois, — promenades en bateau, régates, etc.

Mais aujourd'hui la première condition de succès pour une localité quelconque visant à la vogue, c'est un hippodrome, des courses, et ce qui s'ensuit. Une piste fut donc tracée autour du grand lac, et au mois de juillet 1866 son inauguration, saluée par les engagements de quarante chevaux, fut couronnée de succès. Puis, l'année dernière, ce succès s'étant plus affirmé encore, d'élégantes constructions avec pavillon central, etc., ont remplacé les tribunes improvisées de l'installation première. Enfin les spacieuses écuries d'une magnifique enceinte de pesage ayant abrité coup sur coup les représentants des plus grandes écuries de steeple-chases (sans compter les *hacks* et chevaux de chasse), le pittoresque hippodrome du Vésinet a bien définitivement pris sa place, et même une très-charmante place au soleil; témoin la foule qui s'est portée dimanche à la seconde réunion de cette année.

Lors de la première, au mois d'avril dernier, j'ai raconté ici la terrible chute de M. Flersheim, et donné ensuite de rassurantes nouvelles au moment même où l'on faisait courir sur le blessé les bruits les plus sinistres. Dimanche (après avoir déjà fait au reste sa réapparition sur le turf) M. Flersheim, montant *Princet* à M. Baresse, est arrivé troisième dans le prix du Pecq; et cette course de gentlemen a été facilement gagnée par M. F. de Burgh, montant son cheval alezan *Thestor*, suivi de *Rabat-Joie*, que montait M. Crawshaw.

Après cette course plate, les deux steeple-chases handicap pour les prix du Parc et du Lac ont été gagnés tous deux par la vieille *Astrolabe* (à M. le baron Finot). Et cependant dans ces deux courses de 3,000 et 3,500 mètres la vaillante cavale avait quatorze, dix-huit, vingt, vingt-quatre, vingt-six, trente et même quarante livres de plus à porter que ses concurrents. Car telle est la justice des handicaps; cette supériorité des faibles et des lâches sur les braves et les forts, supériorité dont j'ai suffisamment donné l'explication dans nos numéros des 12 octobre et 11 avril derniers.

Voilà donc pour les handicaps; quant au prix à réclamer, il est revenu à *Portfire* (à M. Jordan), battant d'une tête *Lima* (à M. le comte de Bony), tandis qu'*Océan Witch* faisait une légère culbute dans le bois.

Il y a trois semaines, je racontais ici, à propos des steeple-chases de Porchefontaine, le périlleux trajet accompli jadis par Louis Pellier, paradant avec son cheval d'école sur le sommet et tout le long de l'aqueduc de Buc. Voici un pendant à l'originale chevauchée qui mit si fort en colère le roi Louis XV contre son grand et enragé piqueur.

Parmi les ruines pittoresques de la poétique Espagne on remarque l'ancien aqueduc qui, du pont d'Armantera conduisait les eaux à Tarragone. Une étroite rigole surmonte à une grande hauteur la svelte architecture du double rang d'arcades qu'ornent ses élégants bossages; mais si le relief des archivoltes s'est remarquablement conservé, il n'en est pas de même de la rigole. Cependant à la suite d'un défi rappelé par le savant hippologue, M. Houel, l'étroit passage tracé jadis pour un simple filet d'eau a été le théâtre d'un drame hippique déjà raconté par je ne sais plus quel auteur qui s'est fait l'historien d'un audacieux cavalier.

Pour tenir une folle gageure, ce cavalier s'était fait fort de parcourir la rigole dans toute sa longueur, sans avoir remarqué qu'elle est interrompue par une large brèche précisément à l'endroit où le vallon a le plus de profondeur.

Arrivé à ce point, il était absolument impossible de retourner le cheval, et le cavalier ne pouvait ou peut-être même ne voulut pas en descendre. Mais, prenant énergiquement son parti, il donna des éperons, franchit le gouffre béant, acheva le trajet et gagna la gageure.

LÉON GATAYES.

PROMENADE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD[1]

Nous venons de lire avec un intérêt soutenu le beau volume que M. le comte de Gabriac a consacré au récit de ses curieuses pérégrinations à travers les principaux États de l'Amérique du Sud.

Il y a juste deux ans de cela : le voyageur s'embarquait à Saint-Nazaire sur le paquebot *la Louisiane*, qui l'emportait vers les rivages de la Nouvelle-Grenade.

Après un court relâche à la Martinique, il foule le sol du continent américain. Il nous offre, dès l'abord, un tableau très-réussi du port de Santa-Martha. On trouve dans ces pages une foule de détails finement observés qui initient le lecteur à ces mœurs bizarres et mal connues des races hispano-latines. Bientôt après, M. de Gabriac pénètre dans l'intérieur du pays; il remonte le cours du fleuve fameux qui s'appelle la Magdalena, et il rend justice à la richesse et à la magnificence incomparables de ses rivages. Cette première partie de la lointaine excursion aboutit à Bogota.

Voici maintenant l'Équateur et le Pérou; voici Lima, la ville du luxe et du plaisir, la ville aux maisons somptueuses, aux magasins semblables à ceux de Paris, aux belles et nonchalantes créoles. Nous assistons à un bal liménien et à une course de taureaux nocturne; puis nous partons pour les Cordillères, âpre voyage où le revolver devient un engin

1. Un volume grand in-8° illustré de vingt et une gravures sur bois et de deux cartes géographiques. — Paris, Michel Lévy frères, éditeurs.



COURSES DU *ROWING-CLUB*, SUR LE LAC DU BOIS DE BOULOGNE, dessin de M. Jules Pelcoq — Voir le Bulletin.



JOUTE DES LANCIERS ANGLAIS, AU CAMP D'ALDERSHOTT; dessin de notre correspondant. — Voir page 438.

fort utile à l'heure du dîner. Çà et là surgissent des épisodes comiques, au milieu de péripéties vraiment émouvantes.

Après huit jours de marche à travers les forêts, le comte de Gabriac arrive au bassin de l'Amazone; il est entré dans les possessions brésiliennes. Il nous décrit la faune de ces immenses solitudes; il nous présente les tribus sauvages qui errent sur les bords du Cachiacou. Une tempête l'assaille sur l'Amazone; enfin il arrive au Para, où il retrouve la civilisation, une civilisation à quelques pas de laquelle il faut se méfier des serpents boas.

Le hardi voyageur n'est pas au bout de ses émotions et de ses dangers. C'est par une mer épouvantable qu'il gagne Saint-Thomas et New-York. La rade de la grande cité transatlantique est encombrée de glaces, la neige couvre partout la terre, et pourtant il y a quelques jours à peine qu'on a quitté la vallée de l'Amazone toute luxuriante d'une végétation tropicale.

Nous n'avons pas la prétention de donner, en quelques lignes, l'idée de ce livre écrit avec infiniment de verve, d'esprit et d'*humour*. Notre désir est seulement de le recommander à l'attention particulière des personnes qui cherchent, dans un ouvrage, quelque chose de plus qu'une distraction passagère; des personnes qui, sans professer un superbe dédain pour les œuvres amusantes, ne sont pas fâchées néanmoins d'y trouver des aperçus instructifs et nouveaux. A ce titre, le voyage de M. de Gabriac mérite le réel succès qui l'a accueilli dès son apparition, succès qui se consolidera chaque jour davantage et lui assignera une place dans les bibliothèques les plus choisies.

R. Bryon.



PROMENADE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD. — UNE BATUQUE DE CHOLLOS GRENADIENS
Dessin de M. Parent, d'après un croquis de M. le comte de Gabriac. — Voir page 435.



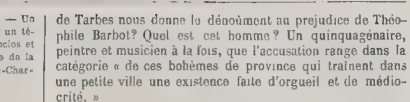
COURRIER DU PALAIS

Artiste ou paresseux. — Croûtes ou chefs-d'œuvre. — Difficulté d'apprécier une galerie de tableaux à Tarbes. — Une *expédition* arabe. — Un village sans habitants. — Triple massacre. — Pas de crime sans un témoin. — 700,000 francs envoyés. — Différence de Ninon de Lenclos et d'un dépositaire de premier choix. — L'imprudence est la mère de la sûreté. — Confusion des titres et des étiquettes. — La Grande-Chartreuse et la Grande-Chevreuse. — Naïveté d'un prévenu.

Les départements nous offrent un procès criminel que nous regardons comme profondément triste et douloureux : il s'agit d'un de ces malheureux déclassés de province qui se morfondent dans l'impuissance, se consument dans l'indifférence ambiante et arrivent quelquefois au crime à travers la misère qu'ils n'ont plus le courage de supporter.

Et pourtant il y avait en eux un sentiment, une aspiration, un talent qui, aidés d'un peu de fortune, ou se développant dans un milieu plus favorable, auraient produit une existence utile, dorée peut-être d'un peu de renommée.

N'est-ce pas là l'histoire affligeante dont la cour d'assises



de Tarbes nous donne le dénoûment au préjudice de Théophile Barbot? Quel est cet homme? Un quinquagénaire, peintre et musicien à la fois, que l'accusation range dans la catégorie « de ces bohêmes de province qui traînent dans une petite ville une existence faite d'orgueil et de médiocrité. »

Médiocrité? je l'accorde. *Orgueil?* je le conteste; car l'accusé a fait une réponse d'une modestie presque navrante au magistrat qui dirigeait les assises, M. le conseiller Casamayor, un nom qui sent son Espagne des dix lieues qui séparent Tarbes de la frontière. Donc M. le président des assises adresse cette question à Théophile Barbot, accusé du crime d'incendie :

— Qui pourrait être l'incendiaire? A quel mobile aurait-il obéi? L'intérêt ou la vengeance? Avez-vous des ennemis?

R. Les hommes d'esprit et de talent seuls en ont : je ne m'en connais pas.

Cette désespérante justice que se rend ce pauvre homme intéresse à lui autant que les vains efforts qu'il a faits pour se suicider. Et il paraît que ce n'était pas là une comédie, car M. Labayle, docteur-médecin à Bagnères, vient déclarer à la justice qu'il est bien convaincu, d'après le nombre et la position des blessures, que Barbot a bien sérieusement voulu se donner la mort.

Théophile Barbot est un Belge, né à Gand. Il y a dix-huit ans qu'il vint s'établir à Bagnères de Bigorre avec sa tante, la dame Boulard, veuve d'un officier supérieur tué au siége d'Anvers.

Tante et neveu vivaient d'une pension de mille francs que payait le gouvernement belge à cette veuve d'officier. Barbot assure qu'il gagnait de cinq à six cents francs par sa peinture ou sa musique. « Je ne suis pas certainement un grand artiste, il y a des degrés à tout; mais mon travail me procurait quelques ressources. S. M. l'Impératrice a daigné accepter l'hommage de quelques-unes de mes œuvres musicales, ainsi que la reine Christine d'Espagne. M. Soubies, avocat à Bagnères et musicien distingué, a fait exécuter quelques-



PROMENADE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD. — PONT DE BAMBOU DANS LA VALLÉE DE CAUCA; dessin de M. Dardoize, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon. — Voir page 435.



PROMENADE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD. — FORÊT DE PALMIERS DE TOTCHESITO; dessin de M. Parent, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon — Voir page 435.

unes de mes compositions par la Société philharmonique dont il était le président. »

Le commissaire de police de Bagnères lui rend ce témoignage : « Je ne sais rien de lui qui ait pu jusqu'à présent faire suspecter sa probité. Il était toujours sombre et mécontent. »

Je le crois bien : le pauvre diable! quels motifs aurait-il eus de se réjouir? Il traînait son oisiveté au café et son impuissance partout.

Il eut le tort de faire assurer son mobilier au prix de six mille francs à la compagnie *la France*, et le plus grand tort ensuite de mettre le feu à son logis. Il ne peut nier le crime, il conteste bien l'exagération donnée à son mobilier. «J'avais, dit-il, des tableaux de maître : deux Flamands, un Isabey, un Gudin et une esquisse d'Horace Vernet, qu'il me donna lui-même à Bagnères. »

Ce qu'il y a d'humiliant pour le niveau des connaissances artistiques dans ces contrées méridionales, c'est qu'on n'a pu trouver à Tarbes, qui est pourtant un chef-lieu de département, une ville de quinze mille âmes, un seul amateur qui pût apprécier la valeur de ces tableaux. M. le président a eu beau promener son pouvoir discrétionnaire sur deux témoins appelés *ad hoc*. Un seul, un libraire, se déclare incompétent quant aux peintures; il ne consent qu'à expertiser les gravures et dessins, qu'il évalue à cinquante-sept francs.

Théophile Barbot a été déclaré coupable d'incendie avec circonstances atténuantes, ce qui l'a fait condamner à cinq ans de travaux forcés.

« Malheureux! que n'ai-je réussi à me tuer! » a-t-il murmuré pâle et tremblant d'émotion en entendant prononcer sa peine.

Tout en reconnaissant qu'il a été condamné justement, on plaint cet homme, dont la vie n'a été qu'une misère découragée et une lutte obscure dans l'isolement et le désespoir.

Qui pourra dire qu'il n'avait pas de talent? Qui pourra lui dénier cette pitié que donne Montesquieu aux inconnus broyés par la foule, écrasés sous l'encombrement qui barre toutes les carrières : « Comme des marchands, ils sont morts sans déplier. »

Des condamnés pour lesquels on ne ressent aucune miséricorde, par exemple, ce sont bien ces quatre scélérats d'Arabes que la cour d'assises de Constantine vient de condamner à la peine de mort.

Voici cet égorgement en partie triple couronné par le plus abominable des attentats commis sur une jeune fille de huit ans :

Les assassins ont entrepris et concerté leur forfait comme une expédition. Mais parlons d'abord des victimes. Il y a dans les environs de Constantine, et à dix-neuf kilomètres de cette ville, un village dit d'Aïn-Guerfa, composé de quatorze maisons. Ce hameau a été si souvent pillé par une tribu voisine, les Ouled-Bellaguel, qu'après une dernière attaque subie le 10 décembre 1867, tous les colons évacuèrent ce petit centre de population en y laissant une seule famille, celle du garde champêtre Gabriel, auquel on avait laissé les clefs de toutes les maisons.

On comprend la périlleuse situation d'un seul homme au milieu de cet isolement parmi des ennemis invisibles et toujours présents. Si la plaisanterie pouvait s'égarer dans un tel sujet, le garde champêtre Gabriel aurait pu recevoir des colons dont il gardait les maisons cette lettre écrite par un riche Anglais à son fermier en Irlande :

« Dites à mes paysans que s'ils pensent m'intimider en menaçant de vous pendre, ils se trompent grossièrement. »

Gabriel était donc dans un perpétuel qui-vive, lui, sa femme et une petite fille de huit ans, leur filleule, qu'ils avaient recueillie. Tel était le ménage et le personnel de cette unique maison vivante dans ce hameau sans habitants. La nuit venue, le garde tirait un coup de fusil pour indiquer qu'il veillait, puis il se barricadait dans sa demeure, et n'y dormait que d'un œil.

Cela posé, revenons au désert.

Le 23 décembre, entre midi et trois heures, dans la plaine de Bir-Bel-Aïd, quatre Arabes étaient occupés à arracher ensemble des truffes sauvages. Ils causaient entre eux d'une *expédition* à faire dans le Tell. Ils se recrutèrent ainsi huit après avoir refusé les services d'un indigène qui les avait déjà trahis une première fois. Ils partirent. C'est vers le village dépeuplé, vers Aïn-Guerfa, qu'ils se dirigèrent.

« Là, disaient-ils, nous trouverons de l'argent et des bestiaux pour passer l'année. »

Pour se réconforter en chemin, ils mangèrent ensemble de la galette, et arrivèrent près de la maison de Gabriel au moment où le garde et sa famille allaient se coucher. Les assassins étaient tous armés de bâtons de cyprès ou de genevriers et quelques-uns portaient des couteaux.

Que se passa-t-il alors? Le garde fut-il attiré au dehors par quelque ruse des assaillants, ou la maison fut-elle envahie?

C'est ce qu'on ne sait pas au juste. Toujours est-il que tout le monde fut massacré, et que le lendemain on aperçut à l'entrée du village le cadavre de Gabriel, et dans la maison du garde sa femme et sa filleule égorgées.

Il dut se défendre avec une bien opiniâtre énergie. Sa mort loin de sa maison indique sa courageuse résistance. Un des assassins a d'ailleurs été entendu disant à l'un de ses complices :

« Si tu n'étais pas arrivé à temps pour reprendre au Roumi le pistolet qu'il m'avait arraché des mains, il m'aurait tué, et nous n'aurions pu le frapper d'un coup de couteau. »

Ce qu'il y a de plus abominable dans cette boucherie, ce sont les affreux excès auxquels se livrèrent les assassins sur cette enfant de huit ans, dont un des leurs comprimait les cris. Elle était dans un tel état, la malheureuse victime, qu'un des assassins a pu dire au juge d'instruction :

« Je m'étais avancé vers cette enfant, mais en la voyant évanouie, inanimée, couverte de sang, j'ai eu honte et pitié. Je me suis enfui, la laissant entre les mains de trois de mes compagnons. »

Les débats de cette horrible affaire ont eu cette physionomie particulière aux procès de ce genre.

Les accusés protestent de leur innocence; ils dormaient tranquillement sous leurs tentes quand le crime a été commis. Leur grand argument est toujours celui-ci : « Aucun témoin ne peut déclarer les avoir vus. »

C'est là un préjugé non-seulement de l'Afrique, mais de l'Espagne et de notre France méridionale. La croyance populaire est celle-ci : Pas de témoin, donc pas de crime. Ils ne sortent pas de là. Je me souviendrai toujours d'un paysan des environs de Mazamet, condamné pour avoir mis de l'eau dans son lait. Il sort furieux de l'audience.

— C'est une injustice, s'écriait-il. Il est impossible que les juges sachent si j'ai mis de l'eau.

— Comment, impossible?

— Eh! très-certainement. Personne ne m'a vu, puisque j'étais tout seul.

Ainsi donc, pour les grands comme pour les petits méfaits, l'ignorance populaire n'admet pas de délit sans un témoin.

Les assassins d'Aïn-Guerfa se retranchent donc avec acharnement dans cette absence de témoins *de visu*. Les charges les plus accablantes ont beau les écraser, ils contestent tout avec une sauvage énergie. Ce qui n'empêche pas la cour d'en condamner quatre à la peine de mort, deux aux travaux forcés à perpétuité et un à vingt ans de la même peine.

Nous vous parlions dernièrement du *zéro-monde* en affaires. Nous avons encore à vous signaler aujourd'hui des équipées de ce monde-là.

Supposez-vous un ingénieur de talent et de bonne volonté. Expatriez-vous pour aller conquérir plus vite au loin ce duvet doré dont se composera l'oreiller sur lequel vous espérez pouvoir endormir votre vieillesse. Passez dans un exil volontaire quinze ans de votre vie militante à amasser 700,000 francs, vous aurez fait juste ce qu'a fait M. Desgranges, ingénieur en chef des chemins de fer du Sud-Autrichien.

Très-bien, allez-vous me dire; mais ces sept cent mille francs, vous les avez livrés en aveugle au hasard, à l'aventure; vous les avez embarqués sur ces navires de bourse qui font souvent naufrage.

En aucune façon; j'ai été plus sage que la sagesse, plus prudent que la prudence. Ces sept cent mille francs accumulés par l'épargne et par le travail, je les ai confiés à un homme qui est à l'abri par l'âge et par la position des tentations de l'aventureuse jeunesse. Il est mon ami, d'abord je vous l'ai dit; il a en outre cinquante-neuf ans, et il est pardessus tout chef de comptabilité à la Compagnie du chemin de fer de Lyon-Méditerranée.

J'espère que voilà des garanties quant à la personne. En voici quant à la conduite : tous les trois mois, cet ami, ce comptable, m'envoyait en Autriche les états les plus réguliers et les plus détaillés sur la situation de ma fortune en France.

Voyons! que tous les sages du monde, y compris les sept de la Grèce, se lèvent avec ou sans leurs têtes chauves et osent m'accuser de l'ombre d'une imprudence.

Je leur demanderai à tous : Qu'auriez-vous fait à ma place? Le plus malin me répondra peut-être : J'aurais confié mes sept cent mille francs à Ninon de Lenclos. Mais Ninon de Lenclos, qui me les aurait rendus, n'est pas de notre époque, et Ninon mise hors concours, je vous défie de me trouver mieux que M. Florent-Pierre-Alexandre Darjon, chef de comptabilité, comme nous l'avons dit, à la Compagnie que nous avons nommée.

Vous devinez le reste : je donne ma démission, je retourne en France pour me reposer d'abord, pour marier mes enfants ensuite, je me trouve assez riche. Je frappe à la porte et à la caisse de M. Darjon, et au lieu des titres et valeurs déposés, je reçois la lettre suivante :

« Vous m'avez demandé avec raison la restitution de vos titres, et, sous plusieurs prétextes, j'ai ajourné le moment de leur livraison. La seule raison qui m'ait empêché de m'exécuter est qu'ils ne sont plus en ma possession. Ainsi, à l'exception des quarante Nord et des quarante Ouest que je vous ai remis, il ne me reste plus rien.

« Tout a disparu dans des spéculations malheureuses faites de compte à demi avec M. Martin. »

Quel est ce M. Martin? C'est le sous-chef de la comptabilité de M. Darjon; c'est un grade de moins et une année de moins que son chef, et tous les deux ont continué leur compte à demi jusque sur les bancs de la police correctionnelle, septième chambre. L'avocat de la partie civile, Mᵉ Pourtalès, a déjà plaidé en attendant la huitaine prochaine où les avocats des prévenus, Mᵉ Allou et Mᵉ Lachaud, lui répondront.

Les procès en contrefaçon pullulent cette semaine.

C'est M. Auguste Dumont qui demande, devant le tribunal de commerce, à l'*Événement illustré* la suppression du titre et tout au moins le changement des caractères, afin d'éviter toute ressemblance entre le journal actuel et l'ancien *Événement*.

Réclamation analogue devant la même juridiction de la part du journal *les Petites Affiches* contre la *Liberté*, accusée d'insérer à sa quatrième page une section d'annonces sous ce titre : *les Petites Affiches*.

Le tribunal a sagement décidé, dans le premier cas, que le titre de l'*Événement* était tombé dans le domaine public; mais que le propriétaire de l'*Événement illustré* serait tenu de changer les caractères typographiques de ce titre, afin que toute confusion fût impossible pour le lecteur;

Et, dans le second cas, que la *Liberté* avait pu, pour un accessoire de ce journal qui n'a rien de commun ni dans son format, ni dans son prix, ni dans son but, avec la feuille des *Petites Affiches*, employer ce titre, qui n'offrait ainsi aucune prise à la confusion ou à la concurrence déloyale entre ces deux feuilles.

Devant la police correctionnelle, septième chambre, les choses ont pris plus de gravité entre les pères de la Trappe, fabricants de la liqueur de la Grande-Chartreuse, et onze contrefacteurs dont certains fabriquaient de la *Grande Chevreuse* avec mêmes étiquettes et même couleur que les pères, dont Mᵉ Pataille, un avocat spécial pour ces affaires, défendait les intérêts.

Il y a eu plusieurs condamnations à l'emprisonnement, à des dommages-intérêts et à l'insertion du jugement dans divers journaux aux frais des contrefacteurs.

Devant cette même chambre, un prévenu a excité l'hilarité de l'audience.

— Comment, lui dit M. le président, vous assurez que vous alliez chez votre blanchisseuse, et c'est chez un marchand de vin qu'on vous trouve!

— Naturellement, monsieur le président, quand je sors pour aller n'importe où, je commence toujours par là.

Maître Guérin.

LES JOUTES D'ALDERSHOTT

Comme nous à Châlons, les Anglais ont à Aldershott un camp d'une certaine étendue, qui est ordinairement visité par un assez grand nombre de curieux. Il est vrai que les fréquents assauts à la lance et à l'épée dont les lanciers donnent le spectacle y sont un suffisant motif d'attraction.

Ces petits tournois ont lieu dans l'école de manége, située en plein air. Des jouteurs, sous-officiers et simples soldats, se présentent deux à deux à cheval, la tête protégée par des masques métalliques ou par des casques, tantôt armés de lances et tantôt de sabres de bois. Les pointes de ces armes sont émoussées et frottées de craie de façon que les coups portés restent marqués.

Le but de la lutte est de chercher à se renverser. Celui qui jette son adversaire à bas de son cheval gagne un point. Toutefois, celui dont l'arme tombe dans l'action a le droit de descendre la ramasser et de se remettre en selle. Après chaque passe, les combattants échangent leurs armes. Si les deux adversaires ayant fait chacun un point avec le sabre se trouvent *ex æquo*, ils décident de la victoire à la lance.

C'est un excellent exercice qui développe l'adresse des soldats et fait régner une constante émulation parmi eux.

L'honneur n'est pas seul engagé dans ces luttes courtoises; car les vainqueurs sont inscrits pour recevoir, l'année suivante, une augmentation de paye proportionnée à leur rang.

L. de Morancez.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1])

Ne croyez pas que tout mon temps se passât à tirer des pièces de gibier. J'aimais à rôder dans la forêt, étudiant avec soin tout ce qui s'offrait à ma vue. Il m'arrivait quelquefois, après une journée de chasse pénible, quand je m'étais enfoncé trop avant dans les bois, de me coucher au pied d'un arbre, à côté d'un grand feu, avec mon fusil à ma portée. Un jour il me plaisait de tirer les bêtes fauves, un autre jour les oiseaux; ou, quand je me sentais trop las, je restais au camp à sommeiller nonchalamment sur ma couche primitive composée d'une couple de nattes étendues à terre, enveloppé d'une couverture, ayant le feuillage des arbres pour toit et le firmament étoilé pour baldaquin. J'avais renoncé à dormir sur des rouleaux de bois : décidément je trouvais cet oreiller trop dur.

Des traces toutes fraîches de cochons sauvages s'étaient montrées près du camp. Je ne pus résister à la tentation de leur donner la chasse. Quelque fatigué que je fusse, je ne savais pas me tenir tranquille quand on me dénonçait une piste. J'espérais toujours découvrir quelque espèce nouvelle, quelque échantillon curieux à empailler et à rapporter dans mon pays, en témoignage de mes explorations.

Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin quand nous entendîmes le grognement des cochons sauvages. A notre approche, ils sautèrent lestement par-dessus un tronc d'arbre renversé pour se cacher derrière. Dans mon empressement à en faire autant, je me jetai, sans y faire attention, sur quelque chose qui se trouvait là... Je regardai à mes pieds... j'avais sauté sur un énorme serpent du genre python, qui était roulé tout contre l'arbre. Heureusement pour moi, il était dans un état d'engourdissement qui provenait sans doute d'un repas trop copieux qu'il venait de faire. A peine s'il remua; il ne leva même pas la tête. Je courus à Niamkala, je lui empruntai un grand coutelas qu'il portait à sa ceinture, et je revins en assener un coup furieux au python; je le coupai en deux; les deux tronçons se tortillèrent sur le sol dans des contorsions hideuses. Pendant cette agonie, la partie antérieure du monstre rendit une

1. Voir les numéros 685 à 701

petite gazelle à demi digérée. Ce python n'avait guère moins de vingt pieds de long — une jolie taille, comme vous voyez.

Le bruit qu'avait fait cette exécution effaroucha les cochons sauvages. Nous les poursuivîmes avec ardeur, et nous parvînmes, au bout d'une heure, à atteindre les fuyards. La troupe se composait de dix têtes, et nous reussîmes à en prendre deux. Ces animaux n'étaient pas des plus gros. Nos chasseurs les rapportèrent au camp avec les deux moitiés du serpent que j'avais tué. A cette vue tous les nègres firent éclater des transports de joie. Ils firent une espèce de soupe avec le boa; ce qui parut les régaler beaucoup. Quant à moi, je me gardai bien d'en goûter, il m'est donc impossible de vous en donner mon avis.

Je n'ai jamais vu de pays si giboyeux. Cette vaste étendue de prairies ramenait mon esprit vers l'Afrique du Sud. Quel contraste avec ces grandes forêts où l'on voyageait des journées entières sans apercevoir un être vivant!

Pendant quelques jours je restai tranquillement au camp, tandis que mes hommes allaient chasser et explorer le pays dans des directions différentes. Un jour ils vinrent me dire que de grands troupeaux de buffles se rendaient chaque nuit dans une prairie située à dix milles de notre camp; je me décidai à aller chasser avec eux. J'aimais beaucoup les buffles, c'est-à-dire leur viande.

Nous partîmes un peu avant le coucher du soleil : nous avions un grand espace de prairies à traverser, et nous atteignîmes à huit heures du soir la forêt qui se trouvait au delà. C'était sur ses limites que nous esperions trouver notre gibier. Embusqués dans les bois le long de la plaine découverte, nous nous couchâmes à terre pour attendre.

Attendre est, en général, une chose fort ennuyeuse; mais attendre par une nuit froide, pendant des heures, et guetter continuellement ce qui ne vient jamais; il y a là de quoi lasser la patience la plus robuste. La mienne était à bout; j'enrageais de n'être pas au camp, bien chaudement couché sous ma couverture, quand tout à coup les buffles arrivèrent, Aboko le avait entendus venir; ils débouchèrent du bois au nombre de vingt-cinq et se dispersèrent sur la pelouse.

La lune, qui descendait à l'horizon, projetait dans la prairie les silhouettes allongées de ces beaux animaux, qui glissaient silencieusement çà et là, sans jamais venir de notre côté. Bientôt ils prirent leurs ébats, paissant l'herbe au hasard, folâtrant et se poursuivant les uns les autres. Quand nous les vîmes occupés ainsi, nous nous mîmes à ramper tout doucement et avec beaucoup de précautions, vers le gros du troupeau; un moment encore et ces animaux allaient être à portée de notre atteinte; mais le vent changea tout à coup et leur porta nos émanations. Dressant la tête, ils flairèrent l'air avec méfiance, se rassemblèrent en masse, et disparurent tous dans le bois.

Maudite chance! mes chasseurs juraient dans l'idiome Shekiani; et moi je maugréais dans toute sorte de langues. Mais tout espoir n'était pas perdu; nous regagnâmes notre affût en rampant silencieusement, et nous attendîmes encore deux mortelles heures. A la fin, deux buffles, mâle et femelle, vinrent se promener nonchalamment dans la prairie, et se mirent à brouter l'herbe. Il faisait assez obscur : la lune avait disparu, ne laissant après elle que la clarté douteuse des étoiles. Nous guettions les moindres mouvements des buffles. Vint enfin le moment de nous glisser sans bruit vers le couple ruminant. Cette fois nous réussîmes à les avoir à notre portée. Je choisis le taureau pour point de mire, et Niamkala visa la vache, tandis qu'Aboko était prêt à me venir en aide en cas de mauvaise chance. Niamkala et moi nous tirâmes à la fois; et par un bonheur singulier, car on n'y voyait pas assez clair pour bien calculer ses coups, les deux animaux tombèrent morts.

Quelques instants après, l'aube commençait à paraître. Nous résolûmes de retourner au camp et d'envoyer des hommes ramasser notre gibier, bien sûrs que les bêtes féroces ne viendraient pas, à cette heure-là, nous disputer ces dépouilles. Seulement Aboko et Niamkala coupèrent d'avance les queues touffues de ces animaux au poil noir et lustré, et nous revînmes au camp chargés de ces trophées. Nos hommes avertis firent diligence et se rendirent à la place où notre gibier était resté, pas assez tôt cependant pour retrouver la vache, qu'un léopard matinal avait déjà dévorée presque en entier. Il fallait que ce pauvre léopard fût bien affamé pour s'être aventuré hors du bois de si bonne heure. Je lui pardonnai son appetit et son déjeuner; mais j'aurais bien désiré être prévenu de sa visite pour le guetter et lui tirer un bon coup de fusil; car j'avais de bons amis en Amérique, à qui je me serais fait un plaisir d'offrir sa peau à mon retour.

Peu de jours après cette chasse nocturne nous levâmes le camp et nous repartîmes. Nous rapportions notre bonne charge d'oiseaux et de quadrupèdes sauvages tués et empaillés par mes soins, aussi bien que de viandes fumées. Pendant tout le trajet mes hommes se réjouissaient d'avance du tabac et des friandises qu'ils allaient se procurer en échange du produit de leur chasse. Ils paraissaient on ne peut plus gais, quoique affectant de gémir sous leurs fardeaux. De mon côté, je trouvais mes spécimens du *bos brachycheros* passablement encombrants, et j'étais obligé d'en prendre beaucoup de soin.

Lorsque je regagnai Sangatanga, je retrouvai le roi plus malade que je ne l'avais laissé. Il avait l'esprit frappé et craignait fort de mourir. Il remarquait, comme une circonstance étrange, que son état avait empiré tout de suite après mon départ, et justement lorsque je venais de passer la nuit sous son toit.

CHAPITRE XIX.

Une partie de plaisir. — Excursion sur les côtes. — Grande pêche. — Le cimetière des Oroungous.

Peu de temps après notre retour de la chasse, je projetai de me joindre à une partie de pêche, et de faire une excursion à la pointe Fetiche du cap Lopez. Avant tout, il était nécessaire de me procurer des canots. Le roi Bango m'avait fait mander par son Mafouga, depuis mon retour; mais le souvenir des rats me décida à décliner ses offres hospitalières. Cependant il ne m'en conserva pas moins son amitié et me prêta tous les hommes dont j'avais besoin.

Ce n'était pas seulement pour aller pêcher que j'entreprenais ce petit voyage; c'était aussi pour visiter le cimetière des Oroungous, situé à peu de distance de la pointe Fétiche. En outre, il y avait par là, m'avait-on dit, de grosses tortues, et je désirais en prendre quelques-unes.

Mon vieux compagnon de chasse, Faziko, avait recruté une troupe de quarante hommes. Après la pointe Fétiche, je voulais aller explorer la rivière Fétiche et toute l'extrémité du cap Lopez. Comme il n'y a dans ces parages ni villages ni maisons, les femmes avaient préparé pour nous des provisions de farine de manioc, des paniers de pistaches, de patates douces et de bananes. Nous étions, en outre, pourvus de tout l'équipement nécessaire : objets de literie et batterie de cuisine; Faziko s'était muni aussi d'une grande quantité de sel, pour conserver le poisson que nous comptions prendre. Nous emportions un assortiment de filets, fabriqués avec des filaments de lianes, des hameçons, et un énorme crochet dont je m'étais muni en particulier pour attaquer les requins, ces monstres féroces, dont j'ai toujours eu horreur.

Les paniers ne manquaient pas, les femmes en portaient pour y mettre le poisson. On n'avait point oublié les fusils; car il y a là des léopards, embusqués dans la jungle, et des boas, suspendus aux branches d'arbres, qui guettent au passage toute sorte de proies. Ce n'est pas tout : en se levant de bonne heure, comme c'est l'usage dans les lieux de plaisance, on peut voir de gros éléphants trotter le long de la grève, et baigner leurs pieds dans la vague.

C'était une joyeuse partie; le cap Lopez est le Brighton de l'Angleterre, ou le Trouville de la France, et la saison sèche répond à notre mois de juillet, époque où tout le beau monde, celui du moins qui compte pour quelque chose, est censé être loin de la ville et sur les bords de la mer.

Niamkala et Aboko étaient de la fête; car nous étions devenus bons amis, et ils tenaient à m'accompagner partout. C'étaient des esclaves du roi Bango; mais comme nous avions partagé les dangers, nous partagions aussi les plaisirs.

A la fin, tous les préparatifs achevés, je m'embarquai dans le plus grand canot; il était manœuvré par seize rameurs. Comme de coutume, il y eut, avant notre départ, beaucoup de cris et de remue-ménage. Les voiles, faites avec des nattes, n'étaient pas ferlées, et nous prîmes enfin notre course à travers la baie, en joûtant à qui des canots remporterait le prix de l'agilité. La brise était assez fraîche; mais malheureusement nous avions le vent debout, de sorte que nos voiles ne nous servaient à rien. Il fallut donc jouer des rames, tout en chantant je ne sais quelles grossières chansons de marins. La matinée était claire et pure; mais dans l'après-midi, le ciel se couvrit de nuages. A peine eûmes-nous atteint la pointe Fétiche, un peu avant le coucher du soleil, que mes hommes, aussi animés et aussi joyeux que possible, voulurent jeter tout de suite leurs filets. Ils les manient à peu près comme nous manions les nôtres, et ils prirent une bonne quantité de poissons, dont la plupart étaient des mulets d'une espèce superbe; on eût dit des poissons d'argent.

Nous nous mîmes sur le champ à faire notre provision de bois. On alluma du feu, on fit cuire et l'on mangea le poisson qui fut trouvé délicieux; puis l'on se prépara au repos de la nuit. A cet effet, nous étendîmes des nattes sur le sable. Il faisait cruellement froid; car nous n'étions pas abrités contre le vent, qui pénétrait jusque sous ma couverture.

Non loin de la pointe Fétiche est la rivière Tetica, un des principaux affluents du fleuve Nazareth. Le Nazareth se déverse dans la baie, en traversant une étendue de pays marécageuse, triste et malsaine, encombrée de mangliers, pareils à ceux que je vous ai décrits à propos de la rivière Monda, où nul être ne peut vivre, si ce n'est le serpent. Ce n'est point une région habitable pour l'homme.

Le matin, je voulus visiter le cimetière des Oroungous, avant de partir pour le cap Lopez. Il était situé à un mille environ de notre campement, du côté de Sangatanga, dont il est éloigné d'une demi-journée de navigation.

Ce ne fut que par l'appât d'une forte récompense que je décidai Niamkala à m'y accompagner. Les nègres ne visitent jamais ce triste lieu que pour s'acquitter de leurs devoirs funèbres; frappés d'une terreur sacrée, ils s'imaginent que les esprits de leurs ancêtres, errant autour des sépultures, craignent d'être troublés dans leur dernier asile.

Niamkala et moi nous partîmes du camp, et nous nous acheminâmes vers le cimetière, en côtoyant le rivage. On le trouve au fond d'un bois magnifique, qui s'étend jusqu'à la mer, sur un terrain complétement dégagé de broussailles. Le murmure du vent qui souffle à travers l'épais feuillage a quelque chose de lugubre, en harmonie avec la solennité du lieu. Je pensais au nombre infini d'existences ensevelies sous ces ombrages.

Niamkala demeura silencieusement sur la plage pendant que je pénétrais dans le domaine des morts.

Les Oroungous ne déposent pas les corps au-dessous de la surface du sol; ils les couchent seulement au pied des arbres, dans de grands coffres de bois, dont quelques-uns sont faits avec ces arbres mêmes. La plupart de ces coffres étaient vermoulus et s'en allaient en poussière; d'autres, tout neufs, attestaient des sépultures récentes. Plusieurs corps étaient enveloppés de nattes. Il y avait là un cercueil disjoint, dont l'intérieur à jour laissait voir une tête grimaçante. Ailleurs gisaient des squelettes, que ne protégeait plus leur clôture de planches, et qui avaient roulé par terre. Partout des ossements blanchis, partout des restes poudreux. C'était pitié de voir des anneaux et des bracelets de cuivre, avec lesquels sans doute des femmes et des jeunes filles avaient été ensevelies, entourer encore des ossements desséchés! On retrouvait là des débris de toute sorte de richesses placées jadis dans le cercueil de quelques grands personnages aujourd'hui réduits en poussière. Qu'était-ce que ces trésors, demanderez-vous? Des ombrelles, des fusils, des lances, des couteaux, des bracelets, des bouteilles, des chaudières, des épées, des plats, des cruches, des miroirs, etc., etc.

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 98.

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 4ᵉFD.	1 P. pr. C.
3 P. 3ᵉFR.	2 R. 4ᵉD.
3 P. 4ᵉFR éch. m.	3. . . . . . .

Solutions justes : MM. capitaine Charrousset, à Toulouse; Aune Frédéric, à Alger; vicomte de Larnage, à Tain; Duchemin, abonné; Tonin Peraldi, à Bastia; A. Roux, à Port-Louis; cercle du Commerce, Vergèze; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Aimé Gautier, à Bercy; A. Demasure, à Beauvais; H. Godeck, à Monaco; I. Planche; G. Charbonnet; Faysse père, à Beauvoisin; Moner, à Gironne (Espagne); Eugène Thierson; cercle de Saint-Palais (Basses-Pyrénées); docteur Lesterpt, cercle du Dorat; Émile Frau, à Lyon; H. Najaste, à Belleville; A. M. de V..., à Rochefort; Ernest Dumoulin, à Etaples; H. Gasselin; Henri Coulomb; Mortiec, à Grandvilliers; Gustave de Treguet, à Tregtet (Suisse); N. Manri, à Alais; Léon By; A. Forat, à Charenton-Saint-Maurice; Flerchel, à Granvilliers; Alfred Poultier, à Montreuil-sur-Mer; D. Mercier, à Argelliers; commandant Tholer, à Nancy.

C. P.

PROBLÈME N° 107

COMPOSÉ PAR M. LAMOUROUX.



Les Blancs jouent et se font faire mat en quatre coups.

A certaines places, il ne restait plus que des petits tas de cendres, au milieu desquels brillait quelque fragment de cuivre, de fer ou d'ivoire, attestant qu'il y avait eu là un corps humain; triste commentaire de ces paroles de la Bible : « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière. » Je ne pouvais m'empêcher de répéter en moi-même : « Pauvre humanité! qu'es-tu donc? »

Tout à coup, je me trouvai devant un cadavre qui n'avait été apporté là que de la veille. Il ressemblait à un homme endormi; car la mort n'imprime point sa pâleur sur la figure des nègres comme sur la nôtre. Ce corps était revêtu d'un habit, et portait au cou un collier de perles. A ses côtés étaient une cruche, une chaudière et quelques autres objets qu'un héritier ou un ami avaient cru devoir pieusement placer à sa portée.

Je m'enfonçai sous un couvert encore plus sombre, et j'arrivai au tombeau du feu roi Passol, le frère du monarque régnant. Niamkala m'avait indiqué l'endroit retiré où je devais le trouver. Un grand cercueil était posé à terre, entre de vastes caisses qui contenaient une partie des trésors de sa défunte majesté. Cercueils et caisses tombaient en ruine, avec les objets qu'ils renfermaient. Le bois, aussi bien que les trésors, avait été rongé par les fourmis blanches. Des anneaux de fer et de cuivre et des perles, que le vieux roi Passol avait voulu emporter dans la tombe avec lui, étaient dispersés çà et là sur le sol. On y voyait aussi, couchés au nombre d'une centaine, les squelettes des malheureux esclaves immolés le jour de la mort du roi, afin que sa majesté noire ne passât pas dans l'autre monde, sans une escorte digne de son rang.

C'était un horrible spectacle, qui me révolta plus encore peut-être que le hideux cimetière des Barracons.

La brise de terre soufflait quand je revins de mon pèlerinage, et nous fîmes voile vers la pointe sablonneuse du Cap. C'est une plage singulière, très-basse, recouverte d'arbrisseaux chétifs; si bien que de la mer on la distingue à peine à une certaine distance, tant elle s'élève peu au-dessus des flots. J'éprouvais, en voulant doubler cette pointe, une déception continuelle; car je me croyais toujours au bout du cap, tandis qu'en réalité, j'avais incessamment devant moi une longue et étroite langue de terre. A la fin, nous atteignîmes le point extrême, et je débarquai à l'embouchure d'un cours d'eau douce qui baigne l'intérieur de ce promontoire.

Cette langue de terre empiète continuellement sur la mer. Chaque année, une nouvelle couche de sable s'élève au-dessus de l'eau, et en même temps une nouvelle ligne d'arbrisseaux, faisant l'office de môle ou de brise-lame, vient protéger l'alluvion contre les attaques de Neptune.

Nous dressâmes notre camp au milieu de ces espèces de broussailles; et là, nous menâmes, pendant quelques jours, une vie très-agréable et très-active. Le temps était délicieux. Nous n'avions à craindre ni la pluie, puisque nous étions dans la saison sèche, ni ces formidables tourmentes qu'on appelle en Afrique des tornados.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)



LA PRIÈRE MATERNELLE, d'après un tableau de M. Wyburd.

LA PRIÈRE MATERNELLE

Le costume de la paysanne, une croix de bois élevée à l'angle du chemin, des fresques à demi effacées dont on distingue encore les contours sur la muraille du fond, tels sont les éléments caractéristiques qui nous indiquent clairement que M. F. Wyburd a placé dans l'Italie méridionale la scène de son petit tableau calme et recueilli.

Une mère agenouillée qui appelle sur son enfant endormi la protection de la madone, ce sujet nous a été montré des milliers de fois par les peintres, et il est probable qu'il sera traité toujours, tant que la peinture existera; car un tel sujet, si vieux qu'il soit, est éternellement jeune et intéressant, car il résume deux sentiments profondément fixés au cœur de l'humanité, l'amour de Dieu et l'amour maternel.

Dans les tableaux de cette nature, où la composition est forcément restreinte, c'est au caractère même de son œuvre que l'artiste doit demander le succès. *La Prière maternelle* que nous reproduisons aujourd'hui a précisément cette qualité sobre et recueillie qui donne de l'importance aux toiles qui, sans cela, ne seraient que de simples tableaux de genre. M. F. Wyburd est un peintre convaincu, qui sait mettre un pinceau habile au service d'une intelligence délicate. A ce titre, il mérite de fournir une page à notre galerie artistique.

H. VERNOY.

RÉBUS

Explication du dernier Rebus :
Pour réussir dans une carrière, il faut de la persévérance et de la patience.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

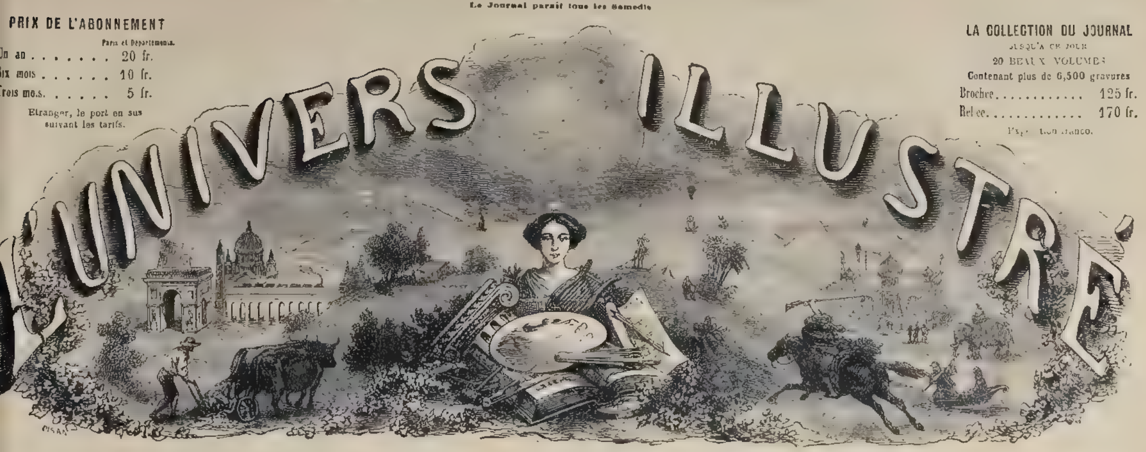
PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [809]

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Broché. . . . . 125 fr.
Relié. . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 705 — 18 Juillet 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Nous réalisons aujourd'hui la promesse que nous avons faite à nos abonnés, en leur offrant deux magnifiques **primes gratuites** qu'aucun autre journal ne pourrait donner, et dont la valeur en librairie n'est pas moindre de **cinquante francs.** — Toute personne qui s'abonne ou renouvelle son abonnement pour six mois a le droit de recevoir gratuitement dans nos bureaux :

LES ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

formant deux grands et beaux volumes, illustrés de nombreuses gravures, et complétant les œuvres de l'illustre romancier, offertes il y a un an aux abonnés de *l'Univers illustré.* — Toute personne qui s'abonne ou renouvelle son abonnement pour un an a le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac**, mais aussi

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE MODERNE

Collection sans rivale des pièces de théâtre les plus célèbres dans tous les genres, représentées depuis vingt-cinq ans sur les théâtres de Paris. Cet ouvrage, formant DEUX GRANDS ET BEAUX VOLUMES, contient : *l'Honneur et l'Argent,* de **Ponsard;** — *Gabrielle,* d'**Emile Augier;**



ARRIVÉE A MARSEILLE DE ZOMBE-FATOUM, REINE DE MOHÉLY; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 450.

— *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos Intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About** — **Balzac** — **Anicet-Bourgeois** — **Casimir Delavigne** — **Camille Doucet** — **Alexandre Dumas** — **D'Ennery** — **Paul Féval** — **Léon Gozlan** — **Eug. Labiche** — **Lambert-Thiboust** — **Ernest Legouvé** — **Félicien Mallefille** — **Aug. Maquet** — **Méry** — **Alfred de Musset** — **Henry Murger** — **Saint-Georges** — **E. Scribe** — **Fréd. Soulié** — **Eug. Sue.**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Émile Augante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

La chronique en deuil. — Nécrologie : Paulin Limayrac. — Viennet. — Ses pressentiments. — Son origine. — Sa carrière militaire, politique et littéraire. — *La légalité nous tue.* — Comment M. Viennet apprit son élévation à la pairie — Ses titres à la postérité. — Encore la tournée de la Comédie-Française. — Réponse à un *Communiqué*. — Gymnase : *Le Mur de la vie privée*, vaudeville sans couplets en un acte, de MM. X..., Y..., Z... — MM. Landrol, Blaisot, Francès; Mlle Magnier. — Théâtre de Cluny : *La Bohème d'argent*, drame en cinq actes, de MM. Charles Narrey et Théodore de Langeac. — MM. Laclaindière, Périer, Richard; Mmes Germa, Fayolle, Henriot, Lérial. — Opéra-Comique : reprise du *Docteur Mirobolan*. — MM. Couderc, Prilleux, Potel, Leroy, Nathan; Mmes Bélia, Revilly, Tual, Heilbron. — Début de Mme Sallard dans [illegible]

Deux deuils, également inattendus, sont venus contrister cette semaine le monde littéraire.

Paulin Limayrac est mort, jeune encore, au moment où une carrière nouvelle s'offrait à lui et semblait devoir assurer à ce *forçat de la pensée*, comme dit M. Dumas fils, un repos relatif. J'avais connu Paulin Limayrac, à ses débuts, il y a quelque trente ans. Il travaillait alors à *la Revue de Paris*, et ses goûts semblaient l'appeler plutôt vers le théâtre que vers la politique. On le voyait souvent à la Comédie-Française. Il lut même devant le comité une comédie en cinq actes, dont le principal rôle était destiné à une artiste éminente, qui fut un moment la rivale de Mlle Mars et a laissé, dans son emploi, le souvenir d'une supériorité incontestée. Il ne m'appartient pas de juger ici le rôle qu'il joua dans la politique et ses évolutions qui parurent un peu brusques à ses anciens amis. Mais ce que l'on peut affirmer, c'est que dans cette situation nouvelle et difficile, il déploya une rare souplesse de talent, unie à une courtoisie sur laquelle on ne saurait trop insister, par ces temps de polémique violente et d'injures quotidiennes. Paulin Limayrac était obligeant, affectueux, tout à tous. Les regrets nombreux et sincères qui ont accueilli la nouvelle de sa mort, même chez ses adversaires politiques, témoignent de l'excellence de son cœur et protégeront sa mémoire contre les attaques rétrospectives et les récriminations passionnées.

~~~ A voir la verte vieillesse de M. Viennet, la coquetterie avec laquelle il parlait de ses quatre-vingt-onze ans, on eût pu croire que la mort l'avait oublié. En ces derniers temps, toutefois, de tristes pressentiments étaient venus l'assaillir. J'ai raconté ici même comment, aux dernières élections académiques, il avait voté pour Théophile Gautier, aimant mieux l'avoir pour collègue que pour successeur. On n'avait vu là qu'une de ces boutades familières au spirituel vieillard. Il avait beau répéter : « Je vous dis que mon tour est arrivé; » on ne le croyait pas; il était si vif, si alerte! Il semblait qu'il eût pris à la lettre son titre d'*immortel*. Lui seul ne se trompait pas. Il y a huit jours, il quittait Paris qu'il ne devait plus revoir, et dans la matinée du 10 juillet, il s'éteignait doucement au Val-Saint-Germain.

Il était né à Béziers, le 18 novembre 1777, d'une famille dont la tradition faisait remonter l'origine jusqu'à un général de Didier, roi des Lombards. Son père avait siégé dans les assemblées révolutionnaires où un caractère de fer, joint à une probité antique, l'avait fait surnommer le *Vieux Romain*. Destiné d'abord à la soutane, M. Viennet débuta par la carrière des armes. Il fit, comme officier de marine, les campagnes du premier Empire. Deux fois prisonnier, la première au combat de *l'Hercule*, la seconde à Leipzig, décoré à Bautzen de la main de l'Empereur, il n'était encore que capitaine en 1814. Son vote négatif sur le Consulat à vie avait retardé son avancement sous l'Empire, comme son libéralisme le retarda sous la Restauration. En 1827, il fut même rayé des contrôles. La révolution de Juillet lui rendit ses épaulettes. Lorsqu'il prit sa retraite, il était lieutenant-colonel.

Déjà depuis longtemps il était entré dans la politique par la porte de la littérature. Devenu un des auxiliaires les plus déterminés du gouvernement de Juillet, il devint le point de mire et, comme on dit aujourd'hui, *la tête de Turc* des petits journaux. L'a-t-on assez tympanisé pour son fameux mot : *La légalité nous tue!* C'est surtout comme écrivain classique, comme adversaire à outrance de la nouvelle école, qu'il eut à essuyer les épigrammes de la presse légère. On compterait par milliers les plaisanteries sur *Clovis*, sur *Arbogaste*, sur l'*Épître aux mules d'Estagel*. M. Viennet faisait face à toutes ces attaques en homme d'esprit et qui se sent, lui aussi, en fonds d'épigrammes. L'Académie l'avait appelé dans son sein en 1830. Il avait déjà publié à cette époque sa *Philippide*, ses épîtres et de petits poëmes en vers. Mais, à partir de ce moment, sa verve ne fit que redoubler. M. Viennet n'était pas homme à prendre son fauteuil académique pour une dormeuse. On le vit mener de front avec une activité égale la littérature et la politique. Il avait été élevé à la pairie en 1840 : lui-même a raconté comment il avait appris sa nomination par son portier. Rendu à la vie privée par la Révolution de Février, il se consacra tout entier au commerce des muses, pour employer le langage auquel il était resté fidèle. Il n'y a pas bien longtemps encore qu'il publiait son poëme de la *Franciade*, auquel Jules Janin avait pris à cœur de servir de parrain.

M. Viennet a touché à tout : au poëme, au roman, à la satire, à l'épigramme, à la fable, à l'histoire, au théâtre. Sa comédie des *Serments* et son drame d'*André Brémond* eurent un certain succès. Peut-être y aurait-il un joli volume à extraire de ce bagage volumineux.

Si M. Viennet doit survivre, il le devra à ses fables, à quelques pages spirituelles, au souvenir de ses fines causeries et surtout à sa personnalité littéraire. Il a été le dernier champion du genre classique, qu'il a défendu avec une constance et une vivacité de conviction qui avaient fini par commander le respect. Lui aussi a mérité comme son père, mais dans un sens plus étendu, le surnom de *Vieux Romain*.

M. Viennet était grand-maître des francs-maçons, rite écossais.

Une foule immense et sympathique a conduit à sa dernière demeure cet excellent homme qui a pu avoir des adversaires, mais qui n'a pas eu un seul ennemi.

~~~ Une note de l'*Entr'acte*, cravatée de blanc comme un *communiqué*, relève — avec une courtoisie parfaite d'ailleurs — des erreurs qui se seraient glissées dans les détails que j'ai donnés sur la prochaine tournée de la Comédie-Française.

Je le crois bien! Ces erreurs étaient toutes volontaires, et la note en question a bien de la bonté d'avoir pris au sérieux cette innocente plaisanterie.

En donnant à mes désirs l'apparence de la réalité, en mettant en lumière la richesse du personnel de la Comédie-Française, je ne me doutais pas que j'éveillais d'aussi vives susceptibilités.

Donc, voilà qui est bien entendu : au lieu de trois troupes ambulantes, il n'y en a qu'une.

« La Comédie-Française, *qui peut-être en aurait eu le droit*, n'a eu à rompre aucun engagement ni aucun dédit. »

Mlle Chapuis n'est pas engagée à la Comédie-Française : elle n'y a été appelée qu'à titre d'auxiliaire. Mais ce dernier événement valait-il bien la peine de figurer dans un *communiqué*?

~~~ Il n'était pas difficile de deviner que le fameux article 11, dont M. Josseau fut le Christophe Colomb et M. de Guilloutet l'Améric Vespuce, ne tarderait pas à être exploité par les vaudevillistes à l'affût de l'actualité. Le voilà déjà qui vient de fournir le sujet de deux pièces représentées : l'une, dans un *boui-boui* quelconque — au théâtre Déjazet, si je ne me trompe, — l'autre, sur la scène du Gymnase.

Le Mur de la vie privée, tel est le titre de celle-ci, — la seule, bien entendu, dont j'aie à m'occuper.

Elle nous montre le magistrat Dangly et son ami Champagnolle courant à l'envi le guilledou, grâce à cet excellent article 11 qui les protége contre les indiscrétions des chroniqueurs. Non content d'effeuiller des roses aux pieds d'une certaine dame de Sainte-Émeraude, Dangly imagine de faire la cour à la femme de son ami. Aussi bien y est-il encouragé par un billet de Mme Champagnolle elle-même, qui lui donne un rendez-vous secret. Pour éloigner Champagnolle, Dangly lui persuade qu'il est désigné dans un certain article du *Volcan* où il est question de mari trompé. Champagnolle court demander raison au rédacteur en chef. Resté seul avec Mme Champagnolle, Dangly se dispose à pousser sa pointe. Il est bien vite dégrisé. Mme Champagnolle ne l'a fait venir que pour l'associer à une ligue féminine organisée en vue de démolir le mur de la vie privée : c'est son caractère de magistrat, son âge mûr, son physique peu compromettant qui lui ont valu la confiance des jolies révoltées. Champagnolle revient, furieux comme un homme mystifié. Il s'est trouvé au bureau du *Volcan* avec six autres maris qui, comme lui, avaient cru se reconnaître dans l'article de pure fantaisie imaginé par le chroniqueur. Mais voici un autre article plus précis que le premier, car il y est parlé d'un magistrat qui trompe son ami. Un magistrat? — Ce ne peut être que Dangly. Celui-ci proteste de son innocence. Pour convaincre le mari, il lui propose d'assister, caché derrière un placard, à une conversation qu'il aura avec Mme Champagnolle. Le hasard veut que l'épreuve tourne contre lui. Le dialogue prend une allure équivoque. Une histoire de bouquet, destiné par Dangly à Mme de Sainte-Émeraude et adressé par erreur à Mme Champagnolle, vient encore écraser le pauvre magistrat, et Dieu sait ce qui arriverait sans un nouvel incident qui surgit à propos pour retourner la situation. En lisant à son tour le terrible article, Mme Champagnolle est prise d'une attaque de nerfs : on l'emporte évanouie. Champagnolle sort de sa cachette. A sa vue, la femme de chambre pousse un cri et s'enfuit épouvantée. Mme Champagnolle revient et se précipite dans les bras de son mari. Que signifie tout cela? Eh! mon Dieu, c'est bien simple. Champagnolle et Dangly n'avaient lu que la moitié de l'article dont la fin racontait un duel où le mari avait été tué. De là l'émotion de Mme Champagnolle et le saisissement de Justine. Tout est bien qui finit bien. Convaincu de l'amour de sa femme, Champagnolle renonce aux distractions qu'il allait chercher rue Tronchet, chez cette même Mme de Sainte-Émeraude que Dangly inondait de ses bouquets. Le magistrat restera seul à profiter des bénéfices de l'article 11.
~~~

« La pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous, a dit Landrol, est de MM. X..., Y..., Z... »

Je ne chercherai pas quels sont les noms cachés derrière ces initiales. Ce que j'affirme, sans le savoir, c'est que les auteurs sont de vieux routiers, rompus à toutes les malices du métier. « C'est le *vieux jeu,* » disait-on à la sortie. On peut prendre cela à la fois pour une critique et pour un éloge. La pièce est conduite à la vapeur. Elle est faite avec une habileté dont sont capables peu de nos auteurs d'aujourd'hui. Les situations se succèdent, s'enchevêtrent, se compliquent, se dénouent, pressées, rapides et claires à la fois, — un vrai kaléidoscope. Par exemple, pas une scène posée, un scénario plutôt qu'une pièce, un vaudeville plutôt qu'une comédie. Mais, avec les susceptibilités de la commission d'examen, une comédie était-elle possible sur ce sujet-là?

Landrol et Blaisot sont excellents. Francès est amusant en valet de grande maison, voleur et insolent, qui ne souffre pas que son maître fouille dans sa vie privée. Mlle Magnier se contente d'être jolie : son rôle n'en demande pas davantage.

~~~ *La Bohème d'argent,*—le mot est heureux : il manquait à la langue. Le monde particulier qu'il désigne, vous le connaissez, vous le côtoyez tous les jours. C'est celui des irreguliers de la fortune, de ces jeunes gens qui, sans rien posséder, jettent l'argent par les fenêtres, que vous rencontrez au turf, dans les cercles, dans tous les lieux de plaisir,— les uns, comme le marquis d'Asti, escomptant des héritages après avoir mangé leur patrimoine; les autres, comme l'aventurier San Miguel, vivant des hasards du jeu, ou bien comme le chevalier Thirot, une des figures les plus originales du drame, se partageant entre les élégances mondaines et les vilenies de l'usure et du courtage véreux, Rastignacs doublés de Gobsecks; d'autres encore, menant grand train à l'aide de ressources mystérieuses et de commerces innomés; — puis les grandes courtisanes; celles-ci, puisant leur luxe dans une commandite savamment organisée; celles-là, choisissant leur victime parmi les plus riches et ne l'abandonnant qu'après lui avoir fait rendre, comme à une éponge, tout l'or qu'elle contenait; enfin la pire espèce, celle des femmes d'affaires, mêlant ensemble l'avarice et le libertinage ; — voilà en raccourci le milieu trop vivant et trop réel où se développe l'action dramatique imaginée par MM. Charles Narrey et Théodore de Langeac.

Comment se trouve en contact avec un pareil monde le jeune vicomte de La Tour-Guyon, c'est ce qui n'étonnera aucun de ceux qui savent avec quelle facilité se nouent les relations de la vie parisienne. Marié à une femme charmante qu'il adore, René est venu passer quelques jours à Paris pour une affaire obligée. Un jour il s'est laissé inviter par le marquis d'Asti à une partie d'amis sur la terrasse de Saint-Germain, — jour funeste et qui va peser d'une manière terrible sur la vie du jeune vicomte.

Il y rencontre une étrangère, une de ces créatures douées d'une puissance de séduction à laquelle résiste difficilement un cœur jeune et neuf comme celui de René. Dans cette femme qui vient à lui, l'amour sur les lèvres, il ne se doute pas qu'il a une ennemie implacable, et que cette tendresse qu'elle lui témoigne n'est que le masque de la vengeance.

L'histoire est simple et terrible.

Andréa — ou la Carmina, pour lui donner son nom de guerre, — s'est vue, il y a cinq ans, chassée de la cour du duc de Modène par le comte de La Tour-Guyon, alors ministre de France. De ce jour elle n'a plus vécu que pour se venger. Séduire le fils du comte, le ruiner, puis se faire épouser par lui, s'installer en maîtresse dans le domaine de La Tour-Guyon, s'imposer comme belle-fille à celui qui l'a insultée, voilà son plan. Le vicomte est marié, qu'importe! La vicomtesse est d'une santé débile — et la Carmina est capable de tout.

Le plan réussit d'abord. Aveuglé par sa passion, le vicomte oublie pour Andréa, sa femme, son enfant, son vieux père. Rien ne peut l'arracher à la fascination qu'exerce sur lui cette créature étrange qui le ruine, le torture et semble lui mesurer avec avarice cet amour qu'il a payé si cher. Ici vient se placer une scène de plus grand effet. La vicomtesse Suzanne se présente elle-même chez Andréa. Elle la supplie de lui rendre son mari, elle lui offre pour rançon sa fortune personnelle qu'Andréa refuse en femme offensée. L'épouse alors s'humilie devant la maîtresse : elle se jette à ses pieds en sanglotant. Émue malgré elle, Andréa est sur le point de céder; mais la pauvre enfant a le malheur de prononcer le nom du comte. À ce nom qui lui rappelle son affront, la Carmina sent sa haine se réveiller. Elle congédie insolemment la vicomtesse, et quand René revient, elle lui raconte la visite qu'elle a reçue en la travestissant de manière à empêcher tout rapprochement entre les époux. Cette démarche qui pouvait la perdre ne fait ainsi que consolider son empire. Son triomphe est complet.

Il ne dure pas longtemps, et voici le grain de sable qui va faire trébucher le char d'Andréa.

Regardez cet homme aux vêtements usés, dont l'extérieur trahit la misère. Son teint bronzé, ses yeux pleins de flamme vous disent le climat sous lequel il est né. Il s'appelle San Miguel : il a été le premier amant de la Carmina qui, un jour, lasse de lui, l'a secoué sur la route comme la poussière de ses souliers. Elle a fait plus : elle l'a persécuté, et pour se débarrasser de ses importunités elle l'a fait enfermer à la prison pour dettes. Devenu libre, il revient, toujours fou d'amour, prêt à tout, fût-ce à un crime, pour reconquérir son paradis perdu. Mais c'est en vain qu'il évoque les souvenirs du passé, qu'il passe tour à tour de la prière à la menace. Andréa se rit de l'une comme de l'autre. Que peut contre elle ce misérable, ce déclassé, ce bohème sans argent ?

Ce qu'il peut? il peut tuer le vicomte. Justement le hasard vient de les mettre en face l'un de l'autre. A bout de ressource, San Miguel a accepté, en spadassin qu'il est, une besogne de bravo. Il s'est chargé de se faire provoquer au théâtre par le marquis d'Asti, et de le tuer en duel pour le compte d'un autre. Une erreur de stalle lui a donné pour adversaire le vicomte au lieu du marquis. Son intérêt se trouve ainsi d'accord avec sa jalousie; car il ne doute plus que le vicomte ne soit son rival. C'est maintenant au tour d'Andréa de le supplier. Mais, à son tour aussi, San Miguel reste inflexible. Il ne croit plus Andréa lorsqu'elle lui révèle son plan de vengeance,—et San Miguel a raison : il lit plus clair qu'elle-même dans son cœur. Sans qu'elle se l'avoue, Andréa aime maintenant le vicomte, elle est jalouse : elle ne voit plus en lui l'instrument de sa haine, elle ne voit plus que le mari de Suzanne.

La vicomtesse cependant est parvenue à pénétrer jusqu'à son mari. Devant la douceur de sa jeune femme, son amour pur et chaste, sa noble résignation, les souvenirs évoqués de son père et de son enfant, le vicomte est revenu au sentiment de son devoir. C'en est fait, il va rompre avec son indigne passion, il va partir avec Suzanne. Mais Andréa paraît : foudroyé par son regard dominateur, le malheureux retombe sous le joug : la vicomtesse part seule et désespérée.

En se retrouvant seul avec Andréa, René comprend toute sa lâcheté : pour la racheter, il donnerait maintenant sa vie et son sang : c'est avec bonheur qu'il court au rendez-vous arrêté entre lui et San Miguel; cette fois au moins il aura un homme pour adversaire.

San Miguel n'est pas au rendez-vous. Andréa lui a fait oublier l'heure : elle l'a endormi par ses protestations d'amour et ses séductions menteuses. René pourrait et devrait refuser le duel : il ne le veut pas. Les épées se croisent et le vicomte est blessé. Mais un autre adversaire se présente devant San Miguel : c'est le marquis d'Asti. La partie est inégale, et le noble jeune homme risquerait fort de succomber sous les coups du bravo si la vue d'Andréa, paraissant tout d'un coup, ne paralysait le bras de San Miguel. Le spadassin tombe frappé à mort. Mais avant d'expirer, il a le temps de révéler à René le nom de son ancienne maîtresse et ses infâmes projets. C'en est fait pour le coup de la Carmina; son règne est fini.

Tel est ce drame vigoureux, émouvant, cru et brutal par endroits, mais d'une portée peu ordinaire, plein de péripéties saisissantes et où l'intérêt ne faiblit pas un instant. Autour de l'action se groupent des épisodes comiques, des détails spirituellement observés qui la détendent sans en rompre le fil. Dans cette dernière partie, que les nécessités du récit m'ont forcé d'omettre, il faut signaler le tableau si original du second acte où se dessinent en relief les différents types qui constituent *la Bohème d'argent.*

Par les qualités littéraires de la forme, par la distinction du dialogue, la pièce de MM. Narrey et de Langeac est digne de la scène où viennent de se succéder *les Sceptiques, Antony* et *les Mères repenties.*

On a beaucoup parlé des magnifiques toilettes de Mlle Germa. Je me bornerai, pour ma part, à la complimenter sur le talent avec lequel elle a interprété la figure principale. Par l'autorité de son jeu, la fermeté de sa diction, son ampleur et son énergie dramatique, elle s'est placée au premier rang de nos actrices de drame.

Une jeune personne que nous avions vue, il y a trois ou quatre ans, au Conservatoire, puis sur la scène de l'Ambigu, Mlle Fayolle, s'est fait vivement applaudir pour le sentiment et l'émotion communicative dont elle a fait preuve dans le personnage de la vicomtesse.

Mlle Lériat est toute charmante. A l'aisance scénique de Mlle Henriot, à la distinction de son jeu, on se rappelle qu'elle a passé par l'Odéon.

Laclaindière joue avec chaleur son Péruvien. Périer se tire très-habilement du rôle un peu ingrat du vicomte. Dans celui du marquis d'Asti, Richard a montré une élégance et un ton de bonne compagnie qu'on rencontre rarement, même sur nos premières scènes.

~~~ *Le Docteur Mirobolan,* que vient de reprendre cette semaine l'Opéra-Comique, n'est autre que *le Crispin Médecin,* de Hauteroche, réduit en un acte par MM. Cormon et Trianon. La vieille farce française n'a rien perdu à l'arrangement de sa saveur et de sa gaieté. La veine de Molière, du Molière de *Pourceaugnac* et du *Médecin malgré lui,* se fait sentir dans ces scènes au gros sel où le rire part de source, franc et communicatif. C'est la comédie de la foire si vous voulez; mais cette comédie-là n'est pas aussi facile qu'on le pense, et depuis Le Sage qui y faisait merveille, il n'a été donné qu'à Théophile Gautier d'en retrouver la ronde allure et la belle humeur.

La musique de M. Gautier (pas Théophile) est très-ingénieusement appropriée au texte. Elle est piquante, spirituelle, aisée, sans ambition hors de saison, sans affectation d'archaïsme. Elle a le rire plantureux et, comme on dit, à ventre déboutonné. Et de la mélodie, à bouche que veux-tu. Le public a fait fête à cette jolie partition en applaudissant, comme ils le méritaient, le duo de Crispin et de Dorine, les couplets du grand Simon, le quintette, l'ensemble final, d'autres morceaux encore que j'oublie. *Le Docteur Mirobolan* ne quittera plus le répertoire : il a maintenant sa place marquée entre *Bonsoir, Monsieur Pantalon* et *Gilles ravisseur.*

Couderc est d'un brio étourdissant. C'est un Scapin digne de la Comédie-Française. Prilleux est drôle; mais c'est un financier plutôt qu'un grime. Dans la scène du pendu, j'entends encore ce pauvre Lemaire, disant : « Quel plaisir je vais avoir à lui ouvrir le ventre. » Mlle Bélia remplace sans désavantage Mlle Lemercier. Inférieure par le jeu, elle lui est supérieure par la voix. Les autres rôles sont bien remplis par Potel, Leroy, Nathan, Mmes Révilly, Tual et Heilbron.

~~~ Le même soir, Mme Sallard faisait ses débuts dans *Galatée.* N'est-ce pas plutôt rentrée qu'il faudrait dire ? Mme Sallard en effet a appartenu autrefois au personnel de l'Opéra-Comique. Elle était alors gauche, timide, embarrassée de ses bras et presque de sa voix. Elle nous revient aujourd'hui, après avoir parcouru la province et l'étranger, avec un talent mûri par le travail et l'expérience de la scène. La voix est étoffée — comme le physique. — Le jeu, un peu froid, est ferme et suffisant. La méthode est excellente. L'Opéra-Comique fera bien de s'attacher Mme Sallard. Mme Cabel à part, je n'y vois pas encore de cantatrice de sa valeur.

GÉROME.

BULLETIN

On annonce que l'Empereur se rendra prochainement à Plombières. On prend déjà toutes les dispositions nécessaires pour l'installation de Sa Majesté et de sa suite.

On écrit de Fontainebleau que la Société des rosiéristes de Brie-Comte-Robert, placée depuis l'année dernière sous le patronage de l'Impératrice, a offert à Leurs Majestés une corbeille des plus belles roses cultivées dans sa circonscription. Au milieu d'une montagne de trois mille fleurs s'élevait un bouquet de roses *Impératrice-Eugénie,* soutenues par les variétés *Empereur-Napoléon, Prince-Impérial,* entourées elles-mêmes par les nouvelles roses mises dans le commerce par les rosiéristes de Brie, ainsi que les roses de semis primées dans les différentes expositions de l'année. Leurs Majestés ont félicité les rosiéristes sur la beauté et la fraîcheur de leurs belles roses.

L'Empereur a bien voulu accueillir favorablement la demande qui lui était faite de planter dans le jardin des Tuileries les plus beaux rosiers cultivés à Brie et dans les environs. Les députations se sont retirées, enchantées du gracieux accueil qui venait de leur être fait.

Nous publions, d'après un dessin que nous adresse notre correspondant de Belgrade, une gravure représentant les funérailles du prince Michel III Obrenowich. Le corps du prince de Servie est exposé sur un catafalque noir. Ses traits sont encore reconnaissables, malgré les nombreuses blessures auxquelles la victime a succombé et dont plusieurs ont atteint le visage. Dans ses mains mutilées on a placé une croix d'or. A la tête du cercueil on a déposé, sur des coussins, le kalpac et l'épée enrichie de pierreries du prince Michel, ainsi que les décorations qui lui avaient été envoyées par les souverains de l'Europe. A droite, des popes à longue barbe sont agenouillés devant des prie-dieu et récitent des prières. Autour du catafalque on a disposé des corbeilles contenant les fleurs que préférait le défunt. Des officiers de toutes armes forment une garde d'honneur. Une foule énorme n'a pas cessé de se
~~~

porter au palais de Belgrade pour rendre un dernier et pieux hommage aux dépouilles mortelles du prince Michel.

La semaine dernière, les Américains présents à Paris ont célébré, au Pré-Catelan, l'anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis.

Le révérend père Robinson, de la chapelle américaine de la rue de Berry, a lu la déclaration de l'indépendance à haute voix. Tout le monde s'est groupé autour de lui, on l'a écouté religieusement. Cette lecture terminée a été couverte de bravos et de hurrahs énergiques. Puis est venu le docteur révérend Chapbin, qui a prononcé un discours très-remarquable, dans lequel il a parlé en fort bons termes de la France, qu'il appelle la *nation sœur*. Voilà pour la partie officielle. M. le général Dix présidait la fête, comme de raison.

A six heures, on a ouvert les portes du buffet, que les invités ont envahi avec une indépendance toute nationale. Ensuite, on a organisé pour les enfants des danses, des parties de balles, de chevaux de bois. Les jeunes gens ont engagé une formidable partie de crickett, qui n'a fini qu'à la nuit.

A neuf heures, un magnifique feu d'artifice a été tiré, puis le bal a commencé. Tout le jardin était illuminé; on ne s'est quitté qu'à minuit.

A peine avait-on triomphé de l'incendie de Dunkerque, que la nouvelle d'un autre malheur s'est répandue dans le département du Nord.

L'écluse de Vauban, qui est en quelque sorte la clef du port de Gravelines et le boulevard de la plaine basse qui environne cette ville, s'est rompue. Une inondation désastreuse pouvait être la conséquence de cet accident; on est cependant parvenu à la conjurer à force d'activité et d'énergie. Des travaux de défense contre l'envahissement des eaux ont été en quelque sorte improvisés; une compagnie du génie, expédiée en toute hâte d'Arras avec 4,000 sacs de terre, a pu arriver à temps pour consolider ces premiers ouvrages et mettre le territoire menacé à l'abri de tout péril.

On annonce l'arrivée à Brest du monitor *Onondaga*, acheté par notre gouvernement aux États-Unis. Ce bâtiment, d'un modèle tout nouveau et d'une construction particulière, a été remorqué, d'Halifax à Brest, par la corvette le *Volta* et par le transport-corvette l'*Européen*.

L'ambassadeur de Russie vient de transmettre au préfet de la Seine un buste en marbre de l'empereur de Russie que Sa Majesté a donné à la ville de Paris, en souvenir de la soirée qu'elle a passée à l'Hôtel de ville le 8 juin 1867.

Ce buste va prendre place dans la galerie des souverains qui, depuis 1852, ont honoré l'Hôtel de ville de leur présence.

On y compte aujourd'hui les treize bustes suivants :

La reine d'Angleterre, le prince Albert, Victor-Emmanuel, le feu roi dom Pedro V de Portugal, dom Luis Ier de Portugal, la reine de Portugal, le feu roi Maximilien II de Bavière, le sultan, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, le roi des Belges, la reine des Belges, l'empereur de toutes les Russies.

Sept ponts sont en ce moment en construction sur la basse Seine : deux au bas du parc de Neuilly, trois au bas de Clichy, à travers les deux îles des Ravageurs, deux au bas de Saint-Ouen. Ces ponts permettront aux Parisiens d'aller planter leurs tentes sur les ravissants coteaux de la rive gauche, depuis Courbevoie jusqu'à Gennevilliers.

Grande nouvelle pour les amis de la race canine. La préfecture de la Seine vient d'informer le public que le marché aux chiens, qui se tenait à l'ancien marché aux chevaux, est transporté sur le nouveau marché du boulevard d'Enfer. Les chiens parisiens vont donc être chez eux et n'auront plus à demander l'hospitalité à la race chevaline.

On annonce pour le mois prochain, au Palais de l'Industrie, une exposition d'insectes organisée par la *Société d'insectologie agricole*.

Cette exposition comprendra : collection de vers à soie et de cocons de toutes les races; soies grèges et soies moulinées; appareils propres à l'éducation des vers à soie; espèces nouvelles de vers à soie; produits des abeilles bruts et appliqués; ruches et autres appareils apicoles; collections d'insectes nuisibles aux divers végétaux ou dessins représentant ces insectes sous leurs différents états; appareils propres à la destruction des espèces nuisibles: collections de mammifères, oiseaux et reptiles insectivores, etc.

Les déclarations devront être adressées avant le 25 juillet, soit au Palais de l'Industrie, soit au secrétariat de la Société, 4, rue Cassette, où le programme est distribué.

La haute société parisienne a été attristée par la mort du prince Beauvau-Craon, résultant d'un accident aussi tragique qu'inattendu. M. de Beauvau-Craon a été tué, au moment où il descendait de voiture, par l'explosion d'un revolver qu'il portait dans sa poche.

Th. de Langlac.

— ⁂ —

Une indisposition de M. le Docteur Maxe *nous oblige à retarder la publication de notre troisième* Courrier des Eaux.

— ⁂ —



BANGKOK, capitale du royaume de Siam, d'après une photographie de M. J. Thomson, de Singapore.

BANGKOK

Nous publions, d'après une photographie, une vue de Bangkok, capitale actuelle du royaume de Siam. Cette vaste cité est située à l'embouchure du Meïnam dans le golfe de Siam. Sa population, en majeure partie composée de Chinois, atteint le chiffre d'un demi-million. Les maisons, il faut le reconnaître, brillent peu par le luxe et le confortable; elles sont généralement bâties en bois et en bambou. Un nombre considérable de canaux, qui rappellent ceux de Venise, sillonnent la ville et baignent le pied des habitations. Le palais du roi, les temples et les édifices du gouvernement sont seuls construits en briques.

On remarque à Bangkok un temple bouddhiste très-curieux, non-seulement par son architecture, mais encore par les richesses que la piété des fidèles y a accumulées depuis plusieurs générations. L'image colossale de Bouddha est fabriquée de métaux précieux et incrustée de pierreries. Des plaques de porcelaine recouvrent les parois intérieures du monument.

La résidence royale se compose d'une longue rangée de constructions, où sont logés les épouses royales, au nombre de plusieurs centaines, les courtisans et les gardes. Elle est située à peu de distance de la ville, dans une île défendue par des murs très-élevés.

Bangkok est le centre d'un commerce maritime très-important.

La ville de Siam, jadis capitale du royaume, se trouve à environ vingt lieues au nord de Bangkok. Elle est entourée de murailles en briques et flanquée de fortes tours. Dévastée en 1767 par les Birmans, la ville de Siam est restée bien déchue de son antique splendeur, qui est attestée aux yeux des voyageurs par des ruines grandioses de pagodes et de palais. Cependant on y compte encore au moins cent mille habitants.

R. Bryon.

L'INCENDIE DES HALLES

Vendredi dernier, sur les dix heures du soir, un commencement d'incendie était signalé dans le pavillon n° 12 des Halles centrales. Ce pavillon, qui fait l'angle de la rue Pierre-Lescot et de la rue Berger, est spécialement affecté à la vente au détail du beurre, du fromage et des œufs, ainsi qu'au débit des viandes cuites vulgairement dites *arlequins.*

L'épaisse fumée qui s'échappait par les soupiraux qui entourent le bâtiment disait assez que l'incendie avait son foyer dans les caves. C'est dans les caves que les marchands établis le jour au rez-de-chaussée ont leurs *resserres,* cellules grillagées où ils entassent leur paille, leurs planches, leurs paniers, tous objets qui, joints aux matières grasses qui font l'objet principal de leur commerce, devaient offrir au feu un terrible élément.

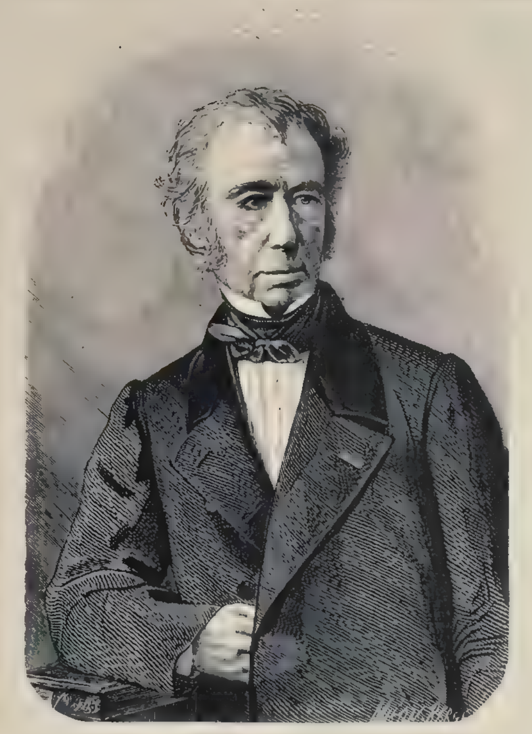
En peu de temps le sous-sol ne fut plus qu'un vaste brasier, et les flammes se firent jour de toutes parts. Les portes des pavillons sont fermées tous les soirs. Le gardien ahuri ne trouvait plus ses clefs. Les pompiers de la rue Jean-Jacques Rousseau, arrivés les premiers sur le lieu du sinistre, durent enfoncer les grilles. Bientôt arrivent successivement leurs braves camarades de la rue Culture-Sainte-Catherine, de la caserne du Louvre, du Château-d'Eau, de la rue de Poissy. Douze ou quinze pompes opposent activement leur jet aux progrès de l'incendie.

Les réservoirs des Halles étant insuffisants à les alimenter, on fait la chaîne près des pompes des maisons voisines, tous les tonneaux d'arrosage sont mis en réquisition. D'assez forts détachements de la troupe et de la garde de Paris et un grand nombre de particuliers apportent leur aide aux pompiers. Grâce au vigoureux concours de tant de forces, le feu peut être concentré vers le milieu des caves. Il est aisé de reconnaître aujourd'hui combien cette concentration était nécessaire, car si les poutres en fer des angles qui soutiennent le bâtiment eussent été soumises comme d'autres l'ont été à l'action violente de l'incendie, la toiture entière du pavillon eût pu s'abîmer sur elles. Mais le feu resserré dans un étroit espace a besoin de se faire jour. Vers une heure du matin, une partie de la voûte minée par l'incendie s'écroule et livre passage aux flammes.

Le caporal de pompiers Hartmann qui, par fatalité, dirigeait précisément alors un jet d'eau sur ce point, est précipité dans la fournaise au milieu des décombres. C'est alors qu'un brave, le sergent Gemmerlé, n'écoutant que son généreux dévouement, s'élance dans les flammes au péril de sa vie pour arracher son camarade à une mort horrible. Il peut passer un nœud coulant autour du corps du caporal Hartmann et saisir lui-même une corde qu'on lui tend ; mais il s'est à peine élevé de quelques brasses que la corde cède sous l'action du feu et qu'il est jeté à la renverse.

On lui descend une échelle ; il a encore la force de s'y cramponner, et on a le bonheur de retirer vivant ce courageux soldat. Il ne lui reste aujourd'hui qu'une brûlure à la main. Quant à son infortuné camarade, dont la chair s'en allait littéralement par lambeaux, il a été transporté à l'hôpital St-Martin, où il est mort au bout de quelques heures au milieu d'atroces souffrances. Ce pauvre homme laisse une veuve et trois enfants. On s'est empressé de faire dans les Halles une quête au profit de sa malheureuse famille.

Tout le monde a fait largement son devoir dans cette douloureuse circonstance. On a remarqué l'activité déployée par M. le préfet de police, M. le général Soumain, M. Nusse, chef de la police municipale, tous les officiers de paix, les chefs de la brigade des Halles et les commandants de la ligne et de la garde de Paris. M. Tenaille, commissaire de police du quartier, arrivé le premier sur le théâtre du sinistre, a tenu à honneur de ne le quitter que le dernier.



M. VIENNET, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ; dessin de M. Bornschlegel, d'après une photographie. — Voir la Chronique.

FUNÉRAILLES DU PRINCE MICHEL III DE SERVIE, A BELGRADE d'après un croquis de M. F. R. — Voir le Bulletin.

Donnons encore un juste tribut d'éloges au zèle de M. Saint-Clair, ancien inspecteur de la brigade de police des Halles, qui, par sa parfaite connaissance des localités, a été à même de rendre de très-grands services; à M. Chauveau, gazier des Halles, qui s'est hâté de fermer tous les compteurs des autres pavillons, et aussi à M. Radigon, architecte, qui a prévenu d'irréparables malheurs en faisant couper le principal conduit de gaz qui traverse la rue Pierre-Lescot.

J'ignore le chiffre des blessés. Je me bornerai à nommer le pompier Hédieu, qui a été remonté des caves asphyxié et qu'on a dû saigner pour le rappeler à la vie.

Sur les deux heures du matin, on était, comme on dit, *maître du feu*. Maître du feu! hélas! quel autre maître y avait-il là, sinon le feu lui-même. Peu à peu cependant son ardeur s'apaisa faute d'aliment; mais les pompes continuèrent de fonctionner jusqu'au matin.

Lorsque nous pûmes pénétrer dans l'intérieur du bâtiment, dont une foule avide de renseignements assiégeait les grilles, un monceau de débris y fumait encore au fond de l'ouverture béante, que l'éboulement de la voûte avait creusée. La partie effondrée embrassait à peu près l'espace de la petite place qui occupait le centre du pavillon. Des quatre fontaines de pierre qui en garnissaient les angles, deux avaient été précipitées. En se penchant, on plongeait sur un pêle-mêle sinistre, de candélabres arrachés, de planches, de ferrailles, de haillons et d'autres débris sans nom. Quelques mottes de beurre affaissées larmoyaient encore sur le bord.

Les larges escaliers des caves, par où la flamme avait cherché une issue, montraient leurs marches brisées et comme feuilletées.

En poussant plus avant, on se sentait pris à la gorge par une vapeur suffocante. Les briques encore chaudes de la voûte faisaient du sous-sol comme un vaste four. De loin en loin, des torches portées par de petits groupes d'individus fouillant dans les débris, se réfléchissaient aux flaques d'eau bourbeuses du sol. Partout le fer avait été tordu et blanchi, le bitume fondu, la pierre calcinée par le feu. Quelle désolation!

Les pertes matérielles sont considérables. Il faudra reconstruire en entier les fondations du pavillon n° 12. Pour la ville seule, c'est un dégât de quelques centaines de mille francs. Qu'on pense maintenant à tout ce que près de deux cents marchands avaient là de provisions emmagasinées, et l'on pourra se faire une idée du désastre. Pour quelques-uns, dit-on, c'est la ruine.

Le pavillon incendié a été aussitôt fermé par mesure de sûreté, et les marchands provisoirement installés sous les grandes voies couvertes des halles, vont être admis à s'établir gratuitement dans un des pavillons nouveaux encore inoccupés.

PAUL PARFAIT.

CARL

I

Après la mort de Carl, le séjour de Vienne me devint insupportable, et, résolu à me distraire, je partis seul et à pied pour les montagnes. Je parcourus la Misnie, je contemplai ses plus beaux sites sans y retrouver les mêmes impressions qu'autrefois. L'ennui et l'effroi de la solitude m'y poursuivirent. Je me débattais contre mon chagrin avec une folle inquiétude; c'était le premier de ma vie, et j'ignorais que, de tout ce qui passe, le souvenir des morts est ce qui s'efface le plus vite. Aujourd'hui, lorsque je songe à mon pauvre Carl, je me sens tout honteux et tout repentant de la précipitation avec laquelle j'ai pu me jeter dans des sentiers nouveaux, caresser des espérances qu'il n'avait pas partagées, me livrer à des soins qu'il n'avait ni connus ni désirés. Je suis effrayé de la brièveté de mon deuil, et, si je puis me le pardonner, c'est en reportant mes regards sur les événements subséquents de ma vie; c'est en m'assurant bien que mon âme, comme celle de tous les hommes, est un sol changeant, jonché tantôt de fleurs, tantôt de feuilles sèches; aujourd'hui enseveli sous la neige, demain réjoui et fécondé par la plus faible brise du printemps.

Peut-être qu'à l'époque où le souvenir de Carl était chez moi si vif et si poignant, j'étais moins malheureux que je ne le suis aujourd'hui, distrait et consolé. Je croyais à la durée des souvenirs, à la force des sentiments; et maintenant, que suis-je? de quoi suis-je certain?

Il y eut alors dans ma vie une aventure assez étrange, qui, tout en réveillant mes regrets, les adoucit, parce qu'elle leur donna un caractère romanesque et poussa mon esprit malade hors des limites sombres de la réalité.

L'aspect des lieux tant de fois parcourus avec mon ami me rendait sa perte et mon isolement de plus en plus sensibles. Je résolus de voir une contrée nouvelle et de fuir sa trace chérie avec autant de soin que je l'avais recherchée. Je parcourus la Styrie, et je poussai dans le Tyrol. Carl avait bien traversé cette dernière province, mais rapidement et sans moi. Rien ne l'y avait assez occupé pour qu'il m'en parlât avec quelque suite. Je m'y croyais donc à l'abri des vives émotions que la Misnie m'avait fait éprouver.

J'y trouvai, en effet, plus de distractions qu'ailleurs. Quoique la saison fût belle, la route était difficile et même dangereuse, à cause des fréquents orages de la canicule. Le pays prenait, à mesure que je me dirigeais vers Inspruck, un caractère de grandeur qui me pénétrait et m'arrachait à mes pensées ordinaires. Tout allait mieux pour moi que dans les semaines précédentes, lorsqu'après avoir essuyé une grande fatigue dans les défilés du mont Brenner, je fus pris, à H..., d'un accès de fièvre assez violent et forcé de garder le lit pendant plusieurs jours. J'étais logé à l'hôtel de *l'Aigle blanche*, unique et sale auberge de ce pauvre village. J'y manquais de tout, et, pour surcroît de malheur, j'avais affaire au plus méfiant et au plus dur de tous les hôtes. Ma tenue de touriste faisait penser à cet avare qu'il aurait médiocrement à spéculer sur moi, et mon état d'accablement physique et moral ne me permettait guère de me plaindre. Je fus abandonné sur un misérable grabat, et bien me prit d'être assisté de la plus robuste constitution. Heureusement aussi, la Providence, qui nous visite sous une forme inattendue dans nos détresses, m'envoya un ami : humble, douce et touchante assistance qui ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Cet ami, c'était le plus jeune des enfants de l'aubergiste, garçon de quinze à seize ans, grand, mince, maladif, peu intelligent en apparence, mais plein de zèle généreux et de naïves attentions. Sa bonté naturelle l'ayant porté à me secourir, il fit tout ce qui dépendait de lui pour réparer la grossière indifférence et les suspicions cupides de son père. Ce qu'il put me procurer fut peu de chose, et, en vérité, je n'avais guère besoin que d'eau à boire à grandes doses, et d'un peu de société; car rien n'augmentait ma fièvre comme l'effroi de me trouver seul et privé des soins de l'affection au début d'une maladie dont le degré de gravité était matière pour moi à de pénibles conjectures.

Mon jeune hôte passa plusieurs nuits à mon chevet, et, dans le jour il vint d'heure en heure s'informer de mon état, malgré les dures remontrances et les menaces brutales de son père, qui semblait le haïr et qui le traitait plus mal qu'aucun de ses domestiques.

Si quelque chose pouvait excuser cette cruauté de la part d'un père, il serait vrai de dire que l'enfant était très-peu propre aux devoirs de sa profession. Il est impossible d'être plus gauche, plus préoccupé, plus indolent que ne l'était mon pauvre garde-malade. Le premier jour, son air distrait et presque hébété, sa lenteur à exécuter mes moindres désirs, m'avaient causé une telle impatience, que je l'avais maudit, lui et toute sa race; mais bientôt le contraste de sa bonne volonté et de son intérêt avec la malveillance et l'inhumanité de son père me toucha vivement; je lui parlai avec douceur, avec gratitude, et il parut s'attacher à moi.

Par une coïncidence singulière, il s'appelait Carl, et le nom de mon pauvre ami, ce nom qui résonnait pour moi avec tant de force, d'activité, de génie musical, de tendresse expansive, placé sur la figure malingre et insipide d'un garçon d'auberge, m'avait véritablement irrité dans les premiers jours de ma maladie. Ce nom retentissant à mon oreille, ou se perdant au fond des corridors, me causait des tressaillements involontaires. Au milieu des rêveries de la fièvre, le spectre de mon ami m'apparaissait sans cesse; je me croyais atteint de la même fièvre cérébrale qui l'avait emporté : je le voyais près de mon lit, debout et me tendant la main pour m'emmener avec lui dans une fosse entr'ouverte. Puis j'entendais sa voix faible et mourante m'appeler, m'engager à le suivre; et tout à coup, des entrailles de la terre, une autre voix rauque et infernale appelait Carl à plusieurs reprises.

— Tu l'entends, disait mon ami, la mort s'impatiente, elle réclame sa proie.

— Carl, au nom du diable, ne descendras-tu pas? criait la voix sinistre.

— Me laisseras-tu partir seul pour l'éternité? disait Carl. Crains-tu de me suivre dans la tombe?

Alors, je faisais un violent effort pour m'élancer vers mon ami, et je m'éveillais enfin baigné d'une sueur froide, l'œil égaré, la tête en feu; mais, au lieu du fantôme, je ne voyais au pied de mon lit que le pauvre garçon d'auberge, avec sa face pâle et son air consterné, tandis que la voix diabolique de son père l'appelait en jurant du fond de la cuisine, située précisément au-dessous de mon plancher vermoulu.

Quand je me sentis convalescent, je commençai à discourir avec le pauvre Carl. J'obtins facilement sa confiance. Il me dit qu'il était le plus malheureux des êtres, que son père le haïssait, le rouait de coups à la plus frivole incartade et que tout ce qu'il désirait au monde, c'était de quitter à jamais la maison paternelle.

— Si je ne l'ai pas fait encore, ajouta-t-il, c'est qu'étant d'une mauvaise santé et n'étant pas propre à grand'chose, je craindrais d'être réduit à demander l'aumône, ce qui serait peut-être moins malheureux que d'être traité comme je le suis, mais ce qui me cause une insurmontable répugnance.

Ces plaintes m'inspiraient une vive compassion, et en même temps le désir de soustraire mon jeune hôte à sa triste destinée. Mais j'hésitai beaucoup à m'en charger, car je n'étais pas assez riche pour l'emmener en qualité d'ami. Tout ce que je pouvais, c'était d'en faire mon domestique, et, malgré toute sa vertu, il m'était facile de voir que personne n'était moins propre à ce rôle. Il était d'une constitution très-faible, comme je l'ai dit, et je le croyais atteint de quelque maladie chronique; car l'état peu brillant de ses facultés intellectuelles, l'espèce d'assoupissement qui s'emparait de lui à chaque instant, son défaut de mémoire et de prévoyance, tant de langueur et d'apathie dans un être si sincèrement dévoué, sa mélancolie que n'éclairait jamais un rayon de la gaieté de son âge, tout annonçait un désordre sérieux, incurable peut-être, dans son organisation.

Quoi qu'il en soit, un jour que son père l'avait cruellement maltraité pour s'être oublié trop longtemps près de moi, je me décidai à le prendre sous ma protection. La vue de son sang, les traces d'un châtiment inique subi avec patience pour l'amour de moi, me saisirent d'une telle compassion, que je me serais méprisé si j'avais pu balancer davantage. Je fis monter maître Peters, et je lui déclarai que j'allais le dénoncer à la justice du canton comme meurtrier de son enfant, s'il n'accédait à la proposition que j'allais lui faire. Il prit un air fort insolent; mais, quand il eut jeté un regard de côté sur ma bourse qui était encore assez ronde, et que j'avais posée à dessein sur la table, il se calma et attendit l'explication. Aussitôt que j'eus fait la première ouverture :

— Mille diables! s'écria-t-il, vous voulez emmener ce paresseux, cet inutile, *ce dort debout?* Si j'en avais dix comme lui, je vous les donnerais tous par-dessus le marché. Débarrassez-moi de ce fardeau, et que j'en entende parler le moins possible; ce sera le mieux.

L'affaire fut conclue sur-le-champ. Je demandai à Carl ce qu'il voulait gagner.

— Rien du tout, que ma nourriture, répondit-il. Vous me donnerez vos vieux habits pour me couvrir. Hélas! monsieur, je suis si faible et si borné, que toute prétention serait bien déplacée de ma part.

— Pauvre enfant! lui dis-je, ton cœur est bon et noble; si ton intelligence ne seconde pas tes intentions, et que je manque de patience avec toi, il faudra me le pardonner, et, pour m'apaiser, il suffira de me rappeler les soins que tu viens de me prodiguer.

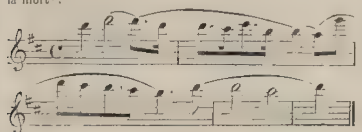
Quelques jours après, nous étions sur la route d'Inspruck, Carl et moi. J'étais parti un peu plus tôt peut-être que mes forces ne me le permettaient; car, vers le milieu du jour, je me sentis accablé d'une telle fatigue, que je ne pus atteindre le village où je m'étais proposé de me rafraîchir. Je me jetai dans un pré à l'ombre d'une haie, et j'y goûtai quelques heures d'un sommeil délicieux.

Quand je m'éveillai, je vis Carl endormi près de moi, dans l'attitude d'un chien fidèle qui garde son maître; mais son sommeil était si profond, qu'on eût bien pu m'égorger mille fois avant qu'il s'en aperçût. Je le secouai à plusieurs reprises. Je l'appelai de toutes mes forces : tout fut inutile; c'était une véritable léthargie. J'en pris un peu d'humeur. Il se pouvait que Carl fût en proie à de telles infirmités, qu'il me serait un véritable fléau, et j'eus un instant la pensée coupable de glisser dans son sac la moitié de ma bourse et de l'abandonner à la destinée. Mais j'eus bientôt horreur de ce dessein égoïste et lâche. Si le pauvre Carl était réellement atteint de maladie, ne lui devais-je pas mes soins, à lui qui m'avait prodigué les siens au péril de sa vie? Que serais-je devenu s'il m'eût abandonné quelques jours auparavant, lorsque j'étais comme lui plongé dans un sommeil qui ressemblait à la mort?

— O Carl, ô toi qui n'es plus sur la terre, m'écriai-je, ô le plus inspiré des artistes, ô le meilleur des amis! cette criminelle pensée ne te fût pas venue, et, si ton âme plane sur moi sans cesse, comme je l'ai cru voir dans les révélations de la fièvre, elle s'indigne, à l'heure qu'il est, de découvrir ce mouvement d'ingratitude. O Carl! que ton ombre veille sur moi et sur mon triste compagnon! que ton souvenir protége cette chétive et infortunée créature, à qui Dieu réserva ton nom, sans doute pour qu'elle me fût à jamais sacrée!...

Je sentis une larme baigner ma paupière et, cédant à un

mouvement instinctif, je tirai ma flûte de son étui et je la fis résonner pour la première fois depuis la mort de Carl. Jusque-là, il m'avait été impossible d'entendre un son musical sans être irrité dans tous mes nerfs. En cet instant, je me sentis, au contraire, inondé d'une volupté mélancolique, en faisant redire à plusieurs reprises aux échos tyroliens cette phrase d'un chant religieux, dernière pensée musicale de mon ami, au milieu de laquelle il avait été surpris par la mort[1] :



Tout à coup, le jeune Carl s'éveilla : ses joues blêmes s'enflammèrent d'un éclat singulier, et les lignes pures, mais inanimées de son visage reçurent un tel ébranlement, qu'un instant il me parut aussi beau que, jusqu'alors, je l'avais trouvé insignifiant. Frappé de cette métamorphose, je m'arrêtai brusquement pour lui demander s'il comprenait la musique, et s'il était un peu musicien, comme le sont presque tous les villageois de cette contrée.

GEORGE SAND.

(La suite au prochain numéro.)

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

I.

Sultan Yusuf.

Il n'était pas plus d'une heure après minuit quand le bon duc de Medina-Celi, à la tête de ses trois serviteurs, passa la grande porte de la maison de Pilate. En quelques minutes, la cavalcade eut atteint la porte Royale, fermée depuis le couvre-feu sonné. Dans le corps de garde, les mercenaires dormaient ou causaient des événements de la soirée. Grande avait été l'émotion parmi la garnison de Séville. Les moindres soldats savaient que la consigne la plus sévère avait été donnée pour le lendemain.

S'il était permis d'employer une locution toute moderne, nous dirions que la ville était par le fait en état de siége.

Le même corps de garde réunissait les miquelets qui étaient la garnison proprement dite de Séville, les hallebardiers de quartier équipés par la bourgeoisie, et les deux cavaliers de l'hermandad qui renforçaient chaque poste dans les grandes occasions.

Les hallebardiers bourgeois avaient tout naturellement la plus mauvaise place sur la paille et la plus petite cuiller à la gamelle. L'hermandad tenait le haut bout, à la condition de souffrir patiemment certaines plaisanteries risquées par la troupe diabolique des miquelets.

Deux hallebardiers veillaient au devant du poste.

Au bruit de cette cavalcade chargeant à fond de train, leur première pensée fut de prendre la clef des champs; ils préférèrent, après réflexion, se retirer en bon ordre sur le corps de garde. Tous deux jetèrent leurs piques afin de mieux courir.

— Alarme ! alarme ! crièrent-ils en poussant la porte vermoulue.

Les causeurs eurent la parole coupée, les dormeurs se mirent sur leurs pieds en sursaut.

— Qu'est-ce, Geronimo ? Qu'est-ce, maître Miguel ?

Geronimo répondit :

— Merci de nous tous ! les desservidores sont plus de mille, tous montés comme saint Georges (puisse-t-il nous venir en aide, et aussi saint Jacques !), tous armés comme des citadelles !

Mais Miguel disait :

— Les Français sont entrés dans la ville par la porte du soleil... et les Anglais hérétiques par-dessus les murailles... Ils mettent le feu partout sur leur passage...

On frappa rudement aux châssis de la croisée.

Les miquelets sautèrent sur leurs armes, tandis que les deux cavaliers de l'hermandad s'accotaient prudemment dans le coin le plus obscur du taudis.

— Holà ! qu'on ouvre la porte ! criait-on cependant au dehors.

— Qui vive ! demanda le sergent des miquelets.

— Medina-Celi, par le roi !

Les miquelets sortirent bravement avec la lanterne du poste. L'alferez fit porter les armes et mit chapeau bas pour examiner le sauf-conduit.

— Monseigneur, dit-il, j'ai connu de braves soldats qui vous avaient vu l'épée à la main... Là-bas, en Flandre, nous racontions de vos histoires, autour du feu de nuit... Votre Grâce daignera-t-elle nous dire le fin mot de tout ce qui se passe ?

— Ma grâce n'a pas le temps, mon camarade, répondit le bon duc en riant; ce serait long, et j'ai de la besogne... Ouvre la porte.

— A la herse, Miguel et Geronimo ! commanda l'alferez.

Les deux pauvres diables sortirent tout défaits. Les ferrailles de la porte crièrent, et les battants tournèrent sur leurs gonds rouillés.

Le sergent, ses miquelets et même les cavaliers de l'hermandad vinrent se ranger en haie des deux côtés de la herse.

Le bon duc jeta sa bourse au sergent.

— Vive Dieu ! cria celui-ci, ce n'est pas le comte-duc qui agit comme cela ! Que Dieu vous protége, Medina-Celi, car vous voyagez cette nuit, j'en suis certain, pour le bien de l'Espagne.

— Part à tous, n'est-ce pas, bon duc ? demandèrent les cavaliers de l'hermandad.

Les trois Nunez passèrent les premiers.

Medina-Celi s'approcha du sergent et lui dit tout bas :

— D'autres sont passés depuis la douzième heure ?

— Oui, seigneur ?

— A cheval ?

— A cheval.

— Combien de cavaliers ?

— Une douzaine pour le moins.

— Avec un sauf-conduit ?

— Donné au nom du seigneur comte de Palomas.

— Et... ces cavaliers escortaient une dame ?

— Une dame, Excellence... malade, s'il m'est permis de dire mon avis, car deux cavaliers la soutenaient sur sa selle.

Le bon duc piqua des deux et partit comme un éclair; ses trois compagnons prirent le galop derrière lui. Les bénédictions du sergent des miquelets et des archers de l'hermandad l'accompagnèrent.

On partagea la bourse. Miguel et Geronimo eurent pour leur part quelques bons coups de hampe de hallebarde.

A quelques centaines de pas de la ville, le Medina-Celi attendit son escorte.

— Enfants, dit-il, je suis mieux monté que vous, et le temps presse... Voici mes instructions, car nous allons nous quitter... Quoi qu'il vous arrive en chemin, suivez votre route... Dans le cas où vous rejoindriez cette cavalcade qui nous précède, ne la dépassez point, mais restez à distance d'entendre et de voir... Vous cotoierez la rive droite du fleuve jusqu'à la pointe de l'Ile Majeure... Vous traverserez l'eau au gué de Sainte-Luce, à moins que le drapeau ne flotte à la perche, en face du bac... Il faudrait prendre alors le bac... Dans les deux cas, le rendez-vous est à l'hôtellerie de l'Étoile, dans l'Isla-Mayor... Vous demanderez le seigneur Esteban, et vous attendrez à l'écurie avec vos chevaux tout sellés.

— Il suffit, maître, répondirent les trois Nunez d'une voix.

Le bon duc reprit sa course, longeant cette haie fleurie qui croît au bord du Guadalquivir. Les Nunez le perdirent de vue dans l'ombre au bout de quelques minutes. Sultan Yusuf méritait son titre : c'était bien le roi des coureurs. Il perçait la nuit comme une flèche, et cependant son souffle, en traversant ses naseaux, rendait un son égal et doux.

Les trois Nunez galopaient le long du bord et suivaient ce capricieux méandre du fleuve, caché derrière les lauriers-roses. Medina-Celi, au contraire, coupait droit au travers des prairies et des moissons. Il savait son chemin, et nul obstacle n'arrêtait la course de Yusuf. La pluie n'avait pas encore commencé de tomber; les nuages rapides voyageaient au ciel, séparés entre eux par de larges flaques d'azur. L'orage grondait vers l'est, où la cime des sierras se détachait parfois dans un éclair.

Il nous souvient d'avoir déjà dans ces pages décrit le vol hardi d'un cavalier dévorant l'espace dans ces prairies enchantées. C'était aussi à une heure silencieuse. Le tourbillon poudreux de cette course éveillait à peine sur son passage la nature endormie. Le lourd soleil pesait sur les plantes inclinées; tout s'engourdissait au feu des implacables ardeurs du midi.

Et le cavalier allait ivre de sa propre vitesse, l'œil ébloui, le cerveau transporté, donnant au vent de sa course les masses éparses de ses longs cheveux.

Là tout était mouvement désordonné, jeunesse folle.

Ici, cheval et cavalier glissaient comme ce trait qu'on aperçoit à peine, qui ne prend pas de place dans l'air, traversé en ligne droite, et qui, de l'arme au but, n'a piqué qu'un point dans l'espace, dard silencieux mais terrible, qu'on n'a point vu venir et qu'on n'entend pas frapper.

Le cavalier et le cheval ne faisaient qu'un, immobiles tous deux dans leur prestigieux élan, tous deux sombres et muets.

Point de hennissements du cheval, point de cris de l'écuyer. Ils allaient, muets et sombres, plus rapides que le vent.

C'est déjà l'âge moderne. La tradition n'a pas donné de nom à l'épée du bon duc, ce dernier personnage légendaire de la romantique Espagne; mais Sultan-Yusuf, son coursier, est inscrit au panthéon des chevaux. Et tous deux, le maître et le cheval, ont un caractère propre qui les sépare des temps héroïques.

Yusuf, c'est le cheval arabe dans tout son réalisme; il ne ressemble pas plus aux destriers de la Table ronde que le bon duc ne ressemble aux paladins de la cour fabuleuse de Charlemagne. Le bon duc, malgré l'exemplaire pureté de sa vie, appartient très-étroitement à son siècle. Il n'a de droit que l'intention. La mine creusée en zigzag est volontiers sa route, et ce bras qui manie si rudement l'épée n'a recours à l'épée qu'à la dernière extrémité.

Au milieu de ces brumes politiques et parmi les imbroglios innombrables qui composèrent la comédie de ce règne, c'était sans doute une mauvaise arme que l'épée. L'épée qui brise le fer et qui tranche parfois le nœud gordien ne peut rien contre les nuages.

Les contemporains du bon duc lui ont donné souvent ce sobriquet étrange pour le dernier des chevaliers, mais significatif au plus haut point : *el Astuto*, le rusé. Les contemporains eurent pour cela leurs raisons, car il ne faut point oublier qu'il s'agit ici de l'homme qui défia notre grand Condé en combat singulier, et qui jeta son gant sur les genoux de Jean de Bragance au milieu de toute sa cour.

Le mot *rusé*, appliqué à Medina-Celi, modèle de loyauté et de vaillance, ne peut-être pris qu'en bonne part. Il veut dire : adresse, science diplomatique, ressources de l'esprit.

Ce n'est donc pas seulement le principal trait de sa vie qui rappelle le grand drame de famille dont Ulysse fut le héros dans les jours antiques. Medina-Celi est véritablement l'Ulysse de ce peuple dont Rodrigue de Bivar fut l'Ajax et l'Achille.

Nous ne pouvons omettre ici un trait qui complète la singularité de cette physionomie : c'était un bon vivant. Cet homme, qui pratiquait dans toute sa rigueur l'ascétisme politique de sa devise, c'était un gai compagnon, il savait tenir tous les rôles.

Il y avait une heure que Sultan-Yusuf soutenait la même allure. En cet espace de temps, le bon duc avait franchi près de six lieues françaises. Le ciel se couvrait de plus en plus, et quelques gouttes de pluie venaient fouetter son visage. Il se trouvait au milieu des champs dans un terrain plat. Une ligne ronde d'une parfaite uniformité bornait l'horizon. La lune était couchée et nul signe ne pouvait indiquer la route.

Le bon duc caressa doucement le garrot humide de Yusuf, et lui fit sentir la bride. Yusuf s'arrêta roide sur ses quatre pieds frémissants. Un souffle court rejeta hors de ses naseaux deux colonnes de fumée.

— Tu vaux ton père, Sultan! lui dit le bon duc à voix basse et d'un ton caressant.

Le noble animal, comme s'il eût compris cet éloge laconique, releva sa tête élégante et gracieuse.

A quelques pas il y avait un tertre, et sur le tertre la tour ruinée d'un moulin à vent. Medina-Celi, jetant la bride sur le cou de Yusuf, mit pied à terre et gravit le mamelon. Il parvint à atteindre le sommet de la tour et consulta l'horizon. Il espérait sans doute reconnaître au lointain quelques aspects, découvrir quelque lumière ou saisir certains bruits qui pussent le remettre dans sa route perdue. Mais la pluie, fine comme un brouillard, voilait la campagne; les objets disparaissaient derrière cette vapeur, et aucun bruit ne rompait le silence de la nuit.

— Le fleuve est loin, murmura le bon duc; je devrais entendre les cascades d'Oran... Si j'allais dépasser l'escorte sans la voir!...

Il redescendit le tertre et se mit à genoux pour coller son oreille contre terre.

La terre vibrante lui apporta comme une lointaine trépidation.

— L'escorte! dit-il en lui-même.

Il regagna en courant l'endroit où son cheval était arrêté. D'un bond il sauta en selle, puis, s'orientant avec un soin minutieux, il tourna la tête du vaillant animal un peu à gauche de la direction précédemment suivie.

— Hope! fit-il.

Sultan-Yusuf s'enleva et partit comme un trait.

Au bout de trois ou quatre minutes, la végétation plus riche annonça l'approche du Guadalquivir. Le bon duc entra dans un immense champ de maïs, dont les larges pailles desséchées sonnaient sous la pluie.

Pour la seconde fois il s'arrêta et il écouta.

Le galop d'une cavalcade s'entendait distinctement, bien que le pas des chevaux s'assourdît sur la terre détrempée. Ce n'était pas les trois Nunez, car ils avaient ordre de garder le silence, et les cavaliers de cette escorte invisible causaient en riant bruyamment.

D'ailleurs, il n'y avait point à s'y tromper : trois chevaux n'auraient pu faire trembler ainsi le sol. C'était une troupe nombreuse.

— Hope! dit encore le bon duc qui inclina sur la droite la tête de son cheval.

Yusuf, léger, infatigable, franchit les épis de maïs et atteignit l'extrémité du champ en quelques bonds. Medina-Celi ne l'excitait ni de l'éperon ni de la voix. Yusuf piquait droit à travers la campagne, comme un navire fin voilier trace son sillage intelligent au milieu de l'immensité des mers.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé qu'une éclaircie montrait au bon duc la ligne de lauriers-roses qui bordait le fleuve. Yusuf avait gagné une lieue en suivant la corde géométrique qui soutendait l'arc de cercle décrit par le cours sinueux du Guadalquivir. Le chemin était à cet endroit largement tracé et conduisait à une sorte de débarcadère qui coupait la rive en pente douce.

Une perche était plantée non loin de là, et portait un drapeau que l'humidité collait à la hampe.

— Holà! Ambrosio! cria le duc.

Sa voix mâle et retentissante alla chercher l'écho sur l'autre rive, et l'on distinguait dans la brume une toute petite cabane.

A la fenêtre de cette pauvre habitation, une lueur se montra, puis on put entendre un bruit de chaînes.

— J'ai bien fait de prendre de l'avance, pensa Medina-Celi; Ambrosio n'est pas plus vif qu'au temps jadis.

Ambrosio n'était pas plus alerte en effet. On aurait pu compter chacun de ses pas. Il rejeta la chaîne dans son bac et y descendit en grondant. Il fallut le temps de border les avirons : ce fut long. Les avirons bordés, il rama en homme qui fait un métier absolument contraire à sa vocation.

1. Cette phrase musicale a été donnée à George Sand par Meyerbeer.

NOUVEAU PARIS. — LES TRANSFORMATIONS DU JARDIN DU LUXEMBOURG.

Dessins de M. Bertrand. — Voir page 449.



LA NOUVELLE ENTRÉE DU JARDIN, REGARDANT LA GRANDE AVENUE DE L'OBSERVATOIRE.



JARDIN DE LA FONTAINE MÉDICIS.

Le bac toucha terre cependant, et le bon duc y fit entrer son cheval.

— Payez d'avance, l'homme, dit Ambrosio, c'est la règle... un maravédis pour vous et deux pour votre bête.

Medina-Celi lui mit dans la main les trois petites pièces de cuivre, et Ambrosio donna son premier coup de rame. En nageant, il chantonnait une mélodie arabe, douce, lente, monotone.

— Voilà trente ans que tu chantes la même chanson, Ambrosio, dit le bon duc.

Le batelier cessa de fredonner et leva son œil paresseux sur son passager.

— Me connaissez-vous depuis si longtemps, l'homme? demanda-t-il.

C'était un fils de cette rude colonie de phoques établie entre Tarifa et Marbella. Leurs pères venaient, dit-on, de la Gaule sceptique. Il sont laconiques et durs dans leur langage, au milieu de ce pays andalous où personne ne ménage les verbeuses caresses de la courtoisie espagnole.

— Il y a vingt ans, répondit le duc, je passais ton bac deux fois par jour.

— Vingt ans ! grommela Ambrosio; notre seigneur don Louis faisait de belles chasses dans l'Ile Majeure, et il y avait au château de nobles compagnies.

— Est-ce que tu regrettes ton seigneur don Louis, Ambrosio? demanda Medina-Celi.

Le batelier haussa les épaules.

— Pourvu qu'il y ait toujours du monde à passer ! murmura-t-il.

Il donna un coup de rame et ajouta :

— Ceux-là autrefois; ceux-ci aujourd'hui. Le fleuve en a vu bien d'autres !

Medina-Celi mit sa main sur son bras.

— Ambrosio, demanda-t-il, te souviens-tu du jeune duc Hernan?

Le batelier se retourna à demi.

— J'avais ma femme et trois en-



L'AVENUE DE L'OBSERVATOIRE.



NOUVEAU JARDIN DE LA PÉPINIÈRE.

fants, dit-il, deux beaux garçons et une douce fille... Ma maison est vide, mon cœur aussi... Le jeune duc Hernan est en prison, l'homme, et sa barbe doit être grise.

Il reprit sa chanson où il l'avait laissée. Le bon duc était pensif.

Un bruit sourd et lointain venait du nord.

— Hâte-toi, Ambrosio, dit Medina-Celi, voici de la besogne qui t'arrive.

— Que je me hâte ou que je ne me hâte pas, l'homme, il y aura toujours assez d'argent chez moi... Tu m'as fait songer aux enfants... Puisque tu parles des jours passés, voilà vingt ans, les deux garçons et la petite fille jouaient là-bas, dans les lauriers... On a le cœur au travail quand le travail amène la gaieté dans la maison.

Le bruit grandissait. Ambrosia poussa un gros soupir.

— En ce temps-là, reprit-il, quand je guindais le drapeau en tête du mât, c'était fête... Les enfants disaient : « Le gué de Sainte-Luce ne nous volera plus ni un cheval ni un cavalier; le fleuve est à nous !...

— Holà! Ambrosio! holà! crièrent plusieurs voix sur l'autre rive.

— Va bien! répondit tranquillement le passeur.

L'eau porte le son. Le bon duc put entendre que les gens de l'autre rive disaient:

— Il n'est pas à mi-chemin.

Une voix plus impérieuse commanda :

— Vire, Ambrosio, vieux loup, nous sommes pressés!

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



VUE DE FOMBONI, CAPITALE DE L'ILE DE MOHÉLY; dessin de M. Jules Pelcoq, d'après un croquis de M. H. Capitaine. — Voir page 450.

LE JARDIN DU LUXEMBOURG

Les quatre gravures que nous publions aujourd'hui, donnent une idée exacte de la transformation dont le jardin du Luxembourg a été l'objet.

Le grand jardin de la Pépinière est une création complète. Son nom indique suffisamment qu'il est établi sur l'ancien emplacement de la Pépinière, qui a été comblée et mise de niveau avec les autres parties du Luxembourg. On n'a pas oublié, sans doute, les vifs débats qui ont été soulevés quand il a été question de mettre la pioche dans cette paisible pépinière aux petites allées fraîches et discrètes. Les nouveaux parterres sont disposés avec cet art charmant qui se retrouve dans tous les parcs et tous les squares dont M. Alphand a dirigé les plantations. On nous assure pourtant que beaucoup de personnes, habitants du quartier et étudiants, conservent un regret au fond du cœur : c'est que l'art a fort à faire quand il lui faut lutter contre la nature.

Une autre de nos gravures montre la porte d'entrée du nouveau jardin de la Pépinière. Une voie nouvelle, bordée d'une longue grille, fait face à l'avenue de l'Observatoire, et aboutit d'un côté au boulevard Saint-Michel, à côté de l'École des mines, de l'autre à la rue Bonaparte, dont le prolongement a été pris sur le jardin.

Avant sa transformation, la grande avenue de l'Observatoire n'était rien moins qu'agréable à parcourir en été. Cette avenue sablonneuse, où le soleil brûlait les yeux, avait quelque peu l'air d'un désert. Comme on peut le voir dans un de nos dessins, on y a planté des arbres et semé des gazons. On y trouve également des colonnes ornementales et, à l'extrémité, une fontaine, encore inachevée, dont les piédestaux attendent sans doute les statues.

Le jardin de la fontaine de Médicis, qui s'étend près de l'entrée qui fait face à l'Odéon, existait déjà; mais il a été transformé complétement. Des massifs de plantes rares, de l'ombrage, des pelouses élégamment dessinées : voilà plus qu'il n'en faut pour lui mériter la prédilection des promeneurs habituels du Luxembourg.

Que les Parisiens qui liront ces quelques lignes prennent la peine d'aller passer une heure sous les arbres séculaires qui entourent le palais du Sénat. Quand bien même leur domicile en serait un peu éloigné, ils ne regretteront pas leur petite excursion et ils pourront s'assurer, de leurs pro-



L'INCENDIE DES HALLES CENTRALES, DANS LA NUIT DU 10 AU 11 JUILLET; dessin de M. Riou. — Voir page 445.

pres yeux, que le jardin du Luxembourg n'a point du tout été ravagé par les Vandales.

X. Dachères.

LA REINE DE MOHÉLY

A M. Félix, *Rédacteur en chef de l'*Univers illustré.

Monsieur,

Dans le numéro du 27 juin du journal *l'Univers illustré*, auquel je me félicite d'être abonné depuis sa fondation, vous annoncez l'arrivée à Marseille de Zombe Fatoum, la *petite* reine de Mohély. Je vous envoie, sur cette royauté lilliputienne et presque inconnue, quelques détails dont je puis vous garantir l'exactitude.

Le 17 septembre 1861, la frégate l'*Hermione*, dont j'étais un des chirurgiens, mouillait en rade de Mohély, en face Fomboni, la capitale de l'île, si toutefois l'on peut décorer de ce nom un misérable assemblage de quelques centaines de cases en paille ou construites avec de la boue.

A peine arrivés, M. le commandant Dupré et son état-major se rendirent à terre pour saluer la jeune souveraine de l'île, qui est sous un demi-protectorat français.

Nous débarquâmes près d'une sorte de forteresse crénelée, défendue par une vingtaine de pièces de petit calibre, montées sur des affûts pourris. Une porte basse et presque dissimulée par un angle rentrant que fait la muraille, donne accès dans une cour intérieure; là, une trentaine de Mohéliens, vêtus de blouses rouges et la tête couverte d'une mitre noire, bordée d'un liséré également rouge, rappelant en tout par sa forme la coiffure de nos évêques, jouent aux soldats et nous présentent les armes, tandis que trois grands gaillards tout nus, noirs et les cheveux crépus, frappent à coups redoublés sur leurs tam-tams. Ces soldats sont armés chacun d'un vieux fusil à pierre, et d'une sagaie, sorte de lance longue de six pieds environ, qui est très-redoutable dans leurs mains. A l'extrémité de cette cour est l'entrée du palais proprement dit. Nous traversons un long corridor occupé par quelques Arabes qui paraissent remplir les fonctions de gardes du corps, et nous gravissons un escalier droit, très-roide, venant aboutir à une trappe horizontale, s'ouvrant de bas en haut, qui donne accès dans les appartements réservés et dans la salle d'audience. Cette salle, longue, étroite, éclairée par six fenêtres en forme de meurtrières, offre, pour tout ornement, deux grandes glaces.

Au fond, sur un fauteuil de velours grenat, se tenait la reine Zombé Fatoum, entourée de ses femmes. Elle avait, suivant la coutume de l'extrême Orient, la figure couverte par un masque en drap d'or, laissant seulement à découvert les yeux et une partie des joues. Elle était revêtue, à la mode malgache, d'un *lamba*, aux couleurs vives, se distinguant de ceux des femmes de sa suite par les riches broderies d'or qui en relevaient l'éclat. Nous prenons place sur des chaises en bois tourné, et après les salamalecs d'usage en pareil cas, et les rafraîchissements consistant en grands verres d'eau sucrée à la fleur d'orange, nous prenons congé de Sa Majesté qui nous remercie de notre visite en très-bon français.

Tout le temps de l'audience, j'avais cherché en vain à reconstruire sa figure, que l'on disait charmante, sous l'enveloppe qui la dissimulait; mais le lendemain, ayant été appelé auprès d'elle par les devoirs de ma profession, je fus amplement dédommagé. Je pus alors contempler tout à mon aise ses traits dépourvus de ce masque qui, la veille, la cachait si bien aux yeux. La jeune reine paraît avoir de vingt-trois à vingt-quatre ans (ceci se passait en 1861). Ses traits fins et la couleur d'ébène de ses cheveux lisses indiquent, plus encore que la teinte olivâtre de sa peau, qu'elle appartient au type ova, et ses deux grands yeux noirs, relevés légèrement vers les tempes, dénotent en elle, malgré sans doute de nombreux croisements, l'origine malaise qu'on attribue à sa race. Elle est parente de Radama Ier, ce souverain ova qui avait soumis à ses armes une grande partie de Madagascar, et qui s'intitulait modestement le Napoléon de l'Afrique. Son père, Ramanetaka, cousin germain de ce prince, dont il était le meilleur général, fut contraint de fuir à l'avénement de Ranavalona, ce monstre de sanglante mémoire, et devint, après une suite d'aventures plus ou moins romanesques, sultan de Mohély. A sa mort, arrivée en 1847, il laissa le trône à sa fille Fatoum, encore mineure et qui avait passé une partie de son enfance à Maurice, dans un pensionnat français tenu par des sœurs de charité. Aussi la jeune reine possède-t-elle parfaitement tous nos usages; notre langue lui est des plus familières. Elle est très-douce, très-aimable, porte avec une égale aisance le costume européen et le costume si gracieux de son pays, et, chose à noter, elle n'a créé aucun ordre de chevalerie, et elle est adorée de ses sujets.

Ses États, dont elle est souveraine absolue, se composent uniquement de la petite île de Mohély, située dans l'archipel des Comores, au nord du canal de Mozambique. Sa population, mi-partie composée de Malgaches qui avaient suivi la fortune de Ramanetaka, et d'Arabes, les vrais possesseurs du sol, compte à peine huit mille âmes, vivant exclusivement de la pêche et de l'élevage des volailles qu'ils exportent dans les îles voisines. Quant aux productions, elles sont peu nombreuses et surtout peu variées : le sol tourmenté, hérissé de montagnes, n'offrant entre elles que d'étroites vallées, fournit, mais en petite quantité, des cannes, des bananes et du manioc.

Moéhly est donc une île pauvre, peuplée d'habitants plus misérables encore, sans avenir commercial, car elle n'a aucun port et presque pas d'eaux vives, et sa *petite reine*[1], est certainement ce qu'elle peut offrir de mieux et de plus curieux à la vieille Europe.

H. Callamel.
Ex-chirurgien de la marine impériale.

1. C'est ainsi qu'on la désignait à la cour de Radama II, à Tananarive.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Ravages des insectes. — Les oiseaux et M. Victor Chatel — Nombre de moineaux existant en France au printemps. — Combien ils mangent de hannetons en un jour et en un mois. — Le corbeau. — Le corbeau sédentaire. — Les cécidomyies. — Ravages qu'elles exercent sur le blé. — Le platygaster scutellaris. — Les vibrions ou anguillules du blé. — Les meligetes viridescens. — L'alouette et le thorymus salcicollis.

Les ravages toujours croissants exercés dans les champs et dans les jardins par les chenilles et les hannetons, dont le nombre va toujours se multipliant d'une façon vraiment effrayante, font jeter des cris de détresse à l'agriculture. Cependant quelques personnes persistent à dresser des réquisitoires contre les oiseaux, qui seuls peuvent combattre efficacement ce fléau. Les moineaux surtout sont mis en cause.

M. Victor Chatel, cultivateur de l'arrondissement de Caen, s'est donné la mission de combattre ce paradoxe, et il publie de temps à autre des plaidoyers en faveur de ceux que calomnient l'ignorance, la routine et le parti pris.

Il rappelle qu'en Prusse, en Angleterre et en Hongrie où l'on avait fait disparaître les moineaux en mettant leur tête à prix, il a fallu les y ramener pour enrayer la destruction de toutes les espèces de végétaux que causaient les insectes nuisibles pullulant de toutes parts.

En effet, d'après des expériences faites par M. Roy, un couple de moineaux, ayant des petits à nourrir, leur apporte chaque jour de soixante à soixante-cinq hannetons. Avant de les donner à ces petits, ils leur enlèvent généralement les elytres, les ailes, les pattes, la tête et le corselet.

Que l'on multiplie le nombre de moineaux adultes au moment où apparaissent les hannetons, c'est-à-dire vers la fin d'avril, par celui du nombre des communes de France; soit, en chiffres ronds, 300 moineaux par chacune de ces 38,000 communes, on trouvera, avec Rougier de la Bergerie qui a fait ce calcul, 11,400,000 moineaux, sans compter que le nombre de ces oiseaux a diminué de plus de moitié depuis quinze ou vingt ans.

En effet, à la fin du XVIIIe siècle, d'après Buffon, il y avait en France environ 38,000,000 de moineaux. Il n'est donc point étonnant que le nombre des hannetons se soit prodigieusement et progressivement accru alors que l'oiseau qui en était un des plus grands destructeurs a diminué de nombre dans une pareille proportion.

11,400,000 moineaux adultes doivent former au printemps environ 5,700,000 couples ou 150 en moyenne par commune. Si l'on admet que chaque couple détruit chaque jour au moins 60 hannetons pour la nourriture de sa couvée et 25 pour sa propre consommation, sans compter tous ceux qu'il tue ou qu'il estropie par instinct de destruction, on arrive à un total de 85 par famille et par jour, soit à un chiffre de 484,500,000 par jour pour 38,000 communes. Maintenant, multipliez encore ce chiffre par 30, nombre de jours pendant lesquels peut durer à peu près ce massacre par les pères et mères; car, après la sortie du nid, les petits sont encore nourris par eux pendant un certain nombre de jours avant qu'ils aient le bec assez fort pour attaquer et dépecer eux-mêmes ces insectes, et on obtiendra un total de 14,535,000,000 de hannetons détruits, soit en moyenne 12,750 par jour et par commune, ou 150 multipliés par 85; soit encore 12,750 par 30 ou 382,500 également par chaque commune.

Il devient facile, on le voit, d'expliquer la prodigieuse multiplication des hannetons et de leurs larves par la diminution du nombre des moineaux.

En dehors des hannetons et des mans, le moineau ne mange pas moins de chenilles de papillons, du chou notamment, et de pucerons qui souvent coupent dès l'automne les céréales, et les font périr. De grands dégâts, dont on attribue généralement la cause aux intempéries des saisons, sont souvent l'œuvre de ce redoutable petit insecte.

Le moineau est donc l'un des oiseaux insectivores les plus utiles.

Quant aux dégâts qu'il cause aux arbres fruitiers, on peut en empêcher une partie, soit en mettant des filets devant les espaliers, soit en suspendant dans les arbres, de petit miroirs, ou même de simples morceaux de verre, de manière que le vent, en agitant ceux-ci, les fasse s'entre-choquer et produire un bruit strident qui effraye les oiseaux. Des pommes de terre garnies de grandes plumes de volailles pour simuler les ailes, la queue et la tête d'un oiseau, et suspendues avec une ficelle, les éloignent aussi efficacement.

A côté des moineaux, plaçons, comme d'utiles auxiliaires de l'agriculture, le corbeau et l'étourneau.

Pendant la saison des chenilles, le corbeau commence de très-grand matin sa journée par visiter les pommiers et les poiriers. Il saisit facilement, à cette heure matinale, les chenilles encore occupées en grand nombre à brouter les feuilles et qui ne rentrent qu'un peu plus tard pour se cacher dans ces mêmes feuilles qu'elles enroulent avec autant de promptitude que d'adresse.

C'est non-seulement au point du jour, mais encore au crépuscule, que les étourneaux se mettent en chasse, soit sur le bord gazonné des routes, soit sur les herbages, soit sur les prairies et sur les jeunes céréales, où ils font un grand carnage des vers, des insectes et des chenilles qui sortent de leurs retraites à ces deux moments de la journée.

Partout où se fait un labour, les étourneaux, dont les jeunes sont encore trop petits pour suivre leurs parents, ne cessent d'aller de leur nid au champ, et du champ à leur nid, chargés de vers blancs et de vers de terre. On trouve au pied des arbres qu'ils habitent des masses de débris de hannetons.

Chaque jour encore ils s'abattent, sautillent et courent autour des bestiaux, attendant que le piétinement de ceux-ci fasse sortir du sol des vers aussitôt saisis et croqués.

Le régime alimentaire du gros corbeau sédentaire ne paraît pas tout à fait le même que celui des corneilles, des freux et des choucas. Cet oiseau cherche et trouve toute l'année sa nourriture dans les rayons limités où il a élu domicile, et cette nourriture varie naturellement selon les saisons. Au printemps il fait la guerre aux reptiles, aux mulots et à d'autres petits rongeurs. Plus tard, il s'attaque aux mans de hannetons. On le voit fouiller avec ardeur les bouses de vaches et les crottins de chevaux, où il déterre de très-grandes quantités d'œufs de hannetons et des mans qui viennent d'éclore. Plus tard, quand les moissons couvrent les champs, ils s'en prennent aux cécidomyies, petits vers jaunes qui apparaissent aussitôt après la floraison des blés, s'attaquent au grain naissant et l'empêchent de se développer.

Les grains difformes, rabougris, flétris, qui constituent dans le rendement un sérieux déficit, n'ont pas d'autre cause. Après avoir atteint tout leur développement pendant que le grain est encore en partie à l'état laiteux, les cécidomyes se laissent tomber sur le sol et s'y enfoncent pour y subir leur métamorphose. Après une année d'ensevelissement, elles reparaissent, au moment même de la floraison des blés, sous la forme d'un petit moucheron à corps jaune, à tête noire munie de deux grandes antennes avec de longues pattes et des ailes gazeuses à reflets métalliques. On chercherait vainement pendant la journée une seule cécidomyie; mais le soir, pendant quelques instants seulement, lorsque le soleil va disparaître à l'horizon, elles voltigent isolément à la surface des champs et viennent déposer leurs œufs sous les balles des épis.

On le voit, si la larve de la cécidomyie se multipliait sans répression, elle ne tarderait pas à causer aux blés des dégâts qui transformeraient plus d'une année féconde en année stérile. Les gerbes, lorsqu'elles les attaquent, au lieu d'être lourdes, deviennent légères à la main et ne renferment que des épis à grains difformes et à balles presque vides.

Parfois la cécidomyie, qui l'année précédente couvrait de ses nuages de moucherons dévastateurs les champs de blés, et les ruinait, n'apparaît qu'en très-petit nombre; c'est que la nature, pour mieux seconder l'œuvre de protection confiée aux moineaux, donne à ceux-ci pour auxiliaire une petite mouche noire appelée *Platygaster Scutellaris*.

Pendant la chaleur, cette mouche court à la surface des épis, introduit entre les balles qui recouvrent le grain une tarière qui arme son ventre, et chaque fois qu'elle y rencontre une larve de cécidomyie, elle lui enfonce cette tarière dans le corps et y introduit en même temps par un conduit intérieur un ou plusieurs œufs microscopiques. Ces œufs éclosent bientôt et donnent naissance à un ver tout aussi microscopique que l'œuf qui le produit. Ces œufs se développent lentement, sans empêcher la larve d'acquérir son développement normal, de s'enfoncer en terre et d'y former la petite coque jaune et soyeuse où elle s'enferme pour y subir sa métamorphose. Les larves de la platygaster grossissent à leur tour, se nourrissent aux dépens de la cécidomyie, et, à l'époque de la floraison des blés, au lieu de moucherons jaunes ce sont des myriades de petites mouches noires qui éclosent.

Par malheur, comme ces dernières ne trouvent qu'un nombre très-restreint de vers de cécidomyies dans le corps desquels elles puissent déposer leurs œufs, elles ne se reproduisent elles-mêmes qu'en petite quantité l'année suivante, et alors la cécidomyie recommence à se multiplier sans obstacle.

Les cécidomyies ne sont pas les seuls ennemis des moissons que les oiseaux aient à détruire. Les vibrions ou anguillules du blé, petits vers blancs microscopiques, se logent dans l'ovaire du grain qui reste rond au lieu de s'allonger, prend d'abord une teinte vert foncé, puis devient dur et brun. A l'intérieur, il contient une pâte blanche et molle. Si l'on fend avec précaution l'enveloppe d'un de ces grains, on peut en extraire à l'aide de la pointe d'une aiguille un ou plusieurs de ces vibrions parvenus à l'état adulte et visibles à l'œil nu. M. Davaine, en examinant au microscope l'ensemble de cette pâte, a constaté qu'elle formait une masse compacte de plusieurs milliers d'anguillules à divers degrés de développement.

Depuis une quinzaine d'années, les siliques ou cosses des colzas se trouvent attaquées par une autre espèce de ver blanc, qui en les suçant les font se boursoufler, jaunir, puis éclater, soit entièrement, soit seulement sur une partie de leur longueur, en haut, en bas ou au milieu, selon la place qu'occupent les parasites qui s'y tiennent logés. Grâce à la déhiscence des deux valves de la silique, à l'heure voulue les intrus en sortent pour s'enfoncer dans la terre, et y subir leur métamorphose et apparaître ensuite au printemps dans les fleurs du colza, sous la forme d'insecte parfait, c'est-à-dire de petit coléoptère appelé par les naturalistes *Meligetes viridescens*. Ils commencent par se nourrir des organes de la fleur et ensuite ils y déposent leurs œufs, destinés à produire les vers destructeurs dont je viens de vous parler.

Une autre espèce de parasite, ver d'un blanc sale, à la tête brune, s'enferme également dans la silique du colza, y ronge un ou deux grains, et lorsqu'elle ne peut plus conti-

nuer à se nourrir aux dépens de la séve intérieure de la cosse passée de l'état herbacé à l'état ligneux, elle perce sa prison d'une petite ouverture et se laisse tomber à terre où elle s'enfouit. C'est la larve d'un charançon noir cendré, à long bec, le *Thorynchus Salcicollis.*

Que peut l'homme contre ces ennemis insaisissables et presque invisibles? Rien. Mais l'alouette, cette charmante et malheureuse alouette, qu'on détruit de toutes les manières possibles, se charge de détruire des milliards de ces êtres destructeurs et parfois en nettoie complétement les colzas, qui peuvent, grâce à elle, grandir, fleurir et fructifier en paix.

Espérons que le plaidoyer de M. Victor Chatel, que nous venons d'analyser, fera enfin épargner tant d'utiles auxiliaires de l'agriculture, et que, comme ce personnage des contes de fée, nos agriculteurs ne tueront plus la poule aux œufs d'or. Un pâté d'alouettes est bien délicat, sans doute, mais cent hectolitres de blé à sauver de la destruction, à mettre dans son grenier, à transformer en pain ou à porter au marché, c'est bien bon aussi. Or, le nombre d'alouettes nécessaires pour faire un de ces pâtés suffit précisément à protéger un hectare de moissons.

SAM. HENRY BERTHOLD.

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

Il se fait en ce moment dans la presse et dans la littérature une transformation des plus fécondes; le monde des champs commence à y faire entendre sa voix : les campagnes ont maintenant voix délibérative au libre concile des nations. Des journaux spéciaux, agricoles, horticoles, se fondent de tous côtés; les journaux politiques font eux-mêmes de jour en jour un peu plus de place aux questions rurales. D'ailleurs les journaux et les livres se répandent de plus en plus dans les campagnes.

L'Univers illustré aura donc lui aussi sa chronique des champs et des jardins. Ses lecteurs seront tenus au courant de ce qui se passe chez ces vingt millions de paysans dont à peine on s'occupait autrefois et qui sont pourtant le vrai fonds de la France. Le champ, la vigne, le bois, le pré, la grange, le cellier, le verger, le jardin, puis les marchés, concours, comices, fêtes villageoises, etc., auront ici, à l'avenir, leur compte rendu régulier. Nous introduirons nos lecteurs même au foyer du paysan. Nous lui raconterons de temps en temps quelques légendes rustiques qui lui apprendront à mieux connaître, à mieux apprécier celui qui exerce la première de toutes les industries et qui l'exerce avec fierté malgré son apparente modestie. Car il ne faut trop se fier à ce bonhomme en sabots et en blouse, parce qu'aucun être, je l'ai dit ailleurs, ne sait cacher son âme comme le paysan. Il sait, cet exploité de vingt siècles, ce qu'il en coûte de laisser deviner ce qu'on vaut, ce qu'on sait et ce qu'on possede. Ne vous fiez donc, encore un coup, ni à ce qu'il dit, ni à ce qu'il fait, ni aux airs qu'il se donne, car rien de tout cela n'est la traduction fidèle de sa pensee.

« Plein de ruse et de pénétration, mais jouant le niais à merveille, même dans le bien, il a trompé, il trompe et trompera les plus fins. Ses meilleurs sentiments, ses meilleures pensées, tout ce qui vaut en lui et chez lui, il le cache avec des précautions qu'on n'imagine point. Il a eu de feints respects pour la terre, de feintes adorations pour le ciel.

« Faire la bête et ne pas l'être, c'est une des meilleures joies qu'on puisse se donner en ce monde, et c'est celle que depuis des siècles goûte le paysan. Aussi voyez son air narquois et comme il rit dans sa barbe! »

Mais quel doit être le rôle de la presse à l'égard des populations rurales? Le lecteur ne trouve-t-il pas comme nous que le devoir serait de faire comprendre aux populations rurales que l'agriculture restée jusqu'ici dans l'enfance est appelée à devenir, en France principalement, la grande industrie mère? Mais, pour en arriver là, il faut bien l'avouer, les paysans ont presque tout à apprendre, presque tout à faire.

Les premiers éléments de son art, le paysan presque partout les ignore. Il n'a guère été dans tout le moyen âge que le manant (l'attaché au sol) du seigneur, chargé de recueillir les fruits d'une terre livrée à elle-même et produisant à peu près au hasard. Le cultivateur actuel n'est plus attaché à la glèbe, il est maître de lui, il peut aller et venir; qu'il sache donc profiter de cette liberté pour s'instruire. Mais en arrivant à la liberté, il est arrivé aussi à la responsabilité; il est arrivé surtout à la grande loi du travail. Il n'est plus l'engrangeur inerte des récoltes spontanées du sol, il en est le régulateur et le fécondateur; ses récoltes, à l'avenir, seront vraiment le fruit de ses peines, le fruit de son travail et de son savoir.

Voilà une des grandes révolutions qu'aura accomplies le XIXe siècle, et certainement une des plus heureuses. Cependant avant de mettre en scène le grand acteur rustique, qu'il nous soit permis de dire quelques mots de la scène et du théâtre :

La superficie totale du territoire français est de 54 millions d'hectares, la Corse comprise. Mais quelle est la nature de ces 54 millions d'hectares? Une partie évidemment échappe à toute culture : ce sont les lits des fleuves, des rivières et des canaux, les lacs, marais, étangs, mines, carrières, sables, rocs, glaciers, propriétés bâties, villes, villages, places publiques, etc. Combien tout cela nous prend-il d'hectares? 2 millions. Il nous en reste donc encore 52 millions, ainsi distribués : pour les vignes 2 millions, pour les jardins et vergers 2 millions également. En landes et bruyères nous en avons 8 millions. Mais les terrains productifs, quels chiffres atteignent-ils? Rassurez-vous! Pour les bois et forêts nous avons 9 millions d'hectares; pour les prairies naturelles 5 millions, et enfin pour les terres en labour 26 millions d'hectares.

En vignes, jardins, vergers, bois, forêts, prairies naturelles et terres en labour, cela nous fait pour tous les terrains productifs 44 millions d'hectares.

Comprend-on maintenant pourquoi l'agriculture est et restera notre grande industrie nationale et pourquoi tout Français qui s'en occupe est dans son vrai rôle de Français?

Avec tout cela, l'agriculture a fait en France, depuis cinquante ans, moins de progrès qu'en Angleterre et en Prusse. Aussi, puisque j'ai promis de donner quelques légendes de paysan, je prendrai mes premières histoires dans ces deux pays; mais je les choisirai de manière à montrer que le paysan n'est pas tout entier absorbé par la culture de son champ et qu'il sait, même sans instruction, même sans savoir lire, jouer un rôle important dans les sciences et dans les arts. Je commence, comme j'ai dit, par des exemples allemands et anglais; mais en fait de paysans célèbres, le pays de Jeanne Darc, de Bernard Palissy, d'Olivier de Serres et de La Fontaine pourra nous fournir, croyez-le, une magnifique revanche.

LE PAYSAN PRIESSNITZ

Il y avait, vers 1825, au village de Gœrfenberg, dans la Silésie autrichienne, un paysan nommé Priessnitz; ce paysan, suivant les uns, était tout à fait illettré, tandis que, suivant d'autres, il avait appris à lire, à écrire et à compter dans la petite école de Græfenberg. Mais qu'il ait su lire ou non, cela ne fait pas grand'chose à l'affaire, si le bonhomme ne lut jamais rien du tout et s'en tint, pour toutes leçons, à ses cinq sens de nature et à ce sixième sens, supérieur à tous les autres, et que, pour cette raison, on appelle « le bon sens. »

Priessnitz était pauvre, mais fort laborieux et fort entendu; il cultivait pour vivre un petit champ, et lui-même allait vendre au marché ses denrées sur un cheval qui, par un miracle inouï, devait faire de lui un des plus grands médecins du XIXe siècle, si nous faisons de ce mot *médecin* le synonyme de guérisseur.

Ce n'est pas l'histoire de Sganarelle que je raconte ici, mais une histoire réelle, authentique, avérée, que vous trouverez dans toutes les biographies.

Priessnitz reçut un jour de son cheval un coup de pied à la jambe qui le fit, pendant quelques semaines, cruellement souffrir; un de ses voisins qui avait de grands secrets pour les « foulures, cassures et gerçures » entreprit sa guérison, et pour tout remède se contenta de lui verser quantité d'eau froide sur sa plaie avec de certaines paroles et signes cabalistiques. Priessnitz s'en trouva parfaitement et se rétablit très-vite; mais il comprit que l'eau claire toute seule avait opéré cette cure et que les paroles et les signes n'y étaient pour rien. Il se mit aussitôt à recommander l'eau claire à tous les malades de son voisinage, et tous n'eurent qu'à se louer d'avoir suivi ses conseils. On venait de loin le consulter, et notre homme arrosait ses malades à grands seaux d'eau froide qu'il leur jetait sur le corps, en plein air. Ils guérissaient. La réputation de Priessnitz se répandit dans les villes mêmes et dans les petites cours d'Allemagne : des banquiers, des princes, des diplomates, des ambassadeurs, accompagnés de leurs ambassadrices, le vinrent consulter.

Notre médecin comprit bien que tous ces langoureux et langoureuses mouraient de leur désœuvrement, de leur vie contre nature, de leur inactivité musculaire, de leur privation d'air et de soleil et aussi de leur nourriture trop raffinée. Il fit entendre à ceux-là que, pour guérir, ils devaient rester sous ses yeux, vivre avec lui, l'accompagner et l'aider dans tous ses travaux, afin qu'il ne les perdît pas un moment de vue. Il leur donnait un coin de sa cabane, les nourrissait à sa table de pain sec et de noix, les menait avec lui dans la forêt fort éloignée de là, leur faisait scier du bois, qu'ils remportaient au logis avec scie, hache et chevalet par-dessus. Puis il les arrosait à grande eau. Il a refait ainsi des tempéraments. Des gens qui, toute leur vie, avaient été malingres et tristes, qui étaient arrivés chez lui mourants, en repartaient guéris, transfigurés, joyeux et allègres pour cinquante ans. L'Europe actuelle lui doit la bonne santé de plusieurs princes et d'un grand nombre de diplomates allemands. A ce métier de médecin des cours d'Allemagne, Priessnitz amassa des millions et immortalisa son nom.

Partout en Europe on vit se fonder des établissements imités de celui de Priessnitz; peut-être eut-on le tort de les rendre un peu moins primitifs et moins barbares; mais il est rare que les disciples conservent en quoi que ce soit la vigueur du maître.

Rien de plus sensé que le traitement imaginé par le sauvage médecin de Græfenberg. Remettre les malades en nature, leur redonner le contact vivifiant de l'eau, de l'air, du soleil; leur rendre l'activité musculaire, les forcer de reprendre une vie simple et sobre, c'était trouver d'instinct la vraie médecine (celle qui guérit) ou mieux encore la véritable hygiène, c'est-à-dire le moyen de n'être pas malade.

Ne riez pas de l'instinct, car c'est en médecine surtout qu'il a dans tous les siècles montré sa puissance. Hippocrate eut, pour guérir, bien moins de science que d'intuition.

Mais écoutez cet autre fait.

JENNER ET LES VACHES DU GLOCESTERSHIRE

Au siècle dernier, la petite vérole faisait de grands ravages en Angleterre; des paysannes du Glocestershire s'aperçurent que quelques-unes d'entre elles qui gagnaient à soigner les vaches une certaine maladie qu'elles appelaient, à cause de cela, la *vaccine*, se trouvaient préservées de la terrible épidémie qui tuait et défigurait toute la contrée. Jenner commençait alors d'étudier la médecine à Bodburg. Une laitière vint un jour consulter le médecin sous lequel étudiait Jenner.

— Il faut vous soigner bien vite, dit le médecin, et se méfier de la petite vérole.

— La petite vérole? je ne peux pas l'avoir, dit la paysanne, j'ai eu la vaccine.

Jenner fut extrêmement frappé de ce mot. Il s'informa auprès de quelques autres paysannes de la contrée et vit que tous croyaient à cette vertu préservatrice de la vaccine. Il pensa que la chose méritait d'être prise en considération et voulut tenter quelques expériences. Il fit part de cette idée à ses collègues; ils lui rirent au nez, le déclarèrent fou et voulurent l'expulser de leur société. Quelques années plus tard, étant allé achever ses études à Londres, il eut pour maître, dans cette ville, l'illustre anatomiste Hunter. Après de longues hésitations, Jenner se décida un jour à lui parler de la croyance singulière des paysannes du Glocestershire :

— Si l'on inoculait artificiellement la vaccine ou maladie des vaches, je pense, disait-il, qu'on pourrait voir ce qu'a de fondé l'opinion des vachers, et que si cette opinion était fondée, nous aurions peut-être un préservatif contre la variole.

Ne pensez pas, essayez, répondit Hunter.

Parole décisive! que Jenner ne se fit pas répéter. Il vaccina son fils, se vaccina lui-même et constata qu'ils étaient tous deux devenus refractaires à la petite vérole.

Voilà de quelle manière se fit cette grande découverte : pressentie d'instinct par de pauvres paysans illettrés qui trouvent le mot et la chose; elle est vérifiée, adoptée, propagée par l'homme de génie.

La vraie gloire de Jenner en ceci, c'est d'avoir tenu compte de l'opinion des simples.

Ah! si plus souvent nous les écoutions!

Qu'on me permette de raconter encore une histoire de paysans avant d'en arriver aux choses de l'agriculture proprement dite :

LES BUCHERONS DE MITTENWALD

On vient de voir ce que des « rustres » ont fait pour la médecine; écoutez ce que d'autres rustres ont fait pour les arts.

Un homme d'infiniment d'esprit, de savoir et de talent, notre ami Georges Pouchet, revenant de Munich, nous contait son passage à Mittenwald, « antique petit trou qui a quelque célébrité. » L'origine de cette célébrité mérite qu'on s'y arrête; elle ne faisait pas seulement des habitants de Mittenwald une population célèbre, elle en faisait une population heureuse, population de bûcherons, de cultivateurs et d'artistes. « Là se fabriquaient déjà au moyen âge, dit M. Georges Pouchet, les meilleurs instruments à corde pour le monde entier, depuis l'Italie jusqu'aux Flandres : violes, violons, violoncelles, contre-basses. Il faisait beau temps lorsque j'arrivai à Mittenwald; de loin, sur la route, je voyais danser dans les cours et les jardins, pendus à des cordes, je ne sais quels fantoches bizarres. C'étaient des violons qui séchaient et dansaient au vent... Il y a aujourd'hui des ateliers véritables où l'on travaille toute l'année, mais il n'y a pas encore longtemps que les choses n'étaient pas ainsi. Les habitants de Mittenwald passaient l'été aux durs travaux de la montagne à réparer les chemins, faire des conduites, abattre les sapins, les forer en manière de tuyaux, casser le bois et le flotter. Puis, quand l'hiver et la neige étaient venus, ces rudes mains, qui n'avaient tenu que la hache et la pioche depuis le printemps, se façonnaient en quelques jours au travail du luthier. Assise autour de grands poêles, toute la famille s'occupait à tailler les bois les plus résonnants, à choisir les planchettes les plus sonores et à les coller en combinaisons savantes. »

Ces gens de Mittenwald, à la fois bûcherons et luthiers, qui savent avec tant d'habileté et de sagesse mêler à la culture l'industrie, les arts et le travail en famille, doivent être cités comme exemple au monde entier. Ils ont trouvé le véritable ideal de la vie humaine en ce monde.

EUGÈNE NOEL.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

CHAPITRE XX.

Campement à la pointe Petiche. — Villes d'eaux d'Afrique. — On y pêche; on ne s'y baigne pas. — Les requins. — Conserve des mulets, etc. — On retourne des tortues. — Chasse aux oiseaux. — Un léopard arrête dans son élan. — La scie de mer. — Les baleines.

Notre camp présentait le spectacle le plus pittoresque et ne ressemblait à rien de ce que je vous ai décrit précédemment. Chacun de nous s'était bâti, à sa fantaisie, une espece de tente; on y employait les nattes du pays qui sont réellement magnifiques; elles ont, en général, cinq ou six pieds de long sur trois de large. Elles nous servaient de murailles et nous mettaient à l'abri du vent. Nos maisons ressemblaient ainsi à de grandes boîtes bien fermées.

Le premier jour fut employé, comme d'habitude, aux soins du confortable; on s'occupa de recueillir du bois pour faire du feu; ce qui n'était pas très-facile, car les arbrisseaux n'en fournissaient guère, et il fallait aller assez loin

1. Voir les nos 686 à 704.

pour en trouver. Plus tard, ce fut la besogne des enfants d'aller ramasser du bois, et les pauvres petits se donnèrent beaucoup de mal.

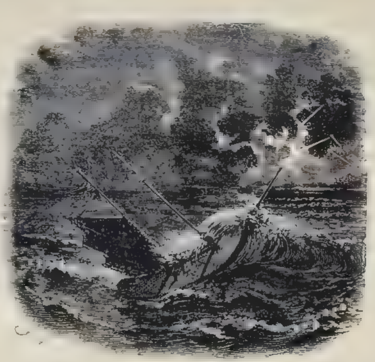
Nous construisîmes de grandes claies, appelées *orakas*, pour faire sécher le poisson quand on l'aurait salé, ou pour le fumer, en allumant du feu par-dessous.

On s'était muni de larges disques de cuivre, appelés *neptunes*, pareils à des plats gigantesques dans lesquels on faisait bouillir et évaporer l'eau salée. Il nous fallait en effet de grandes provisions de sel pour conserver le poisson et l'emporter. Il y avait des femmes occupées toute la journée à faire du sel. Une fois préparé, ce sel était emmagasiné avec soin dans des paniers et placé près du feu pour le conserver bien sec.

Nous avions tous les jours quelque nouvelle espèce de poisson, soit à manger, soit à saler.

Quant à moi, j'avais apporté, comme je l'ai déjà dit, un énorme hameçon ou crochet à requins et une grosse corde. Le crochet était fixé à une forte chaîne en fer de deux pieds de long, de manière que les dents du requin ne pussent l'entamer, si l'animal avalait le morceau de viande ou le gros poisson attaché à l'hameçon en guise d'amorce.

On voyait beaucoup de requins nager dans les eaux du cap et souvent les vagues les apportaient jusque sur la plage. Les Chinois, qui mangent des ailerons de requin, trouveraient là de quoi approvisionner le marché de Canton. A dire vrai, je tremblais quelquefois, quand j'étais en canot,



GOËLETTE SURPRISE PAR UN GRAIN.

Aventures au pays des gorilles. Chapitr XXI.

à l'idée de chavirer; car, dans ce cas, j'aurais été bien vite happé par une douzaine de requins affamés, entraîné au fond de la mer, et dévoré. Ces requins sont les lions et les tigres de la mer : rien n'échappe à leur voracité. Leur vue seule fait horreur; car on ne peut s'empêcher de se dire : « Combien d'hommes peut-être ce monstre n'a-t-il pas engloutis! » Une idée superstitieuse qui a cours parmi les marins, c'est que toutes les fois qu'il y a un malade à bord d'un navire, les requins suivent en troupe, attendant qu'on jette le cadavre par-dessus le bord.

J'éprouvais, je l'avoue, une violente animosité contre les requins, et pendant mon séjour au cap Lopez j'en ai détruit le plus que j'ai pu. On me voyait presque tous les jours, du canot où je me tenais, près de la côte, jeter mon hameçon dans la mer, puis regagner vite le rivage, rassembler mes hommes et tirer avec eux de toutes mes forces pour amener l'animal sur la grève. Un jour, je pris ainsi un gros requin d'une couleur bleu de ciel. Terrible bête! je crus que je ne pourrais jamais venir à bout de sa résistance et que la corde allait casser.

De temps en temps, c'était le requin qui semblait nous entraîner dans la mer. Il nous fallut plus d'une heure pour le jeter enfin tout palpitant à nos pieds. Alors nous saluâmes notre prise par un cri de triomphe. Aboko, qui se tenait tout prêt, lui asséna un formidable coup de hache et lui coupa la queue; puis il sépara le corps en plusieurs parties qui s'agitèrent longtemps encore, comme les tronçons d'un serpent. On trouva dans son estomac une grande quantité de poissons. Sa mâchoire avait, si je m'en souviens bien, six ou sept rangées de dents; et quelles dents! Je plains le malheureux dont la jambe aurait été engagée dans cette terrible gueule.

Je ne passais guère un jour sans m'emparer de quelques requins, et souvent je mettais pour amorce à mon hameçon un morceau de la chair de leurs semblables, auquel ces monstres mordaient avidement et sans répugnance, en vrais cannibales qu'ils étaient.

Il y a une autre espèce de requins, d'une couleur gris de plomb, plus courte et plus ramassée que le requin bleu de ciel. Ils ont la tête plus grosse, la gueule plus large et l'appétit encore plus glouton. Cette espèce est la plus commune. Elle attaque l'homme dans les eaux peu profondes. Je me rappelle un pauvre enfant qui, pour rejoindre son canot, marchait dans la mer, n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux. Il allait monter à bord, lorsqu'il fut pris par la jambe et



CAPTURE D'UN JEUNE GORILLE.

Chapitre XXIII.



LES HIPPOPOTAMES.

Chapitre XXIV.



UNE ESCORTE DE SURETÉ EN BOSNIE; dessin de M. Eugène Adam. — Voir page 454.



LE PETIT ROI

Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





Nous avons dans notre famille
Un petit despote en coquille,
Qui nous rend tous
Plus ou moins fous.
Ce mineur nous tient en tutelle;
Voilà la raison pour laquelle
Nous l'appelons le petit roi.
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui valons ce que vaut le roi.
Nous l'appelons le petit roi.

II

Il a le teint brun de son pere
Et les cheveux blonds de sa mere;
Vous devinez
Quel est son nez.
Ses yeux sont plus grands que sa bouche,
Et si vifs qu'on le croirait louche.
Qu'il est joli, le petit roi!
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui serions beaux comme le roi.
Qu'il est joli, le petit roi!

III

Il a l'etoffe d'un Alcide;
Ses membres de cariatide
Semblent bâtis
Sur pilotis.
Il bat la nourrice & la bonne
Qui prennent soin de sa personne
Il est si fort, le petit roi!
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui serions faits comme le roi.
Il est si fort, le petit roi!

IV

Il a quelquefois des manières
Qu'on pourrait appeler princières;
H e, je le vis
Prendre un louis
(C'etait dans ma poche peut être)
Et le jeter par la fenêtre.
Il est si bon, le petit roi!
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui saurions imiter le roi.
Il est si bon, le petit roi!

V

Il a de l'esprit à revendre;
C'est de sa voix qu'il faut entendre
Les mots plaisants
A double sens
Que nous faisons à son usage
Et qu'on redira d'âge en âge.
Qu'il a d'esprit le petit roi!
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui dirions ce que dit le roi
Qu'il a d'esprit, le petit roi!

VI

Il fume comme un petit homme
Une pipe en sucre de pomme,
Se pose sur
Un cheval sûr,
Prend son grand sabre de bataille
Et met en fuite la volaille.
Qu'il est vaillant, le petit roi!
Non, sur ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui ferions ce que fait le roi.
Qu'il est vaillant, le petit roi!

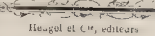
VII

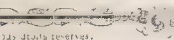
Un jour l'espiègle prend ma montre,
Brise le ressort & me montre
Que l'animal
Est [illegible],
Il fait les cornes a son père,
Il fait bien pis sur sa grand'mere.
Il est si gai, le petit roi!
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui plaisantons comme le roi.
Il est si gai, le petit roi!

VIII

Si cet enfant n'etait pas nôtre,
Je crois qu'il serait comme un autre:
Ni beau, ni laid,
Et même il est...
Mais chut! il ne faut pas le dire,
Ne pouvant mieux, mieux vaut en rire.
Il est charmant, le petit roi.
Et par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui voudrions railler le roi.
Il est parfait, le petit roi!

GUSTAVE NADAUD.





entraîné sous l'eau par un de ces terribles animaux qui sans doute nageait depuis quelque temps le long de la plage, à l'affût d'une proie. Il est dangereux dans ce pays-là de prendre des bains de mer, et je ne m'y suis jamais risqué.

Chaque jour, sur la rive sablonneuse qui avoisine l'embouchure de la rivière, nous prenions dans nos filets une grande quantité de mulets et d'autres poissons de toute espèce. Puis, on les fendait, on les nettoyait, on les salait, on les faisait sécher et fumer, et on les empilait ensuite dans les paniers.

Quelquefois le matin, de bonne heure, nous allions retourner des tortues. Ces animaux viennent déposer leurs œufs sur le rivage, hors de l'atteinte des vagues, où la chaleur du soleil les fait éclore. J'ai souvent observé ces tortues qui sortent de l'eau avant le jour, et qui remontent lourdement la pente de la plage, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un endroit favorable pour y déposer leurs œufs. Dès que cette opération est terminée, elles travaillent à les recouvrir de sable. J'aurais voulu voir les petites tortues sortir de leur enveloppe, ce doit être un spectacle fort curieux ; mais je n'ai jamais eu l'occasion d'en jouir.

Nous prîmes un jour une tortue qui n'avait que trois pattes. La quatrième lui avait été arrachée, sans doute par quelque requin affamé. La blessure, alors cicatrisée, devait être d'une époque déjà ancienne.

Savez-vous comment on prend les tortues ?

Dès qu'elles voient quelqu'un s'approcher d'elles, elles se dirigent vers l'eau avec toute la vitesse dont elles sont capables; on se jette sur le pesant animal, on lui imprime une forte secousse, et on le renverse sur le dos; position dans laquelle il reste sans défense, faisant des efforts désespérés pour se remettre sur ses pattes. C'est alors qu'on a toute facilité pour le tuer.

On trouve quelquefois des centaines d'œufs dans le ventre d'une seule tortue. On en fait de magnifiques omelettes.

Les tortues sont curieuses à voir lorsqu'elles sont enfoncées dans le sable et profondément endormies. On s'approche d'elles avec beaucoup de précaution et l'on n'a pas de peine à s'en rendre maître.

Après la pêche, la chasse. Le sud du cap est une épaisse forêt où se rencontrent la plupart des animaux qui vivent dans les bois de l'Afrique. Nous vîmes plusieurs fois des éléphants sur le rivage, mais sans chercher à les tuer. J'abattis un grand nombre de poules d'eau, tandis qu'elles volaient en bandes si serrées, que le jour en était presque obscurci. Elles se réunissent ainsi pour se repaître du poisson qui pullule sur ces côtes.

Un soir que nous revenions, Aboko, Niamkala et moi, de la forêt où nous avions fait une chasse infructueuse, nous tombâmes à l'improviste sur un gibier de plus forte taille. Nous longions la lisière du bois, quand tout à coup nous tressaillîmes au bruit d'un rugissement sourd. Nous jetâmes un regard rapide aux alentours, et nous aperçûmes un énorme léopard mâle prêt à s'élancer sur nous. Heureusement nos fusils étaient chargés à balle. Prompts comme l'éclair, nous tirâmes tous à la fois sur l'animal; il n'y avait pas de temps à perdre : il avait déjà pris son élan, et nos balles l'atteignirent quand il s'enlevait. Il tomba mort et pantelant aux pieds d'Aboko, qui put se vanter de l'avoir échappé belle. C'était une bête gigantesque: sa peau, que je conservai comme trophée, est magnifiquement nuancée et tachetée. Il n'y a guère au monde de plus bel animal que le léopard d'Afrique.

A l'embouchure du Nazareth on trouve le terrible poisson a scie. C'est sans aucun doute un des plus formidables monstres que les eaux recèlent dans leur sein.

Je ramais paisiblement dans un petit canot, lorsque mon attention fut attirée par l'agitation des ondes qui jaillissaient çà et là à quelque distance. J'en compris tout de suite la cause : c'était un combat acharné entre deux bêtes aquatiques; l'eau en était toute blanche d'écume. Ce ne pouvaient être deux hippopotames; car, dans ce cas, je n'aurais pas manqué de les voir.

Je m'approchai avec précaution, tenant mon fusil prêt à tout hasard, et en me penchant par-dessus le bord, j'aperçus un espadon ou scie de mer, aux prises avec un gros requin. La lutte était formidable et désespérée. Mais que pouvait le requin contre l'épée mortelle de son ennemi?

Ils vinrent en se battant tout près de mon canot. Je me détournai vite, car leurs violents efforts auraient eu bon marché de mon frêle esquif, et un seul coup de la redoutable scie m'aurait envoyé Dieu sait où. Chaque dent de cette scie peut avoir deux pouces de long; or l'espadon en a quarante de chaque côté. Sa dimension en longueur était de cinq pieds. A la fin, plus agile que son adversaire, l'espadon enfonça profondément ses dents tranchantes dans les chairs vives du requin. Il renouvela deux ou trois fois la même attaque; puis le mouvement cessa, l'écume disparut, et l'eau reprit son calme accoutumé. Je ramai vers le lieu du combat, d'où je distinguai au fond de l'eau le requin mort, couché sur le dos, le ventre ouvert et criblé de blessures.

Quant à la scie de mer, elle avait quitté le champ de bataille après cette victoire qu'attestaient de longues traces de sang, flottant dans l'eau autour du vaincu.

Au mois de juillet, je voyais dans la baie du cap Lopez force baleines qui prenaient là leurs ébats, et qui lançaient des jets d'eau en l'air.

Elles s'y rassemblaient à cette époque de l'année avec leurs baleineaux. Comme l'eau de la baie est très-calme, elles exercent là les forces de leur petit avant de le lancer dans la haute mer. Rien de plus curieux que de voir le baleineau nager en jouant aux côtés de son énorme mère.

Tous les ans, au mois de juillet, les baleines revenaient au même endroit; mais les baleiniers s'avisèrent, une année, de leur donner la chasse. Depuis lors, le mois de juillet a beau revenir, les cétacés ne reparaissent plus, car ce sont des bêtes fort intelligentes, qui savent bien où elles sont en sûreté. Sans doute elles auront trouvé quelque autre baie plus déserte, et plus favorable aux jeux et aux exercices de leurs petits.

On voit aussi, toute l'année, dans la baie du cap Lopez, d'autres poissons de la famille des cétacés, que les marins appellent des *gros-nez*. Sans être aussi énormes que les baleines, ils sont encore d'une belle dimension.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

LES ESCORTES DE SURETÉ EN BOSNIE

Le bazar de Raguse renferme toujours de grandes quantités de marchandises diverses, dont la valeur atteint des sommes considérables. Il en est de même dans presque toutes les villes du littoral de la Dalmatie.

Il n'est pas rare pour le voyageur de rencontrer, sur les routes sinueuses des montagnes, de longues files de chevaux chargés de ballots destinés à l'alimentation de ces bazars. Ces caravanes comptent souvent deux ou trois cents bêtes de somme, et même d'avantage. Si elles viennent de loin, elles sont obligées de voyager pendant la nuit, afin d'arriver à temps pour les époques des grands marchés. En ce cas, les négociants qui traversent la Bosnie, et qui savent que les attaques de brigands y sont fort à craindre, les négociants obtiennent des autorités, et moyennant finance, des escortes de pandours armés jusqu'aux dents.

Outre ces escortes, on a établi des postes de sûreté sur les diverses routes, dans des grottes, dans les défilés mal famés, ou même en plein air. Notre gravure représente un de ces postes au moment où, son service terminé, il se prépare à regagner son cantonnement.

H. VERNOY.

COURRIER DU PALAIS

Une évasion en Afrique. — La chasse à l'homme dans le désert. — Les moustaches d'autrefois et aujourd'hui. — A beau mentir qui vient de loin. — Les trésors de la Chine. — Ce que vaut un diamant de 250,000 fr. — 10,000 fr. d'amende pour deux avocats. — 700 000 fr. engloutis à la Bourse. — Les honoraires du docteur Declat. — *Les Veillées chrétiennes* sans chrétiens. — Excuse triomphante d'un Auvergnat.

L'Algérie fait toujours des siennes : mais nous ne pouvons pas donner constamment la parole à l'Afrique. Nous ne raconterons aujourd'hui qu'une évasion des plus hardies et des plus dramatiques.

Une sorte de Fra Diavolo arabe, un bandit de Constantine nommé Saïd ben Ahmed ben Kecheroud, venait d'être condamné à vingt ans de travaux forcés pour avoir tenté d'assassiner à grands coups d'un grand couteau M. Guillemain, lieutenant d'une compagnie de remonte.

Le condamné, ne s'étant pas pourvu en cassation dans les trois jours de l'arrêt, était conduit à Philippeville avec d'autres prisonniers, pour de là être embarqué pour Cayenne. Le convoi dont il faisait partie était escorté par deux gendarmes et quelques chasseurs d'Afrique. La troupe cheminait à travers un de ces paysages farouches malgré leur verte végétation que le pinceau de Fromentin aime à reproduire. Palmiers, aloès, sycomores dominaient de chétifs oliviers semés çà et là entre des rochers menaçants. On descendait la rampe ardue au sommet de laquelle perche Constantine dans sa ceinture de murailles d'une aveuglante blancheur.

Tout à coup, au moment où l'on y songeait le moins, Kecheroud brise sa chaîne par un énergique effort, et, se voyant libre, s'élance avec une rapidité de chamois à travers les rochers, et s'enfuit vers les cascades du Rhummel.

Comme la ville était encore proche, un gendarme se détache de l'escorte et va prévenir son commandant qui arrive bientôt avec toute sa brigade à laquelle s'étaient joints quelques citoyens de Constantine armés à la hâte pour prendre leur part de cette chasse à l'homme.

On fait une battue générale dans la direction qu'a suivie le fugitif. On cerne les précipices, on investit les rochers, et enfin on aperçoit Kecheroud au sommet de deux roches gigantesques appelées les roches des femmes adultères. Comment a-t-il grimpé si haut sans la griffe du chacal ou l'aile de l'aigle? On ne peut le concevoir; mais il est sur la crête comme Siméon Stylite. La nature lui a fourni un fort retranché inaccessible.

Il faut en faire le siége et monter à l'assaut. On porte des échelles, mais quand les plus hardis ont atteint le sommet, Kecheroud a disparu; il s'est glissé comme un serpent dans les ravins et les précipices, il a fini par traverser le Rhummel et va se sauver quand il rencontre un citoyen de Constantine, M. C., qui l'attend prêt à lui barrer le passage. Le forçat a pour lui l'avantage du terrain. Son adversaire est très-bas au-dessous de lui, Kecheroud le domine, il peut l'écraser. La nature lui fournit dans l'aire de rochers où il se trouve des munitions terribles sous forme de blocs de pierre. Le forçat en détache un qu'il va rouler sur la tête de son ennemi. Déjà la pierre est soulevée, elle va tomber, et c'en est fait du courageux chasseur.

Mais tout à coup une explosion se fait entendre. Le bloc reste suspendu et Kecheroud tombe foudroyé par une balle.

Ainsi a fini ce combat de titans qui a bien ses péripéties, son émotion et sa grandeur, et qui figurerait à merveille dans une scène du cirque olympique.

Ce Kecheroud, qui est mort maintenant et qui en une seconde a fait ses vingt ans de travaux forcés, n'avait pas tant été affecté par les débats et par sa condamnation que par la perte de sa moustache.

Il paraît que c'est là surtout ce qui l'avait humilié. Sa moustache figurait parmi les pièces de conviction; l'Arabe l'avait perdue dans sa lutte contre le lieutenant Guillemain, et c'est par ce côté seulement qu'il se sentait déshonoré.

La moustache a conservé chez les Arabes le prestige qu'elle avait autrefois quand le Cid la livrait comme un gage d'honneur, ou qu'un prélat français préférait perdre son évêché que perdre sa moustache.

Il y a longtemps que chez les avocats elle est déchue de son âge héroïque. Elle fleurissait vers 1830 avec la cravate noire qu'on disait être une des *conquêtes de la révolution de Juillet*.

La moustache ressuscita en 1848 et vécut quelque temps. Aujourd'hui un avocat a brisé le rasoir devant la sixième chambre présidée par M. Lancelin. Il a soutenu qu'il avait sans encombre plaidé sous sa moustache devant la Cour.

Nous avons dans le temps exprimé ici notre sentiment sur ces puérilités. La moustache est quelquefois l'accent du visage, le cachet, l'estampille d'une personnalité. Elle peut servir à l'agrément de soi-même et des autres en cachant les défectuosités d'une mâchoire mal garnie ou d'une bouche mal dessinée. Dans un état comme le nôtre on devrait permettre à chacun d'administrer sa tête. Chicaner la moustache d'un avocat ressemble presque à lui mettre la main sur la figure.

Nous sommes donc pour la liberté de la moustache.

Il en portait une des plus formidables et des plus crochues M. le capitaine Negroni quand il fit la conquête du palais d'été de Pékin, tout comme le capitaine Roquefeuille fit la conquête du Roussillon, lui et quelques milliers d'autres.

C'est là une histoire également lamentable que celle de cet officier qui rapporte de sa campagne de Chine une collection qu'il évalue lui-même à cent quatre-vingts millions.

Cette collection, il l'a moitié acquise, moitié conquise; il va nous présenter lui-même dans une sorte d'autobiographie le récit de cette main-mise sur cette nouvelle toison d'or.

M. Louis Negroni commence par exposer comment il s'empara d'une aile du palais de l'empereur de la Chine. Après avoir pénétré dans de longues enfilades d'appartements, il aperçut dans une demi-obscurité quatre femmes qui fuyaient dans la direction d'un joli pavillon que le capitaine avait remarqué en arrivant.

L'officier ne perd pas la tête : il place en sentinelle des soldats qui n'ont rien vu, et rien qu'avec son ordonnance il se mit à la poursuite de ses quatre prisonnières qui, ne trouvant de refuge nulle part, finirent par tomber à ses genoux, frappant la terre de leur front dans l'attitude de la supplication et de la terreur.

Une seule restait debout. Le capitaine la décrit minutieusement des pieds à la tête. Il s'étend surtout sur un léger manteau en crêpe de chine fond rose, tout parsemé, tout constellé de pierres précieuses et splendides.

Comme on sent déjà le futur collectionneur ! Il n'oublie pas davantage une coiffure d'un vert tendre garnie de jolies perles... Quelle admirable créature ! quelle charmante prisonnière ! s'écrie-t-il. Puis il ajoute : « Je lui fis comprendre en mauvais chinois, accompagné de mon meilleur sourire et d'autres signes démonstratifs, que j'étais disposé à la sauver et qu'elle pouvait compter sur moi en se confiant à ma générosité. Alors l'impératrice favorite, car c'était elle, mit convulsivement sa jolie main sur mon épaulette... »

L'impératrice répond enfin de son mieux à ce que le capitaine appelle des gestes démonstratifs.

Elle embrasse l'officier avec une effusion toute chinoise, et tous les deux, au clair de la lune que M. Negroni compare à une perle, toujours par suite de ses préoccupations de collectionneur; elle arrive à une petite grille, et en se sauvant par cette issue elle remet au capitaine une boîte, et quelle boîte !

Écoutez l'inventaire qu'il en fait.

« C'était une grande boîte ou coffre à bijoux, en or, enrichie de grosses perles, de splendides saphirs, de rubis, d'émeraudes, formant une mosaïque d'une richesse inouïe, et renfermant une collection de pierres précieuses d'une valeur immense ! Noble souvenir de reconnaissance, digne d'une grande souveraine. »

Jusqu'ici on voit plutôt la *générosité* de la prisonnière que la générosité tant promise du capitaine; mais on voit poindre la fameuse collection.

Quand le capitaine eut réalisé ladite collection, il imita le soldat d'Horace, qui ayant de quoi vivre ne voulait plus se faire tuer, il donna sa démission, et alla promener sa collection en France, en Allemagne et en Angleterre; mais finalement, il retourna à Paris, cette patrie naturelle et civilisée de la crédulité et de la confiance. Là il exalta les merveilles de sa conquête chinoise et lui donna cette incroyable valeur de 180 millions. Il est vrai, selon les experts, qu'il faut décompter dans des proportions ridicules. Un seul fait donnera la mesure de l'écart. Ainsi, un diamant pesant brut 73 carats et que Negroni estimait 250,000 francs ne serait qu'un simple caillou du Rhin et pourrait bien valoir une dizaine de francs.

Mais tout le monde n'est pas expert. Et le capitaine parvint, en donnant ses merveilleuses pierres en gage, à se faire prêter par M. Herbi une somme de 430,000 francs et à se faire vendre une propriété de trois cent cinquante mille.

Un M. Gautier, aussi confiant que M. Herbi, cédait une propriété de 1,300,000 francs, dont la moitié devait être payée en objets de la collection. Les frais d'enregistrement, que Negroni n'était pas en mesure de payer, empêchèrent seuls cette vente d'être consommée.

Tous ces faits ont paru suspects à M. le procureur impérial, qui a traduit M. Negroni et son frère devant la police correctionnelle, sous la prévention d'escroquerie. Les deux frères, malgré les efforts de notre bâtonnier Me Allou et de Me Bouchez, ont été condamnés, le capitaine à un mois de prison et trois mille francs d'amende, et son frère à quinze jours de prison et 400 francs d'amende.

Les amendes les plus fortes de la semaine ont été prononcées par cette sixième chambre et dans un procès de presse. Chose à noter comme une curiosité des plus rares, ces formidables amendes à cinq mille francs pièce contre le journal *l'Électeur* tombent d'aplomb sur la tête de deux avocats, MM Ferry et André Pasquet.

Un confrère disait en riant à notre bâtonnier :

— C'est la caisse de l'ordre qui payera ces amendes.

— Sans doute, repartit Me Allou. Et à ce train-là, il n'y aura bientôt plus ni ordre ni caisse.

On comprend que nos amendés aient interjeté appel. Ils espèrent que la Cour impériale aura la main moins pesante; et ce qui est d'un favorable augure dans ce sens-là, c'est la réduction considérable de la peine obtenue en appel par M. Kugelmann, imprimeur du journal *l'Art*.

Nous vous avons laissé dans notre dernier courrier vous apitoyant sur le réveil de M. Desgranges, ingénieur en chef des chemins de fer du Sud autrichien. Quel coup! quelle chute! quel désastre! S'être expatrié quinze ans pour accumuler, à force de travail et d'économie, sept cent mille francs! Les savoir entre les mains d'un ami, garanti deux fois, par l'affection qu'il vous porte d'abord, et par sa position ensuite (et quelle position! chef de la comptabilité du chemin de fer de Lyon). Puis rentrer en France pour jouir d'une fortune si légitime et se trouver en présence d'un dépositaire ruiné et d'une caisse vide!

Telle est, vous ne l'ignorez pas, cette désolante histoire. MM. Darjou et Martin ont été condamnés par la septième chambre à deux ans de prison et 25 francs d'amende, de plus à des dommages-intérêts à payer par état à M. Desgranges, qui s'était porté partie civile.

Autre compte à régler à propos de la succession de M. le duc de Gramont-Caderousse. Singulière destinée que celle de ce gentilhomme provençal si recherché, si envié, si brillant! Il est allé mourir au Caire dans l'isolement et dans la nostalgie, loin des siens, à la poursuite d'une santé qui le fuyait toujours et qu'il croyait atteindre au pays du soleil.

C'est son médecin et ami le docteur Déclat qui réclame à la succession du duc 200,000 francs d'honoraires.

La première chambre, présidée par M. Benoît-Champy, a refusé de suivre le docteur jusqu'à un tel chiffre. Le jugement a donc déclaré, après les plaidoiries de Mes Allou et Nicolet et sur les conclusions conformes de M. l'avocat impérial Chevrier, que la succession aurait à payer au docteur 60,000 francs à lui dus par M. Caderousse, ainsi que 25,027 francs d'avances, et quant au montant des honoraires, il les a fixés à 25,000 francs.

C'est juste aussi une somme de 25,000 francs qu'il en a coûté devant le tribunal de commerce à M. Raphaël Félix pour avoir, le 15 décembre 1867, abandonné à Vienne les demoiselles Brunet, qui faisaient partie d'une troupe d'artistes dramatiques qu'il avait recrutés pour courir le monde.

M. Pierre Petit, qui opère lui-même, comme chacun sait, a aussi abandonné non pas des actrices, mais un journal et un journal intitulé *les Veillées chrétiennes*, s'il vous plaît. C'est M. Brunet qui l'a acheté et qui s'en plaint, car trente-cinq évêques et cent vingt-sept curés, qu'on lui avait présentés comme des abonnés fidèles aux *Veillées chrétiennes*, ont refusé de veiller avec M. Brunet. A cela, M. Pierre Petit répond par l'organe de son avocat, Me Edgard Demange, que c'est la faute de M. Brunet s'il a effarouché la clientèle, et le spirituel avocat va pêcher à la ligne quelques fragments du journal modifié. On conviendra avec lui qu'il est impossible de veiller chrétiennement avec un journal qui insère des quatrains comme celui-ci :

> La femme est de fâcheuse humeur,
> Et près d'elle on ne trouve guère
> Que deux seuls instants de bonheur :
> Quand on l'épouse et qu'on l'enterre.

La Cour a confirmé le jugement qui condamnait M. Petit à payer à M. Brunet 1,440 francs de dommages-intérêts, en élevant de 1,000 francs la somme allouée par les premiers juges.

Est-ce tout? — Non, s'il restait quelque place, mais il n'en reste plus. Nous n'avons que quelques lignes pour consigner ici un petit procès en injures publiques.

Les gens du peuple appellent payer *à tempérament* payer par fractions de petites dettes; mais Bastoul, qui est Auvergnat, ne sait pas bien prononcer et il dit *temparament* pour *tempérament*, et il se trouve qu'une de ses voisines, Mlle Castilda, qui lui devait 37 francs de charbon, cotrets et fascines, a entendu l'Auvergnat lui dire :

— Vous me payerez *à tant par amant.*

Là-dessus plainte en injures devant la justice de paix.

L'Auvergnat se justifie ainsi :

— Monsieur le juge, je n'ai pas voulu dire ça. Et la preuve, c'est que je voulais faire un long crédit à mademoiselle, et que si elle m'avait payé de la manière qu'elle a compris, j'aurais été payé presqu'au comptant.

Cette excuse, donnée avec une grande naïveté, fait rire l'auditoire et acquitter l'Auvergnat.

MAÎTRE GUÉRIN.

COURRIER DES MODES

Voici, mes chères lectrices, une admirable saison pour voyager, et le temps semble commandé pour la fortune des villes d'eaux et des bains de mer. Aussi, à l'heure où je vous écris ces lignes, toute la société élégante est éparpillée sur les plages, où l'on fane bien des jolies toilettes qui, au reste, n'ont été créées que pour cela.

La mode ne se repose pas, elle invente sans cesse; la fantaisie, qui domine toute chose, lui inspire sans cesse de nouveaux ornements. Il n'y a jamais eu tant de luxe et de coquetterie.

Voici plusieurs gracieuses toilettes que j'ai guettées et saisies en passant.

Un costume bain de mer : robe avec corsage en étoffe satinée rose et blanc, bas de jupe sans garniture, taille lisse, corsage montant. Pardessus Watteau formant jupe et pèlerine en taffetas feutre, la jupe courte et relevée sur les côtés par des brides de satin rose et blanc, la jupe et la pèlerine sont garnies d'une frange de la nuance du taffetas. Bottines montantes en peau souple de teinte feutre. Petit chapeau Watteau en paille blanche avec guirlande de feuillage et volubilis; voilette de gaze assortie au pardessus.

Autre toilette du même genre : robe de tissu algérien à raies satiné fond blanc, la rayure noir et bleu avec filet d'or; une seconde jupe forme tunique très-courte, elle est accompagnée d'une étole à pèlerine, le tout garni par des bouclettes en ruban de satin bleu à filet d'or. Ces bouclettes sont posées au bord de manière à denteler, et le même ruban est posé à plat par-dessus. Chapeau en *pouff* de tulle blanc avec voilette bleue et flots de ruban pareils à ceux de la garniture.

Toilette du soir : robe à double jupe en mousseline très-claire, le dessous en taffetas rose forme un transparent; les jupes de mousseline sont entourées d'un large ourlet, celle de dessous est traînante; la seconde jupe est relevée sur tous les lés par des choux de satin rose; le corsage est montant, à gros plis, avec un corselet de satin rose et une écharpe de même qui fait ceinture longue; coiffure en cheveux à rouleaux derrière et frisures de petites boucles devant; sur le milieu de la tête, un petit chaperon de dentelle et de boutons de rose. Souliers Louis XV en satin rose et grandes boucles diamantées. Manches courtes et gants longs à quatre boutons.

Nous voici décidément à la mode des paniers, et pour loger les susdits on fronce les robes derrière et sur les côtés; le milieu de la jupe devant rester plat comme un tablier. Les paniers sont de dimensions peu considérables, mais patience... petit poisson deviendra grand... n'en doutez pas. Le modèle adopté en ce moment est celui qu'on nomme *panier Dubarry;* j'ai été l'inspecter dans les magasins de *la Ville-de-Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, qui en ont le monopole. Il se compose de trois tournures en rouleaux de crin, une de chaque côté sur les hanches et l'autre derrière la taille; le tout s'attache par un cordon entre la crinoline et les sous-jupes. C'est assez gracieux comme tournure, et si la mode en restait là, nous n'aurions pas à nous plaindre.

Les robes qui font des plis sont toujours les plus avantageuses, car toutes les femmes ne supportent pas la coupe à *l'antique*, qu'il faut laisser aux statues.

J'ai remarqué dans ma visite aux magasins de *la Ville-de-Lyon* plusieurs jolies nouveautés en frange pour garnitures de robes légères, et en galons satinés pour étoffes de lainage et de soieries.

On fait en ce moment de charmantes toilettes de campagne en mousseline de laine ou cachemire avec broderie. Voici comment on les compose :

On établit une première jupe dont le haut est une doublure et le bas un volant de 45 centimètres de hauteur; puis on fait un second jupon, qui est froncé à la taille derrière, et qui est à casaque; celui-ci arrive à la hauteur du volant du premier.

On fait dessiner l'étoffe et on la brode avec des arabesques en lainage appliqué et des points en soie de couleur, se servant pour exécuter ce travail des machines à coudre Willcox et Gibbs, boulevard de Sébastopol, 82, qui ont un guide spécial pour cette broderie orientale. Supposons que l'étoffe du costume soit *bleu breton;* on applique en noir et marron avec filets de points rouge et couleur d'or. J'ai vu cette toilette, elle est ravissante, en même temps très-peu coûteuse, si on l'établit chez soi.

De même pour les chemisettes, si en vogue en ce moment. On peut, à l'aide des machines Willcox et Gibbs, varier ses ornements par des piqûres, des petits volants, des ganses et des points de mouche; on peut faire aussi du point d'épine. Enfin, dans une famille intelligente, on obtient des résultats surprenants comme économie avec ce gracieux petit meuble, qui confectionne tous les objets de toilette avec rapidité et rend toute chose facile et amusante.

Si je disposais de plus d'espace, j'aurais du plaisir à indiquer à nos lectrices la manière d'exécuter une foule de travaux; je dois ici limiter cette causerie, dont la place est restreinte.

Les femmes qui voyagent ont pu remarquer comme moi qu'il est fort important d'emporter avec soi un nécessaire de parfumerie bien garni; c'est le seul moyen de se préserver des flétrissures du hâle et de la bise. Les femmes du monde n'ont pas le teint assez solide pour résister à l'air de la mer ni au soleil des pays de montagnes.

Dans les salons et boudoirs de *la Reine des Abeilles*, maison Violet, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, on trouve les produits les plus hygiéniques et les plus élégants.

Je cite comme *memento* la crème de beauté, le blanc Pompadour onctueux, la crème froide mousseuse pour le teint, la pâte veloutée pour la beauté des mains, la pâte de roses pour les lèvres, et la rosée des fleurs, qui adoucit et tonifie la peau.

Ne pas oublier surtout le savon de Thridace au suc pur de laitue, bien connu dans le monde élégant pour le plus parfait des savons de toilette.

Plus les chapeaux ont diminué de forme, plus la chevelure est devenue abondante. Le secret de cette sève est dans les magasins des coiffeurs qui étalent chaque jour un arsenal de chignons, de tresses et de boucles en tire-bouchons.

Il est à peu près impossible de se coiffer aujourd'hui sans une addition de faux cheveux. Cela est triste à dire, mais il faut l'accepter comme une nécessité; on ne s'en cache guère,

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME No 99.

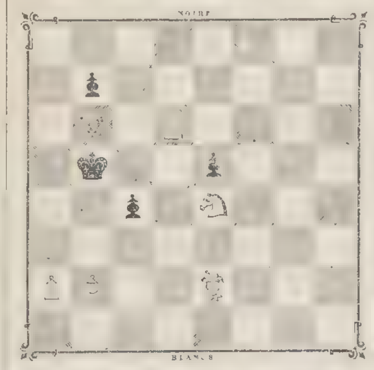
BLANCS.	NOIRS.
1 D. 6eCR. éch.	1 R. case T
2 F. 2eTD. éch. déc.	2 D case CD couvre.
3 F. 4eD. éch.	3 F. p. F éch. m.

Solutions justes : MM. capitaine Charousset, à Toulouse; Édouard Pontet, notaire à Portes; Aune Frédéric, à Alger; E. Duchemin, C. Pierson; Pourrez, café de la Collette, à Lille; D. Mercier, à Argelliers; Henri Coulomb; L. Maurice, Salon des Familles, à Saint-Mandé; Faysse père, à Beauvoisin; A. Ferat, à Charenton-Saint-Maurice; Emile Frou, à Lyon; commandant Tholer, à Nancy; C. Launay; Aimé Gautier, à Bercy; A. M. de V..., à Rochefort; E. Lequesne.

Errata : Probl. no 106. — Les trois pions *noirs* 6e TD, 5e CD, 4e FD doivent être des pions *blancs*.

PROBLÈME No 108

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE, DE [illegible]



Les Blancs jouent et font mat en [illegible]

du reste, car, me trouvant il y a quelques jours dans un établissement d'eaux minérales, j'ai remarqué avec étonnement, en traversant un corridor, que les jolies baigneuses enfermées dans leurs cabinets de bain avaient accroché en dehors de la porte, avec leurs petits chapeaux, les chignons, boucles et autres accessoires de coiffure. Et comme je demandais aux filles de service la raison de cette exhibition, on m'a répondu que la vapeur de l'eau sulfureuse étant de nature à abîmer les cheveux, on mettait ceux-ci hors de sa portée. Oh ! mode, voilà de tes coups !...

Enfin, mes chères lectrices, prenons-en notre parti, et portons de faux cheveux; mais au moins soignons ceux qui tiennent à notre tête, ne laissons pas dégarnir le front ou les tempes, conservons la plante lors même que son feuillage est artificiel.

Les excellents produits de la capilliculture, *Eau* et *Pommade vivifiques,* dont le dépôt est à Paris, chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, réunissent certainement toutes les qualités désirables pour fortifier les racines, détruire les pellicules, empêcher les cheveux d'être cassants et de blanchir.

Je recommande donc l'usage de ces produits, qui ont valu à leur inventeur les éloges les plus sincères et dont la réputation est incontestée.

ALICE DE SAVIGNY.



LA MINE D'OR DE VIGRA, DANS LE PAYS DE GALLES (ANGLETERRE), d'après un croquis communiqué.

UNE MINE D'OR EN ANGLETERRE

Si l'Amérique a en quelque sorte le monopole de la production de l'or, il ne faudrait pas croire que nos contrées ne renferment aucun gisement du précieux minerai. L'Espagne et la Hongrie ont possédé des mines d'or très-riches. En France même un certain nombre de cours d'eau ont autrefois roulé des paillettes d'or : le Rhône, l'Ariège et la Garonne entre autres; mais depuis de longues années, les *orpailleurs* ont cessé d'en fouiller le lit.

L'Angleterre, elle, possède encore quelques mines, peu considérables, il est vrai, mais qui continuent d'être exploitées. Un voyageur nous rapporte le croquis d'une de ces mines dont il a pu prendre le dessin pendant une excursion dans la partie septentrionale du pays de Galles. La mine de Vigra longe la rive du Mowdbach, dans un des sites les plus pittoresques du comté de Merioneth, à égale distance de Dolgelly et de Barmouth.

Les pépites d'or s'y rencontrent dans un terrain sablonneux traversé de couches d'ardoises. Une grande roue qu'un courant d'eau fait agir communique le mouvement à une puissante machine, qui peut écraser jusqu'à quarante tonnes de minerai par jour. L'eau qui sert ici de force motrice est celle d'une charmante rivière baptisée d'un nom barbare : la Hirgwin.

La mine de Vigra produit en moyenne plus de quinze livres d'or chaque semaine.

FRANCIS RICHARD.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus

Très-souvent la sottise et la vanité sont réunies.

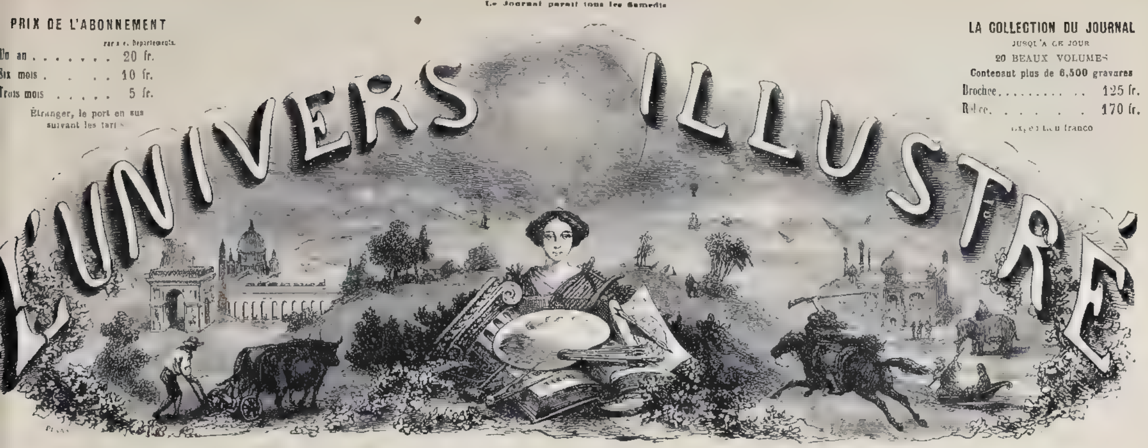
Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. — [900] ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . 10 fr.
Trois mois . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée . . . . 125 fr.
Reliée . . . . 170 fr.
Expédiée franco



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 706 — 25 Juillet 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



M. POUYER-QUERTIER
député du département de la Seine-Inférieure

M. DE GUILLOUTET,
député du département des Landes.

M. JULES BRAME,
député du département du N[illegible]

Dessin de M. [illegible], d'après des photographies. — Voir page [illegible].

— *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About** — **Balzac** — **Anicet-Bourgeois** — **Casimir Delavigne** — **Camille Doucet** — **Alexandre Dumas** — **D'Ennery** — **Paul Féval** — **Léon Gozlan** — **Eug. Labiche** — **Lambert-Thiboust** — **Ernest Legouvé** — **Félicien Mallefille** — **Aug. Maquet** — **Méry** — **Alfred de Musset** — **Henry Murger** — **Saint-Georges** — **E. Scribe** — **Fréd. Soulié** — **Eug. Sue**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M. Emile AUCANTE, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Les démêlés de la presse. — Gifles et coups de canne. — Les journalistes et le public. — Recours contre la calomnie. — Solution de Sarcey. — A sauvage, sauvage et demi. — Proposition du chroniqueur. — Un tribunal d'honneur. — Que les gens d'esprit sont bêtes! — Effets de la chaleur. — Mabille et la galanterie française. — Un duel à propos d'une cabotine. — Nadar et Louise la blanchisseuse. — *Les Punaises dans le beurre; Un Cri-cri dans une mie de pain; Une Araignée dans le plafond.* — Un casse-tête chinois à Fontainebleau. — Composition curieuse. — M. Octave Feuillet et un cuistre de village. — Les fautes de grammaire de Rossini. — Les *nullités* de M. Dupin. — Le testament de Tripier. — La [illegible] — Diamants et bonbons de carafe. — Le Portugal [illegible] aux lecteurs de *l'Univers illustré*. — Scribe et Alexandre Dumas fils. — Une nouvelle étoile à l'Opéra. — Début de Mlle Julia Hisson dans *le Trouvère*. — — Gymnase : *les Maris sont esclaves*, comédie en trois actes, de M. de Leris. — MM. Landrol, Nertann, Mmes Angelo, Barataud. — *les Souliers de bal*, comédie en un acte, de M. Octave Gastineau. — Mmes Massin, Pasca. — Gaîté : Reprise des *Fugitifs*. MM. Paulin Ménier, Vannoy, Lacressonnière, Mmes Laurent, Clarence.

Depuis quelque temps, il se passe dans la presse des choses étranges. On s'y apostrophe comme à la Courtille, on s'y distribue des gifles comme dans une parade des Funambules. D'ignobles pamphlets, bourres d'injures et de calomnies, se vendent au grand jour et s'enlèvent par milliers d'exemplaires. La galerie s'amuse de ces représentations et y paye volontiers sa place. Il ne lui déplaît pas de voir se gourmer entre eux ceux-là qui font état de gourmer les autres. Il y a d'ailleurs dans la nature humaine un fond de mauvais instincts qu'on ne provoque pas impunément. Pour prendre des exemples, voyez avec quelle fureur le public se jette sur les feeries, les tableaux vivants et les exhibitions de toutes sortes. Offrez-lui demain des boxeurs, des combats de coqs ou de taureaux, et vous verrez s'il se fera tirer l'oreille. Pour le quart d'heure, on lui vend du scandale et il en achète. Quoi d'étonnant! N'y a-t-il pas longtemps déjà qu'il y était préparé?

A Dieu ne plaise que je veuille mettre sur la même ligne les auteurs de ces infamies et les journalistes honorables auxquels ils s'attaquent! Nous autres qui sommes du bâtiment, nous savons à merveille de quel côté est le gredin et de quel côté l'honnête homme. Mais il n'en est pas de même du public. La chose d'ailleurs lui importe peu. Il n'est que trop disposé à mettre tous les journalistes dans le même sac et à prendre pour des représailles légitimes cet amas d'immondices. Son goût même est perverti. A force d'absorber des alcools, il en est venu à digérer l'acide nitrique.

Il ne faut donc pas songer à se faire rendre justice par l'opinion publique.

Reste le recours aux tribunaux, — remède impuissant encore contre la calomnie. La loi actuelle — que je n'ai pas à qualifier — ne frappe, comme on sait, que le diffamateur. Si rude que soit la condamnation, elle ne rendra pas l'honneur à celui qui l'aura obtenue: elle ne prouvera que la gravité et non la fausseté des attaques. Le calomnié n'a même pas la ressource de la publication des débats. L'odieuse brochure aura été supprimée, il est vrai; mais déjà toutes les calomnies, toutes les sales injures dont elle était chargée, auront pénétré partout, tirées à cent mille exemplaires, multipliées par les bouches médisantes, aggravées par les commentaires hostiles. Et la victime aura beau faire, elle ne parviendra jamais à les anéantir. Il se trouvera toujours des gens pour vous dire d'un air capable, en hochant la tête : « On n'invente pas ces choses-là; il n'y a pas de fumée sans feu. »

Que faire cependant? Sarcey, qui passe pour une bonne tête, ne voit d'autre moyen que de se faire justice soi-même, — en termes vulgaires, d'aller casser les reins au calomniateur.

Et puis après?

Après? Le battu vous citera en police correctionnelle et vous fera condamner à quelques semaines de prison, suivant la qualité des coups.

Et vous entendrez dire dans le public :

— Ce diable de X... (le battu), il paraît qu'il avait touché Y... (le battant) à l'endroit sensible; car Y... était diablement en colère.

— Dame! que voulez-vous? il n'y a que la vérité qui offense.

Autre face de la question :

Supposez que X... rencontre chez Y... une trique et un bras de force supérieure. Le voilà bien avancé!

A sauvage, sauvage et demi, dit Sarcey.

Alors il ne restera plus à X... qu'à traiter son drôle par le revolver — à l'américaine. Liquidation : vingt ans de travaux forcés, vu les circonstances atténuantes. Vous conviendrez que c'est payé un peu cher.

Est-ce à dire qu'il y ait là une impasse, un nœud gordien, un problème insoluble?

Pas le moins du monde.

Commençons d'abord par bien poser la question.

Nous voulons, n'est-ce pas, que chacun de nous puisse être en mesure de combattre et de mettre à néant toute atteinte portée à son honorabilité?

Eh bien, que ne prenons-nous exemple sur les avocats? Qui nous empêche de nous réunir comme eux en une société dont le conseil ou le comité, comme vous voudrez, serait investi d'un droit de juridiction disciplinaire sur chacun de ses membres et répondrait devant tous de leur moralité? L'inscription au tableau, pour suivre la comparaison, serait déjà à elle seule une présomption d'honorabilité; car il va sans dire que, quel que fût son talent, tout individu véreux serait exclu. Supposons maintenant que vienne à se produire une attaque du genre de celles dont je parlais tout à l'heure : de deux choses l'une : — ou l'agresseur ferait partie de la société, et le conseil, constitué en tribunal, le manderait à sa barre contradictoirement avec l'insulté et lui appliquerait une peine disciplinaire; — ou bien l'agresseur serait un étranger, et dans ce cas le comité n'en devrait pas moins se saisir, même d'office, à titre de jury d'honneur, et, après avoir mis l'auteur de la publication en demeure de s'expliquer, rendre une décision où les attaques seraient pesées, qualifiées et livrées à la publicité, comme dans l'affaire Kerveguen. Couvert ainsi, au point de vue moral, par le témoignage de ses pairs les plus haut placés dans l'estime publique, l'homme de lettres serait libre de s'adresser ensuite aux tribunaux de droit commun, et d'obtenir d'eux la réparation matérielle qu'il croirait lui être due. Je n'entre pas dans les détails. Mais on me comprendra sur cette indication sommaire.

Le moyen est simple, pratique; il semble qu'il suffise d'attacher le grelot. Vous verrez cependant qu'on s'en tiendra là. Les travailleurs sont si apathiques et les gens d'esprit sont si bêtes!

~~~ Peut-être, après tout, ces averses de raclées, de soufflets et de coups de canne tiennent-elles tout simplement à des circonstances atmosphériques, à ce temps orageux qui échauffe le cerveau et agace les nerfs. L'autre soir, à Mabille, un gentleman d'outre-Manche appliquait à une demoiselle de l'endroit une degelée de coups de cravache. Le lendemain, la même scène recommençait avec quelques variations. Une jolie polkeuse s'est vu souffleter d'importance par deux jolis messieurs. Dans l'une de ces affaires, je ne sais trop laquelle, un gentilhomme français a pris fait et cause pour le sexe faible, et un duel doit s'en suivre, si déjà il n'a pas eu lieu. Quelques jours auparavant, une célébrité chorégraphique qui, sous le nom de *Louise la Blanchisseuse*, a repris le fond de Mlle Finette, avait soulevé une espèce d'émeute par sa danse ultra-fantaisiste. Expulsée de Mabille — où pourtant on est assez large sur cet article-là — elle est allée offrir à M. Arnault son talent prime-sautier et sa bottine indépendante. M. Arnault l'a accueillie à bras ouverts. Il connaît son monde et il sait que le succès est là. Louise la Blanchisseuse a paru, et déjà il n'est plus question des ascensions du ballon captif et des belles expériences photographiques que vient de faire Nadar sur le planisphère de Paris. La cabotine a vaincu l'artiste. Elle est la reine de l'Hippodrome. Pourvu que Londres, devenu inconsolable depuis le départ de Finette, ne vienne pas à nous l'enlever!

~~~ N'est-ce pas aussi au compte de la chaleur et de l'électricité atmosphérique qu'il faut porter l'éclosion du nouveau journal de Le Guillois : *Les punaises dans le beurre*, avec accompagnement de poudre insecticide en manière de prime? Le Guillois avait déjà créé le *Hanneton, journal des toqués*, redevenu pour le moment à l'état de chrysalide. Il a pris date en outre pour deux autres feuilles intitulées, l'une : *Un Cri-cri dans une mie de pain*, l'autre : *Une Araignée dans le plafond.* Le Guillois appartient en littérature à l'école de Charenton, et je doute qu'il arrive jamais à l'Académie, même avec son vélocipède. C'est égal, il ne sera jamais aussi drôle comme journaliste qu'il l'a été comme spectateur à la première représentation du *Nouveau Cid*.

~~~ Autre méfait de la chaleur :

« Quels que soient, quelque exigus que l'aient paru les arrhes qu'étaient censés avoir donnés la douairière et le marguillier, à maint et maint fusiliers subtils, bien que lui ou elle soit censé les leur avoir refusées, allez les réclamer à telle ou telle bru, jolie, bien qu'il ne lui sèye pas les leur avoir supplées pour quelque autre motif. »

Vous avez lu, n'est-ce pas, les lignes qui précèdent et vous n'y avez rien compris?

Parbleu!

Peut-être les croyez-vous empruntées au journal de Le Guillois. Détrompez-vous. C'est tout simplement un casse-tête chinois, un entassement de casse-cou grammaticaux et de piéges à loup orthographiques, donnés en composition, savez-vous où? A Fontainebleau, dans le musée chinois, et à qui? Mon confrère du *Sport* va vous l'apprendre. J'aime à lui laisser, en cette grave matière, la responsabilité de ses informations, — d'autant plus qu'elles sont parfaitement inexactes.

« Les devoirs des divers concurrents, dit le confrère, ont été rigoureusement corrigés comme au collége, et placés à leur rang par ordre de mérite.

» La composition a donné les résultats suivants : le prince de Metternich, 6 fautes; le baron Corvisart, 8, l'Empereur, 9; le Prince Impérial, 11; et enfin, ce qui a singulièrement diverti le jury d'examen, M. Octave Feuillet, 14. »

L'invention est jolie et fait honneur à l'imagination du confrère. Il se sera dit : « Un académicien est bon à dauber. Écrivons que M. Feuillet a fait quatorze fautes dans une dictée de six lignes; le lendemain, tous les journaux le répete-
~~~

ront. M. Octave Feuillet ne répondra pas, et le tour sera fait. »

Or, la vérité est que M. Octave Feuillet a déchiffré le problème sans broncher d'une seule faute — ni plus ni moins que Noël ou Chapsal. — Je ne lui en fais pas un mérite. Ce que j'en dis est tout simplement pour couper l'effet du confrère. On peut être écrivain de premier ordre et se soucier médiocrement des puérilités orthographiques. L'orthographe de Saint-Simon ferait pitié à un magister de village. Et qui mieux que Saint-Simon a connu les secrets de la langue, l'a maniée et pétrie avec plus de hardiesse et de fermeté? La grammaire musicale a aussi ses puristes qui ont relevé, dans *Guillaume Tell* et le *Barbier*, je ne sais combien de fautes d'harmonie, — ce qui n'empêche pas Rossini de passer pour un compositeur de quelque mérite.

Je me rappelle à ce propos un projet d'assignation rédigé par M. Dupin, alors qu'il était procureur général. Des clercs d'avoué, qui n'étaient pas dignes de dénouer les cordons de ses gros souliers, avaient relevé dans cet acte jusqu'à cinq nullités de procédure, et vous jugez quelles plaisanteries et quelles gorges chaudes parmi ces messieurs de la basoche!

Quelque chose de plus fort, par exemple, c'est le testament de Tripier, un des plus grands jurisconsultes de son temps et qui fut une des lumières de la Cour de cassation. Le texte en était tellement obscur, qu'il donna lieu à des procès sans nombre. On se demande encore au Palais si ce n'était pas là une plaisanterie posthume, imaginée par le malin vieillard en vue de faire une niche à ses héritiers ou de tailler de la besogne à ses collègues.

Pour en revenir à M. Octave Feuillet, qu'il nous donne un roman comme *Monsieur de Camors*, et nous lui pardonnons à l'avance toutes les fautes qu'il pourrait faire dans les dictées de M. Filon.

~~~ Ce que c'est que d'arriver à temps! Il y a un an, à l'époque de l'Exposition universelle et de la fameuse fournée de souverains, la reine de Mohély n'eût guère été plus remarquée qu'un simple Japonais; aujourd'hui elle fait sensation. Tout Paris raffole de la *petite reine*. L'autre soir, malgré la chaleur, l'annonce de sa présence avait suffi pour remplir la salle de l'Opéra-Comique. Ce que voyant, messieurs les directeurs se sont empressés de mettre à sa disposition et à celle de son cuisinier les meilleures loges de leurs théâtres. Le moyen est bon et ils font bien d'en essayer. Mais une jolie pluie ferait bien mieux leur affaire.

Malheureusement on dispose moins facilement du bon Dieu que d'une reine. Le thermomètre reste inflexible, et pour comble de guignon, voici les afficheurs qui viennent se mettre de la partie en restreignant pour les théâtres cette publicité dont ils ont tant besoin. Ceux de nos lecteurs qui habitent Paris savent ce dont je veux parler. Autrefois, nous avions des affiches à tous les coins de rue, s'étalant sur les murailles et offrant au passant une lecture facile. Aujourd'hui, plus d'affiches sur les murs. On a imaginé de les poser sur des colonnes autour desquelles vous pouvez les lire comme des devises autour d'un mirliton. Quand je dis que vous pouvez, c'est une pure formule; car, grâce à cette combinaison ingénieuse, il n'en est guère que la moitié qui soit à portée de la vue. Pour les autres, c'est à peine si, à la hauteur où elles sont perchées, vous arrivez à distinguer le titre de la pièce. Quant aux noms des acteurs et à l'heure du spectacle, il n'y faut pas songer, — à moins que vous n'ayez par aventure une lorgnette dans la poche. — Que les directeurs y fassent attention : c'est là une mesure plus préjudiciable pour eux qu'ils ne le pensent. Le public veut être sollicité. Il tient souvent à peu de chose que vous n'alliez au théâtre. Le nom d'un artiste aimé vous frappe et vous vous décidez. L'occasion est tout pour le flâneur désœuvré, et l'occasion perdue ne se retrouve pas.

~~~ Permettez-moi maintenant de dénoncer à l'indignation de tous les honnêtes gens une turpitude du gouvernement portugais. Ne vîons-je pas de lire dans *l'Indépendance belge* que ce gouvernement s'est décidé à mettre en vente pour quarante-cinq millions de pierres précieuses appartenant à la couronne? Or, il faut n'être jamais allé à l'Opéra-Comique pour ignorer que les diamants de la couronne portugaise n'existent plus. Ils ont été vendus, il y a beau jour, par une reine de ce pays qui, travestie en bohémienne sous le nom de la Catarina, en a fait fabriquer des imitations avec l'aide d'un sacripant nommé Rebolledo. C'est M. Scribe qui l'affirme, sur la musique de M. Auber, et l'on peut s'en rapporter à la parole de cet historien. Grâce à lui, nous ne serons pas exposés à acheter pour des diamants et des rubis de simples bouchons de carafe. M. Alexandre Dumas fils, qui refuse toute portée et tout enseignement au théâtre de Scribe, a-t-il jamais rendu un pareil service aux négociants de son pays?

~~~ De l'Opéra-Comique à l'Opéra la transition est douce, et j'en profite.

Une nouvelle étoile vient de surgir à l'horizon musical : elle s'appelle Mlle Julia Hisson.

Imaginez Mlle Georges à vingt ans, une taille élevée, élégante, une tournure patricienne, une démarche de déesse; sur un buste à la fois fin et opulent, une tête d'une rare intelligence et d'une beauté fière, éclairée par des yeux d'une éloquence irrésistible, couronnée par une épaisse chevelure d'un blond vénitien, en résumé la plus magnifique enveloppe de tragédienne lyrique qui se soit produite sur la scène de l'Opéra, sans en excepter Mlle Falcon; voilà au point de vue plastique le portrait de la nouvelle pensionnaire de M. Perrin.

Elle avait choisi pour son début le rôle de Léonore dans le *Trouvère*. Dès son premier morceau, la salle lui faisait un triomphe. La voix de Mlle Hisson est un *mezzo soprano* d'une étendue exceptionnelle et d'une homogénéité parfaite. Je ne puis mieux la comparer qu'à celle de la Cruvelli. Les cordes élevées sont éclatantes, le medium plein et robuste : les notes basses ont la franchise du timbre du contralto. Tout cela est encore un peu dur, un peu *vert*; mais, le travail aidant, la souplesse viendra. Déjà dans le duo du quatrième acte, une vocalise, hardiment enlevée, nous a rassurés à cet égard.

Mlle Hisson a l'instinct du style; elle en aura bientôt la science.

Mais ce qui est acquis dès à présent, c'est le sentiment dramatique. Mlle Hisson est une tragédienne de race. Ses poses, ses gestes sont à la fois d'une distinction rare et d'une originalité saisissante. On l'attend dans Valentine et dans Rachel : je vous réponds qu'elle y sera superbe.

Si on l'a fêtée, je vous le demande! C'est si bon, un succès sincère, surtout quand celle à qui il s'adresse est une jeune fille de dix-neuf ans!

~~~ Il y va bien, le Gymnase. Encore deux pièces — dont une en trois actes, s'il vous plaît, — et, la semaine dernière, il nous en avait déjà donné trois!

Les Maris sont esclaves! vous devinez tout de suite que c'est une antiphrase. L'auteur, M. de Léris, a mis en regard deux amis, Roger, marié à une femme charmante, et Edgard, un célibataire endurci. Tout naturellement Edgard *blague* son ami qui a été assez sot pour aliéner son indépendance. — Il est libre, lui; il n'a personne à qui rendre compte de ses actions. — Ah bien, oui! Edgard est un forçat du préjugé : il subit le pire des jougs, celui d'une relation illégitime. Il dépend de tout, de la crainte du scandale, de la tyrannie des subalternes, des caprices de la créature à qui il a lié sa vie. — Nous voici chez lui. Qui casse ainsi sa vaisselle et met son ménage à sac? C'est Aglaé. Qui supprime son chapeau au moment où il veut sortir? Encore Aglaé. Qui ferme sa porte à clef, allume des cigarettes avec sa correspondance, le brouille avec ses amis, détache des soufflets à la servante? Aglaé, Aglaé toujours. Tout cela est mis en scène de la façon la plus originale. On ne voit pas Aglaé : on se contente de l'entendre à la cantonnade, et je vous jure que c'est assez. Malgré ses rodomontades, le malheureux Edgard finit par nous inspirer de la pitié. Enfin arrive la délivrance. Une photographie, surprise par Edgard, lui donne la triste conviction qu'il était trompé pour un coiffeur. La vue du ménage de Roger — un vrai paradis, — mieux encore, celle de la sœur de son ami, une jeune fille chaste et pure, lui donnent le courage de secouer son esclavage et de l'échanger pour le bonheur solide, celui d'une union légitime.

Il y a longtemps que nous n'avions vu une pièce aussi vive, aussi légère, aussi agréablement tournée. La morale s'y déguise sous les fleurs, passez-moi cette expression prudhommesque. Le comique y jaillit de source, sans effort, sans afféterie, suivant les besoins de la situation, à la manière de Scribe et de Bayard. *Les Maris sont esclaves* resteront au répertoire du Gymnase comme le *Collier de perles*.

Landrol a trouvé là son meilleur rôle. Il est étourdissant de gaieté et de naturel. Nertann est d'une tenue irréprochable. A voir Mlle Angélo dans le rôle de la femme légitime, on se sent converti tout de suite à la thèse de M. de Léris. Mlle Barataud est adorable d'ingénuité. Je commence à croire que c'est à elle que reviendra l'héritage de Mlle Delaporte.

~~~ *Les Souliers de bal*... Mais, comme dit Hamilton en ses mémoires de Grammont, souffrez que je reprenne les choses de plus haut.

Donc, Mme de Marcilly, une jolie veuve, est sur le point de se remarier. Mme de Châtenay, sa future belle-sœur, — que je vous donne pour une femme pas mal excentrique, — a été naturellement informée de l'union projetée, et avant qu'elle ne s'accomplisse, elle désire s'assurer par elle-même si la fiancée de son frère a les qualités et aussi les défauts nécessaires pour faire son bonheur. Justement, une place de femme de chambre est vacante chez Mme de Marcilly. Mme de Châtenay se présente pour la remplir. La voilà installée sous le tablier de soubrette; mais elle ne tarde pas à se trahir, et Mme de Marcilly, qui a éventé son incognito, s'amuse à prendre sa revanche.

Ruy Blas, fermez la porte; ouvrez cette fenêtre.

Vous voyez la scène d'ici. La petite veuve se donne le plaisir de se faire chausser par sa fausse camériste, de se faire essayer par elle ses souliers de bal — nous voici au titre, — et quand elle l'a tenue agenouillée à ses pieds, elle la relève, l'embrasse. — Bonjour, ma belle-sœur. J'ai perdu une femme de chambre; mais j'ai gagné une amie. C'est jouer à qui perd gagne.

La grâce de Mlle Massin et le jeu piquant de Mme Pasca donnent de la valeur à cette saynète, spirituellement écrite et dont le seul défaut est d'être un peu longue.

~~~ Aimez-vous les émotions, les situations *empoignantes*, les aventures extraordinaires, les rencontres imprévues, le comique mêlé au drame, les sentiments généreux qui font palpiter le cœur et pousser les larmes aux paupières? Aimez-vous les coups de fusil, les scènes militaires, les décors splendides, les danses originales et les curiosités des pays exotiques? Si oui, allez voir à la Gaîté les *Fugitifs*, le drame de MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué, très-habilement remis à la scène par M. Victor Koning. Paulin-Ménier vous intéressera par son *humour* britannique, Lacressonnière par son jeu pathétique, Vannoy par sa gaieté et sa belle humeur dans son rôle de matelot de la Cannebière. Vous ferez fête à Mme Laurent, la vaillante artiste qui a fait du personnage de Suzanne une de ses plus dramatiques créations, et vous n'oublierez pas Mme Juliette Clarence, si touchante et si sympathique.

Avec cette reprise, dont le succès a été considérable, la Gaîté peut attendre patiemment les splendeurs de *Ruy-Blas*.

GEROME.

BULLETIN

La semaine dernière mérite de rester célèbre pour la fréquence et la violence des orages qui l'ont marquée dans presque toute la France. Il est peu de régions qui n'aient eu quelque convulsion atmosphérique. Heureusement, la foudre ne paraît avoir fait de victimes nulle part.

En revanche, la grêle et la violence des pluies ont causé, en certains endroits, de graves préjudices aux récoltes.

Les exercices et les manœuvres du second camp de Châlons viennent de commencer. A la même date, a été définitivement installé le camp de Lannemezan.

L'emplacement de ce camp est une vaste lande située sur un plateau traversé du sud-ouest au nord-est par la grande route d'Arreau à Auch, de l'est à l'ouest par celle de Bayonne à Toulouse. Déjà, depuis plusieurs années, ce camp a été occupé par les batteries d'artillerie venant de Toulouse pendant la belle saison pour s'exercer sur une grande échelle au tir des projectiles à longue portée. Le camp se trouve à deux kilomètres de la petite ville de Lannemezan, qui compte environ 1,800 habitants.

L'Empereur, pendant son séjour au palais de Fontainebleau, s'est occupé de la question des puits instantanés, invention américaine qui, perfectionnée sous la haute direction de Sa Majesté, peut rendre de grands services à l'agriculture et aux armées en campagne.

Une série de pompes placées dans le parc du palais de Fontainebleau est mise en mouvement par un moteur à gaz (système Lenoir), et M. Gustave Lefebvre, ingénieur de la Compagnie parisienne du gaz, a été chargé, sous les ordres de Sa Majesté, des divers travaux de cette installation.

Déjà dans ce moment huit pompes fonctionnent et peuvent jeter par heure 42,000 litres d'eau dans la rivière anglaise autrefois alimentée par la fontaine Belle-Eau, qui, disparue depuis longtemps, serait aujourd'hui retrouvée par les forages exécutés sur les indications mêmes de Sa Majesté.

Les travaux entrepris au fond de la Seine, à la hauteur du pont de l'Alma, sont poussés avec la plus grande activité. On sait que l'égout collecteur de la rive gauche, chargé des eaux de la Bièvre et des produits des divers embranchements, passera sous le fleuve et, rejoignant la rive droite, suivra l'avenue Joséphine avant d'opérer sa jonction avec l'égout collecteur de la rive droite, avant son embouchure à Asnières.

Les tronçons du siphon tubulaire qui traversera la Seine sont en ce moment visibles sur les berges; ils sont formés de tuyaux rouges d'un énorme diamètre qui sortent de l'usine Gouin.

Le bateau qui porte les dragues et la grosse cloche à plongeur, est installé près de la rive gauche. Les ouvriers descendent avec la cloche au fond du fleuve et y travaillent comme ils le pourraient faire dans un atelier. Des relais sont organisés de façon à ne pas fatiguer les travailleurs.

Une seule des arches du pont de l'Alma est actuellement réservée à la navigation. On veut profiter de la baisse des eaux pour terminer les travaux le plus promptement possible.

Les journaux de Londres annoncent que la reine d'Angleterre se propose de visiter le continent dans le courant des vacances. Il paraît même que les détails de cette excursion ont été arrêtés jusqu'à un certain point.

Le voyage comprendra certaines parties de l'Allemagne, et aussi la Suisse; une maison a été retenue à Lucerne, où Sa Majesté restera probablement trois ou quatre semaines.

La royale touriste voyagera incognito; et, quoiqu'il soit impossible, bien entendu, d'empêcher les populations des diverses contrées de savoir qu'elle sera au milieu d'elles, cette méthode admise de s'affranchir des formalités et du cérémonial lui épargnera bien des embarras, des ennuis et des fatigues.

C'est par la grande galerie des machines que s'est terminée la démolition du palais de l'Exposition universelle de 1867. On vient de faire tomber la dernière des travées de cet immense vaisseau, et les seize hectares qu'occupait le palais ne tarderont pas à être entièrement débarrassés des matériaux de toutes sortes qui en couvrent actuellement la surface.

Dès à présent, dans la partie sud du Champ de Mars, entre les avenues de Labourdonnaye et de Suffren, un vaste espace est rétabli dans son état primitif et livré à la circulation. Dans la partie nord, on s'occupe activement des travaux de nivellement et d'appropriation du sol.

La cuvette du lac qui existait en cet endroit est déjà comblée, et l'on a démonté les fontaines qui décoraient la principale entrée du parc, située dans l'axe du pont d'Iéna. Le grand bâtiment de la Commission impériale, sur l'avenue de Labourdonnaye, l'élégant chalet du commissariat général et le palais du Bardo sont les seules constructions qui soient encore intactes dans l'enceinte du Champ de Mars.



LE PALAIS DU TROISIÈME TIR NATIONAL ALLEMAND, A VIENNE; dessin de notre correspondant.

Le général sir Robert Napier a été élevé à la pairie d'Angleterre en récompense de la façon brillante et rapide dont il a exécuté l'expédition d'Abyssinie. La reine lui a, en même temps, conféré le titre de baron de Magdala et de Caryngton.

Le jeune prince Alamaeo, fils du malheureux négus Theodoros, a été vêtu à l'européenne avec pantalon de velours et jaquette, tout comme un fils d'alderman. On le promène dans les salons de l'aristocratie, où les ladies l'accablent de caresses et de friandises. Quel homme deviendra cet enfant? Prononcera-t-il un jour le serment d'Annibal?

TH. DE LANGEAC.

LE PALAIS DU TIR NATIONAL

ALLEMAND, A VIENNE

Au bas du Prater, la célèbre promenade de Vienne, dans l'allée Noble, près du canal du Danube, vient de s'élever comme par enchantement le palais dont nous publions la vue dans ce numéro. Ce palais, qui forme le centre d'un grand nombre d'autres constructions, contient la salle d'honneur du troisième tir national allemand. Bien que bâti en bois, il est d'un aspect magnifique. Le programme n'était pas d'une exécution facile, et l'architecte, M. Hintraeger, est parvenu à le remplir avec un rare bonheur. Il s'agissait de créer une immense salle où six mille personnes pussent aisément se mettre à table dans le pourtour, en réservant assez de place pour que le service se fît commodément et que l'on pût communiquer d'une table à l'autre. Tout le milieu devait être conservé pour former une salle de danse.

Le palais du tir national allemand mesure cent vingt-deux mètres de long, sur soixante-sept de large et vingt-trois de haut. Il occupe une superficie d'environ un hectare. Au tiers à peu près de la hauteur et tout autour de la salle, règne une large galerie pour les orchestres et trois mille spectateurs environ.

L'architecture extérieure est gracieuse et légère d'aspect. A l'intérieur, la décoration a été limitée à des guirlandes de feuillages et de fleurs, ainsi qu'aux armoiries et aux bannières des différente-



LA FREGATE CUIRASSEE TURQUE *SULTAN-MAHMOUD*, dessin communiqué. — Voir page 467.



CONFERENCE DU REFORMATEUR JEAN RONGE, A VIENNE [illegible]. — Voir page 467.

villes allemandes. Les drapeaux des états ont été exclus sans exception, afin d'ôter tout caractère politique à la solennité du tir allemand. Au-dessus de la grande porte d'entrée on a placé une figure colossale de l'Allemagne.

A. DARLET.

CARL

(Suite[1].)

Mais Carl reprit en un clin d'œil sa pâleur et son insensibilité habituelles; il se frotta les yeux, bâilla, me demanda si je lui avais parlé, et j'eus la mortification de m'avouer qu'un instant d'exaltation musicale et sentimentale m'avait abusé sur l'émotion de Carl. Honteux de cette faiblesse d'esprit, je remis ma flûte dans l'étui, et j'engageai Carl à renouer son sac de voyage et à se remettre en route avec moi.

J'avais un peu d'humeur, et je lui fis observer que le soleil baissait, qu'il avait dormi bien longtemps, qu'il avait le sommeil bien lourd, le tout d'un ton assez aigre. Mais le pauvre diable était accoutumé à tant de rigueur, qu'il ne s'aperçut pas de mon impatience. Il me répondit avec une douceur angélique :

— Il y a si longtemps que je vis dans la misère et dans l'inquiétude, que je ne connaissais presque plus le sommeil; depuis ce matin, je suis bien, je suis heureux, et je dors pour tout le temps que j'ai veillé. Et puis, ajouta-t-il d'un air simple, j'ai passé bien des nuits sans me coucher pendant que vous étiez malade.

Vivement attendri de cette réponse, je gardai un instant le silence.

— Carl, lui dis-je ensuite, rappelez-vous une chose : je suis impatient et souvent brutal; quand vous me verrez ainsi, souvenez-vous de certaines paroles qui auront le pouvoir de me calmer.

— Quelles sont-elles, monsieur?

— Les voici : *respectez le nom de Carl*. Dites-moi cela quand je vous traiterai durement.

— Il suffit, monsieur, répondit-il d'un air soumis.

Et, sans éprouver ni curiosité ni surprise, il se mit à marcher devant moi.

II

Carl prétendait connaître parfaitement le pays; mais, soit qu'il se flattât mal à propos, soit qu'il fût distrait plus encore qu'à l'ordinaire, la nuit était close lorsqu'il s'aperçut que nous avions perdu la route, et il fallut marcher pendant trois heures avant de la retrouver. Enfin, à plus de minuit, nous arrivâmes à F... J'étais si las, que je laissai Carl s'enquérir d'un gîte, et je me jetai sur une borne. Pas un réverbère n'était allumé, pas un habitant n'était debout, pas un rayon de lampe de nuit n'illuminait les fenêtres. Carl revint au bout d'une demi-heure me dire qu'il lui était impossible de se faire ouvrir nulle part; que, même à l'auberge, on l'avait repoussé en le menaçant, du haut d'une lucarne, de lui *dépêcher* un coup de fusil s'il ne se retirait. Je pensai qu'il ne connaissait pas plus les rues de F... que les chemins de la montagne; et, convaincu que toute remontrance serait inutile, je me mis à marcher devant moi, cherchant le banc le mieux abrité pour y dormir à la clarté des étoiles.

Le porche de l'église s'offrit à nous; c'était du moins un ciel de lit. J'allais m'y installer lorsque Carl, essayant de pousser la porte, vit qu'elle cédait et s'écria d'un ton biblique :

— La maison du Seigneur est ouverte aux pèlerins.

— En ce cas, Dieu est plus hospitalier que les hommes, lui répondis-je.

Nous entrâmes; la lampe brûlait au milieu du chœur et faisait vaciller sur les murs les ombres trapues des colonnes romanes. Je m'étendis au premier endroit venu, la tête sur mon sac. Carl alla se blottir dans un confessionnal. Le sommeil eut bientôt fermé mes paupières. Ce fut un sommeil pénible. La dalle était froide, la fièvre courait dans mes veines; mais je n'avais pas la force de me lever pour chercher un endroit plus sain. Je fus en proie à des rêves lugubres; il me sembla que j'assistais de nouveau aux derniers moments de mon pauvre ami, Carl le maestro. Je le voyais encore, les yeux éteints, les lèvres contractées, me tendant la main comme un dernier adieu. Puis tout à coup son œil s'entr'ouvrait et brillait d'un éclat céleste; l'hymne de grâce, l'élan de la foi, la prière de l'espérance, s'exhalaient en harmonie grave de sa poitrine moribonde. L'hymne s'acheva dans le ciel; j'essayai de soulever l'agonisant : il n'était plus!

Je m'éveillai, et ce rêve (reproduction fidèle des heures douloureuses écoulées naguère au chevet de mon ami) me laissa une telle impression de tristesse, que je me demandai si Carl n'avait pas survécu à sa propre mort, et si je ne venais pas de lui fermer réellement les yeux une seconde fois. J'essayai de me rendormir; mais les mêmes images me poursuivirent. Plusieurs fois je m'éveillai, plusieurs fois je retombai dans une sorte de léthargie; et la veille et le sommeil troublaient également ma raison : l'un et l'autre remplissaient de terreurs puériles ma tête affaiblie. Lorsque j'avais les yeux fermés, je croyais entendre la phrase musicale que Carl avait écrite le jour de sa mort et qu'il murmurait en expirant, la même que j'avais jouée sur ma flûte dans la matinée. Quand j'avais les yeux ouverts, il me semblait que l'orgue venait de la jouer, et que la vibration remplissait encore les nefs sonores. Les voûtes, baignées d'une lueur incertaine, flottaient et oscillaient sur ma tête; chaque chapelle semblait me renvoyer un son. Demi-évanoui sur les marbres, fatigué de ces hallucinations, je me levai, je pris mon front dans mes mains, j'essayai de marcher. Mais quels termes pourraient rendre ce que j'éprouvai en entendant la nef se remplir en réalité des sons puissants de l'orgue? Ce n'était plus une illusion, une main pressait les touches, les flancs du vaste instrument gémissaient en chantant l'introduction et les premières mesures de l'hymne fatal.

Je me cachai la figure dans mon manteau et je me prosternai sur le pavé de l'église. Convaincu que j'allais voir sortir de terre une ronde infernale, et que, pour me punir de ma vie peu chrétienne, des spectres allaient me tourmenter, je récitai plusieurs formules d'exorcisme et restai dans cette posture si longtemps, que l'aube blanchissait les vitraux lorsque je me hasardai à regarder autour de moi. Tout était calme : le cri des moineaux voltigeant et becquetant aux croisées interrompait seul le silence; Carl dormait dans son confessionnal. J'eus beaucoup de peine à l'éveiller; il n'avait rien entendu, et je n'osai pas insister sur mes questions dans la crainte de lui sembler fou. Nous gagnâmes une auberge; un peu de nourriture répara mes forces; je me jetai sur un lit, où je dormis quelques heures assez tranquillement. Néanmoins, cette nuit m'avait laissé une si fâcheuse impression, que je m'obstinai à quitter F..., bien que la journée fût avancée, et qu'il fallût faire quatre lieues pour coucher à T...

A peine étions-nous à la moitié du trajet, qu'un vent violent s'éleva; l'horizon était chargé d'une zone violette qui envahit le ciel avec rapidité; de larges gouttes de pluie commencèrent à trouer la neige dont le fragile rempart bordait notre chemin, car nous étions alors au passage le plus élevé du mont Brenner, et, quoique nous fussions en plein été, un froid piquant se faisait sentir. Bientôt le tonnerre gronda et le vent devint si violent, que nous avions de la peine à marcher. Il fallait se hâter pourtant : nous traversions la région des glaces, et Carl disait que, si nous pouvions atteindre sans accident la région située au bas des rochers, les forêts de sapins nous préserveraient des avalanches. Nous eûmes le bonheur de sortir sans accident de ce défilé périlleux; l'orage se calmait, et nous nous croyions sauvés, lorsqu'une nuée rougeâtre creva au-dessus de nous et nous assaillit d'une grêle si forte, que nous eussions été meurtris et défigurés sans l'abri d'une grotte où nous nous réfugiâmes. Des torrents de pluie succédèrent à la grêle; et, quand il nous fut possible de quitter la grotte, le soleil était couché. Le ciel, couvert de nuées grisâtres éparses sur tous les points, passa sans crépuscule du jour à la nuit. Le chemin était emporté en mille endroits; les torrents grossis avaient donné naissance à mille ruisseaux fougueux qui grondaient autour de nous, sans que nous pussions éviter leur rencontre farouche; nous tombâmes plusieurs fois et j'eus un poignet foulé sur les roches. Pour comble de malheur, au moment où nous descendions sur des sables glissants labourés par les eaux, Carl, qui marchait devant moi et qui prétendait que le village où nous devions coucher était situé au bas de la côte, s'arrêta pensif et me dit :

— Je ne vois pas les lumières de T...; il faut que nous nous soyons trompés de chemin, car ce village devrait être ici, à main gauche, et...

Le vent nous apporta en ce moment un bruit semblable à celui d'une cataracte.

— C'est une avalanche *morte*, dit Carl; elle roule tout doucement de l'autre côté de la montagne.

Le bruit continua.

— Avançons, lui dis-je.

— Non pas, répondit-il; ce n'est pas une avalanche qui descend; c'est la grande cascade de Saint-Guillaume, et nous tournons le dos au village.

GEORGE SAND.

(*La suite au prochain numéro.*)

1 Voir le précédent numéro.

TROIS LIONS PARLEMENTAIRES

Nous réunissons dans un même cadre les portraits des trois lions de nos dernières discussions parlementaires. Dans trois questions différentes, celles de la liberté de la presse, du libre-échange et des chemins de fer, MM. de Guilloutet, Pouyer-Quertier et Jules Brame ont attiré sur eux l'attention du public.

M. le marquis de Guilloutet (Louis-Adhémar), que son fameux mur de la vie privée a si peu protégé contre l'assaut de plumes de nos petits journalistes, a aujourd'hui quarante-neuf ans. C'est un homme de haute taille et de tournure assez militaire. Avant que le département des Landes le choisît pour un de ses représentants, il avait été maire de Parlebosc et membre du conseil général pour le canton de Gabaret.

M. Pouyer-Quertier est originaire du département de la Seine-Inférieure. Il naquit à Étoutteville-en-Caux, le 3 septembre 1820. Le commerce du coton a reçu, grâce à lui, une vive impulsion chez nous. C'est à ce grand manufacturier qu'appartient l'importante filature rouennaise *la Foudre*, tombée entre ses mains dans un moment difficile et dont il a su faire, par son ardeur et son intelligence, une des plus grandes usines de France.

Le système protectioniste a dans la personne de M. Pouyer-Quertier son plus valeureux champion. Depuis la signature du traité de commerce avec l'Angleterre, il n'a cessé d'attaquer vivement les partisans du libre-échange et d'être auprès de ses collègues l'interprète des manufacturiers dans leurs plus graves intérêts.

Ce n'est pas un phraseur que M. Pouyer-Quertier, [illegible] chaleur le soutient, et la conviction donne un poids considérable à sa phrase. Il consacre une activité égale à la politique et aux affaires. Membre du conseil général de la Seine-Inférieure et de la chambre de commerce de Rouen, administrateur de la Banque et président du comité de secours pour les ouvriers cotonniers, il a été envoyé successivement à la Chambre en 1857 et en 1863 par les électeurs de la première circonscription de son département.

M. Jules Brame défend nos grands intérêts industriels à côté de M. Pouyer-Quertier, dont il est en quelque sorte le second. Spirituel et concis, il appuie en termes vifs les opinions de son fougueux chef de file. On doit à M. Jules Brame plusieurs brochures : *De l'Émigration des campagnes*, *Réponse aux libres échangistes*, *l'Héritage dévoré par le fisc et les procédures*.

Avant d'entrer dans la carrière parlementaire, M. Brame appartenait au barreau. Il jeta la robe de maître des requêtes pour s'adonner à la politique. Les questions d'agriculture lui sont familières. Il est né à Lille le 9 janvier 1808. La quatrième circonscription du département du Nord lui donna ses suffrages aux élections de 1857 et à celles de 1863.

L. DE MORANCEZ.

LA MAISON DE PILATE

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

— Par le Dieu vivant! fit le batelier, qui cessa de nager, c'est le comte de Palomas, notre seigneur!.. On ne désobéit pas à celui-là sans risque de perdre la vie.

— Tu lui désobéiras pourtant, Ambrosio, dit le bon duc qui tira son épée, nage!

Le batelier croisa ses bras sur sa poitrine, laissant le bac courir à la dérive.

— L'homme, murmura-t-il, si les enfants vivaient, mon aviron ne craindrait point ta rapière... mais à quoi bon défendre quelque jours maudits?

— Vire, Ambrosio! vire, misérable vieillard! ordonnait la voix de l'autre rive.

Malgré sa philosophie, le passeur se mit sur ses pieds et brandit une de ses longues rames en disant :

— L'homme, dépose ton épée.

Il n'eut pas le temps de frapper. Medina-Celi avait jeté son épée, en effet; mais ses deux mains se nouaient derrière les reins du batelier, qui tomba étouffé au fond du bac. Le bon duc saisit les rames, et le chaland, poussé par son bras vigoureux, coupa droit le fil de l'eau.

Palomas et ses compagnons eurent beau s'enrouer sur l'autre bord, on ne leur répondit plus.

En quelque minutes, le bac atteignit la rive de l'Isle-Mayor. Ambrosio, couché sous le pied du bon duc, n'avait pas bougé. Quand celui-ci se leva pour prendre la bride de son cheval, le batelier dit :

1 Voir le précédent numéro.

— Il y avait Louis de Haro, monseigneur, qui était plus robuste que moi... et don Hernan Perez de Guzman, qui était plus robuste que Louis de Haro.

Il tenait son bonnet à la main. Le bon duc y jeta une pièce d'or.

— Si le bâtard que tu appelles maintenant ton maître, répliqua-t-il en sautant sur Yusuf sans toucher l'étrier, veut te frapper comme un lâche qu'il est, dis-lui ceci : « Je viens de passer un gentilhomme qui porte avec lui ce que votre seigneurie a oublié dans la maison de Pilate. »

— Holà ! Ambrosio ! traître ! pendard ! veux-tu coucher au fond du Guadalquivir, cette nuit?

Le Medina partit au trot de son cheval, et le batelier reprit ses avirons.

Palomas, furieux et trempé jusqu'aux os, l'attendait le fouet à la main.

— Maître, lui dit Ambrosio, je suis de Tarifa, où chaque coup de fouet vaut un coup de couteau.

— Le drôle serait capable de nous jouer quelque méchant tour en passant le fleuve, fit observer Manuel Concha, écuyer de sa seigneurie.

— Qui avais-tu dans ta barque? vieux loup, demanda le comte.

— Un homme par le visage, monseigneur, un diable pour la force.

— C'est lui qui t'a empêché d'obéir?

— Je suis vieux, Excellence... il m'a terrassé.

— T'a-t-il dit son nom ?

— Il m'a dit qu'il apportait de Séville ce que votre seigneurie a oublié dans la maison de Pilate.

Don Juan devint rêveur.

Manuel et Andrès, chambriers de sa seigneurie, firent entrer dans le bac un cheval qui portait une dame voilée. Cinq autres chevaux prirent place avec leurs cavaliers. Le bac avait sa charge.

Ceux qui restaient sur le bord murmuraient.

— Patience, mes vaillants, leur dit le comte ; nous n'irons pas ce soir plus loin que l'hôtellerie de maître Colombo, et nous trouverons là de quoi nous refaire.

Le bon duc avait repris sa route, mais il ne se pressait plus, et Sultan-Yusuf avait vacances. L'Isle-Mayor, terroir opulent et d'une fertilité admirable, était alors couverte de bosquets enchantés qui lui donnaient l'aspect d'une forêt des temps féeriques. Les sentiers tapissés de gazon, dont la fraîcheur était sans cesse entretenue par les infiltrations de l'eau du fleuve, couraient entre deux bordures de citronniers, d'orangers ou de grenadiers qui atteignaient une hauteur extraordinaire. Tout était fruits ou fleurs. Les poëtes du siècle précédent, qui l'avaient surnommée « l'île des parfums, » ne faisaient que lui rendre justice.

Le champ de roses de la reine occupait une étendue de plus d'une lieue carrée, et fournissait ces essences renommées que toute l'Europe vantait à bon droit. Dans l'intérieur, on trouvait des massifs de myrtes tellement impénétrables que les piqueurs y marchaient la hache à la main, les jours de grande chasse royale.

L'ancien domaine de Haro était situé dans l'île Majeure, dont il occupait à peu près les deux tiers. L'autre tiers était possession de la couronne.

Le roi Philippe IV, dans ces dernières années, avait donné le vieux château et le domaine à don Juan de Haro, en le créant comte de Pal[illegible].

Le bon duc savait, à ce qu'il paraît, son chemin ici comme aux environs de Séville, car il allait sans hésiter au milieu de ces sentiers tournants et emmêlés comme les allées d'un labyrinthe tracé à plaisir. La campagne tranquille rendait sous la pluie un large murmure. Tout se taisait, hormis ce bruit monotone et continu.

Tout à coup, au détour d'une allée, l'horizon s'élargit et la nuit sembla s'éclairer. Un sol rocheux sonna sous le sabot de Yusuf. Au lieu des terrains plats et humides que nous venons de traverser, le plan de la route s'éleva soudain, et l'horizon agrandi mouvementa ses lignes.

On entrait dans une vaste percée qui devait être le point culminant de l'île et révélait en quelque sorte sa carcasse osseuse. Il n'y avait plus de taillis. De hauts arbres s'élançaient çà et là par bouquets.

Juste en face du sentier, une sombre masse se dressait, qu'on aurait prise dans ces ténèbres pour un amas de ruines entassées et déchiquetées, si plusieurs lumières n'eussent brillé çà et là au milieu de ces noires murailles, dessinant des fenêtres cintrées et de longues ouvertures ogivales.

A mesure qu'on s'approchait, la tournure de ce bâtiment devenait plus grandiose et aussi plus étrange. Les lignes s'en découpaient hardiment sur la grise uniformité du ciel. Il y avait, d'un côté, un lourd manoir, solide dans sa carrure, aux angles duquel on devinait des tours trapues. Il y avait au centre un faisceau de tourelles aiguës dont quelques-unes, ruinées à diverses hauteurs, dentelaient leurs sommets où des forêts de plantes pariétaires pendaient comme des chevelures ; au-dessus de ce groupe, la frêle pointe d'un beffroi piquait les nuages ; il y avait enfin, du côté de l'orient, une longue muraille, percée symétriquement de fenêtres ogives, et qui, dessinant au loin sa riche perspective, figurait le fantôme d'une cathédrale gothique.

L'effet produit par ces aspects inattendus tenait de la féerie. C'était un rêve que toutes ces grandeurs architecturales au sein de cette solitude muette !

Encore la plupart des détails disparaissaient-ils sous le voile gris de la brume. Un rayon de lune eût fait jouer toutes ces lignes cachées, et vivifié les mille caprices de ce paysage, digne des contes de l'Orient.

Le bon duc pressa le pas de son cheval.

Son œil était fixé sur les ruines. A deux ou trois reprises, un grave soupir se dégagea de sa poitrine oppressée[1].

— C'était hier notre jeunesse!... murmura-t-il ; rien n'a change ici... Le vieux Colombo ne dort pas plus qu'autrefois ; va-t-il me reconnaître?

La route montait, contournant un monticule pierreux ; elle s'enfonçait un instant sous un massif de grands chênes, et débouchait enfin devant les douves de l'ancien monastère de Sainte-Luce, comblées en cet endroit dans une largeur suffisante pour continuer la voie charretière.

De près, l'antique monastère changeait de physionomie. La masse centrale et toute la partie qui regardait l'orient étaient irrémissiblement ruinées. Le squelette de la chapelle surtout était lézardé à jour. Au contraire, la portion occidentale, récrépie et restaurée, avait presque l'air d'un bâtiment moderne.

Une enseigne couronnait la porte principale.

Le bon duc descendit de cheval et souleva le lourd marteau de fer qui eveilla, en retombant, tous les échos des cloîtres abandonnés de la vieille basilique.

Un silence profond répondit à cet appel.

L'hôtellerie ne dormait pas cependant, puisque des lumières continuaient de briller à plusieurs croisées.

— Holà ! maître Colombo ! cria le bon duc d'une voix retentissante.

Point de réponse encore.

Il y avait de grandes pierres éparses à droite et à gauche du sentier. Le bon duc en saisit une à deux mains.

— Eh bien! eh bien! dit une voix aigrelette au-dessus de la porte ; ne pouvez-vous dire honnêtement le mot d'ordre, seigneur cavalier, sans déranger les roches qui servent de balustrade?

Medina-Celi leva la tête. Une figure grimaçante s'encadrait dans l'œil-de-bœuf qui surmontait l'entrée.

— Je ne connais pas ton mot d'ordre, répondit-il ; voici le mien : Je veux un gîte pour moi et mon cheval.

— Les règlements du comte-duc défendent d'ouvrir après onze heures de nuit, objecta la voix.

— Va dire à Colombo que les règlements du comte-duc défendent les lumières allumées après minuit sonné... Si dans une minute la clef n'a pas tourné dans la serrure, j'enfonce la porte...

La petite figure grimaçante disparut de l'œil-de-bœuf et fut remplacée par une longue tête pâle et maigre.

— Sommes-nous de la suite du seigneur comte pour parler si haut, mon gentilhomme? demanda une voix de basse-taille.

Le bon duc s'impatientait pour tout de bon.

— Ouvre, maraud, ou gare à tes épaules ! s'écria-t-il.

— Voilà qui est bien dit, pourtant ! grommela la grosse voix ; seigneur, si vous saviez seulement ce qu'il y a autour de l'écusson d'azur aux trois éperons d'or?

— Il y a une devise, parbleu !

— Parfait ! Quelle devise, très-honoré hidalgo?

— *Para aguijar a haron...* et pour aiguillonner ta paresse, Colombo, le plat de mon épée vaudra bien une paire d'éperons, tu vas voir!

— Par saint Antoine ! grommela l'hôtelier, je connais cette voix-là... c'est un de nos gentilshommes... Quelle diable de manie de se faire prier ainsi pour dire le mot d'ordre !

Medina-Celi l'entendait descendre l'escalier.

Malgré son impatiente colère, ces mots : « Je connais cette voix-là, » avaient amené un sourire à sa lèvre.

Au bout de quelques secondes, la porte roula sur ses gonds.

II

L'hôtellerie de maître Colombo.

Colombo, petit vieillard à longue figure juive, se montra sur le seuil avec une lanterne sourde.

— Votre seigneurie arrive trop tard, dit-il ; tous nos gentilshommes sont partis. Et voyez mon embarras, le seigneur comte m'a dépêché un exprès avec ordre de lui préparer la médianoche pour cette nuit.

L'âme de la lanterne allait et venait, cherchant à mettre en lumière le visage du bon duc, mais celui-ci avait rabattu les bords de son large sombrero. On ne pouvait voir que la pointe de sa barbe.

— Une petite place à l'écurie pour mon cheval, ami Colombo, dit-il, pour moi un matelas et un morceau à manger... Nous ne tiendrons pas beaucoup de place.

— Où diable ai-je donc entendu cette voix-là? grommela l'aubergiste.

— Entrez, seigneur, reprit-il, mais c'est à vos risques et périls... Don Juan de Haro aime à être seul dans mon hôtellerie quand il amène la belle marquise ou d'autres perles de l'écrin de la cour... Les hommes de son escorte ont des façons brutales... Entrez ! il ne sera pas dit que j'aurai laissé l'un des nôtres à la porte par un temps pareil.

Il s'effaça. Le bon duc passa le seuil en tenant son cheval par la bride. Colombo se prit à tourner curieusement autour de lui.

— Une noble bête, dit-il ; depuis trente ans que je tiens l'hôtellerie de l'Étoile-Saint-Luce, j'en ai vu passer ici venant de Tanger ou de Ceuta... Votre seigneurie doit tenir à ce cheval, qui me rappelle le meilleur coursier des écuries du Medina-Celi... Je vous parle de longtemps... Sultan-Bajazet... La renommée de ce vaillant cheval est peut-être venue jusqu'à vous.

— Oui, répondit le bon duc.

Colombo se baissa pour glisser un regard sous les bords du chapeau.

Il reçut en plein visage la bride que le Medina lui jetait.

— Pour vous servir, seigneur,... balbutia-t-il tout étourdi, et je dis que leurs seigneuries ont dû regretter votre absence... Voilà une heure que le conseil s'est séparé... Il était nombreux... Le mécontentement augmente dans Séville comme ailleurs, et je puis affirmer que je n'ai jamais vu tant de desservidores réunis... Puis-je sans indiscrétion demander le nom de Votre Excellence?

— Esteban, répondit le Medina.

Colombo eut un haut-le-corps.

— Esteban! répéta-t-il ; caramba!... Esteban! cela n'est pas possible. Et pourtant cette voix...

Le bon duc montait le perron du vestibule ; il ôta son chapeau.

Colombo, lâchant aussitôt la bride du cheval, se précipita sur lui et le saisit au collet en poussant des cris de paon.

— Un étalon arabe à toi, misérable gueux! gronda-t-il, la gorge étouffée par une colère folle ; et je crois, Dieu me pardonne ! que je t'ai donné de l'Excellence!... Tu as volé le cheval, bandit ! Je savais bien que je connaissais cette voix. Ah ! félon hypocrite, oses-tu revenir dans cette maison où tu as été logé et hébergé trois jours durant pour l'amour de Dieu, et dont tu as indignement volé le maître ?

— Vous ai-je volé, maître Colombo? demanda le bon duc, qui le regardait en face et d'un air riant.

— Feliz ! Gaspar ! Ruiz ! Juan ! Pedrillo ! appela l'aubergiste ; venez tous, et qu'on m'étrille ce drôle pour les trois pièces de mon argenterie qu'il a emportées sous son manteau !... Voilà comme il paye l'hospitalité !... Par les douze apôtres, infâme scélérat, tu vas mourir sous le bâton !

— Laissez dormir votre valetaille, maître Colombo, dit le Medina paisiblement ; si je vous ai dérobé trois pièces d'argenterie, je vous en rembourserai la valeur.

— Et tu crois t'en tirer ainsi ?...

— La paix, bonhomme !... fit le prétendu Esteban, qui tira de sa poche une pleine poignée d'or et la répandit sur la table ; vous ne savez pas quel personnage est devenu Esteban d'Antequerre depuis le temps où vous l'hébergiez gratis.

— Mais c'était avant-hier, balbutia Colombo.

— La paix, vous dis-je !

Le bon duc s'était redressé.

Colombo soutint un instant son regard, puis ses yeux se baissèrent.

— Vous êtes bien Esteban ! murmura-t-il ; et pourtant .. autrefois... il me souvient d'un autre visage... Caramba ! caramba ! voici que je perds la tête !... le cheval ressemble à Sultan-Bajazet. Homme ou diable, que venez-vous faire chez moi?

Le bon duc lui tendit la main brusquement.

— Ne te souviens-tu que de la devise de don Louis? de-[illegible]

— Que voulez-vous dire, seigneur?

— *Mas el rey que la sangre!* prononça lentement le [illegible]

— C'est la devise du duc Hernan, cela !

Il sentit sa main serrée fortement.

— Palomas va venir, Colombo, reprit l'étranger ; mais ce n'est pas la belle marquise qu'il amène aujourd'hui. Le duc Hernan, dont tu parles, avait une fille...

— Par les cinq plaies ! s'écria Colombo, la fille du duc Hernan ne sera pas outragée chez moi !

— Écoute bien, et ne te mêle point des affaires de ceux qui sont au-dessus de toi... Isabel de Medina-Celi n'a pas besoin de ton aide...

— Êtes-vous contre elle aussi ?

— Écoute, te dis-je! Trois hommes viendront tout à l'heure, qui demanderont le seigneur Esteban ; qu'ils aient, eux et leurs montures, un abri séparé des gens de la suite de Palomas.

— Cela sera, je le promets.

— Que mon cheval soit pansé comme il faut.

— Je m'en charge.

Pas un mot de notre entretien au comte de Palomas ni à ses valets !...

— Pas un mot.

— Une chambre fermée pour la jeune dame qu'ils ont enlevée cette nuit...

— Ma chambre, s'il le faut !

— Non... ta chambre pour moi, Colombo... Et, dès que tu auras installé tes hôtes, tu reviendras chercher mes ordres !

Le marteau de la porte battait à toute volée, les chevaux hennissaient, les cris et les jurons se croisaient. C'était l'escorte de don Juan de Haro qui arrivait sur les glacis du vieux monastère. Ils étaient là une douzaine de sacripans dignes de leur maîtres et capables de tout, hormis de bien faire. La pluie traversait leurs manteaux ; ils avaient faim et soif ; ils étaient d'humeur détestable.

Le vocabulaire espagnol ne laisse pas d'être riche en injures ; la collection complète des invectives qu'il renferme, et d'autres inédites, furent lancées en gerbe à la tête du valet qui vint ouvrir la porte.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

1. L'antique abbaye de Sainte-Luce florissait sous les derniers rois espagnols, avant la conquête. Elle fut possédée par les sœurs affiliées à l'ordre de Saint-Jean. L'invasion des Maures la ruina en majeure partie, sauf la chapelle, qui fut transformée en mosquée. Sous Philippe II, on avait restauré les cloîtres; quelques religieux s'y établirent. Abandonnée de nouveau, elle devint auberge ou plutôt rustique *à l'[illegible]*. Philippe V la réunit au domaine et en fit un rendez-vous de chasse. Ses restes magnifiques existaient encore à la fin du siècle dernier, ainsi que l'ermitage de Sainte-Luce [illegible]



BIBLIOTHÈQUE VICTOR COUSIN, A LA SORBONNE; dessin de M. Bertrand. — Voir page 467.



TRAVAUX ENTREPRIS DEVANT LE PONT DE L'ALMA, POUR LE PASSAGE DE L'ÉGOUT COLLECTEUR AU FOND DE LA SEINE; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir le Bulletin.



ÉCROULEMENT DE LA TRIBUNE DES COURSES, A AMIENS; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir page 466

LES BAINS DE CASAMICCIOLA, DANS L'ILE D'ISCHIA, PRÈS DE NAPLES; dessin de M. A. Blaschnick. — Voir page 466.

CATASTROPHE DES COURSES D'AMIENS

Un des artistes attachés à *l'Univers illustré* s'était rendu aux courses d'Amiens. Il s'est trouvé témoin oculaire du lamentable accident qui a jeté la désolation dans cette ville, et il nous en a rapporté un dessin que nous publions dans ce numero.

Nous n'avons pas à revenir sur les détails de cette catastrophe, détails que tout le monde a lus dans les journaux de la semaine dernière. Nous rappellerons seulement que, vers la fin des courses, la pluie ayant commencé à tomber, un nombre considérable de spectateurs se précipitèrent vers les tribunes des secondes et des troisièmes, qui furent envahies par une foule beaucoup plus considérable qu'elles ne devaient normalement en contenir.

Tout à coup un craquement se fit entendre, et les gradins de la tribune des secondes, formés de planches et de madriers, s'affaissèrent entrainant et culbutant pêle-mêle tous les curieux qui étaient venus y chercher un abri.

Le nombre des victimes de cet accident est déjà bien considérable, mais il faut remercier la Providence qu'il soit relativement si faible; car, sur quatre cents personnes au moins, une dizaine seulement ont reçu des blessures ou des contusions réellement graves. Par bonheur, la toiture de ce trop léger édifice se composait d'une simple toile; si elle eût été formée par des planches, bien des personnes, sans doute, eussent été tuées.

Parmi les blessés, se trouvait une dame dont l'état parut d'abord désespéré. Mais, au moment où nous écrivons ces lignes, son état s'est beaucoup amélioré et les medecins croient pouvoir répondre de ses jours. Si ce bonheur se realise, la catastrophe d'Amiens, qui aurait pu avoir de si épouvantables conséquences, aura causé, helas! de douloureuses blessures à ses victimes, mais n'aura coûté la vie à aucune d'elles.

A peine avons-nous besoin d'ajouter que les autorités d'Amiens, des médecins et un grand nombre de courageux citoyens ont organisé le sauvetage, non sans péril, en soulevant les charpentes et en dégageant les blessés qui ne pouvaient se mouvoir. Tout le monde, en un mot, a fait son devoir avec un zèle et un sang-froid au-dessus de tout eloge.

X. Dachères

LES BAINS D'ISCHIA

La petite île d'Ischia, située en face de Naples, est presque tout entière de formation volcanique. Elle renferme le mont Epomée, elevé de huit cents metres environ au-dessus du niveau de la mer: c'était jadis un volcan qui vomissait des flammes et de la fumée. Il n'est donc pas etonnant que l'on rencontre des sources thermales en maints endroits de l'ile d'Ischia.

Quelques-unes de ces sources sont bouillantes quand elles jaillissent des fentes des rochers. Elles sont très-salutaires, et leurs qualites ont ete appréciees dès les temps les plus recules. Il convient de citer en première ligne les sources chaudes de Casamicciola, bourgade de trois mille habitants, au pied de l'Epomée. L'eau bouillante arrive sur des crevasses jusqu'aux etablissements thermaux, où elle remplit des reservoirs creusés dans le roc. Elle y reste jusqu'à ce qu'elle se soit refroidie au degré nécessaire; elle est alors distribuee par des tuyaux, selon les besoins du service des baigneurs.

Aux siècles passés, les piscines balnéaires étaient taillées dans le roc même, et aujourd'hui encore ces cavités sont utilisées par les pauvres gens; mais il existe plusieurs grands etablissements à l'usage des personnes aisées.

L'eau de Casamicciola s'emploie aussi en boisson; on en expédie beaucoup à Naples. Ces envois se font pendant la nuit, de sorte que l'eau est encore tiède le matin quand elle arrive à sa destination. Cette eau thermale est très-limpide et n'a pas de goût particulier; quant à ses propriétes, elles sont analogues à celles des eaux de Gastein.

On estime à dix mille par saison le nombre des personnes qui vont prendre les eaux d'Ischia. La plupart viennent naturellement de Naples, car la distance est fort courte, et il y a un service régulier de bateaux à vapeur. Un contingent assez notable de baigneurs est également fourni par Alexandrie, le Caire, Beyrouth, Smyrne et même Damas. Parmi les touristes arrivant des Échelles du Levant, on trouve souvent des consuls et des negociants européens dont les serviteurs, avec leur costume oriental, donnent à la bourgade de Casamicciola un cachet oriental très-prononcé. N'oublions pas d'ajouter que beaucoup de familles anglaises, russes et allemandes habitent de delicieuses villas aux fraiches terrasses ombragées de pampres, d'où l'œil decouvre Naples, Baïa, Gaëte et tout ce merveilleux littoral que baigne l'azur de la Mediterranee.

R. Bryon.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Cartes de l'Afrique centrale datant de deux siècles. — Le lac Albert Nyanza. — Fabrication des diamants. — Poulpes gigantesques. — M. Robert. — Pline l'Ancien. — M. Valenciennes. — Traité de pisciculture japonais de la bibliothèque de Lagny-sur-Marne. — De l'âge et de l'intelligence des animaux aux époques anté-historiques. — Mémoire de M. Lartet. [illegible]

Depuis quinze ans, plusieurs voyageurs ont exposé leur vie et compromis leur fortune pour arriver à découvrir les sources du Nil; on vient d'apprendre la mort de M. Le Saint, parti pour traverser l'Afrique dans sa largeur; une nouvelle expedition anglaise se met encore en marche dans le même but. Eh bien, voici la *Société de géographie de New-York*, qui, d'après le *Cosmos*, possède une carte de l'Afrique, datant de deux siècles, et sur laquelle se trouvent indiques non-seulement le lac Albert Nyanza, portant un autre nom, bien entendu, mais encore toutes les parties de cette portion de l'Afrique, minutieusement décrites.

Le fait en lui-même n'a rien de bien étonnant, car il existe déjà et il se publie chaque jour tant de documents scientifiques en tout genre, qu'il devient impossible à l'homme le plus laborieux de les connaître et encore moins de les étudier. On a calculé que, rien que pour lire tous les ouvrages publiés sur l'Afrique et pour en feuilleter les cartes géographiques, il faudrait la durée de la vie de trois hommes dépassant trois cents ans et travaillant dix-huit heures par jour.

M. Saix a entretenu dernièrement l'Académie des sciences d'un procédé qu'il pense propre à la fabrication des « diamants noirs, incolores et colorés. » Rien que cela!

Ce procédé repose sur ce principe qu'un courant de chlore ou de gaz chlorhydrique passant à travers de la fonte en fusion, il se forme du perchlorure ou du protochlorure de fer qui se vaporisent l'un dans l'autre, laissant du carbone que contient la fonte completement intact, puisque le chlore ne doit pas s'unir directement à lui.

La cristallisation du carbone pourrait s'effectuer de la sorte et rentrerait, se on l'auteur, dans la règle générale, car la cristallisation se produit, pour un corps dissous et susceptible de cristalliser, toutes les fois que le dissolvant s'évapore, et la grosseur des cristaux depend toujours de la lenteur de l'évaporation. J'ai bien peur que cette theorie, qui presente une ombre de vraisemblance, ne vienne à echouer devant les tentatives de l'experimentation et de la pratique. La production industrielle du diamant serait toutefois une découverte précieuse pour l'industrie, à qui elle procurerait un agent à peu près inusable et qui rendrait facile et regulier les frottements des pivots des machines. Mais, helas! le jour est encore bien loin où les colliers, les bracelets, les diademes et les rivières de diamants se trouveront ravalées tout au plus à la valeur du strass et où l'on fabriquera non-seulement des diamants d'un mètre de diamètre, mais encore qu'on les payera le prix du verre.

L'Académie des sciences, pendant qu'elle était en train d'aborder les questions fantastiques, n'a pas reculé devant le monstre mis à la mode et, j'en ai bien peur, invente par Victor Hugo. C'est une note de M. E. Robert qui a entraîné le corps savant sur cette pente singulièrement glissante.

D'après M. Robert, les naturalistes auraient tort de révoquer en doute l'existence d'un poulpe gigantesque doué de la faculté d'enlacer des hommes et même des cetacés avec ses tentacules. A l'en croire, malgré tout ce qu'on a écrit là-dessus pour ranger l'histoire de ce monstre parmi les récits fabuleux, il faudrait se rendre à l'évidence démontree par une série de preuves convaincantes.

Pline parle d'un polype accoutumé à sortir de la mer, à Carteïa, pour venir devorer les salaisons dans les reservoirs, et il est difficile de ne pas y entrevoir un cephalopode du genre du poulpe et de très-grande dimension.

« Sa taille, dit le naturaliste latin, était extraordinaire, la saumure dont il etait tout trempe avait changé sa couleur et il répandait une odeur horrible. Son souffle affreux repoussait les chiens; tantôt il les flagellait avec l'extrémité de ses bras, tantôt il les assommait de ses deux bras nageurs, dont il se servait comme d'une massue. Plusieurs hommes eurent beaucoup de peine à le tuer avec des tridents. Sa tête, apportée à Lucullus, mesurait la grandeur d'un baril de quinze amphores... A peine un homme pouvait-il embrasser ses barbes (tentacules); elles étaient noueuses comme des massues; leur longueur était de trente pieds. Les cavités (ventouses) ressemblaient à des bassins et contenaient une urne... Ce qui fut conservé du corps pesait sept cents livres. »

D'un autre côté, M. Valenciennes n'a-t-il pas vu flotter en mer, dans les parages de l'île de France, un tronçon de tentacule de poulpe qui lui avait paru avoir le volume d'une barrique.

M. Robert cite encore un traité de pêche en langue japonaise, que possède la bibliothèque communale de Lagny-sur-Marne. On trouve dans ce livre deux planches relatives à la pêche d'un poulpe gigantesque. Ces deux gravures au trait, ainsi que toutes celles qui représentent d'autres animaux de mer et d'eau douce, sont faites avec trop de perfection pour qu'on ne soit pas disposé à admettre qu'elles rendent fidèlement l'industrie de la pêche au Japon.

La première figure représente une embarcation qui s'approche d'un poulpe dont la tête monstrueuse sort à moitié de l'eau, pendant que l'un de ses bras ou tentacules passe par-dessus l'embarcation comme pour l'étreindre; mais, au même instant, le pêcheur, armé d'un long coutelas, vient de faire la section de ce tentacule, qui semble retenu sur l'un des flancs du bateau par des ventouses bien distinctes.

La seconde figure représente un marché dans lequel plusieurs Japonais s'occupent à préparer ou à dépecer des poissons de toutes sortes, et où l'on voit suspendus à des palans de longs tentacules de poulpes garnis, dans toute leur longueur, de ventouses et dont la grosseur depasse de beaucoup celle des hommes qui se trouvent auprès.

A l'occasion de cette note, plusieurs académiciens ont rappelé quelques autres communications faites à l'Institut relativement à des céphalopodes de grande taille observés dans nos mers. Ainsi le compte rendu de la séance du 30 décembre 1861 reproduit un rapport adressé à M. le ministre de la marine par le commandant du navire l'*Alecton*, sur un poulpe colossal rencontré par ce navire entre Madere et Teneriffe, poursuivi durant plusieurs heures sans succès, mais assez bien vu pour qu'un des officiers en pût faire un dessin. M. Sabin Berthelot, consul de France à Teneriffe, qui avait obtenu de la bouche des hommes de l'équipage divers détails sur ce monstre, les a consignés dans une lettre adressée à M. Moquin-Tandon. Cette lettre se trouve elle-même au compte rendu ainsi que des renseignements fournis par M. Milne Edwards, et des observations parfaitement authentiques dues à MM. Guay et Gaymard, à M. Steestrup et à M. Harting.

Quant à l'histoire du poulpe attaquant un navire, comme elle a eu cours aussi dans nos pays, on pourrait appuyer sur cette coïncidence, en effet singulière, l'idée qu'elle repose sur quelques faits réels, grossis d'abord par la peur, et ensuite en passant de bouche en bouche. Mais il faut remarquer que rien ne prouve qu'elle ait cette double origine, car on ne doit pas oublier que le Japon n'a pas toujours ete isolé comme nous étions accoutumés à le voir jusqu'en ces derniers temps. Pendant toute la seconde moitié du XVIe siècle, les Portugais y avaient un accès facile, et il se pourrait qu'ils y eussent porté certains contes sur des points d'histoire naturelle, comme il est certain que les Espagnols en ont porté à la même époque dans l'Amérique du Sud.

M. Lartet, esprit ingénieux et savant, à la manière des Allemands, publie, de son côté, un mémoire qui ne laisse pas que de toucher à une étrange question, puisqu'il s'agit de quelques cas de progression organique vérifiables dans la succession des temps geologiques, sur des mammifères de même famille et de même genre.

D'après lui, les paleontologistes ont remarqué que, dans certaines divisions de la classe des mammifères il s'est produit, par la suite des temps, des modifications graduelles de divers organes, lesquelles ont dû accroître l'énergie de leurs fonctions en perfectionnant leurs aptitudes mieux spécialisées; ce qui manifeste un progrès reel au profit de l'animalité des temps modernes. Mais il est une particularité qui n'a pas encore été signalée, et qui, si l'interprétation que propose M. Lartet paraît acceptable, constituerait un avantage non moins important en faveur de beaucoup de nos mammifères.

Dans les ruminants, les plus anciens de la période tertiaire, chez les *cervidés*, par exemple, la partie du fût des dents molaires qui constitue la couronne émaillée au-dessus du collet est de beaucoup moins haute et moins saillante en dehors du bord alvéolaire que dans nos ruminants contemporains.

De là l'induction que les cervidés tertiaires anciens, qui avaient leurs molaires de beaucoup moins hautes en couronne que celles de nos cerfs actuels, devaient par cela même vivre moins longtemps, car la durée normale de la vie des animaux dépend nécessairement de la persistance fonctionnelle des organes indispensables à leur nutrition.

Il s'est d'ailleurs produit, chez les mammifères de diverses familles, depuis les premiers temps de la période tertiaire jusqu'à nos jours, d'autres modifications non moins significatives au double point de vue de l'accroissement graduel des facultés vitales et intellectuelles. Il résulterait en effet d'un certain nombre d'observations relevées à divers étages de la stratigraphie tertiaire, que, plus les mammifères remontent dans l'ancienneté des temps géologiques, plus le volume de leur cerveau se réduit par rapport au volume de leur tête et aux dimensions totales de leur corps.

Cuvier avait deja observé la forme du cerveau de l'*anoplotherion* sur une empreinte de marne qui s'était modelee et consolidée dans l'intérieur d'un crâne de cet animal trouve dans le gypse de Montmartre. Voici ce qu'il dit de ce cerveau :

« Il était peu volumineux à proportion et aplati horizontalement; les hémisphères ne presentaient pas de circonvolutions, mais on voyait seulement un enfoncement longitudinal peu profond sur chacun. Toutes les lois de l'analogie nous autorisent à conclure que notre animal était fort dépourvu d'intelligence. »

Effectivement, la tête de l'anoplothérion est six fois aussi longue que l'empreinte de ses hemisphères cérébraux, et cet animal, dont Cuvier comparait les dimensions à celles d'un âne de moyenne taille, avait un cerveau plus petit que celui de notre chevreuil actuel.

M. le professeur Noulet, de Toulouse, possède un crâne fossile dans lequel se trouve l'empreinte petrifiée d'un cerveau encore plus ancien que celui de l'anoplothérion de Montmartre, car cette empreinte provient de l'*eocène alophiodons* d'Ussel, département de l'Aude.

Dans l'encéphale de cet animal herbivore, le cerveau n'a pas non plus de circonvolutions, mais seulement quelques plis irrégulièrement étagés. Les lobes olfactifs s'y prolongent très en avant et le cerveau se sépare nettement des hémisphères. Ce cerveau est plus petit de toutes façons et moins compliqué dans sa structure que celui du *cainotherium* décrit par Gratiolet; mais il ne faut pas oublier que le cainotherium provient d'un terrain beaucoup plus recent, le miocène inferieur de l'Allier.

A mesure que l'on se rapproche de l'époque actuelle, les différences entre les encéphales fossiles compares avec ceux des animaux vivants deviennent moins accentuees, comme cela s'observe aussi pour la hauteur en couronne des molaires. Ainsi le cerveau des cerfs et des antilopes du miocène moyen de Sanson présente déjà beaucoup de circonvolutions, le cervelet reste encore assez decouvert et les lobes olfactifs sont très-prononcés.

Dans le miocène superieur de Pikermi, le cerveau de l'*hipparion* se montre encore un peu moins riche en circon-

volutions que celui de nos chevaux actuels, et sur un fragment de crâne de singe de la même localité qui se trouve dans le laboratoire de la paléontologie du Muséum, le cervelet est moins complétement recouvert de son *vermismédion*, plus saillant chez les semnopithèques vivants, types les plus rapprochés du singe fossile de Pikermi.

Pour rendre plus évidente encore cette disproportion des cerveaux paléontologiques vis à vis de ceux de nos mammifères vivants, il fallait en outre que la comparaison pût s'établir entre des espèces d'une même famille, et, mieux encore, d'un même genre.

C'est ce qu'il a été possible de vérifier à M. Lartet par le rapprochement de l'encéphale de deux carnassiers, dont l'un est notre genette vivante (*viverra genetta*), et l'autre une genette fossile du miocène inférieur de l'Allier, désignée par Blainville sous le nom de *viverra antiqua*. Grâce à l'habileté bien connue de M. Sthal, mouleur du Muséum, on a pu mettre en regard l'un de l'autre les moulages rigoureusement exécutés de l'intérieur des crânes de ces deux carnassiers congénères.

De leur comparaison immédiate, il résulte qu'avec une tête osseuse d'un tiers plus longue et d'un quart plus large que celle de notre genette vivante, l'espèce fossile n'a pas son cerveau plus volumineux, et que ce cerveau, plus atténué dans ses plis frontaux, n'avance pas autant dans la face, bien que ses lobes olfactifs soient plus développés. Or, d'après Gratiolet, un grand développement des lobes olfactifs serait le caractère d'un type inférieur. En effet, plus on remonte vers les temps paléontologiques, plus on voit les lobes olfactifs manifester un grand développement proportionnel par rapport aux hémisphères cérébraux.

On a dit que les plus grands mammifères sont ceux qui vivent le plus longtemps; mais ce qui serait plus près de la vérité, on le voit, c'est que la longévité normale s'accroîtrait en raison directe du volume absolu du cerveau.

L'éléphant, qui vit un siècle et demi, a le cerveau plus grand qu'aucun autre mammifère terrestre.

Après l'éléphant vient l'homme qui, pour le volume absolu du cerveau, comme pour la longévité, paraît l'emporter sur les autres mammifères terrestres, dont un assez grand nombre offrent cependant des dimensions supérieures en total à celles de l'espèce humaine.

Quoi qu'il en soit, d'après M. Lartet, et bien que ces aperçus puissent sembler insuffisants pour justifier des conclusions définitives, il en ressortirait au moins, comme hypothèse explicative des faits observés, que, dans certaines divisions de la classe des mammifères, il y aurait eu, depuis leur apparition sur le globe, un accroissement graduel d'énergie vitale d'intelligence, c'est-à-dire, en termes plus explicites, que la durée de vie et le développement des facultés intellectuelles auraient été moindres chez les espèces fossiles remontant aux premiers temps de la période tertiaire que chez leurs analogues ou leurs congénères de l'époque actuelle.

Les différences organiques sur lesquelles s'appuient ces inductions de physiologie rétrospective semblent s'affaiblir à mesure que, dans leur succession géologique, les faunes se rapprochent des temps modernes, et cela sans transformation des types génériques, mais par le seul effet de cette tendance de la nature animée vers un perfectionnement dont la cause resterait toujours agissante et la limite infinie.

Voici donc une belle occasion de rectifier le proverbe qui attribue à l'âne une bêtise dont il est bien loin de se trouver affligé, et de ne plus dire désormais aux ignares : *Vous êtes bête comme un âne*, mais bien : *Vous êtes bête comme un animal fossile*.

SAM. HENRY BERTHOUD.

JEAN RONGE

On nous écrit de Vienne que le premier effet de la nouvelle législation autrichienne sur les réunions a été une conférence, ou une prédication, comme on voudra l'appeler, de Jean Ronge, à la Société de réforme religieuse de Vienne. Ce qu'il y a de piquant dans cet incident, c'est que la séance a eu lieu dans la salle de la Société musicale, laquelle sert également aux assemblées de la Société de Saint-Séverin, association éminemment ultramontaine.

Nous ajouterons quelques renseignements rétrospectifs pour ceux de nos lecteurs qui ignoreraient le début de Jean Ronge, bien que le nom de cet ardent réformateur soit très-célèbre en Allemagne.

En 1844, l'évêque Guillaume Arnoldi, de Trèves, offrit à la vénération des fidèles la sainte robe de Jésus-Christ. Une exposition semblable avait déjà eu lieu en 1810. A l'occasion de cette pieuse solennité, plus d'un million de pèlerins affluèrent à Trèves. Les routes qui conduisaient à cette ville étaient, depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, couvertes de processions.

A ce spectacle, Ronge, qui était alors curé de Laurahutte, lança, dans plusieurs journaux, une lettre adressée à Monseigneur Arnoldi, dans laquelle il prétendait que l'évêque abusait de la foi et la faisait descendre à l'idolâtrie. « Comme évêque, vous devriez savoir, disait-il, que Jésus a laissé son dogme parmi nous; mais que ses vêtements appartinrent à ses bourreaux. »

Les libres penseurs allemands saisirent cette circonstance propice, et la lettre de Ronge, imprimée en lettres d'or sur satin ou sur vélin, fut répandue à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires dans toute l'Allemagne. On vit bientôt naître plusieurs communautés sous le nom de catholiques-allemands ou de catholiques-libres. Une polémique furieuse s'engagea, et la cour de Rome lança de nombreuses excommunications contre ses adversaires. L'évêque de Trèves fit le voyage de Rome et ordonna dans son diocèse des prières publiques pour les esprits égarés.

L'agitation durait toujours quand éclata en Europe le mouvement de 1848. Au milieu de cette agitation, les communautés de catholiques libres ne firent qu'augmenter en nombre; mais leur importance reçut une atteinte profonde quand sonna l'heure de la défaite de la révolution et des revirements politiques. Jean Ronge comprit qu'il n'avait plus, pour le moment, aucun rôle à jouer, et il émigra en Amérique.

Le voici de retour, comme nous l'avons dit tout à l'heure, et il fait de nouveau entendre sa parole dans la capitale de l'Autriche. Les circonstances sont-elles de nature à rendre à sa parole son ancienne autorité? Verra-t-il la foule se presser pour l'entendre? Ce sont là des points trop délicats à discuter, et nous demandons à nos lecteurs la permission de n'y point toucher.

H. VERNOY.

LA BIBLIOTHÈQUE VICTOR COUSIN

A LA SORBONNE

On sait que M. Victor Cousin, mort au mois de janvier 1867, a laissé par testament sa bibliothèque à l'Université de Paris, ainsi qu'une rente de dix mille francs pour pourvoir à son entretien. Cette bibliothèque, qui ne comprend pas moins de quatorze mille volumes de choix, était entretenue par son propriétaire avec un soin pieux, mais il avait négligé d'en faire le catalogue, ce qui n'a pas permis d'en ouvrir les salles au public aussi tôt qu'on l'aurait voulu.

Ces salles — l'expression n'est-elle pas bien pompeuse? — ne sont autres que les principales pièces de l'appartement que le savant professeur occupait à la Sorbonne. Du temps même de M. Cousin, elles étaient déjà complétement envahies par les livres. On sent que le philosophe y restreignait les besoins mesquins de la vie pour faire la place plus large à l'étude.

C'est le vieux Morin, serviteur fidèle de M. Cousin, auquel il a été attaché pendant quinze ans, qui nous a fait les honneurs de la bibliothèque. Ce brave homme dit avec une effusion charmante : « C'est ici que nous lisions tous les soirs; c'est ici que nous écrivions. » Il dit encore : « *J'ai* là un Polybe qu'il faut que je vous montre. » Cela fait sourire et cela touche pourtant.

Les trois pièces les plus importantes prennent jour sur la grande cour de la Sorbonne. La première — celle dont nous donnons le dessin — contient une précieuse collection de monuments artistiques et de portraits historiques, ainsi qu'un grand nombre d'autographes de personnages du XVIIe siècle.

Au-dessus des corps de la bibliothèque, un peu bas, sont disposés contre la muraille quelques surmoulages en plâtre de la fameuse porte du baptistère de Florence, cadeau moins somptueux qu'artistique d'un grand-duc.

Le grand salon qui fait suite est voué entièrement à la philosophie. Moralistes et penseurs de toutes les nations et de tous les temps, pas un ne manque à l'appel. Ils sont là rangés comme en bataille tout le long des rayons, chacun avec son bagage de rêveries et de systèmes.

M. Cousin lui-même est appelé à présider ce silencieux concile de philosophes; car son portrait, par Lehmann, remplacera bientôt la glace qui surmonte une large cheminée.

Dire que des quatorze mille volumes qui composent la bibliothèque de M. Cousin il n'y en a pas un dont l'édition ne soit précieuse, l'exemplaire intact, la reliure exquise, pas un que le bibliophile le plus scrupuleux ne puisse toucher sans envie, c'est faire d'un coup le plus sincère éloge de la collection et du collectionneur.

De tant de curiosités que nos yeux ont pu parcourir à la hâte, nous n'en citerons que deux : un exemplaire non rogné du *Génie du Christianisme*, dont les marges sont criblées de notes et de corrections de la main même de Chateaubriand; et le brouillon fort raturé de *Paul et Virginie*, en tête duquel on lit cette note du libraire Renouard :

« Ce manuscrit de *Paul et Virginie* est de la main de Bernardin de Saint-Pierre. En 1825, je l'ai acheté de M. Aimé-Martin, qui avoit épousé sa veuve. C'étoit un cahier fort endommagé, je l'ai fait arranger entre des feuillets de papier blanc et relier avec quel soin pour le préserver d'une destruction à laquelle il auroit été exposé s'il fût resté un cahier de mauvaise apparence. »

PAUL PARFAIT.

LE SULTAN-MAHMOUD

La frégate cuirassée à vapeur, *le Sultan-Mahmoud*, dont nous donnons la vue, a été construite en Angleterre pour le compte de la Turquie. C'est un bâtiment de 4,221 tonneaux, qui mesure 253 pieds de long sur 55 de large et 37 de profondeur.

Il offre cette particularité d'être entièrement charpenté en fer. Le seul bois entré dans la construction est celui qui sert à relier à la carcasse les plaques de blindage. Ces plaques ont cinq pouces d'épaisseur.

La lourde masse du *Sultan-Mahmoud*, masse à laquelle eut s'ajouter encore le poids d'une batterie de dix-huit canons, paraît en rendre la manœuvre difficile, et l'avis des gens compétents est que cette frégate soutiendrait une grosse mer avec beaucoup moins d'avantage qu'un bâtiment plus léger. Par un temps calme, elle peut filer onze ou douze nœuds à l'heure.

F. R.

COURRIER DES EAUX

Bade.

C'est de Bade aujourd'hui que nous datons notre Courrier, et non plus d'Ems, où nous sommes restés plusieurs jours et que nous venons de quitter.

Spa se présente en premier : c'est Spa qui, une fois la frontière franchie, a reçu notre première visite.

Quand, au sortir de la station de Pepinster, on pénètre dans les Ardennes, on ne se douterait jamais, à l'aspect sauvage des montagnes et des bois, qu'on approche d'une ville où le luxe et les arts ont élevé d'élégants édifices; mais bientôt tout s'explique. La formation de Spa est un de ces miracles comme les eaux minérales sont habituées à en produire. Sous leur magique influence, le sol le plus ingrat est devenu un véritable Éden.

Des nombreuses sources de Spa, une seule, le Pouhon, jaillit dans la ville même. Elle a été aménagée sous le péristyle d'un petit monument dédié à la mémoire de Pierre le Grand qui séjourna à Spa en 1717, et y recouvra la santé. Cependant, en même temps qu'il prenait les eaux, il se livrait, suivant sa coutume, aux plus grands excès de table. C'est de Spa également que, par une lettre en date du 21 juillet 1717, le czar exhorta son fils Alexis, retiré alors à Naples, à revenir dans sa patrie où il devait, un an plus tard, trouver, au lieu du pardon promis, une fin si tragique.

Le mois de juin de cette année restera célèbre dans les annales de Spa, par l'inauguration du grand établissement de bains qui a été salué immédiatement par une affluence considérable de baigneurs. De l'avis de tous, c'est une œuvre de premier ordre qui est appelée à un brillant avenir. Nous ne dirons rien du style architectural de l'édifice généralement admiré, non plus que de l'élégance et du confortable de son mobilier; nous nous bornerons à une simple description de son aménagement.

L'établissement compte :

54 cabinets de bains, alimentés à volonté d'eau minérale ou d'eau douce, dont 16 sont précédés de cabinets-salons avec lits de repos.

20 salles et cabinets sont consacrés au service de l'hydrothérapie. Il y a de plus tout un véritable arsenal, savoir : douches simples ou à forte pression, douches de vapeur, bains russes, bains de fumigation sèche et humide, et plongeons à l'eau froide.

Tous ces appareils sont aussi complets que perfectionnés.

Comme les procédés habituellement en usage pour la calefaction des eaux ont le grand inconvénient de les décomposer, on leur a substitué une nouvelle méthode qui consiste à chauffer l'eau à l'aide de courants de vapeur introduits dans une chambre placée sous le fond de la baignoire. De cette manière l'eau conserve tout son acide carbonique; par suite, tous ses sels minéralisateurs restent en dissolution.

Aussi l'eau minérale qui a imenté en si grande abondance le nouvel établissement reproduit-elle toute la force et toute la puissance curatives qu'elle possédait au Griffon. Ajoutons que le captage de la source, son aménagement, sa distribution, en un mot toute l'installation balnéaire, ont été confiés à M. Jules François, ingénieur en chef de nos établissements thermaux de France, connu par ses grands travaux d'hydrologie.

Quittons, mais avec regret cette fois, cette délicieuse résidence pour revenir à Bade, d'où nous avons dit que nous dations notre Courrier.

Bade, l'ancienne *Civitas Aurelia* des Romains, a eu autrefois comme aujourd'hui une extrême importance qu'elle devait également à ses eaux minérales. C'est ainsi qu'en creusant près de l'église, on a trouvé une magnifique piscine divisée en quatre compartiments et partout revêtue de marbre, où un grand nombre de personnes pouvaient se baigner en commun et même se livrer à la natation. A quelques pas de la source existe un *vaporarium* construit également par les Romains. On y voit encore les briques creuses, disposées en colonnes, où circulait la vapeur, et les ouvertures habilement ménagées par où celle-ci se répandait dans l'atmosphère de la pièce. C'est peut-être le monument de ce genre le mieux conservé qui existe.

Il y a plusieurs sources à Bade : toutes sont thermales. La plus importante a reçu le nom de *Ursprung* (origine), parce qu'on la regarde comme le point de départ des autres. Sa température est de 67 degrés. Elle jaillit sur une hauteur et est captée dans une espèce de tour circulaire. L'eau de cette source, que son abondance peut faire comparer à un ruisseau, est conduite à l'aide de tuyaux jusqu'à la *Trinkhalle* (buvette), élégant édifice situé dans le parc, tout près de la salle de Conversation. Sous le péristyle règne une belle galerie, ornée de peintures à fresque, qui sert de promenoir.

Les eaux [illegible] de Bade passent, aux yeux de beaucoup de personnes, pour ne posséder que très-peu de propriétés médicinales. C'est une erreur. Leur action se rapproche, au contraire, beaucoup de celle de nos eaux de Néris. [illegible] pour lesquelles les eaux de Wiesbaden seraient trop fortes, se trouvent à merveille de celles de Bade. Il en est de même des névralgies et des névroses : sous ce rapport leur emploi exige certains ménagements. Aussi les malades impressionnables ne devraient-ils prendre qu'un bain tous les deux

jours, ou même quelquefois couper l'eau minérale avec de l'eau ordinaire.

Ce qui n'a pas peu contribué à faire ainsi mettre en doute la vertu intrinsèque des eaux de Bade, c'est, en plus des concurrents intéressés et des rivalités jalouses, la coutume où l'on est de leur adjoindre un grand nombre de sources minerales étrangères à la localité. Voyez plutôt comment les choses se passent à la Trinkhalle.

Les malades qui s'y rendent peuvent être divisés en trois categories : les uns viennent boire l'eau minérale, mais ils y mêlent presque toujours une dose de sel de Carlsbad; d'autres vont, dans une pièce voisine, remplir leurs verres avec du lait de chèvre, auquel ils ajoutent quelquefois l'eau de la buvette; enfin, vous y recontrez des malades qui ne boivent les eaux de Bade ni pures ni mélangees et qui se contentent de boire des eaux venues du dehors. Aussi a-t-on etabli à la Trinkhalle un dépôt très-bien approvisionne des principales sources de l'Europe.

La plupart des malades prennent en même temps des bains, ce qui rend l'appréciation du traitement tout à fait difficile et compliquée. Voici, par exemple, une personne qui boit les eaux de Bilin, de Franzurbad ou de Keisinger et qui se baigne dans celles de Bade. Comment ferez-vous la part de ce qui appartient à chacune de ces differentes sources? Même embarras s'il s'agit d'une cure de petit-lait combine avec l'eau minérale. Vous êtes exposé, dans l'analyse et la repartition des symptômes, à commettre de frequentes méprises et souvent à donner aux sources étrangères une prédominance assez justifiée sur celles de Bade.

Bade est cette année, comme tous les ans, le rendez-vous de l'elite des baigneurs et des touristes qui viennent demander tout à la fois à des eaux la sante et le plaisir. Jamais peut-être l'affluence n'avait ete aussi considerable. Du reste, qui ne connait Bade, ses beaux sites, son vieux et imposan château, son doux climat, ses promenades et ses élégants palais? La plume et le crayon ont rivalisé bien des fois pour raconter toutes ces merveilles. On a pu craindre un instant que l'ordonnateur de tant de belles fêtes, M. Benazet, n'eût emporté avec lui son secret dans la tombe. Il n'en est rien. Son successeur, M. Émile Dupressoir, s'est rappelé que « noblesse oblige, » et aujourd'hui comme autrefois, la



CARAFE A BORDEAUX, EN VERRE BLANC ET VERT AVEC ORNEMENTS DORÉS (FRANÇAIS MODERNE).



VASE EN VERRE OPAQUE ÉMAILLÉ (RUSSIE).



PIÈCE DE DESSERT EN VERRE GRAVÉ (AUTRICHE).



VASE DESSINÉ PAR LE BARON TRIQUETI.



MILIEU DE TABLE EN VERRE (AUTRICHE).

OBJETS D'ART DÉCORATIF, EXPOSÉS AU MUSÉE DE SOUTH-KENSINGTON, A LONDRES, d'après des photographies. — Voir page 470.

Salle de Conversation de Bade peut legitimement s'intituler le premier Salon de l'Europe.

DOCTEUR MANL.

COURRIER DU PALAIS

Affaire de la Varenne-Saint-Hilaire. — Assassinat, incendie et vols domestiques. — [illegible] après la grande

Cette tenebreuse affaire de la Varenne-Saint-Hilaire a rempli plus que le palais. Elle a débordé sur la rue, monté même jusqu'au salon, où elle a disputé le tapis aux débats du Corps legislatif.

Il faut dire aussi que depuis bien longtemps deux accusés n'avaient absorbé une si grande quantité d'audiences. La justice criminelle est d'ordinaire plus expéditive que cela à Paris. Mais de ce crime extraordinaire, retranché dans le silence, fortifie de mystère, il a fallu faire comme un siége en regle. Ne pouvant le prendre d'assaut et l'aborder de front, il a fallu l'investir par des lignes de circonvallation dans lesquelles soixante témoins sont résolùment entres pour soutenir l'accusation.

Eh ! quelle accusation !

Nous allons la resumer.

Dans ces prés fleuris qu'arrose la... Marne et sur le bord de cette charmante rivière, M. Forest, entrepreneur de bâtiments, avait fait construire une belle maison où il passait ses dimanches et où Mlle Chantereau, sa compagne, utile et dévouée depuis vingt ans, passait toute la semaine

Ils etaient heureux ainsi, sans ambition de bruit et de fortune : contents d'une aisance dorée qui leur permettait d'avoir trois cent mille francs de valeurs cachés dans le coin d'une bibliothèque, ils espéraient ainsi arriver à bon port à cette retraite que vante Racan et à cette douce vieillesse que Philémon et Baucis ont tant poétisée.

Malheureusement une bonne survint, une bonne dont les antécédents devaient être partout un brevet d'exclusion; mais qui donc connait les antécédents d'une bonne?

Celle-ci se nomme Marie Fleutot; vingt-quatr ans, d'une



BADE — INTÉRIEUR DE LA TRINKHALLE; dessin de notre correspondant. — Voir le Courrier des Eaux.

BADE. — JARDIN ANGLAIS VIS-A-VIS LA SALLE DE LA CONVERSATION; dessin de notre correspondant. — Voir le Courrier des Eaux.

taille élancée, cheveux noirs, et dans l'œil quelque chose de vif, de pénétrant et de résolu qui annonce une vigoureuse volonte. Marie Fleutot n'était entree que depuis trois mois chez M. Forest lorsque éclata le double crime dont elle vient répondre devant la Cour d'assises.

Avant d'être placée à la Varenne-Saint-Hilaire, Marie Fleutot avait deja servi et volé plusieurs maîtres. Dès l'âge de seize ans, elle était domestique à Saint-Florentin, lieu de sa naissance, chez un riche commerçant. Elle avait capté la confiance de tout le monde par des airs hypocrites et des apparences dévotes. Quand elle se retardait, ce qui n'était pas rare, elle conjurait tout reproche par cette excuse dite avec componction et les yeux baissés :

« Madame, je me suis attardee à faire mes prières. »

Un jour, les clefs du secrétaire disparurent, mais Marie fit une prière à saint Antoine de Padoue, et les clefs furent aussitôt retrouvées.

Mais ce que saint Antoine de Padoue fut impuissant à faire retrouver aussi, ce fut une somme de 1,186 francs que contenait ce secrétaire. Soupçonnée et convaincue de ce vol, elle avoua qu'elle avait commis cette soustraction; qu'elle en avait caché le produit dans un bûcher, et pour ce fait le tribunal d'Auxerre la condamna à six mois de prison.

Voilà un joli début. Sa peine subie, Marie Fleutot vint chercher fortune et asile dans ce grand refuge de tant d'iniquites qu'on nomme Paris. Là, un bureau de placement de la rue Saint-Nicolas-d'Antin l'envoya chez un homme seul, M. Mercier. Elle y resta juste assez de temps pour tourner, je ne dirai pas la tête, mais la perruque de ce sexagenaire, auquel par ruse elle arracha un jour une somme de 1,600 francs et qu'elle quitta le lendemain.

Ici se place un entr'acte que la fille Fleutot emploie à devenir enceinte et à mettre au monde un enfant qu'elle attribue à un garçon boucher, qui se defend à outrance d'une telle paternite.

Alors elle se place en qualité de nourrice dans une maison très-recommandable, chez M. Hadot, rue Bonaparte.

Là, elle fait pour ainsi dire un premier essai, une sorte de répétition generale du drame qu'elle doit jouer trois mois après à la Varenne-Saint-Hilaire.

Dans la nuit du 1er mai 1867, M. Hadot est réveillé en sursaut par la nourrice qui crie : « Au feu ! »

Pour activer la flamme, une grande mare d'huile a été répandue dans la cuisine. Et pendant l'incendie disparaissent des montres, un châle de dentelles et autres objets rendus aussitôt ou trouvés plus tard dans les effets de la fille Fleutot.

Congediée, elle entre enfin chez M. Forest. Là, elle enchante tout le monde. Mme Forest disait à qui voulait l'entendre qu'elle n'avait jamais ete si bien servie. Il y avait deux autres domestiques dans la maison, une cuisinière et *une petite brune*. Marie Fleutot assure qu'elle suffira toute seule à l'ouvrage, et on fait maison nette. Mme Forest devait d'ailleurs partir, le 15 août, pour les bains; c'est quelques jours auparavant, et le 8 du même mois, qu'elle est morte assassinee dans son bain, d'après l'acte d'accusation.

Nous sommes ici au cœur de cet abominable forfait dans lequel Marie Fleutot aurait eu pour auxiliaire et pour complice sa mère, la femme Merlette, assise à ses côtés sur le banc des assises.

Vers une heure et demie du matin, dans la nuit du 9 au 10 août 1867, un incendie éclata sur le quai de la Marne, à la Varenne-Saint-Hilaire, dans la maison de M. Forest. Les voisins accoururent à la lueur des flammes. A leurs cris, parut à une fenêtre du troisième etage Marie Fleutot, réveillee en sursaut sans doute, ou du moins s'en donnant l'air, car elle etait en chemise.

On lui demande les clefs de la grille; elle répond qu'elles sont entre les mains de sa maîtresse, couchee au second etage, precisement là où se concentrait le foyer le plus actif de l'incendie, et que, quant a elle, les flammes l'empêchaient de descendre vers sa maîtresse.

Faute de clefs, on escalade et on enfonce la grille. Pourtant on découvrit bientôt le cadavre à peine atteint de Mme Forest. Ce cadavre était couché, non sur le lit de la chambre de la dame, où, d'après l'assertion de Marie Fleutot, il aurait dû se trouver, mais dans la chambre de M. Forest.

Cette circonstance éveilla les soupçons; mais comme aucun vol n'apparut et que M. Forest se refusa à l'autopsie de Mme Chantereau, ne voulant pas, dit-il, qu'elle fût *charcutee*, les esprits se calmèrent et on crut à un incendie purement accidentel.

Six mois se passèrent ainsi, quand des imprudences commises par la femme Merlette, travaillee par un double crime, donnèrent l'eveil à la justice. On decouvrit alors que la mere et la fille avaient dévalise la maison après la mort et avant l'incendie. Mme Chantereau avait éte asphyxiee dans son bain et l'incendie n'avait eclaté que pour couvrir cet assassinat et les traces du vol.

Plus tard, dans l'instruction, la fille Fleutot, mise en présence de M. Forest, s'est trainee à ses genoux en lui demandant grâce et pitie. A l'audience, elle nie effrontément ces demi-aveux et invente les expedients les plus romanesques pour concilier les faits les plus contradictoires.

Apres de longs et consciencieux debats, la lumière s'est faite dans l'esprit du jury, qui a admis des circonstances atténuantes, ce qui signifie que la mère et la fille ont echappé à la peine capitale et ont éte condamnées aux travaux forces à perpétuité.

Ces audiences, par quarante degres de chaleur, devraient compter comme des campagnes pour les avocats, pour le jury et pour les juges. On ne comprend guere qu'il se trouve un public qui affronte cette fournaise; mais s'il n'y avait pas de la gêne, où donc serait le plaisir?

Il est vrai qu'une fois par audience il y a une suspension qui sert à fermer la bouche des avocats et à ouvrir les fenêtres de la salle. C'est dans ces entr'actes que les conversations particulières ont beau jeu. C'est alors que les jeunes stagiaires caquettent entre eux et échangent les observations les plus originales. Au moment où Lachaud allait se livrer à toute la fougue de sa conviction et à tous les entraînements du pathétique, un jeune confrère disait :

— Quoi qu'il fasse, mes amis, il ne me charmera pas autant que dans un procillon qu'il a plaidé devant la quatrième chambre, à propos d'une séparation avant mariage. Mieux vaut avant qu'apres en pareille circonstance. Voici de quoi il s'agissait :

Journat habitait un petit village justement assis sur les bords de la Marne, et Journat allait se marier avec une demoiselle Lepreuve. Mais au lieu d'aller jusqu'au bout, Journat brula toutes les politesses et outragea toutes les convenances. Bref, il ne se conduisit pas comme le dernier des chevaliers français, car il n'a jamais eté chevalier, et s'il est Français, ce n'est pas sa faute; mais il se conduisit comme le plus malotru des rôtisseurs, car Journat était alors — et j'aime à croire qu'il est encore — rôtisseur.

Le travail de la cuisine n'empêche pas le sentiment; au contraire, il l'attise. On fait la part du feu; reste la part de l'amour, et Journat était bien doté de ce côté-là. Il soupirait en remontant ses tourne-broches. Il soupirait d'autant plus qu'il avait pour compagnon de foyer le propre frère de Mlle Lepreuve, un militaire en congé; et un jour qu'ils s'endormaient tous deux sur le rôti :

— Tu as une montre qui m'irait et j'ai une sœur qui pourrait te chausser, dit Lepreuve à Journat avec cette familiarité que comporte la cuisine. Épouse ma sœur, tu auras une femme; j'aurai, moi, une montre en cadeau et nous serons de noce tous les deux. Ainsi c'est du bénéfice pour tout le monde et, un jour au moins, la broche tournera pour nous

— Bon! ça me va, repondit Journat, voilà ma montre d'abord, et maintenant fais-moi connaître ta sœur.

Le militaire prit la montre sur-le-champ et remit au lendemain à presenter le rôtisseur à Mlle Lepreuve. Il ne le presenta que trop, le malheureux! Journat gagne infiniment à n'être pas connu, et ce serait le plus accompli des fiancés si l'on pouvait se marier sans se voir; mais il n'y a que les princes qui se permettent de tels procedes. Les rôtisseurs n'en sont pas encore là. Journat fit comme le commun des martyrs : il se montra, et ce fut la sa plus grande faute.

C'est ici qu'il fallait entendre Me Lachaud pratiquer le fameux plaidoyer au renfoncement. « Je regrette, s'ecriait-il, que Journat ne soit pas à l'audience. Rien qu'en le regardant le tribunal comprendrait à première vue les sentiments que le rotisseur dut inspirer à la jeune fille. Ces sentiments, Mlle Lepreuve eut la franchise de les déclarer tout haut. Et Journat acquit la certitude qu'il était deteste pour lui-même. »

Quelle perspective pour s'embarquer sur ce navire dont tant de gens font un radeau et qu'on nomme le mariage! Il faut ajouter que Journat ne manquait ni d'encouragements ni de consolations de la part des autres membres de la famille. Il etait adore par toutes les personnes qui ne devaient pas l'épouser.

— Vous n'êtes pas aimé, lui disait l'un. Tant mieux! l'amour passe si vite en mariage! Alors chez vous, comme il n'existe pas, il ne passera jamais.

Un autre rencherissait sur ces reflexions.

— Ne me parlez pas des mariages d'inclination, disait-il au fiancé, ce sont des feux de paille. Moi qui vous parle j'etais adore de ma femme et nous ne sommes pas restes deux ans ensemble. Tandis que si elle m'eût deteste, nous serions encore reunis.

Journat se payait tant bien que mal de ces raisons, et il allait de l'avant. Bref, il alla si loin qu'il se trouva un jour à deux doigts de l'echarpe municipale et à une heure d'un festin commandé pour la noce.

A ce moment critique, Journat perdit la tête : il eut enfin le courage de son opinion, il se sauva; vous voyez d'ici le coup de théâtre. Fureur de la famille, désappointement des invites, rire du public. Total, humiliation, esclandre et scandale. La future était seule dans le ravissement, elle echappait à Journat; toutefois elle crut devoir faire un petit sacrifice aux bienseances; elle daigna se trouver mal.

Journat avait casse les vitres, et les Lepreuve lui demandaient de payer le vitrier. On avait dérangé un notaire, commandé un dîner, invite de vieux amis, et endossé des habits tout neufs, et rien n'avait pu servir par la faute de Journat, auquel on demandait quinze cents francs de dommages-interêts en lui offrant de lui rendre une robe et une montre, la montre du frère et la robe de la sœur.

C'est précisément sur cette question des dommages que Me Lachaud triomphait. « Un dommage? s'ecriait-il. Où le prendre? Je n'en vois pas l'ombre. D'abord mon client n'a pas epouse Mlle Lepreuve, ce qui est la chose la plus agréable qui pût arriver à celle-ci. Si Journat a disparu, c'est beaucoup par la faute de la jeune fille, qui lui disait sur tous les tons : Je ne vous aime pas. Journat voulait bien conduire une femme à l'autel; mais quand il a vu qu'au lieu d'une femme c'etait une victime, il s'est eclipse, et il a presque bien fait. Ce n'est pas d'un homme galant, mais c'est d'un galant homme.

« Le prejudice moral existe-t-il? Pas davantage. Cette éclatante rupture n'a pas empêche Mlle Lepreuve de trouver un mari beaucoup plus convenable que celui qu'elle a perdu. Elle s'appelle aujourd'hui Mme Jaubat. Impossible de moins changer comme nom : il y a même initiale et même rime. Et pour les professions, elles se valent. Journat était rôtisseur, et Jaubat est marchand de volailles. Ils ne sont séparés que par la chaleur du foyer et la longueur d'une broche. Mme Jaubat vend toute vivante ou toute crue la volaille que Mme Journat eût debitée toute rôtie. C'est la même marchandise avant ou après le feu.

« Quant aux vêtements neufs achetes par la famille Lepreuve et destinés à la noce manquee, ils etaient encore assez frais pour la noce qui a abouti; partant rien de perdu.

« De son côté, Journat a trouvé une demoiselle plus encourageante et il en a fait sa femme. Tout est pour le mieux. Si Journat s'etait laissé marier, que de désastres! On obtenait un menage insupportable et deux époux malheureux. Au lieu de cela nous avons deux menages parfaits et quatre epoux enchantes. Que tout le monde se felicite donc et que personne ne se demande rien. »

Le tribunal fut de cet avis. Il compensa les dépens.

Mais aussi quel joli plaidoyer, n'est-ce pas?

MAITRE GUERIN.

LE MUSÉE DE SOUTH-KENSINGTON

Nous avons eu plus d'une fois à nommer à nos lecteurs le *South-Kensington museum* de Londres. Ce musee est de fondation recente. Il a eté créé, à la suite de la grande exposition de 1851, dans le but de repandre parmi les ouvriers anglais le goût artistique qu'on avait reconnu faire généralement defaut à leurs œuvres.

Le musee comprend entre autres divisions :

Une galerie des *matériaux de construction*, qui renferme des modeles de charpentes, de ponts, d'edifices de toute sorte;

Une galerie des *arts décoratifs*, où l'on trouve tout ce qui concerne l'ameublement : les vases, les émaux, les tentures, etc.;

Une salle d'*éducation* contenant plusieurs milliers d'objets ayant rapport à la pédagogie et à l'enseignement des sciences. les livres classiques, les plans, les cartes et jusqu'aux collections minéralogiques et aux préparations anatomiques.

Enfin une collection *économique* qui rassemble toutes les matières d'origine animale et vegetale, employees dans l'alimentation ou susceptibles de quelque application industrielle.

A ces collections sont jointes une bibliothèque assez importante, une galerie de sculpture, où les artistes contemporains sont admis à exposer leurs œuvres, et une vaste galerie de peinture formee par la réunion du musee Sheepshanks, du musee Edison et de la galerie de Vernon.

Le musée de South-Kensington ne cesse d'ailleurs de prendre de jour en jour un accroissement qui necessite de continuelles mutations et la formation de galeries nouvelles.

Les collections d'art decoratif se sont notamment augmentees dans ces derniers temps d'un certain nombre de très-jolis vases offerts au musee par le gouvernement roumain et par le gouvernement autrichien.

Les deux coupes de cristal de roche, dont nous donnons le dessin, sont de cette derniere provenance. Ce sont d'interessants specimens de la joaillerie allemande au XVIIe siecle. L'une est montee en or et l'autre en argent emaille. Le cristal en est couvert de fines gravures qui semblent l'œuvre de quelque artiste italien.

Le cornet de verre emaillé opaque, qu'on voit à droite, est un travail russe. La petite cruche, d'origine française, qui lui fait face, est de verre vert et blanc, rehaussé d'or. Quant au grand vase du milieu, les bas-reliefs en sont dus a l'un de nos statuaires les plus distingues, le baron Henri de Triqueti, auteur de nombreuses œuvres remarquees.

HENRI MULLER.

CHRONIQUE DU SPORT

TOURNOIS ET CARROUSELS

On connaît la triste fin de Henri II, fatalement atteint par le tronçon de la lance de Montgomery, et ce fameux tournoi de la grande rue Saint-Antoine, où assistait toute la cour. « La male fortune — dit Brantome — faict que sur le soir, le tournoy quasi fini, le roy voulut encore rompre une lance, et pour ce, manda au comte de Montgomery qu'il comparût et se mit en lice. Il le refusa tout a plat, et y trouva toutes les excuses qu'il y put; mais le roy fasché de ses responses lui manda expressement qu'il le vouloit : la royne luy manda et pria par deux fois qu'il ne courust plus pour l'amour d'elle, et que c'estoit assez; rien pour cela, mais lui manda qu'il ne couroit que ceste lance pour l'amour d'elle. — Et pour ce, l'autre ayant comparu en lice, le roy courust. Ou fust que le malheur general le vouslut ainsi, ou son destin l'y poussant, il fut atteint du contre coup par la teste dans l'œil, ou lui demeura un grand eclat de la lance, dont aussitost il chancela sur la lice : aussitost fut relevé de ses escuyers qui estoient là, et M. de Montmorency vint à luy qui le trouva fort blesse. Toutefois, il ne perdit cœur, et ne s'estonna point, et soudain pardonna au dit comte de Montgomery. »

Quelques jours après, le roi, comme on sait, mourut de cette blessure, alors les tournois, qui déjà commençaient à passer de mode, furent abandonnés, puis on se rejeta sur les carrousels, dont l'art du manege et l'adresse des cavaliers font tous les frais. Mais ce qu'on n'a peut-être pas remarque, ou du moins fait remarquer, c'est cette raillerie de l'implacable destinee, cette coïncidence bizarre que c'est

précisément par Henri II que furent fondées nos premières *écoles d'équitation*, écoles comprenant les exercices qui devaient remplacer plus tard celui où il trouva la mort.

Un siècle après, les Parisiens et l'immense foule d'étrangers accourus de toute part assistèrent au plus riche, au plus splendide spectacle equestre des temps modernes; c'est ce célèbre carrousel de 1662, qui a donne son nom à l'emplacement (la place du Carrousel) sur lequel il eut lieu entre le Louvre et les Tuileries, et dont Charles Perrault nous a laissé l'éblouissante description. Dans cette fête en l'honneur de Mlle de La Vallière, cinq quadrilles avaient pour chefs splendidement costumés, d'abord Louis XIV dans tout l'eclat de son soleil et de sa devise; ensuite, Monsieur, frère du roi, le prince de Condé, le duc d'Enghien, le duc de Guise; puis venaient les maréchaux d'Estrées, du Plessis, de Villeroy, d'Aumont, précédant les ministres, les ambassadeurs des puissances étrangères, etc. Il paraît enfin que ce fut une fête plus éblouissante encore que les célèbres jeux équestres des Maures de Grenade et de Cordoue, et non moins solennelle peut-être que les luttes d'Olympie.

Mais de même que les tournois, les carrousels devaient passer de mode. Après être arrivée à son apogée sous Louis XV, — après avoir été illustrée par les de la Guérinière, les Nestier, les Montfaucon, les Dupaty de Clam, etc., l'equitation française devait péricliter; — et elle fut mortellement atteinte, lorsque disparurent les écoles dont les plus grandes célébrités de l'époque tenaient à honneur d'avoir éte les élèves. Car (sans parler des plus grands noms de France, les célèbres ministres anglais Pitt et Fox eux-mêmes sont venus en France tout exprès pour y *faire leur académie*, comme on disait alors, l'un à Caen, l'autre à Angers.

Cependant la tradition des carrousels n'a pas entièrement disparu, témoin celui auquel il m'a été donné d'assister la semaine dernière à l'École impériale spéciale militaire de Saint-Cyr. Cette école, qui a commencé avec le siècle, comprend depuis quelques années seulement la cavalerie. Précédemment les numéros destines à cette arme allaient faire deux ans à Saumur en sortant de la première division. Mais aujourd'hui, l'École a un écuyer en chef (M. Roullet), un lieutenant instructeur (M. Sioghan de Kersabiec) — et tous deux peuvent être fiers de la belle fête équestre, dont je ne dirai qu'un mot aujourd'hui, — un mot seulement, afin de ne pas me laisser entraîner à des pages entières. Car ce n'est pas à un *hippophile* (si le mot n'existe pas, faisons-le) se dévouant à « l'amelioration des races » par le seul art de *combiner les paris*; — ce n'est pas à un *turfiste* pur, mais simplement à un vieux cavalier pratique que *l'Univers illustré* a bien voulu confier sa « chronique du sport. » Ce cavalier n'a pas seulement couru maintes fois les carrousels; — armé de pied en cap, bardé de fer ainsi que son cheval, il lui est arrivé d'entrer en lice pour rompre la lance dans un tournoi, — donner et recevoir maints coups de hache, de masse d'armes, etc. Ou bien encore, au milieu des habits rouges de Melton Mowbray, il a suivi la queue du renard fuyant par monts et par vaux à travers les sombres bruyères de la blonde Albion. Enfin pendant plus de vingt ans, il a pratiqué sous les premiers maîtres de l'ancienne et de la nouvelle école, et a même été appelé parfois à l'honneur de les remplacer une heure, — un jour — et plus. — Aussi a-t-il tressailli lorsque les barrières s'ouvrant devant les colonnes des jeunes *Saint-Cyriens* (tous très-bien montés et montant très-bien), ces colonnes ont aussitôt formé quatre pelotons de dix files, soit quatre-vingts cavaliers en selle à la hussarde, avec paquetage, lance, etc.

En dehors de quelques manœuvres de fantaisie, telles que les serpentines, les grands, les petits cercles, etc.,ce carrousel essentiellement militaire a suffisamment fourni à la cavalerie de Saint-Cyr l'occasion de montrer son savoir-faire. Ainsi : bonnes ruptures, par conséquent ni retard dans les arrières-files, ni flots dans la colonne; rapides formations, excellents alignements et stricte observation des distances (temoin la correcte *Croix de Malte* sortant tout à coup immobile d'une sorte de tourbillonnante fantasia); enfin les attaques en colonne ou par le flanc, et la charge éblouissante de la fin avec un alignement irréprochable *avant* le demi-tour. Mais comme dans une charge de cavalerie contre cavalerie le demi-tour sert à se sauver, on comprend que les cavaliers de Saint-Cyr ne la pratiquent que comme une chose dont ils n'auront pas à faire usage.

Passant du carrousel militaire au carrousel civil, c'est ici que commencerait naturellement un article *équitation*. Il y aurait à passer en revue les courtes apparitions d'un travail de *deux pistes*; les effets d'ensemble et de tact de l'assiette dans les changements de pied au temps; la position de tête et d'encolure, la position respective des épaules et des hanches dans les changements de direction de deux pistes, etc.; puis enfin la magnifique reprise de sauteurs en liberté après leur entree au *passage*. Mais est-ce bien ici la place d'un article aussi technique? — Au reste, mon papier blanc finit; je tourne donc court pour finir moi-même — au moment, helas! où il faudrait commencer.

Après l'équitation large et perçante des exercices de carrousel — après les effets de tact et d'ensemble, les allures *écoutées* de quelques *airs* de haute école, — après le travail aérien des sauteurs, la fête équestre a fini par un steeple-chase en selle anglaise sans étrier. C'est-à-dire que tenant sans autre secours que l'assiette, le liant et les genoux, les cavaliers de Saint-Cyr sont toujours prêts à aborder un obstacle; ensuite qu'ils mènent juste, qu'ils mènent franchement et largement leurs chevaux; — trois qualités mères, le nerf et l'avenir de toute cavalerie.

LÉON GATAYES

COURRIER DES MODES

L'excessive chaleur qui règne depuis deux mois nous enlève les plus intrépides amateurs de la ville. Tout le monde va chercher un peu de fraîcheur sous les ombrages; les plages de l'Océan voient arriver chaque jour des myriades de baigneurs.

Si l'on veut contempler des toilettes tapageuses, c'est au bord de la mer qu'il faut diriger ses pas. Sans doute, la mode actuelle comporte beaucoup d'originalité; mais c'est justement pour cela qu'on ne doit point chercher à en exagérer encore les effets.

Nous demeurons d'accord, mes chères lectrices et moi, de n'admettre dans nos causeries que les détails de toilettes *comme il faut*: c'est pourquoi je vais citer aujourd'hui plusieurs jolis costumes d'actualité, qui pourront servir à compléter les costumes de la saison en indiquant des choses de bon goût.

Costume Watteau: première jupe en taffetas à large rayure lilas et blanc; seconde jupe pardessus avec corsage et manche; celle-ci est en taffetas de même teinte que la première et à rayure beaucoup plus étroite. La jupe est relevée en *Camargo* sur les côtés, retenue par des choux de rubans; une large ceinture flottante est en soie, large raie, comme la jupe de dessous.

Toute la toilette est garnie en *effilés mousse*. Ce costume, tres en vogue, se fait en toutes les teintes.

On compose des toilettes fraîches et charmantes en percale rayée de toutes les teintes; elles ont dans le bas un haut volant *Louis XV* à tête maintenue par un bouillonné contrarie. La seconde jupe est simulée par un corsage à plusieurs grandes basques fixees à la taille par une ceinture et indépendantes du corsage. Celui-ci est fait comme une chemisette à manche plate; il est recouvert d'un fichu pèlerine noué par derrière et garni d'un petit volant.

Ces mêmes toilettes sont très-jolies en *toile écrue*, que l'on peut decorer de guipure Cluny ou de grosse valenciennes.

Les magasins de *la Ville de Saint-Denis* ont des assortiments delicieux de tous ces genres de toilette, ce qui est très-commode pour toutes les voyageuses pressées par le départ. On voit aussi dans ces mêmes magasins des *Bachlicks* en *tartan écossais*, qu'on ne saurait trop recommander pour costume de bain de mer, parce que ce genre de confection va avec toutes les toilettes, et qu'il est indispensable lorsque le temps se refroidit.

Dans les mêmes magasins on voit des robes de *valencias* en nuance feutre, marron et bois, avec garniture de taffetas faisant volant; la pèlerine qui complète le costume est assez longue et relevée par derrière au moyen d'un gros chou.

La Ville de Saint-Denis possède aussi un rayon très-assorti de toilettes d'enfants pour tous les âges; je signale pour les garçons le *Jean-Bart* et pour les petites filles la toilette *Pompadour*.

La semaine prochaine nous donnerons dans ce Courrier un très-joli ensemble de toilettes d'ete, dessinees d'après les modèles les plus en vogue.

L'usage de faire soi-même une partie de ses toilettes oblige les femmes à acquérir une machine à coudre. Cette emplette est indispensable dans toutes les familles où l'on travaille.

J'ai visité, afin d'en rendre compte à nos chères lectrices, la *véritable Silencieuse* à navette ronde et couture indécousable; elle se trouve, maison E. Brion, 106, boulevard de Sébastopol.

Cette machine est garantie cinq ans pour sa bonne marche et sa fabrication très-soignée; elle coûte *225 francs*, table en acajou ou palissandre, avec ses accessoires et ses guides.

Les accessoires sont : les aiguilles, les navettes rondes-silencieuses, les bobines, la burette à huile, le cherche-fil, le tourne-vis, etc.

Les principaux guides sont : l'ourleur pour mouchoir, l'ourleur en grande largeur, le guide à broder sans bâtir, celui à rabattre, celui à poser la dentelle, à ouater, à petits plis, à froncer, à cordonner; il y en a douze en tout. On expédie *franco* l'album illustre qui représente tous ces objets et en explique l'usage.

La *véritable Silencieuse* de M. Brion est certainement la plus complète des machines à coudre, et en même temps la moins chère.

Lorsqu'une femme économe possède une de ces machines et qu'elle a acheté un ou deux modèles de toilette, il lui est très-facile de faire exécuter chez elle ce qui lui manque. *La Ville de Saint-Denis* envoie les échantillons de toutes les étoffes; on peut donc choisir chez soi, et apres quelques jours d'un travail qui est un amusement, on a terminé les vêtements les plus coquets pour toute une famille.

Pendant la période des chaleurs tropicales qui se prolonge cette annee, nos chères lectrices me demandent la désignation de quelques produits en parfumerie spéciale. Je les engage aujourd'hui à faire usage de l'alcool de menthe de Ricqlès. Quelques gouttes de cette liqueur dans un verre d'eau sucree suffisent pour calmer la soif la plus ardente. On ne devrait jamais voyager sans emporter avec soi ce produit, dont les qualités hygiéniques sont nombreuses et bien etablies.

L'alcool de menthe se trouve dans toutes les grandes maisons de parfumerie et les pharmacies; il faut exiger le nom de Ricqlès, son inventeur, afin de n'avoir pas de l'imitation.

Outre son usage pour la préparation des boissons desaltérantes de l'été, l'alcool de menthe rend de grands services comme eau de toilette; il parfume et fortifie la peau; on peut le signaler aussi comme dentifrice du premier ordre.

Laissant de côté les questions sérieuses de l'emploi de ce produit, je tiens seulement à le conseiller aux personnes qui prennent des bains de mer. Lorsqu'on sort du bain, un demi-verre d'eau aromatisé d'alcool de menthe produit un bien-être remarquable; l'usage en est même indiqué par les médecins.

On doit aussi en verser dans l'eau pour se frictionner la figure et les mains et rappeler promptement la chaleur à la peau. La preparation a une égale valeur comme cordial et comme eau de toilette.

Je ne saurais passer en revue toutes les parfumeries spéciales, cette tâche dépasse les limites de mon Courrier, et je prie mes chères correspondantes de m'excuser. Quant au produit nommé *Eau de la Virginie*, maison Damas, rue Saint-Honoré, 336, il est tout à fait de ma compétence, ayant pour but la recoloration de la chevelure.

RÉBUS





Explication du dernier Rebus :

Entre deux époux, tout, peine ou plaisir, doit se partager.

La [illegible] [illegible] actes, par Charles Narrey et Théodore de Langeac. — Prix : 50 c.

Tibere, par l'auteur d'*Auguste, sa famille et ses amis*, vient de paraître à la librairie de Michel Levy frères. M. Beulé développe, dans ce nouveau volume, les idées politiques et la doctrine rigoureuse qu'il a déjà appliquées au fondateur de l'Empire. Tibère est à la fois jugé au nom de la morale et peint à l'aide de l'archéologie avec une vigueur qui le fait apparaître, revivre, agir et penser devant nous. [illegible] etude originale, c'est aussi une leçon d'une portée saisissante.

Un nouveau roman de George Sand vient de paraître à la même librairie, sous le titre de *Mademoiselle Merquem*. Par l'intérêt du sujet et l'originalité des caractères, aussi bien que par le charme du style, cet ouvrage forme un [illegible] au *Marquis de Villemer*. On ne saurait se ménager un plus agréable moyen de distraction que cette lecture, pour les loisirs de la vie de [illegible]

Voici donc quelques lignes afin de compléter ce que nous savons sur ce sujet : la recette de l'*Eau de la Virginie* vient de Fargeon, parfumeur-distillateur, auquel, dit-on, la belle Ninon de Lenclos devait la conservation de sa beauté.

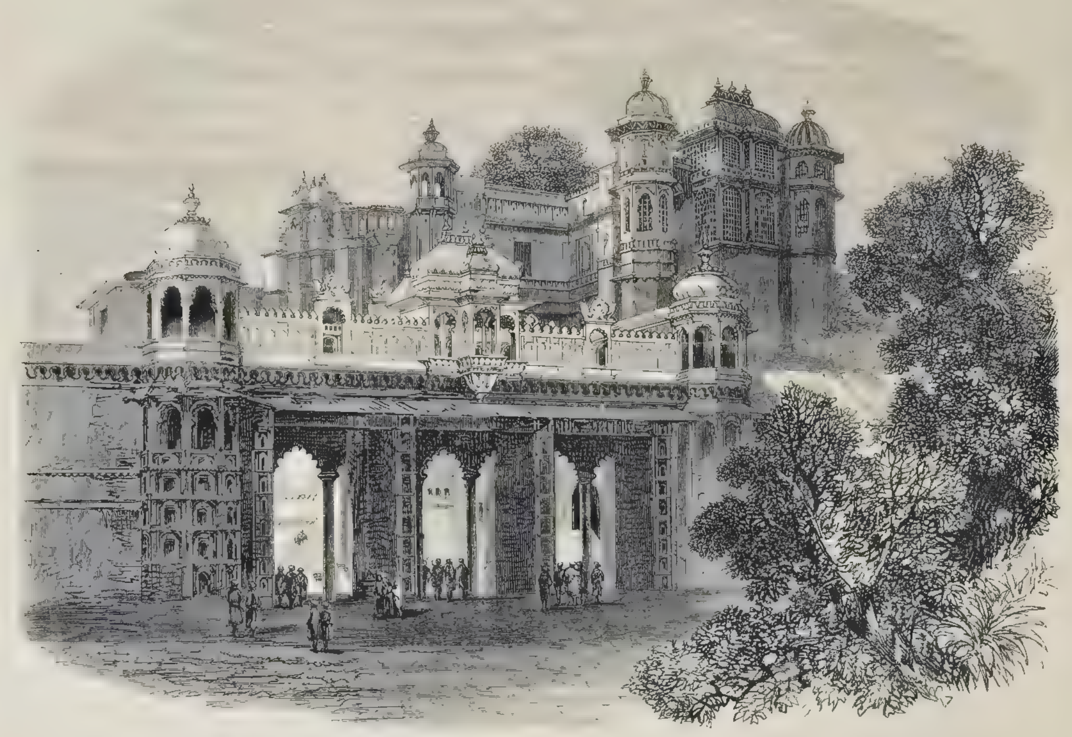
L'*Eau de la Virginie* n'est pas une teinture, elle tonifie et recolore graduellement, elle a un parfum qui en rend l'usage journalier très-agréable. Il est important pour en activer les effets d'employer en même temps la pommade du même nom, qui préserve aussi de la chute des cheveux, les fortifie, les assouplit et leur donne du brillant.

Cette pommade contient comme l'eau des plantes étrangères et de l'huile parfumée aux fleurs des tropiques.

ALICE DE SAVIGNY.

LE PALAIS D'OUDIPOUR

Le Rajpoutana était autrefois un des États les plus considérables de l'Inde septentrionale. Il avait pour principale province le Meywar dont la capitale est Oudipour. Cette ville s'élève au milieu de landes sablonneuses semées de taillis et



LE PALAIS DU RANAH DU MEYWAR, A OUDIPOUR, DANS L'INDE SUPÉRIEURE, d'après une photographie du capitaine F. C. Taylor.

de pâturages où de grands troupeaux de bœufs blancs, de maigres chameaux et de brebis à la longue toison errent sous la garde de pâtres armés d'arcs, de flèches, de boucliers et d'une courte javeline.

Le *ranah* ou *maharanah* du Meywar a son palais à Oudipour. Nous donnons une vue de la grande entrée de ce palais avec sa porte à trois baies qui donne accès dans la cour d'honneur. Cette porte s'appuie à un petit bâtiment carré en pierre qui est le plus ancien monument historique de la ville.

Lorsque le fameux ranah Oudeysing eut abandonné sa cité de Chittou, tombée au pouvoir de l'armée mogole, il traversait cette partie alors tout à fait sauvage dans ses États, en quête d'un endroit où fonder une nouvelle capitale, quand il avisa ce petit bâtiment carré qu'un ermite s'était construit. L'ermite sortit de sa retraite à l'approche du souverain, et allant droit à lui :

— Grand ranah, tu es à la recherche d'un lieu où jeter les fondements de ton futur palais : si tu veux m'en croire, tu le construiras ici-même, et je puis t'assurer que, tant que resteront debout les pierres de mon humble demeure ton trône aussi restera debout.

C'est vers l'an 1570 que cette prédiction aurait eu lieu. Voilà donc près de trois cents ans qu'elle s'accomplit ou à peu près, car si le dernier descendant du grand Oudeysing, aujourd'hui vassal de l'Angleterre, a vu décroître sa puissance, du moins il est encore assis sur le trône de ses pères.

FRANCIS RICHARD.

PROBLÈME N° 109

COMPOSÉ PAR M. MILES.



Les Blancs jouent et se font faire mat en deux coups.

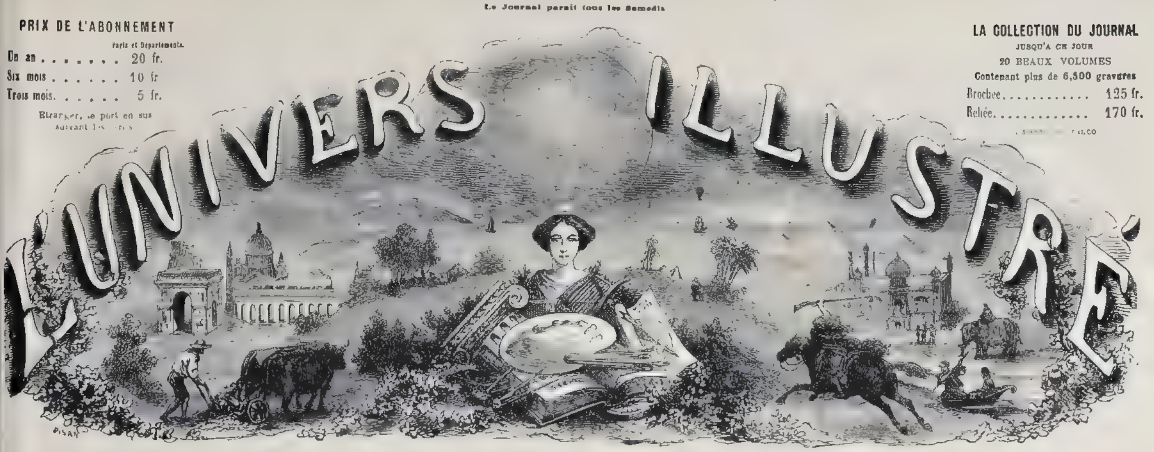
PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

ÉMILE AUGANT.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal parait tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 707 — 1er Août 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



LE GÉNÉRAL ROBERT NAPIER PRÉSENTE LE FILS DU NÉGUS THÉODOROS A LA REINE D'ANGLETERRE; dessin de M. Paul Philippoteaux.
Voir le Bulletin.

— *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos Intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About** — **Balzac** — **Anicet-Bourgeois** — **Casimir Delavigne** — **Camille Doucet** — **Alexandre Dumas** — **D'Ennery** — **Paul Féval** — **Léon Gozlan** — **Eug. Labiche** — **Lambert-Thiboust** — **Ernest Legouvé** — **Félicien Mallefille** — **Aug. Maquet** — **Méry** — **Alfred de Musset** — **Henry Murger** — **Saint-Georges** — **E. Scribe** — **Fréd. Soulié** — **Eug. Sue**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Émile Aucante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉÂTRE

Un trait de génie directorial. — Comment on sauve un succès. — Le dimanche à Paris. — Doléances du chroniqueur. — Fausses nouvelles. — Théâtre du Palais-Royal : *Deux Prisonniers de Théodoros*, [illegible] Mlle Alphonsine. — *Le Chatouilleur du Puy-de-Dôme*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Duru et Chivot. — MM. Priston, Lhéritier. — Con[illegible] aux gracieux. — Réformes proposées par le chroniqueur. — Changement de cadre. — Accompagnement à l'orchestre. — Les tragédiens en costume. — Doubles épreuves. — Les artistes en [illegible]. — Prix de Rome pour les chanteurs. — Bibliothèque dramatique. — Cours [illegible] — Tragédie : MM. Dugart, Frizier, Mazoudier, Monnet, Joumard, Mlles Harcourt, Delmare, Fidarel. — Comédie : MM. Monnet, Vois, Dugart, Mazoudier, Frizier, Joumard, Laroche; Mlles Reichenberg, Thoier, Thomassin aînée, Croizette, Legault, Chapuy. — Curieux incident.

Dimanche dernier, l'affiche du Vaudeville portait :

[illegible]

après 53 représentations consécutives de L'Abîme.

A la bonne heure, voilà qui est d'un directeur intelligent.

Samedi, sur le coup de minuit, M. Harmant, après avoir consulté l'état du ciel, se livrait au monologue suivant :

« Demain, le thermomètre s'élèvera à des hauteurs folles. [illegible] fêtes [illegible] de Fontenay, [illegible] B[illegible] de Viroflay, du Vésinet, d'Asnières, de Montgeron attireront à elles tous ceux que déjà n'auront pas enlevés au sol parisien les villégiatures lointaines, l'Exposition du Havre, les courses de Deauville et de Caen. Il ne restera plus à Paris que les gamins et les filles de portières, lesquels préféreront se livrer en pleine rue aux douceurs du bouchon ou du volant, comme ils le font tous les dimanches, que de s'enfermer dans un théâtre. Or, je ne veux pas qu'il soit dit que *l'Abîme*, mon grand succès, se soit joué devant les ouvreuses. A ces causes, je ferai relâche, voilà qui est entendu. Mais comment sauver la situation? Annoncer relâche pour cause de chaleur ou d'indisposition, ce serait montrer la corde et compromettre en même temps la recette du lendemain. Il me faudrait une formule qui, tout en épargnant à *l'Abîme* l'humiliation d'une salle vide, en affirmât la vitalité devant le public. Eh bien, rien de plus simple. La persistance du succès, cinquante-trois représentations consécutives ont fatigué mes artistes. Il leur faut reprendre haleine pour aller jusqu'à la centaine : je leur donne vingt-quatre heures de repos. »

[illegible] M. Har[illegible] la rédaction triomphante que je viens de transcrire, — un trait de génie directorial.

Pourquoi mon rédacteur en chef n'a-t-il pas été aussi bien inspiré! avec quelle douce émotion j'aurais lu en tête du journal ces [illegible] mots :

RELÂCHE pour repos à M. Gérôme,
[illegible]

Mais mon rédacteur en chef est impitoyable comme l'abonné lui-même. J'aurais beau leur dire : Paris est désert; le monde officiel est à Plombières et à Fontainebleau; tout ce qui fait profession d'élégance et de *high-life* est en déplacement dans les châteaux, les villas, les bains de mer; on a fui vers Bade, vers la Suisse, vers les bords du Rhin. — Qu'importe! fais comme tes confrères : invente des nouvelles, sauf à les démentir huit jours plus tard. Envoie Mlle Léonide Leblanc à Constantinople et Mlle Roze en Italie; marie Mlle Nilsson à un gentleman écossais; rechauffe, à l'usage d'une actrice célèbre en représentations à Londres, la fameuse aventure de Mlle Heinefetter, et si un excès de scrupule, un respect exagéré du sacerdoce t'empêche de sacrifier aux faux dieux du canard et du *hoax*, va t'enfermer quatre jours de suite dans la salle du Conservatoire, de neuf heures du matin à l'heure du dîner; écoute, le crayon à la main, tous les morceaux de chant, toutes les scènes de tragédie, de comédie, d'opéra, d'opéra-comique qu'il plaira aux jeunes élèves de te faire entendre, — pour cette année on te dispense du piano, du violon, de la harpe, du violoncelle, de la contrebasse, de la flûte, de la clarinette, du cor, du trombone et des autres instruments de bois ou de cuivre; — puis le soir, pour te refaire, cours les théâtres, veille aux premières représentations, et s'agit-il de la pièce la plus infime, rends-nous-en un compte aussi exact que si elle s'appelait *Paul Forestier* ou *[illegible]*

Soit. Allons-y gaîment, puisque nous ne pouvons faire autrement, et entrons d'abord au Palais-Royal, où la chaleur vient de faire éclore deux pièces nouvelles : *le Chatouilleur du Puy-de-Dôme* et *Deux Prisonniers de Théodoros*.

Commençons par celle ci.

~~~ Ces deux prisonniers de Théodoros sont un prisonnier et une prisonnière, — d'ailleurs aussi peu authentiques l'un que l'autre.

Le premier, le jeune Lecoq, a été envoyé en Abyssinie par son oncle Colonneux, fabricant de jouets d'enfants, à l'effet d'y placer une forte cargaison de polichinelles articulés. Lecoq s'est arrêté à Bougival, où il a mangé les polichinelles en fritures et en partie de bateau, avec les canotières du pays. La poche vide, il revient au logis avunculaire, et, pour motiver son absence de deux années, il raconte comme quoi il a été fait prisonnier par le negus, et préposé par lui à la garde de son sérail. Perplexité du négociant, qui voulait le marier à sa fille et comptait sur cette union pour perpétuer la dynastie des Colonneux. Mais en voici bien d'une autre. A qui en veut cette grosse gaillarde qui se vante d'avoir suivi les cours libres et émaille sa conversation de mots latins et de pas de cancan? Au jeune Lecoq lui-même. Elle arrive en droite ligne d'Abyssinie, — ou de Bougival, si vous aimez mieux, — pour retrouver le monstre qui l'a séduite et lui faire reconnaître son enfant. Colonneux n'y comprend plus rien. Je le crois bien! Le séducteur n'est pas Lecoq, mais Gendarmier, qui guignait à la fois le fonds et la fille du négociant en polichinelles, tout en faisant ses petits coups fourrés à Bougival. Ainsi préparé, le dénoûment coule de source. Gendarmier répare ses torts en épousant la femme libre, et Colonneux, tout heureux de retrouver son neveu au grand complet, s'empresse de lui donner sa fille.

Tout cela est d'une gaieté médiocre. Alphonsine, dans un rôle mal fait, y dépense sa verve en pure perte. Lhéritier, mieux partagé, a eu plus de succès. Lacombe a réussi, mais sans grand éclat. Heureusement qu'il prenait le même soir sa revanche dans *les Forfaits de Pipermans*.

~~~ *Le Chatouilleur du Puy-de-Dôme* est d'un meilleur cru. Il y a du comique et parfois de l'observation dans les détails. Je citerai, par exemple, la scène où Framboisier, suivant l'usage de certains bourgeois de province, se met, avant de se coucher, à compter l'argenterie et entre en fureur à propos d'une petite cuiller que lui-même a oubliée dans un coin. Ceci est du Labiche tout pur.

La donnée, sans être neuve, est gaie et amusante. Il s'agit d'un crime imaginaire, comme dans *la Mansarde du crime*, et *l'Affaire de la rue de Lourcine*.

Montbichon vient de se marier. Le bal des noces tire à sa fin : au dernier coup d'archet, les invités s'empressent de prendre leurs manteaux et leurs caoutchoucs pour gagner le chemin de fer et s'en retourner par le train de minuit.

Le beau-père et la belle-mère embrassent leur fille et vont se coucher. Enfin Montbichon va ébaucher sa lune de miel. Ah bien oui! Voici les invités qui reviennent : ils ont manqué le train, et il faut que les jeunes époux se mettent en quatre pour leur fournir des lits et des canapés. Ils restent seuls, mais ce n'est pas pour longtemps. Le beau-père, qui est avocat, a conçu contre son gendre un affreux soupçon. Il n'est question à Clermont, depuis quelques jours, que d'un scélérat, une espèce de Barbe-bleue qui a déjà fait mourir trois femmes en leur chatouillant la plante des pieds. Or, en lisant le dossier de l'affaire avant de se coucher, le beau-père y trouve le nom de Montbichon. Que faire pour prévenir un nouveau crime? se tenir aux aguets avec les invités et au premier éclat de rire de la jeune femme se précipiter dans la chambre.

L'occasion attendue ne tarde pas à se présenter. La jeune femme, en se déshabillant, s'amuse à coiffer son mari de son bonnet de nuit, — et de rire comme une petite folle. Aussitôt les portes s'ouvrent et toute la société paraît, armée de bâtons, de fourches, de briquets et de fusils de garde nationale. A cette première alerte en succède une autre. Le mari s'est laissé emmailloter par sa femme, qui a voulu lui montrer comment elle savait soigner les bébés. Nouvel accès d'hilarité, qui ramène la noce armée jusqu'aux dents, comme je viens de le dire.

Le beau-père ne doute plus cette fois de la culpabilité de son gendre : si celui-ci s'est laissé ficeler, c'était pour donner l'exemple à sa femme et pouvoir mieux la ficeler à son tour. Le malheureux Montbichon va être garrotté pour de bon et livré à la gendarmerie, lorsqu'un télégramme arrive à point pour éclaircir le quiproquo. L'innocence de Montbichon est reconnue : son beau-père lui fait des excuses; on le porte en triomphe, et, ce qui vaut mieux, on finit par le laisser seul avec sa petite femme, qui commence, elle aussi, à désirer plus d'intimité dans son ménage.

Priston est très-drôle avec ses airs ahuris. Quant à Lhéritier, il est magnifique. Il a des façons d'ouvrir la bouche, en retenant sa respiration, des regards idiots, des sons inarticulés à faire rêver de Charenton : c'est le crétinisme illcarné.

~~~ Au Conservatoire maintenant.

Avant de passer en revue les concours de déclamation, de chant, d'opéra et d'opéra-comique, qu'on me permette un mot sur l'institution elle-même.

Il est de bon goût, depuis quelques années, de battre en brèche le Conservatoire. Pour certains critiques, c'est ce que l'on appelle *une tête de Turc* : — les méthodes y sont détestables, le génie y est étouffé. Il ne sort du Conservatoire que des sujets médiocres, — et il s'en faut de peu que l'on ne vienne nous dire qu'il suffirait de le supprimer pour faire éclore demain des Nourrit, des Talma, des Falcon et des Rachel.

A cela une première objection se présente et déjà elle est décisive. Est-ce que l'enseignement libre n'existe pas? Combien de merveilles a-t-il produites jusqu'à ce jour? Quels sont les talents de premier ordre dont il a doté nos théâtres? Dans la déclamation, la tragédie, le drame, la comédie, je n'en vois pas un qui lui appartienne, pas un, entendez-vous? — à commencer par Frédérick Lemaître. Hier encore, notre confrère Claretie nous déclarait tenir du grand
~~~

artiste que tout ce qu'il savait, c'était au Conservatoire qu'il l'avait appris. J'aurais trop beau jeu à insister sur ce point, et je passe immédiatement au cheval de bataille des critiques quinteux, c'est-à-dire au chant et à ses manifestations lyriques.

Je vous entends : vous allez me nommer Mmes Gueymard, Marie Sass, Caroline Duprez, Battu, Nilsson. Je reconnais volontiers le grand talent de ces artistes; mais pour les deux premières, arrivées au théâtre sur le tard et comme par aventure, n'est-il pas vrai que si elles n'ont pas travaillé dans les classes mêmes de la rue Bergère, elles ont travaillé avec ses professeurs? Nous devons les deux autres à Duprez et Mlle Nilsson à Wartel. En voilà trois, je le veux bien, — trois artistes sur combien? Le chiffre est inutile à dire. Qu'il vous suffise de compter tous nos artistes, depuis Mme Carvalho, qui a pris ses premières leçons avec Mme Damoreau, jusqu'à Mlle Hisson, la dernière venue, depuis Villaret jusqu'à Faure, ce grand chanteur, à qui l'Italie elle-même n'a personne à nous opposer.

Rien que dans les deux dernières années, le Conservatoire nous a donné : à l'Opéra, Devoyod et Colin, Mlles Mauduit et Bloch; à l'Opéra-Comique, Mlles Derasse, Brunet-Lafleur, Marie Rozé. Est-ce là le résultat d'un enseignement stérile?

Et dans le passé, tous ces grands noms : Nourrit, Levasseur, Roger, Mmes Falcon et Dorus! En trouvez-vous beaucoup dans le présent qui puissent rivaliser avec ceux-là?

Et notre école instrumentale, cette école qui n'a rien de comparable dans tous les conservatoires étrangers, pour quoi la complez-vous?

Pour moi, si quelque chose m'étonne, c'est que le Conservatoire puisse faire autant avec la modique dotation qui lui est attribuée. Deux cent vingt mille francs pour retribuer une soixantaine de professeurs, pour fournir des pensions aux élèves, pour solder tous les frais accessoires de nourriture, d'entretien, d'administration, d'achats de partitions, de prix, etc., deux cent vingt mille francs pour le séminaire de l'art en France, ne vous semble-t-il pas que c'est là une somme dérisoire?

Une subvention plus large permettrait d'introduire des cours nouveaux, d'emprunter à l'enseignement libre ses professeurs les plus distingués, d'apporter enfin à cette belle institution bien des perfectionnements dont le besoin se révèle avec les progrès de l'art et la marche des temps.

A Dieu ne plaise, en effet, que je pretende qu'il n'y ait rien à faire! Déjà, plus d'une fois, je me suis expliqué à ce sujet: et puisque l'occasion s'en presente, je veux résumer, pour n'y plus revenir, quelques-unes des améliorations ou des réformes qui me sembleraient praticables.

Je voudrais par exemple :

Que les épreuves eussent lieu, non pas dans la salle du Conservatoire, mais dans chacun des théâtres où se joue le genre auquel l'élève se destine.

Je voudrais en outre que, pour l'opéra et l'opéra-comique, les concurrents fussent accompagnés, non pas au piano, mais à l'orchestre; — on pourrait ainsi juger plus sûrement de l'etendue de leurs moyens et de leur science musicale.

Je voudrais que pour la tragédie, où la beauté physique, la noblesse du geste et de l'attitude sont des conditions essentielles du genre, les élèves ne fussent admis à concourir qu'en costume.

Je voudrais encore qu'après la scène ou le morceau enseigné, style, seriné par le professeur, l'élève fût tenu d'en réciter un qu'il aurait appris tout seul : — le jury saurait ainsi s'il a devant lui un artiste ou un cylindre à musique.

Le morceau serait facile à trouver : on n'aurait qu'à feuilleter les œuvres oubliées ou inédites des maîtres. Il va sans dire que les concurrents entreraient en loge, comme cela se pratique pour les aspirants aux prix de Rome.

Et à propos, pourquoi ne créerait-on pas aussi un prix de Rome pour les chanteurs? A coup sûr ils trouveraient auprès des professeurs si renommés de Naples et de Milan des enseignements plus utiles que ceux que vont chercher là-bas les Grands-Prix de composition musicale.

Je voudrais encore :

Qu'il y eût au Conservatoire une bibliothèque d'ouvrages roulant sur l'histoire et l'art dramatique, où chaque élève pût venir étudier la physionomie du personnage historique qu'il doit représenter, les événements, les mœurs, les costumes du temps au milieu desquels il s'est produit;

Qu'il fût fait un cours oral dans lequel seraient étudiées également, au point de vue de l'interprétation dramatique, les époques principales où les maîtres de la scène ont puisé les sujets et les héros de leurs pièces;

Qu'enfin, avant de répéter un rôle avec son professeur, l'élève fût tenu de l'analyser, dans une composition écrite, d'en indiquer le caractère, les nuances, les effets qu'il comporte, les faces et les passions diverses.

Je voudrais enfin que des exercices plus fréquents permissent aux élèves de se familiariser de bonne heure avec la scène et le public.

~~~ Ceci dit, j'arrive sans autre transition à l'examen des concours de cette année.

Le jury n'a pas décerné de premier prix de tragédie : ce qui ne veut pas dire que le concours ait été méprisable. M. Dugaril, qui a obtenu un second prix, a une bonne voix, une diction sage, ferme et déjà pleine d'autorité. Il a distancé M. Fraizier qui ne m'a pas paru sensiblement en progrès sur l'année dernière. M. Mazoudier et M. Mounet se sont partagé le premier accessit. M. Mazoudier, dont le talent n'est pas sans analogie avec celui de M. Dugaril, a un obstacle à vaincre dans le volume de sa voix, grosse et lourde à l'excès. On pourrait dire de lui, comme autrefois de Serda, qu'il semble parler dans une cruche. Les applaudissements prodigués à M. Mounet par le jeune public du Conservatoire ont dû lui faire croire qu'en le reléguant au second rang, le jury s'était montré injuste envers lui. Le jury a sans doute apprécié, comme le public, les qualités de chaleur et les intentions originales de M. Mazoudier; mais il a pensé que la tragédie de Racine ne devait pas être jouée de la même façon que le drame de Shakspeare, et je suis de son avis. M. Joumard, deuxième accessit, a de la chaleur et de la distinction : je doute toutefois qu'il y ait en lui l'étoffe d'un tragédien.

Mlle Héricourt arrivait au concours, précédée déjà d'une certaine réputation. Des amis imprudents avaient parlé d'elle comme d'une Rachel en herbe. Il faut en rabattre. Mlle Héricourt possède un superbe physique de reine tragique. Son œil, que surplombe un front bombé et intelligent, a de la flamme et de l'expression. Son accentuation est nette, sa voix robuste bien qu'un peu dure. Mais voilà tout. Les nuances, la composition, la science sont absentes. Le bloc y est; la statue est encore à venir.

Mlle Delmary, qui a partagé le second prix avec Mlle Héricourt, a dit avec beaucoup de sensibilité et d'émotion une scène d'*Esther*.

Le jury a dû regretter de n'avoir pas un troisième second prix a décerner à Mlle Paturel, qui a joue avec une vive intelligence une scène d'*Abufar*. La même consideration a sans doute enleve à Mlle Paturel le second prix de comédie auquel semblaient la désigner le talent et l'art parfait dont elle avait fait preuve dans sa scène de *la Fille d'honneur*. Ceci s'expliquera tout à l'heure.

Pas de premier prix non plus pour les hommes dans la comédie. Le second a été partagé entre MM. Mounet et Vois, qui se sont fait entendre tous les deux dans le rôle de Clitandre. Le premier a plus de hauteur, de noblesse et de dédain; le second plus de chaleur, de finesse et de fermeté. Celui-là est élève de Bressant, celui-ci de Régnier.

Je n'aurais pas hésité, pour ma part, à mettre sur la même ligne que les précédents MM. Dugaril et Mazoudier, déjà nommés, qui se sont produits d'une façon très-satisfaisante : M. Dugaril dans Alceste, et M. Mazoudier dans Géronte, du *Menteur*. Mais j'incline volontiers mon jugement devant celui du jury, qui connaît tous les concurrents pour les avoir déjà entendus aux examens, et est mieux en situation que nous autres d'apprécier leur mérite respectif.

Je ne vois pas de qualités bien saillantes à relever dans MM. Fraizier et Joumard qui se sont partagé le deuxième accessit. C'est bien et ce n'est pas mieux.

Je jurerais que M. Laroche s'attendait tout au moins à un second prix. On l'avait applaudi *con furore* dans sa scène du *Mariage forcé*. Mais quoi! dans cette scène-là, avec du feu et de la verve, on est toujours sûr de son effet. M. Laroche est en fonds de ce côté-là. Ce qui lui manque, c'est la mesure, le goût, l'art des nuances, la possession de lui-même. Tout cela viendra plus tard.

Du côté des dames, Mlle Reichenberg a été la perle du concours. Le premier prix de comédie lui a été décerné à l'unanimité. « Treize ans, des cheveux d'or, une voix d'argent, fraîche et pénétrante, l'ingénuité de son âge, un ensemble plein d'attraction et de sympathie, voilà Mlle Reichenberg. Y a-t-il du talent au fond de tout cela? Je serais embarrassé de vous le dire; mais il y a, à coup sûr, un grand charme et, à ce degré-là, le charme, c'est presque du talent. »

J'ai peu de choses à ajouter à ces lignes que j'écrivais l'année dernière. Il me semble maintenant que le talent y est. J'en serais pourtant plus fermement convaincu si le professeur de Mlle Reichenberg lui avait choisi une autre scène que celle de *Lady Tartuffe*. J'ai dit, il y a deux ans, pourquoi je voudrais voir cette scène exclue des concours de fin d'année : je n'y reviendrai pas.

Arrivons aux seconds prix.

Ici se place un épisode curieux et qui, si je ne me trompe, n'a pas de précédent dans les fastes du Conservatoire.

Le second prix venait d'être décerné en partage à Mlles Tholer et Collas.

Il ne restait plus à distribuer que des accessit.

M. Auber fait appeler Mlle Thomas aînée.

A son entrée, la jeune concurrente est accueillie par des applaudissements qui se prolongent pendant cinq minutes.

La pauvre enfant reste sur le devant de la scene, immobile, les yeux gros de larmes, attendant que M. Auber lui décerne son premier accessit.

Mais pendant les applaudissements, le jury s'est consulté, et M. Auber s'adressant à Mlle Thomas :

« Mademoiselle, lui dit-il, le jury *et le public* vous décernent un second prix. »

Vous voyez d'ici le coup de théâtre, la joie folle de la pauvre fille et l'enthousiasme du public. C'est indescriptible.

Mlle Thomas, en effet, méritait bien son second prix. Elle avait joué avec un charme, une émotion et une fermeté d'accent remarquables, une scène de *Valérie*. Il est vrai qu'à bien prendre, ce n'est pas là une scène de répertoire. — Mais *Lady Tartuffe* non plus.

Revenons à ses deux concurrentes.

Mlle Tholer est une jeune fille au physique distingué, gracieuse, sympathique, avec un air sérieux et un peu triste. Je ne sais trop pourquoi on l'avait fait concourir dans Rosine du *Barbier de Séville*. Il me semble qu'Henriette ou Valérie, puisque Valérie il y a, eussent été mieux son affaire. Elle a donné avec infiniment de dignité et de goût la réplique de la mère dans *Lady Tartuffe*.

« Mlle Collas, disais-je l'année dernière, a certainement de grands défauts, de la manière surtout et de l'affectation. Mais enfin, ce n'est pas tout le monde. Ou je me trompe fort, ou au prochain concours elle ne sera pas des dernières. » Les defauts se sont atténués sans disparaître tout à fait, et j'aime à voir que je ne m'étais pas trompé. Que ceci me soit une compensation de mes erreurs passées dont je n'hésite pas à me confesser — notamment en ce qui concerne Mlle Fayolle, à qui j'ai du reste, à l'occasion de *la Bohème d'argent*, fait amende honorable.

Par suite de l'incident dont j'ai parlé plus haut, Mlles Croizette et Legrand sont montées du second accessit au premier.

Mlle Croizette a vraiment un physique de Célimène. Elle est grande, élégante. Sa jolie tête a du charme et de l'expression. Elle sait s'habiller et jouer de l'éventail. Mais l'expérience de la scène lui manque encore; la voix et le jeu ont besoin d'être travaillés.

Mlle Legrand s'est montrée piquante et spirituelle dans le rôle de *la Fausse Agnès*.

Un deuxième accessit a été décerné à Mlle Chapuy. Une voix tendre, de la justesse dans l'intonation, du naturel dans le jeu, font bien augurer de l'avenir de cette jeune eleve.

Je regrette qu'il n'y ait pas eu place dans les récompenses pour une jeune personne, mal à propos fourvoyée dans le rôle d'Agathe des *Folies amoureuses*, mais à qui ne manquent pas certaines qualités de soubrette.

Remarquons en passant la pauvreté de cet emploi au concours de cette année. De toutes les soubrettes que j'ai vues, y compris Mlle Collas, il n'en est pas une qui aille à la hauteur de la cheville de Mlle de Wintre.

L'espace qui m'est limité aujourd'hui me force à remettre à la prochaine chronique le compte rendu de l'opéra et de l'opéra-comique. La distribution des prix qui doit avoir lieu dans l'intervalle me permettra, au surplus, de vous donner sur ces concours une opinion plus ferme et mieux réfléchie.

GEROME.

BULLETIN

L'Empereur, on le sait, se trouve actuellement aux eaux de Plombières. Les personnes qui l'ont accompagné sont : le general de Beville, aide de camp; M. Davillier, ecuyer; les capitaines de Creny et de Lassalle, officiers d'ordonnance; le général Lepic, surintendant du palais; et M. Franceschini-Pietri, secretaire particulier.

Voici l'itinéraire qui paraît définitivement adopte pour le prochain voyage de la reine d'Angleterre. Sa Majesté, sous le nom de duchesse de Kent, partirait d'Osborne-House, sur son yacht *Victoria and Albert*, et debarquerait à Cherbourg, le 6 août, d'où elle repartirait presque immédiatement pour Lucerne et Genève, en traversant Paris.

Le strict *incognito* qui présidera à ce déplacement, surtout lors du passage à l'hôtel de l'ambassade d'Angleterre, [illegible]
~~~



LA CHASSE AU RENNE, EN AMÉRIQUE. — L'AFFUT; dessin de M. Norman, de Montreal. — Voir page 479.



LA CHASSE AU RENNE, EN AMÉRIQUE. — LE RETOUR AU CAMPEMENT; dessin de M. Norman, de Montreal. — Voir page 47[illegible]



INAUGURATION DU MONUMENT DE LUTHER, A WORMS, le 25 juin 1868; dessin de M. C. Schuler. — Voir le Bulletin.

britannique les compliments de bienvenue, selon l'usage [illegible].

On assure que le général Fleury a reçu la mission d'aller attendre la reine à Cherbourg.

D'après les derniers renseignements reçus de la France et de l'étranger, on peut être assuré aujourd'hui d'avoir une bonne récolte.

Dans le Midi, la moisson est terminée. Les craintes que l'on éprouvait ont disparu, et le résultat est meilleur qu'on n'avait osé l'espérer. La récolte, que l'on croyait perdue dans certaines localités du Var, est abondante. Le blé a donné jusqu'à 10 ou 12 pour cent dans certaines localités. Toulouse a achevé les travaux de la moisson par un temps superbe. A Angers, la moisson a un bon rendement. La qualité pourtant laisse un peu à désirer. A Montlhery, la récolte est [illegible].

Les dernières lettres de Normandie signalent sur plusieurs points une grande abondance. Les mêmes avis sont donnés des frontières de l'Est.

En Hongrie, grande abondance et belle qualité. Les villages agricoles manquaient de bras pour la moisson. Ce pays essentiellement fertile, a encore dans ses greniers des blés de la dernière récolte. Aussi, en présence de ce solde de campagne et d'une riche moisson, les prix des blés sont en baisse.

Dans toute l'Allemagne, il y a abondance de céréales. En Belgique, la récolte est excessivement belle en quantité et en qualité. Les avis de Londres et de Liverpool constatent également une situation excellente.

En somme, il paraît positif que l'année 1868 est destinée, par la qualité et la quantité de ses produits, à soulager les populations agricoles qui ont eu tant à souffrir de la pénurie des récoltes des années précédentes.

Le fils du négus Théodoros et de la reine Terruwork, le jeune prince Dejatch-Alamaeo, a été conduit au château royal d'Osborne, dans l'île de Wight, et présenté à la reine Victoria par le général Robert Napier, baron de Magdala. Cet enfant, comme nous l'avons dit, n'est âgé que de sept ans; il est accompagné d'un serviteur abyssin, homme fort intelligent, qui, en visitant l'arsenal de Woolwich et en apercevant les innombrables pièces de canon qui s'y trouvent réunies, a poussé un douloureux soupir et s'est écrié : « Ah! si Théodoros avait eu cela! »

La ville de Paris fait construire en ce moment un aqueduc qui doit amener les eaux de la Vanne dans la capitale. Cet aqueduc, de deux mètres de diamètre, passe dans la forêt de Fontainebleau, tantôt en relief, sur des arcades, tantôt au niveau du sol, tantôt sous terre, à une profondeur souvent très-considérable.

Neuf ouvriers travaillaient, la semaine dernière, au lieu dit le Rocher-Bouligny, dans une tranchée de cinq à six mètres de profondeur, et minaient le sol, qui est très-sablonneux, pour y faire la place du tube en béton qu'ils avaient à installer là.

Les déblais étaient faits et les cintres paraissaient bien assurés, quand un éboulement s'est produit. Les ouvriers ont été ensevelis tout à coup sous un amas considérable de matériaux. Malgré la promptitude avec laquelle les secours ont été organisés, quatre de ces infortunés avaient péri lorsqu'on a pu parvenir jusqu'à eux. Quant aux cinq autres, ils n'avaient que de légères blessures ou de simples contusions.

Cette catastrophe a douloureusement ému la population de Fontainebleau. L'Impératrice s'est rendue en personne dans les familles des victimes, pour leur prodiguer des consolations et des secours.

La triste nouvelle de la mort de Le Saint, répandue à Paris depuis quelque temps, est malheureusement confirmée. Officier au 76e de ligne, M. Le Saint avait demandé à une souscription publique, ouverte sous les auspices de la Société de géographie, les ressources nécessaires pour entreprendre la périlleuse traversée du centre de l'Afrique.

Parvenu sur le haut Nil, par la voie de Suez et la mer Rouge, notre compatriote se proposait de gagner, en traversant toute l'épaisseur du continent de l'est à l'ouest, la colonie du Gabon dans le golfe de Guinée, sur l'océan Atlantique. « La mort seule, disait-il en partant, m'empêchera de p[illegible] »

Et la mort implacable est venue, la mort qui semble veiller avec jalousie sur la frontière de ces mystérieuses contrées. Parvenu à trente-trois jours de marche de Khartoum, M. Le Saint a été emporté, après une agonie de cinq jours, par une maladie bilieuse. Il a été enterré sous le huitième degré de latitude nord, dans le terrain d'une ancienne mission catholique, emplacement abandonné mais respecté par les nègres de la tribu des Kheiks.

La fontaine monumentale de la place du Château-d'Eau sera inaugurée le 15 août. Ce même jour, de grandes fêtes auront lieu à Grenoble pour l'inauguration de la statue de Napoléon Ier, revenant de l'île d'Elbe, et de la nouvelle place d'Armes. La nuit, les montagnes qui entourent Grenoble seront illuminées.

Une adjudication a eu lieu dernièrement, au ministère de l'intérieur, pour la pose d'un câble sous-marin destiné à relier la France avec les États-Unis de l'Amérique du Nord. Un comité de patronage de cette entreprise nationale vient de se constituer sous la présidence de M. Drouyn de Lhuys; MM. Élie de Beaumont, le comte de Malet et le vice-amiral Tréhouart, sénateurs, font partie de ce comité.

On trouvera dans ce numéro une grande et belle gravure représentant l'inauguration du monument de Luther, à Worms, inauguration qui a eu lieu le 25 juin dernier. Nous n'avons pas à revenir sur les détails de cette solennité, qui a été un véritable événement pour toute l'Allemagne protestante, et à laquelle le roi de Prusse, le roi de Wurtemberg, le grand-duc de Saxe-Weimar et plusieurs autres princes qui professent la religion réformée, ont assisté, ainsi que des députations envoyées par un grand nombre de villes. On trouvera dans le Bulletin du numéro 702, le récit de la cérémonie et la reproduction de la médaille commémorative frappée à cette occasion. Nous rappellerons également que dans notre numéro du 4 janvier 1865, nous avons donné le dessin très-complet et très-exact des diverses statues dont se compose le monument de Luther.

L'expédition scientifique, préparée par la Suède pour aller au pôle nord, a quitté, le 8 juillet, le port de Gothembourg, à bord du vapeur royal *Sophia*, commandé par le capitaine baron d'Otter.

L'équipage est composé d'un médecin, d'un conservateur, de quatre sous-officiers et de quatorze matelots.

Une dépêche de la Havane annonce que de nouvelles secousses de tremblement de terre ont été ressenties à Saint-Thomas; quelques-unes d'entre elles ont duré trente secondes.

Les habitants alarmés prenaient leurs dispositions pour se réfugier dans les îles voisines.

Nous sommes sobres de recommandations littéraires; nous regretterions pourtant de passer sous silence un volume que nous venons de lire d'un bout à l'autre avec un réel intérêt. Il s'agit d'un petit roman intitulé *Mariquita*, et portant la signature de M. Louis Joubert. Le style en est soigné et on y trouve plusieurs caractères finement observés. Ce livre a été imprimé à Châteauroux, et, à cet égard, nous félicitons sincèrement l'éditeur, M. Adolphe Nuret, car il a prouvé que la typographie parisienne n'a pas seule le monopole de la correction et de l'élégance.

TH. DE LANGEAC.

LA GRANDE KERMESSE DE BRUXELLES

La grande kermesse annuelle ou fête communale de Bruxelles, commencée le 19 juillet dernier, ne s'est terminée que le 26. Ce simple énoncé montre de quelle façon large nos bons amis les Flamands entendent les fêtes.

Parmi les réjouissances les plus caractéristiques qui ont contribué à tenir en éveil, pendant toute une semaine, la population bruxelloise, nous citerons d'abord la grande cavalcade du cirque américain, composée de cavaliers, d'amazones, de chars allégoriques, d'éléphants, de dromadaires, et précédée par les géants bruxellois qui, d'après l'usage, ouvrent toujours la marche de semblables cortéges.

Les géants bruxellois figurent de tradition dans toutes les fêtes de la ville. A la fin du siècle dernier, ils étaient au nombre de onze. Il n'en reste plus que cinq aujourd'hui. On les désigne vulgairement sous les noms de *Janneken* ou Petit-Jean, *Mieque* ou Marie, Grand-Papa, Grand'Maman et le Sultan.

Les diverses sociétés locales se joignent également au cortége. Rien de plus curieux que ces sociétés sans nombre qui font les principaux frais de la fête. Ce sont des sociétés musicales de chanteurs et d'exécutants, des sociétés de tir, des sociétés de jeu de balle, de jeu de quilles, de jeu de palets, des sociétés de colombophiles et jusqu'à des sociétés de danseurs.

Toutes ces sociétés concourent entre elles pendant la durée des fêtes, et les jurys, non contents de leur décerner des prix d'adresse, entretiennent l'émulation et satisfont le plus de monde possible en distribuant encore des médailles de belle tenue, d'éloignement et de plus grand nombre. Ce qui veut dire, en termes plus clairs, que ceux qui sont les plus nombreux, ceux qui viennent de plus loin et ceux dont le costume est le plus irréprochable en sont récompensés. Souvent même il y a un prix pour le plus bel étendard.

Ajoutez aux exercices de ces nombreuses sociétés tous les jeux populaires imaginables : les mâts de cocagne, les spectacles en plein vent, les jeux de beaupré, les steeple-chases, le tirage d'une grande tombola, des courses de bague, des courses à ânes, des courses en vélocipèdes, mieux encore, des courses à pied avec obstacle, « pour dames hongroises, anglaises, irlandaises, françaises et belges, » comme disait le programme. Chaque dame était tenue de porter les couleurs de la nation à laquelle elle appartenait.

Le centre de la fête était la plaine du champ de manœuvres, transformée en une vaste foire. C'est là que tous les jours le populaire se gaudissait, au milieu d'un monde de baraques, à la vue des divers concours et à l'ascension d'un ballon captif; c'est là que tous les soirs, sous les mille feux des illuminations, il prenait part aux bals monstres organisés autour de deux kiosques où fonctionnaient d'infatigables musiciens.

J'arrêterai là le récit d'une fête dont le détail exigerait des volumes, pour dire quelques mots d'un petit personnage qui tient la droite du dessin ci-joint et dont l'attitude pourra surprendre nos lecteurs.

La petite statuette du *Manneken-Pis*, qui occupe, derrière une grille modeste, l'angle de la rue de l'Étuve et de la rue du Chêne, à Bruxelles, mérite que nous fassions un moment station devant elle. Cette statuette a sa légende.

Le fils d'un duc de Brabant s'étant perdu dans les rues de Bruxelles, toute la cour se mit en quête pour le retrouver. Pendant deux jours, les recherches avaient été vaines, et le désespoir du père était à son comble, quand le petit coureur fut retrouvé dans l'encoignure qu'occupe aujourd'hui la statue et dans la position même qu'elle reproduit.

Le duc, ravi de cette rencontre, n'eut rien de plus chaud que d'en célébrer le souvenir par un simulacre en pierre, et ce petit monument hydraulique fut, avec le temps, si cher aux Bruxellois, qu'il devint en quelque sorte pour eux un palladium populaire.

La statue de pierre, ayant été brisée, fut remplacée en 1648 par la statue de bronze qui existe encore. C'est l'œuvre du sculpteur Duquesnoy, qui s'est attaché à lui conserver toute sa fidélité de pose et d'expression primitives.

Est-ce comme objet d'art qu'on a tenté plusieurs fois d'enlever ce petit bonhomme? Sa disparition du piédestal, en 1817, jeta un moment Bruxelles dans la consternation. Par bonheur, on le retrouva à temps au domicile de l'adroit filou qui l'avait descellé, et il fut remis triomphalement à sa place au milieu de l'attendrissement général.

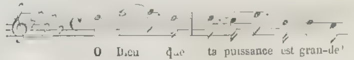
Quoiqu'à l'ordinaire dans le costume le plus primitif, Manneken-Pis est en possession d'une assez riche garde-robe. Plusieurs illustres personnages, voulant faire leur cour aux Bruxellois, l'ont gratifié de vêtements dont on l'habille dans les grandes cérémonies. Louis XIV et l'électeur de Bavière entre autres. Ce dernier attacha même un valet de chambre à sa personne. Louis XV le nomma chevalier de ses ordres; enfin, en 1832, le conseil municipal le nomma officier de la garde civique!

L. DE MORANCEZ.

CARL

(Suite [1])

C'était bien le cas d'envoyer Carl à tous les diables; mais j'étais accablé de fatigue, il ne me restait plus de force pour l'impatience. Je le priai de s'assurer de la vérité et de descendre encore un peu. Je m'appuyai, en l'attendant, contre un arbre et restai dans une sorte de stupeur. Les vives douleurs que je ressentais dans tous les membres m'annonçaient le retour de la fièvre; mes pieds étaient glacés, ma tête était brûlante. Si Carl fut long à explorer le pays, si je passai une heure ou un instant dans cette situation, c'est ce que j'ignore. Je fus éveillé en sursaut par un rêve étrange. Il me semblait voir le spectre de mon ami Carl sortir de l'écume d'une cataracte furieuse et saisir mon jeune Carl pour l'entraîner avec lui dans le gouffre. L'enfant se débattait en poussant des cris lamentables et me tendait les bras en invoquant mon secours. Je fis un violent effort pour m'élancer vers lui; mais, au moment où je me courbais en avant, j'ouvris les yeux et je restai terrifié du spectacle qui s'offrit à mes regards. J'étais sur le revers d'un abîme incommensurable. De terrasses en terrasses, la montagne se brisait en gouttières à des milliers de pieds au-dessous de moi, et la cataracte, en s'y précipitant, promenait un gémissement sinistre sur les échos lointains. La lune, perçant des nuées bizarres, affreusement déchirées, éclairait d'une lueur blafarde cette scène effrayante et sublime. Je crus rêver encore, j'appelai Carl à plusieurs reprises. Il ne me répondit pas. Le vent se taisait pourtant, et la seule voix de l'eau, renvoyée par les abîmes, remplissait la nuit de monotones et lugubres harmonies. Je l'écoutais, plongé dans une morne détresse, incapable de me mouvoir et de me rendre compte de ma véritable situation. Un pas de plus, et je roulais sur les gigantesques degrés de la montagne; mais je n'avais déjà plus conscience du danger, bien que je fusse parfaitement éveillé. Je ne sais par quelle liaison d'idées la phrase musicale de Carl me revint à la mémoire. Mon rêve, un instant oublié, me revint aussi, et la fièvre, qui venait de m'envahir, embrouilla tellement mes idées, que je perdis de nouveau l'empire de ma volonté. Des fantômes dansèrent dans mon cerveau et devant mes paupières. La scène de l'église se peignit à ma mémoire sous des couleurs si vives et si réelles, que, possédé par une sorte de frayeur insensée, je me mis à chanter la phrase fatale; d'abord à demi-voix, comme si j'eusse voulu conjurer et repousser l'approche des esprits des ténèbres; puis distinctement, comme si je me fusse accoutumé à leur apparition; et puis enfin d'une voix éclatante, comme si j'eusse voulu les invoquer et m'élancer avec eux dans la vapeur qui tremble sur les abîmes au rayon de la lune. Mais quelle fut ma stupeur lorsqu'au moment où je prononçais les mots terribles :



O Dieu que ta puissance est gran-de!

une voix, qui semblait être la voix même du vent et des eaux, me répondit à travers les sapins et la brume :

1. Voir les nos 707 et [illegible]

O Dieu que ta puissance est gran - de.

Et aussitôt, comme si toutes les voix de la nuit et tous les esprits de l'air eussent été convoqués à chanter l'hymne funèbre de Carl, du haut de chaque cime et du fond de chaque ravin un écho répondit à la voix fantastique pour articuler, chacun à son tour, et avec une force decroissante :

est gran - - de, est gran - de.

La dernière de ces voix se perdit dans les airs avec tant de délicatesse et de netteté, elle exhala un soupir si tendre et si harmonieux, que je crus entendre le dernier soupir de Carl, ce soupir musical, semblable au faible souffle qui se promène, dans les nuits d'été, sur les cordes de la harpe. C'est en prononçant ces mêmes paroles, en chantant ces mêmes notes que l'âme du maestro s'était envolée au ciel sur les ailes virginales de sa muse chrétienne. Je fus si frappé de ce souvenir, et l'illusion fut telle, que je tombai à genoux en fondant en larmes et que j'élevai les bras au ciel, croyant voir passer sur ma tête une forme angélique...

III

Tout rentra dans le silence. . Je me calmai, moitié grâce au froid piquant de la nuit, moitié grâce aux efforts que je faisais pour revenir à la raison.

Je commençai bientôt à m'inquieter de l'absence prolongée du jeune Carl; je me demandai combien d'heures avaient pu s'écouler tandis que j'étais livré à un sommeil pénible et à de folles rêveries. Je secouai mon manteau trempé de pluie, je repris mon bâton ferré, et, après avoir encore appelé Carl, mais sans obtenir de réponse, je me mis a descendre avec précaution ce sentier effrayant et presque impraticable, dont nous avions parcouru la moitié sans crainte au milieu des ténèbres, et dont maintenant la clarte de la lune me révélait toute l'horreur.

A mesure que j'avançais, l'entreprise devenait si difficile, que je faillis y renoncer. Chaque fois que j'arrivais à une des terrasses naturelles de la montagne, je me reposais, j'avalais un peu de grog et je remplissais de nouveau le ravin de mes cris. Le bruit de la cataracte grossissait toujours davantage, et ma vaine recherche me remplissait d'épouvante; je me reprochais amèrement d'avoir exposé mon pauvre serviteur à parcourir seul cette route affreuse, et je commençais à me persuader qu'il avait dû nécessairement rouler dans les abîmes. Je n'espérais plus le retrouver vivant. Je n'avais plus la force de l'appeler; je marchais courbé vers la terre, m'attendant sans cesse à heurter son cadavre. Toutes mes émotions puériles, toutes mes terreurs superstitieuses avaient fait place à une douleur réelle, à une angoisse profonde. Quelle fut donc ma surprise et ma frayeur lorsque, au moment où je jouissais de toute ma raison, j'entendis distinctement dans la region que je venais de parcourir, à environ cent toises au-dessus de moi, une voix pure chanter plus distinctement encore que la première fois :

O Dieu que ta puissance est grande.

— O mon Dieu! m'écriai-je, si tu permets que l'âme des morts me visite, ouvre mon entendement, afin que je puisse avoir commerce avec les habitants du monde invisible, sans perdre la raison, ou sans tomber foudroyé!

Cette prière, exhalée du fond du cœur, me rendit le courage. Je levai la tête et vis courir sur la rampe supérieure une forme légère. Je l'appelai du nom de Carl à plusieurs reprises; mais elle n'entendit ni ne répondit, et continua à descendre ou plutôt à glisser vers moi avec une rapidité surnaturelle.

Un instant, je me sentis si troublé, que j'hésitai à prendre la fuite, et à descendre le plus vite possible le sentier de la cascade. Mais je fis un signe de croix, et, surmontant ma faiblesse, je me plaçai au milieu du chemin, les bras étendus, et je conjurai le fantôme.

Mais il venait toujours, et, quand il fut à quelques pas de moi, je reconnus distinctement Carl, mon jeune serviteur. Délivré d'une grande anxiété, je marchai à sa rencontre et lui adressai la parole; mais il ne me vit pas, ne m'entendit pas, et, avant que j'eusse étendu les bras de nouveau pour l'arrêter, il passa près de moi si adroitement, qu'il ne m'effleura même pas, quoique le sentier fût à peine assez large pour une personne, et que le moindre choc eût dû nous faire rouler tous les deux dans les précipices; puis il continua de descendre avec la rapidité d'une flèche, et, avant que je fusse revenu de ma surprise, je l'avais perdu de vue.

Un affreux jurement m'échappa; mais aussitôt des craintes superstitieuses s'emparèrent de nouveau de mon imagination. Je pensai que Carl était tombé dans la cascade depuis plusieurs heures, et que son spectre, errant sur le sentier, m'apparaissait pour réclamer mes prières. Je me mis à prier avec une dévotion puérile, mais je fus interrompu par la voix fantastique qui m'avait tant poursuivi, et j'entendis encore au-dessous de moi la phrase fatale.

— C'en est trop! m'écriai-je, ma raison s'y brisera, et nulle autre raison humaine n'y résisterait! Par quelle magique combinaison vois-je le spectre du nouveau Carl, au même temps que j'entends la voix de Carl, l'ami qui n'est plus? Quel est ce rêve qui m'a réveillé en sursaut, comme si une invisible main me poussait à secourir un ami en détresse? Quel est ce chœur mysterieux qui m'a révélé l'existence des puissances invisibles dans un moment solennel et decisif peut-être de ma vie?...

GEORGE SAND.

(La fin au prochain numéro.)

LA CHASSE AU RENNE

La chasse au renne est une des grandes distractions des colons de l'Amerique du Nord, notamment dans le Nouveau-Brunswick et dans le bas Canada. Ils trouvent aisement à exercer dans ce genre de sport toute leur adresse, tout leur courage et leur esprit d'aventures.

L'espèce de renne en question, auquel on donne quelquefois le nom d'elan americain, est plus fort qu'un cheval. Il a le cou epais et court, garni, ainsi que le garrot, d'une epaisse crinière. La tête, longue et etroite, est surmontée d'une immense paire de cornes, qui est souvent large de six pieds et pèse de cinquante à soixante livres. A sa gorge pend une sorte de glande caractéristique.

La queue de l'animal n'a pas plus de quatre pouces de long. Bien qu'il ne galope jamais, il court assez rapidement en tenant le nez en l'air et les cornes renversées. Il vit solitaire et a le sens de l'ouïe très-developpé, ce qui rend son approche difficile.

Le chasseur le suit aux traces qu'il laisse sur la neige, mais avec beaucoup de précautions, et en evitant de faire aucun bruit avant que l'animal soit à portee. Quand la neige est épaisse, les chasseurs chaussent les longs et larges patins du pays, qui les empêchent d'enfoncer à chaque pas.

Les deux gravures de la chasse au renne que nous publions aujourd'hui ont ete faites d'après des photographies envoyées de Montreal. La première montre les chasseurs attendant, à l'entrée de leur tente, que le gibier soit en vue; la seconde représente leur heureux retour à la tente après une journée de fatigues.

FRANCIS RICHARD

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

— Colombo! qu'on m'amène le traître Colombo! s'écria le jeune comte.

— Et vous, mes drôles, s'interrompit-il, ménagez vos paroles... Je pardonne beaucoup à vos estomacs creux et à vos capes transpercees par la pluie; mais n'oubliez pas cependant qu'il y a ici une dame, et qu'il faut la respecter!

Deux ou trois eclats de rire moqueur grincèrent dans les tenebres.

— Par la mort! s'écria Palomas, s'il n'est besoin que de couper une paire d'oreilles pour vous rendre raisonnables, je suis d'humeur à faire cette besogne-là... Un tapis, Colombo, malheureux! un tapis sous les pieds de ma noble fiancée!

On n'aurait point su dire si l'ironie dominait dans cet empressement. Les valets de l'hôtellerie accouraient avec des flambeaux. La lumière, traversant déjà la dentelle qui voilait le visage de la Medina-Celi eclairait vaguement sa fière et suave beauté. Le jeune comte la regardait, et ses yeux brillaient sous les bords amollis de son feutre. Il y avait dans ce regard de l'admiration et de la passion.

Isabel etait encore à cheval. Ses yeux se baissaient, mais son front restait haut. Si les terreurs de cette lutte sanglante qui l'avait un instant entourée, près de l'abreuvoir de Cid-Abdallah, l'avaient écrasée d'un trop violent coup de massue, si la vue de Mendoze sanglant et renversé l'avait brisée, si cette course dans les tenèbres, cet enlèvement, la menace terrible suspendue sur sa tête, et tout enfin, tout ce que cette nuit contenait de malheurs et d'épouvantes l'avait d'abord atterree, sa vaillance native avait repris le dessus. Elle était pâle comme une morte, il est vrai; mais sa pose et le rayon sombre qui glissait entre ses paupières demi-closes disaient ce qu'il y avait en elle de resolution héroïque.

Ces enfants blasés sont comme les vieillards; ils aiment et recherchent dans la femme ce qui sort du caractère commun de la femme. Le caprice de Palomas s'exaltait cette nuit jusqu'à la fièvre.

S'il n'avait eu honte, il se serait mis à genoux devant celle qu'il insultait naguère; il l'aurait adorée comme les dévots se prosternent aux pieds de la madone.

Il n'avait parle qu'une seule fois à Isabel depuis le départ de Seville : c'était au passage du bac d'Ambrosio. Ce qu'il lui avait dit importe peu. Isabel avait repondu :

— Quand vos pareils vinrent une nuit près d'Éleonor de Tolède, ma mère, de la part du roi, elle leur montra son poignard bénit, dont le manche renferme un fragment de la vraie croix... Avec ce talisman, on est toujours maîtresse de soi-même... Ma mère m'a donné son poignard... Quoi que vous fassiez, seigneur, vous n'aurez que ma vie!

Colombo cependant accourait lui-même derrière ses valets. Sans prendre le temps de saluer Palomas, son seigneur, il etendit un tapis aux pieds du cheval d'Isabel, et, se retournant vers don Juan, il murmura, le bonnet à la main :

— Caramba! Excellence, je croyais qu'il n'y avait pas de femme en ce monde plus belle que la senora marquise!

— Tais-toi, lourdaud!... une chaise! et qu'il n'y ait pas une seule tête couverte sous le vestibule!... celle-ci sera demain comtesse de Palomas.

Don Juan vint mettre un genou en terre sur le tapis. Le pied d'Isabel effleura son autre genou. Elle descendit d'elle-même et marcha d'un pas ferme vers le vestibule.

Don Juan, qui semblait vouloir jouer jusqu'au bout la comedie des empressements chevaleresques, la suivait tête nue et offrant vainement l'appui de son bras. Vous eussiez dit, tant il etait courtisan soumis, un Walter Raleigh derrière une Élisabeth reine.

Les écuyers, valets et chambriers de Sa Seigneurie raillaient bien un peu, mais c'etait tout bas. Sa Seigneurie avait parfois les oreilles coupées.

D'ailleurs, la comédie devait durer peu. Il n'était pas dans la nature du neveu du comte-duc de s'attarder longtemps à ces fades preambules.

Colombo arrivait tout essoufflé, précédant la chaise dont on n'avait plus que faire.

— As-tu preparé un appartement? lui demanda don Juan.

— Oui, seigneur, d'après vos ordres respectés.

— Un appartement digne de la comtesse?...

— Le propre appartement de la senora marquise, Excellence.

— La paix, misérable! Je ne veux pas que les servantes grossières de ton taudis approchent de ma noble Isabel, entends-tu?

— Il sera fait suivant le bon plaisir de Votre Seigneurie; j'attends ses instructions.

— Mes instructions, les voici : ta femme, Colombo, sera la duègne de ma belle comtesse... ta fille lui servira de chambrière... Et toi, toi-même, entends-tu? jusqu'à demain, tu veilleras sur son sommeil.

— Il suffit, monseigneur.

Don Juan s'inclina profondément devant Isabel pour prendre congé. Il voulut lui baiser la main.

— Je ne veux ni duègne, ni chambrière, ni garde du corps, seigneur, dit-elle; si votre plaisir est d'exaucer ma prière, vous m'ouvririez une chambre où je puisse être seule et dont je garde par devers moi la clef.

Un sourire passa sur la fine moustache noire de Palomas.

— Puis-je rien refuser à ma souveraine?... murmura-t-il avec une hypocrite soumission.

Il fit un signe à l'hôtelier, qui se mit aussitôt en marche, accompagné de deux valets porteurs de flambeaux. Isabel le suivit, laissant Palomas courbé en deux. Tous les gens de sa compagnie, rangés sur deux haies, balayaient la dalle avec la plume de leurs feutres.

Isabel, seule femme parmi tous ces mécréants, ne tremblait plus. Elle passa le seuil du vestibule sans se retourner. On l'entendit qui disait à l'aubergiste dans le corridor :

— Je suis la Medina-Celi... s'il y a trahison chez vous, que mon sang retombe sur la tête de vos enfants!

Tout de suite après son départ, la scène changea sous le vestibule.

— A [illegible] s'écria [illegible] aux garçons de l'hôtellerie; des brasiers pour nous sécher, du vin pour nous rechauffer le cœur!

— Et qu'on soigne nos chevaux comme s'ils appartenaient au comte-duc, ajouta Andres; nous sommes de sa famille.

— N'y a-t-il plus de servantes ici, demanda Carlos, le coureur de Sa Seigneurie, pour debotter des gentilshommes?

— Par saint Antoine et son compagnon de chambrée, si le puchero n'est pas prêt, je mets le feu à la cuisine!

Les manteaux entassés formèrent une montagne humide, et, soit dit sans offenser la delicatesse du lecteur, une montagne violemment odoriferante. L'Espagnol du temps de Philippe IV portait déjà avec lui son parfum. Les épées furent jetées le long du mur et les feutres ruisselants pendirent aux clous hospitaliers qui hérissaient le lambris.

En France, les voyageurs demandent l'aiguade pour baigner leurs visages et leurs mains. Nos coureurs de nuit avaient horreur de l'eau et reclamaient du vin à grands cris.

Don Juan etait tout rêveur. Son œil distrait se fixait sur la porte par où Isabel avait disparu. Quand Andrès s'approcha pour lui enlever son manteau, il poussa un long soupir.

Mais, tout de suite après, il éclata de rire en promenant un regard sur ses affidés etonnés.

1. Voir les numéros 705 et 706



LA GRANDE KERMESSE DE BRUXELLES, dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir page 478



POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA VILLA TYPOGRAPHIQUE, FONDÉE A LIVRY PAR M. PAUL DUPONT; dessin de M. Claverie. — Voir page 482.

— Par Mahomet! dit-il: il ne faut à la fois qu'une femme dans un paradis b…n entendu!... ces musulmans sont de pauvres épicuriens... Holà! mes braves! criez tant que vous voudrez! buvez, mangez, sacrez! je suis en belle humeur et j'ai fantaisie de me mêler cette nuit à vos bombances.

— Vive monseigneur, s'il fait cela! s'écria Manoël; nous tâcherons de le réjouir jusqu'au petit jour, et à l'aube nous redeviendrons ses très-humbles esclaves.

— Combien sommes-nous? demanda le jeune duc; douze croquants et un grand d'Espagne... Allons, Colombo, treize à table!... mets notre couvert dans ta grande salle et sers-nous comme si nous étions douze comtes et un vilain!

— Mort de mon sang! gronda Andres, je suis de Biscaye et vaux bien un comte!

— Chez nous, en Aragon, ajouta Concha, le dernier valet de chiens est noble comme le roi!

— Oh! oh! fit Carlos; parle-t-on de noblesse? Trouvez-moi un roturier dans toutes les Asturies où j'ai eu l'honneur de naître du fait de quelque haut seigneur, puisque je ne connais ni mon père ni ma mère.

Un Léonais réclama, un Galicien protesta, un Basque jura que le roi Pélage n'était pas son cousin, et un blême Castillan prit le ciel à témoin qu'il avait du sang de Genseric dans les veines.

C'est la folie du terroir. L'oignon fait l'hidalgo.

Les deux battants de la grande salle furent ouverts avec bruit, et la nappe, qui n'avait guère servi plus de dix fois, s'étala pompeusement sur les planches soutenues par deux tréteaux. Quatre brasiers d'un rouge clair petillèrent aux quatre coins, tandis que les flacons de vin blanc navarrois faisaient sauter leurs bouchons avec bruit.

Don Juan prit à part Colombo et lui parla tout bas.

— S'il plaît à Votre Seigneurie, répliqua l'hôtelier, dona Isabel a refusé jusqu'au bout les services de ma femme et de ma fille. Elle s'est barricadée dans sa chambre, et, par le trou de la serrure, je l'ai vue agenouillée près de son lit: elle priait.

— Est-ce tout?

— Non, seigneur... Après sa prière achevée, dona Isabel a fermé solidement sa croisée, puis elle a fait le tour de sa chambre pour en examiner les murs.

— Après? demanda Palomas, dont les sourcils se froncèrent.

— Elle a cherché avec soin, seigneur, mais la porte secrète est si bien dissimulée...

— Elle ne l'a pas trouvée?

— Un alguazil tâterait les murailles sans la découvrir.

— A la bonne heure, Colombo!...

Don Juan se frotta les mains en homme qui vient de remporter une victoire.

— A table, messieurs, à table! s'écria-t-il.

Les gens de Palomas entourèrent la nappe en tumulte. Le potage à la moelle fumait déjà au centre de la nappe.

Colombo prit le couvercle qu'un valet emportait, et le remit gravement sur la soupière.

Ce fut un cri général:

— Que fais-tu, Colombo? Colombo, te moques-tu de nous?

L'hôtelier se tourna, sérieux et tranquille, vers le comte de Palomas, et dit:



NOUVEAU PARIS. — LA GARE DU CHEMIN DE FER D'ORLÉANS; dessin de M. Delannoy. — Voir page 483.

— Sa Seigneurie vous a invités à sa table, faute de mieux... je dois lui annoncer qu'elle a ici un autre convive.

Il y eut des poings mis sur les hanches et des crocs de moustache redressés fièrement.

— Ici? répéta le jeune comte, qui, en même temps, fit signe à sa compagnie de se tenir en repos.

— Dans ma maison, repondit Colombo.

— Et quel est ce convive?

— Seigneur, c'est don Esteban.

— Don Esteban !... fit Palomas, qui cherchait dans sa mémoire; don Esteban de quoi?

— Don Esteban tout court.

— Est-il ici depuis longtemps?

— Depuis une demi-heure.

— Et il vient?...

— De Séville.

— Serait-ce le passager d'Ambrosio?... murmura don Juan; l'homme qui prétend m'apporter ce que j'ai oublié à la maison de Pilate?

Les officiers de la suite de don Juan murmuraient.

— La paix, mes braves! dit-il; cherchez plutôt si quelqu'un de vous ne connaîtrait pas ce don Esteban

— C'est le nom d'un effronté compère, repartit Manoël, qui se fait appeler le roi des gueux...

Don Juan se frappa le front et tira précipitamment de son sein les lettres qu'il avait reçues pendant qu'il soupait en compagnie du bon duc, à la maison de Pilate.

Il parcourut rapidement la première qui lui tomba sous la main.

« — Le duc Hernan... murmura-t-il, échappé de sa prison... a sauvé le roi... à la tête des gueux de Séville... Depuis dimanche au soir je m'attendais à ce coup de théâtre... »

La lettre portait les initiales de don Baltazar d'Alcoy.

— Mais c'est impossible! s'interrompit don Juan; impossible matériellement, puisque je soupais avec le duc Hernan à l'heure où l'émeute était à l'Alcazar.

Il froissa la lettre entre ses doigts avec impatience.

— Mais, si c'est impossible, reprit-il, que veut dire ce billet du président de l'audience? Don Pascual me mande à peu près la même chose... Ils croient avoir besoin de moi... Moghrab leur a prédit que je succéderais à mon oncle le comte-duc... Ils n'oseraient me tromper!

— Excellence, demanda Colombo paisiblement, dois-je enlever ce couvert et conduire vos gens à l'office?

Palomas hésita un instant avant de répondre, puis interrogeant à son tour :

— A-t-il une suite, ce don Esteban? dit-il avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

— Il est seul.

— Et quelle raison allègue-t-il pour réclamer l'honneur d'être admis à ma table?

— Je vais rapporter à Votre Excellence ses propres paroles : « Va dire à don Juan de Haro, m'a-t-il ordonné, qu'il doit me rendre cette nuit la médianoche, parce que hier soir je lui ai offert le souper. »

Palomas frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

— Ah çà! s'écria-t-il, est-ce que ce serait vraiment mon coquin de beau-père?

Colombo ne broncha pas. Manoël, Andres, Carlos et les autres s'impatientaient hautement.

— Hors d'ici, mes drôles! commanda don Juan; hôtelier! mets ces bêtes gourmandes à l'office, à la cuisine, à l'étable, où tu voudras... mais qu'ils ne manquent de rien, car il ne sera pas dit que Palomas a fait jeûner sa suite une veille d'épousailles... Par mon patron! mes vaillants, ne froncez pas le sourcil! vous n'en boirez que mieux loin de l'œil du maître... et il va se tenir ici un vénérable conseil où vos longues oreilles seraient de trop... Secrets d'État, mes enfants! .. allez au diable!...

— Et cependant, se reprit-il, rebouclez vos ceinturons en passant dans le vestibule; les temps sont durs, et je veux mourir sur le bûcher si je connais bien le terrain où je marche... Au premier appel, mes braves, debout et l'épée à la main!

— A la bonne heure, dit Andres, monseigneur se souvient enfin qu'il parle à des gentilshommes!

— Monseigneur n'a qu'à prendre tranquillement son repas, ajouta Manoël, quand ce don Esteban aurait avec lui cent hommes bien armés, nous sommes douze : les scélérats n'ont qu'à se bien tenir!

Carlos prononça aussi quelques paroles pleines de dignité. Les autres frisèrent leurs crocs, et tous sortirent fiers comme une douzaine d'Artabans.

On les entendit bientôt malmener les valets et pourchasser les servantes.

— Viens çà! dit Palomas à Colombo; tu avais autrefois dans ta cave un vin dont ils se servent à la cour de France pour griser vite et bien les donzelles au dessert

— De bon vin bordelais, Excellence, clair, limpide, brillant comme le rubis... du vin épice de la propre main d'Eleonor Galigaï, la savante Florentine... Chaque flacon me coûte quatre pistoles doubles.

— En as-tu encore, Colombo?

— Deux flacons, oui, monseigneur.

— Tu nous les serviras tous deux.

— J'ai refusé à don Marciso de Cordoue de lui en livrer un pour cent douros, Excellence.

Don Juan jeta sa bourse sur la table.

— Qu'il y ait, dit-il, une faveur rose au collet de ces divins flacons... et va prévenir le seigneur Esteban que don Juan de Haro, comte de Palomas, se fait un honneur et un plaisir de lui offrir la médianoche.

Colombo prit la bourse, s'inclina et sortit.

Le jeune comte mit ses bottes mouillées contre la galerie d'un brasero, et renversa sa tête bouclée sur le dossier de son fauteuil.

La réflexion creusait des idées à son front d'une étroitesse féminine. Ses yeux étaient fermés à demi, et ses lèvres, à son insu, laissaient aller çà et là de rares et confuses paroles.

— Ce Moghrab, pensait-il, m'a montré un soir mon étoile dans le ciel... Je crois à cela, moi!... mais c'est qu'il y a bien des étoiles!... La mienne est brillante... Et de par Dieu! tout ne m'a-t-il pas réussi comme si un bon diable ou un bon ange se mêlait vraiment de mes affaires ici-bas? Ils se sont mis quatre pour me faire comte : Alcoy, don Pascual, Olivarès et ma belle marquise... Tout seul, je vais me faire duc... Faut-il que ce rustre de Mendoze ait pu fixer un instant ces adorables regards! je le tuerai, si cela n'est fait déjà!... Il n'y a pas dans l'univers entier deux femmes comme Isabel!... je vois toujours cette perle qui se balançait à ses cils... une larme... Eh bien, soit! je suis amoureux comme un majo à sa première conquête... Tant mieux! j'avais peur d'être blasé!... Ah! ah! ventre-saint-gris! si je suis jamais le favori du roi, on verra de belles fêtes en Espagne... Et pourquoi non? Indépendamment des astres qui peuvent se tromper, je fais venir du Brésil un perroquet miraculeux... Almanzor et le ministre feront en même temps la culbute...

Il sourit en lissant d'un doigt délicat la soie luisante de sa moustache.

Puis un nuage descendit sur son front.

— Esteban .. murmura-t-il, Medina-Celi!... ceci est un point noir dans mon ciel resplendissant... Il y a là un mystère... mais, bah! si je m'en donne la peine, c'est en me jouant que je le percera.!

— Il suffit, hôtelier, dit la voix du bon duc en dehors; vous pouvez vous retirer, mon ami; je n'attendais pas moins de la courtoisie du seigneur comte de Palomas.

Don Juan tressaillit et se retourna vers la porte, qui s'ouvrit juste en ce moment. Medina-Celi, portant haut sa belle et noble tête, se présentait sur le seuil.

— J'en étais sûr! s'écria Palomas en se levant; c'est le seigneur beau-père!

— Seigneur mon gendre, dit le bon duc qui s'inclina en souriant, je gage que vous ne vous attendiez pas à me rencontrer cette nuit sur vos terres.

— Franchement, seigneur beau-père, répliqua Palomas, à la façon dont nous nous étions quittés hier au soir... Mais prenez donc un siège, et faisons, s'il vous plaît, honneur à la cuisine de maître Colombo.

Pendant que Palomas rêvait et s'applaudissait d'avoir au ciel une étoile pour lui tout seul, les valets de l'hôtellerie avaient chargé la table de mets succulents et choisis. Les deux seuls couverts qui restaient se trouvaient placés l'un à côté de l'autre. Un honnête chapelet de flacons faisait cercle autour des mets. Deux de ces flacons avaient au goulot une mince faveur rose.

Le beau-père et le gendre prirent place après les cérémonies voulues.

— Mon gendre, dit le bon duc, vous traitez magnifiquement.

— A la guerre comme à la guerre, seigneur, répondit Palomas; nous sommes ici dans un pays perdu, et certes je n'ai point la prétention de vous rendre les délicatesses raffinées de votre palais ducal.

Medina-Celi porta la première cuillerée de potage à ses lèvres.

— Exquis! s'écria-t-il.

Je vous demande grâce, repartit le jeune comte, pour ce brouet villageois... Quand je vous traiterai au palais de l'Alcazar, à la bonne heure!

— Vous comptez donc toujours être premier ministre, mon gendre?

— Plus que jamais, beau-père.

— Donc, à la santé de Votre Grâce!

Le bon duc vida son verre en s'inclinant avec une courtoisie grave. Puis il le remit sur la table en disant :

— Par Medina-Sidonia!... ce merveilleux cru est cousin germain de nos rois.

Palomas fit raison et répondit :

— Mais nos rois sont les aînés, seigneur, comme nous autres, Medina-Celi, nous sommes les aînés et les maîtres de Medina-Sidonia.

Il eût fallu l'œil perçant d'un observateur pour découvrir le pli amer qui se forma sous la moustache du bon duc.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

PREMIÈRE FÊTE ANNUELLE

DE LA VILLA TYPOGRAPHIQUE

DES OUVRIERS ET EMPLOYÉS DE L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT

Le dimanche 28 juin, a eu lieu à Livry (Seine-et-Oise), au milieu de l'ancienne forêt de ce nom, une fête toute nouvelle pour les environs de Paris. Les ouvriers et employés de l'imprimerie Paul Dupont allaient poser la première pierre de la *Villa typographique* que, sous le bienveillant et généreux patronage de leur chef d'établissement, ils vont construire sur ces terrains en déboisement.

M. Paul Dupont, député au Corps législatif, après avoir créé pour son personnel plusieurs institutions d'épargne et de prévoyance, et l'avoir fait participer aux bénéfices de sa maison, vient de rendre ses collaborateurs propriétaires, en acquérant pour eux plusieurs milliers de mètres de terrains, et en consentant à ce que le prix ne lui en fût remboursé que dans un délai de onze années.

Cette *Société coopérative immobilière* prenait gaiement possession, ce jour-là, de sa propriété, par une charmante fête, et la foule qui y était accourue a compté cette journée pour une des plus agréables qu'elle ait jamais passées.

A dix heures du matin, des boîtes d'artillerie annoncèrent la fête à tous les échos de la forêt de Bondy. Chacun prit alors son sentier et courut à travers ces nombreuses et délicieuses allées, si décriées à tort par la légende, recueillir quelques-uns des souvenirs attachés à l'abbaye de Livry, ancienne résidence de Mme de Sévigné; à la pittoresque chapelle du pèlerinage de Notre-Dame-des-Anges; à la tour de Vaujours; au château de Montfermeil, etc., etc. A deux heures on tira, au profit de tous les collaborateurs, une tombola dont les lots avaient tous une certaine valeur morale ou matérielle : c'étaient des livres ou de riches objets de toilette et de ménage, voire même deux abonnements gratuits des chemins de fer de Paris à Livry (Nord et Est); puis eurent lieu divers jeux qui égayèrent beaucoup les spectateurs durant toute l'après-midi.

M. Robert de Vey, maire de Livry, M. Noize, premier adjoint, et M. l'aumônier de l'Abbaye, remplaçant M. le curé de Livry, ont prêté leur bienveillant concours à la fête, en venant poser solennellement la première pierre de la *Villa*, assistés du conseil d'administration de la Société coopérative. Tous ont signé un procès-verbal de cette cérémonie, écrit sur parchemin et renfermé dans une boîte de plomb.

Dans une courte allocution, M. le curé, rappelant le but et la moralité de l'œuvre, a dit très-heureusement que la maison de l'ouvrier était bénie de Dieu, parce qu'elle était la maison de la paix.

Un banquet de cinq cents couverts, servi sur le terrain même de la Société et à l'ombre d'un magnifique feuillage, rassembla à la fin de la journée la plus grande partie des souscripteurs et des invités; on but à la prospérité de la Société; on dansa ensuite sur une pelouse voisine éclairée *à giorno* par des lanternes et par des feux du Bengale de toutes couleurs, et l'on se sépara bien après que la lune eut disparu derrière les grands arbres... en se promettant de ne plus fêter autrement chaque année la saint Paul dans cette *Villa typographique*, noyau certain d'ailleurs d'une nouvelle et grande agglomération de ce côté de Paris.

J. DESMASURES.

M. VIENNET FABULISTE

Nous disions la semaine dernière, en terminant quelques lignes consacrées au souvenir de M. Viennet : *Si M. Viennet doit survivre, il le devra à ses fables.* Cela est vrai; mais comment l'auteur tant discuté d'*Arbogaste* et de *la Philippide*, était-il devenu fabuliste? Comment cette vocation s'était-elle prononcée chez lui, après tant d'autres œuvres si différentes? La question est curieuse à étudier, au moment où l'intérêt public s'est reporté si vivement sur l'honorable académicien. Voici quelques pages qui aideront à la résoudre. Nous les détachons d'un des premiers recueils de critique historique et littéraire publiés par M. Cuvillier-Fleury, l'éminent académicien, qui vient de faire paraître à la librairie Michel Lévy la deuxième série de ses *Études et Portraits*. Ces pages sont restées neuves, peut-être parce qu'elles sont vraies. G.

« ..... Pourquoi M. Viennet a-t-il fait des fables? M. Viennet raconte lui-même, dans une autobiographie des plus amusantes, le singulier enchaînement de circonstances qui, de soldat, le fit poëte, et, d'écrivain bafoué par l'absurde injustice des passions politiques, le fabuliste à la mode de tous les partis.

« *Ab Jove principium.* Quand la Révolution de 89 éclata, M. Viennet y prit la cure de Saint-Merry, et la France les sermons de M. Viennet. L'armée nationale y gagna un brave officier. Le curé déconfit troqua le goupillon pour une épée qu'il porta noblement. Par malheur pour sa destinée, M. Viennet avait un grand défaut que je suis obligé de dire, car ce défaut joue le principal rôle dans son histoire : « La « nature, » nous dit-il, « a fait passer par les veines de mon « père, dans je ne sais quelle partie de mon corps (je suppose « que ce doit être l'âme de M. Viennet), une conscience « qui croit avoir une notion exacte du faux et du vrai, du « juste et de l'injuste, et qui ne permet pas à ma langue de « trahir la vérité, de la déguiser, de la refuser à qui la de- « mande. C'est le présent le plus funeste que le ciel puisse « faire à un homme, etc., etc. » Grâce à cette franchise originelle, M. Viennet, qui servait dans l'artillerie de la marine, consulté en 1804 sur l'établissement de l'Empire, répondit : « Non, » et fut disgracié. Vint la Restauration qui sourit au jeune officier et lui donna une sinécure. Mais l'empereur reparait, la coalition étrangère repasse le Rhin. M. Viennet appartenait à l'armée; il ne voulut pas quitter le sol de la France, et c'est ainsi qu'il se retrouva désemparé après les Cent-Jours, pour avoir préféré son devoir à sa place. Il fallait vivre. M. Viennet se ressouvint sans doute alors qu'un poëte latin qui avait été soldat comme lui, comme lui dépouillé par la guerre civile, s'était remis à flot en faisant des vers :

[illegible]

et, comme le vaincu de Philippes, M. Viennet se livra sans retour à la poésie. Sa passion devint son métier. Ici nouvelle disgrâce. L'auteur de *Clovis*, toujours poussé par le démon de la franchise, imagine en ce temps-là de se brouiller avec les novateurs qui avaient modestement entrepris la régénération du génie français. A la vue de cette immense folie, le poëte tragique jeta un cri d'indignation qui retentit jusqu'au cœur des coteries littéraires, et dont l'écho lui rapporta les injures de la nouvelle secte, maîtresse alors de la jeunesse dans les écoles et dans les théâtres. La renommée de M. Viennet en fut accablée, et il fallut une révolution pour le tirer du milieu des décombres de ses quinze ou vingt volumes, où la malice de ses adversaires le tenait enseveli. Cette révolution n'était rien de moins que celle de Juillet. On sait le rôle d'honnête homme courageux que M. Viennet y joua tout naturellement, et comment, sa franchise ayant rompu en visière aux mauvaises passions du jour, l'homme politique eut le même sort qu'avait eu le soldat sous l'Empire, et le poëte sous la Restauration. Un jour de bataille électorale, les ennemis de M. Viennet se vengèrent; et c'est ainsi qu'après s'être essayé dans tous les genres qui pouvaient lui promettre honneur et profit; après avoir vainement entassé, pour monter au ciel de la célébrité, Clovis sur Arbogaste, Philippe-Auguste sur don Miguel, les classiques sur les romantiques, Pelion sur Ossa, M. Viennet fut obligé de chercher son salut dans la plus humble des inspirations de son esprit : il fit des fables. Il s'était dit, en effet, que, s'il parvenait à se dissimuler un instant, s'il désarmait cette franchise provoquante qui avait causé tous les mécomptes de sa destinée trois fois interrompue; si, après avoir dit la vérité aux hommes sans ménagement ni pitié et leur avoir lancé l'épigramme à bout portant, il parvenait à déguiser sa voix, à adoucir son geste, à rentrer cette griffe qui avait fait ou voulu faire tant de blessures; en un mot que si, au lieu de rester dans la mêlée des passions politiques et littéraires qui l'avaient si maltraité, il se mettait à courir les champs, les bois et les ombrages, à fréquenter les étables et les bergeries, en quête d'enseignements pacifiques, de vérités calmantes et d'inoffensives moralités, il obtiendrait un double résultat, celui de rafraîchir ce sang paternel qui bouillonnait dans ses veines depuis sa naissance, et, en second lieu, de donner le change au monde en se montrant à lui sous un masque innocent. Et ainsi fit-il, et il eut raison. Il aborda l'apologue, et y réussit. Ses épigrammes, dont le temps avait émoussé la pointe, parurent de nouveau très-piquantes quand il les mit dans la bouche des bêtes, et son succès fut général, quand on vit qu'il attaquait tout le monde. Bien plus, ses animaux eurent leur entrée à l'Académie. Les immortels aiment quelquefois à rire, ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude, et M. Viennet eut le bonheur de dérider ces fronts augustes, creusés par le travail de l'ambition, de l'âge et de la pensée. C'est ainsi qu'il reprit insensiblement dans l'attention publique la place qu'il avait méritée à tant d'autres titres plus sérieux. Contradiction humaine ! M. Viennet, vaincu par la malveillance de ses ennemis, leur avait vainement jeté à la tête les in-octavo les plus compactes, et il a suffi de quelques fables pour le venger.

« Telle est l'histoire des fables de M. Viennet. J'y veux ajouter une simple réflexion : c'est qu'il arrive quelquefois dans ce monde tant calomnié ce qui arrive toujours dans les romans, que la vertu est récompensée. M. Viennet a été longtemps le martyr de sa conscience; mais il n'en est pas moins parvenu, dans les deux carrières de son choix libre, je veux dire la littérature et les affaires, aux premiers postes de la hiérarchie. Sa franchise ne l'a pas empêché d'être académicien et pair de France. Cela ne nous permet-il pas de croire que, si M. Viennet, au lieu de dire fièrement, comme dans sa préface : « Je ne tiens nullement à être un César ! » s'était montré en 1804 de plus facile composition pour S. M. l'empereur, il serait devenu maréchal de France; et que, si une révolution n'avait pas renversé ce qu'il appelle « son pot au lait clérical, » aujourd'hui la franchise de M. Viennet se prélasserait sous quelque dais archiépiscopal, et « cet épi de cheveux rebelles » qui lui a valu tant de sottes épigrammes, se serait à la fin abaissé sous le chapeau rouge? *Fata viam invenient !* M. Viennet, tout meurtri des injustices de son siècle, n'en est pas moins un des plus fermes appuis du bon sens et du bon goût dans les deux sénats qui en sont l'asile respecté et la représentation viagère...

« M. Viennet, il faut pourtant bien le dire, n'est pas arrivé à l'apologue comme on y arrive d'ordinaire, couronné de bluets, par le chemin des bergeries, le long des sentiers d'aubépine, en prenant au besoin la houlette et le hoqueton. Cherchez dans l'histoire des fabulistes : — presque tous ceux qui ont laissé un nom étaient d'humeur sereine, très-peu batailleurs (Lamotte excepté), adonnés à la vie champêtre ou passionnés de bonheur domestique; esprits méditatifs et songeurs; humbles de condition quelquefois : Ésope un esclave, Phèdre un affranchi, l'Anglais Gay un commis de magasin, Le Bailli un avocat sans causes; — quelques-uns doucement mêlés au monde comme le chevalier de Florian; tous plus ou moins faits pour cette sorte de travail obscur, obstiné et difficile qui semble ne demander à la gloire que la part de ses faveurs qu'elle peut donner à la patience. M. Viennet, tout au contraire, est arrivé à la fable en passant par la tragédie, l'épopée, l'épître politique, le discours de tribune, la vie publique, le cœur et le ton haut, la voix retentissante, mêlé à toutes les fortunes honorables ou lamentables de notre histoire depuis quarante ans, tour à tour soldat, pair de France, écrivain dramatique, législateur, orateur, prophète. Comme prophète, M. Viennet nous donne minutieusement ses états de service, et je les tiens pour excellents, quoiqu'il ait eu le sort de Cassandre. Il a prédit la révolution de Juillet dans la XXXVe épître de son recueil :

. . . .
Charles, reviens à nous, jette-toi dans nos bras,
D'un peuple qui t'est cher ne te sépare pas...

« Il a prédit la révolution de Février dans une complainte sur l'air de *Fualdès* :

. . . .
La gauche alors dit au centre :
« C'est vous qui nous perdez tous ! »
Le centre répond : « C'est vous ! »
Chacun prêche pour son ventre;
Et la grande nation
Dit qu'ils ont tous deux raison...

« Après avoir prédit tous nos malheurs passés, M. Viennet prédisait encore, dans ses fables publiées en 1851, les catastrophes qui n'étaient qu'en germe dans les profondeurs de l'avenir :

. . . .
S[illegible] je plus heureux [illegible],
Et mes nouveaux conseils seront-ils écoutés?
Non, non; les passions ont la voix plus hautaine
Que la sagesse et la raison;
Et, sans rien espérer de la folie humaine,
A [illegible].

« C'est donc ainsi, une trompette d'une main, une musette de l'autre, que M. Viennet aborde l'apologue, avec un singulier mélange de gravité et de raillerie, de tristesse et de bonne humeur, de causticité et de bienveillance; ni complétement satirique, car il ne laisse jamais le dard dans la plaie; ni trop ingénument fabuliste, car sa vive et inquiète personnalité perce à tout moment sous l'enveloppe de ses bêtes, même les meilleures. Il y a tel fabuliste dont on peut dire qu'il semble avoir plus observé les animaux que les hommes. M. Viennet a plus étudié les hommes que les bêtes; il est plus philosophe et moins naïf qu'il ne faut peut-être pour exceller dans le genre qu'il a réformé, mais il est sans rival dans le genre qu'il a pour ainsi dire créé. On voit que je ne relève dans M. Viennet que de bons défauts. Il n'en a pas que sa franche originalité n'ait tournés en qualités de cœur, d'esprit et de style...

« ... Il ne faudrait pas croire cependant que le spirituel académicien n'a sacrifié qu'à cette muse hautaine, exigeante et exclusive, la politique. Plus d'un bon tiers des fables de son recueil sont empruntées à la vie ordinaire, à la morale domestique, à cette philosophie du coin du feu si douce à pratiquer et à professer, et ces fables ne sont pas les moins bonnes. Tous ces fléaux de la vie privée, les hypocrites, les envieux, les avares, les fanfarons, les vaniteux, les faux braves, les faux philanthropes, les charlatans de vertu et de piété, les amis infidèles et les flatteurs inamovibles, passent tour à tour sous la houssine de M. Viennet, et elle frappe fort. « Je n'aime pas la violence, » dit-il quelque part;

Mais qu'on sente le fouet au bout de votre bras !

« Ceux que flagelle sa mordante épigramme ne sauraient prendre le change. L'aiguillon est là. L'homme aussi se retrouve partout. J'ai dit de M. Viennet qu'il n'avait pas de rancune; non sans doute : ses souvenirs sont inoffensifs, mais ses réminiscences sont opiniâtres. De son passé, rien ne se perd. Cette espèce de satire personnelle et rétrospective éclate sans cesse, soit dans sa prose, soit dans ses vers, par des phrases d'un tour piquant et d'une causticité enjouée, mais où se ressent le trait laissé au cœur; des phrases telles que celles-ci : « Je ne suis pas ministre, il y a longtemps que mon tour est passé... » — « Moi qui vous parle, j'avais droit à deux éloges funèbres, l'un au Luxembourg, l'autre au palais de l'Institut. J'y comptais comme sur la mort... »

P.-S. — La mort est venue; c'est la seule de nos prévoyances qui soit infaillible... L'éloge de la pairie ne viendra pas. Mais la mémoire de M. Viennet n'aura pas à se plaindre. On sait que c'est M. Saint-Marc Girardin qui recevra le successeur de l'illustre défunt à l'Académie française, et qui sera, comme directeur actuel de la Compagnie, l'interprète de son affection, de son estime et de ses regrets.

CUVILLIER-FLEURY.

LA NOUVELLE GARE D'ORLÉANS

Le chemin de fer d'Orléans est une des premières lignes ferrées dont Paris ait été doté. Son inauguration date du mois de septembre 1840. Il n'allait alors pas plus loin que Corbeil. Il a été peu à peu prolongé jusqu'à Bordeaux. Enfin, par sa jonction avec les chemins du Midi, qui rayonnent sur nos provinces sud-ouest et vont joindre les lignes espagnoles, il a acquis une importance considérable.

Si son ancienne gare était à l'intérieur fort intelligemment et fort commodément construite, on pouvait lui reprocher d'offrir à l'extérieur un aspect peu monumental. Nous ne rappellerons que pour mémoire ce modeste rez-de-chaussée de la rue de la Gare percé de trois arcades et couronné d'un simple attique.

Aujourd'hui, la gare d'Orléans est un véritable monument. Grâce à la démolition d'une partie de la rue de la Gare, — démolition qui a fait tomber, sinon disparaître, la fameuse prison de la garde nationale, plus connue sous le nom populaire d'Hôtel des Haricots, — le chemin de fer a pu étendre ses bâtiments jusqu'au quai, et il en a profité pour élever la belle façade dont nous donnons la vue. Le dessin est assez consciencieux pour nous épargner toute description.

HENRI MULLER.

COURRIER DE LA MER

[illegible]

Les bains de mer sont tellement passés aujourd'hui dans nos habitudes et dans nos goûts qu'il n'est peut-être pas de plage, sur tout notre littoral de la Manche, qui ne compte plus ou moins de baigneurs. Si la foule se porte de préférence sur les côtes de Normandie, il y a à cela plusieurs raisons : d'abord la proximité de la mer qui permet de franchir en quelques heures la distance qui la sépare de la capitale; puis la facilité des communications qu'accroît encore l'organisation des « trains de plaisir »; puis aussi le climat. Qu'allons-nous, avant tout, demander à la mer, par ces affreuses chaleurs de juillet et très-probablement d'août, si ce n'est la fraîcheur? Or, les côtes de Normandie sont incontestablement les plus favorisées. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'elles fassent aux stations thermales une si rude [illegible].

Du reste, l'eau de la mer est une véritable eau minérale; c'est même la plus minéralisée de toutes les eaux. Les principes salins qu'elle tient ainsi en dissolution offrent un tel volume, qu'il a été calculé, approximativement sans doute, qu'ils suffiraient pour couvrir tout le continent américain d'une montagne de sel qui n'aurait pas moins de 1,500 mètres d'élévation.

L'eau de mer, quand on la froisse entre les doigts, offre une légère viscosité due à l'existence d'un principe onctueux et [illegible]; c'est au mucus que les plantes et les animaux marins doivent leur poli glissant et velouté; c'est au mucus que certains poissons et certains mollusques empruntent ces reflets argentés et bizarres qui les font paraître comme enveloppés dans une atmosphère de nacre. Enfin le bain doit certainement une grande partie de son action au mucus. Aussi peut-on l'envisager comme l'élément essentiel et en quelque sorte vital de la mer, sa présence rendant compte de certains phénomènes et de certains actes que, sans lui, on ne saurait expliquer.

Il est un phénomène particulier à certaines mers, plus commun dans la Méditerranée que dans la Manche, où cependant nous avons eu l'occasion de l'observer; c'est la phosphorescence. La roue des bâtiments, au moment où elle frappe et divise l'eau, fait jaillir une écume lumineuse comme un punch ardent, et le sillage qu'elle laisse après elle illumine [illegible] ces feux qu'on prendrait de loin pour des feux grégeois? Ils paraissent dus à des myriades de vers microscopiques dont l'agitation des flots met en relief les vertus phosphorescentes. On ne saurait nier non plus qu'il ne se passe là des phénomènes électro-chimiques [illegible] semblables à ceux qui se développent dans l'atmosphère par la rencontre ou le choc des nuages. Ce qui le prouve, c'est que la mer, quand cet état est très-prononcé, impressionne bien plus vivement la peau et même développe, chez bon nombre de baigneurs, de véritables éruptions miliaires.

La mer est agitée de deux sortes de mouvements, connus sous le nom de *vagues* et de *marées* qui, bien qu'ils se confondent dans leurs manifestations, résultent cependant de deux causes bien différentes.

Les vagues sont entièrement subordonnées à l'état de l'atmosphère. Quand, par exemple, le temps est à l'orage, la colonne d'air qui pèse sur les eaux étant devenue plus légère, leur surface offre plus de mobilité, nous pourrions dire plus d'impressionnabilité; par suite, les vents y ont plus de prise. Or, comme ce sont les vents qui, suivant qu'ils glissent sur la mer, ou au contraire la pénètrent, déterminent et règlent ses ondulations, il en résultera une agitation nécessairement proportionnée à leur faiblesse ou à leur violence. Ainsi s'explique comment elle est tantôt unie et calme comme un lac, tantôt tumultueuse et écumante comme un torrent; comment, enfin, il peut arriver qu'elle soit inabordable.

Si nous analysions les phénomènes de plus près, nous verrions que les vagues, au moment où elles s'élèvent et se renflent pour se briser, emprisonnent une colonne d'air qui dissout ensuite le va-et-vient des flots. Cet air fournit à la respiration des plantes et des animaux marins, comme l'air extérieur fournit à la respiration des plantes et des animaux terrestres. Il y a donc quelque chose de plus dans une mer en courroux qu'un spectacle curieux et grandiose; il y a un but d'utilité.

On comprend que les vagues, par la mobilité même des causes qui les produisent, ne sauraient offrir rien de fixe dans leur retour. Et cependant les anciens, qui voulaient voir partout des présages, leur attribuaient au contraire un ordre fatidique. La dixième (*fluctus decumanus*) avait, suivant eux, quelque chose de particulièrement redoutable. C'est au point qu'Ovide, dans sa triste et périlleuse navigation de Rome à Tomi, où l'exile le ressentiment d'Auguste, n'ose même pas la nommer. « C'est, dit-il, celle qui, dépassant toutes les autres en hauteur, suit la neuvième et précède la onzième. »

Qui [illegible] fluctus [illegible].
Posterior nono est [illegible].

Il n'y a qu'une imagination troublée par la frayeur qui puisse faire de semblables calculs.

Si les vagues, tant par leur formation que par leur volume, sont ainsi sous la dépendance des caprices de l'atmosphère,



LE VIEIL AMI, d'après un tableau de M. G. H. Thomas. — Voir page 486.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



LA COMÉDIE FRANÇAISE EN VOYAGE

Ce pauvre Agamemnon qu'on a laissé en arrière, au lieu de l'emmener en tournée avec le reste du répertoire.



[illegible]

Au Havre, l'entreprise des combats de taureaux allant sur des roulettes.



[illegible]

— Que c'est donc drôle! Moi qui n'avais jamais vu un bœuf qu'entouré de pommes de terre.



— Ah! vous pensiez n'avoir plus qu'à vous croiser les bras! A la cuisine, tout de suite! A la cuisine!



— Si ça continue, madame se fera une robe avec la veste à monsieur.



— [illegible] faut être enragé pour suivre [illegible] dames-là.



— On n'entre pas aux Tuileries comme ça! Vous allez passer dans ma guérite, que j'examine votre toilette en détail.



Par ces chaleurs, remplacer la tribune par une fontaine dans laquelle l'orateur parlerait à la fraîche.



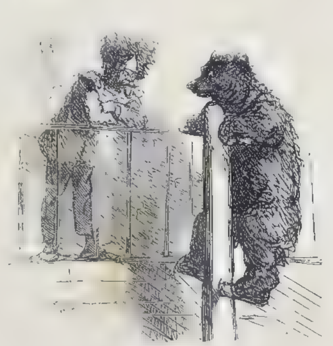
— En voilà des moustaches! Bien sûr il va me défendre avec un chassepot.



— Tu es décoré du Medjidieh?
— Je me promenais dans un square, on a décoré le gardien et tous ceux qui étaient dedans au moment.



— Saperlotte! et moi qui me suis trompé de bohème; c'est celle-ci qui m'allait!



— Que nous serions bien contents tous les deux, qu'on laisse la peau d'ourson tranquille!

il n'en est pas de même de ces déplacements en masse de l'Océan qu'on appelle « marées. » Celles-ci obéissent à des influences sidérales, régulières et périodiques, au premier rang desquelles figure l'action de la lune. Chacun, du reste, sait comment, sur nos côtes, se succèdent les intéressants phénomènes de la marée.

La mer coule pendant environ six heures, du sud au nord, en s'enflant par degré; elle reste à peu près un quart d'heure stationnaire, et se retire du nord au sud pendant six autres heures. Après un second repos d'un quart d'heure, elle recommence à couler, et ainsi de suite. Ainsi la mer éprouve le flux et le reflux en un lieu aussi souvent que la lune passe au méridien de ce lieu, c'est-à-dire deux fois en vingt-quatre heures cinquante minutes.

Mais la lune n'est pas seule à agir sur la mer. Il faut également faire la part du soleil dont l'influence, bien que deux fois et demie plus faible que celle de la lune, modifie cependant la force attractive de celle-ci. Une marée est donc, en réalité, régie par deux éléments, l'un lunaire et l'autre solaire, dont les effets s'ajoutent ou se retranchent, suivant la direction des forces qui les produisent. Ainsi, quand la lune est pleine, les deux astres se trouvant dans le même méridien, leurs effets concourent et l'effet est le plus grand possible : de là les « grandes » marées. Quand, au contraire, la lune est en quadrature, elle tend à élever les eaux que le soleil tend à abaisser, et réciproquement, de façon que, les deux astres se combattant, l'effet est le plus faible possible; de là les « petites » marées. On s'explique alors parfaitement comment les flux les plus hauts et les reflux les plus bas surviennent au temps des équinoxes (mars et septembre) puisque, à cette époque, toutes les circonstances qui agissent sur le mouvement ascendant ou descendant des eaux concourent pour produire leur plus grand effet.

C'est surtout aux époques des grandes marées qu'a lieu l'irruption de la mer dans les fleuves qui s'y déversent, phénomène désigné, sur les côtes de Normandie, sous le nom de *barre*, et, sur celles de l'Océan, sous le nom de *mascaret*. Homère, cet admirable peintre de la nature, en donne la fidèle description que voici : « Telle, aux embouchures d'un fleuve qui coule guidé par Jupiter, la vague immense mugit contre le courant, tandis que les rives escarpées retentissent au loin du fracas de la mer que le fleuve repousse hors de son lit. » N'est-ce pas là le magnifique spectacle que la Seine offre plusieurs fois, tous les ans, à Quillebœuf?

Les anciens connaissaient aussi bien que nous la liaison intime qui existe entre la production des marées et les diverses phases de la lune. Ainsi Pline dit en toutes lettres : « C'est dans la lune que la mer puise la cause de ses marées. » (*Æstus maris causam habent in luna.*, Il semble même pressentir que le phénomène est dû à la grande loi de l'attraction universelle découverte, par Newton, car il ajoute : « Cet astre avide entraîne les mers vers soi par une sorte d'ASPIRATION. » *Avidum sidus secum trahit æstu maria.*

Mais en voilà assez sur ces questions plutôt physiques que médicales. Dans notre prochain Courrier nous parlerons des Bains de mer proprement dits, de leur mode d'action sur l'économie, et des principales plages où l'on se baigne.

DOCTEUR MAXL.

LE VIEIL AMI

C'est jour de marché dans un petit village, au fond d'une province. Au second plan s'alignent les voitures des marchands forains; au fond on aperçoit les tentes de toile des cabaretiers. Sur le vaste emplacement dont le sol a été foulé, tout le jour, par les paysans et par les bestiaux, il ne reste plus que quelques retardataires, car la nuit approche et les affaires sont terminées.

Il demeure pourtant à sa place, ce brave homme qui, en compagnie de son fils, a conduit sur le terrain du marché un vieux cheval à l'air débonnaire, au poil inculte et incolore. L'animal cherche vainement, au milieu de la poussière, quelques brins d'herbe qui puissent calmer la faim qui le tourmente. Pendant ce temps-là, son maître jette tristement les yeux autour de lui, et constate en soupirant qu'il n'y a plus à compter sur un acquéreur pour ce jour-là. Il faudra donc se remettre en route et regagner sans argent la chaumière isolée, où attend la vieille paysanne malade.

Le pauvre homme ne sait trop s'il doit se réjouir ou se lamenter de l'insuccès de sa journée. Il voulait vendre son vieux cheval parce que le logis manque de pain, parce que sa femme est dans son lit et que les remèdes coûtent cher. Cependant, il se sentait le cœur bien gros ce matin, vous pouvez m'en croire, lorsqu'il est parti pour le marché, et il faisait un grand sacrifice en consentant à se séparer de son vieil ami, qu'il espérait voir mourir dans l'écurie de sa maisonnette. Et, de fait, le vieux cheval avait bien gagné ses invalides, et méritait de ne pas périr sous le couteau de l'équarrisseur. Depuis quinze ans, vingt ans peut-être, il était l'ami de toute la famille; il labourait le champ; il portait les légumes au marché. Le dimanche, on l'enfourchait pour aller à la messe. Y avait-il une fête, une noce, un enterrement : le vieux cheval était attelé à une antique carriole qui sonnait la ferraille, et il voiturait la maisonnée à destination, se trouvant ainsi mêlé à tous les travaux, à toutes les joies et à toutes les tristesses de cette humble famille.

Espérons qu'il surviendra une bonne aubaine au brave paysan, et qu'il n'aura pas le crève-cœur d'être forcé de reconduire son vieil ami au prochain marché.

H. VERNOY.

CHRONIQUE DU SPORT

STEEPLE-CHASE ANTIQUE. — LES DRUIDES

La semaine dernière, un nouvel hippodrome, — un hippodrome normand, — a été inauguré à Harfleur, au milieu d'une foule immense, sur l'emplacement du bord de l'eau dit la Pêcherie : c'est l'hippodrome du Havre. Rien n'a manqué au succès de cette inauguration, ni les chevaux et les cavaliers célèbres, ni l'envahissement des tribunes, ni les toilettes *ad hoc*, ni même la poussière, pendant le long défilé de voitures qui a rappelé les retours les plus tumultueux de La Marche. Enfin, quatre steeple-chases pour le premier jour, et un autre encore pour terminer la journée du lendemain, consacré d'autre part aux courses au trot, tel a été le programme.

Dans cette seconde journée, la célèbre jument noire de M. le marquis de Croix, *Espérance*, arrêtée par un caillou pris dans le pied ou quelque autre cause de boiterie fortuite, n'a fait qu'une courte apparition dans le prix du Commerce, et ce prix a été gagné par *Faust*, à M. Teysonneau; mais une autre trotteuse, du haras de Serquigny, *Hersilie*, battant à même *Faust* et sept autres concurrents, est arrivée la première au but pour le prix du Commerce. Enfin, après celui des Gabiens, gagné par *Victorieuse*, à M. Merlin, le prix d'Encouragement est revenu à *Fleurette*, jeune jument de quatre ans, appartenant à M. Frichet.

Quant au steeple-chase, pour lequel vingt chevaux étaient inscrits, il a été gagné par *Lady Douglas*, montée par M. Thomas, et battant *Loup de mer*, *Pine Apple*, etc.

C'est aussi avec la même jument que M. Thomas avait remporté la veille le prix du Chemin de fer, et, dans cette même journée, il est arrivé second avec *Spéculation* pour le prix de François Ier, gagné par *Turlurette*, à lord Dundreary.

Pour commencer cette première journée, M. Couturie, montant *Nemrod*, suivi de *Loup de mer*, a étrenné la nouvelle piste normande en gagnant le prix d'Harfleur. Puis le grand prix de la ville du Havre (6,000 francs ajoutés à 300 francs d'entrée par cheval) a été enlevé par le célèbre steeple-chaser Page, suivi du non moins célèbre Cassidy; le premier montait *Auricula*, le second *Valentino*, deux athlètes à quatre pieds, mais non moins célèbres aussi sur le terrain périlleux des steeple-chases. Enfin, tandis que *le Roi Barbu* culbutait ainsi que *Nisita*, dont le jockey a été fort secoué, M. Fessart s'est cassé la clavicule en tombant avec *Pine Apple* au saut de la rivière; ce qui n'a pas empêché l'intrépide steeple-chaser de revenir fort gaiement le soir même à Paris.

Salut donc au nouvel hippodrome, un de plus seulement sur la terre classique des courses à obstacles.

Nous avons vu, en effet (*Univers illustré*, 14 septembre 1867), nous avons vu que le steeple-chase, cette assez récente importation anglaise, a, au contraire, été portée en Angleterre par Guillaume le Conquérant et ses compagnons, lorsqu'ils y introduisirent les habitudes normandes. Nous avons vu enfin qu'à cette époque le cheval normand franchissait déjà haies, ravins ou cours d'eau, à la poursuite des bêtes féroces dont étaient peuplées alors les forêts de Normandie. Mais si nous voulions reculer plus loin encore, nous trouverions aussi un tout autre steeple-chase, celui des druides, sur cette même terre de Normandie, terre couverte çà et là de *menhirs* et de *peulvans*, — de pierres levées ou trepieds, — de tombelles ou tumulus, — de logans ou pierres branlantes, etc., — tous monuments druidiques prêts à témoigner de phénomènes nombreux.

Ainsi, dans la commune de Condé-sur-Laison, arrondissement de Falaise, il y a une pierre magique qui, au dire des habitants des environs, s'ébranle parfois à minuit, au premier chant du coq, et descend vers une grande fontaine éloignée de plusieurs pas[1].

Dans le même arrondissement, à l'endroit le plus fourré d'un bois situé sur la commune de Souvix, on montre une pierre dont l'habitude est également de tourner sur elle-même tous les ans, pendant la nuit de Noël[2].

Au reste, on peut citer une foule de pierres druidiques qui, à Noël, s'agitent et se mettent en mouvement dès que s'élèvent dans les airs les mystérieuses ondes fatidiques du premier coup de minuit. C'est ce que fait au hameau de Malemain, dans la commune de Bosgouet, une pierre de près d'un mètre d'épaisseur sur deux de long. Pendant la nuit de Noël, elle exécute régulièrement sa révolution sur un petit tertre attenant à un bois voisin de la forêt de la Londe. On va même jusqu'à prétendre qu'un ancien propriétaire l'ayant fait enlever un jour et transporter au loin, à grand renfort de chevaux, elle revint d'elle-même, la nuit suivante, reprendre sa place accoutumée[3].

Enfin il ne faut pas oublier le rocher de Breuville, dans le département de la Manche, rocher qui tourne trois fois lorsqu'il *entend* sonner la messe de minuit[4], mais paraît se résigner à rester assez tranquille pendant le reste de l'année.

Au rapport des légendes, voilà pour les pierres. Quant aux druides mêmes, si irrévérencieusement traités de fourbes grossiers par Voltaire, s'ils immolaient de malheureuses victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes et hideuses statues d'osier; — si les druidesses plongeaient leur couteau dans le cœur des prisonniers, afin de juger de l'avenir par la manière dont coulait le sang, voici ce qu'un érudit écrivain hippique nous révèle sur la participation du cheval à certains mystères du druidisme :

« Lorsque l'Eubage allait s'emparer de l'œuf du serpent, — dit M. Houel, — il montait un coursier rapide. Arrivé près du lieu où de hideux reptiles préparaient le talisman, il descendait à terre et attendait l'instant où l'œuf imprégné de bave se soutenait dans l'air au souffle infecté des serpents. L'Eubage s'élançait aussitôt; avant qu'il touchât la terre, il le recevait dans un lin précieux, saisissait son coursier et s'enfuyait à toute vitesse, poursuivi par les serpents qui ne cessaient de s'attacher à ses pas qu'après qu'il avait mis une rivière entre eux et lui. »

Il va sans dire que le secret est toujours resté circonscrit au milieu des autres secrets des druides, et que nul mortel n'assista ni à l'enlèvement de l'œuf, ni à la poursuite des serpents. Mais le peuple trouvait suffisamment la preuve du phénomène dans les profondes empreintes laissées sur les deux rives, là où le cheval de l'Eubage avait sauté.

D'où il faut conclure que les druides étaient déjà de hardis *sportsmen*, se jouant des obstacles et franchissant des rivières, quelque chose comme deux mille ans avant l'invention de la course au clocher.

Quant à l'*œuf* mystérieux, nous l'avons très-avantageusement remplacé par les *poules* et leurs nombreuses agences, — sans compter les *cocottes* et leur luxueuse engeance.

LÉON GATAYES.

[1] [illegible] de Falaise.
[2] [illegible]
[3] [illegible]
[4] [illegible]

COURRIER DU PALAIS

[illegible] — [illegible] de l'*Oracle des Dames*. — Difficulté de nommer un *chignon* dans la langue judiciaire. — Une mère empoisonnée. — Protection d'un fossoyeur. — Quel est le doyen des notaires? — L'âge ne compte pas *extra muros*. — La chaleur des enchères et la chaleur du soleil.

Il y a au Palais, à côté et dans le coin de la Sainte-Chapelle, une tourelle encastrée dans l'édifice et qui sert de cage à un escalier de pierre en limaçon. Un perron de quelques marches conduit du pavé de la cour à la porte de cet escalier. De telle sorte que, lorsqu'on sort par cette porte, on a l'air de sortir d'une prison d'opéra-comique, ou de la tourelle au pied de laquelle soupirait Blondel. Tout homme qui descend par là prend aussitôt un air de martyr qui le rend le plus intéressant du monde. Cet escalier, après deux révolutions, arrive au logement de M. Borgniet, concierge de la Cour, au second étage : c'est par là qu'entrait Mgr Dupanloup, quand après avoir laissé la voiture de M. Berryer, son avocat, au bas de l'escalier, il se rendait à la Cour impériale pour son procès en diffamation contre le *Siècle*.

Toutes les fois que nos grands romanciers viennent au Palais, soit platoniquement pour y faire leurs observations, soit utilement pour y plaider ou plutôt pour y entendre plaider leurs procès, je tâche de les faire descendre par là.

L'autre jour je m'engageai avec l'un d'eux dans l'escalier de cette tourelle, quand tout à coup, sur une porte du premier étage où se lit sur une plaque de cuivre le nom de l'habitant, je vis appliqué sur cette même porte, au moyen de pains à cacheter, une étroite bande de papier qui portait l'inscription manuscrite suivante, dont je conserve scrupuleusement la non moins scrupuleuse orthographe : *Pas de* [illegible]

Le romancier m'arrêta en me désignant d'un air sinistre cette singulière inscription.

— Eh quoi! me dit-il, ça ne te frappe pas. Tu passes comme si de rien n'était ce lambeau de papier, qui semble froissé par le désespoir, qui a été attaché là par une main mal assurée. Ce pain à cacheter qui déborde le papier, tant il a été placé avec précipitation : cette écriture aussi furtive que mal orthographiée, comment tout cela ne te donne pas à penser? Tu ne vois pas qu'il y a tout un drame là dedans?

— En aucune façon.

— Eh bien, moi, je vois le doigt de Dieu.

— Ah! par exemple, il ne manquait plus que cela. Ne compromettons pas le doigt de Dieu; car ce doigt, quand il fait tant que d'écrire depuis *Mané, Thécel, Pharès*, met parfaitement l'orthographe de M. de Voltaire ou de M. Mame.

— Je te dis que c'est une histoire des plus poignantes. Laisse-moi chercher. Quel problème à résoudre? qui donc a écrit là ce cri de désespoir? est-ce une femme, un vieillard, un enfant qu'on délaisse injustement dans la misère? Oh! je crois comprendre, et je ferai bien dix feuilletons palpitants avec un tel point de départ.

Étourdi, ahuri par cette explosion irritante d'une imagination vagabonde, je plantai là mon ami, et, le laissant pérorer et gesticuler à l'aise, je remontai un peu vers le logis du concierge de la Cour.

— Que signifie, s'il vous plaît, cette inscription : *Pas de* [illegible]

M. Borgniet se mit à rire. Cela signifie que lorsque l'employé d'en bas s'absente, il avertit ainsi le boulanger pour qu'il n'ait pas à lui porter du pain dans la journée.

Ce fut à mon tour de rire et de m'en retourner en courant, heureux d'emporter cette douche d'eau froide à répandre sur la tête exaltée de mon compagnon. Mais celui-ci n'était déjà plus là. Il avait descendu l'escalier et je le trouvai dans la cour, les bras croisés cette fois et ruminant sa terrible histoire, les yeux fixés sur cet écriteau, *petit parquet*.

— Quel drame! mon ami, quel drame! j'ai fini.

— Mais ça n'a pas le sens commun. Et je lui donnai l'explication vulgaire que je venais de recevoir.

Il parut atterré un moment; mais se remettant bientôt.

— Ma foi tant pis! mon siége est fait, me dit-il. Je changerai de temps et de lieu, de pays et de siècle; mais je garde

le sujet. Plus souvent que je perdrais un si joli titre : *Pas de pain aujourd'hui!*

— Et plus souvent que je te conduirai moi par l'escalier de la Tourelle.

Donc, si vous lisez ces jours-ci un conte bien renversant, farci d'incidents lugubres, de péripéties formidables, vous savez d'où il vient : il descend de la Tourelle.

C'était *Tournelle* qu'on disait autrefois quand il s'agissait du grand criminel. On se contente de dire aujourd'hui la Cour d'assises.

Elle se souviendra longtemps de la fille Fleutot. Pour trouver tant d'aplomb, de sang-froid et de présence d'esprit, il faut remonter à Lacenaire.

La mère Merlette et la fille Fleutot, ne s'étant pas pourvues contre l'arrêt qui les condamne aux travaux forcés à perpétuité, vont être dirigées sur une maison centrale. On n'ignore pas, en effet, qu'il n'existe pas de bagne pour les femmes.

On se rappelle un livre singulier ayant pour titre *l'Oracle des Dames*, et dont il a été question dans ce procès. Un témoin, qui vivait dans la plus grande familiarité avec la fille Fleutot, a raconté que celle-ci, un jour, voulut questionner *l'Oracle*. Elle ouvrit donc le livre au hasard. Elle désirait savoir si Chaudet (c'était le nom de l'amoureux) resterait longtemps fidèle. L'oracle répondit : « Il t'aimera jusqu'à ce qu'il te connaisse. » Cette réponse parut faire une assez vive impression sur la curieuse. Eh bien, il paraîtrait qu'un Anglais, qui fait une collection de curiosités judiciaires, aurait offert cent francs de cet *Oracle des Dames*. C'est un bon prix pour un oracle.

Combien donc offrirait-il pour le chignon de la demoiselle? On n'a pas oublié, en effet, que ce chignon, vu comme une ombre chinoise à travers la fumée de l'incendie, servit à faire constater la présence de la fille Fleutot.

L'acte d'accusation mentionne cette circonstance. Mais sacrifiant le réalisme à la gravité du genre, il se garde bien de descendre à cette appellation triviale et vulgaire. Réservé comme l'abbé Delille, pompeux comme un Éloge de Thomas, il tourne ainsi la difficulté sans oser la tirer par les cheveux : « A ce moment même la femme Chedeville a vu se dessiner sur l'une des fenêtres une ombre qu'elle a parfaitement reconnue, à la forme de la tête, pour l'ombre d'un corps de femme. »

Ici la forme emporte le fond : elle l'emporte même trop, et les Saumaises futurs, qui n'auraient que cet acte d'accusation pour les renseigner, ne soupçonneraient pas, sous le voile onduleux de la phrase, la présence réelle ou plutôt réaliste d'un de ces chignons triomphants aujourd'hui, mais qui, dans quelques années sans doute, retourneront sur la nuque des Bretonnes dont ils n'auraient jamais dû sortir.

C'est tout à l'opposé de la Bretagne que nous allons chercher un scélérat, au pied du mont Ventoux; il comparait devant la Cour d'assises de Carpentras sous l'accusation d'empoisonnement commis sur la personne de sa mère.

Antoine Chalon a quarante-neuf ans, et il est cultivateur à Bedom. C'est une sorte de bête fauve qui a parfois des attendrissements qu'on est surpris de rencontrer au milieu de tant de cruauté. Ainsi plusieurs témoins racontent l'avoir vu pleurer à chaudes larmes; et cet abominable fils, qui assassine sa mère, a pour sa fille une affection dont les manifestations l'ont servi peut-être à obtenir auprès du jury les circonstances atténuantes.

Tant que le père de Chalon a vécu, la terreur que le vieillard inspirait à son fils refrénait les instincts pervers de celui-ci; mais le brave homme augurait mal de l'avenir d'un tel fils.

— Antoine est un gueusard, disait-il; tant que je vivrai, je l'empêcherai de faire bien des choses; mais, après ma mort, il fera une mauvaise fin.

Après le décès du père, sa veuve fut investie de l'usufruit des biens laissés par lui : c'est justement là ce qui éveilla l'ignoble convoitise de l'accusé.

Nous devons remarquer, à ce propos, que ces appétits *immobiliers*, pourrait-on dire, sont beaucoup plus fréquents et plus impérieux chez les gens de la campagne que chez les citadins.

Il semblerait que la terre séduit et enivre celui qui la cultive. La posséder devient sa folie, sa passion, qu'il poursuit jusqu'au crime. Et ce sentiment, les hommes des champs le trouvent si naturel que souvent ils oublient d'en dissimuler l'expression. Nous nous rappelons avoir entendu un cultivateur d'une cinquantaine d'années, désolé d'avoir à payer une pension alimentaire à son père. Il disait au notaire chargé de recevoir cette rente servie de si mauvaise grâce :

— Mais enfin, là, en conscience, soyons raisonnables; n'est-ce pas bien dur à mon âge d'avoir encore son père?

Ce n'était pas son père que Chalon trouvait bien dur d'avoir encore à son âge, c'était sa mère.

Et la pauvre femme ne pouvait ignorer ni la répulsion qu'elle excitait, ni les abominables projets de son fils. Un jour, ayant appelé un voisin, elle lui dit en lui montrant une soupe bleuâtre :

— Tiens! regarde. Voilà la soupe qu'il veut me faire prendre; il a mis quelque chose dedans. Ah! je sais bien que depuis longtemps je les ennuie.

Ce qu'on s'expliquerait moins, c'est qu'avec de telles appréhensions, cette pauvre femme n'eût pas quitté son fils, si l'on n'ajoutait qu'elle aimait cet enfant dénaturé.

Pendant la maladie qui l'a emportée, elle demandait à voir l'accusé. Celui-ci se décidait à monter, mais se contentant d'entre-bâiller la porte de la chambre où se mourait sa mère :

— Eh bien! lui disait-il d'un ton brutal, que me voulez-vous?

— Je voulais te voir. J'aurais du plaisir à t'embrasser.

— Eh bien! vous m'avez vu, répondait l'accusé en s'éloignant.

La veuve Chalon succomba, après la plus longue et la plus cruelle agonie, à des doses répétées d'arsenic et de décoction de pavots. Le fils s'empressa de la faire enterrer, et ne fut tranquille que quand elle fut en terre.

Cette fois il se crut bien en possession d'une complète sécurité. Rien n'avait donné l'éveil à la justice. Quelques soupçons vagues avaient à peine murmuré autour de cette tombe.

Dix-huit mois se passèrent ainsi, puis une mésintelligence s'éleva entre la femme de Chalon et une voisine. Le secret fut alors découvert et la justice mise en mouvement.

On parla d'exhumer le cadavre. C'était là ce que Chalon redoutait par-dessus tout. Pour déjouer l'opération, il alla trouver le fossoyeur et lui offrit à deux reprises une somme de cent francs, à la condition qu'il manquerait pas la tombe de sa mère. Se fait-on l'idée d'une ignorance qui ne s'arrête pas devant l'absurdité d'un moyen si grossier? Mais il faut citer l'étrange déposition du fossoyeur :

— Huit jours avant son arrestation, dit-il, l'accusé me prit à son service pendant deux jours; il me payait et me nourrissait bien. Le premier jour, à table, il me proposa de me donner cent francs si je voulais consentir à ne pas faire connaître l'endroit où était enterrée sa mère. Je refusai. Le lendemain, dans sa remise, il renouvela la même proposition et me pria, si l'on me requérait pour l'exhumation, de commencer du côté opposé à celui où sa mère était ensevelie.

— Mais, malheureux, lui dis-je, cela te ruinerait, puisque chaque exhumation coûte trente francs.

— Que t'importe, me répondit-il, n'ai-je pas la clef d'or?

Ce monstre, ainsi que nous l'avons dit, a évité l'échafaud. Il semblait y compter; car, en entendant le verdict qui le condamne aux travaux forcés à perpétuité, un éclair de satisfaction brille dans son œil terne, et sa tête se relève par un mouvement fébrile.

Il serait bien temps, j'imagine, de passer à des impressions moins pénibles Nous les trouverons par-devant notaires. Ces notaires sont de Paris et du ressort, et ils se disputent entre eux une qualité, un titre purement honorifique, qui ne donne aucun droit, ne confère aucune attribution, aucun privilége, et se nomme le *decanat*.

Or, quel est le doyen des notaires?

La raison, la logique, l'usage répondent : c'est le plus âgé.

Dans une académie de femmes, c'est à qui ferait le décanat, et Mme de Girardin racontait qu'on n'avait jamais pu organiser une de ces sociétés féminines, parce que toutes les premières séances avaient échoué faute de pouvoir découvrir une présidente d'âge.

Les notaires sont moins susceptibles à cet égard : ils se disputent donc le droit d'ancienneté.

Quel est le doyen?

Pour le passé, tout le monde est d'accord. Le doyen se nommait Me Desprez.

Mais quel doit être le doyen aujourd'hui?

La compagnie a rendu Me Thomas, le plus ancien des notaires de Paris.

Halte-là! répondent les notaires de la banlieue, Me Maufra, notaire à Sceaux, est plus ancien que Me Thomas. Donc c'est à Me Maufra que revient le décanat.

Là-dessus, mémoires, délibérations, recours au conseil d'État.

Bref, Me Thomas a battu Me Maufra. Un courtisan disait autrefois à Louis XIV : *La pluie de Marly ne mouille pas.*

Aujourd'hui on pourrait dire que les notaires ne vieillissent qu'*intra muros*. L'âge dans la banlieue ne compte pas.

Un mot de chaleur tout à fait en situation thermométrique. Le rothancier dont je vous parlais en commençant était entré dans la salle des ventes à la criée.

Il attend l'huissier dire selon l'usage en allumant sa bougie : *premier feu!*

— Comment, premier feu! on étouffe ici et l'on n'en est encore qu'au premier feu; que sera-ce donc tout à l'heure? Mais au second feu je serais cuit, et je m'en vais.

MAXIME GUÉRIN.

COURRIER DES MODES

La mode est de plus en plus féconde; ses créations prennent chaque jour le style Louis XV pour modèle.

Les garnitures se composent en biais, que l'on place sur le bord des volants. Les petites toilettes simples en percaline rayée sont d'une ravissante fraîcheur. On emploie des tissus différents de rayure, ce qui fait une *arlequinade* de ruban d'un très-joli effet.

Les femmes élégantes qui sont aux eaux depuis quelques jours commencent à renouveler leurs costumes, ce qui me permet d'admirer les compositions fraîches écloses chez nos meilleures couturières.

J'en note quelques-unes au passage.

Robe de sultane, marron glacé de gris; la première jupe, de forme plate, est garnie de deux volants à peine froncés et d'une tête de ruche et de biais; la seconde jupe est relevée sur les côtés par des écharpes en soie, de nuance assortie, qui viennent se nouer derrière pour faire *croupe*. Le corsage montant et les manches plates ont des biais de soie.

Un costume de barége noir, à tunique élégamment décorée en biais de satin et perles de jais, est posé sur des robes de dessous unies en soie de couleur vive à rayures.

Une toilette de dîner est en mousseline de soie glacée rose et vert. La première jupe, qui est traînante, est ornée d'un haut plissé de taffetas vert; la seconde jupe, beaucoup plus courte, forme un bouffant qui retombe autour de la taille; celle-ci est ornée d'une ceinture de taffetas vert entourée de frange-mousse. Ces mêmes motifs de taffetas se répètent aux manches et autour du corsage, qui est découpé à la Raphaël, avec intérieur d'une chemisette de guipure de Venise.

Les petits chapeaux rivalisent de coquetterie; exemple : casquette en paille anglaise, liserés en velours étroit avec aigrette de plume et touffe de fleurs sur le côté.

Chapeau rond en tulle noir recouvert en petits volants de dentelle, avec un tour en brins d'avoine et fleurs des

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 160

BLANCS.	NOIRS.
1 P. 8eR fait Fou.	1 R. 3eR.
2 P. 8eFR fait Fou.	2 R. 4eFR.
3 F. 7eD éch. m.	3 . . . . . .

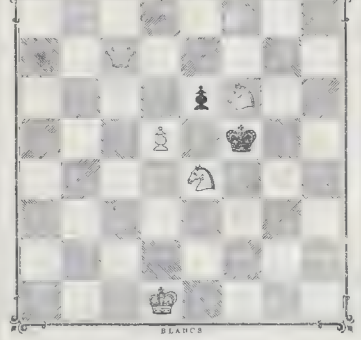
Solutions justes : MM. A. M. de V..., à Rochefort; A. Alfredy, à Brest; A. Férat, à Charenton-Saint-Maurice; Gustave de Truguet, à Treytel (Suisse); Aimé Gautier, à Bercy; A. Demasure, à Beauvais; commandant Tholer, à Nancy; J. Planche; G. Charbonnet; Fuysse père, à Beauvoisin; H. Maurice, salon des familles; Emile Frau, à Lyon; Duchemin; capitaine Charrousset, à Toulouse; D. Mercier, à Argelliers; café des Ecoles réunies; E. B..., à Metz; C. Launay; Henri Coulomb; A. Moll, commandant du génie, à Haguenau; C. Pierson; Beleymans, café de la Colette, à Lille; Najatte, à Belleville; Aune Frédéric, à Alger; Monet, à Gironne (Espagne); E. Lequesne.

C. P.

Erratum. Problème nº 160, — il faut lire — les Blancs jouent et font mat, *au lieu de* les Blancs jouent et se font faire mat.

PROBLÈME Nº 440

COMPOSÉ PAR M. WUSTRO.



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.





LE MARECHAL BUGEAUD, [illegible] — M. GUIZOT, d'après Skelton.
(Portraits extraits de l'*Histoire de la Révolution de 1848*, par Daniel Stern.)

champs, qui retombent en branches souples par derrière.

Fanchon de dentelle noire, ayant sur le devant un diadème en fleurs de glycine, *mentonnière libre* en dentelle et fleurs.

Un chapeau rond en crin blanc, doublé de ponceau, les côtés relevés à la Watteau avec bouquet de coquelicots.

Chose étonnante! dans ces beaux jours, avec une chaleur du Sénégal, on a fait des toilettes entièrement noires. Est-ce pour attirer plus encore les rayons du soleil? J'ai peine à le croire. Mais enfin je puis affirmer que toutes les femmes ont au moins un costume de tulle ou grenadine noir, doublé en soie de même couleur.

Les tournures de jupons s'accentuent de plus en plus. Les magasins de nouveautés sont mis à contribution pour livrer des jupons à paniers. La maison Tomson, qui est la première dans cette industrie, vient de confectionner un très-joli modèle. Ce patron a des ressorts interrompus qui font tournure et panier, laissent le milieu du jupon vide et reparaissent dans le bas pour donner du soutien à la toilette.

Je crois ce modèle destiné à un grand succès; on le trouvera dans tous les magasins bien assortis. Pendant la saison d'été, les femmes qui portent les cages Tomson aimeront à adopter le jupon Louis XV que je viens de citer, parce qu'il réalise l'idéal de la tournure à la mode.

Les cages sous lesquelles on place une ceinture à hanches font aussi un dessous très-gracieux aux costumes Camargo et Watteau.

Nous voici toutes en bergère-trumeau: il ne nous manque plus que la houlette... et les moutons.

Que portera-t-on cet hiver? Cette demande m'est adressée de plusieurs points différents. J'ajourne à deux mois la réponse. Les confectionneurs eux-mêmes ne peuvent le dire, et nous avons bien le temps d'y penser.

J'aime mieux causer avec nos chères lectrices des produits de coquetterie dont aucune d'elles ne saurait aujourd'hui se passer; parfumerie de premier ordre qui protège la beauté du teint, conserve la chevelure et la blancheur des dents.

Il faut être sûr des produits qu'on emploie, la *Reine des Abeilles*, maison Violet, a établi sa ruche capitonnée de satin au boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel.

Ici l'on peut choisir, tous les produits réunissent les qualités hygiéniques. La fabrique ne pose son étiquette que sur des articles dignes de son patronage.

Voici le savon de Thridace, au parfum suave, à la mousse laiteuse, déclaré le meilleur des savons et recommandé par la Faculté.

Voici des produits pour la beauté du teint: crème Pompadour, eau de beauté, rosée des abeilles, poudre de riz à la Maréchale. Voici du rouge et du blanc onctueux, liquide ou en poudre. Le teint n'a rien à craindre du contact de ces cosmétiques, et il gagne avec leur usage un éclat merveilleux.

Voici enfin la crème Sévigné, qui fait onduler les cheveux, puis les eaux de toilette et les extraits surfins pour le mouchoir et le papier à lettre.

N'oublions pas une ravissante collection d'éventails et tous les sachets aux poudres de fleurs fraîches écloses.

ALICE DE SAVIGNY.

UN LIVRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Une édition nouvelle de l'*Histoire de la Révolution de 1848*, par Daniel Stern, paraît chez l'éditeur Arm. Lechevalier. La supériorité du style, l'exactitude des récits, l'impartialité des appréciations, tout se réunit pour recommander cette histoire à l'attention du public. Depuis longtemps déjà cet important ouvrage a pris une place légitimement acquise parmi les œuvres historiques contemporaines.

Il manquait une édition illustrée de ce beau livre. L'éditeur, puisant aux sources authentiques, a fait faire plus de quatre-vingts dessins, scènes et portraits, qui remettent sous nos yeux l'histoire animée de cette époque. Les meilleurs artistes y ont collaboré et se sont appliqués à rendre la partie illustrée de cet ouvrage digne de la partie littéraire. Il est facile de prédire un succès complet à cette remarquable publication, que M. Lechevallier dirige avec autant de soin que d'intelligence.

X. DACHÈRES.

RÉBUS

L' SIBERIE TARTARIE PERSE CHINE INDOUSTAN LE^BIS + L

[illegible]
La pr[illegible] le caractère [illegible] Pierre [illegible] rivalise avec son esprit.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. — ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal parait tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs

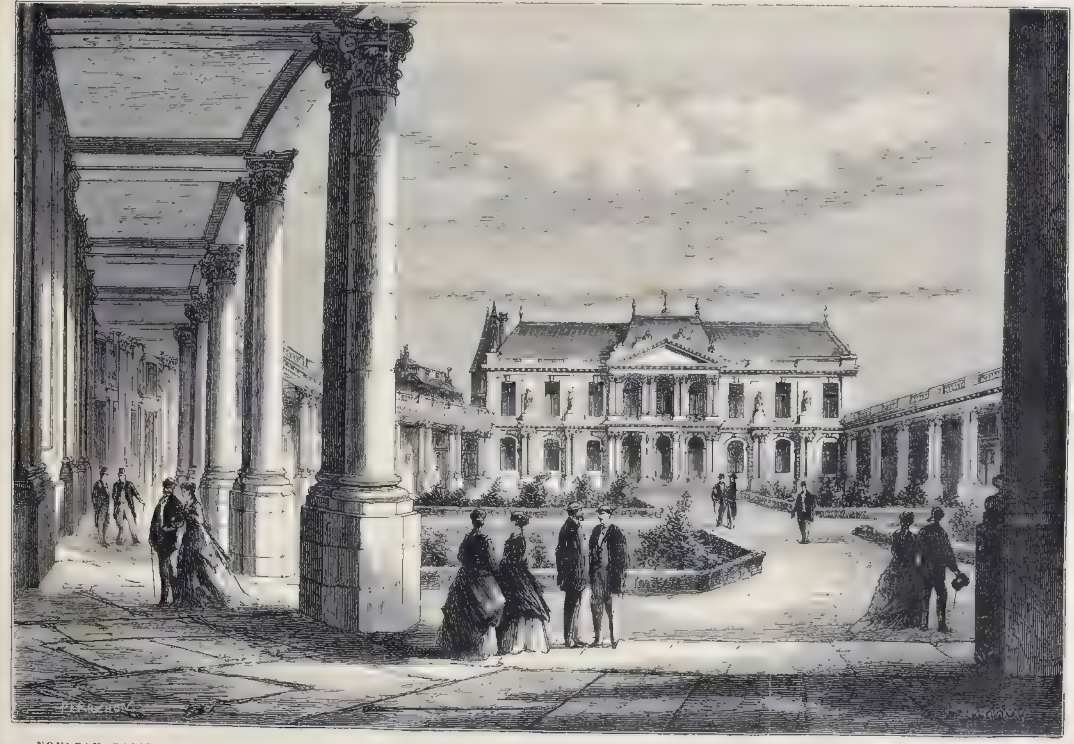
LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 708 — 8 Août 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



NOUVEAU PARIS. — RESTAURATION DU PALAIS DES ARCHIVES, ANCIEN HOTEL SOUBISE, RUE DE PARADIS-AU-MARAIS; dessin de M. Delannoy. — Voir page 494.

François le Champi, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About — Balzac — Anicet-Bourgeois — Casimir Delavigne — Camille Doucet — Alexandre Dumas — D'Ennery — Paul Féval — Léon Gozlan — Eug. Labiche — Lambert-Thiboust — Ernest Legouvé — Félicien Mallefille — Aug. Maquet — Méry — Alfred de Musset — Henry Murger — Saint-Georges — E. Scribe — Fréd. Soulié — Eug. Sue**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M. Émile AUCANTE, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Hurrah! hip! hip! hip! — Le mariage de la Patti. — Fiancée de l'art et marquise. — L'*Ambassadrice* à la ville. — Les invités. — Artiste et gentilhomme. — Les historiographes. — La demoiselle de compagnie. — Le ciel en fête. — La Manche en frais de galanterie. — Absence de cantates. — *La Fête du souverain*, harmonie imitative, exécutée au Pré Catelan. — Où le besoin de canon se fait sentir. — Une liqueur littéraire. — Le champagne Nestor Roqueplan et le champagne Aubryet. — *La Commingienne*. — Prospectus des bons Pères. — Liquidation. — Concours du Conservatoire. — Opéra et opéra-comique. — MM. Nicot, Aubert, Bacqué, Bosquin, Derrey, Etchetto, Solon, Victor, Idrac, Wagner. — Mlles Pitteri, Daville, Le Gray, Desbordes, Moisset, Guillot, Bonnet, Berdet, Gavel, Mineur. — Ambigu-Comique : *la Prise de Pékin* reprise. — MM. Clément-Just, Castellano, Gaillard, Allard. — Amédée Rolland.

Hurrah! hip! hip! hip! hurrah! God bless you! N'entendez-vous pas ces cris qui nous arrivent de l'autre côté de la Manche, transmis par les cent bouches de la Renommée? De quoi il s'agit, ai-je besoin de vous le dire? De quoi, si ce n'est du mariage de la *diva*? Oui, c'en est fait, la *Fiancée de l'art* a démenti les serments que faisait en son nom M. Strakosch. La voilà marquise. Encore une saison et la grande artiste n'existera plus que dans la mémoire de ses admirateurs. Adieu Zerline! adieu Lucie! adieu toutes les créations qu'elle avait faites siennes et où elle était adorée! Adieu les bouquets, adieu les couronnes que flétrit un rayon de soleil! Une seule lui restera, la couronne à quatre fleurons, la couronne patricienne :

> J'aurai des titres, des livrées;
> A la cour j'aurai mes entrées...

Ainsi peut chanter Mme la marquise de Caux — en substituant le présent au futur. On avait dit qu'elle ne serait admise à la cour que du jour où elle aurait pris congé du théâtre. Une note officieuse a rétabli les faits. Mme la marquise de Caux jouira, dès à présent, des avantages attachés à sa nouvelle qualité. Et pourquoi non? Ne saura-t-elle pas, aussi bien et mieux qu'une autre, porter la traîne et l'habit de cour? Sa haute situation artistique et sa bonne renommée ne l'ont-elles pas mise depuis longtemps sur le pied d'égalité avec ce que la noblesse française et l'aristocratie britannique, si prude et si réservée, ont de plus distingué et de plus illustre? Lisez les noms des témoins : c'est le duc de Manchester, c'est le prince de la Tour d'Auvergne, M. le baron Baude et M. Mür, ses secrétaires. La duchesse de Sutherland, grande-maîtresse de la reine Victoria, était aux côtés de la mariée. Un artiste figurait aussi parmi les invités; mais cet artiste est aussi un gentilhomme : il s'appelle Mario di Candia.

Vous avez lu tous les détails de la cérémonie, la description de la toilette des époux, celle des bijoux offerts à la mariée, le tableau des ovations et des manifestations enthousiastes qui l'ont accueillie à son entrée dans l'église : « On eût dit, raconte un historiographe, une souveraine que son peuple aurait attendue après le couronnement. » Et le Dangeau de la circonstance nous énumère complaisamment les noms des assistants, sans oublier celui de « Mlle Louise Lauw, qui reste définitivement auprès de la marquise de Caux comme demoiselle de compagnie. » Puis s'élevant jusqu'au lyrisme, il associe à la solennité « le ciel qui, par une faveur toute spéciale, avait voulu prendre sa part de la fête. » Le ciel, que dis-je? la mer aussi. « Mercredi soir, à huit heures trente minutes, le nouveau ménage quitta Londres et fit une traversée merveilleuse; *la Manche s'était mise en frais de galanterie* et avait pris les apparences d'un lac. » Il a raison le correspondant, c'est bien un mariage de souveraine; car les courtisans ne manquaient pas.

~~~ Je ne vois qu'une ombre à ce tableau : l'absence de cantate ou tout au moins de symphonie, ainsi qu'il est d'usage pour les souverains. Voyez la fête du 15 août. Comme elle a inspiré M. Hemmerlé, auteur de

LA FÊTE DU SOUVERAIN

MUSIQUE IMITATIVE EXÉCUTÉE AU PRÉ CATELAN

Je ne connais pas la musique de M. Hemmerlé; mais rien que sa prose vous fait déjà venir le chatouillement aux oreilles.

Je cite seulement le programme des trois dernières parties :

« II. — L'APRÈS-MIDI

« *Il est deux heures.*

« Dans le lointain, on distingue les sons criards de la *Petite Flûte*, le bourdonnement de l'*Ophicléide* et le ronflement de la *Grosse Caisse* des Saltimbanques établis sur l'Esplanade des Invalides. — A mesure qu'on s'en approche, cette musique devient plus bruyante.

Voici le **Marchand de Coco**... *A la glace!*... faisant entendre le *Drin! Drin!* de sa timbale argentée.

« La *Cloche du Pâtissier* annonce que la Galette sort du four.... *Toute chaude!*

« Empressement général de la foule à entrer dans les baraques.

Valse allemande par une troupe de Musiciens ambulants.

« DERNIER APPEL

« **Polka** exécutée dans l'intérieur d'une baraque.

« Le **Marchand de Coco** et le **Pâtissier** renouvellent leurs invitations.

« III. — LE SOIR

« *La cloche sonne huit heures.*

« Paris est devenu un peu moins bruyant. (Morceau de repos.)

« La circulation des voitures étant interdite dans les principales artères de la capitale, la foule peut se promener à son aise et contempler les brillantes illuminations qui éclatent de tous côtés. (Marches et solos.)

« Le spirituel gamin, lui aussi, a trouvé son amusement dans ce jour de réjouissances publiques. C'est au pas mesuré qu'il traverse les rangs des promeneurs, chantant son éternel et ennuyeux refrain : *Des lampions!!*...

« Minuit approche; les habitants se retirent dans leurs quartiers respectifs.

« (*Retraite populaire.*)

« IV

« **La Reine Hortense** (chant impérial). »

Voilà qui donne une crâne idée des réjouissances publiques!

Mais comment M. J. Hemmerlé a-t-il négligé le feu d'artifice? L'occasion était belle ici de faire chanter la poudre. Jullien n'y eût pas manqué, lui qui jouait au Jardin Turc le final des *Huguenots*, avec accompagnement de mousqueterie et avait imaginé, pour le corser, d'y joindre le ragoût de quelques coups de canon. Faut-il croire que l'art est en décadence ou que les canons coûtent trop cher? Il me semble pourtant que, par le temps qui court, ce n'est pas la denrée la plus rare.

~~~ Il y a cinq minutes que, passant rue Le Peletier, je viens d'y lire en grosses lettres rouges sur fond gris :

CHAMPAGNE DE N. ROQUEPLAN.

Un champagne littéraire? direz-vous.

Et pourquoi non?

N'avons-nous pas déjà le champagne Aubryet, qui fait concurrence aux marques les plus renommées, aux Cliquot, aux Rœderer, aux Montebello, aux Moët? Qui, mieux que ces esprits prime-sautiers dont la prose, vive et piquante, mousse et pétille comme le vin dans la coupe, connaît mieux cette source heureuse de l'inspiration? Qui, mieux que l'ancien directeur de l'Opéra, que l'auteur des *Nouvelles à la main*, pourra nous livrer le secret de la vraie liqueur où il a puisé cette jeunesse éternelle, cette prodigieuse fécondité d'idées et d'aperçus, cette imagination toujours nouvelle qui nous étonne par l'éclat de sa verve, par la variété de sa fantaisie. — Nestor, il s'appelle; quelle antiphrase et quel paradoxe!

Je ne connais pas encore le vin qu'il a pris sous son patronage; mais je vous jure qu'il est excellent. En fait de dégustation, Nestor est un dilettante. Il a dîné avec de Cussy : il a fait, à l'ancien *Café de Paris*, la partie gastronomique du docteur Véron : il a le palais distingué, et plutôt que de recommander une liqueur médiocre, il se passerait sa bonne plume au travers du corps.

Pour les purs de notre profession, qui verraient là une déchéance, je ne citerai pas Horace, lequel pourtant ne faisait pas fi d'une amphore *nata consule Manlio*. Je me contenterai de leur recommander le prospectus — qui me tombe sous la main — de

LA COMMINGIENNE

LIQUEUR

DES RÉVÉRENDS PÈRES BÉNÉDICTINS-OLIVETAINS

de Saint-Bertrand-de-Comminges

(Haute-Garonne).

Que vous semble de la sainte croix servant d'enseigne à un ratafia?

Les bons Pères d'ailleurs ne répugnent nullement à faire leur petit article :

« Nos produits ont été soumis à l'appréciation de connaisseurs distingués, les uns comme arbitres du bon goût, les autres par leur compétence hygiénique. Ils ont comparé et jugé : *exquis!* ont dit les premiers; *salutaire!* ont dit les seconds. »

C'est assez : et je me crois en droit de donner l'absolution à Roqueplan et Aubryet, *in nomine Patris, Filii et Spiritus sancti*.

~~~ Aujourd'hui commence le défilé des distributions de prix. Avant que le Conservatoire n'ait ouvert la marche, je me hâte de liquider les concours d'opéra et d'opéra-comique que j'ai laissés en arrière.

J'avouerai sans pudeur que je me suis dispensé du concours de chant. J'espérais retrouver, comme d'habitude, les jeunes virtuoses sur le terrain scénique. Il en a bien été ainsi pour les hommes; mais du côté des dames, plusieurs ont manqué à l'appel. J'ai cherché vainement, parmi les concurrentes des deux dernières journées, Mlles Bartkowska, de Launay et Gilbert qui avaient partagé un second prix avec deux autres élèves dont je parlerai tout à l'heure. Si j'en crois l'opinion des auditeurs, il n'y aurait pas lieu de s'en désoler outre mesure. Cette partie du concours, m'assure-t-on, a été généralement assez faible. Rien de saillant
~~~

au point de vue de l'art, de la méthode, du style, de ce qui constitue le talent. — Deux voix seulement à signaler : Mlle Gilbert et une autre de ses camarades, Mlle Bernard, douée, paraît-il, d'un magnifique contralto. Nous verrons l'an prochain ce que ceci sera devenu.

D'après ce que l'on m'avait dit et ce que j'avais lu des concours de chant, je m'attendais à une déroute complète dans l'opéra et l'opéra-comique. Le résultat m'a prouvé que les critiques avaient été exagérées, ou qu'une influence néfaste avait dû paralyser, le premier jour, les efforts des jeunes virtuoses. J'ai, en effet, à signaler dans l'un et l'autre genre des sujets remarquables, soit par le talent dont ils sont déjà en possession, soit par les promesses qu'ils donnent pour l'avenir.

Dans la première catégorie je placerai d'abord MM. Nicot et Aubéry, qui se sont partagé les deux premiers prix d'opéra-comique. Aubéry est un beau garçon, bien taillé, un peu gauche encore comme comédien, mais chanteur exercé et dont la voix de baryton est agréable, sinon puissante. Nicot, moins bien partagé sous le rapport physique, est plus profondément artiste. Il a une voix délicieuse, sympathique au possible et qu'il conduit en perfection. Je ne m'explique pas comment, au concours de chant, il ne lui est échu qu'un second prix. Dans l'opéra, son succès a été encore plus vif. Rarement, même rue Le Peletier, j'ai éprouvé autant de plaisir à entendre chanter la partie du ténor dans le duo de *Guillaume Tell* ou de *la Reine de Chypre*. Aubéry s'est aussi tiré d'une façon très-distinguée du rôle de Lusignan dans ce dernier duo, et de celui du marquis de Posa dans la scène de *Don Carlos*. Le jury cependant n'a décerné à ces deux jeunes gens qu'un second prix. C'était leur dire : « Vos moyens ne sont pas de ceux qui conviennent au grand répertoire. A vouloir lutter contre le formidable orchestre de l'Opéra, vous perdriez la grâce, la fraîcheur, les aimables qualités de votre talent. Que vos visées n'aillent pas au delà de la salle Favart ou de la salle Ventadour : l'avenir est à ce prix » — et on ne saurait parler plus sagement.

M. Bacquié, second prix d'opéra-comique et premier accessit d'opéra, en partage avec M. Rives, est certainement intelligent ; mais sa voix de basse chantante est lourde et ingrate. Celle de M. Rives, au contraire, est ample, vigoureuse, et il ne lui manque que d'être assouplie par le travail. Dans sa scène de *Guillaume Tell*, ce jeune homme a fait preuve en outre d'un vrai sentiment dramatique. M. Rives est le premier prix d'opéra de l'an prochain.

M. Derrey, troisième accessit, qui a joué la même scène, est un baryton froid et correct. M. Etchetto, deuxième accessit, nous a fait entendre dans le duo de *la Juive* une formidable voix de basse. — Comme M. Rives, un diamant à dégrossir.

On fondait de grandes espérances sur M. Solon, premier prix de chant de cette année et second prix d'opéra de l'année dernière. Malgré ses qualités de virtuose, je doute que M. Solon obtienne jamais de grands succès dans la carrière théâtrale. Le feu sacré lui manque. A moins qu'il ne se transforme, il ne fera jamais qu'un chanteur de salon ou de festival, un second Stockhausen.

Le jury n'a pas décerné de prix pour les femmes, et il faut le louer de cette réserve. Peut-être cependant Mlle Pittéri aurait-elle décroché un second prix pour sa scène d'*Otello*, si sa réplique d'Elvire de *Don Juan* n'avait pas été aussi faible. Mlle Laville a de la chaleur et une assez bonne voix qui peut-être se développera plus tard. Mlle Le Gray a chanté correctement la première partie du rôle de Mathilde. Mais quel est le professeur qui lui a indiqué l'exécrable ornement qu'elle a cru devoir ajouter au texte de Rossini dans le second couplet de *Sombres forêts?* Mlle Desbordes, elle au moins, a respecté la musique de Glück. Il est dommage que sa voix soit si inégale et si mal posée. Car dans sa scène si difficile d'*Orphée*, elle avait montré beaucoup de grâce et de chaleur dramatique.

Toutes ces nominations, sauf deux seulement, appartiennent à la classe de Duvernoy. Celles de l'opéra-comique ont été partagées à peu près également entre les deux classes de Mocker et de Couderc.

Ici les dames ont pris leur revanche. Vous rappelez-vous le concours de Mlle Roze et cette harmonie parfaite de la voix, de la beauté, du jeu, qui valut d'emblée à la jeune artiste le premier prix d'opéra-comique? Vous retrouverez tout cela chez Mlle Moisset, à quelques nuances près ; une beauté moins accomplie peut-être, mais plus expressive ; moins de charme, mais plus de piquant ; moins d'égalité, mais plus de vigueur dans l'origine. En somme, une attraction irrésistible. Sa scène de *Giralda* a été couverte d'applaudissements. Chez Mlle Guillot, sa rivale et sa concurrente, la voix a encore besoin d'être travaillée ; mais il y a là une nature de comédienne vraiment exceptionnelle. La justesse, la sensibilité, l'émotion sympathique avec laquelle Mlle Guillot a détaillé son rôle de *Mina* lui ouvriraient les portes du Gymnase si celles de l'Opéra-Comique lui restent fermées.

Pas de second prix, et encore les accessits décernés à Mlles Bordin, Berdet et Gavet peuvent-ils passer plutôt pour des encouragements que pour des récompenses. Je m'explique d'autant moins l'exclusion de Mlle Mineur, qui avait fait preuve d'un certain talent de vocaliste.

Les accessits décernés aux hommes m'ont paru mieux motivés. MM. Victor et Idrac sont deux agréables ténorinos, chantant avec goût et jouant agréablement, et je ne sais trop pourquoi le jury ne les a pas mis sur la même ligne. A défaut de voix, M. Wagner, le troisième accessit, a montré de l'intelligence et du comique dans le rôle de Cantarelli du *Pré-aux-Clercs*.

Ces concours, on le voit, n'ont pas été aussi stériles que les mauvaises langues auraient voulu le faire croire.

~~~ Quelle singulière idée a eue M. Faille d'emprunter au Châtelet *la Prise de Pékin!* Ce n'est pas que la pièce ne soit bien faite, intéressante, habilement panachée de drame et de comique. Mais enfin ces grandes machines-là ne sont pas l'affaire de l'Ambigu. L'exiguïté de son cadre ne lui permet ni les développements de mise en scène, ni le déploiement de personnel qu'exige le drame militaire. On en est réduit à faire prendre Pékin par quatre hommes et un caporal de chaque armée, ce qui, si flatteur que cela soit pour les deux nations alliées, ne laisse pas que de dépasser un peu les limites de l'invraisemblance permise. Il est juste toutefois de reconnaître que, la difficulté étant donnée, le théâtre s'en est tiré à peu près à son honneur. Les décors sont bien entendus : celui des glaces reste toujours une des inventions les plus poétiques du truc moderne. Le drame gagne aussi du côté de l'intimité ce qu'il perd en éclat et en grandeur. La scène de la prison est ici plus émouvante qu'elle ne l'était au Châtelet. — Pas méchant, par exemple, le ballet chinois. — Mais le public de l'endroit s'en contente, et l'on ne peut raisonnablement demander à l'Ambigu des Granzow et des Fioretti.

Omer est le roi des bénisseurs. Castellano joue avec plus de *chic* que de naturel son rôle du sergent Lamoureux. Allard et Gaillard représentent très-plaisamment les deux ennemis mortels qui se réconcilient sous le feu. Mais la palme reste toujours à Clément-Just, si original et si touchant sous la figure de Brownly, le correspondant du *Times*.

~~~ Amédée Rolland, qui vient de mourir, n'avait pas encore quarante ans. Tout jeune, il s'était révélé avec éclat dans un livre de poésies intitulé : *Au fond du verre*. Les amis — il en avait alors de nombreux — crièrent par-dessus les toits qu'un poëte nous était né. Ils disaient vrai peut-être, et si Amédée Rolland s'en fût tenu à cette forme, qui était l'expression sincère de sa nature, il y eût conquis une place parmi les premiers, — au-dessous des trois grands maîtres, Musset, Hugo et Lamartine. Le malheur fut qu'au lieu de se renfermer dans cette voie qui était la sienne, il voulut agrandir son domaine. Des admirateurs imprudents avaient fini par lui persuader qu'il y avait en lui l'étoffe d'un chef d'école. Le petit cénacle, dont il était le centre, professait sur le théâtre certaines théories, dont on pourrait retrouver l'expression dans les feuilletons de critique dramatique que publia Amédée Rolland, il y a quelques années. Ce fut pour les affirmer qu'il aborda la scène. Mais il lui manquait cette qualité spéciale, ce don particulier que Dumas fils a si bien défini dans sa préface du *Père prodigue*. Ses premiers essais, qui n'obtinrent que des succès d'estime, auraient dû l'éclairer et le ramener à sa vocation véritable. Il n'en fut rien. Soit amour-propre, soit besoin, — car la poésie ne suffit plus aujourd'hui à faire vivre son homme, — il s'entêta dans cette carrière qui, à part la réussite assez accentuée des *Vacances du docteur*, ne fut pour lui qu'une série de mécomptes. Loin d'attester un progrès dans son talent dramatique, ses dernières pièces restèrent de beaucoup inférieures à celles qui les avaient précédées. On se rappelle la chute des *Rivales*. Les beautés brillantes de *Nos Ancêtres* firent ressortir encore davantage les vices du drame, la monstruosité du plan et l'absence d'intérêt scénique. Et cependant les facultés de l'auteur, son imagination, sa verve poétique, n'avaient jamais été plus puissantes. *La Comédie de la Mort*, son dernier volume de vers, est là pour le prouver. Mais ces facultés, appliquées en sens contraire, s'étaient trouvées annulées et dépensées en pure perte. Ainsi s'explique comment le nom d'Amédée Rolland fut toujours supérieur à son succès et comment, de son œuvre qui fut considérable, il ne restera que quelques pièces de vers, assises d'un monument qu'un malentendu fatal l'a empêché d'édifier.

GÉROME.

À partir du prochain numéro L'UNIVERS ILLUSTRÉ

sera imprimé en caractères neufs.

BULLETIN

On assure que, pendant son séjour à Plombières, l'Empereur s'occupe d'organiser une Académie d'agriculture, qui serait en partie taillée sur le patron de l'Académie française. Il y aurait quarante membres élus par les comices agricoles de la France entière.

L'Impératrice s'est rendue, samedi dernier, à Saint-Denis pour présider à la distribution des prix aux élèves de la maison d'éducation de la Légion d'honneur. La réception de l'Impératrice, à l'entrée de l'établissement, a eu lieu en grand cérémonial. Le grand chancelier de la Légion d'honneur avait convoqué à cette solennité les maréchaux, plusieurs généraux, Mgr l'archevêque de Paris et les membres du chapitre impérial dont le prélat est primicier, les autorités et beaucoup de notabilités de la société parisienne.

Sa Majesté était de retour à Fontainebleau vers sept heures du soir.

Les préparatifs de la fête du 15 août sont poursuivis avec activité sur la place du Trocadéro. Des théâtres de pantomimes et des théâtres d'acrobates s'élèvent sur les pelouses situées à droite et à gauche de la rampe médiane de cette vaste place, qui a déjà été, l'année dernière, le centre principal des réjouissances publiques. A l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées et sur la place de la Concorde, on procède à l'installation des appareils servant aux illuminations. Sur la place du Trône, on s'occupe activement aussi des préparatifs de la fête.

Les dispositions sont également prises pour un feu d'artifice qui sera tiré sur la plate-forme de l'arc de triomphe de l'Étoile. Cette innovation ne sera pas le trait le moins populaire de la célébration du 15 août cette année.

La fête sera, comme d'habitude, marquée par l'inauguration officielle des principaux travaux que l'édilité parisienne a fait exécuter ou achever pendant l'année. La liste est longue et importante. Elle comprend notamment :

L'égout collecteur des deux rives de la Seine, ainsi que le double siphon du pont de l'Alma ;

La place de l'Étoile entièrement terminée, et les deux nouvelles avenues rayonnantes qui traversent les Ternes, l'avenue d'Essling et l'avenue du Prince-Jérôme ;

La place d'Europe transformée en une des plus curieuses places de Paris ;

Les boulevards Arago, de Port-Royal, Saint-Marcel et [illegible] ;

Les rues du Cardinal-Fesch et de Maubeuge ;

Le boulevard de la Vallée de Fécamp, à l'orient du faubourg Saint-Antoine ;

Le dôme des Invalides restauré et redoré ;

L'établissement des phares à l'orient du Trocadéro, etc.

L'ouverture du tir national allemand a eu lieu, à Vienne, avec un éclat extraordinaire. « Vienne a déjà vu bien des fêtes, dit un journal autrichien, et, nous-mêmes nous en avons vu beaucoup dans d'autres villes ; mais l'entrée des tireurs n'a jamais été aussi belle ailleurs, et, sous ce rapport, rien de semblable ne s'était encore vu. Nous n'exagérons rien en disant qu'un million de personnes se trouvait à Vienne, et la plus grande partie de ce million était répartie le long des nouveaux boulevards. »

Le défilé a été une ovation sans fin. Les Tyroliens, les Francfortois, les Wurtembergeois, les Suisses et les Américains ont été accueillis avec enthousiasme, les Prussiens poliment et les autres cordialement.

Parmi les discours prononcés au banquet, celui de M. Giskra, a été particulièrement acclamé.

Deux solennités du même genre avaient déjà eu lieu, la première à Francfort en 1862, la seconde à Brême en 1865. C'est dans cette dernière ville qu'avait été décidé le choix de Vienne pour la troisième assemblée des tireurs allemands. Nous avons, on s'en souvient certainement, publié dans notre avant-dernier numéro une vue générale du magnifique palais que le gouvernement autrichien a fait construire au Prater pour cette solennité.

La Banque de France vient d'émettre de nouveaux billets de 500 francs. Un avis de la Banque avertit que ces billets porteront, comme les billets de 1,000 francs et de 100 francs, les lettres de série et les numéros d'ordre en *encre noire*. Les billets existants continuent d'ailleurs à circuler, concurremment avec ces nouveaux billets.

L'organisation de la transportation à la Guyane française va, dit-on, être complétement modifiée. On assure qu'il ne sera plus envoyé, à l'avenir, dans les établissements pénitenciers de cette colonie, que des condamnés arabes, qui en supportent bien le climat, et que les condamnés des autres parties de l'empire seront tous dirigés sur la Nouvelle-Calédonie, dont l'état sanitaire continue à être excellent et qui, par sa situation géographique et la nature de son sol, est appelée à un grand avenir.

On a enlevé une grande partie des échafaudages du nou-

veau théâtre du Vaudeville, que l'on construit à l'angle du boulevard et de la Chaussée d'Antin. Toute la partie supérieure du monument est dégagée, et l'on peut apprecier le goût et l'habileté avec lesquels l'architecte a su tirer parti de l'étroite façade laissee à sa disposition. Elle se compose d'une rotonde surmontée d'un dôme qui fait pendant au pavillon de Hanovre. Au-dessus des fenêtres du premier étage on voit trois bustes : au milieu celui de Scribe, et de chaque côté ceux de Collé et de Desaugiers. Au second étage, des figures de femmes, formant cariatides et soutenant le faîte, représentent les Muses de cette scène légère, au moins par son nom; sur le fronton se dresse une figure de Génie d'une mâle élégance, due au ciseau de M. H. Chevalier, et qui couronne dignement l'édifice.

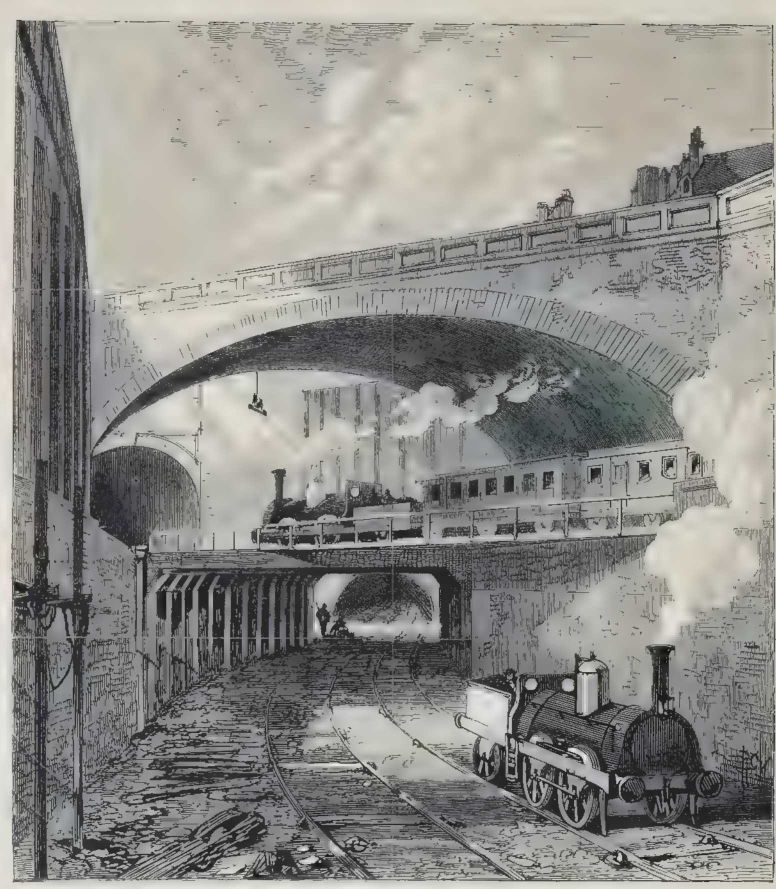
Les travaux entrepris dans le quartier Saint-Victor, près du boulevard Saint-Germain, pour ouvrir les rues Monge et des Écoles, ont laissé libre un vaste espace triangulaire compris entre ces deux voies publiques et la haute muraille surmontée d'une balustrade qui limite de ce côté les dépendances de l'École polytechnique. On se dispose en ce moment à établir sur cet espace un square dont la superficie sera d'environ 5,000 mètres, les travaux de terrassement viennent d'en être commencés et l'on procédera prochainement à l'installation du soubassement de la grille élégante qui formera la clôture du nouveau jardin.

Nous avons un mariage princier à enregistrer. On a célébré, au château de Beckastog, résidence d'été de la famille royale de Suède, les fiançailles du prince héréditaire de Danemark avec la fille aînée du roi de Suède et de Norvége. Il n'est pas inutile de faire remarquer que cette union emprunte une importance particulière à ce fait que le roi de Suède n'a pas de fils.

On vient d'exécuter dans les États romains des travaux fort intéressants qui ont complètement réussi et promettent les plus heureux résultats : c'est le dessèchement des marais d'Ostie, qui rendra la salubrité et la vie à cette plage désolée. L'opération a été dirigée par un ingénieur milanais nommé Moro, et l'on se propose d'appliquer son procédé à toutes les parties malsaines du littoral.

La Société de géographie de Paris vient d'admettre parmi ses membres l'empereur du Brésil.

L'empereur don Pedro s'intéresse vivement aux sciences géographiques et voyages d'exploration qui s'accomplissent sur tous les points du globe. Il assiste assidûment



LE CHEMIN DE FER METROPOLITAIN, A LONDRES, STATION DE FARRINGDON; dessin de notre correspondant. — Voir page 494.



LE CHEMIN DE FER METROPOLITAIN, A LONDRES, STATION DE KING'S CROSS; dessin de notre correspondant. — Voir page 494



LE HARRASSPRUNG, ROCHER LÉGENDAIRE, EN SAXE; dessin de M. Charles Heyn. — Voir page [illegible].

aux séances de la Société de géographie de Rio de Janeiro, qui, du reste, se tiennent dans une des salles du palais impérial.

La séance du 28 juillet, à la Chambre des communes, a été consacrée à l'apothéose des illustrations littéraires et scientifiques de l'Angleterre. Il y a été question de monuments à élever à la mémoire de lord Brougham, considéré comme philosophe et ami de l'humanité, et à Faraday. M. Disraéli a promis le concours du gouvernement. M. Gladstone a remercié le cabinet. Whigs et tories, tout le monde a applaudi.

Le vélocipède est décidément fort intrigant, et il ne perd aucune occasion de faire parler de lui. Voici que l'on signale un vrai voyage qui va être entrepris, avec des vélocipèdes, par quelques amateurs de Marseille. Il est question de gagner Gênes par la Corniche, de monter ensuite vers Turin, de passer de là à Suze, de franchir le mont Cenis et enfin de descendre sur Marseille par la vallée du Rhône.

On annonce la mort de M. le vicomte de Kervéguen, député du Var, dont le nom a eu un grand retentissement dans ces derniers temps. M. de Kervéguen a succombé à Madrid, aux suites d'une insolation.

Au moment où ce journal est mis sous presse, on nous

annonce l'arrivée en France de S. M. la reine d'Angleterre. Nous sommes forces de remettre au prochain numéro les details sur le voyage et sur le court séjour à Paris de Sa Majesté Britannique. La reine Victoria a persisté, paraît-il, dans son intention de conserver le plus strict incognito.

TH. DE LANGEAC.

LE PALAIS DES ARCHIVES

Les Archives, où viennent s'entasser tous les précieux documents manuscrits de notre histoire nationale, sont de fondation relativement recente. Elles datent seulement de la Revolution.

Par un decret du 7 septembre 1789, l'Assemblée constituante créa, sous le nom d'*Archives nationales*, un dépôt d'une minute de ses procès verbaux ainsi que des pièces originales qui lui seraient désormais adressées. Ce dépôt, établi d'abord dans le local même de l'Assemblée à Versailles, la suivit à Paris, où il fut installé d'abord dans la bibliothèque des Feuillants, puis dans le couvent des capucins de la rue Saint-Honore. Lorsque l'Assemblee alla sieger aux Tuileries, après le 10 août, les Archives y furent transportées, et elles passerent de là au palais Bourbon, toujours avec l'Assemblée.

Considérablement augmentées à la suite du décret du 7 messidor an II, qui en faisait le depôt central de toutes les pièces et de tous les documents epars dans un grand nombre d'etablissements publics et religieux, les Archives prirent peu à peu une telle extension, qu'il devint indispensable de leur consacrer un bâtiment special. Napoleon Ier les logea, en 1808, dans l'hôtel Soubise, qu'elles occupent encore aujourd'hui.

L'ancien hôtel Soubise, devenu le palais des Archives, est situe à l'angle de la rue du Chaume et de la rue de Paradis, au Marais. Il occupe l'emplacement de quatre habitations importantes, — le fameux hôtel de Clisson entre autres, — qui, apres avoir plusieurs fois changé de proprietaires, tomberent tous quatre aux mains des Guises vers le milieu du XVIe siècle. Ceux-ci les réunirent et en firent une vaste résidence où ils tinrent longtemps leur cour, qui faisait presque echec au Louvre.

En 1697, le palais passa de la maison de Guise à la maison de Rohan. Le prince de Soubise, qui en avait été acquéreur, s'occupa bientôt d'en coordonner les constructions diverses. Entre autres changements, il supprima l'ancienne entree donnant sur la rue du Chaume, et dont les deux tourelles existent encore, pour creer l'entrée monumentale de la rue de Paradis.

La façade regardant la cour principale, dont nous donnons la vue, fut décoree à cette epoque de ses colonnes accouplées que couronne un fronton surmonté de figures allégoriques. La décoration des salles interieures est d'une magnificence royale. De nouvelles constructions, exécutées sous la direction de M. Grisar, architecte de la ville, ont eté ajoutées recemment à la partie postérieure des bâtiments longeant la rue des Quatre-Fils.

En 1790, l'hôtel de Soubise avait été déclaré propriété nationale. Avant qu'il y installât, par un decret, le dépôt des Archives, Napoleon Ier en avait d'abord affecté les bâtiments à la demeure de quelques familles nobles ruinees.

La classification des Archives, faite par Daunou, comprend six sections, subdivisées en vingt-quatre séries désignées par les lettres de l'alphabet. Les six sections sont : 1° la section legislative ; 2° la section administrative ; 3° la section historique ; 4° la section topographique ; 5° la section domaniale, et 6° la section judiciaire.

Les Archives renferment environ trois cent mille cartons, liasses, registres, portefeuilles, volumes, plans et cartes. Entre autres curiosites, on y remarque le livre d'or des bulles du pape, le livre Rouge trouvé à Versailles, les papiers de l'armoire de fer, la minute de la Déclaration des droits de l'homme, les planches des assignats, etc., etc. Naturellement, les pièces de la Révolution y abondent.

HENRI MULLER.

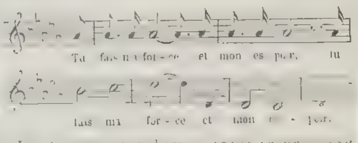
CARL

(Suite et fin)[1]

J'étais plongé dans mes reflexions, j'étais arrivé à admettre tellement mes visions, que je ne m'étonnais plus de rien. Je me mis à descendre la dernière rampe, toujours persistant à chercher le corps de Carl, bien que sa figure me fût apparue. Mais à peine eus-je atteint l'esplanade où j'avais encore aperçu le spectre, que j'entendis la voix de l'autre côté de l'abîme. Elle etait alors très-peu distincte, et je ne pouvais saisir que des sons épars au milieu de la basse continue de la cataracte.

Que vous dirai-je ? J'errai toute la nuit autour de ce gouffre, attiré par les pièges de la sirène invisible. De temps en temps, j'apercevais le fantôme de mon jeune compagnon, puis aussitôt je le voyais sur un autre point, et ma cervelle était tellement troublée, que je m'imaginais souvent le voir en deux endroits à la fois. Je ne sais comment ma raison put survivre à une telle crise; je ne ressentais plus aucune fatigue : la chaleur de la fièvre me donnait une force et une adresse surhumaines.

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon, et la lune, lourde et terne, s'abaissait derrière les sapins, lorsque je me trouvai, au détour d'un buisson, face à face avec le fantôme. A demi irrité par la poursuite, à demi calmé par le sentiment de la réalité, je me jetai sur lui à l'improviste, et, le saisissant dans mes bras, j'étreignis, non pas une ombre, mais le véritable Carl, mon compagnon de voyage. Je le saisis au moment où il disait :



La note expira sur ses lèvres, il poussa un gémissement plaintif; un frisson le saisit, et il tomba dans mes bras comme si la mort l'eût frappé.

Je l'assis sur un rocher, et j'essayai de le rappeler à lui-même. Tout fut inutile : cependant, son pouls était à peu près calme et sa respiration régulière, il paraissait dormir. A peine mon effroi fut-il calme, que je me sentis vaincu par la fatigue, incapable de trouver la solution des problèmes de cette nuit étrange, je tombai endormi à côte de Carl. Le temps etait superbe, et, quand nous nous eveillâmes, le soleil était brillant et généreux. J'accablai mon jeune ami de questions, mais il me fut impossible d'en tirer aucun eclaircissement : il ne se souvenait de rien, et n'etait pas moins surpris que moi de tout ce que je lui racontais. Enfin, lorsque je lui parlai à plusieurs reprises de la phrase que j'avais entendue, il sourit d'un air etrange et me pria de la lui chanter. Son œil s'anima en l'écoutant; puis il rougit, baissa les yeux et montra une sorte de confusion demi-niaise et demi-rusée. Je crus alors qu'il se moquait de moi et que j'etais le jouet de je ne sais quelle inexplicable comédie; je le réprimandai fort rudement et le menaçai, s'il ne me révélait toute la vérité, de le renvoyer à son père. Alors, il se prit à pleurer, et, se jetant à genoux, il jura de se confesser si je voulais lui tout pardonner d'avance. Je le jurai, et il m'apprit qu'il était passionné pour la musique; que cette passion, comprimée par son père, avait fait le malheur de sa vie; que ses rêves et ses véritables besoins d'artiste, refoulés par les horribles traitements et les grossières occupations dont j'avais été témoin, avaient miné lentement sa santé et peut-être altéré sa raison. Il avait fait tous ses efforts pour arracher de son esprit la pensée de cultiver ses dispositions naturelles, lorsqu'un événement de peu d'importance était venu les réveiller. Un jeune homme brun et d'une belle figure, avait couché, cinq ans auparavant, à l'hôtel de *l'Aigle blanche*; il avait fumé, écrit et fait de la musique, seul, dans sa chambre jusqu'à cinq heures du matin; une phrase entre autres revenait, errait sans cesse sur ses lèvres; il la répétait aussi sur sa flûte, et même il l'avait laissée écrite au charbon sur les murs de sa chambre.

— Et quelle était cette phrase ? m'écriai-je.

Carl chanta d'un trait :

O Dieu que ta puissance est gran-de. O
Dieu que ta puis-sance est gran - de.

— Et le nom de ce jeune homme, le savez-vous ?

— Je ne le sais pas; mais, quant à son nom de baptême, je le connais et ne l'ai pas oublié; car, en entendant le mien, il me frappa sur l'épaule en me disant qu'il servait le même patron que moi.

— C'est lui ! m'écriai-je, c'est mon meilleur ami ! Je sais en effet qu'il y a cinq ans, il traversa le Tyrol, et, lorsque, à l'heure de sa mort, il me chantait sa phrase religieuse, il me dit en souriant : « Ne m'en fais pas compliment, je baisse : c'est une reminiscence de ma jeunesse, et rien de plus. » Mais, dis-moi, Carl, comment il se fait que tu aies retenu cette phrase ?

— Tout ce que j'entends en musique se grave dans ma mémoire pour n'en plus sortir, et pour se retrouver dans l'occasion. Je répétai mille fois cette phrase qui me plaisait tant, et je la chantai même au voyageur en lui tenant l'étrier à son départ. Il fut content de ma voix, m'engagea à la cultiver, et me donna un gros pourboire. Quelque temps après, je fus tellement maltraité pour avoir laissé voir le retour de ma passion, que je fis une maladie grave, et la phrase sacrée s'endormit dans ma mémoire. Je ne la retrouvai plus qu'avant-hier, lorsque vous la jouâtes sur la flûte; mon cœur bondit de joie en la reconnaissant, et, depuis ce moment, j'ai fait des efforts incroyables pour l'empêcher de sortir de mes lèvres.

— Et comment ne m'avez-vous pas dit alors que vous la connaissiez ?

— D'abord, j'ai cru qu'elle n'avait rien de particulier, et que c'etait une composition connue; c'est pourquoi je n'ai pas été surpris de vous l'entendre jouer. Ensuite, pour rien au monde je n'aurais osé vous confesser mon goût pour la musique. On m'a habitué à regarder ce goût comme une folie dont je devais rougir, ou comme une désobeissance que je devais expier sous le bâton. Je savais bien que vous ne me frapperiez pas; mais je craignais de vous déplaire, vous si bon pour moi, et j'étais résolu à chasser cette funeste passion de mon cerveau, afin de me consacrer à votre service et de me corriger de ces négligences et de ces distractions auxquelles ma mélancolie me rend trop sujet. Je crains que cela ne soit au-dessus de mes forces, car, depuis que je suis avec vous, je ne me sens plus malade, plus tourmenté de rêves étranges; il me semble que je marche, que je cours, que je chante en dormant. Mais tout cela, c'est de la folie !... Je n'y veux plus penser, ayez compassion de moi.

Ces dernières paroles me furent un trait de lumière; je résolus d'éclaircir mes soupçons, et, laissant croire à Carl que je désapprouvais sa vocation musicale, je repris avec lui le chemin de T... A la clarté du jour, nous le retrouvâmes sans peine, et, après avoir fait bien dîner Carl, après avoir pris moi-même quelques heures de repos, je me levai à l'entrée de la nuit, et je m'approchai de son lit. Je le vis d'abord dormir paisiblement; mais bientôt il se leva, s'habilla, se mit à errer autour de la chambre, et tâcha de sortir. Je l'avais enfermé, et la clef était dans ma poche. Il s'approcha alors de la fenêtre. Je me mis au-devant pour l'empêcher de se risquer sur les toits. En éprouvant de la résistance, il frissonna légèrement, et, comme s'il m'eût vu à demi, il me dit quelques paroles inintelligibles, et retourna s'asseoir sur son lit. Puis, après avoir réfléchi, il alla se placer devant une table, et commença à remuer les doigts dessus comme s'il eût joué du piano. Au bout de quelques instants, il se mit à chanter sur cet accompagnement imaginaire.

Je le pris doucement dans mes bras et je le conduisis à son lit, où il se laissa étendre, et bientôt il dormit profondément.

Les nuits suivantes, je continuai mes observations, et j'eus le loisir de me convaincre que Carl était somnambule.

Je le conduisis avec soin jusqu'à Inspruck, où j'appelai un bon medecin. Il me déclara que la guerison de Carl dépendait de la satisfaction de sa passion dominante. Je l'emmenai donc à Vienne, où je le mis entre les mains d'un excellent professeur. Il avait étudié déjà un peu de piano en cachette chez l'organiste de son village, et montrait une grande prédilection pour cet instrument. Il y fit des progrès rapides, et, à l'heure où j'écris, il promet de devenir un compositeur distingué. A mesure que son génie a reçu le developpement tant contrarié, sa santé s'est raffermie, son intelligence s'est réveillée, son caractère a pris de la gaieté, son sommeil est paisible; et, quant à son cœur, il est toujours le plus pur, le plus généreux et le plus fidèle que j'aie connu depuis la mort de Carl le maestro.

GEORGE SAND.

LE CHEMIN DE FER MÉTROPOLITAIN

A LONDRES

Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs des travaux qui s'exécutent à Londres pour l'achèvement du chemin de fer métropolitain, en grande partie déjà ouvert au public, et qui, se dirigeant en tous sens sous l'immense cité, sert à relier entre elles les différentes gares, en même temps que ces trains font l'office de véritables omnibus souterrains.

Une partie importante de ce chemin vient encore d'être livrée à la circulation il y a quelques mois : c'est la section comprise entre les stations de King's Cross et de Farringdon road. Cette section doit son importance moins à son étendue même (un mille à peine) qu'aux difficultés nombreuses qu'elle donnait à résoudre en raison du nombre considérable de trains qui sont susceptibles de s'y rencontrer. Sur ce court espace, en effet, doivent manœuvrer simultanément les trains du Grand-Metropolitain, du Grand-Occidental, du

1. Voir les numéros 705 à …

Midland, du Grand-Nord et de la Compagnie de Londres, à Chatham et à Douvres. Les rails ont plusieurs mesures d'écartement, afin que les wagons de toute largeur y puissent également circuler. C'est à la station de Farringdon que le Grand-Métropolitain reçoit le chemin de fer de Londres à Chatham et à Douvres, et à la station de King's Cross, qu'il opère sa jonction avec le Midland et avec le Grand-Nord.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les vues que nous publions pour juger des embarras que doit susciter à chaque pas l'installation d'un réseau aussi compliqué, sous le sol d'une grande ville, c'est-à-dire dans un sol traversé de toutes parts d'égouts, de conduits d'eau et de tuyaux à gaz qu'il faut éviter ou détourner. Les travaux ont été merveilleusement conduits par M. John Powler, ingénieur en chef.

Le chemin de fer métropolitain paraît dans une excellente voie de prospérité. Bien qu'encore inachevé, il n'a pas transporté dans le courant de l'année 1867, moins de vingt-trois millions de voyageurs. On en a compté quelquefois jusqu'à cent mille par jour.

L. DE MORANCEZ.

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

(Suite [1])

III
Medianoche.

— Et maintenant, beau-père, reprit don Juan qui repoussa son assiette, puis-je savoir quelle bonne aventure me procure l'honneur de vous revoir sitôt?

— Il y a, en effet, une aventure, mon gendre... Il y a de plus, deux raisons majeures... en tout, trois motifs, dont chacun isolément pouvait motiver ma course nocturne.

— Vous aviez un sauf-conduit pour sortir de Séville?

— Signé du roi, comme le vôtre.

— Et vous étiez bien monté, beau-père, car nous avons fait diligence.

— J'étais, à ce qu'il paraît, mieux monté que vous.

Le bon duc désigna du doigt une soupière d'étain d'où s'échappaient les parfums mélangés d'une olla-podrida copieuse et cuite à point. Palomas s'empressa d'y plonger la cuillère.

— Veuillez me pardonner, seigneur, j'aurais dû vous prévenir.

— A la condition que vous ne m'oublierez plus, seigneur, répondit le Medina-Celi; notre souper est loin, et il y avait longtemps que je n'avais fourni une course de sept lieues en cinq quarts d'heure.

— Vive Dieu! beau-père; je vends mes écuries; nous avons mis un tiers en plus.

— Une moitié, mon gendre, je me suis informé de vous à la Puerta Real.

— Et c'est vous, je n'en doute point, qui nous précédiez au bac du vieil Ambrosio?

— Moi-même.

— M'est-il permis de vous demander quel objet oublié vous me rapportez de la maison de Pilate?

— Mon gendre, tout vous est permis; mais buvons, je vous prie.

Le bon duc et le comte de Palomas avalèrent chacun une ample rasade. Don Juan comptait sur la solidité de sa tête, et non sans raison.

Les deux flacons roses n'avaient point encore été entamés. Quand les verres furent vides, le bon duc reprit:

— Mon gendre, en répondant à votre question, je vous fais observer que c'est là mon premier motif... Vous avez oublié à la maison de Pilate une chose nécessaire, indispensable même, car, malgré tout votre crédit, vous ne trouveriez pas dans l'Espagne entière un prêtre ou un moine qui voulût marier une fille noble sans le consentement verbal ou écrit du père...

— Ah bah! fit don Juan avec un sourire insolent.

— Ceci, poursuivit le bon duc, dont la gravité redoublait, depuis la malheureuse fin du fra Eusebio, le moine qui maria secrètement autrefois votre illustre parent, don Luiz de Haro, marquis de Buniol, avec ma bien-aimée cousine dona Isabel d'Aguilar.

— Beau-père, prononça Palomas du bout des lèvres, il est naturel que vous soyez plus fort que moi sur l'histoire ancienne... Quant aux questions de droit, vous m'avez prouvé tantôt que vous étiez un puits de science.

— En conséquence, acheva le bon duc, ne sachant autour de moi personne d'assez dévoué pour que je pusse lui confier mon consentement écrit, je vous apporte mon consentement verbal... J'assisterai à la cérémonie.

— Beau-père, grand merci! murmura don Juan, qui ne put retenir une grimace.

Le bon duc lui adressa un signe de tête amical, comme s'il eût été satisfait de la reconnaissance témoignée. Il avait la bouche pleine; il mangeait comme un bienheureux.

— Passons maintenant au second motif, seigneur, puisque vous en accusez trois.

— Buvons auparavant, mon gendre... Par les eaux du Jourdain, comme jurait, dit-on, mon grand aïeul, le marquis de Tarifa, vous étiez un bien autre vivant hier au soir!

— Excusez-moi, beau-père... cette pluie m'a percé jusqu'aux os.

— Voilà bien la jeunesse d'aujourd'hui!... Je bois donc seul et à tous vos souhaits, seigneur. Quant à mon second motif, c'est l'aventure... Et, sur ma foi! l'aventure mérite d'être racontée. Le vin est un bienfait de Dieu, jeune homme; il rend plus expansif, et j'aurais peut-être tort de me confier à un autre que vous... mais à présent que vous êtes de la famille... Avez-vous remarqué mon trouble, et, je puis le dire, mon chagrin lorsque cette jeune fille... comment la nommez-vous?

— Encarnacion.

— Le nom d'une fête solennelle et d'un grand mystère! Lorsque cette jeune fille, disais-je, est venue nous parler d'un fantôme qui rôdait autour des appartements de la duchesse ma femme?

Don Juan baissa les yeux pour ne point montrer l'éclair de curiosité qui s'allumait dans sa prunelle.

Jusqu'à ce moment il avait gardé certain doute vague et qu'il n'aurait point su formuler lui-même. Maintenant il n'y avait plus l'ombre d'un prétexte pour ne pas croire: cet homme faisait allusion à un détail qui n'avait eu d'autres témoins que la camériste, don Juan lui-même et le bon duc.

— Leurs lettres ont beau dire, pensa Palomas, il n'y a pas de ressemblance qui tienne; c'est avec celui-là que j'ai soupé hier au soir.

— N'avez-vous point entendu ma question, seigneur? demanda le Medina-Celi.

— Si fait, si fait, mon beau-père; j'ai très-bien remarqué le trouble dont vous parlez, et j'en ai été fort étonné, car je crois peu aux fantômes.

— Moi, mon gendre, je n'y crois pas du tout, et c'est bien pour cela que j'ai martel en tête. Savez-vous que ce n'est pas une mince position que celle de roi des gueux!

Palomas regarda avec étonnement.

Le sang monta aux joues pâles du bon duc, et sa langue semblait s'épaissir déjà légèrement.

Don Juan pensait:

— Nous n'aurons même pas besoin du vin de Galiga!

Et il se demandait en même temps:

— Pourquoi diable entame-t-il ce sujet du roi des gueux?

Le bon duc cligna de l'œil.

— Vos oncles ont dû vous instruire, dit-il d'un ton confidentiel.

— M'instruire de quoi, s'il vous plaît, seigneur?

— A supposer que don Pascual et le président aient gardé le silence, Pedro Gil... (ah! quel coquin!...) a dû vous apprendre...

— M'apprendre quoi?...

— Vous ne buvez pas assez... on n'a les idées bien saines qu'après le premier flacon vidé... souffrez que j'emplisse votre verre.

Il avait pris au hasard une des bouteilles à faveur rose.

Don Juan retira son verre.

— Je suis Espagnol, seigneur, dit-il sèchement; je n'aime pas le vin de France.

— Est-ce du vin de France? s'écria joyeusement le bon duc; sur ma foi! je suis Espagnol aussi, mais tous les bons crus sont mes compatriotes... à votre aise, je me charge du vin bordelais... mais alors à vous ce porto rouge qui ressemble à de l'or liquide!

Au hasard encore, il choisit une bouteille à court goulot, contenant ce roi des vins portugais qui semble une dissolution d'ambre et de rubis.

— Soit, dit Juan de Haro, qui tendit son gobelet.

Le bon duc reprit en lui versant rasade:

— Je ne suis pas beaucoup plus Medina-Celi que vous n'êtes Haro, mon gendre.

— Comment! insolent coquin!... pensa Palomas, blême et tremblant de colère.

— La!... la!... interrompit le bon duc avec un rire épais où déjà il y avait de l'ivresse, ne nous fâchons pas, seigneur... Voulez-vous être un véritable Haro? je ne m'y oppose pas... qu'est-ce que cela me fait?... J'ai entendu, de ci de là, des gens qui vous appelaient bâtard, mais il y a des méchantes langues par tous pays... moi, d'abord, pour vous faire plaisir, je vous proclame Haro de tout mon cœur... c'est don Luiz, marquis de Buniol, qui est un bâtard... et de tout cela je me lave les mains dans la cuvette de Ponce Pilate qui a baptisé mon palais...

Don Juan fixait sur lui son œil inquiet et courroucé.

Le bon duc avala une demi-douzaine de doubles bouchées, puis il reprit:

— Soyez de la maison d'Autriche si vous voulez, mon gendre. Il ne s'agit pas de vous. Moi, voyez-vous, je ne suis Medina-Celi que depuis vingt-quatre heures, voilà le fait. La position a du bon et du mauvais. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce scélérat de Pedro Gil m'a emmanché là dedans un peu à l'improviste, et que, du coup, ma pauvre royauté est à vau-l'eau.

— Parlez-vous sérieusement, seigneur? balbutia Palomas qui restait devant lui bouche béante.

— Buvez, mon gendre...

— Si vous n'êtes pas Medina-Celi, prononça durement don Juan, je vous défends toute espèce de familiarités avec un homme tel que moi.

Le bon duc eut ce rire pesant et silencieux qui indique et augmente l'ivresse.

— Buvez, buvez, répéta-t-il.

— Machinalement Palomas porta son verre à ses lèvres. Il but d'un trait, puis il regarda les quelques gouttes de liquide restant au fond du verre.

— Ce vin a un bouquet singulier, dit-il.

— On vous traitera, seigneur comte, reprenait gravement le bon duc, avec tout le respect que vous méritez... Je vous fais observer seulement que vos trois oncles, le vénérable Zuniga, le noble Alcoy et le vaillant Pascual de Haro, sont les complices de Pedro Gil, et que mon imposture a, de par leur puissante entremise, toute la solide apparence qu'il faut pour devenir sous peu une bonne et belle réalité. . Jamais, sur mon ancien sceptre et sur ma besace! je n'ai goûté de si miraculeux vin de Bordeaux.

Il revint à la bouteille, qui était presque vide.

Don Juan, dans sa distraction, fit de même et se versa une seconde rasade de ce vin portugais qui avait un si étrange bouquet.

Ils burent ensemble.

Après quoi le Medina-Celi, vrai ou faux, mit commodément ses coudes sur la table.

— Je crois bien, reprit-il, étant donnée la vive et fine intelligence que la générosité de Dieu vous a départie, je crois que vous comprenez maintenant l'aventure... J'étais dans cette maison de Pilate comme un rat dans un fromage. Quand la soubrette, une jolie fille ou je ne m'y connais pas! a parlé de ce diable de fantôme, la chair de poule m'est venue... vous avez bien dit, seigneur: « Il n'y a point de fantômes... et, s'il y en avait, je ne m'en soucierais guère! » Ce que j'ai craint tout de suite, c'est un Medina-Celi de chair et d'os!...

— Qu'est-ce que c'est donc que cette histoire d'évasion? demanda Palomas.

— Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, seigneur, je comprends l'histoire de l'évasion... Ils savent votre fierté... On a craint vos scrupules...

— Et l'on a bien fait, par la sainte croix!...

— Bâtonnez Pedro Gil, ce sera l'œuvre d'un gentilhomme et d'un chrétien... Pour me faire abandonner mon sceptre et ma couronne, on m'avait dit: « Don Hernan Perez de Guzman est mort assassiné dans le préau de la forteresse d'Alcala. »

— Et n'est-ce point vrai, cela?

— Puisque la jolie Encarnacion a rencontré le fantôme!...

A son tour, le comte de Palomas avait les pommettes empourprées. On voyait briller à ses tempes des gouttelettes de sueur, et ses doigts étaient agités de petits tremblements fébriles.

Au dehors, la pluie fouettait patiemment les châssis de la croisée.

Quand nos deux convives faisaient silence, on entendait parfois un grand murmure, accompagné de joyeux cliquetis. C'étaient nos braves de l'escorte de Palomas qui se consolaient à l'office et faisaient danser en conscience les verres et les assiettes de maître Colombo.

— De par le ciel! gronda Palomas qui semblait faire effort pour coordonner ses idées, est-ce qu'on aurait osé se moquer de moi?

— Buvez, seigneur, lui dit le duc avec bonhomie, et soyez juste... vous êtes un jeune hidalgo instruit et fort avisé: pourquoi ne raisonnerions-nous pas sérieusement une fois en notre vie?... De bon compte et de bonne foi, si j'étais le vrai Medina-Celi, vous aurais-je accordé la main de ma fille?

— Et pourquoi non, faquin? s'écria Palomas.

— Mauvaise route que celle où nous entrons là, seigneur! prononça le duc d'un ton ferme et froid; ce vin me monte un peu la tête; j'ai, moi aussi, ma provision de gros mots... si vous me dites maraud, je vous répondrai drôle... si vous m'appelez coquin, je vous traiterai de bâtard, et nous nous briserons quelques bouteilles sur la tête avant de mettre l'épée à la main!...

Don Juan éclata de rire.

— Il faut, en effet, que le vin te travaille la cervelle, maître Esteban, dit-il avec une gaieté soudaine; hier, tu étais poltron comme un lièvre...

— Vous riez, interrompit le roi des gueux démissionnaire; voilà qui est bien: j'admets que vous m'avez fait des excuses et je les accepte... Pourquoi non? disiez-vous... parce que le vrai Medina-Celi est le plus grand seigneur de toutes les Espagnes et qu'il doit vous regarder, sauf le respect que je vous dois, comme un piètre parvenu...

— Vas-tu perdre encore le respect?

— Et admettons pour un moment, poursuivit Esteban, que le Medina-Celi vous eût accordé la main de sa fille, pensez-vous que sa rapière n'eût pas décousu d'elle-même votre pourpoint quand vous avez parlé d'enlever sa fille et d'ajouter le nom de dona Isabel, — j'emploie vos expressions dans toute leur impertinence, — à la liste de vos maîtresses.

Don Juan frappa du poing la nappe et murmura:

— Ceci est pourtant la vérité!

Il emplit son verre jusqu'aux bords et ajouta:

— Je mettais tout cela sur le compte des quinze ans de captivité.

— Seigneur, dit gravement Esteban, les heures de la captivité sont funestes aux cœurs faibles, mais elles élèvent les grandes âmes... Medina-Celi est entré brave cavalier dans sa prison. Puisque sa prison ne l'a pas tué par quinze années de tortures, Medina-Celi doit être sorti de la forteresse d'Alcala, solide comme une lame éprouvée, dur comme une cuirasse que nul fer n'a pu percer... L'acier n'a tout son prix que par la trempe; Medina-Celi s'est trempé dans le malheur!

Don Juan venait de boire.

— Comment ai-je pu prendre ce fastidieux bavard pour un duc! murmura-t-il.

Esteban s'inclina.

— Voilà toute l'histoire, s'écria-t-il allègrement; on ne s'est pas moqué de vous... c'est vous qui vous êtes précipité tête baissée dans le panneau ouvert pour d'autres... et

1. Voir les numéros 705 à 707.



INAUGURATION DU MONUMENT DE CHARLEMAGNE, A LIÉGE, LE 26 JUILLET 1868; dessin d'après nature par M Jules Pelcoq — Voir page [illegible].

quand je vous ai cité en latin, des textes de loi...

— C'est pardieu ! vrai... Mais tu as donc étudié, toi, maître Esteban ?

— J'ai l'honneur d'être un condisciple de Sa Grâce le comte-duc, seigneur... Pensez-vous que le premier duc venu pourrait être roi des gueux ? Mais ne nous vantons pas et suivons le fil de notre argumentation.

— Le fil... balbutia le jeune comte qui passa sa main sur son front; la tête me tourne comme si je buvais du vin portugais pour la première fois...

— Ce n'est rien, seigneur... vous avez une tête à mettre dix Flamands sous la table... et tenez, le bordelais m'émoustille aussi... j'y reviens !

Il décoiffa le second flacon marqué d'un ruban rose, et avala une rasade en disant :

— A toutes les prospérités de Votre Seigneurie !

— Ce misérable a un cerveau de fer ! gronda Palomas.

— Où en étions-nous ? reprit le soi-disant Esteban. A la jolie Encarnacion. Tudieu ! malgré ma dignité royale, je me laisserais aller à cette mésalliance. Les paroles de cette charmante fille détruisirent en moi tout le bon effet de notre souper. Je devins sombre; j'avais une vision particulièrement désagréable... je voyais ce grand diable de duc, tout fait comme moi : ma taille avantageuse, ma figure qui sut fréquemment plaire aux dames, mon air, mon port, ma démarche qui n'est ni sans dignité ni sans grâce. Il avait à la main une scélérate de rapière d'une longueur exceptionnelle, et piquante comme la pointe d'une aiguille. Avez vous ouï parler, seigneur, de ces fanatiques Hollandais qui adorent le Dieu Tulipe ? J'en connus un dans la cité de Harlem qui paya trois mille rixdales à son voisin pour le frère jumeau de l'un de ses oignons. Pensez-vous que c'était pour posséder deux fleurs pareilles ? Point. Il écrasa bel et bien la bulbe sous son talon batave : il lui fallait une tulipe unique en ce monde. Par les sept douleurs ! ce diable de Medina-Celi, dans ma vision, me passait au travers du corps son extravagante rapière, afin de rester unique comme la tulipe du jardinier de Harlem !

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)


LE NOUVEAU MONUMENT POLONAIS SUR LES BORDS DU LAC DE ZURICH; dessin de M. Bertrand, d'après un croquis du professeur Jules Stadler.
Voir page 499.

INAUGURATION
DU MONUMENT
DE CHARLEMAGNE
A LIÉGE

Le dimanche 26 juillet, M. de Luesemans, gouverneur de la province de Liége, a remis officiellement à l'administration municipale de la ville de Liége le monument érigé, au rond-point du boulevard d'Avroy, à Charlemagne et à la dynastie carlovingienne.

Un pavillon vaste et élégant, pavoisé aux couleurs nationales de la Belgique, avait été dressé en face de la statue voilée. Les autorités et les invités s'y étaient réunis; on y remarquait plusieurs généraux et aides de camp du roi Léopold II, le recteur de l'Université, les professeurs de la Faculté, les magistrats, le directeur de l'Académie des beaux arts, le président de l'Institut archéologique, des fonctionnaires de la ville et de la province, des membres de l'Union des artistes liégeois, etc.

M. Jebotte, professeur à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles et auteur du monument, assistait également à la cérémonie.


LA BAIE DE RIO-DE-JANEIRO, VUE PRISE DU MONT EMPEREUR, d'après un croquis communiqué. — Voir page 502.

Une enceinte était établie autour du terre-plein sur lequel s'élève le monument, et, malgré une chaleur tropicale, des dames en brillantes toilettes se pressaient dans cette enceinte. A l'extérieur, la foule n'était pas moins grande.

Le gouverneur de la province prononça un discours qui fut accueilli par de vifs applaudissements. Il rappela les travaux et les recherches couronnés de succès de l'Académie royale de Belgique pour revendiquer Charlemagne comme enfant de Liége. Ensuite il échangea avec le bourgmestre les doubles du procès-verbal de la remise de la statue; puis le voile qui couvrait le monument des Carlovingiens fut enlevé.

Le monument est composé de la statue équestre de Charlemagne, haute de cinq mètres; de six statuettes représentant les principaux princes de la famille carlovingienne, ayant chacune un mètre de hauteur; et d'un piédestal mesurant à sa base sept mètres de longueur sur cinq mètres et demi de largeur, et haut de sept mètres. La hauteur totale du monument est de douze mètres.

Les statues sont en bronze; le piédestal est en pierre de Caen. Autour du soubassement sont rangés par ordre chronologique les principaux personnages de la lignée qui rattache Charlemagne à Pepin de Landen, son trisaïeul!

L'œuvre de M. Jehotte est fort bien réussie, tel est l'avis général, maintenant qu'on peut la voir dans ses détails et dans son ensemble.

A. Darlet.

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

Nous avons donné, dans notre précédent article, le détail du territoire national; donnons dans celui-ci le détail de notre population.

Le nombre des citoyens français vivant des travaux de l'agriculture est de 20 millions. L'industrie en occupe 3 millions, les métiers manuels 8 millions, les professions libérales 3 millions et demi, l'armée un demi-million, les domestiques un million; enfin un dernier million est pris par les gens sans profession ni aveu.

Nous empruntons ces chiffres au volume excellent de M. Jules Duval, intitulé : *Notre pays*.

M. Émile de Laveleye nous donnait, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1867, des chiffres non moins curieux, chiffres qui nous font toucher du doigt un des points noirs de notre agriculture : de 1846 à 1866, en vingt ans, nos campagnes ont perdu un million d'habitants. Le chiffre officiel n'est que de 749,044; mais si l'on tient compte de l'installation dans presque tous les villages de quelques rentiers citadins qui sont venus artificiellement augmenter la population rurale, on comprendra que nous n'exagérons rien en portant à un million l'amoindrissement des chiffres des travailleurs agricoles. C'est précisément un vingtième de la population des campagnes.

En Prusse, dans la même période (nous empruntons encore ces détails à M. Émile de Laveleye), la population rurale augmentait d'un million. Aussi l'agriculture n'a-t-elle été dans aucun pays plus active et plus prospère.

A ne prendre que le bétail, on trouve que de 1816 à 1864, la Prusse a augmenté ses richesses agricoles dans la proportion de 64 pour 100.

En 1816 elle possédait :

1,243,261	chevaux, non compris ceux de l'armée.
4,013,912	bêtes à cornes, non compris les veaux au-dessous de six mois.
8,260,396	moutons.
1,494,369	porcs.
143,433	chèvres.

En 1864 elle compte :

1,856,623	chevaux.......	Augmentation.	613,362
5,793,905	bêtes à cornes.	—	1,779,993
19,314,667	moutons......	—	11,054,271
3,242,0[illegible]9	porcs........	—	1,747,6[illegible]
869,351	chèvres.......	—	725,918
		Total de l'augmentation.	15,921,234

Ajoutons que le produit moyen de chaque bête a augmenté d'un tiers en viande, beurre et lait, et nous verrons que l'agriculture en Prusse, depuis cinquante ans, a doublé ses produits.

A quelles causes peut-on attribuer ce développement de l'agriculture en Prusse? D'abord à l'énergie générale de la nation prussienne, qui depuis un siècle ne s'est pas ralentie et s'est presque en toute chose appuyée sur le bon sens et sur la raison. L'instruction populaire nulle part n'a été plus attentivement cultivée et dirigée dans le sens pratique. L'éducation des campagnes a été la véritablement rustique. C'est en Allemagne que les *jardins d'enfants* ont pris naissance, grâce à Frœbel; et ces jardins, qui n'ont l'air de rien, auxquels en France presque personne n'a fait attention, ont été en pédagogie la plus grande des révolutions; et où ces jardins, en dehors de l'Allemagne, se sont-ils propagés? En Angleterre, notez ce fait important, je vous en prie, cher lecteur, et réfléchissez aussi à l'influence qu'a pu avoir une autre institution : *l'École des fermières*. Cette institution, il est vrai, n'existe que depuis deux ou trois ans; on ne peut donc lui attribuer les progrès accomplis par l'agriculture prussienne depuis le commencement du siècle. Mais la pensée qui a fait naître cette institution est celle qui depuis soixante ans fait la force et la fécondité de l'agriculture allemande. Tandis que, chez nous, les agriculteurs un peu aisés envoient leurs filles au chef-lieu du département recevoir dans le pensionnat une éducation de princesses, on organise en Prusse l'école de la fermière. C'est à Quedlinbourg (Saxe prussienne) le 1er janvier 1866 que le premier de ces établissements fut ouvert par Mlle Pauline Schmidt.

« Les écoles de ménagère manquent en France, a écrit quelque part M. P. Joigneaux, et nous le regrettons : elles sont aussi nécessaires, plus nécessaires même que les établissements agricoles créés pour les jeunes hommes. La femme, on l'oublie trop, est l'âme de la ferme : c'est par elle qu'elle prospère ou qu'elle décline. Quelle que soit l'intelligence d'un cultivateur, quelle que soit son activité, il échouera s'il n'est pas secondé dans son intérieur, s'il n'a point pour compagne une femme intelligente, parfaitement entendue aux travaux de l'intérieur. Il en existe assurément de loin en loin, qui réunissent les qualités voulues, mais elles deviennent chaque jour de plus en plus rares, parce qu'il n'y a pas d'écoles professionnelles instituées à l'intention de nos jeunes filles, parce que, malgré nous, elles reçoivent une instruction et une éducation insuffisantes et contraires au but que nous voudrions poursuivre. »

Pour moi, au lieu de raisonner longuement, je vous raconterai une très-simple histoire : Deux frères, à peu près de même âge, cultivateurs l'un et l'autre et possesseurs d'un avoir égal, se marièrent la même année : l'un épousa la fille d'un cultivateur aisé, élevée au pensionnat, excellente pourtant et fort honnête, mais déshabituée du travail, sachant ce qu'il faut pour le salon, mais ignorant les arts charmants et féconds de la fermière. L'autre épousa tout simplement Toinette, brave fille du voisinage, sans fortune, et, comme on dit, sans éducation. *Sans éducation!* Notez cependant qu'elle avait été à la petite école de son village, et qu'elle y avait appris à lire, à écrire, à compter. Est-ce tout? Oh! que non pas! Toinette avait reçu les leçons de sa mère, et voici l'état très-exact de ses connaissances pratiques : elle savait coudre, marquer, tricoter, repriser, ravauder, tapisser, laver, repasser; elle savait faire le pain, la galette et toutes sortes d'excellentes pâtisseries; elle préparait à merveille le vin de quinquina, les sirops, tisanes, confitures; elle savait battre le beurre, faire le fromage, cuisiner et traire les vaches; c'était de plus une habile jardinière, à soigner et panser les malades (bêtes ou gens) elle n'avait point son égale. On l'a vue, tout en dirigeant son ménage, allaiter cinq beaux enfants sans jamais en perdre un seul par accident ou par maladie. La maison de son mari est, à cette heure, prospère et respectée.

L'autre ménage, également honnête pourtant, est aujourd'hui dans la gêne, et l'on n'y a élevé que deux enfants malingres, et l'on y a vécu dans la tristesse et le dégoût. Déjà le mari pense à quitter sa ferme pour prendre un emploi dans une compagnie de chemin de fer, où il a quelques relations d'amitié.

M. P. Joigneaux, dans l'article cité plus haut, voudrait que l'on établît chez nous, comme en Prusse, des écoles pour les ménagères. Ce vœu, si sensé et si urgent, sera-t-il entendu? On en peut douter; mais, pour la ménagère, la meilleure école, après tout, n'est-ce pas la famille lorsqu'elle est dirigée par une brave mère? Aussi, que l'on crée ou que l'on ne crée pas des écoles, sommes-nous bien persuadé qu'un jour la ménagère reprendra en France le rang qui lui est dû, c'est-à-dire le premier de tous. La France a été pendant des siècles le pays par excellence de la belle et bonne fermière; nous espérons qu'elle le restera longtemps encore et qu'elle continuera d'être de ce côté, avec l'Allemagne et la Hollande, un objet d'admiration et de respect pour le monde entier. Un des plus grands politiques qu'il y ait eus, Machiavel, il y a trois cents ans, fut vivement frappé de ce trait caractéristique de la femme française; et nous voyons qu'au siècle dernier, Voltaire, lui aussi, le signale avec orgueil.

« Vous rencontrerez, dit-il, dans les campagnes dix mille femmes attachées à leur ménage, laborieuses, sobres, nourrissant, élevant, instruisant leurs enfants. » (*Dict. philosophique*, au mot *Rare*.)

Machiavel et Voltaire l'ont bien senti : c'est là la vraie force, la vraie grandeur du peuple français; nous avons la femme et la mère par excellence; aussi le paysan de France a-t-il été, aux dernières années du XVIIIe siècle, la gloire du monde moderne. Depuis cette époque, il a faibli peut-être et faibli jusque dans son art; mais qu'en se mariant, il ne vise plus tant à la *demoiselle*; qu'il sache bien comprendre que, pour diriger sa ferme, la princesse Lauriane, avec tout son charme et toutes ses perfections, ne vaut pas

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait.

Alors il redeviendra le premier des cultivateurs.

Le maître des maîtres en culture, notre grand Olivier de Serres, écrivait :

« Une femme ménagère entrant en une pauvre maison l'enrichit. »

Que le cultivateur, au moment de se marier, se rappelle encore cette autre parole d'Olivier de Serres :

« La femme vaillante est la couronne de son mari. »

Puisqu'en commençant j'ai dit quelques mots des récents progrès de l'agriculture allemande, revenons-y avant de terminer. Parmi les causes de cette prospérité des campagnes en Prusse, il faut citer non-seulement les écoles d'enfants, les écoles professionnelles de jeunes filles et de jeunes garçons; mais encore, mais surtout l'universelle diffusion des études. La science court les champs dans le pays du grand Frédéric; cette richesse de végétation que l'on y remarque, ces magnifiques bestiaux, ces paysans que l'on y voit chaque année plus nombreux et plus riches, tout cela vient de ce que l'enseignement coule à pleins bords de l'autre côté du Rhin; non-seulement les écoles publiques y sont partout ouvertes, mais chacun peut y ouvrir chez lui un cours de chimie, de physique et même de philosophie.

Voyez, en revanche, où l'on en est chez nous : le *Sud-Est* nous en fournissait, il y a quelque temps, un exemple qui pourra paraître extraordinaire aux personnes un peu étrangères à la vie rurale, mais qui, malheureusement, est un fait de tous les jours. Et ce n'est pas seulement aux sciences théoriques, aux sciences d'école proprement dites que la plupart de nos paysans sont restés étrangers, c'est aux pratiques les plus élémentaires de leur propre industrie.

Écoutez ce que nous racontait le *Sud-Est :*

« Deux propriétaires étaient contigus sur un coteau, un supérieur et l'autre inférieur. Le supérieur avait quelques pauvres bestiaux qui lui fournissaient la sixième ou huitième partie des engrais qu'il lui aurait fallu pour une culture convenable de son domaine. Il ne faisait rien pour améliorer sa position; au contraire, il la laissait empirer. Ainsi, les fumiers qu'il sortait de son étable étaient placés sur une pente et lavés par la pluie; le purin s'en écoulait par le chemin et allait passer devant son voisin inférieur. Celui-ci, qui n'avait pas perdu un brin de paille, ne manquait pas, en temps de pluie, de pratiquer un petit barrage collecteur qui amenait dans ses réservoirs à fumier le purin de son libéral voisin. Surpris un jour par celui-ci dans ce travail, au lieu de profiter de la leçon de plus sensé que lui, le prodigue lui dit en riant et presque par moquerie :

« — Vous êtes un malin; vous ne laissez rien perdre.

« On se demande après un tel fait, ajoutait le *Sud-Est*, quelle leçon, quelle instruction pourrait-on donner à un tel homme et à beaucoup de ses semblables, qui puisse opérer quelque changement dans leur manière de faire? Il n'y a, répétons-le, que l'instruction donnée à leurs enfants qui pourra modifier cet état de choses; il faut les pétrir avec d'autres idées, les sortir de leur espèce de sauvagerie; autrement tel père, tel fils. »

M. P. Joigneaux, dans ses *Chroniques de l'agriculture et de l'horticulture*, a reproduit l'anecdote avec stupeur. Voilà cependant quelle est la situation intellectuelle d'une partie de ceux à qui est confié le soin de faire valoir la terre.

Comprend-on qu'il faut qu'un tel état de choses ait promptement un terme?

Si quelqu'un se chargeait de noter les traits d'ignorance ou plutôt de raison renversée dont certaines contrées pourraient nous fournir des exemples, nous aurions un recueil capable d'effrayer les esprits les plus optimistes.

Le paysan de ces contrées ignorantes cultive sans savoir parfois ce que c'est que culture et vie végétale; il élève des bestiaux et, le plus souvent, s'ils sont malades, il n'a recours qu'au rebouteur ou au sorcier.

Pour ses semailles, ce n'est pas seulement le beau temps qu'il attend, c'est l'influence de tel saint ou telle influence lunaire; il paye le devin du village pour lui apprendre à *brider le renard*, mais dites-lui de clore convenablement ses poulaillers et vous n'en obtiendrez rien. On voit s'il est opportun de songer à ramener à la raison ces parties dévoyées de nos populations rurales; on voit s'il est opportun que la science pratique, l'esprit d'examen et d'analyse remplacent tant de préjugés absurdes, qui sont en ce moment dans quelques campagnes un véritable danger public.

Le cultivateur ignorant qui perd son fumier affaiblit ses récoltes, et cet état d'ignorance a certainement sa part d'influence sur la hausse des céréales; le fumier mieux traité, les terres mieux soignées, les récoltes (est-ce trop dire!) pourraient être chaque année d'un cinquième plus abondantes. Hâtons-nous donc de faire enfin ouvrir les yeux au paysan français qui, malgré cette déplorable ignorance, est tout prêt à redevenir ce qu'il fut autrefois, c'est-à-dire le plus avisé, le plus intelligent, le plus laborieux et l'on peut ajouter le plus héroïque de tous les paysans du monde. L'histoire, dans le passé, l'a prouvé vingt fois, et nous espérons que pour l'avenir il en sera de même encore, car la France rustique ne paraît pas être sur le point d'abdiquer. N'oublions donc point le mot de Parnuge dans l'épisode du marchand de moutons, et répétons avec lui : *Patience!*

Eugène Noel.

UN ROCHER LÉGENDAIRE

EN SAXE

Une vieille légende allemande très-répandue, principalement en Saxe, prétend qu'un chevalier du nom de Harras ou Harrach aurait, afin d'échapper à ses ennemis qui le poursuivaient, sauté avec son cheval du haut du Hauenstein, rocher dont l'élévation n'est pas moindre de deux cents pieds. Le chevalier aurait miraculeusement échappé à la mort, et son cheval seul aurait été tué.

Un fer de cheval, long et large de huit pouces, est conservé dans l'église d'Ebersdorf, village situé près du fameux rocher. Ce fer aurait, toujours d'après la tradition, appartenu au cheval du seigneur audacieux. On montre également dans cette église le costume et le portrait colossal du chevalier Dietrich de Harrach, ainsi que des parchemins contenant tous les détails de la légende.

En 1864, on éleva dans cet endroit romanesque une belle croix en fer. Le Harrassprung (saut de Harras) se trouve dans la vallée de Zschopau, en Saxe. Il a fourni le sujet de plusieurs poëmes allemands, entre autres : *Harras, le sauteur téméraire; le Chevalier Harras*, etc.

La belle gravure que nous publions représente ce site pittoresque. On conviendra que si l'aventure est assez apocryphe, le paysage, du moins, est tout à fait charmant et vaut la peine d'être visité par les touristes.

X. Dacheres.

COURRIER DE LA MER

LES BAINS.

Nous nous sommes occupé, dans notre dernier Courrier, de la mer proprement dite : parlons dans celui-ci des bains qu'on y prend.

La vitalité qui préside à l'admirable équilibre des fonctions a pour but et pour résultat de nous protéger contre les causes de destruction qui nous entourent et de remédier aux atteintes que celles-ci nous auraient déjà fait subir. C'est ainsi qu'au moment où le saisissement produit par l'immersion dans l'eau froide semble paralyser tout notre être, elle accroît chez le baigneur la force du cœur, répare les pertes du calorique et même, en l'absence de tout excitant interne ou externe, suffit pour déterminer la réaction.

Mais d'abord expliquons-nous sur la nature et la valeur de ce dernier phénomène.

La réaction, c'est le réchauffement du corps par ses seules ressources de calorique, après qu'il a été mis en contact avec un corps froid. La circulation, qui avait été ralentie ou même partiellement suspendue par le fait du refroidissement, reprend son cours dès l'instant où la réaction commence; ce qui a lieu quelquefois dans le bain, mais plus souvent quand on en est sorti. La peau se colore; on dirait que le sang y afflue avec d'autant plus d'activité que son passage y a été plus subitement interrompu. Les battements du cœur redeviennent plus libres, à mesure que le retour de la chaleur diminue les obstacles apportés par le froid à l'élasticité des vaisseaux et à leur perméabilité.

Une condition pour que la réaction se fasse bien, c'est que le corps ait été préalablement échauffé par la marche ou par tout autre moyen; c'est surtout que l'immersion dans l'eau froide ne dure pas longtemps. Je citerai à l'appui de ce dernier précepte une observation vulgaire. Lorsque, pendant l'hiver, les pieds ont séjourné dans une chaussure humide, on les réchauffe très-difficilement, parce que les tissus se sont refroidis peu à peu et couche par couche, jusqu'à une certaine profondeur. Vous frottez-vous au contraire les mains dans la neige, le froid vous saisira plus vivement, mais il n'aura pas le temps de pénétrer. Aussi la réaction, lente dans le premier cas, est-elle rapide dans le second.

Il est d'usage, au sortir de la mer, de prendre un bain de pieds légèrement chaud. C'est une précaution que ne doivent pas négliger les individus affaiblis chez lesquels, sans cela, la réaction aurait peine à se faire.

Les bains de mer déterminent, à température égale, une réaction plus vive et plus prompte que les bains d'eau douce. Les particules salines et le choc des vagues agissent sur la peau, à la manière des rubéfiants, au point de développer quelquefois à sa surface de véritables éruptions. Aussi les personnes faibles et délicates supportent-elles en général beaucoup mieux les bains de mer que les bains de rivière.

Puisque telle est la manière dont ces bains impressionnent nos tissus, on comprend tout de suite quelle devra être leur utilité au point de vue médical et hygiénique. Ils conviennent toutes les fois que l'économie est frappée d'atonie, soit par le défaut d'action de quelque organe important, soit par une sorte de débilité générale qui affecte l'ensemble des fonctions, sans s'attaquer directement à aucune.

Vous voilà, je le suppose, fixé sur le mode d'action et de réaction des bains de mer. Mais je n'aurais rempli ma tâche qu'à moitié si je ne vous avertissais des dangers inhérents à ces bains.

Ce n'est pas seulement pour le navigateur que « l'onde est perfide, » c'est aussi pour le baigneur. Quiconque, en effet, s'éloigne du rivage pour perdre pied, quelque bon nageur qu'il soit d'ailleurs, court, on peut le dire, des dangers de mort. Un malaise soudain, une syncope, une crampe, peuvent le saisir et paralyser ses mouvements. Il pourra de même rencontrer quelque courant qui, l'entraînant à la dérive, rendra son retour, et par suite son salut, impossibles. Et je ne parle pas seulement des courants, toujours les mêmes, qui règnent sur certaines côtes et dont, à la rigueur, on peut être averti. Non. Je parle de ces courants accidentels, de ces tourbillons contre lesquels la lutte est d'autant plus difficile que le mouvement giratoire qu'ils impriment aux vagues vous entraîne et vous absorbe dans leur sphère d'activité.

La nature des plages peut créer pour le baigneur des dangers d'un autre ordre. Sous ce rapport, comme au point de vue de l'agrément des bains, elles doivent être distinguées en *plages à fond de galet* et *plages à fond de sable.*

Les plages à fond de galet sont le plus habituellement disposées en assises. Il en résulte une pente qui assure au baigneur, quel que soit le moment de la marée, une quantité d'eau suffisante pour le bain. Cette eau a, de plus, l'avantage, surtout par les gros temps, d'être beaucoup plus limpide que celle qui repose sur le sable. Mais, si la mer s'enfle tout à coup, comme cela arrive si souvent quand il y a de l'orage, vous êtes exposé à devenir le jouet de la vague, dont la force d'impulsion vous pousse vers la côte, tandis que sa force de retrait vous ramène incessamment en arrière. Comment pouvoir aborder? Comment même parvenir à se tenir debout? Brisé et aveuglé par la lame, meurtri par les galets, vous épuiserez vos forces en vains efforts et, si vous n'êtes promptement secouru, une catastrophe est inévitable.

Quant aux plages à fond de sable, le tapis moelleux qu'elles représentent donne au bain un charme particulier. Nous allons cependant voir qu'elles ont de même leurs dangers et surtout leurs perfidies.

D'abord, pour peu que la mer soit un peu basse, le baigneur est obligé de s'éloigner à une assez grande distance, l'inclinaison trop douce de la plage ne fournissant pas une profondeur d'eau suffisante pour l'immersion du corps, encore moins pour la natation. Il en résulte que, s'il se trouve subitement indisposé, on ne peut ni entendre sa voix, ni apercevoir ses signaux de détresse.

Mais c'est moins encore dans le bain que dans la promenade que consistent les dangers les plus sérieux. En effet, ces vastes étendues de sable qui, lorsque la mer est retirée, représentent de véritables plaines, offrent des ondulations et des renflements que séparent d'assez nombreuses rigoles. Vous vous avancez, séduit par la beauté du spectacle et comme attiré par le flot qui semble fuir devant vous. Les heures se passent ainsi sans que vous songiez de sitôt à la retraite. Qu'aurait-on à redouter? La mer n'est-elle pas là, en face, et encore assez loin pour que vous soyez à l'abri de ses atteintes? Oui, mais regardez derrière vous et vous verrez des lames, glissant sur le sable, envoyer vers la plage de perfides prolongements. Déjà l'îlot qui vous porte n'est plus aussi solide; il oscille, il tremble, et ces rigoles, tout à l'heure si peu profondes, sont devenues de véritables ravins que laboure la vague. Hâtez-vous de fuir. Hélas! il est trop tard. Ce n'est pas la mer qui vous gagne, c'est le sol qui s'effondre, transformé qu'il est par les infiltrations en un bourbier déliquescent. Si vous ne savez pas nager, c'en est fait de vous. Êtes-vous au contraire habile nageur, vous avez quelque chance de vous sauver, et encore sera-ce au prix des plus grands efforts, car le sable va gêner et paralyser vos mouvements, comme le feraient les hautes herbes d'un marécage.

Ainsi il est des précautions à prendre pour chaque plage et, par suite, il est bon de savoir d'avance quelles sont celles qui sont à fond de sable et celles qui sont à fond de galet. Cette distinction est facile à se rappeler pour les côtes de la Normandie. Toutes celles qui sont à droite de l'embouchure de la Seine (le Havre, Étretat, Fécamp, Dieppe) sont à fond de galet; toutes celles qui sont à gauche (Trouville, Deauville, Villers, Arromanche) sont à fond de sable. Aussi est-ce à ces dernières que vous devrez surtout envoyer les enfants, car, ce qu'il leur faut, ce n'est pas seulement marcher, c'est se rouler sur la plage.

DOCTEUR MAXE.

LE MONUMENT POLONAIS

EN SUISSE

Le 16 août prochain, dans un des sites les plus admirables de la Suisse, sur les hauteurs de Rapperschwyl, en face du lac de Zurich, aura lieu l'inauguration d'un beau monument élevé par des souscripteurs de toutes les nationalités, afin de consacrer le souvenir de la lutte séculaire que la Pologne a soutenue pour sauver son indépendance.

Le monument se compose d'une colonne en marbre noir de plus de neuf mètres de hauteur, laquelle repose sur trois marches de granit. Au sommet, l'aigle de Pologne déploie ses ailes; à la partie inférieure sont sculptées les armes de cette nation infortunée.

L'inscription principale est rédigée en quatre langues. Le texte français est ainsi conçu : « L'Esprit immortel de la Pologne, par une lutte sanglante et séculaire, proteste contre l'oppression de la force, et sur le libre sol de l'Helvétie fait appel à la justice de Dieu et du monde. — 16 août 1868. » Alentour règne une belle grille en fer.

Le professeur Jules Stadler a été chargé par le comte Ladislas Plater, au nom des souscripteurs, de l'exécution de cette colonne, et il a su lui donner un caractère de sévère dignité, parfaitement en rapport avec les souvenirs qu'elle évoque. La gravure que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs a été faite par un des artistes de *l'Univers illustré*, d'après un dessin de M. Jules Stadler lui-même.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'or en France. — Les orpailleurs. — Les orpailleurs du Rhin. — Sables dont ils se servent. — Étoffe de laine qui reçoit le sable et l'or. — Moyens employés par les Latins. — En Californie, en Hongrie, dans le val d'Aoste. — D'où provient l'or. — Légende piémontaise. — Les deux pépites d'or.

Lorsque nous lisons les travaux périlleux des aventuriers qui vont tantôt en Californie, tantôt en Australie, tantôt dans les steppes de la Sibérie à la découverte de l'or, nous sommes loin de nous douter qu'il existe en France un petit nombre d'hommes voués aux mêmes travaux et exposés à des chances aussi aléatoires.

Ce sont les orpailleurs. Une brochure de M. Debombourg donne sur ces chercheurs d'or de curieux détails.

La plupart des orpailleurs exercent cette profession de père en fils, sans que jamais les progrès de l'industrie ou de la science aient apporté la moindre innovation à leur manière de recueillir les paillettes d'or que roule le Rhin. Le très-petit nombre d'entre eux qui se consacrent encore à cette besogne ne s'écartent en rien de leurs vieux procédés, décrits dès 1582 par Heberer, et plus tard, en 1718, par Réaumur. Ils se servent d'une table inclinée mesurant deux mètres de longueur sur un mètre de large, et qu'ils couvrent d'un drap de laine à longs poils. Ce même drap, qui sert à Lyon à faire les manteaux des rouliers, s'appelle *drap de Souabe* en Allemagne et fournit aux voituriers autrichiens et tyroliens leurs épais manteaux.

A la tête de la table, les orpailleurs placent une claie d'osier formée de baguettes, espacées entre elles de deux centimètres. Ils chargent de gravier cette claie et l'arrosent avec de l'eau. Tous les cailloux gros de moins de deux centimètres passent ainsi à travers les claies, tandis que les autres s'arrêtent à sa surface, d'où on les rejette.

Le sable fin et les paillettes d'or restent, pour la plus grande partie, fixés dans la laine; on les débarrasse des cailloux plus petits passés avec eux à travers la claie et qui les recouvrent d'une couche plus ou moins épaisse; on se sert pour cela d'une baguette taillée en forme de batte d'arlequin.

Après avoir répété l'opération plusieurs fois, l'orpailleur agite pendant quelques minutes le drap placé sur la table, et le plonge dans un baquet plein d'eau, de manière à faire sortir les grains de sable et les paillettes que retient le tissu. Un second lavage, rapide, par décantation, et que seconde un mouvement de rotation alternatif imprimé au baquet, purifie encore le sable. Alors on le transporte chez soi pour lui faire subir une seconde préparation dans un vase de bois ou de fer battu que l'on appelle *schiff* près de Seltz et *sass* dans le pays de Bade.

Pendant que s'effectue cette dernière besogne, les paillettes d'or tombent de la claie et sont entraînées avec assez de force, par la chute de l'eau, pour s'introduire profondément dans le drap. Beaucoup d'entre elles traversent même complétement cette étoffe, mais une toile de fil sur laquelle repose le tissu de laine les arrête, tandis que la plus grande partie de l'or va se fixer à l'une des extrémités du grillage.

La première opération, quelque exercé que soit celui qui la pratique, fait perdre environ un dixième de l'or que contient le gravier de richesse moyenne. On diminuerait cette perte en donnant à la table une inclinaison moindre, mais les cailloux descendraient plus difficilement et ralentiraient l'opération.

Pendant une journée de douze heures, un bon orpailleur peut charger quatre à cinq cents fois sa table de cinq pelletées de gravier, contenant chacune en moyenne deux mètres cubes de sable, c'est-à-dire un total d'environ quatre mètres cubes.

Après avoir ajouté au sable une quantité de mercure égale en poids au quadruple de la quantité d'or qu'on présume contenue dans le sable, on triture ce mercure à la main dans le schiff, afin de déterminer plus vite la formation de l'amalgame des deux métaux; pour rassembler les gouttelettes éparses en un globule unique, on ajoute de l'eau à l'amalgame et on lui imprime un mouvement d'oscillation. Après avoir recouvert le schiff d'un autre baquet en bois de saule ou de peuplier, plus grand que le baquet de lavage, et suspendu à une ficelle fixée au plafond, on presse le mélange dans une peau de chamois et on soumet à la distillation chaque gouttelette obtenue ainsi. On ne songe point à recueillir le mercure que volatilise cette distillation, malgré l'économie qu'apporterait une opération si facile à mener à bonne fin.

Les anciens, pour laver les sables, se servaient d'un panier ou d'une corbeille à deux anses appelée *corbis*. Les femmes lavaient les minerais qu'un enfant jetait dans ces corbeilles, l'agitaient de droite à gauche, la penchant d'un côté et de l'autre au-dessus d'une cuve pleine d'eau, dans laquelle elles la plongeaient de temps en temps. Les matières les plus légères s'écoulaient par le côté du corbis qui se trouvait le plus bas, et les paillettes d'or restaient au fond avec les matières lourdes. Le *schiff* est le *corbis* des Latins. Quant aux Chinois, ils emploient en Californie une sorte de sébile qu'ils appellent *rocker*, les Anglais *cradle*, et les Français *berceau*. Elle consiste en une caisse en planches minces, rappelant en effet un peu la forme d'un berceau qui serait ouvert par les pieds; elle contient en outre une grille placée en tête de l'outil, et une toile grossière tendue sur le fond. On verse les terres aurifères et l'eau sur la grille, en faisant osciller le berceau pour que les boues et les sables s'écoulent et que l'or reste seul au fond.

En Hongrie, les Bohémiens ou Ziganes, excellents orpailleurs, se servent d'une planche rayée de vingt-quatre cannelures transversales qu'ils tiennent inclinée. Ils placent le sable aurifère sur la première cannelure. Ils versent alors de l'eau, qui entraîne le sable de la première cannelure à la dix-septième, où l'or arrive presque pur.

Au val d'Aoste, les paysans placent dans le lit des torrents des planches à rebords qui portent des rainures transversales. Les eaux entraînent avec elles le sable, et l'or se trouve arrêté par les rainures. Les riverains du Rhin se servent également de rainures et de rigoles de deux lignes de profondeur sur quatre de large, ou bien ils clouent en travers de cette espèce de claie des liteaux de un, deux ou trois centimètres de hauteur.

L'emploi des toisons d'animaux pour la cueillette de l'or date de la plus haute antiquité, et les riverains du Gardon et les habitants de la Colchide se servaient de peaux de chèvre ou de mouton pour arrêter au passage, dans le courant des fleuves, le précieux métal. De là la fable de la *Toison d'or*, c'est-à-dire de la conquête par Jason des fontaines aurifères qu'Aëtos, roi de Colchos, exploitait à l'aide de peaux d'animaux.

De nos jours encore, sur les bords de la Cèze et du Gardon, quelques paysans profitent du moment où les eaux sont grosses pour étendre des peaux de mouton sur les chaussées des moulins. Les eaux, en débordant, y déposent des paillettes qu'on en extrait d'abord par le lavage et ensuite par l'amalgame au mercure.

Tous les systèmes des orpailleurs reposent sur cette observation qu'un cours d'eau dépose à des distances diverses des alluvions de densités différentes. Les torrents

qui charrient du quartz, du mica, du feldspath, du fer oxydé ou titané et de l'or, portent chacun de ces corps, selon la densité, les uns plus loin que les autres, selon qu'ils résistent plus ou moins au courant. Ainsi l'or, qui, à l'état de paillette, pèse 14.77, tandis que le mica pèse 2.64, s'arrêtera avant ce dernier.

Souvent d'autres matières qui descendent incessamment de la montagne viennent à recouvrir l'or d'une couche épaisse. Alors le torrent finit par entraîner tous les éléments des terres plus légères que l'eau en mouvement, et laisse en arrière les alluvions aurifères presque pures. Il n'en advient pas ainsi, on le comprend, si les sables descendent dans le lit du torrent en plus grande quantité que la force de celui-ci ne peut en entraîner. En ce cas, les couches d'alluvion s'épaississent; l'or ne reste pas seul en arrière et se trouve au contraire mêlé à beaucoup de sable. On s'explique ainsi comment il existe des sables riches en métal précieux, tandis que les montagnes qui les ont produits en offrent à peine des traces.

Le temps le plus propre à la recherche de l'or dans les rivières est l'époque des basses eaux qui succède à des débordements, ou à une saison fort pluvieuse; alors les sables s'enrichissent de tout l'or arraché par les torrents aux roches sur lesquelles ils passent et qui n'a pas encore eu le temps de s'enfoncer profondément ou d'être recouvert.

En 1717, la cueillette de l'or dans l'Ariége produisit moins que les années précédentes, parce que les eaux étaient restées constamment basses.

Les alluvions des cours d'eau aurifères, que les anciens nommaient *chryssammos* (rivières d'or), se composent presque toujours de sables ou siliceux, ou argileux, et contenant soit du fer oxydé, soit du fer titané, soit du fer en cristaux, soit de petits grains de zircon, de corindon, de spinelle et de quartz hyalin.

Dans les sables du Rhin et du Rhône on trouve du fer oxydulé, titané et du quartz hyalin rose, jaune-citron, orangé ou vert, dans lesquels Réaumur croit voir des topazes, des rubis, des saphirs et des émeraudes. L'or s'y présente tour à tour à l'état de petites paillettes ou d'énormes pépites, parfois pesant plusieurs kilos. Les pépites et paillettes contiennent toutes de l'argent; aussi la pesanteur de l'or natif est-elle de 14.77, tandis que l'or fondu et raffiné pèse 19.36.

Les sables aurifères des alluvions gisent généralement à une plus grande profondeur que ceux qui proviennent d'eaux vives. Les points où le lavage des sables aurifères se pratique sur une plus grande échelle se trouvent tous situés dans les dépôts diluviens que l'on rencontre aux élargissements des vallées et surtout au débouché de ces dernières dans les plaines. Plus on s'éloigne des parties hautes de ces vallées et des points où les cours d'eau prennent une grande rapidité, plus les paillettes d'or pullulent. Les sables aurifères se rencontrent encore dans les anses où le courant a moins de force d'entraînement, au milieu des alluvions anciennes entassées, à la sortie des montagnes, parmi les atterrissements diluviens de la plaine et en tête des dépôts d'alluvions anciennes et des atterrissements de gravier.

La couleur noire du sable et la présence du fer oxydulé indiquent la richesse d'une contrée aurifère, car la densité de ces débris de minerais se rapproche de celle des paillettes d'or à volume différent.

Les couches les plus fécondes d'un gîte d'alluvion aurifère abondent toujours en galets ou en gros graviers, parce que l'or en grains ou en fortes paillettes s'y concentre, tandis que les légères paillettes restent en suspension avec les sables fins et les argiles, et ne se déposent qu'avec eux.







LES NOUVELLES PEINTURES DE LA COUR DE CASSATION,

PAR M. BENJAMIN ULMANN; dessin de M. Paul Philippoteaux. — Voir page 502

L'or que contiennent les alluvions de certains fleuves européens ne pouvait manquer de donner naissance à quelques-unes de ces légendes fantastiques, véritables poëmes dont on ignore l'auteur et la date, et qu'on se répète de génération en génération. Ainsi il n'est point de voyageur qui visite la vallée d'Aoste, cette étrange ville bâtie au pied des Alpes, sans qu'on lui montre un endroit sinistre où s'encaisse, entre un lit étroit de rochers, la Doire, rivière qui prend sa source au bas du petit Saint-Bernard et va se jeter dans le Pô entre Crescentino et Brusaco. C'est là qu'à près d'un siècle de distance se sont trouvées deux énormes pépites d'or.

S'il faut en croire la légende, un pauvre hère, réduit à la misère par un incendie qui détruisit à la fois sa ferme, ses récoltes et ses bestiaux, ne sachant plus où donner de la tête, résolut de se suicider. Il se rendit donc à l'endroit en question, demanda pardon à Dieu du crime qu'il allait commettre et s'élançait pour se précipiter dans le gouffre quand il vit tout à coup un homme qui se baignait paisiblement les pieds au bord du précipice. Cet homme se souleva pour regarder le fermier et celui-ci reconnut avec terreur que les pieds de l'inconnu se terminaient en pattes de bouc.

— Eh! eh! l'ami, demanda ce singulier personnage, que viens-tu faire ici? Veux-tu comme moi t'y rafraîchir les jambes? Je t'avouerai que je trouve l'eau délicieusement fraîche, car j'arrive d'un lieu où l'on ferait grand cas d'un torrent pareil.

— D'où venez-vous donc? répondit le paysan.

— Si tu ne m'avais rencontré ici fort à propos, sans doute qu'à l'heure qu'il est tu en saurais autant que moi à ce sujet; mais ce qui est différé n'est pas perdu. En attendant, je puis te donner les moyens de différer ce voyage certain pour toi, un peu plus tôt, un peu plus tard. Voyons, à combien estimes-tu les biens dont la perte te réduit au désespoir et au suicide?

— A cinq cents ducats.

— Bagatelle! je vais t'en donner mille. En parlant ainsi, il plongea un de ses pieds dans l'eau, et il en retira une masse noirâtre qu'il lança sur le sable

— Tiens, dit-il, voilà une pépite d'or qui vaut au moins trois fois ce que tu as perdu; va-t'en! et laisse-moi me rafraîchir paisiblement ici.

— Vous me donnez ce trésor sans condition? demanda le paysan avec défiance, car il ne comprenait que trop à qui il avait affaire.

— Sans condition! Pourquoi t'en ferais-je? Te voilà riche, et la richesse m'est un sûr garant que tu viendras un jour ou l'autre me retrouver. Au revoir!

Le paysan rapporta son bloc d'or à Aoste, où il raconta qu'il l'avait pêché par hasard dans la Doire, et il le vendit à un juif qui naturellement préleva comme commission un bon quart du trésor.

Lorsqu'on sut dans la ville la découverte d'une pareille masse d'or faite dans la Doire, chacun se mit en quête d'y en trouver d'autres, et des orpailleurs accoururent de toutes parts. Ils y trouvèrent d'assez abondantes paillettes; mais en somme, leur récolte ne réalisa pas les bénéfices qu'ils en attendait, et l'on finit peu à peu par renoncer à exploiter les sables de la Doire.

Cependant la légende de la grosse pépite se perpétua dans le pays, et en 1819, quelques esprits aventureux songèrent à faire de nouvelles recherches à l'endroit même où, d'après la tradition, le fermier s'était rencontré avec le diable. Parmi les orpailleurs se trouvaient trois pêcheurs de corail d'une grande hardiesse, et surtout un nommé Antonio Pereira, jeune Maltais, qui se vantait de pouvoir demeurer dans l'eau pendant une minute entière. Les trois plongeurs se jetèrent dans le torrent et disparurent aux yeux de leurs associés; bientôt Antonio reparut à la surface tenant en ses mains un bloc de minerai pesant environ quatre kilogrammes. Je vous laisse à penser les cris de joie des associés et avec quel empressement ils se mirent à s'assurer qu'ils avaient affaire à un véritable lingot d'or. Tout à coup Antonio, brisé de fatigue et qui s'efforçait de reprendre haleine, regarda autour de lui et s'écria : Où sont mes camarades? Ce fut seulement alors qu'on s'aperçut que les deux autres plongeurs n'étaient point sortis du torrent. Antonio se rejeta aussitôt dans la Doire, mais ce fut à son tour de ne point reparaître. On courut chercher des filets pour tâcher de retrouver les trois plongeurs, on sonda la rivière avec des perches et des avi-

rons, mais on ne put jamais découvrir la moindre trace des cadavres.

Malgré ce sinistre événement, alléchée par la découverte de la pépite, une autre société de capitalistes s'organisa pour exploiter le lit d'une rivière qui contenait de pareils morceaux d'or. Tous ses efforts restèrent infructueux et le peu de paillettes qu'on récolta ne suffit même point à sauvegarder la somme apportée par les commanditaires. Ce néfaste résultat tint peut-être à ce que rien ne put déterminer d'autres plongeurs à exploiter cette partie de la Doire où la tradition veut que le diable veille sur les trésors qui s'y trouvent, et qu'il ne les livre qu'en échange d'une âme, ou du moins d'un cadavre.

SAM. HENRY BERTHOUD.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

CHAPITRE XXI.

Je me dirige vers l'intérieur. — Voyage sur mer. — Un tornado. — Arrivée au Fernand-Vaz. — Sangala veut me retenir. — Une nuit d'alarmes. — Perspective de guerre. — Préparatifs de combat. — Conciliation. — Dévoûment de mes serviteurs Commis.


LE NSHIEGO-MBOUVE.
Aventures au pays des gorilles, chapitre XXVIII


RÉCEPTION PAR UN ROI NÈGRE.
Chapitre XXVI.

Je ne pouvais pas tenir en place. Le 5 février 1857, j'étais à bord d'un petit navire de quarante-cinq tonneaux, en destination de l'embouchure du fleuve qu'on appelle le Fernand-Vaz. Je comptais partir de là pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Je me voyais donc en chemin pour des régions sauvages encore inexplorées.

Mon schooner s'appelait *la Caroline*. J'y avais embarqué des provisions et des denrées pour un long voyage; car je comptais me livrer à de longues et minutieuses explorations avant de retourner en Amérique. Le capitaine était un nègre portugais, nommé Cornillo. L'équipage, composé de sept hommes, était un ramassis de Mpongwés, de Mbingos et de Croomen. Il n'y en avait pas plus de deux qui se comprissent l'un l'autre; et pas une âme ne comprenait le capitaine. Bel augure pour le voyage!

Je m'étais rendu à bord au point du jour, et j'aurais bien voulu partir tout de suite; mais grâce au tumulte ordinaire, à la confusion des cris contradictoires, à la paresseuse inaction des nègres, et à quelques petits efforts par-ci par là, nous réussîmes à lever l'ancre au coucher du soleil. Le capitaine n'était pas trop content de quitter le port un vendredi; mais je lui dis que j'en prenais la responsabilité. Sur quoi il me demanda comment ma responsabilité le dédommagerait, s'il venait à couler à fond. Il paraît que les Portugais partagent les superstitions absurdes des marins des autres nations.

Nous n'eûmes pas plutôt gagné le large que tout le monde, hommes et femmes (nous avions deux négresses), eut le mal de mer, excepté le capitaine. Notre cuisinier se trouva incapable le lendemain de nous faire à déjeuner, et les gens de l'équipage étaient tous couchés sur le flanc, comme des poissons pâmés.

Embarqués au Gabon, nous espérions aborder au bout de cinq jours dans le pays des Commis. Mais les quatre premiers jours, nous eûmes le vent debout avec un courant contraire, et, le cinquième, nous fûmes assaillis par une tempête d'une telle violence, que j'espère bien n'en jamais voir de pareille.

Le bâtiment était si mal gouverné pendant que le capitaine était sous le pont, que je fus forcé de me tenir à la barre, pour en surveiller la marche. Au bout de quatre heures je me retirai dans ma cabine, et m'endor-


CHASSE AU CROCODILE.
Chapitre XXVII.


LA GOELETTE *GERMANIA*, VAISSEAU DE L'EXPÉDITION ALLEMANDE AU PÔLE NORD, dessin [illegible] — Voir page 51[illegible].

1. Voir les numéros 686 à 705.

mais à peine, quand je fus réveillé par la voix du capitaine qui ordonnait d'abattre la grande voile. Je m'élançai sur le pont, craignant seulement quelque rafale. Mais je n'eus pas plutôt jeté les yeux du côté du vent que je reconnus l'imminence du péril. Un tornado allait fondre sur nous. Une masse de nuages noirs, à l'horizon, prenait, d'une seconde à l'autre, des teintes livides et blafardes ; on eût dit une succession de pâles éclairs. Tout cependant était encore calme — calme comme la mort ; pas un souffle de vent.

Je me retournai pour voir si la grande voile était à bas ; mais on n'avait encore rien fait pour exécuter l'ordre du capitaine. Celui-ci criait et jurait ; l'équipage criait aussi, et courait çà et là, à demi mort de peur ; et dans l'obscurité où nous étions (car je n'aurais pas même su distinguer mes mains en les mettant tout près de mes yeux), personne ne pouvait trouver les drisses. Au milieu de ce désordre, le vent accourait en mugissant. Je pris un couteau, résolu à tout couper ; au même instant, quelqu'un manœuvra les drisses, et la grande voile s'abattit, mais à moitié seulement. Le tornado était alors au-dessus de nos têtes. Tous les focs furent emportés en lambeaux, le navire jeté de côté ; les vagues envahirent le pont, et tout le monde se crut noyé, comme de fait nous allions l'être. Heureusement le vent changea un peu ; et à la lueur de quelques éclairs, nous saisîmes la grande voile, en naufragés qui se raccrochaient à leur dernier espoir, et nous la maintînmes avec force, de manière que l'ouragan n'eût pas de prise sur elle. Alors le navire se redressa ; en moins de vingt minutes le vent expira et fit place à une pluie battante dont les torrents nous inondèrent, et me percèrent bientôt jusqu'aux os. Pendant cette tempête, le tonnerre et les éclairs nous frappaient d'une vive terreur ; car nous avions embarqué beaucoup de poudre, et un coup de foudre, tombé à bord, aurait pu nous faire tous sauter. Le pont du navire était d'ailleurs si mal joint que la pluie pénétrait jusque dans la cale.

Le lendemain matin, nous n'avions plus de focs, et les autres voiles étaient gravement endommagées. Pour ajouter à notre détresse, personne à bord, pas même le capitaine, ne savait où nous étions. J'ignorais encore, à cette époque, la science des calculs astronomiques. Quant au capitaine, tous les jours il tirait de sa poche un vieux quart de cercle pour le consulter ; mais il ne se connaissait guère plus à cet instrument qu'une vache au maniement d'un fusil.

A la fin cependant nous aperçûmes la terre. Un canot vint à notre bord. En réponse à nos questions, on nous apprit que nous nous trouvions en vue du cap Sainte-Catherine, et par conséquent, à quelques milles au sud de l'embouchure du Fernand-Vaz, qui était le lieu de notre destination. Nous fûmes donc obligés de rebrousser chemin, en côtoyant le rivage. Comme je passais devant le village d'Aniambia, ou du grand Camma, les naturels m'envoyèrent un message, au nom de leur roi, pour m'offrir deux esclaves, si je voulais bien m'arrêter parmi eux.

Je restai sourd à cette prière ; car je m'étais mis en tête de me rendre directement au Fernand-Vaz, dont j'avais entendu dire merveilles par mon ami Aboko, pendant mon séjour au cap Lopez. Comme nous approchions de ce fleuve, nous vîmes sa large nappe d'eau se déverser dans la mer, et s'y frayer sa voie, pendant au moins quatre ou cinq milles, sans s'y mêler et sans rien perdre de sa douceur, comme un courant séparé qui traversait l'océan.

A la fin, nous arrivâmes à l'embouchure du Fernand-Vaz. Notre renommée nous y avait précédés. Quelques Commis, habitants de ce pays, m'avaient déjà vu au cap Lopez. La nouvelle s'était répandue que je devais m'établir dans le village d'un chef appelé Rampano ; et comme j'arrivais devant ce village qui était situé sur la côte, on me détacha un canot pour m'inviter à descendre à terre ; mais les brisants du rivage me faisaient peur.

Les sujets de Rampano voulurent absolument m'embrasser ; et leurs transports de joie étaient si extravagants, que je dus les prier de me laisser tranquille ; car leurs corps luisants et frottés d'huile avaient graissé mes vêtements. Ils retournèrent porter au roi l'heureuse nouvelle de mon prochain débarquement. Je gardai seulement un de ces hommes à bord pour me servir de pilote ; car c'était chose difficile que de franchir le ressac de la barre, et d'entrer dans le fleuve avant la nuit. A peine enfin y eûmes-nous pénétré que nous fûmes assaillis par une multitude de canots appartenant à plusieurs villages différents, et en moins d'un instant, je vis le long de notre bord se presser une foule avide d'y monter, dont le poids aurait suffi pour nous faire couler à fond. Ils me prirent d'abord pour un marchand d'esclaves, et leur joie allait jusqu'au délire, car ces braves nègres n'ont pas de plus grand bonheur que de trafiquer de leurs compatriotes. Ils me crièrent aussitôt leurs noms portugais ; l'un s'appelait Don Miguel, l'autre Don Pedro, un autre encore, Don Francisco. Puis ils se mirent à bavarder, toujours en portugais. Où avaient-ils appris cette langue ? je n'en sais rien ; à moins que ce ne fût à Sangatanga. Comme je n'en comprenais pas un mot, j'envoyai mon capitaine pour s'entendre avec eux. Il eut beaucoup de peine à leur expliquer que je ne venais pas dans le pays pour faire la traite des noirs, et que son bâtiment n'était pas un négrier. Ils insistaient malgré tout, ils soutenaient que nous devions leur acheter des esclaves, puisqu'ils en avaient à vendre.

Ils voulaient surtout nous empêcher de nous rendre au village de Rampano, où j'avais le dessein d'établir une factorerie. Les nouveaux venus appartenaient au village d'Elindé, situé précisément à l'embouchure du Fernand-Vaz, et dont le roi se nommait Sangala. Ils exaltaient la grandeur et la puissance de ce monarque, en dénigrant mon pauvre Rampano. Enfin, je coupai court à cette scène, en les renvoyant tous coucher à terre ; car j'avais grand besoin de repos pour me préparer aux fatigues du lendemain.

PAUL DU CHAILLU.

(*La suite prochainement.*)

LES PEINTURES DE LA COUR DE CASSATION

Nous n'avons pas à entrer aujourd'hui dans une description détaillée des travaux de reconstruction qui sont effectués actuellement au palais de Justice, sous l'habile direction de M. Duc, architecte en chef. Nous nous bornerons à appeler l'attention sur le nouveau bâtiment de la Cour de cassation, dont on remarque déjà la belle façade sur le quai de l'Horloge, mais dont on ne pourra apprécier complétement la réelle valeur qu'après l'achèvement de l'aile de l'est et le dégagement de la colonnade qui forme la façade du côté de l'ouest.

Les salles d'audience de la Cour de cassation sont situées au premier étage. La première salle livrée par l'architecte est celle où doit siéger la chambre criminelle. L'entrée principale de cette salle se trouve dans la grande nef, aboutissant à la salle des Pas-Perdus ou au vestibule du nouveau palais de Justice, façade du Harlay.

Les peintures allégoriques qui décorent le plafond de la chambre criminelle sont à compartiments. Elles ont été exécutées avec beaucoup de talent par M. Benjamin Ulmann, ex-lauréat de l'Académie de France, à Rome.

Les compartiments dont nous venons de parler sont au nombre de trois et expriment la *Puissance*, la *Sanction* et l'*Annulation*, qui sont les attributions de la Cour de cassation.

Celui du milieu est de forme circulaire, sur un diamètre de deux mètres soixante-quatre centimètres. Celui de dessus et celui de dessous affectent la forme octogonale allongée et mesurent deux mètres vingt-neuf centimètres de long sur un mètre trente et un centimètres de haut.

Le sujet du milieu représente la Cour protégeant l'Innocence et laissant châtier le Crime. La Cour de cassation porte la robe rouge garnie de petit gris, avec la pèlerine d'hermine. Assise sur son siége, elle tient le sceptre dans sa main droite, sa main gauche s'étend sur une femme agenouillée qui personnifie l'Innocence. Derrière elle, est la Paix, portant un rameau d'olivier. Au second plan, on voit le Crime livré au Châtiment. Deux génies portent l'épée de justice.

Dans le compartiment supérieur on remarque la Cour sanctionnant un verdict et livrant le coupable au Châtiment. Dans le compartiment inférieur, la Cour casse un arrêt et, sous forme de jurisprudence, symbolisée par la tête de Janus à la vue rétrospective, se laisse fléchir par la veuve et l'orphelin.

Par les gravures que nous publions d'après ces belles peintures, on peut se rendre compte du mérite décoratif déployé par M. Ulmann. La composition a de l'ampleur et à la fois cette dignité sévère qui sied aux œuvres d'art destinées à orner les salles de justice. M. Ulmann occupe désormais une place justement conquise parmi les peintres les plus estimés de notre école moderne.

H. VERNOY.

LA BAIE DE RIO-DE-JANEIRO

Il y a peu de sites au monde qui égalent en beauté le vaste bassin à l'entrée duquel se trouvent le port et la ville de Rio-de-Janeiro, la noble capitale du Brésil. Soit que de la mer même, soit que du haut des altières montagnes qui bordent la côte, le voyageur promène ses regards sur cette baie splendide, il éprouve le même enchantement.

Mais, de certains points de la côte surtout, le sombre caractère des montagnes, qui fait une opposition si vive à la végétation luxuriante répandue dans les vallées, n'ajoute pas peu à la physionomie grandiose du tableau. Telle apparaît la baie du sommet du mont Empereur, voisin de Petropolis, où un voyageur de nos amis a bien voulu s'arrêter un moment pour fixer à notre intention ses impressions sur le papier.

[illegible]

COURRIER DU PALAIS

[illegible] — Pour réussir au barreau le talent et le travail suffisent-ils ? — Opinions diverses des bâtonniers à ce sujet. — MM. Berryer, Baroche, Delangle et Allou. — Les clients de Voltaire. — Guerre aux châteaux, paix aux chaumières. — Les vieux fers du maréchal et les diamants de la princesse de Mingrélie. — Une confiance aveugle d'un aveugle.

Déjà dans plusieurs affaires et à l'appel des causes, a retenti la formule si souriante aux yeux et si bien sonnante aux oreilles : *Remise après vacations.*

Mais, dans une allocution d'une élégante familiarité dans laquelle notre bâtonnier a distribué les poignées de mains de l'adieu aux jeunes stagiaires, il a trouvé un tour à la fois neuf et hardi pour exprimer le même sentiment. Il a clos la conférence par cette première phrase :

« Mes chers confrères, l'heure de la liberté est enfin venue ! » L'heure de la liberté ! Et afin qu'aucun de ses auditeurs ne se méprît ni sur le temps ni sur la chose, ni sur cette heure ni sur cette liberté, il ajoute : « Je veux dire l'heure du repos et des loisirs conquis par les fatigues d'une [illegible]. »

Et il trouve qu'on a si bien travaillé, notre cher bâtonnier, lui qui a pris une des meilleures et des plus glorieuses parts de la besogne, qu'il recommande à ses confrères le repos absolu.

« Pas de travail ! dit-il. Pénétrez-vous de l'air des champs, de l'âpre senteur des bois, et laissez monter librement à vos fronts la sève de la jeunesse ! »

Vous serez obéi avec enthousiasme, monsieur le bâtonnier. Rien n'est plus facile et plus séduisant aussi que de ne rien faire. L'air des champs et l'âpre senteur des bois ne sont-ils pas à la portée de tout le monde ? Est-il donc nécessaire d'avoir des bois et des champs à soi pour en jouir ? En aucune façon. Mais où la recommandation devient difficile, c'est quand il s'agit de la *sève* et de la *jeunesse*. Pour les laisser monter il faut en avoir. Et ces précieuses choses ne se rencontrent pas sous le pied des avocats qui ont outrepassé la cinquantaine.

On ne se constitue pas une jeunesse avec la jeunesse d'autrui. Bah ! pourquoi donc pas ? Qui ne connaît des jeunesses éternelles ? Et comment se conservent-elles si ce n'est en s'inspirant de jeunes idées et en s'entourant de jeunes figures ! Que d'hommes qui naissent vieux et d'autres qui à quatre-vingts ans meurent jeunes !

Il ne manque à Me Allou lui-même que d'être plus vieux pour qu'on puisse le complimenter de sa jeunesse exubérante et fleurie.

Aussi que la nature encourageante est la sienne ! quel caractère courtois ! quelle entraînante parole !

Ce n'est pas celui-là qui désespérera jamais les avocats de demain qui sont les débutants obscurs et les lutteurs inconnus [illegible].

Il ne se complaît pas à hérisser encore les difficultés de la route, à aiguiser les pointes des buissons qui bordent et barrent le chemin.

Il prêche la confiance et il communique l'espoir. Ce sont là, dit-il, les sentiments qu'il tient à laisser dans les esprits de ses jeunes auditeurs.

Il atteste qu'il n'a pas gardé souvenir, sur la route déjà longue qu'il a parcourue, « d'un seul des nôtres, distingué, laborieux, probe, qui soit resté en arrière, perdu dans la foule et méconnu. L'heure a pu se faire attendre pour quelques-uns ; mais l'heure est venue ! »

Voilà bien le langage fortifiant qu'il faut faire entendre à la jeunesse. Montrez-lui toujours la persistance triomphante et l'effort énergique couronné. Répétez-lui souvent ces vérités, parce qu'elles sont la vérité d'abord et qu'elles sont ensuite la justice.

Il y a seize ans que notre doyen d'aujourd'hui et notre glorieux modèle de toujours, l'illustre Berryer, dans une circonstance absolument pareille, répandait les mêmes encouragements et chantait le *sursum corda* du travail. Il nous a paru curieux de comparer ces consolantes excitations et d'en mettre côte à côte les expressions heureuses en confrontant les formes séduisantes qui les habillent. La langue de Berryer a de la noblesse et de la race ; elle est pleine de foi et d'ardeur. C'est la majesté ancienne rajeunie et réchauffée par le souffle de la Révolution. Si l'on était garde française au poste, on porterait les armes à ce style, et si l'on était à la bataille, on lui dirait comme à Fontenoy : « Parlez le premier. » Faute de mieux, Chapeau bas et écoutons :

« Le barreau n'a jamais fait faute à qui s'y consacre avec le sentiment des devoirs, l'amour du travail, un talent, du savoir. Il y a autant de places diverses parmi nous qu'il y a de diversité dans les esprits et dans les facultés de l'homme. Je ne sais pas d'exemple d'un mérite véritable qui ait apparu sur le tard. »

Quel tour de bon lieu ! quelle allure cavalière ! On suspend sa lecture et on s'extasie. Volontiers s'écrierait-on avec Hector dans le *Joueur* de Regnard :

> Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !

Et M. Berryer ne s'en tient pas là. Médecin *tant mieux* des inconnus qui désespèrent de la notoriété, il explique et justifie son ordonnance. Pourquoi ne sait-il pas d'*exemple d'un mérite véritable qui ait apparu sur le tard ?*

Il va nous répondre : « Vos confrères qui vous connaissent, les juges qui vous écoutent, l'intérêt des plaideurs qui cherchent des appuis, ne tardent pas à mettre en lumière l'homme de droiture et de capacité. »

Et de fait, ces raisons ne sont-elles pas déterminantes ? Elles trouvent pourtant au milieu de nous des esprits réfractaires, témoin certain dîner chez Me Oscar Falateuf, où cette thèse fut mise sur le tapis ou plutôt sur nappe.

Or il n'y eut que Lachaud et moi pour conclure à cet optimisme, et j'avoue que Lachaud ayant fait si souvent triompher des causes aussi aventureuses qu'aventurées, je tremblais pour la justice de notre théorie.

C'est pourquoi je ne suis pas fâché de trouver des renforts tels que MM. Berryer et Allou, le bâtonnier de 1852 et celui de 18[illegible].

Ajoutons en passant que tous nos bâtonniers ne voient pas du même œil. Et chose singulière : ceux qui rembrunissent le plus le tableau de la lutte professionnelle, ce sont précisément ceux qui ont atteint les plus hautes dignités et couru les plus grandes fortunes dans la politique. Les discours de MM. Delangle et Baroche pour l'inauguration de leur bâtonnat ne sont pas rassurants du tout.

Laissez-moi vous citer ce que disait M. Baroche, bâtonnier, aux stagiaires de 1846 :

« Vainement avez-vous, pendant vos plus belles années, travaillé avec un courage opiniâtre à vous rendre dignes de la position que vous espérez obtenir un jour.

« Vainement, animés du désir de vous aider dans vos débuts ou attirés par vos premiers succès, quelques clients sont-ils venus à vous.

« Ne comptez pas encore sur le fruit de votre travail; expose à toutes les déceptions de l'ingratitude, exploité par certains protecteurs avides et indifférents, le jeune avocat voit s'écouler de longues années sans que par ses efforts, par sa persévérance, il ait encore conquis une position utile, et assuré son indépendance. »

Malgré ces graves autorités, je persiste à croire que la vérité n'est pas de ce côté-là. La dragée n'est pas tout à fait aussi haute. Tous ceux qui partent n'arrivent pas sans doute. Mais aussi combien s'assoient en chemin! Ceux qui marchent resolûment aboutissent toujours quelque part. Et s'ils n'ont pas visé trop haut ou trop loin, s'ils ont mesuré le but à leurs forces, ils se tiennent pour satisfaits de leur destinee.

Je persiste à donner raison à Lachaud, mais pas dans sa retraite, par exemple. Pourquoi renonce-t-il au conseil de l'ordre? Pourquoi ne pas se laisser élire une treizième fois? Serait-il superstitieux par hasard, et le nombre treize l'effaroucherait-il?

L'année judiciaire est donc finie. Le conseil de l'ordre a choisi d'excellents sujets de discours pour la rentrée. Comme ces jeunes plumes et ces ardentes paroles vont s'escrimer! *L'Éloge de M. de Serre* sera presque une actualité. Les débats sur la loi de la presse ont remis en lumière cet orateur puissant qui valut tout son prix quand à côté des Camille Jordan et des Royer-Collard il fit cette éclatante campagne dans la discussion mémorable à propos des lois sur les élections et sur la presse.

Sa seconde manière fut moins heureuse.

Il eut un déclin rapide dont M. Eugène Boucher, l'*élogiste*, atténuera les défaillances. On reconnait à peine le brillant garde des sceaux dans l'ambassadeur de France à Naples.

M. Raoul Calori n'est pas plus mal partagé que son confrère. *Les Clients de Voltaire!* quel joli sujet! Comme il prête aux developpements de la pensée et aux émotions de l'intérêt! Calas, Sirven, Labarre, glorifiez ce grand homme qui vous rendit l'honneur quand il ne put vous sauver la vie. Comme il avait cent fois raison de dire : « J'écris pour agir. » Sa plume était un sceptre sous lequel s'inclinait l'opinion publique. Avocat sans barreau, il défendait l'humanité devant la civilisation attentive. Ce patronage de l'innocence le charmait plus que toutes les prérogatives du génie. Dans cette suprême ovation, qui fut comme l'arc de triomphe de sa mort, les cris qui lui allèrent le plus au cœur ce furent ceux qui s'adressaient au défenseur de Calas.

Sa vieillesse s'était passionnée pour la justice. « Je me suis fait Perrin Dandin, » écrivait-il plaisamment. Et dans un tel rôle on a toujours fort à faire.

Cette semaine, le crime n'a pas chômé; il aurait pu prendre pour devise : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières. » C'est en effet dans deux châteaux que nous relèverons deux abominables forfaits. L'un de ces châteaux est celui de Conzieu, à quelques kilomètres de Belley, dans le département de l'Ain; l'autre, le château d'Haussignemont, près de Vitry-le-François, département de la Marne. Les victimes sont deux femmes qui ont succombé, l'une assommée à coups de bûche, l'autre étranglée dans son lit par l'assassin.

Les crimes ont été commis, ici le 2 février, là plus récemment, le 26 mai dernier.

A Haussignemont vivait dans la plus complète solitude une octogénaire, la dame Bellot. Bien qu'elle fût complétement seule, cela ne nous autorise pas à dire qu'il n'y eût pas un chat chez elle, car elle en avait six avec lesquels elle faisait bon ménage. Elle habitait ainsi une sorte de forteresse environnée de larges fossés. Son avarice lui avait fait congédier le seul domestique qui lui fût resté fidèle : haute imprudence, car on la savait riche d'au moins cinq cent mille francs, et on se racontait que tous les soirs elle poussait la défiance et la précaution jusqu'à cacher dans son lit un cabas mystérieux où étaient enfermés ses diamants, ses bagues et sa montre en or.

La certitude de la fortune, l'isolement de la dame Bellot et la facilité de la tuer étaient autant d'excitations pour la convoitise des assassins. Il s'en trouva deux : l'un, Garnier, une sorte de paysan sournois et borné, ayant travaillé chez la dame et, par conséquent, au fait des habitudes du logis; l'autre, *un demi-monsieur,* exerçant au village la profession d'arpenteur-géomètre, après s'être fait chasser des emplois d'instituteur et de secrétaire d'une mairie. Celui-ci se nomme Champion.

Garnier fut d'abord arrêté seul, et il aurait été peut-être seul condamné si Champion, qui avait partagé le butin avec lui, n'avait laissé sans secours la femme Garnier et son enfant. C'est ce que Garnier appelle une *ingratitude* qui a déterminé ce dernier à dénoncer Champion, qui a été condamné aux travaux forcés à perpetuité. Garnier, lui, subira vingt années de la même peine.

L'autre meurtre de l'autre château a attiré sur le coupable une condamnation capitale prononcée par la Cour d'assises de l'Ain. Il est vrai que dans ce dernier forfait s'accumulent toutes les circonstances odieuses de la plus abominable scélératesse.

Le meurtre de Mme Humbert Ferrand, née Rolland de Ravel, commis par Blanc Gonnet, est presque un parricide; car Mme Ferrand, sous l'impulsion d'une charite imprudente, mais sublime, avait recueilli, tout enfant, le monstre qui devait plus tard devenir son assassin.

Le mari de la pauvre victime est un écrivain distingué : M. Humbert Ferrand, connu par ses travaux historiques et par son poëme de l'opera des *Troyens* dont M. Hector Berlioz a écrit la partition. C'est au milieu de ses recueillements littéraires au château de Conzieu que M. Ferrand a perdu de la façon la plus tragique, et à quelques pas de sa chambre à coucher, son excellente femme étranglée dans la nuit par le scélérat qu'elle avait arraché à la misère d'abord, à la prison ensuite, et dont elle avait rêvé de faire un honnête homme en le traitant comme son fils adoptif. Mais il est des natures perverses et rebelles que rien ne corrige ni ne dompte. Les meilleures influences tournent à mal. Les bienfaits engendrent la haine, et, au lieu de pousser à la reconnaissance, poussent au crime. Telle est la désolante histoire de ce miserable qui deconcerte toute commisération.

Si nous voulons raconter que la princesse de Mingrelie a été condamnée par le tribunal civil à payer des factures à M. Lemonnier, bijoutier, pour une somme de 4,048 francs, il faut nous inquieter plus du papier qui nous fuit que de la transition qui nous échappe. Me Gressier a dit fort populairement à la princesse que, lorsqu'on quitte le maréchal, il faut payer les vieux fers.

Autrement se comportaient les grands seigneurs d'autrefois. On accablait M. Dimanche de compliments, mais on ne le payait pas; aujourd'hui on le crible de reproches, mais on le paye de par la justice.

Nous ne voudrions pas omettre un mot de police correctionnelle pour finir.

Un plaignant accuse un prévenu à son service d'être un voleur.

— Si l'on peut dire! s'écrie ce dernier, moi qui quitte un patron qui avait en moi une confiance aveugle.

— Parbleu! il l'etait lui-même aveugle. (On rit.)

— C'est-à-dire, monsieur le président, qu'en effet j'étais chargé de conduire un aveugle; mais cet aveugle y voyait comme vous et moi. (On rit plus fort.)

MAÎTRE GUÉRIN.

EXPÉDITIONS AU POLE NORD

Tout le monde sait que M. Gustave Lambert a conçu le projet d'effectuer une expédition nouvelle au pôle Nord. Il espère pouvoir franchir les banquises de l'ocean Glacial arctique et parvenir jusqu'au pôle même, où il trouverait, d'après son système, une mer libre et calme. M. Lambert a demandé à une souscription publique les ressources nécessaires pour mettre à exécution ce projet, qui intéresse à un si haut point le commerce des nations maritimes de l'Europe et de l'Amérique, et dont le succès serait glorieux pour le pavillon français, qui flotterait le premier dans ces solitudes inconnues.

Deux autres expéditions, l'une suédoise, l'autre allemande, ont dejà été équipées pour tenter également le passage du pôle. Dans le bulletin de notre précédent numéro, nous avons annoncé que le vapeur *Sophia,* de la marine royale suédoise, sous le commandement du baron d'Offer, avait quitté le port de Gothembourg, le 8 juillet.

Quant à l'expédition allemande, partie de Brême, sur la goëlette *Germania,* une lettre du lieutenant Hildebrandt au docteur Petermann, le promoteur le plus actif de cette entreprise, vient d'apporter à Berlin des renseignements sur les premières phases du voyage.

D'après ces nouvelles, on n'a pas été, tout d'abord, aussi heureux que les chaleurs du mois de mai pouvaient le faire espérer. Les tempêtes ont poussé la *Germania* dans des glaces où elle a été retenue du 5 au 15 juin. Ces glaces paraissent l'avoir ramenée dans leur marche depuis le 76e degré latitude nord jusqu'au 73e degré. Les navigateurs avaient vu l'île Pendulum ou Sabine, et avaient trouvé des masses de glace terribles, en quantité extraordinaire.

Vers le 16 juin, ils ont fait la rencontre d'un vaisseau baleinier anglais, qui a pris leurs lettres. Le lieutenant Hildebrandt exprime l'espoir que le blocus du navire est terminé. L'expédition, dit-il, est obligée de retourner vers le Nord; elle ne pourra atteindre la côte qu'au prix des efforts et des risques les plus énormes. Les marins étaient tous en bonne santé et animés de l'espoir d'un bon résultat. Ils avaient déjà tué six ours blancs.

La *Germania,* comme on peut le voir d'après le dessin que nous publions, est une goëlette d'un très-petit modèle. Elle a été aménagée spécialement pour pouvoir naviguer avec plus de facilité entre les murailles resserrées des banquises. Elle ne jauge pas plus de quatre-vingts tonneaux; la cabine est très-exiguë; c'est tout juste s'il y a place pour loger les explorateurs avec une table, un poêle, les malles et les instruments scientifiques. Des provisions pour un an sont soigneusement enfermées dans la cale.

R. BRYON.

COURRIER DES MODES

Voici, mes chères lectrices, une très-belle planche de modes pour terminer la saison d'été. Elle vous représente les principaux modèles adoptés par nos élégantes aux eaux et sur les plages.

Les magasins *A l'Hermite,* qui ont bien voulu fournir leurs toilettes pour faire notre dessin, sont les plus importants et les plus complets pour la spécialité des toilettes dans le goût du jour.

Les directeurs des magasins *A l'Hermite* mettent en vente comme fin de saison des occasions tout à fait exceptionnelles dont les prix sont de veritables bonnes fortunes.

J'ai eu déjà, le mois dernier, en faisant une visite à *l'Hermite,* le plaisir de remarquer la variété de ses toilettes, leur bonne coupe et le fini de la couture, et je me suis promis alors de demander à cette maison des dessins pour *l'Univers illustré* et de présenter à nos lectrices une *vraie spécialité de robes toutes faites,* dans les formes les plus nouvelles et des prix seduisants de bon marché.

J'espère avoir sous peu l'occasion de renouveler des détails si intéressants pour toutes les femmes élégantes, mais raisonnables, pour lesquelles la toilette n'est point une source de dépense insensée.

Voici quelques mots sur les costumes de notre gravure :

Première toilette (dame assise). Robe à deux jupes avec fichu Marie-Antoinette, en poil de chèvre nuance maïs, garniture elegante en volants et tresses de taffetas marron : le haut volant de la jupe de dessous est en taffetas.

Deuxième toilette (dame assise). Première jupe en etoffe satinee violet clair, robe de tissu algérien, brodée

RÉBUS



[illegible]

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

Le tome X des *Nouveaux lundis* est en vente chez Michel Lévy frères; il est fort plein et varié. L'histoire y tient la place que M. Sainte-Beuve aime toujours à lui faire : on y retrouve des portraits ou des appréciations de *Napoléon*, de *Louis XV*, de *Marie-Thérèse*, du *maréchal de Noailles*. L'auteur y a défendu *Saint-Simon* contre M. Chéruel, et *La Bruyère* contre M. Édouard Fournier. La poésie [illegible] Enfin MM. *de Goncourt* et *de Saint-Victor* y représentent la littérature élevée et pittoresque, et *Tocqueville* la littérature politique.

et garnie de dents, pèlerine *Mac-Farlan* en tissu anglais.

Troisième toilette. Costume Watteau en tissu de fantaisie avec sous-jupe en soie de couleur tranchante, garniture en volants froncés, petits biais et passementeries.

Quatrième toilette. Robe de faye noire décorée en biais de satin, sous-jupe en soie de teinte vive avec haut volant Louis XV et biais de satin. La confection de cette robe est une pèlerine-mantelet d'un genre tout nouveau, modèle *exclusif* des magasins de *l'Hermite*.

Dans le fond, plusieurs costumes en percale rayée et en alpaga avec broderies de soutache, autres costumes en *sergé anglais*.

Nous parlerons dans un prochain article des costumes en velvet, en granité et en tweu, que les mêmes magasins préparent pour toilette d'automne, lesquels sont variés de garnitures et établis sur des prix de 49, 35, 45, 65 francs, etc., la toilette complète, patrons les plus nouveaux et exécution très-soignée.

Dans les villes d'eaux où le monde élégant s'est donné rendez-vous, à Trouville, à Dieppe, à Plombières, à Ems, à Bade, on remarque les charmantes toilettes en foulard de



MODES D'ÉTÉ; dessin de M. Gustave Janet. — Étoffes, confections et costumes des magasins *A l'Hermite*, 24, rue du Faubourg-Saint-Honoré et rue Boissy-d'Anglas, 19. Foulards pour robes de la *Malle des Indes*, 24 et 26, passage Verdeau.

l'Inde, qui font des costumes d'une rare distinction. La *Malle des Indes*, 24 et 26, passage Verdeau, a le privilége d'adoption des grandes dames de tous les pays.

Le foulard se prête à ravir à ces gracieuses toilettes à jupes bouffantes et étagées qui font *panier* et sont du *style Louis XV*. Les foulards japonais, le tussor, le corah en teintes unies sont d'un porter délicieux. Les toilettes du soir en foulard fond blanc semé de petites fleurs et garnitures en bouillon de tulle et flots de ruban sont remarquées le soir aux casinos.

La *Malle des Indes* ne confectionne rien, elle ne vend que du foulard, c'est une *spécialité sans rivale* dans son genre et dont la réputation est aujourd'hui européenne.

Comme toilette de dîner paré, ou de soirée, voici la composition de deux robes exécutées par une de nos grandes maisons de couture avec les foulards de la *Malle des Indes* et expédiées à Ems à Mme la princesse T...

Première toilette. Robe de foulard blanc à rayures brochées de fleurs et raies satinées à gros grain, nuance lilas de Perse. Jupe à traîne garnie de guipure, corsage décolleté avec manches de guipure et pèlerine pareille relevée derrière par des choux de satin lilas. Le devant de la jupe forme un tablier en guipure et nœuds de satin.

Deuxième toilette. Robe de foulard blanc, forme Watteau, entièrement garnie de satin rose, découpé à dents, simulant une double jupe et un fichu à pans qui suit la ceinture. Sur les contours du satin rose il y a une très-fine passementerie de perles blanches.

ALICE DE SAVIGNY.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 105.

BLANCS.	NOIRS.
1 C. de 7eD à 8eFR.	1 P. 3eCR.
2 F. 6eTR.	2 P. 4eCR
3 C. 7eCR.	3 P. 5eCR.
4 C. 5eTR.	4 P. 6eCR
5 F. 4eFR.	5 P. 7eCR.
6 F. 8eCD.	6 P. 8eCR fait Fou éch. m.

Var. A.

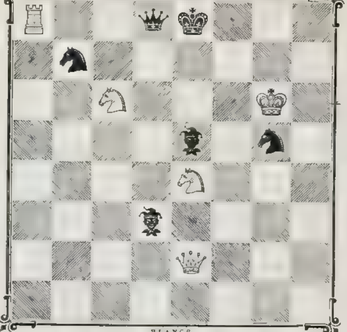
1	1 P. 4eCR.
2 F. 2eTR.	2 P. 5eCR.
3 P. 8eCD fait F.	3 P. 6eCR.
4 F. 2eCR.	4 P. pr. F.
5 R. 8eT.	5 P. fait F.
6 P. 7eT.	6. F. pr. F éch. m.

Solutions justes : MM. Eymard, à Portes; Pitorre, café des Ecoles-Réunies; J. Planche; Gustave de Truguet, à Treytel (Suisse); Société gymnastique, à Luxembourg; Moner, à Gironne (Espagne); Cercle du Commerce, à Vergèze; Anne Frédéric, à Alger; E. Duchemin; D. Mercier, à Argelliers; E. B., à Metz; E. Lequesne; vicomte de Laruage, à Tain; Aimé Gautier, à Bercy.

C. P.

PROBLÈME N° 111
COMPOSÉ PAR M. JOLIET
PROBLÈME-RÉBUS.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs viennent de jouer; ils auraient pu faire mat en un coup. Retrouver la position avant le coup joué par les Blancs, et donner ce mat en un coup.

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

*La célèbre gravure de Raphael Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'*Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, R. SAINT-BENOIT. [1007]

ÉMILE ALCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
[illegible]



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 709 — 15 Août 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Nous réalisons aujourd'hui la promesse que nous avons faite à nos abonnés, en leur offrant deux magnifiques **primes gratuites** qu'aucun autre journal ne pourrait donner, et dont la valeur en librairie n'est pas moindre de **cinquante francs.** — Toute personne qui s'abonne ou renouvellera son abonnement pour six mois aura le droit de recevoir gratuitement dans nos bureaux :

LES ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

formant deux grands et beaux volumes, illustrés de nombreuses gravures, et complétant les œuvres de l'illustre romancier, offertes il y a un an aux abonnés de *l'Univers illustré.* — A partir de la même époque, toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour un an aura le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac**, mais aussi

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE MODERNE

Collection sans rivale des pièces de théâtre les plus célèbres dans tous les genres, représentées depuis vingt-cinq ans sur les théâtres de Paris. Cet ouvrage, formant **deux grands et beaux volumes**, contient : *l'Honneur et l'Argent*, de **Ponsard**; — *Gabrielle*, d'**Émile Augier**;



VISITE DE S. M. L'IMPERATRICE A S. M. LA REINE VICTORIA, A L'HÔTEL DE L'AMBASSADE D'ANGLETERRE, dessin de M. Des[illegible]. — Voir le bulletin.

— *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos Intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About** — **Balzac** — **Anicet-Bourgeois** — **Casimir Delavigne** — **Camille Doucet** — **Alexandre Dumas** — **D'Ennery** — **Paul Féval** — **Léon Gozlan** — **Eug. Labiche** — **Lambert-Thiboust** — **Ernest Legouvé** — **Félicien Mallefille** — **Aug. Maquet** — **Méry** — **Alfred de Musset** — **Henry Murger** — **Saint-Georges** — **E. Scribe** — **Fréd. Soulié** — **Eug. Sue**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Émile Aucante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

La question des femmes. — La révolte en Amérique, en Angleterre, en France. — Mistress Stanton et miss Suzan Antony. — Le journal *la Révolution*. — Une *candidate* au poste d'ambassadrice. — Pétition pour l'égalité des sexes en matière politique. — Cinq mille femmes inscrites sur les [illegible] professeurs, médecins, avocats et ministres. — Des Mgr Dupanloup en crinoline et des Père Hyacinthe en jupons. — Demoiselles apothicaires. — Défiance du chroniqueur. — Un peu de Molière. — La véritable mission [illegible] — Ce que ferait le chroniqueur s'il était à la place du [illegible] confrère. — [illegible] aux États-Unis. — Les petites masses parisiennes. — Mme Moreau, Mlles Albert et Gauden. — L'embarras des prophéties. — Hypothèses malheureuses du [illegible] moment. — Les brigands italiens. — Bastonnade à [illegible] — Une lettre curieuse. — [illegible] des Zampa et des Fra Diavolo. — L'illustre de la Honorille. — Un café vendu 120,000 francs. — Théâtres : Opéra : reprise d'*Hamlet*. — Rentrée de Faure et de Mlle Nilsson. — Mme Gueymard. — Opéra-Comique : reprise de *Zampa*. — Achard, Sainte-Foy, Potel, Mmes Cico et Bélia.

Les femmes [illegible] Amérique, en Angleterre, en France, les voilà qui lèvent contre le sexe fort l'étendard de la révolte. Mistress Stanton et sa lieutenante, miss Susann Antony, parcourent les États-Unis [illegible] lité civile et politique entre les deux sexes. Un journal, intitulé *la Révolution*, et dont miss Susann est la directrice, a pour mission de développer la nouvelle doctrine et de la faire pénétrer dans les régions serrées de la parole éloquente des *oratrices*. Ce n'est pas tout : les chefs du mouvement s'occupent de faire passer la théorie dans la pratique. Une des [illegible] au poste de ministre des États-Unis en Angleterre, pendant que l'infatigable miss Susann saisissait la Convention de [illegible] devant l'Assemblée « les droits de la femme au suffrage politique. » Il est vrai que cette double tentative a eu un succès médiocre. Malgré l'appui de plusieurs membres du Congrès, mistress Bond s'est vu préférer sir Reverdy Johnson, et quant à la pétition de miss Susann, c'est au milieu d'une explosion de rires qu'elle a été renvoyée à un comité.

En Angleterre, le mouvement n'est pas moins accentué. Une pétition qui revendique pour les femmes la qualité d'*électrices* circule à Manchester, et déjà elle a réuni plus de cinq mille signatures. Bien mieux, à Salford, une réclamation [illegible] position contraire, tout texte de loi où il est question de l'homme s'applique également à la femme. Il faudra voir [illegible] Parlement.

Je n'étais pas au Wauxhall le jour où Mme André Léo y a revendiqué, au nom du sexe féminin, l'exercice des droits politiques. La motion, paraît-il, n'a pas eu de chance. Un farceur — il s'en trouve toujours dans une assemblée française — a coupé court d'un mot au débat.

— « Rien de plus juste, a-t-il dit; que ces dames aillent au scrutin, mais qu'elles aillent aussi à la frontière; qu'elles fournissent leur part du contingent, et si on veut nommer tout de suite le conseil de révision, je demande à en être. »

Cette boutade au fond est plus sérieuse qu'elle n'en a l'air. Il est certain que la contribution aux priviléges doit entraîner la contribution aux charges. Il serait par trop commode que les femmes pussent, à leur fantaisie, décider la guerre et se débarrasser de leurs maris en les envoyant sous les drapeaux. [illegible] de capacité. Les Américaines, plus pratiques que les Françaises, l'ont parfaitement compris. Elles se sont mises résolument à masculiniser leurs études. Des colléges de femmes ont été fondés, où sont enseignés non-seulement les arts et les sciences, mais les exercices corporels qui avaient été jusqu'ici le partage presque exclusif des hommes. Celui de Poughkeepsie, dans l'État de New-York — qui a été construit par parenthèse sur le modèle des Tuileries, — renferme un observatoire, un cabinet d'histoire naturelle, un manége, une salle de gymnastique. A côté des colléges de femmes il existe des écoles mixtes où les professeurs, aussi bien que les élèves, appartiennent indifféremment à l'un ou à l'autre sexe. A l'école supérieure de Saint-Laurent (New-York), ce [illegible] mie politique, qui forment des ingénieurs, des physiciens, des chimistes. Dans une autre, à Baker (Kansas), la chaire de grec est occupée par une jeune fille de vingt et un ans, miss Baldwin. A Oberlin, le cours d'anglais est fait par une négresse. Déjà les États-Unis possèdent des *médecines*, des [illegible] En France, nous n'en sommes pas encore là, et il se passera encore du temps, je crois, avant que nous ne voyions des Mgr Dupanloup en crinoline et des Père Hyacinthe en chignon.

Nous avons bien eu quelques bachelières, parmi lesquelles Mlle Chenu et Mme Alexandrine Brès qui vient ces jours derniers de passer son examen à toutes boules blanches. Encouragée par son succès, Mme Brès a, dit-on, l'intention de prendre ses inscriptions à la Faculté de médecine et de pousser ses études jusqu'au doctorat. Nous verrons bien. En tout cas ce sont là des exceptions. Je comprends, à la rigueur, que des femmes se fassent recevoir apothicaires, [illegible] une correspondance toute récente. Le métier de garde-malade, ainsi que celui de sage-femme, est de ceux qui conviennent au sexe doux. Mais docteur en médecine !

> Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
> Qu'une femme étudie et sache tant de choses.

Voyons, la main sur la conscience, seriez-vous jamais tenté de conduire chez M. le maire une gaillarde qui s'en ira tous les jours en visite, fût-ce seulement chez les malades de son sexe ? Et ses études passées sur l'anatomie ne vous sembleront-elles pas un vice rédhibitoire ?

Même avant d'épouser une pharmacienne, j'avoue que j'y [illegible] dans les questions de toxicologie ne laisserait pas de m'inquiéter un peu.

> Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
> Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens
> Et [illegible]
> D[illegible]

C'est le programme de Molière, et il en vaut bien un autre. Ceux qui l'ont accusé de faire de la femme mariée une sorte d'ustensile de ménage ne l'ont pas compris. Qu'ils relisent le premier vers, qu'ils se demandent quelles sont les qualités intellectuelles et morales qu'il suppose chez la mère de famille, et ils verront qu'il y a là une mission assez large et assez élevée pour qu'il y ait fierté à la remplir dignement.

Quand les femmes viennent demander à faire partie du jury et du corps électoral, je me tiens à quatre pour ne pas leur dire : Allez d'abord élever vos enfants, et plus tard nous causerons du reste.

Quand elles affectent des allures masculines, qu'elles nous empruntent nos bottes, nos chapeaux et nos cannes ou qu'elles vont faire des cartons chez Lepage, je ne vois là qu'une fantaisie plus ou moins piquante; mais comme elles seraient attrapées si on les traitait en raison de leurs allures et de leur costume !

Ces jours derniers, à Bologne, un cartel a été envoyé par une dame à un journaliste qui avait eu l'indiscrétion de mettre le nez dans sa vie privée : il n'y avait à cela qu'une réponse à faire, celle de Damon dans *le Philosophe marié* :

> Puisque vous m'appelez pour vous faire raison,
> Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes :
> Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
> Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
> De choisir une nuit pour vider nos débats?

On assure pourtant que le chroniqueur bolonais a traité la chose sérieusement et qu'il a accepté le cartel. Je ne puis croire à une pareille école; car de deux choses l'une : ou le monsieur estropiera la dame, et il sera odieux, ou il se fera estropier par elle, et l'on se moquera de lui. A sa place j'eusse préféré passer par toutes les excuses possibles, ou même m'exposer à rencontrer sur ma joue la main de la terrible amazone. Dans ce dernier cas un galant homme a toujours une vengeance prête, — et celle-là au moins n'est pas ridicule.

Mais, pour en revenir à la question, que les femmes viennent nous dire : « Dans l'association conjugale vous vous êtes fait la part du lion; dans votre organisation sociale vous avez accaparé pour vous un travail lucratif, vous nous avez enlevé jusqu'aux professions qui sont celles de notre sexe. » Oh! alors je serai avec elles et je pousserai même, s'il le faut, l'abnégation jusqu'à avaler tous les *speeches* qui se débitent au Wauxhall.

Déjà, au surplus, j'ai fait mes preuves à cet endroit. Pour avoir soutenu autrefois, avec ma timidité habituelle, qu'un visage de femme ferait mieux qu'une paire de moustaches derrière un comptoir de nouveautés, je me suis vu criblé de lettres anonymes où l'on demandait tout simplement la tête du chroniqueur. Ah! ces messieurs de l'aune n'y vont pas de main morte! Eh bien, dussé-je m'exposer à un coup de peigne de la part de messieurs les coiffeurs, j'ajouterai que je [illegible] profit de l'autre sexe.

L'exemple vient, au reste, de nous être donné par l'Amérique.

[illegible] verture d'un salon de coiffure tenu par une femme, et dans lequel le service de la barbe, de la frisure et de la coiffure pour hommes, est confié exclusivement à des jeunes filles choisies parmi les plus jolies de la classe ouvrière. » Tous ceux qui ont l'habitude de se faire raser préféreront certainement ce mode-ci à l'autre.

Je ne vois pas non plus pourquoi dans les imprimeries... Mais ici le terrain est brûlant : mes adversaires sont à deux pas; ils tiennent mon sort dans leurs mains, et je me retire lâchement devant une lutte inégale.

En voilà assez pour aujourd'hui sur la question des femmes. Maintenant qu'elle est sur le tapis, j'aurai plus d'une fois l'occasion d'y revenir.

~~~ Il y a des gens qui ne croient pas en Dieu : il en est d'autres [illegible] pythonisses [illegible] l'avenir [illegible] les cartes [illegible] Peut-être sont-ce les mêmes. Quoi qu'il en soit, voici la sorcellerie qui paraît revenir à la mode. Paris ne compte pas moins, en ce moment, de trois chiromanciennes illustres : je ne parle pas des sibylles vulgaires qui, moyennant un sou, disent la bonne aventure à messieurs les militaires.

Nous avons d'abord la célèbre Mlle Alberti dont une réclame — énergique dans sa brièveté — nous apprend qu'elle « rend ses oracles de dix heures à cinq heures. » A cinq heures et demie, vous offririez des millions à Mlle Alberti que vous n'en obtiendriez pas le plus petit oracle.

Mme Moreau n'a pas d'heure fixe : elle déchiffre aussi bien l'avenir en pantoufles, au saut du lit, qu'à dîner, entre la poire et le fromage. Ne rions pas de Mme Moreau ! « Élève de Mlle Lenormand, elle habite le même temple que la prophétesse parisienne et s'inspire des lignes fatidiques de la main. » Et les cartes, madame Moreau, les cartes? Si j'ai bonne mémoire, c'est dans les tarots et le marc de café que votre célèbre maîtresse puisait ses inspirations. Voulez-vous donc me laisser croire que ce n'est pas à vous, mais à Mlle Élise Guloten comme celle-ci le prétend, que Mlle Lenormand aurait légué son fonds?

J'aime assez Mlle Élise Guloten : elle n'y va pas par quatre chemins :

« Mlle Guloten est la reine des pythonisses aujourd'hui à [illegible] *Paris ne peut pas [illegible] pythonisse* [illegible] gne de Mlle Lenormand n'est pas encore oublié. Mlle Guloten lui succède aujourd'hui. Cette pythonisse, Turque d'origine, croyons nous, *d'autres disent Javanaise*, lit à livre ouvert dans les lignes de la main. L'astronomie et le somnambulisme lucide lui sont également familiers... »

A la bonne heure, en voilà une qui a plus d'une corde à son arc. Sa connaissance du javanais ne doit pas nuire non plus à sa clientèle. On sait que cette langue est familière à toutes ces dames des Cythères parisiennes.

Mais, de ces trois prophétesses, quelle est celle qui mérite le plus de confiance?

C'est ici que commence mon embarras.

Un de mes amis, pour en avoir le cœur net, est allé les [illegible]

A cette question : De quelle mort mourrai-je? l'une a répondu

— Il y a des arêtes dans les poissons; il y a des pepins dans les raisins; il y a des os dans le haricot de mouton.

L'autre :

— Il y a des tuiles et des cheminées sur les toits; dans les rues, des voitures et des vélocipèdes.

La troisième :

— Il y a des tempêtes sur la mer; dans le ciel, des nuages qui portent la foudre et des comètes qui portent des aérolithes.

J'attends avec impatience la mort de mon ami pour vous dire laquelle des trois a prédit juste.

Quelle fureur, s'écrie un personnage de comédie, a-t-on de savoir ce qu'on ne peut empêcher! Admettons, en effet, que la chiromancie ne soit pas une vaine science, à quoi nous avanceront ses prédictions, puisque les faits prédits doivent fatalement arriver et que notre volonté est impuissante à les conjurer? Je suppose que ma pythonisse vienne me dire : « Votre femme vous trompera. » Eh! que diable voulez-vous que j'y fasse! — ou bien, qu'avec plus de précision que tout à l'heure, elle m'apprenne que je mourrai tel jour, à quoi cela me servira-t-il, si ce n'est à me faire passer par toutes les tortures décrites dans *le Dernier Jour d'un condamné?* Franchement, il vaut encore mieux se tenir tranquille.

Ah! si Mlle Guloten pouvait lire dans les astres ce que feront fin courant le Crédit mobilier ou les Bons lombards, comme je n'hésiterais pas à lui lâcher mes dix francs!

Si, au moins, elle pouvait m'indiquer une bonne série pour faire sauter la banque de M. Dupressoir!

Vous me direz que cette façon de jouer à coup sûr, ne serait pas parfaitement honnête : aussi est-ce une simple hypothèse, et il n'est pas à craindre qu'elle devienne une réalité

~~~ Un gaillard qui ne s'en rapporte pas au hasard, c'est Tola Croce, le chef de bande de la montagne Cellacorato. Celui-là ne va pas consulter les pythonisses, tout au plus broche-t-il un petit bout de prière à la madone, quitte à lui faire cadeau de quelques bijoux s'il réussit, ou, dans le cas contraire, à lui administrer une vénérable tripotée. C'est la mode du pays. Le mois dernier, à Catanzaro, les *carabinieri* ayant surpris et capturé une demi-douzaine de brigands, [illegible] — [illegible] parle pas des épouses, — se sont ruées sur la statue de la madone et lui ont appliqué sur les épaules une consciencieuse [illegible] Qu [illegible] qu'ici l'occasion de recourir à ces extrémités. Ses petites excursions réussissent à souhait. L'autre jour, il a envoyé au signor Filliola, un bon bourgeois des environs de Naples, l'ordre d'avoir à lui expédier dans les vingt-quatre heures deux mille ducats, deux montres en or françaises, — il n'a pas spécifié si les montres devaient être de Leroy ou de Breguet, — deux chaînes aussi en or, dix chapeaux de castor fin, six chemises, six paires de souliers, six paires d'escarpins [illegible] de chaussettes. Il faut lui savoir gré de sa discrétion. On ne dit pas si, pour les souliers et les escarpins, il a envoyé la mesure de son cordonnier. Peut-être se réserve-t-il de se les faire essayer par le signor Filliola, à l'exemple de Mlle Massin dans la jolie pièce de M. Octave Gastineau.

La lettre de Tola Croce se termine par ces mots : « Recevez, cher monsieur, avec mes salutations, mes vœux pour votre [illegible] »

On voit que les traditions courtoises des Zampa et des Fra Diavolo ne sont pas tout à fait perdues dans le beau pays où résonne le *si*.

Inutile d'ajouter que le signor Filliola s'est empressé de faire honneur à la lettre de change tirée sur lui par Tola Croce. Le signor Filliola tient à son nez et à ses oreilles.

~~~ Une industrie un peu aventureuse au demeurant que celle de Tola Croce, — trop émaillée de coups de fusil, de miliciens et de *carabinieri*. Que ne vient-il à Paris et n'achète-t-il un fonds de limonade, — le café Garin, par exemple, qui vient de se vendre quatre cent vingt mille francs? Ici on se contente de tuer les gens par l'absinthe, — commerce moins dangereux et plus lucratif que celui du *revolver*.

Il est vrai qu'il faudra renoncer au pittoresque, aux couchées sous la feuillée, aux aventures, aux surprises, aux aubaines inattendues. Au lieu de l'air embaumé des Apennins, il faudra se résigner à respirer les âcres parfums du bitume et du gaz municipal. Mais il y a des compensations. Le boulevard a aussi ses charmes, ses sirènes non moins attrayantes et plus apprivoisées que celles de Charybde et de Scylla. — Et puis l'on ne peut tout avoir.

~~~ Celui qui serait passé vendredi dernier rue Le Peletier vers huit heures et demie du soir, aurait pu remarquer devant le péristyle de l'Opéra une vaste calèche toute chargée de bouquets et de guirlandes de fleurs enrubannées. S'il eût tenu à connaître la destination de ce petit jardin, il lui eût suffi de jeter un coup d'œil sur l'affiche où s'étalait en vedette, à côté du nom de Faure, celui de Mlle Nilsson. Ce soir-là, en effet, la *diva* suédoise faisait sa rentrée dans cet adorable rôle d'Ophélie, la dernière et la plus brillante de ses créations. Dès le deuxième acte, l'enthousiasme avait atteint son apogée. Après son grand air que la cantatrice a terminé par une note éblouissante, une avalanche de fleurs est venue tomber à ses pieds, accompagnée d'un long tonnerre de bravos. Le *stock* de bouquets pourtant n'était pas épuisé, et l'on s'attendait à voir le solde pleuvoir sur la scène à la fin du quatrième acte. Mais les gentlemen préposés à l'ovation n'avaient pas réfléchi qu'Ophélie n'est plus en vue à la chute du rideau, et force leur a été de rengainer leurs bouquets et de leur faire prendre, au lieu du chemin de la scène, celui de la loge de l'artiste. Ce petit malentendu a jeté un froid. Le public lui même m'a paru plus réservé que de coutume envers son idole favorite.

Et pourtant jamais l'actrice n'avait été plus séduisante, jamais la cantatrice n'avait chanté avec plus de perfection, d'une voix plus fraîche et plus limpide. Pourquoi donc cette froideur relative? C'est que certains bruits avaient couru sur les conditions pécuniaires que Mlle Nilsson mettait à son rengagement. Le public s'est alors demandé si lui-même n'avait pas en ceci sa part de responsabilité, si en surfaisant le talent de l'artiste, il n'avait pas encouragé ces prétentions excessives. Il s'est senti froissé de voir monnoyer ses sympathies, exploiter son enthousiasme peut-être un peu indulgent. Au lieu de se laisser aller à ses impressions, il s'est mis à les raisonner : il a cherché des taches au soleil, des stries au diamant. Voilà ce que j'ai cru démêler dans l'attitude de la salle. S'il en est ainsi, il est facile à Mlle Nilsson de rompre la glace. Déjà elle a démenti le chiffre que l'on mettait en avant. Qu'elle fasse mieux, qu'elle termine avec la direction de l'Opéra dans les conditions auxquelles ont droit son talent et son action sur le public, et celui-ci, qui ne demande qu'à faire sa paix avec elle, ne se montrera pas ingrat.

Faure s'est surpassé : il semble encore en progrès depuis la dernière représentation. On ne lui a pas ménagé les applaudissements non plus qu'à Mme Gueymard, très-belle et très-dramatique sous la couronne royale.

~~~ *Zampa*, que l'Opéra-Comique reprenait le lendemain de cette solennité, est un de ces chefs-d'œuvre qui ne devraient jamais quitter le répertoire. M. de Leuven me dira que j'en parle bien à mon aise. Le principal rôle, écrit sur un registre exceptionnel, n'est pas abordable pour tous les ténors et ce n'est qu'en l'escamotant en partie que Montaubry parvenait à s'en tirer. Achard, qui vient de le prendre à son tour, y a mieux réussi. Il s'en faut encore cependant qu'il y soit complet. Le Zampa qu'il nous donne est vraiment trop bourgeois et trop bon enfant pour mériter les colères célestes. Mais quel ravissant organe! quelle sûreté d'intonation! Et comme je louerais le virtuose s'il voulait bien respecter un peu plus le texte d'Hérold!

Mlle Cico joue et chante avec mollesse. Les autres rôles sont très-bien tenus par Potel, suffisamment comique sous les traits de Daniel, par Mlle Bélia, très-piquante et très-accorte, et par Sainte-Foy, le meilleur de tous les Dandolo, que j'aie [illegible]

G. Rodi[illegible]

BULLETIN

Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre précédent numéro, S. M. la reine d'Angleterre vient de traverser Paris, se rendant sur les bords du lac de Lucerne, où elle séjournera environ un mois.

Sa Majesté britannique a quitté ses États dans la journée du 6 août, après avoir reçu les hommages et avoir pris gracieusement congé des principaux membres de la haute aris[illegible]

Le yacht royal *Victoria-and-Albert* a été signalé en rade [illegible] La reine n'est descendue à terre que dans la matinée du 7, pour monter dans le train impérial de la compagnie de l'Ouest. Sa Majesté était accompagnée de ses filles les princesses Louise et Béatrix et de son dernier fils le prince Léopold.

La reine Victoria est arrivée à Paris vers sept heures du soir. L'ambassadeur d'Angleterre lord Lyons l'attendait à la gare de la rue d'Amsterdam. L'incognito le plus complet a été conservé, sur le désir exprimé de la reine. Sa Majesté britannique était en deuil comme d'habitude.

La reine est restée jusqu'au soir à l'ambassade, pendant que le jeune prince et les jeunes princesses faisaient une promenade en voiture.

Le lendemain, vers trois heures, l'Impératrice, arrivée le matin de Fontainebleau, a fait une visite à l'auguste voyageuse. L'Impératrice et la reine se sont embrassées de la manière la plus affectueuse. La visite, qui a duré environ une demi-heure, s'est passée en causeries intimes.

Sa Majesté britannique est partie pour la Suisse vers sept heures. Pendant leur séjour à Lucerne, la reine et la famille royale occuperont une villa admirablement située appelée la villa Wallace. Elle est construite sur une colline dominant la ville, avec le Righi à gauche, le mont Pilate à droite, et le lac et la chaîne neigeuse du Saint-Gothard juste en face.

A l'heure où paraîtra ce journal, le canon annoncera le commencement de la fête du 15 août. Hâtons-nous donc de réunir quelques détails sur les préparatifs qui se poursuivent sur différents points de Paris et qui sont presque terminés au moment où nous écrivons.

Sur la place du Trocadéro on a édifié des théâtres de pantomimes et des théâtres d'acrobates qui alterneront leurs représentations. Sur le même point on voit des mâts de cocagne et la multitude des petites boutiques uniformes qui, l'année dernière déjà, ont remplacé les baraques disparates d'autrefois. Ces boutiques occupent le pourtour des pelouses de l'immense place, dont quarante-cinq mâts, surmontés de bannières, ornés d'écussons, jalonnent les voies de la rampe centrale.

A l'heure voulue, un sillon de feu marquera toutes les lignes de promenade ; des milliers de globes de verre dépoli [illegible]

Sur la place de la Concorde, chaque appareil d'éclairage sera surmonté d'un bouquet de globes blancs et rouges. De plus, des guirlandes de globes blancs et rouges alternés relieront entre eux tous les candélabres de la place. A la nuit, des lampes électriques d'une grande puissance, installées à la base des huit statues de villes qui s'élèvent au pourtour de la place, projetteront leurs lueurs sur les eaux des deux grandes fontaines et ajouteront à l'illumination féerique du lieu.

D'une extrémité à l'autre de la grande avenue des Champs-Élysées, les appareils d'éclairage répéteront le brillant décor de la place de la Concorde, et dans les jardins latéraux de la promenade, embrasés par les flammes de Bengale, trente mille ballons lumineux seront suspendus aux branches des arbres. Des lampes électriques seront en outre braquées sur les fontaines qui décorent cette partie des Champs-Élysées.

Sur la place du Trône, un feu d'artifice sera tiré, à l'heure même où un autre feu, disposé sur la plate-forme de l'arc de triomphe de l'Étoile, embrasera de ce côté l'horizon.

Avant son départ de Plombières, l'Empereur a passé la revue des francs-tireurs de Plombières et de Luxeuil; le défilé a eu lieu avec un ordre parfait, et il s'est terminé par [illegible]
~~~



L'ÉGLISE SAINT-PIERRE, A CAEN, d'après un croquis de M. S. R. — Voy. page 511.

Les sociétés de tir du département des Vosges avaient toutes fourni des délégués pour le concours ouvert le même jour, dès huit heures du matin. La ville a été splendidement pavoisée et illuminée.

La distribution des récompenses décernées aux artistes, à la suite de l'Exposition annuelle de 1868, a eu lieu le jeudi 13 août, à une heure, dans le grand Salon carré du Louvre.

Dans cette séance ont été également distribués les grands prix de Rome décernés au concours de 1868 et les médailles obtenues par les élèves de l'École impériale spéciale des beaux-arts dans le cours de l'année.

Lundi dernier, à midi, a eu lieu, à la Sorbonne, sous la présidence de M. Duruy, la distribution solennelle des prix aux lauréats des grands concours ouverts entre les élèves des colléges et lycées de Paris et de Versailles. Le Prince Impérial assistait à cette cérémonie.

Un incendie très-violent a éclaté la semaine dernière dans les magasins de la marine à Dunkerque. En peu d'instants les flammes prirent un développement tel, que l'on comprit bientôt que les efforts des travailleurs devaient se concentrer sur les bâtiments avoisinants afin de circonscrire le foyer du sinistre.

Malgré les efforts énergiques de la garnison et de la population, qui ont rivalisé de zèle, les pertes ne s'élèvent pas à moins de douze cent mille francs.

On vient d'inaugurer la statue de Bernard Palissy, et la ville de Saintes, où a eu lieu cette inauguration, a donné à cette occasion une fête brillante.

La statue a été taillée dans un bloc de marbre blanc d'une pureté exceptionnelle; elle mesure deux mètres cinquante centimètres de haut. Bernard Palissy est debout et porte le manteau en usage à cette époque. Sur sa main droite, ramenée vers le menton, il appuie légèrement sa tête. C'est la copie exacte du portrait découvert par M. du Sommerard, il y a trois ou quatre ans à peine, et déposé au musée de Cluny. De la main gauche il tient un plat, reproduction fidèle d'une des faïences de Palissy possédées par le Louvre.

Cette statue est due au ciseau de M. Taluet.

Trente mille personnes, sans compter la population de la ville, s'étaient donné rendez-vous à Saintes, à l'occasion de la fête célébrée le 2 août, en l'honneur de l'ouvrier, du savant, de l'écrivain, de l'honnête homme, car Palissy fut tout cela.



STATUE DE BERNARD PALISSY, ŒUVRE DE M. TALUET, INAUGURÉE A SAINTES, LE 2 AOUT. — Dessin de M. Mès, d'après une photographie de M. Allain. Voir le Bulletin

L'ancien marché aux chevaux, servant de prolongement au boulevard de Port-Royal, qui lui-même fait suite au boulevard Arago, vient de disparaître. Quarante-deux mille mètres cubes de terre ont été enlevés pour le mettre à niveau.

On va entreprendre incessamment les travaux de ravalement ou de déblai du boulevard de l'Hôpital jusqu'à la place d'Italie.

L'attentat dont a été victime le prince Michel III Obrénowich vient d'avoir son sanglant dénoûment à Belgrade. Sur les quinze accusés, quatorze ont été condamnés à mort, le dernier à cinq ans de prison. Les accusés ont entendu la lecture de l'arrêt avec le calme imperturbable qu'ils ont montré pendant tout le cours du procès. Après cette formalité, ils ont été reconduits à la forteresse au milieu des imprécations de la multitude.

Le lendemain matin, à six heures, l'arrêt a été exécuté dans une plaine hors de la ville, près du Danube. Tous les condamnés avaient les bras liés d'une corde. Leur figure était pâle, mais leur sang-froid et leur courage étaient toujours les mêmes. Quelques-uns fumaient des cigarettes que leur donnaient les soldats

Devant une fosse longue de quinze mètres étaient placés quatorze poteaux, chacun à un mètre l'un de l'autre. Chaque condamné fut lié par derrière à son poteau. Ensuite on banda les yeux au premier à droite, et, sur un signal de l'officier commandant, quatre gendarmes tirèrent sur lui, à une distance de quatre à cinq pas. Le corps fut aussitôt détaché et jeté dans la fosse. Ensuite on banda les yeux au second, et ainsi de suite jusqu'au quatorzième. Le même mouchoir blanc servit à bander les yeux des quatorze condamnés. Les plus coupables se trouvaient à la fin de la file. Kosta Radovanowich, qui mutila la figure du prince Michel déjà renversé, était l'avant-dernier; le quatorzième était le directeur du bagne. Chaque fois qu'un cadavre tombait dans la fosse, des malédictions partaient de la foule.

La fusillade dura environ une demi-heure. Un triste accident eut lieu pendant l'exécution. Une des balles fit ricochet, et l'un des officiers de service, frappé au front, tomba roide mort. Ce triste épisode fut à peine remarqué au milieu de la fusillade.



LA CUEILLETTE DU HOUBLON DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD; dessin communiqué. — Voir page 514.

[illegible]
[illegible]
et le terrain nivelé.

TH. DE LANGEAC.

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

— Tu es un drôle de corps, l'ami, dit Palomas dont le malaise faisait trêve; mais à tant parler et à tant boire, comment n'es-tu pas ivre déjà ?

— Cela commence, seigneurie...

— Nos gens ont déjà le diable au corps, reprit don Juan qui prêta l'oreille.

La maison s'emplissait en effet d'un tapage infernal. L'orgie allait bon train à l'office.

— Voulez-vous qu'on les fasse taire ? demanda Esteban.

— Point, point, l'ami... ce sont de bonnes lames... ne les empêchons pas de se divertir.

— Alors, buvez, Excellence. Il y a un moment où le vin fait du mal .. pour guérir cela, il faut le vin.

— Va pour le vin ! Je finirai bien par avoir raison de toi !

— Certes, il n'est point de jeu où je puisse égaler un seigneur tel que vous. Quand vous fûtes parti, je songeai à me barricader avec mes deux braves, deux de mes sujets, dont la tournure aurait dû vous ouvrir les yeux. Mais qui peut répondre des issues secrètes ? J'avais ouï dire que dans la maison de Pilate il y avait certain corridor mystérieux d'où l'on pouvait tout voir et tout entendre. Je me pris à penser ceci : Qui sait si le duc Hernan, invisible, n'a pas assisté à notre souper ?

Ces dernières paroles furent prononcées d'un accent si étrange, que don Juan de Haro, malgré le trouble croissant de sa cervelle, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Quelle idée ! balbutia-t-il.

— On a d'étranges idées, seigneur, quand la frayeur travaille l'imagination... Je me dis : « Le métier ducal a du bon. Si je puis seulement gagner du temps, nos puissants protecteurs et alliés sauront bien faire disparaître ce fâcheux revenant... Prenons la clef des champs, et allons porter à notre illustre gendre le consentement qui lui fait défaut... »

— Vas-tu recommencer ta raillerie, l'ami ? fit don Juan avec une fatigue lourde.

Esteban l'examina d'un œil perçant.

Il rapprocha de lui son siège.

— Seigneur, dit-il en brisant sur la dalle le flacon de vin portugais à demi vide, il est besoin que vous vous teniez éveillé : je n'ai pas fini... ce joli nectar de Porto ne reussit pas à tout le monde... Un verre d'eau fraîche, s'il vous plaît, et nous essayerons d'une autre ambroisie.

Don Juan se laissa faire. Il murmurait en regardant son compagnon de table :

— Quelle tête de granit ! On dirait que c'est moi qui ai bu la potion de la Florentine !

Cet étrange et insaisissable sourire reparut sous la moustache du roi des gueux.

— Excellence, reprit-il, dans cinq minutes, il n'y paraîtra plus : c'est le temps orageux qui vous a tourné le cœur... le rota que voici, sorti d'un cru dont vous allez devenir propriétaire en épousant ma fille, va vous faire l'effet d'un cordial magique. . Mais abrégeons . me voici parti de la maison de Pilate, où je laisse mon noble Sosie, et courant sur vos traces le long du Guadalquivir...

— Ah çà ! interrompit don Juan, gardes-tu le fol espoir d'éterniser cette comédie ?

— Espoir n'est pas le mot, seigneur, repartit froidement Esteban; si vous le permettez, j'ai une bonne et belle certitude.

— Et tu comptes que je m'abaisserai à jouer un rôle dans cette farce ?

S'il ne vous plaît pas d'être mon gendre, seigneur comte, la cour d'Espagne ne manque pas, Dieu merci, de jeunes et nobles cavaliers...

— Ce n'est plus de l'impudence, mon brave, prononça Palomas avec dedain, c'est purement et simplement de la folie.

— Bravo ! s'écria Esteban, vous avez dit cela d'une voix plus ferme... Voilà que vous vous remettez... Au cordial, Excellence !

Il déboucha le rota avec précaution et versa deux rasades.

La sienne fut aussitôt lampée rubis sur l'ongle. Don Juan, qui était tourmenté d'une soif ardente, vida également son verre.

— A la bonne heure ! dit-il, voilà une liqueur loyale !

— Vous sentez-vous de force à parler raison ? demanda Esteban avec une certaine brusquerie.

— Ce ton ?... commença Palomas.

— C'est le ton qui convient, seigneur. Dans cinq minutes, il faut que nous soyons de beau-père à gendre comme par le passé... ou bien il faut que notre marché soit rompu. La chose est à prendre ou à laisser, comprenez bien cela.

Don Juan prêta complaisamment l'oreille au tapage de ses familiers.

— Je comprends, pensa-t-il, que je suis chez moi.... et que le pays d'Espagne ne se remuera point de fond en comble en apprenant que le gueux Esteban d'Antequerre s'est noyé par hasard dans le Guadalquivir...

— Je vous écoute, l'ami, reprit-il tout haut.

— C'est le parti le plus sage, seigneur. Du moment que vous m'écoutez, nous sommes d'accord. Suivez bien mon argumentation, je vous prie; vous voulez être duc de Medina-Celi ..

— Accordé ce premier point.

— Et, pour arriver là, il ne vous répugne pas d'épouser [illegible] ?

— Accordé.

— La seule chose donc qui vous arrête, c'est le beau-père ?

— Précisément.

— Vous voudriez être le gendre du vrai Medina-Celi ?

— Cela ne fait pas de doute.

— Eh bien ! mon gendre, topez là ! je suis le véritable don Hernan.

Palomas rejeta sa tête en arrière et ouvrit de grands yeux effarés.

— Est-ce un cauchemar ? balbutia-t-il; vous venez de dire vous-même, il n'y a qu'un instant...

— Buvons et raisonnons... Pour vous, quel est le vrai Medina-Celi ? celui qui peut vous donner l'héritière avec l'héritage, n'est-ce pas ?... Quel est au contraire l'imposteur ? celui qui ne possède ni l'autorité de père ni le titre ducal ? Mon gendre, et si vous repoussez ce nom, cette fois ce sera la dernière... j'ai moi aussi ma fierté, de par le Dieu vivant ! mon gendre, faisons ensemble la balance des positions : j'ai pour moi la possession, chose importante dans la loi de tous les pays; j'ai pour moi la reconnaissance formelle de tous mes officiers et de tous mes valets, la reconnaissance de ma fille, la reconnaissance de la duchesse Eleonor, ma femme; n'est-ce rien, cela ? J'ai pour moi le témoignage de l'oidor Pedro Gil... Vous souriez ? passons. J'ai pour moi le témoignage de don Baltazar de Zuniga y Aicoy, président de l'audience de Séville; celui de don Pascual de Haro, commandant des gardes, et celui de don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'État, vos trois oncles, seigneur. Ils ont placé sur ma tête leur va-tout politique, sur ma tête et sur la vôtre; ils nous ont mariés... Si vous divorcez, ce ne serait pas moi désormais qu'on abandonnerait.

— Ce serait moi, peut-être ?... interrompit Palomas en riant.

— Vous l'avez dit, seigneur : ce serait vous... mais *peut-être* est de trop... ce serait vous certainement, vous nécessairement... Vous figurez-vous trois grands d'Espagne venant avouer qu'ils ont menti ?...

La tête de Palomas s'inclina sur sa poitrine. Ses sourcils étaient froncés. Il réfléchissait laborieusement.

— Mais l'autre ?... murmura-t-il en portant à ses lèvres son verre, qu'Esteban avait toujours soin de remplir.

— L'autre sera le faux duc, répondit Esteban sans hésiter. C'est moi qui ai le sauf-conduit du roi, c'est moi que Philippe IV attend demain matin en audience royale... Je ne veux pas prétendre que ce quiproquo audacieux pût indéfiniment se prolonger, mais l'autre n'aura pas le temps... l'autre arrive trop tard... l'autre a eu les coups, les blessures, la captivité, la proscription... l'autre est sous le poids d'une étrange et prodigieuse fatalité... Qu'il vienne, on lui dira : « Tu mens ! » qu'il élève la voix, on lui nouera le bâillon sur la bouche; qu'il bouge, l'audience de Séville, sinon le saint tribunal lui-même, lui infligera le châtiment réservé aux imposteurs...

— Et cependant, objecta Palomas, c'est lui qui était hier au soir dans la cour de l'Alcazar ?

— Non, c'était moi...

— As-tu le front d'affirmer ?

— C'était moi...

— Je ne t'ai pas quitté... tu étais mon convive !

Esteban ouvrit son pourpoint et présenta un pli de parchemin scellé du sceau royal.

Le secrétaire des commandements de Sa Majesté convoquait don Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, au lever du roi. Le roi voulait le remercier de la loyale et vaillante conduite qu'il avait tenue dans la cour de l'Alcazar.

Don Juan parcourut cet ordre et le reposa sur la table.

Il garda le silence pendant une longue minute.

Esteban s'était renversé sur son siège, le front serein et le sourire aux lèvres. Il achevait de boire à petites gorgées le restant du vin de la Galigaï.

Tout à coup, don Juan agita la sonnette placée près de lui sur la nappe. Colombo montra son jaune et long visage à la porte entre bâillée.

— Va dire à mes gens que c'est assez boire, ordonna le jeune comte; ils auront peut-être de la besogne cette nuit... va !

Colombo s'inclina en signe d'obéissance, et la porte se referma.

Don Juan tendit son verre et regarda son compagnon en souriant.

— Versez, beau-père, reprit-il; vous êtes un habile homme et vous m'avez convaincu... Notre pacte est signé : vous êtes le Medina-Celi... trinquons une dernière fois en famille, et allons nous reposer, car vous m'avez battu de plus d'une manière : je crois que je suis ivre.

Ce singulier personnage du roi des gueux resta froid devant sa victoire comme il l'avait été pendant la lutte. Il trinqua, il but, puis il dit :

— Mon gendre, nous n'avons accompli que les deux tiers de notre tâche. J'avais, vous le savez, trois motifs pour courir les champs cette nuit : nous n'avons encore parlé que des deux premiers : permettez-moi de vous déduire le troisième.

IV.

La chambre de la marquise.

Don Juan avait raison : l'ivresse le prenait, mais ce n'était plus cette ivresse lourde et malade qui avait un instant paralysé sa langue et pressé ses tempes comme un étau; c'était la bonne insouciance que procurent les fumées d'un vin généreux et sincère. Les idées vacillent, il est vrai; le rire un peu idiot fatigue la respiration ; la main engourdie perd sa force, et le corps balancé cherche en vain son équilibre. Mais il n'y a point de souffrance, et l'esprit, emmaillotté dans la demi-transparence d'un brouillard, a la prétention innocente d'être plus actif que jamais.

On a, dans cet état, la conscience menteuse d'une vigueur extraordinaire; le broc tombe des mains et l'on se croit capable de soulever des montagnes. Tel qui ne saurait faire un pas sans broncher parie volontiers, en ces moments, de dépasser un cheval à la course.

Don Juan était ainsi depuis que le rota, topaze liquide, avait remplacé dans son verre l'améthyste ambrée du vin de Portugal. Nous suspectons ce vin de Portugal. Colombo avait revu Esteban avant d'apporter sur la table les deux fameux flacons à faveurs roses.

De deux choses l'une : ou la Galigaï ne savait pas son métier, ou le vin de Bordeaux vendu au prix exorbitant de cent douros n'avait point passé par les mains de la Florentine.

C'était peut-être le vin de Portugal qui était fée...

Don Juan lui avait trouvé dès l'abord un singulier bouquet.

C'était un intrépide jouteur que ce prince de Palomas. Il venait de le prouver une fois de plus sans le savoir, car la dose d'essence qu'il avait absorbée aurait mis deux miquelets à la renverse.

Mais un héros, c'était le bon duc. En face de cet homme, il était impossible de ne pas boire. Son verre s'emplissait, son verre se vidait. Les bouteilles alignées passaient au rebut, son œil restait froid, sa joue demeurait pâle.

Don Juan le contemplait avec une sincère et profonde admiration.

— Beau-père, demanda-t-il en riant de bon cœur, combien pensez-vous qu'il faille de bouteilles pour me déduire votre troisième motif ?

— J'ai vu le temps, répondit Esteban, où je tenais assez bien ma place à table,... mais je me fais vieux...Que chacun de nous en prenne à sa soif et ne nous moquons point l'un de l'autre. Une rasade, s'il vous plaît, au traité de paix que nous venons de signer.

— Ventre-saint-gris ! répondit Palomas, deux si vous voulez... et quatre... et soixante !... On peut me mettre entre deux vins, mais j'y reste... J'avalerais maintenant trois outres de vin des Iles sans inconvénient pour ma cervelle !

— Cela se voit, seigneur, cela se voit ! Vous avez l'œil clair et la langue agile... Voici donc que nous causons maintenant de bonne amitié, comme des associés qui mènent à bien leurs affaires... Mon troisième motif serait resté sous le boisseau, si nous n'en étions venus à cette heureuse alliance... J'aurais gardé mes petits moyens en vous laissant vos illustres avantages... Mais à présent que je suis bel et bien pour vous comme pour tout le monde, le duc Hernan de Medina-Celi, votre beau-père, vous avez intérêt à ce que je fasse à la cour une figure à peu près convenable... Franchement, seigneur, trouvez-vous que j'aie l'air d'un duc ?

— Heu ! heu ! fit don Juan que son rire béat ne quittait plus; trouvez-vous que j'aie l'air d'un archevêque, moi, beau-père ?

— Vous avez l'esprit facétieux... Medina-Celi, dont je suis le vivant portrait, passait pourtant pour un cavalier de noble mine...

— Ce n'est pas moi qu'on prendrait à de pareille glu ! se récria Palomas; ventre-saint-gris ! tout de suite en vous voyant je me suis dit : Quel hareng pour sentir la caque !

— Vous me donnerez des leçons de belle tenue, seigneur comte.

— Seigneur duc, vous pourriez prendre de pires almanachs !

— Il y avait donc bien de quoi courir après vous, mon gendre, vous le voyez, puisque c'est demain, à la première heure, que je dois paraître en présence du roi.

Don Juan fit cette fois un grave signe d'affirmation et vida son verre à petites gorgées.

— Un duc de Medina-Celi, dit-il d'un ton professoral, entre chez le roi avec son manteau et son épée; il a droit au tabouret si le roi s'assied; si le roi se couvre, il peut déposer son feutre sur la table... Au baisemain, il ne fléchit le genou qu'à demi... le roi l'appelle son cousin... Si le roi se lève, il a le droit de dire : « Sous votre plaisir, respecté seigneur, » et de continuer son discours.

Esteban frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Par la sambleu ! mon gendre, s'écria-t-il, je vous demande si l'on peut deviner ces choses-là !... Me voici ferré sur le cérémonial, et du fond du cœur je vous rends grâces.

— Chez la reine... commença Palomas qui prenait goût à son métier de pédant.

— Nous allons venir à la reine, seigneur, mais je veux vous ouvrir mon âme tout entière. Il est un point qui m'embarrasse bien autrement que l'étiquette... Saint patron ! que

1 Voir les numéros 705 à 708.

n'ai-je appris à l'université de Salamanque un peu de politique au lieu de pâlir sur les pères de l'Église et sur les auteurs grecs!

Palomas éclata de rire.

— Nous voulons donc devenir homme d'État? demanda-t-il d'un accent de pitié protectrice.

— Bonté du ciel! mon gendre, nous voulons seulement faire de notre mieux et nous maintenir à la nage au milieu de cet océan si fertile en plongeons!

— On emploie aussi d'autres métaphores, dit don Juan qui se divertissait à son lourd persiflage; on dit: « Le sol des cours est glissant... le terrain des cours est semé de piéges et de chausse-trappes. »

— J'emploierai, mon gendre, les figures de rhétorique qui vous agréeront le mieux, désirant ne point choir sur le verglas de ce sol et ne point me faire prendre, comme un misérable loup, dans ces filets ni dans ces piéges.

— A boire, beau-père, riposta don Juan, — ce que j'aime en vous, c'est votre naïveté... Au moins, si vous n'en savez pas bien long, vous ne vous en faites point accroire!... Allons! tel que vous me voyez, je sais ma cour sur le bout du doigt: interrogez, je vous repondrai.

Esteban rapprocha son siége et s'accouda sur la table.

— Je pense bien, reprit-il, que je ne puis devenir en une seule séance un fin politique tel que vous... mes prétentions ne sont pas bien élevées... que je sache seulement où mettre le pied et je serai content!

— En vérité, beau-père!... Rien que cela!... Mais, foi de gentilhomme! lequel d'entre nous peut se vanter d'en savoir si long?... Le comte-duc chancelle à son tour et va faire le saut périlleux, justement parce qu'il a risqué un pas de trop à droite, à gauche, en avant ou en arrière .. Connaissez-vous votre carte d'Espagne? Il y a, n'est-ce pas, de nombreuses provinces? il y a beaucoup de districts; dans chaque district il y a des cantons, dans chaque canton des regies, dans chaque régie des paroisses, dans chaque paroisse des enclos, dans chaque enclos des compartiments réservés à diverses cultures... Eh bien! il serait plus facile de connaître par leur nom chacun des carrés de terre qui composent chaque enclos, formant lui-même la paroisse, etc., etc.; — car je perds haleine, ou le diable m'emporte! — que de savoir par le menu cette autre carte aux mille myriades de divisions baroques et fantasques qui est celle de la cour... A boire!

Il reprit son souffle et s'éventa avec son mouchoir.

Esteban, disciple attentif et avide de s'instruire, l'écoutait religieusement.

— Es-tu assez sain d'esprit pour entendre discourir un homme de ma [illegible]? continua brusquement Palomas, dont les paupières s'injectaient de rouge; il me semble que tes yeux sont sanglants.. et n'ai-je pas remarqué que tu battais la campagne? C'est que, vois-tu, vieux pecheur, je ne voudrais pas perdre ma peine... Jeter les perles aux animaux que tu sais, voilà une sotte besogne. Prouve-moi que tu n'es pas ivre si tu veux que je continue.

Il s'interrompit en un ample hoquet.

— Puis, sans attendre la réplique:

— Bien! bien! comment veux-tu t'instruire si tu parles toujours?... le défaut de tes pareils, c'est l'inutile bavardage... Ventre-saint-gris! tous les gens d'esprit ne sont pas en France... J'ai démontré une fois à ce manant de Calderon que, si je voulais, je ferais cent fois mieux que lui des pièces de théâtre... Nommez-moi général d'armée et vous verrez ce que Medina-Sidonia pèsera auprès de moi!... Le comte-duc! il se croit ministre, cet homme!... Vous verrez, vous verrez, dès que j'aurai pris sa place! Pense-t-on qu'Almanzor, le perroquet, ne me dirait pas aussi: « Juan est grand, » si j'étais roi?... Il s'arrêta pour saisir le bras d'Esteban

— Approche, reprit-il en criant à tue-tête, approche encore, que je te dise un grand secret... Tu es le seul homme que j'estime en Espagne... Je fais semblant d'être un fou... je joue le rôle de Brutus innocent... Ils croient me tenir... ils comptent gouverner sous mon nom... je les mettrai dans un trou, tous tant qu'ils sont... j'en ferai une olla-podrida de connétables, de secrétaires d'État, de généraux, de grands inquisiteurs... As-tu entendu parler de Machiavel?... Moi, je n'ai pas lu Machiavel, mais je suis plus rusé que Machiavel... je ne dis mes affaires à personne... et, si je savais que mon verre eût pénétré mon secret, par la mort! j'en ferais un millier de tessons!

Il lança son verre à la volée contre les dalles.

Puis il croisa les bras sur sa poitrine d'un air fier, regardant Esteban et se laissant aller au rire énervant de l'ivresse:

— Approche encore, continua-t-il; n'aie pas peur... je ne te ferai pas de mal... Je t'aime bien mieux que le vrai duc, parce que, dès qu'on le voudra, il ne faudra qu'une chiquenaude pour le faire disparaître... Tu es un mannequin, on a raison d'un mannequin avec une allumette. Voyons, tiens-toi! ou va te coucher, si tu es ivre... Voilà pourtant un olibrius qui a voulu me tenir tête! Interroge-moi donc, puisque je t'en ai donné la permission!

— Mon gendre, répliqua Esteban, il faut pardonner à mon trouble... je ne suis point habitué à fréquenter des hommes de votre sorte... A votre âge! déjà tant de profondeur et de science politique!...

— Eh! eh! beau-père, est-ce à Salamanque que vous trouveriez un professeur comme moi?

— Ni à Salamanque ni ailleurs, mon gendre... Ce que je voudrais surtout savoir...

— Versez!... Si je n'avais pas soif, je parlerais mieux qu'un livre!

— Ce qu'il me plairait d'apprendre, c'est la position de chacun à la cour. On dit que là, autant de visages, autant de masques.

— Vous n'y êtes pas, beau-père... trois ou quatre masques par visage! Pour ma part, moi, j'en ai bien une demi-douzaine... Mais! qui peut se vanter de me connaître? Est-ce le sorcier Moghrab? est-ce Pedro Gil? est-ce ma belle marquise? sont-ce mes oncles, ou mes très-chers amis de la maison du Sépulcre?

— Parlez-moi de tous ces gens-là, seigneur.

— Je parlerai de qui je voudrai, balourd!... Oublies-tu que tu t'adresses à un comte?... Mort de ma vie! n'y a-t-il plus de neige sur les sierras?... Ce vin est tiède, il en faudrait un muids pour rafraîchir la gorge... Tu veux des nouvelles du connétable de Castille? Les petits enfants savent qu'il est l'homme du cardinal: la France le paye fort cher et il fait belle figure... Don Pascual de Haro travaille pour l'Angleterre. Buckingham a payé trois fois ses dettes depuis deux ans... aussi don Pascual me prêche-t-il la modération dans mes dépenses... Alcoy, le beau-père du comte-duc, est cousin du roi de Portugal par sa femme: il intrigue en faveur de Bragance... Le vieux Zuniga va tantôt à l'un, tantôt à l'autre; il reçoit, dit-on, quelques présents des révoltés de Catalogne... Ce sont tous, du reste, de bons sujets, partageant à l'égard de notre seigneur le roi l'opinion du perroquet Almanzor.

— Et parmi tous ces illustres hidalgos, demanda Esteban, y en a-t-il qui travaillent pour l'Espagne?

[illegible]

— Beau-père, vous êtes plus bouché que ce flacon d'Alicante [illegible] l'Espagne ne paye pas.... Qui diable va s'occuper de l'Espagne?

— Excusez [illegible] seigneur... Vous avez prononcé encore d'autres noms?...

— La reine?

— Une sainte de bois qui ne nuit à rien, mais qui ne sert à rien.

— Vos amis de la maison du Sépulcre?

— Des caricatures habillées à la française... cœurs d'étoupes... épées de plâtre...

— Mais où donc, demanda Esteban avec une involontaire énergie, où donc sont les fils des vieux Castillans?

— Dans les romances moisies, beau-père, dans le fatras de Lope et dans les bouquins de Guilhem de Castro... Faut-il que je me verse moi-même?

Pendant un instant, sa verve railleuse avait fouetté son ivresse. Il avait été presque brillant d'expression et de malice dans le bilan politique qu'il venait de faire en quelques mots, mais son œil s'éteignait de nouveau, et une couche s'ajoutait à l'épaisseur de sa langue.

— Tous ces gens, demanda Esteban, malgré leurs vues contraires, sont-ils capables de s'entendre?

— Oui, répondit don Juan, s'ils se sentent vaincus... pour renverser le roi...

Il ne vit point le rapide et court frémissement qui parcourait les membres de son compagnon d'orgie

— Mais, reprit celui-ci, le comte-duc?

— Le comte-duc, mon oncle, interrompit don Juan dont la pesante somnolence s'éveilla en un véritable éclair de finesse, est un habile bachelier. Il connaît l'histoire, et sait bien [illegible] Le nom de Guzman est royal à son sens. Et pour lui, Gaspar de Guzman vaut bien Hugues Capet de France ou le père de l'empereur Charlemagne.

— Vous croiriez que le comte-duc veut s'asseoir sur le trône?

— Je serais neveu du roi, répondit Palomas; mais il n'y a pas dans ce pédagogue l'étoffe d'un usurpateur... Si le cœur m'en disait, beau-père, regardez-moi bien: n'ai-je pas le front qu'il faut pour porter une couronne?

Esteban ne put s'empêcher de sourire. Il songeait à Cuchillo le toréador, qui eût fait aussi, selon sa propre opinion, un bien digne monarque!

Don Juan le regarda de travers.

— De quoi ris-tu, mendiant? s'écria-t-il dans une soudaine colère. Hier encore la belle marquise me disait: « C'est toi qui es le roi, et sais-tu ce que peuvent les femmes?... Les gens que le comte duc croit tenir, je les ai. Moghrab est à moi, Pedro Gil m'appartient. »

— Voilà deux fois que vous prononcez ces noms-là, seigneur [illegible]

Le jeune comte haussa les épaules avec fatigue et repoussa son verre.

— Deux coquins subalternes, dit-il en baillant. Moghrab est un charlatan assez avisé qui jette de la poudre aux yeux des sots avec de prétendus calculs astrologiques. Pedro Gil, que tu connais aussi bien que moi, est un ancien intendant fripon, présentement magistrat, adroit comme un singe, rusé comme un renard; sa patte de velours a des griffes de tigre. Ils ont tous les deux de jolies filles. Ils trompent tout le monde, et moi je les joue sous jambe.

— Et quelle position, selon vous, seigneur, un duc de Medina-Celi doit-il prendre vis-à-vis de tous ces gens-là?

Don Juan bâilla longuement.

— Tu ne m'amuses plus, l'ami, dit-il Ne vois-tu pas qu'il y a dix grandes minutes que je ne bois plus?

— Mais, murmura Esteban, qui baissa les yeux, je ne me suis pas encore informé de ma fille.

— Je te rends cette justice que tu joues ton rôle de père pitoyablement. Je vais t'en donner des nouvelles de ta fille. La noble Isabel, délivrée de ce rustique Amadis qui voulait l'enlever, a été conduite avec respect dans cette hôtellerie. On lui a donné la propre chambre de la maîtresse du roi. On l'a laissée barricader sa porte tout à son aise et traîner des meubles au-devant de sa croisée. Elle est en sûreté, de par Dieu! son honneur ne court aucun risque, puisque nul autre que moi ne peut pénétrer dans sa retraite.

— Ah! ah! fit Esteban, dont une légère rougeur colora la face pâle, nul autre que vous, seigneur?

Palomas eut un sourire cynique

— Sur mon salut! s'écria-t-il, je crois que le drôle va faire semblant de s'effaroucher.

PAUL FÉVAL.

La suite au prochain numéro.

DISTRIBUTION DES PRIX

A L'INSTITUTION IMPÉRIALE DE LA LÉGION D'HONNEUR

A SAINT-DENIS

Nous avons déjà parlé dans le Bulletin de notre précédent numéro de la visite faite par S. M. l'Impératrice, le samedi 1er août, à l'Institution impériale de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, afin d'assister à la distribution des prix. Nous croyons intéressant de joindre à la gravure que nous consacrons [illegible] suivants qui nous sont communiqués par un témoin oculaire:

L'Impératrice a été reçue au bas du perron de la grande porte, dans la cour d'honneur, par la surintendante Mme la baronne Daumesnil, qui lui a présenté les dames dignitaires et les professeurs.

Le grand chancelier de la Légion d'honneur, qui a la haute direction de l'établissement, n'avait pu se rendre à la solennité à cause de son grand âge. Le grand-chancelier a quatre-vingt-cinq ans, et Mme la surintendante quatre-vingt-deux ans.

La salle de la distribution était ornée et décorée pour recevoir l'Impératrice et sa suite. Les élèves étaient debout sur une espèce d'amphithéâtre, en face du trône.

Elles ont salué l'entrée de l'Impératrice, qui, ayant pris place sur le trône, les a fait asseoir. Sa Majesté a distribué le prix d'honneur et les premiers prix du grand concours.

La princesse Clotilde a remis le prix fondé par l'Impératrice à l'élève la plus distinguée de la classe de dix-sept ans. Ensuite a eu lieu la visite des travaux exposés; les maîtresses et les élèves ont été félicitées par l'Impératrice.

Au départ de l'Impératrice, qui a eu lieu vers quatre heures, les élèves étaient rangées sur deux lignes dans la cour d'honneur; elles ont salué Sa Majesté au passage.

Le cortége de la cour s'est rendu directement de la maison [illegible] de Saint-Denis, où étaient réunis le sous-préfet et quelques personnes de la ville.

H. VERNOY

L'ÉGLISE SAINT-PIERRE A CAEN

Ce monument historique, situé au centre de la ville de Caen et déjà dégagé d'un côté, est l'œuvre de plusieurs siècles. La tour qui surmonte l'église a été élevée en 1308; elle appartient au style gothique. Sa hauteur est de soixante-dix mètres.

« Cette tour est surmontée, dit M. de Caumont, d'un trottoir [illegible] à jour, délicatement travaillés. La pyramide terminale, construite en pierres de six à sept pouces d'épaisseur, liées les unes aux autres au moyen de crampons de fer, est percée sur [illegible] de rosaces, et garnie de crochets sur les angles: elle est d'une telle solidité, que les intempéries des saisons ne l'ont point altérée. »

Le grand portail, qui date du XIVe siècle, était orné de sculptures en relief, qui représentaient divers épisodes de la vie de saint Pierre. Le portail latéral, placé sous la tour, a été restauré en 1600. La façade ouest est en partie de la fin du XIVe siècle.

Le chœur, en partie du XIIIe siècle, et la nef, de la même époque que la tour, ont été complétement restaurés aux XVe et XVIe siècles. On remarque sur le chapiteau du troisième pilier de la nef, à gauche, des sculptures curieuses, représentant des sujets tirés des anciens fabliaux ou des romans de chevalerie.

Les voûtes du chœur et les chapelles de l'abside, chef-d'œuvre d'Hector Sohier, architecte, né à Caen, ont été commencées en 1521, elles sont d'une élégance et d'une richesse remarquables.

La belle gravure, que nous publions d'après une aquarelle de M. S. Read, donne une idée exacte de l'aspect à la fois noble et élégant de cette église, à laquelle on assigne à juste titre une place parmi les monuments les plus remarquables dont le moyen âge a doté la France.

X. DACHÈRES.

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

Continuons de rechercher les causes qui font prospérer l'agriculture en Angleterre, en Allemagne et en Suisse, tandis qu'elle languit chez nous. L'institution qui, en Angleterre, a le plus contribué à cette prospérité est certainement celle de la Société royale d'agriculture, bien qu'elle n'ait encore que trente ans d'existence; mais jamais société n'eut



LES MEMBRES DE LA HAUTE ARISTOCRATIE ANGLAISE ALLANT PRENDRE CONGÉ DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE AVANT SON DÉPART POUR LE CONTINENT; dessin de notre correspondant. (Voir le Bulletin.)



S. M. L'IMPÉRATRICE PRÉSIDANT LA DISTRIBUTION DES PRIX A L'INSTITUTION IMPÉRIALE DE LA LÉGION D'HONNEUR, A SAINT-DENIS. dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 511.



EXÉCUTION DES ASSASSINS DU PRINCE MICHEL III DE SERVIE, A BELGRADE; dessin de M. Mès. — Voir le Bulletin.

une influence plus rapide, plus heureuse, plus universelle. A l'heure qu'il est, elle compte plus de vingt mille membres [illegible] avec leurs propres fermiers, avec de simples fabricants de machines agricoles.

Quoique organisée et quoique fonctionnant depuis le 27 juin 1838, elle ne fut officiellement autorisée que le 26 mars 1840. La charte royale reconnaît et déclare que la Société a pour but :

1° De réunir tous les renseignements contenus dans les publications agricoles et autres ouvrages scientifiques dont l'utilité à l'agriculture aura été prouvée par des expériences [illegible];

2° De correspondre avec les sociétés agricoles, horticoles et scientifiques, en Angleterre et à l'étranger, et de choisir dans cette correspondance tout ce qui, dans l'opinion de la Société, pourra être d'une utilité pratique à la culture du sol ;

3° De payer à tous les tenanciers, propriétaires ou autres personnes qui, à la demande de la Société, voudront bien [illegible] recueillis pourront fournir d'utiles résultats pratiques, une indemnité en compensation de la perte qu'ils auront pu encourir par ces expériences ;

4° D'encourager les efforts des hommes de science pour favoriser le progrès de la construction des machines agricoles, des bâtiments d'exploitation et des habitations rurales, pour [illegible] néraux de l'agriculture, pour encourager la destruction des insectes nuisibles à la végétation et l'éradication des plantes parasites ;

5° D'encourager la découverte des nouvelles variétés de graines et autres végétaux utiles à l'homme et pour la nourriture des animaux [illegible];

6° De recueillir des renseignements au sujet de l'entretien des bois, des plantations et des clôtures, et de tout autre sujet d'amélioration agricole ;

7° De prendre des mesures pour améliorer l'art vétérinaire appliqué au bétail, aux porcs et aux moutons ;

8° [illegible] les meilleurs systèmes de culture et d'élevage des animaux, par la distribution de primes ou tout autre moyen ;

9° D'assurer le bien-être et le confort des ouvriers agricoles, et d'encourager les meilleures manières d'administrer leurs maisons et leurs jardins.

Voilà tout ! et pourtant avec ces neuf petits articles si simples on a transformé toute l'agriculture anglaise. Il est vrai que les vingt mille citoyens les plus énergiques et les plus sensés d'Angleterre se sont réunis et entendus pour en tirer tout le parti possible.

En a-t-il été de même en France ? Nos sociétés agricoles, nos comices ont-ils eu la même influence ? Hélas ! ceux qui, seulement depuis trois ou quatre ans, auraient suivi avec attention les comptes rendus des concours et comices français, pourraient reconnaître que la vie peu à peu s'en retire ; jamais cette insuffisance de nos comices n'était apparue aussi clairement que cette année. Quoique nos progrès agricoles aient été moins rapides que chez la plupart des peuples voisins, cependant il s'en est après tout, ici et là, réalisé quelques-uns. Eh bien, tandis que l'agriculture se développait, les comices chargés de la représenter restaient stationnaires, tout entiers et de plus en plus aux mains de l'administration. Ces sociétés, qui auraient dû se relier entre elles, restaient isolées et presque partout sans initiative.

En horticulture, la France, dans ces dernières années, a su conserver certainement un rang plus digne d'elle, elle n'a [illegible] que sur un petit nombre de points ; mais qu'on dise si nos sociétés horticoles se sont développées et améliorées en proportion [illegible] ?

Il semble que tout le monde, chez nous, ait peur des grandes associations nationales. Quelques journaux, tout récemment, n'ont-ils pas, ô mon Dieu ! parlé de la création d'une Société d'agriculture instituée sur le plan de l'Académie française et composée de quarante membres ?

On oublie donc que la Société d'agriculture anglaise se composait, il y a quelques années, de vingt mille membres, et que le nombre en va toujours croissant ?

Vous demandez une académie agricole de quarante membres ; je la voudrais, moi, composée de quarante mille sociétaires. Songez, en effet, que la population agricole ne compte en Angleterre que deux millions d'habitants au plus, tandis qu'en France elle en compte dix fois autant.

Rien de plus curieux que l'histoire de cette Société royale d'agriculture anglaise, et si vous voulez apprendre ce que peut faire en trente ans une Société fondée sur le bon sens, lisez l'excellent chapitre que vient de publier M. Robiou de la Tréhonnais dans son volume intitulé : PRATIQUE AVEC SCIENCE. *Histoire du progrès agricole au XIXe siècle* vous y verrez que « la Société royale, comme toutes les autres institutions purement scientifiques ou artistiques de l'Angleterre, est complètement indépendante du gouvernement ; et cependant, dit M. de la Tréhonnais, c'est une institution [illegible] ment liée au bien-être et à la prospérité du peuple anglais. Son influence ne se fait pas seulement sentir en Angleterre, mais elle s'étend sur le monde entier. Les gouvernements étrangers consultent ses lumières par l'entremise de leurs ambassadeurs, et les ministres des colonies et des affaires étrangères du gouvernement anglais se font un devoir de lui communiquer tous les faits intéressants, tels que découvertes de gisements d'engrais, acclimatation de plantes nouvelles et d'animaux utiles, que la correspondance diplomatique [illegible] »

De quelle Société française en pourrait-on dire autant ?

Ajoutons aux causes d'arrêt que nous avons indiquées dans nos progrès agricoles l'affaiblissement moral des paysans français depuis trente ans ; cet affaiblissement est dû à des causes diverses, parmi lesquelles il faut citer le cabaret. Et cependant si les populations rurales, prises dans leur ensemble, ont baissé, que d'individualités originales et fortes la France contemporaine peut encore nous montrer ! Aucune nation au monde, pour le paysan type, ne l'emporte sur nous. Chaque jour l'observateur attentif fait, en cette étude, quelque [illegible]

[illegible] un digne homme coiffé d'un chapeau à larges bords qui, le dimanche, fait en plein vent des conférences sur l'art d'élever des abeilles ? Si seulement vous l'avez entrevu au milieu de ses *amies*, qu'il remue et transporte avec la plus parfaite tranquillité, une fois en présence de l'habile opérateur, il est impossible que vous n'y soyez pas resté jusqu'à la fin. Qui pourrait, en effet, voir sans admiration de quelle manière M. Hamet [illegible] ?

Sans voile, sans gants, en pleine sécurité il transvase d'une ruche dans une autre 25,000 mouches, parmi lesquelles, à première vue, il distingue *la mère*, qu'il prend et fait passer [illegible] nouveau des essaimages artificiels. Entouré de toutes ses abeilles voltigeantes et bourdonnantes, c'est un jeu pour lui que de les maîtriser, les examiner, faire pondre la mère, montrer ses œufs à toute l'assistance sans même recevoir une piqûre. Pour ne pas être piqué des abeilles, il faut n'avoir auprès d'elles que des mouvements lents, les laisser même tranquillement se poser sur les mains ou sur le visage sans essayer de les chasser ou de les fuir.

Voici la manière d'opérer l'essaimage artificiel :

La ruche dont on veut tirer un essaim est préalablement enfumée à l'aide d'un petit appareil assez semblable à un brûloir à café ; à cet appareil est emmanché un soufflet à l'aide duquel on introduit dans la ruche la fumée de chiffons brûlés. Bientôt un bourdonnement qui se fait entendre indique que les abeilles sont domptées. On prend alors la ruche, on la renverse et on la place, l'ouverture dirigée en haut ; au-dessus de cette ruche ainsi disposée on en place une vide ; puis en frappant sur celle de dessous on fait monter les abeilles dans la ruche supérieure.

Des milliers de personnes ont vu à Paris et ailleurs M. Hamet exécuter cette expérience avec un plein succès.

Du reste, il est probable qu'aucun homme au monde ne connaît les abeilles mieux que M. Hamet. Comment a-t-il acquis cette science ? Écoutez.

Il était une fois un brave paysan si pauvre, si pauvre, qu'il ne savait comment payer l'école de son petit garçon ; or ce petit garçon était intelligent, et le père, malgré sa pauvreté, ne pouvait résister au désir de lui faire donner un peu d'instruction. Il s'avisa d'acheter des mouches, se promettant de payer l'école avec le produit du miel ; ainsi fut fait, et les mouches produisirent tant et si bien, que l'enfant, après l'école primaire, put encore entrer à l'école normale. Il fut instituteur de village, mais ce qu'il savait et ce qu'il enseignait le mieux, c'était l'art d'élever les abeilles, art que son père lui avait appris dès l'enfance.

M. Hamet (car cette histoire est la sienne) se fit donc éleveur, puis marchand d'abeilles, et le voici devenu en France [illegible]

Grâce à lui, presque partout on commence à ne plus faire périr les mouches pour recueillir le miel.

M. Hamet prêche partout la croisade qui doit mettre fin à [illegible]

— Je leur dois la vie, dit-il, car je n'ai vécu que par elles, [illegible]

[illegible] de M. Hamet. Retenez bien son histoire, il n'y en a pas de plus caractéristique de l'esprit du paysan français.

EUGÈNE NOËL.

LA CUEILLETTE DU HOUBLON

Voici le moment de cueillir les premiers houblons hâtifs. Déjà l'on s'occupe, dans nos départements houblonniers du nord et de l'ouest, de rassembler les travailleurs, hommes, femmes et enfants, à qui cette besogne est familière.

C'est en avril qu'on a fait les plantations nouvelles ou ravivé les vieux plants en les taillant. Le labour à la bêche, puis le fumage ont suivi de près. Le houblon exige un sol éminemment riche, autant que possible à l'abri du vent.

[illegible] commence l'*emperchage*. De grands échalas de chêne ou d'orme, de trois à neuf mètres de hauteur, suivant l'âge de la plante, ont été fichés en terre à distances égales, et l'on y a peu à peu enroulé les jeunes pousses, après élagage, en les attachant de mètre en mètre avec des liens de jonc ou de paille mouillée.

On a pris soin, pendant ce travail, de toujours diriger la plante de gauche à droite, c'est-à-dire dans la direction du soleil levant. Elle se refuserait à tourner et à monter dans le sens opposé.

Bientôt les tiges capricieuses se sont chargées de grappes fleuries. On juge que le temps de la cueillette est arrivé quand les cônes de la fleur du houblon commencent à prendre une [illegible]

Il est important que la cueillette se fasse par un temps sec, quand la plante n'est pas humide. On se met d'ordinaire à ce travail le matin, après la chute de la rosée. Sur des perches transversales, assujetties à un mètre à peu près du sol, les travailleurs couchent successivement par lignes les échalas chargés de fleurs ; les femmes et les enfants égrènent ces fleurs dans des paniers, en veillant à rejeter les petites queues ou les feuilles qui déprécieraient la marchandise.

Les cônes cueillis sont transportés au séchoir, où ils attendent sur des claies la mise en sacs. Ils iront bientôt fournir à nos brasseries le principe odorant et légèrement amer par lequel la bière se distingue.

Nos braves travailleurs champêtres ont terminé leur tâche. Ils se reposent à l'ombre en attendant leur paye, tandis que, sous l'œil vigilant du maître, on achève de mettre en meules les échalas inoccupés jusqu'au printemps prochain.

[illegible] MORANCEZ.

COURRIER DE LA MER

Parmi les dangers que les baigneurs ont à redouter à la mer, il en est un dont nous n'avons point parlé dans notre dernier Courrier, et que cependant il est essentiel de connaître : c'est celui qui résulte de la piqûre de certains poissons. Le plus redoutable de ces poissons est la *Vive*.

La vive est un poisson très-fréquent sur les côtes de Normandie. La finesse des pointes de sa nageoire dorsale, qu'elle redresse vivement à l'approche du danger, en rend le contact redoutable. Redoutable est le mot, car il n'est pas de douleur plus pénétrante ni qui aille plus au cœur que celle qui résulte de sa piqûre. Les amateurs de la pêche à la crevette doivent tout spécialement s'en défier au moment où ils versent leur butin sur le sable, ou plutôt où il en font le triage [illegible] tenir trop en garde contre la vive, quand elles la grattent à bronse écaille, les sensations que lui fait éprouver la « fatale toilette » amenant de sa part des représailles qui ne sont, avouons-le, que trop justifiées. Il est vrai que, d'après les ordonnances de police, elle ne devrait être amenée sur nos marchés qu'après qu'on lui aurait coupé sa terrible nageoire ; mais ces ordonnances, comme tant d'autres, ne sont pas toujours exécutées fidèlement.

Nous avons dit que la piqûre de la vive est affreusement [illegible] des plus graves complications. Aussi croit-on généralement que son arme est empoisonnée comme celle de l'abeille, et est-on dans l'usage de cautériser la plaie. Or une dissection attentive prouve qu'il n'existe chez ces poissons ni organe sécréteur d'un venin, ni conduit, ni réservoir. Le meilleur traitement en pareil cas consiste dans l'emploi des fomentations émollientes. Si, malgré cela, la douleur persiste, il peut être utile de recourir au débridement, mais non à la cautérisation.

Que penser de l'efficacité attribuée par nos pêcheurs à la chair du poisson lui-même ? Je ne serais pas surpris qu'il y eût là quelque chose d'assez fondé. Remarquez en effet que cette croyance date d'extrêmement loin, car voici ce qu'on lit dans Pline, le naturaliste : « Pour neutraliser le venin « *venenum* du piquant de la vive, le remède le meilleur « est la chair du poisson lui-même, ou seulement sa cervelle « appliquée immédiatement sur la blessure. » Si tout était inexact dans ce fait, il y a longtemps probablement qu'on serait désabusé à son endroit. Notons en passant le mot « venin » dont se sert Pline. C'est que, je le répète encore, telle est la malignité de ces piqûres qu'il est impossible, à défaut de preuves matérielles du contraire, de ne pas l'attribuer à l'existence d'un principe septique.

La vive est, à vrai dire, le seul poisson que nous ayons à redouter sur nos côtes. Non pas que les animaux marins soient naturellement pacifiques ; ils ont au contraire l'humeur éminemment belliqueuse ; seulement cette humeur ils la tournent contre eux-mêmes. S'agit-il en effet de s'entre-détruire, ils déploient toutes les ressources, toutes les ruses, j'allais dire tout le génie de la guerre de surprise et d'embuscade. [illegible] tons les principaux détails au *Guide* de M. Constantin James.

Voici un petit être qu'on appelle *Fourmi-lion*. Trop faible pour attaquer de front son ennemi, il étudie sur le sable les traces de son passage, y creuse un trou microscopique, puis se tient à l'affût. A peine l'a-t-il vu rouler dans l'abîme, qu'il se précipite vers lui et, profitant de ce qu'il est tout étourdi de sa chute, en a facilement raison.

Non moins curieuse est l'industrie de certains crustacés (*Nassa reticulata*). Ils se blottissent sous le sable, ne laissant poindre au dehors que l'extrémité de leur petite trompe qui doit les avertir, à la manière d'un conducteur, de la présence de leur proie. Aussitôt qu'ils en sentent le contact, ils sortent de leurs cachettes, comme les nonnes de leur tombeau dans l'opéra de *Robert*, et l'accablent de leur nombre.

Vous citerai-je la *Sèche*, qui commence par aveugler son adversaire, en lui lançant du noir dans ses eaux, absolument comme certains voleurs commencent par aveugler leur victime en lui lançant du poivre dans les yeux ?

Et la *Torpille* ? La batterie électrique avec laquelle elle foudroie son ennemi à distance est-elle sans analogie avec nos décharges d'artillerie ?

Si nous voulons par la pensée nous reporter à d'autres mers que les nôtres, nous assisterons à des spectacles plus curieux encore. Un poisson, par exemple, qui en pêche un autre à la ligne ! Tel est le passe-temps auquel se livre la raie appelée *Lophius piscatorius*. Elle ne fait, du reste, qu'utiliser l'amorce dont la nature l'a dotée dans ce but. De sa tête partent plusieurs tentacules terminés, à leur extrémité libre, par un renflement spongieux et charnu d'un aspect appétissant. Ce renflement, elle le laisse flotter comme [illegible] ou un fucus. Quelque poisson sans défiance vient-il à y

[illegible] ment le tentacule dans sa bouche entr'ouverte de manière à y engloutir le prisonnier, et cela sans qu'il puisse en sortir, car ses dents, disposées en herse, n'ont d'écartement que juste ce qu'il faut pour livrer passage au retrait de l'amorce.

Un combat plus loyal est celui que se livrent ces poissons [illegible] *Lepidopus* [illegible] se rencontrent, ils s'observent d'abord à distance, comme [illegible] ritable duel, lequel se termine assez souvent par la mort des deux adversaires. Plus soucieux, en effet, de l'attaque que de la parade, ils se précipitent l'un vers l'autre avec une telle furie, qu'il n'est pas rare qu'ils se transpercent mutuellement avec le long glaive dont leur nez est armé.

[illegible] D'ailleurs les poissons seraient destinés à mourir de faim, s'ils ne se dévoraient entre eux, et de deux maux il est assez juste qu'ils choisissent le moindre. Puis qui sait si en subissant cette dure nécessité de la faim, ils ne font pas violence à leurs véritables instincts? Ce qui me le ferait croire, c'est qu'on cite d'eux des traits qui prouvent en faveur de leur excellent naturel.

Quel animal plus doux, plus intelligent, plus aimant que le dauphin (lisez phoque)? Nous en avons vu un, il y a peu de temps encore, au boulevard Beaumarchais, qui disait *papa* et *maman* au commandement de sa maîtresse, puis allait lui lécher la main en lui lançant des regards où respirait la tendresse la plus vive. Il y en a actuellement même un à Dieppe, dans le petit bassin du jardin des bains, qui montre pour le [illegible]

Ces animaux, du reste, ont été de tout temps des héros de [illegible] par un dauphin qu'avaient ému les accents de sa lyre. Appien dit en avoir vu sortir de la mer pour venir écouter des bergers qui jouaient de la flûte. Enfin Pausanias affirme en avoir entendu un exécuter des *soli* sur une conque qu'il maniait avec l'aisance d'un véritable virtuose.

Mais c'est surtout chez les *sirènes*, « ces monstres de la mer à la voix mélodieuse »,

Monstra maris Sirenes erant quæ, voce canora,

[illegible] plus développé. Il l'était tellement, qu'Homère en a fait le sujet d'un des plus charmants épisodes de son immortelle *Odyssée*. Disons-le tout de suite, leur voix n'a rien perdu aujourd'hui de son pouvoir fascinateur; leurs goûts seuls se sont un peu modifiés. Ainsi, tandis que la sirène d'autrefois recherchait de préférence les écueils escarpés et les rochers déserts, la sirène moderne, au contraire, a un très-grand faible pour nos plages les plus fréquentées et tout spécialement pour nos casinos. Il s'est opéré de même quelques changements dans leur structure anatomique. La première était moitié femme et moitié poisson; la seconde est moitié femme et moitié démon. Enfin, et c'est là une circonstance des plus fâcheuses, la race qui avait le privilége d'en affronter les séductions paraît bien près de s'éteindre : c'est celle [illegible]

[illegible]

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Influence du mariage sur la vie humaine. — Statistique du docteur Starck. — Les engins de guerre. — La terre. — Est-elle solide? — Contient-elle un feu central? — La *précession* et la *nutation*. — M. Hopkins et M. De[illegible] canards analogues aux races domestiques. — Animaux fossiles découverts à Vence, dans les Alpes-Maritimes. — Un lion, des loups préhistoriques. Un léopard, des chiens, des ours, des lions, des lapins antédiluviens.

La statistique est une science toute moderne et qui jette sur le système des probabilités un jour parfois vraiment singulier. Tels sont, par exemple, les calculs du docteur Starck, relativement à l'influence exercée par le mariage sur la longévité humaine.

D'après lui, entre l'âge de vingt à vingt-cinq ans, il meurt une fois plus de célibataires que d'hommes mariés.

Cette inégalité de la mortalité diminue pendant les années qui suivent, mais l'avantage reste toujours aux hommes mariés.

Ainsi depuis vingt ans jusqu'à la fin de la vie, l'âge moyen atteint par les hommes mariés est de cinquante-neuf ans et demi, tandis que l'âge qu'atteignent les célibataires n'est que de quarante ans.

En d'autres termes, passé l'âge de vingt ans, les hommes mariés ont la chance de vivre dix-neuf ans et demi de plus que [illegible]

Après vingt-cinq ans, la vie moyenne, pour les hommes mariés, est d'un peu plus de soixante ans, tandis qu'elle n'est pas tout à fait de quarante-huit pour les célibataires.

Une moitié à peu près des célibataires meurent avant d'avoir atteint l'âge de trente ans; au contraire, la très-grande majorité des hommes mariés ne meurent qu'entre soixante et quatre-vingts ans.

En ce qui concerne les femmes, la différence dans la durée de la vie, entre celles qui sont mariées et celles qui ne le sont pas, est moins grande que chez les hommes; cependant elle reste encore, en somme, très-notablement à l'avantage [illegible]

Les femmes mariées meurent à la vérité en plus grand nombre que les filles durant trois périodes quinquennales de la vie; à savoir, de quinze à vingt, de vingt à vingt-cinq et de vingt-cinq à trente ans; mais elles prennent leur revanche de trente à quarante ans, période où les filles meurent à leur tour en plus grand nombre.

De quarante à cinquante ans, l'avantage revient aux filles. Au delà, il ne cesse plus d'être du côté des femmes mariées.

A côté de ces calculs sur la vie humaine et ses chances de durée, un autre docteur anglais, sir John Pakington, se complaît à exposer les progrès que fait l'art de tuer les hommes, et le prix que coûte cet art.

Des canons qui, en 1858, passaient pour formidables, sont devenus en 1868 des espèces de jouets inutiles.

En 1858, aucun canon ne coûtait au delà de 2,500 francs; en 1867, le gouvernement anglais a payé deux canons 187,500 francs.

En 1858, une charge de poudre pour un canon ordinaire ne coûtait guère plus de 18 francs; maintenant un coup de canon de neuf pouces anglais de diamètre coûte 106 francs, et le coup d'un canon de douze pouces 165 francs.

Les munitions requises pour essayer un canon de neuf pouces coûtent 37,500 francs, et un canon de douze pouces 50,000 francs; en 1858, elles s'élevaient au plus à 3,700 fr.

[illegible] fectionnées avec un nouveau tissu, œuvre d'un inventeur lyonnais qui, dit-on, résoudrait le problème de fabriquer à très-bon compte une étoffe légère, solide, et qui, au moment de l'explosion, se transformerait en vapeur, sans laisser le moindre culot enflammé dans l'âme de la pièce.

Enfin, on essaye journellement à Gâvre et à Toulon des pièces d'artillerie portatives, appelées *mitrailleuses*, et qu'il ne faut pas confondre avec les *faucheuses* adoptées dans l'armée de terre.

Les essais se font sur un îlot désert du groupe des îles d'Hyères, en présence de l'inventeur et des membres d'une commission chargée d'assister aux épreuves.

Si les armes de guerre subissent des transformations im[illegible] de moins grandes.

L'histoire des variations des idées scientifiques relatives à la constitution de la terre est, entre autres choses, vraiment curieuse et présente les volte-face les plus contradictoires.

Il y a trente ans, personne ne doutait que l'intérieur de la terre ne se trouvât subir une chaleur élevée qui tenait en fusion la plus grande partie des matières qu'il contenait. Cette doctrine s'appuyait sur de nombreuses observations, — presque des preuves, — sur la forme et sur la température particulière à la surface de notre planète.

Tout à coup, en 1839, cette doctrine admise comme un article de foi subit le choc d'un doute grave qui la remit tout à fait en question, et M. Hopkins la combattit dans les *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*.

Il s'appuyait sur les deux phénomènes astronomiques de la *précession* et de la *nutation*.

La *précession* et la *nutation* prises ensemble constituent un changement de direction de l'axe de la terre. Sans le double phénomène que cet axe éprouve peu à peu, il resterait parallèle à lui-même et irait toujours percer la voûte céleste en un même point.

La *précession* et la *nutation* le forcent à s'incliner peu à peu sur la direction qu'il avait d'abord, c'est-à-dire que le pôle se déplace lentement et progressivement parmi les étoiles.

[illegible] tique.

La *nutation* le fait mouvoir sur une très-petite ellipse, ayant pour centre la position qu'il occuperait sur ce cercle en vertu de la *précession* seule.

Ce changement continuel de direction de l'axe de rotation de la terre a été rattaché de la manière la plus heureuse à la grande loi de la gravitation universelle. Newton a montré que le mouvement de précession est une conséquence de l'aplatissement de la terre.

L'attraction exercée par le soleil sur l'ensemble des ma[illegible] influence sur le mouvement de rotation du globe autour de son centre, si ce globe était sphérique et homogène, ou bien s'il se formait d'une série de couches sphériques homogènes et concentriques. Mais en vertu du renflement du globe le long de l'équateur, les choses se passent autrement.

L'action du soleil sur l'espèce de bourrelet qui constitue le renflement équatorial détermine peu à peu un changement de direction de l'axe de rotation du globe tout entier. D'autre part, la lune, par son action sur le même bourrelet, donne lieu à un effet analogue, et l'ensemble de ces actions du soleil et de la lune produit en définitive le mouvement lent et complexe de l'axe de la terre, dont la *précession* et la *nutation* sont les deux parties constituantes.

M. Hopkins, s'appuyant sur ces phénomènes, professait que la terre ne peut, comme beaucoup de géologues le supposent, être une masse liquide renfermée dans une mince enveloppe de matière solide, ou que si la terre n'est pas une masse tout à fait compacte, sa croûte doit au moins mesurer le cinquième ou le quart du rayon de sa sphère.

On crut donc désormais à la masse solide et compacte de [illegible]

Or, M. Delaunay combat aujourd'hui cette idée par l'expérience suivante :

Prenons, dit-il, un vase de forme sphérique, un ballon de verre, par exemple, rempli d'eau.

« Si nous admettons que ce liquide soit doué d'une *fluidité absolue*, et que nous venions à imprimer brusquement au ballon un mouvement de rotation autour de la verticale passant par son centre, le ballon devra conserver son immobilité primitive.

« C'est ce qu'on vérifie facilement en donnant au ballon de verre un mouvement de rotation plus ou moins rapide; des corps légers mis en suspension dans l'eau et à la surface de l'eau qu'il couvre paraîtront ne pas bouger de place, malgré le mouvement donné au ballon.

« En sera-t-il toujours de même, quelle que soit la rapidité du mouvement donné au ballon?

« Si l'on fait tourner le ballon avec une extrême lenteur, peut-on admettre encore que le liquide restera indifférent à ce mouvement de l'enveloppe qui le renferme?

« Oui, si, en admettant la *fluidité absolue* du liquide, on fait abstraction de sa *viscosité*.

« En effet, cette viscosité, extrêmement faible dans la plupart des liquides que nous connaissons, n'est cependant pas absolument nulle.

« On comprend donc qu'il doit en résulter que si le mouvement de rotation imprimé au ballon est suffisamment lent, le liquide sera entraîné par le ballon, de sorte que le tout tournera d'une seule pièce, comme si le liquide était congelé et ne faisait avec son enveloppe qu'un seul corps entièrement solide. »

Revenons au globe terrestre, et admettons avec les géologues qu'il est formé d'une masse liquide recouverte d'une mince croûte solide.

Si les actions perturbatrices qui produisent la *précession* et la *nutation* n'existaient pas, son enveloppe solide tournerait avec le liquide qu'elle contient tout d'une pièce autour de la ligne des pôles, dont la direction resterait constante dans l'espace. Enfin si l'on admettait qu'une différence quelconque eût pu exister à une certaine époque entre le mouvement de la croûte et celui du liquide intérieur, les frottements auraient peu à peu détruit cette différence, de manière à amener la conformité des mouvements du contenant et du contenu.

En réalité, les actions perturbatrices qui produisent la *précession* et la *nutation* s'exercent sur la croûte solide et tendent à la faire tourner autour d'un axe s'éloignant de plus en plus de la direction de l'axe autour duquel elle tournait tout d'abord.

C'est un mouvement de rotation extraordinairement lent que ces actions tendent à imprimer à la croûte solide et qui doit se combiner avec le mouvement de rotation qu'elle possède déjà.

La question est de savoir si le liquide intérieur participera à ce mouvement additionnel, ou si la croûte solide en sera seule affectée sans entraîner immédiatement le liquide avec elle.

Pour M. Delaunay, il n'y a pas lieu au moindre doute. Le mouvement additionnel dû aux causes indiquées est d'une telle lenteur, que la masse fluide qui constitue l'intérieur du globe doit suivre la croûte qui l'enveloppe absolument comme si le tout formait une seule masse solide.

Les pressions auxquelles sont soumises les diverses parties de la masse liquide supposée exister à l'intérieur de la terre, sont tellement énormes, que l'on ne saurait se faire une idée de l'influence qu'elles peuvent exercer sur le degré de viscosité du fluide dont il s'agit. Toutefois ce liquide, se trouvât-il dans des conditions identiques à celles des liquides ordinaires, cela suffirait pour que les choses eussent lieu de [illegible]

Quoique absolument convaincu, M. Delaunay a voulu ce[illegible] fiée à M. Champagneur, jeune physicien attaché au laboratoire de physique de la Sorbonne, et cette nouvelle expérience simple et nette ne laisse aucun doute possible.

Voici en quoi elle consiste :

Un ballon de vingt-quatre centimètres de diamètre, à moitié plein d'eau, est suspendu par un fil de douze mètres de longueur. Cette grande dimension permet d'imprimer au vase des oscillations tournantes d'une grande amplitude et en même temps d'une petite vitesse, à l'aide d'une aiguille transversale placée à l'extrémité supérieure du fil et qu'on peut faire tourner d'un nombre de tours déterminé. Pour suivre les mouvements du liquide, deux lames de *mica*, qui y plongent à moitié, sont réunies par une languette de bois, suspendue par son centre à un fil sans torsion situé suivant l'axe de suspension. Les déplacements de ce petit appareil, et par suite ceux de l'eau, s'observent sur une bande de papier divisée en parties égales et collée sur le contour extérieur du ballon.

Si le ballon tourne avec des variations de vitesse très-petites, le liquide suit en tous points son mouvement; mais si ces variations de vitesse deviennent considérables, il vient un moment où le flotteur et par suite l'eau restent en retard du mouvement.

Diverses expériences ont été faites pour saisir approximativement la limite pour laquelle l'eau cesse de suivre les mouvements du ballon. A cet effet, nous avons donné au fil suspenseur une force de torsion déterminée, de vingt tours, par exemple. Le ballon accomplit une oscillation de près de quarante tours, la première moitié avec une vitesse croissante pendant laquelle le flotteur est en retard, la seconde moitié avec une vitesse décroissante et pendant laquelle l'eau, par la vitesse acquise, dépasse le mouvement. Les oscillations du ballon diminuent peu à peu; nous avons observé avec la plus grande attention ces divers déplacements, jusqu'au moment où le flotteur, ne prenant plus ni retard ni avance, reste constamment en face de la même division. A ce moment, le ballon décrit une oscillation de deux tours en trois minutes environ.

En résumé, l'eau possède une certaine force de cohésion pour le vase qui la renferme, de sorte que si l'on imprime au vase un mouvement de rotation tel que les variations de vitesse de ce mouvement soient vaincues par la force de cohésion de l'eau, celle-ci est entraînée et suit en tous points le mouvement du vase.

Concluons donc avec M. Delaunay qu'il ne paraît pas possible d'admettre que l'effet des actions perturbatrices auxquelles sont dues la précession et la nutation ne s'étende qu'à une portion de la masse du globe terrestre. La masse entière doit être entraînée par ces actions, quelle que soit la

grandeur que l'on suppose à la partie fluide intérieure. La considération des phénomènes de la précession et de la nutation ne peut donc fournir aucune donnée sur le plus ou moins d'épaisseur de la croûte solide du globe.

— Un amateur d'ornithologie, M. Hewit, voulant s'assurer que toutes les races de canards domestiques proviennent du canard sauvage, a fait couver des œufs de cette dernière espèce par des canes domestiques.

A la troisième génération, produite par l'éclosion de ces œufs, il remarqua une altération déjà bien tranchée des caractères primitifs. La taille devint lourde, les pattes se raccourcirent et perdirent de leur finesse, enfin les vives couleurs du plumage s'obscurcirent et disparurent; à la sixième génération, les principaux caractères de la race étaient au grand complet.

Il en est également de même des animaux des époques préhistoriques dont on trouve les ossements à Vence, localité du département des Alpes-Maritimes, où des fouilles viennent de faire découvrir une vingtaine d'animaux de types asiatiques et africains : sept mollusques du genre Hélix et quatorze mammifères.

C'est d'abord le squelette entier d'un lion robuste, trapu, bien membré, court sur jambes et le corps très-allongé. Sa tête bombée présente des caractères qui diffèrent du type du lion contemporain, par ses vastes proportions, sa largeur et la forme de ses dents. Viennent ensuite un petit digitigrade d'espèce indéterminée et sans doute nouvelle, un léopard identique au léopard africain, puis des loups et des cuons.

Le cuon est une espèce sauvage qui tient du chien et du loup, et qu'on n'avait trouvée jusqu'ici que dans l'Himalaya et dans quelques-unes des îles de la Sonde. Sa femelle a quatorze mamelles, tandis que la louve et la chienne n'en ont que dix.

A côté de ces carnassiers gisaient l'ours, le sanglier, le rhinocéros, le bœuf, le cerf, la chèvre, le mouflon et le lièvre ou le lapin.

Grâce à cette récente découverte, on peut se faire une idée des animaux qui peuplaient alors la France méridionale. Rien n'y manque, on le voit, ni chasseurs, ni proies.

M. Bourguignat en tire cette conséquence : qu'au commencement de l'époque quaternaire les animaux ont peu à peu envahi, d'Orient en Occident, les pays montueux qui s'étendent du grand plateau central de l'Asie jusqu'aux extrémités des Pyrénées. A la longue, par suite des changements des milieux, peu à peu les animaux se sont modifiés, sans cependant perdre leur type originaire, mais assez toutefois pour présenter des caractères stables et distincts qui permettent de les considérer comme des espèces.

SAM. HENRY BERTHOUD.

—⁂—

LE JUBILÉ DE L'UNIVERSITÉ DE LUND, EN SUÈDE.

L'université de Lund, en Suède, vient de célébrer en grande pompe le jubilé biséculaire de sa fondation. Les choses se sont passées conformément aux usages adoptés par les étudiants de tous les pays dans des circonstances analogues. On a organisé des services religieux, des défilés et des banquets; on a prononcé beaucoup de discours et porté une foule de toasts : tel est le résumé des fêtes sur lesquelles, par conséquent, il est assez superflu d'insister davantage. Il nous semble plus intéressant de donner ici quelques détails sur la ville de Lund même, qui au commencement de l'ère chrétienne compta une population de quatre-vingt mille habitants, et n'en possède plus guère que sept mille cinq cents aujourd'hui.

Lund est située dans une vaste plaine, à un mille et demi seulement de Malmoë. Une distance à peu près égale la sépare du Sund, précisément en face de Copenhague. Cette antique cité fut jadis le siége de l'archevêché primatial de la Scandinavie, et les rois venaient se faire consacrer sur la colline de Sliparebacken, qui s'élève tout près de ses murs.



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU JUBILÉ BISÉCULAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE LUND.

Aujourd'hui la ville est bien déchue. Elle est encore le siége d'un évêché; mais de ses vingt et une églises et de ses six couvents il ne lui reste plus que deux églises.

La cathédrale de Lund est la plus vaste de la Suède après celles d'Upsal et de Linköping. Elle fut commencée en 1072 par l'évêque Egino, et terminée seulement en 1145. Les cryptes constituent la partie la plus intéressante de l'église; on y remarque encore la chaire d'albâtre et les orgues. Ce monument avait eu beaucoup à souffrir d'un incendie survenu en 1234, les nombreuses modifications et reconstructions exécutées à l'époque de la Réforme lui ont fait perdre encore une bonne partie de son originalité et de sa valeur archéologique. Des travaux de restauration, poursuivis depuis 1833 jusqu'à 1859, ont consolidé les tours et les caveaux, et dégagé l'extérieur de la nef d'une foule de baraques qui s'y appuyaient depuis des siècles. Le gouvernement suédois a consacré 258.000 rigsdalers à cette importante restauration.


LA CATHÉDRALE DE LUND, EN SUÈDE; dessin de notre correspondant.

L'histoire de l'université de Lund se rattache étroitement à celle de la cathédrale; car l'université, lors de sa création, n'avait pas d'endroit spécial affecté à l'enseignement des professeurs, et ceux-ci étaient obligés de réunir leurs élèves dans les diverses églises de la ville. La théologie était enseignée dans le chœur de la cathédrale; le droit à l'église Saint-Georges, la médecine à la chapelle Saint-Denis, et la philosophie dans un autre sanctuaire encore. En 1688 seulement, les héritiers de l'évêque Windstrupp firent don à la Faculté, pour s'y installer, du bâtiment de l'évêché.

L'université de Lund est annuellement fréquentée par quatre ou cinq cents étudiants. Pufendorf y professa longtemps. La bibliothèque de cet établissement compte environ soixante mille volumes et des manuscrits d'une très-grande valeur. Un musée historique d'antiquités scandinaves, un cabinet de médailles, des collections d'histoire naturelle, dépendent également de l'université.

La médaille dont nous publions le dessin a été frappée en commémoration du jubilé biséculaire de la fondation de l'université de Lund. D'un côté est gravé le portrait du roi Charles XV; sur le revers on voit Minerve déposant une branche d'olivier sur un cippe où sont tracées les trois couronnes héraldiques de la Scandinavie. Autour on lit cette légende donnée à l'université par son fondateur le roi Charles X Gustave : *Academia Carolina conciliatrix.*

R. BRYON.

—⁂—

CHRONIQUE DU SPORT

DEAUVILLE
LA REINE DE MOHÉLY
AUX
COURSES DU VÉSINET

Il n'y a pas bien longtemps s'étendait encore dans la plus profonde solitude, une espèce de marais sablonneux où j'ai maintes fois chassé la sauvagine, — où, dans ma jeunesse, j'ai tiré bien des canards sans jamais leur faire de mal. Sur cet emplacement, séparé de Trouville par la Toucques (petite rivière dont les bords ont été le berceau de la célèbre jument de ce nom), s'éleva tout à coup, il y a quatre ans, une ville de palais. Deauville enfin, patronnée par un haut et puissant personnage, Deauville, disait-on, allait devenir tout aussitôt, non-seulement une ville d'eau à la mode, mais un rendez-vous de sport fashionable et de *high life;* c'est-à-dire que Deauville allait être non-seulement la rivale de Brighton, mais aussi de Cheltenham et de Melton-Mowbray.

En effet, lorsque je revis ces parages en y retournant pour les premières courses (car on avait commencé par un hippodrome), de véritables palais s'élevaient de tous côtés, sous prétexte de villas. Théâtre, — hôtels immenses, — magnifique casino, — somptueuses promenades pour les équipages, promenade ombragée au bord de la mer, eau douce empruntée aux sources lointaines, tout était déjà là, — tout, jusqu'au splendide éclairage de gaz, dont l'éblouissante lumière était venue remplacer les feux follets du marécage. Mais, — ainsi que j'ai déjà dû le constater autre part, — l'opulente cité semble s'être endormie presque aussitôt sur son linceul de sable, et pour y disparaître, bientôt sans doute, ensevelie, comme jadis Herculanum et Pompéi sous leur suaire de lave.



LES NOUVEAUX UNIFORMES DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE. — I. INFANTERIE ET ARTILLERIE, d'après un dessin de notre correspondant à Vienne. — Voir page 518.

1. Officier d'artillerie en grande tenue. — 2. Artilleur en capote. — [illegible]
6. Soldat de l'infanterie de ligne hongroise en grande tenue. — 7. [illegible] hors du service. — 10. Officier d'infanterie [illegible]



LES NOUVEAUX UNIFORMES DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE. — II. CAVALERIE, d'après un dessin de notre correspondant. — Voir page 518.

1. Officier de dragons en capote. — 2. Officier de dragons [illegible]
5. Officier de hulans avec [illegible] pantalon à bottes, pour le petit service. — 6. Hulan avec son équipement [illegible] équipement de campagne. [illegible]

Cependant, patronne par les sommites du turf, l'hippodrome [illegible] consecutives de courses au commencement d'août, toute une ribambelle de prix, s'elevant à plus de cent trente mille francs, y compris l'objet d'art de sept mille francs, mais sans compter quelques autres mille francs reserves aux seconds, enfin plus de trois cents engagements de chevaux connus et autres, tel etait le programme de cette annee. — Ajoutons pour memoire *ceux* de messieurs les industriels exploitant les frais de sejour, c'est-à-dire des notes comme on peut seulement en presenter la nuit, au coin d'un bois, — la carte d'une main et le pistolet de l'autre. C'est à tel point que ces exactions ont soulevé les énergiques protestations de sportsmen et de notabilites du turf, dont *le Sport* a cru devoir se faire l'interprète, et qui, jusque-là, ne s'étaient jamais produites [illegible] devoir finir par être ensablee tôt ou tard, sera bien definitivement enterree avânt, par l'exploitation de l'industrie, ou l'industrie de l'exploitation.

En attendant, les deux prix sur lesquels se concentrait tout l'interêt de ces trois jours : la Coupe et le prix de M[illegible] liches de deux ans, sont revenus tous deux a l'ecurie de M. le comte de Lagrange. *Trocadéro* a remporte la Coupe, et le prix de Morny a eté enleve avec la plus grande facilite par *Masaniello*, un grand diable de poulain bai cerise zinc, qui non-seulement a l'air d'un cheval, mais aussi a couru en veritable grand cheval

Fontenelle a raconté d'une manière charmante le point de depart des succès du marquis de Dangeau à la cour de Louis XIV. Son esprit, ses manieres, ses jolis vers avaient si bien fait tourner la tête à la reine mere et à la reine Marie-Therese, qu'elles le firent asseoir à leur jeu qui etait le reversi. Là, la fortune vint se joindre à la bonne fortune ; tandis que Dangeau les égayait par son esprit et ses vers, les reines perdaient constamment, et leurs pertes s'elevaient a des sommes si considerables que Colbert crut devoir en parler au roi. Celui-ci s'assura bientôt que l'honneur de l'heureux joueur ne pouvait même être suspecte, et il ne l'enleva au jeu des reines que pour le faire venir au sien. Là encore, la faveur allant toujours croissant, le marquis saisit un jour l'occasion de demander à Sa Majesté la faveur de le loger a Saint-Germain où se trouvait alors la Cour. Ce sejour de la Cour rendait precisement la chose fort difficile, le château etant bien plein dejà. Aussi le roi mit une condition à cette faveur, c'est que la [illegible] rerait pendant la partie même qui allait s'engager, et que, cette partie achevee, il les reciterait aussitôt : ce que fit immediatement Dangeau sans avoir même paru distrait un seul instant [illegible]

C'est probablement peu de temps apres cette improvisation que le marquis poéte, officier historien, ecrivait les lignes suivantes dans le celebre journal reimprime tout dernierement en dix-neuf volumes par la maison Firmin Didot :

« Le 11 novembre 1692, Monseigneur alla sur les dix heures du matin voir une course de chevaux qui se faisait au Pecq ; le roi et la reine d'Angleterre y etaient ; la course fut belle et le cheval du grand prieur gagna de deux longueurs de cheval. »

Or, pour aller aux courses du Vésinet lorsque l'on prend le chemin de fer, c'est non au Vesinet même, mais au Pecq qu'il faut descendre, car de cette station à l'Hippodrome, le trajet est à peine de cinq minutes. Les courses actuelles ont donc lieu sur ce même terrain où, il y a cent soixante seize ans, le cheval du prieur gagnait deja « de deux longueurs de cheval. »

C'est à peu pres de deux longueurs aussi que sur la vieille piste du Pecq, perdue aujourd'hui dans le pittoresque parc du Vesinet, *Borgia*, a M. Baudonnat, a gagne dimanche le prix du Pavillon, et *Breviarde*, au capitaine Mary Hubert, celui du Kiosque. Enfin, apres avoir gagne les deux steeple-chases à la precedente reunion, *Astrolabe*, la vieille jument de M. le baron Finot, est venue cette fois remporter le prix des Reservoirs avec vingt-huit a trente livres de plus à porter que ses deux adversaires, *Nisata* et *le Roi Barbu*. Quant au prix à reclamer, tandis que *Modeste* lequel par parenthese n'est [illegible] *Modeste*, *Elise* et *Plaisir d'amour* emaillaient la prairie de leurs eblouissantes culbutes, *Zéphyrine* et *Porfire* ont fait [illegible]

Le programme ainsi épuisé, un handicap de consolation pour jockey et gentleman n'ayant pas gagne dans la journee [illegible] cinq concurrents ; — il est revenu à l'*Africaine*, montée par son proprietaire, M. Flersheim, dont j'ai raconté dans le temps la terrible chute sur ce même hippodrome.

[illegible] ment des grandes tribunes, je venais de m'installer seul sur le balcon du pavillon du centre, lorsque tout à coup un grand mouvement se fit dans la foule. On courait, on se precipitait pour voir la reine de Mohely, qui, descendue de voiture a l'improviste, se dirigeait vers l'enceinte avec sa societe [illegible]

[illegible] M. Palu, qui s'est empressé de venir faire ensuite les honneurs de son charmant petit royaume du Vésinet. Sa Majesté a naturellement été conduite dans le pavillon où dejà je trônais sans vergogne. Là, quelques explications que j'ai eu l'occasion de donner sur des incidents de course m'ont valu dans la foule l'honneur de passer pour un courtisan de la cour de Mohely. Et je demande humblement à Sa Majeste la permission de saisir ce prétexte pour lui offrir ici, comme deja j'ai ete le faire autre part, les hommages les plus respectueux de son tres-humble serviteur.

LÉON GATAYES.

LES NOUVEAUX UNIFORMES

DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE

Tout le monde sait qu'au lendemain du desastre de Sadowa, le gouvernement autrichien se voua resolûment à l'accomplissement de diverses reformes d'une haute importance. Parmi ces reformes figurait la transformation, devenue indispensable, des forces militaires de l'empire. A cet egard, l'œuvre de reconstitution est à peu prés totalement achevee. Les régiments ont reçu leurs uniformes nouveaux et leur equipement complet ; des fusils perfectionnes, se chargeant par la culasse, sont fabriques sans relâche et dis[illegible] où toute l'infanterie autrichienne sera munie d'un excellent [illegible]

Les deux gravures que nous publions aujourd'hui représentent les nouveaux uniformes autrichiens pour l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie. Dans un prochain numéro nous donnerons les uniformes des corps hongrois.

L'infanterie a conservé le shako, mais pour la grande tenue de garnison seulement. En campagne, elle aura la casquette de drap bleu clair. La tunique est en drap bleu foncé avec une rangee de boutons blancs ou jaunes. Le pantalon est de drap bleu clair ; en campagne ou en garnison, pendant le mauvais temps, on y ajoute des guêtres pareilles. Les regiments hongrois portent le pantalon collant et les souliers lacés. Les officiers ont la blouse et la tunique, avec le pantalon bleu clair et l'echarpe. Les soldats ont reçu des sabres [illegible]

L'uniforme des chasseurs a ete peu modifié. Leur blouse est d'un gris ardoise. Rien n'a été changé pour le génie et l'infanterie de marine.

Dans la cavalerie, depuis la suppression des cuirassiers, il y a quatorze regiments de dragons. Ceux-ci ont conserve le casque, leur tunique est bleu clair avec des revers qui varient selon le régiment Le pantalon est rouge, flottant avec des bottes qui montent jusqu'au genou. Dans le petit service on emploie le pantalon gris et la casquette rouge. Les man[illegible]

Les lanciers ou hulans sont coiffes de la *confédératka*, dont la forme se rapproche de l'ancienne talarka ; seulement on a substitué à la plume un pompon de crin attache par une chaînette. Le pantalon est rouge et l'ulanka bleu clair à col montant

Les hussards portent l'attila et la pelisse de couleur bleu [illegible] les sept derniers. Les pantalons sont rouges en grande tenue et gris en campagne ou en petit service.

L'artillerie a conserve ses shakos. Les tuniques portent les numeros des batteries sur les boutons. Les pantalons sont semblables à ceux des lanciers. Casquettes bleu foncé, comme celles de l'infanterie ; blouses brun fonce et manteaux comme autrefois.

Les regiments du train sont partages entre le service de la remonte et celui des charrois. Dans la premiere section les boutons sont jaunes, dans la seconde blancs. Ces corps portent la blouse bleu fonce et le pantalon rouge ; le shako en garnison, et le casque en campagne.

A. DARLET.

COURRIER DU PALAIS

Un polémique à coups de canne. — Le bâton d'un maréchal de France. — Les *Bons Mouffetard* de l'Exposition universelle. — « Eh bien, messieurs, ne respirez pas » — Le quartier des procès. — Danger de se baigner dans le ressort de la cour impériale d'Aix et dans la rivière [illegible]

Il faut bien parler des querelles de plume qui degenerent en querelles de bâton quand l'epee ou le revolver ne s'en mêlent pas.

De récents jugements de la sixième chambre avaient donne à penser que l'atteinte portée à l'honneur et à la consideration d'un chroniqueur etait tarifee selon un taux uniforme, et que c'etait là un prix fixe comme celui des petits [illegible]

Cette contrainte pour un franc d'amende avait paru un peu ironique au public ; aussi, dans un plus récent jugement du même calibre et du même prix, les juges ont-ils cru devoir expliquer que la loi les obligeait à prendre cette mesure.

« Attendu, est-il dit, qu'aux termes de la loi, tout jugement correctionnel portant condamnation à l'amende ou aux dommages-intérêts doit fixer la durée de la contrainte par corps dans les limites qu'elle pose, fixe à deux jours la duree de ladite contrainte. »

Ainsi ne nous etonnons plus si les condamnés devront payer un franc de dommages interêts et un franc d'amende, à moins qu'ils ne préferent s'acquitter de cette formidable somme de deux francs en monnaie d'écrou, c'est-à-dire au moyen de deux jours de prison

Une autre singularite de ces singuliers proces, c'est une disposition insérée dans un jugement rendu dans une affaire en diffamation intentee par M. Charles Marchal contre MM. [illegible] le premier avait redigee et le second imprimee

Voici cette disposition :

« Attendu que, modifiant les conclusions prises dans une precedente affaire, il (Charles Marchal) demande non plus un franc, mais bien cinq mille francs de dommages-intérêts ;

[illegible] pour determiner le juste chiffre du dommage causé... ; condamne de Coulonches et Voitelain à payer à Marchal des dommages-interêts à donner par etat, etc.

Ah ! le tribunal, après avoir reconnu qu'une atteinte a éte portee à l'honneur et à la consideration du plaignant, declare qu'il manque d'une *base sérieuse* pour déterminer le juste chiffre du dommage causé !

Mais jamais pamphlet de Paul-Louis Courier ou de Cormenin n'a lance un trait plus piquant à la tête de quelqu'un.

Et cette base serieuse manquant, le jugement dispose que ces dommages seront donnes par etat.

Cette locution technique, et qui par conséquent peut manquer de clarte pour les gens du monde, signifie que le demandeur en dommages-interêts doit deduire article par article les pertes qu'il pretend avoir subies, et évaluer d'une manière convenable le prejudice à lui causé dans chacun de ces articles.

Cela dit, vous faites-vous l'idée d'un compte roulant sur des dommages causés à l'honneur et à la consideration d'un plaignant ?

Le voyez-vous tarifant et estimant lui-même combien vaut son honneur, combien sa consideration, et pesant, mesurant, supputant ensuite le tort, l'accroc, le prejudice faits à cet honneur ou à cette considération ? Est-ce donc qu'il y a pour ces choses impondérables des etalons, des poids et des mesures ? Y a-t-il des experts metreurs pour déclarer la véritable dimension et la juste pesanteur de ces essences si pures, si délicates, si ethérées ? Il faudrait les balances du moyen âge, dans lesquelles les anges et les diables pesaient [illegible]

Hors de là, quel homme pourrait dire : J'estime ma consideration dix mille francs et vous m'en avez ôte un dixieme : en mille francs ?

Pour ce qui est de mon honneur, attendu qu'il est un peu usé, qu'il a dejà beaucoup servi, je l'évalue à la moitie de ma consideration. Vous m'en avez enleve pour cinq cents francs. C'est donc au plus juste quinze cents francs que vous [illegible]

Oh ! pour le coup, c'est ici qu'il faudrait un barème et des comptes faits.

[illegible] à la justice le mot de Martial sur des bains malpropres : « Mais où donc lave-t-on ceux que l'on lave ici ? »

La justice civile a pris autrement ses mesures. Elle a fait elle même son compte, au lieu de le laisser faire aux parties.

M. Henri Rochefort avait actionné devant la premiere chambre MM. Charles Marchal et Stamir, qui s'etaient portés [illegible]

Apres un excellent réquisitoire de M. Chevrier, le tribunal a condamne Marchal et Stamir à payer chacun à Rochefort trois mille francs, et a condamne ensuite Rochefort à payer cinq cents francs à Stamir. Quant a Marchal, le même juge[illegible]

Le fougueux publiciste de *la Lanterne* ne s'en est pas tire aussi bien avec l'imprimeur Rochette, qu'il avait eu le tort d'aller battre chez lui. Mais quatre mois de prison et deux cents francs d'amende, c'est payer bien cher une vivacite qui, autrefois, n'aurait occasionne qu'une riposte ou qu'une plaisanterie.

Linguet s'etait permis d'appeler le marechal duc de Duras [illegible]

Le grand seigneur fit aussitôt parvenir cet avis à son critique :

« Que M. Linguet veuille bien s'abstenir de parler desormais de moi, autrement je lui promets de justifier à son egard le titre de *bâtonnier* qu'il me donne. »

— Eh ! tant mieux, répliqua Linguet, je serai bien aise de voir le marechal faire usage de son bâton au moins une fois dans sa vie.

Monsieur le maréchal, pourquoi cette réserve
Lorsque Linguet hausse le ton ?
N'avez-vous pas votre bâton ?
Qu'une fois au moins il vous serve

Le bâton etait si fort à la mode dans ce temps, que l'auteur Clairval disait à un camarade :

— M. de Stainville me menace de cent coups de bâton si je vais chez sa femme, mais madame m'en promet deux cents si je n'y vais pas. Que faire ?

— Allez chez la dame, répondit le camarade consulte : il y a cent pour cent a gagner.

Certes, il n'y avait pas autant que cela à gagner dans certains parages sacrifies de l'Exposition universelle, et, à propos de ceci, disons que si cette Exposition eût pu consacrer une vitrine, un carre spécial pour les proces, elle eût pu montrer la plus jolie collection du monde, rien qu'avec ceux qu'elle a suscites elle-même.

Cette fois, il s'agit des parages qui occupaient l'ouest du Champ de Mars, dans le voisinage de la porte de Suffren. Triste porte, paraît-il, qui ne faisait pas grand honneur à l'amiral et qui etait battue par la porte opposee, celle du ge[illegible]

La porte de Suffren ne pouvait s'appeler ni la porte triomphale ni la porte du peuple, mais plutot la porte du guignon. Les parages sur lesquels elle ouvrait etaient si decries, qu'on leur avait donne les noms aussi dedaigneux que significatifs de *Petite Pologne* ou *quartier Mouffetard* de l'Exposition. Et pourtant les cuisines de tous les pays, les restaurants et cafes de toutes les nations s'etaient groupes en cet endroit. Il y avait des etablissements russes, italiens, suedois, norvegiens, danois, turcs et tunisiens

[illegible]

On avait fait des plans fort beaux sur le papier

Et ces plans indiquaient des parterres, des portiques, des

jets d'eau frétillants qui enveloppaient ce quartier de la cuisine polyglotte et universelle. Les étrangers se laissèrent attirer par ces brillantes perspectives. Mais ils furent à peine installés [illegible] fleurs était absorbé par une immense construction « qui leur retirait la vue, le jour et l'air, et les plaçait dans un couloir presque impraticable. »

Ils portèrent leurs disgrâces à l'Empereur, qui en transmit l'examen à la Commission impériale.

Et véritablement il faut remonter à l'opéra du *Bouffe et le Tailleur* : « Eh bien, monsieur, ne respirez pas ; » ou encore à la parolle de *la Vestale* : « Je le mets par terre, il ne tombera pas, » pour trouver l'équivalent des compensations découvertes par cette Commission impériale.

— De quoi osez-vous bien vous plaindre? répond la Commission impériale. Vous prétendez n'avoir ni jour ni air; je déclare, moi, que vous avez une lumière pleinement suffisante. Ce n'est pas tout; vous avez l'ingratitude de blâmer un bâtiment qui remplace un parterre. Mais — et ici il faut citer, tant ces réflexions solennelles sont réussies comme plaisanterie de haut goût — « l'ombre qu'il projette, et dont vous vous plaignez aujourd'hui, sera même pour vous un avantage considérable, lorsque, pendant les grandes chaleurs, elle garantira vos devantures contre les ardeurs du soleil. A [illegible] rables à votre entreprise. Destinés à servir de rendez-vous aux jurys et aux notabilités diverses attachées à l'Exposition, elles amèneront dans le voisinage de vos établissements une clientèle riche et nombreuse dont vous ne pourrez que tirer profit...

« Il paraît donc, après un mûr examen, que ce bâtiment [illegible] loin de vous plaindre de sa construction, vous aurez plutôt lieu de vous en féliciter. »

Avouez que voilà de bien maladroites gens qui entendent fort mal leurs intérêts et qui se plaignent que la mariée est trop belle. Heureusement que la Commission a veillé sur eux et qu'elle leur démontre qu'au lieu de se plaindre ils devraient au contraire se tenir pour trop heureux.

[illegible] *de bonne compagnie*, c'est-à-dire le rendez-vous des jurys et des notabilités de l'Exposition, change de destination et devient un café-concert ; c'est pourquoi le tribunal civil, première chambre, a condamné la Commission impériale à payer à Bergeron et Gauvain, tenant le restaurant de Norvége et de Suède, 18,000 francs, à Scossa Baggi, propriétaire du Café suisse, 13,000 francs; à Mizgha-Vacca, directeur du Buffet italien, 19,000 francs; à Asker, tenant le Café turc, 12,000 francs, et enfin à Boitelet, propriétaire du Café espagnol, 17,000 francs de dommages-intérêts.

Je n'ose pas dire qu'il fait chaud, qu'on écrit plus avec sa sueur qu'avec son encre, que ce n'est pas la main qui traîne la plume, mais plutôt la plume qui entraîne la main. Je n'ose pas dire surtout que rien n'est plus agréable que d'aller prendre un bain de rivière, je craindrais trop d'induire mes amis en un délit des plus déshonnêtes.

Et voici pourquoi.

La cour impériale d'Aix, par six arrêts rendus le 23 juillet, c'est-à-dire par ces jours de combustion instantanée, a décidé que le fait de se baigner sans vêtements constitue non-seulement une contravention de police, mais bien un outrage public à la pudeur prévu et puni par l'article 330 du Code pénal et donnant lieu, sauf l'admission de circonstances atténuantes, à un emprisonnement de trois mois à deux ans, et à une amende de seize à deux cents francs.

O chaste caleçon, protégez-nous!

On assure que les feuilles de vigne sont hors de prix dans toute la Provence. Et comme par cette sécheresse tunisienne il en faut deux au lieu d'une, il n'y a que les millionnaires qui peuvent se baigner. O rivières d'Arc et de la Durance, quelle perfidie! Je préfère le Mançanarez, qui lui au moins ne nous donne pas de tentations, et qui a l'honnêteté de [illegible]

L'Émancipation de Toulouse nous raconte, par l'excellente plume de son rédacteur en chef, M. Armand Duportal, qu'on a trouvé dans le canal du Midi la tête de cette servante décapitée par le fameux Aspe.

Calino est enchanté de la découverte. Il se frotte les mains.

— Enfin, dit-il, je suis fixé. Je ne savais pas encore si Aspe avait commis un meurtre ou simplement une tentative [illegible]

— Comment cela?

— Parbleu! cette tête aurait pu être vivante!

MAÎTRE GUÉRIN

COURRIER DE LA MODE

La vue vacille lorsqu'on regarde toutes les toilettes rayées qui circulent sur les plages. La percale brillante et glacée qui sert à confectionner ces costumes imite le taffetas. En[illegible] pour faire place à des teintes plus sérieuses. Les formes et les garnitures subiront aussi de notables changements et je doute que les robes courtes survivent aux beaux jours de l'été.

[illegible] d'automne, robe et pèlerine ou paletot. On portera aussi beaucoup de lainage uni. Les soieries, toujours très-chères, seront conservées pour les toilettes parées.

La seconde jupe, que l'on fronce dans le bas pour former ce qu'on appelle un pouff, sera conservée dans les modèles de demi-saison, lorsqu'on emploiera des étoffes solides. La mode des pouffs est très-ancienne; elle a précédé celle des paniers: elle exige des jupes à tournures et cause un grand souci aux fabricants de jupons.

Mme Dugé, rue d'Aboukir, n° 9, qui a eu beaucoup de succès cette année avec le *jupon parisien* breveté, vient de [illegible] Dubarry, dont les couturières assurent la vogue, puisqu'elles la recommandent à toutes leurs clientes. Cette innovation, qui [illegible] n'ôte rien aux avantages primitifs du jupon parisien régulateur qui se diminue de longueur au moyen des pattes mobiles qui relient le bas à la ceinture. Cette construction, très-simple du reste, permet d'utiliser le jupon avec les toilettes [illegible] la saison des voyages; et comme le jupon est en même temps léger et solide, sa nouvelle annexe, la ceinture Dubarry, lui assure une vogue de longue durée.

Sur les robes de nuance unie dont je vous parlais tout à l'heure, l'ornement en grande vogue sera la broderie en perles [illegible] orientale à laquelle il était impossible de songer avant l'introduction en France des machines à coudre. On sait que ces machines sont d'origine américaine. Les Willcox et Gibbs, adoptées dans les familles, viennent toujours d'Amérique, et ont à Paris leur maison principale boulevard de Sébastopol, n° 82.

Ces machines ont sur toutes leurs concurrentes une supériorité qu'il faut surtout signaler aux femmes du monde; elles n'exigent aucun apprentissage et ne fatiguent pas plus que la couture ou la broderie à la main. Le travail se fait sans bruit, et le mécanisme, aussi soigné que celui d'un intérieur de montre, n'est sujet à aucune réparation, excepté celle d'un trop long service, bien entendu. Avec le guide à broder on suit avec une rapidité prodigieuse les contours de la broderie la plus compliquée, et c'est merveille de voir les échantillons de tous les genres de travaux que l'on confectionne [illegible]

On parle aussi, pour garnir les robes d'automne, des biais étroits en satin ou même en tissu pareil. Ces biais se posent sur les coutures, et on en forme des dessins sur tout le costume.

Les petits chapeaux [illegible] que l'on nomme *Watteau*, terminent agréablement la saison de campagne. J'ai été accompagner d'aimables voyageuses pour choisir des chapeaux dans les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la chaussée d'Antin.

Ma mémoire encore toute fraîche me fournit la description des plus jolis types. Les voici : un chapeau en crin gris, doublé de soie-cerise et relevé par du velours cerise avec une aigrette de plume blanche et un voile de gaze grise; un chapeau en ruches de tulle noir, relevé par des velours bleus attachés par des boutons d'or, petite écharpe de tulle noir à paillettes d'or; un chapeau en paille noire, enguirlandé de fleurs des champs avec barbe de dentelle et papillon de bijouterie.

Les magasins de la *Ville de Lyon* ont un rayon de modes très-assortis et font ainsi les honneurs des plus gracieux modèles aux visiteuses qui vont chercher dans cette importante maison toutes les futilités devenues indispensables à la toilette ainsi que les fournitures plus sérieuses de mercerie, [illegible]

Les chapeaux laissent complétement les cheveux à découvert ; aussi on redoute les cheveux blancs lorsqu'on tient à se coiffer en jeune femme. Je crois qu'on peut retarder et même arrêter la décoloration de la chevelure par l'usage de l'*Eau* et *Pommade de la Virginie* de la maison Damas, rue Saint-Honoré, 336. Je connais plusieurs teintures pour les cheveux, et je n'ai jamais osé en parler dans la crainte d'indiquer une chose dangereuse; mais l'*Eau de la Virginie* n'est pas une teinture; elle opère lentement par son action tonique sur les racines, elle réussit toujours si on a un peu de patience. On dit que la recette de cette eau vient de Fargeon, parfumeur de Ninon de Lenclos; je ne puis affirmer ce fait, qui n'aurait rien d'étonnant, après tout; mais que le produit soit de création récente ou ancienne, il est certain qu'il est efficace et sans inconvénient dans son usage, ce qui suffit pour qu'on en fasse l'essai.

J'ai oublié de vous parler, à propos des garnitures de robe, des volants plissés en tuyaux d'orgue; il est encore [illegible] propice aux robes d'étoffe épaisse et, par conséquent, devra prendre plus d'extension quand la saison des mousselines et des gazes sera envolée.

Celles de nos gracieuses lectrices qui voudront avoir des détails plus complets et surtout des patrons coupés prêts à [illegible] s'abonnant à *la Glaneuse parisienne*, journal de la vie de famille, à la Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15. L'abonnement d'un an, pour la France, est de 12 francs. Les abonnements partent de chaque mois et se font pour l'année entière.

La livraison qui paraît le 15 août contient en annexes : une gravure de modes coloriée, une planche de broderie, un beau patron de casaque ornementée forme nouvelle, un patron de pantalon sultane à ceinture, une planche de dessin, deux aquarelles, un nouveau crochet et un entre-deux dessiné sur mousseline pour être brodé à la bretonne, au point d'épine.

Le texte contient de la littérature amusante et de bon goût, un courrier de modes, des conseils aux ménagères, des recettes et le premier article d'un ouvrage intitulé : *les Secrets de la toilette*, qui, je l'espère, intéressera toutes les femmes.

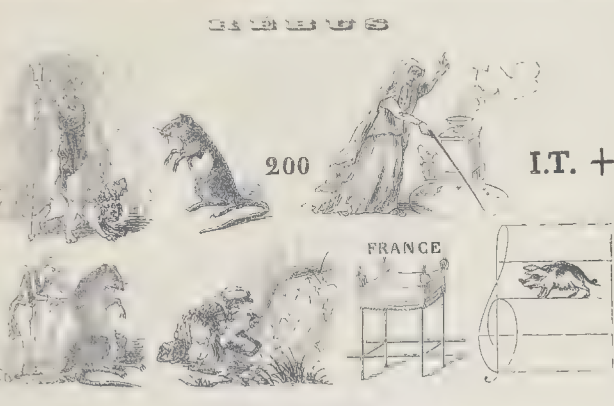
[illegible] jolies primes, et tous les abonnements qui viendront avant le 31 août auront comme *prime exceptionnelle* trois beaux patrons coupés, à savoir : un costume complet avec casaque, un corsage à plis nouveau modèle et un patron de toilette d'enfant.

On peut demander un numéro spécimen à la Librairie nouvelle contre un franc de timbres-poste.

Pour l'abonnement d'un an, il faut envoyer un bon de poste de 12 francs, à l'ordre de M. le directeur de *la Glaneuse parisienne*.

ALICE DE SAVIGNY.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus.

L'enfant adore les images, l'homme aime la réalité.

LA CHIENNE ET LE TIGRE, [illegible] M. L. B[illegible]

LA CHIENNE ET LE TIGRE

Malgré sa férocité reconnue, le tigre n'est pas incapable d'amitié ni de reconnaissance. Dernièrement on nous citait l'exemple d'une tigresse amenée de Calcutta en Angleterre, et qui, devenue très-farouche dans l'esclavage, sut néanmoins reconnaître, après plusieurs années, un matelot qui avait pris soin d'elle pendant la traversée. A la vue de son ancien ami, elle s'approcha de lui en rampant, le lécha, le caressa et donna toutes les marques de la joie la plus extravagante.

Il n'y a pas longtemps que le jardin zoologique de Cologne possédait encore un jeune tigre qui manifestait la plus vive amitié pour une petite chienne qui lui avait servi de nourrice.

Les deux animaux vivaient dans la même cage et s'y livraient à mille jeux folâtres, où la bonne pâte de tigre avait fort bénévolement le dessous. Sa turbulente compagne avait beau le harceler, il ne s'en fâchait nullement et ne répondait à ses agaceries les plus prolongées que par de légers coups de patte familiers. La petite chienne se livrait sans le moindre trouble vis-à-vis du tigre son ami à cet exercice, qui nous fait frémir quand nous le voyons exécuter par un de nos dompteurs en titre; elle fourrait sa tête dans la gueule du terrible animal, qui la laissait paternellement ou mieux filialement aller, sans l'effleurer jamais du moindre coup de dent.

Un de nos dessinateurs a voulu fixer par le crayon le souvenir d'un attachement aussi rare. C'était justice.

FRANCIS RICHARD.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 10[illegible]

BLANCS	NOIRS
1 C. 3ᵉR. éch. double.	1 R. 5ᵉF.
2 D. 6ᵉFR. éch.	2 D. couvre.
3 C. pr. C. éch. déc.	3 R. 5ᵉR
4 C. 2ᵉD. éch.	4 R. 5ᵉF.
5 C. pr. P. éch. déc.	5 R. 5ᵉR.
6 C. 2ᵉD. éch.	6 R. 5ᵉF.
7 C. 4ᵉFD. éch. déc.	7 T. 6ᵉR.
8 D. 6ᵉD. éch.	8 D. couvre.
9 F. pr. T. éch.	9 R. 4ᵉF.
10 D. pr. F. éch.	10 C. couvre.
11 F. pr. C. éch. m.	11 ....

Solutions justes : MM. Beleymans, café de la Colette, à Lille ; E. Lequesne.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 106

1 R. 5ᵉTR.	1 R. [illegible]TR
2 R. 4ᵉCR.	2 R. 6ᵉR.
3 R. 3ᵉTR.	3 R. 7ᵉFR
4 [illegible]	4 R. [illegible]
5 R. 2ᵉCR.	5 R. pr. [illegible]
6 R. 2ᵉFR.	6 R. 7ᵉFD
7 R. 1ᵉʳR.	7 R. [illegible]
8 R. 1ʳᵉD.	8 R. pr. [illegible]
9 R. 1ᵉʳFD.	9 R. 6ᵉCD.
10 R. 1ᵉʳCD	10 R. 5ᵉFD
11 R. 2ᵉFD.	11 R. 7ᵉD.
12 R. 3ᵉFD.	12 R. 5ᵉR.
13 R. 4ᵉFD éch. m.	

Solutions justes : MM. Grosdemange, de Commercy; E. Duchemin; D. Mercier, à Argelliers; Moner, à Gironne (Espagne); E. Lequesne.

C. P.

PROBLÈME N° 112

[illegible]

[illegible] MM. [illegible] ET KOLISCH

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs [illegible]

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier velin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.

PARIS. — J. [illegible], IMPRIMEUR, RUE [illegible] — ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO

35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 15 DE CHAQUE MOIS.

Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris et Départements

Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 710 — 22 Août 1868

A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

L'événement de la semaine. — Rentrée à Paris de Mme *La Pluie*. — Les clichés du 15 août. — Garçon, *le Moniteur!* — Les décorés : MM. Émile [illegible] Saint-Saens. — Réclamation du chroniqueur. — MM. Paul de Kock et Gondinet. — Concours pour les prix de Rome. — Peinture : M. Blanchard. — [illegible] *lune*, vaudeville en un acte, de M. Gabriel Ferry. — *La Vie privée*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Eugène Grangé et Victor Bernard. — *Les Chambres de bonnes*, vaudeville en trois actes, de MM. Hippolyte [illegible] Mmes Honorine, Aline Duval. — Miss Merken.

L'événement de la semaine, savez-vous quel il est ?

— La fête du 15 août ?

— Non.

— La grande revue des Champs-Élysées ?

— Non.

— Le résultat formidable de l'emprunt ?

— Non.

— Le discours de M. Prevost-Paradol devant les cinq Académies ?

— Non.

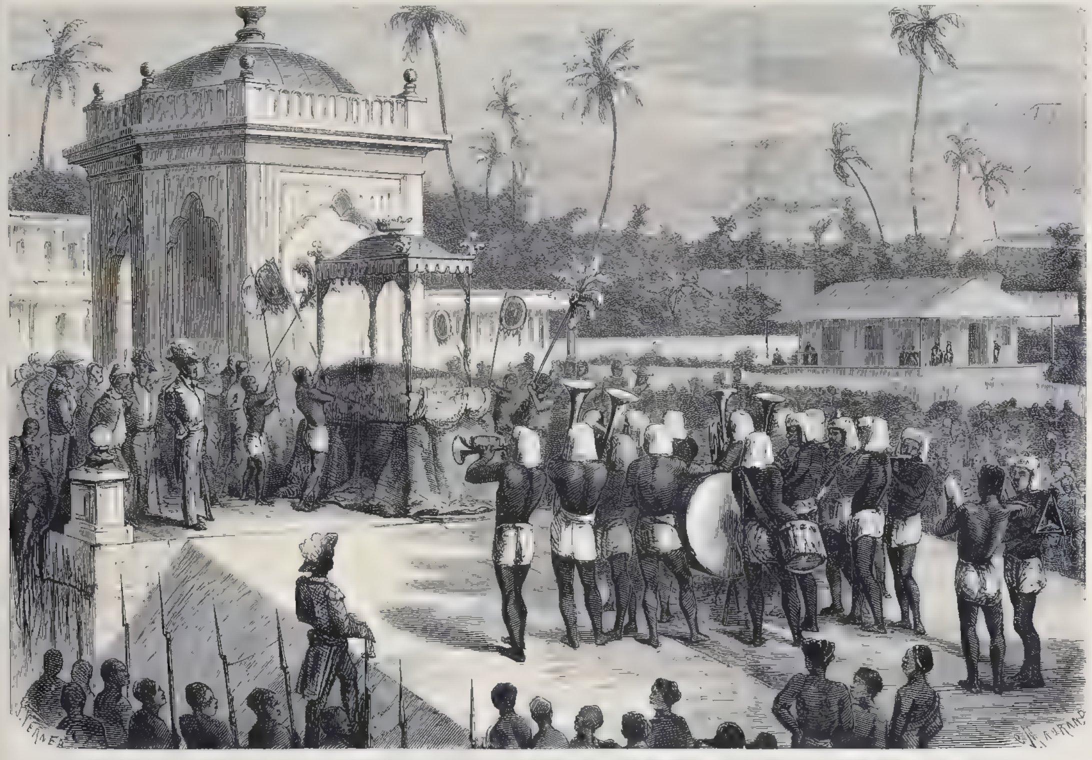
— Le concours des Prix de Rome ?

— Oh ! non.

— Dites donc, alors.

— L'événement de la semaine, c'est la rentrée à Paris de très-haute, très-puissante et très-capricieuse dame, Madame La Pluie.

Ne riez pas ! La pluie a, sur l'existence parisienne, une influence immense. La pluie, qui fait pousser les pommes



FUNERAILLES SOLENNELLES DE LA REINE DE MADAGASCAR; dessin de M. Joh. [illegible], d'après [illegible]. — Voir page [illegible]

de terre dans la campagne, ramène à Paris la vie intelligente envolée vers les Capoues étrangères, ou les villégiatures suburbaines. La pluie peuple les cafés et les cercles : elle fait pousser l'anecdote, cette manne du chroniqueur; elle jette chaque soir un supplément de cinquante mille francs dans les caisses théâtrales, — cette pluie bénie des auteurs, des artistes à feux et des directeurs !

Elle a fait sa première apparition dans la soirée du 15 août : elle a été la nouveauté de la fête. Car, il faut bien le dire, rien ne ressemble plus au 15 août de l'année courante que celui de l'année qui l'a précédée. Les journaux ont, pour la circonstance, des clichés tout prêts :

« Beaucoup de personnes refuseront de nous croire si nous leur disons que, la veille au soir, dès neuf heures, la queue avait commencé à se former aux abords de l'Opéra. »

Ou bien :

« Une foule immense envahissait les hauteurs du Trocadéro, — ou de l'Esplanade des Invalides, — ou du carré Marigny, » — suivant le lieu de plaisir assigné aux Parisiens par l'autorité municipale.

Ou bien encore :

« Dès le matin, les joueurs d'orgue, les *pifferari*, les mendiants s'étaient empressés de profiter des franchises qui leur sont accordées en ce jour unique. A midi, Paris semblait une vaste *Cour des Miracles*. »

Le programme, arrêté à l'avance, ne laisse que deux chances à l'imprévu :

Les accidents — Dieu merci, nous n'en avons pas eu cette année ;

[illegible]

C'est surtout parmi les gens de lettres et les auteurs dramatiques que la curiosité est en éveil.

Le 15 août, vous pourriez les entendre crier dans les cafés : garçon, *le Moniteur !* du même ton que le militaire de *l'Oreille cassée* criait : garçon, l'annuaire !

Cette fois, ils ont été déçus. Les nominations littéraires dans l'ordre de la Légion d'honneur ne se sont produites que le surlendemain de la fête.

Il est vrai que nous n'avons pas perdu pour attendre.

Augier est élevé à la dignité de commandeur. On peut dire que cette nomination avait été devancée par l'opinion publique. L'auteur de *Paul Forestier* est, sans conteste, le maréchal-général de la littérature dramatique.

Deux croix de chevalier ont été accordées à Michel Carré et à Bouchardy. J'avouerai ingénument que je les croyais décorés depuis longtemps. Michel Carré est un vrai poëte qui a fait ses preuves au Théâtre-Français avant de les avoir faites à l'Opéra-Comique. Bouchardy a créé un genre. On dit le mélodrame Bouchardy, comme on dit : le mélodrame Pixerécourt.

Là se borne la liste des libéralités du ministère des Beaux-Arts à l'endroit de la littérature. Il est deux noms dont, pour ma part, j'y regrette l'absence : — celui de ce bon vieux Paul de Kock — j'ai déjà déduit les motifs qui auraient dû, ce me semble, valoir, il y a beau jour, cette distinction au doyen du roman populaire, — et celui de Gondinet, le charmant auteur, resté fidèle au culte de la comédie enjouée et à la forme poétique si délaissée, et pour cause, par ses confrères du théâtre.

Saluons encore, parmi les chevaliers du 15 août, Georges Hainl, le vaillant chef d'orchestre de l'Opéra et du Conservatoire; Eugène Gautier, le savant professeur, le compositeur à qui l'Opéra-Comique doit *le Docteur Mirobolan*, dont je vous parlais ici il y a quelques semaines, et Saint-Saëns, le rival de Bach, le symphoniste nourri des grandes traditions, le sévère maestro que nous applaudirons demain à l'Opéra ou au Théâtre Lyrique.

~~~ Il y a quelques jours, M. le maréchal Vaillant se plaignait, avec tous les euphémismes qui sont de mise dans une distribution de prix, de la décadence de la grande peinture. Le concours pour le prix de Rome de cette année n'est pas fait pour lui donner un démenti.

Rarement j'en ai vu d'aussi faibles. Il faut tout dire, le sujet donné aux jeunes artistes était d'une difficulté diabolique; le voici en deux mots : « Andromaque vient arracher le jeune Astyanax aux mains du soldat chargé de le précipiter du haut des remparts. Non loin de là, Ulysse et Calchas veillent sur l'exécution du meurtre qu'ils ont ordonné. »

Le moyen d'éviter le ridicule avec un pareil programme ? Je voudrais bien y voir attelés eux-mêmes les maîtres des jeunes concurrents : MM. Cabanel, Pils et Gérôme. Mais pas si bêtes ! M. Pils aime bien mieux peindre des militaires, M. Cabanel des portraits de duchesses, et M. Gérôme des exécutions bourgeoises.

C'est ainsi qu'aux examens du baccalauréat vous entendez les professeurs poser aux candidats des questions auxquelles leurs collègues seraient bien embarrassés de répondre.

Sur les dix tableaux exposés, trois ou quatre sont sagement composés, honnêtement peints, mais sans révéler aucune de ces qualités viriles qui promettent un grand artiste. Je n'en excepte pas même M. Blanchard qui a obtenu, et avec justice, le grand prix. Ce n'est pas sa faute encore une fois, et la belle tournure de son Andromaque prouve que, dans quelqu'un des sujets familiers à son maître, M. Cabanel, il ne serait pas indigne de se mesurer avec lui. Les autres concurrents sont tombés plus ou moins dans le grotesque : c'est de la *Belle Hélène* en peinture.

Le concours de sculpture est plus satisfaisant. Le programme indiquait « Thésée sortant du labyrinthe et remerciant les dieux. » On devra, ajoutait-il, faire entrer dans leur composition « la tête du monstre et le fil d'Ariane. » Les élèves ont adopté la tête, qui leur fournissait un tabouret pour le pied gauche, mais ils ont coupé le fil, et ils ont eu raison.

Rien de saillant dans le Thésée de M. Mercié. L'exécution est distinguée, mais où est l'expression, le style ? M. Noël, qui a partagé avec lui le premier prix, a fait, en ce dernier sens, de louables efforts dont il est juste de lui tenir compte. Les autres statues nous prouvent tout simplement qu'à l'Académie on connaît son bonhomme.

Je n'ai pas vu le concours d'architecture; on le dit remarquable. — C'est une compensation.

~~~ Aux théâtres maintenant.

Fanny Lear est à coup sûr une des pièces les plus étranges qui se soient vues de mémoire de critique. Il semble que les auteurs aient pris plaisir à dérouter toutes les poétiques théâtrales. Leurs trois premiers actes nous conduisent à travers les sentiers de la comédie souriante et légère, émaillée d'intrigues amoureuses, d'entreprises galantes et d'escarmouches conjugales : puis, tout à coup, et sans transition, nous nous trouvons en plein terrain dramatique, devant d'autres personnages, devant une action toute nouvelle. Il y a un instant nous étions au Gymnase : nous voici maintenant à l'Ambigu. Enfin, au dernier acte, les deux éléments se rejoignent, se mêlent, se confondent en se disputant le dénoûment, qui reste définitivement à la comédie.

Tel est le tour de force que viennent d'accomplir MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Tout autre qu'eux eût couru risque d'y échouer. A force d'esprit, d'habileté, de verve endiablée, ils ont, cette fois, enlevé le succès. Je ne leur conseillerais pas cependant de recommencer l'épreuve.

On a dit que c'était là le procédé de Sardou. Oui, si l'on veut, mais avec un surcroît d'audace qui en fait quelque chose de personnel aux auteurs. J'entends, par là cette brusque évolution de la pièce, cette évocation de personnages nouveaux sur lesquels va désormais se concentrer l'intérêt.

Comme dans *Tartuffe*, Fanny Lear n'apparaît qu'au troisième acte — encore à la dernière scène — et c'est à peine si nous avons entrevu Geneviève, l'héroïne véritable, le personnage sympathique du drame. Quant au marquis de Noriolis qui en est le ressort, et au médecin Risley à qui reviendra le dénoûment, les auteurs ne nous les montrent que plus tard, c'est-à-dire au quatrième acte. Cette entorse donnée aux règles étant admise, il faut lui reconnaître ce double avantage : de préparer admirablement l'entrée de Fanny Lear et de rendre supportable, en l'abrégeant, le spectacle de la démence du marquis de Noriolis.

La situation, sur laquelle pivote la pièce, vous la connaissez déjà. Il vous suffit de reporter vos souvenirs vers les scandales d'un procès récent. Vous vous rappelez cette courtisane enrichie à qui il prit fantaisie un jour d'acheter le nom et le blason d'un gentilhomme ruiné. C'est l'histoire de Fanny Lear. Elle a découvert dans les *enfers* de Londres un certain marquis de Noriolis, tombé par la débauche au dernier degré de la misère et de l'avilissement. Elle a ramassé cette épave, et, pour devenir marquise, elle en a fait un mari. Mais Fanny Lear n'est pas femme à se contenter d'un titre platonique. Il lui faut les honneurs, la considération, les respects sociaux. Le marquis une fois rentré dans ce monde, dont son blason redore lui aura rouvert les portes, sa femme saura bien s'y glisser à son bras. On est bien fort avec cinq millions de fortune, et l'humanité est si lâche !

Le hasard vient déjouer ces beaux projets. Usé par le vice, le marquis est tombé dans l'hébétation et le ramollissement. Au bout de huit jours de mariage, Fanny Lear s'aperçoit que le pont sur lequel elle a mis le pied n'est qu'une planche pourrie.

Elle ne se tient pas pour battue. Il existe de par le monde une petite-fille du marquis de Noriolis. Après la mort du père, qui s'est brûlé la cervelle, la jeune fille a été confiée en France aux soins de M. et de M[me] de Frondeville. C'est sur elle que Fanny Lear a jeté son dévolu pour reconstruire sa fortune. Geneviève est en âge d'être mariée. Il faudra que celui qu'elle épousera — un gentilhomme nécessairement — prenne, ainsi que sa femme, l'engagement de partager le toit de la marquise, de lui prêter auprès du monde l'appui de son nom et de son honorabilité. A cette condition Fanny Lear donnera son consentement et un million de dot par-dessus le marché.

Justement le gendre est tout trouvé. M. de Callières aime la jeune fille et il en est aimé. Il est prêt à accepter Geneviève sans la dot; mais quant à l'autre clause du contrat, il la refuse nettement, ou, pour parler plus exactement, son ami Frondeville la refuse en son nom.

La scène est un chef-d'œuvre. C'est la première fois que paraît Fanny Lear, et du coup elle s'impose au public avec une autorité, un prestige, une force, une netteté de résolution et en même temps un calme et une possession d'elle-même qui révèlent la femme supérieure. Le léger accent anglais, que M[me] Pasca prête au personnage, lui donne une saveur piquante qui en rehausse l'effet et en accentue la réalité. On comprend quelles ressources a en elle cette sirène, cette Circé à laquelle jusqu'ici rien n'a résisté, et quel risque l'on court à se trouver sur sa route.

Frondeville cependant n'hésite pas à engager la lutte. Le marquis est tenu en charte privée par Fanny Lear et son âme damnée, le médecin Risley. Pour pénétrer jusqu'à lui, Frondeville achète les valets, il se glisse dans la place, en compagnie de Jacques Bernheim, un ancien amant de la biche anglaise et qui a conservé d'elle une sainte terreur. — Ainsi Ubalde et le Danois s'en vont chercher Renaud pour le soustraire aux enchantements d'Armide. — Les voici tous deux en face du marquis, ou, pour mieux dire, de son ombre. Le malheureux est dans un de ces moments où la folie enlève à ceux qu'elle visite la conscience de leurs actes et de leurs sentiments. Pourtant, à force de patience, de paroles sympathiques, de souvenirs habilement évoqués, les deux amis parviennent à réveiller sa raison, à faire tressaillir ses entrailles paternelles. Il va donner son consentement, briser la trame ourdie par Fanny Lear, lorsqu'elle-même paraît. La dompteuse est dans la cage ; elle fait siffler sa cravache, et le marquis se courbe à ses pieds, pantelant, grelottant de peur. Elle lui dit : Écrivez, et il écrit : ce qu'il signe, c'est le malheur de sa fille ; il le comprend et il n'a pas la force de résister; mais épuisé par cette nouvelle secousse, il tombe comme une masse sur le parquet.

Au milieu de ce désordre, de ces violences, de ces luttes, Geneviève est parvenue à s'échapper. Elle accourt chez les Frondeville. Elle y est rejointe presque aussitôt par Fanny Lear, qui vient redemander sa victime, forte des droits qu'elle tient de la loi et de la volonté de son mari. Un seul homme pourrait lui faire échec : c'est Risley, le subrogé-tuteur de Geneviève. Or Risley lui appartient. Elle le croit du moins, et elle a tort. Risley appartient au plus offrant. Une somme de cent mille francs, donnée par Bernheim, le fait passer dans le camp opposé. Ce n'est pas tout : le marquis, que l'on croyait mort, arrive à son tour et devant tous il déclare que sa volonté a été surprise et qu'il entend donner sa petite-fille à l'époux qu'elle a choisi. Puis saisissant par le bras la marquise : « Je suis à vous maintenant, ne m'avez-vous pas acheté, et ne faut-il pas aussi que vous me donniez du pain ? »

Toute saisissante que soit cette dernière apparition, surtout par le côté moral, il me semble que la pièce eût gagné à s'en passer. Elle ne fait que reproduire, en les affaiblissant, les scènes dramatiques de l'acte précédent. Avec Risley seul, le dénoûment était plus franc. Il eût fallu seulement développer un peu plus le personnage du docteur et préparer mieux son changement de front.

Ceci dit sur le drame, un mot de la comédie :

M. et M[me] de Frondeville en font les principaux frais. Fidèles à leur système, les auteurs nous laissent désirer M[me] de Frondeville pendant près de deux actes. Ici, il y a une raison; c'est que les époux font ménage à part depuis un certain jour où, dans un mouvement d'impatience, la main du mari s'est égarée sur la joue de sa jeune femme. Il y a deux ans que cela dure, au grand regret de M. de Frondeville : ce qui ne l'empêche pas de papillonner autour de la jolie M[me] Bredif et de lui offrir en échange d'un peu de reconnaissance — on sait ce que cela veut dire — une recette particulière pour M. Bredif. Donnant, donnant. Le marché est conclu, et il ne tarderait pas à s'exécuter sans le hasard qui ramène auprès de son mari M[me] de Frondeville. La jeune femme, elle aussi, se trouve dans une situation critique. Pour tromper les ennuis du veuvage, elle s'est entourée d'adorateurs. Mais on ne joue pas impunément le jeu de Céli-

mène. Un beau matin, Mme de Frondeville s'est sentie en danger, et c'est alors qu'elle est accourue vers son mari en lui disant : Sauvez-moi !

La confession est complète des deux côtés. A droite on avoue [illegible] un aimable gentilhomme, ami du mari, naturellement et le dernier que celui-ci eût soupçonné. N'importe ! Il faut bien se rendre à l'évidence et on cherchera à M. de Callières un dérivatif. Pour Mme Bredif il est tout trouvé : la recette d'Albi donnée à son mari suffira pour l'éloigner — la recette [illegible]

Tout cela est étincelant d'esprit et de grâce ; on pourrait bien voir une pointe d'immoralité dans la désinvolture avec laquelle les deux époux s'avouent réciproquement leurs amoureux et finissent par s'en faire le sacrifice : les critiques pourront trouver aussi qu'il y a là plus de *blague* que de comique réel ; mais le public n'y regarde pas de si près, et il se laisse aller, sans épiloguer, au charme de ce dialogue à la fois si fin, si gai et si brillant.

Très-jolie aussi et très-délicate la scène où Mme de Frondeville apprend de Geneviève qu'elle aime M. de Callières. L'ingénuité de la jeune fille tout entière à son amour, le déplaisir involontaire qu'éprouve Mme de Frondeville à se sentir une rivale, même innocente, tout cela est très-vrai et très-bien observé. Ce qui l'est moins, c'est l'attitude de M. de [illegible] brune. Une vraie girouette amoureuse que ce jeune gentilhomme, et sur la fidélité duquel je ne conseillerais pas trop à sa femme de compter.

Mais il fallait un trait d'union entre les deux pièces : vous l'avez maintenant.

Ajoutez encore une physionomie de vieux viveur, ce Bernheim dont j'ai touché un mot, quinquagénaire déplumé, [illegible] des boudoirs à la mode et des cabinets particuliers, puis une petite femme de chambre égrillarde, cocotte en herbe, à l'affût d'un monsieur sérieux et d'un mobilier en palissandre ; panachez le tout d'épisodes drolatiques comme la scène de l'écho, de détails piquants comme celle de la lettre, et vous avez les ingrédients de la partie comique, pleine, je l'ai déjà dit, de saveur et de ragoût.

[illegible] la met de pair dès aujourd'hui avec les premières comédiennes de ce temps-ci. La vérité, la mesure, la distinction, la science et l'originalité de la composition, tout y est. Elle est tour à tour séduisante et terrible, effrayante et irrésistible. Rien de forcé dans les effets ; chaque nuance est indiquée sans appuyer et cependant avec une précision et une fermeté magistrales. Et avec quel tact, quelle finesse exquise elle colore son langage de cet accent anglais, si gracieux dans sa bouche et qui, dans celle d'une artiste moins habile, risquerait de tourner au ridicule ! A la fin du quatrième acte, la salle entière a rappelé Mme Pasca, et jamais ovation ne fut [illegible]

Mlle Pierson est aimable, spirituelle et sympathique. Mlle Manvoy fait preuve d'une vive intelligence, d'une diction juste et naturelle dans un rôle où il lui faut lutter contre sa nature vive et piquante plutôt que tendre et ingénue. Mlle Angelo n'avait qu'à être jolie : elle remplit les conditions du programme. Mlle Chaumont est certainement très-drôle et très-amusante ; « mais elle a trop d'esprit, dont j'enrage. »

Le débutant Pujol mérite de très-vifs éloges pour la façon distinguée et la mesure parfaite avec lesquelles il a traduit la folie intermittente du marquis de Noriolis. Landrol fait de Bernheim un type très-réussi. Nertann prête à Frondeville [illegible] vent le côté scabreux. Le rôle assez mauvais, de Callières, est échu à Porel, qui en tire tout le parti possible.

~~~ Savez-vous ce que c'est que la pièce inutile ? Si vous l'ignorez, allez voir aux Variétés *l'Eclipse de lune*. Ce n'est ni bon ni mauvais : c'est indifférent. Il s'agit d'un mari qui, en pleine lune de miel, voit tomber chez lui un beau-frère et une belle-sœur de la tribu des gêneurs. Pour s'en débarrasser il feint de faire la cour à la belle-sœur. La découverte de son stratagème amène une contre-partie. Vous voyez cela d'ici. En somme, lever de rideau bon à jouer devant les banquettes.

~~~ L'actualité est comme l'omelette soufflée : elle demande à être servie chaude et à point. Le tort de *la Vie privée* est de venir trop tard. Il y a longtemps que l'article 11 lui-même est relégué dans le sac aux vieilles lunes, et un chroniqueur qui se permettrait aujourd'hui d'y prendre seulement le texte du mot de la fin serait bien vite cassé aux gages.

L'intrigue, du reste, est assez simple et peut se conter en quelques lignes.

Médusier a été très-satisfait de la chronique, tant qu'elle s'est bornée à entretenir le public de ses réceptions, de ses dîners et de son Château-Yquem. Mais un jour vient où *il la trouve mauvaise*, c'est celui où il lit dans un journal qu'un galant a pénétré de nuit dans sa propriété de Ville-d'Avray, et a laissé un morceau de son paletot accroché au balcon de Mme Médusier. Chamillard n'est pas moins furieux que son ami de l'indiscrétion du journaliste. Je crois bien ! Chamillard est l'homme au paletot. Si son ami venait à découvrir son identité ! Et sa femme donc ! Mais déjà Mme Chamillard sait tout. C'est elle qui a envoyé l'article au journal. Tout s'arrange heureusement, grâce à un second paletot de même étoffe dont le cousin Oscar est propriétaire. Le balcon [illegible] *Fleur de Thé*, à qui M. Oscar rend de fréquentes visites. L'accroc est porté d'un commun accord au compte du cousin. Chamillard est guéri de ses tentations d'escalade, et la paix rentre dans le cœur de Médusier.

La Vie privée a réussi ; mais je crois que je m'avancerais beaucoup si je lui promettais cent représentations.

~~~ *Les Chambres de bonnes* sont d'une constitution plus robuste : non que la pièce soit un chef-d'œuvre ; mais il y a là dedans du gros sel, de la bonne humeur, de jolis airs pour l'oreille et de jolis minois pour les lorgnettes.

D'action, pas l'ombre : du mouvement, par exemple, tant que vous voudrez. On y voit Ajax, jeune comique de l'Alcazar, poursuivant de ses déclarations enflammées toutes les bonnes du voisinage, obligé par l'une d'elles, une farouche Bordelaise, à ceindre le tablier blanc et à porter des plateaux dans un bal, puis retrouvant son oncle dans le maître de la maison et passant de l'état de garçon d'extra à celui de fiancé de Mlle Quincampoix ; on y voit un bourgeois apoplectique qui se promène en brandissant des altères, sa femme, une coquette surannée, qui s'enferme dans la chambre de sa bonne pour maquiller son vieux museau. Quoi encore ? Des rencontres nocturnes, des [illegible] Grenier, ahuri, fantaisiste, brûlant les planches, à la fois Priston et Gil-Pérès ; Christian plein de franchise et de rondeur ; Gobin naïf et bête à la manière de Sainte-Foy ; Aline Duval étourdissante de verve comique ; Honorine, mutine, malicieuse, gentille à croquer sous ses coquets atours de femme de chambre, et voltigeant autour d'elle Mmes Carlin, Legrand, Julia H... et d'autres que j'oublie : — toute la fleur du panier des beautés de l'endroit.

~~~ Peu de [illegible] duisaient « au champ du repos » la pauvre Adah Menken. On pourrait, en effet, inscrire sur sa tombe cette vieille épitaphe : « Ici repose qui de son vivant ne se reposa jamais. » Peu d'existences furent aussi agitées que la sienne. Avant de se montrer dans les cirques et les théâtres de France et d'Angleterre, elle avait parcouru le vaste continent américain, de New-York à Lima, de la Nouvelle-Orléans à San-Francisco. Elle avait été tour à tour actrice, chanteuse, ballerine, mime, amazone, pugiliste, peintre, sculpteur, journaliste, poëte — et même officier. Elle avait fait le coup de feu contre les Indiens ; elle avait soutenu une polémique, au nom de la liberté religieuse, contre les Veuillots du protestantisme. Elle savait l'hébreu, le latin, le grec, l'anglais, l'allemand, le français, l'espagnol ; elle laisse trois volumes de poésies inédites. A coup sûr, ce n'était pas là une organisation vulgaire. Mais tout cela a été gaspillé en pure perte, et de cette femme où il y avait peut-être l'étoffe d'une Théodora, il ne restera que le souvenir d'une hardie écuyère. Son cheval suivait son cercueil. — Et le soir même, au Châtelet, M. Hostein reprenait, avec un Léo d'occasion, *les Pirates de la Savane*.

GÉROME.

BULLETIN

Enregistrons d'abord le résultat prodigieux de la souscription publique à l'emprunt de 429 millions. Cette vaste opération financière a réuni une armée de 781,292 souscripteurs, parmi lesquels [illegible] 628,234 souscripteurs [illegible] à 5 francs de rente.

Le total représentait 660 millions de rentes, en chiffres ronds, c'est-à-dire un capital de 15 milliards. Le public a donc apporté au trésor de l'État trente-quatre fois la somme qui lui était demandée. C'est là un fait inouï, sans aucun précédent dans l'histoire [illegible]

Avons-nous besoin d'ajouter que des transactions considérables ont été la conséquence des opérations relatives à l'emprunt, et qu'une animation exceptionnelle a régné à la Bourse, particulièrement le jour où la souscription a été close ?

Dans le Bulletin de notre [illegible] donné le programme très-complet des fêtes et réjouissances annoncées pour la journée du 15 août. Nous n'avons donc pas à revenir sur des détails qui formeraient double emploi. Nous nous bornerons à appeler l'attention de nos lecteurs sur le charmant dessin que notre collaborateur M. Desroches-Valnay a consacré aux divers éléments dont la curiosité de plus de deux millions de personnes a été rassasiée pendant la fête du 15 août.

Vous voyez le canon des Invalides qui tonne aux premières lueurs du jour pour annoncer le commencement de la fête. Voici le Trocadero, avec ses innombrables petites baraques, ses théâtres de pantomime, ses cuisines en plein vent, ses mâts de cocagne et ses mâts vénitiens dont le vent soulève les banderoles brodées. Au bas du Trocadero, nous apercevons [illegible] de l'Opéra [illegible] *Hamlet* [illegible] Nilsson. Ici, le clergé chante le *Te Deum* à Notre-Dame ; là les malheureux reçoivent des bons de pain et de viande [illegible]

La fameuse revue du 14 août n'est pas oubliée dans cette composition synoptique, cette revue qui n'a pas réuni moins de soixante mille [illegible] commandant en chef de l'armée de Paris. L'infanterie de l'armée ainsi que les gardes nationales de Paris et de la banlieue occupaient, se faisant face, le jardin des Tuileries et la grande avenue des Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe. La cavalerie et l'artillerie étaient massées dans les avenues [illegible]

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial étaient arrivés de Fontainebleau à midi. A trois heures, le cortége impérial, composé du plus brillant état-major, a passé devant le front des troupes, lesquelles ont ensuite défilé devant l'Empereur, qui s'était placé avec le Prince Impérial devant le palais de l'Industrie.

Dans la soirée, la famille impériale est retournée à Fontainebleau.

Au milieu de la composition, enfin, nous assistons au prestigieux spectacle qu'offrait la grande avenue des Champs-Élysées pendant le feu d'artifice. C'était là en vérité un [illegible] suspendues par milliers dans les massifs des arbres, les [illegible] aux jets d'eau des tons d'argent en fusion, l'horizon teinté de toutes les nuances du prisme, des gerbes gigantesques sillonnant la voûte céleste, les acclamations d'une foule immense : tout cela émerveillait le promeneur et semblait le transporter tout à coup dans la région des rêves.

Quand la ville de Paris veut en prendre la peine, elle sait donner des fêtes que nul pays au monde ne saurait égaler.

La séance annuelle des cinq classes réunies de l'Institut a eu lieu vendredi de la semaine passée.

[illegible] mie des inscriptions et belles-lettres, assisté de MM. Villemain, [illegible] démies française, des sciences, des beaux-arts et des sciences morales et politiques, et de M. Guigniaut, secrétaire perpétuel [illegible] taire actuel du bureau de l'Institut.

Des tempêtes épouvantables ont éclaté la semaine dernière sur le mont Cenis. Des masses considérables de terre et de rochers se sont écroulées sur la route carrossable et sur le chemin de fer de Fell, et ont entravé complétement la circulation sur plusieurs points où des crevasses profondes se sont produites et où les eaux ont fait écrouler les murailles de soutènement.

On espère que peu de jours suffiront pour rétablir le passage des voitures et des trains, grâce aux efforts de l'administration des ponts-et-chaussées, qui a rassemblé immédiatement tous les travailleurs disponibles dans les villages environnants.

La ville de Melun vient de célébrer l'inauguration du médaillon [illegible] vrance de cette ville, attaquée par les Anglais, en avril 1430. Cette cérémonie a eu lieu avec beaucoup d'éclat.

Le médaillon, offert par M. Henri Chapu, statuaire, premier grand prix de Rome, est placé au chevet de [illegible] Saint-Aspais. C'est une œuvre d'art très-remarquable.

La cérémonie, à laquelle assistaient tous les fonctionnaires et une foule considérable, a été ouverte par une allocution de M. Povez, maire de la ville. Après la découverte du médaillon, M. Henri Martin, l'éminent historien, a prononcé le panégyrique de Jeanne d'Arc.

La fête s'est continuée le soir par un bal, des réjouissances publiques, des illuminations et un feu d'artifice dont la pièce principale représentait l'*Apothéose de Jeanne d'Arc*.

La population de Paris a été douloureusement émue par un incendie qui a éclaté dans une maison de la rue Saint-Antoine, et qui a eu des conséquences navrantes. [illegible] tout entière, composée du père, de la mère et de trois enfants, a péri dans les flammes. Le désastre aurait amené des catastrophes plus nombreuses encore sans l'admirable courage déployé par les sapeurs-pompiers de la ville de Paris.

Un caporal surtout a exposé plusieurs fois sa vie en grimpant à l'aide d'une échelle à crochets, pour sauver des infortunés à qui toute issue était fermée et que le feu allait atteindre. Avec un sang-froid et une adresse inouïs, ce mili-



PÈLERINAGE DES TCHÈQUES A LA PIERRE DE JEAN HUSS, A CONSTANCE, dessin de M. A. d'Aujourd'hui. — Voir page 527.

taire intrépide est parvenu, entre autres, à emporter du cinquième étage, sur une échelle presque verticale et par une sorte de prodige de gymnastique, une pauvre vieille femme qu'il avait attachée dans un drap et placée sur son dos.

Nous sommes heureux d'inscrire ici le nom du caporal Thibault, à qui l'Empereur vient d'accorder la croix de la Légion d'honneur

Tout le monde connaît le drame sanglant qui a coûté la vie au prince de Servie Michel III Obrenowitch. On sait aussi que le neveu de Michel III, le jeune Milano, âgé seulement d'une douzaine d'années, et qui était élevé dans un collège de Paris, a été appelé à occuper le trône de Servie. Son installation a eu lieu au milieu de l'enthousiasme de toute la population serbe. Le calme le plus complet règne à Belgrade, et le gouvernement turc, en sa qualité d'état suzerain, vient d'envoyer au prince Milano Obrenowitch IV le berat d'investiture. Les affaires seront dirigées, jusqu'à la majorité du prince, par un conseil de régence nommé par l'assemblée nationale (Skupschina), et composé du colonel Milivoje Blasnavatsch, président, et de MM. Jean Ristitsch et Jean Gavrilowitch.

Le portrait de Milano Obrenowitch IV, que nous publions dans ce numéro, a été gravé d'après une photographie que nous a adressée notre correspondant de Belgrade

Une personne qui a assisté à la visite que S. S. le pape Pie IX vient de faire aux Champs d'Annibal, nous communique la nouvelle suivante :

Le saint-père est arrivé au camp à huit heures et demie. Il a été accueilli par de chaleureuses acclamations des différents corps de troupes placés sous les ordres du colonel Allet, des zouaves, en l'absence du général Kinzler. Toutes les tentes étaient brillamment pavoisées, et le soleil, dans tout son éclat, donnait un aspect splendide à cette fête militaire.

Sa Sainteté, à son départ, a été l'objet d'unanimes démonstrations d'enthousiasme de la part des troupes et de la foule accourue, soit de Rome, soit des localités avoisinantes.



LE PÉRISTYLE DE LA BOURSE, LE JOUR DE LA CLÔTURE DE LA SOUSCRIPTION À L'EMPRUNT;
Dessin de M. A. Romer. — Voir le Bulletin.

A la suite d'un récent incendie dans les docks de Londres on y a placé, sous les magasins où se trouvent des matières facilement inflammables, un thermomètre particulier, dont la colonne de mercure, dès qu'elle atteint un certain degré, agit sur un fil électrique en rapport avec un appareil qui fait aussitôt résonner une cloche dans le poste des pompiers. De la sorte, dès que le feu se déclare dans ces endroits, il fait naturellement monter le thermomètre, et on est averti du danger.

Un riche propriétaire du Kentucky, décédé dans ces derniers temps, a laissé un legs bizarre et probablement sans précédent Aux termes de son testament, une somme d'environ deux cent mille dollars est affectée à la construction et à l'entretien d'un hôpital de... chevaux. Possesseur lui-même de plusieurs de ces animaux, le testateur stipule expressément qu'ils devront être placés dans l'hôpital fondé par lui, et qu'ils y seront entretenus et soignés jusqu'à ce qu'ils meurent de vieillesse. L'établissement contiendrait une cinquantaine de pensionnaires environ, choisis parmi les chevaux



LES NOUVEAUX UNIFORMES DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE. — III. HUSSARDS, d'après un dessin de notre correspondant à Vienne. — Voir page [illegible]

1. Officier en capote. — 2. Hussard en grande tenue d'été et de campagne. — 3. Officier en grande tenue d'hiver et de campagne. — 4. Hussard en grande tenue d'hiver et de campag[illegible] [illegible] officier en petite tenue. — 6. Officier en tenue hors du service. — 7. Hussard en tenue d'exercice. — 8 Officier en tenue de gala. — 9. Hussard en tenue hors du service. — 10. Huss[illegible]

[illegible] leurs longs services.

En outre, et pour assurer l'exécution de ses volontés, le [illegible] cheval de rebut vivant, au cas où son propriétaire l'exigerait, une somme égale à celle qu'aurait offert l'équarrisseur.

TH. DE LANGEAC.

FUNÉRAILLES SOLENNELLES

DE LA REINE DE MADAGASCAR

[illegible] une gravure offrant le curieux spectacle des cérémonies funèbres qui ont été accomplies à Tananarive, le 14 avril dernier, en l'honneur de la reine Rasoherina. Nos correspondances contiennent, sur le même sujet, une foule de détails curieux que nous nous empressons de résumer ici.

Dès que le bruit de la mort de la reine se fut répandu à Tananarive et dans les campagnes, une affluence énorme se porta vers le palais. Durant douze jours, on vit accourir de tous les points de la province d'Emirne des milliers de Malgaches qui demandaient à pleurer sur le corps de la reine.

Les dépouilles mortelles de Rasoherina étaient déposées dans une des cases attenantes au palais, et entièrement recouvertes de draperies rouges. D'heure en heure, l'artillerie de la place, qui se compose d'une trentaine de pièces sans affûts, faisait entendre des détonations auxquelles répondaient les feux de peloton des soldats postés dans la ville.

Les funérailles de Rasoherina eurent lieu ensuite sur une plate-forme en maçonnerie, attenant à celle qui supporte [illegible] un kiosque élégant peint en rouge et orné d'astragales dorées; au milieu de ce kiosque, un grand coffre en argent attendait le corps de la reine. La confection de ce cercueil, fabriqué les jours précédents par des ouvriers malgaches, sous les yeux de surveillants attentifs à ce qu'aucune partie du précieux [illegible] mille piastres, c'est-à-dire environ cent quarante-cinq mille francs. Dans l'après-midi, le cortège des princes et des hauts dignitaires du royaume malgache pénétra dans la cour d'honneur du palais, qu'encombrait une foule énorme.

Le catafalque mortuaire, porté par des officiers en grande tenue, ouvrait la marche. C'était un riche palanquin de parade [illegible] vraient le cercueil en guise de drap mortuaire. Le premier ministre tenait un des cordons qui y étaient attachés. Des esclaves munis de longs chasse-mouches, les agitaient incessamment autour du catafalque, que suivaient les membres de la famille royale en simples *lambas* pagnes et portés à dos d'homme, les grands officiers en uniformes européens, la [illegible] musique militaire, faisant entendre des airs funèbres, fermait [illegible]

En avançant dans la cour, le premier ministre et quelques autres personnages déchargèrent de petites carabines qu'ils tenaient à la main. Parvenu au pied de la plate-forme, le convoi gravit un talus provisoire disposé pour faciliter l'accès du tombeau, devant lequel le catafalque fut exposé sur des tréteaux recouverts d'un riche tapis; les troupes présentèrent les armes, et la musique joua une dernière fois pour la reine Rasoherina l'air national malgache, que la foule émue écouta avec un profond recueillement. Ce fut le moment le plus [illegible]

La fin de la journée fut remplie par un long défilé de gens qui apportèrent de l'intérieur du palais, pour être conservés dans le tombeau de la reine, la plupart des objets qui lui avaient servi; ses couronnes, ses bijoux, ses vêtements, des meubles, des sièges, des cristaux, des coffrets, enfin une énorme caisse pleine de piastres que quinze hommes avaient peine à porter. Il était nuit close lorsque le cercueil fut déposé dans le caveau.

A l'occasion de ces funérailles, deux mille six cents bœufs furent distribués au peuple, qui, pendant toute une semaine, [illegible]

X. D[illegible].

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

— [illegible] ment Esteban, dona Isabel doit être votre femme.

— Sans doute; je l'ai promis... je ne m'en dédis pas.

— Veuillez réfléchir...

— Va-t'en au diable, coquin! gronda Palomas, qui fit un effort pour se lever; j'ai la clef dans ma poche... la clef de la porte masquée. Ta main!... Aide-moi ou appelle Colombo!

— Pas n'est besoin de Colombo, seigneur... Tout mendiant que je suis, s'il s'agissait vraiment de ma fille...

1. Voir les numéros 705 à 709.

— C'est juste, c'est juste... Dona Isabel est une étrangère pour vous... Aussi, beau-père, ce n'est pas vous insulter que [illegible]

Esteban lui tendit la main pour l'aider à se mettre sur ses pieds. Palomas, malgré son ivresse, remarqua que cette main tremblait.

Il releva sur son compagnon son œil demi-clos, et le baissa aussitôt sous le regard de feu dont Esteban le couvrait.

— [illegible]

— Je n'ai rien, répondit le roi des gueux, dont la voix était calme et ferme.

— Ce diable de vin bordelais vous a allumé la prunelle, reprit don Juan qui chancelait, malgré l'appui qu'on lui prêtait, je ne vous ai jamais vu ainsi.

— [illegible] Esteban.

— C'est facile à dire... grommela Palomas; essayons...

Il fit un pas. Ses jambes se dérobaient sous lui.

— Buvez, seigneur, dit le roi des gueux, cela vous remettra.

— Crois-tu?... Ta tête est meilleure que la mienne... donne!

Esteban lui versa un dernier verre et le lui présenta. Le gobelet sonna contre les dents de Palomas, qui avala quelques [illegible]

— A la bonne heure! fit-il; conduis-moi... le corridor à gauche en sortant d'ici... Ah! ah! la belle a un poignard... mais je me moque de son poignard.

— Seigneur, dit Esteban avec gravité, quand une fille comme la Medina se munit d'un poignard, ce n'est pas pour frapper, c'est pour mourir...

Palomas lui jeta un coup d'œil atone et répondit avec son sourire hébété.

— Est-ce que cela me regarde?

Esteban ne le frappa point. Il le lâcha seulement, et don Juan tomba comme une masse sur le carreau. Sa chute et le froid des dalles l'éveillèrent à demi.

— Traître! s'écria-t-il, misérable traître!... A moi, Colombo!... à moi, Manoël! Andres! Carlos!... Personne ne viendra donc!

— Personne ne viendra, brute immonde! répondit le prétendu Esteban; corps sans âme!... vil bâtard déguisé en gentilhomme!... Vois, je te méprise à ce point, que je ne [illegible]

Il avait croisé ses bras sur sa poitrine, et sa noble taille se développait dans toute sa fierté.

Palomas, écumant de rage, faisait des efforts insensés pour se relever. Il se roulait, inondé de sueur et de vin, dans d'indicibles souillures, sa bouche vomissait des sons inarticulés qui voulaient être des injures.

Le bon duc l'écoutait immobile et impassible désormais.

Au bout de quelques minutes, le jeune comte poussa un dernier rugissement, et s'affaissa ivre-mort, couché sur les dalles.

Le duc appela tout bas:

— Colombo!

La porte s'ouvrit aussitôt. La figure effrayée de l'aubergiste se montra sur le seuil.

— Dort-il bien? demanda-t-il avant d'entrer.

— Comme un bœuf qu'on vient d'assommer, répondit le bon duc.

Colombo risqua un pas à l'intérieur de la chambre.

— Les trois jeunes gens sont à l'écurie depuis longtemps dit-il.

— C'est bien. Que font les valets de celui-ci?

— Ils ronflent.

— Que fait la Medina-Celi?

— [illegible]

— La chambre où tu l'as mise a vu bien des folles orgies, Colombo

— A qui le dites-vous, maître?... soupira l'hôtelier, qui leva les yeux au ciel d'un air moitié contrit, moitié goguenard.

— Elle est sanctifiée maintenant... Tu en feras murer les portes.

— Oui, [illegible]

Le bon duc se tourna vers la fenêtre. L'aube mettait déjà aux carreaux des reflets bleuâtres.

— Cet homme a sur lui la clef de la porte secrète, dit-il; prends-la et donne-la-moi.

— Que je touche le seigneur comte de Palomas!... s'écria [illegible]

Le Medina-Celi poussa du pied le dormeur, qui resta insensible. Colombo, rassuré par cette épreuve, se mit à genoux et fouilla les poches de son pourpoint. Il n'eut pas de peine à trouver la clef. Le bon duc la prit et dit:

— Que mes trois serviteurs se tiennent prêts, et que le cheval du comte de Palomas, tout sellé, tout bridé, m'attende à l'écurie!

Quand il eut passé le seuil, Colombo, dont le visage était allongé de moitié, resta en tête-à-tête avec son seigneur [illegible]

— Il s'éveillera pourtant! murmura-t-il en laissant tomber ses bras le long de son maigre corps; je ne répondrais pas de garder mes oreilles jusqu'à ce soir!

Le bon duc, cependant, s'était engagé dans un sombre corridor qui s'étendait à gauche de la porte d'entrée; il allait d'un pas assuré, en homme qui connaît parfaitement son chemin. Au bout du corridor, il y avait un escalier de quelques marches, éclairé par une meurtrière, dont le jour naissant marquait déjà la ligne étroite. L'escalier aboutissait [illegible]

Le bon duc chercha la serrure à tâtons et y introduisit la clef de don Juan.

Il ouvrit avec précaution, mais le pêne cria en glissant hors de la gâche et produisit un faible grincement.

Un bruit soudain répondit à ce bruit. C'était quelqu'un d'agenouillé qui se relevait en sursaut.

— Seigneur mon Dieu! dit une voix sourde et altérée par une profonde angoisse, pardonnez-moi si je préfère la mort à la [illegible]!

La chambre était obscure. Medina-Celi sentit l'odeur d'une lampe qu'on venait de souffler.

Il ne s'était pas attendu à ces ténèbres. Il restait debout auprès de la porte, immobile et contenant à deux mains les battements de son cœur.

Il n'osait ni parler ni bouger, parce qu'une crainte horrible naissait en lui et figeait son sang dans ses veines.

Sa fille était là, devant lui, à quelques pas. Il ne distinguait ni sa pose ni son visage; mais ses yeux, habitués à la nuit, devinaient aux lueurs pâles que tamisaient les rideaux fermés une forme blanche et svelte.

Il savait que cette forme blanche était Isabel; il savait qu'Isabel avait le poignard à la main. Peut-être la pointe du poignard touchait-elle déjà ce sein si jeune et si beau!...

Tous les dangers de la situation se ruaient à la fois sur sa pensée avec une netteté tardive et accablante. C'était la fin d'une nuit de fièvre. Isabel l'avait passée tout entière, cette nuit à lutter contre ses trop légitimes terreurs. Un instant, la fatigue l'avait-elle domptée? Ses pauvres yeux s'étaient-ils fermés en un sommeil plein de rêves et de terreurs? Les sauvages fracas de l'orgie l'avaient sans doute éveillée.

Elle avait dû se pencher haletante hors de sa couche. Elle avait dû frémir à je ne sais quels bruits illusoires, fils poignants de la peur... des pas qui rôdent dans l'ombre... des voix qui parlent tout bas... des trappes qui s'ouvrent pour rendre vaines les barricades des portes et des croisées... que sais-je? Chacun de vous a tremblé la fièvre aiguë de la peur; fût-ce au lointain du premier âge, chacun de vous sait comment [illegible] les sons, les yeux de la lumière ou de l'ombre...

Et la plupart d'entre vous n'ont eu que des peurs folles.

Qu'est-ce donc, quand le danger est là, le vrai danger, le danger mortel, menaçant comme l'épée de Damoclès dont le fil s'use et va se rompre?

Elle n'avait que son poignard pour refuge, cette noble fille, dans ce lieu inconnu, où nul ne pouvait la protéger ni la défendre. Derrière les illusions de ses épouvantes se dressait la réalité. C'était une question d'heures ou de minutes. Elle s'était trompée jusqu'alors, mais cet homme allait venir...

Don Hernan avait à la fois toutes ces pensées. Il voyait cela, pour ainsi dire, et il se reprochait amèrement de ne l'avoir point vue plus tôt. Comment faire? au moindre mot, au premier pas, l'œuvre du vertige allait s'achever.

Le bon duc n'avait sauvé qu'un cadavre!

Car il n'y avait point à espérer qu'elle reconnût sa voix. Toutes les voix, dans son délire, devaient ressembler à celle du nocturne et lâche ravisseur. C'était lui qu'elle attendait, lui seul! Et connaissait-elle seulement le son des paroles de son père? Elle croyait avoir vu son père un instant, ce qu'il fallait pour l'entendre renier et insulter Ramire de Mendoze!...

Ramire! c'était une inspiration du ciel! Quand ce nom vint à la pensée du bon duc, ses yeux s'emplirent de larmes reconnaissantes. Il sentit la bonté de Dieu pénétrer tout son être, et le mot miracle monta de son cœur à ses lèvres...

— Mendoze vous cherche, señora, prononça-t-il avec effort; Mendoze est là... et votre mère...

Il écouta. Son cœur battait à briser sa poitrine. Un silence se fit qui lui sembla long comme un siècle.

Il entendit d'abord le poignard tomber, puis un long soupir, puis la chute d'un corps qui s'affaissait sur le sol.

Mais une voix chère s'éleva en même temps, qui disait:

— Ramire!... Soyez bénie, sainte Vierge!

Le bon duc s'élança dans le corridor. Sa joie triomphante débordait hors de sa poitrine.

— Hôtelier! cria-t-il, un flambeau! ma fille ne s'est pas tuée! ma fille est vivante! la miséricorde divine a sauvé ma fille!

On devine juste à ces heures. Tout ce que le bon duc avait pensé était vrai. Le flambeau apporté par l'aubergiste éclaira une chambre en désordre et qui semblait préparée pour un siège. La lampe éteinte était sur la table de nuit; autour du lit, les sièges alignés formaient un naïf rempart. La commode avait été roulée devant la porte; une lourde table collait les rideaux à la croisée.

A [illegible] des terreurs d'Isabel, la destination de cette pièce, moitié chambre d'auberge et moitié boudoir; cependant le lit à baldaquin montrait sa souriante couronne, où s'enguirlandaient des Amours joufflus avec des roses; il y avait là un luxe étrange et plein de contrastes. Les murailles nues attendaient encore leurs draperies de lampas bleu de ciel, pareilles aux courtines du lit. La toilette, gracieuse et chargée d'un triple rang de flacons d'essences, n'avait qu'une aiguière de terre cuite. Les fleurs demi-fanées étaient dans des vases de faïence rustique. Au milieu des chaises vermoulues et des fauteuils blessés qui rendaient le crin de leurs entrailles, la belle marquise avait voulu une adorable causeuse de soie brochée blanc et or.

A la guerre comme à la guerre. Si bas tombé qu'il fût, le roi d'Espagne avait ses galions. Quelque beau jour, cette [illegible]

Auprès du lit, sur le tapis turc aux éclatants ramages, la Medina-Celi était affaissée. Sa belle tête aux cheveux dénoués portait contre le matelas. Le poignard de la duchesse Eleonor gisait à terre, non loin d'elle.

Colombo restait debout à quelques pas. Le duc Hernan était agenouillé près de sa fille et lui faisait respirer des sels.

— Bel! murmura-t-il avec ces caresses d'accent qui font

de l'homme une mère; Bel! ma chérie, mon dernier amour... si tu étais morte, je n'aurais pas pu te suivre, car j'ai ma tâche inflexible... C'est moi qui t'aurais tuée. Bel, si tu étais morte... c'est moi, par mon imprudence et ma folle précipitation... Mais j'avais si grand besoin de te revoir, enfant adorée!... Je crois maintenant que Dieu me donnera ton bonheur pour récompenser le martyre de ma vie... N'a-t-elle pas fait un mouvement, Colombo?

— Je vois la senora immobile, Excellence, répondit l'hôtelier.

— Elle est froide, mais son cœur bat doucement, et quand j'approche ma joue de ses lèvres, je sens un souffle tiède... Je n'ai plus peur.

Il déposa un baiser long et plein de recueillement sur le front de la jeune fille, qu'il avait ramenée dans ses bras.

— J'ai donné au roi quinze ans de ce bonheur!... pensa-t-il tout haut; est-ce assez?

La paupière d'Isabel eut un tressaillement léger avant de s'ouvrir. Son premier regard rencontra le sourire baigné de larmes du bon duc.

— Seigneur!... fit-elle.

Puis, par reflexion :

— Mon père!...

Medina-Celi l'attira contre son cœur avec passion.

— Elle se dégagea d'un brusque mouvement.

— Qui donc m'a parlé de Mendoze?... balbutia-t-elle en prenant son front dans sa main.

— Moi, c'est moi, répondit le bon duc; moi, le meilleur ami de Mendoze...

— Vous!... prononça lentement Isabel; vous avez voulu le payer!...

— Mais je l'ai vu blessé... mourant! s'interrompit-elle avec une soudaine violence. Et je sais que vous vouliez me livrer à cet homme... à ce lâche...

Elle recula en marchant sur ses genoux, et ajouta :

— N'est-ce pas vous qui avez fait pleurer ma mère?

Le bon duc se releva. Son visage etait tout brillant de sérénité.

— Tu m'aimeras mieux pour le mal que tu me fais, enfant... murmura-t-il.

Puis, d'un ton bref et presque imperieux :

— Dona Isabel, je vous ai donné les heures de cette nuit. Le reste de mon temps appartient au roi. Vous êtes desormais à l'abri de tout danger, et, avant que le soleil soit levé, l'autorité royale vous couvrira de son égide tutélaire... Mendoze n'est pas mort, je vous l'affirme sur mon honneur de gentilhomme... Avez-vous vu parfois votre sainte mere sourire à ce portrait qui regarde sa couche?... Votre naissance, ma fille, fut l'épanouissement et la joie d'un saint amour... Dieu nous frappa... La clemence du roi saura guérir la plaie qu'ouvrit un jour sa colère... vous êtes la Medina-Celi. Après Dieu et après le roi, c'est à votre père, que vous devez obéissance.

La jeune fille se rapprocha et porta la main du bon duc à ses lèvres.

— Moi, dit-elle, je voulais vous aimer... Au nom du ciel, seigneur, est-ce un crime d'obéir à sa mère? Ma mère m'a donné un fiancé...

— Le roi seul marie les filles des Medina-Celi, senora. Nous sommes au roi comme le prêtre appartient à l'Église. Tout par le roi, telle est la religion de nos pères.

V

Tristesse de Bobazon.

A travers les longs cils d'Isabel, un rayon sombre glissait; ses yeux se fixaient sur le poignard qui restait à terre.

— Vous n'avez pas besoin de cela, ma fille, prononça le bon duc avec douceur.

— Ma mère en eut besoin un jour, murmura la Medina-Celi.

Don Hernan leva la main comme pour lui imposer silence; mais Isabel acheva :

— Seigneur, ce fut contre le roi!...

Les sourcils du bon duc s'étaient froncés violemment; il courba la tête et resta un instant pensif.

Quand il se redressa, ses joues etaient pâles, ses yeux rougis disaient le terrible effort qu'il venait de faire sur lui-même.

— Tout par le roi! répéta-t-il d'une voix lente et grave; Eleonor de Tolède avait le droit de mourir, parce qu'il y a une chose qui est au-dessus du roi : l'honneur...

— Hôtelier, lève ton flambeau! s'interrompit-il brusquement; précède-nous... senora, veuillez vous appuyer sur moi.

Isabel jeta sa mante de voyage sur ses épaules et rabattit son voile. Pendant cela, maître Colombo debarrassait la porte principale, qui fut ouverte. Isabel fremissait de tous ses membres en descendant le grand escalier. La vue des trois Nunez l'étonna et ne la rassura point. Sa mère lui avait dit, en parlant de la maison de Pilate : « Ici, je ne puis compter sur personne. »

Et quand sa mère avait pris ce parti suprême de la remettre aux mains de Mendoze, à qui l'avait-elle confiée? à une etrangère, à la fille d'un ennemi.

Il y avait cinq chevaux sellés dans l'écurie, pas un des serviteurs de Palomas n'était là.

Le bon duc dechira une page de ses tablettes.

— Approche, dit-il au plus jeune des trois frères, et ne bouge pas.

La large épaule de Nunez servant de pupitre, le bon duc traça rapidement quelques lignes au crayon.

C'était ainsi conçu :

Père.

« Je veux que ma fille ait pour asile l'enceinte même de l'Alcazar. Je ne puis defendre deux maisons à la fois. Le roi avant le sang. C'est la maison du roi que je defendrai.

« A la cour on ne connait plus ceux de mon nom. Je te charge de conduire ma fille chez la reine, et je t'offre le baiser de paix.

« A ceux qui te remettront ce pli, les mots de ma devise.

Signé : HERNAN. »

Il plia la feuille en quatre, et, perçant de la pointe de son poignard le coin où les quatre angles libres du papier se réunissent, il les noua à l'aide d'un poil de sa barbe.

Après quoi il mit cette adresse :

« Au maragut Moghrab. »

En selle! ordonna-t-il.

Ce fut lui qui prit le soin de placer Isabel sur le cheval du comte de Palomas.

— Maintenant, dit-il en s'adressant à ses trois serviteurs, je mets à votre garde l'honneur de Medina-Celi... La limite que j'avais marquée a été franchie. J'ai mes griefs et mon droit... Defendrez-vous la fille de votre maître jusqu'à la mort?

— Jusqu'à la mort! répondirent les trois frères.

Ces voix jeunes et loyales vibrerent jusqu'au fond du cœur d'Isabel.

— Seigneur, dit-elle, en se penchant sur la main du bon duc qui tenait encore son cheval par la bride, pardonnez-moi si j'ai douté de vous!

Les lèvres du bon duc effleurèrent son front.

— Enfant, murmura-t-il, notre tâche n'est pas achevée... Quand les heures de trouble et de tristesse auront fui, quand tu seras heureuse et glorieuse, ton père viendra te demander pour sa récompense un sourire et un baiser.

Il se tourna vers les Nunez.

— Bride abattue jusqu'à Séville! ordonna-t-il; cette lettre à son adresse, et obéissance à l'homme qui vous dira : *Mas el rey que la sangre!*... Allez sous la garde de Dieu!

Les Nunez mirent dona Isabel au milieu d'eux et descendirent au galop le sentier qui conduisait sous le couvert.

Le bon duc, resté seul, promena son regard vers l'orient, où les nuées blanchissant détachaient déjà la cime des arbres. Il rentra dans l'écurie et donna un coup d'œil au harnachement de Sultan-Yusuf. Après quoi, il attendit, immobile devant la porte qui allait de l'écurie à la salle, où dormaient les gens du comte de Palomas.

— Je croyais que Votre Grâce devait être à Séville avant la senora, dit Colombo, qui avait grande hâte de le voir parti.

— Tu croyais bien, répondit le Medina-Celi; mais je veux qu'ils aient le temps de mettre le bac entre eux et ceux qui pourront les poursuivre... Je veille.

Il continua de marcher de long en large.

Au bout de quelques minutes, il dit :

— La barque d'Ambrosio doit avoir quitté la rive...

Il tira son épée et trancha l'une après l'autre toutes les sangles des selles pendues aux murailles de l'écurie.

— Merci de moi! s'écriait Colombo; ils s'éveilleront, seigneur; mon dernier jour est venu!

Le bon duc, au lieu de lui répondre, prit la longe d'un cheval de service et la passa dans un des anneaux de fer fixés sous les rateliers.

— Voici ton salut, pauvre Colombo! dit-il, avance!

L'hôtelier obéit machinalement. Le bon duc lui garrotta les deux mains et les deux pieds, après l'avoir attaché à l'anneau de fer.

— Tu as cédé à la force, reprit-il; maintenant, adieu, Colombo. Je suis content de toi... demain, il n'y a plus ni conspirateurs à courte vue, ni fils de coquin affublé du nom de Haro... Il y aura le roi en face du peuple, comme le soleil regarde et féconde la terre quand les nues jalouses n'interceptent plus ses rayons... Au lieu du châtiment que tu as mérité pour avoir donné asile aux traîtres, tu auras une récompense, parce que tu t'es souvenu de tes anciens seigneurs... Je pars : éveille-les si tu veux, et crie bien haut pour qu'il ne te soit point fait de mal!

Le Medina-Celi sauta en selle. Il descendit le tertre au petit trot pour faire les jambes de Sultan-Yusuf, qui n'avait eu qu'un repos de trois heures. Il n'était pas à mi-chemin du bois que le malheureux Colombo se mit à pousser des hurlements lamentables.

Le bon duc se retourna. L'ancien monastère sortait de l'ombre avec ses arcades brisees et ses longues perspectives de galeries en ruines. Il n'y avait encore personne dans l'écurie; Colombo jouait son rôle en conscience.

Au moment où le bon duc atteignait le bois, des cris confus répondirent aux plaintes de l'hôtelier. L'alarme etait enfin donnee. Les gens de Palomas s'éveillaient. Le Medina-Celi piqua des deux et Yusuf allongea aussitôt son galop léger et rapide.

Une demi-heure après, dans ces champs de maïs qui bordent le cours du Guadalquivir, les trois Nunez, entourant toujours dona Isabel, hâtaient la course de leurs montures. Le soleil restait encore au-dessous de l'horizon, mais ses rayons mettaient déjà des bordures roses aux vapeurs nocturnes attardées dans le ciel bleu. La campagne était deserte. Le fleuve, caché derrière sa bordure de lauriers fleuris, chantait comme un ruisseau.

C'est à peine si le galop régulier des quatre chevaux, frappant la terre molle et detrempée, interrompait le silence de cette solitude.

Tout à coup, l'aîné des Nunez montra du doigt, dans la campagne, un point noir, tachant vers l'ouest la brume blanchâtre qui rasait le sol.

Nos cavaliers ne s'arrêtèrent point, mais tous les yeux se fixèrent sur le point noir qui grandissait.

Il glissait, véloce comme un trait, au travers de la plaine.

Quand il fut juste en face de la cavalcade, on put distinguer pendant un instant un homme dont le sombre manteau flottait au vent de sa course effrenee. Il était allongé sur l'encolure de son cheval. Vous eussiez dit, dans le clair-obscur du matin, le dernier fantôme fuyant devant le jour.

Il passa. Son feutre s'agita. Il disparut.

Les trois Nunez se découvrirent. Isabel envoya un baiser en disant : Mon père...

Du haut des vieilles tours rondes, auxquelles répondaient les minarets de toutes les mosquees redevenues chretiennes, le cri de sept heures tombait, quand le Medina-Celi repassa la Puerta-Real. Le son des trompes vibrait encore qu'il arrêtait déjà son cheval à la poterne des jardins de Pilate, donnant sur l'abreuvoir de [illegible]-Abdallah.

A son approche, une ombre avait glissé derrière la fontaine.

Le bon duc avait un de ces regards perçants et toujours présents auxquels rien n'échappe; mais il ne voulut pas prendre garde. Il n'avait pas le temps, et d'ailleurs il ne craignait desormais ni les espions ni les embûches.

Aux espions son visage découvert, aux mal-voulants sa bonne épée.

Il tira de son sein la clef de la poterne et l'ouvrit. Son pied toucha terre. Il fit entrer Sultan-Yusuf tout fumant de sueur, et le couvrit de son propre manteau pour l'attacher à un arbre.

Puis il se dirigea d'un pas rapide vers la maison de Pilate, où il s'introduisit par l'entrée particulière qui donnait accès dans les appartements d'Eleonor de Tolede.

Dès que la poterne du jardin fut refermée, l'ombre sortit de sa cachette.

La grosse figure futée de notre Bobazon se montra, enfoncée entre ses deux épaules larges et trapues.

Il s'était levé aussi matin que le Medina-Celi. Nous donnons ce simple villageois de l'Estramadure pour l'un des hommes les plus laborieux de son siècle.

— Encore un mystère! grommela-t-il entre ses dents; ce gaillard ressemble comme deux gouttes d'eau au spectre qui rôdait dans le jardin hier au soir... je jurerais qu'il a fait du chemin depuis ce temps-là, car son cheval ruisselle... Saint Jacques et saint Philippe! si je peux seulement garder ma tête au bout de mon pauvre corps, je ferai des douros avec tout ce que je sais, c'est bien sûr.

En attendant, il aiguisait un large couteau qu'il avait sur le rebord de la fontaine.

PAUL FEVAL.

(La suite prochainement.)

LE PÉLERINAGE A LA PIERRE DE JEAN HUSS

A CONSTANCE

Notre gravure représente la cérémonie du pèlerinage que trois cent vingt Tchèques ont accompli le 6 juillet dernier, à Constance, pour rendre un pieux hommage à la memoire de Jean Huss, le célèbre précurseur de Luther.

Les voyageurs, à leur arrivée à Constance, furent reçus par leurs compatriotes résidant en Suisse, et la procession se dirigea vers la *pierre de Jean Huss*, qui marque l'endroit où le condamné du concile expira sur le bûcher, en 1415.

Parmi les assistants, beaucoup avaient revêtu le costume national de la Bohême récemment adopté, et portaient des drapeaux. Des corps de musique précédaient le cortege. En première ligne flottait la bannière de Bohême, portant d'un côté un lion blanc sur champ de gueules, et de l'autre côté les insignes des anciens Calixtins : un calice rouge sur fond noir. Les couleurs autrichiennes qui sont, comme on sait, le jaune et le noir, etaient remplacées par les couleurs slaves : le rouge, le blanc et le bleu.

La pierre de Jean Huss était ornée de fleurs et de guirlandes. Un *requiem* fut chanté, et plusieurs discours furent prononcés, soit en tchèque, soit en allemand. Un grand nombre de couronnes ayant eté déposées sur la pierre historique, la procession se retira. La fin de la journée fut consacrée à un banquet, qui eut lieu dans la salle du Concile, et les toasts y furent naturellement inspirés par les souvenirs que le pèlerinage evoquait. Immédiatement après le banquet, la députation partit pour Zurich.

Les habitants de Constance assistaient en simples curieux, et avec une neutralité complète, à ce pèlerinage commémoratif que le parti tchèque en Bohême avait essayé d'entourer d'une grande solennité.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Application des huiles de pétrole comme combustible à la navigation à vapeur. — Appareil de M. Audouin. — MM. Sainte-Claire Deville et Dupuy de Lôme. — Description de leur appareil. — La navigation aérienne. — M. Ponton d'Amecourt. — M. Stringfellow. — M. Kauffman. — Arme de guerre. — M. Dessignolle. — Poudre au picrate de potasse. — [illegible] produits par la morsure du *cobra-capella*. — Les rats de Paris infectés de trychine.

A en croire certains savants, les procédés de locomotion employés aujourd'hui par les chemins de fer et par la navi-



LA FÊTE NATIONALE DU 15 AOUT; dessin de M. Desroche-Valnay. — Voir le Bulletin

gation ne seraient encore qu'à l'état élémentaire et devraient en un temps plus ou moins prochain, ou plus ou moins éloigné, — dix ans peut-être, ou peut-être un siècle, — se transformer complétement et recourir à d'autres agents bien autrement efficaces et faciles que le charbon et que la vapeur, enfin, il existerait entre ce qui se fait maintenant et ce qui se fera plus tard, la distance qui sépare une diligence d'une locomotive. Quoi qu'il en soit, voici déjà qu'on substitue avec succès au charbon des huiles de pétrole pour chauffer les locomotives de la marine, ainsi que l'atteste une récente communication de MM. Sainte-Claire Deville et Dupuy de Lôme, à l'Académie des sciences.

MM. Sainte-Claire Deville et Dupuy de Lôme prennent pour point de départ un appareil de M. Paul Audouin, et ont trouvé un système particulier de grilles qui se substitue facilement aux grilles ordinaires des chaudières marines; ils viennent d'en faire récemment l'essai sur la chaudière du yacht *le Puebla*.

L'huile minérale employée pour cet essai n'est point une *huile légère* de pétrole susceptible de se transformer en vapeur à de trop basses températures; l'emploi de celles-ci au chauffage d'une machine dans un navire présenterait des dangers presque impossibles à conjurer. Ils se servent de *l'huile lourde* de la Compagnie du gaz, dont la densité à zéro degré est de 1,044, et qui contient 82 pour cent de carbone, 6 pour cent d'hydrogène et 10 à 4 pour cent d'oxygène, d'azote et de soufre.

L'appareil de combustion appliqué à la chaudière du *Puebla* consiste en une grille verticale placée à l'ouverture de l'ancien cendrier.

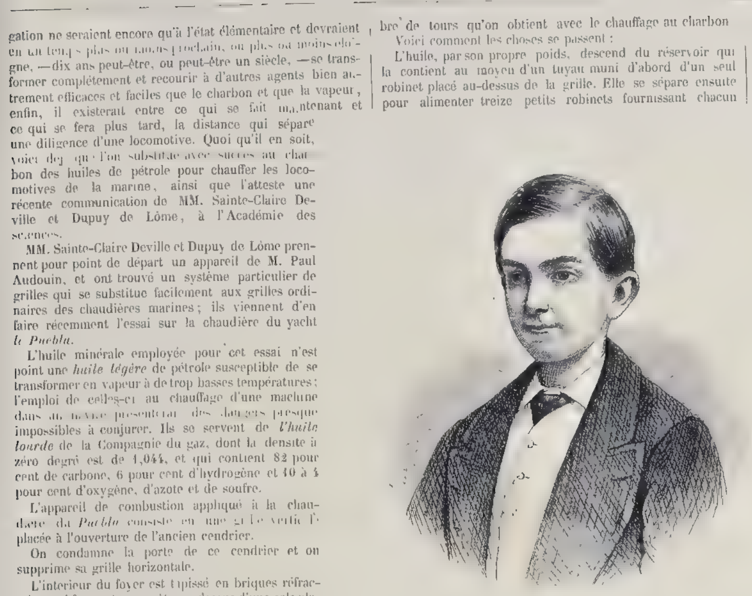
On condamne la porte de ce cendrier et on supprime sa grille horizontale.

L'intérieur du foyer est tapissé en briques réfractaires qui forment une voûte au-dessus d'une sole placée au fond du cendrier. Cette sole s'incline légèrement vers l'intérieur, jusqu'au point où elle rencontre un outil également construit en briques réfractaires et placé environ à mi-longueur de l'ancienne grille.

Lors de l'expérience, *le Puebla* se mit immédiatement en marche pour descendre la Seine. Dès que le tirage provenant de l'échappement de la vapeur contenue dans la cheminée s'établit, la fumée assez noire qui sortit pendant que la machine restait stoppée disparut bientôt, la combustion de l'huile devint de plus en plus complète, et la machine du *Puebla* ne tarda point à atteindre, puis à dépasser le nombre de tours qu'on obtient avec le chauffage au charbon.

Voici comment les choses se passent :

L'huile, par son propre poids, descend du réservoir qui la contient au moyen d'un tuyau muni d'abord d'un seul robinet placé au-dessus de la grille. Elle se sépare ensuite pour alimenter treize petits robinets fournissant chacun un filet d'huile à chaque division de la grille verticale.



S. A. MILANO OBRENOWITCH IV, PRINCE DE SERVIE,
d'après une photographie envoyée
par notre correspondant de Belgrade. — Voir le Bulletin.

Le robinet unique sert à modérer, à accélérer ou arrêter brusquement le débit d'huile.

Les treize petits robinets servent à régler les filets isolés.

L'huile coule en couches minces le long des parois métalliques de la grille verticale, et lorsque la combustion acquiert toute son activité, elle n'arrive pas même à l'état liquide jusqu'à la sole.

L'ancienne grille de la chaudière du *Puebla* mesurait 0,90 mètres carrés. Activement chauffé au charbon de terre, le locomoteur développe à la machine une force effective de 63 chevaux de 75 kilogrammètres, mesurée sur le piston avec 240 tours de machine par minute, sous une pression de cinq atmosphères et les valves ouvertes.

Avec l'huile de pétrole cette même machine atteint jusqu'à 242 tours; le nombre de chevaux développés sur le piston arrive alors à environ 65, et la consommation d'huile est de 9 kilogrammes à l'heure, ce qui représente 1 kilog. 47 par heure et par cheval réel de 75 kilogrammes. C'est là évidemment une consommation très-réduite pour une machine à haute pression, sans condensation, sans chemises aux cylindres, et introduisant la vapeur jusqu'à 65 pour cent de la course.

On ne saurait estimer la consommation de cette même machine chauffée à la houille à moins de 2 kilog. 25 par cheval de 75 kilogrammètres. Le rapport de la consommation de l'huile à celle de la houille serait donc d'environ 0,63.

C'est ce qui ressort d'autre part de nouvelles expériences directes faites par M. Sainte-Claire Deville sur la puissance d'évaporation de cette huile qui, dans une chaudière d'essai a transformé en vapeur 12 litres 77 d'eau par kilogramme d'huile, tandis que la bonne houille ne vaporise pas plus de 8 litres et demi.

Pendant que la France dote la marine d'un agent de locomotion nouveau, l'Angleterre songe de son côté à réaliser la navigation aérienne et la *Société aéronautique* de Londres exhibe plusieurs appareils destinés selon elle à atteindre ce but, selon nous encore bien éloigné et même bien improbable.

Parmi les appareils exposés, on remarque une petite machine présentée par un Français, M. Ponton d'Amecourt. Sa chaudière est construite en aluminium.

« On comprend, dit le journal *The Engineer*, que cette machine puisse s'élever réellement elle-même par la révolution de ses deux hélices tournant en sens contraire; mais saurait-elle se mouvoir horizontalement et emporter le combustible et l'eau nécessaires à sa marche? »

Le modèle qui paraît se rapprocher le plus d'une forme pratique est dû à M. Stringlation. Il consiste en une chaudière composée d'un certain nombre de tubes verticaux en forme de cônes tronqués destinés à faire mouvoir une double



INCENDIE D'UNE FORÊT DE SAPINS, PRÈS DE SAINT-PÉTERSBOURG; dessin de M. Mès, d'après un croquis de M. Schuloff.

Voir page 540.

hélice [illegible] air par trois plans superposés.

L'idée de [illegible] pour se maintenir dans l'atmosphère par un plan large et court semble [illegible].

M. Kauffmann met aussi en œuvre des plans superposés et compte s'élever à l'aide d'ailes garnies de plumes.

Les armes de guerre et les moyens de destruction ont, par malheur, plus de chances de réussite que les rêves des aéronautes.

Voici un chimiste, M. Dessignolle, qui propose l'emploi d'une poudre composée de [illegible].

Jusqu'ici on n'usait que de quatre espèces de poudre de guerre composées d'éléments à peu près semblables : la poudre à mousquet, la poudre à canon vive, la poudre à canon lente et la poudre à canon brisante.

Dans les poudres brisantes, il n'entre que deux éléments : du picrate de potasse et de l'azotate de potasse.

Dans les poudres à mousquet et à canon, il en entre trois : du picrate de potasse, de l'azotate de potasse et du charbon.

D'après M. Dessignolle, dont M. Payen a exposé le système à la Société d'encouragement, l'emploi du picrate de potasse augmente la puissance balistique sans augmenter le pouvoir brisant.

La base restant la même, on règle et on varie les effets entre les limites de 1 à 10 et la rapidité de combustion de la poudre, sans changer en rien le mode de fabrication.

On supprime le soufre et, par conséquent, les vapeurs de sulfure de potassium et d'hydrogène sulfuré, qui accompagnent toujours la combustion de la poudre noire usuelle, et qui peuvent devenir dangereuses pour les hommes dans le tir en casemates ou dans les batteries basses des navires.

M. Dessignolle ne change rien aux procédés employés pour la fabrication de la poudre de guerre; seulement il y ajoute un mélange de picrate de potasse qui ne dépasse jamais 20 pour cent, et qu'on diminue selon la nature de poudre qu'on veut obtenir. Pour la poudre à canon, on varie ce dosage de 8 à 15 pour cent, selon que l'on veut de la poudre *vive* ou *lente*.

Voici, d'après M. Payen, l'histoire du picrate de potasse.

En 1788, Jean-Michel Hausmann, chimiste et manufacturier à Mulhouse, découvrit *l'amer d'indigo*, un des produits de l'action sulfurique sur l'indigo. Étudié successivement par Walter, Fourcroy et Vauquelin, M. Chevreuil reconnut plus tard la nature acide et azotée de *l'amer d'indigo*, et proposa de le nommer *acide picrique*.

En 1818, Liebig donna à *l'amer d'indigo*, dont il poussa plus avant encore l'étude, le nom d'*acide carbazotique*. Laurent enfin démontra que l'acide carbazotique dérivait d'une manière [illegible] par la substitution de [illegible] équivalents d'hydrogène, et l'appela *trinitro-phénique* ou nitrophénique.

L'idée de substituer le carbazotate de potasse à la poudre noire remonte à l'an III et appartient à Walter. D'un beau jaune d'or, cristallisé en aiguilles, insoluble dans l'alcool, très-peu soluble dans l'eau bouillante, ce sel, chauffé à 310 degrés, détone avec violence. M. John Casthellaz a si bien perfectionné le procédé de fabrication de M. Laurent, qu'on peut produire aujourd'hui le picrate de potasse par à des prix assez bas pour que les nouvelles poudres, en tenant compte des effets produits et de leur puissance balistique énorme, procurent une économie considérable.

En attendant que nos soldats et notre artillerie expérimentent la nouvelle poudre, les artificiers peuvent en faire leur profit et y trouver de nouveaux *feux*.

On en obtient des flammes d'une couleur et d'une puissance remarquable avec les mélanges suivants :

Gerbe d'or : picrate d'ammoniaque, 50; picrate de fer, 50.

Feu vert : picrate d'ammoniaque, 48, azotate de baryte, 52.

Feu rouge : picrate d'ammoniaque, 54; azotate de strontiane, 46.

La liste des oiseaux gigantesques disparus de la Nouvelle-Zélande, et dont on retrouve les ossements, s'allonge chaque jour.

M. Jules Haast proclame la découverte des ossements de cent dix-huit individus de *dinornis* ou *moa*.

Un de ces oiseaux, entre autres, présente des dimensions vraiment gigantesques. Ce qu'on possède de son squelette consiste en un bassin, en deux vertèbres dorsales et en os des extrémités inférieures; le tibia seul mesure 1m,05 et le fémur 0m,467.

Le plus grand squelette de *dinornis giganteus* qu'ait monté M. Haast, a une hauteur totale de 3m,212. Le *Canterbury Museum*, à Christchurch, possède six squelettes de ces oiseaux gigantesques représentant [illegible] espèces du genre *dinornis*. Voici leurs dimensions en hauteurs : *dinornis giganteus*, 3m,1; *dinornis robustus*, 2m,96, *dinornis elephantopus*, 1m,56; *dinornis crassus*, 1m,37; *dinornis casuarinus*, 1m,6; et *dinornis didiformis*, 1m,35.

La majeure partie des matériaux ayant servi à construire ces pièces anatomiques proviennent des tourbières de Glenmarkhome-station, à la nouvelle Zélande.

Voici comment MM. Haast et Tuller procèdent pour le montage de ces squelettes.

« Les os, d'abord soigneusement nettoyés, restent plongés pendant vingt-quatre heures dans une solution saturée de gélatine, afin de leur donner la consistance nécessaire pour supporter l'opération du forage. On perfore ensuite, dans le sens de leur longueur, les trois os principaux et ceux des extrémités antérieures. Après les avoir complétement séchés au contact de l'air, on introduit dans ces os perforés deux grosses baguettes de fer solidement fixées sur un piédestal, et on les ploie selon la position qu'on veut donner au squelette. Une troisième baguette de fer, fixée dans le bas du piédestal, traverse une partie des os du bassin, ainsi que les vertèbres dorsales et cervicales, et entre dans le crâne par le trou occipital. Une quatrième baguette, moins longue que les trois précédentes, formant entre elles un angle droit avec la troisième, passe par les deux acétabules du bassin et se termine de chaque côté dans le trochanter d'un des fémurs. Ce mode de montage ne laisse apercevoir d'autre étai que la partie de la baguette médiane qui part du milieu du bassin et se termine dans le piédestal. »

De ces géants de l'espèce ornithologique, passons aux infiniment petits.

D'après le docteur Halford, quand un animal est mordu par la vipère *cobra di capella*, des germes de matières vivantes se produisent dans son sang. Il s'y développe rapidement des cellules qui se multiplient avec une promptitude telle que des millions en périssent en quelques heures, aux dépens sans doute de l'oxygène absorbé dans le sang pendant l'inspiration. De là viennent la décroissance graduelle et l'extinction de la combustion. De là encore les phénomènes [illegible] du corps du blessé ; le refroidissement, l'assoupissement, l'insensibilité, le ralentissement de la respiration et ensuite la mort.

Les cellules qui rendent en si peu de temps le sang incapable de maintenir la vie sont circulaires; elles contiennent un *nucleus* qui, regardé au microscope avec un fort grossissement, se montre rempli de sphérules et de germes de matières vivantes encore plus petites; un grossissement plus puissant encore révèle un petit point coloré sur quelques parties de la circonférence de la cellule.

Il paraîtrait donc que, tandis que les *cellules végétales* exigent pour se développer une nourriture inorganique et le dégagement de l'oxygène, les *cellules animales* demandent une nourriture organique et l'absorption de l'oxygène. Cette nourriture se rencontre dans le sang, grâce à l'oxygène amené par les poumons. Il en résulte que tout le sang se désorganise, et qu'après la mort, on ne retrouve dans les cadavres qu'un sang sombre et fluide.

La fluidité de ce sang indique le manque de fibrine, et la couleur sombre indique l'absence d'oxygène.

Ce liquide absorbe immédiatement de l'oxygène quand on l'expose à l'air après la mort.

Le venin de la vipère d'Europe agit à peu près de la même façon.

Il n'y aurait pas grand mal que quelques-uns de ces reptiles pussent diminuer, à l'aide de leur morsure venimeuse, les millions de rats qui pullulent dans les égouts de Paris, car d'après le docteur Goujon, dont M. Robin confirme le dire, presque tous ces rats sont infectés de trychines.

On ne sait comment les redoutables parasites en sont arrivés à s'emparer ainsi de ces rongeurs. Probablement quelques débris de lard trychinosé et rongés par les voraces bêtes, ont suffi pour communiquer la maladie d'un rat à un autre; car l'on sait avec quelle rapidité se multiplient les trychines. Quoi qu'il en soit, voici un nouveau danger bien près de nous, et Dieu veuille que les eaux infectées par les cadavres des rats ne finissent point par communiquer à l'homme le germe des terribles vers microscopiques!

SAM. HENRI BERTHOUD.

LES NOUVEAUX UNIFORMES

DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE

Dans notre précédent numéro, nous avons publié deux planches représentant les nouveaux uniformes adoptés par le gouvernement autrichien pour l'infanterie de ligne et les chasseurs, l'artillerie, le train, les dragons et les uhlans. La troisième gravure que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs est consacrée aux uniformes des hussards, c'est-à-dire aux régiments de cavalerie spécialement composés de Hongrois.

Les officiers, en grande tenue d'hiver, ont les ornements de leur uniforme en or. En petit service, il leur est permis de porter, au lieu du pantalon rouge, un pantalon gris sans bande d'or. L'attila d'été des soldats n'est point garni de fourrures. Leur pantalon rouge d'autrefois a été conservé.

L'uniforme de gala des officiers, reproduit au numéro 8, sert seulement dans les cérémonies publiques, les solennités religieuses, les présentations à la cour et les enterrements des dignitaires de l'empire.

Les pendants de drap fixés à la kutzma sont de différentes couleurs : bleu foncé, bleu clair, gris d'ardoise, rouge et blanc, selon les régiments. Les pendants verts sont supprimés.

Les hussards ont reçu de nouvelles carabines du système Waenzl. Ces armes sont courtes et très-légères. On les porte suspendues à l'épaule ou fixées à l'arçon de la selle.

Jusqu'à présent, nulle modification n'a été apportée à l'uniforme des généraux, ni à ceux du cadre d'état-major et de la garde impériale et royale.

A. DARLET.

L'INCENDIE DES FORÊTS RUSSES

Depuis quelque temps les journaux ont beaucoup parlé des terribles incendies qui avaient éclaté dans les forêts de sapins situées dans les [illegible] de la Russie et particulièrement aux environs de Saint-Pétersbourg. Ces sinistres ont pris des proportions si effrayantes que le gouvernement russe a dû recourir à des mesures énergiques pour les arrêter.

Des bataillons de sapeurs ont été dirigés, par les voies les plus [illegible], sur les points les plus ravagés, lesquels se trouvent dans les bois de Windomsk, près de Sablino, sur le chemin de fer de Moscou. Voici de quelle façon les travailleurs ont opéré pour circonscrire le fléau. Un détachement fut chargé d'abattre les arbres et de faire une éclaircie tout autour de l'incendie qui ne couvrait pas une surface moindre de quarante hectares, et d'empêcher ainsi toute communication de la partie embrasée avec la partie encore intacte de la forêt. Un autre détachement se mit à ouvrir une tranchée dans la tourbe.

Le feu était alors dans toute sa force. Non-seulement il dévorait la tourbe, mais il avançait d'arbre en arbre par les racines. On voyait les troncs résineux des sapins éclater du pied au sommet, et dégager une fumée étouffante et des étincelles qui enflammaient des arbres voisins. Il était donc nécessaire de mettre la plus grande célérité dans le travail si l'on voulait gagner de vitesse sur l'incendie.

Les sapeurs étaient obligés de travailler les pieds sur la tourbe incandescente, entourés d'arbres flambants et craquant de toutes parts, au milieu d'une fumée asphyxiante qui forçaient les soldats de se relayer au bout de chaque demi-heure pour aller recouvrer la respiration.

Dès qu'on eut établi une éclaircie et une tranchée autour [illegible] rieur de l'incendie en cet endroit devint à peu près impossible. Néanmoins des postes furent laissés de distance en distance le long de la tranchée. Toutes les trois heures on relevait les sentinelles.

Le lendemain, les détachements, après avoir pris quelques heures de repos, partaient pour aller combattre un autre incendie encore plus violent. Qu'on se représente, en effet, plus de cent hectares de forêt en feu, dont une partie déjà réduite en cendres et l'autre formant un vaste bûcher tout flambant. Là, ce n'était plus seulement par les racines et la tourbe que le feu se communiquait, il courait encore de branche en branche et se propageait ainsi par le sommet des arbres beaucoup plus rapidement qu'il n'eût fait par la racine. Il fallut ouvrir une éclaircie et des tranchées beaucoup plus larges.

En même temps se présentaient des difficultés nouvelles; la pelle ne suffisait pas, il fallait couper avec le revers de la pioche les racines des arbres et pratiquer ainsi une tranchée qui n'avait pas moins de cinq verstes de longueur (cinq kilomètres trois cents mètres); les officiers, tout en dirigeant l'opération, devaient aussi veiller au salut des travailleurs, que menaçaient à chaque instant des tisons enflammés tombant du haut des arbres. Le travail dura ainsi pendant deux jours, et le bataillon ne se retira qu'après avoir, là aussi, vaincu le fléau. On espère que les chaleurs torrides de l'été sont à leur terme, et que ces immenses incendies, que l'on doit leur attribuer selon toute probabilité, ne se renouvelleront pas, dès que le temps deviendra pluvieux.

H. VERNOY.

COURRIER DU PALAIS

Siége et prise d'une maison. — Les mœurs de la frontière du Maroc. — [illegible] — Les armes parlantes de l'avocat de Sèze et du procureur général Bellard. — Une [illegible] et une cognée. — Différence d'une cognée et d'une hache. — Un faux médecin et de vrais malades.

L'Algérie a le privilége des affaires pittoresques et saisissantes. La cour d'assises de Tlemcen nous présente un drame judiciaire qui a été la grande curiosité et la grande émotion de notre colonie.

Nous sommes dans la banlieue de Tlemcen, non loin de la frontière du Maroc, sol riche, accidenté, mais aussi fertile en produits naturels qu'en malfaiteurs, qui semblent aussi le produit naturel de ce pays. Coupeurs de routes, détrousseurs de voyageurs, voleurs de bestiaux tiennent la campagne.

La famille Saint-Germès habitait dans ces parages et se composait de quatre personnes, deux vieillards et deux enfants de neuf et douze ans. Les époux Saint-Germès avaient une soixantaine d'années et ils élevaient dans leur maison deux enfants d'une fille décédée qui vivaient sous le même toit que leurs grands-parents.

Ce logis était aussi étrange que la vie que menait là le vieux Saint-Germès. Celui-ci passait avec raison pour faire un commerce plus que suspect avec les Arabes. Moitié receleur et moitié usurier, sorte de boucher ambulant, il courait les marchés et les fermes, achetant des bestiaux de toutes mains, sans trop demander leur provenance. L'important pour lui était de les obtenir à vil prix, de les égorger et d'aller ensuite les vendre en détail où il pouvait. Dans ce milieu et avec de telles gens la bonne foi ne pouvait présider à de telles transactions, et la vieille femme de Saint-Germès disait quelquefois : « Je ne sais pas quel commerce mon mari fait avec les Arabes, mais ils viennent presque toujours réclamer. »

Cette nature d'affaires et la qualité des personnes avec lesquelles il les traitait avaient rendu le boucher méfiant. Il avait fortifié son logis contre les attaques nocturnes. Il vivait là dans un perpétuel qui-vive, et sa maison était machinée comme la scène du plus noir mélodrame.

Ce logis, nous pourrions presque dire ce fort, était construit sur des grottes qu'on avait transformées en écuries et qui servaient à recevoir le bétail qu'achetait le maître de la maison et aussi à donner abri à un *bourriquot*, sa monture favorite, quand il se transportait dans les foires ou dans les fermes. Ces deux grottes à usage d'écuries communiquaient entre elles; mais pour plus de sûreté, Saint-Germès avait fait murer le passage dans le roc qui conduisait de l'une à l'autre. De cette façon une des écuries pouvait rester impunément ouverte. [illegible] un formidable portail en [illegible] [illegible] de grosses [illegible] et barricadaient ce portail. La précaution ici n'était pas inutile, [illegible] une chambre au-dessus au moyen d'une échelle aboutissant à une trappe ouverte dans le plancher. Cette chambre servait de dortoir aux deux vieillards et aux deux enfants. Chaque soir, Saint-Germès, avant de se coucher, [illegible] une baïonnette emmanchée dans un engin de bois et un grand couteau de boucher. Il avait de plus à sa portée un fusil à deux coups suspendu à la muraille. Et comme s'il ne se fût pas trouvé encore assez muni, il cachait sous son lit un couperet et une hache.

Cette grande chambre, cette sorte d'arsenal communiquait [illegible] placé en arc-boutant. Une meurtrière, protégée par un volet massif et pratiquée dans le mur, permettait de surveiller, en cas d'alerte, les abords du logis sans avoir rien à craindre des [illegible].

Par cette disposition, la citadelle de Saint-Germès n'était accessible que de deux côtés : par la porte de la chambre, et on sait comment elle était défendue, ou bien par les écuries, mais il fallait ici enfoncer le portail dont nous avons parlé, ou bien, pénétrant par l'écurie ouverte, détruire le mur qui la séparait de l'autre et s'y introduire par cette issue.

Mais, dans tous les cas, en haut comme en bas, partout [illegible] le bruit ne pouvait manquer d'être entendu par la famille Saint-Germès. Et rien n'était plus facile à celle-ci que d'appeler au secours et de mettre en mouvement par ses cris les maisons voisines et toute la population de la banlieue de Tlemcen.

C'est sur la foi de ces traités et sur la sécurité à lui inspirée par tant de précautions que Saint-Germès s'endormit à huit heures du soir, le 28 mars dernier.

Les voisins n'entendirent aucun bruit dans la nuit, et voici pourtant ce qui s'était passé. Le premier qui le découvrit, ce fut un nègre nommé Hubarck, garçon boucher qui, arrivant pour son travail à six heures du matin, trouva les portes des écuries ouvertes, l'âne broutant à l'aventure hors de la maison. Il jeta aussitôt l'alarme, prévoyant un malheur. Les premières personnes qui pénétrèrent dans la maison furent terrifiées par un hideux spectacle. Quatre cadavres gisaient égorgés ou décapités au milieu d'une mare de sang. Et le désordre du logis attestait, et l'énergie de la lutte, et les minutieuses recherches auxquelles les assassins s'étaient livrés pour emporter leur butin.

Aucune personne vivante n'était restée pour raconter cette boucherie. Les magistrats ont reconstruit cet abominable crime au moyen de témoignages et de probabilités.

Entre une et deux heures du matin, les assassins avaient appelé, sous prétexte de lui vendre une vache, qu'effectivement ils avaient amenée, le boucher Saint-Germès. Celui-ci, réveillé en sursaut, s'était levé en toute hâte et avait couru vers la porte. C'est ce moment-là que guettaient ceux des malfaiteurs qui avaient pénétré dans l'écurie en détruisant le mur de séparation, et qui à cette heure même, postés sur l'échelle qui monte vers la trappe, ont les mains posées sur cette même trappe qu'ils vont soulever et ouvrir.

En effet, Saint-Germès, appelé vers la porte, y était allé sans armes, ayant la trappe derrière lui. Les meurtriers s'introduisirent aussitôt sans bruit par cette ouverture et frappèrent par derrière le vieillard, qui chancela et eut la gorge coupée.

Lui mort, les assassins crurent avoir bon marché des autres victimes. Ils se trompaient, et ici qu'on nous permette [illegible] de M. de Cléry, avocat général à la cour d'Alger, qui, pour cette circonstance solennelle, était venu fortifier l'accusation de toute l'énergie de sa vive nature.

« Saint-Germès mort, s'écrie M. l'avocat général, une horde de démons s'est ruée dans la chambre par la trappe entr'ouverte...

[illegible] prévue. Ce n'est qu'une femme et une vieille femme bien usée, bien décrépite, un obstacle qu'ils briseront sans efforts. C'est une lionne, messieurs, car c'est une mère qui défend ses enfants! Elle est deux fois mère : mère pour elle-même de toute l'affection qu'elle porte à ces êtres innocents qui font la joie de sa vieillesse, mère pour sa fille qui est morte en lui léguant ces deux orphelins... Elle a puisé dans ce souvenir une énergie suprême. Elle s'est jetée sur les assassins, les a saisis corps à corps. La lutte a été terrible... Pour lui faire lâcher prise, ces tigres lui ont broyé les doigts sous leurs dents; ils lui ont brisé le poignet d'un coup de barre de fer.

Elle n'est pas morte encore et elle s'écrie : « Marie, cours à la fenêtre, appelle de toutes tes forces! » L'enfant s'est précipitée du lit à demi-nue, elle va suivre le conseil du salut... Elle touche à la fenêtre, encore une seconde et ses cris attireront des secours... Hélas! ses pieds rencontrent un obstacle, elle perd l'équilibre, elle tombe... Elle ne pourra plus se relever; un des meurtriers pèse sur elle de tout son poids; de son couteau mal affilé, il essaye de lui couper la gorge... La mort n'arrive pas assez vite... Oh! la pauvre enfant! »

Tel est ce récit, mouvementé comme une narration de cinquième acte. On devine l'effet qu'il a produit sur un auditoire anxieux qui, de bonne heure, avait envahi la salle d'audience et ses abords. La curiosité est telle, que des auditeurs intrépides ont réussi à se hisser sur des échelles jusqu'aux fenêtres toutes grandes ouvertes de la cour. Des Arabes en grand nombre sont mêlés à la foule; ceux qui appartiennent au douar des accusés, hommes et femmes, sont allés se grouper sur une ruine qui borde la place et faisait partie des anciens remparts de Tlemcen. C'est là qu'avec les signes de la plus violente douleur ils attendent l'issue des débats.

[illegible] contes. L'avocat général a requis la cour de se transporter [illegible]

La maison Saint-Germès n'est distante du palais que de deux kilomètres.

Aussitôt la cour, à pied, s'est mise en marche précédée d'une brigade de gendarmerie à cheval et escortée d'un peloton d'infanterie; une foule immense suivait.

Terrifiés par cet appareil, les accusés ont cru un moment qu'on allait les conduire au supplice, surtout quand ils ont vu qu'on les dirigeait vers la maison où le crime s'était commis. Il a fallu les rassurer. Déjà ils poussaient des lamentations auxquelles répondaient leurs compatriotes répandus dans la foule.

Après trois longues audiences, la cour a prononcé trois [illegible] Le [illegible] accusé, El-Arbi-Ould-Cadda, a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Au moment où l'arrêt a été prononcé, les accusés ont fait entendre des cris de désolation auxquels ont fait écho les plaintes de leurs amis campés sur la ruine du vieux rempart de Tlemcen.

Nous avons dit que l'avocat général se nommait de Cléry. Ce nom qui, moins la particule, était celui du fidèle valet de chambre de Louis XVI, rappelle celui du défenseur de ce malheureux roi, M. de Sèze.

Mais faut-il écrire Desèze en un seul mot ou bien de Sèze en deux mots? Cette question a donné naissance à un procès devant la première chambre du tribunal dans les circonstances suivantes :

M. Laurentie est l'auteur d'une *Histoire de France*. Au tome VIII[e], ayant à parler du défenseur de Louis XVI, il écrit ce nom en un seul mot : *Desèze*. Et voilà par exemple ce que je ne comprends pas. Que d'autres historiens, Michelet, Louis Blanc, Henri Martin, Carnot, M. Thiers luimême, eussent marchandé la particule à ce courageux avocat, on s'expliquerait; mais que M. Laurentie, rédacteur en chef de *l'Union*, laisse dans la roture un nom que Louis XVIII en avait retiré, ce procédé n'a pas d'excuse, et il devait être d'autant plus sensible de la part d'un ami politique au petit-fils de M. de Sèze. Il a donc demandé à M. Lagny, l'imprimeur de l'*Histoire de France* de M. Laurentie, de vouloir bien diviser le mot en donnant à la lettre s la dimension d'une majuscule; M. de Sèze s'offrant d'ailleurs à payer les frais de cet erratum, soit 1 franc 50 centimes par chaque rectification. M. Lagny avait accepté; mais il ne s'exécutait pas, il attendait une seconde édition pour procéder à cet anoblissement.

Le tribunal, tout en mettant les dépens sur le compte de M. de Sèze, la modification étant faite dans son intérêt, a condamné M. Lagny à l'exécuter immédiatement.

L'avocat du demandeur a démontré le bien fondé d'une telle réclamation : une ordonnance de 1817 conféra à M. de Sèze le titre de comte, en l'autorisant à faire figurer sur ses armoiries *la Tour du Temple* avec des fleurs de lis *sans nombre*.

Le procureur général Bellart, anobli vers la même époque, ne fut pas si heureux dans le choix qu'il fit lui-même de ses armes. Par un sentiment d'honnête humilité, et se souvenant qu'il était le fils d'un charron, il demanda que la cognée de son père fût représentée dans le blason du fils.

Mal lui en prit, et la passion des partis aidant, l'opposition du temps ne voulut voir dans cette cognée qu'une hache... la hache du bourreau.

[illegible] exercice illégal de la médecine. M. le président demande à l'un des témoins :

— Qu'est-ce qui vous a décidé à vous faire traiter par lui?
— C'est parce qu'il traitait M[me] Lebrun.
— Il l'a donc guérie?
— Au contraire, monsieur, elle est morte. (On rit.)

Et voilà justement l'histoire de toutes les crédulités. La foi est aveugle. On a confiance ou on ne l'a pas. Et quand on l'a, rien n'y fait, ni l'évidence, ni l'absurdité, ni les obstacles, ni les contradictions. Ce qui devrait la ruiner la consolide, ce qui devrait la détruire la raffermit.

— Il a guéri mon voisin, donc il me guérira.
— Mais il l'a tue.
— Soit, il me guérira d'autant plus.

MAITRE GUÉRIN.

FOUILLES A POMPÉI

Les fouilles opérées à Pompéi ont mis récemment à découvert, sur la voie stabienne, une boutique de boulanger fort bien conservée.

Quand on a quitté la chaussée pavée de pierres de lave polygones s'emboîtant exactement les unes dans les autres, et qu'on a franchi le trottoir, il reste encore un mince degré à gravir pour pénétrer dans la boutique. Cette boutique, comme la plupart de celles de Pompéi, a sa façade grande ouverte sur la rue, sans doute afin de mieux laisser voir aux passants les [illegible].

On peut encore lire des inscriptions peintes sur les deux piliers carrés qui masquent les deux côtés de l'entrée. Elles ne se rapportent d'ailleurs pas plus au bâtiment lui-même qu'au genre de métier qui s'y exerçait. C'est un curieux échantillon de la vie politique romaine. A l'approche des élections municipales ayant pour but de nommer les duumvirs et les édiles, chaque candidat envoyait, de maison en maison, un agent qui tâchait de lui gagner la voix des personnages influents. Il était accompagné d'un écrivain public qui, sur l'autorisation du propriétaire ou du boutiquier, traçait en lettres rouges à l'extérieur le nom du candidat qu'on invitait les citoyens à élire, en ajoutant quelques détails sur sa vie et sur son caractère. Ce sont donc de véritables affiches électorales que nous avons ici sous les yeux.

Un comptoir bas, en maçonnerie, faisant angle droit sur la rue, occupe la moitié de l'entrée. Il est orné sur le devant de tablettes de marbre de taille et de couleur différentes et au milieu d'un morceau de granit de forme circulaire.

Tandis que la vente avait lieu sur le devant, le grain était moulu, le pain façonné et cuit dans le fond. A cet effet, l'arrière-boutique est pourvue d'un four et de plusieurs moulins à bras. Dans les boulangeries publiques (*pistrinæ*), les particuliers apportaient leur pain à cuire et y mettaient un signe ou des chiffres pour le reconnaître. On a retrouvé de ces pains qui portaient en creux le nom de leur propriétaire. Ils sont généralement octogones, de petite dimension, et marqués de raies transversales sur la partie supérieure.

L'auberge antique que nous publions par la même occasion fut découverte il y a longtemps déjà. Elle est située sur la voie consulaire tout près de la porte d'Herculanum. Un petit bas-relief en terre cuite sert d'enseigne. On y voit deux esclaves portant une amphore au moyen d'un joug.

Nous savons que les aubergistes et les taverniers d'alors ne se faisaient pas faute d'exposer aussi comme enseignes de véritables amphores, et que, pour les garer des voleurs, ils avaient soin de les attacher à leur devanture par des chaînes. Des bas-reliefs d'animaux en marbre ou en terre coloriée s'employaient également pour tirer l'œil des passants. Les anciens avaient donc comme nous leurs hôtels de l'*Aigle*, du *Coq*, et, qui sait, peut-être aussi du *Lion d'or*, et du *Cheval blanc!*

Souvent l'enseigne était appuyée de quelque inscription engageante. On nous a conservé cette légende d'une auberge [illegible] merce : « Ici Mercure promet du gain, Apollon la santé, Septimanus bon accueil et bon dîner. Quiconque s'arrêtera ici s'en trouvera bien. Étranger, fais attention où tu entres. »

L'enseigne de l'auberge est au sommet du pilier droit. Sur le pilier gauche, on peut voir l'image de deux serpents, emblème d'une protection mystérieuse.

La pièce d'entrée est en partie occupée par un comptoir en maçonnerie dont les tablettes de marbre ont disparu pour la plupart. L'ouverture circulaire qu'on remarque à l'une des extrémités de ce comptoir donnait passage au col d'une grande jarre en terre cuite, dans laquelle on composait, soit le vin au miel, soit le *pulmentum*, mélange de légumes ou de fruits bouillis dans l'eau qui se mangeait avec du pain. N'oublions pas qu'alors, comme il arrive aujourd'hui encore, les peuples méridionaux ne mangeaient de la viande que rarement.

Malgré l'importance relative de l'écurie, où l'on a trouvé des ossements de chevaux, des cercles de roue, des débris de char, de pièces de fer taillées en essieu, et des anneaux scellés au mur, le bâtiment ne renferme en fait de chambres à coucher que trois stalles derrière le comptoir; aussi, pense-t-on que ce n'était pas à proprement parler une auberge, mais plutôt une de ces stations (*mansiones*), établies par Auguste, au rapport de Suétone, sur toutes les routes consulaires.

PAUL PARFAIT

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite [1].)

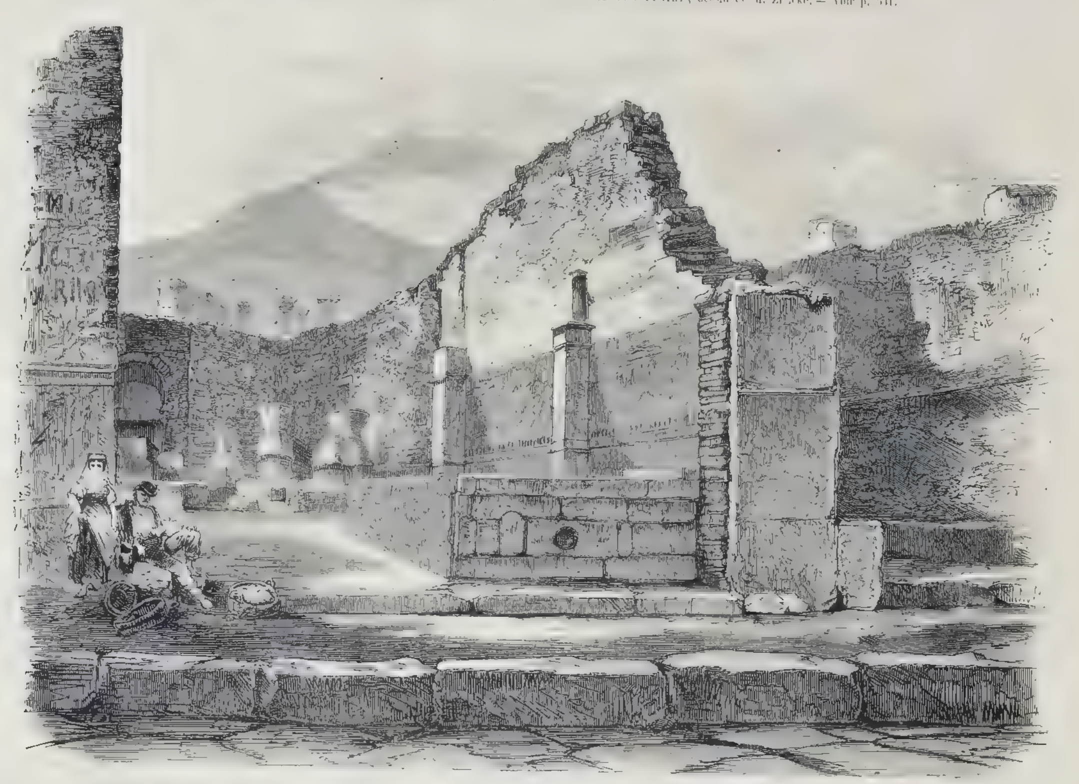
Il fallut se quitter : c'est l'heure triste des voyages. Depuis quatre jours nous voyagions avec Bagration; nous ne nous séparions pas pendant une heure de la journée; il était tout pour nous : notre cicérone, notre interprète, notre hôte. Il savait le prix de tout, le nom de tout. En passant devant un faucon, il jugeait de sa race; en regardant un poignard, il appréciait sa trempe. A chaque désir exprimé, il se contentait de répondre : « C'est bien, ce sera fait. » De sorte que, devant lui, on n'osait plus exprimer de désir; c'était le type, enfin, du prince géorgien, brave, hospitalier, prodigue, poétique et beau.

Au moment de partir j'avais voulu, comme d'habitude,

1. Voir les numéros 658 à 673.



FOUILLES A POMPEI — AUBERGE ANTIQUE, sur la voie Consulaire, dessin de M. Zucke. — Voir p. 511.



NOUVELLES FOUILLES A POMPEI. — BOUTIQUE DE BOULANGER, sur la voie Stabienne; dessin de M. Zucke. — Voir page 531.

faire quelques provisions; mais Bagration avait répondu :

— Vous avez, dans votre tarentasse, un poulet, des faisans, des œufs durs, du pain, du vin, du sel et du poivre, et, en outre, votre déjeuner et votre dîner sont commandés tout le long de la route jusqu'à Bakou.

— Et à Bakou? demandai-je en riant, ne présumant pas que la prévoyance allât plus loin que Bakou.

— A Bakou, vous logez chez M. Pigoulevsky, chef du district. Vous y trouverez un homme charmant, une femme charmante, une fille adorable.

— Je n'ose pas vous demander : après?

— Après, vous avez à Schoumaka une excellente maison de la couronne et un excellent homme, le commandant de la ville. A Nouka, vous avez le prince Tarkanof, ce qu'en France vous appelez, je crois, un gaillard à poil. Il vous montrera une bague en diamants que l'empereur lui a donnée en échange de vingt-deux têtes de bandits qu'il a eu l'honneur de lui offrir. Que voulez-vous! la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Embrassez, pour moi, son fils, un enfant de douze ans, qui parle français comme vous; et vous verrez quelle merveille d'intelligence est ce charmant bonhomme-là. A Tsarko-Kalatzi, vous avez le prince Mellikof et le comte Toll, qui vous donneront des chevaux pour aller voir un des cent palais ruinés de la reine Tamara. Enfin, à Tiflis, vous descendrez chez votre consul, le baron Finot. Je ne sais pas si c'est le premier consul que la France ait eu à Tiflis, mais, à coup sûr, c'est le seul. Là, vous vous retrouverez en plein boulevard de Gand. Passé Tiflis, cela ne me regarde plus, c'est l'affaire des autres.

— Et tout ce monde-là est prévenu?

— Il y a trois jours qu'un courrier est parti. D'ailleurs, vous aurez avec vous jusqu'à Bakou un nouker chargé de veiller à ce que rien ne vous manque sur la route. A Bakou, il vous sera renouvelé jusqu'à Schoumaka, et à Schoumaka jusqu'à Nouka.

Il n'y a vraiment pas de reconnaissance possible pour de pareils soins; et comme le dit si philosophiquement notre ami Nestor, on ne peut s'en acquitter que par l'ingratitude.

J'attendrai une autre occasion pour profiter du conseil.

Enfin, nous partîmes. Nos papaks se dirent encore adieu longtemps, quand nos voix ne pouvaient plus échanger de paroles.

— Quand nous reverrons-nous? Nous reverrons-nous jamais?

Dieu seul le sait!

Enfin, nous tournâmes l'angle de la rue, et je ramenai les yeux sur nous, sur les rues, sur la magnifique porte de Derbend, bâtie, selon toute probabilité, par Chosroès le Grand.

Porte de l'Asie!

Nous passions dans la seconde partie du monde.

Kalino, qui ne se doutait pas de la poétique transition que nous étions en train de faire, lisait avec la plus grande attention, et autant que le lui permettaient les cahots de la voiture, un petit ouvrage qui paraissait absorber toute son attention.

A la recherche de tout ce qui pouvait compléter le voyage et me donner sur la route des notions historiques, scientifiques ou pittoresques, je me permis de lui demander ce qu'il lisait.

— Rien, me répondit-il.

— Comment! rien?

— Une légende.

— Une légende, sur quoi?

— Sur un fameux brigand.

— Comment une légende sur un fameux brigand, et vous appelez ça rien, vous?

— Il y en a tant dans ce pays-ci!

— Des légendes?

— Non, mais des brigands.

— Voilà justement, cher ami; c'est parce qu'il y a beaucoup de brigands et peu de légendes, que je suis à la recherche des légendes. Quant aux brigands, j'y tiens moins; d'ailleurs, je suis toujours sûr d'en rencontrer. Et vous nommez cette légende?

— *La Neige du mont Chakh-Dague.*

— Qu'est-ce que c'est que la neige du mont Chakh-Dague?

— Vous devriez me demander d'abord ce que c'est que le mont Chakh-Dague?

— Vous avez raison. Qu'est-ce que le mont Chakh-Dague?

— C'est une petite montagne un peu plus haute que le mont Blanc, à laquelle on ne fait pas attention, parce qu'elle fait partie du Caucase. Nous la verrons en allant à Kouba. Elle a poussé comme cela un matin entre les sources du Koussaer et de la Koudiout-Tchay; hauteur, 13,950 pieds.

— Et quant à la neige dont elle est couverte?...

— C'est autre chose : les Tatars lui attribuent un grand privilége. Quand l'été est trop aride, quand un trop long temps se passe sans pluie, on choisit le Tatar qui passe pour le plus brave dans tout le district, et on l'envoie, au milieu des précipices et des brigands, chercher une livre ou deux de cette neige dans une aiguière de cuivre. Il rapporte cette neige à Derbend; il trouve les moullahs rassemblés dans la mosquée où l'on vous a fait un discours, et, de là, en grande cérémonie, avec force prières, on va jeter la neige dans la mer Caspienne.

— Après quoi?

— Il tombe de l'eau.

— Les idiots! dit Moynet.

— Ce n'est pas beaucoup plus bête, cher ami, que la châsse de sainte Geneviève.

— Au fait, c'est vrai. Et c'est l'histoire de la montagne ou l'histoire de la neige que vous lisez?

— Non, c'est l'histoire du jeune homme qui va la chercher, l'histoire des dangers qu'il court, etc.[1]

— Et qui vous a donné cela?

— C'est le prince donc! il m'a dit : « Tenez, vous traduirez cela pour Dumas; je suis sûr qu'il y trouvera quelque chose. »

— Cher prince! ce n'est point assez qu'il s'occupe de la nourriture du corps, il se met en quête de la nourriture de l'esprit... Kalino, lisez. Je vous raconterai ce que nous aurons vu. Et traduisez bien vite, mon enfant; si Bagration a dit que c'était bien, c'est que c'est bien.

— Oui, ce n'est pas mal.

— Vous êtes content?

— Je suis content.

— C'est tout ce qu'il faut. Eh bien, hiemchik! *aïda! aïda!*

Aïda! aïda! en tatar, répond au *skaré! skaré!* russe, lequel répond au *vite! vite!* français.

Notre hiemchik était d'autant plus impardonnable de s'endormir, que le chemin, longeant à gauche les steppes, à droite la base des montagnes, était magnifique. Une bande énorme de pélicans se jouait dans la mer Caspienne avec la grâce, bien entendu, d'une bande de pélicans. Tout à coup, un grand trouble se manifesta parmi les estimables volatiles qui la composaient; leur vol, d'habitude si grave, devint désordonné; au lieu de raser l'eau, comme c'est leur coutume, ils montèrent dans le ciel en poussant de grands cris. Cette manœuvre méritait attention. Je m'acharnai à regarder de leur côté, et, avec l'œil d'un chasseur, je découvris deux ou trois points noirs, presque imperceptibles; ces deux ou trois points noirs étaient cause de toute la révolution.

Les points noirs étaient des faucons qui, à deux ou trois donnaient la chasse à une centaine de pélicans, lesquels avaient eu la mauvaise idée de prendre le large et de se lancer vers l'orient.

Bientôt les points noirs disparurent tout à fait, et les taches blanches furent seules visibles entre le double azur du ciel et de la mer. Pendant quelque temps encore, elles allèrent

LE PUITS DE L'ALHAMBRA, A GRENADE, d'après [illegible]

[1] *La Boule de neige*, un vol. in 18. Paris, Michel Lévy frères.

s'amoindrissant comme des flocons de neige qui fondent, et enfin elles s'evanouirent dans l'air.

Notre escorte fit à peu près comme les pélicans.

En sortant de Derbend, nous avions cinquante miliciens et six Cosaques de la ligne. Quelques-uns de ces miliciens, qui portent, non pas un uniforme, mais des costumes de fantaisie, etaient d'un pittoresque achevé. Chez les Tatars, tout est pour les armes : tel des hommes de notre escorte, dont les habits étaient en haillons, avait une ceinture de cinquante roubles, un kandjar et une schaska de cent, et une cartouchière de vint-cinq. A la seconde station, c'est-à-dire à Koulaze, notre escorte n'était plus que de quinze miliciens et de trois Cosaques.

Au reste, la première escorte était purement et simplement une escorte d'honneur; de Derbend à Bakou, quoiqu'on longe toute la ligne lesghienne, dans laquelle on est entré un peu au-dessus du village d'Andref, on ne court aucun risque, ce qui n'empêche pas les voyageurs indigènes de voyager armés jusqu'aux dents, et les voyageurs etrangers, quand on ne les décore pas d'une escorte, d'attendre, comme on dit, l'occasion.

Après la troisième station, nous arrivâmes au bord du Samour.

Ce terrible torrent — nous ne voudrions pas lui faire l'honneur de l'appeler fleuve — qui prend un développement gigantesque au mois de mai, et qui couvre, sur huit ou dix pieds de profondeur, une demi-verste de terrain, en était reduit à la largeur d'un ruisseau ordinaire; ce qui ne l'empêchait pas de faire beaucoup de bruit et d'embarras. Nous le coupâmes insolemment en deux avec notre tarentasse et notre télègue. Il bouillonna, rugit, essaya d'escalader nos voitures, mais n'y put reussir.

Nous montâmes au grand galop, et à triple renfort de coups de fouet, sa rive, qui présente un talus de vingt ou vingt-cinq pieds, à peu près à pic. Nous avons déjà dit que c'était, au Caucase, la recette pour franchir les difficultes du terrain.

Si les chevaux s'abattaient en descendant, on serait tué.

Si les chevaux reculaient en montant, on serait tué.

Mais les chevaux ne s'abattent pas, mais les chevaux ne reculent pas, de sorte que l'on n'est pas tué.

Mais, quand on le serait, bah! la vie d'un homme est si peu de chose en Orient!

Vers le soir, nous arrivâmes à Kouba. Il était déjà nuit sombre lorsque nous entrâmes dans le village juif qui sert de faubourg à la ville.

Ces juifs sont plutôt, chose rare, des cultivateurs que des commerçants. Ils viennent, comme les juifs guerriers du Lezistan, de la grande proscription de Sennacherib. Leur faubourg conduit à un pont jeté sur un torrent, la Koudiout-Tchay, que Kouba domine de plus de cent pieds.

Cette montée, sans parapets, et à laquelle la nuit donnait un aspect fantastique, était des plus effrayantes.

Nous passâmes par une porte étroite et nous entrâmes à Kouba.

Nous crûmes entrer dans un lac dont les maisons formaient les îles : les rues ne ressemblaient pas mal aux canaux de Venise.

Notre tarentasse y entra jusqu'au moyeu.

Decidément, j'aimais mieux le Samour avec toute sa colère et tout son tapage; au moins voyait-on, à travers son eau, pure comme le cristal, les cailloux qu'il roulait.

Notre chef d'escorte nous conduisit droit à notre logement, où un souper nous était préparé.

Le khanat de Kouba est un des plus importants du Daghestan. Il renferme à peu près dix mille familles, qui font de soixante à soixante-cinq mille âmes.

La ville elle-même compte une population de mille familles, cinq mille habitants, à peu près.

Au reste, Kouba — la ville du moins — a la plus mauvaise réputation du monde à l'endroit de l'air qu'on y respire.

C'est la Terracine de la mer Caspienne. Ce serait une condamnation à mort pour des soldats russes que d'être trois ans en garnison à Kouba : les cadavres presentent presque tous, à l'autopsie, des foies et des poumons gangrenés; ce qui prouve qu'ils meurent d'empoisonnement paludéen.

Il y a une chose bizarre, et qui échappe à toutes les conjectures scientifiques : c'est que les juifs qui habitent la vallée et qui devraient, par conséquent, être en plus mauvais air que les Koubachis qui habitent la montagne, ne connaissent pas les fièvres dont meurent leurs voisins de la rive droite de la Koudiout-Tchay.

Le grand commerce de Kouba consiste en tapis tissés par les femmes, et en poignards fabriqués par des armuriers qui rivalisent de réputation. Je voulais acheter un ou deux de ces poignards, mais les libéralites du prince Bagration et d'Ali-Sultan m'avaient rendu difficile, et je n'en trouvais pas d'assez beaux ou d'assez historiques pour les joindre à ma collection.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

LE PUITS DE L'ALHAMBRA

A voir la jolie aquarelle de M. Macquoid, reproduite ici [illegible] une des parties de l'Alhambra. En effet, rien là de cette architecture [illegible] inséparables dans notre esprit du mot Alhambra.

Laissant de côté des motifs dont on a bien un peu abusé, l'artiste nous montre, de préférence aux salles brillantes du palais mauresque, un de ses coins les plus ignorés.

Son dessin représente un simple puits flanqué de piliers essentiellement modernes. Une large toiture en sparterie, soutenue par des gaules, le met à l'abri d'un soleil trop ardent. Deux ou trois personnages jetés sur ce point retiré suffisent à lui donner la vie, en même temps qu'ils ajoutent à la couleur locale par le pittoresque de leur costume.

La fontaine appelait tout naturellement l'esquisse d'un des types les plus familiers de l'Espagne, le marchand d'eau, qu'on voit emplir les cruches dont sa mule est chargée. Moyennant un modeste *cuarto*, cet industriel offrira tout à l'heure aux gosiers altérés un plein verre du frais et clair liquide, acidulé de quelques gouttes de citron. Le personnage en question est ici d'autant plus naturellement placé que le puits de l'Alhambra est fameux entre tous par la qualité de son eau.

L. DE MORANCEZ.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

Pendant la nuit, les hommes qui étaient de quart entendirent un battement de rames qui se dirigeait de notre côté; ils vinrent m'en prévenir. Qui pouvait-ce être? Soyons prêts, leur dis-je; peut-être vient-on nous attaquer. Un canot s'approcha; nous le hélâmes (car les Commis parlent le même dialecte que les Oroungous qui habitent le cap Lopez). C'étaient des envoyés du roi Sangala. Je reconnus la voix du chef de cette troupe, qui s'appelait Nchanga. C'était un frère du roi Bango du cap Lopez. Ce roi, tombé malade, comme je l'ai dit, avait accusé Nchanga de l'avoir ensorcelé. Celui-ci s'était enfui pour sauver sa vie; et comme il avait épousé une des filles de Sangala, il avait trouvé un asile chez son beau-père.

Nchanga était un drôle fort rusé. Heureusement je le connaissais; il ne pouvait donc pas me duper aussi facilement qu'il l'espérait. Suivant lui, Sangala était maître de tout le fleuve; et ce grand roi, ce très-grand roi, ne me permettrait jamais d'aller m'établir chez Rampano, qui n'était que son vassal. En conséquence, lui, Nchanga, venait m'inviter, comme ancien ami, à me rendre plutôt à Elindé.

Je lisais couramment dans le jeu de mon homme. Autrefois déjà, je le tenais pour le plus grand coquin qu'il y eût au cap Lopez; et ce n'était certes pas le trafic des esclaves qui l'avait depuis rendu plus honnête. Il était venu tout bonnement pour me sonder sur ce trafic, persuadé, comme le roi son beau-père, qu'il aurait bon marché d'un commerçant novice. Je le renvoyai à terre, sous prétexte que j'avais envie de dormir.

Le lendemain matin, Sangala m'envoya chercher dans un bateau. Quand j'arrivai à Elindé, qui est situé à deux milles de l'embouchure du fleuve, on m'installa dans la plus belle maison du village. Tout de suite après, survint Sangala, qui avait commencé par s'enivrer pour se préparer dignement à cette entrevue solennelle. Il était entouré d'une foule qui ne paraissait pas moins animée que lui. Il se mit en colère quand j'annonçai l'intention de passer outre en remontant le fleuve, pour aller chez Rampano, et de là dans l'intérieur. Il me déclara que je ne passerais pas, qu'il était le maître de tout le pays, et que, bon gré, mal gré, je m'établirais dans sa résidence.

Je protestai à mon tour que je suivrais fermement mon dessein. Je m'étonne, quand j'y songe, qu'on ne m'ait pas fait tout de suite prisonnier.

Nous échangeâmes des paroles vives. Je fis entendre à Sa Majesté que j'étais un vieil Africain, que je voyais clair dans ses mensonges, et que je savais fort bien qu'il n'était pas du tout le maître du pays, comme il prétendait l'être. Il répondit que, maître ou non, il ne me laisserait libre d'aller où je voudrais, que si je consentais à établir une factorerie dans son village.

Je répliquai que je n'en ferais rien; en revanche, je lui offris quelques présents.

Il les refusa. Sur ces entrefaites, Rampano survint, prêt, dit-il, à m'appuyer avec énergie. Je signifiai donc à Sangala que je saurais bien, au besoin, m'ouvrir un chemin par la force. Tous, alors, roi et sujets, s'écrièrent que ce serait le signal de la guerre, et le roi Sangala, en s'avançant pour me le déclarer officiellement, trébucha et roula à terre, ivre-mort.

Je le laissai là, et je partis. Il pleuvait si fort que personne ne songea à me poursuivre. Rien de tel qu'une averse pour disperser une foule ameutée.

Cependant un grand palabre était imminent. L'agitation gagnait tout le pays. J'avais réussi à atteindre le village de Rampano, situé sur le fleuve, à cinq ou six milles au-dessus d'Elindé. Rampano me donna tout le terrain dont j'avais besoin. Il fallait maintenant faire débarquer mes marchandises : c'était là que m'attendaient de graves difficultés. Mes canots allaient être attaqués par les gens de Sangala; mes hommes pouvaient être tués et nous serions mis en déroute, à moins de disposer nous-mêmes d'une force très-considérable.

Un matin, j'entendis battre le tambour. Tous les amis de Rampano se rassemblèrent pour lui prêter main-forte contre Sangala. On voyait arriver canots sur canots, chargés d'hommes armés, tambours battants, tous vociférant et brandissant, qui des sabres, qui des fusils, qui des lances, prêts à defendre l'homme blanc de Rampano, à piller et à brûler Elinde, ou à mourir dans cette entreprise. Il y avait là le roi Risimbo, avec deux canots et cinquante hommes; le roi Mombon, amenant aussi deux canots de Sanguibiuri; enfin, nous n'avions pas moins de vingt bonnes embarcations et nous commandions à environ trois cents naturels, la plupart ivres de vin de palmier, aussi bruyants et aussi belliqueux qu'un Africain peut l'être, quand il a bien bu.

Le tambour battait; on entonnait des chants de guerre, on tirait des coups de fusil, au bruit desquels notre flottille descendait le fleuve. Tous ces nègres avaient la figure enluminée de blanc, en signe de guerre, et se montraient tout couverts d'amulettes. Les bandes de craie blanche ou d'ocre dont ils étaient bariolés étaient pour eux un préservatif certain et leurs fétiches de guerre les protégeaient contre la mort. J'avais peine à reconnaître le vieux Rampano, sous la couche de peinture dont son corps était barbouillé.

On devait croire ces terribles guerriers déterminés à se porter aux extrémités les plus sanglantes; mais, à mesure qu'ils approchaient du village d'Elindé, leurs démonstrations devenaient de moins en moins expansives, et sitôt qu'ils furent en vue de la résidence de Sangala, ils se mirent à filer prudemment vers la rive opposée, avant bien soin de mettre *la Caroline* entre eux et leurs ennemis. L'aspect des bandes de Sangala avait singulièrement modifié leurs dispositions belliqueuses, en ce sens, qu'ils commençaient à croire à la possibilité d'une bataille.

Sangala, de son côté, avait aussi réuni ses amis, cent cinquante hommes environ, prêts à se battre, probablement avec la même détermination que les miens. Ces gaillards-là s'étaient bariolés d'une façon plus triomphante encore que leurs adversaires, car le rouge alternait avec le blanc dans les larges bandes qui les zébraient du haut en bas. C'étaient de vrais diables déchaînés; ils criaient à tue-tête, et tiraient de loin force coups de fusil. Mes hommes tiraient aussi, et se livraient à des chants et à des danses de guerre effrénés, car, de chaque côté, on savait à quoi s'en tenir sur le courage de l'ennemi, et l'on jugeait prudent de prendre l'avance pour l'effrayer.

J'étais à bord de mon schooner, quand je vis un petit canot, monté par deux hommes sans armes, se détacher du rivage, et s'avancer de mon côté. C'étaient des parlementaires. Lorsqu'ils furent montés à bord, je leur fis voir deux petits canons braqués sur le pont, et je les invitai à dire à leur roi Sangala que s'il s'obstinait à vouloir me fermer le passage, je balayerais sa flotte avec ma mitraille, et que mon vaisseau de guerre viendrait ensuite le brûler dans son village. En parlant ainsi, je chargeai, en leur présence, mes fusils et mes pistolets, je commandai à mes hommes d'apprêter leurs pièces, et je montrai aux deux envoyés mes boulets et mes munitions; puis je les congédiai, et j'attendis [illegible].

Je surveillais avec ma lorgnette le retour des messagers. Dès qu'ils eurent debarqué, le peuple s'attroupa autour d'eux, et ils se livrer à des colloques très-animés.

Bientôt après, le roi Sangala me détacha un petit bateau pour m'inviter à venir à terre. Il m'envoyait en même temps sa principale femme en otage. Je résolus de me rendre à son désir; mais pour prouver à ces nègres que je n'avais pas la moindre peur d'eux, je ramenai la femme avec moi, à la grande joie de la pauvre créature. Rampano et les rois ses confrères protestaient contre mon imprudence, et ce qu'ils jugeaient tel. — « Pourquoi, me dirent-ils, ne pas garder la femme à bord? » Mais je leur répondis que la crainte n'entrait jamais dans le cœur des blancs. Là-dessus ils me regardèrent tout ébahis comme pour me dire : — « Si vous n'êtes pas effrayé, nous le sommes, nous. » Néanmoins, cette affectation d'insouciance eut l'effet que je désirais. Rampano et les rois ses confrères en furent vivement frappés, comme le fut aussi le vieux Sangala, lorsqu'il vit sa femme revenir avec moi.

Les deux états-majors se rencontrèrent sur un terrain neutre, en dehors du village. L'armée de Sangala, rangée en bataille, se deployait dans une pompe sauvage; les principaux guerriers portaient à leur ceinture de superbes peaux de léopards. Ils vinrent sur nous en courant, dès que nous fûmes assis, comme pour nous transpercer de leurs lances; et si Sangala n'eût pas été près de moi, j'aurais cru vraiment que c'en était fait de nous tous. Rampano tressaillit, et se penchant vers moi, il me dit à l'oreille : — « Pourquoi n'avez-vous pas gardé la femme à bord? »

Mais cette charge à fond n'était qu'une sorte de salut militaire. Sangala cependant paraissait d'une humeur plus accommodante; il n'était plus ivre cette fois; la tournure menaçante qu'avait prise la situation l'avait singulièrement radouci. Il ne se souciait pas en effet de pousser les choses à l'extrémité.

Il me déclara, dès l'abord, qu'il me laisserait continuer ma route, si je voulais lui donner un baril de rhum, un gros, par exemple. Je refusai, sous prétexte que je n'en avais pas. Il insista; lui et son peuple avaient envie, disait-il, de se réjouir et de s'enivrer; il voulait s'enivrer plusieurs jours de suite, et boire du rhum à cœur joie. A la fin, le conflit s'apaisa tout à fait, moyennant quelques cadeaux que je fis au roi, et depuis ce temps nous vécûmes, lui et moi, dans la meilleure intelligence.

Rampano était ravi. Il embrassa Sangala, en lui jurant une amitié éternelle. Sangala lui répondit qu'il l'aimait de tout son cœur. C'était touchant. Après cet échange de cordialités, je fis à mes hommes le signal convenu, pour leur annoncer la fin des hostilités. Aussitôt ils tirèrent des coups de fusil en signe de joie, et se jetèrent dans leurs canots,

1. Voir les numéros 686 à 709.

pressés d'aborder au village de Sangala. Déployant toute leur petite flotte sur une seule ligne, ils s'avancèrent en chantant, joyeusement cette fois, leurs chansons de guerre. Les guerriers de Sangala, qui les attendaient sur la rive, se précipitèrent à leur rencontre, en simulant un combat qui les fil beaucoup rire, et tous se précipitèrent dans les bras les uns des autres, en jurant de ne jamais se faire le moindre mal.

Je n'ai pas besoin de dire si je fus satisfait de cet heureux dénoûment. Déjà le capitaine Cornillo, quand les choses avaient pris une tournure inquiétante, avait juré de ne jamais revenir dans ces maudits parages, et son équipage disait que je voulais les faire tous massacrer.

Au fond, ces Commis étaient de braves gens. Je fis débarquer successivement dans le village de Rampano mes nombreux bagages, qui certes auraient pu tenter la fidelité de ces pauvres diables. Plusieurs caisses étaient ouvertes ou faciles à ouvrir, et cependant ils ne détournèrent pas le moindre objet, de si mince valeur qu'il pût être. Ils étaient fiers et honorés de ce que je venais m'établir chez eux. J'étais le premier homme blanc qui leur eût donné cette marque de confiance.

J'aime beaucoup ces bons Commis, et je suis sûr qu'ils me le rendent bien. Ils ont toujours eu très-grand soin de moi. Rampano, leur excellent roi, s'appliquait sans cesse à m'être agréable, et ses sujets faisaient comme lui. Il leur arrivait bien quelquefois de commettre des fautes; mais ces pauvres gens n'en savaient pas davantage, et dès qu'ils étaient éclairés sur leurs torts, ils s'en repentaient. Personne d'entre eux n'a jamais cherché à me nuire, et je pouvais dormir, les portes toutes grandes ouvertes. Y a-t-il beaucoup de pays civilisés où l'on puisse en dire autant?

CHAPITRE XXII.

Je bâtis un village et je l'appelle Washington. — Mon départ pour l'intérieur. — Mes adieux. — Acclamations et sentiments de probité. — Arrivée à Anambia. — Le roi Olonga-Yomb.i. — Bal chez le roi en mon honneur. — Superstitions des indigènes. — Un homme lancé en l'air par un bu fle.

Je me mis aussitôt à faire élever, non plus un Olako, mais un bâtiment solide. Je rassemblai une grande quantité de feuilles de palmier pour recouvrir le toit de ces constructions. Je fis arracher les branches des mêmes arbres pour en faire des pieux, des poteaux et des poutres, enfin tout ce qui est nécessaire à l'architecture africaine, et je réussis à bâtir tout un village, auquel je donnai le nom de Washington. Ma maison particulière se composait de cinq pièces; elle avait quarante-cinq pieds de long sur vingt-cinq pieds de large, et me revenait à peu près à cinquante dollars. Ma cuisine, séparée du reste des bâtiments, me coûtait en outre quarante dollars. J'avais une basse-cour qui renfermait une centaine de poules (les poules de ce pays sont fort jolies) et une douzaine de canards. Mon étable contenait dix-huit à vingt chèvres; de curieuses chèvres, qui pouvaient bien, à elles toutes, donner une pinte de lait. Je m'étais aussi fait construire une petite poudrière tout à fait isolée, car je n'aime pas à me trouver sous le même toit que la poudre. Enfin j'avais fait élever une douzaine de cabanes pour mes hommes.

Tel était le Washington d'Afrique, tant soit peu différent, comme on le voit, du Washington d'Amérique.

Derrière mon village s'étendait une vaste prairie. Audevant serpentait la rivière nommée Npoulounay; de sorte que je pouvais embrasser d'un coup d'œil, jusqu'à la distance de plusieurs milles, le champ de mes explorations futures. De ma fenêtre je contemplais ses rives bordées de mangliers, et j'assistais aux ébats d'une troupe d'hippopotames qui se jouaient sur les bancs de sable ou sur la vase.

Voulant commencer mon excursion par une visite au village d'Anambia, où demeurait le plus puissant roi du pays, j'achetai un beau canot, construit avec de grands arbres, dont j'espérais me servir pour aller reconnaître le cours supérieur de la rivière. J'étais impatient de me mettre en route.

Sur le point de partir, je convoquai en assemblée générale le roi Rampano et ses sujets. Je leur dis que j'avais toute confiance en eux, que j'étais leur homme blanc, et que j'avais voulu venir chez eux, malgré toute sorte d'obstacles et de dangers. (Applaudissements.) Le peuple de Sangala, continuai-je, avait eu l'intention de me retenir; mais j'étais décidé à vivre chez les braves habitants de Biagano — c'était le nom du village de Rampano. (Nouveaux applaudissements.) J'allais partir pour quelques jours seulement, et j'espérais bien trouver à mon retour tout ce que je possédais dans le même état où je l'aurais laissé.

A ces mots, de grands cris s'élevèrent de toutes parts. — « Soyez tranquille! vous pouvez partir sans crainte! nous vous aimons! vous êtes notre homme blanc! nous aurons soin de votre maison! etc. » C'est au bruit de ces acclamations que les seize hommes de mon équipage saisirent les rames et poussèrent au large.

A neuf heures du soir, la lune se leva pour éclairer un délicieux paysage. L'onde paisible reflechissait les ombres gigantesques des arbres inclinés sur les rives, et le silence n'était troublé çà et là que par le hurlement de quelque bête sauvage errant la nuit dans les bois, ou par le plongeon de quelques hippopotames folâtres dont le voisinage dangereux nous faisait craindre de voir notre canot submergé.

Vers minuit, mes hommes commençant à se sentir fatigués, nous débarquâmes à un petit village qui était presque abandonné. Nous n'y trouvâmes que trois vieilles femmes profondément endormies, qui ne nous montrèrent pas, à leur réveil, des dispositions très-hospitalières. Mais j'avais moi-même trop envie de dormir pour tenir beaucoup à la bonne grâce de leur accueil, et j'allai me coucher sous un hangar grossièrement bâti, qui n'avait qu'un toit sans murailles. A peine commençais-je à m'assoupir que je fus assailli par un de ces tornados qui s'abattent si souvent sur ces contrées pendant la saison pluvieuse. Heureusement ce n'était qu'un tornado sec. Dans mon état de demi-sommeil, je songeais à peine à bouger. Comme d'ailleurs le tornado avait enlevé toutes les toitures des abris, on n'aurait rien gagné à changer de place, même si la pluie était tombée à verse.

Le lendemain matin, nous payâmes notre logement de la nuit avec quelques feuilles de tabac, qui déridèrent un peu nos vieilles hôtesses, et nous nous mîmes à remonter la rivière jusqu'à un village du nom d'Igala-Mande, situé sur une de ses rives. Après deux heures de marche à travers de belles prairies, nous rencontrâmes des multitudes d'oiseaux. Une espèce nouvelle pour moi, c'était le *Mycteria Senegalensis*, charmant oiseau qui erre çà et là sur le gazon des prairies, et, qui, grâce à ses longues pattes, me dépassait facilement à la course. J'essayai souvent de l'attraper; mais, quoiqu'il ne s'envolât pas, il me devançait toujours de si loin que je ne pouvais arriver à portée de le tuer.

Il y a aussi là des troupes de jolis oiseaux dont le plumage doré et le cou blanc comme neige se détachent brillamment sur le vert de la prairie. Les plus nombreux après ceux-ci étaient les *Egretta* blanches, qui vont par bandes le long de cette côte.

PAUL DU CHAILLU.

La suite prochainement.

L'OMBRE SUR LE MUR

Étant donnés deux mains agiles et un rayon de soleil, faire apparaître sur la muraille l'ombre d'un cygne au long col, d'un oiseau qui becquete ou d'un lapin qui broute, tel est le jeu auquel se livrent innocemment les deux gamins que M. Robert s'est plu à nous présenter.

A en juger d'après les détails de sa composition, ce sont deux jeunes apprentis menuisiers qui occupent à ce naïf passe-temps l'heure du repas pendant lequel l'atelier reste vide. Il est probable en effet que cette habileté de main serait mal appréciée du patron en tout autre moment.

L'artiste a fort joliment rendu l'expression de visage des deux petits individus: celle de l'aîné où se lit la juste fierté de celui qui vient de résoudre un problème; celle du plus jeune où l'admiration n'est pas exempte d'une certaine envie.

F. R.

RÉBUS

Explication du dernier Rébus :

Plus ton cœur aura de sensibilité, plus il saignera à la vue des souffrances d'autrui.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

La célèbre gravure de Raphael Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier velin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.

L'OMBRE SUR LE MUR, [illegible] — Voir page [illegible].

—**Balzac — Anicet-Bourgeois — Casimir Delavigne — Camille Doucet — Alex. Dumas — D'Ennery — Paul Féval — Léon Gozlan — Eug. Labiche — Lambert-Thiboust — Ernest Legouvé — Félicien Mallefille — Aug. Maquet — Méry — Alfred de Musset — Henry Murger — Saint-Georges — E. Scribe — Frédéric Soulié — Eug. Sue,** etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M. Emile Aucante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° [illegible]

BLANCS	NOIRS
1 F. 7 D [illegible]	1 R. [illegible]
2 D. 6 C R	2 P. [illegible]
3 F. 1 D [illegible]	3 R. [illegible]
4 D 3 D, ou C. 7 D [illegible] éch. m.	4 . . . . .

Suite.

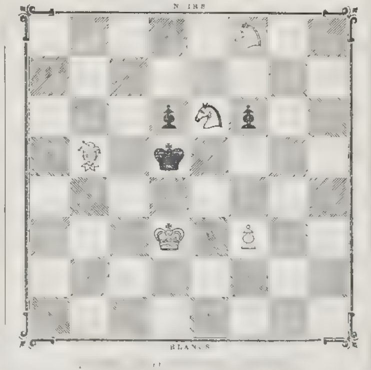
BLANCS	NOIRS
2	2 R. [illegible] 4 F D
3 C. 7 D [illegible]	3 [illegible]
4 D. 3 D éch. m.	4 . . . . .

Il est regrettable que ce problème [illegible] commençant [illegible] D. 4 C R, [illegible] F. R.

Solutions justes : MM. le commandant Tholer, à Nancy; D. Mercier, à Argelliers; Ami Grataroli [illegible], le capitaine Charrousset, à Toulouse; J. Planche, A. M., à V. [illegible]; A. Demasure, à [illegible]; L. B., à Metz; [illegible]; C. La [illegible]; [illegible] Pierson, Mercier, à Grenoble [illegible]; Saint-Germain-Le [illegible]; Ami [illegible]; L. Lapeyre.

PROBLÈME N° 113

COMPOSÉ PAR M. [illegible]



SOLUTION DU PROBLÈME N° 103

BLANCS	NOIRS
1 T. 3 F R.	1 P. 5 R pr. T [illegible]
2 C. 3 R éch.	2 R. 4 D.
3 T. 5 D pr. P éch.	3 R. 5 R [illegible]
4 F 2 D [illegible]	4 R. 4 D pr. T.
5 D. 5 C D éch. m.	5 . . . . .

BLANCS	NOIRS
3	3 C. 4 D pr. T.
4 D. 6 R éch.	4 R. 5 [illegible] pr. D [illegible]
5 T. 2 F D éch. m.	5 . . . . .

BLANCS	NOIRS
4	4 R. 7 D.
5 D. 2 F D éch. m.	5 . . . . .

Solutions justes : MM. E. D[illegible], le capitaine Charrousset, à Toulouse; M[illegible], à Grenoble; [illegible] Société Philomathique, à Bordeaux; L. Lequesne.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 108

BLANCS	NOIRS
1 C. 5 F D.	1 P. 5 R.
2 P. 4 C D.	2 P. 4 R
3 T. 8 D.	3 P. 4 C D
4 T. 6 F R	4 P. pr. C.
5 F. 2 C D.	5 P. pr. P éch. m.

Solutions justes : MM. le commandant Tholer, à Nancy; Mauer, à Grenoble [illegible]; L. Lequesne.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
an .... 20 fr.
mois ...... 10 fr.
ois mois ..... 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée .... 125 fr.
Reliée .... 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 711 — 29 Août 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Relâche sur toute [illegible] Rapport de M. [illegible] vertu. — Une innovation académique. — La domesticité moderne. — Une transition un peu forcée. — Mlle [illegible] de *Cupidon*. — Une nouvelle agence. — La fureur du jeu. — De l'influence des paris sur l'amélioration de la race [illegible] le Val d'Andorre. — L'hospitalité suisse et l'hospitalité écossaise. — Ce qu'il en coûte pour dire son fait [illegible] Palais-Royal. — *Le Lis de la Vallée*, vaudeville en trois actes, de MM. Eugène Grangé et Victor Bernard. — *Madame est couchée*, vaudeville en un acte, des mêmes auteurs. — MM. Geoffroy, Lacombe, Lhéritier, Hyacinthe, Priston, Mmes Alphonsine, Reynold.

Relâche sur toute la ligne ! Je ne parle pas du théâtre, qui donne encore quelques signes de vie, mais du monde parisien, que vous le preniez dans son entier ou dans ses fractions. Les traînards eux-mêmes, les avoués, les avocats, les magistrats, grâce à la courtoisie de l'almanach, ont pu cette année devancer l'heure habituelle du départ. Quant aux hommes d'État, il y a beau jour que, leur portefeuille sous le bras, il nous ont tiré leur révérence. Hors M. Pinard, toutes nos Excellences ont déserté Paris. Seuls, quelques chroniqueurs obstinés restent encore à leur poste et regar-



CONVOI DE LINGOTS D'ARGENT SE DIRIGEANT SUR MEXICO; dessin de l'un de nos correspondants au Mexique. — Voir page [illegible].

dent fil r les trains dans l'attitude mélancolique des cantonniers de chemins de fer.

Savez-vous combien, jeudi dernier, à la séance annuelle de l'Académie française, on comptait d'immortels sur leurs chaises curules ? Sept, et pas un de plus. Nommons ces sept braves que ni les séductions de la pêche ni les attraits de la villégiature n'avaient pu distraire de leur devoir. C'étaient d'abord les membres du bureau, « que leur grandeur attachait au rivage » : M. de Carné, le directeur; M. Villemain, le secrétaire perpétuel, et le chancelier, M. Camille Doucet. Les quatre autres étaient MM. Mignet, Saint-Marc Girardin, Patin et Prevost-Paradol.

Ce chiffre *sept* n'a pas été sans exciter la verve des loustics des tribunes.

— Tiens, sept, comme les sept sages de la Grèce !

— Comme les sept chefs !

— Comme les sept anges !

— Comme les sept Dormants !

— Une semaine de rasoirs, quoi !

Cette dernière exclamation était lancée par un rapin de lettres, furieux de n'avoir pas entendu son nom proclamé [illegible]

Les immortels lui ont déjà pardonné. A l'Académie comme au Palais, n'a-t-on pas vingt-quatre heures pour maudire ses juges?

Le rapport sur les concours littéraires a été présenté, comme d'habitude, par M. Villemain. Toutes les fois que l'illustre secrétaire perpétuel doit ouvrir la bouche, il est de mode de crier bravo « devant que les chandelles soient allumées. » Les critiques, dont la paresse s'accommode assez de la besogne toute faite, ne se donnent même plus la peine de lire ses discours. Ils y vont gaiement de leur enthousiasme, se pâmant de confiance sur l'art exquis de la composition, la précision et la sagacité des jugements, la beauté magistrale de la forme, l'harmonie, la clarté, l'élégance, la pureté incomparable du style. Ne serait-ce pas en vue de jouer un mauvais tour à ces admirations de parti pris que le malin vieillard aura semé de piéges-à-loup son compte rendu de cette année? — « Ah! je suis clair! Ah! je suis limpide! Eh bien, critique trop complaisant, tâchez un peu d'expliquer à vos lecteurs la phrase que voici :

Il ne suffit pas, tantôt de s'abstenir de questions trop spéciales et réservées à la science, tantôt de ne pas chercher les questions populaires, quand elles sembleraient trop polémiques. »

Et cette autre maintenant :

« Cette vie de bon exemple, cette vie de travail et de souffrances trouvant, à force d'épreuves, une matière nouvelle, et la faisant servir à des œuvres d'un art plus parfait, cette puissance de découverte qui, dans le fourneau d'un pauvre artisan, lui fit surprendre quelques vérités premières de la géologie, comme son esprit inculte, en s'exprimant, rencontrait l'éloquence, rien n'était meilleur à raconter, près de la statue qu'une ville de France élève à la mémoire de Palissy. »

Tâchez encore de deviner ce que j'ai voulu dire quand j'ai écrit : « Près de l'histoire généreuse, *qui n'est parfois qu'une plainte méconnue,* gardons une place à l'histoire politique. » Et puisque mes jugements sont si précis, est-ce un éloge ou une critique que j'adresse à M. Dareste dans ce tout petit passage : « Exact et impartial, il instruit par ses récits *sans étonner par ses opinions ?* »

Voilà pour la clarté : pour la pureté, l'élégance et la correction, vous allez voir que M. Villemain n'en prend pas moins à son aise :

« Persécuté dans les troubles religieux, sauvé pour son art, praticien de la science dans des conférences populaires à Paris, puis mort à la Bastille, son nom représente une forme de génie à part dans le savant XVI[e] siècle. Peintre vrai, malgré quelques longueurs, son historien, M. Audiat, professeur *au même lieu,* recevra notre médaille littéraire près de la statue de Palissy. »

Il n'y a du reste qu'à choisir :

« La charité a eu ses grandeurs comme la liberté démocratique. Montrer ce qu'elle fut au XVII[e] siècle, à côté des pompes de la cour, *c'est* le livre : *Madame de Beauharnais de Miramon,* par M. Alfred Bonneau.

« *Ce livre, qui offre le début d'un roman, fait d'une jeune femme,* veuve et mère, un appui et un modèle de la vie monastique, une bienfaitrice des hôpitaux, une fondatrice d'œuvres partout secourables, un ministre de bienfaisance publique *pendant les malheurs* d'un grand règne et *dans une longue vie.* »

Pas très-élégant non plus ceci :

« Que ce livre ajoute à la mémoire diplomatique du cardinal de Polignac, *cela même* est fondé » Enfin, le goût si pur de M. Villemain qui le porte à reprocher à un des concurrents « un style moderne » ne lui reproche-t-il pas à lui-même, comme un peu précieuses, des métaphores dans le genre de celles-ci : « La fondation Bordin, pour l'encouragement de la haute littérature, fait sortir du concours une palme historique, » ou de cette autre : « Parvenu à l'avant-scène des temps nouveaux de Louis XVI...? »

Tout cela ne touche en rien à la gloire de M. Villemain. Homère lui-même, au dire d'Horace, sommeillait quelquefois. Si j'ai relevé ces petites défaillances littéraires, ce n'est pas, comme on pourrait le penser, par esprit de taquinerie. Il m'a paru seulement qu'il y avait là un motif de consolation pour les écrivains modestes, et pour les critiques — à commencer par ceux qui siégent à l'Académie — une leçon d'indulgence.

Ceux-ci encore ne sont pas les plus rudes. N'ai-je pas lu, du discours de M. Carné, sur les prix de vertu, « qu'il était tout ce qu'il pouvait être, venant d'un écrivain aussi médiocre? » Le jugement me paraît souverainement injuste. Il y a bien par-ci par-là un peu de pathos. Trop de fleurs, comme dirait Calchas. Mais l'ensemble a de l'allure, du mouvement, de l'élévation. On y rencontre souvent des traits fins et spirituels. Le récit du dévouement de cette pauvre négresse, travaillant la nuit pour nourrir son maître, « lui cachant l'origine des petites sommes qu'elle se procure par ses durs labeurs, et prêtant aux amis d'Amérique le rôle souvent prêté aux oncles de ce pays, » est touché avec beaucoup de délicatesse et ferait bonne figure dans un cours de littérature. M. de Carné a très-justement précisé le véritable caractère de ce qu'on est convenu d'appeler *les prix de vertu.* Il a repoussé, au nom de l'Académie, l'imputation d'appliquer aux choses de la conscience les procédés d'encouragement en usage pour l'élève du bétail et l'extension des cultures fourragères. « L'Académie, a-t-il dit, a cherché dans l'ombre des lauréats, non pour les récompenser, mais afin de les donner en exemple. » A la bonne heure, voilà qui est clair : ce qui n'empêche pas les vieilles plaisanteries sur le prix Montyon d'aller leur train comme devant.

Un des passages les mieux réussis de ce discours est le tableau que l'orateur a tracé de la domesticité moderne : la conclusion indique la thèse :

« A mesure que se relâche l'association formée par l'analogie des habitudes et la longue durée des services, les domestiques, devenus étrangers à la famille, quoique résidant sous son toit, se transforment, aux yeux du maître, en témoins importuns et en auxiliaires fâcheux, quoique indispensables. Après les machines à coudre, on souhaiterait volontiers des machines à servir, car celles-ci seraient à la fois et plus dociles et plus discrètes. »

Je me demande comment fera, après cela, M. de Carné pour trouver des domestiques.

Mais le fait le plus saillant de cette séance est l'innovation apportée par l'Académie au concours de poésie. A l'avenir, il n'y aura plus de sujet indiqué à l'avance. Le prix sera décerné « aux deux cents vers qui paraîtront à l'Académie rendre le plus heureusement quelque pensée digne de notre temps. »

« Digne de notre temps, » c'est un peu bien vague. N'importe ! l'idée est excellente. Les poëtes se réjouiront d'avoir enfin leurs coudées franches et de n'être plus obligés de travailler sur mesure comme des tailleurs ou des bottiers.

~~~ Des prix de vertu à M[lle] Cora Pearl la transition vous semblera peut-être un peu forcée. Mais comment se dispenser d'annoncer cette grande nouvelle, qui met déjà en émoi le monde musical ! Tenez-vous bien, Adelina Patti, Christine Nilsson, Marie Sass, Julia Hisson et vous toutes, les étoiles du chant ! Une rivale vous est née dans la personne de M[lle] Cora Pearl. Vous étiez loin, n'est-ce pas, de vous en douter, lorsque vous l'entendiez roucouler, en son patois, les jolis airs de Cupidon ? Et si vous l'aviez vue manœuvrer son cheval autour du lac, vous l'eussiez crue destinée bien plutôt à porter ombrage à cette pauvre Menken. — Vous vous trompiez. Parmi tous ses diamants, il en était un dont M[lle] Cora Pearl ignorait la valeur. Ce diamant qu'elle est en train de polir sous la direction d'un savant professeur, c'est sa voix — une voix qui réunit à la fois le charme et la puissance, le moelleux et la force, le timbre grave du contralto et les notes éclatantes du soprano *sfogato.* Ne riez pas : déjà un compositeur s'est mis à l'œuvre, tout fier de prosterner son inspiration aux pieds de la nouvelle virtuose. Quelle est l'heureuse scène à qui est réservée la primeur de ce curieux début ? On ne le dit pas encore. Mais les confidents assurent que nous n'avons pas longtemps à attendre et que l'année ne se passera pas avant que M[lle] Cora Pearl n'ait pris sa revanche d'*Orphée aux enfers.* Le jour de ce grand événement, je vous réponds qu'il fera chaud aux agences théâtrales.

~~~ A propos, saviez-vous qu'une nouvelle agence va bientôt s'installer au passage de l'Opéra, à deux pas de l'endroit où se promènent, sur le coup de onze heures, les péripatéticiens de la coulisse ? Elle s'appellera la *Banque du Sport.* On y agiotera sur les billets de théâtre et, j'espère bien un peu, sur les courses. Si je ne craignais de marcher dans les plates-bandes de mon collaborateur Léon Gatayes, je vous dirais bien ce que je pense de cette façon de comprendre l'amélioration de la race chevaline. Une chose certaine c'est que la passion du jeu nous envahit de plus en plus. Nous n'en sommes pas encore au niveau de la ville de Saint-Louis en Amérique, où, du 1[er] mai au 1[er] juillet dernier, la police de l'endroit n'a pas fait moins de soixante-quatorze descentes dans des maisons de jeu. Il est vrai que nous avons encore pour exutoires Bade, Hombourg, Ems, Spa et les villes d'eaux d'outre-Rhin. Mais on sait que ces pauvres banques ont déjà leur existence limitée. Dans deux ou trois ans elles auront mis, par ordre, la clef sur la porte, — à moins toutefois que d'ici là M. Émile de Girardin n'ait forcé la Prusse à neutraliser les provinces rhénanes. A part cette chance de salut, je vois nos joueurs bien malades. Monaco seul restera, dernier asile du passe-dix et du trente-et-quarante. Par malheur, Monaco est bien loin. On avait compté sur la république d'Andorre. Des gens prévoyants avaient eu l'idée d'installer la rouge et la noire dans cette vallée, chère à l'Opéra-Comique. Ils avaient mis dans leur jeu les syndics. Tapis vert, râteau, croupiers, tout était prêt. Ne voilà-t-il pas que nos Andorrans s'avisent de *la trouver mauvaise !* L'émeute gronde dans la vallée, les syndics sont forcés de déposer leurs pouvoirs et les croupiers n'ont que le temps d'enjamber la frontière ! — La civilisation a encore bien des progrès à faire dans la République d'Andorre.

~~~ Tous les coupe-gorge ne sont pas dans les maisons de jeu. Il y aussi les hôtels et les buffets des gares.

Dans une ville de Suisse que je ne veux pas nommer, Sa très-gracieuse Majesté, la reine Victoria, s'est vue écorchée d'importance. Pour un lunch de trente personnes, composé de pain, de viande froide, de beurre et de café, on lui a présenté une addition de sept cents francs, soit vingt-trois francs par personne. Sa Majesté, qui ne passe pourtant pas pour prodigue, s'est exécutée de très-bonne grâce.

« Je craignais, a-t-elle dit, que l'hospitalité suisse n'éclipsât l'hospitalité écossaise : je vois avec plaisir que j'avais tort. »

— Mais pourquoi ne pas nommer l'endroit en question ?

— Vous en parlez bien à votre aise. Savez-vous ce qui est arrivé à un de mes confrères en pareille circonstance ?

— Dites.

— Comme la reine Victoria, il avait été indignement rançonné dans un certain buffet de chemin de fer. La scène ici se passait en France. Notez que ce buffet est connu dans toute l'Alsace pour sa rapacité à l'endroit du voyageur. Le journaliste s'est dit qu'il rendrait service au public en lui dénonçant cette caverne culinaire.

— En effet.

— Eh bien! le gargotier a assigné le journaliste. Cet homme, comme dit Bilboquet, avait travaillé chez un avoué. Il connaissait sa loi sur la diffamation, et le tribunal, tout en reconnaissant les justes griefs de la victime, ne l'a pas moins condamnée à une bonne amende et à de bons dommages-intérêts envers le gargotier.

— Que faire alors?

— S'exécuter en douceur ou tâcher, comme le prince Galitzin, de pincer le voleur en flagrant délit.

— Qu'entendez-vous par là ?

— L'histoire date de quelques jours à peine. Le prince Galitzin, dînant dans un restaurant, trouva sur sa note un article porté trois quarts de rouble plus cher que sur la carte. Il en fit l'observation à la maîtresse de l'endroit, qui ne voulut rien rabattre. Il poursuivit alors la cabaretière pour avoir vendu, non à faux poids, mais à faux prix.

— Et il a gagné son procès ?

— D'emblée. Mais pour s'amuser à ce jeu-là il faut être grand seigneur et avoir du temps à perdre.

~~~ Deux pièces au théâtre du Palais-Royal, l'une en trois actes, *le Lis de la Vallée,* l'autre en un acte, *Madame est couchée,* voilà tout le butin de la semaine.

Le lis de la vallée — rien de Balzac — est une robuste négociante en volailles, à qui, non pas son innocence, mais son veuvage, commence à peser. Je le crois bien ! il y a près de vingt ans que monsieur son mari l'a plantée là le jour de ses noces. Depuis, il n'a pas reparu : on le dit mort. Très-bien. *De profundis.*

Or, voici que, dans un bal donné à la Vallée, un petit crevé, égaré par là, s'avise de déposer un baiser sur les opulentes épaules de M[lle] Alphonsine — je veux dire de la veuve.

A ce baiser, qui rappelle ceux de [illegible], je craint un moment une parodie du chef-d'œuvre. Dieu merci, le sacrilége s'arrête là, et j'en ai été quitte pour la peur.

Le reste de la pièce s'agite dans les regions du burlesque. La marchande de volailles prétend se faire épouser pour le baiser qu'elle a reçu. Alors commence une poursuite qui rappelle celle d'*Hernani*, de *Tigre du Bengale* ou du *Prix d'honneur*, comme vous voudrez. En vain le petit crevé cherche à dépister la veuve. Vénus tout entière s'attache à sa proie ; elle lui fait manquer un mariage et elle lui en ferait manquer un second si, à point nommé, son mari que l'on croyait mort ne venait à surgir tres-vivant sous le casque d'un pompier.

Une scène vraiment drôle est celle où le jeune homme est relancé par son Othello femelle jusque dans la maison d'un dentiste feroce dont il courtise la fille. L'Othello est possesseur d'une photographie qui représente notre don Juan dans une posture abandonnée, en compagnie de sa future belle-mere. Pour ravoir la photographie compromettante, ce dernier lui fait respirer à sa [illegible] un bouquet [illegible] de chloroforme. — Vous voyez d'ici ce que cette situation peut fournir à deux auteurs qui savent leur métier.

La pièce a éte bien accueillie. Le dernier acte, seul, a paru un peu froid. Ce n'est pas la faute des acteurs. Alphonsine calcine les planches : elle met le feu aux poudres. Lhéritier a des soupçons et des regards en dessous à faire frémir. Priston joue toujours son même rôle avec le même succès. Entre Hyacinthe trottin et Hyacinthe pompier mon cœur balance. Il est également beau sous les deux espèces.

~~~ Si, avec *le Lis de la Vallée*, MM. Eugène Grangé et Victor Bernard se sont contentés de toucher la cible, on peut dire qu'avec *Madame est couchée* ils ont mis droit dans le mille. Voilà, pour le coup, un acte bien venu, vif, gai, sans façon, dans la vieille et bonne manière du Palais-Royal. Et puis, le protagoniste, le boute-en-train de cette folie, c'est Geoffroy toujours si vrai, si franc, si naturel, même au milieu des invraisemblances les plus audacieuses et des cocasseries les plus insensées.

Ici, sous le nom de Chaponnier, il vous représente un boursier viveur, et, bien que marié à une femme charmante, quelque peu volage et libertin. Chaponnier rentre chez lui après un souper manqué chez une petite dame de la rue Saint-Georges, encore muni d'un homard, d'un foie gras, et de « deux champenoises. » Il tombe mal à propos. Madame est allee au bal de l'Opera et Georgette, la femme de chambre, a profité de l'absence de ses maîtres pour organiser une partie fine avec Joseph, un larbin du voisinage. Vous jugez de l'embarras de Georgette! Monsieur veut entrer dans la chambre de Madame. Georgette se met en travers de la porte. — N'entrez pas, s'ecrie-t-elle, Madame est couchee, Madame a la migraine. — Chaponnier se met alors à développer ses comestibles ; il se dispose à souper tout seul. Comment faire pour l'éloigner? Georgette lui persuade qu'il a le sang à la tête et qu'il ne fera pas mal de prendre un bain de pieds. Nouvel incident. Chaponnier renverse la bouilloire ; il se sent mieux, il veut souper, — en compagnie de Madame, encore! Cette situation critique inspire à Georgette un trait de genie. — Grâce, Monsieur, dit-elle d'une voix suppliante, vous me feriez mourir... je suis jalouse!

Chaponnier se rengorge. La soubrette est appetissante, et un tête-à-tête avec elle ne lui fait pas peur. Mais si sa femme venait à les surprendre! Pour plus de sûreté, il ferme à double tour la porte de la chambre et met la clef dans sa poche. En ce moment, une autre porte s'entr'ouvre : Georgette aperçoit la silhouette d'un domino. La fine mouche feint une attaque de nerfs et réclame à grands cris une clef dans le dos. Une fois qu'elle tient la clef, elle envoie Chaponnier lui chercher de l'eau de Cologne, et pendant ce temps, Madame se glisse doucement dans sa chambre. Chaponnier revient et recommence ses entreprises. Mais Madame sonne, et Chaponnier, dégrisé de ses velléités galantes, s'estime trop heureux de finir sa soiree... en bonne fortune conjugale.

Ajoutez à cela les entrees et les sorties inopinées du larbin en question et vous aurez une idée de ce petit drame comique, mouvementé, complexe et incidenté comme le deuxième acte du *Mariage de Figaro*.

J'ai dit à quel point Geoffroy y est charmant. Lacombe, très-bien placé cette fois dans le rôle du domestique, a retrouvé là son succès des Bouffes-Parisiens. Mlle Reynold, que j'avais oubliée dans la mention que j'ai faite des artistes du *Lis de la Vallée*, s'y fait remarquer par sa jolie figure, son jeu piquant et sa vive intelligence. C'est une très-bonne acquisition pour le théâtre du Palais-Royal dont l'escadron féminin a besoin d'être un peu renforcé.

GEROME

BULLETIN

La semaine qui vient de s'écouler a été malheureusement marquée par une série d'orages et de tempêtes véritables qui ont causé de grands dommages sur différents points du pays, et particulièrement de la région méridionale. Sur les côtes de l'Océan, la mer n'a pas cessé encore, à l'heure où nous écrivons, d'être houleuse et menaçante. Les journaux auront, selon toute apparence, plus d'un sinistre maritime à enregistrer. Dans l'intérieur de la France, en Bourgogne, on nous annonce que les vignobles de Chablis ont été littéralement hachés, et que l'espoir de la récolte y est à peu près complétement perdu.

Mais où les désordres atmosphériques ont pris les proportions d'un immense désastre, c'est dans la Maurienne. Par suite de la fonte rapide des neiges et des glaciers des Alpes, activee par un vent brûlant, par suite aussi des ouragans et de la pluie abondante, la route impériale de France et le chemin de fer du mont Cenis, dans la vallée de l'Arc, ont subi un bouleversement qui égale, s'il ne dépasse pas celui qu'on a eu à deplorer en 1866.

Plusieurs ponts ont été emportés, et la voie ferrée et la route entre Saint-Jean et Saint-Michel ont été coupées sur une longueur de 1,400 mètres, par suite d'une crue subite de l'Arc. Le magnifique pont en pierre de l'Adenise a été emporté. Ce pont, sur lequel passaient de front la route impériale et le chemin de fer, était terminé depuis quelques mois seulement; il avait coûté 500,000 francs.

Entre le Fresney et Modane, la route est complétement encombrée par le torrent. Au-dessus de Modane, deux ponts sont également détruits, et à Sollières la route a disparu sur une etendue de 400 mètres. Tous les travaux de maçonnerie sur lesquels elle repose sont à refaire. A deux kilomètres de Saint-Michel, il y a une brèche de 200 mètres au moins; l'Arc a transporté son lit sur la route même.

Par suite de cette catastrophe, les communications se trouvent interrompues avec l'Italie. Le chemin de fer du mont Cenis est dans la nécessité de suspendre son service pour un laps de temps que l'on ne peut guère évaluer à moins de deux mois.

L'administration des postes et le corps des ponts et chaussées s'occupent activement d'ouvrir des chemins provisoires pour le transport international des dépêches. On espère que dans quelques jours les mulets pourront circuler de Saint-Michel à Sollières.

L'ouverture de la chasse a eu lieu le 16 août dans les départements du Midi; mais il paraît qu'elle n'a pas, en général, été brillante. La plupart des chasseurs, hormis ceux qui ont eu le bonheur d'exercer leur adresse sur des terres gardées, sont revenus de leur excursion cynégétique peu satisfaits et surtout peu chargés de victimes. Encore quelques jours, et l'ouverture de la chasse aura lieu dans la zone centrale de la France; espérons que pour les nemrods parisiens le perdreau ne sera pas une chimère, ni le lièvre une vaine illusion.

Depuis la découverte des mines de pétrole en Pensylvanie, les villages y sont nés avec une rapidité fabuleuse; mais presque tous ont été dévorés par le feu. L'une des plus importantes de ces localités, Oil City, a été entierement consumée, le 1er août. Deux cents familles sont maintenant sans abri.

De terribles incendies ravagent aussi le Canada supérieur et inférieur, le long de la ligne du Saint-Laurent. D'immenses forêts de pins, valant plusieurs millions de dollars, ont été complétement consumées, et la fumée a atteint de si gigantesques proportions qu'elle a obscurci le soleil pendant plusieurs jours à une distance de quatre à cinq cents milles du théâtre de l'incendie.

On signale l'invention, par un M. Waylies, de la Nouvelle-Orléans, d'un système de wagons à air comprimé qui, paraît-il, sont ce qu'il y a de plus simple au monde et de plus facile à manœuvrer. Les essais faits à la Nouvelle-Orléans ont donné toutes satisfactions : la vitesse de ces nouveaux cars est plus rapide que celle des cars à chevaux, et leur arrêt peut être opéré presque instantanément. Chaque véhicule est muni de deux petits réservoirs que l'on approvisionne, au départ, de trois cents litres d'air comprimé, quantité suffisante pour un trajet de dix milles. Le renouvellement de la provision se fait au moyen de reservoirs généraux, disposés dans les diverses stations.

Dans une récente [illegible] de la Société géographique de Berlin, M. Brenner a présenté un rapport sur son voyage dans l'Afrique orientale, à la recherche du baron de Decken et du docteur Link, qui, ainsi qu'il a pu le constater, ont été assassinés par des habitants de Bardorah.

Parti vers la fin de 1866 de Zanzibar, M. Brenner, remontant la Dana pour passer sur le fleuve Ozi, gagna ensuite, par voie de terre, les États du plus puissant chef de la Gallas du Sud, le prince Zimba. Il trouva en lui un homme aussi energique qu'eclairé, la terreur de tous les brigands musulmans de la côte, et pour ses sujets un modèle de sage et bienveillante prevoyance.

Après avoir de lui-même aboli l'esclavage, Zimba a organisé une force armée régulière, qui lui sert à maintenir chez lui l'ordre et la justice; en même temps il donne tous ses soins à l'introduction de nouveaux et meilleurs modes de culture. Son peuple, intelligent et moral, le seconde dans ses efforts, et il y aurait là, selon M. Brenner, une voie toute trouvée pour faire penetrer la civilisation dans les contrées sauvages et si peu connues de l'Afrique orientale.

Lundi de la semaine derniere a été inaugurée, sur la place d'Armes de Grenoble, la statue de l'empereur Napoléon Ier. La cérémonie, qui a eu lieu au milieu d'un concours immense de population, était présidée par M. Larabit, sénateur, que l'Empereur avait chargé de le représenter. Toutes les troupes de la garnison, le corps des sapeurs-pompiers de la ville de Grenoble et des villes et communes voisines et une députation des medailles de Sainte-Hélène assistaient à cette inauguration.

Un grand banquet de trois cents couverts a été donné à l'hotel de ville. La fête a été terminée par un brillant feu d'artifice tiré sur l'Isère et l'illumination de la montagne de la Bastille par des flammes de Bengale.

Les journaux de Bordeaux rappellent à leurs lecteurs que c'est les 16 et 17 septembre prochain que doit se tenir en cette ville le grand congrès pomologique de France.

D'après les renseignements recueillis, les exposants seront très-nombreux. On compte déjà dix societes horticoles qui seront représentees par des lots collectifs; ce sont les societes des villes de Rouen, Dijon, Angers, Niort, Orleans, Marseille, Périgueux, Coulommiers, Melun et la societe des rosieristes de [illegible].

Cette dernière ne comptera pas moins de trois à quatre mille variétes de roses.

La Belgique enverra des fruits; l'Allemagne du Nord exposera de curieuses collections de noisettes; l'Angleterre exhibera les magnifiques raisins de ses serres. Enfin le Nord, le Midi, l'Est, l'Ouest et le Centre viendront prendre part à ce congrès, qui promet d'être l'un des plus brillants tenus jusqu'à ce jour.

Les plantes de serres chaudes et tempérées, les produits maraîchers, toutes les branches de l'horticulture et de l'arboriculture seront representes, et avec elles des produits industriels nombreux et variés.

La Société d'horticulture de la Gironde ne négligera rien pour organiser, à l'occasion de cette exposition, une fête des plus brillantes.

Des personnes qui viennent de visiter les vignobles du Médoc nous assurent que, sous l'influence d'une température à souhait pour le raisin, les vignes ont repris un aspect plein de promesses. Si la récolte n'atteint pas la quantité que l'on espérait au mois de juin, le chiffre depassera à coup sûr celui auquel on l'estimait en juillet.

La qualité ne peut être qu'excellente; il y aura toutefois de grandes précautions à prendre dans la vendange, et l'on n'obtiendra un bon produit qu'en rejetant sans pitié toutes ces grappes étranglées et etiolees qui rougissent et peuvent noircir, mais qui n'arrivent pas à une saine maturité.

Un singulier phénomène de végétation se remarque en ce moment sur plusieurs points des promenades et jardins publics de Paris, et notamment dans le jardin du Palais-Royal. Telle a été l'ardeur extraordinaire avec laquelle le soleil a prématurément jauni, desséché et fait tomber cette année les feuilles des arbres de l'essence la plus tendre, comme celle des tilleuls par exemple, que plusieurs de ces arbres, dès le commencement [illegible] vus de feuillage.

Or, on voit aujourd'hui ces mêmes arbres, et principalement ceux qui, étant jeunes, ont une sève plus vigoureuse, couverts de feuilles nouvelles, d'un vert tendre et printanier, absolument comme au retour de la belle saison.

On a vu parfois, les annees precedentes, cette seconde pousse apparaître; mais c'etait en automne, à l'epoque de la chute des feuilles, tandis que les observateurs de pareils faits ne se souviennent pas d'avoir jamais vu celui dont il s'agit se produire dans le courant du mois d'août, c'est-à-dire en plein été.

On a fait le calcul suivant :

Il y a, dans les vingt arrondissements de Paris, 12,443 cafés, estaminets, brasseries et marchands de vin, qui possedent environ 30,000 billards. Ces billards rapportent en moyenne 10 francs par jour, ce qui fait une recette quotidienne de 300,000 francs et annuelle de 109,500,000 francs.

En vérité, la statistique est une science terrible dans ses révélations. Esperons que les Parisiens rougiront de depenser plus de cent millions par an en frais de billard.

Tous les samedis, de deux à quatre heures de l'après-midi, la direction du musée de Louvre ouvre une salle peu connue, située au deuxieme etage, à côte et au nord du pavillon de l'Horloge. C'est là qu'a lieu, une fois par semaine, durant deux heures, l'exposition de quarante-deux dessins de grands maîtres et très-precieux, places chacun dans sa boite en chêne se fermant par un vantail.

Il y a treize [illegible] Michel Ange; un Fra Bartholomeo; un Albert Dürer; un de l'ecole florentine; deux du Perugin; un de Verrocchio; un d'Andrea Solari; un Francesco Francia; deux Porino del Vaga; un de Leonard de Vinci; deux de l'ecole venitienne ou lombarde de la fin du xve siècle.

Le musee a bien d'autres dessins de ces illustres maîtres; mais ils n'ont ni le mérite, ni l'importance, ni l'etat de conservation de ceux dont nous parlons.

Voici la prédiction d'un savant allemand qui ne laisse pas que d'être inquiétante :

D'après lui, le noyau de la terre se contractant de plus en plus, par suite de son refroidissement continuel, le jour arrivera forcement où il ne pourra plus porter les continents qui font saillie au-dessus du niveau général des mers.

Alors ces parties saillantes qui sont l'Asie, l'Afrique, l'Europe et les Amériques, s'enfonceront brusquement dans la terre, entraînees par leur propre poids, et seront recouvertes par la mer.

Les races humaines ne se conserveront que sur le peu de points qui auront échappé à l'inondation produite par le déplacement subit des eaux; elles se modifieront et se transformeront physiquement en d'autres espèces, à cause des nouvelles conditions qui auront ete faites à la vie organique
~~~

par le changement de l'atmosphère.

Hâtons-nous d'ajouter, pour ne pas effrayer nos contemporains, que, d'après les calculs du savant, ces événements ne peuvent se produire que dans *cinq cent millions de siècles*.

TH. DE LANGEAC.

UNE MINE D'ARGENT

AU MEXIQUE

Les mines d'argent de Real del Monte comptent parmi les principales du Mexique. Elles étaient entièrement inondées par les eaux quand un marchand de Queretaro, don Pedro Teneros, et un mineur, nommé Bustamente, obtinrent, au siècle dernier, la permission d'en exploiter les deux principales veines, à condition de les dessécher. Les travaux opérés dans ce but n'exigèrent pas moins de dix années.

Don Teneros, ayant réussi dans son entreprise, reçut du roi d'Espagne le titre de comte de Regla. A l'époque de sa mort, en 1781, les mines de Real del Monte avaient déjà produit quinze millions de dollars.

La réapparition de l'eau obligea pourtant ses successeurs à les abandonner en 1818. Quelques années après, trois bâtiments envoyés d'Europe arrivèrent à la Vera-Cruz, amenant tout un nouveau corps de mineurs et d'ingénieurs, avec force pompes, machines et appareils de toute sorte, dans le but de reprendre l'exploitation. Ce ne fut pas sans de grands obstacles que la petite expédition put arriver jusqu'à Real del Monte. Elle y trouva une ville en ruine et tant de malveillance dans la population, qu'elle détruisit leurs premiers travaux.

Enfin, à force de persévérance, des bâtiments s'élevèrent, des puits et des galeries nouvelles furent percés, et l'on construisit en outre, sur un parcours de quinze milles, une magnifique route, la seule encore qui soit macadamisée au Mexique. Toutefois, les dépenses ayant atteint en 1848 le chiffre énorme de près de seize mille dollars, tandis que les recettes ne s'étaient pas élevées jusque-là à plus de onze mille, la compagnie espagnole fut forcément dissoute, et ce fut une compagnie mexicaine qui, sous la direction d'un Anglais, M. Buchan, entreprit de continuer l'exploitation.

Elle fut bientôt étrangement favorisée par la découverte de la grande veine dite du *Rosario*. Non-seulement on put dès lors payer facilement les travaux, mais la mine n'a cessé depuis de rapporter par an un bénéfice d'un million de dollars.

La récolte d'argent est en moyenne de trente *barres* par semaine. Chaque barre pèse soixante et dix livres. Tous les quinze jours, les lingots, soigneusement enfermés dans des caisses de fer, prennent le chemin de Mexico sous la conduite d'une escorte de cent cinquante hommes appartenant à la compagnie. Leur équipement donne à l'escorte une physionomie pitto- [illegible] reproduite dans le dessin ci-joint, qui a été exécuté d'après un croquis pris sur nature.

FRANCIS RICHARD.



MONUMENT ÉRIGÉ A LANGENSALZA, à la mémoire des soldats hanovriens tués à la bataille du 27 juin 1866. — Dessin de M. Albert Kühn.

LES MONUMENTS

DE LANGENSALZA

Dans la petite ville de Langensalza, située sur le territoire prussien, à une petite distance du duché de Saxe-Gotha, on vient d'inaug[illegible] tifs dont nous publions les dessins.

Le premier est érigé à la mémoire des Hanovriens qui sont morts sur le champ de bataille de Langensalza. Il est situé dans le cimetière de la ville, où ont été inhumées les victimes de cette triste journée. Ce pieux mausolée a été exécuté au moyen de souscriptions recueillies en Hanovre et parmi les membres de l'ancienne armée hanovrienne. Haut de douze mètres, et tout entier en pierres de taille, il affecte la forme d'une chapelle de style gothi-



MONUMENT ÉRIGÉ PRÈS DE LANGENSALZA, à la mémoire des soldats pruss[illegible] 27 juin 18[illegible]
Dessin de M. [illegible]



WEIMAR. — LE NOUVEAU MUSÉE, LES PRINCIPAUX MONUMENTS DE LA VILLE ET LA WARTBURG; composition de M. H. Hubner. — Voir page 543

1. Le groupe de Schiller et de Gœthe. — 2. La maison de Gœthe. — 3. La statue de Herder. — 4. La Résidence, château grand-ducal. — 5. L'École des Beaux-Arts. — 6. La Wartburg — 7. La maison de Cranach. — 8. La maison de Schiller. — 9. La statue de Wieland.

[illegible]

[illegible] de Hanovre, [illegible] 27 juin 1866 [illegible]

Sur les deux côtes du monument, on lit, dans l'ordre des regiments, les noms des victimes.

Le second monument consiste en un bloc de pierre, de forme polygonale, que le 2ᵉ regiment des grenadiers silesiens de l'armee prussienne a voulu consacrer à la mémoire de ceux de ses soldats qui ont peri le même jour. On l'a place dans une petite forêt pres de la ville, à l'endroit même où ce [illegible] soutint pendant quatre heures une lutte acharnée qui fit des ravages terribles dans ses rangs. Il est au milieu d'une clairiere, entoure et presque cache par de grands arbres.

Le bloc de pierre, pris dans une carrière voisine du champ de bataille, est eleve de deux mètres et demi environ. Il est [illegible] en marbre blanc de Silesie. Entre deux branches de palmier on a grave ces mots : *Langensalza. 27 juin 1866.* Une plaque en marbre, appuyee à la base du mausolee, porte ces mots :

A ses camarades morts ici,
Le [illegible] regiment des grenadiers silesiens nº 11.

[illegible] branches de laurier, entoure ce mausolée d'un aspect calme et digne, et dont le projet, ainsi que le plan, sont dus à la [illegible] de Prusse.

R. Bryon.

LA MAISON DE PILATE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

Bobazon, garçon intelligent et un peu avide, n'avait pas, du moins, le cœur sanguinaire. Ce ne pouvait être dans des [illegible], cependant il en affilait le tranchant avec un soin qui avait quelque [illegible].

— Je ne les connaissais pas, moi, pensait-il tout haut; je ne les avais jamais vus. Pourquoi ma main frémit-elle? Ce n'est pas un crime, non, que d'entamer un cuir pour mettre quelques maravedis de coté.

Il poussa un gros soupir.

— Comme l'amitie naît par les rapports fréquents! reprit-il, et comme elle grandit vite quand les caractères s'accordent!... Nous ne nous etions plus quittes depuis le jour où j'allai les prendre dans les prairies... Pepino etait plus porté sur sa bouche que Micaja, mais au demeurant c'etait une bête sobre et d'humeur egale... Micaja était moins obeissant, mais quelle gaieté pour la moindre aubaine!... Avec l'ecorce de mon melon, hier, je leur ai fait bien plaisir à tous deux. Je penserai longtemps à ces deux pauvres animaux, qui etaient de ma famille... Il y avait un sort entre nous: j'avais beau les vendre, ils me revenaient toujours... Et rien qu'à continuer ce petit commerce-là, j'aurais doucement gagné l'aisance de ma vieillesse.

Il regarda le fil de son couteau, qui était pur, brillant et [illegible].

— S'ils etaient vivants, poursuivit-il, je leur aurais donné l'avoine ce matin... oui, l'avoine, je ne mens pas!... Mon boursicot est rond, je peux bien repandre un peu de bien-être autour de moi.

— Allons! s'interrompit-il en essuyant son couteau contre sa cuisse; la vie est faite comme cela... on hérite de ses meilleurs amis... je ne peux pas les ressusciter: je vais les ecorcher, puisque j'ai fait les frais d'un couteau.

Il se leva et traversa tristement la place pour se rendre au lieu où la bataille s'etait livree, le soir précédent, entre Mendoze et les ravisseurs de la Medina-Celi.

Les cadavres de Pepino et de Micaja gisaient encore à la même place, sur la terre, où la pluie avait en partie lavé les traces du sang. Bobazon s'arrêta entre eux deux. Deux grosses larmes roulerent sur sa veste.

— Ah! mes vrais amis, dit-il avec un attendrissement profond, vous allez encore me faire du bien après votre mort!

C'etait assez d'émotions. Il avait prouve la bonté de son cœur.

Ayant essuyé ses yeux d'un revers de main, il se donna tout entier à sa besogne en commençant par Micaja; c'était celui des deux chevaux qu'il avait toujours le mieux aimé. Sa main était ferme désormais, son œil alerte: il y a temps [illegible].

Cet excellent Bobazon savait, à ce qu'il paraît, plus d'un metier. Les incisions furent pratiquées avec une nettete irréprochable, et la peau de Micaja, vivement decollée, s'etendit sanglante sur le sol. Pepino n'attendit pas longtemps son tour. Le front de Bobazon dégouttait de sueur, mais on sait que le travail est un calmant pour les grands chagrins. Notre ami se disait avec une douce melancolie:

— Deux bons cuirs, bien souples et bien sains... Pourquoi ne mange-t-on pas la chair du cheval? Voici quatre cents livres de viande salubre et nourrissante qui vont être perdues... Mais la mode n'y est pas; on ne peut rien contre la routine... Je vais toujours porter les peaux au corroyeur de la rue de la Sierpe

Il arrangea de son mieux les deux cuirs en un seul faix, qu'il chargea gaillardement sur son épaule.

— Quinze douros sont toujours bons à gagner, pensait-il, pour adoucir l'amertume du dernier adieu.

— Halte-là! garçon! dit une voix claire, à sa droite, au moment où il allait prendre sa course.

Il faillit tomber à la renverse.

Un gros eclat de rire se fit entendre à sa gauche.

Il laissa choir son fardeau.

Il y avait une manière de géant qui lui barrait le passage du côte de la ruelle, de l'autre côté se tenait debout et le poing sur la hanche un personnage au brillant costume de majo, qui le regardait en riant de tout son cœur. Un groupe, compose de quatre ou cinq drôles à mines patibulaires, sta[illegible] quelques pas de la fontaine

C'etait, pour notre Bobazon, la place aux aventures.

Il avait mis tant de cœur à sa besogne, que tous ces gens avaient pu s'approcher sans être vus ni entendus. Pour lui, tous ces gens sortaient de terre.

— Que voulez-vous de moi?... balbutia-t-il dans le premier trouble de sa surprise; — je ne suis qu'un pauvre homme...

— L'ami, interrompit le géant qui semblait ivre à demi, — tu ecorches comme un ange... si tu veux venir à mon état, tu gagneras trois douros par semaine et le pain

Bobazon remarqua seulement alors que la porte des abattoirs du boucher Trasdoblo était ouverte Quant au personnage qui était à sa droite, du premier coup d'œil il l'avait reconnu pour Cuchillo le toreador.

— Mes maîtres, dit-il, — vous avez voulu effrayer un homme de la campagne. Je suis d'un joyeux naturel et ne vous en garde point rancune... Ces deux chevaux m'appartenaient, j'ai le droit de profiter de leurs cuirs.

Il se baissa en même temps pour relever son faix.

Trasdoblo et le toréador s'etaient rapprochés l'un de l'autre.

— Des epaules de taureau! dit le boucher.

— Et un poignet! ajouta Cuchillo; c'est une trouvaille!

— L'ami, reprit-il tout haut, nous te cherchions dans Séville, nous voulions lier connaissance avec toi.

— Savez-vous donc mon nom? demanda Bobazon qui les regarda de travers.

— Tu viens de nous le dire: ces deux animaux appartenaient au jeune rustre qui a tiré l'épée contre le noble comte de Palomas, capitaine des gardes du roi... tu as l'accent de l'Estramadure: tu dois être son valet.

— Allez à d'autres, se recria aigrement Bobazon, s'il vous faut des valets!... Je suis un homme libre et vivant de sa peine. Mon père ne se serait pas troqué contre un hidalgo. Ma mere...

— Au diable le bavard! fit Trasdoblo, avancez, vous autres, et qu'on l'emmene à la maison!

Le groupe qui etait auprès de la fontaine s'ébranla.

Bobazon crut reconnaître quelques-unes de ces figures de sacripans.

— Prenez garde, dit-il d'un ton fier, voulant user de ce mystérieux verbiage qui lui avait tant de fois réussi depuis son arrivée à Séville; il ne fait pas bon à s'attaquer à certaines gens. Savez-vous seulement de quoi il retourne et quel est le vrai nom de ce Mendoze dont vous parlez à tort et à travers?

— Non, repondirent à la fois tous les assistants, qui l'entourèrent de plus près.

— Et sidi Moghrab... poursuivit Bobazon au hasard, vous a-t-il dit son secret? les deux gitanos qui sont morts hier à cette place, est-ce vous qui les avez enleves?

— Non... repondirent encore le boucher et le toréador.

Ce dernier ajouta:

— Quel diable d'homme es-tu, l'ami?

Bobazon crut avoir cause gagnee pour le coup!

Il se redressa et appela sur sa grosse lèvre un sourire dedaigneux.

— Si quelqu'un vous demande cela, prononça-t-il fièrement, vous repondrez que vous n'en savez rien, mes maîtres. Ceux qui sont en haut peuvent descendre, ceux qui sont en bas peuvent monter... Pedro Gil n'a point passe toute la nuit dans la salle basse de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste.

— Que dis-tu?... s'écria le toreador stupefait.

— A bon entendeur, salut, maître Cuchillo!...

— Tu me connais?...

— Et j'en connais bien d'autres!... Tu sauras cela, Hadjar, païen maudit... Et toi aussi, Pepo, et toi aussi, Nombres!

Les trois hommes ainsi nommes tressaillirent; ils etaient de ceux que Bobazon avait vus recevant l'argent de l'oidor.

Bobazon, triomphant, reprit:

— C'est un rude seigneur que le Medina-Celi... Dites-moi pourquoi les quatre cierges brûlaient cette nuit dans les fourres du jardin de Pilate?...

Ceux qui faisaient cercle autour de lui s'entre-regardaient. Bobazon triomphait. Cette clef qu'il avait trouvee ouvrait [illegible]

— Que chacun de nous aille à ses affaires! reprit-il brusquement. — Il n'y a pas déjà si loin d'ici à la forteresse d'Alcala... Seigneur boucher, aidez-moi à recharger ma marchandise.

Trasdoblo avança machinalement d'un pas; les grosses couleurs de ses joues avaient pâli

Bobazon, pour parfaire sa victoire, ajouta en s'adressant à Cuchillo:

— Il n'en coûte pas cher d'avoir comme vous un brin de myrte à son chapeau, l'homme!... Nous venons d'un pays où l'on sait bien ce qu'il y a autour de l'ecusson aux trois éperons d'or!

— De par le ciel! s'écria Cuchillo, c'est un des nôtres!... à moins qu'il ne soit espion du comte-duc!... Il n'était pas à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste, j'en suis sûr!...

D'un mouvement rapide il le prit au collet, tandis que Trasdoblo et un autre lui saisissaient les poignets.

Bobazon se mit à crier de [illegible]

Le pouce de Cuchillo pesa sur sa gorge. Le son s'éteignit.

— Étais-tu à l'île Majeure, cette nuit, demanda le toreador.

— A l'île Majeure? répéta Bobazon étranglé; seigneurs, je vous prie d'avoir pitié de moi!

— A l'île Majeure, chez l'hôtelier Colombo!

— Oui... non... repondit Bobazon; je vous jure que je ne sais rien, mes bons maîtres... J'ai voulu m'en faire accroire et Dieu me punit.

— A l'abattoir! ordonna Cuchillo; le drôle a changé de gamme, mais il continue à se moquer de nous.

Bobazon eut beau protester, il fut enlevé à la force des bras et porté dans l'enclos de Trasdoblo. On le deposa au milieu du hangar, sur la pierre maculée où tant de bœufs innocents avaient poussé leur dernier beuglement.

— Ici, dit Cuchillo d'un air terrible, nous ne craignons ni les passants, ni les espions... Nous allons te juger, nous allons te condamner, nous allons t'executer sans tambour ni trompette!

— Malheur à moi! sanglota Bobazon; que Dieu ait pitié de mon vieux père, de ma mère vénérable, de ma femme bien-aimee et de mes pauvres petits enfants!

Quand il ne triomphait pas insolemment, ce digne Bobazon s'agenouillait jusqu'au ventre.

Ses juges, cependant, s'etaient groupes à quelques pas et semblaient tenir conseil. Il tendait l'oreille avidement, tout en restant couché comme une masse sur sa dalle. Quelques paroles décousues arrivaient jusqu'à lui.

— On le mettra au premier rang... disait le boucher.

— Il s'en tirera comme il pourra... ajoutait un autre.

Et Cuchillo:

— Cet animal doit être fort comme une paire de buffles!

Un éclair d'espoir lui traversa la cervelle. Ces gens voulaient [illegible] tout le moins un sursis.

— Qui a terme ne doit rien, pensa Bobazon. Ventre-Mahon! nous en avons bien vu d'autres!

Il se remit sur son séant et dit d'un ton insinuant:

— Mes chers seigneurs, vous plairait-il apporter ici mes peaux, afin qu'elles ne restent point à la merci du premier venu.

— Vous voyez bien que c'est un pauvre diable! conclut Cuchillo, mettant fin à la deliberation; nous avons à remplacer Ismaïl et Sélim... les sujets deviennent rares. Laissez-moi faire, je me charge de celui-là.

— L'ami, dit-il en revenant vers Bobazon, ton vieux père m'intéresse, ta respectable mère aussi, et le reste de ta famille. J'ai plaide pour toi. Mes nobles amis consentent à te faire grâce de la vie à une condition...

— Voyons la condition, répliqua froidement Bobazon.

— Comment, coquin! s'ecria le toreador, tu ne tombes pas à mes genoux?

— Il sera toujours temps, mon bon maître. Voyons la condition

Cuchillo l'examinait attentivement.

— Aurais-tu la main ferme et agile si on y mettait un poignard? demanda-t-il.

— C'est selon, répondit Bobazon.

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends: selon l'usage auquel serait destiné le poignard.

— Un poignard est fait pour tuer.

— Sans doute... mais qui?

— Que t'importe cela! dit le toréador en fronçant le sourcil.

— Ne vous fâchez pas, mon bon maître... cela ne m'importe point... Est-ce pour la bonne cause?

— C'est pour la bonne cause.

— Sera-t-on bien payé?

— Vingt onces d'or.

Bobazon fit la grimace.

— J'ai eu cinquante onces pour porter les deux sacs de son... murmura-t-il.

— Que dis-tu?

— Rien, mon maître... je réfléchis.

— Hadjar! appela le toreador.

Le plus noir des cinq gibiers de potence s'approcha.

— Prends la massue! ordonna Cuchillo.

Le gitano s'empara du maillet sanglant qui servait à étourdir les bœufs avant de les egorger.

— Que faites-vous, maître? s'ecria Bobazon éperdu.

— Rien, l'ami... continue de réfléchir... je te donne une minute.

Bobazon se mit sur ses pieds et tendit la main au toreador.

— C'est de l'ouvrage mal payé, dit-il; mais du moment qu'il s'agit de la bonne cause, j'accepte... A quand la besogne?...

— Pour l'heure de la sieste aujourd'hui.

— Et d'ici là serai-je libre?

— Libre de manger, de boire, de dormir, sous les yeux de ces dignes garçons qui vont te garder à vue.

Bobazon parvint à sourire.

— A la bonne heure! dit-il, j'ai faim et soif, j'aurai sommeil, et, quand l'heure sera venue, saint patron! vous verrez de quel bois je me chauffe.

A ce moment, le bon duc pénétrait dans le vestibule de la

[1] Voir les numéros 705 à 716.

maison de Pilate, où l'antique litière de la famille, timbrée aux armoiries du grand marquis de Tarifa, l'attendait toute préparée.

Savien, à la tête des écuyers, se tenait en dehors du seuil. Le seigneur Osorio était debout auprès de la chaise, et son cheval tout harnaché, caparaçonné, piaffait au bas du perron.

Il y avait en outre dans la cour quatre valets à cheval pour marcher, deux en avant, deux en arrière de la chaise.

Tous les autres serviteurs faisaient la haie.

Un silence respectueux ou plutôt craintif régnait dans le vestibule. Tous les regards étaient fixés sur le maître avec une anxieuse curiosité. Cette maison était pleine d'un mystère étrange. Les vieux murs bâtis par le grand marquis n'étaient pas assez épais pour contenir et garder ce secret.

Il s'évaporait, ce secret, comme les effluves subtiles qui défient la clôture hermétique du vase le mieux bouché. Il était dans l'air; on le respirait.

Quel était-il? personne peut-être n'aurait su le dire. Mais tout le monde dévorait des yeux le Medina-Celi, comme si chacun se fût attendu à quelque merveilleux changement à vue.

L'idée du surnaturel était éveillée. Elle se mêlait à certaines rumeurs venues du dehors, à certaines indiscrétions échappées au dedans.

On se demandait où étaient les trois fils Nunez, puisque le quatrième cavalier de l'escorte nocturne était revenu...

Ou plutôt on se disait · Un homme ne peut-être à la fois présent et absent. Don Hernan Perez de Guzman est avec les trois Nunez; comment le voyons-nous ici?

— Je vous salue, seigneur Osorio, dit le bon duc avec affabilité; — depuis combien de temps la senora duchesse est-elle partie?

— Depuis quelques minutes à peine, monseigneur, répondit le majordome.

— Pourquoi n'a-t-elle point fait usage de la chaise d'apparat?

— Parce qu'on est venu la quérir avec l'un des carrosses de Sa Majesté.

— Bonjour, mes amis, que Dieu soit avec vous! dit le Medina-Celi en saluant de la main à la ronde.

Puis il ajouta :

— Ouvrez la portière, écuyer.

Comme il s'asseyait sur la banquette, le vieux Nunez traversait la cour, menant par la bride Sultan-Yusuf rendu de fatigue.

Il y eut parmi les serviteurs de la maison de Pilate un frémissement soudain et court comme une secousse électrique. Savien, qui était auprès de la portière, ouvrit la bouche pour adresser peut-être une question à son seigneur.

Mais le bon duc agita sa main une seconde fois et dit :

— Au palais du roi!

Les porteurs se mirent en marche aussitôt. Les hommes de pied s'ébranlèrent; les cavaliers caracolèrent.

Comme les deux battants du portail se refermaient, la vieille Catalina Nunez prit Savien par la main, et, sans mot dire, l'entraîna vers le vestibule. Elle monta l'escalier qui conduisait aux appartements du maître, et prit, à droite de la porte principale, un couloir étroit desservant la chambre à coucher.

Elle mit son œil à la serrure de la porte qui terminait le couloir.

Après avoir regardé un instant, elle se releva en silence et fit signe à l'écuyer de l'imiter. Savien regarda à son tour.

— C'est bien lui!... murmura le vieux serviteur.

— Et n'est-ce pas bien lui aussi qui vient de partir pour l'Alcazar? demanda la Nunez.

— Femme, je vois celui-ci.

— N'avez-vous pas vu celui-là?

Ils redescendirent en silence et gagnèrent l'écurie, où Nunez était en train de panser Sultan-Yusuf.

Nunez écouta le récit de sa femme corroboré par le témoignage de Savien.

Il secoua la tête et dit :

— Chacun sait l'histoire du prêtre d'Avila, qui vendit son âme au démon pour avoir deux corps.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

J'ai dit que l'histoire de M. Hamet, l'éleveur d'abeilles, était parfaitement caractéristique de l'esprit du paysan français; j'essayerai aujourd'hui de le démontrer.

Le cultivateur anglais est un industriel agricole qui vise à la supériorité du produit pour arriver à la supériorité de la fortune; le paysan français, lui aussi, sans doute, aime l'argent et le gain, et pourtant sa vraie passion n'est pas là. Sur ce point ne lui demandez pas de renseignements à lui-même, il vous tromperait, se ferait une joie d'être son propre calomniateur et d'exagérer à vos yeux sa cupidité. Il s'attribuerait une ignominie, soit; mais il vous cacherait sa faiblesse.

Allez plutôt à la foire et voyez-le vendre son cheval ou son bœuf; pourquoi cette demande d'un prix excessif? pourquoi tant de lenteurs, tant d'hésitation, tant de marchandages? Eh! ne voyez-vous pas qu'ici ce n'est pas une simple marchandise qu'il s'agit de vendre, mais une créature aimée? car *l'autre,* celui qui achète, c'est-à-dire le *rival,* s'il allait ne pas aimer la pauvre bête, ne pas la comprendre, comment la lui livrer? Et s'il l'aime, s'il lui fait oublier le premier, n'est-ce pas encore pis?

Le paysan ne vend jamais sa bête sans un serrement de cœur. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici du maquignon, mais du véritable éleveur, du père nourricier de nos pauvres bestiaux français qui, s'ils ne sont pas les plus beaux du monde, en sont certainement les plus aimés, et ceux qu'on y laisse le plus vivre pour eux-mêmes. Car entendons-nous bien sur la beauté des bestiaux; ce mot ne signifie rien autre chose que leur aptitude au rosbif; mais est-ce bien là pour lui la vraie beauté, la vraie santé, la vraie force?

Ce *faible* pour ses bêtes, le paysan tâche de le cacher; mais chez la femme il est facile de l'apercevoir.

Une paysanne revenant du marché s'était assise sur le bord du chemin et pleurait.

On lui demanda la cause de son chagrin.

— J'ai vendu ma vache pour vingt-deux pistoles, répondit-elle, tandis que si j'en avais demandé vingt-trois...

— Eh bien! à une pistole près...

— Ah! si j'avais demandé une pistole de plus, je l'aurais ramenée avec moi la pauvre bête, et je ne serais pas là toute seule...

J'ai raconté dans *la Campagne* l'histoire de la famille *Vaunier;* mais voici un épisode de la vieille mère *Vaunier* qui dans le temps ne me revint pas en mémoire. L'excellente bonne femme, malgré ses quatre-vingts ans, préparait un jour le repas de la famille; je la vis, quand tout fut en place, s'asseoir auprès du feu, attendant que Jean et Pascal, ses deux fils, fussent prêts à dîner. Ceux-ci, tout occupés de la construction de leur maison et de leur moulin, avaient déplacé le poulailler, et de la gauche où il se trouvait d'abord l'avaient placé à droite et puis l'avaient reporté à gauche. Je vis bien que la mère *Vaunier* était fort triste, et comme je la regardais, elle essuya une larme avec son tablier, poussa un grand soupir et me dit : *Ils feront perdre la tête à mes poules.*

Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler, en Normandie surtout, des heureux résultats obtenus par MM. Dubos père et fils dans l'art nouveau de la pisciculture. Lorsque, pour la première fois, en 1856, j'allai visiter, à Saint-Martin-du-Vivier, leurs bassins d'éclosion et d'élevage, écoutez ce que je vis : j'aperçus d'abord M. Dubos fils se promenant dans sa cour un corbeau sur la tête; M. Dubos, pour saluer, ôta sa casquette et le corbeau s'envola; mais sur un signe du maître, les salutations achevées, l'oiseau revint. Je vis alors paraître M. Dubos père; il avait sur l'épaule un épouvantable chat borgne dont la vue me causa le frisson.

— Il n'est pas beau, me dit M. Dubos, mais c'est une bonne bête; je l'ai trouvé à moitié écrasé sur la route, et véritablement mort selon les apparences; mais pas du tout : je le rapportai à ma femme, nous l'avons soigné à trois pendant plus de quatre mois, et à la fin il s'est remis, à un œil près. La pauvre bête nous est très-attachée et nous en faisons tout ce que nous voulons. Il nous sert et fait les commissions comme un chien.

Je vis quelques instants après que la cour, quoique ouverte de tous les côtés, était toute peuplée de lapins de garenne, qui sans cérémonie vous trottaient dans les jambes.

— D'où viennent tous ces lapins-là? m'écriai-je.

— Du bois voisin, me dit-on; en leur faisant politesse et amitié, nous les avons habitués à nous venir voir.

Je vis encore, et ceci je l'ai raconté dans dix journaux, je vis chez MM. Dubos deux chiens de chasse, deux épagneuls, dressés à prendre dans la rivière le poisson vivant et à le déposer, sans le blesser, aux pieds de leurs maîtres.

— Voilà, me disais-je, des gens capables d'apprivoiser la création tout entière.

Nous allions enfin nous diriger vers le bassin d'élevage où déjà M. Dubos fils nous avait devancés, lorsque celui-ci poussant un certain cri d'alarme, je vis le père et la mère, qui était sortie précipitamment de la maison, courir en grande hâte au bord de l'eau; je crus que quelqu'un se noyait, et je courus moi-même. Savez-vous ce qu'il y avait? Il y avait une truite malade. On la prit avec des soins que je ne saurais dire; on l'examina; on vit qu'elle avait été blessée par quelque animal; on la déposa aussitôt dans un petit réservoir très-frais, très-renouvelé d'eau, mais très-calme; on recouvrit l'eau de planches et de toiles; on donna ainsi à la pauvre blessée le calme, le repos, la solitude. J'eus, quelques jours plus tard, des nouvelles de sa santé : elle avait guéri et, depuis, elle se laissait prendre familièrement par MM. Dubos tant qu'ils le voulaient.

Les infatigables pisciculteurs possédaient dans leurs étangs des poissons par milliers. Leurs amis s'étonnaient et quelquefois les raillaient de ce qu'ils n'en mangeaient jamais; mais, en conscience, le pouvaient-ils?

Croyez que vous avez là le véritable secret de l'éleveur français, et rappelez-vous la chanson des *Bœufs* de Pierre Dupont; vous pouvez y trouver, si vous le voulez, un peu d'exagération; mais n'oubliez pas qu'elle a eu un grand succès, et qu'il n'en a été ainsi que parce qu'au fond cette chanson est vraie.

Si, chez nous, l'éleveur aime ses bêtes, soyez certains que le jardinier aussi aime ses fleurs.

Ne connaissez-vous point Émile Chaté, le jardinier de Saint-Mandé, fils et petit-fils de jardiniers? Allez le voir au milieu de ses admirables fuchsias, de ses pélargoniums, de ses verveines et de ses cinéraires. Voyez comme il les soigne, comme il en parle, voyez surtout comme il les regarde et de quel œil il les suit quand on les emporte, et dites si le jardinage n'est pas pour lui un éternel amour.

Mais voici mieux :

Peut-être avez-vous entendu parler de Garçon, le célèbre rosiériste rouennais : en quinze ans, lui tout seul, il a obtenu trois cents variétés nouvelles. Pendant l'Exposition de 1867, où il emporta les premiers prix, cent journaux ont parlé de ses roses et surtout de son *Impératrice,* vraie merveille florale, de forme, de grandeur, de parfum et de coloris uniques. Eh bien! voilà dix ans que, de tous côtés, on veut acheter ses roses; mais chaque année, pour les vendre, il remet à l'année suivante. S'en séparer ne lui est pas possible. Et cependant Garçon n'a pour vivre que le prix de son travail dans les jardins d'autrui.

J'ai dit, dans *la Vie des Fleurs,* mes amours d'enfant pour une giroflée; qui sait si, sans ce souvenir, je me serais autant occupé de culture et de jardinage?

De tout ceci concluons qu'on ne connaît bien en France que ce que l'on aime.

Et nous comprendrons pourquoi M. Hamet a si bien connu les abeilles. Apiculture, pisciculture, horticulture, agriculture, à tout cela, pour réussir, même secret : *s'y plaire.*

Réaumur, au siècle dernier, n'a si parfaitement décrit les insectes que pour les avoir aimés.

Le premier point pour le cultivateur sera donc d'aimer son champ et ses bêtes; de même que le jardinier devra aimer ses fleurs. Le travail ne leur sera joyeux qu'à cette condition, et la joie, chez nous, est la condition du bien faire.

Aussi Olivier de Serres voulait-il que, même aux jardins potagers, on mît *de la gaieté.*

EUGÈNE NOEL.

LE NOUVEAU MUSÉE DE WEIMAR

Ce monument, récemment achevé, mérite d'être cité parmi les plus remarquables édifices de la ville de Weimar. Commencé, en 1864, par l'architecte Stegmann, le premier étage en était assez avancé au bout d'un an pour que l'on pût placer dans une grande niche, en face du vestibule, la statue colossale de Gœthe, œuvre de Steinhäuser.

Le rez-de-chaussée du musée est réservé au personnel du service et de l'administration. Le premier étage est réservé à la sculpture et aux expositions non permanentes. Le morceau le plus important de cette section consistera en une frise représentant la bataille d'Arminius, sculptée par Robert Härtel, de Dresde, sur la commande spéciale de la grande-duchesse.

Au premier étage, une galerie, longue de vingt-sept mètres sur sept de large, est consacrée aux dessins et aux gravures. De cette galerie, on passe aux deux pavillons destinés aux tableaux de petite dimension, puis dans deux grandes salles éclairées par le haut, où sont placés les grands tableaux. A la suite encore se trouvent deux autres grands pavillons et le salon d'honneur décoré de peintures murales, représentant les scènes de l'Odyssée, exécutées par F. Preller.

Les collections contenues dans les différents châteaux du grand-duc et dans les bibliothèques publiques de l'État prendront successivement place au musée de Weimar, ainsi que des reproductions en plâtre des chefs-d'œuvre les plus célèbres de tous les musées de l'Europe.

La direction de ce bel établissement artistique a été confiée à M. A. de Zahn, ancien directeur du musée de Leipzig.

La composition que nous consacrons au musée de Weimar est due à l'habile crayon de M. H. Heubner. L'artiste a eu l'ingénieuse idée de grouper autour du sujet principal les monuments qui attirent surtout l'attention du voyageur dans cette Athènes allemande, où le génie de l'humanité a brillé d'un si vif éclat.

Voici d'abord le groupe de Schiller et de Gœthe, par Rietschel, sur la place du théâtre. Au-dessous, nous voyons la maison que Gœthe habita et où il rendit le dernier soupir, en 1832. Vient ensuite la statue de Herder, par Schaller, érigée en 1850 en face de l'église de la ville. C'est dans cette église qu'est enterré l'illustre penseur qui a écrit les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité.* Au bas, en suivant, nous trouvons le château du grand-duc de Saxe-Weimar, autrement dit la Résidence; l'école des Beaux-Arts et le pittoresque château de la Wartburg, ancienne résidence des landgraves de Thuringe, que le séjour de Luther a rendu célèbre à jamais. A droite, en remontant, nous nommerons : la maison du peintre-graveur Cranach, qui fut l'ami de Luther et l'émule d'Albert Dürer; la maison où Schiller mourut en 1805, et enfin la statue de Wieland, l'éminent écrivain qui mérita d'être surnommé le Voltaire de l'Allemagne.

Que de noms glorieux et de souvenirs impérissables! On reste malgré soi rêveur en face de cette puissante concentration du génie philosophique, littéraire et artistique dans une cité de treize mille âmes, capitale d'un État qui ne compte pas trois cent mille habitants.

H. VERNOY.

LA RÉGENCE PRINCIÈRE DE SERVIE

Nous avons publié dans notre précédent numéro le portrait du jeune Milano Obrenowitch IV, qui vient d'être appelé au trône de Servie. Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs les portraits des trois personnages politiques qui composent le conseil de la régence princière à Belgrade, et aux mains desquels a été remis le pouvoir exécutif de l'État serbe jusqu'à la majorité du prince.

Le premier régent est le colonel Milivoje Petrowitch Blasnavatsch. Né en 1826, le colonel Blasnavatsch commença brillamment sa carrière militaire; à vingt-deux ans, il était déjà capitaine dans l'armée serbe. En 1849, il rendit de grands services dans la campagne des Serbes du Banat contre les

Hongrois[illegible] Vienne, puis il se fit admettre à l'école de Metz. Il [illegible] Paris et voyagea en Belgique pour étudier la fabrication des armes de guerre.

Peu de temps après son avènement, le prince Michel [illegible] le portefeuille de la guerre et des travaux publics. [illegible] de 80 000 hommes.

Les personnes qui ont [illegible] connaissance [illegible] de la Servie [illegible] que le colonel Basnavatsch [illegible] du poste [illegible] par la Skoupchtina [illegible].

M. Jean Ristitsch, second régent, est né en 18[illegible]. Il a fait ses études [illegible] à Berlin et à Paris. [illegible] mission [illegible] à Constantinople [illegible] la Porte. Peu après [illegible]

LE COLONEL MILIVOJE BLASNAVATSCH, [illegible]

tenant l'évacuation des forteresses serbes par les troupes turques. M. Ristitsch fut alors nommé président du conseil et ministre des affaires étrangères; mais il ne tarda pas à se retirer.

M. Ristitsch, au milieu de ses occupations d'homme d'État, n'a pas cessé de se livrer à des travaux littéraires, que l'on cite avec éloge.

M. Jean Gavrilowitsch, né en 1796, a été ministre comme le colonel Basnavatsch, à l'avènement du prince Michel; il parvint à introduire dans les administrations publiques d'utiles réformes. Sur les bancs du sénat, il fit toujours preuve d'un esprit droit et libéral. Les études littéraires ont été chez lui l'objet d'une prédilection particulière. On lui doit plusieurs ouvrages importants qui l'ont fait choisir comme président par les membres de la Société littéraire de Belgrade.

A. DARLET



M. JEAN RISTITSCH, [illegible]



M. JEAN GAVRILOWITSCH, [illegible]

LES MEMBRES DE LA RÉGENCE PRINCIÈRE DE SERVIE; d'après des photographies envoyées par notre correspondant de Belgrade.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Une caisse et son emballage de plantes marines. — Matière verte qui recouvre les plantes. — Les bryozoaires ou animaux plantes. — Maisons vivantes. — La pêche. — Le vibracule. — Les flustres. — Les [illegible]. — Les [illegible]. — Les [illegible]. — Les [illegible]. — Les [illegible].

Un de mes amis vient de m'envoyer du Havre quelques coquillages vivants emballes dans des plantes marines. En examinant avec attention les fucus et les varechs de différentes espèces qui composaient cet emballage, je remarquai qu'ils se trouvaient la plupart recouvertes d'une couche de matière veloutée qui, au premier abord, ressemblait à de la mousse.

Placée sous le microscope, cette matière m'y apparut comme un amas de cellules tantôt charnues, tantôt semblables à de la corne, tantôt rappellant le testa des écrevisses et des crabes.



LE CABINET DE SULLY, A L'ARSENAL, [illegible] — Voir page [illegible].



GRANDE REVUE DU 14 AOUT. — S. M. L'EMPEREUR, SUIVI DE SON ÉTAT-MAJOR, TRAVERSE LE JARDIN DES TUILERIES; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir le Bulletin du précédent numéro

[illegible] est-à-dire de bryozoaires, ainsi que les nomment les naturalistes [illegible]

En examinant avec attention ces singuliers êtres, on ne tarde point à constater que chacune de leurs cellules cornées, calcaires ou charnues contient une petite bête qui brandit presque toujours hors de son logis ses bras presque aussi [illegible] que ceux du géant Br[illegible], et que le rentre à la moindre alarme. Ces bras armés de ventouses constituent de véritables instruments de pêche et de chasse destinés à saisir des proies tellement menues que le meilleur microscope doué des pouvoirs grossissants les plus considérables parvient à peine à en révéler la présence.

La cellule qui sert d'habitation au bryozoaire possède elle-même la propriété, non-seulement de sentir, mais encore celle de se mouvoir. Au moindre choc elle tressaille, s'incline et tombe sur sa voisine, et lui donne un signal d'alarme. Aussitôt chacune des autres cellules en fait autant et l'agitation devient générale.

Dès qu'une cellule, revenue de sa terreur, se relève, les autres immédiatement l'imitent, mais une à une et à tour de rôle. Elles étaient tombées comme des capucins de cartel, [illegible] debout dans le même [illegible]

Ces cellules douées de tant de sensibilité se composent d'un espèce de sac membraneux qui se retourne et se replie sur lui-même, lorsque l'animal qu'il contient veut en sortir, soit pour prendre l'air, soit pour pêcher. L'évolution de sa [illegible] de lui une auréole de fils d'une extrême ténuité, à travers lesquels il finit par faire sortir de chaque côté ses bras, ou pour parler plus exactement ses tentacules.

Le dessus de ces tentacules se trouve garni d'une douzaine d'appendices fixés à angle droit au-dessus de nombreux cils vibratiles doués d'une vivacité extrême.

L'œil, trompé par la vivacité et par la régularité des mouvements qu'ils exécutent, croit voir des chapelets de gouttelettes de rosée balancés, tordus, noués et dénoués, et produisant l'effet d'une baguette de verre tordue et cannelée comme celles qui, dans les pendules mécaniques qu'on fabrique en Suisse représentent le filet d'eau qui est censé sortir d'une fontaine.

[illegible] flottent autour de l'animal s'agitent violemment comme s'ils se trouvaient soumis à l'influence d'un tourbillon.

Dans plusieurs espèces de bryozoaires, il existe un organe particulier appelé *vibracule*. C'est un filament creux situé à l'angle supérieur et extérieur de chaque cellule. Rempli d'une substance fibreuse et contractile, il permet à l'animal d'exécuter des mouvements qui ont lieu à des intervalles [illegible] se porte vers le bas, frémit, oscille et semble balayer, puis il [illegible] où il répète le même jeu, avec le même ordre et dans le même temps. On pense que cet organe sert à nettoyer et surtout à fortifier l'entrée de la cellule. Il s'agite encore quelque temps après qu'on a mutilé ou tué l'animal.

Les bryozaires possèdent une bouche, un pharynx, un œsophage, un gésier, un estomac membraneux, et des intestins avec une issue destinée à rejeter les aliments digérés. Leur gésier semble pourvu d'un certain nombre de dents intérieures, qui forment la meule d'un moulin vivant, destiné à broyer, ou plutôt à mâcher la nourriture et à la rendre ainsi plus assimilable.

Les flustes, qui appartiennent à la famille des bryozoaires, habitent également des loges cornées, groupées symétriquement comme les alvéoles des abeilles des rayons de miel. Tantôt elles s'amassent en croûtes sur les algues et sur les autres végétaux marins, tantôt elles forment des feuilles [illegible] pèces ne se recouvrent de cellules que d'un seul côté; d'autres en possèdent sur leurs deux orifices extrêmement petits et [illegible]

Leurs tentacules, couvertes de cils vibratiles disposés en [illegible] rangée de perles animées qui roulent de la base à la pointe de l'organe auquel elles se trouvent suspendues.

Les eschares ressemblent à des amas de feuilles, et l'entrée de leurs cellules se trouve protégée par une épine.

[illegible] la famille des mollusques agglomérés.

Les ascidies sociales forment des masses d'une gelée translucide, tantôt d'une teinte uniforme, verte, brune, rouge, violacée, tantôt pâle, tantôt multicolore, splendidement pointillée, rayée ou panachée.

[illegible] aux rochers et s'étalent à leur surface, où ils ressemblent à des plaques de lichens, ou se suspendent à leurs arêtes, comme des groupes de glaçons. Les varechs à larges feuilles, abandonnés sur le sable après une tempête, paraissent presque toujours couverts d'animaux bizarres, protégés par un manteau glaireux, figurant dans leur ensemble soit une pléiade d'étoiles, soit un bouquet, soit une rosette. Les individus élémentaires dont se compose cette masse bizarre sont allongés, arrondis, anguleux ou découpés d'une façon étrange.

Lorsqu'on met une de ces masses dans un aquarium, elle y flotte d'abord comme une éponge, et ne donne d'autre [illegible] Mais en l'examinant de près, on découvre qu'elle n'est pas aussi inanimée qu'on serait tenté de le supposer, et on constate que des courants d'eau extrêmement rapides et semblables à des tourbillons entrent et sortent constamment d'une double ouverture. Les larves de ces animaux multiples naissent d'abord isolées et libres. Au moment où, lassés de cette liberté, elles se disposent à y renoncer et qu'elles se sentent assez grandes et assez fortes pour se fixer, on voit naître à la surface de leur corps un certain nombre de petits tubercules qui s'allongent, se creusent et forment autant d'œufs de nouveaux individus. Ceux-ci restent adhérents au corps de la mère, qui devient ainsi fondatrice d'une nouvelle colonie.

Il existe une grande diversité dans la disposition autour de leur mère des membres de chaque association. Mais toutes ces dispositions, quelles qu'elles soient, présentent toujours un ordre rigoureux et une régularité géométrique.

Les botrylles forment un des genres les plus curieux de ces singuliers animaux.

Les individus de chacune de leurs agglomérations, au nombre de dix, de quinze, de vingt, se disposent comme les rayons symétriques d'une roue.

Quand on irrite une des branches de cette roue, un seul mollusque se contracte; quand on tourmente le centre, ils se contractent tous.

[illegible] rieures des rayons; mais les conduits excréteurs des intestins aboutissent à une cavité commune placée au moyeu de la roue.

Chez les pyrosomes, la colonie constitue une masse bril[illegible] extrémités, et fermée à l'autre. Cette masse flotte et se balance à la surface de la mer comme une plume.

Le pyrosome atlantique jouit de la propriété de changer de couleur à son gré. Il passe avec rapidité du rouge vif à l'aurore, de l'orangé au verdâtre, du bleu d'azur à l'écarlate; dans certaines conditions de chaleur, il devient en outre phosphorescent, d'où lui vient son nom de pyrosome, qui signifie *corps de feu*.

Humboldt a vu une troupe de ces mollusques côtoyer son vaisseau comme une bande de globes enflammés et vivants qui projetaient des cercles de lumière de cinquante centimètres de diamètre. A leur clarté, on voyait dans la mer, à une profondeur de cinq mètres, les thons et les poissons qui suivaient le navire.

Bibra, dans son *Voyage au Brésil*, raconte qu'il prit une fois sept ou huit pyrosomes atlantiques et qu'il les porta dans sa cabine. A l'aide de leur lumière, il put lire à l'un de ses amis la description qu'il venait d'en écrire au crayon sur [illegible]

Les salpes ou biphores ont une manière de se grouper tout à fait différente. Ils ne s'agglomèrent pas; ils se dispersent en séries et forment ainsi le passage de mollusques agglomérés aux mollusques solitaires.

On trouve les salpes réunis en longues files transparentes d'une grande délicatesse de tissu et formant des cordons composés d'individus placés côte à côte, greffés transversalement et ressemblant à des rubans dans lesquels chaque bestiole se greffe bout à bout avec ses sœurs. Je ne sais rien de curieux comme ces doubles chaînes parallèles de créatures associées entre elles et tantôt alternées, tantôt opposées. Ce sont des chapelets vivants, dont chaque perle est un individu.

Ces chapelets, qui surnagent sur la mer, y occupent parfois [illegible]

Les salpes, mollusques élémentaires, ont un corps oblong, à peu près cylindrique, irrégulier, contractile, souvent irisé, [illegible] et d'une transparence cristalline, avec une teinte rosée ou rou[illegible]

Les colonnes de salpes glissent dans les eaux tranquilles par des ondulations régulières. Les individus de chaque [illegible] vrent si bien de concert, que chaque série ne semble offrir qu'un seul individu qui flotte en serpentant. Les matelots donnent à ces chaînes immenses de mollusques le nom de *serpents de mer*.

Les salpes nagent habituellement le dos en bas; ils se meuvent surtout en aspirant une certaine quantité d'eau par leur ouverture postérieure, qui est munie d'une valvule, et rejettent cette eau par la bouche, en sorte que leur corps, toujours poussé en arrière, chemine à reculons.

Lorsqu'on retire de l'eau ces chaînes animées, leurs anneaux se séparent et les individus qui les composent se désagrègent et perdent désormais la faculté d'adhérer ensemble. Il faut qu'ils vivent et qu'ils meurent isolés. Aussi l'on ren[illegible] temps regardés et classés comme constituant un genre différent. Mais une étude plus approfondie a démontré que c'était, soit des individus violemment séparés de la masse commune, soit des mères encore à l'état de liberté et de mouvement [illegible]

En effet, on a constaté que ces individus s'unissent ensemble en longs rubans à une certaine époque de leur vie, et qu'ils engendrent à leur tour des salpes isolés.

Il reste donc acquis à la science que les salpes enchaînés ne produisent pas des salpes enchaînés, mais bien des salpes solitaires; et que ceux-ci, à leur tour, donnent naissance, non à des individus distincts comme eux, mais à des salpes enchaînés. Par conséquent, un salpe n'est organisé ni comme sa mère, ni comme sa fille, mais il ressemble à sa sœur, à sa grand'mère et à sa petite-fille.

Assurément les contes de fées les plus fantastiques et les imaginations les plus folles des romanciers ne sauraient atteindre à des inventions aussi merveilleuses et aussi imprévues que ces réalités de la nature.

SAM HENRY BERTHOUD

COURRIER DU PALAIS

[illegible] — Les fables et les vérités. — Un protégé de la Société de patronage. Trop parler nuit et cuit. — Un mari débité par pièces et morceaux. — La femme de Gueymard. — Le nez de Maximilien Perrin et le soufflet de Paul de Cassagnac.

Ce n'est qu'au point de vue professionnel que nous pouvons envisager l'élection de Grévy.

Dans le même mois, que dis-je? dans la même quinzaine, deux immenses honneurs sont venus visiter cet éminent et modeste avocat.

Bâtonnier de l'Ordre et député du Jura presque en même temps, quelle aubaine de gloire! Lui seul s'en montre surpris, et tous ses camarades en sont enchantés.

Nous pouvons ici exalter le nouvel élu par un côté que [illegible] lettres; il sait par cœur ses classiques et personne ne dit mieux les vers que lui. La Fontaine est son auteur de prédilection, aussi faut-il l'entendre détailler ces admirables fables. L'œil, le ton, le geste s'adaptent si merveilleusement au génie de l'auteur qu'il semble entendre parler et voir vivre les personnages. Toute fable ainsi interprétée vous apparaît comme une œuvre inconnue et nouvelle.

Le triomphe de Grévy est le fameux procès de la Belette et du Petit Lapin devant Raminagrobis :

> C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
> Un chat faisant la chattemite,
> Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
> Arbitre expert sur tous les cas.

Voilà le vrai type des *Courriers du Palais*, nous disait Grévy. Quelle cause célèbre plus intéressante que celle-là! mais aussi quel juge plus étonnant que Grippeminaud le bon apôtre! Et quelle sentence en action! Rien ne la surpasse, si ce n'est peut-être les plaidoiries des avocats, qui dans la circonstance sont aussi les plaideurs.

Comme La Fontaine a saisi les habitudes du barreau, la solennité, l'emphase, jusqu'aux répétitions de mots, cette battologie spéciale, remarquée avant lui par Rabelais, qui fait dire au même Grippeminaud : « Allez, enfants, or bien, et passez outre; or bien nous ne sommes tant diables, or bien, que sommes noirs, or bien. »

Nous avons connu un avocat qui abusait de l'interpellation : *messieurs*, au point de l'intercaler même dans une date. Ainsi il aurait dit : « En dix-sept cent, messieurs, soixante-dix-sept »

Bref, Grévy n'ignore aucun des secrets de La Fontaine. Il en souligne les moindres intentions, en relève toutes les malices. On dirait qu'il a collaboré avec lui.

Mais la politique fera désormais une rude concurrence aux œuvres du protégé de Mme de la Sablière. Pour le coup, les fables chômeront, mais sans doute pour faire place aux vérités.

Les vérités ne sont pas bonnes à dire, *chacun sait ça*; mais Mme Baudoin l'a éprouvé à très-juste raison, car ses vérités à elle étaient de grossières injures qu'elle jetait à la tête d'un jeune apprenti des plus inoffensifs. Elle le saluait par des aménités du genre de celle-ci : *Voleur, prisonnier, restant de la Roquette*.

Le jeune orphelin Eugène H.. a été, en effet, en 1863, arrêté sous prévention de vagabondage et enfermé à la Roquette jusqu'à sa vingtième année, c'est-à-dire jusqu'au mois de mai 1869.

Mais la société de patronage s'étant intéressée à ce jeune détenu, il fut, après dix-huit mois, mis en liberté provisoire et placé en apprentissage. Prisonnier ou libre, sa bonne conduite ne s'est pas démentie, il va finir son apprentissage et gagnera bientôt un salaire suffisant pour subvenir à son existence.

C'est justement ce moment-là qu'a choisi la femme Baudoin pour l'humilier publiquement, en lui reprochant son passé.

C'était là une cruauté et une injustice qui a ému M. Perrot de Chezelles, conseiller à la cour de cassation et président de la Société de patronage des jeunes détenus et des jeunes libérés du département de la Seine.

C'est donc en son nom qu'une poursuite correctionnelle a été exercée contre la femme Baudoin. Me Victor Bournat, un jeune avocat de talent et de cœur, secrétaire général de cette société, a eu l'honneur de porter la parole pour son digne président et de faire condamner la méchante langue de Mme Baudoin à 16 francs d'amende et 25 francs de dommages-intérêts.

Me Bournat est aussi un jurisconsulte, et il publie avec succès une Revue judiciaire mensuelle intitulée : *Bulletin de la Cour impériale de Paris*. Toutefois ce n'est pas le jurisconsulte qui nous intéresse ici, mais bien plutôt le secrétaire général de la société de patronage.

A ce titre, il a lu à une séance publique de la société un rapport très-curieux sur les protégés de cette institution philanthropique. Il a su donner à la bienfaisance une physionomie de jeunesse et d'enjouement, une allure de bonne humeur, tout étonnés de se rencontrer dans des sujets qu'on s'évertue à rendre d'ordinaire aussi solennels qu'ennuyeux. Rien de plus touchant que la distribution de prix de la société. Ici, tout garde l'anonyme. L'enfant couronné ne se lèvera pas pour aller chercher sa récompense. Son repentir, sa bonne conduite seront exaltés, mais sans qu'un nom propre vienne trahir aucune personnalité, de peur qu'en glorifiant [illegible] ments et les distinctions se donnent ici avec le mystère que

[illegible] gauche sache ce que fait la main droite.

Il suffit que l'enfant encouragé sache que ses efforts n'ont pas été perdus et qu'il bénisse, et la petite société qui le protége, et la grande qui ne le repoussera pas.

Notre secrétaire général parle dans son rapport d'une maison fondée par la société et dans laquelle, tous les dimanches, les jeunes apprentis viennent passer quelques heures de leur [illegible] pour le pupille de la société. « C'est là où il revient, dit le rapporteur, quand, après avoir terminé son apprentissage, devenu ouvrier et chef de famille, il veut revoir ses anciens tuteurs et quelquefois demander à son tour des apprentis pour l'établissement qu'il vient de créer; c'est là enfin que sont sûrs de nous trouver ceux qui nous ont quittés pour le service militaire quand ils reviennent nous montrer leurs épaulettes qui ne sont pas toujours de laine. »

Et si vous demandez à M. le secrétaire pourquoi la Société dont il est l'interprète assiste les enfants coupables plutôt que les enfants simplement malheureux, il vous répondra que l'élan de la charité se mesure à la nécessité de la personne [illegible]

Quel est l'homme qui, appelé par deux enfants dont l'un se noie et dont l'autre assis sur le rivage demande du pain, hésitera à porter secours d'abord au plus exposé?

Ce sauvetage moral appliqué aux enfants sera plus tard appliqué aux hommes; car s'il n'y a pas d'âge pour le repentir, il ne doit pas y en avoir non plus pour la protection et l'assistance. Ces réflexions ne nous dispensent pas de dire quelques mots du grand crime de la semaine. Cette fois, c'est à Limoges que la cour d'assises nous attire.

Vous n'avez pas oublié la stupéfaction et la terreur qui [illegible] 23 juin dernier, on trouva dans les champs et dans les rues les membres épars d'un cadavre qu'une main mystérieuse présentait ainsi en détail et par morceaux à la curiosité et à l'épouvante publiques. D'abord, rue du Crucifix, on trouva un bras sur les cinq heures du matin; puis, pendant quatre jours, ces horribles découvertes se succédèrent jusqu'à ce que, membre à membre, et la tête arrivant la dernière, les médecins purent, pièce à pièce, reconstruire un cadavre complet.

D'abord personne ne connut la victime. Mais la disposition d'un ongle et certaine callosité de la main droite permirent de conclure qu'on avait affaire à un cordonnier. Or, justement un ouvrier cordonnier, âgé de trente-six ans, le nommé Féréol Baudinaud, avait disparu de son domicile dès le dimanche précédent.

Si c'était lui! se dit la justice, celui-là! Et bientôt ce soupçon devint une certitude, quand plusieurs personnes eurent constaté l'identité du cordonnier. Seule, la femme se refusa obstinément à le reconnaître. Et c'était pourtant sa femme qui, toute seule, avait fait cette atroce besogne. Et véritablement à la voir maigre, frêle, chétive, on n'eût pu la croire capable d'une si difficile et si fatigante opération. Il paraît que l'accusée Élisa Moiroux, femme Beaudinaud, avait profité de l'ivresse et du sommeil de son mari pour lui passer, aussi doucement que possible, un nœud coulant autour du cou, au moyen de quoi elle l'avait étranglé à minuit sonnant.

La strangulation consommée, la petite femme s'était tranquillement couchée et endormie à côté de ce cadavre qu'elle venait de faire.

C'est le lendemain seulement qu'elle le dépeça pour le débiter ensuite par pièces et par morceaux dans les rues, les champs et les carrefours de la ville de Limoges.

L'acte d'accusation qui nous donne le récit de ces affreuses opérations de Thug et de boucher est rédigé, devrait-on dire, *à la papa*. Il est naïf, il est bonhomme et prêterait presque à rire dans la plus sérieuse des narrations. Il dit, par exemple, que l'assassin « a jeté çà et là, pour ainsi dire, sous les pas des magistrats... toutes les parcelles de cette horrible semence. »

Ainsi vous voyez qu'on fuit ici le mot propre, on cultive la périphrase avec une ardeur qui réjouirait la pruderie de l'abbé Delille, et voilà qu'aussitôt nous tombons dans le *fond d'un vieux pantalon* qui servait d'enveloppe à un fragment du [illegible] dictions de la pensée aussi bien que du style.

Ainsi, après nous avoir affirmé ceci : « Rien dans le passé des deux époux n'aurait pu laisser pressentir un pareil drame, » l'acte d'accusation se hâte d'ajouter que les déplorables instincts de la femme Baudinaud s'étaient si bien révélés dans la vie commune « qu'un jour, à la suite d'une querelle, en proie à un sinistre pressentiment que l'événement devait, hélas! si bien justifier, Baudinaud disait à l'un des témoins [illegible] — Si ma femme [illegible] pas, j'aurai du bonheur. »

Il paraît donc que si rien ne faisait pressentir un *pareil drame* à M. le procureur impérial, il n'en était pas de même du mari qui s'attendait fort bien à une strangulation.

La femme Baudinaud a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité, et comme elle redoutait pis que cela, elle a fait assez bonne contenance en entendant prononcer son arrêt.

Le monde des lettres et des arts qui défraye si souvent la justice devant toutes les juridictions, a donné cette semaine comme à son ordinaire. Comme il faut choisir, nous prendrons une séparation de corps à l'Opéra, un soufflet donné à M. Paul de Cassagnac et un nez enlevé à M. Maximilien Perrin.

M. Gueymard a, comme on sait, épousé le 18 février 1858 Mme Pauline Lauters. Dès ce moment, le premier ténor de l'Opéra se trouva exactement dans la même situation qu'Arlequin. Il ne fut pas plutôt marié qu'il eut une femme. Et voilà justement l'enclouure. On aime toujours une femme quand elle ne vous appartient pas, mais très-rarement quand elle vous appartient. Et sur ce point là, le même phénomène est observé chez les femmes quant à leurs maris. Donc M. et Mme Gueymard ne furent pas plutôt unis qu'ils sentirent le besoin de se séparer, ce qu'ils firent à l'amiable. Madame alla se loger dans un bel appartement de la rue de [illegible]

Cette séparation *sans nuages* a fini par agacer le ténor qui a voulu régulariser cette position irrégulière. Il a envoyé deux huissiers, ou deux fois le même huissier, à sa femme pour l'inviter à réintégrer le domicile conjugal. La dame a refusé de se rendre à cette double sommation, ce qui constitue une injure grave, et ce qui fait que la séparation a été prononcée à la requête du mari.

Nous voici nez à nez avec Maximilien Perrin. Est-ce bien exact et reste-t-il à ce fécond romancier le moyen physique de se trouver nez à nez avec quelqu'un? M. Maximilien Perrin a-t-il encore ou n'a-t-il plus son nez? Il est bien certain d'être l'auteur de romans populaires très-lus, appelant la curiosité par des titres pittoresques comme ceux-ci : *Le Prêtre et la Danseuse*, — *l'Amant de ma femme*, — *l'Enfant de trente-six pères*, mais il n'est pas si certain que cela d'avoir conservé son nez depuis qu'une malencontreuse échelle de serrurier décrivit une courbe dans la rue Jouquelet et alla tomber sur l'organe olfactif de l'auteur de *l'Ouvrier gentilhomme*.

L'ouvrier actuel, qui se nomme Dorel et comparaît devant la septième chambre à côté du sieur Boullay, son patron, cité comme civilement responsable, cet ouvrier est si peu gentilhomme, qu'il refuse de payer une indemnité quelconque en soutenant que le nez endommagé d'abord a repris figure et n'en est que plus solide, étant réparé à neuf.

Son avocat fait observer que M. Perrin ne parle même pas du nez depuis cet accident. Seize francs d'amende et vingt-cinq francs de dommages-intérêts, telle est la peine prononcée et la réparation accordée. Mouchons-nous.

[illegible] mis à la réforme, et qui, mécontent des articles de M. Paul de Cassagnac contre la jeunesse des écoles dans le journal *le Pays*, est allé un beau jour aux bureaux de ce journal pour trouver le jeune rédacteur, qu'il avait prévenu et qu'il avait cherché inutilement ailleurs. Pour M. de Cassagnac, qui a porté plainte contre son agresseur, la chose se borne au récit [illegible]

> Tel que vous me voyez, monsieur ici présent
> M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent.

Or, pour ce soufflet qu'il n'avait pas le droit d'administrer, et pour l'uniforme de lieutenant de marine qu'il n'avait plus le droit de porter d'après le jugement, M. Lullier a été condamné à six mois d'emprisonnement et à deux cents francs [illegible]

Mes Nogent Saint-Laurens et Arago ont fort vivement plaidé cette chaude affaire.

Les jeunes avocats riant de tout, et l'un d'eux disait :

— Quant à moi, j'aurais démesurément excusé le lieutenant de vaisseau, parce qu'il était prédestiné au soufflet.

— Comment cela?

— Parbleu! il montait la frégate *la Bourrasque*, et bourrasque oblige.

MAITRE GUÉRIN.

LE CABINET DE SULLY A L'ARSENAL

Il faut espérer que la nouvelle façade de la bibliothèque de l'Arsenal, terminée depuis trois ou quatre ans déjà, sera bientôt débarrassée des quelques masures qui en masquent la vue et rendent pour le moment son abord impossible. En attendant cette importante démolition, qui doit donner à la bibliothèque une entrée monumentale, on s'occupe de réparer les deux pièces du premier étage qui prennent jour sur la façade même en question.

Ces deux pièces, longtemps consacrées à un dépôt d'estampes, offrent un assez vif intérêt historique. Elles ont été construites sous le règne de Henri IV pour l'usage de son ministre Sully, appelé à l'Arsenal par ses fonctions de grand maître de l'artillerie. Ce n'était vraisemblablement qu'un pied à terre, car Sully avait son hôtel non loin de là, dans la rue Culture-Sainte-Catherine.

Les pièces qu'on achève de restaurer offrent une grande richesse d'ornementation. La principale, dite cabinet de Sully, est une ancienne chambre à coucher, et la seconde, assez exiguë, est qualifiée d'oratoire. Toutes deux ont leurs panneaux littéralement couverts de peintures et de dorures. Dans la partie basse des boiseries sont représentés surtout des fleurs et des oiseaux; plus haut, des arabesques un peu lourdes encadrent des tableaux d'une touche plus fine, tandis que les caissons du plafond sont décorés de figures allégoriques.

On achève de dégager ces diverses peintures de leurs vernis encrassés et aussi des couches de badigeon et même du papier peint dont elles étaient en partie couvertes. La pièce qualifiée d'oratoire est ornée d'une série de portraits historiques féminins qui n'ont rien de trop pieux. Dans l'autre chambre, une tenture d'étoffe bleuâtre indique la place [illegible]

Mme de la Meilleraye, femme du maréchal qui succéda à Sully dans les fonctions de grand maître de l'artillerie, eut là ses petits appartements. On retrouve encore les traces du passage de cette dame, dans les croissants argentés, armes de sa famille, qui brillent aux angles des caissons du plafond.

Un curieux panneau, qui paraît remonter au temps de Sully, représente l'entrée de Henri IV à Paris. Pendant que le bon roi, entouré de son escorte, y reçoit à la porte de [illegible] sont naïvement représentés, jetant dans la rivière à coups de pique les ligueurs récalcitrants.

Ce détail de l'entrée triomphale du souverain ne laisse pas [illegible]

HENRI MULLER.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1].)

Nous parvînmes enfin à Aniambia. Le roi Olenga-Yombi quitta vite ses plantations à la bienheureuse nouvelle de l'arrivée d'un homme blanc. J'allai lui rendre ma visite officielle. C'était un vieil ivrogne, déjà pris de vin malgré l'heure matinale; il portait une grosse redingote et pas de pantalon. Les principaux personnages du pays entouraient Sa Majesté, qui daigna m'inviter à m'asseoir à sa droite.

Le roi Olenga-Yombi était bien un des plus vilains personnages que j'eusse jamais rencontrés. Il portait habituellement un grand bâton, et quand il était ivre, c'est-à-dire du matin au soir, il frappait ses sujets à tort et à travers en criant : — « Je suis un grand roi, un puissant roi! » Aussi avait-on soin de s'écarter de sa route.

La nuit venue, je pris un guide et j'allai chercher, hors du village, quelque gibier plus important que des oiseaux. A peine avions-nous fait quelques pas que mon guide me montra du doigt deux points brillants dans l'épaisseur du fourré, et murmura en tremblant : — « Un léopard! » Mais je reconnus tout de suite que c'était une couple de mouches luisantes qui, à la distance où elles étaient l'une de l'autre, ressemblaient assez bien aux yeux étincelants du terrible animal.

Ceci ne me donna pas grande idée de la bravoure de mon guide. Quelle différence entre lui et mes trois compagnons Aboko, Niamkala et Fazako! Et comme j'aurais voulu les avoir alors avec moi!

A deux heures du matin, nous entendîmes un sourd grognement, signal longtemps espéré de l'approche d'une troupe de cochons sauvages. Je me postai à l'affût sur leur passage, et je fus assez heureux pour abattre le plus beau de la bande. Les autres s'échappèrent sans faire mine de combattre.

Le lendemain, le roi Olenga-Yombi donna un grand bal en mon honneur. Toutes ses épouses, au nombre de quarante, et toutes les femmes du village et des environs embel issaient (dois-je dire : embellissaient?) cette charmante fête.

Heureusement pour la délicatesse de mon odorat, les danses avaient lieu en plein air, et non dans une salle fermée, comme au cap Lopez. Les femmes étaient rangées d'un côté, les hommes de l'autre. Au bout de la double file étaient assis les musiciens, frappant du tambour à tour de bras, tapage infernal et assourdissant; et comme si les tambours et les tam-tams n'étaient pas encore au niveau de la circonstance, les chants et les cris s'en mêlèrent, avec accompagnement forcené de vieux chaudrons, tandis que d'enragés petits drôles, accroupis à côté des tambours, tapaient de toutes leurs forces sur des morceaux de bois creux. Je ne sais vraiment quel charme ils peuvent trouver dans une pareille musique; mais plus cet affreux charivari de cris, de cuivre et de tambours faisait rage, plus les hommes mettaient d'ardeur dans leurs gambades, et les femmes d'indécence dans leurs contorsions.

Comme bien vous pensez, battre du tambour ou du tam-tam n'est pas un pur exercice d'agrément. Le nègre le plus robuste est sur les dents au bout d'une heure; aussi quand le divertissement dure toute une nuit, comme celui-ci, y a-t-il plusieurs escouades de musiciens qui se relèvent.

Ils s'amusaient de tout leur cœur. Mais point de bonne fête sans boisson. Leur seul regret était qu'il n'y eût pas là, dans la rue, quelque gros baril de rhum défoncé pour les rafraîchir à discrétion entre leurs danses. Mais ils se résignaient, faute de mieux, à s'enivrer avec du vin de palmier, dont ils faisaient une copieuse consommation.

La joie tourna au délire quand le roi se mit à danser. Sa Majesté était fort joliment ivre et ses pas trébuchants excitaient un enthousiasme universel. Ses femmes se prosternaient à chacune de ses royales cabrioles, et lui témoignaient le plus profond respect, tandis que les chaudrons, les tambours, les chants et les cris, battant, sonnant, retentissant, de plus belle, élevaient le vacarme et le désordre à leur dernier paroxysme.

A bout de patience et ne trouvant pas la fête assez attrayante pour y consacrer toute ma nuit, j'allai me coucher; mais je ne pus dormir.

Je crois vous avoir donné un aperçu bien suffisant de ce que c'est qu'un bal à Aniambia et de la manière de danser du roi Olenga-Yombi.

Il y a, dans ce village, deux cabanes consacrées à des fétiches, car Aniambia est favorisé de la protection de deux esprits très-puissants : Abambou et Mbuirri. Le premier est un méchant Esprit, une sorte de démon; le second, au contraire, autant que j'ai pu le comprendre, fait l'office de [illegible]

1. Voir les numéros 686 à 710



JAPON. — VUE DE L'ÉTABLISSEMENT CONCÉDÉ AUX EUROPÉENS, A HIOGO, PRÈS D'OSAKA; dessin de M. F. J. Palmer. — Voir page 550.

Ces petites cabanes, d'environ six pieds carrés, sont des sanctuaires privilégiés où ces deux Esprits daignent parfois passer la nuit. Dans la maison d'Abambou, je vis un feu allumé qu'il n'était jamais permis d'éteindre ni d'enlever. Point d'idole visible, mais seulement une grande caisse sur laquelle étaient de la craie et des plumes rouges de perroquet. La craie rouge servait à barbouiller religieusement le corps des dévots.

Abambou est le diable des Commis. Il est méchant et cruel; il habite près des tombeaux et des cimetières, et se plaît dans le voisinage de la mort. Souvent il rôde à travers le pays et, s'il en veut à quelqu'un, il a le pouvoir de le rendre malade et de le tuer. Les Commis font cuire à son intention des mets que l'on va déposer dans les endroits les plus solitaires du bois; et là, on adresse à cette idole malfaisante des prières mêlées de flatteries; on la conjure d'être bonne et indulgente pour ceux qui lui font des présents, c'est-à-dire de s'occuper d'eux le moins possible. J'assistais une fois à une assemblée où les nègres invoquaient le terrible Abambou. Ils criaient continuellement : — « Nous nous trouvons bien comme nous sommes! — Tu nous feras toujours assez de bien si tu ne nous fais pas de mal! — Sois notre ami et laisse-nous tranquilles! »

Les offrandes de bananes, de cannes à sucre, de pistaches, etc., sont servies sur des feuilles par les hommes libres; quant aux esclaves, ils les déposent sur la terre nue. Quelquefois celui qui offre le sacrifice prie Abambou de faire périr ses ennemis. Un lit est dressé dans la cabane d'Abambou; c'est là qu'il vient de temps en temps prendre du repos, quand il est las d'aller et de venir de la forêt à la côte.

Mbuirri, dont j'allai ensuite visiter la demeure, est logé et entretenu à peu près comme son rival. C'est un bon Esprit, et sa puissance, à ce que j'ai pu comprendre, est aussi grande que celle d'Abambou; mais, comme il n'est pas méchant, son culte est beaucoup plus négligé.

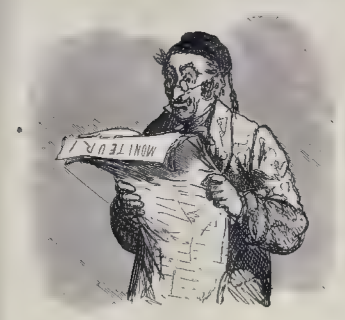
Ces Commis sont remplis de superstitions. Ils reconnaissent encore un troisième Esprit, très-redouté, qu'ils appellent Ovengua. Celui-ci est un terrible chasseur et mangeur d'hommes. On ne l'adore pas. Il n'a aucune influence sur les destinées ni sur les maladies; mais il erre incessamment dans les forêts, saisissant et tuant les malheureux voyageurs qui se trouvent par malheur sur son chemin. Pendant le jour, il se tient dans de sombres cavernes; mais la nuit, il rôde au hasard; quelquefois même il entre dans le corps d'un homme, et, sous cette forme, il bat et assomme tout ce qu'il rencontre dans l'obscurité. Parfois, dit-on, une troupe d'hommes prend le parti de résister à l'attaque de ce méchant Esprit, le perce de coups de lance et va même jusqu'à le tuer. Dans ce cas, il faut brûler son corps et n'en pas laisser subsister le plus petit fragment, de peur qu'un nouvel Ovengua ne renaisse de ses cendres. Il y a certains endroits où, pour rien au monde, un nègre ne voudrait s'aventurer la nuit, tant il a peur de ce terrible monstre!

Ils ont encore une autre croyance non moins absurde : c'est que lorsqu'un homme est mort ensorcelé, ses ossements sortent de son tombeau un à un pour se ranger sur une



JAPON. — LE PORT DE HIOGO, AVEC LES FLOTTES ANGLAISE ET AMÉRICAINE, A L'ANCRE; dessin de M. F. J. Palmer. — Voir page 550.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



Mon locataire du second qui est décoré! Cela donne [illegible] à ma maison; je vais augmenter tous mes locataires!



La nouvelle théorie, faudra-t-il se la mettre dans la tête?
— Aujourd'hui, c'est la mode de tout introduire par la culasse.



Capitaine, je suis de la mobile, [illegible] j'aimerais [illegible] qui se remue le moins.



— Que je suis t'y content de ne pas savoir ma langue! [illegible] mes moustaches, on aurait pu me confondre z'aujourd'hui [illegible] un avocat!



— Ma chère, tu n'as plus besoin d'ombrelle! Le sexe [illegible] maintenant, c'est nous.



Prix de gymnastique, l'élève Chapotard!
— Voilà, m'sieu, voilà!



- Prix de dessin, l'élève Crapouillot!
- M'sieu, il va venir! il est en train de dessiner votre caricature.



Mon ami, je t'en prie, quitte la salle! Un discours [illegible] de cette chaleur-là! toi qui as une tendance à l'apoplexie!



— Madame, nous ne voulons pas de prix de piano dans la maison; le propriétaire vous donne congé.



Quand reconnaîtra-t-on les droits de la femme?



— Madame, il manque une puce! Tout le monde va être fouillé!



[illegible] est-elle bien à vous? Vous allez me suivre au poste!

seule ligne et que, de cet ossuaire, il se fo[illegible] peu à peu un Ovengua.

Ce n'est pas chose aisée que de se rendre compte des idées religieuses de ce peuple, qui n'a sur ce sujet aucune notion bien arrêtée. D'ailleurs, en cette matière comme en bien d'autres, les nègres sont fort peu communicatifs.

Ils supposent, je crois, que l'Ovengua a quelque chose d'un être humain. C'est pour cela qu'ils le tuent et qu'ils brûlent son cadavre.

Naturellement les Commis, ainsi que tous les autres nègres, ont une foi aveugle dans la sorcellerie.

Il y a, suivant eux, dans la forêt, non loin d'Aniambia, un endroit hanté par l'esprit d'une vieille femme, qui a quitté son pays depuis plusieurs siècles. Elle cultive, disent-ils, une plantation dans un coin reculé du bois et s'embusque sur le passage des voyageurs pour les frapper et les tuer par pure cruauté.

Pendant mon séjour dans ce village d'Aniambia, il nous arriva, avec un buffle de l'espèce *Bos brachycheros*, une aventure dont le dénoûment faillit être fatal. Je m'étais mis en campagne le matin pour essayer de tuer quelques buffles dans les prairies qui bordent le village. Je m'étais fait accompagner d'un chasseur nommé Ifouta, et nous faisions le guet depuis une heure environ, quand nous aperçûmes un superbe taureau qui paissait dans une clairière entourée de bois, circonstance qui rendait l'approche de l'animal assez facile. Ifouta, faisant un détour à travers le fourré, se dirigea du côté opposé à celui où je me tenais à l'affût, dans l'intention d'effrayer le buffle et de le rabattre sur moi. Quand il eut trouvé son point de départ, il se mit à ramper dans l'herbe, suivant la méthode de ces gens-là, pour se rapprocher peu à peu de notre gibier. Tout alla bien jusqu'à ce qu'il arrivât à portée de l'animal; mais, tout à coup celui-ci l'aperçut. Ifouta n'hésita pas à tirer; mais, par malheur, il ne fit que blesser la bête, qui devint furieuse et fondit sur lui.

Le pauvre Ifouta perdit la tête. En cas pareil, cas très-fréquent dans la chasse au Bos brachychéros, le chasseur exercé doit rester parfaitement tranquille jusqu'à ce que le taureau ne soit plus qu'à la distance d'un bond seulement; alors il se jette de côté, et l'animal s'élance dans le vide. Ifouta, au contraire, se releva et prit la fuite.

Le buffle, qui courait plus vite que lui, l'eut bientôt pris et enlevé avec ses cornes; il le jeta en l'air une fois, deux fois, trois fois, avant que j'eusse le temps de venir au secours de mon malheureux compagnon. J'accourus cependant et, par mes cris, je détournai sur moi-même la fureur de l'animal. Il se précipita sur moi, pensant me traiter à mon tour comme il avait traité son premier ennemi. Il se trompait. Je l'ajustai avec soin et mon buffle tomba lourdement pour ne plus se relever.

Ifouta était couvert de meurtrissures; mais, en somme, il avait eu plus de peur que de mal. Il fut heureux pour lui que cette espèce de taureau, au lieu d'avoir les cornes droites, en ait la pointe recourbée en arrière.

PAUL DU CHAILLU.

La suite prochainement.

LE COMMERCE EUROPÉEN AU JAPON

Depuis le 1er janvier de cette année, les commerçants étrangers, qui n'avaient encore pu opérer de transactions au Japon, ailleurs qu'à Yokohama, un des faubourgs de Ieddo, et à Nagasaki, le berceau des anciens comptoirs hollandais, ont été autorisés à s'établir à Osaka, qui sert de résidence au taïcoun et aux plus puissants daïmios ou princes feudataires du pays.

Osaka, bien que moins considérable que Ieddo, est donc en réalité plus importante au point de vue politique. Cette ville est située à l'extrémité N.-E. du golfe auquel elle donne son nom. Toutefois, comme le peu de fond en rend les abords difficiles, les Européens se sont installés à dix milles de là, sur la côte N.-O., où les deux baies contiguës de Hiogo et de Corbè forment un port très-commode pour les vaisseaux d'un moyen et d'un petit tonnage, tandis qu'au dehors les plus forts bâtiments trouvent sur un espace assez considérable un [illegible] excellent.

Une plage unie et sablonneuse de cent acres d'étendue a été cédée aux étrangers pour la construction de leurs entrepôts et de leurs magasins. Cette plage, où flottent depuis huit mois déjà [illegible] étrangères, a été divisée par lots qui ont été vendus aux enchères. La mer forme entre la grande île de Niphon — où Hiogo est situé — et les îles occidentales de Sikok et de Kiu-Kiu un large détroit qui porte le nom de Tsuwa-Nada. Derrière la [illegible] volcaniques dont la principale peut avoir 1,700 pieds d'élévation. Leurs sommets sont en partie couverts de forêts de sapins, et sur leurs pentes s'étagent des champs en pleine culture à travers lesquels sont éparpillés nombre de hameaux et d'habitations champêtres.

Notre première vue montre le nouvel ancrage de Hiogo. Le pan de mur qui occupe le premier plan est le commencement d'une jetée en cours de construction. La seconde vue, prise des hauteurs qui dominent Hiogo et Corbè, laisse voir plus bas la double baie et les deux villes: celle de Corbè est la plus proche.

L. DE MORANCEZ

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

De Kouba, on aperçoit plusieurs des plus hauts sommets du Caucase, et, entre autres, celui du Chakh-Dague, ce géant neigeux de la tradition que m'avait recommandé le prince Bagration.

A huit heures du matin, les chevaux étaient attelés, l'escorte prête; le chef du district, M. Khiziovsky, nous avait fait les honneurs d'un excellent logement et ne se crut quitte envers nous que lorsqu'il nous eut bouclés dans notre tarentasse.

Une petite fille qui, comme la Galatée de Virgile, ne se cachait que pour être vue, nous accompagna pendant plus de cinquante pas en courant de toit en toit.

Les toits de Kouba remplacent les rues des autres villes; sur les toits seulement on peut marcher à peu près à pied sec.

En sortant de Kouba, nous retrouvâmes une suite de montagnes russes qu'il nous fallut descendre et monter avec les accompagnements ordinaires de cris et de coups de fouet. Au nombre de ces montées et de ces descentes étaient comprises trois rivières : Kara-Tchay, la rivière Noire; Akh-Tchay, la rivière Blanche, et la troisième, Velvelé, la rivière du Bruit.

A mesure que nous avançions, l'immense cap de l'Apcheron se prolongeait à notre droite; à chaque verste, nous croyions en voir l'extrémité, et toujours un cap plus étendu succédait à celui que nous venions de franchir. Au reste, le temps était magnifique, l'atmosphère d'une douceur tout estivale; les feuilles semblaient déjà repousser sur les arbres.

Nous arrivâmes, à la nuit, à la station de Soumguaïd. A cinq cents pas de nous, on entendait les lamentations de la mer Caspienne, que nous avions perdue de vue depuis quelque temps. Je montai sur une espèce de falaise de sable pour la voir à la clarté des étoiles.

De la mer, qui était calme comme un miroir, mes yeux se reportèrent sur le steppe qui s'étendait entre nous et la pointe de l'Apcheron. A deux ou trois verstes de nous, cinq ou six feux étaient allumés et indiquaient un campement tatar.

Je redescendis vivement de ma falaise et courus à la poste. Les chevaux n'étaient pas encore dételés. Je proposai à Moynet et à Kalino de faire deux verstes de plus et de profiter de cette belle nuit pour coucher encore une fois sous notre tente, qui nous était devenue inutile depuis notre excursion aux lacs salés des Kirghis, et voir à notre aise un campement tatar.

La proposition fut acceptée. On proposa aux hiemchiks un rouble de pourboire; deuxième proposition qui fut acceptée avec encore plus d'enthousiasme que la première. On fit main basse sur le souper, que l'on chargea sur la télègue; on remonta dans la tarentasse, et l'on partit, accompagné d'un Tatar qui devait nous servir d'interprète auprès des nouvelles connaissances que nous allions faire.

Ce Tatar n'était autre que celui qui nous avait été donné à Derbend pour veiller à ce que nous ne manquassions de rien. Il faut dire que, si la mission était importante, il s'en acquittait consciencieusement.

Toute la journée, il galopait en tête de l'escorte; à trois verstes de la station où nous devions nous arrêter, il doublait le galop et disparaissait; puis nous le retrouvions à la porte de cette station pour nous dire que nous étions servis; puis il disparaissait de nouveau, et nous ne le revoyions que le lendemain, à cheval et de nouveau en tête de l'escorte.

Où et comment avait-il soupé? où et comment s'était-il couché? C'était un mystère dont nous n'avions pas à nous occuper.

Comme les diables de nos surprises, il ne reparaissait que quand on levait le couvercle.

Nous partîmes, et, dix minutes après, nous avions à notre droite le campement tatar.

Il était établi autour des ruines d'un grand bâtiment dont la lune doublait encore les proportions et qui s'élevait au milieu du désert. Nous nous informâmes du bâtiment d'abord et avant tout; on nous répondit que c'était un des caravansérails que Schah-Abbas avait laissés derrière lui après sa conquête.

Ces ruines se composaient d'un grand mur flanqué de tours qui, en s'écroulant sur elles-mêmes et en se comblant intérieurement de leurs propres débris, avaient formé des terrasses.

A la lueur de la flamme tremblante des campements, on pouvait distinguer, sur ce grand mur, des espèces de figures hiéroglyphiques creusées dans la pierre, et qui avaient dû servir d'ornement architectural.

Outre ce grand mur et ces tours, il restait trois voûtes, dont les ouvertures cintrées se trouvaient presque à fleur de terre; on y descendait par une pente couverte de débris, et quelques Tatars, éclairés par des feux de branches sèches, y avaient établi leur domicile.

Notre arrivée avait été depuis longtemps signalée par les aboiements des chiens; depuis l'aventure d'Unter-Kale, Moynet était complétement brouillé avec ces quadrupèdes, si improprement appelés *amis de l'homme*. Aussi ne descendîmes-nous de la tarentasse que quand, sur l'invitation de notre Tatar, qui nous signalait comme des amis, ses compatriotes du campement eurent appelé à eux et calmé leurs chiens.

Une fois sur la grande route, bien armés cette fois, chacun de notre fusil et de notre kandjar, — ce qui, du reste, était parfaitement inutile, — nous fîmes demander aux Tatars deux choses :

La première, de camper auprès d'eux.

Ce à quoi ils répondirent que nous étions les maîtres de nous placer où nous voudrions, et que le steppe appartenait à tout le monde.

La seconde, de les visiter à leur campement.

Ce à quoi ils répondirent que nous serions les bienvenus.

Pendant que quatre Cosaques déchargeaient notre tente de dessus la télègue et la dressaient de l'autre côté de la route, près d'un puits desséché, dont la pierre était ornée des mêmes figures que nous avions déjà remarquées aux murs du caravansérail, nous nous avançâmes vers le campement le plus rapproché de nous, c'est-à-dire celui qui était adossé aux restes du grand mur. Il paraissait, d'ailleurs, le campement principal.

Ceux qui le composaient étaient assis en rond sur les ballots qu'ils transportaient, et qui contenaient de la farine venant de Bakou et destinée à l'armée du Caucase. Ils s'occupaient à faire le pain du souper.

C'était une opération vite faite : ils coupaient à un immense morceau de pâte fraîche un morceau de la grosseur du poing, le plaçaient sur une espèce de tambour de fer chauffé par des charbons, l'étendaient sur ce tambour avec un rouleau de bois, comme font nos cuisinières quand elles exécutent une galette ou un flan, le laissaient cuire d'un côté, le retournaient pour qu'il cuisît de l'autre, et se le passaient tout chaud.

Ces galettes avaient la forme et le croustillant de ces pains d'épice nommés croquets, que l'on vend à nos fêtes de village.

A notre approche, celui qui paraissait le personnage principal du cercle vers lequel nous nous avancions se leva et vint au-devant de nous, nous présentant un pain et un morceau de sel gemme, symbole de l'hospitalité qu'il nous offrait.

Nous prîmes le pain et le sel, et nous nous assîmes autour du foyer, sur les sacs de farine.

Alors, comme on pensa sans doute que l'hospitalité du pain et du sel était insuffisante, un des hommes démasqua un quartier de cheval pendu à la muraille, en coupa une tranche de viande qu'il subdivisa en petits morceaux, mit ces morceaux sur le tambour de fer qui venait de servir à cuire le pain; la viande commença à fumer, à crier, à se tordre; au bout de cinq minutes elle était cuite, et l'on nous fit signe que c'était à notre intention.

Nous tirâmes les petits couteaux que les armuriers ajoutent, à cet effet, au fourreau des kandjars, et nous piquâmes les morceaux de viande, parfaitement rissolés, que nous mangeâmes avec notre sel et notre pain.

Nous avions souvent beaucoup plus mal soupé à des tables beaucoup mieux servies.

Il est vrai que ce bivac avait sa poésie toute particulière.

Souper avec les descendants de Gengis-Khan et de Timour le Boiteux, dans les steppes de la mer Caspienne, près des ruines d'un caravansérail bâti par Schah-Abbas; avoir pour horizon, d'un côté, les montagnes du Daghestan, d'où peuvent descendre à chaque instant des brigands contre lesquels il faut défendre sa liberté et sa vie; de l'autre côté, ce grand lac si peu fréquenté, qu'il est presque aussi inconnu aujourd'hui encore en Europe, malgré Klaproth, qu'il l'était autrefois en Grèce, malgré Hérodote; entendre tout autour de soi tinter les grelots d'une cinquantaine de chameaux qui paissent l'herbe desséchée, ou qui dorment couchés, la tête allongée sur le sable; être seul, ou à peu près, au milieu d'un pays naturellement hostile à l'Europe; y voir flotter sa tente isolée comme un point dans l'immensité, y dérouler pour la première fois peut-être, aux brises de la nuit, la bannière tricolore qui la surmonte, c'est ce qui ne se présente pas tous les jours, c'est ce qui laisse un profond souvenir dans la vie, c'est ce que l'on voit en fermant les yeux chaque fois qu'on veut le revoir; tant le cadre d'un pareil tableau est gigantesque, tant les lointains en sont poétiques, tant les groupes en sont pittoresques, tant les contours en sont arrêtés.

Nous quittâmes nos hôtes en leur serrant la main. Le principal personnage, qui nous avait donné un pain à notre arrivée, nous en offrit un second à notre départ; car ce n'est pas assez, chez cette tribu nomade, que de pourvoir au souper du soir : il faut encore pourvoir au déjeuner du lendemain.

Je demandai son nom au donneur de pain et de sel; il s'appelait Abdel-Azim.

Que Dieu garde Abdel-Azim!

Au point du jour, nous nous réveillâmes et regardâmes autour de nous, cherchant nos Tatars et leurs chameaux; tout avait décampé pendant la nuit : le steppe était aussi désert que la mer.

Je ne sais rien de plus triste que cette mer sans vaisseau.

Notre Tatar nous avait fait venir nos chevaux pendant que nous dormions encore; nous n'avions plus qu'à faire atteler les voitures et à partir.

Une vapeur bleuâtre qui flottait sur la terre nous présageait une magnifique journée; à travers cette vapeur passaient, sans avoir l'air de toucher le sol, des bandes de chèvres sauvages, si inquiètes, si farouches, si timides, que je ne pus jamais m'approcher d'une d'elles à portée de fusil. Les montagnes étaient roses à leurs cimes, violâtres dans les parties intermédiaires, avec des ombres azurées; le steppe était jaune d'or, la mer était indigo.

Nous allions la quitter pour ne la revoir qu'à Bakou,

1. Voir les numéros 658 à 710.

cette pauvre Caspienne si déserte, si perdue, si oubliée, si inconnue, et probablement si calomniée.

En effet, nous étions arrivés à cet endroit du cap de l'Apcheron où le chemin, qui a suivi les bords de la mer depuis Kizil-Bouroun, tourne brusquement à droite, s'enfonce dans le steppe, et laisse le cap s'allonger comme un fer de lance sur la Caspienne.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

POSEN

Posen est une ville forte, peuplée de quarante-six mille habitants, dont six mille hommes de garnison, située dans la partie orientale des possessions de la monarchie prussienne, au confluent de la Bogdanka, de la Cybina et de la Wartha. Simple village au xe siècle, du nom de Stragon, devenu vers 968 une ville qui reçut le nom polonais de Poznan, elle fut donnée à la Prusse lors du second partage de la Pologne, et forma le chef-lieu de la province désignée sous le nom de grand-duché de Posen, rang qu'elle occupe encore aujourd'hui.

Cette importante place militaire fut prise par les Français en 1806; mais elle revint, en 1815, à la Prusse, qui y fit construire de vastes fortifications.

La cathédrale, sur la rive droite de la Wartha, rebâtie en 1775, renferme une belle chapelle de style byzantin, dite la Chapelle dorée, que le comte Édouard Raczinski fit construire en 1842, et qui est décorée des statues en bronze de de Miécislas Ier et Boleslas Ier par Rauch; on y voit le tombeau de Powodrowski et plusieurs autres tombeaux dont les sculptures sont vraiment dignes de remarque. L'église des Jésuites, qui date de 1651, est dans le style d'architecture auquel la Compagnie de Jésus a laissé son nom.

L'hôtel de ville de Posen, bâti au commencement du xvie siècle, dans le style gothique, est flanqué de quatre tours, dont l'une est la plus haute de la ville. Le palais Raczinski, sur la belle place Guillaume, a été donné à ses concitoyens de Posen par son propriétaire, avec une bibliothèque de vingt mille volumes.

X. DACHÈRES.

COURRIER DES MODES

Quelques jours de pluie ont suffi pour changer l'aspect des toilettes.

Ceci ne veut pas dire qu'on va abandonner la campagne, car le mois de septembre est certes plus attrayant que ceux que nous venons de passer, accablés par la chaleur : mais on se précautionne contre les changements de température, on désire des confections plus étoffées et l'on jette un regard de regret sur ces robes diaphanes qui vont bientôt devenir inutiles.

C'est le moment où les grandes maisons de nouveautés soldent leurs articles de la saison qui va finir, et l'on peut profiter des occasions vraiment séduisantes qui sont offertes à ce sujet.

Les magasins de *la Ville de Saint-Denis* sont en situation mieux que tout autre pour présenter à leur nombreuse clientèle des avantages sérieux; rien ne reste jamais d'une saison à l'autre dans cette maison où les affaires sont traitées d'une manière grandiose : étoffes, lingeries et confections, tout disparaît lorsque le temps est venu des acquisitions nouvelles.

J'ai parlé, il y a quelques mois, des beaux assortiments rassemblés à *la Ville de Saint-Denis;* on peut y trouver encore à l'heure qu'il est une foule de confections pour demi-saison, remarquables comme fraîcheur et bon goût et d'un bon marché exceptionnel.

Je citerai aussi un vêtement très-commode et que toutes les femmes doivent posséder; c'est le waterproof en étoffe imperméable avec lequel on peut braver la pluie et conserver la fraîcheur de ses toilettes.

La Ville de Saint-Denis en a fait confectionner une très-grande quantité; les modèles sont de la forme la plus nouvelle, en tissu excellent et cousus avec le plus grand soin.

Je crois que ce genre de pardessus sera généralement adopté. On peut le mettre comme supplément avec tous les paletots; c'est une garantie pour les robes et même pour les chapeaux, puisqu'il a un capuchon.

Quelques lettres venues de province me demandent des détails sur la machine à coudre, *véritable Silencieuse*, de la maison Brion, boulevard de Sébastopol, no 106. Cette machine, à navette ronde et couture indécousable, est un perfectionnement réel; on peut la recommander aussi bien pour l'atelier que pour la famille. Le prix est de 225 francs avec les accessoires et les guides à froncer, ourler, rabattre, border, ouater, poser la dentelle ou les rubans. La table est en acajou ou palissandre, la machine est garantie cinq ans.

Je ne sais si ces renseignements suffiront à mes correspondantes, qui en auront de plus complets si elles veulent bien demander à la maison Brion son catalogue illustré en forme d'album, qui leur sera expédié *franco*.

On me prie aussi de dire quel genre de chapeaux on portera cet automne.

J'ai déjà pris beaucoup d'informations sur ce sujet, et je suis convaincue qu'on n'agrandira pas la forme des chapeaux. De tous temps les femmes jeunes et jolies ont fait la loi dans les questions de modes, et comme les petites coiffures sont fort seyantes, qu'elles découvrent les cheveux, le col et les oreilles, toutes choses qu'on ne craint point de montrer quand on a vingt ans, les petits chapeaux seront conservés en dépit des réclamations, et, croyez-le bien, contre le désir des marchandes de modes.

J'ai vu déjà quelques étoffes destinées à la saison d'automne et d'hiver.

En soieries, ce sont les glacés qui vont être en grande vogue. Les lainages se présentent en teintes unies ou en écossais. Les tissus de fantaisie sont à petits dessins, tels que chiné ou semé imperceptible. On peut juger d'après cela que les costumes en étoffe pareille seront conservés; je crois pouvoir affirmer qu'on portera des toilettes rayées avec rayures de différentes largeurs en velours et satin et même en lainage. Les garnitures de volant sont adoptées dès à présent à l'unanimité.

Nous causerons très-longuement de toutes ces choses intéressantes dans la première quinzaine de septembre. En attendant, prenons un peu de vacance pour tenir compagnie à nos chers écoliers.

Les spécialités de la parfumerie moderne nous ont donné quelques produits dignes de fixer notre attention. *L'Eau* et la *Pommade vivifiques* ont pris place aujourd'hui sur toutes les toilettes.

En employant *l'Eau vivifique* on dégage la tête de toutes les pellicules, on raffermit la racine des cheveux et on active leur croissance.

La *Pommade*, qui est très-fine et d'un parfum délicieux, donne à la chevelure du brillant, en même temps qu'elle la tonifie, car cette pommade est un mélange habilement combiné de toutes les choses reconnues bienfaisantes pour la conservation et la beauté de la chevelure.

Ces produits ont leur unique dépôt chez M. Binet, 29, rue de Richelieu.

Comme excellente spécialité dans un genre tout différent, l'on me permettra de citer un autre article bien connu, l'alcool de menthe de Ricqlès. Celui-ci est admirable, surtout comme dentifrice. On sait que les parfumeurs anglais excellent dans la préparation de l'extrait de menthe; mais, chez nous, on trouve leur produit trop violent, tandis qu'on reproche à celui des distillateurs français l'excès contraire. A l'aide d'une méthode qui est demeurée un secret, M. Ricqlès a pu arriver à un extrait qui a toute la valeur et tout le parfum de la menthe anglaise, et qui cependant est d'un usage bien plus agréable pour des palais délicats et n'ayant point l'habitude de déguster de l'ale et du porter.

Une cuillerée d'alcool de menthe de Ricqlès dans un verre d'eau sucrée est une boisson excessivement agréable qui désaltère parfaitement et facilite la digestion.

J'ai entendu attribuer par des personnes compétentes des vertus médicinales très-précieuses à cette composition, mais je n'entrerai pas dans ces appréciations trop savantes pour mon courrier. J'indique le produit comme eau de toilette; je l'ai expérimenté depuis longtemps, et toutes les personnes qui comme moi en font usage éprouveraient une très-grande privation s'il fallait y renoncer.

ALICE DE SAVIGNY.

RÉBUS

VANK +

L'explication du dernier Rébus

Un temps gris porte aux idées noires.



VUE GÉNÉRALE DE POSEN, d'après [illegible] photographie. — Voir p[illegible]

Roman d'un jeune homme pauvre, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alex. Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos Intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Emile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About — Balzac — Anicet-Bourgeois — Casimir Delavigne — Camille Doucet — Alex. Dumas — D'Ennery — Paul Féval — Léon Gozlan — Eug. Labiche — Lambert-Thiboust — Ernest Legouvé — Félicien Mallefille — Aug. Maquet — Méry — Alfred de Musset — Henry Murger — Saint-Georges — E. Scribe — Fréd. Soulié — Eug. Sue.**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Emile Aucante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

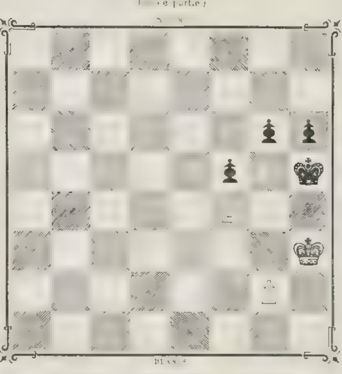
La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'*Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

ECHECS

[illegible]

Solutions justes : MM. [illegible]

PROBLÈME N° [illegible]

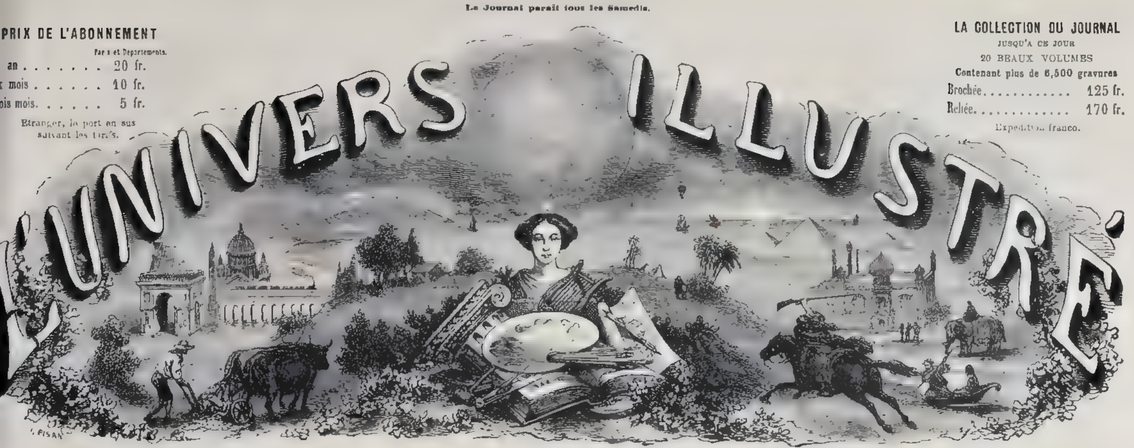


[illegible]

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
an . . . . 20 fr.
mois . . . . 10 fr.
ois mois. . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 712 — 5 Septembre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.



LA CHASSE; composition de M. Desroches-Valnay. — Voir le Bulletin.

— Casimir Delavigne — Camille Doucet — Alexandre Dumas — D'Ennery — Paul Féval — Léon Gozlan — Eugène Labiche — Lambert-Thiboust — Ernest Legouvé — Félicien Mallefille — Aug. Maquet — Méry — Alfred de Musset — Henry Murger — Saint-Georges — E. Scribe — Fréd. Soulié — Eugène Sue, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant **un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Émile Aucante, administrateur du journal. —** Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Fête littéraire à Saint-Remy. — Les troubadours sont réunis. — Délire poétique de Timothée Trimm. — *Fac simile* du programme. — Catalogne et Provence. — Un mystère à éclaircir. — Une *invite* à la Comédie-Française. — Un refus enguirlandé. — Galanterie aux journalistes et aux poètes parisiens. — Un banquet à l'ail. — Où le besoin d'un vocabulaire se fait sentir. — Un fléau inconnu. — Le piano automate. — Le *Tannhauser* à un kilomètre de distance. — Que deviendront les pianistes? — Un congrès nécessaire. — Envois de la villa Médicis. — Peinture : MM. Regnauld, Machard, Maillard, Leyraud, Monchablon. — Sculpture : MM. Hiolle, Barrias, Delaplanche. — Architecture : MM. Pascal, Gerhardt, Noguet, Guadet. — Mme Victor Hugo. — Son ma[illegible] — Présages sinistres. — Une curiosité parisienne. — Mort du *Persan*. — Dilettante et littérateur. — Une énigme à déchiffrer. — Un bel âge et une belle mort.

Ombre de Jasmin, réjouis-toi! Tressaillez d'aise, mânes de Pierre Vidal, d'Arnault Daniel, de Raimond de Miraval, de Guiraut Riquier, de vous tous, troubadours, félibres, maîtres ès jeux floraux et *leys d'amors!* Non, il n'est pas mort, cet art charmant du *gay saber!* Quelques jours encore, et les échos de la Provence s'éveilleront au son mélodieux du luth [illegible] ballades, [illegible] tensons, [illegible] seradas, pastorelles, vont retentir des Alpes aux Pyrénées, du Var à la Bidassoa...

« Les fruits en mûrissent de joie ; les oliviers, symboles de la paix, agitent à l'avance leur allégorique ramure. »

Ainsi chante, en son délire poétique, un des vôtres, le doux et grand Timothée Trimm, troubadour quotidien du *Petit Journal*.

J'ai sous les yeux un exemplaire du programme, coquettement imprimé en caractères verts et violets.

Le titre vaut les honneurs du *fac-simile;* voyez plutôt :

ESPAGNE — CATALOGNE  FRANCE — PROVENCE

FRATERNIDAD DE LOS PUEBLOS

VILLE DE SAINT-REMY DE PROVENCE

FÊTE LITTÉRAIRE

Internationale

APPEL A TOUTE LA PROVENCE

Morta diuhen qu'es	*Ah! se me sabien entendre!*
Mes jo la crech viva.	*Ah! se me voulien segui!*
D. V. BALAGUER.	F. MISTRAL.

Pourquoi ce titre ainsi panaché de français, de provençal et d'espagnol?

Voici.

Les Catalans avaient commencé : ils avaient les premiers organisé une fête littéraire où avaient été invités les félibres provençaux. Ceux-ci, reconnaissants de l'accueil qui leur avait été fait, ont eu à cœur de rendre galanterie pour galanterie.

Il est d'usage, comme on sait, entre gens bien élevés, de payer chacun sa tournée.

Autre question.

Pourquoi Saint-Remy, une petite ville de six mille âmes, a-t-elle été choisie pour cette solennité, alors que l'on avait sous la main Arles, Avignon, Agen, Toulouse, Nîmes, Aix, Orange, Montpellier? Est-ce à cause des ruines romaines, de l'arc de triomphe et du mausolée situés à une lieue de là? Est-ce parce que Saint-Remy est le berceau de Nostradamus et d'Alphonse Milaud? — Mystère!

Les organisateurs de la fête, qui sont des malins, n'auraient pas été fâchés d'avoir un spectacle pour rien à offrir à leurs invités. Ils ont écrit en douceur à M. Édouard Thierry pour solliciter le concours de la Comédie-Française. En douceur aussi, M. Édouard Thierry leur a répondu par un refus, enguirlandé de regrets et de sympathies, auquel il a ajouté, en manière de dédommagement, quelques louis au nom de la maison de Molière. — Les ménestrels, comme on voit, n'ont pas perdu leur prose.

Le programme est riche de promesses :

Cortége des invités, reçus à l'hôtel de ville par M. Cyprien Gautier, maire de Saint-Remy;

Visite aux monuments romains;

Visite à Saint-Paul, *la célèbre maison de santé où Mme Lafarge a passé ses derniers jours de captivité*,

Excursion de nuit aux carrières de pierre, illuminées par [illegible]

Cortége des sociétés savantes et chorales, bannières déployées, *présidents en tête;*

Salve d'artillerie, arcs de triomphe, cafés chantants, danses, jeux, musique, ballons fantastiques, courses de taureaux à la mode de Provence, superbe Pegoulado (feu d'artifice), grand bal paré dans une enceinte de verdure et de fleurs.

Est-ce assez de plaisirs? Non : il en est un encore, — le plus attrayant de tous, réservé spécialement aux invités de la presse parisienne.

« Les plus jolies Provençales, assure le troubadour déjà nommé, se préparent à danser les premiers quadrilles avec les poëtes et les journalistes de Paris. »

Chaussez vos escarpins, apprêtez vos tibias, heureux privilégiés : Saint-Victor, Roqueplan, de Biéville, Édouard Fournier, Sarcey, Jouvin, Monselet, vous tous mes confrères de la grande presse, — et vous les poëtes : Alexandre Dumas, Laprade, Autran, Arsène Houssaye, Saint-Georges, Barbier, Michel Carré, Gondinet, — et songez, en relisant les trois lignes ci-dessus, que Saint-Remy n'est qu'à quatre lieues d'Arles.

En place pour la farandole! Ne vous semble-t-il pas entendre déjà chanter le galoubet et ronfler le tambourin?

Enfants de la Provence,
Jamais de noir chagrin!
Le plaisir et la danse,
Voilà notre refrain.
Non, non, jamais de noir chagrin!
Dansons au son du tambourin.

Et le banquet dont je n'ai pas parlé? L'ail y sévira peut-être un peu et les toasts en langue provençale n'y seront peut-être pas compris de tous les invités. Avis aux délicats de se munir de sels anglais, et aux ignorants d'emporter un dictionnaire de poche.

Les fêtes commenceront le 13 septembre et dureront trois jours. Qu'on se le tambourine!

~~~ Une invention terrible vient de se produire.

De quoi s'agit-il? D'un nouveau fusil tirant soixante coups à la minute? D'une nouvelle torpille faisant sauter une flotte en l'air ou d'une mitrailleuse exterminant, en un tour de roue, tout un corps d'armée?

C'est bien pis que cela.

Les engins en question ne travaillent que pendant la guerre, et, Dieu merci! la guerre n'est pas encore devenue notre état normal.

Le fléau en question est de tous les temps.

Vous m'aurez compris quand je vous aurai dit qu'il s'agit d'un piano qui joue tout seul.

Tout seul, entendez-vous? — sans le secours d'un pianiste ou même d'un Auvergnat tournant une manivelle.

C'est encore l'électricité qui nous joue ce mauvais tour.

Le procédé est d'une simplicité effrayante.

Vous prenez une bande de papier qu'un mouvement d'horlogerie fait circuler horizontalement d'un rouleau de bois sur un autre; cette bande est tendue sur un troisième rouleau en cuivre auquel aboutit un des fils d'une pile électrique.

Le morceau à jouer est inscrit sur le papier; seulement les notes, au lieu d'être gravées en noir, sont figurées par des trous plus ou moins longs.

Sur la bande vous placez un petit clavier dont les marteaux très-étroits sont en cuivre et communiquent avec l'autre pôle de la pile électrique.

Chaque fois qu'un des marteaux, après avoir glissé sur le papier isolant, rencontre un des trous, le contact a lieu entre le marteau et le cylindre de cuivre, et le courant électrique va animer dans le piano un petit électro-aimant qui, opérant sur la touche, la fait résonner.

Notez que l'appareil, dont l'ensemble mesure à peine un espace de cinquante centimètres, n'a pas besoin d'être contigu au piano. A telle distance que vous voudrez, pourvu que le fil soit assez long, il vous exécutera consciencieusement tous les morceaux que vous lui confierez.

Mais l'expression? Ce coupable inventeur, M. Spiess — désignons-le tout de suite à l'indignation publique — y a pourvu par des organes accessoires qui atténuent, augmentent ou prolongent le son à volonté.

Comprenez-vous bien les conséquences d'une pareille invention? Un de vos voisins, qui sera allé la veille au *Tannhauser*, aura aujourd'hui la fantaisie de l'entendre de nouveau. Il lui suffira d'acheter la partition en notes trouées, de la tendre sur son appareil, et allez la musique! Vous en avez pour vos quatre heures, — que dis-je? pour des journées, des nuits entières, si le voisin s'avise d'aller à la campagne et d'oublier d'arrêter la manivelle.

Rien ne s'oppose non plus à ce qu'il complique votre supplice, à ce qu'il installe dans une autre pièce un piano qui jouera le *Lohengrin*, et dans une troisième, un troisième piano qui tapotera *les Maîtres chanteurs*.

Ce sera à faire regretter les steppes de la Tartarie et les sables du Sahara.

Et ces pauvres pianistes, que vont-ils devenir? A quelques-uns il restera sans doute la ressource humiliante d'arranger des polkas et des airs variés pour leur rival mécanique. Mais les autres! Que ferez-vous de ces Bélisaires du clavecin, de ces Invalides de la musique?

La Russie a pris l'initiative d'un congrès européen pour la suppression des balles explosibles. Pourquoi la France, qui se flatte de marcher en tête de la civilisation, ne s'entendrait-elle pas avec les autres puissances pour proscrire à tout jamais les pianos automates?

~~~ En attendant que l'électricité vienne remplacer les arts plastiques comme elle vient de faire du piano, dépêchons-nous de jeter un coup d'œil sur les envois de la villa Médicis.

A la bonne heure! voilà une belle et intéressante exposition, qui compense, et au delà, la médiocrité des concours dont je vous parlais tout récemment.

Un peintre nous est né : il s'appelle Regnauld. C'est peut-être le Delacroix de l'avenir. Pour son travail de première année, qui ne l'obligeait qu'à une tête d'étude, il nous envoie un tableau complet qu'il intitule *Automédon*. Le corps cambré dans une attitude énergique, l'écuyer d'Achille retient, par les brides enroulées autour de son poing, deux chevaux qui se cabrent. Ce qui frappe d'abord dans cette toile, c'est le mouvement, la fougue et l'ampleur de la composition. Les chevaux sont superbes, avec leurs yeux qui

lancent des flammes, leur bouche blanche d'écume, leur poil lustré par la sueur, leur crinière abondante qui ruisselle en désordre sur leur cou musculeux. Le ciel tourmenté et gros d'orages s'harmonise à merveille avec le caractère sauvage de la scène. La violence de la couleur, l'emportement de la brosse révèlent chez le jeune artiste un vrai tempérament de peintre — de la famille de Tintoret et de Delacroix. — Des défauts, il y en a sans doute : on pourrait relever des dissonances de ton, des incorrections partielles de dessin; mais les beautés l'emportent, et devant cette toile saisissante, ce début exceptionnellement remarquable, la critique est trop heureuse de pouvoir désarmer.

L'*Angélique* de M. Machard (deuxième année) a le tort de n'être qu'une variante du même sujet traité par Ingres. C'est une figure élégante, finement modelée, agréable à l'œil comme le serait un tableau de M. Cabanel. Il manque à cela la qualité saillante, la personnalité. M. Machard n'est encore qu'un excellent élève.

Je n'en dirai pas autant de M. Maillard (troisième année). Sa *Néréide* est molle et lourde avec des prétentions à la grâce. Pour le style, c'est une Néréide d'opéra. En somme, une gaillardise de boudoir, — un mauvais Baudry ou un Winterhalter manqué, comme il vous plaira.

La copie que M. Maillard a envoyée du *Saint Jérôme* du Corrége est exacte et consciencieuse. Mais où est le fondu, la suavité du modèle ? On dirait une peinture dont les glacis auraient été enlevés par un maladroit restaurateur.

Si l'on se borne à considérer le *Marsyas* de M. Leyrand comme une simple étude, on y reconnaîtra volontiers des parties estimables. Si on le juge comme tableau, on le trouvera souverainement désagréable. Quand on se prend à de pareils sujets, il faut faire œuvre de maître, ou ne pas s'en mêler.

Le même artiste a envoyé une assez bonne copie de l'*Ensevelissement du Christ*, d'après Caravage. Mais quelle singulière idée, parmi tant de modèles illustres, d'aller choisir celui-là ?

L'École de Rome se relève et de très-haut avec le tableau de M. Monchablon, pensionnaire de cinquième année. Cette toile, d'une dimension importante, représente les *Funérailles de Moïse sur le mont Horeb*. La scène se passe dans un ravin. Le corps du prophète est porté par deux anges, pendant qu'un troisième soulient la pierre qui doit recouvrir la sépulture du grand législateur. Dans le ciel du tableau planent deux chérubins, un peu trop copiés, si j'ai bonne mémoire, sur ceux du Titien dans le *Martyre de saint Paul*. La composition est belle et imposante. Le corps de Moïse, savamment étudié, est exécuté d'une façon magistrale. La partie faible est la couleur, parfois un peu creuse et qui donne à certains personnages l'air d'être éclairés par une lanterne. Je reprocherai encore à M. Monchablon son archange de droite, où le style se laisse par trop désirer.

Le morceau capital de la sculpture est le *Narcisse* de M. Hiolle. L'attitude donnée par l'artiste à son personnage offrait de grandes difficultés. Le corps penché horizontalement, Narcisse se laisse aller à la fascination de sa propre image. Comment rendre l'abandon du mouvement sans laisser tomber le corps ou le retenir trop rudement? M. Hiolle s'est tiré très-habilement de ce double écueil. Sa statue est d'une rare élégance : le torse est ravissant. Ce serait un morceau parfait sans la jambe droite trop maigre et trop violemment tendue.

La *Dévideuse*, de M. Barrias, est très-jolie, bien qu'un peu maniérée dans la pose et un peu molle d'exécution. Son buste d'un paysan de la campagne de Rome est au contraire très-ferme et d'un bon caractère.

M. Delaplanche a exposé, sous le titre de *Pecoraro*, le modèle en plâtre d'un grand gaillard soufflant dans une double flûte. C'est une bonne étude, mais qui offre trop peu d'intérêt pour valoir la peine d'être taillée en marbre.

Les travaux des architectes sont excellents, et je regrette de ne pouvoir signaler qu'en passant les dessins de M. Pascal sur Pompei, Saint-Philippe-de-Néri, Sainte-Pudentienne et le temple de la Concorde, à Rome; de M. Gerhardt sur le Parthénon, le temple de la Fortune, à Palestrine, et la mosquée d'Achmet, à Constantinople; de M. Noguet sur les Propylées d'Athènes, la cathédrale de Montréal, la villa Borghèse et la salle Ducale au Vatican; enfin et surtout les belles études de M. Guadet sur la restauration du forum de Trajan.

~~~ Au moment où nous mettions sous presse notre dernier numéro, une nouvelle aussi douloureuse qu'inattendue se répandait dans Paris. Mme Victor Hugo venait d'être frappée à Bruxelles d'une attaque de congestion cérébrale. La mort n'a pas tardé à suivre, et de cette femme dévouée, de ce cœur excellent, de cette intelligence rare, il ne reste plus qu'une image inerte, quelques pages échappées à sa main et le souvenir éternel qu'elle laisse auprès de ceux qui l'ont connue et aimée.

La dernière fois qu'il me fut donné de voir Mme Victor Hugo, ce fut, il y a deux ans, à la reprise d'*Hernani*. Il semblait qu'elle eût oublié dans le rayonnement du triomphe le mal terrible qui la minait déjà. On peut dire, en effet, que ce triomphe était le sien, tant son âme s'était identifiée avec la gloire, les joies et les douleurs de l'homme illustre à qui elle avait associé sa vie! Comme elle avait partagé les temps prospères, elle partagea les temps d'exil. Heureuse de son sacrifice, tout entière à son affection, elle ne regrettait que les moments où sa santé chancelante la forçait de quitter par intervalles celui que sa fierté attachait au rocher de Guernesey.

Son dévouement fut un culte. Pour ceux qui voudront en avoir la mesure, qui tiendront à connaître tout ce que contenait son cœur de qualités aimables et fortes, de grâce, d'indulgence, de courage et d'affection, il suffira de lire ce livre qui est à la fois un monument de son respect et de son amour, et qu'elle a intitulé : ***Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.***

Ils s'étaient connus tout enfants, et ce n'est pas l'endroit le moins charmant du livre que celui où est raconté le chaste roman de ces amours naissantes. Victor Hugo avait vingt ans lorsqu'il épousa Mlle Foucher. De tristes circonstances accompagnèrent le mariage :

« Le général (le père de M. Victor Hugo) ne vint pas à la noce. Les témoins de Victor furent MM. Soumet et Ancelot. La cérémonie religieuse eut lieu à Saint-Sulpice, dans cette même chapelle où, dix-huit mois auparavant, on avait porté le corps de sa mère. Une autre Mme Hugo mit son prie-Dieu où avait été la bière et couvrit de son voile blanc la place du drap noir.

« La salle à manger de Mme Foucher étant trop petite, on dîna dans une salle du conseil de guerre qu'une cloison mobile séparait de celle où Lahorie avait été jugé et condamné. Après la mort de sa mère, Victor rencontrait celle de son parrain. »

Ce même jour, on avait été frappé au dîner de quelques paroles incohérentes d'Eugène, le frère aîné de Victor. Le lendemain, la folie se déclara. Il fallut confier Eugène aux soins du docteur Esquiros. « Mais la raison ne devait plus revenir et sa guérison fut sa mort. »

Mme Victor Hugo était [illegible] de M. Paul Foucher, et de M. Victor Foucher, le magistrat éminent de la Cour de cassation, qu'une mort prématurée enlevait, il y a deux ans à peine, à l'affection de ses proches. Vingt-cinq ans auparavant, une catastrophe épouvantable avait englouti, tout jeunes encore et pleins de vie, Léopoldine Hugo et son mari. Il y a vingt ans, Victor Hugo quittait la France, qu'il n'a pas revue depuis. — Que de malheurs et que d'orages! — Et qui, en se rappelant les tristes présages dont je viens de parler, ne se rappelle aussi ce mot terrible que le poëte a inscrit sur un de ses plus beaux livres: Ἀνάγκη!

~~~ Bizarrerie des rapprochements! A côté de cette mort qui est presque un deuil public, en voici une autre qui n'est qu'une curiosité parisienne. Le Persan est mort. — Quel Persan? — L'énigme vivante, ce petit homme au corps grêle, à barbe blanche, invariablement vêtu d'une robe noire sous laquelle passait une large ceinture bleue, coiffé d'un haut bonnet d'astrakan, que vous rencontriez, — le jour, au bois de Boulogne dans une modeste voiture, ou marchant, d'un pas rapide, sous les arcades de la rue de Rivoli, sur le boulevard, la place de la Bourse, — le soir, à l'Opéra, aux Italiens, à l'Opéra-Comique. Quel était-il ? Des légendes singulières couraient sur lui. Suivant ceux-ci, il s'était enfui de son pays à la suite d'une affaire mystérieuse et vivait des trésors qu'il avait emportés avec lui. Suivant les autres, il recevait du *foreign office* une pension de deux mille livres sterling, pour avoir trahi son pays et livré Herat à l'influence anglaise. Lors même que la présence à ses obsèques de l'ambassade persane n'aurait pas mis à néant toutes ces calomnies, j'ai peine encore à croire à tant de noirceurs de la part d'un bonhomme aussi *dilettante*. Que dis-je, dilettante ? Littérateur. On lui attribue des articles dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre de *Scènes de la vie persane*, et la traduction d'un poëme persan, *les Oiseaux et les Fleurs*. Il s'appelait Ismaïl-Khan-Aga-Mohammed. Il a succombé, à quatre-vingt-deux-ans, à une attaque d'apoplexie. C'est un bel âge et une belle mort.

GÉROME.

BULLETIN

La chasse, ouverte depuis le 16 août dans le midi de la France, a commencé seulement le 30 dans les départements de la zone centrale. Nous avons constaté déjà que les résultats avaient été fort médiocres pour nos nemrods méridionaux et que leur ardeur cynégétique avait trouvé une forte déception, le poil aussi bien que la plume étant pour eux d'une rareté extrême cette année. Il résulte des informations que nous recevons que les chasseurs du Centre n'ont pas été beaucoup plus favorisés.

Seules, les cailles ont donné en quantité satisfaisante; il est vrai qu'un nombreux passage avait été signalé. Les perdreaux sont encore bien petits. Dans l'Ouest, il y a un peu plus de gibier à plume que dans le Centre; le poil, par contre, y est plus rare. On cite certains cantons où le lièvre fait complétement défaut. Si l'on en croit les chasseurs du pays, la cause en est à la sécheresse et aux renards. A défaut de lièvres, les amateurs se rabattront sur les lapins, qui pullulent presque partout.

Dans quelques plaines privilégiées de la Brie, la perdrix est assez nombreuse; ses sujets ont atteint tout leur développement. En d'autres régions de la même province, les perdrix font défaut et les perdreaux ne sont encore qu'à l'état de *pouillards*.

Ces différences toutes locales tiennent d'abord à la sécheresse générale de l'été, puis à l'exposition, à l'aridité ou à l'humidité particulière de certains cantons. En plaine, où il n'y a ni mares ni cours d'eau, beaucoup de perdreaux sont morts faute d'eau. Dans d'autres localités, mieux favorisées sous ce rapport, les compagnies se sont développées dans de bonnes conditions.

Les lièvres et les renards, très-communs en 1867 dans le Gâtinais orléanais, sont plus rares cette année. Ils ont l'habitude à cette époque de se réfugier dans cette région toute viticole. En revanche, on y a rarement vu les lapins aussi nombreux.

L'instruction des troupes au maniement des armes nouvelles continue aux camps de Saint-Maur et de Châlons. Jeudi de la semaine dernière, à une heure de l'après-midi, la brigade d'infanterie campée en ce moment dans la plaine de Saint-Maur, entre les forts de Gravelle et de Nogent, le long du bois de Vincennes, a pris les armes pour faire le simulacre d'attaque des fortins susdits. Les diverses manœuvres de l'attaque ont duré jusqu'à quatre heures. Une foule considérable de citadins assistait à ces manœuvres. Il faisait un très-beau temps.

Indépendamment des études de manœuvres par grandes masses, les soldats font, d'une façon très-suivie, l'exercice à feu, afin d'acquérir l'aisance la plus complète dans le maniement du fusil Chassepot.

Les lettres de Saint-Jean de Maurienne confirment que les communications postales sont complétement rétablies maintenant entre la France et l'Italie. Les dépêches sont acheminées sur le mont Cenis par un service provisoire de mulets. Quant au chemin de fer, sa reconstruction exigera beaucoup de temps et des sommes considérables, car, ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent Bulletin, la voie est emportée sur différents endroits et présente des lacunes dont les principales mesurent 1,500, 500 et 200 mètres. Ajoutons que plusieurs ponts et des travaux d'art à peine achevés ont été détruits par la force irrésistible des torrents dévastateurs. Le dessin que nous publions a été exécuté d'après le croquis d'un témoin oculaire. Il faut comprendre toute la sublime horreur du spectacle qu'a présenté la rivière de l'Arc, lorsqu'elle a précipité ses flots furieux sur le remblai de la voie ferrée et emporté tous les obstacles qui se trouvaient sur son passage.

Nos prévisions de la semaine dernière se sont malheureusement réalisées. [illegible] qui se sont déchaînés dans la Manche ont occasionné plusieurs sinistres maritimes, particulièrement sur les côtes de la Grande-Bretagne.

Une lettre de Liverpool, datée de la fin d'août, dit que la plage est couverte d'épaves ainsi que de barques et de petits bateaux de pêche qui ont été jetés à la côte. Parmi les navires naufragés, on signale principalement le *Tora*, bâtiment de 1,017 tonneaux, sous le commandement du capitaine Armstrong. Le vent l'a jeté sur les redoutables écueils de Formby-Spit. La mer furieuse l'a mis en pièces et il a sombré presque immédiatement. Des vingt-quatre personnes qui étaient à bord, le capitaine seul a été sauvé. L'équipage d'un steamer qui vint à passer sur ce point l'aperçut luttant contre les flots et le recueillit. Quant à l'équipage du *Tora*, qui avait cherché un refuge dans ses embarcations, il ne tarda pas à chavirer sous les coups de mer et à disparaître. On a constaté également la perte d'un autre navire de fort tonnage, et il y a tout lieu de croire que l'équipage a péri.

A Portsmouth et à Portland, la tempête n'a pas été moins violente. Un beau trois-mâts a sombré devant ce dernier port, et à une petite distance de la passe, après avoir lutté avec une énergie désespérée contre l'ouragan.

Le comte et la comtesse de Girgenti, partis de Munich pour rentrer en Espagne, ont traversé la France et ont passé une journée au château de Fontainebleau, où ils ont reçu l'accueil le plus bienveillant de la part de Leurs Majestés Impériales. On sait que le comte de Girgenti est le frère du roi François II, de Naples, et que la jeune comtesse de Girgenti est la fille aînée de la reine d'Espagne.

La Saint-Louis [illegible] Rome avec [illegible] accoutumé. Selon l'ancien usage, une messe a été célébrée à l'église Saint-Louis des Français en l'honneur du roi saint Louis. Le sacré collége, l'ambassade de France et l'élite de

la colonie française assistaient à cette cérémonie. Le soir, le pape a fait sa visite accoutumée à l'église. Il a été reçu par M. de Sartiges et par le clergé national. Après avoir fait ses prières, le saint-père a admis au baisement du pied, dans la sacristie, les principaux personnages présents.

On a inauguré, dans l'annexe de l'École des beaux-arts, quai Malaquais, à droite de la grande salle du rez-de-chaussée, deux petites salles contiguës, dans lesquelles on a mis les anciens grands prix de peinture et de sculpture, remportés par les élèves de l'école depuis 1790.

Dans la première de ces salles, au fond, on a placé le buste en marbre blanc et en bas-relief du comte de Caylus, exécuté par Vasse en 1767.



LE MUSÉE ZOOLOGIQUE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE, d'après une photographie de M. D. L. Mundy. — Voir page 558.

L'inauguration de la statue de Greuze, sculptée et donnée avec beaucoup de talent par M. Rougelet, né dans la maison même du peintre de la *Cruche cassée*, un siècle après lui, a eu lieu à Tournus le 30 août.

Le Vésuve redevient menaçant. Aux dernières nouvelles, on constatait de sourds grondements suivis du jet à grandes distances de matières incandescentes, et la lave se montrait souvent sur le bord du cône.

Dans la nuit surtout le spectacle devenait imposant. Des colonnes de fumée très-épaisse s'élançaient dans l'espace avec une rapidité prodigieuse, puis étaient aussitôt suivies d'énormes jets lumineux formés de pierres embrasées. Après avoir brillé un moment, elles tombaient et roulaient, encore enflammées, sur le côté du cône qui fait face au plan des Genêts.

Au moment où paraîtra ce journal, une grande fête, à laquelle toute la presse parisienne est invitée, commencera dans la Suisse française. Nous aurons à revenir en détail sur cette excursion charmante dans la plus belle contrée du monde. En attendant, nous nous empressons de transcrire l'attrayant programme qui nous est adressé :

Dimanche 6 septembre, inauguration d'une nouvelle section de la voie ferrée du Simplon. Les fêtes dureront quatre jours. — Le samedi 5, départ de Genève sur les bateaux à vapeur de la compagnie à l'arrivée du train de Paris, et promenade sur le lac jusqu'au Valais en touchant aux principaux ports du lac. Arrivée le samedi soir à Sion; illumination sur les vieux châteaux des deux montagnes jumelles.

Dimanche, à dix heures, départ de toutes les stations de la ligne où se seront arrêtés les invités et les touristes; arrivée à midi à Sierre, pour la fête; cérémonie d'inauguration; ouverture du tir cantonal; promenades aux trois lacs de Sierre, à l'entrée de la vallée d'Anniviers, l'une des plus curieuses de la Suisse; banquet, illuminations, le soir, dans les montagnes voisines: feu d'artifice.

Le lundi, excursion en grande caravane aux bains de Louesch et à la Gemmi, avec les mulets, les voitures et les chars suisses.

Retour à Sierre le lundi soir ou le mardi matin. La journée du mardi est spécialement consacrée au tir cantonal; des carabines ont été préparées en grand nombre pour les invités.

Les jours suivants les invités pourront visiter toutes les curiosités naturelles et les vallées si pittoresques qui rayonnent sur la plaine du Valais.

Un troisième sinistre vient de désoler la ville de Dunkerque. De vastes magasins situés à l'entrée du bassin de la marine ont encore été réduits en cendre. Ces bâtiments contenaient des quantités énormes de lin, de jute, de coton, etc. Les pertes ne s'élèvent pas à moins de douze cent mille francs. On assure que le feu a éclaté par suite de la fermentation des lins.

TH. DE LANGEAC.



NAUFRAGE DU NAVIRE LE *TORT*, SUR LES RÉCIFS DE [illegible], PRÈS DE LIVERPOOL, dessin communiqué. — Voir le Bulletin.



LA MORT DE PENTHÉE TABLEAU DE M. CHARLES GLEYRE; dessin de M. G. Roux. — Voir page 566.

LA SCIENCE A LA NOUVELLE ZÉLANDE

Il est intéressant de voir comment la science actuelle prend pied courageusement au milieu de pays qui comptaient, hier encore, parmi les plus sauvages. Qui croirait que la Nouvelle-Zélande est déjà dotée d'un musée zoologique important ! C'est la colonie anglaise de Canterbury qui nous offre ce curieux exemple. Dans la modeste construction dont nous donnons une vue et qui atteint à la demeure des autorités anglaises, à Christchurch, le docteur Haast a déjà pu réunir une nombreuse collection des animaux antédiluviens de la Nouvelle-Zélande. Il faut applaudir à l'initiative du savant qui, quelque part que le hasard le jette, met aussi activement le temps à profit et songe à fournir à la curiosité du vieux monde de nouveaux éléments de comparaisons et d[illegible]

F. R.

LA MAISON DE PILATE

[illegible] PARTIE

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1])

VI

L'antichambre du roi.

On avait d'ordinaire où se promener dans l'antichambre royale, située au bout de la galerie des ambassadeurs et donnant par trois grandes arcades sarrasines sur la cour des Marionnettes, comme l'appartement du roi lui-même. C'était une très-vaste pièce, à la voûte en forme de tiare, dont les nervures hardies cachaient leur point d'intersection sous la fameuse étoile d'or de Mudarra. Philippe III y avait tenu une assemblée d'évêques, lors de sa querelle avec le saint-père. Le banc sculpté, recouvert en cuir cordouan, qui tenait l'entre-deux des premières croisées gardait le nom de Christophe Colomb, sans doute parce que l'illustre navigateur y avait attendu plus d'une fois durant de longues heures le bon plaisir de Sa Majesté.

L'Espagne du sud se lève matin, parce qu'elle dort une partie de la journée.

Il n'était pas rare de voir, dès sept heures, les chaises des courtisans diligents alignées devant la porte des Bannières.

Huit heures venaient de sonner à l'horloge du palais. L'antichambre était pleine. Il y avait des chevaux à tous les anneaux du cloître de Philippe II, et les chaises vides encombraient littéralement la cour d'entrée. De mémoire d'huissiers, on n'avait vu tant de courtisans attendre le basemain.

Les vingt-quatre de Séville, rangés en bon ordre, occupaient le fond de la salle, vêtus de leurs dalmatiques de velours.

[illegible] étaient présents, sauf le comte-duc. Le connétable et l'amirante de Castille s'entretenaient avec Medina-Sidonia, l'illustre généralissime, qui semblait avoir quitté son armée tout exprès pour ajouter à la solennité de [illegible] de la noblesse espagnole.

Car il était évident que tous ces fidèles et loyaux hidalgos, y compris notre vieil ami Bernard de Zuniga, y compris Pascual de Haro, y compris Alcoy lui-même, étaient là pour assurer le roi de leur inébranlable dévouement.

Aux heures de trouble, il est bien d'entourer ainsi le trône qui chancelle. Aussi toute la grandesse d'Espagne égrenait là son historique chapelet. On comptait dans la chambre de l'Étoile trois douzaines de Guzman pour le moins, un Medina-Torre, quatre ou cinq Mendoza, deux Cordoue, autant de Sylva, le double de Luna, le triple de Lara.

Les Cordez, nés d'hier, coudoyaient la descendance des [illegible] Sandoval, [illegible] la noblesse de sa disgrâce, passait, taciturne et fier, parmi les Pacheco, les Hernandez et les Gomez, anciens adorateurs, devenus apostats.

Celui-ci jeune encore, mais roide dans sa fraise, c'est Pierre de Tolède, marquis de Villena, petit-fils de la tragédie d'Egmont ; celui-là, leste et pimpant dans son habit à la française, c'est Porto-Carrero, gouverneur premier d'Alicante et aïeul du petit abbé qui joua la comédie de Cellamare. Voici les maîtres de Calatrava, d'Alcantara et de Saint-Jacques : Ramirez, qui fait remonter son blason à Ataulphe, successeur d'Alaric ; Ximenez, descendant de cet obscur soldat qui faillit étrangler un jour, pour quelques pistoles, son frère, le grand cardinal d'Espagne, ministre de Ferdinand et d'Isabelle, Jean de Castro, fils des rois d'Aragon. Voici encore Jean de Vasconcellos, inquisiteur de la foi, transfuge du Portugal et l'un des plus dignes successeurs de Thomas Torquemada. Voici le duc de l'Infantado, un Silva ; voici le marquis d'Albacète, un Tellès...

Et cent autres, soldats, magistrats, contadors majeurs, évêques, familiers du saint tribunal, aventuriers du nouveau monde, poëtes, que sais-je ! Toute la cour était là.

D[illegible] On causait [illegible]. Il y avait de quoi, car l'étiquette veut en Espagne que les secrétaires d'État ne fassent point antichambre, et plusieurs ministres, le vieux Zuniga en tête, faisaient antichambre depuis une grande demi-heure. Quel travail si important pouvait occuper le roi ? Le moment fixé pour l'ouverture des portes était passé depuis longtemps, et les portes restaient closes.

Un jour comme celui-ci ! un jour où la chambre de l'Étoile regorgeait de grands d'Espagne ! un jour où il y avait dans l'antichambre royale plus de ducs et plus de princes qu'on n'y voyait ordinairement de simples hidalgos !

Le roi était-il seul ? consultait-il son médecin ? avait-il la reine ?

Le roi était-il malade ? sérieusement malade ? Chose plus grave, Almanzor avait-il passé une mauvaise nuit ? Depuis le voyage de Séville, la santé de ce favori se montrait chancelante.

Les groupes se formaient et se séparaient ; on causait ; les yeux en disaient plus que la langue. Les gens s'abordaient avec une grimace significative ou bien un haussement d'épaules qui avait son éloquence. C'était ici une agitation sourde, là une émotion bavarde, selon les rangs, selon les âges, selon les caractères et les tendances. Il en résultait un murmure continu, mais inégal, un bourdonnement qui avait des défaillances soudaines, coupées de brusques *rinforzando*.

Chaque fois qu'un nouvel arrivant se présentait, c'étaient de nouvelles plaintes et de nouveaux étonnements. S'il s'agissait d'un homme d'importance, on allait jusqu'au vieux Cosmo Bañeta, gravement assis devant la draperie qui cachait le poste des gardes du roi. Cosmo se levait, ainsi que les deux chambriers seconds, ses collègues ; tous les trois s'inclinaient peu ou beaucoup, suivant le titre du visiteur, et Cosmo répondait invariablement :

— Il ne fait pas jour chez Sa Majesté.

Le nouveau venu s'éloignait, et la foule complaisante l'entourait pour lui offrir les cent mots qu'elle avait trouvés comme explication à cette énigme.

De temps en temps, Cosmo soulevait solennellement la draperie et passait derrière.

Chacun pouvait voir alors les uniformes des trabucaires de la garde. Ces soldats, l'élite des troupes espagnoles, étaient debout en ligne de bataille et l'arme au bras ; leur officier, immobile et l'épée à la main, tournait le dos à l'antichambre. On avait essayé en vain de reconnaître ce gentilhomme, qui était le successeur du brave Philippe de Gama, tué dans la cour de l'Alcazar par le gueux Caparrosa. On avait distingué [illegible] un long crêpe qui pendait à la garde de son épée.

Tout ceci avait un aspect théâtral et inusité : les imaginations étaient frappées. Quelque événement majeur se préparait, il n'y avait point à en douter. Les plus petites choses prennent ainsi une physionomie dramatique quand on approche d'une grande péripétie.

Mais Dieu sait qu'il y avait encore d'autres symptômes. Jamais antichambre bourrée de courtisans inquiets, [illegible]teurs, bavards, curieux, avides ou poltrons, n'eut plus ample moisson de propos errants, de vagues on-dit, de bruits sortant de terre. Chacun apportait son cancan ; il y avait des caquets qui naissaient là tout à coup du choc de deux langues oisives, qui grandissaient instantanément et qui faisaient le tour de la salle en un clin d'œil.

Des nouvelles vraies couraient parmi ces faux rapports. Le pouls de la foule battait la fièvre chaude. C'était un concert de rumeurs, ou mieux une foire, ou mieux encore une *Bourse*.

Là s'arrête le possible. En fait d'audacieuses balivernes, la bourse est le dernier terme de comparaison. Il n'y a rien au-dessus ni au-dessous.

Ici, seulement, les nouvelles de fantaisie étaient du luxe positivement. Rien qu'en ressassant les événements connus ou mystérieux de la veille, les commérages de cette noble cohue auraient pu durer toute la semaine. Chaque groupe avait à broder son thème distinct. On était servi selon l'âge qu'on avait, selon le rang qu'on occupait.

Les hommes d'État assis sur la banquette de Christophe Colomb et présidés par les fidèles lieutenants du comte-duc, Bernard de Zuniga, Pascual de Haro, Baltazar de Alcoy, s'entretenaient de la récente émeute. Il n'y avait qu'une voix : le comte-duc avait été sublime. Entre tous les noms glorieux qui étoilent les pages de l'histoire d'Espagne, son nom devait rester le plus glorieux.

Ceci tout haut. — Tout bas, ils s'arrangeaient de manière que le diable n'y perdît rien.

Auprès de la portière qui cachait la garde royale, les magistrats, les gens d'église et les respectables membres du saint tribunal refaisaient, plus éloquentes, les lamentations du prophète Jérémie. La fin du monde arrivait grand train. Il fallait l'épreuve du sang pour régénérer la vieillesse de l'univers. Avec un auto-da-fé d'importance convenable, en brûlant par exemple un quart de Séville dans de bonnes intentions, on pouvait espérer encore quelques jours de calme et de prospérité.

Mais comment dire les élégiaques tristesses des contadores ? L'homme d'argent, quand il pleure, est capable d'attendrir le marbre ! Le crédit s'en allait, Dieu clément ! Le commerce amaigri se mourait d'étisie ; l'impôt paralytique résistait aux plus énergiques moyens de la médecine fiscale.

Où allait cependant l'or des galions ? Y avait-il en Espagne des trous sans fond pour enfouir les richesses du nouveau monde ?

Les poëtes, — ils sont effrontés, — glissaient un madrigal parmi ces doléances-financières.

Les soldats, petits et grands, causaient femmes ou brelan. Gloire à Mars ! Les courtisans, de tout poil, de toute robe, allaient, venaient, pirouettaient à la française, tandis que les vieux hidalgos, roides comme des hallebardes et ressemblant tous au vertueux don Quichotte de la Manche, les contemplaient, du haut de leurs faces chevalines, avec un inexprimable dédain.

Dans l'embrasure de la seconde fenêtre, ceux de nos bons compagnons de la maison du Sépulcre que la rapière de Moncade n'avait pas mis au lit formaient le noyau d'un groupe nombreux et composé de toutes les jeunes élégances. Nous eussions reconnu là don Narciso de Cordova, qui avait, hélas ! un emplâtre sur l'œil ; don Jaime de Lera, orné d'une assez belle balafre, et le cadet de Silva, dont le front bosselé portait la marque brutale d'un pommeau d'épée.

Les diverses blessures étaient censées avoir été portées tant bien que mal au bilan de l'émeute de la veille ; don Narciso surtout avait déclaré nettement qu'il était devenu borgne en défendant le roi.

— Et c'est une grave inconvenance, avait-il ajouté, de faire attendre des gentilshommes qui ont risqué leur vie pour le service de Sa Majesté.

— Narciso, lui dit le cadet de Saldana, tu n'as pas autant fait que Soto-Mayor, qui est entre ses draps avec un coup fendant au beau milieu du crâne... Toi qui as du bonheur, je gage que tu auras l'ordre du roi et quelque héritière pour cette contusion.

— Un coup de coude ! intercala le jeune marquis de Peñaflor.

— Mort et passion ! s'écria le gros petit homme qui mit la main à son épée.

— Là ! là ! Cordoue, mon ami, mettons un coup de poing, et ne nous fâchons pas.

— Seigneurs, reprit Saldana, quelqu'un de vous sait-il des détails sur la bagarre qui a eu lieu devant le logis de maître Galfaros ?

Cordoue tourna le dos. Lera et Silva s'accoudèrent sur l'appui de la croisée.

— Chut ! fit Julian de Luna qui arrivait le bras en écharpe, le sujet est brûlant, seigneur ; doña Inez de Guzman, la fille de notre respecté ministre, n'est pas encore retrouvée.

— Est-ce aussi en défendant le roi que tu as été estropié, Luna ? demanda Peñaflor.

— Marquis, c'est en coupant les deux oreilles à un fat qui se permettait vis-à-vis de moi des questions indiscrètes.

Deux mains encore à la garde de deux épées.

Ils ne faisaient que cela, ces bons jeunes hidalgos !

— La paix ! la paix ! seigneurs ! dit Saldana, on sait votre vaillance !

— Étiez-vous par hasard à la maison du Sépulcre, cette nuit ? ajouta-t-il.

Luna, Silva, Lera et Cordoue furent unanimes pour répondre par la négative.

— Eh bien ! reprit le cadet de Saldana, c'est une chose singulière ; je n'ai pas encore pu rencontrer un seul de nos amis qui fût à cette bagarre... et pourtant le Sépulcre était plein... Maître Galfaros fait de grands hélas ! quand on lui parle de cette affaire, et reste muet comme une tombe... Les saltarines elles-mêmes gardent le silence.

— Parce que tu ne sais pas les faire parler, dit le petit Cordoue avec tout son aplomb reconquis ; moi je n'ai qu'à pincer le bout du doigt de Serafina ou de Carmen, elles me défilent tout leur chapelet.

— Et quel chapelet t'ont-elles défilé, Narciso, heureux mortel ?

— Un conte à dormir debout, répondit Lera ; la fille de Pedro Gil, la belle Inez de Guzman, le marquis de Pescaire... que sais-je ?

Le groupe éclata de rire et Peñaflor s'écria :

— Voilà ce qui s'appelle raconter une histoire.

— La chose certaine, reprit Narciso, trop naïf pour dissimuler sa rancune, c'est que ce coquin de Moncade ne le portera pas en paradis !

— Quoi donc ? quoi donc ? demanda-t-on de toutes parts.

Le talon de Sylva pesa sur l'orteil du petit homme, qui poussa un cri de douleur.

— Eh bien ! pardieu ! s'écria Luna, ne savez-vous point que c'est Moncade qui est le coupable ? Il a enlevé la fille du comte-duc !

— Et il est en fuite ?

— Non pas... ses accointances avec les traîtres *desservidores* ne sont plus un secret pour personne... Il a levé le masque, et sa tête est mise à prix comme celle de ce jeune paysan d'Estramadure qui a blessé le comte de Palomas...

— C'est un Lorrain [illegible] ! acheva [illegible] Cordoue.

Une voix mâle et sonore prononça derrière la draperie le commandement d'armes, qui, en Espagne, correspondait à notre garde à vous :

— Alerta !

Tous les jeunes courtisans [illegible] et [illegible] l'oreille.

Cosmo Bañeta ayant soulevé à ce moment la draperie, chacun put glisser un regard dans le corps de garde.

L'officier était tourné vers l'antichambre. Il avait l'épée haute. La lumière tombait d'aplomb sur son beau visage pâle et triste.

— Moncade ! s'écria Cordoue stupéfait.

— Le marquis de Pescaire ! répéta-t-on de toutes parts dans la salle.

— C'est don Vincent de Moncade qui a remplacé Philippe de Gama tombé en défendant le roi !...

Tous les yeux se tournèrent vers les ministres et hommes d'État qui cachaient leur étonnement sous une affectation de grave fierté.

— Seigneurs, dit le vieux Zuniga en forme d'explication, depuis quand Sa Majesté doit-elle compte de ses décisions ?... L'épée de Moncade est en deuil... Don Hernan, premier marquis de Pescaire, est décédé en son palais, cette nuit... Priez Dieu pour son âme et n'enviez point la consolation donnée à son illustre et loyal héritier.

1. Voir les numéros 705 à 711.

Il y eut un silence.

— [illegible] demanda [illegible] dans le groupe des jeunes courtisans.

Dans le concile des hommes d'État, Alcoy dit :

— Le [illegible] va-t-il demasquer tous ses points ?

— Une chose acquise, ajouta le vieux Zuniga, c'est que ce n'est pas Gaspar de Guzman qui tient conférence avec le roi.

— Qui donc est avec le roi ?

Cette question fut répétée d'un ton haut et superbe par un personnage de grande taille, portant le costume ecclésiastique, et qui arrivait escorté de quatre chanoines servants.

— Qui donc est avec le roi, pour que la porte de Sa Majesté soit refusée à don Amado Azevedo, légat apostolique et archevêque de Tolède ?

Cosmo Bañeta plia en deux sa vieille échine; mais il répondit au prelat comme il avait fait à tous les autres :

— Monseigneur, il ne fait pas jour chez le roi.

Un huissier du palais vint jusqu'au seuil du corps de garde.

— Le seigneur comte de Palomas ! appela-t-il; de par le roi.

Alcoy, Pascual et le vieux Zuniga cherchèrent des yeux dans la foule.

Alcoy répondit :

— Dans dix minutes, don Juan de Haro, mon neveu, sera ici mort ou vif !

Il sortit.

La draperie se referma.

Un long murmure succéda au silence profond qui avait empli l'antichambre pendant que parlait le messager royal.

Ce n'était certes pas du légat apostolique, archevêque de Tolède, que la foule s'occupait en ce moment. L'orgueilleux prelat avait manqué son entrée

Don Juan ! don Juan de Haro ! le comte de Palomas ! l'heureux homme auquel pensait Sa Majesté ! voilà le nom qui était dans toutes les bouches !

— Que vous disais-je ? s'écria le marquis de Penaflor, pendant que le cercle des hommes d'État se resserrait, la prophétie court les rues... nous aurons don Juan pour premier ministre.

PAUL FÉVAL.

(La suite prochainement.)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

[illegible] — Mémoire de M. J. Is. Pierre. — Ce qu'il se perd de grains. — Sur cent bons grains semés, cinquante-sept restent stériles. — Monnaie [illegible] — [illegible] — Explication de M. Daubrée.

L'Académie des Sciences a consacré en partie une de ses dernières séances du lundi à écouter la démonstration d'une vérité connue depuis dix-huit cents ans, et que l'on peut dire réellement parole d'Évangile, puisque c'est la parabole connue sous le nom *du bon grain et du mauvais grain :*

« Celui qui sème est sorti pour semer sa semence;

« Et, tandis qu'il semé, une partie est tombée le long du chemin et a été foulée,

« Et les oiseaux du ciel l'ont mangée;

« Et une partie est tombée sur la pierre, et, étant éclose, elle a séché, parce qu'elle n'avait pas d'humidité;

« Et une partie est tombée parmi les épines, et les épines, ayant poussé en même temps, l'ont suffoquée;

« Et une partie est tombée dans la bonne terre, et, ayant levé, elle a fructifié au centuple. »

M. J. Is. Pierre a fait, de 1862 à 1863, de minutieuses études sur cette matière et il en arrive à conclure :

« 1° Que la proportion de semence réellement efficace est à peu près la moitié de la semence totale employée;

« 2° Que cette quantité de semence efficace peut être évaluée à un hectolitre environ par hectare;

« 3° Que le rendement moyen de chaque épi a été de vingt-six grains dans le premier cas, pour un rendement de trente-huit hectolitres et demi à l'hectare; et de dix-huit grains dans le second cas, pour un rendement de vingt-cinq hectolitres trois quarts à l'hectare ;

« 4° Qu'il paraît difficile, même dans la pratique la plus soignée, d'abaisser jusqu'à un hectolitre par hectare la proportion de semence employée, sans s'exposer à une insuffisance de plant resultant de l'action dévastatrice des insectes et des rongeurs. »

Un décilitre contient dix-sept cent trente-trois grains.

Semés en 1862 sur une superficie de dix-sept ares, quarante litres, ou six cent quatre-vingt-treize mille deux cents grains (soit deux hectolitres trente-cinq litres à l'hectare), ont produit, au moment de la moisson, par chaque centiare, cent quarante-six touffes ou pieds mères.

Par conséquent, il en résulte que deux cent soixante-deux grains (environ soixante-quatre pour cent de la semence) n'ont donné aucun produit utile.

Les mulots en ont mangé une partie, une autre partie a pourri en terre, enfin le reste a avorté par des causes diverses.

En effet, quelque soin qu'on apporte dans le choix de la semence, il y reste inévitablement un certain nombre de grains défectueux sur la bonne venue desquels on ne saurait compter. Ce déchet existe dans la proportion de six pour cent pour la semence de bonne qualité ordinaire.

L'expérience directe démontre que, même en défalquant les grains défectueux, sur cent grains semés, cinquante-sept restent stériles.

Voilà pour la semence; voyons maintenant la récolte obtenue sur trois centiares.

Le blé complètement privé d'humidité pesait sept cent quatre-vingt-onze grammes sept décigrammes, soit, pour un centiare, deux cent soixante-trois grammes neuf décigrammes.

Chaque centiare a produit en moyenne deux cent quatre-vingt-dix-sept épis de toutes dimensions.

En divisant le poids total du grain par le nombre des épis qui l'ont produit, on trouve pour quotient le poids du grain produit par chaque épi.

On constate ainsi que l'*épi moyen* a fourni huit cent quatre-vingt-neuf milligrammes de grains complétement secs, ou un gramme quarante-six milligrammes de grains dans l'état d'humidité où se trouve habituellement le blé marchand, qui, d'ordinaire, renferme quinze pour cent d'eau.

Dans cent grammes de blé brut de sa récolte, M. Pierre a trouvé deux mille quatre cent quarante grains, chacun du poids moyen de quarante et un milligrammes. Or, comme nous avons déjà constaté un gramme quarante-six milligrammes pour le poids moyen de la récolte en grains de chaque épi, une simple division permet d'en conclure que le rendement moyen de chaque épi peut s'évaluer à vingt-six grains environ (25,7).

En outre, un certain nombre de ces grains mal développés et défectueux constituent les déchets qu'on appelle mauvaises criblures.

M. Pierre a retiré directement d'un kilogramme de blé provenant d'un battage minutieux et aussi complet que possible, dix-sept cents de ces grains avortés, pesant ensemble trente grammes deux décigrammes, ce qui donne, à raison du poids moyen d'un de ces grains défectueux (dix-sept milligrammes trois quarts), à peu près les cinq douzièmes du poids du grain du blé brut.

Si, de la totalité de la récolte, on sépare préalablement ces grains défectueux, le poids moyen du bon blé s'en trouve élevé de quarante et un milligrammes.

Comparé au nombre total des grains récoltés, celui des grains défectueux représente donc un peu moins de sept pour cent (6,97), soit par épi moyen un grain soixante-dix-neuf centièmes (un peu moins de deux grains).

En conséquence, la récolte de chaque épi moyen se résume ainsi :

Bons grains	23,91
Grains défectueux	1,79
Total.	25,70

Rapportée à l'hectare, la récolte moyenne et complète du grain consiste en 38 hectolitres et demi, sur lesquels un hectolitre 25 litres de grains complétement défectueux, pesant ensemble 80 kilog. 6 hect., et 37 hectolitres 25 litres de blé marchand pesant 3,024 kilog. 7 hectog.

Les expériences faites de 1863 à 1864 arrivent à des résultats à peu près analogues quoique faites dans un autre champ d'essai, c'est-à-dire dans des conditions notablement différentes.

D'abord, M. Pierre n'employa que deux hectolitres de semence par hectare au lieu de deux hectolitres trente-cinq litres.

Chaque centiare reçut donc en moyenne trois cent cinquante deux grains.

On trouva au moment de la moisson deux cent vingt et une touffes par centiare.

On le voit, il en résulte que cent quarante et un grains n'ont rien produit, soit par suite d'imperfections organiques, soit par mauvaise germination, soit par accident quelconque, avant, pendant ou après la germination.

Le nombre des grains fructueux représente donc ici près de soixante-trois pour cent (62,8) de la semence employée, tandis que dans la série précédente il ne s'élevait qu'à trente-six pour cent.

La proportion des grains qui n'ont rien produit atteint à peine trente-sept pour cent dans les expériences de 1863-64, tandis qu'elle s'élève, en 1862-63, à soixante-trois et même soixante-quatre pour cent de la semence employée.

La destruction d'une partie de la semence résulte des ravages produits par les limaces et par les lombrics ou vers de terre qui entraînent dans le sol à une plus ou moins grande profondeur un assez grand nombre de plants et tuent ceux qui ne peuvent faire retour à la surface.

Les deux cent vingt et une touffes par centiare de la récolte de 1864 ont produit en moyenne deux cent sept grammes de blé complètement privé d'humidité, et chaque centiare, en moyenne, trois cent trente-neuf épis de plus ou moins belle venue.

Le poids moyen du grain contenu dans chaque épi, considéré à l'état de complète siccité, s'élevait donc à six cent onze milligrammes, représentant, avec quinze pour cent d'humidité, un poids de sept cent six milligrammes de blé à l'état normal.

Le poids moyen du grain de blé de la récolte de 1864 s'élevait à quarante milligrammes; il en résulte donc pour chaque épi un rendement de dix-sept grains sept dixièmes, soit, en nombre rond, dix-huit grains de toutes qualités.

Le rendement total, rapporté à l'hectare, est de vingt-cinq hectolitres soixante-quatre litres.

Comparé à la semence totale employée, ce rendement la représente près de treize fois (12,875).

Comparé à la quantité de semence réellement efficace, il la représente vingt fois et demie.

« Il semble résulter, dit M. Pierre, que la quantité moyenne de semence efficace dans des circonstances analogues à celles où je me trouvais pourrait être évaluée à un hectolitre par hectare environ.

« Toutefois, il ne faut pas se dissimuler que cette fixation de la proportion de semence minima, qui permettrait d'économiser pour la consommation alimentaire des quantités de blé considérables, n'est pas toujours chose aussi facile qu'on se l'imagine souvent.

« En effet, pour obtenir un rendement donné avec le minimum de semence, il faut, ou bien se placer dans des conditions plus favorables au taillage et à la multiplication des tiges fructifères, ou arriver à augmenter le rendement moyen des épis, ou bien obtenir à la fois ces deux résultats »

En augmentant la fertilité du sol, en espaçant plus régulièrement les touffes, on contribue sans doute dans une mesure efficace à un résultat si désirable; mais certaines conditions ne contrarient que trop souvent les prévisions des cultivateurs; c'est tantôt la nature du sol, tantôt les phénomènes atmosphériques, tantôt la position particulière du champ dans le voisinage des bois et des prés. Dans certaines régions il faut faire la part des limaces; dans d'autres, comme dans une partie de la Beauce orléanaise, il faut faire la part des [illegible]

On doit donc en ceci tenir compte des conditions spéciales dans lesquelles on se trouve, pour ne pas s'exposer à trop de [illegible]

Un autre mémoire lu dans la même séance donne un caractère irrécusable d'authenticité à un phénomène regardé jusqu'ici comme un de ces canards d'été que la presse lâche par les temps de chômage de nouvelles vraies. Je veux parler de la fameuse pièce en or de dix francs recouverte d'une couche d'argent par l'électricité.

M. Robierre raconte que, pendant la soirée du 25 juillet, une personne traversa une partie de la ville de Nantes, tandis qu'un violent orage passait sur la ville avec accompagnement d'éclairs qui se succédaient à courts intervalles.

Rentrée chez elle, cette personne compta l'argent que contenait son porte-monnaie. Ne voyant que de la monnaie blanche dans cette bourse, elle crut qu'elle avait reçu par erreur une pièce de cinquante centimes au lieu d'une pièce de dix francs; mais bientôt un examen plus attentif lui démontra qu'elle avait eu affaire, non pas à un débiteur distrait ou de mauvaise foi, mais à l'électricité.

Une pièce de dix francs en or placée dans la petite poche spéciale du porte-monnaie en peau, puis deux pièces d'argent anciennes logées dans la grande poche voisine avaient trouvé bon de se déguiser sous une influence électrique déterminant la volatilisation d'une certaine quantité d'argent.

La vapeur métallique traversant la peau avait pénétré dans le compartiment du milieu et s'était déposée sur la pièce d'or avec une remarquable uniformité.

L'aspect des pièces d'argent était devenu mat en raison de l'altération qu'elles avaient subies.

Un examen microscopique a démontré que la surface de la pièce d'or était recouverte d'une couche d'argent très-uniforme, *mate et offrant l'aspect d'une multitude de globules accolés et sans solution visible de continuité.*

Il y a plus : l'enlèvement par l'acide azotique faible d'une portion de l'argent déposé a mis à nu la surface de l'or, et ce dernier métal, bien différent de celui qui vient de subir le frappage monétaire, était à peu près identique, au point de vue physique, à l'argent déposé. Il y avait sur cet or un commencement de fusion, mais il était facile de voir que cette fusion avait été instantanée et limitée à la couche extérieure.

On connaissait déjà de nombreux faits de volatilisation de métaux sous l'influence de la foudre; mais le transport de l'argent sur une surface d'or, au travers d'une enveloppe de peau déconcerte toutes les idées admises jusqu'ici.

De son côté M. Nota se fait l'historien d'autres phénomènes presque aussi surprenants, survenus le 29 février 1868 dans le Piémont.

Ces phénomènes se manifestèrent dans l'arrondissement de Casale, entre les deux villages de Villeneuve et de Motta dei Conti

Entre dix heures trente minutes et dix heures quarante-cinq minutes (temps moyen local), par un ciel chargé çà et là de nuages, on entendit, dans diverses parties de l'arrondissement de Casale, une forte détonation semblable à la décharge d'une pièce d'artillerie de gros calibre; deux secondes après, deux autres détonations distinctes se succédèrent si rapidement, que la deuxième semblait une prolongation de la première.

D'abord moins forte que la précédente, celle-ci se renforça dans sa seconde période, devint plus intense et dura de façon à ressembler d'abord à un bruit lointain de mousqueterie et ensuite au pétillement que produit une grande quantité de bois sec et menu jeté au feu. Tout cela ne dura pas plus de deux secondes, mais se fit entendre jusqu'à Alexandrie, c'est-à-dire jusqu'à une distance de trente-deux kilomètres.

Le [illegible] durait encore, lorsque apparut [illegible] considérable une masse de forme irrégulière, enveloppée d'une atmosphère de fumée qui lui donnait l'aspect d'un petit nuage. Plusieurs autres taches semblables apparurent presque au même instant. Tous ces météores se dirigeaient sensiblement du nord-ouest au sud-est.

Pendant que cela se passait, quelques laboureurs virent s'abattre çà et là avec fracas une véritable grêle noire de toutes dimensions, que des paysans, occupés à tailler près de là les arbres, prirent pour une pluie de grains de sable; mais ils virent bientôt qu'ils avaient affaire à des véritables pierres, car l'un de ces soi-disant grains de sable frappa si violemment le chapeau de l'un d'entre eux, que ce chapeau alla tomber à dix pas de là.

Le ciel semblait littéralement rempli de cette grêle noire, et cependant, le calme revenu, on ne retrouva pour ainsi dire pas de traces de sa chute, et à peine put-on se procurer assez de ces singuliers projectiles pour les soumettre à l'analyse chimique.

Cette analyse constata que les météores, dont le plus gros pesait six mille sept cents grammes, contenaient du soufre, de la silice, du phosphore, du cuivre, du fer métallique, du fer à l'état d'oxyde, du nickel, du manganèse, du chrome combine avec le fer, de l'alumine, de la magnésie et de l'alcali.

M. Daubree, en montrant à ses collègues de l'Academie des Sciences un échantillon du poids de sept grammes des météorites piemontais, a explique que ce fragment appartient au groupe commun (*sporadesidères-oligosidères*), mais qu'il se distingue des pierres les plus frequentes de ce groupe par la blancheur de sa cassure [illegible] ment une multitude de petits grains metalliques (fer nickelé et sulfure de fer) et des globules pierreux bien connus dans les [illegible]

Par ses caracteres exterieurs cet echantillon se rapproche des pierres tombees à Montrejeau (Haute-Garonne), le 9 decembre 1858; à Pégu (Indes), le 27 décembre 1857; à Maddoor (Indes), le 21 septembre 186[illegible] (États-Unis), le 13 fevrier 1839; à Heredia (Costa-Rica, Amerique du Sud), le 1er avril 1857, la ressemblance d'aspect est particulièrement frappante avec la pierre d'Oviedo (Espagne), tombee le 5 août 1836, et [illegible] des Ormes (Yonne) tomb[illegible]

Disons que cet échantillon se trouve désormais faire partie d'une collection de méteorites disposee dans la salle de mineralogie du Museum, où chacun peut se donner le plaisir de le voir.

SAM HENRY BERTHOUD.



M. LE DOCTEUR NELATON, SÉNATEUR, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.
Dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Trinquart.

M. LE DOCTEUR NÉLATON

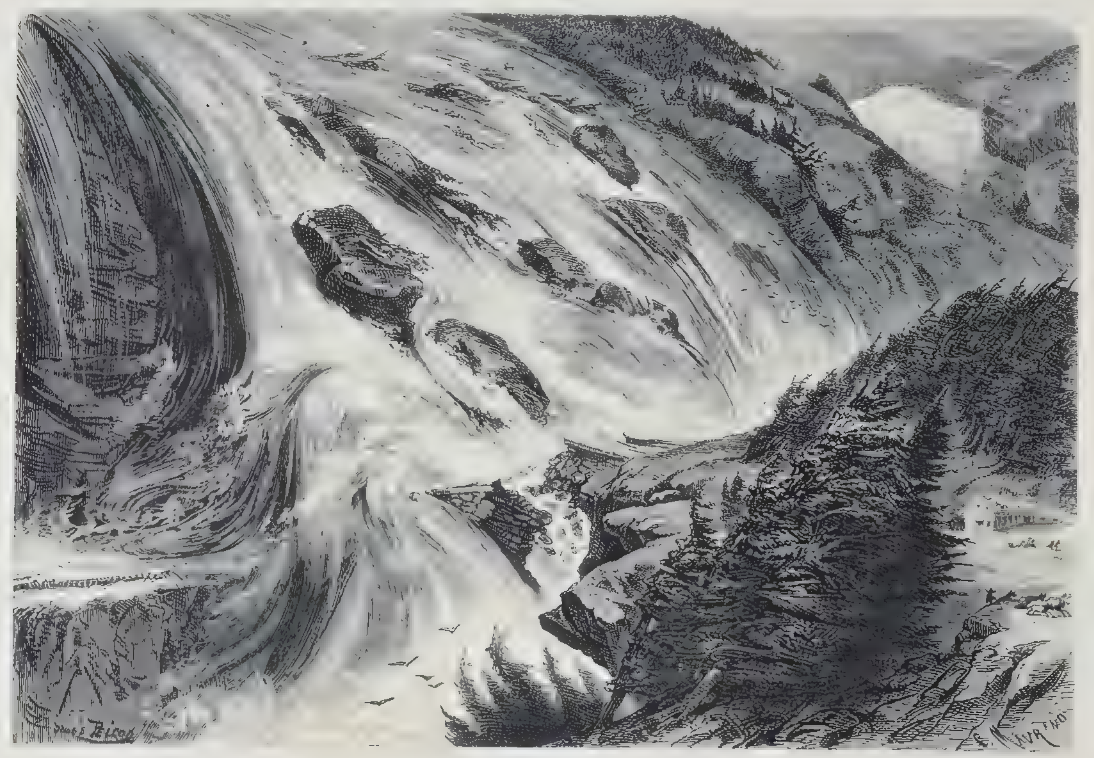
SÉNATEUR

La plupart des journaux ont consacré, cette semaine, des articles à M. le docteur Nelaton, au sujet de la dignité de sénateur qui vient de lui être conférée. Nous voulons joindre nos felicitations à celles que nos confrères ont adressees à l'éminent chirurgien, et, en même temps, rappeler les dates principales de cette existence si bien remplie.

Né le 17 juin 1807, M. Auguste Nélaton fut l'élève de Dupuytren. Reçu docteur, à Paris, en 1836, et, peu après, chirurgien des hôpitaux et agrégé de la faculté de médecine, il devint, en 1851, professeur de clinique chirurgicale. Il fut admis en 18[illegible] à l'Académie de médecine, dans la section de pathologie chirurgicale. Décoré de la Légion d'honneur en 1848, il fut promu officier en 1856, et commandeur en 1863, comme membre de la section française du jury international de la seconde Exposition universelle de Londres. Enfin, l'Empereur lui remit lui-même la plaque de grand-officier après la maladie du Prince impérial.

Le docteur Nelaton jouit d'un grand renom comme professeur et comme praticien. On lui doit la découverte d'une remarquable invention chirurgicale pour l'extraction immediate de la pierre, en dehors de tous les procédés de lithotritie. Il a publie plusieurs traités spéciaux, mais son œuvre capitale se compose des *Éléments de pathologie chirurgicale*, en cinq volumes, auxquels ont concouru plusieurs de ses elèves, qui ont aussi resumé, dans diverses notes, les points principaux de sa pratique et de son enseignement.

Parmi les opérations où le docteur Nélaton déploya surtout un admirable talent de praticien, personne n'a oublié l'extraction de la balle qui avait frappe Garibaldi



CATASTROPHE DU MONT CENIS. — DESTRUCTION DU CHEMIN DE FER, PRES DE SAINT-MICHEL; dessin de M. Pelcoq, d'après le croquis d'un témoin oculaire. — Voir le Bulletin.



LE CAMP DE SAINT-MAUR. — LES ZOUAVES S'EXERCENT AU MANIEMENT DU FUSIL CHASSEPOT; dessin communiqué. — Voir le Bulletin.

au pied et s'était fixée dans les os de l'articulation. Cette extraction, accomplie d'une façon si heureuse et si sûre, et devant laquelle les principaux médecins de l'Italie étaient restés impuissants, accrut dans des proportions considérables la réputation déjà solidement établie du chirurgien qui venait de constater avec éclat la supériorité de la science française. [illegible] du docteur Nélaton qui est prononcé quand un souverain ou un personnage illustre est forcé de réclamer les soins de la chirurgie.

Les docteurs Nélaton et Conneau sont les seuls médecins qui [illegible] au palais du Luxembourg. M. le sénateur Dumas est revêtu, il est vrai, du grade de docteur en médecine, mais il n'a jamais pratiqué, et ses travaux se sont dirigés spécialement, comme chacun sait, vers les recherches de la chimie expérimentale.

Le bruit s'est répandu que M. le sénateur Nélaton voulait renoncer à sa clientèle. Espérons qu'il n'en est rien; il serait trop regrettable de voir perdue pour l'humanité cette science profonde et cette habileté consommée, par ce fait même qu'elles reçoivent une juste et brillante consécration.

X. Dacheres.

LE SQUARE MONTHOLON

La création du square Montholon, sur le passage de la nouvelle rue Lafayette, a donné en peu de temps à la portion qu'il occupe, entre le faubourg Montmartre et le faubourg Poissonnière, une physionomie toute nouvelle.

Situé sur le bord seulement de la grande voie à laquelle il doit d'avoir vu le jour, enfermé sur deux de ses côtés par un élégant rempart de maisons neuves, dominé au fond par les hauteurs que traverse la rue de Bellefond, c'est comme un coin retiré, un lieu de refuge et de repos offert au piéton effaré par le brouhaha de la rue Lafayette.

Il faut reconnaître d'ailleurs que ledit piéton ne s'y fraye qu'avec peine un passage à travers les essaims d'enfants de tout âge et les bataillons de bonnes et de nourrices babillardes, entremêlées de jeunes mères aux doigts actifs, qui y ont élu domicile.

Ceci n'est pas l'expression d'un regret, c'est une simple constatation. Le square Montholon est tout à l'enfance, et c'est justice. Que les bébés continuent donc de l'emplir de leurs ébats, qu'ils l'accaparent aux dépens du vulgaire flâneur, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Il y a là, pour eux, de l'air, de l'ombrage, des fleurs, de l'eau, et même — ne vous semble-t-il pas? — un peu trop d'eau peut-être.

Si l'on peut adresser au square Montholon une critique, c'est dans la personne de son petit lac, qui prend évidemment trop de place à la circulation. Au lieu de faire du bassin un simple accessoire du jardin, on dirait, en vérité, que le jardin n'a été imaginé que pour faire au bassin une marge fleurie. La promenade ne peut s'y exécuter qu'en rond, ce n'est plus un délassement, c'est un travail d'écureuil. Il y a là un vice constant.

Autre critique, purement artistique, celle-là. Pourquoi cette balustrade profondément lourde et disgracieuse dont le square est entouré? Il faut s'être livré à des recherches toutes spéciales et certainement très-laborieuses pour avoir découvert un modèle auquel la légèreté et la grâce manquent d'une manière aussi complète. Cette balustrade sans doute défierait le canon; mais il est si facile de sauter par-dessus!

A propos de la rue qui a baptisé la place, on croit assez que le nom de Montholon est un souvenir donné au général de l'Empire qui suivit Napoléon à Sainte-Hélène; c'est une erreur: il célèbre la mémoire de M. de Montholon, conseiller d'État sous Louis XVI, c'est-à-dire à l'époque du percement de cette rue. Une ordonnance royale du 2 septembre 1780 autorisa les sieurs Lenoir et Cie, propriétaires de terrains situés entre les rues Rochouard (*sic*), d'Enfer, de Bellefond et la barrière Sainte-Anne à ouvrir, à leurs frais, trois rues dont la principale devait être la rue Montholon. Les deux autres, de moindre importance, sont devenues la rue Papillon et la rue Riboutte.

Paul Parfait

CHRONIQUE DU SPORT

DIEPPE JADIS ET AUJOURD'HUI

[illegible] août 1868

La ville de Dieppe a accompli bien des améliorations depuis quelques années; pour répondre à l'affluence toujours croissante de ses baigneurs, elle a fait succéder le grand établissement actuel aux petites galeries de bois de son ancien casino, et la plage de cette époque n'est plus reconnaissable. Une file non interrompue de riches hôtels, qui se sont élevés tout le long du rivage, s'étend du pied de la citadelle à la jetée; et, sur la lisière opposée de la vieille ville, à partir de la porte de la Barre jusqu'au chemin de fer, une ville neuve s'élève, allant s'étendant toujours au delà d'un bassin nouveau.

Sans compter tant d'autres choses encore, — le faubourg de la Barre, le nouvel hospice, etc., voilà pour les grands côtés. Quant au centre, on connaît la grande rue et ses [illegible] modernes dont les glaces ont remplacé d'anciennes vitres vertes à peine grandes comme la main. Ces sombres châssis, luxe oublié des boutiques du petit tiers-état, ont disparu, et, avec eux, la porte basse à pan coupé et à hauteur d'appui, sur laquelle l'ancien marchand dieppois en perruque tapée se tenait accoudé tout le jour. C'est là que, la tête dans la rue, l'actif industriel guettait la pratique, tandis que madame son épouse en mantelet, en bonnet à coiffe et assise au comptoir, les pieds sur une chaufferette, dégourdissait au brasero de fonte placé sur ce comptoir les bouts de doigts rougis qu'ornaient, sans les garantir, de trop courtes mitaines.

Dans ce temps-là, l'éclat du gaz actuel était remplacé par la lueur d'une chandelle... et quelle chandelle! un chétif cône de suif des *vingt-quatre* à la livre. Aussi, loin de détruire ou seulement de combattre l'obscurité, la petite flamme vacillante ne servait qu'à la montrer jusqu'au moment où la cloche de Saint-Jacques sonnant l'antique couvre-feu ordonnait d'éteindre jusqu'à cette parodie de lumière. Car, en reculant bien loin dans le passé, c'était déjà le son d'une cloche qui, tous les soirs, donnait le signal de la fermeture de la ville et de chaque quartier, lorsque la ville avait ses portes, ses ponts-levis, et les quartiers leurs chaînes de fer.

Où était la cloche alors? Si j'osais risquer une supposition personnelle, je dirais au Pollet, sans doute, — au Pollet, sur l'emplacement de la vieille petite rue du *Bell* (cloche) dont, jusqu'à une très-récente correction, on a eu le tort de faire rue de Bayle. On confondait ainsi le célèbre sceptique avec le beffroi qui — sans compter le couvre-feu et le glas funèbre des agonisants — appelait jadis dans les événements de mer la pieuse population des pêcheurs au secours des naufragés.

Quoi qu'il en fût alors, cette cloche a depuis longtemps changé de place, car depuis trois cents ans c'est du haut de la tour Saint-Jacques qu'est parti chaque soir le signal de la retraite, l'ordre aux bourgeois de rentrer dans leurs demeures et d'éteindre leurs feux. C'était aussi une invitation à la prière avant de s'endormir sous les amples rideaux de serge des lits à baldaquins. L'austère voix de bronze rappelait même aux bons habitants de la ville pour quel monarque ils devaient faire une part dans cette prière. Après les derniers coups du couvre-feu, la cloche tintait un nombre d'autres coups égal à celui des chiffres ajoutés au nom du roi régnant. Elle avait toujours tinté treize fois sous Louis le Juste, quoique ce règne fût de fait celui du cardinal de Richelieu, elle tinta quatorze fois sous le *grand roi*, et quinze fois sous son arrière-petit-fils. Enfin elle répétait chaque soir seize tintements lorsque la hache qui ensanglanta une page de l'histoire de France fit tomber cette coutume avec la tête d'un roi.

Portes coupées à hauteur d'appui, — boutiques ouvertes à tous vents, ou luxueux châssis à petits carreaux de verre [illegible], — hautes coiffes, — tout a disparu, tout s'en est allé où s'en vont toutes choses. Dieppe donc a bien changé, — mais si pour combattre la proverbiale *légèreté du peuple français* on s'avisait d'instituer un grand concours de persévérance, où toutes les villes viendraient exhiber leurs vieilles coutumes les plus enracinées, nulle peut-être ne pourrait lutter contre celle qui semble devoir éternellement subsister à Dieppe.

A dix heures moins un quart, au premier coup de cloche du soir, continuation de l'imperturbable couvre-feu, patrons, commis, garçons et servantes, tout le monde se précipite à la fois dans la rue; c'est un branle-bas général de volets, de barres de fer retentissant sur le pavé, un cliquetis de boulons, un feu roulant de portes fermées en toute hâte avec fracas. Et les dernières ondes de la lente volée se propagent encore au loin dans les airs, que partout l'huis est déjà clos, et la ville plongée dans le sépulcral silence d'Herculanum ou de Pompéi.

Pendant « la saison, » la sortie du Casino trouble seule ce silence séculaire; mais les soirs de bal, lorsque s'ébranle la lourde cloche, elle ordonne la retraite précisément à l'heure où toutes les voitures de la ville brûlent le pavé en se dirigeant vers la salle de bal — ou bien en en revenant pour *charger* et y retourner aussitôt; elle sonne le couvre-feu enfin quand s'allument au Salon des bains chauds des lustres à faire pâlir les phares de la jetée.

C'est ce qui est encore arrivé la semaine dernière pour le bal annuel des courses, la veille du grand steeple-chase dieppois; — et aussi le lendemain pendant le feu d'artifice, qui après les courses a terminé la bruyante fête du soir.

Ce dimanche-là on ne courait pas seulement à Dieppe, mais aussi à Saint-Malo, — à Cherbourg, — à Blois, — Troyes et Rouen, [illegible] Melun, [illegible] Strasbourg. Le dimanche précédent, on avait également couru à Nevers, — à Lille, — au Mans, — à Abbeville, — à Redon, — à Vauvert, Anvers, Quimper, — à Sedan, — au camp de Châlons, — à Metz, — à Tarbes, — que sais-je encore? Aussi n'ai-je pas la prétention — et encore moins l'intention de nommer les vainqueurs de ces diverses localités.

Quant à ceux de Dieppe, il n'y en a eu que deux, le prix de la troisième course ayant été retiré au *concours* du seul cheval qui se présentait pour le *disputer*. Avec cette pénurie de concurrents, quatre seulement ont couru dans le *Selling-race*, gagné par *The Rogue*, à M. le comte Oscar, battant *Dubious, Betty* et *Queen of the Harvest*. Quant au grand Handicap, sur vingt-neuf chevaux engagés cinq seulement ont couru; — de même que pour la précédente, aucune chute n'a signalé cette course. Enfin, tandis qu'arrivant tout exprès d'Angleterre, *Hélice* se dérobait, c'est *Lady Dawson*, autre jument anglaise, qui, précédant de quinze ou vingt longueurs *Julien* suivi de *Jack of Trumps*, est arrivée la première au but.

Pendant cette course, j'ai entendu protester contre la présence d'étrangers, auprès desquels, disait-on, notre rôle se borne à tirer les marrons du feu, témoin le dernier grand prix de 100,000 francs à Paris; d'autres au contraire soutenaient [illegible].

Sans prendre parti ni pour ni contre, je citerai seulement un précédent à cette protestation; mais en allant le chercher aux temps héroïques, il faut bien constater d'abord qu'il n'appartient pas à une époque tout à fait aussi positive que la nôtre.

On sait ce qu'étaient les courses de l'antiquité, ces luttes célèbres d'Olympie, où le prix décerné au vainqueur consistait en une simple couronne d'ache, de laurier, ou tressée avec les feuilles de l'olivier sauvage. Sans se reporter aux fameuses odes de Pindare en l'honneur de ces vainqueurs, sans aller chercher ce qu'en ont dit Horace, Cicéron, etc., si l'on veut seulement ouvrir l'*Histoire ancienne* de l'abbé Rollin, au livre x du tome V, on verra que « on n'admettait aucun étranger parmi ceux qui devaient combattre aux Jeux Olympiques; et quand Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, se présenta pour y disputer le prix, ses compétiteurs, sans aucun respect pour la dignité royale, s'opposèrent aussitôt à ce qu'il fût admis, le considérant comme Macédonien, c'est-à-dire comme barbare et étranger; en sorte qu'il ne put se faire accepter de ceux qui présidaient les jeux qu'après avoir prouvé que sa maison était originaire d'Argos. »

Voilà le précédent; mais je crois bien que si, pour tout prix, on revenait à la simple couronne d'ache, de laurier ou d'olivier sauvage de l'antiquité — ou bien encore au *chapel de roses* du moyen âge, il n'y aurait peut-être pas beaucoup plus lieu à protestation d'une part que d'envie de protester de l'autre.

Léon Gatayes.

LA FOIRE A LA LAINE

A WEIMAR

Le voyageur qui arriverait à Weimar pendant la semaine d'été consacrée à la foire à la laine aurait peine à reconnaître cette petite capitale d'ordinaire si calme et si grave. Le marché se tient dans la ville tout entière et principalement sur la belle prairie qui s'étend de la Bibliothèque au Château. Là sont rangées sur une double ou triple ligne les voitures chargées de laine, tandis qu'à l'ombre des arbres magnifiques jusqu'aux bords de l'Ilm, s'élèvent des baraques de saltimbanques, des brasseries, des cafés et des restaurants en plein air.

De très-importantes affaires y sont traitées à la mode allemande, pendant que des flots de bière remplissent incessamment les canettes et que des petits musiciens italiens — car cette engeance a envahi l'Europe entière — glapissent *l'Hymne de Garibaldi* ou *le Chapeau de la Marguerite*, en s'accompagnant de la harpe et du violon.

Tout ce tableau est enveloppé d'une atmosphère saturée d'une forte odeur de saucisses grillées, odeur commune à presque toutes les fêtes champêtres de l'Allemagne. Mais ce marché de Weimar reçoit un caractère particulier et pittoresque du costume des paysans de la Thuringe qui le fréquentent. Selon une mode séculaire, les femmes portent leurs manteaux sur l'épaule gauche, et sont vêtues d'une robe noire très-simple; leur bonnet, de même couleur, se termine par des barbes de soie fort larges qui sont rejetées en arrière et descendent jusqu'à mi-corps.

Le grand-duc Charles-Auguste, l'ami de Schiller et de Gœthe, fonda cette foire, dont l'inauguration eut lieu au mois de juillet de l'année 1825. On y vit seulement deux voitures de laine. Aujourd'hui, les affaires y ont pris une telle extension et ont donné des résultats si satisfaisants, que bon nombre de villes de la Thuringe ont suivi l'exemple de Weimar.

A. Darlet.

COURRIER DU PALAIS

Soins de Meyerbeer pour sa renommée. — Une clause de son testament. — Une partition inédite de l'auteur des *Huguenots*. — *La Jeunesse de Gœthe*, par M. Blaze de Bury. — *Faust* et *le Roi des Aulnes*. — Espoir déçu. — Un souvenir de *l'Africaine*. — Mme Rachel l'émailleuse. — Un juré prudent. — Feu le juge Goulburn. — L'horreur des cartons. — Un [illegible] au cours de droit. — Del. et coups de canne. — Le *Figaro* et M. Pastoureau. — Le no 13 de *la Lanterne*.

Nul plus que Meyerbeer n'eut le souci de sa gloire. On sait avec quel soin minutieux il surveillait la mise à la scène de ses œuvres; s'il n'a pas assisté au succès de *l'Africaine*, c'est que la crainte de ne pas voir cette fille de son génie paraître assez dignement devant le public le tourmenta jusqu'à son dernier jour.

Il voulait que, même après sa mort, rien ne fît pâlir cette gloire qui lui était si chère, et nous en avons la preuve dans son testament.

Depuis fort longtemps il avait l'habitude de noter sur un cahier de musique toute pensée musicale qui lui traversait l'esprit et qui lui plaisait. L'idée qu'un compositeur compléterait ces pensées inachevées et en fabriquerait un ouvrage nouveau qu'il ferait paraître comme œuvre posthume de Meyerbeer lui était insupportable; ce n'eût pas été pour lui une moindre douleur que ses cahiers tombassent par mégarde entre des mains infidèles et fussent publiés par d'autres sous leur nom. Il le dit nettement et il prend ses précautions pour qu'il n'en soit point ainsi. Quelques jours après sa mort, on cachettera les cahiers qui portent l'inscrip-

tion suivante *Pensées détachées, esquisses et morceaux inachevés de Meyerbeer*, on les placera dans un coffre et on les conservera soigneusement.

La volonté du grand compositeur a été obéie. Cinq gros cahiers de musique sont soigneusement gardés par les exécuteurs testamentaires.

Dans le testament qui renferme les dispositions que je viens de résumer on lit encore ceci :

« Si un de mes petits-enfants devait un jour montrer une vocation musicale, mes cahiers contenant mes pensées musicales devront lui être remis. J'ordonne qu'il en soit de même à l'égard de mes compositions non publiées au moment de mon décès, ainsi que du journal tenu par moi depuis la fin de l'année 1846. Il ne doit être permis à personne, sans exception, de prendre connaissance de ces cahiers, des compositions inédites et de mon journal. Si parmi mes petits-enfants il ne s'en trouve pas qui soit doué musicalement, ce dont mes exécuteurs testamentaires seront seuls juges, les cahiers contenant les pensées musicales, compositions inédites et journal devront être brûlés. Ceci, bien entendu, ne peut être exécuté que lorsque mes trois filles ne seront plus et que mes petits-enfants auront atteint un âge qui permet d'émettre un jugement sûr concernant leurs dispositions musicales. »

C'est cette clause du testament de Meyerbeer, ce sont les dispositions qui la précèdent qui ont fait naître le procès qui se plaidait il y a quelques jours à la première chambre du tribunal de la Seine.

Un des meilleurs amis de Meyerbeer était M. Blaze de Bury, le traducteur du *Faust* et des *Poésies* de Gœthe, l'auteur de *Kœnigsmarck*, des *Écrivains et Poëtes de l'Allemagne*, et des *Musiciens contemporains*. Il avait écrit un drame intitulé *la Jeunesse de Gœthe*, et Meyerbeer lui avait donné parole d'écrire la musique d'une grande scène qui formait le troisième ou le quatrième acte de l'ouvrage. C'était en 1860. Des lettres furent échangées à ce sujet entre le poëte et le musicien, et, le 28 janvier 1861, Meyerbeer écrivait à M. Blaze de Bury qu'il avait complétement terminé la musique dont il s'était chargé.

« Le tableau que j'avais craint le plus, ajoutait-il, et que je vous avais proposé de changer (celui de la cathédrale de *Faust*), est celui qui est venu le mieux de tous; j'espère que vous n'en serez pas mécontent... Il n'y en a qu'un seul qui m'inquiète musicalement, c'est celui du *Roi des Aulnes*. La musique de Schubert, de cette ballade, est devenue si populaire dans tout le monde, qu'il me paraît impossible d'en faire adopter une nouvelle par le public sur les paroles, et moi-même j'en ai tellement subi l'influence, que je n'ai pu parvenir à faire une autre musique qui me satisfît. Je pense donc garder le tissu des mélodies de Schubert, en mettant dessous des chœurs pour les filles du roi des Aulnes, et de partager les mélodies de Schubert entre les trois interlocuteurs, et en même temps, cela va sans dire, d'orchestrer les morceaux que Schubert n'a faits que pour le piano. Maintenant il y a deux façons de faire : l'une est de faire parler en mélodrame le père et le fils, et de donner pendant ce temps les dessins de mélodie de Schubert à l'orchestre, et de ne faire chanter proprement dit que le roi des Aulnes et ses filles; l'autre, de faire chanter aussi les parties du père et du fils par des chanteurs. Ayez la bonté de me dire laquelle de ces deux versions vous préférez. »

C'est pure cruauté de ma part de citer cette lettre de Meyerbeer; car la musique qu'il a écrite pour *la Jeunesse de Gœthe*, vous ne l'entendrez jamais sans doute; et ces chœurs des filles du roi des Aulnes, et cette scène de l'église dans *Faust*, ils seront perdus pour vous et peut-être pour l'art; peut-être même la flamme, flamme cruelle et pieuse, les dévorera-t-elle, si la Cour ne réforme pas en appel le jugement du tribunal qui vient d'opposer à la demande en remise de la partition manuscrite de Meyerbeer le testament du musicien.

Je parlais de l'attention extrême du maëstro à laisser au hasard le moins de prise possible sur ses œuvres. Il me revient en mémoire à ce propos un détail vraiment curieux.

Il y a quelques mois, un changement eut lieu dans la distribution des rôles de *l'Africaine*. C'était, si je ne trompe, un ténor nouveau qui devait remplacer Vasco ou don Alvar. Lorsque la chose fut arrêtée, on vit arriver à l'Opéra, envoyé par M. Fétis, l'exécuteur testamentaire de Meyerbeer en ce qui concernait *l'Africaine*, un manuscrit du compositeur avec cette indication : « Pour le cas où le rôle de .... serait chanté par M. .... » C'était la musique du rôle modifié et adapté aux moyens du chanteur qui allait le prendre.

Ainsi Meyerbeer, de son vivant, avait prévu jusqu'à la substitution d'un ténor à un autre.

Le génie ne veut pas laisser périr sa gloire, la beauté ne veut pas laisser périr ses charmes.

Qui n'a entendu parler de Mme Rachel, l'émailleuse. Elle est aujourd'hui, en Angleterre, après miss Becker, le célèbre avocat des droits du sexe faible, peut-être avant elle, la femme dont on s'occupe le plus. Dans les gares, dans les rues, dans les carrefours de Londres, ce ne sont que marchands, vous mettant des brochures sous la gorge et criant à tue-tête : *La vie de madame Rachel! Mystères de la vie de madame Rachel! Vie intime de la parfumeuse de Bond-street!*

Tout récemment Mme Rachel comparaissait devant le jury de la Cour centrale. Elle était poursuivie par une bonne dame aux yeux de qui elle aurait fait briller le mirage attrayant d'un mariage avec un pair du royaume. On ne pouvait être ni trop belle ni trop jeune pour épouser un pair; et comme la jeunesse de la dame était loin, et sa jeunesse avec sa beauté, Mme Rachel ne persuada que trop facilement à la lady en expectative d'acheter ce qu'elle n'avait plus et de se faire émailler des pieds à la tête. Il n'y avait qu'un malheur, c'est que, si le lord n'était point un mythe, la passion que lui prêtait Mme Rachel pour la pauvre bourgeoise était une pure invention.

Deux procès.

Afin que la délibération ne s'éternise pas, on enferme en Angleterre les jurés dans leur chambre, et aussi longtemps qu'ils sont enfermés, ils ne boivent ni ne mangent.

Le jury qui siégeait dans le procès de Mme Rachel n'a pu s'entendre sur une condamnation; mais il ne s'est point accordé non plus sur l'acquittement, et l'affaire est à recommencer.

Mais voici qui est plus curieux. C'est un journal anglais, et un grand journal, s'il vous plaît, qui le raconte, et sur de bonnes autorités, si on l'en croit. Onze des jurés étaient décidés à rendre un verdict de culpabilité; le douzième tenait obstinément pour l'acquittement. C'était, paraît-il, un ami intime de l'accusée. A tout prix il voulait empêcher une condamnation. Or, qu'avait-il fait pour arriver à son but? Il s'était muni clandestinement de provisions de bouche qui devaient lui permettre, si longtemps que durât la délibération, d'entretenir ses forces, tandis que celles de ses collègues s'épuiseraient : l'inanition devait triompher d'eux et lui assurer la victoire.

Les jurés qui seront convoqués pour juger Mme Rachel, renvoyée devant de nouvelles assises, peuvent s'attendre à être soigneusement fouillés.

Restons encore un petit moment en Angleterre pour faire une petite politesse à la mémoire du juge Goulburn, qui vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, commissaire président de la Cour des banqueroutes.

Il avait autrefois présidé les assises, ce qui l'obligeait à faire des voyages dans les provinces.

Un jour, qu'il allait siéger dans un lieu proche de la métropole, il prit sa voiture afin d'avoir ses aises. Sa femme voulut l'accompagner; il y consentit à une condition, c'est que mistress Goulburn n'encombrerait pas la voiture de malles et de cartons. Goulburn avait les cartons en horreur, comme un autre les crapauds et les araignées.

On partit.

Chemin faisant, il prend au juge fantaisie d'étendre les jambes. Il les retire aussitôt comme s'il avait touché un fer rouge; il se baisse, regarde et découvre un carton sous le siége du cocher. Saisir l'affreux objet, ouvrir la portière avec fracas et jeter le carton sur la route fut l'affaire d'une seconde.

Le cocher arrête les chevaux. Le valet de pied s'apprête à sauter à bas de la voiture pour ramasser le carton qu'il croit tombé par accident.

— Allez toujours! crie Sa Seigneurie furieuse.

Arrivé au Court-House, Goulburn endosse sa robe, puis cherche des yeux dans tous les coins quelque chose qu'il ne trouve pas.

— John! où avez-vous mis ma perruque? où, diable! avez-vous fourré ma perruque, John?

— Mylord, répond John, il y a une heure que Votre Seigneurie l'a jetée par la portière.

A Strasbourg maintenant.

M. Aubry, un des jurisconsultes les plus savants de ce temps-ci, est le doyen de la Faculté de Strasbourg. Les élèves ont pour lui une affection toute filiale. Il y a un mois, le 31 juillet, ils étaient rassemblés pour la dernière fois avant les vacances autour de sa chaire. Ils venaient, pour lui marquer leur gratitude, de lui offrir un objet d'art et une photographie qui les représentait tous réunis dans un même cadre.

M. Aubry, touché de ces témoignages de reconnaissance et de respect, les remerciait d'une voix émue, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et un étudiant pousse dans la salle un bouledogue.

Sotte idée, en vérité, et qui surtout manquait absolument d'à-propos. A la sortie du cours, les élèves firent des remontrances à leur camarade. Celui-ci prit mal la chose. La querelle s'envenima et finit par un défi jeté par Mertiau, l'étudiant au bouledogue, à un de ceux qui le désapprouvaient. Le duel fut refusé sur une décision des étudiants. Autre provocation, autre refus. Le lendemain matin, Mertiau arrivait chez le camarade à qui il avait adressé son second défi, et le trouvait couché.

— Voulez-vous, oui ou non, vous battre avec moi?

— La Faculté m'interdit une rencontre.

Aussitôt Mertiau de se jeter sur l'étudiant désarmé et de le frapper sur la tête et sur le bras avec une canne plombée. Le sang coula. Le blessé, étourdi, s'affaissa sur une chaise, et Mertiau sortit.

Une oisiveté forcée de plus de dix jours et l'impossibilité de passer son examen de licence, telles ont été les suites de ces brutalités pour l'étudiant qui en a été la victime.

Un procès a été intenté par le père.

Devant le tribunal, Me Pfortner a produit un certificat du commissaire de police qui faisait l'éloge du prévenu et représentait les autres étudiants comme des piliers d'estaminet, des tapageurs et des mauvais plaisants, s'amusant la nuit à arracher les sonnettes des bourgeois. M. le doyen Aubry a pris la défense de ses élèves. Il a protesté hautement dans une lettre contre les allégations du commissaire de police. Aucun élève de la Faculté ne mérite, à sa connaissance, la qualification de tapageur et d'arracheur de sonnettes.

L'avocat du plaignant, Me Engelhardt, a demandé sévère justice, conviant le tribunal à donner par son jugement un démenti au bruit qui courait dans la ville que Mertiau échapperait à la prison parce qu'il était fils d'un sous-préfet et neveu d'un sénateur.

Deux cents francs d'amende et quinze jours d'emprisonnement jetteront, il faut l'espérer, un peu d'eau froide sur cette jeune tête un peu trop chaude.

Le *Figaro* a été cité par M. Pastoureau, préfet d'Indre-et-Loire, devant le tribunal de police correctionnelle. Il s'agissait d'un article de M. Claretie où M. Pastoureau avait vu une diffamation. Me Frédéric Thomas a plaidé pour M. Claretie que les juges ont condamné à 1,000 francs d'amende. Une amende de 1,000 francs a aussi été prononcée contre M. de Villemessant. M. Dubuisson, imprimeur, a été condamné à une amende de 1,000 francs.

Le treizième numéro de *la Lanterne* comparaissait quelques jours plus tard devant la même chambre. Elle était prévenue d'offense envers la personne de l'Empereur, d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement et d'outrage à une religion reconnue en France.

La Lanterne s'est présentée, ou plutôt M. le substitut Angot des Rotours l'a présentée aux juges.

M. Rochefort et M. Gaittet, son imprimeur, ont fait défaut.

Le tribunal a condamné le premier à treize mois de prison et 10,000 francs d'amende; le second à deux mois de prison et 2,000 francs d'amende.

Le nombre 13 n'a pas porté bonheur au rédacteur en chef de *la Lanterne*; il est vrai qu'il n'a pas eu beaucoup à se louer non plus du nombre 11.

MAITRE GUÉRIN.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1])

CHAPITRE XXIII

Capture d'un jeune gorille. — Je lui donne le nom de Joë le batailleur. — Sa vigueur et sa méchanceté. — Impossibilité absolue de l'apprivoiser. — Il s'échappe. — On le reprend. — Il s'échappe encore. — L'animal est intraitable. — Mort de Joë le batailleur.

C'est un jour mémorable que celui où je me suis vu maître pour la première fois d'un gorille vivant! oui, d'un gorille déjà en âge de rugir! d'un jeune gorille vivant! On l'avait pris non loin du cap Sainte-Catherine, et on me l'apporta à Washington.

Mes chasseurs, au nombre de cinq, traversaient sans bruit la forêt, lorsque tout à coup le silence fut troublé par le cri d'un petit gorille qui appelait sa mère. Tout était calme aux environs; il était près de midi. Ils se décidèrent à se porter du côté de ce cri, qui se fit entendre une seconde fois.

Le fusil en main, les hardis compagnons se glissèrent silencieusement dans un massif où devait être le petit gorille. Quelques indices leur firent reconnaître que la mère n'était pas loin; tout portait même à croire que le mâle, bien autrement redoutable encore que la femelle, se tenait aussi dans les environs. Mais ils étaient résolus à tout braver pour s'emparer du petit gorille, sachant qu'ils ne pouvaient me faire une plus grande joie que de mettre en ma possession une créature si ardemment désirée.

Voyant remuer les buissons, ils se faufilèrent un peu plus avant, silencieux comme la mort, en retenant leur respiration, et bientôt ils eurent sous les yeux un spectacle bien rare, même pour ces nègres des forêts. Un petit gorille était accroupi à terre, mangeant quelques graines qui croissent au niveau du sol. A quelques pas de là était sa mère, assise comme lui, et mangeant du même fruit.

Mes chasseurs se préparèrent à tirer. Il était temps; la mère les avait vus; ils n'avaient plus qu'à faire feu bien vite. Heureusement pour eux, ils la blessèrent mortellement.

Elle tomba la face contre terre, tout inondée de sang. Le petit gorille, au bruit de la détonation, se jeta sur sa mère et se cramponna après elle en se cachant la figure sur son corps. Les chasseurs s'élancèrent sur ce groupe avec un hourrah de triomphe. Que n'étais-je avec eux! que ne pouvais-je prendre part à la capture d'un gorille vivant!

Mais leurs cris rappelèrent à lui le petit animal, tout couvert du sang de sa mère. Il lâcha le corps, s'élança sur un arbre voisin et grimpa jusqu'au sommet avec une extrême agilité. Là il s'assit en poussant des rugissements sauvages.

L'embarras était de l'atteindre. Comment s'y prendre? Nos gens ne se souciaient pas de s'exposer aux morsures de la féroce petite bête. Ils ne voulaient pas non plus la tuer; maladresse que je ne leur aurais jamais pardonnée. Lui, cependant, ne descendait pas de son arbre, et eux n'avaient garde d'y grimper. A la fin, ils s'avisèrent d'abattre l'arbre et de jeter en même temps une toile sur la tête du petit singe, en profitant, pour le saisir, du moment où il était aveuglé et enveloppé, ce qui n'empêcha pas un de mes hommes d'être cruellement mordu à la main, et un autre d'avoir la cuisse entamée.

Ce petit animal, quoique chétif de taille et encore enfant par l'âge, était d'une vigueur étonnante et d'une violence sans égale. On ne savait comment l'emporter. Il ne cessait de se débattre, de s'élancer sur ceux qui le retenaient, de les menacer et de faire mine de leur arracher quelques lambeaux de chair, surtout aux jambes; c'était là qu'il visait. On fut obligé d'aller chercher une fourche, dans laquelle on lui passa le cou de manière à l'empêcher de s'échapper et à le tenir en même temps à distance. Le moyen était rude, mais c'était le seul qui pût mettre nos hommes à l'abri de ses griffes et de ses dents. C'est dans cet équipage qu'on l'amena à Washington.

[1] Voir les numéros 658 à 711.



NOUVEAU PARIS. — LE SQUARE MONTHOLON ET LE PONT DE LA RUE BELLEFOND, dessin de M. Berthaud. — Voir page 562.



LA FOIRE A LA LAINE, A WEIMAR, dessin de M. C. L. — Voir page

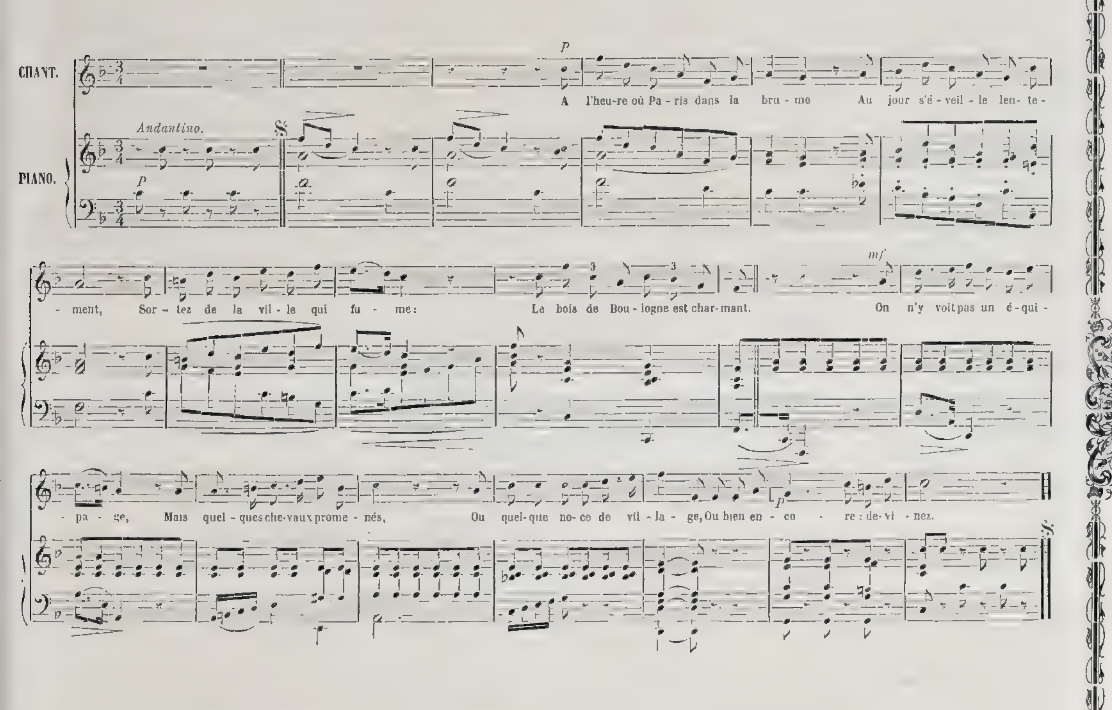
GUSTAVE NADAUD
—o—
UNE CHANSON
Par mois

AU BOIS
DE
BOULOGNE

Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE
DE
GUSTAVE NADAUD





A l'heure où Paris dans la brume
Au jour s'éveille lentement,
Sortez de la ville qui fume
Le bois de Boulogne est charmant

On n'y voit pas un équipage,
Mais quelques chevaux promenés,
Ou quelque noce de village,
Ou bien encore... devinez.

Deux amoureux, je le suppose,
Allaient sans souci du chemin,
Se contant, [illegible] changer de pose,
Tantôt le bras, tantôt la main,

Tantôt courant à perdre haleine,
Puis [illegible]
Elle avait [illegible] à peine,
Il avait vingt-cinq ans au plus.

Les [illegible]
Sur le sol [illegible],
[illegible]
[illegible]

La saison [illegible] encore
[illegible]
Dans ses atours sent éclore
La sève [illegible]

IV

Et, ne voyant pas de verdure,
Ils s'étonnaient, les amoureux,
De ce retard de la nature,
Quand l'heure avait sonné pour eux.

Un tapis de feuilles séchées
Sous leurs pieds craquait par instants
Et tenait encore cachées
Les espérances du printemps.

V

Eux qui cherchaient l'herbe nouvelle
N'avaient souci que des vivants,
Et de la canne & de l'ombrelle
Jetaient la feuille morte aux vents.

Bien longtemps à la même place
Ce jeu semblait les divertir,
Quand on entendit dans l'espace
Un coup de [illegible]

VI

Puis un second, puis [illegible],
Un garde passait près de [illegible].
Pour avoir le mot du problème,
Un des amoureux l'appela:

« Hé! garde, par quelle aventure
Entend-on le canon [illegible]?
— Mais, monsieur, c'est l'ouverture
Des deux chambres. — Merci, [illegible]

VII

Et les deux amants s'en allèrent
Sans autrement se soucier
Des deux chambres qui s'assemblèrent,
Que des feuilles de l'an dernier.

GUSTAVE NADAUD.

Heugel et Cie, éditeurs

Le village était tout en émoi lorsque l'animal fut débarqué du canot sur lequel on lui avait fait descendre la rivière. Il rugissait et beuglait avec fureur; ses petits yeux, lançant autour de lui des regards sinistres, donnaient à entendre que s'il pouvait attraper quelqu'un de nous, il lui ferait sentir cruellement sa vengeance; mais naturellement personne ne vint se mettre à sa portée.

Je m'aperçus que la fourche lui blessait le cou, et je songeai aussitôt à me procurer une cage. En deux heures on me construisit une petite cabane de bambou, très-forte, avec des barreaux solidement fixes et assez espacés pour que le gorille pût être vu et voir lui-même au dehors. On l'introduisit tout de suite là dedans et, pour la première fois, je pus jouir tranquillement du spectacle de ma conquête.

Dès que j'approchai de la cage, il s'élança sur moi; mais, Dieu merci, je me trouvais hors de ses atteintes. Ses regards témoignaient de sa rage impuissante.

Je le nommai Joë, Joë le batailleur. C'était un jeune mâle qui n'avait pas encore trois ans, mais qui était parfaitement en état d'aller seul et dont la force musculaire était déjà prodigieusement développée. Sa taille était d'environ trois pieds six pouces. Sa face et ses mains étaient toutes noires et ses yeux enfoncés. Les poils de sa tête étaient d'un brun rougeâtre; ils redescendaient, de la naissance des sourcils, sur les deux côtés de la face, en prenant là une teinte plus foncée, et encadraient la mâchoire inférieure à peu près comme notre barbe et nos favoris. Le museau était lisse et très-noir. La lèvre supérieure était bordée d'un poil rude et court; on eût dit des moustaches naissantes; mais j'ai vérifié plus tard l'absence de moustaches chez les gorilles adultes. La lèvre inférieure était garnie d'un poil plus long, qui semblait annoncer une barbiche. On lui voyait des cils minces et clair-semés; les sourcils étaient droits.

Tout son corps était velu, sauf la face et la paume des mains et des pieds. Le pelage du dos était gris de fer et tirait sur le noir en approchant des bras. Il s'allongeait sur les bras, plus qu'en toute autre partie du corps.

Quand j'eus bien observé le petit drôle, solidement enfermé dans sa prison, je me hasardai à venir plus près lui adresser quelques paroles de douceur. Il s'était blotti dans le coin le plus reculé de la cage. Dès que je m'approchai, il se mit à rugir et s'élança sur moi; je me rejetai vite en arrière; mais il eut le temps d'agripper mon pantalon, dont il remporta un morceau dans le fond de sa cage. Cette attaque me rendit plus circonspect; il ne fallait pas se risquer à sa portée.

Me serait-il possible de l'apprivoiser? Je le croyais d'abord, mais je fus bien vite désappointé.

Accroupi dans son coin, il dardait sur moi le feu sombre de ses yeux gris. Je n'ai jamais vu de mine plus rechignée ni plus sournoise. Je ne crois pas, du reste, que jamais un gorille puisse prendre l'air gracieux.

Il fallait cependant pourvoir aux besoins de mon prisonnier. Mon premier soin, le matin, fut de m'occuper de lui. J'envoyai chercher dans la forêt les graines que ce petit animal préfère et je les plaçai, avec un vase d'eau, à sa portée. Mais, dans sa réserve farouche, il ne voulut ni manger ni boire avant que je me fusse reculé à une grande distance.

Le second jour, je trouvai Joë plus sauvage encore que le premier. Il se précipitait avec fureur sur tous ceux qui s'arrêtaient un moment devant sa cage, prêt à les mettre en pièces s'il l'avait pu. Voilà, me disais-je, un bel échantillon de l'homme-singe! Un tigre sous la peau d'un gorille! Je me demandais quelle espèce de cage il faudrait pour un gorille adulte. A coup sûr, je ne voudrais pas être son gardien, à celui-là.

Je jetai à Joë quelques feuilles d'ananas, dont je remarquai qu'il ne mangeait que les parties blanches.

Il ne faisait guère de difficultés pour satisfaire son appétit, tant qu'on lui présentait des aliments de sa forêt natale; mais il refusait toute autre espèce de nourriture. Il aimait surtout les bananes mûres.

Le troisième jour, Joë se montra encore plus farouche et plus sombre que de coutume, rugissant dès qu'on faisait mine de l'approcher, et se ramassant dans son coin pour sauter de là sur le visiteur.

Le quatrième jour, pendant que personne n'était près de lui, le petit démon parvint à arracher deux des barreaux de sa cage, et s'échappa. J'arrivai juste au moment où l'on venait de s'apercevoir de sa fuite, et j'envoyai aussitôt tous les nègres à sa poursuite. Où s'était il sauvé? J'étais bien décidé à faire cerner le bois pour ressaisir le fugitif. Comme je rentrais chez moi pour prendre mes fusils, je tressaillis au bruit d'un grondement sourd qui partait de dessous mon lit. C'était maître Joë; il n'y avait pas à s'y tromper. Je connaissais trop bien l'aimable son de sa voix. Il se tenait caché là et guettait tous mes mouvements.

Je sortis plus vite que je n'étais entré. Je fermai sur-le-champ les fenêtres, et j'appelai tout mon monde pour garder la porte. Quand Joë vit ce groupe de visages noirs, il devint furieux, et les yeux étincelants, la rage peinte sur sa face et dans tous ses mouvements, il s'élança hors de sa cachette. Il était prêt à se jeter sur nous tous; rien ne semblait l'effrayer. Il n'en était pas de même de mes hommes, qui auraient volontiers lâché pied. Je fermai vite la porte et je laissai Joë maître du logis, aimant mieux combiner à loisir les moyens de le reprendre sans peine que d'exposer mes hommes et moi-même à ses cruelles morsures, car je ne me souciais pas de lui laisser entre les dents un morceau de ma jambe avec mon pantalon.

Mais comment le reprendre? C'était là le difficile. Il avait déjà déployé tant de force et de fureur, que j'hésitais à l'attaquer corps à corps, trop sûr de ne pas sortir à bon marché de cette lutte. Cependant, à travers le trou de la serrure, je voyais maître Joë, accroupi, immobile, au milieu de la chambre. Tout en guettant ses ennemis du dehors, il regardait mon mobilier d'un air de surprise. On eût dit qu'il cherchait le sens de ces objets nouveaux pour lui. Je le surveillais avec inquiétude, craignant que le tic-tac de ma pendule n'attirât son attention et n'appelât sa fureur sur ce meuble précieux. Je voulais bien laisser Joë en possession de mon appartement; mais je craignais qu'il ne mît en pièces certains petits objets d'art ou de curiosité suspendus au mur, et qui avaient pour moi beaucoup de prix et d'intérêt, comme autant de souvenirs de mon pays.

A la fin, voyant que Joë se tenait tranquille, j'envoyai quelques-uns de mes compagnons chercher un filet; puis, ouvrant brusquement la porte, je le lui jetai sur la tête; heureusement je réussis du premier coup à en entortiller le petit monstre, qui se mit à pousser des rugissements effroyables, à se débattre et à donner des coups de pied en tous sens dans le réseau sous lequel il était empêtré. Ses transports de rage étaient si violents, que j'eus peur un instant qu'il ne mourût d'un accès de suffocation. Je l'empoignai par la nuque, deux hommes lui saisirent les bras, un autre les jambes, et, à nous quatre, nous eûmes toutes les peines du monde à venir à bout de ce diablotin.

Nous le reportâmes au plus vite dans sa cage, que l'on avait réparée à la hâte, et nous l'y enfermâmes de nouveau. Jamais je ne vis bête plus furieuse; elle s'élançait sur tout ce qui l'approchait, elle mordait les barreaux; elle nous lançait des regards sinistres et venimeux, et chacun de ses mouvements révélait une férocité intraitable.

Depuis lors, Joë devint plus sombre que jamais; les bons traitements ne faisaient qu'accroître son humeur noire. J'essayai alors de ce que pourrait le jeûne pour dompter cette nature rebelle. Je commençais d'ailleurs à être embarrassé pour lui procurer chaque jour ses aliments de la forêt, et je voulais l'accoutumer à la nourriture moins sauvage que je plaçais devant lui; mais il refusait obstinément d'y toucher. Comment diable, me disais-je, l'emporter dans mon pays, à moins d'emporter avec lui une forêt africaine? Quant à son humeur, tout ce que je gagnai, après vingt-quatre heures de jeûne, ce fut de le voir venir lentement prendre dans ma main ses graines favorites et se retirer ensuite dans son coin noir pour les manger. Mes soins attentifs et suivis pendant plus d'une quinzaine ne me valurent pas un meilleur résultat. Il grondait toujours sourdement, et ce n'était que lorsqu'il avait bien faim qu'il consentait à venir prendre de ma main ses aliments de choix, et jamais d'autres.

Au bout de la quinzaine, allant un jour lui porter sa nourriture, je trouvai un morceau de bois de sa cage tout rongé et la cage vide. L'animal s'était enfui de nouveau. Heureusement il venait à peine de s'échapper, car, en regardant autour de moi, je le vis qui courait à quatre pattes, avec une extrême vitesse, à travers une petite prairie, vers un massif d'arbres voisin.

Aussitôt je donnai l'alarme. Mes hommes accoururent et nous le poursuivîmes avec tous nos filets de pêche. Dès qu'il nous aperçut, et avant qu'on pût lui couper la retraite, il changea de direction et courut vers un autre fourré plus épais. Nous le cernâmes; mais, au lieu de monter sur un arbre, il se tint en observation sur la lisière du bois. Cent cinquante hommes à peu près s'avancèrent en cercle autour de lui. Alors il se mit à hurler et s'élança sur un pauvre diable qui marchait en avant des autres. Celui-ci tomba par terre de frayeur, et sa chute le préserva des dents de l'animal. Cet accident nous donna le temps de jeter sur Joë les filets que nous tenions tout prêts.

Quatre des nôtres le rapportèrent au village, toujours résistant et se débattant. Cette fois, je ne me fiai plus à sa cage et je lui passai une chaîne autour du cou. Il lutta de toutes ses forces contre cette opération, et il ne nous fallut pas moins d'une heure pour enchaîner solidement ce petit énergumène, dont la vigueur avait quelque chose de prodigieux.

Dix jours après, il mourut subitement. Il paraissait cependant en bonne santé; il mangeait avec appétit les aliments qu'on lui apportait chaque jour de la forêt, lorsque tout à coup il tomba malade et, en deux jours, il succomba. Sa mort fut accompagnée de quelque souffrance.

Jusqu'à la fin, il s'était montré intraitable, et depuis qu'on l'avait enchaîné, il ajoutait la sournoiserie aux autres vices de sa nature. Ainsi, il lui arrivait quelquefois de se montrer résigné à prendre tranquillement sa nourriture dans ma main; puis, pendant que je me tenais debout devant lui et qu'il me regardait bien en face pour occuper mon attention, il jetait tout à coup son pied en avant pour me saisir la jambe. Plusieurs fois il me déchira mon pantalon. Une prompte retraite pouvait seule me mettre à l'abri de ses attaques, et j'étais forcé de prendre des précautions infinies pour l'approcher. Les nègres ne pouvaient passer près de lui sans le mettre en fureur. Il semblait toujours se rappeler que c'étaient eux qui l'avaient pris, et songer encore aux mauvais traitements qu'ils lui avaient infligés; mais évidemment il nourrissait aussi contre moi un ardent désir de vengeance.

Quand je l'eus mis à la chaîne, je remplis de foin un demi-tonneau que je plaçai près de lui, pour lui servir de couchette. Dès le premier moment il en comprit l'usage. C'était plaisir de le voir remuer ce foin et s'y blottir comme dans un nid lorsqu'il se sentait fatigué. Le soir venu, il le remuait encore, puis, une fois pelotonné sur lui-même, il en prenait des poignées pour se couvrir. Il gémissait souvent, pendant la nuit, après sa mère peut-être.

Quand Joë fut mort, j'empaillai son corps avec soin et j'envoyai sa peau et son squelette à New-York, où beaucoup de personnes ont pu les voir. Son cou était un peu pelé par la chaîne qu'on lui avait mise.

Pauvre Joë! j'aurais bien voulu qu'il vécût! Si j'avais pu l'apprivoiser, je l'aurais emmené dans mon pays pour le montrer aux enfants.

Le pauvre Joë empaillé se voit maintenant au Museum britannique.

PAUL DU CHAILLU.

La suite prochainement.

UN TABLEAU DE M. GLEYRE

Expliquons en deux mots, d'abord, le sujet mythologique de ce beau tableau que l'on admire au musée de Bâle, et dont nous publions aujourd'hui une excellente reproduction.

Penthée, fils et successeur du roi de Thèbes Echion, s'était, selon la fable, déclaré l'adversaire acharné du culte de Bacchus dans ses États. Le dieu prodigua vainement les miracles pour changer ses dispositions. Penthée périt enfin, égorgé et mis en lambeaux, pendant les fêtes de Bacchus, par sa propre mère Agavé et ses deux tantes, qui, aveuglées par Bacchus, le prirent pour un lion.

L'aspect grandiose de la scène, la savante ordonnance de la composition, la fermeté magistrale de l'exécution, la tonalité harmonieuse et sobre, tout dans cette œuvre est digne de l'éminent artiste qui, dès ses débuts, mérita d'être surnommé le peintre poëte.

M. Charles-Gabriel Gleyre est né en Suisse, à Chevilly, dans le canton de Vaud, vers la fin de 1807. Un petit nombre de toiles ont suffi pour fonder sa réputation. Après avoir suivi, en 1824, l'atelier de M. Hersent, il partit pour l'Italie et de là pour l'Orient. Il ne revint qu'en 1833. Il exposa en 1840 un *Saint Jean sous l'inspiration de la vision apocalyptique*; en 1843, *le Soir*, qui fut acheté par le Luxembourg; en 1845, *les Apôtres allant prêcher l'Évangile*; et en 1849 *la Danse des Bacchantes*.

Depuis lors, M. Gleyre s'est tenu constamment à l'écart des expositions publiques. Il poursuit sa noble carrière, seul, isolé et travaillant avec toute l'ardeur que donne une âme d'artiste vigoureusement trempée.

R. BRYON.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Les cinq ou six premières verstes que nous parcourûmes sont plates et appartiennent au steppe; puis nous commençâmes à entrer dans ces vagues solides qui constituent les premières ondulations des montagnes. Enfin, le mouvement d'ascension et de descente devint plus sensible : nous traversions les dernières croupes du Caucase.

Sur ces plateaux, au fond de ces vallées, dont l'aspect rentre dans celui de nos paysages de Bourgogne, s'élevaient de petits villages dont les cheminées fumaient tranquillement, dont les troupeaux paissaient paisiblement.

Le blé sortait de terre, et, de temps en temps, sur la teinte grise de la montagne, jetait un tapis vert irrégulièrement coupé.

Était-ce le caprice qui l'avait coupé ainsi? était-ce l'exigence d'un voisin qui lui avait donné sa forme?

En tout cas, c'était la civilisation qui constatait sa présence.

Je poussai un soupir; depuis si longtemps, je n'entendais plus parler d'elle, et je m'en trouvais si bien!

En avions-nous donc fini avec la partie pittoresque et dangereuse du voyage? Notre Tatar, interrogé, nous rassura quant à ce dernier point : sur l'autre pente du Caucase, entre Schoumaka et Nouka, nous serions, sous le double rapport du pittoresque et du danger, servis à souhait.

Le chemin resta à peu près le même, flottant entre des montées et des descentes, jusqu'à ce que se présentât à nous une montée plus rapide et plus escarpée qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Nous sautâmes en bas de la tarentasse, moins encore pour alléger le tirage des chevaux que pour arriver au sommet de cette dernière colline, qui paraissait nous cacher Bakou, et nous escaladâmes sa pente à pied.

Arrivés à son point culminant, nous revîmes la Caspienne; entre nous et la mer — que l'on ne voyait, au reste, qu'à une certaine distance de la côte — gisait Bakou, perdu dans un pli de terrain.

Mais bientôt la ville nous apparut comme une surprise : nous avions l'air de descendre du ciel.

Au premier aspect, il y a deux Bakou :

Le Bakou blanc et le Bakou noir.

Le Bakou blanc est un faubourg qui s'est bâti presque entièrement depuis que Bakou appartient aux Russes.

Le Bakou noir est le vieux Bakou, la ville persane, la cité des khans, entourée de murailles moins belles, moins pittoresques que celles de Derbend, et cependant pleines de caractère.

Bien entendu que toutes ces murailles sont faites contre les armes blanches, et non contre l'artillerie.

1. Voir les numéros 686 à 711.

Au milieu de la ville, enfermée par ses murailles, à leur teinte encore plus foncée que celle des autres maisons, on distingue le palais des khans, le minaret en ruine de la vieille mosquée, et la tour de la Demoiselle, qui baigne son pied dans la mer.

Une légende se rattache à cette tour, et lui a donné le nom, singulier pour une construction de cette taille et de cette ampleur, de tour de la Demoiselle.

Un des khans de Bakou avait une fille très-belle; tout au contraire de la Myrrha antique, qui était amoureuse de son père, ici, c'était le père qui était amoureux de sa fille. Celle-ci, pressée par son père, et ne sachant comment repousser sa passion incestueuse, fit ses conditions au khan : elle céderait si, comme preuve de son amour pour elle, il voulait lui faire bâtir une tour plus haute et plus forte que toutes celles de la ville, pour qu'elle en fit sa demeure.

Le khan appela à l'instant même des ouvriers, et les mit à l'ouvrage.

La tour commença de s'élever rapidement; le khan ne menageait ni les pierres ni les hommes.

Mais, au gré de la demoiselle, la tour n'était jamais assez haute.

— Encore un étage! disait-elle chaque fois que son père croyait la besogne terminée.

Et les assises s'élevaient les unes sur les autres, et la tour, quoique au bord de la mer, c'est-à-dire dans la partie basse de la ville, s'élevait à la hauteur du minaret, qui était dans la partie haute.

Il arriva un moment où il fallut bien avouer que la tour était finie.

Alors il s'agit de la meubler.

On la meubla des plus riches étoffes de Perse.

Le dernier tapis posé, la fille du khan, suivie de ses dames d'honneur, monta au sommet de la tour, où elle n'était encore jamais montée.

Arrivée sur la plate-forme, elle fit sa prière, recommanda son âme à Allah, et, par-dessus les créneaux, s'élança dans la mer.

Avant d'arriver à ce monument de la pudeur virginale, on en rencontre un autre qui rappelle une trahison.

C'est le monument funéraire du général russe Titianof.

Le général Titianof, gouverneur de la Géorgie, assiégeait Bakou.

Le khan, sous prétexte de présenter des conditions pour la remise de la ville aux Russes, demanda une entrevue au général Titianof.

Des Arméniens, amis des Russes, prévinrent le général que le khan devait le faire assassiner pendant l'entrevue.

Il répondit comme César : *Ils n'oseraient!* vint à l'entrevue, et fut assassiné.

Les habitants de Bakou, effrayés des représailles qui allaient désoler leur ville à la suite d'une pareille trahison, se révoltèrent et voulurent livrer l'assassin à la Russie.

Mais celui-ci leur échappa et se sauva en Perse. La ville seule fut livrée aux Russes.

Bakou, dont les principaux monuments ont été bâtis par Abbas II, fut, de tout temps, un lieu saint pour les Guèbres. Khanat indépendant d'abord, il devint vassal de la Perse, qui le céda en 1723 à la Russie, se le fit rendre en 1735, et le perdit définitivement à la trahison de son dernier khan.

Le sarcophage du général Titianof s'élève sur la pente d'une colline, au milieu de l'espace vide qui s'étend entre la ville et le faubourg. Il a été bâti à la place même où le général a été assassiné.

Le corps est à Tiflis.

L'entrée de Bakou est celle des citadelles les plus fortes du moyen âge. On ne traverse trois enceintes de murailles successives que par des portes tellement étroites, que l'on est obligé de dételer les chevaux de droite et de gauche des troïkas, et de les atteler en arbalète pour faire passer les voitures. La porte du nord franchie, on se trouve sur une place où l'architecture des maisons accuse à l'instant même la présence des Européens.

L'église chrétienne s'élève à droite de la place.

Nous nous fîmes conduire chez le commandant du district, M. Pigoulevsky, qui accourut nous recevoir à sa porte et nous inviter pour le jour même à un second dîner.

Il ne pouvait nous faire assister au premier, qui s'accomplissait au moment même où nous arrivions, parce qu'il avait à sa table deux princesses tatares, la mère et la fille, qui, selon la coutume religieuse et sociale des femmes mahométanes, ne pouvaient lever leur voile devant des étrangers.

Lui-même, M. Pigoulevsky, n'était point admis au repas qu'il donnait, et auquel assistaient seulement sa femme et sa fille. Il se réserverait pour nous.

On nous donna un essaoul, qui prit la tête de la colonne, marcha devant notre tarantasse, et nous conduisit au logement qui nous était préparé.

Ce logement, situé près de l'église catholique, se composait tout simplement des salons du club, c'est-à-dire formait le plus bel appartement de la ville, dont les membres du club se privaient pour le mettre à ma disposition.

Je ne remercie plus; je constate seulement : pendant toute la route, l'hospitalité eut cette magnificence à notre égard.

Nous étions enchantés du répit qui nous était donné par M. Pigoulevsky pour nous passer à l'eau; mais à peine barbotions-nous dans nos cuvettes, que M. Pigoulevsky arriva.

Les deux princesses tatares dérogeaient pour moi aux coutumes nationales et religieuses. Elles voulaient absolument me voir. Le cuisinier s'était immédiatement remis à la besogne; le second dîner se confectionnait, et allait être prêt dans un quart d'heure.

Les deux voitures de M. Pigoulevsky nous attendaient à la porte, et lui-même attendait que nous fussions prêts pour nous emmener.

Une mention toute particulière pour M. Pigoulevsky; il la mérite bien.

M. Pigoulevsky, gouverneur du district, chef de police, bailli probablement, est un homme de quarante ans, de cinq pieds huit pouces, taillé en largeur à la mesure de sa hauteur, vêtu de l'uniforme russe et coiffé du papak tatar.

Il était impossible de voir, à travers les poils frisés du bonnet tatar, briller des yeux plus spirituels, plus intelligents et meilleurs.

Le reste de la figure, joues rebondies, dents blanches, lèvres sensuelles, va admirablement avec les yeux.

M. Pigoulevsky ne sait pas un mot de français, mais il dit chaque mot russe avec une telle expression de franchise, avec une telle accentuation de voix, que l'on entend tout ce qu'il veut dire. Il a trouvé, par sa joyeuse et franche physionomie, les premiers éléments de l'alphabet de la langue universelle que nos savants cherchent depuis la destruction de Babel.

Nous montâmes en voiture et nous retournâmes chez lui.

Je n'eus qu'à entrer pour comprendre les causes de l'expression de bonheur répandue sur son heureuse physionomie : une fille de seize ans, une mère de trente-deux ou de trente-quatre au plus qui semble la sœur de sa fille, toutes deux belles à ravir, deux ou trois autres enfants à peine montés sur les degrés ascendants de la vie, telle était la famille qui venait au-devant de nous et nous tendait les deux mains.

Les deux princesses tatares et le mari de la plus jeune des deux princesses complétaient le cercle où nous étions admis avec cordialité, et je dirai presque, à la façon dont nous y fûmes reçus, attendus avec impatience.

Les deux princesses tatares étaient, l'une la femme, l'autre la fille de Makthikouli-Khan, dernier khan de Karaback. La mère pouvait avoir quarante ans, et la fille vingt. Toutes deux portaient le costume national.

La fille était charmante sous ce costume, cependant plus riche que gracieux.

Une petite fille de trois ou quatre ans, vêtue du même costume que sa mère, nous regardait avec ses grands yeux noirs étonnés, tandis qu'entre les genoux de la grand'mère s'était réfugié un petit garçon de cinq ou six ans, qui, à tout hasard et par instinct, avait la main sur le manche de son kandjar.

Un vrai kandjar, ma foi, pointu comme une aiguille et coupant des deux côtés comme un rasoir, qu'une mère française ne laisserait jamais entre les mains de son enfant, et qui est le premier jouet qu'une mère tatare met entre les mains du sien.

Le père, prince Khazar-Outzmief, né à ce village d'Andref où nous avions fait une visite en si bonne et si belle compagnie, était un homme de trente-cinq ans, beau, grave, parlant français comme un Parisien, vêtu d'un beau costume noir et or, portant sur la tête le bonnet pointu des Géorgiens, et à son côté le kandjar à manche d'ivoire et à fourreau doré.

J'avoue que je tressaillis en entendant cette accentuation si pure et si intelligente de la langue française.

ALEXANDRE DUMAS

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

Il est temps, mes chères lectrices, de nous occuper des toilettes d'automne. J'ai pu avoir à leur sujet quelques renseignements que je vais fidèlement vous transmettre.

On portera le costume court; les jupes etagées se composeront encore de tissus rayés en largeurs différentes. On a fabriqué de très-jolies étoffes en lainage, en foulard et même en satin et velours, ce qui nous indique clairement que ce genre de costume sera de mise en toilette de visite.

On conserverait alors les robes traînantes pour toilette de salon et les robes de bal seront rondes, rasant le sol et non plus à queue; cette forme à longue traîne était du reste insupportable pour les réunions nombreuses où l'on marchait dessus sans pitié ni miséricorde.

Le jupon court exige une sous-jupe à ressorts. Les fabricants ont mis leur esprit à la torture pour organiser un jupon gracieux de forme et suffisamment bouffant autour de la taille. Le modèle le mieux réussi, celui que les couturières emploient, est le *jupon parisien* de la maison Duge, rue d'Aboukir, n° 9, auquel on a ajouté une ceinture à tournure genre panier, qui fait *pouff* sur les hanches et soutient on ne peut mieux les doubles jupes bouffantes ornées de ceintures longues et de garnitures en volant.

Nous avons parlé cet été du *jupon parisien* qui s'allonge par des agrafes, la modification qu'il vient de subir ne lui ôte aucune des qualités qui ont fait son succès : il répond maintenant à toutes les exigences de la mode; on peut le recommander comme le plus commode et le mieux réussi.

Pour varier la toilette, on paraît disposé à faire beaucoup de costumes en écossais; la jupe de dessous sera de teinte unie et la ceinture en ruban écossais. Le volant qui garnit se coupe en biais dans l'étoffe; ceci se fait aussi pour les rayures. Les choux en rubans sont disposés d'une manière gracieuse à toutes les ondulations.

En confections, je vois préparer des *mac-farlane*, grande pèlerine double. La première est coupée pour laisser passer les bras; celle-ci descend plus bas que la ceinture et fait manteau; la seconde pèlerine est beaucoup plus courte, elle est plissée par derrière et retenue dans ses plis par deux choux posés en [illegible].

Comme toilette de demi-saison, on choisit le foulard. Les magasins de *la Malle des Indes*, passage Verdeau, ont reçu le 1er septembre leurs nouveaux assortiments; on y remarque beaucoup de rayures. Les pièces sont de même teinte pour fournir à la même toilette la disposition de mille-raies et de rayure *ruban* qui fait le costume complet. Exemple : première jupe en foulard pékin violet et gris à larges raies, jupe ronde; seconde jupe à corsage, forme *abbé galant*, en foulard mille-raies, même teinte que la précédente; celle-ci, beaucoup plus courte, est ornée d'un petit volant en biais; la ceinture et les choux sont en pareil à la jupe de dessous; le corsage de forme montante est orné d'une pièce plate qui se nomme *pèlerine religieuse*. Cette toilette peut servir pour

REBUS



Explication du dernier Rebus :

[illegible]

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

sortir sans autre confection tant que la saison le permettra; elle se varie de toutes les teintes en nuances bois, marron, bleu de France, grenat, aventurine ou feutre. Les foulards changeants dont *la Malle des Indes* a une si magnifique variété continuent à être en grande vogue pour robes de dîner, soirée ou visite.

J'ai déjà, je crois, expliqué à nos chères lectrices que pour faire une toilette à deux jupes on ne confectionne pas la jupe de dessous tout entière avec l'étoffe: cette jupe n'est, à vrai dire, qu'un *haut volant*, et toute la partie qui est cachée se fait avec de la doublure.

On prépare en ce moment des sous-jupes dont le bas est en étoffe rayure satinée dont nous reparlerons dans notre prochaine causerie, car je crois qu'il sera facile avec ce modèle d'économiser le double jupon. C'est surtout avec les tissus unis qu'il faut créer des jupons de fantaisie; les femmes qui ont du temps à consacrer aux travaux pourront préparer des volants brodés ou soutachés qui seront d'une précieuse ressource avec la mode actuelle.

On peut demander aux magasins de *la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, toutes les fournitures pour ces broderies. On choisit aussi dans les mêmes magasins les nouvelles franges en style écossais destinées aux macfarlane.

A chaque saison, *la Ville de Lyon* renouvelle ses assortiments en ceintures, voilettes, cravates, passementeries et rubans de tous genres; elle possède un rayon de modes où l'on trouve les fantaisies les plus distinguées en chapeaux de ville et de voyage. Le gant Joséphine, propriété exclusive de la maison que je viens de citer, est trop connu dans le monde élégant pour qu'il soit nécessaire de le signaler à l'attention; c'est le même coupé et le même cousu de tous les gants de chevreau.

Je remarque dans la confection et dans la lingerie une grande prédilection pour le *genre pèlerine;* on délaisse un peu le fichu Marie-Antoinette pour reprendre la pèlerine ronde; cette dernière convient surtout aux toilettes simples. Si on la fait en étoffe, elle doit être en pareil à la robe; la garniture en frange est ce qui lui convient le mieux. Si la pèlerine est en lingerie, le volant brodé ou la guipure lui donnent beaucoup de cachet. Ne point oublier les choux de satin que l'on pose devant et sur les épaules.

Je ne sais rien encore de positif au sujet des chapeaux. Tout me porte à croire qu'on conservera les petites formes, et que la quantité des cheveux formera l'édifice de la coiffure. On peut augmenter le volume de la chevelure en introduisant du crêpe.

ALICE DE SAVIGNY.



FERME MODÈLE DANS LE SEELAND, PRÈS DE COPENHAGUE. — LA CAVE AU FROMAGE; dessin de M. E. Kirchoff.



FERME MODÈLE DANS LE SEELAND. — LA CAVE AU LAIT; dessin de M. E. Kirchoff.

FERME MODÈLE

DANS LE SEELAND

La ferme modèle créée au château de Walby, près de Copenhague, est un des établissements les plus curieux de ce genre. On n'y entretient pas moins de quatre cents vaches laitières. La cave au lait, qui fait le sujet d'une de nos gravures, est vaste et bien aérée; le sol en est bitumé. Elle reçoit le jour au fond par trois grandes fenêtres, et la voûte est percée de loin en loin sur les côtés de soupiraux à ventilateurs qui déchargent l'atmosphère des tièdes vapeurs du lait nouvellement tiré.

Le liquide y est versé dans une soixantaine de grands réservoirs pouvant contenir chacun de soixante à soixante dix litres. Un mécanisme fort simple permet de soulever les réservoirs de manière à faire descendre le lait, et la crème est recueillie au moyen de grands râteaux.

Le lait destiné à être converti en fromage est transporté dans une autre cave dont nous donnons également le dessin. On le verse tout d'abord dans une grande cuve centrale, où il reçoit au moyen d'un long tuyau la vapeur qui doit favoriser la coagulation; puis le lait caillé est mis en sac et porté sous les presses qui occupent la gauche de notre gravure. On fabrique ainsi par jour à la ferme de Walby une moyenne de quarante fromages de l'espèce dite *fromages de Holstein*.

L'une et l'autre cave sont également remarquables par leur excessive propreté.

HENRI MULLER

*La célèbre gravure de Raphael Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'*Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 109

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 5eFR.	1 Coup quelconque.
2 . . . . . éch. m.	2 . . . . . .

Solutions justes : MM. A. M. de V..., à Rochefort; Emile Frau, à Lyon; Moner, à Gerona (Espagne); C. Pierson; D. Mercier, à Argelliers; Vve de Larnage, à Tain; Société Philomatique, à Bordeaux; Najatte, à Saint-Mandé; commandant Tholer, à Nancy; Beleymans, café de la Colette, à Lille; cercle de Saint-Palais, Eug. Thiesson (Basses-Pyrénées).

Nous avons reçu un nombre considérable de solutions commençant par T. 7eFD pr. P. Nous ferons observer que la défense F. 3eCD pr. T rend alors le mat impossible en *deux* coups.

Solutions justes des problèmes nos 105, 106, 108 : MM. Ed. Marçais, à Précigné; Kassioph.

SOLUTION DU PROBLEME N° 110.

BLANCS.	NOIRS.
1 P. 6eD.	1 P. 4eR (A, B).
2 D. 7eTD.	2 R. 5eFR (a, b).
3 D. 2eFR éch. m.	3 . . . . . .
(a)	
2	2 R. 3eCR.
3 D. 7eFR éch. m.	3 . . . . . .
(b)	
2	2 R. 5eR.
3 D. 7eD éch. m.	3 . . . . .

(A)	
1	1 R. 4eR.
2 D. 1eFD.	2 R. 5eD ou 4 FR
3 D. 3eFD ou 5eCR éch. m.	3 . . . . .
(B)	
1	1 R. 5eFR.
2 D. 5eFD.	2 R. 6 FR.
3 D. 2eFR. éch. m.	3 . . . . .

Solutions justes : MM. A. Deberly, sous-officier au 8e lanciers, à Libourne; Beleymans, café de la Colette, à Lille; cercle de Saint-Palais, Eugène Thiesson (Basses-Pyrénées); A. Najatte, à Saint-Mandé; Kassioph; commandant Tholer, à Nancy; E. Lequesne.

C. P.

PROBLEME N° 115

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE, de Commercy.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et se font faire mat en cinq coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

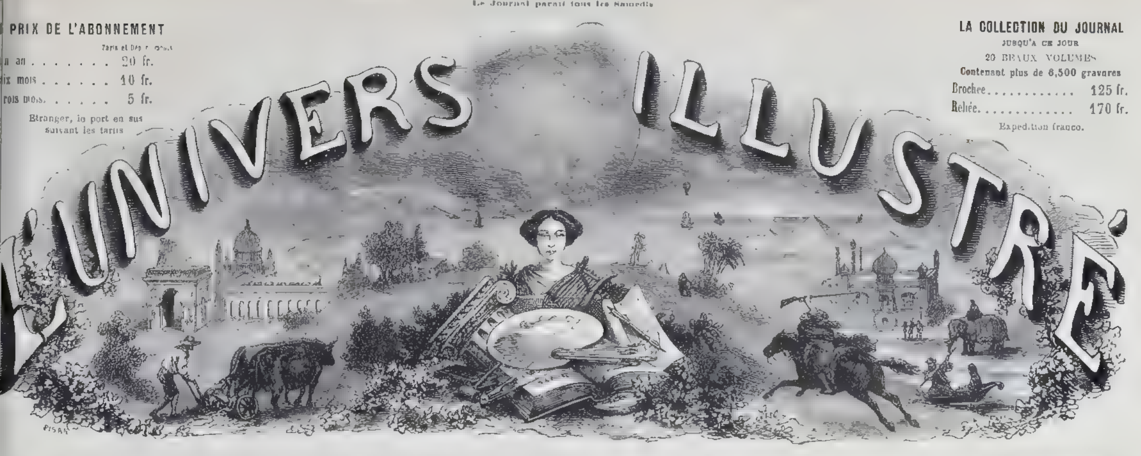
Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

PARIS — CLAYE, IMPR... EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
[U]n an . . . . 20 fr.
[S]ix mois . . . . . . 10 fr.
[T]rois mois. . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs

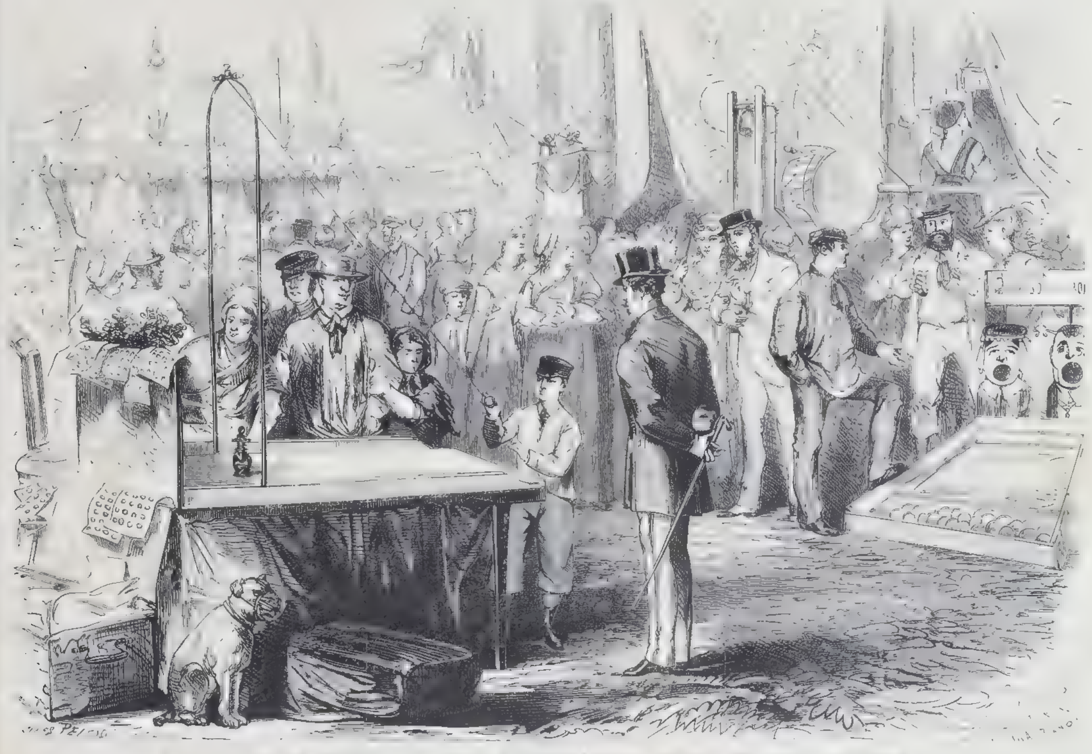
LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 713 — 12 Septembre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL A LA FÊTE DE FONTAINEBLEAU, dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir l'article.

Monde, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos Intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About** — **Balzac** — **Anicet-Bourgeois** — **Casimir Delavigne** — **Camille Doucet** — **Alexandre Dumas** — **D'Ennery** — **Paul Féval** — **Léon Gozlan** — **Eug. Labiche** — **Lambert-Thiboust** — **Ernest Legouvé** — **Félicien Mallefille** — **Aug. Maquet** — **Méry** — **Alfred de Musset** — **Henry Murger** — **Saint-Georges** — **E. Scribe** — **Frédéric Soulié** — **Eugène Sue**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Émile Aucante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Réouverture du théâtre impérial de l'Odéon. — *Jeanne de Ligneris*, drame en cinq actes, en vers de M. Marc Bayeux. — MM. Taillade, Paul Deshayes, Laute, Sully, Mmes Jane-Essler, Agar, Fassy. — Comédie-Française : Reprise des *Fâcheux*, de Molière. — MM. Coquelin, Senechal, Mmes Riquier, Ponsin. — Opéra-Comique : Reprise du *Café du Roi*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Henri Meilhac, musique de M. Deffès. — Mme Girard-Hendron. — Un seul mot à M. Arnault, directeur de l'Hippodrome. — La chasse. — La rareté du gibier. — On il faudrait poursuivre les braconniers. — L'ouverture chez M. le baron de Rothschild. — Le Prince Impérial entre l'*éleoutte*. — Une chasse de Méry. — La question des huîtres. — Touchante unanimité de messieurs les restaurateurs.

M. de Chilly, on en conviendra, a eu la main médiocrement heureuse le jour où il a choisi le drame de *Jeanne de Ligneris* pour être joué à la réouverture de l'Odéon. J'aime à croire que notre littérature dramatique n'est pas devenue [illegible] mieux. Mais tous les hommes sont faillibles, même les directeurs [illegible] pas [illegible] qui nous a donné *la Conjuration d'*[illegible].

Jeanne de Ligneris était arrivée pourtant à la lumière de la rampe, escortée d'un concours de circonstances favorables qu'un auteur dramatique rencontre rarement à son début. L'ouvrage, reçu à correction au Théâtre-Français, et [illegible] immédiatement à l'Odéon. M. de Chilly l'a monté avec un soin exceptionnel, donnant à l'auteur la fine fleur de ses artistes, des décors neufs — parmi lesquels il en est un vraiment [illegible] somptueux. Pendant les deux mois de fermeture, le titre de la pièce a brillé à la porte du théâtre, publicité considérable et tout à fait exceptionnelle. De temps en temps, des journalistes amis se faisaient un devoir d'enregistrer les détails de l'incubation du drame : « La censure retient l'ouvrage. — L'auteur refuse de faire les coupures imposées par la censure. — La censure cède et rend l'ouvrage. — M. de Chilly [illegible] cle, etc., etc. » Ajoutons qu'il y avait bien dans la salle cinq [illegible] crime au Théâtre-Français de n'avoir pas joué *Jeanne de Ligneris*. Le Théâtre-Français est une tête de Turc sur laquelle il est bien doux de taper. On voit que le débutant avait tout pour lui, tout, hormis un drame qui fût viable.

J'ai entendu insister sur la vigueur et l'originalité de l'idée première de *Jeanne de Ligneris* ; mais cette idée, il me semble qu'on pourrait en retrouver la trace en ouvrant *Indiana*, de George Sand. N'insistons pas sur cette réminiscence : nous aurons, par malheur, des reproches autrement sévères à adresser à l'auteur.

Au milieu d'une agitation qui n'est point le mouvement, au milieu d'une faconde pompeuse qui n'est guère le style, voici le sujet que je suis parvenu à démêler, non sans difficulté.

Le sire Odet de Ligneris coule des jours tissus d'or et de soie, dans son manoir féodal, auprès d'une femme qu'il adore beaucoup, mais qu'il estime peu, ainsi que l'on va voir. Un beau matin, il apprend qu'Henri III, expulsé par les Parisiens, en est réduit à courir la campagne, sans trouver un gîte pour abriter sa tête. Vite, à cheval! il s'agit de courir aider le roi à rentrer dans sa mauvaise ville de Paris. Mais madame? Partant pour la guerre, comme dans la chanson, le comte laissera-t-il seule au logis la belle Jeanne? Ce serait grave ; car la comtesse de Ligneris a été élevée au Louvre par la reine Catherine, et ne s'est pas fait faute de coqueter avec messieurs les mignons. Une telle éducation n'est [illegible] que sa noble épouse saura, en son absence, montrer une résistance héroïque à tous les piéges et à toutes les tentations du malin esprit. Et il a, parbleu! bien raison : Jeanne de Ligneris est une petite femme très-romanesque, qui lit Brantôme, et qui, même en présence de son mari, enfourche l'hippogriffe de la fantaisie à la recherche d'un amour immense, terrible, fatal, mortel. Il lui faut cela absolument pour la dédommager de la prose du ménage.

Le comte de Ligneris fait venir un de ses amis, Jean de la Renaudie, le petit-fils de ce capitaine La Renaudie qui fut tué au pont d'Amboise, et il confie à sa robuste amitié la garde de sa femme et de son manoir. La Renaudie est un huguenot de vieille roche, dont les allures sont assez étranges : ainsi, vous le voyez, à peine descendu de cheval, tirer une Bible de sa poche et se mettre à réciter des psaumes avec son domestique dans le salon de la châtelaine. Dans le com[illegible] d'une compagnie de reîtres, qui tient garnison, pour la Ligue, dans le château de Ligneris. Il lance un regard torve au huguenot : soyez sûr qu'il n'attend que le départ du comte Odet pour faire beaucoup de dégâts dans le château de Li[illegible].

La comtesse, toujours à la recherche des passions illicites et tumultueuses, attend à peine que son mari ait tourné les talons pour entreprendre le siége du huguenot. Celui-ci se défend tant qu'il peut et se cramponne à son serment, à mesure qu'il comprend à quel point il lui sera difficile de le tenir. Son fidèle serviteur, un Marcel mal réussi, vient à la rescousse et adresse à la comtesse un petit sermon sur la vertu en général et la fidélité conjugale en particulier.

Rien n'y fait ; si! cela fait que le public commence à se lâcher et à trouver qu'un fidèle serviteur, eût-il une barbe aussi longue et aussi blanche, n'a pas le droit de parler sur ce ton à une dame châtelaine, laquelle dame fut-elle, de son côté, sur le point de séduire un huguenot.

Jeanne de Ligneris, aiguillonnée par la résistance de La Renaudie, et pour se venger de la froideur affectée qu'il lui témoigne, se jette dans les bras du capitaine de reîtres dont j'ai parlé tout à l'heure, un mauvais drôle aussi vantard que poltron ; et voyez la fatalité ! cela arrive juste au moment où le comte de Ligneris rentre dans son château après avoir rétabli Henri III sur son trône. Le galant n'a pas le temps de s'évader de la chambre nuptiale, et, tremblant comme la feuille, il se blottit derrière la tapisserie. La Renaudie veut à tout prix sauver l'honneur de la comtesse, qu'il aime platoniquement. Il tire l'épée contre son ami Odet, pour l'empêcher de franchir le seuil de l'appartement de sa femme. Odet, comme bien on pense, se cabre pour tout de bon contre son ami, qui déploie un zèle si étrange, et il l'accuse de l'avoir lâchement trompé. Là-dessus, La Renaudie le fait arrêter tout net par ses propres domestiques.

[illegible] en pareille [illegible]rade. On se bat donc, trois contre trois. Odet revient seul, et, dans un récit à la Théramène, qui dure un bon quart d'heure, il raconte, au milieu des trépignements et du tumulte, les péripéties de ce duel, où cinq des combattants ont mordu la poussière. Le récit fini, il poignarde sa femme dont la vertu ne lui paraît même plus douteuse. La comtesse tombe, en prononçant son *mea culpa*, et le capitaine La Renaudie, qui n'était pas suffisamment occis, vient en rampant expirer à ses pieds.

Mlle Jane Essler, très-engraissée, joue le personnage de la comtesse ; cet embonpoint, joint au costume, lui donne, avec Mme Gueymard, dans les *Huguenots*, une ressemblance dont tout le monde a été frappé. Elle a lutté avec un incontestable talent et la mâle énergie qu'on lui connaît contre les impossibilités d'un rôle aussi antipathique que confus. Taillade (Jean de la Renaudie) s'efforce de ressusciter le jeu fiévreux et saccadé de ce pauvre et regretté Rouvière : son tempérament artistique est fortement trempé, mais il vise trop souvent au sublime. C'est une entreprise périlleuse, et l'on sait ce qu'il advient quand on touche à côté de la cible. J'avoue que je n'ai pas compris la signification du rôle que remplit Mlle Agar. Elle traverse l'action, une guitare à la main, et jetant par-ci par-là les mots : mort, cercueil, amour. Je croyais qu'un grand coup de théâtre lui était réservé pour la fin, mais le rôle a fini comme il avait commencé.... sans être un rôle. M. Paul Deshayes est parvenu à donner au comte de Ligneris une attitude digne et fière : ce n'est pas un mince résultat et il faut lui en savoir gré. M. Sully avale avec autant de conscience le vin du comte que les vers de l'auteur, ce qui fait qu'on l'entend à peine. Quant à M. Laute, ce n'est pas sa faute si on l'oblige à débiter de si longues homélies ; on devrait bien lui couper la moitié de ses tirades et de sa barbe. Il y a aussi, toujours comme dans les *Huguenots*, un joli petit page fort bien tourné : quand Mlle Fassy sera moins enrouée, elle méritera peut-être des compliments.

Ce n'est pas sans peine que Taillade est parvenu à nommer l'auteur. Il a cru devoir employer une formule nouvelle : « La pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est le *premier ouvrage dramatique* de M. Marc Bayeux. » Pourquoi cette constatation et en pareille occurrence? Voulait-il faire glisser un peu d'indulgence dans l'âme des spectateurs? A son ton solennel, on eût dit plutôt qu'il en appelait au jugement de la postérité.

Avant de quitter l'Odéon, il me reste à faire le procès du public, qui a déployé une sévérité voisine de la cruauté.

O public, mon ami! toi qui as applaudi tant d'ineptes féeries, toi qui as subi pendant des mois entiers des *Biche au Bois* et des *Cendrillon*, ne pouvais-tu montrer un peu plus de courtoisie pour un auteur, qui s'est absolument trompé, — je ne veux rien atténuer, — mais qui méritait quelque générosité pour avoir eu, à son début, le courage d'écrire une pièce en cinq actes et en vers? Que dis-je, de la générosité? Je soutiens, féroce public! que tu as outrepassé tes droits. Ces droits sont suffisamment étendus, je pense : siffle tant qu'il te plaira ; je concède même que tu peux, si telle est ta fantaisie, faire baisser la toile sur l'œuvre inachevée. Mais ce que je te conteste, c'est le droit aux quolibets. — Brise une pièce, si elle est mauvaise, mais ne l'insulte pas. Les lazzi goguenards et les interpellations bur[illegible] constituent une aggravation de peine qui dépasse les limites de ton pouvoir. Tu es un juge, dis-tu fièrement ; eh bien, un juge agirait-il ainsi?

~~~ Le public du Théâtre-Français a accueilli avec une faveur marquée la reprise des *Fâcheux*. Improvisée en 1661, pour les fêtes données au château de Vaux par le surintendant Fouquet, cette amusante comédie avait été jouée pour la dernière fois, il y a trente ans, avec Monrose le père. On a beau lire et relire un ouvrage dramatique, rien ne vaut la perspective de la scène pour en faire entièrement apprécier la valeur et le charme. A voir les visages épanouis [illegible] la salle entière, on eût cru assister à la première apparition d'une exquise comédie inédite.

Les *Fâcheux* précèdent de cinq ans le *Misanthrope* et
~~~

de six ans le *Tartufe*. Si on n'y rencontre pas encore le puissant souffle philosophique qui a inspiré ces immortels chefs-d'œuvre, on ne saurait néanmoins trop admirer cette [illegible] conservé aux caractères un si frappant aspect de vérité.

[illegible] des *Fâcheux* [illegible] qu'elle constitue le type le plus parfait que l'on puisse imaginer de la pièce dite à tiroirs. Un personnage quelconque forme le pivot de l'ouvrage, et autour de lui gravitent un certain nombre de types ou de caractères, empruntés au même ordre d'idées, qui viennent se définir eux-mêmes, puis disparaissent. Les faiseurs de revues de fin d'année n'agissent pas autrement quand ils amènent une demoiselle court vêtue qui explique, sur un air connu, qu'elle est le grand aquarium, le Pré Catelan ou l'abattoir de la Villette. A celle-ci en succède une autre qui raconte qu'elle est la lumière électrique ou le bouillon Duval.

C'est ainsi que les choses se passent et se passeront longtemps encore, sans doute, aux Variétés, au Châtelet et ailleurs. Seulement, Molière a fait passer devant la rampe une série de types vivants, éblouissants de vérité, au lieu de filles en maillots chargées de débiter d'ineptes calembours. Cette petite différence eût empêché, à coup sûr, Molière d'être un auteur à la mode au théâtre du Châtelet.

La tirade du petit-maître mélomane et danseur et celle du veneur sont surtout des merveilles. Rendues avec une perfection admirable par Coquelin, elles ont valu à l'excellent comédien un succès voisin de l'ovation. Sa sortie sur un pas de bourrée est d'un incomparable comique. Quant au récit du veneur, il a été dit avec une fougue et une conviction qui sont la vérité elle-même.

M. Sénéchal est un marquis de fort bon air. Mmes Ricquer et Ponsin sont charmantes à voir et à entendre. Il faut un grand effort d'imagination pour les admettre comme des *fâcheuses*.

~~~ [illegible] menter sa saison d'hiver, l'Opéra-Comique, de son côté, passe en revue son répertoire. Après *les Dragons de Villars*, *l'Ambassadrice*; après *l'Ambassadrice*, *Zampa*, ce dernier ouvrage avec un intermède nouveau consistant en la présence, dans une loge, de la reine de Mohély et de son ministre-sacré [illegible] un petit lever de rideau, pour écarter les idées de suicide de la cervelle des infortunés prix de Rome.

A cette touchante préoccupation nous devons sans doute d'avoir applaudi une spirituelle bluette de M. H. Meilhac, sur laquelle M. Deffès a brodé une légère partition où se détachent quelques morceaux d'une facture originale et franchement mélodique : musique en vieux sèvres, fragile et un peu maniérée si vous voulez, mais d'une élégance raffinée dont on ne saurait méconnaître la valeur.

Vous m'excuserez si je ne vous expose pas dans son entier détail cette historiette qui s'appelle *le Café du Roi*, et dont les touristes d'Ems ont eu, l'an passé, la primeur. L'important est que vous sachiez que la vertu y reçoit sa récompense... et des mains de qui ? Des mains du roi Louis XV, en personne ! Pour atténuer l'invraisemblance du point de [illegible] monarque en est à son premier souper : ce qui explique jusqu'à un certain point la candeur avec laquelle il respecte le sommeil de Mlle Heilbron. Celle-ci, transportée de reconnaissance, lui apprend à chanter juste un air de Lulli, qu'il écorchait depuis la première scène. Louis XV ne se sent pas d'aise; il se hâte de refuser à un certain marquis qui le poussait à mal le brevet qu'il convoite, et à sa maîtresse..., de chant qui l'a retenu dans le droit chemin, il octroie un ordre qui ouvrira à son fiancé les portes de l'Opéra. Louis XV [illegible] de lui.

[illegible] peine nécessaire d'ajouter qu'elle chante avec beaucoup d'art et de finesse. Mlle Heilbron possède une voix d'un timbre très-sympathique. — Mlles Girard et Heilbron ont eu les honneurs du *bis* dans la chanson de Lulli et la scène du Sommeil.

Bientôt, sans doute, nous verrons poindre à l'horizon un de ces huit compositeurs nouveaux dont l'Opéra-Comique s'est engagé à jouer annuellement les partitions, en vertu d'un traité solennel conclu avec la Société des auteurs et [illegible]

~~~ Un mot, un seul, à M. Arnault, l'excellent directeur de l'Hippodrome. Quand j'ai l'imprudence de jeter les yeux sur l'affiche de son intéressant établissement, je tombe tout à coup dans d'étranges perplexités. M. Arnault, qui a su trouver des vicomtes pour sauter les haies et qui a poussé le génie au point d'ouvrir à l'Exposition universelle un théâtre chinois sans Chinois, M. Arnault, dis-je, annonce ce matin que, dans la représentation du jour, l'homme masqué se livrera à un combat acharné contre trois professeurs. Trois professeurs de quoi ? grand Dieu ! [illegible] de version grecque ou des professeurs de piano ? — Appartiennent-ils au moins à l'enseignement libre ? — M. Duruy ne peut manquer d'ouvrir une enquête.

~~~ Pour être fidèle à mon titre, il me reste à parler de la ville; mais je serai forcé d'être bref. Paris n'est plus à Paris. Il s'agit, bien entendu, de ce Paris de *high-life* dont les faits et gestes peuvent intéresser mes aimables lectrices. Les rares gentlemen qui étaient restés insensibles aux séductions des roulettes transrhénanes, des plages de la Manche ou des thermes pyrénéens, sont tous partis à la chasse, dans des départements plus ou moins éloignés. On avait beau répéter sur tous les tons que le gibier manquait à peu près partout, une pareille perspective a été impuissante à les empêcher de boucler leurs bonnes guêtres de combat. Ouvrir la chasse, c'est un devoir sacré auquel ne failliraient pas bien des gens, quand même ils auraient la certitude de ne pas trouver une grive à tirer.

La rareté du gibier, voilà une question qui se représente régulièrement à cette époque de l'année. Si la dépopulation du poil et de la plume continue dans la proportion que l'on dit, le temps n'est pas loin où le dernier perdreau aura expiré sous le plomb meurtrier. Cela est grave, très-grave ! N'y aurait-il pas lieu d'aviser par des mesures radicales, comme, par exemple, d'interdire absolument la chasse pendant quatre ou cinq ans ?

Faute de mieux, car je ne compte guère voir adopter ma proposition, j'appelle toute l'attention de la Société pour la répression du braconnage sur le commerce interlope du gibier qui se fait dans Paris, un mois avant l'ouverture de la chasse et deux ou trois mois après sa fermeture. Je l'ai déjà dit plusieurs fois, et je n'hésite pas à le répéter : c'est dans la cuisine des restaurants qu'il faut attendre le braconnage. Pendant tout le mois d'août, messieurs les restaurateurs ont vendu presque publiquement des perdreaux. Cet hiver, en temps de neige, il en sera de même. Qu'une surveillance active, efficace, ait lieu. Que l'on inflige aux contrevenants de fortes amendes qui leur enlèvent leurs bénéfices illicites; que l'on ferme même leurs établissements pendant quelques jours, en cas de récidive, et vous verrez, je vous le garantis, beaucoup moins de braconniers en plaine.

A la chasse, comme ailleurs, il y a quelques millionnaires à côté d'innombrables déshérités. Parmi les premiers je citerai M. le baron de Rothschild, chez qui, le jour de l'ouverture, il a été abattu deux cent soixante perdreaux, soixante et dix lièvres et quarante faisans. Les lapins n'ont pas été comptés. Je ne veux pas vous laisser croire que le baron a accompli à lui tout seul cet énorme massacre. La vérité est qu'il y avait huit invités au château.

Par contre, le Prince Impérial n'a pas été heureux dans son début à la chasse à tir. Son Altesse a fait son ouverture dans les tirés de Fontainebleau, en compagnie du prince Joachim Murat et du jeune Conneau. Malgré l'abondance du gibier, le jeune prince est rentré *bredouille*.

Il n'est guère possible de causer chasse sans [illegible] une petite anecdote. Ne froncez pas le sourcil ; elle est absolument invraisemblable, et je la tiens de Méry, le merveilleux conteur.

Méry se trouvait dans un château, à un grand dîner d'ouverture de la chasse. Tout en dégustant les perdreaux, les cailles et les lièvres, chacun narrait ses exploits avec ces détails hyperboliques qui [illegible] Méry, qui n'avait plus faim, mordait sa moustache et souriait.

— A votre tour, monsieur Méry, dit la châtelaine; vous avez bien quelque histoire de chasse à nous conter ?

— Volontiers, [illegible] répondit Méry.

Et il entama le récit d'une grande chasse dans les Pyrénées, chasse dans laquelle il s'était trouvé tout à coup en présence de trois ours.

— D'un coup de fusil, poursuivit-il, je cassai la tête au premier, j'ouvris le ventre du second à l'aide de mon couteau de chasse. Mais restait le troisième, un animal terrible, au poil hérissé, aux yeux sanglants, aux dents longues d'un pouce... Il s'élança sur moi, et... devinez le reste.

Méry jeta autour de lui un regard calme et sérieux.

— Que fit le troisième ours ? interrogea toute l'assistance [illegible]

— Il me dévora, parbleu ! répondit Méry, en se versant tranquillement un verre de bordeaux.

Pendant tout le reste de la soirée, personne n'osa entamer le chapitre de ses hauts faits cynégétiques.

~~~ Du gibier aux huîtres il n'y a guère que l'épaisseur d'un couteau. Je n'ai donc pas besoin de transition pour dire que les restaurateurs de Paris viennent de tenir un grand *meeting* afin de délibérer sur le prix auquel les consommateurs seraient *condamnés* à payer les huîtres cet hiver. Ce prix a été fixé à un franc dix centimes la douzaine. Voilà qui est assez raisonnable; car, en vérité, on pouvait s'attendre à tout depuis que M. Coste a eu l'ingénieuse idée d'élever les huîtres à la dignité d'animaux domestiques et de leur prodiguer les bienfaits de l'éducation. Et d'ailleurs, rien n'empêchait les restaurateurs, ci-dessus nommés, de prélever sur notre gourmandise un tribut de deux, trois ou quatre francs par douzaine d'huîtres, de par la toute-puissance de leur coalition.

Unissez-vous donc à moi, mesdames et messieurs, et terminons notre entretien par un chœur qui célébrera la sublime modération de ces généreux seigneurs.

GÉROME.

BULLETIN

La semaine dernière, l'Empereur et le Prince Impérial se sont rendus au camp de Châlons pour assister aux grandes manœuvres des troupes. Comme les années précédentes, la famille impériale résidera pendant un mois environ à Biarritz.

Dans les derniers jours de son séjour à Fontainebleau, le Prince Impérial s'est donné le plaisir de parcourir en détail le champ de foire de cette ville. Le jeune prince, n'ayant pas été reconnu d'abord, a pu se livrer aux ébats de son âge. Il a passé successivement au tir à l'arbalète et à la carabine, au jeu des macarons et aux chevaux de bois. Il est un jeu auquel il s'est montré fort adroit, c'est celui qui consiste à décoiffer un pantin à l'aide d'une boule suspendue à une ficelle. Sur dix tentatives, neuf ont réussi. Le jeune prince allait se livrer à d'autres exercices quand il a été reconnu. La foule qui s'est réunie autour de l'enfant impérial, en poussant de nombreux vivat, l'ont forcé, à contre-cœur, de battre en retraite.

La démonétisation qui a été annoncée pour le 1er octobre 1868 n'est pas limitée à la France ; elle s'étendra à tous les pays qui ont égalisé le système monétaire avec le système français et dont les monnaies ont cours chez nous.

En France, à partir du 1er du mois prochain, les monnaies qui portent sur le revers la couronne impériale seront seules [illegible] qui sont à l'effigie de Napoléon Ier, de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe et de la République, ainsi que [illegible]

En Belgique, les pièces démonétisées seront celles de [illegible] de 1 franc, de 2 francs et de 2 fr. 50 centimes, qui ont été émises sous le règne de Léopold Ier, et qui portent l'effigie du feu roi.

En Suisse et en Italie, les seules monnaies auxquelles le cours légal sera conservé sont celles qui portent un millésime postérieur à 1863.

En Suède, la réforme monétaire sur les bases du système décimal, votée dernièrement par le Rigsdag, vient de recevoir un commencement d'exécution.

L'hôtel de la Monnaie de Stockholm a mis en circulation une nouvelle pièce en or de la valeur de 10 francs, portant le nom de *carolina*, à cause de l'effigie du roi Charles XV, qui est empreinte sur l'une de ses faces.

L'émission de cette monnaie permettra au royaume-uni de Suède et de Norvège d'adhérer à la convention de 1865, [illegible] qui doivent être prochainement renouvelées sur la base de celles de 1867, pour résoudre l'importante question de l'unification monétaire.

A partir du 1er janvier prochain, la Grèce accédera également à la convention monétaire intervenue déjà, pour la pratique de notre système décimal, entre la France, la Belgique, l'Italie, les États-Pontificaux et la Suisse.

Les ateliers de la Monnaie de Paris frappent en ce moment pour le gouvernement hellénique de nouvelles drachmes pour une somme de trois millions et représentant exactement un franc au lieu de quatre-vingt-dix centimes, valeur actuelle des drachmes.

Il y a quelques jours, un violent incendie a éclaté, à quatre heures du matin, dans les bâtiments de l'École normale supérieure, rue d'Ulm prolongée. Il a pris dans les combles [illegible]

[illegible] ou moins grièvement quatre sapeurs-pompiers. La fatalité semble, depuis quelque temps, poursuivre ces braves pompiers dont tout le monde apprécie l'infatigable dévouement à l'heure du danger.

Une œuvre remarquable et qui fera honneur au règne de Pie IX, c'est le dessèchement du marais d'Ostie, l'un des plus terribles éléments de la malaria romaine. Le dessèchement, commencé le 17 mai dernier, touche à sa fin. 2 700,000 mètres d'eau croupie, infecte, pestilentielle, se sont écoulés

dans la mer, le reste aura [illegible] place de ces marais empestés dont on ne pouvait s'approcher sans danger, apparaîtront bientôt des champs que la charrue couvrira de riches moissons.

Il serait question, à ce [illegible] au permis de chasse et au port d'armes, tels qu'ils sont matériellement institués, — c'est-à-dire sous forme de pancarte qui se rompt aux plis et que la pluie peut détremper, le vent enlever au moment où on les exhibe à l'agent de l'autorité, — une carte pouvant tenir dans le portefeuille et portant au verso la photographie du titulaire. Celle-ci remplacerait le signalement avec avantage, surtout pour les gardes champêtres peu lettrés et aussi pour MM. les photographes, qui se plaignent que les affaires ne vont pas.



LES PÊCHEURS À LA LIGNE, AU BAS DU PONT-NEUF, PENDANT LES BASSES EAUX.
Dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir page 575.

On annonce comme prochaine la translation de la manufacture impériale de porcelaine de Sèvres au beau palais qu'on lui a construit dans le bas parc de Saint-Cloud, près de la grille du pont de Sèvres. M. Riocreux, directeur du musée de céramique, s'apprête à opérer son long et difficile déménagement.

On nous signale un incident gastronomique qui vient de se passer à Alexandrie et qui atteste les bons rapports qui règnent entre notre diplomatie et le gouvernement du vice-roi.

Notre compatriote, M. Poujade, consul général de France en Égypte, a donné au fils aîné du vice-roi, le prince Mehemet-Pacha-Tewfik, un splendide banquet, avant son départ pour [illegible].

C'est la première fois, croyons-nous, qu'un agent consulaire européen reçoit à sa table l'héritier du vice-roi d'Égypte.

Le roi de Suède a nommé le roi de Danemark colonel honoraire du régiment des hussards de sa garde, et le prince Frédéric de Danemark, son futur gendre, colonel honoraire du régiment de Svea. Ce prince est attendu incessamment à Stockholm, et accompagnera la famille royale de Suède à Christiania.

L'échange des ratifications de la convention pour la rétrocession des archives vénitiennes, signée par l'Autriche et l'Italie, a eu lieu à Florence, il y a quelques jours. À cette occasion, on a employé, pour la première fois, dans un acte international, le nouveau titre de l'empereur d'Autriche, qui ne doit désormais être nommé dans ces actes que Majesté impériale, royale et apostolique, sans aucune autre désignation.

La nouvelle reine de Madagascar vient de décider que cinq jeunes gens appartenant aux premières familles du pays iraient faire leur éducation en France. Ces jeunes gens ont dû quitter Tananarive dans les premiers jours de ce mois, pour aller s'embarquer à Tamatave.

Pour la première fois depuis dix ans, on a célébré les 6, 7 et 8 septembre, dans la basilique de San-Giovanni, à Monza, en Lombardie, la fête dite du Saint-Clou qui orne la célèbre couronne de fer.

Elle se trouve depuis environ douze siècles dans cette ville et est gardée avec soin dans la basilique. Tous les rois lombards en Italie et les autres souverains qui portèrent le titre de rois d'Italie, furent couronnés avec ce diadème.

En 1859, l'Autriche le fit transporter à Venise en grand apparat et, de là, pour plus de sûreté, à Vienne. Après la campagne de 1866, le général Menabrea, maintenant président du conseil, alla prendre la précieuse couronne en vertu du traité de paix. Il la porta à Turin pour la remettre au roi Victor-Emmanuel. Le 6 décembre 1866, le général Solary la rendit, par ordre du roi, au chapitre de Monza.

TH. DE LANGEAC.



NOUVEAU PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT, À PARIS. [illegible] M. B[illegible] — V[illegible]



LE PONT D'UN BATEAU A VAPEUR, SUR LE DANUBE, DANS LES ENVIRONS DE PESTH. — [illegible]

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

— Si je savais, murmura Cordoue en caressant ses manchettes d'un air avantageux, qu'en faisant un doigt de cour à la belle marquise...

— Tu es trop rose, Narciso !

— Trop dodu ! trop joli !

Narciso frisa sa moustache et dit :

[illegible]

— Mais je ne la connais pas, moi, votre prophétie, marquis, reprit don Julian de Luna.

— La prophétie n'est pas à moi, très-cher ; elle appartient à ce Moghrab, dont toute la cour prend, Dieu merci ! les almanachs... Moghrab a cherché six mois ; il a couvert [illegible]

— Et il a trouvé le nom du successeur de Sa Grâce le comte-duc.

— Juan de Haro, comte de Palomas ?...

— Non pas... à un acre de chiffres par lettre, cela ne va pas si vite... Il a trouvé les quatres lettres du nom de Haro... puis il a trouvé que le nom de baptême du dit Haro [illegible]

— C'est bien cela, Juan ! firent tous les jeunes seigneurs.

— Et que dit Sa Grâce, le comte-duc ? demanda Saldana.

— Le comte-duc songe bien à cela ! répondit Silva, il est tout entier à son malheur de famille... Dona Inez enlevée...

— [illegible] la fameuse histoire de la litière noire portée par deux jeunes [illegible] ?

— C'est vieux comme Hérode, marquis ! cela date de vingt-quatre heures.

— D'accord, mais la litière noire revenait de chez Moghrab, et la litière noire est retournée chez Moghrab cette nuit.

— Voyez, seigneurs, voyez ! s'écria le petit Narciso en se [illegible]

Son doigt tendu montrait une jeune femme voilée qui traversait en courant la cour des Marionnettes.

— Sur l'honneur ! dit Silva, quand on parle du loup...

— On voit la louve ! interrompit Penaflor... Vous avez reconnu Aïdda la Mauresque.

— [illegible] Moghrab !

Toutes les têtes se massèrent à la fenêtre.

[illegible]

La femme voilée monta en effet le perron qui conduisait aux appartements du ministre. Le valet gardien l'arrêta. Elle souleva un coin de son voile. Le valet gardien s'effaça aussi[illegible]

[illegible] la fenêtre qu'une litière noire aux stores fermés faisait son entrée dans la cour.

— On dirait la chaise de Sa Grâce, murmura Silva.

[illegible]

La litière, au lieu de traverser la cour des Marionnettes, tourna brusquement à droite, et ses deux porteurs s'arrêtèrent devant le pavillon qui formait l'angle du patio.

— C'est pour la reine, dit Silva.

Le pavillon et ses dépendances formaient en effet la de[illegible] Philippe IV.

La portière de la chaise s'ouvrit. Une jeune femme voilée mit pied à terre.

— Encore ! s'écria Cordoue ; il en pleut, ce matin !

— Messieurs, quelqu'un de vous reconnaît-il celle-ci ? [illegible]

Pendant qu'il parlait, une seconde personne sortait de la litière.

C'était un homme, un homme de haute taille, vêtu du costume musulman et la tête cachée sous un ample bernuz blanc.

— Moghrab ! dit Cordoue ; le maragut !

— Non pas, répliqua Penaflor ; Soliman, le sorcier de la reine !

— Vous vous trompez, seigneurs, dit une voix railleuse et froide au milieu d'eux, Hussein le Noir, médecin de notre sire le roi !

Tous se retournèrent à la fois, silencieux et interdits.

[illegible] le costume de capitaine des trabucaires de Sa Majesté, était debout auprès de la fenêtre.

— Seigneur, lui dit Silva en serrant furtivement sa main, nous avons ensemble un compte à régler.

— Saurons-nous votre heure, capitaine ? lui demandait en même temps tout bas don Julian de Luna.

Lera et Cordoue lui adressèrent également quelques paroles à la dérobée.

Moncade montra le crêpe qui était à la garde de sa rapière.

— Patience, messieurs, dit-il.

Les autres gentilshommes qui n'avaient point été mêlés à l'affaire de la maison du Sépulcre s'approchèrent, la main [illegible]

— Vous avez quitté votre poste, don Vincent ? commença [illegible]

[illegible]

— Et saurez-vous nous dire ce qui tient fermée si tard la porte du roi ?

— Marquis, vous parliez tout à l'heure de prophéties. La porte de notre royal sire reste close parce que le destin est là [illegible]

[illegible]

Moncade montra du doigt le cavalier mauresque et la jeune femme voilée qui entraient de compagnie sous le vestibule du pavillon de la reine.

— Vous souvenez-vous, seigneurs, dit-il, du jeune paysan qui vint s'asseoir, l'autre matin, près de nous, sous le portique de la maison du Sépulcre ?... Don Juan de Haro [illegible] la femme et la fille d'un illustre proscrit... La main du jeune homme alors mit hardiment dans la poussière la toque du comte de Palomas.

[illegible] se rendant à l'office de Saint Ildefonse, la mère et la fille... Eleonor de Tolède, Isabel de Medina-Celi... Toutes deux sont au palais, seigneurs, la mère s'entretient avec le roi, voici la fille qui monte chez la reine...

— Et le provincial dont la tête fut mise à prix !...

— Haut les armes ! commanda en ce moment une voix vibrante et jeune derrière la draperie.

On entendit en même temps le bruit de la manœuvre [illegible]

— Je veux perdre mon nom si je ne connais pas cette voix [illegible]

— Les officiers de la garde ont-ils tous été changés ?... [illegible]

— [illegible]

[illegible] parmi cette foule anxieuse, dont la fièvre courtisanesque arrivait à son paroxysme. On avait saisi çà et là quelques bribes de l'entretien engagé entre nos jeunes seigneurs. Certaines paroles allaient de bouche en bouche.

— Le roi travaille !... le roi travaille !

On pouvait entendre ces mots qui dominaient la rumeur confuse, comme les notes claires et intelligibles du chant dominent, dans l'œuvre d'un maître, le savant tapage de l'orchestre.

— Le roi travaille !

Chez nous, en France, on disait parfois :

Le roi s'amuse.

Un de nos plus grands poëtes modernes a poussé ce cri railleur et amer. — Mais combien est plus profonde l'amertume contenue dans cet autre cri : « Le roi travaille ! Et que plus sanglante est la raillerie.

Que pouvait signifier ce mot *travail* appliqué à Philippe IV ? Le comte-duc n'était-il pas sa tête et sa main ? [illegible]

La salle de l'Étoile eût été, certes, en ce moment un lieu d'étude précieux pour un observateur ou un philosophe. Le vide se faisait peu à peu autour de nos hommes d'État, groupés entre les deux premières fenêtres. Il y avait maintenant de la place, dans cette antichambre trop étroite, car le cercle s'élargissait incessamment autour de la banquette de Christophe Colomb, où Zuniga, Pascual de Haro, le connétable de Castille et autres essayaient en vain de faire bonne contenance.

Et pourtant la presse était plus drue que jamais. A chaque instant, quelque nouvel arrivant venait grossir la foule.

Ces retardataires, fidèles à la règle : « A tout seigneur tout honneur, » allaient d'abord déposer sur l'autel de la faveur leurs courbettes et leurs sourires. La vue de nos hommes d'État tout pâles et qui semblaient changés en statues de sel les étonnait et les effrayait. Ils interrogeaient leurs consciences. Mais dès qu'ils s'étaient éloignés, la cohue s'emparait d'eux et les étourdissait de ses mille voix. Nos hommes d'État ne les revoyaient plus.

Le roi travaillait.

Don Pascual avait déjà essuyé plus d'une fois la sueur froide de son front. Le vieux Bernard de Zuniga répétait tout bas :

— Haro !... et le nom de baptême de quatre lettres !... [illegible]

Toute mer a son niveau. Si l'alluvion enrichit une côte, le [illegible]

Pendant que la cour s'éloignait des partisans avoués du comte-duc, certains personnages, abandonnés depuis longtemps, voyaient fleurir autour d'eux des plates-bandes de [illegible] donia, Medina-Torres, tous ceux qu'avait tenus à distance le bras haineux du favori ne voyaient plus que regards amoureux sur leur passage.

Il y avait queue derrière Moncade pour obtenir la grâce de lui toucher la main, en le complimentant avec larmes sur le trépas soudain de son illustre père.

Et Dieu sait ce qu'on disait du comte-duc, cet impuissant et misérable pédant, ce pleutre dont les deux mains tenaient un bandeau sur les yeux de Sa Majesté, ce parvenu qui avait gardé à son manteau toute la sordide poussière des bancs de l'école !...

Moncade écoutait froid et triste.

Au plus fort de la clameur générale, il fit de la main un geste dédaigneux, et dit :

— Seigneurs, le roi a bien voulu signer ce matin le contrat de mon union avec dona Inez de Guzman, fille de Sa Grâce le comte-duc.

Ceux qui le serraient de plus près faillirent tomber à la renverse.

Mais les péripéties n'avaient pas le temps de naître aujourd'hui dans l'antichambre du roi ; à peine sorties de l'œuf, on les voyait disparaître sous d'autres péripéties.

Un tumulte se fit à la porte d'entrée. C'était don Juan de Haro, comte de Palomas, qui arrivait dans son costume de capitaine des gardes. Tous nos hommes d'État se levèrent, et un rayon d'espoir brilla dans leurs yeux. Don Juan portait la tête haute ; il avait aux lèvres le plus insolent de ses sourires.

[illegible]

Il ne manquait plus là que le comte-duc lui-même, venant prouver son existence à la manière du soleil qui sort de son nuage et prosterne dans la poudre ses obscurs blasphémateurs.

Un silence soudain régna dans la salle.

— Avez-vous vu don Baltazar de Alcoy, mon neveu ? de[illegible]

— J'ai vu dans la cour, répliqua superbement don Juan, les hommes de ma compagnie qui m'ont appris qu'un autre avait eu l'insigne audace de prendre mon poste... Don Pascual de Haro commandant des gardes du roi, est-ce vous qui avez signé le décret ?

Don Pascual était livide. Zuniga joignit ses mains tremblantes.

[illegible] a-t-il des décrets qui ne me passent point par les mains !... Ah ! seigneur mon Dieu ! la signature !

Don Juan fit quelques pas dans l'intérieur de la salle, son [illegible] l'entourait.

Il n'y eut à lui donner la main que Moncade, et Moncade lui dit :

— Don Juan, tu es perdu !

— Par la mort de mon âme ! s'écria le jeune comte, tous ces gens sont-ils fous ?... Perdent-ils le respect, parce que mon oncle, le comte-duc, se lève aujourd'hui un peu plus tard qu'à l'ordinaire ?... Holà ! Baïeta, vieil homme ! qu'on m'ouvre sur le champ les portes de l'appartement de Sa Majesté !

Pour les uns, le vieux Cosmo Baïeta s'inclinait un peu ; pour les autres, il se courbait très-bas, c'était un thermomètre bien gradué, très-sensible, qui marquait avec une précision mathématique les différents degrés de la faveur.

A l'appel de don Juan de Haro, Cosmo Baïeta demeura droit et roide.

Et comme le jeune comte marchait vers lui d'un pas menaçant, le vieillard entr'ouvrit la draperie et prononça un mot à voix basse.

— [illegible]

— Ah ! ah ! fit don Juan, voici la voix de mon remplaçant.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. La portière s'ouvrit toute large, et un beau jeune homme, très-pâle et le bras gauche en écharpe, mais la mine fière, la taille haute, et portant à miracle l'élégant uniforme de capitaine des gardes du roi, vint se placer debout au-devant de lui, l'épée nue à la main.

Ce fut dans la salle de l'Étoile un étonnement général, mais qui avait des sources bien diverses.

La plupart des assistants n'avaient jamais vu le nouveau capitaine. D'autres l'avaient aperçu la veille au soir aux côtés du roi des gueux, dans la cour de l'Alcazar ; pour ceux-là [illegible]

Un cri s'échappa du groupe formé par nos évaporés de la [illegible]

— Le paysan d'Estramadure ! balbutia Narciso de Cordoue.

— Don Ramire de Mendoze !... l'homme au pourpoint de buffle !...

— Celui dont la tête fut mise à prix...

— Silence, seigneurs ! ordonna Moncade.

Il s'était rapproché de don Juan, qui avait reculé d'un pas, blême de rage et la lèvre écumante.

— C'est toi, balbutiait le neveu du comte-duc, toi qui m'as remplacé ! toi, misérable rustre !...

Mendoze dépliait lentement un parchemin qu'il avait tiré de son sein.

— [illegible] dit-il, rendez-moi votre épée !

Le neveu du favori dégaina d'un geste violent. On put [illegible]

— Est-ce parce que la Medina-Celi, s'écria-t-il, a passé cette nuit dans la chambre que je prête d'ordinaire à la maîtresse de Philippe d'Espagne ?...

Sa voix rauque fut étouffée par la main de Moncade qui lui ferma la bouche.

[illegible]

Les gardes s'emparèrent du comte de Palomas, en qui un abattement subit et complet avait succédé aux extravagances de la rage.

Au milieu de la stupeur universelle, la voix vieillotte de Cosmo Baïeta s'éleva.

— Seigneurs, disait-elle, Sa Majesté vous remercie... Elle ne recevra pas ce matin.

Il n'y eut pas un murmure.

Depuis une minute, Philippe était roi.

— Sa Majesté a travaillé, dit seulement Penaflor à ses voisins ; elle va se reposer.

Il se trompait.

Cette étrange comédie de l'antichambre royale devait avoir un dénoûment plus étrange encore.

[1] Voir les numéros 705 à 712.

[illegible] tume mauresque et portant sur la tête un ample bernuz noir à franges blanches, se présenta.

A l'aspect de cet homme, les huissiers écartèrent sans façon la noble foule et dirent :

— Faites place !

Personne n'avait la volonté de résister ; mais la masse des [illegible] que le mouvement s'opérait, ceux qui étaient derrière ne voyaient rien.

Nos hommes d'État surtout, réunis en un petit groupe, échangeaient des œillades mornes et découragées.

Un nom vint jusqu'à eux ; Moghrab le maragut !...

En même temps, la foule s'ouvrait d'un bout à l'autre de la salle, et l'homme au bernuz blanc passait silencieux.

Bien des regards avides essayaient de percer son voile.

Parvenu en face de l'entre-deux où nos hommes d'État attendaient humblement leur tour de sortir, il s'arrêta et fit un signe. Le vieux Zuniga, la tête basse, s'approcha comme un écolier qui vient à l'ordre de son maître.

L'Africain lui dit quelques mots à l'oreille et continua son [illegible]

Derrière lui, le flot se refermait, Chacun voulait connaître la fin de l'aventure.

L'Africain, pendant tout le reste de son trajet, ne daigna plus accorder à personne ni un geste ni même un coup d'œil.

Le capitaine des gardes baissa son épée devant lui, et les soldats lui firent le salut des armes.

Cosmo Baïeta l'attendait, incliné jusqu'à terre.

— Va prévenir le roi, lui dit l'Africain d'une voix distincte et sonore, que sidi Hussein le Noir veut l'entretenir sur l'heure.

Vous eussiez entendu une mouche voler, tant on attendait curieusement la réponse de ce Baïeta, qui avait refusé, depuis une heure, la porte royale à des grands d'Espagne, à des prélats, à des ducs, à des princes

Cosmo Baïeta répondit :

— Il n'est besoin, seigneur ; vous êtes le bienvenu.

Et il le précéda chapeau bas.

L'instant d'après, sous les arcades de la cour des Marionnettes, le vieux Zuniga, Pascual de Haro, le connétable et don Baltazar de Alcoy s'en allaient tristement ; nul ne faisait attention à eux. Ils ne comptaient plus. On les [illegible] en passant. [illegible] de tous ceux qui, la veille, étaient à leurs genoux, proclamait leur disgrâce.

Ils avaient entendu Sa Grandeur, l'archevêque de Tolède, demander, en traversant le vestibule, le logis du seigneur capitaine Ramire de Mendoze, afin d'aller lui offrir ses compliments [illegible]

Les Sandoval, les Aguilar et tous ceux qui avaient tenu le haut bout sous les précédents ministères s'éloignaient escortés par une formidable cour.

Quand la foule se fut écoulée, quand ils se virent seuls au milieu de ces royales galeries, où le pat encens des gens de cour les avait si souvent enivrés, ils s'arrêtèrent silencieux.

— Partie perdue ! murmura le premier, Pascual de Haro ; je me démets de mon commandement et je vais passer l'hiver [illegible]

[illegible] du vieux Zuniga.

— La signature ! soupira-t-il. Que vous soyez punis, vous seigneurs, vous aviez fait des rêves ambitieux... Mais moi... sur mon salut éternel, je ne voulais que garder la signature !

Le connétable de Castille prit la parole à son tour.

— Moi, je ne jette pas si vite le manche après la cognée, dit-il ; don Baltazar de Alcoy, qui est de bon conseil, n'a pas encore ouvert la bouche. Et nous ne savons pas encore, seigneur de Zuniga, ce que l'Africain vous a dit, quand il vous a parlé tout bas dans l'antichambre.

Alcoy releva la tête, et un éclair brilla dans ses petits yeux gris.

— L'Africain a parlé?... répéta-t-il vivement.

Le vieux Zuniga laissa tomber son menton sur sa poitrine

— L'Africain, balbutia-t-il, m'avait dit que Juan de Haro serait le successeur du comte duc... Nous élevions ce vizir à la brochette... Hélas ! hélas ! nous avons tué notre poule aux œufs d'or !... Je regrette le comte duc, je regrette...

Alcoy lui saisit le bras.

— Répétez-nous les propres paroles de l'Africain, seigneur ! prononça-t-il d'un ton impérieux.

Le vieux ministre passa ses doigts tremblants sur son front.

— Ai-je des ordres à recevoir déjà ? pensa-t-il tout haut.

Il sentit que la main d'Alcoy lui serrait le bras fortement.

Le rouge de la honte lui monta au front.

— Voici vingt ans que je suis ministre [illegible] murmura-t-il.

— Et vous le serez vingt ans encore, cousin, si vous parlez comme un homme ! répliqua le président de l'audience [illegible]

Don Bernard de Zuniga interrogea l'une après l'autre les physionomies de ceux qui l'entouraient.

— Voulez-vous que nous nous engagions par serment à vous conserver la signature ? demanda Alcoy, cachant de son son mieux le dédaigneux sourire qui était sous sa moustache

— Finissons ! s'écria don Pascual de sa plus grosse voix.

Don Bernard joignit ses mains sèches et jaunies.

— Je le veux bien, répliqua-t-il ; jurez... mes chers amis, jurez que vous me garderez la signature... jurez sur ce que vous avez de plus cher et de plus sacré... et que Dieu vous entende !

Ses larmes ruisselaient sur le velours de son pourpoint.

— Seigneurs, reprit-il après ce moment de faiblesse, voici ce que m'a dit Moghrab : « Rendez-vous ce matin dans la salle basse de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste. Les hommes sont engagés ; tout est prêt... A l'heure de la méridienne, le va-tout doit être joué, aujourd'hui ou jamais ! »

VII

La toilette du roi.

Derrière cette porte mystérieuse qui soulevait les ardentes curiosités de toute la cour, il n'y avait rien. La chambre à coucher de Philippe d'Espagne était vide. Le lit défait montrait en désordre la soie et l'or de ses brillantes couvertures.

Almanzor et ses deux collègues dormaient sur leurs perchoirs.

Les premiers rayons du soleil, frappant les draperies closes des croisées, éclairaient vaguement le grand christ noir qui [illegible] servant de [illegible] Dieu à Sa Majesté

De temps en temps les [illegible] de [illegible] chambre [illegible] par bouffées, comme un lointain murmure.

Le roi n'était pas absent, cependant, car on entendait sa voix grêle dans la pièce voisine, tantôt discourant avec volubilité, tantôt chantant, non sans prétention, des lambeaux de [illegible]

La chambre voisine, c'était la toilette royale, un des plus charmants morceaux du vieux palais. On l'avait ornée tout exprès pour le voyage de Philippe, avec une magnificence véritablement orientale. Elle donnait, par deux fenêtres mauresques, sur les admirables jardins de l'Alcazar.

Une arcade ogive, séparée en deux par une gerbe de colonnettes, séparait ce re[illegible] de la grande étuve connue sous le nom de bains du Calife, et qui était éclairée par vingt-quatre trèfles à jour. La piscine en était si vaste que le roi pouvait s'y livrer quotidiennement au plaisir de la natation.

Le roi était là en compagnie du bon duc.

Le roi était debout auprès d'une croisée et se regardait dans un adorable miroir de Venise dont le pivot en ébène incrusté de nacre était une merveille de délicatesse.

Le bon duc s'appuyait à l'angle d'un bahut et contemplait son maître d'un œil mélancolique.

Évidemment, Philippe sortait des mains de son barbier. Ses noirs cheveux brillaient comme si chaque boucle, gardant le pli de la papillotte, eût été piquée d'une étincelle ; sa barbe formait le fer de lance d'une irréprochable netteté, et les deux crocs de sa moustache, galamment gaufrés, dessinaient selon l'art l'ondulante symétrie de leurs fourches

Mais, malgré ces soins intelligents et coquets, c'était un visage de malade qui surgissait dans sa collerette empesée à la Louis XIII. Bien que ses joues fussent maigres, sa peau déteinte et molle semblait tomber ; sa lèvre était flétrie sous le rouge emprunté au pinceau. Sa taille se voûtait, son regard était morne

— Je cherche en vain la première ride, dit-il ; tous les gens de notre âge ont des rides. Vois Gaspar : il a bien vieilli. Toi aussi, Hernan. Dans le temps, on te trouvait presque aussi beau cavalier que moi.

Il regarda du coin de l'œil le Medina-Celi, dont la mâle beauté ressortait vaguement dans le demi-jour du fond de la salle.

— Tu [illegible] de Pacheco, Hernan ! reprit-il, cela m'a fait plaisir de te voir ? Quand j'étais infant et toi marquis, nous faisions deux gais compagnons ; mais pourquoi es-tu resté en prison si longtemps, mon pauvre Hernan ?

— P[illegible] oublié, répondit le [illegible] avec respect.

— Quant à cela tu as raison, s'écria Philippe en riant. Sais-tu, ami, qu'on a fort à faire sur un trône ? mais je veux mourir si, à ta place, je ne me serais pas échappé plus tôt... Tu savais bien qu'en me montrant seulement ton visage, ta grâce venait d'elle-même sur mes lèvres.

Medina-Celi appuya sa main contre son cœur.

— Vous avez l'âme grande, sire, prononça-t-il d'une voix [illegible]

PAUL FÉVAL

(La suite au prochain numéro.)

LES PÊCHEURS DE LA SEINE

L'immersion du grand siphon du pont de l'Alma étant terminée, la navigation fluviale, dans la traversée de Paris, se rouvrira aux nombreux chalands qui attendent en amont et en aval, venant de la Bourgogne et de la Normandie, dès que la crue des eaux se produira dans des proportions suffisantes. Il faut espérer que ce résultat ne se fera pas attendre longtemps, car on travaille activement au rétablissement du [illegible] de Neuilly

Ces jours derniers, lorsque les eaux de la Seine se trouvaient à leur niveau le plus bas, les rives du fleuve offraient un spectacle des plus amusants. [illegible] que l'on aurait pu compter les pêcheurs à la ligne. Rangés en longues files comme des soldats que la nymphe de la Seine aurait passés en revue, ils faisaient une ample moisson de goujons et d'ablettes, grâce au peu de profondeur des eaux. Les [illegible] aux pêcheurs fanatiques : ceux-ci se trouvaient surtout en foule sous les trois arches du pont Neuf, à gauche, où le lit du fleuve était presque [illegible]. Des braves gens lançaient même d'immenses lignes du bout des parapets.

Au milieu de cette société, peut-être un peu mêlée, une querelle s'élevait de temps en temps au sujet d'un goujon que deux hameçons avaient accroché à la fois. Mais toutes les contestations étaient aplanies, grâce à l'intervention des nestors de la pêche.

Les eaux remontent déjà, et la bonne aubaine va finir. Elle sera peut-être même terminée lorsque ces lignes verront le jour.

R. BRYON.

L'ÉGLISE SAINT-LAURENT

Le percement des boulevards de Sébastopol et de Magenta, en dégageant la vieille église Saint-Laurent et mettant en évidence la disparate de ses styles divers, rendait presque indispensable la construction d'un nouveau portail mieux en rapport avec l'ordonnance primitive de cette construction. L'église était un peu petite : ce fut une occasion de l'augmenter de deux travées du côté de l'entrée.

Le portail, très-joliment exécuté par M. Constant Dufeu, n'est que le point de départ d'autres reconstructions importantes qui seront entreprises dans la suite. Provisoirement on se contente de regratter l'intérieur de la vieille église pour mettre en harmonie ses parties anciennes et ses parties neuves

Les deux [illegible] dépassent les autres d'un mètre ou deux en hauteur, car on pense plus tard surélever la voûte. Le portail a pris près de quatre ans à édifier. Il a été bénit le 15 août dernier par Mgr l'archevêque de Paris. On ne peut que louer son élégante disposition. Quelques ors et quelques couleurs y sont sobrement répandus. Le martyre de saint Laurent, qu'on voit peint à fresque sur le tympan de la porte principale, doit être remplacé par [illegible]

L'église Saint-Laurent est une des plus anciennes de Paris. Grégoire de Tours en faisait déjà mention en 593, dans le récit d'un débordement de la Seine et de la Marne qui eut lieu à cette époque. Ce débordement fut si considérable que l'eau couvrit tout l'espace qui s'étendait depuis la Cité jusqu'à Saint-Laurent et qu'entre ces deux points il arriva plusieurs naufrages.

On pense que l'église était alors située dans le faubourg Saint-Denis, où elle aurait occupé l'emplacement de la maison de Saint-Lazare. Le monument actuel date du XVe siècle. Il reste aujourd'hui bien peu de chose des constructions primitives. Augmenté en 1548, réédifié pour la plus grande partie en 1595, puis restauré en 1622 par Lepautre, auteur du dernier portail disparu, il porta en 1793 le titre de *Temple de l'Hymen et de la Fidélité*. C'est du nom de cette dernière vertu, sous l'invocation de laquelle le temple avait été placé, que la rue qui longe un des côtés de l'église a reçu son appellation actuelle.

Lorsqu'en 1802 l'église fut rendue au culte et érigée en paroisse du cinquième arrondissement, elle se trouvait dans un grand état de délabrement. On ne s'occupa pourtant pas d'y remédier avant la fin du règne de Louis-Philippe. A cette époque les bas côtés qui menaçaient ruine furent restaurés. On reconstruisit dans le style ogival du XVe siècle une grande chapelle destinée aux catéchismes, et des verrières exécutées sur les cartons de M. Galimard furent placées dans les grandes fenêtres du chœur. Les tons en sont agréables ; mais ces verrières déjà endommagées paraissent malheureusement peu [illegible] l'influence du temps.

L. DE MORANCEZ

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

Pour mieux comprendre les champs et les jardins le lecteur voit bien sans doute que j'essaye d'entrer au cœur même de ceux qui les cultivent. Nous reprendrons plus tard ces études de paysans et de jardiniers ; mais je dois aujourd'hui revenir aux sociétés agricoles. Ces sociétés ont eu en effet une influence qui ne fera qu'augmenter à mesure qu'elles se transformeront ; nous avons indiqué déjà quelques-uns des résultats obtenus par la Société royale d'agriculture anglaise. Est-ce à dire qu'une société absolument semblable puisse être établie en France ? Non ; car il est rare que ce qui convient bien à l'Angleterre n'ait pas à subir d'inévitables modifications pour réussir en France. J'ai essayé dans nos précédentes causeries de caractériser le génie particulier des deux peuples, anglais et français, en ce qui concerne la culture. Eh bien ! les différences que nous y avons constatées se retrouvent en toute chose. Lisez le beau et curieux livre que vient de publier M. Ernest Chesneau : *les Nations rivales dans l'art*, voyez y l'amusante histoire des *préraphaélites* anglais racontée d'une manière si française, et vous comprendrez pourquoi il faut aux deux peuples, aussi bien pour les arts que pour l'agriculture, des associations autrement constituées. Du reste ces modifications se feront d'elles-mêmes. La réforme de nos sociétés agricoles commencée déjà est commencée d'une façon très-heureuse ; l'Angleterre n'y a été imitée qu'en ce qui était imitable pour des Français.

Mais, chose importante à noter, ce n'est pas de Paris qu'est parti le signal de cette réforme, c'est de la province. C'est au département de l'Oise, c'est à la Société d'horticulture et de botanique de Beauvais qu'est due cette féconde initiative. La Société de Beauvais n'a, je crois, encore que



L'INDE ANGLAISE. — CORTÉGE DU VICE-ROI, AU G.



DURBAR DE LUCKNOW; dessin de M. Clut. — Voir page 378.

[illegible]

Voici en quels termes en parle M. Henri Michelin dans l'avant-dernier numéro du *Journal de l'Agriculture :*

« ... Ne se contentant pas d'exercer son action dans la circonscription urbaine, non-seulement elle a voulu élargir son cadre de manière à y faire entrer des membres du dehors, mais elle s'est attachée, par les liens d'une organisation [illegible] les habitants des douze cantons qui composent l'arrondissement dont la ville de Beauvais est le centre. En effet, au milieu de chacun des groupes cantonaux, elle a formé une société fondée sur une organisation qui lui est propre, ayant son administration, son bureau, son président, ses réunions mensuelles, ses expositions, et néanmoins qui n'est autre qu'une ramification de la Société mère, avec laquelle elle est en correspondance, dont tous ses membres font partie, ayant droit d'assister à ses réunions, à ses expositions, et à laquelle elle adresse toutes les communications horticoles... Il résulte de cette combinaison que la Société de Beauvais est forte de *onze cents membres*, nombre considérable qui a été recueilli en peu d'années... »

Nous voilà bien loin du projet dont quelques journaux ont parlé, de fonder une société d'agriculture qui pour toute la [illegible] l'imitation de l'Académie française, laquelle, hélas! un de ces jours mourra de solitude et de pauvreté. Notez cependant que la Société de Beauvais ne s'occupe que d'horticulture et [illegible] sur des bases analogues, nous l'avons dit, compterait ses membres par centaines de mille; et c'est alors que l'agriculture française sentirait et ferait sentir sa puissance.

Nous avons vu quelle influence la Société royale a eue en Angleterre sur les développements de la richesse agricole; en France, une société analogue n'augmenterait pas seulement la production du pain, du vin, du lin, des bestiaux, de la laine, du bois, du sucre, etc., ce qui est déjà beaucoup [illegible] notre littérature et peut-être nos arts, car si chez nos voisins tout a son écho dans la caisse, tout chez nous a son [illegible] sur nos champs un peu mieux cultivés. De petits livres charmants, trop peu connus encore, mais dont la réputation peu à peu doit s'étendre, sont en train d'apparaître ici et là [illegible] brave Pierre Caillet, tout en cultivant son champ, s'avisa, l'année dernière, de publier un petit livre intitulé : *la Veillée du mardi gras*. Cet essai rustique fut d'abord imprimé et vendu par un libraire de province; mais les éditions se sont si bien écoulées, que c'est aujourd'hui la librairie internationale qui se charge d'éditer l'œuvre dudit Caillet.

[illegible] heures pour charmer et instruire; il sait trop bien se contenter de ce qu'il a sous la main.

[illegible] que c'est que la *fouldre :* c'est un beau spectacle dont il est difficile de se faire une idée quand on l'a jamais vu. Il consiste en une terreur subite des ânes et des mules dans les [illegible] munique aux autres bestiaux et même à leurs acquéreurs et [illegible] terribles, où bêtes et gens mutuellement se renversent et s'écrasent. Ce qui est plus extraordinaire que le fait en lui-même, c'est l'explication qu'on en donne encore dans bien des villages où on l'attribue aux sorciers. Écoutons là-dessus Pierre Caillet qui, dans la *Veillée du mardi gras*, [illegible] du Poitou, à la veillée du mardi gras, s'entretiennent entre eux des choses du pays, et voici en quels termes ils devisent du maléfice en question :

— Est-ce que par hasard vous avez dans votre croyance que c'est des hommes qui occasionnent la *fouiltre* par leur [illegible]?

[illegible] Michâs.. le jour de la foire Sainte-Meudave, ce qui n'est pas de vieux, je me promenais tranquillement à travers les mules mon bras passé dans la courroie de mon bâton, ça n'était pas désagréable à voir, comme vous savez, toutes ces fières bêtes avec leurs belles têtières de sangle barrée de rouge, la queue retroussée, le corps bardé de graisse, le poil trempé de sueur et fumant comme une soupe; et puis avec ça les marchands [illegible] nifler, à dresser les oreilles, à tirer en arrière. Les bâtons se levèrent de tous les côtés, on se mit à crier : *c'est la fouldre! c'est la fouldre!* Et en un rien de temps tout le bétail se mit à descendre le champ de foire au grand galop, sautant par-dessus les tables et renversant les tentes des marchands de vin. Je vous assure que ça faisait un vilain tripot. Par [illegible] derrière un noyer.

« — Sacrenom! mes cadets, s'écria le bonhomme René, voilà bien des histoires de ma grand-mère. J'ai vu la fouldre à plusieurs reprises dans le courant de ma vie, surtout au temps passé à Champdeniers, où on n'allait rien qu'en peur et qu'en doute, car elle prenait au moins deux ou trois fois dans une foire. Mais je vous certifie que je n'ai jamais pensé, malgré le dire des gens, qu'elle fût engendrée par malice ou sortilège. C'est une peur qui prend le bétail, voilà tout, les mules comme les bêtes à cornes, parfois à cause d'un bruit qu'elles entendent, d'une volée d'oiseaux qui leur passe sur la tête, ou d'un charlatan qui tambourine. Vous avez vu [illegible] ensemble : c'est la même histoire, voyez-vous. »

Notez ce point important : les campagnes abandonnées jusqu'ici à la plus profonde ignorance et même abandonnées à pis que l'ignorance, ont été comme n'existant point pour la littérature et les arts, mais il n'en peut plus être de même à l'avenir; aussi voyez partout se créer les bibliothèques de villages. Eh bien, ces bibliothèques de village, ne pensez pas qu'elles puissent exister longtemps sans influer sur la forme et le fond de notre littérature. Ces vingt millions de lecteurs rustiques, vous paraît-il possible qu'ils se contentent des drôleries parisiennes? N'est-il pas évident qu'il faut à ces gens-là une littérature non de fantaisie, mais de bon sens et [illegible]?

[illegible]?

— Eh! mes amis, la poésie la plus haute se retrouve même aux livres d'application pratique. Ce que vraiment on aime on en parle avec émotion, et voilà la vraie poésie. J'ai cité Olivier de Serres bien des fois déjà, je demande qu'il me soit permis de le citer toujours, car, en fait de culture, c'est le maître des maîtres. Mais on ne sait point assez que le grand agronome est aussi un de nos grands écrivains. Vous hocherez la tête sans doute, si je vous disais que même au fumier il sait trouver une poésie délicieuse; eh bien, écoutez :

« Le fumier des terres est une notable partie de ménage, étant notoire à tous ceux qui font profession de manier la terre, que c'est le fumier qui réjouit, réchauffe, engraisse, amollit, adoucit, dompte et rend aisées les terres fâchées et lasses par trop de travail : celles qui de nature sont froides, maigres, dures, amères, rebelles et difficiles à cultiver, tant il est vertueux! »

Voyez comme le vieux paysan répète à plaisir ce mot *terre*; et voyez comme ces deux choses : *terre* et *fumier* sont vivantes dans sa pensée : la terre est quelquefois *fâchée et lasse par trop de travail*, comme le pourrait être une personne; mais le fumier la *réjouit, réchauffe, amollit, adoucit*, [illegible] à la terre, et la chose est telle, croyez-le bien, dans l'esprit des cultivateurs. Mais que penserez-vous de ce dernier trait appliqué au fumier : *tant il est vertueux!*

Reprenons notre citation :

« C'est le fumier d'où procède cette grande fertilité recherchée par tous les ménagers, faisant produire à la terre toute abondance de biens, car blés, vins, foins, fruits des jardins et des arbres par le fumier viennent richement, étant assaisonné par l'eau et convenablement employé. La distinction des fumiers, les lieux et les temps de leur emploi et application en sont les nécessaires observations. La valeur du fumier, consistant en la chaleur, fait que plus il est prisé, plus il abonde en cette qualité-là, comme le moins recherchable est le plus froid. »

N'avouerons-nous pas maintenant sans difficulté que le vice-président du comice agricole de Toulon, M. A. Riondet, avait cent fois raison lorsque, tout récemment, il disait que [illegible] vains du XVI[e] siècle qui ont tant contribué à la formation [illegible] Calvin, il tient un peu de la philosophie de Rabelais et de l'esprit de Montaigne, et on le lit toujours avec un nouveau plaisir; puis, à toutes ces éminentes qualités, il en joint une plus précieuse encore pour les agriculteurs : il sait parfaitement ce qu'il enseigne, il a mis la main à l'œuvre et cultivé avec le plus grand succès sa terre de Villeneuve de Berg. Le *Théâtre d'agriculture* est le répertoire le plus complet des connaissances agricoles à la fin du XVI[e] siècle, et c'est encore [illegible] pas de se donner comme des inventeurs. »

Ne vous étonnez point de voir M. Riondet déclarer qu'Olivier de Serres est un des grands écrivains qui ont le plus contribué à la formation de la langue française. Rien n'est plus juste qu'une telle assertion. Avec Montaigne, Rabelais et Calvin, il fut, à la fin du XVI[e] siècle, un des auteurs les plus lus; son énorme in-folio eut dix-neuf éditions consécutives, et ce succès se fût certainement continué si la révocation de l'Édit de Nantes n'était venue cruellement et sotte- [illegible] mort; mais il avait été huguenot, on brûla sa maison du Pradel et l'on proscrivit ses livres. L'agriculture française, qui était alors la première du monde, en resta frappée de recul pour plus de deux siècles. A l'heure qu'il est, elle s'en res- [illegible]

Ajoutons ceci : Olivier de Serres n'a pas seulement la science et l'expérience : il a le charme de la forme. Nul ne sait mieux dire les choses simples et saintes de la vie rurale. L'expression est presque toujours originale et saisissante; il a presque à toutes les pages un trait imprévu et vraiment [illegible] l'agriculture. On l'a trop longtemps négligé, mais l'attention [illegible]

Puisque j'ai cité quelques lignes de M. A. Riondet, je dois ajouter que ces lignes sont extraites d'un livre excellent publié, il y a quelques semaines, par la librairie agricole de la M[illegible] *de la France méridionale : ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être, par A. Riondet, agriculteur, à H*[illegible]

M. R[illegible], a pris soin, dans la préface de son nouveau livre, de nous raconter, et il a eu raison, comment, au lieu d'avocat qu'il voulait être, les circonstances le firent cultivateur, il y a un [illegible] depuis il s'est mille fois félicité de ce changement imprévu; mais on sent très-bien tout ce qu'il a gagné à ce retour vers la vie rurale. On sent même qu'au fond il se dit peut-être : Ah! pourquoi les neuf dixièmes de nos avocats, médecins, artistes, etc., n'ont-ils pas été, comme moi, renvoyés au village?

M. Riondet parle de son ignorance agricole dans les premiers temps; mais il s'instruisit auprès des vieux agriculteurs de sa contrée, et c'est lui maintenant, en revanche, que toute la contrée consulte. Ce qu'il s'est acquis de savoir et d'expérience dans son art, le livre qu'il publie en fait foi. Ce ne sont pas seulement les procédés de culture qui y sont in- [illegible] vitales de l'industrie agricole, conditions dont M. Riondet expose parfaitement la complète transformation. Les facilités de transport, la liberté des échanges, ont, selon lui, tout changé et tout changé d'une façon heureuse, mais à laquelle il faut savoir accommoder les procédés de production agricole. Le cultivateur, au lieu de chercher à tirer de son propre fonds toutes les denrées nécessaires à sa subsistance, n'en doit plus tirer que les produits spéciaux à la localité. Ainsi le Midi doit préférer à tout la culture arbustive : vigne, olivier, mûrier, et laisser à d'autres contrées les fourrages et les céréales.

« Le système d'échange seul peut nous sauver, dit-il, et [illegible] elle se résout à n'avoir que les denrées qu'elle peut produire abondamment et à bas prix, et acheter toutes celles qu'elle ne peut produire que dans de mauvaises conditions.

Or, ce point capital est précisément un de ceux que néglige encore trop la petite culture, et, chez nous, la petite culture est la vraie culture nationale. Ce fait est pour tous d'une pleine évidence, et M. Léopold de Gaillard a pu justement dire dans une réunion agricole : « Tout conseil qui n'est pas spécial à la petite culture ne regarde pas l'agricul- [illegible] »

Nous comptons bien, pour nous, ne jamais perdre de vue cet axiome.

EUGÈNE NOEL.

.....

SUR LE DANUBE

Rien de plus pittoresque que le mélange de types et d'idiomes qu'on rencontre sur le pont des bateaux à vapeur faisant le service du Danube. Le russe, le français, l'allemand, le grec, le turc, l'italien, s'y croisent avec tous les dia- [illegible] fermiers ou les bergers magyares. M. Loeffler, dans son joli dessin, nous donne bien l'idée d'un pareil coup d'œil. Nous emprunterons celui des rives du Danube dans les environs [illegible]

« Les rives du Danube, dit le voyageur, n'ont pas ici, comme le Rhin, cet encadrement de montagnes qui en resserrent les flots et sont parsemés de châteaux-forts en ruine; mais elles possèdent un autre genre de majesté, plus imposant peut-être, celui de l'espace sans bornes. L'œil plonge à perte de vue sur ces vastes plaines dont il ne peut entrevoir [illegible] embouchure; les bords sont presque toujours dépourvus d'habitations, et, pendant des heures entières, ni à droite ni à gauche, on ne découvre la moindre apparence de toits : c'est une succession de prairies et de petits bois touffus où, [illegible] gues cornes recourbées, gardés par quelques bergers, les jambes nues et la tête abritée par le chapeau magyar. »

[illegible]

LE GRAND DURBAR DE LUCKNOW

Nos lecteurs savent déjà ce que sont dans l'Inde les *durbars*, ces entrevues solennelles des puissances anglaises [illegible]

Il est difficile de se faire une idée de la pompe déployée dans ces grandes audiences, moins faites en réalité pour resserrer les liens d'amitié entre les deux nations qui y sont représentées, que pour mieux faire sentir aux vaincus la [illegible]

Quelle que soit pourtant la magnificence des durbars ordinaires, le dernier durbar tenu à Lucknow offrait un éclat inusité. Près de six cents éléphants y figuraient. Jamais on n'avait vu une réunion aussi considérable de ces animaux imposants. Tous étaient richement caparaçonnés et entourés [illegible]

Nous donnons une vue du cortége à son passage devant [illegible]

Ce palais, qui se détache très-distinctement au fond du dessin, est la principale mosquée de Lucknow. Il renferme la tombe du Nawab-Asof-Ood-Dowlah. Une de ses salles, la plus vaste peut-être qui soit au monde, sert actuellement [illegible]

L'éléphant du vice-roi se distingue des autres par le dais dont il est surmonté. Un régiment de lanciers, un régiment de cavalerie indigène irrégulière et six batteries d'artillerie ouvraient la marche, qui était fermée par douze mille hommes à peu près, tant piétons que cavaliers, appartenant aux *taloukdars* du royaume d'Oude.

H. M.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Action qu'exercent les toiles métalliques à l'égard des corps inflammables. — M. Pelouze. — Expériences. — Accidents faciles à éviter dans le transvasement des huiles minérales. — Les îles *Loyalty*. — Mémoire du lieutenant de vaisseau Jouan. — Sol. — Végétation. — Animaux. — Population. — Habitations. — Culte. — Le génie Aazé. — Les phénomènes de la musique. — M. de Pontécoulant. — Comment la musique [illegible] de Noël et une cataleptique. — La flûte et un auteur cataleptique. — L'Académie des sciences. — Un fiévreux et la musique de chambre. — Un maître de danse et un hautbois. — Le chien mélomane *Tout-laid*.

M. Pelouze, dans un travail qui traite de *l'action qu'exercent les toiles métalliques* [illegible], rappelle que ces toiles possèdent la propriété de refroidir la flamme, et expose les phénomènes qui constituent ce refroidissement; — phénomènes auxquels on doit entre autres la célèbre *lampe de Davy*, qu'emploient les mineurs pour se préserver de l'explosion du grisou.

On démontre ce refroidissement en coupant pour ainsi dire la flamme d'une bougie par une toile métallique.

Les gaz produits ne conservant plus alors la température qu'exige leur combustion, cette flamme cesse de l'autre côté de la toile qui les refroidit.

La flamme d'un liquide combustible, due à la combustion des gaz, se comporte, à l'égard des toiles métalliques, comme si l'on faisait abstraction du liquide lui-même.

C'est-à-dire que, malgré l'imbibition de la toile métallique par le liquide inflammable, le refroidissement devient assez [illegible] l'autre côté de la toile métallique.

Il n'est pas sans intérêt de préciser ce fait en citant quelques exemples.

Versez un liquide inflammable, par exemple de l'éther, de l'alcool, de la benzine, du pétrole, dans une cuvette plate séparée par une toile métallique placée verticalement et venant former une cloison entre les deux parties du liquide, sans l'empêcher de prendre son niveau, puisqu'il peut passer au travers des mailles de la toile; allumez d'un côté seulement le liquide : la flamme s'arrêtera à la toile métallique, comme elle le ferait devant un obstacle impénétrable.

Ce n'est que lorsque la toile devient rouge par la chaleur résultant de la combustion, que le liquide s'enflamme dans [illegible] de la cuvette.

Si l'on place les unes à côté des autres des toiles métalliques, et qu'on cloisonne le liquide combustible contenu dans un bassin, on retarde quelque temps l'inflammation qui ne se produit que d'une manière successive et régulière d'une cloison à l'autre.

En épanchant sur une gaze métallique tenue horizontalement un liquide combustible qu'on enflamme ensuite par-dessous, la flamme s'aplatit, comme lorsqu'on expérimente sur la flamme d'une bougie. Bien qu'il y ait du liquide des deux côtés et que l'imbibition soit complète, le refroidissement devient assez grand pour que la flamme ne se propage pas de l'autre côté de la toile.

Un sentiment de prudence trop justifiée, devrait faire appliquer cette propriété de toiles métalliques au transvasement des liquides qui, comme les pétroles et les huiles de schiste si fréquemment employées aujourd'hui, présente de grands dangers dans leur manipulation.

En effet, l'inflammation déterminée par une espèce de traînée se communique au liquide répandu à l'intérieur de [illegible] explosions qu'on rendrait à peu près impossibles si l'on employait des toiles métalliques disposées convenablement, à l'orifice du récipient sur le parcours du liquide, et sans qu'elles en empêchassent [illegible].

M. Jouan, lieutenant de vaisseau, dans une *Notice sur les îles Loyalty*, donne des détails nouveaux sur cette partie de l'Océanie.

Les îles Loyalty se trouvent à soixante kilomètres de la Nouvelle-Calédonie, et leur groupe se compose de trois îles principales et d'un grand nombre d'îlots.

[illegible] on dut plus tard leur découverte à un Français, M. d'Entrecasteaux, qui les signala vers [illegible].

L'amiral Dumont-d'Urville, en 1827, les aborda le premier et leur donna les noms de *Chabrol* et de *Thalgua*. Enfin, en 1840, l'expédition dont faisaient partie l'*Astrolabe* et la *Zélée* en compléta la reconnaissance.

Les indigènes nomment les trois grandes îles que sépare entre elles une distance d'environ vingt-cinq à trente kilomètres : *Mari*, *Lifa* et *Uvea*; la marine leur a conservé ces noms, malgré ceux que leur avait donnés Dumont-d'Urville.

Vues de loin, elles ressemblent à un amas de plateaux isolés, de niveau entre eux et s'élevant peu au-dessus de la mer. Leurs rivages escarpés et sortant à peine au-dessus de l'eau offrent çà et là de petites plages de sable, et ne procurent, malgré la profondeur de leurs eaux, que des mouillages suspects auxquels on ne recourt qu'avec crainte et avec les plus minutieuses précautions.

Le sol, [illegible] complètement d'eau potable. On n'obtient dans les puits qu'on y creuse qu'un liquide saumâtre. Enfin la plupart du temps la terre résonne sous les pas des promeneurs, comme si ces derniers marchaient sur un sol creux et sur une série de cavernes.

La végétation n'y fait pas défaut. A Lifa et à Uvea poussent vigoureusement des forêts de cocotiers, de pandanus et de grands pins; ajoutez encore le figuier des Birmans, l'hibiscus et l'alaizite.

La faune d'une terre aussi petite compte naturellement peu d'espèces. On n'y rencontre guère que des rats importés d'Europe par les navires et une espèce de grande roussette pareille à celle de la Nouvelle-Calédonie. Enfin les Européens y ont introduit les porcs, assez nombreux à Uvea. Cette dernière île, plus riche que Lifa, et revenue à l'état sauvage, offre aux navigateurs de réelles ressources pour leurs approvisionnements en lard et en volailles. Trois ou quatre espèces d'oiseaux de proie, les mêmes qu'en Nouvelle-Calédonie, détruisent un grand nombre de ces volailles. Enfin les bois renferment de petits perroquets, deux nectarinias, divers gobe-mouches et des tourterelles. Au bord de la mer et des lagunes on trouve parfois des poules sultanes, des petits échassiers, des canards, plusieurs espèces de mouettes, des frégates, des fous et des phaétons; quelques lézards et une grande tortue de mer représentent seuls les reptiles.

Les côtes d'Uvea abondent en poissons; mais, de même qu'en Calédonie, plusieurs espèces en sont dangereuses.

[illegible] quinze ou seize mille habitants.

Cette population ressemble en général à celle de la Nouvelle-Calédonie; et, de même que dans cette dernière contrée, des mélanges en modifient les types. Ainsi à côté du noir aussi foncé que le nègre africain, on voit des individus dont le teint rougeâtre et les traits plus adoucis attestent [illegible] le mieux les traits originaires de la race primitive sont généralement de grande taille; leur teint brun tire sur la couleur du chocolat; leur front fuyant, leurs pommettes un peu saillantes, leur nez beaucoup moins épaté que celui du nègre d'Afrique, leurs lèvres épaisses leur donnent une physionomie qu'on ne saurait oublier dès qu'on l'a vue une seule fois. Leurs oreilles, grandes et déformées par l'habitude de percer le lobe inférieur d'un grand trou, s'allongent presque jusqu'aux épaules. La conjonctive de leurs yeux larges et non bridés se colore d'une teinte un peu jaunâtre. Presque tous portent de longs poils sur la poitrine, les épaules et même le dos, mais leur barbe et leurs cheveux ne se composent que de houppes éparses. Ils laissent croître ces derniers de toute leur longueur et les portent ébouriffés ou tombant de chaque côté en longues mèches frisées. Ou bien encore ils les redressent en l'air et les enveloppent d'une pièce d'étoffe, qui ressemble à une espèce de shako cylindrique.

L'usage de teindre les cheveux avec de la chaux les rend rouges, et parfois blonds; l'usage continué et l'abus de ce cosmétique finissent par les faire devenir presque blancs.

[illegible] nègres, et leurs pieds mignons et cambrés rappellent les petits pieds de la race polynésienne.

Leurs parures consistent en colliers faits de petites coquilles blanches appelées *porcelaines*, percées et attachées avec un fil rouge fait de poil de roussette. Ajoutez à cela de grandes raies noires tatouées sur la figure et sur le corps, un panache de plumes de coqs entouré de duvet d'oiseaux; enfin au doigt du milieu de la main droite une petite corde en laine de chanvre, très-artistement tressée et qui sert à lancer le javelot, et vous aurez une idée complète de l'as[illegible].

Les femmes ne portent pour tout vêtement qu'une ceinture ou plutôt qu'une longue frange qui leur fait plusieurs fois le tour des reins; les enfants des deux sexes vont toujours nus.

Avant l'arrivée des missionnaires les diverses peuplades, toujours en guerre les unes contre les autres, se livraient à l'anthropophagie, aujourd'hui, sous l'influence des missionnaires, elles vivent à peu près en paix. Cependant on rencontre rarement les indigènes sans qu'ils soient armés d'une ou plusieurs lances en bois dur et d'une massue faite avec une branche noueuse dépouillée de son écorce. Quelques-uns de ces casse-tête, pareils à ceux de la Calédonie, ressemblent au bec d'un oiseau de proie.

Un petit nombre d'hommes possède des fusils, et si défectueuses que soient ces armes, rebuts de nos arsenaux d'Europe, ils s'en servent avec une habileté qui ferait envie aux [illegible].

Ils habitent des huttes rondes à toit conique, traversé par [illegible] en est basse et étroite, et dans l'intérieur on y entretient constamment un grand feu. Les femmes demeurent ordinairement dans une loge à part, et toutes ces cases réunies forment de petits villages, au milieu desquels s'élève toujours un grand hangar soutenu par des troncs d'arbres énormes, entouré d'un vaste enclos palissadé. Cette case sert aux réunions des chefs pour délibérer des affaires publiques.

Les Loyaltyens ne professent aucun culte, quoiqu'ils croient à un génie supérieur appelé Aazé.

Cet Aazé est plutôt un clown malfaisant qu'une divinité. Il s'amuse sans cesse à renverser les canots des pêcheurs, qu'il pousse ensuite du pied jusqu'au rivage, ou qu'il soutient sur les vagues quand ils sont en train de nager; il chatouille le nez des femmes pour les obliger à éternuer, ce qui les fait battre par leurs maris, qui regardent cet éternument comme [illegible] l'éternueuse. Il écarte la pluie des cultures et rit aux éclats en voyant le mécompte des cultivateurs; enfin il se complaît dans la multiplication des rats, qui pullulent partout et qui exercent de grands ravages. Aussi n'arrive-t-il point un accident sans que chacun s'écrie : C'est un tour d'Aazé. Mais personne ne songe et n'a jamais songé à se rendre favorable cette divinité taquine, soit par des sacrifices, soit par des p[illegible].

Ce n'est point d'îles désertes, mais de la vieille et trop civilisée Europe que s'occupe M. de Pontécoulant dans les *Phénomènes de la musique*, joli petit volume un peu écrit à bâtons rompus, mais plein d'anecdotes de toute espèce. [illegible] sont ses propres expressions — la musique peut ramener la vie ou du moins arrêter la mort.

Il cite à l'appui de cette opinion le docteur anglais Mead qui prétend avoir été témoin du fait suivant :

Un carillonneur, au lit de mort, voulut qu'on sonnât son agonie. Après avoir exprimé ce désir, il perdit connaissance et on le crut près de trépasser; mais au bout de quelques heures, quand les cloches mises en mouvement se prirent à tinter et que le carillon se joignit à elles, après quelques mesures, le moribond sauta brusquement de son lit, se plaignit de l'ignorance de celui qui le remplaçait, l'appela, lui montra sur les doigts comment il fallait sonner, se recoucha et éprouva une crise qui le rappela à la vie et lui rendit la santé.

M. D[illegible] avoir guéri une femme de soixante ans, tombée en catalepsie, en faisant chanter près d'elle des cantiques de Noël, qui, seuls, purent la ranimer. Ce médecin avait essayé précédemment le clairon, la clarinette et les sons les plus aigus, mais la malade y resta absolument insensible. Au moment où l'on entonna le *Confiteor*, elle se souleva, joignit les mains et commença à se mouvoir en cadence. Au bout de quatre jours, elle reconduisit son médecin jusqu'à l'extrémité de sa chambre et, le lendemain, elle l'accompagna jusqu'à la porte de la rue, après avoir descendu trois étages sans être soutenue.

Un jeune homme nommé Fariau, en écrivant chez le supérieur du séminaire de Laon, tomba également frappé de catalepsie; le supérieur ne s'aperçut qu'au bout de trois quarts d'heure de l'immobilité de son secrétaire; il appela du secours, mais on prodigua inutilement au malade tous les soins usités en pareil cas. Alors le supérieur se rappela que Fariau avait toujours été sensible aux effets de la musique. On fit venir un séminariste qui jouait assez bien de la flûte. Aux sons de cet instrument, le malade se réveilla et reprit [illegible].

[illegible] *Sciences de Paris* (1707 et 1708), fut attaqué d'une fièvre accompagnée de convulsions qui, augmentant de jour en jour, devint continue avec de nombreux redoublements. Le [illegible] fièvre ayant un peu cessé au bout de trois jours, le malade demanda que l'on fît de la musique dans sa chambre. Aux premiers accords qu'il entendit, les convulsions cessèrent entièrement et il s'en trouva délivré pendant toute la durée du morceau. Lorsque la musique finit, le malade retomba dans ses crises, et il ne recouvra le mouvement que par l'exécution d'un autre morceau. Au bout de dix jours de musique réitérée, sa santé fut rétablie. »

Un autre fait rapporté par le même recueil est le cas d'un danseur qui, fatigué par l'exercice de sa profession, tomba malade avec une fièvre violente accompagnée de léthargie, [illegible] faisait de continuels efforts pour sauter hors de son lit, menaçant par gestes tous ceux qui l'en empêchaient et refusant les remèdes qu'on lui présentait. Le maire de la ville habitée par le malade proposa au médecin d'user de la musique pour remettre un peu cette imagination déréglée. Le docteur approuva l'idée, quoiqu'il craignît d'être ridiculisé par ses confrères. Un ami du malade joua sur un hautbois les airs de danse les plus familiers au danseur. Ceux qui veillaient le malade crurent l'exécution beaucoup plus fou que celui qu'ils gardaient dans son lit. Mais, à leur grand étonnement, on vit le malade se lever sur son séant et regarder autour de lui comme un homme agréablement surpris; néanmoins il ne pouvait marquer que de la tête le plaisir qu'il ressentait, parce qu'on retenait ses bras avec force. Peu à peu cependant, reconnaissant les bons effets que la musique produisait sur lui, on céda à ses mouvements; au bout d'un quart d'heure, il s'assoupit profondément et, pendant son sommeil, il éprouva une crise qui, une fois passée, le guérit complètement.

Terminons ces citations par l'histoire — toujours d'après M. de Pontécoulant — d'un chien mélomane.

Au commencement de la Restauration, un chien de fort piteuse figure allait chaque jour à la parade qui se faisait aux Tuileries, se plaçait entre les jambes des musiciens, et défilait et s'arrêtait avec eux. La parade terminée, il disparaissait [illegible].

La laideur de ce caniche lui fit donner par les musiciens le nom de *Tout-laid*, ce qui ne l'empêchait pas d'être fêté par tout le monde, tant il se montrait amateur de musique. On finit même par se cotiser pour lui fournir un collier sur lequel on grava son nom, et même par l'inviter à dîner. Celui qui voulait l'avoir lui disait en le caressant : « *Tout-laid*, tu viendras dîner aujourd'hui avec moi. » Ces mots suffisaient, le chien suivait son amphitryon.

Aussitôt après le repas, il se sauvait fort impoliment, et se faufilait soit à l'Opéra, soit à Feydeau, entrait sans façon à l'orchestre, se plaçait dans un coin et n'en sortait qu'à la fin du spectacle.

Ce qu'il faisait après la représentation, c'est un mystère; *Tout-laid* a toujours gardé le secret le plus absolu sur cette partie obscure de son existence. Ce que l'on en sait, c'est qu'un beau matin il manqua à la revue, et que le soir les artistes de l'Opéra et de Feydeau ne le virent pas à sa place ordinaire. Le lendemain et le surlendemain, pareille absence se fit remarquer, enfin, le quatrième jour, la musique du régiment, obligée de s'arrêter dans sa marche pour laisser passer un pauvre corbillard, que nul être humain n'accompagnait, reconnut *Tout-laid* dans un barbet crotté qui seul suivait le char funèbre. — C'est *Tout-laid!* s'écria-t-on. On

l'appela en vain, on le siffla sans plus de succes et il continua [illegible] sa course sans repondre à tous ces appels.

Le lendemain matin, le gardien du cimetière trouva un chien caniche étendu sur la tombe commune; ce chien etait mort et couche au bord d'une excavation qu'il avait creusee avec ses pattes pour rejoindre son maître dans sa dernière demeure. On lisait sur le collier de ce chien le nom de *Tout-laid*

SAM HENRY BERTHOUD

LA VILLA CARLOTTA

SUR LE LAC DE COME

Il serait superflu de rappeler ici la célébrité universelle que le lac de Côme doit à ses admirables et poétiques paysages. Les hautes montagnes qui [illegible] un vaste cirque autour de ses rives forment en s'abaissant des collines couvertes d'une luxuriante vegetation, et parsemees de blanches habitations, d'elégantes et magnifiques villas, aux terrasses couvertes de vignes, de myrtes et de citronniers. L'Italie n'offre aux yeux charmes des touristes rien de plus delicieux que ce lac de Côme, où, dans le voisinage des glaciers des Alpes, éclatent toutes les splendeurs du soleil meridional, où l'on voit, dans les jardins, s'epanouir la flore de l'Orient.

Nous publions, d'après une photographie, la vue d'une des villas les plus celebres de la rive orientale du lac de Côme, entre Côme et Bellagio : il s'agit de la villa Carlotta, connue autrefois sous le nom de villa Sommariva. Cette admirable habitation, à l'aspect à la fois si élégant et si riche, aux terrasses ornees de gracieuses statues, aux escaliers qui viennent plonger leurs degres de marbre dans les eaux limpides du lac, appartient actuellement au duc Georges de Saxe-Meininge. Son nom de Carlotta lui a éte donné par la première femme du duc, la princesse Charlotte, fille du prince Albert de Prusse. Sa mere, princesse des Pays-Bas, l'avait achetée du comte Sommariva et la lui avait donnee comme cadeau de noces.

Outre l'attrait de sa situation, la villa Carlotta renferme differents objets d'art reunis par le comte Sommariva, des statues de Canova et une partie de bas-reliefs celebres, par Thorwaldsen. Dans la chapelle du palais est le mausolee en marbre du comte Sommariva, par Pompeo Marchesi.

R. BRYON.



APRES LE DEUIL.
[illegible] au pays des gorilles. — Chapitre XXIX



[illegible]

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

[illegible]

CHAPITRE XXIV

Les hippopotames. — Bataille entre ces animaux. — Chasse dans la [illegible] — [illegible] Mon compagnon se sauve apres son coup de feu. — Aspect de l'hippopotame. — Ses mœurs

Quel spectacle curieux se présentait dans l'eau ! c'était une troupe d'hippopotames, dont les corps faisaient l'effet de vieux troncs d'arbres ballotté par la tempête et échoués sur le sable ou les bas-fonds.

Partout régnait une tranquillité profonde. Sous les feux d'un soleil ardent la nature entière semblait assoupie. Je me tenais sur la rive, à l'ombre d'un épais feuillage, pour observer ces étranges animaux. Tout à coup, à peu de distance de moi, deux énormes bêtes sortirent de l'eau et se précipitèrent l'une sur l'autre. Leurs larges et hideuses gueules étaient ouvertes dans toute leur grandeur, montrant de grosses dents crochues, de l'aspect le plus féroce. Leurs yeux flamboyaient de rage et chacun de ces deux monstres s'acharnait de tous ses efforts à la destruction de son ennemi. Ils s'entre-déchiraient et s'entre-perçaient à coups de dents, avançant ou reculant tour à tour, tantôt s'élançant à la surface, tantôt plongeant au fond de l'eau. Leur sang rougissait l'onde, et leurs mugissements de fu-

[illegible]



UNE SCÈNE [illegible]



LA VILLA CARLOTTA, SUR LE LAC DE COME, [illegible]

sonore et affreux à entendre. Ils ne montraient guère d'activité dans leurs mouvements, mais ils mettaient une ténacité inouïe à maintenir leur position, et un emportement brutal à prolonger la lutte. Elle dura une heure. C'était vraiment un spectacle terrible. L'eau [illegible] en écume autour des combattants. À la fin, l'un des deux se détourna et battit en retraite, laissant l'autre victorieux et maître du champ de bataille. À quelques jours de là, je tuai un hippopotame, dont le cuir épais était couvert de blessures. C'était probablement une des deux bêtes que j'avais vues aux prises.

L'hippopotame se trouve dans la plupart des fleuves de l'Afrique qui se jettent dans l'Atlantique ou dans l'océan Indien, mais jamais dans ceux qui se rendent à la Méditerranée, le Nil excepté, et encore faut-il remonter le Nil très haut pour les rencontrer. On en voyait quelques-uns dans le Fernand-Vaz et beaucoup plus dans l'Ogôoué.

Que de fois je pourrais raconter ces amphibies! Il faut que je vous fasse le récit de quelques-unes de mes rencontres avec eux.

À vingt milles environ de mon établissement de Washington, il y avait un endroit de la rivière dont le peu de profondeur permettait aux hippopotames de se rassembler et d'y prendre leurs ébats. Ils y battaient l'eau, tantôt plongeant, tantôt se tenant immobiles sur quelque bas-fond, leur dos énorme et leur tête seuls visibles au-dessus de l'onde.

Par une belle matinée, je me dirigeai de ce côté. Nous nous approchâmes lentement et avec précaution jusqu'à une trentaine de mètres de la bande, sans éveiller en aucune façon l'attention de ces paresseuses bêtes. On aurait pu se demander si c'étaient ou non des êtres vivants. Arrivé là, je tirai cinq coups de feu, et je tuai trois hippopotames. L'oreille est le point le plus vulnérable de leur corps, et c'était là que j'avais visé.

Le premier coup ne fit guère d'impression sur la troupe, mais quand ils virent l'animal que j'avais frappé se débattre dans l'agonie, tourner plusieurs fois sur lui-même et finalement couler à fond, ils se réveillèrent de leur torpeur et se mirent à battre l'eau et à plonger. Le sang de mes victimes rougissait la rivière autour de nous et m'empêchait de voir dans quelle direction nageaient les survivants de la bande. Je tâchais cependant de les suivre des yeux pour éviter leur rencontre, quand tout à coup notre bateau soulevé reçut une violente secousse. Je regardai par-dessus bord et je vis que nous étions au beau milieu du troupeau.

— Les hippopotames fondent sur nous! s'écrièrent mes hommes, ils viennent nous attaquer!

Nous nous jetâmes à l'écart le plus vite possible, personne de nous ne se souciant de chavirer. Il eût été trop cruel, ma foi, de nous voir à la nage au milieu d'une troupe d'hippopotames, quelques-uns peut-être à cheval sur le dos d'un de ces animaux ou accrochés à ses terribles mâchoires.

Nous nous trouvâmes bientôt en sûreté. Je regardai en arrière pour savoir ce qu'étaient devenues les trois bêtes que j'avais tuées. Je ne vis rien. Elles avaient coulé au fond de l'eau. Deux jours après seulement, j'en trouvai une échouée sur un îlot, près de l'embouchure de la rivière. Dès lors, je me promis de ne jamais chasser les hippopotames dans l'eau, car je n'aime pas à tuer inutilement les animaux. Ce que je

« ON DEMANDE TOBY, » SCÈNE DE LA VIE DES SALTIMBANQUES, d'après un tableau de M. Garland. — Voir page 582.

veux, ce sont leurs peaux et leurs squelettes pour enrichir nos musées.

Quelque temps après la mort de Joë, je me décidai à organiser à terre une chasse nocturne contre les hippopotames, car ces amphibies viennent paître la nuit sur le rivage.

Le Fernand-Vaz, qui coule parallèlement au littoral pendant plusieurs milles, n'est séparé de la mer que par une bande de terre sablonneuse. C'est dans cette prairie que l'hippopotame vient paître. On l'appelle *cheval de rivière* (*hippos potamou* en grec), parce qu'à une certaine distance sa tête, élevée hors de l'eau, a beaucoup de ressemblance avec celle du cheval. Le lieu de promenade du troupeau est bien reconnaissable. On dirait un sentier régulièrement battu ; seulement d'énormes empreintes de pieds révèlent le quadrupède qui l'a frayé. L'herbe ne croît pas sur le chemin de ces animaux, qui repassent toujours par celui qu'ils ont une fois pris ; c'est ce qui fait l'avantage du chasseur.

Je choisis un beau clair de lune, et notre canot nous conduisit dans le voisinage d'un de ces lieux de promenade et de pâture des hippopotames. Mon chasseur Igala et moi, nous descendîmes à terre. Je m'étais barbouillé le visage avec un mélange d'huile et de suie, précaution utile à l'homme blanc qui chasse dans ces pays sauvages. Il semble, en effet, que là, par exception, les bêtes aient la vue frappée de tout ce qui est blanc. Je m'étais donné la ressemblance exacte d'Igala. Nous avions tous les deux la figure et les mains noires. Mes vêtements étaient d'une couleur sombre, appropriée à une expédition nocturne. On ne va pas d'ailleurs à la chasse avec un costume qui tire l'œil. Nous passâmes sous le vent des hippopotames, car ces animaux ont le flair très-subtil ; indolents le jour, ils s'effarouchent d'un rien quand il fait nuit. Ils sentent probablement qu'une fois à terre, la lenteur de leurs mouvements, la pesanteur de leur masse et leurs jambes courtes leur donnent un grand désavantage.

Nous nous mîmes en embuscade derrière un buisson, l'œil au guet. Aucun de nos amphibies n'était encore sorti de l'eau. On les entendait de loin patauger et clapoter ; ce bruit et le sourd ronflement de leurs naseaux troublaient seuls le silence de la nuit. Il fallait pourtant y ajouter le bourdonnement des moustiques qui volaient autour de nous et qui profitaient de notre immobilité forcée pour se régaler tranquillement à nos dépens.

Cependant la lune déclinait vers l'horizon, et je commençais à m'impatienter lorsqu'un grognement soudain me fit tressaillir. Je regardai et, à travers la demi-obscurité, je vis confusément, à quelque distance, un monstrueux animal tranquillement occupé à brouter l'herbe.

Nous en étions séparés par un autre buisson, et nous nous mîmes à ramper dans un profond silence, jusqu'à ce que [illegible] elle me parut redoutable ! On a vu quelquefois des nègres écrasés et tués par ces brutes furieuses et je pensais que nous pourrions bien être victimes de celle-ci. Si l'animal n'est que blessé, il fond avec fureur sur l'assaillant ; aussi l'expérience a-t-elle appris aux indigènes que la seule manière de l'attaquer sans danger est de s'en approcher par derrière ; car il ne peut pas se retourner vite, et cette lenteur laisse au chasseur le temps de se sauver. Cette fois, nous n'avions pas la liberté de prendre nos avantages ; néanmoins je me décidai à faire feu, étant à peu près sûr de mon coup à quinze pas, malgré le peu de clarté que nous avions.

Igala et moi, nous guettions l'hippopotame avec la plus grande attention ; puis, nous regardant l'un l'autre, comme pour nous dire : « Êtes-vous prêt ? » nous élevâmes lentement nos fusils, et nous ajustâmes la bête. Igala tira et, au même instant, sans regarder l'effet de son coup, il s'enfuit à toute vitesse. Je ne fis feu qu'après lui, et quand j'eus l'idée de jouer des jambes à mon tour, exercice qui m'était moins familier qu'à Igala, je m'aperçus que ce n'était plus nécessaire : la bête avait chancelé un moment et, poussant un sourd mugissement, elle était tombée morte.

Notre chasse était finie pour cette nuit-là, car aucune bête du troupeau ne se serait avisée de venir dans l'endroit où une des leurs était étendue morte. Igala prétendit que j'avais eu tort de ne pas m'être sauvé aussi vite que lui. Il paraît qu'une fuite précipitée est le complément obligé d'une chasse à l'hippopotame. Notre succès mit tout le village en belle humeur, car la viande y est très-rare. On alla au point du jour dépecer l'animal, et l'on en rapporta la chair. Chaque panier qui arrivait était salué par les acclamations de la foule, hormis par les gens qui ne mangeaient pas d'hippopotame, cette viande étant pour eux *roonda*, c'est-à-dire maudite. Voici en effet ce qu'ils croient et comment ils raisonnent. Quelqu'un de leurs ancêtres, disent-ils, engendra autrefois un hippopotame ; et s'ils s'avisent d'en manger, ils s'exposent, à leur tour, à donner naissance à d'autres hippopotames ou à mourir. Ils s'écriaient en parlant de moi :

— Que n'a-t-il tué un buffle au lieu d'un hippopotame !

Cette viande a un peu le goût du bœuf ; elle est moins rouge et la fibre en est plus épaisse. C'est un mets que les nègres aiment beaucoup. Quant à moi, j'essayai d'en manger quelques tranches ; mais je dois dire que je les trouvai coriaces et que j'ai eu de la peine à en venir à bout. Le bouillon valait mieux et me fit grand plaisir. N'était-ce pas quelque chose d'assez nouveau que cette soupe à l'hippo- [illegible]

J'ai tué un grand nombre d'hippopotames. C'est une bête grossièrement construite, lourde, difforme, remarquable surtout par son énorme tête, dont la mâchoire supérieure m'a semblé mobile comme celle du crocodile, et par ses jambes courtes, tout à fait disproportionnées au corps qu'elles supportent. Le mâle est beaucoup plus gros que la femelle. Parvenu à toute sa croissance, il peut atteindre non pas la taille, mais le volume de l'éléphant. Les plus gros, en marchant, balayent le sol avec leur ventre.

Leurs pieds, dont la configuration est curieuse, sont disposés à la fois pour marcher sur la vase ou les joncs des rivières et pour nager avec facilité. Le sabot est divisé en quatre doigts courts, grossiers et écartés les uns des autres, structure qui permet à ces animaux de se mouvoir avec aisance, même à travers la fange grasse. J'en ai vu qui, pressés par la peur, couraient au fond de l'eau, pendant que leur dos en rasait la surface.

La couleur de leur peau est d'un jaune limoneux, qui prend une teinte rosée sous le ventre. Cette couleur devient plus foncée quand l'animal a pris toute sa croissance. La peau de l'hippopotame adulte a sur le milieu du dos un pouce et demi à deux pouces d'épaisseur. Elle est dépourvue de poils, sauf quelques soies courtes à la queue et quelques houppes, de quatre à cinq poils chacune, disséminées autour [illegible]

Sur tout le parcours du Fernand-Vaz on rencontrait des troupes d'hippopotames. De ma maison même, comme je l'ai dit, j'étais à portée de les observer à toute heure du jour. Dès que ces animaux se sont choisi une place, ils y restent volontiers plusieurs semaines et plusieurs mois de suite jusqu'à ce qu'on vienne les y troubler ou que la pâture leur manque. Ils se rassemblent en couples ou en bandes, depuis deux jusqu'à trente. Ils s'établissent de préférence sur des bas-fonds qui leur permettent de prendre pied, tout en ayant le corps submergé. Ils demeurent là toute la journée, allant parfois nager dans une eau plus profonde, plongeant pour chercher leur nourriture parmi les herbes, ou se jouant à la surface de l'onde. De temps en temps ils lancent des jets d'eau à deux ou trois pieds avec un bruit pareil à celui d'un soufflet de forge, et qui n'est sans doute qu'un effort pour respirer. Rien de curieux comme le spectacle d'une troupe d'hippopotames folâtrant avec deux ou trois petits. Ceux-ci, drôles de petits êtres d'une gaucherie comique, courent les uns après les autres autour des bancs de sable ; j'en ai vu qui se campaient bravement sur le dos de leur mère. Quels soins vigilants montrait cette mère, soit en jouant avec eux, soit en les portant ! Ce qu'il y avait d'étrange, c'est que quelquefois toute [illegible] fort longtemps.

Les parties de la rivière que ces animaux affectionnent sont celles où le courant n'est pas très-rapide ; aussi en rencontre-t-on beaucoup dans tous les lacs de l'intérieur. Ils se tiennent de préférence dans le voisinage des prairies. Très-friands d'une certaine herbe épaisse qu'ils y trouvent, ils vont la chercher, quand il le faut, à des distances considérables ; mais ils ont soin de revenir toujours avant le lever du soleil. A terre, ils marchent constamment en ligne droite. Rochers, marais, buissons, aucun obstacle n'effraye ni ne détourne ces pesants amphibies. J'ai vu leurs traces marquées dans les fourrés les plus épais. Ils n'ont pas grand'peur de l'homme, à moins d'être forcés à la chasse. Si l'on vient les troubler dans leurs habitudes, ils changent de place et vont chercher un pâturage plus tranquille.

Dans un petit champ, derrière ma maison, croissaient certaines plantes que ces animaux aiment beaucoup, et bien souvent j'y ai trouvé des traces d'hippopotames à cinquante pas au plus de chez moi. Ils ne craignaient pas de s'aventurer jusque-là. Je crois cependant que si le vent leur eût dénoncé mon voisinage, ils auraient évité d'en approcher.

Ils cherchent toujours un point d'abordage facile, où la rive ait une pente prolongée et douce ; c'est là qu'ils vont paître chaque soir jusqu'à ce qu'ils aient épuisé tout le pâturage que ce terrain peut leur fournir. Avant d'aller à terre, ils restent aux aguets, dans leur autre élément, une bonne heure et quelquefois deux, immobiles et sans faire le moindre bruit, écoutant s'il n'y a rien à craindre. Au plus léger indice de la présence du chasseur ou de tout autre objet suspect, ils s'éloignent pour ne plus reparaître de la nuit. Si, au contraire, ils ne pressentent aucun danger, ils abordent et se mettent à errer sur la rive par groupes de deux ou trois à la fois. Je n'ai jamais vu plus de trois de ces animaux paître ensemble au même endroit. Tant qu'ils sont à terre, ils se fient plus à leurs oreilles qu'à leurs yeux, car je les ai plusieurs fois observés de près à la chasse, et je suis convaincu qu'ils marchent les yeux presque fermés.

Quand ces bêtes se jouent dans l'eau, le bruit qu'elles ont ressemble assez au grognement du porc. Ce même grognement se répète si elles sont alarmées par l'approche de l'homme. Lorsque l'hippopotame entre en fureur ou qu'on le surprend à l'improviste, il pousse un grondement sourd et rauque qui se fait entendre à de grandes distances. Ces animaux se battent souvent entre eux, comme vous avez pu le voir au commencement de ce chapitre.

PAUL DU CHAILLU.

[illegible]

ON DEMANDE TOBY

[illegible] de saltimbanques, derrière ce pauvre rideau troué et rapiécé qui sépare les *artistes* du public. Pendant que le chef de la famille nomade est en train d'étonner par sa force ou son agilité un cercle de spectateurs naïfs, la gentille fillette, qui se balançait tout à l'heure sur la corde dans un nuage de mousseline pailletée, soulève un coin du rideau pour appeler Toby, le chien Toby à qui son frère faisait répéter son rôle, et dont c'est enfin le tour de paraître pour couronner dignement la représentation.

Assis sur une grosse caisse, arc-bouté sur ses jambes de devant, le brave homme de chien s'est tourné vers l'entrée et son regard intelligent dit : « J'y vais ! » Puis Toby, le savant Toby reste fixe un moment. Pénétré de l'importance de sa mission, il songe une dernière fois à ses différents exercices, et, avant de paraître devant ce souverain maître, le public, il repasse vivement en imagination les parties difficiles de son rôle, celles qui lui vaudront, à lui, le plus de bravos et le plus de menue monnaie à ses bons amis.

Tous nos compliments à M. Garland pour sa jolie toile.

[illegible]

COURRIER DU PALAIS

[illegible] en Angleterre. — L'épée de Gess[illegible] — Une contre trois. — Encore madame Rachel. — Un extrait du catalogue de l'émailleuse. — Assassin, [illegible]

Les journaux politiques ont déjà appris à nos lecteurs l'issue du procès de Nîmes. Ils savent que M. Lacy-Guillon et M. Ribot ont été condamnés, le premier à 500 francs, le second à 300 francs d'amende.

Ce ne sont pas là de bien grosses sommes ; mais dans de pareils procès, le chiffre de la condamnation est d'une importance tout à fait secondaire.

Le jugement du tribunal de Nîmes déclare que cinq cents cartes d'invitation pour la réunion du 29 juillet avaient été distribuées, et qu'à un moment donné mille personnes environ se trouvaient réunies. Donc beaucoup de gens étaient entrés à qui l'on n'avait pas demandé de cartes, et la réunion n'était point une réunion privée, mais une réunion publique.

Le jugement dit encore que la porte des salons était restée ouverte, « et qu'il serait téméraire d'affirmer qu'elle n'a jamais laissé entrer des personnes non munies de cartes. »

En outre Lacy-Guillon et Ribot n'avaient pas leur domicile réel dans l'appartement de la rue de l'Oratoire, ils ne l'ont jamais habité et ne l'habiteront probablement jamais ; le bail n'a que l'apparence de la légalité et répugne à l'idée d'un domicile privé, dès lors, le domicile réel n'a pas été violé, et il y a eu réunion publique.

Les condamnés ont fait appel du jugement. Ils soutiendront devant la Cour :

En fait, que, si un certain nombre de personnes n'ont pu exhiber une carte sur l'interpellation faite par l'autorité, c'est qu'il y a eu envahissement de la salle sur les pas de la police.

En droit, on plaidera qu'un particulier peut convoquer un certain nombre de personnes dans un lieu qui n'est ni son domicile ni sa résidence habituelle, sans que la réunion puisse être par cela seul considérée comme une réunion pu- [illegible]

On plaidera encore qu'il ne suffit pas, pour déclarer les prévenus coupables, que le tribunal dise : « Il serait téméraire d'affirmer que la porte, quoique gardée, n'a jamais laissé entrer que des personnes munies de cartes ; » et qu'il [illegible]

Les appelants ne font pas mystère des arguments qu'ils entendent développer devant la Cour, et je n'ai pas grand mérite à vous donner à l'avance le programme de leur d[illegible]

Si le jugement est confirmé en appel, soyez sûrs qu'on ira devant la Cour de cassation, et les jurisconsultes ont de belles discussions sur la planche.

On parlera de l'affaire de Nerville-sur-Oise moins longtemps dans le reste de la France que du procès de Nîmes ; mais à Nerville-sur-Oise, soyez sûrs qu'elle défrayera bien des conversations, et je ne voudrais pas parier qu'elle ne se racontera pas aux veillées dans quelque dix ans d'ici.

Connaissez-vous Nerville-sur-Oise ? — Non. — Eh bien, je ne le connais pas davantage ; tout ce que je sais, c'est que ce village a une église, et, tout récemment encore, n'avait point de presbytère. La preuve qu'il a une église, c'est qu'il a demandé un curé et l'a obtenu ; la preuve qu'il n'avait pas de presbytère, c'est que M. le curé et sa sœur, en arrivant, ont été obligés de chercher un gîte.

Ils l'ont trouvé chez M. le maire.

Et pendant trois mois l'autorité municipale et l'autorité ecclésiastique ont vécu sous le même toit.

Ces trois mois passés, M. le curé annonça à M. le maire qu'il avait choisi un autre logement. A cette déclaration, M. le maire répondit par une de ces notes inconnues chez les mon- [illegible]

— Mais je ne me suis pas considéré chez vous comme à l'auberge ; j'ai accepté une invitation, après en avoir référé à l'évêché, pas autre chose.

Et devant le tribunal M. le curé montrait cette lettre que son père avait reçue de M. le maire :

« Vous me permettrez, monsieur, maintenant que votre cœur généreux, toujours prêt à pardonner, vous a déjà fait passer le pinceau de l'oubli sur ma négligence, de vous dire que nous ne méritons nullement les compliments que vous nous adressez. S'il nous arrive quelquefois de faire quelques petites choses pour être agréable à M. le curé et à Mlle Sibylle, vos enfants, c'est qu'ils sont nos plus chers amis et qu'ils ne cherchent que les occasions de nous faire plaisir... »

Était-ce la lettre d'un homme qui songe à faire payer son hospitalité ?

Le cas était embarrassant, d'autant plus que le conseil municipal exprimait l'avis que M. le curé ne devait rien à M. le maire.

[illegible] le tribunal de Pontoise a fait, et des explications qui lui ont été données il a tiré cette conclusion que M. Lemaire n'avait point eu les intentions libérales que lui prêtait M. le curé. L'autorité ecclésiastique payera cent cinquante francs à l'autorité municipale.

Cent cinquante francs, le logement et la nourriture pour deux et pendant trois mois. Allons, la vie n'est pas trop chère à [illegible]

La réclame veut se faire trop spirituelle et trop originale : il lui en cuit.

Un homme est mort récemment qui en avait inventé de superbes : c'était le pauvre Dunan-Mousseux, dont les Folies-Dramatiques viennent de reprendre avec un grand succès les *Cinq Francs d'un Bourgeois de Paris*. Le fameux « Enfin nous avons fait faillite » est de lui, et franchement je doute qu'on trouve jamais mieux. Mais Dunan-Mousseux était prudent, et si M. Boulanger l'avait été autant que lui, s'il ne s'était pas trop abandonné à son imagination, il n'aurait pas été condamné à payer cinq cents francs de dommages-intérêts, et l'insertion du jugement dans deux journaux.

Ah! l'imagination, messieurs les commerçants, méfiez-vous de l'imagination, et que l'exemple d'un confrère vous serve !

Donc, M. Boulanger, marchand d'habits confectionnés pour homme, se mit en tête de confectionner un prospectus à sensation, et voici ce dont il s'avisa. C'est toute une petite scène.

Deux fabricants de province sont réunis un matin à la [illegible] plusieurs heures; on a fêté les vins capiteux, et un pari s'engage entre les deux industriels sur la qualité des produits de chacun d'eux. Qui sera juge? Boulanger, à qui l'on expédiera des échantillons qui le mettront à même de rendre son arrêt en [illegible]

A l'un des deux parieurs M. Boulanger a donné le nom de Bloc. Ce Bloc, dans la scène du déjeuner, est ridicule, et pour écouler sa marchandise, il ne recule pas devant des procédés d'une délicatesse médiocre. Ce nom de Bloc attribué à un grotesque dont l'honnêteté laisse fort à désirer, est-ce préméditation? est-ce hasard? Je ne sais; mais ce qui est bien sûr, c'est qu'il s'est trouvé dans le monde commercial un vrai Bloc en chair et en os, qui a vu dans le prospectus de M. B[illegible] s'est plaint d'un dommage causé à son crédit, et qui a fait un procès dont je vous ai dit le résultat.

[illegible] M. Boulanger sera d'une sagesse et d'une réserve exemplaire, et qu'il se contentera de nous apprendre que les habits, les redingotes, les pardessus et les pantalons de la maison Boulanger sont les premiers habits, les premières redingotes, les premiers pardessus et les premiers pantalons du monde.

Hélas! les vieilles mœurs disparaissent de la vieille Angleterre. Le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria n'entend plus qu'on s'enfonce les côtes, qu'on se casse la mâchoire, ni qu'on se fêle le crâne à coups de poing et pour le plaisir.

Allen et Goss, deux boxeurs de mérite, avaient arrêté une petite rencontre. Le jour et le lieu étaient fixés, les *gentlemen* amateurs étaient prévenus; et d'avance on se léchait les lèvres de cette jolie fête.

Et voilà qu'elle a manqué; voilà que la police a dérangé des plaisirs si charmants, et arrêté les deux adversaires.

Goss comparaissait l'autre jour devant le juge. Il a demandé sa liberté sous caution, et l'a obtenue.

— Si vous combattez encore, lui a dit le magistrat, vous serez envoyé devant les assises.

Je ne combattrai pas, monsieur, a répondu Goss. Mais lorsqu'on aura supprimé la boxe, espérons qu'on ne se servira pas du couteau pour régler ses affaires.

Le bon Goss ne s'imagine pas qu'on puisse régler ses affaires autrement qu'à coups de poing ou à coups de couteau.

Sancta simplicitas !

Cela m'a tout l'air d'être l'avis de Sarah Madley, qui a été condamnée à une amende de deux livres pour avoir battu trois hommes.

Voilà une gaillarde qui ne doit pas comprendre du tout le

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

de Corneille.

Vous me direz, il est vrai, qu'il est assez peu probable que Sarah Madley lise Corneille.

Les Anglais passent chez nous pour des caractères calmes, froids, ne sortant de leur tranquillité et de leur flegme que dans les très-grandes occasions. Ce n'est pas cela du tout; il n'est point de peuple plus prompt à l'engouement, à l'enthousiasme, à l'étonnement; plus naïf dans ses curiosités, plus habitué à se créer des *joujoux* qui l'amusent et l'excitent au delà de ce qu'on peut imaginer : hier une chanteuse [illegible] un clown; demain un poëte ou un mouton à trois jambes; après-demain un singe ou une girafe.

Pour le moment, son *joujou* c'est Mme Rachel, dont je vous parlais il y a huit jours. Tout ce qui touche cette *émailleuse* attire nos voisins, les occupe, les passionne. On dévore ses biographies, et le catalogue de ses parfumeries et de ses cosmétiques a fait oublier le poëme inédit de Milton qui fut, il y a un mois, dans la presse anglaise, le sujet d'une polémique si longue et si acharnée; petit poëme de cinquante-quatre vers, qui a fait couler des fleuves d'encre et donné naissance à tant d'articles de controverse qu'on pourrait, en les mettant à la file, en faire une ceinture à la ville de Londres.

Le catalogue de Mme Rachel est, j'en conviens, assez curieux : on y trouve l'*Eau du Jourdain* à raison de 20 guinées le flacon; la *Toilette arabique royale de la beauté*, préparée par Mme Rachel pour la sultane de Turquie, 400 à 1,000 guinées, soit 2,625 à 26,250 francs; les *Souvenirs de mariage*, 100 guinées; les *Huiles divines d'Arabie*, pour la lampe de la chambre nuptiale, et une eau merveilleuse qui passe le reste : « Distillée goutte à goutte, sous forme de [illegible] du Sahara, transportée au Maroc sur le dos d'un rapide dromadaire, cette eau est la propriété exclusive de Mme Rachel, qui en a acheté le droit d'importation à un prix extraordinaire. »

Certes, ce catalogue a quelque mérite; mais enfin nos parfumeurs de Paris en ont qui le valent et dont nous ne songeons même plus à rire. Celui-là même, s'il était des premiers venus, laisserait les Anglais indifférents, mais c'est le catalogue de Mme Rachel, il suffit. On n'y verrait figurer que de la moelle de bœuf et du *cold cream*, qu'il n'en serait pas moins une pièce du plus haut intérêt.

On assassine un homme, mais ce n'est point une raison pour n'avoir pas des goûts distingués, témoin Lacenaire, qui était un muscadin, et Kennedy, un Américain, tout récemment pendu, pour avoir tué un Anglais qui avait pour lui [illegible]

Après sa condamnation, Kennedy a fait prier le sheriff de venir le trouver. Le magistrat s'est rendu à la prison et Kennedy lui a demandé un vêtement élégant pour le jour de l'exécution, et le plus beau cercueil qu'on pourrait se procurer avec l'argent que des amis ne manqueraient pas de remettre au sheriff. « J'aurais une répugnance insurmontable, dit-il, à être placé dans un cercueil vulgaire ou à bon marché. »

[illegible]

Kennedy, qui avait horreur d'un cercueil vulgaire, n'avait aucune aversion pour la pendaison. Le geôlier avait voulu le changer de cellule pour qu'il ne pût pas voir construire l'échafaud. « Ne pensez pas, lui avait dit Kennedy, que l'échafaud, se dressant sous mes yeux, puisse me troubler en aucune manière. Je ne suis pas fait d'un bois à m'effrayer pour si peu. »

Il se peut que, trois jours après qu'aura paru cet article, M. Dufaure soit redevenu un homme politique. Un confrère de l'illustre avocat, qui est en même temps un journaliste plein de talent, a tracé, au moment où M. Dufaure venait de poser sa candidature dans le Var, un portrait de l'homme et de l'orateur. On n'en a jamais fait de plus vrai. M. Brisson met le lecteur sur le passage de M. Dufaure. « Vous verrez arriver d'un pas solide et calme, dit-il, un homme de taille moyenne et de tenue correcte; l'apparence est robuste, bien que l'allure du corps, légèrement infléchi en avant et sur la droite, se ressente des préoccupations constantes d'un esprit méditatif; mais si vous l'abordez, la taille se redresse, l'attitude change : vous avez devant vous un homme de soixante-neuf ans, qui en paraît cinquante-cinq à peine; son talent est plus jeune et plus vigoureux encore. Ne cherchez ni dans sa physionomie ni dans sa conversation de trait qui vous charme : vous seriez déçu; la tête est carrée, l'œil profond, la lèvre puissante; la mâchoire a été modelée pour mordre fort et pour tenir ferme... Son abord est froid : une politesse parfaite, quelquefois glaciale... Bien qu'il ait fondé sa réputation au barreau de Bordeaux, M. Dufaure n'a point la faconde brillante, sonore, entraînante et trop souvent vide des beaux parleurs bordelais. Il n'a pas non plus leur admirable organe, cette voix qui vous enchante avant de vous convaincre. Il parle du nez, disons-le sans détour, et la première impression, l'impression physique produite sur le nerf auditif, est positivement désagréable... Cinq minutes à peine se sont passées, et il s'est tellement emparé de votre raison, que le défaut de l'organe vous échappe complétement, il semble même en harmonie avec la personne et la dialectique formidable de M. Dufaure; ce n'est plus que le bruit naturel de ces molaires d'airain qui broient impitoyablement l'adversaire. La parole est sobre et sévère, l'argumentation achevée, le hors-d'œuvre banni. Ses plaidoiries et ses discours sont des merveilles de disposition et de lumière : tout y est prévu, ordonné, mis en place; tout y concourt à la démonstration, à la conclusion, avec une rigueur mathématique qui donne l'idée de ces machines savantes dont les rouages successifs se transmettent régulièrement la matière à transformer, et ne s'arrêtent que lorsque le produit voulu est à l'état de perfection... »

Pour ceux qui connaissaient M. Dufaure, M. Brisson n'avait pas besoin de le nommer dans la *Revue politique*; ceux qui ne le connaissaient pas et qui ont lu ce portrait le connaissent à présent.

MAÎTRE GUÉRIN.

COURRIER DES MODES

Au moment où j'écris ces lignes, mes chères lectrices, il semble qu'un nouvel été nous illumine de ses chauds rayons, on a repris les robes de mousseline et de gaze, rien n'est assez léger pour ces journées tropicales.

Voici une belle année pour les récoltes, et j'envie le sort de ceux qui font leurs vendanges. Comme chroniqueuse des modes, ce temps ne fait pas aussi bien mon affaire; car les magasins ont retiré de leur étalage les modèles dont nous devions nous occuper, et je me vois forcée, pour vous donner aujourd'hui quelques renseignements, de rechercher mes notes de la semaine dernière.

Ne nous en plaignons pas, l'hiver viendra toujours trop tôt.

Les magasins de *la Ville de Saint-Denis*, situés rue du faubourg du même nom, et qui sont bien connus de toutes les femmes élégantes et économes, soldent en ce moment toutes leurs marchandises de la saison qui va finir; on y trouve de nombreuses occasions que je dois vous signaler.

C'est d'abord une quantité de confections fort jolies, qui, bon marché déjà au moment de leur création, sont maintenant offertes à la moitié de leur valeur. C'est ensuite la foule





L'homme en vieillissant perd de sa gaîté.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 3 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.

[illegible] les soieries bon marche dont il faut profiter, car elles augmenteront bientôt, les tissus de Perse pour rideaux, une quantite de lingerie confectionnee et de charmantes toilettes d'enfant.

La maison de *la Ville de Saint Denis*, bien que son local soit tres considerable, a pour système de ne rien conserver d'une saison a l'autre, elle debarrasse ainsi ses rayons afin de placer les achats considerables qui lui arriveront dans quelques jours.

C'est l'avantage qu'on trouve en s'adressant aux magasins qui font de [illegible] souvent l'occasion de faire des acquisitions dans des conditions exceptionnelles. On sait que *la Ville de Saint-Denis* expedie *franco* ses echantillons ainsi que tous les achats au-dessus de vingt-[illegible]

On m'assure, dans tous les ateliers [illegible] appelle le *costume parisien*, et qui se compose de double jupe et paletot assorti, se portera tout l'hiver. Les tissus changeants, les rayures et les ecossais sont designés par la mode. Les [illegible] les casaques à ceinture terminent la toilette.

Les petits chapeaux ronds, forme Watteau et d'Artagnan, se feront en feutre ou velours avec plume; les fanchons garnies en fleurs et satin resteront le chapeau habille pour cet hiver.

[illegible] soutache, avec jupe assortie en drap leger, nuance bleu ou vert-myrte. [illegible] elles-mêmes ces broderies à l'aide d une machine a coudre.

La maison Brion, boulevard de Sebastopol, 406, qui possede la veritable Silencieuse, a mis cette excellente machine à la portee de toutes les bourses, puisque, garantie cinq ans, elle ne coute que 225 francs. Pour ce prix, on a la machine a table d'acajou ou palissandre, les accessoires, qui sont : aiguilles, navettes, bobines, burette à huile, appareil pour eviter le cassage du fil, etc.

Puis les guides : ourleur pour mouchoir, ourleur chiffre, guide a rabattre, a soutacher, a petits plis, à cordonner, a froncer, à poser dentelle et ruban : [illegible]

On sait que la machine à coudre de [illegible] facile a conduire et convient aux familles aussi bien qu'a l'atelier. On expedie *franco* le catalogue illustre

Les coiffures en cheveux sont plus que jamais volumineuses, voila pourquoi on continue a porter des petits chapeaux Il n'est guére possible aujourd'hui de se coiffer sans l'addition de faux cheveux

Acceptons cette mode, puisqu'elle nous est imposee, [illegible] soignons plus que jamais les cheveux qui tiennent à notre tête, afin que ceux qui ne nous appartiennent que par acquisition ne deviennent pas ridicules L emploi de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques* est un des moyens les plus efficaces pour conserver, epaissir et lustrer la chevelure. L'*Eau vivifique* detruit les pellicules, la *Pommade* nourrit et fortifie la racine des cheveux. Ces produits sont composés de toutes les plantes reconnues bonnes à la conservation de la chevelure. on doit cette preparation à un de nos chimistes les plus celebres, et je regrette de ne pouvoir le nommer. Le depôt de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques* est chez M. Binet, rue de Richelieu, 29. On peut se faire expedier en tous pays.

Puisse-je, en conseillant l'usage de ces préparations, economiser à nos charmantes lectrices quelques boucles ou chignon d'emprunt, car je prevois d'ici à peu de temps une forte hausse sur le prix deja eleve des faux cheveux

ALICE DE SAVIGNY.



LA DERNIÈRE VISCONTI, [illegible] d'apres une photographie de M. J. Albert.

LA DERNIÈRE VISCONTI

L'illustre maison Visconti, de Milan, a pris son nom de la dignite de vicomte imperial, qui fut conferée a son premier auteur par l'empereur Barberousse. Durant deux siecles, elle a donne des maîtres au Milanais et a été longtemps à la tête du parti gibelin en Italie. Dès le XIe siècle, l'histoire signale avec honneur plusieurs membres de cette famille, mais sa grande splendeur date seulement de 1208, epoque où Othon Visconti devint duc de Milan.

Jean Galeazzo Visconti fit construire le dôme de Milan. Ses successeurs se mêlerent a toutes les luttes et à toutes les agitations dont les villes lombardes furent le theâtre. Leur espoir était de parvenir à ceindre la couronne royale. Dans ce but, ils organisèrent des armees, construisirent des arsenaux et [illegible] la tête desquels furent placés les plus celebres condottieri de l'epoque.

Tant d'efforts ne purent empêcher la decheance de la maison Visconti. A la mort du duc Philippe Marin Visconti, le general des troupes milanaises, François Sforza, s'empara de l'autorite suprême et, pour se donner l'ombre d'un droit, il épousa la princesse Bianca, fille du duc défunt. Toutefois sa lignée ne put se maintenir au rang qu'il avait conquis, et les enfants issus de son mariage furent renverses par Louis Sforza.

Louis Sforza, à son tour, fut battu par Louis XII. Il tomba entre les mains de son royal ennemi et fut enfermé dans une forteresse française, en 1499.

Une belle et jeune princesse, petite-fille de Bianca Visconti, etait restee seule de sa race et avait éte conduite à Florence, sous la garde du gonfalonier Sordini. Un parti politique puissant avait le projet de disposer de sa main et de faire declarer son époux regent d'Italie, avec Milan pour capitale. Tous ces projets furent anéantis par l'invasion etrangère, et, pendant que les armées française, allemande et [illegible] se disputaient le sol de la Lombardie, la jeune fille mourut obscurement. Avec elle s'éteignit la ligne ducale de la maison Visconti.

Son portrait, que nous reproduisons, est l'œuvre du celebre peintre Fra Bartolomeo. Il fut transporte du palais Visconti à Milan, à Tirano, en Lombardie, et fut achete par le colonel federal suisse, Émile Rothpletz. Il se trouve actuellement dans la galerie d'Aarau. Il est peint sur bois, et mesure quarante-sept centimètres de hauteur sur trente-deux de [illegible]

X. DACHÈRES.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME Nº 111.

Le Roi des Blancs était a 7eCR, en échec par le Fou. Les Blancs viennent de jouer R. 6eCR; ils auraient pu tout a la fois parer l'échec et donner le mat, en jouant C. 6eFR.

SOLUTION EN VERS

Par un jeune amateur de Nancy.

Le monarque [illegible], peu sensible à la gloire,
[illegible]
Quand son preux chevalier, devoué, frémissant,
En un seul bond lui donnait la victoire

Solutions justes : MM. A. M. de V..., à Rochefort; C. Piersou; Kassioph; Societé de Gymnastique, à Luxembourg; Ed. Marcais, à Preigné; D. Mercier, à Argelliers; vicomte de Larnage, à Tain; comte L. Cordella et marquis Passari, à Fermo (Italie); A. Moll, commandant du génie, à Haguenau; Belymans, café de la Collette, à Lille; Ernest Dumoulin, à Etaples; E. Duchemin; A. B..., au Havre; cercle de Saint-Palais, Eugene Thiesson Basses-Pyrenées; Société philomatique, Nercam, à Bordeaux; cercle du Commerce, à Vergèze; cafe de la Mairie, a Paris-Passy; Arthur Abant, au Tourne; Emile Frau, à Lyon; Chaumeil, inspecteur primaire, a Barbezieux; Moner, a Gerona (Espagne); A. Sarazin, à Lille; Chachoin; cafe Muret, a Vesoul; Rebaudengo, a Vincennes; A. Gandelet; café de Paris, a Rive de-Gier; Anne Fredéric, à Alger; Gustave de Truguet, a Treytel (Suisse); J. Planche; Paul Jozon; A. Bardon; E. Lequesne; A Najatte, à Saint-Mandé; commandant [illegible]

Plusieurs erreurs d'impression s'étant glissees dans le Problème nº 107, [illegible]

C. P.

PROBLEME Nº 107 (bis)

COMPOSE PAR M. LAMOUROUX, DE PARIS



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups

[illegible]

30 CENTIMES LE NUMERO

35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.

Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris et Départements.

an . . . . 20 fr.

mois . . . . . . 10 fr.

ois mois. . . . . . 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL

JUSQU'À CE JOUR

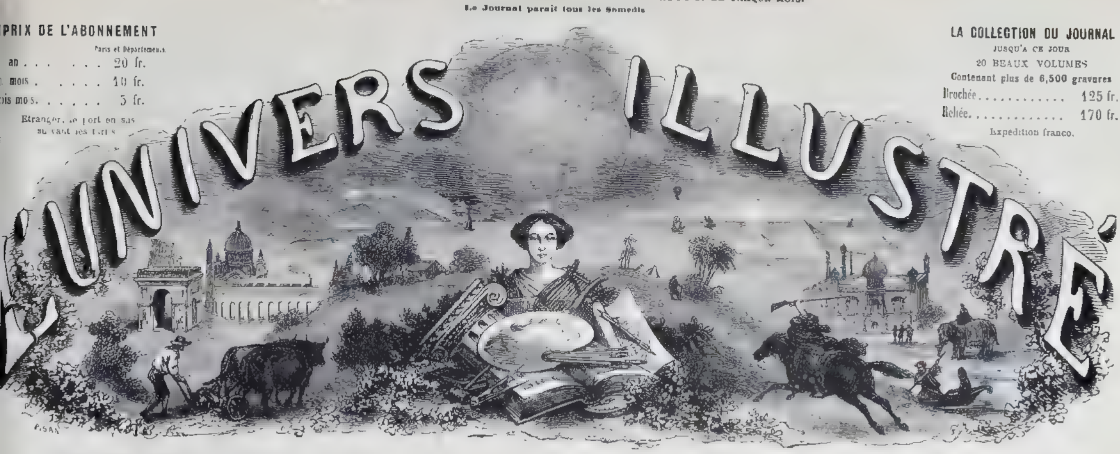
20 BEAUX VOLUMES

Contenant plus de 6,500 gravures

Brochée. . . . . 125 fr.

Reliée. . . . . 170 fr.

Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration, Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 714 — 19 Septembre 1868

A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



LE PRINCE ROYAL FRÉDÉRIC DE DANEMARK ET SA FIANCÉE LA PRINCESSE LOUISE DE SUÈDE, d'après des photographies. — Voir le Bulletin.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

[illegible] nouvelle. — Rien de M. Hostein. — Le chroniqueur en Suisse. — Inauguration d'une nouvelle section de la route du Simplon. — Le Simplon et le mont Cenis. — Regnard et Barthélemy. — Comme quoi la ligne droite n'est pas toujours la plus courte. — La route de l'Orient. — M. de Lesseps et M. de la Valette. — Traversée du lac de Genève. — La dégustation des vins sur le bateau. — Le concert. — Les canons de l'*Helvétie*. — Réception au Bouveret et à Monthey. — Vivent les Parisiens! Vivent les Suissesses! — La question du logement. — Les coupages de Saint-Maurice. — Histoire et paysage. — La légion thébéenne, l'abbaye, l'ermitage de Sex. — De Saint-Maurice à Sion. — Les costumes valaisans. — La banque de Saxon. — Agaceries courtoises du trente et quarante. — Parenthèse à Sion. — Toilette dans une cantine. — Changement de linge sur un billard. — Les carabiniers du Valais. — Lots au tir. — Johannisberg, malvoisie, beaujolais et champagne suisses. — Le train d'honneur. — Réception à Sierre. — Bouquet offert à M. de la Valette. — Bénédiction de la voie et du matériel. — La salle du banquet. — Les toasts et les discours. — Une orgie oratoire. — La reine de la fête. — Les plaisirs du soir. — Des carabiniers *chics*. — Le feu d'artifice. — Visite à la Gemmi. — Discussion avec les mulets. — Le bal de Sierre. — Grâces chorégraphiques du correspondant du *Times*. — La chasse à l'izard. — Les excursions dans [illegible]

Le Monde, — nous l'irons chercher aujourd'hui, si vous le voulez bien, à deux cents lieues de Mabille et de la Maison d'or, dans des régions où n'ont pas encore pénétré la célébrité de Mlle Cora Pearl et les hauts faits de Louise la Blanchisseuse.

Le Théâtre, — nous l'installerons pour cette fois en pleine [illegible] ne doivent rien aux mensonges du paillon, du carton découpé et de la toile peinte, où chaque jour, chaque heure apporte sa féerie nouvelle, animée par la baguette invisible d'un metteur en scène qui n'est pas M. Hostein. C'est en Suisse, s'il vous plaît, que je vais vous conduire, et si vous vous trouvez fatigué du voyage, ne vous en prenez qu'aux nécessités de la chronique qui m'appelaient, en compagnie de [illegible] l'événement de la semaine, — l'inauguration solennelle de la nouvelle section de la ligne du Simplon.

En quoi l'inauguration d'une section de chemin de fer qui compte à peine une quinzaine de kilomètres peut-elle être un événement ?

Ceci demande une explication.

Je suppose que l'idée vous prenne d'aller visiter le lac Majeur, Milan et Venise : vous jetez les yeux sur une carte et vous y cherchez les passages qui doivent vous conduire le plus vite et le plus directement de France en Italie à travers les Alpes. Deux routes principales s'offrent à vous : le Simplon et le mont Cenis.

Comme vous êtes nourri de vos auteurs, vous vous rappelez ces vers de Crispin dans *les Folies amoureuses :*

> [illegible] temps est un pas ridicule!

D'autre part, vient se retracer à votre mémoire l'éloge de [illegible] poète :

> [illegible] pendant le marteau des Romains,
> Dans les rocs du Simplon cisela des chemins.

Vous vous rappelez que cet ouvrage titanesque passe pour un des principaux titres de gloire de Napoléon Ier, pour une des merveilles d'un siècle qui déjà en a vu tant d'autres ; de là vous concluez que des deux routes la plus curieuse, la plus intéressante est celle du Simplon, — et vous avez raison.

D'autre part, vous remarquez que de Paris à Milan le Simplon est la ligne la plus directe, et vous en concluez, en vertu d'un axiome bien connu, que c'est aussi la ligne la plus courte. — Ici vous avez tort.

La ligne la plus courte est celle du mont Cenis, — par cette raison toute simple qu'elle est tout entière accessible aux locomotives, tandis que celle du Simplon ne l'est que dans une partie de son parcours. Pour lutter de vitesse avec sa rivale, il faut que celle-ci ait comblé ses lacunes entre Genève et le Bouveret, entre Sion et Brieg, entre Domo d'Ossola et Arona, en franchissant par le système Fell ou en [illegible] Simplon proprement dit, de Brieg à Domo d'Ossola.

Le jour où elle aura fait cela, il n'y aura plus un Parisien à destination de la Lombardie qui passe par le mont Cenis.

Mieux encore! ce jour-là, le Simplon sera devenu la grande route de l'Orient; il aura conquis le transit commercial de l'Angleterre, de la Belgique, de la Hollande, de nos départements du Nord et de l'Est, et peut-être dépossédé Marseille de la malle des Indes.

Le but est magnifique; mais pour y arriver, que d'obstacles à vaincre! que de millions à dépenser! Ici des intérêts égoïstes à satisfaire, là des préjugés à détruire ou des hostilités à tenir en respect. Où trouver un homme capable de [illegible] jusqu'à bout, de faire en un mot pour le Simplon ce que M. de Lesseps a fait pour l'isthme de Suez?

Cet homme s'est rencontré. Il y a bientôt vingt ans que M. le comte Adrien de la Valette, le courageux journaliste que vous connaissez, posait les premiers jalons de la ligne internationale d'Italie par le Simplon. Par quelle coalition de mauvais vouloirs, de résistances aveugles, de passions inintelligentes ses efforts ont été paralysés; par quels revers l'œuvre qu'il avait créée s'est trouvée enrayée dans sa marche, vous le savez de reste. La situation paraissait perdue. M. de la Valette, lui, n'a pas désespéré. Il a la persistance, la volonté, la foi qui transporte, ou, si vous aimez mieux, qui perce les montagnes. Sous son énergique impulsion, la compagnie en désarroi s'est reconstituée : les travaux interrompus ont été repris et poussés vers la montagne. Une nouvelle section a été ouverte de Sion à Sierre, avec deux stations intermédiaires, réalisant ainsi sur l'ensemble du parcours une nouvelle économie de temps. Le mouvement est donné maintenant : il ne s'arrêtera plus.

Ainsi que le disait très-heureusement un des orateurs du canton, M. Adrien de la Valette n'a pas seulement créé la ligne du Simplon, il l'a ressuscitée.

Fêter cette résurrection, tel était le but de la solennité à laquelle avaient été conviées, avec les populations avoisinantes, [illegible]

Rien n'avait été épargné pour recevoir dignement les invités. Le programme — vous l'avez lu ici-même — était magnifique, et il a tenu toutes ses promesses.

Si le cliché n'était pas usé jusqu'à la corde, j'ajouterais que le soleil s'était mis de la fête. Il semblait que, pour la circonstance, la Suisse eût emprunté à l'Italie la pureté de son ciel et la transparence de son atmosphère. Jamais les eaux du lac de Genève n'avaient reflété un azur plus doux et plus intense à la fois. On eût dit de loin une bande de velours bleu de ciel, piquée de paillettes d'argent. Un bateau à vapeur nous attendait, pavoisé aux couleurs de la France, de la Suisse et de l'Italie. Le canon tonne, la machine siffle et l'on part.

Dans les salons élégamment décorés, un excellent déjeuner vient réconforter les estomacs en souffrance. Certains convives profitent de l'occasion pour se livrer à une étude approfondie des produits de la côte vaudoise. Cependant les deux rives du lac se déroulent tour à tour aux yeux des voyageurs : — d'abord la rive française que le bateau touche à Yvoire, à Thonon, à Amphion, à Évian; puis la rive suisse où il aborde à Morges, à Lausanne, à Vevey. De chaque station partent des salves d'artillerie auxquelles nous répondons avec nos deux canons. Ah! les canons de l'*Helvétie*, je me les rappellerai longtemps, ils ne sont pas gros, non; mais quel galoubet! J'en ai encore le bruit dans les oreilles!

Une musique moins guerrière et qui n'en est pas pour cela moins agréable, est celle que nous donne sur le bateau même un couple de virtuoses italiens. L'homme joue de la mandoline : la femme l'accompagne sur la guitare. Les morceaux sont empruntés au répertoire de Rossini et de Verdi : ils sont exécutés avec une justesse, une précision et un sentiment qu'on n'est pas habitué à rencontrer chez des artistes ambulants. Des bravos partent de tous côtés. On se croirait à la salle Herz.

Le tour du lac touche à sa fin. Les montagnes, éclairées par le soleil couchant, commencent à se baigner dans la brume du soir. Nous laissons à gauche le château de Chillon dont la silhouette noire se détache sur les blancheurs des collines auxquelles il est adossé, et nous nous dirigeons sur la pointe valaisanne. Une barque nous accoste. C'est M. de la Valette qui vient serrer la main à ses anciens confrères de la presse parisienne. Bientôt le bateau aborde au Bouveret, en face de la gare du chemin de fer. Figurez-vous un chalet élégant, tout festonné de verdure, avec des guirlandes et des couronnes de fleurs et de feuillage suspendues de distance en distance et entremêlées de drapeaux aux armes du Valais; sur le balcon qui occupe une partie de la façade, un orchestre jouant des symphonies, une population poussant des vivat et le canon — le canon toujours — échangeant des saluts du bateau à la rive, voilà le spectacle. Nous montons dans le train préparé pour nous recevoir — et en route!

Même enthousiasme à Monthey, mêmes manifestations guerrières et musicales, mêmes acclamations, plus bruyantes et plus nourries peut-être. Il est vrai que les femmes étaient en majorité. Des cris nombreux de : *Vivent les Parisiens!* accueillent l'arrivée du convoi. Nous répondons par : *Vivent les Suissesses!* Si l'on se fût arrêté plus longtemps, on se fût embrassé, pour sûr.

Il est un point qui ne laissait pas de nous inquiéter. Où trouverons-nous à nous loger? La Compagnie avait prévenu nos craintes. Des chambres pour les invités avaient été retenues d'avance à Saint-Maurice, à Martigny, à Saxon, à Sion et à Sierre, et le nombre en avait été calculé sur les ressources de chacune de ces stations. On avait même organisé dans cette dernière, en prévision d'un excédant de voyageurs, de vastes dortoirs munis de matelas. Saint-Maurice ne disposait que de douze chambres. Cette allure modeste lui fit du tort. Cinq voyageurs seulement — nous étions du nombre — se présentèrent à l'appel. Ceux-là ne furent pas les moins sages.

Saint-Maurice est un des endroits les plus délicieux que je sache.

Martigny a le passage du Chamouny et du Saint-Bernard : il garde le souvenir de Napoléon Ier, d'Alexandre Dumas et de son beefsteak d'ours; Saxon a ses bains iodurés, ses excursions à la *Pierre à voir*, son casino, sa roulette et ses [illegible] teaux en ruine, campés théâtralement sur les croupes de deux montagnes jumelles; Sierre a ses vignobles et ses vergers, ses familles patriciennes, ses tertres bizarres qui ressemblent à des tombeaux celtiques; — Saint-Maurice a bien autre chose, ma foi!

Vous faut-il des souvenirs? C'est là, en face de l'antique *Agaunum*, que campait, au IIIe siècle, la vaillante légion *Thebea Felix*, commandée par Maurice; c'est là que, pour avoir refusé d'exécuter les ordres de Maximien Hercule et de tremper ses mains dans le sang chrétien, elle fut d'abord décimée deux fois, puis exterminée tout entière. Sur ces six mille martyrs l'histoire a retenu, avec le nom de Maurice, [illegible] gustins est la plus ancienne du pays ; ses moines desservent les couvents hospitaliers du Simplon et du Saint-Bernard. L'abbé [illegible] *partibus*. Plus encore que Sion, Saint-Maurice est la métropole religieuse du Valais. De la table où j'écris ces lignes j'aperçois, collé pour ainsi dire aux flancs d'une immense muraille perpendiculaire, l'ermitage de *Notre-Dame de Sex*. Des pèlerins y montent par un étroit sentier taillé dans le roc. Le vertige me prend, rien qu'à les regarder.

Aimez-vous le pittoresque? Restez encore à Saint-Maurice. La situation est unique. En arrivant vous avez vu s'élargir devant vous en amphithéâtre la vallée du Rhône. Puis tout d'un coup, quand vous avez traversé la ville, la voilà qui se resserre, pressée d'un côté par la Dent du Midi, de l'autre par la Dent de Morcles. Cinquante hommes placés là pourraient y arrêter une armée. Ce sont les Thermopyles du Valais.

Je n'en finirais pas s'il me fallait citer toutes les richesses du paysage, tous les aspects variés qu'il présente. Ici la Dent du Midi avec ses rocs dentelés, la belle pyramide du mont Catogne que contournent des voyageurs qui vont au Saint-Bernard; en face, les verdoyants coteaux de la région vaudoise. Des perspectives s'ouvrent de toutes parts, les unes âpres et sombres, les autres souriantes et inondées de soleil. Pour les excursions et les curiosités vous n'avez qu'à choisir. A dix minutes, la *Grotte des Fées*, que j'ai visitée ce matin même, où pendent des cristaux et des stalactites, percée naturelle dans le roc, dont les nombreux méandres rappellent les catacombes de Rome, et à l'extrémité de laquelle vous rencontrez un lac et une cascade; à une demi-heure plus loin la fameuse chute de Pissevache, plus loin encore la gorge du Trient, d'un autre côté Lavey et ses bains sulfureux, Bex et ses salines, le val d'Illiez, la Dent Valerette, le mont de Ripaille, que sais-je? Il y a là tout un monde de jouissances pour celui dont les Capoues à la mode n'ont pas encore usé le cœur et le sens.

Et quand j'ajouterai qu'à l'hôtel de la Dent du Midi, auquel nous avions été adressés, — ne pas confondre, comme dirait Joanne ou Bœdeker, avec le buffet de la gare, —.l'on trouve bon coucher, cuisine excellente, hôtes prévenants, l'on comprendra qu'une fois notre tente plantée là, nous n'ayons pas été pressés de la porter ailleurs.

Il faut pourtant la quitter et nous rendre à la cérémonie d'inauguration.

C'est dimanche. Tout le pays est en fête. Les Valaisannes ont arboré, avec la robe de gala à taille courte et ajustée au corps, avec leur fichu de cou le plus éclatant, les unes le petit chapeau gracieusement cambré, les autres le chapeau d'homme à la Bolivar qu'entoure soit un large ruban, soit une sorte de cache-pot ou de polygone en étoffe de soie ou de brocart, garni verticalement de larges galons en or ou en argent. Parmi les hommes, quelques-uns portent le grand feutre noir, la culotte courte et les bas bleus : c'est le petit nombre. Le reste ressemble à nos paysans des environs de Paris. Le costume national se perd tous les jours. Les chemins de fer aidant et la *Belle Jardinière*, il sera mort avant peu.

Entre Saint-Maurice et Sion, les gares continuent à être pavoisées de drapeaux et chamarrées de verdure. Toutes ces décorations sont d'un goût exquis. M. Alphand, notre grand *impresario*, n'eût rien imaginé de mieux.

Nous recueillons de station en station nos confrères dispersés. [illegible] — attirés par tout autre chose que la contemplation de la belle nature. — Ils reviennent enchantés. La Banque a fait galamment les choses : elle s'est laissé plumer avec une rare courtoisie. Il est vrai que le jeu modeste qu'on y joue lui permet de se montrer généreuse à bon marché. — Un vrai jeu de pauvre, à un franc la mise. Mlle Léonide Leblanc n'y ferait pas ses frais.

On s'arrête à Sion : c'est là que doit nous prendre le train d'honneur.

Pendant qu'il procède à sa toilette, plusieurs des invités qui ne se trouvent pas suffisamment frais se mettent en devoir de faire de même. Mais il n'y a pas d'hôtel à la gare, et le temps manque pour aller jusqu'en ville. On avise une petite cantine que l'on transforme en cabinet de toilette. Une douzaine de chroniqueurs s'y enferment et changent de linge sur un billard. — A la guerre comme à la guerre !

La poussière sévit, et la soif aussi. Tout ce qu'il y a dans les environs de bière, d'absinthe, de vin et de kirsch est mis en réquisition. Je profite de cet intermède bachique pour examiner le costume à la fois simple et pittoresque des tireurs sédunois : blouse grise, pantalon enfermé dans des guêtres, chapeau orné de rubans jaunes et rouges, de plumes d'aigle et, à défaut de plumes, de grappes de raisin. Sur l'épaule, la vieille arme suisse, la carabine à longue portée, avec la fourche. Ils viennent se disputer les prix dont la nomenclature est affichée à la gare. Les lots sont des plus variés : à côté d'une coupe, une forte partie de fromages d'Anniviers ; à côté d'une douzaine de couteaux, une quarantaine de bouteilles de malvoisie ou de vin du Glacier. Il est une chose que vous ignorez peut-être, c'est que les vins du Valais peuvent soutenir la comparaison avec les meilleurs crus d'Espagne, de France et d'Allemagne. Leur johannisberg, leur malvoisie, leur beaujolais, leur champagne, rappellent sans désavantage les vins du même nom dont ils ne sont d'ailleurs que les fils légitimes transplantés sur les coteaux de Sierre. Il faut entendre les Valaisans parler de leurs vins ! Ils en sont presque aussi fiers que de leurs montagnes.

Enfin le train d'honneur s'avance majestueusement en gare. Je laisse au crayon de M. Pelcoq le soin de vous décrire l'écusson, le bouclier, les drapeaux et les festons de la locomotive, les wagons tout enguirlandés de fleurs et de feuillages. J'ai hâte d'arriver à Sierre.

Nous nous arrêtons en face d'un pavillon de verdure : c'est la salle du banquet : sur le fronton se déroule l'inscription suivante :

> Soyez les bienvenus, chers amis, tout s'apprête
> Ici pour célébrer du Simplon notre fête.
> Elle réunit Vaud, Genève et le Chablais,
> Resserrant les liens du haut, du bas Valais.
> Remercions, citoyens, le comte la Valette,
> Et que mille *vivat*, partant du fond du cœur,
> Servent de récompense à l'ardent fondateur !

Nous sommes en pleine inauguration : hurrahs, battements de mains, cris d'enthousiasme, salves d'artillerie, vin d'honneur versé aux invités. Deux courtes allocutions sont prononcées : l'une par M. Allet, vice-président du conseil d'État ; l'autre par M. de la Valette, à qui des jeunes filles vêtues de blanc offrent un magnifique bouquet. Puis la locomotive s'avance vers un reposoir de style byzantin, fermé sur les côtés par de longs rideaux de soie rose. Un peu en avant de la façade, tapissée de feuillage et constellée de boules d'or qu'embrasent les feux d'un soleil ardent, se tient Mgr l'évêque de Sion, la mitre en tête et la crosse en main, entouré de son clergé. Son discours, qui dure une heure et demie, — et où les estomacs des invités auraient désiré d'habiles coupures, — est ponctué par les coups de carabine du tir installé à deux ou trois cents mètres de là, dans de petites baraques qui font face aux cibles adossées à un rocher. Il se termine par la bénédiction de la voie et du matériel. L'heure du banquet a sonné.

La salle, élevée dans un vaste verger qui s'étend le long du remblai du chemin de fer, consiste en une sorte de chalet, ouvert de trois côtés, que soutiennent de sveltes colonnes pavoisées aux armes des vingt-deux cantons et reliées entre elles par des guirlandes. Sur le côté fermé, la loge des musiciens et, un peu au-dessous et en avant, la tribune en forme de chaire à laquelle conduisent deux escaliers. Au-dessus de la tribune on lit ces quatre vers :

> Encore un pas vers l'Italie
> Sur une route de géants !
> Gloire à cette œuvre qui relie
> Les continents, les océans !

auxquels répond de l'autre côté le quatrain suivant :

> Hier, tous nos glaciers qu'ébranlait le tonnerre
> Voulaient jusques ici venir nous inonder.
> Aujourd'hui l'amitié laissera déborder
> Le *Glacier* qui mûrit sur les coteaux de Sierre.

Au milieu, entre les deux tables d'honneur destinées aux autorités, aux ecclésiastiques et aux orateurs, un bassin avec un jet d'eau formant un cercle dont les rayons sont figurés par des bouteilles de champagne aux goulots éclatants. Ce n'est là qu'un léger échantillon des liquides qui seront absorbés dans cette journée. Rien que pour sa part, la municipalité de Sierre a fourni deux mille bouteilles. Deux mille ! et les convives sont de quatre à cinq cents. Cela promet de la gaieté pour le soir.

Le banquet débute par la bénédiction pastorale que vient donner lui-même aux invités Mgr l'évêque de Sion. Lorsqu'il s'est retiré, commencent les toasts et les discours. Ils continuent pendant tout le repas, c'est-à-dire pendant cinq heures environ, sans autre interruption que de courts morceaux exécutés par les symphonistes de la *Valeria*. Chaque toast est accompagné par la voix des canons et des obusiers que renvoie au loin l'écho de la montagne. Tout à l'entour de la salle, le populaire, appuyé sur les balustres, regarde et écoute avec une curiosité attentive, et mêle ses bravos à ceux des invités. Par exemple, n'attendez pas de moi que j'analyse les discours ou que je mentionne seulement le nom des orateurs. La fraternité des peuples, l'éloge de M. de la Valette, l'avenir de l'œuvre qu'il a entreprise, les remercîments à la presse européenne et particulièrement à la presse française : voilà les textes principaux développés dans les toasts dont les auteurs, pour la plupart, occupent les premières places dans les conseils du gouvernement suisse et des cantons du Valais, de Vaud et de Genève. La presse française a eu aussi sa part dans cette petite orgie oratoire. Il faut lui rendre cette justice qu'elle n'en a pas abusé.

Il n'y a pas eu de toasts portés aux dames. C'est là une lacune regrettable. Les dames, en effet, n'avaient pas dédaigné d'honorer de leur présence notre *Balthazar* international. Elles y étaient en nombre, les unes venues des cantons voisins, les autres de France — et parmi celles-ci, une des personnes les plus distinguées et les plus séduisantes du monde parisien. Tout le temps qu'a duré la fête, elle en a été la reine incontestée par la beauté, par l'esprit, par la grâce, par cet aimant sympathique qui attire les cœurs et les retient après soi. Faut-il la désigner davantage? Elle est Russe d'origine, elle est veuve, elle s'appelle Mme.... Diable! et le mur de la vie privée que j'allais oublier !

La nuit est venue : des feux brillent au sommet des montagnes. La foule se répand sur le champ de foire, dans les baraques, dans les guinguettes, dans la salle de danse éclairée par des lanternes vénitiennes. La gaieté est bruyante : sur la pelouse, quelques carabiniers *chics* — nous dirions *pafs* dans nos faubourgs parisiens — décrivent de capricieuses arabesques. Attention! voici le feu d'artifice. Il est très-beau, très-réussi. Le grand Ruggieri le signerait des deux mains, — et il fallait voir l'enthousiasme et *l'épatement* des gens de Sierre à ce spectacle étrange et nouveau pour eux !

Le lendemain, inauguration des promenades. Visite à la Gemmi en caravane, — ceux-ci à pied, ceux-là à mulet. — Un de nos confrères de la presse judiciaire saute par-dessus la tête de sa monture. D'autres engagent avec leurs mulets des discussions qui se terminent par des coups de pied réciproques. On revient coucher à Louesch, fatigué, moulu et content.

Le troisième jour, retour à Sierre, nouveaux banquets, bal offert aux invités. Le correspondant du *Times* se fait particulièrement remarquer par ses grâces chorégraphiques.

Enfin les invités se dispersent. Les uns s'en vont chasser l'izard au pied des glaciers : — peu de chroniqueurs dans cette catégorie ; — les autres s'en vont rendre religieusement à la banque de Saxon l'argent qu'ils y ont gagné, en y joignant, par excès de générosité, pas mal de louis de leur poche ; d'autres poussent des reconnaissances vers le mont Blanc, le grand Saint-Bernard, le mont Rose, la Bella Tola, le val d'Hérens, le val d'Anniviers, le val de Tourtemagne, vers toutes ces vallées, si intéressantes et si peu connues pourtant, qui s'ouvrent dans les flancs de la route du Simplon ; — et moi, je rentre modestement à Saint-Maurice, écrire à la diable le compte rendu de cette réception si cordialement hospitalière, de ces fêtes, uniques en leur genre, dont le souvenir restera éternellement gravé dans l'esprit et le cœur de ceux auxquels il aura été donné d'y assister.

GÉROME.

BULLETIN

Dimanche dernier, à dix heures du matin, Leurs Majestés Impériales ont quitté Fontainebleau pour se rendre directement à Biarritz. Entre une heure et deux heures du matin, elles sont arrivées à la villa Eugénie, où leur séjour se prolongera, assure-t-on, environ un mois.

Le 16, l'Empereur a été visiter le camp de Lannemezan. Sa Majesté a passé la revue d'honneur des troupes réunies sur ce point, et a distribué des croix et des médailles militaires aux officiers et soldats qui s'étaient particulièrement distingués pendant cette période d'instruction.

L'Empereur, avant de quitter le camp de Châlons, avait fait remettre à chaque colonel, dans une boîte timbrée à son chiffre, un revolver nouveau modèle. Par ses ordres, dix armes du même genre ont été tirées au sort, dans chaque régiment, et remises aux officiers désignés par le hasard.

La reine d'Angleterre a de nouveau traversé la France, venant de Lucerne et observant toujours le plus strict incognito. Lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre, était allé seul attendre Sa Majesté Britannique à la gare.

La reine s'est embarquée à Cherbourg sur le yacht *Victoria-and-Albert*, et, dès son arrivée à Windsor, elle a présidé le conseil des ministres.

Le câble transatlantique apporte la nouvelle d'un désastre qui égale, s'il ne les dépasse pas, les plus terribles catastrophes enregistrées par l'histoire. Le Pérou et la République de l'Équateur ont été bouleversés, le 13 et le 16 août, par un [illegible] Iquique, Pasco, Juan Cavelтea, Ibarra et un très-grand nombre d'autres villes ont été complétement détruites. On parle de 2,000 victimes au Pérou et de 25,000 dans l'Équateur. La plupart des habitants d'Arica et d'Arequipa ont pu sauver leur vie. Les pertes sont évaluées à trois cents millions de dollars. Les navires mouillés le long du littoral et aux îles Chinchas et Billingshurst ont beaucoup souffert. Le consul anglais d'Iquique a péri avec sa famille.

Nous donnons en tête de ce numéro les portraits du prince héréditaire de Danemark et de la princesse Louise de Suède, dont les fiançailles ont, dans ces derniers temps, appelé l'attention du monde diplomatique, à cause de l'influence que cette union peut exercer sur l'avenir des races scandinaves.

La princesse Louise de Suède, [illegible] Bernadotte, est née le 31 octobre 1851, elle n'a donc pas encore accompli sa dix-septième année. Elle est l'unique enfant de Charles XV, roi de Suède, et de la reine Louise, née princesse d'Orange, fille du prince Frédéric des Pays-Bas.

La famille royale de Suède se distingue par son goût pour les sciences et les arts, et cette tendance a exercé une heureuse influence sur l'éducation de la jeune princesse. Son extérieur simple et gracieux lui assure la sympathie de tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher.

Le prince Frédéric (Christian-Frédéric-Guillaume-Charles de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg), héritier présomptif de la couronne de Danemark, est fils du roi Christian IX et de la reine Louise, fille de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel. Il est né le 3 juin 1843 ; il est général à la suite dans l'armée danoise et titulaire du régiment de hussards n° 4 dans l'armée russe.

Pendant la guerre de 1864, entre le Danemark et la Prusse et l'Autriche, il se distingua comme officier d'état-major auprès du général Hegermann-Lindenkrone et fit toute la rude et malheureuse campagne du Jutland. Lors de la grave maladie de la princesse de Galles, le roi et la reine de Danemark s'étant rendus à Londres, le prince remplit les fonctions de régent pendant plus d'un an, en vertu d'une délibération du Reichstag (assemblée nationale). Il a continué depuis à participer aux affaires du pays, en qualité de membre du conseil d'État.



EMPIRE D'AUTRICHE. — VUE GÉNÉRALE DE CZERNOWITZ, CHEF-LIEU DU CERCLE DE BUKOWINE; dessin du baron A. [illegible]. — Voir page [illegible].

TYPES ET COSTUMES DES HABITANTS DE LA BUKOWINE; dessin du baron A. [illegible]. — Voir page [illegible].



CHASSE AU BLAIREAU. — UNE NUIT D'ÉTÉ DANS LES BOIS, dessin de M. G. B[illegible] — [illegible]

Le mouvement provoqué dimanche dernier par la fête de Saint-Cloud, par l'affluence des visiteurs de la province et par les promenades champêtres auxquelles invitait le beau temps, nous a presque reportés aux jours les plus animés de l'Exposition universelle de 1867.

Pendant toute la journée et jusqu'à une heure avancée de la soirée, les chemins de fer et les routes des environs de Paris ont présenté l'aspect de véritables fourmilières humaines. C'est à peine, littéralement, si les moyens de transport suffisaient aux exigences de cet immense va-et-vient.

Une correspondance de Rome donne d'intéressants détails sur l'audience de congé accordée par le pape à M. de Sartiges :

« Le comte et la comtesse de Sartiges et leurs enfants ont été reçus par le pape, en audience d'adieu. Pie IX s'est montré d'une affabilité parfaite. Il n'a rien donné, que je sache, à l'ambassadeur, qui a déjà les plaques des ordres de Pie IX et de Saint-Grégoire; mais j'entends dire que, connaissant ses goûts d'artiste, il lui destine un tableau ou quelque autre objet d'art. La comtesse a eu un ivoire du XVI[e] siècle, fouillé avec une finesse exquise, et représentant le *Bon pasteur entouré de ses brebis*. Elle est, comme vous le savez, protestante.

Pie IX ne pouvait guère lui donner une madone; mais pour rester pape jusque dans ses présents, il a choisi un sujet sous lequel se voile une exhortation assez claire à écouter la voix du vicaire de Jésus-Christ. Aux enfants, qui sont catholiques, il a distribué des chapelets et des médailles; la fille surtout, qui relève d'une maladie grave, a été comblée d'attentions et de cadeaux. »

On pousse avec une très-grande activité à Londres les travaux du monument dédié au prince Albert, et qui devra coûter, si les prévisions ne sont pas dépassées, environ trois millions deux cent cinquante mille francs.

Les soubassements sont complétement achevés, et de tous les côtés de la base s'élèvent d'immenses blocs de marbre, dans lesquels des statues seront taillées. Suivant toutes les probabilités, il se passera encore deux ou trois ans avant que ce travail gigantesque soit achevé.

Le baptême du prince royal de Grèce a eu lieu à Athènes, le 3 septembre, avec un grand éclat, dans l'église métropolitaine, en présence de la plupart des archevêques et évêques du royaume.

Le roi assistait à cette cérémonie ainsi que la cour, le corps diplomatique, les ministres, les grands corps de l'État et les [illegible] de Constantinople. M[me] la grande duchesse Constantin et le grand-duc Nicolas Constantinowitch, son fils, ont tenu le jeune prince sur les fonts baptismaux.

[illegible] les cochers de cabs de Londres se sont mis en grève, et immédiatement quatre mille voitures ont été retirées de la circulation.

Une députation de propriétaires de voitures s'est présentée chez les directeurs de la compagnie du South-Western Railway pour demander la suppression du système actuel du monopole des cabs dans l'intérieur des gares. Sir D. Grooch, le président, a répondu que le premier devoir d'une compagnie était de veiller au bien-être et au confort des voyageurs. Avec le système des *cabs privilégiés*, comme on les appelle, les voyageurs étaient assurés de trouver dans toutes les gares des fiacres réunissant les avantages de la propreté à ceux de la sécurité personnelle.

Sir Daniel Grooch a ajouté que la compagnie était tellement persuadée des nombreux avantages que le public retirait de cet état de choses, qu'elle était décidée à ne point le modifier, bien qu'elle eût tout à gagner, pécuniairement parlant, en abolissant le système.

Sir Daniel a terminé en disant qu'en présence de la pression exercée par les propriétaires des cabs sur les directeurs des compagnies, ces dernières allaient considérer l'opportunité de former une « Compagnie de cabs de chemins de fer. »

Les cochers ont tenu un grand nombre de meetings dans les différentes parties de la ville; le plus important est celui qui a eu lieu à Primerose-Hill. Il y a été résolu que la grève se prolongerait jusqu'au jour où les compagnies de chemins de fer feraient droit à leurs réclamations. Plusieurs propriétaires de cabs privilégiés, qui assistaient au meeting et qui se sont joints à la grève générale, ont reçu une véritable ovation.

Depuis que le gouvernement anglais a pris la résolution d'acheter aux compagnies existantes les lignes télégraphiques exploitées, la nouvelle administration de l'intérieur a organisé définitivement le service des stations avec des femmes. Ces dernières sont, paraît-il, d'excellentes employées. On les désigne sous le nom de *Female-Clerks*.

M. de Vougy, frappé, de son côté, des avantages de cette innovation qu'il a déjà expérimentée, va, dit-on, l'appliquer sur une vaste échelle.

TH. DE LANGEAC.

LA BUKOWINE

On commence à s'occuper beaucoup à Vienne du prochain voyage de l'empereur François-Joseph dans la Galicie et la Bukowine. Il ne nous paraît donc pas inutile de donner quelques indications sur la seconde de ces deux provinces, que l'on connaît, en général, assez imparfaitement.

La Bukowine — ce nom, dans le dialecte du pays, signifie forêt rouge — forme, avec la Galicie, l'extrémité orientale des possessions de la maison d'Autriche. La Galicie la limite au nord et à l'ouest ; elle est bornée au sud par la Moldavie, à l'est par les provinces russes de la Podolie et de la Bessarabie.

La population de la Bukowine peut être évaluée à environ trois cent soixante mille âmes. Elle faisait jadis partie de la Moldavie, dont elle a été détachée en 1777 pour passer sous la domination autrichienne. Unie d'abord à la Galicie, elle forme depuis 1786 un cercle séparé. Les habitants de la Bukowine ont conservé dans leurs mœurs et leurs costumes une similitude frappante avec les Moldo-Valaques. Les hommes, bottés et éperonnés, restent à cheval des journées entières, conduisant leurs troupeaux de bœufs à longues cornes à travers les vastes steppes. Ils se garantissent contre les intempéries de l'hiver à l'aide de vêtements garnis de peau de mouton. Dans leurs mains on voit presque toujours une hache à manche court ; ils s'en servent avec une adresse extrême pour travailler le bois dont les habitations de la campagne se composent presque exclusivement. Ce n'est pas non plus une arme inutile pour défendre parfois les troupeaux contre les attaques des loups. En Bukowine, comme dans les principautés roumaines, on rencontre beaucoup de familles tziganes qui, sans feu ni lieu, promènent leur misère au hasard. L'artiste trouverait, à coup sûr, bien des croquis pittoresques à recueillir dans cette âpre région ; mais l'homme dont l'esprit positif resterait étranger à l'âpre poésie des contrées à demi civilisées ne pourrait s'empêcher de constater que la prospérité et le bien-être sont des fruits dont le sol de la Bukowine est assez avare.

Les villes principales de ce cercle sont Czernowitz, Soutchava et Sereth. Czernowitz, le chef-lieu, est situé à sept cent quarante kilomètres à l'est de Vienne, sur la rive droite du Pruth. On y compte douze mille habitants. La ville possède un évêché et un institut philosophique et théologique. Le commerce y est restreint ; cependant on y trouve des ouvriers qui travaillent assez bien l'orfèvrerie et la bijouterie. Ces produits, exécutés dans le goût russe, trouvent leur écoulement parmi les populations voisines.

A. DACHERES.

LA MAISON DE PILATE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

— Oui, oui, fit le roi, je suis grand, l'Europe entière le dit, et même l'Asie, car Almanzor vient des Indes orientales... Parlez, seigneur duc ; je vous écoute.

— Royal sire, dit aussitôt Hernan qui se redressa, j'ai tardé vingt-quatre heures à me rendre aux pieds de Votre Majesté, parce que le hasard m'a mis tout de suite sur les traces d'une lâche et odieuse conspiration dirigée contre le [illegible]

— Et tu t'es mêlé de le défendre, toi, Perez! se récria le roi.

— Le comte-duc est pour moi le ministre de Votre Majesté [illegible]

— [illegible]

— Et les conspirations dirigées contre les ministres, poursuivit le Medina-Celi, finissent parfois par atteindre les rois.

— Oui-da, Perez! j'oubliais que tu étais un philosophe et un grand politique... Par les cinq plaies de Notre-Seigneur! Gaspar avait raison de te garder sous les verrous, tu lui fais ombre, ami duc! J'ai songé à toi plus d'une fois cette nuit... Sais-tu que nos vieux Miquelets se souviennent encore de toi, et que si je te nommais connétable de Castille, dans toutes nos places d'armes les épées danseraient en rond autour des [illegible]

Le bon duc s'inclina en silence.

— Et pourquoi t'appelait-on hier le roi des gueux? demanda [illegible] Philippe.

— S'il plaît à Votre Majesté d'écouter le récit de ce que j'ai fait pendant ces vingt-quatre heures...

— Non pas, non pas, interrompit Philippe effrayé, les rois n'ont pas le temps d'ouïr de longues histoires... Qu'est ceci?

Il s'était retourné au bruit d'un pas qui foulait les dalles de sa chambre à coucher.

La figure à la fois humble et importante du vieux Cosmo Baïeta se montra au seuil.

— Un ordre à signer, sire, si c'est le bon plaisir de Votre Majesté.

— Encore!... fit le roi avec une impatience d'enfant; le comte-duc abuse...

— Ce n'est pas de la part du comte-duc, interrompit Baïeta.

— Et de la part de qui?

— Le vieux chambrier prononça tout bas le nom d'Hussein le Noir.

Le roi prit le parchemin qu'on lui tendait, ainsi que la plume trempée d'avance dans l'encre.

— [illegible] don Ramire de Mendoze!... Qui est celui-là? Au moins, je connaissais Vincent de Moncade, second marquis de Pescaire.

Il signa sur le coin de sa toilette.

— On m'accablera si bien que je me retirerai dans un cloître comme mon aïeul, l'empereur Charles Quint... Sont-ils beaucoup dans l'antichambre?

— Toute la cour et tout Séville, répondit Cosmo.

La figure du roi exprima un naïf contentement, puis ses sourcils se froncèrent.

— Et ce païen qui ne veut pas que je reçoive!... grommela-t-il; je crois que Gaspar était mon maître... Le païen succède à Gaspar.

Cosmo se retira.

— Perez, dit le roi, si je te faisais mon premier ministre, est-ce que tu voudrais me régenter comme les autres?

— Majesté, répliqua Hernan, je suis venu vous rendre mon épée après avoir déposé entre vos mains royales tout ce que j'ai de plus cher au monde... je suis prisonnier d'État.

— Vit-on bien, Perez, dans cette forteresse de Alcala?

Puis fermant la bouche du bon duc d'un geste :

— Écoute! ce païen m'est presque aussi odieux que le traître Gaspar!

Pendant qu'il parlait ainsi, Philippe avait les sourcils froncés, et un vague reflet de virilité s'allumait dans son regard.

Il se rapprocha vivement du bon duc.

— Tous tant qu'ils sont, murmura-t-il, ils ont la marotte de mettre une chaîne au cou du roi... Par les sept sacrements! j'ai les preuves en main! Le traître Gaspar avait fomenté lui-même cette révolte pour se rendre nécessaire... Sais-tu ce que je ferai, Perez? Je présiderai de ma personne le conseil.

— Que Dieu entende Votre Majesté? dit le bon duc.

— Ne m'en crois-tu pas capable? s'écria Philippe avec une colère sans motif; par saint Jacques! je suis brave... Il y a des instants où je donnerais tous les joyaux de ma couronne pour voir l'ennemi face à face... Et je suis sage aussi, Perez, et j'aime mon peuple... et Dieu m'avait créé pour être un bon roi!

Le Medina-Celi lui prit la main et la baisa.

La pensée de Philippe tournait déjà dans son débile cerveau.

— Tu as bien fait, duc, dit-il, de te fier à ma clémence : tu es libre! le roi te fait libre!

Don Hernan fléchit un genou.

— Tu as bien fait, reprit Philippe, de mettre sous la protection du roi ta femme et ta fille... Toute protection appartient au roi... Le roi doit tout faire... Dieu accorde des grâces spéciales à ceux qui sont les pasteurs des peuples... Ils sont plus forts et plus habiles que les autres hommes... Vois, moi qui te parle, ai-je plié sous le poids de mon sceptre?

Il redressait de son mieux sa taille courbée et posait vaillamment le poing sur la hanche.

— Écoute, fit-il tout à coup.

Dans la chambre à coucher, Almanzor s'éveillait et disait :

— Philippe est grand!

Les deux autres perroquets, favoris présomptifs, pris d'une belle émulation, répétèrent de leur voix un peu rauque

— Il est grand, Philippe!

— Du soir au matin j'entends cela, poursuivit le roi d'un accent sérieux, de la bouche des hommes et de la bouche des bêtes... Je n'en ai point d'orgueil... Ma gloire appartient à celui qui tient dans sa main l'existence illustre des monarques comme la vie humble et misérable des mendiants de la rue. Y a-t-il beaucoup d'orateurs pour parler avec autant d'élégance et de force, ami Perez?

— Bien, bien, s'interrompit-il. Pas de flatteries, j'en suis repu, je sais ce que je vaux...

Nous nous rendrons ce matin chez la reine pour voir Isabel de Medina-Celi, continua Philippe. Duc, le roi peut aborder des sujets qui sont interdits au commun des hommes. La noble Eleonor de Tolède est belle comme aux jours de notre jeunesse.

Le bon duc était pâle et tenait les yeux baissés.

— C'est peut-être une couronne que tu lui ravis, Hernan, poursuivit le roi, en posant sur sa tête ta couronne ducale... Les filles de Guzman et de Tolède peuvent gravir les marches d'un trône!... Est-elle belle comme sa mère, la Medina-Celi?

— Sire... commença le bon duc.

— Oh! fit le roi avec un sourire d'enfantine fatuité, ne crains rien, mon compagnon; nous ne sommes plus l'adolescent aux ardeurs légères qui voltigeait d'amours en amours... Nous avons pris la mâle constance qui sied à un chevalier... notre cœur est fixé, nos ailes sont coupées... la belle des belles règne sur notre âme à toujours et sans partage.

Il tira de son sein un médaillon d'or ciselé, entouré d'un cercle de diamants, dont l'eau admirable lança une gerbe d'étincelles.

Il l'ouvrit avec un recueillement dévot.

A l'intérieur du médaillon reposait une fine miniature peinte sur nacre. C'était le portrait de la belle marquise.

— Vois ces lèvres de corail, poursuivit le roi pieusement, vois ces dents perlées et ce nez mignon aux narines roses et légèrement gonflées... vois ces yeux divins, demi-voilés par une céleste langueur... vois la précieuse abondance de cette chevelure, plus brillante que le jais, plus douce que la soie... vois ce teint où les roses et les lis marient à l'envi leurs teintes les plus suaves... Ami, voici l'amour d'un grand roi... Objet charmant qui serait digne de l'amour d'un dieu!... car cette peinture, c'est l'objet d'une réalité mille fois plus adorable... Et le cœur; ami! et le cœur! un million de fois plus adorable que le visage!... C'est l'ange qui m'a donné son âme tout entière et qui m'aimerait pauvre pâtre dans la montagne, comme elle me chérit sur le trône de mes aïeux.

Pour cause, les paupières du Medina-Celi ne se relevaient point.

— C'est juste! c'est juste! dit Philippe en refermant brus-

1. Voir les numéros 705 à 713.

quement le médaillon; tu es un esprit timoré, une conscience austère... Sache donc, ami, que trois inquisiteurs de la foi ont accordé indulgence plénière à ma felicité. Les rois, mon compagnon, sont régis là-haut par une loi spéciale... et je trouve cela équitable.

Il remit le portrait dans son sein après l'avoir baisé tendrement.

Il disait vrai : Medina-Celi était une âme austère; mais Medina-Celi se souvenait de cette chambre de l'hôtellerie de Colombo, dans l'Isla-Mayor, où la belle marquise donnait ses rendez-vous au comte de Palomas.

Le roi regagna sa toilette en chantant.

Puis s'interrompant tout à coup :

— Là-bas, à Alcala, n'entendiez-vous jamais parler de mes corridas? demanda-t-il.

— Jamais, sire, répondit don Hernan.

— C'est donc l'autre monde, mon pauvre compagnon? Tu ne te doutes guère alors des progrès que j'ai introduits dans ce noble divertissement. A Valladolid, lors de la dernière course, le matador était... mais devine, ami duc, qui etait le matador?

— Que Votre Majesté daigne m'excuser [illegible]

— Le matador était une femme, prononça le roi avec une modestie orgueilleuse; t'attendais-tu à cela, parle franchement?

— Certes, sire, je ne puis dire...

— A la bonne heure!... Eh bien, j'en prépare un pour mon retour à Madrid... car Seville n'a pas mérite cette récompense... Tu la verras, de par tous les saints! mon vieux compagnon... tu la verras de tes propres yeux... La senora Bomba y sera... et Leones, et Fuentes le Grenadin, et le fameux Portugais da Cunha, que j'ai pris au traître Bragance. Tous à la fois, duc!... Voilà le progrès! Jadis il n'y avait qu'un seul *gracioso*... j'en ai voulu deux d'abord, puis trois, puis quatre... J'en aurai cent dans mon arene d'Aranjuez, si Dieu veut que j'achève ce merveilleux monument... Et des taureaux!... sais-tu ce que me coûte chacune de leurs cornes?

L'horloge de la chambre à coucher sonna.

Le roi s'arrêta court.

— Hussein le Noir va venir, dit-il avec ennui et fatigue.

— Sire, répondit le Medina, faut-il que je prenne congé de Votre Majesté?

Philippe restait tout pensif.

— Il n'y a que toi, prononça-t-il à voix basse après un instant de silence, il n'y a que toi pour honorer le roi... Tu pratiques ta devise, Perez, car tu étais hier dans la cour de l'Alcazar, au lieu de protéger ta femme et ta fille, menacées toutes deux... *Le roi avant le sang!* noble cri d'une grande âme!... Tu n'as point conspiré, toi, bien que tu sois couvert encore des blessures à peine cicatrisées qu'on t'a faites dans le préau de ta prison... Par le ciel! j'ai peur des saints... tu te laisserais empoisonner, assommer ou etrangler si tu avais le pouvoir pendant une heure!

Hernan repliqua :

— Royal sire, je ne vous demande pas le pouvoir... je demande que vous gardiez le pouvoir.

— Je sais, je sais... ne recommence pas ton explication... Tout par le roi : c'est clair... Le comte-duc disait : « Tout par moi, » et le païen Hussein, sous prétexte de me sauver, pese déjà sur moi comme un fardeau de plomb!...

— Il n'y a que le roi qui puisse sauver le roi, prononça lentement le bon duc; le roi, c'est l'Espagne. Pourquoi laisser un intermediaire entre l'Espagne et le roi?

— Sans doute, sans doute, murmura Philippe qui fut pris soudain d'un bâillement; tu as de fort saines idees, ami duc. Le peuple et le roi, le roi et le peuple, tu arranges cela très-adroitement... Mais le peuple ne peut pas être ministre du roi.

— Respecté sire, c'est le roi qui est le ministre du peuple; sans cela la devise de ma race serait un blasphème ou un non-sens.

— Oui-da, Perez?... Une autre fois, nous raisonnerons tous deux... Holà, Garcias!

Un chambrier sortit de l'étuve.

— Je ne prendrai pas mon bain ce matin, dit Philippe; je me sens en appetit : qu'on serve!

Le chambrier se retira. Philippe regarda le bon duc en face.

— Hernan, demanda-t-il, veux-tu me débarrasser de Gaspar?

Le bon duc ne fit paraître aucun etonnement et repondit sans hesiter :

— Il suffit de la volonté du roi pour renverser son ministre.

— Peut-être... mais veux-tu me debarrasser du païen qui me dicte déjà des lois et nomme les officiers de ma garde?...

— Sire, je le veux, répondit le bon duc.

Philippe jeta un manteau léger sur ses épaules.

— On ouvre, murmura-t-il; c'est lui... Ami duc, il est sorcier, je te préviens... Je te donne carte blanche... Par les trois vertus theologales! j'ai un appétit de lion... Au revoir!

Il souleva la draperie qui recouvrait la porte des etuves, et s'enfuit comme un ecolier qui entend le pas de son maître.

Medina-Celi le suivit des yeux. Quand Philippe eut disparu, un profond soupir souleva sa poitrine.

Ce fut tout. Pas une parole ne tomba de ses lèvres.

La porte de la chambre royale qui donnait sur la salle de l'Étoile venait en effet de s'ouvrir. Un pas lent et sonore retentissait sur les dalles.

— Le roi n'est-il point ici? demanda une voix grave qui fit battre le cœur du duc.

On s'etait arrête; comme il n'y eut point de réponse, le pas sonna de nouveau sur la mosaïque.

— Mon royal seigneur, demanda la même voix au seuil même du réduit de toilette, veut-il recevoir le médecin de son perroquet?

Il y avait dans ces paroles un nuance de moquerie.

Don Hernan ne répondit point encore et demeura immobile.

La porte s'ouvrit.

Le bernuz noir frangé de blanc de sidi Hussein se montra. On ne voyait point le visage de l'Africain, mais il était facile de deviner que son regard faisait rapidement le tour de la chambre.

Le bon duc s'ebranla enfin et sortit de l'ombre en disant :

— Don Luiz, voici la seconde fois que nous nous rencontrons; soyez le bienvenu, si vous êtes resté sujet loyal.

Le premier mouvement de l'homme au bernuz fut de reculer, car la surprise le laissa completement hors de garde.

Ce fut à peine l'affaire d'une seconde. Il franchit le seuil et rejeta en arrière les plis de son capuchon arabe. On put voir alors sans voile ce visage fier et intelligent que nous avons decrit plus d'une fois quand le fil de ces aventures a mis sous notre plume le nom du maragut Moghrab.

L'expression de ce visage avait changé. Il y avait du rouge à ce front d'ordinaire si pâle; le rayonnement ardent de ce regard de feu se troublait.

Le bon duc et lui se trouvèrent bientôt en présence, car chacun d'eux avait marché d'un pas égal.

Celui qu'on venait d'appeler don Luiz tendit sa main le premier; le bon duc la prit et la serra avec une émotion presque solennelle. Ils restèrent ainsi se regardant et ne parlant point. Puis leurs bras s'ouvrirent en même temps, et leurs yeux se mouillèrent tandis qu'ils se tenaient embrassés etroitement.

Le même mot était sur leurs lèvres tremblantes :

— Frère!... mon frère bien-aime!...

— Que Dieu te benisse, Louis de Haro, mon meilleur, mon plus ancien ami! dit enfin le Medina-Celi. — J'ai souhaite te revoir presque aussi passionnement que j'ai demandé à Dieu d'embrasser, avant de mourir, ma femme et ma fille!

— Que Dieu te benisse, Hernan! mon noble frère d'armes! heureux ou malheureux, je n'ai pas passé un jour sans penser à toi... je n'ai pas adressé au ciel une prière sans que ton nom y fût mêle... Que Dieu te benisse et que Dieu soit beni pour la joie qu'il me donne!

VIII.

Freres d'armes

C'etaient deux nobles et fieres têtes. La beaute, chez tous les deux, avait survecu à l'âge viril, et l'émotion partagee rendait à leurs traits je ne sais quelle aureole de jeunesse. Ils etaient grands tous deux egalement, tous deux egalement robustes. Les epreuves de la vie avaient mis à leurs fronts une austerite pareille. Ils realisaient, en un mot, dans toute son heroïque ampleur, l'idee qu'on se peut faire de deux chevaliers castillans, jumeaux de vaillance et de gloire, au temps des grandes audaces et des longues epees.

Il y avait encore entre eux d'autres similitudes. Sous les hardiesses de leurs regards on decouvrait une pareille melancolie. Si le Medina souffrait de ses blessures recentes, Louis de Haro portait plus peniblement le fardeau de ses fatigues et de cet effort inquiet, incessant, inepuisable, qui enfievrait depuis des annees ses nuits comme ses jours.

Enfin, pour dernier trait de ressemblance, ni l'un ni l'autre n'appartient à cette classe de demi-dieux qui n'ont pour arme que le glaive ou la massue. C'etaient deux fils de Minerve. L'intelligence, il faut dire plus, la finesse des âges disputeurs et lettres brillait dans leurs regards.

La legende andalouse, qui donne au Medina le surnom de *el Astuto*, le ruse, eût trouve peut-être un sobriquet plus significatif encore pour don Luiz de Haro, ce lion à la patte de velours qui etouffait son rugissement depuis tant d'annees.

Ils etaient forts deux fois, ces hommes, ou plutôt il n'y avait qu'eux d'hommes dans cette tourbe ameutee autour du trône. Leur alliance allait les grandir si haut, qu'un seul de leurs [illegible] des Myrmidons et faire place nette à la cour, cette etable d'Augias.

Un seul Hercule suffit pour douze travaux; ils étaient deux Hercules en face d'une œuvre unique.

Le proverbe espagnol dit : Ne chargez pas deux fois l'arquebuse...

Don Hernan et don Luiz resterent longtemps embrassés. Un monde de souvenirs se pressait en eux. Leur jeunesse heureuse et brillante passait avec tous ses espoirs et toutes ses joies devant leurs yeux humides. Leurs cœurs battaient à l'unisson. Ils se regardaient et ne pouvaient se rassasier de cette chère angoisse qui se degage comme un subtil parfum des cendres remuees du passé.

— Frère, dit don Luiz, tes ordres sont accomplis, j'ai reçu ta fille des mains de tes serviteurs et je l'ai conduite chez la reine. La reine est une noble femme. Elle a accueilli comme il faut la Medina-Celi d'abord, puis Eleonor de Tolede, envoyee par le roi... j'ai vu la mère et la fille dans les bras l'une de l'autre.

— Merci, frère, repondit le bon duc; je savais bien que je pouvais compter sur toi.

— Isabel! reprit don Luiz, dont la voix s'altéra, ta fille a nom Isabel!... Frère, nous avons vecu separes, et il faut que je te dise qui je suis... les jours se sont accumules pour faire des mois et des années. Qu'est le temps, sinon le linceul des souvenirs? Moi, frère, je n'ai rien oublié... Je vis tout au fond de ma mémoire... Mon veuvage est toujours d'hier, et je reste l'amant d'une morte.

Le Medina-Celi lui serra les deux mains silencieusement.

— Isabel! prononça encore Louis de Haro; quand j'ai entendu le nom d'Isabel, porté par la belle et chère enfant qui est tout ton espoir, les larmes ont ébloui mes yeux, et j'ai senti mes jambes faibles sous le poids de mon corps. Te souviens-tu, frère? elle avait cet âge quand elle vint à la cour. Ma jeunesse n'avait été qu'une longue folie. Que fallut-il pour faire de moi un homme? un de ses regards... Pour me ramener à l'homme et à Dieu? son premier sourire..

— Frere, s'interrompit-il, le temps est court, je le sais bien, et je comprends la signification de ta presence en ce lieu... C'était le roi que je venais chercher, c'est toi que je trouve : il y a des destinées... Le sort de l'Espagne va se jouer entre nous, je le sais bien... je le sais bien... Mais on accorde au coureur essoufflé le temps de reprendre haleine... Laisse-moi, oh! laisse-moi cette minute si pleine d'amertume et de bonheur!... J'ai revu dona Eleonor, qui était la sœur d'Isabel, et je n'ai pu m'agenouiller devant elle pour adorer mes pauvres souvenirs... Derrière la souveraine beauté de cette mère eplorée et si heureuse dans les bras de son enfant, j'ai vu l'adore sourire de ma sainte... Elle était mère aussi... sais-tu? Plains moi si tu ne peux pas me comprendre... L'aspect de mon fils m'a serré le cœur, l'aspect du fils de mon amour. Quand son premier cri rompit le grand silence de cette pauvre maison d'Estramadure, la nuit sinistre, la nuit qui fit vieillir mon cœur de cent ans, Isabel ne pouvait déjà plus l'entendre... Cette vie naissante sortait du sein de la mort... Mon fils me coûtait ma femme, c'est-à-dire ma félicité tout entière... Les créatures de Dieu ne se ressemblent point... Pour mon âme, il n'y avait qu'un bien... je ne voulus pas de ce marche cruel... je blasphemai le ciel en maudissant le pauvre être qui m'était donne pour prix de ma perte irréparable... Que dire? Après vingt annees, quand je l'ai revu, ce fils que mon regard craintif avait suivi de loin dans son humble carrière, c'est Isabel que j'ai retrouvé dans mon cœur... rien qu'Isabel! rien que ma femme! Je me suis penché sur le sommeil de ce noble jeune homme... rien en moi n'a tressailli, rien que la douloureuse fibre du souvenir... Sais-je son nom?... que m'importe son nom!... Isabel... oh! comme Isabel l'eût adore celui-là qui l'a tuee!

Ses deux mains froides couvrirent sa face pendant qu'un large gémissement s'échappait de sa poitrine.

— Frère, poursuivit-il, essayant de faire taire ses sanglots, depuis quelques heures j'ai bien pleuré; je n'avais pas pleuré depuis vingt ans... Je ne sais pas si je pleurais la nuit du deuil... Frère, il y a des choses qui annoncent à un homme la fin des dures epreuves de cette vie. . Le nom de Dieu est aujourd'hui plus souvent sur mes lèvres et dans [illegible] quelques minutes... Isabel m'a souri triste et douce... Je devinais sur sa bouche pâle ces mots, qui me donnaient deja la joie celeste . Bien-aime, je t'attends...

Il s'affaissa dans les bras de don Hernan.

— Sois homme, don Luiz, dit celui-ci, et laisse-moi ma force.

— Heureux! heureux! prononça Louis de Haro d'une voix brisee; tu as ta femme pour aimer ta fille... ta tendresse d'epoux te fait deux fois père... Ne me dis pas que je suis une âme egoïste et denaturée... je sais tout... ta fille... celle qui porte le nom de ma femme chérie... celle que ma compagne bien-aimee bénit du haut du ciel... ton Isabel à toi, la filleule de mon Isabel, a été envoyée par la Providence sur les pas de l'enfant abandonné... Il aura une famille... Tu as fait dessein dans ton cœur, toi le plus noble des hommes, de couronner ainsi la fraternité de nos armes et la fraternite de nos amours.

— Don Luiz, interrompit le bon duc, ton fils m'a sauve la vie et ma fille l'aime. Remercie la Providence et non pas moi... Don Luiz, pour la seconde fois, sois homme... Ton fils t'est cher... tu te mens à toi-même et tu fais insulte à la sainte femme qui est maintenant dans la tombe en opposant son souvenir aux mouvements de ton cœur.

Louis de Haro avait la tête baissée.

— Tu es venu ici chercher le roi, reprit le bon duc. Le roi m'a chargé de t'écouter et de te répondre.

Don Luiz releva ses paupières. Dans l'ombre profonde de ses sourcils froncés, ses yeux brûlaient.

— Moïse vit le pays de Chanaan du haut de la montagne, murmura-t-il avec accablement, mais il ne lui fut point donne de franchir la limite de la terre promise... Une voix parle au dedans de moi et me dit : « Les temps ne sont pas venus. » Hernan, mon frère, tu seras le père de la nouvelle famille. . moi, j'ai mon asile tout prêt, là-bas, dans l'humble cimetière où dort Isabel d'Aguilar.

— Par la passion du Christ! s'écria rudement le Medina-Celi, l'heure s'écoule et j'ai assez pleuré!

Don Luiz se redressa de toute sa hauteur. Il tendit la main d'un geste mâle et fier. Le bon duc la prit. Don Luiz dit :

— Merci, duc... Me voici prêt à parler de l'Espagne et du roi.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

UN SERMON EN BRETAGNE

Sous les voûtes basses de l'humble paroisse, tous les habitants du village sont réunis. Cette brave et loyale race de la vieille Armorique a conservé robuste au fond du cœur la foi qui lui a été leguée par ses aïeux. Le vieillard dont le front blanchi s'incline vers la tombe prie avec ferveur à côté de l'enfant naïf qui élève vers Dieu ses premières pensées, à

côté de la jeune fille et de la jeune mère qui appellent la protection de la Vierge, l'une sur son fiance, l'autre sur son enfant.

On est au dimanche, et le vénéra-ble recteur occupe la chaire. Dans les campagnes bretonnes, vous le savez, le curé est appelé le recteur. Tout le monde suit avec recueillement ses paroles de consolation et d'espoir. Au fond de l'église, les hommes se tiennent debout. Sur le devant, au pied de la chaire, les femmes sont assises et, tout en ecoutant, elles égrènent leur chapelet. Leurs enfants sont agenouilles à leurs pieds.

Telle est la scène que M. U. Butin a reproduite, dans le dessin que nous publions, avec une [illegible] de la couleur locale. Nous pensons que ceux de nos lecteurs qui ont visité la Bretagne partageront notre avis et apprecieront selon son mérite la poésie naïve de cette petite composition.

H. V[illegible]



UN SERMON EN BRETAGNE, dessin de M. U. B[illegible]. — Voir page 591.

LA MANUFACTURE DE SÈVRES

La porcelaine est, on le sait, de fabrication relativement toute moderne chez nous. A peine savait-on dans la premiere moitie du dernier siecle ce que c'était que [illegible] kaolin et, longtemps apres, nous etions encore pour ce genre de poterie les tributaires de la Chine. Les premieres fabriques de porcelaine à peu près dignes de ce nom furent etablies successivement à Chantilly et à Vincennes, sous le regne de Louis XV. Une compagnie de huit commanditaires exploita la porcelaine tendre — la seule connue alors — à Vincennes jusqu'en 1753. A cette époque, le roi s'étant intéressé [illegible] dans l'entreprise, la fabrique prit le titre de *Manufacture de porcelaine de France*, et reçut un privilége de trente ans. Mais, six ans apres, des dissensions s'étant élevées dans la societe, le roi en profita pour rembourser leur part à chacun de ses coactionnaires, et la manufacture devint propriéte de la couronne.

L'arrêt du conseil qui porte la resiliation du privilege fait en même temps la plus expresse défense à quiconque de fabriquer ou faire fabriquer, sculpter, peindre ou dorer aucune porcelaine, « à peine de trois mille livres d'amende pour chaque contravention, applicables, un tiers au dénonciateur, un tiers à l'hôpital genéral, et l'autre tiers à ladite manufacture royale. »

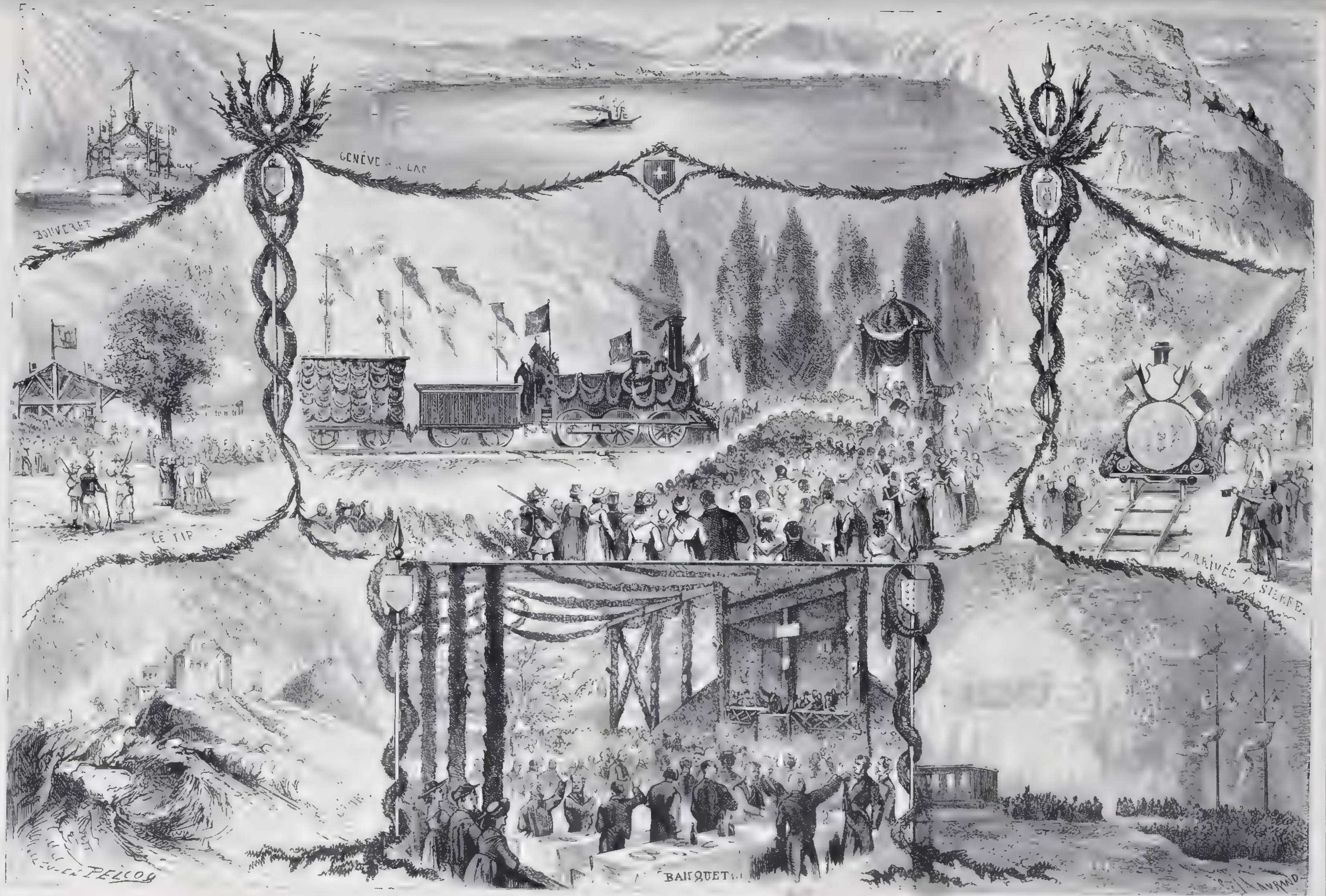
On voit de quelle façon le roi Louis XV entendait la liberte industrielle.

Si la fabrication de la porcelaine ne tarda pas [illegible] à se répandre bientôt dans toute la France, ce fut grâce à la découverte fortuite d'une femme de Saint-Yrieix. Remarquant la blancheur et l'apparence savonneuse d'une sorte de glaise qu'elle crut propre à remplacer le savon, elle en apporta quelques morceaux chez elle. Son mari les ayant soumis à l'analyse, il se trouva que cette substance n'était autre que le précieux kaolin tant cherché. Nous allions donc pouvoir fabriquer cette porcelaine dure dont la Saxe prétendait garder l'impénétrable secret! Cette decouverte date de 1765. Tel fut son effet sur notre industrie, que la France, qui importait alors pour plus de 300,000 livres de porcelaines étrangères, en exportait bientôt à son tour pour une somme au moins egale.

Cependant, le roi Louis XV, en entrant dans l'association primitive, avait decide que la manufacture serait transférée à proximité de Versailles, sur la route de Sèvres, où des bâtiments lui seraient spécialement affectes. On choisit pour construire le nouveau local l'emplacement d'une maison de campagne ayant appartenu à Lulli — un pavillon en subsiste encore — et, dans le courant de l'année 1756, nos porcelaines purent s'installer dans le monument que leurs travaux devaient illustrer.



NOUVEAUX BATIMENTS DE LA MANUFACTURE IMPERIALE DE PORCELAINE, A SÈVRES, dessin de M. Bertrand.



LE CHEMIN DE FER DU SIMPLON. — INAUGURATION DE LA SECTION DE SION A SIERRE; dessin d'après nature par M. Jules Pelcoq. — Voir la Chronique.

Aujourd'hui, les glorieux continuateurs de leur art vont à leur tour abandonner ce monument centenaire. Bâti sur une pente glaiseuse et avec de mauvais matériaux, il a difficilement résisté à l'effort des ans. On l'a plusieurs fois étayé; mais ce n'était qu'un remède insuffisant à sa décrépitude. D'ailleurs les exigences du travail moderne ont créé de nouveaux besoins. La construction d'une manufacture destinée à remplacer l'ancienne a dû être décidée, et depuis plusieurs années on travaille à son achèvement.

Elle s'élève non loin de la précédente, au bas de la côte de Sèvres, sur un espace de terrain distrait pour la plus grande partie du parc de Saint-Cloud, le long de la route de Versailles. Elle occupe là une superficie totale d'environ 45,000 mètres, dont 10,000 sont couverts de constructions.

La grande préoccupation de l'architecte, M. Landin, a été de séparer d'une façon distincte les divers services que les transformations successives avaient fini par rendre un peu confus dans le local actuel. Les nouveaux bâtiments se distinguent surtout par leur heureuse disposition.

C'est d'abord un avant-corps monumental réservé aux magnifiques collections tant publiques que privées confiées aux soins intelligents de M. Riocreux, conservateur. Dans le soubassement est déjà classée la série considérable de tous les moules de la manufacture conservés depuis sa création. Le rez-de-chaussée renfermera les bureaux et magasins de vente; le premier étage, le musée céramique; enfin les combles, la collection des modèles.

Derrière ce premier bâtiment un autre, avec deux ailes en retour, contient les ateliers de fabrication et enveloppe sur trois côtés un édifice central renfermant les fours. Parallèlement à l'aile gauche s'étend une construction oblongue où se tiendront les peintres et les monteurs.

Dans un bâtiment postérieur sera installée la machine pour le broyage des pâtes, et sur l'extrême limite des constructions, les hangars pour les combustibles : bois et charbon.

En retour sur la gauche, c'est-à-dire vers la grande route, se trouve, presque contigu à la section des peintres, le bâtiment des *moufles*, qui sont les fours spéciaux à la fonte des couleurs. Enfin, longeant la route même, deux autres grands bâtiments sont destinés au personnel des travaux et à celui de l'administration, tandis qu'un peu en avant, une coquette maison entourée d'un jardin servira de logement au directeur.

Les travaux furent commencés au mois d'août 1861. Un peu négligés pendant quelque temps, ils ont été repris avec ardeur; mais, quelle que soit l'activité déployée, il est peu probable que la nouvelle manufacture puisse être définitivement [illegible] l'année 1870.

L'établissement a eu successivement pour directeurs sous la royauté : MM. Boileau, Parant et Régnier. A l'époque de la Révolution, il fut dirigé par le représentant du peuple Batelier et, plus tard, par MM. Salomon, Meyer et Hettlinger; enfin en 1800 la direction en fut confiée à M. Alexandre Brongniart, qui l'a conservée jusqu'à sa mort. Nul n'a fait plus que ce savant pour la gloire de Sèvres. M. Ebelmen, qui lui succéda en 1847, après avoir été son coadjuteur pendant quelques années, était un homme éminent auquel on ne saurait donner trop de regrets. Malheureusement, sa carrière fut courte. M. Regnault, de l'Institut, a été choisi en 1852 pour tenir sa place. C'est encore ce savant chimiste qui se trouve aujourd'hui à la tête de la manufacture.

Parmi les importantes améliorations et les procédés nouveaux de fabrication dont on est redevable à l'initiative de M. Regnault, il faut citer d'abord les décorations à relief en pâte d'application d'une ou de plusieurs couleurs, décorations exquises inspirées des Chinois, mais dont le talent d'artistes tels que MM. Solon, Hyacinthe et Ferdinand Régnier, Gély et Daurousse, ont fait comme une création nouvelle.

C'est encore à M. Regnault que revient l'honneur d'avoir encouragé le genre de décoration dit de couleur à demi-grand feu; d'avoir poussé à la rénovation de la porcelaine tendre et au grand développement du travail des émaux sur cuivre, à l'état d'embryon depuis Brongniart. Mais ce qui doit rester attaché à son nom comme une véritable découverte est le procédé de coulage au moyen du vide.

Le coulage des vases, qui date seulement de 1841, s'était fait jusqu'à présent au moyen d'un piston qui, envoyant de l'air à l'intérieur du moule, chassait la pâte liquide ou *barbotine* contre les parois. Entre autres inconvénients, ce système avait celui de faire quelquefois éclater le moule sous la forte pression atmosphérique, en risquant de blesser l'ouvrier. Au lieu de pousser l'air à l'intérieur du moule, M. Regnault a eu l'ingénieuse idée de l'exprimer du dehors, ce qui donne au fond le même résultat.

Le savant physicien place son moule sous une machine pneumatique qui, par le vide fait dans le moule à travers les pores du plâtre, attire instantanément toute la pâte à sa surface. C'est par ce procédé si simple et si habile que la manufacture de Sèvres a coulé son beau vase dit de *Neptune*, le plus grand qu'on ait encore exécuté, qui figurait à la dernière Exposition universelle.

PAUL PARFAIT

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

[illegible] Mars. — [illegible] l'Exposition universelle. — La traînasse. — La mauve. — La drave. — Les moineaux. — Monuments mégalithiques au Bengale.

On ne saurait rien voir de plus attristant et de plus bizarre que l'aspect du Champ de Mars à l'heure qu'il est. On dirait un vaste charnier dont un désastre ou quelque grande bataille aurait bouleversé les tombes; les pierres grisâtres qui hérissent le sol effondré, et les débris de fer informes qui gisent épars à travers les gravois amoncelés n'ajoutent que trop à cette lamentable ressemblance. Ajoutez que çà et là surgissent encore des clôtures en planches disjointes, à demi brisées, boiteuses, honteuses, rattachées entre elles tant bien que mal par tout ce qu'on a trouvé sous la main dans les ruines de cette tour de Babel de l'industrie moderne : de mauvais bouts de fils de fer, des clous de rebut, des cordes et des languettes de fer-blanc. Seuls le caravansérail égyptien et un chalet restent debout, mais fanés, flétris, moisis, crevassés, déserts. A l'heure du repos, un petit nombre de travailleurs, j'allais dire de fossoyeurs, se reposent à l'ombre de ces vains restes de ce qui n'est plus, comme dit Bossuet; puis le moment du travail revenu, ils se remettent lentement à faire disparaître les vestiges de l'immense édifice qui attira tant de visiteurs de tous les coins de l'univers, et qui, après avoir été un merveilleux palais, en était arrivé à la décadence d'une foire avec ses guinguettes, ses saltimbanques et ses cafés chantants.

Il ne reste de vivant dans ce *campo non santo* que des herbes sauvages, en petit nombre vers le bord de l'eau, presque impossibles à rencontrer au milieu de la plaine bouleversée, et fort drues dans les parties du parc où se trouvaient installées les expositions des peuples du nord. Rien de rare ou de curieux du reste ne croît pour le botaniste, ni le long de la berge ni à la surface de ce sol tant de fois remué, et qui aurait dû, cependant, comme il en arrive d'ordinaire en pareil cas, ramener à sa surface et y faire germer des graines enfouies depuis des milliers de siècles, au plus profond de ses couches inférieures; phénomène bien connu et qui remplace par une végétation tout à fait différente de leur première végétation, les forêts ou les prairies incendiées du nouveau monde et même de la vieille Europe.

La traînasse, si commune partout aux approches de l'automne, étale, dans le Champ de Mars, ses larges plaques vertes composées de tiges à petites feuilles d'un vert sombre, tout à fait aplaties contre la terre. Elle ne tient compte ni des souliers à gros clous qui la piétinent sans cesse, ni des roues des brouettes qui pèsent sur elle de tout le poids des moellons et des débris de fer qu'elles charrient. Attachée ou plutôt rivée à la terre par de fortes racines, la traînasse résiste à tout, aux chocs, au coup de pioche et même à la dent des ruminants qui la paissent; comme le serpent de la fable, elle semble jouir du privilége de ressouder entre eux ses [illegible] coupés.

L'ortie ne se montre ni si humble, ni si vigoureuse. Malgré son port altier et ses feuilles hérissées d'épines qui s'attachent aux imprudents qui la touchent en passant, elle semble se hâter de pousser tant bien que mal, dans la crainte trop justifiée, hélas! de ne pouvoir amener à bien la maturité de ses graines. En effet, — on ne le voit que trop dans le Champ de Mars, — il suffit d'un choc pour la briser et l'étendre inanimée à terre; sans compter que le moindre rayon de soleil qui persiste la brûle et transforme ses larges feuilles vertes en plaques d'un jaune boueux, qui se détachent et s'effritent au moindre souffle de vent. Çà et là on rencontre encore quelques chétives saponaires, des armoises aux feuilles poilues, des fétuques bleues, des mercuriales à l'odeur suspecte, des pariétaires dont les fleurs dès qu'on les touchent lancent au loin leur pollen, et enfin des mauves. La mauve se trouve partout où se trouve l'homme. On ne sait ni comment elle y arrive, ni comment elle y éclôt; mais qu'on dresse une tente au milieu des déserts du nouveau monde, qu'on bâtisse une cabane dans une vallée vierge ou sur le sommet d'une montagne inaccessible jusque-là, la mauve ne tarde point à y apparaître, quoiqu'il n'en existe point de trace dans tous le reste de la contrée, même à des distances de plusieurs centaines de kilomètres. On commence par en voir sourdre une tige chétive qui se tient timidement en quelque coin ombreux; puis, à quelques mois de là, on reste surpris de constater que la mauve foisonne partout, qu'elle étouffe les végétaux moins robustes qu'elle, s'empare des terrains fertiles et qu'elle s'étale partout en dominatrice absolue.

Il faudra des années pour faire disparaître la mauve du Champ de Mars rendu à sa première destination, écrasé par tous les énergiques moyens de nivellement qu'on possède aujourd'hui, piétiné par les chevaux, et battu par les régiments qui le fouleront en tous les sens. Et encore, au moindre intervalle de repos, à la moindre pluie, vous la verrez reparaître plus que jamais.

Le terrain du parc où se dressaient la maison de Gustave Wasa, les écuries suisses, les fermes modèles du Danemark, de la Suède et de la Norvége ressemble à une prairie planteureuse et d'un aspect tout à fait exotique. Un botaniste peut y recueillir les plantes les plus rares des régions polaires. Toutefois ces filles du nord prennent, sous notre climat tempéré, une telle vigueur et une telle puissance de développement, qu'on hésite de prime abord à les reconnaître. En quelques minutes on y collige pour son herbier : la centaurée galeuse *centaurea scabiosa*, le senecio visqueux *senecio viscus*, la chrysanthème des moissons (*chrysanthema segetum*), le pigamon simple, espèce d'anémone (*thalictrum simplex*), et le liseron *casoula epilinum*.

Plus loin, on remarque deux plantes qui se distinguent des autres par leur port et par leur force. Elles ne sont que des avortons dans leur pays natal, où depuis les dernières révolutions du globe elles végètent sur une terre gelée à vingt mètres de profondeur et qui, l'été, se ramollit à peine, à sa surface, sur une épaisseur de cinquante centimètres. Ici elles prospèrent insolemment par droit de conquête : de naines qu'elles seraient restées dans les misérables conditions de leur origine, elles deviennent presque des géantes. Il y a surtout un pavot nudicaule, une renoncule naine, des géraniums à fleurs violettes, et à tige lisse, dont la taille eût à peine atteint en Laponie dix centimètres, et qui en mesurent plus de cinquante. Près de là, un carex fuligineux ou laîche, profite d'un enfoncement du sol rempli d'une eau bourbeuse amenée par l'écoulement d'un ruisseau, pour dresser sur ses racines vivaces des tiges triangulaires garnies de feuilles longues, dures et que rendent coupantes des dents fines et acérées. Une seule drave (*draba wallengerbii*) pousse dans le coin le plus solitaire de cet oasis en miniature; mais comme il faut à ce crucifère couvert de poils des murs en ruine ou des roches en décomposition, elle y pousse solitaire dans un tas de pierres et y produit ses fleurs longues, d'un jaune équivoque et ressemblant à des fils de cuivre à [illegible].

La drave est la fleur favorite des magiciennes lapones et sert à leurs incantations. Ces filles des démons, comme elles s'appellent fièrement, vont à la recherche de la drave durant les mois sans nuit, dans les montagnes qui entourent de leurs cimes basses et pelées Hammerfest et Tornea. Quand elles finissent par découvrir la plante surnaturelle, elles en coupent la tige avec leurs dents, et invoquent la terrible Jabbe-Akka. Jabbe-Akka est une farouche divinité qui frappe les mourants de son épée invisible, pour emmener avec elle leur esprit, qui suscite les tempêtes, qui de son souffle amasse la neige pour ensevelir les traîneaux et les rennes des voyageurs, et qui, pendant la nuit de huit mois, mêle aux sifflements des vents des cris aigus, présage infaillible de malheur.

Une fois en possession de la drave, les sorcières gagnent le passe-vare le plus voisin. Les uns regardent les passe-vares comme des monuments runiques et les autres comme des accidents naturels. Du haut de ce rocher pointu qu'elles ont gravi à genoux, elles invoquent leur divinité farouche et lui présentent en offrandes des crânes humains et des cornes de rennes. Après quoi, elles se déchaussent et cachent entre leurs orteils la plante fatidique : elles ne l'en sortent que pour en glisser des fragments sous les tentes de ceux à qui elles veulent porter malheur, ou bien elles les emmettent parmi les plaines de lichens qui servent de nourriture aux troupeaux de rennes. Alors la maladie arrive sous la tente, les troupeaux se dispersent et les victimes de l'incantation font des présents aux sorcières pour que [illegible] persécuter et de leur jeter des sorts.

Comment toute cette végétation exotique se trouve-t-elle éclose en France? Probablement les graines s'en trouvaient contenues dans le foin qui servait d'emballage, entre les interstices des caisses, dans les toisons et dans les peaux des animaux, ainsi qu'il est arrivé dans les environs de Montpellier. Le sol d'un atelier de teinture des environs de cette ville, où l'on se servait de laines provenant de l'Algérie, se couvrit tout à coup de plantes kabyles complétement étrangères jusque là à cette partie de la France.

En historien véridique, je dois mentionner un fait que je vous ai déjà raconté l'année dernière et qui donnerait à supposer que les plantes du nord de l'Europe, poussées au Champ de Mars, ne seraient que de nouvelles générations provenant de végétaux déjà éclos au Champ de Mars.

En effet, au mois de juillet 1867[1], j'ai vu, au pied des poutres de sapin de la maison de Gustave Wasa, de charmantes fleurs étrangères appartenant aux espèces que j'avais recoltées, il y a trente ans, au Spitzberg, dans la baie de Hornwich, comme des raretés spéciales à une contrée soumise aux rigueurs d'un hiver de neuf mois. C'était une renoncule naine, des géraniums à fleurs violettes et à feuilles veloutées, un œillet jaunâtre et une tige d'angélique. Il y avait même un tout petit bouleau qui pointait de terre et qui montrait un bourgeon presque microscopique. Cependant, à l'exception de la renoncule naine et des géraniums violets, la flore actuelle de ce singulier coin de terre ne ressemble en rien à la flore de l'année dernière.

Des nuées de moineaux s'abattent à chaque instant sur le terrain bouleversé du Champ de Mars, et y picorent toutes [illegible] proche avec précaution du massif végétal provenant des contrées du nord, on les voit là fouillant la terre de leur gros bec, abattant des feuilles et s'en donnant, à cœur-joie, de la manie de destruction qui leur est particulière. Comme les singes et les perroquets, les moineaux détruisent cent fois plus qu'ils ne mangent. Quant à leur effronterie et à leur audace, elle est sans bornes, surtout à Paris, où on les tolère et où on les aime. Aussi les pillards du Champ de Mars, s'ils s'envolent quand, par hasard, un importun les dérange, ne vont-ils pas loin; ils restent un peu à l'écart, perchés sur les planches de la clôture, et reviennent bientôt effrontément à leur œuvre de sac. Les ouvriers s'en amusent et les encouragent en leur jetant des miettes de pain.

On le voit, les moineaux ont été les premiers à prendre possession du palais de l'Industrie et ils seront les derniers à [illegible].

Une découverte bien autrement curieuse que celle du petit coin de végétation du Champ de Mars, découverte due au hasard et qui déjà, peut-être, a disparu sous les implacables rigueurs du nivellement, c'est la communication qu'a faite récemment à l'*Association britannique* le docteur Hooker, correspondant de l'Institut de France.

D'après lui, il existerait dans l'Inde des tribus qui construiraient des monuments mégalithiques dans le Bengale, à Khasia, c'est-à-dire à une distance de trois cents milles seulement de la capitale de l'Inde anglaise.

« Ce qu'il y a de plus curieux encore, ajoute le docteur Hooker, c'est que, bien que ces monuments aient été décrits et dessinés il y a vingt-cinq ans par le colonel Yule, l'éminent géographe oriental, à peine, sauf dans l'ouvrage de sir John Lubbock *L'homme avant l'histoire*, y est-il fait allusion dans les livres modernes sur les monuments préhistoriques.

« Dans l'*Asiatic Journal* du Bengale (1844), vous trouverez la description que fait le colonel Yule du pays de

1. *Les Petites Chroniques de la Science*, par S. Henry Berthoud, septième année, page 200.

Khasia. Ce peuple habite le Bengale oriental : c'est une race indo-chinoise, qui élève des bestiaux, mais qui ne boit pas de lait, qui estime les distances parcourues par la quantité de bouchées de bétel mâchées en route, et chez lequel le lien matrimonial est si relâché, que le fils ne connaît pas son père et que c'est le fils de la sœur qui hérite du rang et de la fortune.

« Le docteur Thomson et moi nous avons vécu quelques mois chez les Khasiens, il y a maintenant dix-huit ans, et nous pouvons affirmer que toutes les remarques du colonel Yule sont vraies. Des collines, qui s'élèvent à quelques quatre mille ou six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sont surmontées çà et là de groupes d'immenses piliers équarris, mais non polis, et de pierres-tables soutenues par trois ou quatre supports grossiers. Dans un endroit nous avons découvert, enterré dans le sable, un cercle presque complet de menhirs : le plus haut s'élevait à trente pieds au-dessus du sol, il avait six pieds de large et deux pieds et demi d'épaisseur; devant chacun de ces menhirs se trouvait un dolmen ou un cromlech ayant des proportions aussi gigantesques. Le morceau le plus grand mesuré jusqu'aujourd'hui a trente-deux pieds de haut, quinze pieds de large et deux pieds d'épaisseur.

« Nous en avons vu plusieurs, élevés tout récemment, et l'on nous a dit qu'on en érigeait chaque année, mais pas pendant la saison des pluies, que nous avons passée dans ce pays.

Pour se procurer ces immenses pierres, les Khasiens emploient les moyens suivants : ils font des entailles dans le roche et allument des feux sur ces entailles; quand le rocher est échauffé, ils versent de l'eau froide sur les entailles, ce qui fait éclater le rocher dans la direction qu'ils leur ont donnée : des leviers et des cordes sont les seuls moyens mécaniques qu'on emploie pour transporter et élever ces blocs. Une sépulture, la commémoration d'un événement important, sont les motifs pour lesquels ils érigent ces pierres. Un fait curieux à remarquer, c'est que, dans la langue khasienne, le nom d'une pierre est *man*, et que ce mot se représente aussi fréquemment dans le nom de leurs villages que le mot *man*, *maen* et *men* dans le nom des villages de Bretagne, du pays de Galles et de la Cornouailles. Ainsi *Mansmai* signifie en khasien la pierre du serment; *Mamloo*, la pierre de sel; *Mauflong*, la pierre de l'herbe; de même que, dans le pays de Galles, *Penmaen mawr* signifie la colline de la grosse pierre, et qu'en Bretagne un *menhir* est une pierre debout, et un *dolmen* une pierre en forme de table.

« A l'époque où le colonel Yule visita ce peuple et à l'époque où je le visitai aussi, nos rapports avec lui étaient très-limités et pas toujours amicaux; nous ignorions leur langue, et, quant à eux, ils étaient loin d'être communicatifs. Mais dernièrement cependant, les rapports avec les Khasiens sont devenus plus fréquents, et un cantonnement anglais est établi au milieu de leur pays; je n'ai pas le moindre doute que des recherches ultérieures ne jettent une grande lumière sur cette partie si obscure et si importante de l'archéologie du [illegible]. »

Ainsi, c'est dans le fond de l'Inde que la science ethnographique trouvera sans doute le problème resté insoluble jusqu'ici des monuments mégalithiques !

Sam. Henry Berthoud

LE BLAIREAU

Faut-il classer le blaireau parmi les animaux nuisibles ou parmi les animaux inoffensifs ? C'est sur quoi les plus compétents ne paraissent pas absolument d'accord. Si cet omnivore fait tort à nos vergers, d'autre part il nous débarrasse des limaçons, des sauterelles, des souris et des mulots; s'il mange quelquefois les lapereaux et les œufs de faisans et de perdrix, d'autre part il fait au renard une guerre assidue et concourt ainsi puissamment à la multiplication du gibier. Au point de vue de l'utilité, son poil est employé à la fabrication de pinceaux appréciés des peintres et des barbiers; enfin on assure que sa chair peut être mangée à l'époque des vendanges, et qu'alors elle rappelle assez par son fumet celle du sanglier.

« Le blaireau ou *taisson*, ou *grisart*, dit M. le baron de Lage dans son nouveau *Traité des Chasses*, a plus d'un mètre de long du bout du museau à l'extrémité de la queue. Sa couleur générale est le gris avec un mélange de noir et de roux. Sa tête est remarquable par deux belles bandes noires qu'il a sur chaque œil et trois blanches qui commencent au bout du museau et finissent aux oreilles. Le museau, qui est noir, a quelque chose de celui du chien. Sa queue est longue et très-garnie de poils. Les oreilles sont courtes, noires et bordées de blanc. Les jambes aussi sont courtes, ce qui fait que le ventre du blaireau semble traîner à terre. Ses ongles, surtout ceux de devant, sont organisés pour remuer la terre dans un terrier et l'écarter sur les côtés. »

La lumière du jour incommode le blaireau à tel point, qu'il expose presque toujours son terrier au couchant. Il a la vue si faible, qu'en plein midi on l'abattrait facilement d'un coup de bâton. On rencontre assez facilement la nuit ce noctambule, car il a coutume de suivre les mêmes chemins. Par un beau clair de lune, le chasseur va s'embusquer sur le passage de la bête, en ayant grand soin de rester sous le vent, car le blaireau a le flair très-subtil. Le mieux pour le chasseur est de l'attendre solidement établi sur un arbre et avec son fusil prêt à faire feu. La tête zébrée du blaireau fait un excellent point de mire.

Francis Richard.

COURRIER DU PALAIS

Un scénario pour un romancier. — Histoire vraie. — Entre Amiens et Paris. — Voyage tragique. — Le récit de l'assassin. — Le fromage des trappistes. — Concurrence déloyale. — Encore le droit de réunion. — Deux procès à Alais. — En Angleterre. — La première exécution à mort dans la cour de Newgate. — Un mot de M. de Villemessant et un mot de M. le président Lancelin.

Il est minuit.

A toute vapeur le train court sur les rails, fendant l'espace, perçant les ténèbres de son œil rouge tout grand ouvert.

Deux hommes sont étendus seuls sur les banquettes d'un wagon; l'un dort, l'autre feint de dormir. Celui-là a trente-quatre ans; celui-ci en a vingt-six.

Tout à coup le dormeur se réveille : il a senti un fer s'enfoncer dans son flanc, tandis qu'un poids énorme oppresse sa poitrine. Il ouvre les yeux; un homme est sur lui; il se dresse; il engage une lutte terrible avec le meurtrier qui essaye de le frapper une seconde fois; il crie : à l'assassin! il parvient à repousser le misérable qui ouvre la portière et saute sur la voie.

Toute sanglante, la victime sort à son tour du wagon, et, suivant le marchepied, gagne un compartiment de première classe, brise la glace derrière laquelle est placée la sonnette d'alarme, agite cette sonnette... mais en vain. Personne ne répond à son appel. Et le train court toujours à travers la nuit. Et le sang du blessé coule à flots; ses forces s'épuisent, le peu qui lui en reste lui permet encore de regagner, par le périlleux chemin qu'il a déjà suivi, le wagon où il a été frappé; là il s'évanouit.

Jamais romancier, doué de la plus dramatique imagination, jamais Eugène Sue, Alexandre Dumas ou Dickens a-t-il décrit une scène plus épouvantable et plus sinistre, que cette scène vraie qui se passa dans la nuit du 3 au 4 juillet dernier sur le chemin d'Amiens à Paris, entre Ailly et Breteuil?

En la racontant devant la cour d'assises, celui qui avait été si perfidement attaqué, qui s'était si vaillamment défendu, qui avait montré tant de sang-froid et d'énergie, ne peut contenir son émotion; sa parole est entrecoupée, il est en proie à une violente agitation nerveuse qui l'oblige à interrompre son récit à plusieurs reprises, tant le souvenir de ce qui s'est passé est encore pour lui plein d'horreur.

Quel était le mobile de l'assassin? Le vol. Arrêté la nuit même du crime, Guyot, c'était le nom du coupable, l'a avoué devant sa victime.

Homme d'équipe à la compagnie du Nord, il avait été suspendu pendant plusieurs mois en 1867; le tribunal de simple police l'avait condamné pour voies de fait. Le soir du 3 juillet, il était entré au café, il avait bu plusieurs verres de bière et d'eau-de-vie; puis il avait arrêté son projet : tuer un voyageur pour le voler. Le train d'Amiens s'étant mis en marche, il était monté, armé d'un pistolet et d'un parapluie à épée qu'il avait un jour trouvé dans un wagon et gardé, dans un compartiment où il avait vu un seul voyageur

— Si vous n'étiez pas trop bavard, avait-il dit à M. Hermitte, nous pourrions dormir.

Et il avait pris soin d'arranger lui-même le coussin, afin que celui qu'il voulait assassiner s'y pût étendre plus commodément.

A l'audience voici comment il raconte son crime :

« Quand je l'ai vu endormi, j'ai sorti ma lame de dessous mon paletot, et je me suis précipité sur lui et la lui ai enfoncée dans la poitrine, en le pressant du poids de mon corps pour l'empêcher de se débattre. Mon intention était de le tuer et de le voler ensuite. Il m'a pris la main vigoureusement et a retenu la lame que je voulais pousser plus avant. J'ai eu peur, je n'ai pas persisté, j'ai pris la fuite. »

Ici Guyot se trouble; un tremblement nerveux secoue ses membres; des larmes jaillissent de ses yeux, il se laisse tomber sur son banc en sanglotant.

Puis, un peu calmé, il reprend :

« Je voulais sa vie, il voulait la mienne; j'ai eu peur, j'ai voulu fuir, je ne pouvais venir à bout d'ouvrir la portière; enfin, j'y suis parvenu, j'ai sauté dehors, je suis tombé sur le visage, j'étais perdu; je me disais : « Tu n'es plus un homme, te voilà un assassin, va-t'en au loin. » Et j'ai couru tout droit devant moi. »

Guyot a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Pour nous remettre de cette affreuse histoire, il faudrait avoir sous la main un bon petit procès aimable et souriant. Justement voici notre affaire :

M. Bourdois a fait condamner M. Bonny à lui payer cent francs de dommages-intérêts pour cause de fromage.

Il faut vous dire que les trappistes n'ont pas seulement inventé la trappistine, liqueur faite pour réjouir le cœur de l'homme et faciliter aux saints comme aux pécheurs le travail de la digestion; ils ont aussi inventé un fromage, et c'est très-sage à eux, car le fromage donnera envie de la trappistine qui fera passer le fromage.

Les bons frères ont baptisé leur fromage : *fromage de Port-de-Salut*; un saint nom pour un saint produit.

Or, il y a quelque temps, on pouvait voir à l'étalage de M. Bonny un fromage dont la forme, la dimension et la couleur étaient celles de la création gastronomique dont s'honorent les frères de la Trappe, et qui portait ces mots sur une affiche en carton rouge rayé de blanc : *Fromage de Port-de-Salut*, médaillé à l'exposition de Londres de 1862.

Eh bien! pourquoi M. Bonny n'aurait-il pas vendu de cet excellent fromage de Port-de-Salut ?

Mais il n'en vendait pas; et il ne pouvait pas en vendre parce que M. Bourdois est le seul dépositaire des bons frères; et son prétendu Port-de-Salut n'était qu'un faux Port-de-Salut, un Port-de-Salut menteur, qui prenait les apparences du vrai pour tromper les esprits trop crédules et abuser les palais sans défiance.

Et voilà pourquoi M. Bonny payera 100 francs de dommages-intérêts à M. Bourdois, et ne pourra plus, sans s'exposer à de nouveaux accidents judiciaires, parer ses fromages d'un nom et d'un renom empruntés.

Toute chose a son bon côté.

Felix culpa ! Heureuse faute ! s'écriait un saint, ou un docteur, parlant du péché de nos premiers parents, heureuse faute qui, au lieu du paradis terrestre, nous a donné l'autre paradis !

Les frères trappistes ne seront pas ingrats envers la Providence : *Felix culpa !* diront-ils à leur tour; heureuse faute d'où est né un procès qui répandra dans le monde la connaissance du fromage de Port-de-Salut !

M. de Larcy, candidat indépendant à la dernière élection du Gard, a été cité devant le tribunal d'Alais comme prévenu de contravention à la loi nouvelle sur les réunions.

Il avait présidé une réunion dans son propre domicile; il en avait présidé une autre dans une salle qui lui avait été louée par un tiers.

La prévention soutenait que ces réunions n'étaient point privées, mais publiques, et qu'elles étaient illégales, ayant eu lieu dans les cinq jours qui précédaient la première journée du scrutin.

Les débats ont été très-vifs; plusieurs témoins ont opposé à la déclaration d'un des commissaires de police entendus des démentis énergiques.

M. de Larcy a présenté lui-même sa défense.

Le tribunal l'a condamné sur les deux chefs : sur le premier, à une amende de vingt-cinq francs; sur le second, à une amende de seize francs.

Entre autres points de droit, il résulte du jugement qu'une réunion ne doit pas être considérée comme privée lorsque les invitations ne sont pas toutes personnelles.

La question de la peine de mort est une des plus grosses et des plus effrayantes qui soient, et nous avons plus d'une bonne raison de ne pas la traiter ici.

Pour ceux qui proclament légitime ce terrible châtiment et qui reconnaissent à la société le droit de l'appliquer, il est une autre question, grave aussi et que l'expérience seule peut résoudre.

Faut-il préférer l'exécution publique à l'exécution secrète, ou l'exécution secrète à l'exécution publique ?

C'est l'Angleterre qui nous l'apprendra.

Il a été, en effet, décidé chez nos voisins, que désormais les condamnés ne seraient plus pendus comme autrefois hors des murs de la prison; mais dans la prison même. Et la semaine dernière, pour la première fois, le règlement nouveau a été appliqué et l'échafaud a été dressé dans la cour de la prison de Newgate.

Celui qui devait y monter était un jeune homme de dix-neuf ans, qui, à la suite d'une querelle violente, avait frappé sa maîtresse d'un coup de [illegible].

La police avait en vain cherché le meurtrier pendant plusieurs jours; pas de traces qui pussent la mettre sur la voie. On sait que la police anglaise n'est ni sotte ni maladroite; mais sans piste que peut faire le meilleur limier ?

Cependant Arthur Mackay était enfermé dans la prison de Maidstone pour un délit. Un jour, il avoua à un de ses codétenus que la main ignorée qui avait donné la mort à sa maîtresse était la sienne.

L'homme qui avait reçu la sinistre confidence dénonça Arthur Mackay aux autorités.

Le meurtrier fut condamné à mort.

J'aime à croire que le dénonciateur passa, quand il le sut, un vilain moment.

Le shérif de la cité et ses deux sous-shérifs, le gouverneur et le médecin de la prison, l'aumônier qui exhortait le condamné et des journalistes assistaient seuls à l'exécution.

Je ne parle pas de Calcraft, le bourreau, personnage obligé.

Quand le premier coup de huit heures a sonné, Arthur Mackay a paru sur l'échafaud. Il marchait d'un pas ferme en implorant la miséricorde de Dieu.

En même temps le glas des morts a sonné au beffroi de la prison.

La corde a été passée au cou du condamné et la trappe s'est dérobée sous ses pieds.

A ce moment, un grand drapeau noir s'est dressé sur la porte extérieure de la prison.

Et la foule a compris que tout était fini.

Ce glas funèbre, ce drapeau noir... n'y a-t-il pas là de quoi frapper les imaginations d'une terreur plus salutaire que ne pourrait faire le spectacle hideux du supplice lui-même ?

Le Gaulois attribue à M. Lancelin, qui préside la sixième chambre, un bien joli mot.

M. Lancelin l'a-t-il dit? Tant mieux pour M. Lancelin. *Le Gaulois* le lui fait-il dire? Tant mieux pour *le Gaulois*.

M. de Villemessant avait ce jour-là un procès de presse; cela lui arrive quelquefois. Tandis qu'il attendait son tour, on jugeait un petit garçon de dix ans, fils d'un boucher, prévenu de vagabondage.

Le directeur du *Figaro* demanda que l'enfant lui fût remis, ce que le tribunal lui accorda avec plaisir.

La chose faite :

« — Tâche de ne plus remettre les pieds ici, toi, » dit M. de Villemessant au gamin.

« — Je vous engage alors, aurait dit le président à M. de Villemessant, à ne pas en faire un rédacteur du *Figaro*. »



ILE D'ELBE. — VALLÉE DE PORTO-FERRAJO, vue prise de la Villa San-Martino, d'après une photographie.

En vérité, on chercherait mieux qu'on aurait peine à le trouver.

Très-joli aussi le conseil du journaliste à l'enfant :

« — Tâche de ne plus remettre les pieds ici, toi. »

M. de Villemessant sous-entendait évidemment : « Moi, c'est autre chose. » Il aime tant *sa* sixième chambre !

Ce jour-là même, on le vit prendre des notes pendant toute la plaidoirie de Me Lachaud, qui ne dura pas moins de sept quarts d'heures. L'avocat soutenait cette thèse de droit que le compte rendu d'un procès en diffamation devant la juridiction civile n'est point interdit.

Le lendemain *le Figaro* publiait les débats, le réquisitoire du ministère public et la défense de Me Lachaud. C'était la mise au net des notes de M. de Villemessant.

Trois jours après, *le Figaro* était cité une fois de plus devant la sixième chambre.

Encore une occasion pour M. de Villemessant d'adopter un petit vagabond.... de reprendre des notes et de courir la bonne chance d'une citation nouvelle.

MAITRE GUERIN.

LA VILLA SAN-MARTINO

A L'ILE D'ELBE

L'île d'Elbe, voisine des côtes de Toscane, dont elle ne se trouve séparée que par un canal de huit kilomètres, est depuis longtemps célèbre par ses richesses minéralogiques. Les Romains s'occupaient déjà de les exploiter. Dans la suite, l'île passa tour à tour par les mains des Pisans, des Génois,



ILE D'ELBE. — LA VILLA SAN-MARTINO, RÉSIDENCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier, d'après une photographie.

SOUVENIRS DU TIR NATIONAL ALLEMAND, A VIENNE

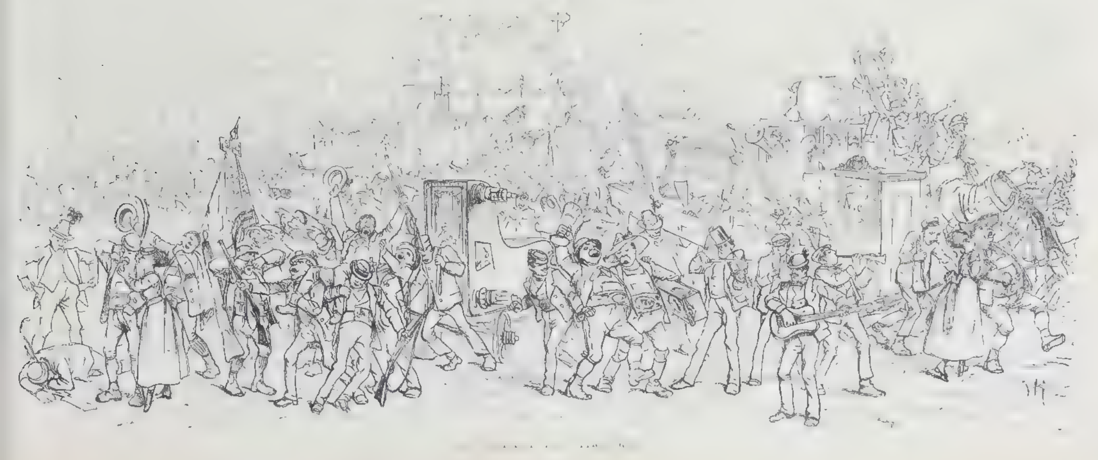
Croquis humoristiques par M. V. Katzler. — Voir page 598.



LA MATINÉE DU DERNIER JOUR DU [illegible], AU PRATER.



LA PLACE DE LA [illegible], DANS L'APRÈS-MIDI



[illegible]

des Lucquois, des Espagnols et enfin des rois de Naples, qui la perdirent en 1801, par suite du traité de Lunéville.

Elle se trouvait annexée à l'empire français lorsque, en 1814, les alliés la cédèrent en toute souveraineté à Napoléon, qui venait d'abdiquer et qui s'y retira avec un certain nombre de ses généraux les plus dévoués et quatre cents hommes choisis parmi les grenadiers et les chasseurs à pied de la vieille garde.

Pendant les dix mois qu'il y séjourna, du 3 mai 1814 au 24 février suivant, l'ex-empereur y eut deux habitations, l'une à Porto-Ferraio même, sur un rocher, entre le fort Falcone et le fort de l'Étoile, et qu'il appelait son palais de ville, l'autre au village de San-Martino, son palais des champs, dont nous donnons la vue.

Ce n'était dans le principe qu'une espèce de chaumière. Il la fit reconstruire et meubler avec goût. Située sur le penchant d'une montagne très-élevée, côtoyée par un torrent, environnée de bois, elle domine une magnifique vallée, laissant voir au-dessous d'elle la ville d'abord, en amphithéâtre, puis le port, puis la mer, et, tout à l'horizon, les rives de la Toscane.

Cette petite maison ne fut jamais pour l'empereur qu'un but de promenade; il n'y coucha jamais. Parmi les travaux entrepris sur la fin de son séjour, pour dissimuler ses préparatifs de départ, Napoléon s'occupa activement d'en faire terminer l'aménagement. Il commanda en Italie des statues et des vases, acheta des orangers et des plantes rares, enfin parut lui donner tous ses soins, comme à une demeure qu'il devait habiter longtemps.

De Porto-Ferraio, une belle route bordée de vignobles et de jardins fruitiers y conduit. La distance est d'une lieue à peu près. La villa a gardé son ancienne physionomie. Une partie des jardins seulement a été modifiée par la construction d'un musée élevé, en 1852, aux frais de M. le prince Demidof, entre les mains duquel était passée la propriété.

Ce bâtiment est le premier qui frappe les regards du visiteur, à l'extrémité de la grande avenue qui fait face à l'entrée principale. On y a réuni un certain nombre de peintures, de sculptures et menus objets ayant appartenu à Napoléon. On remarque, entre autres œuvres d'art, plusieurs toiles signées Horace Vernet et des bustes de Canova.

HENRI MULLER.

CHRONIQUE DU SPORT

Dimanche dernier, premier jour de la réunion d'Automne à Chantilly, la saison a commencé par toute une série de victoires pour les compagnons, élèves et associés du fameux *Gladiateur*. *Côte-d'Or*, à M. Reiset, a gagné d'une demi-longueur sur *la Montagne*, à M. Cortier, le prix de Sylvie; mais tous les autres, montant à environ une trentaine de mille francs, ont été enlevés par la célèbre écurie de M. le comte de Lagrange.

Ainsi après sa victoire dans le Grand-Prix de Bade, où il est arrivé premier avec son associé *Nélusko*, *Trocadero* a également gagné celui de Chantilly; *Nélusko* battant *Pérette*, à M. Moïse, pour la seconde place. Enfin un poulain alezan de la même écurie, *Consul*, a gagné le Critérium des Poulains, et *Manette II*, pouliche également alezane, celui des pouliches.

Quand au prix de Bois-Roussel, il est revenu à *Néméa*, battant d'une longueur *Ruy-Blas*, à M. André, et *Églantine*, à M. [illegible]

Églantine, — ainsi que je l'ai déjà dit autre part, — *Églantine* — par ce temps de paris, de poules, et d'agiot hippique, — *Églantine*, c'est vraiment tout ce qui reste sur le *turf* des simples couronnes du moyen âge, où le prix de la course était un simple *Chapel de Roses*.

LÉON GATAYES.

SOUVENIRS DU TIR DE VIENNE

Ces trois croquis, tracés avec autant de verve que d'esprit, nous sont envoyés de Vienne. Nous nous empressons de les reproduire, car ils constituent des spécimens très intéressants de la caricature d'actualité en Allemagne.

La gaieté et l'invention satirique sont souvent de fort bon aloi chez les dessinateurs humoristiques d'outre-Rhin, et, parmi eux, il en est quelques-uns qui sont vraiment dignes de porter le nom de journalistes du crayon. Ainsi, pour ne parler que de M. V. Katzler, de Vienne, on n'aura pas de peine à reconnaître les liens de parenté qui existent entre lui et nos charmants dessinateurs fantaisistes, qui s'appellent Cham, Daumier, [illegible].

Voyez d'abord ce premier croquis intitulé : *La matinée du dernier jour du tir, au Prater*. Tous les concurrents, réunis pour la solennité du tir national allemand, adressent leurs bruyants adieux à l'aimable capitale de l'Autriche, où ils ont été si bien accueillis et festoyés. Ils s'empilent dans les omnibus, dans les fiacres, dans les calèches. De tous les côtés, on aperçoit les chapeaux pointus et les plumets des Tyroliens, ces robustes montagnards que leur adresse a fait les héros de la fête. On s'interpelle, on gesticule, on se donne de nouveaux rendez-vous; c'est une confusion, un tohu-bohu des plus comiques. Les gestes, les attitudes, les moindres détails, tout cela révèle la plus fine observation.

Les mêmes éloges doivent s'adresser à la seconde planche : *La place de la fête, dans l'après-midi*. Appelons l'attention sur les trois gros Tyroliens qui montrent leur dos, à droite : accoudés avec recueillement devant de nombreuses canettes de bière, cette douce occupation leur fait oublier le monde entier. A gauche, voyez aussi cette touchante scène d'adieux, pendant qu'un adroit filou extirpe le mouchoir de l'un des amis. Tout le monde s'embrasse, gambade, chante et boit surtout. La bière coule à flots; tout le monde remplit et vide son verre; c'est vraiment la fête du roi Gambrinus.

Le départ des tireurs, troisième croquis, est également très-réussi. Toujours des tireurs, mais surtout une phalange de musiciens. Ceux-ci raclent du violon, pincent de la guitare, soufflent dans leur clarinette. D'énormes tubes de cuivre émergent des vasistas des omnibus. Voici un brave homme qui traîne lui-même une charrette chargée de son piano. Plus loin, un groupe s'avance en titubant, faute d'avoir suivi les sages préceptes de la sobriété. Donnez enfin un regard de compassion à cet infortuné montagnard qui retourne piteusement ses poches vides, et se désole de ne pouvoir offrir une voiture à son camarade qui ronfle au beau milieu de la route.

Les esquisses humoristiques de M. Katzler sont des-vivantes et assaisonnées d'un sel excellent. Pour terminer ces quelques lignes explicatives, nous ne pouvons mieux faire que de lui adresser de nouveau nos félicitations.

R. BRYON.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1].)

CHAPITRE XXV

Visite du roi Quenguéza. — Promesse de lui rendre sa visite. — Douceur du peuple Commi. — La saison sèche sur le Fernand-Vaz. — Multitude des oiseaux et abondance du poisson. — Les marabouts. — Les aigles. — Une cruelle blessure.

Par une belle journée, j'étais tranquillement assis dans ma maison de bambou, et je relisais, pour la cinquantième fois peut-être, les lettres des bons et chers amis qui ne m'avaient pas oublié et qui me suivaient en pensée dans ma vie errante à travers l'Afrique. Tout à coup mon attention fut attirée par les chants d'une troupe d'hommes qui descendaient la rivière. Quelques instants après j'avais devant moi, à côté de Rampano, un grand nègre, à la figure vénérable, à la taille élancée et au maintien noble quoique sauvage. On devinait tout de suite un chef. Il n'avait pas la peau très-noire. Les gens qui l'entouraient lui témoignaient beaucoup de déférence. Ce grand nègre était Quinguéza, le roi le plus puissant du Rembo, le souverain de tout le pays supérieur du Rembo et de l'Ovenga, deux grandes rivières qui alimentent le Fernand-Vaz.

Il était venu en grande pompe, sur trois canots, avec trois de ses femmes favorites et une suite de cent trente hommes.

Mon petit nègre, Macondai, lui apporta une chaise. Quand il se fut assis, je le saluai suivant l'usage, en disant : « Mbolo. » — A quoi il répondit : « Aï. » Puis il garda un moment le silence et répliqua : « Mbolo. » — A quoi je répartis à mon tour : « Aï. » Telle est la formule de salutation dans le pays des Commis. C'est le maître de la maison qui commence.

Il me regarda avec une certaine expression de surprise. On lui avait parlé de moi comme d'un grand chasseur, et il s'attendait à voir un homme de haute taille et de complexion robuste. Quand il se fut assuré du contraire, il n'en resta que plus convaincu, me dit-il, que je devais avoir un grand cœur pour avoir eu, avec un si petit corps, tant de succès à la chasse.

Par bonheur Quinguéza et moi nous pouvions causer ensemble sans interprète; car la langue des Commis était la sienne.

Il me dit que son pays était rempli de gorilles et de *nshiégos* (autre espèce de singe anthropoïde), et que si je voulais y venir, j'aurais, grâce à sa protection, toute liberté de chasser et d'agir à ma guise. « Ni mes sujets, ni ceux de Rampano, ni personne, ajouta-t-il avec une certaine emphase, ne sauraient trouver à redire aux actions d'un homme que j'aurai invité à venir chez moi. »

Ce vieux roi me plut à première vue. J'aurais dû craindre dès lors ce qui est arrivé, c'est qu'en se prenant de la même affection pour moi, il ne m'inspirât un attachement trop vif. Oui, tant que je vivrai je me rappellerai mon brave ami Quinguéza. Ce n'était qu'un pauvre idolâtre; mais que de nobles et belles qualités, quels sentiments généreux sous cette enveloppe de sauvage!

J'étais si content de la visite du roi Quinguéza que lorsqu'il repartit, je chargeai ses canots de présents de toute sorte : barres de fer, baguettes de cuivre, coffres, etc. Je lui confiai aussi des marchandises pour m'acheter de l'ébène en échange. Il promit, quand je lui rendrais sa visite, de me procurer de grandes parties de plaisir et de m'introduire chez certaines tribus, tout à fait inconnues aux Commis du littoral.

Pour faire honneur à ce digne monarque, mes gens saluèrent son départ d'une salve de mousqueterie; ce qui lui causa un sensible plaisir. Le bruit plaît toujours aux oreilles africaines. Il ne voulut pas s'éloigner sans emporter ma promesse d'aller le voir, dès que la saison pluvieuse serait arrivée.

On était alors en pleine saison sèche. C'était la première fois que cette époque me trouvait dans le pays des Commis. Je consacrai tout le mois de juillet à l'exploration de la côte, entre le Fernand-Vaz et la mer.

Le changement était complet. Les oiseaux, si nombreux pendant la saison pluvieuse, avaient disparu pour faire place à d'autres espèces dont les bandes non moins innombrables venaient se nourrir de pêche au moment où le poisson, abandonnant le littoral et les bancs de sable de l'embouchure du fleuve, remontait le courant pour frayer. Toutes les espèces de poissons, le mulet surtout, foisonnaient tellement dans ces eaux, que deux ou trois fois, le soir, me promenant en bateau plat, je vis un mulet étourdi sauter à bord pour me fournir le déjeuner du lendemain. Les basses eaux sont poissonneuses à un degré dont on ne peut se faire une idée.

Les brisants de la côte, redoutables en tout temps, étaient alors effrayants à voir. Le rivage était inabordable, même pour les indigènes, et le ressac bouillonnait avec tant de force, même à l'embouchure, qu'il était fort difficile, pour ne pas dire impossible, de faire entrer un canot dans le fleuve. Un violent vent du sud régnait dans ces parages, et quoique le ciel fût constamment couvert, il ne tombait pas une goutte de pluie. Le thermomètre descendait quelquefois dans la matinée à 64 degrés Fahrenheit (18 degrés centigrades), et je souffrais du froid, au moins autant que les pauvres indigènes. L'herbe des prairies était desséchée ou brûlée; les étangs étaient taris; mais les bois gardaient leur brillante parure de feuillage.

Je me suis souvent trouvé seul dans ce pays avec mon cuisinier et le petit Macondai, un enfant que j'aimais beaucoup, et toujours je me suis senti parfaitement en sûreté au milieu de ces Commis. Je m'étudiais, il est vrai, à être juste avec eux et j'ai recueilli le prix de cette conduite, ils avaient tant d'affection pour moi, que celui qui aurait voulu me faire du tort aurait sans aucun doute été condamné à l'exil, sinon à la mort. Je me rappellerai toujours mon petit village de Washington et cette excellente population. Quand par hasard j'étais indisposé, tout le village était sens dessus dessous : il n'était pas permis de parler haut, on marchait sur la pointe du pied; c'était tout le long du jour une procession de visites; ils s'asseyaient en face de moi, la figure triste, pendant des heures, sans dire un mot; et quand ils sortaient, ils exprimaient le chagrin de me voir malade. Les femmes, dans leur sollicitude affectueuse, m'apportaient des fruits sauvages ou de l'eau fraîche, puisée à la source voisine, pour bassiner ma tête brûlante, et quelquefois des larmes s'échappant de leurs yeux coulaient sur leurs bonnes figures noires.

C'est la saison où les nègres quittent leurs villages pour aller travailler aux plantations. Les femmes récoltent la pistache plantée à la saison pluvieuse, pendant que les hommes abattent les arbres, préparent le terrain pour l'année suivante, construisent des canots, vont à la pêche, ou se promènent paresseusement. Les fermes sont en général à une assez grande distance des villages; car les prairies sablonneuses ne se prêtent guère à la culture, n'étant, en réalité, qu'un dépôt des graviers de la mer, terrain d'alluvion qui a mis un temps incalculable à se former.

Les oiseaux, comme je l'ai déjà dit, se rassemblaient en nombre prodigieux dans ces prairies, où ils venaient faire leurs nids. C'est surtout à la fin de la saison qu'on voit affluer les marabouts, vilains oiseaux dont la queue fournit de superbes plumes pour la coiffure de nos dames; on les compte par milliers, et pourtant il n'est pas facile de les approcher. Le marabout est, je crois, l'oiseau le plus laid que j'aie jamais vu; comment s'imaginer que sa queue recèle de si jolies plumes, presque invisibles d'ailleurs sur l'individu vivant?

Des pélicans, en quantité innombrable, se tenaient les pattes dans l'eau toute la journée, avalant au passage les poissons petits et grands; d'autres nageaient gravement en silence, happant de ci de là, avec leur long et formidable bec, de pauvres poissons ahuris. S'ils n'ont pas faim, ils déposent le produit de leur pêche dans les énormes sacs dont la nature les a pourvus. C'est là que trois ou quatre livres de poissons attendent le réveil de leur appétit. Ces sacs, vous le savez, font l'office de ces poches profondes où les enfants, quand ils sont rassasiés, mettent en réserve les pommes de leur dessert.

Sur les îles sablonneuses on voyait s'abattre de temps en temps, par bandes, *l'ibis religiosa* (l'ibis sacré des Égyptiens). Cet oiseau ressemble parfaitement à celui qui nous a été conservé à l'état de momie depuis des milliers d'années. Son aspect est très-curieux; sa tête et son cou sont dégarnis de plumes. J'ai cherché les nids de ces oiseaux sans pouvoir jamais les découvrir.

Des canards de toute espèce faisaient leurs nids dans les clos et sur les nouveaux îlots qui apparaissaient au fur et à mesure de la décroissance des eaux; quelques-uns avaient un plumage magnifique.

Des grues et bien d'autres oiseaux aquatiques s'attroupaient là; chaque jour amenait de nouvelles espèces qui, poussées par un merveilleux instinct, venaient des contrées les plus éloignées, se repaître des vastes bancs de poissons qui encombraient littéralement le fleuve. Je m'étonnais de voir à ce même rendez-vous tant d'oiseaux envolés des bords du Nil, du Niger, du Sembéri, de l'intérieur de l'Afrique, où personne n'a jamais pénétré, et des vastes plaines de l'Afrique méridionale. Quels voyageurs que ces habitants de l'air! Ah! comme je leur portais envie! que de fois j'aurais voulu, comme eux, fendre l'espace à coups d'ailes! que de pays à voir! que de peuples curieux à découvrir! que de récits nouveaux à vous faire!

En jetant les yeux sur les arbres qui bordent la rive, je pouvais voir, tantôt perché sur leurs plus hautes branches,

[1] Voir les numéros 658 à 713.

tantôt à demi caché dans le creux de leurs troncs, cet aigle magnifique, le *Gypohierax angolensis*, que les indigènes appellent *Coungou*. Cet aigle est moitié blanc, moitié noir; il se tient aux aguets au-dessus des eaux dont ses yeux perçants pénètrent la profondeur. Avec quelle rapidité il fond sur sa proie! il plonge, la saisit entre ses serres, l'enlève et va la dévorer sur les hauteurs où l'on ne peut l'atteindre. Quand ces aigles attaquent le gros poisson, ils commencent ordinairement par l'aveugler, et le font échouer ensuite, manœuvre qui ne leur est pas toujours très-facile. Ils font bonne chère sur le Fernand-Vaz, où ils se rassemblent en grand nombre; ils bâtissent leurs nids sur le faîte des plus grands arbres, et ils y reviennent tous les ans. Ces nids sont absolument pareils à ceux que vous avez pu voir; seulement ils sont plus grands. Le père et la mère sont fort occupés quand leurs aiglons commencent à manger; ils vont à la pêche toute la journée. Ces oiseaux sont très-friands de la noix du palmier huileux, et dans la saison où cette noix est mûre, ils se tiennent habituellement sur les palmiers.

Rien d'étonnant que ces aigles soient de si bons pêcheurs; leurs serres sont si puissantes! Un jour qu'un de ces oiseaux passait au-dessus de ma tête, je le tirai; il tomba: le croyant mort, j'allai le ramasser; mais tout à coup, dans un effort suprême, ses serres m'entrèrent dans la main. Je crus que j'allais m'évanouir de douleur. Rien ne pouvait dégager ma main, qui avait été percée de part en part. J'en garderai probablement la marque toute ma vie.

Je pris quelquefois sur le rivage un oiseau qu'on appelle *Sula capensis* et qui est apporté là par le flot perfide auquel il se confie, sans qu'il puisse jamais s'en retourner; pour quelle raison? Je l'ignore.

Enfin chaque banc de sable était couvert de mouettes, qui faisaient entendre leurs cris aigus du matin au soir, tout en volant avec une ardeur gloutonne à la poursuite de leur proie écaillée.

Quelle magnifique aubaine pour les amateurs! Je pensais à plusieurs de mes amis qui se seraient trouvés si heureux! Quant à moi je prenais plus de plaisir à étudier les mœurs de ces oiseaux qu'à les tuer, et j'ai passé là, je vous l'assure, plus d'un moment délicieux. J'aime beaucoup la saison sèche en Afrique. Je suis sûr que vous vous seriez divertis autant que moi, si je vous avais eus pour compagnons.

PAUL DU CHAILLU.

(*La suite au prochain numéro*)

COURRIER DES MODES

Le baromètre est au beau fixe, mes chères lectrices, et nous aurons encore quelques jours le plaisir de voir tout couleur de rose.

En fait de modes, il n'y a rien de bien nouveau sous ce [illegible] avec vous. Les toilettes d'automne sont encore à l'état de projet, tout nous fait espérer qu'elles seront jolies. La grande variété des costumes actuels permet à chaque femme de se vêtir selon son goût et sa position de fortune; quelquefois même ce sont les robes les moins coûteuses qui font le plus d'honneur à leur propriétaire.

Voici trois jolis costumes que je vous indique comme *type* de ce qu'on prépare pour vêtement de demi-toilette :

Une robe de taffetas noir, forme courte, garnie d'un effilé et de nœuds de satin; jupe de dessous plus longue de vingt centimètres en tissu satiné noir et bleu; pèlerine forme *régence* assortie à la robe et garnie de même.

Un costume en tartan écossais vert et noir : robe à double jupe relevée par des boutons d'or ciselé; confection en même étoffe du genre mac-farlane; la seconde pèlerine relevée par des choux et des boutons d'or.

Costume en soierie : première jupe en taffetas à large raie, marron et vert; robe en foulard noir garnie d'une tresse de taffetas de la teinte du jupon; confection pardessus ajustée avec pèlerine et ceinture, même ornement que la robe.

La forme des jupes à ampleur derrière et pouff se maintient. Les jupes de dessous ont une tournure indispensable en cette circonstance. Les personnes qui sont habituées à porter la jupe-cage de la maison Tomson, boulevard Poissonnière, 12, apprendront avec plaisir que cette cage est perfectionnée selon le goût du jour et que le tour de ceinture est à *panier*.

On sait que la cage est d'une grande souplesse; c'est un jupon si agréable à porter, qu'on se décide difficilement à en adopter un autre lorsqu'on en a eu l'habitude. La maison Tomson, qui a d'immenses fabriques, maintiendra la vogue et la grande consommation de ses jupons, en modifiant leur coupe chaque fois que la mode imposera des lois nouvelles.

En ce moment, les jupes ne sont pas bouffantes dans leur pourtour en bas; toute l'ampleur est massée au-dessous de la ceinture; ce patron de jupe à ressort est impossible à réussir dans une confection isolée que l'on ferait chez soi; il est donc de bonne économie d'acheter un modèle bien fait et solide: c'est pourquoi je vous signale aujourd'hui les nouvelles cages-*panier* de la maison Tomson.

La crinoline n'est pas une grosse dépense pour une femme soigneuse; ce qui coûte beaucoup plus cher, c'est la surjupe que l'on est forcé d'assortir à la toilette. Cette dernière, à vrai dire, se compose d'un haut volant que l'on adapte au premier jupon venu, et ce volant peut être ornementé par des broderies, des soutaches, point de chaînette et point russe, toutes choses qui rentrent dans les travaux des femmes du monde et peuvent s'exécuter au moyen des machines à coudre Willcox et Gibbs.

Les lectrices qui habitent Paris peuvent voir dans les magasins de ces machines, boulevard de Sebastopol, 82, tous les échantillons des broderies et travaux divers qui se font si rapidement et d'une manière si correcte. Les personnes [illegible] seront fournis avec promptitude et une rare intelligence. Il est donc inutile que j'emploie le peu d'espace dont je dispose à fournir des renseignements sur les prix des machines et les genres de travaux, quand on peut avoir directement des choses plus positives.

Les illustrations en broderies, si en vogue depuis quelque temps, se retrouvent sur les charmants mouchoirs que les magasins de la *Compagnie irlandaise*, 36, rue Tronchet, a mis en vente cette saison, et dont elle envoie des échantillons. On sait que cette maison a pour spécialité le mouchoir, et qu'elle en varie les types avec un goût qu'on ne saurait trop louer. Comme le mouchoir est une des choses importantes dans la toilette, je suis bien aise de donner cet avis à nos lecteurs et lectrices, en leur recommandant comme actualité les sujets de chasse et les nouvelles vignettes jardinière à large ourlet et chiffre brodé.

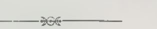
Lorsqu'on revient des eaux et des bains de mer, on doit donner des soins particuliers à la chevelure, qui est souvent altérée par l'usage de l'eau salée ou minérale. Si les cheveux tombent ou blanchissent, c'est le moment de faire un usage journalier de l'*Eau* et de la *Pommade de la Virginie*, que l'on trouve chez M. Damas, rue Saint-Honoré, 336.

L'influence de ce produit régénérateur rend aux cheveux leur teinte primitive; elle leur donne aussi une force et une sève qui empêchent leur chute. L'*Eau de la Virginie* est parfumée, ce qui en rend l'emploi agréable. On est assuré par les analyses qui ont été faites par d'habiles chimistes que cette composition ne contient rien de dangereux; aussi elle devient d'un usage général à cette époque, alors que la chevelure a pour ainsi dire remplacé les chapeaux et qu'on a le droit de tenir à conserver une tête bien garnie et des cheveux d'une teinte non respectable.

[illegible] chapeaux. Je crois avoir dit déjà que les formes ne seront point changées. Les tentatives faites jusqu'à présent pour les agrandir n'ont pas eu de succès. Je vois toujours chez nos modistes les petits chapeaux ronds, Watteau et mousquetaire, et les fanchonnettes pour chapeaux habillés.

Le mois prochain décidera les modes, et la direction de *l'Univers illustré* prépare des dessins pour compléter les renseignements de sa dévouée chroniqueuse.

ALICE DE SAVIGNY



UN NOUVEAU LIVRE DE CHASSE

Cet ouvrage [1], que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs, est dû à la triple collaboration de MM. le baron de Lage de Chaillou, officier de la vénerie impériale; A. de la Rue, inspecteur des forêts de la Couronne, et le marquis de Cherville. Citer ces noms, c'est dire en même temps avec quelle compétence y sont traités tous les sujets qu'embrasse le mot : Chasse.

En écrivant le *Nouveau Traité des chasses à courre et à tir*, les auteurs se sont proposé de consacrer leur solide expérience à la propagation des meilleurs principes du sport cynégétique. Il ne faut pas croire qu'il s'agisse ici d'un livre futile, dénué d'enseignements théoriques et d'observations pratiques, dont l'unique prétention soit d'amuser le lecteur par des anecdotes ou des aventures de chasse. Non; l'agréable, selon l'expression de M. de Lage, a été sacrifié à l'utile. Les auteurs ont été frappés de l'insuffisance de l'instruction cynégétique de la plupart des forestiers sortis de l'école de Nancy. C'est donc à eux, surtout, que s'adresse ce livre; il aspire à devenir le guide, le formulaire dans lequel ils puiseront des notions indispensables à la profession qu'ils veulent exercer.

« En même temps, ajoute M. de Lage, on ne saurait se dissimuler que la plupart des propriétaires, lors même qu'ils sont des veneurs savants ou des chasseurs habiles, restent trop souvent étrangers à la science de défendre, de conserver, de multiplier le gibier; que s'ils connaissent toutes les règles de l'art de le tuer, ils ne s'inquiètent pas suffisamment de celui de le faire tuer aux autres : nous voulons encore stimuler cette indifférence et fournir à ces propriétaires le moyen d'exercer la seule surveillance efficace, celle qui procède d'une connaissance approfondie de la matière. »

Ces quelques lignes exposent très-clairement l'idée qui a présidé à l'élaboration du *Nouveau Traité des chasses à courre et à tir*, et, après l'avoir lu avec soin, il nous semble que le but a été très-heureusement atteint.

Le premier volume est consacré aux chasses à tir; le second aux chasses à courre. Dans la première partie nous citerons particulièrement le chapitre : *Du Chien d'arrêt*. A ce chapitre sont empruntés les dessins que nous reproduisons à la page suivante; c'est la réunion des principales variétés de chiens d'arrêt dont on se sert pour chasser à tir. Les auteurs passent ensuite en revue : le gibier-poil, les animaux nuisibles, le gibier-plume, le gibier de passage, le gibier de marais, etc.

Dans le deuxième volume se trouvent les sujets suivants : les chiens employés à la chasse à courre, leur hygiène et la pathologie canine; le chenil, l'éducation et le valet de limier; le cheval de chasse, hygiène, nourriture, harnachement; les piqueurs et les valets de chiens, leur conduite et leurs devoirs; la trompe; les chasses du cerf, du sanglier, du loup, du lièvre, du chevreuil, du daim, du renard; le panneautage; la propagation du gibier; le braconnage; la technologie; les fanfares, etc., etc.

On voit que le champ est vaste et que nombreuses sont les personnes qui pourront y recueillir des notions aussi intéressantes qu'utiles. Le *Nouveau Traité des chasses* ne saurait faire son apparition à une époque plus opportune, tous ceux qui, conscrits ou vétérans, suivent la bannière du grand Hubert, lui feront l'accueil sympathique qu'il mérite.

A. DARLET

1. *Nouveau Traité des chasses à courre et à tir*, par MM. le baron de Lage de Chaillou, A. de la Rue et le marquis de Cherville. Deux volumes in-8°, illustrés de nombreuses gravures. — Auguste Goin, éditeur à Paris.

RÉBUS

[illegible] du dernier Rébus :

Le bonheur est dans la médiocrité dorée.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

LES CHIENS D'ARRÊT

DIFFÉRENTES ESPÈCES ET VARIÉTÉS DONT ON SE SERT POUR LA CHASSE À TIR

Dessins extraits du *Nouveau Traité de chasse à courre et à tir,* par MM. le baron de Lage de Chaillou, A. de la Rue et le marquis de Cherville. — Voir page 599.





RETNEVER, appartenant à M. Boisnay.



FOX, ... appartenant à M. Cazres.





DICK, épagneul ... appartenant à M. ...



LOWE, barbet appartenant à M. Favre.



GARÇON, griffon appartenant à M. de Cherville.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 11.

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 3ᵉCR éch.	1 R. 4ᵉD forcé
2 P. 4ᵉFD éch.	2 R. pr. P (meilleur)
3 D. ...	3 R. 5ᵉD (forcé
4 T. 1ᵉʳD éch.	4 R. 4ᵉR (forcé)
5 T. 5...	5 R. 3ᵉFR.
6 D. 3ᵉCR éch. m.	6 . . . . . .

Solutions justes : MM. le commandant Tholer, à Nancy; Beylemans, café de la Colette, à Lille; Société Philomatique, Nereau, à Bordeaux; Société de Gymnastique, à Luxembourg; H. Najatte, à Saint-Mandé; E. Duchemin; Emile Frau, à Lyon; A. B...., au Havre; D. Mercier, à Argelliers; Kassioph, à Besançon; Aune Frédéric, à Alger; Moner, à Gerona (Espagne); E. Lequesne.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 113.

BLANCS.	NOIRS.
1 P. 4ᵉFR	1 P. 4ᵉFR (forcé)
2 R. 2ᵉR	2 R. 5ᵉR (forcé,
3 F. 4ᵉFD	3 P. 4ᵉD (forcé)
4 F. 3ᵉD éch. m.	4 . . . . . .

Solutions justes : MM. le commandant Tholer, à Nancy; Société Philomatique, à Bordeaux; Ernest Dumoulin, à Etaples; Société de Gymnastique, à Luxembourg; H. Najatte, à Saint-Mandé; E. Duchemin, Emile Frau, à Lyon; A. B...., au Havre; Cercle du Commerce, Napel, à Vergèze; A. M. de V..., à Rochefort; C. Pierson; Beylemans, café de la Colette, à Lille; capitaine Charoussset, à Toulouse; Arthur Abant, au Tourne; Lebeau, à Troyes; Cercle de Saint-Palais, Eugène Thiesson (Basses-Pyrénées); comte L. Cordella, marquis A. Passari, à Fermo (Italie); D. Mercier, à Argelliers; Kassioph, à Besançon; Aune Frédéric, à Alger; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Moner, à Gerona (Espagne); E. Lequesne.

PROBLÈME N° 1..

(Fin de partie.)

NOIRS

BLANCS

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

SOLUTION DU PROBLÈME N° 114.

BLANCS.	NOIRS.
1 P. 4ᵉCR éch.	1 P. 5ᵉCR. pr. P éch.
2 R. 3ᵉCR	2 P. 4ᵉCR (forcé).
3 P. 5ᵉFR	3 . . . . pat.

Solutions justes : MM. C. Pierson; Beylemans, café de la Colette, à Lille; Paul Jozon; comte H. Cordella, marquis A. Passari, à Fermo (Italie); Fernando de Traver, à Figueroa (Espagne); capitaine Charousset; à Toulouse; Moner, à Gerona (Espagne); Arthur Abant, au Tourne; Lebeau, à Troyes; H. Najatte, à Saint-Mandé; J. Planche; Nedues et Bessie; A. Moll, commandant du génie, à Haguenau; Émile Frau, à Lyon; A. M. de V..., à Rochefort; Kassioph; à Besançon; Société de Gymnastique, à Luxembourg; Aune Frédéric, à Alger; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Depas, café Verdier, à Bordeaux; E. Lequesne.

C. P.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Broché . . . . 125 fr.
Relié. . . . . 170 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 715 — 26 Septembre 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Les agences des courses. — Etrange frénésie de paris. — Tout un peuple de sportsmen. — Clientèle bigarrée. — Un garçon boucher qui veut [illegible] l'Exposition du Havre. — Les favoris de la foule. — Grande inquiétude. — Maladie et convalescence. — Un banquet projeté. — Conseil pour [illegible] chances de succès. — Un tir cantonal et moral. — Guerre aux célibataires [illegible] requête à M. le ministre des Beaux-Arts. — Comédie-Française : *A deux* [illegible] M. Febvre. — Opéra Comique : Reprise de *Le premier jour de Bonheur*. Rentrée de Mme Marie Cabel ; début de Mlle Moisset ; M. Capoul. Théâtre du Palais-Royal : *Paris ventre à terre*, comédie fantaisiste de MM. Théodore Barrière et Stapleaux. — MM. Geoffroy, Lhéritier, Gil-Perez, Lassouche, Priston, Mmes Alphonsine, Worms.

Je vous avoue, [illegible] que je [illegible] dissimuler plus longtemps l'étonnement que me cause l'éclosion incessante de nouvelles boutiques de paris, sous prétexte de courses. Je dis : sous prétexte, car il est certain que les trois quarts et demi des individus qui se pressent aux guichets de ces agences, apportant, qui ses deux francs, qui ses cent sous, qui son louis, n'ont jamais vu et ne verront jamais le cheval aux fers duquel ils confient leurs capitaux. La raison en est bien simple : ces messieurs parient avec le même entrain pour un coursier galopant sur le tapis vert du bois de Boulogne et pour une jument sautant les haies, le même [illegible]

Et quel monde singulier que celui dont se compose la clientèle de ces établissements qui surgissent comme par enchantement sur les boulevards, dans les passages, aux angles des rues les plus fréquentées !

Ce sont, en général, des petits commis, des ouvriers, des garçons de magasins. J'ai vu même une fois un garçon boucher qui, le coutelas au côté et le tablier non moins relevé que les manches, promenait avec une profonde attention ses doigts rouges sur le programme de Chantilly.



LE TREMBLEMENT DE TERRE DU PÉROU. — DESTRUCTION DE LA VILLE D'ARÉQUIPA. [illegible] de M. Jules Pelcoq, d'après le croquis d'un témoin oculaire. [illegible]

Voyons, la main sur la conscience, tout ce personnel bigarré est-il vraiment mis en mouvement par un ardent désir d'améliorer la race chevaline? La France tout entière a-t-elle été subitement transformée en une nation de sportsmen? Personne n'osera me soutenir cela sérieusement.

Mais ici je m'arrête. Il est fort difficile de sonder le fond de la conscience de l'homme, pour y découvrir le véritable mobile de ses actions, et je ne saurais que répondre au garçon boucher dont il a été question ci-dessus, s'il venait me sommer de prouver qu'il n'est pas animé du plus noble espoir de faire prospérer l'agriculture nationale. Je n'aurais [illegible] question, et de lui demander quelle différence existe entre le cheval anglais et le cheval arabe. Il y a gros à parier qu'il resterait coi.

Après l'amélioration des chevaux, il ne serait pas inutile de s'occuper de l'amélioration des ânes. Je recommande à la clientèle des agences de paris mutuels la lecture de cette affiche, qui a été placardée à Chatou et dans tous les villages des environs de Paris :

Par autorisation de M. le maire

STEEPLE-CHASES DE L'ILE DE CHATOU

[illegible]

Dimanche, 20 septembre 1868, à deux heures

HANDICAP

Pour ânes nés et élevés sur le continent.

[illegible]

Le gagnant aura la somme des entrées
Le second retirera la sienne.

PRIX DE CONSOLATION

[illegible]

Le programme était affriolant, et je me demande par quelle négligence inqualifiable messieurs les directeurs des agences de paris mutuels n'ont pas fait les honneurs de leurs guichets et de leurs pancartes aux courses asines de Chatou.

~~~ Un de mes amis, qui arrive du Havre, m'assure que le public, — ce sultan capricieux et cruel, — a retiré aux braves phoques sa faveur pour l'accorder tout entière aux quatre crocodiles qui barbotent dans le petit bassin situé près du grand aquarium. La foule se presse contre la balustrade qui entoure leur humide résidence, et leur prodigue les témoignages de la plus touchante sympathie. Ces grands sauriens sont les lions du moment : on s'extasie devant leurs énormes mâchoires pourvues de crocs redoutables; on suit tous leurs mouvements avec une sorte d'admiration, on se préoccupe sans cesse de leur précieuse santé.

Dimanche dernier, par exemple, toute la ville du Havre était en émoi. Que s'était-il donc passé? Le steamer transatlantique avait-il fait naufrage? — Point. Alexandre Dumas avait-il quitté Frascati? — Non... Le plus grand des crocodiles était malade! A l'heure de son repas, il avait repoussé d'un air dédaigneux, et malgré les instances les plus courtoises de son cornac, le filet de bœuf cru que celui-ci lui présentait. Les vétérinaires réunis en consultation avaient hoché mélancoliquement la tête et déclaré à l'unanimité que l'intéressant crocodile était sans doute atteint de nostalgie, et que, pour lui sauver l'existence, s'il en était temps encore, il était indispensable de l'envoyer prendre les eaux du Nil ou des [illegible]

Fort heureusement c'était une fausse alerte, et le crocodile entre déjà en convalescence; mais il lui faut encore des aliments très-légers. Un télégramme assure qu'il a daigné absorber hier, pour son déjeuner, quinze litres de bouillon de poulet et quatorze jeunes lapins bien gras.

Il est question de donner de grandes fêtes suivies d'un somptueux banquet pour célébrer le retour à la santé de cet être si cher. Des toasts seront portés par quatre de nos principaux financiers.

Au sujet des crocodiles de l'exposition du Havre, je me permettrai de faire une toute petite réflexion. Si elle est indiscrète, je me hâterai de la retirer. — Dans quel but cette exhibition? Est-ce pour satisfaire une banale curiosité? L'exposition du Havre a été organisée avec trop de soin et d'habileté pour que je m'arrête un instant à cette supposition. Je croirais vraiment manquer de respect à ses administrateurs, des hommes graves et sérieux, en ayant l'air de croire qu'ils suivent l'exemple de ces dompteurs ambulants qui courent les foires de village, offrant, entre quatre toiles, moyennant la bagatelle de quinze centimes, des phoques et [illegible]

Quoi donc alors? — Ma foi, si je le savais, je ne le demanderais pas. A force de chercher, je trouve peut-être. Un habile industriel, un individu connaissant bien son époque, a peut-être imaginé d'acclimater ces grands sauriens en France, et d'en faire des animaux domestiques dont on pourrait tirer un parti avantageux? Tous les matins, il suffirait de recueillir leurs larmes et de les expédier, en boîtes bien closes, à Paris. Il s'en ferait sans doute un débit important, car chacun sait qu'à Paris et ailleurs, on consomme énormément de larmes de crocodiles.

Ai-je deviné? si ce n'est pas cela, c'est autre chose.

~~~ Honneur à la ville de Montluel! La ville de Montluel vient de donner un grand exemple qui mérite d'être buriné sur le livre de mémoire.

Montluel, — chef-lieu de canton (Ain), 2,955 habitants, draps communs, grains, colza. — Montluel a résolu d'en finir une bonne fois avec les célibataires, son conseil municipal ayant fait l'ingénieux raisonnement que voici :

« Les célibataires, cette engeance exécrable, mènent une existence semée d'agréments de toute sorte. Libres et affranchis des soucis du lendemain, ils grapillent dans le champ du voisin, sans avoir aucune des charges du ménage. Cela fait qu'ils ne mettent aucun empressement à entrer dans le giron du mariage. Or, les économistes constatent que la population de la France a cessé de s'accroître, et ils sont unanimes à déclarer que c'est un malheur pour une nation quand sa population reste stationnaire. Pourquoi, nous l'ignorons absolument; mais, en cette occurrence, il importe d'user de tous les moyens possibles afin de contraindre les garçons du canton à s'engager dans les chaînes de l'hyménée. En attendant le lourd impôt, qui, tôt ou tard, ne peut manquer de frapper le célibat, procédons par insinuation, en plaçant cette classe malfaisante de la société dans une sorte d'infériorité vis-à-vis de l'honorable corporation des hommes mariés, lesquels, du même coup, se verront grandis et glorifiés par certains priviléges. »

Et voilà comme quoi il a été décidé qu'à la fête patronale de Montluel, le concours de tir au pistolet et à la carabine, qui constitue le plus bel ornement de la solennité, serait rigoureusement réservé aux hommes mariés. On ne sera admis que sur la présentation de son contrat de mariage. Les garçons pourront regarder, mais ne toucheront pas, possédassent-ils l'adresse de Robin-des-Bois unie à celle de Guillaume Tell.

— Si cette décision ne suffit pas pour conduire à la mairie tous les célibataires de Montluel, on verra à trouver autre chose de plus violent encore! s'est écrié dans un accès d'enthousiasme un des gros bonnets de l'endroit. Il est mille moyens de traquer ces braconniers des ménages, et de les obliger à faire amende honorable par-devant M. le maire, ceint de son écharpe : ne peut-on pas leur imposer de ne monter que dans les compartiments de troisième classe des chemins de fer? Pourquoi ne pas leur défendre de porter des moustaches? ces moustaches traîtresses qui ont causé tant d'orages conjugaux. Pourquoi n'irait-on pas jusqu'à leur refuser des ports d'armes et des passe-ports? Je ne vois même pas la nécessité de leur laisser leurs droits électoraux. Montluel a tracé la voie; c'est à la France de l'y suivre si elle veut être grande et heureuse!

Ainsi me parlait le gros bonnet de Montluel, et la conviction pénétrait dans mon âme. Je veux donc apporter mon petit contingent à la réussite d'une si louable entreprise. J'ose supplier humblement M. le ministre des Beaux-Arts de prendre un arrêté en vertu duquel le petit avis suivant serait affiché à la porte de tous les théâtres subventionnés de Paris :

[illegible]

A MESSIEURS LES CÉLIBATAIRES.

En somme, la mesure ne serait pas plus extraordinaire que le règlement du tir de Montluel.

Je trouve déjà la récompense de ce conseil désintéressé, puisqu'il me dispense de chercher une transition pour arriver [illegible]

~~~ Il n'y a plus de salons! On a dit et l'on répète cela si souvent qu'il faut bien nous résigner à le croire; mais, du moins, permettez-moi de supposer, sur la foi d'Alfred de Musset, que les belles marquises se sont réfugiées dans leurs boudoirs où, en tête-à-tête avec de spirituels vicomtes, elles se plaisent au jeu de raquettes, mais avec une variante toute parisienne, remplaçant le volant par les concetti, les allusions, les réticences, les métaphores et les sourires.

A deux de jeu, la nouvelle comédie que M. Ernest Legouvé vient de donner au Théâtre-Français pour la rentrée de Mme Plessy, appartient à la famille légitime de ces étincelants proverbes à deux personnages où Musset nous a retracé les grâces élégantes et futiles d'une société aristocratique un peu convenue, mais d'une séduction incomparable : coupes d'or délicieusement ciselées où semble s'être concentrée la plus fine quintessence de l'esprit parisien au XIXe siècle. En continuant la forme du maître, M. Ernest Legouvé a été à la fois vaillant et heureux; et ne pensez-vous pas comme moi que le plus bel éloge que l'on puisse faire de sa comédie soit contenu dans la comparaison même qui s'est tout d'abord présentée sous ma plume?

Au lever du rideau, une accorte soubrette babille, babille à en perdre la respiration et nous apprend que sa maîtresse, la marquise de Mireville, est sur le point de livrer une grande bataille. Au bal de la semaine dernière, la robe ponceau de Mme de Blossac a vaincu la robe cerise de la marquise; mais celle-ci doit, le soir même, le grand Worth aidant, prendre une éclatante revanche au raout de je ne sais quelle ambassade.

Il ne saurait donc plus mal tomber, ce monsieur à l'air triste et rêveur, qui prétend obtenir sur l'heure une audience de l'une des reines de la mode. Il a fait remettre à la marquise sa carte qui porte le nom d'Octave de Néris, mais la marquise ne se montre pas. Le visiteur s'impatiente au point de brutaliser la jolie femme de chambre; celle-ci se retire toute décontenancée et fait place à sa maîtresse, qui fait enfin son entrée, calme, dédaigneuse, légèrement souriante.

Et soudain commence la petite guerre.

— Que voulez-vous, monsieur, vous qui vous installez chez moi et vous permettez d'y parler sur un ton dont la convenance est au moins douteuse?

M. de Néris ne se laisse pas désarçonner par ces grands airs. C'est un Parisien pur sang rompu aux jeux du monde, et s'il s'avise de venir escarmoucher chez la marquise, c'est qu'il a une provision toute prête de ripostes bien acérées.

— Ce ton, dit-il, était celui qu'il convenait de prendre, puisqu'il a réussi à m'amener en votre présence...

— Oh! la curiosité seulement, interrompt négligemment la marquise.

L'étranger prend tranquillement un siége et raconte à la grande dame qu'il est l'ami intime d'un certain M. Gustave [illegible] une tendre faiblesse.

La marquise feint d'avoir oublié jusqu'au nom de ce... petit monsieur, un roturier qui n'est point de son monde et dont l'unique mérite était de valser assez correctement.

M. de Néris s'impatiente et casse quelque peu les vitres.

— Madame, dit-il avec amertume, par votre faute, Hubert [illegible] du monde où vous l'entraîniez, il a abusé de la confiance du banquier chez qui il occupait un poste important. Il a disparu, et, à l'instant où je vous parle, peut-être est-il étendu sanglant au fond d'un bois solitaire...

Ici, la comédie semble prendre une petite saveur mélodramatique; mais rassurez-vous : tout cela finira, sinon par des chansons, du moins par des compliments.

— Et, continue le visiteur mystérieux, M. Hubert m'a chargé de vous rendre les lettres que voici, lettres auxquelles vous avez confié les élans les plus intimes de votre cœur. Il n'a pas eu le courage de les anéantir au moment de la douloureuse catastrophe qui plonge toute une famille dans le désespoir, et dont la responsabilité remonte jusqu'à vous.

Sur le point d'effectuer cette restitution solennelle, M. de Néris hésite. Il lui semble que la marquise n'est pas aussi éperdue qu'il conviendrait à une femme de cœur en pareille occurrence. Mme de Mireville, après avoir ouvert une parenthèse avec sa soubrette sur le choix d'une parure d'émeraudes et de diamants, se retourne vers M. de Néris et lui demande avec une hésitation mal déguisée s'il a lu ces lettres.

— Non, madame, répond M. de Néris sur un ton de franchise qui fait honneur à sa duplicité.

[illegible] traiter de la belle façon son pauvre amoureux. C'était un être faible, vulgaire, sans noblesse ni dans le sang ni dans l'âme; sachant souffrir, mais incapable de lutter. Si elle a pu l'aimer un instant, elle a été deux ans à rougir de son erreur. Cela dit, elle fait entendre au visiteur que sa toilette de bal l'attend.

M. de Néris bondit d'indignation.

— Vous n'irez pas à ce bal.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que si vous y allez, j'irai aussi, moi, et je lirai tout haut ces lettres qui proclament votre déshonneur.

La mêlée s'engage alors, serrée, décisive. La marquise en-
~~~

Une [illegible] excellente scène de comédie, séduisant [illegible] le *sauvage* en habit noir qui lui parlait tout à l'heure d'une voix si impérieuse. M. de Néris se sent troublé; honteux de sa brusquerie, il livre les fameuses lettres à la flamme du foyer.

— Toutes les lettres y sont-elles ? demande la marquise en regardant fixement les dernières étincelles s'éteindre sur le papier noirci.

— Toutes, répond M. de Néris qui frissonne et devine qu'il a été joué comme un collégien.

En effet, la marquise, relevant la tête, lui explique avec une froide ironie que, pour une vraie Parisienne, c'est pure bagatelle de rogner les griffes des lions courroucés, ces griffes fussent-elles dissimulées sous des gants paille.

Attendez un peu. Le vaincu n'est pas aussi bien terrassé que vous le pourriez croire. A son tour, il raconte à la marquise qu'il n'est pas M. de Néris, mais bien le propre frère du brave garçon qu'elle traitait avec si peu de ménagements tout à l'heure. Le jeune Hubert se porte à ravir et il est même sur le point de contracter un riche mariage. Il hésitait pourtant, dans la crainte qu'une rupture ne fît trop souffrir la marquise. Son frère a imaginé alors cette épreuve décisive afin de lui démontrer que les marquises qui se font habiller chez Worth ne meurent que bien rarement d'amour.

Mme de Mireville prend le meilleur parti possible. Elle rit; son interlocuteur en fait autant. Il lui dit qu'elle sera la plus belle au bal de l'ambassade, elle répond qu'il a beaucoup d'esprit : et voilà qui les fait tout à fait bons amis.

Dans cette fine et spirituelle comédie, où le trait suit le trait sans attendre, où l'esprit de l'auteur paye toujours argent comptant, Mme Plessy a trouvé l'occasion de faire briller les précieuses qualités de son talent si souple et si complet. Tour à tour dédaigneuse et irritée, émue et enjouée, elle a mérité les chaleureux applaudissements que la salle lui a prodigués sans marchander. M. Febvre joue avec chaleur; mais sa voix est toujours un peu sourde : il me semble aussi qu'il gagnerait à parler moins vite.

Jouée, une quinzaine de jours auparavant, sur le théâtre du château de Fontainebleau, lors de la visite du comte et de la comtesse de Girgenti, la comédie de M. Legouvé avait été accueillie de la façon la plus flatteuse. Le public du Théâtre-Français a ratifié le jugement de la cour, et a inscrit des deux mains un succès de plus au répertoire de l'éminent académicien.

~~~ A l'Opéra-Comique, rentrée de Mme Marie Cabel et début de Mlle Moisset dans *le Premier Jour de bonheur*. Mme Cabel, est-il besoin de le dire ? a chanté délicieusement tout son rôle; ses vocalises surtout ont été exécutées avec une perfection exquise. Bravos, bis, rappels, bouquets, rien n'a été omis pour fêter dignement son retour. M. Capoul est toujours le charmant chanteur de romances que l'on connaît. Sa voix, pourtant, m'a semblé porter une certaine trace de fatigue. Je ne sais si M. Capoul chante beaucoup dans les salons; si cela est, il devrait ménager davantage ses ressources vocales, dans l'intérêt de la brillante situation qu'il s'est faite à l'Opéra-Comique.

La débutante, Mlle Moisset, a obtenu un prix aux derniers concours du Conservatoire. C'est une jolie personne que l'on connaissait depuis plusieurs années sous le nom de Gabrielle Méry. Elle succède à Mlle Marie Rose dans le rôle de Djelma; mais, il faut bien en convenir, elle ne la remplace pas. Mlle Moisset n'a pas beaucoup de voix, et une visible émotion venait encore paralyser une partie de ses moyens. Cependant je me hâte de constater qu'elle a fort gentiment chanté l'air des *Djins*, que le public très-sympathique lui a galamment fait redire.

Un familier de l'Opéra-Comique m'assure que M. Auber s'est déclaré tout à fait satisfait du début de Mlle Moisset. J'aurais mauvaise grâce à me montrer plus difficile que le maître; je gage pourtant qu'il eût préféré que le rôle de Djelma fût chanté par Mlle Cico.

Sous cette réserve, je crois que Mlle Moisset est une bonne acquisition pour l'Opéra-Comique, et qu'elle est appelée à y rendre de réels services.

~~~ J'imagine que vous connaissez ce couplet d'une chanson de Nadaud :

> Oui, le temps a doublé son cours;
> L'humanité se précipite,
> Tous les chemins deviennent courts,
> L'océan n'a plus de limites.
> La vie était longue autrefois :
> Sur la pente elle est entraînée.
> Nous vivons plus dans un seul mois
> Que nos aïeux dans une année.

Telle est l'idée, très-actuelle et très-vraie, que MM. Théodore Barrière et Stapleaux ont développée dans leur comédie fantaisiste, remplie de mouvement, d'esprit et de gaieté échevelée. Tous leurs personnages traversent en courant les incidents burlesques d'une action habilement enchevêtrée. Tout se fait à fond de train : on dîne sur le pouce, on aime au galop, on se marie entre deux contredanses; entre deux verres de champagne, l'étincelle électrique apporte la ruine à l'un et fait l'autre millionnaire : orgie de mouvement, types piqués à la tarentule et grossis par l'objectif de la caricature, mais dont on pourrait sans grand'peine retrouver des échantillons et des modèles aussi bien à la porte de l'Académie que dans le monde de l'industrie et de la Bourse, et parmi les femmes élégantes et les petits crevés, forçats du plaisir.

Paris ventre à terre commence dans le salon d'une célèbre cocotte. Cette belle pécheresse a eu des malheurs et le marteau du commissaire-priseur va disperser ses bibelots au vent des enchères. Bientôt défile la procession des grotesques. Voici Mme Beaucornet, une élégante de haut ton, qui puise dans son oisiveté tant d'occupations qu'elle ne sait où donner de la tête et oublie sa fille dans la maison où elle vient marchander un ameublement. Son mari lui succède. M. Beaucornet, le candidat perpétuel à l'Académie; il consacre son existence à faire des visites officielles et à questionner les concierges des immortels dont il espère le décès. Absorbé, ahuri, il déclame tout en marchant le discours de réception qu'il ne prononcera jamais.

Je dois vous présenter à présent le chevalier de Pont-Cassé et son neveu le comte Adhémar de Verasoy. Ces gentilshommes sont ornés de trois millions et arrivent de Carpentras pour se lancer dans le mouvement. Gil-Perez et Lassouche les aident dans leur louable projet, il faut voir! En moins d'une heure, le jeune Verasoy est déjà acquéreur d'un hôtel et d'un somptueux mobilier; il possède une écurie de courses et des amis qui le tutoient; il est habillé et chaussé par les faiseurs à la mode, et la célèbre Mistenflûte l'attend pour dîner au café Anglais.

Deux heures encore s'écoulent, et le jeune Adhémar de Verasoy continue de vivre ventre à terre. La dépense s'élève à trois cent quarante mille francs; d'où il conclut qu'en dix jours il aura mangé ses trois millions et se trouvera à la tête de quatre cent mille francs de dettes. « — J'espère que c'est rondement marché ! » dit-il avec fierté. L'oncle, le chevalier de Pont-Cassé, qui suit tout essoufflé son neveu et pupille, insinue qu'il y a peut-être excès de rapidité. Le jeune homme se décide alors à se marier pour faire une fin, car il a découvert que la séduisante Mistenflûte l'a trompé vingt minutes à peine après avoir fait sa connaissance. Il force donc son bon oncle à endosser un frac de cérémonie et à aller demander la main d'une certaine Vermicelle qu'il a rencontrée chez un bijoutier.

Pont-Cassé parti, Adhémar devient amoureux de la naïve Cléopâtre, unique héritière des Beaucornet, chez lesquels il se trouve au bal. Vite, que l'on fasse monter un notaire ! Il y en a un dans le bal, qui a toujours en poche des testaments et des contrats de mariage en blanc. C'est au mieux, la besogne sera vite bâclée. Mais au moment solennel, Pont-Cassé revient de chez Mlle Vermicelle dont il a obtenu la main, et il apprend avec stupeur que tout est changé, et que son neveu est en train d'épouser la jeune Beaucornet. Tant pis, il ira décommander Mlle Vermicelle. Ce n'est pas tout, lorsque le notaire demande les nom et prénoms du futur, trois prétendants se présentent; tous les trois réclament l'exécution d'une parole que le père Beaucornet leur a donnée par distraction au milieu de ses calculs sur les bénéfices que doit lui procurer la grande affaire des ballons captifs.

Quel parti prendre? Le chevalier de Pont-Cassé, après avoir voulu tuer les deux rivaux de son neveu, trouve une solution plus pacifique. Chacun épousera la demoiselle dans l'ordre où les demandes ont été faites. Le premier mari sera celui qui a présenté sa requête à onze heures et demie; à sa mort, la main de Cléopâtre appartiendra à celui qui a parlé à minuit moins vingt. Au décès du numéro deux, viendra seulement le tour du jeune Verasoy, lequel ne s'est déclaré au beau-père qu'à minuit cinq minutes.

Éphémère combinaison! Les télégrammes pleuvent soudain. Une première dépêche annonce que le cheval de Gil-Perez, autrement dit le vicomte de Follebraise, qui possède le numéro 1, s'est noyé et fait perdre à son propriétaire huit cent mille francs de paris. Le père Beaucornet, qui ne tient pas précisément à l'argent, mais qui veut un gendre riche, s'empresse de le mettre à la porte. Le notaire passe au fiancé numéro 2, et inscrit les noms et qualités de Lassouche. Deuxième télégramme : l'affaire des ballons captifs s'est évanouie en fumée, et Beaucornet est ruiné à son tour. Lassouche, c'est-à-dire le jeune Arthur de Coffre-Fort, prend son chapeau et s'éclipse discrètement. Adhémar de Verasoy reste donc seul maître du terrain; il triomphe; mais, pour se marier, il faut une femme, et, au milieu de tout ce pêle-mêle, la fiancée a disparu avec le professeur de piano, un Versaillais incompris qui a eu tant de malheurs qu'il en est devenu Polonais.

Fort heureusement, Mlle Cléopâtre manque l'omnibus et revient un peu confuse au foyer paternel. Le comte de Verasoy déclare qu'en notre siècle de mouvement cette petite fugue n'a pas la moindre importance. Tout le monde s'embrasse et le notaire peut achever la rédaction laborieuse du contrat de mariage, au moment où les maçons mettent la pioche dans la maison que l'on vient d'exproprier.

Cette donnée de haute excentricité a été traitée par les auteurs avec une gaieté endiablée et un esprit prime-sautier qui impose le rire aux tempéraments les plus réfractaires. Il y a là une foule de mots du comique le plus franc, des mots que Théodore Barrière a frappés à son meilleur coin.

J'en saisis deux au vol.

Un monsieur a perdu au chemin de fer une caisse contenant des portraits d'aïeux. En attendant que le colis se retrouve, il achète quelques croûtes à l'hôtel Drouot; mais il fait observer à ses amis que ce sont des *ancêtres provisoires*.

Plus loin : un des héros épileptiques de *Paris ventre à terre* se précipite vers la porte.

— Où allez-vous ? lui dit-on.

— Je ne sais pas, mais il faut que j'y sois à trois heures.

— Il ne le sait pas ! s'écrie l'interlocuteur. Eh bien ! j'y serai avant lui.

La pièce est jouée par l'élite de la troupe du Palais-Royal. C'est dire quelle verve intarissable et quelle bonne humeur désopilante ces artistes excellents ont mises au service de la pièce nouvelle. Il faut voir Geoffroy en chevalier de Pont-Cassé, un vieux gentleman qui n'avait jamais quitté Carpentras, mais que la fièvre saisit à son tour; et Lhéritier, le lu-[illegible] Gil-Perez et Lassouche nous représentent les deux crevés les mieux réussis du *Cercle des Interdits*. Priston est amusant dans le personnage impertubablement naïf du jeune Verasoy. Mlle Alphonsine n'a pas un rôle fort développé, mais elle y est originale et fantasque à souhait. Mlle Worms prête ses beaux yeux et sa grâce juvénile au rôle de l'ingénue qui risque des mots d'argot et qui a trois prétendants, sans compter son professeur de piano. Si vous avez vu Mlle Worms, vous trouverez, j'en suis certain, qu'une telle abondance de soupirants n'a rien qui doive surprendre.

Je m'aperçois que je viens de dire un madrigal. Une chronique peut-elle mieux finir?

GÉROME.

BULLETIN

Dans notre précédent Bulletin nous avons mentionné le départ pour Biarritz de la famille impériale, qui prend pour un mois environ ses quartiers d'automne à la villa Eugénie. Nous avons parlé également de l'excursion faite par l'Empereur à Lannemezan, où Sa Majesté a passé la revue d'honneur avant la levée du camp. Les régiments réunis aux camps de Châlons et de Saint-Maur ont également regagné leurs garnisons respectives.

Une horrible catastrophe a jeté la ville de Metz dans la consternation. Le 17 septembre, à deux heures de l'après-midi, une des salles d'artifices de l'arsenal, où l'on confectionnait des cartouches, et qui contenait, au moment de l'accident, quatre-vingt-cinq femmes, vingt militaires et quatre chefs d'atelier, a été détruite par une explosion terrible.

Il paraît qu'une [illegible] en passant [illegible]ment une paire de ciseaux à une de ses voisines, a lancé la pointe de l'instrument sur la capsule d'une cartouche, et a ainsi occasionné ce sinistre.

Les sapeurs-pompiers et des détachements de troupes de la garnison sont aussitôt accourus sur les lieux, et les principales autorités civiles et militaires se sont empressées d'organiser les premiers secours. Les victimes de cette catastrophe sont au nombre de vingt-huit morts et environ soixante blessés.

Les bâtiments avoisinant la salle d'artifices n'ont pas souffert. Cette salle seule est détruite complétement. L'atelier de chargement, qui en est séparé par une traverse en terre, n'a heureusement pas été atteint par l'explosion. Tout le monde a fait preuve du plus actif dévouement. Les médecins, les infirmiers, les sœurs de charité se sont multipliés de leur mieux pour opérer les premiers pansements.

A la première nouvelle du sinistre, l'Empereur a adressé au préfet de la Moselle, en son nom et au nom de l'Impératrice et du Prince impérial, la somme de 20,000 francs pour être distribuée aux victimes, et le ministre de l'intérieur a mis à la disposition du préfet une somme de 10,000 francs. M. le maréchal Bazaine a quitté immédiatement Nancy pour se rendre à Metz.

SOUVENIRS DE LA TRANSYLVANIE

dessins de M. P. Justyne.

Voici, au sujet de la prochaine démonétisation d'une partie de la monnaie divisionnaire d'argent, des renseignements faits pour intéresser tout le monde.

La démonétisation qui a été annoncée pour le 1er [illegible] 1868 [illegible] elle s'étendra à tous les pays qui ont égalisé leur système monétaire avec le système français et dont les monnaies ont cours chez nous.

En France, à partir du 1er du mois prochain, les monnaies qui portent sur le revers la couronne impériale seront seules admises dans la circulation, d'où seront retirées toutes celles qui sont à l'effigie de Napoléon Ier, de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe et de la République, ainsi que les pièces frappées dans les premières années de l'Empire.

En Belgique, les pièces démonétisées seront celles de 20 et de 50 centimes, de 1 franc, de 2 franc et de 2 francs 50 centimes, qui ont été émises sous le règne de Léopold Ier et qui portent l'effigie du feu roi.

Ajoutons que les débitants de tabac, considérés comme caissiers des contributions indirectes, sont tenus [illegible] *débitants de tabac et timbres-poste* les monnaies démonétisées aussi longtemps que celles-ci seront reçues aux caisses du gouvernement.

Le 17 de ce mois, on a assisté, dans les ports de l'Océan, à la plus haute marée de l'année. Elle a dépassé d'un mètre treize centimètres la hauteur des marées ordinaires.

On écrit de Jérusalem que la grande coupole de l'église du Saint Sépulcre est aujourd'hui entièrement revêtue de sa couverture de plomb et surmontée d'une croix en bronze doré d'un style et d'une élégance remarquables. Dans l'intérieur, les peintures murales s'exécutent rapidement; vers la fin [illegible] terminés, et l'édifice entièrement dégagé de l'abri provisoire dont il est encore entouré.

On annonce que la section du chemin de fer comprise entre Nice et Monaco sera ouverte au service public vers le 5 octobre. C'est là une bonne nouvelle pour les touristes qui émigrent chaque année dans ces deux stations hiver- où ils retrouvent le ciel bleu et le doux soleil.



UNE RUE D'HERMANNSTADT

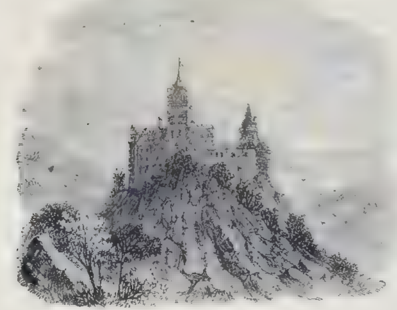
Les deux fils du vice-roi d'Egypte, les princes Hussein Pacha et Hassan-Pacha, sont attendus en France. L'un fera ses études à Paris et l'autre [illegible]

Le vice-roi Ismaïl-Pacha, d'après le conseil des médecins, a retardé sa [illegible] Alex[illegible]

L'empereur de Russie vient de déclarer la guerre... à l'homœopathie. Lisez plutôt les lignes suivantes que nous empruntons à un journal de médecine :

« Considérant les nombreuses vic- [illegible] un ukase de l'empereur de Russie prohibe l'exercice de l'homœopathie [illegible] russe, sous peine de 300 roubles d'amende et de deux années de déportation en Sibérie. »

Voilà qui s'appelle parler nettement. Les disciples d'Hanemann auront-ils la foi assez robuste pour braver l'amende et la Sibérie ?



CHATEAU [illegible]

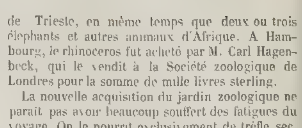
Le jardin zoologique de Londres vient de recevoir un beau rhinocéros à deux cornes *rhinoceros bicornis*, d'Afrique, le seul spécimen de ce genre qui ait été apporté vivant en Europe depuis l'époque des Romains.

C'est un jeune mâle, de six pieds de long sur trois pieds et demi de haut. Il a été capturé l'automne dernier dans le voisinage de Casala Haute-Nubie [illegible] digènes qui formaient [illegible] de M. C[illegible], un intrépide voyageur de Vienne.

Le jeune rhinocéros a été [illegible] Hambourg par la voie d'Alexandrie et de Trieste, en même temps que deux ou trois éléphants et autres animaux d'Afrique. A Hambourg, le rhinocéros fut acheté par M. Carl Hagenbeck, qui le vendit à la Société zoologique de Londres pour la somme de mille livres sterling.

La nouvelle acquisition du jardin zoologique ne paraît pas avoir beaucoup souffert des fatigues du voyage. On le nourrit exclusivement de trèfle sec.

TH. DE LANGEAC.





EN TRANSYLVANIE

Nous donnons volontiers l'hospitalité à quelques dessins qui nous viennent d'une partie ordinairement assez peu explorée de l'Autriche : la Transylvanie.

Le château de Terzbourg, qui nous apparaît comme un véritable burg du moyen âge, défend l'entrée de la Valachie. Les seigneurs de Krondstadt l'ont eu en leur possession jusque dans le courant du XVIIIe siècle.

Hermannstadt, la vieille capitale du pays, située dans une plaine, sur la Séeben et au pied du Fobarran, a tout le caractère propre et tranquille des anciennes villes allemandes, telles qu'Augsbourg, Ulm ou Nuremberg. Les environs sont délicieux et l'on s'étonne de n'y pas rencontrer plus de villas et de maisons de campagne. Sans doute en faut-il attribuer l'absence à la pauvreté du pays.

Toute autre est la physionomie du bourg de Szent Miklos, situé dans les monts Karpathes, près des sources du Maros, qui va se jeter dans la Theiss après avoir traversé la Transylvanie. Szent Miklos est presque entièrement habité par des Arméniens émigrés de la Moldavie en 1672, et qui s'y occupent exclusivement de l'élevage et du commerce des bestiaux. On les dit très-hospitaliers.

Parmi eux vivent encore quelques Szeklers, qui passent pour les plus anciens habitants du pays. Ce seraient les propres descendants des Huns. Nous laissons volontiers à d'autres le soin d'approfondir cette question. Ils sont d'ailleurs fiers, vaillants, d'humeur belliqueuse, et fournissent à l'Autriche ses meilleurs soldats.



[illegible] BOURG DE SZENT MIKLOS

On ne pourrait faire le même éloge des malheureux *tsiganes* ou bohémiens que représente notre dernière gravure. On les divise généralement en deux classes : les tsiganes sédentaires et les tsiganes nomades. Tous naissent musiciens; mais leur art ne les relève malheureusement pas beaucoup dans l'esprit populaire.

Les tsiganes, ces derniers parias de l'Europe, sont regardés, dans le pays même où la plupart sont nés, comme appartenant à une race inférieure, et sont en conséquence traités à peu près comme le sont les nègres en Amérique.



FAMILLE DE BOHÉMIEN.



UNE RÉCEPTION DANS LES JARDINS DU PALAIS DE BUCKINGHAM, RÉSIDENCE DE S. M. LA REINE D'ANGLETERRE, A LONDRES; dessin de [illegible]. — Voir page [illegible].

[illegible] frirait pas que l'enfant d'un tsigane occupât à l'école le même banc que son fils.

HENRI MEYER.

LA MAISON DE PILATE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

DU ROI DES GUEUX

— C'est tout un, seigneur, répliqua don Hernan; com- [illegible]

— Je venais vers le roi, dit Louis de Haro, pour déchirer sous ses yeux mon déguisement trop longtemps porté, pour lui dire mon nom, pour lui offrir mon épée...

— C'est le devoir, prononça froidement le bon duc; je [illegible]

[illegible] don Louis.

— Voilà où est le mal, seigneur, interrompit le Medina-Celi; on ne pose pas de condition au roi.

— Lorsque c'est pour sauver l'État, seigneur ?

— Le roi est l'État...

— Pour sauver le roi, alors ?

— Seigneur, fi de celui qui met des restrictions à sa foi ! Le chrétien croit sans condition; sans condition nos pères [illegible]

— Vos pères à vous, seigneur !... Mais si grand que soit Perez de Guzman, l'Espagne libre est plus grande que lui !

— L'Espagne, pour moi, veut dire le roi, comme le roi [illegible]

— J'aime trop l'Espagne, ma patrie, pour ne lui laisser qu'une tête, seigneur.

— Seigneur, je ne suis qu'un homme. Dieu fit cela : que sa volonté soit accomplie !

Louis de Haro s'inclina gravement, mais un sourire sarcastique était à ses lèvres.

— Duc, dit-il en baissant la voix, je n'espérais point sitôt vous mettre à bout de raisons... En êtes-vous déjà à vous réfugier derrière la volonté de Dieu ?... Je vous demande où est le témoignage de cette volonté exprimée ?... L'Espagne s'agite... Il se fait dans les esprits un travail qui étonne les uns et qui épouvante les autres... Dieu permet cela, seigneur. Dieu ne proteste point, lui qui a son tonnerre !... Croyez-moi, ne blasphémez pas Dieu pour trop respecter le roi. . Devant la majesté de Dieu, la majesté d'un roi n'est que poussière... Le roi mineur a son conseil, le roi aveugle doit-il être condamné à n'avoir point de guide ?

Don Louis se tut. A son tour le bon duc s'inclina grave et [illegible]...

Après un silence, il répondit :

— Je crains les guides.

Le rouge monta au visage de Louis de Haro, qui pourtant reprit en domptant sa colère :

— Duc, je ne prends pas ce mot pour un outrage... je suis le fidèle sujet du roi.

— A Dieu ne plaise, seigneur ! répondit Hernan avec vivacité.

Puis, prenant la main de don Louis, il répéta d'un ton pénétré :

— A Dieu ne plaise !

Un cri aigu se fit entendre dans la chambre royale, et fut suivi de clameurs si étranges que nos deux gentilshommes se précipitèrent vers la porte, d'un commun mouvement. A peine eurent-ils passé le seuil qu'une scène inattendue fit tomber leurs rapières dégainées.

Almanzor, hérissé sur son perchoir, se défendait du bec et des ongles contre les deux jeunes perroquets, qui étaient parvenus à sortir de leurs cages. C'était un combat à mort : leur sang coulait, et les trois champions, acharnés à leur querelle, répétaient tous les trois le même cri avec des modulations diverses et insensées

— Philippe est grand !... Philippe est grand ! ..

Un coup de sombrero du bon duc mit fin à la mêlée. Don Louis referma sur les deux jeunes séditieux les portes de la prison.

— Seigneur, dit Medina-Celi en rentrant dans la seconde pièce, ceci peut servir d'apologue : en Espagne, chacun crie : Vive le roi ! quand les passions déchaînées déclarent la [illegible]

— Seigneur, répliqua don Louis, j'accepte l'apologue, il est en ma faveur. Que les perroquets ou les favoris se déchirent entre eux, cela n'importe point à l'Espagne... Mais c'est trop discuter à vide. Plaît-il à Votre Grâce d'entendre ce que je voulais dire au roi ?

— Cela me plaît, pour obéir à la volonté du roi, répliqua don Hernan qui s'assit.

Louis de Haro prit place à côté de lui.

L'un et l'autre avaient déposé leurs rapières nues sur la table qui occupait le centre de la pièce. Don Louis se recueillit un instant, puis il dit :

— Duc, il faut que tu me juges avant de connaître mes desseins. Moi, je te connais : tu n'as qu'un dogme, les cinq mots de ta devise. Ce fut la parole d'un héros qui défendait le père couronné contre le fils rebelle. Nous n'en sommes plus là. Ton grand aïeul mettrait encore le roi avant le sang de ses veines, mais avant le roi et au-dessus du roi, il placerait la patrie.

Duc, tu m'as oublié; il faut que je rouvre pour toi le livre [illegible]

Sais-tu ma vie, seulement, depuis cette nuit où, trompant le poignard des assassins, je restai immobile et muet sur un monceau de cadavres, laissant flairer mes plaies saignantes par les chacals de la plaine ? Nos destinées sont étrangement semblables, duc. Pour toi comme pour moi les assassins ont touché le prix du meurtre. De moi comme de toi, on a dit : « Il est mort ! » et mes collatéraux avides se sont partagé mon héritage. Mais tu n'as été mort qu'un jour, duc, et moi, voilà plus de dix années que je suis rayé de la liste des vivants.

Je ne te dirai pas mon histoire. Elle est trop longue : nous n'avons pas le temps.

Je te montrerai seulement du doigt la route parcourue par mon esprit pendant ces années de luttes et d'épreuves.

Don Louis continua ainsi :

— D'abord, je voulus me venger. Ce fut dans tout son délire la sauvage passion qui a son germe dans le cœur de tout [illegible] maux; chacune des blessures qui sillonnaient mon corps ou saignaient dans mon âme venait de sa main. Il m'avait tué ma femme dans la misère et dans le désespoir; il avait fait de moi un proscrit et un fantôme.

Oui, ce fut la vengeance qui me mit les armes à la main, et tu le sais bien, duc; car si ta devise, magnifique marque d'esclavage, est le cri de guerre du dévouement quand même, ma devise à moi fut inscrite sur le drapeau des Catalans révoltés, et courut de bouche en bouche par toutes les Espagnes, soulevant les mécontents, ralliant les haines et aiguillonnant, comme l'éperon de mes armoiries, la molle pa- [illegible]

J'étais là; c'était moi. J'étais à Burgos quand la capitainerie générale fut prise d'assaut par les paysans; j'étais à Léon quand la maison de l'alcade mayor fut incendiée; j'étais à Madrid quand le palais du comte-duc lui-même fut attaqué trois nuits de suite par la mystérieuse armée des cavaliers gris; j'étais à Barcelone quand Miraflores fut chassé par le peuple. J'étais partout.

Mais nous autres Espagnols, nous sommes une race fidèle à la façon du chien, animal noble et fier qui caresse le fouet de son maître. A chaque membre de ce grand corps, je savais donner successivement la fièvre; mais la contagion circonscrite s'arrêtait à quelques pas. Le mal ne gagnait point le trône. Aussitôt que j'étais parti, chaque ville ou chaque province retombait dans sa lourde inertie.

— Que Dieu sauve l'Espagne ! s'écria le bon duc, c'est un loyal pays !

— Que Dieu sauve l'Espagne, répéta don Louis : c'est un pays qui râle !

Puis il reprit :

— Traqué de tous côtés, poursuivi, chassé comme une bête fauve, je regardai un jour autour de moi. Je me vis seul. Mon éperon n'avait pas assez profondément mordu cette chair fainéante. J'étais las. Je fis comme le cerf aux abois qui se plonge dans l'étang. Je passai le détroit. J'allai demander un asile à l'Afrique païenne.

Ma haine m'avait donné une fille. Duc, te souviens-tu de cette angélique enfant qui partageait entre ta femme et la mienne ses caresses et ses sourires ?...

— Blanche de Moncade... murmura le Medina-Celi qui baissa les yeux. Pourquoi me parles-tu de Blanche de Moncade ?

— Parce que la fille adoptive de Blanche de Moncade partagea désormais ma vie errante et mes fatigues.

Louis de Haro n'était plus. Aïdda la Mauresque me prêta le nom de son père; un maudit, mort sous le san-benito : je m'appelai Moghrab le maragut.

Et j'attendis, étudiant à tout hasard ces sciences follement ténébreuses qui prétendent arracher à Dieu par le calcul humain les redoutables secrets de l'avenir.

Je savais que l'ignorance et la superstition s'étendent comme un réseau sur notre malheureuse Espagne. Je savais que, du haut en bas, à la cour comme au village, règne souverainement chez nous cette vague passion de franchir les limites de la nature.

C'était une arme peut-être. Je la fourbis et j'appris à la manier.

C'était une arme.

Un jour, ma fille Aïdda me dit : « Blanche, ma marraine, attend là-bas la sépulture chrétienne. Les hommes ne se vengent pas. Il faut une femme pour mettre Blanche de Moncade en terre sainte. Je pars. »

Nous partîmes. En touchant la rive espagnole, j'interrogeai mon cœur et j'y cherchai mes haines. Duc, tu peux me croire, ma haine était morte.

J'allai au tombeau d'Isabel pour y récolter la moisson de mes colères. Il me semblait que ne plus haïr était un blasphème et une apostasie.

Au tombeau d'Isabel je ne trouvai que des pleurs.

L'enfant était parti; le jeune homme qui portera mon nom étudiait à Salamanque.

La nombreuse famille où j'avais trouvé jadis l'hospitalité, le vieux paysan Mendoze, sa femme, ses fils, ses filles, tous ceux-là qui avaient conduit mon Isabel au pauvre cimetière de Guijo, étaient morts.

Tous morts ! Et la tour du comte, comme on appelait leur masure chancelante, fermait sa porte, au-devant de laquelle l'herbe poussait.

J'avais franchi une fois, duc, en compagnie d'Aïdda, ma fille, le seuil de ton château de Penamacor... Je me tais. Tu as l'âme grande. Et moi qui ne hais plus, pourquoi essayerais-je d'inoculer à ton cœur le poison de la vengeance ?

Cette fois, je passai sans m'arrêter devant la porte de ta demeure. Ma tâche était tracée; j'avais perdu bien des jours...

C'est au centre du fruit que le ver rongeur doit accomplir son œuvre. Je pris la route de Madrid. Ma place était à la cour.

Sur la gloire de mes pères et sur l'espérance de mon salut éternel ! je n'avais plus qu'une pensée : sauver l'Espagne qui glisse sur le penchant de sa ruine...

J'ai vu là-bas, sur la terre africaine, l'étrange fête des fiancées de la mort. On a fait à l'amante du guerrier décédé un lit de feuillage et de fleurs. La jeune fille, souriante et résignée, se couche dans ce berceau éclatant de mille couleurs. Douze vierges l'enlèvent sur leurs épaules et, rhythmant le long du chemin leur chant doux et monotone, elles portent la couche fleurie jusqu'au prochain torrent. L'onde rapide semble frémir au contact de cette frêle nef qui tournoie un instant, puis s'échappe et fuit comme une flèche au fil de l'eau.

Les vierges courent sur la rive, chantant toujours et jetant au torrent les roses éparses dans leurs tresses.

La victime, mollement étendue sur ses fleurs, sourit en regardant le ciel.

La cataracte est proche. On entend déjà sa voix mugissante. L'eau du torrent blanchit, tourmentée dans ses pro- [illegible]

Les vierges essoufflées s'arrêtent. La nef tourbillonne dans l'écume et disparaît...

Oui, c'est l'image de notre Espagne, belle aussi et souriante, et veuve de ses rois glorieux !

Elle va, la fiancée des grands morts, dans ses habits de fête et couronnée de fleurs, vers le gouffre ouvert pour l'engloutir. .

Ma place était à la cour. C'est au cœur de la plaie que le scalpel du chirurgien doit entrer.

Je ne savais pas moi-même la puissance de l'arme que j'avais aiguisée dans l'exil. Le sorcier païen fut en quelques mois le maître de cette cour chrétienne. Moghrab le maragut entra chez le ministre Zuniga d'abord, puis chez le comte-duc.

Bien plus, le comte-duc s'introduisit nuitamment chez le [illegible]

Te faut-il d'autres preuves, seigneur duc ? Moi, Louis de Haro, j'ai eu dix fois sous ma main le meurtrier d'Isabel d'Aguilar, et je ne me suis pas vengé

Par un stratagème naïf et dont ne voudraient pas nos faiseurs [illegible] pour s'introduire chez Philippe d'Autriche. Il fut sidi Hussein le Noir, médecin des oiseaux et des hommes, distilla- [illegible]

Chez la reine, il se nomma Soliman, nécromancien, astrologue... que sais-je ?

Pour d'autres... mais cela suffit, n'est-ce pas ?

L'œil de don Louis était ouvert sous le bernuz de Hussein, comme sous le turban de Moghrab. Don Luiz voyait, don Louis agissait...

Et don Louis, — tu ne m'as pas fait cette observation, duc, parce que tu ne songes jamais à toi-même, — et don Louis, tout-puissant, oubliait son frère d'armes, captif dans la forteresse de Alcala !

L'as-tu pensé, Hernan ?. .

Tu as rompu ta chaîne trois jours trop tôt, à mon insu et malgré moi.

Tu es venu jeter au-devant de mes pas le seul obstacle que je ne pusse briser en me jouant : notre sainte amitié, notre fraternité si chère !

[illegible] plissait dans l'ombre, mais c'était une large tranchée ouverte hardiment sous le sol. Je voyais tout, ai-je dit, mais l'œil d'un homme peut-il suivre en leurs détours infinis les mille intrigues qui se nouent, qui se croisent, qui se brouillent autour de ce trône chancelant ?

Une de ces infimes machinations, ourdie dans la fange, près de moi, trop près de moi, est venue à la traverse de tous mes desseins. Pedro Gil, l'ancien intendant de Penamacor, a voulu se venger de toi et faire du même coup sa fortune. Il a noué l'intrigue subtile et merveilleusement perfide qui devait te faire disparaître, en jetant notre noble Isabel aux mains de ce vil débauché, de ce honteux bâtard de ma race : Juan de Haro.

C'est à cause de toi, duc, que j'ai hâté l'explosion de la mine. C'est ta présence qui a fait l'émeute d'hier au soir J'espérais devancer ton action, j'avais tort. Aussitôt libre, le bras de Medina-Celi devait agir et triompher...

Don Louis s'arrêta ici pour reprendre haleine. La dixième heure sonnait au beffroi du palais.

— Et si vous n'aviez pas trouvé Medina-Celi au-devant de vous, seigneur, continua le bon duc avec calme, que prétendiez-vous faire ?

— La loi civile qui nous régit, répliqua Louis de Haro sans hésiter, impose un tuteur au maître incapable d'administrer ses domaines...

— Voici donc le grand mot prononcé ! s'écria Medina-Celi dont le visage s'empourpra soudain, la tutelle du roi !... c'était de quoi enflammer la plus haute ambition, seigneur !

— Seigneur, répondit don Louis dont la lèvre plus pâle trembla légèrement je vous disais naguère : « La haine est morte en moi. » Je vous dis maintenant : « En moi, l'ambition n'est pas née. » Je crois vous avoir démontré sans [illegible] plique la sincérité de ma première affirmation; ainsi ferai-je pour la seconde... L'heure nous presse désormais, permettez que j'achève.

Je venais me mettre aux genoux du roi pour le supplier d'avoir pitié de lui-même et de l'Espagne. Je venais lui dire : « Respecte seigneur, écoutez l'ami humble, et le petit compagnon de votre royale enfance. Vos ministres vous trompent, vos salariés vous trahissent, vos peuples s'éloignent de vous, et l'étranger menace »

1. Voir les numéros [illegible] à 711.

— Tout cela est vrai, don Louis, interrompit Hernan; un autre que vous l'a déjà dit au roi.

— Cet autre a bien fait, seigneur, mais je ne me serais pas borné à signaler le mal; j'apportais avec moi le remède... J'aurais dit encore au roi : « Bien-aimé sire, vos serviteurs perfides vous ont enlevé systématiquement la connaissance des affaires. Il est indispensable de frapper de grands coups au dedans comme au dehors... La Hollande, la France, et le Portugal [illegible] de toutes parts. Une politique honteuse fomente au sein de vos cités des mécontentements qui vont toujours croissant... Et daignez méditer cette parole, royal sire : Le peuple enfant arrive de nos jours à l'âge d'adolescence. La France est agitée d'une étrange fièvre... l'Angleterre, qui sait si bien manier au loin l'arme des dissensions, tressaille aux premiers symptômes d'un mal inconnu... La terre tremble sous les pieds de son parlement, la couronne chancelle sur la tête de Charles Stuart... Il faut un bras fort, à l'heure où nous sommes, pour étayer un trône... Buckingham faiblit sous le faix, et Richelieu use sa vie à cette œuvre. Si vous balayez d'un souffle de votre souveraine volonté la tourbe de traîtres qui vous environne, vous resterez seul en face d'une tâche écrasante. Ils sont nombreux, ils sont puissants... et vous n'êtes pas habitué à régner... »

Le bon duc se leva. Il retint cependant les mots qui étaient sur sa lèvre, et dit :

— Achevez, seigneur.

— J'achève... et je parle toujours au roi : « Sire, il vous faut un homme, un lieutenant, un autre vous-même. »

— Ambitieux ! ambitieux ! murmura le bon duc qui se prit à marcher à grands pas.

Un sourire plein de sérénité vint aux lèvres de Louis de Haro.

Il attendit que la course précipitée de son interlocuteur l'eût ramené en face de lui.

— Duc, vous vous trompez, prononça-t-il alors d'une voix calme et plus basse, je devine votre pensée... Vous vous dites : « Cet homme, ce lieutenant, cet *alter ego* du roi proposé par don Louis de Haro, c'est don Louis de Haro lui-même... » Vous vous trompez, vous dis-je... Ce protecteur de la majesté royale, ce connétable et ce maire du palais, ce tuteur, ce sauveur du roi et de l'Espagne, c'était, [illegible] Medina-Celi.

Le bon duc fit un geste d'étonnement et recula d'un pas.

— Celui-là seul, reprit don Louis, a le bras, l'esprit et le cœur qu'il faut pour accomplir mon œuvre. Celui-là seul est à la fois grand et pur. Celui-là seul est digne d'être proposé par l'Espagne et digne d'être accepté par le roi.

. . . .

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE TREMBLEMENT DE TERRE

DU PÉROU ET DE L'ÉQUATEUR

[illegible] attend en Europe des renseignements complets sur l'épouvantable tremblement de terre qui vient de bouleverser le Pérou et la république de l'Équateur. A défaut de récits détaillés, des lettres et des dépêches de Lima, datées du 27 août, permettent du moins de constater que les premières nouvelles apportées par le câble transatlantique étaient heureusement exagérées. Ce n'est pas à dire que le désastre n'ait pas eu des conséquences bien horribles et bien douloureuses, mais du moins il n'a pas atteint les proportions d'un cataclysme général où deux vastes États auraient été couverts de ruines et de cadavres d'une extrémité à l'autre, comme on aurait pu [illegible]

Le centre du Pérou a été heureusement préservé. Deux ou trois secousses ont été ressenties seulement à Lima et au Callao, mais sans causer des pertes sérieuses. Par contre, dans le sud, les ravages ont été immenses. La plus grande partie de la ville d'Arequipa a été détruite. Cette ville, peuplée de plus de trente mille âmes et naguère si florissante, n'offre plus aux yeux attristés qu'un triste enchevêtrement de décombres informes autour desquels errent ceux des habitants qui ont pu sauver leur vie, mais pour se voir plongés dans la misère et le désespoir. Ce navrant spectacle d'une ville tout entière détruite, nous avons pu le reproduire, grâce à un croquis que l'un de nos correspondants de Lima s'est hâté de nous transmettre.

La ville d'Iquique a été tout entière recouverte par la mer. Arica, Tana, Moquegua ont été plus ou moins éprouvées.

La secousse, comme il est facile de s'en rendre compte en étudiant la carte de l'Amérique du Sud, a suivi la chaîne des Andes, depuis le Chili jusqu'à la Nouvelle-Grenade, sur une étendue de près de trois cent neuf lieues. Peut-être même s'est-elle prolongée sur toute l'arête des Cordillères, dans cette partie du continent américain, avec des effets plus ou moins désastreux. Les nouvelles de Caracas et de Rio-Janeiro ne tarderont pas sans doute à nous l'apprendre.

Les trépidations souterraines, on le sait, sont fréquentes dans cette partie du nouveau monde, la plus splendide qui soit sous le soleil, sans excepter les Antilles. Quito, Lima, véritables paradis terrestres, réalisent l'éternel printemps rêvé par le poëte, au pied de monts géants couverts d'une éternelle neige. Mais que la nature fait payer cher à ces contrées merveilleuses le privilége d'un ciel toujours clément, la faveur d'une terre toujours prête à donner et les fleurs et les fruits!

Cette longue et colossale série de cimes escarpées, qui hérisse du nord au sud le continent américain et s'élève parfois jusqu'à sept mille mètres au-dessus de l'océan Pacifique, est couronnée d'une formidable rangée de volcans en ignition près desquels le Vésuve et l'Etna ne sont que des jeux de pyrotechnie enfantine. Sur un espace de moins de cent lieues sont assis seize cratères énormes qui vomissent en rugissant, de toute éternité, des avalanches de roches calcinées, [illegible] de soufre et de monstrueux blocs de granit à écraser une cité entière. Quels vomitoires d'enfer que l'Antesima, le Cotopaxi, le Pichincha, le Pastos, tous groupés sur le territoire de la république de l'Équateur. Aussi quelles ruines lamentables sont amoncelées à chaque convulsion de la croûte terrestre!

L'histoire de ces effroyables désastres est inscrite à chaque pas, de la terre des Patagons au Venezuela, par des villes entières enterrées, des ports de mer disparus, des montagnes transformées en plaines, des plaines devenues des montagnes ! Combien de fois, depuis moins de trois siècles seulement, les villes de Lima et de Quito n'ont-elles pas été bouleversées ! Et Arica, et Arequipa, et Ibarra, et Iquique, elles aussi, qui [illegible] ment! Et que de vies d'hommes ensevelies sous les décombres de ces malheureuses cités!

A. D.

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

Le lecteur a-t-il remarqué ceci : tout le monde dit : les campagnes sont ignorantes, il faut sans retard les instruire et créer dans tous les villages des écoles, des bibliothèques. Des bibliothèques au village ! C'est facile à dire; mais quand on en vient au choix des livres, on s'aperçoit alors qu'il n'y a point en France de livres pour les paysans ou, du moins, qu'il y en a si peu, si peu, qu'on n'oserait donner à leur réunion le titre pompeux de *Bibliothèque*. La littérature exclusivement urbaine du XVII[e] siècle, littérature d'école, d'église, d'académie, de salon, n'aurait peut-être rien de lisible pour les campagnes, si nous n'y trouvions Molière et La Fontaine, qui surent rester vrais dans un siècle faux. Ceux-là sont de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les classes. Mais jamais il n'y eut réaction plus violente contre la nature que celle qui eut lieu de leur temps. Les sciences, qui, chez nous, au siècle précédent, s'étaient élevées si haut, continuèrent de se développer en Italie, en Angleterre, en Hollande; mais la perruque royale, en France, avait tout étouffé. Un tel fait est d'autant plus étrange que la littérature française avait eu aux siècles précédents les tendances rustiques les plus heureuses. On en pourrait citer cent preuves : je ne rappellerai que le *Roman du Renard*. Sous Louis XIV, tout cela disparut. Le seul La Fontaine, qui avait vécu dans les bois jusqu'à quarante ans, ne put entièrement s'arracher à la vie rustique. Toujours, toujours les chères campagnes de France, avec leurs parfums, leurs paysages, leurs *hôtes* bien-aimés, bêtes ou gens, lui reviennent en mémoire. Il n'a d'autre inspiration que la réalité; seul en son temps, avec Molière, il peint d'après nature.

Savez-vous quel a été le grand critique littéraire et philosophique de ce XVII[e] siècle? Ce fut un jardinier dont j'ignore le nom; mais il avait un maître qui, dans son temps, ne fut que trop connu. Ce maître était Bossuet, qui travailla terriblement à la révocation de l'Édit de Nantes et prépara ainsi l'anéantissement des campagnes; les campagnes, en effet, par le protestantisme, venaient de donner à l'agriculture française un éclat qu'elle n'avait jamais eu et que, depuis, elle n'a pas retrouvé. Nos deux plus beaux livres d'agriculture sont dus à deux huguenots : Olivier de Serres et Bernard Palissy. Ces gens-là avaient vu la nature et s'en étaient inspirés; mais ce n'était plus la nature que l'on consultait au temps de Bossuet.

Le jardinier de celui-ci s'aperçut bien du dédain superbe de l'évêque pour son propre jardin, le digne homme avait beau y mettre tous ses soins, l'*Aigle de Meaux* passait roide et fier sous ses ombrages sans même les regarder. Le jardinier presque en larmes lui dit un jour : « Si je plantais des saint Augustin et des saint Chrysostome, vous les viendriez voir; mais pour vos arbres, vous ne vous en souciez guère. » On a ri pendant deux cents ans de ce qu'on appelait l'*ignorance* du bonhomme; ne rira-t-on pas quelque jour du *savoir* de son maître qui étudia tant les livres et si peu la nature? Cette réflexion d'un simple jardinier est très-certainement la critique la plus judicieuse et la plus sévère qu'ait entendue « le dernier des Pères de l'Église », mais il ne put la comprendre.

J'aime à rappeler ces lointains souvenirs, parce que, de toutes nos industries, aucune en son passé n'est moins connue que l'agriculture. Nous trouvons partout l'histoire des chemins de fer, l'histoire de l'éclairage au gaz, l'histoire de la télégraphie électrique, l'histoire même de la photographie et de la navigation aérienne; mais l'histoire de l'agriculture, il semblerait que personne ne s'en soucie. Quelque jour cependant nous l'aurons, cette histoire, et il n'y en aura pas, croyez-le, de plus populaire. A cette heure, je ne vois pourtant en France que deux hommes capables de l'écrire : Michelet, qui a si bien parlé des paysans dans son livre du *Peuple*, et P. Joigneaux, auquel nous devons vingt chefs-d'œuvre rustiques : nous citerons en tête de ces chefs-d'œuvre l'étonnant petit volume intitulé *Agriculture* et publié au prix de vingt-cinq centimes par l'*École mutuelle*. Ce petit livre ne se compose que de cent soixante-dix pages, [illegible] seulement et lu de dix personnes (ce qui se pourrait faire pour un franc), il transformerait en quelques années les campagnes.

Le premier, le plus beau, le plus sain des arts, est exposé dans ces cent soixante-dix pages en toutes ses parties, avec [illegible] mettent réellement la science agricole à la portée de tous, et pas un mot technique, pas une phrase d'auteur, rien que des choses comme on s'en dit journellement les uns aux autres dans le moindre village. Écoutez seulement ce début : « La terre et l'air sont les deux grands magasins de la nature. Il y a là de quoi nourrir les herbes et les arbres : c'est là que sont les vivres. Les racines des plantes prennent leur manger dans la terre, parmi des sels que tu ne vois pas et que tu ne connais pas encore, les feuilles prennent quelque chose dans l'air parmi les gaz et les vapeurs que tu ne vois pas toujours et que tu ne connais pas non plus. »

Et cette simplicité, cette lucidité de langage se continuent jusqu'à la dernière page; on croit en lisant ce livre entendre la voix bénie d'un père. M. Joigneaux, en effet, tutoie son lecteur et ne lui parle pas autrement qu'on ne parlerait à un fils. Aussi parmi les jardiniers et les cultivateurs qui le lisent n'en trouveriez-vous pas un qui, avec une joie respectueuse, ne le qualifie du titre de *Père Joigneaux*.

Cinq ou six petits livres comme l'*Agriculture*, répandus dans toutes nos campagnes produiraient des merveilles; la nature en serait embellie et fécondée. Lisez ce livre, lecteur, ne dussiez-vous l'apprécier qu'au point de vue du style et du langage; cela suffit pour que vous y preniez intérêt. *Le père Joigneaux* parle la vraie langue rustique : phrase courte, nette, en forme de proverbe, mêlée à son insu de consonnances utiles qui gravent d'un coup les choses dans la mémoire. C'est là un vrai don céleste. Toute la science agricole traduite dans la langue du bonhomme Richard, et peut-être plus encore dans celle de Bernard Palissy. Écoutez-le parler de la malpropreté :

« La malpropreté n'amène pas seulement les maladies, elle amène encore le dégoût et le désordre : quand la maison est mal tenue, les comptes sont mal tenus, et c'est mauvais signe. Commence donc par mettre de l'ordre dans tes affaires. Mobilier qui reluit, maison qui prospère; mobilier qui se rouille, maison qui décline.

« Si tu es soigneux, ta maison ne sera jamais trop petite; si tu ne l'es pas, elle ne sera jamais assez grande.

« On te dira que le temps dépensé à laver, à balayer, à frotter, à faire reluire, à mettre chaque chose à sa place, pourrait être employé à mieux; n'en crois rien... »

Vous voyez bien que j'avais raison dans notre dernière Causerie de vous dire qu'une littérature rustique est en train de naître, qui bientôt peut-être aura parmi nous sa légitime influence.

J'ai dit que les arts eux-mêmes se ressentiraient de cette influence. Eh ! n'a-t-on pas vu tout récemment M. Hector Malot, dans le roman des *Enfants*, qui clôt sa série des *Victimes d'Amour*, mettre en scène un cultivateur artiste, un homme qui en même temps qu'il dirige sa ferme avec intelligence, peint la campagne, les paysans et leurs bêtes avec une vérité qu'il doit à la vie même qu'il a choisie ? Ce peintre-fermier m'avait paru n'être autre que Courbet, le peintre franc-comtois; il paraît que je m'étais trompé, M. Hector Malot m'affirme n'avoir pas songé même un instant à cette ressemblance. Et pourtant elle n'en existe pas moins ! Voilà donc que les champs se sont emparés des arts et que les arts se sont emparés des champs !

Un autre Franc-Comtois célèbre, P.-J. Proudhon, a réussi admirablement lui aussi à peindre la vie rustique. Qui peut, en effet, lorsqu'il les a lues dans son livre de *la Justice*, oublier ses belles pages sur son enfance passée à garder les vaches ? Et qui ne se rappelle encore, dans son livre sur *l'Art*, le chapitre des paysans au retour de la foire ?

Ces tendances de notre littérature vers la campagne datent du siècle dernier; elles eurent en Rousseau et Voltaire leurs premiers symptômes. De nos jours elles se sont imposées à l'Europe entière; dans tous les arts on en retrouve des traces. La peinture lui doit le goût du paysage. Croit-on que la musique n'ait pas reçu aussi cette influence ? Croit-on qu'au temps où Rousseau ne nous avait pas encore appris dans l'*Émile*, dans les *Confessions*, dans les *Rêveries du Promeneur solitaire*, à voir, à comprendre, à aimer la nature, croit-on que Beethoven eût composé la *Symphonie pastorale* ? Cette symphonie est, dans tous les cas, ce que l'art rustique a jamais produit de plus vrai, de plus pur, de plus élevé.

Eh bien, cette élévation si simple de Beethoven, si accessible à tous (les concerts Pasdeloup l'ont prouvé), voilà ce qui doit servir de modèle à tous les auteurs de livres rustiques. Ce sont les grandes choses qui conviennent au peuple; au théâtre il lui faut Molière ou Corneille; en peinture Paul Potter, Ruisdael ou Rembrandt, en musique Beethoven ou Weber ! Les petits livres qui réussiront près de lui seront justement ceux où il trouvera le plus de savoir et d'élévation.

Vous voyez bien qu'avant d'aller outre dans notre *Chronique villageoise*, il était utile de montrer l'influence que la campagne peut avoir sur les arts.

Tout cela sans doute est nouveau pour beaucoup de lecteurs; mais aurais-je entrepris ces causeries si je n'avais eu rien du tout à apprendre à ceux qui les liront ?

EUGÈNE NOEL.

L'ÉTABLISSEMENT THERMAL

DE

BAGNÈRES-DE-LUCHON

L'établissement thermal de Bagnères-de-Luchon, construit par M. Chambert, est situé à l'extrémité méridionale de l'allée d'Étigny, au pied de la montagne de Superbagnères qui l'abrite au couchant. La façade de cet édifice, longue de [illegible] sept mètres, se compose de [illegible] posés et précédés d'un [illegible] colonnes monolithes de marbre blanc. Le pavillon du milieu, tout en marbre blanc de Saint-Be[illegible] et donne [illegible] Salle des Pas-Perdus, qui se termine par un grand [illegible] buvettes.

Les parois de cette salle sont décorées de fresques. L'une représente le Génie des sources découvrant les eaux et les montrant à la Chimie, qui les analyse; sur celle-ci s'appuie la Médecine. Les fresques peintes entre les fenêtres figurent les nymphes des huit principales sources de Luchon. Divers autres sujets allégoriques ont encore inspiré les pinceaux de M. Rom[illegible]

La dispos[illegible] parfaite des divers services. A chaque ronde de bains, c'est-à-dire tous les cinq quarts d'heure, il est mis à la disposition des malades cent six baignoires, pourvues d'une douche locale; vingt à trente places dans les deux petites piscines, et trente dans la piscine de natation; six grandes douches; une petite douche, des [illegible] malades; des salles d'inhalation et de massage, etc., etc. Des emplacements sont disposés pour vingt-deux buvettes. Citons aussi l'étuve sèche creusée dans le rocher, où l'on peut à volonté faire varier la [illegible]

Deux galeries longitudinales, appelées Galeries des salles de bains et des douches, coupent la salle des Pas-Perdus, [illegible]

Voici les sources les plus connues de Bagnères-de-Luchon : La Reine, Bayen, Azéma, Richard (au nombre de six), la Grotte (deux), Blanche (deux), Ferras (quatre), Bordeu (neuf sources).

Dans une des salles du premier étage de l'établissement se trouve le beau plan en relief des Pyrénées, qu'aucun étranger qui vient à Luchon ne manque de visiter.

L'allée d'Étigny, qui conduit de la ville à l'établissement thermal, est une belle promenade formée de quatre allées de tilleuls; elle a cinq cent soixante mètres de longueur sur [illegible] geur. Elle a été ouverte, en 1765, par M. d'Étigny. Bordée de chaque côté d'hôtels, c'est le rendez-vous des [illegible] Le matin et le soir elle offre un aspect aussi animé que brillant, et les femmes les plus élégantes de tous les mondes y arborent leurs toilettes fantaisistes au milieu d'un essaim de beaux messieurs à la cravate irréprochable et au lorgnon solidement incrusté dans l'orbite.

X. Dachères.



BAGNÈRES-DE-LUCHON. — L'ÉTABLISSEMENT THERMAL ET L'ALLÉE D'ÉTIGNY.
Dessin de M. Desroches-Valnay, d'après un croquis de M. Arnold Scheffer.

HOSTILITÉS DES INDIENS

SUR

LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Il est à croire que les [illegible] indiennes répandues dans ces immenses régions des États-Unis connues sous le nom de *Far-West*, et au milieu desquelles s'avance chaque jour davantage le chemin de fer destiné à relier l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, il est à croire, disons-nous, que ces tribus [illegible] pour déclarer une guerre acharnée à la civilisation, dont les nécessités impérieuses les refoulent loin des terres qu'elles occupaient sans contestation et qu'elles veulent revendiquer les armes à la main.

Le bureau indien de Washington a reçu du Kansas et de divers autres points des renseignements qui font craindre une levée générale de boucliers dans l'ouest et le sud-ouest. Les actes criminels abondent sur divers points. Dans le Colorado central et oriental, les fermiers inoffensifs sont chaque jour victimes des déprédations des Indiens Cheyennes et Arapahoes. Ceux-ci ont attaqué la station de Kiowa, sur la



LES INDIENS SIOUX ATTAQUANT UN TRAIN DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE; dessin de M. Job Vernert.



NOUVEAU PARIS. — VUE GÉNÉRALE DU ROND-POINT DE L'ÉTOILE, dessin de M. B[illegible]. — Voir page [illegible].

route de Smokey-Hill; ils ont enlevé une femme avec son enfant et trente chevaux. Les cadavres de cette femme et de cet enfant ont été retrouvés horriblement mutilés. A Latham, trois hommes ont été tués.

La diligence de Smokey-Hill a été poursuivie à coups de fusil pendant plusieurs milles et a échappé miraculeusement. Le gouverneur est parti à la tête d'une compagnie de soixante volontaires pour donner la chasse aux bandits. Les bestiaux et les provisions sont volés partout. On a compté douze personnes assassinées en deux jours.

A Helena, dans la Montana, une troupe de citoyens armés a capturé une bande de vingt Indiens qui dévastaient le pays, près de la Vieille-Mission, sur la rivière Missouri. Ils ont été livrés aux autorités militaires.

Une dépêche de El Paso (Texas), annonce qu'un convoi de farine a été enlevé après un combat désespéré, à trente milles du fort. Le chef de ce convoi a été blessé, ainsi que quatre de ses hommes. Les Indiens sont absolument maîtres de la route de Mesilla à Cuscon, les troupes étaient à peine suffisantes pour garder les forts.

Mais un des faits les plus étranges de cette guerre d'embuscades que la barbarie fait à la civilisation, est celui que reproduit, d'après le croquis d'un témoin oculaire, un dessin que nous donnons dans le numéro d'aujourd'hui. Il s'agit de l'attaque qui a eu lieu le 22 août dernier, sur la ligne du [illegible] transmises par la voie de Saint-Louis racontent que les Indiens Sioux ont poussé l'audace jusqu'à attaquer un train en marche. Ils ont tué et scalpé les conducteurs et les chauffeurs du train; ensuite ils ont pillé les marchandises et emmené les bestiaux qui formaient le chargement des wagons.

Des peaux-rouges pillant un train de chemin de fer et scalpant les chauffeurs, n'est-ce pas là une antithèse aussi étrange que sanglante?

H. VERNOY.

LE ROND-POINT DE L'ÉTOILE

On ne peut mieux apprécier le nom de rond-point — *de l'Étoile* — qu'en face du dessin que nous publions aujourd'hui. Je ne crois pas qu'il existe nulle part un pareil rayonnement de boulevards. Autour du bel arc triomphal élevé à la mémoire des soldats de la République et de l'Empire s'étendent aujourd'hui douze voies, nouvelles pour la plupart, toutes d'un caractère monumental. Les hôtels en façade sur la place ont leur dégagement sur une grande rue circulaire.

C'est d'abord la magnifique avenue des Champs-Élysées; et successivement sur la droite :

Le boulevard Hausmann qui prend la direction de l'Opéra;

L'avenue de la Reine-Hortense aboutissant au parc Monceaux;

Le boulevard de l'Étoile;

[illegible]

La rue de l'Arc-de-Triomphe;

L'avenue de la Grande-Armée, faisant immédiatement face [illegible]

Puis, en redescendant sur la gauche :

L'avenue de l'Impératrice, la grande route du bois de Boulogne;

L'avenue d'Eylau, qui conduit à la porte de la Muette;

L'avenue du Roi-de-Rome, allant droit au Trocadéro;

L'avenue d'Iéna;

[illegible]

Qui se persuaderait qu'il y a vingt-cinq ans au plus, l'arc [illegible] vient des descriptions sinistres de l'ancienne allée des Veuves. Les Champs-Élysées, peu fréquentés pendant le jour, devenaient le soir un véritable coupe-gorge.

Louis XIV avait fait dessiner, en 1670, cette vaste promenade pour relier le faubourg Saint-Honoré au cours la Reine créé en 1616 par Marie de Médicis. Tout juste cent ans après, en 1770, les Champs-Élysées, que des flaques boueuses séparaient alors du jardin des Tuileries, furent replantés à nouveau; mais on ne commença guère d'y construire avant la Restauration, et il s'écoula longtemps avant que les habitations commençassent à s'élever au delà du premier rond-point.

Un décret de Napoléon, du 10 février 1806, ordonna qu'un arc de triomphe serait construit à la barrière de l'Étoile, à la gloire de la grande armée. La première pierre en fut posée le 15 août de la même année; toutefois on n'y travailla pas avant 1809. L'architecte Chalgrin en avait fourni les dessins.

Les travaux, arrêtés en 1814, ne furent pas repris avant 1823, époque où la Restauration imagina de consacrer le monument aux victoires du duc d'Angoulême en Espagne. Mais, faute d'activité, le projet n'eut pas de suite. L'unique ouvrier occupé à la construction de l'arc de triomphe est une des plaisanteries célèbres de la Restauration.

Vint enfin le gouvernement de 1830, qui décréta à son tour que l'arc de triomphe serait achevé « à la gloire de toutes les armées françaises depuis 1792 » et le monument, après avoir passé par des traverses et des architectes sans nombre, put être enfin solennellement inauguré le 29 juillet 1836.

Il est assez curieux que le premier souverain qui passa par cette porte triomphale inachevée ait été, le 1er avril 1814, l'empereur Alexandre, suivi de son état-major de rois. Plus tard, elle vit défiler à son ombre le cortège pompeux qui, sous la conduite du prince de Joinville, ramenait à Paris le corps de l'exilé de Sainte-Hélène, corps qualifié de *cendres* à cette occasion, sans doute pour ajouter à la solennité.

Ce monument est le plus colossal du genre qu'on ait jamais construit. Il mesure cent cinquante-deux pieds de haut sur [illegible] grande baie seule a quatre-vingt-dix pieds d'élévation sur quarante-cinq de largeur. On a calculé que sa construction avait coûté 9,651,115 francs — *et 62 centimes!* Les bons comptes font les bons amis.

Sous les arcades latérales sont inscrits les noms des principaux généraux de la République et de l'Empire; un trait marque ceux qui sont morts sur le champ de bataille.

Tout le monde connaît les belles sculptures dont l'arc de triomphe est orné : la frise représentant le *Départ et le Retour des armées*, [illegible] funérailles de Marceau, au passage du pont d'Arcole, à la prise d'Alexandrie, aux batailles de Jemmapes, d'Aboukir et d'Austerlitz; enfin les quatre grands groupes du *Triomphe* de Cortot; de *la Résistance* et de *la Paix* d'Etex; et celui du *Départ* de Rude surtout, œuvre d'une si puissante inspiration devant laquelle tout le reste semble pâle et sans vie.

PAUL PARFAIT.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

[illegible] titres scientifiques. — L'huile de poisson. — Ressources qu'elle constitue pour la Norvége. — Son importation en France. — Sa fabrication. — Superstitions norvégiennes. — Une légende. — Les hirondelles de [illegible]

La science vient de perdre Clot-Bey qui remplit longtemps en Égypte d'éminentes fonctions et qui contribua beaucoup, pour sa part, à l'œuvre encore trop ébauchée de la civilisation de cette partie de l'Afrique.

Dans sa jeunesse, quoique docteur en médecine, il ne vivait guère à Marseille que des maigres honoraires que lui valaient des extractions de dents opérées presque toujours sur des matelots, qui lui trouvaient la main légère et qui lui donnaient le sobriquet de *Sans-Douleur*.

Le général Livron, chargé par Méhémet-Ali d'embaucher pour le service de l'Égypte des Européens, vit un jour arriver chez lui un pauvre hère qui lui dit : « Général, je suis médecin, voici mon diplôme; je manque d'habit, mais non [illegible] C'était Clot. Le général lui remit la somme nécessaire pour s'acheter un trousseau et lui donna son passage pour Alexandrie, sur un bâtiment chargé de conduire au pacha ses [illegible]

A peine débarqué, Clot fit partie d'une revue que Méhémet-Ali passa des Français expédiés par le général Livron. Le vice-roi d'Égypte demanda à ces hommes — avec lesquels il ne pouvait communiquer, à son regret, que par le truchement d'un interprète — si quelqu'un d'entre eux parlait l'italien, seule langue qu'il connût un peu. Clot-Bey s'avança, se fit si bien comprendre et s'exprima avec tant de netteté et d'intelligence que, dès ce moment, il devint le favori du pacha qui se connaissait en hommes.

Clot ne tarda point à inspirer à son nouveau souverain et à réaliser la pensée de fonder un hôpital et une école de médecine. Pour professer dans ces établissements, il apprit en six mois l'arabe, et ce fut dans cette langue qu'il inaugura des cours suivis par de nombreux élèves indigènes. Émerveillé à juste titre, Méhémet-Ali donna à Clot le grade de colonel ou de bey, et, dès lors, Clot adjoignit à son nom cette syllabe qui en devint inséparable.

Malgré l'appui du pacha, Clot-Bey ne tarda point à se trouver en face de redoutables difficultés. Le fanatisme musulman défend les études anatomiques, et quand le professeur parla de dissection, il y eut explosion générale. Les ulémas, les muphtis, les dévots de toutes sortes assaillirent le vice-roi, en le suppliant de fermer l'école de médecine, où un roumi se disposait à commettre des profanations sans exemple jusque-là dans un pays soumis à la loi de Mahomet. Un instant tout parut compromis. Mais bientôt le vice-roi, un instant ébranlé, donna à Clot-Bey l'ordre de continuer ses leçons. Celui-ci, le jour de la réouverture du cours, fermé pendant près d'un mois, se fit apporter un cadavre. Il prit ses pinces et son scalpel et il ouvrit la poitrine du sujet, pour expliquer et démontrer les phénomènes de la respiration. Soudain un jeune fanatique s'élança sur le professeur et le frappa d'un coup de poignard. Heureusement la lame glissa sur les côtes de Clot-Bey, qui tira de sa trousse une bande de taffetas d'Angleterre, la plaça sur sa blessure, et, s'adressant à ses élèves :

« Nous parlions, dit-il, de la disposition du sternum et des côtes. Je vais maintenant vous expliquer pourquoi un coup porté de haut en bas a peu de chance de pénétrer profondément. »

Son sang-froid, son courage et surtout l'appui du redoutable Méhémet-Ali, qui, plus qu'aucun autre souverain, voulait que, pour ses sujets, *entendre fût obéir*, lui valurent dès lors d'exercer sur ses élèves un grand ascendant moral. Il continua donc ses cours et ne tarda même pas à former quelques élèves assez habiles.

La France ne se montra pas oublieuse envers celui qui portait si dignement à l'étranger le drapeau de la civilisation, et Clot-Bey reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Plus tard, quand l'âge lui imposa sa retraite, il vint se fixer à Marseille, où il vécut honorablement d'une pension qu'il recevait du gouvernement égyptien, et où il mourut en chrétien, car jamais il n'avait voulu abjurer sa religion; plus consciencieux et plus courageux en cela que trop de ses compatriotes, placés dans les mêmes conditions que lui et qui ne reculèrent point devant l'apostasie.

Parmi les titres médicaux de Clot-Bey, il faut citer surtout sa persévérance à démontrer la non-contagion de la peste.

« La peste est si peu contagieuse, a-t-il écrit, que pendant les dix-huit ans qu'elle est venue me chercher, je passais toutes mes journées à visiter des malades et à les retourner moi-même sur leur couche, car personne n'osait en approcher. Eh bien, après avoir touché les pestiférés par centaines, je rentrais chez moi, je voyais accourir ma fille, mon unique enfant; elle me sautait au cou, je la prenais dans mes bras et je ne croyais pas l'exposer; je ne donc la contagion. »

De la peste à la phthisie pulmonaire, c'est-à-dire d'un fléau à l'autre, la transition n'est que trop naturelle. On sait qu'un des moyens les moins inefficaces de combattre cette dernière maladie consiste dans l'usage de l'huile de foie de morue.

La plus grande partie de cette huile se fabrique en Norvége, et sa vente constitue une véritable richesse pour la [illegible]

Malgré la grande consommation d'huile de morue qu'on fait dans le pays même où on la prépare, on n'en exporte pas moins, par an, pour près de six millions de francs. La ville de Bergen, qui, en 1856, n'envoyait à l'étranger que vingt mille barils d'huile environ, en a expédié plus de trente-six mille en 1865. Hammerfest, cette ville à peine peuplée et perdue dans le voisinage du pôle nord, en vendait à la même époque trois mille cinq cents tonnes, et elle a quadruplé aujourd'hui [illegible]

On évalue en moyenne à soixante mille le nombre des barils d'huile que la Norvége fournit annuellement à l'Europe; trente mille environ sont destinés à l'industrie; le reste se compose d'huiles médicinales de diverses qualités. Les Pays-Bas, le Holstein, Hombourg servent de destinataires à ces produits, qui, trop souvent, n'arrivent chez nous qu'après avoir passé par leurs marchés. En 1864, on n'en expédia directement en France que treize mille cinq cents litres, tandis que la consommation totale atteignit cette même année, le chiffre de deux millions cinq cents mille litres.

On confond généralement sous le nom d'*huile de foie de morue* les huiles de poisson proprement dites et celles que fournissent certains cétacés, tels que les dauphins, dont six espèces au moins habitent le nord, les phoques, qui n'y sont pas moins nombreux, et les baleines, dont on connaît quatre [illegible]

Les huiles de poisson qu'emploie la médecine s'extrayent principalement des foies des *gades*, des *squales* et des *raies*, et la famille des *gadoïdes* comprend plusieurs genres et un grand nombre d'espèces dont on recherche beaucoup les foies. Les plus connus sont, dans le genre *Morrhua*, le cabillaud ou morue franche (*M. vulgaris*), le dorsh (*M. callarias*), l'égrefin (*M. æglefinus*), le capelan (*M. minuta*); dans le genre *Merlangus*, le charbonnier (*M. carbonarius*) et le merlan commun (*M. vulgaris*). Viennent après cela la lingue (*Molva vulgaris*), le brosme (*B. vulgaris*), la lotte (*L. vulgaris*) et la merluche (*Merlacius vulgaris*).

Les plus répandues de ces espèces sont, après la morue franche, le charbonnier, la lingue, le brosme, l'égrefin et le dorsh. Généralement on mélange les huiles provenant des foies de ces divers gadoïdes, et presque toutes les huiles médicinales se vendent sous le nom commun d'*huiles de foie de morue*, sauf l'huile de lingue, la seule à qui le commerce conserve un nom spécial. L'huile qu'on tire du charbonnier est de qualité inférieure, et on n'utilise celle du *pollache* que pour la fabrication des huiles noires. On le voit, les espèces dont la chair est la meilleure donnent les huiles les plus estimées.

Tous les foies de squales peuvent fournir de l'huile; ceux qu'on emploie surtout en Norvége sont les *Sigmnus borealis*, l'*Acanthias* et le *Spinax*. Quant aux raies, on en connaît quatre espèces, parmi lesquelles il faut citer la raie bouclée (*R. clavettata*) et la raie blanche (*R. batis*). Gliemann compte quarante-six espèces de poissons dans les mers du Nord; sur ce nombre, dix-sept appartiennent aux trois groupes que je viens de citer.

Les pêcheurs norvégiens se trouvent donc placés dans les meilleures conditions pour fabriquer les huiles médicinales, puisque leurs mers abondent en poissons qui fournissent cette substance, sans compter qu'ils peuvent la préparer sur place et avant que le parenchyme ou peau qui enveloppe le foie ne s'altère au contact de l'air et ne subisse un commencement de décomposition.

En effet, les marins des autres nations qui pêchent la morue dans les mers du Nord se voient obligés de conserver les foies à bord jusqu'à la fin de la campagne, et ces foies n'arrivent au fabricant que dans un état de putréfaction avancée. Les huiles tirées des poissons qu'on prend le long de nos côtes pendant le passage des bancs échappent, il est vrai, à ces mauvaises conditions et peuvent rivaliser avec celles qu'on fait en Norvége. Mais la quantité en est minime, et bien loin de suffire à la consommation des ports de mer. Les huiles que l'on fait à Terre-Neuve, à proximité des lieux de pêche, depuis quelques années, sont également de qualité supérieure; mais leur prix de revient les met hors d'état de soutenir sur notre marché la concurrence des huiles de Norvége.

Les pêcheurs européens déposent ordinairement les foies dans des tonnes, sans leur faire subir la moindre préparation. Au retour, ils les vendent tels quels aux fabricants. Ceux-ci commencent par recueillir l'huile qu'en a fait échapper la fonte naturelle subie pendant le trajet. Ils recourent ensuite à une forte pression pour extraire des foies une nouvelle quantité d'huile qu'on mêle à la première. Dans ce dernier cas, on obtient une huile excellente pour l'industrie, mais impraticable comme médicament. Seule, la première huile spontanément sortie du parenchyme hépatique et plusieurs fois filtrée fournit l'huile *médicinale préparée à froid* ou *huile crue*.

A Terre-Neuve, on a longtemps procédé de la manière suivante : Aussitôt mise au *parc* par le pêcheur qui l'a prise,

la morue passe entre les mains de *l'étêteur*, qui jette le foie dans une manne placée à sa portée. On l'y laisse égoutter un certain temps, puis on le met dans une futaille appelée le *charnier* ou *foissier*. De temps en temps on fait sortir le sang par des trous pratiqués à dessein un peu au-dessus du fond et qu'on ferme quand on s'aperçoit que l'huile commence à couler. On retire ensuite l'huile et on l'en- [illegible] préférable au procédé pratiqué dans la mer du Nord, repose encore par malheur sur la fermentation, et ne fournit que des huiles médiocres. Aussi nos industriels de Terre-Neuve et de Saint-Pierre de Miquelon se sont-ils vus contraints d'imiter depuis quelque temps la fabrication norvégienne.

Ce n'est pas que les Norvégiens ne fassent également des *huiles crues*, mais les conditions exceptionnelles dans lesquelles ils se trouvent placés leur permettent, avec quelque attention, de préparer des produits de première qualité. Pour cela ils s'appliquent à choisir et à trier avec le plus grand soin les foies qu'ils destinent à la fabrication des huiles médicinales et n'emploient que ceux de couleur blanche et de forme arrondie; on met à l'écart tous ceux qui sont piqués, ulcérés ou tachés.

Les foies d'élite rassemblés, on les lave, on les débarrasse des membranes qui les entourent et de leur vésicule; on les coupe en petits morceaux, puis on les met dans des bacs et on embarille sur place l'huile qui s'en sépare spontanément.

Les pharmaciens rangent dans la première classe les produits obtenus durant les six premières heures; et dans la seconde, ceux que l'on recueille pendant les douze heures qui la suivent.

Cette manière de faire est encore très-répandue au Danemark et en Norvége. Dans ce dernier pays, sur trente mille barils d'huile médicinale, vingt-quatre mille environ sont préparés à froid.

Les pêcheurs norvégiens ne procèdent jamais à la préparation de l'huile de poisson sans recourir à diverses coutumes superstitieuses qui remontent à la plus haute antiquité. Ils jettent à la mer les trois premiers foies qu'ils détachent des flancs des poissons, ouverts d'un seul coup de couteau, croisent les deux bras au-dessus de leur tête et attendent que d'autres poissons happent ces foies qui surnagent dans l'eau et les aient dévorés. Alors les pêcheurs et les matelots chargés de dépecer les produits de la pêche se mettent à la besogne en disant sur des airs tristes et lents des chansons mélancoliques telles qu'en peut inspirer une contrée où la nuit dépasse de beaucoup la durée du jour, et dont le ciel bas et gris se trouve presque constamment voilé de nuages et de brumes. La plupart de ces chansons racontent, soit les péripéties d'un naufrage, soit les joies du retour à terre après un long séjour en mer, soit une légende sur les vertus surnaturelles de l'huile de poisson, légende qui semble une variante empruntée à l'histoire biblique de Tobie.

« Un pêcheur, homme pieux et laborieux, dirigeait, dit-elle, un équipage composé de ses douze fils, braves et habiles marins. Sept succombèrent tour à tour à la consomption, maladie trop fréquente dans le nord de l'Europe. Sans murmurer contre les décrets de la providence céleste, le vieillard n'en supplia pas moins Dieu de détourner de lui désormais le calice si amer devant lequel le pauvre homme avait dit un héroïque *fiat voluntas tua*. Un soir il vit venir à lui une créature mystérieuse qui marchait sur les vagues, sans que ses pieds s'y enfonçassent, et qui monta à bord de la barque. L'apparition prit dans un baril où, suivant la coutume de l'époque, on raquait les poissons sans les vider, une grosse morue dont elle fendit le ventre pour en extraire le foie, elle pressa ensuite ce foie dans une coupe d'or qu'elle tira de son sein, la porta à ses lèvres et la remit au vieillard en lui montrant un de ses enfants sur le front pâle duquel apparaissaient déjà les symptômes de la fatale maladie. L'enfant but l'huile contenue dans la coupe : à l'instant même il se sentit renaître à la vie et il se mit à chanter les louanges de Dieu d'une voix claire et éclatante. Le mystérieux personnage disparut alors comme il était apparu, c'est-à-dire qu'il reprit le chemin de la mer et s'effaça à l'horizon. La nouvelle de ce miracle se répandit bientôt dans toute la Norvége, et dès lors chacun recourut à l'huile de foie de morue pour combattre *le mal de langueur*, comme on dit en [illegible]

On vante encore beaucoup en Norvége et surtout en Laponie une autre espèce d'huile qu'on appelle *jus d'eau douce*. Elle provient surtout de poissons pêchés dans le lac Pallajervi, en collaboration avec les hirondelles de mer ou sternes.

Pendant le court été qui règne en Laponie, un certain nombre de pêcheurs viennent construire des huttes en branches d'arbres, autour du lac de Pallajervi, auquel on pourrait en quelque sorte appliquer ce que disait un Marseillais du petit ruisseau qui traversait sa bastide : *Il y a plus de* [illegible] *que d'eau!*

Dès que les pêcheurs détachent leurs canots et les mettent à l'eau, les oiseaux prennent les devants et vont à la recherche du poisson. Les rameurs règlent leurs mouvements sur ceux de cette nuée vivante; car ils savent que partout où elle s'arrête en redoublant ses cris, et où un certain nombre d'oiseaux se détachent pour raser de l'aile la surface du lac, on est certain de trouver de véritables bancs de poissons. Les pêcheurs se hâtent vers ce point et y jettent leurs filets aussitôt remplis.

Vient ensuite pour les associés le moment du partage, toujours équitablement opéré, car d'après le naturaliste danois Acerbi : « Les pêcheurs, loin de se montrer ingrats envers ces oiseaux, leur témoignent au contraire le plus grand attachement. » Ils leur jettent les intestins et les têtes des poissons, dont ceux-ci se gorgent en jetant des cris de joie, tandis que leurs associés salent les chairs de leur capture et préparent avec les foies le *jus d'eau douce*, qui se vend dans tout le Nord à un prix élevé et opère, dit-on, des miracles de guérison là où échoue l'huile de morue ordinaire.

SAM HENRY BERTHOUD.

LE LAC DE ZURICH

Le lac de Zurich, situé à quatre cent neuf mètres au-dessus du niveau de la mer, est un des plus grands lacs de la Suisse. Il s'étend entre les cantons de Zurich, de Saint-Gall et de Schwyz, auxquels il appartient, sur une longueur d'environ neuf lieues, de Zurich à Schmerikon. Sa partie supérieure, l'Obersee, qu'on pourrait appeler le lac de Rapperschwyl, gèle presque toutes les années; sa partie moyenne moins souvent; la gelée n'y a été complète que vingt fois de 1233 à 1830. Les orages y sont fréquents, mais rarement dangereux pour les bateliers lorsque des mesures de précaution ont été prises à temps.

Nulle part peut-être, dans toute la Suisse, la nature ne se montre sous des formes aussi gracieuses et aussi douces que sur les rives du lac de Zurich; nulle part une plus nombreuse population n'a mieux cultivé un sol plus fertile; nulle part l'industrie n'a su tirer un meilleur parti des forces naturelles dont il lui était permis de disposer.

Ce qui donne au lac de Zurich un caractère tout particulier, ce ne sont pas seulement ses belles collines couronnées de forêts et couvertes de vignobles, de vergers, de jardins, de prairies et de champs; c'est le nombre vraiment prodigieux des habitations, villas, fabriques, fermes ou cabanes établies sur ses riches coteaux, et qui ont fait dire avec raison à un voyageur que Zurich semble posséder deux faubourgs de quatre lieues de longueur chacun.

Vue du lac, Zurich, avec ses vieilles tours et ses terrasses ornées de belles maisons, offre un aspect des plus pittoresques.

Le charmant point de vue que nous publions aujourd'hui est celui de l'île d'Ufenau, où se trouve, à l'ombre d'une modeste chapelle, le tombeau d'Ulrich de Hutten, le célèbre réformateur. Cette vue donne une idée exacte des séduisants paysages que la nature a prodigués sur les bords du lac de Zurich, et elle fait regretter de ne pas posséder dans ces parages une blanche villa baignant ses terrasses dans les eaux profondes. Heureux le mortel qui pourrait aller, chaque été, se reposer dans le chalet rêvé, loin des soucis et des bruits parisiens!

Un dernier mot. Regardez à gauche de notre dessin, sur les coteaux qui ferment l'horizon. Voici, au milieu des arbres, les maisons de Rapperschwyl. C'est là que l'on vient d'élever, par souscription, la colonne commémorative de la lutte héroïque que la Pologne a soutenue pour reconquérir son indépendance. *L'Univers illustré* a publié une vue de ce monument, dont l'inauguration a eu lieu le mois dernier.

R. BRYON.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

CHAPITRE XXVI

Expédition au lac Anengué. — Passage difficile. — Les crocodiles. — Le roi Damagondaï et ses frayeurs superstitieuses. — J'achète une île.

Un beau matin, il régnait une grande animation sur les bords du fleuve, près de Washington, où deux canots chargés étaient prêts à partir. J'allais m'embarquer pour une nouvelle expédition. Je convoquai une assemblée que présida le roi Rampano, et je remis mes propriétés à la garde des habitants du pays, en leur déclarant que si l'on s'avisait de me voler la moindre chose pendant mon absence, je saurais bien punir le voleur.

Mille protestations s'élevèrent. On m'assura de tous côtés que je n'avais pas besoin de fermer mes portes. Je n'eus pas de peine à les en croire. Les habitants de Biagano m'étaient fort attachés et n'auraient pas souffert qu'on me dérobât rien.

Je comptai donc mes dix chèvres en leur présence.

— J'espérais bien, leur dis-je, qu'on ne viendrait pas, à mon retour, me conter quelque aventure de léopard.

Ils se mirent à rire.

— Non, répondirent-ils, les léopards ne toucheront pas, plus que nous, à vos chèvres.

Je comptai mes poules.

Espérant bien aussi, leur dis-je, que l'on ne viendrait pas me conter quelque histoire de serpent.

— Soyez tranquille, s'écrièrent-ils; non, pas plus de serpents que de léopards; on ne mangera pas vos poules.

Ce point une fois réglé à ma satisfaction, je partis avec un équipage bien armé, car je craignais d'être arrêté en route par des gens des pays voisins. C'était justement le temps où ils se rendaient à leurs plantations; peut-être auraient-ils essayé de nous empêcher de passer, et j'étais résolu à ne pas me laisser barrer le chemin.

Nous nous dirigeâmes vers le lac Anengué, que j'avais déjà vu quelques mois auparavant. Mais cette fois-ci, nous étions au plus fort de la saison sèche, et je trouvai la rivière Npoulounay bien plus basse que précédemment. De la saison pluvieuse à la saison sèche, la hauteur des eaux de l'Ogobaï varie d'une quinzaine de pieds. Actuellement la rivière, au lieu de couler à pleins bords, était parsemée de petites îles noires, fangeuses ou sablonneuses, en partie abandonnées par l'eau et couvertes de roseaux, parmi lesquels se jouait le flamant, oiseau qu'on ne voyait pas là pendant la saison pluvieuse.

Après avoir navigué à grand'peine toute la journée, nous passâmes notre première nuit sur une île sablonneuse de l'Ogobaï, abrités par nos moustiquaires, que j'avais eu soin d'emporter. Ces réseaux, dont les indigènes font grand usage, sont fabriqués avec une certaine plante tissée dans l'intérieur du pays. Fort utiles en plein air, où ils préservent le dormeur de la rosée aussi bien que des moustiques, ils le protégent aussi contre les vents froids qui règnent si souvent dans ces parages.

Le lendemain matin, quand je m'éveillai, il faisait du brouillard; c'était la première fois que j'en voyais dans cette partie de l'Afrique. Celui-là était très-épais, mais le soleil l'eut bientôt dissipé. Je jetai mes filets, et en quelques instants nos hommes eurent assez de poisson pour tous leurs repas de la journée.

Après le déjeuner, nous reprîmes les rames. Nous apercevions bien quelques villages sur la rive; mais pas un bateau, pas un être humain ne vint à notre rencontre. Tout ce que nous vîmes, ce fut un corps mort qui descendait le courant et qui se heurta contre notre canot; probablement quelque pauvre diable qu'on avait noyé pour crime de sorcellerie. Il avait les pieds et les mains liés, afin qu'il ne pût nager après avoir été jeté à l'eau.

Enfin nous entrâmes dans la rivière Anengué; mais combien elle était changée depuis le mois de mai! A cette époque, son lit était profond et son courant rapide; à présent sa surface était tachetée d'innombrables points noirs, autant d'îlots de vase, sur lesquels grouillait une innombrable multitude de crocodiles. Il y avait là plusieurs centaines de ces monstres hideux qui se chauffaient au soleil, en pétrissant la fange, ou qui se glissaient au fond de l'eau pour y chercher leur proie. Je n'ai jamais rien vu de plus horrible. Quelques-uns de ces abominables bêtes avaient au moins vingt pieds de long, et quand elles ouvraient leurs formidables mâchoires, on eût dit qu'elles allaient nous avaler tous, nos canots compris. Je pensais alors à ce que nous deviendrions, si le malheur voulait que notre bateau chavirât.

Je me décidai à faire feu sur ces crocodiles, que notre approche n'avait pas l'air d'effrayer. Amenant mon canot le plus près possible de leur troupe, je visai le plus gros, et je lui logeai une balle dans le corps, à l'endroit où les pattes de devant s'y articulent, au défaut de la cuirasse. L'animal fit un soubresaut, battit l'eau pendant quelques instants, et coula dans la vase. Dans le premier moment ses compagnons hébétés tournèrent vers lui leurs affreux yeux de serpent, mais ne comprenant rien à ce qui se passait, ils retombèrent ensuite dans leur inertie. J'en tuai un second, qui s'enfonça comme l'autre; et comme mes hommes ne se souciaient pas de s'aventurer dans la boue noire pour les retirer, nous les laissâmes là tous les deux.

A mesure que nous remontions le courant, nous le trouvions divisé en différentes branches de plus en plus étroites, et partout on voyait des crocodiles. A la fin, pour entrer dans le lac Anengué, nous voulûmes tenter la passe d'un profond et tortueux canal, large au plus de deux mètres, et ombragé de longs roseaux sur lesquels se balançaient un grand nombre d'oiseaux qui semblaient se divertir de nos laborieux efforts. De ce canal s'échappait, à ma grande surprise, un courant aussi fort que rapide, dont je n'avais pas soupçonné l'existence lors de ma première visite. L'explication cependant était bien simple. Au mois de mai précédent, le lac refluait sur ses bords et n'obéissait pas par conséquent à l'appel de ses canaux de décharge; mais à présent l'eau se précipitait dans ce défilé avec tant de violence, qu'en voulant forcer l'entrée nous fûmes balayés en arrière plusieurs fois de suite. A un certain endroit surtout, où aboutissait un double courant, il fallut attendre que mes hommes eussent fumé leur *condoquai* (longue pipe de roseau), puis il fallut y joindre quelques gorgées de ma bonne eau-de-vie, après quoi, sentant leur énergie renouvelée, ils poussèrent un grand cri et se mirent à jouer des rames, tant et si bien qu'une heure après nous débouchions dans le lac, non sans une rude fatigue, je vous assure.

Nous nous reposâmes alors et nous regardâmes autour de nous. D'un côté le lac est borné par des montagnes qui descendent jusqu'à la rive, de l'autre les montagnes reculent et laissent entre elles et les eaux un terrain bas et marécageux tout couvert de roseaux. Plusieurs villages étaient en vue, tous juchés sur le sommet des montagnes.

Le lac avait aussi changé d'aspect avec la saison. C'était toujours une belle nappe d'eau; mais sur cette surface naguère si limpide, la saison sèche avait fait monter, comme une sorte d'éruption, de gros amas de boue noire pareils à ceux dont j'ai parlé plus haut, sur lesquels se étalait je n'ose dire quelle énorme quantité de crocodiles. Partout où le regard se tournait, ces dégoûtantes créatures, avec leurs yeux obliques et stupides, avec leurs monstrueuses mâchoires, apparaissaient en nombre prodigieux. Comme ces eaux foisonnaient de poissons, les crocodiles y faisaient grasse chère. Du reste, les pélicans, les hérons, les canards et mille autres oiseaux aquatiques affluaient aussi à ce grand festin du lac, attirés par l'appât d'une proie encore plus abondante que les consommateurs.

Je ramai avec précaution en passant devant ces bataillons de crocodiles; car je ne me souciais pas de tomber dans leurs gueules béantes. Je côtoyai plusieurs villages, dont les

1. Voir les numéros 686 à 711.

habitants nous regardaient passer dans un muet étonnement et j'allai aborder à celui de mon vieil ami Damagondai [illegible] assemblée sur le rivage pour nous recevoir, le roi en tête. Sa Majesté m'avait fait préparer un logement, et quelques instants après mon arrivée, elle me fit cadeau d'une chèvre. Damagondai portait le pagne ou la ceinture des indigènes, et par-dessus un vieil uniforme écarlate tout passé; quant au pantalon, il n'en était pas question. Mais si sa tenue laissait à désirer, son accueil fut aussi cordial que possible.

Son village, qui se compose d'une cinquantaine de cabanes, est situé sur une éminence, à peu de distance du lac. Je distribuai des présents aux vieillards et des perles aux femmes; ce qui les mit tous en bonne humeur.

Damagondai voulait me donner au moins deux ou trois femmes en mariage.

Il fut on ne peut plus surpris de



[illegible]
Aventures au pays des gorilles. — Chapitre XXXII

m'entendre refuser cette flatteuse proposition.

— Pourtant, disait-il, ma vie de garçon devait être bien isolée et bien maussade.

Ce roi était un grand nègre de plus de six pieds, svelte et bien fait. A la guerre, comme à la chasse, il avait fait ses preuves de courage; mais chez lui c'était l'homme le plus craintif et le plus superstitieux du monde. Dès que la nuit venait, il se sentait gagné par la peur de la mort. Il se mettait alors à gémir, disant qu'on voulait l'ensorceler pour le dépouiller de ses biens et de son pouvoir. Peu à peu il se montait la tête; il éclatait en imprécations contre les magiciens et les sorciers; il protestait qu'on n'aurait ni ses femmes ni ses esclaves, et que ceux qui voulaient le tuer n'avaient qu'à prendre garde à eux. Le poison (*mboundou*) était tout prêt pour les punir.

A coup sûr le pauvre Damagondai avait, comme on dit, un coup de marteau dans la tête. Il lui arrivait quelquefois, je l'ai su plus tard, de faire venir ses femmes au milieu de la nuit, pour leur adresser une mercuriale. Il les exhortait à l'aimer, à le choyer et à le bien nourrir, car il les avait achetées très-cher à leurs parents; elles lui avaient coûté des prix fous, tant en argent qu'en esclaves, et maintenant encore elles étaient pour lui un sujet continuel de dépense et d'embarras. A cela les pauvres créatures baissaient la tête, écoutant ce sermon avec un profond respect. Damagondai et moi nous étions d'ailleurs très-bons amis. Je ne sais pourquoi, partout où je vais, ces nègres me témoignent tant d'intérêt.

Il y avait, dans le village une idole (*mbuiti*), représentant une figure de femme avec des yeux de cuivre et une langue de fer affilée en pointe, comme une épée. C'était le symbole de sa cruauté. En effet, ce méchant esprit femelle taille en pièces tous ceux qui lui déplaisent. Elle est vêtue à la mode des Shekianis, d'une étoffe qui lui descend depuis le cou jus-



[illegible]



UN POINT DE VUE SUR LE LAC DE ZURICH. — L'ÎLE D'UFENAU OÙ SE TROUVE LE TOMBEAU D'ULRICH DE HUTTEN, d'après un dessin de M. A. Reinhardt.
Voir page 611.

qu'aux pieds. Elle parle, elle marche, elle prédit l'avenir et tire vengeance de ses ennemis. Sa maison domine tout le village. Elle se glisse la nuit chez les habitants, et leur annonce dans leur sommeil ce qui doit leur arriver. Par exemple, assurait-on, mon arrivée dans le pays avait été predite par elle. On célèbre son culte en dansant autour d'elle, en chantant ses louanges et en lui adressant des prières. On lui offre aussi des cannes à sucre et d'autres aliments, et ce bon peuple est persuadé qu'elle les mange.

Je voulus acheter cette aimable déess e ; mais, toute laid qu'elle était, Damagondai n'eût consenti pour rien au monde à la céder. Toutefois, par manière d'accommodement, il m'insinua que je pourrais, en y mettant le prix convenable, acquérir une idole d'esclaves (car les esclaves ont leur mbuiti spéciale, dont la valeur est proportionnée à leur condition). Les vieillards du village tinrent conseil à ce sujet. Les esclaves étaient alors aux plantations. On convint de leur faire croire, quand ils reviendraient au village, que leur mbuiti s'était sauvée dans les bois et qu'elle n'avait plus reparu. Pendant qu'on tramait ce complot, j'entendis les ruses diplomates rire et se féliciter entre eux de ce qu'ils regardaient comme un chef-d'œuvre d'intrigue.

Je payai assez cher l'idole démocratique en question. Puis je l'enveloppai soigneusement et je l'emportai avec moi. Son



LES ENFANTS DU PÊCHEUR, d'après une aquarelle de M. Lawrence Duncan. — [illegible]

portrait, d'une extrême ressemblance, pris à New-York sur l'idole originale, se trouve dans mon livre intitulé : *l'Afrique équatoriale*.

J'aurais bien voulu, j'y ai souvent pensé depuis, assister au retour des esclaves dans le village! Je voudrais bien savoir s'ils ont cru naïvement que leur mbuiti les avait plantés là. Dans ce cas, combien les pauvres gens ont dû se lamenter et gémir! Comme ils ont dû trembler à l'idée d'avoir attiré sur eux, par quelque faute inconnue, le courroux de la terrible idole!

Je résolus de m'embarquer de nouveau sur le lac Anengué pour faire un petit voyage d'exploration. Damagondai vint avec moi sur mon canot pour me présenter lui-même à un autre roi, son ami.

Nous nous dirigeâmes donc vers la résidence du roi Shimbouvénégani, dont le nom est aussi long que son village est petit. Il fallut ramer longtemps dans de basses eaux avant d'arriver à notre destination.

Lorsque nous débarquâmes, le roi... dont le nom est si long, n'était pas dans son village. On nous dit qu'il était à son *olako*, résidence temporaire des bois, quand les gens du village vont à la chasse, à la pêche, ou à leurs travaux d'agriculture. C'est là que nous allâmes le joindre.

Il avait choisi dans la forêt un bel emplacement, tout près du lac dont les rives escarpées s'élevaient comme l'encadrement d'un bassin. Les moustiquaires étaient tendus sous les arbres; chaque famille avait son foyer allumé, et de leurs cuisines s'exhalait une odeur appétissante de bananes et de poissons.

Shimbouvénégani arriva aussitôt. Il parut charmé de me voir, et remercia cérémonieusement son ami Damagondai de lui avoir amené l'homme blanc.

L'extérieur de ce personnage était des plus grotesques. Figurez vous un noir de soixante à soixante-dix ans, grêle et maigre, vêtu d'un vieil habit à queue d'hirondelle, qui devait dater du temps de ma grand'mère, et dont tous les

boutons étaient partis. Il était coiffé, suivant la mode de la même époque, d'un grand chapeau de castor à trois cornes, tout usé et tout râpé. Le roi cependant semblait fier de son costume; il se redressait, se pavanait et regardait autour de lui comme pour dire : « N'est-ce pas que j'ai bonne mine? » Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet accoutrement, qui valait si peu de chose à nos yeux, avait dû lui coûter bien de l'argent, c'est-à-dire bien des esclaves.

Il me demanda si cette toilette de gala me plaisait : et tout en parlant il déployait et agitait les pans de son habit comme s'il allait se mettre en danse.

On apporta de grandes cruches de vin de palmier, et tout le monde se mit à boire à ma bienvenue.

PAUL DU CHAILLU.

[illegible]

LES ENFANTS DU PÊCHEUR

Le sujet choisi par M. Lawrence Duncan pour la charmante aquarelle que nous reproduisons est de ceux qui se passent [illegible]

Pendant que le père est allé jeter ses filets en mer, trois jeunes enfants, deux fillettes et un garçon, vagabondent pieds nus à travers les roches. Le garçon, chez qui la vocation maritime se fait jour déjà, a taillé dans un morceau de bois un petit batelet qu'il offre à l'admiration de ses sœurs. Tous trois suivent avec un intérêt poignant le premier voyage du frêle esquif sur le perfide élément. Par bonheur l'onde est calme entre les galets, et tout fait espérer que la périlleuse traversée pourra s'accomplir sans avaries.

M. Lawrence Duncan soutient dignement par cette gracieuse composition le nom de son père, un des membres les plus distingués de l'ancienne Société des aquarellistes anglais.

[illegible]

LE PALAIS DE BUCKINGHAM

Le palais de Buckingham, résidence ordinaire de la reine Victoria, à Londres, est limité au nord par le *Green-Park*, et à l'est par le parc Saint-James. Malgré ce double voisinage, il n'en a pas moins son jardin spécial, assez étendu pour constituer lui-même un parc important. Ce parc mesure seize hectares de superficie, dont deux sont occupés [illegible]

La reine, qui a renoncé aux fêtes bruyantes depuis la mort du prince Albert, y donne de temps en temps de charmantes réceptions d'un caractère presque intime dans les après-midi de la belle saison. La musique des gardes s'y fait entendre et des barques sont à la disposition des prome[illegible]

Le palais actuel occupe l'emplacement d'un hôtel construit en 1703 par le duc de Buckingham, d'où son nom. Il a été bâti en 1825 par Georges IV, sous la direction de l'architecte Nash. On y remarque une galerie de peintures peu considérable, mais exclusivement composée d'œuvres de maîtres, et qui témoigne par son choix du goût artistique le plus pur. Un petit pavillon, élevé sur une jolie terrasse plantée d'arbres et d'arbustes nombreux, est décoré intérieurement de fresques dont les sujets sont empruntés aux œuvres de Milton et de Walter Scott.

Les écuries, qui occupent un des angles d'un jardin, sont elles-mêmes un véritable palais; elles renferment un vaste manège et sont assez grandes pour recevoir quarante équipages et plusieurs centaines de chevaux.

[illegible] RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

Épilogue au Salon de 1868. — Les prisonniers du palais des Champs-Élysées. — Encore *Figaro* à la sixième chambre. — A son tour *Figaro* entre en guerre. — Un joli prévenu. — Les idées de Petitjean sur l'exil et sur la surveillance. — Nourrice chez M. Robert. — Les promesses de la cour d'assises de Marseille.

Il y a trois mois que l'exposition des beaux-arts a fermé ses portes, et pourtant la semaine dernière onze tableaux et une statue en plâtre n'avaient pas encore quitté le palais des Champs-Élysées, soit pour rentrer dans l'atelier des artistes qui les avaient envoyés au Salon, soit pour aller orner l'hospitalière demeure d'un acquéreur.

Cependant l'article 12 du règlement, qui est la loi des exposants, porte que les ouvrages qui ont figuré au Salon seront retirés dans le mois qui suit la clôture de l'exposition, et que, ce délai passé, ils cessent d'être sous la surveillance de l'administration des beaux-arts.

Que signifiait donc le séjour prolongé de ces onze tableaux et de cette statue au palais des Champs-Élysées? Tableaux et statue trouvaient-ils l'endroit si agréable qu'ils ne pouvaient se résoudre à lui dire adieu? Était-ce une protestation contre le public qui ne leur avait pas montré tous les égards dont ils se croyaient dignes, et entendaient-ils se consoler en recevant de temps en temps un coup d'œil bienveillant d'un gardien faisant sa ronde? Était-ce tout simplement esprit de contradiction et parti pris de violer le règlement?

Ni ceci ni cela.

Ils ne partaient pas parce que des hommes cruels avaient mis opposition à leur sortie entre les mains du maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts. Inutile de dire, vous le comprenez de reste, que ces opposants étaient des créanciers des artistes dont les œuvres n'auraient pas demandé mieux que de changer de domicile. Parmi eux figuraient un marchand de tableaux, un marchand de couleurs, un propriétaire et un marchand de vins. Cependant, vers le milieu du mois dernier, l'administration, qui décidément ne voulait plus loger des objets dont la garde offre quelques périls, mit les huissiers en campagne. Artistes et opposants furent sommés de faire disparaître dans les dix jours les onze tableaux et la statue. Artistes et opposants ne donnèrent pas signe de vie.

C'est alors que le ministre des beaux-arts sollicita en référé un jugement qui l'autorisât à déposer tableaux et statue dans tel lieu qu'il plairait au juge de désigner, et ce, comme on dit en joli style de procédure, « aux frais, risques et périls de qui il appartiendrait. »

Le juge a rendu son ordonnance et les exilés du palais des Champs-Élysées seront transférés dans les magasins de M. Carpentier, marchand de tableaux, boulevard Montmartre.

Boulevard Montmartre! La prison est située à souhait; c'est à coup sûr un des endroits les plus gais de la ville, et l'on voit passer de là le tout Paris galant, le tout Paris intelligent et le tout Paris millionnaire. Mais c'est la prison néanmoins, et il n'est pas de belle prison. Il y a parmi les captifs une *Géorgienne* et une *Jeune Fille effeuillant une marguerite*, qui m'inspirent surtout une compassion profonde. Se montrer si dur pour la beauté et pour l'innocence, ah! c'est impardonnable.

Le *Figaro* a encore empoché la semaine dernière deux [illegible]quante francs d'amende et dix jours de contrainte par corps pour avoir publié le compte rendu des débats du procès en diffamation intenté par M. Rochefort à MM. Stamir et Marchal, et jugé par le tribunal civil de la Seine; cinquante francs d'amende et dix jours de contrainte par corps pour avoir publié le compte rendu des débats du procès en diffamation jugé par la sixième chambre sur la plainte de M. Pastoureau, préfet d'Indre-et-Loire, contre M. Claretie et M. de Villemessant.

C'est un point de droit important que celui de savoir si la diffamation poursuivie devant le tribunal civil, comme la diffamation poursuivie devant la juridiction correctionnelle, tombe sous les dispositions législatives qui interdisent la publication des débats. On s'arme pour soutenir l'opinion négative des mots *plainte* et *plaignant* qui se trouvent dans la loi et qui impliquent l'idée d'un procès au criminel. Les juges ont décidé que ces mots étaient employés dans un sens énonciatif, non dans un sens restrictif, et que la loi ne distinguant pas entre les deux actions. Ce qu'a voulu le législateur, suivant le tribunal, c'est empêcher que le délit ne s'aggravât par la reproduction des imputations diffamatoires, et le compte rendu des débats, qu'ils aient lieu au civil ou au criminel, irait contre ce vœu qui s'affirme nettement dans la discussion de la loi.

Dans le second jugement le tribunal excipe des termes de l'article 17 du décret des 17-23 février 1853, qui interdit le compte rendu des procès pour délit de presse. « Cette disposition, dit-il, est claire et précise, et doit prévaloir contre les inductions qu'on tenterait vainement de tirer des lois antérieures. »

M. de Villemessant est d'avis que le gouvernement lui a fait assez de procès; à son tour il va en faire un petit au gouvernement. La vente sur la voie publique a été, vous le savez, interdite au *Figaro*. L'intérieur des gares, où le public n'entre que muni d'un billet de place, doit-il être considéré comme voie publique? Telle est la question que le directeur du *Figaro* pose aux tribunaux; question curieuse et qui vaut bien la peine d'être discutée.

Petitjean est jeune. Petitjean est joli garçon. Petitjean porte de ravissantes moustaches brunes tout à fait conquérantes; mais Petitjean a un défaut, c'est d'avoir été condamné deux fois pour escroquerie : une fois à trois ans, une autre fois à deux ans de prison; et il a un tort, c'est de s'être laissé surprendre en rupture de ban.

Nancy lui avait été assigné comme lieu de résidence. Tout le monde sait que Nancy est une des plus belles villes de France, et la place Stanislas une des plus belles places du monde; mais que voulez-vous? l'air de la Lorraine ne convenait pas à la santé de Petitjean. Or, Petitjean s'aimait beaucoup et ne voulut pas laisser mourir le joli garçon qu'il était. Un beau jour il prend sa résolution : le voilà parti [illegible]

Que fit Petitjean dans le nouveau monde? Beaucoup de métiers, s'il faut l'en croire, et entre autres le noble métier de la guerre. C'était au moment de la grande lutte entre le Nord et le Sud. Petitjean prêta-t-il la force de son bras à la cause de l'union ou à la cause de la sécession? Ses réponses permettent de supposer qu'il combattit tantôt pour celle-ci, tantôt pour celle-là, ne sachant pas trop de quel côté était le bon droit, et ne voulant pas que sa conscience lui pût rien reprocher, car c'est un garçon extraordinairement scrupuleux que Petitjean.

[illegible],
Le militaire n'est pas riche,

mais il paraît qu'il en est autrement au service de l'Amérique; à entendre Petitjean, ses campagnes ne lui auraient pas rapporté moins de douze mille dollars — soixante mille francs en argent de France.

L'air de Nancy n'avait pas convenu à sa santé; un jour vint où l'air du nouveau monde ne convint plus à son âme; il la sentait envahie par une tristesse immense. La France manquait à Petitjean, et comme Petitjean n'a pas l'habitude de se refuser ce qui lui manque, il se décida à repasser l'Océan. Et il le repassa en effet, vint à Paris et acheta un hôtel garni, où l'indiscrète police le retrouva charmant les étrangers par sa grâce, ses belles manières et sa boutonnière ornée des rubans les plus variés. Encore un prétexte à chicane pour la justice que cette boutonnière multicolore.

Petitjean, devant ses juges, n'a pas cherché à nier qu'il n'eût quitté sa résidence; il lui eût été difficile de soutenir qu'il était à Nancy alors qu'on l'arrêtait à Paris. Seulement il pense que l'exil efface bien des choses, et il est d'avis que l'intérêt bien entendu de la France exigerait qu'on le laissât en liberté. Il a là-dessus des théories qu'il développe très-éloquemment à l'audience :

« Tout le monde sait bien, dit-il, que l'exil est le plus cruel des supplices, surtout pour un Français. L'absence de la patrie fait un vide dans l'âme que rien ne peut remplacer. D'un autre côté, ajoute-t-il, tout condamné en surveillance est censé dangereux parce qu'il trouve difficilement des moyens d'existence; mais quand il est devenu riche de l'argent de l'étranger, et qu'il revient dans sa patrie, non-seulement il cesse d'être dangereux, mais il y répand la richesse, l'abondance, les bons principes et les bons exemples. »

— Est-ce un bon exemple que vous donnez, lui demande alors le président, que de porter toutes ces décorations auxquelles vous n'avez pas droit?

— Je puis prouver que je les ai gagnées toutes, répond Petitjean. Du reste, c'est par pur enfantillage que je les portais.

Si Petitjean n'a pas gagné ses rubans, il est certain qu'il les payera : rubans et rupture de ban lui ont coûté deux mois de prison.

Il ne fait pas bon être nourrice chez M. Robert.

La femme Porré était la sixième ou la septième que M. Robert eût donnée à son enfant; comme ses devancières, elle a quitté le nourrisson avant l'heure du sevrage.

Pourquoi cela?

Écoutez la femme Porré, elle vous dira qu'un soir M. Robert est entré dans sa chambre au moment où elle donnait à l'enfant une cuillerée d'eau sucrée à la fleur d'oranger, que M. Robert l'accusa d'empoisonner son enfant, la souffleta et la mit à la porte malgré l'heure avancée; qu'il se rendit ensuite chez le commissaire de police, déposa entre les mains de ce magistrat la fiole contenant le liquide qu'elle administrait à son nourrisson, et provoqua une expertise, qui établit d'ailleurs l'entière innocuité du breuvage.

Écoutez M. Robert. La version n'est plus la même.

La femme Porré avait l'habitude de donner à boire à l'enfant afin de l'endormir et de pouvoir dormir elle-même. M. Robert n'entendait pas que les choses se passassent de la sorte, et il avait enjoint à la nourrice de ne donner à l'enfant d'autre breuvage que son lait. Les ordres n'étaient pas obéis. Un soir, M. Robert surprend la femme Porré en flagrant délit. Elle nie le fait. Une discussion naît de ce démenti.

— Je n'aurai plus confiance en vous désormais, dit M. Robert.

— Eh bien, répond la nourrice, je ne resterai pas dans une maison où je n'ai plus la confiance des maîtres.

Et elle sort.

M. Robert a remis, il est vrai, au commissaire de police le liquide, dont une cuillerée avait été donnée à l'enfant par la femme Porré, et il provoqua une expertise, craignant qu'une substance narcotique n'eût été mêlée à l'eau sucrée; mais c'était son droit, et il ne faisait, en agissant ainsi, que suivre le conseil de son médecin.

De ces deux versions, laquelle croire? Choisissez celle qui vous paraîtra la plus vraisemblable; je n'ai pas de renseignements particuliers qui m'obligent à accepter celle-ci plutôt [illegible]

Ce qui est certain, c'est que la femme Porré n'a pu obtenir de M. Robert qu'un certificat conçu en ces termes : « Je, soussigné, certifie que la femme Porré, venant de Ligny, est entrée chez moi comme nourrice, le 12 octobre 1867, et qu'elle en est sortie le 9 décembre, à dix heures et demie du soir, pour raisons que j'expliquerai de vive voix à qui me le demandera. »

Ce qui est certain encore, c'est que les bureaux de placement où elle s'est présentée ce certificat à la main, ont refusé de s'occuper d'elle; ce qui est certain enfin, c'est qu'elle demandait l'autre jour deux mille six cents francs de dommages-intérêts à M. Robert.

Ces deux mille six cents francs étaient, suivant elle, l'indemnité du dommage que M. Robert lui avait causé. Excellente nourrice, elle pouvait rester en condition pendant deux années encore; mais faute de nourrisson son lait a passé et il lui a fallu retourner dans son village et se livrer aux travaux peu lucratifs des champs, alors qu'elle avait un si bel avenir devant elle.

Malheureusement pour la femme Porré, elle n'a pu démontrer aux juges que son maître l'eût renvoyée et qu'elle ne fût pas sortie volontairement de chez lui, et le tribunal n'a reconnu qu'un tort à M. Robert, celui de n'avoir voulu donner à la femme Porré qu'un certificat contenant une mention de nature à faire croire à des motifs de mécontentement. De ce tort, une somme de cent francs a paru aux juges une [illegible].

M. Robert aura-t-il enfin réussi à trouver pour son fils ou pour sa fille — le sexe du nourrisson est resté un mystère pour moi, — l'idéal de nourrice qu'il poursuit en vain depuis si longtemps? Je le souhaite de tout mon cœur.

Trois femmes accusées d'empoisonnement sur leurs maris;

[illegible] herboriste qui leur a servi de Locuste; une tireuse de cartes intermédiaire entre les empoisonneuses et le marchand de poisons, voici le menu d'un procès assez dramatique. La cour d'assises de Marseille nous en donnera prochainement le régal. Un attrait manquera à l'affaire; elle n'aura pas, en ce qui touche au moins les accusées principales, le piquant du mystère. Les trois femmes ont avoué leurs crimes.

Tout récemment j'étais bien près de Marseille, dans la charmante petite ville de Saint-Remy, où les poëtes provençaux — les Félibres, pour les appeler par le nom qui leur est cher, — fêtaient les poëtes catalans, qui les avaient reçus l'année dernière en Espagne. Mon devoir eût été sans doute d'aller jusqu'à Marseille à la découverte de renseignements inédits sur ces effrayantes histoires qui sont l'entretien du port, de la Cannebière, des allées du Meillan, des beaux hôtels du Prado, des élégantes maisons de la ville nouvelle et des misérables masures de ces pauvres rues que la pioche n'a pas encore jetées par terre. Mais Saint-Remy avec ses courses de taureaux, ses tambourins et ses galoubets, ses feux de joie, ses marches aux flambeaux, ses farandoles et ses poëtes récitant ou chantant leurs vers à la foule, sous le ciel radieux, à l'ombre des monuments romains, et ses charmantes artisanes, si fières et si jolies, Saint-Remy ne m'a pas laissé partir, et j'ai manqué à mon devoir. Lecteurs, pardonnez-moi.

MAÎTRE GUÉRIN.

COURRIER DES MODES

Malgré les allures coquettes du costume actuel, il résulte des renseignements que je prends tous les jours sur la toilette, que les femmes élégantes pourront réaliser une véritable économie sur les confections de la prochaine saison.

On emploiera beaucoup moins d'étoffe et par conséquent un métrage moins considérable de garniture; voici une première économie incontestable. D'un autre côté, le costume court est toujours facile à exécuter chez soi, si on a de bons patrons, et c'est le costume court qui dominera la mise jusqu'à nouvel ordre.

Les femmes qui dépensent beaucoup ont, en général, peu [illegible] au moment de leurs achats, ou donner leur confiance à des couturières trop prodigues. Les occasions d'achats à bon marché se multiplient chaque saison à Paris, ceci est certain: mais il faut savoir acheter à propos et résister à la tentation.

Je connais une excellente méthode pour ne pas faire de dépense superflue, et comme je suis toute dévouée à nos chères lectrices de *l'Univers illustré*, je vais leur confier mon procédé sous le sceau du secret. Or, on comprend qu'une confidence imprimée à trente mille exemplaires peut arriver à être fort connue; mais n'importe, je me risque.

Lorsque les grands magasins de nouveautés font leur exposition de saison ou celles de solde pour une fin de trimestre, il est bon de profiter des avantages réels et sérieux qui sont offerts sur une foule d'articles; mais il ne faut jamais dans ces jours de largesse acheter autre chose que les objets affichés et marqués, et ne prêter aucune attention aux [illegible] des acquisitions en dehors du programme, car alors on fait une facture beaucoup plus élevée et en même temps que les articles bon marché on enlève les choses chères, pour lesquelles on aurait eu le temps d'attendre. On voit souvent des femmes se rendre dans un magasin pour choisir une robe ou un manteau, et se trouver entraînées à faire acquisition de bas, de lingeries, de tissus pour meubles, etc., dont elles n'avaient nullement besoin, et se dire ensuite : « J'ai été trop vite, j'ai fait une folie. »

Les sollicitations des marchands ont une influence dont les résultats, tout à leur profit, dérangent souvent toutes les combinaisons; c'est pourquoi ma méthode consiste à aller dans un magasin acheter telle chose, mais jamais une autre, que je ne regarde même pas lors même qu'on m'affirme des *avantages inouïs*; je suis sourde et aveugle, je ne dépense pas dix centimes de plus que mon compte et je retrouve mes jambes, mes yeux et mes oreilles pour de nouvelles emplettes dans un autre moment. Je retrouve aussi l'argent qui est resté dans ma bourse, et cela me plaît infiniment.

Diriger ses acquisitions avec discernement et prudence, c'est le secret des femmes élégantes qui veulent être économes et se trouver toujours en mesure pour acheter ce qui leur plaît.

Les tissus changeants et jaspés dont on fera usage en toilettes d'automne exigent des garnitures accentuées; l'étoffe est fade, je lui préfère les rayures et même l'écossais.

Les toilettes de soie noire en foulard ou taffetas sont toujours de bon goût; on peut les égayer par un jupon de dessous un peu voyant. C'est la mode.

Les confections ajustées avec ceinture vont bien aux femmes minces; elles fournissent le moyen de porter de jolies ceintures qui donnent beaucoup de grâce à la toilette. Les pardessus en forme de pèlerine seront généralement adoptés; j'en ai vu de très-jolis modèles; ils peuvent convenir aux mises simples si on les fait en cachemire ouaté ou en lainage à haute laine.

Les coiffures, toujours très-petites, laissent les cheveux à découvert. On adopte en ce moment le chapeau *Louis XI*, dont la forme est oblongue et se place en avant sur le front. Ce modèle est en feutre ou velours, on le garnit en plumes. Il ne convient qu'aux jeunes femmes.

Les fanchons entourées de barbes de tulle restent le chapeau habillé des toilettes du soir.

La chaussure se fait de plus en plus coquette; l'étoffe ou la peau dont elle est formée s'assortit aux teintes des robes. On porte des talons très-hauts et pointus; c'est bien incommode pour marcher et cela abîme le pied. J'engage nos lectrices à ne point exagérer cette mode excentrique.

Je crois avoir parlé déjà d'un produit de parfumerie estimé et qui mérite de l'être; c'est *l'alcool de menthe de Ricqlès*. On l'emploie avec un véritable succès comme dentifrice; il raffermit les gencives, tonifie les dents et laisse à la bouche une délicieuse fraîcheur.

[illegible] comme eau de toilette. Les médecins l'indiquent volontiers comme boisson à la dose de quelques gouttes dans de l'eau sucrée.

Cette préparation hors ligne doit faire partie des provisions de ménage, surtout lorsqu'on habite loin des grandes villes. Les différents usages auxquels elle peut être utilisée sont indiqués dans une brochure qui accompagne chaque flacon.

On trouve *l'alcool de menthe de Ricqlès* dans toutes les grandes maisons de spécialités de parfumeries et pharmacie.

La vente en gros se fait aussi chez l'inventeur, cours d'Herbouville, nº 9, à Lyon.

J'espère, en indiquant cette liqueur spéciale, rendre service et répondre à propos à plusieurs demandes qui m'ont été adressées le mois dernier.

ALICE DE SAVIGNY.

LE LOUP

Le loup tend évidemment à disparaître de nos contrées. A mesure que nos forêts se déboisent, que l'agriculture s'étend, il perd ses anciens gîtes, et la civilisation ne cesse de le chasser devant elle.

Ce qui distingue essentiellement du chien domestique cette sorte de chien sauvage est la direction oblique des yeux. La force musculaire que possède le loup, tant dans les mâchoires que dans les pattes de devant, est incroyable; aussi soulève-t-il un mouton avec autant d'aisance que le fait un chien d'un lièvre.

A la course il est indomptable, et lasse sans peine les plus agiles. De là sans doute cette superstition espagnole, qui faisait du loup la monture ordinaire des sorciers. Il paraît même que quand l'homme adoptait ce genre de monture, il l'enfourchait à l'envers, c'est-à-dire le dos tourné vers la tête de l'animal, pour que la rapidité de la course ne lui coupât pas la respiration. Les loups en question faisaient cent lieues à l'heure. Ils avaient la queue raide comme un bâton et portaient au bout une chandelle pour éclairer la route.

Si nous quittons le domaine du fantastique pour entrer dans celui de la réalité, nous trouvons que le loup, tout farouche et sanguinaire qu'il se montre pour l'homme, est doué pour les siens d'une tendresse remarquable.

La louve a du moins cette qualité d'être une mère modèle. Avant de mettre bas elle est déjà en quête, soit d'une excavation de rocher, soit de quelque creux d'arbre protégés par un épais fourré, où mettre sa progéniture à l'abri. Elle aménage le berceau avec beaucoup de prévoyance et de soins, le garnit de mousse, de laine, et va jusqu'à s'arracher le poil qu'elle a sous le ventre pour rendre la couche plus moelleuse et plus chaude.

On n'a pas d'idée de la vigilance que cette mère déploie autour de ses petits tant qu'ils ne sont pas encore capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Attentive au moindre bruit, elle ne quitte le poste d'observation d'où elle veille attentivement sur eux que pour courir se repaître à la hâte. Trouve-t-elle à son retour quelque indice du passage de l'homme aux environs du nid dont elle avait masqué l'entrée par un lit de feuilles sèches, elle n'hésite pas à enlever aussitôt ses petits et à les transporter plus loin. Pendant près de deux mois elle les allaite, puis leur présente la viande mâchée, puis leur partage enfin les produits de sa chasse, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour la suivre dans ses expéditions.

Les annales indiennes nous fournissent de curieux exemples de jeunes enfants élevés par des louves avec les mêmes soins qu'elles donnaient à leurs petits.

Si le sentiment maternel est le seul bon dont la louve soit susceptible, il faut reconnaître que ce sentiment est poussé [illegible] farouches? Je l'ignore; mais il est au moins intéressant de le constater.

L. DE MORANCEZ.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

A Paris les siphons occupent encore tous les passants



[illegible]

[illegible] il y a un an aux abonnés de *l'Univers illustré*. — Toute personne qui s'abonne ou renouvelle son abonnement pour un an a le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac**, mais auss[i]

LES CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE MODERNE

[illegible] représentées depuis [illegible]

[illegible] *l'Honneur et l'Argent*, de **Ponsard**; — *Gabrielle*, d'**Émile Augier**; — *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un* [illegible], d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — [illegible] de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About** — **Balzac** — **Anicet-Bourgeois** — **Casimir Delavigne** — **Camille Doucet** — **Alexandre Dumas** — **D'Ennery** — **Paul Féval** — **Léon Gozlan** — **Eug. Labiche** — **Lambert-Thiboust** — **Ernest Legouvé** — **Félicien Mallefille** — **Aug. Maquet** — **Méry** — **Alfred de Musset** — **Henry Murger** — **Saint-Georges** — **E. Scribe** — **Frédéric Soulié** — **Eugène Sue**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément [illegible], elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Émile Aucante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois	6 Mois	1 An
Paris et départements, y compris la Corse et l'Algérie	5f	10f »	20
Suisse, grand-duché de Luxembourg	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	[illegible]	[illegible]
Angleterre, [illegible], Hollande, Rhodes, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	[illegible]	[illegible]
Autriche, Bavière, Bade (grand-duché de), Danemark, [illegible] (duché d'), Pologne, Portugal, Prusse et États de la Confédération du Nord, Saxe, Suède et Norvége, Servie, Wurtemberg	7 »	[illegible]	[illegible]
Aden, Amérique du centre, Assinie, Australie, Bahama (île de), Bathurst, Bornéo, Canada, Canaries (îles), cap de Bonne-Espérance, cap Vert (îles du), Ceylan (île de), [illegible] Argentine, Cuba (île de), États-Unis d'Amérique, Grand-Bassam, Grèce, Guadeloupe (la), Guyane (la), Haïti, Ioniennes (îles), Jamaïque (île de la), Java, Japon, Loyalty (îles), Madère (île de), Marquises (îles), Martinique (la), Maurice (île), Mayotte (île), Mexique, Nouvelle-Calédonie, Paraguay, Réunion (la), Russie (pour la Russie, s'adresser aux principaux libraires de ce pays), Saint-Pierre et Miquelon (îles), Sénégal, Société (îles de la), Uruguay, Venezuela et les pays desservis par les voies anglaise et française	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Brésil, Principautés Danubiennes	8 50	16 50	[illegible]
Pérou, Taïti et tous les pays desservis par la voie de Panama	9 »	17 »	[illegible]
Pondichéry	10 »	19 50	[illegible]

ÉCHECS — PROBLÈME N° 117

[illegible]



Les Blancs jouent et se font faire mat [illegible]

(*Seront mentionnées les solutions justes* [illegible])

*La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'*Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

30 CENTIMES LE NUMERO

35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS

Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris et départements

Un an . . . . 20 fr.

Six mois . . . . . . 10 fr.

Trois mois. . . . . . 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL

JUSQU'A CE JOUR

20 BEAUX VOLUMES

Contenant plus de 6,500 gravures

Bro . . . . 125 fr.

Relié. . . . . 170 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 716 — 3 Octobre 1868

A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LA CHONIQUE EN VOYAGE

La traversée du Simplon. — Mésaventures du chroniqueur. — Les suppléments. — Une drôle de chance. — Inondation à Viepach. — Une scène dramatique. — L'absolution du haut d'un clocher. — Milan et ses trois merveilles. — Pourquoi ses rues sont disposées en courbe. — Un trait de génie topographique. — Le chemin de fer des Apennins. — Florence comparée à Milan. — Les *Cascines* et les figurants du Cirque. — L'Arno et Alexandre Dumas. — Le Tibre et Horace. — Les cafés, les monuments, les musées. — Capitale ou ville de province ? — Le niveau musical et dramatique en Italie. — *Les Noces de Jeannette* et la *Chanson de Fortunio* à *Santa-Radegunda*. — Mlle Bonelly. — Un théâtre en plein air. — Le *Galilée* de Ponsard devant le public florentin. — Salvini et Geffroy. — La signora V. Marini et Mlle Favart. — Réaction contre Verdi. — [illegible] *teatro nazionale : Don Checcho*, opéra en deux actes. — *Herculanum* en ballet. — Rien de Félicien David. — Les danses, les costumes. — La *prima ballerina* poudrée à la maréchale. — Triomphe du *danseur*. — Une affiche qui étonnera bien Labiche. — *Il vero can-can.* — Littérature. *Trent' Omicidi per uno amore.* — Sinistres dans la haute Italie. — Le débordement de l'Arno.

« Quand on prend du Simplon, l'on n'en saurait trop prendre. » Ainsi me suis-je dit, me souvenant que l'Italie n'était qu'à deux pas et [illegible] du dome



EXPLOSION DE L'ATELIER DE CONFECTION DES CARTOUCHES CHASSEPOT, A L'ARSENAL DE METZ [illegible]
d'après un croquis de M. A. Demoget. — Voir le Bulletin du précédent numéro.

de Milan que par une épaisseur de vingt-trois heures à peine.

Le terrible est que ces vingt-trois heures, il faut les passer en diligence, et quelle diligence !

Je ne parle pas ici de la malle-poste, bien attelée, commode et servie à souhait ; mais où le coupé — la seule place possible pour celui qui veut voir — est toujours retenu, depuis Lauzanne ou même depuis Paris, plusieurs jours à l'avance.

Je parle des *suppléments*.

[illegible] nistration des postes fédérales s'engage à fournir aux voyageurs qui n'ont pu trouver de place dans la malle.

N'y eût-il qu'un seul voyageur, on attellera pour lui un supplément : y en eût-il vingt ou trente, on trouvera pour eux des voitures en nombre suffisant avec chevaux et postillons.

Très-séduisant, n'est-ce pas, au premier abord ? Mais voici le revers de la médaille.

[illegible] jointes, et dont la malpropreté est le moindre défaut.

Quant à la solidité, vous allez voir.

Dès la première poste un trait se rompt ; le postillon descend et le raccommode avec de la corde ; à deux lieues de là, même accident. J'ai alors la curiosité d'examiner les harnais, ce ne sont que des chapelets de nœuds et des pelotons de corde : le cuir n'y apparaît que de loin en loin et comme ornement. Nous nous remettons en route. Nous laissons à notre gauche Louèche et la Gemmi, et nous approchons de Tourtemagne. Tout d'un coup nous ressentons un choc violent : la voiture s'arrête, inclinée sur le côté. Le postillon s'élance à terre. Nous faisons comme lui et nous apercevons à quelques pas de là une des roues de devant qui se promenait toute seule.

— Sacrebleu ! s'écrie le postillon, c'est de la chance ; si [illegible]

Cette chance d'être trop chargés !

L'écrou de la roue s'était détaché : on le cherche partout sans le trouver. Je le crois bien ! Nous l'avions perdu à plus d'un kilomètre de là. Heureusement, le supplément qui nous suit, ou plutôt son postillon, l'a trouvé et nous le rapporte. On relève la voiture, on remet la roue dans son essieu. Le conducteur de la malle va chercher dans son coffre un énorme marteau à l'aide duquel il force l'écrou dont le pas [illegible]

C'est égal ! si la voiture n'avait pas été trop chargée et si [illegible] département des postes.

La tourmente qui a dévasté le mont Cenis s'est fait aussi sentir sur le Simplon. La galerie du glacier de Kalwasser a [illegible] interceptée entre la base et le sommet de la montagne sans pouvoir avancer ni reculer, s'est vu forcée de remiser à Bérisal, la troisième maison de refuge, et d'attendre vingt-quatre heures avant de pouvoir redescendre. Mais où le désastre a été le plus terrible, c'est à Vispach, au point où la Viége, [illegible] Rhône ses eaux grossies des torrents qu'elle recueille sur son parcours dans les vallées de Zermatt et de Saint-Nicolas. Son lit, qui domine une partie de la ville, avait rompu ses digues. Ici, si vous le voulez bien, je céderai pour un instant la parole [illegible]

Le matin, me dit-il, quelques heures avant l'événement, quand je suis passé sur le pont, j'avoue que j'ai eu peur. [illegible] sapin trois fois gros comme moi, et cela sans bruit, avec un [illegible] heurs. Cela n'a pas tardé. La jetée a fini par céder et la Viége a tout envahi. Tenez, vous voyez cette maison dont tout le bas est blanc à deux mètres du sol, comme si on l'avait peinte. Eh bien ! c'est la Viége qui a fait cela. Voilà jusqu'où elle a monté. Et il faut que cette maison soit furieusement solide pour n'avoir pas eu plus de mal. Il y en a qui ont été rasées en un clin d'œil comme des châteaux de cartes.

[illegible]

— D[illegible] sans avoir eu le temps de rien emporter.

— [illegible]

— Dieu merci ! mais il s'en est fallu de bien peu que une famille composée du père, de la mère et de cinq enfants n'ait été engloutie tout entière.

[illegible]

— L'eau était arrivée si vite qu'ils ne s'en étaient pas aperçus. Quand ils voulurent fuir, il n'était plus temps. On chercha alors à organiser des secours. On essaya de leur jeter des cordes avec des pierres, de diriger vers la maison des troncs d'arbre, des radeaux. Peine inutile ! la Viége enlevait tout. L'après-midi se passa ainsi. Le jour baissait, le courant continuait à grossir et à battre la maison. Tout ce qu'on pouvait faire avait été tenté. On les crut perdus. Le curé monta sur le clocher et de là, les mains étendues, leur [illegible] les pleurs et les supplications de ces pauvres gens. C'était à tirer les larmes des yeux. La nuit vint. Vers deux heures du matin, un cri navrant, un cri de désespoir arriva jusqu'à nous. Une partie de la maison venait de s'écrouler. Le bonheur voulut que celle qui était restée debout et où toute la famille s'était réfugiée fût assez forte pour résister au choc. [illegible] penser ! Transis de froid, n'ayant rien pris depuis trente-six [illegible] la dedans, monsieur !

— Est-ce que la Viége est dans l'habitude de jouer de ces tours-là ?

— Non, — elle est assez sage d'ordinaire : c'est le Rhône [illegible]

— Mais il y a une douzaine d'années, n'avez-vous pas eu quelque chose dans ce genre ?

— En 1855 ? Ce n'était pas une inondation, c'était un tremblement de terre.

Vispach, comme on voit, n'est pas précisément un paradis terrestre et, si pittoresque qu'elle soit, j'ai bien peur qu'elle ne puisse jamais devenir autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire un relai de poste.

J'ai revu Milan avec plaisir. Il est peu de villes qui aient un aussi grand air. Parmi ses monuments, il en est trois qui, par l'ampleur de leurs dimensions, défient tous ceux du même genre qui existent en Europe. — Sa cathédrale (en exceptant, bien entendu, Saint-Pierre de Rome, l'église mère [illegible] leuse galerie Victor-Emmanuel, où une demi-douzaine de voitures pourraient passer de front. A Milan, les palais se comptent par centaines, des palais de marbre, vastes, élégants et robustes à la fois, avec des portiques splendides dont la plupart sont des chefs-d'œuvre. Les rues sont larges et spacieuses. Par une disposition qui leur est particulière, [illegible] tes, mais qui est tout simplement un trait de génie.

Si vous avez voyagé dans les pays du midi de l'Europe, vous y aurez remarqué qu'en général les maisons y sont hautes et les rues étroites. Pourquoi ? Vous le devinez : c'est pour fournir en tout temps à leurs habitants de l'ombre et de la fraîcheur. L'inconvénient est que, l'air ne circulant pas, [illegible] vont leur train. Ajoutez, au point de vue architectural, que [illegible] je vous défie d'apercevoir les magnifiques palais de Gênes autrement que de profil. En adoptant le système contraire, [illegible] deau, sont faites pour révolter tous les amateurs du pittoresque. Milan seul a su résoudre le problème. Ses rues peuvent être aussi larges qu'elles le veulent : le piéton est toujours [illegible] santé, la fraîcheur, l'air, l'espace, mais aussi le goût, l'élégance et la poésie. Ah ! si M. Haussmann voulait se donner [illegible] Gise.

Parti de Milan le matin, on arrive le soir à Florence. En dix heures, on a traversé les anciens duchés de Plaisance, de Parme, de Modène ; on est entré à Bologne dans les légations et l'on a franchi la chaîne des Apennins. Il y a bien aussi le même espace de temps suffisait à peine pour aller de Florence à Bologne. La route se faisait dans une diligence que l'on attelait avec des bœufs pour passer la montagne. De temps à autre la diligence était pillée par les brigands — trois ou quatre fois par an, en moyenne : c'était une chance à courir. — Le chemin de fer, en sillonnant ces contrées désertes, y a [illegible] six tunnels ou galeries, dont deux n'ont pas moins de deux mille six cents mètres, des viaducs jetés à des hauteurs vertigineuses, des contre-forts qu'on dirait bâtis par des géants ; puis le panorama mouvant des Apennins, dont les croupes verdoyantes viennent tantôt affleurer la route, tantôt s'en écartent brusquement, laissant entrevoir de profondes vallées bornées par des horizons bleuâtres, voilà les éléments du spectacle qui se déroule devant vous. C'est à la fois terrible et charmant.

Quelle différence entre Milan et Florence ! Milan est une vraie capitale : elle en a l'ampleur, la grande vie, les dehors [illegible] rue, pas un magasin, pas un café, pas une promenade, à [illegible] il y a trente ans, — pendant le jour pas une âme, et sur le [illegible] de voitures de place, passant et repassant dans les mêmes allées, se relayant, se multipliant pour faire nombre comme [illegible] quais, — ce que l'on appelle le *Lung' Arno*, — bordés d'hô[illegible] l'ennui. Et l'Arno ! Ah, oui ! l'Arno, causons-en un peu.

> Ah ! pourquoi dans l'espoir d'un brillant esclavage,
> Beau fleuve de l'Arno, quittai-je tes rivages !

fait dire Alexandre Dumas à son Monaldeschi. Et pourtant Dumas a habité Florence. Il est vrai que ce n'est pas lui qui parle ici ; mais le personnage, l'exilé, celui pour qui la mère patrie apparaît toujours belle à travers le prisme du souvenir. Autrement, on serait en droit de taxer le poëte de sanglante ironie ; car jamais vous n'avez vu de fleuve plus laid que cet Arno, plus jaune, plus sale, plus boueux — un vrai fleuve de macadam. Je ne connais que le Tibre qui, sous ce rapport, puisse lui être comparé ! Au moins Horace, quand il parlait du Tibre, ne lui mâchait pas ses vérités : il l'appe[illegible]

Q[illegible] un café seulement propre, où l'on puisse s'accouder sans se tacher, où l'on puisse lire les journaux, les revues. A Milan, au moins, sur le Corso, un Français est sûr de rencontrer *le Siècle, les Débats, l'Indépendance* ; un Anglais *le Times* ou *le Galignani's* ; à Venise, chez Florian, vous trouvez en outre les journaux illustrés. Ici il faut battre toute la ville pour découvrir un journal étranger. A Paris, si vous entrez dans un café, c'est avant tout pour lire les journaux, pour vous mettre au courant de la politique, des arts et de la littérature : en Italie, on va au café pour boire ou pour manger. Ce qui est le principal ici est l'accessoire là-bas, et réciproquement [illegible] ment respectif des deux peuples.

Du reste, vie commode et à bon marché. Au café Doney, [illegible] deux œufs à la coque et d'une tasse de café au lait moyennant quarante-sept centimes. Tout le reste est à l'avenant — et notez qu'au taux où est le change, chaque louis, converti en papier, vous donne un bénéfice d'un franc soixante centimes.

Mais les monuments, les musées, les trésors de l'art dont l'[illegible] ?

[illegible]

Certes, Florence possède d'admirables monuments : le Dôme, le Campanile, le Baptistère, le Palais-Vieux, le Palais Pitti, et tous ces édifices brunis par le temps, à la tournure fière et robuste, dont l'aspect suffit pour évoquer le souvenir [illegible] des Médicis. Mais tout cela est noyé dans je ne sais quelle [illegible] sous les ministères et les administrations qu'on y a installés. Le Dôme, laissé à l'abandon, attend encore sa façade. Ainsi pour les autres monuments. Ce sont des diamants qui sont [illegible]tés par leur monture.

[illegible] autres villes que je pourrais citer, le voyageur se sent pris de respect à l'aspect de ces reliques des vieux âges. A Florence, on regarde et l'on passe sans s'arrêter.

Quant aux musées, c'est autre chose. On ne peut que se prosterner devant cette série de chefs-d'œuvre qui se déroule [illegible] chapelle de San Lorenzo, toute pleine de Michel-Ange, de[illegible] maîtres qui décorent les églises et jusqu'aux places publiques. Mais un ou plusieurs musées ne constituent pas une ville, encore moins une capitale, et en dépit de ses richesses artistiques, Florence n'a rien en elle qui réponde certaine-

ment au grand rôle que les circonstances lui ont assigné.

La population même y est banale : le type y est effacé, le [illegible] impersonnel qui, joint à sa situation topographique, lui aura valu la préférence sur d'autres villes plus tranchées d'allures et plus imposantes d'aspect.

Il va sans dire que je ne suis pas passé par Milan et par Florence sans chercher à constater où en est pour le moment en Italie le niveau musical et dramatique.

Par malheur, j'arrivais en pleine villégiature. A Milan, la *Scala* et même la *Canobbiana* n'étaient pas encore ouvertes. On me dit qu'à *Santa-Radegunda*, il y avait une troupe française qui jouait le répertoire des Bouffes-Parisiens, — va pour Santa-Radegunda!

Je reculai d'effroi en entrant sous le vestibule. Je venais de lire en immenses caractères, sur une immense affiche : *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.

Ce n'était, Dieu merci ! qu'une fausse alerte. L'affiche en question était une simple affiche préparatoire, destinée à allumer le public. Le spectacle, ce soir-là, se composait des *Noces de Jeannette* et de *la Chanson de Fortunio*.

[illegible]

Les rôles de Jeannette et de Fortunio étaient joués par Mlle Bonelly. — Il me semble avoir vu déjà ce nom-là sur une [illegible] beauté rappelle celui de Mlle Pierson. Comme cantatrice, je doute qu'elle vienne jamais à détrôner Mme Carvalho. Mais le public de Milan n'est pas difficile. Si vous saviez quels trilles et quelles cocottes Mlle Bonelly lui a fait avaler! D'ailleurs, actrice agréable, et qui connaît toutes les roueries du métier. Je n'en dirai pas autant de l'acteur qui lui donnait la réplique. Il a été lugubre dans ce rôle de Jean où Couderc est si vif, si léger, si étincelant de gaieté. Avec lui, *les Noces de Jeannette* ressemblaient à un enterrement de pre- [illegible]

L'exécution de *la Chanson de Fortunio* a été plus satisfaisante. L'acteur qui joue le petit clerc ne manque ni de verve ni de comique. Ce qui lui fait défaut, c'est le physique [illegible]

Quelle perle que cette partition d'Offenbach! N'était-il pas question, quand je suis parti de Paris, de la remettre à l'Opéra-Comique, avec Prilleux, Sainte-Foy et Mme Galli-Marié? L'idée est trop heureuse pour qu'on ne lui donne pas suite. Il y a là cent représentations — avec de l'argent.

La première affiche sur laquelle je tombai à Florence annonçait le *Galilée* de Ponsard, traduit en italien par Dall'Ungaro. Si peu familier que je sois avec la langue où résonne le *si*, je n'hésitai pas un instant. J'étais curieux de juger de l'effet que produirait sur le public florentin, qui passe pour assez léger, l'œuvre élevée et grave de l'écrivain français. Je me rendis donc le soir même au *Politeama* : c'est ainsi que s'appelle le théâtre où la troupe tragique, dirigée par Salvini, donnait ses représentations.

Jugez de ma surprise! Le théâtre où j'entrais était en plein air. Pour plafond j'avais le ciel et les étoiles. La salle se composait d'un cirque en bois, à trois étages, éclairé par des girandoles. Comment la voix pourrait-elle porter à travers le vide? Lorsque, dans nos théâtres de Paris, les mieux disposés au point de vue de l'acoustique, les paroles ont souvent peine à passer la rampe, comment espérer qu'elles arriveraient au spectateur, à moins de lui être envoyées, comme au temps de Sophocle et d'Aristophane, au moyen d'un masque sonore en guise de porte-voix ? Je fus bientôt rassuré. Chaque mot, chaque syllabe nous arrivaient aussi distincts que dans la salle la plus hermétiquement close, et c'est à se demander si, de tous les conducteurs acoustiques essayés jusqu'à ce jour, le meilleur n'est pas encore tout simplement — le grand air.

De temps en temps, il est vrai, le sifflet du chemin de fer venait se mêler à la voix des acteurs, mais sans la couvrir, et tout juste pour nous rappeler que nous n'étions pas à la Comédie-Française.

Galileo était précédé de *la Figlia del re Renato, dramma in uno atto di G. Lemaine*.

Il me fallait venir à Florence pour apprendre que Gustave [illegible] — avait fait une *Fille du roi René*.

J'ignore quelle place occupe sur la scène italienne la signora Marini qui remplissait ici le rôle principal. Mais c'est à coup sûr une actrice remarquable. D'ailleurs, une nature plutôt qu'un talent. Peu de composition : de l'âme, de l'émotion, du pathétique, de la sincérité surtout. Dans [illegible] elle m'a paru inférieure et très-loin de Mlle Favart. Ses effets sont mal distribués : elle joue à la diable, à tort et à travers.

Salvini, c'est autre chose. Il sait ce qu'il fait. Il a composé son rôle de Galilée en comédien de premier ordre. A-t-il vu Geffroy? Je serais tenté de le croire, tant sa manière se rapproche de celle de l'artiste français. Il m'a paru seulement sacrifier un peu le côté idéal et élevé du personnage, auquel il donne en revanche plus de bonhomie et de familiarité. Dans la scène de l'humiliation, il a trouvé un effet original que je signale à celui de nos artistes à qui, lors de la reprise de la pièce, écherra la succession de Geffroy. Après avoir lu la première partie de la formule, lentement, d'une voix sourde et comme étouffée par les sanglots, l'acteur italien lit le reste rapidement, d'une voix saccadée, en homme qui a hâte d'en finir et qui ne veut pas laisser à la colère qui lui remonte au cœur le temps d'éclater. Il y a là, si je ne me trompe, une indication à utiliser.

Et la pièce?

Ah! comme il eût été heureux, ce pauvre Ponsard, s'il avait pu voir avec quel respectueux enthousiasme elle était accueillie, avec quelle vive intelligence chaque nuance, chaque détail de son œuvre étaient saisis et salués au passage! car c'était bien cette fois son œuvre tout entière, sans [illegible] retranchons à Paris, a été rétablie par Salvini, et le public florentin ne paraît pas trouver qu'elle fasse longueur.

[illegible] par ce drame aux lignes sévères, se produisant devant le public avec une mise en scène primitive et presque enfantine, à travers le voile d'une traduction où, si parfaite qu'elle soit, le texte original laisse toujours quelque chose de sa force et [illegible] cette puissance de vitalité qui s'attache aux chefs-d'œuvre de tous les pays et de tous les temps.

A mon dernier voyage à Florence, — il y a quatre ans de cela, — le nom de Verdi se lisait sur toutes les affiches des théâtres de musique : aujourd'hui, aucun de ses opéras ne figure, même sur la liste des pièces à l'étude : c'est le *Barbier* [illegible] déjà Verdi serait passé de mode en Italie? Je saurai cela à [illegible]

La *Pergola* n'étant pas encore ouverte et le théâtre *Pagliano* faisant relâche pour les répétitions du *Barbier*, je me rendis au théâtre *Nuovo*, où l'on donnait *Il Matrimonio segreto, la classica opera dell' immortale Cimarosa*. Après le premier acte, j'en avais assez. Des chanteurs usés ou novices, sans voix ou sans méthode. Mais un aplomb, par exemple! — Il faut qu'il n'y ait plus de sifflets à Florence.

Il ne tenait qu'à moi, le lendemain, d'aller voir le *Barbier*. Une âme charitable me prévint que la troupe de *Pagliano* ne valait guère mieux que celle de *Nuovo*. Restait le *Regio Teatro nazionale* qui annonçait un opéra en deux actes, *Don Checcho*, et *Olimpia, azione storica danzante in 5 atti*. J'optai pour le Théâtre-National : je ne risquais pas au moins de voir massacrer un chef-d'œuvre.

Olimpia n'est autre que notre opéra d'*Herculanum* arrangé en ballet. Eh bien, ce n'est pas aussi ridicule que vous pourriez le penser. Les rôles qui se chantent chez nous sont mimés ici avec une conviction, une chaleur qui s'élèvent presque jusqu'au talent. Les danses, ingénieusement intercalées dans l'action, sont gracieuses et bien dessinées. Le corps de ballet n'est pas nombreux, — une vingtaine de danseuses tout au plus, — mais vous ne sauriez croire ce que l'imagination du chorégraphe sait tirer de ces pauvres ressources. Dans l'espace d'une heure, vous assistez à cinq ou six changements de costumes : ces costumes sont frais, originaux, variés de couleurs et de caractère : pris en masse, ils produisent un effet charmant. Les groupes manœuvrent avec une précision et un ensemble qu'on ne trouve pas toujours rue Le Peletier. Quant aux solistes, elles sont de la dernière médiocrité. La *prima ballerina* qui danse son pas, coiffée et poudrée à la Louis XV, — on n'a jamais su pourquoi, — ne serait pas digne de dénouer les chaussons de Mlle Carabin. Son partenaire, à la bonne heure! Il faut le voir [illegible] lui-même avec la rapidité d'une toupie et s'arrêter tout d'un coup, droit et fixe comme une statue. Le public applaudit avec délire à ces tours de force. Il y a encore de beaux jours [illegible]

La musique — rien de Félicien David — a de la vivacité et de l'entrain, c'est tout ce qu'on lui demande.

Don Checcho est un opéra bouffe dont les mélodies [illegible] semblent faites des rognures du *Barbier* et de *l'Italienne à Alger*. Je ne dirai rien de l'exécution : les artistes doivent m'en savoir gré.

Pour terminer cet aperçu de l'art théâtral à Florence, je vous transcris ici l'affiche du spectacle donné à l'*Arena nazionale* par la troupe *Dante Alighieri* :

[illegible]

L'ARROSTO DEI POVERI

[illegible]

LA POLVERE NEGLI OCCHI

[illegible]

CANCAN

[illegible] danza analiga, eseguito per tutto il corpo di ballet, in union della distinta prima ballerina, S. Taglioni.

Et moi qui me figurais que *la Poudre aux yeux* était de Labiche!

Tenez-vous maintenant à savoir où en est la littérature? Le roman le plus nouveau, celui qui fait fureur en ce moment, a pour titre :

[illegible]

Voilà qui distance *les Aventures de Rocambole*.

GÉROME.

P. S. Des orages terribles viennent de fondre sur la haute Italie. Le chemin de fer et la route postale de Bologne à Florence sont coupés sur un grand nombre de points. Le courrier de France est en retard de vingt-quatre heures. A Florence et aux environs, des pluies torrentielles ont fait déborder l'Arno. L'échafaudage établi sur le chantier des travaux du nouveau quai a été emporté. La pompe d'épuisement, le mur de soutènement en prolongation de la grande muraille, les pieds-droits des arches des ponts sont entièrement couverts par les eaux. Depuis hier on voit passer des cadavres de chevaux, de mulets et de bestiaux. Le niveau du fleuve monte toujours. On s'attend à une inondation pareille à celle de 1864.

THÉATRES

Théâtre de la Gaîté : *Nos Enfants*, drame en cinq actes, de M. Ernest Rasetti. — MM. Lesueur, [illegible], Charles Lemaître, Mmes Raucourt, Julie Clarence, la petite [illegible]. — [illegible] *les Faublas*, comédie en quatre actes de M. Édouard Cadol. — MM. Lafontaine, Tilher, Richard; Mmes [illegible], Fayolle.

Cadio aura probablement été joué à la Porte-Saint-Martin le jour où paraîtront ces lignes. A l'Ambigu, on répète activement *le Sacrilége*. La semaine dernière, la Gaîté a donné *Nos Enfants*.

Il est donc vrai! les théâtres de drame renoncent au clinquant, à la lumière électrique, aux jupes écourtées, aux calembours des féeries ineptes et indécentes. Je salue avec joie ce réveil du drame que l'on prétendait mort, du drame sur lequel certaines personnes se hâtaient trop d'entonner le *De profundis*, et je souhaite cordialement que son avenir soit digne de son glorieux passé.

En pareille occurrence, il me semble que le premier devoir de la critique est de ne point marchander ses éloges, ou du moins ses encouragements, — si la fortune n'a pas complétement récompensé de consciencieux efforts, — aux [illegible] travailler sous les ordres d'un machiniste.

C'est pourquoi je prends, en toute franchise, la défense de la pièce de la Gaîté, contre les attaques dont elle a été l'objet. Je ne prétends pas dire, bien entendu, qu'elle soit irréprochable. Parfois l'action s'égare et subit des défaillances, les éléments comiques n'ont pas toujours une portée suffisante; mais à côté de ces défauts, j'ai applaudi, avec toute la salle, des scènes intéressantes et bien menées, des situations émouvantes. Enfin, comme je le disais tout à l'heure, il n'y a pas le moindre truc dans *Nos Enfants*.

Le comte des Heaumes, plongé dans les abstractions de l'économie politique ou rurale, a abandonné à sa femme la direction de la maison et l'éducation des enfants. Dieu sait de quelle triste façon la pauvre mère aveuglée, et de la meilleure foi du monde, s'acquitte de cette noble mission. La fille se fait courtiser en plein salon par son professeur de piano, et répond tranquillement aux reproches de sa mère que depuis la Révolution c'est chose toute naturelle de voir des filles de comte épouser des pianistes.

Quant au fils aîné, il mène la vie échevelée et grotesque des gandins modernes. Il passe ses nuits à souper et à jouer, et il s'endette jusqu'au cou pour satisfaire aux caprices de deux ou trois filles plâtrées. Dans cette voie de perdition, il ne sait pas s'arrêter, et un beau matin, il vole les diamants de sa mère, lesquels ne valent pas moins de deux cent mille francs



NOUVELLE-ZÉLANDE. — EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE WANGANUI; dessin de M. Albert Walker. — Voir page 627.

Ce n'est pas tout. Il a séduit la fille d'un pauvre brave homme de copiste, et il abandonne lâchement la malheureuse enfant lorsqu'elle est sur le point de devenir mère.

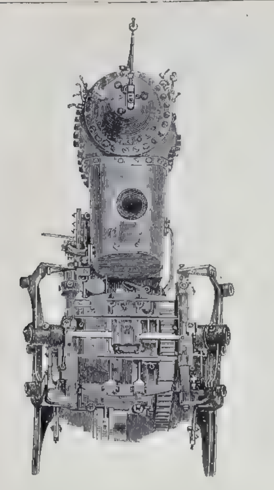
Quant au dernier-né de la comtesse, il ne donne que des espérances; mais je vous jure qu'il promet beaucoup. En attendant qu'il prenne son essor à l'instar de monsieur son frère, ce bambin de sept ans insulte les gens mal mis qui viennent chez son père et brutalise les domestiques qui omettent de l'appeler monsieur le baron.

La comtesse ne tarde pas à s'apercevoir du vol des diamants, et ses soupçons se portent sur la jeune fille qui est venue travailler chez elle comme modiste.

C'en est trop! le pauvre copiste se révolte; l'amour paternel le transfigure. Non-seulement le misérable séducteur de sa fille a refusé de lui rendre raison de cet outrage; non-seulement



NOUVELLE-ZÉLANDE. — UN CAMPEMENT DANS LA VALLÉE DE TERAMAKAU; dessin de M. Albert Walker. — Voir page 627.



APPAREIL DE NAVIGATION AÉRIENNE

SYSTÈME KAUFMANN. — Aspect horizontal.

a comtesse dont il était venu invoquer la pitié l'a congedié avec dédain : il faut encore que son enfant soit soupçonnée de vol! Le hasard lui apporte le moyen de se venger; il connaît les auteurs du méfait. C'est à son tour de dominer la situation : le comte est accablé, la mère s'incline et pleure ; « Votre fils a déshonoré ma fille, s'écrie-t-il, eh bien, à mon tour, je déshonorerai votre famille en dénonçant le vol dont votre fils s'est rendu coupable. »

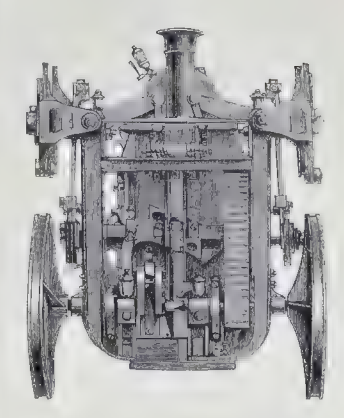
L'orgueilleuse famille n'a plus qu'un parti à prendre. Le comte vient en grande cérémonie chez le malheureux copiste le prier de faire à son fils *l'honneur* de lui accorder la main de sa fille. Mais celle-ci repousse avec dignité cette démarche solennelle; elle aime mieux donner sa main à un pauvre ouvrier bijoutier qui n'a pas cessé de l'aimer malgré sa faute.

Si je me suis clairement expliqué, vous jugerez comme moi qu'il y a là les éléments d'un drame touchant et la justification d'un honorable succès.

M. Lacressoniere interprète avec une dignité émue le personnage du comte des Heaumes : c'est tout ce qu'il peut faire dans un rôle bien inférieur à son talent. Mlle Raucourt a de la tenue, trop peut-être pour une femme à qui le goût du monde fait si mal surveiller sa maison. Mme Juliette Clarence gagnerait beaucoup à s'abandonner à un désespoir moins maniéré. La jeune Camille, l'ex-Fanfan Benoîton de célèbre mémoire, n'a pas retrouvé son succès du Vaudeville : sa voix se perd dans la vaste salle de la Gaîté et ses petites grimaces ont été médiocrement goûtées du public de l'endroit. M. Charles Lemaître n'a qu'un rôle effacé, ingrat, dont il lui était absolument impossible de tirer un bon parti.

Quant à Lesueur, dont j'ai gardé exprès le nom pour finir, il a été vraiment magnifique dans le personnage du père Giraud. Tour à tour humble bonhomme et père outragé, il a versé des larmes qui allaient droit au cœur, il a eu des élans de tendresse, des explosions d'indignation ou de douleur qui ont soulevé dans la salle entière des tonnerres d'applaudissements. Rappelé plusieurs fois, son succès a presque tourné à l'ovation. Voyez pourtant tout ce que peut faire un comédien habile : Lesueur est souvent trahi par sa voix et par sa mémoire ; eh bien, il sait avec un art extrême, non-seulement masquer ces défaillances, mais en tirer parti pour produire des effets scéniques excellents et imprévus. C'est lui, sans aucun doute, qui a enlevé le succès de la soirée. Lesueur, dans sa création du père Giraud, est au moins égal à Paulin-Ménier dans *les Crochets du père Martin*, et n'est pas inférieur à Bouffé dans *Pauvre Jacques*. Je ne serais pas étonné qu'il y eût, dans cette interprétation hors ligne, une attraction suffisante pour faire de la pièce de M. Rasetti un succès fructueux.

Au dernier moment, la direction, inquiète, a supprimé un tableau qui représentait le retour des courses de Vincennes.



APPAREIL DE NAVIGATION AÉRIENNE

SYSTÈME KAUFMANN. — Aspect vertical.

On y voyait des petits crevés en break ou juchés sur des vélocipèdes, des biches dans des victorias, et une haie de faubouriens qui, de ses interpellations et de quelques projectiles, arrangeait de la belle façon tout ce monde interlope. Je ne sais pas trop si le jeune directeur de la Gaîté n'a pas cédé à un accès de prudence exagérée. Il me semble que ce tableau rempli de bruit et de mouvement aurait introduit un contraste heureux au milieu des scènes intimes qui constituent l'élément un peu trop uniforme du drame.

~~~ Au théâtre de Cluny, *les Inutiles*, comédie en quatre actes de M. Édouard Cadol.

APPAREIL DE NAVIGATION AÉRIENNE, SYSTÈME KAUFMANN, EXPOSÉ AU PALAIS DE CRISTAL DE LONDRES. — Dessin de M. C. Dammann. — Voir la Causerie scientifique.
~~~

[illegible] M. [illegible] qu'il vient d'obtenir comme artiste et comme directeur. *Les Inutiles* ont reçu un excellent accueil du public, et ils le méritaient : car la pièce, écrite avec soin, contient de jolis détails et beaucoup de mots heureux. Le premier acte surtout est gai et très agréable à entendre : on peut regretter pourtant que la simplicité de la forme soit parfois un peu laborieusement préméditée et tourne à l'afféterie de la naïveté.

[illegible] que les hommes qui n'apportent pas leur quote-part de travail, par le cerveau ou par les bras, au mouvement de la société, sont des êtres inutiles, dangereux pour eux-mêmes et pour leurs proches, suspects à tous, et qu'enfin une ruine infaillible les attend. Il conclut en disant que rien n'est plus délicieux au monde qu'une soupe aux choux, quand on a arrosé les choux de ses sueurs.

[illegible] semble-t-il se complaire à amoindrir la portée de sa thèse en [illegible] bite antique et qui travaille comme un nègre : ce qui ne l'empêche pas de se ruiner à plate couture? Ce défaut secondaire, — car la logique n'est pas ce que le public des théâtres exige par dessus tout, — n'a pas empêché l'agréable comédie des *Inutiles* de pleinement réussir.

Cela posé, je prends la liberté d'ouvrir une parenthèse pour dire combien je trouve injuste et prétentieuse la profession de foi, sous forme de préface, que l'auteur a cru devoir lancer la veille de la représentation. M. Cadol piétine de toutes ses forces sur le drame moderne. Il faut voir comme il est réduit en poudre, ce pauvre drame moderne, qui a le malheur de déplaire à M. Cadol! On dirait que la circonscription électorale de la plaine des Vertus est vacante, et que M. Cadol [illegible] parenthèse.

Les Inutiles sont très-bien joués par la troupe du théâtre de Cluny, et une bonne partie du succès en revient aux acteurs. M. Larochelle représente avec une rondeur franche et communicative, mais en conservant toujours le ton du gentleman qui se respecte, le personnage du comte de la Formoye, un sympathique inutile destiné à bien finir. Il a surtout nuancé avec une parfaite habileté cette transition délicate qui conduit le viveur à apprécier, puis à désirer ardemment les joies pures du foyer domestique.

Mlle Fayolle a fait preuve d'une sensibilité vraiment touchante. Elle a été chaleureusement applaudie, — et c'était justice, — dans un rôle de fille laide, une réminiscence de *Philiberte*. Malgré cette laideur dont il est question à chaque instant, Mlle Geneviève est demandée quatre fois en mariage par quatre prétendants différents. Il est vrai qu'elle est à la tête d'une fortune d'un million. Je n'ai qu'un reproche à adresser à Mlle Fayolle : c'est qu'elle est vraiment trop jolie pour jouer un rôle de femme laide, et que, malgré la meilleure volonté du monde, on ne peut parvenir à accepter la fiction scénique.

Je regarde Mlle Cécile Germa comme une actrice d'un talent énergique et original qui lui promet d'incontestables succès dans le drame... ce cauchemar de M. Cadol. Ce n'est donc pas sans étonnement que je l'ai revue, à côté de Mlle Fayolle, dans un personnage grisâtre qui finit par s'effacer complétement au quatrième acte. Mlle Germa a fait preuve, en cette occasion, d'une complaisance fort rare au théâtre. Si son directeur ne lui en sait pas un gré infini, il se rendra coupable d'une noire ingratitude.

MM. Talien et Richard donnent des physionomies très-réussies à deux types extrêmes d'inutiles : l'un, vieux beau ravagé et ruiné ; l'autre, jeune gandin qui jette l'argent par les fenêtres pour faire plaisir à son père. M. Périer tire tout le parti possible du rôle à peine esquissé d'un notaire provincial. Il méritait d'être mieux partagé.

Gaston H.

BULLETIN

Grâce au beau temps dont nous avons été favorisés dimanche dernier, la population parisienne a pu donner pleine satisfaction à ses goûts de plaisir. En outre des parties de campagne et des repas sur l'herbe que les soirées assez fraîches et promptement envahies par l'obscurité commencent à gêner beaucoup, nos citadins avaient de quoi choisir selon leurs goûts. A deux heures, courses au bois de Boulogne ; à deux heures également, concert aux Champs-Élysées, et grand concours [illegible] fait [illegible] pour se disputer le prix de trois cents francs proposé par la munificence de M. Arnault.

Le vélocipède, [illegible] fait le reconnaître, pénètre de plus en plus dans nos mœurs. On me citait dernièrement un facteur rural de l'arrondissement de Melun qui effectue toutes ses tournées de distribution grimpé sur un vélocipède. Il fait actuellement ses courses deux heures plus tôt que précédemment, et il rentre au logis frais et dispos. Mon correspondant, dans son enthousiasme, me demande s'il n'y aurait pas lieu de munir tous les facteurs ruraux de France d'un vélocipède. — Quarante mille vélocipèdes! c'est peut-être beaucoup, et je suppose que le gouvernement reculera devant la dépense.

Parmi les plaisirs de ce dimanche n'oublions pas de mentionner la dernière journée de la fête de Saint-Cloud qui tenait à la disposition des amateurs ses baraques de saltimbanques et de ses plus gros mirlitons.

Dimanche dernier, à neuf heures du matin, a eu lieu, au Havre, une course très-curieuse. Un millier de pigeons jeunes et vieux avaient été envoyés dans cette ville par des sociétés d'amateurs belges. Après avoir figuré à l'exposition, ils ont reçu, dans le parc, la clef des champs... de l'air. Ces intéressants volatiles ont immédiatement pris leur vol dans la direction de Bruxelles. Ce genre de sport fort aimé des Belges, mais auquel on assiste bien rarement en France, avait attiré une foule considérable.

Le château de Pau, où l'Empereur a passé une journée en se rendant au camp de Lannemezan, a été récemment restauré. L'une des façades a été faite sur un nouveau plan.

Les appartements du rez-de-chaussée sont composés d'un vaste salon d'attente, de la petite salle à manger, dite salle des Princes, et d'une grande salle à manger, dite salle des États, longue de 26 mètres sur 11 de largeur. De belles tapisseries, qui remontent à François Ier, ornent les murs. A l'une des extrémités de la salle, on remarque une belle statue de Henri IV.

Pour pénétrer dans les appartements du premier étage, on passe par un superbe escalier d'honneur. Dans le petit salon, [illegible] Henri IV surprenant Bellegarde chez Gabrielle. Puis viennent le grand salon de réception de Henri II, le salon de famille, qui possède le clavecin de Marie-Antoinette et la table de porphyre rose donnée par Bernadotte, la chambre de l'Empereur, la chambre de l'Impératrice, ornée de glaces de grande dimension.

C'est au second étage que se trouvent la chambre où naquit Henri IV, dont on possède le berceau, formé par une gigantesque carapace de tortue, et la petite pièce où logeait Abd-el-Kader pendant sa captivité au château de Pau.

La question du droit électoral des femmes marche décidé- [illegible]

L'assesseur d'Aberdeen a inscrit sur la liste des électeurs toutes les dames veuves ou célibataires qui remplissent les [illegible] dront part aux élections générales, si le shériff, toutefois, n'en décide pas autrement lorsqu'il sera appelé à réviser la liste électorale dans la cour d'enregistrement.

Un journal publie les intéressants détails que voici sur les occupations favorites du roi de Suède.

Il y a chez ce roi du militaire moins encore que du poëte et de l'artiste ; — s'il est passionné comme soldat pour la stratégie, les belles armes et l'artillerie, il a composé comme poëte des chants ossianesques, les *Légendes scandinaves*, plus imprégnées de mélancolie que les *Méditations* de Lamartine. — C'est d'ailleurs une tradition de famille, car Charles-Jean avait permis, de son vivant même, la publication de ses œuvres. Oscar Ier fit un *Traité des peines et des prisons*, et le prince Oscar, frère du roi, eut un poëme couronné par l'académie suédoise.

Comme artiste, il nous faut aller le retrouver dans l'atelier qu'il se fait ménager dans toutes les résidences et dans lequel il se tient constamment.

Là, il s'est entouré constamment de ses maîtres favoris en même temps que de ses propres œuvres, dont nous avons vu quelques unes à l'Exposition de 1867 et dont l'une, nous dit-on, orne la galerie particulière de l'Empereur.

Les quatre cents manuscrits choisis par les commissaires anglais parmi les trois mille et quelques volumes pris par l'armée anglaise en Abyssinie, sont attendus pour la semaine prochaine au British Museum. Les plus anciens n'ont que deux siècles de date, mais ils sont en général intéressants par de curieuses miniatures, dont plusieurs sont anciennes et ont été collées sur les pages des manuscrits ; il y en a une, par exemple, qui représente les Égyptiens, armés de fusils, à la poursuite des Israélites.

Les garçons bouchers de Berlin se distinguent par une grande dignité personnelle, si nous en jugeons par la mesure qu'ils viennent d'adopter. Le syndicat de cette utile corporation a signifié aux patrons qu'à partir du mois d'octobre, il leur est interdit de tutoyer leurs ouvriers. Les garçons bouchers qui se laisseront tutoyer par leurs patrons devront payer une amende.

La *Gazette officielle* d'Italie publie un décret levant définitivement le séquestre qui avait été mis sur les biens allodiaux de François V d'Este, archiduc d'Autriche, ex-duc de M[illegible]

Le grand-duc Alexis, fils de l'empereur de Russie, a failli périr dernièrement, dans les circonstances que voici : le jeune prince se trouvait à bord de la frégate *Alexandre-Newski*, lorsque ce navire, assailli par une tempête, alla échouer sur les côtes du Jutland. Une frégate danoise est partie immédiatement pour prêter secours au bâtiment naufragé. Le sauvetage de l'équipage a pu être opéré avec un plein succès ; quant au navire, on espère pouvoir le renflouer dès que la mer sera devenue plus calme.

M. [illegible] Ketschendorf, vient de recevoir la décoration de l'ordre du Mérite, fondé par Ernest Ier, et affilié à l'ordre ducal de la [illegible]

M. Wetgall, l'un des promoteurs du projet du pont chemin de fer sur le détroit du Pas-de-Calais, s'est rendu à Douvres, et il a eu des entrevues avec les principaux habitants de la ville et des environs, dont il désire obtenir l'appui pour son projet. Il a conféré, entre autres, avec le comte Granville, qui est lord-gardien des cinq ports.

Comme on l'a déjà annoncé, l'Empereur et plusieurs per- [illegible] ce projet, et l'on annonce que la moitié du capital nécessaire pour les opérations préliminaires est déjà souscrit.

Nous avons à enregistrer la mort de M. le comte Colonna Walewski, qui vient d'être emporté, à Strasbourg, par une attaque d'apoplexie foudroyante. M. le comte Alexandre Colonna Walewski était né à Walewice, en Pologne, le 4 mai 1810. Il avait d'abord embrassé la carrière militaire ; ensuite il cultiva les lettres et fit représenter au Théâtre-Français une pièce, intitulée *l'École du monde*, qui ne réussit pas. En 1848, il était attaché à la légation de Buenos-Ayres. Sous l'Empire, il représenta successivement la France, à Naples, à Florence et à Londres. Il succéda à M. Drouyn de Lhuys comme ministre des affaires étrangères ; il présida le Congrès de Paris, et, en cette qualité, signa le traité de paix de 1856. Plus tard, M. Walewski devint membre du conseil privé, ministre d'État, puis, pendant quelques mois, président de la chambre des députés. Depuis 1866, il se tenait éloigné de la vie publique.

Nous avons publié dans notre numéro du 17 janvier 1860, [illegible]

Th. de Langeac.

LA MAISON DE PILATE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

DU ROI DES GUEUX

[1]

VIII

La mort du lion.

Le bon duc restait debout devant don Louis, l'œil grand ouvert et peignant une sorte d'effroi, les bras convulsivement croisés sur sa poitrine.

— Tentateur! murmura-t-il après un long silence et en détournant les yeux ; tentateur!...

— Seigneur duc, répondit don Louis qui lui tendit la main, je vous ai prouvé que je n'avais ni ambition ni haine... Prouvez-moi que le vain orgueil des obstinés ne ternit point vos qualités si rares... ne fermez point votre cœur à l'appel de la patrie... soyez Espagnol sans cesser d'être l'ami du roi!

Hernan semblait être en proie à une extrême agitation.

Il prit la main que don Louis lui tendait et la pressa entre les siennes, puis il l'attira contre son cœur en une brusque et fraternelle accolade.

— Tu aimes le roi, n'est-ce pas, frère? dit-il, n'est-ce pas que tu es dévoué au roi?

— Après l'Espagne, répliqua Louis de Haro, le roi est mon culte le plus cher.

— Je te crois, je te crois, mon frère, poursuivit le Medina-Celi, dont l'émotion grandissait. Réponds donc avec franchise : Pour parler ainsi au roi, tu as des moyens d'action, des partisans, de la puissance?... Je te connais, don Louis ; en des matières si graves, tu parles à coup sûr... De quelle armée disposes-tu pour offrir au roi ta médiation ou ton aide? Qui sont tes soldats? Derrière toi, qu'y a-t-il?

Don Hernan se tut ; son regard anxieux était fixé sur son frère d'armes.

Un nuage de tristesse vint au front de celui-ci.

— J'avais espéré mieux!... prononça-t-il tout bas.

Puis, élevant la voix :

— Ai-je oublié de vous le dire, seigneur? reprit-il, et n'entendîtes-vous jamais parler des *desservidores*?

[illegible] paupière se baissa pour cacher peut-être la flamme qui, malgré lui, s'allumait dans son regard.

— Les premières semences de ma haine avaient été lentes à germer, poursuivit Louis de Haro avec fatigue. J'étais abandonné quand je quittai l'Espagne pour la terre de l'exil avec Aïdda, ma fille... Quand je suis revenu, le temps avait travaillé sans moi... j'ai trouvé une moisson abondante et trop riche... Les desservidores sont partout, seigneur ; ils vous entourent, ils vous pressent ; cherchez-les dans la fange des faubourgs et sur les terrasses fleuries de la villa noble, dans le corps de garde des trabucaires et sur les marches du trône, dans les villes, aux champs, à la cour, au centre et à la circonférence... Vous avez parlé d'armée... c'est dire trop peu... Ne vous y trompez pas : il s'agit d'une nation...

— Et vous êtes le chef de ce peuple, don Louis?

1. Voir les numéros 705 à 71[illegible].

— [illegible]

Le bon duc reprit sa promenade pensive. Des rides se creusaient à son front. Son regard était austère et sombre.

— Seigneur, dit don Louis, j'attends votre réponse, si vous avez mission de m'en faire une au nom du roi.

— Au nom de Dieu ! Louis, mon frère ! s'écria le bon duc dont la voix tremblait, au nom de Dieu mort sur la croix, au nom de notre amitié si tendre... au nom de ton fils et de ma fille qui s'aiment comme nous nous aimions... écoute !... au nom d'Isabel, ta femme, renonce à tes desseins !... ne touche pas au roi, hidalgo, c'est là le parricide !... Tu as dit vrai... tu as dit trop vrai : Le monde marche. Monte-t-il ? descend-il ? je ne sais ; mais il marche. Le peuple est né, il grandit... Si j'étais roi, je ne voudrais pas d'autre ami que le peuple... Tes desservidores, c'est le contraire du peuple. . [illegible] les gens de robe, les contadores, les prêtres, les inquisiteurs... je les connais : tu as raison, ils sont puissants... puissants pour le mal... Ceux-là s'agitent : le peuple progresse dans sa souffrance et dans son calme... Tu as prononcé le nom de Richelieu... je le voyais de ma prison. . sa hache a deviné le peuple... Les desservidores, là-bas en France, finissent sur l'échafaud... Mais le glaive qui tranche la tête d'un duc et pair ne peut-il s'égarer jusqu'à la tête d'un roi ?... Charles Stuart, as-tu dit ?... Il y a eu une reine de ce nom dont le dernier oreiller fut un billot... Frère ! ne touche pas au roi ! ma vue se trouble en regardant l'avenir... Qu'est-ce que la royauté ? un prestige. N'y touche pas ! la main la plus pure ternit le miroir de l'épée nue. Le sceptre c'est l'arche ; n'y touche pas, n'y touche pas !

Il essuya d'une main tremblante la sueur de son front. Don Louis était ému. On ne saurait trop dire si cette émotion naissait des arguments de Medina-Celi ou de la passion même qui débordait de son âme.

La valeur d'un syllogisme change selon le siècle. — Nous avons vu, hélas ! nous qui parlons, la valeur de certains syllogismes changer suivant l'année, suivant le jour, suivant l'heure !

Il y avait dans le plaidoyer du bon duc, non-seulement la [illegible]

Le XIX[e] siècle, si fier, n'a-t-il pas, comme le XVII[e], son *inconnu* devant lequel il recule ?

Don Louis garda le silence, pendant que le bon duc reprenait haleine.

Celui-ci poursuivit bientôt, les mains jointes et les yeux mouillés :

— Frère, pourquoi nous disputons-nous ? Jadis nos cœurs s'entendaient. Tu m'aimes toujours, je le vois dans ton regard... je crois tout ce que tu m'as dit ; sur l'honneur, je le crois ! Tu me laissais dans ma prison pour m'épargner les dangers de la bataille ; tu m'avais choisi, dans ta constante tendresse, pour être le médecin des mille plaies de la guerre civile ; j'étais pour toi d'avance le modérateur entre les factions victorieuses et le roi vaincu. Sois remercié ! [illegible] que je fusse libre avant le combat. Tu me connais, frère, et tu sais bien que, moi vivant, le combat ne se livrera pas... Je ne raisonne plus, je prie... Veux-tu que je m'humilie devant toi qui es la force ? Veux-tu que je me prosterne et que j'embrasse tes genoux ?

— Seigneur duc !... balbutia don Louis qui détourna la tête en lui retenant les deux mains.

— Tu ne veux pas ! reprit Hernan. Eh bien ! debout ou prosterné, frère, je suis un suppliant devant toi !... Reviens à nous franchement et loyalement. Souviens-toi de tes aïeux. Souviens-toi du serment que tu fis, toi, grand d'Espagne, [illegible]

— J'ai fait un autre serment !... murmura Louis de Haro.

— Y a-t-il rien au-dessus du serment fait au roi ?

— Il y a le serment fait à la patrie.

[illegible]

— Seigneur, dit-il d'une voix où tremblait déjà la colère, vous êtes venu ici, au palais de votre souverain, apportant la proposition d'une paix dérisoire dans l'un des plis de votre manteau... Déroulez l'autre pli, et dites votre menace de guerre.

Le visage de Louis de Haro exprimait une grave et sincère tristesse.

Avant de répondre, il hésitait.

— Le revers d'une condition imposée, n'est-ce pas un cartel ? demanda le Medina-Celi. Dites-nous l'heure, dites-nous le lieu de la bataille impie, afin que votre roi se prépare à vaincre ou à mourir !

Ce fut un gémissement profond qui s'échappa de la poitrine de don Louis.

— Frère, s'écria-t-il, de nous deux c'est toi qui es le traître au roi !... Ta parole n'est pas celle du roi !... Tu entraînes la monarchie à jouer son va-tout sur une carte fatale ! Je veux voir le roi, je veux parler au roi !

Il fit un pas vers la porte de l'étuve. Don Hernan lui barra le passage en disant :

— Le roi ne veut pas te voir ; le roi ne veut pas t'entendre.

Don Louis [illegible]

— [illegible] prie Dieu du fond du cœur que le poids du sang versé ne retombe pas sur votre tête !

— Tu vas donc verser le sang, Louis de Haro ? demanda le bon duc, dont la prunelle jetait de sombres éclairs. Quel sang vas-tu verser ?

— Frère ! s'écria don Louis, qui fléchit brusquement le genou, aie pitié de ton maître ! aie pitié de toi-même ! Ce ne sera pas un combat ; tu es seul ; nous sommes l'Espagne [illegible]

— J'ai pitié, frère, puisque ce nom revient à nos lèvres... frère, j'ai pitié de toi... Suis-je seul en effet ? Êtes-vous en effet cent mille ?... J'ai pitié de toi, j'ai pitié de vous tous, moi seul avec Dieu contre vos multitudes... moi seul loyal contre vous tous traîtres !... Relève-toi !... Je t'aime dans ton [illegible] fils... pour la seconde fois, ton lieu, ton heure ? J'ai hâte !

[illegible] flancs.

— J'ai fait de mon mieux, duc, répliqua-t-il à voix basse, le lieu, c'est ici... l'heure, elle va sonner... mes soldats m'attendent... L'Espagne est comme vous, elle a hâte... Adieu !

Il étendit sa main. Le bon duc la saisit.

— Et si tes soldats ne te voyaient pas venir, frère ? demanda-t-il d'une voix si étrange qu'un tressaillement courut par tous les membres de don Louis.

— Une trahison ! de ta part ! frère, murmura-t-il, ce n'est pas possible ?

— Ils attendraient leur chef, n'est-il pas vrai ? poursuivit Hernan qui contenait les éclats de sa voix ; c'est leur chef qui doit donner le signal... Ils ne bougeraient pas !

Don Louis essaya de se dégager sans répondre, mais la main de Medina-Celi était d'acier.

— [illegible] Perez de Guzman : tu as raison, c'est impossible !... Mais tu m'as dit ton heure, elle va sonner... mais tu m'as dit ton lieu : c'est ici... mais ce n'est pas moi qui ai parlé de duel ni de bataille... Louis de Haro, tes soldats t'attendront : tu es ici, je te garde !

Il lâcha d'un geste violent la main qu'il tenait, et prit sur la table son épée nue.

Le premier mouvement de don Louis fut de se précipiter sur la sienne, mais il se contint, et l'effort terrible qu'il fit sur lui-même cordela les veines de ses tempes.

— Hernan ! murmura-t-il, tu crois servir le roi... Hernan, sur ma conscience et devant Dieu ! je te jure que, si tu me barres le passage, Philippe d'Espagne est menacé de mort.

La pointe de l'épée du bon duc touchait les dalles. Il avait les deux mains croisées sur la garde. Sa robuste pose eût fait l'étude d'un peintre.

— J'aime mieux pour mon roi la mort que la honte, répondit-il : le fer sacrilége peut tuer Philippe ; c'est la royauté même qui tomberait, étouffée par une capitulation infâme. Tu ne sortiras pas !

Sous les cils rabattus de don Louis, une flamme brilla.

— Hernan, dit-il encore pourtant, ceux qui m'attendent sont des soldats... des gentilshommes... des Espagnols. . Ils veulent la patrie libre et grande sous le roi respecté ; mais une autre conspiration rugit dans l'ombre, frère, c'est l'épée de mes soldats qui doit protéger la poitrine de Philippe contre le poignard des assassins. Ne me retiens pas si tu veux sauver le roi !

— Don Louis, répliqua le Medina-Celi, je ne veux pas que tu sauves le roi... les assassins me trouveront comme tu me trouves... Dieu protége l'Espagne..., ce jour sera pour tous celui de la justice .. tu ne sortiras pas !

Louis de Haro marcha lentement vers la table, où il prit à son tour son épée nue.

Il revint à sa place en la tenant dans sa main gauche.

Hernan de Medina-Celi passa également son épée dans la main gauche. Ils avaient la même pensée : leurs mains droites se joignirent, puis d'un commun mouvement leurs poitrines se rapprochèrent. Un instant les deux vaillants cœurs battirent l'un contre l'autre.

Ils avaient tout dit. Entre eux désormais aucune parole ne [illegible]

Seulement, quand Louis de Haro se redressa, il prononça tout bas :

— Une dernière fois, Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, au nom de notre seigneur le roi, qui est en péril, je te somme de me livrer passage !

— Au nom du roi libre et absolu, répondit le bon duc, Louis de Haro, marquis de Buniol, je te refuse le passage et je te retiens prisonnier.

— Que Dieu soit juge ! ajoutèrent-ils ensemble en faisant le signe de la croix.

Puis les deux épées se touchèrent en rendant un son clair et furtif.

Dieu seul était juge et Dieu seul témoin.

Entre ces deux hommes qui venaient d'échanger le baiser fraternel, il ne pouvait y avoir de vains ménagements. Pour que l'épée nue brillât dans chacune de ces mains, il fallait deux convictions si profondes et séparées par un tel abîme qu'une fois le fer dégainé la bataille devait être mortelle.

Pour tous deux, le devoir était dans la lutte, un devoir si étroit et en même temps si sacré que le cri du cœur devait se taire, étouffé par la lourde main de la destinée.

Louis de Haro avait droit, car les meilleures années de sa vie avaient été dépensées à son œuvre. On lui faisait obstacle au moment même où il allait toucher le but poursuivi depuis si longtemps. Cet homme, qui était devant lui, par son aveuglement obstiné découvrait le roi, que la conspiration de la camarilla entourait dans l'ombre, et il couvrait au contraire le comte-duc avec toute sa séquelle de traîtres.

Louis de Haro avait droit, car il venait de prouver sans réplique qu'il n'agissait ni par ambition, ni par haine.

Mais Medina-Celi avait droit aussi, lui le chevalier de loyauté. Il obéissait à la loi rigoureuse de sa race. Celui-là qui était son frère d'armes et son meilleur ami venait imposer des conditions à Philippe d'Espagne ; celui-là prononçait ce mot si grand, mais si nouveau : « La patrie. » et mettait une statue de marbre à la place du Dieu vivant ; celui-là se posait en protecteur du trône, comme si tout trône protégé n'était pas d'avance abattu.

Medina-Celi avait droit, puisque la logique rigoureuse de son dévouement allait jusqu'à préférer la mort à la protection.

Il voyait clair, ce dernier né des fidélités antiques. Quand le roi est mort, on peut crier : Vive le roi ; quand le roi s'abaisse sous un joug, c'est la royauté même qui agonise ou s'humilie.

Ils avaient droit tous deux. Ni l'un ni l'autre ne devait fléchir, moins encore reculer.

Ce fut une lutte terrible et silencieuse. Le silence de Medina-Celi disait : Foi ! le silence de don Louis répondait : Liberté !

Ou mieux, tous deux disaient : Honneur ! l'honneur du roi ! l'honneur de l'Espagne !

Ce fut une lutte grandiose et stoïque, où le triomphe devait être sans joie et la chute pleine d'amertume.

Deux âmes héroïques, deux bras d'Hercule !

Deux regards d'aigle qui entraient l'un dans l'autre : deux [illegible]

Même adresse, même vigueur, même sang-froid.

C'était à don Louis d'attaquer ; il voulait forcer le passage, son épée alla droit à la poitrine de Medina, qui para et se remit en garde sans riposter. Don Louis redoubla ; don Hernan para encore et sa rapière flamboya entre les deux yeux de don Louis, qui parant de trop court, fut obligé de se re- [illegible]

On eût pu voir alors le sang qui montait lentement à ces [illegible]

Les jeux du fer ont de prodigieux entraînements.

Au bout de quelques minutes, les mains frémissaient impatientes, les pieds convulsifs mordaient le sol, les cheveux agitaient leurs masses pesantes et baignées de sueur, les gorges sifflaient, les yeux brûlaient.

Et les rapières endiablées, multipliant leurs chocs précipi- [illegible]

Car le gai soleil des matinées andalouses entrait par les croisées ouvertes et jetait à pleines effluves sur cette scène épique ses radieuses clartés. La brise tiède et molle faisait comme le soleil, apportant les senteurs embaumées des jardins. Les oiseaux chantaient sous le feuillage humide encore de l'ondée, et l'ombre des bosquets envoyait çà et là quelque refrain amoureux, soutenu par les crépitants accords de la mandoline.

Le [illegible]

— Rends-toi, Hernan ! cria don Louis ; un démon pousse mon bras : je vais te tuer !

Le Medina-Celi répondit par une série d'attaques si foudroyante [illegible] derrière la table.

— Rends-toi, frère, dit le bon duc ; Dieu est avec moi. Je le sens et j'ai peur. Ce n'est pas moi qui frappe, c'est la volonté divine.

Un rugissement de colère s'échappa de la poitrine de don Louis. A son tour, il chargea le bon duc, ferme comme un roc et conservant son avantage. Don Louis, profitant des larges licences de l'escrime espagnole, parvint à saisir de la main gauche l'épée de son antagoniste et lui déchargea sur le crâne un fendant à tour de bras.

[illegible] table de marbre, se brisa en éclats.

Le bon duc lâcha aussitôt la poignée de sa rapière, qui resta par la lame entre les mains de don Louis. Mais don Louis la jeta.

Tous les deux avaient déjà le poignard au poing.

Là-bas, c'est aussi une arme de combat, et qui a son escrime comme l'épée. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, en Espagne, tout homme de guerre était exercé au maniement de la dague, qui est restée sous un autre nom, jusqu'à [illegible]

Les manteaux, prestement roulés, firent un bouclier à chacun des deux champions. Ils se rassérent en même temps sur leurs jarrets pliés, comme deux lions qui vont bondir, puis ils se rapprochèrent par un mouvement nerveux du pied, pivotant sur le talon.

Bientôt ils furent face à face, les yeux dans les yeux, genou contre genou ; le vent brûlant de leurs haleines se croisait.

Don Louis dirigea une feinte au visage en même temps qu'il rabattait le poignard du bon duc par une brusque pesée de son bras gauche. Le bon duc rejeta sa tête en arrière. Don Louis, ramenant son bras droit à l'épaule, lança son coup droit en pleine poitrine, en poussant un soupir de triomphe.

Mais le bon duc avait volté sur place. Don Louis passa, emporté par son élan. Il avait rencontré le vide.

Le bon duc ne frappa point pendant qu'il tournait le dos.

Il attendit. Au moment où Louis de Haro revenait sur lui, furieux, il donna son manteau à l'attaque et frappa un coup [illegible]

Don Louis chancela, puis tomba sur ses genoux.

[illegible]

Don Louis voulut profiter de ce moment de stupeur pour se traîner vers la porte.

Le Medina-Celi, défaillant, vint se mettre au-devant de lui.

— [illegible] blessure, laisse-moi... je t'en conjure... j'aurai la force et le temps... ils vont venir... Tu as tué le roi !

— Frère, répondit le Medina-Celi, plus pâle que le mourant lui-même, tu ne sortiras pas... Le roi est sous ma garde... Un seul homme me faisait peur : c'était toi.

— Tu ne sais pas... tu ne sais pas.. reprit don Louis, [illegible] Pedro Gil. J'avais contre leurs poignards les épées de mes gentilshommes.



SAUVETAGE D'UN NAVIRE A L'ENTRÉE DU PORT DE YARMOUTH, dessin de M. G. H. Andrews. Voir page 627.

— Mais je ne pourrais pas !... s'interrompit-il, la mort vient... Ne pleure pas Hernan... je vais rejoindre Isabel... je vois déjà son sourire... En face de la mort, mon frère, je le déclare et je le jure, j'ai agi selon mon honneur !

— Frère !... frère !... balbutia le bon duc qui s'agenouilla près de lui, tu ne mourras pas !

Un pâle sourire vint aux lèvres de don Louis.

— Dieu a fait son choix entre nous, prononça-t-il avec effort, ne me pleure pas, te dis-je... je meurs content... prends le médaillon qui est suspendu à mon cou... porte-le à don Vincent de Moncade, capitaine des trabucaires de la garde... Il t'obeira...

— Frere !... mon noble frère ! répétait don Hernan.

Don Louis fit un mouvement comme pour lui tendre les bras.

Le bon duc se jeta sur lui ivre et fou de douleur.

— Hâte-toi !... fit Louis de Haro d'une voix presque inintelligible, c'est à l'heure de la méridienne...

Puis, s'interrompant dans un suprême effort :

— Les enfants !... ajouta-t-il, qu'ils soient heureux !... Qu'ils ne sachent jamais !... Je t'aime, frère... et je donne mon âme à Dieu...

Il eut entre les bras du bon duc un court et faible tressaillement.

Le silence régna dans la toilette du roi.

. . . .

Des pas sonnèrent sur les dalles de l'étuve.

— Hernan ! dit la voix grêle de Philippe d'Espagne, as-tu renvoyé le païen ?

Et comme il n'avait point de réponse :

— J'avais oublié un nom, poursuivit-il, dans ma liste de toréadors pour ma course triomphale... Cuchillo en sera ! Cuchillo, la première épée des Espagnes !

Il poussa la porte. Il recula frappé de stupeur en voyant le Medina-Celi accroupi sur le sol et les lèvres collées au front de celui qu'il appelait le païen.

— As-tu tué sid, Hussein, mon sorcier ? s'écria-t-il. A la voix du roi, don Hernan sembla sortir d'un sommeil. Il se releva lentement.

Ses nobles traits avaient vieilli de dix ans.

— Royal seigneur, dit-il avec un désespoir si navrant que Philippe lui-même en fut ému, j'ai fait comme mes aïeux, je vous ai donné plus que ma vie !

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



LE GÉNÉRAL SANTOS GUTIERREZ, PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE, dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Liebert.

LE GÉNÉRAL SANTOS GUTIERREZ

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE

Le président actuel des États-Unis de Colombie, dont nous donnons le portrait, est né en 1827. Il commença sa vie par de solides études, embrassant la littérature, la philosophie et le droit, et il obtint le grade de docteur. Il ne tarda pas à entrer dans la politique militante, où il se distingua toujours par la sincérité de ses convictions, sa fidelité à son drapeau et son patriotisme éprouvé.

D'une bravoure à toute épreuve et d'une remarquable habileté dans la tactique militaire, le général Santos Gutierrez fut victorieux dans un grand nombre de combats, et montra toujours la plus louable humanité.

Après avoir servi son pays comme député au congrès national, gouverneur de divers États, vice-président de la république, il a été appelé, à une majorité considérable, par le vote des Colombiens, à la première magistrature de la nation.

Le général Gutierrez a inauguré une politique libérale, progressiste et vraiment nationale, mettant en pratique le noble programme qu'il avait tracé alors qu'il était vice-président : « S'abstenir de toute passion de parti ; rendre la liberté effective pour tous; appeler aux



NOUVEAU PARIS. — LA PLACE DE L'EUROPE, SUR LE CHEMIN DE FER DE L'OUEST, dessin de M. Bertrand.

emplois publics tous les Colombiens, quelle que soit la nuance politique à laquelle ils appartiennent, pourvu qu'ils soient capables, patriotes et honnêtes; gouverner par la constitution et les lois, consolider le crédit, réorganiser les [illegible]

Le général Gutierrez est aussi modeste que désintéressé, et il ne nous semble pas superflu de citer quelques traits de la vie de cet homme de bien.

Il fallut que ses amis exerçassent sur lui une véritable pression pour qu'il se décidât à accepter le grade de général que ses services lui avaient si justement mérité. La convention de Rio-Negro voulut lui voter une rente viagère de 40,000 francs, de même qu'elle en avait décrété une de 70,000 francs en faveur du général Mosquera. Le général Gutierrez refusa cette pension, déclarant qu'il n'avait pas servi sa patrie pour obtenir des ressources pécuniaires.

La convention décréta alors qu'il lui serait payé une somme de 750,600 francs, pour le dédommager des pertes qu'il avait éprouvées dans ses propriétés pendant la guerre. Le général refusa également cette indemnité, répondant que d'autres Colombiens avaient, comme lui, subi des pertes, et, attendu qu'il était impossible d'indemniser tout le monde, ce qui serait onéreux pour le trésor public et constituerait un funeste précédent, qu'il serait donc souverainement injuste d'établir un privilège en faveur de lui seul.

La Convention lui vota alors une couronne civique d'une très grande valeur. Le général Gutierrez accepta l'honneur, mais il demanda que la somme qui devait être dépensée dans ce but fût employée en secours aux veuves et aux orphelins d[illegible]

Ces quelques traits suffisent pour mettre en lumière le noble caractère du président actuel des États-Unis de Colombie, l'une des républiques les plus avancées et les plus peuplées de l'Amérique latine.

TH. DE LANGEAC.

. . .

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Densité de l'eau de la mer. — Observations de M. B. Savy. — Elle diffère suivant la latitude. — Explication des courants marins. — La nitroglycérine sans danger. — Expériences faites en Angleterre. — Ses effets comme agent explosif. — Son innocuité pendant la manutention et le [illegible]

On doit à M. B. Savy des observations exactes et nouvelles sur la densité de l'eau de la mer dans l'océan Atlantique.

Elles ont fait connaître, il y a peu de jours, à l'Académie [illegible] férentes selon la latitude, tout en suivant sur un méridien une loi régulière d'un pôle à l'autre.

Près de l'équateur, mais dans l'hémisphère nord, on trouve une zone d'eau remarquablement légère.

A partir de cette zone et en allant vers chacun des pôles, la densité augmente plus ou moins brusquement jusqu'à une valeur à peu près constante qui persiste sur un assez long espace en latitude.

Puis elle augmente progressivement et atteint une valeur maximum entre les parallèles de 40 à 60 degrés de latitude [illegible]

Dans l'hémisphère nord, la densité va en diminuant à mesure qu'on se rapproche davantage du pôle.

Enfin on doit sans doute trouver un minimum vers ce pôle.

Dans l'hémisphère du sud, une observation relevée par 60 degrés de latitude sur le méridien du cap Horn ne montre aucune diminution de densité; mais probablement, par analogie avec ce qui se passe vers le pôle nord, on obtiendrait vers le pôle sud une diminution de la densité si on s'avançait plus près de lui, et l'on constaterait un minimum de densité vers la position qu'il occupe.

Quelles que soient les causes de cette distribution de la densité, M. B. Savy l'attribue en grande partie au mouvement qui anime l'ensemble de la masse fluide, et qui donnerait, d'après lui, l'idée d'une circulation à laquelle participent les eaux profondes aussi bien que les eaux supérieures.

Les eaux légères émergent des profondeurs dans la zone équatoriale où on les rencontre. Elles s'épanouissent en arrivant à la surface et donnent une onde sur chaque pôle.

Ces ondes vont dans les hautes latitudes recouvrir les eaux lourdes qui s'y trouvent.

A mesure qu'elles s'en approchent par un chemin de surface, elles se concentrent et se refroidissent.

Quand elles y arrivent, elles y deviennent lourdes à leur tour et sombrent dans les profondeurs de la mer.

Recouvertes par l'onde qui les suit, elles continuent à graviter vers les pôles par un chemin sous-marin, appelées dans ces régions tout à la fois par la vitesse acquise et par la légèreté des eaux polaires qu'elles viennent soulever. Dans les profondeurs des mers polaires, elles fondent en outre le pied des glaces. Celles-ci qui fournissent de l'eau douce, diminuent leur concentration et les rendent de nouveau légères.

Cette légèreté les fait émerger dans les mers polaires avec très-peu de salure et les rappelle vers les hautes latitudes où elles se rendent par un chemin de surface, afin de découvrir les eaux lourdes qui s'y trouvent.

Mais, chemin faisant, elles deviennent lourdes à leur tour et sombrent dans ces hautes latitudes pour se rendre vers [illegible]

Il faut remarquer que, dans cette dernière partie du trajet, [illegible] qui les a fait surtout sombrer, les maintient dans les profondeurs jusque dans la zone d'émersion équatoriale où elles reviennent à la surface sous l'action solaire, à laquelle leur douceur relative les rend très-sensibles.

Cette circulation, indiquée par la distribution de la densité, produit des mouvements verticaux et horizontaux dont la combinaison, avec le mouvement diurne de la terre, donne l'explication de tous les grands courants qu'on observe à la surface de l'Atlantique, ainsi que de la plupart des phénomènes qu'on observe sur cet océan.

Elle explique le grand courant équatorial;

Son intensité sur la lisière sud des eaux légères;

Le courant qui se fait souvent sentir sur leur lisière nord;

Le courant de la côte septentrionale de Guinée;

Le Gulf-Stream, qui n'est que la chute du bord des eaux chaudes et salées qui viennent de l'émersion équatoriale;

[illegible]

L'existence dans la zone équatoriale des eaux froides qui descendent des pôles;

L'existence dans la zone équatoriale des eaux froides et troubles qui existent souvent au large de la côte des Gu[illegible]

Le *Pororoca* qu'on observe sur cette dernière côte;

[illegible]

La haute température des eaux profondes dans les mers [illegible]

Enfin, la distribution de la salure à la surface de l'océan Atlantique, distribution très-analogue à celle de la densité.

Ainsi, d'une part, la distribution que signalent les observations de M. B. Savy sur la densité nécessite, pour ainsi dire, la circulation, et, d'autre part, l'hypothèse de cette circulation donne l'explication de tous les phénomènes observés [illegible]

Le *Mechanic's Magazine* signale une méthode récemment inventée pour enlever à la nitro-glycérine tous les dangers que présente ce redoutable agent d'un emploi cependant si nécessaire surtout à l'industrie minière.

Désormais, s'il faut en croire le journal anglais, on peut, sous une forme nouvelle, le transporter avec moins de péril [illegible]

M. Nobel est l'inventeur d'une composition qu'il appelle [illegible]

On a fait dernièrement sur cette composition, dans les ateliers de Mersham Greystone-Lime, près de Red Hill-Cherry, une série d'expériences décisives, en présence des juges les plus compétents de l'Angleterre.

Ces expériences avaient principalement pour but de démontrer la puissance de la *dynamite* comme agent explosif.

M. Nobel avait préparé un certain nombre de cartouches de dimensions diverses, consistant simplement en dynamite enfermée dans des boîtes minces de papier.

A chacune d'elles se trouvait attachée une mèche qui brûlait sur une longueur de quarante-cinq centimètres par [illegible]

A l'extrémité de la mèche engagée dans la cartouche, se trouvait fixée une capsule de cuivre amorcée avec un com[illegible]

D'abord on fit éclater une charge de vingt-huit grammes de dynamite sur une planche en chêne d'environ un mètre quatre-vingt deux centimètres de longueur sur vingt-trois centimètres de largeur, et de cinq centimètres d'épaisseur, soutenue à ses deux extrémités.

Un bruit excessivement violent et sec éclata et on vit que la charge, après avoir traversé entièrement le morceau de bois, en avait déchiré le côté inférieur.

On fit agir ensuite une charge semblable sur une poutre de sapin couchée à plat le long du sol; elle opéra une brèche profonde dans la poutre et mit en pièces ses côtés.

Pour prouver l'innocuité de la dynamite, lorsqu'on y met le feu avec une flamme ordinaire, M. Nobel coupa une cartouche en deux et en alluma la moitié dans sa main avec une [illegible] lement.

On mit ensuite le feu à l'autre moitié de la cartouche avec une mèche munie d'une amorce fulminante, et il se fit une [illegible]

Voici comment on démontra l'absence de tout danger en cas de choc ou de feu pendant le transport ou l'emmagasi[illegible]

On lança une boîte contenant environ trois kilogrammes six cent vingt-cinq grammes de dynamite sur un lit de roches dures. Le choc fit éclater les jointures de la boîte, mais son contenu ne subit aucun dommage.

On plaça ensuite sur un feu vif une boîte semblable. Après quelques minutes d'attente, la boîte se souleva tranquillement sur un de ses côtés et donna paisiblement issue à un jet de fumée et de flamme qui dura sept ou huit secondes: on vit ainsi quatre kilogrammes de l'une des plus violentes matières explosives modernes se dissoudre presque sans bruit dans l'air. Quand on retira de la braise la boîte, elle était charbonnée et noircie sur trois de ses côtés, mais les joints en étaient restés sains et entiers.

On passa ensuite à d'autres expériences pour éprouver la force de la dynamite partiellement ou complétement enfermée.

D'abord on mit environ quatre onces de dynamite sur un bloc de granit, et on les couvrit d'un morceau d'argile et d'une pelletée de sable.

Il se produisit un bruit très-violent et, en examinant la pierre, on reconnut qu'elle était criblée de crevasses et de fissures, et s'effritait aux moindres efforts d'un marteau.

On expérimenta ensuite avec un cylindre de fer forgé de trente-deux centimètres environ de hauteur et de vingt-sept centimètres de diamètre, percé au centre d'un trou de vingt-[illegible]

Le trou rempli de dynamite non bourrée, on y mit le feu. Il se fit un bruit d'une violence extrême: une moitié du cylindre vola à quatre-vingts pieds anglais du lieu où il avait été placé et se heurta à un banc de gazon qui l'arrêta.

[illegible] cylindre, logée en plein d'un pilier de roches brisées. Le [illegible] présentait un agrandissement extraordinaire. Près du centre, il mesurait environ quatre centimètres, tandis qu'en haut et en bas il n'avait que deux centimètres comme avant l'explosion. La force développée avait donc augmenté en approchant du milieu de la longueur du trou.

L'effort exercé sur le métal a dû être énorme pour déchirer ainsi une telle masse et lancer ses deux moitiés dans des directions opposées à la distance de plusieurs mètres.

On ne saurait évidemment se servir de la dynamite pour charger les gros canons et les petites armes; sa violence même s'y oppose; mais on peut l'utiliser dans des bombes avec une mèche lente munie d'une capsule fulminante. Tout en produisant l'explosion au moment voulu, si la bombe crevait dans le canon, il n'en résulterait aucun mal.

Une boîte mince, de quatre livres et demie de dynamite, qu'on fit éclater derrière une plaque courbe de fer forgé de [illegible] et de trois pieds de longueur mesurés autour de la courbe, a brisé cette plaque en quatre parties inégales lancées à une distance considérable. La face de la plaque sur laquelle la poudre avait agi était complétement criblée de petits trous produits par les grains de sable de la dynamite.

On introduisit une charge de douze livres de dynamite dans un trou vertical de quatre à cinq mètres de profondeur et de cinq centimètres de diamètre, et on l'y tamponna avec du sable. L'explosion se manifesta par un grondement souterrain profond et par un tremblement de la terre environnante perceptible même à une distance considérable. La roche brisée présenta une série de fissures indiquant suffisamment qu'une masse énorme en avait été détachée.

On mit ensuite le feu à une cartouche plongée dans un seau d'eau. La détonation parut plus forte que toutes les détonations précédentes; le seau s'en alla en éclats et les fragments se projetèrent à plusieurs centaines de pieds de là.

Quelques journaux, à court de nouvelles et de faits divers, ont remis au jour les vieux canards publiés déjà tant de fois [illegible]

Voici en réalité ce que l'on connaît et ce que l'on doit penser de ces êtres singuliers.

Existe-t-il vraiment des hommes à queue? Le fait n'a rien d'invraisemblable par lui-même, et beaucoup d'auteurs affirment leur existence. Pline, Ptolémée et les anciens auteurs en parlent souvent. A une époque un peu antérieure à la Renaissance, Marco Polo assure en avoir vu dans l'Asie centrale, et Struys raconte en avoir rencontré dans les îles Formose. Comme témoignages modernes, nous avons ceux de Sonnerat pour Mindanao, de Gemelli pour les Moluques, de Maillet pour la Barbarie et de Ribeiro pour les Indiens de l'Amérique. Enfin on peut invoquer encore Gronovius, qu[illegible] Dumont d'Urville qu'il avait vu plusieurs individus ayant des queues longues d'environ cinquante-cinq millimètres. De son côté, Ducouret déclare avoir observé le même phénomène chez un Ghelanes, à la Mecque, et Ancapitaine a vu un croquis fait d'après nature, qui reproduisait une anomalie analogue.

[illegible] l'existence de cette monstruosité, et plusieurs naturalistes ont recueilli des récits du même genre soit de témoins oculaires, soit de personnes à la véracité desquelles on pouvait avoir le plus de confiance et qui parlaient de ce fait comme bien connu en Égypte. Enfin M. Lesaint, qui vient de succomber si malheureusement en tentant de passer à travers l'Afrique, a vu un individu de la haute Égypte doué d'un appendice caudal.

[illegible]

L'homme à l'état d'embryon porte une queue aussi longue que celle du chien pendant la même période. Il suffirait par conséquent, pour que cette queue se développât, d'une de ces anomalies que l'on appelle à tort *arrêts de développement* [illegible] ment.

[illegible] population d'hommes à queue, aucun sérieux témoignage n'en confirme l'existence. Loin de là, M. Lesaint, qui avait déjà, dans son voyage en Afrique, dépassé ces soi-disant populations intermédiaires entre l'homme et le singe, n'a jamais rien écrit sur leur compte qui confirmât les fables qu'on en raconte, et les hommes à queue n'apparaissent presque jamais sur les marchés d'esclaves voisins du pays des Niam-Niams. Il n'y a donc pas de races d'hommes à queue, mais il existe probablement des individus présentant isolément ce caractère.

A en croire les inventeurs qui exposent en ce moment des appareils aéronautiques au palais de cristal de Londres, les chemins de fer se trouveraient bientôt dépassés dans leur vitesse et relégués au rang de coucous ou de diligences, [illegible] permettraient d'aller en quelques heures vérifier ce qu'il y [illegible] de vrai ou de légendaire sur les hommes à queue de l'Afrique centrale.

Par malheur, les appareils exhibés, et qui reposent tous s[illegible] modèles de petite dimension et, s'il faut le dire, des espèces de jouets; ils peuvent manœuvrer durant quelques secondes dans un espace restreint, mais ils n'ont jamais affronté [illegible] ne sauraient affronter l'épreuve de l'expérience et de l'usage pratique.

Parmi les plus ingénieux appareils qu'on remarque [illegible]

Cristal-Palace, le moins fantastique est la *machine à voler* [illegible]

Elle se compose d'un grand nombre d'ailes en fer, longues et effilées. Les ailes de devant sont destinées à mettre en mouvement la machine, qui consiste en une espèce de locomotive sans cheminée, transmettant le mouvement a un cylindre antérieur par un embranchement de ses deux extrémités.

Les ailes postérieures, qui s'élèvent et s'abaissent également à la façon des ailes des oiseaux, se composent de châssis en fonte recouverts d'un tissu de soie, et par un mouvement alternatif doivent, en s'élevant et en s'abaissant, bercer pour ainsi dire l'appareil, prévenir une descente trop brusque et servir en outre de gouvernail.

Ajoutez au mécanisme moteur quatre roues qui permettent, en cas de besoin, à la machine de manœuvrer en terre ferme, et vous aurez une idée générale de l'appareil avec lequel M. Kaufmann compte pouvoir parcourir en une heure treize cent trente-trois lieues marines, grâce aux deux cents battements de ses ailes par minute.

La machine à voler, qui, réalisée, mettrait en mouvement une force de trois cents chevaux, prendrait son vol de terre et après avoir acquis en courant la force nécessaire à son ascension; enfin si, par accident, elle venait à tomber en mer, elle se transformerait en un bateau parfaitement navigable. *Nous verrons bien,* comme dit le Misanthrope au [illegible]

SAM HENRY BERTHOUD.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Nous avons déjà eu l'occasion de décrire à nos lecteurs les curieux paysages de la Nouvelle-Zélande, et de leur parler des mœurs étranges et féroces de ses indigènes, ces Maoris dont la soumission a nécessité, de la part de l'Angleterre, de grandes dépenses et des efforts considérables. Nous détachons aujourd'hui deux dessins très-intéressants d'un album de vues que MM. Walker et M'Farlane ont rapporté d'un voyage d'exploration dans la Nouvelle-Zélande. Le premier dessin représente l'embouchure de la rivière Wanganui; l'autre nous montre un campement dans la vallée de Teramakau.

Ces gentlemen avaient déjà fait précédemment plusieurs voyages dans cette île; mais il ne les avaient jamais poussés aussi loin. C'est alors qu'ils recueillirent les premiers renseignements sur les gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande, lesquels promettent aujourd'hui de surpasser en [illegible] Galles du Sud. Cette découverte est due au hasard. MM. Walker, traversant le district de Teramakau, aperçurent un Maori occupé à placer une vanne à laver l'or dans un large cours d'eau qui se jette dans la rivière de Teramakau. Ils portèrent ce fait à la connaissance de leurs compatriotes, et l'exploitation des sables aurifères ne tarda pas à s'établir [illegible] sente l'endroit où eut lieu cette rencontre qui devait exercer une influence capitale sur la destinée de la Nouvelle-Zélande.

X. DACHERLS.

COURRIER DU PALAIS

Encore les empoisonneuses de Marseille. — Personnages du drame futur. — Deux turcos. — Pris au piége. — Le remplaçant Schmitt — Un [illegible]

En attendant que les débats du procès des empoisonneuses s'ouvrent à Marseille, nous pouvons, grâce au *Sémaphore*, [illegible] de mélodrames mettaient en tête de leurs pièces les noms et le signalement physique et moral des différents types que le lecteur allait trouver plus loin mêlés à l'action ou la con[illegible]

Ce sont d'abord les trois femmes que la justice accuse d'avoir donné la mort à leurs maris, et qui ont avoué leur crime.

Marie Autran, veuve d'Antoine Ville, quarante et un ans, née à Marseille. Figure sèche, anguleuse, dehors calmes et froids. Elle faisait avec son mari le commerce de faïences et de porcelaines. Leur boutique était située sur la place des Augustines; une petite place irrégulière où s'élève un vieil arbre [illegible] faisible et riant.

Marie Rose Alavena, dite Rosine, veuve de Jean Salvaigo, trente ans, née à Vintimiglia, sur la Corniche de Gênes. Maigre, basanée; aux traits accentués; libre dans ses propos. C'est une de ces *porteiris* qu'on voit au coin des rues de Marseille et qui font le métier de porteuses.

Antoinette-Josephine Duguet, veuve de Louis-Joseph-Gabriel, âgée de vingt ans, née à Marseille. Belle personne, bien tournée; le teint vif et la physionomie piquante. Elle tenait avec son mari un petit débit de vins et de liqueurs. Joséphine Duguet, fille des hospices, a obtenu, il y a quelques années, le prix Moutot; un prix de vertu, qui lui valut une dot de trois mille francs.

Puis c'est la tireuse de cartes et l'herboriste.

[illegible] dans le Var; elle a trente-six ans. Elle se donne pour tailleuse; en réalité elle dit la bonne aventure, et tout le quartier le sait. Elle habitait une petite maison de la rue Château-Joly. Ne jugez pas la rue sur son nom; mais quand vous irez à Marseille, ne manquez pas de l'aller voir. Pour moi, elle sera certainement, quand je ferai le voyage, le but d'une de mes promenades : le *Sémaphore* en fait une trop attrayante description :

« Tracée sur la crête de l'un des mamelons les plus élevés de la vieille ville, elle s'ouvre derrière les constructions pittoresques de l'église Saint-Laurent par un escalier contourné qui semble conduire à quelque donjon, et va expirer dans la rue des Ferrats par une sorte de boyau noir, visqueux et nauséabond, tout pareil à une sortie d'égout.

« On est tout surpris, en longeant ses maisons inégales, toutes constellées de lézardes et de taches, reliées entre elles par un véritable gréement de poulies, de cordelettes et de maillots, d'apercevoir dans une splendide échappée la haute mer bleuissant à l'horizon. C'est au milieu de cette rue populeuse que la sibylle avait établi son antre. »

Traits énergiques, presque virils; caractère violent et brutal : voilà Françoise Copello au physique et au moral. Dans la rue Château-Joly, dont vous connaissez l'aspect, cette figure-là n'était-elle pas dans son cadre ?

Joye, l'herboriste, le pourvoyeur de poisons d'après l'accusation, est aussi du Var; il est né à Taverses; il a quarante-six ans. Horrible par l'âme, si l'accusation est dans le vrai; hideux en tout cas par le visage : le nez écrasé, les yeux enfoncés, la figure marquée de la petite vérole : « Une face abjecte. » La boutique faisait le coin de la rue du Pommier et de la rue des Muettes : boutique agréable à voir, bien tenue; tout y était en ordre et la lumière y entrait largement. Contraste complet, cette fois, entre l'homme et le logis.

Les personnages vous sont connus maintenant; vienne le drame qui vous les montrera à l'œuvre. D'ici là, peut-être, d'autres se seront ajoutés à ceux-ci. Ces jours derniers, une nouvelle autopsie a été faite. Quel en a été le résultat ? Mystère encore; mais on peut le savoir demain, et vous le dire dans huit jours.

Dès aujourd'hui, je puis vous apprendre que Soliman-ben-Zoubir — un nom charmant, doux à l'oreille comme une brise et qui ferait à merveille dans une orientale — a volé une montre.

Il entre avec Ahmed-ben-Amar, son camarade, des tirailleurs indigènes, chez un bijoutier du boulevard Saint-Martin.

— Le camarade à moi montre achete, dit Ahmed-ben-Amar.

— Très-bien. En or ou en argent ? dit le marchand.

— Oh! riche! *macash* argent, or *boueno*.

Le bijoutier met sous les yeux des deux turcos un compartiment bien garni. Ils regardent, se consultent longuement, puis Soliman-ben-Zoubir :

— Pas d'argent.

Et Ahmed-ben-Amar :

— Revenir demain.

Et les voilà partis. Ils ont fait quelques pas à peine, que le bijoutier s'aperçoit qu'une montre de deux cent quatre-vingts francs lui a été soustraite.

Il sort de sa boutique, prend au passage un sergent de ville par le bras et lui dit : « Suivez-moi. » Le sergent de ville comprend. Chemin faisant, le marchand lui conte sa mésaventure et l'on arrive au boulevard Saint-Denis.

Les deux turcos sont en vue. Le sergent de ville les dépasse, puis revenant en arrière :

« Le commissaire a besoin de deux hommes, leur dit-il, pour conduire quelqu'un au poste; c'est tout près. »

Ahmed et Soliman se mettent à la disposition de l'agent. « Bizarre hasard! » se dit peut-être Soliman dans son petit langage, en songeant qu'il allait prêter main-forte à la justice. N'importe ! il y alla gaiement avec le camarade; et jamais souris n'entra dans la souricière de meilleur cœur que les deux amis n'entrèrent dans le cabinet du commissaire.

On fouille Ahmed-ben-Amar le premier. Rien. On fouille Soliman. Rien. Cependant un des *curieux* qui procédaient à cette visite montre soudain la jambière quelque peu gonflée du turco. Celui-ci dit qu'il a mal à la jambe. L'agent touche très-doucement l'abcès :

— Oh! *malo* !... dit Soliman, poussant un petit cri de douleur.

Un instant après, l'horloger qui avait suivi le sergent de ville chez le commissaire, opérait avec beaucoup de dextérité et fort heureusement l'extraction de sa montre de la jambière [illegible]

— Bravo! *bueno!* dit Ahmed en riant.

[illegible]

A l'audience, Soliman se défend d'avoir volé la montre; c'est probablement Ahmed qui la lui aura coulée dans son pantalon : elle était plate la montre, très-plate. Et Ahmed est très-adroit.

On interroge Ahmed. Et Ahmed répond :

— J'avais l'intention de m'acheter une montre avec mon argent à moi ; — mais Soliman argent et or *macash!* — moi prêter, *macash!* — Pour moi, argent à moi, pas pour Soliman. — Je lui ai dit : « *Macash!* pour toi. » Alors il a chappardé la montre trouvée à lui.

— C'est lui qui a chippardé la montre, s'écrie Soliman.

Mais comme Soliman ne parvient pas à persuader au conseil de guerre que si la montre s'est trouvée dans sa jambière, c'est qu'Ahmed la lui a coulée dans son pantalon, Soliman est condamné à un an de prison, et Ahmed est acquitté.

Très-drôle aussi l'affaire Schmitt. Quand je dis « très-drôle » ce n'est peut-être pas l'avis de M. Coulet, et je dois avouer que cela ne m'étonnerait pas beaucoup.

M. Coulet a un fils; ce fils a tiré à la conscription; il a amené un mauvais numéro. M. Coulet a voulu acheter un remplaçant à son fils. « Me voilà, bourgeois », a dit Schmitt. Schmitt était un superbe gaillard, bâti à chaux et à ciment, il ne demandait pas un trop haut prix de sa robuste personne.

— Ça va, a répondu M. Coulet.

Arrive le jour du conseil de révision.

— Flânez un peu dans la rue, et, la chose faite, je viens vous retrouver.

Au bout d'une demi-heure, Schmitt accourt en faisant sauter sa casquette :

— Accepté à l'unanimité! Bon pour l'artillerie.

Si M. Coulet est heureux, je vous le demande.

Schmitt lui fait entendre qu'il serait bien aise de s'amuser un peu avec les amis avant de *rejoindre*. M. Coulet fait un bout de morale à Schmitt; mais il lui donne soixante francs.

— Merci, et au revoir, dit Schmitt.

Au revoir était une mauvaise plaisanterie. M. Coulet n'a revu son remplaçant que devant les juges de police correctionnelle, qui l'ont condamné à trois mois de prison pour [illegible]

[illegible] ?

Eh! oui. Schmitt n'avait pas plus paru devant le conseil [illegible]

M. Coulet est averti maintenant, et il ne faudra plus *la lui faire au conseil de revision.*

Il vous souvient sans doute du monument funèbre mexicain qu'on voyait l'année dernière dans le parc du Champ de Mars, non loin du temple égyptien, et que les malins appelaient le *Tombeau des obligations mexicaines.*

Vous ne pensiez guère en entendre encore parler, et je n'y pensais pas plus que vous. Mais nous avions compté sans les procès qui font revivre bien des choses qu'on croyait mortes et pour toujours enterrées.

M. Mehedin, l'exposant du tombeau, a été assigné devant le tribunal de la Seine par la commission de l'Exposition, qui lui réclamait des frais de façons et semis de pelouse et quelques autres dépenses d'installation. Il a, de son côté, formé contre la commission une demande en payement d'une somme de 448 francs à titre de dommages intérêts.

Des cartes d'entrée lui avaient été, disait-il, remises au commencement de l'Exposition pour les agents qu'il employait. Plus tard, on lui avait retiré ces cartes. Les 448 francs qu'il réclamait formaient le montant des entrées qu'il s'était trouvé dans la nécessité de payer indûment pour son personnel.

« Question d'application du règlement de l'Exposition; cela ne me regarde pas, a répondu le tribunal, et, après le tribunal, la Cour; adressez-vous à la commission. »

Si M. Mehedin suit le conseil du tribunal et de la Cour, vous voyez que nous pourrons encore avoir la douceur d'en[illegible]

Le tribunal de police correctionnelle de Caen prononça, il y a deux mois, un jugement qui condamnait deux femmes, la mère et la fille, l'une à quinze mois, l'autre à six mois d'emprisonnement pour vol et pour escroquerie, sur les conclusions de M. le substitut Esnault, qui concluait au maximum de la peine.

La mère interjeta appel; la fille n'en eut pas le courage.

A la Cour, M. le substitut du procureur général Bailleul se levait et déclarait que si un avocat ne s'était pas présenté pour la prévenue, il l'aurait lui-même défendue, car les faits n'étaient coupables ni en fait ni en droit. Et, se portant lui-même appelant pour la fille qui n'avait point osé le faire, il demanda avec cette éloquence que le cœur inspire l'acquittement des deux femmes.

L'arrêt rendu qui les proclamait innocentes, le président les a publiquement réhabilitées par un touchant hommage rendu à leur probité, à l'honnêteté de leur passé. La mère avait sacrifié toute sa fortune pour payer les dettes de son mari. Après cette réparation solennelle, l'honorable magistrat les a engagées à rester ce qu'elles avaient été toute leur vie : [illegible]

Et un mois auparavant, un autre magistrat, discutant les mêmes faits, requérait la peine la plus sévère et demandait aux juges d'être impitoyables; un mois auparavant, les juges appréciant les mêmes faits condamnaient deux malheureuses femmes, l'une à quinze mois, l'autre à six mois d'emprisonnement, et les vouaient au déshonneur.

Et aucun incident nouveau n'avait surgi à la Cour.

Cela ne fait-il pas frissonner ?

O jugements humains!

MAÎTRE GUERIN.

SAUVETAGE D'UN NAVIRE

[illegible]

La gravure que nous publions, d'après un remarquable dessin de M. G.-H. Andrews, représente le sauvetage d'un navire et de son équipage, qui a eu lieu récemment, avec un plein succès, à l'entrée du port d'Yarmouth. L'instant choisi par l'artiste est celui où un remorqueur à vapeur et les bateaux de sauvetage conduisent dans l'intérieur du port le vaisseau en détresse que la violence de la mer, pendant l'équinoxe, avait jeté sur les sables.

Yarmouth, Gorlestone, Lowestoft, Pufefield, Crastor et d'autres villes situées sur les côtes des comtés de Norfolk et de Suffolk possèdent un système de sauvetage parfaitement organisé et toujours prêt à fonctionner pour relever les navires qui seraient menacés de se perdre au milieu des bancs de sable si nombreux dans ces parages.



L'AÏEULE

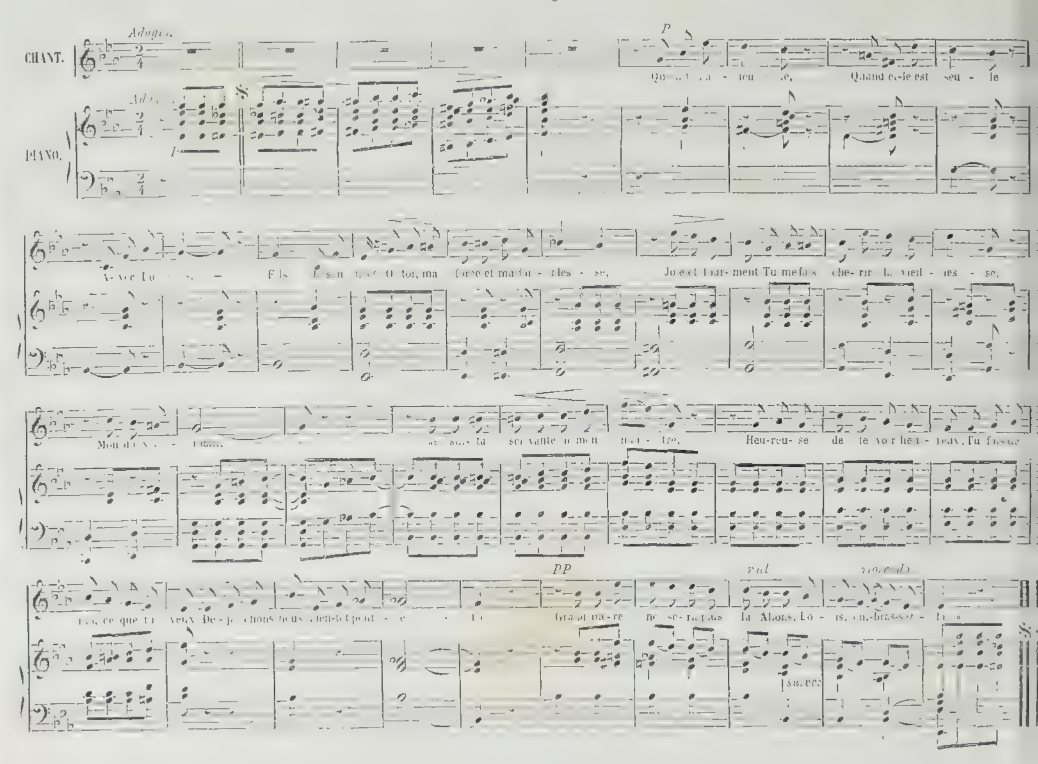
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





Que dit l'aïeule
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils?
« O toi, ma force & ma faiblesse,
[illegible]
« Tu me fais chérir la vieillesse,
« Mon doux amant.
« Je suis ta servante, ô mon maître,
« Heureuse de te voir heureux,
« Tu fais de moi ce que tu veux
[illegible]
« Grand'mère ne sera plus là.
« Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule
Quand elle est se[illegible]
Avec Loïs,
Fils de son fils?
« Ils vont disant que je te gâte;
« Sais-tu pourquoi?
« C'est qu'ils arrivent à la hâte
« Tous après moi.
« Ils savent que je te pardonne
« Plus d'un défaut; ils sont jaloux
« Je réponds : je sème pour vous
« Il sera bon, si je fus bonne.
« Grand'mère ne sera plus là...
« Allons, Loïs, embrassez-la. »

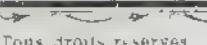
Que dit l'aïeule
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils?
« Garde-toi bien de leur redire
Ce que je dis :
« Tu seras beau comme un sourire
« Du paradis.
« Je me figure que ta tête
« Aura des rayons éclatants.
« Toutes les femmes dans vingt ans
« Se disputeront ta conquête.
[illegible]
« Allons, Loïs, embrassez-[illegible]

Que dit l'aïeule
Quand elle est seule
[illegible]
[illegible]
« Sois sage, mais pas trop [illegible] somme,
« Songe souvent
« Qu'il faudra que tu sois un homme,
« Petit enfant!
« Mon descendant à barbe blonde
« Sera fier avec les puissants,
« Bénin avec les innocents
« Et loyal envers tout le monde.
« Grand'mère ne sera plus là...
« Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que fit l'aïeule?
Elle était se[illegible]
[illegible]
Fils de son fils.
Tout en berçant l'enfant qu'elle aime
Sur ses genoux,
Le sommeil la prit elle-même,
Profond & doux.
On eût dit qu'elle allait rejoindre,
Avec un ange entre les bras,
Ceux qui sont endormis là-bas...
Mais, quand le matin vint à poindre,
Grand'mère était encore là.
Allons, Loïs, éveillez-la.

GUSTAVE NADAUD.







DÉBORDEMENT DE L'ARNO, A FLORENCE; dessin de M. E. Gose. — Voir le Courrier.

Des compagnies d'hommes de plage (beachmen) sont prêtes, à toute heure de jour ou de nuit, à se porter au secours des bâtiments en détresse et à leur fournir des [illegible] pour les aider à prendre le chenal. Leurs embarcations sont [illegible] les auraient perdues pendant leur navigation.

Un veilleur se tient à toutes les stations, observant ce qui [illegible]

[illegible] œuvre de dévouement sont munies d'une solide voilure et aménagées selon la méthode habituelle des bateaux de sau[illegible], de façon à pouvoir prendre la mer quelque temps qu'il fasse. Les résultats obtenus par cette organisation sont [illegible] il est facile de les apprécier par comparaison, en songeant à toutes les catastrophes maritimes que notre Société française [illegible] cher ou à atténuer, grâce au zèle infatigable et à l'admirable abnégation de notre population maritime[1].

[illegible]

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

[illegible]

CHAPITRE XXVII

[illegible] du crocodile. — Manière dont cet animal saisit sa proie. — Le nbago. — L'ogata.

Damagondai et son collègue Shimbouvenégani ne tardèrent pas à s'enivrer en se jurant une amitié éternelle, et le roi, notre hôte, promit de donner une de ses filles en mariage à [illegible]

[illegible] qui demeurait dans ce village. Okabi choisit pour moi un [illegible] d'arbre, et me dressa un lit; puis il me dit que ses deux femmes auraient soin de moi et feraient ma cuisine.

[illegible] mon séjour dans le village de Shimbouvenégani. C'est alors que je découvris le *nshiego-mbouvé* dont j'aurai occasion [illegible]

Je pris part aussi à une grande chasse aux crocodiles, dont les habitants étaient enchantés, car ils ont un [illegible] prononcé pour la chair de cet animal. Quant à moi, plusieurs fois pendant mes voyages, par manque absolu de nourriture, ou faute de mieux, j'ai bien été obligé de manger du crocodile. J'en ai goûté accommodé de toutes les façons : rôti, bouilli, à l'étuvée, en soupe, etc., et je dois dire que jamais je n'ai pu m'y faire.

On tue chaque jour dans ce village plus ou moins de crocodiles; mais les nègres sont si paresseux qu'ils étaient bien aises de me voir aller sans eux et de me laisser toute la peine de cette chasse. Le crocodile n'a pas beaucoup de chair; on a beau en tuer beaucoup, les habitants n'en ont jamais assez.

Nous partîmes sur des canots d'une forme particulière, tout à fait plats, et d'un tirant d'eau presque nul. Quelques-uns ont cinquante pieds de long sur deux pieds de large tout au plus; ils sont creusés dans un seul arbre; la manœuvre en est assez difficile : le rameur se tient debout, et c'est avec des rames de sept pieds de long qu'il dirige l'embarcation; elle menace souvent de chavirer, le plat bord n'étant que de quelques pouces au-dessus de l'eau; pourtant cet accident est rare. Ce qui me surprenait le plus, c'était de voir ces nègres ramer quelquefois toute une journée sans être fatigués.

Ils chassent le crocodile, tantôt avec des fusils, tantôt avec une espèce de harpon. Le point vulnérable de ces animaux, c'est l'endroit où les pattes de devant sont attachées au corps. C'est là qu'on tâche de les atteindre. On a beau en détruire beaucoup, leur nombre ne semble pas diminuer, et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils n'en sont pas plus effarouchés. On en trouve partout pendant la saison sèche, mais à la saison pluvieuse ils disparaissent.

A notre départ nous les voyions nager dans tous les sens, ou se chauffer au soleil sur les bancs de vase, sans faire la moindre attention à nous. Au moment de tirer, il fallait avoir soin de prendre notre point de mire sur la rive, car les animaux que l'on frappe sur l'eau coulent à fond et sont perdus pour le chasseur. Précisément j'aperçus un de ces énormes amphibies étendu sur le bord, parmi des roseaux. Nous nous approchâmes avec précaution, je l'ajustai et je l'atteignis; il se débattit vigoureusement pour regagner le lac; mais ses forces s'épuisèrent avant qu'il pût l'atteindre, et quelques minutes après il était mort. Nous ne pouvions guère penser à l'emporter dans notre canot, car l'animal avait près de vingt pieds de long.

Nous en tuâmes un second qui mesurait dix-huit pieds. Je n'ai jamais vu de mâchoires plus formidables : armées de leurs profondes rangées de dents, il semblait qu'elles fussent prêtes à ne faire d'un homme qu'une bouchée.

On amena près du bord de l'eau un autre canot que l'on renversa sur le côté, et l'on y fit rouler les corps des deux monstres, que l'on apporta ainsi jusqu'au village. Nous retournâmes ensuite à Olako.

Pendant la chaleur du jour le crocodile se retire sous les [illegible]

1. Voir les numéros 603 à 715.

et vers le soir, il se met en quête de sa proie. Il nage en silence et ride à peine l'eau, dans laquelle il se meut avec une extrême rapidité. Le mouvement de ses pattes lorsqu'il nage, est analogue à celui du chien. Il peut aussi se tenir à la surface de l'eau sans bouger. C'est ainsi qu'on le voit souvent, guettant sa proie d'un œil hébété et louche. Quand il nage, la tête est la seule partie du corps qui soit visible; et quand il se tient tranquille, il ressemble à une vieille souche de bois qui serait restée longtemps dans l'eau, et que le flot ballotterait çà et là. Il dort sous les roseaux; il dépose ses œufs sur le sable des îles, et les recouvre ensuite [illegible] indifférents à leur présence; et certes ils n'éprouvent pas pour ces hideux animaux la répugnance que je ressentais.

Pendant le voyage que je fis pour retourner chez Damagondai, je vis un exemple de la manière dont le crocodile s'empare de sa proie. Nous ramions le long de la côte lorsque j'aperçus, à quelque distance devant nous, une jolie gazelle qui se mirait dans les eaux du lac dont elle puisait de temps en temps une gorgée. Je fis arrêter le canot pour l'ajuster, mais au moment où je levais mon arme, un crocodile s'élança hors de l'eau et, plus prompt que l'éclair, saisit la gazelle et replongea en arrière avec la pauvre bête, qui se débattait entre ses mâchoires. Cet élan fut si brusque que lorsque je fis feu il était trop tard. Je ne pense pas que ma balle ait pu l'atteindre.

Après avoir chassé dans l'eau, je voulus faire aussi quel[illegible] *nbago*. Sa tête est couronnée d'un bandeau de poils d'un rouge vif, tirant quelquefois sur le brun. Les nbagos sont [illegible]

Pendant que je rôdais dans la forêt, je découvris, près de l'eau, le trou ou le terrier d'un ogata. C'est une espèce de caïman qui se tient dans le voisinage des étangs et qui pratique dans la terre un long boyau pourvu de deux entrées. C'est là qu'il dort et qu'il guette sa proie. L'ogata diffère complétement du crocodile dans ses habitudes. C'est un rôdeur de nuit, un solitaire : il creuse sa galerie avec ses pattes et se donne pour cela beaucoup de mal. Un double motif l'invite à se loger près des étangs : d'abord il aime à s'y baigner, et puis il guette les gazelles et les autres animaux qui viennent s'y désaltérer. Les nègres assurent que l'ogata s'élance avec la rapidité du tigre sur les animaux qui passent à sa portée et qu'il les traîne dans son terrier pour les dévorer. Quand ils découvrent un de ces terriers, ils viennent, avec leurs fusils chargés de lingots de fer, garder une des deux ouvertures et ils allument du feu à l'autre. La chaleur devient bientôt si forte, que l'ogata s'élance hors de la galerie par l'issue gardée, et alors on tire sur lui. J'en ai [illegible] un qui n'avait pas moins de sept pieds de long; ses mâchoires, armées de dents formidables, étaient d'une force [illegible] rieure de cet animal est articulée et se relève quand la gueule s'ouvre.

Quelquefois on met le feu aux deux bouts du terrier, et l'animal meurt suffoqué par la fumée; souvent aussi on dispose un piége devant l'issue où il n'y a pas de feu, et quand l'ogata sort, il y tombe.

CHAPITRE XXVIII

Le nshiego-mbouvé. — Les singes à tête chauve. — Leurs demeures dans les bois. — Notre embuscade. — Nous tuons un mâle. — Cris aigus de sa compagne. — Description de cet animal. — Mes adieux au roi.

Un jour que je marchais, ou plutôt que je me traînais dans les bois, épuisé de fatigue et prêt à rebrousser chemin pour revenir au camp, je levai par hasard les yeux sur un grand arbre, et je vis sur ses branches une espèce de hutte de feuillage. Je m'arrêtai et je demandai à Okabi, mon guide, comment des chasseurs avaient eu la singulière idée d'aller se coucher dans les arbres, en pleine forêt. Okabi se mit à rire et me répondit que ce n'était pas un homme qui avait construit cette sorte de cabane, mais bien un singe d'une espèce particulière, appelé *nshiego-mbouvé*, qui avait le sommet de la tête complétement dégarni de poils. Je crus que le drôle se moquait de moi. Un animal architecte? un homme singe? une tête chauve? Allons donc! Ce fut à mon tour de lui rire au nez.

Mais je m'aperçus bien vite que j'étais sur la trace d'un être singulier qui avait jusqu'alors échappé aux yeux de l'homme civilisé. Je ne sentis plus ma fatigue et je m'enfonçai dans le bois avec une ardeur toute nouvelle, en redoublant de précautions pour ne pas donner l'éveil à l'animal que je cherchais. La hutte de feuillage que nous avions vue était ancienne et abandonnée, mais nous espérions bien [illegible] deux nouvelles constructions de ce genre. Elles étaient placées à une vingtaine de pieds du sol, sur les branches les plus basses de deux arbres un peu isolés des autres. Il faut croire que l'animal, en se logeant ainsi, cherche à se garantir pendant la nuit de l'attaque des bêtes féroces, des serpents et de la chute des branches des autres arbres. Il ne fait d'ailleurs ces abris que dans les endroits les plus solitaires de la forêt; car le nshiego-mbouvé est très-farouche, et ne se laisse presque jamais voir, même par les nègres.

Okabi, ancien chasseur fort intelligent, me dit que le mâle [illegible] riaux de ces demeures, qui leur servent de nids. Ces matériaux se composent des branches mêmes de l'arbre sur lequel ils s'établissent; ils les attachent ensemble au moyen d'autres branchages et de lianes qu'ils vont détacher des arbres voisins. Les abris de feuillage que j'ai vus avaient tous [illegible]

Nous nous couchâmes à terre, au milieu des buissons, à peu de distance du domicile de ces hommes des bois, et nous gardâmes une complète immobilité. Ma patience fut mise [illegible] cessaient de nous harceler. Des fourmis grimpaient de temps en temps après moi et cherchaient à s'introduire sous mes [illegible] l'approche furtive de quelque reptile venimeux. Je vous [illegible] pas agréable, ni mes pensées couleur de rose.

A la fin, juste à l'heure du crépuscule, j'entendis un cri particulier : « Hou! hou! hou! » celui du mâle qui appelait sa compagne. Dieu merci, ma peine n'était pas perdue! En levant les yeux, je vis le nshiego-mbouvé installé sous son toit de feuilles. Ses pieds reposaient sur la branche la plus [illegible] prennent pour dormir. Bientôt après, la femelle vint à son tour et grimpa sur l'arbre.

Je les considérai longtemps avec attention, et tout à coup je m'aperçus que l'un des deux singes donnait quelques signes d'inquiétude. Avait-il flairé notre présence? Avions-nous fait quelque bruit qui l'eût mis sur ses gardes? A tout hasard nous levâmes rapidement nos fusils et nous tirâmes dans l'obscurité sur celui des deux qui était endormi. Mais l'instant d'après, je ne pus me défendre d'un sentiment de pitié pour le pauvre animal, qui tomba à grand bruit sur le sol et resta là sans mouvement. L'autre poussa un cri terrible et descendit de l'arbre avec une extrême agilité. Je tirai, mais je le manquai, et en moins de temps que je n'en mets à écrire ceci, il avait disparu dans l'épaisseur du bois.

J'avais grand faim, car je n'avais encore rien mangé depuis le matin. Nous allumâmes bien vite du feu, et nous dressâmes sur place notre campement nocturne. Nous eûmes soin d'établir une ligne de feux pour prévenir l'invasion des fourmis bashikouais, dans le cas où leurs bataillons seraient en marche de notre côté. Quant au pauvre singe, on [illegible] toute la nuit j'entendis çà et là, dans la forêt, le cri aigu du survivant, qui sans doute appelait son compagnon absent. A la fin je tombai endormi sur mon lit de feuilles et de mousse, aussi heureux que n'importe quel homme sous le ciel.

Le lendemain matin j'examinai à loisir mon nshiego-mbouvé. Okabi s'écria d'un accent de triomphe en me montrant la tête :

— Voyez, Chaillu, voyez, n'est-ce pas là un animal chauve? Ne vous avais-je pas dit la vérité?

En effet, le nshiego-mbouvé était complétement chauve. Pas un poil ne se voyait sur le sommet de la tête. C'était un mâle parvenu à toute sa croissance. Il mesurait trois pieds onze pouces de hauteur. La peau était d'un noir foncé; un poil court et peu fourni lui couvrait le corps; celui des jambes était d'un gris sale, mêlé de noir. Sur les épaules et le dos, le poil avait une longueur de deux à trois pouces. Les bras jusqu'aux poignets étaient aussi recouverts de longs poils noirs. L'animal cependant paraissait assez vieux et grisonnait déjà par places. Le poil est beaucoup moins épais chez le nshiego-mbouvé que chez le gorille, mais il est plus long, plus noir et plus lustré. Le nez est moins proéminent. Quoiqu'il n'eût que trois pieds onze pouces de haut, le sujet que j'avais tué avait la poitrine très-large, moins puissante cependant que celle du gorille. Les doigts étaient beaucoup plus longs sans être gros, et la main était plus longue que le pied, tandis que le gorille a, comme l'homme, le pied plus grand que la main.

Plusieurs de ses dents étaient gâtées. La pauvre bête devait avoir de cruelles rages de dents; or, je ne suppose pas qu'il y ait des dentistes chez les singes. J'ai tué depuis cette époque plusieurs de ces animaux. L'un d'eux était très-vieux, son poil avait blanchi : presque toutes ses dents étaient gâtées. Il lui en manquait même quelques-unes, qui étaient tombées. Il était devenu si infirme avec l'âge, qu'il n'avait plus la force d'éplucher des graines ni de casser des noix; je n'ai trouvé dans son estomac que des feuilles.

Après les parties de plaisir que m'avait procurées mon séjour à Olako, je me préparai à retourner au village de [illegible] son costume d'apparat, c'est-à-dire son habit à queue d'hirondelle et son chapeau de castor. C'est dans cet équipage royal qu'il nous accompagna solennellement jusqu'à nos canots et qu'il nous fit ses adieux.

CHAPITRE XXIX

Menaces de guerre. — [illegible] prend les armes. — Je tombe malade. — [illegible] en deuil. — Une mort et un enterrement. — [illegible] — Le village abandonné. — Je deviens vice-roi de Washington.

J'appris que le roi Oshoria, chef de Guabirri, village situé au confluent des deux rivières de l'Ogobai et d'Anengué, avait l'intention de m'arrêter au passage, lors de mon retour à Washington. Il avait, disait-on, rassemblé tous ses hommes et se préparait à la guerre.

Le pauvre Damagondai en était tout troublé. En monarque pacifique, il envoya son frère avec des présents pour fléchir le roi son collègue. Ces présents consistaient en une

[illegible]siette, un gobelet et un bassin de cuivre, objets de grande valeur dans les pays riverains de l'Anengué.

Pour ma part, j'étais furieux; je n'avais rien fait aux habitants de Guabirri; j'avais passé fort paisiblement devant leur village. Oshoria voulait m'imposer un droit de passage; c'était d'une iniquité révoltante; car il n'était pas le roi du pays, et je ne lui devais rien. Aussi étais-je bien décidé à mettre M. Oshoria à la raison.

Nous fîmes l'inspection de nos fusils, j'apprêtai mon revolver, et le lendemain matin nous partîmes, sans attendre le retour du frère du roi, au grand désespoir de Damagondai et de ses sujets, aussi pacifiques que lui. Mais rien ne pouvait nous arrêter; il fallait à tout prix retourner à Washington. Mes hommes firent serment de vaincre ou de mourir.

Mais à peine en vue de Guabirri, je crus voir quelques-uns de ces gaillards, tout à l'heure si déterminés, donner des signes de couardise. Sur quoi je leur montrai mon revolver, en déclarant que je brûlerais la cervelle à celui qui refuserait de se battre. Placés ainsi entre deux dangers, et pleins de respect pour mon merveilleux revolver, ils se hâtèrent de répondre en relevant fièrement la tête :

— Nous sommes des hommes.

Nous continuâmes donc à descendre la rivière, et nous arrivâmes bientôt dans les eaux de Guabirri. Je donnai ordre de gouverner sur le village. Cent cinquante hommes à peu près se tenaient sur la rive, armés de lances et de haches; à leur tête on en voyait dix autres qui portaient des fusils. Ils se livraient à des mouvements désordonnés et faisaient un tapage infernal.

Tous mes hommes étaient armés, et si mes souvenirs sont exacts, [illegible] main mon revolver et de l'autre un fusil à deux coups. Mes compagnons avaient bien soin de faire voir leurs fusils aux gens qui les attendaient sur la rive. Devant cette attitude inquiétante, les hommes d'Oshoria commencèrent à se radoucir. Ils reculaient à mesure que nous approchions du rivage, et au lieu de continuer à nous défier par des cris de guerre et des coups de fusil, ils nous accueillirent de la meilleure grâce du monde, en nous criant de ne pas tirer.

Le frère de Damagondai s'empressa de venir me rejoindre, et m'assura qu'il n'y aurait pas de conflit.

— Il ne fallait tuer personne, me dit-il.

Je me fis conduire près du belliqueux Oshoria, et le regardant d'un œil courroucé, je lui reprochai vivement sa conduite.

— S'il y avait eu du sang versé, lui dis-je, ce sang aurait retombé sur votre tête. Il allégua le mécontentement qu'il avait éprouvé en me voyant passer sans m'arrêter chez lui. Puis, après quelques autres excuses, il ajouta :

[illegible]

Ce qui veut dire : « Tu es un homme. » Expression qui s'applique indifféremment à un gaillard adroit, à un coquin, ou à un brave. Je le pris, bien entendu, dans ce dernier sens.

Il m'offrit ensuite des poules et des fruits, et nous devînmes tout de suite les meilleurs amis du monde. Mais je voulus montrer à ces gens-là ce dont j'étais capable, en fait de tir. J'ajustai un tout petit oiseau perché sur le haut d'un grand arbre, et je le fis tomber à mes pieds. Là-dessus ils proclamèrent tous la puissance supérieure de mon fétiche de chasse, et me témoignèrent le plus profond respect.

PAUL DU CHAILLU.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

DE LA PEAU DU VISAGE. — DE SON HYGIÈNE.

La peau est un organe essentiellement exhalant et absorbant qui, par une infinité de pores (on en compte plus de deux milliards!), met notre organisme interne en communication avec l'air qui nous entoure. Ces pores, qui possèdent la double propriété de rejeter nos humeurs transpirables et d'absorber les fluides atmosphériques, constituent un second appareil respiratoire. Le célèbre professeur Magendie, voulant démontrer que leurs fonctions exhalantes et absorbantes étaient aussi nécessaires à la vie que celles des poumons, fit enduire le corps de lapins et d'autres animaux d'une dissolution de gomme, de gélatine ou de térébenthine. En se desséchant, ces substances, très-inoffensives de leur nature, emprisonnaient l'animal tout entier, moins sa face, dans une coque imperméable. Le jeu du grand appareil respiratoire restait libre; la peau seule ne communiquait plus avec l'atmosphère. *Ces animaux moururent en quelques heures comme s'ils étaient asphyxiés.*

En concluant du plus au moins, il résulte de ces expériences que si, par un accident ou un procédé quelconque, il est mis partiellement obstacle à la circulation des fluides dans les pores, le bon état de la peau rendue ainsi imperméable sera gravement compromis.

Nous citerons comme exemple la peau du visage. Pourquoi est-elle particulièrement sujette à une multitude d'altérations qui, sans être des maladies proprement dites, offensent sa pureté, détruisent sa souplesse ou troublent sa transparence? [illegible] immédiat avec l'atmosphère, elle est souvent pénétrée par des atomes pulvérulents ou des émanations malsaines qui, en obstruant ou paralysant ses pores, la dérobent partiellement à l'action vivifiante de l'air. Si l'on considère d'autre part que, douée d'une sensibilité exquise, elle reflète nos intempérances et toutes les émotions de notre âme (qui ne l'a vue radieuse dans nos joies, terne dans nos chagrins?), on comprendra [illegible] donnent parfois dans ses pores des troubles organiques qui [illegible]

[illegible] vent généralement, nous le répétons, les efflorescences, feux, rougeurs, boutons et autres affections accidentelles dont le visage a le triste privilége.

Prévenir ou corriger ces accidents, c'est-à-dire entretenir ou rétablir dans les pores la libre circulation des fluides, sera donc le but que devra viser une bonne hygiène de la peau [illegible]

[illegible] tifs contre les influences intérieures et extérieures, — par exemple une vie sobre et tranquille, l'usage du voile pour tamiser l'air dans les milieux poussiéreux ou chargés d'effluves, etc., — elle appellera à son aide des préparations cosmétiques composées de substances dont la science a déjà reconnu les bons effets et l'innocuité dans des affections plus graves du derme.

Le LAIT ANTÉPHÉLIQUE remplit ces conditions. Cette préparation, qui date de 1849, doit en effet ses propriétés cosmétiques à l'heureuse combinaison d'éléments empruntés à la matière médicale, se tempérant par des proportions rigoureusement déterminées et dont l'action ne dépasse pas les couches superficielles de la peau.

Le LAIT [illegible] ou à dose stimulante.

Employé à dose bénigne et comme eau de toilette, c'est-à-dire mélangé avec plus ou moins d'eau, selon les altérations que l'on veut prévenir ou corriger (une instruction détermine les quantités), le LAIT ANTÉPHÉLIQUE nettoie profondément les pores, dépure et tonifie insensiblement les membranes superficielles de la face, — détruit ou dissipe les feux et les rougeurs, les efflorescences, le hâle, les boutons, les rugosités, les rides précoces et autres impuretés du derme, — prévient généralement chez les adultes (jamais chez les enfants et les adolescents) la reproduction des taches de rousseur, etc., qu'il enlève à dose stimulante, — rend et conserve la peau du visage souple, nette et transparente.

Employé à dose stimulante, c'est-à-dire à l'état pur ou mêlé avec une égale quantité d'eau (suivant la délicatesse de l'épiderme[1]), le LAIT ANTÉPHÉLIQUE détruit les *éphélides* et le *lentigo*, taches siégeant sous l'épiderme[1] et nommées vulgairement *masque* de grossesse, taches de rousseur, son, lentilles, etc. Sous son influence détersive, *éphélides* et *lentigo* disparaissent dans l'espace de dix à quinze jours, pour faire place à un teint éclatant de fraîcheur.

On comprendra que pour atteindre et détruire ces taches, le LAIT doit d'abord exercer une action dessiccative sur l'épiderme qui les recouvre, action qui jamais ne s'attaque au tissu de la peau. C'est ainsi qu'il opère, et voici ce qui se passe dans le cours de son œuvre :

« Sous l'influence de ces lotions, — a écrit un savant médecin, — il survient de la démangeaison et un sentiment de tension accompagné d'une légère tumescence locale; bientôt l'épiderme devient d'un brun foncé, se dessèche, et il se fait une desquamation sous forme de petites écailles, qui laisse à découvert la peau blanche et fraîche, sans aucune trace des taches qui la recouvraient naguère. »

[illegible] observations médicales et consacrées par vingt années d'expériences, — qui rendent le LAIT ANTÉPHÉLIQUE indispensable aux personnes jalouses de la pureté et de la clarté de leur teint.

ALICE DE SAVIGNY.

1. Membrane transparente, sans vaisseaux et sans nerfs, faisant l'office d'un vernis sec sur le derme, dont elle est une production toujours renouvelable.

LE NOUVEAU CAMPO-SANTO

A ROME

Une des constructions les plus importantes de la Rome [illegible]

Tandis que Pise, Bologne, Naples et tant d'autres villes [illegible] gnifiques champs de repos ouverts à toutes les formes de l'art, la ville des papes, elle, en manquait.

Sans doute cela tient-il à ce que les familles riches de Rome avaient toutes jusqu'à présent leurs caveaux particuliers dans les nombreuses églises et chapelles de la capitale. Il ne restait donc plus à enterrer en commun que les pauvres diables; et, pour ceux-là, le vieux cimetière de la porte [illegible]

C'est ce cimetière aride et triste qu'on s'est occupé de transformer d'une façon digne de la grande ville.

La vieille église de Saint-Laurent, précédée de la statue de son saint patron, est maintenant la gardienne du campo-santo. Elle est en partie construite avec les ruines du superbe portique d'Octave, dont elle possède les vingt-deux colonnes ioniques de granit d'Égypte et tous les plus beaux bas-reliefs, frises et ornements relatifs à la victoire d'Octave [illegible]

De nouvelles fresques, des dorures et la construction d'une crypte en marbre ont changé l'aspect de ce vieil édifice. Au-dessous s'étendent des catacombes assez considérables; mais on ne les visite plus depuis longtemps, car les [illegible]

A droite de l'église et du couvent qui lui est contigu, s'étend un vaste champ de repos traversé par la route qui mène à Tivoli, l'ancienne voie *Tiburtina*.

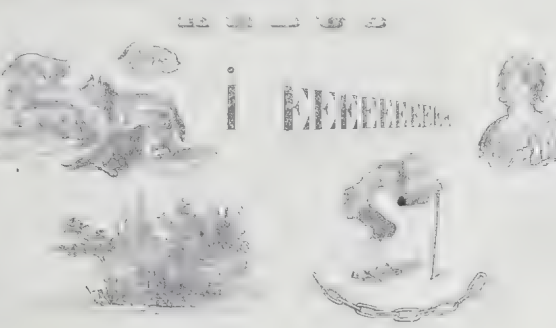
Dès l'entrée, on se trouve en face d'une petite église claire et pimpante surélevée sur huit marches de marbre blanc. C'est une chapelle spécialement destinée aux messes pour les [illegible]

Sur la place dallée qui l'entoure sont disposés une centaine d'orifices semblables à des puits et hermétiquement fermés par des blocs de pierre de forme arrondie. On engouffre successivement dans chacun de ces puits, pêle-mêle, sans cercueil, les morts des classes les plus misérables de Rome. Cette besogne s'opère la nuit, à la lueur des torches. Quand une fosse est pleine, on jette par-dessus un lit de chaux vive et on la scelle.

Un peu au delà, sur trois côtés, s'étendent des arcades de marbre où sont les monuments plus ou moins pompeux de l'aristocratie romaine. Le vif éclat des fresques y attire le regard. Derrière la chapelle sont les tombes isolées de la classe moyenne, à l'ombre des pins et des cyprès, ornées de simples croix ou de petites peintures.

Enfin, sur la gauche, derrière l'église, sur une terrasse à laquelle de magnifiques escaliers de marbre donnent accès, est la sépulture réservée à tous les membres des couvents ou autres maisons religieuses.

L. DE MORANCEZ.



Explication du dernier Rebus

Paris est interminable.



LE NOUVEAU CAMPO-SANTO, A ROME; dessin de M. A. Blaschnik. — Voir page 631.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME Nº [illegible]

BLANCS	NOIRS.
0 D. 3ᵉCR [illegible]	0 . . . . . .
1 C. 6ᵉFR éch.	1 R. 5ᵉD (forcé).
2 T. [illegible]	2 F. pr. T (forcé).
3 T. 4ᵉTD éch.	3 F. pr. T (forcé).
4 D. [illegible]	4 R. pr. D (forcé).
5 C. 4ᵉTR [illegible]	5 C. 5ᵉD couvre éch. du m.

Solutions justes : MM. Moner, à Gerona (Espagne); Société de Gymnastique, à Luxembourg; de Marçais, à Précigné; Kassioph, à Besançon; Anne Frédéric, à Alger; H. Najatte, à Saint-Mandé; commandant Tholer, à Nancy.

Problèmes nᵒˢ 112, 113, 114. — Solutions justes : Ed. Marçais, à Precigné.

Problème nº 110. — Solutions justes : Société de Gymnastique, à Luxembourg; Anne Frédéric, à Alger.

C. P.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

PROBLEME Nº 418

COMPOSÉ PAR MM. KOHTZ ET KOCKELKORN, de Cologne

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

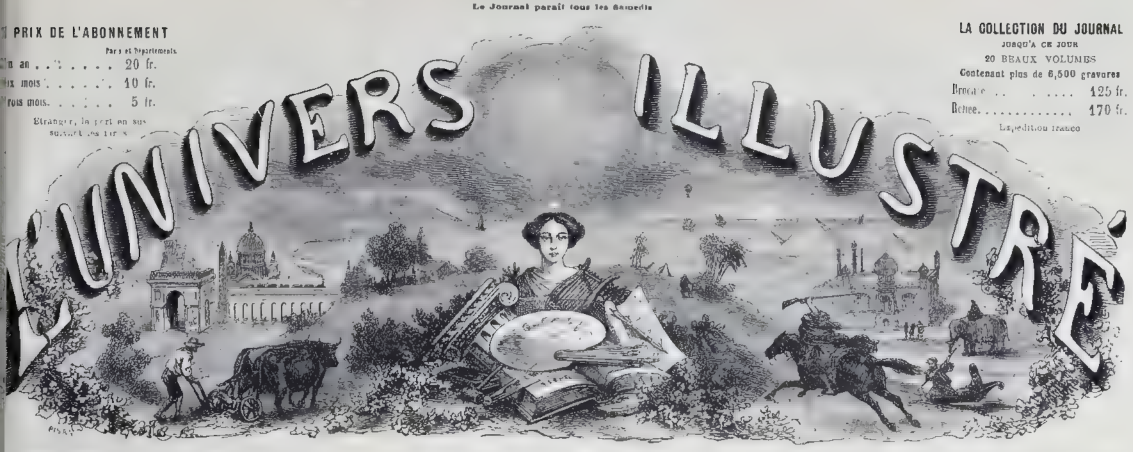
(Nous mentionnons les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

PARIS. — J. LAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [illegible] ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 717 — 10 Octobre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

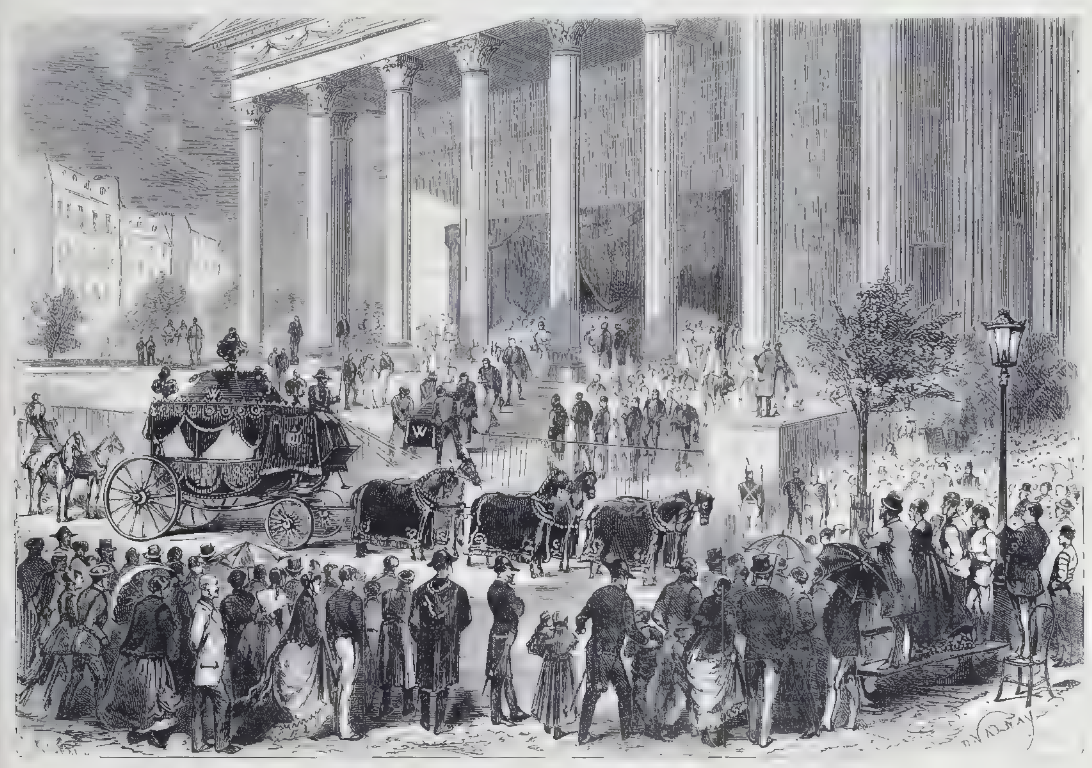
SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

L'ange qui vend des journaux. — Un souvenir de Fanchon la vielleuse. — Le kiosque numéro 16. — Quel est donc ce mystère? — Une excellente clientèle. — Grandeur et décadence d'une bouquetière. — Comme quoi il est souvent dangereux d'engraisser. — Le parti Isabelle et le parti Gabrielle. — Le tarif des fleurs sur le turf. — Candidature et scrutin. — Le passé et l'avenir. — Conseil sincère à Mlle Gabrielle. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Cadio*, drame en cinq actes et huit tableaux de George Sand et M. Paul Meurice. — Mlles Thuillier, Roussel, MM. Mélingue, Roger, Tisserant, Brésil, Laurent. — Bouffes-Parisiens : *L'Arche-Marion*, operette en un acte de M. Albéric Second, musique de M. Nibelle. — Mlle Dalbert, MM. Nathan, Aurèle, Debeer. — *Le [illegible] enchanté*, opéra-bouffe en un acte, de MM. Nuitter et Tréfeu, musique de M. Jacques Offenbach. — M. Bonnet; Mlles Fonti, Perier. — *L'Île de Tulipatan*, opéra-bouffe en un acte, de MM. Chivot et Duru, musique de M. Jacques Offenbach. — MM. Bonnet, Berthelier, Victor, Mmes Thierret, Castello. — Théâtre des Menus-Plaisirs : *Les Croqueuses de pommes*, opéra-comique en cinq actes de MM. E. Grangé et E. Abraham; musique de M. Louis Deffès. — MM. Gourdon, Bac, Detroges; Mlles Marchand, Marcus. — Un mot sur *la Périchole*.

Je croirais manquer à tous mes devoirs si je négligeais de vous présenter, à l'instant même, la nouvelle célébrité de la rue que Paris, — ce suprême et capricieux dispensateur des renommées, — s'est amusé à inventer ces jours passés.

L'anecdote, comme vous allez le voir, pourrait être intitulée : *L'ange qui vend des journaux*, et n'est pas sans posséder quelques points d'analogie avec l'histoire de Fanchon la vielleuse.



FUNÉRAILLES DE M. LE COMTE WALEWSKI, A L'ÉGLISE DE LA MADELEINE; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir le Bulletin.

Dans le courant du mois dernier, les promeneurs des [illegible] qui se trouve devant le Grand-Hôtel, était occupé par une fort jolie fille de seize ans environ. La nouvelle marchande était de taille petite, mince et gracieuse. Une certaine pâleur était répandue sur ses traits fins et distingués ; sa tête s'abritait coquettement sous une mantille de dentelle noire.

Le kiosque si gentiment habité acquit bientôt une clientèle aussi nombreuse que choisie. C'était à qui viendrait faire sa provision de journaux chez la jeune marchande, qui, par son ton réservé et une dignité un peu triste, savait se concilier toutes les sympathies, en même temps qu'elle coupait court aux propos plus ou moins badins que les mauvais plaisants étaient parfois tentés de lui adresser.

Ceci est le premier acte. Le succès grandit rapidement. Je me suis amusé à observer les courtisans de la jeune fille, et j'ai remarqué que plusieurs d'entre eux allaient vingt fois de suite, de cinq minutes en cinq minutes, lui acheter un journal, et souvent le même. Il était de bon goût de ne pas attendre sa monnaie. Il est arrivé, me dit-on, que des numéros de la *Patrie* ou de la *Presse* ont été payés un louis. Était-ce pour la prose de M. Dréolle ou de M. Cucheval-Clarigny? Je vous dirais oui, que vous ne me croiriez pas. Je vous laisse à penser si les marchands de journaux du voisinage écumaient de rage en voyant une pareille vogue s'établir au kiosque nº 46. C'est au point, paraît-il, qu'ils adressèrent une pétition au préfet de police, sollicitant le retrait de la concession qui avait été accordée à la mystérieuse jeune fille. La pétition fut jetée au panier, bien en- [illegible]

La nouvelle marchande était déjà célèbre, et l'on ne la connaissait pas encore. Qui était-elle? D'où venait-elle? Comment s'appelait-elle? A ces trois questions, nul ne pouvait répondre, mais on se mit promptement en quête, car les curieux flairaient un mystère. Cette jeune fille avait reçu à coup sûr une éducation distinguée. Par suite de quelle catastrophe en était-elle donc venue à exercer cette humble profession?

On ne tarda pas à savoir qu'à l'heure de minuit, un homme d'aspect vénérable venait la chercher à sa petite boutique et l'accompagnait, tenant les indiscrets à distance, jusqu'à son domicile, situé sur les hauteurs de Montmartre. Ce vieillard vénérable était son concierge. Quant à elle, elle s'appelait mademoiselle Gabrielle de la Perine. Son père, homme de lettres, était mort et avait laissé sa famille dans la pauvreté. La jeune fille, restée seul soutien d'une mère malade et de petits frères en bas âge, avait résolu bravement de demander leur existence à son travail.

Mais que peut faire une jeune fille pour gagner assez pour faire vivre quatre ou cinq personnes, si modestement que ce soit? — Et je l'ai dit, c'était à l'aide du travail seul qu'elle avait résolu d'accomplir ce devoir sacré. Une bonne inspiration lui vint : elle sollicita la concession d'un kiosque à journaux, et, grâce à la sympathie que sa position inspirait, elle l'obtint immédiatement.

Vous voyez : l'histoire est simple comme bonjour, ce qui ne m'empêche pas de la trouver tout à fait touchante.

A ce moment, la fortune de Mlle de la Perine, déjà en bonne voie, prit une face nouvelle. Plusieurs membres influents du Jockey-Club s'intéressèrent à son sort et résolurent de la mettre à même, non plus seulement de faire vivre les siens au jour le jour, mais de conquérir une fortune. Il s'agissait tout simplement de dégommer l'éternelle Isabelle et d'installer, en son lieu et place, Mlle de la Perine en qualité de bouquetière du Jockey-Club.

Place aux jeunes! Tel fut leur cri de guerre, et ils ne tardèrent pas à rallier à leur opinion un parti nombreux dans [illegible]

Vous connaissez tous Mlle Isabelle, la bouquetière du Jockey-Club, et je me crois dispensé de vous faire son portrait. Il y a une dizaine d'années, elle était mince, douce et timide ; elle offrait avec un gentil sourire des bouquets de violettes de deux sous devant Tortoni et à la porte de la Maison-Dorée. Aujourd'hui, grâce à la charge éminente qui lui a été octroyée, elle a amassé une fortune qui s'élève, assure-t-on, à deux cent mille francs. Et ce chiffre considérable ne vous étonnera plus quand vous saurez qu'à certaines courses de Chantilly ou de Longchamps, à l'époque de sa grande vogue, elle a parfois réalisé des recettes qui s'élevaient à douze ou quinze cents francs. Or Mlle Isabelle savait admirablement conduire sa petite barque. Son industrie embrassait les hippodromes départementaux aussi bien que le turf parisien. Elle arrivait en victoria; elle portait des bijoux somptueux et ne vendait pas ses bouquets à qui voulait. On devait être bon gentilhomme pour obtenir la faveur d'un bouton de rose en échange d'une pièce de cent sous. Que dis-je? cent sous! Il fallait arriver du fond de sa province pour se permettre d'offrir une si misérable somme. Les sportsmen qui se respectaient ne descendaient jamais au-dessous d'un louis.

Et voyez, pourtant, jusqu'où peut aller la... comment dirai-je? la mansuétude humaine! Les choses allèrent de la sorte pendant une dizaine d'années, et auraient duré, sans doute, encore longtemps si Mlle Isabelle n'avait eu le malheur d'engraisser. Le jour — jour fatal! — où l'on s'aperçut de l'extrême épanouissement de son embonpoint, son prestige disparut comme par enchantement, ses recettes baissèrent à vue d'œil, et les révolutionnaires commencèrent à comploter, dans l'ombre, sa déchéance. Il ne leur manquait qu'une concurrente pour mettre son nom en avant : cette concurrente, ils l'ont trouvée dans Mlle de la Perine.

En vain Isabelle, pour raviver l'intérêt qui la fuyait, eut-elle soin de raconter avec les détails les plus circonstanciés que le tonnerre était tombé sur elle et qu'elle n'avait échappé à la mort que par miracle; ses adversaires furent sans pitié; la question *Isabelle-la-Périne* fut posée nettement au Jockey-Club et un vote fut provoqué. Le titre de bouquetière officielle du Club devrait-il, oui ou non, être retiré à l'une pour être confié à l'autre?

Disons-le tout de suite. Le scrutin n'a pas été favorable à Mlle de la Perine : le parti conservateur a voté en faveur d'Isabelle; mais la majorité n'a pas été considérable, et les novateurs continuent à cabaler. En attendant, on a dû offrir à Mlle de la Perine la dignité de bouquetière du Cercle de la rue Royale, dit « le Petit Cercle ». Acceptera-t-elle? répondra-t-elle fièrement : Tout ou rien? Je vous avoue que mes informations ne vont pas plus loin : mais il ne faut pas être doué d'une grande perspicacité pour deviner que l'avenir appartient à la petite marchande de journaux, et qu'Isabelle ne tardera pas à aller vivre dans ses terres. Une étoile se lève, une autre disparaît à l'horizon.

S'il m'est permis, avant de passer à l'ordre du jour, de donner un humble conseil à Mlle de la Perine, je lui dirai : Mademoiselle, que l'exemple de votre devancière ne soit pas perdu : nourrissez-vous du parfum de vos fleurs et n'engraissez que lorsque votre fortune sera faite.

Un philosophe dirait : Les temps sont durs pour les Isabelles. Le rapprochement est tellement facile que je n'ai pas le courage de le faire. J'ai hâte, d'ailleurs, d'aller occuper ma stalle à la Porte-Saint-Martin. Le théâtre fournit cette semaine une ample moisson et m'oblige d'abréger ma flânerie à travers la ville.

~~~ Le voilà donc revenu à la vie ce brave théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont une catastrophe connue tenait les portes fermées depuis six mois. Il fait amende honorable sur ses erreurs passées, et il nous rend le drame, auquel il a dû ses plus beaux titres de gloire. Afin que nul n'en ignorât, le nouveau directeur a voulu que sa pièce de réouverture portât une signature illustre entre tous les noms célèbres de la littérature contemporaine. George Sand a écrit cette pièce dont le sujet est emprunté à son roman de *Cadio*. Pour les détails de l'adaptation scénique, M. Paul Meurice a apporté le concours de son expérience théâtrale.

Le succès a été très-grand. La salle tout entière est restée sous le charme de cette œuvre magistrale qu'anime le souffle des passions les plus nobles et les plus touchantes; et quand les noms des auteurs ont été proclamés, elle les a accueillis de ses bravos enthousiastes. C'est que George Sand est un poëte profondément humain, qui sait faire vibrer les cordes intimes dans le cœur de la foule; qui possède le secret de l'émouvoir et de la transporter en lui parlant de l'amour infini, du courage héroïque et du dévouement à la patrie.

J'imagine que le beau roman de *Cadio* est connu de presque tous mes lecteurs, de tous peut-être. Il me suffira donc d'esquisser à larges traits le sujet de ce drame d'une portée rare et vigoureuse qui suit le livre dans les grandes lignes de ses émouvantes combinaisons, et ne s'en écarte que sur des points secondaires pour céder à certaines nécessités scéniques.

Nous sommes en Vendée, au temps de cette guerre terrible à laquelle l'histoire a donné le nom de Chouannerie. Les paysans de dix départements sont en armes et, depuis quatre années, ils supportent le choc de toutes les phalanges que la Convention envoie pour les écraser. La France est divisée en deux camps; de part et d'autre on combat et on meurt héroïquement, en criant : « Vive le roi! » et : « Vive la république! » — Chacun est fier de donner son sang pour sa cause, qu'il proclame la cause sainte.

Le comte de Sauvières est entraîné malgré lui au milieu de cet ouragan de fer et de feu qui couvre la Vendée et la Bretagne de ruines sanglantes; les femmes et les enfants périssent comme les soldats; la dévastation ne respecte pas plus les chaumières que les châteaux. Les généraux royalistes ont envoyé une quenouille au comte, et celui-ci, le cœur brisé, ne peut résister à cette sommation insultante. Il se met à la tête de ses paysans et se jette au milieu de la lutte fratricide.

Sur ces entrefaites apparaît l'un des principaux chefs de l'insurrection : c'est le fameux Saint-Gildas, marquis de Gaël, un don Juan redouté dans toute la contrée, un homme qui ne respecte ni femmes ni filles, ni grandes dames ni paysannes. Pour le moment, il est quelque peu sous la domination de Mme du Roseray, surnommée la grande comtesse, laquelle chevauche au milieu des bandes de chouans, le sabre en main, le pistolet à la ceinture.

Le comte de Sauvières a une fille. Intrépide autant que belle, Jacqueline de Sauvières, veut accompagner son père et s'associer aux dangers qu'il court. Elle revient dans le beau château où se sont écoulés les jours heureux de son enfance; elle ne trouve qu'un monceau de ruines à la place où s'élevait le majestueux manoir. Avec elle est un jeune paysan, simple d'esprit, un joueur de biniou, qu'elle a recueilli autrefois et qui a voué à sa bienfaitrice un culte d'amour et de reconnaissance. Cadio est son protecteur dans ce voyage dangereux et doit la guider au milieu des sentiers des forêts, pour éviter les patrouilles des Bleus. Vainement l'oncle de Jacqueline de Sauvières, le capitaine Alain, qui a embrassé la cause républicaine et qui revient de l'armée de Mayence, essaye de la faire renoncer à son téméraire projet. Il va même jusqu'à la retenir prisonnière; mais Cadio fait évader Mlle de Sauvières en l'emportant à travers les ruines croulantes.

La fortune abandonne la cause royaliste. M. de Sauvières tombe mortellement frappé sur le champ de bataille. Sa fille, accompagnée seulement de sa tante et d'une petite paysanne surnommée la Korigane (un nom de lutin), qui a été élevée au château, en est réduite à se cacher dans une métairie du Bocage. Au fond de cette retraite, elle espère pouvoir attendre jusqu'à ce que Saint-Gildas vienne la délivrer; car elle aime, ou croit aimer ce brillant séducteur dont les paroles brûlantes ont trouvé le chemin de son cœur. Mais la Korigane voit cet amour avec une sorte d'horreur; elle fait [illegible]
Elle a donc voué une haine bien profonde au général vendéen? non! elle l'aime en secret, sans le savoir, en se donnant à elle-même le change sur les émotions qui gonflent son cœur.

Un contre-temps terrible vient surprendre Mlle de Sauvières. Un délégué de la Convention, en mission dans la Vendée, soupçonne son déguisement, et, pour l'éprouver, lui ordonne d'épouser sur l'heure le pauvre joueur de biniou dont elle se prétend la fiancée. Si elle refuse, il la conduira à Nantes : tout le monde sait la lugubre signification que les forfaits du proconsul Carrier donnent à cette menace.

Mlle de Sauvières hésite pourtant; mais on lui persuade qu'un tel mariage ne saurait être sérieux, et qu'il s'agit avant tout d'échapper au délégué. Le mariage est donc célébré devant l'officier municipal du village. Pendant que les paysans entonnent la *Chanson de la Mariée*, Saint-Gildas survient et enlève Mlle de Sauvières. Cadio reste désespéré, anéanti. Adieu les belles chimères qu'il a entrevues un instant au milieu des ombres de l'avenir! Celle pour qui il aurait sacrifié sa vie avec joie a cru le payer de ses services en lui jetant une bourse pleine d'or. Il est soudain transfiguré par une sorte de révélation d'en haut. Il n'est rien! rien qu'un paysan chétif, un simple joueur de biniou : il faut qu'il devienne un homme pour avoir le droit de disputer à cet homme la femme qu'il aime. Il sera soldat : un soldat peut tout espérer.

Saint-Gildas, l'incorrigible suborneur, trompe la jeune fille à l'aide de la comédie sacrilége d'un faux mariage; puis bientôt, il met le comble à son infamie en ramenant Mme du Roseray, son ancienne maîtresse, dans le château de Gaël où habite Mlle de Sauvières. Celle-ci s'enfuit éperdue et arrive dans une misérable auberge où elle fait la rencontre de Cadio. Le brave garçon arrive de l'armée du Rhin; dans son malheur, il n'avait plus peur de la mort, et il s'est battu comme un lion : c'est pourquoi, au bout d'un an, il est à la tête de vingt blessures et d'un brevet de capitaine. Mais depuis sa métamorphose, Cadio est devenu de composition moins facile. Il entend très-positivement revendiquer sa femme, et cela en présence de Saint-Gildas lui-même, dont il démasque la forfaiture.

Saint-Gildas se retire fier et menaçant, mais ne tarde pas à revenir à la tête de ses paysans pour donner l'assaut au village. Il veut enlever Mlle de Sauvières à main armée, puisqu'elle refuse de le suivre volontairement. Cette tentative désespérée est déjouée par l'arrivée des soldats que conduit
~~~

le commissaire de la Convention. Avec une poignée de chouans, Saint-Gildas a tout juste le temps de se jeter dans un îlot, où il est traqué par les forces républicaines.

La fuite est devenue impraticable; le chef vendéen ne peut même pas se donner la suprême joie d'un combat singulier auquel Cadio l'a provoqué. Une jeune fille paraît : c'est la Korigane. Elle lui dit qu'elle sait un chemin mystérieux qui le conduira hors de l'atteinte des Bleus; Cadio avec des épées est au bout de ce chemin. Le marquis de Saint-Gildas s'élance, pendant que la Korigane se découvre devant le factionnaire républicain pour assurer la fuite de celui qu'elle aime. Le soldat fait feu, et la Korigane tombe frappée en pleine poitrine. Saint-Gildas reparaît, ramené par l'explosion, et reçoit l'adieu suprême de celle qui va mourir, et qui ose alors lui avouer son amour.

Cette nuit d'angoisses touche à son terme; le jour va paraître, et les chouans sont sur le point de tomber vivants aux mains des républicains. Saint-Gildas fait appel à l'héroïsme des derniers compagnons qui lui restent; tous veulent mourir plutôt que de crier merci. Ils réunissent toute la poudre qu'ils possèdent encore, ils l'entassent dans la fissure d'un rocher et se font sauter en face de l'ennemi.

Ainsi meurt le perfide et vaillant Saint-Gildas. Le public est libre de conclure que le mariage improvisé de M[lle] de Sauvières avec le capitaine Cadio amènera, après de si cruelles épreuves, la plus heureuse union du monde.

Telle est, dans son ensemble, cette œuvre pleine de mouvement et de passion; les cris de haine se mêlent aux touchantes paroles d'amour; pendant que la mousqueterie pétille au milieu des haies du Bocage, un drame majestueux se déroule, évoquant les souvenirs prestigieux d'une grande époque : c'est l'histoire saisissante entrevue à travers le prisme chatoyant du roman.

De la forme du drame de *Cadio*, ai-je besoin de dire un seul mot? Louer ce style à la fois si coloré et si pur, ce serait, ce me semble, me rendre coupable d'un pléonasme, puisque j'ai dit tout à l'heure que la pièce est signée : George Sand.

Parmi les artistes, l'honneur de la soirée revient, sans conteste, à M[lle] Thuillier. Elle s'est montrée artiste hors ligne dans le rôle étrange et pittoresque de la Korigane. Elle a trouvé des accents énergiques et superbes, des cris de désespoir qui allaient droit au cœur. M[lle] Rousseil, dans le personnage de Jacqueline, a déployé d'excellentes qualités de noblesse et de sensibilité.

Mélingue a su faire du personnage de Cadio une de ses plus remarquables créations. Dans la première partie surtout, il donne un cachet surprenant de vérité à la physionomie du naïf paysan, du *simple*, comme on dit dans le pays, qui s'en va le long des haies, soufflant dans son biniou pour les petits oiseaux qui voltigent dans les arbres et pour les nuages qui passent.

Roger, l'excellent ténor de l'Opéra, qui a laissé de si sympathiques souvenirs parmi les fidèles de la rue Le Peletier, a voulu faire une excursion dans le drame. Il a accepté la tâche d'interpréter le rôle difficile de Saint-Gildas, le don Juan de la Chouannerie. Je dois à la vérité de dire que sa tentative n'a pas été très-heureuse. J'hésite d'autant moins à parler avec franchise, que la carrière lyrique réserve encore à Roger de fructueux succès : j'en ai pour garants les applaudissements qui l'accueillaient, il y a quelques mois à peine, quand il chantait au théâtre royal de l'Opéra, à Berlin.

Tissorant et Bresil ont consciencieusement et dignement joué leurs rôles, le premier, du capitaine républicain Alain; le second, du comte de Sauvières. Laurent est très-amusant en maquignon madré et poltron.

~~~ Quelques jours [illegible] Porte-Saint-Martin [illegible] des Bouffes-Parisiens a effectué également sa réouverture, sous le sceptre directorial de Jules Noriac, le spirituel et sympathique romancier. Les Bouffes, revenant aussi à leurs premières amours, ont offert au public trois operettes nouvelles, et le public a répondu par trois verdicts de succès.

— Rien n'est plus facile que de mener à bien une entreprise théâtrale, me disait un jour un vieux directeur, patriarche des planches. Il suffit d'avoir un jugement sûr pour recevoir les pièces; de l'esprit pour pouvoir conseiller les auteurs; de l'amabilité pour arriver à s'entourer des producteurs en renom, des capitaux pour pouvoir attendre, une excellente troupe, et enfin de la chance.

Mon Dieu, oui, et voilà tout! — On est effrayé en songeant à tout le courage dont un homme doit être pourvu, pour oser assumer, par le temps qui court, le lourd fardeau d'une direction théâtrale : mais il est des noms sur lesquels on est vite rassuré, — et celui de Jules Noriac est du nombre, — car le programme ci-dessus ne leur est pas *incompatible*, pour emprunter l'expression du fusilier Dumanet.

L'Arche-Marion ouvre le défilé. Cette petite pièce, spirituelle et élégamment tournée, est signée Albéric Second pour les paroles et Nibelle pour la musique. Les noms des deux auteurs sont cordialement applaudis. M[lle] Dalbert; MM. Nathan, Aurèle et Debeer chantent très-gentiment la jolie musique de M. Nibelle.

Place maintenant au *Fifre enchanté*, de MM. Nuitter et Tréfeu, musique de M. Jacques Offenbach. J'espère que MM. Nuitter et Tréfeu ne m'en voudront pas si je révèle au public que leur *Fifre enchanté* est imité d'un intermède de Michel Cervantes, intitulé *la Cave de Salamanque*. Ce n'est pas là un reproche, bien entendu, mais une simple indication pour les curieux. On s'est beaucoup amusé aux ébats du fifre Rigobert, auquel M[lle] Fonti prête sa jolie voix et son allure sémillante. M[lle] Fonti gazouille d'une façon toute charmante. Elle a dit avec beaucoup de crânerie la chanson du Fifre. On a, avec autant de galanterie que de justice, fait répéter les couplets de M[lle] Périer. Bonnet est très-réussi en procureur égrillard qui met des habits gorge-de-pigeon pour courir la guilledou.

La partition que M. Jacques Offenbach a écrite pour *le Fifre enchanté* est délicieuse d'un bout à l'autre. Il y a surtout un quintette de haut goût qui a enlevé la salle. Faut-il le nommer? Tout Paris sait déjà que je veux parler de cette gourmandise musicale qui ramène sans cesse ces mots succulents : *Ça sent la truffe!*

Mais où le succès a pris les proportions de l'enthousiasme, c'est quand le rideau s'est levé sur *l'Ile de Tulipatan*, de MM. Chivot et Duru, musique du même Offenbach. J'ose le proclamer : rien n'est plus comique, plus étourdissant, plus insensé que le rôle de M[me] Thierret dans *l'Ile de Tulipatan*. Je défie l'homme le plus morose du monde de rester impassible lorsqu'elle entre en scène, revêtue de son indescriptible costume. On rit bon gré, mal gré, on rit encore et toujours de ce rire franc et sonore qu'Hippocrate déclarait indispensable à toute bonne hygiène.

[illegible] M[me] [illegible] du grand-duc Cacatois XXIII, discuter avec son époux et le grand-duc sur le sexe de leurs enfants respectifs. Le fils du grand-duc est-il une fille? la fille du sénéchal est-elle un garçon? Grave question dans laquelle pataugent à plaisir M[me] Thierrel, Bonnet et Berthelier. Impossible de s'entendre, et les voilà qui s'injurient et sont sur le point de se prendre aux cheveux. Le souverain est furieux, mais il s'adoucit quand on l'invite à déjeuner; au dessert, on célèbre le mariage des enfants, qui se sont réintégrés dans les vêtements de leur véritable sexe.

Pour être juste, il faudrait tout citer dans la partition de *l'Ile de Tulipatan*. Les duos, les ensembles, l'ouverture : tout cela est pimpant, alerte, ultra-fantaisiste, rempli d'une verve endiablée. C'est de l'Offenbach du meilleur coin. Le public a voulu entendre deux fois la chanson de Berthelier : *C'est un canard*. Si on l'avait laissé faire, il aurait encore redemandé du canard. Bonnet est tout à fait réjouissant dans un rôle de sénéchal idiot. M. Victor a une façon très-curieuse d'émettre sa voix en sourdine et d'imiter le son du violoncelle. Il a *joué* ainsi un air tout entier. M[lle] Castello est une jolie personne dont la voix douce et sympathique forme un contraste piquant avec les cascades effrénées de ses partenaires.

Conclusion de tout ce que je viens de dire : allez aux Bouffes-Parisiens. Si vous y avez été, je n'ai pas besoin de vous conseiller d'y retourner. Cette idée-là vous viendra bien toute seule.

~~~ Troisième réouverture. Il s'agit maintenant de la petite salle des Menus-Plaisirs, qui a si heureusement clos sa précédente saison par la désopilante bouffonnerie de *Geneviève de Brabant*. La veine paraît lui être restée, car le public a fait un excellent accueil aux *Croqueuses de pommes*, opéra-comique en cinq actes, de MM. Eugène Grangé et Émile Abraham, musique de M. Louis Deffès.

Cinq actes! — Excusez du peu! s'écrierait Rossini. Mais rassurez-vous, ces actes sont courts, fort amusants, et accompagnés d'une charmante musique. Que vous faut-il de plus?

Les Croqueuses de pommes : ce titre est charmant et d'une limpidité parfaite. On devine tout de suite que l'on va assister aux méfaits éternels des arrière-petites-filles d'Ève. Les auteurs nous promènent à travers les méandres capricieux d'une [illegible] toujours son écot de gaieté en monnaie du meilleur aloi.

Deux fines paysannes normandes ont jeté leur bonnet de coton par-dessus les pommiers du village natal. Les voilà parties pour Paris à la recherche de la fortune. Nous les retrouvons successivement dans le quartier Bréda, au Moulin-Rouge, chez un couturier célèbre, au parc d'Asnières; que sais-je encore? Il y a des travestissements de toutes sortes : des fausses Anglaises, des faux Arméniens, des faux sorciers, des faux garçons de café. C'est un tohu-bohu à n'en plus finir; cependant chaque chose parvient à se débrouiller, et la vertu reçoit sa récompense.

L'une des héroïnes serre les nœuds de l'hyménée avec le jeune homme qu'elle aime, car elle est toujours restée pure malgré les apparences, et ne s'est déguisée en cocotte que pour reconquérir le cœur du volage. L'autre, qui a croqué la pomme pour tout de bon, n'a plus qu'à poursuivre le cours de son aventureuse existence. Si moral que soit ce dénoûment, je ne conseillerai jamais aux jeunes filles qui arrivent de Normandie d'aller chercher de vrais maris au Moulin-Rouge, à Mabille et à Asnières.

Toute la troupe a joué vaillamment. Je porte à l'ordre du jour les noms de M[mes] Marchand et Marcus, de MM. Gour-[illegible]

Les Croqueuses de pommes ont pleinement réussi : j'en félicite cordialement les auteurs, et je m'en réjouis pour le [illegible] Bobino, une des curiosités disparues du quartier Latin. M. Gaspari a transporté ses pénates sur la rive droite de la Seine, et n'a marchandé ni ses efforts ni son argent pour se créer un public nouveau. Espérons qu'il n'aura jamais à regretter les parages lointains du Luxembourg.

Je dois aussi de sincères éloges à M. Louis Deffès, qui a écrit pour *les Croqueuses de pommes* une très-jolie partition, telle qu'on devait l'attendre de l'auteur du *Café du Roi*. Les mélodies sont originales et élégantes; mais cette élégance est loin d'exclure la gaieté : témoin la chanson des *Cro-*[illegible]

~~~ Je crois que le menu dramatique de cette chronique est suffisamment abondant comme cela. Je prendrai donc la liberté de remettre à la semaine prochaine le compte rendu de *la Périchole*, opéra bouffe, paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Jacques Offenbach, qui vient de faire son apparition au firmament des Variétés.

Je tiens pourtant à enregistrer le grand succès de la pièce et de la partition. — Trois victoires en huit jours! Monsieur Jacques Offenbach, permettez-moi de vous dire que c'est de l'abus.

[illegible]

BULLETIN

[illegible] Espagne. Pour rester dans les limites de notre compétence, nous nous bornerons à enregistrer l'arrivée en France de la souveraine qui voit la fortune adverse briser le trône qu'elle occupait depuis vingt-huit ans.

La reine Isabelle II a mis le pied sur le territoire de l'Empire à Hendaye. Informé de son projet, l'Empereur avait [illegible] officiers de sa maison. Le train royal portait la reine, le roi, les quatre infants d'Espagne, l'infant don Sébastien, oncle de la reine, et plusieurs personnes attachées à la maison de Sa Majesté Catholique. Un grand nombre de fonctionnaires et d'officiers espagnols ont accompagné la reine jusqu'à la frontière et lui ont rendu les honneurs souverains à la sortie d'[illegible]

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial, entourés de leur maison, attendaient la reine à la gare de la Négresse. Après un [illegible] toujours le malheur, le train a repris sa marche vers Pau, où la reine compte résider pendant quelque temps, dans le château que l'Empereur a mis à sa disposition.

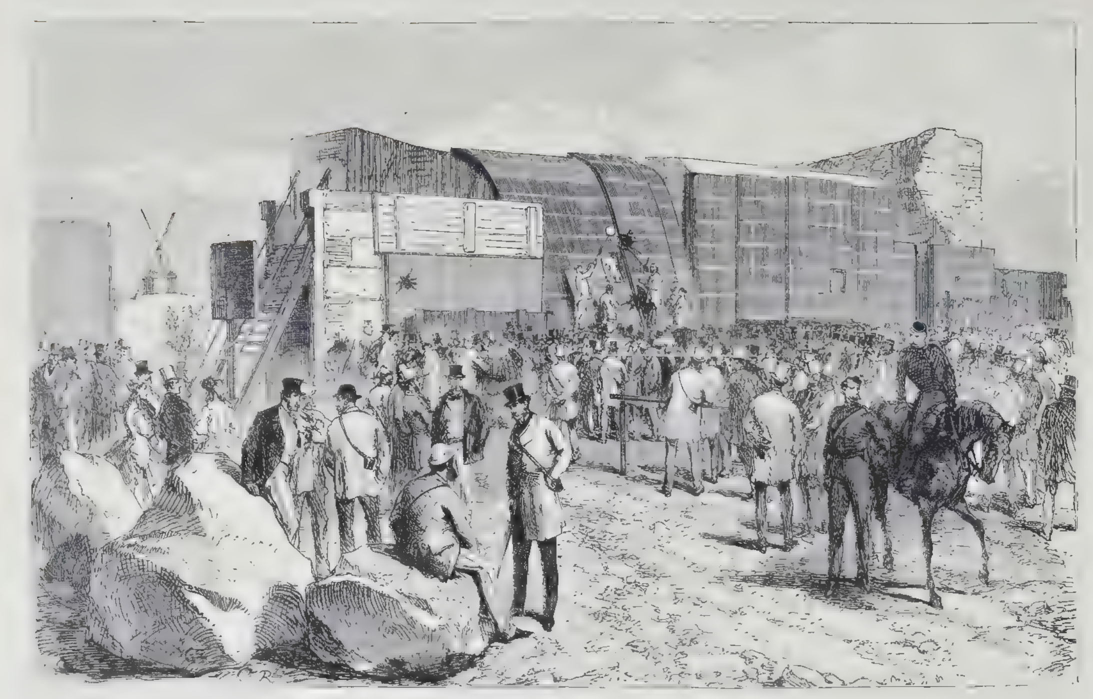
Samedi dernier, ont eu lieu, à l'église de la Madeleine, les obsèques de M. le comte Colonna Walewski, sénateur, membre du Conseil privé, ancien ministre des affaires étrangères, ancien ministre d'État, membre de l'Institut, etc., etc. Malgré le mauvais temps, une foule immense se pressait aux abords de l'église. Chaque régiment de la garnison de Paris avait fourni un détachement pour faire la haie sur le passage du cortége.

Tous les grands corps de l'État avaient envoyé des députations qui portaient leur costume officiel. Le deuil était conduit par les deux fils du défunt.

Monseigneur Darboy, archevêque de Paris, a donné l'absoute. M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, officiait. Après le service, qui a été des plus imposants, le char attelé de six chevaux noirs, s'est dirigé vers le cimetière du Père-Lachaise. En tête de la longue file des équipages, on remarquait trois voitures de la cour; dans la première se trouvai[illegible] tenus par MM. Rouher, de Moustier, de Royer, Alfred Le Roux et de Persigny.

Au cimetière, deux discours ont été prononcés, l'un par M. le marquis de Moustier, l'autre par M. Lehmann au nom de l'Institut.

Le 30 septembre, la fête du couronnement de sainte Anne
~~~



ESSAIS DES PLAQUES DE BLINDAGE, SUR LA JETÉE DE PLYMOUTH
Dessin de notre correspondant. — Voir page 642.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — DÉBARQUEMENT A CADIX DES GÉNÉRAUX EXILÉS AUX ÎLES CANARIES, dessiné d'après nature par M. [illegible].



LA TARENTELLE A ISCHIA; [illegible]

[illegible] enorme, incalculable; et cependant les divers trains de chemin de fer, au grand complet, avaient dû laisser dans la plupart des gares et stations du parcours des milliers de voyageurs, faute de place.

Les hôtels et auberges de la localité et des villes ou bourgs des environs étaient combles. Des personnes de Nantes avaient dû aller se loger à Hennebont, à Lorient, et jusqu'à Quimperlé. Et encore un grand nombre de voyageurs ont dû coucher en plein air, malgré la pluie.

La procession, qui a eu lieu dans la matinée, se composait de plus de mille prêtres.

La bénédiction a été donnée à la fois par un archevêque, cinq évêques et un père abbé.

[illegible] des pauvres sont réunies présentement au siége de la maison mère, à Becherel (Ille-et-Vilaine), pour l'élection qui a lieu tous les trois ans des supérieures de ces maisons, qui sont au nombre de cent six, tant en France qu'à l'étranger. L'installation admirable des Petites-Sœurs des pauvres date de 1848, et elle fut patronnée, à son origine, par la garde [illegible]

Une dépêche télégraphique de Jérusalem annonce que la reconstruction de la grande coupole de l'église du Saint-Sépulcre, dont les travaux se poursuivent sous les auspices de la France et de la Russie, est entièrement achevée. La partie décorative elle-même est sur le point d'être terminée, et la démolition de l'abri provisoire est commencée. L'enlèvement de la charpente, désormais inutile, aura lieu avant la fin de novembre.

L'ambassade que l'empereur de la Chine a envoyée visiter les États-Unis et l'Europe est arrivée à Londres pour y séjourner deux ou trois mois.

Le personnel, descendu à Grosvenor Hotel, se compose d'un Français, d'un Irlandais, de deux ministres chinois, de six interprètes, d'un docteur et de dix-sept domestiques.

Le chef d'ambassade, M. Anson Burlinghame, dont le nom et le titre chinois sont Poo-an-Chen, chinchi-choong-chentachen, c'est-à-dire ministre de lourde responsabilité, est né dans l'État de New-York en 1822. Le président Lincoln le nomma ambassadeur en Autriche, puis, en 1861, ministre des États-Unis à Pékin. A la requête du gouvernement chinois, il consentit à représenter cette puissance près les puissances [illegible]

M. Burlinghame a pour premier secrétaire un Irlandais, M. John M'Leary Brown, sous le nom de Bo-choon-an. Le second secrétaire s'appelle M. Émile Deschamps De-chan, né à Paris.

Le premier ministre associé, Chih-u-Kana, est un Tartare de petite stature. Il a réputation d'un fin diplomate.

Le second ministre associé se nomme Sun-Chia-Chung. C'est un savant très-distingué, un habile soldat.

Arrivée à San-Francisco en février dernier, l'ambassade a visité Washington, Boston, New-York, Niagara, etc.

La magnifique avenue qui précède le château de M. de Rothschild, à Boulogne-sur-Seine, a été, le 27 septembre, mise gracieusement à la disposition de la musique du 9e bataillon de la garde nationale de la Seine, qui a donné un intéressant concert au profit des pauvres de la localité. Favorisée par le beau temps, cette fête musicale a réuni une assistance nombreuse, et a été très-fructueuse pour les indigents de Boulogne-sur-Seine.

Dans un de nos précédents numéros, notre collaborateur Gérôme s'est occupé, avec toute l'attention qu'ils méritent, des caïmans de l'exposition du Havre. En publiant aujourd'hui [illegible] pouvons mieux faire que de prier nos lecteurs de vouloir bien se reporter à cette Chronique. Tout le monde a lu, dans les œuvres de Buffon ou de Cuvier, la description des mœurs des crocodiles; nous jugeons donc à propos de nous abstenir de leur présenter ici une monographie qui ne leur apprendrait rien de nouveau, puisque ce serait précisément dans les mêmes livres d'histoire naturelle que nous puiserions notre érudition.

Une lettre de Bruxelles donne des renseignements sur le concours des pigeons voyageurs lâchés dans le parc de l'exposition havraise, ainsi que nous l'avons mentionné dans notre précédent Bulletin. Le plus rapide de ces oiseaux est arrivé à Gand à une heure quatorze minutes de l'après-midi, c'est-à-dire trois heures quarante-neuf minutes après son départ du Havre. Mais le but étant Bruxelles, on a dû, en tenant compte de la distance qui sépare cette dernière ville de Gand, ajouter neuf minutes à la durée du voyage et porter ainsi celle-ci à une heure vingt-trois minutes.

La fondation de la foire perpétuelle de l'île Saint-Ouen mérite d'être signalée dans notre Bulletin.

La grande prairie, où, il y a un mois, paissaient des troupeaux de moutons, est transformée en village. Une belle avenue de trois cents mètres de long sur quarante de large comprend soixante arcades ou portiques; au centre se trouvent le pavillon du bal et ses annexes.

Chaque arcade est occupée par un petit établissement de deux ou trois cents mètres de superficie, et chaque propriétaire s'y est installé à sa façon. Il a été créé des rues décorées de noms de circonstance: rue des Rosières, des Canotiers, de Robinson, des Bergers, des Mirlitons, des Soupirs, etc. On estime à trois cents le nombre des petits établissements qui existent actuellement dans l'île.

On dit que les rapports parvenus au ministère de l'agriculture et du commerce sur les transactions dans les foires et marchés s'accordent pour constater que les prix du bétail ont considérablement diminué depuis deux mois à raison de la pénurie des fourrages; les cultivateurs sont forcés de restreindre le nombre de leurs bêtes au lieu de l'étendre. Ainsi par exemple, sur plusieurs marchés du nord-ouest et de l'ouest, la paire de bœufs qui se livrait jadis à raison de 820 francs, se vendait 630 francs, il y a six semaines à deux mois. C'est donc une diminution de 170 francs par paire de bœufs, soit de 95 francs par tête.

En présence d'une telle diminution, dit un journal de Normandie, on se demande pourquoi le prix de la viande reste au maximum. Il serait juste de faire profiter les consommateurs du rabais de 95 francs par tête abattue. Année d'abondance ou année de disette, rien n'y fait. Les prix des denrées restent immeubles. Le consommateur doit se résigner et payer ce qu'on lui demande.

Nous devons enregistrer la mort du duc de Valmy, ancien ministre de France en Grèce, ancien député de Toulouse. Le duc de Valmy était le petit-fils du maréchal Kellermann, qui contribua si glorieusement au succès de la bataille de Valmy et qui fut créé duc par Napoléon Ier. M. de Valmy habitait Passy; il a été emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante, à l'âge de soixante-six ans. Avec lui s'éteint ce titre ducal.

TH. DE LANGEAC.

LA MAISON DE PILATE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

IX.

L'oidor Pedro Gil.

Une demi-heure après, tout était en émoi dans les appartements royaux. Philippe IV quittait sa très-loyale cité de Séville pour retourner à Madrid. On pliait les bagages de la reine. Les préparatifs du voyage se faisaient en toute hâte. Cela ressemblait à une fuite.

Un cavalier courant à bride abattue s'arrêta devant la maison du forgeron de la rue de l'Infante. Il demanda le seigneur Pedro Gil, oidor second de l'audience de Séville. Nul dans le quartier ne connaissait ce cavalier, dont le visage disparaissait derrière les plis de son ample manteau.

Du haut de son balcon, Gabrielle répondit que son père venait de se rendre à la maison de Pilate, auprès de Sa Grâce le duc de Medina-Celi.

Le cavalier repartit au galop.

En traversant la place de Jérusalem, il put voir, en effet, l'oidor Pedro Gil arrêté devant la porte de la maison de Pilate, en compagnie de quatre ou cinq seigneurs.

Le gentilhomme enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture, et prit la ruelle qui tournait le jardin du palais. Il avait la clef de la poterne donnant sur l'abreuvoir de Cid-Abdallah. Il entra; il traversa les bosquets, toujours à cheval, et ne mit pied à terre que devant l'entrée particulière des appartements de la bonne duchesse.

Esteban d'Antequerre, ancien roi des gueux, et présentement sosie du duc de Medina-Celi, était assis devant les restes d'un bon déjeuner et tuait le temps par des réflexions philosophiques. Il était prisonnier, de par la volonté du duc Hernan, mais, à tout prendre, son cachot était splendide et l'on y vivait comme il faut. Esteban se disait :

— En restant au lit jusqu'au déjeuner, en déjeunant jusqu'au dîner, en dînant jusqu'à l'heure de dormir, on peut patienter ici une ou deux semaines.

Il se disait peut-être encore beaucoup d'autres choses, quand soudain un pas précipité se fit entendre dans la ruelle de son lit.

C'était littéralement comme si l'on eût marché dans son mur.

Le saint Esteban se retourna.

Un des tableaux pendus dans la ruelle lui sauta aux yeux violemment. Ce tableau venait de tourner sur lui-même.

Il n'eut pas le temps de s'étonner. Le duc de Medina-Celi était près de lui.

— Reprends ta peau, chien! dit le bon duc, en jetant à la tête d'Esteban son manteau de gros drap et son pourpoint bourgeois; nous sommes au dénoûment de la comédie. Les masques tombent, à chacun sa toison!

C'est le ton qui donne le sens aux paroles.

L'accent de Medina-Celi était dur, froid, impérieux.

Il y avait sur son front une tempête.

— Seigneur, dit Esteban vaguement effrayé, n'ai-je point obéi à vos ordres?... Que voulez-vous de moi?

— Tes dorures, coquin, répondit Hernan, et vite!... Tu as joué mon rôle de duc... je vais jouer encore une fois ton rôle d'histrion effronté...

Il arracha le pourpoint brillant qui couvrait les épaules du roi des gueux, et s'en revêtit en un clin d'œil.

Esteban l'aidait machinalement. On frappa à la porte principale avec discrétion.

— Quant à cela, grommela le roi des gueux, Votre Grâce a posé le verrou en dedans...

— Dépêche!... au manteau maintenant!...

On frappa de nouveau. Il était facile d'entendre derrière la porte des gens qui s'entretenaient à voix basse.

— Messeigneurs, disait Pedro Gil, ce misérable Trasdoblo m'a trompé... trompé indignement et jusqu'à la dernière heure. Le duc de Medina-Celi n'a pas été tué dans le préau de [illegible]

— Nous savions cela, l'interrompit don Pascual de Haro avec rudesse.

— C'est toujours une grande inconséquence, ajouta le président de l'audience, que de s'en rapporter aveuglément à un homme de peu, tel que vous, mon maître... Ceci soit dit à l'adresse de mon vénéré parent, don Bernard de Zuniga.

Une voix pleureuse répondit :

— J'ai fait de mon mieux, mes parents, mes amis! ma conscience ne me reproche rien!... La signature est à moi depuis vingt ans... Je n'ai pas d'ambition... qu'on me laisse seulement ce que j'ai!

— A la toque, maraud! ordonna le bon duc; agrafe ma ceinture... tu vois bien qu'ils s'impatientent!

On disait en effet dans l'autre pièce :

— Que fait donc ce misérable pour ne pas ouvrir?

Et l'on frappait plus fort.

Le bon duc, ayant achevé sa toilette, saisit le roi des gueux par le bras et l'entraîna dans la ruelle. Le tableau de Montanez laissait béante l'ouverture secrète. Le bon duc y poussa Esteban en disant :

— Un mot, un soupir, et tu es mort!

Il referma le panneau, laissant le saint d'Antequerre dans une complète obscurité.

L'instant d'après, la porte principale, roulant sur ses gonds, donnait passage à nos hommes d'État, escortés de leur factotum Pedro Gil, qui méritait certes bien d'occuper un grade plus important dans cette honorable confrérie.

Esteban, dans son trou, collait l'oreille à la cloison. Il comprenait désormais comment le fantôme était venu troubler son sommeil la nuit précédente, malgré toutes ses sages précautions et en dépit des gardes du corps couchés en travers de sa porte.

Il n'avait qu'une consolation, cet ancien monarque; il en usait et répétait sur tous les tons :

— Scélérat de Pedro Gil!

Les nouveaux arrivants étaient au nombre de six : don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'État; don Baltazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience andalouse; don Pascual de Haro, commandant des gardes, le connétable de Castille et l'amirante Jean Sforza, marquis de Tarragone.

Le bon duc les reçut d'un visage ouvert et riant.

L'oidor entra le dernier. Il referma la porte et remit le verrou avec soin.

— Messeigneurs, dit-il d'un accent délibéré, jusqu'au dernier moment j'ai gardé un espoir; jusqu'au dernier moment j'ai cru que nous allions trouver cette salle vide. Il n'y a plus de doutes, puisque cet homme est là, devant nos yeux, il faut bien que ce soit le vrai Medina qui a passé la matinée en tête à tête avec le roi.

— Tu nous as attirés sur le bord d'un abîme, Pedro, murmura le connétable avec accablement.

Le vieux Zuniga se laissa choir sur un siége.

Alcoy demanda :

— Ne venais-tu ici que pour t'assurer de ton erreur?

L'oidor, les sourcils contractés, le front plissé, regardait Esteban. Celui-ci prit la parole de son accent le plus gaillard :

— Ah çà! mes illustres maîtres, dit-il, pensez-vous que cette comédie touche bientôt à son dénoûment? Je m'ennuie.

— Tais-toi, ordonna Pedro Gil.

— Et pourquoi me taire, seigneur oidor? Je l'ai vu, votre duc : il m'a paru bon diable.

— Tu l'as vu! s'écrièrent tous les assistants effrayés.

— Comme je vois vos trois nobles seigneuries...

— Et que t'a-t-il dit? interrogea Pedro Gil, blême de stupeur.

— Il m'a pris par le bras, répliqua le prétendu Esteban : il m'a conduit devant une glace et il s'est écrié : « Par la devise du grand Perez, mon aïeul, depuis que le monde est monde, on ne vit jamais rien de pareil! Se peut-il que le même moule ait servi pour un croquant tel que toi, l'ami, et pour le premier inscrit sur le livre de la grandesse espagnole! »

— Il a dit cela! balbutia le vieux Zuniga; c'est un homme d'humeur douce et miséricordieuse alors; peut-être qu'on pourrait s'accommoder avec lui...

— [illegible] Alcoy.

— C'est aussi le mien, ajouta don Pascual; nous ne sommes pas sans avoir quelques droits à sa bienveillance... Avant-hier, sur la place de Jérusalem, nous lui avons fait nos offres de service...

— Avant-hier! répéta Pedro Gil. Et vous avez pu garder ce secret!

— Vas-tu nous faire des reproches, malheureux! demanda le président de l'audience avec hauteur.

— Mieux que des reproches, Excellence, répliqua l'oidor en se redressant; vive Dieu! tous nos comptes vont se régler ici, et je ne vous tiens pas quittes... Esteban, le Medina ne t'a-t-il pas dit autre chose?

— Si fait, seigneur oidor, répondit le roi des gueux; il m'a dit que Philippe d'Espagne me ferait appeler ce matin, et que si j'avais le malheur de bouger d'une semelle, il prendrait la peine de me fendre le crâne jusqu'aux épaules.

— Et tu te l'es tenu pour dit, n'est-ce pas, Esteban?

— Parfaitement, seigneurie.

Nos hommes d'État échangeaient force regards.

— Est-ce tout? demanda encore Pedro Gil.

— C'est tout... Sa Grâce a daigné sortir par la porte qui est devant vous, quoiqu'elle fût entrée par le trou de la serrure... J'ai déjeuné comme il faut... et j'attends.

1. Voir les numéros 703 à 716.

L'oidor lui tourna le dos.

— Seigneurs, dit-il en s'adressant aux grands d'Espagne qui l'entouraient, ce lieu est du moins propice pour notre suprême deliberation. Nous ne craignons ici aucune oreille indiscrète, et personne ne viendra nous chercher dans la demeure de notre ennemi mortel.

— Hernan de Medina-Celi est-il bien notre ennemi ? prononça don Pascual d'un air de doute.

— Est-ce que cet homme peut vous répondre !... murmura le président de l'audience dont les épaules s'elevèrent [illegible].

— Prenez place, Excellences, dit Pedro Gil; nous avons une heure devant nous. Il n'est pas possible d'agir avant la meridienne.

On s'assit.

[illegible] couvraient un visage désolé. Jamais ministre d'État n'avait eté si jaune et si décharné que ce digne hidalgo.

— Je propose, dit-il d'une voix eteinte, de faire notre soumission pleine et entière au Medina-Celi, et j'appuie mon opinion... Le duc Hernan ne veut certainement ni la présidence de l'audience de Seville, ni la connétablie de Castille, ni le commandement des gardes, ni la pauvre place que j'occupe...

— Ni même, continua Alcoy en raillant, la dignité d'auditeur second, dont est revêtu le seigneur Pedro Gil.

— En consequence, reprit le vieux ministre, il respectera peut-être les positions acquises pour ne point s'entourer d'ennemis... Et si je garde la signature...

— Tout pauvre hère que je suis, messeigneurs, interrompit sans façon Pedro Gil, vis-à-vis de vos Excellences, il paraîtrait que je suis, ce matin, mieux informé que vous de ce qui se passe à la cour. J'ai une fille, innocent et bon cœur, dont la vie se passe à faire le bien. Dieu puisse-t-il m'en tenir compte !... Au lever du jour, ma fille Gabrielle était dans le logis du maragut Moghrab ?

— Mais je vous prie, messeigneurs, s'interrompit-il brusquement, quelqu'un de vous a-t-il vu, depuis hier soir, le maragut Moghrab ?

Personne ne repondit, et personne ne remarqua la subite pâleur qui couvrit les traits d'Esteban, accoude sur la table à quelques pas du noble conciliabule.

— Personne... dit Pedro Gil.

— Excepte moi ! prononça le roi des gueux avec effort.

— Toi, Esteban ! s'écria l'oidor; serait-il venu dans ce palais ?

Esteban avait déjà repris tout son calme.

— Y a-t-il parmi vous, messeigneurs, demanda-t-il, des [illegible] gnon du roi ?

Un silence profond suivit cette question.

Esteban poursuivit :

— J'ignore quel intérêt a porté ce don Luiz de Haro à se cacher sous le nom de Moghrab...

— Don Luiz !... don Luiz de Haro !... répétèrent à la fois toutes les voix altérées.

— Don Luiz !... ajouta le vieux Zuniga; L, u, i, z... quatre lettres !... Moghrab m'avait prédit que le successeur du comte-duc, mon neveu, aurait nom...

— Silence ! ordonna péremptoirement Pedro Gil; que nous importe ce nouvel adversaire ?... ce n'est qu'un coup de plus à frapper !

— En sommes-nous là !... murmura le connétable qui fit un mouvement pour se lever.

— Je vous laisse juges, messeigneurs, repartit l'oidor; je continue l'histoire de Gabrielle, ma fille... Il y avait un blesse chez ce Moghrab. Vous connaissez tous ce blessé, c'est celui dont la tête fut mise à prix avant-hier pour tentative [illegible] Moghrab l'avait-il recueilli chez lui ? Nous sommes à l'heure où les mystères s'éclaircissent : attendons... Un message de la cour est arrive par courrier royal. On a éveille le blessé, malgré ma pauvre Gabrielle, de la bouche de qui je tiens ce récit, et le blessé, après avoir lu le message s'est mis sur ses [illegible] nuz un costume d'officier de la garde du roi. Il a aidé lui-même le jeune homme à s'en revêtir. Apres quoi, il lui a imposé les mains, le charlatan qu'il est, en lui disant : « Marche, mon fils ! » Et le jeune homme a marché... Moghrab l'a soutenu dans ses bras pendant qu'il descendait dans l'escalier. Une chaise les attendait à la porte de la rue de l'Infante...

— Nous savons le reste, maître Pedro, interrompit Alcoy, puisque nous avons vu le capitaine Ramire de Mendoze dans l'antichambre de Sa Majeste.

— Je suis forcé de vous démentir, seigneur, interrompit l'oidor; non !... vous ne savez pas le reste !

— Ce Moghrab est un bien habile calculateur, pensa tout haut le vieux Zuniga; je n'ai jamais eu la moindre haine personnelle contre notre illustre cousin don Luiz de Haro.

— Qu'y a-t-il donc encore ? demanda don Pascual.

Le faux Esteban devint attentif, tout en feignant la plus parfaite indifférence.

— En servant de valet de chambre au jeune homme, continua l'oidor, Moghrab ou Luiz de Haro, comme vous voudrez l'appeler, avait laissé tomber son portefeuille.

— Ah ! fit-on tout d'une voix.

Et la curiosité éveillée resserra le cercle.

— Ma fille Gabrielle, poursuivit Pedro Gil, est la compagne et l'amie d'Aïdda la Mauresque, prétendue fille de l'Africain... Aïdda était absente : elle n'est pas rentrée à la nuit... Et, soit dit en passant, messeigneurs, les plus clairvoyants peuvent avoir parfois un bandeau sur les yeux, car Sa Grâce le comte-duc, servi par la plus belle police qui soit au monde, n'a point soupçonné que cette Aïdda, filleule de Blanche de Moncade, conspirait contre l'honneur de sa maison comme Luiz de Haro conspirait contre son autorite de ministre... Gabrielle, ma fille, restee seule dans le logis de Moghrab, a trouvé le portefeuille... Elle savait mes liaisons secrètes avec cet homme, elle me croyait son ami; elle m'a apporté les tablettes afin que je les lui rendisse.

— Et tu les as, ces tablettes [illegible] les assistants à la fois.

— Et je les ai, messeigneurs.

D'un mouvement involontaire, Esteban s'était rapproche.

— Montre-nous [illegible] prononça le président de l'audience d'un ton impérieux.

— Patience [illegible] contiennent beaucoup de choses qui ne vous regardent en aucune façon.

— [illegible] don Pascual.

— Seigneurie, vous allez voir tout à l'heure ce que j'ose et ce que je n'ose point; qu'il vous suffise pour le moment de savoir que le portefeuille contenait la preuve irrefutable de [illegible] de Luiz de Haro. Une seule des pièces contenues dans ces tablettes vous importe à connaître, j'en fais hommage à Vos Excellences. La voici.

Il tira de son sein un pli de parchemin qu'il developpa.

Nos hommes d'État l'entourèrent aussitôt.

— L'un de vous, mes respectés patrons, veut-il en donner lecture à haute voix ? demanda Pedro Gil avec sarcasme.

Un silence profond repondit à sa question. Toutes les têtes étaient courbées, tous les sourcils froncés, tous les regards sombres

Chacun avait parcouru d'un seul coup d'œil la feuille de parchemin

— Eh bien donc ! reprit l'oidor, je lirai pour vous, comme c'est mon devoir... c'est une liste de faveurs royales... sautons les noms des absents, et commençons par vous, seigneur connetable... Don Juan de Sandoval, duc d'Uzeda, est nomme connetable de Castille

Alvares laissa échapper un blasphème.

Don [illegible] est nommé amirante premier et commandeur général des galères de l'État

— Par la mort du Sauveur ! s'écria Sforza, tu mens, faussaire !

— C'est écrit, prononça le connetable d'un ton à demi console.

— Ici un nom effacé, poursuivit Pedro Gil ! le nom de don Hernan de Moncade, premier marquis de Pescaire, nommé capitaine général de la garde du roi...

— On s'est ravise, dit Pascual de Haro.

— Avez-vous vu un crêpe à l'epee de don Vincent, seigneur ? répliqua l'oidor : le vieux Moncade est decedé cette nuit... ce n'est qu'un nom à changer...

Pascual ferma les poings et rugit une malédiction.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

Je veux aujourd'hui m'adresser aux paysans eux-mêmes : je sais bien que *l'Univers illustre* est lu surtout par les citadins; mais pourtant je lui vois de jour en jour plus d'abonnes dans les petites villes, dans les grosses bourgades, dans les simples villages; sans doute, en ces localités mêmes, ce sont encore, à vrai dire, des citadins qui le lisent : propriétaires aisés, médecins, notaires, fonctionnaires publics; mais enfin du salon il peut bien ici et là parfois arriver jusque dans les chaumieres : un journal volontiers se prête, passe [illegible] pagent donc autour d'eux la présente Chronique; je voudrais, quant à moi, qu'ils en fussent plutôt les distributeurs que les destinataires. D'ailleurs, si je m'adresse aujourd'hui specialement aux habitants de la campagne, c'est que j'ai à leur faire connaître sur un point capital sur l'engrais l'opinion très-singulière d'un vieux paysan de ma connaissance. Il s'appelle le père Picotin, et j'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de le citer; non pas que l'excellent homme ait jamais rien écrit en dehors de ses petites affaires personnelles, non pas qu'il ait jamais prononcé aucun discours en public, ou même un pauvre toast dans un banquet agricole; mais vous ne trouveriez personne à vingt kilometres à la ronde qui, mieux que lui, s'entendît à causer avec ses voisins. Du reste, le père Picotin a su, dans ces derniers temps, augmenter sa petite aisance d'une façon très-originale mais très-simple pourtant.

On parle souvent de l'art de se faire 3,000 francs de rente avec des lapins, et l'on ne manque pas d'en rire; on a peut-être tort; heureusement cela n'empêche pas que des milliers de pauvres gens ne continuent d'en elever pour leur consommation personnelle, afin de pouvoir, comme ils disent, « manger de la chair à Rois. » Mais le père Picotin a trouve moyen, quant à lui, de se créer des rentes, non avec des lapins, mais avec les petits animaux qui, dans *l'Ours et le Pacha*, faisaient le bonheur du grand et terrible Schahabaham, c'est-à-dire avec des poissons rouges. O gens de campagne, ecoutez bien ceci : tous les hommes qui, depuis quinze ans, se sont occupes de la culture de l'eau, MM Berthot, Detzem, Coste, Pouchet, Baude, Joigneaux, Chabot, de La Blanchère, etc., ont démontré, à l'aide d'expériences et de chiffres, ce qu'on peut tirer de la moindre flaque d'eau en y cultivant du poisson. M. de La Blanchère insiste spécialement sur ce point trop inconnu ou trop oublie dans nos campagnes, que la presence du poisson dans les mares empêche l'eau de se corrompre. Mais le pere Picotin se rappelant le proverbe :

Dire
Fait rire;
Faire
Fait taire

a réalisé la chose à sa façon. Le bonhomme avait vu que la mode vient des globes en verre creux remplis d'eau avec des poissons rouges suspendus aux fenêtres dans les salons, dans les jardins, dans les serres. Il s'était informé du prix de ces poissons chez les faïenciers et avait constate qu'on les vend depuis 25 jusqu'à 75 centimes et même jusqu'à 4 franc la pièce. Il savait de plus que ces poissons n'exigent aucun soin, et il avait remarque que dans une certaine mare, à peu de distance de chez lui, il en existait dont personne ne tirait parti; il alla un dimanche en pêcher une demi-douzaine, les mit dans sa propre mare et laissa faire à la nature et au temps. Le resultat, le voici :

En moins de trois ans les poissons pullulerent et devinrent admirables dans la mare de notre père Picotin, lequel, depuis quatre ans, s'est entendu avec deux ou trois revendeurs de la ville, auxquels, chaque année, il en a livre six cents au prix de 50 centimes (à cause de leur beaute exceptionnelle); c'est donc un revenu net de 300 francs que s'est crée le digne homme, car ses frais ont éte nuls. Les poissons doivent être pris sur place et payes comptant à raison de 50 francs le cent.

Voilà, cher lecteur, ce que c'est que le père Picotin; mais venons-en à ses propos sur l'engrais.

Il disait donc devant moi à un jeune paysan qui venait de prendre ferme :

« Notre industrie agricole, mon cher Valentin, a cela de particulier que tout lui est propre, qu'elle peut utiliser ce qui partout ailleurs ne serait bon à rien. Tout ce qui semblait mort revient avec nous à la vie. Charognes vegétales, charognes animales, dechets, debris, plâtras, poussiere, tout cela, semé sur nos champs, se transformera demain en cereales, en fourrages, en fruits; tout ce qui ailleurs n'eût eté que saletés impures et pestilentielles, ce sera demain la substance regeneratrice de ton sang et du mien. Les pierres mêmes et le sable et les corps les plus durs peuvent arriver à l'etat de fumier. La question des engrais, c'est la question universelle, puisque toute matiere doit subir en fin de compte la decomposition.

« Voilà pourquoi tous les arts, toutes les sciences, toutes les industries, touchent à la culture; et voilà pourquoi, nous autres cultivateurs, nous aurions besoin de tout savoir. N'oublie jamais ça, mon garçon.

— [illegible] grand'chose.

— Tu as raison, Valentin, les cultivateurs ont éte durant tout le moyen âge les plus ignorants des hommes; mais persuade-toi bien qu'ils en seront un jour les plus instruits, et peut-être que ce jour n'est pas très-eloigné. Ne t'aperçois-tu pas que deja il y a eu de ce côte de grandes améliorations, que la science a eté semee çà et là dans nos villages, et que çà et là aussi elle commence à germer?

« Mais il y a un mal, un tres-grand mal : Jacques Bonhomme qui, pour avoir la paix, a fait semblant si longtemps de croire ce qu'on lui prêchait, la torche ou le sabre à la main, conserve même aux sciences les mieux démontrees sa vieille habitude d'incredulite silencieuse. On vous a vus, bonnes gens, branler la tête aux revelations les plus irréfragables de la physique ou de la chimie et dedaigner à votre detriment ce qui fait ailleurs la gloire et la grandeur du monde moderne. J'en ai entendu parmi vous qui disaient : Il ne faut croire *qu'au fient* (qu'au fumier); eh bien, je suis d'accord avec eux et veux bien, en agriculture, ne croire qu'au fient, mais à la condition que tout nous sera fient. Même je ne m'en tiens pas là; il y a un fient de qualité superieure dont je voudrais vous apprendre à vous servir. Et ce fient, c'est la science. Ne ris pas, Valentin; mais, dis-moi plutôt, le fumier n'est-il pas le résidu de substances qui ont vecu sous forme animale et végétale ? Or ce résidu n'est-il pas indispensable à la reconstitution de nos futures moissons ? Puisque tu comprends cela, il faut comprendre aussi que les générations humaines, en passant sur la terre, n'y laissent pas leur residu seulement sous forme de poudrette. Les hommes qui nous ont precédés ont eu leur experience, leurs réflexions, leurs inventions, leurs pratiques ingenieuses; de tout cela aussi il est resté pour l'esprit de leurs descendants un fumier divin, que nous ne saurions mépriser sans nous condamner à périr d'etiolement. Mais ce fumier de l'esprit et de la raison, où le trouverez-vous? Ce fumier-là, vous le trouverez dans les livres, dans les journaux; non pas assurément dans tous les livres ni dans tous les journaux, mais dans quelques-uns; et plus vous l'y chercherez, plus ces journaux et ces livres d'eux-mêmes se multiplieront. Comprenez donc, bonnes gens, une fois pour toutes, qu'un libraire est à sa façon un marchand de fient. Oui, brave Valentin ! et si je connaissais les directeurs des grandes librairies agricoles, je leur conseillerais d'inscrire en gros caractères sur leurs enseignes : « Ici l'on tient dépôt de fient, fumier, engrais, terreau, guano, purin, poudrette, etc. » Aux clients de campagne qui se presenteraient dans l'etablissement, les commis pourraient dire : « Faites votre choix, messieurs, faites votre choix, vous trouverez ici les fumures les plus fertilisantes : voici Mathieu de Dombasle, voici Joigneaux, voici Barral, voici Victor Borie, Boussingault, Liebig, Gasparin, Jacques Bugeaud,

Roibou de la Trebonais et tous les autres ; faites votre choix ! »

— Saperlotte ! père Picotin, quand on vous entend, il semble que la besogne va devenir de moitié plus facile, tant vous nous mettez de vigueur dans le sang !

— Bien, mon petit ! la vigueur dans le sang, n'oublie jamais cela. C'est la vigueur dans le sang qui fait réussir l'homme. Avec de la vigueur dans le sang, le fermier peut rendre fertile la terre la plus ingrate. La vigueur du sang chez le jardinier fait la vigueur de la séve dans l'arbre qu'il cultive. Mais la vigueur du sang, comment l'obtenir ? Tu l'as dit toi-même, mon petit : quelques paroles cordiales y suffiront peut-être. C'est pour cela [illegible] lecture, même en dehors des [illegible], peut réchauffer et féconder l'esprit. Il n'y faut même pas tant : une simple chanson, un air de cornemuse, la moindre joie au cœur, en voilà assez ! Toute la vieille France n'a littéralement vécu que de chansons.



EXPOSITION DU HAVRE. — L'ENCLOS DES CAIMANS DU MISSISSIPI ; dessin de M. Riou.
Voir le Bulletin.

Dans la plus terrible de toutes les époques, une chanson a transformé tout à coup nos paysans en soldats invincibles. Comprends-tu maintenant que même les violonneux et les fifres ont un rôle en agriculture, et que les arts y sont un stimulant ? On est en train d'organiser dans toutes les campagnes des orphéons et sociétés musicales ; c'est bien fait ! Rien n'est plus propre à mettre de la vigueur dans le sang des populations rurales, et cette vigueur, communiquée aux champs, peut en doubler les récoltes.

Zon ! flûte et basse ! »

Ainsi parla le père Picotin et même beaucoup mieux, car presque toujours, en reproduisant de mémoire des paroles entendues depuis quelque temps, on les gâte.

Ce propos, amusant en la forme, mais sensé quant au fond, [illegible] de Rabelais, qui ne voulait [illegible] que jouer de la musette pour égayer, rafraîchir, animer autour de lui les maçons et autres travailleurs.

Il semble que nous soyons ici bien loin de la question des fumiers ; nous y sommes en plein, au contraire, car je l'ai dit : tout est engrais, amendement, stimulant pour la culture ou pour le cultivateur. La ferme est le foyer de vie universelle ; pour l'alimenter, ce n'est trop de toutes les sciences, de toutes les industries et de tous les arts. Toute autre profession spécialise celui qui l'exerce ; l'agriculture ouvre l'esprit de l'homme à toutes choses, le développe en toutes ses facultés, en toutes ses aptitudes.

Comprenez bien cela, gens de village, si vous me lisez et ne tardez pas un seul instant à faire pour vous-mêmes ce que vous faites pour vos champs, c'est-à-dire à vous fertiliser par un peu d'engrais. Instruisez-vous, car partout autour de vous les esprits, grâce à la science, se sont renouvelés ; veillez à ne jamais être dépassés sur ce point, si vous ne voulez périr, vous, vos bestiaux et vos terres, déjà trop appauvries.

Les premiers livres que vous lirez vous étonneront peut-être par leur insuffisance, et cependant il en est d'excellents ; mais allez toujours, mettez-vous en état d'en écrire vous-mêmes, dites-vous les uns aux autres par paroles ou écrits, entre cultivateurs, ce que chacun de vous sait et pense, et vous verrez vite se renouveler le monde des campagnes. Vous deviendrez ainsi vos propres éducateurs, et vraiment ce sera un beau temps lorsque les livres de culture seront [illegible].

« Je voudrais, dit Montaigne, que chacun écrivît ce qu'il sait et autant qu'il en sait. » Nous aurions alors la vraie science, populaire, humaine, pratique, accessible à tous et aimée de tous.

N'ajoutons plus qu'un mot et que ce mot soit un conseil adressé au père Picotin lui-même, l'excellent éleveur de poissons rouges. Nous lui dirons donc : « Ce n'est pas seulement le poisson rouge, c'est la carpe, l'anguille, la tanche et bien d'autres espèces encore qui peuvent vivre et se repeupler dans les eaux stagnantes. Voyez plutôt ce qu'a écrit là-dessus M. H. de La Blanchère dans un excellent article du *Journal de la ferme*, intitulé : *Ce que vaut une mare.*

Du reste, en temps et lieu nous reviendrons nous-même, dans ces causeries, sur la culture de l'eau.

EUGÈNE NOEL.



EXPOSITION DU HAVRE. — CONCOURS DE PIGEONS VOYAGEURS DANS LE PARC DE L'EXPOSITION ; dessin de M. Riou. — Voir le Bulletin.



DÉPART POUR UN VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DE L'AUSTRALIE, [illegible]

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les plumes en fer. — Les plumes d'oie. — Un protégé de Fouché. — On peut mener une plume bien taillée. — Théophile Blin. — Fabrication des plumes à écrire. — Les plumes métalliques. — Arnoux. — Les enveloppes de lettres à l'emporte-pièce. — Un nouveau fumier. — La mer [illegible]

Parmi les petites révolutions que de nos jours opère l'industrie, je n'en sais point de plus complète et à laquelle on semble moins prendre garde que la transformation des plumes à écrire. Il y a trente ans, c'était une grande affaire que de tailler une plume d'oie. Si peu de personnes en venaient à bout convenablement, que l'on avait inventé des [illegible] tenaient en profond dédain les élèves de Brard et de Saint-Omer, comme l'immortel Joseph Prudhomme de notre Henri Monnier.

Il fallait les voir, ceux-ci, maniant le canif — et quel canif! — avec une dextérité prétentieuse, découvrant le bout de la plume d'un seul coup sec, la fendant par une manœuvre hardie, en effilant minutieusement les bords, et terminant cette œuvre délicate en coupant le bec sur l'ongle.

Un pauvre garçon qui, après la révolution, venait demander la protection du ministre général de la police, trouva Fouché de fort mauvaise humeur et assez peu disposé à lui [illegible]

L'ancien oratorien, sans prendre garde à la présence du solliciteur, était fort occupé à se tailler une plume sans pouvoir arriver à mener à bonne fin cette besogne. Déjà il avait à peu près massacré une boîte entière de plumes d'oie, et il finit par jeter ce qu'il en restait et par piétiner dessus avec impatience. Le pauvre diable, témoin de cette scène, ramassa silencieusement une de ces plumes, tira un canif de sa poche, la tailla en quelques secondes et passa ensuite à une autre, si bien qu'à quelques minutes de là, il s'en trouva une dizaine placées sur le bord du bureau. Fouché, toujours sans proférer une parole, prit une des plumes, l'essaya, en parut satisfait et demanda de sa voix brusque et basse :

— [illegible]

— Une place si modeste qu'elle soit dans les bureaux de votre administration.

— [illegible]

— D'abord de tailler les plumes, répondit avec hésitation celui à qui s'adressaient ces paroles.

Et voyant un sourire entr'ouvrir les lèvres sévères du ministre, il ajouta :

— Et d'être un secrétaire fidèle, je le jure, et intelligent, [illegible]

— C'est ce que nous verrons à l'essai, répliqua Fouché. Vous le savez, je juge les hommes d'après des faits et non d'après des paroles.

Et traçant à la hâte quelques mots sur une feuille de papier, il ajouta :

— Voici votre nomination écrite avec une des plumes que vous avez taillées, c'est à vous de faire le reste.

Théophile Blin, ainsi se nommait le nouveau secrétaire intime, salua profondément sans dire un seul mot, tira de sa poche des manches en lustrine qu'il mit par-dessus les parements de son habit, et debout attendit les ordres du ministre.

— Prenez ce dossier; il est important; faites m'en l'analyse, tenez, placez-vous là au bout de cette table, dit le ministre, qui ne pouvait s'empêcher de sourire.

Et il se remit lui-même au travail.

A une heure de là, Théophile Blin, qui n'avait cessé de feuilleter les pièces du dossier et de prendre des notes, résuma celles-ci et glissa sur le bureau de Fouché sa besogne. Le ministre parcourut d'abord des yeux le papier, y revint ensuite, le relut avec attention et dit :

— Vous êtes d'une rare intelligence; joignez-y de la discrétion et votre fortune est faite.

En effet, cette fortune, quoique peu brillante en apparence, n'en fut pas moins grande et rapide. Fouché ne se sépara plus un seul jour du secrétaire que le hasard lui avait donné. Celui-ci, initié aux plus secrètes pensées de son chef, dont il devint l'ami, le seconda dans ses efforts pour rétablir l'ordre en France, et ce fut lui qui rédigea la fameuse proclamation du ministre : « J'ai pris l'engagement de veiller pour tous et sur tout, afin de rétablir la tranquillité intérieure et de mettre un terme aux massacres, » que suivit la fermeture des clubs et qui commença pour les émigrés et pour les détenus politiques une ère de grâce et de conciliation.

Au commencement du XIXe siècle, les plumes d'oie formaient une des branches les plus grandes du commerce allemand, et l'on n'en fabriquait guère en France que dans les départements annexés, et surtout dans le département de la Roër. Le baron de Ladoucette, ancien préfet de la Roër, dans son *Voyage au pays entre Meuse et Rhin*, publié vers 1816, et dont on vient de publier une nouvelle édition [1], décrit de quelle manière se fabriquaient les plumes à écrire : le fragment de ce livre présente d'autant plus d'intérêt qu'on ne sait plus aujourd'hui le premier mot d'une industrie qui occupait naguère des centaines d'usines.

Les plumes à écrire sont susceptibles de deux sortes d'apprêt qui les rendent claires et blanches.

Le premier apprêt s'appelle *façon de Hollande*, et consiste à dégrossir entièrement les plumes.

Le second apprêt se nomme *façon de Hombourg*, et il conserve aux plumes la graisse animale, excepté du côté de la fente. On apprêtait aussi des plumes blanches quand on le demandait; mais ordinairement on se borne à l'apprêt des [illegible]

1. Rethel, imprimerie de Torchet, 1868.

Les plumes crues étaient :

1° *Tirées d'après les ailes*, c'est-à-dire rangées suivant l'aile droite ou l'aile gauche.

2° *Classées* ou divisées en *plumes primaires*, en *plumes vierges* et en *bouts d'aile*.

3° *Assorties* ou rangées suivant la diversité du poids;

4° *Tirées*, c'est-à-dire que l'on séparait l'âme de la moelle et qu'on la faisait descendre dans la partie inférieure au moyen d'une machine à fil d'archal.

D'autres fabricants laissaient les plumes dans la cave jusqu'à ce que l'âme pourrie tombât d'elle-même. Cette manière exigeait quinze jours de temps, et les plumes avaient l'inconvénient de se moisir ou de contracter des taches blanches qui les rendaient incapables de subir les opérations ultérieures.

5° *Tondues*, c'est-à-dire qu'on rognait la barbe avec un verre tranchant.

D'autres fabricants prétendaient obtenir le même effet en se servant de rasoir, ou en arrachant la barbe, ce qui nuisait à la pureté de la moelle.

6° *Arrosées*, on appliquait aux plumes un liquide volatil qui donnait à la fente la vraie direction. Le fabricant faisait lui-même en secret cette opération dans un laboratoire construit à dessein.

7° *Mises en plain*, c'est-à-dire trempées dans une liqueur qui rendait la corne transparente et la garantissait de nouvelles souillures.

8° *Passées* avec du sable ou de l'argile pure, mêlés différemment ensemble et chauffés. On procurait par là aux plumes leur dureté.

C'est du mélange et du maniement de ce sable, ainsi que du degré de chaleur qu'on devait lui donner que dépendait le profit ou la perte du fabricant. Des ouvriers de plumes pouvaient se gâter pendant cette opération entre des mains malhabiles.

Au lieu de sable, plusieurs se servaient de cendres chaudes; mais celles-ci agissaient très-imparfaitement et étaient fort nuisibles à la santé de l'ouvrier.

9° *Exposées à l'air* avant d'être lustrées, afin qu'elles conservassent, même en vieillissant, leur belle couleur jaune.

10° *Râclées*, c'est-à-dire qu'au moyen d'une lame de couteau émoussée, on enlevait la graisse brûlée par le sable. Si cette opération ne s'exécutait pas avec la dernière perfection, la plume ne prenait point l'encre.

11° *Lustrées* ou frottées avec des morceaux de laine.

12° *Triées* de nouveau, c'est-à-dire qu'au moyen d'une nouvelle classification, on les préparait à l'opération suivante.

13° *Assorties* de nouveau ou réparties par la *pesée*, pièce par pièce, en cinquante-quatre sortes ou poids différents.

Le fabricant se servait à cet effet d'une balance, en usage seulement chez lui, et qui indiquait d'une manière infaillible la différence d'une sorte à l'autre.

Certains fabricants ne procédaient qu'à vue d'œil, en jugeant, d'après la pesanteur, la grosseur ou la longueur de la plume.

14° *Assemblées* ou placées, suivant une juste direction, par paquets de vingt-cinq pièces.

Il fallait avoir soin que les plumes que l'on voulait mettre en évidence pour la beauté du paquet restassent toujours en dehors. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que le fabricant, en rangeant ses plumes par paquets de vingt-cinq pièces, faisait des assortiments qui, par leur beauté extérieure, facilitaient le débit.

15° *Ficelées*. Le ficelage s'opérait avec une machine à roues qui entourait de ficelles vingt à vingt-quatre mille plumes par jour. La couleur de la ficelle déterminait les numéros des paquets. Dans d'autres fabriques, ce ficelage était un travail long et pénible.

16° *Rangées en huit paquets*, c'est-à-dire deux cents pièces ensemble, et enveloppées de papier, avec des étiquettes indiquant les numéros.

Ces derniers marquent la qualité d'après laquelle le prix se réglait sur mille pièces. Les numéros des assortiments faisaient connaître les répartitions intérieures des plumes, au nombre de cinquante-quatre sortes, afin que le fabricant pût faire les mélanges nécessaires avec les sortes choisies parmi [illegible]

En 1804, M. Carstanière inventa un apprêt différent des procédés qu'on vient de lire, et qui réunit à un degré supérieur toutes les qualités exigées pour de bonnes plumes à écrire. Il qualifia cet apprêt de *plumes à la Renommée*. Mais la dépense qu'entraînait ce nouveau mode de fabrication le détermina plus tard à se borner à quatre sortes de plumes : A, B, C, D, déterminées par leur poids. Elles coûtaient dix pour cent de plus que les plumes ordinaires; mais malgré ce surcroît de prix, les calligraphes les préféraient à toutes les autres.

A quelques années de là, un obscur ouvrier, nommé Arnoux, qui certes ne se doutait point de la transformation complète qu'il allait opérer dans les moyens d'écrire, commença par fabriquer, à l'aide d'un balancier à main, manœuvré par lui seul dans sa mansarde, des plumes en cuivre dont personne d'abord ne voulut même faire l'essai. Peu à peu néanmoins, ainsi qu'il arrive toujours, les personnes qui ne savaient point, comme Fouché, sortir à leur honneur de la taille des plumes, se hasardèrent à expérimenter le produit d'Arnoux; elles s'en trouvèrent si bien et en popularisèrent tellement l'emploi, que bientôt la contrefaçon s'empara, comme elle le fait toujours, de l'invention de l'habile ouvrier. Dès lors, l'Allemagne et l'Angleterre se mirent à fabriquer des plumes métalliques en bronze, en acier, en fer, en argent, en platine et même en or. Ce fut à qui leur donnerait la forme la plus bizarre; et en 1845, des plumes, représentant la tête de Napoléon coiffé de son petit chapeau historique, se vendaient par milliards. Aujourd'hui, la France produit par an quinze cent mille grosses de boîtes de plumes métalliques.

Cette subversion dans les habitudes de l'Europe, cette disparition d'une grande industrie, détruite et remplacée pour ainsi dire tout à coup par une autre industrie, n'est point assurément la seule qui caractérise le XIXe siècle. Je pourrais citer les enveloppes de lettres faites à l'emporte-pièce et que chacun emploie aujourd'hui, et bien d'autres innovations, petites en apparence, et qui n'en constituent pas moins des [illegible]

Pour parler de choses plus sérieuses, disons que nous sommes peut-être à la veille de voir apparaître une révolution plus radicale encore dans les procédés de l'agriculture. Ce cri inquiet, incessant qu'elle jette : « Du fumier! du fumier! » va peut-être se trouver satisfait de façon que ses besoins les plus insatiables se trouvent satisfaits.

En effet, depuis des siècles, les navigateurs, sans songer à les recueillir et à les apporter en Europe, passent devant les bancs d'un engrais, qui peut-être, lorsque l'expérience en aura démontré les fécondes propriétés, remplacera le guano lui-même, dont les gisements d'ailleurs commencent à s'épuiser.

Je veux parler de la *mer de varech* ou de la *mer herbeuse*, qu'on rencontre en revenant d'Amérique, dans les parages de l'archipel des Açores, et qui se compose d'un immense amas de végétaux flottants.

Le premier qui les observa fut Christophe Colomb, émerveillé de voir ces bancs verdoyants passer en flottant devant son navire pendant plusieurs jours, tour à tour entraînés et ramenés sous les mêmes latitudes par l'action combinée du Gulf-stream et des vents alizés.

Les récentes explorations du capitaine de vaisseau Leps, qui a dressé la carte de la mer de Sargasse, constatent que cette mer s'étend entre le dix-septième et le trente-huitième degré de latitude nord et entre le trentième et le quatre-vingt-quatrième degré de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Des bancs d'herbes flottantes semblent y former deux massifs séparés : l'un, que l'on peut appeler le massif américain, plus éloigné du continent européen, couvre l'espace situé entre les grandes Antilles et Terre-Neuve; l'autre, relativement très-rapproché de l'Europe, s'étend à l'ouest et au-dessus des îles du cap Vert, pour remonter vers le nord jusque par le travers des Açores-Réunies. Ces deux groupes occupent, suivant Humboldt, une surface égale à six ou sept fois celle de l'Allemagne, ce qui représenterait une superficie d'environ trois cent soixante-dix millions d'hectares.

De ces deux massifs, l'américain est le plus étendu; mais les amas de substances vertes qui le constituent s'y trouvent plus clair-semés.

Dans le massif européen, au contraire, les agglomérations végétales sont plus denses, plus pressées les unes contre les autres. Sur une surface d'un mètre carré environ, M. Laverrière a recueilli une couche de varechs entrelacés de quinze centimètres d'épaisseur et pesant, à l'état frais, six kilogrammes trois cents grammes. En n'évaluant qu'à un kilogramme en moyenne par mètre carré l'engrais vert qu'il serait possible de récolter sur toute l'étendue du massif européen, on arrive à poser les chiffres approximatifs suivants :

Ce massif couvre une surface de vingt degrés en latitude et de quinze degrés en longitude, ce qui, à cette distance de l'équateur, peut se traduire par treize cents kilomètres en largeur et deux mille kilomètres en longueur. Il donne par [illegible] d'hectares, capables de fournir deux milliards six cents millions de tonnes d'engrais maritimes verts.

En admettant les doses en usage dans le East-Lothian, en Écosse, de quatre quintaux par acre, soit environ vingt-cinq quintaux métriques par hectare, le massif européen de la mer de Sargasse pourrait fournir de l'engrais à l'agriculture française pour fumer de huit à neuf cent millions d'hectares [illegible] suffisamment démontrées, et partout où elle est possible, leur emploi féconde le sol et en rehausse la valeur.

Comme tout le donne à penser, si MM. Payen et Barral, qui analysent en ce moment les varechs de la *mer herbeuse*, constatent que ceux-ci peuvent lutter avec les varechs qu'on recueille et dont on fume les champs sur les côtes de Normandie, les nombreux navires qui vont pêcher, en été, la morue sur le banc de Terre-Neuve, pourront, pendant l'hiver, se rendre dans les parages à l'ouest des Açores et y récolter un engrais qui ne coûtera qu'un frêt à courte distance. Enfin les îles de l'Archipel offriront des entrepôts naturels, où les varechs desséchés, comprimés ou réduits en cendres, deviendront encore moins coûteux de transport.

[illegible] HENRY BERTHOUD.

EXPÉRIENCES A SHŒBURYNESS

[illegible]

D'intéressantes expériences ont eu lieu récemment à Shœburyness, sur la jetée de Plymouth, dans le but de reconnaître le degré de résistance des plaques de blindage dont a été revêtu un fort nouvellement érigé à Plymouth.

Une des murailles qui servait de but offrait une surface de cinquante-deux pieds de haut sur autant de large. Elle était formée de larges plaques de cinq pouces d'épaisseur, soutenues par deux autres couches de plaques qui se croisaient en sens contraire. Le tout, formant une épaisseur totale de vingt pouces, ne présentait pas une surface absolument droite, mais légèrement inclinée. La partie antérieure de la cible était, pour la facilité du tir, quadrillée de lignes blanches.

Une seule bombe, en pénétrant de seize pouces et demi dans les plaques de fer, causa quelques dommages. Contre tous

t autres efforts, la muraille resta inébranlable. Et pourtant faisait usage contre elle du terrible canon rayé anglais de fabrique de Woolwich, qui a douze pouces de diamètre lance des boulets de trois cents kilos.

Les expériences ont eu lieu sous la surveillance d'un comité mé spécialement, et un grand nombre de curieux y assis-ent. Pour prevenir tout accident, de petits refuges avaient établis, d'où le public pouvait assister à toutes les évo-tions d'artillerie sans danger aucun.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

malheurs d'un *cairoli*. — Comment Galuzzi eut à se plaindre d'un aporal du 93me après avoir eu à s'en louer. — L'hospitalité sous la ente. — Parti pour la chasse. — Pas de lettre chargée à l'horizon. — a prévoyance de Lisette. — M. Saint-Albin Berville. — L'avocat. — e magistrat. — Le poète. — Les *Mélodies amiénoises*. — Le style c'est l'[illegible]

Avez-vous lu Berquin? Oui, sans doute; mais il y a long-mps peut-être, et vous ne vous en souvenez guère. Eh bien, n procès tout récent, jugé par le conseil de guerre de Paris, a remis en mémoire un petit drame de celui qu'on appe-t l'Ami des enfants. Du temps de l'aimable écrivain, il y ait des enfants encore, même à Paris : on n'y *benoitonnait* s encore depuis le père et la mère jusqu'au petit garçon et la petite fille, en passant par le frère aîné de vingt ans et sœur de dix-huit.

Seulement, dans Berquin, c'est d'un violon brisé qu'il s'agit; [illegible] coupable est un mauvais sujet de douze ans et ne porte pas uniforme et les galons de caporal.

Or voici l'histoire de Galuzzi et de son orgue :

Par un jour du mois d'août dernier, le musicien et son strument, l'un portant l'autre, étaient allés réjouir les échos bois de Vincennes des plus suaves mélodies de Donizetti des plus mâles accents de Verdi.

Entre dix heures et onze heures du soir, Galuzzi, moulu à [illegible] concert de Joinville.

— Joue, lui dit un caporal attablé avec quelques soldats u 93e de ligne.

Et Galuzzi d'obéir à l'ordre donné et d'entamer une polka. ais soudain un garçon du café l'apostrophe en ces termes :

— Veux-tu bien t'en aller, saltimbanque, tu embrouilles concert.

Traiter de saltimbanque un virtuose! Galuzzi se révolta.

— Je suis libre, dit-il; et si vos musiciens se mettent à plusieurs pour donner un concert, moi, j'en donne un à moi out seul.

Pas si bête, Galuzzi; et puis on aime à voir cette fierté hez un artiste.

Ce fut sans doute le sentiment du caporal Voissin, qui dit Galuzzi :

— Puisqu'on vous chasse, venez à notre table et buvez ne chope avec nous.

Cette parole d'un militaire gradé fut certainement, sinon le plus beau jour, au moins un des plus beaux jours de la ie de Galuzzi. Un caporal se déclarant hautement son champion, jugez un peu quel honneur! Je vous laisse à pen-er si Galuzzi se fit prier. Il alla s'asseoir fièrement à la able du 93e, et à ce moment-là, je vous assure, Artaban eût paru modeste auprès de lui. De quel air il regarda *il suo [op]eratore*, comme il disait à l'audience, en lui jetant à la face es superbes paroles :

— Je suis un artiste, moi; c'est mon talent qui me fait vivre; je ne suis pas un saltimbanque.

Hélas! qu'il paya cher, le pauvre Galuzzi, ce moment d'or-gueilleuse joie!

Pendant qu'on buvait le bock, le caporal proposa à l'artiste un abri au camp, sous la tente, pour la nuit qui pouvait être fraîche. Il était tard; Galuzzi ne savait où coucher: l'offre était bien séduisante, elle fut acceptée.

A deux heures du matin, Galuzzi rêvait sous la toile hos-pitalière du 93e de ligne que les chanteurs et les chanteuses du café-concert de Joinville, accompagnés par l'orchestre, cé-lébraient ses talents dans un chœur dont Rossini avait tout exprès composé la musique, tandis que le garçon de café, prosterné devant lui, implorait son pardon.

Tout à coup des accords bien connus le réveillent en sur-saut. La voix de son orgue a frappé ses oreilles. Voix déchi-rante, hélas! et qui entremêle un air de polka de mesures empruntées à un air de *la Dame blanche*.

— *O per Dio santo!* crie Galuzzi en s'arrachant les che-veux. *O santissima madonna!*

Et le voilà courant après son instrument... un instrument du facteur Cairoli, s'il vous plaît. A l'emphase avec laquelle Galuzzi prononce ce nom, il faut croire que Cairoli est au moins le Stradivarius de l'orgue de Barbarie.

Il court, et le désespoir met des ailes à ses pieds. Au dé-tour d'une rue, il atteint son cher instrument, que portait le caporal et qu'escortaient le caporal-tambour et quelques sol-dats. Il adresse à la petite troupe des reproches qui, pour être en français coupé de piémontais, n'en attendriraient pas moins des tigres; mais les cruels ne font que rire; ils ne se contentent pas de railler l'artiste, ils raillent l'instrument; le grand nom de Cairoli ne leur impose pas.

— Nous avons cherché *la Retraite aux flambeaux*, et nous avons eu beau tourner la manivelle, nous ne l'avons pas trouvée! Nous avons cherché *Partant pour la Syrie*, nous ne l'avons pas trouvé non plus, *Le Pas redoublé*... Pas plus de *Pas redoublé* que de *Retraite aux flambeaux* et de *Partant pour la Syrie*.

Galuzzi écoutait avec une colère mêlée de mépris ces pro-fanes; il allait arracher son orgue de leurs indignes mains, lorsque soudain la lumière d'un falot paraît au bout de la plaine, rasant la terre. C'est un officier qui fait sa ronde, ac-compagné par un tambour. Le caporal l'a compris tout de suite. Diable! si l'officier approche, il pleuvra de la salle de police, et peut-être de la prison. Que faire? se débarrasser de l'orgue délateur. Et voilà le *cairoli* précipité dans un fossé.

Il en est sorti... mais pour entrer à l'hôpital, et Galuzzi présentait au conseil de guerre la note suivante du médecin qui l'a pansé, soigné et remis en état :

« Alexandre Gasparini, facteur d'orgue en tous genres et de salon.

« Avoir réparé un orgue de la maison Cairoli, dont trente-cinq notes manquaient ou étaient abîmées, et différentes pièces de l'instrument, à M. Galuzzi, joueur d'orgue, dont le prix des réparations se monte à 66 francs 75 centimes.

« Reçu à compte de Galuzzi, 20 francs. »

Le caporal Voissin et le fusilier Juteau, qui avait aidé son supérieur dans le rapt de l'orgue, ont été punis de six jours de prison.

Ce n'est guère.

Galuzzi trouve que ce n'est pas assez.

Et si les débats du procès tombent sous les yeux du grand Cairoli, je vous laisse à penser s'il trouvera les juges trop [illegible].

[illegible]

— Pourquoi? lui disait-elle.

— Pour ouvrir la chasse.

— Me quitter pour les lièvres et les perdreaux!

— Mon père l'exige... le devoir d'un fils est dans l'obéis-sance.

— Méchant!

— Je t'écrirai.

— Tous les jours?

— Tous les jours.

— Et quelquefois il y aura cinq cachets rouges sur la lettre.

— Bien vrai?

— Je te le jure.

Elle essuya ses yeux, et même... *Elle* sourit.

Il partit.

Et pendant son absence, *Elle* reçut par la poste les choses les plus tendres du monde... mais les fournisseurs ne se payent pas en monnaie de douceurs adressées à leur débi-trice. Ah! si c'était la débitrice — une jolie débitrice — qui.. je ne dis pas. On a vu des choses très-extraordinaires. Mais ici rien de pareil.

Elle pourtant n'osait lui écrire. *Il* le lui avait défendu... et *Elle* est une petite femme bien obéissante.

Enfin *Il* revint.

— Et vos lettres à cinq cachets, monsieur?

— Eh bien, tu les as reçues?

— Non, vraiment.

— Quoi! ce billet de trois cents francs une fois, ce billet de cinq cents francs quelques jours plus tard...

— Des billets... mais je n'ai pas vu l'ombre d'un billet.

— Oh! cette poste! voilà qui est trop fort!

La poste était innocente... mais *Elle* avait une camériste qui ne l'était pas. Les deux billets se retrouvèrent dans la malle de cette jeune personne, qui était allée recevoir les lettres aux cinq cachets et en avait donné décharge à la poste en signant du nom de sa maîtresse.

Grande chance, me direz-vous, que les deux billets soient demeurés intacts! Ah! voici : la camériste devait se marier, elle les réservait pour sa dot. Et comme lorsqu'on pense à sa dot, il faut aussi songer à son trousseau, avec les billets, sa maîtresse eut l'agréable surprise de retrouver des jupes, des mouchoirs, des bas et des dentelles, le tout soigneusement démarqué, et qui de sa garde-robe avaient passé dans celle de la prévoyante fille.

Prévoyante, certes; pourtant on ne pense jamais à tout, et sans doute Lisette n'avait pas pensé aux trois mois de prison qui l'attendaient en police correctionnelle. Voilà un supplément de dot qui pourra bien donner à réfléchir au futur.

M. Saint-Albin Berville, président honoraire à la Cour de de Paris, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans.

C'est une de ces physionomies douces, aimables et pures, qui vivantes ont exercé un véritable charme, inspiré un respect unanime, et devant lesquelles on aime à s'arrêter lorsque la mort leur a imprimé le sceau de la sérénité su-prême.

Rendre hommage à la mémoire d'un homme tel que M. Berville ce n'est pas seulement remplir un devoir, c'est se donner une de ces joies qui, pour être mêlées de regrets, n'en sont que plus chères au cœur.

Saint-Albin Berville était né à Amiens. Les lettres l'avaient de bonne heure attiré.

L'académie de sa ville natale lui donna le prix de poésie, et couronna un *Éloge de Delille* dont il était l'auteur; un peu plus tard, ce fut un *Éloge de Rollin* qui lui valut un prix de l'Académie française.

En 1816, il se fit inscrire au tableau des avocats de Paris, et son nom ne tarda pas à conquérir une place parmi les plus célèbres du temps. Ce fut aux procès politiques qu'il dut sa prompte renommée. Après avoir plaidé pour un des accusés de l'Épingle noire en 1816; pour MM. Simon Lo-rière et Gévaudan, en 1819, dans l'affaire des Amis de la Liberté de la presse; pour M. Sauquire-Souligné; pour le capitaine Delamotte, impliqué dans la conspiration du 19 août 1821; pour le colonel Mazeau, avec M. Odilon Barrot, il dé-fendit Paul-Louis Courier, Béranger avec Dupin aîné, et Sénancourt en appel. L'auteur d'*Obermann* était poursuivi comme coupable d'outrages à la religion de l'État et au culte chrétien pour avoir qualifié Jésus-Christ dans un ouvrage intitulé : *Résumé des traditions religieuses*, de « jeune sage » et de « *respectable moraliste*. » M. de Sénancourt fut acquitté.

Ce qu'était l'avocat, M. O. Pinard, qui fut plus tard le collègue en magistrature de Berville, nous le dit à merveille dans son *Barreau au XIXe siècle*, et l'avocat nous montre l'homme :

« Il y avait en lui la sûreté de raison, la droiture de ca-ractère, la fermeté de principe, la mesure du langage, la sagesse de l'esprit, rares qualités qui empruntaient une sorte d'originalité aux formes dont M. Berville les avait revêtues. Loin de grossir sa voix, comme tant d'autres, il tenait à l'a-doucir et, pour ainsi dire, à l'éteindre. Les mots semblaient s'amincir dans sa bouche, il fallait y regarder à deux fois pour voir ce qu'il y avait très-souvent dans ses idées de ferme et de résolu... Son talent n'avait rien d'extérieur; les aimables qualités qu'on y remarquait serviront à l'orateur; ceux qui nous suivront pourront les goûter comme nous les avons goûtées nous-mêmes... L'action n'existait pas chez M. Berville; sa parole abondante et facile coulait d'un cours toujours égal; il n'avait de l'orateur ni les défaillances, ni les réveils, mais bien la politesse des salons et des académies; il se serait fait scrupule d'ajouter par le mouvement et par le geste quelque chose à la parole... »

Berville fut nommé avocat général à la Cour d'appel de Paris après la révolution de 1830. Il fut de ceux qui savaient adoucir, par la grâce de l'esprit, la facilité de l'abord et la bienveillance de la parole et des manières, l'austérité de la fonction. Que de jeunes avocats plaidant près de son siége il a soutenus, encouragés du regard et, dans ses conclusions, récompensés de leurs efforts et parfois consolés par un mot délicat et affectueux!

En 1838, il siégea à la chambre des députés au centre gauche. Il soutint avec succès une proposition qu'il avait présentée avec M. Vivien et qui avait pour objet d'assurer à la veuve et aux enfants de l'auteur dramatique les droits que le décret du 5 février 1810 accordait à la veuve et aux en-fants de l'auteur d'un écrit imprimé.

Jamais M. Berville n'avait renoncé aux lettres.

Il avait le goût de l'histoire, et il fut, avec M. Francis Bar-rière, l'éditeur des *Mémoires sur la Révolution française*. Il écrivit des articles pour l'*Encyclopédie moderne* et le *Dictionnaire de la Conversation*. Cultiver les lettres ne lui suffisait pas, il les enseignait, et un cours qu'il fit à l'Athé-née eut beaucoup de succès. La poésie avait pour lui d'ir-résistibles attraits et il fit des vers charmants. Je feuilletais hier, à la bibliothèque de la rue de Richelieu, un recueil qu'il publia en 1853, pour ses amis, sous ce titre : *Mélodies amiénoises*. M. Berville est tout entier dans ces vers, et en citer quelques-uns c'est achever de le faire connaître.

Ne se peint-il pas lui-même mieux que personne ne le pourrait faire : cœur, esprit et talent, lorsqu'il écrit ces trois strophes pour Mme X...

Vous dites qu'aujourd'hui, le printemps infidèle
N'a point encor paru dans nos tristes climats :
Vos yeux cherchent en vain la verdure nouvelle,
Et la fleur qu'on espère et que l'on ne voit pas.

Mais, puis-je du printemps accuser la paresse,
Quand je le vois en vous, riant, plein de fraîcheur,
Brillant, sur votre front, de grâce et de jeunesse,
Sur votre cou d'ivoire, éclatant de blancheur?

Dans votre teint de fleur, je le vois qui se joue;
Je le vois dans ces yeux au regard pur et doux.
Il n'est pas dans le ciel, il faut que je l'avoue;
Mais il charme la terre, et ce printemps, c'est vous.

Il y a bien de la jeunesse dans ces vers-là. Jeune par l'imagination, Berville le fut toute sa vie. Dans une pièce intitulée *Quarante Ans* il disait :

Déjà la beauté moins timide
Ne rougit plus à mes accents,
Ne baisse plus un œil humide
Devant mes regards caressants.

Déjà, sans honte et sans mystère,
[illegible]
Faveur innocente et légère
Qu'on ne daigne plus refuser!

Et pourtant ce baiser m'agite
Tout comme aux jours de mon printemps :
[illegible]
Comme il palpitait à vingt ans.

Non, des rêves de la jeunesse
Je n'ai point abjuré l'erreur;
Mon âme a gardé sa tendresse,
[illegible]

Ce qu'il écrivait à quarante ans, soyez sûr qu'il aurait pu [illegible]

Dans une épître qui a pour titre *la Rentrée, Adieux aux Champs*, il se supposait libre de soins et se représentait alors sa vie, sa vieillesse et sa fin :

Des travaux de mon choix à mon âme attentive
Déroberaient du temps la course fugitive.
Et mes jours couleraient, calmes, inaltérés,
Comme le clair ruisseau qui rafraîchit nos prés.
La vieillesse, chez moi, voilant son front austère,
A pas inaperçus viendrait douce et légère,
Et vers les cieux, mon astre, à l'heure de partir,
Monterait sans regrets, sans peur, sans repentir.

Voilà les vers qui eussent été du goût d'Andrieux, dont Berville avait épousé la fille.

Pendant dix ans, celui qui les avait écrits a joui de ce repos [illegible], la vieillesse est venue douce et légère comme il le souhaitait, et nul regret, nulle peur, nul repentir, j'en suis sûr, n'a troublé son âme à ses derniers moments. Si fait, un regret, peut-être celui du chagrin que sa mort causerait à ceux qui l'aimaient. il était si bon !

MAÎTRE GUÉRIN.

LES NÈGRES

MARCHANDS D'IVOIRE

L'AFRIQUE MÉRIDIONALE



CONCERT DE CHARITÉ, DONNÉ À BOULOGNE-SUR-SEINE, DANS L'AVENUE DU CHATEAU DE M. [illegible] — [illegible]

Notre gravure, exécutée d'après un croquis de M. Thomas Baines, est un épisode d'un voyage [illegible] dans [illegible] par l'un des hardis pionniers qui marchent sur les traces des Speke et des Livingstone [illegible] pénétré.

M Baines n'en est pas à son premier voyage en Afrique. Il eut l'honneur d'accompagner le docteur Livingstone dans son exploration de la rivière Zambeze. Plus tard, il se joignit à M. Chapman, lorsque celui-ci entreprit de traverser le continent africain, depuis la baie de Walvich, sur la côte occidentale, jusqu'au lac Ngami et les chutes Victoria du Zambèze. M. Baines, à son retour en Angleterre, publia un livre d'un très grand intérêt, rempli d'indications précieuses pour les géographes et les naturalistes.

Le compagnon de M. Baines, M. Chapman, est peut-être le plus intrépide chasseur d'éléphants qui existe au monde, et il ne serait pas Anglais si quelques idées de négoce ne se mêlaient pas à ses tentatives d'explorateur. Aussi, lorsqu'il s'avançait dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, non-seulement faisait-il la guerre aux éléphants avec sa redoutable carabine rayée, mais se mettait-il en relation avec les tribus indigènes auxquelles il achetait l'ivoire qu'elles avaient recueilli dans leurs chasses.

M. Chapman avait avec lui plusieurs chariots, sur lesquels on chargeait la précieuse marchandise [illegible] généreusement et sa réputation de trafiquant n'avait pas tardé à se répandre parmi les [illegible]. Dès que ses chariots [illegible] dans une région, il voyait s'avancer vers l'endroit où il avait établi son campement une longue procession d'indigènes, chacun d'eux portant une défense d'éléphant. Les prix étaient débattus à l'amiable et fixés selon l'abondance et la beauté de la marchandise ; puis on se séparait bons amis après avoir vidé quelques pintes d'eau-de-vie ou de rhum. M. Chapman, en voyageur



NÈGRES MARCHANDS D'IVOIRE, DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE, [illegible] M. Th[illegible] Ba[illegible]

rudent, tenant toujours en réserve, au fond de ses voitures, usieurs barils de ces liqueurs si fort appréciées des bons ègres.

R. BRYON.

JAMES WATT

Que fait ce jeune enfant approchant une cuiller d'une bouilloire d'eau en ébullition? Il est simplement sur le point de découvrir les lois de la vapeur. On dirait que M. Marcus Stone, en nous présentant son James Watt enfant, se rappelle le passage des « Souvenirs sur les jeunes années de M. Watt » que sa cousine, Mme Marion Campbell, nous a donnés :

« Comme il se trouvait assis un soir à la table à thé, près de Mme Muirhead, sa tante, celle-ci lui dit :

« — James, je n'ai jamais vu un paresseux comme vous. Prenez un livre ou occupez-vous au moins de quelque façon utile. Depuis une demi-heure, vous voilà muet, ne cessant d'enlever et de remettre le couvercle de cette bouilloire, d'opposer à la vapeur qui s'en échappe soit une tasse, soit une cuiller, en observant comment cette vapeur s'élève et se condense. N'êtes-vous pas honteux de gaspiller votre temps de la sorte? »

« En l'année 1750, dit le grand Arago commentant ce fait devant les membres de l'Académie des sciences, chacun de nous, à la place de Mme Muirhead, eût probablement parlé comme elle. Mais, depuis, le monde a fait un grand pas, le cercle de nos connaissances est augmenté; aussi, quand je vais vous expliquer que la principale découverte de Watt fut un mode particulier de transformation de la vapeur en eau (la condensation de la vapeur dans un récipient séparé de la chaudière), le reproche de Mme Muirhead se présentera à votre esprit sous un aspect tout différent. Le petit James, devant la bouilloire à thé, devient le puissant ingénieur préludant aux découvertes qui devaient l'immortaliser. »

Nous n'ajouterons que peu de mots. James Watt, à l'époque où notre gravure le représente, pouvait avoir quinze ans. Ce n'était pas un garçon d'une santé robuste, mais d'un esprit vif et ardent, toujours prêt à se creuser la tête pour la solution de quelque problème. Il était le quatrième fils dans une famille dont la plupart des membres ont témoigné du goût pour les choses scientifiques.

HENRI MULLER.



JAMES WATT DÉCOUVRANT LES LOIS DE LA VAPEUR, d'après un tableau de M. Marc…

L'ILE D'ISCHIA

Quelle délicieuse situation cette île, véritable paradis terrestre, occupe dans la baie de Naples! Vue du continent ou à une certaine distance en mer, l'aspect qu'elle offre est celui d'une pyramide à double cime s'élevant majestueusement au milieu des eaux. Le point le plus élevé de l'île est le mont Epomeo, dont le sommet se dresse à plus de huit cents mètres au-dessus des flots d'azur de la Méditerranée. Avant la période d'activité du Vésuve, l'Epomeo fut la soupape de sûreté de toute la Terre de Labour. On compte sur cette montagne, ou disséminés sur les parties les plus basses d'Ischia, douze grands cônes volcaniques.

Lorsqu'on gravit l'Epomeo jusqu'à l'ermitage de Saint-Nicolas, situé sur la cime de la montagne, la vue de la mer s'étend sur une ligne de près de quatre-vingts milles de longueur, depuis le cap Circé jusqu'à Capri; l'œil embrasse les admirables côtes des golfes de Naples et de Baïes, ou les longues plages de Cumes, de Mondragone et du Garigliano. Les montagnes de Terracine et de Gaëte et les sommets des Abruzzes se perdent au loin dans les vapeurs lumineuses de l'horizon. Enfin, la branche des Apennins Campaniens, qui contourne le Vésuve et s'étend jusqu'au cap Campanella, termine au sud-est cet immense tableau dont la splendeur dépasse tout ce que l'imagination peut rêver.

Ischia, la capitale de l'île, est située en regard de l'île de

Procida. Son château, situé sur un haut rocher de l'[illegible], fut construit par Alphonse Ier d'Aragon, qui chassa les habitants et força les femmes et les filles d'épouser ses soldats. [illegible] mées dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Ces bains attirent chaque année un nombre considérable d'étrangers. Mentionnons aussi le village pittoresque de Casamicciola, et celui de Foria, résidence favorite des riches propriétaires de l'île.

La population totale de l'île d'Ischia ne dépasse guère 24,000 habitants. Les jours de fête, et particulièrement à la Saint-Michel, les jeunes filles d'Ischia revêtent d'élégants [illegible] de l'antiquité, et se réunissent pour danser en s'accompagnant de tambours de basque et de castagnettes.

Les touristes qui visitent Naples se font un plaisir d'aller à Ischia, où un bateau à vapeur les conduit en deux heures et [illegible] cieux auxquels s'abandonnent de tout cœur les belles insulaires. Cette danse, avons-nous besoin de le dire ? c'est, dans toute sa pureté, *la Tarentelle*, dont la célébrité est universelle, et dont nous avons vu si souvent, à l'Opéra, des échantillons modifiés selon le caprice des maîtres de ballet.

H. VERNOY.

CHRONIQUE DU SPORT

L'âpre vent automnal ne couvre pas de plus de feuilles mortes l'étroit sentier des bois, que ne s'est trouvée couverte cette année la piste aventureuse des courses d'automne : seulement c'est, non de feuilles, mais de chevaux et de cavaliers roulant les uns par-dessus les autres, qu'elle a été jonchée. Ainsi treize chevaux — nombre fatal — treize chevaux partant dans le prix de Saint-Cloud au bois de Boulogne. *Nita*, sans doute trop chargée d'or, tant il y avait de sommes engagées sur elle, *Nita* s'est abattue au tournant du moulin. Alors, chose sans précédents peut-être dans les annales des courses plates, ce corps formant obstacle, non-seulement *Perette* qui suivait immédiatement, mais aussi *Airel*, *Alabama*, *Astrolabe* et *France*, y ont culbuté aussitôt en lançant au loin leurs jockeys ; — et tandis que ceux-ci gisaient à terre étendus sur le coup, Burlow, dont le pied était resté engagé dans l'étrier, a été traîné à plus de trente ou quarante mètres. Ce dernier a donc été relevé dans un état déplorable, ainsi que Bartholomey, Gifford et Mizen, bien que tous quatre sans fractures ; et seuls Walkin et Pratt sont sortis sains et saufs de la bagarre.

Voilà donc pour le bois de Boulogne, — et jeudi de la semaine dernière, autre événement au Vésinet : dix concurrents y ont disputé le prix à réclamer, — gagné par *Heidelberg*, à M. le comte d'Évry, — et neuf, celui du Clocher, gagné par *Gaulois*, à M. le prince Murat. Dans ces deux courses, tandis que *Zephyrine* culbutait à la haie des tribunes, que *Prima dona* tombait littéralement à plat ventre à la rivière, *Nisita*, *Champion* et *Mademoiselle-Patti* se sont contentés d'émailler la prairie des toques et casaques omnicolores de leurs jockeys. Mais, pour commencer la journée, — et par une pluie battante, la course pour le prix du Tapis vert, gagné par *Druk*, à M. le comte d'Évry, — a été signalée par des accidents plus graves.

Là se retrouvait encore le chiffre cabalistique formant sur le programme le nombre fatal de treize. Aussi, tandis que *Flambant* culbutait dans la prairie, et *Loup de Mer* au mur, notre vieille connaissance *The Rogue* s'est tué en franchissant le mur au double fossé ; et un peu plus loin *Pilote* s'est cassé la jambe.

Plus regrettable encore avait été, il y a six mois, le drame hippique du printemps sur cet hippodrome *bijou* du Vésinet, d'où M. Flersheim fut emporté comme mort ; mais automne et printemps ensemble ne sauraient être comparés à une certaine réunion irlandaise à laquelle on avait bien voulu me convier, il y a quelque temps déjà. Dans cette course néfaste, sur la piste à obstacles de Limerick, une déplorable série d'accidents vint caractériser une fois de plus les aventureuses luttes hippiques de la chasseresse Irlande. Là, dans une seule et même journée, une seule et même course, — *cinq chevaux* furent tués ; et tandis qu'au milieu de ces cadavres, deux gentlemen grièvement blessés étaient étendus sans connaissance, les bras en croix sur la terre, un troisième y expirait et fut emporté mort.

De si tristes exemples semblent pourtant de nature à faire reconnaître comme assez sérieux, — comme suffisants au moins, — les obstacles de nos hippodromes : et (malgré l'opinion contraire de certains cavaliers platoniques dont l'équitation se borne et pour cause à monter... dans les tribunes) tel est certainement l'avis de tout homme de cheval. D'ailleurs le but des steeple-chases français — sous un rapport du moins — n'est pas du tout le même que celui des steeple-chases anglais.

Il est évident qu'en Angleterre comme en France, une tendance toujours plus marquée de l'élevage pour la spéculation du turf a porté beaucoup trop loin la recherche de la légèreté du coffre et de la longueur des jambes. Aussi le robuste *hunter* que montait à vingt ans la nombreuse génération de chasseurs frisant aujourd'hui la cinquantaine, devient tous les jours de plus en plus impossible à trouver pour ces vieux Nemrods ; mais on n'en chasse pas moins partout et toujours sur la terre classique du sport. Il y a même des défis de comté à comté entre chasseurs ; et avec ces habitudes consacrées par un usage immémorial, le steeple-chase est depuis longtemps l'épreuve définitive, la confirmation du [illegible]

En France, nous n'en sommes pas là, — nous en sommes même bien loin ; — et la chasse ne pouvant nous servir d'école pour les courses à obstacles, il faut que ces courses soient à la fois et l'école et le but, — tout en restant un fécond encouragement pour le dressage du cheval de service.

D'autre part, — comme spectacle — les steeple-chases passionnent plus que jamais un public avide d'émotion et habitué à en suivre les péripéties. Enfin les sociétés de courses en font un des éléments de succès de leurs réunions, car les courses plates s'adressent surtout à la catégorie toute technique des parieurs, des *book-makers*, des clubistes, etc., tandis que les steeple-chases attirent plus spécialement la foule.

[illegible] tions du cirque antique ? — Le besoin d'un spectacle comme celui de Limerick se fait-il irrésistiblement sentir ? — En trois jours seulement, un cheval tué sur le coup, — un autre après fracture d'un membre, — et quatre hommes emportés sur la civière suffisent-ils au « goût du jour » et à l'amélio[illegible]

Si non, — et même si oui, le steeple-chase moderne, défilant devant les tribunes, n'a plus qu'à leur jeter le stoïque salut du gladiateur antique, en leur disant comme lui à César : *Morituri te salutant*.

LÉON GATAYES.

L'AUSTRALIE

Les côtes seules du vaste continent australien nous sont [illegible] du major Mitchell, qui, en 1836, franchit pour la première fois les alpes australiennes ; d'Eyre, qui découvrit les lacs Torrens ; de Leichardt, assassiné par les indigènes en 1848 ; malgré les explorations plus récentes des Sturt, des Rae, des Kennedy et surtout celles des Stuart, des Burke, des Wills et des Grégory, il reste beaucoup à connaître encore de la configuration de l'Australie centrale ; aussi n'est-il pas étonnant que de hardis pionniers s'enfoncent de temps à autre à travers ces solitudes pour en approfondir la géologie, la flore ou la zoologie. Le dessin que nous publions (page 641) nous montre une de ces expéditions sur le point de quitter Melbourne pour se mettre en route. Déjà les chefs poussent leurs chevaux en avant, tandis que les indigènes font lever les chameaux chargés de provisions et de bagages.

Le continent australien s'est trouvé peu à peu divisé par les Européens en cinq grandes provinces, qui jouissent chacune de leur autonomie. Leurs limites sont encore assez imaginaires. Ce sont :

La *Nouvelle Galles du Sud*, colonie mère dont toutes les autres se sont successivement détachées. La capitale est Sydney. Cette province renferme des districts pastoraux, des terrains aurifères ; elle a des manufactures, des mines de cuivre et de charbon. L'agriculture y a pris beaucoup d'extension ; mais les villages y sont rares au delà du littoral.

La *Terre de la Reine*, dans un espace trois fois grand comme la France, ne compte guère plus de 35,000 habitants. On s'y occupe surtout de l'élève des troupeaux et un peu d'agriculture. Les côtes, qui ont un développement de près de 3,500 kilomètres, sont barrées sur presque toute leur longueur par des bancs de coraux qui en rendent l'accès difficile ; aussi le commerce s'y fait-il par Sydney.

La *Victoria* est à la fois la province la moins étendue et la plus peuplée. Elle doit sa fortune première à ses mines d'or. Aujourd'hui, l'industrie y prend quelque développement. Outre Melbourne, on y compte plusieurs villes importantes ayant de quinze à vingt-cinq mille habitants.

L'*Australie méridionale* s'étend à l'ouest de la Victoria et de la Nouvelle Galles du Sud. Cette province est tout adonnée à l'industrie pastorale et à l'agriculture. Son chef-lieu, Adélaïde, renferme déjà près de vingt mille habitants. Les autres villes sont de peu d'importance. Malgré plusieurs ports excellents, tout le commerce a lieu par l'intermédiaire de Melbourne.

Quant à l'*Australie occidentale*, qui s'étend nominalement sur près d'un tiers du continent, à peine quelques points y sont-ils véritablement occupés à l'angle sud-ouest. Les villes d'Albany, de Perth et de Freemantle s'y développent lentement, et les colons ne connaissent certainement pas eux-mêmes la dixième partie de leur territoire.

L. DE MORANCEZ.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

[illegible]

CHAPITRE XXIX

Le lendemain matin, je me séparai d'Oshoria, et redescendant le cours limpide de l'Ogobai, je regagnai Washington sain et sauf.

Nous étions alors au mois d'août, et la malaria des marais de l'Anengué me fit sentir ses atteintes. Je fus pris d'une attaque de dyssenterie, compliquée des symptômes d'une fièvre maligne. J'avalai, en trois jours, cent quatre-vingts grains de quinine et je réussis par là à couper la fièvre, la plus dangereuse de mes deux maladies. Je restai alité depuis le 18 jusqu'au 31 août, et je ne repris toutes mes forces que le 9 septembre. Les Commis attendaient avec impatience mon rétablissement pour donner le signal de quelques-unes de leurs fêtes.

On devait en effet célébrer prochainement à Biagan avec beaucoup de solennité et de bruit, une *Mbola Ivoga*, c'est-à-dire la cérémonie d'une fin de deuil.

Quand un personnage important vient à mourir, la tribu, le village ou la famille à qui il appartenait, se dépouille de ses vêtements et se fait un point d'honneur de se montrer aussi malpropre que possible. Plus de parures d'aucune espèce ; ni boucles d'oreilles, ni bracelets, ni perles. C'est ce qu'on appelle le deuil. Cet état de choses dure, en général, de un an à deux ans. La fin ou la rupture de ce deuil a lieu de la façon que je vais vous décrire.

Le défunt avait laissé sept femmes, une maison, une plantation, des esclaves, et encore quelques autres biens. Son frère aîné héritait de toute cette fortune, à ce titre il était chargé de l'ordonnance de la fête. A chaque instant arrivaient des canots encombrés de cruches de nembo, ou vin de palmier. Jambuai, l'héritier, qui était allé à la tête de tout son monde pêcher au loin pendant plus de quinze jours, ramenait des bateaux pleins de poissons séchés. Sa plantation avait fourni une abondante récolte de vin de palmier. Les femmes et les esclaves préparaient de grandes quantités de vivres, et de tous côtés on recueillait en abondance toutes sortes de provisions.

Chacun dans le village préparait ses plus beaux vêtements. Les femmes essayaient leurs plus riches atours. Tous les tambours, tous les chaudrons étaient mis en réquisition ; on amassait de la poudre pour les salves de mousqueterie, enfin tout s'apprêtait pour la *Mbola Ivoga*.

Les femmes du défunt, au nombre de sept, étaient radieuses ; car le lendemain elles allaient enfin quitter leurs guenilles de veuves et paraître à la fête en nouvelles mariées. L'héritier avait le droit de les épouser toutes ; mais il en avait généreusement cédé deux à un frère cadet et une autre à un cousin. Comme il avait déjà seize femmes, il pouvait se contenter d'en épouser quatre de plus. Vingt femmes, c'est un joli compte.

Rien d'étonnant à ce que ces dames fussent enchantées de voir arriver la fin de leur deuil ; car pendant deux ans elles étaient restées prisonnières dans la maison de feu leur époux, sans presque pouvoir sortir.

A sept heures, on tira trois coups de fusil pour annoncer que les veuves avaient mangé d'un certain mets, composé de divers ingrédients d'une vertu mystique, grâce auquel elles étaient enfin relevées de leur long veuvage. C'était la première partie de la cérémonie. Ces dames reprirent bien vite leurs bracelets, leurs anneaux de jambes, et leurs plus belles cotonnades. Les femmes Commis portent en effet à chaque jambe des anneaux de cuivre presque à la hauteur du genou, comme on peut le voir dans la gravure ci-dessus. Le poids de ces anneaux est de vingt à trente livres pour chaque jambe. Outre ces anneaux, elles portent des bracelets du même métal. Enfin elles ont des colliers de perles.

Depuis le matin, les invités étaient arrivés, chargés de vivres et de cruches de vin, et revêtus de leurs habits de fête. On les comptait par centaines. Ceux qui demeuraient très-loin avaient devancé le jour. Vers neuf heures, tous les convives prirent place sur des nattes, aux environs de la maison mortuaire, dans la grande rue du village. Ils étaient partagés en groupes, devant chacun desquels était servie une énorme cruche de nembo, avec une certaine quantité de vivres. On s'entretint de propos joyeux jusqu'à ce qu'une centaine de coups de fusil, partis à la fois, eût donné le signal du banquet. De ce moment, hommes, femmes, enfants, tout le monde se mit à manger et à boire, et l'orgie, une fois commencée, se prolongea sans trêve ni relâche jusqu'au lendemain matin. Ils buvaient, ils chantaient, ils criaient, ils tiraient des coups de feu, et pour cela ils chargeaient si bien leurs fusils que je m'étonne que ces vieux canons de pacotille n'aient pas éclaté mille fois entre leurs mains. On battait du tambour sur tout ce qu'on pouvait trouver, avec le plus de tapage possible. Les femmes dansaient ; et quelles danses ! On n'en voit nulle part de pareilles. Vous pouvez vous en faire une idée si je vous dis que toutes les femmes étaient ivres.

Cette *mbola ivoga* aurait duré Dieu sait combien de jours, si enfin la victuaille et le vin n'étaient venus à manquer.

Le lendemain, au lever du soleil, Jambuai vint me prier d'assister au dénoûment de cette solennité ; car je lui avais témoigné le désir de voir toutes les scènes de la *Mbola Ivoga*. La maison de son frère, d'après la coutume, devait être détruite et brûlée. Oui, brûlée jusqu'au sol, de manière qu'il ne restât, aux yeux de la population survivante, aucun vestige d'une demeure dont le propriétaire était mort.

On entoura la maison ; puis à un nouveau signal de coups de fusil, la foule, comme possédée d'une rage subite, se jeta sur l'édifice, le démolit pièce à pièce, à coups de hache et de coutelas, et mit le feu à la masse des débris. Quand tout fut réduit en cendres, la fête fut terminée.

C'est ainsi qu'on célèbre une fin de deuil chez les Commis. Les veuves se remarièrent, et les choses reprirent leur cours accoutumé jusqu'à ce qu'une nouvelle mort amenât encore un deuil et une fête.

Ces réjouissances sauvages étaient à peine achevées, lorsque Isunghu, l'homme à qui j'avais confié ma maison pendant mon absence et qui en avait pris le plus grand soin, tomba dangereusement malade. Ayant accompagné Jambuai dans une partie de pêche, il avait pris froid et gagné une pleu-

phosie. On me fit appeler. Je vis, au premier coup d'œil, que son état était désespéré, et j'essayai de préparer le pauvre diable à sa fin prochaine; mais ses amis et ses parents ne l'entendaient pas ainsi. Ils envoyèrent chercher un célèbre docteur fétiche, et d'après son avis ils organisèrent un infernal tintamarre qui devait, suivant eux, rappeler le moribond à la santé. Le traitement à coup sûr était pire que le mal.

Les Commis partent de ce principe, c'est que Obambou (le méchant esprit) s'est introduit dans le corps du malade, et que tant qu'il y reste, il n'y a aucun espoir de guérison. Il s'agit donc de le déloger; mais on n'y parvient qu'à force de bruit. En conséquence, ils se rassemblent en grand nombre autour du patient, et ils battent du tambour et ils frappent sur des chaudrons le plus près possible de sa tête, et ils tirent des coups de fusil à ses oreilles, et par toute la chambre ils dansent, ils chantent, ils crient le plus fort qu'ils peuvent. Tout ce vacarme dure jusqu'à ce que le malade meure ou qu'il aille mieux. Mais en général il meurt autant du remède que de la maladie, à moins que les exorciseurs ne se lassent les premiers.

Isunghi mourut. Il ne laissait rien; son frère l'enterra dans le sable, sans bière, et si peu profondément (comme c'est l'usage) que deux jours après, rendant visite à sa sépulture, je vis que des bêtes féroces étaient venues déterrer le corps et le dévorer.

En pareil cas, le deuil ne se prolonge guère. Celui-ci ne dura que six jours. Comme il n'y avait ni veuves ni biens, il n'y eut pas de fête. Les parents du défunt passèrent une nuit sous son toit en signe de respect pour sa mémoire, et ce fut tout.

Il y a aussi une autre coutume observée par les Commis, quand un homme vient à mourir. C'est une fête appelée *Nchougou*, qui a lieu généralement, sinon toujours, le sixième jour après le décès. On boit, on mange et on danse, mais avec bien moins de bruit et de désordre que dans la cérémonie de la *Mbola Ivoga*. C'est l'inauguration du deuil. Vous trouverez sans doute comme moi que ce *Nchougou* est une coutume bien extraordinaire.

Lorsque Isunghi fut mort, il restait à découvrir quelles étaient les personnes qui l'avaient ensorcelé. Car les Commis se demandaient entre eux :

« Comment se fait-il qu'un homme jeune, plein de santé, vigoureux, ait pu mourir si subitement ? »

Ils ne croient jamais, comme je l'ai déjà dit, que la mort, en pareil cas surtout, puisse être naturelle. Ils l'attribuent donc à la sorcellerie et s'effrayent de voir les sorciers décimer leur population.

On dépêcha un canot sur le lac Anengué pour aller querir un grand docteur, et l'on en ramena un des fils de Damagongai, un grand coquin. C'était lui qui m'avait proposé le marché dont je vous ai parlé à propos de l'idole ou de la *Mbuiti* des esclaves; acte de friponnerie insigne.

Quand tout fut prêt pour ses opérations, je vins voir le personnage; il ressemblait littéralement à un diable. Je n'ai jamais rien vu de plus hideux.

Il portait sur la tête un panache de plumes noires. Ses paupières étaient peintes en rouge; une raie rouge, qui partait du sommet du nez, lui partageait le front par la moitié. Une autre ligne rouge faisait le tour de sa tête. Il avait la figure peinte en blanc, avec deux cercles rouges de chaque côté de la bouche. A son cou pendaient un collier d'herbes et une corde à laquelle était attachée une petite boîte mystérieuse qui contenait des fétiches. Des bandes de peau de léopard et d'autres peaux d'animaux sauvages lui couvraient la poitrine et pendaient autour de lui. A chaque pièce de cet attirail sauvage était attaché un charme particulier. Une grande raie blanche lui descendait de chaque épaule jusqu'à la main, et l'une de ses mains était aussi toute peinte en blanc. Pour compléter cette horrible mascarade, il portait autour des reins une ceinture de petites sonnettes.

Il s'assit sur un escabeau, et posa devant une nouvelle boîte remplie de talismans, et surmontée d'un miroir, à côté d'une corne de buffle dans laquelle était une certaine poudre noire qui devait, disait-il, receler plusieurs esprits. Le digne docteur avait de plus un petit panier plein d'os de serpent qu'il remuait souvent pendant ses conjurations, ainsi que diverses peaux auxquelles étaient attachées de petites sonnettes. Devant lui se tenait un aide qui tapait sur une planche avec deux baguettes.

Tout le village se rassembla autour de ces deux personnages. Le docteur inspirait au peuple une confiance absolue dans son pouvoir surnaturel. Après avoir prolongé ses conjurations au delà de toute mesure, il en vint enfin à une dernière cérémonie. Il commanda à Jambuai d'appeler successivement par leurs noms tous les habitants du village, afin de le mettre à même de désigner le sorcier. A chaque appel de nom, le vieux coquin consultait son miroir, comme pour voir si les signes de la sorcellerie y apparaîtraient.

Pendant toute cette cérémonie, je me tenais à côté de lui, ce qui paraissait le gêner beaucoup. A la fin, quand tous les noms eurent été appelés, mon drôle déclara qu'il ne pouvait découvrir le sorcier, mais qu'un malin esprit s'était établi dans le village et ferait mourir encore beaucoup de monde, s'il continuait d'y demeurer. Je crus voir dans cette conclusion une odieuse insinuation contre moi. Je n'avais cependant aucune idée, jusqu'à l'expérience que j'en fis le lendemain, de l'extrême importance que les nègres attachent à la moindre parole de ces *Ougangas*, ou docteurs.

Le lendemain matin, tout était en rumeur dans le village. Les habitants paraissaient terrifiés. Ils disaient que leur *Mbuiti* ne voulait plus qu'ils demeurassent là plus longtemps, qu'elle était irritée, qu'elle les tuerait, etc. Ils se mirent dès lors à déménager leurs effets et à démolir leurs maisons; la nuit venue, on me laissa seul avec un jeune Mpongué et mon petit garçon de l'Ogobai, Macondai, qui tous deux, je crois, auraient voulu être bien loin, comme les autres.

Le vieux Rampano vint me demander excuse de cet abandon.

— Il n'osait pas, me dit-il, rester avec moi; car la *Mbuiti* s'était prononcée. Il m'engageait, en ami, à déménager aussi. Personne ne me voulait de mal; seulement on était bien obligé de partir. Il n'irait pas d'ailleurs s'établir bien loin, etc.

Je ne me souciais pas du tout de quitter ma maison et un établissement qui m'avaient coûté tant de peine à fonder. Je convoquai donc les déserteurs en assemblée générale, mais je ne réussis qu'après des difficultés infinies à retenir autour de moi quelques-uns de nos rameurs et de mes compagnons de chasse. Une fois résignés, ils se mirent à se construire des cabanes et à fonder un petit village; puis, à ma grande surprise, ils m'en offrirent la souveraineté. Mais je me rappelais la manière dont on élit un nouveau roi au Gabon, et je ne savais trop si la même coutume n'existait pas chez les Commis. L'idée de la cérémonie qui précède le couronnement me détourna d'accepter cet honneur. En définitive, mes hommes me prirent pour second chef, comme vice-roi de Rampano, et mon ambition s'en trouva satisfaite.

PAUL DU CHAILLU.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

Voici le terrible mois où l'on tourmente les modistes et les couturières. Il faut songer aux acquisitions de tous genres; les conseils de la Chronique des modes sont bien reçus.

Il fait assez beau pour qu'on ne s'effraye pas de quelques courses à travers Paris; j'ai bien employé ma semaine et j'apporte à nos belles lectrices des renseignements authentiques.

Les magasins de *la Ville de Saint-Denis*, rue du Faubourg-Saint-Denis, ouvrent leur exposition d'entrée de saison, ils viennent de faire des achats considérables, cette mise en vente comporte des assortiments qui défient toute concurrence.

J'y remarque un choix immense en tissus de lainage glacé, la grande vogue de cette année; ces tissus, si on les destine à la confection des toilettes pour sortir à pied, ou pour celle des vêtements genre *Waterproof*, sont imperméables. A côté des tissus solides, bravant la pluie, on trouve les étoffes élégantes, faye, gros de Londres, poult de soie rayé, cachemire de soie, taffetas uni ou glacé, satin à rayure Pékin, taffetas Pompadour.

Viennent ensuite les lainages : popeline de Lyon et popeline anglaise, valencias glacé, brocatelle soie et laine, droguet tout laine, *diagonale écossaise* (tissu en grande vogue) sergé anglais, cachemire d'Écosse, panama et velours de [illegible]

Cet aperçu indique suffisamment qu'il y a du choix.

Dans un prochain Courrier nous passerons en revue les confections de *la Ville de Saint-Denis* qui m'ont paru mériter des mentions particulières; car elles sont fort soignées comme couture, chose assez rare par le temps qui court; ensuite les formes sont très-jolies et les prix très-tentants. On sait que la devise des magasins de *la Ville de Saint-Denis* est de *vendre beaucoup et bon marché*. L'exposition de cette année fera de cette légende une incontestable vérité.

Les objets de toilette ne doivent point nous faire oublier les [illegible] qui intéressent nos lectrices.

Il peut être utile aux familles françaises et étrangères de connaître l'ancienne et honorable Institution de jeunes personnes, fondée en 1810, par Mme Duchesne, à Passy, rue de la Tour, 72.

Cette institution, actuellement dirigée par Mmes Lemaire et Verteuil, vient d'être considérablement agrandie, embellie et appropriée aux exigences du jour. Elle est située dans le quartier de Paris le plus sain et le mieux habité; le bâtiment renferme de vastes dortoirs disposés avec tout le confortable possible; un grand préau, une belle cour plantée d'arbres, un magnifique jardin, et par-dessus tout la proximité du bois de Boulogne, placent cette institution dans des conditions exceptionnelles d'agrément, de bien-être et de salubrité.

Les études y sont complètes, et comprennent, indépendamment [illegible] ment, la préparation aux examens de l'hôtel de ville.

Le prix de la pension se traite de gré à gré suivant l'âge des élèves. Je crois rendre service à nos lectrices en leur recommandant cet établissement hors ligne.

Les lettres que je reçois me demandent sans cesse l'indication des produits pour la beauté de la chevelure.

La mode exige de beaux cheveux, il faut obéir à la mode. Les articles de capillicuIture, *Eau* et *Pommade vivifiques*, dont le dépôt est à Paris, chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, répondent parfaitement au désir de nos lecteurs et lectrices. On n'a rien composé d'aussi parfait pour entretenir, lustrer et faire épaissir les cheveux. L'*Eau vivifique* les fait repousser promptement, elle détruit les pellicules et consolide les racines.

La *Pommade*, d'un parfum distingué, assouplit et fait *bouffer* les cheveux. Enfin ces produits réunissent toutes les qualités voulues; ils constituent une œuvre sérieuse, utile à l'humanité, je ne crains pas de le répéter en ayant fait personnellement l'expérience.

ALICE DE SAVIGNY.

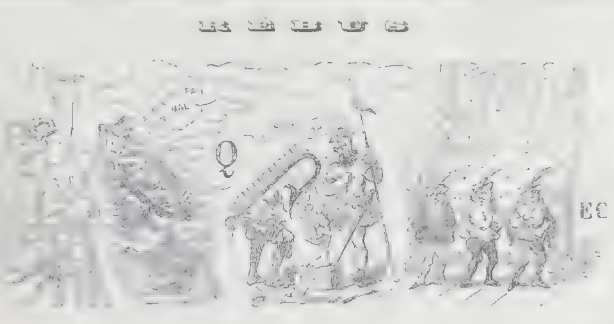
LA PORTE DE LA FERME

Nous sommes dans un petit village de Normandie, à la porte d'une humble métairie. Un jeune garçon fait boire le cheval sur le dos duquel il a grimpé, pour le conduire sans doute au labour. Pendant ce temps, la fermière ouvre la porte à son dernier né dont le pas est encore mal assuré. L'enfant apporte des graines dans le repli de sa jupe, et aussitôt poules et poussins d'accourir à la distribution.

Ce sujet champêtre a été traité avec une grâce charmante par M. W. Goodall, un des aquarellistes les plus justement renommés à Londres. Plusieurs fois déjà nous avons publié des œuvres de cet artiste dont le pinceau, à la fois vrai et élégant, sait donner à toutes ses productions un attrait particulier. Nous sommes convaincus que nos abonnés nous sauront gré d'avoir ajouté cette page nouvelle à la galerie artistique que nous consacrons aux scènes du jeune âge.

H. DACHÈRES.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

Saint Louis rendait ses arrêts sous un vieux chêne.



LA PORTE DE LA FERME, d'après une aquarelle de M. W. Goodall. — Voir page 647.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois	6 Mois	1 An
Paris et départements [illegible]	[illegible]	10f	20f
Suisse, grand-duché de Luxembourg	5 [illegible]	11	[illegible]
Belgique, Italie	6 [illegible]	[illegible]	23
[illegible], Hollande, Rhodes, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	[illegible]
Autriche, Bavière, Bade (grand-duché de), Danemark, États Romains, Mecklembourg (duché de), Monténégro, Oldenbourg (duché d'), Pologne, Portugal, Prusse et États de la Confédération du Nord, Saxe, Suède et Norvége, Servie, Wurtemberg	7 [illegible]	[illegible]	27
Aden, Amérique du centre, Assinie, Australie, Bahama (île de), Bathurst, Bornéo, Canada, Canaries (îles), cap de Bonne-Espérance, cap Vert (îles du), Ceylan (île de), Chine, Cochinchine, Confédération Argentine, Cuba (île de), États-Unis d'Amérique, Grand-Bassam, Grèce, Guadeloupe (la), Guyane (la), Haïti, Ioniennes (îles), Jamaïque (île de la), Java, Japon, Loyalty (îles), Madère (île de), Marquises (îles), Martinique (la), Maurice (île), Mayotte (île), Mexique, Nouvelle-Calédonie, Paraguay, Réunion (la), Russie (pour la Russie, s'adresser aux principaux libraires de ce pays), Saint-Pierre et Miquelon (îles), Sénégal, Société (îles de la), Uruguay, Venezuela et les pays desservis par les voies anglaise et française	7f 50	14f 50	29f
Brésil, Principautés Danubiennes	8 50	16 50	33
Pérou, [illegible] et tous les pays desservis par la voie de Panama	9 [illegible]	17 [illegible]	[illegible]
Pondichéry	10 [illegible]	19 [illegible]	[illegible]

ÉCHECS — PROBLÈME N° 119

[illegible]



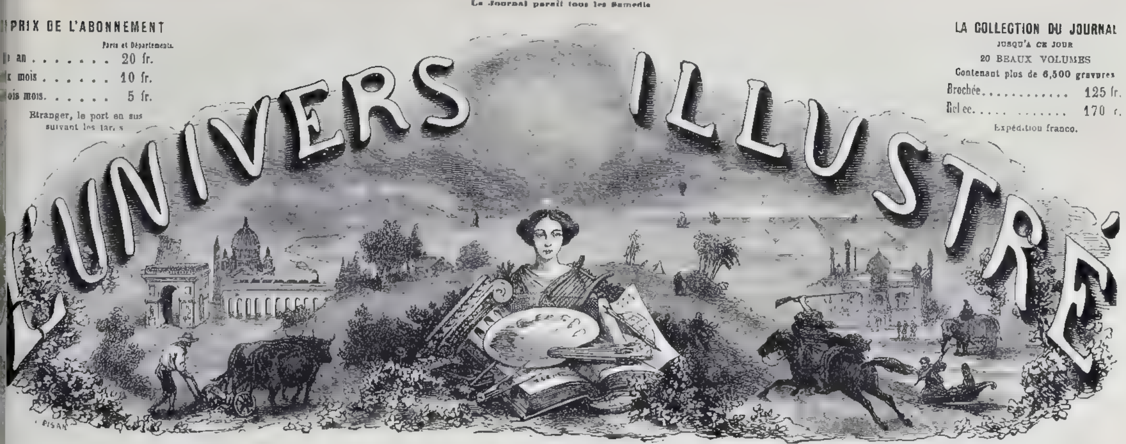
[illegible] jouent et font mat en [illegible]

[illegible] solutions justes parvenues [illegible]

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois . . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée . . . . 125 fr.
Reliée . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 718 — 17 Octobre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

[illegible] Pérou. — [illegible] corps, les fêtes, les courses de taureaux, les costumes, les panégyriques. — Un pavé de trois cent vingt millions de francs. — La vraie [illegible] porteur d'eau et palefrenier. — Autre légende. — *Le Carrosse du Saint-Sacrement* à la Comédie française. — Mlle Augustine Brohan. — Une reprise à faire. — *La Périchole* au Palais-Royal. — Théâtre des Variétés : *La Périchole*, opéra-bouffe en deux actes, de MM. H. Meilhac et Lud. Halévy, musique de Jacques Offenbach. — Mlle Schneider, MM. Dupuis et Grenier. — Athénée : *Le Petit Poucet*, opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux, de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Laurent de Rillé. — Leonce : Mmes Van Gheel, Lasseny et Lovato. — Théâtre de la Gaîté : reprise de *Léonard*, drame en cinq actes, de MM. Brisebarre et Eugène Nus. — MM. Dumaine, Lacressonnière, Laroche ; Mlle Léonide Leblanc. — Une célébrité de la rue. — Grandeur et décadence d'une ancienne déesse de la Liberté. — La fille de l'huissier Maillart. — Barras est-il chez lui ? — Folie et longévité. — Les courses d'*amazones* [illegible] à Landrecies. — La cravache et le fuseau. — Un peu d'histoire romaine. — Un théâtre de femmes à Vienne.

Il y a environ cent ans de cela, don Antonio Amat gouvernait le Pérou au nom de S. M. C. Charles III, souverain de toutes les Espagnes.

Quel personnage c'était en ce temps-là qu'un vice-roi du Pérou, quelle était l'étendue de sa puissance, l'énormité de son luxe, on ne saurait s'en faire une idée si l'on n'a pas lu les récits des voyageurs et des historiens du dernier siècle. Ils nous apprennent qu'un vice-roi du Pérou pouvait mettre au besoin sur pied une armée de cent mille hommes et de vingt mille chevaux. Tous les pouvoirs administratifs, judiciaires, civils et militaires étaient réunis dans sa main. Il avait deux compagnies de gardes, l'une de cinquante halle-



LA REINE D'ESPAGNE AU CHATEAU DE PAU ; dessin de M. Jules Pelcoq, d'après des photographies.

bardiers, l'autre de cent cinquante maîtres à cheval, et ne sortait jamais qu'avec une escorte de huit de ces satellites en brillant uniforme. Quand il prenait possession de son gouvernement, c'étaient des fêtes, des réceptions, des concerts, des spectacles, des collations qui se continuaient pendant plusieurs semaines : les courses de taureaux, seules, duraient cinq jours. Ses louanges étaient chantées en vers et en prose, et des prix publics étaient décernés aux auteurs des pièces les plus remarquées. A son entrée dans Lima, deux alcades tenaient la bride de son cheval et faisaient auprès de sa personne l'office de palefrenier, pendant que les membres du corps de la ville, revêtus de robes de velours cramoisi qui n'étaient employées que dans cette solennité, se relayaient pour porter le dais sous lequel il s'avançait. Je ne parle pas des arcs de triomphe, des maisons tendues de riches tapisseries, des fleurs qui pleuvaient à profusion sur son passage. C'est là la menue monnaie de tous les enthousiasmes officiels. Mais un luxe qu'aurait peine à se payer le héros le plus populaire et le plus acclamé, — s'appelât-il Prim ou Serrano, — c'est celui qui fut déployé, en 1682, à la réception du duc de la Palata. « Les deux rues par lesquelles il devait passer pour se rendre au palais, dit Frezier dans son *Voyage au Pérou*, furent pavées de lingots d'argent jusqu'à la valeur de trois cent vingt millions de nos livres. » Aujourd'hui, en Espagne, les millions se remplacent par quelques personnes écrasées; c'est moins cher et plus pratique.

Eh bien! supposez ce puissant, ce souverain, ce demi-dieu, épris d'une petite cabotine, asservi à ses caprices, devenu, sous l'empire d'une passion sénile, un pantin entre ses mains, une pantoufle à son pied, et vous avez l'histoire de don Antonio Amat, déjà nommé, et de cette Périchole à qui la pièce nouvelle dont je vous parlais il y a huit jours vient de donner un regain de célébrité.

Elle s'appelait, de son nom chrétien, Mariquita Villegas. C'était une *cholita*, c'est-à-dire une fille de sang mêlé, moitié indienne, moitié espagnole. Enfant de la balle, elle était parvenue, on ne sait comment, à escalader les planches du *Coliseo*, le premier théâtre de Lima. Sa grâce, son esprit, sa beauté piquante, l'originalité de son talent plein de fantaisie et d'imprévu en firent bientôt l'idole du public. Le vice-roi la vit et fut séduit comme les autres : le fier hidalgo devint, comme j'ai dit, l'humble esclave de la *cholita*. Le caractère fantasque de Mariquita, ses caprices d'enfant gâté étaient pour les sens blasés du vieillard un attrait de haut goût qui le retenait enchaîné malgré lui. Ce qu'on raconte de la façon dont cette singulière favorite faisait valeter son royal amant dépasse de bien loin la légende d'Hercule et d'Omphale.

Une nuit, la fantaisie lui prend de se désaltérer avec de l'eau puisée à la fontaine de la *Plaza-Mayor*, la seule qui puisse, dit-elle, étancher sa soif, et il faut que le vice-roi lui-même aille dans le plus simple appareil (*de camisa*) faire l'office de porteur d'eau. Une autre fois, toujours la nuit, elle imagine que ses mules préférées n'ont pas eu leur provende accoutumée, et pour avoir la paix, le pauvre homme est encore forcé de descendre aux écuries et de visiter le râtelier. Ce fut sans doute, fait observer M. Max Radiguet, à la suite d'une de ces promenades nocturnes que le vieil Amat, poussé à bout, décocha à son tyran femelle l'épithète de *Perricholi* (petite chienne de métisse), qui, passant de l'alcôve à l'antichambre et de l'antichambre à la ville, devint le nom sous lequel fut dès lors désignée la favorite du vice-roi.

Passe encore si les excentricités de la Périchole n'avaient pas franchi le seuil du palais; si, par son faste insolent, ses prodigalités tapageuses, le scandale de ses folies, elle n'eût semblé prendre à tâche de braver chaque jour la société de Lima! Plus d'une fois elle mit sur les bras du vice-roi une mauvaise affaire. C'est ainsi que l'épisode du carrosse eût pu tourner à mal si un de ces revirements soudains, assez fréquents chez ces sortes de créatures, n'avait apaisé l'orage qui commençait à gronder et transformé en un acte de piété une boutade de courtisane.

Pour ceux qui ne connaissent pas l'anecdote, je transcris ici la note dont M. Mérimée a fait suivre sa délicieuse saynète [illegible] *du Saint-S*[illegible]

« Une comédienne fameuse de Lima, nommée la Périchole, eut un jour la fantaisie d'aller à l'église en carrosse. Il y avait alors peu de voitures à Lima et elles appartenaient toutes à des personnes de la plus haute distinction. La Périchole, qui était entretenue par le vice-roi du Pérou, obtint, non sans quelque peine, que son amant lui fît don d'un carrosse magnifique dans lequel elle se montra par la ville, au grand [illegible]

« Après avoir joui de son carrosse pendant une heure à peu près, saisie tout à coup d'un accès de dévotion, elle en fit don à l'église cathédrale, voulant qu'il servît à transporter rapidement les prêtres qui iraient administrer les secours spirituels aux malades. Elle fit, de plus, une fondation pour l'entretien de cette voiture. Depuis ce temps, le Saint-Sacrement est porté en carrosse à Lima et le nom de la comédienne est en grand honneur. »

M. Mérimée dit vrai : aujourd'hui la mémoire de la Périchole est restée vénérée à Lima presque à l'égal de celle de sainte Rose, la patronne de la ville.

Il faut ajouter aussi que la reconnaissance populaire porte à l'actif de la comédienne des actes nombreux de bienfaisance, des infortunes soulagées, des condamnés arrachés à la garrotte par son influence auprès du vice-roi. S'il faut en croire la tradition, la grâce même finit par la toucher : encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dans tous les enivrements du triomphe, elle renonça au monde pour s'ensevelir dans la retraite, rachetant ses erreurs passées par une vie exemplaire et consacrant à des œuvres de charité les riches épaves de sa carrière galante.

La Madeleine de Lima mourut en 1812 dans une petite maison que l'on vous montre encore à l'entrée de l'Alameda Viejo.

On s'étonnera sans doute que je vienne de parler de tradition à propos d'un personnage presque contemporain. C'est qu'il court en effet sur la Périchole une version tout autre et diamétralement contraire à celle que je viens de rapporter. La Périchole — Juana Mateira et non Mariquita Villegas — ne serait plus une *cholita*, mais une Espagnole, une fille de *sang d'azur*. Elle aurait été la maîtresse non d'un vice-roi du Pérou, mais d'un président de la République, don Domingo Arias (?) qui l'aurait prise non dans un théâtre, mais dans les cuadras de Lima où elle criait des melons d'eau et des cascarones. Après avoir scandalisé Lima par son luxe, — et c'est ici le seul point de ressemblance avec [illegible] — elle serait tombée en descendant peu à peu l'échelle de la galanterie, jusqu'au dernier degré, celui de la misère. On l'aurait trouvée morte de faim près d'un fumier, la face et les yeux déjà arrachés par les oiseaux de proie. — Telle est la version mise en circulation tout récemment par M. Francis Magnin, et dont je lui laisse la responsabilité. — Avis aux amateurs de casse-tête historiques!

Pour moi, j'avouerai que je ne saurais plus voir la Périchole qu'à travers l'esquisse si fine et si charmante de M. Mérimée. On sait que le *Carrosse du Saint-Sacrement* a passé du livre à la scène. Il fut joué au Théâtre-Français vers 1850, si je ne me trompe. Malgré le talent de M[lle] Augustine Brohan, étincelante d'esprit, de toilette et de beauté, dans le rôle principal, le succès fut médiocre. La pièce parut longue : l'arrivée au dénoûment de l'évêque en habits sacerdotaux indisposa les spectateurs. Le rôle du vice-roi, qui revenait naturellement à Samson ou à Provost, avait été, je ne sais par quelle fantaisie, distribué à Brindeau, à l'âge et au physique duquel il ne convenait nullement. Le *Carrosse du Saint-Sacrement* disparut de l'affiche après une dizaine de représentations. Tout cela était à prévoir, et je persiste à croire que la pièce, soumise à un travail de remaniement analogue à celui qui a été pratiqué pour les comédies d'Alfred de Musset, vaudrait à la saynète de M. Mérimée les destinées de *la Crise* ou de *la Porte ouverte*. Je comprends que M. Thierry hésite à renouveler la tentative; mais M. Montigny pourrait essayer, — avec Pradeau et M[lle] Manvoy, par exemple. — Ce serait là une représentation intéressante — et littéraire, à coup sûr.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est le succès qu'une quinzaine d'années auparavant, avait accueilli au Palais-Royal, sous le titre de *la Périchole*, une contrefaçon en un acte du *Carrosse du Saint-Sacrement*. Je viens de la lire par curiosité : il est impossible d'imaginer un plagiat plus effronté et plus plat à la fois. Les auteurs, Théaulon et Desforges, avaient sabré à tort et à travers dans les plates-bandes de M. Mérimée; mais en vieux routiers qu'ils étaient, ils avaient eu l'habileté d'en élaguer les passages dangereux. Ce qui resta du texte original suffit encore, le jeu de Déjazet aidant, à enlever le public. Si une mauvaise copie a si bien réussi, jugez de ce qu'il en serait de la pièce elle-même, retouchée seulement par une main respectueuse et délicate!

MM. Meilhac et Halévy, eux au moins, ont puisé leur sujet dans leur propre fonds. Ils n'ont emprunté à M. Mérimée que les noms de ses deux principaux personnages : la Périchole et le vice-roi, don Andrès.

Le début de leur premier acte est plaisant et original.

Ce vice-roi, un vrai souverain de féerie, a l'idée de se promener le soir par les rues incognito, à la façon de Haroun-al-Raschid, pour savoir ce que pense de lui et de son gouvernement le peuple de Lima. Ses ministres, qui ont éventé [illegible]capade, ont eu soin d'échelonner sur sa route des gens [illegible] qui, bien entendu, n'ont que des éloges pour l'administration vice-royale. Et don Andrès, qui voit bien qu'on le berne, de s'écrier à chaque instant : « Mon Dieu, qu'il est donc difficile de savoir la vérité! »

A défaut de la vérité, notre souverain en rupture de ban rencontre une jolie Esmeralda, qui vit tant bien que mal du produit de ses chansons. Pour le quart d'heure, elle n'en vit pas du tout, et Piquillo, un autre virtuose du pavé, son camarade et son amant, en est, comme elle, à son dernier morceau de pain. Pendant qu'il est allé pincer de la guitare dans une rue voisine, la Périchole a eu le temps de séduire don Andrès, et de se laisser séduire par ses piastres fortes. Que voulez-vous? les absents ont tort et la misère est si laide à voir de face! En vraie fille de Bohême, la Périchole a bien vite pris son parti : elle écrit à Piquillo :

> « O mon cher amant, je te jure
> Que je t'aime de tout mon cœur;
> Mais vrai! la misère est trop dure
> Et nous avons trop de malheur. »

Voir pour le reste la lettre de Manon Lescaut.

Le vice-roi va donc enlever sa conquête. Mais une loi péruvienne exige que la favorite en titre du vice-roi soit mariée, et voilà les courtisans en campagne, à la recherche d'un Du Barry quelconque. En dix minutes ils ont trouvé leur affaire. Le Du Barry qu'ils ramènent n'est autre que Piquillo, qui allait se pendre de désespoir et qui accepte volontiers le mariage en échange de la corde. Pour endormir les scrupules des deux futurs époux, on les grise tous les deux. Le vice-roi se grise, les notaires se grisent, les chambellans se grisent, et le contrat se signe au milieu d'une titubation générale.

Piquillo ne tarde pas à reconnaître, dans la femme voilée qu'il a épousée, sa Périchole chérie. La situation le tracasse; il a beau être comblé d'honneurs, bombardé baron de Tabago, marquis de Manzanares et autres lieux, la couleuvre lui paraît difficile à avaler. Vous vous rappelez la fameuse scène de *la Favorite*, les railleries des courtisans à l'adresse de don Fernand et le « (*qu'il reste seul*, une, deux, trois) *avec son déshonneur*. » Cette scène, nous la retrouvons tout entière, parodiée dans *la Périchole* : elle est le point culminant du deuxième acte. Quant au dénoûment, vous le devinez : les deux amants devenus époux renoncent l'un à ses titres, l'autre à ses bijoux, et le vice-roi, qui est bon prince au demeurant, les laisse partir, munis d'un viatique qui leur permettra d'attendre un engagement aux Variétés de Lima.

Comment se fait-il que cette pièce, tout aussi amusante que ses aînées, et où Offenbach a jeté à pleines mains les perles de son écrin musical, n'ait été accueillie qu'avec froideur à la première représentation? Serait-ce, comme vous pourriez le penser, que le public se soit cabré devant cette jeune virtuose du pavé, qui, à l'exemple de Manon Lescaut et de bien d'autres, trompe son amant pour l'enrichir? Bon pour le public de la Comédie française cela; mais celui des Variétés, ce public en gants jaunes, en gilets à cœur et en toilettes tapageuses, n'a pas de ces répugnances, et ce n'est pas le point de vue moral qui a causé les réserves de la première soirée.

L'objectif de la critique était tout autre part. L'assemblée trouvait que certaines scènes étaient trop ordinaires, trop vraisemblables; elle se souvenait des excentricités précédentes, elle eût voulu un *crescendo* au lieu d'un *rallentando* dans la folie parlée comme dans la folie chantée. Après boire l'eau-de-vie, après l'eau-de-vie le poivre de Cayenne. Restait le plomb fondu. Les auteurs avaient hésité à aller jusque-là. Se voyant débordés par le poétique de *l'Œil crevé*, et comprenant en gens d'esprit qu'un pas de plus en avant les conduirait à Charenton, ils avaient essayé de revenir à un genre de bouffonnerie un peu moins insensé. Le second acte de *la Périchole* visait évidemment à l'opéra-comique. De là le désappointement.

La faute, si c'en est une, n'a pas tardé à être réparée. Poëtes et musiciens ont passé la nuit sur le champ de bataille pour panser les blessés. Ils ont amputé : à celui-ci une scène, à celui-là un air, à d'autres une phrase, un mot, deux mesures, un vers, un calembour éclopé. Quelques morceaux de chant ont changé de place. La seguedille du premier acte : *le Muletier et la jeune personne*, se dit aujourd'hui à l'endroit où se trouvait l'air : *Allez voir au Pérou*. M[lle] Schneider chante une seconde fois les couplets applaudis : *Les femmes, les femmes*, et la pièce se termine par une autre reprise, celle de la chanson du premier acte, dite par la Périchole et répétée par le chœur : « *Il grandira, car il est Espagnol.* »

Aujourd'hui tout le monde est satisfait; paroles et musique marchent à toute vapeur. Les gens qui ont bien dîné ne craindront plus d'avoir à suivre le développement d'une

scène ou d'un morceau de musique. Et puis, Grenier, qui représente si gaillardement le vice-roi du Pérou, débite avec tant de verve et d'esprit son couplet d'entrée : « *Je vais, je viens, je me faufile;* » Dupuis est d'une bêtise si divertissante et fait si bien valoir ses piquants couplets : «*Les femmes, il n'y a qu'ça;* » Mlle Schneider détaille avec tant de grâce et de finesse son air bachique :

Je suis un peu grise,
Mais chut! faut pas qu'on le dise!

Dès la seconde soirée, pièce et partition conquéraient tous les suffrages; à la troisième, elles allaient aux étoiles. Aujourd'hui il n'y a pas de raison pour que *la Périchole* ne ramène cent fois sur les mêmes fauteuils les mêmes amateurs qui se sont *tordus* (c'est un mot du vice-roi Grenier) aux feux d'artifice de la *Belle Hélène* et de *Barbe bleue*.

~~~ *Le Petit Poucet*, joué au théâtre de l'Athénée, est encore une opérette bouffonne calquée sur le patron de maître Jacques et de ses compères Halévy et de Meilhac. Le nain Perrault y a été doté de l'argot contemporain si fort en honneur chez ces jolis messieurs et ces petites dames, mais comme les auteurs de *la Périchole*, les *poetes* de la nouvelle œuvre nous semblent s'être renfermés trop timidement dans les limites du monde possible et du sens commun vulgaire. Au point d'insenséisme où on est arrivé ce genre de littérature, il ne doit plus être question désormais d'agencer la scène d'une action; c'est avec le public que l'auteur doit dialoguer; au besoin il peut le prendre pour compère, venir dans l'orchestre s'asseoir à son côté, puiser du tabac dans sa tabatière et lui frapper sur le ventre en lui disant ses vérités. C'est une nouveauté dont peut-être il ne serait pas mal d'essayer. — Mais après?

Le Petit Poucet a été très-bien monté par l'administration. Mlles Lasseny, Lovato, Mlle Van Gheel surtout — une nouvelle étoile qui se lève à l'horizon de l'opérette, et avec laquelle doit déjà compter Mlle Schneider, — ont été vivement applaudies. Léonce est *épique* dans son personnage du faux ogre que le véritable ogre invite à un petit festin de chair fraîche. La musique de M. de Rille, facile et mélodique, caresse agréablement l'oreille; la chanson du compère Guillery, arrangée en contre-point, prouve que le compositeur pourrait écrire une partition plus sérieuse.

En somme, un succès qui fixe définitivement les destinées jusqu'ici un peu chancelantes de l'Athénée.

~~~ La Gaîté vient de reprendre *Léonard*, un ancien drame populaire, tout tapissé de vertu et pavé de bons exemples. C'est l'histoire d'un ouvrier paresseux qui se laisse entraîner par de mauvais conseils, commet un vol, paye sa dette à la justice et entreprend de se réhabiliter par le travail. Il réussit d'abord; mais dénoncé par un de ses codétenus, il voit tous les ateliers se fermer devant lui. La société des égoutiers elle-même le repousse. Il persévère cependant, soutenu dans ses épreuves par l'amour de la Cigale, un ange sous la forme d'une chanteuse des rues. Tant de courage et de vertu trouve enfin sa récompense. Le premier patron de Léonard, qui l'avait chassé en apprenant sa détention et dont il sauve la fortune au risque de ses jours, lui rend son estime, et la Cigale épouse son amant réhabilité.

Cette pièce sympathique a été parfaitement accueillie par les *titis*, qui sont, comme on sait, la fleur du panier en fait de morale et d'honnêteté. C'est un pont jeté entre *Nos Enfants* et la *Madone des Roses*, la pièce nouvelle de M. Victor Séjour. Le pont n'est pas encore vermoulu et il ne cassera pas de sitôt.

Dumaine imprime un puissant cachet d'énergie à la physionomie du bandit Tête-Noire. Lacressonnière, dans le rôle du marchand de carottes, l'espion à la piste de Tête-Noire, fait preuve d'un vrai talent de composition. Laroche est un Léonard sympathique. C'est sans doute par esprit de paradoxe que Léonide Leblanc, l'ex-demoiselle Benoîton, a cru devoir revêtir les guenilles et les airs timides et honnêtes de la Cigale. Elle y réussit d'ailleurs à merveille. La chanteuse est moins forte que la comédienne. Petite voix qui, chantant une petite romance dans un petit salon, pourrait y obtenir un petit succès. Revenez bien vite au Vaudeville, mademoiselle.

~~~ Encore une curiosité de la rue qui vient de disparaître. Il n'est pas que vous n'ayez rencontré dans les [illegible] du quartier latin une vieille femme courbée en deux, habillée de loques et d'oripeaux, coiffée d'un chapeau bossué d'où pendaient des fleurs fanées, le poignet droit enveloppé de chiffons, perchoir vivant sur lequel se tenait un ara déplumé. Cette femme avait eu une jeunesse brillante et adulée. Elle avait dû à sa beauté de figurer dans les fêtes décoratives de la République et d'y représenter sous un costume antique, dont Louis David lui-même avait donné le dessin, la déesse de la Liberté. Des tréteaux républicains, on la vit bientôt s'élancer dans la vie galante dont elle devint l'une des coryphées à la mode. Son luxe, ses toilettes, ses équipages furent célèbres. Les chroniques du temps ont conservé le souvenir d'une voiture en forme de conque où l'ex-déesse de la liberté, transformée en Vénus Anadyomène, promenait sa nonchalante personne. Elle la promena par toute l'Europe, de la Seine jusqu'à la Vistule. Le vieux Souwarow lui-même s'estima heureux de faire à la belle étrangère un tapis de ses lauriers. Revenue en France à l'époque du Directoire, elle reparut plus superbe et plus admirée. Les petits soupers du Luxembourg furent la dernière étape de sa carrière accidentée. Un malheur épouvantable vint à la fois frapper son cœur et son cerveau. Une enfant, une fille qu'elle adorait périt dans un incendie. Devenue folle, elle tomba peu à peu dans la misère. Les débris de son opulence passée n'avaient pas tardé à s'épuiser, et elle avait fini par vivre de la charité publique.

Sa folie douce et résignée semblait évoquer alternativement les souvenirs des jours heureux et ceux de la terrible catastrophe où s'était engloutie sa raison. Ses poches renfermaient toujours quelque sucrerie, ou quelque gâteau destinés aux enfants, aux petites filles surtout qu'elle rencontrait sur sa route. Le Luxembourg était l'endroit favori de ses promenades : de temps en temps elle s'arrêtait à la porte et demandait si Barras était là. « Il n'y est pas, » lui répondaient les gardiens accoutumés à sa manie, et elle s'en retournait en disant : « Je sais bien qu'il y est et pourquoi il ne me reçoit pas, le gaillard; mais dites-lui que je reviendrai demain, » et elle donnait son nom.

Ce nom, vous le connaissez : il fut fameux en son temps. La pauvre folle dont je vous parle était, assure-t-on, la fille de Maillart, l'huissier au Châtelet, le septembriseur, celui de qui M. Sorel, un de ses biographes, a dit justement : « Maillart a fait du mal; mais il eût pu en faire davantage, et il faut lui en savoir gré. »

Elle est morte, dans un galetas de la rue de Bucy, à quatre-vingt-dix-huit ans — un bel âge! — Les fous, dit-on, sont visités de Dieu.

~~~ Les protestations contre le célibat continuent. Après Montluel, dont je vous parlais il y a quelques semaines, voici Landrecies. Montluel avait institué un tir à la cible auquel n'étaient admis que des hommes mariés. Landrecies a repris la question par le côté féminin. Les magistrats de cette ville, qui compte dans son sein 4,419 habitants, — dont trois notaires, — annoncent, au nombre des réjouissances de la fête patronale, une course d'amazones mariées.

Pourquoi mariées?

Est-ce pour encourager les jeunes filles à déserter le culte de sainte Catherine? — Mais je crois que, sur cet article-là, il n'est pas besoin de les pousser trop fort.

Est-ce parce que l'équitation paraîtrait peu compatible avec la fleur d'oranger?

Soit : j'admets cela; mais est-il bien prudent à vous, ô hommes mariés de Landrecies! de laisser vos femmes s'aventurer sur les pistes du turf?

N'est-ce pas assez de leur avoir permis de coiffer nos chapeaux, d'endosser nos gilets et de chausser nos bottes? Faut-il encore leur mettre la cravache à la main? Et ne craignez-vous pas qu'une fois rentrées au logis, elles ne soient tentées de s'en servir dans les discussions de ménage?

Les Romains, nos maîtres, mettaient un fuseau dans les mains de leurs femmes. Lucrèce filait de la laine et ne montait pas à cheval.

S'il faut dire toute ma pensée, j'ai bien peur que les courses pour les amazones mariées amènent — peu de mariages et beaucoup de séparations.

~~~ On annonce que deux amateurs viennent de louer à Vienne les salons du Bain-de-Diane, pour y installer un théâtre de femmes.

Tous les rôles, même les rôles d'hommes, seront exclusivement tenus par des femmes.

L'orchestre aussi ne sera composé que de musiciennes.

Ce sera fort laid.

Les *travestis* m'ont toujours paru odieux au théâtre. Et puis voyez-vous d'ici de douces créatures embouchant le trombone et arpentant la contre-basse?

Rappelez-vous, mesdames, que la lumière ne vaut pas l'ombre, et que notre laideur fait la moitié de votre beauté.

Je prédis un vaste *four* au *théâtre des femmes*.

GÉROME.

BULLETIN

Nous empruntons à une correspondance de Biarritz les détails suivants sur une excursion que Leurs Majestés Impériales ont faite, la semaine dernière, aux environs de cette résidence.

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial, accompagnés du préfet des Basses-Pyrénées, de l'inspecteur général des domaines de la couronne et de plusieurs autres personnes, sont partis, en voitures découvertes, de la villa Eugénie, et se sont dirigés vers le bois d'Amotz, situé près de la Nivelle, dans la commune de Saint-Pée. Leurs Majestés ont mis pied à terre et ont parcouru le domaine dont l'Impératrice a fait récemment l'acquisition afin d'y établir une colonie pénitentiaire agricole.

L'Impératrice a choisi elle-même l'emplacement des constructions qui doivent être commencées cette année. Elle a donné des instructions pour la mise en valeur immédiate de ces vastes terrains, aujourd'hui improductifs.

Leurs Majestés ont déjeuné sur les bords de la route, dans les ruines d'une ancienne chapelle. L'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial et toutes les personnes de leur suite sont montés à cheval et, dans une promenade qui a duré plus de quatre heures, ont visité les grottes de Sare et de Zugaramurdy. Leurs Majestés sont rentrées à la villa Eugénie à huit heures du soir.

Des sept membres qui composaient, lors de sa création en 1858, le conseil privé, il n'en reste plus que trois : MM. Troplong, Baroche et de Persigny. Les quatre autres étaient : le cardinal Morlot, décédé le 29 décembre 1862; le maréchal duc de Malakoff, décédé le 22 mai 1864; M. le duc de Morny, décédé le 11 mars 1865, et M. Achille Fould, décédé l'année dernière. Depuis cette époque ont été nommés membres du conseil privé, outre M. Walewski, M. le maréchal Vaillant, par décret du 5 mai 1859; M. Magne, par décret du 31 mars 1863; M. Drouyn de Lhuys, par décret du 1er septembre 1866, et M. le marquis de La Valette, ce dernier appelé au conseil privé lors de sa retraite du ministère de l'intérieur.

Le congrès international pour l'amélioration du sort des militaires blessés vient d'inaugurer ses travaux à Genève. Les plénipotentiaires des diverses puissances se sont réunis dans la salle de l'hôtel de ville, où le congrès a déjà tenu ses séances en 1864.

L'assemblée, présidée, comme on sait, par le général Dufour, était passablement nombreuse, car la plupart des puissances y étaient représentées, et plusieurs avaient envoyé deux et même trois délégués. Les délégués de la France étaient : M. le contre-amiral Coupvent des Bois, et M. de Préval, intendant militaire. L'Angleterre était également représentée par un contre-amiral, M. Yolveston.

Les personnes qui circulaient dans les rues de Paris, mercredi dernier, quelques minutes avant minuit, ont vu se produire un curieux phénomène. Un météore a, pendant une seconde, inondé la ville d'une lueur bleuâtre comme celle de l'électricité. Quelques minutes après, une détonation semblable à celle d'une bombe a été distinctement entendue.

Il paraîtrait que le bolide est tombé en vue de Belleville. Le globe lumineux se dirigeait du sud de l'étoile de la constellation de Céphée vers le nord de l'étoile gamma de la petite Ourse.

Le bolide, qui présentait des dimensions et un éclat extraordinaires, a éclaté pour prendre la forme d'un cône immense.

Le même phénomène a été observé à Rouen.

On assure qu'une enquête se poursuit très-activement dans le but d'arriver à entraver autant que possible la coupable industrie du braconnage en France. Ce résultat intéresse non-seulement la reproduction du gibier, mais encore la propriété et la sécurité, voire la vie des agents particuliers et des gardes champêtres.

Voici un détail qui prouve la rareté, pour ne pas dire la prochaine disparition du lièvre en France.

Dans deux des cantons les plus giboyeux de toute la Normandie et des plus favorisés sous le rapport de la production de ce gibier, à Villers-Bocage et Aulnay, les lièvres se vendent de neuf à dix francs en moyenne. Il y a à peine cinq ans, on ne les payait encore que de trois francs à trois francs cinquante centimes.

Le nombre de ceux qui prennent des permis de chasse en France est annuellement de trois cent mille; le nombre de ceux qui s'en passent est évalué à cinq cent mille, ce qui fait en tout huit cent mille chasseurs. En estimant à cinquante francs en moyenne la valeur du gibier tué par chacun d'eux, on arrive au chiffre de cinquante millions.

En 1845, le nombre des délits de chasse constatés était de quatorze mille deux cent dix-sept. Ce nombre est arrivé à vingt mille cent quatre-vingt-dix-huit en 1862, après avoir atteint en 1859 le chiffre de vingt-cinq mille.

Depuis quelques jours des wagons d'essai circulent sur le tronçon de la ligne du chemin de fer de ceinture, entre Courcelles et l'avenue de Clichy. Cette dernière portion du grand réseau de la ceinture de Paris sera livrée prochainement au public. On ne sait si l'arrêt aura lieu pour tous les trains de Saint-Germain et de Versailles. On pense que ces arrêts auront lieu toutes les deux heures seulement.

Le [illegible]
~~~

On écrit de Florence que le débordement du lac de Côme a forcé l'impératrice de Russie à se réfugier à Milan. Elle y a été reçue par le prince et la princesse royale de Piémont, par les autorités et la garde nationale.

Une dépêche de Brême annonce que l'expédition allemande du pôle Nord est entrée dans le Weser. Tous les bâtiments du port se sont pavoisés. Le comité, formé pour fêter son arrivée, est allé sur un vapeur à la rencontre de la *Germania*.

Malgré la cordialité de cet accueil, il faut bien reconnaître que l'équipage de la *Germania* n'a pu atteindre le but scientifique qu'elle poursuivait avec une énergie et une abnégation au-dessus de tout éloge.

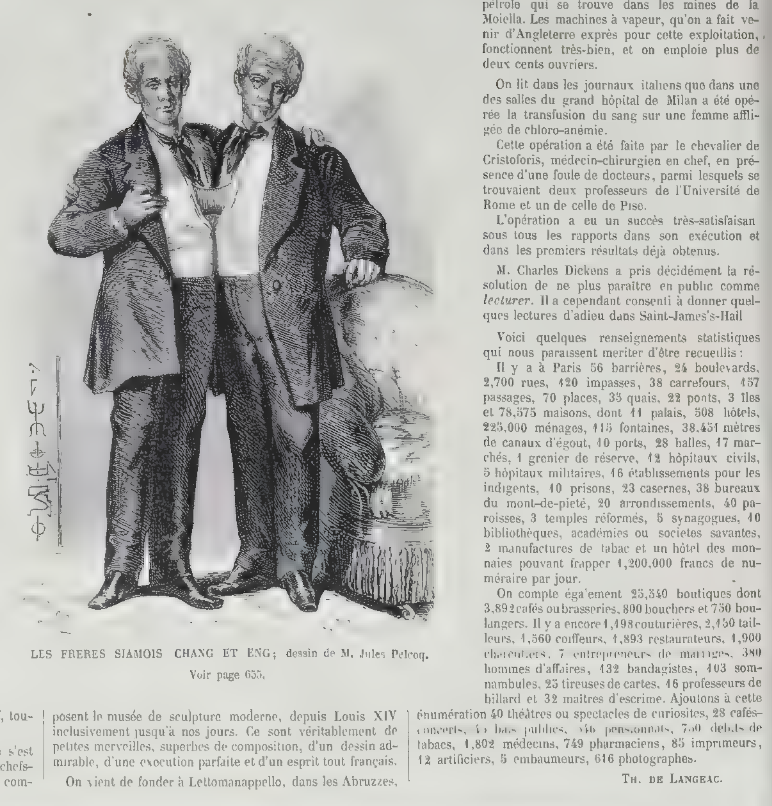
Espérons que M. Gustave Lambert sera davantage favorisé par la fortune et qu'il lui est réservé de faire flotter le drapeau français au pôle Nord. Le retour et l'insuccès même de l'expédition allemande sont un gage de plus en faveur de la justesse des vues qui ont présidé à la réalisation du projet français.

L'armement de l'expédition de M. Gustave Lambert va commencer immédiatement et le départ aura lieu dans le courant du mois de janvier.

A Londres a lieu en ce moment une exposition qui consiste en reproductions du trésor d'art de la bibliothèque impériale de Paris, les statuettes et autres ouvrages en bronze donnés par le duc de Luynes, les coupes antiques, etc. On y remarque une peinture en miniature représentant le fameux onyx de la Sainte-Chapelle, donné à saint Louis par Baudoin de Constantinople; ce travail, fait avec un soin et une finesse de touche extrême, est d'un vieillard de cent trois ans, le comte de Waldeck, qui, se trouvant de 1800 à 1807 interné comme prisonnier de guerre à Melrose, y fit la connaissance de Walter-Scott, auquel il fournit les renseignements sur Martin Waldeck, dont parle le dix-huitième chapitre du roman de *l'Antiquaire*.

Autrefois, c'est-à-dire durant le XVIIIe siècle, les artistes français qui voulaient être de l'Académie des beaux-arts étaient dans l'obligation de présenter comme certificat de capacité un *chef-d'œuvre*. Pour les sculpteurs, c'était ordinairement un petit groupe, une statuette, un bas-relief, toujours en beau marbre blanc, fin et bien choisi.

Depuis quelque temps, l'administration du Louvre s'est appliquée à réunir tout ce qu'elle a pu trouver de ces chefs-d'œuvre, et elle les a placés dans les quatre salles qui composent le musée de sculpture moderne, depuis Louis XIV inclusivement jusqu'à nos jours. Ce sont véritablement de petites merveilles, superbes de composition, d'un dessin admirable, d'une exécution parfaite et d'un esprit tout français.



LES FRÈRES SIAMOIS CHANG ET ENG; dessin de M. Jules Pelcoq.

Voir page 655.

On vient de fonder à Lettomanappello, dans les Abruzzes, un nouvel établissement pour l'extraction du pétrole qui se trouve dans les mines de la Moiella. Les machines à vapeur, qu'on a fait venir d'Angleterre exprès pour cette exploitation, fonctionnent très-bien, et on emploie plus de deux cents ouvriers.

On lit dans les journaux italiens que dans une des salles du grand hôpital de Milan a été opérée la transfusion du sang sur une femme affligée de chloro-anémie.

Cette opération a été faite par le chevalier de Cristoforis, médecin-chirurgien en chef, en présence d'une foule de docteurs, parmi lesquels se trouvaient deux professeurs de l'Université de Rome et un de celle de Pise.

L'opération a eu un succès très-satisfaisant sous tous les rapports dans son exécution et dans les premiers résultats déjà obtenus.

M. Charles Dickens a pris décidément la résolution de ne plus paraître en public comme *lecturer*. Il a cependant consenti à donner quelques lectures d'adieu dans Saint-James's-Hall.

Voici quelques renseignements statistiques qui nous paraissent mériter d'être recueillis :

Il y a à Paris 56 barrières, 24 boulevards, 2,700 rues, 120 impasses, 38 carrefours, 157 passages, 70 places, 35 quais, 22 ponts, 3 îles et 78,575 maisons, dont 11 palais, 508 hôtels, 225,000 ménages, 115 fontaines, 38,431 mètres de canaux d'égout, 10 ports, 28 halles, 17 marchés, 1 grenier de réserve, 12 hôpitaux civils, 5 hôpitaux militaires, 16 établissements pour les indigents, 10 prisons, 23 casernes, 38 bureaux du mont-de-piété, 20 arrondissements, 40 paroisses, 3 temples réformés, 5 synagogues, 10 bibliothèques, académies ou sociétés savantes, 2 manufactures de tabac et un hôtel des monnaies pouvant frapper 1,200,000 francs de numéraire par jour.

On compte également 25,540 boutiques dont 3,892 cafés ou brasseries, 800 bouchers et 750 boulangers. Il y a encore 1,498 couturières, 2,150 tailleurs, 1,560 coiffeurs, 1,893 restaurateurs, 1,900 charcutiers, 7 entrepreneurs de mariages, 380 hommes d'affaires, 132 bandagistes, 103 somnambules, 25 tireuses de cartes, 16 professeurs de billard et 32 maîtres d'escrime. Ajoutons à cette énumération 40 théâtres ou spectacles de curiosités, 28 cafés-concerts, [illegible] bals publics, [illegible] pensionnats, [illegible] débits de tabacs, 1,802 médecins, 749 pharmaciens, 85 imprimeurs, 12 artificiers, 5 embaumeurs, 616 photographes.

TH. DE LANGEAC.



NAUFRAGE DU GRAND-DUC ALEXIS DE RUSSIE, sur les côtes du Jutland, d'après un croquis de [illegible] en Danemark. — Voir page 658.

LA

MAISON DE PILATE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

DU ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

— Don Simon de Sandoval, continua l'oidor impassible, est nommé président de l'audience de Séville.

— Très-bien, dit Alcoy qui parvint à sourire, j'attendais mon tour!

— Don Ramon de Tolède, duc d'Albe, est nommé premier secrétaire d'État.

On entendit un long gémissement. C'était le vieux Bernard de Zuniga qui pleurait la signature.

— Est-ce tout? demanda Alcoy d'un air dégagé.

— Ce n'est pas tout, répondit l'oidor.

— Pourquoi nous caches-tu le dernier nom?

— Parce qu'il me plaît de vous faire une surprise... Le dernier nom couronne l'œuvre... le dernier nom est comme le puissant coup de pinceau qui met la vie et la couleur dans les pâles contours d'une esquisse ébauchée... Le dernier nom est mieux que cela... le dernier nom est la parole mystérieuse et menaçante, écrite sur la muraille de la salle des festins de Balthazar... Il va vous dire, ce nom: « Vous n'avez vu encore que la surface de votre ruine, vous n'avez pas mesuré la profondeur de votre disgrâce... vous n'êtes pas seulement des courtisans chassés, vous êtes des hommes morts! »

Il y eut un mouvement parmi nos grands d'Espagne, qui se rangeaient tout pâles autour de l'oidor.

Il avait grandi, ce Pedro Gil, de tout l'abaissement de ses anciens patrons.

— Ce nom! murmura, le premier, Alcoy; dis-nous ce nom!

Les autres répétèrent:

— Ce nom!... dis-nous ce nom!

— Ne faut-il pas un successeur à don Gaspar de Guzman, au comte-duc, au favori? demanda l'oidor, dont la voix éclata: ce nom, c'est celui de l'homme à qui vous appartenez comme le meurtrier est à sa victime. Pour vous comme pour moi, il sort de la tombe. Le successeur du comte-duc se nomme don Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi.

Ce fut comme la foudre qui tomba.

Chacun resta muet sous cette terrible menace du sort.

Esteban, à qui personne ne prenait garde, essuya furtivement une larme qui se balançait aux cils de sa paupière.

— Mon frère! murmura-t-il; mon noble Louis!

Puis, refoulant cette voix de son âme ulcérée et rentrant vaillamment dans son rôle:

— Malepeste! mes maîtres, dit-il en s'avançant, me voici donc premier ministre du roi de toutes les Espagnes!... Cela valait bien la peine d'abandonner mon ancien sceptre et ma couronne de monarque pour rire...

— La paix, maraud! ordonna durement Pedro Gil; ne t'inquiète pas, tu vas avoir ta besogne!

— Messeigneurs, ajouta-t-il en promenant à la ronde son regard effronté, faites-moi la grâce de me dire ce que vous pensez de tout ceci?

Alcoy lui tourna le dos, et, touchant le bras de don Pascual

TROUPEAU DE BISONS TRAVERSANT UNE PRAIRIE MARÉCAGEUSE DANS LA VALLÉE DU MISSOURI; dessin de M. W. J. Hays. — Voir page 659.

1. Voir les numéros 705 à 717.

— Cousin, murmura-t-il entre ses dents, il y a loin d'ici à la frontière de France...

— En quelques heures, nous pouvons être à Cadix, cousin, répondit le commandant des gardes; de là, si besoin est, on fait voile pour l'Angleterre.

— Un bon cheval, disait le connétable à Jean Sforza, peut mener un homme à Ayamonte avant la fin du jour...

— Et d'Ayamonte à Castromarim, il n'y a que la Guadiana à traverser...

— Cousin Bernard, demanda Alcoy au vieux Zuniga, êtes-vous de l'humeur des pères conscrits de Rome qui moururent noblement dans leurs chaises curules? ou vous plaît-il de prendre avec nous la clef des champs?

Don Bernard de Zuniga joignit avec passion ses mains desséchées, il regarda le ciel tandis que deux grosses larmes roulaient dans les rides du parchemin qui recouvrait ses joues.

— La signature!... balbutia-t-il dans son angoisse navrante; qu'on m'immole!... qu'on me sacrifie!... qu'on me déchire avec des ongles de fer!... Qu'ai-je fait? quel est mon crime! Ma grand'mère était une Perez de Guzman; j'ai épousé une Tolède en premières noces; je suis l'ami, je suis le parent, le meilleur ami, le plus proche parent de tout ce nouveau ministère!

— Alors, cousin, votre serviteur, dit don Pascual, nous vous faisons nos adieux.

— Arrêtez! s'écria le malheureux vieillard.

— Ils n'iront pas loin, Excellence, interrompit froidement Pedro Gil.

— Qu'est-ce à dire, maître fripon? s'écria Alcoy.

— C'est-à-dire, Excellence, que toutes les portes de Séville sont closes depuis une heure et que votre vénéré signalement est donné à toutes les issues... Pensez-vous avoir affaire à des enfants?

— Nous serions prisonniers?... nous!... dans Séville!

Ceci fut prononcé d'une seule voix. Tous ces visages fanfarons blêmirent, tous ces regards orgueilleux se baissèrent.

— Sur ma foi, si j'en ai, dit l'oidor d'un ton de persiflage, vous voilà bien bas, tous tant que vous êtes, mes respectés patrons!... Vous faites honte à notre camarade Esteban; voyez!

Celui-ci ne prenait point garde, et sa physionomie exprimait en effet un amer dégoût.

Aussitôt que les yeux se fixèrent sur lui, il reprit sa pose insouciante et dit:

— Leurs Seigneuries ne sont pas à la noce!

— Quant à moi, poursuivit Pedro Gil, je ne cache pas que vous commencez à me faire pitié, Excellences!... Par saint Jacques! l'idée de combattre ne vous est pas même venue!

— Combattre! répéta Pascual d'un air découragé.

Les autres échangèrent entre eux des regards abattus.

— Avec quelles armes?... demanda Alcoy.

Et don Pascual ajouta:

— Maître Pedro, tu nous as trompés tant de fois!

— Et quand donc vous ai-je trompés, messieurs? s'écria l'oidor; le coup que j'ai tenté en votre faveur n'est-il pas adroit et hardi? Suis-je cause que le Medina-Celi soit sorti de terre? Quelles ressources étaient dans mes mains? celles d'un officier subalterne de la justice; celles d'un misérable salarié! Vous aviez, vous, la puissance du nom, de la naissance, du rang, de la fortune; vous occupiez de hautes places; vous disposiez des finances de l'État, de la magistrature de l'État, des soldats de l'État. L'innombrable armée de la police obéissait à vos ordres... et vous n'avez rien fait!... Avec néant, moi, j'ai ébranlé une montagne. Il s'en est fallu d'un cheveu que je ne vous rendisse les maîtres de l'Espagne... Sang du Christ! il y a là un enseignement, et j'en profite... Je suis plus fort que vous, je dois être avant vous... Depuis quand la tête obéit-elle aux membres inférieurs? La cause de notre défaite momentanée, c'est cette anarchie même... Prenez-moi pour chef, et nous vaincrons!

— Nous t'avons promis déjà des places et des honneurs, [illegible]

— Et des richesses immenses, ajouta le connétable.

— Ce n'est pas assez... Vous vous noyez, je vous tends la corde du sauveteur... Malheur à vous si vous marchandez mon aide!

— As-tu un plan? demanda Alcoy après avoir consulté de l'œil ses collègues.

— J'ai un plan, répondit l'oidor.

— Et des moyens d'exécution?

— Et des moyens d'exécution.

— Tu les avais donc préparés?

— Je les ai préparés cette nuit... Et, trêve de questions à ce sujet, mes maîtres; je réponds à toutes par un seul mot: j'ai toujours travaillé pour moi-même, je n'ai jamais travaillé que pour moi-même.

Pendant que nos grands d'Espagne se consultaient indécis, le vieux Zuniga dit d'un ton dolent:

— Mon avis a toujours été que ce garçon possède une intelligence rare... Laissez-moi lui demander si je garderai la signature...

— Vous n'avez qu'une seule chose à savoir, messeigneurs, dit Pedro Gil d'un ton sec, c'est ce que je veux.

— Eh bien! par le diable! s'écria Pascual de Haro, que veux-tu?

— Votre envie à tous est-elle de le savoir?

— Parle! fut-il répondu à l'unanimité.

Pedro Gil déplia pour la seconde fois son parchemin.

— Toutes les places sont prises ici, hormis une seule, prononça-t-il résolûment; chacun de vous gardera le poste qu'il occupait... Reste donc la succession du comte-duc.

Une bruyante récrimination couvrit sa voix. Au milieu de l'indignation générale, Pedro Gil restait impassible.

— Un ancien valet? gronda le connétable.

— Servir sous un tel personnage! ajouta l'amirante.

— Et que dirait l'Espagne? s'écria don Pascual.

Le président de l'audience était muet. Le vieux Zuniga disait tout doucement:

— En politique, seigneurs, lisez l'histoire... Si ce garçon a un moyen de trancher le nœud, il est doué d'un esprit plein de ressources... Le cardinal de Richelieu était un bien petit abbé... Il y a d'autres exemples que je n'ai pas présents. Il s'agit de savoir, pour moi, si l'on me garantit la signature.

Esteban écoutait tout cela, assis sur un coin de table, les bras croisés, la tête inclinée. Personne n'aurait su dire quel sentiment exprimaient à cette heure les nobles traits de son visage.

— Messeigneurs, reprit l'oidor, dont le ton se faisait plus incisif et plus bref, nous n'avons plus guère le temps de discuter... Décidons-nous... Si vous tenez à servir sous un ministre titré, je suis veuf, et la Medina-Celi a manifesté une vive répugnance pour le mariage que nous avions résolu.

— Toi! duc de Medina-Celi!... s'écria Pascual de Haro; c'est de la démence!

— Ah çà! fit Esteban, il me semble qu'on ouvre ici ma succession fort à la légère.

— Écoutez celui-ci, messeigneurs, reprit Pedro Gil avec son dédaigneux sourire; il a raison. Nous sommes plongés jusqu'au cou dans un océan d'invraisemblances et de folies. C'est le temps. C'est l'atmosphère même de notre beau pays d'Espagne à l'heure qu'il est. Dans le royaume des aveugles, va-t-on s'occuper de la lumière? Dans ce siècle extravagant, sous un prince maniaque, foin de ceux qui se cramponnent à la logique surannée de l'expérience!... Nos arguments doivent tailler dans le vif. Vous avez d'un côté vos répugnances puériles, vos susceptibilités d'hidalgos; de l'autre la hache ou la captivité perpétuelle... Avec moi, les honneurs, les richesses, les faciles jouissances de votre noble vie.

— Et la signature! glissa le vieux Zuniga, qui était converti.

— Sans moi, l'échafaud ou la forteresse d'Alcala... car le Medina-Celi a deux créances contre vous, sans parler de ce qui regarde sa femme et sa fille... Vous lui avez pris la moitié de son sang et quinze ans de sa vie!

— C'est clair! ponctua don Bernard; ce garçon parle avec une admirable netteté!

— Ton plan? dit Alcoy après un court silence.

— Ton moyen? ajouta Pascual.

Pedro Gil se tourna vers Esteban.

— Éloigne-toi, grotesque! ordonna-t-il rudement, et ferme tes oreilles... nous sommes ici désormais le conseil des ministres... Et moi, premier grand d'Espagne, je vais agiter les secrets de l'État!

X.

Les prédictions de Moghrab.

Esteban, docile, était allé s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre. Il savourait à petites gorgées un vaste gobelet de vin de Xerès.

Nos hommes d'État étaient rangés autour de la table, sur laquelle Pedro Gil avait déplié une feuille de parchemin.

Il venait d'en lire le contenu à voix basse.

C'était son plan, ou plutôt le couronnement de son plan.

Dans cet écrit, dressé au nom de tous les grands d'Espagne ici présents, on exposait au roi un complot tramé par Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, contre la personne royale, la belle conduite du seigneur Pedro Gil, qui, sortant tout à coup de l'humble position où le sort l'avait placé, s'était mis à la tête des soussignés, ministres, généraux, amiraux, pendant que le comte-duc, par son inaction, trahissait la monarchie, et avait sauvé Philippe d'Espagne du danger de mort.

Personne, autour de la table, ne comprenait encore l'idée de Pedro Gil.

Là-bas, dans l'embrasure, le prétendu Esteban, occupé en apparence à sabler son vin de Xerès, l'avait déjà deviné.

— Cet écrit, dit Alcoy, le premier, suppose divers points dont la réalité m'échappe. D'abord il faudrait qu'il y eût en effet contre la vie du roi un complot.

— Il existe, interrompit l'oidor.

— De la part du Medina-Celi?

— Non pas.

— De la part des desservidores?

— Non, pas encore.

— De la part de qui?

— De la nôtre, seigneurs.

— As-tu porté l'audace jusqu'à compromettre nos noms? s'écria le président de l'audience.

Le connétable et don Pascual avaient la main à leurs épées.

— Il n'y a eu qu'un nom de prononcé, répondit Pedro Gil, toujours calme et froid, celui du duc de Medina-Celi.

— Quelle intelligence! soupira le vieux Zuniga.

— Le duc de Medina-Celi, poursuivit Pedro Gil, a soudoyé pour aujourd'hui, heure de la méridienne, les dix poignards les plus aigus de Séville.

— Horreur! Pour assassiner le roi?

— Pour en faire le semblant.

— Et comment croire?...

— Le roi a tenu quinze ans dans les fers le duc de Medina-Celi.

— Mais sa faveur nouvelle...

— Sa faveur nouvelle poserait une probabilité contre notre affirmation, je l'avoue... mais une probabilité ne tient pas contre un fait.

— Où prendras-tu le fait? demanda Alcoy ébranlé.

— Où il sera... Dans une demi-heure, le duc de Medina-Celi sera arrêté par nous, dans l'appartement royal, le poignard à la main.

Tous les yeux se tournèrent vers Esteban, qui s'était assis, les jambes pendantes, sur l'appui de la croisée et qui fredonnait un vieil air andalous en se versant une seconde rasade de Xerès.

Tout le monde avait compris cette fois.

— Quelle capacité! murmura Bernard de Zuniga avec transport.

Les autres réfléchissaient.

— Mais, objecta don Baltazar de Alcoy, l'autre... le vrai duc?

— Oui, répétèrent tous les autres à la fois, le vrai Medina-Celi?

— Nos dix poignards ne sont pas pour le roi, répondit Pedro Gil sans hésiter; ils sont pour le vrai Medina-Celi.

Comme on reculait, il ajouta:

— Messeigneurs, je vous le dis une fois encore: je ne travaille jamais que pour moi-même, et ceci est une garantie... Mes plans sont bien faits... ils répondent à toutes les objections. Je suis l'intendant infidèle de Medina-Celi, je suis l'assassin de Medina-Celi. Pour moi, il n'y a point de pardon. Medina-Celi vivant m'écraserait, je le tue!

— Seigneurs, dit Alcoy après un silence, cet homme a le génie du mal...

Le premier coup de midi sonna à l'horloge de Saint-Ildefonse.

Pedro Gil se leva.

— Messeigneurs, dit-il, nos vaisseaux sont brûlés... nos hommes ont dû franchir la porte de l'Alcazar... Sautons le pas bravement et laissons-nous choir dans le précipice!

Ils étaient tous debout, tous pâles et défaits comme des gens qui quittent la table de l'orgie.

Ils se regardèrent et se firent pour les uns aux autres.

L'oidor seul était tranquille et portait sur son visage les marques d'une indomptable détermination.

— Heureusement, cet homme... objecta Alcoy au moment de partir, ne saurait consentir.

Tous s'arrêtèrent, comme si le prétexte même d'un retard eût été pour eux un soulagement.

— Esteban! appela Pedro Gil avec rudesse.

Le roi des gueux déposa son verre et s'approcha.

L'oidor lui mit la main sur l'épaule et le regarda en face en disant:

— Un million de réaux ou six pieds de terre. Choisis!

— Je choisis les deux millions de réaux, Excellence, répondit Esteban, mais c'est mon dernier mot.

— Soit, deux millions!

Esteban jeta sa toque en l'air et la rattrapa au vol.

— Ma fortune est donc faite! s'écria-t-il; ordonnez, mes dignes seigneurs, je suis à vous corps et âme!

Pedro Gil passa son bras sous le sien et ils sortirent les premiers.

Les autres suivirent silencieux, mais indignés de se voir à la merci d'un Pedro Gil, et cherchant tout bas le moyen d'échapper à sa domination.

Dans l'escalier, Esteban demanda du ton le plus naturel:

— Faut-il une épée pour la besogne que vous me destinez, messeigneurs?

— N'as-tu pas ton épée, coquin! s'écria l'oidor.

— Le temps de remonter, seigneur, fit le roi des gueux, qui était déjà à l'étage supérieur.

Il traversa le corridor comme une flèche.

Le tableau de Montanez tourna sur ses gonds.

Le véritable Esteban, s'indemnisant de sa nuit mauvaise, ronflait de tout son cœur sur un tas de débris. Il s'éveilla en sursaut, secoué par une main puissante.

— Regarde-moi bien, lui dit le bon duc; il y a ici dans ma garde-robe un costume semblable à celui que je porte. Je t'accorde cinq minutes pour le revêtir, cinq minutes pour gagner l'Alcazar, cinq minutes pour pénétrer jusqu'aux jardins du roi.

Le roi des gueux frottait ses yeux gros de sommeil.

Des pas sonnaient sur les dalles du corridor.

— Esteban! app[illegible]

— Regarde-moi bien, dit pour la seconde fois le bon duc.

Puis, répétant les propres paroles de Pedro Gil:

— Deux millions de réaux ou six pieds de terre, acheva-t-il.

Il ressortit, laissant le roi des gueux abasourdi.

Nos grands d'Espagne le virent revenir à eux, bouclant le ceinturon de son épée.

— Ne t'ai-je point entendu parler? demanda l'oidor avec soupçon.

— Je remerciais ma bonne étoile, seigneur! Deux millions de réaux! je prendrai à bail la ferme de la gueuserie andalouse... Je ferai de l'or!... vous me verrez sous peu le plus riche contador des Espagnes... A la besogne! sang de Dieu! ma fortune est faite!

Nous avons décrit déjà plus d'une fois dans ces pages cette physionomie si particulière à l'Espagne du sud: le silence, l'immobilité, la mort momentanée qui règnent dans les villes et même dans les campagnes à l'heure de la méridienne.

Ce splendide soleil de midi brille en vain; tous les yeux sont fermés pour ne le point voir; en vain darde-t-il, du haut de sa course triomphale, ses rayons brûlants comme un feu, chacun s'est abrité derrière un bouclier protecteur, toit de pierre ou toit de feuillage.

On grandit là-bas, on vieillit, on meurt, sans avoir jamais aperçu le soleil de midi.

C'était à l'Alcazar de Séville comme dans les contes de fées, quand vient l'heure des enchantements. Vous eussiez dit le palais de la Belle au bois dormant, où chacun s'est

… te court dans son occupation favorite. Les deux amants, la bouche tendue et le sourire aux lèvres, le chapelain, les lunettes sur le nez et tournant un feuillet de son gros in-folio, la vieille tenant son fuseau entre l'index et le pouce, toute prête à le faire virer comme une toupie d'Allemagne, l'écuyer un pied sur l'étrier, la soubrette introduisant son œil dans la lettre fermée, la cuisinière goûtant la sauce, le sommelier fidèle mordant un goulot, l'intendant comptant ses [illegible]

Par les cinq plaies! pour parler un peu espagnol, par les sept douleurs et au nom de tous les saints de la Péninsule! si jamais on se mettait à enchanter ainsi nos maisons, quels tableaux curieux et instructifs nous verrions dans Paris!

Mais ne nous laissons point tenter par la digression appétissante et facile. Achevons plutôt notre histoire.

L'heure de la sieste avait surpris les gens du roi au milieu des préparatifs du départ. Les chambres du palais, le vestibule et même les cours étaient encombrés de bagages. A l'intérieur, maîtres, valets et servantes reposaient. Sous les arcades mauresques régnant autour des patios, les soldats étaient étendus à l'ombre. Seules, les sentinelles des portes extérieures veillaient.

Il en était ainsi chaque jour, et le palais était ici l'image de la ville. A Séville, les voleurs dorment aussi à l'heure de la méridienne. La trêve du repos protége le seuil abandonné des maisons.

Dans cet immense dortoir de l'Alcazar, on n'entendait que le bruit murmurant des fontaines versant l'eau froide des sources profondes dans le marbre de leurs bassins. Les esclaves noirs avaient cessé de faire jouer la pompe pour rafraîchir les voiles mouillés pendus au devant des fenêtres. Le soleil vainqueur inondait les cours et les parterres, nul n'affrontait ses ardeurs, tout le monde sommeillait.

Au coin de la cour des Marionnettes, déserte et silencieuse, une jalousie trembla au premier étage de l'appartement de la reine. Le bout mignon d'une petite main blanche se montra entre les barreaux. Ici du moins, quelqu'un veillait. Là-bas aussi, sous le cloître encombré par les soldats de la garde, étendus pêle-mêle sur les dalles, une silhouette fière se détacha dans l'ombre d'un pilier.

C'était un beau jeune homme, portant le costume de capitaine.

Les doigts mignons s'agitèrent doucement, tandis que les planchettes de la jalousie battaient un discret appel. La main du beau jeune homme se posa sur son cœur.

Qui donc peut veiller quand tout repose, sinon le premier [illegible]?

Il paraît que ces doigts jolis savaient parler un langage; ils avaient dit: « Venez! » car la fière silhouette sortit de son ombre et traversa la cour avec précaution.

Il était bien pâle, notre beau Mendoze; sa démarche semblait languissante et pénible. Il souffrait. Mais comme il était heureux! Et quelles joies célestes éclataient dans le sourire de ses lèvres décolorées!

Il arriva sous le balcon.

— Isabel!

— Ramiro!

Jeunes tendresses! délices chères qui sont le regret et l'adoration de toute la vie! Paradis perdu de l'adolescence! suaves voluptés de l'amour enfant!

La jalousie releva son mobile écran. Si vous saviez les ravissements de ce sourire qu'on devine derrière l'obstacle à demi transparent!

— Il faut que je vous parle, don Ramire.

— Dois-je escalader le balcon?

Ils ont tous des ailes.

Mais à quoi bon? Personne dans l'escalier, personne sous le vestibule. La nuit elle-même vaut moins pour les amoureux que cette heure de la méridienne.

Un fantôme voilé de dentelles glissa sur le marbre des degrés. Ramiro était déjà sous le vestibule. La main blanche s'éleva d'elle-même jusqu'à ses lèvres.

— Vous êtes blessé, Ramiro? j'ai vu couler votre sang...

— Isabel, vous étiez évanouie. Oh! je n'ai pas su vous protéger!

— Pouviez-vous me donner plus que votre vie?

— Au nom du ciel! où vous a-t-on conduite?

— Et que vous est-il arrivé, Mendoze? qui était cet homme que j'ai vu vous soulever dans ses bras!

Ils avaient tant à se dire, les enfants heureux! Isabel sauvée par miracle, Ramire trouvant le salut dans la maison de l'Africain; puis le voyage nocturne sous la conduite des trois frères, et l'Africain encore, conduisant Isabel chez la reine, où bientôt sa mère bien-aimée était venue la rejoindre; puis l'Africain, l'Africain toujours, apportant à Ramire l'ordre du roi et le costume de capitaine des gardes.

Quel rêve! quelle féerie! Qu'y avait-il au fond de tous ces événements mystérieux?

Isabel avait besoin de parler de son père, qu'elle avait vu cette nuit sous un aspect si nouveau! Il fallait qu'elle dît les baisers de sa mère, et la crainte mêlée de vénération que la présence de la reine lui avait inspirée. Ramiro avait à raconter la bataille, et comme quoi cet homme d'Afrique avait pansé ses blessures mieux que le chirurgien le plus habile; comme quoi aussi cet inconnu, le croyant endormi, avait touché son front de ses lèvres.

Le croiriez-vous? causer ainsi, c'est encore parler d'amour. Quand ils sont seuls tous deux, celui-ci et celle-là, le couple jeune, tous les mots, tous signifient je t'aime. Seuls, avons-nous dit? Ils sont toujours seuls. La foule qui les entoure les isole; la passion charmante et sainte qui est le destin de leur existence entière trace autour d'eux un cercle magique Ils sont seuls puisqu'ils se mirent en eux-mêmes, lui ne sachant qu'elle, elle ne voyant que lui. Qu'importe le sujet de l'entretien, puisque sous l'entretien un sujet plus attachant s'agite?

Vous avez entendu ces magistrales symphonies de l'Allemagne où le thème étouffé souvent sous les savants dessins de l'accompagnement, vit cependant, respire et circule toujours, au fond parfois entre deux eaux, parfois encore à la surface. Entre eux deux, l'âme, le motif, la pensée, c'est l'égoïsme double, la transfusion des cœurs: l'amour!

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES FRÈRES SIAMOIS

C'est en 1818 que les frères Siamois, Chang et Eng, firent leur première apparition en Europe. Ils avaient été amenés de leur pays natal par un homme fort avisé, appelé le capitaine Bunker, qui avait compris tout de suite le parti qu'il y avait à tirer de ce couple étrange, en l'exposant à la curiosité publique. Sous la conduite de cet entrepreneur, les frères Siamois parcoururent toute l'Europe, ainsi que le continent américain, et partout ils recueillirent une abondante moisson métallique. Dans chaque ville, la foule accourait pour voir ces deux hommes que la nature a liés l'un à l'autre par un appendice charnu, de la grosseur du poignet, où le sang circule comme dans un organe normal, et qui prend naissance à la hauteur du cœur.

Les frères Siamois, après avoir réalisé assez promptement une belle fortune, allèrent s'établir aux États-Unis, dans la Caroline du Nord. Ils achetèrent dans cet État un vaste domaine et ne tardèrent pas à trouver deux sœurs, fort jolies femmes, qui consentirent à les prendre pour maris. De chacune de ces unions, neuf enfants naquirent.

Voici maintenant que l'on annonce l'arrivée à Paris de MM. Chang et Eng. Est-ce un voyage d'agrément? Pas précisément. Après une si longue union, les frères Siamois sont, paraît-il, décidés à faire opérer leur séparation de corps — c'est le cas de le dire — par l'un de nos plus célèbres chirurgiens.

On a prétendu que cette résolution leur était venue à la suite de dissensions intestines dans ce bizarre ménage à quatre aussi fécond qu'original; il n'en est rien. Comme frères, comme époux, comme pères, ils sont des modèles d'affection. Mais, hélas! ce qui sépare ces deux hommes unis par les liens sacrés de l'abdomen, ce sont les opinions politiques. L'un est ultra-socialiste, l'autre ultra-conservateur. Il n'y a plus moyen de s'entendre, et l'on comprend combien il est désagréable d'être brouillés pour des hommes rivés l'un à l'autre. Leur parti est pris, et, la mort dût-elle s'ensuivre, ils ont résolu de rompre le lien auquel ils ont dû leur célébrité et leur fortune.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Christophe Colomb n'a point découvert le premier l'Amérique. — Le docteur Godron. — Expédition des Norvégiens en Amérique au IXe et au XIVe siècle. — Découverte de l'Islande, du Groenland, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse, de l'île de Nantucket, de la pointe Gurnet, du Maryland, du détroit de Davis, de Koresty-Land. — La vérité sur la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Est-ce que vous croyez encore à un seul grand homme? Par le temps singulier qui court, on n'est plus certain de rien. N'y démontre-t-on pas qu'Homère n'a jamais existé, que *l'Iliade* et *l'Odyssée* sont l'œuvre de rapsodes inconnus; que Néron n'était pas du tout un tyran; que Henri IV n'était pas un grand roi; que Louis XIV ne vaut pas la peine qu'on le mentionne; qu'on ne doit point les pommes de terre à Parmentier; que le *Misanthrope* est ennuyeux et médiocre, et enfin que Christophe Colomb n'a point découvert l'Amérique?

Ce n'était point assez pour un si grand génie que de voir donner au nouveau monde le nom de cet intrigant d'Americ Vespucci; le docteur Godron, doyen de la Faculté des sciences de Nancy, dans les *Annales des Voyages*, s'étonne de voir « enracinée depuis notre enfance dans nos esprits « l'idée que Christophe Colomb a découvert le premier « [illegible]. »

Voici sur quels documents s'appuie cet iconoclaste historique pour justifier son étonnement.

D'après lui, des relations existaient entre l'Asie et l'Amérique aux époques les plus reculées, et, en attendant qu'il le démontre pièces en main, il prétend qu'on ne saurait mettre en doute les expéditions des Norvégiens dans le nouveau monde, entreprises dès le IXe siècle et surtout au XIVe.

Vers l'an 860 ou 872, un certain navigateur norvégien appellé Naddod, en se rendant aux îles Feroë, se trouva entraîné par la tempête vers une grande île alors inconnue, à laquelle il donna le nom d'Islande. En 874, Ingolf commença à coloniser cette terre, où bientôt le suivit Herjulf, son parent. Ce dernier s'établit avec de nombreux colons à Drepstock, dans la partie occidentale de l'île. A quelques années de là, jugeant d'après le vol des oiseaux qui se dirigeaient vers l'ouest, qu'une autre île devait se trouver dans cette direction, les deux cousins tentèrent de ce côté une expédition, qui amena la découverte du Groenland, où ne tarda pas à se perdre, en 877, sur les écueils qui portent encore aujourd'hui son nom, le vaisseau d'un chef appelé Gunnbjörn.

Environ un siècle après, en 986, Erik Randa, ou *le Rouge*, banni d'Islande pour avoir commis un meurtre, fit voile vers le Groenland, s'y établit et y fonda la ville de Brattahlid, sur [illegible]

En l'an 1000, un autre navigateur, Leif, ayant entendu parler de terres inconnues, découvertes par hasard, et sur lesquelles personne n'avait encore abordé, se mit à leur recherche et débarqua sur un territoire rocheux et sans végétation qu'il nomma Hellaland et qui sans doute était Terre-Neuve. Il continua sa route et ne tarda point à découvrir une terre cachée sous d'immenses forêts, qu'on suppose être la Nouvelle-Écosse. Sans s'en douter, il avait donc mis le pied sur le nouveau monde.

Poussé plus loin par le vent du nord-est, il rencontra bientôt une île couverte de gazon et jouissant d'une douce température; c'était l'île de Nantucket. Il continua à naviguer entre cette île et un promontoire qui était en vue (pointe Gurnet), et il arriva devant une côte où, à marée basse, son vaisseau resta à sec sur un bas-fond. Ses compagnons et lui purent néanmoins gagner facilement le rivage, et ils se trouvèrent à l'embouchure d'une rivière se perdant dans des dunes qui s'étendaient au loin le long de la mer; ils nommèrent cette côte *Furdustrandir*, «rivage merveilleux.»

A marée haute, ils remirent à flot leur vaisseau, et remontèrent la rivière qui sortait d'un lac, et y jetèrent l'ancre. On pense que cette rivière est le Pocasset qui, en effet, sort d'un lac et qu'entoure une sorte de paradis terrestre, dû à une douceur extrême de température. Ils résolurent de passer l'hiver dans ce charmant mouillage, et ils employèrent le temps qu'ils y restèrent à explorer les pays environnants. Le lac était très-poissonneux, et le gibier abondait sur la côte; enfin les îles voisines étaient, au printemps, littéralement couvertes d'œufs d'oiseaux qui construisaient leurs nids. Or, fait observer M. Godron, ces îles, inhabitées de nos jours, comme elles l'étaient à l'époque de cette expédition, sont encore aujourd'hui hantées par les canards et les eiders, qui y nichent; aussi plusieurs d'entre elles portent le nom *d'Egg-Islands* (îles aux œufs). Le bétail de nos navigateurs trouvait au bord du lac de si gras pâturages, que ceux-ci y construisirent un petit village en un terrain qui devint ainsi la première station des Norvégiens sur le continent américain.

A quelque temps de là, un des nouveaux colons, nommé Tyrker, Allemand de naissance, découvrit sur certains coteaux des vignes sauvages qui y croissaient en abondance et dont les grappes étaient mûres. Il apprit à ses compagnons à en faire du vin. Ceux-ci nommèrent ce coin fortuné *Vinland* (le pays de la vigne). Pendant l'hiver il ne tomba pas de neige, et le jour le plus court durait neuf heures; d'où l'on peut conclure que leur établissement était situé au 41° 25' 10" de latitude nord; cette latitude correspond au Massachusets, entre Boston et New-York.

Au printemps, ils retournèrent au Groenland et y proclamèrent les heureux résultats de leur navigation.

Thorvald, frère de Leif, homme sage et expérimenté, jugeant que Leif n'avait pas poussé assez loin ses explorations, résolut de visiter à son tour le pays du Vinland le Bon (*Vinland hit Goda*) et les contrées voisines. Il choisit trente compagnons, arriva au but de son voyage en l'an 1002, et y prolongea son séjour pendant trois ans, non sans reconnaître, durant les étés, les pays situés plus au sud. D'après les détails qui restent sur ce voyage, on suppose qu'ils allèrent jusqu'au Maryland.

Les aventuriers habitaient le Vinland depuis deux ans sans y avoir rencontré d'indigènes, lorsqu'ils se virent tout à coup attaqués par une nombreuse flottille de *canots de peau*, qu'ils mirent bientôt en fuite. Cette victoire leur coûta la vie de Thorvald, qui tomba blessé à mort.

Les Danois donnèrent le nom de *skrœlingor* aux indigènes, petits hommes *noirs* et *laids*, avec une vilaine chevelure, de grands yeux et la face large. Probablement c'étaient des Esquimaux, qui, à cette époque, émigraient en hiver plus au sud [illegible].

En 1006, Thorfinn arriva de Norvége au Groenland et passa l'hiver chez Leif. Il s'éprit de Gudrid, sœur de son hôte, il l'épousa, et résolut d'entreprendre avec elle un voyage en Vinland. Il partit en effet, en 1007, avec soixante hommes et cinq femmes, et emmena des animaux domestiques pour coloniser le pays. Il arriva à bon port au but de son voyage, et il ne tarda point à entrer en relation avec les Skrœlingors qui, pour le moindre morceau d'étoffe, prodiguaient les fourrures.

Pendant un jour d'hiver, un taureau sortit de la forêt et se mit à beugler. Aussitôt, effrayés par ce bruit inconnu, les naturels s'enfuirent, remontèrent dans leurs canots et disparurent. On ne les revit plus pendant trois semaines environ. Ce temps écoulé, ils revinrent en grand nombre sur leurs embarcations en peau, descendirent à terre en proférant des hurlements effroyables et marchèrent résolûment à la rencontre des Norvégiens. Ceux-ci, pensant effrayer de nouveau leurs ennemis, poussèrent devant eux le taureau; mais les sauvages, loin d'en prendre peur, les criblèrent d'une grêle de flèches et marchèrent hardiment sur les étrangers. Ceux-ci commençaient à plier, lorsque Freydis leur cria:

« Quoi! des hommes de courage fuiront-ils devant des misérables que vous pourriez tuer comme des moutons? Si j'avais des armes, je crois que je me battrais mieux que vous! »

Puis, des paroles passant à l'exemple, cette femme courageuse, malgré son état de grossesse avancée qui retardait sa marche, saisit l'épée d'un soldat dont une pierre plate de fronde venait de briser la tête, et, la poitrine nue, courut sus aux ennemis. A la vue de la vaillante créature, les sauvages s'enfuirent vers leurs canots et s'éloignèrent.

Les expéditions des Norvégiens en Vinland continuèrent pendant plus de trois siècles. Aussi le voyageur Catlin, qui, de nos jours, a vécu si longtemps parmi les Indiens de

l'Amérique du Nord, regarde-t-il « les indigènes de la Caroline septentrionale, dont le teint est blanc et les yeux bleus, comme un mélange du sang des anciens Gallois avec le sang des indigènes américains. »

En 1030, un autre voyageur, Gudlief, en quittant Dublin pour retourner en Islande, se trouva poussé par un violent vent de nord-est qui le conduisit sur une grande terre inconnue, où il trouva un bon port. Mais à peine y jetait-il l'ancre que des milliers de sauvages, dont la langue semblait se rapprocher de l'irlandais, assaillirent les Islandais, leur lièrent les mains et les conduisirent dans l'intérieur du pays. Les prisonniers, mis en présence d'une assemblée qui devait prononcer sur leur sort, comprirent que quelques-uns de leurs juges proposaient de les mettre à mort, et que d'autres étaient d'avis de se les partager entre eux et d'en faire des esclaves. Pendant cette délibération survint une troupe nombreuse et bien armée, précédée d'un étendard, et que commandait un personnage de haute stature et à cheveux blancs.

Ce vieillard se fit amener Gudlief et ses compagnons, leur adressa la parole en langue *nosræna* (islandaise) et les interrogea sur leur patrie. Après avoir délibéré avec onze membres du conseil désignés par lui, il dit à Gudlief :

« Moi et les habitants de ce pays, nous avons délibéré à votre égard. Ils m'ont pris pour arbitre suprême de votre sort, et je vous autorise à aller où vous voudrez. Néanmoins, quoique l'été touche à sa fin, je vous conseille de quitter ce pays, car il ne faut pas se fier aux indigènes; il ne fait pas bon avoir affaire à eux; ils croient d'ailleurs que la loi a été violée par vous à leur préjudice. »

— Mais, dit Gudlief, si le destin nous permet de revoir notre patrie, comment nommerons-nous celui à qui nous devons notre liberté?

— Je ne puis vous en instruire, répondit le vieillard; je ne voudrais pas que mes parents et mes frères d'armes fissent un voyage comme celui que vous auriez fait, si je n'avais été là pour vous protéger. Je suis si vieux que je puis m'attendre sans cesse à succomber à la vieillesse; et quand même je vivrais encore quelque temps, il y a d'autres chefs plus puissants que moi, qui ne sont pas en ces lieux pour le moment, et qui auraient peine à laisser des étrangers en paix. »



ESPAGNE. — LE MARÉCHAL SERRANO; dessin de M. Miranda, d'après une photographie.

Gudlief fit immédiatement appareiller ses vaisseaux, et le vieux chef y resta avec lui jusqu'au moment où il s'éleva un vent favorable.

Avant de quitter ceux qui lui devaient la vie, il tira de son doigt un anneau et le remit à Gudlief, ainsi qu'une bonne épée.

« Si le destin permet que tu retournes en Islande, dit-il, remets cette épée au colon Kiartan de Froda, et cet anneau à sa mère Thurid. »

Les Norvégiens du Groenland renouvelèrent souvent, pendant trois siècles, ces expéditions aventureuses sur le continent de l'Amérique; la dernière dont il est question dans les Sagas est de 1347.

Ils explorèrent également des régions moins lointaines, mais plus dangereuses encore. Ils franchirent le détroit de Davis, parcoururent la baie de Baffin, penétrèrent dans le détroit de Lancastre et dans une partie de celui de Barrow, précédant ainsi de sept siècles les entreprises hardies de Parry, des deux Ross, de Franklin, de Kane et de Mac-Clintosh. Les localités où ils se livraient dans ces parages, à la pêche des grands cétacés, des morses et des phoques, sont très-nettement décrites dans les Sagas. Les pêcheurs y rencontraient, comme aujourd'hui, des bois flottés amenés par les courants, précieuse ressource pour leurs établissements du Groenland, où les arbres font complétement défaut.

Durant l'un de ces voyages, les Norvégiens élevèrent sur la côte orientale de la baie de Baffin trois grandes bornes, dont l'une fut retrouvée, en 1824, par le Groenlandais Pelinut, dans l'une des *îles des*



ESPAGNE. — ARMEMENT DE LA GARDE NATIONALE DE MADRID; dessin de M. Miranda.

Femmes (Women's Islands), par 73° 55' de latitude boréale, au nord-ouest d'Upernavick, aujourd'hui la plus septentrionale des colonies américaines.

L'inscription en caractères runiques tracée sur cette borne indique la date de 1135.

Une autre expédition, entreprise en 1266, dans les régions arctiques, et sur laquelle on possède des documents incontestables, se fit sous la direction de quelques ecclésiastiques de l'évêché de Gardar. Elle pénétra plus au nord que le 73° degré de latitude, là où en été le soleil reste jour et nuit sur l'horizon.

Suivant une ancienne Saga, les Norvégiens tentèrent, en 1194, de parvenir jusqu'à l'extrémité septentrionale de la côte orientale du Groenland. Ils parvinrent à travers cette mer dangereuse jusqu'à un pays qu'ils désignèrent sous le nom de *Svalbord* et qui correspond à Coresby-Land.

Plus tard, par suite d'événements que rapporte M. Godron, et que la rapidité de ce récit m'empêche de vous raconter, l'Islande et le Groenland, ces deux colonies sœurs, devinrent complètement étrangères l'une à l'autre.

Cet état de choses existait depuis deux siècles, lorsqu'en février 1477, Christophe Colomb, comme il nous l'apprend lui-même dans son *Tratado de las cinco zonas habitables,* visita l'Islande. Néanmoins il ne paraît pas probable qu'il y ait entendu parler des grandes terres situées en face et à proximité de l'Islande, la colonie du Groenland, l'Helluland, le Markland et le Vinland-le-Bon.

En effet, si Colomb avait voulu chercher un pays dont on lui eût révélé l'existence en Islande, il n'aurait pas navigué au sud-ouest en partant des îles Canaries. On sait en outre qu'il ne comptait pas découvrir un nouveau continent, mais bien la côte orientale de l'Asie, et les parages de l'Inde et du Cathey; c'est même sur le continent de l'Asie qu'il s'imagina avoir abordé en débarquant en Amérique.



ESPAGNE. — LE CONTRE-AMIRAL TOPETE; dessin de M. Miranda, d'après une photographie.

Donc l'Amérique était connue des anciens Norvégiens; mais Christophe Colomb l'ignorait. Comme le font trop souvent nos savants pour des choses beaucoup moins importantes que l'Amérique, il a découvert ce qui l'avait été déjà avant lui; il a fait du vieux neuf.

SAM. HENRY BERTHOLD.

PRIM, SERRANO ET TOPETE

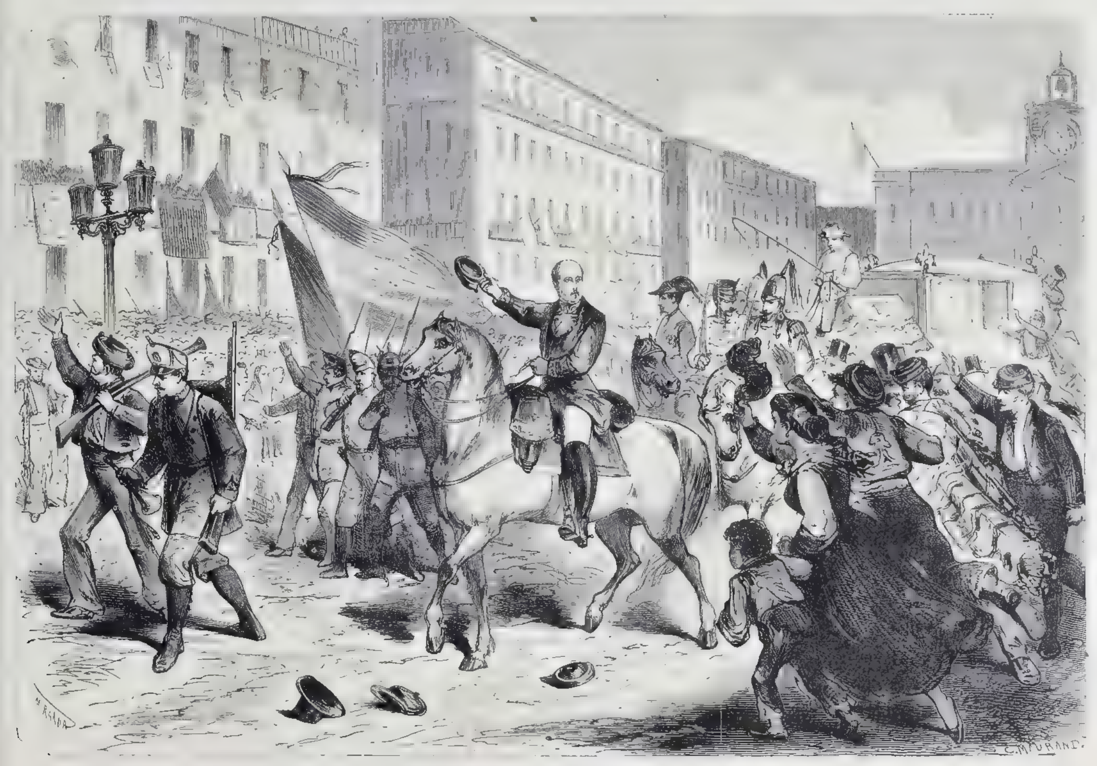
Des principales figures que la révolution espagnole vient de mettre en évidence, nous en détachons trois : celles de Prim, de Serrano et de Topete.

Tous les trois sont à la tête du nouveau ministère.

LE CONTRE-AMIRAL TOPETE, né dans l'Andalousie en 1820, s'est fait connaître il y a deux ans à l'attaque de Callao comme un officier d'un remarquable sang-froid. Il y fut blessé assez grièvement. Lorsque son chef, le malheureux amiral Pareja, se fut fait sauter la cervelle, nul ne parut plus que Topete digne de lui succéder.

C'est lui qui, en se prononçant si énergiquement devant Cadix à bord de la frégate cuirassée *la Ville-de-Madrid,* qu'il commandait, vient de donner à l'Espagne le signal de l'insurrection.

SERRANO, lui, est le vainqueur de Novaliches à Alcolea. Si sa bravoure est proverbiale, sa beauté ne l'est pas moins. Nul ne possède à un plus haut degré cette qualité entraînante qui s'appelle la séduction. Longtemps on l'a nommé familièrement le général *Benito*, c'est-à-dire le général *Charmant*. Il n'a rien désiré qu'il n'ait obtenu. La reine en avait fait, aux premiers jours de son règne, son *ministre universel.* Depuis, il fut ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Paris, et l'on n'a pas perdu le souvenir des magnifiques fêtes qu'il donna souvent alors à l'hôtel de l'ambassade espagnole. Tous les honneurs ont plu sur lui; on peut dire tous les bonheurs aussi. Il est riche, il a une femme



ESPAGNE. — LE MARÉCHAL SERRANO A LA PUERTA DEL SOL, A MADRID; dessin de M. Miranda.

charmante; enfin il ne lui manque aucun des titres et des cordons qui peuvent flatter la vanité humaine.

D'ailleurs, il n'en soutient pas moins depuis longtemps la [illegible] dans un soulèvement qui éclata à Saragosse, on le retrouve en 1856 sur les barricades. Il est né en Andalousie vers 1810.

Que dirai-je de PRIM? Tout le monde connaît le nom de ce général éminemment populaire dans la Péninsule.

Don Juan Prim est d'origine catalane. Il naquit à Reus le 6 décembre 1814. Engagé volontaire à dix-sept ans, dans le bataillon des francs tireurs de la reine, il fit ses premières armes dans la guerre civile qui suivit l'avénement d'Isabelle [illegible] ans, il ne quitta pas un moment le fusil ou l'épée. Toujours battant, jamais battu, il parcourt la Catalogne en vainqueur et gagne un à un ses grades jusqu'à celui de colonel. Toutefois son éducation première avait été négligée. Jusque-là cet esprit vif avait plus deviné qu'il n'avait appris. Par un travail opiniâtre il se met à la hauteur du rôle que sa bravoure lui a fait.

[illegible] accidentées de sa carrière politique. Tour à tour disgracié, rentré en faveur, combattant à la tribune aussi bien que sur le champ de bataille, arrêté, traqué, exilé, il a toujours marché avec les partisans du libéralisme, et son nom pour l'Espagne est synonyme de progrès.

On sait comment ce vaillant officier s'est distingué en 1853 dans la guerre d'Orient, au Maroc en 1859 et 1860, au Mexique en 1862.

Depuis quelques années, Prim, obligé de s'expatrier, a successivement demandé asile à la France, à la Belgique et à l'Angleterre. Il avait fini par se fixer à Londres. Il y vivait très-retiré, d'une vie purement de famille, entre sa femme et ses enfants. Ce général n'a d'ailleurs rien du soldat dans ses habitudes non plus que dans ses allures. Son teint est pâle, ses yeux sont d'une grande douceur, sa sobriété est excessive : il ne boit pas de vin et fume à peine.

Si nous ne joignons pas ici le portrait de Prim à celui de ses deux collègues, c'est que nous l'avons déjà publié précédemment. Nos lecteurs le retrouveront dans le numéro de *l'Univers illustré* du 16 janvier 1862.

L. DE MORANCEZ.

NAUFRAGE DU GRAND-DUC ALEXIS DE RUSSIE

Dans notre avant-dernier Bulletin, nous avons mentionné le naufrage, sur les côtes du Jutland, de la frégate cuirassée russe *Alexandre Newski*, à bord de laquelle se trouvait le grand-duc Alexis, troisième fils de l'empereur de Russie. Nous publions aujourd'hui, d'après un croquis de notre correspondant en Danemark, une gravure représentant ce sinistre maritime, et nous empruntons au *Moniteur* les détails qui suivent :

Sur la côte occidentale du Jutland, tout près de l'embouchure de Lümfjoerd, est situé le petit village d'Harboeöre, habité par quelques familles de pêcheurs. En cet endroit, la mer du Nord est excessivement mauvaise quand souffle le vent de nord-ouest, et alors les dangers sont extrêmes pour les navires qui, sans pilote expérimenté, se dirigent vers le [illegible]

En effet, comme dans ces parages l'Océan gagne tous les ans sur la terre ferme dans des proportions extraordinaires, il se trouve en ce moment aux approches de la côte trois bancs de sable successifs, séparés les uns des autres par environ deux cent cinquante mètres.

Aussi les désastres sont-ils des plus fréquents; l'État y entretient une station de sauvetage, desservie par les intrépides habitants du village qui, malgré les vides que fait tous les ans parmi eux l'inexorable élément, restent d'un dévouement à toute épreuve.

Le 26 septembre, à deux heures de la nuit, ils furent réveillés par des signaux de détresse. C'était la frégate *Alexandre Newski*, de cinquante-cinq canons, avec sept cent trente hommes d'équipage, ayant à bord le grand-duc Alexis et l'amiral Poslet, aide de camp du czar, qui avait touché le premier banc de sable.

Le bâtiment avait été par la force de l'ouragan tellement poussé hors de sa voie, que le capitaine s'imaginait être à une vingtaine de lieues plus loin, en plein Skagerak, au moment où la frégate arrivait contre le banc par tribord.

La situation était des plus critiques; les mâts furent abattus et les canons jetés à la mer.

Dix hommes se lancèrent dans une chaloupe, qui alla se briser contre le second banc. Cinq d'entre eux périrent, dont le lieutenant baron de Gildenbunt, aide de camp du czar, et le lieutenant Lorin. Les autres atteignirent sur des épaves la terre ferme.

Dans l'intervalle, le canot de sauvetage danois avait été mis à l'eau et parvint jusqu'à la frégate, d'où il ramena autant d'hommes qu'il pouvait en contenir; mais au moment d'atterrir, une secousse terrible le mit hors de service.

Il fallut suspendre le sauvetage et attendre que la mer se calmât, ce qui n'eut lieu que vers une heure de l'après-midi. C'est alors que l'œuvre fut reprise par les pêcheurs danois, qui, avec trois barques, parvinrent, en allant et venant sans interruption, à mener à terre tout l'équipage et le grand-duc, et cela avant le retour de l'obscurité.

Sur la plage, le pope du navire célébra un service d'actions de grâces.

A. D.

COURRIER DU PALAIS

Candidat à un emploi à la Préfecture de police. — Un professeur de prudence d'un nouveau genre. — Flore et M. le duc de Brunswick. — L'ancienne *Gazette des Tribunaux*. — Réformes pénales. — Un portrait du lieutenant de police Lenoir. — Le latin d'après nature. — Recette contre le duel. — Au feu Raynal. — Joseph II et les Juifs. — Le mandement d'un évêque condamné. — Un fouetteur de femmes. — Des égards à M. le Bourreau. — Curé et seigneur. — Messieurs de la livrée.

La chronique judiciaire ne se trouve guère moins dépourvue que la cigale « quand la bise fut venue ». Temps de bise pour elle et de disette que ces mois de vacances! Mais aujourd'hui plus que jamais, elle crie famine.

La police correctionnelle, le tribunal de commerce, le tribunal de simple police, le conseil de guerre restent sourds à ses plaintes et ne lui donnent rien, à la pauvre mendiante; la Cour d'assises, elle-même, la Cour d'assises, sa providence en d'autres temps, n'a qu'un tout petit procès dont elle lui puisse faire l'aumône; mince morceau et qui ne mènera pas loin la malheureuse affamée.

C'est de vol qu'était accusé Albert Castel, qui a reçu le jour à Naples, ce paradis de l'Italie. Argent, vêtements, bijoux, parapluies, flacons d'eau de Cologne, bouteilles de vin de quinquina, cigares, tout lui était bon; il ne dédaignait même pas les bâtons de cire à cacheter et les enveloppes de lettres.

Ceci n'est point extraordinaire, et l'on est assez accoutumé à voir les voleurs ne faire fi de rien.

Mais le curieux du cas de mons Castel, c'est que la Préfecture de police était l'endroit où le plus volontiers il se livrait à ses exploits; ses explications ne manquent pas non plus de charme.

Ses vols sont de simples gamineries, ou plutôt ce sont de petites leçons données aux employés de la Préfecture; il voulait leur apprendre à ne pas laisser leurs tiroirs ouverts.

Et pourquoi avait-il tant à cœur de leur inspirer la vertu de prudence? Peut-être parce qu'il sollicitait lui-même une place dans les bureaux de la police, et qu'il tenait à la réputation d'un grand service public auquel il songeait à apporter le tribut de ses talents.

Les élèves ont payé la leçon, mais le professeur l'a payée aussi de cinq ans de travaux forcés.

Et maintenant quand la chronique vous aura dit que M. le [illegible] avait achetées, et quand le chroniqueur se sera étonné qu'un prince qui a de si belles épaulettes en diamants se fasse si fort tirer l'oreille pour acquitter ses dettes, à quel saint se voueront la chronique et le chroniqueur?

Le Droit se tait, la *Gazette des Tribunaux* détourne la tête...

La nouvelle *Gazette* oui, mais l'ancienne? Puisque le présent nous manque, adressons-nous au passé, quand on est pauvre il ne faut pas être fier.

Qu'est-ce que l'ancienne *Gazette des Tribunaux*? me demanderez-vous. Un journal hebdomadaire dont le premier numéro parut vingt ans environ avant la grande Révolution. Un miroir où se reflète avec ses aspects variés ce temps qui était la préface des événements les plus extraordinaires qu'ait racontés l'histoire. Procès criminels et civils, questions de droit, règlements nouveaux, livres condamnés y passent tour à tour sous les yeux du lecteur. Puisque nous avons des loisirs, vous plaît-il que nous feuilletions ensemble le volume que j'ai sous la main?

Nous sommes en 1781.

Voici d'abord un article sur un ouvrage de M. Vermeil, ancien avocat au Parlement, intitulé : *Essai sur les réformes à faire dans notre législation criminelle*.

La mode était alors aux discours préliminaires; M. Vermeil, ancien avocat, écrivant sur le sujet qu'on vient de voir, ne devait pas manquer de la suivre. *La Gazette* ne croit pouvoir faire mieux pour donner une idée de l'ouvrage que de transcrire une partie du discours qui en précise l'objet. On y trouve les lignes suivantes :

« Il semble que le moment approche où les droits de l'homme et l'intérêt du corps social vont être justement appréciés : les lumières répandues par la philosophie nous ont convaincu de l'insuffisance de nos lois; la cause de l'humanité semble exciter... une sorte de fermentation dans les esprits; des couronnes académiques sont proposées à ses plus zélés défenseurs, et la nécessité de la réforme est déjà annoncée dans les écrits publics. »

Voici la Révolution assez clairement prédite par M. Vermeil huit ans avant 1789. Ne la pressent-on pas dans chaque mot de l'auteur de l'*Essai*? « Une sorte de fermentation dans les esprits; la cause de l'humanité, l'intérêt social; les droits de [illegible] sions d'une langue nouvelle comme l'écroulement d'un [illegible]

Quelques pages plus loin, nous lisons un quatrain mis au bas d'un portrait de M. Lenoir, lieutenant général de police.

Tranquille en ses foyers, l'indolent citoyen
Dort à l'abri de sa prudence;
Le vice craint sa vigilance,
Et le repos public lui dérobe le sien.

L'épithète « indolent » est blâmée par *la Gazette*, qui dans une note beaucoup plus longue que le quatrain, prend la peine d'avertir le public que le mot *indolent* se prend en mauvaise part, et, par conséquent, rend mal la pensée de l'auteur.

L'annonce suivante m'embarrasse quelque peu. Il s'agit d'un livre nouveau intitulé « *L'Art d'apprendre sans maître et d'enseigner en même temps le latin d'après nature, et le français d'après le latin*, mis à la portée de toutes les personnes raisonnables qui savent lire et écrire; par M. Lebel, avocat au Parlement. »

Sous cette annonce point de note; il eût été à propos cependant que la *Gazette* nous expliquât ce que c'est qu'apprendre et enseigner le latin *d'après nature*.

Ceci est plus clair : c'est la mention d'une ordonnance du roi du 1er mars 1781, prohibant outre les jeux de hasard déjà condamnés par des édits, des arrêts et des règlements, les jeux dont les chances sont inégales, et déclarant nuls les contrats, obligations, promesses, billets, ventes, cessions, transports, qui auront pour cause une dette de jeu.

Tout à l'heure nous citions un fragment du discours préliminaire placé par M. Vermeil en tête de son *Essai sur les réformes à faire dans notre législation criminelle*. Voici maintenant un extrait de la table de son livre :

« *Chapitre VI*. Des délits du faux honneur et de la vaine gloire qu'il convient de réprimer principalement par les humiliations et le déshonneur. *Divisions de ce chapitre* : Inconvénients de la loi de Louis XIV sur les duels. Absurdité du préjugé qui porte au duel. Réparations d'offenses propres à empêcher le duel. Modifications des peines prononcées contre les duellistes. »

Le déshonneur punissant les abus du point d'honneur, voilà qui est au moins ingénieux.

Tournons quelques pages, et nous tombons sur un arrêt [illegible] *losophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, par Raynal, à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice comme impie, blasphématoire, séditieux, tendant à soulever les peuples contre l'autorité souveraine et à renverser les principes fondamentaux de l'ordre civil.

Les documents curieux se suivent dans la *Gazette* et ne se ressemblent pas. Après l'arrêt qui condamne au feu le livre d'un philosophe citoyen, c'est une déclaration de l'empereur Joseph II en faveur des juifs.

« *Article 1er*. Je veux que les enfants des juifs soient admis dans toutes les écoles publiques; qu'après y avoir achevé leurs études et étant pourvus d'attestations suffisantes de capacité, ils soient admis à exercer toutes sortes d'emplois.

« *Art. 2*. Dès à présent, dans toutes les villes, les juifs ne seront plus obligés de porter une marque distinctive, et il leur sera permis de s'habiller à leur fantaisie.

« *Art. 3*. Ils pourront, pour leur argent, occuper tel logis et dans tel quartier qu'ils voudront.

« *Art. 4*. Et puisque leur commerce, sujet à tant d'entraves, outre les charges énormes qu'ils supportent, les réduit à l'impossibilité de subsister, ce qui les force souvent à recourir à l'usure, leur négoce sera ainsi facilité, et on leur permettra de pouvoir commercer dans toutes espèces de marchandises, et d'établir des manufactures partout où ils voudront.

« *Art. 5*. Il leur sera encore permis de pouvoir prendre à ferme toutes sortes de terres, même de cultiver eux-mêmes les champs; et à cet effet, je veux expressément que les terres prises à ferme par les juifs ne soient pas labourées par les chrétiens, mais le soient par eux-mêmes, afin qu'ils deviennent aussi par ce travail utiles à l'État.

« *Art. 6*. Pour faciliter la décision de leurs procès et éviter les frais de procédures, tout ce qui est relatif au commerce sera à l'avenir écrit en langue allemande sans y employer de caractères hébreux. »

Plus loin, c'est un arrêt de la grand'chambre du Parlement, du 22 juin 1781, qui, sur l'appel comme d'abus des doyen, chanoines et chapitre de l'église cathédrale de Noyon, condamne un mandement de monseigneur l'évêque, portant suppression de cinq fêtes, et translation de huit autres fêtes au dimanche, par ces motifs que ce mandement a été fait, rédigé et publié sans que le chapitre ait été consulté, qu'il ne contient pas la clause de concours et approbation, et n'a point été revêtu de lettres patentes.

De la grand'chambre nous passons à la Tournelle criminelle, dont un arrêt condamne Jean-François Collette à être attaché au carcan sur la place du marché de Troyes et banni de la ville pendant neuf ans, pour avoir poursuivi des filles et femmes, un balai à la main, et en avoir insulté trois en levant leurs jupons et les avoir fouettées avec ledit balai.

Ce qui suit vaut la peine d'être copié textuellement; c'est un arrêt du parlement de Normandie rendu à la requête des enfants de deux exécuteurs des œuvres qui se plaignaient d'avoir été insultés au théâtre :

« La Cour... fait défenses itératives à toutes personnes de traiter lesdits Ferrey et Jouenne, c'étaient les deux exécuteurs, leurs familles ni ceux employés à leur service, de *bourreaux*, sous peine de 100 livres d'amende; ordonne que défenses seront pareillement faites sous les mêmes peines d'intercepter la liberté desdits Ferrey et Jouenne dans les lieux publics, tels que les églises, les promenades, les spectacles et autres endroits publics. »

Exécuteurs, à la bonne heure! mais *bourreaux*, ah! fi!

Voici maintenant un curé qui fait prendre à ses paroissiens des délibérations attentatoires aux droits du seigneur. Ces actes téméraires sont cassés; mais l'opiniâtre prêtre recommence la guerre. Il n'encense plus le seigneur, il cesse de prier pour lui nominalement au prône; au lieu de lui donner l'eau bénite à part, il le confond dans l'aspersion commune de tous les paroissiens. Nouvelle condamnation pour ces insultes nouvelles. Le curé n'en devient que plus

audacieux. Un dimanche, du haut de la chaire, il se permet de si fortes et si claires allusions, que tous les yeux se tournent vers le banc du seigneur; il s'élève contre les droits [illegible] qu'ils sont plus grands pécheurs que d'autres, et qu'ainsi ils en ont besoin d'une plus grande quantité. »

Le seigneur porte plainte et une sentence, confirmée par arrêt du parlement de Toulouse, condamne le curé à cinq [illegible] don au seigneur, un jour de dimanche, à l'issue de la messe, à la principale porte de l'église, en présence du rapporteur, des consuls et marguilliers, et à payer 400 livres d'amende.

Et nous fermons ce livre sur une ordonnance du roi du 22 novembre 1781, qui renouvelle la défense de porter couteaux de chasse, épées, sabres, cannes, bâtons, baguettes, à tous domestiques et gens de livrée, même à ceux connus sous les noms de *chasseurs*, [illegible] Majesté défend aussi expressément de porter des épaulettes, à peine d'emprisonnement immédiat et de punition corporelle.

[illegible] *Gazette des* [illegible] grenier d'abondance où l'on trouve les moissons les plus diverses, et une chronique affamée y peut trouver, en temps de vacances, de quoi tromper sa faim.

MAÎTRE GUERIN

LE BISON

Toutes les grandes prairies sont l'asile naturel de vastes troupeaux d'animaux domestiques ou sauvages. C'est ainsi qu'on en rencontre d'innombrables bandes dans les pampas de l'Amérique du Sud, dans les steppes de la Hongrie, de la Tartarie et de la Russie; mais nulle part assurément ces bandes ne présentent un aspect aussi étrange que les grands troupeaux de bisons qui parcourent constamment dans l'Amérique du Nord les prairies du *Far-West*. On les rencontre surtout dans les fonds marécageux de la vallée du Missouri, où ils trouvent, dans de luxuriants herbages, une [illegible] pâture.

Lorsque les bisons broutent, ils se dispersent souvent sur une surface considérable; mais quand ils voyagent, ils forment une colonne dense et impénétrable qui, une fois en mouvement, ne se détourne guère devant aucun obstacle. Ils vont droit devant eux, aveuglément, à travers eau, à travers champs. Pour peu que la panique les prenne, ils bondissent alors avec une telle impétuosité, qu'aucune barrière n'est capable de les arrêter. Si dans un pareil moment ceux de l'avant-garde faisaient halte, le troupeau tout entier leur passerait infailliblement sur le corps. La terre tremble au battement de leurs sabots; tout est brisé, anéanti sur le passage de ces masses sombres et pesantes.

Un corps de troupes américaines qui fit par hasard la rencontre de troupeaux ainsi lancés n'eut d'autre ressource, pour faire obliquer la colonne qui venait droit sur lui, que de la repousser à coups de canon. Sans cette précaution, une partie des hommes eût infailliblement été broyée avec tous ses fourgons et ses bagages.

Chaque troupeau peut compter de quinze à vingt mille têtes. Quelques vieux bisons dirigent ordinairement la marche. Leur flair est très-fin. A peine ont-ils vent de l'approche de l'homme, qu'ils font volte-face, et alors de vieux bisons restent à leur tour en arrière pour protéger la retraite.

Les Indiens profitent de l'humeur farouche de ces animaux pour leur donner la chasse, soit à cheval, soit à pied. Tantôt ils les [illegible] jusqu'à un enclos d'où ils ne peuvent s'échapper; tantôt ils mettent le feu aux ajoncs autour de la place où le troupeau est en train de paître. Le feu effraye beaucoup les bisons, et ils se serrent les uns contre les autres pour l'éviter. La main des Indiens les abat alors par milliers sans danger aucun.

Ces gigantesques hécatombes ne sont malheureusement pas justifiées par la nécessité. Au point de vue culinaire, les chasseurs de prairies n'apprécient guère du bison que la langue et la bosse, la bosse surtout. Ils font si peu de cas des bêtes en elles-mêmes, que dans les courses vertigineuses auxquelles ils les soumettent, toutes les malheureuses vaches et aussi les jeunes, que leurs blessures ou seulement leur faiblesse font rester en arrière, sont abandonnées sur la route, où ils ne tardent pas à devenir la proie des loups.

HENRI MULLER

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1].)

CHAPITRE XXX

Chasse dans les bois. — Le loup Mboyo. — Capture d'un autre petit gorille. — Il meurt de faim.

Tout se passait bien chez mes braves Commis. Quand je venais à m'absenter, ils prenaient le plus grand soin de ce qui m'appartenait. On eût dit qu'ils se piquaient d'honneur à qui me montrerait le plus de bonne foi. Tout sauvages qu'étaient ce pays et ses habitants, je me sentais là aussi en sûreté que chez le peuple le plus civilisé de la terre.

De temps en temps, je quittais Washington pour m'enfoncer dans les bois. Je chassais tantôt le gorille, tantôt le buffle et le cochon sauvage, ou toute autre bête fauve.

J'étais aussi fort curieux de chasser le *Mboyo*, animal très-farouche, de l'espèce du loup, ayant de longs poils jaunâtres et les oreilles droites. Ces animaux sont très-rusés, et de temps à autre on peut les voir, dans les prairies, occupés à chasser pour leur propre compte. J'ai souvent observé la manière dont ils viennent à bout du menu gibier en l'entourant. Leur troupe s'élance toute à la fois; leur tactique est de courir toujours en rond; ils étourdissent la pauvre bête, la harcellent, la fatiguent, et comme ils rétrécissent toujours le cercle de plus en plus, au dernier tour ils se saisissent de leur proie.

Je les ai vus aussi bien souvent rôder isolément et battre la campagne à la recherche du gibier. Toujours sur le qui-vive, ils ne se laissent pas approcher aisément. Je ne pouvais les tirer qu'à de très-grandes distances.

J'allais parfois dans un pays où le gorille abonde. C'était alors que je ressentais des émotions vives, une alternative continuelle d'espérances et de craintes. Ce pays était voisin d'un village dont le chef se nommait Makaga Oune-Jiou. Ce chef était affligé d'une horrible maladie, la lèpre. Il avait déjà perdu tous les doigts de la main gauche, deux doigts de la main droite et le gros orteil du pied gauche. Mais le malheureux se montrait fort obligeant pour moi, et ses sujets l'aimaient beaucoup. Son village était petit, mais charmant. Les alentours étaient plantés de cannes à sucre et de bananiers; on y voyait aussi de petits champs de pistaches. De temps en temps les gorilles venaient piller les plantations et consommer les richesses agricoles que les habitants du village avaient eu tant de peine à produire. C'était pour ceux-ci un dommage considérable. Aussi furent-ils enchantés quand je vins, avec mon équipage de chasseur, passer quelques jours au milieu d'eux.

Le matin de bonne heure, j'entendais quelquefois les gorilles qui s'aventuraient très-près du village. Je n'avais donc pas besoin de faire de longues courses pour aller chercher un terrain de chasse. Mais le difficile, c'était d'approcher ces animaux. Le plus léger bruit leur donne l'éveil et les fait fuir. Il faut les surprendre à l'improviste et alors, si on se trouve face à face avec un mâle, il ne se retire pas sans combattre.

Pendant que j'étais chez Makaka Oune-Jiou, je m'emparai d'un second petit gorille, et cette capture n'eut pas lieu, je vous jure, sans des émotions pénibles.

Nous marchions en silence, quand nous entendîmes un cri, et tout à coup je vis à peu de distance, au milieu d'un fourré, une femelle de gorille avec son petit suspendu à son sein. La mère caressait le petit et le couvrait tendrement des yeux. Ce spectacle était à la fois si gracieux et si touchant, que je tins mon arme en suspens, me demandant avec un certain frémissement si je ne ferais pas mieux de laisser ces pauvres êtres en paix. Mais avant que j'eusse pris un parti, le chasseur qui était avec moi tira et tua la mère, qui tomba sans mouvement.

La mère était par terre et cependant le petit restait attaché après elle et tâchait, par ses cris pitoyables, d'attirer son attention. Je m'avançai et, quand il me vit, le pauvre petit cacha sa tête dans le sein maternel; il ne pouvait ni marcher ni mordre; c'était un enfant à la mamelle. Je n'eus pas de peine à m'en rendre maître. Je l'emportai tandis que mes hommes se chargeaient de la mère, qu'ils suspendirent après un long bâton. Arrivés au village, nous fûmes témoins d'une autre scène vraiment touchante. On déposa le corps à terre et je plaçai le petit gorille tout à côté. Dès qu'il aperçut sa mère, il se traîna vers elle et se jeta sur son sein. Mais il n'y trouvait pas sa nourriture accoutumée, et je vis qu'il commençait à se rendre compte de la vérité. Il se roulait sur le corps et le flairait, en laissant échapper de temps en temps un petit cri plaintif: « Hoo! hoo! hoo! » J'en étais ému jusqu'aux larmes.

Je cherchai inutilement du lait pour le pauvre petit; il ne pouvait pas encore manger. Aussi mourut-il au bout de trois jours.

CHAPITRE XXXI

Excursion dans des régions inconnues. — Quinguéza m'envoie son fils en otage. — Je le ramène avec moi. — Bon accueil du roi. — Nos harangues. — Quenguéza a peur d'un sorcier. — Scène d'incantation.

Le temps se passait. Il y avait déjà plusieurs années que j'avais quitté les États-Unis. J'étais cependant bien décidé à aller encore explorer les sources du Fernand Vaz, et à visiter des pays où aucun homme blanc n'avait jamais pénétré.

Quinguéza m'avait envoyé son fils aîné, appelé Kombé (le soleil), chargé pour moi d'un présent de bois d'ébène, et son plus jeune fils, un enfant de douze ans, nommé Akounga. Il m'engageait à venir le trouver en laissant Akounga entre les mains de Rampano comme un otage pour ma sûreté. « Vous voyez, me faisait-il dire, que je n'ai pas peur de vous, vous pouvez donc vous fier à moi. »

Il fallut prendre un grand bateau; car un canot ordinaire n'aurait pu contenir les bagages, la poudre, les balles, les fusils, les provisions et les médicaments que j'emportais avec moi; ce devait être un long, un très-long voyage. J'étais le premier homme blanc qui s'aventurât dans cette direction, et je désirais pousser mes recherches le plus loin possible.

Nous étions en tout quinze personnes sur mon bateau. Un autre canot, qui portait aussi quinze hommes, nous suivait. Le plus jeune fils de Quinguéza était des nôtres; car je n'ai jamais eu la mauvaise pensée de séparer un pauvre enfant de son père et de sa mère. Je pris aussi avec moi le vaillant petit Macondai, que je voulais d'abord laisser en arrière comme trop faible pour supporter les fatigues du voyage; mais il me pria si instamment de l'emmener que je finis par y consentir. Je n'eus pas lieu de le regretter: il se conduisit comme un homme. Ses forces se développèrent avec les années, et je voudrais que vous l'eussiez vu se battre à mes côtés dans le pays d'Ashango.

A la fin, après beaucoup de peines et de fatigues, nous parvînmes au village de Goumbi, résidence du roi Quinguéza. On nous y fit une réception triomphale. C'étaient des acclamations et des détonations à ne pouvoir s'entendre. Toute la population de Goumbi se précipita sur la rive pour me voir. Je fus mené en grande pompe sous un immense hangar capable de contenir au moins mille personnes et garni de bancs tout autour. Aux habitants étaient mêlés beaucoup d'étrangers, attirés de toutes les parties de l'intérieur, par la nouvelle de ma visite à Goumbi. Ils m'examinaient avec curiosité; mes cheveux surtout excitaient leur étonnement.

Un siége fort élevé m'était destiné; il y en avait un autre à côté pour Quinguéza, qui parut bientôt, la figure rayonnante de joie. Il me secoua les mains et nous nous assîmes.

Un profond silence régnait dans l'assemblée. Quinguéza était un grand vieillard maigre, à chevelure (ou à laine) blanche, à la contenance sérieuse, laissant deviner beaucoup d'énergie et de courage, qualités qui lui avaient valu dans son pays une juste célébrité. Quand il était plus jeune, tout le monde le redoutait; mais à présent qu'il était devenu chef de sa tribu et qu'il avançait en âge, il se montrait plus doux et plus pacifique, à la grande joie des peuplades d'alentour. C'était un homme d'une intelligence et d'un tact des plus remarquables. Il m'apprit qu'il était en deuil de son frère aîné qui était mort depuis deux ans et qui lui avait transmis la souveraineté du clan des Abouyas.

Quinguéza portait un chapeau noir et un pagne noir, tous deux de fabrique Ashira; point de chemise, bien entendu: cet article d'ailleurs est interdit par le deuil. Il avait par là-dessus un paletot américain qui était trop petit pour lui.

Quand le roi m'eut souhaité la bienvenue, j'appelai son petit garçon Akounga. Celui-ci s'avança, et je dis alors à Quinguéza, assez haut pour être entendu de tout le monde:

« — Vous m'aviez envoyé cet enfant en otage, pour qu'il répondît de ma sûreté, pendant que je venais vous rendre visite; mais je n'ai aucune crainte: je vous aime et je me fie à vous; je n'ai donc pas besoin d'otage. Ainsi laissez cet enfant retourner près de sa mère. »

A ces mots éclatèrent des acclamations à tout rompre et le peuple parut transporté de joie.

Le roi se leva pour me répondre et aussitôt le silence se rétablit; car Quinguéza inspirait un profond respect à ses sujets. Il leur parla ainsi en me montrant:

« — Voici mon *Ntangani* (homme blanc). Il arrive d'un pays lointain pour me connaître, et j'ai été le trouver pour le prier de venir ici. Vous le voyez, il est venu. Ne faites aucun mal à ceux qui l'accompagnent; quant à lui, je n'ai pas besoin d'en parler; qu'on leur fournisse des vivres à discrétion; traitez-les bien; ne dérobez rien. Si vous n'agissez pas comme je vous le dis, ce sera entre vous et moi une terrible affaire! »

Il prononça ces derniers mots d'une voix tonnante.

Puis s'adressant aux Ashiras et aux Bakalais qui se trouvaient dans l'assemblée, il ajouta du même ton: « Prenez garde! ne volez rien à mon homme blanc. Si vous vous en avisiez, je vous ferais tous vendre! »

Après quoi, le roi m'offrit des provisions de bananes et de cannes à sucre, avec une centaine de poules et quelques chèvres, et la séance fut levée.

Plus je restais près de Quinguéza, plus je me sentais d'affection pour lui. Son seul défaut, celui de sa race, hélas! et de son pays, c'était une extrême superstition. Depuis un an il n'avait point passé dans une certaine rue qui conduit directement au fleuve, et il aimait mieux s'astreindre à faire un long détour que d'y mettre le pied.. Savez-vous pourquoi? C'est qu'on lui avait dit, quand il avait été nommé roi, que cette rue avait été ensorcelée par un de ses ennemis. Aussi croyait-il fermement que s'il passait par là, il mourrait. Cette idée superstitieuse avait pris naissance dans je ne sais quel rêve qu'il avait fait, et que l'on avait interprété de cette façon.

Plusieurs tentatives avaient été faites par des docteurs renommés pour chasser le sorcier (*Aniemba*) qui barrait traîtreusement le passage au malheureux roi; mais Quinguéza, si crédule en fait de sorcellerie, ne l'était guère quant à la science des prétendus exorciseurs. Il craignait toujours que l'Aniemba ne fût pas parti, et le plus sûr pour ne pas le rencontrer, c'était, selon lui, de continuer à prendre un autre chemin; mais ses sujets se montraient fort contrariés du malencontreux obstacle qui empêchait le roi de passer dans leur plus belle rue.

On tenta un dernier effort pour expulser ce terrible Aniemba. Un célèbre docteur fut mandé du fin fond du pays des Bakalais pour accomplir cette cérémonie. Il se nommait Aquailai.

Un soir, le peuple se rassembla en foule sur l'immense hangar où ma réception avait eu lieu. On y alluma des feux, autour desquels on s'assit. Cette enceinte, qui avait cent cinquante pieds de long sur quarante de large, était recouverte de branches et de feuilles de palmier.

Vers dix heures, à la nuit noire, le docteur préluda à ses

1. Voir les numéros 658 à 717.



LE MIROIR MAGIQUE, d'après le tableau de M. Charles Cattermole. — Voir page [illegible].

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



Le pince-nez devenant indispensable aux fumeurs des nouveaux londrès de la régie.



Enfoncé le chassepot!
Le londrès de la régie suffisant pour éloigner l'ennemi de nos frontières.



LEVÉE DU CAMP DE CHALONS.
Les pauvres bêtes! elles vont se trouver bien seules!



— Je reviens un peu bruni!
— Pourquoi aussi que Madame est allée aux eaux avant de savoir si elle était bon teint?



— J'ai laissé mes rhumatismes là-bas.
— Comme une fatalité! Monsieur ne peut pas voyager sans oublier quelque chose.



COURSES DE BADE.
Tout va!



— Pourquoi aller aux eaux de Bade? [illegible]



— Je braconne! Je vous en conjure, mettez-moi en prison! Demain, il serait trop tard : on me ramène en pension.



— Le malheureux! Il n'aurait pas des oreilles comme ça, si on l'avait envoyé à l'école primaire!



DANS LE TRAIN DU SIMPLON.
— [illegible] veux-tu que nous allions au théâtre? [illegible] je n'en veux pas, des pièces suisses.



Apollon réforme son char pour donner dans le progrès.



Le directeur de l'Opéra se donnant à tous les diables.

opérations en entonnant un chant pompeux et plein de jactance, qui proclamait son empire sur les sorciers. A ce signal tous les habitants allèrent se réfugier dans leurs maisons, avec une telle précipitation que deux femmes qui n'avaient pu regagner leur demeure et qui craignaient de s'attarder dans la rue vinrent me demander asile. Tous les feux furent éteints avec soin dans les maisons, ceux du hangar l'étaient déjà; et au bout d'une heure il ne restait plus dans tout le village une seule lumière, excepté la mienne. Tout ce qu'on exigea de moi, ce fut de fermer ma porte. Partout régnaient l'obscurité la plus profonde et le silence le plus complet. Pas une voix, pas un soupir, pas un souffle ne s'échappaient de cette foule agglomérée dans les ténèbres.

A la fin ce silence fut rompu par la voix glapissante du docteur qui, du milieu de la ville où il se tenait, se mit à articuler des paroles dont je ne pouvais saisir le sens. De temps en temps la foule lui répondait en chœur. Cela dura bien une heure; c'est une des plus étranges scènes auxquelles j'aie jamais assisté. Je ne voyais rien, si ce n'est les figures épouvantées des deux femmes qui s'étaient réfugiées chez moi: pauvres créatures! Tout le peuple d'ailleurs était aussi effrayé qu'elles. La voix stridente du docteur résonnait étrangement au milieu du silence général; et quand la re-[illegible] arrivait confuse et mystérieuse à mes oreilles, la cérémonie prenait je ne sais quel caractère d'évocation fantastique.

A la fin, juste au moment où minuit sonnait à ma pendule, j'entendis le docteur s'approcher. Il avait des clochettes pendues à sa ceinture, et les faisait sonner en marchant; il allait de maison en maison demander successivement à toutes les familles si le sorcier qui barrait le passage au roi n'était point des leurs. Naturellement chacun répondait non. Alors il se rendit dans la rue ensorcelée et se mit à courir çà et là, en conjurant le sorcier de déguerpir; puis il revint sur ses pas, et déclara qu'il ne voyait plus l'Aniemba: « — Très-certainement, ajouta-t-il, ce sorcier intimidé s'était enfui pour ne plus revenir. » A ces paroles tout le peuple se précipita hors des maisons en criant: « Va-t'en! va-t'en! et ne reviens jamais faire du mal à notre roi! »

On ralluma les feux et l'on se mit à table. Après quoi, les feux furent éteints de nouveau, et les habitants entonnèrent des chants sauvages jusqu'à quatre heures du matin. Alors on ralluma encore les feux.

Au point du jour, toute la population se rassembla autour du roi pour descendre avec lui la redoutable rue jusqu'au fleuve. Quingueza, je le savais, était un brave chasseur et un brave guerrier; il se montrait aussi fort intelligent sur beaucoup de points où éclatait la stupidité de ses sujets; et malgré cela, le pauvre roi éprouvait une peur horrible. On lui assurait bien que le sorcier était parti; mais au fond il n'en croyait pas moins marcher à une mort certaine. Il hésita quelques instants; enfin il se décida à braver sa destinée. Il se mit vaillamment en marche, descendit la rue et la remonta aux applaudissements de tout son peuple.

Ainsi se termina la cérémonie de l'exorcisme. Mais le pauvre Quingueza ne recommença jamais sa promenade. C'était bon pour une fois: il n'était pas guéri de ses [illegible]

PAUL [illegible]

(La suite au prochain numéro.)

LE MIROIR MAGIQUE

La reine Élisabeth, accompagnée d'une seule fille d'honneur, s'est rendue chez un célèbre nécromancien. Elle voudrait soulever le voile mystérieux de l'avenir et connaître celui qui, après sa mort, sera appelé par la fortune à porter la couronne d'Angleterre.

Sur la demande de la reine, le nécromancien allume, devant un miroir magique, une cassolette remplie d'aromates. Soudain, à travers les vapeurs bleuâtres qui s'en dégagent, un spectacle étrange, effrayant, s'offre aux regards des deux visiteuses. Dans la glace du miroir apparaît un cavalier revêtu d'habits royaux: il est entouré d'une foule immense qui l'acclame... Ce prince, Élisabeth le reconnaît: c'est Jacques, roi d'Écosse, qui vient occuper le trône d'Angleterre, c'est le fils de cette ennemie dont sa haine implacable a fait tomber la tête. Le destin lui réserve le châtiment de livrer son propre héritage au sang de Marie Stuart.

A cette révélation cruelle, Élisabeth demeure immobile et muette. Sa physionomie reflète une sombre colère, et des idées de haine et de vengeance traversent sa pensée. Mais que peut le pouvoir royal contre les arrêts inflexibles du sort? Toute la haine d'Élisabeth n'empêchera pas le fils de Marie Stuart de s'appeler Jacques Ier d'Angleterre.

Le beau tableau de M. C. Cattermole que nous reproduisons fait saisir parfaitement, d'un seul coup d'œil, l'ensemble de cette scène mystérieuse. La figure de la reine est traitée de main de maître. Sur le fond sombre de la tapisserie, son profil se détache en lignes aiguës où se lisent l'anxiété et la cruauté. La jeune fille ouvre des yeux épouvantés et fixes; dans son effroi, elle saisit instinctivement le bras de la reine. Pendant ce temps, le magicien, grave et solennel, regarde la reine en face, tout fier de sa puissance occulte. Quant aux accessoires de l'œuvre, ils sont d'une facture très-large et d'un rapport parfait avec les types des personnages et l'idée même de la scène. On y trouve, en un mot, cette harmonie générale que les véritables artistes savent seuls communiquer à leurs œuvres. Cet éloge n'étonnera personne, puisque nous avons nommé M. Cattermole.

A. D[illegible]

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1])

Le prince avait connu, à Saint-Pétersbourg, je crois, mon bien bon ami Marmier, et tout de suite il se mit à me dire de lui le bien que j'en pense, en me priant, aussitôt mon retour à Paris, de le rappeler au souvenir du savant voyageur.

Comme je ne sais pas si Marmier est à Tanger ou à Tombouctou, à Mexico ou à Damas, comme naturellement il n'est pas à la bibliothèque du ministère de l'instruction publique, je commence par m'acquitter ici de ma commission, non que je sois pressé de m'en débarrasser, mais parce que j'ai hâte de me rappeler au souvenir d'un ami.

Les dames, qui avaient fait leur dîner, assistaient au nôtre. La fille de M. Pigoulevsky, une belle houri bleue, comme l'aurait appelée Mahomet, un bel ange d'azur, comme l'appellera un jour le bon Dieu, fut notre interprète pendant tout le repas.

Le repas fini, nous retrouvâmes les voitures tout attelées. Il s'agissait d'aller voir les fameux feux de Bakou.

[illegible] peu moins, naturellement, des Français, le peuple le moins voyageur qu'il y ait au monde, que des autres peuples.

C'est à vingt-six verstes de Bakou que se trouve le fameux sanctuaire du feu Artech-Gah, où brûle le feu éternel.

Ce feu éternel est alimenté par le naphte.

Le naphte est de l'huile de pierre, du pétrole, inflammable toujours, léger et transparent quand on l'épure, mais qui, même épuré, répand une fumée épaisse, d'un goût désagréable, ce qui n'empêche pas qu'on ne s'en serve de Linchoran à Derbend. On en enduit les outres qui servent à transporter le vin, ce qui donne au vin un goût tout particulier, très-apprécié des amateurs, mais auquel je n'ai jamais pu m'habituer. On en graisse les roues des chariots, ce qui dispense les charretiers de toucher à la chair du porc, de laquelle ils ont horreur, étant pour la plupart musulmans. Enfin on en fabrique un ciment qui, aïeul du ciment romain, servit à la construction, à ce que l'on assure du moins, de Babylone et de Ninive.

Le naphte est la décomposition du bitume solide, opérée par les feux souterrains. Plusieurs points du globe produisent le naphte; mais le point où il se produit avec le plus d'abondance est Bakou et ses environs. Tout autour de la ville, sur tout le rivage de la mer Caspienne, on a creusé des puits dont la profondeur varie depuis trois mètres jusqu'à vingt, à travers une marne argileuse imbibée de naphte. [illegible] cent sécrètent du naphte noir, quinze du naphte blanc.

On en extrait à peu près cent mille quintaux de naphte par an. Ce naphte est expédié en Perse, à Tiflis et à A[illegible]

En jetant un coup d'œil sur la carte de la mer Caspienne, et si l'on tire une ligne droite le long de la parallèle de Bakou à la rive opposée, on trouvera, tout près de la côte habitée par les peuplades turkomanes nomades, une île du nom de Tcheléken, ou île de Naphte.

Du côté opposé, la presqu'île de l'Apcheron s'avance dans la mer, produisant sur la même ligne une grande quantité de sources de naphte et de kir. A l'extrémité de l'Apcheron, formant détroit, se trouve l'île Suatoi, île sainte, appelée [illegible] puits de gaz et de naphte.

Il y a donc tout lieu de croire qu'un banc immense de naphte passe sous la mer Caspienne, et s'étend jusque dans [illegible]

Une grande société s'établit en ce moment pour faire des bougies avec du naphte. Les bougies les plus pures, comparables à notre bougie de l'Étoile, reviendraient à soixante-quinze centimes la livre, au lieu de deux francs qu'on la vend à Tiflis, et d'un franc soixante centimes qu'on la vend à Moscou.

Il n'y a donc rien d'étonnant que les Parsis, les Madjous et les Guèbres aient choisi Bakou pour leur lieu sacré.

Voulez-vous que nous disions un mot de ces braves gens, les plus inoffensifs et les plus persécutés de tous les sectateurs d'une religion quelconque?

Guèbres vient de *giaour*, qui, en turc, veut dire infidèle.

Madjou vient de mage, nom des ministres de la religion [illegible]

Parsis vient de Fars ou Farsistan, l'ancienne Perside.

Vous voyez que nous avons, sur beaucoup d'étymologistes, l'avantage d'être court et clair.

Zoroastre, en pehlvi Zaradoh, en zend Zeretochtro, en persan Zerdust, est le fondateur ou plutôt le réformateur de leur religion.

Il naquit en Médie, ou dans l'Aderbaïdjan, ou dans l'Atropathène, selon toute probabilité sous le règne d'Hystaspe, père de Darius Ier.

Voyant la religion des Mèdes remplie de superstitions, il résolut de la réformer. Il voyagea vingt ans, pour conférer avec les plus illustres savants de son époque; de retour de ses voyages, et après ses conférences, il s'enferma dans une grotte, fut enlevé au ciel comme Moïse, vit Dieu face à face, et reçut de lui l'ordre d'aller prêcher à l'Iran, c'est-à-dire à la Perse, une religion nouvelle.

Son premier miracle fut de convertir à sa foi le roi Gouchtasp et son fils Isfendiar, et avec eux tout l'Iran occidental.

1. Voir les numéros [illegible]

Cette conversion émut fort l'Iran oriental, qui envoya contre Zoroastre une véritable armée de brahmes; quatre-vingt mille, assure-t-on.

Zoroastre les confondit; et, à la vue de leur confusion, tout le Sind adopta sa doctrine.

Zoroastre mourut sur le mont Adorji — si toutefois il mourut — dans un âge très-avancé, et laissant vingt et un livres de doctrine appelés *les Nosks*, des débris desquels on fit le *Zend-Avesta*, c'est-à-dire la parole vivante.

Le culte du feu régna en Perse jusqu'à la conquête d'Alexandre; mais, sous le règne de ses successeurs, les Séleucides et les Parthes Arsacides, il fut proscrit. Deux cent vingt-cinq ans après Jésus-Christ, il fut rétabli par Ardechyr-Babukhan, fondateur de la dynastie des Sassanides en Perse. Mais, en 625, lors de l'invasion arabe et de la substitution de l'islamisme au magisme, le culte du feu fut proscrit et ses sectateurs furent dispersés, proscrits, persécutés; les uns passèrent alors le Guzzerat et sur les bords du Sind; les autres s'établirent sur les bords de la mer Caspienne.

Aujourd'hui, les deux principales patries des malheureux Parsis sont Bombay, où ils vivent sous la protection anglaise, et Bakou, où ils vivent sous la protection russe.

Ils prétendent avoir conservé la vraie tradition du culte de Mithra, sanctionné et perfectionné par Zoroastre, posséder le véritable *Zend-Avesta*, écrit de la main de leur fondateur, et se chauffer au même feu que celui auquel se chauffait Zoroastre.

Vous voyez qu'il y a peu de religions aussi innocentes que celle-là.

Aussi y a-t-il peu d'hommes plus doux et plus humbles [illegible]

C'était à ces pauvres gens que nous allions faire visite dans leur lieu sacré, dans leur sanctuaire du feu, à Artech-Gah.

Après deux heures de marche, à peu près, la première [illegible] au sommet d'un petit monticule d'où nous embrassâmes tout l'ensemble des feux.

Figurez-vous une plaine d'une lieue carrée à peu près, d'où, par cent ouvertures irrégulières, s'échappent des gerbes de flamme que le vent déploie, fait flotter, courbe, redresse, couche jusqu'à terre, élève jusqu'au ciel sans jamais les éteindre.

Puis, au milieu de tous ces foyers, éclairé par eux, paraissant mobile comme la lumière qu'il reflète sur ses murailles, un grand bâtiment carré d'un blanc de chaux, entouré de créneaux, dont chacun brûle comme un énorme bec de gaz, et derrière lesquels s'élève une coupole aux quatre coins de laquelle brûle une flamme ardente, mais moins haute que celles qui s'élèvent de la porte principale tournée vers l'orient.

Comme nous venions de l'occident, nous dûmes faire le tour du monastère, dont la seule entrée donne sur l'orient.

Le spectacle était splendide et inaccoutumé; les jours de fête seulement, l'illumination générale du monastère a lieu. M. Pigoulevsky avait annoncé notre arrivée, et c'était jour de fête, ou plutôt nuit de fête pour les pauvres gens qui, persécutés depuis deux mille ans, s'empressent d'obéir aux autorités près desquelles elles trouvent un appui.

Hélas! ceux qui voudront voir après moi les Guèbres, les Parsis et les Madjous, doivent se presser; le monastère n'est plus habité que par trois sectateurs du feu, un vieillard et deux hommes de trente à trente-cinq ans.

Et encore un des deux derniers venait-il d'arriver de l'Inde depuis cinq ou six mois seulement. Avant cette adjonction d'un troisième adorateur du soleil, ils étaient réduits à deux.

Nous descendîmes à la porte, tout empanachée de flamme. [illegible] d'une vaste cour carrée, au milieu de laquelle s'élève un autel surmonté d'une coupole.

Au centre de l'autel brûle le feu éternel. Aux quatre coins de la coupole, comme quatre gigantesques trépieds, flamblent quatre foyers alimentés par la flamme souterraine.

On monte à l'autel par cinq ou six marches. Une vingtaine de cellules sont adossées au mur extérieur, mais s'ouvrent intérieurement. Elles sont destinées aux disciples de Z[illegible]

Dans une de ces cellules était une niche creusée dans la muraille, avec un rebord sur lequel étaient posées deux petites idoles indiennes.

Un des Parsis revêtit son costume de prêtre; l'autre, qui était tout nu, passa une espèce de chemise, une messe hin[illegible]

Cette messe consistait en une modulation d'une douceur infinie, en un chant qui n'occupait pas plus de quatre ou cinq notes de la gamme chromatique, à peu près du *sol* au *mi*, et dans lequel le nom de Brahma revenait de minute en [illegible]

De temps en temps, l'officiant se prosternait la face contre terre, et, pendant ce temps, le desservant frappait l'une contre l'autre deux cymbales qui rendaient un son aigu et vibrant.

La messe terminée, l'officiant nous donna à chacun un petit morceau de sucre candi, en échange duquel nous lui donnâmes chacun un rouble.

Après la messe dite, nous allâmes visiter les puits extérieurs. Le plus profond a une soixantaine de pieds; on y puisait autrefois de l'eau; cette eau était saumâtre, il est vrai; un jour, elle disparut. On y jeta une étoupe allumée pour essayer de voir ce que l'eau était devenue: le puits s'enflamma aussitôt et ne s'éteignit jamais depuis.

Seul, il serait dangereux de trop s'incliner sur ce puits pour regarder au fond; la vapeur pourrait faire perdre la

[illegible] la tête perdue, les pieds pourraient perdre la terre, et l'on irait promptement porter du combustible au feu central.

Aussi ce puits est-il entouré d'un parapet.

Les autres puits sont à fleur de terre. A leur orifice, on pose des grilles, et sur ces grilles des pierres qui sont réduites en plâtre en moins de douze heures.

Pendant que nous regardions s'opérer cette transformation, l'officier qui commande le village de Sourakani, situé à une verste du monastère, vint nous inviter à prendre le thé chez lui.

Nous acceptâmes, et le suivîmes.

Le thé n'était qu'un prétexte. Il nous donna, dans une chambre charmante, toute préparée pour nous servir de [illegible] composé d'un pilau, d'un schislik, de poires, de raisins et de melons d'eau.

Nous y restâmes jusqu'à onze heures. J'avais grande envie d'y rester jusqu'au lendemain matin; mais il n'y avait pas moyen de laisser retourner M. Pigoulevsky seul à Bakou.

Nous l'y ramenâmes en repassant par cette *solfatara*, qui a sur celle de Naples l'immense avantage de n'être pas éteinte.

Le lendemain de notre excursion chez les Parsis, vers neuf heures du matin, on nous annonça le prince Khazar-Outzmief: avec une régularité plus qu'européenne, il venait nous faire sa visite et se mettre à notre disposition.

Parler d'un prince tatar à des Parisiens, c'est leur parler d'une espèce de sauvage, à moitié enseveli dans une peau de mouton, ou plutôt dans deux peaux de mouton, l'une faisant papak, l'autre faisant bourka; parlant une langue rude, gutturale, incompréhensible; traînant avec lui tout un attirail [illegible] rant notre politique, notre littérature, notre civilisation.

Point : un prince tatar, quand il s'appelle le prince Khazar-Outzmief, ne ressemble à rien de tout cela.

Comme aspect extérieur, je l'ai déjà dit, c'est un fort bel homme de trente-cinq ans, aux traits réguliers, à l'œil vif et intelligent, au fond duquel brille un rayon presque invisible d'inquiétude et de sauvagerie, aux dents splendidement blanches, à la barbe tirant sur le noir acajou, à cause de la teinture de henna dont les Tatars et les Persans ont l'habitude de se colorer la barbe; portant un bonnet très-fin et très-élégant d'agneau noir frisé et pointu à la manière géorgienne, une longue tcherkesse noire, avec un simple filet d'or pour tout ornement; à la poitrine, deux cartouchières avec leurs cartouches, d'argent guilochées d'or; une ceinture d'un seul galon d'or, comme on n'en fait qu'en Orient, le pays du monde où l'on travaille le mieux l'or filé, ceinture à laquelle pend un élégant kandjar à la poignée d'ivoire, au fourreau et à la lame damasquinés d'or; un pantalon de drap persan, serré au-dessous du genou par la guêtre montagnarde, de l'extrémité de laquelle sort une botte étroite et fine, renfermant ces pieds de cavalier que la terre n'a point élargis, ne les ayant presque jamais touchés, et que l'on croirait des pieds d'enfant, complètent ce costume ou plutôt cet uniforme.

Le prince Outzmief, comme tous les hommes d'Orient, est très-grand amateur d'armes; non-seulement de ces armes aux poignées éclatantes, aux lames noircies qui semblent tirer, en même temps qu'elles, le fluide du fourreau, mais de nos armes d'Europe, simples, solides, sûres de leur coup. Il examina mes quatre ou cinq fusils, distingua très-bien ceux qui venaient de Devisme de ceux qui s'étaient glissés dans leur compagnie, et finit par me demander s'il me serait possible de lui faire passer à Bakou un revolver de notre armurier [illegible].

La veille même de mon départ de Paris, Devisme était venu me voir et m'avait apporté, comme je l'ai déjà dit, une carabine à balle explosible et un revolver, sortant tous deux naturellement de son magasin. J'avais déjà donné la carabine au prince Bagration, je crus le moment venu de placer le revolver.

Je l'allai donc chercher et l'offris au prince.

Une heure après, je reçus un petit mot de lui; ce petit mot était conçu en ces termes, et sans une seule faute de français ni d'orthographe :

« Vous avez, monsieur, de trop belles armes pour que je me permette d'ajouter quelque chose à votre collection; mais voici une bourse et deux devants d'arkalouk que la princesse vous prie d'accepter.

« La bourse est brodée par elle.

« Prince KHAZAR-OUTZMIEF. »

Je sortais au moment où je reçus ce charmant cadeau : j'allais chez Mme Freygang.

Lors des fêtes que le prince Toumaine m'avait données dans son palais des steppes, j'avais fait, à bord du bateau à vapeur de l'amiral Machine, le voyage d'Astrakan à la villa du prince Toumaine avec deux charmantes femmes nommées Mmes Petréienkof et Davidof, et une jeune fille nommée Mlle Vroubel. La pauvre enfant était triste et en deuil au milieu de cette fête : son père, hetman des Cosaques, était mort depuis huit mois.

Mme Petreienkof, femme d'un officier de marine, avait pendant deux ans habité Asterabad, en Perse, et, pendant cinq ou six mois, Bakou, ville aujourd'hui russe, mais restée tout aussi persane qu'Asterabad.

A Bakou, elle avait connu Mme Freygang, m'avait beaucoup parlé d'elle; de sorte que, la veille, lorsque j'avais rencontré [illegible] — chez Mme Pigoulevsky, je l'avais abordée comme une ancienne connaissance; elle, de son côté, avisée par Mme Petreienkof de mon arrivée, avait saisi l'occasion de me voir et était venue chez Mme Pigoulevsky avec son mari, commandant du port.

Là, il avait été convenu que, le lendemain, M. Freygang viendrait me prendre avec sa voiture, et que nous rejoindrions au bazar Mme Freygang, qui nous y attendrait.

La population de Bakou se compose tout particulièrement de Persans, d'Arméniens et de Tatars.

Qu'on nous permette de tracer en quelques mots trois types qui seront ceux de ces trois peuples, autant toutefois qu'un type peut représenter un peuple; un homme, des hommes.

Puisque nous avons nommé le Persan d'abord, commençons par le Persan. Mais, qu'on le comprenne bien, nous ne parlerons pas du Persan de la Perse, — nous ne connaissons celui-ci que par un des plus brillants échantillons que l'on puisse voir, je veux dire par le consul de Perse à Tiflis, — nous parlerons des Persans des provinces conquises.

Le Persan est basané, plutôt grand que petit, assez élancé dans sa taille; il a le visage long naturellement, et encore allongé en haut par son bonnet pointu et frisé, en bas par sa barbe invariablement peinte en noir, de quelque couleur que la nature l'ait faite; il a la démarche plutôt dégagée que vive; il marche vite quelquefois et court au besoin, ce que je n'ai jamais vu faire à un Turc.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite prochainement.)

COURRIER DES MODES

Il est passé ce temps où nous nous plaisions à décrire des toilettes roses ! Il faut songer au confortable, mes chères lectrices, car la bise a soufflé et nous voici dans la froide saison.

Pour une grande partie des femmes cette époque est réellement celle où l'on s'occupe des toilettes; les réunions du soir, le théâtre et bientôt le bal; et enfin dans un genre moins joyeux, mais aussi important, les visites de retour.

Nous avons, dans une dernière causerie, parlé des costumes courts, parce qu'on nous assure qu'on doit en porter beaucoup; mais pour les robes du soir, la jupe à traîne restera encore la seule possible. Les corsages décolletés, richement garnis de dentelle, les manches flottantes ou courtes, ne sauraient être suivis d'un jupon court. On remarque plusieurs genres bien accentués dans la toilette actuelle; il y a mise de chez soi, de petite sortie, de visite, et enfin habits du soir. Depuis longtemps déjà on avait classé ces différents costumes, mais jamais d'une manière aussi formelle.

Les femmes élégantes ont accordé une grande préférence au foulard comme toilette de soirée; le foulard est la plus flatteuse des soieries, et c'est en même temps la plus économique; car le foulard se nettoie parfaitement et ne se coupe pas comme le taffetas. Les dispositions sur fond de lumière, dont les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, ont en ce moment de si riches assortiments, sont recherchées pour toilettes de soirée, et je ne puis qu'approuver la vogue qui s'attache aux produits de cette honorable maison.

En parlant des magasins de la *Malle des Indes*, je n'oublierai pas de citer ces riches collections de foulards de poche, les plus admirables qui soient jamais venues directement des Indes et de la Chine, en corahs, bandanos, javanais et surwets. Les cache-nez des mêmes tissus sont également recommandables, surtout à cette époque où ils complètent la toilette. La *Malle des Indes* est la première et la plus importante des spécialités de foulard; elle compte dans sa clientèle les souverains et les plus riches familles [illegible].

La grande question des jupons a été résolue : on continue à porter le jupon à ressorts avec tournure à panier.

La maison Dugé-De Plument, rue d'Aboukir, n° 9, que nos lectrices connaissent, fait un nouveau modèle de son jupon parisien régulateur; c'est toujours la forme dont nous avons déjà parlé, longue ou courte à volonté, et le tissu qui compose le jupon est en *waterproof* imperméable. Voilà un jupon délicieux pour sortir à pied les jours de pluie; il ne craint ni l'eau ni la fatigue; on le brosse comme on veut et il est toujours prêt pour le service. Un admirable assortiment de surjupes garnies d'écossais ou d'étoffe à rayures satinées complète la partie des jupons dans le magasin que je viens de citer, où l'on peut aussi s'approvisionner du *corset sultane*, très-joli modèle dont la réputation est faite [illegible].

Avec les robes courtes, il est indispensable de posséder une certaine quantité de sous-jupes; la même robe, si elle est en teinte unie et foncée, peut aller sur différentes jupes.

L'écossais se porte beaucoup, principalement en vert et bleu; les diagonales de cette disposition servent à faire des costumes de matinée qui ont du succès au début de la saison. On accompagne ces toilettes par des pèlerines *macfarlan*, dont je crois avoir déjà parlé.

Les lectrices de *l'Univers illustré* m'ont donné de nombreuses preuves de sympathie en venant se joindre aux abonnées de *la Glaneuse Parisienne*, journal de la vie de famille.

La livraison de ce journal, qui paraît le 15 octobre 1868, contient un texte très-varié en littérature morale et amusante, un très-long Courrier de modes pratiques, de jolis travaux et d'excellentes et *inédites* recettes de cuisine.

Les annexes très-nombreuses sont : trois patrons *coupés* de grandeur naturelle, prêts à tailler, à savoir : une pèlerine *macfarlan*, une ceinture à double basquine et un très-joli paletot pour toilette de sortie.

Les autres annexes sont : une gravure de modes coloriée, une planche de dessins de broderies, une très-belle planche de tapisserie coloriée pour meuble, une garniture de pantalon sur mousseline en broderie anglaise, une aquarelle, etc.

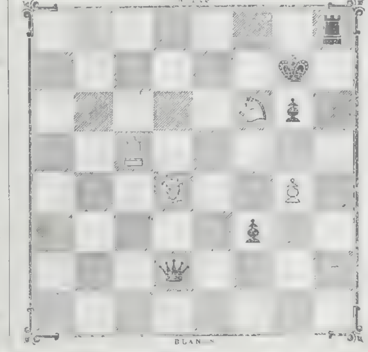
L'abonnement à *la Glaneuse Parisienne* est de douze francs par an pour toute la France, l'étranger s'augmente des droits de poste.

On s'abonne à la *Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, n° 15*, en envoyant un bon de poste de *douze francs* à l'ordre de M. le directeur de *la Glaneuse Parisienne*. On peut demander un numéro spécimen contre un franc en timbres-poste.

Je ferai remarquer à nos lectrices que chaque patron coupé acheté séparément coûterait un franc cinquante centimes, et que le numéro en contient trois; ce qui n'empêche pas *la Glaneuse Parisienne* d'offrir à ses abonnées de très-jolies primes dont le détail est sur la livraison.

Toutes les femmes élégantes, mais économes, s'abonneront à ce journal qui n'est pas le rival, mais le *complément* de tous les autres.

PROBLÈME N° 1[illegible]



1° Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.
2° Les Noirs jouent et font mat en quatre coups.
Les deux Rois sont mat à la même case.

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 116.

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 8eFR éch.	1 R. 2eTD (meilleur).
2 D. 5eFD éch.	2 D. pr. D (meilleur).
3 T. 8eTD [illegible]	3 R. 3eCD (meilleur).
4 T. 6eTD pr. P, éch.	4 R. ou P. pr. T (forcé) ou T.
5	5 . . . .

Solutions justes : MM. A. M. de V...., à Rochefort; E. Duchemin; comte H. Cordella et marquis A. Passari, à Fermo (Italie); commandant Tholer, à Nancy; A. F. L. A...., café Soufflot; Aune Frédéric, à Alger; Ed. Marçais, à Précigné; café Bazin; Nedel, à Candes; L. de B..., à Lorient; Société de Gymnastique, à Luxembourg; [illegible] Frau, à Lyon; Société Philomatique, Nercam, à Bordeaux; E. Lequesne.

C. P.

La célèbre gravure de Raphael Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.

Depuis que je m'occupe d'écrire pour les modes, et que par conséquent j'ai à parler souvent des produits de la parfumerie, on me demande sans cesse un article spécial pour rendre aux cheveux blancs leur teinte de jeunesse sans danger pour la santé, c'est-à-dire que la composition ne contienne rien de nuisible.

J'ai bien observé tous les articles mis en vente depuis quelque temps pour recolorer les cheveux, et je puis affirmer que le meilleur est *l'eau de la Virginie*, que l'on trouve à Paris, chez M. Damas, rue Saint-Honoré 3[illegible].

L'*eau de la Virginie* se complète par une excellente *pommade tonique*, les deux produits sont d'un agréable parfum.

Leur action se fait sentir graduellement, la nuance revient petit à petit, de même que la décoloration avait fait son œuvre de destruction, elle opère son œuvre régénératrice.

Ces articles soumis à l'examen des chimistes ne contiennent aucun acide [illegible]. On peut les employer sans crainte, il faut seulement s'armer d'un peu de patience et se dire que, n'étant point une teinture, le changement ne saurait être immédiat.

Pour le mode d'emploi [illegible] un prospectus traduit en plusieurs langues [illegible] chaque flacon.

Alice de Savigny.



RONDE DE JEUNES FILLES SYRIENNES, AU BORD DE LA BAIE D'ANTIOCHE.
Dessin extrait de l'album d'un touriste.

DANSES SYRIENNES

C'est au bord de la baie d'Antioche, non loin du mont Cassius, dont le pic neigeux se dresse à l'horizon, qu'un touriste a dessiné pour nous cette ronde de jeunes Syriennes qu'on trouvera parmi nos gravures.

Les paysannes ont revêtu leurs habits de fête pour venir, sous la conduite d'une vieille mégère, l'oracle du village, danser devant la maison du riche propriétaire qui les occupe, et dont la jeune femme, du haut du balcon de bois, assiste à leurs jeux.

Leur danse peu variée consiste à exécuter une ronde autour de leur conductrice, qui bat la mesure avec ses mains et tourne elle-même comme un tonton, en poussant des cris aigus.

Toutes les jeunes filles ont pour la circonstance paré leur front d'une guirlande de fleurs naturelles. Quelques-unes ont en dessous de leur jolie coiffure des piecettes d'or qui leur battent les tempes. D'autres piecettes de taille diverse tintent à l'extrémité de leurs longues nattes noires et luisantes. La plupart sont vêtues de robes d'un blanc de neige qui forment un vif contraste avec leurs vestes brodées bleues, rouges ou vertes, et leurs écharpes bariolées.

Francis Richard.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

[illegible] écus, ainsi pense un intéressé.

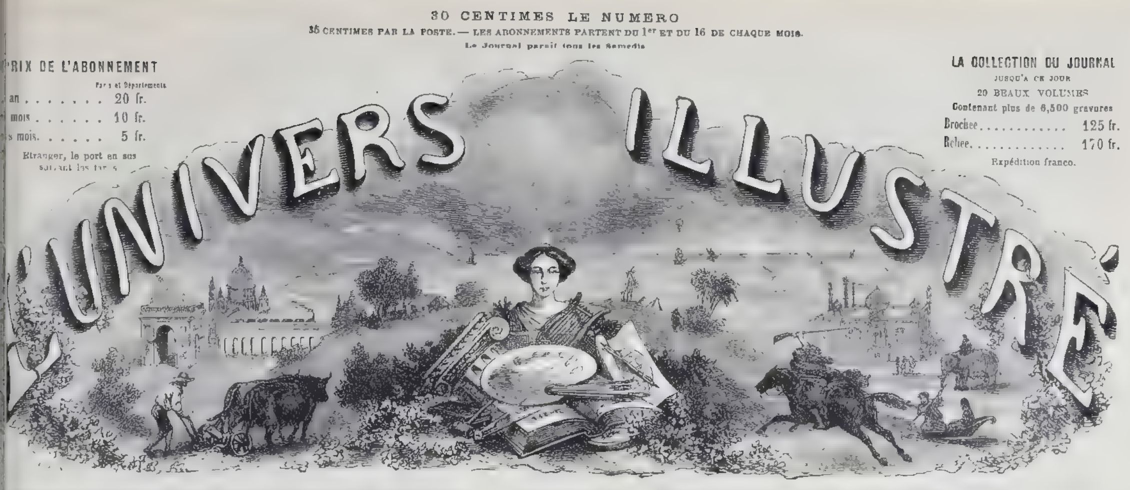
Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [illegible] ÉMILE AUCANTE

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1ER ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
an . . . . 20 fr.
mois . . . . . . 10 fr.
mois. . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochee . . . . 125 fr.
Reliee . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 719 — 24 Octobre 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

[illegible] — Les Italiens et les truffes. — Jubilation des chroniqueurs. — Une grande dame en mission diplomatique. — Marechale de Guébriant ou [illegible] — Aventures aux Cascines de Florence. — Le restaurant Victor. — Duchesse et ballerine. — Un bain inattendu. — Une lettre piquante. — Où le vaudeville tourne au drame. — Un procès curieux. — Les nouvelles du jour. — Une morte vivante. — Les femmes cochères. — Un canard antédiluvien. — Défiances du chroniqueur. — Lachaud, juge de paix à Saint-Denis; Villemain, instituteur primaire; Nélaton, aide-major de régiment. — L'événement de la semaine. — La lettre de M. Latour Saint-Ybars. — La question de l'*Alexandre*. — Examen des trois griefs. — Auteur, directeur et comité. — Appel à M. de Chilly. — Théâtre du Vaudeville : *Où l'on va*, comedie en trois actes, de Mme Charlotte Dupuis. — MM. Munié, Delannoy, Mmes Doche et Davril. — Comédie-Française, un mot sur *Mercadet*.

Paris commence à rentrer chez lui. La fin des vacances, la clôture de la saison des eaux et par-dessus tout les premières pluies d'automne ramènent au bercail les brebis errantes. Les voici qui reviennent, celles-ci engraissées par l'air salé de la mer ou fortifiées par les saines distractions du voyage, celles-là tondues par le râteau du croupier ou les ciseaux des Dalilas cosmopolites. Bientôt il ne manquera plus à l'appel que quelques chasseurs obstinés ou quelques châtelains retardataires. Déjà, aux dernières courses de Chantilly, la flore de la *high-life* était presque au complet. Aux Italiens, vous n'apercevez plus que de loin en loin de ces toilettes innomées qui viennent, au commencement de chaque soir, balayer les loges, veuves encore de leurs pro-



THEATRE DES VARIETES. — *LA PÉRICHOLE*, opéra-bouffe en deux actes, paroles de MM. H. MEILHAC et LUD. HALÉVY, musique de M. J. OFFENBACH; acte premier, scène dernière. — Dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir la Chronique du précédent numéro.

priétaires aristocratiques. Les théâtres finissent de liquider [illegible] montrer. Décidément la saison est ouverte.

Et ce n'est pas malheureux pour les chroniqueurs, que l'émigration du monde élégant réduisait depuis trop longtemps à danser sur la corde raide de la fantaisie. Voyez avec quelle ardeur ils se sont déjà emparés de cette grande dame espagnole qui vient d'arriver en France, chargée, dit-on, d'une mission diplomatique ! — Chargée par qui et à quelles fins ? — Est-ce une ambassadrice officielle comme la maréchale de Guébriant, ou une envoyée secrète comme la duchesse de Portsmouth et la chevalière d'Éon ? Je suis allé aux renseignements ; mais je n'ai pas pour cette sorte de chasse les hautes aptitudes d'Adrien Marx, et j'avoue humblement que je suis rentré bredouille. Jusqu'à nouvel ordre, force m'est de m'en tenir à la note laconique de l'*Indépendance belge*, à qui revient la primeur de cette nouvelle. La dame y est désignée comme « parente de la duchesse de Malakoff, du nom de Véla (comtesse, marquise ou duchesse ?) et fort belle personne. » Les détails sont un peu courts, comme vous voyez, mais c'est assez pour piquer la curiosité et mettre en campagne les nouvellistes.

~~~ Par exemple, je suis en mesure de vous apprendre quelle est cette étrangère, jusqu'ici inconnue dans le monde parisien et dont la beauté a fait explosion l'autre soir à la dernière représentation de *Rigoletto*. Rappelez-vous, dans une loge de premier rang, une tête d'un singulier caractère de fermeté et qui semble modelée pour le ciseau du sculpteur. L'œil, un peu enfoncé sous l'arcade sourcilière, a des feux électriques ; le nez, fin à sa racine, s'évase un peu aux ailes que la moindre émotion fait frissonner ; la bouche, un peu forte et ourlée d'un corail qui ne doit rien au maquillage, repose sur un menton largement dessiné et où se lit la volonté. Sur le front large et bombé, d'où s'échappe une forêt de cheveux noirs et naturellement crêpelés, s'étend un cordon de diamants, d'où pend une perle noire d'un orient admirable et d'une grosseur invraisemblable. Cette perle est un bijou de famille ; elle a aussi son histoire que je vous conterai quelque jour.

Pour le moment, c'est d'Elle, c'est-à-dire de l'étrangère seulement, qu'il doit être question.

Sa famille, une des plus anciennes de Milan, occupe dans l'histoire un rang presque égal à celui des Sforza et des Visconti.

Il y a trois ans, elle s'est mariée, ou plutôt on l'a mariée au duc F... L... Pourquoi je m'en tiens aux initiales, vous allez le comprendre par le récit qui va suivre.

Le duc appartenait aussi à la première noblesse. Il était jeune, élégant, menait un train de prince souverain et passait pour immensément riche. Si le mariage n'était pas pour lui un sacrifice, il n'en était pas un non plus pour la jeune fille.

Mais ce qu'elle ignorait, et ce qui ne lui fut révélé que quelques semaines après, c'est que le duc était complètement ruiné. Ses palais, ses villas, ses fermes existaient réellement, mais grevés au delà de leur valeur.

[illegible]

Lorsque son mari vint se jeter à ses pieds en lui demandant pardon de l'avoir trompée, elle ne le laissa pas achever. « Je suis riche pour deux, » dit-elle en le relevant, et ce fut tout.

Elle aimait son mari en vraie Italienne, avec cette passion profonde qui ne voit et ne calcule rien en dehors d'elle.

Cette passion, par malheur, n'était pas partagée. Habitué depuis longtemps à la vie légère, émaillée de plaisirs faciles et d'amours de rencontre, le duc n'en continua pas moins, [illegible] foyer conjugal. Tout ce qu'il crut devoir au dévouement et à la tendresse de sa femme, ce fut de sauver les apparences [illegible]

Il y mit d'ailleurs si peu d'habileté que la duchesse ne [illegible] pour une rivale se chargea d'apporter à l'épouse légitime les preuves de la trahison de son mari.

La duchesse hésita un instant si elle ne tuerait pas son infidèle. Mais la fierté l'emporta sur la passion. Un matin elle le fit prier de passer chez elle.

« Monsieur, lui dit-elle, en jetant à ses pieds un paquet de lettres, voici qui me dispense de toute explication avec vous. Je ne vous aime plus assez pour vous pardonner, et je vous méprise trop pour vous tuer. De ce jour il n'y aura plus de commun entre nous que ce palais. Il est assez vaste pour que nous l'habitions tous les deux sans nous rencontrer. Je vous avais donné ma fortune : je vous la reprends. Seulement, comme il ne me convient pas que votre nom, qui est devenu le mien, soit porté par un mendiant, je vous fais une pension de vingt mille ducats. J'imagine que c'est assez pour vos voitures, votre loge et vos demoiselles, au prix où vous les prenez.

Et comme le duc, hébété, gardait le silence :

— Vous ne dites rien, donc vous acceptez, c'est parfait. Ah ! un mot encore. Conduisez-vous comme vous l'entendrez, je l'ignorerai toujours. Seulement qu'il ne vous arrive jamais de vous montrer dans un lieu où je serai, en compagnie d'une de vos créatures. Si pareille chose arrivait, je saurais ce que j'aurais à faire.

Ceci n'est que le prologue. Au vaudeville maintenant, ou au drame, si vous aimez mieux.

Il existe à Florence, tout à l'entrée des Cascines, à gauche, en regardant l'Arno, un petit pavillon, couvert d'un toit à l'italienne et auquel donnent accès des portes-per[illegible] sur le sol de quelques marches, des plates-bandes, des bos[illegible] égayent l'œil et embaument l'atmosphère. Ce joli cottage n'est autre qu'un restaurant. Les soirs d'été, au retour des Cascines, on vient dîner à la fraîche chez Victor, comme on vient à Paris dîner à la Cascade ou au pavillon d'Armenonville. La nuit tombée, on y prend des granits et des *gelati*. Les tables préférées sont celles de la terrasse, que le toit, s'avançant en forme de marquise, protége contre la pluie et le soleil ; on peut, tout en dînant, voir de là les équipages passer à grandes guides et le soleil rouler dans l'Arno ses paillettes d'or. C'est ravissant.

Or, il y a de cela un mois à peine, voici le spectacle dont je fus témoin.

Un monsieur d'une trentaine d'années et d'une distinction exquise dînait à l'une de ces tables en compagnie d'une jeune femme à la toilette et à la conversation tapageuses. Les *fritte fritte* venaient de succéder au potage, lorsqu'une calèche armoriée s'arrêta devant le restaurant. Une femme en descendit au bras d'un cavalier et vint prendre place à la table contiguë à celle du couple dont je viens de parler. Il me sembla qu'aussitôt qu'elle se fut assise, le dialogue de ses voisins baissait sensiblement de ton et d'animation. Le monsieur surtout ne répondait qu'avec distraction aux questions de sa compagne. La nouvelle venue tournait le dos à celle-ci. Son dîner fut des plus sommaires : — une aile de volaille et une grappe de raisin.

La grappe à moitié égrenée, la grande dame — elle en avait du moins les allures — fit remplir d'eau par son cavalier le verre qu'elle avait devant elle et y trempa ses doigts. Le temps qu'elle mit à cette toilette, dans laquelle elle paraissait se complaire, me permit de remarquer la blancheur et la finesse aristocratiques de ces doigts mignons et effilés et l'agate rose de leurs ongles taillés en amande. Elle s'essuya, se ganta : puis tout d'un coup, saisissant son verre, elle en lança par-dessus son épaule tout le contenu, qui alla inonder sa voisine en rejaillissant sur le voisin. La pauvre créature se leva vivement en poussant une exclamation terrible. Mais déjà la dame avait descendu les marches en entraînant son cavalier, et la calèche partait au galop en lançant pour adieu un éclat de rire strident et moqueur.

Je la suivis longtemps des yeux : quand je me retournai pour voir quelle mine faisait le couple inondé, il avait déjà disparu.

Ce qui précède et ce qui suit, je le tiens d'un avocat italien avec lequel j'ai fait route dans le train de Florence à Naples.

Déjà vous avez deviné le nom de deux des acteurs de cette petite scène : de la duchesse et de son mari. La demoiselle, avec laquelle le duc dînait en partie fine, était une transtévérine qu'il avait connue autrefois et qu'il avait retrouvée ballerine au *Teatro Nuovo*. Le cavalier qui accompagnait la duchesse était un jeune gentilhomme florentin dont elle avait [illegible]

Le soir même de l'aventure, le mari recevait de sa femme le billet suivant :

« Monsieur,

« Je suppose que votre jeune compagne ne m'en voudra pas trop du léger bain que je lui ai administré et dont elle m'a paru avoir grand besoin. Quant à sa toilette, c'est une charité de l'avoir gâtée. En conscience, elle était d'un goût atroce. Vous trouverez sous cette enveloppe de quoi lui en acheter une autre, et j'espère que cette fois vous voudrez bien lui servir de guide et lui conseiller des couleurs moins *voyantes*.

« Duchesse ELISABETTA F... L... »

A cette lettre était jointe une liasse de ces petits morceaux de papier qui constituent pour le quart d'heure toute la monnaie italienne.

— Et le mari, dis-je à l'avocat, comment a-t-il pris la chose ?

— Parfaitement. Sa seule crainte au monde, c'était que sa pension ne lui fût retirée. Au moment où il a reçu la lettre de sa femme, il lui écrivait lui-même pour lui protester que le seul coupable en cette affaire était le hasard, qu'il ignorait qu'elle fût à Florence et qu'il se fût abstenu de venir chez Victor s'il avait pensé l'y rencontrer.

— Mais la ballerine ?

— C'est là qu'est le drame. L'aventure s'était bientôt répandue. La pauvre fille était devenue la fable de tout Florence. Elle a voulu avoir sa revanche et exiger du duc qu'il se montrât de nouveau en public avec elle. Repoussée avec perte, elle l'a guetté un jour qu'il allait au théâtre : elle est [illegible] le scandale, il cherchait à s'échapper, elle lui a administré une *coltellata* à la manière de son pays. Par bonheur, un mouvement du duc a changé la direction du fer, qui a glissé sur la seconde côte et s'est contenté de faire une blessure plus large que profonde. Le blessé en a été quitte pour garder la chambre une dizaine de jours. Mais la scène avait eu toute la salle pour témoin, et la transtévérine, arrêtée *flagrante delicto*, a été mise en prison, où elle attend sa comparution devant les assises. C'est moi qui suis chargé de sa défense.

— Et qu'en augurez-vous ?

[illegible] Le mieux serait d'obtenir ce que vous appelez chez vous une ordonnance de non-lieu. Tout le monde y gagnerait, — à commencer par la prévenue, et à finir par les trois témoins nécessaires, le duc, la duchesse et le *sigisbeo*, — tout le monde, ajouta-t-il en souriant, sauf l'avocat qui y perdrait une jolie affaire.

Qu'est-il arrivé depuis ? La ballerine a-t-elle été jugée ou mise en liberté ? Attend-elle encore son sort sous les verrous ? Je me suis enquis auprès de mon spirituel confrère Cottrau, si bien informé sur tout ce qui touche la *gentry* italienne, et il n'a pu me renseigner. Resterait à interroger la belle étrangère qui nous est apparue l'autre soir aux Italiens ; mais je crains bien que le questionneur ne s'exposât à se faire traiter d'indiscret ou d'impertinent.

~~~ Qu'il est difficile, même au chroniqueur du flair le mieux exercé, de contre-signer tous les bruits qui se croisent dans l'air autour de lui ! N'a-t-on pas répété dans tous les foyers, imprimé sur tous les journaux que Mlle Rose Bell, que nous avions applaudie à l'Opéra sous le nom de Mme de la Pommeraye, venait de mourir aux États-Unis ? La triste nouvelle était certaine. On vous nommait le mal foudroyant qui avait emporté la pauvre artiste. Eh bien, la morte se porte à merveille. C'est elle-même qui l'annonce — et cette fois la chronique n'a plus qu'à rengainer son oraison funèbre.

Ne doit-elle pas aussi se défier de cette prétendue ordonnance qui interdirait aux femmes de conduire des voitures, « la police ayant reconnu que la tolérance dont on usait à cet égard était moins profitable à l'émancipation du beau sexe qu'à celle des chevaux ? » La nouvelle n'a-t-elle pas été inventée pour le mot de la fin ? J'incline d'autant plus à le croire qu'il n'y a pas trois jours j'ai rencontré autour du Lac [illegible] mignonnes une Daumont à quatre chevaux. Or, Mlle X... s'est trouvée plus d'une fois avoir affaire à la police, et ce n'est pas elle qui tiendrait à renouer avec la rue de Jérusalem des rapports que l'on assure avoir été empreints d'une certaine délicatesse.

Et ce fameux cercle que seraient sur le point de créer vingt-cinq gentlemen, tous célibataires, s'engageant à verser par tête une cotisation annuelle de 25,000 francs, ce qui permettrait à chacun d'eux de vivre sur le pied de 500,000 livres de rente ? Oh ! pour celui-là il n'y a que les chroniqueurs au biberon qui puissent s'y laisser prendre. Je te connais depuis longtemps, beau masque ! Tu es né le même jour que le [illegible]

Faut-il encore mentionner, parmi les jolis canards de cette semaine, la nomination — tambourinée à grand orchestre — de Lachaud aux fonctions... de quoi ? de procureur général, de conseiller d'État, de directeur à la Justice ? — Non : de suppléant du juge de paix de Saint-Denis. — Ah ! pour celle-là, elle est trop forte. Figurez-vous M. Villemain nommé instituteur primaire ou M. Nélaton bombardé aide-major de régiment ? Mais ce qui est plus drôle encore que la nouvelle, c'est la rectification dont on l'a fait suivre. « Ce n'est pas Me Lachaud, l'illustre avocat, qui a été appelé aux fonctions de..., etc., c'est un de ses oncles. » Est-ce assez candide ! Ma foi, je l'avoue, si j'avais eu le malheur de commettre une

areille bévue, je n'aurais pas eu le courage d'en convenir. eusse préféré tourner la chose à la mystification. Mieux aut, sur la conscience d'un chroniqueur, une mauvaise laisanterie qu'un impair de ce numéro-là.

~~~ Avec la lettre de M. Latour Saint-Ybars — l'événement de la semaine, par parenthèse — je me trouve sur n terrain plus solide. La lettre est fa, écrite de verve et de t, violente et indignée jusqu'à l'insulte. Allons tout de uite au fond et essayons de dégager les griefs qu'articule auteur contre M. l'administrateur de la Comédie-Française.

Ces griefs peuvent se résumer en trois points :

M. Édouard Thierry est ennemi de la grande littérature, ar intérêt ou par goût personnel « il redoute les œuvres de ongue haleine, les grands drames et les tragédies qui demandent la pompe de la mise en scène. »

A ce grief général s'en ajoutent deux particuliers :

M. Thierry est de ceux [illegible]

Enfin, lorsqu'après la lecture de son *Alexandre*, dont le ésultat s'était formulé devant le comité par une majorité de oules rouges, M. Latour Saint-Ybars se présenta devant administrateur, celui-ci lui aurait dit : « Vous pouvez rere; mais je ne vous le conseille pas; les boules rouges eviendraient des boules noires. »

Commençons, si vous voulez, par ce dernier point. Admettons, comme textuellement exactes, les paroles que je iens de transcrire et où M. Latour voit « une dureté d'intention déguisée sous une douce insolence. »

La dureté de l'intention : mais c'est là une interprétation, t M. Latour est-il bien sûr de la fidélité de la sienne ? oyons, je suppose un auteur que son caractère, son talent, s succès antérieurs recommandent à la bienveillance resectueuse du comité. Il lit une pièce nouvelle, et malgré les ualités qu'elle renferme, l'œuvre ne paraît pas à ses juges e nature à subir l'épreuve de la représentation. Que se asse-t-il alors ? et c'est là l'histoire de tous les jours. On eçoit à corrections, mais l'on convient que l'auteur sera [illegible] econde lecture : l'administrateur est invité à se faire auprès e lui l'organe du comité, de lui épargner ainsi à la fois un ouvel échec et du temps perdu à faire des corrections inules. En quoi l'administrateur, qui se charge de cette mission ingrate, peut-il être responsable envers l'auteur d'autre hose que de l'accomplissement de cette mission ?

Mais M. Thierry n'avait pas charge du comité, et à une pinion collective il a substitué — sans qu'on la lui demanlât — son opinion personnelle. « Ceux de messieurs les ociétaires (combien sont-ils ? » à qui M. Latour a rendu ompte de ce petit entretien se sont montrés indignés et ont ssuré à l'auteur que personne n'avait donné à M. Thierry e droit d'interpréter ainsi leur vote. »

S'il en est ainsi, la chose doit être tirée à clair et les ociétaires se doivent de déposer une protestation entre les nains de M. Latour Saint-Ybars.

Quant à moi, j'ai peine à croire que M. Thierry se soit insi prononcé sans avoir, comme l'on dit, tâté l'opinion du on comité.

M. Latour, il est vrai, arguë des sentiments hostiles que I. Thierry nourrissait depuis longtemps contre lui. — Hostiles lui ou à sa littérature ? — C'est en ce dernier sens qu'il faut rendre le grief de M. Latour, si j'ai bien lu le passage de sa ettre où il rappelle les critiques dirigées par M. Thierry, alors [illegible] *Messager*, contre sa pièce de *Virginie*.

L'argument ne me paraît pas décisif. Autre est le point de ue, je dis plus, le devoir du critique et celui du directeur. Là les théories absolues, ici l'éclectisme — Et que de députés le l'opposition dont la pratique du pouvoir a tempéré les pinions !

Reste le reproche adressé à M. Thierry de sacrifier la rande littérature à la petite. Il ne faudrait pourtant pas oublier que c'est sous la direction de M. Thierry qu'ont été joués a *Dolorès* de M. Bouillet, *le Lion amoureux* de Ponsard, et out récemment l'*Agamemnon* de M. de Bornier. En tout as, le tort, si c'en est un, doit être partagé, par égale porion, entre M. Thierry, le comité et, j'ajouterai, le public, eur complice. — Au point de vue général, il y aurait là-dessus plus d'une observation à présenter — et, pour ma part, je ais mes réserves.

M. Latour accuse M. Thierry « d'avoir obligé Victor Hugo à faire les frais d'*Hernani*. » Je crains que sur ce point il n'ait été mal renseigné, ainsi que sur la nature des émoluments attribués à M. Thierry en sa qualité d'administrateur de la Comédie-Française. Ces rectifications — et les autres — eussent été sans doute faites par M. Thierry lui-même si M. Latour, par le ton violent de sa lettre, n'eût rendu toute réponse impossible.

En terminant sa lettre, M. Latour déclare — avec une fierté qui ne messied pas à un écrivain de sa trempe et de sa conviction — que « les drames de l'*Affranchi* et d'*Alexandre* sont dignes des amis qui l'encouragent et le conseillent. » Il fait appel au public « qui lui rendra bonne et prompte justice dès qu'il lui sera donné d'arriver jusqu'à lui. » — C'est affaire à M. de Chilly, et, quant à moi, je ne serai pas le dernier à accompagner de mes vœux, dans cette nouvelle campagne, l'auteur de *Virginie*, du *Syrien* et de cette belle étude antique à laquelle le nom de Néron a servi d'enseigne et de prétexte.

~~~ Savez-vous qu'elle est tout à fait charmante, cette comédie nouvelle que vient de faire représenter au Vaudeville Mme Charlotte Dupuis, sous ce titre : *Où l'on va?* — Oui, Mme Charlotte Dupuis elle-même, l'ancienne Colombine des Funambules, la fine soubrette que vous avez applaudie vingt ans au Palais-Royal, que vous applaudissiez, il y a quelques mois encore, au Théâtre des Bouffes-Parisiens, la voilà qui vient de s'élever, du premier coup, en sa verte vieillesse, au niveau des auteurs de son sexe, — Mme Émile de Girardin et George Sand à part bien entendu, — qui ont le mieux réussi sur la scène française. Et certes, ni Mme Molé, ni Mlle Candeille, ni Mme Sophie Gay, ni Mme Mélanie Waldor n'ont obtenu en leur temps de succès plus flatteurs que celui qui vient d'accueillir *Où l'on va ?* de Mme Charlotte Dupuis.

Où l'on va lorsqu'on a commis une faute, lorsqu'on est sorti de la droite ligne du devoir et de la vertu ? A l'abandon, au malheur éternel, aux repentirs inutiles. Telle est la donnée morale que Mme Charlotte Dupuis nous développe dans une action intéressante, sympathique, sagement ordonnée et foncièrement honnête sans déclamation et sans pédantisme.

Antoinette Moret a été séduite par Dewrin, un homme riche et marié qu'elle croyait libre et pauvre. Son père et sa mère sont morts de douleur, et son frère, un enfant de quatorze ans, a disparu du collège d'où l'a chassé le déshonneur de sa sœur.

Restée seule, Antoinette s'est dévouée tout entière à son amant, qui est parvenu à obtenir son pardon à force d'amour et de repentir. Il lui a juré que si jamais il était libre, il s'empresserait de réparer sa faute en lui offrant son nom. Antoinette a reçu sa promesse, et sans en demander davantage, elle lui a voué son cœur et sa vie.

Dix ans se sont passés; Dewrin devient veuf et Antoinette va droit à lui en le sommant de tenir son serment.

Dewrin recule : il a une fille en âge d'être mariée. Que dira le monde s'il donne à Marguerite sa maîtresse pour belle-mère ?

Devant ces lâches scrupules la fierté d'Antoinette se révolte : elle ne songe plus qu'à la vengeance. Et justement, voici que cette vengeance, elle l'a sous la main dans un jeune homme, épris d'elle à la folie et qu'elle repoussait tout à l'heure. Or, ce jeune homme n'est autre que Henri, le propre fils de Dewrin, devenu, sans le savoir, le rival de son père.

Un autre malheur, plus terrible encore, vient frapper Dewrin. Marguerite, sa fille, s'est laissée aller aux protestations [illegible] M. de la Roserie, [illegible] accueilli — un peu imprudemment peut-être, — comme un futur gendre. Elle ignorait, la pauvre enfant, qu'elle n'était, elle aussi, que l'enjeu d'une vengeance. Le nom de la Roserie est un faux nom sous lequel se cache Charles Moret, le frère d'Antoinette. Le farouche jeune homme s'est promis d'infliger au séducteur de sa sœur la peine du talion en séduisant Marguerite. Il est vrai qu'au moment d'accomplir son vœu, le courage lui manque, que désarme par l'amour chaste et pur de la jeune fille, il hésite devant l'œuvre de vengeance qui germe dans son cerveau depuis dix années. Mais ces hésitations mêmes amènent une catastrophe nouvelle. Le frère de Marguerite vient demander compte à [illegible] équivoque, et il ne faut rien moins que l'intervention de Dewrin, [illegible] séducteur de sa fille, pour empêcher les deux jeunes gens de mettre l'épée à la main.

Il n'eût pourtant dépendu que de lui de prévenir tous ces malheurs en tenant à Antoinette la foi qu'il lui avait jurée. Il s'y décide à la fin, trop tard, hélas! pour le bonheur de tous. Antoinette accepte le nom qu'il lui offre; — mais l'amour et la confiance sont morts dans son cœur; mais Charles Moret, en épousant Marguerite, l'enlève à l'affection de son père; mais Henri, le fils de Dewrin, s'éloigne de lui avec un amour incestueux dans le cœur. Et voilà où l'on va...

Dans cette analyse sèche et décharnée, j'ai omis bien des détails délicats, bien des scènes heureusement trouvées, celle entre autres où Marguerite se trouve en présence d'Antoinette et s'alarme de la tendresse que celle-ci semble éprouver pour Charles Moret :

« La pauvre enfant, s'écrie Antoinette, elle est jalouse! »

Ce mot, admirablement lancé par Mme Doche, a été couvert d'applaudissements.

J'ai laissé aussi de côté un rôle de médecin philosophe, habilement lié à l'action, et dont la verve comique s'enlève en relief sur la teinte un peu grisâtre de la partie dramatique. Delannoy, toujours un peu grimacier, lui prête toutefois de l'humour et de la gaieté.

Munié, voué à perpétuité aux rôles ingrats, joue celui-ci avec sa rectitude et sa conscience habituelles.

Les toilettes de Mme Doche sont d'un goût exquis. Sauf l'éclair que j'ai signalé plus haut, l'actrice m'a paru succomber un peu sous le poids d'un rôle trop lourd pour ses moyens actuels.

Mlle Davril est bien précieuse et maniérée. Mais elle est si jolie et elle ressemble tant à Mlle Favart !

Pour accompagner *Où l'on va*, M. Harmant a eu l'heureuse idée de remettre à la scène *les Erreurs de Jean*, une comédie alerte et gaie, de M. Verconsin, à laquelle l'esprit de Saint-Germain et le jeu piquant de Mlle Bianca ajoutent un supplément d'attraction.

~~~ A la prochaine chronique, les deux pièces nouvelles du Gymnase : *Thérèse Humbert* et *Suzanne et les deux vieillards* ; — enfin *Mercadet*, le chef-d'œuvre de Balzac, qui sera, sans aucun doute, le grand succès de la saison.

GÉROME.

BULLETIN

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial ont quitté leur résidence de Biarritz. Leurs Majestés accompagnées de toute leur suite se sont dirigées vers Saint-Cloud. Le train impérial est arrivé, dans la nuit de samedi à dimanche dernier, au débarcadère spécial qui se trouve le long du parc du château impérial.

Lundi, à midi, les ministres se sont réunis, sous la présidence de l'Empereur, au château de Saint-Cloud.

Le Vésuve, après quatre mois de demi-sommeil, s'est réveillé tout d'un coup, et pour premier acte de sa force, il a démoli une partie du cône qui s'était formé au sommet de la montagne par l'accumulation des scories de la lave de la dernière éruption. La brèche à peine ouverte dans le cône, la lave trouva une voie facile pour sortir de la grande conque du cratère dans lequel elle était en ébullition, et elle en profita aussitôt pour descendre lentement vers le plateau de l'Atrio del Cavallo. L'éruption, cette fois, se présente avec des phénomènes tout à fait particuliers. La fumée, par exemple, a une odeur différente de celle des précédentes éruptions, ce qui a été toute de suite remarqué par le professeur Palmieri.

La lave a plus de phosphorescence que celle de l'hiver passé, surtout au point de sortie, d'où elle jette à une grande distance une lumière très-vive mêlée à une fumée noire que l'on voit fantastiquement se teindre d'un rouge sombre et se dissiper rapidement dans l'espace, poussée par le vent qui, à cette hauteur, souffle toujours avec une certaine force.

L'étendue superficielle de l'Espagne, en y comprenant les îles Baléares et les Canaries, est, d'après l'*Anuario estadistico de España*, de 9,200 milles carrés, et le chiffre de sa population, suivant le dernier recensement fait en 1860, s'élève à 15.673,536, soit 1,703 habitants par mille carré. — Comme pays moins peuplés que l'Espagne, il n'y a en Europe que la Turquie (1,601 habitants par mille carré), la Grèce (1,399), la Russie (689), le Danemark (631), la Suède (513) et la Norvége (299). — D'après sa grandeur territoriale, l'Espagne est le cinquième des États de l'Europe; d'après sa population, elle n'en est que le huitième. — Dans ses colonies elle possède encore 8,705 milles carrés, avec six millions et demi d'habitants.

L'Espagne européenne se divise en 49 provinces qui diffèrent beaucoup les unes des autres en étendue et en population. La plus grande est celle de Badajoz (408 milles carrés), la plus petite celle de Guipuzcoa (34 milles carrés). La plus peuplée est la province de Barcelone, 720,287 habitants pour 140 milles carrés; la moins peuplée est celle d'Alava, 97,945 habitants pour 57 milles carrés. — Le nombre des communes (*ayuntamientos*) s'élève en Espagne, sans compter les colonies, à 9,370. — Parmi les 49 métropoles provinciales, Madrid, Barcelone, Séville et Valence comptent plus de 100,000 habitants, Malaga, Cadix, Grenade et Saragosse flottent entre 50,000 et 100,000; toutes les autres sont au-dessous de 50,000.

La cinquième partie de l'Espagne (dix millions d'hectares) est couverte de forêts.

L'industrie espagnole, suivant les relevés de 1860, se composait alors comme il suit : 13,471 fabricants, 333,284 industriels, 665,651 artisans de métiers, 151,200 ouvriers de fabrique; en outre, 23,358 mineurs, 5,066 hommes de peine dans les chemins de fer, etc. — L'agriculture employait 2,354,110 journaliers.

L'armée espagnole se composait, au moment du dernier soulèvement, de 41 régiments d'infanterie (à 2 bataillons,
~~~

20 bataillons de chasseurs, 1 régiment de vétérans (à 3 bataillons) formant la garnison de Ceuta; ensemble, 68,557 hommes; — de 80 bataillons de milices provinciales, qui donnent un effectif de 67,309 hommes (total pour l'infanterie, 135,866 hommes); — de 18 régiments de cavalerie de ligne, à 4 et 5 escadrons, et 2 escadrons de chevau-légers, en tout, 13,004 hommes; — de 10 régiments d'artillerie, 12,927 hommes, — et de 2 régiments de génie à 2 bataillons, 4,759 hommes. — A ces troupes il faut ajouter encore les hallebardiers royaux, la gendarmerie, etc. — En 1865, on estimait la force totale de l'armée espagnole à 236,300 hommes; mais il se trouve en outre de nombreuses troupes dans les colonies. — Le service militaire en Espagne est, pour la cavalerie et l'artillerie, de sept années; pour l'infanterie, de huit années, dont cinq dans la ligne et trois dans la milice provinciale. Le rachat est permis.

La flotte espagnole comptait, en 1866, 6 frégates cuirassées avec 194 canons, 11 vapeurs à hélice armés de 469 canons, 3 bateaux à roues avec 42 canons, et en tout, 120 navires, avec un armement de 1,000 à 1,200 canons et des équipages d'environ 15,000 marins.

Le budget ordinaire de l'Espagne pour 1866-67 donne un chiffre de 2,684,540,000 réaux pour les recettes, et de 2,636,929,000 réaux pour les dépenses. Il faut y ajouter un budget extraordinaire de cinq à six cents millions de réaux, où les recettes, pour la plus grande partie, sont fournies par la vente des biens nationaux. A la fin de 1865, l'aliénation de ces biens avait produit environ 7,200 millions de réaux. La dette de l'État espagnol, sans compter une dette flottante évaluée à 1,600 millions de réaux, se montait, en 1866, à 18,000 millions de réaux (près de 4 milliards de francs, ou 300 francs par tête d'habitant).

On annonce que le général Prim, cédant aux instances du gouvernement provisoire, a accepté le grade de maréchal.

Depuis quelques jours, on peut voir de grands camions chargés de végétaux de toutes sortes sillonner les rues de Paris. Ils prennent tous le chemin du bois de Boulogne pour transporter à l'établissement municipal de la Muette, où elles vont passer l'hiver, les plantes délicates qui ont décoré pendant la belle saison les squares et les promenades de Paris.

L'établissement de la Muette est une des curiosités du nouveau Paris; il couvre une surface de plus de quatre hectares, en y comprenant les logements des agents de service. Il contient plus de vingt serres qui, avec plusieurs milliers de châssis, représentent une surface vitrée de 10,000 mètres environ.

Une des serres, d'une vaste étendue, est affectée à la culture des palmiers et autres grands végétaux exotiques dont la réunion est du plus pittoresque aspect. Une autre serre abrite une magnifique collection de camélias en arbres qui sont cultivés en pleine terre, et dont un certain nombre provient des anciennes pépinières formées avec tant de soin à la Malmaison par l'impératrice Joséphine.

Ailleurs, des myriades de plantes de tous genres sont logées dans une serre tempérée de plus de quatre cents mètres de surface. Une serre froide, presque aussi grande, contient une collection de camélias en caisses et en pots de plus de trois cents variétés, une collection d'eucalyptus et une autre de mimosas des plus curieuses. Dans d'autres serres ont pris place des *ficus*, les grandes araliacées, les *hibiscus* de la Chine, les bananiers, les aroïdées, des quantités innombrables de pelargoniums, de dragonniers, de fougères, de cinéraires, de primevères, de plantes d'orangerie de toutes sortes, etc.

Une serre d'une forme tout à fait nouvelle, à vitrage surbaissé, est affectée aux multiplications; elle est divisée intérieurement en cinq bâches et chauffée par un réseau de conduits à circulation d'eau chaude. C'est une véritable fabrique qui ne chôme jamais et d'où les végétaux sortent par centaines de milliers. En quittant cette serre, les jeunes plantes sont transférées dans une serre dite de sevrage, où elles se fortifient avant d'être réparties dans les différentes serres spéciales. Une cave immense, de quinze cents mètres de superficie, reçoit pendant l'hiver une provision de plus de 200,000 tubercules de cannas qui, dis-



Mlle DE LA PERINE, MARCHANDE DE JOURNAUX SUR LE BOULEVARD DES CAPUCINES; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir la Chronique de l'avant-dernier numéro.



CONSTANTINE. — VUE GÉNÉRALE, d'après une photographie. — Voir page 674.

posés en massifs durant
la belle saison, sont un
des principaux orne-
ments des squares et des
promenades de Paris.

Un vaste laboratoire
est destiné au rempotage
des plantes et à toutes
les manipulations des
terres, terreaux, com-
posts, etc. L'ensemble
des serres est chauffé par
vingt-deux appareils à
eau chaude et deux
puissants calorifères à
air chaud. La surface du
terrain restant libre pour
les cultures de plein air
est principalement con-
sacrée à l'éducation des
pieds mères, à la multi-
plication et à la culture
des plantes nouvelles à
expérimenter.

On a publié déjà, dans
ce journal, quelques
renseignements sur l'ap-
plication faite par l'ad-
ministration des télégra-
phes, de tubes atmo-
sphériques pour le
transport des dépêches
à l'intérieur de Paris.
Nous les complétons au-
jourd'hui.

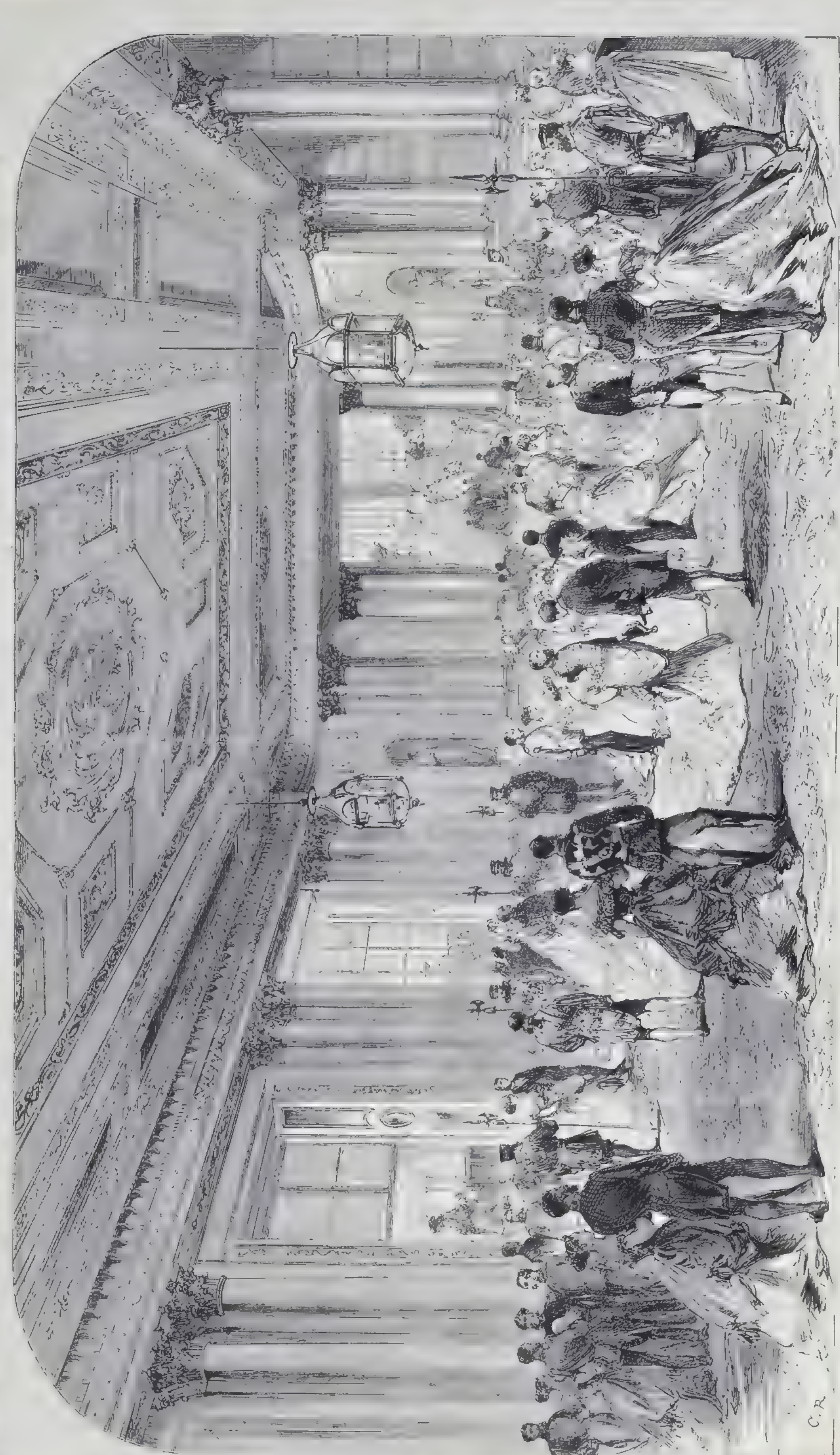
L'idée des transports
atmosphériques n'est pas
neuve; elle remonte à
Papin, et son applica-
tion aux lettres ou mar-
chandises a été indiquée
en 1810 par le Danois
Medhurst; elle a été ap-
pliquée dans ces derniers
temps à Londres et à
Berlin. Mais les procédés
indiqués ou mis en pra-
tique ne paraissent pas
devoir résoudre facile-
ment la question pour
Paris. Ils étaient, en ef-
fet, basés sur l'emploi
de machines à air mises
en action par de puis-
santes machines à va-
peur.

On conçoit aisément
combien il était difficile
de placer ces machines
au centre des quartiers
richement habités, dans
les locaux extrêmement
restreints dont dispose
l'administration des li-
gnes télégraphiques.

La méthode adoptée
par l'administration pour
triompher de cette diffi-
culté, consiste à se ser-
vir des eaux en charge
de la ville de Paris pour
obtenir la compression
de l'air, et de l'écoule-
ment de ces eaux pour
obtenir le vide. Il n'est
plus besoin ni de pompe
à air ni de machine à
vapeur. Un simple réser-
voir et des robinets,
voilà toute la machi-
nerie; l'ouverture et la
fermeture de ces robi-
nets, voilà toute la mise
en œuvre.

On paraît à la veille
de reprendre le projet
conçu depuis longtemps
d'élever un monument
sur le plateau de *Gergo-
via* à la mémoire de
Vercingétorix.

En 1864, une statue a
été élevée au sommet
d'*Alesia* à ce dernier
défenseur de la cause
gauloise. Une allocation
de 2 000 francs vient
d'être accordée par le
ministre de la maison de
l'Empereur et des beaux-
arts à l'académie des
sciences et belles-lettres
de Clermont, pour l'étude
d'un monument à *Ger-
govia* au Vercingétorix.



LE GRAND VESTIBULE DU PALAIS DE BUCKINGHAM, A LONDRES, UN JOUR DE RÉCEPTION ROYALE; dessin de l'un de nos correspondants. — Voir page 671.

tint longtemps César en échec et le força à lever le siège.

Le plateau qui a porté la célèbre cité gauloise est à sept kilomètres de Clermont-Ferrand, à 744 mètres d'altitude; il a 1.600 mètres de longueur sur 600 mètres de largeur, et a [illegible] dentée et une des plus belles vues des Monts-Dores.

On se rappelle peut-être que les compositeurs de musique qui ont pris part au concours ouvert à l'Opéra-Comique avaient à élire un jury. Ce jury, à présent définitivement constitué, se compose de MM. de Leuven, Gevaert, Maillart, Félicien David, Semet, Bazin, Reber, Elwart et Georges [illegible].

L'examen des partitions, retardé jusqu'à présent par l'absence d'un grand nombre de membres du jury, vient de commencer, et quand une décision aura été prise, les concurrents en seront officiellement informés.

Quant au concours institué au Théâtre-Lyrique pour la composition d'une œuvre musicale, il sera clos définitivement le 30 de ce mois.

TH. DE LANGEAC.

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

L'escalier à la rampe fleurie fut gravi lentement, marche à marche. [illegible] mire parce qu'il était blessé, parce qu'il était bien faible. La poitrine de Ramire sentait chacun de ces délicieux battements qui soulevaient le sein de la vierge. Du haut des voûtes, la fraîcheur descendait; les arbustes épanchaient leurs parfums, l'onde jaillissante chantait dans les vasques lointaines.

Et cette heure molle pesait sur les sens comme un fardeau d'adorable langueur.

Les dangers avaient fui. Tout dans l'avenir était rose comme l'aurore d'un beau jour à l'horizon du ciel matinier. Que craindre dans ce palais des souverains avec la protection royale pour égide ?

La porte de la chambre d'Isabel était restée entr'ouverte. Elle la poussa. Le demi-jour qui empruntait aux rideaux bleus brochés d'or des ombres doucement azurées attirait Mendoze comme un charme.

Il s'arrêta cependant sur le seuil.

— Isabel, dit-il en pressant la main de la jeune fille contre ses lèvres; je ne peux pas m'éloigner de mon poste.

— Vous êtes Brisé, reposez-vous, Ramire, répondit la M[illegible]

Puis montrant la croisée entr'ouverte au devant de laquelle le dernier souffle de la brise balançait la jalousie lé[illegible]

— [illegible] vous avez tout [illegible] elle, [illegible] êtes à votre poste.

R[illegible] se laissa [illegible] pres de l'embrasure.

Il s'assit. La Medina se mit à ses côtés. En amour, il y a quelque chose de plus éloquent que la parole, c'est le silence. Isabel et Ramire vivaient la main dans la main. Ils ne se parlaient plus, mais leurs cœurs chantaient à l'unisson cet hymne muet des jeunes tendresses.

L'heure passait...

Tout à coup Mendoze tressaillit, et ce fut comme un réveil.

Par une fente de la jalousie, son œil se fixait, béant, sur la chambre de l'Étoile située juste en face de lui, de l'autre côté de la cour.

Les fenêtres en étaient ouvertes. A l'intérieur, on apercevait un mouvement confus. Des ombres agitées allaient et [illegible]

Ramire voulut parler, mais sa bouche resta convulsivement ouverte, tant était terrible la violence de son émotion.

Son doigt tendu désigna l'antichambre du roi.

— Mon père ! s'écria Isabel, prise d'un éblouissement.

Puis, d'une voix déchirante :

— Des hommes !... des épées nues !... un meurtre !...

Ramire avait déjà franchi le seuil d'un bond. Plus rapide que la pensée, il descendit [illegible]

Au moment où il atteignait le vestibule, une voix retentissante sonna à son oreille comme un son de clairon.

— Mendoze, mon fils Mendoze, à moi !... A moi, les amis [illegible]

— Aux [illegible]

Il traversait la cour. Un médaillon tomba à ses pieds, tandis que la voix ajoutait :

— Qui l'aime le rapporte !

— Aux armes ! répéta Ramire qui s'élança sous le cloître, à la tête des gardes du roi réveillés en sursaut.

Le roi dormait. Almanzor était déjà en cage pour le départ. Il avait signé une trêve avec les deux futurs favoris. [illegible]

Dans l'entre-deux des portes, le gentilhomme chargé de de la garde familière faisait la sieste sur le tapis.

La porte donnant sur le corps de garde qui précédait l'antichambre s'ouvrit sans bruit. Un homme masqué entra et posa lourdement sa main sur la bouche du gardien endormi.

1. Voy. les numéros 705 à 718.

Un autre homme, également masqué, passa un bâillon sous la main du premier, puis le gentilhomme fut garrotté solidement. Les deux hommes disparurent, une fois cette besogne faite.

Ils portaient tous les deux le costume des trabucaires.

Des bruits étranges venaient cependant jusqu'à cette retraite d'ordinaire si tranquille à l'heure de la méridienne. Le roi s'était retourné plus d'une fois sur sa couche, écoutant vaguement dans son rêve des pas précipités et des cliquetis d'épée.

De l'autre côté de la galerie des Ambassadeurs, dans ce cabinet de travail où nous avons vu, réunis plus d'une fois le comte-duc et le maragut Moghrab, Gaspar de Guzman, penché sur sa table et faisant courir sa plume criarde, écrivait avec une fiévreuse rapidité.

Il était demi-nu. Ses cheveux hérissés et que la dernière nuit semblait avoir teintés de gris plus énergiquement, étaient tourmentés sans cesse par sa main gauche, tremblante et crispée.

Autour de lui, tout était en désordre. Il avait aussi préparé son départ.

Les feuilles dispersées de son fameux libelle : *Nicandre, ou antidote contre les calomnies*, couvraient littéralement la table où il écrivait. Il arrêtait parfois sa plume brusquement, et jetait un regard sombre sur ces feuilles éparses.

— Néant ! néant ! néant ! grondait-il d'une voix caverneuse. Aveuglement des peuples ! ingratitude des rois ! lâcheté des grands ! lâcheté profonde !... Pas un n'est venu depuis ma disgrâce... pas un !... Dans mon antichambre trop étroite hier, personne aujourd'hui !... le vide ! l'abandon !...

— Ma disgrâce ! s'interrompit-il; moi, moi, le meilleur ami du roi !... L'Europe s'attend-elle à cela ? Buckingham va rugir de joie ! Richelieu va aiguiser ses griffes sous son manteau rouge !... Ah ! ah ! le ciel se divertit à faire aux hommes de prodigieuses surprises... Ma disgrâce ! ma disgrâce !

Il reprit la plume et écrivit :

« Sire, mon dévouement profond, mon respect sans bornes s'opposent à ce que je caractérise comme il le mérite l'acte de démence politique... »

Il déchira brusquement la feuille.

[illegible] ainsi au roi d'Espagne ! Le sang bouillonne et veut briser les parois de mon cerveau. Je sens la menace de l'apoplexie. Où est Moghrab ? il est où sont les autres... C'est une déroute.

— Je veux parler au roi ! s'écria-t-il tout à coup dans un paroxysme d'angoisse; Philippe ! mon royal seigneur ! au nom de notre vieille amitié, écoutez votre serviteur fidèle !... Je lui dirai ensuite : « Sire, vous vous faites illusion... vous ne pourrez jamais vous passer de moi... » Non, non ! s'interrompit-il avec un sourire forcé, je suis trop fin courtisan pour parler ainsi à mon souverain... jamais de semblables paroles... C'est peut-être parce que j'ai voulu me rendre trop nécessaire...

Il se leva et joignit ses mains levées vers le ciel.

— Ciel moqueur ! prononça-t-il avec une rage insensée.

Puis effrayé de nouveau :

— Pardon, seigneur ! reprit-il en s'affaissant sur lui-même; ayez pitié d'une misérable créature... Que vaut le plus grand des hommes en présence de cette immensité ?... Pour avoir blasphémé, doux Sauveur, je promets dix mille réaux d'aumônes à la cathédrale... Vous voyez bien, mon Dieu ! que je me repens... Il faut avoir compassion de moi. Par la mort ! ai-je mérité le coup qui me frappe ? Soyez juste, puisque vous êtes tout-puissant !...

— Encore ! encore ! balbutia-t-il en se laissant glisser à deux genoux; j'en suis à outrager le ciel !... moi si pieux et si régulier dans l'accomplissement de mes devoirs de chrétien !... Il est manifeste que mon esprit n'est pas dans son assiette... je pourrais le prouver... L'antiquité grecque et romaine nous fournit plusieurs exemples de grands hommes dont la fermeté fut momentanément troublée...

— Oh ! certes ! fit-il avec amertume et colère, ils t'appellent le bachelier de Salamanque... tu connais merveilleusement ton antiquité grecque et ton antiquité romaine... et tu t'es laissé jouer par des misérables qui savent à peine signer leur nom !... Vanité ! néant ! dérision !

Il reprit son siége et sa plume.

« Sire, écrivit-il sur une autre feuille blanche; je suis en proie aux crises d'une maladie terrible et mortelle... Sire, on m'a enlevé ma fille unique... Sire, les ennemis de l'Espagne ont réussi à détruire ma santé et mon bonheur domestique... Les siècles à venir pourront-ils croire que Votre Majesté ait choisi un tel moment pour accabler l'ami et le compagnon de sa jeunesse ! Parmi les traits d'ingratitude [illegible]

— Malédiction ! s'écria-t-il en écrasant sa plume sur la table; c'est plus fort que moi... un méchant génie dirige mes doigts !... je ne suis plus maître de moi-même !...

Il se renversa sur son fauteuil et mit sa tête brûlante entre ses mains.

— Disgracié ! murmura-t-il avec découragement, chassé de mon poste et de la cour par ordre du roi !... confiné dans ma terre de Loeches !... banni comme un criminel !... congédié comme un valet !... O postérité ! j'en appelle à toi !... O siècles futurs, vous vengerez le seul homme d'État qui ait fleuri dans cet âge de fer !... Suis-je abattu ? Non, de par Dieu ! je ne suis pas terrassé ! Mon corps gît sur le sol, mais mon âme se redresse... Au sein de ma solitude, je mettrai la dernière main à mon œuvre. Toute ma force, toute mon expérience et toute ma science seront dans ces pages... Tremblez, ennemis ! vous serez pendus au gibet de l'histoire !

Il se mit une seconde fois sur ses pieds et fit quelques pas en chancelant. Le vertige tournoyait autour de ses tempes.

Une pensée traversa comme un éclair sa cervelle ébranlée.

— Si j'allais mourir ! se dit-il.

Il se redressa et son pas s'affermit.

— Je ne mourrai pas ! s'écria-t-il en frappant du pied; je résisterai !... n'ai-je pas des motifs de rester à Séville ?... Ne faut-il pas que je cherche ma fille ?... Peut-on empêcher un père de combattre pour son unique enfant ?...

On frappa doucement à la porte qui communiquait avec les appartements de la duchesse.

Puis un valet entra, portant une lettre sur un coussin de velours.

— Est-ce du roi ?... s'écria le comte-duc, non... donnez... et sortez !

La lettre était de la duchesse.

« Bénissez Dieu clément, seigneur, disait-elle. Notre fille est retrouvée. Le roi l'adopte et lui donne pour époux don Vincent de Moncade, premier marquis de Pescaire par la mort de don Hernan, son père... »

Le comte-duc froissa la lettre et s'accouda brisé contre un meuble.

— Ma fille !... balbutia-t-il; le roi !... don Hernan est mort !... C'était un puissant ennemi... La Mauresque m'avait dit cela ce matin... je l'avais oublié... ma mémoire fuit comme un vase usé... Que m'a dit encore la Mauresque ?... Elle voulait se venger... Elle me disait : Venge-toi !... Oh ! malheur ! malheur !... Les rois d'Espagne adoptent les enfants des morts... je suis mort... je ne compte plus sur la terre... On choisit sans mon consentement un époux à doña Inez !... et cet époux se nomme Moncade !... et ma femme me raille, disant : Vaincu, remercie la clémence du ciel.

Ses dents se choquaient l'une contre l'autre, et il y avai[illegible]

Il se traîna jusqu'au miroir de Venise qui occupait l'entre-deux des croisées. Il se regarda. Il recula en poussant un cri d'horreur et d'épouvante.

— J'ai vu un fou ! dit-il; j'ai l'air d'un fou... Suis-je fou ? Dieu clément qu'il faut bénir ?... Lira-t-on à la dernière page de mon histoire : mort fou...

Un éclat de rire épuisant lui coupa la parole.

Puis rejetant sa tête en arrière et retrouvant sa pose théâtrale des grands jours :

— Inigo ! Miguel ! appela-t-il.

Deux valets se présentèrent.

— Mes plus riches habits, enfants !... N'ai-je pas toujours été un maître doux et affectueux ?... Dispose ma chevelure, Inigo; le roi aime les parfums... Miguel passe le pinceau sur ma moustache... Hâtez-vous tous les deux... vous serez récompensés... peut-être que, en ce moment, vous sauvez l'Espagne de sa ruine... Le roi m'attend... j'en suis sûr... Le roi se repent... je connais le roi... Il se dit : « Gaspar n'est pas venu... mon pauvre Gaspar !... » Inigo, est-il venu beaucou[illegible]

— Une foule, s'il plaît à Votre Grâce.

— Y avait-il des gens de qualité ?

[illegible]

Le comte-duc poussa un gros soupir.

— Et le roi ? commença-t-il.

— Excellence, répondit Miguel, le roi n'a pas reçu.

Le comte-duc sauta sur place comme un enfant joyeux. Il frappa ses mains l'une contre l'autre et s'écria :

— Tu vois bien, Inigo... vous voyez bien tous les deux... Ils divaguent, ceux-là qui croient pouvoir briser d'un seul coup le lien de l'habitude ! Le roi n'a pas reçu; le roi est malade... Hâtez-vous, enfants, je double vos gages !

Les deux valets se hâtaient; mais ils échangeaient de singuliers regards où il y avait de la compassion et de la moquerie.

En un moment où le besoin de leur service les rapprocha, Miguel dit tout bas à Inigo :

— [illegible]

Il y a des petits faits historiques très-célèbres, des détails qui sont dans toutes les mémoires parce qu'ils ont une grande signification. Louis XIV dit une fois : « J'ai failli attendre ! » Napoléon dormit au bivouac d'Austerlitz. Tarquin le Superbe a ses pavots; Auguste, Cinna; Clovis, le vase de Soissons; Pepin le Bref, son lion; le duc d'Orléans devenu Louis XII, son mot déjà bourbonnien; Henri IV, la poule au pot. C'est le côté légendaire des demi-dieux.

Le comte-duc, qui n'était pas un demi-dieu, partit pour l'exil en grande toilette de cour. L'Espagne lui a su gré de cela. Peut-être était-il innocent de cette fanfaronnade qui pomponne sa renommée sombre et triste.

— Ma toque, Inigo ! mes gants, Miguel !... mon épée, celle qui me vient de Sa Majesté... Par le saint sacrement, ils m'ont tous trahi !... je ferai place nette... Que mon huissier prenne sa hallebarde ! je suis prêt ! en avant !

Il ouvrit lui-même la porte donnant sur ce corridor par où Moghrab avait pénétré, la veille, dans les appartements pr[illegible]

Il recula frappé de stupeur. Le corridor était plein de soldats, au devant desquels un gentilhomme, portant le costume de capitaine, se tenait debout et l'épée nue.

— Qui êtes-vous ?... balbutia le comte-duc, et que voulez-vous ?

— Je suis don Vincent de Moncade, répondit le gentilhomme, premier marquis de Pescaire, et capitaine des trabucaires du roi... Je veux remplir mon devoir, qui est d'escorter Votre Grâce jusqu'aux portes de la ville.

— Don Vincent de Moncade ! répéta le comte-duc étranglé par une rage soudaine : toi qui m'as volé ma fille !... toi qui épouses comme un lâche, au lieu de te venger comme un hidalgo !...

Le marquis de Pescaire restait immobile, et l'épée bass[illegible]

— Et qui donc, reprit le comte-duc avec un éclat de voix, — qui donc commissionne sans moi et malgré moi les capitaines des gardes de Sa Majesté ?

— Celui qui a droit, seigneur, répondit Moncade; don Luiz de Haro, marquis de Buniol.

La main du comte-duc qui se portait vers son épée retomba comme si elle eût été frappée soudain de paralysie. Il voulut parler, sa voix s'étrangla dans sa [illegible]

Comme il restait immobile et atterré, la porte conduisant aux appartements de sa femme s'ouvrit une seconde fois.

— On n'attend plus que Sa Grâce, dit le majordome qui [illegible] voyage; un ordre du roi a pressé le départ.

Le comte-duc chancela sur ses jambes. Deux grosses [illegible]

[illegible] Luiz de Haro! [illegible] H. A. R. O! et le nom de baptême de quatre lettres... [illegible]

Puis, se tournant tout à coup vers don Vincent de Moncade, la tête haute, le regard rallumé :

— Te voilà vengé, jeune homme! Sois témoin, ainsi que tes soldats : je pardonne au roi. Tous mes efforts ont été, [illegible] de l'Espagne. Je récuse le jugement de mes contemporains; j'ai confiance en Dieu; j'en appelle à la postérité!

Il dégaina et jeta loin de lui son épée.

Après quoi, il traversa ses appartements d'un pas solennel et monta sans aide le superbe coursier genet qui l'attendait au bas du perron.

Dans la rue, la populace l'insulta. Il s'inclina, sourit et dit :

— Espagnols! vous écrivez ici une page d'histoire!

Le ministre avait vécu; le comédien survivait et se drapait [illegible]

[illegible] neutre. Elle a mis en balance de grands défauts et quelques belles qualités. Le bien a de la peine à garder le niveau du mal.

Mais l'Andalousie se souvient du splendide habit que le comte-duc porta sur la route de l'exil.

L'antichambre royale, tout à l'heure si pleine, présentait un étrange aspect. On y voyait trois hommes portant le costume [illegible] les trois, mais nous étions habitués jusqu'ici à les voir sous [illegible]

Le premier était Cuchillo, le toréador. Il se tenait campé fièrement dans une embrasure. A ses pieds, le vieux Cosmo Baïeta, les mains et les jambes garrottées, était accroupi et comme pétrifié par la terreur.

[illegible] ces soldats de carnaval qui suivent dans la boue de nos rues les successeurs d'Apis dans la promenade du mardi gras, faisait faction devant la draperie qui cachait le petit corps de garde où nous avons vu tour à tour Moncade avec son épée en deuil et Ramire Mendoze à la tête de leurs compagnies.

Autant Cuchillo se montrait superbe sous son feutre à plumail, autant le géant Trasdoblo semblait embarrassé de sa massive personne.

Certes, il avait fallu, de la part des sentinelles posées à la porte des Bannières, beaucoup de bonne volonté pour confondre ce pesant animal avec les mercenaires lestes et gaillardement découplés qui composaient la garde du corps. Mais nous savons par avance que le service de l'Alcazar était [illegible]

Il y avait encore une autre raison. L'œuvre de Luiz de Haro lui survivait : le palais était au pouvoir des desservidores, qui en occupaient toutes les avenues. Cette vaste association restait debout comme un colosse qui aurait perdu sa tête et que soutiendrait la largeur de sa base. La pendule que le mourant a montée continue de sonner l'heure après qu'il a rendu le dernier soupir. Les rouages de cette machine politique dont Moghrab était le constructeur allaient toujours.

Nous venons d'en voir les effets. Le comte-duc, expulsé, chevauchait vers son château de Loëches.

Or, depuis que le monde est monde, il y a des conspirations, et, depuis qu'il y a des conspirations, les conjurés ont toujours fait usage des mêmes moyens et employé des procédés identiques. Il n'y a point de progrès possible à ce qu'il paraît, et le progrès n'est pas nécessaire, puisque les conspirations ont réussi fréquemment et réussissent encore à l'aide de leur mise en scène surannée : Mot d'ordre et signe de ralliement.

Cinq fois sur dix, et nous faisons la proportion modeste, signe de ralliement et mot d'ordre sont le secret de la comédie, mais on a vu de ces mines éventées éclater parfaitement et produire leur terrible effet.

Ici, à Séville, cité modèle où la police du comte-duc avait un pied à terre à chaque étage de chaque maison, à Séville où ce redoutable instrument, le saint office, fonctionnait dans toute sa vigueur, il n'est pas permis de supposer que le secret des desservidores ne fût percé à jour depuis la première heure. Mais nous sommes en Espagne, où les complots les plus désespérés ne s'attaquaient jamais au roi. Conspiration signifiait ici tout au plus guerre au favori. La police et l'inquisition avaient parmi leurs familiers de nombreux desservidores.

Ceci éclaire le problème.

Pedro Gil, nous ne l'ignorons point, travaillait dans le même sens que Moghrab. Il était, cet ingénieux oidor, le collaborateur de tout le monde. Pedro Gil, se séparant de Moghrab au dernier moment, avait ourdi tout seul cette ignoble trame du préau de l'Alcala.

Et aujourd'hui Pedro Gil avait introduit au palais ses dix poignards de contrebande en dérobant aux desservidores vainqueurs leur mot d'ordre et leur signe de ralliement.

Cuchillo et Trasdoblo avaient à leurs feutres le rameau de myrte.

Cuchillo, Trasdoblo et les autres avaient franchi la porte des Bannières en murmurant à l'oreille des sentinelles la devise du marquis de Buniol : *Para aquijar haron...*

Il nous est pénible d'avouer que le troisième coquin déguisé en trabucaire était le fidèle valet de Mendoze, notre ami Bobazon en personne. Nous n'ignorons point la série [illegible] à ces dangereuses extrémités. Économe, rangé, doué de cette légitime ambition qui porte l'homme à se préparer des ressources pour ses vieux jours, Bobazon, après avoir exploité de son mieux Pepino et Micaja vivants, avait voulu tirer un dernier bénéfice de leurs cuirs. Qui oserait le blâmer? Pour employer le langage spécial des jurisprudents, c'était agir en bon père de famille. Le hasard récompensa mal cette prétention si simple, et Bobazon, enrôlé malgré lui parmi les sicaires de Pedro Gil, fut bien obligé de faire contre fortune bon cœur.

C'était là son talent. Il n'y avait pas une demi-heure qu'il était dans le hangar de Trasdoblo, que déjà il parlait de mettre tout à feu et à sang. Les gitanos et les mercenaires [illegible] collègues, [illegible] des agneaux auprès de lui. Il effraya Trasdoblo assassin malgré lui, et gagna l'estime de Cuchillo, général de cette ténébreuse armée.

Cuchillo, sachez-le bien, n'était pas là seulement pour de l'argent. Les gens comme Cuchillo sont portés à prendre au sérieux leur gloire pour rire. Le comte-duc avait méconnu son importance. Il était son ennemi comme Moncade ou Luiz de Haro lui-même.

C'était lui qui parlait au moment où nous entrons dans l'antichambre de Philippe IV.

— Ne crains rien, vieillard, disait-il à Cosmo Baïeta, qui restait tremblant à ses pieds; penses-tu qu'un homme habitué à combattre loyalement le taureau puisse attaquer un pauvre vieux bouc dont les cornes sont tombées? On t'a mis un bâillon sur la bouche, Baïeta, parce que tu n'es pas à la hauteur... tu aurais crié, ne pouvant te défendre... Or, il ne faut pas effrayer le loup qu'on veut prendre au piège... Ne crains rien pour toi, maître... Tel que tu me vois, je me ferais hacher en morceaux menus comme chair à pâté pour le service du roi... C'est la vérité... Le roi m'a applaudi... Il me connaît... Il ne me céderait pas pour une demi-douzaine de connétables et autres fainéants. Par la merci! serais-tu du [illegible]

Cosmo Baïeta fit un geste d'énergique dénégation, malgré les liens qui le serraient.

— A la bonne heure! vieillard... Ami Bobazon, veille à la porte, au lieu de nous écouter.

— Seigneur Cuchillo, répliqua Bobazon, à quoi me servirait d'écouter? je sais tout ce que vous savez, et encore ce que vous ne savez pas.

— Ton orgueil te perdra, l'homme! prononça sentencieusement le tueur de taureaux; tu n'es pas de la ville, comment saurais-tu raisonner sur la politique?... Dieu vivant! tu n'étais pas seulement de nos conférences à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste!

— [illegible] Bobazon, et m'avez-vous vu auprès de celui qui apportait les louis de France? Avez-vous voyagé deux jours et deux nuits avec l'homme qui cache sous ses vêtements l'écusson aux trois éperons d'or? N'entendîtes-vous parler jamais de buffles qui se faisaient prendre au piége tout exprès pour entrer à l'étable? Je ne vous dis point que Leurs Seigneuries aient défiance de vous, encore moins que je suis ici pour vous surveiller. Dieu merci! je ne suis pas bavard; mais à bon entendeur, salut, n'est-ce pas? et souvenez-vous bien de mes paroles : Ne jugez jamais le fruit sur la mine; la meilleure poire a une tache. Je sais, pour ma part, plus d'un conte arabe où le calife se déguise en esclave.

— Dieu vivant! gronda Cuchillo, que veut dire cet enfileur de [illegible]?

Le vieux Cosmo regardait Bobazon de tous ses yeux.

Trasdoblo était aux écoutes; au moindre bruit qui se faisait au dehors, il changeait de couleur.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE PALAIS DE BUCKINGHAM

A LONDRES

Ce palais, résidence de la reine Victoria, occupe l'emplacement d'un hôtel bâti en 1703 pour le duc de Buckingham. En 1825, Georges IV en fit l'acquisition et commença sur un vaste plan la construction du palais actuel, qui ne fut achevé que sous le règne de Guillaume IV. Ce fut seulement en 1837, après que l'on eut encore agrandi l'édifice et amélioré ses dispositions intérieures, que la reine vint y établir sa résidence.

Le palais de Buckingham est loin de briller par les belles proportions de l'extérieur, et paraît peu digne de servir d'habitation au souverain d'une nation aussi riche et aussi puissante que l'Angleterre. Nos voisins d'outre-Manche doivent souvent se faire cette réflexion peu flatteuse pour leur amour-propre, lorsqu'ils contemplent nos palais du Louvre et des Tuileries.

Les grandes salles d'honneur occupent le corps de bâtiment situé du côté du jardin réservé. On pénètre d'abord dans un vestibule (celui que représente notre gravure), dont les colonnes sont des monolithes de marbre blanc de Carrare, avec des chapiteaux et des socles dorés.

En face, on voit la galerie de sculpture où sont exposés les bustes et les statues des principaux hommes d'État des derniers temps et des membres de la famille royale; puis au delà, dans la partie inférieure d'un pavillon semi-circulaire, se trouve la bibliothèque. Le grand escalier est à gauche du vestibule; ses marches sont des blocs de marbre blanc, ses balustrades sont richement dorées; il est orné de bas-reliefs.

Les ameublements des salles d'honneur du premier étage sont d'une grande magnificence. La salle du trône surtout a été décorée avec le luxe le plus imposant. Les murailles sont [illegible] du plafond, sculpté et doré, règne une frise en bas-relief représentant la guerre des deux Roses.

De la salle du trône on entre dans la galerie de peinture qui occupe le centre du bâtiment. Parmi les œuvres qu'elle renferme, rien n'est douteux ou faible; tout est authentique et excellent. Dans la composition un peu capricieuse de ce cabinet, l'école anglaise est à peu près exclue. Les écoles française, italienne et espagnole y comptent d'assez rares échantillons. Par contre, l'école flamande y brille de tout son éclat.

Les jardins sont presque aussi vastes que le Green-Park, dont ils sont séparés par une haute muraille et par l'avenue de Constitution-Hall. L'angle sud-ouest est occupé par une [illegible]

Les écuries sont aussi grandioses que magnifiquement installées; elles comprennent un vaste manége et peuvent recevoir quarante carrosses et plusieurs centaines de chevaux.

R. BRYON.

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

J'ai dit dans notre dernière causerie qu'on a tort de ne [illegible] peut donner l'élevage des lapins. En général, nous croyons trop aux grosses industries, pas assez aux petites. Avec beaucoup d'apparat et de bruit, les premières n'ont quelquefois que d'assez minces résultats, tandis que les autres, humblement et pour ainsi dire sans qu'on le soupçonne, sont souvent [illegible]

Olivier de Serres, que j'ai cité bien des fois déjà et que je citerai toujours, Olivier de Serres, avec raison, prétendait que poulailler, colombier, clapier, garenne, étang et jardin doivent payer la ferme et nourrir la famille. Il dit du jardin ce mot admirable : « Le jardin rapporte tous les jours et à toute heure. »

Eh bien, l'étang aussi, et la garenne, et le clapier, et le colombier et le poulailler rapportent tous les jours. Si ma mémoire est bonne, les statistiques essayées jusqu'ici fixeraient en moyenne les ressources de chaque Français à moins d'un franc par jour. Quand on songe de combien cette [illegible] ce qu'il peut rester aux autres. Il leur reste, messieurs, ce qu'on peut appeler les miettes de l'agriculture, et ces miettes sont heureusement assez abondantes. Il y a pour toute famille rurale, c'est-à-dire pour vingt millions de Français, toute une série de produits qui, ne paraissant sur aucun marché, ne passant par aucune douane ni barrière d'octroi, échappent à la statistique.

Voici là-bas un bonhomme assis près de sa faux, au bord de la prairie; il déjeune gaiement d'un morceau de radis cueilli dans son jardin; or, ce déjeuner se renouvellera peut-être cent fois dans l'année; les autres jours, avec son pain, vous le verrez croquer un oignon, une pomme, etc. A quelle somme se monterait le produit des vingt millions de déjeuners qui se font ainsi tous les jours? Mais au dîner, quelquefois le dimanche, pour les réunions en famille, on mange de la viande; et cette viande, c'est le plus souvent du lapin.

Combien est-il ainsi mangé de lapins chaque année en France? Il est impossible de le savoir directement de façon très-exacte; mais si la chapellerie peut nous indiquer le nombre de peaux de lapins qu'elle emploie, nous saurons à peu près à quoi nous en tenir.

Voyez donc s'il est permis de traiter légèrement la question du clapier.

La chapellerie ne paye chaque peau de lapin que dix centimes, et elle en emploie chaque année pour une somme de six millions.

Vous attendiez-vous à un tel chiffre! Non, évidemment; faites-en l'aveu sincère.

Du reste, si le nombre des lapins consommés sur place par les paysans s'augmente d'année en année, il en est de même pour les lapins vendus au marché et consommés dans les villes.

En 1845, il s'était vendu à Paris 477,000 lapins; dix-huit ans plus tard, en 1863, il s'y en est vendu 1,914,579. Ce qui peut surprendre, c'est qu'à mesure qu'ils deviennent plus abondants sur nos marchés, les lapins y sont aussi plus demandés; leur prix, par conséquent, s'est élevé d'année en année. En 1845, ils se vendaient en moyenne 1 fr. 75 c.; en 1863, leur prix s'est élevé à 2 fr. 02 c. Le chiffre total des



ESPAGNE. — DÉMOLITION SOLENNELLE DU FORT DES ATARAZANAS, A BARCELONE, le 6 octobre; dessin de M. Miranda.



LA RADE DE SYDNEY, EN AUS



ESPAGNE. — LES MARÉCHAUX SERRANO ET PRIM ET L'AMIRAL TOPETE HARANGUANT LE PEUPLE DE MADRID, AU BALCON DE LA GOBERNACION; dessin de M. Miranda.

dessin communiqué. — Voir page 675.

lapins vendus sur tous les marchés de France s'élève actuellement à plus de 57 millions de têtes, représentant une valeur de 115 à 120 millions.

Aussi cette industrie des lapins pratiquée dans les plus pauvres chaumières, et que nous sommes en droit d'appeler une grande industrie et une industrie vraiment plébéienne, est-elle en train de se développer dans toute l'Europe plus vite encore qu'elle ne le fait en France. Sur le seul marché d'Ostende, il se vend 350,000 lapins par semaine ; à Londres, il s'en consomme 26 millions chaque année. C'est, pour chaque habitant, un peu plus de huit lapins.

M. Eug. Gayot, membre de la Société impériale et centrale d'agriculture de France, qui reproduit dans son livre *Lièvres et lapins* les chiffres que je viens de lui emprunter, nous fournit encore ce curieux document sur le produit des basses-cours en France. Ceci une fois de plus fera voir si l'on a raison d'insister sur l'importance de ces petites industries. Voici le produit non pas même de la basse-cour tout entière, car le produit des porcs n'y est point indiqué, mais le simple produit du poulailler, du colombier et du clapier.

La vente des œufs produit chaque année	120.000,000 fr.
Celle des poulets, poules, chapons et poulardes	50,000,000
Celle des dindons	115,000,000
[illegible]	80 [illegible]
Celle d[illegible]	45,000,000
Celle des pigeons	70,000,000
Celle du lapin	120,000,000
Total	600,000,000 fr.

[illegible] culation de jour en jour plus facile pour les produits de la ferme, il n'est pas douteux que, dans un avenir prochain, poules, dindons, canards, pigeons et lapins n'arrivent à produire chaque année, en France, leur petit milliard.

En présence de tels chiffres, lecteurs, lorsque vous verrez quelqu'un rire encore de l'industrie des lapins, répondez hardiment : « Ce ne sont pas des individus seulement qui peuvent s'enrichir en élevant des lapins, mais des nations tout entières. » Et dites-moi, je vous prie, s'il n'est pas singulier que ce grand essor du petit bétail n'ait commencé qu'à partir de la Révolution. Il semble qu'avant cette ère vraiment sacrée et vraiment créatrice, les populations laborieuses se fussent de génération en génération résignées à mourir de faim.

Maintenant si nous nous rappelons le mot d'Olivier de Serres : « Le jardin rapporte tous les jours et à toute heure » ne comprendrons-nous pas ce que les petits peuvent trouver [illegible]

Cette augmentation rapide des produits du menu bétail, et aussi du petit jardinage est un fait capital qui peut-être n'a pas encore été assez remarqué. Beaucoup de gens se lamentent de voir se morceler la propriété; il faut au contraire s'en réjouir; il naîtra de ce morcellement toutes sortes de *petites cultures*, qui dans leur ensemble auront des résultats immenses. Avec ce morcellement dont vous vous plaignez, le nombre de nos bestiaux de toutes catégories est plus grand qu'il ne l'était avant 89, nos récoltes sont plus abondantes, et tout en augmentant le nombre des anciens bestiaux, et l'abondance des anciennes récoltes, nous avons imaginé de nouveaux élevages et de nouvelles cultures. Tout à l'heure, par la culture de l'eau, nous trouverons jusque dans nos mares des richesses inattendues. Mais qu'il s'agisse de cultiver sur le sol ou dans l'eau, souvenons-nous que rien n'est fécond comme les arts qui se pratiquent humblement.

Puisque nous parlons de fécondité, de produits et de richesse, qu'il me soit permis de citer encore sur ce point une parole charmante et profonde d'Olivier de Serres. Je ne sache pas qu'on ait donné nulle part une définition plus sensée et plus équitable de la richesse personnelle; aussi le célèbre agronome ne semble pas avoir porté plus haut ses propres désirs de fortune. Pour lui « le bon ménager » est assez riche « si toujours il voit à l'œil trois cueillettes de son bien, l'une dans sa bourse, l'autre ès grenier et caves, et la dernière en la campagne. »

Mais, je vous en prie, revenons pour quelques moments aux lapins, et remarquez bien ceci : ce qui donne tant d'importance à cet élevage populaire, ce n'est pas seulement de produire une quantité considérable de viande excellente et saine, c'est de la produire par un grand nombre de producteurs. Supposez au contraire que l'élevage de ces millions de lapins fût (si la chose était possible) centralisé comme cer[illegible] Quelle différence! A qui tous ces lapins profiteraient-ils? Au consommateur? Non, car le consommateur n'aurait plus d'autre rôle que de payer cette viande à des prix exagérés. Le vrai gagnant en toute industrie normale est et doit être le producteur, donc plus est grand le nombre de ceux qui produisent une denrée, plus est fécond le commerce de cette denrée, et plus il augmente la vraie richesse nationale. Si les lapins, poules, pigeons ne faisaient que rapporter chaque année des millions, ce serait peu; mais les millions qu'ils produisent (notez cela) sont des millions versés ou épargnés aux plus pauvres ménages; voilà le côté fécond.

Nulle industrie n'est exercée par un plus grand nombre; de là son importance : qu'on veille à l'intérêt du consommateur, c'est bien; mais il importe de veiller aussi sur le producteur, car le producteur, c'est vous, c'est moi; et même nous devons être et nous sommes plus producteurs que consommateurs; et c'est justement parce que de plus en plus nous sommes devenus producteurs, que nous ne tombons plus, comme le moyen âge, en d'épouvantables famines.

Les lapins et les poules nous ont conduits loin; mais, s'il vous plaît, allez, un jour de marché, vous asseoir au moment du *retour* au bord de la route, à quelque distance du village; observez attentivement toutes ces bonnes femmes qui, pleines de réflexions et de calculs, s'en retournent chez elles si prestement. Elles ont vendu quelques poulets, un quarteron d'œufs, trois ou quatre kilogr. de beurre, un lapin, deux pigeons, peut-être un canard, une *piote*[1] aux grands jours. Elles ont vendu aussi quelques légumes, une botte d'oignons ou de navets, des fruits dans la saison... Or, notez que ce petit voyage se renouvelle toutes les semaines, et savez-vous ce qu'elles en rapportent au total? Elles en rapportent de quoi vêtir et nourrir la famille, et quelquefois s'il manque pour payer le terme un petit appoint, c'est la ménagère qui le tirera de ses économies. J'en ai vu même qui, pendant vingt ans, économisant sou à sou, amassaient à l'insu du mari l'exonération d'un fils. Et l'on s'étonne, me disait un vieux paysan, que j'aime tant ma pauvre femme; mais depuis le jour où elle me vint mettre dans les mains sa bourse pleine pour le rachat du fieux, si j'avais cru lui causer le plus petit chagrin, je me serais mefait.

Ah! paysans, paysans du bon Dieu, combien peu et combien mal on vous connaît dans les villes! Et pourtant les habitants des villes ne sont-ils pas pour la plupart d'origine rustique? En remontant dans leurs souvenirs de famille, ne pourraient-ils pas même y trouver de quoi leur tenir à jamais le cœur haut? Malheureusement beaucoup de citadins n'ont connu les habitants de la campagne que par ceux (en très-petit nombre relativement) qui nous sont montrés avec grand appareil dans les cours d'assises. Mais il y a en France vingt millions de paysans, et sans doute vous ne refuserez pas d'admettre que sur ce nombre il y en a bien dix-neuf millions cinq cent mille qui ne paraîtront jamais en justice. Or, ce sont ceux-là précisément dont on ne parle point, qu'on ignore autant et peut-être plus que s'ils habitaient le fond de la Chine et du Japon. Dans ces derniers temps, en effet, on a vu la presse tout entière et le public occupés des peuples les plus lointains; apprenons à connaître tous les peuples, d'accord; mais au moins tâchons aussi de nous connaître nous-mêmes et de savoir ce que valent les populations rus[illegible]

J'insiste avec intention sur le menu bétail du clapier et de la basse-cour, parce que le clapier et la basse-cour sont surtout la part de la femme et que par cela même ils ont en France peut-être plus d'importance qu'ailleurs, car c'est ici le pays de la vraie ménagère. En combien de familles la fortune ébranlée par le mari dans l'élevage du gros bétail a-t-elle été réparée par une bonne ménagère sachant et montrant tout ce que peut produire la basse-cour.

Perette, la laitière, donnait pour point de départ à toute sa fortune son lait et ses œufs; Perette était très-sage et elle eût certainement réalisé ses projets sans un entrechat intem[illegible]

Perette, là-dessus, saute...

— Eh! malheureuse, il ne fallait pas sauter...

Ce rôle de la femme dans le « ménage rustique » a été admirablement senti, admirablement dit par Olivier de Serres. Aussi, selon lui, les deux points essentiels même aux ménages les plus riches, c'est une bonne femme et une bonne servante

Le fermier lui-même, comparé à la fermière, semble, dans Olivier de Serres, n'avoir que le deuxième rôle. Sa tâche est moins compliquée et moins rude.

« En cette négoce rustique, dit-il, l'avantage est au père de famille; car en se promenant avec récréation, il faict sa charge, ses affaires estans où son plaisir le meine. Mais il n'en est ainsi de la mère de famille, laquelle sans très-grande peine ne peut pourvoir à l'ordinaire nourriture des siens, encore moins les contenter tous, tant par les diverses humeurs des gens de service... que pour l'extrême souci d'avoir continuellement en teste tout ce qui appartient en la nourriture d'une grande famille sans lui donner une heure de relasche, dont, comme d'une fièvre continue, elle est toujours tourmentée. »

Vous reconnaissez-vous à ce tableau, bonnes femmes de France? Vous étiez ainsi il y a trois siècles, et je vous vois telles encore au fond de nos provinces. Ah! gardez votre activité précieuse, votre bonne grâce au travail et votre gaîté. Vous êtes dans votre foyer rustique au vrai trône de la femme. Ne portez envie à aucune princesse; il n'y en a pas qui vous soient supérieures.

« Trop heureux, disait Virgile, trop heureux les cultivateurs s'ils connaissaient leur bonheur! » Moi je dirai : « Ah! trop puissantes ces reines du foyer si elles connaissaient leur puissance! »

Le lecteur maintenant comprend-il que les campagnes sont presque un autre monde, aussi peu connu en vérité que les populations de l'intérieur de l'Afrique ou de l'Australie?

Sans doute, citadins et paysans, nous avons tous même origine; nous sommes en réalité issus et parents les uns des autres; mais les diversités de milieu, d'éducation, d'habitude ont produit entre les classes urbaines et les classes rurales une différence qui confond.

Chose singulière et peut-être trop peu remarquée, cette différence de mœurs, de croyance et d'aptitudes entre la campagne et la ville s'est augmentée sans interruption depuis quatre siècles. De 1400 à 1500 en effet, il y avait jusque dans les villes les plus populeuses un élément rustique qui peu à peu en a disparu; ceci, si vous le permettez, lecteur, sera le sujet de notre prochaine causerie; vous y verrez que les plus gros bourgeois eux-mêmes, au moyen âge, s'occupaient de culture, et que leurs femmes comme les paysannes filaient la quenouille.

Eugène Noel.

1. Dinde femelle.

CONSTANTINE

Peu de villes offrent à l'œil étonné du voyageur un aspect [illegible] rochers gris, qu'entoure un profond ravin, a l'air d'un véritable nid d'aigle. Les Arabes la nomment *la cité aérienne* [illegible]

Le plateau, sur lequel Constantine est assise, a la forme d'un trapèze légèrement incliné. Il domine des plaines d'une grande fertilité. Le Rummel, qu'on entend sans cesse bouillonner au fond du grand ravin semi-circulaire, forme aux environs de la ville plusieurs cascades, et dans son cours désordonné s'engouffre sous terre à différentes reprises pour reparaître un peu plus loin. On compte ainsi jusqu'à quatre pertes successives du fleuve, qui forment comme des ponts naturels de cinquante à cent mètres de large.

On entre à Constantine par quatre portes : *Bâb-el-Djedid* la porte neuve, celle où aboutit le chemin d'Alger; *Bab-el-Oued* la porte de l'eau), du côté du sud, *Bâb-el-Ghabia* (la porte des arrivages), et *Bâb-el-Kantara* la porte du pont.

Le fameux pont romain jeté à cet endroit sur le ravin s'est écroulé il y a quelques années, et le pont moderne qui le remplace, situé beaucoup plus bas, oblige le voyageur à descendre puis à remonter successivement les deux côtés du ravin avant d'entrer dans la ville.

Constantine a joui, sous la domination romaine, d'une grande splendeur. Elle fut, sous le nom de *Cirta*, une des villes les plus florissantes de Numidie. Caligula en avait fait la capitale de la Mauritanie. Quoique déjà formidable par sa position naturelle, les Romains l'avaient encore fortifiée par une enceinte de hautes murailles flanquées de tours de distance en distance.

Cirta ayant beaucoup souffert pendant les guerres des Romains avec les Numides, fut rebâtie par une fille de Constantin, qui lui donna le nom de Constantine. Elle fit depuis partie du royaume de Tunis jusqu'au milieu du XVIIe siècle, époque où elle fut enlevée aux Tunisiens par les Algériens, qui en firent la capitale d'une de leurs provinces.

Longtemps après qu'Alger était déjà en notre pouvoir, cette ville continuait à résister à nos attaques. Le général Clausel échoua devant elle en 1836; et elle ne put être prise que l'année suivante, après un siége meurtrier où périt le général Damrémont.

L. de Morancez.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Remarque sur l'affinité, par M. Dumas. — Newton. — Ampère. — M[illegible] — Sainte-Claire Deville. — Berzelius. — Mort de M. Schoenbein. — Ses découvertes. — Formation de l'eau oxygénée dans toutes les [illegible] nomènes qu'il détermine. — Les agents de la contagion. — Le docteur Lemaire. — Les moucl es en France

M. Dumas, l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, a lu récemment à ce corps un travail auquel il donne le nom trop humble de *Remarques sur l'affinité*.

Voici le résumé à peu près textuel de ce travail qui échappe à une analyse développée, d'abord par son étendue, ensuite et surtout par les nombreux documents qui s'y trouvent accumulés.

Newton a donné de l'affinité chimique une notion à laquelle on n'a rien ajouté, quand il l'a rattachée à l'attraction générale.

Il a démontré comment, à une certaine distance des centres d'action moléculaire, l'affinité peut devenir nulle et même répulsive.

Plus tard, Ampère a donné à cette notion de Newton son complément, en faisant voir que la forme des composés met une limite au nombre de combinaisons que deux éléments peuvent produire, et qu'elle détermine les rapports selon lesquels ils peuvent s'unir; il a de plus laissé prévoir le facile remplacement des éléments les uns par les autres dans une molécule composée, sans que la stabilité de celle-ci en soit compromise.

De son côté, Meyer a fait comprendre comment le choc des molécules se précipitant les unes sur les autres avec une vitesse extrême, pour produire les combinaisons peut donner naissance aux phénomènes de chaleur, de lumière, d'électricité qui accompagnent l'action chimique.

M. Henri Sainte-Claire Deville, en découvrant le phénomène capital de la dissociation, a ouvert une voie nouvelle à la science, et rattaché les décompositions chimiques par un lien étroit au phénomène purement physique de la formation des vapeurs.

Enfin les doctrines à l'aide desquelles on a voulu expliquer les phénomènes chimiques par une cause distincte inconnue ou par l'électricité, sont demeurées stériles, tandis que celles qui tendent à les faire rentrer sous les lois de l'attraction universelle, se consolident, se rapprochent de plus en plus des faits et indiquent de mieux en mieux la route du progrès.

Il est donc juste que le nom de Newton, que les définitions qu'il donna, tant de l'*attraction moléculaire* que des *atomes chimiques*, reprennent place dans l'enseignement de la chimie.

Selon M. Dumas, la chaleur constitue la vraie mesure des énergies chimiques.

[illegible] à présent, la lumière et l'électricité doivent être considérées par le chimiste, plutôt, soit comme des agents dont il tire parti, soit comme des phénomènes dont il constate l'apparition.

La *matière* et la *chaleur*, telle serait encore, d'après lui, et, comme au temps de Lavoisier, la véritable définition des deux phénomènes sur lesquels les études des chimistes ont surtout à se diriger.

Un moment viendra sans doute où l'on découvrira les lois réelles auxquelles obéit l'attraction moléculaire; alors on pourra prévoir ou expliquer la formation des composés, leur destruction, les préférences et les choix des éléments dans la formation des combinaisons, et les affections spéciales dont les acides ou les bases témoignent dans la production des [illegible].

On le voit, avant d'aborder un difficile problème, il faut connaître autrement que par des suppositions le lien qui rattache la forme des cristaux d'une espèce chimique à l'arrangement des atomes dont le groupement constitue les molécules, qui sont les matériaux de ces cristaux.

Lavoisier, en proposant la nouvelle nomenclature, déclarait que la commission dont il était l'organe « n'avait pas voulu [illegible] les principes constituants des corps et sur leurs molécules élémentaires; qu'elle s'était éloignée des chimistes systématiques, toujours prêts à accompagner les faits d'un appareil de raisonnement qui fait perdre de vue le fait en lui-même, et entre les mains desquels la science devient un édifice élevé par leur imagination. » Il déclarait enfin que la commission « avait cherché à appliquer à la chimie cette logique qui appartient à toutes les sciences : le nom de *classe* ou de *genre* rappelant, dans le naturel des idées, les propriétés particulières à certains individus. »

Ce duel des molécules antagonistes qu'on retrouve dans tous les phénomènes de la chimie, et que rappelle si bien la nomenclature française, demeure incontestable, et il ne faut renoncer à le décrire que lorsqu'on y est forcé. Mais l'acte de la combinaison une fois accompli, le duel terminé, la nomenclature française ne prétend pas dire que les deux corps qui ont agi l'un sur l'autre aient conservé leur caractère distinct dans la molécule nouvellement formée, et ne se soient pas confondus dans un système complexe.

C'est en cela que Berzelius, dépassant la pensée de Lavoisier, en exagérait le sens.

M. Dumas conclut en ces termes :

« Ce n'est pas sans une légitime satisfaction qu'on a le droit de dire dans cette enceinte que, malgré les progrès qui ont métamorphosé le terrain de la science chimique, l'Académie n'a rien à regretter ni sous le rapport de la doctrine, ni sous le rapport du langage, de ce que nos illustres prédécesseurs avaient fondé avec tant de prudence, de sagesse et même de génie. »

Personne mieux que M. Schönbein, que la mort vient d'enlever à la science, n'eût pu se consacrer à ces études délicates. Il occupait dans la science une place à part. Ses [illegible] quine se rencontre guère chez les autres chimistes. Il ne savait pas suivre les chemins battus. Il se sentait attiré surtout par les questions étranges, et par les problèmes obscurs. Les solutions heureuses qu'il en donnait presque toujours offraient un caractère si extraordinaire qu'on hésitait d'abord à les accepter.

On lui doit entre autres les découvertes de la formation presque universelle de l'eau oxygénée dans toutes les oxydations lentes opérées en présence de l'eau, soit dans les expériences de laboratoire, soit dans les phénomènes naturels les plus vulgaires.

[illegible] Thenard avait eu tant de peine à caractériser, sans pouvoir l'isoler autrement que par des précautions tout à fait exceptionnelles, et qui à peine formé se détruisait; ce corps, M. Schönbein en prouva l'existence, le montra sans cesse naissant autour de nous, en quantités infiniment petites, il est vrai, mais incontestables enfin. Il le mit en évidence à l'aide de réactions, partout où une matière organique éprouvait la combustion lente et où l'eau oxygénée se produisait.

Parmi les derniers travaux de M. Schönbein, citons l'expérience à l'aide de laquelle il montra que le ruthénium en éponge détermine, comme la lumière, mais plus rapidement, la décomposition de l'eau par le chlore, le dégagement de l'oxygène et la formation de l'acide chlorhydrique.

Le ruthénium en éponge agit de la même manière que la chaleur rouge. Il n'absorbe ni ne cède rien, et l'action est si [illegible] serait traversé par une solution de chlore rendrait à son extrémité de l'oxygène et une solution d'acide chlorhy[illegible]

Les amis de M. Schönbein avaient le droit et avaient pris l'habitude de lui demander, non pas : « Qu'avez-vous de [illegible] il semblait fait pour donner un corps aux rêves de la science.

A côté des études étranges de M. Schönbein, on peut citer les observations que le docteur Lemaire vient de publier sur les infusoires, qui jouent le rôle de *ferments dans les maladies épidémiques*.

D'après lui, il existe pour toutes ces maladies une cause commune, ce sont les émanations de matières en putréfaction.

D'après lui, lorsqu'on analyse avec soin les symptômes manifestes dans ces maladies, on reconnaît qu'une cause commune produit des effets communs et des lésions anatomiques identiques.

Par exemple, les bubons, les anthrax, la gangrène humide, les pétéchies, les symptômes gastro-intestinaux que l'on observe sur les individus atteints de la peste, existent également dans le typhus des hôpitaux, dans la fièvre typhoïde grave, dans la fièvre jaune et dans la dyssenterie [illegible].

Les matières solides ou liquides en putréfaction introduites dans le tube digestif de l'homme ou des animaux en santé, comme aliment, déterminent les symptômes que l'on observe dans ces maladies, ainsi que le démontrent des expériences nombreuses et variées faites sur les animaux en santé avec des matières en putréfaction, des émanations, des inoculations, des injections dans les veines ou dans le tube di[illegible].

D'après M. Lemaire, les gaz et les vapeurs provenant des matières en état de fermentation, entraînent en quantité considérable des spores et des corps reproducteurs de microzoaires, qui pénètrent dans l'organisme à l'état de corps reproducteurs ou d'adultes.

On ne peut plus douter qu'il n'existe des *bactéries* et des vibrions dans le sang en circulation des typhiques, des varioles, dans la maladie appelée sang de rate, dans les anthrax, dans la gangrène humide et dans la pustule maligne.

Les mêmes animalcules, puis les *monades* et les *cercomonas* se montrent aussi dans les déjections des typhiques, des cholériques et des dyssentériques.

Atteint d'une violente attaque de choléra, M. Lemaire fit [illegible] cidents; il y trouva des myriades de *bactéries*, des *vibrions linéoles*, et des *chaînettes*. Plusieurs de ces derniers comptaient, comme preuve de leur âge et de leur force, sept anneaux. Il y existait aussi des *monades*, des *spirillum* [illegible]

Rétabli complétement deux mois après, M. Lemaire examina les mêmes matières au microscope et n'y trouva plus [illegible].

Il en conclut que c'était donc bien au choléra que leur présence était due.

Ayant transpiré abondamment pendant sa maladie, il constata encore, sur diverses régions de la peau, des spores; enfin du sang recueilli pendant la vie sur l'homme et sur les animaux atteints du typhus ou de la variole et contenant des bactéries et des vibrions, fut soit inoculé, soit injecté dans les veines de chiens, de lapins et de moutons, en bonne santé, il y fit multiplier des bactéries et des vibrions et détermina des symptômes formidables et presque toujours la mort.

[illegible] MM. [illegible], avec du sang pris sur l'homme sain, ne produisirent ni augmentation de chaleur, ni désordres.

Si l'on tue les infusoires avec diverses substances, et surtout avec l'acide phénique, dans les matières en putréfaction, non-seulement on arrête brusquement la fermentation, mais encore on empêche du même coup ces matières de la provoquer ailleurs, soit par leurs émanations, soit par le contact, soit par l'inoculation; et de dangereuses qu'elles étaient, elles deviennent complétement inoffensives.

Laissons-là bien vite ces fatals ferments pour parler d'autres êtres qui, moins dangereux, sont cependant pour l'homme un ennemi redoutable. Je veux parler des mouches si nombreuses, si agaçantes, si destructives pendant la saison chaude, et qui, grâce à Dieu, commencent à disparaître avec les premiers symptômes de l'automne.

Saisies et décimées par les fraîches matinées de la saison actuelle, elles se réfugient dans les endroits chauds, et donnent par-dessus tout la préférence à ceux qui, en leur procurant une température favorable, leur fournissent en même temps des aliments. C'est ainsi qu'on les voit affluer chez les marchands de comestibles, où on recourt à un moyen nouveau et ingénieux pour les détruire.

Ce moyen consiste en une espèce de ruche en verre, percée au bas d'un large trou, et frottée à l'intérieur de miel et [illegible] friole cet appât pénètrent en masse dans le bocal et ne tardent point à se trouver prises par leurs pattes agglutinées dans le miel et dans la gomme. Quant à celles, en petit nombre, qui évitent ce traquenard, elles font de vains efforts pour retrouver l'ouverture par laquelle elles se sont introduites. Elles ont beau voleter en tous sens, elles se heurtent constamment contre les parois transparentes de leur prison et finissent, épuisées de fatigue, par tomber dans la glu et [illegible].

Un savant, dans un moment d'oisiveté, s'est amusé à calculer quel nombre de mouches peut chaque année envahir la France, et il est arrivé au résultat suivant :

[illegible] tiques, le poison qu'on dispose pour les combattre, les enfants et les araignées détruisent quotidiennement environ *cinquante* mouches, soit environ *dix* par personne.

La France compte trente-sept millions d'habitants : à dix mouches par jour, cela fait *trois cent soixante-dix millions*. Comptons *deux cent dix* jours pour la saison où les insectes pullulent et nous arrivons à *soixante dix-sept milliards sept cent trente millions* de mouches.

Notre savant a voulu en outre se rendre compte du poids [illegible] *un gramme*; cela fait *un billion soixante millions de grammes*; soit, *un million deux cent quatre-vingt-quinze mille kilogrammes*, ou *douze mille quintaux métriques*, que *sept cents* prolonges du train des équipages de l'armée auraient de la peine à contenir et à charrier.

Et notez qu'il ne s'agit là que des mouches détruites. On peut sans exagération en tripler le nombre pour celles qui meurent de leur belle mort.

SAM HENRY BERTHOUD.

LA RADE DE SYDNEY

Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, est, comme on sait, la principale ville des colonies anglaises en Australie. Tous les voyageurs s'accordent à vanter la beauté de son port, auquel celui de Rio-de-Janeiro seul peut être comparé.

La vaste baie qui lui sert d'entrée mesure environ sept milles d'étendue. Elle est entourée de tous côtés par de hautes falaises, qui la mettent à l'abri des vents. On aura une idée de l'aspect de ces roches par la vue que nous publions du promontoire de Sydney à l'entrée méridionale de la baie.

Un phare et un sémaphore élevés sur la hauteur permettent d'entretenir des signaux avec les bâtiments en rade.

H. M.

CHRONIQUE DU SPORT

GASTON PHŒBUS — SA NAISSANCE ET SA MORT

Trois journées accumulées l'une sur l'autre : dimanche, mercredi et jeudi, — soit *quinze* courses consécutives, — ont clos la semaine dernière à Chantilly la série des courses plates d'automne. Pour indiquer le résultat seulement sommaire de ces réunions, il me faudrait au moins nommer les quinze vainqueurs; — puis ajouter les noms de leurs quinze propriétaires et de leurs quinze jockeys; sans compter la désignation des quinze prix; — sans compter non plus les trente chevaux placés seconds et troisièmes; c'est-à-dire *quatre-vingt-dix* noms propres, non compris la ribambelle de kilomètres, kilogrammes, etc.

[illegible] mettre cette littérature. Je me contenterai donc de constater aujourd'hui qu'aucun accident, aucun incident n'a signalé ces courses, dont on peut certainement dire, avec non moins de raison, ce qu'Alphonse Karr a dit de la politique : « Plus ça change, plus c'est la même chose. » Au reste, tout s'est [illegible] *leurs*, etc. Enfin nombre de sportsmen, abandonnant pour la chasse une fermeture d'hippodromes aux abois, étaient partis les uns pour la plaine, les autres pour la forêt. Sans les y suivre, passons à d'autres chasseurs.

C'est au commencement du XIVe siècle que parut le livre *Du Roy Modus et de la Royne Ratio* — le premier ouvrage sur la chasse qui ait été écrit en France. Le nom de l'auteur n'est pas parvenu jusqu'à nous; mais la clarté de ses préceptes cynégétiques, ses règles précises pour juger les voies, détourner le cerf, pour découvrir au moyen du limier le lieu où la bête a sa reposée, etc.; tout cela s'est transmis de siècle [illegible].

Par une coïncidence assez curieuse (et encore à signaler, si je ne me trompe, bien qu'elle date de plus de cinq cents ans), le jour même où parut ce livre semble avoir marqué aussi un phénomène de la métempsycose. Ce jour-là un enfant naissait, ramenant sans doute en ce monde l'âme qui, six siècles plus tôt, avait abandonné le corps de saint Hubert. Car si cet enfant devenu homme, si Gaston Phœbus, comte de Foix, seigneur de Béarn, s'est rendu célèbre comme guerrier, si la magnificence de sa cour a pris place dans l'histoire, ce n'est pas seulement comme habile et intrépide chasseur, mais comme père de la vénerie que l'auteur des *Déduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oiseaux de proye* que l'auteur a laissé un impérissable souvenir aux veneurs passés, présents et futurs; aussi il mourut comme il avait vécu.

Un jour du mois de mai 1391, après avoir chassé l'ours, et la curée faite, il expira presque subitement et même [illegible] sart, à qui je passe la parole :

« Ainsi comme il parloit et devisoit, entrerent en la chambre messire Ivain, son fils bastard, et messire Pierre Cabestan, qui vindrent ja estoient les tables couvertes en la mesme. A donc demanda-t-il l'eau pour laver. Deux escuyers saillirent avant : Raimonnet Lasue et Raimonnet de Componne; et Cayendon d'Espaigne prit le bacin d'argent, et un autre chevalier (qui se nommoit messire Thibault) prit la nape. Il se leva de son siege et tendit les mains avant pour laver. Sitôt que l'eau froide descendit sur ses dois (qu'il avoit beaux et droits) le visage luy pallit et le cueur luy tressaillit, et les pieds luy tressaillirent aussy et cheut sur le siege tourné en disant : « Je suis mort! — Sire Dieu, « mercy! » — et oncques depuis ne parla. »

C'est de lui que Froissart a dit aussi : « Vérité est que de tous esbats de ce monde, souverainement il aimoit le deduit des chiens, et de ce il estoit très bien pourveu, car toujours il en avoit à sa plaisance plus de seize cents. »

J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer ici que, si ce n'est le steeple-chase même, du moins sa course accidentée et semée d'obstacles a toujours fait partie de l'équitation des hommes d'action. Dans l'antiquité — et ainsi que je crois l'avoir également constaté à cette même place — Xénophon voulait déjà que l'on habituât hommes et chevaux à sauter de haut en bas, et de bas en haut, à franchir haies, fossés, ravins, cours d'eau, etc. Il est vrai que Xénophon visait à d'autres victoires que celles du turf, à d'autres résultats que celui de rafler des prix ou de gagner des poules et des paris; il voulait le cheval rustique, propre à la guerre, et non la rapide, mais fragile locomotive animale spécialement fabriquée pour l'éphémère vitesse des hippodromes modernes. On retrouve ces principes dans le livre de Gaston Phœbus; on voit que ce livre n'est pas seulement écrit par un habile

veneur, mais aussi par un hardi cavalier, un homme de cheval expérimenté; on est forcé de reconnaître enfin qu'un terrain — non pas nivelé et soigneusement gazonné à l'avance, mais *sagement accidenté*, restera toujours *l'entraînement* du sportsman, comme celui du cheval même; — et constitue pour tous deux une excellente école de chasse à courre.

Mais est-ce bien réellement pour cette seule raison, — est-ce à cause de l'affluence des *jeunes* cavaliers que, — la série des courses plates terminée, — on va courir encore en steeple-chase jusqu'à la fin de novembre?

C'est ce que nous aurons l'occasion de constater, en établissant le nombre comparatif des chevaux ou *riders* montant leurs chevaux eux-mêmes, et les cavaliers platoniques passant — et pour cause — procuration à leur jockey.

LÉON GATAYES.

ANTOINE VECHTE



ANTOINE VECHTE; dessin de M. F. Philippoteaux.

L'art si délicat de la ciselure et du travail au repoussé, dont Benvenuto Cellini fut le plus noble représentant, cet art avait, de notre temps, retrouvé un maître qui sut ressusciter la tradition de l'illustre Florentin. Ce grand artiste se nommait Antoine Vechte. Il est mort le 30 août dernier, à Avallon, près de Vicsous-Thil, où il était né en 1800.

Orphelin à neuf ans, seul soutien d'une sœur plus jeune que lui, Antoine Vechte se voua, pour gagner leur commune existence, au pénible labeur de l'ouvrier bronzier. Son apprentissage terminé, il entra chez M. Soyer, le fondeur de la colonne de juillet, et devint promptement le premier ciseleur de l'atelier. En même temps, il consacrait une partie de ses nuits à des travaux de repoussé, qu'il aimait passionnément et qui lui faisaient entrevoir, dans l'avenir, la réputation et peut-être la fortune.

Ayant abandonné l'atelier de M. Soyer, il apprit, sans autres guides que des plâtres et des gravures, l'art du dessin et du modèle, dans lequel il acquit bientôt une rare supériorité. Ses premiers essais se composèrent de modèles de pendules qu'un fabricant exploitait de compte à demi avec lui, mais dont, en réalité, Vechte ne retirait que d'insuffisants résultats. Découragé, il rompit l'association et commença à exécuter pour des marchands de curiosités des boucliers, des armures et des casques qui allèrent, pour la [illegible] des artistes étrangers, [illegible] de pièces dues à Benvenuto Cellini.

Peu de temps après, Vechte fut mis en rapport avec le duc de Luynes, et exécuta pour cet amateur éclairé une œuvre hors ligne, *le Triomphe de Galathée*, qui servit à mettre en lumière le beau talent du repousseur bourguignon.

En 1842, la ville de Paris lui confia la ciselure d'une épée qui devait être offerte au comte de Paris. Successivement il produisit une buire représentant le *Combat des Centaures et des Lapithes*, pour un amateur, M. Lepage; un vase allégorique montrant *les Passions vaincues*, et une coupe merveilleuse dont le sujet était *l'Harmonie dans l'Olympe*. Ces trois pièces, exposées en 1847, établirent définitivement la réputation de l'artiste et lui valurent, outre la première médaille d'or, la croix de la Légion d'honneur et une commande de l'État.

Concurremment avec ces travaux, le *repousseur*, comme il s'appelait lui-même, composait des plats en fer, des bijoux charmants, parmi lesquels est resté le célèbre bracelet de Mme de Cambacérès.

Sur ces entrefaites, une importante combinaison proposée par le baron de Rothschild, faillit mettre Vechte au comble de ses vœux en lui assurant une honnête indépendance et de superbes travaux. Mais ces projets avortèrent par suite de diverses circonstances, et, des deux grands vases, composés chacun de près de quatre cents figures, qu'il devait exécuter pour le célèbre banquier, Vechte ne termina qu'une exquise statuette équestre en argent qui appartient à Mme la baronne Nathaniel de Rothschild.

Voyant ses espérances déçues, Vechte se décida à partir pour Londres, en 1850. A l'Exposition universelle de 1855, l'artiste reparut avec une délicieuse statuette de *Daphné*, et ce fameux bouclier connu aujourd'hui sous le nom de *Bouclier de Vechte*. La grande médaille d'honneur lui fut accordée.

Le ciseleur bourguignon revint en France en 1860, pour achever le vase de *la Création*, qui figura à l'Exposition de l'année suivante. En 1862, Vechte fut représenté à l'exposition de Londres par un véritable chef-d'œuvre : *les Titans foudroyés*. Enfin une dernière merveille : *l'Apothéose de la Vierge*, travail en platine, sur la couverture de la Bible manuscrite du duc d'Aumale, brilla à l'Exposition universelle de l'année dernière et procura la médaille d'or à une nation étrangère. Ce fut le chant du cygne du grand artiste : peu après il alla s'éteindre obscurément près de l'humble village où il était né. Mais il a laissé des chefs-d'œuvre qui feront vivre sa mémoire parmi les artistes et les amateurs éclairés.

A. D.

LE CALEDONIAN CLUB

« On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers, » disait Danton. Ce n'est pas le cas des Écossais. Quelque part que ce peuple émigre, fidèle aux traditions natales, il emporte avec lui ses coutumes et ses mœurs, tout comme son tartan et sa cornemuse.

Les Écossais émigrés à San-Francisco, en Californie, y ont formé une société de sport, le *Caledonian Club*, dont ils fêtaient dernièrement la troisième année d'existence.

Une foule considérable de curieux, parmi lesquels un très-grand nombre de femmes et d'enfants, ont suivi avec intérêt les péripéties des jeux, qui ont eu lieu sur le bord de la baie, et qui se sont prolongés jusqu'au coucher du soleil.

Les courses à pied, avec obstacles à franchir, ont eu notamment un grand succès; et aussi la joute des joueurs de cornemuse, où les plus forts musiciens écossais se sont fait entendre.

FRANCIS RICHARD.



JEUX DU *CALEDONIAN CLUB* A SAN-FRANCISCO; dessin de notre correspondant.



L'ARRIVÉE DU FACTEUR AU CHATEAU; dessin de M. G. H. Thomas. — Voir page 678.

COURRIER DU PALAIS

[illegible] — A quarante numeros près. — Un 6 pour un 2. — Qui donc sera exact? — Charlemagne fait des siennes. — Pour un bon caractère, c'est un bon caractère.

Diogène se promenait un jour en plein soleil, une lanterne [illegible]

[illegible]

Et il ne trouva pas ce qu'il cherchait. Il est vrai que Diogène était un philosophe difficile à contenter.

Lorsque M. Henri Rochefort eut allumé sa *Lanterne*, je ne sais ce qu'il aurait répondu au curieux qui lui aurait demandé : « Que cherchez-vous? » mais si la fantaisie lui avait pris de répondre : « Je cherche des amendes et des mois de prison, » il aurait mauvais goût aujourd'hui à se plaindre de n'en avoir pas trouvé.

[illegible]

Ainsi voilà quatre prévenus qui comparaissent devant la police correctionnelle, et que le tribunal condamne à cent francs d'amende et à un mois d'emprisonnement : Affaire de *la Lanterne*.

« Vous avez, leur dit l'accusation, formé une association dont l'objet était d'introduire en France le journal de Rochefort, et l'un de vous est allé chercher en Belgique des exemplaires de la *Lanterne*, qui ont passé la frontière dans ses malles, et dès lors vous êtes coupables d'avoir importé sur le territoire de l'empire un journal traitant de matières politiques et d'économie sociale, publié à l'étranger, et dont la circulation en France n'a point été autorisée. »

La *Lanterne* est donc pour le tribunal dans la même situation que les journaux allemands, belges, anglais, italiens, russes, espagnols qui paraissent à Berlin, à Bruxelles, à Londres, à Florence, à Saint-Pétersbourg, à Madrid; mais la *Lanterne* a les mêmes droits que ces journaux-là, et ce droit, c'est de demander au gouvernement français ses entrées en France; — seulement peut-être le gouvernement français les lui refuserait-il.

[illegible] sur la pierre tumulaire recouvrant la sépulture de la famille de sa défunte femme, ces mots : *épouse de M. Quesnel*, avaient été effacés dans l'inscription qui rappelait les noms et la qualité de celle qu'il avait perdue. On ne lisait plus que le prénom et le nom de fille de Mme Quesnel : *Valérie Gillet*.

Aussitôt M. Quesnel [illegible] un caveau et demande l'autorisation d'exhumer les restes de sa femme. Son raisonnement est que la mort n'éteint pas le droit du mari : vivante, la femme était tenue de le suivre; morte, c'est lui qui déterminera le lieu où elle doit reposer.

Mais ce lieu une fois fixé par le mari, ont dit les juges, le mari ne peut plus revenir sur sa décision; il a épuisé son droit, et M. Quesnel ayant consenti à ce que la dépouille de [illegible] il ne saurait être admis à la faire transporter ailleurs, et cela d'autant moins qu'il est remarié. Quant à la suppression [illegible] un outrage pour le mari et pour la défunte elle-même, et les mots effacés seront restitués. »

Mme H... a demandé contre son mari la séparation de [illegible]

Les époux séparés, on liquide la communauté; pauvre actif à l'inventaire, à peine atteint-il les apports constatés par le contrat de mariage. Cependant la communauté a été bonne. Mme H... soupçonne quelque mystère et fait ordonner une perquisition chez son mari; on y trouve une soixantaine de mille francs, et la Cour décide que M. H... sera, aux termes de la loi, privé de sa part dans la somme qu'il a divertie. On retourne chez le notaire et là des difficultés s'élèvent. Les soixante mille francs seront-ils attribués à la femme hors partage, francs et quittes des reprises du mari et des dettes de la communauté? Mme H... disait oui, M. H... disait non, et, après les décisions contraires de plusieurs juridictions, la Cour d'Orléans vient de dire non à son tour, après la Cour suprême.

— Voilà qui est fort intéressant pour les jurisconsultes, mais la chronique n'en a que faire.

— Attendez : on a lu des lettres au procès, et une entre autres qui mériterait d'être encadrée.

J'ai voulu vous en régaler : si vous ne me pardonnez pas, après l'avoir lue, les épines de l'avant-propos, vous serez [illegible]

« Paris, 19 juillet 1855.

« Ma chère amie,

« Je reçois à l'instant ta lettre du 14 juillet; rien dans le contenu ne me surprend. D'avance je pensais que tu éprouverais quelques désappointements, mais cela n'est pas une raison; quand on est aussi belle que toi, on doit triompher des difficultés... Tu me parles de mes promesses; quand on ne veut pas dépenser d'argent, elles ne doivent pas être larges; juges-en par toi-même. J'ai revu les bouillotteurs trois fois depuis ton départ : je n'ai pas perdu, c'est pour moi le principal. Aussi je compte que mon voyage ne me coûtera [illegible] d'amoureux; j'espère te trouver en reine wurtembergeoise : ce sera du changement avec Saint-Valery, où tu étais en paysanne bretonne. Je souhaite que le costume de reine t'aille aussi bien, et que ton roi me lasse tout... et pourvu que je sois ton ministre des finances, je pense que c'est là ton désir; car sans cela je vaux, sans me flatter, encore mieux pour toi que les rois et princes de la terre.

« Je trouve que tu payes très-cher à l'hôtel Victoria; certainement je ne payerai jamais tant que cela; si le roi ne te trouve pas gentille, tu vas te ruiner; fais ce qu'il te plaira avec lui; un roi doit être privilégié, et l'on ne doit pas être jaloux, surtout s'il a la goutte.

« Je ne te comprends pas; tu me dis que tu m'attends pour aller jouer, et à la fin de ta lettre tu me dis avoir perdu cinq francs sur la noire. Tu as donc trouvé quelqu'un qui t'a accompagnée; je n'en suis pas jaloux; je voudrais que tu trouves un millionnaire pour mettre un peu d'ordre à tes finances. »

— Qu'en dites-vous? C'est assez gentil, n'est-ce pas?... et il n'y a pas beaucoup de maris de cette force-là!

— Comment, c'est le mari?

— Lui-même, vous n'aviez pas saisi tout de suite? Mais c'est le plus beau de l'affaire.

Et dire que Mme H... s'est séparée d'un si aimable époux! Les femmes, en vérité, sont incompréhensibles.

David était clerc chez un notaire des environs de Cahors; il avait vingt ans à peine; mais aujourd'hui, même chez les élèves de notaire, le désir du luxe n'attend pas le nombre des [illegible]

Or, ce n'est pas avec ce qu'on gagne à grossoyer et à minuter dans une étude provinciale qu'on pourra faire figure à Paris, souper à la Maison d'Or ou au café Anglais, louer des stalles aux premières représentations, s'en aller en poste à La Marche ou à Longchamp et se faire bien venir de ces dames.

Et c'est ce que le jeune David rêvait sans doute, tout en mettant au net sur son pupitre noir, tout tailladé de coups de canif, un transport, un bail ou un acte de vente. Seulement il y a des clercs qui se contentent de rêver tant que jeunesse [illegible] leurs trente ans venus, elle se présente sous l'aspect d'une petite femme, ni belle ni laide, qu'on épouse bourgeoisement et qui vous apporte en dot une bonne santé, du courage, de l'ordre, de l'économie et un grand talent pour les conserves et pour les confitures. Parfois la petite femme est la fille du patron, et tous ses mérites ne sont que l'appoint de la charge paternelle qu'elle met avec son cœur dans la main de son mari. Cette réalité-là, plus d'un l'a trouvée superbe et bien au-dessus de son rêve. Qu'en eût dit David à trente ans? Je ne sais; mais à vingt ans, je crois qu'il n'y songeait guère, et ce qu'il rêvait, plus ambitieux qu'un autre, il le voulut tenir.

Le hasard seul pouvait le lui donner, il le demanda au hasard et prit une centaine de billets de loterie.

S'il consulta avec anxiété la liste des numéros gagnants, vous l'imaginez sans peine. O fatalité! il ne s'en fallait que de quarante numéros qu'il eût gagné le lot de cent mille francs; un 6 au lieu d'un 2 et il était riche!

Que ne déchira-t-il ce maudit billet? Ah! qu'il eût bien fait! Mais non, il le garda, et du 2 il fit un 6.

Le voilà à Paris; il se rend auprès de M. Rion, le directeur du Bureau-Exactitude; il lui annonce qu'il a gagné le lot de cent mille francs; mais il ne présente pas le billet. M. Rion l'interroge, il se trouble. Le commissaire de police est averti; on arrête David; on examine le billet, le faux est constaté; David fait d'ailleurs les aveux les plus sincères.

Il comparaissait l'autre jour devant la Cour d'assises, et le jury l'a acquitté. Mais la leçon est forte, et David, il faut l'espérer, est guéri de ses rêves et des loteries.

Un incident a, pendant le procès, fort égayé l'auditoire. L'huissier appelle M. Rion; M. Rion ne répond pas; nouvel appel; même silence et il faut aller chercher M. Rion à son domicile et l'amener à l'audience. Or, M. Rion, je vous le disais tout à l'heure, est directeur du Bureau Exactitude. Franchement, le public en riant était dans son droit.

Parlez-moi du bonhomme qui déposait, la semaine dernière, devant le conseil de guerre; voilà ce qu'on peut appeler une bonne pâte de pékin. Je ne sais pas son nom, mais nous ne risquons rien, pour la commodité du récit, de lui donner celui de Debonnaire.

C'était le soir de la fête du 15 août, deux voltigeurs de la garde s'en allaient vers le chemin de fer.

Une voix, c'était celle de Debonnaire, crie aux deux militaires :

« Marchez un peu plus vite si vous voulez arriver à [illegible] »

Cette invitation n'eut pas le bonheur de plaire à l'un des deux voltigeurs, qui avait un peu trop tendrement accolé la bouteille ce jour-là. Il dégaina son *Charlemagne* — c'est le sobriquet d'amitié qu'il donne à son sabre — et il tomba sur [illegible]

Ce fut sur la tête d'abord qu'il le frappa, et d'un tel coup que les deux genoux du pauvre Debonnaire touchèrent le sol. Le voltigeur redoubla, mais cette fois-ci ce ne fut pas sur la tête.

« Je l'ai échappé belle, » dit tranquillement Debonnaire au conseil. Et il n'a pas un mot de colère contre son agresseur; bien loin de là, il prie les juges de pardonner. « Je n'en veux pas au militaire, dit-il; ce qu'il m'a fait, il aurait pu le faire à un autre. »

« Il aurait pu le faire à un autre » n'est-il pas superbe?

Ces deux coups de sabre ont été pour lui une petite contrariété.

Il en a eu une autre ce soir-là, et il l'a dit naïvement :

« Ce qui m'a contrarié aussi, c'est d'avoir, moi et ma société, manqué le feu d'artifice. »

Et l'on ne fera pas un saint de cet homme-là! Du moins le conseil de guerre a-t-il voulu lui donner une preuve de sa bienveillance.

Il a condamné le voltigeur à six jours de prison seulement.

[illegible]

L'ARRIVÉE DU FACTEUR AU CHATEAU

Quiconque a passé quelques jours dans un château situé loin de Paris, au fond du Poitou ou de la Bretagne, donnera à coup sûr un coup d'œil complaisant au joli dessin de M. G.-H. Thomas. L'arrivée du facteur, en effet, est chose importante pour tous ceux qui passent leurs vacances dans le calme de la vie champêtre. Ce brave piéton, c'est le trait d'union qui les rattache à la grande ville, qui leur apporte l'écho du tapage, des plaisirs et des soucis de ce Paris indispensable, que l'on quitte souvent avec plaisir, mais que l'on [illegible]

Dans le dessin gai et si mouvementé de M. Thomas, je suppose qu'il s'agit de la lettre impatiemment attendue, annonçant la venue d'une bonne grand'mère. Comme cette venue est toujours synonyme d'une pluie de jouets, de friandises et de beaux livres à images, tous les enfants gambadent de joie pendant que la jolie soubrette va ouvrir au modeste fonctionnaire. Cette interprétation en vaut bien une autre; cependant vous êtes libres d'en chercher une autre à votre guise, et peut-être auriez-vous raison de m'objecter que la grand'maman n'enferme pas ses lettres dans des enveloppes ministérielles aussi vastes. Je vous répondrais alors, en changeant de thème, que l'heureux propriétaire du logis a été signalé pour la supériorité de ses moutons au dernier concours régional, et que ce large pli, objet de l'allégresse générale des bambins, contient le brevet de chevalier de la Légion d'honneur pour monsieur le comte ou monsieur le baron.

Je ne sais si vous partagez mon avis; mais je vous avoue franchement mon goût pour ces dessins pimpants et coquets à l'œil, qui se prêtent complaisamment au vagabondage de l'imagination et lui permettent de forger une anecdote selon [illegible]

[illegible]

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite.)

CHAPITRE [illegible]

[illegible] au gorille. — Mes compagnons Mombon, Etia et Gambo. — Etia tue un grand gorille. — Grande expédition. — Récits de [illegible] sur les [illegible]

Quengueza avait un esclave nommé Mombon, qu'il aimait beaucoup. Mombon était son intendant, son chambellan, son majordome, son homme d'affaires, enfin son factotum. L'emploi de Mombon consistait à soigner les affaires particulières du roi, à faire travailler ses esclaves, à surveiller ses plantations et à garder les clefs des maisons royales. En outre, il était chargé de veiller spécialement à mon bien-être.

Quingueza avait un autre esclave, nommé Etia. Celui-ci était son chasseur favori; il me l'avait donné pour me servir de guide dans les bois. Cet Etia était un vieillard de bonne mine, appartenant à une tribu de l'intérieur, où jamais on n'avait ouï dire qu'il y eût des hommes blancs dans le monde. Il demeurait sur une petite plantation en dehors du village. Il avait là une jolie petite maison et une bonne vieille femme qui me faisait toujours un accueil maternel. Elle avait toujours quelque friandise à me donner. Les fonctions d'Etia consistaient à pourvoir de gibier le garde-manger royal, et, pour s'en acquitter, il allait presque toutes les semaines à la [illegible]

Etia et moi, nous étions très-bons amis. Je lui avais fait, ainsi qu'à sa femme, plusieurs cadeaux dont ils avaient été enchantés. Autour de la maison d'Etia étaient disposés en [illegible] et de gorilles.

Parmi les nombreux hôtes de Quingueza était un chef Ashira, qui était venu lui rendre visite. Celui-ci avait un fils, nommé Gambo, déjà renommé comme chasseur. Gambo était un gaillard d'assez mauvaise mine; mais sous ces dehors ingrats il cachait un courage ardent et un bon cœur. Je l'avais pris en grande amitié, et, de son côté, il me le rendait bien. Quelquefois il échappait à Quingueza de dire à son peuple :

« Voyez ces chasseurs, comme ils s'aiment les uns les autres! Les différences d'origine et de pays n'y font rien. Voyez l'affection de mon homme blanc pour les chasseurs noirs[1]. »

[illegible] à la tribu des Ashiras que je ne connaissais pas encore.

Un jour que nous marchions depuis trois heures à travers bois, nous aperçûmes des traces toutes fraîches de gorilles. Etia s'avança d'un côté, pendant que Gambo et moi, nous marchions de l'autre, en silence. Les gorilles se laissent si difficilement approcher, que nous étions obligés, à la lettre, [illegible] vions dans leur voisinage. Le chasseur ne saurait s'attendre à bien voir son ennemi avant d'être arrivé tout près de lui : les forêts sont si épaisses et si sombres que, même lorsqu'on touche presque l'animal, on a encore peine à le distinguer. C'est ce qui fait de la chasse au gorille un exercice irritant pour les nerfs; car l'idée fixe du chasseur, c'est que s'il manque son coup, si sa balle ne frappe pas le point juste, l'animal blessé et furieux aura bon marché de lui.

1. Voir [illegible] 635 à 718.

Pendant que nous nous traînions à terre avec la plus grande précaution, un coup de feu retentit tout à coup dans le bois. Nous courûmes vers l'endroit d'où partait le bruit, et nous trouvâmes le vieil Etia tranquillement assis sur le corps d'une femelle de gorille, la plus grande que j'eusse encore vue. Elle mesurait quatre pieds cinq pouces; taille énorme pour une femelle, car elles sont généralement beaucoup plus petites que les mâles.

[illegible] Etia nous avait fait espérer que nous pourrions prendre un jeune gorille vivant. J'aurais bravé bien des fatigues et des périls pour me procurer un sujet que je pusse envoyer en Europe.

Notre troupe se composait d'Etia, de Gambo, de moi et de [illegible] couple de jours. Mes compagnons étaient couverts de fétiches et de talismans. Leurs figures étaient peintes en rouge et ils s'étaient tailladé les mains à plus de cinquante endroits différents. Le sang qui coulait de leurs mains devait, suivant eux, leur porter bonheur. Du reste, ils étaient à peu près nus, ce qui est leur tenue habituelle.

Quant à moi, pour me faire une toilette de circonstance, je m'étais noirci la figure et les mains avec du charbon en poudre et de l'huile. Ma chemise et mon pantalon d'un bleu foncé et mes chaussures noires me donnaient un aspect aussi sombre qu'à n'importe quel nègre de la troupe. Mes revolvers étaient passés à ma ceinture avec mon sac de munitions et ma gourde d'eau-de-vie, et je portais mon fusil en bandoulière. Cet attirail excita l'admiration de la foule qui s'était rassemblée pour nous voir partir.

Quingueza était ravi.

« Quel homme, s'écriait-il, que ce Ntangani! il ne craint rien. Il ne s'inquiète ni du soleil, ni de la pluie: il n'aime que la chasse. »

Le vieux roi recommanda à ses sujets d'avoir bien soin de l'homme blanc et de le défendre, s'il le fallait, au péril de leurs jours.

Après avoir marché toute la journée, nous arrivâmes vers le soir sur les bords d'une petite rivière. Notre premier soin fut d'allumer du feu et de nous construire des huttes de feuillage pour la nuit. A peine avions-nous recueilli du bois et élevé nos abris, qu'il survint un violent orage. Une demi-heure après, le temps redevint clair, on fit cuire des bananes et griller du poisson fumé.

Dans la soirée, mes hommes s'amusèrent à raconter des histoires de gorilles.

« Mon père, disait l'un, m'a raconté autrefois qu'étant allé un beau jour dans la forêt, il s'était trouvé face à face avec un grand gorille. Mon père avait une lance à la main. A la vue de cette arme, le gorille se mit à rugir. Mon père, frappé de terreur, laissa tomber sa lance. Quand le gorille vit que mon père n'avait plus de lance, il parut satisfait et rentra dans l'épaisseur du bois. Mon père aussi fut bien content et continua son chemin. »

Là-dessus, tous s'écrièrent :

« Oui, oui, c'est ce qu'il faut faire quand on rencontre un gorille; jetez votre lance, et il ne vous fera pas de mal. »

Gambo prit ensuite la parole :

« Il y a quelques saisons sèches, dit-il, un homme disparut de mon village, après une violente querelle avec son voisin. Peu de temps après, un Ashira de ce même village rencontra dans la forêt un très-grand gorille. C'était l'homme qui avait disparu; il était changé en gorille. Le monstre s'élança sur le pauvre Ashira, le mordit et lui emporta un morceau du bras, puis il le laissa aller. Le malheureux revint le bras tout ensanglanté et me raconta cette aventure. Puissions-nous ne [illegible] rilles! »

Tous les nègres en chœur :

« Non, ne rencontrons jamais de ces hommes gorilles! »

Plus tard j'eus occasion de voir, dans le pays des Ashiras, l'individu en question. Il me montra son bras mutilé et me répéta la même histoire.

Ensuite un des assistants reprit :

« Si nous tuons demain un gorille, je veux avoir une partie de sa cervelle pour me servir de fétiche; rien ne rend un homme plus intrépide que la cervelle de gorille. Cela vous donne un courage à toute épreuve! »

Les nègres en chœur (ceux du moins qui restaient éveillés) :

« Oui, un courage à toute épreuve! »

Puis, tout en discourant de la sorte, ils s'endormirent les uns après les autres.

Le lendemain matin, on nettoya les armes, on les rechargea et l'on partit pour le terrain de chasse. Il y a dans les bois une certaine graine d'une espèce particulière dont le gorille est très-friand. Partout où cette graine se trouve en abondance, soyez sûrs d'y rencontrer l'animal.

Nous nous partageâmes en deux troupes. Etia, Gambo, [illegible] A peine avions-nous cheminé une heure, que nous entendîmes le cri d'un petit gorille qui appelait sa mère. Etia le distingua le premier et nous indiqua le point d'où le son partait.

Nous commençâmes alors à marcher avec plus de précaution. Etia et Gambo, qui se trouvaient en avant, se mirent à ramper tout doucement, en habiles chasseurs qu'ils étaient. C'était bien malgré moi que je restais en arrière; mais j'avais peur, si je me mettais en ligne avec eux, que la maladresse [illegible]

Peu de temps après, j'entendis deux coups de fusil; j'accourus et je trouvai une bête abattue. C'était encore une femelle de gorille, une mère; mais le petit s'était sauvé, et l'on n'avait pas pu mettre la main dessus.

Pendant que la pauvre mère gisait dans son sang, le petit animal était caché dans le bois. Nous résolûmes de nous cacher nous-mêmes et de guetter son retour. Ce ne fut pas long. Il reparut, sauta sur sa mère et se mit à la téter et à la caresser. Alors Etia, Gambo et moi, nous nous élançâmes vers lui; mais quoique le petit drôle n'eût pas plus de deux ans, il se débattit et nous échappa. Nous lui donnâmes une rude chasse, et, quelques minutes après, nous parvînmes à l'attacher, non sans qu'un de mes hommes fût rudement mordu au bras par l'enragée petite bête.

C'était une femelle. Malheureusement elle ne survécut que dix jours à sa capture. Elle refusait obstinément tout aliment cuit, et même toute espèce d'aliment autre que les noix et les graines dont ces animaux se nourrissent dans leurs forêts. Elle n'était pas aussi féroce que Joe le batailleur, mais elle était tout aussi sournoise et tout aussi intraitable. Elle ne se laissait approcher par aucun visiteur sans essayer de le mordre. Ses yeux semblaient parfois plus doux que ceux de Joe, mais ils n'étaient pas moins traîtres. Ainsi je remarquais chez elle la même manœuvre que chez mon premier prisonnier. Quand elle voulait, par exemple, me saisir la jambe, privée qu'elle était du libre usage de son bras par la chaîne qui la retenait, elle me regardait bien en face et, prompte comme l'éclair, s'appuyant d'un côté sur un bras et sur une jambe, elle me détachait de l'autre côté un violent coup de pied pour me déchirer. Plus d'une fois j'ai failli être agrippé par son gros orteil, arme puissante chez ces animaux. J'ai cru m'apercevoir quelquefois qu'elle louchait, mais je ne saurais l'affirmer. Tous ses mouvements étaient d'une extrême vivacité, et sa vigueur était étonnante pour son âge et pour sa taille.

PAUL DU CHAILLU.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

Quels chapeaux portera-t-on cette saison? Telle est la question adressée par un grand nombre de lectrices.

Il m'est facile d'y répondre.

[illegible] nements, il sera aisé d'en juger par la description de quelques jolis modèles choisis dans les magasins de *la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 6.

Un chapeau rond, genre Louis XI, en velours vert, le bord [illegible] petits choux de satin, sur le côté droit une aigrette de plume et derrière une écharpe de tulle noir avec petits choux de satin vert.

Un chapeau, même forme que le précédent, en velours épinglé gris perle, ornements en biais de satin de la même nuance, sur le devant un oiseau de paradis teinté de vert, couleur d'or et ponceau.

En chapeaux habillés, trois jolis modèles : un chapeau Fanchon en satin noir, composé de ruches, sur le côté un bouquet de marguerites en velours pensée avec traîne de feuillage vert fuyant derrière; brides de satin noir et dentelle formant catalane.

Une fanchon diadème, composée de satin vert avec touffe en plumes blanches et mantille espagnole de dentelle Chantilly. Cette mantille revient devant pour faire les brides.

Enfin un modèle, toujours forme Fanchon, en coquilles de tulle noir et satin avec ornement de feuillage en velours et grenades ponceau, voilette mantille de tulle noir pailleté d'or.

Les magasins de *la Ville de Lyon*, dont j'entretiens souvent nos gracieuses lectrices pour leurs belles collections de passementeries et rubans, leurs assortiments de nouveautés en chapeaux et leur rayon de mercerie, viennent de changer de propriétaire. Ils appartiennent aujourd'hui à M. Ransons qui ne négligera rien pour maintenir et augmenter, s'il est possible, la réputation européenne de cette honorable maison.

Depuis longtemps nous n'avons rien dit au sujet des corsets. Il est utile de traiter cette question au moment où chaque femme renouvelle ses toilettes.

Mme Bruzeaux, bien connue de nos lectrices, vient de transporter ses ateliers du faubourg Poissonnière, où elle s'est acquis une juste réputation de supériorité pour la confection des corsets, dans un local situé, 38, rue du Cardinal-Fesch.

C'est là qu'on retrouvera les charmants modèles de la ceinture Mignon, du corset Pompadour et du corset Catalan. On [illegible] *Lutèce*, [illegible] nce à faire sensation, c'est un panier des mieux réussis, charmant de tournure et d'une rare élégance; j'espère pouvoir en offrir le dessin accompagné d'une description parfaitement [illegible]

Mme Bruzeaux s'est associée avec Mme Lefranc pour la partie des brassières hygiéniques destinées aux amazones et aux exercices de gymnase. Ce dernier genre m'a été souvent demandé, et je n'avais pu répondre jusqu'à ce jour à ces questions, ne me trouvant point moi-même suffisamment ren[illegible]

Je note ces choses en passant pour que les personnes qui ont hâte de se les procurer puissent s'adresser à Mme Bruzeaux, et je me réserve dans un prochain Courrier d'en faire une étude plus approfondie.

[illegible] point encore en parler avec aplomb, à côté des choses ravissantes il y en a de très-excentriques. On craint beaucoup que ces dernières soient adoptées.

Mais le dernier mot n'est pas dit, car la belle saison s'est prolongée, il y a encore beaucoup de monde à la campagne, et l'on est, en question de mode, au point où l'on se trouve ordinairement aux premiers jours de septembre.

[illegible] déployer pour nos lectrices. On ne perdra rien pour attendre.

Les articles de toilette qui sont de toute saison réclament notre attention.

La *Compagnie irlandaise*, 36, rue Tronchet, qui tient la première place pour sa spécialité de mouchoirs, vous offre [illegible]

Le mouchoir Djelma, très-recherché dans le monde élégant; le mouchoir Fleurette, garniture en petites vignettes délicates et festons de couleur assortie; le mouchoir Marquise

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 117.

BLANCS.	NOIRS.
1 F. 5^e^FD éch. déc.	1 T. couvre (forcé).
2 C. 3^e^D éch. déc.	2 C. couvre (forcé).
3 T. 5^e^FR éch.	3 T. pr. T (forcé).
4 C. 2^e^FR éch. déc.	4 F. couvre (forcé).
5 C. 1^re^TR.	5 P. 4^e^FR (forcé).
6 R. 2^e^TR.	6 P. 5^e^FR (forcé).
7 D. 3^e^FR éch.	7 C. pr. D (forcé).

Solutions justes : MM. le commandant Tholer, à Nancy; E. Lequesne.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 107 (bis).

BLANCS.	NOIRS.
1 F. 8^e^D.	1 D. pr. T (meilleur).
2 F. 7^e^FD.	2 D. pr. F (forcé).
3 D. 7^e^T.	3 D. pr. D (1).
4 T. 4^e^FD éch. m.	4 . . . . . .
	(1)
3	3 Tout autre coup.
4 D. pr. D ou D 3^e^D éch. m.	4 . . . . . .

Solutions justes : MM. A. M. de V..., à Rochefort; Lebeau, à Troyes; Petitpas, brasserie viennoise; E. Duchemin; comte L. Cordella et marquis A. Passari, à Ferno (Italie); commandant Tholer, à Nancy; L. de B..., à Lorient; Société de Gymnastique, à Luxembourg; H. Najotte, à Saint-Mandé; Nedelt, à Candes; Cercle du Commerce, Chaptal, à Vergèze; E. Isemberg, à Cette; E. Duchemin; A. M. de V...., à Rochefort; Emile Frau, à Lyon; Société Philomatique, Nercan, à Bordeaux.

C. P.

PROBLÈME N° 121

COMPOSÉ PAR KOCKELKORN, de Cologne.



La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — [illegible] franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.

orné de fine dentelle, et enfin plusieurs types dont le nom m'échappe et qui sont d'une coquetterie distinguée

La *Compagnie irlandaise* en envoie des échantillons et on fera bien d'en faire choix d'avance, car ces objets compteront parmi les plus gracieuses fantaisies comme article d'étrennes

ALICE DE SAVIGNY.

L'ANTILOPE

A CORNE FOURCHÉE

L'antilope à corne fourchée (*antilope furcifer*) se rencontre dans [illegible] de l'Amerique du Nord, depuis le 53e degré de latitude jusqu'aux confins du Mexique et de la Californie. Autrefois, elle était très-repandue dans la contrée qu'arrose le Saskatchewan; mais peu à peu elle devient rare partout.

Cet animal habite la région des plaines de préférence aux régions boisées. Pendant l'hiver, il émigre au midi, et remonte vers le nord au retour de la saison chaude. Il peut avoir, taille moyenne, trois pieds de haut sur quatre à cinq pieds de long. Son corps est couvert de longs poils auxquels le froid retire de leur souplesse. Le [illegible] garnit la tête, les oreilles et les jambes est beaucoup plus court. La crinière est hérissée. La teinte générale de la robe est fauve avec des parties blanches à la [illegible] à la queue.

Ce qui caractérise plus particulièrement cette espèce, ce sont ses cornes. Elles s'élèvent [illegible] juste au-dessus des yeux, et, à deux ou trois pouces de l'extrémité, se recourbent brusquement en arrière avec la pointe [illegible]. De plus, elles ont sur le devant, à moitié de leur hauteur, un petit fourchon d'un pouce de long, à peu près. La partie inférieure de la corne, au-dessous du fourchon, est rude et de forme légèrement aplatie; au-dessus, elle est parfaitement ronde, noire et polie.

Le jeune mâle dont nous donnons le dessin se trouve à la [illegible] de Regent's-Park, où il a été envoyé de Californie.

HENRI MULLER.



ANTILOPE A CORNE FOURCHÉE, de Californie; dessin de M. F. W. Wood.

RÉBUS



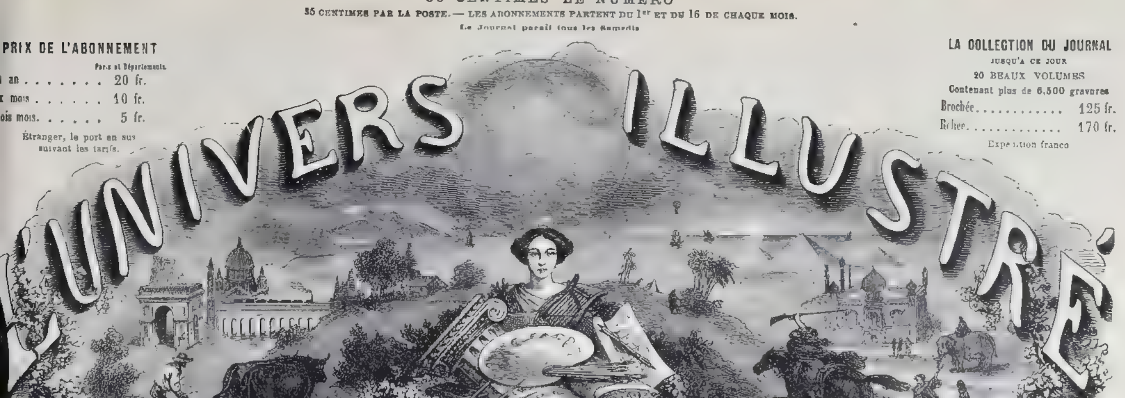
Explication du dernier Rébus :

Aucun jour n'est long comme un jour sans pain.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
[Un] an . . . . 20 fr.
[Si]x mois . . . . . . 10 fr.
[Tr]ois mois. . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 720 — 31 Octobre 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Un déluge dramatique. — Comédie-Française : *Mercadet*, comédie en trois actes, de Balzac. — Histoire de la pièce. — Une double réception. — — Circonstances curieuses — *Le Faiseur* et *Mercadet*. — Les *purs* et le *sacrilège*. — Hommage rendu à Balzac. — Une édition monumentale. — Les acteurs : MM. Got, Febvre, Eugène Provost, Barré, Kime, Chéry, Séveste, Masset, Mmes Guyon, Marie Royer, Pauline Granger, Dewintre. — Gymnase : *Thérèse Humbert*, comédie en trois actes, de M. Armand Durantin — MM. Berton, Pradeau, Landrol, Mmes Ramelli et Fromentin. — *Suzanne et les deux Vieillards*, comédie en un acte, de M. Henri Meilhac. — MM. Pradeau, Derval, Mlle Massau. — Palais-Royal : *Le Bouquet*, comédie en un acte, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. — MM. Geoffroy, Gil-Pérès; Mlle Hortense Neveu. — *A qui le singe?* vaudeville en un acte, de MM. Hector Crémieux et Jaime fils. — MM. Geoffroy, Lassouche, Hyacinthe; Mlle Alphonsine. — *Un malade au mois*, bouffonnerie en un acte, de MM. Cham et Albert de Lassalle. — MM. Gil Pérès, Lhéritier, Luguet, Mlle Reynold. — Vaudeville : *Les Affaires avant tout*, comédie en un acte, de MM. Hugot et de Bruges. — MM. Colson, Ricquier, Mlles Leroux et Lovely. — Rentrée d'Arnal dans *les Femmes d'emprunt*. — *Desiderata*.

Où courir ou ne pas courir, au milieu de cette averse, de ce déluge de pièces nouvelles ou de reprises qui, depuis une semaine, ne cessent de pleuvoir sur la chronique ? Trois actes au Théâtre-Français, quatre au Gymnase, un à l'Odéon, deux au Vaudeville, trois au Palais-Royal, cinq à l'Ambigu-Comique, trois au Théâtre-Lyrique, sans compter le fretin, — *Chilpéric* et le reste. — Quelque chose déjà comme une vingtaine d'actes à l'étiage dramatique !

Et le flot monte toujours !



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — LE CHATEAU DE PAU, RÉSIDENCE DE LA REINE ISABELLE II; dessin de M. M[illegible], d'après une photographie. — Voir page [illegible]

Vite en besogne, si nous ne voulons pas nous laisser dé- [illegible]

Ab Jove principium, commençons par la Comédie-Française, par Balzac et le nouveau triomphe de son *Mercadet.*

Ce triomphe, il n'était pas difficile de le prévoir. De toutes les comédies modernes, il n'en est pas une qui, pour la portée du sujet, la fermeté du trait et la largeur de la manière, serre de plus près les chefs-d'œuvre du grand siècle. Comme peinture sociale, elle est le digne pendant de *Turcaret.* A proprement parler, c'est la vraie comédie de l'argent, la formule dramatisée du mot fameux : « Enrichissez-vous ! » — Enrichissez-vous, non par le travail patient et l'épargne lentement accumulée, mais par l'agiotage, les coups de bourse, les aventures financières et les spéculations fantastiques. Honneur, probité, morale, délicatesse, vieilles rengaines, préjugés surannés et incommodes ! L'honneur moderne, le voici ! s'écrie cyniquement Mercadet en montrant une pièce de cinq francs. La morale, c'est l'habileté. Il n'y a pas de malhonnêtes gens, il n'y a que des imbéciles. Le tout est de ne pas dépasser les limites de l'habileté permise, de rester en deçà du Code, de ne pas éveiller les susceptibilités gênantes de la justice. Car le sentier de traverse est autrement difficile que le droit chemin. Combien en est-il qui y ont trébuché avant d'atteindre le but ! Et quelle existence que celle-là ! Que de transes, d'agitations, d'insomnies, d'humiliations à subir, de couleuvres à avaler ! On a demandé où était la moralité de la comédie de Balzac. Elle est là, dans ces luttes fiévreuses qui blanchissent les cheveux avant le temps, qui dévorent et abrègent la vie. Mercadet lui-même eût reculé devant un métier pareil s'il avait su ce qu'il en retourne. « Tiens, ma femme, mes enfants, je vous l'avoue... eh bien ! je n'y pouvais plus tenir... je succombais à tant de fatigues, l'esprit toujours tendu... toujours sous les armes... Un géant y aurait péri !... » Il n'aurait même pas besoin de le dire : tous les spectateurs l'ont compris, et il n'est pas un d'eux qui voudrait d'une fortune à ce prix-là.

Mercadet est de la filiation de Bilboquet et de Robert Macaire ; mais combien il leur est supérieur ! Là, c'est la fantaisie, la caricature bouffonne : ici, c'est la vie, la réalité même, le portrait, peint sur le vif, du faiseur moderne. Le voilà bien, tel que nous le coudoyons chaque jour, entassant affaire sur affaire, infatigable, fécond en ressources et en expédients, effronté et souple à la fois, connaissant les hommes et les maniant avec une habileté incomparable, jouant tous les drames et toutes les comédies, dépensant à faire et refaire sa fortune plus d'esprit, comme dit Figaro, qu'il n'en faudrait pour gouverner un empire. Rien ne l'abat, rien ne le surprend : ses échecs, loin de le décourager, ne font que redoubler sa verve et féconder son imagination ; il leur fait face avec une sérénité magistrale ; il a confiance en lui et en son étoile. Il est — et c'est là son excuse — la première dupe de ses illusions. Il n'y a pas pour lui de spéculations impossibles. Les rêves les plus fantastiques lui apparaissent comme des réalités : à force de les retourner dans son cerveau, il finit par y croire. De même pour les moyens qu'il emploie. Est-ce un coquin ? On serait tenté de répondre oui en présence de ces tours de Scapin, de ces manœuvres que n'aurait pas de peine à qualifier un tribunal correctionnel. Eh bien, non : il est inconscient tout simplement. Dans la fièvre qui l'emporte, il ne réfléchit pas sur les moyens ; il les prend comme ils viennent. Tant pis s'ils sont véreux. D'ailleurs ce n'est qu'un prêté rendu : n'a-t-il pas affaire, lui, à des coquins ? Et puis n'est-il pas sûr du succès ? Il en est de Mercadet comme de ces caissiers qui empruntent à leur caisse dans la conviction de pouvoir boucher à la fin du mois le trou qu'ils ont fait. La caisse de Mercadet, c'est la poche de [illegible]

Et la preuve qu'il n'est pas foncièrement malhonnête, c'est son refus d'accepter les trente mille francs du petit Minard. A défaut de sens moral il a du cœur. Il aime sa fille, et s'il la jette dans les bras de de la Brive, ce n'est pas seulement [illegible] dans la pensée qu'un mariage riche peut seul la rendre heureuse. Il n'est pas enfin jusqu'à sa gaieté intarissable qui ne témoigne en sa faveur. Les Machiavels de la finance n'ont pas cette gaieté-là.

On était curieux de voir si la pièce avait vieilli. Tout au contraire ; comme le bon vin, elle a gagné à rester en bouteille. Il est bien vrai que certains passages lui assignent sa date. Aujourd'hui, ce n'est plus sur des mille francs, mais sur des millions qu'on opère, et Mercadet nous paraît parfois s'agiter pour une misère. Anachronisme de détail qu'il serait facile, si l'on voulait, de faire disparaître d'un trait de plume. Mais le type lui-même est vivant comme au premier jour. Quel relief ! quelle vigueur ! quelle précision ! Tant qu'il y aura des débiteurs et des créanciers, [illegible] admirera les quatre scènes du premier acte comme on admire encore la scène de don Juan et de M. Dimanche. Tant qu'il y aura des faiseurs, on admirera celle de la mystification réciproque, le développement à la centième puissance de la partie d'écarté entre Robert Macaire et le baron de Wormspire. Tant qu'il y aura des spéculateurs aux prises avec la mauvaise fortune, on admirera cette fécondité de ressources, cette énergie dans la lutte, cet intérêt poignant qui donne, à cette comédie unique en son genre, toute la puissance et toute l'intensité du drame.

Pour l'esprit, c'est un pétillement continuel. Figaro seul serait digne de faire la partie de Mercadet. Et au milieu de toutes ces fusées, des pensées profondes, des axiomes frappés comme des médailles :

« Aujourd'hui, il n'y a plus que des intérêts, parce qu'il n'y a plus de famille, mais des individus. »

« Les créanciers sont comme les joueurs qui mettent toujours pour rattraper leur première mise. »

« On arrive garçon ; mais marié, l'on se tue à solder un livre de dépense, à courir après mille francs comme un chien derrière une voiture. »

« Dès qu'un homme a quarante ans, il doit savoir que le monde est peuplé d'ingrats. Par exemple, je ne sais pas où sont les bienfaiteurs. »

« — Mon cher... si on n'allait que chez les gens qu'on estime, on ne ferait jamais de visites. — On ne rentrerait [illegible] chez [illegible] »

« Le succès ! de combien d'infamies se compose [illegible] »

« Épouser une fille pauvre quand on a dix-huit cents francs d'appointements, c'est marier le protêt avec la saisie. »

« Nous avons en France une carte de principes aussi variée que celle d'un restaurateur. »

[illegible] On veut débarrasser la Bourse autant qu'on le pourra de tous les faiseurs. — Les imbéciles ! ils veulent donc en faire un désert.

« On chiffre mal en larmoyant ; on ne joue bien que l'argent des actionnaires. »

Il y en a cent de cette sorte. Et quand on pense qu'en passant du livre à la scène, la pièce en a perdu presque autant d'aussi vifs, d'aussi étincelants, d'aussi francs par le fond et par la forme !

Perdu, je me trompe. Vous les retrouverez tous dans la magnifique édition des œuvres de Balzac que préparent en ce moment MM. Lévy frères. Cette édition nouvelle — véritable monument élevé à la mémoire de l'auteur de la *Comédie humaine,* — sera complète et définitive. Elle comprendra, non-seulement les œuvres que nous connaissons, corrigées sur le texte et d'après les annotations faites par l'auteur lui-même en marge des éditions précédentes, mais encore de nombreux articles qui n'avaient pas été réimprimés — et de plus sa *Correspondance.* — La correspondance de Balzac, vous entendez bien, vous tous qui savez ce que c'est que les Œuvres complètes de Voltaire.

Elle fournira, sans ce qu'on appelle les Œuvres de Jeunesse, vingt-cinq volumes in-8° de sept à huit cents pages imprimés par Claye, sur papier cavalier vélin. Neuf volumes sont déjà prêts. Le premier paraîtra le mois prochain et les autres suivront de mois en mois sans interruption. Les bibliophiles sont avertis.

Dans le volume consacré au théâtre, vous relirez certainement *le Faiseur,* — c'est ainsi que s'appelait, sous sa forme première, la comédie de *Mercadet.* — Elle était alors en cinq actes. Balzac la destinait à la Comédie-Française et la lut devant le comité, — d'abord incomplète (il manquait un acte) le 17 août 1840, — puis entièrement terminée, les 15 et 16 décembre suivants, c'est-à-dire en deux séances. Chose singulière et unique peut-être dans l'histoire de la Comédie-Française, la pièce incomplète fut reçue d'emblée, tandis que la seconde fois elle n'arriva qu'à une réception à corrections. Ces corrections, Balzac négligea de les faire, et ce ne fut qu'après sa mort que, resserré, amputé et arrangé par un collaborateur posthume, *le Faiseur,* sous le nom de *Mercadet,* arriva à la représentation.

Il va sans dire que les purs ont crié au sacrilège : à l'occasion de la reprise de *Mercadet,* ils ont renouvelé leurs protestations et fait un grief à la Comédie-Française de leur avoir donné, au lieu du texte primitif, le texte châtré par le collaborateur. Mauvaise querelle à mon sens. *Le Faiseur* est certainement une œuvre puissante où respire tout le génie de Balzac : elle charme dans le livre, mais je crains bien que la mauvaise disposition des scènes, les longueurs, les répétitions, les inexpériences ne la fissent échouer devant la rampe. Le travail du collaborateur est excellent : en extrayant la quintessence de la comédie première, il en a doublé la force d'impression. Tout ce que *le Faiseur* renfermait d'intéressant — j'en excepterai peut-être le rôle si original de la fille laide — a passé dans *Mercadet.* Les retouches et les soudures ont été faites avec une rare adresse et d'une main respectueuse et délicate. M. D'Ennery — pourquoi ne le nommerai-je pas ? — ne s'est permis qu'un développement, celui de la situation finale, de l'arrivée du vrai Godeau, et il en a tiré un effet immense. C'est à lui aussi qu'appartient le mot de la fin : « J'ai un créancier, » que le public applaudit chaque soir comme du Balzac. Soyons juste à la fin, et au lieu d'ac- [illegible] restitué un chef-d'œuvre, et d'avoir inséré définitivement le nom de Balzac au répertoire de la Comédie-Française.

On sait avec quelle ampleur Got compose un personnage, avec quelle puissance d'incarnation il se l'assimile, quelle vitalité il lui imprime. A peine était-il entré que déjà nous avions reconnu le Mercadet de qui son domestique venait de nous dire : « Il y en a qui domptent les lions et les chacals, lui, dompte les créanciers... C'est sa partie. » — Il faut voir comme il les manie, comme il les domine, comme il les *tombe !* Au dernier acte, il est magnifique de verve, de fièvre, de chaleur dramatique. Il est aussi complet dans *Mercadet* qu'il l'était dans *Maître Guérin.*

Febvre — de la Brive — est ravissant de fine [illegible] le rôle de Mme Mercadet, et Mlle Royer celui de Julie avec une simplicité et une grâce charmantes. Les quatre créanciers : Barré, Kime, Chéry, Seveste, sont excellents. Eugène Provost, Mlles Pauline Granger et Dewintre donnent par leur talent de la valeur aux personnages secondaires des domestiques. Dans le jeune Minard, Mallet s'est fait remarquer par la distinction de sa tenue et la loyauté communicative de son accent.

[illegible]

Thérèse Humbert, de M. Durantin, est, comme son *Héloïse Paranquet,* une pièce judiciaire. Elle roule sur l'article 170 du Code civil, aux termes duquel tout mariage contracté à l'étranger est nul s'il n'a pas été précédé de publications en France. Le jeune comte Manuel de Collinance a eu le tort de négliger cette formalité. Il épouse quasi-clandestinement la fille d'un professeur allemand qui lui a servi de garde-malade à la suite d'une blessure qu'il avait reçue en duel. La mère du comte, une vieille douairière entichée de sa noblesse, avait refusé son consentement, et le jeune homme a passé outre en laissant ignorer à Thérèse l'opposition de la marquise. Il a compté sur la force du temps et du [illegible] château, en compagnie de Manuel, elle refuse de la reconnaître pour sa belle-fille. Rien ne peut amollir ce cœur d'airain, ni les supplications de son fils, ni les larmes et l'humble attitude de Thérèse. Bien plus, elle apprend par un jurisconsulte assez mal avisé que la loi l'autorise à faire briser l'union contractée contre sa volonté, et elle n'a rien de plus pressé que de mettre en campagne avoués et avocats. Son procès est gagné. Thérèse Humbert est dépouillée par un bon jugement de son titre de comtesse et d'épouse légitime, et il ne reste plus au jeune comte de Collinance qu'à attendre sa grande majorité pour rendre à la femme de son choix le nom qui vient de lui être si durement enlevé. Heureusement de leur mariage est né un enfant, et la présence de ce *bébé,* que la nourrice a eu la bonne inspiration de ramener d'Allemagne, suffit pour rajuster les choses. Les entrailles de [illegible] tressaillent à la vue de ce petit être et de ses gentilles caresses. Va te promener, l'orgueil ! Le jugement est mis à néant et un second mariage, auquel rien ne manque cette fois, assure le bonheur des deux époux.

Je n'assistais pas à la première représentation. On m'a dit que la pièce n'y avait pas été accueillie sans réserves. A la seconde, tout marchait à merveille. C'était vraiment un succès de larmes. On devrait toujours, comme le demandait je ne sais plus quel auteur, commencer par la seconde représentation.

Le rôle de la marquise n'est pas bon : il est dur et antipathique à l'excès. Mlle Ramelli — qui débutait au Gymnase — l'a sauvé à force de dignité et de distinction ; mais M. Durantin lui doit une revanche.

Mme Fromentin a dans la voix des larmes, des sanglots, des attendrissements à faire pleurer des pierres. Berton, dans la scène du deuxième acte, la seule digne de son talent, a enlevé les bravos. Pradeau et Landrol ne sont guère mieux partagés que Mlle Ramelli, Landrol surtout. Était-il bien utile de compromettre ce brave artiste dans une *panne* comme celle du père nourricier ?

[illegible]

un succès franc, du premier jet et qui n'a pas attendu vingt-quatre heures pour se décider.

Les deux vieillards, — Parseval et Taverney, — sont deux égoïstes confits dans les béatitudes idiotes du célibat. Une seule pensée les tracasse, celle que leurs collatéraux, qu'ils exècrent, pourront un jour hériter de leur fortune et rire à leur enterrement. « Si l'un de nous deux prenait femme, se disent les vieux garçons, quel bon tour à leur jouer! Notre fortune est en commun et elle irait droit à l'héritier que celui de nous qui se mariera ne manquera pas d'avoir. » Le *hic* n'est pas de trouver la femme : ne l'ont-ils pas sous la main dans la personne de la petite Suzanne, la fille d'une ancienne gouvernante qu'ils ont adoptée? Mais le mariage répugne également aux deux célibataires. Lequel se dévouera? Ma foi, que le sort en décide! Et les voilà qui jouent à l'écarté, en *cinq secs* à qui épousera Suzanne. Rien de plus comique que cette partie à qui perd gagne, où chacun des joueurs triche en écartant les atouts. C'est Parseval qui gagne, et il est furieux d'abord. Au fond, il ne se fait pas illusion, et il sait bien le danger que vont courir ses soixante ans avec une enfant de l'âge de Suzanne. Mais, ô surprise! lorsqu'il lui annonce qu'elle va être sa femme, la voilà qui se pâme d'aise comme s'il n'était ni laid, ni grêlé, ni sexagénaire. Tout invraisemblable que soit cette déclaration d'amour, le vieux garçon ne laisse pas de la boire comme une jatte de lait. Il se rengorge, il fait le beau, et le mariage avec cette jolie fille ne lui paraît déjà plus une chose si pénible. Qui est vexé? c'est Taverney. Le bonheur de son ami l'irrite, la jalousie le mord au cœur, et, se voyant repoussé avec perte, il cherche un rival à opposer à Parseval. C'est son neveu Adrien qu'il charge de la vengeance. Adrien ne demanderait pas mieux : depuis longtemps il aime Suzanne et il se croyait sûr d'être aimé d'elle lorsque, se voyant recherchée en mariage par Parseval, elle est venue lui redemander ses lettres. Mais ce n'était de la part de la petite masque qu'un manège pour éprouver son amoureux et pour échapper aux deux vieillards sans froisser leur amour-propre. Les lettres, passant tour à tour entre les mains de Taverney et de Parseval, leur prouvent qu'ils sont aimés dans une égale mesure, c'est-à-dire pas du tout, et ils s'empressent de marier Suzanne à Adrien.

— Au moins ce barbon de Parseval n'aura pas ce bouton [illegible]

— Au moins ce vieux fat de Taverney n'aura pas ce tendron.

Ce n'est qu'un rien, une bluette, une fantaisie, une bulle de savon; mais ce rien est charmant, fin, délicat, exquis, un vrai plat de gourmet. Mlle Massin y est adorable. Derval est un ex-beau très-réjouissant. Quant à Pradeau, il est superbe de suffisance naïve, et comme il joue sa partie d'écarté!

⁂ Le succès est une transition comme une autre : il [illegible] encore l'infatigable Meilhac, non plus seul, mais en compa-[illegible]

Leur pièce s'appelle *le Bouquet* — un joli titre qui promet et qui tient plus encore. — Dans le genre du Palais-Royal, c'est un vrai chef-d'œuvre. *Chef-d'œuvre*, ai-je dit, et je ne m'en dédis pas.

M. Gaillardin a la plus mignonne femme du monde, — lisez Mlle Neveu, — ce qui ne l'empêche pas d'aller chercher des distractions ailleurs. Il ne va pas bien loin, il est vrai : ses amours de contrebande sont logées dans la même maison que lui, juste au-dessus de l'appartement conjugal. Suprême imprudence, et qu'il ne tarde pas à payer cher! En entrant chez Mlle Antonia, il a fait fuir un rival du nom de Bicoquet, et Bicoquet furieux n'a rien trouvé de mieux pour se venger de Gaillardin que de porter la guerre dans ses [illegible] peau qui lui entre jusqu'au menton.

— Votre mari vous trompe, lui dit-il, et si vous en doutez, regardez ce couvre-chef.

C'est en effet celui de Gaillardin.

Et le bouquet? — Nous y voici. Gaillardin a promis un bouquet à sa femme : le temps lui a manqué pour en cueillir un chez la fleuriste et il s'est emparé d'un paquet de lilas blanc destiné à Mlle Antonia. A peine a-t-il fait son cadeau, qu'une lettre menaçante de la cocotte le rappelle impérieusement. Le bouquet qu'il lui a subtilisé, entre les mains d'un commissionnaire, renfermait dix billets de mille francs. Gaillardin se précipite pour les ravoir. Il redescend chez sa femme. Il cherche le bouquet. Malheur! Mme Gaillardin vient de le jeter par la fenêtre. Vous voyez d'ici la situation : corsez-la maintenant d'une *salade* de chapeaux qui laisse de bien loin celle des *Trois chapeaux* de M. de Longpré, imaginez des courses folles du premier au second, un steeple-chase en sens inverse entre Gaillardin et Bicoquet, des efforts désespérés de Gaillardin, fouillant dans toutes les poches pour remplacer les dix mille francs qui, en fin de compte, n'avaient jamais brillé dans le bouquet que par leur absence; ajoutez à cela l'esprit de Meilhac et d'Halévy, la rondeur de Geoffroy et l'humour de Gil-Pérès, et vous avez une idée de cette pièce gaie, mouvementée, alerte et dont la vogue égalera celle du *Tigre du Bengale*.

Par exemple, ne me demandez pas de vous raconter cet imbroglio qui s'appelle *A qui le singe?* non plus que cette folie à tous crins que Cham et son collaborateur Albert de Lassalle ont baptisée *le Malade au mois*. De la première pièce, c'est-à-dire de celle qui a pour auteur MM. Crémieux et Jaime fils, tout ce que je vous dirai, c'est que le singe dont il y est question est un singe de bal masqué sous les espèces de Lassouche. — A qui est-il, c'est-à-dire de qui est-il le fils? De Chabourel ou de Baldaquin, de la marquise de Verluisant de Haut-Tromblon ou de Jeanneton, sa jardinière? C'est ce que vous saurez lorsque vous irez voir la pièce qui, flanquée du *Malade au mois*, accompagne tous les soirs *le Bouquet*. Je ne prétends pas que vous en tiriez de vives lumières sur la généalogie des Haut-Tromblon; mais à coup sûr, vous en tirerez, comme on dit, une pinte de bon sang. Et songez qu'outre Lassouche déjà nommé, vous aurez là, sous les yeux, Geoffroy, Hyacinthe et Alphonsine, ces maîtres du rire et de la folle gaieté.

Quant au *Malade au mois*, grâce! grâce! Jamais la fantaisie dans l'insanité n'est allée plus loin. Auprès de cette charade ébouriffante, *le Serpent à plumes* est une œuvre correcte et rangée comme une comédie de Colin d'Harleville. Ce sont, à chaque instant, des pétards de cocasserie qui vous partent dans les jambes, des coq-à-l'âne, des quiproquos, des chocs de mots inattendus qui font explosion et viennent vous frapper en pleine poitrine.

Voulez-vous un échantillon?

Barbenpoil a perdu ses lunettes, et quelles lunettes! — sur chaque verre est gravé le nom de sa femme *Nastasie*, « en sorte, raconte-t-il avec enjouement, que partout je voyais ce [illegible] les yeux des belles dames, — parmi les étoiles du ciel, — dans la lune — et même jusque dans mon journal. — Dernièrement, ajoute-t-il, j'y lisais les promotions de Saint-Cyr : eh bien! *Nastasie* s'y trouvait! — Plus loin, dans une liste de récompenses agricoles, parmi les génisses primées, je voyais encore *Nastasie* — toujours *Nastasie!* — Ah! qui me rendra mes lunettes! »

On rit, on se tord... Hervé seul ne rit pas; il se dit que son *Œil crevé* et son *Chilpéric* ne vont pas à la cheville de ce *Malade au mois*, et il rêve d'engager ses interprètes, Gil-[illegible]

⁂ Passer du *Malade au mois* aux *Affaires avant tout*, c'est passer, comme aux bains russes, de la vapeur ardente et capiteuse à la douche réfrigérante. Je parle relativement. La petite comédie de MM. Hugot et de Bruges n'est pas froide, à beaucoup près : mettez, si vous voulez, la température des orangers.

Les Affaires avant tout sont un prétexte dont se servent deux associés, Lefèvre et Bouchard, pour aller courir le guilledou pendant que leurs jeunes et charmantes femmes gardent la maison. Les gaillards font leurs petites orgies en cachette l'un de l'autre, — si maladroitement d'ailleurs qu'ils les font flanquer au poste, chacun de son côté. Pour dépister la police, Bouchard donne le nom et l'adresse de Lefèvre; il se trouve justement que Lefèvre a eu la même idée. — Ce ne sont pas des associés que ces deux négociants : ce sont des frères siamois.

[illegible] aux pieds de leurs femmes qui, après s'être fait un peu prier, finissent par leur pardonner. Que voulez-vous? *les affaires avant tout!*

Trop de parallélisme à la clef. On dirait une poésie fabriquée à la mécanique. Je parle pour moi et non pas pour le public [illegible] qu'aux acteurs : Colson, Ricquier, Mlles Leroux et Lovely.

Mais comme il a été fêté, le vieux comédien Arnal, qui faisait, ce soir-là, sa rentrée dans *les Femmes d'emprunt!* Pure courtoisie? non pas : c'était justice. Quelle finesse! quelle bonhomie! quelle perfection dans l'art de nuancer le dialogue et de lancer le mot! Allons! la vieille école avait [illegible]

⁂ Je m'aperçois avec terreur que j'ai déjà dépassé la mesure qui m'était donnée — et que je n'ai parlé ni du *Sacrilége*, ni du *Comité de lecture*, ni de la réouverture du Théâtre-Lyrique. — A huitaine, la liquidation définitive.

[illegible]

BULLETIN

Les inondations ont malheureusement occasionné, depuis une quinzaine de jours, des pertes considérables en France, en Suisse et en Italie. Les zones les plus éprouvées dans notre pays sont celles que baignent le Lot, le Tarn, la Garonne, l'Hérault et la Loire. Des mesures ont été prises rapidement pour que les secours indispensables fussent distribués à celles des populations riveraines qui ont été le plus [illegible]

En même temps, la neige commence à tomber dans les régions montagneuses. Les journaux de Besançon annoncent que toutes les hauteurs qui entourent Saint-Étienne sont couvertes d'un tapis blanc. En montagne, du côté de Saint-Genest-Malifaux, il y a, dit-on, deux pieds de neige. En Auvergne, les monts Dômes sont également couverts de neige de la base au faîte. Les nouvelles du mont Dore et du Cantal portent qu'il est tombé une assez grande quantité de neige dans ces contrées.

Lundi dernier a eu lieu la distribution des récompenses aux lauréats de l'Exposition du Havre. Cette séance solennelle a été tenue dans la galerie des beaux-arts, en présence de M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. A six heures, un banquet, animé de la plus parfaite cordialité, a réuni les principaux personnages qui avaient assisté à la distribution des médailles, ainsi qu'un grand nombre d'exposants. De brillantes illuminations ont clos la journée. Le lendemain a été le tour de la municipalité havraise, qui a offert un superbe bal dans les salons de l'hôtel de ville.

Ainsi s'est terminée l'Exposition du Havre, qui, même après la merveilleuse exhibition de 1867, a mérité d'attirer une affluence considérable de visiteurs, par la diversité des attractions qu'elle avait réunies et par l'intérêt réel qu'elle présentait au point de vue du commerce et de l'industrie. Il convient donc que nous lui adressions ici un adieu rempli de la plus sincère sympathie.

Il semble que le réveil volcanique doive faire courir les plus affreux dangers à tout le nouveau monde. Au Mexique, le mont Ixtaccihualt s'est mis à vomir des eaux sulfureuses et à lancer des rochers d'une grosseur énorme. D'un instant à l'autre, on s'attend à voir jaillir des flammes et couler des torrents de lave. Les districts voisins sont dans le plus grand émoi. Le Peñon lui-même, qui touche aux faubourgs de Mexico, paraît menaçant; il se crevasse et laisse échapper des vapeurs sulfureuses; les observateurs ne paraissent pas se faire illusion sur ces sinistres symptômes.

De son côté, le correspondant d'Honolulu du *New-York Times*, écrivant à cette feuille en date du 19 août dernier, c'est-à-dire à une époque où les nouvelles du tremblement du Pérou n'étaient pas encore arrivées à Honolulu, annonce que « l'île d'Hawaï semble vouloir s'enfoncer dans l'Océan. Depuis le mois de juin dernier la marée s'est élevée du côté de l'est et du sud à une hauteur qu'elle n'avait jamais atteinte. L'île s'est enfoncée de quelques pieds. On a remarqué des vagues monstrueuses, de l'espèce de celles connues sous le nom de vagues volcaniques. »

La rapidité de ces vagues est effrayante. Une vague volcanique du 10 avril dernier parcourut la distance d'Hawaï au Mexique et à l'Orégon — une distance de 3,000 à 5,000 milles — en moins de cinq heures.

Celle du 23 décembre 1854 traversa tout l'océan Pacifique, du Japon à la Californie, en douze heures trente-huit minutes.

On peut se faire une idée de la puissance de ces vagues, en réfléchissant qu'elles sont obligées de mettre en mouvement la masse de l'Océan sur une étendue de 10,000 milles.

Il y a peu de temps que la Cité de Londres fait circuler une liste de souscriptions en faveur des habitants du Pérou et de l'Équateur ruinés par le récent tremblement de terre, et la somme réalisée monte déjà à 13,000 livres sterling, 325,000 francs.

En prévision du passage à Paris, dans quelques semaines, du docteur Livingstone, le célèbre explorateur africain, dont la prochaine arrivée à Zanzibar a été signalée par les dernières dépêches, la Société de géographie de Paris s'occupe d'organiser un banquet en l'honneur de l'illustre voyageur.

On parlait ces jours-ci d'une grande Compagnie qui voudrait faire du Palais-Royal, si brillant autrefois et un peu dédaigné aujourd'hui, un jardin d'hiver gigantesque, merveilleux. Il suffirait de recouvrir tout le jardin actuel, où l'on donnerait des fêtes et des concerts.

Le Jardin des plantes vient de recevoir un nouvel envoi d'animaux rares, qui est venu augmenter encore la richesse [illegible]

Cet envoi se compose de cinq quadrupèdes, un superbe chameau et quatre kangouroos, et de huit oiseaux : une cigogne du Sénégal, un casoar, un serpentaire, un héron pourpré, deux demoiselles de Numidie et deux cygnes à tête noire.

Le prince Humbert et la princesse Marguerite sont sur le point de se rendre à Naples.

La municipalité napolitaine, voulant solenniser leur arrivée, aurait l'intention de donner une fête d'une très-grande



M. JULES SIMON, DÉPUTÉ, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES, d'après une photographie. — Voir page 687.

originalité. Cette fête serait donnée à Pompéi, et elle durerait vingt-quatre heures.

Les boutiques où jadis l'on vendait des comestibles seraient peuplées par des marchands; les rues, les temples, les monuments publics seraient ornés et festonnés selon l'ancienne coutume; en un mot, pour un jour, cet immense squelette de Pompéi serait rappelé à la vie.

Vers midi, dans le *forum*, aurait lieu une grande loterie: les vainqueurs recevraient leurs prix dans le temple de la Fortune. Ensuite on donnerait le signal des courses, du pugilat, de tous les jeux pompéiens, ceux dans lesquels les gladiateurs n'auraient aucun rôle.

Dans l'après-midi, on jouerait une tragédie grecque, traduite en italien, dans le théâtre complétement restauré selon l'ancien dessin. Le soir enfin, on danserait dans l'amphithéâtre éclairé *a giorno* par un nombre considérable de torches. La danse durerait jusqu'au jour.

Pendant la fête, on commencerait des fouilles sur quatre points différents.

On annonce comme très-prochain un grand banquet d'hippophages; on n'y mangera que du cheval, sous toutes les formes et à toutes les sauces. Mais à côté de ces démonstrations, qui donnent toujours un peu de champ à la plaisanterie, il y a des résultats sérieux à constater au point de vue plus important de l'alimentation publique.

Il est certain que le préjugé, qui était le principal obstacle au développement de cet élément de consommation, tend à disparaître; en effet, à Paris, où, il y a quatre ans, on ne comptait qu'une seule boucherie spéciale de viande de cheval, il s'en trouve aujourd'hui une trentaine, qui ne débitent pas moins de 2,500 chevaux par an, faisant ainsi entrer dans la consommation plus de 600,000 kilogrammes de viande à bon marché, dont profite exclusivement la population la plus nécessiteuse de la grande ville.

Il a été dressé une liste des départements français, classés d'après le nombre des orphéonistes qu'ils comptent par mille habitants.

La tête de la liste est tenue par le département des Bouches-du-Rhône, qui compte 426 sociétés, composées de 4,002 membres, soit 8,07 par mille habitants.

Le Var occupe le second rang avec 63 sociétés, comprenant 2,031 membres ou 6,50 par mille.

Le Nord est au quatrième rang. La proportion n'est ici que de 3,55 sur mille, bien que le nombre des sociétés chantantes ne soit pas moindre de 244 et celui de leurs membres de 7,234.

Le Rhône ne vient qu'au huitième rang.

La liste est close par le département de la Loire-Inférieure, qui ne possède qu'une seule société, composée de 35 membres, ce qui porte à une simple fraction, soit 0,06 par mille le chiffre proportionnel des orphéonistes dans ce département.

Le jour où paraîtra ce journal, la *Société protectrice de l'Enfance* se réunira en assemblée générale publique et gratuite, dans la salle des conférences, boulevard des Capucines, n° 39.

On discutera les questions relatives à l'allaitement maternel, à l'influence de l'industrie nourricière sur la dépopulation des campagnes, à l'emploi du temps dans les établissements d'instruction et à l'influence des domestiques sur la première enfance.

Tout le monde connaît et apprécie les services que cette Société a déjà rendus pour la propagation des idées saines et pratiques relatives à l'enfance.

On parle du rétablissement de l'ordre des chevaliers de Malte.

L'ordre de Malte n'a cessé d'exister en 1798 que comme État, en tant qu'institution politique, mais il existe toujours en tant qu'institution charitable.

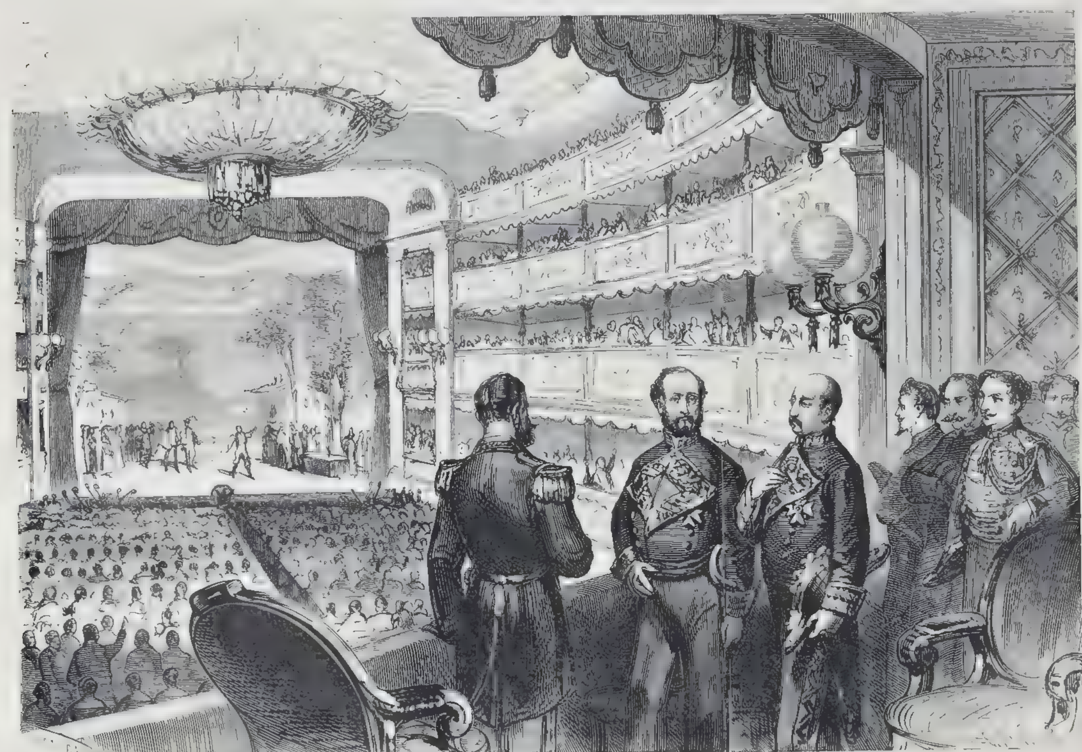
A l'heure qu'il est, on reçoit encore des chevaliers de l'ordre. Bien plus, rien n'a été changé, ni dans le mode des réceptions, ni dans les preuves exigées des récipiendaires.

Le siége de l'ordre, transporté de Malte à Catane, alla ensuite à Ferrare. Il est à Rome depuis 1834.

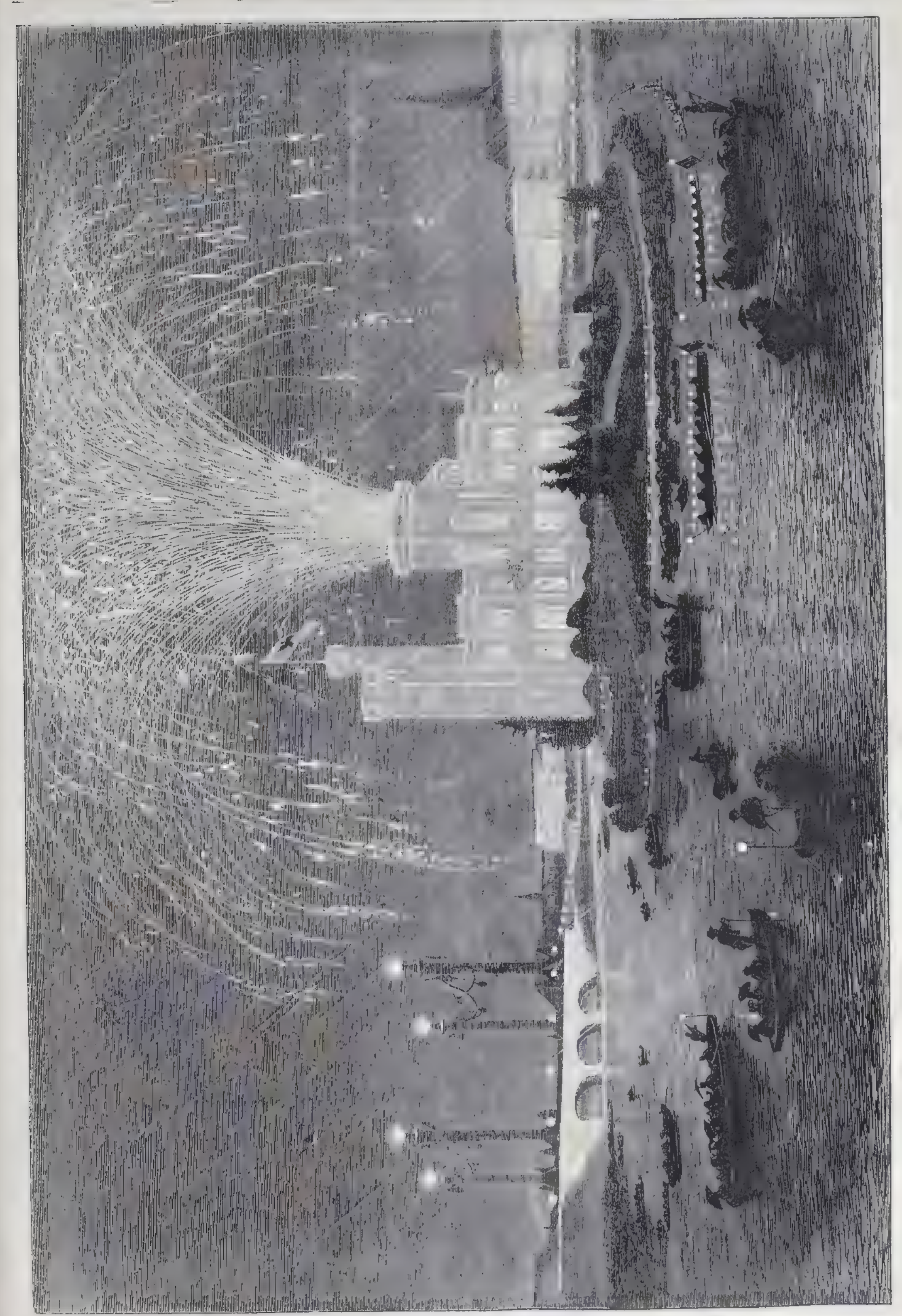
De savantes statistiques affirment que le nombre des êtres humains qui ont existé depuis la création est de 66,627,843,273,075,221.

Ce nombre, divisé par les 3,095,000 lieues carrées, qui font la superficie du globe, donne à chacun de ces êtres un espace d'environ un cinquième de pied carré en terre ferme. Il résulte de ce fait, que le globe est un vaste cimetière et qu'il a été exhaussé du nombre immense des morts qui ont été enterrés.

Th. de Langeac.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — UNE REPRÉSENTATION AU THÉATRE DE L'ORIENTE, A MADRID. — TAMBERLICK CHANTANT L'HYMNE DE RIEGO.
Dessin de M. Miranda, d'après un croquis de M. Padro.



ILLUMINATION ET FEU D'ARTIFICE, A HAMBOURG, SUR LE BASSIN DE L'ALSTER, EN L'HONNEUR DU ROI DE PRUSSE; dessin de M. Speckter. — Voir page 690.

LE CHATEAU DE PAU

Sur l'invitation de S. M. l'empereur Napoléon III, la reine d'Espagne est venue, comme on sait, s'installer momentanément au château de Pau. Elle y occupe les appartements impériaux avec le roi son mari et ses quatre enfants : les trois infantes et le prince des Asturies. Parmi les principaux personnages de la suite royale, on remarque l'intendant Marfori, le père Claret, confesseur de la reine, le comte del Pilar, son chambellan, et le marquis Corrale de San-Gregorio, son médecin.

On [illegible] grande partie de l'Espagne, étendaient leurs ravages au delà des Pyrénées, un prince de Béarn marqua de trois pieux l'emplacement où devait s'élever un château destiné à leur défendre le passage.

Cet édifice tient à la fois du palais et de la forteresse. En souvenir de son origine, les Béarnais lui donnèrent le nom de *Paou*, qui signifie *pieu*, et, vers le milieu du xe siècle, des habitations groupées autour de ses murs protecteurs formèrent une ville, qui peu à peu s'étendit et prospéra.

Telle serait, d'après la légende, l'origine de Pau, aujourd'hui ville élégante, chef-lieu de sous-préfecture, bâtie à l'extrémité d'un plateau qui domine la délicieuse vallée du Gave.

La construction du château actuel paraît remonter au xive siècle. Ce fut l'œuvre de Gaston Phœbus, comte de Foix, qui y avait apposé sa fière devise : *Tocqnoy si gaouzes* « Touches-y si tu l'oses ! »

Les souvenirs historiques, d'ailleurs, n'y manquent pas. C'est là que, le 14 décembre 1553, naquit ce Henri de Navarre, qui devait un jour s'appeler Henri IV. Henri d'Albret, son grand-père, voulut, dit-on, que sa fille accouchât en chantant « afin qu'elle ne lui fît pas un enfant pleureur et rechigné. » Prenant dans ses bras l'enfant qui venait de naître, il n'eut rien de plus pressé que de lui frotter les lèvres avec de l'ail et de les humecter d'un peu de vin de Jurançon.

On montre encore dans une des chambres du palais, entre autres reliques, une écaille de tortue, qui passe pour avoir servi de berceau au jeune prince.

Plus tard, au château de Pau, la reine Marguerite de Navarre donnait asile aux calvinistes poursuivis. Il y a une vingtaine d'années enfin, l'émir Abd-el-Kader y subit une détention provisoire avant d'être conduit au château d'Amboise.

La reine d'Espagne occupe l'appartement principal. La [illegible] des Gobelins; vient ensuite un salon luxueux, où ont lieu les réceptions intimes. Les appartements particuliers font suite.

L'International plonge un regard indiscret dans la chambre à coucher, grande pièce faiblement éclairée, comme la plupart de celles du château, à cause de l'exiguïté des fenêtres.

« La reine couche, dit-il, dans un lit en chêne à quenouilles surmonté d'un baldaquin de velours vert avec des abeilles et des crépines d'or. La cheminée en marbre, haute et de forme gothique, est ornée d'un buste de Henri IV. Il y a un prie-Dieu en chêne placé au-dessous d'un tableau religieux, une Madone, je crois. L'ameublement est en chêne, à caissons, avec des rechampis dorés, et au centre l'écusson impérial. »

Bien que situé au rez-de-chaussée, l'appartement de la reine domine la campagne; il a une issue sur le parc qui est une merveille, non-seulement à cause de la majestueuse beauté des grands ormes et des chênes séculaires qui en font l'ornement, mais surtout à cause du magnifique panorama de montagnes qui se déroule à l'horizon, groupe varié et bizarre que le soleil se plaît à colorer de toutes les couleurs du prisme, et que domine, éblouissant de blancheur, le pic du Midi.

HENRI MULLER

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

— Il y a donc ceci, reprit le toréador; c'est clair comme de l'eau de roche. Le comte-duc veut renverser le roi, parce qu'il sait bien que le roi le porte sur ses épaules. De par le diable ! voilà une belle idée !... Le roi est gardé à l'heure de la sieste par deux ou trois éclopés comme toi, vieux Baleta... Quoi de plus aisé que de fendre ces têtes à cheveux blancs et d'enfoncer une porte ou deux ?... le difficile c'était de trouver un complice... Ne touchez pas au roi ! ce mot-là est dans le cœur de tous les Espagnols... Mais il y a un homme qui a été insulté par le roi, opprimé par le roi... On dit que le roi lui prit sa femme dans le temps et le tint pendant quinze ans dans une forteresse... n'est-ce pas cet homme-là qu'il fallait choisir ?... Le vieux renard de comte-duc a tiré le Medina-Celi de son cachot et lui a mis l'épée à la main... Pourquoi hausses-tu les épaules, là-bas, estremeño de malheur ?

1. Voir les numéros 705 à 719.

— Demandez au seigneur Trasdoblo ce qu'il pense de vos almanachs ! répondit Bobazon.

— Mais !... s'écria le boucher; je ne sais rien... je ne veux rien savoir... Paysan ! si tu parles de moi, je t'assomme !

— Il n'y a que les bœufs pour ne se point défendre, seigneur boucher...

— La paix, tous deux ! s'écria le toréador; qui donc commande ici ? Est-ce vous ou moi ?... Vous allez bien voir si je me trompe ! Le Medina-Celi va venir, et nous allons lui montrer le chemin de l'autre monde... « Passez donc, seigneur, je vous prie. — Seigneur, après vous, je connais mon devoir. » Trois coups de pointe au cœur... cela mettra fin aux cérémonies... voilà... Qu'en dis-tu, estremeño ?

— Je te dis que le seigneur Trasdoblo est bien pâle, répondit Bobazon.

Depuis qu'on parlait de Medina-Celi, le boucher avait été obligé de s'asseoir.

— As-tu peur, misérable tueur de bétail ? demanda Cuchillo d'un accent terrible.

Le boucher n'eut pas le temps de répliquer. On gratta doucement à la porte extérieure. Bobazon demanda tout bas :

— Qui vive ?

On lui répondit par les mots de la devise de Haro.

Bobazon ouvrit.

Alcoy, don Pascual et le connétable de Castille entrèrent. Ils avaient l'air soucieux.

L'instant d'après, Cuchillo, avec des précautions semblables, ouvrit la porte qui communiquait avec les appartements du comte-duc.

Le vieux Zuniga, blême comme un mort, et l'amirante Jean Sforce, furent introduits.

— Tout est fini ! murmura le vieux ministre; mon neveu est en exil....

— [illegible]

— Partie avec son époux...

— De par Dieu ! s'écria rudement don Pascual, il s'agit bien de vos affaires de famille ! où est Pedro Gil ? où est [illegible] ?

— Esteban n'est-il point ici ? répliqua derrière lui une voix saccadée.

L'oidor, en costume de capitaine des gardes, venait de soulever la draperie placée devant la porte du roi. Son visage, naturellement disgracieux et presque repoussant, avait une expression de volonté terrible. Cet homme avait grandi avec son ambition. Il était bien positivement le maître de ces autres hommes que leur naissance mettait si fort au-dessus de lui et qui, la veille encore, le traitaient comme un valet.

Ils avaient tous été plus ou moins les ennemis du comte-duc; mais la disgrâce du comte-duc les épouvantait. Lancés tous à la fois dans une série d'aventures de plus en plus risquées, ils se sentaient entraînés par un courant irrésistible. Que faire quand on a perdu plante ? aller à la remorque du premier qui dit : Je sais nager.

Ils allaient, ministres, généraux, hauts dignitaires. Reculer ou s'arrêter était également impossible. Ils allaient.

L'arrière-pensée qu'ils pouvaient avoir nous importe peu.

Nous faisons ici l'histoire d'une heure. Au delà de cette heure, il n'y avait que l'inconnu.

Les regards de nos hommes d'État étaient fixés sur Pedro Gil avec une anxieuse déférence. Ils ne luttaient plus. Le joug était bien d'aplomb sur leurs têtes. Ils attendaient tout de lui; ils désiraient sa direction, ils voulaient ses ordres.

Pedro Gil fit un signe de tête amical au toréador. Son front se rida quand il passa auprès de Trasdoblo consterné.

Il traversa l'antichambre et appela du geste nos hommes d'État, qui se réunirent en groupe autour de lui, non loin [illegible]

— Relevez la tête, messeigneurs, dit-il; la partie dépend de votre contenance... ceux qui doivent frapper ont les yeux sur vous.

C'était vrai; seulement, notre Bobazon avait de plus l'oreille à la serrure de la porte d'entrée, et semblait guetter quelque bruit venant du dehors.

Mais Esteban !... Esteban !... dirent à la fois Alcoy, don Pascual et le connétable.

— Esteban viendra... Il accomplit mes ordres.

— Est-ce vrai ? demanda le président de l'audience.

Tous regardèrent Pedro Gil en face. On ne le croyait pas, car il n'avait point su cacher son premier mouvement d'inquiétude, mais quand il répondit : C'est vrai, d'un ton impérieux et ferme, tous les visages se rassérénèrent.

Il montra du doigt la draperie de la porte royale.

— C'est par là qu'il viendra, reprit-il; soyez prêts à mettre l'épée à la main, et sauvons le roi !

Un bruit se fit à cet instant derrière la draperie.

Pedro Gil dégaina résolûment et fit signe à Cuchillo, qui jeta son manteau sur son épaule et mit l'épée à la main en disant :

— A moi le coup d'honneur !

Dans la pensée de Pedro Gil, Esteban était en fuite. Il fallait donc renoncer à cette partie de la mise en scène préparée qui reposait sur le faux duc tué le poignard à la main au moment où il cherchait à pénétrer près du roi.

Mais dans la pensée de Pedro Gil, le vrai Medina-Celi était auprès du roi en ce moment même. Il modifiait donc au dernier instant sa tactique désespérée, et donnait tout au hasard, sauf la mort du bon duc.

Le hasard était complice, à son insu, plus qu'il n'eût osé l'espérer.

Le comte-duc avait quitté Séville; Louis de Haro n'était plus. Le coup qui allait frapper Medina-Celi achevait de faire le vide autour de Philippe IV.

Mais ce n'est pas pour rien que la légende andalouse donna au bon Perez de Guzman le sobriquet de *el Astuto* : le rusé. On n'a pas sitôt fait que cela d'épuiser les ressources d'Ulysse.

Voici ce qui s'était passé :

Les stipendiés de Pedro Gil, déguisés en trabucaires, n'avaient éprouvé aucune difficulté pour s'introduire au palais, où régnait le plus entier désordre. Pedro Gil et ses féaux étaient entrés eux-mêmes par la grande porte, dont les gardiens avaient salué bien bas la faveur nouvelle du bon duc dans la personne d'Esteban.

Tout allait bien. Cet Esteban était un instrument admi[illegible]

Cependant il avait fallu se séparer pour pénétrer dans les dépendances de l'appartement royal. Esteban avait alors disparu. Personne ne s'était d'abord occupé de son absence. Chacun de nos conjurés croyait qu'il avait accompagné les autres.

Esteban avait une plus importante besogne. Il était parvenu à s'esquiver en restant le dernier au détour d'un corridor et en revenant sur ses pas en toute hâte. Son plan de conduite était tracé d'avance, car il n'hésita point. Ayant traversé tout ce quartier du palais qui portait le nom de Philippe II, il gagna les derrières de l'Alcazar et ne s'arrêta qu'à la porte de la Chasse.

Le guichet était gardé par un détachement de la garde flamande, commandé par un officier portant à son feutre une branche de myrte. Esteban s'approcha de lui et tira de son sein la médaille de Louis de Haro.

— Nous attendons depuis ce matin les ordres de Sa Seigneurie, dit l'officier.

— Tout va bien, répliqua Esteban; le roi saura récompenser ceux qui aiment l'Espagne... J'ai besoin de sortir du palais par la porte des Bannières, dans dix minutes je rentrerai par celle-ci. Me reconnaîtrez-vous ?

— Il suffit d'avoir vu Votre Grâce, répliqua l'officier en s'inclinant.

— Chut !... point de ces mots-là, seigneur... et de la discrétion, car vous allez tenir en vos mains un des secrets de l'État.

Le jeune officier prit aussitôt un air d'importance.

Esteban s'approcha de lui, et d'un ton confidentiel :

— Pour voir si vous me reconnaissez, dit-il tout bas, je vous donne ce mot d'ordre. Vous me direz : Esteban !

— Esteban, oui, seigneur.

— Et vous ajouterez : Le duc attend au jardin près de la fontaine des Palmiers.

— Seigneur, il suffit.

— Et sous aucun prétexte, acheva Esteban, vous ne quitterez votre poste avant de m'avoir vu revenir.

[illegible]

Esteban rentra au palais et se rendit tout d'un temps à la fontaine des Palmiers, où il s'assit à l'ombre d'un lentisque.

Quelques minutes après, un homme enveloppé d'un manteau sombre se présenta à la porte de la Chasse. L'officier, repoussant la sentinelle qui voulait barrer le passage, l'in[illegible]

— Esteban ! lui dit-il à l'oreille.

— Après ? riposta le nouveau venu d'un ton chagrin.

— Le duc attend au jardin, près de la fontaine des Palmiers, poursuivit l'officier en souriant.

— Que le diable l'emporte ! répliqua l'autre.

Il entra et se dirigea vers les jardins du palais après s'être fait indiquer la fontaine.

L'officier se disait :

— On ne comprend rien à ces comédies politiques. C'est le même homme, et son visage a complétement changé d'expression.

— En avant ! s'écria le bon duc dès qu'il vit paraître le second Esteban; nous sommes en retard !

Il brisa une petite branche de myrte et la passa à la ganse du feutre de son compagnon.

Celui-ci se laissa conduire le long des allées de buis centenaire. En arrivant sous le péristyle mauresque qui donnait sur les jardins, il dit :

— Je voudrais pourtant bien savoir où je vais, et ce que je fais.

— Tu vas à ta fortune, répondit le bon duc, et tu fais ton devoir.

Esteban eût préféré une réplique plus précise, mais toute son effrontée hardiesse tombait en présence du Medina-Celi.

Les vestibules, du côté du jardin, étaient absolument déserts : le soleil y tombait d'aplomb. Valets et gardiens avaient fui cette torride atmosphère. Le bon duc s'arrêta au pied du grand escalier.

— L'ami, dit-il de sa voix grave et hautaine, je ne te veux point de mal. Tu n'es qu'un instrument. On s'est servi de toi contre moi. A mon tour, je me sers de toi, non point contre mes ennemis, mais contre ceux de mon souverain. Tu seras payé de ton travail et de ton péril.

— Je suis donc en péril, seigneur ? demanda Esteban, qui pâlit.

— Tous ceux qui dorment et tous ceux qui veillent présentement dans l'enceinte du palais sont en péril, répliqua le Medina-Celi; prends cet escalier, le corridor qui le suit te conduit droit à la galerie des Ambassadeurs, au bout de laquelle est l'antichambre royale... C'est là que tu dois te rendre... mais n'oublie point ceci, c'est ton salut : un détachement des gardes du roi veille à l'ombre du cloître qui entoure le patio des Marionnettes, sous la galerie des Ambassadeurs... en passant, penche-toi à une fenêtre et appelle l'officier... montre lui cette branche de myrte qui est à ton feutre et répète-lui ces propres paroles : « Hidalgo ! si tu sais la devise qui entoure l'écusson d'azur aux trois éperons d'or, dis-la. » L'officier te répondra : *Para aguijar a haron*. Tu ajouteras alors : « Que le seigneur soit avec vous, hidalgo ! Au nom du maître, l'Espagne a besoin de vous; pénétrez à

l'instant même, de gré ou de force, dans l'antichambre du roi. » Va!

[illegible] dans le couloir qui tournait l'escalier.

[illegible]

Esteban resta un moment indecis, puis il monta lentement, grommelant à part lui :

— Je suis en danger!... je vais jouer à colin-maillard... appeler les desservidores... me faire assommer par les [illegible] du roi!... Dans quel diable de guêpier m'a fourre ce coquin de Pedro Gil!

Philippe d'Espagne s'éveilla brusquement. Un homme était debout et penche à son chevet.

C'etait un enfant, ce roi. Peut-être, au fond, n'avait-il point de méchanceté, car il n'avait point de crainte. Au milieu des passions imbéciles et sanguinaires qui s'agitaient autour de lui, son sommeil était tranquille et son reveil [illegible]

Il ouvrit les yeux et demanda en souriant :

— Est-ce toi, Gaspar?

— Votre Majeste a exile le comte-duc, repondit le Medina-Celi à voix basse.

— C'est juste! dit le roi, il parait que Gaspar me trompait... Dieu te garde, Hernan!... Est-ce toi qui es mon mi[illegible]

— Mais, dis-moi! s'interrompit-il, voyant que le bon duc hochait la tête gravement; — ai-je rêvé cela?... Don Luiz de Haro a-t-il ete tue?... tué par toi son meilleur ami?

— Vous n'avez pas rêvé, royal seigneur... prononça le bon duc avec effort.

— Si bien, s'ecria Philippe; — j'ai rêvé de taureaux... Quelle espada que ce Cuchillo! je l'aurai à ma prochaine course, dut-il m'en coûter cinq mille reaux de plate!

Il se prit à ecouter et demanda tout à coup :

[illegible]

Un bruit confus partait du coin de la chambre la plus voisine de la porte communiquant au corps de garde.

— Sire, repondit le bon duc, c'est aujourd'hui que vous allez reprendre en main votre souveraine autorité...

— L'ai-je donc jamais perdue, Hernan?

— D'autres l'ont trop longtemps exercée à votre lieu et place, sire.

— Vierges et martyrs! s'écria Philippe avec un véritable effroi, penses-tu qu'un roi puisse tout faire par lui-même?

— Tout faire et tout voir, repartit le bon duc respectueux, mais ferme.

— Malepeste! Perez... mais les ministres...

— Les ministres sont autour du roi comme les lieutenants autour d'un general.

— Cependant, ami...

— Que Votre Majesté daigne m'écouter... On a pénétre ce matin dans sa chambre à coucher pendant qu'elle faisait la sieste... On a bâillonne et garrotte le gentilhomme couché en travers du seuil.

Philippe se mit sur son séant.

Il regarda du côte de la porte.

En voyant les efforts que faisait le familier pour se dégager, il eut d'abord envie de rire, mais le rouge lui monta au front et il sauta sur ses pieds.

— A-t-on voulu m'assassiner? balbutia-t-il.

Le Medina-Celi mit un genou en terre.

— Royal seigneur, répondit-il, quand nous étions jeunes tous les deux, Philippe d'Espagne a eto mon rival en amour. Pendant quinze ans, les ministres de Philippe d'Espagne m'ont tenu captif dans une forteresse... Je supplie Votre Majeste de me prêter attention... Ces mêmes hommes qui ont si cruellement persécute ma vie ont essaye de deshonorer ma mort... Ils ont cherche, ils ont trouve un malheureux qui me ressemble parfaitement par les traits du visage.

— Ah! ah! fit le roi dont la curiosite puerile s'eveillait.

— De ce mannequin, poursuivit Perez de Guzman, ils ont fait un duc de Medina-Celi... Ils lui ont mis le poignard à la main... Puis, pour donner plus de vraisemblance à leur comedie infâme, ils ont ose penetrer dans la chambre du roi, ils ont bâillonne et garrotte les chambriers du roi... de telle sorte que l'histrion charge de jouer mon rôle puisse être arrête en flagrant delit...

— Mais toi... objecta le roi, qui semblait intéressé vivement, n'es-tu pas là pour crier au mensonge?

Don Hernan ouvrit ses vêtements et montra sa poitrine labouree de recentes cicatrices.

— Voici ce qu'ils ont fait, dit-il : aujourd'hui, sire, ils comptaient achever leur besogne... On faisait disparaître mon cadavre, et l'histrion, convaincu de haute trahison, portait sur l'echafaud le blason degrade de Tarifa.

— De par tous les saints! s'ecria Philippe, c'est une audacieuse intrigue! le comte-duc n'a pas assez d'esprit pour avoir trouve cela! Je devine tout, moi; si j'avais voulu, j'aurais fait des imbroglios de theâtre... Medina-Celi jaloux, Medina-Celi martyr se vengeait du roi; quoi de plus vraisemblable! Allons, Perez, mon compagnon, le sage Salomon n'aurait pas mieux éclairé ces tenèbres. Vive Dieu! je suis presse de voir le coquin qui te ressemble... La journée commence bien!... Je m'etais ennuye hier... Conduis-moi, je vais rendre la justice!

Don Hernan avait tranché d'un coup d'épee les liens qui retenaient le gentilhomme gardien.

Celui-ci ne put rien dire, sinon qu'étant garrotté déjà et bâillonne, il avait vu un homme dont le visage se cachait [illegible]

Le roi ne se possedait plus d'impatience. Il voulait voir, il voulait juger.

— Sire, dit le bon duc, les coupables sont en ce moment dans votre antichambre. L'un des capitaines de votre garde, averti par moi, doit y amener sa compagnie, et Votre Majesté ne court aucun danger sérieux... Permettez, cependant, que je passe le premier...

— Passe! repliqua le roi. Toi, Ruy, va querir un détachement de nos trabucaires, et don Baltazar de Alcoy, president de l'audience.

— Don Baltazar est au nombre des traîtres, sire, répliqua don Hernan.

— Passe donc!... Quel spectacle!... Je vais produire sur eux l'effet de la tête de Meduse!

Il redressa de son mieux sa taille fatiguée et disposa les plis de son manteau.

— Va, Ruy, reprit-il en montrant au gentilhomme gardien l'issue qui donnait sur la chambre appelée la Toilette; sors par les etuves, et hâte-toi!... mes trabucaires et l'alcade mayor de Seville!

Sur un signe du roi equivalant à un ordre expres, le bon duc ouvrit la porte du corps de garde.

Il s'arrêta pour écouter.

Un silence profond régnait dans l'antichambre, dont il n'etait plus separé que par la draperie.

Il souleva la draperie et ne vit d'abord que trois soldats de la garde et un chambrier couché sur les dalles.

Mais à peine eut-il fait un pas dans l'antichambre, qu'une grande clameur s'eleva.

Une demi-douzaine d'autres soldats de la garde sortirent des embrasures des portes et des fenêtres, en même temps que don Pascual de Haro, Alcoy et le connetable de Castille s'avançaient l'epee haute.

— Sauvez le roi, messeigneurs, et mort à l'assassin! ordonna Pedro Gil.

Philippe voulut ouvrir la bouche, étonné qu'il était de voir tant de soldats de la garde dont les visages lui etaient inconnus, mais l'amirante Jean Sforze et l'oidor, passant derriere le bon duc, le saisirent à bras-le-corps en criant :

— Sauvons le roi! sauvons le roi! même malgre lui!

Philippe fut enlevé et porte dans sa chambre, dont la porte se referma sur lui.

On l'entendit qui criait derrière les planches :

[illegible] Ouvrez, sous peine de la hache!

Sa voix se perdit bientôt dans la clameur furieuse.

— Vive le roi! Mort à l'assassin du roi!

Le regard du bon duc furtif et rapide comme l'eclair, avait compte les assaillants.

Il eut la force de retenir sa main qui voulait sauter à son [illegible]

Il eut la force d'éteindre l'éclair foudroyant de sa prunelle.

Il recula. Il mit sa main tremblante et lâche au-devant de ses yeux en poussant un gemissement de femme. Ses jambes defaillaient sous lui. Le fer de Cuchillo, qui brillait à deux pouces de sa poitrine, s'abaissa.

Trasdoblo, bouche beante, l'examinait en se frottant les yeux.

[illegible]

Le toreador eclata de rire en demandant :

— Faut-il tuer tout de même?

— Par le diable! gronda Pedro Gil, ce n'est qu'Esteban!

Ceux qui etaient derrière, des figures de gibet, foulaient [illegible] disaient :

— Tue! tue!

Les dents du bon duc claquèrent. Cuchillo lui ayant asséne un coup de plat d'epee sur les epaules, il chancela et [illegible]

— Que vous ai-je fait, seigneurs?... balbutia-t-il; à quoi vous servira la mort d'un malheureux tel que moi?

Alcoy, don Pascual et le connetable dirent à la fois :

— [illegible]

— Pourquoi nous as-tu quittés? demanda rudement l'oidor.

— Comme je passais le dernier au coude de la galerie, repondit le bon duc dont la voix s'etouffait dans son gosier, un homme tout semblable à moi-même m'a saisi par la nuque en posant sa main sur ma bouche...

— Le Medina-Celi!... dit-on de toutes parts

Et l'oidor secouant le bras du bon duc :

— Où est-il?... sur ta vie! où est-il?

— Que Dieu ait pitié de moi! je ne sais pas...

Il y eut un silence plein de fremissements.

[illegible] s'etaient groupes au milieu de l'antichambre. Le vieux Zuniga etait colle à la muraille, les deux mains sur son epee nue. Il avait les yeux hagards et sortis de la tête. Il balbutiait sans savoir qu'il parlait :

— Le roi sait bien si je lui suis fidèle.. Voilà vingt ans que je contre-signe... Helas! helas comment tout ceci va-t-il finir?

Neuf des bandits déguisés en gardes entourèrent le bon duc. Pedro Gil etait au milieu d'eux.

Le dixieme, qui n'etait autre que Bobazon, restait auprès de la porte principale

Il regardait de tous ses yeux, cherchant à comprendre, et prêt à tirer, de quelque façon que ce fût, son épingle du jeu.

Philippe ne frappait plus à la porte, et ceci était une mo[illegible]

— Parle, Pedro Gil, dit don Pascual; c'est toi qui as fait tout ceci?

— Nous sommes sur une mine chargee et prête à sauter, [illegible]

— Quel que soit cet homme, répondit l'oidor du ton dont on prononce un arrêt sans appel, c'est l'assassin du roi. C'est lui qui a garrotte le chambrier de garde... c'est lui qui a pénetré dans la chambre royale.. Nous sommes-nous trompes?... Qui peut songer à punir l'exces de zèle?... Cuchillo! un coup au cœur!... et vous, chacun un coup!.. Il faut que ce soit un massacre... Ainsi agit l'indignation loyale en face du plus abominable des crimes!

Cuchillo leva son épée, le bon duc ferma les yeux à demi Trasdoblo, encourage par son attitude, le saisit à la gorge.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

M. JULES SIMON

M. Jules Simon est fils d'un ancien militaire. Il naquit à Lorient le 31 decembre 1814. Ayant achevé ses études au collège de cette ville, il debuta dans la carrière de l'enseignement comme professeur suppléant au collége de Rennes.

Sorti de l'École normale en 1835, avec le titre d'agrége de philosophie, il professa successivement au lycée de Caen, puis à celui de Versailles; mais, rappelé bientôt à Paris par M. Cousin dont il avait eté un des plus brillants elèves, il dut à la protection du maître d'être nommé suppleant de la conference d'histoire et de philosophie à l'École normale, et enfin de suppleer à la Sorbonne M. Cousin lui-même. Le cours que depuis douze ans il s'efforçait non sans succes de tenir à la hauteur où son maître l'avait laissé, fut suspendu par un arrête spécial du 16 decembre 1851.

Dès 1846, le jeune professeur était entré avec ardeur dans le mouvement politique En 1848, le departement des Côtes-du-Nord l'envoya sieger à la Constituante, et ses collègues l'appelérent l'année suivante aux fonctions de secretaire de la commission chargee provisoirement des fonctions de conseil d'Etat

Éloigné, par suite du coup d'État du 2 décembre, de la vie politique aussi bien que de l'enseignement public en France, il alla faire dans plusieurs villes de Belgique des conferences philosophiques qui y furent très-chaleureusement accueillies. Plusieurs volumes publies depuis sur deux questions sociales qu'il a tout spécialement étudiées : la question de l'instruction primaire et celle de l'amelioration du sort des ouvrières, ont rendu son nom justement populaire.

Élu député en 1863 par la 8e circonscription du departement de la Seine, M. Jules Simon occupe depuis cette époque, au Corps legislatif, une place distinguee sur les bancs de l'opposition. Nous n'avons pas à aborder ici sa carrière parlementaire; il nous suffira de dire que peu d'orateurs possèdent à un si haut degré cette facilité d'elocution, ce charme de parole et cette aménité de formes qui tiennent en suspens les auditeurs à quelque parti qu'ils appartiennent.

Depuis le mois de février 1863, M. Jules Simon fait partie de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a eté decoré de la légion d'honneur en 1845.

Un incident eclos au sein de la Société des gens de lettres a ete, ces jours derniers, pour M. Jules Simon l'occasion d'un nouveau succès. Sur la nouvelle qu'en son absence le comité de la Societé, dont il est president, sollicitait l'autorisation d'organiser une tombola dite de bienfaisance, M. Jules Simon, oppose par principe à la création de toute espèce de loterie, avait cru devoir donner sa demission. Dans la seance très-orageuse qui a eu lieu, dimanche dernier, la majorité a donné son approbation à la conduite du démissionnaire en rappelant M. Jules Simon au fauteuil de la presidence.

FRANCIS RICHARD

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Chauffage des vins. — Système Pasteur. — Expériences faites par la marine impériale. — Les pucerons de la vigne. — L'étisie des vignobles. — Pucerons qui la causent. — Utilisation des eaux d'egout. — Impressions d'un pêcheur de corail au fond de la mer, sur les côtes [illegible]

M. [illegible] de communiquer à l'Academie des sciences un memoire sur le chauffage des vins, d'apres les procedes de M. Pasteur, et tel qu'on le pratique dans la marine imperiale.

Après avoir constate les excellents résultats du procédé dans les caves des proprietaires de vignobles, chez les marchands de vin qui le mettent en pratique, et particulièrement sur les produits embarques à bord du *Jean-Bart* pendant la campagne de 1866, la commission a decide que trois nouvelles epreuves seraient immediatement mises à execution.

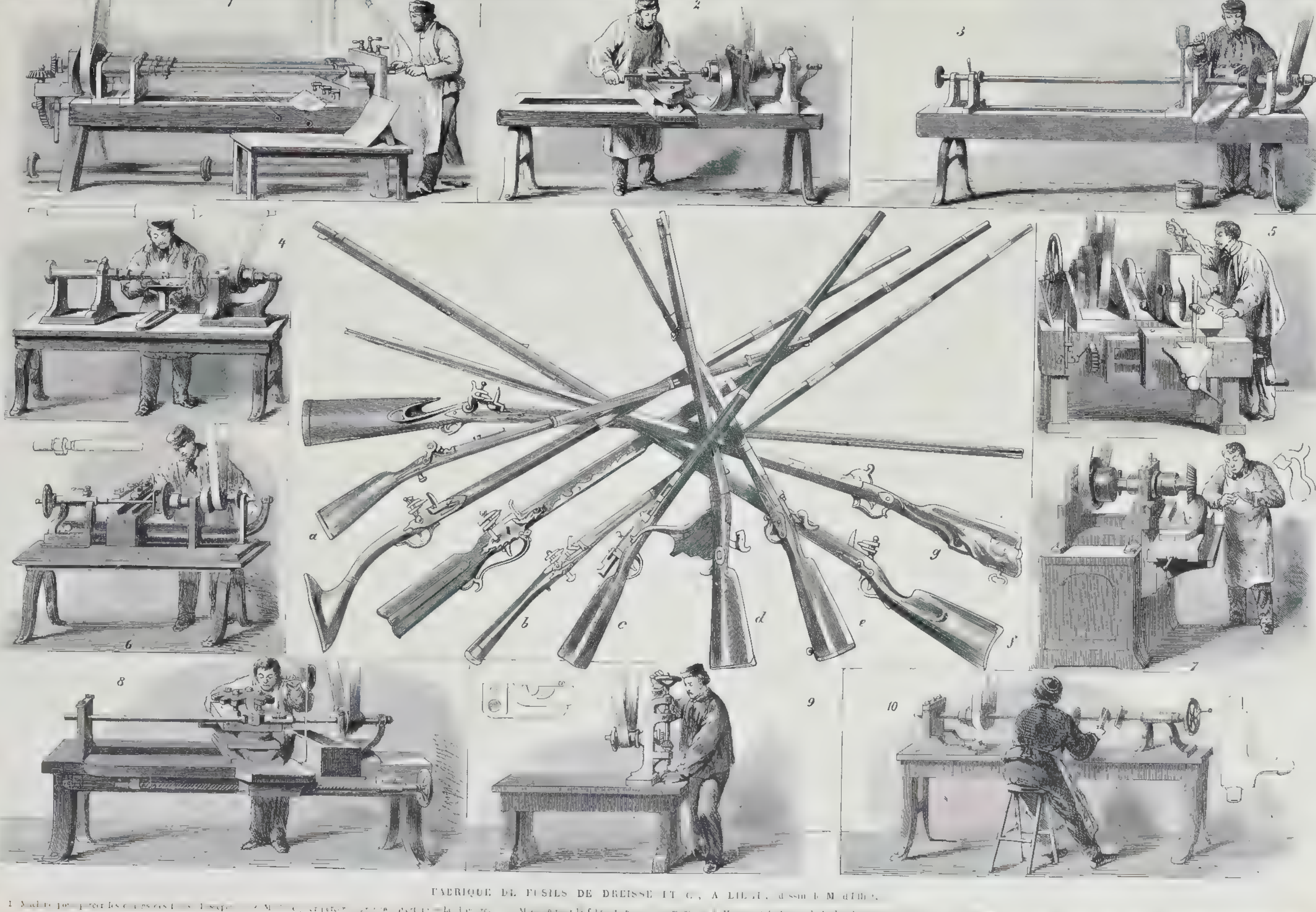
La première consiste à embarquer trente et une barriques de vin chauffe, sur la *Sibylle*, qui entreprend en ce moment un voyage de circumnavigation, sous le commandement du capitaine Brossolet.

La seconde repose sur l'envoi fait au Gabon de soixante-dix mille litres de vin, chauffe sous les yeux de la commission.

La troisième aura pour objet une autre expedition de vin chauffe, sur un autre navire frete pour la Cochinchine; cette expedition s'eleve à quatre cent mille litres.

Nos marins, accoutumes à voir les vins passer à l'aigre sous l'influence de la mer ou par leur sejour dans les pays chauds, suivent avec autant d'interêt que de curiosite des experiences qui, sans doute, amèneront désormais une grande amélioration dans le régime et par suite dans l'état sanitaire des equipages.

Pour les experiences préalables faites à Toulon, on a employe un refrigerant qui n'avait jusqu'ici servi qu'à la distillation de l'eau de mer, et dans lequel la vapeur entre à trois atmospheres. On en a fait un chauffe-vin parfait, en substituant à l'eau de mer refrigerante le vin qu'il s'agissait de chauffer. On y a fait passer six cent cinquante hectolitres en deux jours, avec une depense de cinq à six centimes par hectolitre. Cette minime depense ne tardera point à se re-



FABRIQUE DE FUSILS DE DREISSE ET Cie, A LIÉGE, dessin de M. [illegible]

[illegible]



EVENEMENTS D'ESPAGNE. — ARRIVEE DE M. S. DE OLOZAGA, A MADRID; dessin de M. Miranda, d'a[illegible] M. Patto.



EVENEMENTS D'ESPAGNE. — LECTURE DU MANIFESTE DE LA JUNTE, DANS LA RUE D'ALCALA, A MADRID; dessin de M. Jules Pelcoq.

duire presque de moitié, quand un second chauffe-vin recevra un serpentin qui, sortant du premier appareil, permettra d'en recueillir l'excès de température pour le vin frais [illegible].

L'exemple donné par l'administration de la marine, si, comme on ne saurait en douter, il obtient un succès décisif, donnera les plus sérieuses garanties aux établissements publics, aux propriétaires et aux négociants en vin, et leur démontrera, sans conteste possible, quels avantages on recueille en *assurant* le vin contre toute altération, moyennant une *prime d'assurance* qui ne dépasse pas cinq centimes par hectolitre.

[illegible] M. [illegible] adresse à l'Académie [illegible] mémoire sur le puceron qui ravage les vignes, et qui leur cause la fatale maladie désignée sous le nom d'*étisie*.

Ce puceron hante les racines des vignes, en épuise la sève, les fait peu à peu tomber en langueur et finit par les tuer. Il ne présente pas trace d'ailes; les femelles adultes, en train de pondre, ressemblent à une petite masse ovoïde, étroitement appliquée sur la racine par son ventre aplati et convexe. Sa face dorsale, entourée d'un bourrelet très-étroit sur le bord de sa partie thoracique, que forment cinq anneaux peu distincts, se trouve à peine séparée de la partie abdominale; celle-ci compte sept anneaux, et six rangées de petits tubercules mousses se détachent en très-légère saillie sur les segments abdominaux.

L'insecte tient constamment sa tête cachée sur la saillie antérieure du corselet. Ses antennes se rabattent presque toujours au moment de la ponte; l'abdomen, d'ordinaire court et contracté, s'allonge alors et laisse voir par transparence un, deux ou rarement trois œufs, arrivés à maturité plus ou moins complète.

Pendant un, deux et quelquefois plusieurs jours après la ponte, ces œufs sont jaunes et clairs; ils ne tardent point à tourner au grisâtre et au terne. Ils éclosent au bout de cinq à huit jours, suivant la température.

La rapidité et l'abondance de la ponte dépendent probablement de la santé de la mère, de l'abondance plus ou moins grande de la nourriture et de la température. Une femelle, qui avait six œufs le 20 août, à huit heures, en comptait quinze le 21, à quatre heures du soir, c'est-à-dire neuf de plus en trente-deux heures. D'autres femelles ne pondent qu'un, deux et trois œufs en vingt-quatre heures.

En résumé, le maximum de la ponte doit être d'une trentaine d'œufs.

Généralement les œufs de la même ponte se groupent en tas autour de la mère, et sans aucun ordre apparent. Parfois cependant la pondeuse change la direction de son abdomen et de sa tête, de manière à faire complétement volte-face et à disperser ses œufs en tous sens. Les œufs, lisses à la surface, n'adhéreraient que faiblement, soit à la racine des vignes, soit les uns aux autres, sans une légère viscosité qui les enveloppe.

L'éclosion des jeunes insectes se fait par une déchirure irrégulière et souvent latérale d'un bout de la membrane de l'œuf.

Pendant les quatre ou cinq premiers jours de leur existence active, les nouveau-nés mènent une véritable vie de vagabonds et errent çà et là pour chercher une place favorable où ils puissent se fixer. Leur marche est alors plus rapide qu'à l'état adulte, quoique chemin faisant ils s'occupent de palper avec leurs antennes la surface qu'ils parcourent. Le mouvement explorateur de ces antennes est généralement alternatif; on dirait les bras d'un balancier ou plutôt les deux bâtons d'un aveugle tâtant le sol avant de s'y hasarder.

Quoi qu'il en soit, les jeunes pucerons finissent par se fixer le plus souvent dans une fissure de l'écorce qui permet à leur trompe de s'introduire facilement à travers les cellules pleines de suc du tissu jaune de la couche génératrice. Si l'on fait sur une racine une plaie fraîche en enlevant un lambeau d'écorce, les jeunes pucerons s'y portent aussitôt par longues files et s'y établissent.

A cette période de leur vie, c'est-à-dire du troisième au quinzième jour de leur naissance, ils se tiennent sédentaires et ne changent guère de place que si l'on fait à côté d'eux, à la racine, une plaie nouvelle qui leur procure une nourriture plus succulente.

Quel est le sens qui dirige si sûrement les pucerons souterrains vers le lieu qui leur convient le plus? Ce ne doit pas être la vue, car leurs yeux sont de simples taches pigmentaires et leur démarche ressemble à celle des aveugles. Ce ne saurait être non plus l'ouïe, puisqu'il s'agit d'atteindre, non une proie, mais un tissu végétal; évidemment l'odorat seul les guide, et sans doute les deux nucleus lisses qui paraissent enchâssés dans les derniers articles de leurs antennes sont les organes de cette fonction.

Il reste à savoir comment ces pucerons arrivent à nos vignobles.

Le vent transporte-t-il ces redoutables parasites et faut-il expliquer ainsi la marche de leur invasion, qui semble suivre le cours du Rhône?

En ce cas, le mistral de Provence, si violent dans cette contrée, répandrait les pucerons des vignes du nord au sud, sauf reflux possible du sud au nord, sous l'influence d'un vent inverse. On objecte néanmoins à cette supposition que le mistral du bas Languedoc, qui souffle du nord-ouest et rejoint obliquement le Rhône dans les plaines d'Arles, rejetterait les insectes vers leur centre de propagation, et qu'en outre le vent du sud-est, qui souffle vers Montpellier, arrive presque toujours chargé de pluie et ne saurait par conséquent transporter les pucerons.

Vous le voyez, les savants discutent à perte de vue sur les producteurs de l'étisie des vignes. Ils savent comment elle naît, comment elle se développe, comment ses agents mènent la vie; ils se livrent à des hypothèses plus ou moins vraisemblables sur la manière dont se propage le fléau; mais quant au remède à un si grand mal, ils n'en disent point un seul mot. Quelques-uns proposent bien timidement des onctions de coaltar à l'endroit du pied de la vigne qui touche la terre; mais jusqu'ici rien ne constate l'efficacité de ce moyen. C'est toujours l'éternelle histoire des médecins de Molière, qui disent pourquoi la fille est muette, mais qui ne la font pas parler.

Opposons bien vite à ces désolantes pensées un grand résultat obtenu en Angleterre pour l'utilisation des eaux d'égout.

En octobre 1866, la compagnie anglaise *the Metropolis sewage and Essex reclamation Company* a établi près de North Woolwich une ferme au milieu de sables infertiles, pour y nourrir du bétail. Elle y créa en outre des égouts, des réservoirs et des pompes à vapeur, dans le but de servir à irriguer le sol avec les eaux des égouts de Londres. Ces irrigations datent à peine de deux ans, et déjà l'on obtient aujourd'hui trente tonnes de ray-grass par hectare. Telle est pourtant la mauvaise nature de la terre ainsi fertilisée, qu'un hectare absorbe en une heure ou une heure et demie plus de sept cent cinquante tonnes de liquide.

Les expériences de la compagnie anglaise ne s'arrêteront pas là; la culture du blé, de l'avoine, des pommes de terre, des choux et de quelques autres végétaux vient d'être entreprise avec succès là où ne poussaient pas même de mauvaises herbes.

D'autre part, à Aldershott, M. Blackburn emploie à la fertilisation des terres incultes les eaux d'égout d'une population de dix mille âmes; à Norwich, la municipalité de la ville vient de faire établir les conduits et les machines à vapeur nécessaires pour employer les eaux d'égout à la fertilisation de mauvaises terres avoisinantes; pour arriver à ce résultat, on n'a dépensé que 450,000 francs.

On le voit, il est désormais possible d'utiliser les eaux d'égout. En France, on laisse perdre encore, au détriment de l'agriculture et au préjudice des riverains, des fleuves qui leur servent de réceptacles, d'immenses volumes de liquide fertilisateur. Nous faisons venir à grands frais, des coins les plus reculés du monde, des engrais impuissants à féconder nos plaines de sable, nous fabriquons à grand'peine des engrais fort chers, et sous nos yeux nous laissons perdre des richesses dont il ne s'agit que de faire l'emploi. Espérons que bientôt nous rivaliserons avec l'Angleterre pour enrichir l'agriculture d'agents méconnus. La ville de Paris donne déjà le signal; les expériences qu'elle fait faire commencent à procurer d'heureux résultats.

Quoique désormais l'invention de la cloche à plongeur et les perfectionnements qu'on ne cesse d'y apporter rendent, pour ainsi dire, faciles les explorations sous-marines, il n'en est pas moins curieux d'apprendre de la bouche d'un plongeur les impressions qu'il éprouve lorsqu'il explore, sans autre ressource que son adresse et son courage, le monde mystérieux qui existe sous les flots.

[illegible] *Telegraph*, ce qu'il ressent et ce qu'il voit lorsque, pour pêcher le corail, il demeure pendant plusieurs minutes à une profondeur de trente-cinq mètres dans la baie de Silver-Banks, près de Taïti.

Le banc de corail sur lequel il plonge habituellement mesure environ quarante milles de longueur sur dix à vingt milles de largeur, et il offre l'un des plus beaux et des plus sublimes spectacles que l'œil humain puisse contempler. Malgré la profondeur, l'eau, qui varie de dix à cent pieds anglais, est si claire, qu'on voit au fond, un peu comme à travers un brouillard, il est vrai, à une distance de deux à trois cents pieds. Le fond de l'Océan, dans certains endroits, est aussi uni qu'un pavage en marbre; en d'autres parties, au contraire, des colonnes de corail de dix à cent pieds de haut, et de un à quatre-vingts pieds de diamètre, s'y dressent, s'y groupent et s'y pressent. Au sommet le plus élevé de ces colonnes apparaissent des milliers de pendentifs, chacun orné d'une foule d'autres polypiers plus petits. On dirait le palais de quelque nymphe des eaux.

En d'autres endroits, les pendentifs forment des arches placées sur d'autres arches, et quand le plongeur se tient au [illegible] sinueux, il se sent pénétré d'une crainte respectueuse, comme s'il était dans une vieille cathédrale ensevelie depuis longtemps sous les flots de l'Océan.

Çà et là le corail se dresse à la surface de l'eau et y forme d'innombrables variétés d'arbustes, d'arbrisseaux et de plantes de toutes nuances. Ils paraissent généralement d'une couleur faible, à cause de la lumière pâle qu'ils reçoivent. L'un d'eux attire particulièrement l'attention par sa forme d'immense éventail, ses couleurs variées et ses nuances brillantes.

Les poissons qui habitent les *Silver-Banks* varient autant dans leurs espèces que le théâtre où ils se meuvent. Ils sont de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les dimensions, depuis le symétrique goby jusqu'au *poisson-soleil* semblable à un globe, depuis la couleur la plus sombre jusqu'aux couleurs les plus chatoyantes.

SAM. HENRY BERTHOUD.

UNE ILLUMINATION A HAMBOURG

Lorsque la visite du roi de Prusse, Guillaume Ier, fut annoncée aux différentes villes des duchés de l'Elbe, il fut décidé qu'un accueil très-brillant serait fait au nouveau chef de la Confédération de l'Allemagne du Nord. Il ne nous appartient pas d'apprécier si partout l'enthousiasme était bien réellement au fond du cœur, et si, dans maintes cités, on ne faisait pas, selon l'expression populaire, bonne mine à mauvais jeu.

Quoi qu'il en soit, nous devons constater que la ville de Hambourg s'est particulièrement fait remarquer par la pompe et l'apparat de la réception qu'elle avait préparée.

Par malheur, le jour de l'arrivée de Guillaume Ier à Hambourg, le temps fut loin de se montrer favorable. Pendant toute la journée il plut à verse; cela n'empêcha pas les autorités de faire illuminer tous les monuments et de faire tirer le feu d'artifice que représente notre gravure.

Le roi avait effectué, dans l'après-midi, une excursion en bateau à vapeur, à un pittoresque village de pêcheurs nommé Blankersee. Le soir, à son retour, il eut la surprise de voir brillamment éclairées les élégantes villas qui bordent l'Elbe et le bassin de l'Alster.

Dans ce bassin, on avait improvisé une île couverte de gazons et d'arbustes, et ornée d'emblèmes guerriers. Au centre de cette île, l'architecte Martin Haller avait construit un monument magnifique qui représentait, jusque dans ses moindres détails, le château de Babelsberg, séjour favori du roi. Cette construction ne mesurait pas moins de quatre mille pieds allemands carrés; quant à l'île, elle avait une étendue de vingt mille pieds.

On voit que les négociants de Hambourg n'ont rien négligé pour mériter la bienveillance du vainqueur de [illegible].

X. DACHÈRES.

COURRIER DU PALAIS

La morte saison des crimes. — Une exécution capitale qui est nulle. — Une collection d'ours et de notaires. — Les petites fleurs d'une [illegible] et d'un concierge dans un cimetière. — Il faut bien se distraire un peu. — [illegible] posthumes d'un Brésilien. — Que deviennent les livres brûlés par le [illegible]

Quand on s'enlève dans un ballon, il semble que la terre vous abandonne. Cet effet physique se reproduit au moral, tant l'homme est disposé à se faire centre de toutes choses. On part tout seul et on croit que toute la terre vous quitte.

C'est toujours la mise en action de ce vers fameux :

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Ou encore l'illusion de ce Gascon qui, au Grand Théâtre de Turin, se permettait de haranguer ses auditeurs ainsi : « Nobles étrangers... » c'est-à-dire que, du même coup, il se donnait à lui-même des lettres de grande naturalisation et expatriait tous les braves gens qui avaient la bonté de l'écouter.

Ce phénomène foncièrement humain et surtout gascon se produit chez l'avocat et le magistrat en vacances. Ils se figurent que, eux partis, le délit se recueille et le crime s'abstient. Comment s'aviserait-on de voler quelque chose ou d'assassiner quelqu'un, puisqu'ils ne sont plus là?

Si, dans les étourdissements et les divagations des vacances, on leur apprend qu'on a jugé et même condamné quelques malfaiteurs, ils sourient dans leur incrédulité finale. Ils attribuent ces assertions à des réminiscences de journaux en quête de copie. On leur affirmerait qu'un condamné est monté sur l'échafaud, qu'ils s'écrieraient comme certain substitut, protestant contre l'heure et le lieu d'une exécution consommée : « La loi ayant été violée, l'exécution est nulle! »

Il faut donc un certain effort de logique et une grande bonne volonté de raisonnement pour reconnaître que si les juges et les avocats chôment, les crimes et les délits ne chôment pas pour cela, et que les criminels n'ont pas de morte saison et ne se donnent pas de vacances.

Cela n'empêche pas que juges et avocats sont inévitablement stupéfaits de voir qu'absents aussi bien que présents, en repos comme en activité, on vole, on pille, on empoisonne et on escalade, exactement comme s'ils étaient là pour [illegible]

Et en vérité peut-il en être autrement?

Vous figurez-vous une femme sur le point d'empoisonner son mari, ou bien un mari en excellente disposition d'étouffer sa femme, s'arrêtant tout à coup devant cette réflexion :

« Qu'allais-je faire, malheureux, ou malheureuse (selon le sexe), qu'allais-je faire? J'oubliais que l'avocat général qui doit m'attaquer, et l'avocat particulier qui doit me défendre, sont en train peut-être de chasser la perdrix ou la bécasse chez le conseiller qui présidera mes assises. Gardons-nous bien de déranger tous ces gens-là et ajournons mon étranglement [illegible] soit en plein exercice. Comme cela, je ne dérangerai personne. »

Bonnement, pour tant de déférence qu'on demande aux accusés envers le barreau et la magistrature, on ne peut exiger d'eux que leur complaisance aille jusqu'à ce point-là. Ce qui fait que s'il n'y a pas d'heure pour les braves, il n'y [illegible].

Aussi retrouvons-nous toutes choses *en l'état*, comme on dit au palais. En France, on se trompe, on se vole et on se tue comme par le passé. Et en Algérie, certains Arabes mangent leur prochain. Ils doivent se trouver bien bons entre eux pour se traiter de la sorte. Et si ces attentats de cannibales n'étaient profondément révoltants, ils feraient songer à cette scène d'un vieux vaudeville dont le héros raconte une impression de voyage. Quatre notaires et autant d'ours s'étaient rencontrés visage à museau dans une grotte inaccessible. Le narrateur ajoute : « Tantôt un ours mangeait

n notaire; tantôt un notaire mangeait un ours. *Nous bou-*
ottions. »

Mais je m'aperçois que mon récit devient aussi déplacé
ue celui qu'un chroniqueur de Montauban adresse au
[illegible]
[illegible]
entions, mais de pauvres petites creatures qu'elle bâillon-
ait en les plongeant dans de l'eau chaude pour les étouffer.
resque chaque pavé; comme on sait, recouvrait un cadavre.
à-dessus le reporter montalbanais aventure cette facetieuse
eflexion :

« Cette chambre, dont la Delpech avait fait un vrai cime-
tière, est habitee en ce moment par une brave femme qui
ne paraît pas être beaucoup satisfaite d'avoir un pareil
domicile. »

Voyez-vous cela. Comment! cette brave femme ne paraît
as très-satisfaite. Ah! par exemple, elle est bien dégoûtee.
eureusement que le narrateur dit seulement que cette
rave femme *paraît* n'être pas satisfaite. Son mecontente-
ent n'est qu'a la surface, et au fond cette brave femme
oit être enchantee.

Le même correspondant affirme que la Delpech avait des
elations d'intimite avec le concierge du cimetière de Mon-
uban. « Tous les dimanches soir, dit-il, elle y allait régu-
èrement; et les parties fines s'y prolongeaient fort avant
ans la nuit. »

Palsambleu! comme c'est régence. Et que ces *parties*
nes entre cette exterminatrice d'enfants et ce concierge de
metière ressemblent bien aux petits soupers de Louis XV.
eux cents ans plutôt, Mme de Sévigne n'eût pas trouvé
'expressions assez colorées pour decrire ces galants media-
[illegible]

Que voulez-vous? l'indulgent publiciste croit que la Del-
ech « n'a point poussé la férocité aussi loin qu'on a bien
oulu le dire. »

Bien voulu est heureux.

Et quant aux *parties fines*, le narrateur les excuse avec
plus extrême bienveillance : « Cette femme, écrit-il, avait
esoin de distractions et elle les recherchait de toutes les
çons. »

Diable! monsieur, comme vous y allez! Il faut des distrac-
ons: mais pas trop n'en faut. Et surtout de toutes les fa-
ons : car enfin, la façon dont elle accommodait les enfants
e doit pas être comprise, j'imagine, dans toutes ces *façons*
ont vous parlez.

En bien des choses la façon importe beaucoup. Ainsi
. Charles Marchal comparaît devant la sixième chambre du
ibunal correctionnel sous la double prévention de port
armes prohibees et du delit de coups et blessures.

Le prévenu soutient qu'il était dans le cas de légitime
fense, et qu'il a dû exhiber son revolver, parce que le
août dernier, en sortant de cette même sixième chambre,
avait été jugé le procès intenté à M. Rochefort par M. Ro-
ette, on avait voulu l'assassiner sur le pont Saint-Michel.
M. le president se recrie en trouvant le mot assassiner
op gros pour la situation. Les sergents de ville eux-mêmes
eclarent que le groupe qui accompagnait M. Charles Marchal
ait plus importun qu'hostile.

— Soit, repond ironiquement le prévenu, je veux croire
e quand ces gredins criaient « à l'eau! » ils voulaient
ulement nous en faire boire et non pas nous y jeter.

Toujours est-il que le tribunal n'a pas voulu prendre la
ose au tragique, ce qui fait que ne voyant pas de provoca-
n suffisante pour placer M. Marchal en état de légitime
fense, il l'a condamné à six jours de prison.

Être tracassé pendant sa vie, c'est fort ordinaire; mais
e ballotté après sa mort, c'est fort original

Telle est pourtant la destinée d'un brave Brésilien, non
s celui de la romance, qui est venu mourir à Paris.

Le commandeur Bregaro est mort dans nos murs, nous
vrions dire dans nos fortifications, au mois d'avril dernier.
Bresil, il ont une pieuse habitude que rendraient impos-
le les caveaux de Saint-Michel de Bordeaux, qui conser-
nt les cadavres six siecles au minimum : les Brésiliens ont
abitude de ne faire que prêter à la terre les corps qu'ils lui
nfient. Cette sorte de bail dure dix ans, qui suffisent dans
sol ardent à consumer les cadavres au point de n'en laisser
e quelques ossements, qu'on recueille en cendres et qui à
mode antique sont placés dans des urnes funeraires et ran-
s dans chaque famille à la suite des urnes des aïeux pré-
[illegible]

C'est touchant, c'est patriarcal, c'est fort respectueux pour
morts; mais c'est très-difficile dans la pratique, lorsque
Bresilien, au lieu de mourir à Rio-de-Janeiro, s'avise de
urir à Paris et de s'y faire enterrer.

Et justement voilà le cas de feu M. le commandeur Bre-
ro. Ses parents ne sont pas d'accord sur son domicile
[illegible]

Sa veuve et son fils, M. le chevalier Juan Bregaro, croient
n interpréter la volonte du defunt en demandant que son
ps soit d'abord inhumé à Paris pour dix années, et puis
nsporté à l'etat d'ossements ou de cendres, soit à Lis-
nne, soit à Rio-de-Janeiro, pour être conservé suivant la
utume brésilienne, à côté des urnes qui contiennent les
[illegible]

Mais le commandeur, qui n'est pas le commandeur de don
n, bien que son fils s'appelle Juan Bregaro, le comman-
ur a laissé un gendre *el signor* Rodrigo-Delphin Pereira,
pense sur les restes mortels de son beau-père tout autre-
nt que sa belle-mère et que son beau-frère.

Il estime, quant à lui, que le commandeur a voulu que sa
pouille mortelle fût ensevelie définitivement et à perpé-
lle demeure, soit à Paris, soit à Lisbonne, soit à Rio-de-
eiro, c'est pourquoi il prétend expédier le défunt en
[illegible]

Un référé a été soumis à M. le président du tribunal civil,
mais la veuve et le fils ayant exhibé une autorisation admi-
nistrative qui permet de conserver jusqu'à nouvel ordre,
dans les caveaux de l'église de la Madeleine, le corps de
M. le commandeur Bregaro, M. le president a declaré qu'il
[illegible]

Les morts vont vite, dit la ballade allemande; quand on
est mort c'est pour longtemps, dit la chanson française. Le
tribunal a ete de l'avis de la chanson. M. le commandeur de-
vra prendre patience. On peut bien attendre quelques jours
quand on a l'eternite à son service. Ainsi M. le commandeur
subira deux jugements; il aura d'abord le jugement premier
et puis le jugement dernier.

Mais ne vous semble-t-il pas que c'est assez parler de
morts, de cendres, de caveaux, et qu'il serait à la fois utile
et peut-être agréable de changer de conversation, dussions-
nous vous entretenir de cette série de colporteurs marrons,
condamnes par la sixième chambre à la même peine, variant
toutefois de deux jours à huit jours de prison, pour avoir
colporte des *Lanternes* et d'autres brochures intitulees : *le
Procès de M. le comte Henri de Rochefort; les Insulteurs
de la presse et les amis de M. Rochefort?*

Celui des condamnés qui en a été quitte pour quarante-
huit heures de prison se nomme Leprince. Il ne colportait,
lui, que des chansons.

— Quelles étaient ces chansons? lui est-il demandé.

— C'etaient *les Pompiers de Nanterre.*

(*Rire général*) constate *le Droit* entre parenthèses. C'est
ce rire qui a desarmé la justice au moins d'une moitié de son
[illegible]

Autrefois on faisait croire au peuple qu'on brûlait les livres
condamnes par arrêt du Parlement : mais Grimm va nous
reveler comment les choses se passaient.

« Le Parlement, dit-il dans sa correspondance datee de
septembre 1770, le Parlement a fait, le 18 du mois dernier,
les frais d'un fagot, au bas de l'escalier du Mai, pour y faire
brûler par le bourreau quelques rôles de procureur représen-
tant sept ouvrages condamnes; car ne croyez pas que
M. l'exécuteur des hautes œuvres ait la permission de jeter
au feu les livres dont les titres figurent dans l'arrêt de la
Cour : messieurs seraient très-fâchés de priver leur biblio-
thèque d'un exemplaire de chacun de ces ouvrages, qui leur
revient de droit, et le greffier y supplee par quelques mal-
heureux rôles de chicane, dont la provision ne lui manque
pas. »

Cette explication seule peut faire comprendre la réponse
d'un president à mortier, auquel un auteur demandait la
communication d'un livre condamné :

« Si vous êtes certain que ce livre ait été brûlé par la
main du bourreau, je l'ai. »

Pour finir, ne sortons pas des livres et des journaux.

Un publiciste fort intelligent et fort alerte, qui a le diable
au corps et le met dans celui de ses collaborateurs, ce qui
en fait un pilier de la sixième chambre qui n'a pas de pi-
liers, un journaliste des plus spirituels et des plus malins en
deux mots, assistait dernierement à une adjudication d'im-
meubles devant le tribunal de Pontoise.

L'envie lui prit de pousser les enchères d'une maison qui
était mise en vente. Il glisse un mot à l'oreille du premier
avoue venu, et notre officier ministeriel grimpe sous l'œil
du journaliste à l'echelle ascendante des encheres. En fin de
compte il se trouve le plus offrant et dernier encherisseur, la
maison lui reste sur les bras.

— Quel est l'adjudicataire? demande M. le président.

— C'est moi, repond le journaliste en se presentant à la
barre avec l'humilite d'un coupable. Je tremble toujours,
messieurs, quand je comparais devant la justice. C'est une
vieille habitude dont je ne puis me guérir. Aussi, même dans
cette affaire, je reclame toute la bienveillance du tribunal, et
je le supplie, s'il ne m'acquitte pas completement, de m'ad-
[illegible]

Puis il ajouta avec émotion et après une pause :

— Ces circonstances atténuantes, je les mérite, mes-
sieurs, car c'est la première fois que cela m'arrive, et je
vous promets que je n'y reviendrai plus.

MAÎTRE GUÉRIN.

LES CUISINES POPULAIRES DE BERLIN

Le mérite de l'etablissement des cuisines populaires à Berlin revient à Mme Lina Morgenstern. Cette dame, animee du dévouement le plus éclairé, a consacré ses efforts à la fondation de ces établissements philanthropiques, et si le succes actuel depasse toutes ses espérances, il faut dire qu'elle a été obligee de lutter énergiquement pour faire adopter ses idées. Elle eut des adversaires nombreux et des protecteurs dévoués; parmi ces derniers, il faut nommer la reine de Prusse, elle-même.

Les cuisines populaires de Berlin sont actuellement au nombre de neuf; trois autres sont à la veille de s'ouvrir. Les déjeuners sont servis depuis onze heures jusqu'à une heure; en moyenne on débite huit mille portions par jour. Tout le monde est admis. L'organisation de ces réfectoires publics ne laisse rien à desirer, au double point de vue de l'administration et de l'économie.

Des dames surveillantes, au nombre de trente ou quarante, et appartenant à la societé berlinoise, assistent à la préparation et à la vente des aliments. Elles goûtent les mets et dirigent tous les détails du service. La reine se joint à elles de temps en temps, et chaque fois elle se fait servir à dîner [illegible]

La salle consacrée aux hommes est séparée de celle réservée aux femmes. Dans la première, on voit une foule d'ouvriers, de soldats, de commis, d'employes, etc. Le règlement [illegible]

[illegible] — On ne fume pas. — On est prié d'ôter son chapeau. — On est prié de se retirer quand on a terminé son repas. »

Chaque portion, composée d'un litre de legumes avec un morceau de viande, est vendue à raison de vingt et un centimes. La demi-portion coûte douze centimes. Chaque jour, le menu est fixé par la fondatrice et contient vingt-cinq [illegible] que l'equilibre soit maintenu entre les recettes et les dépenses. Tout le monde peut donc s'y rendre sans scrupule; car on a voulu ici faire le bien uniquement pour l'intelligence de la direction, de façon à permettre à la charité de consacrer toute ses ressources à la classe indigente.

R. BRYON.

CHRONIQUE DU SPORT

Trois journées consécutives — dont deux au beau milieu de la semaine — ont bien definitivement clos, à Chantilly, la longue serie 1868 des courses plates parisiennes.

La semaine dernière j'avais cru devoir me borner à constater cette clôture. J'ai recule devant la perspective d'avoir à inscrire tout d'abord quatre-vingt-dix noms propres, comme je l'ai dit alors; — et encore, sans compter une trentaine d'autres non moins exigibles, — sans compter enfin toute une kyrielle de kilometres et de kilogrammes pour indiquer le resultat seulement sommaire de ces quinze courses. Je m'attendais donc, si ce n'est à des remerciments, du moins à quelque gratitude pour ce rare savoir-vivre d'ecurie. Eh bien, pas du tout! — On me reproche de n'avoir pas au moins enregistre quelques observations de fidèle *reporter*, comme on dit maintenant dans le langage du sport. *Reportons*-nous donc un instant en arriere, et vidons bien vite, et aussi brièvement que possible, ce vieux compte de fin d'année.

Après les riches moissons du printemps et de l'ete, les écuries de courses, malgre leurs caisses pleines, — malgre leurs infirmeries plus pleines encore, helas! — se sont empressees d'ouvrir leurs portes à deux battants pour en faire sortir toute une ribambelle de faméliques glaneurs. Jeunes et vieux (jeunes surtout, car il y avait là une nuee de poulains de deux ans) tous se sont rues sur la solitaire pelouse des bords de la Nonette. Parmi ces athlètes au biberon, si *Manette II* — à M. le comte de Lagrange — n'était pas arrivee la premiere au but dans une veritable course d'enfants (800 mètres pour le prix du petit couvert; le personnel de la celebre ecurie y serait rentre sans rapporter de ces glanes le moindre fetu de paille à sa riche litière. Car, arrivé second dans le prix de la Forêt avec deux kilos de plus seulement que sa rivale, *Consul* — malgre toutes les previsions contraires — a ete battu par *Clotho* (42 kilog.) jeune pouliche (toujours [illegible] M. De[illegible]marre; et d'autre part, *la Colomba* a eu le même sort dans le prix d'Halate gagne a poids egal 52 kil. 1/2, par *Spécifique*, autre jeune pouliche à M. de la Charme.

Si des poulains de deux ans nous passons à ceux de trois, *Jenny*, egalement à M. de Lagrange, n'a pas éte plus heureuse. Forcee de porter 8 livres de plus que le vainqueur dans le handicap pour le prix des Tribunes, elle a succombe (avec 50 kilog.) devant... c'est-à-dire derrière *Gandin*, au major Fridolin, apres un parcours de 2,100 metres. Enfin dans un autre handicap pour le prix de Château-Lafitte, gagne par *Alabama*, à M. Desvignes, suivie de son compagnon d'ecurie *Côte-d'Or*, la même *Jenny*, battue pour cette seconde place, a dû se contenter de la troisieme. Il est vrai que, grâce au despotisme, au mercantilisme du handicap (cette invention diabolique en faveur des mauvais chevaux *contre* les bons) au lieu de recevoir du poulain l'avantage de trois livres lui revenant de droit pour différence de sexe, la pauvre opprimée a éte obligée de lui en rendre, au contraire, quatre.

Mais ce n'est pas tout encore, et la *déveine* automnale de la formidable ecurie ne s'est pas bornee à ces deconvenues. *Pompier*, un des bons du printemps — et qui souvent aurait ete fort embarrasse de courir avec tout le poids de l'or que l'on mettait alors sur lui, — *Pompier*, après avoir constamment leroné La Marche dans la course perdue par son associe *Consul*, — le fameux *Pompier* enfin est rentre au [illegible] ne jamais reprendre sans doute sa « forme » première; et le poulain n'a que trois ans! Il est vrai que, sur le tapis vert du turf, on appelle déjà *vieux cheval* un poulain de quatre ans, tandis que c'est a cinq seulement qu'il a atteint son entiere conformation. Mais à cet âge, il y a longtemps deja que les lutteurs de l'hippodrome moderne ont ete retirés de l'arène. Et c'est ainsi que par ces temps d'hippophagie, les ecuries de courses (admettant sans doute la doctrine de Pythagore) se contentent de manger leurs chevaux — en herbe.

Enregistrons aussi en passant et toujours à propos de ces mêmes courses, une autre remarque caracteristique. On sait que les ecuries françaises employent toutes — et pour cause — des jockeys anglais. Dans le prix de Mortefontaine — lutte exceptionnelle, exclusivement réservée aux *jockeys français*, la course a eté gagnee — et même facilement gagnée — par *Verveine*, à M. le baron de Nexon. Sur les neuf in-

seuls il ne s'est trouvé que cinq concurrents or- [illegible] pour disputer cette couronne, delivrée à la pouliche que M. A. de Nexon a montée lui-même

En France donc, si l'on en juge par les courses où les jockeys français *sont seuls admis*, ces jockeys seraient à peu près tous barons, comtes et marquis, — voire même ducs et princes, car on n'en voit guère d'autres; — ce qui ne manque pas d'une certaine originalité [illegible]

Néanmoins, dans les premiers steeple-chases qui ont suivi les dernières courses plates de Chantilly, ce sont des jockeys de profession, c'est-à-dire les jockeys anglais J. Whitburn, Kinos et Rickaby, qui ont remporté les trois prix de La Marche. Là — ainsi que je l'ai déjà raconté autre part — c'est sous une pluie battante, c'est au milieu d'un véritable cataclysme que les courses ont eu lieu, ce qui n'avait pas empêché les concurrents d'arriver en foule Ainsi, avec l'art que la direction sait apporter dans la rédaction de ses programmes, tandis qu'ailleurs des gros prix de 10,000 francs par exemple, ne permettent pas à plus de trois ou quatre chevaux d'accepter la lutte, ces chevaux arrivent en foule à La Marche pour des petits prix de 4,000 francs. Onze ont couru pour le prix de Jardy, gagné par *Turlurette*, à lord Dundreary, suivie de *Druse* et *Prima Donna*.

Dans la course précédente, dix autres avaient disputé un prix à réclamer, également de 4,000 francs, gagné d'une encolure seulement sur *le Roi Barbu* par *Heidelberg* à M. le comte d'Evry; *Mademoiselle* [illegible] *Queen of the Harvest*, compagne d'écurie de *Turlurette*, est arrivée première dans le prix d'automne (2,000 fr., cette fois); et la place de second est revenue à *Jack of Trump*, battant à son tour *Duc Job* et une demi douzaine d'autres

Quant aux épisodes de cette journée de déluge, ils n'ont pas manqué. Afin, sans doute, de justifier son nom fatidique, *Caprice* s'est dérobé. *Lady Douglas* et *Deux Sous* ont roulé dans le parcours, ainsi que notre vieille connaissance *Harriett-Watts*, reparaissant sous le nom de [illegible] *la Belle Hélène* et *Champion* ont culbuté au talus. Mais, pas plus que celui-ci, aucun autre champion ne pouvait, par un temps pareil, mordre la poussière. Aussi (les vainqueurs, au reste, comme les vaincus) tous en ont été quittes pour un de ces *bains de boue* aujourd'hui fort à la mode à certaines eaux minérales.

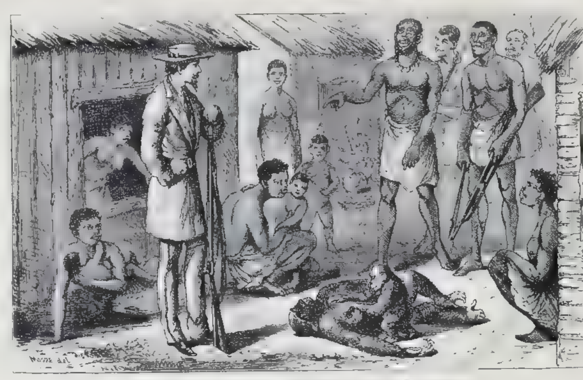
Que cette infusion fashionable leur soit légère!

LÉON GATAYES.



ATTAQUE D'UN GORILLE

[illegible]



UN JEUNE NSHIEGO MBOUVÉ A FACE BLANCHE

Chapitre XXXVI

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1].)

CHAPITRE XXXIII

Navigation sur le haut du fleuve. — Construction d'un village près d'Obindji. — Manière curieuse d'observer les jours du sabbat. — Douceur des naturels. — L'épreuve de l'huile bouillante.

Le roi Quenguéza voulut m'accompagner dans mon excursion sur le haut du Rembo et de l'Ovenga. Nous étions escortés par un grand nombre de canots qui portaient plusieurs chefs Ashiras et Bakalais, et nous nous dirigions vers le pays de ces derniers. La température était étouffante; les nègres eux-mêmes en souffraient, et quoique j'eusse une épaisse ombrelle déployée au-dessus de moi, en ayant bien soin de ne pas bouger, j'étais obligé de me bassiner souvent la tête et de garnir de linge mon chapeau de banane, car je craignais les coups de soleil.

La rivière était étroite et profonde, presque toujours encaissée entre des hauteurs. Çà et là seulement les rives s'aplatissaient pour laisser la vue s'étendre à droite et à gauche

Tout le monde se plaignait, excepté mon petit Macondai. C'était le négrillon le plus courageux que j'eusse jamais vu, un vrai héros en diminutif. Plusieurs de ces Africains, beaucoup même, je vous l'assure, ont en eux-mêmes des ressources d'énergie étonnantes.

Deux jours après notre départ, nous arrivâmes un peu avant le coucher du soleil au village d'Obindji, un chef Bakalai, grand ami de Quenguéza Les habitants se pressaient

1. Voir les numéros 658 à 71[illegible].



LES FOURNEAUX ÉCONOMIQUES A BERLIN; dessin de M. H. Scherenberg. — Voir page 691.

GUSTAVE NADAUD
—o—
UNE CHANSON
Par mois

JOURS PERDUS

Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





I

Sont-ils perdus,
Ces jours où nos pensees
S'en vont dans le vague bercées,
Comme des parfums repandus?
Sont-ils perdus?
Ces instants où l'esprit voyage,
Sans œuvre & sans courage,
Sont-ils perdus?

II

Sont-ils perdus,
Ces jours longs par l'absence,
Où notre chaleur se dépense
En vœux de nul autre entendus?
Sont-ils perdus?
Les serments sacrés qui nous lient
Aux cœurs qui nous oublient,
Sont-ils perdus?

III

Sont-ils perdus,
Ces jours où l'on espere,
Où chacun rêve sa chimere,
Les yeux a l'horizon tendus?
Sont-ils perdus?
En vain on guette dans l'espace
Une âme sœur qui passe.
Sont-ils perdus?

IV

Sont-ils perdus,
Ces soirs où, sur la greve,
On poursuit l'astre qui se leve
Et les points au ciel suspendus?
Sont-ils perdus?
Les souffles qui guident nos voiles
Sur cette mer d'etoiles,
Sont-ils perdus?

V

S'ils sont perdus,
Ces jours & ces soirees,
Ces veilles en vain implorées
Et ces lendemains attendus;
S'ils sont perdus,
Ah! que la foi me soit ravie,
J'aurai perdu ma vie,
S'ils sont perdus.

GUSTAVE NADAUD.

Heugel et Cie, éditeurs.

sur la rive pour me voir. Mes hommes, en abordant, s'annon- [illegible] vint à notre rencontre; il était en grande tenue : chapeau de soie, chemise et pagne de toile neuve. Il faisait sonner son *kendo*, clochette qui est l'insigne de la royauté et qui représente le sceptre, comme le chapeau de soie représente la couronne.

Je dis à Obindji :

« Pourquoi faites-vous sonner votre kendo ? »

Il répondit :

« Le cœur d'Obindji est content, et il remercie son *Mboundji* (son bon génie), de l'avoir rendu aujourd'hui plus grand que jamais, en lui envoyant un *Ntanga* (un homme blanc). »

Les deux rois et moi, nous allâmes prendre place sur les escabeaux en usage dans le pays; alors commença la réception officielle. Quengueza fit à Obindji et à tous les Bakalais qui l'entouraient un récit détaillé de ses relations avec moi, depuis le jour où il était venu me rendre visite sur le rivage jusqu'au moment actuel.

Obindji répliqua en exposant de la même façon, c'est-à-dire en phrases courtes, les sentiments qu'il avait éprouvés à la nouvelle que Quengueza allait lui amener son Ntanga. Puis la séance fut terminée.

Le village d'Obindji n'était pas grand, mais quelle situation charmante! il s'élevait sur les bords mêmes de l'Ovenga, au pied d'une haute montagne. Quengueza était maître du cours de l'Ovenga, dont les rives n'étaient occupées par les Bakalais que depuis le règne du frère aîné et prédécesseur de Quengueza. Ce peuple Bakalai, qui est fort belliqueux, s'est rendu très-redoutable à ses voisins.

La région de l'Ovenga est un pays de montagnes très-étendu et sauvage, couvert de forêts impénétrables et peuplé d'innombrables insectes. On y trouve aussi des animaux de toutes sortes, des oiseaux curieux, des serpents en grande quantité et les formidables fourmis bashikouais, ainsi que des chimpanzés et des gorilles.

Comme j'avais l'intention de rester là quelque temps, j'entrepris de construire un autre village. Mes hommes se mirent en campagne et allèrent chercher dans la forêt des écorces d'arbres, des feuilles et des pieux.

Lorsque le dimanche arriva, je priai Quenguéza de faire reposer tout son monde, en lui expliquant que les hommes blancs ne travaillaient jamais le jour du sabbat.

Le vieillard réfléchit un moment comme un homme embarrassé, puis il me dit :

« C'est que nous sommes bien pressés. Voyons, est-ce qu'on ne pourrait pas réunir tous les dimanches du mois pour les mettre ensuite au bout les uns des autres? Comme cela, on n'interromprait pas les travaux et nous nous reposerions quatre à cinq dimanches de suite. Cela reviendrait absolument au même. »

Il avait l'air tout fier de sa découverte. Aussi fut-il bien désappointé quand je lui répondis que ce qu'il demandait était tout bonnement impossible.

Je travaillais avec ardeur à la construction de ma maison, mais l'intensité de la chaleur rendait ce travail très-pénible. Il n'y avait pas un souffle d'air dans tout le pays. En outre, la fièvre me reprit de plus belle : mais je coupai court à ses [illegible]

Obindji m'avait pris en amitié. Tous ces nègres, je le répète, semblaient m'aimer beaucoup. J'avais un grand nombre d'amis parmi les Bakalais. Deux d'entre eux surtout me [illegible] Malaouen et Querlaouen. Je ne sais en vérité lequel des deux m'aimait le mieux. Ils étaient toujours à ma disposition. Si je proposais une partie de chasse, ils se déclaraient prêts à m'accompagner. S'ils tuaient du gibier, ils m'offraient les plus belles pièces. Leurs femmes m'apportaient tous les jours des cannes à sucre, des bananes ou d'autres mets. Quant à Obindji, point d'efforts qu'il ne fît pour m'être agréable; et, de son côté, Quengueza ne me quittait pas. Partout où j'allais, disait-il, il devait me suivre, et il se faisait bâtir une maison tout proche de la mienne. J'étais à la fois l'homme blanc de Quengueza et celui d'Obindji, sujet d'orgueil pour l'un comme pour l'autre. Je prenais d'ailleurs à tâche de me bien conduire avec eux, et, par-dessus toutes choses, je voulais qu'ils crussent sans réserve à ma parole. Aussi avais-je bien soin de tenir toujours ce que j'avais promis. Ils en prirent note et ne doutèrent jamais de moi. Ces pauvres gens n'ont pas de mot dans leur langue pour caractériser ce que nous appelons un honnête homme, mais ils savent fort bien discerner un menteur d'avec un homme sincère, et font grand cas de la sincérité.

Un jour, je vis mettre en pratique une épreuve solennelle consacrée par les croyances du pays. Un jeune garçon, fils d'Aquilai, de ce docteur qui avait expulsé l'Aniemba ou le sorcier de la grande rue de Goumbi, accusait un des hommes de Quenguéza d'avoir endommagé le canot d'un Bakalai. Le propriétaire demandait une indemnité; mais les hommes de Goumbi niaient que l'inculpé fût l'auteur de cette avarie. Ils réclamèrent l'épreuve judiciaire. On fit venir un docteur Ashira qui se trouvait dans le village. Celui-ci jugea que le seul moyen de faire éclater la vérité était l'épreuve de l'anneau chauffé à l'huile. Là-dessus, en présence des Bakalais et des gens de Goumbi réunis, on procéda sans retard à l'expé-[illegible]

Le docteur Ashira posa par terre, à peu de distance les unes des autres, trois bûches qui se touchaient par leurs extrémités; puis il entassa du menu bois entre elles jusqu'à leur niveau. Un vase à moitié plein d'huile fut placé ensuite sur ce bûcher, auquel on mit le feu. L'huile aussi s'enflamma. Pendant qu'elle brûlait, le docteur jeta dans le vase un anneau de cuivre. Il resta ensuite debout, à côté, tenant à la main une tasse remplie d'herbes mouillées dont il prenait de temps en temps quelques brins pour les jeter dans l'huile. La flamme alors se ravivait. En peu de temps tout fut brûlé; c'était le moment de l'épreuve. On commanda à l'accusateur, au jeune garçon, de prendre l'anneau dans le vase. Il hésita quelques instants, mais son père le pressa d'obéir.

« Voyons, criait le peuple, voyons s'il a menti ou s'il a dit la vérité! »

A la fin, le pauvre diable plongea sa main dans le vase et retira l'anneau chauffé à blanc; mais il le laissa retomber bien vite, après s'être cruellement brûlé les doigts. A cette vue, ce ne fut qu'un cri : « Il a menti! il a menti! » et l'homme de Goumbi fut déclaré innocent. Je me permis de faire entendre que celui-ci se serait également brûlé les doigts s'il eût touché à l'anneau, mais personne n'eut l'air de considérer l'affaire sous ce point de vue.

CHAPITRE XXXIV

Le kooloo-kamba. — La gouamba, ou le besoin d'alimentation animale. — Exploration de la forêt. — Chasse au gorille. — Un grand gorille à dix pas de nous. — Ses rugissements de rage. — Il s'avance sur nous.

Nous nous établîmes dans un village bakalai abandonné, à quelques milles des bords de l'Ovenga, et à dix milles au-dessus d'Obindji. J'étais heureux de n'avoir pas d'olako à construire.

J'avais avec moi quelques Bakalais, parmi lesquels naturellement étaient mes bons amis Querlaouen et Malaouen. Gambo faisait aussi partie de notre troupe.

Dès que nous fûmes bien installés, nous allâmes reconnaître les traces des gorilles. Il était trop tard pour entrer en chasse; d'ailleurs nous nous sentions trop fatigués. Le soir, Malaouen vint me dire qu'il avait entendu le cri du kooloo-kamba, et qu'il savait bien où trouver cet animal quand il ferait jour.

Je lui demandai ce que c'était que le kooloo-kamba, car je n'en avais aucune idée, je n'avais même jamais entendu prononcer ce nom-là. Il me répondit en me faisant la description de cet animal, ce qui me jeta dans un profond étonnement, car je vis qu'il s'agissait d'une nouvelle espèce de singe pareil à l'homme, d'un nouvel homme des bois enfin, dont je n'avais jamais ouï parler. Les gens de Goumbi l'avaient nommé kooloo-kamba, à cause de son cri d'appel « *kooloo* », et les Commis y avaient ajouté le mot « *kamba* », qui signifie parole. Les Bakalais l'appelaient tout simplement koola.

Je dormis à peine de la nuit, dans l'agitation où me mettait la perspective du lendemain. Les Bakalais m'avaient dit que le kooloo-kamba était une espèce très-rare chez eux, et qu'il n'y avait guère chance d'en trouver d'autres que celui dont Malaouen avait entendu le cri.

Cette longue nuit s'acheva enfin. Dès le point du jour je mis mes hommes sur pied; nos armes étaient préparées de la veille, et nous partîmes. Nous étions partagés en deux troupes : la mienne avait cheminé dans la forêt depuis une heure, à travers un sentier qui nous menait nous ne savions où, lorsque je mis étourdiment le pied sur une colonne de fourmis bashikouais, qui me mordirent cruellement, jusqu'à me faire crier; ces enragées petites bêtes, furieuses d'être dérangées dans leur marche, montaient après moi, s'accrochaient à mes jambes et à mon pantalon que je fus obligé d'ôter; je m'élançai lestement hors du chemin suivi par la grande armée, dont celle-ci n'était que l'avant-garde, mais je n'en fus pas quitte sans de nouvelles morsures.

A peine étions-nous débarrassés des bashikouais, que nos oreilles furent frappées d'un cri singulier. C'était celui du singe que nous cherchions : « koola-kooloo, koola-kooloo », entendîmes-nous à plusieurs reprises. Je n'avais avec moi que Gambo et Malaouen. Gambo et moi nous levâmes les yeux, et nous aperçûmes, perché sur une haute branche d'arbre, un grand singe. Il ressemblait à un homme chevelu. Nous tirâmes tous les deux à la fois, et tout aussitôt le pauvre animal tomba pesamment sur le sol. Je me précipitai, empressé de voir si en effet j'avais bien devant moi une espèce nouvelle. Je reconnus tout de suite que ce n'était ni un nshiego-mbouve, ni un chimpanzé ordinaire, ni un gorille. Encore un jour heureux dans mon calendrier! Ce kooloo-kamba était, sans aucun doute, une nouvelle variété de chimpanzé.

Nous eûmes bientôt retiré les entrailles de l'animal; nous ne trouvâmes dans son estomac que des graines, des noix et des fruits, qui n'étaient pas encore digérés.

C'était un mâle, parvenu à toute sa croissance. Il mesurait quatre pieds trois pouces de hauteur; il était vigoureusement charpenté; ses épaules étaient fortes et carrées. Il avait la tête toute ronde, avec des espèces de favoris qui lui encadraient la face et le menton. La face était arrondie, les pommettes saillantes et les joues creuses; la rondeur de la tête et la saillie des pommettes me rappelaient la forme du crâne des Indiens ou des Chinois. Le poil était noir et long sur les bras, qui cependant en étaient dépourvus par places. Ses oreilles étaient grandes et d'une forme pareille à celles de l'homme. On n'a rien pu me dire des habitudes de cet animal, si ce n'est qu'on le trouve en plus grand nombre quand on s'avance dans l'intérieur du pays.

J'ai emporté la peau de ce kooloo-kamba à New-York, où on a pu la voir depuis plusieurs années.

Lorsque nous revînmes à Obindji, ou chez Obindji, nous y fûmes rejoints par mon brave ami Querlaouen. Il avait tué un cochon sauvage et il m'en donna la moitié. Les nègres se régalèrent du kooloo-kamba, auquel je n'avais garde de toucher; aussi le cochon sauvage fut-il le bienvenu pour moi, comme pour Quenguéza. Nous le retrouvâmes poussant presque des cris de douleur qui lui étaient arrachés par une affection maladive, très-commune dans cette partie de l'Afrique, que l'on appelle la *gouamba*, et pour laquelle, Dieu merci, nous n'avons pas de nom. La gouamba est un appétit de viande, impérieux, désordonné, qui provient d'une nature épuisée. L'alimentation végétale ne suffit pas aux besoins de notre organisation. Ces Africains passaient des jours, des semaines, quelquefois même des mois, sans pouvoir se procurer aucune espèce de viande; alors, quelque aliment qu'on leur offrît, ils le regardaient avec dégoût, en s'écriant : « gouamba! » ce qui veut dire : « j'ai horreur de cette nourriture; il me faut de la viande; j'en ai besoin; je ne me soucie pas d'autre chose. »

Je pris part à plusieurs campagnes contre les gorilles, pendant que je demeurais chez les Bakalais, dans les régions [illegible] Malaouen, Q[illegible] moi, nous partions ensemble et nous restions quelquefois des journées entières dans les parties les plus épaisses de la forêt. De temps en temps nous retournions à Obindji, pour renouveler nos provisions de bananes, et nous repartions de nouveau pour la chasse, rôdant au hasard dans toutes les directions. Il nous arriva souvent d'explorer des régions nouvelles, souvent aussi de nous perdre dans des solitudes montagneuses et sauvages, où l'on errait des journées entières sans rien tuer.

Nous eûmes beaucoup à souffrir dans plusieurs de ces excursions, il fallait s'armer de courage et de patience : nous faisions plus que maigre chère, et quelquefois j'étais abattu par la fièvre.

Un jour, jour remarquable! nous étions à la recherche des gorilles, dont nous avions deviné le voisinage, à la vue de certain fruit pulpeux en forme de poire dont ces animaux sont très-friands. J'aime beaucoup aussi le goût légèrement acide de ce fruit, qui est recherché par les nègres aussi bien que par les gorilles.

Nous trouvions partout des traces de gorilles, et toutes si fraîches que ces animaux, selon toute apparence, nous devançaient de très-près. Cherchaient-ils à nous éviter? Je le croyais sans en être sûr. Pour en avoir le cœur net, nous battîmes les buissons pendant plus de deux heures, à la découverte du gibier. A la fin, un énorme gorille sortit tout à coup du fourré, et s'avança droit sur nous en poussant un terrible cri de rage, comme pour nous dire : « Je suis las de me laisser poursuivre; me voici; je viens à vous. »

C'était un mâle solitaire; ces animaux sont les plus féroces de tous. Il faisait résonner la forêt de son rugissement, semblable au roulement du tonnerre qui gronde dans le lointain.

Il était à peu près à trente pas de nous quand il se montra. Nous nous rassemblâmes vite en un seul groupe. J'allais l'ajuster pour l'abattre à l'endroit où il se tenait debout, lorsque Malaouen me retint, en me disant tout bas :

« Pas encore. »

Nous demeurâmes donc immobiles et muets, le fusil à la main. Le gorille nous considéra une minute ou deux de son œil fauve et gris; puis il se mit à se battre la poitrine de ses deux bras gigantesques; — quels bras, bon Dieu! — puis il poussa un nouveau rugissement de défi et marcha sur nous. L'horrible regard! je ne l'oublierai jamais.

Il fit une seconde halte à vingt pas de nous. Je levai mon arme; mais Malaouen me répéta : « Pas encore ». Qu'allions-nous devenir, juste ciel! si nos fusils rataient, ou si [illegible]

Nouveau rugissement; nouvelle marche sur nous : le gorille n'était plus qu'à quinze pas. Je pouvais alors voir distinctement sa hideuse face; elle était contractée par la rage : ses dents puissantes s'entrechoquaient et faisaient entendre leur grincement; la peau de son front, rejetée en avant et en arrière, faisait mouvoir en tous sens le poil qui la recouvrait, et donnait à ses traits une expression diabolique. Il poussa encore un rugissement à faire trembler la forêt; il me sembla qu'un coup de tonnerre ébranlait le sol sous mes pieds; puis le monstre nous regarda en face, et se battant la poitrine, avança encore.

« Ne tirez pas trop tôt, dit Malaouen; si vous ne le tuez pas, il vous tuera. »

Cette fois, lorsqu'il fit halte, il n'était plus qu'à dix pas de nous. Ma respiration haletait; je ne perdais pas de vue l'horrible bête.

« Attention! » avait dit seulement Malaouen quand elle s'était remise en marche, et, dès qu'il la vit arrêter : « Feu! » cria-t-il. Le gorille ouvrait la gueule pour rugir, mais déjà il avait trois balles dans le corps; il tomba la face contre terre, mort sur le coup sans se débattre.

C'était un monstrueux animal, quoiqu'il ne fût pas encore des plus grands. Sa taille était de cinq pieds six pouces; ses bras mesuraient une largeur de sept pieds deux pouces. Sa vaste poitrine musculeuse avait cinquante pouces de tour, son orteil en avait cinq trois quarts. Ses bras n'étaient pour ainsi dire que d'énormes faisceaux de muscles, et ses jambes, ainsi que ses pieds (assez pareils à des griffes) étaient si fortement articulés pour agripper et saisir, que je me rendis parfaitement compte de la croyance où sont les nègres que cet animal se tient caché dans les arbres pour guetter sa proie, prêt à accrocher au passage avec ses pieds et à tirer à lui toute espèce de créature vivante, léopard, buffle ou homme.

La face du gorille était d'un noir très-foncé. Sa large poitrine, où se développait toute sa vigueur, n'avait pas de poils; la peau qui la recouvrait était semblable à du parchemin. Le reste du corps était couvert d'un poil gris.

Pendant que l'animal s'avançait vers nous, debout sur ses jambes de derrière, en nous regardant en face d'un air de défi, comme peu d'animaux osent le faire, je frémissais d'horreur, croyant voir se dresser devant moi une hideuse image de l'espèce humaine.

PAUL DU CHAILLU.

[illegible]

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

Depuis plus d'un siècle, le Persan du Caucase, habitué à voir son pays conquis tour à tour par les Turkomans, par les Tatars et par les Russes, a fini, avec les idées de fatalisme qu'il tenait de la religion mahometane, par se regarder comme [illegible] souvenirs, faute de livres historiques, sont effacés chez lui; les nouveaux souvenirs sont des souvenirs de honte; résister lui semble imprudent et inutile; toute résistance, dans sa mémoire, a été punie; il a vu le pillage de ses villes, la destruction de ses biens, le massacre de ses compatriotes : il a donc, pour sauver sa vie, pour conserver sa fortune, [illegible] aucun ne lui a répugné.

Il en résulte que la première chose que l'on vous dit quand [illegible] que vous rencontrez sur la route d'Astrakan à Bakou, — il en résulte que la première chose que l'on vous dit quand vous entrez à Derbend par la porte du nord pour en sortir par celle du midi, c'est : « Ne vous fiez pas au Persan, ne vous fiez pas à sa parole, ne vous fiez pas à son serment; sa parole, toujours prête à être reprise, suivra les fluctuations de son intérêt; son serment, toujours prêt à être trahi, aura la solidité du fer s'il le mène à une amélioration quelconque dans sa position politique ou commerciale, la fragilité de la paille s'il est obligé, pour le tenir, de sauter un fossé ou de franchir une barrière; humble devant le fort, il sera violent et dur devant le faible. Avec le Persan, prenez toutes vos précautions en affaires; sa signature seule ne vous donnera pas une certitude, mais une probabilité. »

L'Arménien est à peu près de la taille du Persan; mais il engraisse, ce que le Persan ne fait jamais. Il a, comme le Persan, les traits d'une remarquable régularité; des yeux magnifiques, un regard qui n'appartient qu'à lui, et qui renferme à la fois, comme les trois rayons tordus de la foudre, la réflexion, la gravité, la tristesse ou la soumission, peut-être l'une et l'autre. Il a conservé les mœurs des patriarches. Pour lui, Abraham est mort d'hier et Jacob vit toujours; le père est le maître absolu de la maison; après lui, son premier-né; ses frères sont ses serviteurs, ses sœurs ses ser-[illegible] ment courbés toujours sous la volonté indiscutable et inflexible du père. Rarement ils mangent à sa table; rarement ils s'assoient devant lui : pour qu'ils le fassent, il leur faut non-seulement une invitation de celui-ci, mais encore un ordre.

A l'arrivée d'un hôte recommandé ou recommandable, ce qui est la même chose pour l'Arménien, il y a fête dans la maison; on tue, non plus le veau gras, — les veaux sont devenus rares en Arménie, est-ce parce que les enfants prodigues y sont communs? je n'en crois rien, — on tue un mouton, on fait préparer un bain et l'on invite tous les amis au repas; et, avec un peu d'imagination, rien n'empêche de croire qu'à ce repas Jacob et Rachel vont venir s'asseoir et célébrer leurs fiançailles.

Voilà, avec une économie rigide, un esprit d'ordre admirable et une immense intelligence commerciale, le côté extérieur et visible des Arméniens.

Maintenant, l'autre côté, celui qui reste dans l'ombre, cette seconde face qui n'est visible qu'à la suite d'une longue fré-[illegible] nienne de la nation juive, avec laquelle elle se lie par des [illegible] gine du monde. C'est en Arménie qu'était situé le paradis terrestre : c'est en Arménie que prenaient leurs sources les quatre fleuves primitifs qui arrosaient la terre; c'est sur la plus haute montagne de l'Arménie que s'est arrêtée l'arche; c'est en Arménie que s'est repeuplé le monde détruit; c'est en Arménie enfin que Noé, le patron des buveurs de tous les pays, a planté la vigne et essayé la puissance du vin.

Comme les Juifs, les Arméniens ont été dispersés, non pas dans le monde entier, mais dans toute l'Asie. Là, ils ont passé sous des dominations de toute espèce, mais toujours despotiques, mais toujours de religions différentes, mais toujours barbares, n'ayant que leurs caprices pour règle, que leur volonté pour loi. Il en résulte que, voyant que leurs richesses étaient un sujet de persécution, ils ont dissimulé leurs richesses; reconnaissant qu'une parole franche était une parole imprudente, et qu'à cette parole imprudente leur ruine était suspendue, ils sont devenus taciturnes et faux. Ils risquaient leur tête à être reconnaissants envers un protecteur d'hier tombé en disgrâce aujourd'hui, ils ont été ingrats; enfin, ne pouvant être ambitieux, puisque toute carrière leur était fermée, excepté celle du commerce, ils se sont faits commerçants, avec toutes les ruses et toutes les petitesses de l'état. Cependant, la parole de l'Arménien est à peu près sûre; sa signature commerciale est à peu près sacrée.

Quant au Tatar, nous en avons déjà parlé comme type; son mélange avec les races caucasiennes a embelli le galbe primitif. Il a été conquérant, il est resté guerrier; il a été nomade, il est resté voyageur; il est volontiers conducteur de haras, berger, éleveur de bestiaux; il aime la montagne, la grande route, les steppes, la liberté enfin; pendant qu'au printemps le Tatar quitte son village pour n'y rentrer qu'à l'automne, sa femme file la laine des troupeaux qu'il fait paître, tisse les tapis de Kouba, de Schoamaka, de Nouka, qui rivalisent pour la naïveté des ornements, le charme de la couleur, la solidité de la trame, avec les tapis persans, et qui ont sur eux l'avantage de se vendre à moitié du prix de ces derniers. Ce sont encore eux qui font les poignards à la fine trempe, les fourreaux aux riches ornements, et ces fusils incrustés d'ivoire et d'argent pour lesquels un chef montagnard donne quatre chevaux et deux femmes.

Avec le Tatar on n'a pas besoin de signature, la parole [illegible]

C'était au milieu de cette triple population, qui commence à Derbend, que nous allions vivre désormais. Il n'y avait donc pas de mal à la bien étudier pour la bien connaître.

Je n'ai point parlé de la population géorgienne, que l'on ne trouve guère hors de la Géorgie, et à laquelle, d'ailleurs, il faut consacrer, tant elle est belle, noble, loyale, aventu-[illegible]

Le commerce de Bakou est celui de la soie, celui des tapis, celui du sucre, celui du safran, celui des étoffes de Perse, [illegible]

[illegible]

Celui de la soie est considérable, quoique ne pouvant se comparer à celui de Nouka. On récolte à Bakou cinq ou six cent mille livres de soie, qui se vend, selon sa qualité, de dix à vingt francs la livre.

La livre russe n'est que de douze onces.

Le safran vient après; on en récolte seize à dix-huit mille livres par an. Il se vend de huit à douze, et même quatorze francs la livre.

On le pétrit avec de l'huile de sésame, et l'on en fait des galettes plates faciles à transporter.

On vend à Bakou deux sortes de sucre, l'un très-beau et qui vient d'Europe; l'autre, qui se fabrique dans le Mazanderan, se vend par petits pains, et a la valeur de notre grosse [illegible]

On comprend que, de toutes ces marchandises, les seules que j'eusse la curiosité de voir étaient les tapis, les étoffes de Perse et les armes.

Mais Mme Freygang, en véritable fille d'Ève qu'elle était, commença par me conduire chez son orfèvre. C'était un émailleur persan, très-habile, nommé Youssouf.

Quel bonheur que je n'aie pas commencé mon voyage par Poti et Tiflis, au lieu de le commencer par Stettin et Saint-Pétersbourg! je n'eusse certainement pas été plus loin que [illegible]

Et comment serais-je revenu?

Quelle merveille pour une imagination d'artiste, que ces bijoux, que ces étoffes, que ces tapis, que ces armes d'Orient!

J'eus le courage de résister, et n'achetai qu'un chapelet en corail, un rosaire en serdolite, et un collier en pièce de [illegible]

Et je me sauvai de chez l'enchanteur à la baguette d'or, sans m'inquiéter si Mme Freygang me suivait.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que ces manieurs de perles et de diamants, c'est que ces Benvenuto Cellini à bonnet pointu demeurent dans des masures, qu'il faut arriver à eux par des escaliers délabrés, et que le vent de la rue attise leurs fourneaux à travers leurs vitres brisées.

Mme Freygang me rejoignit; elle me croyait mordu par quelque phalange.

— Au bazar! au bazar! lui dis-je : nous ne serons jamais assez loin de votre émailleur.

En effet, il nous avait montré des coupes comme on n'en voit que dans *les Mille et une Nuits*, des coiffures de sultane, des ceintures de per..

Tout cela fait avec une simplicité d'instrument merveilleuse, au marteau, au poinçon, au ciseau.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voir les numéros 686 à 718.

L'EXPOSITION DE LEEDS

Une exposition vient d'être ouverte en Angleterre dans la ville de Leeds, une des plus importantes du comté d'York. Il y a une section du monument, spécialement consacrée à l'art ornemental. Les deux magnifiques vases dont nous donnons le dessin en font partie.

Le premier, qui appartient au comte de Chesterfield, sort des fabriques de Chelsea. Il est fond bleu rehaussé d'or, et porte sur chacune de ses faces de larges médaillons représentant d'une part des oiseaux, de l'autre une scène champêtre. Les [illegible]

Le second est une aiguière d'argent fabriquée en 1807 sur un modèle de Flaxman. Une guirlande de vigne en orne les flancs, tandis qu'un satyre accroupi embrasse le col du vase. Cette aiguière a été exposée par MM. Huul et Roskel.

L. DE MORANCEZ.

AVIS AUX ABONNÉS

[illegible] le service de chaque numéro exige un travail préparatoire de plusieurs jours.

Il en résulte qu'il nous est devenu impossible de faire droit aux demandes de changement d'adresse reçues durant ce travail. Ajournées forcément à la semaine suivante, elles donnent lieu à des réclamations qu'il importe de prévenir.

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir au plus tard, savoir :

Le lundi pour les abonnements de Paris et le mardi pour ceux de la province et de l'étranger.

L'administration ne sera pas responsable des numéros envoyés à d'anciennes adresses, par suite de demandes tardives.

ÉCHECS. — PROBLÈME N° 422

COMPOSÉ PAR M. ROTHMALER, de Nordhausen.



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

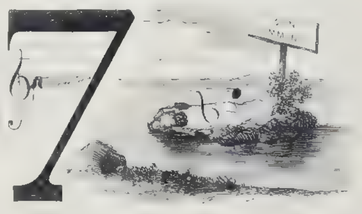
[illegible]





EXPOSITION DE LEEDS. — VASE DE CHELSEA. — AIGUIÈRE D'ARGENT D'APRÈS UN MODÈLE DE FLAXMAN — Voir [illegible]

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

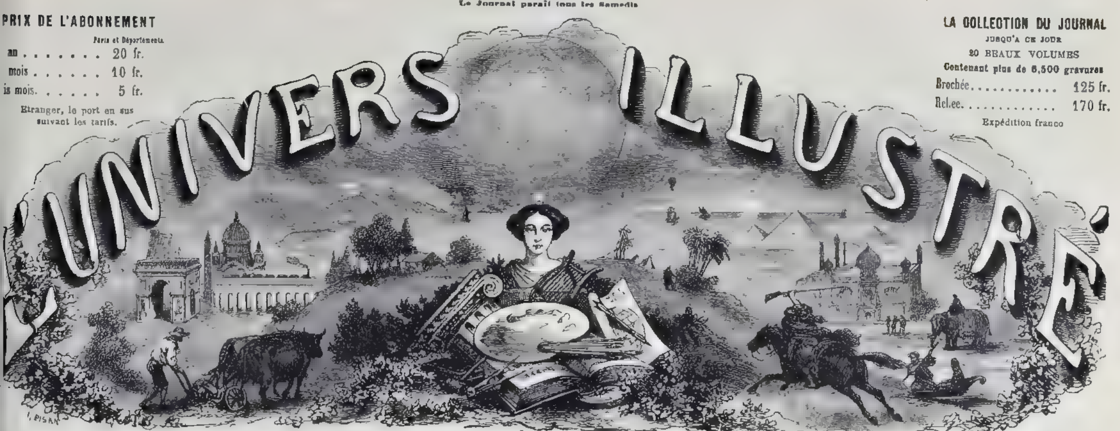
Les fleuves qui sortent de leur lit, entraînent souvent avec eux [illegible]

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
an . . . . 20 fr.
mois . . . . 10 fr.
is mois. . . . . . 5 fr.
Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 721 — 7 Novembre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

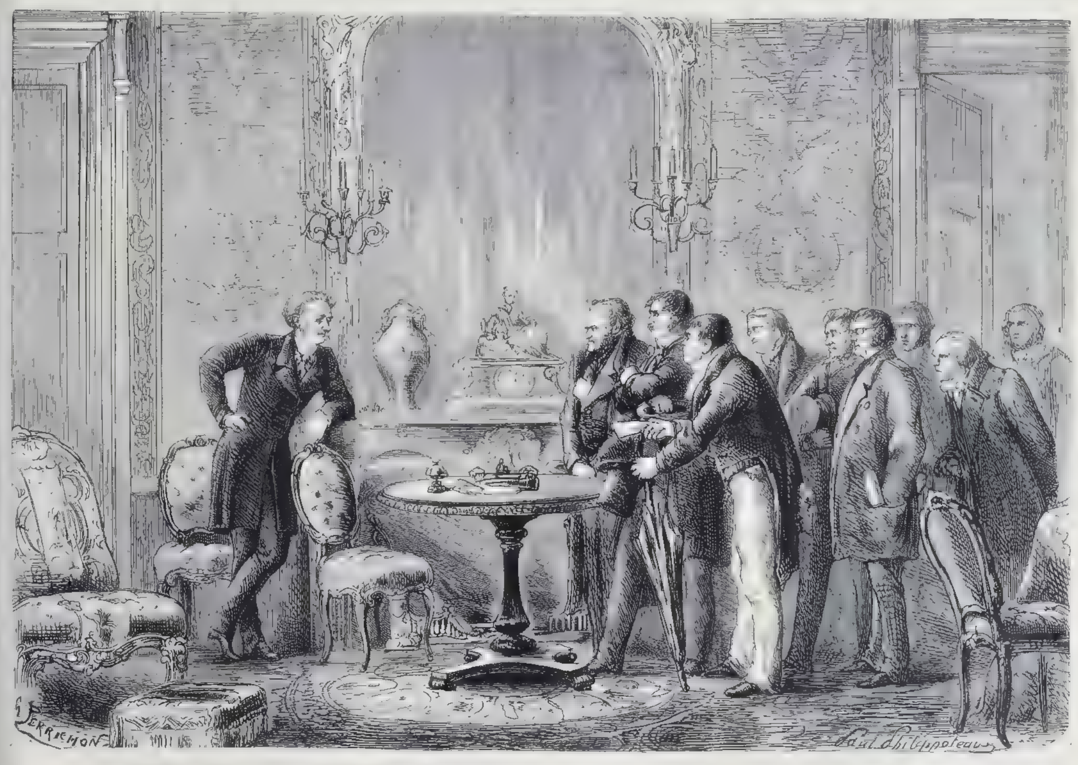
Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Invocation à la muse. — Un tournoi mémorable. — Les chevaliers du gobelet. — Delhomme et Grimailly. — Le Bordeaux-Laffite de 1811. — Du vin à 133 fr. 10 c. la bouteille. — Où l'Ile-de-France est battue par la Gironde. — Les gourmands et les jobards. — Contraste. — Deux nouvelles recrues de la Grande-Chartreuse. — Un mystère. — Les drames inconnus. — Encore le luxe des femmes. — Croisade féminine. — Le congrès de Stuttgard. — On demande une loi somptuaire. — Le tabac et les compatriotes de Melchtal. — Un proverbe qui s'en va. — Mœurs démocratiques. — Vacances législatives. — Un sénateur qui donne le coup de peigne et deux députés qui cirent les bottes. — Les distractions d'un pacha. — Un théâtre à la minute. — L'*impresario* dans l'embarras. — Un mot de Mlle Schneider. — Liquidation théâtrale. — Théâtre-Français : *une Histoire ancienne*, comédie en un acte, de MM. About et de Najac. — Coquelin; Mme Madeleine Brohan. — Odéon : *le Comité de lecture*, comédie en un acte, en vers, de M. Léon Bertrand. — MM. Reynald, Paul Clèves, Dugaril; Mlle Nancy. — Ambigu-Comique : *le Sacrilège*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Théodore Barrière et Léon Beauvallet; MM. Guichard, Allart, Omer, Castellano; Mmes Dica Petit, Saint-Marc, Vannoy. — Théâtre Lyrique : réouverture. — Reprise du *Val d'Andorre* et du *Barbier de Séville*. — Mlles Jeanne et Fidès Devriès; Daram, Révilly : MM. Monjauze, Lutz, Meillet, Blum, Aubery.

Muse, dis-nous la lutte mémorable dont fut témoin, il y a trois jours, le domaine de Château-Laffite, cher à Bacchus! Dis-nous le prix du combat, cette liqueur sans égale, le sang même de la grappe vermeille née sur les côteaux de Pauillac



COMÉDIE-FRANÇAISE. — *MERCADET*, comédie en trois actes, de H. DE BALZAC; acte III, scène VI. — Dessin de M. Paul Philippoteaux.
Voir la chronique du précédent numéro.

et mûrie sous les feux de la comète! Dis-nous les noms des guerriers accourus pour le conquérir : — ceux de l'Ile-de-France : Delhomme, qui a arboré sur sa bannière le léopard anglais; Bignon, habile à manier également la broche et la charrue; Paul Brébant, qui porte de gueules à la génisse couronnée d'argent; Voisin, qui réunit les deux branches de Luxembourg et de Saint-Honoré; puis les guerriers d'Aquitaine, en tête desquels marche Grémailly, à la couronne de prince surmontée de lauriers! Quel sujet pour un poëte! Quel beau texte d'un chant nouveau Berchoux eût trouvé là pour son poëme de la *Gastronomie!* — Les preux sont en présence dans la grand'salle du château, accompagnés de leur varlets qui portent des sacs d'or. Les juges de camp, Mes Buffard et Charlot, ont pris place sur leurs siéges d'honneur. Et au-dessus d'eux planent les ombres de tous les fins gourmets, de tous les gobelets illustres, depuis Vatel jusqu'à Grimod de la Reynière, depuis Cambacerès jusqu'à de Cussy et Brillat-Savarin.

Le crieur annonce que l'on va mettre aux enchères vingt et une bouteilles de Bordeaux-Laffite, 1811.

— Allons, messieurs, dit Me Buffard, je suis marchand à vingt francs la bouteille.

— Cinquante francs! s'écrie le bouillant Delhomme, indigné d'une mise à prix aussi minime.

— Soixante! réplique une voix que l'on reconnaît pour celle de Grémailly.

— Quatre-vingts, alors!

— Quatre-vingt-dix!

— Cent!

Les enchères se sont succédé avec une telle rapidité entre les deux rivaux, que leurs concurrents étourdis n'ont pas eu le temps de placer un chiffre. A ces grands coups ils ont reconnu leurs maîtres, et ils leur abandonnent le champ sans avoir même essayé de le leur disputer.

— Cent dix! reprend Grémailly.

— Cent vingt, articule avec effort Delhomme.

C'est son chant du cygne. Ses forces, qu'il n'a pas assez ménagées, le trahissent. Grémailly s'en aperçoit : il sent que la victoire lui appartient, et avec un sourire cruel, il laisse tomber une enchère de... un franc.

— Cent vingt et un francs, répète le crieur.

Silence.

— A cent vingt et un francs, la bouteille de Château-Laffitte 1811! Personne ne dit mot?

Nouveau silence.

— Adjugé à M. Grémailly!

C'en est fait : la Gironde l'emporte sur l'Ile-de-France, le restaurant des Princes et de la Paix a battu le Café Anglais.

Des applaudissements éclatent alors, mêlés de hurrahs et de vivat. Grémailly est porté en triomphe par ses compatriotes, tandis que les Parisiens entourent leur malheureux confrère et posent des compresses sur ses blessures.

Devant ce chiffre de cent vingt et un francs — ou de cent trente-trois francs dix centimes avec le cinq pour cent en sus des enchères — tous les autres s'effacent, et je ne relève que pour mémoire ceux de soixante, soixante-cinq et soixante-dix francs, auxquels ont été payes — la bouteille bien entendu — les Château-Laffite de 1823, 1848 et 1834. Il restait du premier trente-trois bouteilles, du second cent quatre-vingt-onze, et du troisième quarante-sept.

Le chiffre de chaque bouteille — on en a vendu de cinq à six mille, sans compter les vins en barriques, — a dépassé une moyenne de vingt francs.

Notez que tous les vins ont été livrés tels quels, sur simple étiquette, sans dégustation préalable, et avec cette condition qu'il ne pourrait y avoir lieu à aucune réclamation ni réfaction.

C'est moi qui rirais bien si le Laffite acheté par Grémailly allait se trouver n'être au débouché qu'une jolie piquette!

Je me demande quels sont les gens qui peuvent, sans avoir honte d'eux-mêmes, se payer du vin à ce prix-là. Arrivée à ce degré de sensualité, la gourmandise n'est plus un vice : c'est une infirmité.

Je ne parle pas des vaniteux, qui mettent leur gloire à *épater* leurs convives et à leur faire avaler un louis dans une gorgée. Ceux-là, je les considère comme de simples jobards.

~~~ L'humanité, comme la nature, vit de contrastes. Du récit de ces folles enchères et des réflexions qu'elles font naître, rapprochez la nouvelle qui nous annonce l'entrée à la Chartreuse de Grenoble de deux personnages de distinction, le général baron de N... et le vicomte de G..., lieutenant de vaisseau, appartenant à une des plus anciennes familles de l'ancien comté de Toulouse. Ainsi, pendant qu'il est des hommes à la recherche des satisfactions sensuelles, des voluptés et des agitations mondaines, il en est d'autres qui placent le bonheur dans le renoncement, l'obscurité, l'ascétisme et la mortification des sens. Vous connaissez la règle des Chartreux, la plus dure après celle de la Trappe. Confinés au fond d'un désert, au milieu des montagnes, sous un climat rigoureux, ils vivent dans un silence absolu. Ils jeûnent huit mois de l'année : leur collation du soir se compose alors de quelques onces de pain et d'un peu de vin. Jamais d'aliments gras, même en cas de maladie grave. Le linge de corps leur est interdit. Sous leur robe de bure ils portent un cilice. La nuit il faut qu'ils interrompent leur sommeil pour l'office de matines, qui ne dure pas moins de deux heures, et qu'ils entendent prosternés, le corps étendu, les mains et le front sur la pierre glacée.

Voilà la vie austère, pénible, à laquelle viennent de se condamner volontairement deux hommes habitués aux délicatesses et aux raffinements du monde où ils étaient nés. Qui les y a poussés? La foi, le malheur, les orages de la passion? C'est un mystère qu'il ne m'est pas permis de pénétrer, dussé-je y rencontrer quelqu'un de ces drames inconnus et palpitants dont Alexandre Dumas, dans ses *Impressions de voyage en Suisse*, et Alexandre de Lavergne, dans son *Ut de poitrine*, se sont faits les échos.

~~~ Entre l'ascétisme monacal et la licence des mœurs, entre l'excès des jouissances et leur paroxysme, il y a place pour un milieu honnête et raisonnable. C'est affaire aux moralistes de nous y ramener. Par malheur, jusqu'ici leur voix est restée inécoutée. Qu'est-il resulté de la philippique de M. Dupin contre le luxe des femmes? La réponse, je n'ai pas besoin de vous la faire. On ne guérit pas une plaie avec des paroles et des déclamations, si éloquentes qu'elles soient. Le seul remède est dans les moyens pratiques. Ainsi l'a compris le congrès de femmes qui vient de tenir ses assises à Stuttgard. Il a été résolu entre ces dames qu'une commission composée de peintres, de fabricants, de médecins, de tailleurs et de modistes, serait chargée d'élaborer des modèles de toilettes qui, une fois admis, ne seraient plus sujets aux variations de la mode. La tentative est louable; mais en conscience, c'est tout ce qu'on peut en dire. Si nombreux, si charmants, si ingénieux que soient les modèles imaginés par les Worth de la commission,—et je suppose qu'il y en ait pour toutes les tailles, pour toutes les grosseurs, pour tous les teints, pour tous les physiques, — quelle est l'élégante qui consentira jamais à s'y soumettre? Où trouverez-vous une femme qui se résigne à s'habiller comme sa voisine? Si vous voulez que la mesure réussisse, donnez-lui une sanction. Décretez carrément une loi somptuaire, avec de bonnes pénalités au bout. Autrement vos modèles ne feront qu'aller grossir les cahiers des journaux de modes.

~~~ Le gouvernement du Haut-Unterwald, à la bonne heure! lui, n'y va pas par quatre chemins. Les jeunes compatriotes de Melchtal avaient l'habitude, paraît-il, de priser et de fumer dès le biberon. Une ordonnance vient d'être rendue qui interdit l'usage du tabac aux ressortissants du canton qui n'auraient pas encore atteint leur dix-huitième année — et ce, sous peine d'amende et de prison pour les contrevenants. Mais que va devenir le proverbe : Priser comme un Suisse?

~~~ En ce pays essentiellement démocratique, les plus hautes fonctions ne sont pas inconciliables avec l'exercice d'un commerce ou d'un état manuel. Je me rappelle avoir eu pour aubergiste, il y a quelques années, le landamman de je ne sais plus quel canton. Les Américains sont plus regardants. Le sénat de l'Arkansas vient de destituer un de ses membres qui, pendant les vacances législatives, s'était engagé comme coiffeur à bord d'un *steamer*. Deux députés du Missouri, qui avaient cru pouvoir utiliser leurs loisirs en se faisant garçons d'hôtel à Montgommery, se sont vus également exclus du Congrès. On a jugé inconvenant que le premier venu pût se faire faire le poil et cirer les bottes par un législateur. — Allons, il se passera du temps encore avant que nous n'en arrivions à la démocratie pure.

~~~ Je cherchais une transition pour arriver aux théâtres. Le pacha d'Égypte va me la fournir.

Sur la place d'Eskabié, au Caire, sept mille rayas travaillent jour et nuit. Ainsi l'a ordonné S. A. Ismaïl-Pacha. A quelle œuvre le successeur des Pharaons a-t-il attelé ces légions d'esclaves? A un jardin suspendu, comme Sémiramis? A une pyramide, comme Chéops? A un canal, comme Sésostris? — Non, à un théâtre, tout simplement.

S. A. Ismaïl-Pacha a hérité des goûts de Schahabaham pour la littérature dramatique. Il veut se faire jouer *la Belle Hélène, la Grande-Duchesse, Barbe-Bleue*, tout le répertoire d'Offenbach qu'il n'a fait qu'entrevoir lors de son passage à Paris. Le théâtre a été commencé il y a quelques jours : il sera fini le vingt-sept novembre. Ce n'est pas tout : l'*impresario* de Pera a été mandé par le télégraphe. Ordre lui a été donné d'avoir réuni pour cette même époque une troupe capable d'interpréter les œuvres qui ont eu l'honneur de dérider Son Altesse. Une frégate de l'État, mise à sa disposition, l'a transporté à Marseille. Arrivé à Paris, il s'est empressé au debotté de courir chez Mlle Schneider, à qui il a offert la bagatelle de cinquante mille francs pour trois représentations.

— Cinquante mille francs, a répondu la Grande-Duchesse, vous vous êtes trompé de porte, mon cher. Voyez Mlle Silly!

~~~ Hâtons-nous maintenant de liquider notre arriéré théâtral.

Mais permettez-moi d'abord — à tout seigneur tout honneur — d'entrer à la Comédie-Française et de vous raconter le petit acte à deux personnages, que MM. About et de Najac viennent de faire jouer sous ce titre : *une Histoire ancienne*.

L'histoire ancienne, ce seront, si vous voulez, les amours de Clotilde et de Georges de Gailles. Un mariage avait été projeté entre les deux jeunes gens; mais les parents de Clotilde s'avisèrent que M. de Gailles, léger, viveur et quelque peu mauvais sujet, n'était pas du bois dont on fait les maris. M. de Gailles fut éconduit et Clotilde se résigna à épouser un vieillard, le marquis de Chenneville. Georges, de son côté, se laissa induire en mariage avec une espèce de lionne qui lui rendit la vie dure — peu de temps heureusement; car elle mourut bientôt, laissant Georges, du même coup, veuf et consolé.

Après quelques mois de voyage, Georges revient à Paris, et, un beau soir, Clotilde le revoit plus tendre, plus amoureux, plus pressant que jamais. Elle s'abandonne au plaisir d'écouter cette douce chanson de l'amour que lui chante le seul homme qu'elle ait jamais aimé. N'est-elle pas veuve, d'ailleurs, elle aussi, et libre de sa main? — Veuve, libre! A ces mots qui sont pour lui une révélation inattendue, voici Georges qui se trouble, qui rompt les chiens, et « minute à part lui une retraite honnête. » Ignorant que le marquis n'était plus de ce monde, il était venu avec l'espoir de reprendre son roman au chapitre interrompu et de le mener à fin, en contrebande, commodément, à l'abri du pavillon conjugal. Clotilde est frappée au cœur; mais sa dignité lui donne la force de renfoncer ses larmes et de cacher sa blessure. — Ah! il vous faut un tiers entre nous. Qu'à cela ne tienne! Vous n'attendrez pas longtemps, et elle lui nomme un jeune gentleman qui aspire à sa main et qui va lui être présenté. Georges est piqué à son tour : il lui déplaît d'être remplacé aussi vite. L'éternelle histoire du chien du jardinier! Resté seul, il se met à feuilleter machinalement un carnet qui lui tombe sous la main. C'est le journal du vieux marquis, le dépositaire secret de ses pensées et de ses actions. Tout d'un coup, la figure de Georges s'illumine, son regard rayonne, son cœur déborde de joie et, lorsque Clotilde rentre, il la prend par la main et se plaçant avec elle devant le portrait du marquis : « Monsieur, s'écrie-t-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de *Mademoiselle* votre fille. »

Tel est ce badinage, vif, alerte, spirituel, d'une gaieté à la fois délicate et savoureuse. Coquelin y fait feu de toute sa verve : il est parfait de tact et de comique dans sa retraite amoureuse. Clotilde, c'est Mme Madeleine Brohan, irrésistible de grâce et de séduction dans ce rôle de jeune veuve qu'elle joue, — c'est tout dire — comme elle joue *la Porte ouverte* et *le Cheveu blanc*.

~~~ Avec *le Comité de lecture*, la nouvelle pièce de M. Léon Bertrand, l'Odéon vous introduit dans le foyer même de la Comédie-Française. C'est là que, timide comme un débutant qu'il est, le poëte Marcel attend le moment favorable pour remettre au secrétaire de la Comédie son manuscrit de *Tout ou rien*. Le comité vient de se réunir. Il doit entendre ce jour-là même une comédie de deux jeunes auteurs, Verneuil et Casimir. Des deux collaborateurs, celui-là est l'abeille, celui-ci le frelon. En d'autres termes, Casimir exploite Verneuil. Toute la pièce — qui est en vers, s'il vous plaît — a été écrite par ce dernier, ce qui n'a pas empêché Casimir de la présenter sous son nom seul. L'heure de lire est arrivée; tout d'un coup les deux collaborateurs s'aperçoivent qu'ils n'ont apporté qu'un brouillon. Pendant qu'ils courent chercher leur manuscrit, un huissier appelle M. Casimir. Marcel est là. L'occasion de se faire entendre ne se retrouvera jamais peut-être. Ma foi, la tentation est trop forte, il n'y résiste
~~~

pas et il entre au comité. Il en sort heureux, ébloui ; *Tout ou rien* a été reçu à l'unanimité.

Mais contre-temps fâcheux ! le voilà qui se trouve en face de ceux dont il a pris la place. Heureusement le comité prend bien la chose ; il maintient sa décision : seulement il ajourne à huitaine la lecture promise à Casimir.

Le secrétaire demande aux deux jeunes gens le titre de leur pièce. O surprise ! ce titre, c'est *Tout ou rien*, le même que celui de la comédie de Marcel. Je le crois bien : c'est le plan de Marcel perdu par lui dans le Luxembourg et trouvé par Casimir, que ce dernier a livré à Verneuil, devenu ainsi le complice involontaire d'un plagiat littéraire. Casimir s'esquive et Marcel tend la main à Verneuil, qui deviendra son collaborateur.

Et la femme? Elle est représentée par une vieille fille atteinte de monomanie tragique, et que le secrétaire éconduit avec cette courtoisie parfaite qui est dans les traditions de la Comédie-Française. Le rôle est comique et Mlle Nancy le joue à merveille.

Cette petite comédie, agréable et sympathique, a été accueillie avec faveur. Les vers sont faciles et élégants. C'est la note et la facture d'Étienne et de Casimir Delavigne.

Reynald a de la distinction et de la chaleur. Paul Clèves enlève lestement le personnage du faiseur. Dugaril, dans celui de Verneuil, a fait un excellent début.

~~~ La collaboration de MM. Théodore Barrière et Léon Beauvallet, qui leur avait déjà valu le grand succès du *Crime de Faverne*, vient de s'affirmer de nouveau avec éclat dans leur nouveau drame de l'Ambigu : *le Sacrilège*. Cinq heures durant, le public est resté sous le charme de cette pièce étrange, compliquée et claire à la fois, semée de larmes et de rires, d'émotions palpitantes et d'épisodes bouffons, où la fantaisie coudoie la réalité, qui passe tour à tour du bouge au salon, du coquin à l'honnête homme, de l'ange au démon, de la vierge chaste à l'impure drôlesse, où le dialogue parcourt toute la gamme du langage, depuis l'argot brutal jusqu'aux délicatesses de l'esprit le plus raffiné, sorte de pandæmonium où s'agitent toutes les passions, de kaléidoscope où se succèdent les tableaux les plus divers, où l'action commence dans un intérieur de famille et se dénoue dans un cimetière, où trente-quatre personnages défilent devant vous, sans se mêler, sans se confondre, chacun avec sa physionomie et son caractère ; — pièce étrange, je le répète, et qui peut marcher de pair avec les inventions les plus profondément machinées d'Eugène Sue et de Frédéric Soulié.

La raconter, je m'y déclare impuissant. Je me bornerai à signaler les points principaux, laissant de côté les épisodes.

Un brave fermier, du nom de Bériot, vient de mourir, léguant sa fortune à une orpheline qu'il a recueillie, Mlle Angèle de Méryane. Au nombre des héritiers désappointés se trouve une certaine Adrienne, cocotte de son état et qui comptait sur les souliers du mort pour dégager ses bottines du mont-de-piété. A défaut de l'héritage elle se rabat sur la vengeance : elle volera à Angèle le cœur de Jacques Bernard qui est aimé de la riche héritière, sans qu'il s'en doute, l'innocent !

Innocent en effet jusqu'à l'idiotisme, jusqu'à l'avilissement. C'est en vain qu'il se sacrifie, qu'il se saigne des quatre membres pour cette drôlesse qui le manie comme son gant, qui le piétine comme sa pantoufle. Lorsqu'elle l'a vidé de son dernier sou, elle le *lâche*, malgré ses désespoirs et ses pleurnichements. Elle a appris qu'un homme marié, un millionnaire, de qui elle avait eu un enfant, est devenu veuf, et l'idée lui vient d'enter un mariage sur l'amour paternel. Il est vrai qu'en bonne mère, il y a longtemps qu'elle a aussi *lâché* son enfant, qui a trouvé un asile dans le cœur et la maison d'un brave mécanicien du chemin de fer du Nord, nommé Lazare. Enlever à Lazare son enfant d'adoption, c'est lui déchirer le cœur. Qu'importe à Adrienne ! Ne faut-il pas [illegible] ?

Et Bernard ? Ruiné de cœur et d'argent, il erre dans les bouges et les tavernes borgnes, au milieu des assassins et des escarpes. Là, le hasard, cette providence des dramaturges, le met encore en face d'Adrienne, cette fois pour la sauver et recevoir dans la poitrine un coup de couteau qui lui était destiné.

Dévouement inutile ! L'odieuse créature s'éloigne, sans même jeter un regard sur son sauveur, et c'est à une autre main que Jacques Bernard doit son retour à la vie.

Cette main — ne l'avez-vous pas déjà deviné ? — c'est celle d'Angèle de Méryane. Ah ! pour le coup, les yeux de notre *héros* se dessillent. Il maudit Adrienne et adore l'ange aux ailes bleues qui veille à son chevet. Il était temps ! Ce bonhomme en caoutchouc commençait à nous agacer.

Mais le sacrilège ? Patience, patience ! comme disait M. de Chilly en l'un de ces rôles qui l'ont fait illustre au boulevard du crime.

Brisée par tant d'émotions, la pauvre Angèle a fini par succomber. Tout le monde la croit morte. Seul, Jacques Bernard doute encore. Il veut au moins revoir une dernière fois le visage de celle qui l'a arraché au désespoir et à la mort. Heureux sacrilège qui lui permet d'acquitter sa dette en lui rendant la vie à son tour. Et pendant qu'Angèle ressuscite, Adrienne meurt assassinée par ses excellents cohéritiers. — Bon débarras !

Les honneurs de la soirée se sont partagés entre Guichard et Mlle Dica Petit : — Guichard, sympathique, cordial et pathétique sous les traits du mécanicien Lazare, — Mlle Dica Petit, dramatique sans exagération, émue sans préciosité, d'une chasteté virginale et d'une distinction de duchesse dans son personnage d'Angèle de Méryane.

Après eux, il faut citer Castellano, qui représente avec brio une sorte de Desgenais médical ; Omer et Allard, un Robert Macaire et un Bertrand dignes de leurs ancêtres ; Mlle Vannoy, très-touchante dans un rôle de demi-teinte ; Mlle Saint-Marc enfin qui enlève en vigueur la silhouette de la venimeuse et antipathique Adrienne.

~~~ Le théâtre Lyrique a rouvert ses portes. C'est là un véritable événement que la critique ne peut passer sous silence. On n'a pas oublié les services que cette grande institution a rendus à l'art musical. Le nom du nouveau directeur, M. Pasdeloup, nous est garant de ceux qu'elle lui rendra encore, et déjà nous en trouvons des gages dans les deux représentations, — celles du *Val d'Andorre* et du *Barbier de Séville*, — auxquelles il nous a été donné d'assister.

Sur ces deux opéras, je n'ai rien à vous apprendre : il y a longtemps qu'ils sont classés parmi les chefs-d'œuvre de leurs auteurs : ce que nous avons à examiner aujourd'hui, c'est l'interprétation, la composition de la troupe et la valeur des artistes que M. Pasdeloup a groupés autour de lui.

De ces artistes, il en est un qui, du premier coup, a conquis tous les suffrages. Cet artiste s'appelle — l'orchestre. Il est tout simplement admirable. L'ouverture du *Val d'Andorre*, — pour procéder par ordre de date, — a été merveilleusement exécutée. Malgré l'absence au pupitre de M. Pasdeloup, on sentait que le bâton du maître avait dirigé les répétitions.

L'héroïne de cette première soirée était Mlle Fidès de Vriès. Dix-huit ans, une physionomie expressive, une beauté originale et distinguée, un talent un peu inexpérimenté, mais plein de charme et de promesses, voix qui ne demande qu'à être assouplie pour briller dans tout son éclat, un profond sentiment de l'expression dramatique, telle est la nouvelle Rose-le-Mai. A côté d[illegible] Mlle D[illegible] applaudir pour la bonne exécution de ses traits, la fraîcheur de sa voix et la gentillesse de son jeu. Et le public n'a pas oublié non plus, dans ses bravos, Mlle Révilly, l'excellente et consciencieuse comédienne que M. de Leuven, en bon confrère, avait prêtée à M. Pasdeloup.

Du côté des hommes, succès également sur toute la ligne. Lutz — et ce n'est pas un mince éloge à lui faire — a lutté sans trop de désavantage contre le souvenir de Bataille. Meillet a fort gaillardement chanté et joué le rôle du vieux sergent recruteur. On lui a fait bisser, avec raison, ses couplets du troisième acte. Quelle singulière voix que celle de Monjauze ! Elle vous irrite d'abord, puis elle finit par vous gagner, à vous sembler non-seulement douce, mais sympathique. Par cette rareté de ténors *di primo cartello*, Monjauze est une précieuse acquisition, et je ne sais trop où M. Pasdeloup aurait trouvé mieux.

Le Barbier de Séville nous a rendu Mlle Jeanne de Vriès, dont les débuts avaient jeté un si vif éclat dans la dernière campagne de M. Carvalho. Elle était alors une virtuose remarquable : elle est aujourd'hui une artiste accomplie. Sa cavatine et son boléro de *la Leçon de musique* ont soulevé des bravos enthousiastes. L'actrice n'est pas inférieure à la chanteuse Mlle Jeanne de Vriès [illegible] du Théâtre-Lyrique.

Aubery, qui faisait Figaro, est un excellent musicien et un chanteur habile. Sa voix, qui manque un peu de mordant, se corsera avec l'âge. Blum (Almaviva), possède un timbre agréable. Il vocalise facilement — qualité rare par le temps qui court.

~~~ A une prochaine chronique, l'heureux début du jeune Devoyod dans le rôle écrasant de Guillaume Tell. — *Audaces fortuna juvat*.

GÉROME.

BULLETIN

On sait combien le culte des morts est professé religieusement par la population parisienne. Dimanche et lundi derniers, jour de la Toussaint et jour des Morts, l'arrière saison a bien voulu favoriser par un temps splendide les pieux pèlerinages aux différents cimetières de la capitale. Une foule immense se pressait aux alentours des vastes nécropoles du Père-Lachaise, et des cimetières Montmartre et Montparnasse. On avait été obligé, pour éviter un encombrement absolu, d'établir deux lignes des personnes qui arrivaient et de celles qui sortaient. C'était par centaines que l'on voyait, sur les anciens boulevards extérieurs, les boutiques de couronnes d'immortelles et d'offrandes mortuaires de toute nature. La tranquillité la plus parfaite n'a pas été troublée un seul instant.

L'installation de la Cour à la résidence à Compiègne a été fixée au commencement du mois de novembre, et peut-être aura-t-elle déjà eu lieu le jour où paraîtra notre journal. L'Empereur compte, dit-on, rester à Compiègne jusque vers le milieu de décembre.

Comme les autres années, il y aura quatre séries d'invités aux fêtes de Compiègne. La première série comprendra principalement les membres de la famille privée de l'Empereur, qui se trouveront ainsi réunis pour la fête de l'Impératrice, le 15 novembre.

Aucune visite princière n'est annoncée, et l'on assure que l'Empereur et l'Impératrice n'ont adressé aucune invitation dans ce but.

M. Baroche, garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, est allé visiter les nouvelles constructions du Palais-de-Justice. M. Brière-Valigny, avocat général, MM. Duc et Daumetz, architectes du palais, accompagnaient M. Baroche. M. le garde des sceaux s'est promené pendant plus de deux heures, et a examiné avec le plus grand intérêt et dans tous leurs détails les salles de la cour d'assises. Il a complimenté, à différentes reprises, les architectes. Une foule nombreuse précédait et suivait M. le garde des sceaux, qui éprouvait quelque émotion en se retrouvant dans ce lieu pour lui si plein de souvenirs.

M. Gustave Lambert, le chef de l'expédition au pôle Nord, est arrivé au Havre pour s'occuper de l'armement du navire qui doit entreprendre cette campagne scientifique et nationale.

M. Gustave Lambert se propose de préparer, pendant le séjour qu'il fera au Havre, les voies et moyens qui lui permettront de s'embarquer dans ce port vers la fin de janvier pour les régions boréales.

La Société des sauveteurs de la Seine, à laquelle s'étaient jointes des députations de toutes les sociétés de sauveteurs de France, a assisté, le 29 du mois dernier, à la messe annuelle et solennelle fondée pour elle par Mgr Sibour.

Après la messe, les sauveteurs de France, sous la présidence de M. Lézeret de la Maurinie, se sont réunis à l'Hôtel de Ville (salle Saint-Jean), à une heure, en séance générale et publique, pour entendre le compte rendu des belles actions accomplies dans l'année et le rapport sur la situation financière de la Société des sauveteurs de la Seine.

Dans cette réunion ont été distribués le grand prix de sauvetage fondé par M. Emmanuel, et les prix Édouard Boittelle, Goelzer, comte de Lyonne, comte de La Farge, d'Irisson d'Herisson, Gémoud, du Sauveteur, de la ville de Falaise, etc. Le caporal Thibault, du corps des pompiers, a été particulièrement applaudi quand il est venu recevoir une médaille d'or de la valeur de neuf cents francs.

L'excellente musique de la garde de Paris avait, avec un très-louable empressement, prêté son concours aux organisateurs de cette solennité philanthropique.

C'est le premier jour de l'Avent que le père Hyacinthe reprendra, dans la chaire de Notre-Dame, le cours de ses éloquentes conférences. Cette année, l'illustre prédicateur traitera de *l'influence du christianisme dans les relations sociales*.

Les fêtes de carnaval seront, en 1869, d'une durée très-courte, Pâques arrivant à l'époque la plus rapprochée du commencement de l'année. Cette fête mobile tombe quelquefois en mars, d'autres fois en avril, subissant ainsi d'après les computs ecclésiastiques, un écart de trente jours.

Pâques est fixé cette prochaine année au 28 mars, le mardi gras au 9 février, clôture des fêtes carnavalesques. Le nombre des bals masqués de l'Opéra sera donc inférieur à celui des années précédentes.

On [illegible] *[illegible]* l'opé[illegible] que composé par Gluck pour la reine Marie-Antoinette. Emporté par un émigré en Allemagne, cet opéra a été découvert, par hasard, par le directeur d'un théâtre de Prague.

Un fait géologique des plus curieux se produit en ce moment aux environs de Vérone. Le Monte Baldo, qui longe les bords du lac de Garde, menace de se changer en volcan. Des détonations souterraines fréquentes se font entendre, tous les habitants ont déserté leurs habitations, et le gouvernement s'est empressé de nommer une commission — pour organiser des secours, ou pour faire des observations scientifiques ? — c'est ce qu'on ne nous dit pas. A Desenzano, de l'autre côté du lac, une maison à trois étages s'est enfoncée dans le sol, mais incomplètement, et l'étage supérieur est encore habité.

Dans les derniers jours d'octobre ont eu lieu les vendanges du célèbre clos de Johannisberg, appartenant au prince de Metternich. Quoique la cueillette se soit faite par un très-
~~~

mauvais temps, le rendement de cette année promet d'être tout à fait exceptionnel tant sous le rapport de la qualité que sous celui de la quantité; il égalera, s'il ne dépasse, les fameuses vendanges de la comète de 1811.

On sait que le prince de Metternich ne tient le château de Johannisberg qu'à titre de fief, et que le domaine direct en appartient à l'empereur d'Autriche, qui perçoit la dîme sur les produits du clos.

Le beau cèdre du Liban de la butte du rond-point de Mortemart, dans le bois de Boulogne, à l'extrémité sud des lacs, est mort, abattu et converti en bois de corde. Il avait plus d'un siècle d'âge. Il avait été transplanté, il y a quinze ou seize ans, et cette opération avait vivement excité la curiosité publique, car, à cette époque, la ville de Paris n'avait pas, comme aujourd'hui, un personnel de jardiniers transplanteurs et tout un matériel spécial. Actuellement on ne se retourne plus quand on voit passer sur le boulevard un arbre haut de douze ou quinze mètres.

Nous comptions, sur la foi des personnes les mieux informées, voir Mlle Sarolta figurer en tête de la liste des pensionnaires de M. Pasdeloup. Cela n'avait rien qui dût nous surprendre, car cette gracieuse chanteuse a été véritablement une étoile sur les scènes de San-Carlo, à Naples; du Théâtre de la Reine, à Londres; puis aux théâtres royaux de Berlin, de Copenhague, de Madrid et de Bruxelles, avant de faire une apparition à notre salle Ventadour, où les dilettanti lui ont fait l'accueil le plus chaleureux et le mieux mérité.

Mais voici maintenant que le bruit court que Mlle Sarolta n'a rien terminé avec M. Pasdeloup, et, bien plus, que le rossignol ne serait pas éloigné de prendre son vol vers Moscou, où un brillant engagement lui serait offert pour la saison d'hiver. Est-il possible que Paris laisse partir une artiste de la valeur de Mlle Sarolta, lorsque nos scènes lyriques sont dirigées par des hommes aussi habiles que MM. Perrin, de Leuven et Pasdeloup?

A cet égard, M. Pasdeloup, qui veut monter *Lohengrin*, fera bien de ne pas oublier que Mlle Sarolta est particulièrement estimée de Wagner, et que son talent doit lui assurer un grand succès aussi bien dans *Lohengrin* que dans *le Tannhauser*. Nous voulons encore espérer qu'il ne s'agit ici que d'une fausse alerte et que nous aurons le plaisir d'applaudir bientôt la jeune et jolie Hongroise.

TH. DE LANGEAC.



LA VILLE D'AREQUIPA, AU PÉROU. — VUE GÉNÉRALE AVANT LE TREMBLEMENT DE TERRE, d'après une photographie.

LE TREMBLEMENT DE TERRE DU PÉROU

La ville d'Aréquipa, qui a été détruite complètement par le tremblement de terre du 13 août dernier, était considérée à juste titre comme l'une des plus belles villes, non-seulement du Pérou, mais aussi de l'Amérique méridionale.

Dans ces contrées sujettes à de fréquents tremblements de terre, on emploie généralement, pour les constructions, le bois et des matériaux très-légers. Aréquipa faisait exception. Tous ses monuments étaient bâtis en pierres volcaniques très-poreuses et très-résistantes.

La fréquence des secousses avait fait reconnaître le besoin d'adopter un système spécial de construction, qui se révélait par l'absence complète d'étages dans les maisons; celles-ci consistaient en rez-de-chaussée voûtés en plein-cintre, qui donnaient un aspect grandiose à la ville. Les murs de refend n'avaient pas moins d'un mètre d'épaisseur.

Ceux qui ont connu cette superbe ville peuvent seuls se faire une idée de la violence du tremblement de terre qui a détruit en huit minutes l'œuvre de trois siècles.

La photographie que nous reproduisons donne la vue de la principale place (plaza Mayor) d'Aréquipa et de l'église de la « Compañia », un des plus beaux monuments de la ville. Les tours de cette église n'existent plus, et ce qui subsiste encore du vaisseau est tellement lézardé qu'il faudra le démolir complétement. La place était entourée d'arcades « los Portales »; c'est là que s'était établie la plus grande partie du commerce de détail.



LA VILLE D'AREQUIPA, AU PÉROU, [illegible] PLAZA MAYOR, [illegible] d'après une photographie [illegible] par M. [illegible]



[illegible] Aragonais. [illegible] Castillane. [illegible] [illegible] Castillan.

TYPES ET COSTUMES ESPAGNOLS; dessin de M. F. Reinhard. — Voir page 706.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — MEETING AU CIRQUE PRICE, A MADRID, EN FAVEUR DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE DANS LES COLONIES.
Dessin de M. Jules Pelcoq, d'après le croquis d'un de nos correspondants.

La cathédrale et la prison se trouvaient aussi sur la place. Ce dernier bâtiment s'est écroulé et a enseveli sous ses décombres tous les détenus qu'il renfermait.

Le tremblement de terre ayant eu lieu dans la journée, les habitants ont eu le temps de se réfugier presque tous sur les places. On a compté trois cent cinquante victimes; on doit bénir le ciel de ce que ce nombre ait été relativement si peu considérable, quand on songe que la ville d'Aréquipa comptait quarante mille habitants et que bien peu eussent échappé si le désastre s'était produit au milieu de la nuit.

A l'heure qu'il est, personne ne s'est encore hasardé au milieu des maisons en ruine. La population s'est répandue dans les campagnes environnantes, où elle a dressé des tentes provisoires. Un campement s'est également établi sur la grande place. Les malheureux, sans autres vêtements que ceux qu'ils portaient au moment de la catastrophe, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, ont encore à souffrir des rigueurs de la saison.

Dans la journée, il fait une chaleur insupportable, et pendant la nuit la température descend jusqu'à trois degrés. Cette détresse augmentera encore dans deux mois, lorsque la saison des pluies arrivera et que l'eau traversera la toile des tentes.

Une lettre récente nous fait savoir que de nouvelles secousses se produisent cinq ou six fois par jour quelquefois. Telle est en peu de mots la triste situation dans laquelle se trouvent les malheureux habitants d'Aréquipa, situation qui mérite l'assistance de toutes les âmes généreuses, et justifie, à tous égards, les souscriptions qui se sont organisées en France et en Angleterre.

A côté des ruines d'Aréquipa, nous donnons deux gravures représentant cette belle cité et le port d'Arica, tels qu'ils étaient avant le cataclysme qui a plongé dans le deuil une grande partie de l'Amérique méridionale.

E. L.

LA MAISON DE PILATE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

DU ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

— Mais l'autre... disaient nos hommes d'État.

— L'autre, le voici! prononça tout à coup Bobazon, ouvrant la porte toute grande et livrant passage à Esteban.

— Chargez! s'écria Pedro Gil avec triomphe, nous sommes sauvés!... Dieu vivant! sus! sus! à l'assassin du roi!

Esteban voulut reculer, mais Bobazon, l'épée à la main, était déjà entre lui et la porte. A la voix de l'oidor, tous les bravi, excepté Trasdoblo, abandonnant le bon duc, s'étaient rués sur le nouvel arrivant.

Trasdoblo n'avait garde de se joindre à ses compagnons.

Le bon duc venait de lui saisir le poignet. Il se redressa tout d'un coup et dégaina. Le boucher tomba, le crâne ouvert et horriblement fracassé.

En même temps, le bon duc se dépouilla de son manteau et découvrit son brillant costume, tout pareil à celui d'Esteban. Il roula son manteau autour de son bras droit, et s'avança d'un pas ferme, l'épée et la tête hautes, vers le groupe formé par nos hommes d'État que Pedro Gil avait rejoints.

Ceux-ci le regardaient avec stupeur.

Et le roi des gueux demandait grâce, disant, lui aussi:

— Mes bons seigneurs, que vous ai-je fait?... Ce n'est pas moi, vous le savez bien, qui suis le duc de Medina-Celi!

Nous ne croyons pas pouvoir raconter autrement que ne le fait la légende andalouse elle-même cet épique combat, livré par Hernan Perez de Guzman, seul, à quinze adversaires, dont cinq étaient des gentilshommes.

Parmi ces quinze combattants, il y en avait plusieurs de redoutables, entre autres Cuchillo, le connétable de Castille, Jean Sforze et l'ancien commandant des gardes. Les autres étaient des soldats mercenaires habitués au maniement des armes, des gitanos souples comme des tigres et sachant lancer le couteau catalan avec une terrible adresse.

— De par le ciel! seigneurs, s'écria Pedro Gil, dont les lèvres blêmirent, celui-ci est le duc! Il n'y a plus ni à reculer, ni à hésiter, faisons justice au nom du roi!

L'oidor se mit bravement en garde, en seconde ligne cependant, car Jean Sforze et don Pascual étaient tous les deux en avant de lui.

— Bas les armes, ordonna le bon duc, et je vous garantis grâce de la vie, de par le roi!

— Don Hernan, mon noble cousin, dit le vieux Zuniga, j'ai déposé mon épée...

— Reprends-la, ou je t'assomme! s'écria Pascual de Haro.

— Nous sommes tous unis dans un même dévouement loyal, ajouta Pedro Gil; Don Hernan Perez de Guzman, surpris en flagrant sacrilège, tout ce que nous pouvons vous promettre, si vous rendez votre épée, c'est d'être livré à la justice de l'audience.

— Pitié! mes bons seigneurs, pitié! gémissait Esteban qui étouffait, la gorge serrée par la main du toreador.

— Débarrassez-nous de ce coquin! commanda l'oidor.

— L'ami, dit le bon duc en se tournant vers le roi des gueux, si tu as fait ton devoir, tant mieux pour toi; le secours doit être proche... Moi, je n'ai pas besoin d'aide; le temps qu'il me faut, je le prends!

— Vous voyez bien, messeigneurs, que je suis avec vous! commença le saint d'Antequerre; cet homme m'avait donné des ordres... Je n'ai pas prévenu la garde du roi...

— Ils sont complices! dit Pedro Gil, qui fit un signe.

L'épée de Cuchillo brilla; Esteban poussa un cri sourd et tomba à la renverse. Un instant il se débattit, puis ce fut l'immobilité de la mort.

Cuchillo et ses compagnons revinrent alors vers le groupe principal, tandis que Hadjar, Nombres et plusieurs soldats manœuvraient pour entourer le bon duc.

— Commençons donc le bolero, seigneurs, dit celui-ci, qui eut un sourire aux yeux et aux lèvres.

D'un mouvement plus prompt que la foudre, il bondit au moment où les deux gitanos allaient le saisir par les jambes: Don Pascual, le connétable et Jean Sforze le reçurent à la pointe de leurs épées, mais son glaive sonna trois fois pour parades exécutées avec une vélocité prestigieuse, et Jean Sforze tomba sur ses genoux, percé d'un coup profond à la hauteur de la gorge.

Le connétable, homme robuste et lourd, se sentit enlevé de terre. Don Hernan l'opposa d'abord comme un massif bouclier à la rapière du toreador, qui fondait sur lui de tout son élan. Le connétable percé entre les deux épaules poussa un hurlement de rage. Don Hernan tourna sur lui-même et précipita ce mort au milieu du groupe principal, qui fut rompu comme par le choc d'un quartier de roche lancé par une machine de siège. Il passa dans le trou, élargi par le redoutable moulinet de son épée, et gagna l'embrasure de la fenêtre la plus voisine de cette banquette qui gardait le nom de Christophe Colomb.

C'était le but de sa tactique. Il était là dans une forteresse, protégé de trois côtés et ne pouvant être pris que de face.

Pendant que nos assaillants étourdis se comptaient, il alla tout d'un temps jusqu'au fond de l'embrasure, et mettant son torse dehors, il cria d'une voix retentissante:

— A moi, mon fils Mendoze!... à moi les amis de l'écusson aux trois éperons d'or!

Sa main gauche avait glissé sous son pourpoint. Il arracha le médaillon donné par Louis de Haro mourant, et le jeta dans la cour des Marionnettes en disant:

— Qui l'aime le rapporte!

— Il appelle les desservidores à son secours! s'écria Pedro Gil avec un éclair de joie féroce; ne craignez plus rien messeigneurs; le traître a fait l'aveu de son crime!... Nous combattons pour le roi... notre sang est notre témoin... chacun de ces cadavres nous absout et condamne le parricide... chargeons, de par le Christ! et qu'en arrivant ses compagnons trouvent la besogne faite!

Don Pascual et Cuchillo, soutenus par trois mercenaires, se prirent à marcher vers l'embrasure. Le bon duc était prêt. Le jour le touchait à revers et donnait à sa haute taille des proportions héroïques. Il avait cet avantage de voir les yeux des assaillants, tandis que les siens restaient dans l'ombre.

— Tirez aux jambes, enfants, dit le commandant des gardes; Spada, à toi le front du taureau; je me réserve la poitrine: en avant!

Cinq coups furent portés, cinq parés: deux épées de mercenaires volèrent en éclats. Cuchillo redoubla, don Pascual aussi, Alcoy se mit de la partie.

Pedro Gil s'agitait comme un démon. Il avait de l'écume à la bouche.

— Estremeno! disait-il à Bobazon, défends cette porte sous peine de la vie!... Reuben, ouvre l'huis du roi!... Il faut que le roi puisse voir comme nous mourons pour l'amour de lui!... Ferme, Cuchillo!... Courage, don Pascual!... Pousez! poussez! il est à nous!

Don Bernard de Zuniga, toujours collé au lambris, n'était pas tout à fait oisif, bien qu'il ne prît pas une part effective à la lutte; il tirait à demi son épée, puis il la replongeait au fourreau, puis il dégainait encore à moitié, puis encore il rengainait, selon que le dieu signature lui conseillait la paix ou la guerre: c'était un secrétaire d'État bien cruellement [illegible].

Cependant le combat continuait. Don Pascual avait une large blessure à l'épaule, et la tête de Cuchillo saignait par deux plaies. Les mercenaires ne voulaient plus charger, les gitanos tournaient autour des portes.

— Aux couteaux! ordonna Pedro Gil, qui voyait rouge, et dont les cheveux se hérissaient sur son crâne.

— Cet homme est le démon, grommela un soldat serrant à deux mains son ventre ouvert.

— Sauve qui peut! dit un autre.

Le bon duc restait immobile et muet au seuil de son embrasure.

Pedro Gil arracha le couteau catalan de Reuben. Il se mit à l'abri derrière la vaste carrure de don Pascual. Il vise. Le couteau partit en sifflant et disparut tout entier dans les plis du manteau du bon duc.

On vit un tressaillement léger courir par tous ses membres et contracter un instant les muscles de sa face.

— Touché! cria l'oidor; un dernier assaut, au nom du diable! je vous dis que nous le tenons!

Alcoy, Pascual, Cuchillo et trois des mercenaires s'élancèrent à la fois. Deux gitanos lancèrent en même temps leurs couteaux, qui produisirent un bruit sinistre en traversant le manteau du bon duc.

Celui-ci se redressa plus fier, et tandis que les soldats reculaient en répétant: C'est le démon! il renversa d'un seul élan le toreador et le commandant des gardes.

Alcoy se jeta de côté.

Pedro Gil voulut fuir. Le bon duc le saisit aux cheveux, l'enleva de terre et l'écrasa contre les dalles.

Puis, se couvrant de son épée, il regagna son poste à pas lents.

Pedro Gil se roula, eut un râle, imprima ses ongles sanglants dans la pierre et expira.

Un grand bruit se faisait au dehors.

Moncade et les trabucaires traversaient au pas de course la chambre du roi. En même temps, Bobazon ouvrait toute grande la porte qu'il était chargé de défendre. Mendoze, qui ne le reconnut point, l'écarta d'un coup de pommeau au visage, et Bobazon s'écria en pleurant de joie:

— Pour le coup, ma fortune est faite!... On verra bien que c'est moi qui ai sauvé Sa Majesté!

L'instant d'après, Pascual était sous le genou de Moncade, et l'épée de Ramire s'appuyait sur la gorge de Cuchillo.

— C'est ma dernière corrida! murmurait ce dernier; j'ai manqué le taureau, j'ai ce que je mérite!

[illegible]

— Par les cinq plaies! s'écria-t-il en courant droit à Mendoze; ne vas-tu pas me tuer la meilleure épée de l'Espagne?... Je le préfère à Corrientes, sais-tu?... arrière, jeune homme!

Mendoze recula, respectueusement incliné. Le roi poursuivit:

— Nous sommes arrivés à temps, quoique ce diable de Perez se soit fait justice lui-même. Nous étions de la même [illegible]

Il poussa du pied le corps de Pedro Gil.

— Alcade! dit-il, voici tout ce qu'on vous a laissé: don Baltazar de Alcoy, président de mon audience de Séville, et Pascual de Haro, commandant de mes gardes... De par le Dieu vivant, où est ce vieux traître de Zuniga?

— Majesté, dit le secrétaire d'État, levant sa tête maigre et pâle au-dessus de sa fraise empesée, vous avez la sagesse du fils de David, vous ne me confondrez pas avec ces misérables... Je suis le parent de Medina-Celi... Qu'il ait la première place, je consens à garder sous lui l'expédition des affaires...

Le roi le regarda en riant.

— Tu conserveras la signature, dit-il, pour contre-signer l'ordre d'exil qui t'envoie à ton château de la Navarre... Que je ne te voie plus! Je veux régner!

Pendant que les trabucaires emmenaient don Pascual, Alcoy et le vieux Zuniga, Bobazon pensa que le moment était favorable pour montrer à Philippe la contusion qu'il avait sur la joue.

[illegible] noble et digne.

— Qu'on me montre le coquin qui ressemble au Medina-Celi! interrompit le roi avec sa pétulance d'enfant.

Le saint Esteban d'Antequerre était couché dans un coin parmi les morts. Aux dernières paroles de Philippe, il se releva gaillardement, secoua la poussière qui souillait ses riches habits, et s'en vint, le poing sur la hanche, saluer Sa M[illegible].

— Regardez-moi, royal seigneur, dit-il sans être déconcerté le moins du monde; j'ai joué plus d'un rôle en ma vie, ayant été comédien de mon état, et, j'ose le dire, comédien distingué... Du diable si je voudrais recommencer la pièce!... Ce misérable Pedro Gil, qui a trouvé ici le châtiment de ses forfaits, m'avait donné à choisir entre le bûcher et le titre de duc... Majesté, je vous le demande: à ma place, qu'eussiez-vous fait?

Le roi écoutait cette harangue, et regardait tantôt Esteban, tantôt le duc de Medina-Celi, qui depuis la fin de la bataille restait appuyé sur son épée.

— De par le ciel! s'écria-t-il, voilà un amusant bouffon et une miraculeuse ressemblance... Hernan, tu es plus pâle que lui... Je ferai quelque chose pour ce comédien... Approche, Cuchillo; je te retiens pour ma grande corrida... Qui donc est ce jeune homme? ajouta-t-il en fronçant le sourcil.

Son doigt tendu désignait Mendoze.

— Si tu avais tué Cuchillo, capitaine, reprit-il rudement, tu aurais eu affaire à moi.

— Sire, dit le bon duc, dont la voix sembla tout à coup altérée, ce jeune homme est le fils de don Louis de Haro, comte de Buniol, et de dona Isabel d'Aguilar.

Les deux mains de Moncade saisirent la main de Mendoze.

— J'étais votre ami avant de savoir que nous étions cousins, seigneur, dit le marquis de Pescaire.

— Ah bah! fit le roi. Mystère!... péripétie!... si notre poëte Calderon était du voyage, il ferait ample moisson, ce matin. Eh bien! Louis de Haro, marquis de Buniol, ton père était notre ami... baise notre main si tu veux, et ne t'attaque [illegible]

Bobazon ouvrait des yeux énormes.

— Sire, reprit le bon duc, je désire entretenir Votre Majesté.

— Pourquoi non, Hernan? n'as-tu pas ton franc parler?... nous causerons ce soir.

— Il faut que ce soit sur-le-champ, sire.

— Sur-le-champ, vive Dieu!...

— Ce soir, royal seigneur, il serait trop tard.

— Pourquoi cela, duc?

— Parce que mes minutes sont comptées, sire. Je suis blessé à mort.

Le roi pâlit. Il y eut parmi l'assistance un mouvement de stupeur, puis d'incrédulité. Cet homme qui parlait de blessure mortelle était droit et fier comme un chêne.

Mendoze et Moncade avaient fait ensemble un pas vers le bon duc. Celui-ci les éloigna de la main. Il se pencha à l'oreille du roi, qui s'était approché tout ému, et qui disait:

— Tu rêves, duc, ou tu veux m'effrayer!

— Sire, murmura don Hernan, dont le front blêmissait de plus en plus et qui avait de la sueur aux tempes, vous avez

1. Voir les numéros 705 à 720.

entre vos mains l'avenir de cet enfant et celui de ma fille. Ils s'aiment, vous seul au monde savez comment don Louis est mort, ce noble sang serait entre eux comme une barrière.

Philippe l'interrompit d'un geste hautain et grave.

— Nous vous engageons notre parole royale, Hernan, dit-il; ce secret mourra en nous.

— Soyez béni, sire, dit le bon duc qui toucha la main du roi de ses lèvres et reprit :

— Approche maintenant, mon fils Mendoze !

Ramire ayant obéi, Medina-Celi appuya ses deux mains croisées sur son épaule. Les orbites de ses yeux se creusaient. Son front et ses joues se couvraient de plaques livides.

— Don Louis, prononça-t-il avec solennité, don Louis de Haro, tel est ton nom, je le jure devant Dieu, moi qui vais mourir, tu portes ton écusson sur ta poitrine... Ton père était un noble homme. Nous étions frères tous deux par le cœur, et mon dernier souhait est que nous soyons réunis dans la même tombe... Je te donne avec dona Isabel, ma fille, mes biens, mon nom et mon titre de duc !... Tu es vaillant, sois fidèle !

Mendoze sentait plus lourd à chaque instant le poids qui pesait sur son épaule.

A l'entour de cette scène, les assistants faisaient un grand silence.

— Don Louis, poursuivit le bon duc, il est une chose que je retire de mon héritage. Ne touche pas à la devise de Perez. Je suis le dernier fils de Tarifa : j'emporte mon cri de guerre dans la tombe... J'en ai acquis le droit, car j'ai donné au roi ce qu'on ne doit qu'à Dieu.

Il prit son épée, dont il baisa la croix à trois reprises, puis il tomba de son haut tout à coup, sans pousser un cri, sans rendre une plainte.

On écarta les plis de son manteau ainsi que les revers de son pourpoint.

Chacun put voir trois lames catalanes piquées dans sa poitrine. L'épée ne l'avait point touché. Le couteau de Pedro Gil s'enfonçait jusqu'au manche, à quelques lignes au-dessus du cœur.

ÉPILOGUE

XI.

Deux recluses.

Trois mois s'étaient écoulés. Le roi n'avait point quitté Séville, une longue et cruelle maladie l'avait retenu au palais de l'Alcazar.

La nuit venait de tomber, mais les abords du couvent de Sainte-Marie-Mineure, situé à l'angle de l'Alameda Vieja, étaient resplendissants de lumières. Les arbres de l'antique promenoir se reliaient entre eux par des guirlandes de lampions et de fleurs, des pyramides couvertes de flambeaux s'élevaient çà et là, et les maisons étaient toutes illuminées de la base au faîte.

Il s'agissait, sans nul doute, d'une haute et solennelle cérémonie, car la place et les rues avoisinantes étaient encombrées de petit peuple. Majos et majas se trémoussaient sous les arbres, coudoyant sans façon la cohue et imposant à tous la gaieté turbulente de leurs amours. Les pêcheurs de la Triana, les bohémiens de Les Cumeros, les villageois de la vallée mêlaient leurs costumes bizarres et pittoresques. Les baladins faisaient leurs tours à la lueur de mille torches, et, de tous côtés, les notes sourdes et plaintives de la guitare accompagnaient les prestes arpèges de la mandoline.

C'était fête, et vive Dieu ! nos gueux, seigneurs de la Grandesse, maîtres de l'Eldorado, prenaient leur revanche des persécutions et humiliations subies sous le dernier ministère. Ils étageaient insolemment leurs grappes immondes sur les degrés même du portail de l'église et juchaient jusque sur la base des colonnes leurs plaies postiches et leurs haillons menteurs.

Au milieu du parvis, un bûcher était élevé. Au-dessus du bûcher se balançait, suspendu à une potence, un mannequin de taille colossale, représentant le comte-duc.

Ce bûcher était l'œuvre des gueux. Maravedi, Cornejo, Escaramujo, et tout un bataillon de jeunes mendiants, montaient la garde à l'entour.

Sur les degrés, aux meilleures places, s'installaient les sénateurs du Gaspacho : Picaros, le premier, grimé en Nestor et portant plus d'un siècle sur son chef vénérable; Gabacho, époux de la criminelle Brigida; Mazapan, Domingo le nègre, l'éloquent et fier Manoël Palabras, Moscatel, Gingibre, Raspadillo et autres.

La nouvelle et l'ancienne école fraternisaient.

Un seul manquait parmi cette troupe d'élite. L'ambitieux Caparrosa était mort le soir de la grande émeute.

Toute cette tourbe gémissait, glapissait, hurlait. Chaque fois qu'une chaise contenant des dames et des seigneurs s'arrêtait au bas des degrés, c'était un concert de lugubres clameurs.

Sur la plus haute marche du perron était placé un fauteuil garni d'oripeaux déguenillés et fanés. Un homme de belle prestance s'y assoyait. Il portait en tête une couronne de papier doré, et sa main droite tenait un sceptre terminé par une Folie au corsage entouré de grelots.

C'était le saint Esteban d'Antequerre, reconnu roi des gueux et maintenu dans tous les privilèges héréditaires de cette vénérable dignité par lettres patentes de Philippe IV.

Dieu sait que l'on causait dans la foule et que ce bon peuple andalous faisait ample récolte de nouvelles !

— Il est bon, disait maître Galfaros, propriétaire des délicias les mieux achalandées de Séville, il est bon de ne point parler des affaires du gouvernement... Le comte-duc était ce qu'il était, voilà le vrai; son successeur est ce qu'il est.

Un murmure flatteur accueillit ces sages paroles.

— Et pourtant, objecta Dolores, une des jolies servantes de la maison du Sépulcre, on peut bien desserrer les dents un jour de fête... Moi qui vous parle, j'étais sous le porche, le matin où il se prit de querelle avec le comte de Palomas...

— A bas Palomas ! gronda un chœur formidable, à bas le neveu du comte-duc !

— C'était un joli seigneur ! dit bravement Dolores; mais il s'agit de l'autre... Eh bien ! il demanda une mesure de vin de la Manche et un morceau de fromage... Était-ce le déjeuner d'un gentilhomme ! Non !... Cependant, je dis tout de suite : « Voici un jeune cavalier qui fera son chemin à la cour ! »

— Holà ! Galfaros ! cria une voix de femme sortant d'une litière, quatre onces pour toi si tu me procures une place dans la chapelle !

— Ximena ! la saltarine !... Elles peuvent jeter les onces à poignées, celles-là !

— Le comte-duc avait voulu purger Séville de cette lèpre.

— Il avait du bon, le comte-duc !

— Répète ce mot, Diego, pour avoir mon couteau dans la gorge.

On échangea quelques bourrades.

Les valets armés de torches criaient à haute voix le nom de leurs maîtres, et ouvraient de larges trouées parmi la cohue. Il y avait des disputes sur le parvis, entre les meneurs de chaises. Les valets courroucés se renvoyaient des chapelets de titres historiques et de noms retentissants. La liste entière de la grandesse d'Espagne se défilait à grand fracas, par demandes et par réponses, comme un catéchisme.

Tout à coup, un escadron de gardes à cheval déboucha par la rue Sainte-Lucie et tomba sur les gueux à grands coups de plat de sabre. On démolit en un clin d'œil le bûcher et l'on fit disparaître le mannequin du comte-duc.

— Place à la chaise de Vincent de Moncade, premier marquis de Pescaire ! fut-il proclamé en même temps.

— Un des mariés ! un des mariés ! répondit la foule en se massant comme une botte d'asperges.

Chacun tâchait de voir, les femmes criaient, les hommes blasphémaient, les filous coupaient les bourses. Tout le monde était content.

Don Vincent, portant le riche et galant uniforme de capitaine général commandant les gardes du roi, descendit de sa litière et fut entouré aussitôt par un nombreux cercle d'amis. Ce groupe fit escorte jusqu'au haut du perron à une chaise drapée de satin blanc, d'où sortit, sous le péristyle même de la chapelle, une jeune fille dont le visage et la taille disparaissaient derrière le long voile des épousées.

— Une des mariées ! une des mariées ! cria encore la foule.

— Longue vie à la noble Inez de Guzman !

— Honte et malheur à la fille du comte-duc !

— Insulterez-vous la marquise de Pescaire, misérables !

— Scélérats ! soutiendrez-vous la Guzman, dont le père mérite cent fois le fagot ?

Il y eut quelques bons coups de couteaux catalans plantés sourdement entre les côtes. Quelques pauvres hidalgos essayèrent même de dégainer en conjuguant leur verbe généalogique. Mais la place manquait. On pouvait du moins se gourmer : cela soulage en attendant mieux.

Dieu vivant ! la belle cérémonie ! On se battait partout. Les gueux, chassés de leur position, chargeaient à leur façon l'escadron des gardes à cheval; ils s'en prenaient aux jarrets des nobles bêtes, qui tombaient estropiées, avec leurs cavaliers furieux. Les gitanos rampaient entre les jambes de la cohue comme des serpents et visitaient les poches; les pêcheurs, se tenant par le bras, piquaient de l'avant comme la phalange macédonienne, et faisaient l'effet d'un fouloir dans une cuve.

Les portefaix, chantant à tue-tête, avançaient en sens contraire. Malheur à ceux qui se trouvaient entre ces deux pilons !

Au dernier rang, c'était le cercle des prudents, comme Galfaros, Pedro, le mercier de la rue de l'Infante, et maître Garcias, le maréchal ferrant. Ceux-là voyaient peu de chose, mais ils devinaient et glosaient à leur aise.

Comme don Vincent de Moncade et la jeune fille au long voile traversaient le péristyle, le saint Esteban d'Antequerre se leva noblement et drapa son manteau d'un geste sublime.

— Moncade, dit-il, nous avons été mêlés tous deux dans ces derniers temps à des événements d'importance... Le roi, que Dieu garde ! nous a récompensés tous deux... Je te taxe à dix onces d'or pour moi, marquis, à l'occasion de ton heureux mariage, et à cinquante onces pour mon peuple... Moyennant quoi, Moncade, les cent mille frères de la gueuserie andalouse diront dévotement un chapelet pour ta longue félicité sur cette terre.

D'une main il agita les grelots de son sceptre, de l'autre il tendit une sébile vaste comme un saladier.

Un tonnerre d'applaudissements éclata. Les uns savaient pourquoi : c'était le petit nombre; les autres acclamaient de confiance et bien plus fort. L'offrande de Moncade sonna dans la soupière du saint Esteban, qui se découvrit lors et fit un salut de cour avant de reprendre place en son vieux fauteuil.

Une des portes latérales de Sainte-Marie-Mineure roula sur ses gonds, la grande porte ne devant s'ouvrir que pour le roi.

Un jet de lumière s'échappa, semblable à un rayon de soleil. On eût dit que l'église était en feu. Quand le battant se fut refermé, Ximena, ivre de curiosité, offrit son collier de sequins, ses amulettes, sa bourse, sa ceinture à franges d'or et son cœur, à qui l'introduirait dans la chapelle.

Mais la cohue se mit à onduler à larges houles, comme la marée des équinoxes sur les plages de l'Océan.

— Sa Grâce ! disait-on; Sa Grâce !

— La Medina-Celi ! la Medina-Celi !

— La noble Eleonor de Tolède !

— Vertu-Dieu ! dit Dolores, la servante de Galfaros, un cuarto de fromage et du vin de la Manche, était-ce là le déjeuner d'une Excellence ?

— Veux-tu te taire, malheureuse ! fit le maître des délicias. Voyez, vous autres : la bonne duchesse est encore belle dans son deuil.

— Et son pourpoint de buffle, limé aux deux coudes !... reprenait Dolores; et son pauvre feutre dont les bords pleuraient comme un saule...

La foule :

— Honneur et gloire à don Louis de Haro ! Longue vie au premier ministre du roi !

Le couvent des carmélites cloîtrées, connu sous le nom de Sainte-Marie-Mineure, avait, outre sa chapelle privée, une église paroissiale, dont la domination arabe avait fait longtemps un caravansérail. Philippe III avait pris sous sa protection ce temple, qui était pour lui vierge des abominations du culte musulman. La restauration, qu'il avait payée des deniers de sa cassette, était des plus magnifiques, et Philippe IV, dont le goût enfantin se portait vers toutes les choses neuves et éclatantes, l'avait déclarée paroisse royale.

Aussi, les statues jumelles de Philippe III et de Philippe IV étaient-elles placées en bon aspect aux deux côtés du chœur.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES GÉNÉRAUX CONCHA ET NOVALICHES

Nous donnons en même temps les portraits des deux généraux isabellistes Concha et Novaliches, dont les noms ont été si souvent prononcés depuis quelque temps au sujet des troubles politiques de la Péninsule.

Le maréchal Concha, don Manuel, marquis del Duero, — qu'il ne faut pas confondre avec son frère don José, marquis de la Havane, le président du dernier ministère, — est né le 15 avril 1808, à Cordova, dans l'état de la Plata. Fils d'un ancien officier au service de l'Espagne, il entra de bonne heure dans l'armée, mais ne trouva pas occasion de se distinguer avant l'époque du soulèvement de don Carlos.

A dater de ce moment, il conquit rapidement ses grades en travaillant à réprimer les fréquentes insurrections qui n'ont cessé de désoler son malheureux pays. Il a été longtemps capitaine général de la Catalogne. On s'accorde à lui reconnaître du courage et un grand talent de tacticien. Il est l'auteur d'un traité estimé : *De la nouvelle tactique militaire*. Au moment de la révolution, le général Concha, marquis del Duero, était chargé du commandement de l'armée royale de l'intérieur.

Don Manuel Pavia, marquis de Novaliches, est né à Grenade, le 6 juillet 1814. Dès l'âge de dix ans, il entrait à l'école des cadets, dont il ne sortit que pour aller faire la guerre aux partisans. Simple lieutenant au commencement de la longue campagne contre les carlistes, la paix le retrouva général. Il dut le titre de Novaliches à l'une de ses victoires.

Son dévouement à la reine Marie-Christine lui valut d'Espartero un ordre d'exil. Pendant deux ans, il parcourut la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Ramené dans son pays par le cours des événements, il y eut un moment entre les mains le portefeuille de la guerre. En 1853, on l'envoya comme gouverneur aux Philippines.

Il était éloigné depuis un certain temps des affaires publiques et avait même fait donner à sa femme sa démission de dame d'honneur de la reine, lorsque le pouvoir eut besoin de lui et l'appela. Novaliches oublia ses rancunes et ne vit plus que son devoir. Il a été le dernier défenseur de la monarchie tombée. Une épouvantable blessure qu'il reçut à la bataille d'Alcolea a mis ses jours en danger et fait croire un moment à sa mort. Qu'on partage ou non ses opinions, on ne peut que s'incliner devant ce vaillant représentant de la vieille fidélité castillane.

L. DE MORANCEZ.

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

J'ai promis de montrer qu'aux XIVe et XVe siècles il n'y avait point entre la vie du citadin et celle des paysans une différence aussi marquée que de nos jours. Je prendrai pour exemple, non pas Paris, mais Rouen, qui était alors la deuxième ville de France par le nombre de ses habitants que l'on évalue pour cette époque reculée à quatre cent mille au moins, or Paris, à la même époque, ne comptait que six cent mille âmes. Trois motifs ont déterminé ce choix : d'abord si Rouen n'était pas la première ville de France, c'était la plus *fabricante*, la plus industrielle, comme on dirait aujourd'hui; puis les archives en sont parfaitement conservées,



LE MARÉCHAL DON MANUEL DE LA CONCHA,
PREMIER GOUVERNEUR DE MADRID POUR LA REINE ISABELLE.



LE GÉNÉRAL DON MANUEL PAVIA, MARQUIS DE NOVALICHES,
DERNIER GÉNÉRAL DES TROUPES DE LA REINE ISABELLE.

D'après des photographies. — Voir page 703.

et elles sont en outre aux mains d'un chercheur infatigable, qui ne se lasse ni d'en tirer chaque jour des documents précieux, ni de communiquer à tous généreusement le résultat de ses recherches ; enfin, c'est aux portes de Rouen que j'écris et d'un lieu où j'ai, de mon cabinet par la fenêtre, toute cette ville sous les yeux, avec le fleuve qui la traverse et le magnifique pays qui l'entoure.

M. E. Gosselin (c'est le nom de notre excellent archiviste) m'aidait, il y a quelque temps, dans la recherche de documents sur une vieille maison en bois sculpte, des plus curieuses qu'il y ait eues en France, et dont je désirais retracer l'historique dans le *Journal de Rouen.* Cette maison, qui remonte au commencement du XVIe siècle, et qu'on voyait encore à Rouen il y a huit ans, a été démolie en 1861 pour cause de *grands travaux;* mais on vient d'en restaurer la façade dans un des jardins publics de la ville. Mise en place et réparée par un artiste habile, M. Arsène Jouen, cette maison merveilleuse, due au ciseau des anciens huchers normands si renommés au XVe siècle, est, en effet, une admirable huche en bois sculpté destinée à loger une nichée humaine.

M. Gosselin était parvenu à retrouver le nom de tous les propriétaires de cette maison depuis trois siècles ; mais je m'intéressais surtout aux différents prix de vente :



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — LE MARQUIS DE NOVALICHES DICTANT SON RAPPORT SUR LA BATAILLE D'ALCOLEA.
Dessin de M. Miranda, d'après un croquis de M. Padro.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — BATAILLE D'ALCOLEA : LES TROUPES DU MARÉCHAL SERRANO ENLÈVENT LE PONT DÉFENDU PAR LES TROUPES ROYALES SOUS LE COMMANDEMENT DU MARQUIS DE NOVALICHES. — Dessin envoyé par un témoin oculaire.

En 1561, il avait été de 4,500 livres, plus 60 livres de vin et la charge d'une rente de 8 livres 10 sols;

En 1594, de 10.000 livres tournois, plus le service de diverses petites rentes s'élevant ensemble à 31 livres 5 sols.

En 1607, une partie seulement de l'immeuble est vendue par un frère à son frère moyennant 14,450 livres.

En 1643, la maison tout entière est vendue 33,000 livres.

— Toutefois, me disait M. Gosselin, il serait à peu près impossible d'affirmer que la première acquisition et la seconde comprissent tout l'ensemble de la propriété vendue en 1643. La combinaison de certains actes de vente conduirait plutôt à penser que cette propriété s'est accrue successivement au moyen d'acquisitions partielles dont la trace ne peut se retrouver. N'est-il pas, en effet, vraisemblable qu'entre la vente de 1561, au prix de 4,500 livres, et celle de 1594 au prix de 10,000 livres, il a dû s'opérer un agrandissement de la propriété par suite de constructions ou d'acquisitions nouvelles? Comment expliquerions-nous autrement une plus-value si considérable et si rapide?

Du reste, continuait M. Gosselin (et ici nous arrivons en plein à notre sujet, c'est-à-dire à retrouver jusque dans les villes l'élément rustique), du reste, rien n'est plus variable que le prix des immeubles dans ces époques reculées, tel du moins qu'on le trouve indiqué dans les anciens actes; mais il est difficile d'y saisir d'une façon bien précise les variations réelles de la propriété pour plusieurs raisons : d'abord parce que les maisons de ville ne se vendaient souvent que par parties; d'autres fois, parce qu'on y ajoutait ou qu'on en détachait des cours et jardins.

— Quoi! des jardins au milieu des villes si resserrées et si sombres du moyen âge?

— Oui, me dit-il; les jardins étaient même fort nombreux à Rouen; les anciens actes en font foi. Très-souvent on y peut constater qu'avec la maison il existe un clos ou jardin planté d'arbres. D'ailleurs, il y avait dans la ville un grand nombre de fabriques de drap, et chacune de ces fabriques possédait une cour où se trouvaient les *étentes*. Les fabricants de drap étaient eux-mêmes à moitié cultivateurs; ils élevaient les moutons dont ils employaient la laine, et la plupart d'entre eux avaient leur champ aux portes de la ville. En dehors des actes, nous avons la preuve de ce fait dans le nom de plusieurs rues; par exemple, la *rue des Champs Maillet*, qui n'était qu'un ancien sentier conduisant aux champs de quelque fabricant drapier du nom de Maillet.

Ainsi parla M. Gosselin, et je compris comment les bourgeois de Rouen virent dans le mouton la base de leur négoce et de leur richesse et comment le berger devint leur principal employé. Voilà aussi pourquoi dans la décoration du *Gros Horloge*[1] de la ville le mouton et le berger tiennent une si grande place. Le mouton figura dans les armoiries de Rouen, comme ailleurs l'aigle, le léopard ou le lion.

Ajoutons que le quartier du Gros-Horloge était celui des plus riches drapiers, et que tout naturellement ils lui donnèrent pour ornement cette magnifique et grandiose bergerie qui, de nos jours encore, est pour les voyageurs un objet d'étonnement et d'admiration.

Ce mélange de vie urbaine et rurale n'était point particulier à l'industrie drapière; les aubergistes, dans le midi de la France, vendaient dans leurs auberges le vin qu'ils récoltaient eux-mêmes. On sait que le père de Rabelais, qui tenait à Chinon l'auberge de *la Lamproie*, était propriétaire du clos de *la Devinière*, où il récoltait lui-même le petit vin *Pineau*, si vanté dans le *Pantagruel*. Quant aux marchands de drap, il n'est pas besoin de consulter les archives pour savoir qu'ils étaient eux-mêmes les éleveurs des troupeaux dont ils faisaient filer et tisser la laine; ce fait est mis hors de doute par la comédie de *l'Avocat Pathelin*.

La vie des populations urbaines, en ce temps-là, n'était donc pas différente de celle des campagnes autant qu'elle l'est devenue depuis; si l'on en veut des preuves, je citerai le *Roman du Renard*, et l'on verra que la littérature d'alors était essentiellement rustique; ce fabliau des fabliaux fut en effet si populaire, même dans les campagnes, que l'animal qui en était le héros lui doit son nom de *Renard*; il s'était jusque-là appelé *Goupil* ou *Gorpil*.

Si vous voulez voir encore combien la vie rustique aux XIV[e] et XV[e] siècles était mêlée à la vie urbaine, ouvrez le premier volume des *Poëtes français*, publié par Eugène Crépet; partout, comme dans les actes si patiemment compulsés par M. Gosselin, vous y retrouverez l'enclos et le jardinet: écoutez chanter la belle matineuse de Jean Froissard, vers 1392 :

A ce matin me levai
  Droit à l'aiournée
[illegible]
  Dessus la rousée;
Je cuidai être première
  Au *clos* sur l'herbette;
Mais mon doux ami y erre.
  Cueillant la flourette,

Et ces bergers rouennais dont nous parlions tout à l'heure, n'est-ce pas pour eux qu'a été faite la jolie chanson de Martial d'Auvergne :

Mieux vault la liesse,
Amour et simplesse,
D[illegible]
Qu'avoir à largesse
Or, argent, richesse,
Ni la gentillesse
De ces grands seigneurs;

Car ils ont douleurs
Et des maux greigneurs;
Mais pour nos labeurs
N[illegible]
Les beaux prés et fleurs,
Fruitaiges, odeurs,
[illegible]
Sans mal qui nous blesse.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Prenez vos chapeaux
[illegible]
Et dansez sous treilles
Au chant des oiseaux.

Ne croyez pas que ce mélange d[illegible] rustique ait été un fait particulier à la France, dans toute l'Europe au XV[e] siècle vous le retrouverez. Voici une vieille poésie allemande pleine de mélancolie et de terreur; elle n'a, je crois, jamais été traduite en français que par mon vieil ami, Alfred Dumesnil, l'auteur de la belle légende de Bernard Palissy. Écoutez cette poésie étrange et ne vous étonnez point d'y retrouver le petit jardin de la grand'mère tout aussi bien que dans nos riantes poésies françaises; mais quelle grand'mère, ô mon Dieu!

— Marie, où es-tu allée, en bas, Marie, mon seul enfant?

— Je suis allée chez ma grand'mère. Ah! malheur! ma mère, quel malheur!

— Que t'a-t-elle donné à manger, Marie, mon seul enfant?...

— Elle m'a donné d'un petit poisson cuit au four. Ah! [illegible]

— Où a-t-elle pris le petit poisson, Marie, mon seul enfant?...

— Elle l'a pris *dans son petit jardin potager*. Ah! malheur, ma mère, quel malheur!...

— Avec quoi a-t-elle pris le petit poisson, Marie, mon seul enfant?..

— Elle l'a pris avec un bâton. Ah! malheur! ma mère, quel malheur!

— Qu'est devenu le reste du petit poisson, Marie, mon seul enfant?...

— Elle l'a donné à son petit chien noir et brun. Ah! malheur! ma mère, quel malheur!

— Qu'est devenu le petit chien noir et brun, Marie, mon seul enfant?...

— Il a crevé en mille pièces. Ah! malheur! ma mère, quel malheur!

— Marie, où dois-je faire ton petit lit, Marie, mon seul enfant?...

— Tu dois me le faire au cimetière. Ah! malheur! ma mère, quel malheur!

Voilà sans doute qui ne ressemble guère à nos poésies françaises et cependant, vous le voyez, en Allemagne aussi on avait le *petit jardin*, et les mœurs rustiques en ce temps-là se retrouvaient partout.

Ce n'est qu'au XVI[e] siècle que les villes de plus en plus se spécialisèrent et formèrent un monde tout à fait à part des campagnes. Nos littérateurs, à partir de Malherbe, commirent, eux aussi, l'impardonnable faute de ne plus s'adresser qu'aux villes; et même en cela ils marquèrent la séparation en plusieurs points avant qu'elle ne se fût entièrement réalisée. La littérature du XVII[e] siècle ne s'adresse plus qu'au public des villes et, qui pis est, ne songe plus qu'au public lettré; exceptons-en toutefois la Fontaine et Molière. Cependant les mœurs bourgeoises, à Paris même, gardent encore des traces de la vie champêtre. Les *Satires* de Boileau, les *Fables* de la Fontaine, les *Plaideurs* de Racine, les comédies de Molière, nous montrent que les coqs chantaient encore dans Paris, qu'on y élevait des lapins, des pigeons et peut-être [illegible]

Hélas! hélas! dans le Paris actuel trouveriez-vous la place d'un pauvre lapin? Qui pourrait y nourrir seulement des pigeons? Quant au *petit jardin*, chose sacrée, chose indispensable, ce semble, à toute famille, il serait fou d'y penser.

— Mais nous avons les squares.

— Les squares et les jardins publics ont leur charme; ils ont même leur utilité, et de tout notre cœur nous les approuvons: mais leurs riches plates-bandes ne peuvent remplacer le petit coin de terre que l'enfant cultive et bouleverse à son gré, où la mère cultive deux ou trois salades et le père un rosier.

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa noble étendue.

Paris donc et toutes nos grandes villes se sont de plus en plus empierrées; mais l'exagération du mal doit d'elle-même en amener la fin. Déjà l'on peut s'assurer que presque partout la réaction commence contre un si complet maçonnage de nos villes; vous y changez les maisons en vastes casernes; sous prétexte d'ordre et de régularité dans les rues, vous créez le pêle-mêle des familles; mais voyez et sachez comprendre : tandis que vous démolissez et rebâtissez à outrance ces pauvres villes effarées, voici que, sans rien dire, elles se dispersent dans la banlieue pour s'y rebâtir en liberté avec enclos, vergers et jardinets. Il n'est pas une ville qui, depuis vingt ans, ne se soit entourée d'une triple ceinture de quartiers champêtres. Là s'est rebâti en plein air le nid humain, plus gai, plus gracieux, plus intelligent que jamais. Ces jardins, qui n'ont l'air de rien, sont le meilleur de tous les conforts pour les pauvres gens qui, le dimanche, y cultivent quelques plantes potagères et quelques fleurs. Un riche industriel rouennais me disait : Quand des ouvriers se présentent pour entrer chez moi, j'ai soin de leur demander où ils demeurent; s'ils habitent un quartier à jardins, cela me suffit, c'est presque toujours une garantie de moralité. Or, c'est là que vous retrouverez les lapins, les pigeons, les poules, les canards...

Ces milliers, ces millions de petits jardins qui se sont en vingt ans créés autour de toutes les grandes villes expliquent pourquoi le commerce des fleurs et pourquoi la graineterie potagère se sont si remarquablement développés de nos jours. Il y a pourtant des gens qui demandent : A quoi peut-il servir de cultiver des fleurs? — Eh! que ne demandent-ils à quoi peuvent servir le bonheur et la paix!

Faisons encore cette remarque : l'élément rustique que le XVII[e] siècle avait essayé de proscrire de la littérature française dont il doit être, dont il fut en tout autre temps l'élément principal, y reparut dès le siècle suivant, aux approches de la Révolution, par Rousseau dans l'*Émile* et par le *Jardinier de Ferney*; de nos jours, les poëtes les plus populaires, les chansonniers surtout, Béranger, Pierre Dupont, Nadaud, ont très-habilement retouché cette corde; à l'heure où nous sommes, la campagne, les paysans, la culture et le jardinage se rencontrent partout. Dans tous les arts nous les retrouvons; et c'est là un des traits caractéristiques du singulier temps où nous sommes.

Nulle industrie ne s'est plus développée ni plus perfectionnée que le jardinage; les horticulteurs sont devenus eux-mêmes une véritable élite. J'ai pour voisins dans mon village deux hommes que je vois en sabots dès l'aurore bêcher leur jardin; l'un, Ferdinand Mauduit, est en physiologie végétale un de nos esprits les plus pénétrants; l'autre, Boisbunel, a créé à lui seul plus de poires et de pommes nouvelles qu'avant lui on ne l'avait fait en deux siècles. Il dirige et transforme à son gré la végétation. Et savez-vous encore ce que sont ces deux hommes? Deux de nos écrivains à la fois les plus sensés et les plus spirituels. Parmi nos lecteurs, ceux qui ont lu quelquefois le *Journal de l'Agriculture* peuvent en dire des nouvelles.

Eh bien! en même temps que nous voyons parmi les industries prospérer le jardinage, nous voyons parmi les arts du dessin se développer et fleurir le paysage. Ce que nous aimons dans la réalité, nous l'aimons dans les arts; quoi de plus naturel?

L'élément rural depuis quelque temps s'est réveillé au fond de tous les cœurs : J.-A. Barral, dans sa *Trilogie agricole*, a dit ce mot très-vrai : « Tous, nous sortons de la terre; dans nos veines nous sentons courir du sang de paysan. »

Je l'ai dit au début de ces causeries : nos écrivains enfin commencent à comprendre qu'au delà du public des villes il y a le public immense des campagnes; et c'est ce qui nous explique l'explosion de livres et de journaux agricoles à laquelle nous assistons depuis quelques années. Partout on songe à créer des bibliothèques rurales. C'est assurément pour le monde des champs la plus grande de toutes les innovations; mais le principal obstacle à l'essor de ces bibliothèques rustiques, je l'ai dit aussi, c'est que les livres manquent; on les pourrait faire; oui, mais la langue, la vraie langue populaire qu'il faudrait parler en toute sa simplicité, en toute sa pureté et en toute son ampleur, qui la connaît assez? Il faudrait d'abord oublier le jargon académique et se rappeler la belle langue rustique de nos vieux écrivains, qui est encore celle de nos paysans. Aussi je constate avec plaisir que déjà l'attention de quelques écrivains se reporte vers nos vieux dialectes de province, d'anciens mots, d'anciennes manières de dire reparaissent dans la langue littéraire qui eût fini sans cette réaction salutaire par devenir une vraie langue de mandarins incompréhensible au peuple des campagnes. Mais il ne faudrait pas que ce retour au vieux langage sentît le pastiche. Tâchons que le mot, que la phrase, arrivent à la bouche ou sous la plume naturellement, comme ils arriveraient dans la conversation de Gros-Pierre ou du père Picotin.

Voilà le moyen de refondre en un seul peuple la population des villes et celle des campagnes. Le jour où serait obtenu un tel résultat, vous ne verriez plus rien au monde de comparable à la France, et l'univers tout entier avec elle et par elle se transformerait.

EUGÈNE NOEL.

TYPES ET COSTUMES ESPAGNOLS

Au moment où le nom de l'Espagne est dans toutes les bouches, nos lecteurs verront sans doute avec intérêt, réunis dans une même planche, les principaux types et costumes de ce pays.

Voici d'abord le Murcien, dans les veines duquel coule encore le sang arabe. Il est vif, rancunier, et en général peu aimé de ses compatriotes. Un proverbe espagnol dit de la Murcie : *El cielo y suelo es bono, el entresuelo malo.* « Le ciel et le sol en sont bons, l'entre-sol (c'est-à-dire l'homme) mauvais. »

Le costume du Murcien ressemble assez à celui du Valençais, avec les broderies et les boutons d'argent à la veste, et sur la tête le foulard qui prend des allures de turban. Le Valencien, toutefois, est plus adroit et plus intelligent. Il tranche par son activité sur la mollesse espagnole. Malgré ses qualités pourtant, il passe pour méchant et sournois; aussi traite-t-on volontiers la Murcie de *paradiso habitado por demonios*, un paradis habité par des démons. Le dialecte valençais, très-différent du pur espagnol, se rapproche assez du dialecte catalan; mais il est plus doux.

Salut au vaillant Aragonais! La vigueur est son lot. Le malheur est qu'il ne dépense pas cette vigueur à la culture du sol. L'Aragon est, après l'Estramadure, la province la plus

1 Nous écrivons *Gros Horloge* parce que tel était le nom de la rue où se trouve cette horloge, parce qu'à Rouen on dit encore d'une montre bien réglée, qu'elle va *comme le Gros*, et parce que dans un ancien dictionnaire on trouve au mot *Horloge* « substantif féminin pour toute la France, excepté Rouen, où il est du masculin ».

négligée de l'Espagne. Ni agriculture, ni industrie dans ces deux pays. Leurs habitants n'ont de courage les uns et les autres que les armes à la main; avec cette distinction, toutefois, que l'Aragonais est un peu dur de caractere, tandis que l'habitant de l'Estramadure possède un grand fonds de bonte.

Tout autre est l'élégant Andalous, vif, alerte, toujours prêt à danser le *fandango* au son des castagnettes et du tambour de Basque; mais l'Espagnol serieux, l'homme d'intelligence et de progrès, c'est celui des Asturies dans le nord, et au centre celui de la Nouvelle-Castille.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le soleil boulanger. — M. Delamuter. — M. Ericson. — M. Mouchot. — Le soleil agent de mouvement et moteur d'une machine à vapeur. — [illegible] Wood. — L'éclipse solaire du 18 août. — Observations faites à bord du navire anglais le *Rangeon*. — Observations de M. Rapatel à bord du *Labourdonnais*.

Savez-vous ce qu'on veut faire en ce moment du soleil? Un boulanger, oui, un boulanger! M. Delamuter, un Américain sans doute, annonce, dans le journal *les Mondes*, qu'avant peu de temps « du pain paraîtra sur les tables, provenant de blé réduit en farine au moyen d'une *machine-soleil*, de l'invention du docteur Ericson.

« Cet ingenieur, ajoute-t-il, depuis longues années a fait une quantité d'experiences pour arriver à concentrer le calorique rayonnant du soleil. Il est enfin parvenu à construire trois *machines-soleil*, dont l'une est mise en mouvement par la vapeur due à la concentration des rayons du soleil, et les autres par l'expansion de l'air atmosphérique due à la même cause. La concentration des rayons du soleil sur une surface de dix pieds anglais carrés developpe une puissance motrice de la force d'un cheval. »

Voilà qui est assurement neuf, vous écriez-vous? Eh bien, non! M. Mouchot, professeur au Lycee impérial de Tours, reclame pour lui la priorité d'une découverte qui vous paraît si inattendue, et de l'application de la chaleur du soleil à l'industrie.

Il s'appuie sur les expériences de Pouillet, et regrette qu'on ne les ait point mises à exécution dans les contrees où les applications de la chaleur solaire offrent de réelles chances de succès.

« Le soleil, dit-il, à la latitude de Paris, lance chaque jour, pendant neuf à dix heures, été comme hiver, environ dix calories par minute et par mètre carré. Si, malgre ce flux de chaleur qui ferait bouillir, en moins de dix minutes, un litre d'eau à la température ordinaire, et qui équivaut à un travail theorique d'un cheval-vapeur, les corps librement exposes à l'insolation s'echauffent peu, c'est qu'ils se refroidissent rapidement par leurs supports, par le contact avec l'air et par le rayonnement vers l'espace. Il est facile de combattre ces diverses causes de refroidissement. Rien n'empêche de construire à peu de frais des recepteurs où s'accumule la chaleur solaire comme l'eau d'un courant dans un barrage. »

S'appuyant sur cette théorie, M. Mouchot dispose ses appareils de façon à eviter les inconvénients qu'il signale. Après avoir noirci exterieurement un vase de cuivre, il le place sur du sable, sur de la brique ou sur tout autre corps mauvais conducteur du calorique; il le recouvre ensuite d'une cloche de verre mince ou d'un châssis vitré.

Tous ces préliminaires accomplis, il expose cloche, vase et sable à l'insolation directe, et y projette par derrière un notable surcroît de chaleur au moyen d'un reflecteur métallique de médiocre étendue.

L'organisation génerale de l'appareil varie d'ailleurs selon l'usage auquel on le destine.

Si le réservoir métallique est vide, il est facile d'en porter, en moins d'une demi-heure, la temperature à deux cents degres centigrades et au-dessus. Il ne s'agit point ici, on le voit, des phenomènes curieux qui résultent de la concentration des rayons solaires à l'aide de lentilles de verre sur un seul point, mais bien d'effets calorifiques dus à la répartition à peu près uniforme des rayons de cet astre sur une surface de chauffe en quelque sorte indefinie.

Le récepteur solaire de M. Mouchot a été breveté le 4 mars 1861; mais, ne voulant pas faire de son brevet un objet de spéculation, il l'a laissé périmer dès qu'il lui a été permis de continuer ses essais à l'atelier impérial de Meudon.

Toute chaleur étant susceptible de se convertir en travail, les premières tentatives de M. Mouchot ont eu pour objet l'emploi de la chaleur solaire comme moteur.

Il a d'abord pu constater les effets remarquables de l'insolation d'une masse d'air confinee dans son appareil.

Ayant obtenu dans le courant de 1861 l'ébullition de l'eau par le soleil, il s'est applique dès lors à la construction d'une chaudière solaire, assez simple pour pouvoir entrer dans le domaine de l'industrie

En 1864, il était dejà parvenu à résoudre ce problème d'une manière satisfaisante. Enfin, le 2 septembre 1866, il présenta à l'Empereur quelques appareils, parmi lesquels se trouvait une petite machine à vapeur, munie d'une chaudière solaire. Les expériences ayant ete interrompues par le mauvais temps au palais de Saint-Cloud, on les reprit à Biarritz, où elles réussirent complètement.

Depuis, M. Mouchot s'est occupé de la cuisson au soleil de la viande, des légumes et du pain, de la distillation de l'eau-de-vie, et surtout des moyens de faire mouvoir des machines à vapeur à l'air chaud. Enfin il reunit en ce moment dans un ouvrage qui sera bientôt publie les données [illegible] ainsi que l'histoire des applications mécaniques de la chaleur solaire, histoire qui commence à Hieron d'Alexandrie, cent ans avant Jesus-Christ, et qui aboutit, on le voit, à l'an de grâce 1868

Tandis que MM. Ericson et Mouchot proclament le soleil, l'un un futur boulanger, l'autre un cuisinier, « qui opère la cuisson des legumes et de la viande, » le docteur Wood, dans un ouvrage intitulé *The student and intellectuel observer of science*, raconte que le même soleil se complaît à faire de la photographie sur certaines chenilles et sur certaines chrysalides, et il révèle ainsi un nouveau caprice et une nouvelle propriete de l'astre.

D'après cet entomologiste, la peau des chrysalides de quelques especes de papillons possède la propriete, que l'on croyait jusqu'ici particulière au cameleon, de reproduire, pendant un espace de temps plus ou moins court, les couleurs des objets qui les entourent.

Il a constaté ce phénomène sur des chenilles de papillons blancs et de papillons à queue d'hirondelles. Après les avoir nourries quelque temps des vegetaux pour lesquels les chenilles montrent le plus de prédilection, il les a placées, au moment où elles se disposaient à se transformer en chrysalides, dans des boites peintes chacune à l'interieur de couleurs differentes, et exposées directement à la lumière du soleil. Toutes les chenilles, en se depouillant de leur peau pour subir la transformation transitoire qui allait faire des chrysalides, perdirent leur couleur propre et revêtirent la couleur particulière de la boite qui les contenait; toutefois ce phénomène ne dura que peu de temps

Le même docteur Wood a montre recemment à la *Societé entomologique de Londres* un grand nombre de chrysalides de papillons blancs détachees des briques de la façade d'une maison. Elles etaient toutes d'un rouge brun. D'autres chrysalides provenant d'une partie de cette même façade couverte par une treille de vignes étaient toutes vertes.

C'est, on le voit, un des mille moyens ingenieux à l'aide desquels la nature protege les êtres contre la destruction. Grâce à leur teinte analogue à la couleur de leurs abris et qui les confond avec eux, ces chrysalides echappent aux regards et elles peuvent, sans qu'on soupçonne leur presence, attendre impunement, souvent pendant plusieurs mois, la crise qui doit les transformer en papillons.

Il y a loin de ces faits étranges aux serieuses observations faites sur l'éclipse du soleil du 18 août.

A Bombay et à Calcutta le mauvais temps a beaucoup nui aux observations des expeditions officielles; mais il n'en a pas été de même [illegible] du *Rangeon*, navire anglais en route pour Bombay et qui se trouvait au moment de l'eclipse par 15° 42ᵐ de latitude sud et 59° 15ᵐ de longitude.

La lune se montra d'abord comme une masse noire entourée [illegible] très-irrégulière. Le caractère general de cette couronne consiste en une frange argentee entrecoupee de pointes de differentes grandeurs.

De la base du bord gauche supérieur s'echappait un cône tronque se projetant bien loin dans le firmament. Une seconde gloire semblable ornait la base superieure à droite; une troisième enfin, de forme differente, brillait au-dessous de la portion droite du limbe de la lune dont le disque présentait un aspect terne, dur, trouble, et d'une teinte vert olivâtre; il formait relief sur le blanc brillant de la couronne, et son bord supérieur ondule rappelait la silhouette des montagnes qui bordent la mer Rouge ou les pics rocheux de l'île d'Aden

Une minute environ après le commencement de la totalite du phénomene, il apparut subitement sur le demi-limbe gauche inferieur une corne rouge très-distincte. Son contour s'accusait nettement, et sa forme rappelait assez celle d'un sabre malais, mais moins pointue. Enfin, une bande de flamme vive courait le long du centre de la lame; ses bords etaient plus foncés en couleur, mais l'ensemble se fondait dans un rouge chaud. L'éclat de la corne recourbee en dedans se trouvait amoindri et dominé par les rayons blancs de la gloire de la couronne

Après une minute environ, une seconde protubérance rouge rayonna à travers la frange blanche, elle partait de la base droite superieure, près de la base de la projection blanche très-large decrite plus haut. Moins nettement definie, moins montee en couleur, elle ressemblait assez à un œuf reposant sur sa pointe brisée. Les bords etaient plus brillants que les cornes des limbes inferieurs, et l'on n'eût pu définir si les protuberances étaient oui ou non separees du limbe du soleil.

Lors de l'eclipse totale, le bord courbe superieur de la lune se montra subitement couronné d'une large ceinture de lumière violette, foncee en couleur à sa base, et d'une teinte claire au bord superieur de la courbe. Vue à travers cette largeur splendide et fascinante de nuance exquise, la silhouette inegale, déchiree, raboteuse de la lune ressortait en plein relief.

Le dernier des changements observés surpassa tous les autres en grandeur. Au dessus du croissant violet, le soleil s'elança par un mouvement pour ainsi dire instantane, et en jetant autour de lui un eclat incomparable.

Pendant toute la duree de l'eclipse, l'obscurité qu'elle produisait n'empêcha jamais de lire à bord du *Rangeon*, et on ne put voir dans le ciel que l'étoile de Vénus et une de ses voisines.

Le rapport au maréchal Vaillant, de M. Rapatel, commandant le paquebot le *Labourdonnais*, ne contient pas des observations moins curieuses sur l'éclipse du 18 août.

Le temps, quoique sans brume, n'était pas très-clair; l'atmosphère se trouvait couverte d'un voile qui permettait neanmoins de bien distinguer, à l'aide de verres de couleur, le disque du soleil. Dès que l'éclipse commença, chacun put donc suivre l'empietement de la lune sur le soleil. Le ciel ne tarda pas à devenir clair vers l'ouest; mais le voile brumeux persista dans l'est. Au fur et à mesure que la lune avançait sur le soleil, la lumière diminuait graduellement, et lorsqu'il ne resta plus qu'un mince filet de soleil, les ombres portées se montrerent encore très-prononcées : l'ombre des haubans se projetait avec une grande netteté sur les tentes, comme il advient par un beau clair de lune; tout l'horizon semblait éclairé par la lumière d'un feu de Bengale vert dont on n'aurait pas vu la combustion.

Le dernier filet de soleil disparu, on jouit pendant cinq minutes cinquante-sept secondes d'un spectacle splendide. D'abord l'aureole montra de longs rayons rectilignes, et des protuberances d'un rose tendre apparurent presque immédiatement, une de celles-ci empietait sur le cercle noir de la lune.

Depuis le commencement de l'éclipse jusqu'à sa totalité, la lumière alla en diminuant graduellement. Alors l'aspect du ciel se modifia un peu : dans l'est, c'est-à-dire sous le soleil, s'etalaient des nuages brumeux fortement colorés en jaune terne; mais en se retournant vers l'ouest, on jouissait de l'aspect d'un ciel que semblait éclairer un petit jour naissant d'éte, tel qu'il s'en montre dans les pays de latitude nord. Il ne s'est point formé, comme on s'y attendait, de bandes lumineuses parallèles, séparées l'une de l'autre par des espaces obscurs.

Le dessinateur a pu parfaitement reproduire l'image du phenomène; on lisait facilement les caractères d'imprimerie les plus fins, et un officier a distingue sans difficulte les divisions d'un sextant. Il n'y avait plus la moindre ombre. Enfin, on a vu apparaître trois etoiles : l'une d'elles disparut presque aussitôt dans la brume; les deux autres, dont une etait tres-brillante, se montraient au zenith et restèrent visibles pendant toute la duree de l'éclipse totale.

La fin de l'eclipse s'annonça soudainement à tous les regards par l'apparition d'une nappe de lumière, d'un violet magnifique, qui dura à peine deux secondes, et qui précéda le degagement du disque du soleil. En un instant le navire fut inondé par la lumiere de l'astre qui presque de suite reprit toute son intensite, au lieu d'augmenter graduellement, comme elle avait diminue graduellement dans la première periode.

Le *Labourdonnais* courut au nord-est, mousson de sud-ouest modérée, avec une vitesse reduite à huit nœuds, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'eclipse totale.

Le barometre ne fut nullement affecte; il marquait 0ᵐ76, et n'a eu que des oscillations diurnes ordinaires. Seulement on remarqua qu'avant que l'eclipse ne devint totale il se manifesta un changement de temperature tres-accentue; tout le monde ressentit une fraicheur accompagnee d'une rosee abondante qui mouilla la tisse du bord. Un thermomètre, place à l'ombre sur le pont, marquait 28 degres 1/2 centigrades lors de l'eclipse totale.

Un halo apparut autour du soleil dès le premier contact. Ce halo, qui mesurait environ 15 degrés de rayon, disparut pendant l'eclipse totale, pour reparaître immediatement après et ne s'evanouir qu'au dernier contact.

SAM HENRY BERTHOLD.

CHRONIQUE DU SPORT

Un soir — helas! il date de bien loin ce souvenir de jeunesse! — après un dîner intime chez Victor Hugo, nous venions de passer dans son grand salon de la place Royale, lorsqu'on annonça le prince X... — Devenu depuis une célébrite militaire, le jeune prince arrivant alors du Caucase, son pays natal, en racontait avec une sorte d'amour sauvage, — mais aussi avec un charme infini, — les mœurs, les coutumes et mille histoires curieuses. Aussi, comme maintes fois deja, le reinmes-nous sur ce sujet.

Le *Roi-Barbu*, poulain de quatre ans, dont j'allais écrire le nom pour commencer cette chronique, vient de reveiller ce souvenir endormi depuis tant d'annees. Ce souvenir à son tour fait se dresser devant moi une des pittoresques figures qui surgissaient coup sur coup dans les rapides descriptions du jeune Caucasien; et cette figure est celle de la Fortune. Il paraît que dans les allegories mythologiques du Caucase la Fortune est représentee, non pas comme chez nous avec un bandeau sur les yeux, mais avec un seul œil; et, par [illegible] notre *point de vue*, cet œil est placé au beau milieu et sur le sommet de la tête. Or, un jour, l'unique enfant, l'enfant bien-aimé de la deesse disparut, et tandis qu'elle faisait retentir l'Olympe de ses gemissements, un dieu, arrivant d'une petite tournee sur diverses planètes du voisinage crut se rappeler avoir vu l'enfant sur la terre. Aussitôt la Fortune se mit en route, descendant en toute hâte vers le point indiqué; mais là elle se trouva tout d'abord arrêtée, interdite et perplexe; son œil unique ne lui permettait pas de voir *à terre*. Neanmoins elle se mit resolûment à chercher, et cherche encore et toujours à tâtons. Chaque fois que sous ses pas se rencontre un homme, elle le saisit de ses deux mains, l'élève au-dessus de sa tête pour le regarder, et voyant que ce n'est pas son fils, elle le rejette aussitôt et violemment à terre

Voilà pourquoi — nous dit en finissant le jeune prince — voilà pourquoi on voit tant d'hommes précipites tout à coup

après avoir été élevés bien haut par la fortune.

Maintenant revenons, ou plutôt arrivons au *Roi-Barbu*. — De même [illegible] dans les entreprises de leurs différentes carrières sociales, certains chevaux de courses — dans leur carrière d'hippodrome — me semblent fatalement suivis ou poursuivis par la bonne ou mauvaise chance. Dernièrement nous avons vu le *Roi-Barbu* arrivant second à La Marche, battu à poids egal (65 kil.) par un cheval de demi-sang, le vieil *Heidelberg*, né en Angleterre et fils de *Pontifex*.

Le *Roi-Barbu*, lui, est fils de *Diable au-corps*, — et il semble ensorcelé par cette parenté fatidique. Après sa deconvenue à La Marche, le pauvre poulain a eu le même sort, et d'une manière plus fatale encore, à la dernière reunion de Vincennes. Là, c'est absolument sous son nez — c'est-à-dire en le précédant de moins d'une tête, — qu'une pouliche de son âge et portant, comme lui, 60 kil., — *Etoile polaire*, à M. Maurice, — est arrivee la premiere au but. Or la pouliche semblait attendre cette occasion pour gagner enfin son premier steeple-chase. Tandis que cette dernière course est la *onzième* que le *Roi-Barbu* dispute opiniâtrément cette annee (et sans parler des deux où il a ete placé troisième), c'est la *huitième* fois qu'il arrive second sans pouvoir jamais gagner.

Dans la course suivante, — un handicap libre pour tous chevaux, — la distance entre le premier et le second n'a pas été beaucoup plus grande. Tandis que *[illegible]*, *[illegible]*, *Turlurette* et *Mademoiselle Patti* culbutaient ensemble au talus, *Vaucresson*, un vieux cheval alezan de [illegible] de Hu[illegible]ton, est [illegible] ks k[illegible], battant d'une encolure seulement *Breviande* (64 kil.), pouliche de quatre ans, à M. le baron Finot. Mais dans le prix des Minimes, *Persil* (le poulain vainqueur appartenant à la celebre écurie normande de M. C. Forcinal, *Persil* est arrivé au but, précédant de [illegible] concurrents qu'il a battus; et, sur ces neuf, *Turlurette*, à lord Dundreary, a pris la seconde place, precedant *Caprice*, à M. de Courville; mais handicapé à 62 kil., *Caprice* [illegible] en a porté de fait 67 1/2, — *Turlurette* (cinq ans) 70 1/2 — [illegible] *Persil* (quatre ans) 63.

Quant au fameux grand prix d'automne, prix de 10,000 francs offert par la ville de Paris, ses conditions d'âge (cinq ans et au-dessus), de poids (68 à 80 kil.) et de distance (7,000 metres), ne permettent jamais à un bien grand nombre de chevaux d'oser les affronter. Cette fois la rude épreuve a été fatale à *Niger*, le cheval noir de M. le baron de Hérissem. Il est tombé boiteux d'un effort ou deboitement de boulet, au moment où, battu par *Sultan*, au duc de Hamilton (un nouvel athlète sur le terrain des steeple-chases), il venait de dépasser comme second et dernier le poteau d'arrivée. Comme vétéran (six ans) et avec sa vieille expérience du turf, *Niger* avait douze livres de plus à porter; car, [illegible] aussi, *Sultan* courait cependant en steeple-chase pour la seconde fois seulement, mais, avec ses 72 kil., il a vraiment accompli ce long parcours et franchi tous les obstacles d'une maniere merveilleuse; il est arrivé à pleins bras, sans avoir fait une faute, et après s'être detaché à la derniere haie pour venir gagner au petit galop.

Arrive second dernierement à Bade, et second aussi, mais dernier cette fois, si *Niger* se remet jamais de son accident, puisse la chance du *Roi-Barbu* ne pas lui valoir à perpétuité l'honorable, mais peu lucrative spécialité de second !

Léon Gatayes.

DÉBORDEMENT DU RHIN

La vallée du Rhin supérieur vient d'être inondée. Toute l'immense plaine qui s'étend du Meldegg à Vaduz a été entièrement recouverte par les eaux. Force granges et habitations écroulées, des digues et des écluses enfoncées, toutes les vignes et tous les arbres fruitiers completement détruits, tel est le bilan de cet affreux sinistre qui a aneanti d'un coup toute la recolte de l'année. Le désastre est assez considérable pour que, pendant plusieurs annees, les proprietaires, petits et grands, continuent d'en ressentir les effets.

On a dû opérer au moyen de bateaux venus de Rorschach le sauvetage d'un grand nombre d'habitants du village d'Au qui s'étaient réfugiés dans les etages supérieurs de leurs maisons, tandis qu'on pratiquait non loin de là une tranchee à travers le talus du chemin de fer, pour tâcher d'ouvrir un écoulement aux eaux.

Notre gravure, qui donne mieux que toutes les descriptions possibles la physionomie de cette vaste inondation, montre le desolant panorama de la vallée tel qu'il s'offrait aux regards des curieux du haut du Meldegg, près de Walzenhausen.

Le Rhin, descendant au loin des hauteurs, vient d'abord baigner le pied du *Drei Schwestern*, le mont des Trois-Sœurs, laissant l'Altmann à sa gauche, puis il poursuit son cours entre les montagnes de Calende, le Ganze, les Cornes grises, et reçoit, au-dessous de Kasten, les eaux de l'Ill avant d'atteindre Moutlingen, Diepoldsau et la station d'Au, qui se voit au premier plan du dessin.

Francis Richard.

INONDATION DE LA VALLÉE DU RHIN SUPÉRIEUR, d'après un dessin de M. Steger.

COURRIER DU PALAIS

Les loisirs de la magistrature et du barreau. — Un mot de Perrin Dandin vérifié par le président du Harlay. — [illegible] il est sorti. — Les vices cachés de la *Lanterne*. — La femme à barbe en cour [illegible] mois accordé à des champignons. — Un fusil et un mari qui partent trop tôt. — Les chagrins *domestiques*, ou les chagrins et les domestiques.

Les magistrats et les avocats sont bien obliges d'employer leurs vacances autrement qu'en arrêts et en plaidoiries.

Le premier président de la cour d'Agen, M. Sobrier, dans ses *Loisirs d'un magistrat*, fait ainsi la part du feu, je veux dire du feu sacré.

« Le magistrat consacrera sans doute à la justice la meilleure partie de son temps; mais en dehors des etudes juridiques il faut à un esprit actif d'autres délassements que l'apathique néant d'un repos absolu. »

Et de ce qui serait pour un autre un *apathique néant*, M. le Premier fait jaillir le *fiat lux* de la litterature; il se livre à des *Méditations morales* et à des *Études historiques* qui font l'intérêt et la variété de son livre. Montpellier répond à

Agen, quoi de plus naturel? Un avocat donne la réplique à notre magistrat: un bâtonnier dialogue avec un président, et il en résulte des *Études de législation* par M. I. Bédarride, ancien bâtonnier, avocat à la cour impériale de Montpellier.

Rien de plus modeste que la visée de l'auteur. Loin de lui la pensée de faire un traité de législation. Son but serait atteint, écrit-il, s'il avait pu signaler quelques réformes utiles, fruit de la marche du temps et du progrès des idees.

L'avocat peut être satisfait. Et jamais but ne fut mieux atteint. Son traité fourmille d'excellents aperçus et d'ingénieux procédés sur presque toutes les matières vivantes que l'actualité offre aux méditations des jurisconsultes.

Il passe en revue les sujets les plus curieux et les plus controversés, tels que la propriété littéraire, la contrainte par corps, la révision des condamnations criminelles, la liberté testamentaire.



LE PORT D'ARICA, AU PÉROU, AVANT LE TREMBLEMENT DE TERRE, d'après une photographie. — Voir page 700.

Sur tous ces sujets, M. Bédarride trouve des façons originales et sensées d'envisager les choses. Il ne fait pas ce qu'on appelait autrefois un de ces ouvrages de caravane dans lesquels il faut parcourir des lieues ou plutôt des pages entières sans rencontrer une fleur ou une oasis. Non, il agrémente son chemin de réflexions neuves, d'anecdotes aimables arrivant à fleur d'entretien et qui sont à la fois un argument et un à-propos. C'est ainsi qu'il cite un mot charmant du president du Harlay qui prouve que les audiences d'autrefois étaient souvent un dortoir pour les magistrats, et que Perrin Dandin n'est pas si fou, quand à cette question de son fils :

Mais où dormirez-vous, mon père?

il répond :

A l'audience!

M. le président du Harlay, interrompant un avocat, disait donc à la cour : « Si messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que messieurs qui dorment, cela incommoderait moins messieurs qui écoutent. »

Pour nous résumer d'un mot sur le livre de M. Bédarride, nous dirons : Agréable à lire et utile à conserver.

M. Jules Richard n'en dit pas autant d'une lettre de M. Louis Veuillot.

Dans cette épître, le rédacteur de *l'Univers* raille le rédacteur du *Figaro*, détenu à Sainte-Pélagie, sur ce que celui-ci aurait obtenu de M. le préfet de police une sortie pour affaires de famille. Cela ne veut pas dire qu'on fasse sa prison buissonnière. Sous tous les préfets de police intelligents il en a été ainsi, depuis M. Gisquet, qui logeait dans ses appartements avec toutes sortes d'égards M. de Chateaubriand arrêté pour delit politique.

Nous nous rappelons encore la stupéfaction de notre ami Achille Marrast lorsque, s'étant présenté au guichet de Sainte-Pélagie pour voir son frère Armand, le geôlier lui répondit : « M. Armand Marrast est sorti.

— Comment! sorti? il a donc été gracié?

— Non, monsieur, il est toujours en prison; mais il est dehors. Il ne rentrera que ce soir, et vous ne pourrez le voir que demain. »

Le grand scandale quand un détenu ira sur parole prendre l'air un jour, pour revenir le soir dans sa cellule! Autant demander immédiatement cette paille humide des cachots dont les romanciers ont tant abusé que plusieurs, au moyen de cette paille, ont mis du foin dans leurs bottes.

Un prisonnier qui demande une sortie et un préfet de police qui l'accorde me font l'effet d'être complétement dans leur rôle et de le jouer avec cette mansuétude et ces allégeances qui sont de notre temps et vont si bien à la civilisation.

Sans sortir des journaux et des journalistes, voici un débat assez original porté devant le tribunal de commerce, à propos du onzième numéro de la *Lanterne* de Rochefort. MM. Schultz et Thuilié avaient acheté 2,031 exemplaires de ce numéro, qu'ils avaient payés 629 francs 61 centimes et de plus 61 francs 94 centimes pour frais d'affranchissement de ces numéros à la poste. Ils réclamaient donc à M. Henri Rochefort et à M. Auguste Dumont la somme de 691 francs 55 centimes, se fondant sur l'article 1645 du Code civil, qui rend le vendeur responsable du vice caché de la chose vendue.

MM. Rochefort et Dumont s'armaient en guerre d'un autre article, l'article 642, et, munis de ce Chassepot, ils tiraient



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — MANIFESTATION POPULAIRE DEVANT LE MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS, A MADRID. — Dessin d'un de nos correspondants.

sur les libraires en soutenant que les vices, si vices il y avait dans les lanternes vendues, c'étaient des vices apparents dont les acquereurs avaient pu très-facilement se rendre compte.

Le tribunal de commerce a ete completement de cet avis, et sa sentence econduit les acquereurs trop hasardeux.

Les journaux judiciaires nous servent une bien bonne plaisanterie sur la *Femme à barbe*. La Cour d'assises fera desormais concurrence à tous les cafés-concerts et à tous les Alcazars; car elle aura aussi sa femme à barbe, dont on prepare l'exhibition dans ce laboratoire de la justice qu'on appelle les cabinets de MM. les juges d'instruction.

C'est à la prochaine session des assises d'Angers que comparaîtra ce phenomene vivant et judiciaire.

La femme à barbe se nomme Marie Chupin; elle a trente-deux ans, elle est nee a Andreze, canton de Cholet; on la dit longue et plate comme l'epee de Charlemagne et ornee d'une magnifique barbe de sapeur, qui decrit son croissant d'ebene sur la blancheur de sa coiffe à barbes aussi.

Marie Chupin est accusee de tentative de meurtre pour avoir, le 14 septembre dernier, à Andreze, à neuf heures du matin, pris une petite fille de trois ans qu'elle laissa tomber intentionnellement dans un puits de douze metres de profondeur. Il n'y avait guere que soixante centimetres d'eau au fond de ce puits, et pourtant l'enfant ne s'est fait aucun mal dans sa chute et elle a ete retiree saine et sauve.

Pourquoi la femme à barbe s'est-elle livrée à cette excentricite meurtriere?

Ici les explications varient. Quelques commentateurs mettent cette femme sur le même pied que le bouc du fabuliste auquel, comme vous savez, le ciel n'avait pas donne par [illegible]

A [illegible] d [illegible] barbe a [illegible] menton.

Ce qui, après tout, n'est pas contredit par d'autres commentateurs ni par elle-même, qui ajoutent que si Marie Chupin a commis ce méfait, c'etait dans le dessein de se soustraire au joug maternel et de transporter sa barbe à Cayenne; et si elle a choisi une enf[illegible] [illegible]r lui procurer un bain si perilleux, c'etait afin d'a[illegible] moins de responsabilite devant Dieu en lui sacrifiant un être en etat de grâce.

Jusqu'ici c'est la barbe qui fait la curiosite du récit. Mais vous allez voir bientôt que rien ne sera plus naturel que cette barbe, et alors la curiosite passera du phenomene à la personne.

Mais constatons d'abord que l'accusee a ete recueillie pendant quelques jours dans la communauté des religieuses de Beaupreau. Ah! daignez m'epargner le reste.

Cette femme à barbe est tout uniment un homme à barbe.

Jugez de la terreur retrospective des pauvres religieuses de Beaupréau. Dieu puissant! sauvez l'honneur du couvent! Par bonheur, Marie Chupin n'est pas le comte Ory.

M. Collinot n'est pas non plus Lenôtre ou La Quintinie, ce qui ne l'empêche pas d'être un jardinier de premier ordre et si fort sur les champignons, qu'on l'a surnommé à Saint-Mandé le roi des cryptogames.

Cette specialite ne lui fait pas negliger l'eleve du celeri, de l'escarole, de l'estragon et même des radis roses; mais elle lui fait negliger le payement de ses loyers, qui ont poussé comme en pleine terre et produit une somme de 2,200 francs, que le proprietaire du jardin, M. Lemaire, desirerait cueillir. Malheureusement il a cru reconnaître qu'à tous les termes son locataire le payait en carottes et la lui *faisait à l'oseille*.

Cette monnaie a bien moins cours encore que la monnaie du pape et les pièces suisses; aussi le proprietaire, fatigue d'être ainsi envoye promener dans son propre jardin, est allé trouver l'huissier Gillet et l'a charge de saisir toutes les plantes et tous les ustensiles du jardinier.

Perplexité de Collinot, qui pense qu'il vaudrait mieux arroser ses plantes qu'arroser son proprietaire. Il appelle ce dernier en refere. Là il demande du temps pour laisser mûrir ses legumes, qu'il destine à l'alimentation quotidienne de Paris. Qu'on lui accorde un delai, et les à-compte pousseront comme des champignons dans la poche du proprietaire. Le juge a ordonne la discontinuation des poursuites pendant trois mois.

Un trimestre c'est un siècle pour une laitue. Que le dieu des jardins le protege!

Il y a bien encore par là un garde champêtre qui s'est permis de tirer sa poudre, non aux moineaux, mais à un delinquant. Et il y a aussi un mari qui s'est permis de tuer sa femme, mais ils ne sont interessants ni l'un ni l'autre. Cela se conçoit à merveille. Le mari, qui est un ancien marin, nomme Lecorre, peut dire qu'en tuant sa femme il s'est trompé; il croyait s'exterminer lui-même. Il s'y était du moins engage envers sa belle-mère, à laquelle il avait remis une reconnaissance de dette avec une date ainsi libellee: « Fait à Brest, ce jour 27 juillet 1868, douze heures avant ma mort. »

Malheureusement la femme est bien morte et le mari vit encore. Il a vainement cherche une attenuation dans la conduite de sa femme, Marie-Cecile-Vertueuse Ledall. Les débats ont demontre que la victime justifiait bien celui de ses prenoms qui etait le plus difficile à porter.

En s'entendant condamner à la peine de mort, le mari agite une lame d'acier qu'il avait cachee sous ses vêtements, et s'écrie:

« C'est bien, je suis content. Si je n'avais été condamne qu'aux travaux forces, mon intention etait de m'enfoncer cette lame dans le cœur; mais à present j'y renonce. »

L'aventure du garde champêtre s'est terminee d'une façon moins tragique; il est vrai qu'il n'etait traduit que devant la juridiction correctionnelle, et que son coup de fusil n'avait que blesse un delinquant. La cour de Colmar a condamne ce garde champêtre, nommé Louis Meyer, à deux ans de prison et seize francs d'amende.

Finissons par un mot de prévenu prononce devant cette même police correctionnelle.

Un chevalier d'industrie comparaît sous l'inculpation du delit d'escroquerie.

Pour jeter de la poudre aux yeux de ses dupes, le prévenu affectait de nobles manières, menait grand train et s'entourait surtout d'une nombreuse livree.

— Combien aviez-vous de domestiques? lui demande le magistrat.

— Oh! monsieur le president, il y avait déjà longtemps à cette époque-là qu'en fait de domestiques il ne me restait que des chagrins.

— Que voulez-vous donc dire? je vous parle de vos domestiques et vous parlez de vos chagrins!

— Eh! précisement, monsieur le président, je n'avais alors que des chagrins... domestiques.

MAITRE GUERIN.

CAUSERIE GASTRONOMIQUE

Les repas, après une soirée ou un bal, debutent généralement par un potage; c'est une excellente precaution hygiénique, car un potage bien préparé et succulent ranime les forces et dissipe la fatigue causée par l'insomnie. On ne saurait trop recommander les delicieux potages prepares par la maison *Feyeux*, rue de Taranne, n° 10, parmi lesquels il faut citer en premiere ligne: le tapioca Feyeux, le cassave de Pernambuco, les perles de Nizam, la gelee de salep de Perse, l'arrow-root de la Jamaïque, le couscoussou des Arabes et la semoule d'ignames d'Afrique.

Ces potages, prepares au gras, sont adoptes dans les maisons elegantes et ont valu à leur inventeur les recompenses [illegible]

Dans un prochain article nous parlerons des conserves de legumes et des purees de la maison Feyeux en indiquant la maniere de les preparer. Voici, en attendant, quelques bonnes recettes de plats de la saison:

Dinde en salmis (entree ou souper). Choisissez une dinde jeune et pas trop grasse, levez les aiguillettes et découpez les membres, pilez les restes et les debris dans un mortier en ayant soin de retirer les os et les esquilles, ajoutez peu à peu un verre de bouillon, ensuite vous passerez le tout dans un tamis.

Mettez cette sauce epaisse sur le feu avec un morceau de beurre roule dans de la farine, un verre de bouillon, un verre de vin blanc, un bouquet garni, une gousse d'ail, deux échalotes, sel et poivre. Laissez bouillir une demi-heure, retirez en tenant au feu sans bouillir et joignez à votre sauce une cuillerée d'huile d'olive et le jus d'un citron. Vous dresserez sur un plat les membres de la dinde avec les aiguillettes en dessus et des croûtons frits dans le beurre en garniture, et vous jetterez votre sauce chaude dessus au moment de servir, sans oublier de retirer l'ail, l'échalote et le bouquet.

La dinde qui sert à confectionner ce plat doit être rôtie de la veille. On peut ajouter des tranches de truffes autour du plat.

Bavaroise aux amandes (entremets). C'est une preparation très-agreable si elle est faite avec soin. Voici la maniere de proceder:

On pile trois cents grammes d'amandes douces avec un quart d'amandes amères; avant de les piler on a dû les passer à l'eau chaude pour enlever la peau. Pendant qu'on les pile il faut mouiller d'eau de temps en temps pour que le lait ne tourne pas en huile.

Lorsqu'il n'y a plus de grumeaux on ajoute un demi-litre de lait bouillant et deux cents grammes de sucre en poudre. On laisse reposer et l'on passe au tamis. On ajoute ensuite quarante grammes de gelatine clarifiee et on place dans une terrine sur de la glace ou dans un endroit très-frais.

Quand la bavaroise commence à se lier, on y ajoute une petite mesure de creme et on la verse dans un moule graissé d'huile d'olive. On remet sur la glace et on demoule au moment de servir.

Échaudés anglais pour le thé. Il faut trois hectos de farine, quatre œufs entiers, un hecto de beurre tres-frais, un peu de sel fin et une quantité suffisante de lait tiède pour faire de ce melange une pâte assez epaisse.

Roulez et pilez la pâte par trois fois avec le rouleau, coupez-la ensuite pour en former de petits cornets que vous mettrez cuire un à un dans de l'eau bouillante, dans laquelle on les laisse jusqu'à ce qu'ils montent à la surface. Ensuite on les egoutte, on les dore à l'œuf battu et on les met un moment cuire au four sur une plaque de tôle à un four très-doux.

Pour les desserts et les petits-fours, il faut s'adresser à la maison Seugnot, 28, rue du Bac, qui n'a pas de rivale pour l'excellence de ses bonbons, de ses fruits confits et de ses gâteaux montes.

C'est aussi dans cette excellente maison que l'on trouve d'excellents vins de dessert et la liqueur veritable et authentique du [illegible] de la Grande-Chartreuse.

MARCELLIN.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

CHAPITRE XXXV

Nous remontons la rivière jusqu'à N'calai-Boumba. — Terrible accès de fièvre. — Soins empressés que me prodiguent les indigènes. — Anguilai d[illegible] [illegible] pour le calmer. — Un enfant mis en pièces pour crime de sorcellerie. — Une idole bien utile. — Les ébéniers.

Je me remis avec Quengueza à remonter le cours de l'Ovengo. Nous resolûmes de nous rendre chez un chef nommé Anguilai, dont le village s'appelait N'calai-Boumba.

Partis d'Obindji le matin de bonne heure, nous passâmes devant plusieurs villages Bakalais, dont le plus grand, Npopo, reçut plus tard ma visite. Les bords de la riviere etaient partout couverts de bois, mais fort peu peuplés d'animaux. Je ne vis de toute la journee qu'un monkey et quelques oiseaux.

Anguilai, un des vassaux de Quenguéza, chef Bakalai fort puissant, que j'avais déjà vu chez Obindji, me fit une réception cordiale.

Son village était le pays le plus chaud que j'eusse encore trouve en Afrique. N'calai-Boumba est situe dans le fond d'une vallee; ses maisons, toutes basses et toutes serrees, rendaient pour moi ce séjour intolérable. Ce village ne datait guère que d'une année, et sa population avait émigre de l'interieur; les plantations de bananiers y étaient très-con[illegible]

Vers la fin d'avril je me mis au lit avec la fievre. C'était le plus fort accès que j'eusse encore ressenti; aussi tombai-je dans un abattement complet. Je ressemblais presque à un homme mort: pas une goutte de sang ne colorait mon visage. Je n'avais pas la moindre force; je ne pouvais ni manger ni marcher.

Pendant trois jours j'eus de violents redoublements de fievre; le sang me montait au cerveau et je battais la campagne: c'est du moins ce que me dirent les indigenes qui me soignaient, car je ne pus me rappeler ce que j'avais dit. Je sais seulement que j'avais la tête en feu et que je souffrais à en être fou. Au milieu de mes accès de fièvre, je pensais quelquefois que j'allais mourir et je recommandais mon âme à Dieu.

Quand on me vit malade, les habitants vinrent me supplier de ne plus chasser à l'avenir avec tant d'ardeur et d'opiniâtreté. « Regardez-nous, disaient-ils, nous chassons un jour et nous nous reposons deux. Quand par hasard nous chassons trois jours de suite, nous nous reposons indéfiniment, tandis que vous, vous allez tous les jours à la chasse. »

Je me disais en moi-même: ils ont raison, et je suivrai leur avis; mais c'était bien difficile, car je sentais bien que je n'avais pas là autre chose à faire, et que j'accomplissais une sorte de mission. Sous un climat si malsain on ne saurait vivre bien longtemps, aussi avais-je hâte de faire en peu de temps le plus de besogne possible. Je brûlais du désir de mettre en lumiere toutes les curiosites de cette partie du monde; je sentais l'âge me gagner, et il me restait encore une bien grande tâche à remplir. Je priai donc le ciel de m'accorder assez de force pour mener à bien mon entreprise.

Je n'oublierai jamais la bonte des femmes du pays, ni le soin qu'elles ont pris de moi pendant que j'étais malade. Pauvres creatures! comme leurs maîtres les maltraitent! comme ils abusent d'elles! Vraies esclaves, condamnees aux plus basses fonctions, elles ne reçoivent que des coups et des injures; et cependant, à la vue des souffrances d'autrui, leurs cœurs s'attendrissent comme le cœur des femmes civilisees. Je n'eus pas plutôt ressenti les atteintes de mon mal, que ces bonnes âmes vinrent me prodiguer leurs soins et leurs attentions de toute espèce; elles s'asseyaient pres de moi pour m'eventer, elles m'apportaient des nattes pour mon lit, elles bassinaient ma tête brûlante avec de l'eau froide, elles apaisaient ma soif avec des fruits rafraîchissants de leurs bois. La nuit, quand je m'éveillais en proie à quelque cauchemar fievreux, je les entendais, dans l'obscurite, me plaindre et chercher entre elles les moyens de me soulager.

Plus je réfléchis à toutes mes epreuves, plus je sens le besoin de rendre grâce à Dieu. C'est lui qui, partout où je suis allé, a rendu les cœurs humains, tendres et bienveillants pour moi, et qui, jusque sous la peau noire du sauvage enfant de l'Afrique, a glissé un rayon de sa charité divine!

Anguilai et Quengueza s'emurent vivement de ma maladie. Anguilai accusait ses sujets de m'avoir méchamment ensorcelé. Une nuit il se mit à parcourir tout le village, en menaçant à haute voix de tuer les sorciers qu'il pourrait decouvrir. Je fus obligé de me lever pour aller dire à Anguilai que son peuple et tous les Bakalais me portaient trop d'affection, j'en etais sûr, pour desirer que je fusse malade. A ces mots, ils s'ecrierent tous d'une voix: « Oui, oui, c'est vrai, c'est vrai. »

Quelques jours après, je me trouvai en état de marcher un peu, et j'allai m'etablir dans la forêt, où je souffrais moins de la chaleur que dans ces petites et étroites habitations.

Quel chagrin j'eprouvais parfois en voyant ces negres, si bons naturellement, livrés à des superstitions qui les poussaient à commettre les plus horribles cruautés! Un enfant de dix ans à peu près avait été accusé de sorcellerie; quand on l'interrogea, il avoua naïvement qu'il avait composé un sortilege. Là-dessus tous les habitants, comme possedés d'une fureur demoniaque, saisirent leurs lances et leurs couteaux

1. Voir les numeros 6[illegible] à 720.

et mirent en pièces le pauvre petit. J'étais allé me promener hors du village, et j'y rentrai justement pour être témoin de cette abominable scène. Je ne pus même faire comprendre à ces hommes l'horreur de leur action sanguinaire. Ils étaient encore transportés de rage à l'idée que ce malheureux enfant avait composé un sortilège pour les tuer, et plusieurs heures après cette fureur n'était pas encore apaisée.

J'étais si indigné que je retournai dans les bois. Je pris un sentier qui me mena au village de Npopo, qui n'était pas loin de N'calai-Boumba. Je voulais rendre visite à son chef, Aquailai. C'était le même docteur qui était venu à Goumbi chasser l'Aniemba de la grande rue. Le village était désert; les habitants étaient allés dans les bois. Toutes les demeures étaient ouvertes, et ce qu'elles contenaient à la merci des voleurs. Les poules et les chèvres erraient en liberté, et je m'étonnais de voir toutes choses laissées ainsi à l'abandon. Mais, au milieu du village, veillant sur tout ce qui l'entourait, se dressait une idole (Mbuiti), la deesse de Npopo, divinité aux yeux de cuivre, dont la fonction spéciale était de faire bonne garde et d'assurer le respect des propriétés. Ceci me semblait absurde; mais on m'assura que jamais personne n'eût osé commettre un vol sous les yeux de cette Mbuiti; et, en effet, il ne s'en était jamais commis.

Cette idole qui rendait tant de services, contrairement à ce qui se passe habituellement, était grossièrement façonnée dans un bloc d'ébène. Elle avait à peu près deux pieds de haut. Sa figure était celle d'un homme, avec un nez et des yeux de cuivre, et son corps était recouvert d'herbe.

Nous partîmes un jour pour les bois d'ébéniers. L'emplacement où nous nous fixâmes était situé à neuf milles environ de la rivière, sur le bord d'une longue montagne, près d'un ruisseau frais et limpide, qui descendait de cascade en cascade dans la plaine, avec un doux murmure qui me charmait l'oreille, pendant que j'étais couché, faible et malade encore, sous les cimes croisées de cinq gros ébéniers. Tous les bois d'alentour étaient pleins d'ombre et de fraîcheur. C'était un endroit délicieux! mais, hélas! on y mourait de faim. J'envoyai les chasseurs à la découverte. Ils restèrent deux jours absents et ne rapportèrent rien. Le gibier était très-rare dans cette forêt, et sans un *ashinga*, espèce de filet en usage dans plusieurs villages Bakalais, nous n'aurions pas pris grand'chose.

PAUL DU CHAILLU.

(*La fin au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

La semaine a été fort triste, mes chères lectrices: une vilaine pluie est venue nous obliger à garder le logis; on serait bien desolée si, pendant ces mauvais jours, on n'avait la ressource de causer chiffons.

Aussi je prends bien vite la plume pour venir apporter ma récolte de nouvelles : j'ai vu de jolies choses dans les magasins; on s'aperçoit aux étalages que le beau monde rentre à Paris, car on met tout en œuvre pour séduire les plus indifférents.

Voici quelques gracieux costumes d'automne que j'ai remarqué, à l'exposition des magasins de *la Ville-de-Saint-Denis*, rue du Faubourg-Saint-Denis, angle de la rue de Paradis-Poissonnière.

Une robe à deux jupes en cachemire vert, jupe de dessous sans garniture, seconde jupe garnie en biais de satin avec un effilé à gros grain de la même nuance que le cachemire. Cette seconde jupe est faite en paletot, elle est accompagnée d'une pèlerine à choux qui est ornée de même en satin et effilé. Cette toilette se répète en cachemire de toute nuance.

Une robe de faye noire a la première jupe ornée de trois volants hauts de sept centimètres, au-dessus du troisième volant il y a trois rangs de biais en satin noir; le corsage montant est uni avec manches plates, les ornements sont en biais de satin; une seconde jupe-tunique, très-courte, est relevée sur les côtés par des nœuds de satin. Cette robe est fort distinguée.

Un costume pour sortie de matinée est en écossais bleu, noir et vert, fileté de rouge; la robe est à deux jupes, garniture en frange noire qui se répète autour d'une pèlerine marfarlan qui complète la toilette.

Les costumes d'enfants des magasins de *la Ville-de-Saint-Denis* méritent d'être cités : les formes sont jolies et variées, un mélange bien combiné de soie et de lainage donne beaucoup de grâce aux toilettes de petites filles. Les vêtements pour garçons sont en drap ou molleton avec ornements de soutache et galon.

Avant de quitter la maison de *la Ville-de-Saint-Denis*, il faut choisir aussi, dans ses rayons de lingerie élégante, toile de ménage, mousseline et étoffes pour rideaux. Ces divers articles se font remarquer par un bon marché exceptionnel qui n'exclut ni la beauté ni la solidité.

Je voudrais parler un peu des confections de sortie; jusqu'à présent je n'ai vu que des paletots courts ou des pèlerines. Pendant les jours de pluie, toutes les femmes sont enveloppées dans des waterproofs. Cette confection est bien commode, mais elle est fort laide; je n'en admets l'usage qu'en manière de parapluie, autrement c'est disgracieux au possible, et cela ne peut remplacer aucun pardessus.

Cette étoffe de waterproof, imperméable, sert à confectionner d'excellents jupons de la forme dite jupon Parisien, modèle qui appartient à la maison Dugé de Plument, rue d'Aboukir, n° 9.

Le jupon Parisien se fait en toute étoffe, il est fort joli avec un bord écossais ou une bordure à raie satinée.

Cependant, si l'on est de mon avis, on préférera le jupon à ressorts en tissu uni, solide et supportant la brosse, et on réservera pour les surjupes les garnitures coquettes.

La maison de Plument s'occupe spécialement du jupon et peut offrir tout ce qui se fait de nouveau; ses garnitures de surjupes sont tellement variées qu'il faut renoncer à les décrire, je me bornerai à citer une ornementation en capitonnage qui forme un damier de velours et d'écossais d'un goût tout nouveau.

C'est à la maison de Plument que nous devons le corset Sultane qui est trop connu pour que j'en fasse la description; la meilleure preuve que le modèle est bon, c'est la quantité immense qu'on en expédie et la réputation européenne qu'il a obtenue.

On fait toujours des costumes courts, j'affirme cependant que nos grandes couturières ont une quantité de commandes en robes à traîne pour grande toilette, ce qui me fait penser que, malgré le désir exprimé par messieurs les danseurs, les salons, cet hiver, seront encore envahis par les robes de gaze et de satin.

Le costume court n'est pas sans mérite, il est commode, il faut en convenir, mais il manque de dignité et ne donne point à la tournure ce *port de reine* qui est le rêve de toutes les femmes.

On remarque dans les soieries riches des broches Pompadour qui sont d'un beau style; ces tissus sont de fabrique lyonnaise, de même que les beaux satins qui seront encore très en vogue cette année.

Ces admirables étoffes n'ont qu'un défaut : elles sont très-chères et toutes les femmes ne peuvent pas en faire la dépense. Il est donc très-heureux que nous ayons le foulard, qui est d'un prix très-abordable et fait néanmoins des toilettes tout à fait *grande dame*.

En cherchant dans la collection des échantillons de robes d'hiver des magasins de *la Malle-des-Indes*, passage Verdeau, on peut se convaincre que le foulard réunit toutes les conditions de la suprême élégance et qu'il peut faire d'admirables robes de visite et de séduisantes toilettes de bal.

N'attendez pas, mes chères lectrices, que je vous décrive les dessins de ces robes, il vous est facile d'obtenir les échantillons qui vous seront expédiés *franco* et seront plus éloquents que tous les discours de votre zélée chroniqueuse.

Si j'avais beaucoup de place pour ma causerie, j'aimerais à indiquer les dispositions des foulards que *la Malle-des-Indes* vient de recevoir pour cache-nez, foulards de poche et cravate, car il y a là un choix vraiment admirable et qu'on ne peut connaître par échantillons.

On m'assure qu'on portera beaucoup de fleurs dans les toilettes de soirée, et je m'en réjouis, rien ne sied mieux que les fleurs : elles égayent le costume, elles ont un air de fête; j'ai souvent regretté de les voir délaissées pour les bijoux. Il faut user des unes et des autres; pour la coiffure les fleurs seront préférées.

Les bijoux artistiques en grande vogue maintenant ont droit à un article spécial que je me propose d'écrire consciencieusement.

ALICE DE SAVIGNY.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 117.

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 5eFD éch. déc.	1 T. 4eCD couvre (forcé).
2 C. 3eD éch. déc.	2 C. 8eR couvre (forcé).
3 T. 5eFR éch.	3 T. pr. T (forcé).
4 C. 2eFR éch. déc.	4 T. 4eCD couvre (forcé).
5 C. 1erTR.	5 P. 4eFR (forcé).
6 R. 2eTR.	6 P. 5eFR (forcé).
7 D. 3eTR éch.	7 C. pr. D éch. m. (forcé).

Solutions justes : MM. Moner, à Gerona (Espagne); Kassioph, à Besançon; le commandant Tholer, à Nancy; E. Lequesne.

C. P.

PROBLÈME N° 123

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE, de Commercy

Et dédié à l'Univers illustré.



LE MONUMENT

D'ASCHAFFENBOURG

Ce monument consacre le souvenir de la rencontre sanglante qui eut lieu, le 14 juillet 1866, entre les troupes prussiennes et celles de la Confédération germanique, composées d'Autrichiens et de Bavarois. Il est situé à un kilomètre à l'ouest de la ville bavaroise d'Aschaffenbourg, sur une petite colline, au milieu de la belle vallée que traverse la rivière d'Aschaff pour aller plus loin se jeter dans le Mein.

Le plan de cette construction commemorative est dû au professeur Eberlein, de Nuremberg. Les travaux furent exécutés par M. Herkert, architecte à Aschaffenbourg. Ce monument consiste en quatre arceaux gothiques terminés par une flèche octogone et reposant sur une base carrée, à laquelle on accède par quatre marches.

Sur le devant, se trouve une figure de bronze en haut-relief qui représente l'Histoire inscrivant sur son livre la date du 14 juillet. Dans le haut des quatre ogives, on voit l'aigle d'Autriche en bronze doré.

Le socle et les douze colonnes rondes qui, trois par trois à chaque coin, supportent la flèche, sont en belles pierres rouges du Mein, travaillées avec le plus grand soin. La base carrée du monument est en belles pierres de taille blanches, de sorte que les niches qui contiennent des inscriptions en lettres dorées se détachent très-nettement et que tout l'ensemble de l'œuvre présente un aspect des plus harmonieux.

Le style adopté est le style gothique du XIII[e] siècle. Le socle carré mesure huit pieds allemands de largeur. La hauteur totale du monument, de la base à la pointe de la flèche, est de cinquante pieds allemands.

R. BRYON.



LE MONUMENT COMMEMORATIF DU COMBAT D'ASCHAFFENBOURG; dessin de M. J. M. Bahrer.

Chaque année, *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1869 (11[e] année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes planches, dessinées par les premiers artistes et gravées avec le plus grand soin.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

RÉBUS

Explication du dernier Rébus :

La science est utile à tous.

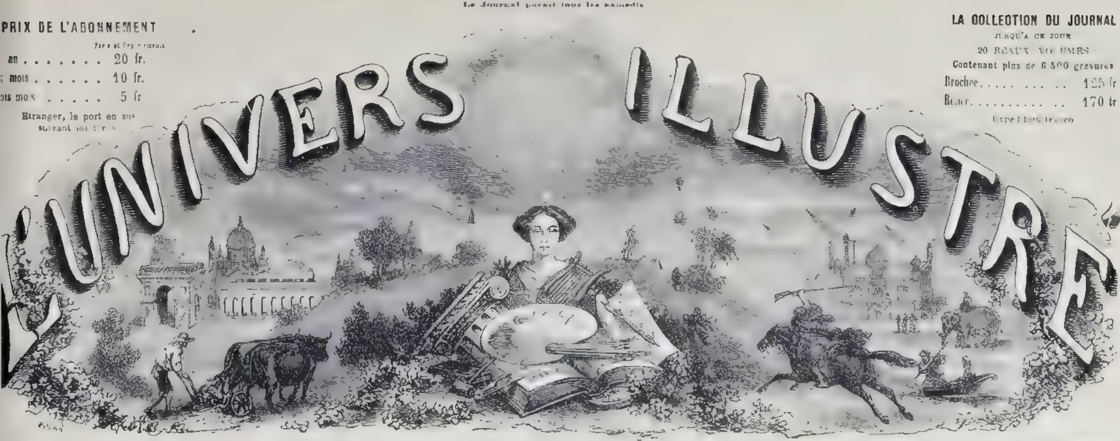
Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

PARIS — [illegible] CLAYE, [illegible] RUE SAINT-BENOIT, 7. — [illegible] ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
... LA POSTE — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
an . . . . 20 fr.
mois . . . . . . 10 fr.
mois . . . . . 5 fr
Etranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6 500 gravures
Broché. . . . . 125 fr
Relié. . . . . 170 fr
Expédition franco



Bureaux d'abonnement rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 722 — 14 Novembre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Un souvenir de Pompeï. — L'*Arria Marcella*, de M. Théophile Gautier. ... peï au temps des Césars. — Le ... forme proposée par le chroniqueur ... tion européenne, — Les modes de l'hiver prochain. — Un bruit que les vieilles femmes font courir. — De quelle couleur sera la poudre? — Mot d'un Calino féminin. — Les fêtes de Compiègne. — *La Mitrailleuse*, de M. le duc de Massa. — On demande des danseurs. ... *Le Drame de la rue de la Paix*, drame en cinq actes, de M. Adolphe Belot — MM. Berton, Taillade, Reynard; Mmes ... Damain, Bode. — Vaudeville : *L'Enfant prodigue*, comédie-vaudeville en cinq actes, de M. Henri Becque. — MM. Delannoy, Saint-Germain, Colson, Mmes Bianca et Leroux. — Opéra : Début de M. Devoyod. — Biographie de la Patti, par M. Guy de Charnacé.

Parmi les adorables fantaisies que laisse de temps en temps tomber de sa plume l'auteur de *Fortunio* et de *Militona*, il en est une qui a pour moi un charme particulier. C'est une simple nouvelle de quarante pages, intitulée *Arria Marcella, souvenir de Pompeï*.



LA REINE ISABELLE II d'après une photographie. — Voir le Bulletin.

La donnée est originale et poetique.

Trois jeunes gens, trois artistes, viennent de visiter à Naples le musée des Studij. L'un d'eux, Octavien, est resté longtemps rêveur devant ce morceau de cendre durcie où s'est fixée, comme dans un moule, l'empreinte d'un sein admirable de jeune fille. Octavien est un poëte, un amoureux de l'idéal. « Il s'était epris tour à tour d'une passion impossible et folle pour tous les grands types féminins conserves par l'art et l'histoire... il s'était composé un sérail idéal avec Semiramis, Aspasie, Cléopâtre, Diane de Poitiers, Jeanne d'Aragon. Quelquefois aussi il aimait des statues, et un jour, en passant au Musée devant la Vénus de Milo, il s'était écrié : « Oh ! qui te rendra tes bras pour m'écraser contre ton sein de marbre ! »

Le soir du même jour, les trois amis, après avoir fait une première visite à Pompeï, s'arrêtent pour dîner dans cette *osteria* qui s'est donné le nom d'*Auberge de Diomède*, et dont le second étage communique de plain-pied avec le sol de la ville morte. Les deux compagnons d'Octavien s'en vont reposer sur un oreiller, qui n'a rien de sybaritique, leur tête alourdie par les fumées du falerne. Quant à Octavien, il continue, éveillé, son rêve du matin. Son âme s'agite dans les palpitations d'un amour idéal et rétrospectif : elle s'élance vers les temps passés, comme attirée par une nostalgie irresistible : en même temps, sans qu'il en ait conscience, ses pieds le portent à l'entrée de la cité déserte, et il s'engage au hasard à travers les décombres.

Mais, ô surprise ! ce n'est plus une ville en ruines, aux toits et aux murs effondrés, qu'il a sous les yeux : à travers les clartés mates de la lune, il aperçoit les maisons et les édifices, tels que les reconstruisait naguère son

imagination. Il n'y a plus à en douter. ce n'est pas une illusion : le soleil vient inonder de lumière la ville qui s'eveille. Un esclave passe à côté d'Octavien et le frôle de sa robe retroussee. Puis des bruits de roues se font entendre un char antique, traîne par des bœufs blancs. s'engage dans la rue : des paysans campaniens le suivent, poussant devant eux des [illegible] des sonnettes d'airain. La ville se peuple graduellement : de belles jeunes filles se rendent aux fontaines. soutenant de leurs doigts [illegible] ; les [illegible] se pressent autour des boutiques; des patriciens en toges blanches bordées de bandes de pourpre, suivis de leur cortége de clients, se dirigent vers le Forum. Octavien se trouve transporte en plein monde romain, en l'année 79. au commencement du règne de Titus.

Un jeune homme vient à lui et le salue. La conversation s'engage. Rufus Holconius — c'est le nom du citoyen de Pompeï — offre à l'étranger l'hospitalité dans sa maison : en attendant, il le conduit au théâtre et le fait assister à la reprise d'une pièce de Plaute. Mais, pour notre jeune Gaulois, l'intérêt de la representation n'est déjà plus sur le théâtre. Il vient d'apercevoir, dans la travée des femmes, une créature d'une beauté merveilleuse.

« ... Ses bras étaient nus jusqu'à l'epaule et de la pointe de ses seins orgueilleux, soulevant sa tunique d'un rose mauve, partaient deux plis qu'on aurait pu croire fouillés dans le marbre par Phidias ou Cleomène.

« La vue de ce sein d'un contour si correct, d'une coupe si pure, troubla magnetiquement Octavien : il lui sembla que ces rondeurs s'adaptaient parfaitement à l'empreinte en creux du musee de Naples, qui l'avait jeté dans une si ardente rêverie, et une voix lui cria au fond du cœur que cette femme était bien la femme etouffée par la cendre du Vésuve, à la villa d'Arrius Diomede. »

L'auteur du recit vous fait assister aux amours ephémères du jeune Gaulois et de la belle Pompeienne. Le denoûment en est terrible. Un vieillard, d'aspect sévère, paraît sur le seuil de la chambre où les deux amants, enlacés l'un à l'autre, se jurent une fidelite eternelle. Ce vieillard est le pere d'Arria Marcella. Au nom du Christ dont il est le disciple, il somme sa fille d'abjurer le culte des plaisirs impurs et des voluptes terrestres. La païenne résiste et le vieillard la maudit. Tout d'un coup Octavien sent se desserrer les bras qui l'entourent : le beau corps qu'il pressait tout à l'heure s'est évanoui comme une vision, et il ne trouve plus à côté de lui, sur le lit du festin, qu'une pincée de cendre mêlee de quelques ossements calcinés. Il tombe sans connaissance et, quand il revient à lui, Pompeï lui apparaît, non plus la Pompeï jeune et vivante de 79, mais la Pompeï de 1848, cadavre à demi enseveli dans son linceul.

Eh bien, ce spectacle merveilleux, cette resurrection d'une cite morte, rêvee par l'imagination de Théophile Gautier, elle a failli se réaliser ces jours derniers. Les plans etaient prêts : Pompeï allait nous être rendue pour quelques jours, telle qu'elle etait avant qu'elle eût eté recouverte par les [illegible] du Vésuve, [illegible], ses usages, ses fêtes, ses plaisirs du temps des premiers Cesars. L'edilite napolitaine a recule devant la depense, evaluée à cinq ou six cent mille francs. Même, au point de vue economique, je tiens qu'elle a eu tort. Toute l'Europe fût accourue à Naples pour voir cette fête sans pareille, et ce que la ville eût deboursé d'un coté, elle l'eût retrouve de l'autre par les octrois et l'argent étranger. Un second motif assigné au refus de l'autorité est, dit-on, la crainte de voir degrader les monuments entretenus avec tant de soins. Je comprends celui-ci à la rigueur. Mais alors je me demande pourquoi l'administration des fouilles ne commence pas elle-même par prêcher d'exemple. Il y a deux mois, j'ai visité Pompeï et j'ai cherché en vain des peintures et des objets d'art que j'y avais trouves quelques annees auparavant. Les personnes que j'ai questionnees m'ont repondu qu'on les avait enlevés et transportes au musee de Naples dans un intérêt de conservation. Soit, bien que les peintures qu'on a laissées sur place, très convenablement abritees, ne m'aient pas paru en moins bon etat que celles du Musee. Mais un fait qui saute aux yeux, c'est qu'ainsi dépouillé, au fur et à mesure, des œuvres d'art, des meubles et des objets qui donnaient à chaque maison, à chaque monument, son caractere et sa physionomie, Pompeï finira par perdre cent pour cent de son intérêt et de son prestige.

Un exemple. Vous entrez dans une maison. — Ceci, vous dit le guide, est la boutique d'un marchand d'huile. — Où sont les amphores? — Au Musee. — Les poids, les balances? — Au Musee. — Voici une *pistrina*. — Bien; mais je ne vois pas le four? — Il est au Musée. — Et les moules pour la pâtisserie, les pains que l'on m'a dit avoir eté trouves encore intacts? — Au Musée, toujours au Musee. — — Vous voilà bien avancés.

Il y aurait cependant un moyen bien simple de tout concilier. Pourquoi ne ferait-on pas des copies, des *fac-simile* par lesquels on remplacerait les originaux, — meubles ou objets d'art, — que l'on enlèverait pour les transporter au Musée? Le visiteur, retrouvant ainsi chaque détail à sa place, pourrait s'en rendre compte par lui-même, sans être obligé de s'en rapporter aux hypothèses et aux inductions trop souventfantaisistes des savants à brevet.

L'occasion serait favorable pour inaugurer ce systeme En ce moment les fouilles sont suspendues : elles l'etaient du moins il y a deux mois. Sous Murat, deux mille cinq cents ouvriers y travaillaient nuit et jour. Il y a de cela plus d'un demi-siècle, et le tiers de la ville n'est pas encore déblayé. L'Italie, je le sais, manque d'argent ; mais alors pourquoi ne pas faire appel à une souscription européenne? Les tresors de Pompeï appartiennent au monde entier — et ce n'est pas le cas de s'en rapporter à cet autre billet à La Châtre : *L'Italia fara da se.*

~~~ En attendant la fête pompeienne que, j'en ai bien peur, nous ne verrons pas de sitôt, le monde élégant commence à faire ses plans pour la saison d'hiver. A defaut du costume romain, on nous promet le costume Louis XV. La resurrection de la poudre a été décretée, dit on, dans un cenacle de jeunes et jolies femmes. Je croirais plutôt que c'est un bruit que les vieilles font courir. Il est certain qu'on n'a pas encore trouvé de meilleur moyen pour niveler les âges. Ni l'eau *des Fées* de Mme Sarah Felix, ni celles de la Virginie, de la Floride, ni même les postiches ne valent ce nuage de poudre qui assimile la douairière à la jeune fille et adoucit jusqu'aux rides elles-mêmes. — La poudre blanche s'entend, la seule qui s'harmonise avec tous les teints ou avec tous les pastels qui en tiennent lieu. On cite à ce propos le mot d'un Calino feminin On discutait devant la dame en question sur la couleur qu'il convenait d'adopter.

— Eh! mon Dieu, c'est bien simple : bleu pour les blondes; jaune ou rouge pour les brunes, — selon la couleur des cheveux.

~~~ La question, au surplus, ne tardera pas à se decider. Je ne doute pas qu'elle ne soit agitée à Compiègne — où, s'il faut s'en rapporter aux indiscretions d'un confrère, la poudre est appelée à jouer un rôle important. — *La Mitrailleuse*, tel est le titre de la nouveauté dont un auguste auditoire doit avoir prochainement l'étrenne. J'aime à croire que ce ne n'est là qu'un trompe-l'œil et que la seule poudre dont sera chargée *la Mitrailleuse* sera celle dont j'ai parlé. L'auteur, M. de Massa, le Benserade ordinaire des fêtes imperiales, est à la fois trop galant et trop ami d'une douce gaieté pour mettre sous les yeux et le nez de son public les effets et les miasmes de la poudre à canon. La poudre à la marechale, à la bonne heure! cela sent bon et cela ne tue personne.

Si le théâtre impérial chôme, ce ne sera pas, à coup sûr, faute d'auteurs dramatiques Outre M. de Massa, nous en comptonsjusqu'à trois parmi les invités: MM. Jules Sandeau, Henri Rivière et Paul Féval. On ne nomme pas encore les acteurs. Mais de ce côte-là je ne suis pas inquiet. Qui est-ce qui n'est pas un peu comédien?—Donnez-moi n'importe qui, disait Alexandre Dumas : le commissionnaire du coin, le fruitier d'en face, et, dans six mois, je vous rends un Bressant ou un Frédérick-Lemaître. — A ce compte-là, huit jours suffiront amplement pour un chambellan ou un diplomate.

Ce qui manque, paraît-il, ce sont les jambes, les jambes des danseurs, veux-je dire. Pour renforcer l'escadron, il a fallu faire appel à la belle jeunesse. Quatre étudiants — deux de l'École de droit, deux de l'École de médecine — et deux elèves de l'École polytechnique doivent, assure le confrère, à cette disette de jarrets, la faveur d'une auguste invitation. Les journalistes n'ont pas eu la même chance. J'en connais pourtant qui s'entendent assez bien à danser — même sur la [illegible]

~~~ Les théâtres vont bien : cette semaine a vu éclore cinq actes à l'Odéon, trois au Vaudeville, et déjà on nous annonce trois autres actes nouveaux au Gymnase, — sans compter les nouveautes que nous préparent à petit bruit nos trois théâtres lyriques.

Le Drame de la rue de la Paix est une pièce extraite d'un roman. M. Belot, à l'exemple de Frédéric Soulie, d'Alexandre Dumas et de Jules Sandeau, s'est emprunté à lui-même le sujet de son drame. Il n'y a pas là matière à reproche pourvu que ce drame s'accommode à la scène, naturellement, sans effort et sans lacune apparente, que le spectateur ne soit pas obligé de recourir au livre, de se reporter à ses souvenirs pour suivre l'action que l'auteur fait passer devant lui. De ce côté M. Belot est inattaquable. Pas d'épisodes parasites; pas de solutions de continuite : les soudures et les remaniements, s'il y en a, ne se sentent pas. La pièce va droit au but : elle se tient, comme on dit au théâtre

Le sujet est scénique; mais n'était il pas plutôt du ressort de l'Ambigu ou de la Gaîté que de l'Odéon? — Vous allez en juger.

Un crime a été commis, rue de la Paix, le 20 septembre La femme de Pierre Vidal, revenant de voyage, trouve son mari assassiné dans sa chambre. Frappé à mort, il a ecrit un billet où il lègue à sa femme le soin de le venger; mais sa main s'est glacée au moment où elle a tracé le nom de l'assassin. Du reste, pas d'indices materiels : le couteau qui a eté l'instrument du crime appartenait à la victime elle-même. Les soupçons de la justice, après s'être égarés quelque temps, finissent par s'arrêter sur un certain Albert Savary, à qui Vidal avait prêté une cinquantaine de mille francs. Or les billets qui constataient la dette n'ont pas été retrouvés. Un mandat d'amener est lance contre Albert Savary, et nous le voyons comparaître devant le juge d'instruction.

La scène est palpitante. Le magistrat commence par demander compte au prévenu de sa vie passée, de ses moyens d'existence. Les reponses d'Albert Savary lui sont mediocrement favorables. Sa mère, une femme galante, ne lui a laissé aucune fortune. Il vit — il en convient lui-même — en aventurier du grand monde, en bohême élégant, d'operations de Bourse, de jeu, de maquignonnages de toute espèce.

Le magistrat serre de plus pres l'interrogatoire.

— Comment avez-vous passé votre soiree, le 20 septembre?

— Et vous, monsieur?

Le mot a ete très-vivement applaudi. — Lequel de nous serait en mesure de rendre compte de son temps a deux mois d'intervalle? — Cependant, par un hasard heureux, Albert Savary parvient à retrouver le fil de ses souvenirs. Il a dîne au cafe Anglais, dans le cabinet rouge, en compagnie de quelques amis. Il s'est promené avec eux sur le boulevard, puis il est rentré chez lui. — A dix heures, affirme-t-il : à onze heures, declare son concierge. — Mais peut-on se fier à la mémoire d'un concierge qui dort au fond de sa loge? — Les billets souscrits par Albert Savary à Vidal ont été retrouvés à son domicile : comment les avait-il en sa possession? — Parce qu'il les avait payés. —Avec quel argent? — Avec celui qu'il avait gagné à Bade, à Hombourg, à Ems, où il a ête vu quelques semaines avant le crime. — Il a réponse à tout et, ses explications paraissent si plausibles en fin de compte, que le magistrat, ne se croit pas le droit de convertir en mandat d'arrêt le mandat d'amener.

Albert Savary est libre; mais la veuve de Vidal, qui a assisté à l'interrogatoire, cachee dans un cabinet, n'est pas desarmée : une voix secrete lui dit que cet homme est coupable. C'est aussi l'opinion de Vibert, un agent subalterne qui a assisté le commissaire de police dans les premiers actes de l'instruction.

Ce Vibert est un mouchard-artiste, pour qui la decouverte d'un crime ou d'un délit a tout le ragoût d'un problème dompté, d'une difficulte vaincue. Il sent le criminel comme le chien sent le gibier. Convaincu de la culpabilité d'Albert Savary, il s'offre à la veuve pour la seconder dans sa vengeance et livrer à la justice l'assassin de son mari.

Et le moyen?

Il est terrible, il est odieux. Il faut que la veuve, Julia Vidal elle-même, se fasse aimer d'Albert Savary, et lui arrache l'aveu de son crime. N'importe! Le devoir de Julia Vidal est tracé : le sang de son mari, qui crie vengeance, lui donnera le courage de l'accomplir.

En compagnie de Vibert qui se donne pour un comte italien, elle se fait presenter, sous un nom supposé, dans une maison interlope dont Albert Savary est un des familiers. Comme Vibert l'avait prevu, Albert Savary se laisse prendre au charme de cette étrange beauté qui, par son ton, ses allures, sa distinction, tranche sur le betail feminin parmi lequel elle se trouve. Le moment est venu de faire jouer les mines que notre Javert a savamment organisees

Une [illegible] Savary au *Café Anglais*, dans ce même cabinet où il a dîné le jour du crime, et là, au milieu de l'abandon d'un souper fin, Vibert fait tout d'un coup surgir à ses yeux le même couteau qui a frappé Vidal. La botte est rude, mais elle trouve Albert Savary à la parade : il ne se demonte pas, et cette fois, Vibert en est pour ses frais de stratégie.

Cependant une revolution bizarre s'est opérée dans le cœur de Julia. La contagion de l'amour l'a gagnee sans qu'elle en eût conscience. A son tour, elle s'est laissé seduire par l'accent passionne, par la voix pénétrante, le regard magnetique d'Albert Savary. Elle l'aime, la malheureuse! Elle prie
~~~

Dieu qu'il ne soit pas coupable, et il semble que ses vœux soient exaucés, car la nouvelle se répand que le véritable assassin de Vidal vient de tomber sous la main de la justice.

Alors elle s'accuse de ses indignes soupçons, et lorsqu'Albert Savary vient se jeter à ses pieds, elle laisse échapper avec bonheur, comme une réparation, l'aveu de son amour.

Vibert, lui, n'est pas ébranlé : *e pure si muove*, s'écrie-t-il avec Galilée, et il a raison : la justice s'est trompée encore une fois. L'assassin de Vidal n'a pas été retrouvé. La tâche de Julia n'est pas accomplie. Vibert le lui rappelle et lui propose une dernière épreuve : — Osez donc dire à cet homme qui vous êtes. — Soit ! répond-elle. Et elle jette à Albert Savary son nom de Julia Vidal. Cette fois le coup a porté. A cette révélation qui tombe sur lui comme la foudre, l'assassin reste muet ; et lorsque, poussé par Julia, il reprend la parole, c'est pour confesser son crime. Sa confession est éloquente, et devant le jury elle lui eût valu les circonstances atténuantes ; car s'il a frappé Vidal, ce n'a été que provoqué et poussé à bout par l'inhumanité de son créancier. Mais il ne veut plus d'une vie qui n'est plus rien pour lui sans l'amour de Julia. Il se frappe du même couteau dont il a frappé Vidal et il meurt aux pieds de Julia, implorant un pardon qui lui est refusé.

Le défaut de la pièce — et il est radical — est dans le personnage d'Albert Savary. Pour le faire supporter, pour rendre admissible un instant l'amour qu'il inspire à Julia, il fallait de toute nécessité laisser le spectateur dans le doute sur sa culpabilité. C'était remplacer l'intérêt de passion par l'intérêt de curiosité, et les deux termes au théâtre ne sont pas équivalents. Après le premier acte, saisissant et original, les trois suivants ont paru un peu froids, et le succès ne s'est dessiné complétement qu'à la dernière scène, enlevée d'ailleurs par Berton avec beaucoup de chaleur et de puissance.

Après lui il faut citer Taillade, qui a composé avec un grand art, — peut-être un peu trop visible, — la physionomie de l'agent Vibert.

Mlle Sarah Bernhardt a de la distinction, du sentiment, une voix musicale et sympathique, mais qui se prête mieux à l'expression de la passion contenue qu'à celle des grands [illegible] de tragédies.

Reynard, dans le rôle d'une espèce de hanneton littéraire, a fait preuve de naturel et de comique. — Moins de distinction, par exemple, que Mlle Sarah Bernhardt.

Nommons encore, pour l'agrément qu'elles jettent sur des personnages effacés, Mmes Ferraris, Damain et Mlle Bode qui représente très-drôlement un type de petite grue du demi-monde, empruntée par M. Belot à *la Rédemption* de M. Octave Feuillet.

~~~ Aux innocents les mains pleines ! Voici un débutant qui nous arrive avec une pièce — en quatre actes, s'il vous plaît — d'une naïveté presque enfantine, construite sur une intrigue vieillote, écrite à la diable, sans souci du progrès théâtral ni du sentiment moderne, un tableau ou plutôt une enluminure comme en brossaient, il y a trente ans, Paul de Kock, Henri Monnier ou Varin — et voilà que, du premier coup, devant ce public blasé du Vaudeville, cette pièce obtient un de ces succès auxquels seraient heureux d'atteindre nos maréchaux dramatiques. D'où cela vient-il ? Car il n'y a pas de succès sans cause. Est-ce surprise ? Réaction contre les préciosités et les excentricités dramatiques ? Peut-être un peu. Mais pour rendre justice à *l'Enfant prodigue*, il faut y reconnaître de la franchise dans le dialogue, de l'observation dans le comique, et par-dessus tout, cette qualité rare, qui ne s'acquiert pas, qui est un vrai don de nature, la belle humeur, la grosse gaîté, le rire plantureux et à ventre déboutonné.

Nous sommes à Montélimart, la patrie du nougat. Théodore Bernardin, un jeune citoyen de cette ville, blond et naïf, se prépare à partir pour la *Capitale*. Ainsi l'a décidé le papa Bernardin, un Brutus en chapeau gris et en redingote de bouracan. Tout est prêt : la maman Bernardin a bouclé en sanglotant la malle de son fils. Victoire, la petite bonne, a fait au jouvenceau ses adieux, émaillés de baisers et de bons conseils. Il ne reste plus à Théodore qu'à recueillir les instructions paternelles. Pour leur donner plus de solennité, le père Bernardin a convoqué les notables de Montélimart. De son fauteuil, transformé en tribune, il adresse au jeune voyageur un discours que ne désavouerait pas M. Prudhomme lui-même. Il est superbe, ce discours. Je n'en ai retenu que le dernier vers :

Et ne parle jamais contre l'autorité.

Car M. Bernardin manie, à ses heures, le langage des dieux. Tout le monde applaudit — y compris le capitaine des pompiers qui s'est endormi à l'ombre de son casque, et le percepteur qui, en sa qualité de sourd, n'a rien entendu. L'émotion est générale. Mais l'heure du départ a sonné, et le jeune Théodore n'a que le temps de gagner la diligence ou le chemin de fer. — J'incline pour la diligence.

A peine débarqué à Paris, Théodore tombe sous les griffes roses de Mlle Clarisse, une jolie fille, qui a échangé le cordon maternel contre une existence panachée de huit-ressorts et d'écrevisses bordelaises. Il ne déplaît pas à Clarisse de déniaiser le jeune provincial et de faire sauter avec lui les écus du père Bernardin. Le jouvenceau est au septième ciel. Il faut le voir, pressant sur son cœur le portrait de sa bien-aimée et visitant à son bras les monuments de Paris que le papa Bernardin lui a recommandés : le Panthéon et la Closerie des Lilas ! Comme dirait M. Henri Becque, le roi dans ces moments-là n'est pas son cousin !

Plaignez cependant Théodore. Voici qu'un cheveu vient tomber dans la coupe de son bonheur, et ce cheveu, c'est Delaunay, un compatriote, le notaire de Montélimart. Delaunay, le vieux viveur, a planté là sa femme et son enfant pour aller retrouver à Paris une certaine Amanda, dont le souvenir est resté aussi présent à ses yeux que les panonceaux qui s'étalent à sa porte. Or, Amanda n'est autre que Clarisse. Qui est-ce qui n'est pas content ? C'est Théodore. Il est furieux, il veut faire des scènes. Il menace Clarisse de rompre avec elle. « Quand un amant veut vous quitter, dit Marion Delorme dans *la Marquise de Senneterre*, on lui ouvre la porte à deux battants... et il reste. » Ainsi fait Clarisse, et Théodore se trouve trop heureux qu'elle veuille bien lui faire grâce et l'admettre à lui baiser les pieds.

Au dernier acte, la situation se complique. Le père Bernardin, inquiet de son fils, qui ne répond pas à ses appels réitérés, prend le parti d'aller lui-même le chercher à Paris. En chemin de fer — c'est bien en chemin de fer, cette fois, — il lie connaissance avec une ravissante personne, Mme de la Richardière. Il la reconduit chez elle et y rencontre un jeune homme. La dame fait les présentations. — M. le baron Bernardin, dit-elle en montrant Théodore. — M. le comte d'Azincourt, continue-t-elle en désignant le père Bernardin, — et elle ajoute, en se penchant à l'oreille du jeune homme : — Le comte d'Azincourt, mon père.

Horreur de Théodore, qui voit surgir devant lui le spectre de l'inceste. Tout s'explique à la fin : les deux Bernardin père et fils [illegible] Montélimart, et Mme de la Richardière, — qui n'est autre, comme vous l'avez déjà deviné, que notre Clarisse et notre Amanda de tout à l'heure, — leur souhaite un heureux voyage.

On rit à gorge déployée. On applaudit le nom de M. Henri Becque, l'auteur des paroles du *Sardanapale*, joué, il y a un an, au Théâtre-Lyrique. — Mais qui se fût douté qu'il y eût autant de gaîté dans le cerveau d'un poëte biblique ?

Delannoy a fait du père Bernardin une de ses meilleures créations. On croit voir marcher devant soi une caricature de Pigalle ou d'Henri Monnier. Saint-Germain est fin et spirituel comme l'était Vernet à vingt ans. Colson découpe à l'emporte-pièce la silhouette d'un étudiant de dixième année, qui partage ses loisirs entre le billard et la photographie.

Mlle Bianca, habillée à ravir, prête à la cocotte en partie triple, l'éclat de sa beauté séduisante, de son jeu plein de brio, de franchise et de désinvolture. Les honneurs de la soirée ont été pour elle. Et il ne faut pas oublier Mlle Leroux, une fine mouche de soubrette, que n'eût pas désavouée Marivaux lui-même.

~~~ Le soir du début de Devoyod dans *Guillaume Tell*, la salle était en proie à une agitation inusitée. Les plus tristes nouvelles circulaient sur la santé de Rossini. La représentation avait failli être contremandée, et ce n'est que sur la présentation d'un bulletin favorable que l'administration avait maintenu son spectacle. Mais il était visible que la pensée du public était ailleurs, et il n'a fallu rien moins, pour vaincre ses pénibles distractions, que l'œuvre même du maître et son interprétation qui a été rarement ; dans son ensemble, plus ferme et plus brillante que ce soir-là.

Devoyod y a contribué pour sa part : son succès, dans ce rôle écrasant de Guillaume Tell, a été complet. Ce n'est pas qu'il y soit irréprochable. Le rôle est évidemment trop bas pour sa voix, dont la sonorité a laissé souvent à désirer dans les cordes graves. Ce défaut, indépendant d'ailleurs de son talent, le jeune baryton s'est efforcé de le racheter en donnant une intensité excessive à ses notes du medium et du haut de l'échelle. En cela il a eu tort : à un métier pareil, sa voix, si pure et si moelleuse, ne tarderait pas à se briser. Mais ce qu'il faut louer sans réserve, chez le jeune artiste, c'est sa chaleur, son énergie, sa vive intelligence du sentiment dramatique. Sa méthode et son style [illegible] rappellent ceux de Faure, qu'il semble avoir pris pour modèle. Lorsqu'il aura à interpréter un rôle spécialement écrit pour lui — et cela ne peut tarder — il prendra certainement, à côté et non loin de son maître, une place qui lui sera difficilement disputée.

~~~ La voici cependant qui se prépare à nous quitter. Encore un mois, et la fauvette se sera envolée vers le climat frileux de Saint-Pétersbourg. Paris ne reverra plus la Patti que sous l'avatar de la marquise de Caux. — Ce jour-là, le jour déchirant du départ, — nous ne manquerons pas de la saluer de nos sympathies et de nos regrets. En attendant, et comme préparation à ce moment funeste, lisez l'étude que vient de nous donner sur la *diva* M. Guy de Charnacé dans sa belle publication des *Étoiles du chant*. L'artiste y est jugée et *biographiée* de main de maître, sans passion, sans flatterie comme sans dénigrement. Un magnifique portrait, signé Morse, et un autographe de la *diva* elle-même, accompagnent cet excellent et substantiel travail, — le pendant, toute proportion gardée, de la vie de Rossini par Stendhal.

GÉRÔME.

BULLETIN

Nous publions en tête de ce numéro le portrait de la reine Isabelle II, qui vient d'arriver à Paris à la suite d'événements politiques que tout le monde connaît. La reine Isabelle, née à Madrid le 10 octobre 1830, est la fille du roi Ferdinand VII et de Marie-Christine, sa quatrième femme. Elle devait la couronne d'Espagne à la fameuse pragmatique-sanction du 29 mars 1830, qui supprima la loi salique en Espagne et dépossédа son oncle don Carlos. Appelée au trône par la mort de son père au mois de septembre de l'année 1833, la régence fut exercée pendant sa minorité, d'abord par sa mère la reine Marie-Christine, puis par le maréchal Espartero, duc de la Victoire.

La jeune reine fut proclamée majeure par les Cortès le 8 novembre 1843. Elle épousa, le 10 octobre 1846, son cousin l'infant Marie-Ferdinand-François-d'Assise.

Isabelle II a cinq enfants. Son fils, l'infant don Alphonse, prince des Asturies, est né le 28 novembre 1857. L'aînée de ses filles, l'infante Isabelle, née en 1851, a épousé au mois de mai dernier, le comte de Girgenti, frère du roi François II de Naples.

Une de nos gravures représente l'arrivée de la reine Isabelle à Paris. Le moment choisi par le dessinateur est celui où la reine descend à l'hôtel du *Pavillon de Rohan*, rue de Rivoli, où elle habitera en attendant que l'on ait meublé les deux hôtels qui ont été loués pour elle, avenue des Champs-Élysées, 16 et 68.

Le marquis de la Conquista présente la main à la reine pour l'aider à descendre de voiture. Le roi Don François-d'Assise est debout sur le seuil. Dans un coin, on remarque le père Claret, revêtu de son costume caractéristique.

Nous donnons également les portraits du père Claret, confesseur de la reine, et de M. Marfori, intendant du palais. Nos lecteurs trouveront plus loin quelques lignes de notice consacrées à ces deux personnages sur lesquels l'attention publique s'est portée particulièrement dans ces derniers temps.

Ce numéro contient plusieurs autres gravures relatives aux événements d'Espagne. Mentionnons la [illegible] d'ouverture solennelle de l'université de Madrid, qui a eu lieu le 1er novembre. Les membres du gouvernement provisoire, le conseil municipal et toutes les autorités civiles y assistaient. Les professeurs, MM. Castelar et Fernando Castro en tête, ont été réintégrés dans leurs chaires. Le *paraninfo* (salle des séances) de l'Université ne pouvait contenir la foule enthousiaste qui a été électrisée par un discours du nouveau recteur M. Castro. Cette solennité s'est terminée en prenant les allures d'une fête populaire.

Une autre gravure est consacrée à la brillante sérénade que la population madrilène a fait donner à l'ambassade de France, où purent se réfugier, au mois de juillet 1866, un grand nombre de sergents et plusieurs hommes politiques compromis dans les événements de cette époque. Des sérénades ont été également, pour le même motif, données aux légations des États-Unis et d'Italie.

Une septième planche relative à l'Espagne montre le général Prim acclamé par la population de Madrid, pendant qu'il traverse le Prado, à la tête de son état-major.

Dès les premiers jours de son installation à Compiègne, la famille impériale a fait une excursion au château de Pierrefonds, où elle a été reçue par M. Viollet-le-Duc.

Leurs Majestés étaient conduites en char à bancs attelé de quatre chevaux en poste. Avec elles se trouvaient le prince de la Moskowa, le général Lepic, le duc Tascher de la Pagerie, MM. Conti, Davillier et le comte de Rayneval.

Le Prince Impérial occupait la dernière voiture avec les enfants de la duchesse d'Albe, le jeune duc de Huescar et les demoiselles d'Albe.

M. Viollet-le-Duc a conduit les augustes visiteurs dans les différentes parties du château et a rendu compte à l'Empereur des derniers travaux exécutés. M. Viollet-le-Duc est compris dans la première série des invitations à Compiègne, laquelle compte soixante-sept noms.

Décidément l'hiver s'avance à grands pas ; dès le commence-
~~~

ment de cette semaine, un vent glacial du nord-ouest a soufflé avec violence sur Paris, et une pluie mêlée de neige est tombée à plusieurs reprises. Les dernières feuilles se [illegible]

Les nouvelles qui arrivent des départements nous apprennent que les montagnes du Lyonnais sont couvertes d'une couche de frimas. La neige est tombée déjà en abondance dans le Jura. Les [illegible]

De plusieurs autres points, on signale également l'apparition de la neige. Le début de l'hiver [illegible] comme on voit.

[illegible] ques jours aux halles de [illegible] derable de merles de Corse.

A ce sujet, donnons [illegible] un vingtième dans les produits qui alimentent cette immense consommation.

Le gibier à poil : sangliers, chevreuils, daims, lièvres, lapins, nous arrive principalement d'Allemagne. Ce sont les vastes [illegible] de Bade et du Wurtemberg qui les fournissent. Heilbronn en Wurtemberg et Strasbourg sont les deux centres d'expédition de ces produits de la vénerie. C'est de là que [illegible] partie les faisans et la plupart des perdrix.

[illegible] sont envoyés de Russie et d'Angleterre, de même que les grouses et les perdrix boréales.

La bécasse, assez rare en France, abonde en Corse, en Sardaigne et sur le littoral de l'Italie méridionale. C'est là qu'on la capture en masse au moyen de filets. Les grives et les petits oiseaux viennent des bords des lacs Majeur et de Garde, où les paysans lombards les détruisent par essaims innombrables.

L'alouette vient aussi des régions subalpines, mais surtout des départements du Lot, de Lot-et-Garonne et du Loiret où on autorise sa capture au moyen de filets.

Enfin le gibier d'eau : oies, canards, bernaches, pinbras, sarcelles et becassines), etc., provient de la Hollande en majeure partie, et aussi des côtes de Bretagne, de la Somme, de la baie d'Arcachon et des vastes marais qui sont la richesse des Dombes.

Les journaux anglais assurent que le prince et la princesse de Galles ont définitivement arrêté le projet d'un grand voyage. Ils partiront vers le milieu de novembre, pour se rendre à Paris, en Allemagne et en Danemark. Après quoi, ils visiteront la Grèce, l'Asie Mineure et le Nil jusqu'à la seconde cataracte.

Le célèbre voyageur en Afrique, sir Samuel Baker, les accompagnera dans cette partie de leur excursion.

Comme il n'y a pas en ce moment de yacht convenable pour ce voyage, on mettra à la disposition de Leurs Altesses une frégate à vapeur pour les traversées.

Il paraît que l'Europe [illegible] l'abri des agitations du sol. On a lu dans presque tous les journaux quotidiens des détails sur le tremblement de terre qui a eu lieu dans l'ouest de l'Angleterre et dans le sud du pays de Galles. C'est dans cette même contrée que fut ressenti le tremblement de terre de 1863.

Les effets observés varient beaucoup. Dans plusieurs endroits on a ressenti un seul choc, ailleurs trois. En d'autres lieux les commotions étaient accompagnées du même bruit souterrain entendu en Irlande.

L'Angleterre est menacée d'un grand malheur : le Derby qui, suivant l'usage antique et solennel, devait être couru à Epsom au mois de mai, [illegible] cette année.

On sait que cette course se fait sur une vaste lande, située à quelques lieues au sud de Londres. Cette lande est pour ainsi dire improductive, cependant on paye un droit de parcours, pour le passage de la piste, aux différents propriétaires dont on em[illegible]

Un de ces propriétaires, auquel on payait un loyer de 7,500 francs, pour un parcours de huit cents mètres, — ce



THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *LE SACRILÈGE*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Théodore Barrière et Léon Beauvallet. - Acte V, scène dernière. — Dessin de M. Paul Philippoteaux. Voir la Chronique du précédent numéro.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — ARRIVÉE DE LA REINE ISABELLE AU PAVILLON DE ROHAN, A PARIS; dessin de M. Miranda, d'après un croquis de M. Padro. — Voir le Bulletin.



LA PLACE VERTE, A ANVERS; dessin de M. S. Read. — Voir page 7[illegible].

qui était un joli prix, — vient de vendre son domaine [illegible] demande que le loyer de ce petit bout de piste soit porté à 25,000 francs et que de plus on lui paye un pot-de-vin de 75,000 francs.

Et ce qu'il y a de caractéristique dans cette demande, c'est qu'elle est faite par un homme qui doit sa fortune aux courses; un seul cheval, *Salamander*, lui a fait gagner, il y a deux ans, plus d'un million à Liverpool.

Devant ces exigences un peu trop dures, les Anglais reculent, non par économie, mais par dignité. Ce qui complique la question, c'est que si on ne cède pas, il faudra annuler les Derby de 1869 et de 1870, car la piste étant changée, les conditions de la course ne seront pas les mêmes; si bien que cette annulation entraînera en même temps celle des paris; or, les paris du Derby, c'est une grosse affaire de beaucoup, beaucoup de millions.

Les choses en sont là. Il sera curieux de voir qui l'emportera, de la dignité ou de l'intérêt.

[illegible] des cheveux poudrés? C'est une question qu'il est permis de se poser en lisant dans les journaux anglais que, ces soirs derniers, on remarquait dans les loges du théâtre de Covent-Garden plusieurs jeunes personnes de la haute société d'Angleterre qui, avec leurs têtes poudrées, semblaient la copie [illegible]

La reine douairière de Prusse est arrivée à Menton. Elle est descendue à l'hôtel *Victoria*, où elle doit passer l'hiver. Sa suite se compose de quatre dames d'honneur, de son médecin et de quatre gentilshommes de la cour.

La duchesse de Gênes, belle-sœur du roi Victor-Emmanuel, a retenu tout le second étage du même hôtel, et s'est réservé une entrée particulière pour ses appartements.

Il résulte d'un travail statistique, fait avec une exactitude aussi minutieuse que possible, que la moyenne de la fourniture de papier pour journaux, revues, brochures, etc., à Paris, est de 27,500 kilos par jour, soit 10,107,500 kilos par an, ou 12,000,000 de francs environ.

Voici, d'après un journal basque, la liste des titres nobiliaires qui existent actuellement en Espagne.

On y compte : 81 ducs, 746 marquis, 557 comtes, 74 vicomtes et 76 barons, en tout 1,534 titres.

On ne compte que 32 titres étrangers portés par des Espagnols. En résumé, cela fait un titre par 9,000 et plus [illegible]

TH. DE LANGEAC.

Nous terminons aujourd'hui le roman si remarquable de M. PAUL FÉVAL. Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication de :

VALENTIN
LE MAITRE D'ÉCOLE

PAR

M. HENRI CONSCIENCE

Cette œuvre complètement inédite est destinée, par le vif intérêt qu'elle présente, par les tableaux tour à tour dramatiques et touchants qui s'y déroulent, aussi bien que par la moralité du sujet, à prendre place à côté des meilleurs romans de l'auteur du CONSCRIT, *du* GENTILHOMME PAUVRE *et du* JEUNE DOCTEUR.

LA MAISON DE PILATE

[illegible]

DU ROI DES GUEUX

(Suite et fin[1].)

Ce soir, c'était un véritable éblouissement. La nef, de style gothique, aux nervures surabondamment dorées, resplendissait, littéralement tapissée de feux. L'autel était une pyramide de cierges; chaque colonne semblait un arbre de lumières, et cet éclat des plans supérieurs se répercutait dans la couche inférieure, qui était toute d'or et de pierreries.

La cour était là, la cour d'Espagne, la riche cour, portant sur son velours les mines du nouveau monde.

De la porte d'entrée au chœur, une autre foule se pressait, compacte comme celle du dehors, mais diaprée de couleurs [illegible] tant d'éclairs comme les facettes mobiles de la mer, ce lustre immense allumé par le regard du soleil couchant.

Agrafes de diamants à tous les feutres pour relever les [illegible] panaches, rivières de diamants sur toutes les épaules nues, broderies d'or, draps d'or, gazes d'or...

1 Voir les numéros 7[illegible] à 721.

Tous les hauts seigneurs que nous avons vus dans l'antichambre du roi se trouvaient ici, sauf les membres de l'ancienne administration. Encore se montrait-on au doigt, dans l'ombre d'un pilier, un vieillard souffreteux, courbé sous le chagrin encore plus que par l'âge, et que nous eussions reconnu pour don Bernard de Zuniga, ex-secrétaire d'État et fanatique de la signature. Le roi lui avait fait grâce; il poursuivait le roi comme un fantôme, lui demandant la mort ou des affaires à expédier.

Il y avait de plus la noblesse des Castilles, accourue pour la maladie du roi, et tous ceux que la nouvelle fortune des ennemis du comte-duc avait ramenés à la cour.

Aucun des amis du comte-duc ne manquait, au contraire : c'étaient les plus impitoyables.

Les femmes, il faut le proclamer, gardent toujours quelque courage, même dans cette énervante atmosphère des camarillas. Vous n'eussiez pas trouvé parmi les hommes une seule voix pour défendre l'ancien favori contre les outrages qui pleuvaient sur son nom de toutes parts...

Dans le bas-côté de droite, auprès de la chapelle de Saint-Jean, décorée par le robuste pinceau du vieux Pacheco, un homme tenait le centre d'un groupe, composé en majeure partie de nos jeunes seigneurs de la maison du Sépulcre.

C'était un gros gaillard, lourd de formes, commun de langage, et qui aurait dû prêter à rire à cette jeunesse évaporée. Cependant, on l'écoutait avec une attention voisine du respect.

Il avait un habit de bon velours rouge, galonné d'or faux, et ses dentelles sentaient d'une lieue la friperie.

— Alors, seigneur, lui dit le petit don Narciso d'un ton de très-humble déférence, vous avez eu l'honneur de connaître Sa Grâce au temps où elle portait le nom de Ramire de Mendoze?

— Demandez à Pepino, répliqua le contador second, car notre homme portait cet honorable titre, demandez à Micaja... Mendoze et moi nous étions, pardieu! les deux doigts de la main.

— Et quel est, je vous prie, ce don Pepino? questionna Julian de Silva.

— La señora Micaja, ajouta Soto-Mayor, remis de ses blessures, est-elle, par hasard, de notre connaissance?

Le gros contador rit dans sa barbe.

— Là, là, mes jeunes fils, répliqua-t-il, vous avez la curiosité de votre âge. M'avez-vous bien regardé? Ai-je l'air d'un bavard! Point d'excuses, mes amis, les excuses et les compliments, du vent! Je ne vous ai pas dit, je pense, que Mendoze ait jamais été mon domestique? Non. A quoi bon sortir de la vérité? Mais l'homme a dans sa vie bien des hauts et des bas. Ma bourse était la sienne, comprenez-vous cela? Micaja était un cheval, mes chers jouvenceaux, et quel cheval! Pepino seul valait mieux que lui. Ces deux chevaux appartenaient légitimement à votre serviteur. Or, comptez sur vos doigts : il y a bien des lieues depuis le château de Penamacor jusqu'à la porte du Soleil, par où dona Eleonor entra dans Séville. Mendoze ne pouvait pas faire à pied tout le chemin. Je lui prêtai mes deux chevaux, je lui achetai un pourpoint de cadet, fort propre et taillé comme il faut; je lui mis un demi-cent de douros dans la poche... et vogue la galère, n'est-ce pas? Bonnes jambes bien chaussées vont loin sans s'arrêter. Nous avions des branches de myrte à nos feutres, et si vous ne savez pas le reste, interrogez mon ami le ministre.

— Tudieu! seigneur! dit Jaime de Luna, vous avez une merveilleuse façon de raconter: Sa Grâce entretenait donc déjà des relations avec Moncade et ceux qu'on appelait alors [illegible]

Le contador second souffla dans ses joues.

— Mon père, prononça-t-il lentement, avait nom don Tortibio Bobazon de la Corhuela y Mamarrochada. Il était borgne de l'œil gauche pour avoir montré trop de vaillance dans une bataille contre les ennemis; ma mère était fille cadette de don Guttiero Parlanchin, qui disait « mon cousin » à l'évêque de Segorbe... Moi, je m'appelle tout uniment le seigneur Bobazon... pas fier!... et si mon petit compatriote, devant lequel vous marchez maintenant à plat ventre, l'ancien Mendoze, devenu Louis de Haro, premier ministre du roi Philippe, ne m'a pas fait d'un coup grand d'Espagne, duc et le reste, c'est que l'espèce humaine n'est point pour se corriger du péché d'ingratitude...

— Il est bien jeune pour un si haut emploi, risqua un vieil hidalgo qui avança ses longues moustaches.

Tout le monde le regarda de travers.

— L'homme, dit aigrement notre Bobazon, c'est de mes propres deniers que j'ai acheté ma place de contador... et j'ai encore là-bas de bonnes pistoles enfouies sous le chevet du lit de mon père... Saint-Jacques! tout cela fut gagné loyalement par la charrue ou par l'épée!... Parlez seulement comme vous venez de le faire devant un alguazil, et vous me direz comme on est logé dans les prisons d'Andalousie... Bien! bien! ne vous excusez point, je ne suis pas l'alcade... Et en parlant de prisons, mes mignons, c'est une dure forteresse que le château de Alcala; pourtant nous délivrâmes le bon duc en dépit de la trahison.

— Vous! s'écrièrent dix voix étonnées.

— Connaissez-vous Trasdoblo le boucher? Pedro Gil, l'oidor? l'Italien Sforce, qu'on avait fait amirante de Castille? [illegible] vous l'hôtellerie de maître Colombo? Le comte-duc est bien où nous l'avons mis, et pour avoir sauvé l'État, moi qui vous parle, je n'irai pas crier sur les toits : « Le premier mi- [illegible] Sa Majesté, que Dieu bénisse!

[illegible] sait ses bras sur sa poitrine.

— Le roi! crièrent les massiers en frappant les dalles du bois [illegible]

Et l'huissier majeur, avec sa cotte chargée de tous les écussons royaux, toucha la porte en répétant :

— Notre seigneur le roi!

La porte ouvrit aussitôt ses deux battants pour livrer passage à Philippe, donnant la main à Élisabeth de France, la reine.

C'était un corridor long et sombre, communiquant de l'intérieur du couvent aux galeries grillées qui régnaient en demi-couronne derrière le chœur de la chapelle. Ce soir, une sorte de lumière mystérieuse et diffuse y pénétrait malgré les grilles. C'était la réverbération des feux prodigues dans l'église. Ces lueurs allaient s'affaiblissant à mesure qu'on s'enfonçait dans les profondeurs du corridor.

Il faisait nuit à l'extrémité qui aboutissait à la porte du monastère.

Cette porte roula sur ses gonds lentement.

Deux formes indécises s'y montrèrent.

— Où me conduisez-vous, ma sœur? demanda une voix douce et tremblante.

— Allez droit devant vous, vers cette lumière, répondit une autre voix qui appartenait à une vieille femme; celle que vous aimiez autrefois va venir...

La porte se referma.

La jeune fille, restée seule, obéit et se dirigea vers les galeries, dont l'ouverture ressemblait de loin à la bouche d'une caverne, vue de l'intérieur et frappée par les rayons du soleil.

A mesure que la jeune fille avançait, on aurait pu distinguer son costume. Elle portait une robe droite de toile de chanvre, couleur de peau nouvellement tannée. Un voile de bure grise descendait sur son visage.

Tel était le costume du noviciat des carmélites réformées de l'ordre de Sainte-Thérèse.

Quand la jeune fille arriva dans la tribune, elle fut obligée de fermer ses yeux, blessés par l'éclat des lumières. Elle s'agenouilla, le dos tourné à la grille, et releva son voile pour faire le signe de la croix.

Le voile grossier rejeté en arrière, découvrit le doux et gracieux visage de Gabrielle, la fille de l'oidor.

Ses beaux cheveux blonds, qui flottaient naguère si gaiement au vent de sa course, étaient coupés déjà. Ses grands yeux bleus gardaient la trace des larmes.

Un murmure large et incessant montait de la nef avec de tièdes bouffées de parfums. De ce murmure se dégageaient deux noms : Louis de Haro et Medina-Celi.

Gabrielle entendit tout au fond du corridor le bruit de la porte qui s'ouvrait une seconde fois et qui se refermait. Un pas précipité s'approcha. Une autre novice, vêtue de toile lisse et voilée de bure, parut au seuil de la galerie.

— Aïdda! s'écria Gabrielle avant même que la nouvelle venue eût relevé son voile.

Elle courut vers l'Africaine, les bras ouverts : mais elle recula, quand celle-ci, écartant son voile d'un geste saccadé, lui eut montré son visage.

C'étaient deux yeux brûlants, éclairant la pâleur d'une morte.

— Ma sœur!... oh! ma sœur!... balbutia Gabrielle; n'as-tu point trouvé en ce saint lieu l'oubli et le repos!...

— Je n'y ai cherché ni le repos ni l'oubli, répliqua la Mauresque d'une voix sourde.

Elle saisit la main de Gabrielle, qui tressaillit à ce contact.

Sa main était de marbre.

Elle s'assit sur le banc de bois qui était au fond de la tribune. Gabrielle, cédant à son invitation muette, se plaça auprès d'elle.

Au bout d'une minute de silence, l'Africaine étendit le doigt vers l'église illuminée.

— Ils vont venir, murmura-t-elle, tous deux... le tien avec Isabel Perez de Guzman... le mien avec la fille du comte-duc.

Une larme roula sur la joue de Gabrielle.

— Tu pleures! dit l'Africaine, dont l'œil lança un fauve éclair; tu aimes encore!... Il n'y a ni oubli ni repos, ma fille, et le cloître lui-même est un mensonge!

Au-dessus des bourdonnements de la foule, les orgues chantèrent une mélodie suave et lente.

Aïdda eut ce rire strident qui déchire la poitrine.

— Ils vont venir! répéta-t-elle.

Puis courbant la tête et regardant le sol à ses pieds :

— Je suis ici pour me venger, ma sœur! prononça-t-elle d'un accent incisif et bref.

— Dans la maison du Seigneur! s'écria Gabrielle épouvantée; sous cet habit de renoncement et de pénitence!

— Tais-toi!... Dieu se venge aussi, puisque Satan souffre éternellement pour l'avoir trahi... Tu ne sais pas... tu as des armes... tu as une arme terrible et qui tuera comme un coup de foudre!...

— Je ne veux point des armes que tu m'apportes, Aïdda.

— Tais-toi... ce mariage qui fait ton malheur est impie, impie comme celui qui cause ma misère... Entre Mendoze et Isabel il y a du sang, comme entre Moncade et cette Inez.

— Du sang! répéta [illegible] elle.

— Le sang d'un père... Écoute!...

— Au sortir de cette nuit de tortures où Moncade foula aux pieds mon amour et le souvenir de sa sœur assassinée, je m'enfuis, la rage dans le cœur. Tout m'avait abandonnée, tout, jusqu'au père de Blanche, ma marraine, dont l'agonie fut une désertion. Inez triomphait... Cependant, je n'étais pas vaincue... Tant qu'un souffle de vie restera dans ma poitrine, je ne serai pas vaincue... Je cherchai Moghrab, dont j'avais été la servante fidèle, parce que je croyais sa haine

aussi forte que la mienne: je ne trouvai pas Moghrab... Je me rendis chez le comte-duc... celui-là du moins devait s'entendre avec moi. Sa vie entière était ma garantie: il s'était vengé cruellement, horriblement... Je lui pardonnais déjà, à condition qu'il se mît de moitié dans ma vengeance. Je fus introduite... je vis un misérable fou écrivant les pages d'un libelle, j'entendis des cris de désespoir, des imprécations, de lâches extravagances... je voulus ranimer ce feu éteint, mais il n'y avait plus que des cendres... Le roi! je songeai au roi!... Il fallait être folle, n'est-ce pas?... J'étais folle... L'antichambre royale était encombrée, mais j'avais le mot d'ordre des desservidores qui gardaient depuis le matin toutes les issues: le palais appartenait à Moghrab. Je pénétrai dans l'appartement du roi par les étuves... En traversant la salle des bains, je croisai un homme qui avait à son manteau des taches sanglantes... Cet homme était don Hernan Perez de Guzman, père de la Medina-Celi... je poursuivis mon chemin... Dans la toilette du roi, un autre homme était étendu mort sur les dalles... celui-là était Moghrab, le maragut, que j'appelais mon père... Le roi parut sur le seuil et dit à ses chambriers: « Enlevez le corps de don Louis de Haro, marquis de Buniol, et qu'il soit mis en terre sainte... Comprends-tu? »

— Non, répondit Gabrielle.

— Tu ne sais donc pas le vrai nom de ton Mendoze?

— Je ne sais rien... je suis ici depuis le jour où l'on vint m'apprendre la mort de Pedro Gil, mon père...

Un grand tumulte avait lieu dans la nef, où la foule, violemment déplacée par les hallebardiers, s'ouvrait pour faire une large voie de la porte jusqu'à l'autel.

Un couple s'avançait sous un dais porté par quatre pages à la livrée royale.

Et les huissiers disaient:

— Place à dona Isabel Perez de Guzman! place à don Louis de Haro, marquis de Buniol, premier ministre du roi!

— Mendoze, murmura Gabrielle défaillante.

— Comprends-tu? répéta Aïdda.

— Mendoze est le fils de l'homme assassiné? balbutia la novice.

Les orgues jouaient une marche triomphale.

Un autre dais, couvrant dona Inez et le marquis de Pescaire, allait vers l'autel.

Aïdda fermait les yeux et ses dents se choquaient.

— Et le meurtrier? demanda Gabrielle.

— Le père de la Medina-Celi.

— Tes pleurs?

— La marquise est exilée... Pendant que tu pleurais ici, j'étais la maîtresse du roi...

— Et le roi t'a dit?

— Le roi seul et moi nous savons ce secret!

Ce fut à ce moment que la grand'porte du fond s'ouvrit pour donner passage au cortège royal. Malgré la sainteté du lieu, les acclamations éclatèrent, dominées par les profonds ronflements de l'orgue.

Cette blonde enfant, Gabrielle, avait, elle aussi maintenant, de sombres éclairs dans les yeux.

— Tes armes... prononça-t-elle entre ses dents serrées; quelles sont tes armes?

L'Africaine se pencha jusqu'à son oreille; sa réplique se perdit dans les mille fracas qui montaient de la nef. On aurait pu entendre seulement ces paroles:

— J'avais de l'or; je l'ai semé à pleines mains...

Elle tendit un poignard à Gabrielle, en ajoutant:

— On ne nous prendra pas vivantes!...

Les doigts délicats de la novice se crispèrent autour du manche du poignard.

Aïdda se leva et ouvrit une porte percée dans l'épaisseur du mur de la tribune.

— Par ici, dit-elle; c'est le chemin du chœur... nous verrons leur agonie... viens.

— Passe la première, dit Gabrielle avec un son de voix étrange; je te suis.

La porte donnait sur un escalier noir et ténébreux. Aïdda passa la première.

Dans la tribune, maintenant déserte, on aurait pu entendre un cri étouffé.

Les deux couples étaient agenouillés devant l'autel.

Le roi, la reine et la cour attendaient.

Dans la sacristie, l'évêque de Léon, chapelain du roi, avait déjà en main calice et patène pour célébrer le saint sacrifice.

— Sacrilège! sacrilège! dit une voix brisée à la porte, derrière le clergé et les servants.

En même temps, malgré les efforts de tous, une jeune fille en costume de novice, éperdue et les yeux hagards, se précipita jusqu'aux pieds du prélat.

— Sacrilège! répéta-t-elle, sacrilège!... On a mis du poison dans le pain du seigneur!... C'est la mort que vous allez donner au lieu de la vie!

L'évêque s'arrêta. Les prêtres, cependant, voulaient écarter Gabrielle, qu'ils prenaient pour une fille échappée du cloître.

Du dehors on répétait:

— Le roi attend.

L'évêque dit:

— [illegible]

— Devant vous seul et en confession, monseigneur, répondit Gabrielle.

D'un geste, le prélat écarta son clergé.

Gabrielle, toujours agenouillée, lui dit:

— Mon père, les hosties qui doivent servir à la célébration du mariage sont empoisonnées.

L'évêque se signa épouvanté.

— C'était pour tuer le corps, mon père... mais il y avait une plus horrible vengeance... A ceux qui s'aiment, on allait dire: « Vous êtes condamnés à la haine! Il existe une malédiction entre vous... Je vous défie de franchir ce fleuve de sang qui vous sépare à jamais! » Mon père que Dieu pardonne à celle qui voulait faire ce double deuil!...

— Où est-elle?... son nom?...

— C'est le nom d'une morte, mon père... Elle a deviné que j'allais parler... elle a voulu me retenir, et moi je l'ai poignardée.

Gabrielle s'affaissa évanouie.

Le roi n'attendit pas plus longtemps. L'évêque de Léon, à la tête de son clergé, monta au chœur. Personne ne s'aperçut qu'on changeait le ciboire pour la célébration de la messe. Isabel et Inez, belles et mélancoliques toutes deux, mais heureuses, s'entre-souriaient parmi les tièdes vapeurs de l'encens.

Mendoze et Moncade mirent ensemble le pied sur la première marche de l'autel, et reçurent les anneaux bénits donnés par le roi.

Des flots de lente et pure harmonie tombaient de l'orgue.

— Longue vie à [illegible] de Moncade, connétable de Castille! Longue vie à Louis de Haro, duc de Medina-Celi, ministre de S. M. Philippe le Grand!

Le lendemain, Cuchillo tua trois taureaux, et le roi l'embrassa.

Almanzor, le plus chéri des perroquets, vécut, privé qu'il était de son docteur Hussein le Noir.

Le comte-duc édita son *Nicandro*, paquet de flèches émoussées qui ne servit qu'à éterniser son exil.

Éléonor de Tolède garda le deuil toute sa vie dans sa maison pleine de gloire et de bonheur.

A Séville, le populaire attendit longtemps le retour du sorcier Moghrab, qui avait deviné à l'avance le nom du successeur du comte duc.

Quant à Esteban, son règne fut illustre, presque autant que celui du grand *Gafedado*. Il réconcilia l'ancienne et la nouvelle école. Le sage Picaros lui succéda à l'âge de cent trente-huit ans. Il était vert encore, et buvait quand il voulait jusqu'à une demi-douzaine de flacons d'alicante. Maravedi vint après lui et fut le dernier roi de la gueuserie andalouse.

Ainsi meurent les plus belles choses de ce monde.

Ce qui ne passe pas, c'est la mémoire du cœur. A trois lieues de Séville, sur les rives du Guadalquivir, vous pourriez encore admirer une villa du vieux style qui porte le nom singulier de Pepino. Là-bas, au fond de l'Estramadure, le vaste et magnifique château de Micaja élève ses fières tourelles à l'endroit même où tombait en ruine la maison du vieux paysan Mendoze Bobazon, don Torribio Bobazon de la Cochuela y Mamarrochada, contador mayor et trésorier [illegible] avait consacré [illegible] ces deux monuments [illegible] envers les humbles [illegible] de son immense fortune.

PAUL FÉVAL.

FIN.

LA PLACE VERTE

A ANVERS.

La place principale d'Anvers, celle qui est le rendez-vous habituel des étrangers, se nomme la place Verte. C'était jadis un [illegible] qui a été transformé en [illegible] plantée d'arbres. En 1840, le jour de la fête biséculaire de Rubens, on a érigé au milieu de cette place la statue colossale en bronze de l'immortel artiste, par G. Geefs. Sur le piédestal, haut de cinq mètres, est une inscription commémorative dont voici le texte, en complétant les mots abrégés selon les traditions du style lapidaire:

Petro-Paulo Rubens, civi olim suo,
sumptibus publicis et privatis, senatus populusque
Antverpen posuit, 1840.

De la place Verte, on pénètre dans la cathédrale par le transept de droite. Cette église, dédiée à Notre-Dame, est le plus vaste édifice religieux élevé en Belgique. Elle mesure cent dix-sept mètres de longueur, soixante-cinq de largeur aux transepts et cinquante-deux aux nefs. Par une disposition assez rare, elle est divisée en sept nefs. Ce magnifique vaisseau est, malheureusement, encastré de toutes parts dans des maisons et des constructions vulgaires, au-dessus desquelles se dégagent seules les parties supérieures de l'édifice.

La construction de cette église a commencé en 1380. Vers 1411, le chœur était achevé. Les autres parties furent élevées dans le courant du XVe siècle, et ne furent même terminées qu'au XVIe.

La magnifique tour de gauche de la cathédrale (celle de droite n'a pas été achevée) est haute de près de cent vingt-trois mètres. Elle est d'une grande hardiesse d'exécution et appartient au style gothique flamboyant. Quand on aperçoit la flèche à distance, elle paraît, dans certaines directions, découpée à jour.

Du haut de sa dernière galerie, à laquelle on arrive en montant six cent vingt-deux marches, on jouit d'un merveilleux panorama. La vue s'étend sur les polders de la Flandre zélandaise, sur le cours de l'Escaut jusqu'à son embouchure; on aperçoit Malines, Bruxelles, Gand, Louvain, Breda, etc.

La tour a été restaurée de nos jours; ce long et difficile travail a duré plus de quinze ans.

Le carillon est composé d'un nombre de cloches considérable. La grosse cloche pèse huit mille kilogrammes. Il faut seize hommes pour la mettre en branle.

C'est dans le transept du sud de la cathédrale d'Anvers que se trouve la fameuse *Descente de Croix*, qui est considérée comme le chef-d'œuvre de Rubens, et à laquelle tous les gens de goût qui viennent à Anvers ne manquent jamais d'apporter le tribut de leur respectueuse admiration.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Augustin Thierry et Walter Scott. — Le [illegible] — [illegible] dont il occupe l'emplacement

Le plus accompli de tous les historiens français et peut-être des historiens de tous les pays et de toutes les époques, Augustin Thierry, dans ses heures de découragement, écrivait que Walter Scott *était plus vrai que l'histoire*, et répétait ces paroles de la préface du *Monastère*, « que l'art du romancier consiste surtout à rendre vraisemblable les invraisemblances de la vie humaine et de la vie sociale. » On se sent tenté de se rallier à cette opinion quand on se trouve en face des documents innombrables, la plupart ignorés et de toute nature, qui se trouvent rassemblés dans le *palais des archives de l'Empire*.

Cet édifice longe la rue des Quatre-Fils, et on vient d'en terminer la restauration commencée depuis plusieurs années.

Il se compose d'un rez-de-chaussée, de deux étages, et d'immenses combles, qui prennent leur jour de dix-neuf baies. Un pavillon s'élève au centre; un fronton à œil-de-bœuf et un élégant campanile le couronnent. Le fer et la pierre entrent seuls dans la construction de ce monument et le protégent contre les dangers de l'incendie.

Les bâtiments annexés à l'ancien hôtel ou plutôt aux anciens hôtels réunis dont se compose le palais des Archives se divisent en un grand nombre de salles, garnies de rayons qui s'élèvent jusqu'au plafond et au haut desquels on parvient par une galerie que soutiennent des consoles en fer, annexées à un escalier de même métal. C'est là que se trouvent les cartons contenant les documents relatifs à l'histoire judiciaire et à l'histoire de France proprement dite. Une armoire en fer, revêtue d'une épaisse enveloppe en chêne, renferme les chartes et les pièces les plus précieuses, au nombre de quatre mille environ, et elle défie par sa solidité les plus audacieuses tentatives d'effraction des voleurs que pourrait tenter la grande valeur de ces documents, qu'on payerait à l'étranger des sommes considérables. En effet, ce sont des traités de paix, des bulles d'or, les clefs que les magistrats de la ville de Namur apportèrent à Louis XIV, les clefs de la Bastille, les pièces du procès de Louis XVI, les étalons du mètre et du kilogramme, les cartes autographes des départements signées par les membres de l'Assemblée constituante, la matrice de la médaille destinée à perpétuer le souvenir du serment du Jeu de Paume, et mille autres trésors archéologiques et historiques. Sans compter des diplômes mérovingiens; des autographes de Charles V, de la reine Élisabeth, de Charles-Quint; et des cédules de Soliman II à François Ier, écrites en caractères d'or et d'azur sur un épais vélin.

Les annales du parlement et tous les dossiers relatifs à la magistrature occupent le rez-de-chaussée du bâtiment neuf dans la partie du sud.

Sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le palais des Archives, s'élevaient autrefois plusieurs hôtels, construits à différentes époques. Le principal était l'hôtel de Soubise, bâti par l'illustre famille de Clisson, et occupé plus tard par François de Rohan, prince de Soubise, capitaine-lieutenant des gendarmes. Lorsque celui-ci acheta l'hôtel, il en ordonna la démolition d'une partie, et l'architecte Lemaire, protégé de Mme de Pompadour, en fit un palais somptueux. Les colonnades de la cour d'honneur et le portail arrondi en demi-cercle qu'on aperçoit du dehors, laissent deviner quelle devait être cette construction, à laquelle diverses restaurations n'ont que trop enlevé de sa physionomie primitive.

Il ne reste plus de la résidence du connétable de Clisson que la porte à tourelles qui fait face à la rue de Braque. On a démoli l'hôtel des ducs de Guise, dont il subsistait encore une aile de bâtiment en bordure sur la rue du Chaume. Cette aile était d'ailleurs dans un tel état de délabrement, qu'il a fallu en étayer les plafonds, que, grâce à Dieu, on a pu sauver en partie [illegible] parquet en marqueterie de palissandre et d'ébène avec filets et incrustations de cuivre et des frises dont les dorures, malgré leur vétusté, conservaient encore leur éclat.

La galerie qui remplace les constructions se rattache aux amorces de la tour septentrionale de la porte de Clisson, et absorbe en partie une cour où fut planté, en 1615, le premier marronnier d'Inde apporté en France. Elle se trouve consacrée en partie à la sigillographie et à la paléographie. Cette dernière occupera cinq salles de l'hôtel de Soubise.

L'ancienne salle des Gardes, située au haut du grand escalier d'honneur, se trouve remplie de vitrines isolées ou accrochées aux murs, qui contiennent des chartes et des empreintes de sceaux et de cachets. A la suite de cette grande pièce s'en ouvrent cinq autres, ornées de boiseries sculptées de plafonds à frises, ouvragés de camaïeux d'or et de dessus de portes peints par Boucher, Carl Vanloo et Tremolière: c'étaient les grands appartements.

On voit dans la chambre à coucher, aujourd'hui restaurée d'après les dessins de Boffrand, retrouvés cachés sous le parquet, une balustrade dorée et tendue d'une étoffe en soie [illegible] des Gobelins



LE PÈRE CLARET, confesseur de la reine Isabelle.



DON CARLOS MARFORI, intendant du palais de la reine Isabelle.

D'après des photographies. — Voir page 7[illegible].

La plus remarquable de cette série de salles est le petit salon de la princesse de Rohan. Il forme un polygone à huit pans dont les travées sont occupées, les unes par des fenêtres et les autres par des glaces à plein cintre, comme les baies. L'agencement, la richesse, l'élégance et l'originalité de ce salon étonnent les visiteurs. Les trumeaux à fond blanc, à fines et sveltes vignettes d'or et surmontés de peintures de Natoire, représentant les principales scènes de la vie de Psyché, complètent cet adorable réduit. Enfin une frise ondulée, ornée de médaillons entrelacés d'Amours, se rattache à un plafond d'azur avec résille d'or en rosace, par des frises et des guirlandes de fleurs. Pour ne pas rompre les lignes architecturales, on a disposé les vitrines renfermant les dépôts des archives au milieu de chaque pièce.

L'école des Chartes se trouve située dans l'hôtel même du palais des Archives. Fondée par une ordonnance du 22 février 1821, elle a pour mission d'enseigner l'étude des anciens titres et de former des paléographes et des archivistes.

Avant la Révolution, il n'existait aucun dépôt spécial des archives nationales, c'est-à-dire des dossiers authentiques des cours souveraines, des tribunaux, des ministères et des administrations.

L'idée de cet établissement appartient à l'Assemblée constituante, qui décréta le 14 août 1789 la création d'un *Dépôt des archives nationales*.

A leur origine, les richesses des *Archives* se bornaient aux originaux des pouvoirs des députés, aux actes relatifs à la constitution et au droit public, aux lois du royaume et à sa division territoriale, enfin aux minutes sur parchemin des décrets sanctionnés par le roi. On y adjoignit les procès-verbaux des conseils de départements, les actes de naissance, de mariage et de décès des princes français, les registres et les papiers des assemblées législatives, une liste authentique



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — SÉRÉNADE OFFERTE A L'AMBASSADE DE FRANCE PAR LA POPULATION DE MADRID.
Dessin de M. M[illegible], d'après un croquis de M. Padro. — Voir le bulletin.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — LE GÉNÉRAL PRIM, TRAVERSANT LE PRADO, EST ACCLAMÉ PAR LA POPULATION DE MADRID. — [illegible] M. [illegible]

des *vainqueurs de la Bastille*, les signatures autographes des députés, les procès-verbaux de leurs élections, les actes officiels de l'inauguration des monuments publics, les inventaires du matériel de l'Imprimerie nationale, de l'Observatoire, de l'Académie des sciences et des autres établissements scientifiques, la liste des diamants et du mobilier de la couronne, les gravures, les planches, les instruments et les papiers relatifs aux assignats, les pièces de dépenses et de recettes du trésor public, le compte des dons patriotiques, l'acte constitutionnel et la lettre du roi relative à son acceptation, les minutes des aliénations de biens nationaux, les actes de la prestation de serment des agents du pouvoir, les papiers trouvés à l'intendance de la liste civile au château des Tuileries et notamment dans la fameuse armoire de fer, enfin les pièces du procès de Louis XVI.

Par décret de la Convention nationale du 26 messidor an II 14 juillet 1794, les *Archives* devinrent un dépôt central pour toute la république et reçurent de fréquents et nombreux accroissements. Elles s'augmentèrent encore par l'arrivée successive des acquisitions importantes que procurèrent les victoires de nos armées en diverses contrées de l'Europe.

En 1812, les *Archives* formaient trois divisions désignées [illegible]

La section *italienne* se composait des archives du royaume de Sardaigne et du Piémont, et des archives pontificales de Rome.

La section *allemande* renfermait les pièces relatives aux diètes impériales, à l'élection des empereurs, aux guerres et [illegible] étrangères, aux affaires de la Belgique, du Tyrol et de la Galicie.

En 1814, les gouvernements étrangers rentrèrent en possession d'une grande partie de ces documents, en vertu du traité de paix et de diverses ordonnances de Louis XVIII.

La *division française*, qui resta intacte, se composa dès lors de six sections : législative, administrative, historique, topographique, domaniale et judiciaire. La première contenait les édits, les ordonnances, les lois et les décrets, les [illegible] électorales et primaires, les motions, opinions, rapports, pétitions et autres pièces y relatives, et les papiers des comités et des députés en mission.

Le Corps législatif cessa, en 1814, de déposer aux archives ses procès-verbaux ; mais, en 1817, on compléta la collection de ces documents.

Les papiers des comités de l'époque de la Révolution et ceux des députés en mission sont incomplets, soit parce qu'ils ont été en grande partie remis au pouvoir exécutif, soit parce qu'ils ont été disséminés dans les archives de [illegible]

La *section administrative* contient les arrêts du conseil d'État, les papiers concernant la maison du roi, les inventaires du garde-meuble, des différents ministères, des administrations générales et locales, des aides et des gabelles, les pièces relatives à la liquidation des eaux et forêts, de la loterie et de l'amirauté, enfin les registres de la ville de Paris [illegible]

La *section historique*, la plus importante de toutes, renferme la collection du trésor des chartes, les registres depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles IX, les douze gouvernements de la France, les traités de paix.

Elle possède encore les actes des rois de France depuis les [illegible] depuis l'an 581 jusqu'en 1789, l'histoire de la maison royale, des dignités et offices, des corps politiques, des états généraux et provinciaux, des parlements.

Les lois, les coutumes, les impôts, les monnaies, le commerce des provinces et des villes de France, les négociations [illegible]gères, le cérémonial, les monuments historiques, les cartulaires, les bulles des papes, les chartes des églises de Paris et autres établissements monastiques, les ordres militaires, les universités, les séminaires, les collèges, les écoles militaires, les mémoires et mélanges historiques, les titres généalogiques, font également partie de cette catégorie.

La *section topographique* comprend les pièces relatives à la division géographique et à la population de la France, et les cartes et les plans distribués par départements, avec leurs subdivisions.

La *section domaniale* renferme les registres de la chambre des comptes, les titres domaniaux de tous les départements et des biens ecclésiastiques et monastiques, des ordres de Malte et de Saint-Lazare ; les pièces contenant les séquestres, confiscations et ventes des biens des religionnaires fugitifs, des émigrés, des condamnés et des ventes de biens nationaux.

La *section judiciaire* contient tout ce qui concerne la grande chancellerie, le grand conseil privé, les conseils supérieurs, les registres du parlement depuis l'an 1165, le Châtelet, la cour des aides, la cour des monnaies et autres juridictions, la haute cour de Vendôme, le tribunal révolutionnaire et les tribunaux extraordinaires établis depuis la Révolution.

L'Univers illustré, dans son numéro du 12 septembre, a rendu compte d'un mémoire lu à l'Académie des sciences *sur l'action qu'exercent les toiles métalliques à l'égard des corps inflammables*. Ce mémoire attribuait à M. Pelouze [illegible]

M. le docteur Surmay, de Ham, réclame la priorité de l'invention et de son application comme moyen d'empêcher les incendies dans les distilleries et dans tous les établissements où se trouvent des matières inflammables.

En 1860, il a pris un brevet, et en a communiqué la teneur à M. Pelouze, à M. Peugot, à la Société d'encouragement et au conseil d'hygiène du département de la Seine. Un rapport favorable en fut fait par le docteur Guérard. On s'accorda, et M. Pelouze surtout, à regarder comme nouveau et fécond le procédé du docteur Surmay.

En voici le résumé :

1° Si au-dessus d'une flamme quelconque on tient une toile métallique, la flamme ne traverse pas la toile, si longtemps qu'on prolonge l'expérience et même lorsque la toile est rouge de feu.

2° Sur un vase contenant de l'alcool ou tout autre liquide donnant une vapeur inflammable, appliquez un couvercle en toile métallique et chauffez jusqu'à l'ébullition : la vapeur s'échappant à travers le couvercle, approchez alors une flamme, les vapeurs prennent feu ; mais jamais la flamme ne traversera la toile et elle ne gagnera jamais ni le liquide, ni la vapeur situés au-dessous d'elle.

3° Si, après avoir mis le feu au liquide contenu dans un vase, vous appliquez sur ce vase une toile métallique, à l'instant même la flamme s'éteint.

4° Si vous faites l'expérience précédente avec une toile métallique portée à la température rouge, la flamme s'éteint exactement de la même manière. S'il y a entre la toile et le bord du vase quelque issue par où s'échappe de la vapeur enflammée, — ce qui arrive lorsque le liquide en ébullition envoie avec force d'abondantes vapeurs, — cette vapeur communique sa flamme à celle qui a traversé la toile, et alors il y a flamme au-dessus de la toile et il n'y en a plus au-dessous. Pour éteindre tout à fait ce petit incendie, il faut enlever vivement la toile de manière à rejeter tout d'un coup la vapeur enflammée loin du vase.

5° Si, sur le fond d'un vase, on soude une cage en toile métallique d'un diamètre moindre que celui du vase et qu'on [illegible] par exemple, de la hauteur de la cage, il est évident que le liquide n'a qu'un seul et même niveau dans le vase et dans la cage. Qu'on allume alors ce liquide, on verra de la manière la plus manifeste que le liquide extérieur à la cage brûle seul et que celui qui est abrité par la cage ne présente aucune flamme, quoiqu'il puisse être mis en ébullition.

6° Prenez deux tuyaux en métal, en cuivre, par exemple, de tel diamètre que vous puissiez facilement voir, en regardant par les extrémités, ce qui se passera dans l'intérieur de ces tuyaux. A l'extrémité de l'un d'eux fixez solidement et exactement un diaphragme en toile métallique et emboîtez cette extrémité dans un des bouts de l'autre tuyau ; alors, après avoir posé ce petit appareil sur un plan légèrement incliné, versez dans l'une des extrémités de l'alcool, de l'éther, de l'huile de schiste ou tout autre liquide inflammable et mettez-y le feu, vous verrez la flamme se propager jusqu'à la toile métallique et s'arrêter là, tandis que le liquide coulera de l'autre côté, non enflammé, quoiqu'à une température de plus en plus él[illegible]

7° Placez la portion de cet appareil où se fait l'emboîtement et où se trouve la toile métallique dans un fourneau, et faites rougir les tuyaux et la toile, versez alors de l'alcool comme précédemment et enflammez-le ; vous verrez encore la flamme s'arrêter à la toile métallique et l'alcool couler de l'autre côté, non enflammé.

8° Au-dessous de l'extrémité de l'appareil par laquelle sort l'alcool, placez un vase contenant de l'alcool froid ou bouillant, et appliquez sur ce vase un couvercle en toile métallique, établissez le courant et mettez le feu à l'alcool à sa sortie de l'appareil, il tombera enflammé sur le couvercle du récipient, mais jamais la flamme ne traversera ce couvercle, la toile fût-elle rouge de feu.

SAM HENRY BERTHOUD

LE PÈRE CLARET ET MARFORI

La nature de notre publication nous interdit malheureusement de nous étendre, comme il conviendrait, sur ces deux personnages auxquels la révolution d'Espagne a donné plus de relief qu'ils n'en pouvaient jamais espérer, et surtout beaucoup plus qu'ils n'en eussent certainement désiré. Ces deux conseillers intimes de la reine Isabelle, qui viennent d'arriver à Paris avec elle, peuvent être considérés à juste titre comme les principaux artisans de sa chute.

Nous nous contenterons de dire que le père Claret, aujourd'hui confesseur d'Isabelle II, fut autrefois sergent de cavalerie. En 1824, il faisait partie de la bande de Cabrera. Un jour, la petite troupe, cernée de tous côtés, se crut complètement perdue, Claret fit alors vœu d'embrasser le sacerdoce s'il plaisait à la Providence de le tirer de ce danger. C'est ainsi qu'il jeta l'uniforme aux orties pour endosser la soutane.

Quant à Marfori, il dut le commencement de sa fortune au maréchal Narvaez, dont il avait épousé la nièce ; l'amitié de sa souveraine a fait le reste. Il a été tour à tour gouverneur de Madrid, sénateur et ministre de Ultramar.

FRANCIS RICHARD

CHRONIQUE DU SPORT

LA MARCHE — ÉPISODE D'UNE JOURNÉE DE LONCHES EN 1792

Demain 15 novembre, après les courses pour ses *prix d'adieu*, de *clôture*, etc., l'hippodrome de La Marche fermera ses portes jusqu'au printemps prochain. Mais, à une époque aussi avancée de l'année, n'est-ce pas risquer un *fiasco*, malgré la foule d'équipages de toute sorte, de piétons et de cavaliers qui s'est portée à sa dernière réunion ? Là, sur dix chevaux inscrits au programme, huit sont partis dans le handicap pour le prix des Vergers ; et c'est le cheval handicapé au poids le plus lourd, — c'est *Druse*, à M. le comte d'Évry, — qui, portant 69 kil. 1/2, est arrivé premier, suivi de son compagnon d'écurie *Portfire* avec 61 kil. Enfin la pouliche *La Fleur* (ex *Léda*), à M. Ch. Moss, a été placée troisième, battant à son tour — et avec une livre de plus — *Deux Sous* (67 kil. 1/2), à M. Ortegat.

En ce moment *Deux Sous* n'a vraiment pas pour dix centimes de chance ! Il a commencé par culbuter dès la première réunion d'automne à La Marche ; puis il a dû être retiré du prix des Minimes à Vincennes, et cette fois il arrive quatrième. — C'est vraiment finir en queue de poisson une année où — sans compter d'autres belles *performances* — il a gagné le prix de l'Empereur à Valenciennes, et gagné aussi à Helchin, à Spa, à Bruges, à Ostende, etc., etc.

Moins heureux dans le prix à *réclamer* de Saint-Hubert, M. le comte d'Évry a dû se contenter de la troisième place avec *Heidelberg*, qu'il a monté lui-même, au reste, en jockey non moins habile qu'énergique sportman. Mais c'est *Ossian* à M. le baron de Herissem — qui (à réclamer pour trois mille francs) est arrivé premier avec 70 kil., suivi d'*Héléna*, à M. le comte d'Hedouville, portant dix livres de moins, mais à réclamer pour mille francs de moins aussi.

Quant à la Coupe (autre handicap), elle a été remportée par *Prétentaine II*, à M. R. Hennessy, avec l'avantage de quatre livres de moins que *La Senelle*, à M. le baron de Herissem, arrivée seconde avec 70 kil. Mais celle-c[illegible] — *Pertu[illegible]*, M. B[illegible] à laquelle elle rendait quinze livres, de par l'arrêt inexorable de l'inflexible handicap — [illegible]

Pendant ce temps, *Lady Dawson* culbutait dans le parcours mais sans autre inconvénient que la culbute. Et il en a été de même des autres chutes dans les courses suivantes. Ainsi, arrivé troisième, comme nous venons de le voir, *Heidelberg* a été immédiatement remonté par son propriétaire, M. le comte d'Évry, après sa chute à la banquette irlandaise. Là aussi *Loup de mer* a payé son tribut en roulant avec M. Roy : — puis *Rule the Waves*, à la haie d'arrivée, ainsi que *Champion*, que montait M. Couturié. Enfin — de même que le soleil, comme disent les poètes, se couche dans la mer, — pour finir la journée *Mon-Soleil* s'est couché dans la rivière, mais un [illegible]

Les initiés aux choses du turf peuvent seuls se rendre compte des nuances de poids pour égaliser indistinctement les chances de tous les chevaux partant dans un handicap ; mais tout le monde peut facilement comprendre la différence d'un cheval monté en steeple-chase, ou sautant en toute liberté. C'est ainsi qu'il y a bien maintenant une douzaine d'années (dans une course dont j'ai eu à rendre compte alors en racontant l'incident qui l'avait signalé) un cheval échappé [illegible] fantaisistes. Après s'être défait de son cavalier, il a d'abord sauté par-dessus une calèche attelée de deux chevaux ; puis, un peu plus loin, — faute de place à droite et à gauche — il a franchi la chevelure d'un facteur rural, un ancien grenadier dont le chapeau ne fut pas même compromis par ce coursier de Damoclès suspendu sur sa tête.

Ce *joli saut* rappelle un pari qui fit grand bruit à Londres au siècle dernier. C'était en 1792, M. Bingham, propriétaire d'un admirable sauteur irlandais, avait offert de parier 500 guinées, que son cheval en liberté franchirait deux fois le mur de *Park Lane* dans *Hyde Park*. Or, en raison de la différence des terrains séparés par ce mur, si l'obstacle avait déjà sept pieds anglais d'un côté, il se trouvait en avoir huit de l'autre ; et aux conditions du pari, ces huit pieds devaient être également franchis au retour. Aussi les 500 guinées furent-elles tenues sans compter une quantité d'autres paris [illegible] des sommes énormes.

Alors, au jour marqué de cette année 1792, le 24 février, une foule immense ayant envahi Hyde Park, M. Bingham amena sur la piste préparée le fameux sauteur impatiemment attendu. Après avoir été amené devant le formidable obstacle pour en prendre connaissance, l'Irlandais le franchit sans y toucher, et ce fut seulement au retour que, décomposant le saut à la manière des chevaux de son pays, il posa les pieds de derrière sur le mur, tandis qu'aux applaudissements de la multitude l'avant-main passait sans l'avoir même effleuré.

Parmi les innombrables spectateurs de ce haut fait hippique, y avait-il là quelque Druse, quelque cavalier syrien ? Je ne sais ; mais s'il s'en est trouvé un, il aura sans doute murmuré ces mots consacrés dans le pays qui s'étend de Balbek à Arnoun — de Djebail à Saïde :

« Va laver les pieds de ta monture, et bois l'eau qui t'aura servi. »

LÉON GATAYES

COURRIER DU PALAIS

Les morts [illegible] MM. [illegible] urant, Godard de Saponay et de Brotonne. — Le premier discours du bâtonnier sur une tombe. — Physionomie d'une audience de la Cour. — Une *couleur* de M. Senard. — Une anecdote rétrospective. — Première entrée de Victor Hugo à l'Assemblée nationale. — Son acte de naissance en vers.

Les morts vont vite.

Ils vont beaucoup trop vite dans notre monde judiciaire.

Les meilleurs nous quittent.

[illegible] de reprendre la marche, beaucoup ne répondent pas.

Et parmi ces silencieux, ces silencieux éternels, nous voulons en nommer quatre, un magistrat, deux avocats, un avoué : MM. Lepelletier d'Aunay, Godard de Saponay, Lecoq de Boisbaudrant et de Brotonne.

M. Lepelletier d'Aunay, conseiller à la Cour, était un de [illegible] Il possédait au suprême degré ce grand art si rare d'après Fontenelle : il savait écouter. Il pensait avec Quintilien, que mieux vaut entendre deux fois une chose oiseuse qu'en perd[illegible]

Sa figure accueillante et austère à la fois, était comme un encouragement pour l'avocat et comme une garantie d'impartialité pour le plaideur. M. Lepelletier d'Aunay était pour ainsi dire né magistrat. Aussi M. l'avocat général Ducreux a-t-il pu dire dans son remarquable discours de rentrée, « M. Lepelletier d'Aunay appartenait par d'anciennes illustrations de famille aux traditions parlementaires. Elles ont trouvé en lui dans la magistrature actuelle le plus digne représentant. Magistrat dès l'âge de vingt ans, il a honoré de sa valeur personnelle toutes les fonctions à chaque degré desquelles il a été hiérarchiquement appelé. »

Suit son portrait moral fort ressemblant, peint avec une exquise délicatesse.

« Sa physionomie douce et austère inspirait à la fois la sympathie et la déférence, et son aménité inaltérable donnait un charme particulier aux rapports qu'on avait avec lui. A le voir et à l'entendre, on devinait en lui une âme d'élite et un beau caractère ».

Une mort violente et funeste comme n'en connaissent [illegible] de Boisbaudrant, un des secrétaires de M. Jules Favre, et un des membres les plus aimés et les plus intelligents de notre jeune barreau. Esprit fin, délicate nature, c'était un fureteur de livres; il en retirait une érudition très-avisée dont il parait les idées nouvelles qui trouvaient en lui un des plus fervents apôtres. Il étudiait en conscience et plaidait avec distinction.

Un des habitués les plus assidus de la bibliothèque, nous l'avons souvent rencontré, et notamment un jour à côté de son patron Jules Favre. C'était à ces heures de projets et [illegible]

Nous nous souvenons que chacun bâtissait ses châteaux en Espagne et ailleurs, à propos de l'emploi qu'il ferait de ses loisirs annuels.

Lecoq de Boisbaudrant ne disait rien. Mais son œil semblait sourire sous le verre de ses imperceptibles lunettes, et entre les doigts de sa main droite, ce qui était chez lui un geste familier, il faisait tourner en la froissant la barbe de sa plume.

— Et vous, mon ami, lui demanda tout à coup Jules Favre, où comptez-vous aller ?

— Ma foi, je n'en sais rien encore, répondit-il d'un air joyeux. Cela dependra. J'ai beaucoup de projets, et j'y pen[illegible]

Certes, il ne savait pas où il irait, ce brave et honnête garçon. Il ne savait pas qu'une mort affreuse, une mort sans secours et sans sépulture, loin du pays, l'attendait au fond de quelque précipice italien, et que la pointe d'un poignard ou la balle de quelque pistolet étranger le laisserait sans vie aux mains de quelque bandit anonyme qui ferait ensuite [illegible]

Notre jeune confrère était parti seul pour un de ces voyages alpestres qu'il aimait tant. Il voulait, pédestrement et le bâton du touriste à la main, parcourir les montagnes de la Suisse et de la haute Italie. Tous les deux jours, il donnait de ses nouvelles à sa famille. Mais au 27 septembre toute correspondance cesse.

On conçoit l'anxiété des parents. Le père, la mère et la sœur du jeune avocat partent pour aller à sa recherche. Avec quelles angoisses, avec quelle douleur ils suivent ses traces : mais bientôt ils les perdent et leur exploration reste sans résultat. L'amitié devait être... j'allais dire plus heureuse. Un confrère, un autre secrétaire de Jules Favre, M. Georges Coulon, est parvenu à découvrir l'étape dernière après laquelle son camarade a disparu. C'est entre Domo d'Ossola et Scopello que Lecoq de Boisbaudrant a dû être assassiné. Il avait rencontré un compagnon de route dont on n'a plus entendu parler. L'enquête les suit tous les deux jusqu'à une bifurcation qui conduit d'un côté à Bocciola et de l'autre au val S[illegible]

Le premier de ces chemins est aussi fréquenté que le second l'est peu. C'est probablement ce dernier qu'aura pris le malheureux voyageur. C'est un sentier perdu où passent les chevriers de ces solitudes, chemin raboteux formé par le lit desséché d'un torrent que bordent et encaissent de gigan[illegible]

L'autre mort qui afflige le barreau fait un parfait contraste avec celle-là.

Après une existence chargée d'années et chargée d'œuvres, on peut même dire dans les deux acceptions chargée de bonnes œuvres, un vieux jurisconsulte, un avocat consultant, M. Godard de Saponay, s'éteint au milieu de sa famille et de ses amis.

Notre nouveau bâtonnier Grévy, se faisant l'interprète de la douleur générale, l'exprime dans les meilleurs termes sur la tombe ouverte de cet absent qui ne reviendra plus. Écoutez cet adieu à la fois énergique et attendri :

« Reposez en paix, excellent confrère ; jouissez de tout le bien que vous avez fait durant le cours d'une longue vie et de celui que, par un privilège de la vertu, il vous est donné de faire encore au delà du tombeau par l'exemple que vous [illegible]

Enfin une exquise nature, un caractère charmant viennent de nous être subitement enlevés en la personne d'un avoué de première instance, notre ami recherché et notre aimable compagnon à tous, Mᵉ de Brotonne.

C'était un homme de la meilleure compagnie. Impossible de parer la science de plus de bonne grâce. Ami sûr, intelligence d'élite, ses confrères l'affectionnaient autant que ses clients. Combien il va nous manquer! Il était de l'école de ce pauvre Laboulie que nous regretterons toujours. Nous l'avions surnommé en petit comité *le marquis de la procédure*. Et véritablement les formalités les plus ennuyeuses, le grimoire le plus rébarbatif de la patrocine perdaient de leur ton rogue et de leur aspect repoussant en passant par ses mains et sous sa plume.

Il nous resterait maintenant à vous parler du discours de rentrée de M. Blanche à la Cour de cassation, et de celui de M. Ducreux à la Cour impériale. Mais après cette triste nécrologie, tant de solennité jetterait un crêpe trop épais sur notre entretien. Nous reviendrons sur ces harangues une autre fois. Donnons pour aujourd'hui la physionomie d'une des [illegible]

C'était jeudi, à la troisième chambre présidée par M. Roussel, Mᵉ Senard plaidait contre Mᵉ Nicolet, dans la plus ennuyeuse, la plus minutieuse et la plus fastidieuse des affaires: un procès d'un propriétaire, M. Fribourg, contre son architecte, M[illegible] *catégories de bâtisse*. Rien de plus embrouillé ni de plus compliqué. Eh bien! c'est justement là que Mᵉ Senard vaut tout son prix et déploie le plus d'habileté. Ce qui est raboteux devient droit, ce qui est confus devient clair. Il vous classe, vous divise, vous dissèque toutes choses de façon à les faire percevoir à l'œil et toucher au doigt. Il a quantité de fils d'Ariane qui ne sont pas des ficelles et qu'il tend à tout propos, mais toujours à propos, à l'attention de la Cour, qui pourrait se fatiguer ou se fourvoyer sans cela.

Vous lui donneriez le fouillis le plus inextricable, le jardin anglais le plus emmêlé, le plus entortillé par des labyrinthes ou des casse-tête chinois, qu'en un tour de main ou de baguette il vous le disposerait comme un jardin de La Quintinie ou de Lenôtre, avec des allées carrossables et des sentiers unis, pleins de régularité et de lumière.

C'est ce qu'il a fait ici. Mais pour éclairer encore mieux sa lanterne, il a eu recours à une de ces cartes multicolores que la [illegible] vient de mettre à la mode. Il ne s'agit pas ici de l'état de la France, mais de l'état d'une maison. Il faut voir comme Mᵉ Senard vous l'arrange. Les murs surplombent, les fenêtres ne ferment pas et les portes ne jouent pas ou jouent trop. Il démolit l'immeuble sous le marteau de la critique. Et véritablement rien qu'à l'entendre, il semble que la maison va vous crouler sur la tête. Ce qui horripile le plus, ce sont les hors niveau des parquets. Il signale des inclinaisons qui, d'un côté d'une chambre à l'autre, donnent quatre centimètres et plus de différence. Et pour constater ces *monstruosités d'architecture*, il n'est pas nécessaire de prendre des niveaux à bulles d'air. L'œil suffit pour apprécier ces inégalités de niveau. Un enfant lui-même s'en rendrait compte rien qu'à laisser tomber une bille sur l'endroit le plus élevé et la bille se précipiterait toute seule vers le côté opposé de la chambre.

Pour rendre cette déclivité plus sensible, la carte dressée pour le procès emploie des langues de couleur violette affectant, comme forme, la flèche d'une hallebarde horizontalement couchée.

La cour cherchait cette flèche coloriée pour suivre la démonstration de l'avocat.

Mᵉ Nicolet ne put résister à formuler tout haut cette indication :

— C'est une couleur!

Et la cour de rire et le barreau aussi, et Mᵉ Senard également, mais il ne voulait pas en avoir l'air.

— Une couleur! s'est-il écrié; oui, une couleur, celle de la vérité. Libre à vous de combattre avec du persiflage. Je connais votre esprit et vous allez, tout à l'heure, quand vous aurez la parole, vous en donner à cœur joie. Que dis-je? vous ne pouvez attendre, vous ne pouvez vous contenir, et dans votre impatience vous *brisez le masque étroit*.

La plaidoirie touchait à sa fin.

Quand l'avocat eut terminé, la cour suspendit l'audience et se retira. Pendant la suspension, j'allai vers Mᵉ Senard.

— Tout le monde, lui dis-je, ne saura pas à qui vous venez d'emprunter votre *masque étroit*. Gageons que vous pensiez aux premiers vers des feuilles d'automne.

— Précisément je songeais, je ne sais pourquoi, à ces [illegible] française :

> Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte;
> Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte :
> Et, du premier consul déjà par maint endroit,
> Le front de l'Empereur brisait le masque étroit.

Et Senard déclama ce quatrain comme le meilleur tragédien du monde. Sa voix qu'il tâchait de contenir dans le ton de l'entretien n'en avait que plus de puissance, et son geste accompagnant le dernier vers d'un coup de tête majestueux semblait mettre en action cette image admirable du front carré de l'Empereur faisant éclater ce masque pointu et en lame de couteau du premier consul.

Les confrères disséminés dans la salle accoururent et formèrent un cercle écouteur autour de l'éminent avocat.

— Je me souviens, ajouta-t-il, d'avoir prononcé ces vers dans une époque mémorable pour moi et mémorable aussi pour Victor Hugo. Voici à quelle occasion. Victor Hugo ne nous arriva pas à l'Assemblée nationale dès la première heure. L'Assemblée fonctionnait déjà quand les élections supplémentaires du 4 juin 1848 nous l'envoyèrent comme représentant du département de la Seine.

Je ne l'avais jamais vu quant à moi, et pour lui certainement il ne me connaissait pas. J'arrivais de Rouen, et le flot m'avait porté à la présidence de l'Assemblée. Victor Hugo venait d'être nommé et n'ayant pas encore eu le temps de se faire des amis et des admirateurs parmi nous, il était assez dépaysé. Il sortait de la chambre des pairs pour entrer dans cette assemblée imposante et tumultueuse que nous étions.

Je présidais donc un jour la chambre, perché sur mon fauteuil; un représentant du peuple débitait au-dessous de moi quelque long discours dont je ne me souviens plus. Tout à coup, pendant que j'écrivais quelque billet, un homme pâle, très-distingué d'allure et très-modeste de tenue, franchit discrètement les marches qui montaient à mon fauteuil.

C'était Victor Hugo. Je répète que je ne l'avais jamais vu, il venait s'informer auprès de moi des formalités exigées pour son introduction dans l'Assemblée. Il avait la plupart de ses pièces; mais ce qui l'inquiétait un peu, c'était l'absence d'un document indispensable, son acte de naissance.

— Votre acte de naissance, lui répondis-je, vous n'en avez pas besoin. Quel est le Français ayant appris à lire qui ne le connaît pas ?

> Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte...

— Ah! monsieur le président, combien je vous remercie, me dit Victor Hugo en m'interrompant et en me saisissant le bras de ses deux mains.

Car il était véritablement ému, et je l'étais aussi. Et pendant notre *a parte*, l'orateur continuait à deux étages plus bas sa fastidieuse harangue.

— Ce qui prouve, dis-je à l'ancien ministre de la République, qu'aux séances de la chambre, comme aux audiences de la cour, ce qu'il y a parfois de plus intéressant, n'est pas ce qu'on plaide tout haut, mais ce qu'on se raconte tout bas.

MAXIME GUÉRIN.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite et fin [1].)

CHAPITRE XXXVI

Nous chassons pour vivre. — Nous tuons une femelle de Nshiego Mbouvé. — Petit Nshiego-Mbouve à face blanche. — Je l'élève. — Il devient mon petit Tommy. — Son affection pour moi. — Ses instincts voleurs. — Ses espiègleries. — Tommy s'enivre. — Sa conduite à table. — Sa [illegible]

Je commençais à me rétablir. Comme je ne pouvais supporter plus longtemps le jeûne et la gouamba, je me décidai à organiser une chasse régulière et à rester dans les bois jusqu'à ce que nous fussions approvisionnés de vivres. Malaouen me dit qu'à trente milles de là nous trouverions un pays plus giboyeux. Nous partîmes donc dans la direction qu'il nous indiquait, avec l'espoir d'y trouver le gorille ou peut-être le nshiego-mbouvé.

Mes hommes étaient couverts de *grigris* (ou fétiches) et s'étaient tailladé les mains pour se porter bonheur. Anguilai m'avertit que, la veille, son *Ogana* (son idole, lui avait dit que le cœur de l'*Otanga* (l'homme blanc) devait se réjouir, parce que le lendemain la chasse serait bonne.

Pendant plusieurs heures, nous ne vîmes que des traces déjà anciennes de diverses bêtes sauvages, et je commençai à croire que l'Ogana d'Anguilai avait été trop expansive. A la fin, vers midi, comme nous traversions une espèce de plateau, nous entendîmes le cri d'un petit animal que je reconnus aussitôt pour le cri du nshiego-mbouvé. A l'instant, tous mes ennuis disparurent. Je ne sentais plus ni faim, ni maladie, ni fatigue.

Nous nous glissâmes dans les buissons avec toutes les précautions possibles, toujours guidés par ce petit cri pareil à celui d'un enfant. Arrivés à un endroit où les broussailles s'abaissaient, nous aperçûmes quelque chose qui courait le long du sol vers l'endroit où nous nous tenions cachés. Nous osions à peine respirer, de peur de donner l'éveil à l'animal. Quand il fut plus près, nous vîmes que c'était une femelle de nshiego mbouvé, courant à quatre pattes, avec son petit [illegible] graines et supportait le petit avec un de ses bras.

Querlaouen, le mieux placé, tira sur elle et l'abattit. Elle tomba roide. Le petit poussait des cris : « Heu! heu! heu! » s'attachait au corps de sa mère, continuait à lui presser les seins et y abritait sa tête, tout effrayé de la détonation.

Nous nous élançâmes pleins de joie pour le prendre. Mais je ne saurais dire quelle fut ma surprise quand je vis que la face du petit nshiego était aussi blanche que la figure d'un [illegible]

Je regardai la mère; sa face était noire comme la suie. Que voulait dire cela? la mère noire et l'enfant blanc! Le petit n'avait guère qu'un pied de haut. Un de nos hommes lui jeta un morceau d'étoffe sur la tête et le maintint jusqu'à ce que nous l'eussions attaché avec une corde, car, malgré son jeune âge, il pouvait marcher. La mère, qui était déjà [illegible] quelques mois auparavant.

1 Voir les numéros 658 à 7[illegible]

Je donnai l'ordre de retourner au camp ; nous le regagnâmes vers le soir. Pendant la route, le petit nshiego avait été séparé du corps de sa mère. Une scène des plus émouvantes nous attendait lorsque, en arrivant, nous le replaçâmes à côté d'elle. Il se précipita aussitôt sur ce corps inanimé ; il lui touchait tantôt la face, tantôt le sein ; il s'apercevait bien qu'un grand changement était survenu. Il la caressa pendant quelques minutes, comme pour la rappeler à la vie, puis il parut perdre tout espoir, ses petits yeux prirent une expression douloureuse, et il éclata en gémissements prolongés : « Oocé ! oocé ! » à fendre le cœur des assistants. Il avait l'air vraiment désespéré, comme s'il eut compris son abandon. Tout le monde au camp fut touché de son chagrin ; les femmes surtout s'en montraient fort émues.

Nous avions déjà assisté à des scènes semblables, quand nous avions pris de petits gorilles sur le cadavre de leur mère. Tant il est vrai que des êtres du naturel le plus opposé témoignent le même amour pour le sein qui les nourrit, et que même les plus féroces sont susceptibles de sentiments tendres !

Je ne revenais pas de mon étonnement en considérant la blancheur des traits de cette petite créature. C'était pour moi une chose merveilleuse et tout à fait incompréhensible. Je n'avais jamais vu d'animal plus étrange.

Pendant que j'étais là à l'examiner, deux de mes chasseurs survinrent et me plaisantèrent.

« — Eh bien, Chaillie, dirent-ils, regardez votre jeune ami. Toutes les fois que nous tuons un gorille, vous nous dites : Regardez votre ami noir, votre arrière-cousin. Maintenant nous vous disons à notre tour : Regardez votre petit cousin blanc. »

Là-dessus ils poussèrent un formidable éclat de rire, tant la plaisanterie leur parut excellente.

« — Voyez, voyez, il a les cheveux droits, absolument comme vous. Voyez la figure blanche de votre cousin des forêts ! Il est bien plus de votre famille que le gorille n'est de la nôtre ! »

[illegible]

« — Le gorille n'a pas des cheveux de laine comme nous, reprirent-ils, et celui-ci a des cheveux droits comme vous.

« — Oui, répondis-je, mais quand il sera vieux, il deviendra noir comme vous ; et si ses cheveux sont comme les miens, ne voyez-vous pas que son nez est plat comme les vôtres ? »

Et les éclats de rire de redoubler.

Je vais maintenant vous conter l'histoire du petit animal qui excitait tant de surprise et de gaieté. Il vécut cinq mois parfaitement docile et apprivoisé. Je l'appelai Tommy, nom auquel il commençait à répondre.

Trois jours après que je l'eus pris, il était déjà apprivoisé. Il venait prendre du biscuit dans ma main, il mangeait avec avidité du riz bouilli et des bananes rôties et il buvait du lait de chèvre. Deux semaines plus tard, son éducation était complète, et je n'avais plus besoin de l'attacher. Il courait à droite et à gauche dans le camp ; et lorsque nous retournâmes à Obindji, il sut bientôt trouver son chemin dans le village et dans les cabanes, comme s'il eût été élevé là.



M. PAUL DU CHAILLU, auteur du *Voyage au pays des gorilles*.
Dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie.

Il montrait beaucoup d'affection pour moi et il avait pris l'habitude de me suivre partout. Quand j'étais assis, il n'était pas content qu'il n'eût grimpé sur mes genoux et caché sa petite tête dans ma poitrine. Il aimait beaucoup à être caressé et dorloté. Il aurait passé une heure entière à se faire gratter la tête et le dos.

Il ne tarda pas malheureusement à devenir très-voleur. Quand les habitants quittaient leurs cabanes, il s'y introduisait pour dérober leurs bananes ou leur poisson (car il mangeait de tout). Il guettait avec soin le moment où l'on sortait ; aussi était-il malaisé de le prendre sur le fait. Je le fouettai plusieurs fois, et je suis certain d'être parvenu à lui faire comprendre que c'était *mal* de voler ; mais il ne pouvait résister à la tentation.

C'était moi surtout qu'il volait à chaque instant. Il s'était bien vite aperçu que ma cabane était la mieux approvisionnée de bananes mûres et de fruits de toute sorte. Il avait aussi remarqué que le moment le plus favorable pour ses larcins était celui de mon sommeil du matin. Il se glissait alors tout doucement, sur la pointe du pied, jusqu'à mon lit, et regardait si j'avais les yeux fermés ; puis, quand il ne me voyait faire aucun mouvement, il se redressait d'un air rassuré et allait me voler quelques bananes. Si, au contraire, je venais à bouger, il disparaissait comme un éclair, sauf à rentrer bientôt pour recommencer son manége.

Lorsque je rouvrais les yeux pendant qu'il était en train de commettre un de ses méfaits, le petit drôle prenait tout de suite un air honnête et venait droit à moi, comme pour me caresser. Mais je voyais bien en même temps les regards furtifs qu'il jetait du côté de mes bananes.

Ma cabane n'avait pas de porte ; elle n'était fermée que par une natte. Rien de plus comique que de voir Tommy soulever tout doucement un coin de cette natte pour regarder si j'étais endormi. Quelquefois je faisais semblant de dormir, puis je remuais juste au moment où il s'emparait des objets de sa convoitise. Alors il laissait tout tomber, et se sauvait dans le plus grand trouble.

Il observait les heures des repas et tâchait d'assister à autant de repas que possible. Ainsi il allait de ma table à une demi-douzaine d'autres, demandant quelque chose à chacune. Mais il ne manquait jamais à mon déjeuner ni à mon dîner, sachant par expérience que c'était là qu'il trouverait la meilleure chère.

On me servait sur une sorte de table grossière, sous ma verandah ; mais cette table était trop haute pour que Tommy pût voir les plats qu'on y plaçait. Que faisait-il ? Il arrivait quand le repas était servi et grimpait à l'un des poteaux qui supportaient le toit. De ce poste, il inspectait tous les mets qui étaient sur ma table, et quand il avait fait son choix, il redescendait s'asseoir à côté de moi.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — OUVERTURE DE L'UNIVERSITÉ DE MADRID : MM. CASTELAR, FERNANDEZ CASTRO ET LES AUTRES PROFESSEURS SONT RÉINTÉGRÉS SOLENNELLEMENT DANS LEURS CHAIRES.
Dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir le Bulletin.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



[illegible] vous fait rien, la démonétisation des an[illegible] pièces ?

Ma foi, non ! Je n'a[illegible] pièces [illegible].



— [illegible] Je ne [illegible] ils ne [illegible].



[illegible] Je [illegible] dans [illegible] ?



— Vous visez à la [illegible]

— Excusez, sergent ! Le fusil est à tabatière : on doit viser dans le nez.



EN [illegible] DE LA VACCINE

Grâce à la mitrailleuse, tous les ennemis de la France vont devenir grêlés.



[illegible] DES CLASSES

— Vingt ans que je vends de la soupe ! Si je me mettais dans l'instruction ?



— Monsieur [illegible] journal [illegible] votre [illegible] grecques.



Vous me comptez [illegible] francs ?

Madame [illegible].



— Nous ne sommes donc pas dans la mobile ?



— Mon ami, voilà le marchand de marrons.

— Tu en veux pour un sou ?

— Non, je veux un manchon et de la fourrure.





— Mon ami, où vas-tu ?

— Je n'en sais rien ! Madame Dupuis va me le faire savoir.



— [illegible] programme [illegible]

— Le véritable programme, je le l'achèterai demain : Les œuvres complètes de Balzac chez Michel-Lévy.

Si je ne faisais pas tout de suite attention à lui, il commençait par un léger cri : « Heu! heu! heu! » qui devenait de plus en plus fort jusqu'à ce que, de guerre lasse, je lui eusse donné ce qu'il demandait. Comme je ne pouvais pas savoir quel plat il avait choisi pour son dîner, je lui en offrais d'abord un, puis un autre, et le tour du sien arrivait. Si je lui donnais un mets dont il ne voulait pas, il le jetait par terre avec un petit cri d'impatience, en frappant violemment du pied; puis il se mettait à grogner tant qu'il n'était pas servi à sa fantaisie. En un mot, il se conduisait comme un véritable [illegible]

Si je lui donnais tout de suite ce qu'il voulait, il me remerciait par une espèce de gentil murmure et me tendait sa petite main pour secouer la mienne. Il aimait beaucoup les mets bouillis, le poisson surtout. On le voyait sans cesse occupé à ronger les os qu'il ramassait dans le village. Il voulait toujours goûter à mon café, et quand Macondai me l'apportait, il m'importunait pour en avoir.

Je lui avais arrangé un petit coussin en guise de lit; ce qui parut l'enchanter. Une fois qu'il y fut habitué, il ne voulut plus s'en séparer; il le traînait toujours avec lui. Si par hasard il l'avait perdu, tout le camp retentissait de ses hurlements lamentables. Quelquefois, pendant nos excursions dans les bois, ce malheureux coussin restait en arrière, ou bien on le cachait pour faire pièce à maître Tommy, et il me fallait alors faire chercher partout l'objet égaré pour apaiser le vacarme du propriétaire aux abois.

Il dormait sur son coussin et s'y pelotonnait en petit tapon. Il ne le quittait que pour m'accompagner dans les bois.

A mesure qu'il se familiarisait avec nous, il devenait impatient de toute contradiction et avide de caresses. Dès qu'on s'avisait de le contrarier, monsieur se mettait à hurler de la façon la plus désagréable. De temps en temps je lui donnais le fouet pour le corriger.

La température s'étant refroidie à l'approche de la saison sèche, Tommy se mit en tête d'avoir de la compagnie pendant son sommeil, afin de se tenir plus chaudement. Les nègres ne voulaient pas de lui, parce qu'il leur ressemblait trop. Je ne me souciais pas non plus de lui donner place près de moi; de sorte que le pauvre petit diable, repoussé de tous les côtés, se trouvait fort malheureux. De quoi s'avisa le rusé? Il guettait le moment où les nègres étaient endormis pour se glisser furtivement dans le lit de quelqu'un d'entre eux, et dormait là sans bouger jusqu'au point du jour. Alors il s'esquivait d'ordinaire sans être découvert. Mais d'autres fois il se sentait trop bien à son aise pour déguerpir si vite; on le prenait sur le fait et on le battait; mais il y revenait toujours.

Il aimait passionnément les boissons fortes. Partout où un nègre avait mis du vin de palmier, Tommy éventait la cachette. Il avait un goût prononcé pour l'ale écossaise dont j'avais quelques bouteilles. Il me demandait même de l'eau-de-vie. Ce fut précisément une bouteille d'eau-de-vie qui donna lieu à son dernier exploit. Un jour, au moment de sortir, j'avais laissé par négligence cette bouteille dans ma caisse. Le petit drôle vint pour voler et s'en empara. Comme il ne pouvait la déboucher, il cassa le goulot; si bien que lorsque je rentrai, quelques heures après, je trouvai ma précieuse bouteille en morceaux. C'était ma dernière, et, pour le voyageur qui visite cette partie de l'Afrique, l'eau-de-vie est aussi indispensable que le quinine. Maître Tommy était accroupi à terre au milieu des débris du verre, dans un état d'ivresse complète. Quand il me vit, il se leva en trébuchant et il essaya de venir à moi; mais ses jambes vacillaient et il retomba plusieurs fois. Ses yeux brillants, ses bras étendus pour me [illegible] et n'embrassant que le vide, et sa langue épaissie, tout me représentait l'image à la fois comique et dégoûtante d'un homme ivre. J'aurais voulu que certains ivrognes fussent là pour se voir dans ce miroir de dégradation offert par une créature inférieure au niveau de laquelle ils descendent! Peut-être ce spectacle les aurait-il guéris de leur horrible vice. Je lui administrai une rude correction qui parut le dégriser un peu; mais rien ne put le guérir de son amour pour cette liqueur.

Il était aussi très-amateur de thé et de café, mais il les voulait bien sucrés. Il buvait à même la tasse. Quelquefois, pour le taquiner, je n'y mettais pas de sucre; alors il jetait sa tasse par terre avec dépit, et tout le camp retentissait de ses hurlements.

Il avait une grande dose d'intelligence. Je suis sûr que si j'en avais eu le loisir, j'aurais pu l'amener à se bien conduire, quoique son penchant pour le vol fût de nature à me désespérer. Plus il grandissait, plus il devenait voleur.

Il avait déjà vécu si longtemps avec nous et s'habituait si bien à la vie civilisée, que j'espérais bien l'amener vivant en [illegible]

Quelquefois il venait se mettre en cercle autour du feu comme les nègres et il se chauffait avec eux. Qu'il était drôle alors avec son air grave! D'autres fois, lorsqu'ils étaient assis en rond pour dîner, maître Tommy allait se joindre aux camarades, mettant sa main au plat en même temps qu'eux et retirant comme eux un morceau de poisson bouilli. Et de fait, il passait tout son temps avec les nègres.

Hélas! pauvre Tommy! un matin il refusa de manger; il semblait tout abattu. Il voulait se faire câliner, se faire tenir dans les bras. J'envoyai chercher pour lui toute sorte de fruits de la forêt; mais il ne voulut toucher à rien. Il n'avait pas l'air de souffrir; seulement il ne mangeait pas, et le lendemain, tout doucement et sans agonie, il mourut. Pauvre petit! il avait l'air chagrin de se séparer de nous. Je fus très-affligé de cette perte. Les nègres même, qu'il avait si souvent importunés, le regrettèrent beaucoup. A peine était-il mort que la nouvelle s'en répandit dans le village, et tous les habitants vinrent le voir. On eût dit qu'il n'était qu'endormi.

Il nous semblait que nous avions perdu un ami. Ses espiègleries et son tapage accoutumé nous manquaient. Pendant plusieurs jours nous le cherchâmes autour de nous, et son absence nous rendait tristes.

[illegible] mort, il était déjà plutôt jaune que blanc. S'il avait vécu longtemps, il serait devenu certainement tout noir comme sa mère.

C'est ici, mes jeunes amis, que je termine ce récit. Je vous ai entretenus de l'Afrique, de ses habitants, de ses produits; je vous ai parlé de ses curieux animaux, de ses terribles gorilles, de ses sauvages cannibales; et tout ce que je vous ai dit est vrai, car je l'ai vu de mes propres yeux.

Pourtant je ne vous ai pas dit encore tout ce que j'ai vu et appris dans ces régions lointaines. J'ai bien d'autres scènes à vous [illegible] d'autres aventures à faire [illegible]

Je ne vous dis donc pas adieu, mais au revoir. Nous nous retrouverons.

FIN

1. Voir les numéros 686 à 720.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

Certes, ce n'est pas fini comme ce qui sort des magasins de Jannisset ou de Lemonnier; mais quel caractère!

Et puis, au milieu de cette saleté, de ces taracanes qui courent, de ces souris qui grignotent, de ces enfants qui grouillent, une fumée s'élève d'un brûle-parfums en cuivre, et vous vous croyez transporté chez Chardin.

Or, parfums, pierreries, armes, boue et poussière, voilà l'Orient.

Nous nous dirigeâmes vers le bazar.

Là, c'est une tentation d'un autre genre. Les soieries de Perse, les velours de Turquie, les tapis de Karaback, les coussins de Linchoran, les broderies de Géorgie, les manteaux arméniens, les galons de Tiflis, que sais-je, moi! tout vous attire, tout vous sollicite, tout vous arrête.

Ah! mes pauvres amis de Paris, vous à qui le bon Dieu a mis tant de lumière dans les yeux, que la vue d'une étoffe d'Orient suffit à vous consoler d'avoir vendu un tableau à moitié prix, si j'avais été riche, que de trésors j'eusse suspendus aux murs de vos ateliers, que de merveilles j'eusse déroulées sous vos pieds!

Je ne rentrai chez Mme Pigoulevsky qu'à l'heure juste du dîner.

Il avait fait grand vent et la mer avait été fort agitée pendant toute la matinée; mais le vent était tombé, mais la mer était calme, de sorte que M. Freygang avait l'espoir de nous faire voir un spectacle unique et merveilleux qu'on ne voit qu'à Bakou.

Celui des feux de mer.

Nous devions aller en même temps à la mosquée de Fatuma.

A cinq heures, on vint nous dire que la barque nous [illegible]

Nous nous hâtâmes, car nous avions à la fois des choses qu'il fallait voir au jour et à la nuit.

Il fallait voir au jour les débris du caravansérail, recouverts aujourd'hui par la mer, et dont les tours dépassent d'un pied, dans les temps calmes, la surface de l'eau.

Ces tours sont reliées par un mur resté debout comme elles.

Ces ruines, qui plongent à douze, à quinze pieds dans la mer, présentent un étrange problème à résoudre.

[illegible] chaque année; que, donnant un tirage de dix-huit à [illegible] pieds en 1824, celui qu'elle donne aujourd'hui n'est plus que de douze à quinze.

[illegible] dont les tours viennent à fleur d'eau, était à sec?

Certes, il n'a pas été construit au fond de la mer; s'étendant à plus d'une verste, il atteste clairement que la mer, qui baigne aujourd'hui les murailles de Bakou, en était à une verste autrefois.

Ne serait-ce pas plutôt que les sables apportés par le vent, que les rochers que roulent le Terek, l'Oural et la Koura, font peu à peu hausser le niveau de la mer?

Mais alors elle n'a donc plus cette soupape souterraine qui la met en communication avec la mer Noire et le golfe [illegible]

Cela m'est fort indifférent, à moi; mais les pauvres savants! ils doivent en donner leur langue aux chiens.

Nous allumâmes une espèce de fusée à la congrève, préparée avec du naphte et des étoupes, et alourdie par une balle de plomb.

Nous la jetâmes dans une de ces tours dont elle alla illuminer le fond, à la grande terreur d'une douzaine de poissons qui y avaient établi leur domicile, et qu'on voyait se cogner désespérément le nez contre la muraille, ne retrouvant pas la porte par laquelle ils étaient entrés.

Ce feu grégeois est préparé par les Tatars. Il me rappela ce que Joinville rapporte de celui que leur jetaient les Turcs, et qui effraya si fort les croisés en brûlant au milieu des eaux du Nil.

Cette expérience faite, nous continuâmes notre chemin.

[illegible] faire, que nos matelots, avec leurs [illegible] et leurs crocs de [illegible] de la muraille.

En nous avançant vers la pleine mer, nous laissâmes à tribord la goëlette du capitaine Fr[illegible]. Elle avait été construite à Abo, et si l'on veut avoir une idée de la différence de prix qui existe entre les constructions finlandaises et nos constructions à nous, nous dirons que, doublée et chevillée en cuivre, avec un double jeu de voiles, elle coûtait, lancée à la mer, trois mille roubles, — douze mille francs.

Dix minutes après, nous doublions le [illegible]

En passant, le capitaine nous avait fait remarquer l'ébullition de l'eau. C'était un frémissement, sur cette mer calme comme un miroir, pareil à celui que [illegible] une fournaise souterraine.

Au moment où nous mîmes pied à terre, nous étions à cent pas de la mosquée. Nous la reconnaissions dans la nuit à son minaret plein d'élégance, et du haut duquel le muezzin appelle les fidèles à la prière.

Quoiqu'il fût six heures du soir et nuit fermée, on nous ouvrit. Quelques Abases nous firent allumer des lampes de naphte qui ont conservé la forme antique; deux derviches nous précédèrent. A la porte, nous voulûmes ôter nos bottes; mais, comme à Derbend, on ne le permit pas, et nos ciceroni se contentèrent de relever les tapis sacrés, afin qu'ils ne fus[illegible]

On nous conduisit au tombeau de Fathma, qui a donné son nom aux Fathmites ou Fatimites, et qui, lors des persécutions d'Yezid, s'est exilée et est venue mourir près de Bakou.

Cet événement donne lieu tous les ans à une fête des plus curieuses, qui va trouver incessamment sa place dans notre récit.

Cette mosquée est un lieu de pèlerinage pour les femmes stériles. Elles y viennent à pied, y font ce que nous appelons, nous autres, une neuvaine, et dans l'année elles obtiennent [illegible]

La princesse Khazâr-Outzmief, avec laquelle nous avions dîné la veille, était dans ce cas. Elle fit un pèlerinage à la mosquée sainte, et dans la même année elle eut un garçon.

Le prince, en reconnaissance de ce don du ciel, a fait faire à ses frais un chemin de Bakou à la mosquée.

Malgré cette immense réputation et ce précieux privilége, la mosquée de Fathma ne nous a point semblé très-riche. Il paraît que les femmes tatares de Bakou et des environs ont rarement besoin d'avoir recours à l'influence qu'exerce près d'Allah la petite-fille du Prophète.

Nous remontâmes dans la barque, où nos rameurs nous [illegible]

La nuit était toujours calme et très-noire. Malgré ce calme, la mer était soulevée par une légère houle venant du large, et qui annonçait que le vent était en route pour venir nous [illegible] tacle; mais nous devions nous hâter, attendu que le vent, en arrivant plus tôt qu'on ne l'attendait, pouvait faire manquer la représentation.

Il nous fallut chercher un instant l'endroit où nous avions remarqué l'ébullition de l'eau. L'endroit, au reste, est facile à trouver : on est guidé par l'odeur du naphte.

Bientôt un des matelots dit à M. Freygang :

— Nous y sommes, capitaine.

— Eh bien, répondit celui-ci pour nous laisser le plaisir de la surprise, fais ce qu'il y a à faire.

Le matelot prit deux poignées d'étoupe, en alluma une de chaque main à une lanterne que lui présentait son compagnon, et jeta les deux poignées d'étoupe à bâbord et à tribord.

A l'instant même, sur l'étendue d'un quart de verste, tout autour de nous la mer s'enflamma.

Ce dut être une grande terreur, je l'avoue, pour le premier qui, passant à cet endroit, y alluma son cigare avec du papier, et, jetant son papier à la mer, vit la mer prendre feu comme un vaste bol de punch.

Notre barque avait l'air de celle de Caron traversant le fleuve des enfers; la mer était devenue un véritable Phlégéton.

Nous naviguions littéralement au milieu des flammes.

Par bonheur, ces flammes, d'une belle couleur d'or, étaient subtiles comme celle de l'esprit-de-vin, et à peine en sentions-nous la douce chaleur.

Débarrassés de toute inquiétude, nous pûmes examiner avec plus d'attention encore ce merveilleux spectacle.

La mer brûlait par îles plus ou moins étendues; il y en avait de larges comme une table ronde de douze couverts; d'autres de la dimension du bassin des Tuileries; nous naviguions dans les détroits, et, de temps en temps, nos rameurs, sur l'ordre du capitaine, nous faisaient traverser une de ces îles de flammes.

C'était évidemment le plus curieux et le plus magique spectacle qui se pût voir, et qui ne se rencontre, je crois, que dans ce coin du monde.

Nous y eussions passé la nuit sans aucun doute, si nous n'avions vu la houle augmenter peu à peu, puis senti arriver un premier souffle de vent.

Les petites îles s'éteignirent les premières, puis les moyennes, puis les grandes.

Une seule persista.

— Allons, nous dit notre capitaine, il est temps de regagner Bakou, ou nous pourrions bien aller chercher au fond de l'eau les causes du mystère que nous venons de voir se [illegible]

Nous nous éloignâmes. Le vent, en effet, soufflait du nord, et nous poussait à la mosquée de Fathma.

Mais les bras de nos huit rameurs le domptèrent, comme il avait dompté la flamme.

« Bondis, hennis, prends le mors aux dents, mon coursier sauvage! dit Marlinsky, tu portes sur tes reins un animal plus féroce que toi qui te domptera. »

Ainsi en fut-il du vent.

Il dompta et éteignit jusqu'à la dernière île de flamme. Nous la vîmes longtemps lutter contre lui, disparaître dans les vallées liquides, puis remonter au sommet des vagues, puis disparaître de nouveau, puis reparaître encore, puis enfin, comme une âme qui monte au ciel, quitter la surface de la mer et s'évanouir dans l'air.

Mais nous, à notre tour, nous domptâmes le vent.

Décidément, comme le dit Marlinsky, l'homme est le plus féroce de tous les animaux, et je dirai même le plus féroce de tous les éléments.

En approchant du port, un de nos marins alluma une lance à feu.

A ce signal, la goëlette du capitaine Freygang s'illumina. Ce fut comme un signal donné à tous les bâtiments de l'État à l'ancre dans le port de Bakou. Ils s'illuminèrent à l'instant de la même façon, et nous passâmes à travers une véritable forêt de lances à feu.

Mme Pigoulevsky nous attendait avec une collation de confitures persanes.

Il est évident que le plus riche empereur de la terre, excepté l'empereur Alexandre II, quittant Saint-Pétersbourg pour Bakou, ne pourrait pas se donner dans son royaume la soirée qu'on venait de nous donner, à nous, simples artistes.

C'est que l'art est tout simplement le roi des empereurs et l'empereur des rois.

Bakou, dont le nom signifie *niche des vents*, voudrait inutilement se rattacher à la famille des villes européennes : par son sol, par ses [illegible], par ses [illegible], par ses productions, par les poissons qui peuplent ses rivières, par les animaux qui rugissent dans ses forêts, par les reptiles qui rampent dans ses steppes, par les insectes qui vivent sous ses rochers, par les atomes qui peuplent son atmosphère, elle est asiatique et surtout persane.

Commençons par le tigre : à tout seigneur tout honneur.

Là où est le tigre, on ne voit pas de lions : rarement deux tyrans règnent sur le même royaume.

La Koura, que nous appelons le Kour, et que les anciens appelaient le Cyrus, semble être la limite que le tigre s'est imposée à lui-même.

Il est rare que l'on rencontre un tigre sur la rive gauche du Kour, qui prend sa source dans les montagnes auxquelles s'adosse Akaltsik, passe à Tiflis, à Tchernitsky, à Akstafa, fait sa jonction avec l'Aras — l'Araxe des anciens — à l'angle septentrional des steppes de Moghan, et va par trois branches, après avoir contourné ce steppe, se jetter à la mer Caspienne dans la baie de Kizil-Agatch.

Une quatrième branche se sépare du fleuve à Salian et va droit à l'est se perdre isolément dans la mer.

Le tigre, très-commun à Linchoran et dans les forêts qui l'avoisinent, traverse donc l'Aras, pénètre dans le Karaback, s'aventure parfois jusqu'en Géorgie; mais, je le répète, il franchit rarement la Koura ou le Kour. — Nous avons déjà dit que c'était le même fleuve.

Cependant on a vu des tigres dans le Caucase, deux ou trois ont été tués en Avarie.

Il y a cinq ou six ans, un tigre de Linchoran s'était rendu célèbre comme détrousseur de passants. Il se tenait d'habitude sur la route de Linchoran à Astarinsk, route qui côtoie la mer et longe le pied des montagnes du Chirvan.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

Nous allons nous occuper des toilettes de soirées.

Je vois d'ici mes chères et gracieuses lectrices toutes joyeuses en songeant au bal. Le bal est en vérité ce qui nous console de la perte des beaux jours, et les préparatifs de toilette ont eux-mêmes beaucoup de charme.

Il faut commencer par la coiffure; ce sujet intéressant exige des renseignements précis, et j'ai été les prendre à une bonne source en visitant les salons de M. Henri de Bysterveld, rue du Faubourg-Saint-Honoré, nº 5.

C'est le coiffeur des femmes élégantes, ses créations lors ligne lui ont assuré une vogue qu'il justifie par ses progrès constants et le soin qu'il met à donner à ses coiffures une harmonie parfaite avec les figures de ses gracieuses clientes.

J'ai remarqué plusieurs jolis modèles destinés à faire sensation dans les prochaines réunions. Je n'essayerai pas de décrire des coiffures trop compliquées dans lesquelles les bijoux, les plumes et les fleurs sont appelés à jouer un rôle important; j'esquisse seulement des coiffures simples que j'ai trouvées ravissantes.

La coiffure *Éléonore* : les cheveux sont partagés sur le front, ils forment des bandeaux bouffants à racines relevées sur les tempes; une tresse passe au-dessus des bandeaux, elle est retenue par un cercle d'or enroulé d'un velours ponceau; par derrière, les cheveux sont frisés en tire-bouchons et tombent derrière la tête et autour des oreilles.

Une coiffure *Sévigné* a sur le front un diadème de petites boucles crêpées et deux boucles longues partent des oreilles et flottent sur le col. Le milieu de la coiffure a deux rangs de tresses et des coques crêpées qui font chignon derrière.

Une coiffure *à l'Empire* a les cheveux relevés sur le front en diadème bouffant, deux longues boucles frisées sont de chaque côté, et le fond de la tête est en rouleaux et tresses artistement disposés.

Le grand talent de M. de Bysterveld consiste aussi dans la pose des ornements; les plumes et les bijoux sont disposés par lui avec une hardiesse pleine de séduction.

Je dois dire que j'ai été très-satisfaite des chapeaux que Mme de Bysterveld a joints aux magasins de coiffure de son mari, et que j'ai surtout compris le succès de ces derniers, lorsqu'on m'a dit que l'habile coiffeur se plaisait à disposer lui-même les garnitures des patrons créés dans sa maison.

Pour toilettes de soirées on portera beaucoup de robes légères ornementées de satin, il y aura la première jupe traînante en gaze avec tunique de satin. Les relevés des robes de bal se font avec des fleurs, rien n'est plus gracieux ni plus séduisant. De très-belles ceintures flottantes accompagnent ces costumes, on voit même des ceintures en taffetas ou satin broché d'or et d'argent. On m'en a fait admirer plusieurs dans les magasins de *la Ville-de-Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. La grande mode est aussi aux colliers de velours ou de satin que l'on trouve dans les mêmes magasins. A ces colliers on suspend un médaillon ou une croix. Avec les manches courtes on porte des gants demi-longs à six boutons au sujet desquels il est bon de rappeler le gant *Joséphine* dont les magasins de *la Ville-de-Lyon* ont le monopole.

Et puis on cherche encore dans ces magasins une foule de fantaisies élégantes pour toilettes du soir, nœuds de velours et satin, aiguillettes, bracelets de gants, petits carnets de bal, agrafes *Louis XV* et nœuds pour la chaussure.

Je conseille à mes chères lectrices de choisir pour sortir du bal ces excellentes pelisses à capuchon en cachemire doublé de satin et même ouaté. Le capuchon est grand, il enveloppe bien la tête et garantit le cou et les épaules.

Voici maintenant la description de quelques jolies toilettes pour soirées.

Pour une jeune femme : une robe de crêpe lisse blanc, faite à double jupe sur un jupon de taffetas blanc. Ceinture à basquine en satin rose garnie d'une frange en effilé mélangé de perles blanches. Cette ceinture forme des pans devant et derrière; le corsage en crêpe blanc est décolleté avec un tour de ruche rose piqué de perles blanches. Coiffure en cheveux mélangée de perles.

Autre toilette de jeune femme : robe de satin gris à jupe traînante, tunique à revers en velours noir; cette tunique a un corsage décolleté avec intérieur d'une guimpe de dentelle, le tour de la tunique a un haut volant de dentelle noire. Coiffure en cheveux avec un cercle et des papillons d'or.

Toilette de jeune fille : robe de sultane rayée bleu et blanc, en une seule jupe relevée à la Camargo sur un jupon de taffetas blanc. Les relevés sont soutenus par des bouquets en pâquerettes de gaze bleue à cœurs d'or. Le corsage, demi-décolleté, a une garniture en cordon de pâquerettes; ces mêmes fleurs se retrouvent dans la coiffure qui est en boucles devant et tresses derrière.

Autre toilette pour jeune fille : robe de tarlatane rose à deux jupes bouffantes relevées par des pompons de satin rose. Corsage drapé de gaze et satin, parure *créole* en boucles d'oreilles, collier et broche de perles blanches. Coiffure *Ninon* en cheveux frisés [illegible].

Dans les costumes de soirées, comme dans ceux de ville, les étoffes [illegible] plus élégants. En étoffes épaisses on fait des rayures velours et satin d'un effet délicieux. On portera beaucoup de volants en dentelle, car les hauts volants sont en grande vogue.

Les [illegible] Louis XV, [illegible] souliers, découverts en toilette de gala, sont ornés de boucles et [illegible].

Laissons toutes ces questions de toilette sur lesquelles j'aurai si souvent occasion de revenir, pour dire quelques mots sur un des cosmétiques les plus en faveur de la parfumerie [illegible].

L'*eau* et la *pommade de la Virginie* semblent triompher depuis quelque temps de tous les produits qui leur font concurrence.

On sait que l'*eau de la Virginie*, qui appartient à la maison Damas, rue Saint-Honoré, 336, a la propriété de ramener graduellement les cheveux à leur nuance primitive lorsqu'ils ont blanchi, et cela sans les teindre. Le secret régénérateur de cette eau et de la pommade qui en est le complément [illegible] sont habilement employés dans la préparation.

Les plantes sont exotiques, elles donnent à l'eau un très-agréable parfum, ce parfum est pour beaucoup dans le succès de ce produit; il est en effet fort agréable, puisqu'il faut s'imbiber les cheveux pendant quelque temps pour arriver au résultat désiré d'avoir à employer une eau parfumée dont la saveur invite à prendre patience en faisant tous les jours un pas vers le but, qui ne se fait pas trop attendre.

On espère que, grâce à l'*eau de la Virginie*, on ne verra bientôt plus de cheveux blancs sur des têtes encore jeunes.

ALICE DE SAVIGNY.

AVIS AUX ABONNÉS

Le nombre de nos abonnés s'est tellement accru que [illegible] préparatoire de plusieurs jours.

Il en résulte qu'il nous est devenu impossible de faire droit aux demandes de changement d'adresse reçues durant ce travail. Ajournées forcément à la semaine suivante, elles donnent lieu à des réclamations qu'il importe de prévenir.

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir au plus tard, savoir :

Le lundi pour les abonnements de Paris et le mardi pour ceux de la province et de l'étranger.

L'administration ne sera pas responsable des numéros envoyés à d'anciennes adresses, par suite de demandes tardives.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

La première idée est toujours la bonne.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

L'OURS MARIN

Cet amphibie, assez peu connu, [illegible] presque exclusivement le grand océan Boréal, où on le rencontre dans les îles Kouriles et sur les rives du Kamtschatka. Pourtant, celui dont nous donnons le dessin, et qui fait depuis peu l'ornement du jardin de Cremorne, à Londres, a été trouvé aux abords du cap [illegible] il est si rare dans ces parages que ceux qui l'avaient capturé ne surent qu'à Buenos-Ayres, du directeur du Muséum de cette ville, quel était le nom de l'animal.

L'ours marin (*arctocephalus ursinus*) appartient à la famille des phoques et des morses. La forme de son corps et sa peau rappellent beaucoup le veau marin, tandis que sa mâchoire a du boule-dogue. Cette mâchoire est très-puissante et garnie de dents fort longues. La teinte générale de la peau est d'un brun foncé, sauf entre le nez et les yeux, où elle est un peu plus claire.

L'animal possède quatre nageoires répondant aux quatre membres des quadrupèdes. Les nageoires postérieures offrent cette particularité qu'elles ont cinq espèces de doigts grossiers, palmés comme ceux des canards. Il a aussi un rudiment de queue d'un pouce et demi de longueur à peu près. Les ours de mer vont généralement par troupes, chaque mâle traînant à sa suite un véritable harem de [illegible] femelles qu'il surveille avec une jalousie toute particulière. Pendant deux mois de l'année, ils ne quittent guère le rivage. C'est le temps où les femelles mettent bas leurs petits.

Celui dont le portrait figure dans ce numéro a six pieds de long. Il avale plutôt qu'il ne mange (car il ne mâche pas) quarante livres de poissons par jour. Il montre une grande adresse à se servir de ses nageoires, tantôt se tenant debout sur [illegible] de derrière, tantôt s'asseyant, tantôt montant à l'échelle. Il paraît adresser des cris affectueux à son gardien et lui passe quelquefois les nageoires de devant autour du cou, en l'embrassant de la façon la plus tendre.



L'OURS MARIN [illegible] CREMORNE, A LONDRES; dessin de M. W. Wood.

C'est par une extrême douceur que les personnes qui l'ont amené en Europe sont parvenues à transformer ainsi la sauvagerie naturelle de son caractère; car il les mordait à tout propos dans les premiers temps de sa captivité. On l'accoutuma sans trop de peine à manger le poisson d'eau douce, et telle était sa familiarité, au bout de peu de temps, qu'il s'opposait à ce que son maître le quittât, et se plaignait à grands cris s'il le laissait seul trop longtemps.

HENRI MULLER.

Chaque année, *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1869 (11e année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes gravures, dessinées par les premiers artistes et gravées avec le plus grand soin.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne, et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES

PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS

DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Nous réalisons aujourd'hui la promesse que nous avons faite à nos abonnés, en leur offrant deux magnifiques **primes gratuites** qu'aucun autre journal ne pourrait donner et dont la valeur en librairie n'est pas moindre de **cinquante francs.** — Toute personne qui s'abonne ou renouvelle son abonnement pour six mois a le droit de recevoir gratuitement dans nos bureaux :

LES ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

formant deux grands et beaux volumes, illustrés de nombreuses gravures, et complétant les œuvres de l'illustre romancier, offertes, il y a un an, aux abonnés de *l'Univers illustré*. — Toute personne qui s'abonne ou renouvelle son abonnement pour un an a le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac,** mais aussi

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE MODERNE

Collection sans rivale des pièces de théâtre les plus célèbres dans tous les genres, représentées depuis vingt-cinq ans sur les théâtres de Paris.

Cet ouvrage, formant DEUX GRANDS ET BEAUX VOLUMES, contient : *l'Honneur et l'Argent*, de **Ponsard;** — *Gabrielle*, d'**Émile Augier;** — *François le Champi*, de **George Sand;** — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet;** — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau;** — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils;** — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière;** — *Nos Intimes!* de **Victorien Sardou;** — *le Duc Job*, de **Léon Laya;** — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin;** — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy;** — *le Supplice d'une femme*, de ***, ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About — Balzac — Anicet-Bourgeois — Casimir Delavigne — Camille Doucet — Alexandre Dumas — D'Ennery — Paul Féval — Léon Gozlan — Eug. Labiche — Lambert-Thiboust — Ernest Legouvé — Félicien Mallefille — Aug. Maquet — Méry — Alfred de Musset — Henry Murger — Saint-Georges — E. Scribe — Fréd. Soulié — Eugène Sue,** etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au nom de M. Émile AUCANTE, administrateur du journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

ÉCHECS

[illegible]

BLANCS.	NOIRS.
1 T. [illegible]	1 [illegible]
2 T. [illegible]	2 [illegible]
3 F. [illegible]	3 . . . .
1	1 [illegible]
2 P. [illegible]	2 [illegible]
3 [illegible]	3 . . . .

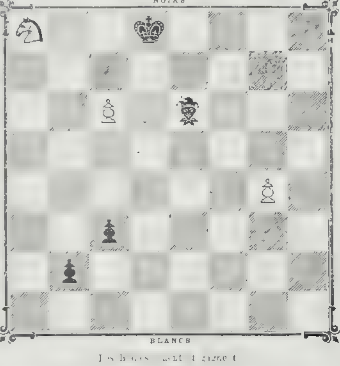
[illegible] MM. [illegible] C. P[illegible]

SOLUTION DU PROBLÈME N° 1[illegible]

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 7 [illegible]	1 R. [illegible]
2 T. 7 [illegible]	2 [illegible]
3 C. 8 [illegible]	3 R. [illegible]
4 P. 4 [illegible] m.	4 . . . .
1 T. [illegible]	1 R. [illegible]
2 D. [illegible]	2 R. 4 [illegible]
3 D. 7 [illegible] P. [illegible]	3 R. 5 [illegible]
4 D. 3 [illegible] m.	4 . . . . . .

PROBLÈME N° 124

[illegible]



[illegible]

Solutions justes : MM. E. Duchemin; A. M. de V. ., à Rochefort; Emile Lebeau, à Troyes; L. de B..., à Lorient; H. Najotte, à Saint-Mandé; A. Moll, commandant du génie, à Haguenau; L. Maurice, salon des Familles; Paul Jozon; C. Pierson; Moner, à Gerona (Espagne); Chaumeil, inspecteur primaire, à Barbezieux; Société de Gymnastique, à Luxembourg; Emile Frau, Henri Frau, à Lyon; capitaine Charousset, à Toulouse; Élie Dussaud, à Marseille; Société Philomatique, à Bordeaux; Édouard Marçais, à Précigné; L. Rosset; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Laville, à Argence; A. Puyboyer, à Cussac; Anne Frédéric, à Alger; A. F. L. A..., café du Grand-Balcon; T. Peraldi, à Bastia; de la Brosse, à Avallon; E. Lequesne.

C. P.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT — [illegible]

ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le journal paraît tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
Un an . . . . 20 fr
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . 125 fr
Reliée. . . . 170 fr.
Expédition franco

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 723 — 21 Novembre 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Rossini. — Ses biographes. — Stendhal et M. Azevédo. — Une généalogie prophétique. — Une rose surmontée [illegible]. — Enfance de Rossini. — Ses premiers professeurs. — Directeur des chœurs à douze ans. — Compositeur dramatique à quatorze ans. — La paresse de Rossini. — Début au théâtre. — *I due Bruschini*. — Un tour d'écolier. — Succès et célébrité. — La facilité de Rossini. Anecdotes. — Liste de ses principaux opéras. — *Semiramide*. — Rossini jure de ne plus écrire pour l'Italie. — Voyage à Londres. — Rossini chanteur et accompagnateur. — [illegible] — Retour en France. — Triomphe de la révolution rossinienne. — Banquet au *Veau qui tette*. — Rossini directeur du Théâtre Italien et compositeur [illegible] *Guillaume Tell*. — Conclusion. — Théâtres : Gymnase : [illegible] acte, de M. Édouard Pailleron. — MM. Ravel, Landrol, Blaisot, Porel, Victorin ; Mmes Pierson, Angelo. — Opéra : Reprise des *Huguenots*. — Une fatalité : un vendredi et un treize. — MM. [illegible] Belval ; Mmes Marie Sass, Battu, Levielli, Beaugrand, Fiocre, Villiers, Baratte. — Théâtre-Lyrique : reprise de l'*Irato* de Méhul.



ROSSINI, dessin de M. H. R[illegible], d'après une photographie de M. [illegible]

La plus grande gloire contemporaine vient de s'éteindre. Rossini a succombé aux [illegible] souffrances auxquelles il était en proie depuis quelques jours. Bien que prévu, cet événement domine et absorbe tous les autres. La mort, s'attaquant aux élus du génie, est toujours un sujet d'étonnement et de stupeur. Il semble que ce ne soit pas seulement un homme qui disparaisse, mais une partie de l'âme commune et universelle.

En vain se disait-on que l'Art n'avait plus rien à attendre de celui qui l'avait déserté depuis qua[illegible]

rante ans, la source de l'inspiration n'en restait pas moins vivante parmi nous, répandant autour d'elle son rayonnement et son prestige. Aujourd'hui tout est fini. L'œuvre seule survit, mais elle est immortelle, et son créateur, avant de mourir, a eu cette jouissance rare, et unique peut-être, de voir commencer pour lui la postérité.

« Depuis la mort de Napoléon, écrivait Stendhal en 1823, il s'est trouvé un autre homme duquel on parle tous les jours, à Moscou comme à Naples, à Londres comme à Vienne, [illegible] naît d'autres bornes que celles de la civilisation, et il n'a pas trente-deux ans. »

Et lorsque Stendhal traçait ces lignes, Rossini n'avait encore donné ni la *Sémiramide*, ni le *Comte Ory*, ni *Guillaume Tell*, ni le [illegible]

La vie de Rossini, l'appréciation de son œuvre, l'histoire de la révolution qu'il a opérée dans l'art musical ont servi de texte à de nombreux travaux, parmi lesquels il faut distinguer surtout ceux de Stendhal et de M. Azevedo. Tous deux sont également intéressants. Le livre de M. Azevedo est plus complet dans son ensemble; celui de Stendhal pénètre plus avant dans les détails des œuvres du maître qu'il analyse avec un sentiment passionné et une sagacité remarquable. Il s'en faut cependant que ses jugements puissent être acceptés sans réserve. Savez-vous, par exemple, comment il juge l'admirable romance du *Saule*? « Cette romance est bien écrite, elle est d'un style sage et voilà tout. Elle doit son grand effet à la situation et, à Paris, à la manière admirable dont Mme Pasta la chante. » Sa conclusion, ce qu'il appelle *son dernier mot*, est d'une sécheresse qui nous déroute. « Vif, léger, piquant, rarement sublime, Rossini semble fait exprès pour donner des extases aux gens médiocres. Cependant, surpassé de bien loin par Mozart dans le genre tendre et mélancolique, et par Cimarosa dans le style comique et passionné, il est le premier pour la vivacité, la rapidité, le piquant et tous les effets qui en dérivent. » Ajoutons bien vite, à la décharge de Stendhal, qu'il ne lui a pas été donné d'entendre *Guillaume Tell*.

M. Azevedo est un guide plus sûr. S'il pèche, c'est plutôt par excès d'admiration; mais qui pourrait lui en faire un crime? La sûreté des sources où il a puisé lui permet de rectifier plus d'une erreur de Stendhal. Sa réponse au reproche de paresse si souvent adressé à Rossini est ingénieuse et solide à la fois. Il est moins heureux, ce me semble, en ce qui touche l'influence exercée sur le génie de Rossini par la Colbrand. Mais, en général, ses jugements artistiques sont excellents, et la partie biographique, jusqu'au moment où Rossini jette dans *Guillaume Tell* un dernier adieu à la scène lyrique, peut être considérée comme définitive.

Retracer dans l'espace d'une chronique la vie si pleine et si accidentée de Rossini est, on le comprend, une tâche impossible. Je me bornerai donc à indiquer les quelques faits et quelques dates qui seront comme la table des deux livres que je viens de signaler.

C'est le mercredi, 29 février 1792, que Gioachino Antonio Rossini vit le jour à Pesaro, petite ville des États-Romains, sur le bord du golfe de Venise. S'il faut en croire une généalogie publiée, en 1861, dans l'*Album di Roma*, il serait issu d'une famille patricienne qui florissait vers le XVIe siècle. Un de ses ancêtres, Fabrizio Rossini, fut gouverneur de Ravenne et mourut à Lugo en 1570, ambassadeur près du duc de Ferrare. Son blason était formé de trois étoiles dans la partie supérieure de l'écusson, et dans sa partie inférieure, d'une main tenant une rose surmontée d'un rossignol. — Un blason prophétique, comme vous voyez.

Une lettre de Venise nous apprenait récemment qu'un descendant des Foscari en était réduit à être le concierge du palais de ses ancêtres. On ne s'étonnera donc pas de trouver, en 1792, le descendant des Rossini simple trompette de ville, *tubatore*, à Pesaro, et mari de la fille d'un honnête boulanger, Anna Guidarini.

[illegible] sur l'Italie. La Romagne se soulève; le pauvre *tubatore*, compromis dans le mouvement, perd sa place et est obligé, pour vivre, de jouer du cor dans une troupe foraine, où sa femme s'engage comme *seconda donna*. Le petit Gioachino est confié, à Bologne, aux soins d'un brave charcutier, ami de la famille. Là, il reçoit les premiers éléments de la musique, — d'abord d'un professeur d'épinette nommé Prinetti, puis de don Angelo Tesei, qui le présente dans une maîtrise où sa jolie voix de soprano lui permet bientôt de gagner sa vie. Il avait alors dix ans. Dans le même temps, un homme distingué, le chevalier Giusti de Lucques, le prend en affection et initie son esprit précoce aux chefs-d'œuvre de la littérature italienne.

A douze ans, il est déjà un musicien consommé. Il s'est perfectionné dans l'étude du chant avec Babini, et il a joué, sur un théâtre de Bologne, un rôle d'enfant dans une pièce de Paër. Il devient chef d'exécution de la société d'*I Concordi*, où il dirige l'oratorio des *Saisons*; puis il part avec son père pour une tournée théâtrale en qualité de directeur des chœurs et de *maestro al cembalo* pour accompagner les récitatifs. Sa voix, qui mue, le force de quitter cet emploi et, le 20 mars 1807, il se fait admettre au lycée de Bologne dans la classe du père Stanislas Mattei. Outre le contre-point, il étudie le violon, le violoncelle, quelques instruments à vent; depuis longtemps il savait le cor que lui avait enseigné son père, il se perfectionne enfin dans la connaissance des procédés de composition en transcrivant en partition des quatuors d'Haydn et de Mozart. Il est choisi pour composer au lycée la cantate annuelle : cette cantate, intitulée : *Pianto d'armonia per la morte d'Orfeo*, est exécutée, le 8 août 1808, avec le plus grand succès. Au bout de trois ans, ses études sont terminées et il se dispose à aborder le théâtre.

J'ai oublié de vous dire qu'avant d'entrer au lycée, c'est-à-dire à quatorze ans, il avait composé une partition, *Demetrio e Polibio*, dont les paroles avaient été composées par Mme Mombelli, la mère.

[illegible] intitulé *la Cambiale di matrimonio*, représenté à Venise sur la petite scène de San Mosè, dans la saison d'automne de 1810. La pièce est bien accueillie. L'année suivante il écrit à Bologne une cantate : *Didone abbandonata*, et un opéra-bouffe en deux actes : *l'Equivoco stravagante* : enfin, en 1812, il revient à Venise, où il fait jouer pendant le carnaval sa farza de *l'Inganno felice*.

« Ici, dit Stendhal, le génie éclate de toutes parts. Un œil exercé reconnaît sans peine, dans cet opéra en un acte, les idées mères de quinze ou vingt morceaux capitaux qui, plus tard, ont fait la fortune des chefs-d'œuvre de Rossini. »

La première partition du jeune compositeur lui avait été payée deux cents francs. La seconde et la troisième lui furent [illegible]

Cette même année 1812 voit représenter cinq autres opéras de Rossini : *Ciro in Babilonia*, *la Scala di Seta*, *la Pietra del Paragone*, *l'Occasione fa il ladro* et le *Demetrio e Polibio* dont j'ai parlé plus haut. *La Pietra del Paragone*, jouée à la Scala de Milan, fut un immense succès et valut à son auteur d'être exempté de la conscription. Le *Demetrio*, interprété à Rome par la famille Mombelli, fit également *fanatisme*. « On le voit, dit M. Azevedo, le paresseux n'y allait pas de main morte. Avec ses six opéras il avait gagné dix-huit cents francs environ pour vivre, faire vivre sa famille et payer les frais de ses nombreux voyages. » — Il n'avait pas vingt et un ans!

[illegible] *Tancredi* et *l'Italiana in Algeri*.

Il Figlio per azzardo ou *I due Bruschini* n'eut qu'une représentation : on sait pourquoi.

[illegible] s'était empressé de lui offrir un engagement et un libretto, celui de *Tancredi*. Rossini avait accepté. Mais, si secrète qu'eût été la négociation, elle ne laissa pas de transpirer et d'arriver à la connaissance du directeur de *San Mosè*. Celui-ci, furieux de se voir abandonné, résolut de tirer vengeance du maestro en faisant tomber l'opéra qu'il allait faire jouer, et en discréditant ainsi à l'avance celui qu'il avait promis à son rival. Informé à son tour de ces dispositions, Rossini se mit en mesure de les déjouer. Le livret que lui avait donné l'*impresario* était détestable : Rossini promit que la musique serait plus exécrable encore, et il tint parole. Dès les premières mesures de l'ouverture, le public entendit avec étonnement les seconds violons s'interrompre à chaque mesure, pour frapper de leur archet les reverbères en fer blanc de leurs pupitres. Le rideau levé, la mystification continua de plus belle. Bizarreries, extravagances, contre-sens, cacophonies, musique bouffe sur les situations sé- [illegible] voyez cela d'ici. Le public, d'abord étonné, finit par se fâcher, et le rideau baissé, le compositeur n'eut que le temps de s'esquiver au plus vite. Mais son honneur d'artiste restait [illegible]

A partir de *Tancredi*, Rossini est célèbre : tous les *impresarii* se l'arrachent. Après *l'Italiana in Algeri* se succèdent : — en 1814, *Aureliano in Palmira* et *Il Turco in* [illegible] *lisba*, *Il Barbiere di Siviglia*, *la Gazetta* et *Otello*, sans compter la cantate de *Teti e Peleo*.

Quelle fécondité, quel jet, quelle veine inépuisable de mélodies! Et quand on songe que le *Barbier* a été composé en treize jours! Cette facilité qui est un des attributs du génie, vous ne la trouvez nulle part plus étonnante que chez Rossini. Les anecdotes abondent. Le duo de la prison de la *Gazza ladra* fut composé dans l'arrière-boutique de l'éditeur Ricordi, au milieu des conversations des copistes. La prière sublime de *Moïse* a été écrite en huit ou dix minutes, sans piano, à la première lecture des paroles, en présence d'une vingtaine d'amis de l'auteur qui continuaient à causer à très-haute voix comme c'est l'usage du pays. Un jour, Rossini venait de composer dans son lit un des morceaux les plus importants d'un de ses principaux opéras : le papier sur lequel il l'avait transcrit lui échappe et va se loger sous le lit. Il faisait froid et Rossini est frileux : plutôt que de se lever, il reprend un autre feuillet de papier; mais dans l'intervalle il a oublié son idée première et alors il improvise un second morceau tout différent du premier. Vous lirez dans ses biographies vingt traits de ce genre racontés [illegible]

De 1817 à 1823 nous trouvons encore seize opéras, parmi lesquels *Cenerentola*, *la Gazza ladra*, *Armide*, *Mosè*, [illegible] *Maometto II*, *Matilde di Sabran*, *Zelmira*, *Semiramide*, — je ne cite que les plus célèbres — et je ne parle pas des [illegible]

La plupart de ces pièces furent autant de triomphes. Toutes cependant ne réussirent pas du premier coup : *Il Barbiere*, *la Donna del lago*, *Mosè*, par exemple, qui, après être presque tombés à la première représentation, allèrent aux nues à la seconde. *Semiramide* reçut un accueil des plus froids, et ce succès négatif fut, dit-on, l'une des causes qui décidèrent Rossini à ne plus écrire pour l'Italie et à accepter un engagement qui lui était offert à Londres.

L'Angleterre lui fit une réception digne de lui. Le roi George IV lui prodigua des marques publiques de son estime et de son admiration. Le plaisir qu'il prenait à faire de la musique avec Rossini se répandit dans le public et exerça à maintes reprises la verve des gazetiers et des caricaturistes *Regis ad exemplar*... on sait le reste. Toute l'aristocratie britannique se disputa l'honneur de fêter le maestro. Les concerts qu'il donna, et où il parut tour à tour [illegible] lui une mine d'or. En cinq mois ils ne lui rapportèrent pas moins de 175,000 francs. C'était plus qu'il n'avait gagné dans toute sa carrière de compositeur.

Du reste, son mariage avec la Colbrand l'avait déjà mis au-dessus du besoin. Il l'avait épousée à Bologne au commencement de 1822. La fortune de la cantatrice s'élevait, suivant Stendhal, à vingt mille francs de rente, et à la moitié seulement, suivant M. Azevedo.

D'Angleterre il passa en France où l'appelait le traité qui lui confiait la direction du Théâtre-Italien de Paris. Son arrivée fut le signal d'une recrudescence de polémique entre ses partisans et ses adversaires. Il faudrait se reporter aux journaux du temps pour avoir une idée des orages et des violences qu'avait soulevés l'invasion de la musique rossinienne. Mais lorsque le maestro arriva à Paris, la partie était déjà gagnée, la révolution était faite : sa victoire fut consacrée définitivement dans le banquet qui fut offert à Rossini par ses admirateurs. Parmi les convives figuraient Lesueur, Boieldieu, Hérold, Auber, Panseron, Horace Vernet, Cicéri, Talma, Martin, Mlle Mars. Il va sans dire que Berton et Paer ne s'étaient pas fait inscrire.

Au bout de dix-huit mois, le traité qui attachait Rossini à [illegible] fut passé entre la liste civile et le maestro. Rossini était nommé inspecteur du chant en France aux appointements de 20,000 francs. Au fond ce n'était là qu'une pension déguisée, en vue de retenir Rossini en France et d'obtenir qu'il travaillât désormais pour notre première scène lyrique. Le compositeur fit honneur à la lettre de change tirée sur lui en dotant l'Opéra de quatre chefs-d'œuvre : le *Siége de Corinthe*, *Moïse*, le *Comte Ory*, et enfin cet incomparable *Guillaume Tell* qui, après quarante ans, reste encore l'idéal le plus parfait du grand drame lyrique.

Ici il faut nous arrêter. Le respect pour cette grande mémoire nous interdit de lui demander compte de ce silence obstiné imposé à son génie, des chefs-d'œuvre étouffés dans leur germe et refusés aux prières de tout un peuple, de toute une génération. Devons-nous croire qu'il céda à des rancunes trop bien justifiées, ou bien que, convaincu d'avoir atteint son apogée, désespérant d'aller plus haut et ne voulant pas se survivre à lui-même, il préféra s'ensevelir dans son triomphe et assister vivant à son immortalité? Quelle qu'ait été sa pensée, inclinons-nous devant elle, et en ce moment où il nous quitte à jamais, n'ayons que des témoi- [illegible] dont il nous a dotés.

[illegible]

nous manque pour apprécier l'œuvre de Rossini, pour en faire comprendre la grandeur et l'influence, pour mesurer la distance du point de départ au point d'arrivée. pour nous demander si, dans le domaine de l'art auquel elle appartient, elle a atteint le beau absolu et conquis l'éternité. Ces questions, nous aurons plus d'une fois l'occasion de les agiter : il [illegible] qu'on a dit si justement — qu'il n'était pas un musicien, mais la musique elle-même.

~~~ L'activité des théâtres commence à se ralentir. La reprise des *Huguenots* à l'Opéra, celle de *l'Irato* au Théâtre-Lyrique, et la première représentation au Gymnase d'une pièce en un acte, *le Monde où l'on s'amuse*, voilà tout le [illegible]

Le Monde où l'on s'amuse est un monde nouveau dont M. Pailleron s'est fait le Christophe Colomb. Vous le découvrirez en le cherchant bien, entre le vrai monde et le demi-monde auxquels il confine sans se confondre avec eux. De celui-ci il diffère par la présence des maris, de l'autre par la légèreté des femmes. C'est comme un terrain neutre où les plaisirs faciles se donnent la main à l'ombre du pavillon conjugal. Je vous épargne le reste du tableau que nous brosse, fort spirituellement d'ailleurs, un vieux viveur à la retraite, dans le salon de la baronne Brunner, où il s'est fait introduire par son neveu, Paul de Cussac. La situation de Paul est des plus embarrassantes. Il adore sa petite cousine, la riche héritière de l'oncle Cussac, et il ne demanderait pas mieux que de « la conduire à l'autel. » De son côté, l'oncle Cussac ne répugne pas à faire un gendre de son neveu ; mais en homme qui sait la vie, il met une condition à son consentement : c'est que Paul ne laissera derrière lui aucun engagement sérieux. Et c'est là justement le point délicat. Paul n'est pas libre : il traîne au pied un boulet dont la jolie baronne tient la chaîne. Pour tout dire, la chaîne n'est déjà plus très-solide et Paul se promet bien d'amener la baronne à la dénouer d'un commun accord. Le tout est de le faire à petit bruit, avant que les soupçons de l'oncle Cussac ne se soient éveillés : et il y réussirait certainement sans le baron ; le plus terrible et le plus compromettant des maris trompés. Ce diable de baron s'est pris d'un véritable amour pour Paul : il ne voit, n'entend, n'agit que par lui. Y a-t-il une fête à organiser ? c'est à Paul que les valets doivent s'adresser. A-t-il un procès ? il n'est sûr de le gagner que si Paul se charge de voir l'avoué et l'avocat. Comment faire pour se débarrasser d'un pareil crampon ? Paul avise heureusement un de ses amis, Gaston de Verèt, qui consent à s'offrir en holocauste à l'amitié du baron.

Grâce à ce dérivatif, l'oncle Cussac est un instant dérouté. Ses soupçons lui reviennent pourtant et il se propose d'arracher son secret à la baronne. Ici se place une scène charmante. Dans l'intervalle d'une contredanse, la baronne se repose en compagnie de deux de ses amies : la comtesse de Bryas, une petite folle qui ne rêve que valses et cotillons, et Mme Nunez, une étrangère aux allures cavalières, qui ne s'effarouche pas d'un langage un peu libre et se laisse volontiers baiser les mains par le premier venu. Adossé au fauteuil de la baronne, le vieux renard se met à raconter l'histoire d'un jeune homme qui se prépare à rompre la chaîne qui l'attache à une femme mariée. La baronne s'évente fortement. — C'est elle, se dit le vieux Cussac. — Et avec cette cruauté qui est l'apanage des libertins retraités, il appuie sur la corde avec des appoggiatures de sa façon. — O surprise ! voici un second éventail qui s'agite : c'est celui de Mme de Bryas. — L'oncle intrigué renouvelle l'épreuve ; il recommence son récit. — Frou ! Un troisième éventail, celui de Mme Nunez, s'ouvre avec fracas et voilà le duo converti en trio. — N'est-ce pas que c'est là une situation piquante et bien trouvée ?

Une autre scène moins originale, mais rajeunie par l'esprit de l'auteur, est celle de la rupture de deux amants. Paul a donné un bracelet à la baronne, fermé par une petite serrure. Celui des deux qui voudra donner son congé à l'autre n'aura qu'à l'ouvrir, et tout sera dit. La baronne s'est assoupie sur une causeuse et Paul se prépare à profiter du moment pour faire jouer sa clef dans la serrure. Il soulève doucement le bras droit : pas de bracelet. Il passe au bras gauche : pas davantage, — et la jeune femme, rouvrant les yeux, part d'un éclat de rire et montre à Paul le bracelet qu'elle a détaché la première.

Et pendant que tout cela se passe, Gaston reste la proie du baron, qui le séquestre dans son cabinet pour lui conter son procès.

Gaston a beau s'échapper : le baron s'attache à lui avec une atroce ténacité. Gaston est furieux : ce n'était pas pour cela qu'il s'était fait présenter chez le baron : il espérait y retrouver un adorable domino bleu avec qui il avait ébauché une intrigue au bal de l'Opéra. A chaque personne qu'il rencontre, il demande des nouvelles de son domino bleu.

— Eh ! parbleu ! c'était ma femme, répond le baron impatienté [illegible]

— Votre femme, cher baron ! rentrons dans le cabinet !

Le dénoûment, je n'ai pas besoin de vous le dire. Vous y êtes, n'est-ce pas ?

C'est très-joli tout cela, très-fin, très-distingué, avec une pointe de manière qui ne déplaît pas, — un vrai ragoût pour les gourmets et les délicats.

Ravel s'y montre avec avantage dans un rôle en dehors de ses habitudes. Blaisot, le mari trompé, a la rondeur voulue. Landrol est toujours l'artiste habile et consciencieux que vous savez. Il faut plaindre Porel fourvoyé dans un personnage d'amoureux qui n'est pas du tout son fait. Victorin esquisse assez drôlement un type de conducteur de cotillons.

Mlle [illegible] et sa beauté éclatante. Très-éclatante aussi, la beauté de Mlle Angèle, dans le personnage effacé de Mme Nunez.

~~~ A ceux qui nient la fatalité, la représentation de la reprise des *Huguenots* serait là pour la prouver. Une lettre très-bien faite, de M. Perrin, nous avait appris déjà comment et pourquoi Mlle Hisson avait dû, au grand regret de la direction, ajourner sa prise de possession du rôle de Valentine. Mais ce n'est pas tout : le jour de la représentation, Villaret, pris d'un enrouement subit, est obligé de se faire remplacer à l'improviste par le jeune Colin. Mlle Battu, indisposée à son tour, hésite et trébuche à chaque pas. Mlle Levielli, atteinte aussi de l'*influenza*, chante constamment à côté du ton. Belval la suit de près. Kœnig, dans les couplets du *Rataplan*, révolte les oreilles les plus tolérantes.

La représentation s'en allait à la débandade sans Mme Marie Sass, Colin et Mlle Beaugrand. Mme Sass a été magnifique de voix et d'inspiration. Jamais peut-être elle n'avait atteint à ce degré de passion et de puissance. Colin a étonné toute la salle. Sa voix, si fraîche et si pure, s'est trouvée, qui l'eût cru ! à la hauteur des passages d'énergie comme à ceux de sentiment, du septuor comme du duo et de la romance. Il n'est pas jusqu'à sa gaucherie et son inexpérience qui ne le servissent dans ce rôle chaste et naïf de Raoul. Mlle Beaugrand, la protagoniste du nouveau ballet réglé par Justament, a ravi le public par la perfection de sa danse dont l'élégance et la correction défient tous les souvenirs. Il faut citer aussi, pour être juste, Mmes Eugénie Fiocre, Villiers et Baratte, qui [illegible]

L'échec s'est trouvé ainsi compensé.

Ajoutons, à l'adresse des gens superstitieux, que la reprise du chef d'œuvre de Meyerbeer a eu lieu un vendredi, un 13, et que, dans le cours de la représentation, Rossini rendait le dernier soupir.

~~~ Moins heureuse encore a été la reprise de l'*Irato* au Théâtre-Lyrique.

L'idée en soi pourtant n'était pas mauvaise. L'*Irato* est une des plus jolies partitions de Méhul. Plusieurs morceaux sont restés classiques et font encore excellente figure dans les concerts. Comment donc expliquer que la pièce ait trébuché l'autre soir, et que le rideau soit tombé au milieu d'un ennui tempéré par les rires ironiques de la salle ? La faute en est avant tout à l'insuffisance de l'exécution. Là où il eût fallu des artistes expérimentés, on nous a offert des élèves et des débutants. On se fût cru à un exercice du Conservatoire. Et puis, quelle singulière idée de nous donner l'*Irato* après le *Barbier* ? Comment voulez-vous que cette musique aux formules vieillies ne fût pas écrasée par le *brio*, la fraîcheur, l'éternelle jeunesse de l'œuvre rossinienne [illegible] spectateurs jusqu'après minuit dans leur stalle, et vous comprendrez leur mauvaise humeur. M. Pasdeloup a une revanche à prendre. La reprise d'*Iphigénie* de Gluck, annoncée pour cette semaine, va lui en fournir l'occasion. — Espérons qu'il ne la manquera pas.

[illegible]

AVIS IMPORTANT

Les DEUX GRANDES PRIMES GRATUITES *que* l'UNIVERS ILLUSTRÉ [illegible] *jusqu'au 15 décembre* [illegible] *gueur*. (Voir pour les détails à la dernière page.)

BULLETIN

La mort a frappé cruellement pendant la dernière semaine. Dans la Chronique, notre collaborateur Gérôme a rendu un pieux hommage au génie de l'illustre maître qui écrivit les pages immortelles de *Moïse* et de *Guillaume Tell*. A notre tour, nous devons donner place ici à la nécrologie du financier le plus célèbre du monde entier, de celui qui fut justement appelé le roi des banquiers et le banquier des rois : nous avons nommé M. le baron James de Rothschild.

C'est une grande personnalité qui disparaît, car le nom de Rothschild est intimement lié, par le vaste ensemble des combinaisons financières qui s'y rattachent, à l'histoire de notre époque. Pendant de longues années, rien, en France et en Europe, dans les grandes affaires de finances, rien ne s'est fait sans la participation de la maison Rothschild, qui, grâce à son immense richesse, pouvait trouver chez elle les ressources colossales que l'industrie moderne réclamait et qu'elle n'était pas encore habituée à demander à l'association de toutes les épargnes, sous la forme d'actions et d'obligations.

Le baron James de Rothschild était le cinquième et dernier survivant des fils de Meyer-Anselme Rothschild, fondateur de la maison qui est devenue la première puissance financière de l'Europe.

Né à Francfort, le 15 mai 1792, il était venu se fixer à Paris en 1812. Quelques années après, il recevait le titre de consul général d'Autriche en France, titre qu'il a conservé jusqu'à sa mort, à part une courte interruption lors de la guerre d'Italie.

Il sortirait du cadre limité de ce Bulletin d'énumérer les emprunts publics et les grandes opérations auxquels M. James de Rothschild [illegible] que la Restauration a eu recours à lui pour le fameux milliard des émigrés [illegible] Louis-Philippe, sa maison joua un rôle presque prépondérant dans les affaires du Trésor [illegible]

C'est à M. de Rothschild que revient, en quelque sorte, l'[illegible] chemins de fer, car ce fut grâce à sa garantie que MM. Péreire purent soumissionner la ligne de Saint-Germain. Plus tard, il entreprit encore avec eux la ligne du chemin de fer du Nord.

Est-il besoin d'ajouter que M. de Rothschild laisse vide une grande place dans le monde financier et dans la haute société parisienne ?

Nous avons à enregistrer également la mort de M. L. Havin, député de la Manche, directeur politique du journal *le Siècle*. Il a été emporté, à l'âge de soixante-neuf ans, par une attaque d'apoplexie foudroyante.

M. Havin était entré dans la vie politique en 1831, et avait constamment siégé à la chambre des députés pendant tout le règne de Louis-Philippe. Après la révolution de Février, il fit partie de l'Assemblée constituante, puis du conseil d'État. Il resta ensuite pendant quelques années en dehors des assemblées législatives. C'est seulement en 1863 qu'il entra au Corps législatif, où il fut nommé à la fois par les électeurs de Paris et ceux du département de la Manche. On sait qu'il opta pour cette dernière circonscription.

M. Havin était directeur politique du *Siècle* depuis la mort de M. Louis Perrée, le fondateur de ce journal. Le rôle qu'il a joué dans cette position importante avait fait de lui une des personnalités marquantes de la presse parisienne.

Les obsèques de M. Havin ont été célébrées, lundi dernier [illegible]

Le château de Compiègne, où la famille impériale a fixé sa résidence d'automne, date du règne de Charles le Chauve (IXe siècle), et depuis lors il n'a cessé d'être agrandi, embelli et décoré par les souverains, dont il a toujours été l'une des résidences favorites.

Cinq conciles ont été tenus à Compiègne, et ce fut là que notre héroïne Jeanne Darc fut livrée aux Anglais.

La forêt est une des plus belles de France. Elle contient 14,636 hectares 45 ares, soit 29,074 arpents. Sa circonférence est de 86,000 mètres (22 lieues) ; elle contient 1,635 massifs séparés par 338 routes et avenues ayant un développement de 220 lieues, occupant une superficie de 720 hectares (1,400 arpents). Il y a 270 carrefours, 318 ponts et ponceaux, 8 étangs, 13 mares et 11 fontaines, qu'alimentent 4 ruisseaux.

C'est dans cette forêt qu'est le château de Pierrefonds restauré.

[illegible] comme l'ont dit quelques journaux ; c'est M. le général Meslin, député de Cherbourg, qui a le privilége de l'âge. Né le 18 mars 1785, il est âgé de 83 ans, 5 ans de plus que M. Berryer, qui est né le 4 janvier 1790.

Viennent ensuite les huit suivants, ainsi classés par rang d'âge :

M. de Parieu père, député du Cantal, né le 11 novembre 1790, à 78 ans ;

M. le colonel Réguis, député des Basses-Alpes, né le 12 novembre, à 78 ans ;

M. le général Lebreton, député d'Eure-et-Loir, né le 18 janvier 1791, à 77 ans ;

M. Royer, député de Grenoble, né le 21 mai 1791, 77 ans ;

M. Daguilhon-Pujol, député du Tarn, né le 12 janvier 1792, à 76 ans ;

M. le général Dautheville, député de l'Ardèche, né le 8 mai 1792, à 76 ans ;

M. Brutus Cazelles, député de l'Hérault, né le 8 octobre 1793, à 75 ans ;
~~~

M. Roques-Salvaza, député de l'Aude, né le 18 décembre 1793, a 75 ans.

110 députés sont âgés de 60 à 74 ans, 84 de 50 à 60 ans, 59 de 48 à 50 ans, 18 de 30 à 40 ans. Il n'y en a qu'un seul dans la dernière série d'âge de 25 à 30 ans, c'est M. le comte d'Estourmel, député de la Somme, qui, né le 16 janvier 1841, est âgé de 27 ans. C'est le plus jeune député de la législature actuelle.

Le siphon de l'Alma a été mis en service la semaine dernière. Le fonctionnement paraît excellent. Un seul tube suffit pour débiter les eaux de la Bièvre sans surcharge, le niveau de l'eau, en amont, étant exactement le même au-dessus du radier qu'en aval. Le siphon marche donc au moyen de la différence de niveau des deux radiers, qui est de 50 centimètres. Les corps flottants passent avec une facilité extrême; une botte de foin traverse la Seine en quatre minutes, et elle arrive sur la rive droite sans se delier.

Une décision judiciaire vient de débouter les dames de la Grande-Bretagne et d'Irlande de leurs prétentions à exercer le droit de vote.

C'est devant la cour des Common-Plaids, présidée par le lord-chief-justice, à Londres, que l'affaire avait été portée, sous forme d'appel, contre les décisions des avocats-réviseurs au sujet de l'admission des femmes au scrutin.

Le service du chemin de fer Fell, sur le mont Cenis, est suspendu depuis deux jours pour les voyageurs et les marchandises. Cette interruption a pour cause la grande quantité de neige qui est tombée dernièrement sur les Alpes et qui a occasionné des éboulements.

La plupart des voyageurs qui se rendaient en France ont dû rétrograder jusqu'à Gênes, où ils se sont embarqués pour Marseille.



M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD, d'après [illegible] photographie. — Voi. l[illegible] Bulletin.

Comme un fait intéressant de l'histoire de l'Église en Danemark sous le règne de Christian VIII, un journal danois fait connaître le texte d'un rescrit royal qui a été adressé le 17 mai 1846 au diocèse d'Aarhuus :

« Ayant appris que le nombre de ceux qui dorment dans les églises pendant le service devient trop considérable, nous avons daigné ordonner que chaque communauté du diocèse nommera quelques hommes qui feront la tournée dans l'église afin de tenir les visiteurs éveillés. A cet effet, ces hommes seront armés d'une longue perche munie d'un morceau de cuir, au moyen de laquelle ils frapperont sur la tête des dormeurs. »

On annonce le départ de Toulon de la goëlette *la Levrette*, envoyée par le ministère de la marine pour prendre station dans la mer Rouge en passant par l'isthme de Suez. Cette traversée inaugurera le canal de Suez; elle sera l'occasion de grandes fêtes, et les hourras enthousiastes qui salueront la goëlette et la flottille innombrable de yachts et d'embarcations de plaisance qui doivent lui faire escorte, retentiront bien au delà des rivages égyptiens.

Leur écho annoncera à l'Europe l'avénement d'une ère nouvelle pour le commerce maritime.

Dans la session que vient de tenir, à l'Hôtel de ville de Paris, la commission chargée de la délivrance de brevets de capacité pour les fonctions d'institutrice, on a remarqué, parmi les aspirantes de deuxième degré (enseignement supérieur), six jeunes Polonaises, élèves de l'institution fondée à l'hôtel Lambert, par la princesse Anna Czartoryska. Après avoir subi toutes les épreuves écrites et orales que prescrit le programme.



DOLMEN [illegible] DE REIGNIER, EN SAVOIE, [illegible] M. N. [illegible] — Voir p. [illegible]



LA PARADE DEVANT LE CIRQUE, d'après un tableau de M. Paul Meyerheim. — Voir page 735.

toutes les six ont été reçues et ont obtenu le diplôme auquel elles aspiraient.

Les journaux anglais nous apprennent la mort du marquis de Hastings, le fameux sportsman dont le cheval *The Earl* a gagné cette année le grand prix de la ville de Paris aux courses du bois de Boulogne. Le marquis de Hastings a été emporté en trois jours par une violente maladie. Il était né [illegible]

Par la mort du marquis de Hastings le marquisat de ce nom et les autres titres que portait le défunt sont éteints. La seule exception est en faveur du comté écossais de Loudoun, qui passe à la sœur aînée du marquis, lady Edith Maud, femme de M. Charles F. Clifton.

Rien ne saurait arrêter les enthousiastes de musique et de théâtre à Saint-Pétersbourg. Toutes les places sont prises et retenues depuis longtemps à l'Opéra italien, où la Lucca paraîtra à Noël, et plus tard la Patti. On offre, par la voie des journaux, jusqu'à 300 roubles (1,200 francs) à celui qui sera disposé à céder une loge, et c'est peine perdue, car la moindre place au parterre se paye 25 roubles (100 francs) en sus du prix ordinaire.

Le doyen des arbres de Paris est un orme colossal que possède l'institution des sourds-muets, au milieu de la principale cour de cet établissement.

Ce phénomène végétal s'élève à une hauteur de 50 mètres; il mesure 5 mètres de circonférence au-dessus du sol. Son fût, droit et uni, est surmonté d'une touffe de branches vigoureuses ressemblant de loin à la tête d'un oranger. Surpassant les toits des maisons les plus élevées, cet arbre s'a- [illegible]

L'orme des sourds-muets est, dit-on, le dernier survivant [illegible] par Sully sous Henri IV, vers 1605; il aurait donc aujourd'hui plus de deux siècles et demi.

TH. DE LANG[illegible]

VALENTIN

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

I

Certes, de tout l'été de l'année 1858, il n'avait pas fait un temps si frais et si beau que ce jour-là. Après quelques semaines de chaleurs excessives, il avait plu la veille avec abondance, et la nature, animée d'une vie nouvelle, semblait avoir retrouvé la jeunesse et la vigueur des premiers jours du printemps.

Cependant, le soleil brillait de nouveau de tout son éclat dans le ciel d'un bleu sans nuages; mais à l'orage de la [illegible] murait dans le feuillage et qui remplissait l'air d'un parfum rafraîchissant.

Il était près de cinq heures de l'après-midi lorsque Hélène, la fille unique de Minnens, le fabricant d'huile, franchit la grille à l'extrémité du jardin de son père, et s'engagea dans [illegible]

Elle portait au bras un léger panier.

La taille élancée de la jeune fille lui donnait de loin l'apparence d'une femme faite. Pourtant, elle devait être fort jeune encore, car son pur et doux visage portait l'empreinte d'une simplicité candide, et le sourire qui se jouait sur ses lèvres avait cette naïveté et cette aimable franchise que les années ne font que trop tôt disparaître.

[illegible] une expression sérieuse effaçait le sourire de ses lèvres, et alors ses grands yeux bleus s'éclairaient de la lumière d'une pensée profonde ou d'une émotion secrète.

Les seigles, sous l'haleine du vent d'ouest, agitaient leurs vagues autour d'elle; les bluets et les coquelicots s'inclinaient devant ses pas, comme pour rendre hommage à une fleur plus belle. Les champs de lin faisaient chatoyer le bleu clair de leurs têtes fleuries; les abeilles bourdonnaient par essaims sur le rouge sanglant des trèfles, et les innombrables calices blancs et pourpres, épanouis sur la sombre verdure des pommes de terre, semblaient remercier Dieu qui, dans sa miséricorde, avait écarté de la plante la fatale maladie.

Lorsque la jeune fille eût atteint une hauteur d'où elle pouvait embrasser du regard toute la vallée qui s'étendait à ses pieds, elle fut frappée de la splendeur de la nature rafraîchie. Elle se leva, jeta autour d'elle un long regard plein d'admiration, leva les yeux au ciel en priant,... puis pressa le pas de nouveau, comme si elle était pressée d'atteindre le but de sa promenade.

Quelques minutes plus tard, elle tourna à gauche dans la vallée et suivit un sentier sinueux qui la mena devant la porte d'une toute petite maisonnette.

Elle entra, s'approcha du lit où gisait une vieille femme malade, lui prit la main, et lui dit avec douceur :

— Eh bien, ma bonne Thérèse, comment avez-vous passé la nuit? Avez-vous pu dormir un peu? Cela va mieux, n'est-ce [illegible]?

La femme secoua la tête et dit d'une voix faible :

— Hélas! non, mademoiselle, cela ne va pas mieux. Je crois que cela ne durera plus longtemps.

— Allons, Thérèse, il ne faut pas perdre courage comme cela. Que de fois n'a-t-on pas vu des gens qui étaient presque à l'agonie se lever de leur lit de souffrance et vivre encore longtemps! Cela dépend de la volonté de Dieu et de sa miséricorde. Ma propre tante, qui demeure à Waereghem, n'a-t-elle pas été pendant cinq mois si malade, qu'on l'a administrée deux fois? Je l'ai veillée et soignée. C'est pour cela que je n'ai pas pu venir vous voir plus tôt. Maintenant, elle se porte comme un poisson dans l'eau, et elle est beaucoup plus jeune de cœur qu'auparavant. Il en peut être ainsi de vous, et il en sera ainsi, Thérèse, si vous prenez courage, si vous avez confiance en la bonté de Dieu. Soyez certaine que vous êtes beaucoup mieux aujourd'hui.

La malade murmura un remercîment et se mit à pleurer.

— Des larmes? dit la jeune fille jouant de l'étonnement. Ah! ce n'est pas bien de vous désespérer ainsi sans raison. Vous souffrez, hélas! et beaucoup, je le sais; mais il faut prendre un peu patience, dans la pensée qu'avant quinze jours peut-être vous pourrez vous asseoir à votre porte, sous le ciel bleu. Vous ne me croyez pas? Mais je gage que vous serez dans les champs avec les autres, pour récolter les pommes de terre. Elles ont réussi cette année, et ce sera une fête. Il me semble que vous pleurez davantage! Est-ce que mes paroles vous attristent? Cette douleur n'est pas naturelle pendant que votre état s'améliore. Allons, dites-moi, Thérèse, pourquoi vous versez des larmes si amères.

La malade leva ses yeux humides vers la jeune fille avec un [illegible]

— Ah! mademoiselle, si vous pouviez savoir ce que souffre mon cœur maternel! Si mon mari vivait encore, j'envisagerais la mort avec résignation; mais ma pauvre enfant, ma malheureuse petite Catherine, qui restera seule au monde, sans soutien, sans assistance...

— Allons, allons, s'écria la jeune fille, ne pensez pas à cela. Que signifie ce langage, puisque vous guérirez? Vous secouez la tête et ne me croyez pas? Supposé que Dieu, contre toutes les probabilités, vous appelle là haut pour vous réunir à votre mari, pensez-vous qu'il n'y ait pas de personnes charitables pour assister votre petite Catherine jusqu'à ce qu'elle soit en état de pourvoir elle-même à ses besoins?

— Elle ira à l'hospice et sera placée chez des étrangers. Hélas! il est si dur, le morceau de pain que les pauvres orphelins reçoivent des mains étrangères!

— Mais non, Thérèse, votre enfant ne sera pas à la charge du bureau de bienfaisance. Si cette certitude vous est nécessaire pour vous consoler et vous fortifier, eh bien, je vous promets de soigner pour vous votre petite Catherine, si votre maladie devait avoir une fin imprévue.

— Vous? s'écria la mère profondément émue et les yeux rayonnants de joie. Vous protégeriez ma pauvre enfant?

— Doutez-vous de la sincérité de ma promesse?

— Je crois en vous, comme en la bonté de Dieu même. Ainsi, mademoiselle, si je meurs, vous assisterez ma pauvre [illegible]?

— Je ne dis pas, Thérèse, que je la ferai riche; mais j'aurai soin qu'elle ne manque de rien et je veillerai sur elle jusqu'à ce qu'elle puisse se subvenir à elle-même. Votre mari a travaillé chez nous, et mon père, qui ne me refuse jamais rien, me permettra de réaliser complétement les promesses que je vous fais. Votre petite Catherine est une bonne et gentille enfant, que j'aime beaucoup. Je veillerai avec bonheur à ce qu'elle ne devienne pas malheureuse en ce monde.

Thérèse rassembla ses forces avec peine, saisit la main de la jeune fille, y appuya ses lèvres et l'arrosa de larmes de reconnaissance, en murmurant :

— Soyez béni, ange de bonté! maintenant, je puis mourir, la mort ne m'effraye plus. Son père et moi, nous prierons pour vous là-haut, près du Seigneur...

La jeune fille comprima son émotion et répondit en souriant :

— [illegible] Je dis que vous guérirez. Ne vous sentez-vous pas beaucoup [illegible] vivre pour élever son enfant, n'est-ce pas? Ce sera ainsi. Tenez, j'ai apporté quelque chose de bon pour vous : du pain blanc, une aile de poulet et une bouteille de bon vieux vin, que ma mère m'a donnés pour vous. Cela aidera à restaurer vos forces; demain, vous serez encore mieux. Maintenant, il faut que je m'en retourne, car il y a encore quelqu'un de malade à l'autre bout du village, et je voudrais le voir aussi aujourd'hui... Soyez assurée, Thérèse, que la promesse que je vous ai faite est certaine; votre petite fille ne manquerait de rien si vous ne guérissiez pas. Je ne vous dis cela que parce que c'est une assurance qui vous fortifie et peut hâter le retour de votre santé, car vous n'êtes pas à beaucoup près aussi malade que vous le croyez. Ainsi bon espoir et bon courage. A demain; je vous apporterai des confitures de cerises que ma mère fait en ce moment. Au revoir!

Et, comblée des bénédictions de la veuve, Hélène quitta la maisonnette et se dirigea vers le fond de la vallée, d'où un large chemin se dirigeait vers le village.

A peine avait-elle fait une centaine de pas, qu'elle vit quelqu'un qui venait par un sentier latéral. C'était une robuste fille de paysan, aux bras musculeux et aux joues écarlates, qui revenait du travail des champs.

Hélène Minnens s'arrêta au bord du chemin en souriant amicalement et cria de loin :

— C'est vous, Monique? Toujours grosse et fleurie comme une pivoine. Je suis ravie de vous revoir en bonne santé après cinq mois d'absence.

— Vous voilà donc enfin revenue au village? dit la paysanne avec une expression de joie. Je croyais que vous nous aviez dit adieu pour de bon. Nous regardions toujours après vous, même à l'église, mais votre chaise restait vide. Votre tante est donc guérie?

— Tout à fait guérie, Monique. Mais qu'ai-je ouï dire? Vous allez vous marier avec le fils du meunier?

— Oui, dès que nous verrons chance d'obtenir une ferme.

— Je vous en félicite, c'est un bon garçon.

— Cela me chagrine fort, Hélène, d'être obligée d'attendre si longtemps. Je voudrais déjà être dans mon ménage; mais il faut prendre patience et faire de nécessité vertu.

En causant ainsi, les deux jeunes filles avaient continué à suivre le chemin côte à côte. Monique, lorsqu'elle eut cessé de parler de son futur mariage, jeta les yeux sur le panier d'Hélène et demanda :

— Mais où êtes-vous allée, que je vous rencontre dans les [illegible]?

— La veuve de Jean le charpentier, là-bas, est si malade! Elle est pauvre et a besoin de secours, répondit Hélène en soupirant.

— Cela ne l'aidera pas beaucoup. Elle a déjà la croix rouge sur le dos, et elle mourra avant qu'il se passe quinze jours.

— Hélas! je le sais bien, Monique. Mais si la charité consiste à donner des secours matériels, c'est une œuvre de miséricorde bien plus méritoire de consoler les âmes malades et de rendre la mort douce à ceux que Dieu rappelle à lui. Croyez-moi, mon amie, toutes les tortures que le corps peut endurer ne sont pas aussi terribles que les souffrances de certains infortunés en voyant la mort s'approcher. Pour le savoir, il faut avoir vu des malades et avoir assisté à leurs derniers instants.

— Oh! Seigneur! Hélène, taisez-vous, vous me faites frémir, interrompit la jeune paysanne. Je n'ose presque pas l'avouer, mais j'ai peur des malades. Et, pour tout l'or du monde, je n'oserais entrer dans la maison où je sais qu'une personne peut mourir pendant que je serais près de son lit.

— Et si tout le monde pensait comme vous, les malades resteraient donc sans aide? Lorsqu'une vache est malade dans votre étable, vous lui portez bien secours. Vous pouvez devenir malade vous-même, Monique : que diriez-vous si chacun vous fuyait et vous laissait là comme une pauvre [illegible]?

— C'est vrai, Hélène, mais je n'y puis rien faire; c'est plus fort que ma volonté, et je me suis demandé souvent comment vous pouvez trouver du plaisir à visiter les malades.

— Comme vous vous trompez! répondit Hélène d'un ton grave. Il n'y a pas de plus grand bonheur sur terre que de faire le bien et de compatir aux souffrances de ses semblables. Chaque fois que je reviens de voir un malade, j'entends en moi une voix secrète qui me dit que j'ai bien fait aux yeux de Dieu, et je me sens plus courageuse, plus forte et, si j'ose le dire, plus pure et plus noble, comme si le bienfait don- [illegible]

[illegible] mura Monique avec hésitation. C'est sans doute ainsi que parle votre cousine qui est sœur hospitalière à Courtrai? Je gage dix contre un, Hélène, que, si vous laissez vos idées se porter de ce côté, vous finirez par entrer au couvent.

— Si je pouvais seulement entrer au couvent et devenir sœur hospitalière! s'écria la jeune fille. Quoi de plus grand et de plus noble que de consacrer toute sa vie à Dieu et à l'humanité souffrante? Mais je suis enfant unique, et mes parents ne veulent pas entendre parler de cela. Je n'ose plus en souffler mot de peur d'affliger mon père. D'ailleurs, il y a partout des maladies et des souffrances, et celui qui veut faire le bien en trouve encore l'occasion dans un village, si petit qu'il soit.

Après une courte réflexion, la jeune paysanne reprit :

— Cette bienfaisance coûte de l'argent; mais quand on est riche comme vous...

— Qu'est-ce que cela veut dire, Monique? Votre père possède peut-être une plus grande fortune que le mien, quoiqu'il n'y paraisse pas, et vous le savez bien.

— Ce n'est pas la même chose. Vos parents gagnent leur argent facilement, mais, nous qui travaillons du matin jusqu'au soir plus que nos chevaux, nous ne possédons pas un centime qui ne nous ait coûté une goutte de sueur. Il n'est donc pas étonnant que nous épargnions et que nous y regardions à deux fois avant de dépenser quelque chose.

— Cela ne coûte pas tant d'argent que vous croyez, Monique. Avec une parole amicale ou consolante, on rend souvent un pauvre ou un malade plus heureux qu'avec de l'argent. Ce n'est pas seulement la faim du corps qui fait souffrir; souvent l'âme a faim d'amitié et de consolation. Celui qui a un pareil trésor dans le cœur s'enrichit en le [illegible]

— Toujours ces grands mots, Hélène! Je vous comprends à peine et vous m'embrouillez le cerveau... Voyez là-bas, près de notre maison, mon père qui m'appelle. Il craint que je ne perde quelques minutes, et ne peut pas souffrir qu'on prenne haleine un moment. Hélène, dimanche après la grand'messe, nous causerons plus longtemps, mais pas des malades, n'est-ce pas? Adieu; mon père agite les bras comme s'il était fâché.

Hélène Minnens suivit un instant des yeux la jeune paysanne, puis continua son chemin. Elle secoua la tête et se dit :

— Pauvre Monique, qui ne sait pas combien la pratique de la charité rend heureux! Elle a bon cœur pourtant. Comme dit ma cousine, c'est un sentiment qu'on ne comprend que si on l'a reçu en naissant. Moi qui pensais à Monique pour demander des secours en faveur de la petite Catherine... Sans doute, la malheureuse veuve mourra, et j'eusse volontiers pleuré près de son lit; mais mes pleurs lui auraient appris qu'il n'y a plus d'espoir... La promesse qu'on fait à une mère mourante est sacrée, même lorsqu'on la fait pour adoucir son agonie. Comment la remplirai-je, cette promesse? Faire élever l'enfant uniquement à la charge de mes parents, cela sera difficile, et je ne puis laisser les autres malheureux sans secours.

Sa tête se courba sous le poids d'une profonde réflexion; elle approchait insensiblement de l'endroit où un grand tilleul ombrageait la route de sa puissante couronne de verdure. Les racines noueuses de l'arbre s'étaient par le temps élevées au-dessus du sol et formaient comme une sorte de banc que couvrait un fin gazon.

La jeune fille, toujours pensive, y prit place pour se reposer et murmura :

— Oui, ma première idée était bonne. J'irai parler de la petite Catherine à la baronne, à la femme du notaire, chez le bourgmestre et chez d'autres, même chez Monique. Je toucherai leur cœur, et ils me donneront quelque chose pour la pauvre orpheline. Et si je ne réussis qu'à moitié, ou même pas du tout, alors je dirai à mes parents ce que j'ai promis à la mère mourante. Cela me coûtera de la peine; mais, si le bienfait n'en coûtait pas un peu, quel mérite y aurait-il à faire le bien? Et puisqu'ils ne veulent pas que je devienne sœur hospitalière, il est bien juste qu'ils me permettent de satisfaire mon penchant inné pour aider et consoler ceux qui souffrent. Allons, allons, ne perdons pas courage, la pauvre veuve verra du haut du ciel que la fraternité chrétienne veille sur son enfant.

Elle prit son panier pour se lever; mais, dans le mouvement qu'elle fit, ses yeux aperçurent entre les racines de l'arbre une feuille de papier pliée qu'un écolier ou un passant avait probablement laissé tomber en cet endroit.

Elle la ramassa et la déplia pour voir ce que c'était. Au premier coup d'œil, elle reconnut que c'était une double feuille entièrement couverte d'une écriture serrée. Çà et là, il y avait quelques mots raturés; mais tout le reste, écrit d'une main exercée, était très-lisible.

La jeune fille y fit peu d'attention d'abord, pendant qu'elle cherchait le commencement de la lettre pour savoir à qui elle pourrait la rendre.

Mais à peine eut-elle lu les premières lignes que son attention fut vivement excitée, et ses yeux exprimaient une soudaine surprise. Parfois elle secouait la tête, poussait un soupir ou interrompait sa lecture pour réfléchir à ce que lui apprenait cette lettre, qui était conçue en ces termes :

[illegible]

« Mon cher Henri,

« Pardonne-moi si, la première fois que je t'écris depuis notre séparation, j'abuse de ta bonté et de ta patience. Je suis extrêmement malheureux. Du fond des chagrins où je suis plongé, ma pauvre âme s'élève vers toi pour te demander soulagement et consolation. Ouvre ton cœur, je t'en supplie, et reçois du moins les plaintes d'une personne qui, dans sa triste solitude, a soif d'un mot d'amitié, comme le pèlerin dans le désert aspire après la goutte d'eau qui doit le rafraîchir et peut-être le sauver de la mort.

« Te souviens-tu encore de ce que nous disaient nos professeurs à l'école normale? Comme ils remplissaient nos jeunes cœurs d'une noble ambition et d'amour pour l'enseignement! N'allions-nous pas devenir les bienfaiteurs de l'humanité! répandre la lumière et la vertu! Tout le monde n'allait-il pas nous estimer, et ne devions-nous pas être aimés et respectés du peuple tout entier, au bonheur duquel nous allions nous sacrifier!

« J'espère que tu es plus heureux que moi, et tu l'es sans doute, car Ostende est une ville où l'on n'est pas hors du monde. Mais, pour moi, la réalité est une amère raillerie.

« Quelques jours après ma nomination d'instituteur, j'arrivai à Lisseghem le cœur plein de joie et de fierté. Sais-tu ce que j'ai trouvé? Une vieille maison délabrée pour salle d'école, si laide et si malpropre, que j'en étais confus et humilié; une trentaine d'enfants avec des sabots aux pieds et des loques déchirées autour du corps; pour moi-même, une demeure qui ne serait même pas assez bonne pour abriter des mendiants, et, par-dessus le marché, une population qui m'était hostile et me voulait du mal, même avant de m'avoir vu.

« Il y a au village une école particulière, et tous les habitants influents protègent cet établissement; pourquoi? Je n'en sais rien. A ma grande surprise, je n'ai pas tardé à découvrir que les villageois considèrent ici l'école communale comme une chose qui leur est imposée par la force et qui leur coûte injustement de lourds sacrifices, attendu que, dans leur opinion, l'école privée est plus que suffisante. L'instituteur communal est pour eux un étranger inutile, qui n'est au village que pour dissiper une partie des fruits de leur travail.

« Je devais supposer que le conseil communal qui m'a nommé m'aurait du moins soutenu. Hélas! depuis que je me suis plaint au bourgmestre du mauvais état du bâtiment d'école, tous les membres du conseil sont irrités contre moi, comme si je leur avais méchamment déclaré la guerre. On craint à Lisseghem que le gouvernement n'oblige la commune à construire une nouvelle maison d'école, et on me considère comme un homme dangereux qui pourrait devenir la cause d'une aggravation des impôts communaux.

« On me poursuit et on me calomnie, les uns dans la crainte que je ne gagne de nouveaux élèves au préjudice de l'école privée, les autres parce qu'ils haïssent l'homme qui touche un peu d'argent de la caisse communale. C'est une véritable conspiration; on blâme tout ce que je fais et tout ce que je ne fais pas. Le père d'un de mes élèves m'avait dit un jour qu'on me traitait d'orgueilleux et de misanthrope, parce que je ne me montrais jamais dans aucune réunion. Le dimanche suivant, j'entrai à l'estaminet le plus fréquenté, et j'y passai une heure de l'après-midi. Le lendemain, il n'y eut qu'un cri contre moi, comme si j'étais devenu tout à coup un ivrogne.

« Depuis lors, je reste chez moi, seul, toujours seul dans ma pauvre et triste petite chambre, à lire, ou dans le jardin, à rêver sur un banc à ma désillusion amère ou à mon sombre avenir.

« Un plus grand malheur encore, mon ami : je suis pauvre, tu le sais, et ce que je gagne ici ne suffit pas à mon misérable entretien. J'ai été trompé. On m'avait fait croire que la rétribution des élèves payants égalerait au moins le chiffre de mes appointements. Or, il n'y a pas dix élèves qui payent. Et encore, si je veux les conserver, je dois me laisser payer en pain par le boulanger, en œufs ou en blé par le fermier, en souliers par le cordonnier, et ainsi de suite.

« Pour m'établir ici, j'ai été obligé de contracter quelques petites dettes; déjà plusieurs fois on m'a fait des affronts, et l'on m'a profondément humilié en me demandant publique-[illegible]

« Si j'osais seulement écrire à Mme d'Overvliet, tu sais, cette dame qui a contribué à payer les frais de mon éducation. Je dois t'avoir raconté que mon père était jardinier au château de cette dame. Lorsque le choléra sévissait dans la Flandre occidentale, Mme Van Overvliet en fut atteinte. Tous ses domestiques prirent la fuite et l'abandonnèrent. Mon père et ma mère veillèrent seuls auprès d'elle, et elle croit que c'est à mes parents qu'elle doit d'avoir conservé la vie.

« Elle a promis à ma mère mourante de récompenser son dévouement en s'occupant de mon avenir. Elle l'a fait jusqu'à présent, et, si faibles qu'aient été ses secours, je dois l'en remercier. Mais, depuis que mon éducation est terminée, je ne puis plus penser à elle pour des secours pécuniaires. Elle me l'a formellement déclaré lorsque j'allai lui annoncer ma nomination. Elle est vieille, et ses résolutions sont inébranlables.

« Situation sans espoir! Aucun moyen de me rendre utile; méprisé, haï et humilié, ne sachant comment me conduire pour bien faire; être honteux et rougir sous le regard des gens qui me reprochent ma pauvreté! Je croyais plus que personne aux séduisantes prédictions de nos professeurs et de nos livres. Quelle désillusion!

« Cependant, tout cela ne m'aurait pas si profondément plongé dans l'abîme du découragement, car en vivant de privations, je parviendrai à payer mes dettes avant la fin de l'année. Ce qui me rend malheureux et me comble de chagrin, c'est le complet isolement de mon âme. J'ai soif d'un mot d'amitié, d'un sourire fraternel, d'un épanchement du cœur, d'un peu d'encouragement... Et personne au village qui s'approche de moi, qui me tende la main, rien que l'indifférence, la défiance et la haine!

« Si j'avais seulement une mère, une sœur, j'aurais du moins quelqu'un à aimer, et je ne serais pas toujours seul avec mes sombres pensées. Je le sens bien, cette éternelle rêverie dans la solitude mine les forces de mon esprit et de mon corps. Je frémis à l'idée de devenir malade. Être étendu sur un lit et souffrir au milieu de gens qui vous haïssent!

« Ah! si j'avais seulement quelques fleurs pour distraire mon esprit; si je pouvais, en élevant des plantes, faire sortir de terre les amis que je ne trouve point parmi les hommes! Mais non; mon jardin est si petit, qu'on le parcourt en quelques enjambées, et le pauvre maître d'école l'a entièrement planté de pommes de terre pour ne pas souffrir du besoin.

« A côté de l'école demeure un fabricant d'huile qui est riche; il a un grand jardin ombreux où règne un silence de mort, comme si son terrain n'était jamais foulé par une créature vivante. Pourtant il doit être plein de fleurs, car, le soir, je respire les parfums qui s'élèvent par-dessus la haie, et alors je revois en imagination le château de Mme Van Overvliet et les riches parterres où je travaillais à côté de mon bon père. Ces souvenirs me font mal. Ils me prouvent, par comparaison, toute l'humilité, toute l'amertume de ma vie présente.

« Plus d'une fois j'ai eu envie de demander à mon riche voisin l'autorisation de me promener de temps en temps dans son beau jardin; mais le chagrin et le découragement m'ont rendu craintif. Il me semble que j'ai peur de tout et de [illegible]

« Je prévois le moyen de salut que tu me montreras, si tu n'as pas peur de répondre à cette longue lettre. Une épouse, une compagne, n'est-ce pas? En effet, alors nous serions deux pour porter notre lot douloureux, et peut-être le malheur partagé deviendrait-il le bonheur? Mais j'oublie que je suis laid et que mon visage défiguré doit détourner de moi toutes les femmes. De pareilles idées me sont défendues, et j'ai, depuis mon enfance, fermé mon cœur à un espoir im-[illegible]

« Non, non, il n'y a pas de remède. Une nuit sans fin est descendue sur moi. Si tu pouvais parfois me voir frémir et pâlir dans ma solitude! C'est que j'envisage l'avenir sombre, et je m'effraye d'une conviction terrible. Tu le sais, un jeune homme pauvre qui accepte les fonctions d'instituteur dans un village est lié à ces fonctions jusqu'à la fin de ses jours. Mon Dieu! je suis donc condamné aux travaux forcés à perpétuité, et je souffrirai, je me plaindrai jusqu'à ce que la mort vienne briser la chaîne du pauvre galérien! Tu secoues la tête, n'est-ce pas? Ce qui me fait parler ainsi, c'est la maladie du pays, crois-tu? En effet, mais la nostalgie est une terrible maladie, car elle brise en même temps le corps et l'âme.

« Je dois finir. Pardonne-moi, réponds-moi ou ne me réponds pas; la conviction d'avoir épanché dans un cœur ami mon chagrin amer et mon découragement profond est du moins pour moi une joie salutaire et une lumière plus vive dans les ténèbres de ma vie.

« Ton fidèle ami et condisciple,

[illegible] »

Hélène Minnens avait lu toute cette lettre sans songer qu'elle commettait peut-être une coupable indiscrétion en surprenant ainsi les secrets de la vie d'un inconnu.

Sans doute, en d'autres circonstances, elle ne l'eût pas fait, car elle avait un tact exquis, une connaissance parfaite des lois de la convenance. Mais les premières lignes de la lettre l'avaient, pour ainsi dire, entraînée, et elle l'avait lue d'un bout à l'autre, tantôt soupirant, tantôt souriant, et finissant [illegible]

Elle s'aperçut, seulement en achevant sa lecture, que le soleil était très-bas sur l'horizon, et, étonnée d'avoir perdu tant de temps sous le tilleul, elle passa son bras dans l'anse de son panier et se remit en marche vers le village.

Elle tenait encore la lettre à la main et se disait tout bas :

— Pauvre jeune homme! Maladie du cœur, besoin d'amitié, de fraternité! Et personne pour lui dire le mot sauveur, personne qui lui tende la main. Oh! les hommes! les hommes! Ils laisseraient mourir leur prochain sans faire un effort pour le consoler et le secourir. Comment cela se peut-il? Un cœur si sensible! Personne au village n'a donc vu ce que demande son regard plaintif? On me disait : « Le nouveau maître d'école est un pédant, un ours, un misanthrope... » Et c'est, hélas! une pauvre âme qui soupire après un peu d'affection, qui souffre et demande assistance dans l'abîme de son isolement. Ah! je remercie Dieu qui a fait tomber cette lettre entre mes mains. Peut-être pourrai-je guérir ce malade et lui faire aimer la vie. Pourquoi pas? Il faut peu de chose pour cela. Je dirai à mon père de l'inviter de temps en temps à se promener dans notre jardin. Le pauvre garçon aime les fleurs, je parlerai de mes fleurs avec lui. Mais un homme, je ne sais pas!... C'est si étrange, et les gens du village... Il est laid, il faut bien que ce soit vrai, puisqu'il le dit lui-même et le répète si tristement...

Elle touchait en ce moment à la grille du jardin de son père. Elle regarda encore une fois avec une expression d'hésitation le papier qu'elle tenait à la main, se demandant sans doute comment elle le ferait parvenir au maître d'école. Lui laisser deviner ou supposer qu'elle l'avait lu ne lui semblait pas raisonnable; il en serait sans doute confus et humilié en sa présence. Mais comment lui adresser ce papier? Faire dire par un des garçons du village ou l'un des ouvriers de son père qu'il l'a trouvé? S'il n'y avait pas d'autre moyen, il faudrait bien recourir à ce petit mensonge.

En réfléchissant ainsi, elle s'arrêta tout à coup souriante devant la haie qui séparait le jardin de son père de celui de l'école. Elle écarta légèrement les branches, et jeta un coup d'œil dans le petit potager. Assurée que personne ne s'y trouvait, elle passa le bras à travers le feuillage et laissa tomber la lettre sur le banc placé à l'intérieur contre la haie, et où elle avait vu plus d'une fois, de sa fenêtre, le maître d'école s'asseoir et rêver.

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.

UN DOLMEN EN SAVOIE

Ce dolmen, auquel les gens du pays donnent le nom de « Pierre aux Fées », se trouve dans le département de la Haute-Savoie, à un kilomètre de la petite ville de Reignier et à huit kilomètres environ de Genève, dans une plaine limitée par les Alpes savoisiennes. Il est formé de trois blocs debout, qui supportent un rocher d'un énorme volume, et constitue une sorte de réduit, d'une longueur de trois mètres sur une largeur de deux mètres et demi. La hauteur intérieure de ce réduit n'atteint pas deux mètres. L'entrée regarde le nord; elle a à peu près un mètre et demi d'ouverture. En avant, le sol est hérissé de nombreux blocs de rochers, qui [illegible]

La pierre colossale qui en compose le faîte est un peu inclinée vers l'ouest; elle mesure cinq mètres de longueur sur quatre de largeur.

La légende — quel est le dolmen qui n'a pas sa légende? — [illegible] fée très-puissante (et très-vigoureuse, sans contredit), qui apporta à cette place, et en une seule fois, les quatre pierres principales dont il est formé. Elle portait le grand bloc sur sa tête, un pilier sous chaque bras et le troisième dans son tablier. Voilà une fée qui avait une singulière façon de se distraire. Est-il besoin d'ajouter que la Pierre aux Fées est en grande vénération chez les paysans d'alentour?

R. BRYON.

LA PARADE DEVANT LE CIRQUE

« Entrez, messieurs et mesdames! Le grand cirque olympique de passage dans cette honorable localité donne aujourd'hui une représentation vraiment extraordinaire. Entrez, messieurs et mesdames! on va commencer dans un instant. »

C'est ainsi que l'impresario de cette troupe d'écuyers forains termine son boniment, et soudain les musiciens rangés sur l'estrade de la baraque entament avec énergie un charivari qui réunit les accords mélodieux d'un trombone, d'un cornet à pistons, d'une clarinette et d'une grosse caisse. Pendant ce temps-là, les saltimbanques des deux sexes, à pied et à cheval, font assaut de grâce et d'agilité devant la porte du sanctuaire, pour achever de surexciter la curiosité des badauds. Espérons que la recette sera bonne pour les pauvres artistes nomades.

Tel est le sujet du remarquable tableau que M. Paul Meyerheim a intitulé *la Parade devant le cirque*. Cette toile, très-finement observée et très-bien peinte, a figuré au Salon



LA VILLE DE SAINT-SÉBASTIEN, DERNIÈRE RÉSIDENCE DE LA REINE ISABELLE II EN ESPAGNE; vue générale d'après une photographie. — Voir page 738.



LA NOUVELLE SALLE DE LA COUR D'ASSISES DE LA SEINE; dessin de MM. B[illegible] et Jules Pelcoq. — Voir page 732.

de 1867. Elle pourrait servir de pendant à l'excellent tableau de *la Ménagerie,* que le même artiste exposa en 1866, et qui attira à juste titre l'attention publique. *L'Univers illustré* a donné également une belle reproduction de ce tableau dans son numéro du 16 mai 1866.

M. Meyerheim est membre des académies de Dresde et de Berlin. Depuis 1855, il est professeur à l'école des beaux-arts de cette dernière ville.

H. VERNOY.

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie,

les travaux d'automne sont terminés; labourreurs et jardiniers ont eux-mêmes à ce moment de l'année quelques instants de répit; aussi cette époque était-elle jadis celle des grandes foires; l'*Almanach Gressent* (qui vient de paraître) n'indique d'autres travaux pour novembre que la plantation, l'émoussage et le chaulage des arbres. *Le Bon Jardinier* avoue aussi qu'en novembre les travaux sont peu considérables. D'ailleurs les soirées qui s'allongent nous donnent quelques heures de loisir, profitons-en, cher lecteur, pour continuer notre causerie. Je vous entretiendrai aujourd'hui d'un livre tout rustique que j'ai lu d'un seul trait l'un de ces derniers soirs, et qu'en vérité, si vous en avez le temps, vous ferez bien de lire aussi et que je recommande à la Société Frankin, à la Ligue de l'enseignement, au ministre de l'instruction publique pour ses bibliothèques scolaires, à tous ceux, en un mot, qui veulent, en l'amusant, instruire le peuple des campagnes. Ce livre, intitulé *la Chasse et le Paysan,* a pour auteur M. Honoré Sclafer, un nom peu connu dans la république des lettres; mais attendez, celui qui le porte ne tardera pas à le faire connaître. Vous pouvez d'autant plus vous en fier à mon impression que sur plusieurs points essentiels je suis loin de penser comme M. Sclafer; mais il serait fâcheux que tous les esprits fussent exactement au même point; ce qu'on peut exiger d'un autre, ce n'est pas que cet autre pense en tout comme nous, c'est que sa pensée soit loyale et sincère; s'il y peut ajouter le charme dans la forme, en voilà assez; nous lui devons sympathie et respect. Or, c'est justement ce que nous trouvons dans le livre de M. Sclafer. Ajoutez-y une connaissance parfaite de la campagne et des paysans, un art prodigieux d'exprimer et de peindre toute chose rustique.

J'ai dit, dans nos précédentes causeries, qu'une littérature nouvelle est en train de naître, littérature de paysans, sortie du sillon: si les preuves manquaient à cette affirmation, le livre de M. Sclafer nous en fournirait une vraiment décisive. Mais voyez: dans le nord de la France, aux entours de Rouen, je constate que tout se transforme, que les villes, de plus en plus empierrées, tendent pourtant à se ruraliser en s'entourant de quartiers champêtres : écoutez maintenant M. Sclafer, qui écrit dans le Midi, aux portes de Bordeaux :

« Je ne crains pas de l'annoncer, dit-il, le goût de la campagne va renaître... Avant peu, une foule de personnes sensées, de familles prévoyantes fuiront les rues pour les sentiers... »

Ce livre sur *la Chasse et le Paysan* étant à mes yeux un des principaux événements rustiques de ces derniers temps, laissez-moi vous en parler à mon cœur content; je vous citerai d'abord quelques fragments de la *préface* adressée *aux paysans,* et tâcherai ensuite de vous donner une idee du livre lui-même.

« On ne devient pas paysan, on n'apprend pas l'état de paysan, on naît paysan, » dit M. Sclafer; puis il continue :

« De ce principe, que la nature seule fait des paysans, et que nulle autorité au monde ne s'étend jusqu'à pouvoir en produire, il découle qu'un gouvernement ne saurait assez veiller à conserver ceux qui existent.

« Aussi, ami paysan, ton état, qui ne s'enseigne point, t'est il infusé avec la vie : tu vois agir ton père, et faisant comme lui, tu deviens, sans les ennuis d'apprendre, maître dans une profession qui, ta vie durant, t'offrira le charme des jeunes années, à cause que tout y sera natal pour toi.

« ... Fidèle à ton berceau, et t'élevant dans un milieu ami de ta simplicité native, tu demeures propre à ce contentement d'esprit qui est le bonheur d'ici-bas; tu demeures enfant. Tu as de l'enfant la curiosité, la gaieté, le bon sommeil, le bon appétit, le bon rire, tu en as même la saine maigreur, les formes alertes, ne connaissant non plus que lui l'obésité lourde et bestiale

« Mais tu es heureux surtout par ton genre de travail, qui consiste à produire ce qui est animé, vit et se perpétue. A toi la joie de mettre au monde les récoltes variées, de les voir naître, de les aimer toutes petites, de les accompagner de tes soins jusqu'à leur maturité magnifique.

Ah! ton labeur est rude, je le sais, et j'ai lu bien des fois ton angoisse sur ton visage aveuglé de sueurs; mais ces sueurs mêmes adoucissent pour toi la fatigue, elles l'adoucissent comme les pleurs adoucissent les chagrins, et tu oublies toute lassitude en présence du résultat de tes efforts; car ce n'est pas sans une volupté divine que, recouvrant de verdure et de fruits la nudité de la terre, tu touches de tes mains au sein merveilleux de Cybèle.

« Oh! ne te laisse pas remplacer, dans les campagnes, par les machines inertes et les attelages inconscients, qui engendrent sans amour le pain et le vin!

« Si tu pouvais comprendre ce que vaut ta condition, tu t'y cantonnerais, tu t'y fortifierais contre toutes les séductions des villes, t'y rendant, pour ainsi parler, inexpugnable. Les paysans qui sont devenus chefs d'empire en ont eu des regrets, mais les chefs d'empire qui se sont faits les paysans d'un champ, moins que cela, les plante-choux d'un potager, s'en sont bien trouvés.

« ..... On dirait que la terre, par un équitable penchant, allant à qui la vivifie, incline à se donner à toi.

« Au temps déjà lointain des sanglantes jacqueries, ce besoin de posséder faisant rage en ton âme, tu t'y pris mal pour arriver à la propriété; au lieu qu'aujourd'hui, t'armant pour cela, non de l'épieu et du fauchard, mais du pioür et de la houe, tu t'y prends de la bonne sorte, et je te vois au but

« Une fois maître de la moindre portioncule de terre, te voilà riche à faire envie; car s'il est quelqu'un d'heureux, en ce monde, c'est à coup sûr le paysan devenu propriétaire...

Va, je connais le cœur du paysan, je sais d'où naît sa joie, je sais quelles douces choses dit à l'âme d'un pauvre vigneron l'action de bêcher pour son compte, quand il a tant bêché pour le compte des autres! Qui bêche pour autrui et qui bêche par autrui ne connaît pas le plaisir de bêcher!

« Et quel progrès pour toi, ami paysan, qui passes de rien à tout, en devenant époux de la terre, d'esclave de la terre que tu étais! Ce champ est tien, ce champ est toi, car il t'est à ce point identifié qu'on ne saurait non plus y toucher qu'à toi-même et que le respect qu'on lui porte, s'étendant jusqu'à ta personne, vous voilà l'un et l'autre inviolables et sacrés.

« Les commencements surtout de cette maîtrise nouvelle sont pour toi ravissants. Il y a là une lune de miel non moins vive que celle du jeune époux, à l'exemple duquel, sitôt en possession de la parcelle désirée, on te voit portant sur ton visage les traces de tes plaisirs, te dessécher et te réduire, tant tu vas t'efforçant près de l'objet aimé!

« *Façonner un champ qui vous appartient, cela crève,* me disait naïvement un rustaud que j'abordai un jour, pendant qu'il houait *sur le sien* avec une sauvage ardeur. A bout de force, il n'y allait plus que de l'âme, mais rudement, car les cailloux faisaient pas mal feu sous l'outil.

« Enivre-toi donc de ce délire, qui anime un cœur vaillant dans un corps exténué; use au gré de ton amour de ce terrain qu'enclôt une haie vive, mais qu'une haie légale enclôt bien plus rigoureusement encore. Quelle douceur pour toi d'en amener la superficie à cet ameublement parfait que tout paysan connaît, puis de le complanter et de l'ensemencer de ta main! Récolter est bon, mais semer est enivrant. Les métives, les vendanges ont leurs mécomptes; les plantations, les semailles, n'ont que des promesses : l'homme qui sème est toujours joyeux.

« Ah! cet amour de l'homme pour la terre est un amour réel, vu qu'il en naît quelque chose, quelque chose de vivant.

« Ce champ de blé, haut, plantureux, superbe, qui ondoie comme un fleuve et murmure comme un rivage, ce champ a tenu, ô semeur, dans ton panier, d'où tu l'as lancé par poignées égales, devant tes pas rapides.

« La semence une fois en terre reste à épier, à surprendre dans la plante qui commence à poindre, le premier signe de vie de tous ces sillons. Tout devient alors, dans la nature, sujet d'appréhension ou d'espérance; le temps qu'il fait intéresse plus que rien au monde, et il n'est pas jusqu'à la pluie, laquelle n'est pour le commun des hommes que le plus fastidieux des météores, qui, lorsque son champ la demande, ne devienne pour le paysan un don d'en haut, presque un miracle. Dehors, pour mieux voir, il s'adosse à quelque arbre, d'où il contemple descendre la bienfaisante ondée; car, à ses yeux, ce n'est plus de l'eau qui tombe, ce sont des récoltes : il pleut à ses regards éblouis des javelles de froment, des seaux de moût, et jusqu'à de grandes meules de foin...

« Reste paysan! reste paysan! puisque c'est là que le bien-être t'est le plus accessible, puisque c'est là que se rencontrent, pour toi, les avantages d'une médiocrité si belle. Reste paysan!...»

M'excuserai-je de cette longue citation? En vérité, non; et plût au ciel que, pour chacune de nos causeries, il me fût possible de trouver un livre d'où je puisse extraire des pages comme celles qui précèdent! Aussi, notez que l'auteur, bien que d'origine bourgeoise, et même un peu Anglais, a cependant passé aux champs les années décisives de sa vie; il y a passé son enfance (et, je crois, sa vie tout entière), il y a, de huit à quinze ans, polissonné avec tous les gars du village, avec eux il a été à l'école chez *le père Dazet,* le plus férulant, le plus maugréant, le plus gifflant des pédants; aussi que de tours il a joués au pauvre homme avec les illustres bambins Cazimajore, Fabriol, Galouis, Croizet et Pascaly. Pascaly le boiteux, Pascaly le bossu! Le père Dazet un beau jour tombe à la rivière; Pascaly, *par hasard,* avec toute l'école se trouve là pour crier : *Au secours! M. Dazet se noie!* Mais c'est Pascaly qui a scié en dessous la passerelle où tous les jours le pauvre régent va, pendant la récréation, fumer tranquillement sa pipe. C'est Pascaly qui, pour procurer à l'école un jour de vacances, imagine « de ficher la colique au régent. » C'est lui encore qui conçoit l'idée de cette belle mascarade où l'on se déguise en sauvages en se barbouillant tout le corps de jus de mûres.

Or, M. Sclafer n'a pas joué seulement avec les petits garçons du village, il a joué aussi avec les petites filles, il a été à la glandée avec elles, il a vu au fond des bois, presque en costume de nymphe « la paysanne au pied diligent, à la hanche légère. » Il raconte, à propos de glandées, des scènes que n'oublieront jamais ceux qui les auront lues. Paysans et paysannes, haies et sentiers, bestiaux et bestioles, culture et moissons, lui sont entrés dans l'âme dès l'enfance, sont devenus sa chair et son sang. Voilà pourquoi il les connaît et en parle si bien. — A moins, en effet, d'avoir été *nature paysan,* jamais on ne pourra bien comprendre ni la campagne, ni ses habitants. M. Sclafer n'a puisé dans aucune science son talent d'écrivain rustique, il l'a tiré de sa propre moelle, de sa propre substance.

Ce qu'on n'a point au cœur l'a-t-on dans ses écrits?

C'est La Fontaine, le rustique des rustiques, qui a dit cela, et, lui aussi, passa son enfance à courir les champs avec les petits garçons et les petites filles de Château-Thierry. Plus tard, devenu intendant des eaux et forêts, il vit dans les bois jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans. S'il connaît, s'il peint si bien la campagne et les paysans, c'est que paysans et campagne font partie de sa propre nature. Dans quelques-[illegible] qu'il raconte ses propres aventures :

Un beau matin,
Trouvant Catin
[illegible]

M. Sclafer n'a rien de La Fontaine, rien non plus de la forme rabelaisienne si profondément rustique, bien moins encore a-t-il le mordant de Paul-Louis Courier; mais il n'en [illegible] prose irréprochable, lucide et charmante me rappelait celle d'Eugène Fromentin dans ses deux beaux livres sur *le Sahara* et *le Sahel.* Je n'ai vu que là, de nos jours, en fait de style, cette pureté sans tache.

Un livre écrit avec tant de soin et de savoir sur *la Chasse et le Paysan* devait, ce me semble, au moins par le fond du sujet, rappeler un autre excellent livre : *la Chasse et la Table,* de Ch. Jobey. Eh bien, jamais il n'y eut livres plus différents, et que les deux auteurs pourtant ont, l'un et l'autre, bien connu et bien traité leur sujet! En quoi ils se rapprochent, c'est que l'un et l'autre font aimer la campagne; en quoi ils se rapprochent encore, c'est que l'un et l'autre se sont plu à mettre dans leurs livres toutes sortes de jolis contes ou plutôt de jolies histoires; mais, de forme et de fond, combien ces histoires se ressemblent peu! et cependant des deux parts quelle exactitude! Voyez, dans M. Sclafer, la page sur le fouet du meunier, le portrait du lièvre, le chapitre sur la danse, etc., etc.

J'ai promis d'analyser ce livre, je tiendrai ma promesse, je l'espère; mais la place aujourd'hui me manque; j'y reviendrai donc dans notre prochaine causerie. Après avoir dit mon admiration, après avoir indiqué les réflexions judicieuses de l'auteur sur la chasse aux petits oiseaux, sur le morcellement de la propriété et la dépopulation des campagnes, je dirai sur quels points je ne puis être d'accord avec M. Sclafer.

Mais en attendant, dès aujourd'hui, j'en recommande la lecture à ceux qui sont toujours prêts à mal penser et mal dire du paysan. Ils apprendront là des vérités qu'ils n'oublieront plus. Que quatre ou cinq livres de cette valeur fassent enfin connaître à tous le monde des campagnes, et vous verrez que pour en parler dans les journaux, dans les romans, au théâtre et ailleurs, on changera de ton. Les sévérités de plume et de langage contre les paysans sont en ce moment fort en usage; mais les paysans, n'en doutez pas, auront aussi leur tour. On les croit ignorants et abrutis; ignorants de nos sciences, ils le sont évidemment, et c'est un malheur auquel nous devons tous tâcher de mettre fin. Mais ils ont un savoir à eux, très-précis, très-varié et qu'à la ville on ne soupçonne même pas, car ce qu'ils savent, ils le cachent aux citadins, dont ils se méfient, avec autant de soin que ce qu'ils possèdent. Ils lisent peu ou point dans les livres; mais que de choses ils apprennent directement de la nature elle-même!

Terminons par ces judicieuses paroles de M. Sclafer :

« Le paysan pense beaucoup, par la raison que toute agitation corporelle se communique à l'âme. On dit : *Qui travaille prie;* il serait plus exact de dire : *Qui travaille pense.*

« Le paysan est très-intelligent, très-sagace. Cela ouvre l'esprit que d'assister, ainsi qu'il le fait, aux travaux de l'année, que d'y coopérer... »

Et que de progrès depuis un siècle accomplis par cette *rustocratie* qui, de plus en plus, fait et fera sentir sa présence! J'entends bien que tout bas vous vous dites : Tant pis! Mais moi, mes chers amis, je vous dis : Tant mieux!

EUGÈNE NOEL.

SAINT-SEBASTIEN

Saint-Sébastien, ville frontière d'Espagne, celle où l'ex-reine Isabelle II reçut la nouvelle de sa déchéance, appartient au Guipuzcoa, une des provinces basques du nord de la péninsule. Elle en était capitale avant que Tolosa lui ravît ce titre.

Cette ville fortifiée est assise au bord de la mer, dans un site délicieux, au pied d'une colline escarpée qui fait promontoire sur la baie de Biscaye. A la marée haute, ce promontoire devient une sorte d'île, les eaux de l'Urumea s'enflant jusqu'à submerger les marais avoisinants. On les traverse alors soit par un long pont construit à cet effet, soit au moyen [illegible]

La colline, qui s'élève à quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, porte à son sommet un vaste château fort qui domine la ville et le port. Du côté de la mer, les collines

environnantes sont assez dénudées; mais, du côté opposé, [illegible] Les chênes, les noyers et les châtaigniers y croissent en grand nombre.

Saint-Sébastien est assez régulièrement et uniformément bâtie, la ville ayant dû être reconstruite pour la plus grande partie après 1813, lorsque l'empereur Napoléon y eut laissé les traces de son passage. La population s'élève à vingt mille habitants tout au plus, presque tous marchands et pêcheurs vivant de la mer peu ou prou.

Pendant la saison, chaque année, un grand nombre de riches familles espagnoles viennent prendre des bains de mer à Saint-Sébastien; et la ville, pendant ces quelques mois, prend une animation qui ne lui est pas ordinaire.

FRANÇOIS RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

[illegible] caoutchouc. — Son analyse par M. Aimé Girard. — *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie*, par M. Ulysse de la Hautière. — Le tabou. — Un conseil des ministres à la Nouvelle-Calédonie. — La vie future. — La littérature néo-calédonienne. — La barbe d'un sapeur. — Violation du tabou par un chef. — Expiation.

[illegible] tale de l'Afrique, vers le premier degré de latitude sud, ex- [illegible] une sorte de caoutchouc qui, par son aspect, et surtout par son origine, diffère des variétés habituellement utilisées par l'industrie. Ce ne sont ni des ficus ni des euphorbiacées qui produisent cette matière. D'après M. Griffon du Bellay, chirurgien de marine, qui, en 1862 et 1863 entreprit, avec M. Serval, lieutenant de vaisseau [illegible] *le Pionnier*, l'exploration de l'O[illegible], trois sortes de lianes fournissent le caoutchouc, que les indigènes [illegible] M. Griffon du Bellay a vu un suc laiteux s'écouler de cette liane coupée, comme d'une véritable fontaine.

Le suc obtenu au moyen d'incisions se coagule au contact de l'air, on le pétrit à la main et on le transforme en galettes allongées.

Le mode de préparation suivi pour ce caoutchouc y laisse enfermé un liquide blanc, limpide, qui s'altère peu à peu, modifie le caoutchouc lui-même et lui fait perdre, à la longue, toutes ses qualités commerciales.

Le caoutchouc du Gabon exige donc, par suite de ces imperfections, une méthode spéciale de travail, et plus d'une fois, avant que cette méthode fût établie, les manufactures ont dû renoncer à l'employer.

MM. Gérard et Aubert, de Grenelle, ne pouvant, il y a quelques années, tirer un parti utile pour leur fabrication d'un lot de caoutchouc du Gabon complètement altéré, se résignèrent à le décomposer par la chaleur, pour le transformer en brai liquide.

Durant le cours de cette opération, et parmi les produits volatils condensés dans les cheminées, ces manufacturiers remarquèrent une substance blanche, cristallisée en fines aiguilles, et d'une saveur sucrée.

Après avoir reconnu les propriétés principales de cette substance, un de nos plus savants chimistes, M. Aimé Girard, rechercha si elle préexistait dans le caoutchouc ou si elle n'était qu'un produit de sa décomposition; il fit déchiqueter, presque à sec, plusieurs lots de caoutchouc gabonais, et en recueillit le suc pur qui s'en écoula.

Il y constata l'existence d'une matière volatile, neutre et à saveur sucrée à laquelle il donna le nom de *dambonite*, pour rappeler son origine.

La dambonite est blanche, très-soluble dans l'eau et dans l'alcool ordinaire, et surtout dans l'alcool absolu. Elle fond à 190 degrés, et se volatilise presque immédiatement à 100 degrés sous forme d'aiguilles fines, longues et brillantes. Si la sublimation est conduite avec soin, aucune décomposition ne l'accompagne.

Obtenue par cristallisation dans l'alcool à 95 degrés, elle forme des prismes hexagonaux que termine un simple biseau et qui dérivent du prisme droit à base rhombe.

L'acide sulfurique étendu n'exerce sur la dambonite aucune action; concentré et chaud, il la charbonne; l'acide azotique froid la dissout sans l'attaquer à chaud, il l'oxyde et la transforme en acides oxalhydrique, oxalique et formique.

La dambonite est inattaquée par les alcalis concentrés, même à 100 degrés, mais en présence de ces corps sa solubilité diminue considérablement. Deux solutions aqueuses concentrées de potasse et de dambonite se prennent en masse par le mélange, sans qu'il y ait combinaison, et par le seul fait de la cristallisation de la dambonite.

L'eau de la chaux ou de baryte, l'acétate de plomb, ne donnent, avec la dambonite, aucun précipité; elle ne réduit pas le tartrate cupropotassique, et n'en est pas attaquée, même après ébullition avec l'acide sulfurique dilué.

La dambonite enfin ne subit ni la fermentation alcoolique, ni la fermentation lactique.

En résumé, le suc laiteux des lianes qui fournissent le caoutchouc du Gabon renferme un principe sucré, volatil, différent par son allure comme par sa composition des matières sucrées étudiées jusqu'ici. Elle peut être regardée comme l'éther méthylique d'un deuxième principe sucré, le dambose; enfin ce dernier, remarquable par sa grande stabilité, appartient évidemment à la famille des glucoses, et pourra peut-être jouer, comme ceux-ci, le rôle d'alcool polyatomique.

Sous le titre de *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie*, M. Ulysse de la Hautière vient de publier sur la lointaine colonie française, des notes qui datent de 1863, et où abondent des documents inconnus.

Le tabou, cet étrange pouvoir, sans analogue dans les autres parties du monde, et qui règne tyranniquement en Polynésie, s'y trouve expliqué clairement pour la première fois peut-être.

Il constitue toute la police et pour ainsi dire toute la législation des chefs calédoniens: le tabou leur suffit pour gouverner leurs États d'une manière absolue sans autres agents qu'un petit nombre de satellites, qui égorgent les récalcitrants si par hasard il s'en trouve. Au reste, les chefs n'ont pas besoin de recourir fréquemment à cette extrémité, qui alimenterait cependant leur table; la crainte des génies qui, d'après les croyances des indigènes, « prennent le cœur des « humains, distribuent l'aliénation mentale, coupent les « membres ou enlèvent l'existence, » retient suffisamment les Kanacks qui seraient tentés de transgresser la loi du tabou.

Le tabou s'applique en tous lieux, en toutes circonstances et pour toutes choses. Aux Sandwich, raconte Broughton, Tamaah-Maah, partant avec seize mille guerriers pour une expédition, avait consacré, par le tabou, toutes les propriétés des absents; cet incident faillit devenir fatal aux équipages du capitaine anglais, qui ne purent se procurer d'aliments frais en raison de cette prohibition, malgré les bonnes dispositions des insulaires.

L'accès d'un bois, d'un district, d'une île entière, peut être interdit de cette façon.

En Calédonie, on rencontre fréquemment les cases des chefs, certaines plantations, les lieux de sépultures, placés sous l'égide du tabou; un bouchon de paille, un coquillage, un bâton auquel pend un lambeau d'étoffe, suffisent pour la noti[illegible]

On le voit, le tabou a d'immenses résultats en politique, en agriculture et même en économie; car cette institution rend de véritables services dans les périodes de disette que les indigènes subissent fréquemment par suite de leur imprévoyance. En revanche, le tabou devient une arme funeste dans les mains d'un chef cupide, despote ou dominé par des influences étrangères. Quiconque s'occupe en Calédonie de la manière dont s'effectuent les transactions entre caboteurs et indigènes, sait que la plupart du temps le chef met le tabou sur les bois de cocotiers ou les plantations d'ignames que désire l'acquéreur. Seul il perçoit ainsi les étoffes rouges, le tabac, et les pipes qui en constituent le payement.

M. de la Hautière a assisté à l'un des conseils d'un chef néo-calédonien, conseils où se décide la plupart du temps le tabou. Il peut donc décrire *de visu*, ce qui, jusqu'ici n'a guère été donné à aucun Européen.

L'assemblée se réunit, à la chute du jour, dans la case du chef, autour d'un immense feu sans cesse entretenu; chacun prit place suivant son rang; les nobles d'un ordre supérieur s'étendirent sur des nattes, la plèbe s'accroupit à terre.

L'orateur de l'un des chefs prit alors la parole au nom de son maître dont il fit, dans l'exorde, l'éloge le plus pompeux.

« C'est un homme grand, s'écria-t-il, un majestueux cocotier dont la tête disparaît dans les nuages et dont les pieds touchent à la terre! » Il aborda ensuite les questions en litige, [illegible] tant à son chef une récolte abondante de bananes mûres sur pied et une heureuse pêche de tortues et de dugongs.

Les sorciers, chefs de la guerre, et quelques vieillards prirent à leur tour la parole avec une extrême volubilité. Enfin, à un signal donné, tous ensemble, s'animant, s'excitant à l'envi, donnèrent cours à leur loquacité naturelle. Le chef poussa un grand cri; aussitôt tous les membres se levèrent : la décision était prise à l'unanimité.

Cela ne ressemble-t-il pas un peu aux discussions de nos [illegible]

Voici quelles idées les Néo-Calédoniens se font de la vie future.

Il existe, d'après eux, dans l'une des îles de Bélep, une sorte de paradis où ne se trouvent point de femmes. Les bienheureux, revêtus d'un corps à l'abri de toutes les infirmités, s'y gorgent d'ignames, de taros de premier choix, de bananes mûries sur la plante, et de toutes sortes de poissons savoureux.

Les guerriers qui n'ont pas offensé, de leur vivant, les âmes de leurs aïeux, sont transportés, après leur mort, dans cette île que rendent inaccessible ses bords entourés de récifs et de brisants continus. Elle est couverte d'épais ombrages, parsemée de bosquets, et sillonnée de petits ruisseaux qui répandent autour d'eux la fraîcheur, fécondent le sol et alimentent les taros; enfin, les ignames, les bananes y croissent spontanément. Or, ces végétaux sont pour le Néo-Calédonien le *victus ac vestitum*. Au centre de l'île, se trouve, au sommet, sur d'immenses rochers, une gigantesque divinité en bois, sur laquelle tant de *lunes* ont passé, que des arbres poussés sur ses bras et sur ses jambes s'y sont trans[illegible]

Les élus les plus récemment admis jonglent ou jouent, suivant la coutume de quelques tribus du nord, et notamment des Beleps, avec de gros limons complètement verts; ceux admis depuis longtemps, avec des limons mûrs et jaunes; enfin les guerriers les plus anciens, avec des limons que le temps a noircis.

Les âmes auxquelles l'île fortunée se trouve interdite errent parmi les vivants, entretiennent des relations avec les sorciers, et font aux mortels tout le mal possible. Elles se montrent la nuit, dans les bois, dans les lieux de sépulture et dans les endroits sombres, écartés; elles *arrachent le cœur*, c'est-à-dire qu'elles frappent d'aliénation mentale les malheureux qui les rencontrent. Aussi jamais les indigènes ne veulent consentir à voyager la nuit.

Les Néo-Calédoniens ont leur littérature, non écrite bien entendu.

Des combats, des contes de revenants, des mauvais tours de génies, et parfois des scènes d'amour, forment le fond de ces improvisations.

M. de la Hautière assista un jour à une veillée littéraire chez le chef Gélima. Environ trente naturels, vieux et jeunes, s'assirent autour d'un feu brillant, dans une vaste case circulaire. Quoique d'habitude les femmes ne soient point admises dans ces réunions, celle du chef siégeait près de son mari. Soit coquetterie, soit pour être plus libre en ses mouvements, elle avait dépouillé la longue robe flottante qu'elle portait d'ordinaire : élancée, réellement belle de formes, elle n'avait conservé que sa ceinture frangée d'une grande blancheur, à laquelle brillait le couteau kanack, consistant en une valve de coquille nacrée. De sa forte chevelure ornée d'un peigne de bambou et d'une guirlande de verdure ressortaient deux fleurs du rouge le plus vif. Un collier, composé de poils de roussette et de perles en jaspe vert, retombait gracieusement sur sa poitrine. Des jarretières faites d'un tissu semblable à celui du collier, auxquelles étaient fixés de petits coquillages blancs, bijoux précieux qui servent de monnaie chez nos indigènes; enfin des bracelets obtenus avec la base de gros cônes et qui ressemblaient à de l'ivoire, ornaient ses jambes et ses poignets et complétaient sa parure.

Le fils de Gélima assistait à la réunion. Après lui venaient les *kahis* ou conseillers de l'*aliki*, les petits chefs, le sorcier, l'orateur, enfin des propriétaires de tous les âges. On prit place sur la dure, et lorsque tous eurent allumé leur pipe, les récits commencèrent. Un jeune interprète, accroupi près des blancs, traduisait à M. de la Hautière les récits que disaient les conteurs.

L'un des kahis porta le premier la parole. C'était un vieillard à la figure ouverte, à l'œil malin; ses cheveux crépus, [illegible] dissimulaient en partie sous une coiffure élevée, faite d'étoffe noire, rappelant assez par la forme un grand chapeau européen dépourvu de bords. Le lobe de ses oreilles était percé outre mesure, et ce trou lui tenait, suivant la coutume, lieu de poche, et contenait une pipe, le tabac en figues et un couteau. Il parlait comme un homme certain de plaire; fréquemment interrompu par de bruyants éclats de rire, il termina son anecdote par le mot « *poufoin* » qui provoqua chez les assistants une hilarité tenant du délire.

L'héroïne de son récit était une jeune fille de la tribu qui repoussait durement un sapeur européen dont les traits, voire même le haut du corps, disparaissaient sous une barbe immense. Elle se contentait de répondre aux œillades de son [illegible] *poufoin* [illegible] Enfin le sapeur coupa sa barbe et obtint, en échange de ce sacrifice, l'amour de la belle Kanack.

Le calme s'était rétabli dans l'assemblée; tous les regards se portèrent sur un nouveau personnage, accroupi à la droite du chef.

Qu'on se figure sous des guenilles un squelette noir, aux ossements couverts d'une peau parcheminée, et une énorme [illegible] à cela une figure hideuse, des yeux injectés de sang, à demi cachés par d'épais sourcils, où s'allumait parfois un regard étrange et farouche, enfin des oreilles dont le lobe perforé tombait jusqu'aux épaules et contenait dix-huit pendants d'écaille de tortue d'un pouce de diamètre et de trois quarts de pouce de largeur.

Voici la légende qu'il raconta :

« Les deux fiancés, Ouitchambi, fils d'un chef de village, et Meoua, fille d'un des plus riches guerriers de ce même village, se marièrent très-jeunes, et la violence de leur amour leur fit transgresser je ne sais quelle interdiction du tabou. Aussitôt les esprits de leurs familles les abandonnèrent aux génies malfaisants.

« A la lune suivante, dans une fête, le chef de Mm'lé vit la jeune femme d'Ouitchambi et s'en éprit; le chef de Mm'lé était plus puissant qu'Ouitchambi : il lui enleva Meoua et la lui renvoya quelque temps après, mais le *cœur arraché par un génie*, c'est-à-dire folle.

« Sur ces entrefaites, Ouitchambi avait envoyé le *muaron* ou signal de guerre à tous ses soldats; lorsque Méoua revint au village, tous se tenaient réunis devant la case du chef, prêts au départ.

« Ils étaient armés du *n'jo* (sagaie du combat), du *da* ou casse-tête et de la ceinture à fronde bien garnie de *sangué*, pierres obliques faites d'une pierre molle et, qu'après les avoir dégrossies, les indigènes usent en les suçant, enfin leur poitrine et leur figure étaient enduites d'un noir luisant.

« Alors Ouitchambi leur parla en ces termes :

« — Guerriers, vous le savez, je devais, moi le premier, respecter le tabou; j'ai enfreint la loi sacrée et les esprits m'ont sévèrement puni dans ce que j'avais de plus cher. Mais je leur ai fait des offrandes qui les ont apaisés. Faisons le *djarich* (la guerre), je compte sur votre courage pour venger la tribu de l'injure que lui a faite le chef de Mm'lé. »

« Ces paroles de l'aliki furent accueillies par des cris tumultueux et des *lelei!* plusieurs fois répétés. Tous brandirent leur casse-tête et conjurèrent les âmes. Le *takata*, mon père, augura que l'action aurait une heureuse issue.

« Le lendemain, à l'aube naissante, les soldats d'Ouitchambi arrivèrent devant le village de Mm'lé. Ils poussèrent le hurlement de guerre pour avertir les ennemis de leur arrivée; et, lorsque les deux partis se trouvèrent en présence, les combattants s'invectivèrent, agitèrent leurs armes au-dessus de leur tête et s'excitèrent à l'envi pendant longtemps.

« Enfin Ouitchambi, sortant des rangs, s'adressa au chef de Mm'lé en termes méprisants, le défia en combat singulier et fondit sur lui.

« La lutte fut terrible : les deux chefs, jeunes [illegible] se por-taient [illegible]. Tout à coup Ouitchambi tomba, le crâne ouvert, et le chef de Moi'le, au même moment, s'affaissa sur lui-même ; son corps n'était qu'une plaie. Il expira peu après.

« Le takata, mon père, rendit l'âme à Ouitchambi ; en d'autres termes, il le guérit. »

« Quant à Méoua, le takata, ayant conjuré les esprits, lui lança dans les yeux, avec la bouche, des herbes mâchées, et lui *rendit le cœur* : mais les âmes des aïeux de Méoua n'avaient point tout à fait pardonné, et souvent elles lui enlevaient de nouveau le cœur. Alors on voyait la malheureuse, parcourant les bois, hurlant, criant, laissant aux ronces des sentiers des lambeaux de sa chair. Un jour enfin [illegible] *-nant sorcier*, qui la mit à mort. »

Le [illegible] toute sa hauteur et s'écria :

« — Quiconque violera le tabou mourra comme [illegible]

Et il mit à l'instant même le tabou sur une volaille que le chef venait de donner l'ordre de distribuer aux assistants.

Chacun s'écarta à l'instant de la poule frappée d'interdit, et le malin sorcier, en partant, la plaça sous son manteau et l'emporta.

SAM HENRY BERTHOUD

LE NOUVEAU DOCK EN FER

DE LA MARINE DE L'ALLEMAGNE DU NORD

Lorsque le roi de Prusse eut décidé la création d'un port dans l'île de Rugen, où les navires de la confédération de l'Allemagne du Nord, se trouvant dans la mer Baltique, pussent trouver tous les éléments de sécurité possible, on jugea urgent de construire en même temps un dock en fer, et on fit choix, à cet effet, d'une localité nommée Starkenhorst, près de Swinemunde, parce que la mer y atteint la profondeur désirable.

L'exécution de ce travail considérable fut confiée à M. Borsig, fabricant de machines à Berlin. Les opérations ont commencé en 1867. On expédia à Starkenhorst les plaques forgées, et des centaines d'ouvriers [illegible] à les assembler à l'aide de forts boulons dont le nombre dépasse sept cent mille.

Dans l'intérieur du corps du dock se trouvent quatorze réservoirs qui peuvent être fermés hermétiquement. Les deux côtés contiennent un même nombre de réservoirs, ainsi qu'une machine à vapeur et deux pompes.

Lorsque le dock est enfoncé de sept mètres environ sous l'eau, les galeries des côtes ne dépassent plus que d'un mètre le niveau de la mer, et il est possible d'atteindre facilement ainsi toutes les parties des bâtiments qui ont subi des [illegible].

Le principal avantage de ce dock consiste en ce que les navires, pour entrer en réparation, n'ont pas besoin d'être déchargés ni désarmés. Il y a donc une [illegible] économie de temps et d'argent. L'ensemble de cet énorme ouvrage métallique donne une longueur de quatre-vingt-deux mètres et une largeur de vingt-huit. Ces dimensions suffisent pour que tous les vaisseaux de la confédération du Nord puissent y prendre place. Il faut excepter pourtant les trois frégates cuirassées *Guillaume Ier*, *Prince-Royal* et *Prince-Charles*, pour lesquelles on construira un dock spécial à Kiel.

Le dock seul a coûté 600,000 thalers à établir ; les frais des travaux préparatoires ne se sont pas élevés à moins d'un million de thalers. Les ancres dont le poids est de deux mille kilogrammes, sont fixées sur des chaînes qui [illegible] à l'intérieur du dock par des ouvertures [illegible] dessin que nous reproduisons.

X. D[illegible].



M. L. HAVIN, DÉPUTÉ, DIRECTEUR DU JOURNAL *le* [illegible].
Dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Franck. — [illegible]



NOUVEAU DOCK EN FER DE LA [illegible] ALLEMANDE, DANS L'ÎLE DE [illegible], d'après une photographie.



LA GRANDE KERMESSE DE ROTTERDAM. — ASPECT D'UNE RUE DE LA VILLE, dessin de notre correspondant. — Voir page [illegible]



LA GRANDE KERMESSE DE ROTTERDAM. — LE JARDIN ZOOLOGIQUE, dessin de notre correspondant. — Voir page [illegible]

LES NOUVELLES SALLES D'ASSISES

DU PALAIS DE JUSTICE

La session actuelle de la Cour d'assises de la Seine est tenue dans l'une des deux salles nouvellement construites pour le service de la justice criminelle au Palais de Justice de Paris. On a définitivement abandonné l'ancienne salle, où furent jugés tant de procès retentissants et restés tristement [illegible]

L'enceinte de la salle actuelle est divisée de la manière suivante :

Un premier espace, compris entre la porte d'entrée et une barrière à hauteur d'appui, a été ménagé pour le public [illegible]

Vient ensuite un autre espace plus grand, dans lequel on a disposé cinq rangées de bancs à dossier, au milieu desquelles est ménagé un passage. Ces bancs sont réservés aux témoins, aux intéressés et aux curieux que les débats de cours d'assises amènent à l'audience.

La troisième enceinte, [illegible] par une barrière à deux portes de fer bien travaillé, renferme à gauche une tribune pour les journalistes; puis, sur deux rangs, les siéges réservés aux douze jurés. A droite, on a placé le banc des accusés et la barre des avocats.

La cour siége sur une estrade, ayant à sa droite le siége du ministère public, à sa gauche le bureau du greffier. Devant la cour est une table de chêne destinée à recevoir les pièces dites « à conviction. »

L'ornementation générale de cette salle est très-luxueuse. Il a paru même à beaucoup de personnes de goût qu'il y avait excès de dorures et de sculptures dans le plafond. On se demande si un aspect plus simple et plus sévère n'eût pas mieux convenu au prétoire de la Cour d'assises. Cependant il faut noter que des tons plus sobres remplaceront avec le temps l'éclat de cette riche ornementation, et produiront, sans aucun doute, un effet meilleur que celui que l'on critique aujourd'hui.

La partie latérale qui s'étend au-dessus du banc des accusés est recouverte d'une peinture à fond vert pâle, parsemée d'abeilles, qui n'est que provisoire et qui sera, dit-on, remplacée plus tard par une tapisserie non encore terminée.

Au-dessus du banc des accusés est placé un symbole de la Justice, au-dessous duquel on a inscrit :

Il [illegible] tribunal
Est Deus et sonti conscia mens sceleris.

A droite et à gauche du siége du président s'ouvrent deux portes : la première conduit à la salle de délibération des jurés, située à l'étage au-dessus, et à laquelle on arrive en gravissant un escalier de trente-quatre marches. Cette disposition est généralement désapprouvée, et l'on regrette que cette pièce n'ait pu être située de plain-pied avec la salle d'audience.

La seconde porte conduit aux dépendances de la Cour, chambre du conseil, cabinet du président et cabinet de l'avocat général. Toutes ces pièces sont ornées avec beaucoup de goût.

On arrive de là, par de larges couloirs, à la seconde salle d'assises, établie pour les cas fort rares où il serait nécessaire de tenir simultanément deux sessions d'assises. Entre ces deux salles on a ménagé des chambres pour les témoins, pour les accusés pendant les suspensions d'audience, et enfin pour tous les besoins du service.

La seconde salle a les mêmes dimensions que la première et [illegible] ment pour les audiences d'appels de police correctionnelle. Sur un des panneaux on a transporté le distique latin attribué à Santeuil, et qui est inscrit au-dessus de la porte de la chambre où se jugent aujourd'hui les appels correctionnels :

Hic pœnæ scelerum ultrices posuere tribunal :
Sontibus unde tremor, civibus inde salus.

La décoration intérieure est moins éclatante que celle de la première salle. Il y a moins de dorures et plus de peintures, toutes, il faut le dire, d'une exécution remarquable. Malheureusement, cette salle est assombrie par les vieilles parties de l'ancien palais, non encore abattues. Il faut attendre qu'elles aient disparu pour juger, avec le jour qu'on obtiendra, le mérite réel de ces peintures.

Les sculptures sont dues au ciseau de MM. Duret, Dumont, Jaley, Lemaire, Jouffroy, Perraud, membres de l'Institut, et Gumery, Chapu, Oliva et Lequien. Quant aux peintures, elles ont été exécutées par M. Lehmann, de l'Institut, Bonnet, Richomme, Lefèvre, Ulmann et Jobbé-Duval.

Ces noms disent suffisamment quelle est la valeur artistique de la partie décorative des nouvelles salles d'audiences et de leurs dépendances.

A. DARLET

COURRIER DU PALAIS

[illegible] pieds. — Les jurés forcés de lever les pieds plus que les mains. — Une scène de famille entre Arabes. — Six cent mille francs de fruits. — Un avocat sur la sellette. — Un violon aplati. — Danger d'accompagner sa femme. — Avantage d'avoir Jules Favre dans sa manche. — Une bonne précieuse.

La justice a le droit de se loger aussi magnifiquement qu'elle veut ou qu'elle peut : on lui consacrerait un temple que personne ne trouverait rien à redire, parce que de notre temps la justice est la seule divinité qui ne connaisse pas [illegible]

Aussi tout le monde a-t-il applaudi à l'édifice nouveau annexé à l'ancien Palais de justice.

Nous nous sommes faits difficiles en vieillissant. Autrefois le palais suffisait à la résidence de nos rois et à celle de leur [illegible]

La royauté et la justice logeaient sous le même toit et faisaient bon ménage. Entre la justice et la royauté le commerce parisien, principalement les merciers et les libraires, s'étaient faits les piliers du vieil édifice. Et le palais d'alors était ce que fut plus tard la place royale, puis le Palais-Royal et ce que sont aujourd'hui les boulevards, c'est-à-dire le rendez-vous du Paris élégant et désœuvré.

[illegible] ter leur trône ailleurs, à l'hôtel Saint-Paul d'abord, puis au Louvre et aux Tuileries.

Les marchands furent les derniers à sortir du temple, mais enfin ils plièrent boutique, leurs dernières boutiques, sous Louis-Philippe. Or, quand la justice a eu fait déguerpir tout le monde, quand enfin elle s'est trouvée toute seule, elle s'est aperçue qu'elle était gênée dans ses entournures, et a songé à se donner du champ et de l'air; si bien que maintenant elle a deux façades monumentales, l'une sur la rue de la Barillerie et l'autre sur la rue du Harlay.

Du côté de la place Dauphine, un escalier des plus imposants donne accès au bâtiment neuf, et conduit à une salle des Pas-Perdus. Dans cette salle quatre statues de nos rois justiciers semblent saluer la bienvenue de tous les arrivants. Ce sont Charlemagne, Louis le Gros, saint Louis et Napoléon Ier.

Au milieu de cette salle se bifurque un double escalier de pierre, dont chaque rampe forme le chemin ascendant qui aboutit aux deux salles nouvelles destinées à la Cour d'assises; car il y a deux salles, parce que autrefois il y avait souvent deux sessions simultanées quand le crime *donnait* avec une profusion déplorable. Aujourd'hui que le jury n'est plus chargé des procès de presse, et que beaucoup de crimes sont devenus des délits, une seule salle suffit, et la seconde a été offerte à la chambre des appels de police correctionnelle.

Ces deux salles font exactement la paire, avec cette différence que l'une reçoit le jour du côté du nord et l'autre du côté du midi.

Elles sont vastes, un peu longues peut-être, mais bien ornées. [illegible] peut-être, mais le temps ternira ces tons criards et les fera se conformer aux tristes pensées qu'inspirent deux distiques inscrits là tout exprès pour faire de la terreur en latin.

Maintenant beaucoup de gens composant le personnel obligé d'une cour d'assises se plaignent des dispositions de la salle en ce qui les concerne. Les avocats sont logés trop à l'étroit, les jurés ont un itinéraire incommode à parcourir pour arriver à leurs places. Il n'y a que les accusés qui ne se plaignent pas de leurs bancs : il est vrai qu'on ne les a pas consultés. Signalons une critique sérieuse et à laquelle il faudrait faire raison dans l'intérêt d'un service des plus essentiels, celui du jury. La salle des délibérations de MM. les jurés se trouve reléguée au fond d'un très long corridor, et on n'y arrive qu'après avoir franchi un escalier de trente-quatre marches. C'est trente-quatre de trop, surtout quand il faut les gravir deux ou trois fois dans la journée. Il y avait à la dernière session un juré boiteux marchant avec des béquilles. Rien n'était pour lui plus incommode que ces ascensions et ces descentes; il avait l'air d'accomplir lui-même la peine que son verdict allait faire appliquer. Toujours est-il qu'il marchait en boitant comme ces peines elles-mêmes ainsi que nous les représente la mythologie, *pede claudo*.

Somme toute, l'ensemble est plus que satisfaisant. Patience et longueur de temps feront le reste, car, bien que ceci ressemble à un paradoxe, on peut soutenir que les maisons privées et les édifices publics ressemblent à nos vêtements, en ce qu'il faut en prendre l'habitude pour porter les uns et habiter les autres sans gêne ni embarras.

La semaine judiciaire nous offre, de l'autre côté de la Méditerranée, une cause civile assez intéressante. Nous n'en toucherons ni le point de droit, ni la procédure, de peur de communiquer leur ennui au fait qui est assez curieux.

Avant la conquête de notre colonie africaine, deux membres d'une même famille, l'un chef de la branche aînée, l'autre chef de la branche cadette, gouvernaient une fraction assez importante de la province de Constantine. Cette région se nomme le Ferdjiouah. Or, un jour, Bou Akkas ben Achour, cheik des Ferdjiouah, invita son parent Maggoura ben Achour à faire une partie de chasse. Maggoura croyait que c'était une partie de chasse au chamois. C'était une chasse à l'homme : et l'homme, c'était lui-même, exactement comme le sire de Framboisy. En effet, Bou Akkas ayant, sous un prétexte, conduit Maggoura dans un maquis, il profita d'un moment de solitude pour lui trancher la tête d'un coup de yatagan. [illegible] débarrasser des gens qui les gênent. Il en est qui ont fait tomber plus de têtes qu'ils n'ont de cheveux sur la leur.

Quoi qu'il en soit, voilà le pauvre Maggoura décapité. Et son meurtrier Bou Akkas s'empara de la fortune très-considérable de sa victime.

Cela dura longtemps ainsi, puisqu'il n'y a que cinq ans que Bou Akkas s'avisa d'un singulier moyen pour s'assurer la possession tranquille des biens qu'il avait si violemment confisqués. Il les donna au domaine en se réservant l'usufruit. Et, le 29 mai 1863, le maréchal duc de Malakoff, gouverneur général de l'Algérie, autorisa l'inscription des biens ainsi donnés au sommier de consistance des biens de l'État.

Mais bientôt les héritiers de Maggoura, mis en éveil par cette donation, intentèrent contre le domaine une action en revendication. Il ne s'agissait de rien moins que de quatre-vingt-dix-neuf parcelles de terres et jardins, sans compter qu'ils demandaient en outre 630,000 francs à titre de restitution des fruits.

C'est une telle cause qu'est allé soutenir devant la cour [illegible] sympathique, dont les accents vont à la raison du juge aussi bien qu'à la conscience du jury.

Son triomphe a été complet, et pour qu'il n'en doutât point, M. l'avocat général de Cléry en a rendu témoignage dans les termes les plus flatteurs pour notre éminent confrère.

« Notre vieux palais, a-t-il dit, dont nous avons tant de motifs de critiquer l'insuffisance, se peuple cependant pour nous des plus précieux souvenirs; il aura eu dans les dernières années de son existence, la rare fortune de recevoir [illegible] haiter la bienvenue. C'est en votre nom, messieurs, que je salue à cette barre l'orateur éminent dont les exemples et les paroles renferment pour les Algériens de salutaires enseignements... Je voudrais que les qualités distinctives de son grand esprit, la modération, la sagesse, l'amour de la conciliation eussent ici le rayonnement des bons exemples. »

Me Nogent Saint-Laurens, qui est la modestie en personne, ne savait où se fourrer pendant qu'on le clouait ainsi sur la sellette des éloges que lui seul croyait n'avoir pas mérités. Il paraît qu'il avait plutôt l'air d'un criminel qu'on accuse que d'un avocat qu'on glorifie. Comme il lui tardait d'être acquitté !

L'arrêt a ordonné la restitution des biens aux héritiers de Maggoura et condamné le domaine en dix mille francs pour restitution des fruits et revenus des immeubles revendiqués.

Il ne s'agit plus maintenant de six cent mille francs de terres, il ne s'agit que de quelques centimètres de bois, mais quel bois! Un bois sonore, inspiré, qui chante et qui gémit, qui rit et qui pleure selon le bon plaisir du propriétaire. Il s'agit d'un violon qui a rendu l'âme.

Voici dans quelles circonstances pathétiques.

Nous sommes à l'Alcazar de Toulon, s'il vous plaît, en plein café-concert, pendant que quatre danseurs exécutent le plus insensé, le plus extravagant des quadrilles. Ils se trémoussent à qui mieux mieux aux grands applaudissements du public. Tout à coup un des danseurs a une idée; mais vous savez que chez les chorégraphes ce n'est pas à la tête que poussent les idées, c'est au pied. Ce pied donc faisant un accroc aux gambades du programme, inventa quelque chose dans le genre du coup du commandeur. En effet, pendant que son vis-à-vis était tourné au verso, notre danseur lui allongea, avec une grâce qui n'excluait pas la force, un coup de pied qui envoya le danseur mal tourné piquer une tête au milieu de l'orchestre. Nous ignorons s'il se blessa lui-même, mais nous savons qu'il tua un violon. Ne confondons pas, nous parlons de l'instrument et non du musicien. Ce violon avait toutes les qualités de l'âme et du corps. Stradivarius l'aurait adopté, et Amati eût voulu l'avoir fait. Le violoniste, nommé Coignet, demandait donc cinq cents francs de dommages pour son instrument aplati. Ces cinq cents francs, il ne les demandait pas au danseur, qui peut-être ne lui offrait pas assez de consistance, mais au propriétaire de l'Alcazar.

Ce dernier se contenta de plaider le fameux thème si connu : *Fallait pas qu'il y aille!*

Il prouva que le violoniste Coignet n'avait rien à faire à l'orchestre. Il s'y était introduit en amateur, parce que sa femme, Mme Coignet, chantait sur la scène. Or le galant mari ne pouvant l'accompagner sur le théâtre, l'accompagnait à côté. Bref, il sentit que son amour conjugal allait lui jouer un mauvais tour, et il se désista de sa demande. Ce qui fait que nous ignorons ce qu'il en coûte pour piquer une tête dans un violon. Il faudra recommencer pour le savoir.

Par exemple, Marcheret, lui, est fixé sur le prix de revient [illegible]

Ce Marcheret est un jardinier de cimetière — deux mots qui jurent ensemble et qui vivent pourtant ici comme compères [illegible] traduit en police correctionnelle pour avoir injurié un surveillant. Le texte des injures ne fait rien à la chose, ce n'est pas propre et cela tient de la place. Pour ce fait, Marcheret a été condamné à six jours de prison.

Aux observations de son supérieur, Marcheret n'aurait cessé de répondre : « Je m'en moque, — il aurait même mis un verbe plus expressif à la place de celui-là. — Je m'en f... car j'aurai Jules Favre pour me défendre. »

Il explique ainsi cette *parade*.

— Vous comprenez bien, monsieur le président, que j'étais ivre; car vous entendez bien que je n'ai pas M. Jules Favre dans ma manche. Seulement par suite du vin bu, je croyais l'avoir, et j'allais de l'avant.

Quand Marcheret se retira, un journaliste lui dit à l'oreille :

— Et si vous aviez cru avoir Berryer, vous auriez donc assommé le surveillant?

— Non; mais il se peut bien que je l'eusse honoré d'une taloche.

— Et si vous aviez cru avoir M. X... (mettez ici un nom [illegible])

— Si j'avais cru n'avoir que Me X..., il n'y a pas de danger que j'aurais bougé. Je me serais tenu bien tranquille.

Ainsi voilà qui est convenu et reconnu. Dans l'esprit du populaire ce n'est pas tant la faute qui importe, c'est l'avocat; et, pourvu que l'avocat soit plus fort que la faute, on peut la commettre en toute sécurité.

Rien ne vous explique mieux pourquoi l'aréopage, dans les premiers temps de son institution, jugeait dans la nuit et sans avocats, et pourquoi aussi la mythologie avait fait de la justice une aveugle ayant une balance en guise de bâton. [illegible] vant un tribunal français, repondait a un magistrat lui adressant cette question : « Avez-vous un defenseur? »

— Oh! non, monsieur le president, ma cause n'est pas assez malhonnête pour comporter un avocat.

On vient de nous faire lire une recommandation assez originale. Elle a été donnée a une bonne, envoyée à un avocat qui n'est encombré ni de clients ni de causes :

« Je vous adresse une bonne qui fera, j'en suis sûr, très-bien votre affaire. Elle est fort vieille, mais elle parle toute seule, ce qui fait croire qu'on a toujours du monde dans son [illegible]

MAITRE GUÉRIN.

ROTTERDAM

Deux de nos dessins montrent la physionomie curieuse des rues et du Jardin zoologique de Rotterdam pendant la grande kermesse, qui y a lieu tous les ans. Nous nous sommes étendus assez souvent sur ces fêtes pantagruéliques du Nord, pour pouvoir nous dispenser d'y revenir encore.

Rotterdam, admirablement situee au confluent de la Meuse et de la Rotter qui lui a donné son nom (*Rotter-dam*, digue de la Rotter), peut recevoir dans son port les bâtiments du plus fort tonnage, ce qui lui donne sur Amsterdam une grande supériorité et en fait la première ville commerciale de Hollande.

Les canaux qui coupent Rotterdam en tous sens permettent aux navires de venir déposer à la porte même du negociant leur cargaison venue des extremités du monde. Ces canaux, avec leurs quais généralement bordés d'arbres, donnent à la ville un aspect tout particulier. Le principal de ces quais est le *Boompjes*, qui forme sur un espace d'une demi-lieue une belle promenade plantee d'ormes. Elle est ornée de riches hôtels et côtoie la Meuse, dont le cours mouvemente lui donne beaucoup de variete et d'animation.

L. DE MORANCEZ.

AVIS AUX ABONNÉS

DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Le nombre de nos abonnés s'est tellement accru que le service de chaque numéro exige un travail préparatoire de plusieurs jours.

Il en résulte qu'il nous est devenu impossible de faire droit aux demandes de changement d'adresse reçues durant ce travail. Ajournées forcément à la semaine suivante, elles donnent lieu à des réclamations qu'il [illegible]

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir au plus tard, savoir :

Le lundi pour les abonnements de Paris et le mardi [illegible]

L'administration ne sera pas responsable des numéros envoyés à d'anciennes adresses, par suite de demandes tardives.

COURRIER DES MODES

Les nouveautés qui se produisent en foule donnent beaucoup de travail à la chronique. Faire un résumé rapide est chose difficile, il vaut mieux, je crois, saisir au vol chaque semaine les objets d'actualité.

En ce moment c'est le costume qui occupe les couturières; le costume est un vêtement complet en même étoffe; c'est une mode qui a commencé pendant la saison d'été et a paru tellement agréable, qu'elle continue son succès en hiver.

On porte des lainages en teintes unies dont les ornements sont en bordures etroites de fourrures, ceci est tout à fait costume de sortie. Les vêtements d'intérieur sont variés; on les compose souvent en jupe et casaque de cachemire double de soie, un dessin brodé au passé donne de l'originalité et une grande coquetterie à ces toilettes de coin de feu; on peut aussi enjoliver le cachemire par ces petits galons que l'on nomme des cache-points ou plutôt des *Tom-pouce*, avec lesquels on forme des arabesques de fantaisie, une jolie frange fait la bordure de la casaque.

Les magasins de *la Ville-de-Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 6, dont M. Ransons est aujourd'hui le seul propriétaire, sont admirablement assortis de toutes ces gracieuses nouveautés qui donnent tant de charme à la toilette. On y remarque un choix immense de franges artistement nouées, de frivolités ou cache-points, de ruches en satin, de macarons et médaillons et surtout de boutons. Les boutons jouent, cette année, un grand rôle dans la confection. Il y a aussi de belles collections de nœuds en forme de choux pour [illegible]

Toutes les femmes savent que l'étoffe la plus simple peut devenir une délicieuse toilette, si on a le goût de la garnir avec soin. Il est facile d'orner en ce moment, car les garnitures sont ravissantes et les magasins de *la Ville-de-Lyon* ont de quoi séduire les plus exigeantes.

Les galons en velours sont ordinairement accompagnés de frange en *chenille*. J'ai remarqué à *la Ville-de-Lyon* des brandebourgs que l'on porte sur les vestes *polonaises*. Ces brandebourgs font épaulettes, on les répète aux manches et aux coutures des côtes de la veste.

On voit dans les magasins de nouveautés un grand nombre de casaques entièrement doublées de fourrure. Sans vouloir nier le confortable de ce genre de vêtement, je n'oserai en conseiller l'acquisition, parce que je trouve cela trop chaud pour nos pays. J'aime mieux une pèlerine que l'on peut ôter qu'un vêtement dont les manches sont si lourdes. Il y a mille moyens de se préserver du froid sans se couvrir de fourrure. Les casaques ouatées et même celles en drap ou velours me paraissent suffisantes comme confection de chez soi.

Une jolie toilette habillée est en faye noire; le jupon, sans être trop court, rase terre; il est entouré d'un volant taillé en biais et liseré de satin bleu. La jupe de dessus est en satin bleu, relevée à la Camargo par des boutons et des ganses de passementerie noire et bleue. Le corsage en faye noire est recouvert d'une pèlerine de satin bleu avec des ornements assortis à ceux de la jupe; les manches sont noires.

Une toilette de soirée, confectionnée par une de nos plus habiles couturières, est en poult de soie vert clair, jupe traînante, garnie de quatre petits volants à tête ruchée; le corsage décolleté en carré est garni de ruche; à l'intérieur, un canezou-corsage en tulle bouillonné coupé de guipure; ce corsage est à manches.

J'ai vu plusieurs jolies toilettes préparées pour de gracieuses femmes invitées aux réceptions de la cour à Compiègne. Je vous les décrirai dans notre prochain Courrier.

Nous avons parlé des excellents corsets de Mme Bruzeaux, rue du Cardinal-Fesch, n° 38, et cela m'a valu plusieurs lettres de nos chères abonnées. Mme Bruzeaux, très-connue pour ses modèles de corsets Catalan, Pompadour et Mignon, est plus que jamais la corsetière des femmes élégantes, et c'est Mme Lefranc, sa nouvelle associée, qui a la spécialité des *ceintures* dont j'ai dit quelques mots.

Ceintures pour costume d'amazone et ceintures pour gymnase; ceci n'a aucun rapport avec les corsets. Ces modèles sont en tissu élastique rose ou blanc avec garniture de peluche. La ceinture s'arrête à la taille; elle est destinée à préserver le corps lorsqu'on fait du gymnase ou de l'équitation.

Je vous désigne une petite merveille, c'est la tournure Fontange, créée par Mme Bruzeaux; voilà véritablement le panier ou, si vous aimez mieux, le vertugadin. Le modèle est en tissu de crinoline ou en duvet. Il se divise en trois bouffants, un sur chaque hanche et l'autre faisant tournure, le tout est engagé dans une ceinture qui amincit la taille.

Enfin c'est un objet d'actualité, et pour les femmes qui portent des robes à pouff ou des camargo, je ne connais rien de mieux réussi que cette tournure Fontange, qui aura certainement un grand succès cette année.

Je donne encore quelques détails sur la machine à coudre dite la *véritable Silencieuse*, de la maison E. Brion, boule-

ÉCHECS

PROBLÈME N° 125

Les Blancs viennent de jouer; ils pouvaient, à volonté, faire mat en *deux* coups.

Rétablir la position avant le coup joué par les Blancs, et donner les deux mats, direct et inverse.

ERRATUM. — PROBLÈME N° 123. (Grosdemange.)

Le *Pion noir* 7°TD doit être un *Fou noir.*

C. P.

PROBLÈME N° 125

COMPOSÉ PAR M. LE CAPITAINE CHAROUSSET, de Toulouse,

Et dédié à l'Univers illustré.

[illegible]



vard de Sebastopol, 106. On peut appeler cette machine le trésor des familles; elle est aussi la fortune de l'atelier. Son prix peu élevé la met à la portée de toutes les bourses. Le fabricant a voulu populariser le modèle en le donnant, malgré sa supériorité, à un prix inférieur à celui de ses concurrents.

La véritable Silencieuse est accompagnée des guides pour tous les genres de couture : ourlet, plisse, ouate, piqûre, pose de rubans, de dentelle, de soutache, confection de biais, de volants, ornements et lingerie.

La maison Brion a un succès immense avec cette machine, dont les avantages sont réels. On peut en avoir une idée exacte en se faisant envoyer le catalogue illustré, où toutes les explications sont accompagnées de dessins. Ce catalogue est expédié *franco*.

On ne doit point terminer un Courrier de modes sans dire quelques mots d'un article de parfumerie.

L'*Eau* et la *Pommade vivifiques* ont leur place sur toutes les toilettes; on est certain par leur usage de conserver une belle chevelure. L'*Eau* active la pousse des cheveux; elle fortifie les racines et enlève les pellicules. La *Pommade*, fine, onctueuse et délicieusement parfumée, donne la souplesse et le brillant.

Il est parfaitement certain que la *Pommade* et l'*Eau vivifiques* font repousser les cheveux; il vaut toujours mieux en prévenir la chute, car si on attend que les cheveux soient très-éclaircis, il faut naturellement plus de temps, et il y a des gens qui ont si peu de patience !

Je conseille les produits que je viens de citer pour l'entretien de la chevelure; je les recommande aussi pour leur excellente composition et la suavité de leur parfum.

Le dépôt est à Paris, chez M. Binet, rue de Richelieu, 29.

ALICE DE SAVIGNY.

LE CANOT DE LA TERRE DE FEU

Le canot dont nous donnons le dessin a été rapporté des côtes occidentales de la Terre de Feu. C'est le principal ustensile des peuples pêcheurs qui habitent ces parages. Ce canot mesure huit pieds de long sur vingt-deux pouces de large et dix-huit à vingt pouces de profondeur. Il est fait d'écorce de hêtre, et les diverses parties en sont reliées par des coutures au moyen de fibres de baleine. Quand la baleine fait défaut, les naturels emploient pour le même usage des fibres de bois. Les interstices sont bouchés avec une composition d'herbages quelquefois mêlés d'argile. Au fond du bateau est un plateau d'argile qui sert de foyer. Les naturels y tiennent un feu allumé pendant tout le temps qu'ils restent en mer.



CANOT DE LA TERRE DE FEU; [illegible]

Près du canot sont des avirons, un panier d'écorce et des pots pour faire bouillir les liquides. Les deux lances qui accompagnent ont leurs pointes en os de baleine. Celle dont l'extrémité forme un crochet est à proprement parler un harpon. La pointe se détache lorsque l'animal est frappé et reste seulement attachée à la poignée par une lanière. On s'en sert spécialement pour faire la chasse aux gros poissons, aux veaux marins, aux loutres, aux marsouins et aux baleines. L'autre lance, de forme dentelée, a sa pointe immobile; on l'emploie pour la chasse aux oiseaux.

HENRI MULLER.

Chaque année, *l'Univers illustre* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRE.

L'*Almanach de l'Univers illustre*, pour 1869 (11e année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes planches, dessinées par les premiers artistes et gravées avec le plus grand s in

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustre*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy, 2 *bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

Souvent femme varie, a dit François Ier.

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

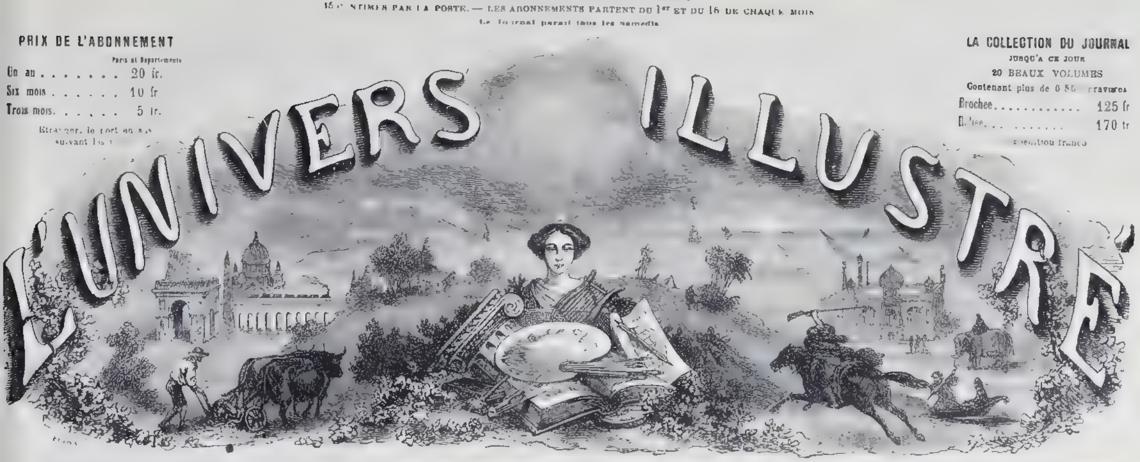
[illegible] IMPRIMEUR, RUE SAINT-DEN[illegible]

ÉMILE ALCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les [illegible]

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 0 50 gravures
Brochée. . . . . 125 fr
Reliée. . . . . 170 fr
Expédition franco



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration, Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 724 — 28 Novembre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

AVIS IMPORTANT

*Les DEUX GRANDES PRIMES GRATUITES que L'*UNIVERS ILLUSTRÉ *offre à ses abonnés ne seront délivrées que jusqu'au 15 décembre, terme de rigueur.* (Voir pour les détails à la dernière page.)

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Le convoi d'un *homme de bien*. — Eugène de Brotonne. — Obsèques de M. de Rothschild. — Le vrai luxe des funérailles. — Discours du grand rabbin. — Les aumônes de M. de Rothschild. — Sa simplicité. — Un Rothschild clerc d'avoué et avocat. — Anecdotes sur le baron. — Son caractère, son esprit. — Un millionnaire arrivé à la popularité. — Obsèques de Rossini. — Conflit entre la paroisse et la succursale. — Les violons et les sopranos de la chapelle Sixtine. — Un trafic ignoble. — L'entrée à l'église. — Physionomie de la *salle*. — La messe en musique.



OBSÈQUES DE M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD, AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE. M. ISIDOR, GRAND RABBIN DE FRANCE, PRONONCE L'ORAISON FUNÈBRE.
Dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir la Chronique.

— Mmes Patti, Alboni, Krauss, Grossi, Nilsson, MM Faure, Obin, Tamburini, Nicolini, Agnesi. — Triomphe de l'Alboni — La sortie de l'église. — La place de la Trinité, les boulevards. — Une jolie bévue de Timothée Trimm. — Discours au cimetière — Un mot de M. de Saint-Georges. — Caractère des obsèques de Rossini. — Singulière coïncidence. — Comédie française : représentation pour le monument de [illegible] du *Lion amoureux* : MM Bressant, Leroux, Maubant, Coquelin, [illegible] Les ennuis de M. Latour Saint-Ybars. — Une lettre de M. de Chilly. — Tout vient à point à qui sait attendre. — Comment M. de Chilly se [illegible]

Il y a trois semaines, un convoi suivait la rue de Rivoli, se dirigeant vers le cimetière de l'Est. Malgré le temps humide et pluvieux, une foule nombreuse et recueillie se pressait derrière le char. Les dernières voitures stationnaient encore devant l'église Saint-Roch, où le service venait d'être célébré, que déjà la tête du cortège avait dépassé l'hôtel du Louvre. A une des fenêtres de cet hôtel se trouvaient les deux jeunes fils du vice-roi d'Égypte, arrivés à Paris depuis quelques jours. Ils furent frappés de ce deuil, qui réunissait autour d'un cercueil tant de témoignages de douleur et de regrets, et l'un d'eux se tournant vers une des personnes de sa suite :

— Ce convoi, lui dit-il, est sans doute celui d'un grand [illegible]?

— C'est le convoi d'un homme de bien, fut-il répondu.

Cet homme de bien, on vous l'a nommé déjà ici même. Mon collaborateur, maître Guérin, en mentionnant la mort d'Eugène de Brotonne, vous a dit quelle impression douloureuse elle avait produite dans le monde du Palais. Il vous a dit quelle était l'élévation de son esprit, la distinction de son intelligence, l'aménité de son caractère, la droiture et la loyauté de son cœur. Mais quel éloge vaut le simple mot que je viens de rapporter? Oui, c'est à l'homme de bien, sévère pour lui-même, indulgent aux autres, secourable à [illegible] convoi modeste en de magnifiques funérailles.

~~~ Ce souvenir m'est revenu à l'esprit en voyant l'autre jour sur le boulevard ces milliers de personnes qui suivaient [illegible] la encore, dans ce concours de gens de toutes les conditions, de pauvres surtout, qu'était le luxe de ces obsèques. Aucune décoration, aucun insigne sur le cercueil. Sept voitures seulement accompagnant le char attelé de deux chevaux noirs. Rien ne révélait le souverain de la finance, l'arbitre de la fortune publique, celui qui marchait de pair et traitait d'égal à égal avec les princes de la terre; mais tout disait l'homme bienfaisant qui, dans ses immenses richesses, n'avait jamais oublié de faire la part du malheureux et de l'indigent. Le sentiment de la gratitude publique ne pouvait manquer non plus de trouver des échos dans les paroles prononcées devant la tombe qui allait recueillir ses restes. M. Isidor, le grand rabbin de France, s'en est fait, au nom de la religion, l'éloquent interprète :

« Parlez, s'est-il écrié, parlez, vous tous dont il a séché les larmes, adouci les infortunes! — Parlez, pauvres honteux dont il a relevé le courage, et qu'il a souvent arrêtés sur la pente du gouffre où ils allaient tomber! — Parlez, jeunes étudiants, artistes, négociants qui avez été soutenus par lui dans les laborieux débuts de votre carrière! — Parlez, que les accents de votre reconnaissance soient une sainte harmonie qui accompagne son âme devant Dieu!

« Sa charité ne se bornait pas à une seule ville, à une seule religion! Les malheureux de tous pays s'adressaient à lui, son cœur ne connaissait pas les exclusions religieuses inventées par le fanatisme, mais désapprouvées par la vraie religion; il ne connaissait pas ces barrières imaginaires qui séparent les hommes! son cœur confondait, embrassait dans un même amour tous les hommes — sans distinction de culte ou de nationalité! »

Et cela est vrai à la lettre : il suffirait de se rappeler les dons annuels de M. de Rothschild aux bureaux de bienfaisance, ses distributions de pain aux indigents, ces asiles, ces refuges, ces fondations des *Dames de Rothschild*, *Nathalie de Rothschild*, *Betty de Rothschild*, *Albert de Rothschild*, qui pour la plupart s'adressaient à tous, sans distinction de culte et de croyance. Ses aumônes particulières étaient innombrables, larges, abondantes, mais ordonnées avec soin et distribuées avec discernement. Il ne donnait qu'à bon escient, aux vraies misères et dans la mesure des besoins de ceux qui faisaient appel à sa générosité.

Cet ordre qu'il apportait dans ses charités l'a fait accuser à tort de sécheresse et d'avarice. Tout au plus aurait-on pu lui reprocher une défiance, trop bien justifiée d'ailleurs par les pièges et les supercheries auxquels il se savait exposé. Pas plus dans ses affaires que dans ses aumônes il ne se faisait à l'idée d'être exploité. Il discutait un courtage de dix francs comme une négociation de dix millions. C'était chez lui question d'amour-propre. « Vous ne me prendrez pas des mouches sur le nez, » disait-il dans son langage familier et pittoresque. Mais une fois sûr qu'il avait devant lui un homme de bonne foi, il se laissait aller à la rondeur et à la bonhomie, qui étaient le fond de sa nature.

Un autre trait de son caractère, c'était la simplicité. Le faste n'était pour M. le baron de Rothschild qu'une sorte de nécessité de sa grande situation. Le travail, voilà quel était le dogme devant lequel il s'inclinait et qu'il avait su faire partager à toute sa famille. Ses fils avaient été appelés de bonne heure à partager sa vie laborieuse. Un de ses petits-fils, M. James de Rothschild, après avoir fait son droit et appris la procédure dans l'étude de ce pauvre de Brotonne dont je vous parlais tout à l'heure, s'est fait inscrire au barreau de Paris et y exerce sérieusement sa profession d'avocat. Lorsque l'on voit tant de fils de famille se précipiter, au premier coup de cloche de leur majorité, dans les plaisirs et les agitations stériles de la vie mondaine, c'est un spectacle digne d'intérêt que celui de ces millionnaires fidèles aux vieilles traditions de leur chef et demandant, comme lui, au travail la consécration de leur fortune.

Les journaux de cette semaine sont remplis d'anecdotes sur le baron de Rothschild. Rien que les mots qu'on lui attribue formeraient un piquant volume. Je ne répondrais pas que tous fussent authentiques. On ne prête qu'aux riches, dit-on, et riche, M. de Rothschild l'était à un double titre. Sa bonne humeur, son esprit fin et original, son langage pittoresque qui empruntait à son accent germanique une saveur toute particulière, suffiraient en tout cas pour justifier les traits et les boutades enregistrées par la chronique. A côté du grand financier dont le nom est désormais inséparable de l'histoire contemporaine, il restera une figure légendaire, un type curieux et unique peut-être, — celui d'un millionnaire arrivé à la popularité.

~~~ Je n'en ai pas encore fini avec les cérémonies funèbres.

Samedi dernier, dès dix heures du matin, un cordon de gardes de Paris et de sergents de ville entourait l'église de la Trinité, dont il interceptait les abords. C'est dans cette église que le corps de Rossini avait été transporté des caveaux de la Madeleine, où il avait été d'abord déposé. Pourquoi la Trinité plutôt que la Madeleine? Il paraît que la paroisse, en s'emparant des restes du maestro, avait empiété sur les droits de la succursale. La succursale a réclamé son mort, pour parler le langage de La Fontaine, et il lui a été rendu. Mais ne pouvait-on épargner à ce pauvre corps ces pérégrinations profanes?

Cette difficulté n'a pas été la seule. Les organisateurs de la cérémonie avaient eu la pensée toute naturelle de faire concourir à l'exécution de la messe toutes les forces vocales et instrumentales de nos établissements lyriques. Ils avaient compté sans l'archevêché. Ni dames ni orchestre, telle a été la première réponse de l'autorité ecclésiastique. A force d'insister, on a obtenu que les dames seraient admises. Mais d'orchestre point. Les violons, à ce qu'il paraît, n'ont pas les mêmes franchises que les sopranos de la chapelle Sixtine. Les harpes seules ont été autorisées, avec l'orgue bien entendu, et la musique de la garde de Paris.

Peut-être l'archevêché avait-il raison. Soyons franc. Une simple messe en plain-chant eût donné à la cérémonie un caractère bien autrement recueilli et conforme à la circonstance. Mais qu'eût dit l'Europe si l'on eût refusé à Rossini une messe en musique?

On connaissait depuis trois jours les magnificences du programme, les noms des artistes qui devaient concourir à son exécution. On s'arrachait les invitations avec la même ardeur que s'il se fût agi d'une *première* du maître, d'un autre *Guillaume Tell*. On négociait des billets aux agences. Il y en a qui se sont payés, dit-on, jusqu'à vingt-cinq louis. Oui, il s'est trouvé des gens qui ont eu l'infamie de faire argent de leurs cartes. Le cœur se soulève quand on y pense.

Aucun ordre d'ailleurs à l'entrée de l'église. Les porteurs de cartes sont renvoyés de sergent de ville en sergent de ville sans pouvoir obtenir la moindre indication. Un grand nombre, arrivés de bonne heure, sont obligés de faire queue et de battre la semelle comme à la porte d'un théâtre. A onze heures seulement l'église est ouverte. On se précipite, on se bouscule, on s'écrase. Il était pourtant si facile d'ouvrir les portes dès le matin et de laisser les arrivants se placer à leur tour, sans bruit et sans scandale!

A l'intérieur, on cause, on rit, on fait la revue de la *salle* — toujours comme au théâtre, avant le lever du rideau. — On monte sur les chaises pour distinguer les célébrités et les personnages officiels. — Ah! voici Auber en costume de sénateur! — Voici Camille Doucet! — Voici Ambroise Thomas! — Prêtez-moi donc votre lorgnette. — Quelle est cette jolie femme qui tient un manchon dans la tribune de l'orgue? On dirait la Patti. — C'est bien elle. — Et à côté, cette grosse dame qui parle à Faure? — Comment, vous ne reconnaissez pas l'Alboni? — Ah! voici Nilsson! — Où çà? — Dans la tribune à droite du chœur. — Celle qui a un toquet? — Non, la blonde en cheveux, devant Jules Cohen. — Et le toquet? — C'est mademoiselle Bloch; elle doit chanter un duo avec Nilsson. — Connaissez-vous le programme? — Non : on l'a changé trois ou quatre fois. — Quelle heure est-il? — Midi passé. — Est-ce que l'on ne va pas commencer? — Ah! voilà qu'on allume les cierges : c'est heureux!

L'orgue prélude en effet : le clergé traverse l'église dans sa longueur pour faire la levée du corps : un piquet de troupe de ligne se range autour du catafalque : le service commence.

Après l'*Introït* et le *Requiem* de Jomelli, exécutés par les chœurs du Conservatoire, Mlles Nilsson et Bloch, MM. Nicolini et Tamburini chantent un *Dies iræ* adapté à la musique du maître. L'auditoire est déjà plus grave et plus recueilli. Mais voici le duo de la Patti et de l'Alboni : le *Liber scriptus*, tiré aussi de la musique du *Stabat*. Non, jamais je n'ai ressenti une pareille émotion musicale. Ces deux voix admirables, d'un métal si pur et si suave, se succédant et se mariant tour à tour, ont fait passer dans l'auditoire comme un frisson de bonheur et de ravissement. A la seconde reprise chantée par l'Alboni, un murmure s'est élevé, bientôt réprimé par la majesté du lieu. L'expression, le sentiment, la méthode, la beauté incomparable de l'organe, tout concourait à remuer le cœur, à le plonger dans des extases infinies. Et il n'a fallu rien moins que le talent de Faure, déployé dans le *Pro peccatis*, pour qu'il ne fût pas écrasé par ce voisinage redoutable. Le *Lacrymosa* du *Requiem* de Mozart est ensuite chanté par les chœurs; puis Mlle Nilsson dit avec un sentiment profond le *Vidit suum* de Pergolèse. A ce morceau succède le *Pie Jesu* (du *Stabat*) chanté par Mmes Krauss et Grossi, MM. Nicolini et Agnesi. L'effet est immense et égale presque celui du duo. Enfin les chœurs entonnent la prière de *Moïse* : les soli sont chantés par Obin, Nicolini, Mme Alboni. Vous jugez si cela est beau! Le clergé dit en faux-bourdon le *De profundis* de la liturgie, et la foule s'écoule sur la marche de *la Gazza Ladra*, exécutée par la musique militaire.

Avant de quitter l'église, nommons tous les artistes qui, soit comme solistes, soit comme concertants, avaient tenu à honneur de faire leur partie dans cette solennité :

Opéra : [illegible] Nilsson, Bloch, [illegible], Arnaud, [illegible]bordes; MM. Colin, Morère, Bonnehée, Caron, Faure, Belval, Obin, David, Gaspard, Mechelaere, Kœnig, Mermand, Grisy, Ponsard.

Théâtre-Italien : Mmes Patti, Krauss, Grossi, Ricci, Vestri, Rosello; MM. Nicolini, Gardoni, Palermi, Agnesi, Ciampi, Verger, [illegible].

Opéra Comique : Mmes Cico, Ugalde, Brunet-Lafleur, Moisset, Guyot; MM. Capoul, Achard, Bataille, Melchissédech, Potel, Bernard, Ponchard, Couderc.

Théâtre Lyrique : [illegible] Schröder, [illegible], Wa[illegible]

A ce personnel de nos grands théâtres, il faut encore ajouter les noms de Mmes Alboni, Méric-Lablache, Monbelli, de-Caters; de MM. Duprez, Roger, Levasseur, Tamburini, Jules Lefort.

Enfin, tous les élèves du Conservatoire.

Les masses chorales étaient dirigées par M. Jules Cohen.

Après le service, le corps a été placé sur le char qui l'attendait devant le porche de l'église. Plusieurs couronnes, dont une en feuillage d'or, couvraient le cercueil, mêlées aux insignes des différents ordres dont Rossini était titulaire. Les cordons du char étaient tenus à la sortie de l'église par MM. Nigra, ministre d'Italie, Mancini, de la députation italienne, de Nieuwerkerke, Auber, Taylor, auxquels ont succédé, en se relayant sur le parcours de la Trinité au cimetière : MM. le prince Poniatowski; Cerutti, consul général d'Italie; Tamburini, Duprez, Perrin, Bagier, de Saint-Georges, Ewart, Liverani, Ivanoff, Faure et Delle Sedie.

Le maréchal Vaillant assistait à la cérémonie. L'Empereur s'était fait représenter par un chambellan.

Je ne nomme pas toutes les illustrations qui avaient pris place dans l'enceinte de la Trinité : cette page entière y suf[illegible]

La place de la Trinité regorgeait de monde : chaque fe-

nètre était occupée par cinq ou six personnes. Des estrades improvisées avaient été élevées devant les boutiques des maisons environnantes. Lorsque le char s'est mis en mouvement, suivi des musiques militaires, la foule s'est ruée à sa rencontre, et c'est avec peine que le cortége a pu se frayer un passage et pénétrer dans la rue de la Chaussée-d'Antin.

Sur les boulevards, même affluence de spectateurs plus curieux que recueillis. Des voix éraillées criaient de loin en loin : « Demandez la vie du célèbre Rossini, un sou ! » Je n'ai pas lu ce canard que l'on m'a dit être extrait du *Petit Journal*. Que l'on me permette à cette occasion de signaler une jolie bevue de notre confrère Timothée Trimm — répétée d'ailleurs avec une touchante unanimité par les journaux qui ont voulu donner à leurs lecteurs la liste complète des œuvres de Rossini. — Cette liste, que le confrère Timothée a empruntée tout simplement à la nouvelle édition de la *Vie de Rossini*, par Stendhal, publiée chez Michel Lévy (page 369), s'arrêtait dans le volume à l'année 1864, date de sa publication. Il n'y avait pour la compléter qu'à y ajouter la mention de l'*Hymne* chantée à l'Exposition universelle, et de la *Petite Messe*, offerte par Rossini à son ami M. Pillet Will. C'est bien ce qu'a fait Timothée : seulement il a désigné la dernière œuvre du maître sous ce titre : *Messe exécutée aux obsèques de M. Pillet Will.* — J'ignore comment M. Pillet Will, qui est vivant et bien vivant, aura pris la plaisanterie.

Des discours ont été prononcés au cimetière par MM. d'Ancona, président de la députation de Pesaro, Camille Doucet, Ambroise Thomas, de Saint-Georges, Perrin, le baron Taylor, Elwart et Arthur Pougin. « L'immortalité, a dit très-heureusement M. de Saint-Georges, ne commence pas pour lui, elle continue. » Et c'est sans doute parce que cette immortalité avait déjà commencé pour Rossini que ses funérailles ont été plus brillantes que tristes et émues. Le nombre relativement restreint de ceux à qui il a été donné de l'approcher ont pu avoir pour l'homme, pour l'ami, des regrets et des larmes; mais l'art qu'il avait déserté depuis longtemps n'avait plus de perte à déplorer. Le génie qui s'était enseveli lui-même il y a quarante ans n'avait plus droit à un deuil posthume.

~~~ Par une coïncidence singulière, le soir même où l'on enterrait le corps de Rossini, la Comédie-Française donnait une représentation destinée à contribuer aux frais du monument d'un autre grand artiste, de celui à qui nous devons ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *Lucrèce, Charlotte Corday, l'Honneur et l'Argent, le Lion amoureux, Galilée*. Celui-là au moins était mort sur la brèche, en combattant encore, dans toute la puissance et toute l'activité de son génie. Il y a deux ans que Ponsard nous a été enlevé et son deuil est présent à tous les cœurs comme s'il datait d'hier. A la vue de son buste placé dans le foyer en compagnie des illustres dont il n'est pas un des moindres, les souvenirs revenaient en foule. On pleurait de nouveau l'homme et le poëte, cette âme si belle et si candide, cette carrière si pleine encore de promesses et si cruellement brisée. On s'associait à ces beaux vers où M. Henri de Bornier traduisait à la fois en homme de cœur et en homme de talent le sentiment unanime :

> Poursuis, poëte, l'œuvre est bonne ;
> Il faut atteindre les sommets
> Où la beauté calme rayonne,
> [illegible]
> Devant ton aile plus hardie,
> Devant ta pensée agrandie,
> D'autres horizons vont s'ouvrir ;
> Quelque chose est en toi peut-être,
> Que les hommes vont mieux connaître ;
> Il faut encore... il faut mourir !
>
> Pourquoi mourir à l'heure où s'élargit la route ?
> O vous tous, ses amis ! vous l'aimiez trop, sans doute.
> Les poëtes heureux irritent le destin,
> Il frappe avant le soir des élus du matin !
> Vous l'aimiez trop, vous tous, qui n'aviez qu'une envie :
> Voir sa gloire grandir, par la vôtre servie !
> Il trouva jusqu'au bout, dans ses calmes travaux,
> Un frère où trop souvent ne sont que des rivaux,
> Et le toit d'un ami, poétique demeure
> Que son génie aimait, charma sa dernière heure.
> Ces dévouements pieux vont-ils s'éteindre? Non.
> Pour le fier monument qui doit garder son nom,
> Où doit revivre aux yeux son image muette,
> L'or du prince se mêle au denier du poëte,
> Afin que, de sa gloire également jaloux,
> Chacun puisse se dire : Elle appartient à tous !

J'aurais voulu pouvoir citer tout entières ces strophes remarquables, où Ponsard et son œuvre sont appréciés avec une élévation de pensée et de langage digne de celui à qui elles rendaient hommage. Le public les a vivement applaudies ainsi que leurs brillantes et sympathiques interprètes, Mmes Ponsin et Tordeus.

La représentation se composait, outre les vers de M. de Bornier, d'*Horace et Lydie* et du *Lion amoureux*. Delaunay jouait pour la première fois le rôle d'Horace. Vous pensez s'il y a été charmant de grâce, d'enjouement et de délicatesse ! Mlle Favart s'était piquée d'amour-propre : avec cette conscience qui est le propre des grands artistes, elle s'était livrée à une étude nouvelle sur le personnage de Lydie, et elle en a fait jaillir des effets et des nuances qui jusqu'alors étaient restés dans l'ombre. Ainsi interprétée, la saynète de Ponsard égale son modèle : le *Donec gratus eram tibi*, du poëte latin.

Si les critiques qui avaient protesté contre le succès du *Lion amoureux*, qui n'y avaient vu qu'un feu de paille, une œuvre éphémère, incapable de supporter l'épreuve d'une reprise, assistaient à cette représentation, ils ont dû reconnaître à quel point ils s'étaient trompés. Le public s'est laissé entraîner, comme aux premiers jours, par ces sentiments virils, par cette poésie mâle et forte. L'enthousiasme était unanime, universel. Rarement, il faut le dire aussi, la pièce avait été interprétée avec cette chaleur et cet entrain. Bressant et Mme Madeleine Brohan, les deux protagonistes, ont enlevé la salle, celui-là par sa puissance dramatique, celle-ci par sa séduction irrésistible et son émotion pathétique. A côté d'eux, Leroux, Maubant, Coquelin, Mlles Riquer et Ponsin — je ne nomme que les rôles principaux — apportaient à l'œuvre de Ponsard le concours de leur talent et retrouvaient plus vifs encore leurs succès de la création. Cette soirée a été un triomphe, et bien des jours se passeront encore avant que ce triomphe ne soit épuisé.

~~~ C'est maintenant au tour de M. de Chilly de payer à la mémoire de Ponsard la dette de l'Odéon. Si M. de Chilly daignait écouter les conseils d'un humble chroniqueur, il remonterait *Agnès de Méranie*, une œuvre trop méconnue du maître. Mais où est l'Agnès, le Philippe-Auguste, le Légat? Je cherche en vain dans la troupe de M. de Chilly. Il faudrait des engagements nouveaux. Qu'à cela ne tienne! Les sujets ne manquent pas. Le tout est d'y mettre le prix, et M. de Chilly, comme on sait, n'est pas homme à lésiner.

Puisque voici M. de Chilly sur le tapis, parlons un peu de la lettre qu'il vient d'adresser à un journal, en réponse aux *ennuis* de M. Latour Saint-Ybars.

M. Latour a présenté à M. de Chilly une pièce en cinq actes, en vers, intitulée *l'Affranchi*. Tout naturellement, il eût été heureux de voir sa pièce mise à l'étude ou prendre rang dans un temps assez rapproché. M. de Chilly trouve que M. Latour est bien impatient. Il répond qu'il n'avait reçu la pièce de M. Latour qu'à corrections et que *l'Affranchi*, corrigé suivant ses indications, ne lui a été rendu que le 2 novembre courant, et n'a pu prendre rang qu'à partir de cette dernière date. Il ajoute que, « s'il suivait l'ordre des réceptions, M. Latour ne devrait passer qu'après Mme George Sand, MM. Saint-Georges et Lockroy, Louis Bouilhet, Pailleron, Laluyé, du Boys, L. Stappuy, Charles Narrey, etc., qui ont des ouvrages reçus antérieurement à *l'Affranchi*, et que d'ailleurs l'article 6 de son traité avec les auteurs lui laisse un délai de deux ans et demi, à partir de la réception, pour une pièce en cinq actes. »

Mais M. de Chilly est bon prince, et, après avoir constaté son droit, il daigne faire entrevoir à M. Latour Saint-Ybars qu'il n'est pas impossible qu'il se fasse fléchir en sa faveur.

Devant cette déclaration, M. Latour Saint-Ybars doit s'estimer un homme heureux. Que s'il n'appréciait pas son bonheur, je lui citerais le petit fait que voici :

Il y a quelque dix ou douze mois, un auteur de province charge un de ses amis de présenter à M. de Chilly un drame en quatre actes. M. de Chilly reçoit l'ami avec sa courtoisie ordinaire. — Vous me demandez une lecture, dit M. de Chilly, je suis prêt à vous l'accorder : seulement, en homme franc que je suis, je dois vous dire qu'elle n'aboutira pas. Mon théâtre est pris pour deux ans et demi, je suis débordé et je ne sais, à l'heure qu'il est, comment je pourrai faire face à tous mes engagements.

L'ami remercia M. de Chilly de sa noble franchise et rengaina son manuscrit.

Depuis lors, M. de Chilly a reçu *Diane de Ligneris*, *le Drame de la rue de la Paix*, sans compter *l'Affranchi*... et les autres.

Un Talleyrand au petit pied, ce M. de Chilly!

Que M. Latour ne désespère donc pas! Avec M. de Chilly il ne faut croire que la moitié de ce qu'il dit.

A propos, sur la liste que donne M. de Chilly des pièces reçues par lui, je ne vois pas figurer le *Gutenberg* de mon ami Édouard Fournier. Ou je me trompe fort, ou ceci sent la porte de derrière. Eh bien, tant mieux! Si j'en crois les échos qui m'arrivent de la Comédie-Française, *Gutenberg* est une œuvre des plus remarquables, et qui, moyennant quelques retouches, serait certainement reçue à une seconde audition. Je sais bien qu'entre M. Édouard Fournier et le comité de lecture il y a une certaine lettre et un certain feuilleton. Ce ne sont pas là des abîmes, et, comme on dit, querelles d'amoureux ne tirent pas à conséquence.

GÉROME.

BULLETIN

Le séjour de Leurs Majestés Impériales à Compiègne a été marqué, la semaine dernière, par la visite du prince et de la princesse de Galles. L'Empereur est allé au chemin de fer, au-devant de Leurs Altesses. Le prince et la princesse sont montés dans la voiture découverte de l'Empereur, et se sont rendus au palais en passant par la ville.

Une grande chasse à courre a eu lieu à l'occasion de la présence de ces nobles hôtes; elle a été favorisée par un temps superbe. Une foule considérable de curieux s'était rendue au Puits-d'Antin, lieu où les veneurs avaient fixé le rendez-vous. Dans le cercle des chasseurs on remarquait la plupart des châtelains des environs, décorés du bouton de la Vénerie.

L'Empereur, l'Impératrice et la princesse de Galles sont arrivés en chars à bancs. L'Empereur avait conservé son costume de ville. Le Prince Impérial portait l'uniforme des chasses et montait un petit poney bai clair.

Quant au prince de Galles, il avait revêtu l'habit écarlate des chasseurs anglais. Plusieurs personnes de sa suite portaient également ce costume, qui tranchait au milieu de la nombreuse cavalcade.

Un grand nombre de cerfs ayant été mis sur pied, la chasse n'a donné aucun résultat. Un petit incident a été remarqué. Au détour d'une allée, le prince de Galles heurta une troupe de cerfs et fut désarçonné; mais il se remit prestement en selle, sans avoir reçu aucune contusion.

Le lendemain, samedi, une chasse à tir a eu lieu dans les magnifiques tirés du Buissonnet, entre la route de Soissons et la plaine de Choisy. Le prince de Galles était naturellement au nombre des tireurs désignés par l'Empereur. On assure que le chiffre des pièces abattues s'est élevé à près de deux mille.

Dans la soirée du samedi, le prince et la princesse de Galles ont pris congé de Leurs Majestés.

L'Angleterre vient de traverser la période de ses élections parlementaires. La lutte a été très-animée et a donné lieu à ces scènes pittoresques et bruyantes qui se reproduisent invariablement, en pareille circonstance, chez nos voisins d'outre-Manche. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des épisodes divers dont les bourgs et les comtés ont été le théâtre. Quant à l'appréciation des résultats que les scrutins ont donnés, ils échappent à notre compétence. Nous aimons mieux laisser la parole au crayon, et nous appelons l'attention sur l'intéressante gravure que nous envoie l'un de nos correspondants; cette gravure rend fidèlement l'aspect curieux de la grande salle de Guildhall, à Londres, pendant la période des *hustings*.

Dans notre prochain numéro, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs deux autres dessins consacrés également aux élections anglaises.

Les urnes électorales ont presque en même temps joué un rôle prépondérant de l'autre côté de l'Atlantique. Le général U. S. Grant a été nommé, comme on sait, président des États-Unis. Dans notre prochain numéro, nous donnerons le portrait du célèbre général. Aujourd'hui nous publions, d'après un croquis que nous venons de recevoir de New-York, un dessin représentant une manifestation populaire en l'honneur du général Grant; cette manifestation a eu lieu au square de l'Union, à New-York, le soir du jour où les résultats définitifs du scrutin ont été connus. Processions à pied et en voitures, avec force lanternes et transparents lumineux, fanfares, hurrahs frénétiques, libations copieuses, rien n'a été négligé pour fêter dignement l'élection du premier magistrat des États-Unis.

Selon l'usage séculaire, la population de Madrid a célébré avec tout l'éclat possible la fête de sainte Eugénie, patronne de la capitale de l'Espagne. Un de nos dessins représente un épisode curieux de cette journée. A l'occasion de la Sainte-Eugénie, les souverains espagnols ont permis de tout temps que les portes du domaine royal du Pardo fussent ouvertes au public. Toute la population nécessiteuse de Madrid, au nombre de plusieurs milliers d'individus, hommes, femmes et enfants, se répand dans le parc et fait une ample récolte de glands doux, fruit farineux fort estimé des Madrilènes, et dont le goût rappelle celui des châtaignes. Chacun a le droit de sortir avec sa charge de glands doux, mais pas au delà. Il est curieux de voir tous ces individus en costumes bigarrés s'avancer péniblement vers les barrières, le dos courbé sous des sacs pesants. Au delà des portes, attendent les bêtes de somme sur lesquelles on déposera les fardeaux.

Mais la journée n'est pas consacrée tout entière au travail de la récolte. Les Madrilènes ne perdent pas une si belle occasion de danser, de chanter et de jouer de la guitare. On devine facilement que le nouveau gouvernement s'est bien

gardé de toucher à un privilége auquel la population de Madrid tient essentiellement.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres vient de tenir sa séance générale annuelle, sous la présidence de M. Regnier.

Après un éloge du duc de Luynes, prononcé par M. Guigniaut, secrétaire perpétuel, et un discours de M. Egger sur les études grecques en France, on a procédé à la distribution des récompenses.

Le prix des antiquités nationales de France a été mérité par M. Jules Labarte, pour son *Histoire des arts industriels*.

Le prix de numismatique a été décerné à M. de Promis, de Turin, pour ses travaux.

Enfin le prix Gobert a été obtenu par M. Léon Gautier pour ses *Épopées françaises*.

Le prix Bordin est ajourné à 1870.

La séance s'est terminée par la proclamation des archivistes paléographes pour 1868.

Les travaux de restauration de la galerie d'Apollon, au Louvre, sont terminés.

Cette belle galerie et ses précieuses collections d'émaux seront bientôt rendues au public. On enlève les échafaudages et l'on remet en place les vitrines.

Les congrès archéologique de France vient de tenir sa trente-cinquième session dans les départements méridionaux. Il s'est réuni successivement à Carcassonne, à Narbonne et à Perpignan.

Le professeur Palmieri écrit de Naples que le nouveau cône du Vésuve, qui s'est formé pendant le mois de novembre, est doué d'une grande activité; il s'élève majestueusement auprès de ses aînés, celui de novembre 1837 et celui de 1867. Il éclate presque continuellement, lançant des fragments de lave incandescente. Récemment la première lave est descendue dans l'Atrio del Cavallo (le porche du cheval); elle s'est arrêtée à quelque distance du Canale de l'Arena. Une autre lave est descendue davantage à l'orient, mais elle s'est arrêtée.

Une nouvelle dépêche de Naples a annoncé que l'éruption prenait des proportions de plus en plus considérables. La lave qui s'échappait en abondance du cratère menaçait de détruire les villages voisins.

Plusieurs maisons de campagne ont été renversées par les torrents de lave.

On signalait l'arrivée d'un nombre considérable d'étrangers, avides de contempler ce spectacle imposant et extraordinaire.

Les correspondances agricoles contiennent de bonnes nouvelles des semailles dans un bon nombre de départements.

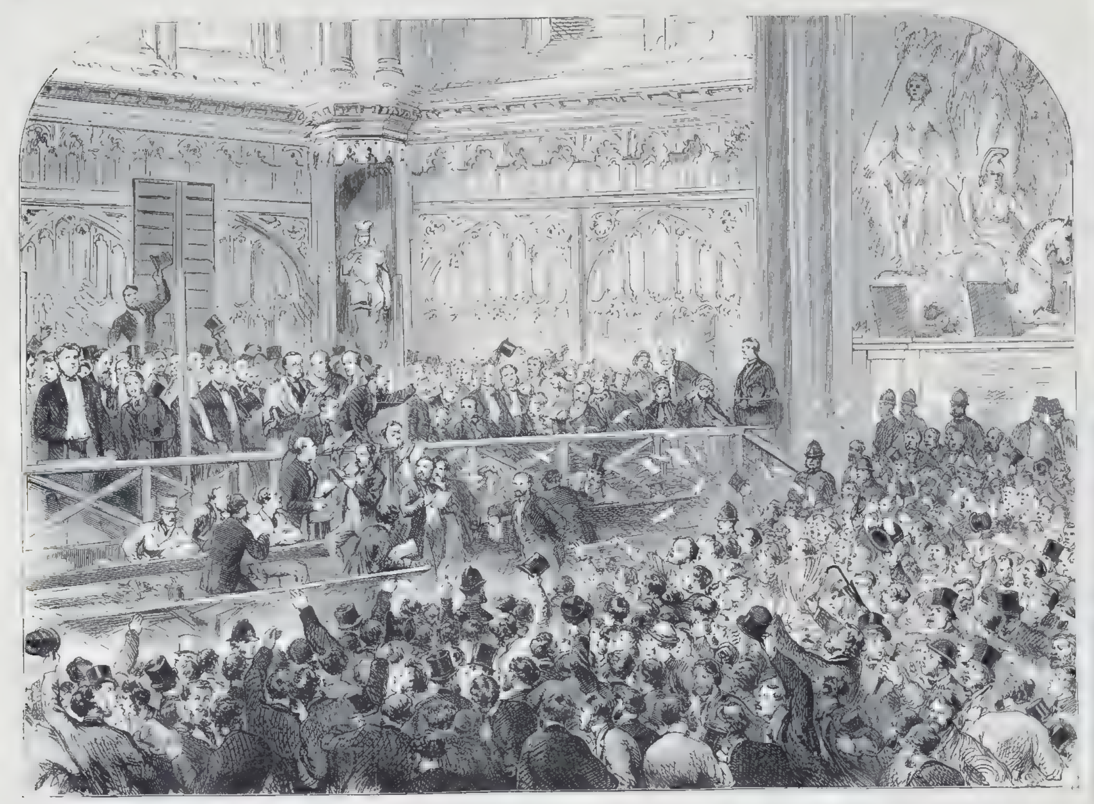
On écrit du département de l'Indre : Jamais les ensemencements ne se sont faits dans de meilleures conditions; des Hautes-Alpes : la végétation est ravivée; les semailles d'automne ont une vigueur et une force vraiment remarquables; du Nord : les semailles s'exécutent par un temps favorable; de l'Aisne : les ensemencements se font dans d'excellentes conditions; les seigles sont déjà levés; du Bas-Rhin : les semailles pourront bien lever sur les champs humectés profondément.

De l'Eure : les semailles de blé se poursuivent avec activité, et cette année du moins, les semences seront de première qualité, ce qui n'est pas une des moindres garanties d'une bonne récolte; du Cher : les ensemencements d'automne se font dans d'excellentes conditions, et ils sont déjà fort avancés; toutes les graines livrées à la terre lèvent avec rapidité; du Puy-de-Dôme : les semailles de seigle sont dans le meilleur état; du Gard : on laboure, on sème avec activité; de la Haute-Garonne : les terres qui doivent être emblavées se préparent à souhait; de la Haute-Vienne : les grains en terre et qui sont levés présentent un bon aspect.

M. Faustin Hélie, chargé de rédiger le rapport sur la révision du procès de Lesurques, a déjà déposé son travail au



LE DOCTEUR VAN SCHMITT; dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Disdéri. — Voir page 751.



ÉLECTIONS PARLEMENTAIRES A LONDRES. — LES *HUSTINGS* A GUILDHALL; dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.



LA PLATE-FORME DE LA FORTERESSE DE KŒNIGSTEIN, DANS LE ROYAUME DE SAXE, d'après M. H. [illegible]. — Voir [illegible]

greffe de la chambre criminelle de la cour de cassation. L'affaire est indiquée pour les 3 et 4 décembre.

On sait que des trois expéditions au pôle nord, la première, l'expédition allemande, est déjà revenue sans avoir pu accomplir sa mission. Un télégramme arrivé à Stockholm donne les détails suivants sur l'expédition suédoise, qui s'est avancée le plus loin vers le point cherché, c'est-à-dire au delà du 82ᵉ degré, sans avoir pu résoudre le grand problème :

« Kjeon (station télégraphique la plus septentrionale de la Norvége), 22 octobre, quatre heures du soir.

« Depuis le 15 septembre on a fait quatre tentatives pour arriver jusqu'au 82ᵉ degré 42 minutes. [illegible] des glaces. Notre situation est très-périlleuse. La *Sofia* (le bateau à vapeur) fait eau et nous sommes forcés de venir en arrière. Le froid est intense. Une nouvelle tempête et de nouvelles glaces rendent impossible d'avancer davantage vers le nord.

« Vers l'est, nous avons rencontré les mêmes obstacles; c'est pourquoi nous sommes revenus le 20 octobre à Tromsö.

« Pendant un mois de course au 82ᵉ degré, nous avons fait des expériences et recueilli des observations curieuses sur la glace et la température du bassin du pôle. »

Rouen imite Paris, mais en le distançant. MM. Marseille, envisageant sous un côté pratique et lucratif la question de l'émancipation des femmes, viennent d'organiser des luttes de dames dans la capitale de la Normandie.

Ces dames sont entrées dans l'arène revêtues d'élégants costumes de débardeurs. Les passes ont été très-belles : le rire semblait électriser les lutteuses. L'honneur de la séance est resté à une géante, qui a *tombé* son adversaire, grâce à son poids *officiel* de 123 kilogrammes.

En somme, le public paraît s'être fort amusé de ce nouveau genre de gymnastique, « qui, ajoute le *Nouvelliste de Rouen*, loin de détruire les grâces naturelles de la femme, lui donne au contraire un nouveau charme. »

Ceci est une opinion que nous aurons quelque peine à partager, et dont nous laissons toute la responsabilité à notre [illegible].

L'Exposition universelle de 1867 a fait grand bruit; elle a remué les hommes de notre génération, et ses leçons ne seront point perdues de sitôt dans le monde artistique, industriel et commercial. Cependant, parmi les plus assidus, parmi ceux qui ont consacré le plus de temps à l'étude des objets exposés, qui répondrait d'avoir présents à la mémoire tous les détails de cette collection immense, où sont venus se classer les produits de la terre entière? Qui répondrait d'avoir tout vu, et d'avoir toujours bien vu? Personne, assurément.

Il est bon, à une année de distance, d'avoir sous la main un livre écrit par un connaisseur, par un esprit ardent au travail, par un écrivain consciencieux, qui complète les lacunes de l'examen que l'on a pu faire soi-même, et rappelle des souvenirs sujets à s'effacer. Le volume de M. Auguste Luchet, intitulé : *l'Art industriel à l'Exposition universelle de 1867*, est précisément le memento qui convient aux personnes s'occupant de mobilier, de vêtements et d'aliments. L'auteur a montré dans ces pages les remarquables qualités de son style; il n'a rien passé sous silence, et ses appréciations, pour être modérées, n'en sont que plus assurées d'une autorité grande.

Nous recommandons le livre de M. Auguste Luchet aux amateurs de l'art de bien dire.

On vient d'essayer dans les ateliers du *Times* une nouvelle presse qui dépasse tout ce qui a été inventé jusqu'à ce jour.

Le papier destiné à l'impression est placé, sans solution de continuité, sur un rouleau qui le débite au fur et à mesure [illegible].

La machine peut imprimer 46,000 feuilles, soit 23,000 numéros complets à l'heure. C'est le chiffre le plus élevé qu'on ait jamais obtenu.

La même machine coupe le papier à la dimension, le plie et le livre avec son numéro d'ordre.

Voici quelques renseignements assez curieux sur les résultats que donne l'exploitation des boues de Paris.

Pour les adjudicataires qui l'achètent en masse, la boue de Paris vaut près de 600,000 francs; mais, lorsque après avoir séjourné dans les pourrissiers, elle est vendue comme engrais de trois à cinq francs le mètre cube, son produit s'élève à environ *trois millions de francs*.

En 1823, la ville de Paris n'affermait les boues qu'au prix de 75,000 francs; en 1831, les adjudicataires les payèrent 166,000 francs, et en 1845, le chiffre atteignit 500,000 fr. Depuis l'annexion des anciennes communes de la banlieue, ce prix a subi une grande augmentation; chaque arrondissement a un adjudicataire; quelques-uns même, les plus considérables, en ont deux et trois. Sur les bénéfices qu'ils réalisent, ils sont obligés de pourvoir aux frais du balayage des rues et du transport des immondices. Le personnel affecté à ce service, qui demeure sous la direction et la surveillance de l'autorité, est fixé par le cahier des charges, et se compose de plusieurs milliers de personnes.

A l'une des dernières séances de la Société de géographie de Paris, présidée par M. Jules Duval, l'intérêt a été concentré sur un mémoire présenté par M. Adrien Germain, sur les États du sultan de Mascate, en Arabie.

Ce savant professeur hydrographe de la marine avait été envoyé par le gouvernement français dans la mer des Indes, pour relever la véritable position d'un grand nombre de points. C'est à la suite d'un séjour prolongé dans ces parages, que M. Germain a pu étudier à fond la situation intérieure des États du sultan de Mascate, que nous nommons improprement iman.

Le siége de la puissance, bien affaiblie aujourd'hui, de ce chef musulman, est à Mascate, sur la côte d'Arabie, presque à l'entrée du golfe Persique.

Son action s'étend sur toute la côte d'Asie qui fait face à l'Arabie et par conséquent sur le Béloutchistan et le midi de la Perse. Toute la côte d'Afrique, dont Zanzibar occupe le centre, reconnaissait la domination du sultan de Mascate sur une étendue de près de dix degrés.

Le chef qui gouverne cette région, oncle du sultan actuel, ne reconnaît plus sa domination depuis 1855, et le tribut de 40,000 piastres qu'il envoie chaque année à Mascate ne continue à être servi que parce que telle est la volonté de l'Angleterre, qui apporte au sultan l'appui de sa puissance dans l'intérêt de la disparition de la piraterie.

Les communications de M. Germain sur la constitution féodale de Mascate, sur sa décadence, sur la situation des populations, ont particulièrement intéressé la Société de géographie, qui a vivement engagé son honorable membre à lui présenter sans retard la partie de son travail relative aux côtes d'Afrique.

TH. DE LANGEAC.

VALENTIN
LE MAITRE D'ÉCOLE

(Suite[1].)

II

Depuis une demi-heure, les enfants avaient quitté l'école. Valentin Stoop, l'instituteur, entra dans son jardin, s'avança à pas lents dans le chemin unique, resta un instant en contemplation devant les grands arbres qui s'élevaient derrière la haie, puis continua sa marche et se laissa tomber sur un banc de bois.

Il eût été difficile de deviner son âge, car la petite vérole l'avait défiguré, et, quoiqu'il ne fût pas si absolument laid qu'il le pensait, il avait des raisons de supposer qu'il ne ferait jamais naître un doux penchant dans le cœur d'une femme. Il était grand et bien pris. L'expression de ses yeux indiquait un esprit calme et rêveur, plein de bonté et de tristesse.

Il était vêtu de noir, avec une cravate blanche. Ses habits, plus recherchés et mieux soignés qu'on ne pouvait s'y attendre chez un pauvre instituteur de village, montraient peut-être bien la corde à certaines places, mais ils étaient soigneusement brossés; et l'on pouvait conclure de la blancheur immaculée de son linge que le chagrin ne lui avait pas fait perdre l'instinct des soins personnels.

Lorsqu'il s'était assis sur le banc, il avait jeté un regard désolé sur sa demeure délabrée et sur son petit jardin. Les murailles noires, d'où le plâtre se détachait par plaques, et les pommes de terre dont la culture devait aider à soulager sa misère, firent éclore sur ses lèvres un sourire amer, et il détourna le visage comme pour se soustraire à ces témoins de sa pauvreté et de son humiliation.

Peu à peu il s'abîma dans des pensées plus douloureuses encore. Sa tête tomba sur sa poitrine et il demeura immobile comme une personne endormie. Un profond silence régnait autour de lui. Le bruit lointain du moulin à huile eût seul pu troubler sa rêverie, s'il n'y avait pas été accoutumé.

Au bout d'un quart d'heure, il releva la tête. Il lui sembla que quelqu'un l'avait appelé. Le mot *maître* avait bien frappé son oreille; mais, comme il était sujet à de pareilles illusions des sens, il doutait, et regarda autour de lui.

Alors, il entendit appeler son nom, son nom de jeune homme, par une voix d'une douceur étrange; c'était un son qui pénétra jusqu'à son cœur et le fit se lever comme en sursaut. Il entendit de nouveau la voix qui criait :

— Monsieur Valentin! monsieur Valentin!

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta comme si une apparition avait frappé ses regards.

Au-dessus de la haie de son voisin, entre les feuilles d'un bosquet de seringat, il aperçut une ravissante tête de femme; des yeux bleus qui le regardaient avec amitié, des lèvres roses qui lui souriaient avec une expression si franche et si cordiale, qu'il en fut à la fois intimidé et confus, et regarda avec stupeur la jeune inconnue qui l'appelait.

— Approchez un peu, je vous prie, maître, dit Hélène, j'ai quelque chose à vous demander. Excusez ma hardiesse; je veux vous prier de me rendre un léger service. Vous êtes bon et serviable, vous ne me refuserez pas.

Le maître d'école s'approcha de la haie, se découvrit respectueusement et répondit d'une voix émue :

— Mademoiselle, ce serait un honneur et un bonheur pour moi de pouvoir faire quelque chose qui vous fût agréable; mais je doute... Parlez, je vous en prie, et, si cela m'est possible...

— Oh! monsieur Valentin, ce que j'ai à vous demander n'est ni si grave ni si important que vous le croyez. Il me paraît que vous avez coutume d'envisager les choses trop sérieusement. Il faut avoir l'esprit plus léger. L'homme a déjà assez de chagrin ici-bas pour qu'il ne s'en fasse pas lui-même par ses idées.

En parlant ainsi, elle riait avec une douce raillerie qui décontenança si fort le pauvre maître d'école, qu'il ne sut que [illegible] jeune fille avait su lire du premier coup d'œil, au fond de son cœur; comment il se faisait qu'elle le nommât de son nom de baptême comme une amie ou une sœur. Le connaissait-elle, par hasard? Il ne se rappelait pourtant pas l'avoir jamais vue.

Peut-être Hélène avait-elle du plaisir à voir cette profonde stupéfaction. Quoi qu'il en soit, elle reprit après un moment de silence :

— Eh bien, approchez encore un peu; vous me forcez de crier. Je vais vous dire ce que je désire de vous. Vous aimez les fleurs, n'est-ce pas, et vous connaissez à fond l'horticulture?

— Quoi! vous savez, mademoiselle...? balbutia l'instituteur, de plus en plus étonné.

— On me l'a dit et je le crois. Je suis la fille de votre voisin le fabricant d'huile. Pendant cinq mois, j'ai été absente. Je suis restée à Waereghem, chez ma tante qui était malade. Mais, Dieu soit loué! elle est tout à fait guérie. Maintenant, me voilà revenue chez mes parents. J'avais ici, dans ce jardin, beaucoup de fleurs; car, ainsi que vous, monsieur Valentin, j'adore ces favorites de la nature. Mais, en entrant à la maison, j'ai trouvé presque toutes mes fleurs desséchées, et je crois que j'en perdrai plus de la moitié. Cela me fait grand'peine, et, quand je vois mes pauvres plantes penchées tristement vers la terre, j'en pleurerais presque, si l'on pouvait perdre courage pour si peu. Vous me donnerez des conseils, n'est-ce pas? Vous me direz ce que j'ai à faire pour ranimer mes fleurs, du moins celles qui ne sont pas tout à fait mortes?

— Vos plantes, mademoiselle, sont mortes des suites de la longue sécheresse que nous avons eue, répondit le maître d'école à demi délivré de sa timidité. Votre jardinier a probablement négligé de les arroser à temps.

— Notre jardinier, monsieur Valentin, est un vieux brave homme qui s'entend mieux à cultiver des légumes qu'à soigner des fleurs. Il dit qu'il les a arrosées abondamment, mais que ces perpétuels arrosements rendent la terre dure comme une pierre et font, par là même, périr les plantes les plus délicates.

— Il a raison, mademoiselle; mais il y a un moyen de prévenir cela : c'est de couvrir la terre, autour des plantes, de fumier et de paille. Alors, l'eau ne tombe pas immédiatement sur la terre, et celle-ci reste fraîche et molle.

— Vous voyez bien, monsieur Valentin, que vous êtes grand connaisseur, s'écria joyeusement la jeune fille. Notre jardinier ne savait rien de cela. S'il l'avait su!... Maintenant, il est trop tard pour recourir à ce moyen.

— Nullement, mademoiselle. Il y aura encore de la sécheresse. D'ailleurs, si votre jardinier entoure les plantes malades d'un peu de fumier sec, l'eau dissoudra la matière nutritive et la fera pénétrer jusqu'aux racines. Vous verrez, les fleurs qui ne sont pas tout à fait mortes auront de nouvelles feuilles avant peu et grandiront avec vigueur.

— Merci de votre bon conseil, monsieur Valentin, dit la jeune fille. Je ne comprends pas bien toutefois, malgré la clarté de votre explication, comment il faut s'y prendre. Ayez l'obligeance de venir dans notre jardin et de me montrer comment je dois faire; je vous en serai très-reconnaissante.

— Dans votre jardin, mademoiselle? balbutia l'instituteur hésitant.

— Et pourquoi pas, monsieur Valentin? Vous qui aimez les fleurs et la verdure, vous devez avoir souhaité plus d'une fois de vous promener sous nos grands arbres. Satisfaites ce désir pour me rendre service. Venez, je vous montrerai mes fleurs; il y en a encore que vous verrez avec plaisir. Refuseriez-vous? Oh! monsieur Valentin, il faut accepter ce qu'on vous offre de bon cœur.

— Mais vos parents, mademoiselle? Ils pourraient se formaliser de ma hardiesse.

— Mes parents désirent depuis longtemps faire plus ample connaissance avec vous; mais eux aussi n'osaient pas vous en parler. C'est comme cela que beaucoup de gens ne frayent pas ensemble, quoiqu'ils se sentent portés les uns vers les autres par la sympathie. Mes parents savent que je vous invite et ils vous attendent.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, je vais me hâter. Votre invitation est trop gracieuse pour que j'ose refuser.

— Je vous remercie, monsieur Valentin, de votre obligeance. Je me tiendrai à la porte pour vous introduire et vous présenter à mes parents. Vous verrez comme ils vous accueilleront amicalement!

En achevant ces mots, elle retira sa tête et disparut derrière le bosquet de seringat.

Le maître d'école, dans une immobilité complète, contempla quelques instants encore l'endroit où sa jolie tête, éclairée par des yeux d'un bleu si doux, s'était montrée dans un cadre de verdure à fleurs blanches. Puis il se retourna et gagna l'école tout rêveur. Il monta à sa petite chambre, changea de redingote et s'arrangea du mieux qu'il put. Ses lèvres remuaient et il murmurait à voix basse : « Monsieur Valentin, monsieur Valentin. » Il souriait doucement; il y avait de la joie dans son regard, et, contre son habitude, il levait la tête et marchait délibérément lorsqu'il se dirigea vers la demeure de son voisin.

Il fut pris d'une émotion nouvelle en apercevant sur le seuil de la porte la charmante jeune fille, qui, avec une impatience d'enfant, lui faisait signe de se hâter.

Elle le prit par la main et le conduisit dans la maison en disant :

— Il y a déjà longtemps que je me tiens à la porte, monsieur Valentin, et mes parents vous attendent. Venez par ici, dans cette chambre... Tenez, les voilà.

1. Voir le numéro 723.

Le fabricant d'huile, Jean Minnens, était un homme robuste, avec des joues rouges et une figure commune qui indiquait l'amour de la bonne chère et d'une vie aisée. Sa femme, malgré son embonpoint, portait encore les restes d'une grande beauté; il y avait plus de finesse dans ses traits, et dans ses yeux plus de vivacité.

Au premier coup d'œil, on reconnaissait en eux des campagnards enrichis, car, bien qu'ils fussent habillés à la mode de la ville, il y avait dans leur extérieur quelque chose qui rappelait les paysans.

Hélène conduisit le maître d'école devant ses parents, qui le regardèrent avec indifférence et restèrent assis.

— Voici, leur dit-elle, M. Valentin Stoop, qui depuis longtemps voulait vous demander l'autorisation de se promener [illegible].

— Et pourquoi en parler à d'autres sans m'en avoir dit un mot? demanda le fabricant d'huile d'un ton brusque.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit l'instituteur. Je n'oserais nier que je n'aie eu souvent ce désir, mais soyez certain que je n'en ai jamais parlé à personne.

— Alors, comment ma fille peut-elle le savoir?

Hélène avança une chaise et invita le maître d'école à s'asseoir. Elle espérait échapper ainsi à la question de son père.

— Asseyez-vous, monsieur, dit la mère. Puisque vous êtes en conversation avec mon mari, il serait impoli à nous de vous laisser debout. Pas de timidité, faites comme si vous étiez chez vous.

— Oui, oui, maître, répéta le fabricant d'huile, comment pouvez-vous expliquer cela, que ma fille sache ce dont vous n'avez parlé à personne?

— Eh bien, père, s'écria la jeune fille, quoi d'étonnant à cela? Je l'ai deviné.

— Impossible. Tu ne dis pas la vérité. Je n'aime pas qu'on me prenne pour jouet, et je veux savoir de qui tu as appris que le maître voulait me faire une pareille demande.

— Ne te fâche pas, mon petit père, dit Hélène en le caressant. Écoute, je vais t'expliquer cela. Quoique ma chambre soit située tout à fait à l'extrémité de notre maison, je puis, de ma fenêtre, voir de loin le jardin de l'école. Depuis que je suis revenue, j'ai remarqué plus d'une fois sur le banc, près de la haie, un homme qui courbait la tête et qui restait longtemps immobile, dans cette position. Je me suis dit: « Notre maître d'école doit avoir du chagrin. » N'est-ce pas, monsieur Valentin, vous aviez un peu de chagrin?

— Je rêve et je réfléchis beaucoup en effet, mademoiselle, répondit-il. Et comment pourrait-il en être autrement? Je suis toujours seul avec mes idées.

— Vois-tu bien, père, que je ne me trompais pas! C'est que ceux qui ont un cœur sensible et compatissant devinent pour ainsi dire les peines des autres. En voyant M. Valentin si tristement assis dans son pauvre petit jardin où il ne vient que des pommes de terre, j'ai supposé qu'il devait souhaiter se promener dans notre grand jardin, d'autant plus que j'ai ouï dire qu'il est grand connaisseur et amateur de fleurs.

— Soit! répondit le fabricant d'huile; fais donc à ton gré, Hélène. Le maître peut se promener dans notre jardin tant qu'il lui plaira.

— Vous nous ferez plaisir, monsieur, et vous ne nous gênerez en aucune façon, ajouta la mère; car, excepté notre Hélène, il n'y a personne de nous qui aille beaucoup au jardin.

— Oserai-je profiter de votre bonté? balbutia l'instituteur. Je crains que mon indiscrétion...

— Oui, je vous le conseille, dit en riant le fabricant d'huile, essayez de résister au caprice que cette petite fille s'est fourré dans la tête. Elle n'en démordra pas, et saura bien vous mener comme elle nous mène, sa mère et moi. Voudriez-vous faire des cérémonies, maître? Je n'y tiens nullement. Ce que je dis, je le pense. Promenez-vous dans le jardin, venez dans la maison aussi souvent qu'il vous plaira; et, si cela ne vous plaît pas, c'est encore bien.

— Certainement, monsieur, vous serez toujours le bienvenu, ajouta sa femme en guise de correctif.

— Voyez-vous, monsieur Valentin, que vous ferez plaisir à mes parents! s'écria la jeune fille. Venez, venez, ne perdons pas de temps. Mon père doit aller à la fabrique surveiller ses ouvriers, ma mère aussi a sa besogne. Nous allons au jardin. Je veux vous montrer mes fleurs tout de suite.

Dans le vestibule, elle lui dit en souriant et presque à l'oreille:

— Mon père est un homme singulier; il a le meilleur cœur du monde, mais il veut le cacher, et c'est pour cela qu'il a l'air un peu brusque; ma mère aussi est très-bonne, et elle aime bien que je secoure les pauvres et que je console ceux qui souffrent.

Le maître d'école se laissa conduire dans le jardin comme un enfant docile. La voix de l'aimable jeune fille résonnait à son oreille comme une musique enchanteresse, et il n'écoutait pour ainsi dire pas ce qu'elle disait, tant il était absorbé par ses douces et vagues pensées. Il n'était plus ému ni intimidé; maintenant qu'il était avec sa petite protectrice, hors de la présence de ses parents, il se sentait plein de joie et de courage. Il s'était même enhardi jusqu'à lui sourire avec reconnaissance lorsqu'elle lui dit qu'elle était charmée d'avoir lié connaissance avec lui.

Hélène montra du doigt une petite élévation.

— Là-bas, dit-elle, derrière le grand frêne pleureur, sont mes fleurs. Il faut me dire tout ce que vous savez et ne pas m'épargner vos explications; alors, le jardinier sera étonné de mon érudition, et je vous serai reconnaissante de votre obligeance. Nous y sommes. Voyez comme ces pensées sont petites et chétives. L'année dernière, je les ai reçues en cadeau de la baronne; elles étaient si grandes et si belles, alors! maintenant, ce n'est plus rien. C'est à cause de la sécheresse, n'est-ce pas, monsieur Valentin?

— Non, mademoiselle, ce n'est pas la sécheresse seule. Pour avoir toujours de belles fleurs et conserver l'espèce, on ne doit pas laisser les tiges s'allonger trop; en septembre, il faut en couper tout le feuillage ou les repiquer, car les plantes qui ont trop grandi périssent pour la plupart en hiver, ou ne donnent, l'année suivante, que des fleurs toutes petites. Telle est la première condition pour bien cultiver la *viola tricolor*.

— Comment nommez-vous cette fleur? demanda la jeune fille.

— *Viola tricolor*, mademoiselle.

— Vous savez le latin?

— Non, mademoiselle, mais je connais les noms de beaucoup de fleurs et de plantes.

— Toutes les plantes ont-elles donc un nom?

— Oui, mademoiselle.

— Les petites et les grandes?

— Toutes.

— Et cette herbe singulière, là, qui ressemble à une plume pour un chapeau de femme?

— C'est la *stifia pennata*, mademoiselle.

— C'est drôle! et cette plante avec ses belles feuilles tachées?

— *Hydrangea japonica variegata*.

— Quel nom bizarre! Ma tante me l'a donnée comme une rareté.

— Elle est jolie sans être rare. Mais, là où elle est, elle mourra probablement.

— Pourquoi?

— Parce que, mademoiselle, toutes les plantes à feuilles tachées ou rayées veulent être placées à l'ombre. Ces taches ou marbrures, que nous considérons comme une beauté, sont une espèce de maladie. Les plantes qui en sont atteintes craignent le grand soleil, et on ne peut pas trop les arroser non plus, car elles périssent facilement. D'ailleurs, l'*hortensia* commun exige également un terrain légèrement humide et ombragé.

— Voyez, monsieur Valentin, c'est mon père qui m'a acheté ces lis, il y a deux ou trois ans, pour ma fête. Ils étaient magnifiques et pleins de fleurs. Maintenant, il reste à peine une petite fleur languissante sur chaque tige. Notre jardinier les a cependant bien fumés, dans l'espoir de les fortifier.

— Le fumier est presque toujours mortel pour les plants à caïeux, telles que les lis, les tulipes, les jacinthes et autres. Le *lilium lancifolium* que monsieur votre père vous a donné demande de la terre de bruyère. Dans un terrain aussi lourd que celui-ci, il doit insensiblement dépérir.

— Ce beau lis croît-il sur la bruyère?

— Non, mademoiselle, [illegible] terre de bruyère est une terre artificielle composée de feuilles mortes, de bois pourri, de sable et d'un peu de terre de jardin. Les fleurs les plus délicates que nous tâchons de cultiver ici sont originaires de toutes les contrées du monde; les unes croissent sur les montagnes, les autres dans les vallons, dans les bois, dans les prairies, dans les plaines sablonneuses. Comme on ne peut procurer à chacune d'elles le sol particulier qui lui convient, on a cherché un mélange qui pouvait, en général, être favorable à toutes. Ce mélange s'appelle terre de bruyère. Les plantes les plus faibles y trouvent une nourriture abondante, et leurs racines pénètrent facilement dans ce sol spongieux. Mais ce qui, d'après moi, constitue le principal avantage de la terre de bruyère, c'est qu'elle laisse suinter l'eau et que jamais, même en hiver, elle ne maintient les racines dans une humidité permanente. Car cette humidité est la cause qui fait périr nos fleurs les plus délicates et les plus belles, lorsque nous voulons les cultiver dans la terre ordinaire.

— Mais, monsieur Valentin, dit la jeune fille étonnée, comment savez-vous tout cela si bien?

— C'est, mademoiselle, que mon père était jardinier dans un grand château où il y avait un très-grand jardin, avec beaucoup de fleurs de couches, de bâches et de serres. Jusqu'à ma quatorzième année, j'ai travaillé avec lui. Depuis lors, j'ai pris plaisir à lire les livres qui traitaient de la botanique et du jardinage.

— Ah! je vois bien qu'il ne suffit pas d'aimer les fleurs, soupira la jeune fille. Pour trouver du plaisir, beaucoup de plaisir à leur culture, il faut être connaisseur comme vous, monsieur Valentin... J'attendais beaucoup de ces balsamines, mais la sécheresse leur a enlevé toute leur force.

— Elles sont trop près des arbres, mademoiselle; la balsamine et l'*aster sinensis* encore plus demandent le plein air; le voisinage des grands végétaux empêche leur croissance.

— Puisque vous connaissez tout ce qui concerne les plantes, vous pourrez probablement me dire aussi pourquoi la plupart de mes giroflées sont simples cet été. L'année dernière, j'ai acheté de la semence à Bruxelles, et presque toutes mes giroflées étaient doubles.

— Je n'en connais pas la cause avec certitude, répondit l'instituteur en haussant les épaules. Cela dépend un peu de la culture et de la récolte des grains. Cette culture exige plus de soins que n'en peut donner un amateur ordinaire. Mieux vaut acheter de nouvelles semences chaque année. Il y a, à Paris, à Londres et ailleurs, de grands établissements où l'on s'applique à chercher les bonnes semences. Par exemple, on sème une grande quantité de fleurs; on arrache tout ce qui est faible ou médiocre; on mêle convenablement les formes et les couleurs pour obtenir les nuances et les figures que l'on désire; on couvre les plantes d'une tente chaque fois qu'il menace de pleuvoir, afin de préserver la semence de l'humidité... Lorsque j'étais petit garçon, j'aimais beaucoup les giroflées, et j'en remplissais tous les ans mon petit jardin particulier. Les meilleures semences du *cheiranthus annuus* viennent d'Erfurth, en Allemagne. On les y nomme *levkojen*.

Il y eut un moment de silence. La jeune fille paraissait réfléchir.

— Ah! monsieur Valentin, dit-elle tout à coup, que vous êtes heureux de savoir ainsi les noms des fleurs et des plantes! Pour vous, elles sont des amies et des connaissances, et, lorsque vous vous promenez dans un jardin ou dans les champs, c'est comme si toutes les créatures de Dieu vous saluaient en vous disant leur nom.

— En effet, mademoiselle, c'est une grande satisfaction.

— Si je n'étais fille, je voudrais l'apprendre. Mais c'est trop difficile. Peut-être ne saurais-je répéter aucun nom, quand même vous auriez la bonté de me les dire très-lentement.

— Pour cela, il ne vous en coûtera qu'un souhait, mademoiselle.

— Vous voudriez m'apprendre les noms de tout ce que je vois ici, monsieur Valentin? Et vous croyez que cela ne serait pas au-dessus de mes forces?

— C'est trop facile, mademoiselle. Voici le moyen fort simple. On place en terre, au pied de chaque plante, une petite planchette où le nom est écrit très-lisiblement. Chaque jour, en se promenant, on la lit presque sans y prendre garde. Et, en peu de mois, tous ces noms sont si profondément gravés dans notre tête, que nous ne pouvons plus les oublier.

— Je prierai mon père de faire faire de ces planchettes. Aurez-vous la bonté de dire au peintre ce qu'il doit y mettre?

[illegible] CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE DOCTEUR VAN SCHMITT

Le docteur Gérard Van Schmitt, dont nous donnons aujourd'hui le portrait, est né en 1837, au Helder, port de mer au nord de la Hollande, d'une famille noble allemande. Il fit de brillantes études au collège Fyenord; mais ses parents le destinant à la marine, il dut, à l'âge de quinze ans, accompagner aux possessions hollandaises, son oncle, qui était capitaine de vaisseau.

La vie active de bord lui répugnait; il se sentait porté vers les occupations sédentaires. Les lettres et les sciences avaient pour lui un attrait particulier, et il était attiré vers elles plutôt que vers la carrière bruyante à laquelle on le destinait. Aussi il ne tarda pas à l'abandonner au cours de ses voyages et se rendit à Muntac malgré toute l'opposition de son oncle. A seize ans, il fit preuve d'une fermeté d'esprit peu commune en échappant à toutes les recherches de ses parents.

Après de nombreuses péripéties qui tiennent du roman, Van Schmitt fit la connaissance d'un astronome indien qui, comme les alchimistes anciens, s'occupait des souffrances du corps humain non moins que des révolutions des corps célestes.

Van Schmitt ne tarda pas à entrer chez lui en qualité de disciple, et c'est sous ses auspices, dit-on, que le docteur [illegible] siennes — apprit ou découvrit plusieurs de ces secrets merveilleux qui lui ont valu une renommée méritée.

Le docteur Pecon, l'astronome indien dont nous avons déjà parlé, est le Nélaton de son pays. Soit confiance absolue de la part de ses malades, soit art véritable et occulte chez lui, c'est un fait bien avéré que dans toute l'Inde hollandaise il n'est question que des miracles opérés par le docteur indien sur les *notables* malades de son pays. Plusieurs affections demeurées presque incurables en Europe, notamment celles des cancers et de la carie des os, ont été traitées par l'astronome Pecon avec un succès complet et bien constaté.

Pendant les trois années que le jeune Hollandais resta auprès du docteur Pecon, il acquit une connaissance profonde et intime de cette merveilleuse et légendaire médecine indienne.

Mais la fièvre *nomade* le reprit encore. Le jeune médecin s'embarqua pour le Japon, passa par l'île de Decima, factorerie appartenant aux Hollandais, puis s'arrêta quelque temps à Nangazaki, au Japon. Ces voyages occupèrent une année, qui, comme on pense, ne fut pas perdue pour l'esprit observateur du jeune Van Schmitt. Cependant ses études se firent quelquefois au milieu de circonstances peu favorables. Allant à Kanagoua, au Japon, sur un navire anglais, le bâtiment fit naufrage et Van Schmitt parvint avec difficulté à sauver sa vie d'une catastrophe qui engloutissait la fortune considérable qu'il avait alors acquise.

Pendant ses voyages, le jeune Hollandais habita successivement quatorze villes de l'Indo-Chine, exerçant avec honneur et profit sa profession de médecin. Les noms les plus illustres se trouvent sur le carnet de M. Van Schmitt, entre autres celui du roi de Solo (Bornéo), lequel combla d'honneurs le praticien qui l'avait guéri d'un rhumatisme abandonné par les plus fameux médecins indigènes.

Le prince Zafzervadie eut aussi à remercier M. Van Schmitt de la cure opérée par lui d'une douloureuse maladie d'estomac.

L'élève de Pecon était devenu fort riche; mais la Fortune, cette déesse inconstante, se plut à lui enlever les fruits de tant d'années d'études et de labeurs.

En revenant de Batavia pour la seconde fois, le docteur

Van Schmitt fit de nouveau naufrage et perdit encore une fois tout ce qu'il possédait.

Enfin il rentra dans ses foyers après onze ans d'absence. Quand il débarqua en Hollande, sa famille, au lieu de lui adresser des reproches, l'accueillit à bras ouverts, et fut justement fière de son savoir et de sa renommée.

Toute l'éducation technique de M. Van Schmitt a été faite aux Indes : ses remèdes sont ceux des médecins bataviens et sont [illegible] aux savants d'Europe.

Les cures qu'il a réussies à l'aide de cette science hors ligne sont connues de tout le monde scientifique de Paris.

Quand M. Van Schmitt traitait le comte de Goltz, à Fontainebleau, il fut présenté à l'Empereur, qui s'entretint longtemps avec le médecin hollandais sur ses lointains voyages.

L. W.

M. DE OLOZAGA



DON SALUSTIANO DE OLOZAGA ; dessin de M. Miranda, d'après une photographie de M. E. Julia, de Madrid.

M. de Olozaga, que nous avons eu [illegible] l'Espagne [illegible] en 184[illegible] [illegible] aujourd'hui avec le même titre, et de plus chargé, dit-on, d'une mission extraordinaire [illegible]

Un profond deuil de famille, la perte d'une fille adorée, lui avait fait complètement abandonner l'arène politique ; mais le bruit de la révolution est venu réveiller ce vieil athlète dans sa propriété de Vico, en Oregon, où il vivait de la vie paisible du penseur et du philosophe. M. de Olozaga était un des orateurs dont la parole vigoureuse avait le plus vivement [illegible] des Bourbons. Il ne pouvait demeurer indifférent à un renversement qui était la réalisation du plus grand rêve de sa vie ; et le voilà revenu aux affaires publiques, aussi [illegible]

Don Salustiano de Olozaga est né à Logrono vers 1803. Il fit ses études dans cette ville et s'y établit comme avocat. Emprisonné en 1831 pour avoir conspiré contre Ferdinand VII, il eut le bonheur de s'évader et se réfugia en France jusqu'en 1833, époque où la mort du roi lui rouvrit les portes de son pays. Il y fut aussitôt envoyé comme député aux Cortès, où il commença de déployer cette activité fiévreuse qui lui fait une place à part parmi les hommes politiques de l'Espagne.

Rappelé de sa première ambassade en France pour siéger une seconde fois dans les chambres espagnoles, il est bientôt accusé de haute trahison, et l'on ne parle de rien moins que [illegible] M. de Olozaga s'enfuit en Portugal, passe de là en Angleterre où il reste quatre ans, revient en 1847, sur la foi d'une amnistie, dans son pays où les suffrages de ses concitoyens l'appellent encore une fois aux Cortès ; seulement à peine a-t-il mis le pied sur le territoire espagnol, qu'il est arrêté par ordre ministériel et enfermé dans la citadelle de Pampelune. On ne lui rend sa liberté que pour le condamner à l'exil ; mais un mouvement populaire en sa faveur arrache à la reine un ordre de rappel, et M. de Olozaga peut enfin occuper le poste où le vœu général l'appelle comme chef du parti progressiste.

Le nouveau gouvernement espagnol, en appelant M. de Olozaga aux fonctions d'ambassadeur, ne fait que payer une dette de reconnaissance à l'homme qui, par ses discours, [illegible] célèbre : *A bas les obstacles traditionnels !* a, on peut le dire, préparé les voies à la dernière révolution.

FRANCIS RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Méthode pour observer en tout temps les protubérances du soleil. — Deux savants pour une découverte. — [illegible] de Pouzzoles. — Sa nature et ses propriétés. — [illegible] — Ce qu'un homme respire de litres d'air en [illegible]

L'Académie des sciences a reçu l'annonce d'une découverte capitale faite en astronomie physique par MM. Janssen et N. Lockyer. Les deux observateurs sont parvenus, chacun de leur côté, à trouver une méthode [illegible] pour observer en tout temps les protubérances roses ou violacées qui se montrent autour du soleil pendant les éclipses totales de l'astre. Voici les principaux faits relatifs à cette découverte :

Le 18 août 1868, M. Janssen, [illegible] à Guntoor, se livrait à l'observation de l'éclipse totale du soleil, objet principal de la mission qu'il avait reçue du bureau des longitudes et de l'Académie des sciences, et ne tarda point à reconnaître que les protubérances solaires consistaient en masses gazeuses incandescentes, principalement composées



LA SAINTE-EUGÉNIE A MADRID. — [illegible]
Dessin de M. Miranda. — Voir le Bulletin.



OBSÈQUES DE ROSSINI; dessin de M. Mès. — Voir la Chronique.



ÉLECTION DU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS. — MANIFESTATION EN L'HONNEUR DU GÉNÉRAL GRANT, AU SQUARE DE LINCOLN, A NEW-YORK.
Dessin de M. Jules Pelcoq, d'après un croquis de notre correspondant. — Voir le Bulletin.

de gaz hydrogène. Pendant l'éclipse même, il conçut le principe d'une méthode ayant pour objet d'observer les protubérances de l'astre en tout temps, et sans éclipse.

Le lendemain 19 août, il réussit à appliquer cette méthode et il continua à observer les protubérances pendant dix-sept jours, du 19 août au 4 septembre.

Le 19 septembre, se trouvant à Cocanada, il profita du départ d'un courrier pour envoyer en France plusieurs lettres contenant toutes les indications de sa découverte. Ces lettres parvinrent à Marseille le vendredi 23 octobre, et on les distribua à Paris le samedi 24.

Le mardi 20 octobre, avant que les lettres de M. Janssen parvinssent en Europe, M. N. Lockyer arriva également à observer, à Londres, les protubérances solaires sans éclipse. Le jeudi 22, M. de la Rue adressa à M. Delaunay une lettre de M. B. Stewart, qui annonçait cette découverte de M. Lockyer. Le samedi 24, le président de l'Académie des sciences de Paris reçut une seconde lettre dans laquelle M. Lockyer donnait des détails sur son procédé d'observation.

La méthode des deux astronomes repose sur les propriétés spectrales de la lumière des protubérances, lumière qui se résout, à l'examen spectral, en un petit nombre de faisceaux très-lumineux correspondant à des raies obscures du spectre solaire.

Nous l'avons dit, dès le lendemain de l'éclipse, M. Janssen s'appliqua avec succès et il put assister aux phénomènes présentés par une nouvelle éclipse, qui durèrent toute la journée. Les protubérances de la veille se montraient profondément modifiées; il restait à peine quelques traces de la grande protubérance et la distribution de la matière gazeuse était tout autre.

Depuis ce jour jusqu'au 4 septembre, M. Janssen a constamment étudié le soleil au même point de vue. Il a dressé des cartes des protubérances, qui montrent avec quelle rapidité — souvent en quelques minutes — ces immenses masses gazeuses se déforment et se déplacent. Enfin, pendant cette période, qui a été comme une éclipse de dix-sept jours, il a recueilli un grand nombre de faits qui s'offraient comme d'eux-mêmes sur la constitution physique du soleil.

De son côté, M. Lockyer, qui a suivi jour par jour les protubérances solaires en conclut :

Que les protubérances sont des accumulations locales d'une enveloppe gazeuse entourant le soleil;

Que cette enveloppe, bien près de mesurer huit mille kilomètres, se trouve disposée régulièrement autour de l'astre, au pôle comme à l'équateur.

M. Lockyer va publier, dans les *Mémoires* de la Société royale de Londres, une méthode qui permettra de préciser la température de cette atmosphère enveloppante.

Le R. P. Secchi, de son côté, annonce avoir vérifié la découverte de MM. Janssen et Lockyer et put suivre, depuis quelques jours, au delà des bords du soleil, les protubérances qui s'y montrent : comme ses devanciers, il a reconnu que la couche des protubérances se composait principalement d'hydrogène.

Une découverte moins brillante, mais qui peut-être rendra de sérieux services à certaines maladies et fera la fortune d'une contrée pauvre, est celle des propriétés que possèdent les eaux minérales de la solfatare de Pouzzoles, et que signale M. de Luca à l'Académie des sciences.

A la profondeur de dix à douze mètres, on trouve, dans toute la localité de l'ancien cratère qu'on appelle la solfatare de Pouzzoles, de l'eau thermale en abondance.

Cette eau contient en solution les matières qui se produisent par la lente décomposition des roches environnantes, et elle simule le phénomène de l'ébullition par suite des abondantes fumerolles qui agitent sa nappe en se rendant dans l'atmosphère, après avoir traversé plusieurs couches de terrains [illegible].

Autrefois on fabriquait à la solfatare de Pouzzoles de l'alun, et on se servait de son eau pour le traitement des terres alumineuses. On y a donc creusé un puits rendu solide par des travaux de maçonnerie, et ce puits existe encore en très-bon état. C'est lui qui fournit en abondance de l'eau plus chaude que celle qu'on retrouve en creusant directement la terre. Cette eau marque en moyenne 52 degrés centigrades et quelquefois même sa température s'élève jusqu'à 59 degrés. Lorsqu'on la transporte dans des barils d'environ cinquante litres de capacité jusqu'à Naples, c'est-à-dire à la distance de dix kilomètres environ, elle conserve à peu près sa température et marque encore 40 degrés.

Très-limpide, d'un goût acide et légèrement styptique, elle rougit fortement le papier de tournesol, attaque faiblement les métaux communs, et décompose les carbonates en produisant un dégagement d'acide carbonique.

Son ébullition engendre des vapeurs légèrement acides et contenant de l'acide sulfurique avec quelques traces d'acide chlorhydrique, qui proviennent de l'action de l'acide sulfurique libre sur les chlorures.

Le résidu de la distillation dégage encore, par une chaleur plus élevée, de l'acide sulfurique résultant de la décomposition de l'alun et laisse une matière rougeâtre dans laquelle on constate du sesquioxyde de fer, de l'alumine, de la silice, de la chaux et de la magnésie.

Un litre de cette eau dépose un résidu qui, desséché à 110 degrés, est en moyenne de 1,0024.

Elle ne manifeste aucune odeur sensible, et par l'ébullition ne dégage aucun gaz capable ni de troubler l'eau de chaux, ni de noircir le papier à l'acétate de plomb, ni de produire de l'hydrogène sulfuré en présence de l'hydrogène naissant. Elle ne tient donc en dissolution ni acide carbonique, ni hydrogène sulfuré, ni acide sulfureux; d'ailleurs, à la température à laquelle se trouve cette eau, ces gaz ne pourraient pas y rester en dissolution.

Cependant en certains endroits de la solfatare, on sent, par l'odorat et on constate par les réactifs, la présence de l'hydrogène sulfuré et de l'acide sulfureux, et on reconnaît aussi en plusieurs autres points le dégagement de l'acide carbonique auquel on donne, dans le pays, le nom de *Mofeta*.

L'acide sulfurique se trouve dans l'eau de la solfatare non-seulement à l'état libre, ce qui caractérise et distingue cette eau minérale de toutes celles connues en Europe, mais aussi combiné à l'alumine, à la potasse, à l'oxyde de fer, à la chaux et à la magnésie.

Le fer y existe à l'état de protoxyde; il faut que l'eau reste pendant quelque temps au contact de l'air et se refroidisse pour qu'elle manifeste les réactions des sels ferriques; les abondantes vapeurs aqueuses qui couvrent constamment l'eau thermale et lui font une espèce d'atmosphère artificielle empêchent en quelque sorte la suroxydation des sels ferreux.

Les mêmes eaux contiennent quelques traces de chlorure que décompose l'acide sulfurique libre et qu'il transforme en sulfate avec dégagement d'acide chlorhydrique.

Si on les distille, on constate dans le liquide distillé la présence des acides sulfurique et chlorhydrique, quoique ce dernier soit en proportion très-petite.

L'eau qu'on retire du puits de la solfatare conserve une composition à peu près constante. Dans les autres eaux provenant d'infiltrations et de transports des matières terreuses par les eaux de pluie, la composition devient très-variable.

En effet, dans quelques parties du sous-sol de la solfatare, on rencontre des couches plus ou moins épaisses et de couleur noire, qui donnent, par un simple traitement à l'eau, plus de sept pour cent de sulfate de fer cristallisé et qui pourraient servir utilement à la fabrication industrielle du bleu de Prusse.

Les terres de la solfatare fournissent encore, à une certaine profondeur, des stratifications de sulfures ferreux qui, au contact de l'acide sulfurique libre contenu dans l'eau thermale, peuvent dégager de l'hydrogène sulfuré. Cela explique comment, pendant la nuit, on voit apparaître des flammes sur la surface du cratère de la solfatare.

L'hydrogène sulfuré, une fois mis en liberté et traversant des roches plus ou moins échauffées, lorsqu'il arrive au contact de l'air, s'enflamme et se transforme soit en eau et en acide sulfureux, soit en eau et en un dépôt de soufre; enfin l'oxygène de l'air est insuffisant pour la transformation complète du soufre en acide sulfureux.

L'eau de la solfatare coagule l'albumine et empêche la putréfaction des substances animales, telles que les déjections, le sang, la viande et plusieurs autres matières corruptibles.

Grâce à elle, on peut conserver sans altération, pendant plusieurs semaines, sans la moindre odeur, les déjections les plus infectées, pourvu qu'on les y baigne profondément.

Des expériences ont été faites sur une grande échelle, dans l'hôpital des *Incurabili* à Naples. On y a appliqué avec un grand succès l'eau de la solfatare à la guérison de plaies anciennes et gangréneuses, presque incurables et qui avaient résisté aux traitements ordinaires. Elle agit sur les plaies avec tant d'énergie, que souvent on se trouve obligé de modérer son action en diminuant les lotions et en appliquant simplement de la charpie humectée. La cicatrisation commence à la fois sur les bords et au centre des plaies.

Depuis l'application de cette eau dans les salles de l'hôpital des *Incurabili*, on supprime pour le traitement des plaies l'usage des onguents, des pommades et de toute médication ayant pour base les matières grasses et huileuses.

En résumé, l'eau thermale de la solfatare de Pouzzoles marque en moyenne 52 degrés; elle contient, comme principes minéralisateurs les plus importants : l'alun, le sulfate ferreux et l'acide sulfurique libre; elle coagule l'albumine et le sang, et préserve de la putréfaction les matières animales les plus altérables; par de simples lavages elle guérit en très-peu de temps les plaies anciennes et gangréneuses.

La même eau appliquée dans le courant de 1867 et de 1868 sous forme de bains et à la température de 25 à 35 degrés, a rendu de la force à des personnes que des douleurs aux genoux et à la moelle épinière empêchaient de se tenir debout, et qui maintenant ont recouvré toute leur souplesse.

M. de Luca s'occupe en ce moment de recherches sur l'eau de Pouzzoles, non-seulement au point de vue de la chimie, mais encore de l'hygiène et de la médecine.

Tandis que M. de Luca analysait l'eau de la solfatare de Pouzzoles, M. Doncer analysait à Manchester l'air de cette ville industrielle, peuplée d'usines de toute nature et habitée par une immense population.

Il a opéré sur deux mille quatre cent quatre-vingt-quinze litres d'air forcés de traverser, par un courant violent, un tube rempli de coton-poudre qui se charge de toutes les impuretés qu'ils contiennent. Ces impuretés préalablement lavées dans de l'eau distillée, ont été ensuite renfermées dans un flacon hermétiquement bouché.

On a d'abord examiné cette eau au microscope, avec un grossissement de cinquante fois seulement, afin de bien se rendre compte de son aspect général.

Ensuite on s'est servi de grossissements variant de 120 à 1,000 de diamètre.

Les premières observations ont montré quelques organismes vivants, et surtout des germes de la vie végétale et animale probablement à l'état de sommeil.

Après un examen plus approfondi, on a constaté dans cette matière un grand nombre de spores et de sporidies.

Pour évaluer la proportion numérique de ces petits corps dans une seule goutte de liquide, on a fortement agité le contenu du flacon qui renfermait les résidus de l'air; on en a pris une goutte avec une pipette et on a aplati cette goutte par la compression, de manière à en former un cercle de 2 à 2 centimètres de diamètre.

En employant un grossissement qui donnait un champ embrassant exactement une surface de 25 millimètres de diamètre, on trouva dans cet espace plus de cent spores. Par conséquent le nombre moyen de spores contenus dans une seule goutte devait être de 250,000. Les spores mesuraient de 0c,000,25 à 0c,000,05 de diamètre.

On observa, pendant un temps assez court, le mouvement moléculaire particulier de ces spores, qui ensuite se déposèrent sur la lame de verre et y restèrent immobiles.

Le mycelium de ces petits fungus ressemblait au mycelium de la nielle, tel qu'il existe sur la paille et les végétaux [illegible].

On laissa ensuite le flacon pendant trente-six heures dans une chambre, à une température de 16 degrés. La quantité de fungus augmenta visiblement, tandis que les radiales filamenteuses délicates des myceliums entortillèrent complétement les objets fibreux contenus dans le flacon, et les réduisaient à l'état de masse pâteuse.

Le troisième jour, un grand nombre de zoospores se mouvaient librement parmi les sporidies. On n'a pu déterminer une grande variété de fungus dans le contenu du flacon, mais il en existait sans doute parmi plus de deux mille de ces [illegible]

Venaient ensuite des tissus végétaux. Quelques-uns d'entre eux vus à un fort grossissement présentaient presque tous ce qu'on appelle une *structure réticulée*. Les plus grandes particules, évidemment brûlées partiellement et provenant sans doute de particules du bois dont on s'était servi pour allumer les feux, étaient d'une couleur tout à fait brune et d'une grande netteté. D'autres réticulations, d'un petit diamètre, rappelaient les particules perforées, si abondantes dans certaines espèces de houille.

Parmi ces objets se trouvaient encore des débris de végétaux, sans doute macérés par l'eau, ressemblant par leur structure à du foin, de la paille ou de la graine de foin, et quelques tissus extrêmement minces, transparents et sans trace de structure.

Venaient ensuite des poils, des feuilles, des plantes et des fibres semblables à du lin, et, comme on pouvait bien s'y attendre à Manchester, des filaments de coton en grand nombre, quelques-uns blancs, d'autres colorés la plupart en rouge et en bleu. Ajoutez quelques granules d'amidon, vus à l'aide du polariscope, et quelques corps longs et elliptiques, semblables au pollen du lis.

On laissa en repos pendant trois ou quatre jours cette poussière atmosphérique, et des animalcules s'y montrèrent en très-grand nombre, surtout des monades et des *paramecies aurelia*, en compagnie de quelques rotifères très-actifs.

Bientôt la vie animale diminua rapidement, et, après douze jours, on ne retrouva plus d'animalcules. On distinguait seulement encore des poils d'animaux et des débris blancs et colorés, mêlés à des filaments de coton.

Évidemment les particules qui flottent dans l'atmosphère doivent différer suivant les saisons de l'année, la direction du vent et le lieu où on les recueille, enfin on les rencontre en plus petite quantité lorsqu'il a plu.

Après quelques semaines, le peu de liquide qui restait au fond du flacon exhalait une odeur qui rappelait l'odeur de la nielle, et semblait inerte.

Afin de se rendre approximativement compte du nombre de spores ou de germes que contenait le liquide où se trouvaient condensées les particules provenant de deux mille quatre cent quatre-vingt quinze litres d'air recueillis, on en a mesuré à l'aide de la pipette, cinquante gouttes égales aux gouttes sur lesquelles on avait opéré l'examen microscopique.

Chacune de ces gouttes, au nombre de cent cinquante, contenait environ deux cent cinquante mille spores.

Par conséquent les deux mille quatre cent quatre-vingt quinze litres d'air en renfermaient à peu près trente-sept millions cinq cent mille.

Et notez que dans ce calcul effrayant on ne tient pas compte des débris infinitésimaux de toutes espèces qui grouillaient dans ce même air.

Or, un homme de constitution ordinaire, quand il travaille avec un peu de fatigue, consomme en deux heures ces deux mille quatre cent quatre-vingt-quinze litres d'air.

Jugez par là de ce qu'ils laissent dans les poumons de corps étrangers et de germes de maladies.

Aussi la population de Manchester se trouve-t-elle décimée par la phthisie, par des fièvres analogues aux fièvres paludéennes, et par la fièvre typhoïde, que détermine presque toujours une mystérieuse intoxication et dont elle manifeste la plupart des symptômes.

SAM. HENRY BERTHOUD

KŒNIGSTEIN

La forteresse de Kœnigstein n'est pas seulement l'unique place forte de la Saxe; sa disposition naturelle et les magnifiques travaux qui y ont été exécutés en font une des premières forteresses de l'Allemagne.

La montagne escarpée, au sommet de laquelle elle est située, s'élève à deux cent quatre-vingt-treize mètres au-dessus du niveau de l'Elbe, qui coule à ses pieds. La plate-forme du rocher, qui a une demi-lieue de tour, embrasse divers bâtiments : un arsenal, des prisons, une église, une fontaine à laquelle on a travaillé quarante ans et qui a sept

[illegible] d'un petit bois de sapins, de chênes et de hêtres; des caveaux où l'on peut conserver des provisions pour plusieurs années; et enfin, des terrains qui, cultivés en cas de besoin, fourniraient encore à la garnison le strict nécessaire. [illegible] tement à pic; et le quatrième côté est encore d'un accès très-difficile. On arrive à la porte principale par un souterrain dont les abords sont tellement escarpés, qu'il y faut hisser les voitures au moyen d'une machine. Elle a plusieurs fois changé de destination en même temps qu'elle changeait de maître. Tantôt ce fut un monastère et tantôt une prison d'État. Un grand nombre de célèbres personnages allemands y ont été autrefois détenus. Comme forteresse, elle paraît absolument invincible. C'est peut-être la seule d'Europe qui n'ait jamais été prise. Napoléon essaya vainement de la canonner en 1813. Les boulets qu'il lança contre elle n'atteignirent même pas ses murailles.

Du château primitif, construit par les rois de Bohême pour défendre leurs États contre les Allemands, il ne reste plus aucune trace. Les hussites l'ayant pris et incendié dans la première partie du XVe siècle, un couvent de Célestins s'établit sur ses ruines. Le château moderne date du siècle suivant. En 1540, Henri le Pieux en jeta les fondements, et ses successeurs travaillèrent presque constamment depuis à le fortifier et à l'agrandir. En 1849, le roi de Saxe y chercha un refuge.

Dans le *Johannissaal*, salle Saint-Jean, il existait autrefois une vaste galerie de tableaux, dont la plupart se trouvent actuellement à l'arsenal. Ce sont, pour la majeure partie, des portraits de souverains du pays remontant jusqu'au roi anglo-saxon Hardrich, qui vivait, dit la légende, soixante-dix ans avant notre ère.

Avant 1813, la garnison de Kœnigstein se composait principalement d'invalides et de vétérans; depuis 1841, elle est formée par des détachements de l'armée active qui se renouvellent à de certains intervalles. Elle est aujourd'hui moitié saxonne et moitié prussienne. Cette garnison, qui compte quatre cents hommes en temps de paix, pourrait être facilement portée à six mille hommes.

Du haut des fortifications, le visiteur jouit, comme on le pense bien, d'une admirable vue sur la vallée de l'Elbe, que la forteresse commande entièrement.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

M. Berryer. — Mirabeau II. — Le procès Laroncière. — Banquet pour [illegible] — Anecdote sur M. de Berville.

Une enveloppe de tristesse investit le palais.

C'est à qui demandera ou donnera des nouvelles de la santé de M. Berryer. Naguère la plus sympathique des curiosités avait pour objectif la rue Neuve-des-Petits-Champs. Aujourd'hui, c'est vers le château d'Augerville qu'elle tourne ses regards humides de larmes, car une catastrophe paraît inévitable, car on sent arriver le moment où le barreau pourra dire comme à la mort de Henri IV :

[illegible]

En effet, Berryer n'était-il pas la couronne de notre tête? Qui jamais a songé à disputer à celui-là l'éclatante suprématie de l'éloquence?

Le précepte latin assure qu'on devient orateur. Le précepte latin se trompe en ce qui concerne Berryer : il était né orateur. La nature l'avait doué de tous les dons de l'éloquence. Tête imposante, regard dominateur, il prenait d'assaut un auditoire et le tenait subjugué par l'ampleur de son geste et l'harmonie virile de sa voix, qui tonnait à l'occasion comme le clairon des batailles.

Nous allons dire quelque chose qui va ressembler à un blasphème : la parole, chez Berryer, était l'accessoire; c'était l'homme, son visage, son geste, son regard qui constituaient le principal de cette souveraine éloquence. Il semble que sans qu'il parlât on l'aurait compris. La parole n'arrivait là que pour expliquer la situation et comme la légende de l'émouvant tableau qu'on avait sous les yeux. Cela signifie que jamais on ne connaîtra complétement Berryer sans avoir vu *le monstre*.

Le texte de ses discours ne vous révélera pas leurs effets irrésistibles. C'est exactement comme si vous récitiez les tableaux de Delacroix sans les montrer.

L'art de l'inimitable orateur était de race. On sentait le grand seigneur à son attitude et à son langage.

Béranger a dit de Manuel :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

Il aurait pu dire de Berryer :

Bras, tête et cœur, tout était noble en lui.

Timon, qui marchande les éloges avec une sobriété qui est de la parcimonie, Timon, dans son *Livre des orateurs*, ne craint pas d'assigner le premier rang à Berryer et de dire qu'il est, depuis Mirabeau, le plus grand orateur qu'oreille humaine ait entendu.

Nous disions qu'il fallait voir *le monstre*; cela est si vrai que si l'on cherche dans le texte de ses discours, dans les fidélités de la sténographie les impressions mémorables qu'ils causèrent à un auditoire haletant et transporté, on ne peut pas toujours se rendre compte de l'immense sensation qu'ils ont produite. Et pourtant on a les paroles, mais on n'a pas l'homme; on a le son, mais on n'a pas le geste; on a le mot décoloré, mais on n'a pas l'accent qui le fait vibrer, le regard [illegible]

Prenons un exemple.

Dans cette tant curieuse et tant dramatique affaire Laroncière, Berryer plaidait à côté de M. Odilon Barrot pour les parties civiles, contre Chaix d'Est-Ange, qui défendait l'accusé. Eh bien! nous lisons dans les récits du temps des observations comme celles-ci :

« Le défenseur prononce ces paroles avec une émotion dont il n'est plus maître. Son geste et sa voix sont dramatiques au plus haut point; des larmes coulent de ses yeux. Tout l'auditoire est agité et profondément ému. »

Voilà l'effet décrit. L'orateur a pleuré et tout le monde fond en larmes. Qu'a-t-il dit? Le voici :

« L'accusé connaît la répugnance de M. de Morel à donner de la publicité à cette malheureuse affaire. Vous voyez près de moi ce vieillard immobile, frappé de stupeur, absorbé dans l'affreuse pensée des malheurs de sa fille; il semble avoir perdu le sentiment de tant de calamités... »

Sans doute ces paroles sont touchantes et en situation devant ce vieux général atterré par la douleur, devant ce père de famille humilié dans la honte de sa fille. Mais mettez ces mêmes paroles dans la bouche d'un autre avocat, et vous verrez si elles atteignent ce degré d'intensité et cette puissance d'émotion.

A la fin de ce plaidoyer célèbre, les bravos éclatèrent dans toutes les parties de la salle.

C'est dans une semblable occasion, amenée par le même orateur, qu'un président d'assises, ayant à interdire de telles manifestations, dit au public :

« Faites comme moi, contentez-vous d'admirer en [illegible] »

Où Berryer excellait par-dessus tout, c'est quand son éloquence devenait intime et familière. Jamais le *moi* n'y fut plus bienséant et plus sympathique. Tout le monde se rappelle cette cordiale improvisation où se mêlait le nom de son père, et qu'il prononça avec un attendrissement qui gagna tous les convives, au fameux banquet offert à M. Berryer pour célébrer sa cinquantaine. Il fut peut-être plus charmant et plus exquis encore au dîner offert à Jules Favre en l'honneur de son élection à l'Académie française.

Berryer portait cette gloire et cet immense talent avec la plus grande simplicité et la plus réelle modestie. Il semblait ne pas se douter de sa puissance. Cela lui paraissait si naturel et comme il ne faisait aucun effort pour être lui-même, il ne songeait pas à s'en prévaloir. Il ne tirait pas plus de vanité d'être l'éloquence en personne que l'un de nous n'en tirerait de savoir marcher ou de savoir lire.

Il n'affirmait sa force que lorsqu'il l'exerçait pour la défense d'un client. Alors rien n'égalait sa conviction et sa sérénité. Il parlait en *dictateur* des âmes.

Dans un procès célèbre, l'affaire Langlois-Duroulle, qu'il était allé plaider à Rouen, il prit ainsi congé du jury :

« Messieurs, je vais partir au moment où vous allez entrer dans la salle de vos délibérations; je retourne après neuf jours d'absence chez moi où m'appellent d'impérieux devoirs et je ne crains pas de dire à l'accusé : « Duroulle, demain vous serez libre! »

Et le jury se garda bien de donner un démenti à la parole de l'avocat.

En dehors de cette grande tristesse causée par la maladie de Berryer, le Palais a été assez terne.

L'intérêt, cette semaine, a pris domicile à Versailles. M. Falconnet y présidait les assises, et, sous la direction d'un tel maître, on peut assurer qu'une cause excitera toute la curiosité qu'elle renferme et vaudra tout son prix.

Il s'agissait ici de deux braconniers indomptables, le père et le fils. Leur audace leur avait créé une sorte d'autocratie, qu'ils imposaient par la terreur. Quand Lacroix père et fils étaient là, les chasseurs n'osaient pas prendre le gibier qu'ils avaient abattu. Lacroix père se l'appropriait en disant : « Ce gibier est à moi : c'est mon chien qui l'a chassé, » ou autre mensonge du même genre aboutissant à la même confiscation.

Or par un des beaux clairs de lune du mois de septembre dernier, Lacroix père et fils allèrent se poster en embuscade dans le bois de Grosrouvres. Ils se placèrent dans une clairière, sous deux pommiers; ils savaient qu'une patrouille de gendarmerie devait passer par là. En effet, ils s'étaient postés à l'affût depuis huit heures du soir. Vers neuf heures et demie, le brigadier Thomas et le garde Parisse ayant aperçu les deux braconniers marchèrent vers eux et reçurent deux coups de fusil en pleine poitrine. Avant de tomber, Thomas et Parisse ripostèrent. Sept coups de fusil furent ainsi tirés, après quoi les assassins prirent la fuite. Le gendarme et le garde furent relevés blessés et mourants. Et c'est à peine si avant d'expirer, dans une maison du voisinage, ils purent faire tous les deux une déposition qui a aidé la justice à mettre la main sur les coupables.

Les débats ont duré deux jours, et ne se sont terminés que dans la nuit, vers une heure et demie du matin. Lacroix père et fils ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité, et à douze mille francs de dommages-intérêts à partager entre la veuve du garde et celle du brigadier, qui s'étaient portées parties civiles.

Dans cette affaire, M. Falconnet a prononcé l'un de ces résumés, qui sont des modèles réussis de clarté, de vigueur, d'éloquence. Nul mieux que lui ne parle cette majestueuse langue de la justice. Il a suivi la grande tradition des Ferey et des Hardouin. Nous avons saisi au vol une pensée qui est la plus exacte et la plus glorieuse définition du jury. Elle terminait ce résumé qui a été écouté avec un frémissement d'approbation dans toute la salle :

« La conscience éclairée et courageuse de douze hommes de bien est le plus bel organe de la justice humaine. »

Voilà ce que nous trouvons en dehors des procès politiques, qui ne sont pas de notre gibier et dont la chasse nous ferait traiter aussi comme des braconniers de la pire espèce.

Avant de quitter les cours d'assises, nous devons signaler devant celle de la Haute-Marne deux affaires, qui offrent un singulier contraste avec cette formule aussi gaie que banale : *Les maris me font toujours rire.*

Dans la circonstance, les deux maris ne riaient pas et ils faisaient encore moins rire leurs rivaux, dont ils ont tué l'un et blessé assez grièvement l'autre.

Donc le nommé Henri Jacquot, garde forestier à Montigny-le-Roi, suspectait la vertu de sa femme. Une nuit que sa compagne avait disparu par les chemins, il se figura que ses soupçons montaient en grade et devenaient une certitude, et que le bénéficiaire de cette certitude était un nommé Martin.

Jacquot a donc administré des coups de baïonnette à Martin qui, par bonheur pour lui, s'est trouvé plus fort et plus adroit que le mari, ce qui fait qu'il en a été quitte pour [illegible]

Le second mari, que la même cour d'assises avait à juger, répond à un nom chantant et champêtre, on l'appelle François Linotte. Mais Linotte ne plaisante pas sur le point d'honneur conjugal, et voilà pourquoi Bergeret — encore un nom champêtre et pastoral — Bergeret lui portait ombrage. Et véritablement il y avait bien de quoi. Figurez-vous que ce malheureux Linotte, rentrant à son domicile, à Pressigny, après trois jours d'absence, apprit que Bergeret prenait l'hospitalité la plus indiscrète sous le toit de l'époux. Nous étions au 22 août dans la nuit. Linotte voyant sa propre porte fermée à son propre nez, essaya de passer par la fenêtre assisté par un de ses voisins, le sieur Jobard. Linotte et Jobard auraient fait, cette nuit-là, un mauvais parti à Bergeret : le mari s'était muni à cette intention d'un hoyau. Mais Bergeret trouva moyen de s'échapper par quelque issue et bien lui en prit.

Linotte ajourna sa vengeance, et le 31 août, au lieu d'un hoyau, il s'arma d'un fusil et attendit Bergeret dans un jardin attenant à la maison conjugale. Bergeret eut le tort d'aller cueillir du fruit défendu dans ce jardin, ce que voyant, le propriétaire Linotte lui tira un coup de fusil presque à bout portant.

Bergeret est mort sur le coup.

Les deux maris ont été acquittés. Mais les femmes?... Elles sont condamnées à perpétuité au plus orageux des ménages.

Il est des mariages artificiels qui ne sont pas plus unis que cela, ce sont les collaborations littéraires.

Le Cabaret de Ramponneau avait deux pères, MM. Lessire et Boudin, mais les affiches du théâtre des Folies-Marigny ne portaient que le nom de Lessire. Celui-ci prétendait que M. Boudin avait plus travaillé de la semelle que de la plume dans cette collaboration, et sous ce prétexte il en excluait M. Boudin. Mais le tribunal a rétabli pour un tiers de droits le collaborateur évincé qui aura aussi dans cette proportion les honneurs de l'affiche, de la brochure et les bénéfices des représentations.

A propos de la mort récente de M. de Berville, on a raconté dans notre salle des Pas-Perdus diverses anecdotes. En voici une qui nous semble plus amusante que vraie :

On s'était plaint dans les journaux que quelques magistrats s'oubliaient jusqu'à dormir à l'audience.

Le garde des sceaux demanda un état confidentiel à M. de Berville.

Celui-ci prit la liste de MM. les conseillers en l'étoilant de petites croix à côté des noms suspectés de sommeil.

Il porta la liste au procureur général.

— Oh! dit celui-ci en indiquant un nom. Vous avez désigné M. un tel parmi les dormeurs?

— Oui; j'en suis sûr, je l'ai vu dormir : il est vrai que l'affaire était des plus ennuyeuses, je le reconnais.

— C'est une circonstance atténuante, dit M. le procureur général. Faisons lui grâce, et il effaça son nom de la liste des crucifiés.

Mais Berville en avait effacé un de lui-même, charmé qu'il avait été du motif donné par le magistrat. Celui-ci avait eu vent de la singulière nomenclature dont avait été chargé l'avocat général, et il était allé le trouver.

— Mais vous dormez, lui avait dit Berville.

— Oui, je dors, avait-il répondu; mais moi j'ai une excuse : je ne comprends pas.

MAITRE GUÉRIN.

MENTON

Nous donnons dans ce numéro la vue de la petite cité maritime de Menton, où la reine douairière de Prusse vient de fixer sa résidence d'hiver.

Menton ne compte guère que quatre mille habitants, et son trafic, qui consiste en oranges, en cédrats et en huiles, a des proportions assez restreintes. Mais si la ville, en tant que port de mer méditerranéen, ne peut vanter son importance commerciale, elle a droit, en revanche, de s'enorgueillir de la réputation bien méritée dont elle jouit, comme délicieuse station d'hiver, auprès des familles opulentes de toute l'Europe, et principalement de la Russie, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Rien n'est plus admirable que le climat printanier dont les

habitants de cette latitude privilégiée sont favorisés durant l'année presque tout entière, et surtout pendant ces trois mois d'hiver, si tristes, si rigoureux à Paris. Rien n'est plus enchanteur que l'aspect de ce golfe qui s'étend de Menton à Monaco, à travers des forêts d'oliviers, d'orangers, de platanes et de lauriers-roses. Aussi de toutes parts les riantes et riches villas s'élèvent-elles sur les flancs des collines qui se dressent en face des flots d'azur de la Méditerranée. Tous les ans, le nombre des habitations de plaisance augmente d'une manière sensible, et il est facile de prévoir que la vogue de Menton est en pleine période ascendante.

Pendant des siècles, cette ville dépendit de la principauté de Monaco et constitua le plus précieux joyau des souverains de ce microscopique État. Mais en 1848, elle avait secoué les liens qui l'unissaient à Monaco, et avait conquis une sorte d'indépendance de fait, sous le protectorat du Piémont.

Lorsque le comte de Nice fut annexé à la France, Menton fut incorporé au département des Alpes-Maritimes. A cette occasion, un traité intervint entre le gouvernement français et le prince Charles III de Monaco. Celui-ci, moyennant une indemnité de quatre millions, renonça à la revendication de ses droits sur Menton et son territoire. C'est à partir de cette annexion que la prospérité de Menton put [illegible]

X. DACHIRES.

Mlle SAROLTA DE BUJANOVICS



Mlle SAROLTA, dessin de M. Jules Pelcoq, d'après une photographie de M. [illegible]

Les dilettanti parisiens n'ont pas oublié, à coup sûr, l'apparition que Mlle Sarolta de Bujanovics fit à la salle Ventadour, pendant l'hiver de 1864. La jeune et gracieuse élève d'Alary chanta le rôle de Leonora, du *Trovatore;* cette unique soirée suffit pour lui conquérir la complète sympathie du public et lui mériter les éloges des critiques les plus difficiles et les plus compétents.

Comment s'est-il fait que cette audition si heureuse n'ait pas été suivie, pour Mlle Sarolta, d'un brillant engagement au Théâtre-Italien? Cela tint à des circonstances diverses et surtout à certaines susceptibilités avec lesquelles la direction était forcée de compter. Toujours est-il que M. Calzado n'offrit pas à la débutante des conditions qui fussent en rapport avec son talent, très-grand déjà, et que l'étude et l'expérience de la scène ne pouvaient manquer de développer encore.

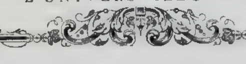
Mlle Sarolta passa la Manche, et chanta pendant [illegible] au Théâtre-de-la-Reine, à Londres. Dans *la Traviata, Don Giovanni* et le *Ballo in maschera*, on ne lui marchanda ni les fleurs ni les bravos.

La saison terminée, Mlle Sarolta résolut de parfaire son éducation musicale. Elle partit pour Florence afin de réclamer les conseils du célèbre professeur Romani, qui eut l'honneur de compter parmi ses élèves la Pasta, la Malibran, la Grisi, Mario et tant d'autres grands chanteurs. Riche déjà, Romani se montrait très-difficile sur le choix de ses élèves; mais à peine eut-il entendu la jeune artiste dire, de sa voix fraîche et vibrante, une simple barcarolle napolitaine, qu'il la félicita avec effusion et lui prédit une brillante renommée. Romani ne cessa de lui [illegible] ses excellentes leçons qu'au moment où elle fut engagée au théâtre San-Carlo, à Naples.

L'Italie retint encore la Sarolta pendant deux années; puis le rossignol reprit son vol à travers le monde, partout fêté et triomphant. La *prima donna di cartello,* dont la réputation était faite désormais, chanta à Madrid, à Bruxelles, et une seconde fois à Londres. A Copenhague, l'enthousiasme prit des proportions auxquelles il n'atteint guère que chez les populations italiennes si impressionnables et si fanatiques de musique. Chaque soir la scène était jonchée de bouquets; chaque jour, lorsque Mlle Sarolta entrait au théâtre, les fleurs les plus rares



LA VILLE DE MENTON. — VUE GÉNÉRALE, d'après une photographie. — Voir page 7[illegible].



GUSTAVE NADAUD
—o—
UNE CHANSON
Par mois

RONDE
DES CREVÉS

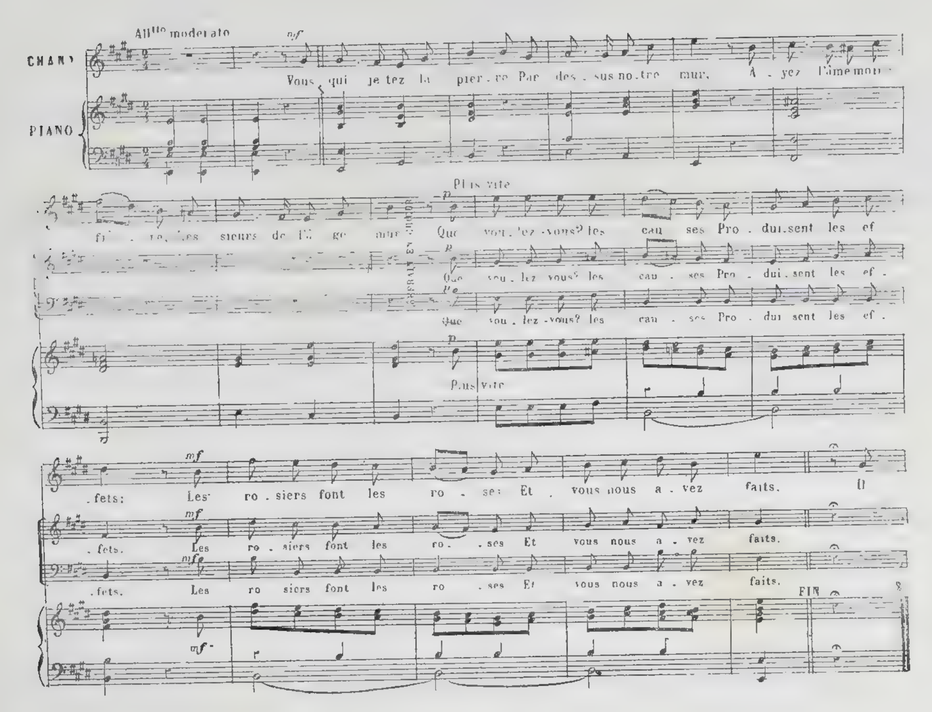
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





I

Vous qui jetez la pierre
Par-dessus notre mur.
Ayez l'âme moins fière,
Messieurs de l'âge mûr.

REFRAIN EN CHŒUR.

Que voulez-vous? les causes
Produisent les effets
Les rosiers font les roses,
Et vous nous avez faits.

II

Il faut que l'on connaisse
D'où chacun est sorti
Nous sommes la jeunesse
D'un siècle pervert[illegible]

Que voulez-vous? &c.

III

Quand les fruits ou les hommes
Se g[illegible]ent par milliers,
On [illegible] en veut point aux pommes,
On en veut aux pommiers.

Que voulez-vous? &c.

IV

Nous sommes ridicules,
Malingres & petits:
Étaient-ils des hercules,
Ceux qui nous ont bât[illegible]?

Que voulez-vous? &c.

V

Vous raillez nos c[illegible]st[illegible]me
Et vous les trouvez laids.
Vous qui dans ses coutumes
Avez singé l'Angla[illegible]

Que voulez-vous? &c.

VI

Vous riez de nos gestes
Et de notre maintien,
Nous avons en vos [illegible]
Il ne vous restait [illegible]

Que voulez-vous? &c.

VII

Nous sommes, avant l'âge,
Ca[illegible] & [illegible]
Admirez votre ouvrage
Dans vos [illegible]

Que voulez-vous? &c.

VIII

Vos farces de [illegible]
Nous ont donné le t[illegible],
Si vous [illegible]
Nous sommes [illegible]

Que voulez-vous? &c.

IX

Vous avez été [illegible].
Vieillis, vous mangez [illegible]
De voir jouer les [illegible]
Que vous avez créés.

Que voulez-vous? &c.

X

Avant [illegible]
Vous [illegible] dressés
A [illegible] les pipes,
[illegible]

Que voulez-vous? &c.

XI

Votre gloire est [illegible]
N'avez-vous pas [illegible]
[illegible]
Plus [illegible]?

Que voulez-vous? &c.

XII

Votre race est [illegible]
Pour av[illegible]
L'amour de la patrie
Et de la liberté.

Que voulez-vous? &c.

XIII

Arrière, camarades,
Nos temps sont [illegible]
Vous [illegible] les malades,
Nous sommes les crevés.

Que voulez-vous? &c.

GUSTAVE NADAUD.

lui étaient présentées au nom des étudiants de l'Université.

Enfin, après avoir passé deux années à Berlin,— deux années de succès ininterrompus, — M[lle] Sarolta est revenue en 1868 à Paris. De l'avis unanime de ceux qui l'ont entendue à l'étranger, elle a fait des progrès considérables.

Lors du grand concert qui fut donné au Havre, pour la clôture de l'exposition, M[lle] Sarolta a obtenu un succès éclatant dans la cavatine de *la Traviata* et l'*Ave Maria*, de Gounod. Alexandre Dumas, qui assistait à ce concert, en a publié le compte rendu dans *le Moniteur du soir* du 23 octobre, et a dépeint ainsi l'impression de la salle :

« Lorsqu'elle s'est avancée sur le devant du théâtre avec sa robe d'un vert si doux, que, faute de comparaison, j'appellerai vert d'avril, lorsqu'on a vu tout le devant de satin blanc de cette robe, parsemée de roses thé qui s'harmoniaient avec ce vert et ce blanc, comme une fleur véritable se fût harmoniée avec la nature, on a cru voir le printemps se trompant de saison et venant demander à octobre la place de l'hiver.

« Elle a chanté la cavatine de *la Traviata*. Alors, pour un instant, on a perdu de vue femme et toilette pour n'écouter que la cantatrice; tous les souffles se sont tus, toutes les haleines sont devenues muettes, ce chuchotement théâtral qui ne s'éteint jamais entièrement s'est évanoui comme par miracle. Des applaudissements ont éclaté à chaque temps d'arrêt, applaudissements toujours prêts à interrompre la cantatrice, mais auxquels la cantatrice imposait silence par le charme même de sa voix. »

Le bruit avait couru que M. Pasdeloup était sur le point de traiter avec la charmante Hongroise, afin de lui confier le rôle de soprano dans l'opéra de *Lohengrin*, de Wagner. Les destins et les roubles moscovites en ont décidé autrement, et la Sarolta est partie pour Moscou, où elle doit chanter, pendant cette saison d'hiver, les premiers rôles du grand répertoire au théâtre impérial de l'Opéra. Espérons que cette absence sera la dernière, et que les directeurs de nos scènes lyriques comprendront que la Sarolta est une des artistes que Paris aimerait à garder pour lui, après avoir mis la dernière consécration à leur renommée.

R. BRYON.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Un jour, un Cosaque, qui allait de l'une de ces villes à l'autre, vit un animal couché sur la route; il s'en approcha sans savoir quel animal c'était. L'animal releva la tête, rugit et montra les dents. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un tigre.

Le Cosaque rapportait un pain. Il jeta son pain au tigre; le tigre allongea la patte, tira le pain à lui et se mit à le manger.

Le Cosaque passa, revint à Astarinsk, prévint ses camarades de ce qui lui était arrivé, et les invita à ne plus se hasarder sur la route de Linchoran sans un morceau quelconque à jeter au gardien de la route.

Le lendemain, le tigre était à la même place. Un marchand arménien n'échappa que parce que le tigre se jeta sur son chien.

Dès lors, aucun voyageur ne sortit plus ni de Linchoran pour aller à Astarinsk, ni d'Astarinsk pour aller à Linchoran, sans emporter, comme Énée descendant aux enfers, un gâteau pour le gardien du passage.

On se munit d'abord de pain.

Mais bientôt le pain parut au tigre une nourriture fort insuffisante! Il grogna de façon à indiquer clairement qu'il accepterait peut-être encore bien du pain, mais qu'il demandait quelque chose à mettre dessus.

Ce quelque chose, c'était de la chair saignante.

On emporta dès lors des poules, des dindons, des quartiers de viande, et, toujours bon prince, le tigre laissait passer le voyageur pourvu qu'il payât exactement la contribution.

Mais le bruit de cet événement arriva aux oreilles du gouvernement russe. Un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut pas admettre qu'un percepteur quelconque s'établisse sur la grande route sans avoir dans sa poche son brevet signé du ministre des finances.

Le tigre avait oublié de demander le sien au gouverneur [illegible]

On fit une battue; le tigre ne pouvait croire d'abord que ce fût à lui qu'on en voulait; mais, lorsqu'une balle dans les côtes ne lui eut plus laissé aucun doute à ce sujet, il se jeta sur les imprudents qui venaient le troubler dans le pacifique exercice de ses fonctions, et tua deux chasseurs.

Un troisième, blessé seulement, en revint à grand'peine.

Le gouvernement russe, qui n'a cédé ni devant Kasi-Moulah ni devant Schamyl, ne pouvait pas céder devant un tigre.

Il ordonna une seconde battue, non pas de chasseurs amateurs, mais avec une compagnie tout entière.

Le tigre, après avoir reçu neuf balles, fit encore un bond de quinze pieds de haut pour atteindre un Cosaque qui, monté sur un arbre, venait de lui envoyer la neuvième balle; pour mettre, autant que possible, une distance plus grande encore entre lui et l'animal, le Cosaque s'accrocha à une branche qui s'étendait au-dessus de sa tête et s'enleva à la force des poignets; mais il fut arrêté dans son ascension : un coup de griffe du tigre lui avait ouvert le ventre et arraché la moitié des entrailles.

Le tigre mourut; mais cette fois il en coûta cinq hommes [illegible]

Depuis lors, — il y a quatre ans à peu près de cela, — une femme fit à elle seule, et d'un seul coup, ce que douze ou quinze chasseurs d'abord et ensuite une compagnie de soldats avaient eu tant de peine à faire.

C'était dans le village de Djemgaouran, situé au milieu des bois.

Le moindre village russe, ou devenu russe, a son bain russe.

Le Russe, si pauvre qu'il soit, ne saurait se passer de deux choses : de son thé deux fois par jour, de son bain une [illegible]

Un homme et une femme tenaient un bain public dans la dernière maison du village.

Cette maison était entièrement perdue dans le bois.

C'était un samedi, jour d'ablution générale. L'homme et la femme avaient commencé de chauffer la chaudière du bain, et fendaient du bois dans la cour afin de lui faire atteindre le plus haut degré de chaleur dont elle était susceptible.

Pendant qu'ils coupaient leur bois, ils virent un tigre qui entrait dans le bain tranquillement, et de ce pas calme des animaux qui sont sûrs de leur force.

Il alla se coucher sur le degré le plus élevé du bain. Les tigres adorent la chaleur.

Le baigneur, qui n'avait pas chauffé son bain pour le tigre, courut pour le chasser comme il eût fait d'un chat.

Il trouva l'animal couché où nous l'avons dit, et paraissant jouir de la béatitude la plus parfaite.

Le baigneur prit un seau, l'emplit d'eau bouillante et le jeta au nez du tigre.

Les tigres aiment la chaleur, mais ils détestent l'eau bouillante : il y a une mesure dans tout.

Il s'avança sur le baigneur.

Mais, par bonheur pour celui-ci, sa femme l'avait suivi, tenant à sa main la hache dont elle coupait son bois.

Instinctivement, voyant le tigre se jeter sur son mari, elle lui envoya un coup de hache à toute volée.

Elle atteignit le tigre juste au milieu du front et lui fendit la tête comme une pomme.

Le tigre tomba mort, renversant, par l'impulsion donnée, l'homme et la femme dans sa chute, mais ne leur occasionnant d'autre mal que celui qu'ils se firent en tombant.

Le prince Voronzof, alors gouverneur du Caucase, fit venir la tueuse de tigre à Tiflis. Ce fut d'abord la comtesse qui la reçut.

Mais, affectant un air de colère :

— Comment, malheureuse, lui dit-elle, vous avez osé tuer un tigre impérial!

— Ah! madame, s'écria la bonne femme trompée à l'accent de la comtesse, je vous jure que je ne savais pas qui il était.

La comtesse Voronzof éclata de rire; ce rire rassura la pauvre femme.

Le comte entra à son tour et la rassura tout à fait.

Ce ne fut pas tout : le comte lui donna une gratification de mille roubles et une médaille, qu'elle porte sur sa poitrine comme un soldat la croix d'honneur.

La bonne femme nous raconta elle-même l'aventure. Elle ne revenait pas de l'étonnement et de l'admiration dont elle avait été l'objet. Elle n'avait pas éprouvé plus d'émotion à donner le coup de hache au tigre, que son mari à lui jeter son seau d'eau.

Les tigres se tinrent pour avertis et ne se présentèrent plus désormais aux bains russes.

Un tigre du village de Chanaka se montra meilleur enfant encore.

Une femme lavait son linge dans une fontaine, à cent pas de la maison; elle avait avec elle un enfant de quatorze à quinze mois.

Elle manqua de savon, retourna chez elle pour en chercher, et, jugeant inutile d'emmener son enfant, le laissa jouer sur le gazon, près de la fontaine.

Pendant qu'elle cherchait son savon, elle jeta par la fenêtre ouverte les yeux sur la fontaine pour s'assurer si l'enfant ne s'aventurait pas au bord de l'eau; mais sa terreur fut grande lorsqu'elle vit un tigre sortir de la forêt, traverser le chemin, aller droit à l'enfant et poser sur lui sa large patte.

Elle resta immobile, haletante, pâle, presque morte.

Mais sans doute l'enfant prit l'animal féroce pour un gros chien : il lui empoigna les oreilles avec ses petites mains et commença de jouer avec lui.

Le tigre ne fut pas en reste : c'était un tigre d'un caractère jovial, il joua lui-même avec l'enfant.

Ce jeu effroyable dura dix minutes; puis le tigre, laissant l'enfant, retraversa la route et rentra dans le bois.

La mère s'élança, courut tout éperdue à l'enfant, et le trouva riant et sans une égratignure.

Les trois faits que je viens de raconter sont aussi populaires au Caucase que l'histoire du lion d'Androclès à Rome.

Les panthères sont assez communes sur les bords de la Koura, et surtout, comme je l'ai dit pour les tigres, sur la rive droite du fleuve. Elles se tiennent dans les roseaux, dans les fourrés, dans les broussailles, s'élancent de là sur les moutons, sur les chèvres sauvages et même sur les buffles qui viennent boire.

Autrefois, on dressait les panthères comme on dresse encore aujourd'hui les faucons; seulement, au lieu de chasser le faisan, on chassait la gazelle; au lieu de les porter sur le poing, on les portait à l'arçon de la selle.

L'abolition de la domination persane dans la partie méridionale de la Géorgie, la réunion successive des différents khanats à la Russie, firent tomber en désuétude cette chasse, plaisir princier des khans. M. Tchelaïef, directeur des douanes de Tiflis, se souvenait avoir fait, tout jeune, cette chasse avec le khan de Karaback.

Depuis, il avait assisté à deux ou trois chasses à la panthère. Dans une de ces chasses, le chasseur qui se trouvait le plus proche de lui ayant tiré sur une panthère et l'ayant blessée, l'animal avait bondi sur lui, et, avant qu'il eût le temps de lui envoyer son coup de fusil, lui avait, d'un coup de patte, littéralement arraché la tête de dessus les épaules.

Quant aux chacals, ils sont communs, dans les villages un peu enfoncés dans les montagnes, à ce point d'empêcher de dormir les personnes qui ne sont pas encore habituées à leurs cris. Quoique l'animal soit inoffensif ou plutôt lâche, son cri a quelque chose d'effrayant.

On se rappelle l'histoire racontée par Oléarius :

Envoyé par le duc de Holstein au schah de Perse, le digne Allemand vit le navire qui le portait faire naufrage sur les côtes du Daghestan. Son secrétaire, en herborisant, s'égara dans une forêt, et, craignant d'être dévoré par les animaux féroces, monta sur un arbre pour y passer la nuit. Le lendemain, comme on ne le voyait pas revenir, on se mit à sa recherche et on le retrouva sur son arbre. Il avait complétement perdu la raison et jamais il ne la recouvra. Seulement, on comprit par ses réponses que cet événement était la suite de la terreur que lui avaient fait éprouver les chacals. Il affirmait qu'une centaine de ces animaux s'étaient réunis sous l'arbre où il était posté et avaient gravement causé en allemand, et comme des personnes raisonnables, de leurs [illegible]

Quant aux serpents, assez communs aux environs de Bakou, on ne peut faire un pas sans risquer d'en écraser un, ou d'être mordu par lui, — ce qui est infiniment plus désagréable, — dès que l'on met le pied dans les steppes de Moghan. Un de mes bons amis, le baron de Finot, consul à Tiflis, qui les a traversés avec une escorte de Cosaques, les a vus par centaines; un de ses Cosaques en piqua un avec sa lance; il était du plus beau jaune d'or. Les plus communs sont noirs et verts.

Le comte Zoubof, étant venu, en 1800, faire le siége de Salian, séparée des steppes de Moghan par la Koura seulement, résolut de passer l'hiver dans ces steppes. Ses soldats, en creusant la terre pour y placer leurs tentes, amenèrent à la surface du sol des milliers de serpents engourdis par le froid.

L'antiquité elle-même constate le fait.

Voici ce que dit textuellement Plutarque :

« Après cette dernière bataille, — celle qu'il livra près du fleuve Abas, — Pompée, s'étant mis en chemin pour pénétrer jusqu'au pays d'Hyrcanie et gagner la mer Caspienne, fut contraint d'abandonner son projet et de retourner en arrière, par la grande multitude de serpents venimeux et mortels qu'il y trouva, à la distance de trois journées, à peu près. Il s'en retourna donc dans la petite Arménie. »

Par bonheur, la morsure de ces serpents, quoique mortelle si on laisse le venin faire des progrès et librement développer son action sur le sang, devient à peu près inoffensive si l'on verse de l'huile sur la plaie et même si on la frotte simplement avec un corps gras.

Chose bizarre! au printemps, des troupes de serpents voyageurs viennent de Perse, traversent l'Araxe, et font invasion dans les steppes de Moghan. Qui les amène? est-ce la haine ou l'amour? — L'amour des serpents ressemble beaucoup à la haine; mais le fait est que, pendant un mois ou deux, les steppes retentissent de sifflements qui feraient croire à un sabbat d'Euménides, tandis que, de place en place, on voit d'immenses reptiles, d'un jaune d'or ou d'un vert d'émeraude, exécutant des espèces de polkas debout sur la queue, et dardant l'un sur l'autre leur triple dard, — noir chez les uns, couleur de feu chez les autres.

Pendant ce temps, nul n'ose se hasarder dans les steppes de Moghan, et la morsure des serpents est presque inguérissable.

Qu'on me permette maintenant de livrer un fait à l'incrédulité de mes lecteurs.

Certaines familles, presque toutes princières ou alliées à des familles princières de la Géorgie ou des différents khanats de Bakou, de Kouba, de Karaback, etc., possèdent une pierre qui jouit des vertus du bézoard fabuleux de l'Inde.

Cette pierre, que les pères transmettaient à leurs enfants parmi les pierres les plus précieuses de leurs écrins, a la propriété de guérir de la blessure de tous les animaux venimeux, serpents, vipères, phalanges, scorpions; il suffit de l'appliquer sur la blessure, pour qu'elle attire à elle le venin comme l'aimant attire le fer. Le colonel Davidof, allié en France à la duchesse de Grammont, et qui a épousé à Tiflis une princesse Orbeliani, possède une de ces pierres.

Elle est de la grosseur d'un œuf de grive, spongieuse, bleuâtre, sans saveur, noircie à certains endroits comme une fève grillée sur la pelle. On vient, en cas de morsure, la lui emprunter; on l'applique sur la plaie : la pierre change de couleur et prend une teinte d'un gris livide.

Mais, aussitôt l'opération terminée, opération analogue à celle des anciens psylles, on met la pierre dans du lait : elle dégorge son venin et recouvre sa couleur ordinaire.

J'ai fort engagé le colonel Davidof à prendre avec lui cette pierre lors de son prochain voyage à Paris, et à la soumettre à l'investigation des savants.

Quant à moi, je ne crois pas cette pierre de formation naturelle. Je la crois plutôt un antidote préparé de main d'homme par les anciens médecins persans.

Nous avons dit que cette pierre était souveraine non-seulement contre la morsure des serpents, mais encore contre celle des phalanges et des scorpions : donnons quelques détails sur ces deux terribles insectes.

1. Voir les numéros 696 à 722.

Invisibles à l'œil, impalpables à la main, voletant à l'aide de deux ailes verticales, ils passent à travers les plus fins tissus, penetrent tout entiers dans la peau, y font naître des demangeaisons aussi douloureuses que les brûlures, lesquelles amenent des pustules qui, pendant trois ou quatre mois, laissent à peu près les mêmes traces que la petite verole.

La phalange (*phalangium araneosum*) est très-commune à Bakou et dans ses environs.

Son aspect est effrayant. On comprend, à la première vue, que cet animal doit être un des parias de la creation. Son corps est gros comme le pouce et monté sur des pattes assez courtes; mais, malgré l'exiguïte de ses pattes, elle court fort vite. Son cou est long; sa gueule est armée de dents dont elle saisit sa proie avec une rage incroyable. Sans doute, sa mauvaise réputation lui a donné un mauvais caractère, car c'est l'animal le plus irascible que je connaisse.

Deux phalanges, placées dans le même bocal, se precipitent à l'instant même l'une sur l'autre, et ne se lâchent que lorsqu'une des deux est non-seulement morte, mais en morceaux.

Il en est de même si l'on enferme une phalange avec un scorpion. Le scorpion lutte, mais finit presque toujours par être victime.

Le scorpion est connu : c'est le même que le scorpion d'Europe. Seulement, une variété de scorpions rouges est plus dangereuse que les scorpions jaunes, et une autre variete de scorpions noirs est plus dangereuse que les scorpions rouges.

Au moment où nous étions à Bakou, quoique ce fût au mois de novembre, et que, par consequent, le temps fût relativement froid, on pouvait se donner le plaisir de trouver un scorpion ou deux sous chaque grosse pierre, gisant au midi, au pied des murailles de la ville.

Le plus sûr preservatif contre le scorpion, la phalange et même les serpents, pour les voyageurs obliges de bivaquer en plein air ou de camper sous une tente, est de coucher sur une peau de mouton.

Cela tient à ce que le mouton est l'ennemi le plus acharné [illegible]

Le mouton adore le scorpion et la phalange; autant de ces insectes rencontres par un troupeau de moutons, autant de mangés. L'été, on les voit fuir devant les moutons au pâturage, en telle quantite, que l'herbe en fourmille et en remue.

Un autre animal, non-seulement presque aussi dangereux, mais encore plus fatigant et plus insupportable que, scorpions, phalanges et serpents, en ce qu'on ne peut pas s'en garantir, c'est le moustique.

Pendant cinq mois de l'année, du mois de mai à la fin de septembre, [illegible] bad, appartient aux moustiques.

[illegible]

(*La suite au prochain numero*)

LE GLOUTON

Le jardin zoologique de Hambourg vient de recevoir deux curieux échantillons de mammifères appartenant à l'espèce assez rare des gloutons. Ces animaux, originaires des contrées septentrionales, semblent tenir à la fois de l'ours et du blaireau. Ceux dont le jardin zoologique de Hambourg vient de faire l'acquisition sont âgés d'un an et demi. Bien que de la taille seulement d'un caniche ordinaire, ils sont d'une force remarquable.

Deux raies semi-circulaires, qui leur partent du cou pour aller se rejoindre à la naissance de la queue, forment sur leur dos un singulier ovale. Chez les jeunes, ces raies sont d'un jaune grisâtre; mais elles deviennent avec l'âge d'un beau jaune d'or. La tête et les pattes de l'animal sont d'un brun très-foncé, presque noir, tandis que le corps est d'un brun roux.

Dans l'etat de liberté, le glouton ne se gêne pas pour attaquer des animaux beaucoup plus grands et beaucoup plus forts que lui, tels que des vaches, des rennes, des élans et même des chevaux. L'animal grimpe avec une etonnante agilite sur un arbre, où il attend le passage de sa victime; puis il se laisse tomber sur elle, lui étreint le col avec ses pattes de devant, et, de ses dents aiguës, lui traverse la gorge de part en part.

Il chasse aussi simplement à terre et se contente au besoin de la nourriture plus modeste que lui offrent les souris, les marmottes ou les poules. Enfin, si ce gibier vient à lui manquer, il n'a pas scrupule de forcer les bergeries, va voler les provisions des pauvres Lapons, et leur dérobe leur proie jusque dans les pièges mêmes qu'ils leur ont tendus. On accuse encore le glouton de deterrer quelquefois les cadavres pour s'en repaître.

C'est ainsi que son extrême voracité justifie le nom qui lui a été donné. Du reste, il faut reconnaître qu'il n'est pas difficile dans le choix de sa nourriture et sait même à l'occasion se contenter de peu. Les pensionnaires du jardin zoologique de Hambourg ne reçoivent qu'une livre de viande, une demi-livre de pain et quelques carottes par jour, en dehors des menues friandises dont il plaît aux visiteurs de les gratifier.

FRANCIS RICHARD

COURRIER DES MODES

On attend les derniers jours de l'année pour s'occuper des achats d'objets d'etrennes, et on a tort. Si on commençait à choisir dans les magasins un mois d'avance, on trouverait des employés moins occupés, on aurait le loisir d'examiner à son aise, on ferait ses acquisitions à tête reposée et on payerait moins cher. Les dix derniers jours de decembre on met les magasins au pillage, et souvent on n'arrive pas à obtenir les objets qu'on aurait eus si facilement un mois plus tôt.

Les personnes qui habitent la province doivent songer aussi aux deceptions qu'elles se preparent lorsqu'elles espèrent faire venir des cadeaux de Paris les derniers jours de l'an. Helas! les marchands sont si tourmentes qu'on ne peut leur reprocher leur inexactitude; servir tout le monde à la fois... il n'y faut pas songer!...

Si vous le voulez bien, mes chères lectrices, nous consacrerons aux etrennes nos causeries du mois prochain.

La Compagnie Irlandaise (36, rue Tronchet), maison speciale pour les mouchoirs, a prepare de charmantes nouveautes. Elle a des mouchoirs à illustrations pour la chasse et les costumes d'amazones; des mouchoirs à coins brodés et filets de couleur pour toilettes de visite, des mouchoirs pour deuil et demi deuil, et enfin une ravissante collection de mouchoirs pour toilette du soir. Dans cette dernière serie il y a des modèles d'un grand prix où le fini de la broderie rivalise avec la richesse des dentelles.

On aime à composer une jolie boîte de mouchoirs; c'est une coquetterie de bonne compagnie; la boîte se parfume avec un sachet de satin, les mouchoirs sont impregnes de violette et d'iris. *La Compagnie Irlandaise* excelle à collectionner les mouchoirs pour cadeau; elle perfectionne les mignonnes broderies des chiffres et armoiries. Je connais plus d'une aimable lectrice dont le rêve sera réalisé en recevant pour etrennes une douzaine des mouchoirs fantaisistes des magasins de *la Compagnie Irlandaise*.

La Glaneuse Parisienne, journal de la vie de famille, tel est le titre d'une publication que je recommande souvent à nos chères lectrices. La fin de l'annee est le moment choisi pour les abonnements, c'est pourquoi je trace ici quelques lignes en faveur de ce recueil.

La Glaneuse Parisienne a songé aux etrennes de ses abonnées et a mis à leur disposition plusieurs jolies primes en bijoux et autres objets de toilette. On peut en connaître les details en demandant un numero specimen contre un franc en timbres-poste.

La Glaneuse Parisienne a pour spécialite les patrons coupés de grandeur nature le des modèles les plus nouveaux en toilette de femme, d'enfant et articles de lingerie. La livraison de decembre contiendra le patron de tunique-pardessus pour toilette de ville ou soirée, celui de pardessus court à corsage et pelerine, et un patron pour costume de petite fille. L'article *modes*, tres-complet, donne tous les details d'actualite. Le journal fournit aussi dans ses annexes des gravures de modes coloriees, des planches de broderies, de tapisseries coloriées, crochet, filet, tricot; des broderies dessinées sur mousseline, de la musique et des dessins.

Dans le texte on trouve une foule de recettes de cuisine et economie domestique.

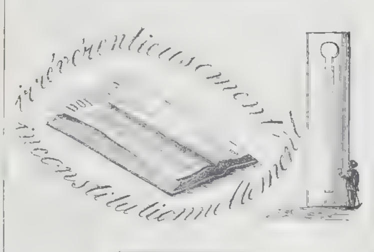
Le prix de l'abonnement est de douze francs par an pour la France; l'etranger s'augmente des droits de poste. On s'abonne à la Librairie-Nouvelle, boulevard des Italiens, 15, en envoyant un bon de poste à l'ordre du directeur de *la Glaneuse Parisienne*.

Les abonnements partent du 15 de chaque mois et se font pour l'annee entière.

ALICE DE SAVIGNY.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes

RÉBUS



[illegible]

AVIS AUX ABONNÉS

DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Le nombre de nos abonnés s'est tellement accru que le service de chaque numéro exige un travail préparatoire de plusieurs jours.

Il en resulte qu'il nous est devenu impossible de faire droit aux demandes de changement d'adresse reçues durant ce travail. Ajournées forcément à la semaine suivante, elles donnent lieu à des reclamations qu'il importe de prévenir.

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir au plus tard, savoir :

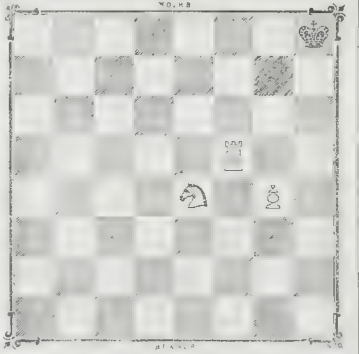
Le lundi pour les abonnements de Paris et le mardi pour ceux de la province et de l'étranger.

L'administration ne sera pas responsable des numéros envoyés à d'anciennes adresses, par suite de demandes tardives.



LES GLOUTONS DU JARDIN ZOOLOGIQUE DE HAMBOURG. — Dessin de M. H. Lentemann. — Voir page 759.

PROBLÈME N° 126



Les Blancs jouent et font mat *avec le Pion*, en quatre coups.

ÉMILE AUCANTE

30 CENTIMES LE NUMÉRO
[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
[illegible] 20 fr.
[illegible] 11 fr.
[illegible] 5 fr.
[illegible]

LA COLLECTION DU JOURNAL
[illegible]
Contenant plus de 6.500 gravures
[illegible] 125 fr
Reliée. . . . . 170 fr.
[illegible]



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration,
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 725 — 5 Décembre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

AVIS IMPORTANT

Les DEUX GRANDES PRIMES GRATUITES que l'UNIVERS ILLUSTRÉ offre à ses abonnés ne seront delivrées que jusqu'au 15 décembre, terme de rigueur. (Voir pour les details à la dernière page.)

SOMMAIRE

LE MONDE & LE THEATRE

Les deuils de la semaine. — Berryer. — Felicien Mallefille [illegible] Thiboust. — Les gaietés mondaines. — Bals au Cirque de [illegible] teuil. — Les tableaux vivants de Compiègne. — Le maréchal Bazaine. — La vente des diamants de la duchesse de Sesto. — Théâtres. — Opéra : [illegible] Mme M[illegible] Carvalho. — MM. Faure, Colin, David, Belval, Grisy, Gaspard, Mmes Hamakers, Beaugrand, Villiers, Baratte. — Théâtre Lyrique : L'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck. — Jugement [illegible] — MM. Pasdeloup, Aubéry, Bosquin, Caillot, Mme Lacaze [illegible] *colo*, opéra-comique en trois actes, de MM. Labiche et Delacour, musique de M. Ferdinand Poise. — MM. Barré, Laurent, Sainte-Foy, Prilleux, [illegible] — Palais-Royal : *Le roi d'Amatibou* [illegible] actes, de MM. Labiche et Cottinet. — MM. Brasseur, Hyacinthe, Gil-Perès, Lhéritier, [illegible] par M. Louis Ratisbonne.



BERRYER [illegible] photographie de M. [illegible] Courrier du Pal[ais]

La mort continue à faucher les têtes les plus elevées et les plus illustres. Après Rossini et Rothschild, voici Berryer, le grand orateur, le grand avocat, le vieil athlète parlementaire, qui vient de succomber. C'est à mon confrère du Palais qu'il appartient de vous dire [illegible] viennent de faire le barreau et la tribune. Le [illegible] Berryer était un des souverains, regrettera cette magnifique intelligence, constamment ouverte à toutes les beautés de l'art, à toutes les elegances, et le vide qu'il y laisse ne sera pas de sitôt comblé.

Cette même semaine nous a enlevé aussi un cœur chaud, une âme généreuse, une probité sans tache, dans la personne de Félicien Mallefille.

Il n'avait pas encore cinquante-six ans. Tout

jeune, il avait déjà donné sa mesure dans son beau drame de *Glenarvon* et sa conception grandiose des *Sept Enfants de Lara*. Par ses goûts littéraires il se rattachait à la forte et vigoureuse école de 1830. Il en resta toujours un des disciples les plus ardents et les plus convaincus. Comment, avec un talent incontesté et supérieur à celui de la plupart de ses rivaux, n'arriva-t-il qu'à une fortune médiocre? Edmond About l'a expliqué excellemment dans le discours qu'il a prononcé sur sa tombe :

« Celui que nous venons confier à son dernier gîte, a-t-il dit, a toujours eu plus de courage que de bonheur; il a beaucoup lutté et vaincu quelquefois, énormement produit [illegible] aux *Sceptiques*, il marche à travers mille obstacles, essayant tous les genres, le drame, la comédie, le roman, le vaudeville et même l'opéra; travailleur consciencieux, infatigable fier; mauvais courtisan du public, dédaigneux des succès faciles, trop honnête écrivain pour publier une œuvre qui ne l'eût pas contenté lui-même. Le métier aurait pu le faire vivre et l'enrichir au besoin comme tant d'autres; il aima mieux rester pauvre, et il le fut à un point que ses amis eux-mêmes n'ont jamais soupçonné. Il portait sa misère en grand seigneur; vous n'avez pas oublié l'air digne, la sérénité courageuse de cet hidalgo français qui ne dînait pas tous les jours. »

Pauvre garçon! comme il a dû souvent souffrir de cette existence étroite qui l'empêchait de s'abandonner à ses instincts généreux! Un petit fait, qui est à ma connaissance personnelle, sera plus éloquent que ce que je saurais dire. Il avait voué une reconnaissance particulière à une actrice de la Comédie-Française pour la bonne grâce avec laquelle elle avait accepté un rôle dans une de ses pièces. Les moyens pécuniaires de Mallefille ne lui permettaient pas de faire un riche cadeau. Mais [illegible] chaque représentation, l'artiste recevait un petit bouquet de violettes d'un sou. C'était l'obole du pauvre, l'obole du poëte. Disons à l'honneur de l'actrice que l'obole n'était pas perdue. « J'ai reçu souvent, me disait-elle, de bien beaux bouquets. Il n'en est pas un qui m'ait fait autant de plaisir que le petit bouquet de Mallefille. »

L'actrice de qui je parle avait précédé Mallefille dans la tombe. Je l'ai presque nommée.

M. Mallefille travaillait difficilement. C'était un délicat en fait de style. Il ne livrait une œuvre à la publicité qu'après l'avoir tourmentée, ciselée, travaillée et amenée au point voulu. Ceci explique le nombre, relativement limité, de ses productions.

Pour sauver de l'oubli ce talent distingué, il suffirait, ce me semble, de réunir en un volume *Glenarvon, les Sept Enfants de Lara, les Mères repenties, le Cœur et la Dot, les Deux Veuves, les Sceptiques* et *les Mémoires de Don Juan*.

~~~ Avec ces deuils du jour concordait cette semaine un triste anniversaire. Dimanche dernier, les amis de Lambert-Thiboust, réunis autour de sa tombe, inauguraient au cimetière Montmartre le beau monument élevé à sa mémoire et exécuté, avec autant de cœur que de talent, par Mathieu Meusnier.

~~~ Et pendant que les uns pleurent, les autres rient — s'amusent. Paris s'ennuyait pendant l'hiver. Son Mabille lui manquait. Les bals du cirque de l'Impératrice sont venus combler cette lacune. Maintenant Paris pourra danser sans interruption et passer, par une transition douce, des Cythères d'été aux nuits capiteuses du bal de l'Opéra.

En même temps l'on annonce que le palais d'Auteuil va se transformer en jardin d'hiver. Ou je me trompe fort, ou ce jardin d'hiver ne tardera pas à devenir une des nombreuses annexes du « Temple de Terpsichore. »

A Compiègne, ce sont les tableaux vivants qui emportent le prix. Heureux les rares élus auxquels il a été donné d'admirer :

Esther et Assuérus, par la duchesse de Mouchy et le marquis de las Marismas;

Jacob et Rebecca, par la comtesse de Mercy d'Argenteau et M. Aguado;

Ophélie, par la marquise de las Marismas.

Parmi les figurants, les chroniqueurs de la cour citent M. le maréchal Bazaine. — Sous quel costume? Sous celui d'Aman, d'Éliézer ou de Polonius? Le Dangeau assermenté ne nous le dit pas. Ce serait pourtant assez piquant à savoir.

A Paris, l'événement mondain de la semaine a été la vente des diamants de Mme la duchesse de Sesto. — Cinq cent cinquante mille francs, tel a été le résultat de cette orgie lapidaire. J'aurais bien des réflexions à faire là-dessus. Mais les théâtres m'appellent, et, bon gré, mal gré, il me faut [illegible]

~~~ L'Opéra a pris sa revanche — une revanche éclatante [illegible] des *Huguenots* [illegible] vous parlais l'autre soir.

L'intérêt de la soirée était le début de Mme Miolan-Carvalho dans le rôle de Marguerite. Du succès de la virtuose, personne n'en doutait. Seulement on se demandait si la voix de la cantatrice aurait le volume nécessaire pour remplir le vaste cadre de l'Opéra, si elle ne succomberait pas bien vite sous les terribles étreintes de l'orchestre de Meyerbeer. Ces appréhensions n'ont pas duré longtemps. Dès la première phrase on était rassuré. Le son arrivait sans effort, clair, distinct et pénétrant. Grâce à l'admirable accentuation de l'artiste, chaque parole se détachait nettement, et en même temps le chant se colorait des nuances les plus délicates qui donnaient au rôle une saveur et une physionomie nouvelles.

Tout le second acte n'a été pour Mme Carvalho qu'un long triomphe. Avec quelle méthode, quel style, quel goût exquis elle a chanté son air : *Charmant pays de la Touraine*, avec quel esprit, quelle grâce elle a détaillé le duo *Si j'étais coquette*, avec quelle perfection, quelle aisance, quelle bravoure elle a enlevé les vocalises et les fioritures dont est hérissée la partie de Marguerite, ceux-là peuvent se le figurer qui ont encore dans l'oreille les merveilles de virtuosité accomplies déjà par Mme Carvalho dans *Mireille* et *la Reine Topaze*. Telle elle était il y a dix ans, telle nous l'avons retrouvée hier. Et quant aux vieux amateurs pour qui le domaine lyrique se circonscrit entre la place Ventadour et la rue Le Peletier, ils s'écriaient en sortant que les beaux jours de Mme Damoreau et de la Persiani étaient revenus.

Il s'en faut de bien peu maintenant que le nom de Mme Marie Sass ne puisse être associé dans les mêmes termes à celui de Mlle Falcon. Par la puissance et la qualité de l'instrument, la nouvelle Valentine égale déjà sa devancière. Elle a, comme elle, et presque au même degré, la chaleur et la passion. Si elle lui reste encore inférieure dans la tendresse, l'émotion, la profondeur de l'expression dramatique, c'est peut-être qu'elle n'a pas eu le bonheur d'avoir pour partenaire un Nourrit ou un Duprez.

Colin, non plus, n'a pas l'expérience de ces grands maîtres, leur savante manière de phraser et de composer un rôle; mais quel timbre charmant, chaud et sympathique! La force ne lui manque pas, il s'en faut, et c'est pour cela que je lui en veux de nous supprimer sans façon, comme il l'avait déjà fait [illegible] romance *Plus blanche que la blanche hermine*.

Tout le reste de l'exécution a marché à souhait. Faure, que j'avais eu le tort d'oublier parmi les sauveteurs de la première soirée, a chanté Nevers de façon à défier toutes les comparaisons. David a fièrement accusé la physionomie de Saint-Bris : n'était ce malheureux chevrotement où il persiste malgré tous les conseils, il serait excellent. Belval était [illegible] Mlle Hisson [illegible] son du rôle du page : elle y a été mieux que suffisante. Grisy, qui succédait à ce brave Koenig, a rendu leur impor[illegible] la *Bataille* [illegible] Gaspard, un nouveau venu, dont la belle et formidable voix de basse n'ait soulevé les bravos dans la phrase du *Couvre-feu*. [illegible] fan chorégraphique — les grâces et les séductions de Mlles Villiers, Baratte et Eugénie Fiocre, a eu aussi sa part de succès. Ainsi montée, la reprise des *Huguenots* assure à la direction de l'Opéra un hiver magnifique.

~~~ De Meyerbeer à Gluck, des *Huguenots* à *Iphigénie en Tauride*, on peut passer sans descendre.

Quel sera au point de vue des recettes le sort d'*Iphigénie en Tauride*, je n'oserais le préjuger, malgré la chaleur avec laquelle a été accueillie cette reprise. Après le premier acte, après l'admirable scène de la tempête, l'air d'Iphigénie et surtout le chœur et la danse des Scythes, je n'aurais pas hésité à parier pour cent représentations. Les trois autres actes étincellent aussi de beautés saisissantes, telles que l'air de Pylade : *Unis dès la plus tendre enfance*, le duo de Pylade et d'Oreste, le sommeil d'Oreste, la scène des Euménides, le chœur final des prêtresses de Diane; — mais, soyons franc, l'ensemble est empreint d'une monotonie contre laquelle est impuissante à lutter l'attention la plus robuste. Cette majesté, cette grandeur continues nous écrasent. Notre oreille habituée aux variétés de rhythmes et aux procédés mélodiques de l'art moderne a peine à se faire à cette continuité de phrases musicales et de récitatifs s'enchaînant sans repos, sans ponctuation, sans point d'arrêt. M. Berlioz, qui n'est pas suspect lorsqu'il s'agit de Gluck, constate lui-même cette impression.

« Gluck, dit-il[1], a souvent mis en usage dans toutes ses partitions, mais dans *Iphigénie en Tauride* plus qu'ailleurs, un genre d'accompagnement pour le récitatif simple, qui consiste en accords à quatre parties, tenus sans interruption par la masse entière des instruments à cordes, pendant toute la durée musicale du vers. Cette harmonie stagnante produit sur les organes des auditeurs inattentifs, et le nombre en est grand, un effet de torpeur et d'engourdissement irrésistible et finit par les plonger dans une lourde somnolence qui les rend complétement indifférents aux plus rares efforts du compositeur pour les émouvoir. Il était vraiment impossible de trouver quelque chose de plus antipathique à des Français que ce long et obstiné bourdonnement. On ne peut donc pas s'étonner qu'il arrive à beaucoup d'entre eux d'éprouver à la représentation des ouvrages de Gluck autant d'ennui que d'admiration...

« Une autre cause concourt encore, dans l'orchestre de Gluck, à produire cette redoutable monotonie, etc... »

Redoutable monotonie, harmonie stagnante, effet de torpeur et d'engourdissement, vous voyez, je ne le lui fais pas dire. Lui, le Shakspearien à tous crins, il ne parlerait pas autrement d'une tragédie.

C'est qu'en effet *Iphigénie en Tauride* est dans toute l'étendue du terme une tragédie, et qui plus est, une tragédie sans amour, reposant presque entièrement sur un seul sentiment, celui de la terreur. — Trois heures de terreur, [illegible]

M. Pasdeloup lui-même a si bien compris la nécessité d'un repos et d'une détente pour l'auditeur, qu'il n'a pas craint de glisser entre le troisième et le quatrième acte un délicieux sextuor de Mozart. Le public a accueilli avec transport ce contre-sens musical, cette gracieuse rêverie surgissant tout d'un coup au milieu des arides mélopées d'Iphigénie comme une oasis dans le désert.

L'ombre de Gluck a dû en tressaillir d'indignation. La vérité de l'expression dramatique, l'accord de la musique avec les paroles et la pensée du poëme, tels sont, on le sait, les principes de la révolution opérée par le grand maître allemand dans l'art musical. A ce point de vue, l'*Iphigénie en Tauride* est un pur chef-d'œuvre. Il n'est pas une note qui ne soit pour ainsi dire un trait de situation ou de caractère, témoin ce magnifique passage où la sourde agitation de [illegible] ce vers chanté par Oreste : *Le calme rentre dans mon cœur*, les musiciens firent observer à Gluck la contradiction qui semblait exister entre la musique et les paroles : « Il ment! il ment! s'écria Gluck. Il a tué sa mère!... »

Pour en finir avec les particularités qui se rattachent à l'*Iphigénie en Tauride*, rappelons, avec M. Berlioz, que c'est dans le premier acte de cet opéra que Gluck a employé le premier et une seule fois le triangle, le tambourin et les cymbales (sans grosse caisse).

Iphigénie en Tauride, l'avant-dernier ouvrage de Gluck, fut représentée pour la première fois le 17 mai 1779. En 1821, elle était encore au répertoire courant de l'Opéra. Adolphe Nourrit y débutait le 1er septembre de cette année dans le personnage de Pylade avec un immense succès. Son père, qui le jouait habituellement, avait voulu pour cette représentation prendre le petit rôle du Scythe et présenter lui-même en public celui qui devait le surpasser un jour. Pylade est le seul ténor de la pièce. Halévy, dans ses *Derniers souvenirs et portraits*, a laissé sur cette création originale une étude très-fine et très-intéressante, intitulée *le Pylade de Gluck*.

Mme [illegible] possède le physique, l'ampleur et les grands moyens d'une tragédienne lyrique. Elle ne manque ni de style ni de passion. Ce qu'on pourrait lui demander, c'est de nuancer davantage son chant qui, constamment soutenu au même diapason, finit par fatiguer et assourdir. En disant qu'elle a porté, sans y succomber, ce rôle écrasant, je ne crois pas lui adresser un médiocre éloge.

Pour nous donner l'Oreste, tel que Gluck l'a conçu, il ne faudrait rien moins qu'un tragédien de premier ordre. Faure y suffirait à peine. On comprend ce que ce rôle est devenu entre les mains d'Aubéry, un excellent musicien, un chanteur sage et correct, mais qui n'a ni le diable au corps, ni la force nécessaire pour se mesurer avec cette *maladetta* [illegible]

A défaut de la voix qu'il n'a pas, Caillot met dans Thoas de l'énergie et de la chaleur.

Bosquin seul a complétement réussi. Il a chanté avec beaucoup de charme et de tendresse son air du second acte que le public lui a redemandé.

Les chœurs et l'orchestre ont été admirables. On leur a fait bisser le chant et la danse des Scythes. Pasdeloup était au pupitre et faisait passer son âme dans celle des exécutants.

1. Hector Berlioz, *A travers chants*, Michel Lévy frères, 1862.

Quel qu'en doive être le résultat pécuniaire, cette reprise est de celles qui honorent un théâtre et lui créent des titres à la sympathie de ceux chez qui vit encore le culte de l'art sévère et des choses élevées.

~~~ Qu'est-ce qu'un *corricolo?* Alexandre Dumas vous l'a dit dans ses *Impressions de voyage* qui portent ce titre, et il vous l'a répété dans une lettre qu'il vient d'adresser au *Figaro*. L'Opéra-Comique a trouvé le titre bon et il s'en est emparé. A vrai dire, il n'y a pas de corricolo dans la pièce dont MM. Labiche et Delacour ont écrit le poëme, et M. Poise la musique. Le corricolo, avec son cheval étique et son *balancino* caracolant sur le côté, avec ses longs brancards et ses hautes roues, avec ses harnais constellés de clous et de petits drapeaux en cuivre resplendissant comme de l'or, avec sa charge de moines, de nourrices, de lazzaroni s'empilant, s'entassant de manière à former un monticule humain, avec son filet à mailles suspendu sous le coffre et où grouillent trois ou quatre enfants à demi nus, — le vrai corricolo est un produit exclusivement napolitain. Or, ce n'est pas à Naples, mais à Bergame ou aux environs que nous transportent les auteurs de la pièce nouvelle, et Bergame n'a jamais vu de corricolo. Un *vettarino*, à la bonne heure. Mais je ne veux pas chicaner les auteurs pour si peu, et, sans plus nous arrêter aux bagatelles de la porte, entrons, si vous le voulez bien, dans la *locanda* de campagne où vient de descendre une jeune dame poudrée à la dernière mode de Versailles, en compagnie d'un gros monsieur aux allures militaires.

La dame s'appelle Caroline de Lussan : elle voyage à la recherche d'un mari volage qui, sous prétexte de peinture, est allé s'installer en pleine Venise, dans la cité des plaisirs et du carnaval éternel. Son oncle, le général, ne pouvant l'accompagner, lui a donné pour porte-respect un vieux domestique auquel il a prêté, pour la circonstance, son nom et son uniforme, — ce qui d'ailleurs gêne quelque peu le brave homme, moins habitué à manier l'épée que la vergette et la baguette à habits.

En sautant de son corricolo — puisque corricolo il y a, — Caroline a perdu une de ses jarretières enrichie d'une agrafe en diamants. La jarretière a été trouvée par un beau jeune homme, Gaston de Nerville, qui arrive justement de Venise. Caroline profite de la rencontre pour lui demander s'il ne connaîtrait pas par hasard Hector de Lussan. — Hector de Lussan? répond de Nerville; c'est mon ami intime, — la preuve qu'il m'a enlevé Fioretta, la prima dona de San Mose et qu'il m'a remis une lettre pour sa femme, une vieille désagréable, qui est restée à Lyon auprès de son oncle. — Caroline se fait donner la lettre qu'elle se charge de joindre à ses dépêches de France; et, restée seule, elle se hâte de faire sauter le cachet. Or, savez-vous ce que lui écrit son traître de mari? Qu'il vient de s'enfermer dans un couvent pour y peindre la vie de saint Bruno et qu'il n'ira la rejoindre que dans six mois. Vous jugez de sa fureur. Comment se venger du perfide? Le voilà justement qui vient se jeter, comme on dit, dans la gueule du loup. Un corricolo s'arrête à la porte de l'hôtellerie. Un homme en descend, c'est Hector. A la vue de sa femme, il reste un instant interdit. Mais il se remet bien vite et il s'avance vers elle, la bouche en cœur. — Vous vous trompez, monsieur, je ne vous connais pas, lui dit Caroline en prenant le bras de Gaston, — et elle passe.

C'est au tour d'Hector d'enrager. Il apprend que sa femme va partir pour Venise. Le corricolo est déjà prêt. Que fait-il? Il décroche une roue et l'emporte. Mais Gaston lui rend la pareille : il complète le corricolo de Caroline avec une roue volée à celui d'Hector — et en route pour Bergame!

La podestat de Bergame appartient à cette grande famille des bourgmestres stupides et des baillis idiots qui sont en possession, depuis un temps immémorial, d'égayer les habitués de l'Opéra-Comique. Celui-ci est très-empêtré pour le quart d'heure. Son fils, qu'il avait chargé de porter le tribut annuel de six mille sequins à la « cupide Venise, » a, comme un petit crevé qu'il est, filé avec le sac en compagnie de la Fioretta. Pour boucher le trou, le podestat n'a trouvé rien de mieux que de frapper d'un impôt les faits et les gestes, non-seulement de ses administrés, mais aussi des étrangers qui passent par « ses États. » Pour un soufflet, un sequin; pour un baiser, deux sequins; pour une sérénade, trois sequins, et ainsi de suite. C'est un tarif complet. Nos voyageurs tombent entre ses mains, et je vous donne à penser s'il les écorche! Ce n'est rien encore. Pour se soustraire à son mari qui réclame ses droits sur elle, Caroline a l'idée de se faire passer pour la Fioretta. — Ah! vous êtes la Fioretta! la voleuse de mes six mille sequins! Vite en prison! Caroline, qui ne perd pas la tête, désigne Hector comme son complice : celui-ci repasse l'accusation à Gaston et, de cascade en cascade, tout le monde finit par être coffré, y compris le domestique et la soubrette.

Il va sans dire que nos prisonniers cherchent à s'évader : de là une foule d'incidents et de complications comiques qui se terminent par la réconciliation des deux époux et la déconvenue du podestat forcé de reconnaître qu'il a fait fausse route. Comment s'y prendra-t-il à présent pour conjurer les foudres de la « cupide Venise? »

Tout cela est fou, invraisemblable, absurde, mais vif, alerte, amusant et de belle humeur. La partition de M. Poise se distingue par le charme, la légèreté, l'élégance du tour mélodique. La partie bouffe est traitée spirituellement : la gaieté, bien que franche et épanouie, ne va jamais jusqu'à la charge. C'est de la musique française dans toute l'acception du mot et qui classe l'auteur de *Bonsoir, Voisin!* des *Charmeurs* et du *Jardinier galant*, au nombre de nos compositeurs les plus dignes d'aspirer à la succession d'Auber.

Parmi les morceaux les plus remarquables, je citerai le délicieux *andante* de l'ouverture, les couplets de Barré : *Je rêvais*, le bijou de la partition; la chanson du corricolo, brillante et bien venue; le duo des deux hommes : *C'est encore une cousine*, plein de verve et de gaieté; le sextuor du *tarif*, un petit chef-d'œuvre dans le genre bouffe; la sérénade, gracieuse et mélodique, bien qu'un peu banale; les couplets comiques de Sainte-Foy, et enfin les variations sur l'air : *Il pleut, il pleut, bergère*, où Mme Cabel, plus étincelante encore que de coutume, fait partir, comme un feu d'artifice, tout l'arsenal de ses vocalises.

Mais quelle idée de s'affubler de cette robe verte qu'elle porte pendant les premiers actes, et d'habiller un rossignol avec le plumage d'un perroquet?

Après elle, les honneurs du chant ont été pour Barré, dont la voix de baryton, moelleuse et sympathique, n'a pas son égale dans la romance. Laurent, le nouveau ténor que l'Opéra-Comique vient de s'annexer, est aussi un chanteur agréable, doué d'un organe frais et bien timbré. Sainte-Foy fait du podestat une caricature digne de Cham et de Daumier. Prilleux est bien amusant dans le faux oncle, qui oublie à chaque instant son rôle pour brosser les habits. Mlle Heilbron est une soubrette piquante, déjà toute prête à recueillir l'héritage de Mlle Belia.

Il ne m'étonnerait nullement que la fortune du *Corricolo* égalât celle du *Voyage en Chine*.

~~~ La veille, au Palais-Royal, M. Labiche, en compagnie de M. Cottinet, n'avait pas été aussi heureux avec le [illegible]

Il y avait là pourtant une idée comique. Le roi d'Amatibou, Casimir Ier, une majesté sauvage, a entendu parler de la civilisation européenne et il a résolu de l'introduire dans ses États. A cette fin, il a dépêché à Marseille son fils Hamissa, avec ordre de se faire recevoir bachelier dans le plus bref délai. Hamissa met neuf ans à conquérir son diplôme, et, tout bachelier qu'il est, il n'en continuerait pas moins à séjourner au sein de la famille Pesquidoux, si Roublador, l'ambassadeur de son père, ne venait l'arracher aux délices de cette Capoue marseillaise. Or, il faut que vous sachiez qu'après s'être épris successivement de Mme Pesquidoux et de la servante de la maison, le jeune sauvage a fini par se *toquer* de Mlle Pesquidoux et par demander sa main à son père. Devenir le beau-père d'un héritier royal, habiter un palais dont les portes sont en rubis et les cordons de sonnette en marbre de Carrare, — devant cette perspective que l'infâme Roublador a fait miroiter à ses yeux, Pesquidoux n'a pas hésité. Le voilà donc qui débarque à Amatibou avec son gendre et toute sa smala. Mais, ô désillusion! Le palais n'est qu'une hutte en bambou; encore ce palais vient-il d'être renversé par un bœuf qui, en passant à côté, a eu l'indiscrétion de le cogner trop fortement. Casimir lui-même n'est pas bien solide sur sa mécanique, — c'est ainsi qu'il appelle son trône. — Il a pour compétiteur un certain Krokmatou à qui il a acheté son royaume moyennant une pipe d'eau-de-vie, avec la condition de le lui rendre à chaque période de dix ans, pourvu que Krokmatou le prévienne six [illegible] fini : une première fois Casimir lui a fait oublier le délai fatal en le grisant avec une bouteille de chartreuse; mais l'alcool lui manque et il se verrait exproprié sans l'arrivée des Pesquidoux. Une bouteille d'eau de Cologne, oubliée par la femme du négociant, tombe entre les mains de Krokmatou qui l'avale d'un trait et tombe ivre-mort — et voilà Casimir consolidé pour dix ans sur sa mécanique.

Et la civilisation? Patience, nous y voici.

A défaut des richesses qu'il croyait trouver à Amatibou, le négociant marseillais a eu l'idée de battre monnaie avec les produits de son commerce. Il a fait venir de Marseille tous les *rossignols* qu'il avait en magasin, tous les oripeaux et toutes les loques qu'il a pu ramasser chez les fripiers de Marseille et qu'il repasse aux sujets de S. M. Casimir. Tout va bien d'abord. Mme Pesquidoux a ouvert le *Caffé du Prograi*, où les grands seigneurs viennent boire en guise d'absinthe de la limonade Rogé. Hamissa a fondé *les Pieds dans le plat*, un journal *pourri de chic*, auquel il a fait abonner tous les fonctionnaires d'Amatibou. Enfin un édit a ordonné au peuple de porter à l'avenir des souliers : — un truc [illegible] sures. Par malheur, ces chaussures se trouvent trop étroites. Le peuple vexé s'insurge. Casimir est chassé, et il n'a que le temps de s'embarquer avec ses amis de Marseille, — à l'exception toutefois de Mme Pesquidoux, qui reste pour orner le sérail de Krokmatou, le rival heureux de Casimir.

Au dernier acte, nous retrouvons à Marseille les exilés d'Amatibou dans les costumes les plus cocasses, réduits, pour vivre, à casser des pierres sur les grandes routes, à débarquer des colis et à jouer de la clarinette dans les cours. Ici s'arrête forcément mon compte rendu : les sifflets n'ont empêché d'entendre le dénoûment, et les efforts réunis de Brasseur, d'Hyacinthe, de Gil Perès, de Lhéritier, de Lassouche, de Lacombe et d'Alphonsine n'ont pu conjurer la tempête et sauver la pièce, qui s'en est allée à la dérive.

Il y aurait beaucoup à dire sur les causes de cet insuccès. Pour me résumer en deux mots, je crois qu'il faut les chercher — d'abord dans les coupures pratiquées par la censure qui, en faisant disparaître la partie satirique, ont enlevé à la pièce beaucoup de son piquant et de sa saveur; — en second lieu dans la réaction du public contre la cascade à jet continu; — enfin à l'absence de l'élément musical, qui seul aurait pu faire accepter cette extravagance beaucoup trop prolongée. L'avouerai-je aussi? Labiche me paraît bien plus l'homme de l'observation que celui de la fantaisie pure. Qu'il revienne à ses tableaux bourgeois où il est passé maître, à ses petites comédies où la folie même est toujours doublée d'un fond de bon sens et de raison, et il retrouvera ces succès habituels auxquels le *Roi d'Amatibou* aura fait une exception qui sera bien vite oubliée.

~~~ L'espace me manque pour parler, comme je le voudrais, des *Petits Hommes*, une charmante publication due à la plume de M. Ratisbonne, l'auteur de *la Comédie enfantine*. C'est un recueil de pièces en vers dont chacune contient, à l'adresse du jeune âge, une leçon morale et philosophique. Le point de vue où s'est placé M. Ratisbonne est neuf et original. Dans les enfants il cherche, comme il dit, les petits hommes. Il démêle et il analyse dans ces petits cerveaux les germes des passions qui les agiteront un jour, des instincts qui se traduiront plus tard en actes sur la grande scène du monde. Chacun de ces morceaux forme un tout complet. Ils sont de courte haleine afin de ne pas surmener la mémoire et de pouvoir être retenus sans fatigue. La forme en est concise, simple et naïve, en même temps que distinguée et littéraire. M. Ratisbonne met à faire parler ses enfants le même art que mettait La Fontaine à faire parler les bêtes. C'est beaucoup dire, je le sais; mais je ne crains pas d'être démenti, et à ceux qui me soupçonneraient d'exagération, je me contenterai de citer les douze vers suivants :

« A quoi jouer? » dit Paul. Robert dit : « Aux soldats.
Je te battrai d'abord, et puis tu me battras,
Puis nous ferons la paix. — Pourquoi ne pas la faire
Tout de suite? — Pourquoi? mais pour faire la guerre!

— Écoute, l'autre jour, quand nous avons joué,
Étant plus fort que moi, tu m'as trop secoué :
J'ai saigné, j'ai pleuré, ça ne m'amusait guère.
— Eh bien! du sang, des pleurs, c'est le jeu de la guerre!

— Attends dimanche alors, ou bien une autre fois
Quand mon cousin viendra; du moins nous serons trois.
Et mon cousin et moi te jetterons par terre.
— A deux contre un, ah! fi! — Puisque tu veux la guerre! »

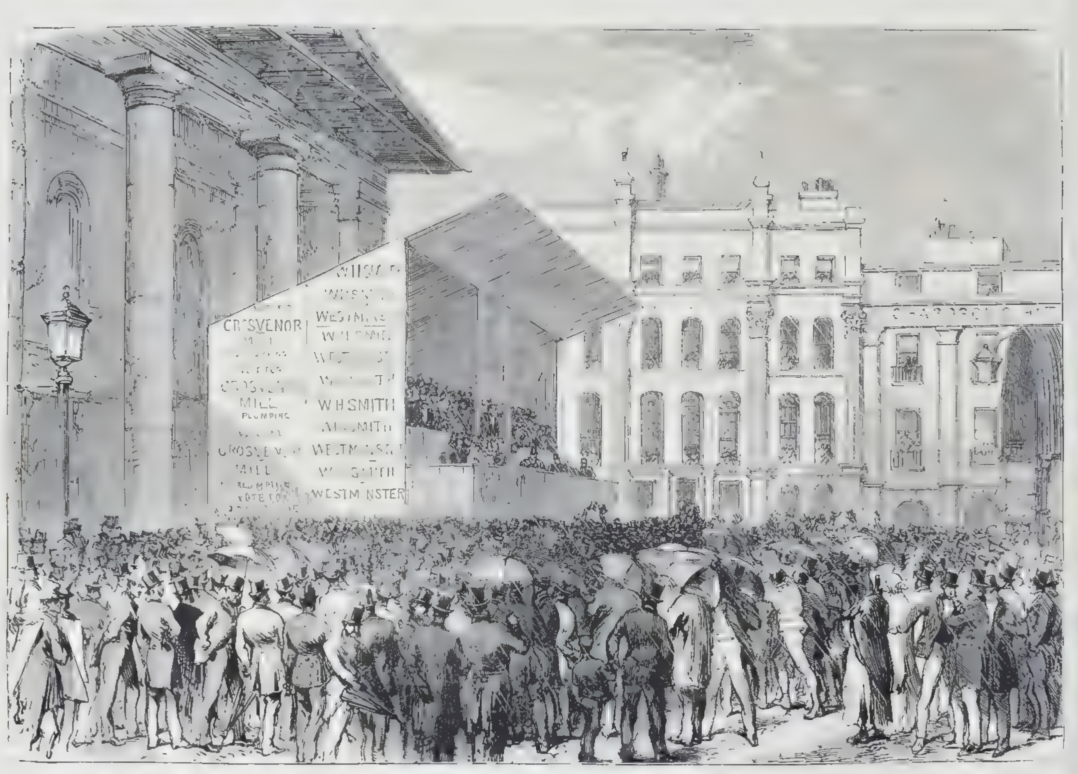
N'est-ce pas que c'est là une petite pièce bien venue, [illegible]

Trente-deux illustrations, dues au crayon fin et délicat d'Édouard de Beaumont, accompagnent le texte et font de ce joli volume une délicieuse étrenne du jour de l'an.

[illegible]
~~~



ÉLECTIONS PARLEMENTAIRES A LONDRES. — LES *HUSTINGS* DU BOURG DE LAMBETH, dessin de notre correspondant. — Voir pag. [illegible]



ÉLECTIONS PARLEMENTAIRES A LONDRES. — LES *HUSTINGS* DE LA CITÉ DE WESTMINSTER, [illegible] correspondant. — Voir pa. [illegible]

BULLETIN

La Sainte-Eugénie, fête de l'Impératrice, a été célébrée avec beaucoup d'éclat au château de Compiègne. La présentation des bouquets à Sa Majesté s'est faite d'après le cérémonial suivant.

L'Empereur était debout, en uniforme de général de division, ayant à sa gauche l'Impératrice et à sa droite le Prince Impérial. Tous les invités, hommes et dames, occupaient le fond de la salle. Chacun venait présenter son bouquet à l'Impératrice. Après le défilé des autorités a commencé celui des représentants des régiments de la garnison. Le bouquet des carabiniers formait une magnifique corbeille richement décorée, d'une grande dimension, et qui était portée par deux sapeurs. Celui des voltigeurs était composé de camélias blancs et de violettes de Parme.

Les dames de la halle de Compiègne, au nombre de dix, ont eu également l'honneur, selon l'usage traditionnel, de présenter des fleurs à Sa Majesté. Elles portaient des robes noires et des tabliers blancs, ruban vert en sautoir et cocarde tricolore sur l'épaule.

Il y a eu dîner de gala, puis feu d'artifice dans le parc, où toute la ville était admise. Pendant que la foule du parc s'écoulait, les danses commençaient dans les salons.

Il paraît que les fournaises souterraines redoublent d'intensité sous notre vieille Europe. La semaine dernière, nous annoncions une nouvelle et considérable éruption du Vésuve; voici maintenant que l'on mande de Catane que l'Etna se met à son tour de la partie, vomissant des flammes et des laves avec une grande force. Pourvu, au moins, que ces deux soupapes de sûreté nous mettent à l'abri des tremblements de terre! Ce serait là une importation américaine dont s'accommoderaient mal nos maisons à six étages.

Le père Hyacinthe a repris, dimanche dernier à Notre-Dame, les conférences de l'Avent, qui, depuis quatre ans, sont suivies par un si nombreux auditoire. L'empressement n'a pas été moindre cette année, et, une heure avant que l'orateur montât en chaire, une foule compacte remplissait la vaste basilique.

Une de nos gravures montre un incident curieux de la vie publique dans la capitale de l'Espagne. L'idée est née dans quelques esprits généreux, — et s'est vite propagée, — de faire appel à une souscription publique afin d'aider au rachat des esclaves de

STATUE DU ROI LÉOPOLD Ier, [illegible] A ANVERS; ŒUVRE DE M. JOSEPH GEEFS, d'après une photographie. — Voir page 766.



LA REINE ISABELLE SORTANT DE LA MESSE A SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, dessin de MM. [illegible] — Voir le Bulletin.

Cuba et de Porto-Rico. Immédiatement des bureaux ont été installés en plein air, sur différents points de la ville. Un [illegible] registres ouverts à cet effet et ont inscrit leur offrande pour cette œuvre philanthropique. Notre gravure représente le bureau établi à Madrid, dans la rue de Séville. Au mur est suspendu une grande photographie qui fait voir un nègre dont tout le corps a été cruellement déchiré par les coups de fouet. A côté, on lit sur une vaste pancarte : « Libres vous êtes, libres faites-nous! A Cuba et à Porto-Rico, il y a 800,000 esclaves! »

Depuis que la reine Isabelle II a fixé sa résidence à Paris, la famille royale d'Espagne se rend chaque matin à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, pour y entendre la messe. Du reste, la reine, le roi, l'enfant et les infantes assistent au [illegible] réception d'apparat ne leur est faite, et le personnel de la paroisse a reçu l'ordre de respecter d'une manière absolue l'incognito d'Isabelle II. Pourtant les [illegible] ne manquent pas aux alentours de l'église lorsqu'on sait que la [illegible] trouve, et la foule forme une haie sur les marches du parvis au moment où la reine remonte dans sa voiture.

Les journaux italiens publient une lettre fort intéressante du maestro Verdi qui montre quelle est l'admiration du [illegible]

Verdi propose, en effet, que tous les compositeurs italiens les plus distingués, Mercadante en tête, fassent une messe de *Requiem* en commun, messe qui serait exécutée le jour de l'anniversaire de la mort du grand maestro. Compositeurs et exécutants se réuniraient pour payer les frais de cet [illegible] [illegible] d'art ne serait admise à concourir à ces dépenses, autrement Verdi déclare qu'il se retirerait de l'association [illegible]

On demanderait au saint-père une autorisation spéciale pour qu'il fût permis aux dames de prendre part à l'exécution de cette œuvre, qui manquerait sans doute d'unité musicale, mais qui montrerait au moins quelle est l'admiration des Italiens pour l'homme dont on déplore la perte.

Le conseil municipal de Lugo de Romagne a chargé la junte, dans sa dernière réunion, de recueillir et de [illegible] est la véritable patrie de Rossini. Il a décidé ensuite, par acclamation, d'adresser une lettre de condoléance à la veuve de Rossini; d'élever une statue au défunt sur l'une des principales places de la ville; d'acheter sa maison paternelle aux héritiers, afin de la conserver comme un précieux monument à la gloire de Lugo.

Lugo est une petite ville de 3,000 âmes, située à 30 kilomètres de Ferrare. C'était jadis une place forte, dont les [illegible]

Nous verrons ce que va répondre à cette revendication la municipalité de Pesaro.

On vient de dresser, devant le guichet d'entrée du Louvre, en face du pont des Arts, une statue en bronze de l'empereur dom Pedro IV, fondateur de la monarchie constitutionnelle du Portugal.

Cette statue n'a pas moins de trois mètres d'élévation. Elle est destinée à couronner le monument qui va être érigé [illegible] Lisbonne, et qui a été l'objet d'un concours auquel tous les [illegible] Pedro est représenté debout, revêtu du costume de général, la tête découverte, le front ceint d'une couronne de lauriers. Cette statue est l'œuvre d'un de nos meilleurs statuaires, M. Élias Robert.

Le premier théâtre national serbe, écrit-on de Belgrade, sera achevé dans quelques jours. Le gouvernement l'a déclaré établissement de l'État et l'a subventionné.

Voici quel est l'état actuel des travaux qui se poursuivent activement au tunnel du mont Cenis :

Avancement des travaux au 31 décembre 1867	[illegible]
9 premiers mois de 1868.	[illegible]
[illegible]	[illegible]
Partie achevée au 1er novembre.	8,938m,05
Reste à percer.	[illegible]

Le percement se répartit ainsi :

[illegible].263m,30	côté Italie
[illegible]	côté France

Les travaux ont avancé en moyenne, pendant les dix premiers mois de 1868, à raison de 400 mètres 44 centimètres [illegible] aura lieu dans le courant du mois de mars 1871.

Le ministère de l'intérieur a décidé que, dans les communes dépourvues de maisons municipales et où l'instituteur remplit les fonctions de secrétaire de la mairie, les archives communales devront être déposées et conservées à la maison d'école, sous la garantie de l'instituteur, et non au domicile du maire. Elles seront toujours placées néanmoins sous l'autorité et la surveillance directe du maire.

Le ministre de l'instruction publique a invité récemment les préfets à adresser aux instituteurs les prescriptions nécessaires pour l'exécution de cette décision.

Nous trouvons les curieux renseignements qui suivent, dans l'*Express*, de Londres :

« Le capitaine Ericsson est un ingénieur distingué qui a eu ses succès. S'il y a quelque chose de fondé dans sa dernière invention qu'il appelle *machine-soleil*, les craintes qui [illegible] houilles ne peuvent plus persister.

« Cet ingénieur s'est occupé depuis longtemps de remplacer la houille par un autre combustible, et la vapeur par une nouvelle force motrice. Pendant de longues années, il a fait quantité d'expériences pour concentrer le calorique rayonnant du soleil, de manière, pour ainsi dire, à en alimenter ses fours. Enfin, il est parvenu, dit-il, à construire trois *machines soleil* dont l'une est mise en mouvement par la vapeur due à la concentration des rayons du soleil, et les autres par l'expansion de l'air atmosphérique due à la même cause.

« Ces expériences lui ont démontré, assure-t-il, que la concentration des rayons du soleil sur une surface de dix pieds carrés développe une puissance motrice de la force d'un cheval. Il serait intéressant de connaître la forme exacte de cette machine à concentration.

« Il est fort douteux qu'une pareille machine soit efficace dans les jours sombres et pluvieux qui nous annoncent maintenant l'approche de l'hiver; mais, ne fût-elle applicable que pendant les jours où le soleil luit, cette invention n'en serait pas moins un merveilleux progrès.

« M. Dellamater, le propriétaire de l'usine de ce nom, déclare que cette idée a un plein succès et « qu'avant peu de temps du pain paraîtra sur les tables provenant de blé réduit en farine au moyen d'une *machine-soleil*. »

[illegible] dans le pays 27,000 [illegible] primaires fréquentées par 1,300,000 enfants, 64,000 établissements pour l'instruction secondaire, 40 universités et 20 écoles spéciales pour les beaux-arts, la marine, le commerce, l'industrie, etc.; de plus, il existe environ 450 écoles tenues par des particuliers. La Bibliothèque de Madrid contient 300,000 volumes, celle de l'Université centrale autant, celle de Barcelone 136,000. Aux archives de Simancas, se trouvent 70,278 liasses de chartes et documents, 35,000 à celles d'Alcala, 34,000 à celles d'Aragon, et 97,000 aux archives de l'Histoire nationale.

Voici la merveille des merveilles. C'est un télégraphe sans fils. Cette invention extraordinaire et précieuse paraît être née dans la cervelle de deux savants à la fois. Le chanoine Jacques Bobone, de San-Remo (Ligurie occidentale), publiait récemment un travail intitulé : *Un nouveau télégraphe*. Le chanoine disait avoir trouvé le moyen de mettre en communication deux télégraphes électriques, à quelque distance qu'ils fussent placés, sans qu'il fût nécessaire de les relier par des fils sensibles.

En même temps, au Canada, M. Mower annonçait avoir découvert un système de transmission électrique supprimant les fils métalliques comme inutiles. M. Mower a fait, assure-t-on, l'expérience de sa découverte. Il a mis en communication les deux rives du lac Ontario par le procédé qu'il avait annoncé, et, en effet, sans le secours d'aucun fil, la transmission s'est faite en 3/8 de seconde à une distance de 170 kilomètres. On a échangé ainsi des correspondances pen[illegible]

L'inventeur aurait refusé, jusqu'à présent, de faire connaître son secret.

Il est bien entendu que nous ne prenons nullement la responsabilité de cette nouvelle empruntée aux journaux américains. Quand il s'agit d'informations fournies par les feuilles transatlantiques, on doit être circonspect et ne pas oublier que l'Amérique est la terre classique des canards.

Derniers beaux jours d'automne, tel est le titre d'un petit dessin, plein de vérité, que nous publions plus loin. Les feuilles jonchent la terre, le bocage est sans mystère, et les arbres agitent tristement leurs branches dépouillées par la bise. Au fond, le brouillard estompe les massifs des allées. Les corneilles voltigent çà et là en poussant des cris aigus. Le soleil glisse un pâle rayon à travers les nuages gris. On comprend que les derniers beaux jours de l'automne touchent à leur terme... Bientôt la neige couvrira la terre de son blanc linceul; bientôt les plus passionnés amants de la nature seront forcés de dire adieu à la campagne et de chercher un asile au coin de l'âtre pétillant.

Ft. DE LANGEAC

LA STATUE DU ROI LÉOPOLD Ier

On se rappelle les vives discussions que souleva en Belgique la question brûlante des fortifications d'Anvers. Il se forma à ce sujet deux camps dans la ville, et telle fut l'ardeur déployée de part et d'autre, qu'après plusieurs années tous les ressentiments ne sont pas encore éteints.

Les péripéties qui ont si longtemps retardé l'érection de la statue équestre élevée à la mémoire du feu roi Léopold en [illegible]

Cette statue avait été commandée par la chambre de commerce, laquelle représentait dans la ville le parti conservateur; mais le conseil communal, qui gardait rancune au roi d'avoir approuvé le projet des fortifications, lui refusait un emplacement. Il fallut, pour terminer le différend, que la chambre de commerce acquît de ses propres deniers une des places d'Anvers; la statue, qui attendait tristement sous un hangar la fin de cette discussion, put enfin voir le jour.

L'inauguration a eu lieu le 2 août dernier, mais sans que le conseil communal concourût en rien à cette solennité. Ce jour-là, l'hôtel de ville n'arbora pas même un drapeau, et l'on remarqua que M. Van Putt, le bourgmestre, était justement allé se promener à Baden-Baden.

La nouvelle statue du roi Léopold Ier est l'œuvre d'un sculpteur anversois, M. Joseph Geefs, l'auteur de la statue d'André Vésale qui orne la place des Barricades à Bruxelles. On peut reprocher à l'image du souverain un peu de roideur; mais la tête et les jambes du cheval sont d'un heureux mouvement.

FRANCIS RICHARD.

VALENTIN
LE MAITRE D'ÉCOLE

(Suite[1].)

Le maître d'école lança à la jeune fille un regard sup[illegible]

— Vous parlez de bonté, vous la bonté même, répondit-il. Je vous en prie, permettez-moi de vous prouver ma reconnaissance autant que je le pourrai. Je façonnerai moi-même les planchettes et les piquerai en terre.

— Vous, façonner les planchettes par centaines!

— J'en ai fait plusieurs milliers en ma vie, mademoiselle. Oh! ne me refusez pas, ce travail me rendra heureux dans ma solitude.

— Puisque vous le désirez, j'accepte pour vous faire plai[illegible] Mais voici un banc, monsieur Valentin; je [illegible] un peu [illegible] prie.

Elle s'assit. Le maître d'école resta debout devant elle.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-elle en riant. Pourquoi ce banc est-il là?

Le timide jeune homme s'assit loin d'elle, à l'autre bout du banc.

— Oui, mais pas là, s'écria-t-elle. Nous serions obligés de parler trop haut. Plus près, plus près encore. Je voudrais causer confidentiellement avec vous d'autres choses que de fleurs... Soyez franc, monsieur Valentin, et ne me cachez rien, sinon je me fâcherai.

— Que désirez-vous savoir, mademoiselle?

— Monsieur Valentin, vous êtes malheureux, n'est-ce pas?

— Je ne suis pas très-heureux, en effet.

Elle leva le doigt d'un air de menace, et dit :

— Oh! monsieur Valentin, vous usez de réticence avec moi; votre cœur n'est pas plein de chagrin? et vous ne pleurez pas, et vous n'êtes pas découragé?

— Eh bien, si, répondit-il ému, j'étais malheureux et profondément découragé. Mais, depuis une heure, il me semble que le ciel s'est rempli d'une nouvelle lumière et mon cœur d'un nouveau courage.

— Vous faites des compliments et vous voulez me flatter; mais parlons sérieusement : pourquoi êtes-vous malheureux?

— C'est difficile à dire, mademoiselle. J'ai été trompé dans mon attente. Lorsque je quittai l'école normale pour venir à Lisseghem, j'étais plein de joie et d'espérance. Je voulais me dévouer entièrement à mes fonctions, répandre l'instruction et la science parmi la population qui m'avait appelé, me sacrifier à son bien-être et rendre service à tout le monde. Je comptais mériter ainsi l'estime et l'amitié de chacun. Je suis orphelin, sans autres parents que quelques cousins éloignés qui ne me connaissent pour ainsi dire pas. Je croyais trouver une famille au milieu de laquelle j'aurais passé ma vie. Hélas! je n'ai trouvé ici que la résistance et l'hostilité. Personne qui me parle, pas un cœur qui sente la moindre affection pour moi. Je suis seul comme dans un [illegible]

— N'exagérez-vous pas un peu, monsieur Valentin?

— Oh! non, au contraire.

— C'est qu'une fois qu'on s'abandonne aux idées tristes, on est naturellement porté à l'exagération et l'on se croit plus malheureux qu'on ne l'est en réalité. Ma tante était comme cela aussi. Elle en est devenue malade; heureusement, j'ai pu triompher peu à peu de son découragement.

— Je ne crois pas exagérer, mademoiselle. A peine osé-je adresser encore la parole à quelqu'un, de peur d'apprendre le mal qu'on dit de moi dans le village.

— Vous voyez bien! Comment se fait-il alors que je n'aie encore entendu dire de vous que du bien? L'un loue votre conduite réservée, l'autre votre érudition, un troisième votre politesse, un quatrième vos soins paternels pour vos élèves.

L'instituteur regardait la jeune fille avec étonnement. Il eût voulu douter; mais comment ne pas croire aux douces paroles d'une personne qui ne pouvait avoir aucune raison de le tromper.

— Serait-il vrai? s'écria-t-il les yeux brillants de joie. Il y a dans le village des gens qui ne sont pas fâchés contre moi, qui disent du bien de moi? Je me suis donc trompé?

— Ce sont vos idées et vos rêveries solitaires qui vous ont induit en erreur; quand le chagrin nous a mis un sombre nuage devant les yeux, nous voyons tout en noir.

— C'est vrai, mademoiselle, soupira le maître d'école, j'ai peut-être été injuste. Cependant, dans le principe, j'ai fait tout ce qui était possible pour gagner les bonnes grâces de tout le monde. On m'a repoussé...

— Non, non, c'est parce qu'il n'y a pas dans le village des gens qui vous comprennent ou qui aient assez d'instruction pour causer avec vous. Maintenant, vous avez quelqu'un qui vous écoutera avec grand plaisir, et qui vous sera reconnais-

[1] Voir les numéros 723 et 724.

sante de vos renseignements. Nous nous promènerons tous [illegible] de la nature et de toutes les choses utiles. Vous m'instruirez, je serai votre élève ; venez toutes les après-midi, après l'heure de la classe. Je vous attendrai avec impatience et avec joie.

— Oh ! mademoiselle, murmura le maître d'école attendri, vous êtes si aimable et si bonne pour moi, que je me demande comment je puis avoir mérité pareil honneur et pareil bonheur. Je ne viendrai pas tous les jours, ce serait abuser de la générosité et de la faveur de vos parents; merci, mille fois. Cette seule journée vaut des trésors pour mon âme attristée.

— Non, non, ne vous levez pas encore, dit Hélène. Je dois vous faire un aveu, car vous ne me comprenez pas bien. Je ne suis certainement pas malheureuse, car je suis l'enfant gâtée de mes parents, et tout le monde m'aime au village. Pourtant je m'ennuie souvent, et alors je deviens triste comme [illegible] personne avec qui je puisse parler d'autre chose que des choses du ménage; un homme intelligent, un cerveau qui pense, un cœur qui sent. Vous voyez bien que, si vous avez la bonté de venir ici aussi souvent que cela vous sera [illegible]

Le nom de la jeune fille retentit dans l'éloignement.

— Je viens, je viens, mère ! cria Hélène, qui se leva et se mit à marcher dans le sentier.

Chemin faisant, elle dit au maître d'école :

— Je sais ce que c'est ; il faut que j'aide ma mère à faire quelque chose. Ne manquez pas de venir demain. Me le [illegible]?

— Puisque vous le voulez, mademoiselle...

— Non, je vous en prie, nous nous garderons l'un l'autre de l'ennui. Ne m'appelez plus mademoiselle. Vous n'avez pas de sœur? Eh bien, supposez que je suis votre sœur. Appelez-moi Hélène; de cette façon, je ne serai pas obligée de répéter si souvent le mot *monsieur*.

— Oh ! mademoiselle Hélène, dit l'instituteur en soupirant, comment pourrai-je jamais reconnaître une amitié si fraternelle?

— Il y a un moyen.

— Parlez, je me jetterais au feu pour vous prouver...

— Ce n'est pas si terrible : il faut me promettre que vous ne vous chagrinerez plus, que vous serez courageux, et que vous aurez plus d'espoir dans la vie.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, mademoiselle; mais, depuis cette après-midi, je me sens heureux et plein de courage. Et je crois que je ne m'affligerais pas, en eussé-je les motifs les plus légitimes.

— Quoi! déjà guéri, Valentin? dit la jeune fille toute joyeuse.

— Je le crois vraiment.

— Restez dans ces bonnes dispositions, c'est la seule récompense que je souhaite. La vôtre sera l'amitié d'Hélène.

En ce moment, ils approchaient de la maison. Mme Minnens était sur le seuil.

— Oh! mère, s'écria la jeune fille, M. Valentin sait tant de belles choses sur les fleurs qu'on l'écouterait pendant des heures. C'est si amusant et si instructif, ce qu'il raconte ! Il revient demain pour continuer la leçon.

— Oui, répondit la mère, s'il veut t'obéir quand tu as quelque chose en tête, tu lui donneras beaucoup de besogne.

— Excusez-la, monsieur.

— Je lui suis très-obligé, madame, et je regarderai comme un honneur de pouvoir faire quelque chose qui lui soit agréable.

— Eh bien, maître, faites ce qu'elle vous demande. D'ailleurs, il n'y a pas moyen de lui rien refuser.

Le jeune homme salua profondément la mère et la fille et sortit. A la porte, il rencontra le fabricant d'huile, qui lui dit :

— Eh bien, maître, comment trouvez-vous notre Hélène? N'est-ce pas qu'elle a bonne langue? elle parle comme un avocat. Son éducation nous a coûté assez d'argent! Et bon cœur aussi, n'est-ce pas ?

— Oh ! [illegible] admiration, comme vous devez bénir le ciel qui vous a donné pour enfant un ange si pur. Elle est bonne, généreuse, aimable, intelligente, instruite ; lis et rose à la fois, un trésor inappréciable...

— Ah ! ah ! maître, arrêtez ! interrompit le fabricant d'huile avec un gros rire de satisfaction. Je sais bien que ma fille est aimable et instruite, et vous n'avez pas besoin de me dire cela en latin de cuisine.

Blessé tout à coup dans ses sentiments d'une manière si grossière, le maître d'école devint rouge de honte et baissa les yeux.

Le fabricant d'huile lui prit la main et la secoua avec force.

— Eh bien, eh bien, dit-il, vous prenez tout de travers. Je ne voulais pas vous faire de peine, au contraire; mais il ne faut pas être si susceptible, sans cela vous ne vous habituerez jamais dans notre village. Nous sommes des gens encore un peu sauvages. Je suis charmé que vous ayez une si bonne opinion d'Hélène. Elle aime à causer avec les gens d'esprit et les gens instruits. Je suis sûr que vous avez pris plaisir à sa conversation. Venez nous voir, maître, de temps en temps, aussi souvent qu'il vous plaira. Je ne ferai pas beaucoup de compliments avec vous, mais vous n'en serez pas moins le bienvenu.

A ces mots, il rentra chez lui.

Le maître d'école regagna sa demeure, ouvrit sa chambre d'étude et ferma la porte. Ses yeux rayonnaient de bonheur. Il leva les mains au ciel et dit d'un ton profondément ému :

— Merci, merci, ô Dieu ! qui as laissé tomber sur moi un rayon de ta grâce; qui as envoyé un de tes anges pour ouvrir à ma pauvre âme ulcérée le ciel de l'amitié.

Et, succombant à son émotion, il se laissa tomber sur une chaise, tandis que ses regards se perdaient dans le vague comme s'il avait eu des visions enchanteresses.

III

« L[illegible]sseghem, le 27 août 1858.

« Cher Henri,

« Merci pour ta bonne lettre. Il faut que l'amitié soit un sentiment bien puissant, puisqu'elle te faisait lire dans mon avenir. Tu m'annonçais qu'une étoile se lèverait à l'improviste dans la sombre nuit de mes chagrins. Eh bien, l'étoile s'est levée, et elle fait rayonner sur ma vie l'éclat d'un bonheur infini.

La lumière m'est apparue sous la forme d'une jeune fille qui, par pitié, par bonté de cœur, peut-être par sympathie secrète, est venue à moi et m'a fait passer comme par enchantement d'un abîme de douleurs dans un paradis de délices. C'est la fille de mon riche voisin le fabricant d'huile. Grâce à elle, ses parents sont devenus mes amis. J'ai trouvé une famille et, de plus, une sœur, douce comme un ange, simple, pleine de sentiment et d'intelligence, une créature d'élite. Je me promène chaque jour avec elle dans le beau jardin de son père ; nous parlons des fleurs, de la poésie de la nature, de la bienfaisance envers les pauvres et les souffrants...

« Elle me conseille, elle m'encourage, elle m'apprend comment on peut et l'on doit s'élever au-dessus de toutes les contrariétés de la vie. Ah! si tu pouvais l'entendre! Inspirée par la pitié ou par un sentiment incompréhensible, elle a mesuré toute la profondeur de ma tristesse et deviné mes pensées les plus secrètes. Chacune de ses paroles verse un baume sur les plaies de mon cœur.

« Je le vois bien, elle veut me guérir et me faire aimer comme un bienfait et un bonheur cette vie que je commençais à détester et qui me semblait un pesant fardeau. Cette bonne Hélène, si elle savait à quel point sa généreuse entreprise a réussi! Je me sens si gai et si fier, que je n'échangerais pas mon sort contre celui d'un roi. C'est étonnant, il y a des moments où je me demande si, depuis deux mois, je n'ai pas été le jouet d'une illusion des sens, d'un rêve décevant. Lorsque, assis à côté d'elle sur le banc, dans le jardin, j'ai l'air d'écouter ses douces paroles, je n'entends souvent que le son de sa voix. Cette voix, mon ami, inonde mon cœur d'un bonheur calme et profond, et il me semble que je n'appartiens plus à la terre.

« Tu souris? Tu crois que je me cache à moi-même la source de mon émotion? Je suis homme, n'est-ce pas? et le sentiment que tu m'attribues s'élève en nous sans que nous le sachions. Que ne supposerais-tu pas si je te disais que son visage est aussi beau que son âme et que la plus fraîche rose du printemps pâlit auprès d'elle? Et cependant tu te trompes, et la seule pensée que tu peux supposer cela me blesse comme une calomnie. S'il y a sympathie entre moi et l'ange qui m'a tiré de l'abîme du désespoir, ce sentiment n'est que de l'amitié, mais une amitié pure et véritable, dégagée de toute pensée matérielle.

« Tu ne me crois pas? Comment peux-tu en douter? Je suis pauvre. Penses-tu que les parents d'Hélène, qui prisent l'argent très-haut, m'accueilleraient ainsi, s'ils pouvaient seulement présumer la possibilité d'une inclination telle que tu l'entends?

« Personne ne se méfie de moi, ni elle ni ses parents, et je ne me défie pas de moi-même. Ne suis-je pas laid, et cette difformité de mon visage n'est-elle pas une garantie certaine? Elle est si belle, Henri, qu'à côté d'elle, je suis un véritable monstre de laideur ; et libre à toi de me trouver insensé, mais, je te dis la vérité, si la beauté m'était offerte maintenant, je refuserais : cette amitié pure, cette affection céleste, immatérielle et idéale comme l'amour des anges, m'est si chère et me procure un bonheur si ineffable, que je ne voudrais pas la mettre en danger même pour l'espoir de voir se nouer entre elle et moi un lien indissoluble. Non, non, mon cœur reste fermé à tout autre sentiment que l'amitié ou la reconnaissance! Ce sentiment a pris en moi les proportions d'un culte. Ne demandé-je pas souvent dans mes prières que Dieu me donne l'occasion de verser pour elle la moitié de mon sang, de lui sacrifier ma vie? Mon respect seul égale ma gratitude.

« J'ai fait beaucoup d'efforts pour te convaincre, Henri, et je ne crois pourtant pas avoir réussi. Soit : l'avenir te dira que j'étais franc avec toi.

« Voilà deux mois — deux minutes ou deux siècles — que je passe tous les jours quelques heures avec elle. Dans le principe, je n'osais pas aller si souvent chez elle ; mais elle a décidé ses parents à me prier de lui donner des leçons. Aujourd'hui, elle est mon écolière.

« Quelle intelligence claire et prompte! Je me dis souvent qu'elle pourrait peut-être instruire son maître. Peut-être n'a-t-elle eu en vue que de multiplier mes visites, car j'ai eu beau prier qu'on ne me payât pas cet honneur et ce bonheur, il a fallu accepter le prix de mes leçons. Cela m'humiliait d'abord. Aujourd'hui, je l'en bénis du fond du cœur. Elle est généreuse, charitable et compatissante à l'excès. Elle visite les malades du village et assiste les indigents. Elle m'a permis de prendre part à ses bonnes œuvres. L'aumône sanctifie ce que je reçois de ses parents, doux lien de plus entre elle et moi! Si je pouvais souffrir quelque chose pour cela, j'en remercierais le ciel.

« Quelle incroyable influence l'angélique jeune fille exerce sur moi et sur tout le monde! Je suis devenu gai, spirituel et aimable. Je souris à tous sans méfiance; on me fait des avances de tous côtés. Je suis devenu l'ami de presque tout le village. Mes élèves ne me paraissent plus si malpropres ni si stupides. Il y a parmi eux de gentils enfants et de vives intelligences; ils apprennent mieux; je crois qu'avec le temps j'en ferai quelque chose.

« Tout à mes yeux est éclairé d'une plus vive lumière. Les fleurs mêmes, les champs, toute la nature me paraît changée et mille fois plus belle qu'auparavant. Qu'elle soit bénie, celle qui m'a éveillé ainsi à une nouvelle vie!

« Juge de mon bonheur : elle a une tante très-riche à Waereghem qui a été très-malade, et qui doit bien certainement sa guérison à Hélène. Il est question que cette tante donne une fête de famille pour célébrer son rétablissement. Hélène veut que je sois présent et elle dit qu'elle me fera inviter par sa tante. Nous partirons d'ici dans une belle voiture ouverte que prêtera le baron. Je traverserai le village dans ce brillant équipage, assis à côté d'elle ou de son père.

« Pardonne-moi, Henri, de bavarder comme un enfant qui va à la kermesse. Je suis si content, si heureux, que je ne cesserais pas d'écrire si je ne craignais de t'ennuyer par une trop longue lettre. Adieu. Je te serre la main.

Ton ami dévoué,

« [illegible] »

[illegible]

(La suite au prochain numéro.)

LES ÉLECTIONS A LONDRES

Dans le Bulletin de notre précédent numéro nous avons brièvement parlé des élections parlementaires qui viennent d'avoir lieu en Angleterre, et nous avons donné la vue des *hustings*, à Guildhall, dans la cité de Londres. Aujourd'hui [illegible] représentant les *hustings* de la cité de Westminster et du bourg de Lambeth, deux autres circonscriptions électorales de la métropole anglaise. A cette occasion, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de présenter quelques détails sur la manière dont les Anglais, conformément à des usages [illegible]lement.

Plusieurs jours avant l'époque fixée pour les élections, on voit déjà d'immenses affiches de toutes les couleurs et de toutes les formes, prônant les divers candidats, décorer les murailles et les barrières en planches. Des hommes-affiches circulent dans toutes les parties de la ville pour montrer aux bourgeois les noms des candidats qui sollicitent les suf[illegible]lantes; à Londres, on ne peut entrer à Guildhall qu'entre deux haies d'Irlandais, tapissés de pancartes de la tête aux pieds. La bière et l'eau-de-vie coulent librement dans les tavernes aux frais des concurrents. On se distribue çà et là des coups de poing applaudis par les partis hostiles.

L'aspect du lieu des élections est vraiment curieux. On y distingue d'abord un vaste échafaudage élevé de trois ou quatre mètres et qui ressemble à une tribune de courses : ce sont les *hustings*, l'appareil principal de la cérémonie. Au milieu, une petite balustrade à hauteur d'appui indique la tribune. Au-dessous, une galerie avec des siéges et des pupitres est réservée aux sténographes des différents journaux, et l'orateur qui ne peut parvenir à se faire entendre se console en leur dictant son discours.

Devant l'estrade, la foule se presse : électeurs et non électeurs sont mêlés; ils suivent d'ordinaire l'exemple qui leur est donné sur les hustings, et se partagent, s'il y a lieu, en [illegible]

L'apparition des candidats est le signal d'une tempête d'acclamations et de grognements à laquelle tous les assistants prennent part, aussi bien sur les hustings que devant les hustings. En même temps les mains se lèvent, les chapeaux s'agitent. Dès que le calme commence à renaître, le candidat prend la parole et expose de son mieux, au milieu des incidents tumultueux, ses droits à la confiance de ses [illegible]

La journée des hustings se termine par un appel à toute l'assemblée pour la nomination des candidats, et c'est la levée des mains qui doit faire connaître en leur faveur l'opinion publique. Si l'on n'a pas à décider entre différents compétiteurs, il n'y a lieu qu'à une acclamation générale. Dans le cas contraire, l'assemblée est consultée successivement en faveur de chaque concurrent. Tout assistant, fût-il un étranger, peut devenir pour un moment électeur; ceux mêmes qui sont restés à cheval autour de l'enceinte réservée peuvent prendre part au vote, et ajoutent ainsi à la singularité du [illegible]

Sur les hustings, devant les hustings, à l'appel du nom de tel ou tel candidat, les mains se lèvent ou s'abaissent tour à tour. Le shérif, ou l'officier préposé à l'élection, doit aussitôt décider à première vue en faveur de quel candidat la foule s'est prononcée, et il annonce sa nomination au milieu des [illegible]

Toutefois cette nomination n'est pas définitive, et chacun des amis du candidat opposé ou ce candidat lui-même peut réclamer immédiatement le *poll*, c'est-à-dire l'enregistrement du vote des citoyens qui sont électeurs. C'est là l'épreuve décisive qui peut faire du vainqueur d'un jour le vaincu du lendemain.

Londres est un ensemble de villes juxtaposées plutôt qu'une immense capitale. On s'aperçoit de cette vérité en examinant la façon bizarre et très-inégale dont les circonscriptions électorales y sont tracées.

La métropole anglaise se compose de trois cités et de cinq bourgs.

La première des cités, celle qui s'appelle la cité de Lon-

dres ou [illegible] 425,000 habitants et envoie quatre députés au parlement. La cité de Westminster, qui a 475,000 habitants de plus que la cité de Londres, ne nomme que deux députés. Deux deputés sont elus également par la cité de Greenwich, dont la population ne s'elève qu'à 405,000 habitants.

Les cinq bourgs nomment chacun deux membres de [illegible]. Les trois plus importants, Marylebone, Finsbury et Tower-Hamlets, forment une ligne continue au nord et à l'est de Westminster et de la Cite, tandis que les deux autres bourgs électoraux, Lambeth et Southwark, connus généralement sous le nom de Borough, se trouvent situes sur la rive méridionale de la Tamise.

Ces divisions, on ne doit pas l'oublier, sont purement et simplement electorales. Nous espérons que ces cartes [illegible] points obscurs que la lecture des journaux politiques a pu presenter, ces jours derniers, à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas completement familiarisés avec les mœurs de nos voisins d'outre-Manche.

X. DACHÈRES.

LE PRINCE ROYAL

DE BELGIQUE

Peut-on, sans être ému, jeter les yeux sur le portrait de ce jeune enfant royal, qui depuis si longtemps lutte contre la mort, et qui supporte les souffrances les plus vives avec une admirable résignation? Cette douce et triste physionomie commande la sympathie; on plaint sincèrement [illegible] Belgique, si cruellement éprouvee déjà, et que la lente et douloureuse agonie d'un fils unique plonge dans le plus affreux desespoir.

Dans cette lutte incessante de la science et du devouement contre une maladie implacable, la mort finira-t-elle par être domptée? Il y a quelques semaines, les médecins les plus habiles avaient répondu: Non, avec une triste conviction. Aujourd'hui, on dirait qu'une lueur d'espoir vient de poindre. Les etouffements qui menaçaient d'emporter le jeune malade deviennent un peu moins violents et moins frequents; les ponctions à l'aide desquelles on parvient à dégager la respiration produisent des résultats favorables. En somme, on commence à entendre dire que le prince royal de Belgique peut être sauvé. Nous en acceptons l'augure, et de tout cœur nous faisons des vœux pour que cette faible espérance se change bientôt en certitude.

Le jeune prince Léopold-Ferdinand, duc de Brabant, est né le 12 juin 1859. Avant l'avenement au trône de son pere, Léopold II, il portait le titre de comte de Hainaut.

A. DARLET



S. A. R. LE DUC DE BRABANT, PRINCE ROYAL DE BELGIQUE,
D'après une photographie de MM. Gh[illegible], à Bruxelles.

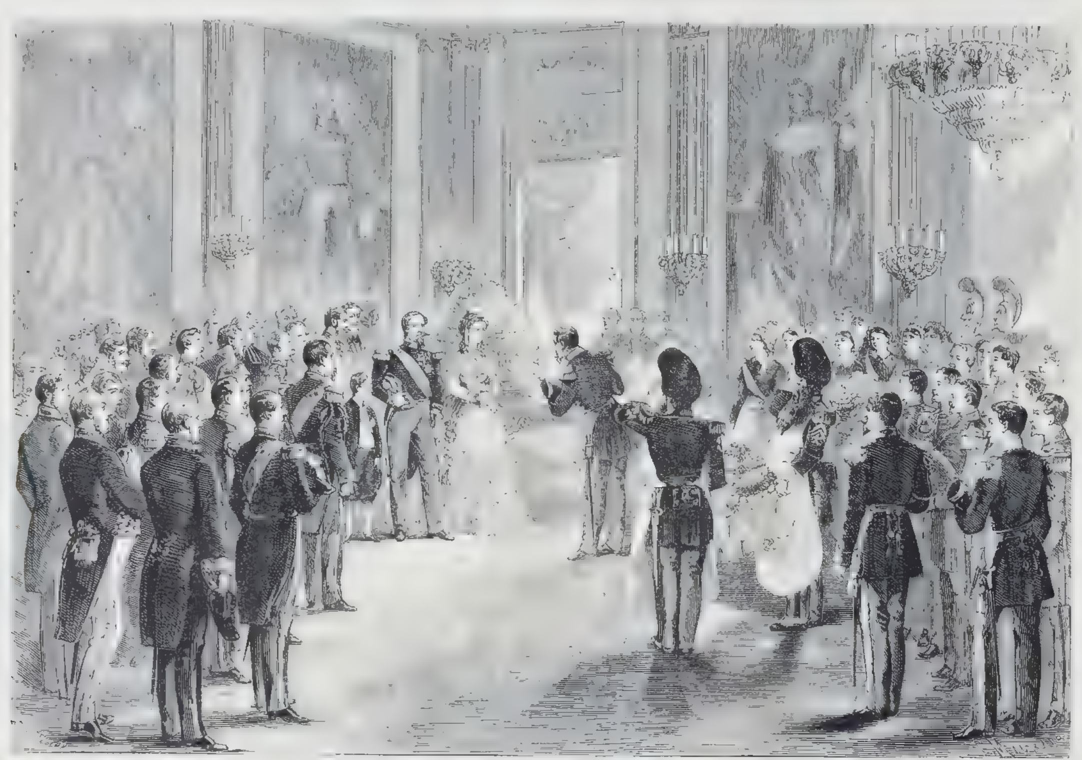
CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

Je dois aborder aujourd'hui l'examen du livre de M. Sclafer: *la Chasse et le Paysan*; j'y arrive en effet; mais je dois auparavant constater que cette question de la campagne et des paysans nous envahit de tous les côtes; la *Revue des Deux Mondes* (cela eût-il été possible il y a quelques années?) [illegible] *Revue des Deux Mondes* dans son numéro du 15 novembre dernier, publie deux articles sur la question agricole, l'un de M. Leonce de Lavergne sur l'*Enquête agricole*, l'autre de M. Louis Reybaud, sur la *Politique des campagnes*. « Une manifestation récente, dit M. Leonce de Lavergne, semble indiquer que l'agriculture sent sa force et qu'elle veut s'en servir. »

On pourrait citer vingt témoignages de ce genre; mais d'ici à peu de temps nous en verrons bien d'autres.

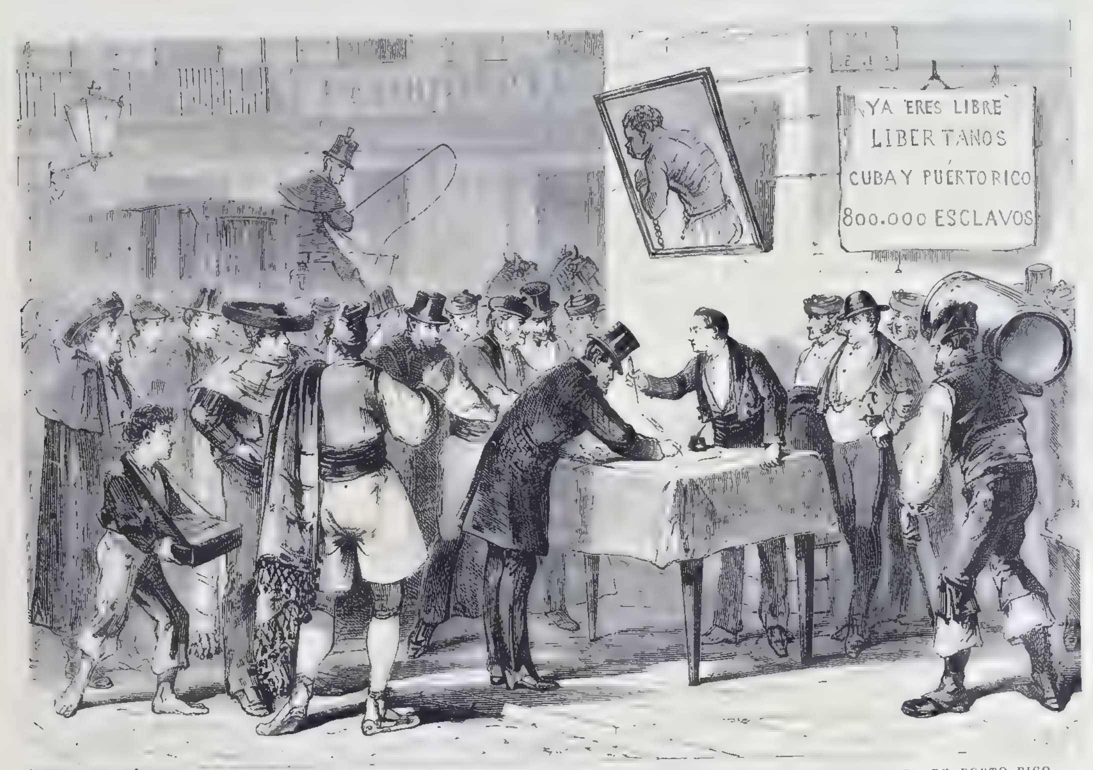
Arrivons au livre de M. Sclafer.



SÉJOUR DE LA COUR A COMPIÈGNE. — FÊTE DE S. M. L'IMPÉRATRICE. [illegible]
Dessin de M. [illegible] — [illegible]



LE CHATEAU D'AUGERVILLE, propriété de M. [illegible]; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir page 771.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — SOUSCRIPTION PUBLIQUE A MADRID, POUR LE RACHAT DES ESCLAVES DE CUBA ET DE PORTO-RICO.
Dessin de M. [illegible], d'après un croquis de M. García. — Voir le Bulletin.

Dans le premier chapitre intitulé : *le Paysan*, l'auteur ne s'en tient pas à tracer de notre Jacques Bonhomme un portrait fidèle et vivant, il le défend avec passion, parlant avec éloquence, contre la foule des beaux esprits ou des politiques de boulevard, qui attaquent et raillent le pauvre paysan. Le plus notoire de tous les griefs allégués contre lui et celui sur lequel tout le monde s'accorde, c'est qu'il est ennemi du progrès. En êtes-vous bien sûrs ? Ennemi de votre progrès à vous, c'est possible ; mais ennemi du sien, ne le croyez pas : aucune classe depuis 89 n'a fait des progrès comparables aux siens ; de serf et de valet il est devenu maître : il a pris, il prend chaque jour possession de la terre, et il sait, cet ignorant dont vous riez, que là est la vraie richesse, la vraie noblesse, la vraie base de la famille et de l'État. Il sait qu'il n'y a point, dans les plus illustres écoles, de professeur capable de mieux développer et féconder l'esprit que ne le fait la possession du moindre lopin de terre. Ce que dit tout bas un champ à celui qui le possède et qui le cultive de ses propres mains, c'est une révélation identique pour tous les points du territoire ; voilà pourquoi une telle homogénéité d'opinions se trouve entre les paysans du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest.

Après la passion de posséder et de féconder le champ, il y a pour le paysan la passion de la chasse, passion invincible pour laquelle, durant des siècles, il a bravé les plus affreux supplices ; aussi le chapitre sur le paysan dans le livre de M. Sclafer est-il immédiatement suivi du chapitre sur *la Chasse*. Et c'est là que l'auteur s'en donne à cœur joie, là surtout qu'il triomphe, car il est dans son art à lui ; il le dit, et il a le droit de le dire : il a au suprême degré l'instinct, la science et même le génie de la chasse ; n'allez pas croire, ô bourgeois mes amis ! qu'il s'agisse de la grande chasse à courre : à peine, dans le livre de M. Sclafer, trouverez-vous quelques mots sur la chasse au fusil ; ce sont les délicieux engins prohibés dont il enseigne, recommande et préconise l'usage, en dépit de tous les règlements. Il y retrouve « le plaisir originel de l'humanité, » son premier art, son premier gagne-pain. Aujourd'hui « c'est le passe-temps rustique par excellence. » Le paysan « chasse le jour, il chasse la nuit, et tout lui est instrument de chasse : le crin, le chanvre, l'osier, l'écorce, le bois, le fer, le cuivre, la tuile, le caillou. Voilà un jeune gars qui s'éveille allégrement et se relève bien avant l'aube ; il sort en tapinois de son échoppe, se coule à pas de loup le long des clôtures ; vous diriez, vu l'heure indue et vu son âge, qu'il court à quelque chape-chute amoureuse, et vous diriez mal, car il va tout [illegible]

C'est là le plus grand plaisir pour l'habitant des campagnes.

« Est-il rationnel d'empêcher le paysan de se livrer à la chasse, quand c'est là sa récréation favorite, la seule que son peu de culture intellectuelle comporte ?

« Est-il rationnel, quand nous avons tant besoin de le retenir aux champs, de supprimer pour lui l'unique plaisir [illegible]

« De plus, il faut être juste et se dire que la campagne appartenant avant tout au paysan comme la mer au marin, il y est chez lui, et qu'être chez soi donne toujours droit à quelque privilége.

« Les favorisés de la fortune, gent oisive, dont l'activité se borne trop souvent à exercer quelque vice, voudraient, lorsqu'ils apparaissent aux champs, en automne, y trouver chaque portée de lièvre et chaque compagnie de perdrix au grand complet, et que nul n'y eût touché avant eux, pas même celui qui a résidé sans interruption au village, endurant une fatigue aggravée de froid, de chaleur et de pluie. Quel odieux droit du seigneur est-ce là ? »

Ah ! mes amis les chasseurs de la ville, tenez-vous-le pour dit ; c'est un avertissement qui vous est envoyé du fond des campagnes, et il aura son effet.

Savez-vous ce que vous avez fait des campagnes en y réglementant à outrance et la chasse et la pêche, et la danse et tous les plaisirs ? Vous les avez rendues ennuyeuses au paysan, et voilà pourquoi il court si volontiers s'amuser à la ville.

Vous avez transformé en délit punissable l'action de dénicher au printemps quelques oiseaux ; mais avant de priver l'enfance tout entière de ce plaisir, avez-vous examiné si par cette action ils commettaient un tort bien grand et bien réel ? M. Sclafer est un passé maître en fait de collets, de trébuchets, de filets ; il en tient école dans son livre, et jamais professeur ne sut rendre son cours plus attrayant. C'est lui qu'il faut sur ce point consulter.

Croyez-vous que le nombre des oiseaux détruits par les bambins de village et par les chasseurs aux engins prohibés soit bien grand ? M. Sclafer a pratiqué dans la perfection toutes les méthodes ; il a fait plus : durant toute sa jeunesse, il a tenu registre jour par jour, très-exactement, de ses chasses, en vérité, leur petit nombre confond. Avec le loisir, l'habileté, la fortune, n'ayant à craindre ni le garde champêtre, ni le gendarme, ni le propriétaire du champ, aidé d'un paysan « de son acabit, » aussi habile et aussi passionné que lui-même, tendant en toute liberté des piéges de toutes sortes, connaissant comme personne les habitudes et les mœurs de tous les gibiers, M. Sclafer arrivait à des résultats qui feront rire les chasseurs au fusil. Écoutons-le nous raconter lui-même ses chasses grandioses.

« Je me trouvais dans des conditions bien autrement favorables que le commun des braconniers, lesquels, toujours en pays ennemi, ont à cacher leurs engins et à se cacher eux-mêmes, tandis que moi, opérant sur le fonds paternel, au grand jour, j'étais tout fier de mes tendues et les montrais à tout venant.

« Je garnissais les haies d'un double étage de piéges : en haut pour la plume, en bas pour le poil. Dans les vignes, je faisais pratiquer transversalement une longue levée, en forme de billon, qu'entaillaient de toise en toise des ouvertures où se trouvait un collet. Je furetais les taillis, les clôtures, les halliers, et sitôt que j'y découvrais l'apparence d'une coulée, vite un collet.

« Eh bien, chaque automne, avec un armement aussi considérable, je prenais cinq ou six lièvres, vingt ou trente lapins, deux ou trois renards, autant de blaireaux, autant de fouines, plus deux douzaines environ de perdrix. »

Ce n'est pas que M. Sclafer ne consente à quelques restrictions : il voudrait, par exemple, que la chasse aux alouettes fût un peu réprimée, et il en indique les moyens pratiques ; mais la passion du chasseur est chez lui si forte, qu'elle le rend, en plusieurs endroits, injuste pour les oiseaux ; il diminue à plaisir l'importance des services qu'ils rendent, et de la même manière il augmente leurs ravages. D'ailleurs il ne semble pas se rendre suffisamment compte du mal que les insectes peuvent faire à l'agriculture ; et sur ce point, c'est à nous, paysans de l'Ouest, qu'il appartiendrait de l'instruire : nous sommes en ce moment même envahis par les mans d'une façon terrible, et nous savons bien ce que les corneilles de ce côté nous rendaient de services, lorsque nos anciennes fermes entourées de grands arbres leur donnaient partout un sûr asile.

Mais voici un point sur lequel nous sommes entièrement d'accord avec M. Sclafer : c'est que le plus grand ennemi, le plus grand destructeur d'oiseaux, ce n'est pas le chasseur aux petits engins, ni même le chasseur au fusil, c'est le chat domestique, à propos duquel M. Sclafer écrit une de ses plus belles pages. Le nombre des chats qui incessamment guettent, chassent, tuent et dévorent le gibier, est en France d'au moins dix millions. Songez à ce que peuvent faire ces dix millions de félins rôdant nuit et jour dans nos champs, nos bois et nos vignes ! « On ne saurait y réfléchir, dit M. Sclafer, sans en être véritablement indigné. »

Un des jolis chapitres de son livre est celui de la danse, si mal voulue du desservant d'abord et du maire ensuite !

Arracher le paysan à l'ennui des longs dimanches champêtres, voilà un des moyens indiqués par M. Sclafer pour arrêter le dépeuplement des campagnes, et ce moyen est bon ; mais il faudrait peut-être dans les divertissements du paysan une réforme encore plus complète que la réforme [illegible]

Disons un mot aussi du chapitre intitulé : *Le Prône au village*.

« J'ai entendu, dans ma vie, bien des prônes rustiques, je n'en ai pas entendu un seul qui me contentât, à cause que je n'en ai pas entendu un seul que le paysan pût comprendre. » C'est M. Sclafer qui parle ainsi, et c'est pour cela qu'il s'essaye lui-même à nous donner un petit modèle de prône où enfin il n'est question ni d'athée ni de matérialiste. Mais ne croyez pas que l'on s'en tienne ici au terre-à-terre du fermage ; l'auteur sait entretenir son auditoire des questions les plus élevées. Il voudrait surtout « mettre le paysan en possession des preuves dont l'esprit humain dispose pour s'assurer que Dieu est, et que nous sommes unis à la durée pour toujours. »

« Et que l'on ne croie pas, dit-il, que ces simples gens se montrent indifférents à de pareils sujets. Quand on leur aura bien dit que leur intérêt le plus cher est en question dans le débat ; quand on leur aura bien démontré qu'il existe certainement, devant le pas de leur âme, l'interminable carrière qu'on nomme l'éternité, soyez sûrs, qu'intéressés comme ils le sont pour tout ce qui les touche, ils s'appliqueront à vous écouter. »

M. Sclafer me paraît se tromper lorsqu'il ose écrire que le paysan est athée ; c'est tout au contraire un mystique, non pas à la façon que l'entendrait son curé, mais à sa façon à lui qui en vaut bien une autre. Mais voici, en revanche, un mot de notre auteur qu'on ne saurait trop approuver :

« On serait sûrement entendu de ces travailleurs de terre en leur démontrant que l'âme se cultive, s'ensemence et se met à fruit comme un champ, et que la laisser en friche est une négligence comparable à celle de laisser la terre à l'abandon. Indiquons encore cet endroit du chapitre sur *la Chasse*, à la page 35, où il est dit que : « Les sciences sont plus attrayantes aujourd'hui que les arts eux-mêmes. »

Un mot aussi du chapitre de *la Dépopulation des* [illegible]

M. Sclafer voudrait que, pour obvier à ce dépeuplement « gros de menaces pour l'avenir », on décrétât par une loi le respect filial ; mais comment cela, par quel moyen pratique ? Il ne nous le dit pas. On voit bien qu'il voudrait rétablir dans nos campagnes la vie patriarcale, et en cela il a raison ; mais la contrainte en cela est-elle possible ? On s'aperçoit aussi qu'en accordant au père de famille l'entière disposition de sa fortune, il serait assez d'avis que les pères fussent convenablement induits à « faire un aîné. »

« Est-ce à dire que nous demandions le retour pur et simple à l'ancien droit d'aînesse ? Non certainement : cette forme de la puissance paternelle a fait son temps... »

Les idées de M. Sclafer sont ici le résultat d'un désir sincère de retour à la nature ; mais qu'il est difficile de bien déterminer la part de la nature dans notre civilisation si complexe ! N'ayant point encore suffisamment les formules de l'avenir, notre auteur ici, comme tant d'autres esprits également loyaux et sincères, laisse trop de place peut-être aux choses du passé.

Je ferai, en terminant, une dernière critique, qui surprendra, sans doute, mais que pourtant l'auteur a prévue ; elle portera sur la perfection même de la forme : « Nous autres, gens de campagne, dit M. Sclafer, nous avons le défaut, en écrivant, de trop endimancher nos idées. » C'est un malheur en ce temps où, pour émouvoir, les livres ont besoin qu'on y sente l'improvisation. Les œuvres de dilettantes agissent peu sur la foule. Voilà ce qu'on peut dire et ce qu'on dira sans doute ; mais *la Chasse et le Paysan* n'en restera pas moins un beau livre que tous liront et que tous se plairont à relire.

EUGÈNE NOEL.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Que les végétaux ne vivent pas de l'air du temps. — L'eau fait leur [illegible] — Les broméliacées. — Deux *tillandsia*. — M. Chevreul et un oignon de jacinthe. — M. le maréchal Vaillant et une écaille de bulbe de jacinthe. — Comment l'eau gèle dans un tonneau. — M. Barthélemy. — Une bombe que fait éclater l'eau qu'elle contient. — M. le général M[illegible]

On ne peut parfois s'empêcher de sourire en voyant à l'étude de quelles singulières questions se livrent quelque-[illegible]

[illegible] notre époque, M. Duchartre, se félicitait beaucoup naguère à l'Institut de pouvoir démontrer qu'aucun végétal ne se nourrit, comme on le prétendait pour certains, suivant l'expression populaire, de l'air du temps. Tous, si bizarre que soit leur organisation, qu'ils possèdent des racines ou qu'ils s'en trouvent dépourvus, ont l'eau pour principale alimentation, et l'absorbent par leur base, c'est-à-dire par des racines visibles ou non apparentes.

D'autre part, dans la même séance, M. Barthélemy a décrit *comment l'eau se congèle dans un tonneau*.

Ces deux études au premier coup d'œil paraissent frivoles et sans but sérieux. Vous allez voir le contraire.

M. Duchartre a choisi pour faire ses expérimentations des plantes phanérogames épiphytes, c'est-à-dire à sexe caractérisé et vivant sur d'autres végétaux, mais non pas aux dépens de ces derniers et en parasites.

Il s'agissait de savoir si ces végétaux phanérogames épiphytes se nourrissent au moyen de *vapeurs d'eau puisées dans l'air ambiant*, ou si elles ont essentiellement besoin pour végéter de l'*eau liquide des pluies ou des rosées qui vient les mouiller*.

A première vue on pourrait supposer qu'un certain nombre de ces plantes ne saurait vivre sans une absorption directe de la vapeur d'eau atmosphérique.

Ce sont quelques broméliacées qui végètent parfaitement sans qu'elles se tiennent appliquées contre l'écorce des arbres, et même sans qu'on y constate le moindre indice de racines.

Dans l'Amérique du Sud, on suspend avec un fil ces plantes aux balcons des fenêtres, où elles prospèrent et fleurissent.

M. Bélanger, directeur du Jardin botanique de la Martinique, rapporte qu'il a trouvé un jour une forte touffe d'un *tillandsia* attachée à la chaîne de fer qui soutenait un réverbère en travers d'une rue peu fréquentée. Enfin, en France, dans la plupart des serres et particulièrement dans celles du Muséum de Paris, on cultive de la même façon et avec succès quelques-unes de ces espèces, simplement appliquées sur un morceau de bois ou de liége.

Pour reconnaître si les broméliacées, douées de la curieuse faculté de vivre sans racines, s'alimentent en absorbant la vapeur d'eau répandue dans l'air, ou si, comme la généralité des épiphytes, elles ont besoin pour végéter de l'intervention de l'eau liquide, M. Duchartre a mis en observation et soumis à des expériences longtemps prolongées deux pieds de *tillandsia dianthoidea*.

La tillandsie, appelée caragate aux Antilles, où elle vit d'ordinaire sur les troncs des arbres, forme une grande famille extrêmement variée et qui affecte une foule de formes différentes. Les unes sont herbacées, les autres dressent une hampe flexueuse ; celles-ci montent comme des agaves ; on prendrait celles-là pour des ananas. Toutes ont des feuilles grandes, lancéolées, radicales, engaînantes ; leurs fleurs parfois s'accompagnent d'une spathe et d'écailles vaginales et occupent le sommet de la plante, parfois elles se rassemblent en épis et parfois enfin en grappes pyramidales. On connaît en Europe, sous le nom de *crin végétal*, les fibres d'une espèce de tillandsie des Antilles ; ces fibres ressemblent en effet à du crin de cheval.

Les deux tillandsies étudiées par M. Duchartre n'avaient pas de racines, leurs feuilles formaient une petite touffe bien fournie et se rattachaient à tige courte et tronquée à sa base.

Après avoir taillé dans un même morceau de liége sec deux plaques parfaitement semblables en grandeur et en poids, le botaniste attacha séparément sur chacune d'elles une de ces deux plantes et les y fixa au moyen de fils de plomb. Il prit soin en outre d'en couvrir la base avec un petit coussinet de [illegible]

Un crochet en fil de fer galvanisé permettait de suspendre les deux appareils ainsi disposés dans les différentes situations où il y avait intérêt à les observer.

Pour déterminer les augmentations ou les diminutions de poids que pouvaient subir les deux sujets végétaux, il les pesa au moyen d'une balance qui indiquait nettement un vingtième de gramme.

Au début des expériences, le 1er décembre 1865, l'un des deux pieds de tillandsia, que nous appellerons A, pesait 47 grammes 40 centigrammes ; il se composait de deux touffes presque égales entre elles, dont cependant l'une paraissait un peu plus faible que l'autre.

Le second pied, sous le nom de B, ne pesait que 8 grammes 70 centigrammes ; il consistait en une touffe bien développée, du bas de laquelle partait une jeune pousse beaucoup plus courte.

On plaça les deux plantes, disposées comme je l'ai dit, dans une serre tempérée chaude, à deux versants, dans le

[illegible]

[illegible] A [illegible] été mouillé. Jamais non plus on n'a jeté d'eau sur B, seulement, tous les deux ou trois jours on plongeait horizontalement dans l'eau la plaque de liége qui portait ce dernier et une partie du coussinet de sphagnum qui en recouvrait la base : on évita soigneusement de mouiller les feuilles.

Les deux broméliacées se trouvaient également placées l'une et l'autre au milieu d'une atmosphère rendue constamment humide par les fréquents seringages et arrosements qui entrent dans la pratique habituelle de la culture, par la transpiration d'un nombre considérable de plantes, et par le voisinage d'un bassin rempli d'eau.

Mais tandis qu'on laissa l'une en rapport avec cette seule vapeur répandue dans l'air, on mit l'autre en contact par la base tronquée de sa tige, avec un peu de sphagnum et du liége assez fréquemment mouillés, c'est-à-dire avec de l'eau liquide.

Dans ces conditions, les deux plantes se comportèrent de [illegible]

Le pied A, loin d'absorber de la vapeur d'eau de manière soit à augmenter son poids, soit même à conserver sa pesanteur initiale, subit, sous ce rapport, une diminution progressive et continue constatée par des pesées faites les 5, 12, 19 et 27 décembre 1865; les 10, 17 et 26 janvier 1866; les 2, 16 et 26 février; enfin le 13 mars suivant.

A cette dernière date, c'est-à-dire après cent trois jours de séjour au milieu d'une atmosphère très-humide, par une température qui ne s'abaissa jamais au-dessous de 8 degrés centigrades, son poids qui, lors de la première pesée, s'élevait à 17 grammes, n'était plus que de 13; il avait donc diminué de 4 grammes, c'est-à-dire de plus du quart. La plante avait visiblement langui, et son épiderme paraissait moins lisse, quoique la plus forte de ses deux touffes de feuilles eût produit une tige florifère et une inflorescence d'un développement normal, dont six fleurs s'épanouissaient le 13 mars.

En outre, dès le milieu de décembre, il était sorti de sa [illegible] environ et d'un diamètre inférieur à un millimètre; une seconde racine, tout aussi grêle, prit naissance entre la quatrième et la cinquième feuille, dont elle contourna la base.

Quant au pied B, il avait pris un air de fraîcheur et de vigueur remarquables, et son poids, à peu près de 8 grammes le 1er décembre 1865, s'était élevé, le 13 mars 1866, à 9 grammes. Il avait donc gagné, dans l'espace de cent trois jours, plus d'un dixième de son poids initial. Seulement il n'avait développé ni inflorescence ni racines.

M. Duchartre répéta ensuite sur B les expériences qu'il avait faites sur A, et sur A les expériences qu'il avait faites sur B.

En résumé, chaque fois que les deux pieds de *tillandsia dianthoidea*, dépourvus de racines, se trouvèrent dans une atmosphère soit humide, soit, à plus forte raison, sèche, sans être mis en contact de manière ou d'autre avec de l'eau à l'état liquide, ils perdirent de leur poids avec d'autant plus de rapidité que l'air ambiant se trouvait moins chargé de vapeur d'eau, et qu'ils végétaient à leurs propres dépens.

Au contraire, dès qu'on les mettait en contact avec de l'eau, soit par l'immersion dans ce liquide du liége, sur lequel ils étaient attachés, soit par des seringages, soit par l'effet de la pluie, ils augmentèrent de poids de manière à montrer qu'ils ajoutaient alors à la masse de leurs éléments constitutifs.

Donc les broméliacées privées de racines se comportent comme la généralité des végétaux épiphytes, qui possèdent cet organe essentiel d'absorption, c'est-à-dire qu'elles n'aspirent pas la vapeur répandue dans l'air, si abondante qu'elle puisse être, et que c'est l'eau à l'état liquide qui concourt essentiellement à leur nutrition.

La partie de ces plantes par laquelle s'opère l'absorption de l'eau est donc la base tronquée de leur tige.

En effet, dans la plupart des expériences où on les a mises en contact avec une plaque de liége et un petit coussinet de sphagnum mouillés, cette extrémité tronquée de la tige s'imbibait d'eau et devenait ainsi le point de départ pour le transport du liquide dans l'organisme.

Ajoutons que la constitution de ces végétaux et particulièrement l'état de leur épiderme facilitent la conservation dans leurs tissus de l'eau de végétation, une fois qu'elle s'y introduit.

On s'explique ainsi qu'elles vivent et croissent au milieu de conditions éminemment défavorables à la généralité des [illegible]

A ces observations, M. Chevreul a ajouté celles qu'il a faites sur la végétation d'un oignon de jacinthe rose mis dans une carafe d'eau dans les derniers jours de décembre 1867.

En février 1868, on vit le sommet d'une hampe couverte de boutons apparaître peu à peu, et ceux-ci s'épanouir bientôt de manière à cacher la hampe sans qu'aucune feuille [illegible]

Du 20 au 29 février les fleurs commencèrent à se flétrir; les feuilles apparurent et grandirent si bien qu'aux premiers jours d'avril elles dépassaient de deux centimètres les fleurs.

Au 1er de mai, on retira l'oignon de l'eau, et on constata qu'aucune apparence de *radicule* n'avait eu lieu.

L'oignon fut ensuite abandonné à l'air.

Le 15 mai, les feuilles extérieures étaient en partie sèches, tandis que celles de l'intérieur possédaient une couleur verte d'une fraîcheur remarquable. Les fleurs étaient en partie sèches.

C'est à partir du 18 que les feuilles internes commencèrent à sécher.

Ainsi une végétation, sans doute faible, a eu lieu dans un oignon de jacinthe, sans qu'il ait poussé la moindre radicule : l'eau a été absorbée par imbibition, ou, si l'on veut, par endosmose.

Mais voici le fait remarquable :

Le même oignon, abandonné à l'air sec jusqu'en octobre, et mis alors dans une carafe d'eau, produisit un bourgeon et poussa des radicules atteignant, le 17 d'octobre, le nombre de vingt.

[illegible] déjà signalée par lui dans la végétation de parties fort différentes de plantes.

C'est la production de principes immédiats, destinés à disparaître plus tard en formant de nouveaux principes nécessaires à un nouvel âge de la plante.

Ces principes immédiats peuvent être dans un oignon, un tubercule, une racine, et aussi des branches, destinées au renouveau à produire des feuilles, des fleurs et des fruits.

M. Chevreul insiste pour que l'on cherche à savoir si certains engrais ne peuvent pas donner à des plantes des principes immédiats qui seraient susceptibles de s'assimiler comme le font les principes immédiats produits en premier lieu pour disparaître plus tard.

On doit à l'application de cette idée à l'économie animale de savoir qu'il existe des principes immédiats qui disparaissent en servant de nourriture à des organes, et non en se transformant en ces organes.

M. le maréchal Vaillant, passionné horticulteur, on le sait, a terminé l'étude de ces curieuses questions en citant une écaille d'une épaisse bulbe de jacinthe qui, posée sur la terre humide, donna lieu au développement d'un grand nombre de bulbilles produits dans la cavité de cette écaille, manifestant une fois de plus ainsi la présence de germes disséminés dans l'épaisseur des tissus des écailles.

Celles-ci contiennent, on le voit, de l'eau et des substances organiques et minérales indispensables à la nutrition des plantes.

Venons maintenant à la manière dont cette eau dont il vient d'être tant parlé gèle dans un tonneau.

Les observations de M. Tyndall, sur la décristallisation de la glace par la chaleur, démontrent qu'un fragment de glace en apparence amorphe se compose de cristaux agglomérés.

D'autre part, M. Bertin, par la double réfraction de la glace, confirme les observations de M. Brewster, qui rapporte la glace à un système de cristallisation hexagonale.

Enfin, M. Barthélemy a publié un mémoire sur des grêlons assez volumineux en la forme de pyramides hexagonales transparentes, se terminant par un tronc de pyramide opposé par la base et opaque.

Voici maintenant d'autres observations qui confirment cette forme cristalline, et qui en même temps mettent en évidence certains faits intéressants qui accompagnent la cristallisation de l'eau ordinaire.

Un tonneau dressé, dépouillé de sa base supérieure et plein d'eau, avait été abandonné au contact de l'air, au nord, dans une cour où la température descendit plusieurs fois à sept ou huit degrés au-dessous de zéro.

La glace se forma d'abord à la partie supérieure du tonneau et les douves cédèrent à la force expansive.

Lorsque la couche de glace atteignit près d'un décimètre, on la brisa par un choc bien perpendiculaire à la surface : il s'ensuivit six rayons qui formèrent les trois plans diagonaux d'un prisme à six faces.

Sur tous les autres points où l'on exerça le choc, on obtint trois nouveaux plans parallèles deux à deux aux premiers.

L'hexagone se trouva dessiné par des lames qui donnaient [illegible]

Dans les expériences de M. Barthélemy, la surface resta lisse, et il fut impossible de reconnaître les fentes de trois plans, soit que la couche supérieure restât amorphe, soit que le phénomène du regel se produisît.

Si le froid persiste et que la glace se forme sur les parois mêmes du tonneau, de manière à enfermer dans son intérieur une masse de liquide, on la voit se soulever à la surface libre, en une espèce de cratère, et donner accès à l'eau intérieure qui s'épanche et se solidifie à son tour.

Ce phénomène paraît avoir une double cause.

D'abord la glace, en descendant au-dessous de zéro, se contracte et exerce une pression sur le noyau liquide intérieur.

En second lieu, l'eau ordinaire contenant des substances étrangères en dissolution se concentre de plus en plus à mesure que la glace se forme.

Son point de congélation est donc d'autant plus retardé que la formation de la glace est plus avancée, et qu'elle continue à se dilater par le refroidissement.

La réaction du noyau intérieur devient considérable, lorsque les gaz en dissolution dans l'eau tendent à se dégager par suite de la saturation du liquide.

L'expérience suivante le démontra.

On abandonna sur une fenêtre à l'action du froid continu, des bouteilles blanches remplies d'eau jusqu'à une certaine hauteur.

On trouva le lendemain un noyau olivaire liquide en- [illegible]

De ce noyau partaient normalement, en toutes les directions, des bulles gazeuses allongées et emprisonnées dans la glace. La disposition normale à la surface du noyau liquide prouva que le gaz avait obéi à une pression hydrostatique, dirigée de dedans en dehors.

De l'autre eau, mélangée à une très-petite quantité d'acide carbonique donna un noyau liquide hérissé de longues et fines aiguilles d'acide carbonique, faciles à distinguer de celles de l'air qui sont toujours claviformes.

D'autres bouteilles complétement remplies d'eau, se brisèrent constamment sur la face opposée à la fenêtre près de [illegible]

La congélation poussait le noyau olivaire vers cette face de la bouteille, de sorte que la rupture provenait non-seulement de la force expansive de la glace, mais encore et surtout de la pression du noyau liquide et de la force expansive des gaz qui s'en dégageaient.

En effet, des bouteilles d'eau distillée, placées dans les mêmes conditions, ne se brisèrent jamais.

M. Barthélemy a encore exposé, pendant la nuit, à un froid de sept ou huit degrés au-dessous de zéro, un flacon contenant de l'acide carbonique dissous dans l'eau jusqu'à saturation.

Le lendemain, la masse complétement congelée et opa- [illegible] tes de gaz. De plus, la partie supérieure présentait des couches horizontales superposées sur une épaisseur de huit centimètres, avec un mamelon cratériforme au centre. Ces couches provenaient de la réaction de l'eau intérieure qui brisa la surface déjà formée pour s'épancher au dehors et se congeler à son tour; la couche supérieure se trouvait être [illegible]

Après la lecture de ce mémoire, M. le général Morin a rappelé que lorsqu'on fait congeler de l'eau dans une bombe fermée hermétiquement par un boulon à vis, cette bombe, au moment de la solidification de l'eau, éclate en fragments qu'elle projette au loin.

Ce phénomène ne peut être attribué qu'à la force élastique d'un gaz qui se dégage.

SAM HENRY BERTHOUD

LE CHÂTEAU D'AUGERVILLE

Toutes les pensées sont en ce moment tournées vers Augerville, où vient de s'éteindre dans sa soixante-dix-huitième année, un de nos plus grands maîtres de la parole.

Augerville est un petit bourg assez sauvage du Gâtinais, de trois cents âmes au plus, situé à une vingtaine de lieues au sud de Paris. M. Berryer y avait acheté un joli château entouré d'un parc que traverse la rivière d'Essonne. Il était propriétaire de ce château depuis 1824, époque où il l'acquit de M. le marquis de Bonnay, moyennant la somme de 300,000 francs. L'illustre orateur, sentant sa fin prochaine, avait montré d'autant plus de hâte d'y aller mourir, que là étaient tous ses souvenirs.

C'est à Augerville que reposent du dernier sommeil sa femme, son père, sa mère et son frère.

Le château, dont la grille s'ouvre sur la place du village, à l'une des extrémités du pays, est un magnifique bâtiment de construction ancienne. On l'attribue à Jacques Cœur. Un fossé, continuellement alimenté par une eau vive, entoure l'habitation, où l'on ne pénètre qu'en passant un pont. Du côté de l'entrée, la façade est flanquée de deux élégantes tourelles. La façade opposée est en outre ornée d'une véranda, devant laquelle s'étend une vaste terrasse. Les murs [illegible] du plus gracieux aspect.

Le parc, arrosé par la rivière, embrasse près de cinq cents arpents. Une partie, la moitié je crois, est en culture; le reste, percé de magnifiques voies que bordent des massifs touffus, rappelle assez par son aspect la forêt de Fontainebleau. Il n'y manque ni les cascades, ni les grottes, ni les rochers.

L'intérieur du château renferme un grand nombre d'objets précieux et de souvenirs dont nous n'avons pas à entreprendre l'énumération. Qu'il nous suffise de dire en terminant que M. Berryer a toujours été la providence d'Augerville, et que les habitants du pays, en le chérissant, ne faisaient que payer une vieille dette de reconnaissance.

L. DE MORANCEZ

COURRIER DU PALAIS

[illegible] garder les malades. — Un câble rompu. — Installation du procureur impérial. — Berryer.

Si la politique nous était permise, nous n'aurions que l'embarras du choix ou l'embarras de l'encombrement, selon que nous procéderions par extraits ou par ensemble.

La politique, en effet, remplit les tribunaux, et la souscription pour un monument au représentant Baudin, mort le 3 décembre sur une barricade, a provoqué des saisies de journaux et des inculpations de *manœuvres à l'intérieur* dans tous les coins de la France.

Mais cela ne nous regarde pas, et, au lieu de toucher au fruit défendu, qui, pour un journal littéraire, est des plus indigestes, contentons-nous du fruit permis, pour si stérile qu'en soit la récolte.

Cette stérilité tient un peu à ce que les avocats semblent s'être donné le mot, cette année, pour ne pas plaider les affaires ordinaires, et quant aux affaires extraordinaires, il n'y en a pas, à moins de les prendre sur le terrain réservé de la politique; — or il y a des piéges à loup dans ce domaine. — C'est même un peu les pérégrinations des avocats dans les départements pour causes politiques qui font qu'il ne s'en trouve pas assez à Paris, et que la première chambre du tri-



UN MARIAGE CHINOIS A SHANGHAI, dessin de M. [illegible]. — Voy. page [illegible].

bunal et la quatrième de la cour impériale ont été obligées de fermer leurs portes deux heures avant la fin de l'audience, et cela faute d'avoir des avocats à entendre et des causes à mettre sous la dent.

Cela s'appelle en argot de patrocine des audiences qui *coulent*. La punition des absents est infligée par le tribunal ou par la cour qui mettent alors les causes *en délibéré*, c'est-à-dire que les causes seront jugées d'après les dossiers et sans que les avocats soient entendus. Or la plus grande peine à infliger à un avocat, n'est-ce pas celle de l'empêcher de parler? Il est vrai que le plus souvent les magistrats consentent à laisser revenir l'affaire à l'audience de huitaine, surtout quand cette affaire est embrouillée et qu'il y aurait plus d'ennui à en lire les détails qu'à les entendre.

Donc, les avocats courant la prétentaine politique, il y a, comme on voit, des vides et des lacunes dans les audiences. Nous n'en serions pas là si nous savions tirer parti des affaires, si nous les ménagions en les faisant durer comme les tribunaux suisses. Parlez-moi des juges de l'Helvétie pour faire durer les débats d'un procès. Avec eux le moindre forfait leur met du crime sur la planche pour une semaine. Aujourd'hui ils interrogent l'accusé, demain ils écouteront un expert et deux témoins, après-demain ils entendront un tiers de réquisitoire ou un quart de plaidoirie. C'est à ce point que rien qu'à subir les débats, l'accusé doit se croire condamné à perpétuité, alors même qu'il finit par être absous. S'il est condamné au contraire, il se figure avoir fait son temps avant même d'avoir commencé sa peine.

Avec ces traditions, il faut leur savoir gré de la promptitude relative avec laquelle ils ont conduit l'affaire Jeanneret, d'autant mieux que la cause était, comme on dit, très-*corsée*.

Il s'agit ici d'une garde-malade modèle. Elle prenait trop à la lettre le titre de son métier. Elle gardait si bien ses malades, que de peur de les perdre elle les empoisonnait. Elle a employé ce procédé héroïque et souverain envers neuf de ses pratiques, et il faut lui savoir gré de n'avoir pas poussé plus loin ses applications, si nous en croyons les experts et les docteurs qui nous affirment qu'elle avait un assortiment de poisons variés pour empoisonner amplement une quarantaine de personnes.



DERNIERS BEAUX JOURS D'AUTOMNE; dessin de M. Riou, d'après un croquis de M. Émile Ch. — Voir le Bulletin.

Les journalistes de Genève se plaignent de l'indifférence du public dans le même article où ils signalent que dès huit heures du matin « quelques dames avides d'émotions faisaient queue à la porte d'entrée. »

Malheureusement cette porte d'entrée a été pour elles la porte de sortie. Aucune femme n'a été admise dans la salle. C'est ce qui explique probablement le peu d'empressement des hommes. Enfin, sauf les Anglais, qui défrayent la curiosité cosmopolite, et qui ont peuplé la salle, cette affaire se passait pour ainsi dire en famille.

L'accusée ressemble à Mme Manzon; elle est petite, maigre, se donne trente-deux ans, qu'on lui accorde sans difficulté. Sa toilette, sans aller jusqu'au deuil, est des plus sérieuses, elle porte un chapeau de paille noir attaché avec un simple ruban sur des vêtements de couleur sombre.

Les chroniqueurs genevois remarquent qu'elle tient sa tête baissée et qu'on ne peut pas voir sa figure, ce qui ne les empêche pas de déclarer que Mme Jeanneret « n'a rien qui de près ou de loin annonce une grande coupable. »

Je voudrais bien savoir s'il y a des femmes qui ont quelque chose qui de près ou de loin annonce de grandes coupables.

Il faut bien reconnaître qu'à moins de quelques exceptions scélérates, rien ne ressemble plus à une femme coupable qu'une femme qui ne l'est point, de même que rien ne ressemble plus à un réquisitoire contre une accusée déclarée coupable, qu'un réquisitoire contre une accusée reconnue innocente.

Voici comment fut découverte cette Locuste genevoise et comment la justice l'arrêta dans ce commerce mortuaire, où, — ce qui n'est pas la moins rare singularité de cette singulière cause, — elle n'avait aucun intérêt.

Le 27 juin dernier, mourut une jeune fille allemande dans une pension bourgeoise de la commune de Tampalais.

Mlle Fritzgès, qui avait toujours joui d'une



ÉRUPTION DE L'ETNA, [illegible] — Voir le Bulletin.

imperturbable santé, fut prise tout à coup de délire, de [illegible] autres symptômes, par une dilatation extraordinaire de la [illegible]

Ce n'est pas tout. La malade courait dans les corridors demi-nue et comme folle. Le lendemain, on la transporta dans un hôpital cantonal où, grâce aux soins intelligents d'un jeune docteur, elle revint à la vie d'abord, et à la santé ensuite. Mais le jeune docteur, M. Rafin, avait été frappé de tous ces incidents, qui lui parurent avoir une évidente analogie avec les symptômes d'un empoisonnement par la bel-[illegible]

Ce doute se changea en certitude quand il apprit que la [illegible] ment une madame Bourcart-Dolfus, qui avait éprouvé une crise absolument semblable.

Sur ce, la police fit une perquisition dans la chambre de Mlle Jeanneret, et on trouva un régiment de fioles contenant de l'atropine, de la morphine et du laudanum.

Alors on remonta la série de malades que la demoiselle avait *soignés* et on découvrit les neuf empoisonnements dont elle vient rendre compte devant la cour d'assises de Genève. [illegible] routent l'imagination en l'effrayant. La conduite de la demoiselle a d'ailleurs été souvent si fantasque, qu'elle côtoyait la folie. Aussi l'instruction a démontré que pour recevoir les soins du docteur Dor, dont elle aimait beaucoup, dit-elle, la conversation, elle s'était fait passer pour aveugle. Et ce [illegible] qu'après de nombreuses visites que le docteur finit par voir clair dans cette cécité factice.

Malgré ses explications ingénieuses, la demoiselle Jean-[illegible]

Une garde-malade qui tue un malade ressemble à un gendarme qui fusillerait son prisonnier, à un conducteur de locomotive qui ferait sauter le convoi qu'il est chargé de diriger, à un ouvrier qui couperait la corde du tour qu'il manœuvre et qui soutient les mineurs qui descendent au fond [illegible]

C'est justement l'histoire de Julien Blutel, un ouvrier carrier âgé de vingt-trois ans, qui est traduit devant la cour d'assises de Laon.

Le 17 août, trois ouvriers, les nommés Lasson, Boutton et [illegible] qui sert à remonter les pierres. Ils avaient atteint à peu près la moitié du trajet quand le câble se rompt, et ils sont tous les trois précipités dans le puits, où l'un d'eux, Lasson, est tué sur le coup, et ses deux compagnons grièvement blessés.

La rumeur publique accuse Blutel d'avoir, avec une serpe, coupé le câble. Blutel est d'ailleurs un ivrogne, un fainéant que son inconduite a séparé de sa jeune femme. Pour la ramener auprès de lui, Blutel avait même simulé le plus ridicule des suicides, et c'est parce que ses compagnons se moquaient de lui, à ce propos, qu'il avait prémédité cette odieuse vengeance. Quoi qu'il en soit, il nait obstinément toute culpabilité et invoque un alibi. Sa mère, une femme [illegible]

— Tout le monde t'accuse, lui dit-elle, parce que tu as refusé de descendre toi-même avec les autres; ce qui fait croire que tu savais le câble rompu.

Le fils persiste dans ses dénégations. Alors la pauvre femme se rend elle-même à la plâtrière et examine le câble, et, après s'être recueillie comme un juge qui va rendre une sentence capitale :

— Tu es un malheureux, dit-elle à son fils; tu n'as pas besoin de chercher un gîte, tu as du pain cuit pour longtemps.

Le jury a été du même avis que la mère, et Blutel a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Vous entendez bien que les affaires courantes ne peuvent distraire le Palais de la douleur que nous cause la mort de notre chef, de notre maître à tous. Aussi est-ce à peine si l'on s'est aperçu de l'installation de notre nouveau procureur impérial, M. Desarnauts, que nous envoie la magistrature [illegible]

Le remplaçant de M. Moignon paraît jeune encore; il est de petite taille, mine éveillée, de la décision dans l'allure; il ressemble beaucoup à un avocat représentant du Tarn à la Législative, M. Canet, qui eut l'honneur, avec M. Favreau, de demander la révision du procès Lesurques, lequel est aujourd'hui de la plus flagrante actualité, puisque la cour de cassation va prononcer la sentence suprême et définitive.

Mais revenons à cette nouvelle lugubre qui nous est arrivée d'Augerville, à ce dénoûment fatal que l'affection eût voulu conjurer et que la science savait inévitable et prochaine.

C'est à qui racontera un trait de la bonté ou de l'éloquence de l'incomparable avocat; car chez Berryer le cœur tenait le premier rang, si la parole, ainsi que nous l'avons déjà dit, tenait le dernier.

Nul ne sut mieux s'attendrir et attendrir que lui. Les choses délicates, il les touchait avec la plus exquise des sensibilités. Dans une mémorable affaire que nous citions l'autre jour, on reprochait à une jeune fille victime d'un attentat de n'avoir pas jeté les hauts cris en appelant au secours.

« Mais il en devait être ainsi, répondait le grand orateur. Ce silence est précisément une des preuves les plus convaincantes de la réalité du crime et de la véracité du récit. Si c'était un voleur, un homme qui eût cherché à dérober de l'or, des diamants, je comprendrais votre reproche... Mais non, c'est un attentat, c'est la honte, la pudeur, qui retiennent cette jeune fille. M'a-t-on vue? qu'a-t-on fait?... Oh! je comprends qu'elle n'ait pas crié, car elle est encore vierge; elle est émue de ce sentiment de honte, elle n'ose pas se montrer à sa mère qui lui a si souvent parlé de pudeur. Au jour, elle se voit et cache sa nudité... Mais je ne comprendrais pas, messieurs, qu'elle eût été tourmentée par le besoin de montrer son humiliation à tous les yeux. J'en appelle à tous les cœurs des mères de famille! »

Et ce mouvement d'éloquence qui rappelait le cri d'une mère couronnée, cette adjuration imposante, cette revendication des droits les plus intimes de ce que la femme a de plus exquis, de plus auguste et de plus sacré, la pudeur, ce mouvement provoqua dans tout son auditoire ému, charmé, séduit des applaudissements mêlés de sanglots.

En dehors de cette sensibilité que lui seul sut rendre avec cette puissance et faire partager avec cette énergie, la corde chevaleresque était celle qui vibrait le mieux dans cette large et hautaine éloquence. On se rappellera toujours les alérions des Montmorency et la bataille de Bouvines racontés par Berryer. On n'oubliera jamais sa prosopopée à la Sainte-Chapelle dans un procès pour Chateaubriand, son ami, son illustre client et son compagnon d'idées, retour de Palestine.

Car on ne peut contester à ces deux hommes l'unité de leur existence. Sans doute leurs carrières n'ont pas échappé aux contradictions de l'humaine nature; mais ce n'est pas l'incident et le détail qu'il faut voir, c'est l'ensemble qu'on doit considérer, de même qu'il faut regarder de haut la direction des fleuves sans prendre garde à quelques sinuosités passagères, à quelques détours fortuits qui semblent un moment les faire dévier et même rétrograder dans leur course.

Ce qui manquait peut-être à l'immense talent de Berryer, c'est la souplesse. Les petites choses ne lui allaient guère, pas plus que les petits moyens. La finesse n'était pas son fait, l'ironie ne seyait pas à sa majesté de lion. Son coup de patte était écrasant. On parle encore d'un coup de foudre qui cloua sur son banc un des adversaires qui s'était permis une familiarité peut-être mal séante. Berryer le terrassa du regard et l'anéantit en l'étourdissant de sa voix de tonnerre, qui pour cette extermination se contenta de ces simples mots : « Jeune homme, respect aux anciens! »

C'étaient justement là ces ripostes et ces apostrophes qu'il fallait craindre avec Berryer. Malheur à qui l'agaçait ou le provoquait! Ses retours soudains, ses marches imprévues faisaient songer à la réflexion de Thucydide sur son antagoniste Périclès : « Quand je l'ai terrassé, disait-il, et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu et le persuade à tout le monde. »

Il ne faut pas croire pourtant que la plaisanterie de bon goût, que la fine raillerie ne trouvât quelquefois une place charmante dans ses plaidoiries.

Nous nous rappelons dans un procès en séparation de corps entre une descendante du Vendéen Charette et un lieutenant des guides de la garde impériale, M. Arcieux de Montesquiou-Fezenzac; nous nous rappelons l'avoir entendu attribuer fort spirituellement à la femme elle-même une déchirure de robe dont celle-ci voulait faire endosser la responsabilité à son mari. [illegible] rée, mais c'est elle qui a tout fait, si bien que l'hôtesse du restaurant de MM. les officiers ayant offert une aiguille pour *réparer* des doigts le *réparable* outrage, Mme de Montes-[illegible] cieuse déchirure avec autant de sollicitude que si, comme Fabius, elle eût porté la paix ou la guerre dans les plis de sa robe. »

Ainsi on ne tarit point sur les faits et gestes du grand orateur.

Le Palais est en deuil. Une seule pensée peut consoler [illegible]

C'est que Berryer a trouvé la plus grande récompense que Dieu puisse accorder ici-bas à une belle vie : une belle mort.

[illegible]

UN MARIAGE CHINOIS

Nous recevons d'un témoin oculaire, en même temps que le croquis d'une noce chinoise à Shanghai, le curieux détail des cérémonies auxquelles il a été donné à notre correspondant d'assister.

Le fiancé était un homme d'environ trente-six ans, qui épousait une jeune personne de vingt ans, fille d'un riche marchand de la ville. Tous les assistants étaient vêtus de leurs robes les plus riches, robes de soie pourpre pour la plupart, couvertes de broderies ou bordées de fourrures et sur lesquelles était jetée une tunique plus courte en soie bleue. Des boutons de verre de couleur brillaient au sommet du bonnet de soie ou de velours qui leur servait de coiffure.

Il n'y avait encore là que des hommes. Ils prirent place six par six à de petites tables où le couvert avait été mis, et se régalèrent sous nos yeux de vingt-six plats différents. Le futur, remarquable par un grand collier de cristal et de jade vert qu'il portait au cou, servait lui-même les convives, assisté de quelques amis. Quand on eut suffisamment mangé, fumé et pris le thé, des musiciens furent introduits, qui exécutèrent sur des instruments criards et aigus quelque chose [illegible] pagnées de pétards, éclatèrent dans la rue en même temps que dans la cour intérieure de la maison.

Cependant une chaise à porteurs était partie pour prendre la mariée chez elle. La salle à manger dans laquelle la cérémonie nuptiale allait avoir lieu avait été ornée de fleurs en papier et de bougies allumées, et, sur le milieu du plancher, on avait étendu un tapis écarlate et des coussins pour que les deux fiancés y vinssent prononcer leurs vœux.

L'assistance s'augmenta bientôt d'un assez grand nombre de femmes, épouses, pour la plupart, des précédents invités. Elles portaient de belles robes bleu de ciel, bordées d'hermine, avec une grande profusion de bijoux : colliers, bracelets, anneaux autour du cou et autour des mains, épingles d'or dans la chevelure. Au bord inférieur de leurs robes apparaissaient leurs pieds mutilés, chaussés de pantoufles microscopiques.

Bientôt la chaise à porteurs fut introduite au milieu d'une escorte magnifique. On la déposa à l'une des extrémités de la chambre, et la nourrice de la mariée, en ayant tiré les rideaux, aida la jeune fille à sortir. Sa robe, écarlate et noire, était littéralement couverte de broderie d'or. Une ceinture de soie rose ornée d'ivoire la serrait à la taille : sa tête était ornée de fleurs, avec un diadème de pierres étincelantes. Un petit voile carré de soie cramoisie lui masquait entièrement le visage.

Le marié, qui, à son approche, s'était retiré dans une chambre voisine, vint alors au-devant d'elle, précédé par un maître des cérémonies qui tenait dans chaque main une bougie allumée. Lui-même prit trois des petits cierges qui brûlaient sur la table pour répondre aux questions qu'un bonze lui adressa, et, à chaque réponse, il s'inclinait en se tournant vers une des pieuses images appendues à la muraille.

La mariée, s'étant alors avancée, soutenue par sa vieille nourrice, qui tenait une flamme écarlate, fit à son tour les réponses de rigueur aux questions qui lui étaient adressées; puis un ruban vert fut mis dans la main du jeune homme, un ruban rouge dans celle de la jeune fille, les rubans furent noués l'un à l'autre, et le marié, au son des instruments, conduisit sa femme à la chambre nuptiale.

Là, des parents et des amis les attendaient rangés aux deux côtés du lit, et munis de petites provisions de graines et de noisettes qu'ils répandirent sur eux avec toute sorte de bénédictions.

Cette cérémonie accomplie, les nouveaux époux retournèrent dans la salle à manger et prirent place à une table somptueusement servie. La nourrice eut grand soin de goûter d'abord chaque mets afin de dire à la jeune femme si elle en pouvait manger, puis elle alla chercher un tout jeune enfant qu'elle déposa sur les genoux de la mariée, emblème un peu criard des joies de la maternité.

Les deux mariés furent alors définitivement présentés avec le titre d'époux aux amis et aux connaissances qui défilèrent devant eux, pendant qu'une sorte d'huissier débitait leurs noms à haute voix. Il y en eut bien pour près d'une heure; après quoi, les mariés eurent enfin la faculté de se retirer. Autour du lit nuptial, on avait allumé de petites veilleuses en l'honneur de la Divinité. Le trousseau de la mariée, qui remplissait d'énormes coffres, fut déposé dans un coin de la chambre, et chacun s'en retourna chez soi.

Ce n'est qu'après une réclusion de trois jours que les nouveaux époux commencèrent à se montrer et à recevoir les visites et les félicitations de leurs amis.

[illegible]

[illegible]

Voici, mes chères lectrices, la gravure de costumes que je vous avais promise. Vous y trouverez toutes les actualités des modes d'hiver en toilette de ville.

Les magasins de *la Ville de Saint-Denis* nous ont fourni ces gracieux modèles, et je puis vous en donner la description.

Première toilette : Robe en faye noire garnie d'un volant Louis XV avec ruche sur le haut, casaque à pèlerine en velours noir, entourée d'un bord de fourrure; petit chapeau de velours avec touffe de plumes blanches.

Seconde toilette : Robe de popeline nuance raisin de Corinthe, waterproof à capuchon orné de glands avec manches simulées, chapeau de satin avec aigrette et voile ruché. [illegible] pèlerine relevée par des choux.

Quatrième toilette (dame assise) : Robe Watteau en taffetas glacé violet et noir, garniture en volant, casaque Louis XV en velours noir ornée de dentelle; coiffure espagnole en dentelle noire.

Cinquième toilette : Robe et confection à bouffants, jupe en draps, confection en poult de soie, chapeau rond en feutre orné de plumes.

Les magasins de *la Ville de Saint-Denis* ont en ce moment des assortiments considérables en étoffes de fantaisie.

Je dois également signaler aux personnes qui ont à faire des acquisitions d'ameublement un choix magnifique de tapis et d'étoffes pour rideaux.

Cette maison, située dans un quartier qui lui permet de réaliser un bénéfice sérieux sur son loyer et de supprimer tout luxe inutile, mérite d'être signalée pour les avantages qu'elle sait si bien offrir à sa nombreuse clientèle de Paris, la province et l'étranger.

La mode, si variée cette année, semble, au moment où la saison produit ses plus riches nouveautés, adopter avec une préférence marquée les costumes courts avec seconde jupe [illegible] ce genre pour les bals du grand monde.

On emploie des dentelles pour garniture, la dentelle joue un grand rôle dans la toilette cette année, les volants sont en haute faveur. On met un haut volant dans le bas d'une première jupe de soie, et la seconde jupe relevée à la camargo a un volant de dentelle ou guipure.

Comme étoffe de soirée, le satin tient le premier rang; les garnitures de fleurs et les bouillons de tulle servent avec succès à décorer les robes à la camargo.

Je vous ai parlé des coiffures dans une de nos dernières causeries, et je vois, par les renseignements que j'ai pu obtenir depuis, que les bijoux servent à décorer les coiffures des grandes toilettes. Je le regrette pour mon compte, car je pense que toutes les femmes ne peuvent mettre le prix à ces jolis papillons enjolivés de pierreries, tandis qu'il est toujours facile de se procurer quelques fleurs.

Mais la mode commande et la mode est aux bijoux. Les médaillons que l'on porte au cou suspendus par des velours, les colliers en perles, en corail, les longues boucles d'oreille, les broches de corsage font très-bel effet dans un costume de bal, et la simple fleur paraît trop modeste lorsque tout scintille aux lumières.

Lorsqu'on cherche à composer une mise simple et pourtant élégante, on se trouve dans un grand embarras. Je reçois depuis quelques jours des lettres sur ce sujet, et comme je n'aime pas les conseils donnés trop légèrement, je vais bien vite m'informer pour répondre d'une manière précise.

Pour une jeune fille, même pour une jeune femme qui veut être bien mise sans trop de luxe, il n'y a rien de mieux qu'une toilette blanche. Ainsi, comme exemple : Une jupe de taffetas blanc, une seconde jupe un peu ample en tulle, relevée par du ruban blanc, corsage de tulle drapé et longue ceinture de taffetas blanc.

Et si l'on veut que cette toilette, si simple, perde un peu son cachet de robe de mariée, on peut garnir la jupe et la coiffure avec un joli feuillage vert, ou bien encore ajouter à la toilette un collier et des boucles d'oreilles en corail.

Cette mise, qui ne date pas, peut être répétée en toute occasion et témoigne du bon goût de celle qui la porte.

J'ai vu cette semaine plusieurs jolies toilettes de soirées. J'espère être agréable à nos aimables lectrices en leur donnant le détail de ces mises distinguées.

Une robe en taffetas gris perle rayée de satin blanc, jupe à traîne prolongée avec un volant de dentelle; seconde jupe très-courte relevée à la camargo avec des choux de satin, et un second volant en dentelle plus petit que celui de la première jupe. Corsage décolleté, ouvert devant jusqu'à la ceinture et laissant voir un riche plastron de dentelle, le tour du corsage est en tuyauté de satin et dentelle. Coiffure en pouff de roses mousseuses et frisure à la Sévigné.

Une autre toilette pour jeune personne a un dessous en foulard rose, complétement recouvert par une robe de mousseline très-claire garnie de deux volants et de ruchés roses. [illegible] derrière, elle est ornée d'un long effilé rose. Le corsage rose décolleté est recouvert d'un ravissant fichu de mousseline entouré d'effilés avec bouffants roses sur les épaules. Coiffure à la Ninon avec guirlande d'églantines roses.

Une troisième toilette, qui me plaît beaucoup, est en foulard de *la Malle des Indes* à larges rayures bleu et blanc. La toilette est courte, composée de deux jupes bouffantes et étagées, relevées par une cordelière en perles qui forme des festons. Chaussure en souliers Louis XV, satin bleu brodé en perles. Le corsage décolleté fait une basquine autour de la ceinture; cette basquine est garnie d'un bord de perles; à l'intérieur du corsage, une guimpe en mousseline plissée. Coiffure en perles et bandeau bleu.

Lorsque je vous parle de foulard, j'ai toujours soin d'ajouter foulard de *la Malle des Indes*, parce que les étoffes éditées par cette importante maison ont un rare cachet de distinction comme disposition, teinte et beauté de tissu. *La Malle des Indes* est la première spécialité du genre; elle fournit la clientèle aristocratique et tient à conserver la supériorité qu'elle s'est acquise pendant l'Exposition.

Aussi le passage Verdeau, où *la Malle des Indes* étale en ce moment ses vitrines de foulards pour étrennes, est envahi par les curieux et on peut dire aussi par les acheteurs, car les collections de foulards pour cache-nez, cravates, foulards de poche et batiste de soie que *la Malle des Indes* possède en ce moment n'ont pas de rivales dans notre grand Paris. C'est tout à la fois l'étrenne élégante et l'étrenne utile qu'on peut placer comme objet de luxe entre le cachemire et la dentelle, bien qu'on puisse en faire l'acquisition sans dépenser une aussi forte somme.

Je crois avoir dit déjà qu'on emploie pour garnir les robes des biais de satin que l'on peut trouver tout préparés dans les magasins de *la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6. Pour varier les ornements, *la Ville de Lyon* a des assortiments de frange d'une rare élégance, puis des garnitures en brandebourg et olivette, des macarons à jour, des aiguillettes, des ferrets et une quantité de boutons qu'on destine, à l'aide des barettes qui les accompagnent, à relever [illegible]

Je n'oublierai pas de rappeler que c'est à *la Ville de Lyon* que l'on trouve le *gant Joséphine* à deux et quatre boutons. On sait que ce gant a une *haute réputation* d'élégance pour sa coupe aristocratique et sa supériorité de couture. C'est le gant le plus parfait qui existe.

Décidément les jupes bouffantes sont adoptées.

J'ai visité plusieurs excellentes couturières cette semaine et je suis sûre de mon fait. Le jupon de dessous ne saurait être aujourd'hui une question secondaire; comment porter des pouffs, des jupes Dubarry ou Camargo, si on n'a pas une jupe de dessous en rapport avec les exigences de ces coupes imposées par la mode?

Le jupon parisien régulateur de M. de Plument, rue d'Aboukir, 9, par sa tournure gracieuse et sa solidité, obtient la préférence. Dans ce modèle, pas d'exagération; c'est suffisant pour que les robes aillent bien et ce n'est pas *trop de pouff*; car, ne nous trompons pas, mes chères lectrices, les femmes qui exagèrent les modes du jour (déjà passablement excentriques) portent un grave préjudice à leur réputation; on interprète défavorablement cette tendance à vouloir outrer la mode; on suppose le désir de se faire remarquer à *tout prix*, et, jeune femme ou jeune fille, les malins commentaires vont leur train...

Restons, s'il est possible, les propagatrices des nouveautés de bon goût et faisons-nous remarquer par une grande réserve. Trop de bouffant prête à rire et les rieurs ne seraient pas pour nous. Vous voudrez bien vous rappeler, mes aimables et fidèles lectrices, que j'ai toujours cherché dans notre causerie à vous éloigner des modes compromettantes et que je ne vous indique que des objets dignes d'être offerts à des femmes de bonne compagnie. Le jupon parisien est à coup sûr un modèle accepté par les femmes raisonnables.

On doit mettre aussi une grande réserve dans l'emploi des produits de parfumerie. Certains produits dangereux pour la santé doivent être repoussés avec soin.

Si les cheveux blanchissent, on a le droit de s'en affliger, homme ou femme, quand on est encore jeune. une foule de [illegible] *blancs*, on les a gris, ce qui est très-laid; ce poivre et sel n'a rien de séduisant, on est obligé d'en convenir.

Je vous indique l'Eau et la Pommade de la Virginie, maison Damis Henry, rue Saint-Honoré, 336, comme des articles parfaitement inoffensifs et en même temps très-efficaces pour conserver la teinte naturelle de la chevelure, la recolorer graduellement, détruire les pellicules et faire épaissir les cheveux [illegible] agréable.

A une prochaine causerie les renseignements au sujet des articles d'étrennes, en réponse à des lettres qui me viennent [illegible]

[illegible]

AVIS AUX ABONNÉS

DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

[illegible] le service de chaque numéro exige un travail préparatoire de plusieurs jours.

Il en résulte qu'il nous est devenu impossible de faire droit aux demandes de changement d'adresse reçues [illegible] suivante, elles donnent lieu à des réclamations qu'il importe de prévenir.

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir au plus tard, savoir :

Le lundi pour les abonnements de Paris et le mardi pour ceux de la province et de l'étranger.

L'administration ne sera pas responsable des numéros envoyés à d'anciennes adresses, par suite de demandes tardives.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 118.

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 5e FR	1 . . . . . A. B
2 D. 5e FD éch.	2 R. pr. D (a, b)
3 T. 6e FD éch. m.	3 . . . . . .
	(a)
2	2 R. 5e R
3 P. 3e FR éch. m.	3 . . . . . .
	(b)
2	2 D. pr. D
3 T. 4e FR éch. m.	3 . . . . . .
	(A)
1	1 C. 5e FD
2 D. pr. éch. m.	2 R. 6e FD
3 T. 6e FD éch. m.	3 . . . . . .
	(B)
1	1 P. 6e FR
2 D. 5e FD éch.	2 R. 5e R
3 T. pr. P éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. Lebau, à Troyes; Henri Frau, à Lyon; A. M. de V..., à Rochefort; H. Najotte, à Saint-Mandé; Beylemans, café de la Colette, à Lille; Anne Frédéric, à Alger; de la Brosse, à Avallon; capitaine Charousset, à Toulouse; Édouard Marçais, à Précigné; Eugène Thiesson, cercle de Saint-Palais (Basses-Pyrénées); Dubois, à Lille; E. Lequesne.

Solution juste du Problème n° 117 : M. Moner, à Gerona (Espagne).

[illegible]

C. P.

PROBLÈME N° 127

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE, de Commercy



Les Blancs jouent et font mat en cinq coups.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.



MODES DE LA SAISON. — Costumes, robes et confections des grands magasins de *la Ville de Saint-Denis*, 91-93 et 95, rue du Faubourg Saint-Denis, et 1 bis, rue Paradis-Poissonnière. Voir le Courrier des Modes.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

Dans les plus grands maux l'on doit avoir une grande patience.

ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Chaque année *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1869 (11e année), contient 64 pages de texte et 40 charmantes planches, dessinées par les premiers artistes et gravées avec le plus grand soin.

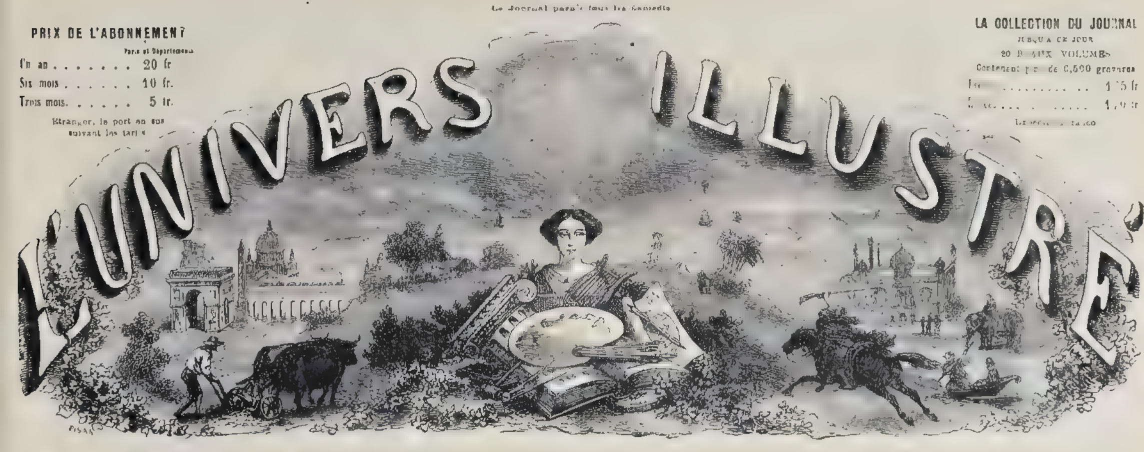
Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 cent., pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy, 2 bis, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste, 60 centimes.

ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
15 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
Un an . . . . 20 fr
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
[illegible]
[illegible]



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration. Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 726 — 12 Décembre 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE & LE THÉATRE

L'événement de la semaine. — Obsèques de Berryer. — Détails sur la cérémonie. — Les députations, les discours. — Théâtres. — Vaudeville : *Miss Multon*, comédie en trois actes, de MM. Nus et Belot : Mmes Fargueil, Celller, Grivot, Hébert; M. Parade. — *Autour du lac*, comédie en un acte, de MM. Crisafulli et Jules Prével · M. Saint-Germain. — *Le Petit Voyage*, boutade en un acte, de M. Eugène Labiche : MM. Arnal, Saint-Germain; Mlle Davril. — Théâtre de la Gaîté : *la Madone des Roses*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. Victor Séjour. — L'incendie. — MM. Dumaine, Paul Deshayes, Mmes Page, Duguérét, Jane Essler. — Opéra : retraite de Mlle Battu. — Un conflit pour un ténor. M. Nicot entre l'Opéra-Comique et les Fantaisies-Parisiennes. — M[illegible] et le Conservatoire. — Une compresse sur les blessures de *Cadio*.



LE GÉNÉRAL GRANT, ÉLU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, d'après une photographie. — Voir page 782.

Il y a une dizaine d'années, mourait à l'audience, sur son champ de bataille, un avocat illustre. Celui qui écrit ces lignes se trouvait à côté de Paillet, au moment où la paralysie vint arrêter la voix sur ces lèvres éloquentes. Il se rappelle la stupeur où fut plongé le Palais par ce coup imprévu. Les magistrats eux-mêmes s'associaient au deuil du barreau. Ils suspendaient leurs audiences pour que tous ses membres pussent assister aux funérailles de cet homme de bien, et Paris assistait à ce spectacle unique de quatre cents avocats en robe, suivant à pied le char funèbre qui emportait au champ du repos les restes de leur confrère vénéré.

Berryer avait droit aux mêmes honneurs. Comme Paillet, il était resté constamment fidèle à sa profession, estimant les jouissances qu'elle donne supérieures à celles que d'autres allaient chercher dans les dignités ou les fonctions publiques — et le barreau de Paris, en assistant en corps à ses funérailles, a eu à cœur de lui décerner un égal et dernier témoignage de respect et de reconnaissance.

Berryer avait voulu être inhumé à Augerville, dans cette terre qu'il aimait, dans cette tombe modeste où reposaient déjà son père, sa mère et ses aïeuls, au milieu de ces braves paysans dont il soulageait les misères et qui faisaient, pour ainsi dire, partie de sa famille. On vous a décrit ici même le château d'Augerville. Il s'élève à l'extrémité d'un petit village de deux ou trois cents feux, dont la plupart des habitants étaient les locataires ou les fermiers de Berryer. Grâce à la bienfaisance et à la libéralité du propriétaire, les loyers et les fermages n'étaient pas lourds. Payait qui voulait. Et, non content de fournir gratuitement à ceux qu'il appelait ses enfants le gîte et le couvert, Berryer faisait distribuer par an, aux plus nécessiteux, pour douze ou quinze cents francs de pain et de bois.

Il était le juge de paix du pays, comme il en était le grand aumônier. Il s'intéressait au sort de tous; il s'enquérait de leurs besoins, de leurs intérêts; il s'employait à leur procurer des places, à assurer leur avenir. On le chérissait, on l'adorait à six lieues à la ronde. — Plus de quatre mille paysans, accourus de tous les coins du département, étaient venus jeter de l'eau bénite sur le cercueil de celui qu'ils connaissaient plus encore par ses bienfaits que par l'éclat de sa renommée.

Lundi dernier, deux trains spéciaux partaient successivement de Paris : le premier contenait environ six cents personnes; dans le second, réservé au barreau, avaient pris pl[illegible].

Deux kilomètres séparent la gare de Labrosse du château d'Augerville. Des voitures avaient été préparées par la famille; mais elles se sont trouvées insuffisantes pour transporter tous les arrivants. La plupart ont été obligés de faire la route à pied. Cette longue file de personnes en deuil, suivant le chemin étroit et sinueux qui conduit au château à travers la campagne silencieuse et dénudée, présentait un spectacle des plus saisissants.

Le vestibule du château avait été converti en chapelle ardente : sur la bière qui surmonte le catafalque ont été posées la robe et la toque d'avocat, portées naguère par M. Berryer. Dans un écusson est inscrite la devise qu'il avait choisie : *Forum et jus.*

Vers midi, trois mille personnes se trouvent réunies autour du cercueil.

Un mouvement d'émotion et de respect se manifeste dans la foule quand elle voit s'avancer, avec son bâtonnier qui le précède de quelques pas, le conseil de l'ordre des avocats de [illegible].

On remarque, à sa douleur et à son accablement, Me Marie, le vieux compagnon de Berryer, à qui, malgré les dissemblances d'opinions politiques, l'unissaient les liens d'une amitié toute fraternelle.

Jules Favre, qui fait partie du bureau de l'Académie, porte l'habit à palmes vertes sous sa robe d'avocat.

Au barreau de Paris se sont joints les avocats à la Cour de cassation, les délégués de nombreux barreaux de province, venus de tous les points de la France. On me signale parmi eux ceux de Pau, de Marseille et de Grenoble. Ceux qui n'ont pu se faire représenter, comme le barreau de Toulouse, ont fait dire des messes commémoratives.

L'Angleterre et la Belgique ont envoyé aussi des députations.

Les magistrats brillent par leur absence.

Un vestiaire avait été disposé dans la grand'salle de la ferme pour les avocats. Ajoutons aussi que, par les soins de la famille, un buffet avait été dressé dans un coin retiré du château. On sait que les invités avaient dû partir de Paris à d[illegible].

L'Académie est représentée par M. de Sacy, directeur, M. Jules Favre, chancelier, MM. de Noailles, de Broglie, Prévost-Paradol, Vitet, de Rémusat, de Carné, l'abbé Gratry.

Quant aux hommes politiques qui sont venus rendre un dernier hommage au grand orateur, au grand citoyen, au vieil athlète parlementaire, la liste en serait trop longue : voici Thiers, Odilon Barrot, Dufaure, Senart, Emile Ollivier, Jules Simon, Hébert, Saint-Marc Girardin, Victor Lefranc, [illegible]ard, Buffet, Pelletan, — tous sans distinction de nuance et de parti. Je ne parle pas des légitimistes : il n'en est pas un seul qui n'ait tenu à honneur de faire cortège à son chef.

Il ne faut pas oublier non plus les clients du grand avocat, les charpentiers, les typographes, les fils du maréchal Ney.

On procède à la levée du corps : le cercueil est porté à bras, au centre de la pelouse : les cordons du drap mortuaire sont tenus par MM. de Sacy, Grévy, Thiers, le duc de Noailles, Marie, Robert de Massy, de Falloux et un délégué de la corporation des charpentiers.

Là, les discours sont prononcés dans l'ordre suivant :

Au nom de l'Académie, par M. de Sacy; au nom du barreau de Paris, par Me Grévy, bâtonnier de l'Ordre; au nom du barreau de Marseille, par Me Marie; au nom des amis du défunt, par M. le duc de Noailles; au nom de la députation des typographes, par M. Barguet; au nom de la famille, par MM. de Falloux et de Sèze; au nom de la famille d'Orléans, par M. Bocher; au nom du comte de Chambord, par M. le marquis de La Ferté, gendre de M. le comte Molé; au nom du barreau anglais, par M. Huddlestone, conseiller de la reine et juge avocat de la flotte anglaise.

L'office des morts a été célébré ensuite dans la petite église d'Augerville. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, a donné l'absoute. L'heure avancée n'a pas permis au prélat de prononcer, comme il se l'était proposé, une oraison funèbre.

Dans cette église, près du chœur, s'élève une petite chartreuse recouverte d'un toit de chaume, communiquant, avec le cimetière par une voie souterraine. C'est là qu'après la dernière pelletée de terre a été descendu le corps de Berryer.

Ainsi s'est terminée, au milieu d'un profond recueillement, cette solennité qui laissera, dans le cœur de ceux qui y ont assisté, un souvenir ineffaçable.

*** Revenons à Paris où nous appellent les plaisirs insouciants et les distractions mondaines.

Après deux ou trois coups d'épée dans l'eau, le Vaudeville vient enfin d'accrocher, avec *Miss Multon*, un très-vif succès, et qui cette fois, je l'espère, ne sera pas seulement un succès de première représentation. La moralité du sujet, l'intérêt de l'action, et surtout l'émotion et le pathétique des situations, voilà qui doit assurer à ce beau drame intime une longue série de fructueuses recettes. Rarement [illegible] entendu un pareil concerto de mouchoirs bruyants et de nez attendris. Et il fallait voir les critiques les plus endurcis essuyant du bout de leur doigt ganté un pleur furtif et s'associant à l'émotion générale, en dépit de l'impassibilité du sacerdoce.

La donnée de la pièce est des plus simples.

L'avocat Delatour a commencé par faire un assez triste essai de la vie conjugale. Sa première femme, Fernande, qu'il a eu le tort de négliger un peu trop pour les devoirs de sa profession, s'est laissé entraîner par un amour coupable : elle a disparu un jour, abandonnant à la fois son mari et ses deux jeunes enfants. La punition de l'épouse infidèle ne s'est pas fait attendre. Un terrible accident de chemin de fer a eu lieu à Glascow, et Fernande s'est trouvée au nombre des victimes dont on n'a plus retrouvé que les restes calcinés.

Delatour s'est remarié pour donner une mère à ses enfants. Cette fois il a eu la main heureuse. Paul et Jeanne ont trouvé dans Mathilde une affection et une tendresse vraiment maternelles. Quant à celle à qui ils doivent le jour, on leur a laissé ignorer ses fautes : ils ne savent rien d'elle, sinon qu'elle est morte, et ils grandissent dans la maison, le cœur chaste et pur, entourés des soins pieux et délicats que leur prodigue, en compagnie de Mathilde, leur vieux pré[illegible].

Pour compléter leur éducation, Délatour s'est mis en quête d'une institutrice anglaise. Un vénérable pasteur lui en adresse une de Londres, du nom de Miss Multon. C'est le vieux Belin qui la reçoit. A sa vue, il recule épouvanté. Malgré l'habileté d'un déguisement, aidé d'un intervalle de huit années, il a reconnu Fernande. — Fernande, échappée par miracle au désastre de Glascow.

Son premier mouvement est d'aller dénoncer l'épouse coupable, assez osée pour reparaître à ce foyer qu'elle a souillé. Mais Fernande menace et le force au silence. D'ailleurs, que demande-t-elle? Sa place d'épouse légitime? Non, elle a la conscience de son indignité. Tout ce qu'elle veut, c'est de vivre à côté de ses enfants, de respirer leur souffle, de sentir leurs caresses. Et moitié contraint, moitié attendri, le bonhomme Belin la laisse s'installer dans son poste de gouvernante.

Autant vaudrait laisser une allumette chimique dans une soute à poudres.

Et Delatour? allez-vous me demander. Vous pensez bien que le mari n'a pas été moins clairvoyant que le précepteur. Mais sur cette seconde reconnaissance les auteurs, MM. Nus et Belot, ont jeté un voile habile. Ils ont glissé avec prestesse sur la situation. Tout ce qu'ils nous laissent comprendre, c'est qu'entre le mari et sa première femme, il y a un compromis tacite. Au fond, ce compromis est monstrueux. Si l'on y réfléchissait, on se révolterait à l'idée de ce mari flanqué de deux épouses, l'épouse légitime et l'épouse *in partibus*. Mais le tour est si bien fait que le public n'a pas même le temps de le voir.

Et voilà le triomphe de l'art théâtral.

Six mois se passent, pendant lesquels Fernande, humble et résignée, se renferme dans le rôle qu'elle s'est imposé. Fidèle à sa parole, elle s'épuise en efforts héroïques pour imposer silence aux élans de sa tendresse. Un incident pourtant vient surgir, qui lui fait oublier un instant ses belles résolutions.

Ici se place une scène d'un effet neuf et saisissant.

Mathilde, dont la nouvelle institutrice a gagné la confiance, lui raconte comment, indignement trompé par une première femme, Delatour l'a épousée, sans amour d'abord, et comment, à force de soins, elle a fini par cicatriser ce cœur saignant et à en chasser le souvenir de la femme coupable. A ce récit, dont chaque mot est pour elle un coup de poignard, Fernande sent la jalousie lui monter au cerveau. « Si je voulais ! » se dit-elle, et, par un mouvement superbe, elle rejette en arrière cet attirail factice qui la vieillit : ses cheveux rendus à la liberté se relèvent fièrement sur ses tempes; son œil brille du feu de la jeunesse : elle peut maintenant lutter contre sa rivale et lui disputer cet amour que celle-ci croit avoir conquis à tout jamais.

Mais les enfants paraissent : ils reviennent du cimetière : c'est le jour de la fête de leur mère. Une pensée touchante leur a inspiré un moyen de faire parvenir leurs vœux à celle qui n'a pas une tombe sur laquelle ils puissent prier. Ils ont choisi pour intermédiaire la mère de deux jeunes orphelins, et, sur sa tombe fraîche encore, ils ont déposé leurs couronnes. A mesure qu'ils parlent, le cœur de Fernande se dilate et s'épanouit : ses idées de révolte se fondent sous la chaleur pénétrante de ces voix enfantines. Elle ramène chastement sur ses épaules les voiles qu'elle en avait écartés. Maintenant qu'elle se sent aimée, vénérée de ses enfants, elle est sûre d'elle-même, elle ne se trahira plus.

Par malheur, il est trop tard. Ses échappées de tendresse, ses émotions inexplicables ont fini par éveiller les soupçons de Mathilde. La jeune femme devine qu'il y a là un mystère terrible. Elle interroge le vieux professeur, dont les réponses embarrassées ne font que redoubler ses défiances. Un instinct secret lui dit qu'elle a devant elle une rivale. S'il en est ainsi, elle saura bien lui arracher son secret. Et alors, elle interpelle la fausse gouvernante; elle la provoque, elle la torture, et fait si bien que celle-ci éclate à son tour :

— Eh bien, oui! s'écrie-t-elle, je suis Fernande; je suis la femme légitime, et vous n'êtes que la maîtresse!

Au milieu de ce conflit paraît le mari. Fernande le prend pour juge d'un air triomphant.

— Vos juges, lui répond Delatour, ce sont vos enfants. Dites-leur, si vous l'osez, qui vous êtes : expliquez-leur les motifs de votre absence : ils ont appris à chérir et à vénérer le souvenir de leur mère qui n'est plus. Vivante, ils n'auront pour elle que du mépris. Choisissez!

Être méprisée de ses enfants! Devant cette pensée terrible, Fernande n'hésite plus, elle se résigne à partir. Pour la récompenser de son sacrifice, Paul et Jeanne iront chaque année passer deux mois dans le Midi, auprès de leur ancienne gouvernante.

Une grande part du succès revient à Mlle Fargueil, profondément touchante dans les passages de tendresse, de simplicité, d'émotion contenue, magnifique dans ses révoltes et dans ses explosions de jalousie. Parmi les rôles dont se compose son immense et glorieux répertoire, il n'en est pas un qui lui fasse plus d'honneur. — Et dire qu'elle avait refusé celui-ci à la première lecture!

Parade, le vieux précepteur, est d'une bonhomie et d'une simplicité charmantes. La force manque à Mlle Cellier, d'ailleurs distinguée, intelligente et agréable à voir. Mmes Laurence Grivot et Mlle Hébert, — une toute jeune fille qui abordait les planches pour la première fois, — sont adorables d'ingénuité et de naturel dans leurs rôles d'enfants.

*** Pour compléter son affiche, le Vaudeville avait flanqué *Miss Multon* de deux petits actes qui se sont également bien comportés devant le public.

Dans le premier, que MM. Crisafulli et Prevel ont intitulé *Autour du lac*, il s'agit d'une femme du monde, d'une cocodette, qu'un jeune diplomate, assez inexpérimenté, s'avise de prendre pour une cocotte. Par les toilettes et les manières qui courent, l'erreur est assez excusable. La dame, qui a de l'esprit, accepte gaiement le rôle qu'on lui donne. — « Ah! tu crois avoir affaire à une cocotte : ah! tu veux te donner des airs cavaliers et des plaisirs commodes. Eh bien, mon bon, tu vas voir ce qui en retourne! Une cocotte ne donne rien pour rien : commence par *éclairer*, par ouvrir ton portefeuille, par mettre à mes pieds des diamants et des parures. Bien! Maintenant tu deviens pressant, tu réclames le prix de tes galanteries. Attends un peu. Tu n'as pas, j'espère, la prétention de régner seul sur mon cœur. J'ai naturellement un protecteur, un grand seigneur russe, auquel il faudra céder

la place. Le voici justement, j'entends son pas : vite dans le cabinet voisin ! » — Le protecteur devant lequel s'éclipse notre amoureux est tout simplement un vieux professeur d'allemand au cachet. Sans le mettre dans la confidence, la dame lui commande à voix basse de lui faire la cour, — en russe, bien entendu. — Et voilà les « donc déjà » qui retentissent, mêlés à des paroles tendres et à des baisers que le brave homme fait sonner à vide. La scène est très-amusante : Saint-Germain la joue à ravir. Le jeune homme sort exaspéré du cabinet. La dame le fait poser encore un peu et, quand elle le trouve suffisamment berné, elle lui fait voir *l'impair* qu'il a commis et le renvoie en lui donnant rendez-vous... *autour du lac.*

Il y a beaucoup d'esprit et de bonne humeur dans cette petite comédie à l'adresse des modes excentriques et des [illegible].

--- Labiche ne nous a pas fait attendre longtemps sa revanche du *Roi d'Amatibou*. *Le Petit Voyage* est une de ces saynètes — boutade, dit l'affiche avec un excès de modestie — où l'on retrouve toute la gaieté, toute la franchise d'observation, tout le sel gaulois de l'auteur de *la Cagnotte* et du *Chapeau de paille d'Italie*.

Le Petit Voyage est celui que font, le jour de leurs noces, les jeunes époux empressés de mordre au premier quartier de la lune de miel. Au temps jadis, on se contentait de s'échapper au milieu du bal entre deux contredanses et de regagner discrètement son domicile. Aujourd'hui, on prend le chemin de fer et l'on s'en va planter son lit nuptial dans une chambre d'auberge, — à Fontainebleau, par exemple, comme dans la pièce de M. Labiche. — Passe encore si l'auberge est bonne, si elle offre aux voyageurs un gîte confortable, un bon feu, un bon souper, un bon lit, et le reste. Mais Dieu vous garde de l'auberge où s'est avisé de descendre le jeune couple représenté par Saint-Germain et M[lle] Davril! La cheminée n'a pas de feu, les carreaux sont cassés, la chambre sue l'humidité, les domestiques sont grincheux et malfaisants : le souper a des allures suspectes qui feraient reculer un affamé. Il y a là une histoire de « macaroni soigné » à vous donner la chair de poule. Vous voyez d'ici la jolie nuit que passent les jeunes époux. Après être restés sur pied, occupés à battre la semelle et à maugréer contre cette hospitalité révoltante qui leur coûte les yeux de la tête, ils sont trop heureux de pouvoir se jeter dans un train de marchandises qui les ramène à Paris.

On a ri aux éclats. Arnal et Saint-Germain, deux comédiens de la même souche, sont ébouriffants de drôlerie, celui-ci en domestique maussade et goguenard, celui-là en époux furieux et enrhumé. Très-gentille aussi M[lle] Davril, bien que toujours un peu maniérée.

--- N'attendez pas de moi que je vous raconte par le menu les cinq actes, découpés en neuf tableaux, de *la Madone des Roses*, le nouveau drame de M. Victor Séjour. J'entrais au théâtre de la Gaîté à sept heures, j'en sortais à deux heures du matin — soit, en retranchant les entr'actes, quatre [illegible] — C'est là, je crois, une excuse suffisante qui me [illegible].

Essayons de dégager, de cet entassement de scènes et de situations, les traits principaux.

César d'Este, un vrai sacripant couronné, un bandit doublé d'un libertin, s'est emparé, à la mort de son cousin François, du duché de Modène. Il y a bien quelque part un testament du feu duc qui pourrait bien déshériter l'usurpateur : mais ce testament a disparu : — ce dont, au reste, César finit par s'inquiéter médiocrement, fort qu'il est du fait accompli. Il estime qu'on fait le trône, possession vaut titre, et il n'a pas tout à fait tort.

Passons légèrement sur une intrigue galante de César avec une certaine marquise Fiamma, la maîtresse du feu duc, et qui, à l'exemple de Diane de Poitiers, s'est hâtée de se jeter dans les bras du nouveau souverain. Fiamma est blonde et César n'a de goût que pour les brunes. Aussi, le premier feu passé, n'a-t-il rien de plus pressé que d'aller chercher des distractions hors de son palais. En battant les environs de Modène sous le faux nez du comte Manfredi, il rencontre une jolie fille du nom de Lydia, plus connue toutefois sous son surnom de *la Madone des Roses*.

Pourquoi la madone des roses ?

Parce qu'un jour que l'orage grondait dans la campagne, elle s'est réfugiée dans une niche vouée de sa madone et a secouru un pauvre paysan qui gisait à ses pieds, mourant de froid et de faim.

Le malheur veut que Lydia soit brune et que le comte Manfredi se soit épris de ses cheveux et de ses yeux noirs. Comme Lydia lui résiste, il songe à la faire enlever. Mais la jeune fille a un amoureux, un fiancé qui veille sur elle et qui arrive juste à temps pour empêcher le rapt de s'accomplir. Le faux comte trouve l'intervention indiscrète et il soufflette Andréa — c'est le nom du fiancé de Lydia.

Andréa est sans armes : tout ce qu'il peut faire, c'est de demander raison à son insulteur.

— Soit, répond le duc qui est brave et ne boude pas devant un coup d'épée. Comment vous nomme-t-on ?

— Andréa.

— Andréa de quoi ?

— Andréa de rien.

— Ainsi, vous n'avez pas de nom ?

— J'ai une épée : j'ai servi comme capitaine sous le duc François.

— Cela ne suffit pas, mon cher, vous êtes bâtard et je suis gentilhomme. Un duel est impossible entre nous. Si par hasard vous trouvez un nom, présentez-vous au palais d'Este, et le fer vous sera tendu.

Ivre de fureur et de désespoir, Andréa court à sa mère, il la somme de lui révéler le secret de sa naissance. Déjà les actes précédents nous ont montré cette pauvre femme qu'on appelle la Capouane et qui se promène depuis le commencement de la pièce en habits de pauvresse. La Capouane refuse d'abord, mais sous la menace de la malédiction de son fils, elle se décide à parler. La pauvresse n'est autre que la première femme du duc qui l'a forcée, une coupe de poison à la main — vous savez ce même poison de famille dont Alphonse d'Este se sert dans *Lucrèce Borgia* — à signer un acte de divorce. Elle a feint un suicide : tout le monde, y compris le duc, la croit morte en compagnie de son fils légitime, qui se trouve ainsi avoir pour père son insulteur.

Mais une giffle paternelle ne déshonore pas. Andréa n'a plus d'injure à laver et il semble que rien ne s'oppose plus à ce qu'il [illegible].

Tout au contraire, le mariage est maintenant plus impossible que jamais.

Salviati, le père de Lydia, est une victime de la tyrannie du duc, qui, non content de lui voler dans une bataille le prix dû à son courage, l'a fait croupir pendant cinq ans sur la paille humide des cachots. Vous comprenez qu'après cela une Salviati et un d'Este ne peuvent pas plus songer à se marier qu'une Capulet et un Montaigu.

Le drame continue à se corser.

Le vieux Salviati tente de poignarder le duc. Il est arrêté et il va payer de la vie sa maladresse, lorsque Lydia s'offre en sacrifice et promet au duc de se donner à lui s'il consent à épargner les jours de son père. Marché conclu. Quant à Andréa, il se laisse jeter en prison : il sait qu'il est voué à la mort ; il lui suffirait d'un mot pour obtenir sa grâce : ce mot, il ne le dira pas et il léguera au duc César le remords d'un infanticide.

Un heureux homme que ce duc! Tout jusque-là lui réussit à souhait. Des seigneurs de sa cour ont formé le projet de l'assassiner au milieu d'une orgie. La tentative échoue, et, pendant que l'on conduit les conjurés au supplice, César voit entrer, couverte d'un long voile, Lydia qui vient, accomplissant sa promesse, se livrer à lui.

Ici pourtant, l'étoile de César commence à pâlir. Lorsqu'il relève le voile de Lydia, il recule d'horreur et de dégoût. Au lieu de ce ravissant visage qui l'enivrait d'amour, il n'a plus devant lui qu'un masque hideux. La jeune fille s'est [illegible].

Le seul plaisir qui reste au duc — et il en use — c'est de mettre en présence Lydia et son fiancé. La surprise produit d'abord son effet. Andréa ne peut résister au premier choc. Mais il ne tarde pas à réprimer ce fâcheux mouvement : il oublie la laideur physique de Lydia pour la beauté de son âme; et, à l'acte suivant, nous le voyons courant à travers les abîmes et allant chercher celle qu'il aime toujours jusqu'au fond de la solitude où elle s'est réfugiée.

Comment est-il libre ? allez-vous me demander. La Capouane est allée trouver le duc et lui a révélé le vrai nom d'Andréa. Satisfaite d'avoir sauvé la vie de son fils, elle se décide — pour tout de bon, cette fois, — à faire le sacrifice de la sienne.

Nous approchons du dénoûment. Nous savons à l'avance qu'il consistera dans un incendie — mais un incendie monumental qui doit laisser bien derrière lui tous les incendies de théâtre, y compris ceux d'*Herculanum* et du *Prophète*. Des journaux amis se sont chargés de nous mettre le feu à la bouche. Nous savons par eux que l'incendie proprement dit n'emploiera pas moins de 3,600 becs de gaz, et qu'il sera suivi d'un écroulement figuré par quinze cents pièces qui se détacheront et tomberont embrasées sur la scène. Pour dresser ce plat merveilleux, la direction a demandé au public un crédit de vingt-cinq minutes d'entr'acte ; mais ce qu'elle s'est bien gardée de nous dire, c'est que cet entr'acte commencerait à une heure du matin.

Il faut lui rendre cette justice qu'elle n'a rien négligé pour faire prendre patience aux spectateurs. Dans les entr'actes précédents, elle avait fait chanter par les messieurs d'en haut *les Pompiers de Nanterre*. Dans celui-ci, elle a imaginé de lâcher à la première galerie un rat qui, circulant à travers les pieds de dames, leur arrache des petits cris les plus divertissants du monde. Cet ingénieux épisode a parfaitement réussi et a permis de franchir, sans trop d'ennui, l'entr'acte auquel d'ailleurs les machinistes ont fait bonne mesure.

A ce moment, la salle était en partie renouvelée. Nombre de spectateurs avaient fui lâchement et avaient cédé leurs places à une nouvelle fournée d'acteurs et d'actrices qui, leur spectacle fini, s'étaient hâtés d'accourir. Parmi eux, je remarque Saint-Germain, M[mes] Dica Petit, Léonide Leblanc, Blanche d'Antigny, Lasseny, Thérésa, etc... N'admirez-vous pas cette rage de théâtre chez des personnes qui en font leur métier?

Revenons à la pièce.

A force de crimes, le duc César a fini par combler la mesure : l'émeute gronde au dehors. Le testament du duc François, volé par un certain bouffon, un Triboulet italien, a été livré par lui à l'héritier légitime qui, à la tête du peuple révolté, assiége l'usurpateur dans son palais. César ne cherche pas à fuir. Il accepte la mort en brave. Seulement il ne mourra pas seul. Fiamma — vous vous rappelez, la blonde du premier acte — qui a l'impertinence de lui déclarer à ce moment que c'est elle qui a tricoté ce petit complot, partagera son sort. Déjà l'incendie commence à lécher les murailles. Il grandit, il éclate, les poutres s'écroulent avec fracas. A l'étage supérieur, que le feu n'a pas encore atteint, est restée une femme qui se débat en vain dans cet enfer. Le duc s'élance vers elle et la rapporte dans ses bras. Cette femme, c'est Lydia, qui reparaît plus belle que jamais. Le duc lui a sauvé la vie ; un alchimiste — j'avais oublié de vous le dire — lui a rendu sa beauté à l'aide d'un élixir. Tout serait pour le mieux, n'était la mort de ce pauvre duc, qui commençait à nous intéresser.

— Et votre opinion sur l'incendie?

— Il est très-beau en vérité, suffisamment terrible et effrayant, supérieur, en somme, à tout ce qui a été fait en ce genre. Je recommande seulement au machiniste de mieux dissimuler les herses qui portent les becs de gaz. Il en est des trucs comme du maquillage : ils ne produisent leur effet qu'à condition de ne pas se laisser voir.

Les costumes sont splendides ; le tableau de l'orgie est éblouissant ; le ballet à la lumière électrique qui y est intercalé est très-régalant à l'œil. Les danseuses ne sont pas toutes de la force de M[lle] Beaugrand : mais elles sont jolies, et c'est une compensation.

A ce ballet, tout charmant qu'il est, je préfère toutefois, comme plus pittoresque et plus artistique, celui du troisième tableau qui reproduit le fameux tableau de Léopold Robert, *la Fête de la madone de l'Arc*.

Ce drame a les défauts et les qualités qui distinguent le talent de M. Victor Séjour ; — d'une part, la vigueur, l'énergie, la fécondité dans l'invention, et cette conviction contagieuse qui vous fait croire que « c'est arrivé » ; — d'autre part, l'emphase, l'invraisemblance, l'obscurité, l'excès des complications et l'abus des rengaines romantiques.

Au point de vue du succès, l'incendie de *la Madone des Roses* aura-t-il la même fortune que le vaisseau du *Fils de la Nuit?* Je le désire et je l'espère.

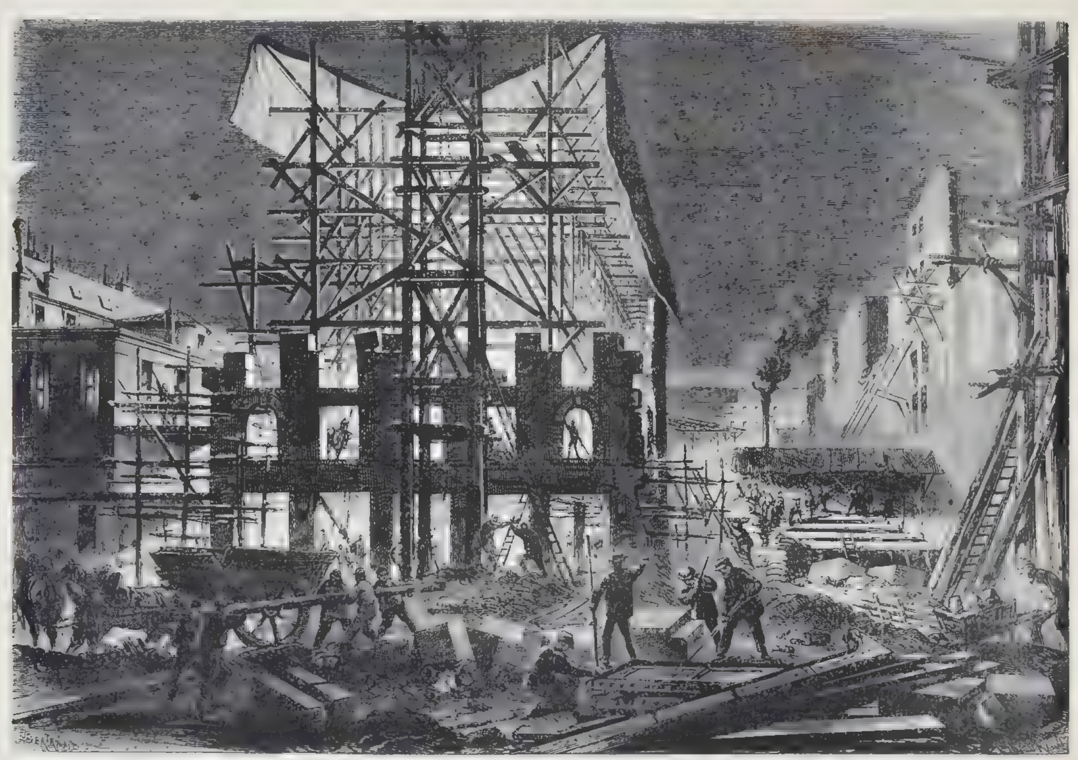
Les acteurs [illegible] Du côté des hommes, Paul Deshayes a eu les honneurs de la soirée. Il a *crié*, avec une remarquable énergie de cœur et une puissance de poumons qui n'est pas à dédaigner, ses tirades du second et du troisième tableau. Dumaine, superbement habillé, prête au duc d'Este sa belle prestance et son jeu plein de prestige et d'autorité. Je passe sur une légère incartade qu'il a cru devoir se permettre et dont il a été assez puni par les murmures unanimes de la salle.

M[lle] Page est gracieuse et sympathique. Elle *dit* avec une distinction et un naturel bien rares au boulevard. M[lle] Duguéret a eu des éclairs magnifiques dans le rôle de la Capouane. On l'a rappelée tout d'une voix après sa scène du troisième tableau. M[lle] Jane Essler, la moins bien partagée des trois, a imprimé au personnage de Fiamma l'empreinte de son talent étrange et inégal.

--- M[lle] Marie Battu quitte l'Opéra. Étranglée, pour ainsi dire, entre deux portes : — d'un côté, pour les rôles dramatiques, entre M[mes] Sass et Gueymard, de l'autre, pour ceux [illegible] M[me] [illegible] vallo. — elle a pensé qu'il n'y avait plus là de place suffisante



DEPART DE LA QUATRIEME SERIE DES INVITÉS POUR LE CHATEAU DE COMPIEGNE; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir le Bulletin.



TRAVAUX DE NUIT POUR LA CONSTRUCTION DES BATIMENTS DESTINÉS AUX NOUVEAUX *MONITEURS*; dessin de M. Bertrand. — Voir le Bulletin.

pour son talent. Le tort de Mlle Battu est à la fois un excès d'ambition et de modestie. Au lieu de s'emparer d'un domaine où elle eût pu régner en souveraine, elle a flotté d'un rôle à l'autre, d'Alceste à Zerline, d'Isabelle à Lilia. On ne peut pas être en même temps la Malibran et la Persiani. Que Mlle Battu concentre ses forces et son talent sur un emploi déterminé, et elle y retrouvera sans nul doute les sympathies et les applaudissements qui l'ont accueillie à son début dans la carrière lyrique.

~~~ MM. de Leuven et Martinet se disputent le ténor Nicot. Qu'est-ce que le ténor Nicot? C'est un jeune élève du Conservatoire, une voix chaude et brillante dont je vous ai parlé à l'époque des derniers concours. Nicot s'était engagé aux Folies-Parisiennes avec M. Martinet. Mais l'Opéra-Comique l'a réclamé en vertu des règlements qui, pendant trois années, mettent les élèves du Conservatoire à la disposition des théâtres impériaux. De là un procès que, — si je suis bon prophète, — M. de Leuven gagnera haut la main.

Nicot sort de la classe de Révial, le célèbre professeur à qui le théâtre doit déjà tant d'excellents artistes : Renard, Bonnehée, Merly, Capoul, Gailhard, Mmes Cico, Girard, Brunet-Lafleur, Darasse, et d'autres que j'oublie.

Révial ne nous en donnera plus, au Conservatoire du moins.

Un conflit s'est élevé entre le professeur et l'administration du Conservatoire.

Voici à quelle occasion.

Un jeune élève, nommé Duffourc, s'était présenté, il y a trois ans, aux examens et avait été admis dans la classe de Révial. Un beau jour, l'élève, las d'étudier, avait pris la clef des champs. Au bout de trois ans, saisi de remords, il sollicite sa rentrée au bercail. Tout naturellement il est réintégré dans la classe de son ancien maître. Mais voilà qu'un ordre du directeur — *grandis epistola* — enlève Duffourc à Révial pour le verser dans la classe d'un autre professeur. Révial réclame l'élève qui lui appartient à tous les titres. Et comme sa réclamation reste sans réponse, il envoie sa démission.

On l'accepte avec bonheur — et Roger est nommé à sa place. — Le brave et méritant professeur est renvoyé. Que voulez-vous? il fallait bien guérir les blessures de *Cadio*.

Je ne sais; mais il me semble qu'à la place de Roger je n'aurais pas accepté *celle* de mon vieux camarade Révial. — Et vous?

GÉRÔME.



UN JEUNE BACCHUS, figurine en terre cuite, par Clodion. — Voir page 787.

BULLETIN

Lundi dernier a eu lieu le départ de la quatrième et dernière série des invités pour le château de Compiègne. La gare du chemin de fer du Nord offre en cette circonstance un aspect particulier que notre dessinateur a très-bien observé. Du premier coup d'œil on s'aperçoit que tous ces voyageurs appartiennent à un même monde, bien qu'ils occupent les positions les plus diverses. Voici un ministre auquel un conseiller d'État présente ses hommages. Plus loin un attaché d'ambassade fume tranquillement appuyé contre un chariot à



HABITATION DU COMTE DE BISMARK, A VARZIN, d'aprè[illegible] photograph[illegible] — [illegible]
~~~

bagages. Ici, un élève de Saint-Cyr; là, un vieux général qui s'empresse auprès d'une ambassadrice, reine de la mode. Partout des gens qui se reconnaissent, qui échangent des politesses et qui se réunissent par groupes pour faire le voyage ensemble. Au fond, bon nombre de laquais en [illegible] temps à l'office du château. Et que de bagages, grand Dieu ! Les employés suent sang et eau pour conduire tous ces colis aux fourgons du train spécial. Tel est le tableau, et un observateur n'aura pas perdu son temps s'il a été étudier ce petit coin du Paris de *high-life*.

On sait que c'est le 1er janvier que doit commencer la publication des deux nouveaux journaux officiels du gouvernement. M. Wittersheim, adjudicataire de ces journaux, fait pousser avec une activité qui dépasse encore celle qu'ont l'habitude de déployer les constructeurs de maisons à Paris [illegible] rédaction et d'administration, ainsi que les ateliers de composition et de tirage des organes officiels.

Ces bâtiments sont situés sur le quai Voltaire, en face du Pont Royal et presque à l'angle de la rue du Bac. Un vaste [illegible] met à l'abri des intempéries de la saison, occupe la totalité du chantier, et de nombreux ouvriers travaillent nuit et jour à élever les assises de pierre de taille. Nous disons nuit et jour, car on a recours à la lumière électrique afin de ne pas perdre une heure. En effet, le délai est court et il faut être prêt à jour fixe.

Beaucoup de curieux vont le soir assister au pittoresque spectacle qu'offre ce chantier envahi par une lumière éblouissante, où bourdonne toute une fourmilière de travailleurs.

La vie publique, en Espagne, nous fournit deux événements auxquels nous consacrons deux gravures. Le premier représente la manifestation qui a eu lieu à Madrid en faveur de la liberté des cultes : promenade pacifique d'un assez grand [illegible] on lisait des inscriptions de circonstance.

Le second dessin montre le meeting démocratique tenu également à Madrid. La foule s'est réunie sur la place du Deux-Mai. Le moment choisi par notre correspondant est celui où M. Castelar, l'un des démocrates les plus en vue actuellement, prononce l'important discours dont s'est occupée la presse politique de toute l'Europe. A défaut de la plume, nous avons le crayon, et, en parlant aux yeux, nous nous consolons de ne pouvoir parler aux oreilles.

Un troisième dessin qui nous arrive d'Espagne, et auquel nous consacrons plus loin une petite notice spéciale, représente la rue d'Alcala, à Madrid.

Une exposition de quinze cents balles environ de soie de toutes provenances, où prédominent les envois de la Chine, du Japon et du Bengale, a été ouverte récemment à la Condition des soies et au palais du commerce, à Lyon. La vente publique de ces soies a commencé après l'exposition. La valeur de ces quinze cents balles est de six à sept millions de francs.

Cette importante opération commerciale inaugure sur la place de Lyon un mode nouveau de trafic des soies. Lyon se pose en concurrent de Londres et d'Amsterdam, qui jusqu'ici avaient le monopole de l'entrepôt et du marché des [illegible] cieux textiles, directement importés pour l'industrie lyonnaise, seront dorénavant dégrevés des frais parasites qu'en- [illegible]

La création d'un grand marché soyeux international à Lyon doit être non moins profitable au commerce italien, suisse et sud-allemand qu'à la fabrique française.

Les négociants et les industriels ont afflué sans discontinuer dans les galeries d'exposition de la Condition et du palais du commerce. L'annonce de cette grande opération en avait fait accourir de tous les points de l'Europe, surtout de Londres, dont cette initiative était bien faite pour inquiéter un peu la haute féodalité commerciale.

N'est-il pas, après tout, naturel que la reine de l'industrie française, que Lyon, qui livre annuellement au monde pour [illegible] pour la France et le midi de l'Europe, le grand centre de vente de la matière première dont elle tire un si merveilleux parti ?

L'accession de la Grèce à la convention monétaire du [illegible] décembre 1865 vient d'être consacrée par un échange de déclarations entre le gouvernement de l'Empereur, d'une part, agissant en son nom, et au nom des gouvernements de Belgique, d'Italie et de Suisse, et le gouvernement hellénique d'autre part.

Ce nouvel arrangement entrera en vigueur le 1er janvier prochain.

M. Berryer occupait le 39e fauteuil de l'Académie fran- [illegible]

A la fondation de l'Académie, c'est Desmaret qui en est le titulaire; — en 1676, J. de Mesmes; — en 1688, Mauroy; — en 1706, l'abbé de Louvain; — en 1719, Massillon; — en 1743, le duc de Nivernais; — en 1799, Legouvé; — en 1812, Alexandre Du[illegible] — en 1849, le comte de Saint-Priest; — en 1852, Berryer, qui s'était déjà présenté pour la première fois en 1840 avec Victor Hugo, Casimir Bonjour et Flourens, et qui s'était vu préférer ce dernier.

On se préoccupe beaucoup de l'état des plantations de nos promenades publiques, et ce n'est pas sans raison, car elles sont loin de répondre aux efforts que l'on fait pour leur entretien. Malheureusement, il est à craindre que le mal ne soit [illegible]

D'après un mémoire d'un savant allemand, l'étiolement et le dépérissement qui, depuis plusieurs années, frappent les arbres des promenades et jardins à Berlin, comme dans d'autres grandes villes, provient principalement du tremblement que l'extrême activité de la locomotion communique au sol : la parfaite adhérence entre les racines et la terre qui est nécessaire pour l'absorption des sucs nourriciers est en effet détruite par cet ébranlement continu.

On vient d'ouvrir, au Muséum d'histoire naturelle, une galerie spécialement consacrée à recevoir les antiquités égyptiennes données par le vice-roi, et qui ont figuré à l'Exposition universelle de l'année dernière. Il y a, entre autres curiosités, douze momies superbes, plus de quatre cents têtes de différentes races et des époques les plus reculées, des sculptures, des bijoux, etc., etc.

L'érection du monument à la mémoire de Ponsard est en train de s'accomplir à Vienne (Isère), son pays natal. Les souscriptions particulières et administratives, y compris celle du conseil général du département, applicables à l'œuvre, arrivent à 29,000 francs. En outre, la recette de la dernière représentation du 21 novembre, au Théâtre-Français, pour le bénéfice du monument, a été de 7,145 francs.

Le conseil municipal de Vienne a admis en principe un avant-projet de M. Viollet-le-Duc, qui a pour but l'érection sur piédestal d'une statue en bronze, dont la dépense est évaluée à 26,000 francs. Cette statue sera placée devant l'hôtel de ville, où se trouvent le musée et la bibliothèque.

Les restes mortels du prince Albert avaient été déposés dans une tombe provisoire en attendant que le superbe mausolée que l'on construit dans l'enceinte de Frogmore-House fût terminé.

On sait que Frogmore-House est situé dans le parc de Windsor et est habité par le prince et la princesse Christian.

Il y a six ans que le mausolée a été commencé. Sa Majesté en posa la première pierre le 15 mars 1862. C'est un très-bel édifice surmonté d'un dôme élégant. Il y a plusieurs salles, dont la plus importante est celle du centre. Elle a trente pieds de diamètre sur soixante-cinq de hauteur. Les murs sont garnis de peintures et de marbres de différentes couleurs.

C'est là que se trouve le sarcophage de granit dans lequel on a transporté, la semaine dernière, les restes du prince Albert. Le couvercle du sarcophage est décoré d'une statue représentant l'illustre défunt, sculptée par le baron Marochetti.

Ce sarcophage est assez large pour recevoir un autre cercueil.

Le ministre des cultes et de l'instruction publique en Bavière a été chargé par le roi d'ordonner les dispositions nécessaires pour organiser une exposition artistique internationale qui doit avoir lieu l'année prochaine à Munich. Tous les artistes allemands et étrangers seront conviés à prendre part à ce concours, qui continuera celui de l'Exposition parisienne de 1867. L'Exposition embrassera non-seulement la peinture et la sculpture, mais aussi la gravure, la lithographie, l'architecture et en général toutes les branches des [illegible]

T. DE LANGEAC.

LE GÉNÉRAL GRANT

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

Le général Ulysse Grant, qui vient d'être appelé à la magistrature suprême des États-Unis d'Amérique, est né à Point-Pleasant, dans l'État de l'Ohio, le 27 avril 1822. Il ne fit pas prévoir, dit-on, dans son enfance, la prodigieuse activité qu'il devait déployer plus tard. On raconte que sa mère proposait de l'appeler *useless* (inutile) au lieu d'*Ulysse*. Il sortit néanmoins, en 1843, de l'école militaire de Westpoint, avec le grade de sous-lieutenant. En 1846, il fit avec distinction la campagne du Mexique. A l'affaire de Chapultepec, il fut nommé capitaine et obtint trois citations pour sa valeur.

Le capitaine Grant quitta le service en 1854, pour aller diriger une tannerie fondée par son père. Puis voulant se livrer à des opérations agricoles, il s'établit comme fermier dans l'État de Missouri. En 1860, il avait émigré dans l'Illinois, lorsque la guerre de la Sécession éclata.

Nommé d'abord aide de camp du général en chef des milices de l'État, il devint en 1861 colonel, puis brigadier général des volontaires de l'Illinois. La prise du fort Donelson lui valut le grade de major-général. Il se distingua à la terrible bataille de Pittsburg-Landing (6 et 7 avril 1862) et au siége de Corinth, où il commanda sous Halleck, et où il eut plus tard le commandement en chef. A la fin de la même année, les échecs de Sherman devant Wicksburg déterminèrent le gouvernement fédéral à le remplacer par Grant, qui dès lors déploya son habileté et son audace dans les grandes manœuvres et dans les gigantesques travaux d'investissement.

En un mois, Grant livra cinq combats aux Confédérés, coupa des ponts et des viaducs, se rendit maître, une à une, de toutes les fortifications extérieures de Wicksburg qui, après cinq semaines de blocus et plusieurs assauts sans résultat, tomba entre ses mains. Le général Pemberton, défenseur de Wiksburg, manquant de vivres, dut se rendre avec 18,000 hommes.

Grant se tourna alors contre le général Bragg, auquel il livra une série de combats heureux. Au milieu de ses succès, en octobre 1863, il fut nommé, en remplacement de Rosencranz, tombé en disgrâce, commandant de toutes les armées occidentales, c'est-à-dire de l'Ohio, du Cumberland et du Tennessee, formant la division militaire du Mississipi.

L'année 1864 fut signalée, pour les Fédéraux et les Confédérés, par un redoublement d'énergie. Nommé par le président Lincoln général en chef des troupes de l'Union, le 2 mars, Grant était à peine confirmé dans ces hautes fonctions par le sénat, qu'il commença ses formidables opérations en Virginie. Le Potomac était la base de ses mouvements, dont Richmond, capitale des sécessionnistes, était le but. Il préparait contre cette ville une triple attaque concentrique, en se portant de sa personne contre Lee, le plus habile et le [illegible].

Durant tout le mois d'avril, les échecs de ses lieutenants retardèrent ce mouvement convergent, mais le mois de mai et de juin furent remplis par des luttes terribles. La bataille de Wilderness dura ou recommença pendant cinq jours. L'avantage, chèrement acheté, resta à Grant, que ces victoires indécises rapprochèrent à peine de Richmond.

Mais soudain, par un coup hardi, le général Grant, s'étant assuré de la rivière James, tourna Richmond et mit le siége devant Petersburg, l'une des clefs de la capitale confédérée. Huit sanglantes journées se succédèrent; une seule lui coûta [illegible] rent pas la lutte de continuer avec acharnement entre Grant et Lee. Malgré son inflexible énergie, Grant échoua à plusieurs reprises dans ses plans, par suite des échecs des généraux placés sous ses ordres, et aussi à cause de la nature de la contrée où il opérait, contrée boisée et accidentée, très-défavorable aux envahisseurs. C'est à cette époque que Lee, passant à son tour le Rapahannoc et le Potomac, se porta plusieurs fois sur Washington et menaça la capitale de l'Union, tandis que les Fédéraux pressaient celle des États confédérés.

Grant n'en resta pas moins devant Petersburg. Ayant donné l'assaut à cette place, il fut repoussé avec perte. Il recom- [illegible] Un premier coup de main contre Richmond lui coûta beaucoup de monde, et il rentra dans ses lignes, toujours serré de près par l'infatigable Lee. D'autres attaques contre Richmond furent tentées inutilement par Grant et Butler réunis. Ce fut seulement au bout de huit mois que trois dernières journées de combats à outrance, du 1er au 3 avril 1865, amenèrent un résultat définitif. Grant, ayant enfin forcé toutes les lignes de l'armée confédérée et la refoulant devant lui, s'empara successivement de Petersburg et de Richmond. Cette dernière ville fut incendiée. Les pertes des Confédérés furent énormes, et leur défaite devint complète. Lee battit en retraite vers le nord-ouest, et l'Union se trouva rétablie par la victoire de Grant, qui, au milieu des graves complications que l'assassinat du président Lincoln vint encore ajouter aux péripéties dramatiques d'une guerre sanglante, montra pour le nouveau gouvernement le respect et la soumission du plus obscur citoyen.

La guerre civile terminée, Grant fut accueilli partout avec enthousiasme; à New-York, il se vit l'objet de véritables ovations. On sait quelle éclatante récompense les États-Unis viennent de décerner aux glorieux services du général Grant.

R. BRYON.

VALENTIN

LE MAITRE D'ÉCOLE

(Suite[1].)

IX

Un dimanche du mois de septembre, les habitants de Lisseghem, en revenant de la grand'messe, aperçurent une belle voiture attelée de deux chevaux qui stationnait devant la maison du fabricant d'huile.

Dans un village isolé comme l'est celui-là, le moindre événement, si insignifiant qu'il soit, attire l'attention générale. [illegible] cet équipage avait amené dans la commune ou qui devait y monter.

Leur curiosité fut bientôt satisfaite. Ils virent Mme Minnens et sa fille Hélène sortir de la maison dans leur plus riche toilette, comme si elles allaient à une noce. Les deux femmes prirent place l'une à côté de l'autre dans le fond de la calèche, et le fabricant d'huile se plaça en face d'elles, après avoir donné l'ordre à ses gens d'aller appeler le maître d'école.

Celui-ci sortait en ce moment de sa demeure; il était également vêtu avec soin et ganté de blanc. Quoiqu'il n'eût que quelques pas à faire pour atteindre la voiture, il salua les villageois à droite et à gauche, en souriant à chacun. Ses yeux brillaient de joie et de fierté.

A peine l'heureux maître d'école eut-il pris place dans la voiture à côté du fabricant d'huile, que le fouet claqua. Tous les paysans se découvrirent, Valentin et Hélène agitèrent les mains pour leur rendre leur salut, et la voiture, pareille à un char de triomphe, partit au grand trot, passa devant l'église et prit le chemin de Waereghem.

Jean Minnens, le fabricant d'huile, était ce jour là d'une humeur charmante; il trouvait le temps magnifique, un peu chaud pour le mois de septembre, mais la rapidité de la course faisait passer sur la voiture une petite brise fraîche. Il faisait ses réflexions là-dessus en un langage si joyeux et [illegible] le plaisir qu'elle éprouvait de voyager ainsi dans une belle

1. Voir le numéro 723 à 725.

[illegible] d'œil toute la nature qui se déroulait devant se[illegible] comme un tableau mouvant.

On causa des champs et de la culture, et le maître d'école [illegible] enseignements et des aperçus poétiques.

Il y avait pourtant quelque chose qui lui paraissait étrange. M. Minnens et sa femme échangeaient des regards d'intelligence et regardaient parfois leur fille avec une expression fugitive de joie qui cachait sans doute une pensée secrète.

Tout à coup M. Minnens demanda en plaisantant à l'instituteur :

— Ne trouvez-vous pas, maître, que notre Hélène, telle qu'elle est assise là, avec ses joues vermeilles, sa robe blanche et ses rubans rouges, est la plus belle fleur qu'on puisse imaginer ?

Valentin, surpris par cette question à brûle-pourpoint, se contenta d'incliner légèrement la tête.

— C'est que, voyez-vous, reprit le fabricant d'huile, nous avons eu toutes les peines du monde à lui faire mettre cette robe blanche. Elle voulait aller chez sa tante avec sa vieille robe des dimanches. Avouez qu'elle est dix fois mieux [illegible]

— La robe est très-jolie, dit Valentin ; mais, chez mademoiselle Hélène, la toilette ne peut embellir les dons de Dieu.

— Quoi ! s'écria le fabricant d'huile, pour faire un compliment à Hélène vous reniez la vérité ?

— Voyons, père, ne parlons pas de ces choses-là, interrompit la jeune fille, vous me rendez confuse. Pour vous plaire, j'ai mis ma robe neuve ; elle me gêne un peu avec tous ces rubans et ces nœuds, et je ne sais si elle ne m'enlaidit pas ; mais, puisque vous la trouvez belle, j'en suis charmée. Parlons d'autre chose maintenant.

— Hélène, dit la mère, comment peux-tu être si capricieuse ? Tu es à croquer avec cette nouvelle robe.

[illegible] peuvent jamais enlaidir quelqu'un ? demanda M. Minnens. Qu'est-ce qu'un oiseau sans plumes ? Et vous-même, ne tâchez-vous pas toujours de paraître à votre avantage ? Je ne le blâme pas, loin de là : mais vous ne devez pas toujours me contredire et donner raison à Hélène dans ses lubies.

— Je vous en prie, monsieur Minnens, laissez ma per[illegible] à qui cette conversation était pénible. Comme j'ai été défiguré dans mon enfance par une maladie cruelle, il faut bien que je fasse mon possible pour diminuer l'impression défavorable que mon visage produit sur tout le monde. Mais mademoiselle Hélène...

— Il est vrai, interrompit le fabricant d'huile, que le sort vous a cruellement maltraité, et vous ne gagnez pas assurément à vous trouver à côté d'Hélène, je me le suis dit souvent. Quand je vous vois vous promener à côté d'elle dans notre jardin, cela me fait penser à l'ombre et à la lumière, à la nuit et au jour. La laideur pour un jeune homme..

[illegible] à dire des choses désagréables à M. Valentin, murmura la jeune fille d'un air mécontent.

— M. Minnens dit la vérité, et elle ne me blesse pas, répondit l'instituteur avec une sorte de résignation.

— Si mon père n'exagérait pas, je l'écouterais avec patience, mais non sans chagrin, reprit Hélène. Je ne sais quel plaisir on peut prendre à chagriner inutilement les gens. Pour moi, je ne m'aperçois plus que Valentin n'est pas comme tout le monde. Dans le principe, je le regrettais bien un peu pour lui, mais aujourd'hui je ne le vois plus. La pureté de l'âme, la sensibilité du cœur, la force de l'esprit, tout cela est aussi une beauté qui vaut plus que toutes les autres.

Le maître d'école ouvrit la bouche pour remercier la noble jeune fille de ses bonnes paroles ; mais le père ne lui en laissa pas le temps.

— La, la, dit-il en riant. Voyez donc cette fille qui donne des leçons à son père, et elle a réellement assez d'expérience pour le faire avec raison. Ah ! ma fille, il est temps que nous te cherchions un bon mari. Tu as trop d'esprit pour une jeune fille.

— En effet, Hélène, ton père a raison, ajouta la mère, tu [illegible] et la tante est du même avis. Si nous avions suivi son conseil, tu serais déjà mariée depuis un an. Nous n'avons pas d'autres enfants, et nous voudrions bien, avant de mourir, te voir dans ton ménage.

— Quoi ! vous revenez à ces ennuyeuses ouvertures ? dit Hélène d'un ton chagrin. Je suis encore beaucoup trop jeune et je ne pense pas à ces choses-là.

— Figurez-vous, maître, dit le fabricant d'huile, quelles folies cette petite fille se met dans la tête. Elle veut être sœur noire, et elle espère qu'à la longue nous consentirons à la laisser entrer au couvent. J'en rêve la nuit, et c'est le souci de ma vie. Certes, jusqu'à ce qu'Hélène soit mariée, je n'aurai pas un jour de tranquillité. Je veux être grand'père avant de mourir ; c'est la seule récompense que je demande à Dieu. Ai-je tort ? Parlez donc ; je ne sais ce que vous avez à songer ainsi.

— Sans doute vous avez raison, monsieur Minnens, dit Valentin en hésitant. Pourtant, je me permettrai de vous faire observer que le mariage est une chose pour laquelle il faut avoir quelque penchant. En effet, le bonheur de la vie entière n'en dépend-il pas ? Il ne faut donc pas y mettre trop de précipitation.

— Bah ! bah ! enfantillages que tout cela ! s'écria le fabricant d'huile. Hélène a beau se montrer indifférente, qu'elle rencontre seulement un beau jeune homme, bien fait, aimable et spirituel, avec une fortune convenable, naturellement, et vous la verrez tout à coup changer d'idée. Dieu sait si cela n'arrivera pas beaucoup plus tôt que nous ne pensons. C[illegible] surtout en pareille affaire qu'on n'est pas sûr du lendemain : ma femme peut témoigner de quelle singulière façon nous avons fait connaissance, et comme notre mariage a été vite conclu. Il faut que je vous le raconte. Figurez-vous que, lorsque j'étais garçon, je tenais à ma liberté autant qu'à la vie. Mes parents me pressaient aussi de choisir une femme, car j'approchais de la trentaine ; mais je refusais les plus beaux partis et je ne voulais pas entendre parler de mariage. Mon père était marchand de lin. Un jour, je me rendis à Sweveghem pour voir du lin sur pied et conclure quelques marchés. Je m'en allais sifflotant et faisant tournoyer mon bâton, dans un sentier solitaire, non loin d'une grande ferme. Tout à coup je me sentis mordu à la main gauche par un grand chien qui m'avait suivi en traître. Je me retourne, et [illegible] tout à coup un paysan, un ouvrier, sort du taillis voisin, saisit le chien, l'entraîne et disparaît avec lui dans le fourré en me montrant du doigt la ferme. Je restai là tout ensanglanté, [illegible] reuse morsure. Mais la colère me fit oublier mon mal, je courus furieux vers la ferme, bien résolu à me venger sur le propriétaire du chien s'il ne me faisait pas des excuses satisfaisantes. Les gens de la ferme exprimèrent le regret de ce qui était arrivé ; mais ils trouvèrent que cela ne valait pas la peine de faire tant de tapage, et me dirent que, si je n'étais pas satisfait de leurs excuses à propos d'une chose qu'ils n'avaient pu prévenir, je pouvais faire tout ce qui me plairait, même les citer en justice. Le fermier prétendait en outre que j'avais bien certainement menacé le chien avec mon bâton, qu'autrement cela ne serait pas arrivé. J'écumais d'indignation et de rage, et, comme le fermier et ses ouvriers m'entouraient en me menaçant du poing, il s'en serait suivi une lutte sanglante. J'avais déjà levé mon bâton et je me disposais à frapper, lorsque je vis tout à coup paraître une charmante jeune fille, fraîche comme une rose, portant un bassin rempli d'eau et quelques linges. Elle m'adressa la parole en termes si aimables et si doux, que je la regardai avec stupeur. Malgré ma résistance, elle me contraignit à m'asseoir avec une douce violence, en me disant que le chien était une méchante bête et qu'on avait eu tort de détacher de sa chaîne. Elle me consola, me calma et apaisa l'irritation de ses parents. — En même temps, elle lava mes blessures avec une légèreté de fée et les pansa aussi adroitement qu'un chirurgien. Elle me considérait d'un air si compatissant, que je ne pouvais détacher mon regard de ses grands yeux bleus... Pour abréger, voulez-vous que je vous dise, maître, quelle fut la suite de cette morsure de chien ? Je restai toute la journée à la ferme, j'achetai au fermier tout son lin, et, le soir, quand je partis, je dis au revoir à ma future fiancée. Quelques semaines plus tard, nous étions mari et femme. A ma demande, le chien fit partie de sa dot. Il était vieux, et il est mort quelque temps après. Je l'ai fait empailler comme souvenir ; mais l'empailleur m'a trompé et, petit à petit, le chien est tombé en pièces. C'est seulement pour vous dire, maître, qu'un jeune homme ou une jeune fille, qui sort sans penser à rien, ne peut pas répondre de ne pas rentrer au logis avec une résolution grave ou un engagement définitif. Ces unions précipitées sont souvent les meilleures. Demandez plutôt à ma femme si nous n'avons pas été heureux parce que notre amour est né d'une morsure de chien !... Mais voyez donc comme le temps passe vite à bavarder ainsi ; nous voilà déjà à Waereghem. Je vois là-bas les peupliers du jardin de la tante Vleugels !

En effet, la voiture ne tarda pas à s'arrêter devant une assez grande maison sur le seuil de laquelle parut une femme âgée, vêtue d'une robe de soie ample et roide, dont les plis remplissaient presque toute l'embrasure de la porte. Elle était grosse et pesante comme une hydropique ; mais ses yeux étaient vifs et il y avait quelque chose de spirituel dans le sourire et les paroles avec lesquels elle accueillit ses invités.

Après l'échange des compliments d'usage, on entra dans la maison. Depuis l'arrivée de la voiture, la tante Vleugels regardait le maître d'école. Son visage ne devait pas lui produire une impression favorable, car elle détournait les yeux chaque fois qu'ils rencontraient ceux de Valentin, comme si elle eût cru qu'il y avait impolitesse de le regarder en face.

— Ma chère tante, dit Hélène, voici M. Valentin Stoop, qui nous a fait l'honneur et le plaisir d'accepter votre aimable invitation.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit la tante. Si je dois en croire ce que ma nièce m'a écrit de vous à diverses reprises, rien n'égale la bonté de votre cœur, sinon l'étendue de votre intelligence et de votre instruction. Excusez-nous, je vous en prie ; nous sommes des gens de la campagne, simples et sans façon, et peut-être notre conversation vous semblera un peu vulgaire, mais vous connaissez le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. »

L'instituteur se disposait à répondre, mais la tante se tourna vers le fabricant d'huile et lui dit avec un regard d'intelligence :

— J'avais bien envie d'inviter quelques amis, mais j'ai changé d'idée. Il vaut mieux que nous restions en famille pour causer plus librement et plus franchement. Personne ne sera à table avec nous, excepté le tanneur, M. Steenput, avec sa femme et son fils ; ils sont nos cousins éloignés. — Tu sais bien, Hélène, que, lorsque tu suivais l'école ici, tu jouais quelquefois avec un gentil petit garçon, Casimir Steenput ; il était beaucoup plus âgé que toi, mais vous étiez bons amis tout de même. Tu ne t'en souviens peut-être plus ?

— Je crois bien que je m'en souviens, ma tante, répondit la jeune fille en cherchant dans sa mémoire. Un garçon avec des yeux noirs et des cheveux frisés ? qui m'apportait des couronnes de fleurs et des nids d'oiseaux ?

— Précisément ! tu ne l'as pas oublié, ma nièce. Le petit garçon est devenu un homme aujourd'hui : il habite Courtrai ; il fait le commerce de lin et il paraît en train d'y [illegible] fortune. Ils sont là au fond du jardin, sous la tonnelle : viens, tu leur souhaiteras le bonjour et tu renouvelleras connaissance avec eux avant que nous nous mettions à table. L'instituteur trouvera du moins quelqu'un pour lui tenir tête dans la conversation, car M. Casimir est une intelligence d'élite et un causeur spirituel.

Il se fit au jardin un nouvel échange de saluts et de compliments. Le tanneur [illegible] de dire mille choses flatteuses au fabricant d'huile, et ils ne tarissaient pas dans l'expression de la joie que leur causait cette heureuse occasion de lier plus ample connaissance avec des personnes distinguées qui jouissaient d'une si haute estime dans tous les environs.

M. Casimir était certainement un joli garçon, mais sa façon de se mettre et de se tenir indiquait trop qu'il le savait. Son abondante chevelure était artistement frisée et reluisait de pommade ; ses moustaches noires étaient relevées en croc à force de cosmétique ; ses vêtements d'étoffe légère étaient d'une coupe recherchée. Il avait pour cravate un ruban bleu de ciel dont les bouts passés dans un anneau d'or ouvragé s'étalaient sur les piqûres de sa chemise de toile fine. Sa main gauche était enfermée dans un gant jaune-paille, si juste et si serré, qu'on eût pu compter les veines de ses mains sous la peau mince qui les comprimait ; à sa main droite, qu'il avait dégantée, brillait un gros diamant. Rien n'était négligé en lui, et c'était vraiment un joli et charmant jeune homme. Quand la tante Vleugels lui présenta sa nièce, il s'inclina jusqu'à terre devant Hélène Minnens, et se confondit en compliments. Il parlait avec tant de volubilité, de recherche, et même de hardiesse, qu'Hélène en devint toute rouge et ne savait que répondre.

On eût dit que la supériorité de ce jeune homme lui imposait. Elle baissa les yeux et balbutia quelques paroles inintelligibles. Cependant, sa timidité ne fut que passagère, car elle releva bientôt la tête et sourit avec douceur, pendant que son regard exprimait un inexplicable étonnement. Casimir s'inclina de nouveau jusqu'à terre, puis il dit avec un accent d'humilité :

— Mademoiselle, je vous prie de me pardonner si quelque chose dans mes paroles a pu vous blesser. Je suis ému et interdit ; c'est le grand honneur, le bonheur, le souvenir de mon enfance... Je puis à peine en croire mes yeux. Quoi ! mademoiselle, c'est vous qui êtes la petite Hélène ? vous, belle et imposante comme une reine ? vous, l'enfant dont les yeux brillaient de plaisir, et qui battait si joyeusement des mains lorsque j'avais le bonheur de lui apporter un nid d'oiseaux ? Il y a au moins douze ans que je n'ai pas revu cet ange de mon enfance ; mais son doux rire m'a poursuivi pendant tout ce temps-là. Cet ange est devant moi, plus beau, plus adorable qu'autrefois. Oh ! je suis si ému... je ne sais plus ce que je dis, mes idées s'embarrassent... Pardonnez-moi les paroles sans suite que la force du souvenir m'arrache malgré moi.

Hélène avait de nouveau baissé la tête. Elle ne comprenait pas ce qui se passait en elle. Confuse de son étrange embarras, deux fois elle avait voulu interrompre le beau parleur, mais chaque fois la parole avait expiré sur ses lèvres ; elle était sans doute sous l'influence d'un charme puissant, car son cœur battait d'une joie secrète, et elle écoutait le langage du jeune homme comme une douce musique qu'elle n'avait jamais entendue.

Casimir, quoiqu'il feignît l'humilité et l'émotion, paraissait prendre plaisir à l'embarras de la jeune fille ; sans attendre de réponse, il poursuivit immédiatement le cours de ses flatteries.

Les parents, restés un peu à l'écart, causaient entre eux à voix basse, et jetaient de temps en temps un coup d'œil joyeux sur les deux jeunes gens.

Seul, comme un étranger ou comme un intrus, le maître d'école était debout à deux pas d'Hélène ; il entendait ce que Casimir lui disait. Assurément, ce n'étaient que des cérémonies et des compliments ; mais pourquoi le beau langage et les manières élégantes de ce jeune homme l'affligeaient-ils ? Peut-être parce qu'on le laissait là seul, sans lui adresser la parole et sans s'apercevoir, pour ainsi dire, de sa présence.

A ce moment, la jeune fille se tourna vers lui et dit à Casimir :

— Monsieur, j'oubliais de vous présenter mon meilleur ami, l'ami de mes parents : l'instituteur, M. Valentin Stoop. est un homme d'esprit, un noble cœur, et nous l'estimons beaucoup à cause de son érudition et de ses beaux sentiments.

Casimir jeta un regard étrange sur le visage du maître d'école, mais il lui prit la main, et, souriant d'un air aimable :

— Je suis heureux, monsieur, dit-il, infiniment heureux de cette rencontre qui me procure l'honneur de faire votre connaissance ; avant votre arrivée, Mme Vleugels m'avait déjà parlé de vous, et les grands mérites qu'elle vous reconnaît me faisaient aspirer à l'honneur et au plaisir de serrer la main d'un homme aussi remarquable que vous. J'ai toujours eu de la sympathie et du respect pour les instituteurs ; ils sont les membres les plus utiles de la société, les piliers de la civilisation, les dispensateurs des lumières ; si je me croyais digne de votre amitié...

Il fut interrompu par la tante qui le prit par l'épaule, en s'écriant d'un ton joyeux :

— Ta ta ta ! vos belles paroles feraient oublier à tout le monde que mon dîner peut se refroidir. A table, à table, mes amis, nous aurons tout le temps de causer au dessert.

On la suivit dans la salle à manger, où elle désigna à chacun sa place ; naturellement, Casimir Steenput fut placé à côté d'Hélène Minnens ; il se défendit bien quelque peu d'un pareil honneur dont il se prétendait indigne, mais il finit



LA RUE D'ALCALA, A MADRID, dessin de M. François Richard. — Voir pag. 7[illegible]4.

cependant par obéir. D'ailleurs, la tante le voulait.

Le maître d'école fut placé au bout de la table, entre la femme du tanneur et la mère d'Hélène.

Le dîner commença, et la conversation languit pendant le premier service; mais chacun remarqua et admira l'empressement de Casimir à servir sa voisine, à prévenir ses moindres désirs, si bien que la jeune fille en était toute confuse.

L'instituteur voyait tout cela d'un air calme et indifférent, mais son esprit s'absorbait dans des réflexions plus ou moins tristes. Pourquoi? Il n'en savait rien; mais ce dîner, dont il se promettait tant de plaisir, ne répondait nullement à son attente, et il eût donné beaucoup pour être bien loin, dans sa petite chambre solitaire.

La conversation presque confidentielle qui s'était engagée entre la mère d'Hélène et la femme du tanneur, et qu'il entendait malgré lui, puisqu'il se trouvait assis entre elles deux, n'était pas de nature à l'égayer. Elles disaient des choses comme celles-ci :

— Mon Dieu, madame Steenput, que monsieur votre fils est un jeune homme aimable et bien élevé! C'est plaisir de voir comme il se met en quatre pour servir notre Hélène; quelles manières élégantes et distinguées! on croirait qu'il a été élevé dans un palais de roi.

— Notre fils n'est pas un vilain homme et il connaît son monde, madame Minnens; mais que vous avez une ravissante fille! si réservée, si simple, si jolie, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré une plus charmante personne. — Ils sont très-bien tous les deux, et si notre Hélène n'avait pas les yeux bleus, on pourrait les prendre pour frère et sœur.

— Voyez comme Mlle Hélène le remercie par un doux sourire de son empressement. Il me semble que les deux jeunes gens ne sont pas mal ensemble, loin de là. C'est naturel, ils paraissent nés l'un pour l'autre; s'ils allaient s'aimer réellement, qu'arriverait-il?

— Ce qu'il arriverait, madame Steenput? c'est très-simple, n'est-ce pas? nous ne contrarierions pas le penchant des jeunes gens, et nous ferions les préparatifs d'une belle et joyeuse noce.

— Je pense, madame Minnens, que la chose est plus avancée que nous ne croyons, et, dès demain, je vais songer à la robe que je me ferai pour la fête nuptiale.

— Pas si vite, madame Steenput, notre Hélène est une singulière fille : qui sait si ce n'est point par pure politesse qu'elle répond aux compliments de M. Casimir? Certes, je souhaite la voir mariée avec un homme si aimable et si spirituel; mais elle est encore jeune, et je ne voudrais pas la contraindre. D'ailleurs, on ne fait pas d'elle ce qu'on veut. Elle est très-bonne, mais d'un caractère très-ferme! — n'est-ce pas, monsieur Valentin, c'est étonnant combien Hélène est décidée et inébranlable quand une fois elle a pris une résolution?

Le maître d'école, tiré tout d'un coup de sa rêverie, ne savait que dire; car il n'avait pas perdu de vue Hélène et son voisin, et il n'avait pas entendu la question de Mme Minnens.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Valentin, demanda celle-ci. Vous êtes assis entre nous deux sans entendre même ce que nous disons, cela n'est pas poli. Êtes-vous malade?

— Excusez-moi, je vous prie, madame, balbutia l'instituteur, c'est la chaleur, sans doute; je me sens un peu indisposé; cela va se passer.

— Il faut faire un effort sur vous-même, monsieur Valentin, et

montrer à nos amis que vous êtes un homme d'esprit. J'espère que vous ne resterez pas silencieux comme cela.

— M. Casimir Steenput parle si bien et il a un esprit si brillant, que tout ce que je pourrais dire n'aurait aucun sel, répondit l'instituteur avec une nuance d'ironie qui échappa aux deux femmes.

Elles ne firent plus attention à lui et reprirent leur conversation

Pendant ce temps, l'amitié semblait grandir entre les deux jeunes gens. Casimir parlait plus haut, il racontait des choses plaisantes et amusait toute la table par ses saillies et sa causerie spirituelle. La jeune fille avait perdu beaucoup de sa timidité; elle paraissait prendre beaucoup de plaisir à l'entretien de son voisin, et riait avec abandon chaque fois qu'une nouvelle anecdote ou un trait d'esprit lui en fournissait l'occasion.

Comme Casimir ne négligeait pas de mêler de temps en temps à sa causerie quelques délicates flatteries pour Hélène, et des allusions transparentes à sa beauté, les joues de la jeune fille se couvraient parfois d'un vif incarnat; mais cette émotion passagère se dissipait bien vite.

Insensiblement une certaine familiarité parut s'établir entre Casimir et Hélène, du moins de la part du jeune homme. Il lui parlait à l'oreille comme s'il avait des secrets à lui confier; une fois même, en se penchant vers elle, il toucha du front les cheveux blonds de sa voisine.

L'instituteur se sentit pâlir; un frisson glacial parcourait ses membres, et il tenait les yeux baissés pour ne plus voir ce qui l'agitait ainsi. Cependant, il resta maître de lui et releva la tête en souriant d'un air ironique, comme s'il se moquait de son propre égarement.

On était arrivé au dessert. Les convives ayant bu quelques verres de vin, toutes les langues se délièrent et la salle se remplit du bruit des conversations animées, auxquelles le maître d'école seul ne prenait point de part.

Le fabricant d'huile paraissait être grand connaisseur et surtout grand amateur de bons vins. Du moins, il n'avait pas cessé de vanter la cave de la tante Vleugels, et d'engager tout le monde à boire, ce qui ne semblait plaire que très-médiocrement à la tante. Elle ne se fit pas faute de le taquiner sur ce qu'elle appelait son plus grand défaut. Il l'accusa en riant d'avarice, mais elle lui jeta à la tête une aventure qui le fit se mordre les lèvres et lui ferma la bouche. Il y avait un an, à pareil jour, que Jean Minnens, assis à la même table, avait si copieusement bu, qu'il en était devenu gris. Il avait cherché querelle au notaire, un homme paisible et posé, et l'avait si gravement outragé, que le brave homme avait pris la fuite, et que, depuis lors, il ne saluait plus ni la tante Vleugels, ni Hélène, ni personne de leur famille.

Cette histoire calma quelque peu la gaieté exubérante du fabricant, et arrêta pour un instant son inextinguible soif; mais, comme M. Casimir, malgré les attentions qu'il ne cessait de prodiguer à Hélène, ne perdait pas non plus une gorgée et vidait son verre avec une régularité exemplaire. M. Minnens recommença bientôt ses libations, malgré le mécontentement visible de la tante Vleugels

Celle-ci, à bout de patience, se leva, et interrompit le festin en disant:

— Assez, mes amis, assez : il fait trop chaud ici pour certaines personnes. Le café est servi sous la tonnelle; veuillez me suivre

Malgré la répugnance du fabricant d'huile, il fallait obéir. On quitta la salle à manger.

Casimir, comme un jeune homme du grand monde, offrit son bras à Hélène. D'abord, elle n'osait pas l'accepter; mais sa propre mère lui fit comprendre que c'était l'usage dans la bonne société, et la jeune fille, toute rougissante et tremblante de tendre embarras, se laissa persuader.

Quand on fut sous le berceau de verdure, chaque invité prit sa tasse de café debout; puis on se mit aussitôt à se promener dans le jardin. Le tanneur et le fabricant d'huile étaient devenus très-bons amis. Ils marchaient dans les chemins du jardin, parlaient souvent tous les deux à la fois et gesticulaient comme si chacun d'eux avait peine à faire comprendre à son interlocuteur ce qu'il voulait dire.

Casimir, Hélène et les deux mères avaient pris un autre



MANIFESTATION A MADRID EN FAVEUR DE LA LIBERTÉ DES CULTES; dessin de M. Miranda, d'après un croquis de M. Garcia. — Voir le Bulletin.

MEETING DÉMOCRATIQUE SUR LA PLACE DU 2 MAI, A MADRID. M. CASTELAR PRONONÇANT UN DISCOURS; dessin de M. Miranda, d'après un croquis de M. Garcia. Voir le Bulletin

[illegible] d'école pourquoi il se tenait si tranquille et si éloigné; il avait répondu qu'il se sentait un peu indisposé. Hélène, dont l'attention fut détournée par quelques mots de Casimir, se contenta de dire une parole consolante à l'instituteur, et ne parut plus s'occuper de lui.

Valentin, accablé sous le poids d'une tristesse qui l'étonnait et le rendait confus, s'en alla, la tête baissée, le long des parterres; mais ses yeux ne voyaient pas les fleurs; il essayait de lire dans son propre cœur et d'analyser le sentiment qui l'agitait si violemment. Il s'avança ainsi jusqu'à l'extrémité du jardin, derrière un bosquet touffu, près duquel il y avait un siége rustique.

Il s'y laissa tomber et demeura longtemps immobile, les yeux fixés au sol, comme s'il comptait les grains de sable, et murmura enfin :

— O ciel! est-ce que je perds l'esprit? J'ai honte de moi-même: quoi! la haine aurait pénétré dans mon cœur? Non, non, ce n'est qu'une erreur passagère de mes sens. La surprise, une crainte vaine pour l'existence d'une amitié qui faisait mon bonheur, et que je croyais éternelle, enfant que j'étais!... C'était donc là la raison cachée de la gaieté de M. Minnens : un mariage! Casimir Steenput est un joli garçon; il est intelligent, spirituel, et paraît avoir bon cœur. Si une inclination profonde naissait entre elle et lui, ai-je le droit de m'en affliger? Si cela peut faire son bonheur et celui de ses parents, ne dois-je pas, au contraire, bénir le Seigneur de la joie qu'il envoie à mes bienfaiteurs? Oui, oui, ce mariage, s'il vient à se faire, doit me réjouir...

HENRI CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE DOMAINE DE VARZIN

APPARTENANT AU COMTE DE BISMARK

Dans la partie la plus sablonneuse et la plus triste de la Poméranie, dans une région peu explorée par les touristes, se trouve, semblable à un oasis au milieu du désert, le domaine où le comte de Bismark vient se délasser du fardeau des grandeurs et des soucis de la politique. La terre de Varzin, située à deux lieues de la ville de Schlaw, constitue la plus belle propriété de toute la Poméranie.

Ce domaine comprend Varzin, le chef-lieu de la seigneurie, et les cinq hameaux de Woussow, Pouddiger, Misdow, Chomitz et Charlottenthal. Dans ces localités, le sol est beaucoup moins ingrat qu'aux alentours, à en juger par les belles forêts qui font partie de la propriété, forêts dont la magnifique végétation n'a rien à envier à celle de la Forêt Noire.

Le gibier abonde dans ces grands bois. Si les cerfs y sont assez rares, en revanche les chevreuils, les lièvres et les sangliers s'y trouvent en quantité considérable. Les chasseurs y rencontrent parfois des troupeaux de dix et de vingt sangliers.

Depuis longtemps, une nombreuse colonie de hérons s'est fixée près du château. Deux fois par jour, les mâles prennent leur vol jusqu'à la mer Baltique, distante de six lieues de Varzin, pour chercher la nourriture destinée à leurs petits.

La vue dont on jouit du haut du perron de l'habitation seigneuriale est vraiment ravissante. L'œil embrasse les admirables futaies de vieux chênes et de hêtres, à travers lesquelles une large route conduit à une chapelle. Les jardins sont entretenus avec un soin extrême, et la maison ressemble à un nid caché dans la verdure.

Le château, dont nous publions une vue prise du côté du parc, est très-vaste et les appartements en sont meublés avec une simplicité élégante. Cette habitation est d'un aspect architectural modeste, qui porterait à lui donner le nom de villa plutôt que celui de château. La construction en remonte à un siècle et demi environ.

Le comte de Bismark a acquis le domaine de Varzin du comte de Blumenthal-Suckaw, moyennant la somme de 400,000 thalers. Dans les dépendances se trouvent plusieurs établissements considérables, des tuileries, des distilleries et des bergeries qui livrent au commerce une laine d'une [illegible]

X. DACHLERS.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La science chez les gantiers. — Conformation des mains américaines. — Modifications apportées, par leur séjour dans le nouveau monde, à l'organisation des colons. — Les nègres perdent les pigments de leur peau dans les pays froids. — Les Tartares. — Noirs à l'île de [illegible] d'Armagh et de Down. — L'entraînement des chevaux. — Le bœuf d[illegible]

Pour peu qu'on y prenne garde, on trouve partout, à Paris, l'occasion de faire des observations scientifiques. Ainsi, par exemple, les gantiers y fabriquent pour l'Amérique du Nord des gants d'une forme toute particulière et dont s'accommoderait mal une main européenne, car ils donnent aux doigts une longueur qui nous paraît démesurée et qui cependant suffit à peine aux exigences de la conformation des Yankees.

C'est la démonstration d'un fait constaté depuis longtemps et attesté par un savant de Philadelphie dans une lettre [illegible]

« L'Anglo-Américain, dit cette lettre, présente dès la seconde génération des traits du type qui le rapproche des [illegible] glandulaire se restreint au minimum de son développement normal. La peau devient sèche comme du cuir; elle perd la chaleur du teint et la rougeur des joues, qui sont remplacées chez l'homme par un coloris de limon, et chez la femme par une pâleur fade. La tête se rapetisse et s'arrondit ou devient pointue. Elle se couvre d'une chevelure lisse et foncée en couleur; le cou s'allonge. On observe un grand développement des os zygomatiques et des massèters. Les fosses temporales sont profondes, les mâchoires massives. Les yeux [illegible] chées l'une de l'autres. L'iris devient foncé, le regard per[illegible]

« Aussi la France et l'Angleterre fabriquent-elles en conséquence pour l'exportation dans l'Amérique du Nord des gants à part, dont les doigts sont particulièrement allongés. Les cavités des os de ces doigts sont très-rétrécies. Les ongles prennent facilement une forme allongée et pointue. Le larynx est grand, la voix rauque et criarde. Le bassin de la femme se [illegible]

Un autre savant américain ajoute que « le langage des [illegible] Rouges par les *standard-phrases* (formules). » Il signale enfin comme traits de mœurs l'exclusion de la lumière dans les appartements et le goût des couleurs criardes dans les vêtements, goût commun à toutes les races sauvages.

Ajoutons encore que le flegme proverbial des Anglais disparaît peu à peu chez les Yankees, et fait place à une activité inquiète, fébrile et incessante, que traduisent un besoin constant d'occuper les mains et l'habitude de tailler machinalement du bois. Aussi dans les hôtelleries, pour éviter la destruction des meubles, les aubergistes ont soin de procurer à chaque voyageur des bûchettes que celui-ci peut tailler et couper à son gré.

Telle est la puissance de cette manie, que l'État vote annuellement des fonds pour fournir des bûchettes aux députés qui siégent à Washington, et sauvegarde ainsi les banquettes et les tables de la salle des séances.

De pareilles et de si promptes modifications doivent d'autant plus frapper l'attention que la colonie américaine date à peine de deux siècles, et donnent lieu singulièrement à penser à ceux qui ne veulent point admettre l'unité d'origine pour l'homme.

De son côté, l'abbé Brasseur, de Bourbourg, raconte dans ses divers ouvrages sur les deux Amériques que les caractères physiques et moraux des populations européennes acclimatées au Nord tiennent de l'Iraquois, tandis que celles du Midi tiennent du Cherokee. Il cite entre autres à l'appui de cette assertion une famille qui vit au Canada depuis l'origine de la colonisation, qui ne s'est jamais alliée aux indigènes et dont néanmoins le chef lui disait :

« Nous sommes restés Français et Normands de cœur et de pensée; mais de traits, de cheveux, de couleur, de caractère, nous sommes devenus des Hurons. »

M. de Quatrefages énumère, dans un cours d'anthropologie fait au Muséum, une série de faits observés en divers autres pays et qui viennent à l'appui de la doctrine de l'unité de la race humaine.

Les générations successives des nègres transportés dans les pays froids y perdent graduellement du pigment noir de leur peau; aux États-Unis, ils ne deviennent pas blancs, mais gris, et leurs muscles augmentent en outre de volume.

L'Africain arrive aux Antilles avec tous les caractères du nègre, et toutefois, chez l'enfant créole né de nègre et négresse purs, ces caractères perdent de leur accentuation et s'atténuent d'une façon incontestable. La face en particulier cesse de rappeler un museau; tandis que les formes et le corps se rapprochent de plus en plus du type blanc.

Enfin M. Lyell rapporte qu'entré dans deux églises de Savannah, exclusivement fréquentées par les nègres, il ne sentit ni dans l'une ni dans l'autre de l'odeur forte particulière à la race noire, et si caractéristique, qu'elle permet de reconnaître un navire négrier mis hors de service depuis longtemps.

On constate encore d'autres modifications physiques et physiologiques chez des nègres transportés hors de leur pays natal.

M. Pruner Bey s'est convaincu que le sang du noir devient épais et visqueux en Égypte, et qu'il devient dans la Louisiane très-séreux, ce qui rappelle le sang des chlorotiques.

Les changements qui se manifestent chez les noirs transportés dans un milieu civilisé portent même sur les caractères psychologiques. Au Brésil, on interdit aux esclaves toute instruction, et cependant, dès les premières générations, on reconnaît chez eux une intelligence supérieure à celle de leur souche originelle.

Les races jaunes ne sont pas moins que les races noires soumises à l'action du milieu. D'après M. de Froberville, à Bourbon et dans l'île de France, les Hindous, les Madécasses, les Malais, les nègres et les blancs eux-mêmes diminuent de taille dès la deuxième génération et forment ainsi autant de petites races.

A une époque fort reculée, toute une population nomade de Tartares Mongols vint se fixer dans les environs de Kazan, sur le Volga, pour s'y adonner à la culture. Herberstein parle d'eux au XVIe siècle, peu de temps après leur établissement, et voici le portrait qu'il en trace :

« *Tartari sunt homines statura mediocri, lata facie, obesa, oculis contortis et concavis, sola barba horridi.* »

On retrouve encore aujourd'hui nettement accentués les mêmes traits chez les hordes de Tartares nomades.

Au commencement du XIXe siècle, deux autres voyageurs, Ehrmann et Georgy, visitèrent cette même population des bords du Volga dont parle Herberstein, et voici comment ils la dépeignent :

« Les Tartares de Kazan sont d'une taille moyenne, musculeux et non pas gras. Leur tête est de forme ovale, leur teint frais, leurs traits beaux et réguliers. Les yeux ordinairement sont petits et vifs. Leur nez est arqué et mince, aussi bien que leurs lèvres. »

Les mêmes remarques s'appliquent aux femmes, et certes il n'y a rien dans cette description qui ressemble aux hideux Cosaques dépeints par Herberstein.

Les créoles du golfe du Mexique offrent pour la taille les mêmes particularités que les créoles d'Afrique. La plupart ont une physionomie tout à fait à part et présentent des caractères très-tranchés dont certains portent particulièrement sur la charpente osseuse du corps. Les femmes se font remarquer par un teint pâle légèrement estompé, si connu sous le nom de *teint de créole;* l'orbite et la cavité osseuse de leurs grands yeux prennent des proportions considérables; enfin les pieds et les mains, surtout chez les femmes, deviennent d'une petitesse extrême.

Sur la côte de Malabar habite un groupe de Portugais depuis longtemps signalé par le docteur Yvan comme arrivé au dernier degré de la dégénérescence, et M. Tennant, qui a publié un *Voyage à Ceylan*, cite un fait absolument de même nature. Il affirme que dans cette île, où il a résidé pendant plusieurs années, il se trouve des Portugais aussi noirs que les noirs de la côte d'Asie. « Or, ceux-là sont certainement restés très-purs, ajoute-t-il, car ils ont toujours conservé la fierté du blanc, doublée de l'orgueil portugais, et ne s'allient qu'entre eux. »

Mourad, pasteur danois, qui habita la Guinée de 1805 à 1809, raconte qu'en général ses compatriotes nouvellement débarqués commençaient d'abord par tomber malades. Ils prenaient ensuite une coloration jaune, symptôme de l'acclimatation. Cette teinte ne tardait pas à passer au cuivre, se fonçait graduellement à chaque nouvelle génération, et devenait bientôt complétement noire.

Les Hollandais du Cap forment, sous le nom de *Boers*, une population qui ne s'allie jamais ni aux Anglais, ni aux indigènes. Voici cependant ce qu'en dit le docteur Livingstone.

« Le climat de l'Afrique n'a pas beaucoup influé sur les émigrants qui l'habitent; ceux-ci ont seulement la peau plus brune, ou, pour mieux dire, plus rouge que celle de leurs ancêtres; probablement, dans cent ans, les Boërs de l'intérieur seront de la même teinte qu'Adam et Ève, ou du moins de la teinte que des érudits attribuent à nos premiers parents. »

[illegible] la suite des guerres de 1641 et de 1689, entre l'Angleterre et l'Irlande, un grand nombre d'Irlandais se virent chassés des comtés d'Armagh et de Down dans une région montagneuse qui s'étend à l'est de la baronnie de Flews jusqu'à la mer. Sur un autre point du royaume, on refoula la même [illegible]

Depuis cette époque, ces populations subirent presque constamment les effets désastreux de la faim et de l'ignorance, ces deux grands agents de dégradation. Aussi leurs descendants se distinguent aisément de leurs frères du comté de Meath et des autres districts, où ils vivent placés dans de mauvaises conditions physiques et morales. Leur bouche entr'ouverte se projette en avant, des dents proéminentes garnissent leurs gencives saillantes, leur mâchoire s'avance, leur nez se déprime. Tous leurs traits portent l'empreinte de la barbarie.

Dans le Sligo et la partie du nord du Mayo, les conséquences de deux siècles de dégradation et de misère se montrent dans l'organisation physique de ces populations, et non-seulement par l'altération des traits du visage, mais encore par la charpente même du corps. La taille moyenne se réduit à cinq pieds deux pouces anglais. Le ventre est ballonné et les jambes cagneuses. Leurs traits ressemblent aux traits d'un avorton.

Qu'objecter en présence de tant de faits qui démontrent que, sans croisement, l'homme subit des modifications si caractéristiques sous l'influence des milieux?

A l'appui des phénomènes humains qu'on vient de lire, rappelons deux faits qui se passent chaque jour sous nos yeux, et qui, par l'action des milieux et des croisements d'une même espèce, opèrent de véritables transformations.

Le cheval anglais résume, au plus haut degré, le genre de beauté recherché chez les chevaux de selle : des formes sveltes, des membres secs, des muscles fermes et denses, d'épaisses articulations recouvertes de tendons solides et bien détachés; une taille élancée et une encolure souple.

Pour arriver à ces résultats on agit à la fois sur les formes extérieures et sur les viscères, c'est ce qu'on appelle l'entraînement.

L'entraînement repose sur un emploi particulier de l'alimentation, sur une éducation spéciale et sur le choix du père et de la mère.

Pour favoriser autant que possible le développement des organes locomoteurs, on allége l'animal, on prévient l'accumulation des graisses, et on empêche la formation des chairs inutiles.

On place donc le jeune poulain dans une écurie chaude, on le recouvre de couvertures, on le frictionne et on le masse, et parfois même on recourt aux bains chauds. On ne lui donne qu'une alimentation modérée, riche sous un petit volume, et facilement assimilable. On déplace ainsi graduellement et on reporte sur les appareils extérieurs le centre de

l'activité vitale. Joignez à cela un exercice continu, et vous [illegible] grande puissance musculaire et dont la poitrine respire largement.

[illegible] avec le soin de graduer ses exercices et de varier ses allures en passant progressivement de la marche ordinaire à la course rapide.

L'animal se débarrasse ainsi de tout ce qui n'est pas puis[illegible] les muscles, les tendons et les nerfs.

Nés de père et de mère qui ont eux-mêmes subi la même éducation, les chevaux de course anglais, qu'ils aient ou non du sang de race arabe dans les veines, deviennent des animaux longs, hauts, plats, anguleux, qui réunissent à la force la rapidité, la souplesse et la résistance.

Leur vitesse devient si grande, qu'ils peuvent à chaque temps de galop franchir de cinq à sept mètres de terrain, et qu'il leur suffit, pour parcourir un kilomètre, d'environ une minute vingt secondes.

De son côté, le bœuf durham, grâce à un élevage reposant sur un autre système, devient, pour ainsi dire, une masse de chair et le type de la race de boucherie.

Chez lui tout est sacrifié au développement de la chair. Ses jambes, courtes et grêles, supportent avec peine un corps massif, qui ressemble à une sorte de parallélipipède charnu, son encolure prend de l'épaisseur, sa peau, garnie de poils fins et peu fournis, recouvre de véritables coussins de tissu cellulaire; enfin, sur sa tête, petite et conique, s'implantent des cornes, courtes et dirigées en avant. Un système osseux grêle, une poitrine si amplement développée qu'elle devient une gêne pour la marche de l'animal; une queue courte, [illegible] dépôts de graisse sous la peau et dans l'interstice des masses musculaires; n'est-ce pas là l'idéal des bestiaux de boucherie?

Ajoutez que le durham s'engraisse facilement dans son pays natal, et qu'avant sa troisième année on peut le livrer à la consommation, tandis que les bœufs ordinaires ne de[illegible] avant trois ans.

Mais que de soins il a fallu prendre pour arriver à ce résultat. On donne au veau une abondante nourriture, on le soumet à un exercice très-modéré; on lui prodigue la nourriture, on l'entoure de bien-être et de calme, on le rend le plus heureux des animaux jusqu'à l'heure de sa mort, mais pour hâter cette heure.

Terminons en citant une autre race bovine dont l'élevage [illegible] être. Ce sont les bœufs angus, race écossaise, dont la tête entièrement dépourvue de cornes est tellement réduite, qu'on serait en quelque sorte tenté de croire que l'éleveur a tenté de la faire disparaître.

Par ces exemples de modifications opérées artificiellement sur certains animaux, à l'aide des milieux, on peut se rendre compte des changements que la nature, bien autrement ingénieuse et puissante que l'homme, effectue dans la race humaine par ces mêmes milieux.

[illegible]

LE SCULPTEUR CLODION

On trouvera dans ce numéro la reproduction d'une figurine en terre cuite, tirée du cabinet de lord Chesterfield. Cette figurine, représentant un jeune Bacchus, est une des plus réussies du sculpteur Clodion.

Il est curieux qu'on manque presque entièrement de renseignements sur la vie de ce maître du dernier siècle, dont les œuvres élégantes, et d'une pureté de goût extrême, sont aujourd'hui si recherchées des amateurs.

Selon M. Jal, le seul érudit qui nous apporte quelques lignes pour sa biographie, il serait né à Nancy, le 20 décembre 1738, d'Anne Adam, femme de Thomas Michel, marchand traiteur. Michel était en effet son vrai nom, et son prénom Claude lui inspira peut-être le pseudonyme de Clodion, qu'il a rendu célèbre.

En se rapportant au livret des anciennes Expositions, on voit qu'en 1773 Clodion produisit au Salon du Louvre onze morceaux de sculpture; il en exposa treize en 1779 et reparut encore au Louvre avec différentes œuvres en 1783, en 1793, en 1801, en 1806 et en 1810. Il est moins connu par ses ouvrages de grande proportion tels que l'*Hercule au repos, le Fleuve Scamandre, le Déluge*, etc., que par ses charmantes statuettes du genre de celle que nous reproduisons.

En février 1781, Clodion épousa Catherine Pajou, la seconde fille du sculpteur Augustin Pajou, l'auteur exquis du buste si connu de la du Barry et de tant d'autres œuvres appréciées. Cette union toutefois ne paraît pas avoir été heureuse. Peut-être la raison en fut-elle dans la grande disproportion d'âge des deux époux. Clodion en se mariant avait quarante-deux ans passés, et sa femme en avait seize à peine. Après avoir vécu quelque temps séparés, et comme tous les moyens de rapprochement entre eux avaient échoué, les deux époux finirent par divorcer. Un acte civil du 13 pluviôse an II (1er février 1794) prononça la dissolution de leur mariage « pour cause d'incompatibilité d'humeur et de caractère ».

Clodion n'avait pas eu d'enfant. Il est mort le 28 mars 1814.

L. DE MORANCEZ.

[illegible]

Qui expliquera ce phénomène?

Les crimes ont leurs séries comme les parties de jeu. Ici, la rouge ou la noire sort dix fois de suite; là, c'est tantôt le parricide, l'infanticide, le viol, le meurtre par le poignard, le poison ou l'arme à feu, qui prennent possession de l'actualité et constituent la mode dans le domaine du mal.

Les forfaits procèdent par compagnies comme les perdreaux, par grappes comme les raisins. Rarement un crime reste isolé. Hier, les assassins tenaient la corde; aujourd'hui, ce sera le tour des faussaires, et, demain, celui des voleurs de nuit. Quand les forfaits se suivent, ils se ressemblent. Chaque genre a sa semaine, sa saison. D'où provient cette contagion morale? Comment s'établit ce concert entre des malfaiteurs qui ne se connaissent ni ne se copient? Quelle loi établit ce courant invisible? Quelle influence détermine ces processions des mêmes actes? On l'ignore, et on pourrait discuter pendant trois jours ou écrire trois volumes sans être [illegible]

Pour le moment, c'est le poison qui [illegible] et gouverne. On empoisonne en France aussi bien qu'en Suisse. Et la cour d'assises d'Aix répond à la cour de Genève. On nous affirmait qu'à Genève la fille Jeanneret avait assez d'atropine pour tuer quarante personnes, et on nous certifie à Aix, avec une exagération méridionale, espérons-le, que l'herboriste Joye avait chez lui assez d'arsenic pour empoisonner la moitié de Marseille.

Ne nous effrayons pas outre mesure. La réalité est suffi[illegible]

Et, au lieu d'interroger l'imagination du peuple, interrogeons simplement l'acte d'accusation: il est d'ailleurs des plus curieux.

Les époux Ville vivaient dans l'aisance, à Marseille. Le mari, qui passait le plus clair de son temps au cercle ou à la bourse, négligeait sa femme, qui tenait, elle, un magasin de faïence et de porcelaine dans la rue Beauregard.

De cette indifférence du mari, la femme avait fait sa propre liberté, et elle en mésusa au point d'établir des relations [illegible] ou plutôt à cause de ses quarante ans, la femme Ville se jeta à corps perdu dans cette coupable passion, dont elle eut les jalousies et les inquiétudes. Pour les calmer, elle s'adressa à une tireuse de cartes renommée dans le populaire de Marseille et nommée Fanny Lambert.

— Suis-je aimée? demanda-t-elle.

— Oui, mais beaucoup plus par le maçon que par le mari.

Le mari est donc de trop. C'est ainsi que conclut la logique de la passion, d'accord en cela avec la logique des cartes, et selon Béranger:

Les cartes ont toujours raison.

Qui donc eut la première l'idée de se débarrasser du mari? La femme et la sorcière, aujourd'hui qu'elles sont en prison, rejettent, chacune sur sa compagne, la responsabilité [illegible]

Toujours est-il que la tireuse de cartes s'adressa pour obtenir de la *poudre de succession* à un herboriste fort suspect, un sieur Joye, qui tenait cet article à l'usage des femmes pressées de devenir veuves. Joye, bien payé, fournit les potions selon sa formule, et le pauvre mari Ville eut beau faire des façons et résister comme un beau diable, il expira entre les bras de deux médecins dont la dame s'était munie pour mieux cacher son jeu, qui était bien, cette fois, le jeu de *la mort* et du hasard.

Ici se place un incident des plus dramatiques et qui démontre à quels petits détails tient quelquefois la découverte de la vérité. Les deux docteurs soupçonnèrent un empoisonnement, et, pour s'en assurer, ils remirent à un chimiste, pour en faire l'analyse, des substances vomies par le malade. Mais voilà qu'un accident de laboratoire fit tout à coup rompre l'appareil, et l'expérience fut totalement compromise. La femme Ville put dormir tranquille. La vérité ne se fera pas jour de ce côté-là. Heureusement, il n'y a pas qu'un seul chemin pour arriver à la justice.

Le mari mort, la femme Ville devient libre; oui, mais Barthélemy Marino ne l'est pas, car il est bel et bien marié. Or, si dans le ménage Ville l'homme faisait obstacle au bonheur, dans le ménage Marino c'est au contraire la femme. Mais le procédé de l'herboriste étant connu, pourquoi ne traiterait-on pas la femme Marino comme on a traité le mari Ville?

Ah! pourquoi? Parce que le maçon veut bien, pour son profit et son agrément, commettre un délit; mais il recule devant un crime. Il veut bien tromper sa femme, et il ne fait pas autre chose depuis deux ans, mais il ne veut pas [illegible]

Et c'est justement là ce qui a tout fait découvrir. Le maçon, outré du crime dans lequel on voulait l'embarquer, est allé tout révéler à la police. Et comme il a bien fait! Il paraît que la dame Ville, après s'être soulagée de son mari, allait expédier la femme Marino, et que, celle-ci morte et enterrée, elle aurait offert sa main au maçon qui, en cas de refus, aurait été voué, lui aussi, à la sollicitude suprême du complaisant herboriste.

Ce qui surprend dans ce tissu de forfaits, c'est la sécurité des criminels. Ils font le commerce du poison avec la plus naïve impudence. Et Joye écrirait volontiers sur son en[illegible] peu plus, il ajouterait: « A la renommée des empoisonnements. »

Véritablement il vient au secours de tout le monde. Et ses pratiques, je n'ose pas dire ses clientes, n'ont pas moins de laisser aller que lui dans ce funèbre négoce. Avec le temps, il aurait donné cinq pour cent d'escompte sur les commandes d'empoisonnement et accordé le treizième, comme en librairie.

A côté de cet empoisonnement Ville, il en est un autre plus singulier peut-être, et qui serait presque comique, s'il n'était abominablement odieux.

Une jeune femme de vingt ans à peine, à qui son mari avait acheté une buvette sur le port de Marseille, la femme Gabriel, s'étant éprise d'un contre-maître de l'Alcazar, alla trouver la tireuse de cartes Fanny Lambert. Même jeu que pour le ménage Ville. Encore un mari qui embarrassait. Il fallait aussi le confier aux soins de l'herboriste.

Joséphine Gabriel se récria sur un tel dénoûment. Mais elle parla de la proposition à sa mère naturelle, la femme Dye.

Or, voici l'affreux comique de la situation.

La mère trouva que l'affaire n'était pas à dédaigner et que sa fille était une sotte de n'avoir pas reconnu que l'opération [illegible] sion de se délivrer d'un mari et ne pas en profiter? On voyait bien que la jeune femme Gabriel n'avait aucune expérience. Quant à elle, la circonstance lui paraissait si favorable, [illegible] donc ne ferait-elle pas avec sa fille une partie carrée d'empoisonnement qui aboutirait pour les deux femmes à un double veuvage.

Joséphine Gabriel opposait bien encore quelques scrupules et quelques objections à sa bonne mère; mais celle-ci leva toutes les difficultés en promettant à sa fille d'aller faire brûler un cierge à notre *bonne mère* Notre-Dame de la Garde pour obtenir par son intercession que le crime ne fût pas découvert.

La jeune femme, rassurée par cette pieuse précaution, donna en argent ou en billets cinq cents francs à l'herboriste et empoisonna son brave homme de mari. Seulement comme cinq cents francs constituaient une somme assez forte pour ses finances, et qu'elle aurait pu être embarrassée pour les payer, elle eut l'adresse de mettre les frais sur le compte du sieur Gabriel, auquel elle arracha un testament, si bien [illegible] avait lui-même payé d'avance.

Par exemple, qui a été enchanté de la divulgation de tous ces crimes, c'est Dye, le mari de la mère de la femme Gabriel. Quand il a appris que son tour allait venir après celui de Gabriel, et que sa bonne femme allait s'occuper de lui, je vous demande s'il a été ravi d'être épargné. Pour le coup, c'est bien lui qui doit à la *bonne mère* la fière chandelle que les deux femmes avaient promise.

Une autre singularité de cette tant curieuse affaire, c'est la sorcière Fanny Lambert, faisant des économies sur le poison que lui remettait l'herboriste, et trouvant le moyen de faire profiter deux ménages d'une fourniture destinée à un seul en empoisonnant deux maris avec la dose que l'herboriste consacrait à une seule tête. Par ce stratagème, la tireuse de cartes doublait ses bénéfices au détail.

Cette petite guerre intestine pouvait durer encore longtemps sans le maçon Marino. Elle a conduit devant la cour d'Aix sept personnes dont six femmes. L'herboriste Joye garde un silence qui désespère les chroniqueurs arrivés à Aix de tous les points de l'horizon pour recueillir les faits et gestes de ces agréables scélérats. Ils espèrent se rattraper sur les femmes. Il y a trois journalistes belges qui seraient si contrariés d'avoir fait un voyage blanc, savez-vous!

Les débats occuperont quatre audiences.

Ne croyez pas que rien puisse distraire le palais du deuil causé par la grande perte qu'il vient de faire. La mort de Berryer a pris les proportions d'un événement européen. Si à la mort de Louis XIV on a pu dire le *roi est mort* tout simplement, et si toutes les nations civilisées comprirent qu'il s'agissait du roi de France, certainement si aujourd'hui on eût annoncé cette nouvelle: « Le grand orateur est mort », il n'est personne en Europe qui n'eût prononcé le nom de Berryer.

Il avait en effet conquis une suprématie admirable et incontestée. Il était l'éloquence comme Rachel la tragédie, comme Ingres le dessin, comme Cuvier la science, comme Bayard le courage.

Il avait surtout le cœur, le *pectus* qui fait les orateurs de premier ordre et sans lequel ils ne sont que des virtuoses en paroles.

Tout ce qui était du domaine de la sensibilité, il le ressentait avec énergie et l'exprimait avec éclat. De là ces entraînements et ces enthousiasmes qui emportaient les auditoires dans la même électricité. Par-dessus tout il avait consacré un culte pieux et fidèle à son père. Il avait voulu réagir contre cette pensée désolante de Chateaubriand, son cher et ami: « Jadis la vieillesse était une dignité, aujourd'hui elle est une charge. »

Aussi dans toutes les grandes occasions de sa vie faisait-il intervenir cette auguste mémoire pour lui offrir tous les [illegible] niers pour célébrer et glorifier à Paris la cinquantaine du plus illustre de tous les avocats, Berryer associa le nom de son père à cette éclatante manifestation.

Nous le voyons et nous l'entendons encore s'écrier avec des larmes dans la voix:

« Ah! qu'en ce moment si solennel pour moi je rends grâce aux aspirations de ma jeunesse! qu'avec bonheur, en ce moment, je me rappelle l'ardeur dont m'animait alors l'espoir de pouvoir un jour suivre les pas de mon père!...

« Vous me permettrez d'associer sa mémoire à l'insigne honneur que j'obtiens aujourd'hui; vous me permettrez de

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



[illegible]



[illegible]
— Il n'y a pas de danger dans ce moment-ci ! Je ne suis pas [illegible]



— Rossini ! l'inventeur de *Guillaume Tell*, une pièce suisse !
— Elle a passé tout de même ?



[illegible]



— Quelle place desirez-vous?
[illegible]



[illegible]



[illegible]



[illegible]



Du moment que le jeu est le seul mobile des courses, pourquoi ne pas modifier les costumes des jockeys?

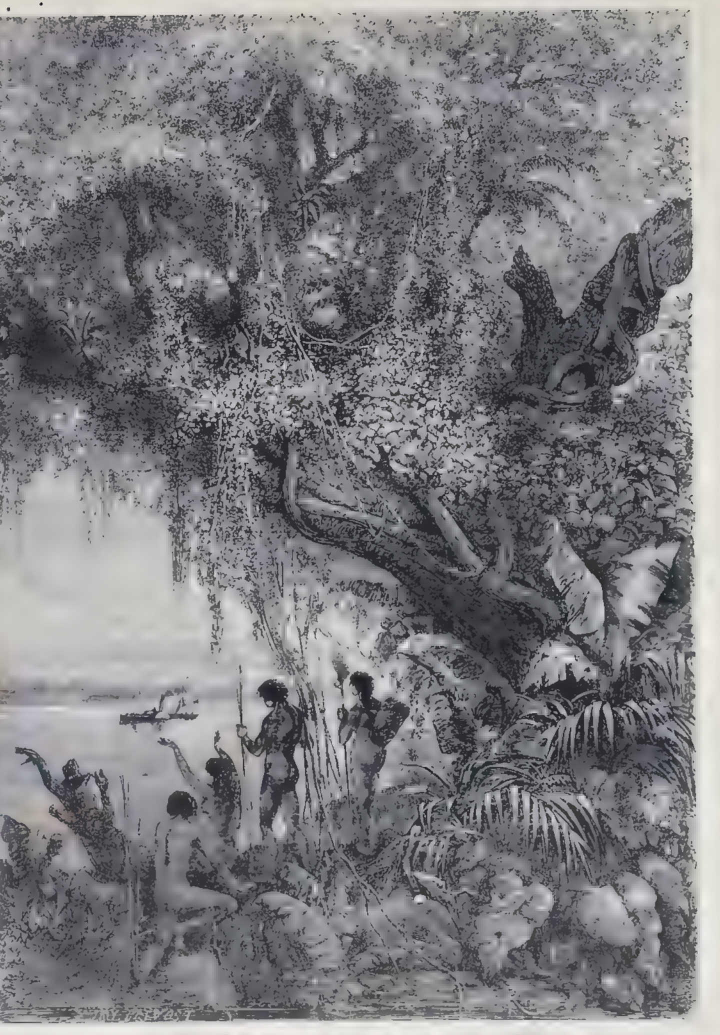


[illegible]



[illegible]

[illegible]
— Le droit au tombage ! A terrible Savoyard terrible Savoyarde !



LE PREMIER BATEAU À VAPEUR SUR LE HAUT AMAZONE.



M[illegible] PARESSEUX, AU BORD DE LA [illegible]

VOYAGE À TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique, par M. PAUL MARCOY, illustré de 626 vues, types et paysages par M. E. RIOU, et accompagné de 20 cartes gravées sur les dessins de l'auteur.
Paris, Hachette et Cie. — [illegible]

s'associer aux remercîments que je vous adresse du fond de mon cœur. Il fut, pendant de longues années, le doyen de notre ordre. Pendant plus de soixante ans sa voix a retenti.

« C'est à lui, c'est à ses leçons, à ses conseils, c'est à l'exemple qu'il m'a donné que je dois tout ce que vous approuvez dans ma vie.

« Vous m'applaudissez en ce jour, parce que je lui ai obéi; je lui ai obéi en refusant de cesser d'être votre confrère dans un temps où mes convictions et d'honorables sympathies purent me convier à tenter une autre carrière. Plus tard, quand le cours des événements, quand les révolutions m'ont apporté des regrets et des inquiétudes, combien ne me suis-je pas senti heureux d'être demeuré dans vos rangs, dévoué au service du droit et de la liberté ! »

Nous avons encore notre souvenir plein des acclamations qui accueillirent cet hommage posthume que le grand orateur renouvela dans un autre dîner offert cette fois à Jules Favre à l'occasion de son élection à l'Académie française.

Cette sensibilité qui débordait dans le cœur de Berryer, il en a adressé les dernières expressions à son cher barreau dans les adieux touchants faits à son voisin, à son ami, à son confrère et collègue, M. Marie, qui les a recueillis dans une lettre touchante qui restera comme le dernier épanchement, comme le testament confraternel de cette grande âme à jamais envolée.

« Mon cher Marie, je vous ai fait venir parce que j'ai voulu vous voir une dernière fois avant de mourir. Vous avez été pour moi un bon voisin, un bon ami, un bon confrère. Embrassez-moi, mon cher ami. »

Après un moment de silence et de recueillement :

« Mon cher ami, reprit-il d'une voix plus ferme encore, soyez, je vous en prie, mon organe auprès de notre barreau, auprès de nos confrères. Je les ai bien aimés; ils m'ont aussi bien aimé; c'est une grande joie pour moi que ce souvenir. Embrassez-les pour moi, mon ami. Je leur ai été fidèle, et ce sera mon dernier honneur de mourir le doyen de notre ordre. Ah! mon ami, ce grand barreau, qu'il reste toujours, comme il l'a été, ferme dans sa foi, dans son amour pour le droit; car là est sa puissance, sa grandeur, sa force... A tous, mes derniers adieux... Embrassons-nous encore, mon bon ami pour eux, pour vous. Adieu! adieu! »

Ainsi il est mort aimé, regretté, admiré de tous. Il a voulu mourir à son château d'Augerville qu'il chérissait avec une remarquable prédilection; il a voulu mourir dans la chapelle ardente qu'il avait lui-même disposée pour les obsèques de sa chère et tant regrettée compagne. Il a voulu que la chapelle mortuaire de sa femme devînt la sienne.

A Paris, les obsèques, en devenant la sollicitude de toute la cité, auraient manqué de recueillement. A Augerville, le cadre a été plus austère. Des députations des barreaux les plus importants de France, et même de l'étranger, sont venues porter le tribut de leur douleur à cette grande tombe.

Tout le conseil de l'Ordre des avocats de Paris a tenu à honneur d'assister à cette cérémonie. Le nouveau bâtonnier Grévy a été l'interprète éloquent et ému de la désolation universelle. Quel vide va faire cette mort! Ce sont là de ces vides qu'on ne remplit jamais. Qu'il soit immortel dans nos souvenirs! Et dans nos rangs faisons une éternelle place à l'ombre d'Ajax.

LA RUE D'ALCALA

Nous n'apprendrons à personne que la rue d'Alcala est la principale rue de Madrid. Touchant d'une de ses extrémités à la *puerta del Sol*, le grand carrefour de la ville, où à défaut de porte, on trouve du moins l'été le plus ardent soleil; de l'autre, aboutissant à la magnifique porte d'Alcala, après avoir traversé la promenade célèbre du Pardo et longé les fameux jardins du Buen-Retiro, cette large voie est en outre le chemin de la *plaza de Toros*, où, depuis quatre siècles, les picadors, les chulos et autres toreadors n'ont cessé de s'escrimer de temps à autre pour la plus grande joie du peuple madrileño.

On s'explique facilement, par la situation de la rue d'Alcala, comment elle est animée d'un mouvement perpétuel. Quoiqu'elle soit bordée par quelques édifices importants, par le ministère des finances, entre autres, et que les principaux hôtels s'y soient donné rendez-vous, elle doit beaucoup moins sa physionomie aux monuments qu'on y peut voir qu'à la foule bigarrée qui s'y presse à toute heure du jour.

La porte d'Alcala est la plus belle de la ville. C'est un véritable arc de triomphe destiné à perpétuer le souvenir de l'entrée du roi Charles III à Madrid, ainsi qu'en témoigne l'inscription latine gravée sur chacune de ses faces :

Au delà commence la route d'Aragon.

CHRONIQUE DU SPORT

CLÔTURE DES HIPPODROMES. — UN VAINQUEUR FAUX TEINT.

En France comme en Angleterre les courses de l'an de grâce 1868 sont enfin terminées; et ce n'est vraiment ni trop tôt, ni trop dommage! Quelques jours encore, et — après avoir commencé au beau milieu de février à Porchefontaine et à La Marche, par les courses dites du Printemps — l'année hippique, qui jadis s'arrêtait net aux courses d'automne, n'aurait fini en réalité qu'avec l'année selon l'almanach.

De l'autre côté du détroit comme de celui-ci, c'est sur des hippodromes de steeple-chases relativement nouveaux — et tous deux à quatre ou cinq kilomètres de la capitale — que, toute proportion gardée, s'est épanoui ce bouquet de couronnes. Mais bouquet final, il a été planté là à la manière de ceux dont les maçons ont l'habitude d'orner leurs constructions bien définitivement achevées.

De ces deux champs de courses, celui d'outre-Manche — c'est-à-dire le grand — celui de Croydon, n'était encore il y

hommes et chevaux avaient bien de la peine à se dépêtrer. Mais aujourd'hui — de même que toute piste anglaise — le cloaque a conquis ses droits au nom caractéristique de *turf*. Il est couvert de gazon, et maintenant sa vaste pelouse a le privilège de concentrer sur elle-même tout l'intérêt des steeple-chases d'automne.

L'autre — le petit — est le Vésinet, l'hippodrome bijou sorti plus récemment encore d'un inextricable bouquet de chênes. Ici la réunion finale nous a fait assister aux débuts de *Ronceraux*: devenu steeple-chaser, il paraissait, pour la seconde fois seulement, sur une piste à obstacles, ou plutôt pour la première, n'ayant guère fait que disparaître en culbutant le dimanche précédent à La Marche. Ce fils de *Ventre-Saint-Gris* et de *Lady-Nelson*, que nous avons vu au printemps de cette année gagner le prix d'Escoville au bois de Boulogne, a enlevé cette fois le prix de Consolation à la fulgurante allure des courses plates d'où il sort. Plantant là la demi-douzaine de ses concurrents, il a pris tout d'abord une centaine de mètres d'avance; et continuant ce jeu d'enfer, il a passé tous les obstacles, sans autre préoccupation pour lui-même (et pour Young qui l'a monté avec une effrayante témérité) que de retrousser un peu plus peut-être les longues foulées de son galop de *racer*.

On sait que *Ronceraux* — dont le nom ne peut manquer de retentir l'année prochaine — est sorti de l'écurie de M. le comte de Lagrange pour entrer dans celle de M. le comte d'Évry, son propriétaire actuel. Or, pendant que ce début signalait la clôture des hippodromes de ce côté de la Manche, pour leur clôture aussi sur la rive opposée, *Brick*, autre élève de M. le comte de Lagrange, a également couru d'une manière remarquable à Croydon. Acheté à M. de Lagrange par lord Stamford, qui l'a revendu à M. Morgan, *Brick* est arrivé second dans la grande course de haies nationale, et second aussi dans le Metropolitan steeple. Là il aurait même été probablement premier, si le parcours avait seulement eu cent mètres de plus, car à l'approche du but il a constamment gagné sur chaque foulée du vainqueur *Sir Thomas*.

En fait de nouvelles hippiques internationales, la *Société des steeple-chases de France* vient de s'entendre avec le *Grand national Hunt Committee*. Il a été convenu avec ce comité, dont la juridiction s'étend sur tous les steeple-chases d'Angleterre, que tout individu *disqualifié* en France, le serait *de facto* en Angleterre et *vice versa*. Alors il y a deux *gentlemen* que nous n'aurons pas l'honneur de voir sur nos hippodromes, car on écrit de Newmarket au *Journal du Haras* belge : « Le comité a disqualifié pour deux années M. X..., gentleman-rider, convaincu d'avoir empêché *Aurora* qu'il montait de gagner à Saint-Albans, en la faisant volontairement sortir de la piste. Il a disqualifié pour toujours M. N..., convaincu d'avoir fait courir un cheval sous un faux nom. »

Ah! si l'on disqualifiait tous les cavaliers — jockeys ou autres — qui font sciemment perdre leurs chevaux, à quelle désastreuse mise à pied n'assisterions-nous pas parfois! Quant à faire courir un cheval sous un faux nom, c'est plus difficile, voilà tout, et cependant on a fait plus fort que cela. On connaît la vieille histoire de ce brave curé de Bourg en Bresse qui avait acheté un joli bidet noir au marché. Mais l'ayant monté pour s'en revenir, il ne fut pas médiocrement

tère, il vit sa monture faire demi-tour et s'en aller seule tout droit à l'écurie. Cependant sa surprise fut bien plus grande encore lorsque, quelques instants après, le bedeau qui, remplissant accessoirement d'autres fonctions, s'était mis en devoir de laver le moricaud, arriva tout effaré; — d'une main il tenait une éponge imprégnée de noir, et de l'autre une poignée de crins provenant de la queue de son nouveau pensionnaire.

C'est que le fameux bidet noir n'était autre que le vieux cheval blanc, vendu quelques jours plus tôt par le curé lui-même à un intelligent maquignon; seulement celui-ci, l'ayant d'abord convenablement passé au cirage, avait orné la queue d'une addition fort en vogue aujourd'hui pour la coiffure des dames.

Qu'un honnête curé de campagne ait été victime d'une pareille ruse, à la rigueur cela se conçoit; mais l'aventure, qui date bien d'une soixantaine d'années, s'est renouvelée il y a vingt ans et dans des circonstances bien autrement audacieuses!

Dans une grande course anglaise de je ne sais plus quelle année, *Running-Rein*, magnifique poulain de trois ans, extraordinairement développé pour son âge, arriva le premier au but. Mais le vaillant athlète en fut pour ses frais de vigueur et ne reçut pas un rouge liard; car, informations scrupuleusement prises et après un sévère examen, le poulain *Running-Rein* se trouva n'être autre qu'un certain cheval nommé *Machabee*. Celui-ci, recourant à un art essentiellement de salon, avait su se rajeunir au moyen d'un habile maquillage, et un tatouage non moins habile devait le rendre tout à fait méconnaissable. Néanmoins, la fraude ayant été dénoncée, il va sans dire que le seul prix qu'il en retira fut d'être disqualifié.

Mais il en est des chevaux comme de ces hommes à expédients qui, après avoir fait un trou à la lune, sentent seulement le besoin de faire un petit voyage au delà de la frontière et reparaissent un beau matin, plus brillants, plus florissants que jamais. Aussi ce fils de *Gladiator* et de *Natiwa*, changeant de nom après son escapade, devint-il fameux sous celui de *Zanoni*, qui acquit plus tard une grande célébrité.

VOYAGE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

L'ouvrage considérable qui vient de paraître à la librairie Hachette est digne, par l'intérêt particulier du sujet, les rares qualités descriptives et d'observation de l'auteur, par sa luxueuse exécution typographique, autant que par le mérite exceptionnel des nombreuses et magnifiques gravures qu'il contient, cet ouvrage, disons nous, est digne d'attirer spécialement l'attention, parmi tous les livres illustrés que la fin de 1868 voit éclore.

Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, tel est le titre de cette publication qui n'a pas moins de douze cents pages et forme deux volumes grand in-quarto, illustrés de six cent vingt-six vues, types et paysages, par M. E. Riou, et accompagnés de vingt cartes gravées sur les dessins de l'auteur, M. Paul Marcoy.

Citer le titre de l'ouvrage, c'est exciter déjà la curiosité du lecteur. Et il est juste d'ajouter que M. Paul Marcoy n'a rien négligé pour lui donner pleine satisfaction. Cette campagne hardie d'exploration, de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, à travers l'immense continent de l'Amérique du Sud, si curieux et si peu connu, a fourni, au voyageur qui l'a entreprise, la moisson la plus abondante que l'on puisse imaginer. Descriptions des paysages et des villes, études sur les mœurs et l'anthropologie, renseignements nouveaux et précieux sur la minéralogie, l'histoire naturelle et la flore des pampas et des forêts vierges : tout cela est présenté et étudié avec un talent et une compétence qui ne seront pas moins appréciés par les savants que par les gens du monde.

L'itinéraire suivi par M. Paul Marcoy sillonne l'Amérique dans sa plus grande largeur. Après avoir débarqué, sur la côte du Pacifique, à Islay, l'auteur traverse les pampas et arrive aux villes récemment détruites par le cataclysme qui vient de jeter le désespoir et la consternation dans ce beau pays du Pérou.

Il visite Arequipa, Cuzco, la ville des Incas, redresse *de visu* les erreurs commises au sujet des édifices incas, traverse la Cordillère où il gravit les hauteurs les plus considérables que l'on puisse atteindre; puis, redescendant vers les plaines du Sacrement, il explore le fleuve des Amazones et ses nombreux affluents, au bord desquels il rencontre les missions catholiques établies par les Espagnols de la conquête. Il séjourne dans plusieurs de ces établissements où la religion catholique est enseignée selon le degré d'intelligence des néophytes indigènes.

Ces diverses scènes, grâce aux indications du voyageur et à ses nombreux croquis, naïfs mais vrais, ont fourni à M. Riou l'occasion de composer un livre des plus remarquables, où les épisodes les plus étranges se mêlent aux paysages les plus grandioses de la nature tropicale.

Les croquis, arrivés en France avec l'aventureux voyageur, avaient subi bien des vicissitudes. L'eau des rapides de l'Amazone les avait presque anéantis dans les nombreux naufrages que l'auteur avait subis pendant le cours de ce long et pénible voyage, d'où il est revenu aussi meurtri et malade que toutes les collections d'histoire naturelle qu'il rapportait.

C'est au milieu de cet ensemble de curiosités sans nombre,

costumes et d'armes aussi rares qu'originaux, qu'il a fallu trier, choisir, mettre en ordre, reconstruire et retrouver la nature, telle qu'elle était apparue aux yeux du savant voyageur, M. Paul Marcoy.

Ce travail de bénédictin, M. Riou a employé six années à le mener à bonne et heureuse fin, en se consacrant assidûment à son œuvre, tout en causant avec le voyageur chez lequel il puisait les renseignements nécessaires pour expliquer et compléter les documents par trop détériorés au milieu des péripéties du voyage. Parmi ces six cents dessins, nous en avons remarqué un certain nombre qui sont de véritables tableaux et qui peuvent lutter avec les grandes pages de Gustave Doré. Nous ne craignons pas que nos lecteurs trouvent cette appréciation trop élogieuse puisque nous avons la bonne fortune de pouvoir mettre sous leurs yeux deux magnifiques gravures détachées du *Voyage à travers l'Amérique du Sud*.

H. VERNOY.

LE TAUGH-A-BALLAGH

Une expédition nouvelle a quitté récemment l'Angleterre pour aller explorer encore, après tant d'autres, les contrées

L'expédition, sous les ordres du capitaine Faulkner, un ancien compagnon de Livingstone, compte faire entièrement le tour du lac Nyassa, puis celui du Tanganika, passer de ce dernier à l'Albert-Nyanza et, de là, descendre le Nil.

... construire une sorte de yacht à vapeur établi sur des données toutes spéciales.

Il était indispensable que ce petit bâtiment pût se monter et se démonter selon le besoin avec la plus grande simplicité; et que chacune des pièces fût assez légère pour que deux hommes suffisent à la porter dans les pays de montagnes ou à travers les taillis épais.

Les expériences faites avant le départ ont montré que les constructeurs, MM. Walpole, Webbet et Bewly, de Dublin, s'étaient fort bien tirés de cette difficulté.

... réunies entre elles par huit mille boulons à vis. Il a cinquante pieds de long et onze pieds de large sur six de profondeur. Sa consistance est de vingt tonnes, et il a trois pieds seulement de tirant d'eau.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DES MODES

Les magasins se parent pour les fêtes de Noël et du premier de l'an. On a du plaisir à admirer les étalages, les magasins de Paris ont un art merveilleux pour disposer les objets en montre, il ne faut point s'arrêter si l'on ne peut ou ne veut acheter car on s'abîme dans une contemplation pleine de charme et qui va jusqu'à la séduction; laissez-vous tenter, chers lecteurs et lectrices, et faites des heureux.

Quant à moi, humble chroniqueuse de la mode, je vais où me mène ma capricieuse patronne; je fais quelquefois beaucoup de chemin, agrandis le théâtre de ses exploits et rends tous les quartiers tributaires de ses fantaisies.

Voici trois jolies toilettes cueillies chez une illustre couturière qui se préparait à les expédier à Nice.

Robe de velours noir, jupe à traîne, sans garniture; robe de dessus relevée à la Camargo, celle-ci est en satin nuance capucine garnie d'un volant de Chantilly; le corsage de cette robe est à revers décorés de dentelle, les manches ont des volants séparés par des bandes de velours noir.

La seconde toilette, pour costume de sortie, a une jupe de dessous en pouit de soie bleue, ornée dans le bas par trois rangs de plissés imitant des petits volants de dix centimètres de haut. Un pardessus en forme de tunique complète cette mise; il est en faye noire avec garniture en bandes de velours et boutons-clous en jais; ces bandes de velours sont posées sur chaque couture; elles forment des bouclettes; le corsage plat à manche lisse se termine par une petite pelerine avec une garniture assortie.

La troisième toilette est pour le bal.

Robe de satin rose, jupe traînante, seconde jupe en tulle blanc bouillonnée; celle-ci est relevée à chaque lé par des touffes de boutons de rose qui ont de longues branches souples en feuillage. Le corsage drapé à des fleurs devant et sur les épaules, les bras sont nus. La ceinture en satin rose a ses pans décorés des mêmes fleurs.

Dans les toilettes de petites sorties les étoffes unies dominent, l'écossais devient commun, et on le délaisse parce qu'on l'a trop fait en tissus à bas prix. Les costumes en draps et en cachemire, en reps de laine ou cotelets sont ...

Le chapeau est de plus en plus petit, on l'entoure de dentelle pour envelopper un peu la figure, les cheveux sont placés de manière à faire autant de volume que possible, et les coiffures élevées sur la tête ont complètement remplacé les genres à l'antique qui ont eu une si grande vogue.

On parle très-sérieusement de porter de la poudre, et je ne serais pas surprise d'en voir la mode établie pendant la saison des réunions du grand monde.

Portons de la poudre si la mode l'exige, mais ne portons pas de perruque et soignons nos cheveux.

C'est quand on énerve sa chevelure en la torturant de toutes les manières qu'on fait tomber les cheveux.

Les pellicules qui se développent chaque jour lorsque les racines des cheveux souffrent amènent aussi très-promptement la calvitie. Les cheveux exigent des soins très-assidus et l'emploi journalier de très-bons cosmétiques.

L'*Eau* et la *Pommade vivifiques* sont proclamés très-efficaces pour la beauté de la chevelure; la pommade leur donne de la force, de la souplesse et du brillant, en même temps qu'elle les fait épaissir; l'eau détruit les pellicules et tient la tête dans un état excellent de propreté et de bien-...

Les amateurs des produits *Eau* et *Pommade vivifiques* doivent aussi connaître le cold-cream vivifique de la même fabrique; celui-ci conserve au teint son éclat et sa blancheur, en même temps il le préserve des rides et des gerçures. Ces trois produits hors ligne se trouvent chez M. Binet, rue de Richelieu, 29.

Comme étrennes utiles à offrir aux femmes qui ont le goût du travail et qui aiment à s'occuper elles-mêmes d'une foule d'objets de toilette, je proposerai la machine à coudre, et je suis certaine que nos chères lectrices goûteront volontiers ce genre de cadeau.

Je remarque dans les magasins de M. E. Brion, boulevard de Sébastopol, 106, les charmantes machines si bien nommées : *Véritables Silencieuses*; leur prix n'est pas élevé, car on a une machine avec ses accessoires et ses guides pour 225 fr.; tous les ouvrages peuvent être exécutés avec ce joli meuble, qui est tout à la fois une couseuse et une brodeuse, et peut devenir, entre des mains intelligentes, un trésor. Le travail n'est-il pas le premier bonheur, ne procure-t-il pas une foule de choses dont la jeunesse aime à se parer et qu'elle peut ne devoir qu'à sa propre industrie?

J'ai pensé, en voyant les gracieuses machines de la maison Brion, que mes jeunes lectrices ne seraient point fâchées de mettre les lignes que je trace en ce moment sous les yeux paternels... des bons parents qui veulent faire un cadeau d'un certain prix, sans cependant introduire dans la maison une futilité.

On peut trouver aussi mille objets d'étrennes dans ces charmants magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin.

On peut y choisir : des boîtes à ouvrage garnies avec élégance, des boîtes à gants avec les *gants Joséphine*, dont chacun connaît la haute réputation.

M. Ransons, aujourd'hui seul propriétaire des magasins de *la Ville de Lyon*, a inauguré la saison par une foule de nouveautés et des assortiments d'un goût exquis.

Voici donc un magasin à visiter longuement et en détail, car on y trouve tant de jolies choses d'utilité et de luxe, que le temps passe avec rapidité, mais sans être perdu. Tout à *la Ville de Lyon* mérite l'attention des femmes de goût soigneuses de leurs toilettes.

...

Mme Alice de Savigny, qui dirige nos courriers de modes depuis la création de *l'Univers illustré*, nous prie d'annoncer à nos lecteurs qu'elle ne travaille qu'à *l'Univers illustré* et à *la Glaneuse parisienne*, et qu'elle est étrangère à la rédaction de tout autre journal de modes.

AVIS AUX ABONNÉS

...

... le service de chaque numéro exige un travail préparatoire de plusieurs jours.

Il en résulte qu'il nous est devenu impossible de faire droit aux demandes de changement d'adresse reçues durant ce travail. Ajournées forcément à la semaine suivante, elles donnent lieu à des réclamations qu'il importe de prévenir.

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir au plus tard, savoir :

Le lundi pour les abonnements de Paris et le mardi pour ceux de la province et de l'étranger.

L'administration ne sera pas responsable des numéros envoyés à d'anciennes adresses, par suite de demandes tardives.

ECHECS

Solutions justes du problème n° 120 (*en retard*) : MM. A. M. de V..., à Rochefort; Cercle du Commerce, à Vergèze; A. J. (Charente-Inférieure); A. Chopel; Anne Frédéric, à Alger; un nom illisible, à Villefranche; Kassioph, à Besançon; Dubois, à Lille; Frachier et Pitot, professeurs au collége de Carpentras; Emile Osenberg, à Cette.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 121.

BLANCS.	NOIRS.
1. D. 3°CD.	1. P. pr. D (forcé).
2. F. 6°TD.	2. P. pr. F (forcé).
3. C. 6°FD éch. m.	3. . . . .

Solutions justes : MM. L. Maurice, Salon des Familles, à Saint-Mandé; Société de gymnastique, à Luxembourg; Paul Jozon; A. M. de V..., à Rochefort; Emile Lebeau, à Troyes; L. de B..., à Lorient; Henry Frau, à Lyon; Renard de Marnand; Moner, à Gerona (Espagne); H. Najotte, à Saint-Mandé; C. Pierson; L. Taxil; Anne Frédéric, à Alger; capitaine Charousset, à Toulouse; société d'amateurs, café Tillard, à Rouen; Kassioph, à Besançon; Emile Frau, à Lyon; Dubois, à Lille; A Moll, commandant du génie, à Haguenau; de la Brosse, à Avallon; Frachier et Pitot, professeurs au collége de Carpentras; E. Duchemain; Nedell; Duchâteau, à Rozoy-sur-Seire; Société philomathique, à Bordeaux; E. Lequesne.

PROBLÈME N° 12...

COMPOSÉ PAR M. BRAUNE



Les Blancs jouent et font ...

SOLUTION DU PROBLÈME N° ...

BLANCS.	NOIRS.
1. T. 6°FR. éch.	1. P. pr. T (meilleur).
2. P. 8°ED fait C.	. . . .
3. P. 8°FD, ou F. ... m.	. . . .

Solutions justes : MM. Moner, à Gerona (Espagne); L. de B..., à Lorient; Emile Frau, à Lyon; H. Najotte, à Saint-Mandé; commandant Thoier, à Nancy; A. J.. (Charente-Inférieure); A. M. de V..., à Rochefort; Emile Lebeau, à Troyes; Anne Frédéric, à Alger; T. Peraldi, à Bastia; J. G..., à Charleston; un nom illisible, à Villefranche; C. Pierson; capitaine Charousset, à Toulouse; société d'amateurs, café Tillard, à Rouen; A. Puyboyer, à Cussac; Kassioph, à Besançon; Dubois, à Lille; A. Moll, commandant du génie, à Haguenau; E. Duchemain; Henry Frau, à Lyon; Société de gymnastique, à Luxembourg; Duchâteau, à Rozoy-sur-Seire; Société philomathique, à Bordeaux; E. Lequesne.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui envoie l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.



LE *LAUGH-A-BALLAGH*, [illegible]

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES

PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS

DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

[illegible] **primes gratuites** [illegible] **cinquante francs.** — [illegible]

LES ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

[illegible] abonnement pour un an a le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac,** [illegible]

LES CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE MODERNE

[illegible] théâtre les plus [illegible] depuis [illegible]

[illegible] DEUX GRANDS ET BEAUX VOLUMES, [illegible] **Pansard;** — *Gabrielle*, d'**Émile Augier;** — *François le Champi*, de **George Sand;** — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet;** — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau;** — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils;** — [illegible] de **Theodore Barriere;** — [illegible] **Victorien Sardou;** — [illegible] de **Leon Laya;** — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin;** — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halevy;** — *le Supplice d'une femme*, de ***, ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About — Balzac — Anicet-Bourgeois — Casimir Delavigne — Camille Doucet — Alexandre Dumas — D'Ennery — Paul Feval — Leon Gozlan — Eug. Labiche — Lambert-Thiboust — Ernest Legouve — Felicien Mallefille — Aug. Maquet — Mery — Alfred de Musset — Henry Murger — Saint-Georges — E. Scribe — Fred. Soulie — Eugene Sue,** etc.

[illegible] tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément [illegible], elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps [illegible] à *l'Univers illustré*.

[illegible] les Œuvres de jeunesse de Balzac [illegible] pour frais de transport, et les deux ouvrages [illegible]

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris au [illegible] administrateur du journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

EN VENTE CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES

ÉDITEURS

rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

[illegible] — Prix : 1 fr. [illegible] *Peaux-Rouges et Peaux-Blanches*, par [illegible] — Prix : 1 [illegible] — Prix : 2 fr. [illegible] — Prix : 1 [illegible]

REBUS



[illegible]

ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

[illegible] année *l'Univers illustré* publie un almanach qui [illegible] de la façon la plus exacte et la plus attrayante un [illegible] complet des faits mémorables qui se sont accomplis [illegible] sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

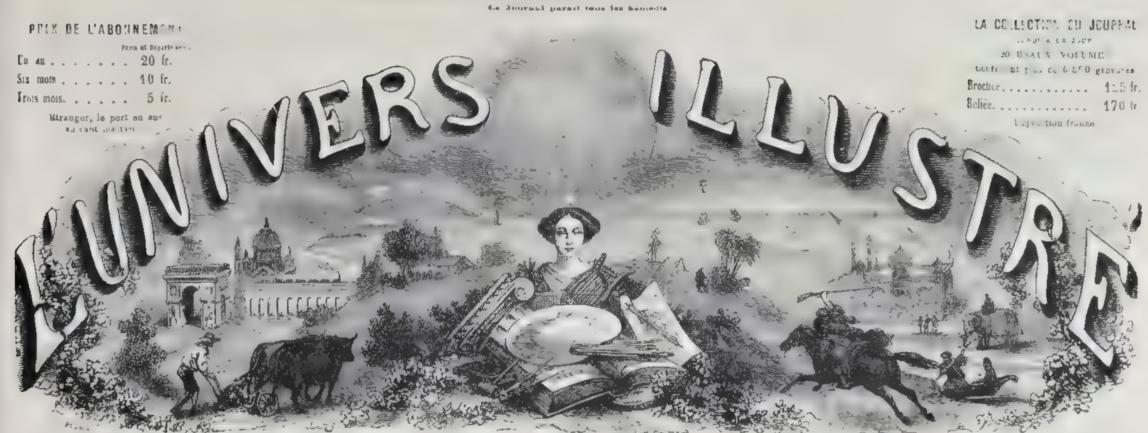
L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1869 (11e année), contient 64 pages de texte et 40 charmantes planches, dessinées par les premiers artistes et gravées avec le plus grand soin.

Le prix de cet almanach [illegible] exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 cent., pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert ; à la librairie Michel Lévy, 2 bis, rue Vivienne ; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : [illegible]

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE — LES ABONNEMENTS PARTENT [illegible]
Le Journal paraît tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
[illegible]
20 BEAUX VOLUMES
[illegible] 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 727 — 19 Décembre 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

[illegible]

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES

PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS

DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Les deux grands ouvrages que nous offrons en **PRIME GRATUITE** aux abonnés de l'**Univers illustré**: les **Œuvres de jeunesse de Balzac** et les **Chefs d'œuvre du théâtre contemporain**, formant quatre volumes in-quarto) ont été épuisés avec une rapidité qui a dépassé toute prévision. Pour satisfaire aux demandes qui continuent à affluer chaque jour, l'Administration de l'**Univers illustré** s'est décidée à faire exécuter immédiatement un nouveau tirage qui permet de délivrer pendant quelque temps encore ces **DEUX PRIMES GRATUITES**, dont la valeur en librairie n'est pas moindre de cinquante francs.

En même temps, et à l'occasion de la nouvelle année, l'Administration a fait, comme l'année précédente, mettre sous presse un nouvel et **SPLENDIDE ALBUM**, composé des

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

GRAVURE MODERNE

pour l'offrir également en **prime gratuite** aux abonnés de **l'Univers illustré.** Cet Album luxueusement imprimé par J. Claye, sur papier vélin satiné et élégamment relié et doré avec des fers spéciaux, ne contient pas moins de **CINQUANTE-SIX PLANCHES in-folio**, admirablement dessinées et gravées par les plus célèbres artistes. Cette collection, qui constitue une propriété spéciale et qui peut défier toute comparaison avec les plus brillantes productions de la typographie moderne, forme un **CADEAU DE JOUR DE L'AN** aussi artistique qu'attrayant.

En conséquence, jusqu'au

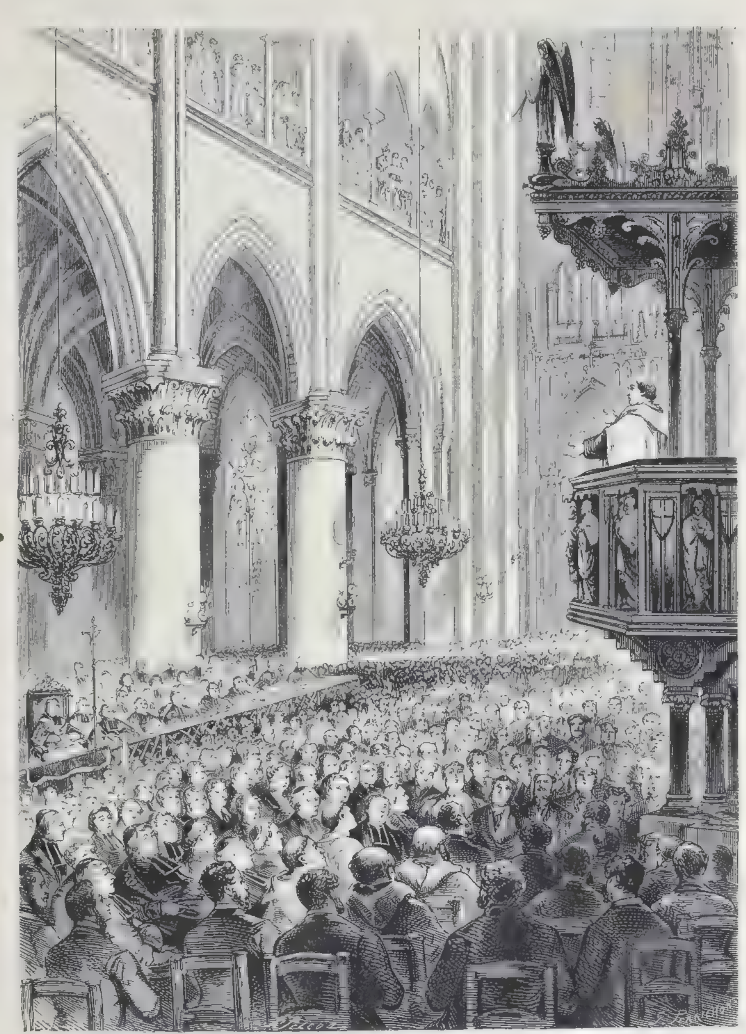
15 JANVIER 1869

Toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour un an, aura le droit de choisir gratuitement entre les deux primes suivantes :

1° **ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC** et **CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉÂTRE MODERNE**, formant 4 magnifiques volumes in-4°, avec de nombreuses gravures.

2° Le splendide Album des **CHEFS-D'ŒUVRE DE LA GRAVURE MODERNE**.

Pour recevoir l'une de ces primes **franco** dans **les départements,** il suffira d'ajouter 2 fr. au prix de l'abonnement, soit d'envoyer 22 fr. au lieu



UNE CONFÉRENCE DU R. P. HYACINTHE, A NOTRE-DAME DE PARIS [illegible]

de 20 fr. — Le port sera de 4 fr. pour la Corse et l'Algerie, lorsqu'il s'agira des **Œuvres de jeunesse de Balzac** et des **Chefs-d'œuvre du theatre moderne**. Quant à l'**Album**, dont les dimensions sont trop grandes pour qu'il puisse être expedie par la poste, il ne pourra être envoye que **non franco**, par la voie des messageries, à l'une ou l'autre de ces destinations.

Les primes pour l'etranger seront egalement expediees **non franco**, si on ne peut les faire retirer à Paris.

Les abonnements ou renouvellements d'abonnement de **6 MOIS** ne donnent droit qu'aux **Œuvres de JEUNESSE DE BALZAC**, dont le port est de 1 fr. 50 c. pour les departements, et de 3 fr. pour la Corse et l'Algerie. Cette prime, afferente aux **abonnements de six mois**, ne pourra en aucun cas être remplacee ni par les **CHEFS-D'ŒUVRE DU THEATRE MODERNE** ni par les **CHEFS-D'ŒUVRE DE LA GRAVURE MODERNE**.

Enfin, ceux de nos abonnes qui ne croiraient pas devoir renouveler leur abonnement annuel ou qui auraient choisi la première prime, pourront, s'ils le désirent, recevoir **franco** les **CHEFS-D'ŒUVRE DE LA GRAVURE MODERNE**, [illegible] **HUIT FRANCS**, [illegible] **VINGT FRANCS** [illegible] l'Algerie et les pays etrangers sont toujours exceptés de cet envoi **franco**

SOMMAIRE

TEXTE : Le Monde et le Théâtre, par Gérôme. — Bulletin, par [illegible]. — Valentin, le maître d'école (suite), par Henri Conscience. — Kiel, par F. R. — Champs et Jardins, chronique villageoise par [illegible]. — La Giralda, à Séville, par R. Bryon. — Causerie scientifique, par Sam. Henry Berthoud. — Causerie gastronomique, par Max Kline. — Courrier du Palais, par Maître Guérin. — *La Cassette des sept amis*, par X. Dachères. — Établissement de Fray-[illegible] Liebig, par H. Vernoy. — Impressions de voyage en Circassie (suite), [illegible] Savigny. — Le Rhinocéros à deux cornes, par Henri Muller. — [illegible].

GRAVURES : Une Conférence du R. P. Hyacinthe à Notre-Dame. — Théâtre de la Gaîté : Scène principale de *la Madone des Roses*, drame de M. Victor Séjour. — Nouveau manège du Palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées. — La rade de Kiel, dans le duché de Holstein. — Distribution de pain aux pauvres d'Augerville, le jour des obsèques de M. Berryer. — Funérailles de M. Berryer, à Augerville. — La Giralda, campanile de la cathédrale de Séville. — M. Empis, de l'Académie française. — Établissement de Fray-Bentos, dans l'Uruguay, pour la fabrication de l'extrait de viande Liebig. — *La Cassette des sept amis* (cinq gravures). — Le Rhinocéros à deux cornes de la haute Nubie. —

LE MONDE ET LE THÉATRE

Est-ce l'hiver ? Est-ce le printemps ? — Paradoxe de la chute des feuilles. La dernière série de Compiègne. — Inauguration des bals de l'Opéra. — Les perturbations atmosphériques en Suisse et ailleurs. — Entente cordiale de l'Etna et du Vésuve. — Conseils aux touristes pour l'ascension de ce dernier volcan. — Une cueillette dans le *Journal de Genève*. [illegible] [illegible] —[illegible]ieurs. — Terrible alternative. — Invitation aux cérémonies funèbres. *L'honneur se rendra*. — Cour de cassation : affaire Lesurques. — L'un ou l'autre. — Si ces deux arrêts étaient inconciliables. — Opinions du rapporteur et du procureur général. — Renvoi au confrère du Palais. — Bilan nécrologique de la semaine. — M. Empis. — Une pièce pour deux académies. — Une façon de gagner son loyer. — Le trente-deuxième [illegible]. — Carmouche. — Charles Bataille. — L'événement théâtral de la semaine. — Comédie-Française : Début de Mlle Reichem[berg].

Est-ce l'hiver, est-ce le printemps qui commence à poindre? — Almanach à part, on pourrait aisément s'y tromper. La brise est tiède. Le soleil, illuminant gaiement le ciel bleu, alterne avec de petites pluies douces et fines comme des rosées. Pas une fourrure, pas un bouquet d'hermine où ce maître ne s'est encore montré sur les epaules des reines de la mode. La campagne garde ses hôtes, peu empressés de revenir fouler le bitume parisien; une sorte de sève printanière circule dans la nature, agite les cerveaux et fait eclore une pousse de feuilles nouvelles. Hier, c'était *le Public* de M. Dréolle; aujourd'hui, c'est le *Paris* de M. de Pène; demain, ce sera *la Presse libre* de M. Malespine. Qui donc a emis ce paradoxe que l'automne était la saison de la chute des feuilles?

Vous me direz que ce sont là des feuilles des quatre saisons, que la dernière série de Compiègne vient de plier bagage et qu'enfin — signe plus certain encore de l'hiver qui s'approche — l'affiche nous annonce pour après-demain soir le premier bal masqué de l'Opera. Oui, c'est le samedi 19 décembre — retenez la date — que le carnaval inaugure sa rentrée sous la conduite de Strauss, son premier ministre. On transpirera pas mal ce soir-là dans la salle de la rue Le Peletier, et, pour peu que la temperature continue, on ne risquera rien de faire jouer les ventilateurs.

Ce sera, ou jamais, le cas de dire qu'on dansera sur un [illegible].

~~~ [illegible] festent en Suisse. Après des ouragans épouvantables, des tempêtes de neige qui, dans les premiers jours de novembre, [av]aient abattu des milliers d'arbres et semblaient annoncer un hiver rigoureux, la température s'est ramollie tout d'un coup et le thermomètre s'est mis à remonter avec fureur. L'autre jour, à Genève, il atteignait onze degrés au-dessus de zéro. « C'est là, écrit un indigène de cette localité, un fait rare et dont, de mémoire d'homme, on ne se souvient pas. »

Il est certain qu'il y a quelque chose de détraqué dans [illegible] avec une fréquence peu rassurante, et voici que l'Etna et le Vésuve, qui jusqu'à ce jour avaient vécu indépendants l'un de l'autre, paraissent depuis peu vouloir se mettre d'accord.»

Ce sont les propres paroles du professeur Palmieri qui, vous le savez, connaît son Vesuve aussi à fond que le sylvain Dennecourt la forêt de Fontainebleau.

[illegible] boucler ses malles et d'aller constater cette union touchante.

A ceux qui se proposent *d'ascender* le Vésuve, je donnerai en passant quelques conseils qui ne leur seront pas inutiles.

Contrairement à l'usage général, qu'ils s'arrangent de faire [illegible] avant le lever du soleil.

Qu'ils evitent de tomber dans les griffes de l'aubergiste de Pompeï, un vieux farceur dont l'entente cordiale avec les guides devra leur être suspecte.

Qu'ils se gardent egalement de l'auberge principale de Torre del Annunziata, celle où, suivant les guides, descendent tous les souverains, et où ils trouveront plus de moustiques que de têtes couronnees.

Qu'ils se defient des amis perfides et des agreables mystificateurs qui leur assureront que le Vesuve est en eruption, et qui leur feront prendre pour la fumée du monstre un simple nuage coloré par le soleil.

Qu'ils ne s'en rapportent sur ce dernier point qu'au témoignage de leurs yeux.

Si le touriste est seul et qu'il ne tienne pas à être rançonné par les bandits sans ouvrage qui s'ebattent sur le cône et qui chercheront à lui imposer leurs œufs cuits dans les crevasses, leur faux lacryma-christi, leurs cailloux du Vésuve, leurs bretelles pour le tirer et leurs épaules pour le porter, — qu'il se munisse d'une forte trique, ou mieux encore, d'un joli revolver.

Et même cette precaution prise, qu'il ne se risque sur le bord du cône qu'en laissant, entre lui et ses serviteurs officieux, une distance respectueuse

~~~ [illegible] le *Journal de Genève* deux ou trois annonces assez curieuses. [illegible] le théâtre de cette ville — une affiche assez corsée, comme vous allez voir :

1° LE MOUSQUETAIRE DU ROI,
drame nouveau en cinq actes et six tableaux.

2° LA DAME BLANCHE,
opéra-comique en trois actes.

3° PARIS VENTRE A TERRE,
vaudeville nouveau en trois actes.

Il est vrai que le commencement du spectacle est indiqué pour six heures un quart; mais à moins de supprimer dans *la Dame Blanche* la musique comme nuisant à l'intérêt de l'action, je me demande à quelle heure le public sera rentré chez lui.

De rudes estomacs, ces Genevois, pour absorber, en une soirée, une pareille bouillabaisse théatrale. Un Parisien en aurait une indigestion.

Autre annonce :

MONTAGNE A VENDRE

« L'hoirie de M. B. B... offre à vendre la montagne du Mont-de-Baulmes dessus, de la contenance au cadastre de 44,600 toises, ayant un joli chalet, avec quatre chambres et une cuisine. Vue magnifique, etc. »

Montagne à vendre, est-ce que cela ne vous fait pas rêver? N'aimeriez-vous pas mieux, par exemple, avoir une montagne à vous qu'une maisonnette à Asnières, comme celle que vient d'acheter la *diva* du bock-bier? Et encore, au prix où Théresa a payé sa bicoque — la bagatelle de vingt-cinq mille francs — ce n'est pas une montagne que l'on aurait, mais une chaine tout entière, avec des glaciers par-dessus le marché.

Quelque chose de ravissant, c'est la réclame suivante :

« *Le Rationaliste*, au moment d'entrer dans sa huitième année, se recommande aux personnes qui veulent se rendre compte de leurs opinions en matière de religion. »

En d'autres termes :

Vous tous à qui je m'adresse, vous êtes un tas de brutes. Vous avez embrassé une religion et vous seriez bien embarrassés de dire pourquoi celle-ci plutôt que telle autre. Quand vous choisissez une paire de bottes, vous savez pourquoi : c'est parce qu'elles ne sont ni trop justes, ni trop larges, ni trop longues, ni trop courtes, que l'empeigne est douce et [illegible] ligion, vous y avez mis moins de façon. Vous ne comprenez pas le premier mot de vos catechismes, de votre dogme, de vos evangiles, de votre liturgie. Prenez mon ours, c'est-à-dire mon journal, et vous apprendrez tout cela. Vous vous rendrez compte de vos opinions — qui, à vrai dire, n'en sont pas, — et si la conversation tombe sur ces matières delicates, vous ne serez pas dans l'alternative de debiter des sottises ou de rester la bouche close comme un candidat *collé* à son premier examen.

C'est peut-être vrai cela, mais fichtre! ce n'est pas flatteur pour les abonnés du *Rationaliste*.

Continuons à depouiller le *Journal de Genève*.

« SOCIÉTÉ DES MAITRES COIFFEURS

[illegible] sociétaires qu'ils doivent lui envoyer la liste de leurs mauvais payeurs avant le 15 decembre. »

Que signifie cet avis comminatoire? Quel châtiment attend les debiteurs mis à l'index par la Societe?

Se bornera-t-on, comme l'avait essaye il y a quelques années une coalition de commerçants, à clouer leurs noms au pilori de la publicité?

Ou bien, chaque fois qu'ils presenteront leur menton au rasoir du barbier ou leur tête aux ciseaux du coiffeur, se verront-ils exposés à des estafilades ou à des coupes sombres et fantaisistes à travers leur chevelure?

Je ne sais; mais, à coup sûr, ceci cache un mystere, — comme il est dit dans *la Dame Blanche* susnommee, — et les mauvais payeurs feront prudemment, je crois, de ne pas affronter le fer de leurs creanciers.

Pour en finir avec cette battue à travers la presse suisse, je transcris la formule d'invitation en usage dans les cantons de Vaud et de Genève pour les ceremonies funèbres :

« Les amis et connaissances de Mme X..., decedée en son domicile, etc., sont priés de vouloir bien assister à son convoi funèbre. Le depart aura lieu à midi, et l'honneur se rendra au retour devant la maison mortuaire. »

J'aime assez : l'honneur se rendra. Il y a là quelque chose qui correspond à ce sentiment de respect qui fait se decouvrir les plus incredules devant un cercueil qui passe.

~~~ Au moment où j'écris ces lignes, la cour de cassation delibere sur la rehabilitation de Lesurques.

Vous tous qui me lisez et qui n'avez pas eu vent encore de ces debats, vous pensez sans doute que ce n'est là qu'une [illegible] La rehabilitation de Lesurques n'a-t-elle pas pour elle le cri populaire? N'est-elle pas prononcee moralement depuis longtemps, et n'est-ce pas justement pour lui donner une consecration juridique qu'une nouvelle loi a éte introduite dans nos codes et votee tout d'une voix par nos assemblees legislatives? Est-il possible que la famille Lesurques soit frappee une seconde fois et devienne la victime de cette même loi qui devait lui rendre l'honneur? A quoi bon alors l'avoir bercee de fausses esperances et ne lui avoir pas laissé au moins le benefice des sympathies unanimes dont elle etait en possession?

Ces considerations, si graves qu'elles soient, n'ont pas emu M. le procureur general Delangle, qui a conclu, resolument — je dirais cruellement si je ne parlais pas d'un magistrat — au rejet de la demande.

A ses yeux, les deux decisions qui ont condamne Lesurques et Dubosc ne sont pas inconciliables comme on le pretend. La première, l'arrêt de l'an IV, dit que Lesurques a pris une part directe et matérielle à l'assassinat du courrier de Lyon; la seconde, l'arrêt de l'an IX, dit que Dubosc a seulement aidé et assisté les auteurs du crime, — et cette diffé-
~~~

rence de qualification suffit pour que la cour de cassation se déclare incompétente.

« Peu importe l'opinion publique surexcitée par des publications habiles et par un mélodrame qui a dû son succès à la critique qu'il semblait faire de nos institutions sociales. Quant à la loi nouvelle, elle a été inspirée, sans doute, par un sentiment d'humanité; mais la justice ne doit pas subir les entraînements du cœur. La famille Lesurques elle-même a-t-elle intérêt à recommencer ce mystérieux et difficile procès? Se demander aujourd'hui si Lesurques est coupable ou innocent, n'est-ce pas rouvrir imprudemment des plaies que le temps a cicatrisées? Notre législation ne poursuit pas les morts dans leur tombeau; or, quand les condamnés de la justice humaine ont comparu devant une autre justice, le mieux n'est-il pas de se résigner, surtout quand les faits restent enveloppés de voiles que nous ne pouvons soulever?... »

[illegible] réfutées à l'avance par l'avocat de la famille Lesurques et par l'éminent rapporteur, M. Faustin Hélie.

Il faut observer d'abord que Lesurques n'a pas été condamné comme auteur du crime, mais comme y ayant participé. Les deux déclarations ne se heurtent donc pas à la rigueur. L'inconciliabilité légale n'existât-elle pas dans les mots, qu'importe, si elle existe dans les choses! Or, de l'examen des faits et de la procédure, il résulte que pour un assassin, il y a eu deux condamnés, Lesurques et Dubosc.

Sept condamnations à mort ont été prononcées et exécutées dans l'affaire du courrier de Lyon.

[illegible] tions et participé au partage.

Dutrochat, de son aveu, avait pris place à côté du courrier et l'avait assassiné avec l'assistance de quatre cavaliers.

Sur ces quatre cavaliers, trois ont été reconnus avec certitude : Vidal, Roussi et Courriol. Quel était le quatrième de la bande? — Les[illegible]

« Il est certain, a dit M. le rapporteur, que l'un *ou* l'autre en *faisait* partie, car sans cela ils n'auraient pas été quatre; mais ils ne peuvent en avoir fait partie l'un *et* l'autre : il n'y avait place que pour *un*, la bande n'étant composée que de quatre... C'est Lesurques ou Dubosc qui *avait* les cheveux blonds, c'est Lesurques ou Dubosc qui *est* arrivé le premier à Montgeron, qui a raccommodé à Lieursaint, avec du fil, son éperon cassé, qui *s'est* prononcé avec Vidal... »

Voilà qui, pour moi, me paraît limpide.

Je m'arrête, et je laisse à mon confrère du Palais le soin de vous donner, avec l'arrêt de la cour, le dernier mot sur le fond de cette dramatique affaire, de ce procès légendaire [illegible]

--- Un nouveau fauteuil est vacant à l'Académie française. [illegible] succomber à la maladie qui l'avait frappé, il y a trois ans, et qui, de plusieurs mois déjà, ne laissait plus d'espoir de guérison.

M. Empis était un honnête homme et un littérateur estimable, dans la meilleure acception du mot. Ses premières œuvres datent de la Restauration. Il débuta dans la carrière dramatique par des livrets d'opéra, dont le moins oublié est *Vendôme en Espagne*, où il eut Hérold pour collaborateur musical. En même temps il entrait dans l'administration de la liste civile. De la maison de Charles X il passa dans celle de Louis-Philippe, où la révolution de 1848 le trouva chef de division et surintendant des bâtiments de la couronne.

En 1830, sa réputation comme auteur dramatique était déjà sérieusement établie par divers ouvrages représentés à l'Odéon, parmi lesquels *Lambert Simnel*, *l'Agiotage* et surtout *la Mère et la Fille*, un des meilleurs drames de ce temps-ci, fait en collaboration avec Mazères. On se rappelle à ce propos le mot attribué à M. Villemain lorsque Mazères se présenta à l'Académie où M. Empis avait pris place quelque temps auparavant, en 1847. Comme, parmi les titres qu'il invoquait, Mazères nommait *la Mère et la Fille* :

— *La Mère et la Fille?* dit M. Villemain. Attendez donc. Est-ce que nous n'avons pas déjà reçu quelqu'un pour cette pièce?

M. Empis donna encore au théâtre d'autres ouvrages, la plupart joués sur la scène de la Comédie-Française : — avec Mazères : *la Dame et la Demoiselle*, *l'Ingénue à la cour*, *Une Liaison* : — seul : *Lord Novart*, *l'Héritière*, *Julie ou une Séparation*, *Un Coup de partie*. Les qualités de ces dernières pièces, les seules où l'on puisse juger de la mesure exacte de son talent, sont l'observation, la logique, le sentiment de la scène et de la situation dramatique. La partie faible est le style [illegible] sans éclat.

Ce qu'il a fait peut-être de plus remarquable est une suite de scènes historiques dialoguées intitulées : *les Femmes de Henri VIII*. Il y a là plus d'allure et plus de nerf que dans ses pièces représentées.

Celles-ci ne furent pas toujours heureuses : c'était, disait-on, avec terreur que le comité voyait arriver M. Empis un manuscrit à la main. Le manuscrit néanmoins était reçu.

— Que voulez-vous! disaient les sociétaires, il faut bien gagner notre loyer!

Pour comprendre ceci, il faut savoir que le Théâtre-Français, locataire du roi Louis-Philippe, avait l'habitude de solliciter chaque année une remise sur ses loyers, qu'il obtenait presque toujours, grâce à l'obligeante intervention de M. Empis.

En 1856, M. Empis fut nommé administrateur de la Comédie-Française, en remplacement de M. Arsène Houssaye. Il y resta jusqu'à la fin de 1859, époque à laquelle il eut pour successeur M. Édouard Thierry. Comme compensation, il reçut la place d'inspecteur général des bibliothèques, qui fut créée exprès pour lui.

Dans son court passage à la Comédie-Française, il se signala par sa fermeté, par un amour de l'ordre, de la régularité et de l'exactitude qu'on lui reprocha parfois de pousser à l'excès. Avec des manières brusques, du caractère vif et emporté, une tête qui prenait feu à la moindre contradiction, c'était au demeurant un excellent homme. Ce qui lui manquait surtout, c'était la souplesse nécessaire dans ce poste délicat.

On sait qu'il quitta la Comédie-Française sur une question où il crut, trop facilement peut-être, sa dignité engagée.

Au physique, M. Empis était un homme de grande taille, aux traits réguliers, à la figure colorée et imberbe, dont le teint animé tranchait avec les cheveux blancs qui l'encadraient. Avec cela, comme je l'ai dit, une vivacité d'allures, une impétuosité de mouvements qui le faisaient paraître plus jeune que son âge.

Il était né à Paris, le 17 mars 1795. Il est mort pauvre, après avoir passé par des positions importantes, où il eût été facile à d'autres moins scrupuleux que lui de s'enrichir.

Le fauteuil qu'il occupait à l'Académie française portait le numéro 32. Avant M. Empis, il a eu pour titulaires Racan, Cureau de la Chambre, La Bruyère, l'abbé Fleury, J. Adam, Séguy, de Rohan-Guéménée, Devaines, Parny et de Jouy.

--- Encore deux deuils littéraires à porter au bilan nécrologique de cette semaine.

A deux ans près, Carmouche était le contemporain de M. Empis. Comme lui, il avait suivi, mais dans un rang plus modeste, la carrière du théâtre. J'ignore s'il aborda nos deux grandes scènes : en tout cas, il n'y laissa pas de traces. Où son nom et son talent restèrent longtemps attachés, ce fut au boulevard, aux Variétés, au Vaudeville, au Gymnase. Parmi ses succès dans le mélodrame, il faut citer *les Deux Forçats* et *la Pie voleuse*. Mais il fut surtout un vaudevilliste et un vaudevilliste fécond. Dans ses œuvres légères, dont le nombre dépasse la soixantaine, il eut pour collaborateurs Scribe, Mélesville, Dumersan, Brazier et tout l'état-major du *Caveau*. Il tournait agréablement le couplet et le vers spirituel dans le goût du XVIII[e] siècle. L'avénement du drame et de la comédie moderne l'avait depuis longtemps déjà relégué dans la réserve, et il ne comptait plus dans ces dernières années que comme un auteur honoraire.

« Dans un duel qu'il eut, dit Paul Foucher, la balle de son adversaire glissa sur la boucle de son chapeau. Ce bonheur frontal dut l'engager à se marier. Il épousa Jenny Vertpré, délicieuse miniature, charmante actrice, et dont la conversation était plus fine encore, si c'est possible, que le jeu. Une indépendance d'habitudes et la diversité des goûts les séparèrent; mais ils restèrent toujours unis de loin par une certaine sympathie, par de l'estime mutuelle. Ce fut, comme on l'a dit, « une séparation sans nuage. »

A peine s'il a été malade, et la mort est venue le surprendre, malgré ses soixante et onze ans, encore plein de force et de santé.

--- Lorsqu'elle est venue frapper ce pauvre Charles Bataille, il y avait plusieurs mois déjà qu'il se survivait à lui-même. Il avait quarante ans et il était loin encore d'avoir donné sa mesure. C'était un vrai tempérament littéraire, bizarre, indépendant, inégal, rocailleux parfois, mais pétillant de verve, et d'originalité. Les lecteurs de *l'Univers illustré* qui voudront avoir une idée du talent de Charles Bataille peuvent se reporter au Salon qu'il y fit, il y a quatre ans, en l'absence de notre collaborateur, Jean Rousseau.

Il avait abordé le théâtre avec *l'Usurier de village*, — un drame vigoureux, où il eut Amédée Rolland pour collaborateur, — et le roman avec *Antoine Quérard*, qui contient des qualités de maître. Le reste de son œuvre est éparpillé dans vingt journaux, où il prodiguait au hasard les bribes de sa moisson journalière. Peut-être en réunissant avec *Antoine Quérard* quelques-uns de ses articles — vers ou prose — dont plusieurs sont exquis, y aurait-il matière à deux volumes qui seraient recherchés des artistes et des littérateurs.

Que si vous êtes curieux de connaître la maladie dont est mort Charles Bataille, relisez la terrible préface d'Alexandre Dumas fils sur les cerveaux surmenés et les forçats du travail quotidien.

--- L'événement théâtral de la semaine, c'est le début d'une fillette de quinze ans. Mes lectrices la connaissent déjà : je la leur ai présentée à l'époque où elle remporta au Conservatoire son premier prix de comédie. M[lle] Reichemberg — retenez ce nom-là, qui sera célèbre un jour — est la plus adorable ingénue que le Théâtre-Français ait vue depuis M[lle] Mars. Une tête fine et intelligente encadrée dans une abondante chevelure d'or, des yeux d'un bleu clair où respire la candeur du premier âge, une voix douce et pénétrante, un jeu simple et charmant, exempt d'affectation et de maniérisme, voilà le portrait en raccourci. C'était bien là l'Agnès de Molière, incarnée et vivante. Ce qu'elle doit au juste à chacun de ses excellents professeurs, Regnier et M[me] Madeleine Brohan, je ne saurais le dire; mais, ne leur déplaise, elle doit encore plus à la nature. Et c'est là ce qui distingue M[lle] Reichemberg de ces poupées mécaniques, instruites à dire « le petit chat est mort, » comme celles du boulevard à dire « papa et maman. »

Son triomphe a été complet. Le public ravi l'a rappelée tout d'une voix — en compagnie de Delaunay, exquis dans le rôle d'Horace où il défie tous les souvenirs et toutes les [illegible]

Après *l'École des femmes* on donnait *les Fâcheux* avec Coquelin, qui s'y est montré étourdissant de brio, de verve et d'originalité.

Une belle et bonne soirée pour la Comédie-Française.

[illegible]

BULLETIN

Le R. P. Hyacinthe continue avec le même succès ses conférences à Notre Dame. Dimanche dernier, une immense affluence se pressait, comme de coutume, dans l'enceinte de la vieille métropole. M[gr] l'archevêque de Paris assistait à la conférence. L'orateur a pris pour sujet de ses discours l'Église, considérée au double point de vue de la durée et de l'étendue de la place qu'elle occupe dans l'histoire. Plusieurs passages de la dernière conférence, par exemple le commentaire éloquent et hardi de la parabole du Samaritain et l'hommage que le R. P. Hyacinthe a rendu aux grands « chrétiens » d'Angleterre, ont produit sur l'assistance la plus vive impression.

Dimanche dernier a eu lieu la séance publique annuelle de [illegible]

M. Lehmann, président, a ouvert la séance par un discours dans lequel, après avoir apprécié la situation de l'art contemporain, il a nommé les lauréats des différents concours.

Le prix Deschaumes, qui a pour but de venir en aide « à un jeune artiste de talent, vivant dans une parfaite union avec une ou plusieurs sœurs », a été attribué à M. Paul Blondel.

Le prix Lambert, qui doit soulager des infortunes imméritées, a été partagé entre trois candidats : M[me] Caron, veuve du graveur; M. Walcher, statuaire, et M. Louis Lamothe, [illegible]

Les deux prix du baron de Trémont, destinés à ceux qui, ayant obtenu le prix de Rome, manqueraient de travaux à leur retour d'Italie, ont été décernés à M. Hiolle, statuaire, et Léonce Cohen, compositeur de musique.

M. Danela, musicien, a obtenu le prix Chartier.

Le prix Bordin n'a pas été décerné. Une mention honorable a été seulement accordée au mémoire qui porte le n° 3.

Le prix fondé par M[lle] Leclère, sœur de l'ancien membre de l'Institut, a été remporté par M. Scellier.

M. le président a ensuite indiqué le programme du concours pour 1869 et a annoncé une nouvelle donation, le prix Troyon, fondé par la veuve de l'illustre paysagiste.

M. Beulé, secrétaire perpétuel, a prononcé l'éloge de M. Hittorff.

L'exposition des ouvrages des artistes vivants aura lieu au palais des Champs-Élysées, du 1[er] mai au 20 juin 1869. Elle sera ouverte aux productions des artistes français et étrangers.

[illegible] six heures du soir. Passé cette époque, aucune œuvre ne sera reçue.

Aucun sursis ne sera accordé, pour quelque motif que ce soit. En conséquence, toute demande de sursis sera considérée comme non avenue et laissée dès lors sans réponse.

L'admission des ouvrages présentés par les artistes [illegible] prononcée par le jury composé, pour les deux [illegible] de membres nommés à l'élection; pour le dernier tiers, [illegible] membres nommés [illegible].

Auront seuls le droit de prendre part à l'élection les artistes déposants membres de l'Institut, décorés, médaillés ou ayant eu un ou plusieurs ouvrages admis à l'une des précédentes [illegible] expositions, celle de 1848 exceptée.

Le vote aura lieu le 22 mars, de dix heures du matin à quatre heures du soir, au palais des Champs-Élysées; il sera clos à quatre heures, et le dépouillement [illegible] immédiatement après la fermeture du scrutin. Les urnes seront ouvertes par le surintendant des beaux-arts en présence des artistes déposants qui auront présenté leur récépissé.

[illegible] du musée de Versailles [illegible] nouveaux bustes en marbre [illegible].

Parmi ces bustes, [illegible] tiques et scientifiques, on distingue ceux de Béranger, du compositeur Lesueur, du peintre [illegible], du sculpteur Rude, du philosophe Azaïs, de l'orientaliste Champollion, de l'illustre Arago, des économistes Duquesnoy et Richard Cobden, des chimistes Gay-Lussac et Pelletier, de l'archevêque de Paris Denis Affre, du duc de Larochefoucauld, et enfin ceux de plusieurs amiraux et généraux contemporains.

Voici quelques détails sur le banquet donné au Grand-Hôtel, par les membres du barreau de Paris, aux avocats étrangers venus pour assister aux obsèques de Berryer.

Plus de trois cents convives y assistaient. Aux premiers rangs, à côté de M. Grévy, des anciens bâtonniers et des membres du conseil, étaient placés: MM. Huddleston, juge-avocat de la flotte anglaise; Cole et Anderson, conseillers de la reine, composant la délégation anglaise; Rolin, bâtonnier de Gand et ancien ministre (Belgique); Aurélien de Sèze, bâtonnier de Bordeaux; de Massy, bâtonnier d'Orléans; de Massy, bâtonnier d'Orléans; Ventavon et Michel Laduchesse, anciens bâtonniers de Grenoble; Marcet Barth, bâtonnier de Pau, Lorion, bâtonnier de Bourges.

M. [illegible] toast aux délégués des barreaux étrangers et de province. MM. Huddleston et Rolin lui ont répondu au nom des barreaux anglais et belges. M. Jules Favre a ensuite pris la parole.

On écrit de Londres que le concert donné vendredi dernier par la Société de musique sac[illegible] *[illegible] society*, en l'honneur de Rossini, avait attiré une foule immense. Rien d'imposant comme le coup d'œil d'Exeter-Hall, avec ses trois mille spectateurs et ses sept à huit cents exécutants. Ce soir-là, les artistes et une grande partie du public s'étaient mis en deuil, et il paraît que l'émotion a été on ne peut plus grande, lorsqu'à la première mesure de la marche de *Saül*, la salle entière s'est levée spontanément et a écouté, debout, cette page sublime de regrets et de douleurs.

Immédiatement après est venu le *Stabat Mater* du maître, dont tous les morceaux ont été applaudis avec enthousiasme, surtout le duo: *Quis est homo*, admirablement chanté par M[mes] Sainton-Dolby et Rudersdorff; l'*Inflammatus*, par cette dernière, et le *Pro peccatis*, par Tagliafico, qu'on entendait pour la première fois à la Société des concerts.

C'est le *Requiem* de Mozart qui a terminé cette soirée, qui avait un caractère incontestable de sincérité, de respect et de grandeur.



THÉATRE DE LA GAITÉ. [illegible] *[illegible] DES ROSES* [illegible] tes et neuf tableaux,
[illegible] M. Victor Séjour. [illegible] M. [illegible]

Nous avons annoncé déjà que l'on établissait, pour la saison d'hiver, un immense manège couvert au Palais de l'Industrie des Champs-Élysées. Ce sera à coup sûr un lieu de rendez-vous où l'élégant monde sportique aimera à se retrouver, quand la pluie et les frimas lui interdiront les allées du bois de Boulogne. Et combien de piétons profiteront aussi de la circonstance pour aller, moyennant une bien légère rétribution, admirer les évolutions hippiques des élégants cavaliers et des belles amazones! [illegible] que nous [illegible] très-fidèlement l'aspect actuel du grand manège du palais de l'Industrie.

D'après un rapport sur la taxe des pauvres et sur le paupérisme en Angleterre, publié par ordre de la Chambre des communes, le nombre des pauvres secourus, au dernier jour



NOUVEAU MANÈGE DU PALAIS DE L'INDUSTRIE, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. [illegible] M. P[illegible] — Voir le Bulletin.



LA RADE DE KIEL, DANS LE DUCHÉ DE HOLSTEIN; dessin communiqué. — Voir page 791.

[illegible] pour 1867, à 872.620, et pour 1868, à 927,239. Ce [illegible]

Ces chiffres ne comprennent ni les aliénés, ni les vagabonds.

On raconte que des soldats qui travaillaient aux fortifications de la ville de Hildesheim (Hanovre) ont trouvé, enfouis dans la terre, des vases d'argent admirablement décorés de figures en haut-relief.

[illegible] précieuse pour l'histoire de l'art; on suppose qu'elle aurait appartenu à Varus, général romain devenu célèbre dans l'histoire par l'épouvantable défaite que lui infligea [illegible]

TH. DE LANGEAC.

VALENTIN

[illegible]

[illegible] cœur, car, à ces derniers mots, un gros soupir souleva sa [illegible]

Bientôt un doux sourire entr'ouvrit ses lèvres, et il reprit :

— Qu'y a-t-il de si étrange ou de si extraordinaire? Hélène se montre aimable et polie envers ce beau jeune homme. Pourquoi pas? Elle l'a bien été pour moi, qui [illegible] certes mille fois moins. Demain, elle me racontera en riant tout ce qu'il lui a dit. Dans peu de jours, elle l'aura oublié. Allons, allons, pas d'enfantillage : l'amitié, le soleil de ma vie, ne court aucun danger; ce sont des enfantillages, des [illegible]

Il se leva et marcha rapidement, bien résolu à se montrer moins taciturne et à effacer la mauvaise impression que son [illegible]

Mais, en tournant le bosquet, il vit de loin Hélène assise sur un banc à côté de Casimir. Le jeune homme avait [illegible] une couronne de fleurs, et l'essayait sur le front de sa compagne, comme dans leur enfance. Les deux mères étaient près de là et s'applaudissaient tout haut de la douce amitié [illegible]

L'effet de ce spectacle inattendu sur l'esprit du pauvre maître d'école fut profond, car il recula en pâlissant, s'enfuit tout chancelant jusqu'à la chaise qu'il venait de quitter, et se cacha la figure dans ses mains, effrayé de la violente émotion qui venait de le saisir. Peu de temps après, il fut tiré [illegible] d'un ton brusque : [illegible]

[illegible] vous cherchons partout, et vous voilà dormant ou rêvant [illegible] chevaux sont attelés; il faut partir : je ne voudrais pas rentrer au logis trempé comme un canard, ni être obligé de passer la nuit ici, où l'on meurt de soif. Vite, courez un peu, sinon vous serez cause que les belles robes de ma [illegible]

Le maître d'école le suivit jusqu'à la maison, où l'on échangea les derniers adieux.

— Où donc êtes-vous resté, monsieur Valentin, dit Hélène. Je vous ai cherché des yeux cent fois. Vous avez passé le temps en compagnie des plantes et des fleurs? Ma tante est amateur, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle; et, d'ailleurs, je ne me sens pas très-bien. J'ai un peu mal à la tête, balbutia l'instituteur.

Casimir lui prit les mains de nouveau et lui dit d'un ton affectueux :

— Monsieur, je n'ai pas eu l'occasion de faire avec vous [illegible] M[illegible] Hélène m'a dit de vous me fait désirer vivement de devenir votre ami. Y consentez-vous?

— C'est trop de bonté, monsieur, répondit Valentin avec un accent de sincère gratitude. Si l'amitié d'un pauvre et humble instituteur peut avoir quelque prix à vos yeux, c'est un honneur dont je vous suis parfaitement reconnaissant.

[illegible] rons assez tôt, s'écria le fabricant d'huile en poussant sa femme et sa fille dans le vestibule. Vite, vite, en voiture, ou bien nous serons pris avant d'être à la maison.

Un instant après, la voiture roulait dans le chemin de terre en rase campagne. M. Minnens, peu confiant dans le cocher, s'était placé à côté de lui et avait pris les rênes. Il fouettait tellement les chevaux, que sa femme criait grâce, craignant qu'il ne fît un malheur. Du reste on ne disait mot dans la voiture. Hélène était plongée dans ses réflexions; elle repassait probablement dans sa mémoire tout ce qui [illegible] les unes après les autres toutes les paroles qui avaient résonné à ses oreilles depuis quelques heures.

On eût pu croire qu'elle était triste; mais, de temps en temps, un sourire fugitif effleurait ses lèvres et une joie secrète étincelait dans ses yeux.

[illegible]

L'instituteur assis en face d'elle détournait les yeux et ne la regardait que de loin en loin, à la dérobée. Ce qu'il croyait lire sur le visage de la jeune fille rêveuse semblait [illegible]

Mme Minnens essaya plus d'une fois de rompre ce silence embarrassant, mais Hélène disait qu'elle était trop fatiguée, et le maître d'école avait mal à la tête.

[illegible] du fabricant d'huile. Mme Minnens voulait faire entrer Valentin pour lui donner un remède contre le mal de tête, mais il s'excusa sous prétexte qu'il avait besoin de repos.

Hélène prit son parti contre les instances de sa mère. Elle dit qu'il avait raison de vouloir rentrer chez lui, que le calme et la solitude le remettraient.

Le maître d'école fut étonné et peut-être froissé que, pour la première fois, la jeune fille semblât désirer son éloignement; mais n'avait-elle pas, aussi bien que lui, des raisons pour souhaiter d'être seule, et pour pouvoir se demander ce qui se passait dans son cœur?

L'instituteur avait passé une nuit très-agitée, et, dans sa pénible insomnie, il avait eu tout le temps de réfléchir à sa situation.

Sans doute la clarté s'était faite dans son esprit, et le calme dans son cœur, car il avait repris son travail journalier avec courage et patience, et il avait mis plus de zèle encore que d'habitude à instruire ses élèves. Cependant, quelque effort qu'il fît pour se défendre d'un souvenir im[illegible] ses yeux, et il revit plus d'une fois Hélène, la couronne de fleurs sur la tête et le bonheur dans les yeux, sourire au beau jeune homme.

Alors une expression de regret se lisait sur sa physionomie; il levait les épaules d'un air de pitié, comme s'il se trouvait ridicule, et il continuait ses leçons sans se laisser troubler davantage par ses souvenirs.

La journée se passait cependant, et l'heure de sa visite chez M. Minnens approchait. En même temps, Valentin de[illegible] par une crainte secrète. Il parvenait bien à chasser ces pensées inquiètes, mais non la tristesse qu'il éprouvait en sen[illegible] ni le devoir ne pouvaient étouffer.

La classe finie, les élèves retournèrent chez eux. Valentin [illegible] pour sortir, mais ses mouvements étaient si lents et si dis[illegible] de ce qu'il [illegible]

Les autres jours, il était si pressé d'aller donner sa leçon à Hélène! En effet, la récompense qu'il attendait, c'était [illegible] promenade avec elle dans le jardin, sa douce amitié, ses paroles encourageantes : la source où son âme désolée [illegible] puise sa force, la gaieté et la foi.

Et maintenant, depuis un quart d'heure, il laissait fuir le temps, allait dans la classe comme s'il y avait oublié quelque chose, puis dans son petit jardin, où il s'assit un instant. [illegible]

Mais son nom, prononcé par une voix bien connue, le tira de sa rêverie et le fit pâlir d'émotion.

Alors, il revit, à travers le feuillage du bosquet de seringats, cette tête charmante qui s'était montrée à lui pareille à [illegible] de la consolation et du salut. Ses yeux bleus étaient plus doux que jamais, plus aimable était le sourire qui, comme un rayon céleste, remplissait le cœur d'une clarté et [illegible]

[illegible] rester assis là, et c'est me rendre inquiète sur votre santé. J'ai désiré toute la journée le moment de votre visite; depuis hier, je sens un inexplicable besoin de votre présence. [illegible]

— Non, mademoiselle, je ne suis pas malade, répondit l'instituteur. Je vous remercie de votre bonté.

— Mais vous êtes pâle, Valentin, et triste, me semble-t-il.

— Ce n'est rien, mademoiselle; c'est le dîner d'hier qui m'a rendu malade; mais, à présent, c'est fini.

— Venez, venez chez nous, Valentin.... J'ai à vous dire quelque chose qui vous étonnera et qui vous fera plaisir. C'est un secret, un grand secret que je ne puis confier qu'à vous. Venez vite, je vous en prie.

Le maître d'école resta un instant immobile après qu'Hélène eut disparu. Un sourire rayonnant éclairait sa physionomie, pendant qu'il se disait à lui-même :

— Un secret qui m'étonnera et qui me fera plaisir... Me faire plaisir! Un secret! Qu'est-ce que cela peut être, ô ciel?

Et il sortit du jardin d'un pas léger, tout frémissant de joie.

Au milieu du vestibule, il poussa un profond soupir. Il s'arrêta et l'expression joyeuse de son visage se changea en une amère raillerie.

— Insensé [illegible] c'est triste, d'être ainsi le jouet de chimères qui m'assombrissent l'esprit malgré moi. Le secret qu'elle va me confier, ne le connais-je pas? Mais il doit me faire plaisir. Ah! il doit! qui sait?... Non, non, l'impossible ne deviendra pas possible pour moi. Je devrais avoir honte de mes doutes ambitieux. Allons, allons, étouffons cette risible, cette coupable espérance. Serai-je capable de payer d'ingratitude sa bonté sans bornes? Si elle est heureuse, ne dois-je pas m'en réjouir? Ah! mon cœur, tu peux te révolter contre la fatalité : je te dompterai! Souffre et pleure : dusses-tu cesser de battre, qu'importe, si tu la sais heureuse!

Pour échapper à ses réflexions, il ouvrit la porte et se dirigea en toute hâte vers la maison du fabricant d'huile.

Il entra, comme de coutume, dans la chambre où se trouvaient les livres et les cahiers d'Hélène. Il salua la jeune fille et prit quelques papiers, pour commencer la leçon habituelle.

— Non, non, Valentin, dit-elle, mon esprit n'est pas à l'étude aujourd'hui. Je suis si troublée, si joyeuse et si effrayée en même temps, qu'il m'est impossible de prêter mon attention à l'étude. Suivez-moi, je veux être seule avec vous, mon cœur a besoin d'épanchement. Ce que j'ai à vous dire, je ne puis le dire à personne que vous. Je serais honteuse qu'un autre pût deviner ce qui m'agite ainsi; mais vous êtes mon ami, mon bon et fidèle ami...

Elle conduisit le maître d'école au fond du jardin et lui désigna un banc. Lorsqu'il fut assis à côté d'elle, il la regarda avec curiosité; mais la jeune fille balbutia quelques mots, rougit et se tut, comme si elle ne savait de quelle manière commencer sa confidence.

— J'écoute, mademoiselle, murmura l'instituteur d'une voix singulièrement émue. C'est donc bien grave, bien terrible, ce secret?

[illegible] hésitation. Mais je ne sais vraiment pas... vous allez rire de moi, et pourtant c'est grave; si grave, que j'en ai peur, Valentin! Vous avez vu hier M. Casimir Steenput. Quelle impression vous a-t-il faite?

— C'est un joli garçon, répondit tranquillement le maître d'école.

— Et il a de l'esprit, n'est-ce pas, beaucoup d'esprit?

— Je crois, en effet, que, sous le rapport de l'esprit, il n'est pas mal partagé.

— De quel ton froid et singulier vous dites cela, reprit Hélène avec une nuance de mécontentement; mais, c'est vrai, vous n'êtes pas resté avec nous, et vous n'avez presque rien entendu de sa spirituelle conversation. Pourquoi étiez-vous toujours éloigné de nous? J'ai cru un instant que vous aviez de l'aversion pour M. Casimir, et cela m'a fait de la peine.

— Vous vous êtes trompée, mademoiselle; j'étais un peu malade, et, comme je voyais que vous vous amusiez beaucoup en causant avec lui, je ne voulais pas troubler votre [illegible]

— Oh! oh! Valentin, s'écria-t-elle en le menaçant du doigt, vous étiez jaloux!

Ce mot fit monter le rouge au front de l'instituteur, il [illegible]

— Bah! je dis cela pour rire, reprit doucement Hélène. [illegible] écouter une autre personne, surtout quand elle est aussi polie et aussi spirituelle que M. Casimir Steenput. Si vous aviez pu l'entendre! Tout ce qu'il dit est aussi intéressant que le plus beau livre; il parle de tout avec connaissance. [illegible] coutera[it] des semaines entières. Vous l'avez assez entendu, Valentin, pour vous en faire une idée. Pensez-vous que [illegible]

Le maître d'école, à qui le mot *jaloux* résonnait encore dans les oreilles, était dans un grand embarras.

— Non, mademoiselle, répondit-il avec effort, vous n'exagérez pas, M. Steenput est bien certainement un jeune homme que Dieu a favorisé des dons les plus rares. J'ai admiré son éloquence; c'est un causeur spirituel, et je comprends que vous vous soyez parfaitement amusée en sa compagnie. Jaloux? Si je pouvais lui envier quelque chose, ce serait son mérite éminent.

— Vous prenez mes paroles trop au sérieux, Valentin.

— Une pareille jalousie, mademoiselle, est un éloge pour lui en même temps qu'elle prouve que je me sens petit et insuffisant en sa présence.

[illegible] soupira la jeune fille, je ne l'ai jamais entendu ainsi, vous êtes peut-être encore un peu malade, Valentin?

— Non, mademoiselle, votre reproche, votre supposition m'a fait peine.

— Pardonnez-moi, mon bon Valentin, je l'ai dit pour rire. Si j'avais pu prévoir que vous seriez si sensible à ce mot!... N'y pensez plus, je vous en prie.

Le maître d'école, comme s'il voulait se punir lui-même, reprit avec un accent d'enthousiasme :

— M. Casimir n'a pas seulement un esprit supérieur et une âme d'élite, c'est aussi un homme d'une rare beauté.

[illegible] tingue dans sa figure? s'écria la jeune fille avec une grande joie.

— Oui, quelque chose qui indique la bonté du cœur et la [illegible]

— Qu'il a des beaux cheveux!

— Oui, mademoiselle, de magnifiques cheveux noirs.

— [illegible]

— Superbes, mademoiselle!

La jeune fille demeura quelques instants pensive et les yeux baissés. Valentin avait peut-être épuisé tout son courage pour faire ainsi l'éloge exagéré d'un homme qu'il craignait ou qu'il haïssait, contre sa raison et sa volonté. Il gardait également le silence.

La jeune fille leva la tête la première et dit :

— Mes idées sont si troublées, que j'oublierais presque pourquoi je vous ai appelé. Valentin, répondez-moi franchement comme un véritable ami. Croyez-vous, si Casimir Steenput se mariait, qu'il rendrait sa femme heureuse?.. Vous me regardez d'un air étrange! ne me comprenez-vous pas? Si je deviens sa femme, serai-je heureuse?

— Je le pense, mademoiselle, balbutia le maître d'école.

— Vous n'en êtes pas certain?

— De quoi est-on certain? Vous l'avez vu une fois à

peine, mademoiselle. Je sais que vos parents désirent ce [illegible] hait; mais, si vous alliez épouser quelqu'un que vous n'aimez pas réellement? Un mariage sans amour, c'est un jardin sans soleil, où toutes les fleurs du cœur doivent périr faute de lumière.

— Qu'est-ce que l'amour? le savez-vous, Valentin? demanda la jeune fille.

— Je le sais peut-être, répondit-il tristement; peut-être ne le sais-je pas, ce sentiment m'est interdit. Dans tous les cas, les paroles ne peuvent le définir.

— En effet, dit Hélène en hésitant, c'est quelque chose de si profond, de si étrange, de si puissant, de si indéfinissable! Une image qui nous poursuit sans relâche, notre cœur qui bat d'une émotion secrète, notre âme qui voudrait avoir des ailes pour voler à l'endroit où il respire; le monde entier qui s'illumine pour nous d'une clarté inconnue; tout nous parle de lui, nous murmure son nom à l'oreille, nous agite et nous réjouit, comme si c'était déjà un bonheur que de penser à lui.... Est-ce de l'amour cela, Valentin?

— C'est de l'amour, mademoiselle, répondit-il d'une voix étouffée.

Une légère rougeur colora les joues de la jeune fille. Elle murmura :

— Voilà, mon ami, l'aveu que je voulais vous faire. Je n'aurais pas osé ouvrir mon cœur à un autre que vous; mais [illegible] frère, comme avec une sœur. Tout ce que je vous ai dit, [illegible] l'éprouve pour lui depuis hier... Maintenant que vous avez mon secret, conseillez-moi, délivrez-moi du doute, de l'inquiétude qui m'agite. Parlez à cœur ouvert. Si je devenais sa femme, serais-je heureuse?

Le pauvre Valentin luttait péniblement contre lui-même, et il eut besoin de toute sa force pour comprimer les larmes près de jaillir de ses yeux. Cependant, il puisa un peu de courage dans le sentiment du devoir, peut-être dans le désespoir même, car il répondit d'une voix presque assurée :

— Si vous seriez heureuse, mademoiselle? Si M. Casimir ne rend pas sa femme heureuse, qui donc le fera jamais? Beauté du visage, bonté du cœur, esprit, éducation, fortune, il a tout ce qui peut assurer le bonheur sur la terre.

Hélène lui prit la main et la serra avec une vive reconnaissance.

— Vous êtes un véritable ami et un noble cœur! dit-elle. Un pareil changement dans ma vie m'effrayait plus que je ne puis le dire, mais maintenant je suis tranquille.

— Ainsi, vous allez vous marier? demanda l'instituteur.

— Oui, Valentin, vous avez décidé de mon sort. Un mot de vous eût suffi pour me faire reculer; mais, puisque vous m'assurez que je serai heureuse, pourquoi résisterais-je plus longtemps au vœu le plus ardent de mes bons parents? Ils ont insisté toute la journée pour obtenir mon consentement. Ma mère m'a même suppliée les larmes aux yeux. Mais je n'osais prononcer le oui décisif avant de vous avoir vu et consulté. Maintenant, au retour de mon père, qui est de nouveau à Waereghem, je lui ferai bien plaisir en lui apprenant que je consens. Apprêtez-vous pour la noce, Valentin, [illegible] coutez pas et vous baissez la tête. Me trompé-je? on dirait qu'il y a des larmes dans vos yeux; avez-vous du chagrin, [illegible]

Un soupir fut sa seule réponse.

Hélène lui prit la main.

— Allons, allons, dit-elle, vous ne pouvez pas être triste, tandis que je me sens heureuse. Allez-vous me cacher quelque chose? Parlez, Valentin; si quelque chose vous afflige, je vous consolerai.

Au bout d'un instant le maître d'école répondit d'une voix [illegible]nue :

— [illegible] jouir en apprenant qu'une nouvelle et heureuse vie va s'ouvrir pour vous, je le sais bien; mais une crainte invincible me domine. J'étais abandonné, désespéré, malheureux; je désirais la mort comme une délivrance; votre amitié, votre bonté, votre pitié pour une créature déshéritée, m'ont tiré de l'abîme. Maintenant, le sombre nuage de la désolation est de nouveau devant mes yeux. Votre amitié était la lumière de ma vie. Si cette lumière doit me manquer, je retombe pour toujours dans l'affreuse nuit de l'abandon et du désespoir.

— Quelles idées, Valentin! s'écria la jeune fille étonnée. Vous vous trompez. Écoutez ce que mes parents ont résolu quand nous serons mariés : Casimir demeurera ici. Mon père lui cédera la fabrique. Vous viendrez chez nous tous les [illegible] il a des goûts poétiques; il cause volontiers, et il aime les gens d'esprit comme vous. Soyez content, Valentin : au lieu de perdre un ami, vous aurez un ami de plus; et à nous deux nous serons assez forts pour vous défendre. Vous vi[illegible] la lumière qui rayonne sur votre amitié. Vous voyez bien, Valentin, que vous avez aussi des raisons pour sourire à l'avenir. Dites-moi donc que le nuage noir a disparu, et que vous êtes consolé et heureux.

L'instituteur sourit tristement et secoua la tête. Il balbutia quelques paroles inintelligibles, et parut très-embarrassé. Mais tout à coup il se leva et dit à Hélène :

— Mademoiselle, voilà votre mère qui vous cherche sans doute.

— Ma mère? répéta-t-elle. Tant mieux! Venez, Valentin; [illegible] je vais tout confier à ma mère. Elle sera si contente!

— Il faut que je rentre, on m'attend, murmura le maître d'école. D'ailleurs, je ne dois pas être présent à cet entretien.

— Pourquoi pas, Valentin? un autre homme, je le comprendrais, mais vous, ce n'est pas la même chose. Je voudrais que vous pussiez être témoin de la joie de ma bonne mère.

— Impossible, mademoiselle, le bourgmestre..., le curé doit venir me parler... de choses importantes. Peut-être attend-il déjà.

— Eh bien, si vous ne pouvez pas faire autrement, allez, mon ami; demain, je vous raconterai tout et je vous dépeindrai la joie de mes parents, surtout celle de mon père. Ce sera le plus beau jour de sa vie. Adieu, Valentin, à demain. Oh! que nous serons heureux tous ensemble!

La jeune fille prit un chemin pour rejoindre sa mère.

Valentin murmura un adieu tranquille, sortit du jardin et se dirigea vers sa demeure, pensif et secouant tristement la tête. Arrivé dans sa petite chambre, il croisa les bras et resta longtemps immobile, le regard perdu dans l'espace.

Tout à coup, poussé par une idée subite, il s'approcha d'un miroir et se regarda. Un profond soupir, pareil au cri [illegible] et d'effroi le saisit, et il recula jusqu'à la table. Là, il se laissa choir sur une chaise, mit ses mains sur ses yeux et pleura [illegible] à ses pieds.

HENRI CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

KIEL

La ville maritime de Kiel, aujourd'hui port prussien, est [illegible] fond de laquelle elle est située lui donne une physionomie assez grandiose. Ce havre immense, formé par la Baltique, reçoit les bâtiments du plus fort tonnage qui peuvent venir décharger leurs marchandises au pied même de la ville.

Les environs de Kiel sont charmants, on y trouve de dé[illegible] monuments sont l'église Saint-Nicolas, qui date du XIII[e] siècle; le palais, qui renferme un musée des beaux-arts; et l'université, où se voit une remarquable collection d'antiquités locales.

Depuis l'ouverture du chemin de fer de Hambourg, l'importance commerciale de Kiel a augmenté rapidement aux dépens de celle de Lubeck. La grande foire d'*Umschlag*, qui s'y tient tous les ans, le lendemain de la fête des Rois, y attire à cette époque une foule considérable d'étrangers.

F. R.

CHAMPS ET JARDINS

CHRONIQUE VILLAGEOISE

Puisque la culture des champs et des jardins n'a en ce moment d'intérêt que pour ceux qui l'exercent, nous nous occuperons aujourd'hui de la culture de l'eau. Décembre et janvier sont les grands mois, les beaux mois pour les semailles du poisson; c'est donc aussi pour nous le moment d'en parler.

Mais je suis bien aise, au début, de prévenir le lecteur que la culture de l'eau a été pour moi autre chose qu'un objet d'étude théorique; je créais en 1853 un laboratoire piscicole où, pendant plusieurs années, avec le concours de MM. Pouche, père et fils, avec le concours même de l'administration départementale de la Seine-Inférieure, éclairé des conseils de MM. Duboc, les habiles pisciculteurs de Saint-Martin-du-Vivier, je pus sur ce point, je vous l'assure, me faire une éducation assez complète; aussi que de fois, dans les journaux agricoles, dans le *Journal de Rouen*, dans l'*Opinion nationale*, dans l'*École du peuple*, etc., ne suis-je pas revenu sur cette question de l'ensemencement et de la culture des eaux! Dès le mois d'août 1855, je publiais une brochure dont je demande à citer ici la première page, parce qu'on y verra que dès lors j'étais fier de mon métier, du reste, assez dur, de pisciculteur. Je disais donc :

« Il ne s'agit point ici, cher lecteur, d'éclosions artifi[illegible] en fer-blanc; nous étions placés pour nos expériences au milieu de la nature elle-même, aux prises avec ses obstacles, [illegible] nous avions pour laboratoire une belle prairie, un jardin, [illegible] les plus limpides du monde :

« Chiare, fresche e dolce acque.

« Nous n'en étions pas mieux au cœur de l'hiver, les pieds dans la neige et les mains dans l'eau pour faire nos expé[illegible] ne s'en est trouvée que meilleure. Et puis, le printemps est venu, et notre laboratoire s'est décoré de toutes les splendeurs de la nature : fleurs des prairies, frissonnement du feuillage, chant des oiseaux, brises embaumées : voilà ce qu[illegible]ment à ce doux paysage :

« Fresco ombroso, fiorito, e verde

comme dit si bien Pétrarque, qui vécut aussi au bord d'une fontaine.

« Que toute étude est charmante, replacée ainsi dans la nature! Si l'on connaissait mieux les occupations enchanteresses d'une vie rustique : poissons, bestiaux, jardins, vergers, forêts, champs et prairies, les villes deviendraient désertes. Tous voudraient se remettre en plein air et en pleine nature. Les hommes y reprendraient la véritable vie humaine, le travail sous le ciel; et les femmes, heureuses dans leurs ménages, au milieu de leurs enfants, se livreraient aux travaux sédentaires que le désordre des vieilles sociétés urbaines a sottement livrés aux hommes. »

Qu'ai-je tiré de mes cinq ou six années d'expériences? La certitude qu'il est aussi facile, aussi simple et beaucoup plus profitable de cultiver les eaux que de cultiver les champs. Mais en ai-je tiré du poisson et, par suite, un gain quelconque? — Pas le moins du monde. — Comment cela? — [illegible]

Semer du poisson dans l'eau est une opération analogue à celle de semer du blé dans les champs; mais les champs sont protégés par la loi, par la tradition, par les mœurs; tandis que l'eau, personne n'a pu encore s'habituer en [illegible] Tous croient, tous veulent avoir et tous exercent le droit de pêche. Tant que le poisson était un produit spontané des rivières et des étangs, une telle doctrine se pouvait soutenir; mais du moment que le poisson est devenu le fruit d'un travail, le produit d'une industrie, il appartient à celui qui l'a fabriqué. Eh quoi! vous me volez un veau d'une valeur de 80 à 100 francs, vous me volez une poule, un pigeon, un lapin, et je puis mettre à votre poursuite tous les gendarmes de France; et lorsqu'on volait en une nuit, à MM. Duboc ou à moi, un millier de truites, il eût fallu se taire?

Aux temps primitifs où les hommes n'avaient à leur disposition pour leur subsistance nul autre bétail que le gibier qu'ils tuaient dans les bois, nul autre fruit que celui des arbres sauvages, le droit de pêche, comme le droit de chasse et celui des cueillettes, était le droit de tous; mais à mesure que les bestiaux sont devenus la propriété de l'éleveur, à mesure que les fruits du sol ont été le produit du travail, les [illegible]

Au contraire, pour ce qui concerne le poisson de rivière, nous en sommes encore aux habitudes primitives. Cela s'explique : voilà des milliers d'années que l'on cultive régulièrement le sol et que l'on élève des bestiaux; mais la culture et l'élevage du poisson datent d'hier à peine; tout le monde riait en France, il y a quinze ans, lorsqu'on parlait de fécondation artificielle et de rempoissonnement des rivières; mais pendant qu'on riait si bien chez nous, les essais se multipliaient en Angleterre, en Belgique, en Italie, en Prusse; toutes les rivières d'Europe se repeuplaient, excepté les nôtres; bien entendu que partout aussi une législation [illegible]rable en cela : cinq années lui ont suffi pour tout transformer et pour rempoissonner ses moindres rivières de façon à en tirer un revenu considérable. Qu'on lise sur cette rapide et féconde transformation le curieux rapport adressé il y a trois ans je crois par M. Coumes au ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. La conclusion de ce rapport c'est qu'il est plus avantageux de cultiver du poisson que de cultiver du mouton.

M. Coumes est, comme on sait, l'ingénieur des ponts et chaussées chargé de la direction de l'établissement d'éclo[illegible]ment, organisé sur les plans de MM. Berthot et Detzem, a distribué chaque année gratuitement, en France et à l'étranger, depuis 1852 où 1853, des millions d'œufs fécondés, destinés à repeupler nos cours d'eau; mais à quoi sert-il de [illegible]

Avant de semer, il eût fallu évidemment protéger le champ, en n'accordant le droit de récolte qu'à ceux qui seraient chargés du soin des semailles; c'est ce qu'on a fait partout autour de nous; mais en France on s'en est tenu à des mesures insignifiantes; voilà pourquoi les rivières sont restées désertes, tandis que partout elles se repeuplaient.

J'ai pour mon compte remis dans la petite rivière de Clères, entre Rouen et Dieppe, des milliers de truites; cela n'a servi de rien.

Cela n'a servi de rien parce que la pêche de tous nos petits cours d'eau ne se fait que par le maraudage; cela n'a servi de rien parce que tout semble se concerter pour arriver le plus tôt possible à l'entière disparition du poisson : les usines, les barrages, les engins destructeurs, les curages opérés en pleine fraie, l'empoisonnement des eaux par les déjections de toute sorte d'industries, la pêche à outrance par les riverains aux lieux où se sont réfugiés les derniers survivants des populations aquatiques, c'est à qui hâtera l'uni[illegible]

L'administration s'en est justement émue, et pour remédier au mal a fait en plusieurs localités ce qu'elle a pu. Les tribunaux, si indifférents sur ce point, il y a seulement dix [illegible] les délits de pêche ont été plus sévèrement punis; tout récemment, dans le département de l'Eure, un procès qui fera autorité et qui fera date en cette matière a montré que nos magistrats sont aujourd'hui disposés à protéger les pisciculteurs autant que cela leur est possible avec la législation actuelle. MM. L'Hermitte frères, manufacturiers et pisciculteurs à Bézu-Saint-Éloy, attaquaient MM. d'Osmoy et C[ie], fabri[illegible] derniers jetaient dans la rivière, en amont de leur établissement piscicole, une quantité considérable de pulpe de betterave, laquelle pulpe donnant lieu à des productions de gaz sulfurés méphitiques faisait périr les poissons; or, MM. d'Osmoy, les fabricants de sucre, ont été condamnés à payer une grosse indemnité à MM. L'Hermitte frères, les fabricants de poissons.

J'ai dit en commençant que décembre est le mois des semailles pour le pisciculteur; c'est l'époque indiquée dans presque tous les traités, parce que tous ces traités, copiés les uns sur les autres, ont leur point de départ dans les rapports de MM. Berthot, Detzem, Coste, Chabot, etc., qui tous ont fait leurs observations à Huningue; or, pour l'Alsace et la Suisse, cette date est exacte; mais l'époque de la fraie et par conséquent l'époque des semailles varie suivant les régions, et même quelquefois à de très-petites distances il peut y avoir pour le moment de la fraie des écarts de plus d'un mois. Dans la vallée de Clères, où j'opérais, le fort des semailles n'avait lieu qu'en février: à douze kilomètres de là, chez MM. Duboc, à Saint-Martin-du-Vivier, les choses se passaient six semaines plus tôt.

Je tiens à donner ici pour la vallée de Clères des dates précises: en 1855, je fis douze couvées aux dates suivantes: 25, 27, 31 janvier, 3, 8, 20, 24 février: 1er, 10, 14 et 23 mars.

En d'autres années, il m'arriva d'en faire pendant tout le mois d'avril et même en mai.

Voici un autre fait que je crois particulier à la Seine-Inférieure, car il étonna beaucoup M. Berthot, lorsque je lui en fis part: les truites mâles y sont plus nombreuses que les femelles.

Du moins dans la rivière de Clères nous les prenions toujours en plus grand nombre au moment de la fraie.

Je n'indique point ici les procédés de la fécondation artificielle des œufs, parce que ces procédés sont indiqués partout, parce que je les ai indiqués moi-même en cent endroits, parce qu'ils sont aujourd'hui connus de tout le monde et parce qu'ils sont si simples qu'ils se présentent d'eux-mêmes à l'esprit de l'opérateur intelligent. J'avais pour préparateurs à Clères de jeunes paysans qui presque du premier coup s'en tiraient à merveille.

Le point le plus embarrassant peut-être, c'est de nourrir les jeunes truites et les jeunes saumons dans les premiers temps, lorsque pour les mieux protéger contre leurs ennemis on les parque en grand nombre dans un petit espace. Il [illegible] effet, une proie vivante et remuante, et qui soit de plus assez petite pour qu'ils puissent l'avaler tout entière d'une seule bouchée. Je fus moi-même, à cette occasion, fort embarrassé; je lus sur ce point toutes sortes de beaux discours et de beaux mémoires qui ne m'apprirent absolument rien. Or écoutez, je vous prie, comment mon instruction se fit de ce côté-là.



DISTRIBUTION DE PAIN AUX PAUVRES D'AUGERVILLE, LE JOUR DES OBSÈQUES DE M. BERRYER; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir le Courrier du Palais.

Dans le temps même où je m'occupais d'élever du poisson, je songeais à transformer entièrement une prairie par des arrosages au purin de cheval. Pour cela je fis disposer à la porte de l'écurie un citerneau cimenté, destiné à recevoir l'urine des chevaux. Tout alla de sire et ma prairie fit merveille; mais un beau jour je m'aperçus que le réservoir à purin s'était peuplé d'une multitude de vers à queue de rat, j'en recueillis quelques-uns, les jetai à mes jeunes truites; ce fut pour elles et pour moi une vraie fête! Donc, chaque jour, grâce au trou à purin, j'eus pour mes élèves la petite proie vivante et remuante. J'étais, vous le pensez bien, ravi de mon invention: quelqu'un cependant, presque à ma porte, sans que j'en susse rien, avait fait beaucoup mieux.

Le directeur d'une filature située à quatre kilomètres de chez moi, dans la vallée de Fontaine-le-Bourg, vint un jour me prier d'aller visiter un laboratoire d'éclosion et d'élevage qu'il avait établi sur la propriété qu'il habitait. Ce nouveau pisciculteur, chose singulière, s'appelait aussi Duboc, il n'était pourtant point parent de MM. Duboc, de Saint-Martin-du-Vivier: mais ce nom était un nom prédestiné en Normandie pour la pisciculture; j'allai le voir, et tout de suite j'aperçus, à mon grand étonnement, sur son canal d'élevage une corde tendue longitudinalement et à laquelle de distance en distance, à des intervalles d'environ un mètre, étaient attachées des ficelles verticales; au bout de chacune de ces ficelles était suspendu un lopin de viande de cheval; les mouches en quantités innombrables venaient déposer leurs œufs sur ces lopins de viande; il en éclosait des myriades de vers et deux ou trois fois par jour, en secouant légèrement la corde, on voyait ces vers tomber comme une pluie dans le réservoir d'élevage, et Dieu sait si les jeunes truites s'en



FUNÉRAILLES DE M. BERRYER, A AUGERVILLE; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir le Courrier du Palais.



LA *GIRALDA*, CAMPANILE DE LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE; dessin de M. S. [illegible]

donnaient à cœur-joie. Voilà, pour la nourriture de l'alevin, [illegible]

M[illegible]
seraient vite trouvés si la pisciculture, devenue une industrie usuelle, était, comme elle devrait l'être, pratiquée par des milliers d'opérateurs! Comme toute autre industrie, comme tout autre art, elle ne se perfectionnera que par la pratique. Mais la pratique ne sera possible en France que lorsqu'on aura entièrement refondu notre législation touchant le régime [illegible] dispensable de consulter les hommes pratiques, et les hommes pratiques chez nous ne sont pas nombreux; mais enfin, dût la réforme se faire à plusieurs reprises, elle se fera: et ne doutez pas que la culture du poisson ne soit destinée à devenir une des grandes industries de l'avenir. Les chiffres passent pour être ce qu'il y a de plus exact au monde. Eh bien, les chiffres, en ce qui concerne la pisciculture, semblent nous reporter aux rêves des *Mille et une Nuits*.

MM. Berthot et Detzem estiment qu'en moyenne un mètre cube d'eau courante bien aménagée peut annuellement produire 500 grammes de poisson, mettez, si vous voulez, qu'il en faille rabattre la moitié, et ne portons qu'à 250 grammes le produit annuel d'un mètre cube d'eau; or savez-vous quelle est la quantité d'eau courante contenue seulement dans les fleuves et les grosses rivières de France? Elle est de sept milliards. Sept milliards de mètres cubes d'eau pouvant nourrir annuellement chacun 250 grammes de poisson, faites, je vous prie, le calcul des substances alimentaires que peut donner l'élevage du poisson; ajoutez aux fleuves et aux grosses rivières les petits cours d'eau, les étangs, les ruisseaux, les simples mares: ajoutez-y les poissons chinois qu'on est en train d'introduire et qui, tels que le gourami, [illegible] lapins en caisse; ajoutez-y le produit de la pêche maritime, et vous comprendrez s'il est urgent, oui ou non, de faciliter par tous les moyens possibles la nouvelle industrie.

Aussi, lorsque la crise agricole actuelle sera passée, lorsque les campagnes reprendront vie; quand le paysan sera mieux assuré de sa situation, quand les populations auront repris un peu plus d'initiative, soyez bien persuadé que dans le moindre village on finira par comprendre ce qu'on peut trouver de richesse dans la culture des eaux, et qu'on saura parfaitement mettre cette culture en pratique.

M. de La Blanchère a écrit un chapitre des plus sensés, intitulé: *Ce que vaut une mare*. Puissent nos cultivateurs ne pas trop tarder à connaître, eux aussi, la valeur de l'eau [illegible]

[illegible]

...

LA GIRALDA A SÉVILLE

La Giralda, cette haute et magnifique tour qui sert de campanile à la cathédrale de Séville, dépendait de l'an[illegible] sur les flancs de la cathédrale.

Elle fut élevée vers l'an 1000, par l'Arabe Huever, qui en fit d'abord un observatoire, et ne lui avait pas donné plus de deux cent cinquante pieds de hauteur. Elle est tout en briques et construite avec une telle régularité que, aujourd'hui encore, les arêtes en sont aussi vives qu'au premier jour. Elle est plus étroite à mesure qu'elle s'élève, mais d'une façon si insensible, que l'œil ne s'aperçoit pas de cet artifice qui la rend plus élancée et la fait paraître plus haute qu'elle n'est réellement.

Les murs, à la base, ont deux mètres et demi à trois mè[illegible] fenêtres, à double arc trilobé, soutenu au milieu par une frêle colonnette de marbre. Une rampe à pentes douces, pavée en briques et formant vingt-huit paliers, s'élève en spirale sur une largeur qui donnerait passage à deux cavaliers [illegible] réalit l'œuvre de Huever.

Au-dessus de cette plate-forme, la tour fut exhaussée de [illegible] trois corps, autour duquel on lit cette inscription en lettres colossales:

Nomen Domini fortissima turris.

Dans ce beffroi on remarque la cloche de l'horloge, puis l'horloge qu'on a longtemps considérée comme une merveille, et dont le mécanisme, d'une simplicité toute primitive, n'a d'autre mérite que sa régularité.

Ce beau monument, du haut duquel la vue s'étend sur un [illegible] tue, qui pèse quatorze cents kilogrammes, est installée de façon à tourner sur elle-même au moindre vent. On la nomme *el Girardillo* du verbe espagnol *girar*, tourner, et elle a donné ce nom à tout le monument.

[illegible] Giralda on domine toute la cathédrale, et l'on peut se rendre compte de l'étendue de cet immense édifice. Au pied même de la tour se trouve la belle cour mauresque de l'ancienne mosquée, le *Patio de los Naranjos* (la cour des Oranges), au milieu de laquelle s'élève la fontaine où les [illegible] mosquée. Les constructions qui entourent le patio sont les plus anciennes et portent le caractère intéressant de la vieille architecture arabe.

Au sud on voit une vieille muraille couronnée de créneaux triangulaires semblables à ceux de la mosquée de Cordoue, et au milieu de laquelle s'ouvre, sur les degrés qui entourent toute la cathédrale, la porte du *Perdon*, l'un des plus beaux restes de l'architecture des Arabes.

R. BAYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La chair d'ours à la halle de Paris. — Commerce de peaux d'ours. — Comment on se procure ces peaux. — Leur préparation. — [illegible]

On s'entretient beaucoup à Paris de l'arrivée de plusieurs ours vivants envoyés de Russie dans des cages de fer, et vendus à la criée des halles.

C'était jusque-là une grande rareté que de la chair fraîche d'ours servie à la consommation parisienne.

Quant aux peaux de cet animal, depuis longtemps elles sont entre les États du nord et la France l'objet d'un commerce considérable.

Cette année, la *Compagnie de la baie d'Hudson* a, comme d'habitude, fait, pendant le mois de septembre, sa [illegible]

Cette vente a duré trois jours, et il s'y est acheté dix-huit mille cent trente-six castors du Canada, cinq mille trois cent soixante et onze rats musqués, cent deux loutres, sept cent soixante-quatorze loutres dorées, douze cent dix renards, quatre cent trente et un loups du Canada, quatre cent soixante-huit gloutons, deux mille six cent cinquante ours gris et bruns, mille ours noirs, huit mille neuf cent soixante-six martres, neuf mille neuf visons, seize mille trois cent cinquante-trois phoques, deux mille huit cent quarante-six ratons, et huit cent vingt chevreuils; en tout soixante et onze mille vingt-trois peaux.

La compagnie de la baie d'Hudson repose sur un capital [illegible] pole de tout le commerce de pelleteries de l'Amérique du Nord. Non-seulement elle entretient sous ses ordres et à sa solde une véritable petite armée de chasseurs, mais encore elle gage une foule d'agents qui traitent, pour son compte, de [illegible] et des pionniers.

Les peaux d'ours blancs deviennent de plus en plus d'une grande rareté: il n'y en avait point une seule cette fois à la vente de Londres. Le nombre de peaux d'ours noirs diminue également, ce qui en hausse par conséquent le prix.

En 1861, la compagnie de la baie d'Hudson mettait en vente cent des premières et quatre mille neuf cents des secondes. Depuis lors leur quantité a toujours été en décroissant.

La rareté des peaux d'ours blancs n'a relativement rien de bien grave, elle ne fait qu'augmenter le prix d'un objet purement de luxe et sans emploi considérable; d'ailleurs, chaque année, il en arrive régulièrement quelques unes de la Russie à la foire de Leipzig.

Il n'en est pas de même des peaux d'ours noirs. Non-seulement elles servent exclusivement à la confection des coiffures militaires d'une partie des armées européennes, mais encore il faut qu'elles proviennent du nouveau monde, car celles que fournit le commerce asiatique ont un poil trop roide, trop dur et trop cassant pour satisfaire aux qualités [illegible]

L'histoire de ces bonnets, qui siéent si bien aux physionomies mâles de nos soldats et en rehaussent l'expression martiale, ne manque assurément point d'intérêt.

Il faut d'abord que d'intrépides chasseurs poursuivent jusque dans les plus redoutables solitudes les ours qui les fournissent. Or, l'ours, tout brave qu'il est, n'aime pas le combat et se retire devant l'homme. En dépit de ses dents redoutables, de ses fortes mâchoires et de ses ongles robustes, il n'est carnassier qu'à son corps défendant et lorsque la faim le presse par trop fort. Il préfère à toute autre nourriture les fruits, les baies, les faînes, les racines, le miel, et se complaît à ravager les champs d'avoine et de maïs. Aussi, quand il rencontre un chasseur, dont la chair fraîche ne le tente pas le moins du monde, il passe outre en jetant un re[illegible]

Mais qu'on l'attaque et qu'on le blesse, alors les choses [illegible] l'œil en feu, la gueule béante, dressé sur ses pattes de derrière, il court sus au chasseur et, s'il peut l'atteindre, il le saisit dans ses bras, l'écrase de son poids, le déchire de ses ongles, et lui mord et lui brise le crâne avec ses dents. Blessé mortellement, criblé de balles, il s'appuie le dos contre un rocher ou contre un tronc d'arbre, et là, il se défend [illegible]

Pour toute oraison funèbre, on l'écorche, on fait cuire dans un trou ses pattes, qui procurent, dit-on, un mets exquis, et l'on vend sa peau aux agents de la compagnie de la baie d'Hudson qui, deux fois l'année, à Londres, la revendent aux enchères, comme je vous le disais tout à l'heure.

Une peau d'ours noir a bien des préparations et des épreuves à subir avant de devenir un bonnet de grenadier.

Arrivée à Paris, on la mouille à trois ou quatre reprises [illegible] débarrasse de toutes les parties de chair que le chasseur y laisse, en écorchant l'ours un peu à la hâte.

Après cela, on la plie le poil en dedans, et on la *bourse* [illegible] consiste à remplir la peau de sciure de bois et de poussière de tan, à l'oindre avec des résidus d'huiles grasses et à la déposer dans un tonneau.

Là, un ouvrier enveloppé de toiles épaisses, qui le recouvrent jusqu'au cou et qui entourent en même temps le tonneau, la foule aux pieds pendant quatre ou cinq heures. Grâce à ce procédé, on donne à la peau la chaleur nécessaire pour qu'elle acquière la souplesse désirable. L'homme seul peut arriver à ce résultat: toutes les tentatives de foulage mécanique ont échoué jusqu'ici.

On sort du tonneau la peau *boursée* et *foulée*, on la bat, on l'étend sur un chevalet et, à l'aide d'un couteau de tanneur, on la *pare* et on achève de nettoyer la face intérieure de son cuir.

Après toutes ces préparations menées à bonne fin, le *pelage* des peaux nettes, douces et assouplies présente différentes nuances de noir et ne tarderait point, d'ailleurs, à rougir au contact de l'air. Il faut donc recourir à l'aide de la teinture qui régularise ces différences de nuances et qui donne plus de solidité au poil. C'est comme la couleur qu'on applique sur le bois, afin de le soustraire aux influences atmo[illegible]

Je ne vous raconterai pas toutes les opérations de la teinture, au nombre de sept à huit, et j'arrive à la confection des bonnets à poil.

On bâtit ces bonnets sur une carcasse formée de la partie la plus légère d'une peau de bœuf tannée et qu'on nomme *ventre de vache*.

Le bonnet à poil dont les gardes nationaux se montraient si fiers et qui disparut de l'armée citoyenne après la fameuse [illegible] *à poil*, avait une simple carcasse en basane, plus légère, mais moins solide.

La tête de l'ours donne une fourrure solide, et le cou, le dos et les reins, une fourrure moins fournie, mais qui *joue* bien, c'est-à-dire qui chatoie à la lumière. C'est cette dernière qu'on préfère.

Les pattes, au poil rude et inégal, ne servent qu'à confectionner des tapis.

On coupe la peau du cou, du dos et des reins par bandes de deux pouces; on rajuste entre elles ces bandes à l'aide de coutures [illegible], et on les installe sur la carcasse de peau de bœuf, le poil en l'air, c'est-à-dire au rebours de la position que prend ce poil sur l'animal vivant; il retombe ainsi gracieusement en *saule pleureur*, c'est l'expression [illegible] et miroite au jour. Une onction d'eau de graine de lin achève et complète la série de toutes ces préparations.

Un bonnet de grenadier est haut de 30 centimètres, large de 25, et pèse de 780 à 950 grammes.

Le ministère de la guerre met régulièrement en adjudication la fourniture des bonnets à poil de la garde impériale.

Lors de la création de ce corps, ils coûtaient 42 francs; plus tard, leur prix s'éleva jusqu'à 75 francs; récemment, ils ont été adjugés au prix de 65 francs.

Les bonnets adoptés par la garde anglaise sont taxés à [illegible]

Les Russes et les Américains eux-mêmes viennent à Paris s'approvisionner de bonnets d'ours noirs.

Les fourrures, et surtout les fourrures de martres, ont été, de tout temps, un objet de luxe fort recherché par les femmes, voire par les souveraines. L'hermine, qui n'est elle-même qu'une martre, avait, on le sait, le privilège de doubler les manteaux d'empereurs et de rois, et elle figure encore aujourd'hui, sous le nom de *vair*, dans le blason. Les fameuses *pantoufles de verre* de Cendrillon, qui ont tant préoccupé, par leur fragilité, notre première enfance, étaient tout bonnement des pantoufles de *vair*, dont la tradition avait peu à peu altéré l'orthographe.

Sous Louis XV et sous Louis XVI, à cette singulière [illegible] poil de barbe sur la face eût été regardé comme une inconvenance, la mode rejeta les fourrures pleines et ne permit [illegible] environ, et on les plaçait entre deux bandes d'étoffe ou de cordon, pour leur *laisser du jeu*: c'est ce qu'on appelait [illegible] présenter l'hiver à Versailles, sans manchon galonné.

Le galonnage prévalut en France jusqu'à la Restauration, époque à laquelle on lui substitua des peaux à peu près complètes et assemblées entre elles.

Les débris de fourrure, quelque petits qu'ils soient, se recueillent soigneusement et se vendent, la martre ordinairement 50 francs, et la martre zibeline 70 francs le kilog.

On les achète pour la Grèce, où les bergères, en gardant leurs troupeaux, les assemblent et les ajustent avec une adresse et une patience qui tiennent du prodige. C'est avec des milliers de très petits fragments réunis, et qui simulent à s'y méprendre des peaux complètes, que les Hellènes garnissent leurs vêtements, et qu'on fait de ces belles doublures de fourrures si fort à la mode en Russie, où elles se payent à prix d'or, sans qu'on y soupçonne leur origine grecque.

Depuis un an environ, les halles de Paris reçoivent une grande quantité de graisse de mouton qui fournit aux restaurants d'ordre inférieur une matière peu coûteuse et qu'ils substituent dans leur cuisine avantageusement pour eux et pour le consommateur.

[illegible] peu d'années en Amérique, dans la ville de Melbourne et qui a pour spécialité la fabrication de la graisse de mouton.

Après avoir tué, écorché, lavé les moutons, on les coupe par quartiers et on les jette dans une cuve qui ne mesure pas moins de trois mètres trente-cinq centimètres de hauteur et qui va en diminuant de diamètre jusqu'à son extrémité infé-

rieure. Cette forme conique dispense d'employer un ouvrier pour entasser les morceaux de moutons dans la cuve, et la pression qui s'opère à la surface, tient toujours, pendant la cuisson, les pièces de viande serrées les unes contre les autres. Enfin, elles tombent au fond de la marmite lorsqu'on y introduit un jet de vapeur; alors la graisse remonte, surnage et s'accumule au-dessus de l'eau.

Une machine forte de quarante chevaux amène cette vapeur qui communique en outre avec un appareil à dégraisser la laine placé dans un atelier voisin.

La cuve où cuisent les moutons peut à la fois contenir, au besoin, trois cents de ces animaux, et on en cuit mille environ en vingt-quatre heures.

Lorsqu'on juge que la graisse se trouve extraite des viandes tout entière, on la fait s'écouler par des robinets placés sur le côté de la cuve, de manière à ne laisser passer que cette substance et on la reçoit dans de grands réfrigérants contenant trois mille litres.

Le jus sort par un autre robinet, placé au fond de la cuve, et tombe dans un réservoir spécial.

On donne aux cochons, non-seulement le jus, mais encore les résidus des viandes. C'est une nourriture dont ils se montrent fort friands et qui les engraisse en peu de jours.

Telle est la puissance de la vapeur que les os eux-mêmes, traités par elle, se réduisent en une sorte de pâte qui se confond avec les débris de chair. Ces débris, au sortir de la gigantesque marmite, pressés et séchés, ressemblent aux tourteaux de graines oléagineuses que fabriquent les tordoirs du département du Nord.

SAM. HENRY BERTHOUD.

CAUSERIE GASTRONOMIQUE

Pour un repas du soir un excellent mets est la galantine ou la mayonnaise de volaille.

J'ai pensé être agréable à nos lectrices en leur offrant aujourd'hui les recettes de ces deux plats.

Mayonnaise de volaille.

Mettez dans le fond d'un grand saladier des cœurs de [illegible] poivre, de l'huile d'olive fine et deux cuillerées de vinaigre.

Disposez sur ce fond des morceaux de volaille rôtie, en choisissant les blancs et levant les filets pour ne pas avoir d'os.

Quand tous les morceaux sont placés avec symétrie, répandez dessus une sauce mayonnaise.

Coupez six œufs durs en quartiers longs; vous les placerez [illegible] dines et des huîtres marinées. Garnissez le tout avec des câpres et terminez avec des gelées de viandes et des tranches de cornichons.

On retourne cette mayonnaise au moment de la servir.

[illegible]

Désossez un beau poulet ou une dinde. Préparez une farce composée de viandes hachées, œufs durs, marrons et beaucoup de tranches de truffes. Assaisonnez bien cette farce et vous en remplirez tout l'intérieur de la bête. Recousez bien solidement en donnant une bonne tournure.

Enveloppez avec une crépine et ficelez par-dessus.

Faites bouillir pendant une heure et demie ou deux heures dans du bouillon, où vous mettrez un pied de veau pour faire la gelée. Aromatisez ce bouillon pour qu'il soit d'un [illegible]

Lorsque le tout sera cuit, retirez et déficelez la galantine; vous passerez le bouillon, qui se mettra en gelée en refroidissant et vous servira de garniture.

Le tapioca Feyeux, rue de Taranne, n° 10, préparé au consommé, est le plus délicieux potage qu'on puisse offrir à ses convives.

La maison Feyeux a une réputation méritée pour ses pro-[illegible] trois cents potages différents en pâtes, farines et fécules.

Parmi les nouveautés dont cette intelligente maison a enrichi l'industrie, il faut citer : le tapioca Crecy, le sagou Feyeux, le cassave de Pernambuco, les perles de Nizam et le tapioca gluten.

C'est une précieuse ressource en cette saison de trouver [illegible] de légumes de la maison Feyeux, ainsi que ses préparations pour confectionner les pâtisseries.

On peut juger de la valeur de ces produits en demandant [illegible] leurs potages. La quantité de chacune de ces espèces est suffisante pour quinze à vingt personnes. C'est donc quatre cents potages, et la boîte qui les renferme ne coûte que quinze francs.

La foule qui se porte les derniers jours de l'année rue du Bac, 28, dans les magasins de la maison Seugnot, peut admirer les délicieux articles d'étrennes dont la réunion n'a pas de rivale à Paris.

On cite cette année comme haute nouveauté les *Papillotes* [illegible] d'œuvre de grâce et de gourmandise.

MARCELINE.

COURRIER DU PALAIS

Dénoûment de l'affaire des empoisonneuses de Marseille. — Une journée au château d'Augerville. — Souvenirs de Berryer

Hâtons-nous de consigner ici le verdict du jury d'Aix dans cette abominable mais curieuse affaire des empoisonneuses de [illegible]

La Cour a prononcé l'arrêt suivant :

Joye, les femmes Lambert, Vile et Gabriel ont été condamnées aux travaux forcés à perpétuité;

La femme Salvago, à vingt ans de travaux forcés;

Les femmes Dye et Flayol ont été acquittées.

Et maintenant nous pouvons accomplir notre pèlerinage d'Augerville.

Les obsèques de M. Berryer devaient avoir lieu le lundi 7 décembre. Je partis de Paris la veille, à onze heures et demie, pour la station de Labrosse, qui est la plus voisine du village et du château d'Augerville. De cette station au village, la distance doit être de trois ou quatre kilomètres; je dis *doit être*, n'ayant pas bien pu l'apprécier, ayant toujours fait ce trajet en voiture.

Arrivé au village, je descendis à l'unique auberge du lieu, et je demandai un lit pour la nuit.

— Impossible, me répondit l'hôtesse, fort accueillante d'ailleurs. Je n'ai que sept lits, et tous ont été retenus par des *méssieurs de Paris*.

— Ah! diable! je ne peux pourtant pas coucher à la belle étoile.

Il y avait là da[illegible] par un poêle et meublée de deux longues tables flanquées de deux bancs de [illegible] blouses bleues [illegible]

— Je suis tout seul, moi. Je n'ai pas ma femme et je n'ai qu'une seule chambre.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait? répondis-je en me mêlant à cette conversation qui m'intéressait. Il suffit que vous ayez deux lits. Vous n'aurez qu'à mettre des draps blancs à celui que vous me destinerez, et nous ronflerons sous le même plancher.

— Comme ça, oui, ça me va, dit le petit vieux.

— A quelle heure vous couchez-vous?

— Quand il plaira à monsieur.

— Non, je ne veux rien déranger à vos habitudes. A quelle heure vous couchez-vous ordinairement?

— C'est selon. A huit, à neuf, à dix.

— Va pour dix. Je compte sur vous.

Et je sortis.

Le ciel, qui était sombre et pluvieux au départ de Paris, s'était un peu éclairci, et ce soleil faux teint que tamise l'automne pâlissait d'une clarté timide la cime des arbres, les toits des maisons et la flèche d'ardoises du vieux clocher.

Ce clocher, je le voyais, je voyais même l'église; mais je [illegible]

Ce petit temple rustique est enclos dans un cimetière, dont [illegible] portail, l'espace est si étroit, qu'il faut pour ainsi dire comme [illegible] qu'on a pratiqué une porte latérale. Cette église est irrégulière et fort humide. Les voûtes du transept à vives arêtes [illegible] creuse un vieux caveau, dont l'ouverture est en dehors de l'église. C'est le caveau de la famille Berryer, qui a été précédée dans ce dernier asile par une descendante de Jacques Cœur, qui fut le fondateur et le premier propriétaire du château d'Augerville. Le père, la mère et la femme de Berryer reposent là.

Une sorte de chapelle couverte de chaume, ménagée entre deux contre-forts de la vieille église, donne accès à ce caveau, qui de loin a presque l'air d'un chalet. En approchant, la couleur noire des barreaux de la grille extérieure, et un sarcophage en bois blanc sur lequel se détache en noir la grande lettre initiale B, indiquent la destination funèbre du lieu, qui garde nonobstant sa physionomie rustique. Les quatre angles de la chapelle reposent sur des troncs d'arbres, enveloppés de branches de lierre qui se joignent en festons autour d'un fronton de bois sur lequel on lit

[illegible]

Au moment où nous parcourions ces lieux solitaires, on les disposait pour recevoir la foule qui devait les encombrer le lendemain. On avait soulevé la pierre du caveau, on dressait [illegible]

Je rentrai à mon auberge, où je trouvai un secrétaire de M. B[illegible] M. Berryer [illegible] m'offrir une chambre au château.

Je m'y rendis avec bonheur, causant avec mon camarade, hôte assidu de ce parc et de ce château qu'il allait quitter pour toujours [illegible] une bonne grâce charmante.

M. Pierre Berryer était, lui, tout entier à sa douleur et aux préparatifs du lendemain, auxquels il a voulu présider lui-même. Nous nous embrassâmes sans nous rien dire. Il me conduisit à la chambre qu'il m'avait destinée et me donna rendez-vous pour le dîner.

Il y avait encore une heure de jour. Nous en profitâmes avec empressement, M. Grivot et moi : lui, pour faire ses adieux à ce beau parc, et moi, pour le saluer pour la première et sans doute aussi pour la dernière fois.

Le château d'Augerville, je ne vous le décrirai pas, il l'a été très-exactement et par le crayon et par la plume dans un de nos derniers numéros. Quant au parc, il faudrait s'arrêter devant chaque site; mais on comprend bien que dans un [illegible] chant nous envoyait d'obliques rayons au-dessus de la brume légère qui montait des pelouses et s'accrochait aux arbres comme un voile transparent. L'air était doux et les teintes oranges qui enveloppaient le soleil étaient pour nous comme une suprême bonne grâce, comme un sourire d'outre-tombe de celui qui dormait pour toujours dans cette chambre close et dont nous recevions l'hospitalité posthume.

Tout en parlant de lui, nous suivions les allées qui côtoient les eaux vives de l'Essonne. Nous traversions des ponts, nous visitions des grottes, nous admirions des statues, et nous arrivâmes ainsi à la colline des rochers, après avoir passé devant la grotte de l'Ermite. Nous marchions toujours sous ces arbres frissonnants, sur ces pelouses humides, grimpant à travers des roches cyclopéennes ou suivant un sentier uni près de cette rivière si limpide qui, après avoir alimenté les fossés du château, se promène dans ce parc assez longtemps pour qu'un batelet abandonné au fil de l'eau mette juste une demi-heure pour aller d'un bout à l'autre de [illegible]

M. Berryer aimait ces promenades, manœuvrant lui-même les rames pour aller plus vite. Il se dirigeait d'ordinaire vers ce joli moulin en passant sous un pont de bois, au milieu duquel il avait placé un chalet à cheval qui est de l'effet le plus gracieux et le plus pittoresque.

Que rapportait ce moulin à M. Berryer? que lui rapportaient plusieurs maisons du village qui dépendent du château? Ce moulin et ces maisons rapportaient ce qu'il plaisait aux locataires de donner. L'illustre orateur ne demandait jamais les loyers à personne; il prenait ce qu'on lui apportait. Jamais il ne renvoyait ni un locataire ni un domestique. Ce n'était pas assez. Tous les pauvres de la contrée trouvaient au château leur bois et leur pain. Nous donnons aujourd'hui un dessin représentant une de ces distributions.

Tout le monde aimait le châtelain. Ce n'est pas étonnant; mais ce qui est autrement difficile, tout le monde, ses ennemis même, aimaient l'orateur politique.

— Comment faites-vous, lui demandait un jour Odilon Barrot, pour n'avoir pas d'ennemis, quand nous en avons tous et des plus furieux? Sans doute que vous avez un trésor d'amour caché quelque part.

— On n'a jamais exactement raconté, me disait mon compagnon de promenade, un acte de bienfaisance dont nous avons tous entendu parler.

Un habitant d'Évreux, nommé Dehors, avait confié sa défense à Berryer. Dehors fut condamné à mort comme incendiaire par la cour d'assises de l'Eure.

Il se pourvut en cassation.

On le renvoya devant le jury de Rouen, qui le condamna à mort pour la seconde fois.

Nouveau pourvoi. Nouvelle cassation. Et pour la troisième fois, Dehors est traduit devant une cour d'assises. C'est devant le jury de la Seine qu'il comparaît cette dernière fois. Et enfin, après deux condamnations à mort, il est acquitté.

La joie et la reconnaissance de cet homme ne peuvent se décrire. Il rassembla dix mille francs en billets de banque, [illegible] ryer. Il avait pris avec lui, pour l'associer à cette démarche, sa fille, une jeune personne de dix-neuf ans. Tous deux voulaient se jeter aux genoux de l'avocat.

— Je vous dois tout, lui dit le père, vous êtes notre sauveur, et jamais ni ma fille ni moi ne pourrons nous acquitter envers vous. Daignez agréer ce faible témoignage de notre gratitude éternelle.

En même temps, le client avait remis le portefeuille à l'avocat. Celui-ci le prit, compta les billets, puis les remit dans le portefeuille.

— Oui, dit-il à Dehors, il y a bien là dix mille francs.

Cela dit, il questionna la jeune fille avec bonté. Qu'allait-elle devenir? que comptait-elle faire?

— Mon enfant, lui dit-il tout à coup, il faut vous marier à quelque honnête jeune homme. Votre père et moi nous n'avons pu vous trouver que dix mille francs pour votre dot : c'est bien peu; mais enfin vous nous excuserez, nous avons fait ce que nous avons pu, les voilà!

Et il tendit le portefeuille à la jeune fille.

Ici s'engage une lutte de désintéressement. Le père et la jeune fille refusent d'accepter le portefeuille.

M. Berryer use alors de son autorité.

— J'entends être obéi, dit-il, je vous ordonne d'accepter cet argent : quant à moi, je ne le reprendrai pas.

Il fallut se soumettre en pleurant de reconnaissance et de joie.

— Il était bon en toutes choses, nous disait son secrétaire désolé. Les affaires les plus graves et les plus urgentes ne lui étaient pas une excuse pour retarder un acte d'obligeance. Eh! tenez, il y a quelque temps que je lui lus une lettre assez singulière. Et voici à quel propos cette lettre lui était adressée. Pendant son périlleux voyage en Vendée, vers 1832, un gendarme lui sauva la vie. Berryer, reconnaissant du service, voulut faire récompenser ce gendarme. Il écrivit pour lui au ministre qui, sur cette recommandation, accorda la croix de la Légion d'honneur.

Il y a longtemps que ce gendarme est mort décoré; mais il a laissé un fils, et c'est justement celui-ci qui écrivait à M. Berryer :

« Je n'ai pu me procurer, lui disait-il, qu'une copie de la lettre écrite par vous au ministre de la guerre Nous voudrions que cette lettre fût écrite de votre main pour la conserver comme une relique et comme un titre d'honneur dans la famille. »

Aussitôt Berryer laissa tous ses dossiers. Il voulut que le retour du courrier apportât au fils du gendarme la lettre demandée, il se mit immédiatement à l'œuvre, transcrivit cette lettre avec la complaisance la plus empressée et l'envoya à son correspondant.

Devisant et cheminant de la sorte, la nuit était venue. Quelque temps après, la cloche qui annonçait le dîner nous attira vers le château. Nous étions une vingtaine à table : la famille, les exécuteurs testamentaires, trois ou quatre amis et une bonne sœur qui dès le commencement de la maladie jusqu'à la mort, n'avait pas quitté un seul instant le grand avocat. M Pierre Berryer faisait les honneurs avec une grave bienveillance. Il avait place en face de lui sa tante, Mme la duchesse de Riario Sforza, entre M. Andral et M Henri Moreau. Le frère du défunt, M. Ludovic Berryer, et sa femme, étaient là avec leurs enfants, Hippolyte et Georges Berryer, charmants jeunes gens, causant à voix basse avec leur cousin, Pierre-Henri Berryer, petit-fils de l'orateur. On était frappé de la bonne grâce de M. Albert de Gaillard, officier de marine des plus distingués, lieutenant de vaisseau et officier de la Légion d'honneur à trente-deux ans. C'est le frère de Mme Pierre Berryer.

La famille du Gabé était accourue aussi à ce rendez-vous de deuil. L'éloquence est de race dans cette famille, et M du Gabé père a le bonheur de voir son fils prendre une des meilleures places dans le jeune barreau de Toulouse entre ses émules et ses amis MM. Octave de Peyre et Piou. Ce jeune avocat, filleul de M. Berryer, nous montra un livre bien précieux qui est aujourd'hui une relique.

Voici à quelle occasion il lui fut donné. Son parrain, M. Berryer, lui avait dit un jour:

— Tu devrais t'étudier à bien lire. Et alors je te prierais de lire le journal pendant le dîner. C'est très-commode. On continue à causer . tu es un enfant, et on n'a pas besoin d'écouter un enfant; mais on peut aussi, quand il lit bien, ou que les faits sont intéressants, lui prêter un peu d'attention. Apprends à lire.

Le jeune du Gabé ne se le fit pas dire deux fois; et un beau jour, après une série d'expériences heureuses, M. Berryer lui remit au dessert un joli livre sur lequel il avait écrit: « Premier prix de lecture adjugé à M. du Gabé fils, mon cher filleul.»

C'est à du Gabé père qu'un vieux domestique a fait cette touchante réponse :

— Eh bien, père Leblanc, quel âge avez-vous?

— Soixante-seize ans; mais qu'est-ce que ça me fait? Tant que monsieur était là on avait du plaisir à vivre près de lui; mais à présent que notre bienfaiteur est mort, je n'ai plus qu'à partir.

Puisque tout le monde l'aimait ainsi, jugez s'il devait être adoré de son frère Ludovic. Celui-ci nous a raconté avec émotion un fait où se retrouve toute la sensibilité et toute la grâce de Berryer :

L'agonisant ne pouvait plus parler, sa famille était autour de lui, il donna deux flacons à deux des assistants. Son frère Ludovic était là, mais sa figure, étant à contre-jour, restait dans l'ombre. Berryer avait l'air de chercher quelqu'un, et un moment il fit avec la main comme une sorte de lorgnette pour diriger son regard

Comprenant ce désir muet, M. Ludovic se détourna, et la clarté donnant en plein sur son visage, Berryer laissa échapper un soupir de satisfation

Alors il prit sa tabatière, et sans détacher son regard de son frère bien-aimé, il y prisa deux fois, puis la referma, et l'ayant approchée de ses lèvres la jeta doucement et avec le plus ineffable sourire à son frère attendri, avec un regard amical qui voulait dire :



M. EMPIS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Disdéri. — Voir la Chronique.



URUGUAY. — ÉTABLISSEMENT DE FRAY-BENTOS POUR LA FABRICATION DE L'EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG, dessin de M. de Bérard, d'après une photographie. — Voir page 806.

LA CASSETTE DES SEPT AMIS

Contes par SAM. HENRY BERTHOUD, illustrations par YAN' DARGENT



[illegible]



[illegible]



... de Montreuil vit s'avancer [illegible]



... Et nous restâmes là, trois pauvres orphelins sur le rocher.



Quant à George, il passait toutes ses journées à grimper sur les arbres ..

— Tiens, je te la donne, garde-la en mémoire de moi!

Ainsi se passa cette journée. Celle du lendemain est connue de toute la France.

J'ai pensé que ces quelques détails intimes ajouteraient encore au respect et à l'affection universels excités par l'illustre mort. Et je remercie du fond du cœur M. Pierre Berryer de m'avoir donné l'hospitalité dans cette maison toute pleine des souvenirs de son père qu'il a tant aimé et dont il n'a pu fermer les yeux, étant arrivé malheureusement trop tard.

MAÎTRE GUÉRIN.

LA CASSETTE DES SEPT AMIS[1]

Notre collaborateur Sam. Henry Berthoud vient de publier le volume qu'il fait spécialement, chaque année, à l'époque du nouvel an et pour les étrennes. Cet esprit sérieux, ce savant qui sait si bien populariser la science, tient à honneur d'écrire exclusivement pour l'enfance et pour la jeunesse un livre qui avant tout intéresse et amuse.

Ce livre, cette année, s'appelle *la Cassette des sept amis* et ne contient pas un seul mot de science. Il se compose exclusivement de nouvelles écrites avec la simplicité, le goût, le cœur et surtout le tact qui caractérisent le talent de l'auteur. Personne, en effet, ne sait mieux que lui se concilier les bonnes grâces du lecteur et se placer au point de vue qui charme et intéresse ce dernier. Il l'amuse, il le fait sourire, il le fait pleurer même parfois, et, grâce à une longue

1. *La Cassette des sept amis*, contes par Sam. Henry Berthoud, illustrés de nombreux dessins par Yan' Dargent. — 1 vol., gr. in-8°. Garnier frères, éditeurs.

et sûre expérience littéraire, il ne manque jamais le but qu'il se propose. Un père ne saurait désirer faire mieux, et placer entre les mains des membres de sa famille un meilleur livre.

La Cassette des sept amis se compose d'une série de nouvelles écrites exclusivement pour la famille, disposées dans un cadre ingénieux et touchant. Ce livre, sans montrer la prétention d'instruire et de moraliser, instruit et moralise. Cependant je défie grands et petits de ne point se sentir émus, et même de ne point devenir un peu meilleurs à la [illegible] *anglaise* et de l'histoire dramatique et plaisante à la fois des péripéties d'*une Mine de sel*. Quant à *la Légende des chiens*, à *l'Amitié des Animaux pour l'Homme*, à *la Ruche* et à *la Tartine de confiture*, elles réunissent, sous leur forme naïve, de rares conditions d'écrivain et de moraliste, mais de moraliste bonhomme et qui ne parle que le sourire sur les lèvres. En un mot, comme le dit un de nos plus célèbres critiques, c'est un livre de mère.

Van'Bruzen ne s'est jamais montré un meilleur collaborateur de M. Berthoud. Personne mieux que lui ne sait s'identifier à l'écrivain de la famille : on dirait qu'il dessine avec la plume de ce dernier. En résumé, un bel et bon volume, d'excellentes lectures, des étrennes telles qu'un père peut en désirer pour ses enfants : voilà *la Cassette des sept amis*.

[illegible]

ÉTABLISSEMENT DE [illegible]-BENTOS, DANS L'URUGUAY

POUR LA FABRICATION DE L'EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

Sur une hauteur qui domine la rivière de l'Uruguay, à un mille de la petite ville de Fray-Bentos, dépendant de la Re[illegible] dont la réunion forme un vaste établissement industriel. C'est là le principal siège de la fabrication du produit alimentaire qui a conquis une si grande notoriété sous le nom d'*extrait de viande Liebig*.

Dès le commencement de ce siècle, les savants s'étaient préoccupés de la possibilité d'extraire et de concentrer sous un petit volume les parties nutritives de la viande de boucherie. L'idée était juste; mais les efforts tentés pour la réaliser firent d'abord fausse route. On s'était attaché à la géla[illegible] s'était trompé. Les chiens, que Magendie avait nourris exclusivement de tablettes gélatineuses, moururent de faim. L'Institut lui-même finit par proclamer l'erreur de D'Arcet, dont au reste déjà la voix publique avait fait justice. On se rappelle encore cette vieille épigramme :

« L'inventeur de la gélatine,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine
Avec des jeux de dominos. »

Il était réservé à l'illustre professeur de Munich de résoudre le problème vainement abordé par D'Arcet, Cadet de Vaux et leurs contrefaçons. Ce fut justement en éliminant la gélatine, la graisse, l'albumine, la fibrine, c'est-à-dire toutes les matières qui pouvaient engendrer le rance ou la moisissure, et en extrayant de la viande les principes qui seuls donnent au bouillon son goût et ses qualités, que Liebig parvint à obtenir la précieuse substance à laquelle il a attaché [illegible]

La puissance de concentration par les procédés dont l'illustre chimiste est l'inventeur est telle, qu'un quart de [illegible] dans une tasse d'eau chaude et salée, suffisent pour donner un consommé de première qualité.

Un kilogramme d'extrait renferme trente kilogrammes de viande pure, et correspond à quarante-cinq kilogrammes de [illegible]

Comment maintenant est-on arrivé à produire cet extrait en assez grande quantité pour pouvoir en alimenter les deux [illegible]

Il existe, dans les immenses prairies du bassin de la Plata, [illegible] mois des centaines de mille, et dont les os, les cornes et les cuirs sont seuls utilisés, la chair musculaire étant abandon[illegible]

Une vaste compagnie s'est formée sous ses auspices : — on sait à quel degré de prospérité elle est parvenue : — déjà, depuis deux ans à peine qu'elle a commencé ses opérations, elle possède dans l'Amérique du Sud : à Fray-Bentos, dans l'Uruguay, et à Entre-Rios, dans la République Argentine, trois établissements considérables dont M. Giebert est le [illegible]

Le premier de ces établissements, auquel est annexée une ferme de 20,000 hectares et qui n'emploie pas moins de sept cents ouvriers, tous logés avec leur famille dans son enceinte, est celui que représente notre gravure.

Au fond vous apercevez les parcs, où les animaux sont reposés pendant quinze jours avant d'être abattus, et d'où ils sont acheminés, par un chemin de fer, dans les deux fabriques, que l'on distingue au premier plan.

Les enclos réservés au bétail peuvent contenir cinq mille bœufs : la consommation journalière s'élève à quatre cents têtes.

Près de l'atelier de ferblanterie où se fabriquent les boîtes, se trouve, à trente-trois mètres au-dessus du niveau de la rivière, et reposant sur cent quarante-sept arches, le ré[illegible] remplit une fois par jour.

L'abattoir et la fonderie de suif, ainsi que la cour où on sèche le cuir, sont à la gauche du réservoir. Les séchoirs pour les peaux occupent une superficie qui n'est pas moindre de [illegible]

Les animaux sont conduits d'abord dans un grand boxe pouvant contenir cinquante bêtes à la fois : c'est là qu'ils sont abattus; puis ils sont transportés à l'équarrissage, où on leur enlève la peau, où on les découpe et où la viande est préparée pour la fabrication.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de cette fabrication et la description des nombreux et puissants appareils au moyen desquels elle s'effectue. Notons, en passant, quatre machines dont chacune peut découper et hacher 200 bœufs par heure, douze digérateurs d'une contenance de 12,000 litres de viande chacun, une suite de dégraisseurs, de clarificateurs, d'évaporateurs (l'évaporation journalière n'est pas moindre de 20,000 gallons), des machines auxiliaires, des pompes foulantes et aspirantes, des ventilateurs, destinés à aérer le laboratoire garni d'une toile métallique pour le préserver des mouches et de la poussière, des irrigateurs qui versent l'eau à torrents et entretiennent la propreté la plus minutieuse dans toutes les parties [illegible]

Les manipulations opérées et l'extrait de viande obtenu, on le verse dans de grandes boîtes dont chacune est d'une contenance de cinquante kilogrammes. Ces boîtes sont transportées à Anvers, où est le dépôt général. Là, l'extrait — déjà [illegible] lyse par un chimiste, qui envoie ensuite des contre-échantillons à Munich, où ils sont examinés par M. Liebig et son délégué, M. le professeur Max de Pettenkofer, et ce n'est qu'après cette troisième analyse et le visa des deux professeurs que le produit est mis en pots et livré à la con[illegible]

L'extrait de viande se conservant indéfiniment, on comprend quels services excellents il est appelé à rendre aux classes laborieuses, à l'armée, à la marine surtout. Les cités ouvrières de Mulhouse en font une importante consommation, et, l'année dernière, au camp de Châlons, l'Empereur a voulu fabriquer lui-même un potage avec cet aliment et en démontrer l'utilité.

A ces témoignages et à ceux des savants et des spécialistes les plus autorisés : MM. Barral, Jorgneaux, etc., est venue se joindre une consécration officielle et éclatante : seul de tous les produits alimentaires, l'Extrait de viande Liebig a été honoré à l'Exposition universelle de deux médailles d'or : [illegible] la compagnie dans l'Amérique du Sud, l'autre à la Compagnie elle-même, dont M. Alexis Joffroy est le représentant [illegible]

H. VERNOY.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

[illegible]

Il existe un village de Perse où jamais ne s'arrêtent les voyageurs.

Ce village se nomme Mediane.

Dans ce village seulement, produite on ne sait par quoi, existe une petite punaise dont la piqûre est mortelle pour les étrangers.

Les gens du pays, chose fort étrange, n'éprouvent, lors [illegible] produirait une piqûre ordinaire.

[illegible] relles, cette septième et dernière plaie de l'Égypte.

Les sauterelles font, en Géorgie et en Perse, de véritables invasions. On voit tout à coup apparaître à l'horizon un nuage noir au milieu d'un ciel serein.

Il vous semble que c'est un orage.

Mais ce nuage arrive si vite, que vous comprenez bientôt que jamais trombe n'a marché d'un pareil pas, fût-elle fouettée par l'aile du vent.

D'ailleurs, ce nuage est livide.

Ce nuage, ce sont des milliards de sauterelles.

Partout où elles s'abattent, la moisson est faite. Si c'est dans les champs, il ne reste pas un seul épi de blé; si c'est sur une forêt, il ne reste pas une feuille aux arbres.

Par bonheur, ces nuées de sauterelles, si épaisses qu'elles soient, se fondent bientôt; elles sont suivies par des bandes d'oiseaux que les Persans et les Géorgiens vénèrent comme les Hollandais les cigognes, comme les Égyptiens l'ibis.

Ce destructeur de sauterelles s'appelle dans le pays le *tarbg* : c'est le *paradisea tristis* de nos musées.

Maintenant, comme si les animaux, eux aussi, devaient être exposés aux mêmes accidents que l'homme, il existe, dans tout le bassin compris entre les deux mers, une plante mortelle aux chevaux.

C'est l'absinthe pontique.

Souvent d'un troupeau de quarante, cinquante, cent chevaux qui tombent sur un pâturage où croît cette plante, pas [illegible] la mort tragique lors du siège qu'il fit de Bakou, perdit de cette façon tous les chevaux de son artillerie.

Les moutons et les bœufs la mangent impunément.

La saignée, le lait aigre et l'huile sont les meilleurs, mais ne sont pas toujours d'efficaces remèdes contre cet empoisonnement.

Nous invitons les touristes à qui prendrait l'envie de faire le voyage que nous avons fait, à se munir, à Pétersbourg ou à Moscou, d'un sac de poudre persane.

Cette poudre a la propriété d'éloigner de celui qui la sème autour de lui, la plupart des insectes dont nous venons de raconter les instincts malfaisants.

Au reste, je rapporte en France un sachet de cette poudre. On pourra l'analyser. Mes faibles connaissances botaniques me laissent croire jusqu'à présent qu'elle se compose tout simplement de pistils de camomille.

Nous avons dit, en allant à la mosquée de Fathma, un mot d'une fête tatare qui a eu lieu à Derbend, à Bakou, à Schoumaka, à propos de la mort de Houssein, fils d'Ali, et de cette même Fathma dont nous avons visité la mosquée.

[illegible] nous fit assister à cette fête anniversaire.

[illegible] défaut de connaissance de la langue m'a forcé d'interpréter [illegible] ou de m'en rapporter à ce que des voisins complaisants et estropiant le français ont bien voulu m'en dire.

Quant à Kalino, grâce à la pauvre éducation que l'on reçoit dans les universités russes, il était encore plus ignorant [illegible]

Cependant je me hasarderai à une analyse : si défectueuse qu'elle soit, elle marquera pour mes lecteurs le point où en est l'art dramatique chez les successeurs de Gengis-Khan et de Timour-Lang.

Vous savez ou vous ne savez pas, cher lecteur, — mais je vais procéder comme si vous ne le saviez pas, — que le mahométisme se divise en deux sectes : la secte d'Abou-Bekr et [illegible]

Les Turcs sont pour la plupart de la première, c'est-à-dire [illegible]

Les Persans sont de la seconde, c'est-à-dire chiites.

Avouons, en l'honneur des deux peuples, qu'à cause de [illegible] dialement aujourd'hui que se détestaient, au XVI[e] siècle, les catholiques et les huguenots.

Les chiites se distinguent particulièrement par leur intolérance; leur haine pour les chrétiens est en général [illegible] forte, que pour rien au monde un chiite, dût-il mourir de faim en agissant ainsi, ne s'assoirait à la même table qu'un chrétien; et ce dernier mourrait littéralement de soif, qu'un chiite, de peur de souiller son verre, ne lui offrirait pas un verre d'eau.

Ce sont les véritables vieux croyants, demeurés selon le cœur de Mahomet.

[illegible] sont eux surtout qui fêtent avec le plus d'ardeur et de zèle cet anniversaire, déplorable pour eux, de la mort du fils de Fatma.

Disons quelques mots de Houssein pour rendre, s'il est possible, notre analyse plus intelligible.

Un cousin germain de Mahomet épousa sa fille Fathma, et se trouva, dès lors, non-seulement le cousin germain, mais encore le gendre du Prophète. A la mort de son frère aîné Hassan, arrivée l'an 669 de Jésus-Christ, Houssein fut considéré comme l'imam ou chef légitime de la religion. Il vécut onze ans ainsi en paix à la Mecque, lorsque, après la mort de Moaviah, arrivée en 980, il fut appelé à Kouffa par les habitants de cette ville, qui s'engageaient à le saluer calife; il se rendit à cette invitation, mais eut l'imprudence de ne se faire accompagner que par une centaine d'hommes. Il en résulta que Yezid, fils de Moaviah, soupçonnant à tort ou à raison que Houssein n'était pas tout à fait étranger à la mort de son père, résolut de venger le sang par le sang. En conséquence, il attaqua Houssein à quelque distance de Bagdad, dans les plaines de Kerbelah, à l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de *Meschted Houssein*, ou tombeau de Houssein.

Voilà le fait dépouillé de toute fioriture : voyons-le main[illegible] la fare.

Quelques jours avant celui où les représentations doivent commencer, — nous disons les représentations, car le spectacle ne se contente pas de durer deux jours, comme *Monte-Cristo*, ou trois jours comme *Wallenstein*, il en dure dix ! — quelques jours, disons-nous, avant celui où le spectacle doit commencer, on dresse un théâtre dans la principale rue de la ville. Ce théâtre est élevé de façon que la rue fasse le parterre; le seuil des maisons l'orchestre, les fenêtres, les loges; et les terrasses, les galeries.

Dès le premier soir où la représentation doit avoir lieu, vers neuf heures, les enfants tatars commencent d'allumer de grands feux et dansent à l'entour jusqu'à onze heures, en criant de toutes leurs forces :

— Ali ! Ali !

Pendant ce temps, on orne les mosquées avec des étendards, et les galeries des mosquées avec des glaces, des tapis, des tissus brodés de soie et d'or, que l'on emprunte à cet effet dans les plus riches maisons de la ville.

[illegible] quée était exposé un tableau peint sur un tissu d'écorce d'arbre et représentant Roustan, — le fabuleux fondateur de Derbend, celui qui dispute à Alexandre le Grand l'honneur d'avoir bâti ses murailles, — livrant au diable un combat à [illegible]

Naturellement, Roustan est vêtu en Tatar, ou à peu près : c'est une variante de saint Georges et de saint Michel; quant au diable, il porte le costume classique, avec des griffes et une queue; plus, des défenses de sanglier qui nous parurent tout à fait locales. Sur la massue dont le diable est armé, il y avait quatre meules de moulin, et entre ses deux cornes était suspendue une cloche.

Le résultat de la lutte fut que, malgré sa cloche, ses quatre meules et ses défenses de sanglier, Roustan vainquit le diable et le força de bâtir la ville de Derbend, qui, si l'on en

1. Voir les tomes 686 à 721.

crovait cette légende, serait un spécimen de l'architecture de l'enfer.

Vers onze heures du soir, la représentation [illegible]

Le cortége s'ouvre par des enfants portant des chandelles. [illegible] d'un riche manteau de satin. Il s'avance accompagné de ses deux femmes, de son fils, de ses sœurs, de ses parents et de sa suite. Appelé par la ville de Kouffa, il s'est mis en route : mais, ayant appris le voisinage des troupes ennemies, il s'arrête au village de Bana-Sal. Le théâtre est censé représenter [illegible]

Là, les chefs lui présentent des moutons et lui souhaitent la bienvenue. Cette réception est troublée par l'entrée d'Omer, général d'Yezid. Alors la bataille commence.

Cette bataille, avec toutes ses différentes chances de vic[illegible] bat a duré depuis le lever du soleil jusqu'à midi ; mais, comme l'image de la guerre est ce qu'il y a de plus récréatif pour les Tatars, ils éternisent la bataille, dans laquelle chacun donne toutes les preuves d'adresse que contient le re[illegible] pour ainsi dire, goutte à goutte de cette représentation, qui n'a son dénoûment que le dixième jour.

Le dixième jour, les feux sont plus brillants qu'ils n'ont [illegible] fants en guenilles courent par bandes, suivis de Tatars rangés en cercle, chacun tenant son voisin de la main gauche par la ceinture, et le frappant de la droite à grands coups de poing dans la poitrine, tout en chantant des vers arabes que [illegible] teurs. Pendant cette espèce de sabbat, on apporte de la mosquée le tombeau de Houssein, que l'on a eu la précaution de faire exécuter d'avance ; il est construit sur le modèle même de la mosquée, avec ses deux minarets sur le devant, et il est orné de peintures et de dorures qui montent quelquefois à huit ou neuf mille roubles.

Puis, en même temps, un autre cortége arrive d'en bas. Celui-là porte le modèle de la mosquée où Mousselim, cousin germain de Houssein, s'est marié avec la fille de ce der[illegible] caparaçonné, mais tout percé de flèches et sanglant. D'un côté et de l'autre, le pauvre animal porte une armure complète : l'une, celle de Hassan, fils de Houssein ; l'autre, celle de Mousselim, son gendre, tués tous deux dans la bataille. Lorsque les deux cortéges se rencontrent, les coups donnés sur la poitrine redoublent et les cris deviennent des hurlements.

Les deux cortéges, au milieu des détonations des armes à feu, s'acheminent ensemble vers la grande mosquée ; on place dans la cour, devant elle, en face l'un de l'autre, les deux tombeaux. Alors se déroule un tableau sauvage, effrayant, grotesque et terrible à la fois, dont rien ne peut donner une idée. Qu'on se figure des milliers de Tatars avec leurs têtes rasées, hurlant, gesticulant, se frappant à la lueur de feux de naphte dont les reflets rougeâtres se jouent sur les visages réguliers mais sombres de ces Asiatiques, sur ces étoffes aux mille couleurs, sur ces étendards dont les plis flottent au vent, sur ces murailles de la mosquée contre lesquelles s'éta[illegible] les autres assises, les dernières debout, avec leurs longues robes qui n'ont d'ouverture qu'aux yeux ; tout cela ressortant contre les mousses et le lierre qui tapissent les murailles, et sur les feuillages sombres des grands platanes qui ombragent les balcons. La galerie qui règne autour de la cour resplendit de glaces et de lustres. Un jet d'eau placé au milieu de la cour est entouré d'une foule multicolore de gens qui, puisant avidement le liquide dans le creux de la main, cherchent à assouvir la soif ardente qui les dévore. Enfin, joignez à tout cela le croissant mélancolique de la lune, ce symbole de l'islamisme, glissant à travers les nuages, à tra[illegible] triste encore que d'habitude, contempler tout étonné ses adorateurs mêlés aux chrétiens.

Tout cela a un aspect bizarre, et qui surprend à la fois par sa nouveauté et son étrangeté.

Si, de cet ensemble, on passe aux détails, voici ce que l'on voit.

Ici, un enfant dont la tête nue ruisselle de sang : son père lui a fait des incisions sur le crâne en signe de pénitence : à côté de lui est un vieillard septuagénaire, avec sa barbe teinte d'un rouge ardent, gesticulant son kandjar à la main ; de l'autre, un Tatar couvert de poussière et de boue, s'aspergeant coquettement avec de l'eau de rose.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite prochainement.*)

[illegible]

Voici réellement le moment où l'on rentre à Paris, où l'on se retrouve, où l'on fait des visites, où l'on s'occupe des toi[illegible] de la mode. — Que fait-on ? — Qu'est-ce qu'on porte ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

Tout se porte, tout est admis en fait de toilette ; la femme [illegible] femme modeste peut encore rester simple, si elle le désire, [illegible] extravagante, et les femmes raisonnables sont plus nombreuses qu'on ne le suppose.

L'art de s'habiller ne consiste pas toujours à faire des folies, et si quelques personnes font de trop grands sacrifices en son nom, les femmes de goût savent encore être charmantes sans beaucoup de dépense.

Lorsqu'on écrit un article de modes, il faut absolument citer des toilettes très-élégantes, sans cela la description n'aurait aucun charme ; mais il n'en faut pas conclure qu'on doit imiter strictement les modèles cités ; qui peut plus peut moins, et tout en prenant le genre et le style d'un costume qui a coûté fort cher, on peut arriver à confectionner des choses très-jolies et d'un prix minime.

La forme des corsages varie beaucoup en ce moment, on voit surtout le patron du corsage Marie-Antoinette qui convient aux robes parées. Ce corsage est très-décolleté ou plutôt *échancré*, car il tient sur les épaules ; il laisse voir une jolie chemisette qu'on peut rendre très-élégante. Avec ce corsage on porte une jupe de dessous à traîne et en dessus une tunique. Cet ensemble forme un ravissant costume.

Le modèle de chapeau habillé qu'on adopte généralement pour cet hiver est la forme *Fanchon*, qui fait diadème assez élevé au milieu du front. Le fond du chapeau reste libre et cède toujours la place aux cheveux.

On voit de très-jolis manteaux courts en velours, garnis de fourrure, et des sorties de bal qui sont d'un goût exquis.

Parmi les charmantes nouveautés qu'on peut choisir pour objets d'étrennes et dont l'acquisition est toujours utile et agréable, on peut désigner les délicieux mouchoirs des magasins de *la Compagnie irlandaise*, 36, rue Tronchet.

Les mouchoirs brodés de cette maison spéciale sont composés avec un goût parfait. La batiste très-fine et brillante a un ourlet plat à jour, au-dessus de l'ourlet un entre-deux de valenciennes, non point posé sur la batiste, mais se détachant en clair ; le bord de l'ourlet est garni d'une dentelle assortie.

Pour jeunes personnes l'entre-deux peut être remplacé par une jolie guirlande plumetis et point d'armes.

Il existe aussi de très-jolies séries en encadrements de couleur avec bord à festons en teintes : maïs, rose, lilas, bleu pâle. Le chiffre est brodé au plumetis ou point de poste en coton blanc pointillé de la nuance de la bordure

[illegible]

Toutes les couturières me disent que la tournure *Fontange* sera généralement adoptée cet hiver.

Ceci ne m'étonne pas : cette tournure est spécialement destinée aux robes à tuniques relevées, et ces dernières sont le grand succès de la saison.

La tournure Fontange forme trois bouffants attachés à une ceinture et qui garnissent le tour de la taille de manière à former des *paniers mobiles* sans exagération et très-gracieux d'ensemble.

Ce modèle a été créé par Mme Bruzeaux, rue du Cardinal-Fesch, n° 38, une très-habile faiseuse de corsets dont nos lectrices ont gardé le souvenir.

Nous voyons les modes prendre des allures tout à fait Louis XVI : les hauts talons, les coiffures très-volumineuses, les jupes à paniers et à pouff, et enfin la poudre, s'il en faut croire les *on dit*.

C'est au mois de janvier que les réunions officielles viendront décider toutes les questions importantes qui sont sur le tapis et qui agitent en ce moment le monde industriel tout en donnant beaucoup à réfléchir aux élégantes qui font la loi.

J'ai remarqué dans ma tournée de la semaine que, pour visite du nouvel an, on prépare beaucoup de robes en soieries noires, faye ou satin, riches d'étoffe et peu de garniture. [illegible] tinguées et en harmonie avec la saison.

Les plus séduisantes nouveautés se succèdent dans les magasins de *la Malle des Indes*, passage Verdeau. On y re[illegible] genres satinés qui forment des dessins blanc sur blanc sont variés avec une rare élégance, par des ondulations de feuillage, des damassés en arabesques, des guirlandes enchâssées par des filets satinés.

A côté de ces foulards blancs, adoptés en grande toilette, [illegible] algériennes, ou en palmes cachemire où toutes les nuances se jouent et se mélangent avec des filets d'or et d'argent.

Les beaux assortiments de *la Malle des Indes* arrêtent la foule dans le passage Verdeau, et les acheteurs sont heureux de trouver l'étrenne de luxe et l'étrenne utile réunies avec [illegible]

C'est aussi le foulard de poche qui attire les amateurs et [illegible] dessins tous différents et des teintes combinées de mille manières, les unes laissant voir le ton uni en rouge indien ou jaune de Chine, les autres couvrant par des teintes plates disposées avec art et se confondant dans un fouillis semblable à celui des plus riches cachemires de l'Inde.

On comprend comment, avec une telle richesse de marchandises, *la Malle des Indes* peut augmenter chaque année le chiffre de ses affaires et consolider sa réputation de première maison du genre.

Les beaux salons et les séduisants boudoirs de *la Reine des Abeilles*, rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines, ont une large part dans les éloges qu'on donne à l'in[illegible]

On y voit étalés, au milieu des articles parés de la parfumerie Violet, l'éventail *Metternich*, véritable cadeau de grande dame, puis de ravissants sachets en satin brodé d'or et de perles, des caves à odeurs en cristal de roche et bois de rose, bouchons en vermeil, des boîtes de toilette contenant les talismans de beauté : eau de toilette de *la Reine des Abeilles*, savon de Thridace, fards et poudres pour toilette de bal.

Il faudrait énumérer aussi une quantité d'objets élégants [illegible] coffret à gants.

Les magasins de vente de *la Reine des Abeilles* sont dans des conditions d'élégance qui les désignent au monde élégant ; c'est-à-dire que le local si bien situé au centre du plus beau quartier, les salons décorés avec le plus grand luxe sont à la hauteur du mérite sérieux d'une parfumerie exceptionnelle.

[illegible]

Tandis que le vélocipède est devenu la fantaisie la plus en vogue pour les jeunes gens, la machine à coudre, qui est devenue un objet utile, est aujourd'hui l'occupation favorite des dames et des demoiselles. La réputation acquise de construction supérieure, accordée par le public à la *Silencieuse*, la machine à coudre de famille par [illegible] Schmidt et Cie, 41, rue Richelieu, à créer de nouveaux types de meubles, très-élégants, sans augmenter beaucoup le prix de cette machine, qui a le droit de réclamer sa place dans les salons les plus simples comme les plus luxueux, et peut prétendre à être dirigée par les doigts de fée les plus fins. Aussi pensons-nous qu'elle représente l'un des plus jolis cadeaux d'étrennes. L. W.

La célèbre gravure de Raphael Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 francs dans les bureaux du Journal. Pour recevoir franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 francs. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

REBUS



Explication du dernier Rebus :

Le bonheur est souvent sous la main.

ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Chaque année *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices [illegible] ments pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* [illegible] qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1869 (1re année), contient 64 pages de texte et 40 charmantes planches, dessinées par les premiers artistes et gravées avec le plus grand soin.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 cent., pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert ; à la librairie Michel Lévy, 2 bis, rue Vivienne ; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.



RHINOCÉROS A DEUX CORNES DE LA HAUTE NUBIE; [illegible] M. F. W. K[illegible]

LE RHINOCÉROS A DEUX CORNES

Le rhinocéros dont nous donnons l'image, d'apres un jeune mâle recemment capturé dans la haute Nubie, se distingue du rhinoceros ordinaire par sa seconde corne ou tout au moins le rudiment de corne qui s'élève un peu au-dessus de la premiere.

La corne du rhinocéros, déjà si étonnante par sa position sur le nez de l'animal, l'est bien plus encore par sa structure. Il ne semble pas que ce soit un os, comme chez l'elephant, mais plutôt une excroissance de peau et même, suivant certains naturalistes, une agglutination de poils durcis et comme petrifies.

Quand on coupe une corne de rhinocéros et qu'on l'examine au microscope, la section présente une texture particulière dont on peut imiter et, en quelque sorte, reproduire la disposition en comprimant les poils les uns contre les autres, en les trempant à chaud dans une substance glutineuse et en les laisant refroidir.

La corne de l'enorme pachyderme est très-lourde; elle constitue une arme excessivement redoutable. Même dans le sud de l'Afrique, cette corne est un objet de grande valeur. On l'emploie dans les arts pour differents petits ouvrages.

HENRI MULLER.

PROBLÈME N° 429

[illegible]



BLANCS

Les Blancs jouent [illegible]

AVIS AUX ABONNÉS

DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

[illegible] tellement accru [illegible] travail préparatoire de plusieurs jours.

Il en résulte qu'il nous est devenu impossible de faire droit [illegible] d'adresse reçues durant ce travail. Ajournees forcement à la semaine suivante, elles donnent lieu à des réclamations qu'il importe de prévenir.

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir au plus tard, savoir :

Le lundi pour les abonnements de Paris et le mardi pour ceux de la province et de l'étranger

L'administration ne sera pas responsable des numéros envoyés à d'anciennes adresses, par suite de demandes tardives.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris et Départements

Un an . . . . 20 fr
Six mois . . . . 10 fr
Trois mois . . . . 5 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,800 gravures
Broché . . . . 125 fr.
Reliée . . . . 170 fr.
Expédition franco



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration,
Passage Colbert, 26, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 728 — 26 Décembre 1868

A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — LE GÉNÉRAL CABALLEROS [illegible] LA SOUMISSION DES INSURGÉS DE CADIX [illegible] M. Miranda, [illegible]

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉÂTRE

Une conférence au boulevard des Capucines. — *De l'homme primitif, de son origine, de ses caractères physiques.* — Mlle Clémence Royer. — [illegible] germains du singe. — Du crâne et de sa capacité cérébrale chez l'homme et chez la race simienne. — Objection capitale au système de l'*oratrice*. — Conseils à Mlle Clémence Royer. — Une croisade contre le tabac. — Les transes du Trésor. — Si le tabac est un poison. — Les fumeurs illustres. — Deux académiciens, un académicien et une académicienne *in partibus*. — *Le tabac*, poëme par Barthélemy. — L'absinthe. — Pastiche d'Alfred de Musset. — Un poëte plein de son sujet. — Des effets de l'absinthe. — Où les savants ne s'accordent pas. — L'absinthe est-elle un poison ou un simple alcool? — Opinion d'un pharmacien de la maison impériale de Charenton. — Nécessité de conférences sur l'absinthe. — Une ordonnance à faire. — Les baraques du jour de l'an et la traversée du boulevard. — Étrennes aux chirurgiens pour l'année 1869. — Des passerelles! des passerelles! — Bouffes-Parisiens : *Petit bonhomme vit encore*, opéra-comique en deux actes, de M. de Najac, musique de M. Deffès. — MM. Berthelier, Bonnet, Lanjallay, Mmes Fonti, Gilbert. — Nouvelles musicales. — Sérénade donnée à M. Auber. — Une avalanche de diamants. — Rendez-vous à l'année prochaine. — Théâtre Italien. — Adieux de la Patti. — Rentrée de Tamberlick. — Une nouvelle étoile à l'horizon : Mlle Minnie Hauck. — Trois nouvelles compositions de M. Auguste Lippmann. — Un mot sur l'*Histoire universelle du Théâtre*, de M. Alphonse Royer.

L'autre soir, je me promenais en fumant un cigare, sur le boulevard des Capucines. Je rencontrai, arpentant le bitume, un de mes amis, avocat de profession et journaliste à ses heures.

— Venez-vous avec moi ? me dit-il.

— Où cela ?

— Ici près, aux conférences.

— Après le dîner ? Et les congestions ?

— Vous iriez bien à *Chilpéric !*

— Parlez pour vous... Et quel est l'orateur que vous allez me faire entendre ?

— Ce n'est pas un orateur, c'est une *oratrice*.

— Qui s'appelle ?...

— Mlle Clémence Royer. Vous devez la connaître ?

— Comme écrivain, oui. J'ai lu d'elle des choses assez viriles, une traduction de Darwin, un livre d'économie politique...

— C'est cela.

— N'a-t-elle pas obtenu, dit-on, un certain succès de parole au dernier meeting de l'Association internationale pour le progrès des sciences sociales ?

— Précisément.

— Et le sujet de la conférence de ce soir ?

— Nous voici arrivés justement : regardez l'affiche.

— *De l'homme primitif, de son origine, de ses caractères physiques.* — Diable !

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Que pour une femme, je la trouve raide.

— Alors vous n'entrez pas ?

— Au contraire.

Il n'était pas encore huit heures et demie. La salle regorgeait de monde : je reconnus des savants, des avocats, des avoués, quelques hommes politiques et aussi pas mal de jeunes filles d'Ève que le sujet choisi par Mlle Clémence Royer n'avait pas effrayées.

Ce fut avec peine que je parvins à trouver une place derrière un pilier.

A l'heure précise fixée par l'affiche, Mlle Royer entre et monte au fauteuil.

Elle rappelle — ce que j'ignorais — que la parole lui avait été autrefois interdite. Pourquoi? Elle-même ne l'a jamais su : en tout cas, elle a la conviction

De n'avoir mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

On applaudit à ce petit *speech* assez bien tourné. L'extérieur de l'*oratrice* est d'ailleurs sympathique, sa parole élégante et facile, son organe agréable; elle cause plutôt qu'elle ne discourt, — naturellement, sans l'ombre d'emphase ou de pédanterie.

Elle expose ensuite le sujet de sa conférence.

« Je me propose de vous démontrer, dit-elle, que vous tous qui m'écoutez, vous êtes, je ne dirai pas les frères et sœurs du singe, mais tout au moins ses cousins germains. » (Sourires dans l'auditoire.)

Ici, par malheur, s'arrête le succès de Mlle Royer. L'attention s'épuise vainement à suivre sa démonstration qui s'égare, s'éparpille sans ordre ni méthode, sautant comme au hasard du singe à l'homme, des crânes basques aux crânes esthoniens, de la période du renne à celle du mammouth, mêlant ensemble et pêle-mêle les considérations et les faits, l'accident et le général, l'analyse et la synthèse. De temps en temps vient à surgir une proposition importante comme celle qui subordonne le développement de l'intelligence à la disposition des sutures du crâne, ou bien une observation curieuse comme l'examen comparatif de la capacité cérébrale et de la construction crânienne chez les races humaines et chez le singe, d'où il résulterait qu'il y a plus de distance de l'homme civilisé à l'homme primitif que de celui-ci au singe anthropomorphe et de ce dernier aux autres espèces du genre simien. Mais ces points capitaux disparaissent au milieu des détails et des développements qui les étouffent. L'esprit dérouté ne sait plus à quoi se rattacher. Il erre au milieu d'un labyrinthe où il lui manque le fil conducteur.

A ce défaut de méthode vient se joindre un déluge de termes scientifiques dont Mlle Clémence Royer bombarde ses auditeurs sans crier gare, sans leur donner, ne fût-ce que par parenthèse, la plus sommaire explication. Il faut l'entendre jongler avec « les caractères ethniques, le crâne d'Engis, le singe anthropomorphe, les aryens, les palafites, la civilisation lacustre, l'âge de pierre et l'âge de bronze, les différentes couches diluviennes, les périodes primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire. » Ce serait à croire, si l'on ne connaissait l'érudition solide et profonde de Mlle Royer, que c'est là une provision faite de la veille et que le temps lui a manqué pour éplucher.

La lumière n'a commencé à se faire que vers la fin de la séance, au moment où Mlle Royer a comparé les caractères extérieurs du singe avec ceux de l'homme. Mais j'étais à bout d'attention. Une porte s'ouvre justement à côté de moi. Un de mes voisins en profite pour s'esquiver, et je le suis lâchement sans attendre la fin de la démonstration.

Je le regrette à l'heure présente. J'eusse été bien aise de savoir comment Mlle Royer aura réfuté l'objection capitale faite depuis longtemps au système dont elle s'est constituée le défenseur, — à savoir qu'à la différence de l'homme, le singe ne saurait ni se modifier ni se perfectionner, et que tel il était il y a dix mille ans, tel il est encore aujourd'hui.

Si, comme je l'espère, Mlle Clémence Royer nous donne une nouvelle édition de sa conférence, je ferai mes efforts pour me retrouver au nombre de ses auditeurs.

Mais, pour Dieu! qu'elle pratique des coupures, ou, si le sujet est trop vaste, qu'elle lui consacre deux séances au lieu d'une.

Qu'elle me permette encore, pour terminer, une dernière observation.

De deux choses l'une :

Ou elle s'adresse aux savants déjà familiarisés avec la [illegible] — [illegible], sa conférence [illegible] paraît manquer d'intérêt, car elle ne fait que reproduire, à quelques nuances près, les données et les conclusions bien connues de Carl Vogt.

Ou, comme je le pense, elle parle pour les profanes, et alors il faut qu'elle s'attache à mieux éclairer sa lanterne, qu'elle prenne soin de tracer nettement son plan, de montrer à ses auditeurs les étapes qu'elle doit leur faire parcourir, de leur expliquer à l'avance les théories géologiques et ethnologiques sur lesquelles elle doit s'appuyer, la signification de chacun des termes qu'elle emploiera, qu'enfin, elle procède du connu à l'inconnu — à l'exemple d'Arago et de M. Thiers, les deux plus grands vulgarisateurs de ce temps-ci.

Qu'elle médite encore ce vieil axiome : « Qui trop embrasse mal étreint. »

Et je lui promets pour sa prochaine conférence le succès qui lui a fait défaut à celle-ci.

~~~ Puisque me voici sur le sujet des conférences, permettez-moi de vous en annoncer une série où il sera traité *du tabac et de son influence sur le cerveau.*

Vous savez déjà que, rue Saint-Benoît, dans la maison contiguë à celle où s'imprime ce journal, vient de se fonder une association contre l'usage de cette plante qu'elle considère comme un excitant dangereux et fatal pour les facultés cérébrales.

Le Trésor, auquel le tabac rapporte bon an mal an de cent cinquante à deux cents millions nets, en tremble, assure-t-on, dans le fin fond de sa caisse.

Le Trésor est bien bon. Pour extirper des populations l'usage du tabac, il ne faudrait rien moins qu'un miracle.

Et quel temps fut jamais moins fertile en miracles!

Est-il vrai que le tabac soit une substance nuisible et délétère ? On l'a répété souvent, mais je ne vois pas qu'on l'ait prouvé.

Ce n'est autre chose, dit-on, qu'un extrait de la nicotine, qui est elle-même un poison violent.

Eh bien ! après ?

En matière de poison, ne sait-on pas que la dose est tout, que l'arsenic et l'acide prussique lui-même, pris en petite quantité, deviennent des topiques et des remèdes excellents?

C'est donc par les effets du tabac qu'il convient de juger de son action. Or, voyons-nous que les Français et les Allemands qui, de tous les peuples, sont ceux qui en consomment le plus, soient des nations d'énervés et d'abrutis? Voyez-vous que les fumeurs fournissent aux maisons de santé un contingent plus nombreux que ceux qui s'abstiennent de la pipe et du cigare? Et si, de la masse, je voulais passer aux individus, que d'illustres fumeurs ne pourrais-je pas vous nommer, — dans les lettres, dans les arts, dans la politique? Pour ne parler que des premiers, quel meilleur client de la Régie que cet écrivain délicat et charmant, à qui des romans exquis et des comédies de l'ordre le plus distingué ont valu depuis longtemps une place parmi nos immortels? Et cet autre, le premier styliste de ce temps-ci, qui peint avec les mots du dictionnaire comme Delacroix peignait avec les couleurs de sa palette, demandez-lui si, pour le fauteuil qui l'attend aux prochaines élections académiques, il consentirait à faire le sacrifice du cigare rivé à ses lèvres du matin au soir? Et ce troisième, un des plus jeunes, mais non des moins illustres de la noble compagnie, le prince incontesté de la grande comédie, demandez-lui si, parmi les priviléges qu'il doit à sa haute situation littéraire, il en est beaucoup qui lui soient plus précieux que celui qui lui permet d'entrer le cigare allumé dans son domaine de la Comédie-Française? Et si vous laissez là notre sexe pour celui qui a été chanté par M. Legouvé père, regardez cette femme dont le génie semble croître encore avec les années, roulant une cigarette de cette main mignonne et aristocratique qui, tout à l'heure, va tracer un nouveau chef-d'œuvre pour la postérité.

M'amuserai-je, après ces exemples fameux, à faire l'éloge du tabac ? Dirai-je qu'il est le compagnon de la solitude, le créateur des rêves heureux, le stimulant de la pensée sommeillante ou paresseuse ? Ce serait enfoncer une porte ouverte. Le tabac d'ailleurs a déjà son poëte. Ses vertus ont été chantées dans un poëme charmant et trop oublié aujourd'hui, signé Barthélemy de Marseille. Et si habiles que soient ses adversaires, je doute que leurs accusations viennent à prévaloir contre cette apologie vigoureuse, éloquente, et où la rime ne fait que donner plus de relief à la raison.

~~~ Vous me direz que l'absinthe a eu aussi son avocat-poëte :

A-t-on assez longtemps calomnié l'absinthe !
Eau de nacre et d'opale, ô nectar! liqueur sainte,
Quel Germain soûl de bière ou gorgé d'hydromel
S'avisa de te faire homonyme de fiel !

Je vous fais grâce du reste, — un pastiche assez pauvre d'Alfred de Musset. L'auteur se vante d'avoir écrit son dithyrambe sur l'absinthe, étant plein de son sujet. On ne s'en aperçoit que trop.

Quant à l'action de cette liqueur sur la santé générale, il me paraît inutile de la qualifier. Je me bornerai à mettre en regard deux chiffres suffisamment significatifs. L'importation de l'absinthe suisse en France, qui n'était, il y a dix ans, que de six mille quintaux, est aujourd'hui de douze mille. Le nombre des aliénés a augmenté juste dans la même proportion. Si ce n'est qu'une coïncidence, on conviendra qu'elle est au moins étrange.

On a beaucoup discuté sur les effets toxiques ou alcooliques de l'absinthe. Parmi les savants qui se sont occupés de la question, je citerai — rien que depuis 1859 — MM. Motet, Legrand de Saulle, Choulette, Duplais, Racle, Ferdinand Moreau, Anselmier, Marcé, Decaisne, Sauvageon. Vous croyez peut-être qu'ils ont fini par tomber d'accord sur l'influence ou tout au moins le degré de danger de cette liqueur? On voit bien que vous ne connaissez pas les savants! Un dernier mémoire m'est tombé entre les mains il y a quel-

que temps. L'auteur est M. Deschamps (d'Avallon), pharmacien de la maison impériale de Charenton. — Un pharmacien de Charenton, à la bonne heure, me suis-je dit, je vais savoir ce qui en retourne.—Eh bien, l'avouerai-je? après avoir lu le mémoire de M. Deschamps (d'Avallon), je ne me suis pas trouvé moins avancé encore qu'auparavant.

Non que les conclusions de l'auteur ne soient nettes : seulement elles me paraissent d'une bénignite inadmissible.

Suivant lui, l'action que l'absinthe produit sur les buveurs ordinaires ne peut être attribuée qu'à l'alcool qu'elle renferme et, toutes choses égales d'ailleurs, elle ne grise pas plus que les autres liqueurs. Ainsi, la liqueur de la grande chartreuse produirait les mêmes effets que l'absinthe si l'on en buvait autant; la liqueur de cassis, moins alcoolisée que l'absinthe, est aussi nuisible aux femmes que l'absinthe est dangereuse pour les hommes.

— Et cette excitation particulière de l'absinthe sur le cerveau, cette perturbation qu'elle y jette, qu'en faites-vous, M. Deschamps (d'Avallon)?

D'autres qui me semblent plus près de la vérité y reconnaissent un toxique *sui generis* et autrement dangereux que les alcools ordinaires. Mais d'où provient ce toxique? Du mélange qui communique à la liqueur d'absinthe cette teinte laiteuse et verdâtre si appréciée des consommateurs? ou bien du sulfate de cuivre qu'y mêleraient des sophistiqueurs — et que M. Legrand déclare pour sa part n'avoir jamais rencontré dans ses analyses chimiques? — Mystère!

D'où j'induis que des conférences sur cette question ne seraient pas inutiles.

Mais la meilleure des conférences serait encore un décret qui serait ainsi conçu :

« Le débit de l'absinthe est interdit en France dans tous les lieux publics. »

~~~ Une ordonnance qui supprimerait à Paris les baraques installées sur le boulevard à l'occasion du jour de l'an ne me serait pas moins agréable. Déjà le macadam avait rendu, le soir, la traversée du boulevard plus dangereuse pour les simples piétons que celle du grand désert ou des steppes de la Tartarie. Mais au moins, lorsque nous étions parvenus à éviter les voitures dont les lanternes inégales nous éblouissaient, lorsque nous avions franchi plus ou moins heureusement les ruisseaux de boue jaunâtre que les balayeurs ont soin de disposer avec délicatesse le long des trottoirs, nous pouvions nous croire sauvés. Aujourd'hui vient s'interposer entre nous et le rivage — *optatum littus* — un mur de baraques. Si, au moment où nous cherchons à aborder, passe une voiture, c'en est fait de nous. Et notez que, cette année, les baraques ont été installées huit jours plus tôt que d'habitude. Les chirurgiens peuvent se frotter les mains. Ils auront de belles étrennes en l'an 1869!

Des passerelles, des passerelles! c'est mon *delenda Carthago.*

~~~ En fait de théâtres, je n'ai à vous offrir, avec la meilleure volonté du monde, qu'un opéra-comique en deux actes — *Petit Bonhomme vit encore* — représenté sur la scène des Bouffes-Parisiens.

Opéra-comique, je dis bien. En directeur qui a de l'œil, M. Noriac a vu poindre le jour où l'opérette à cascade aurait fait son temps, et il a voulu tout doucement préparer les voies à un genre intermédiaire, également éloigné des outrances fantaisistes du jour et des sucreries de l'ancienne comédie à ariettes.

Le succès qui vient d'accueillir cette tentative doit l'encourager à la renouveler.

Le petit bonhomme en question est un ex-marin que sa femme a planté là un jour que, d'une main un peu leste, il lui avait administré sur sa jolie joue une giroflée entièrement étrangère à la botanique. Chacun s'en est allé de son côté. La femme est devenue, sous le nom de la Paolina, une *prima donna di primo cartello.* Belleface — c'est le nom du mari — a fait tous les métiers; il a roulé, comme dit le proverbe, sans amasser mousse. Le hasard, qui en a fait bien d'autres, le met un beau matin en présence de la Paolina, de sa femme qu'il n'a cessé d'adorer. Mais celle-ci refuse de le reconnaître : ce qui naturellement taquine Belleface — d'autant plus qu'il vient de se découvrir un rival dans la personne d'un colonel russe rembourré de roubles et très-empressé auprès de la *diva.*

La coquette, qui n'est pas fâchée de rendre à son brutal la monnaie de sa pièce, fait les doux yeux au Moscovite et feint de prêter la main à un enlèvement, — et voilà le pauvre mari obligé, pour surveiller son honneur conjugal, de se faire le domestique de son rival, de lui brosser ses habits et de lui cirer ses bottes comme un vil moujick. Vous voyez d'ici tous les incidents comiques que le librettiste, M. de Najac, en homme d'esprit qu'il est, a fait jaillir de cette situation. Pour corser sa pièce, il y a introduit un second couple, un comte italien et sa femme, une ex-virtuose tendre et romanesque, qui poursuit Belleface de ses déclarations enflammées. Nous avons ainsi sous les yeux une partie carrée de jaloux et de coquettes. En fin de compte, la morale reste sauve. Belleface repousse les attaques dirigées contre sa vertu, et il en est récompensé par le pardon de sa femme. Le boyard peut chercher ailleurs le placement de ses roubles et de ses galanteries.

La musique de M. Deffès est vive, légère, spirituelle — de l'Adam du bon cru. Je citerai d'abord le trio d'introduction habilement coupé et finement dialogué, puis la *Bamboula*, pleine de couleur et d'originalité, la chanson bretonne qui a aussi de l'accent et du caractère, le morceau final du premier acte : *La nuit est sombre*, la perle de la partition (à l'Opéra-Comique on l'eût fait répéter) : — au second acte, le duo des deux femmes d'un tour piquant et d'une mélodie distinguée, des couplets agréables, un quatuor alerte et bien en situation : en somme, beaucoup de talent dans un petit cadre.

Berthelier remplace la virtuosité qui lui manque par beaucoup de verve et d'entrain. Bonnet et Lanjallay ont peu de chose à chanter. Ce dernier a dessiné d'une façon comique et originale son type de prince russe.

Mlle Fonti, la prima donna, ne me croirait pas si je lui disais qu'elle est de la force de Mlle Cabel. Elle s'est tirée, souvent avec bonheur, des morceaux que lui a confiés le compositeur. Mlle Gilbert, qui lui donne la réplique, est on ne peut plus séduisante sous son costume du Directoire, bleu et jaune, à jupe traînante que relève de temps à autre le talon d'un pied mutin chaussé de souliers à cothurnes.

~~~ Quelques nouvelles musicales. Une sérénade a été donnée à M. Auber après la centième représentation du *Premier jour de bonheur.* « Le plus jeune de nos compositeurs » a donné rendez-vous aux artistes pour une autre centième... celle du nouvel opéra qu'il doit présenter prochainement à l'Opéra-Comique. On parle de bracelets, d'épingles en diamants, de chronomètres offerts aux interprètes : MM. Capoul, Prilleux, Melchissédech, Mmes Cabel, Cico et Moisset; de largesses aux artistes de l'orchestre et des chœurs. Mais ceci rentre dans la vie privée et je ne me soucie pas, malgré l'époque où nous sommes, d'étrenner la loi due à l'initiative de M. Guilloutet.

Aux Italiens, dernière représentation de Mme Patti; adieux panachés de larmes et de bouquets. Rentrée de Tamberlick, le roi des ténors; lever d'une nouvelle étoile, une Patti de dix-sept ans, Mlle Minnie Hauck.

Enfin, et pour être complet, signalons à l'attention des dilettanti trois nouvelles compositions de M. Auguste Lippmann : — un chœur pour voix d'enfants, *Respect à la vieillesse,* dont M. Ambroise Thomas a bien voulu accepter la dédicace; une ravissante polka-masourke pour piano, intitulée *Souvenirs de l'Ermitage*; une suave et mélancolique romance : *Tombe et rose,* dont les paroles sont de Victor Hugo.

Que si ma recommandation ne vous suffit pas, adressez-vous à Strasbourg, dont l'auteur est un des enfants; adressez-vous à ce petit groupe d'intimes qui entouraient Rossini dans ces dernières années et qui vous diront que le grand maestro n'appelait jamais M. Auguste Lippmann autrement que « son jeune ami. » — Voilà un témoignage qui vaut toutes les apostilles.

~~~ L'espace, qui m'est limité aujourd'hui, ne me permet pas de vous rendre compte, comme je me l'étais proposé, des deux premiers volumes de l'*Histoire universelle du Théâtre* que vient de publier M. Alphonse Royer. Quand vous saurez que ces deux tomes, pleins de moelle et de substance, abondants en faits, en recherches et en aperçus nouveaux, font passer sous nos yeux toutes les manifestations de l'esprit théâtral, non-seulement en Europe, mais chez tous les peuples et toutes les civilisations, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIe siècle, vous comprendrez que ce n'est pas là un de ces ouvrages dont il puisse être parlé en passant et à la légère. — A huitaine donc, si vous le voulez bien.

GÉRÔME

BULLETIN

Noël! Célébrons d'abord l'anniversaire de la nuit sublime où l'enfant-Dieu est né dans l'humble étable de Bethléem. Depuis plus de dix-huit siècles, la chrétienté tout entière célèbre par ses prières le souvenir de la crèche, et les fidèles remplissent les fastueuses basiliques comme les humbles églises des hameaux. Dans les campagnes, on voit des paysans s'avancer par troupes, à travers les neiges, vers l'autel où le pasteur s'apprête à dire la messe de minuit.

La cérémonie religieuse amène des réjouissances gastronomiques : partout on fait réveillon. A Paris, on consomme des quantités prodigieuses de boudin; en province, dans les départements de l'Ouest surtout, les galettes et le laitage forment habituellement le festin des paysans qui reviennent de la messe de minuit. Les Anglais vont au prêche avec beaucoup de zèle, et se livrent avec frénésie à l'absorption de vastes et innombrables plumpuddings, pendant que les babies chantent et battent des mains autour des arbres verts constellés de petites bougies, de jouets et de friandises.

Puisque nous parlons de fêtes de Noël en Angleterre, esquissons un trait de mœurs assez original : le recrutement des enfants pour les pantomimes de la Christmas, à Londres. Personne n'ignore qu'à cette époque de l'année plusieurs théâtres de la grande cité montent des pantomimes spéciales, et luttent, tant qu'ils peuvent, de luxe et d'originalité. Pour les besoins de la mise en scène, on engage des myriades d'enfants appartenant à des familles de prolétaires, qui, moyennant quelques shillings par tête, deviendront acteurs pour quinze jours. Il est curieux de voir la foule des bambins qui aspirent à l'honneur et au profit de figurer dans les pantomimes, assiéger, en se bousculant, les portes des théâtres. Le régisseur se tient sur le seuil et fait son choix parmi les garçons les plus alertes et les fillettes au plus gentil minois. Un policeman se tient près de lui pour réprimer l'ardeur de cette armée d'enfants qui serait bien capable de prendre le théâtre d'assaut. Telle est la scène qu'un de nos correspondants a observée à Drury-Lane, et dont il nous envoie le dessin.

Jeudi dernier, à midi, l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial, venant de Compiègne, sont arrivés à la gare du chemin de fer du Nord. Le retour de Leurs Majestés à Paris ayant lieu officiellement, les troupes formaient la haie aux abords de la gare. Les voitures de la Cour se sont rendues directement aux Tuileries, par les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol et la rue de Rivoli.

Les éphémères petites boutiques, remplies de menus objets destinés spécialement aux ventes du jour de l'an, sont installées sur toute la ligne des boulevards et dans les grandes voies publiques. De même que l'année dernière, ces boutiques sont d'un modèle uniforme : ce sont celles que l'on a construites à l'époque de l'inauguration du Trocadero, et qui sont démontées et remontées périodiquement.

Les correspondances que nous recevons de divers points de la France nous indiquent que l'état des cultures est satisfaisant. La sève de la vigne ne s'est pas mise en mouvement et les cépées n'auraient rien à craindre d'un retour du froid et des frimas; les blés et les seigles sont d'une beauté rare; leur germination s'est effectuée dans des conditions exceptionnelles, et les plantes, dans bon nombre de semis, sont déjà presque aussi drues et touffues qu'elles le sont au printemps en saison ordinaire.

Pour les travaux agricoles, on ne saurait avoir un temps plus propice; les manouvriers sont tous occupés; l'on peut travailler non-seulement aux défrichements et aux transports de terres et de fumiers, mais les journées sont assez belles pour qu'on puisse provigner et tailler les vignes; on laboure même encore quelques pièces de terre; le laboureur qui, selon le dicton, doit « la Toussaint venue rentrer sa charrue, » ne la rentrera qu'en hiver cette année.

Cultures et travaux agricoles marchent donc bien pour le présent; si l'agriculture a quelques inquiétudes, c'est pour l'avenir; mais ce n'est pas toujours que les saisons peu rigoureuses soient défavorables aux biens de la terre. On se souvient d'avoir vu des saisons où, à la Noël, les primevères étaient fleuries et qui furent néanmoins suivies de moissons et de vendanges abondantes.

Le conseil de l'ordre des avocats à la Cour impériale a décidé qu'une souscription serait ouverte au nom du barreau de Paris, pour élever un monument à M. Berryer.

Une commission composée du bâtonnier, et des anciens bâtonniers a été immédiatement constituée à l'effet de rédiger le programme de cette souscription, qui sera ultérieurement publié.

Le souverain pontife célébrera le cinquantième anniversaire de son ordination comme prêtre le 10 avril prochain. Pie IX reçut les ordres mineurs le 5 janvier 1817, le sous-diaconat le 20 décembre 1818, le diaconat le 6 mars 1819 et la prêtrise le 10 avril 1819, qui était le samedi saint. Il fut ordonné prêtre par Mgr Caprara, depuis cardinal.

Voici le texte précis de la délibération prise par le conseil municipal de Florence, à l'égard du monument de Rossini, dans l'église de Santa-Croce, consacrée à recevoir les dépouilles mortelles des grands hommes qui sont la gloire de l'Italie, et où se trouvent déjà les cendres de Galilée, de Michel-Ange, de Machiavel et d'Alfieri :

« Le conseil décide que, sauf l'autorisation exigée par la loi, il soit consenti à ce que, près du monument où sera déposée la dépouille de l'illustre et regrettable *compianto* maestro Gioacchino Rossini, une sépulture soit réservée pour celle de sa veuve. »

La Société des gens de lettres vient d'élire pour son président M. Frédéric Thomas, en remplacement de M. Jules Simon, démissionnaire. Nous ne pouvons qu'applaudir à ce choix, que justifient le talent et le caractère du nouveau président. Toutes les personnes qui connaissent M. Frédéric Thomas, partageront notre sentiment. Nous chargeons notre collaborateur Me Guérin de lui transmettre nos félicitations.

Nous avons à enregistrer la mort de M. Louis Desnoyers,

directeur littéraire du journal *le Siècle*. Le nom de M. Desnoyers occupe une place importante dans l'histoire du journalisme contemporain. Il fut, en 1832, l'un des fondateurs du *Charivari*, et quatre ans plus tard un des principaux fondateurs du *Siècle*. On ne doit pas oublier non plus qu'il fut un des premiers et des plus efficaces promoteurs de la Société des gens de lettres. Comme écrivain, il laisse quelques pièces sous le pseudonyme de Derville et cinq ou six volumes de genres différents.

Le *Courrier des États-Unis* nous apprend que la mode des vélocipèdes a passé l'Atlantique :

« On vélocipède aujourd'hui — dit notre confrère franco-américain — avec autant de fureur à Central Park qu'au bois de Boulogne. Des enfants, des dames, des gens sérieux se livrent à ce grotesque exercice avec une émulation convaincue. En voyant passer ces véhicules à deux, trois ou quatre roues, mus à la force du poignet par la personne même qu'ils transportent, les chevaux tournent la tête d'un air pensif, et semblent se dire : Si ça pouvait arriver!

« La vélocipémanie durera-t-elle? Souhaitons-le pour le bonheur du genre humain. En tout cas, qu'elle dure ou non, cette importation parisienne aura créé ici un de ces engouements dont la jeune Amérique est seule capable. En effet, on parle de la prochaine création d'un journal appelé le *Vélocipède* et de trois clubs du même nom. Il est aussi question d'établir des courses, dont l'heureux vainqueur recevra le titre de Champion vélocipédiste. Un épicier de Grand street vient de mettre en vente l'huile-vélocipède. Aux devantures de plusieurs magasins de musique, on voit à l'étalage des valses-vélocipèdes. Enfin, une des plus florissantes associations de pickpockets de New-York se livre à des études sérieuses sur les services que le nouveau véhicule pourra rendre à la corporation. »

Dans [illegible] 801



Mlle MINNIE HAUCK, [illegible] d'après une photographie. — Voir page 815.

nous avons oublié de mentionner que les renseignements consacrés à la *Giralda*, de Séville, étaient extraits de l'excellent *Guide en Espagne*, de M. Germond de Lavigne. Nous regrettons cette omission et nous nous empressons de la réparer.

TH. DE LANGEAC.

VALENTIN
LE MAÎTRE D'ÉCOLE

(Suite[1].)

VI

« Lisseghem, le 16 septembre 1858.

« Mon cher Henri,

Depuis quatre jours, je veux t'écrire, mais chaque fois la plume me tombe de la main. Je ne sais plus ce que je fais. Mon âme est entraînée dans un tourbillon de pensées désespérantes, elle flotte indécise, effrayée, souffrante...

« L'homme est-il une créature sans force, jouet de quelque chose qui vit en lui sans qu'il le sache, victime du sort qui le pousse irrésistiblement? Y a-t-il des créatures que Dieu lui-même a marquées du sceau du malheur?

« Henri, la jeune fille qui m'avait sauvé du désespoir, dont l'amitié m'avait éveillé à une vie nouvelle... elle va se marier! Le ciel qui m'avait un instant montré tout son éclat va se fermer pour toujours. J'ai tellement peur de l'obscurité qui va se faire, que je voudrais mourir. Ris du pauvre insensé, tu as raison. Je ne mérite que la raillerie et peut-être un

1. Voir le numéro 723 à 727.



NOUVELLES FOUILLES SUR LES BORDS DU TIBRE. — DÉPÔT DE MARBRES DE L'ANCIENNE ROME; dessin de M. J. Zielcke. — Voir page 815.

peu de pitié de toi, de toi seul. Elle me promet la continuation de son affection et l'amitié de son mari, j'ai foi dans ses promesses, et cependant je pleure, je souffre cruellement, je tords mes bras dans les convulsions du désespoir. Incompréhensible, n'est-ce pas?

« T'expliquerai-je cette douloureuse énigme? Je le dois, malgré la rougeur qui me brûle le front... Henri, pardonne-moi l'égarement de mes sens agités... Henri, je l'aime! non pas comme aimerait un autre, mais comme un maudit, tel que moi peut seul aimer : c'est une démence, un aveuglement, une maladie du cerveau; et la profondeur, la puissance de ce sentiment me stupéfie tellement, que je m'effraye parfois à l'idée que je suis réellement atteint de folie. Peut-être serait-ce une grâce de Dieu, un bonheur! Mais pourquoi en douter? Quoi de plus insensé? Le crapaud qui ose aimer la rose, comme s'il espérait que la reine des fleurs pourra jamais jeter un regard de commisération sur... Et c'est dans mon cœur qu'elle a déposé d'abord l'aveu de son amour pour un autre! Ses parents me parlent tous les jours de ce mariage. Personne ne se défie de moi, personne ne m'épargne; à un autre on ne confierait pas ainsi ses émotions les plus secrètes, mais on ne me regarde pas comme un homme. Ils ne supposent pas que derrière ce masque de glace que la maladie a imprimé sur mon visage, il y a une âme, une pauvre âme qui est devenue tout amour, précisément parce que l'amour lui est interdit.

« Je dois faire un chant nuptial. Son père ne cesse de m'en parler. Il veut un poëme dont chaque vers respire la félicité. Je le ferai, il sera joyeux et beau, dussé-je l'écrire avec le sang qui coule des plaies de mon cœur et avec les larmes de mes yeux... Quelle malédiction pèse sur moi! Pourquoi Dieu m'a-t-il fait naître? Ai-je demandé à sentir cet enfer brûler dans mon sein? La mort...

« Ce que je te disais tout à l'heure, je l'ai écrit dans un accès de démence, comme j'en ai souvent depuis peu; mais j'ai pleuré, et maintenant je suis plus calme sans être moins malheureux. Mes paroles t'auront effrayé; sans doute tu crois que, dans cette surexcitation fiévreuse, je pourrais faire des folies et manquer au respect de ma profession ou de moi-même? Non, non, je suis le premier à rire de ma déraison, et je suis honteux d'être sans force pour étouffer ce ridicule orgueil de mon âme. D'ailleurs, il y a une chose qui me préserve de toute démarche insensée.

« Je l'aime, Henri, je l'aime d'un amour sans bornes, d'un amour si ardent, que je voudrais donner tout mon sang pour lui épargner un seul moment de chagrin. Elle est pour moi un génie, un ange, quelque chose de si pur, que je craindrais de la profaner par le seul soupçon de mon amour; que ce soupçon l'humilierait et l'affligerait! Je cacherai donc à tout le monde ce que je souffre au fond du cœur. Si Dieu exauce ma prière, je parviendrai à étouffer cet amour.

« Oui, je feindrai d'être gai, et je le serai peut-être par la conviction qu'elle est heureuse, et, si parfois mon âme a encore besoin d'épanchement, je m'enfermerai dans ma petite chambre pour pleurer à mon aise et demander au ciel la force et la lumière.

« Ah! je commence à trembler... La noce! il faut que j'y assiste, que je dise des vers et que je chante, même en son honneur... mais je le ferai... si je vis encore.

« Dimanche, il vient dîner chez son futur beau-père, le vin coulera à flots pour arroser le contrat; il faudra que je le félicite. Ah! si je pouvais le haïr! Mais il beau, bon et intelligent; il est digne d'elle, et, quoiqu'il me fasse endurer le martyre, je me sens forcé de l'estimer. Il me semble même que je pourrai l'aimer parce qu'Hélène sera heureuse par lui.

« Démence! mes pensées tourbillonnent dans ma tête; mon cerveau s'obscurcit; mon ami, mon unique ami, plains mon sort, aie quelque pitié pour la malheureuse phalène qui a roussi ses ailes à la lumière, et qui, brûlée, brisée et mourante, succombe à la honte et au désespoir... Adieu! fasse le ciel que ce ne soit pas pour la dernière fois!

« Ton malheureux ami,

« VALENTIN STOOP. »

VII

Le dimanche, vers midi, Valentin était assis dans sa petite chambre, tout habillé, comme il fût revenu de la grand'messe. Une lettre ouverte se trouvait devant lui sur la table, il y jetait de temps en temps les yeux, quoiqu'il parût plongé dans de profondes réflexions, puis il secouait la tête d'un air souriant en signe d'approbation.

— Oui, oui, se disait-il, le bon Henri a raison : sous le coup d'une aussi soudaine désillusion, on se sent mortellement atteint et l'on désespère de trouver assez de courage pour surmonter la douleur; mais chaque heure qui s'écoule adoucit la souffrance, et, en peu de temps, on acquiert assez de force pour se soumettre avec sang-froid et résignation à une chose que l'on ne peut changer. Qu'elle soit heureuse, elle le mérite; si ce M. Casimir l'aime et la respecte, je



NOUVEAU PARIS. — VIADUC DU CHEMIN DE FER DE CEINTURE ENTRE LES QUAIS D'AUTEUIL ET DE JAVEL; dessin de M. Bertrand. — Voir page 812.

estimerai et je lui en saurai gré. Ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore est la punition de mon fol orgueil; il n'en est pas coupable. Il y a bien encore au fond de mon cœur un sentiment secret qui me porte à le haïr, mais je finirai par l'étouffer. Non, je ne serai ni lâche ni ingrat. Le sentiment caché et insouciant m'a surpris. Maintenant, je suis de nouveau maître de moi. J'écrirai demain à Henri que je rougis de la lettre insensée que je lui ai envoyée.

Un son de cloche retentit.

Valentin se leva et dit :

— Une heure! Hâtons-nous et montrons à chacun un visage gai et amical. Ah! qu'il est faible, l'homme qui lutte contre son propre cœur. Voilà encore ce frisson glacé qui me reprend : j'aurai du courage, je tiendrai la lettre de mon noble ami devant mes yeux et je puiserai du courage dans ses conseils.

En achevant ces mots, il quitta sa chambre et sortit de sa demeure.

Lorsqu'il se présenta chez M. Minnens, il trouva la compagnie prête à se mettre à table. Il salua tout le monde en souriant, et chacun l'accueillit avec des marques d'estime et de sympathie. Casimir Steenput lui serra la main et lui exprima le vif désir qu'il avait de gagner son amitié, parce qu'Hélène lui avait donné des preuves de la bonté et de la noblesse de son cœur. Les convives furent placés dans le même ordre que chez la tante Vleugels, et tout se passa d'abord de la même façon, si ce n'est que l'instituteur prenait quelquefois part à la conversation et souriait faiblement quand les autres éclataient de rire à quelques plaisanteries de Casimir. Le fabricant d'huile était extrêmement gai et ne parlait que de la noce splendide qu'on célébrerait. A chaque instant, il engageait les convives à boire, parce que, disait-il, on ne devait pas avoir soif chez lui comme chez la tante Vleugels; il avait constamment la bouteille à la main, prêt à verser. Les femmes et l'instituteur résistaient à ses instances. Son futur gendre seul lui tenait tête, soit qu'il aimât le bon vin, soit pour plaire au père d'Hélène.

Ce dernier but fut pleinement atteint, car, si le fabricant d'huile voyait de mauvais œil la sobriété obstinée des autres, il prisait très-haut Casimir, qui montrait qu'il pouvait supporter le vin, cette boisson des gens comme il faut, et qu'il ne vivait pas uniquement dans le monde des buveurs de bière.

Insensiblement le visage du maître d'école s'assombrit de nouveau. Il était redevenu silencieux et détournait les yeux, comme pour échapper à la vue de choses qui l'attristaient et le faisaient souffrir.

En effet, si bien que Casimir Steenput supportât le vin, sa tête ne tarda pas à s'échauffer. Encouragé par le père d'Hélène, il devint de plus en plus hardi. Son langage, sans être inconvenant, perdit la réserve qu'un jeune homme doit garder en présence d'une jeune fille, surtout lorsque, comme ici, il la voit pour la seconde fois seulement.

Il semblait à l'instituteur que Casimir ne pouvait pas aimer Hélène, profondément ni sincèrement. Il pensait que l'amour n'existait pas sans le respect, sans la timidité, cette pudeur du sentiment.

Les paroles libres et hardies du jeune homme, qui firent monter plus d'une fois le rouge de la honte au visage d'Hélène, blessaient Valentin et lui perçaient le cœur. Il ressentait l'injure faite à Hélène et s'étonnait vivement que la jeune fille, si sensible et si pudique, se contentât de rire des familiarités de Casimir. Petit à petit la haine et l'envie, qu'il avait vaincues jusque-là, pénétrèrent dans son cœur et y prirent racine. Il ne s'accusait plus, car ce n'était plus l'amour ou l'égoïsme qui le poussait, c'était son respect et sa reconnaissance pour Hélène. Un homme qui, déjà avant son mariage, oubliait tous les égards dus à la future compagne de sa vie, ne ferait-il pas expier à sa femme l'ennui d'un lien que le véritable amour n'avait pas noué? Peut-être la rendrait-il malheureuse. La noble fille qui, par compassion, par bonté d'âme, avait donné son amitié au pauvre maître d'école, pourrait devenir la victime d'un égoïste sans cœur? Valentin frémissait à cette idée.

Bientôt le fabricant d'huile se mit en devoir de raconter à Casimir l'histoire de la morsure du chien et de son mariage. Le vin l'avait rendu expansif et bavard; son récit n'en finissait pas et il ne voulait pas que Casimir détournât un instant son attention. Le jeune homme était donc empêché de s'occuper d'Hélène.

Cela calma un peu l'agitation de l'instituteur. Il se rappela les conseils de son ami et s'efforça, pour revenir à la raison, d'excuser la conduite de Casimir. Il y serait aisément parvenu s'il n'eût eu au fond du cœur un sentiment secret hostile malgré lui au jeune Steenput.

En effet, le jeune homme n'était-il pas animé par le vin? Avait-il encore la présence d'esprit nécessaire pour mesurer ses paroles? D'ailleurs, il était le fiancé accepté, et, en présence des parents de sa promise, il pouvait bien se montrer un peu familier, puisque ceux-ci n'y trouvaient rien à reprendre. En outre, il fallait tenir compte des mœurs et des habitudes des villageois de cette contrée. La délicatesse de sentiment leur était étrangère et, lorsqu'ils étaient convaincus de la pureté des intentions, ils souffraient bien des choses sans y voir aucun mal.

Ces réflexions finirent par apaiser Valentin; il releva la tête et prit part à l'hilarité générale, lorsque le fabricant d'huile termina en racontant l'épisode du chien empaillé.

Ce récit avait été fréquemment interrompu par des libations, et la fin en fut saluée par une nouvelle rasade.

Casimir loua fort la plaisante façon de raconter du fabricant d'huile; mais il se plaignait que cette histoire l'eût privé pendant si longtemps du plaisir de causer avec sa fiancée.

Les autres ne comprirent pas ce que M. Minnens, étourdi, répondit à Casimir. Mais celui-ci crut pouvoir y puiser le droit de prendre un dédommagement. Il se leva, ouvrit les bras et fit mine d'embrasser Hélène.

La jeune fille se leva en poussant un cri et courut vers sa mère. Celle-ci lui céda sa place et alla s'asseoir auprès de Casimir. On en rit pendant un quart d'heure; on se moqua de la punition infligée au jeune homme, et chacun, sans en excepter lui-même et Hélène, s'amusa fort de ce plaisant incident.

Le maître d'école avait [illegible] l'indignation et baissa de nouveau les yeux pour cacher le regard enflammé qui s'en échappait.

Après que l'on eut criblé Casimir de quolibets, de plaisanteries, celui-ci se leva en disant :

— Je prie l'honorable compagnie et surtout la cruelle Hélène de m'excuser. Permettez-moi d'aller un instant au jardin prendre l'air, le temps de fumer la moitié d'un cigare.

— Attendez un instant, Casimir! s'écria le marchand d'huile. Sitôt que la bouteille sera vide, je vous accompagnerai.

— Vous pouvez fumer ici, cela ne nous dérange pas, dirent les deux mères.

— Non, monsieur Minnens, restez auprès de votre bouteille, je vous en prie, dit Casimir; ce que je désire, c'est que l'instituteur ait la bonté de me suivre, je voudrais être un peu seul avec lui pour lier connaissance. Il faut qu'il devienne mon ami, mon ami intime, avant que ce beau jour soit à sa fin.

— Ah! restez, père, dit Hélène avec une joie qu'elle ne cherchait point à déguiser. M. Casimir a raison, et je lui sais gré de sa bonne idée.

— Venez avec moi au jardin, monsieur Valentin, dit Casimir. Je vous en prie, faites-moi ce plaisir.

L'instituteur semblait hésiter. Peut-être avait-il peur de se trouver seul avec l'homme qu'il haïssait sans le vouloir; mais il n'osa pas résister aux instances d'Hélène et suivit le jeune homme dans le jardin.

A peine Casimir se trouva-t-il en plein air, qu'il s'arrêta étonné, se frotta le front et murmura :

— C'est singulier, on croirait que les arbres tournent... l'effet de l'air frais... Ce n'est rien, c'est passé. Voici un cigare, Valentin. Je vous appelle Valentin tout court, parce qu'il faut que nous devenions amis. Hélène le désire, et je le souhaite de tout mon cœur. Voici du feu, camarade.

— Je ne fume pas, répondit l'instituteur.

— Vous ne fumez pas? Dans quel monde avez-vous donc été élevé, Valentin? C'est dommage, vous eussiez goûté quelque chose qui est digne de brûler entre les lèvres d'un roi. Quarante centimes la pièce! Je n'en fume jamais d'autres. C'est exquis, mais cela coûte cher. Il y a des jours où je fume pour cinq ou six francs de cigares avant de rentrer le soir. Cela m'embê... je veux dire cela me peine que vous ne fumiez point. Une fois marié, je ne devrai pas regarder à quelques cigares, et j'aurais eu du plaisir à vous en fournir gratis, votre vie durant. Au moins, Valentin, si vous ne fumez pas, vous devez aimer un bon verre de bourgogne? J'aime ce vin par-dessus tous les autres. La cave du beau-père semble bien pourvue; nous y ajouterons ce qu'il y manque et nous ne permettrons pas que le vin moisisse ou tombe de vieillesse. Voyez-vous, mon ami, la vie n'a qu'un temps, et l'on est mis au monde pour faire du bien au fils de son père. Vous dînerez souvent chez nous, Valentin. Je suis d'une force étonnante dans l'art de rédiger un menu. Les amateurs de la bonne chère à Courtrai — et il n'en manque pas — le savent bien; vous aurez donc une vie de prince, et non celle d'un pauvre maître d'école. Qu'en dites-vous, Valentin? serons-nous bons amis, amis intimes?

Casimir marchait très-vite et faisait de grands pas. Il était bien certainement sous l'influence du vin, et les mots étaient déjà sortis de sa bouche avant qu'il sût ce qu'il allait dire. Ses paroles étranges étonnèrent d'abord le maître d'école. Il y a un proverbe qui dit : *In vino veritas*. D'après cela, Valentin devait-il croire que Casimir était un homme matériel et un dissipateur? Et Hélène? elle serait la femme d'un pareil égoïste? elle serait malheureuse et le resterait jusqu'à la fin de ses jours?

L'instituteur avait peur de l'inspiration de son esprit; peut-être n'était-elle que l'inspiration de la haine. Mais remplirait-il son devoir, le devoir sacré de la reconnaissance, s'il abandonnait sa bienfaitrice à ce terrible danger, sans tenter du moins quelque chose pour connaître le sort qui l'attendait ou qui la menaçait? Sa conscience lui disait qu'il allait commettre une lâcheté; mais il n'écouta pas les avis de sa conscience et justifia son projet en se disant à lui-même que rien n'était répréhensible lorsque le seul but était de préserver d'une douleur éternelle une noble et innocente fille.

Poussé par ces réflexions, il résolut de saisir cette occasion de savoir ce que Casimir avait au fond du cœur et ce qu'Hélène pouvait attendre de lui.

Lorsque Casimir lui demanda : « Serons-nous amis intimes? » Valentin prit la main qui lui était tendue et répondit affirmativement, malgré l'aversion qu'il ressentait.

Casimir continua de se vanter qu'il connaissait tout ce qui peut donner les jouissances de la vie. Il parla de ce qu'il projetait de faire après son mariage, de chevaux et de voitures, de festins avec les amis, de parties de chasse et de plaisir; mais pas un mot d'Hélène ni de la fabrique d'huile.

Le maître d'école écoutait de toutes ses oreilles; il approuvait de la tête et de la voix, pour ne pas interrompre les confidences du jeune Steenput.

Lorsqu'ils furent près du banc où Valentin avait passé de si belles heures à côté d'Hélène, Casimir lui dit :

— Asseyons-nous, je suis fatigué et mes jambes sont un peu pesantes... Je veux causer avec vous de confiance. Donnez-moi la main et dites-moi franchement si je puis compter sur vous comme sur un ami fidèle?

Valentin n'osait pas répondre. De pareils mensonges, en pareille circonstance, lui semblaient bien coupables; mais son compagnon ne lui laissa pas le temps de la réflexion et répéta sa question avec tant d'instance, que l'instituteur lui fit un signe de tête affirmatif en murmurant quelques paroles confuses.

— Je vous remercie et je ne laisserai pas votre bonne volonté sans récompense, dit l'autre. J'avais une raison particulière pour désirer d'être seul avec vous, Valentin; je voulais vous demander un service. Vous ne me le refuserez pas, je puis en être certain, n'est-ce pas?

— Parlez, je ferai tout ce qui me sera possible, répondit l'instituteur.

— Je n'en doute pas, Valentin, vous êtes un garçon d'esprit et vous me comprendrez. Voici la chose. Je sais que vous avez une grande influence sur Hélène; elle m'a dit aujourd'hui même qu'elle eût refusé ma main si vous ne lui aviez pas conseillé ce mariage. Ma belle-mère future vous écoute aussi volontiers. Eh bien, je vous prie d'user de toute votre influence pour hâter mon mariage.

— Il me semble qu'on n'a pas l'intention de retarder la chose plus longtemps que la loi ne l'exige, murmura le maître d'école.

— Cela ne suffit pas, Valentin; il y a moyen d'abréger ce délai.

— Vous êtes donc bien pressé?

— Très-pressé! Ce n'est pas que je sois personnellement désireux de perdre ma liberté. Si je pouvais rester garçon jusqu'à quarante ans, je ne demanderais pas mieux, car le mariage est une lourde chaîne.

— Quoi! que dites-vous là? interrompit Valentin avec un sentiment d'indignation qu'il avait peine à cacher. Le mariage est une lourde chaîne, avec une fiancée comme Mlle Hélène?

— Hélène ou une autre, qu'importe! répondit Casimir d'un ton léger et avec un rire ironique. Le mariage est la mort de toute gaieté; mais on ne fait pas ce qu'on veut, et une fortune telle que celle du fabricant d'huile vaut bien quelques sacrifices. Réfléchissez en outre qu'Hélène héritera encore d'une somme assez ronde de sa tante Vleugels. La tante est usée, elle ne fera pas de vieux os... Mais j'oublie ce que je voulais vous dire. Ces paysans sont plus fins et plus rusés que nous ne croyons. Ils ont arrangé et décidé en secret mon mariage, de concert avec mes parents. Dans la crainte de me voir refuser ou changer d'avis, ils ont paru pressés comme si le feu était à la maison. Maintenant qu'ils voient que je fais moi-même des efforts afin de hâter la chose, ils parlent de retard. Il faut qu'on ait le temps d'apprendre à se connaître l'un l'autre, dit la mère Minnens; et Hélène, qui devient fière aussi parce que j'ai l'air de mourir d'impatience et d'amour, commence également à témoigner le désir de ne pas précipiter le mariage. Enfin, par fol orgueil, ils voudraient maintenant remettre la cérémonie de semaine en semaine pour me contrarier. Cela ne peut, cela ne doit pas être. Je suis jeune et je me suis amusé; mon commerce est un peu en arrière. Si mon mariage devait être différé, mes affaires pourraient s'embrouiller de telle sorte, que les mauvaises langues... En un mot, il y a des choses que je ne veux pas vous expliquer, mais que vous comprendrez facilement. J'ai donc pleine confiance en vous, et je compte que vous m'aiderez en ami de tout votre pouvoir pour décider la mère Minnens et sa fille à faire célébrer notre mariage le plus promptement possible. Je vous en récompenserai : je vous ferai un très-beau cadeau.

En achevant ces mots, il frotta son pouce sur son index replié, comme s'il comptait de l'argent.

Le maître d'école était pâle; il tenait les yeux baissés et luttait avec effort contre l'indignation et la colère qui l'agitaient. Peut-être eût-il réussi à se maîtriser assez pour cacher la haine que lui inspirait le langage insensible et égoïste du jeune homme; mais Casimir ajouta :

— Nous ne pouvons pas nous laisser mettre dans le sac par ces paysans, Valentin, et, si cette petite Hélène croit que je vais soupirer des mois entiers...

— O ciel! vous ne l'aimez donc pas? murmura le maître d'école d'une voix tremblante.

— Si, vous avez tort d'en douter, dit Casimir en riant. Je l'aime plus que je ne puis dire. Est-ce qu'on n'aime pas toujours une jolie fille? Mais des visages comme le sien se rencontrent en foule en ville, et l'on n'a pas besoin de venir au village pour en trouver. La fortune, voyez-vous, Valentin, vaut infiniment mieux que deux yeux bleus. Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, vous me rendrez le service que j'attends de vous? Je ne regarderai pas à une couple de mille francs pour vous récompenser.

Le maître d'école, indigné, ne put se contenir plus longtemps. Il répondit d'une voix étouffée :

— Monsieur, taisez-vous! le vin vous fait perdre la raison; taisez-vous! ou sinon...

— Oui, j'ai bu un verre, Valentin; mais je sais très-bien ce que je dis. Si j'avais pu vous parler ce matin, comme je le désirais, je vous aurais dit exactement la même chose.

— Eh bien, monsieur, s'écria le maître d'école tremblant d'indignation, alors vous êtes un insensé ou un effronté! Quoi! vous venez ici feindre de l'amour pour une innocente jeune fille, pure et confiante comme une enfant! Vous la charmez par votre langage insidieux, et ce que vous dites est faux. Vous ne l'aimez pas! Vous n'avez en vue que sa fortune! Le mariage, même avec cet ange de candeur, est pour vous une lourde chaîne! Vous n'avez donc pas de cœur? Vous la sacrifierez à votre égoïsme! Vous la rendrez malheureuse! Ah! vous me faites horreur! Allez, je ne veux plus avoir affaire à vous. Je vous méprise.

Casimir s'était levé et regardait le maître d'école avec stupéfaction.

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie? dit-il. Jouez-vous la comédie, Valentin, ou est-ce sérieux?

— La comédie? C'est vous qui jouez ici une indigne et lâche comédie pour abuser de gens simples, mais honnêtes et loyaux!

— Ainsi vous refusez de me rendre ce petit service que...

— Le service pour lequel vous voulez me donner de l'argent? interrompit Valentin avec une amère ironie. Vous me croyez assez vil pour vous vendre la confiance qu'Hélène a en moi. Vous verrez comme je répondrai à cette injurieuse proposition. Je ne vous le cache pas, dès aujourd'hui, vous avez en moi un ennemi, un irréconciliable ennemi. Je répéterai à Hélène et à ses parents ce que vous m'avez dit, et, dussé-je sacrifier ma vie pour empêcher votre fatal mariage, j'arracherai cette âme innocente de vos griffes, être cupide que vous êtes!

Casimir, comprenant seulement alors ce qui se passait, se mit dans une grande fureur, et accabla le maître d'école de reproches et d'injures.

— Hypocrite, lui dit-il, n'êtes-vous pas honteux? Quoi! vous feignez de l'amitié pour moi, vous m'arrachez mes secrets, vous m'arrachez les vers du nez, et vous me tendez des pièges [illegible] Vous n'êtes qu'un misérable lâche!

— Oh! mon Dieu! si je n'étais pas instituteur, si j'étais libre! s'écria Valentin en se tordant les bras

— Eh bien, que feriez-vous?

— Je n'en sais rien; mais, vous qui êtes la lâcheté même, vous ne [illegible]

Des voix, venant de la maison, retentirent dans le jardin; probablement on avait entendu le bruit de la querelle.

— On vient, dit Casimir se contenant. Prenez garde à vous, effronté! Si vous dites un mot de moi à Hélène ou à ses parents, je nie tout; je vous accuse de mensonge, de fausseté et de jalousie; je vous rends ridicule, haïssable, et je vous fais mettre à la porte comme un malotru que vous êtes. Venez maintenant et ne faites mine de rien. Nous nous reverrons

— Adieu, murmura Valentin au comble de la colère; adieu. Je me respecte trop et je respecte trop les braves gens chez qui nous sommes pour leur donner le spectacle de notre querelle. D'ailleurs, je vous hais et vous méprise trop pour ne pas perdre tout mon sang-froid en votre présence. [illegible]

A ces mots, il se retourna et se dirigea vers la petite porte du jardin.

— Vous partez? [illegible] Casimir. Vous me [illegible] donc libre de vous habiller là-bas à ma façon? Je ne vous croyais pas si bête.

— Faites ce que vous voudrez, grommela Valentin; je connais mon devoir et j'aurai mon tour. Tout n'est pas fini entre nous

Il marcha rapidement dans le sentier, atteignit la petite porte et s'en alla par les champs, de crainte que quelqu'un de la maison ne courût derrière lui pour lui demander l'explication de son étrange conduite.

Lorsqu'il se crut assez loin pour être hors de vue, il ralentit son pas et se mit à gesticuler en raisonnant avec lui-même. Parfois son visage s'assombrissait et il regardait l'espace comme s'il était pris d'un doute; mais alors il secouait la tête avec énergie et tâchait de se délivrer de cette pénible hésitation. Il atteignit ainsi les grands tilleuls et s'assit sous leur ombrage. Il y resta un instant plongé dans ses réflexions, puis il murmura:

— Mon amour insensé, aveugle? La jalousie qui me pousse?... Oh! non, non, pas d'hésitation. Je puiserai du courage dans la conviction d'un devoir sacré. Elle m'a sauvé, par bonté pure, du découragement, du désespoir, de la langueur, et je permettrais qu'on la livrât pour jamais à quelqu'un qui ne l'aime pas, qui ne peut que la rendre malheureuse, qui la plongera peut-être dans la misère, elle, cette âme pure, unie à cet homme matériel, à cet être insensible! Et je n'essayerais pas de l'empêcher! et je ne sacrifierais pas tout, même ma vie, si elle était nécessaire!... Que signifie cette éternelle hésitation? Est-ce bien la voix de ma conscience? Impossible: je ne puis méconnaître mon devoir. Suis-je donc un lâche? Loin de moi cette coupable hésitation! Je dois la sauver, ou du moins le tenter; sans cela, je serais un ingrat... Mais comment la sauver? Il a ensorcelé l'innocente, il m'accusera de jalousie, on ne me croira pas, je n'ai pas de preuves...

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et s'abîma dans de tristes pensées. Bientôt après, il releva subitement la tête, ses yeux brillèrent de joie et il s'écria:

— Oui, oui, il faut que j'aille à la ville demain matin... Mais la classe?... Bah! la classe! Qu'importe un jour de chômage lorsque le bonheur de toute ma vie est en jeu? Je vais chez le bourgmestre; je lui dirai que je dois aller acheter des livres classiques, que l'inspecteur scolaire veut me parler, qu'une personne de ma famille est malade... N'importe quoi enfin, il faut que j'aille à la ville.

En achevant ces mots, il se leva, rebroussa chemin, prit un sentier de traverse et se mit à marcher si rapidement, qu'on eût pu croire qu'il était poursuivi.

Henri Conscience.

(La suite au prochain numéro.)

MINNIE HAUCK

La nouvelle pensionnaire de M. Bagier est née à New-York, le 16 novembre 1851. Excellente musicienne dès l'âge de huit ans, Minnie Hauck fut appelée à chanter des cantiques à l'église métropolitaine. Elle y déploya une voix pure et un sentiment si profond que tous les fidèles en furent émus aux larmes. Ces auditions se répétèrent, et durant plusieurs années il ne fut question, à New-York, que de la petite prima donna de la chapelle catholique. Cependant Minnie travaillait et grandissait en talent, sous la direction des meilleurs maîtres, lorsque des événements imprévus obligèrent son père à se rendre avec sa famille dans les Kansas (West des États-Unis). C'était au moment le plus terrible de la guerre de 1861. Ici se place une aventure qui exerça sur les destinées de la jeune fille une influence décisive. Nous en empruntons les détails à l'*Illustrated London*. Vivant au milieu des Indiens, la famille Hauck fut avertie un matin qu'un riche habitant du Nord, M. Jérôme, était livré entre les mains d'un parti d'Indiens tenant pour les gens du Sud. Les sauvages avaient imaginé pour M. Jérôme un supplice étrange et digne de leurs mœurs barbares. Après l'avoir mis dans l'impossibilité de se mouvoir, ils l'avaient placé sur les rails d'un chemin de fer au moment même où un train lancé à toute vapeur devait y passer. Déjà l'on entendait le sifflet strident de la locomotive, les Indiens s'étaient retirés, lorsqu'une jeune fille, une enfant, s'élança sur la voie et, armée d'un couteau, coupa en un clin d'œil les liens qui enveloppaient de toutes parts l'infortuné prisonnier. Cette enfant, c'était Minnie Hauck. M. Jérôme était sauvé d'une mort affreuse; les Indiens, stupéfaits par cet acte d'audace sans pareille, s'agenouillèrent devant la frêle enfant et laissèrent la famille Hauck recueillir celui qui venait d'être aussi miraculeusement sauvé.

Quelques années plus tard, M. Jérôme faisait bâtir dans sa maison, à New-York, et tout exprès pour Minnie Hauck, un magnifique théâtre sur lequel elle fit ses premiers essais dramatiques. Mais là ne devait pas s'arrêter la reconnaissance du riche New-Yorkais:

Le soir même du début de M[lle] Hauck à l'Académie de musique, il lui remit devant témoins un chèque de cent mille dollars (500,000 francs), en accompagnant cette donation des plus tendres paroles et des plus touchantes exhortations. Minnie Hauck était riche de ce jour; mais, éprise de son art et d'accord avec ses parents et son bienfaiteur, elle résolut de poursuivre la carrière dans laquelle elle venait d'ailleurs de remporter un succès qui, du premier coup, la plaçait au nombre des cantatrices en vogue. C'est ainsi qu'elle parcourut, l'année dernière, avec éclat, les principales scènes des États-Unis. Arrivée à Paris, au commencement de cet été, elle fut immédiatement engagée par M. Mapleson, l'intelligent directeur du Théâtre de la Reine, à Londres; et la voici à Paris, au théâtre impérial Italien, où il n'est pas douteux que sa jeunesse, sa grâce et son talent ne plaident victorieusement sa cause devant le public à la fois le plus difficile et le plus bienveillant de l'Europe. Attendons et espérons.

X. Dachères.

FOUILLES A ROME

Parmi les fouilles intéressantes exécutées à Rome depuis quelque temps, les plus considérables sont celles commencées l'hiver dernier sur la rive gauche du Tibre, par les soins de M. le commissaire général des antiques, Visconti.

Toute la partie de la ville qui longe le Tibre, à partir du mont Aventin, est appelée *marmorata*, parce que c'était autrefois le grand lieu de débarquement des bateaux apportant les blocs de marbre qui devaient servir à l'édification de la ville éternelle.

Depuis longtemps plusieurs découvertes avaient attiré sur ce point l'attention des curieux. Ces découvertes consistaient surtout en blocs énormes de marbre et en colonnes grossièrement [illegible] le nom de l'expéditeur, soit celui du destinataire, ou l'indication de l'atelier du sculpteur auquel ils étaient adressés.

Il est étonnant qu'avec de semblables preuves de ce qu'on pouvait découvrir en remuant un peu le sol, des fouilles n'aient pas été plus tôt commencées; mais le gouvernement romain n'est pas si ardent aux entreprises. Le manque d'activité est le moindre de ses défauts.

Dès les premières fouilles, du reste, le succès dépassait déjà toute attente. A la fin de mars dernier on avait mis au jour 493 blocs, presque tous de choix et quelques-uns d'une valeur considérable. Ce sont des marbres de toute sorte: marbre d'Afrique, serpentin, cipollin, etc. Un bloc de cette dernière espèce ne mesurait pas moins de cinq cents pieds cubes. Plusieurs blocs de marbre blanc de la Grèce furent vendus à un sculpteur romain qui se montra enchanté de leur qualité.

Les pièces portant des inscriptions doivent figurer au musée du Vatican; les autres iront, pour la plupart, orner les églises de Rome. Les plus beaux sont déjà destinés à la confection d'un escalier monumental pour la vieille et fameuse église de Saint-Laurent-hors-des-murs.

Sur l'emplacement des fouilles on a trouvé d'anciens quais bien conservés, dont les savants font remonter la construction au premier siècle de notre ère. C'est une belle construction à parement de briques, disposées de façon à former ces dessins en losange que les anciens appelaient ouvrage réticulé, *reticulatum opus*.

De grosses pierres percées d'un trou [illegible] paraissent avoir eu pour destination de servir à amarrer les bateaux. A leur position on peut juger que depuis des milliers d'années le niveau du Tibre n'a pas changé.

L. de Morancez

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le chemin de fer sur le détroit de la Manche. — Les convois et la vapeur sur la mer du Nord et sur la Néva. — Le télégraphe acoustique ou téléphon. — Le chou de Schang-ton.

Henry Heine dit quelque part « qu'il consentirait de bon cœur à mourir en 1839 pour renaître en 1939 et assister aux progrès de toute sorte et aux métamorphoses industrielles qu'auront effectuées, dans un siècle, les sciences modernes, en train de se créer à notre époque. »

Il ne faut pourtant pas que cent ans s'écoulent pour que les contemporains du poëte assistent à quelques-unes de ces révolutions qui semblent déconcerter toutes les idées admises jusqu'ici. Témoin le pont et le railway, qu'on songe à construire entre la France et l'Angleterre et dont on s'occupe de façon à donner des chances de réalisation à un projet qui, jusqu'ici, semblait aux meilleurs esprits tenir de la rêverie.

La construction du modèle de ce chemin de fer, à qui l'on veut faire franchir le détroit de la Manche, se poursuit rapidement à Saint-Pierre-lès-Calais. Déjà s'ajustent une partie des pièces fondues et achevées, tandis que les autres sont en voie de l'être bientôt. L'œuvre complète ne tardera donc pas à se voir terminée.

On a procédé dernièrement, en présence d'une commission spéciale, à diverses expériences. La plus importante, au point de vue pratique, portait sur la tresse métallique dite *d'échafaudage* qui, avec les piles, constituera la base même du pont. C'est elle, en effet, qui doit supporter non-seulement les échafauds, mais encore tout le poids du pont, pendant sa construction.

L'auteur du projet, M. Boutet, en a construit et essayé plusieurs de formes et de dimensions différentes, avant de fixer définitivement son choix.

Le modèle décidément adopté se compose de vingt et un petits câbles en fer de cinq millimètres de diamètre tendus parallèlement et qui forment une largeur de 0m,60. Ces câbles se relient et se maintiennent à leur écartement par des attaches transversales composées de câbles plus petits entrelacés aux premiers.

L'une des extrémités de la terrasse ainsi constituée se fixe sur une forte barre de fer dont les deux bouts passent dans les anneaux de deux crochets.

L'autre extrémité s'enroule sur le tambour d'un treuil que supportent quatre forts madriers, superposés par deux et boulonnés de manière à former avec le treuil un seul corps arc-bouté contre la maçonnerie.

Les madriers sortent en arrière du treuil par un excédant de longueur de plus de deux mètres.

Des traverses les maintiennent à leur extrémité, une masse d'environ 3,000 kilog. de fonte et de pierres de taille los charge.

Pendant ces rudes expériences, la tresse métallique d'échafaudage a résisté vaillamment à la traction du treuil qui exerçait sur elle un effort d'environ douze mille kilogrammes.

Elle s'est tendue horizontalement à un mètre cinquante centimètres au-dessus du sol, quoique successivement couverte de gueuses de fonte posées en travers et agissant principalement sur le milieu.

A la trentième gueuse, l'extrémité antérieure des madriers supportant le treuil s'est soulevée avec toute sa charge, opposant ainsi, vu la longueur du bras de levier, à l'effort de la tresse, un contre-poids de quatorze à quinze mille kilogrammes.

Deux gueuses de plus ont fait courber les mêmes madriers.

La tresse fléchit donc alors d'environ trente-huit centimètres.

A la trente-cinquième gueuse, la barre de fer soutenant l'autre extrémité de la tresse commença à plier.

A la trente-septième, les deux crochets supportant cette même barre se rompirent brusquement et par arrachement à la naissance de l'anneau, tandis que la barre se courbait en arc de cercle et que la tresse tombait sur le sol avec toute sa charge.

On la débarrassa des trente-sept gueuses et on constata qu'elle n'avait pas subi la plus légère altération.

Un pareil résultat permet de bien augurer de l'exécution en grand du railway transmarin.

En effet, le poids supporté par la tresse est, toute proportion gardée, au moins douze fois supérieur à celui qu'elle aura réellement à soutenir.

Ce n'est point sur la mer, mais sur la glace et au moyen de la vapeur qu'un ingénieur français, M. Dubois, organise en ce moment des trains de plaisir en Russie.

Il a construit une locomotive de la force de vingt-cinq à trente chevaux, exécutée sur le modèle des machines de chemin de fer, et qui n'en diffère que par des roues rayées en travers, de manière à mordre sur la glace, sans pourtant la détériorer sensiblement, en entraînant le convoi.

Un chasse-neige déblaye la voie assez solide d'ailleurs pour qu'on n'ait à craindre aucun accident.

En effet, la mer du Nord, lorsque la gelée la recouvre d'une épaisse couche de glace, se trouve d'une solidité qui résiste aux plus rudes épreuves. Elle devient une véritable voie publique sur laquelle les traîneaux et les voitures, pourvu que les chevaux soient ferrés à glace, circulent librement et avec une sécurité absolue: on y allume impunément de grands feux, et on y tient souvent des foires qui attirent une grande foule.

Grâce à ce système de locomotive et de wagon, on va pouvoir entreprendre des voyages en Finlande, en Laponie et dans quelques îles bloquées en hiver par les glaces.

Outre que ce projet rencontre beaucoup d'adhérents, en raison du progrès réel qu'il comporte, il donnera du mouve-



LE PALAIS ROYAL A MADRID, d'après une photographie. — Voir page 8[illegible].



NOËL. — [illegible]

ment et de la vie à des contrées vivant une partie de l'année sans aucune communication avec l'Europe.

Il y a des wagons très-confortablement chauffés : wagon de repos, wagon-restaurant, wagon-buvette, wagon de dortoir, wagon de jeu, wagon-estaminet, wagon-concert, wagon de lecture; enfin tous les agréments de la vie qui constituent de véritables trains de plaisir.

Si hardie que paraisse cette innovation, on la considère en Russie comme très-praticable. En supposant même qu'elle rencontre, dans une application trop générale des difficultés imprévues, il n'existe aucun inconvénient à l'utiliser sur les grands fleuves, particulièrement sur la Néwa fermée à la navigation pendant tout le long hiver russe.

Quoi qu'il en soit, le littoral du Nord verra cet hiver les mers glaciales sillonnées par des locomotives traînant une longue file de voitures.

A côté de ces inventions, pour ainsi dire irréalisables, et cependant qui se réalisent, il en est d'autres qui paraissent réunir toutes les chances de succès et cependant qui avortent.

On se rappelle, par exemple, aujourd'hui, le télégraphe acoustique ou téléphon dont l'attention publique se préoccupa beaucoup à l'époque où il n'existait rien encore en France du vaste réseau télégraphique qui la couvre.

Le premier, M. Page, signala la production de sons par l'électricité, lorsqu'on approchait et qu'on éloignait tour à tour le pôle d'un aimant, d'une spirale de fils métalliques isolés à travers laquelle passe un courant électrique.

On ne tarda point à obtenir plus facilement un résultat analogue en faisant tourner une armature de fer doux devant les pôles d'un aimant.

M. de La Rive, de Genève, attribua le son produit à l'espèce de choc qui a lieu lors du déplacement brusque des molécules, au moment où le courant émet son action. Il proposa d'augmenter l'intensité de l'effet produit, en multipliant les intermittences de passage du courant, et obtint ainsi un son clair et soutenu d'une masse cylindrique de fer de dix centimètres de diamètre pesant dix kilogrammes.

M. Marrion reconnut, de son côté, que le son engendré par une tige de fer, placée dans ces conditions, est identique à celui qu'elle rendrait si elle était mise en vibration par des chocs qui l'influenceraient à son extrémité.

Les métaux non magnétiques, on le sait, ne produisent rien de semblable.

Enfin M. Beatson constata qu'une barre d'acier fortement trempée, n'engendrait pas de son, et qu'au contraire, le phénomène se manifestait quand on la recuisait.

Il reconnut encore qu'un courant intermittent transmis à travers un fil de fer tendu, fait rendre à ce fil un son pareil à celui qu'il émettrait s'il était plongé dans l'hélice.

Le son est d'autant plus intense que le fil est plus court, et que sa résistance à la conductibilité se rapproche davantage de celle de la pile.

Durant ces diverses expériences, indépendamment des sons musicaux, on entend une suite de battements qui coïncident avec les interruptions du courant, et qu'on peut comparer au clapotement des gouttes de pluie qui tombent sur une plaque de métal.

De là naquit le téléphon de M. Riez.

Ce téléphon se composait d'un manipulateur et d'un récepteur.

Le *manipulateur* consistait en une caisse rectangulaire creuse, munie à l'une de ses faces latérales d'une embouchure destinée à recevoir la note à transmettre.

Au delà de la face supérieure, recouverte d'une membrane tendue comme celle d'une timbale, une lamelle de platine se mettait en relation avec un des pôles de la pile.

Au-dessus s'appuyait une seconde lame mobile, en communication avec la première par une pointe fine également en platine.

Lorsque la membrane vibrait, elle chassait en l'air la lame mobile qui retombait ensuite; de là un nombre d'oscillations qui correspondaient exactement à celles de la membrane.

Le *récepteur* se composait uniquement de l'hélice magnétisante, dans l'intérieur de laquelle s'adaptait une tige de fer doux. L'ensemble de l'appareil se trouvait dressé sur une caisse renforçante.

Au moment d'opérer, on mettait les deux organes dans le circuit d'une pile de ligne ordinaire.

Le jeu de l'appareil est facile à comprendre : la membrane répétait les vibrations imprimées à l'air renfermé dans la caisse du manipulateur par l'opérateur placé devant l'embouchure, et les contacts s'établissaient et s'interrompaient successivement entre les deux lames de platine.

Ces dispositions provoquaient dans la bobine réceptrice un nombre d'intermittences du passage du courant. Ce nombre égalait le nombre des vibrations de la membrane du manipulateur. Une seule intermittence n'engendrait qu'un simple choc, une série produisait un son identique en hauteur à celui émis à l'embouchure du manipulateur.

Par malheur, lorsqu'on produisait la gamme au manipulateur, il fallait une oreille bien exercée pour démêler les sons répétés par le récepteur, au milieu des tremblements qui l'agitaient, et il en résultait une confusion qui rendait impossible, dans la pratique, la théorie du téléphon.

Depuis lors, je ne pense pas que l'inventeur des moyens de communication par le son, les ait perfectionnés. J'ai bien peur qu'il n'en advienne, comme de tant d'inventions merveilleuses dans le laboratoire, et qui, lorsqu'elles en sortent, perdent en partie leur prestige.

Si, comme l'a dit Brillat-Savarin, la découverte d'un mets nouveau peut entrer en concurrence, comme mérite, avec la découverte d'une étoile, le *chou de Schang-ton* doit être classé dans les annales gastronomiques.

M. Bossin, cultivateur des plus compétents, ne lui marchande pas les éloges dans le *Bulletin de la Société d'acclimatation*.

Le Schang-ton est un aliment dont il se fait par toute la Chine une consommation immense et qui se trouve, comme notre chou, sur la table du riche et sur la table du pauvre.

Les feuilles de la circonférence du chou de Schang-ton, d'un vert blond clair, mesurent de trente-cinq à quarante centimètres.

Assez étroites à leur base, ces feuilles vont en s'élargissant jusqu'à leurs extrémités avec des nervures; enfin blanches et un peu saillantes, elles présentent une certaine analogie avec celles de notre *poirée à cordes*. Des crénelures se détachent sur leurs bords arrondis et légèrement ondulés; ces bords sont armés en outre, tant sur leurs lisières que sur leurs surfaces inférieure et supérieure de petits poils roides, dans le genre de ceux qui couvrent les feuilles de la bourrache, mais en moindre quantité.

Les feuilles du centre, plus serrées et plus épaisses, n'excèdent pas la longueur de six centimètres. La plante, arrivée à son apogée, n'acquiert que cinq ou six rangées de feuilles parfaitement imbriquées intérieurement en sens contraire, ce qui leur donne la forme d'un vase conique, ou mieux soit d'un cache-pot, soit d'un large entonnoir. Le chou de Schang-ton, dans son ensemble et à son degré de perfection et de maturité, pèse de quatre cents à huit cents grammes.

Lorsqu'on mâche ses feuilles vertes, on ne leur trouve aucune saveur appréciable et, sous ce rapport, elles ressemblent à toutes les herbes molles.

Cuites au jus, elles deviennent un mets excellent qui tient un peu du goût de la rave. Préparées à l'instar des épinards et de la chicorée, au gras et au maigre, elles fournissent un plat délicieux et des plus fins.

Au point de vue du fourrage, cette plante conviendrait essentiellement à la nourriture des vaches et des bœufs, qui la mangent avec avidité; les lapins s'en montrent également très-friands; les poules et les canards lui font fête et lui donnent la préférence même sur les laitues, les chicorées et les escaroles. En un mot, tous les animaux de ferme et les volatiles en sont avides.

On pourrait classer le chou de Schang-ton parmi les plantes fourragères, et sa végétation automnale offrirait de grands avantages comme *culture dérobée*. On pourrait le semer sur les pommes de terre hâtives, sur les chaumes de blé, de seigle, d'avoine et même d'orge. Pendant l'hiver, il fournirait un fourrage frais aux vaches et aux brebis nourrices.

La distance à observer entre chaque plant, serait de vingt-cinq à trente centimètres environ en tous sens. Un seul binage suffirait.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE VIADUC DE GRENELLE

Un des travaux d'art les plus intéressants que nos constructeurs aient entrepris dans ces derniers temps est certainement le grand viaduc exécuté sur le parcours du chemin de fer de ceinture, pour relier le plateau d'Auteuil au plateau de Grenelle. Il ne compte pas moins de cent cinquante-deux arcades.

Partant de la station d'Auteuil, il arrive au Point-du-Jour, traverse la Seine, surmontant un magnifique pont accessible aussi bien aux piétons qu'aux voitures, et se prolonge encore sur une certaine étendue à travers la plaine de Grenelle. Cette plaine eut longtemps le triste honneur de servir aux exécutions militaires. Là furent fusillés, entre autres, Mallet et ses complices.

C'est par suite d'une convention, qui date de 1864, que le chemin de fer de l'Ouest a reçu de l'État la concession d'une voie ferrée destinée à compléter le chemin de ceinture, en mettant en communication la ligne d'Auteuil avec la gare des marchandises du chemin de fer d'Orléans à Ivry, sur la rive gauche de la Seine. Un embranchement circulaire, descendant vers le Champ de Mars, a servi au transport d'un nombre considérable de voyageurs pendant toute la durée de la grande Exposition.

Le lecteur trouvera dans ce numéro un dessin très-exact de la partie du viaduc qui franchit la Seine, entre le quai d'Auteuil et le quai de Javel.

FRANCIS RICHARD

COURRIER DU PALAIS

Affaire Lesurques. — Une histoire d'il y a soixante-douze ans — Le crime. — Le procès. Dans le cabinet de M. Daubenton — Une date surchargée. — Condamnation. — Courriol parle. — Le rapport de M. Siméon. — L'exécution. — Les dernières lettres de Lesurques — Une lettre retrouvée au bout de trente-cinq ans. — Autres coupables. — [illegible] — La mémoire d'un mari et d'un père. — Plus d'espoir. — Melanie Lesurques.

Peu de noms sont plus populaires que le nom de Lesurques. Il y a en France beaucoup de gens qui n'ont jamais entendu parler de Philippe-Auguste, de François Ier, de Richelieu et de Mazarin; mais Lesurques, qui ne connaît Lesurques?

Ce nom, après soixante-douze ans, est revenu devant la justice, et les débats qu'il a soulevés ont vivement piqué la curiosité publique. Le procès Lesurques en 1868, devant la Cour de cassation, sera un des grands procès, le plus grand procès peut-être de l'année 1868.

Tout le monde sait que Lesurques fut condamné à mort et qu'il fut exécuté; et sur dix mille personnes vous n'en rencontrerez pas une peut-être qui ne vous dise, sans la moindre hésitation : « Lesurques était innocent, et il a été la victime d'une erreur judiciaire. »

Quant à l'histoire de sa condamnation, quant aux faits d'où est sorti ce que j'appellerais volontiers le dogme de son innocence, on ne les connaît guère bien exactement; et le nombre est grand de ceux qui n'en savent autre chose que ce que leur en a appris le drame du *Courrier de Lyon;* or les drames en pareille matière sont sujets à caution.

Résumer brièvement, et ce fameux procès qui coûta la tête à Lesurques, et ce qui suivit, n'est donc pas hors de propos.

Le 8 floréal an IV, c'est-à-dire le 27 avril 1796, entre huit heures et neuf heures du soir, la malle de Paris à Lyon était attaquée sur la grande route, entre Lieursaint et Melun. Des bandits tuaient le courrier Excoffon et le postillon Audibert et pillaient les valises contenues dans la malle.

Au premier moment, le bruit courut que la perte était de sept millions pour la République, sans parler de l'argent confié à la poste par des particuliers. Il fallait beaucoup en rabattre; la plus grande partie des valeurs était en assignats, et les assignats étaient fort dépréciés en ce moment. Tout compte fait, il se trouve que la somme volée montait à 74,596 francs 95 centimes, ce qui était déjà joli; les voleurs n'avaient pas perdu leur temps.

A quelque temps de là, le juge de paix Daubenton s'apprêtait à commencer l'instruction de l'affaire; il venait d'arriver dans son cabinet, au bureau central, lorsqu'un officier de paix lui apprend que deux femmes de Mongeron, citées comme témoins, venaient de reconnaître, dans la salle voisine, deux hommes qui, le jour du crime, avaient dîné et pris le café dans un restaurant de Mongeron, avec deux des accusés que la justice avait déjà sous sa main.

M. Daubenton, tout surpris, donne ordre qu'on introduise ces deux hommes dans son cabinet, et il les interroge.

L'un d'eux a trente-deux ans; il est né à Douai, il est préposé aux transports militaires; il est venu à Paris, dit-il, pour rechercher trois caisses d'argenterie qu'il a remises à son voiturier. Il s'appelle Guesnot.

L'autre a trente cinq ans; il est, lui aussi, né à Douai, il a servi dans le régiment d'Amérique; puis il a acheté des biens nationaux, et la vente de ces biens lui a assuré une large aisance. Il est à Paris depuis un an. Il s'appelle Joseph Lesurques.

Comment Guesnot et Lesurques se trouvent-ils justement ce jour-là au bureau central?

Des papiers appartenant à Guesnot avaient été saisis par la justice au domicile d'un des accusés; Guesnot venait les chercher, le juge d'instruction ayant promis de les lui rendre. Lesurques l'avait accompagné.

Telle était la réponse de Guesnot et de Lesurques.

Tous deux sont mis en détention préventive.

Guesnot invoque un alibi et réussit à le prouver; il est rendu à la liberté.

Lesurques, reconnu par plusieurs témoins dans l'instruction et à l'audience, est condamné à mort le 8 thermidor an IV avec deux autres des accusés.

Lesurques avait donné l'emploi suivant de la journée du 8 floréal, jour de l'attaque de la malle-poste :

« Le matin, je suis allé chez le citoyen Legrand, orfèvre-bijoutier aux galeries de bois, palais Égalité; j'y suis resté jusqu'à une heure et demie; j'ai rentré dîner chez Lesurques, mon parent, chez qui je demeurais, et où j'ai dîné avec le citoyen Hilaire, dessinateur, et quelques personnes; de là j'ai été sur les boulevards avec Hilaire, où j'ai rencontré Guesnot vers les Italiens, et j'ai bu un verre de liqueur avec eux; ensuite j'ai rentré chez moi, j'y ai soupé et je me suis couché comme à mon ordinaire. »

A l'audience il avait appelé comme témoin à décharge l'orfèvre Legrand.

Celui-ci avait declaré qu'il avait vu Lesurques le 8 floréal. Ce qui fixait ses souvenirs, ajoutait-il, c'est que ce même jour il avait livré une cuiller à un sieur Aldenhof, bijoutier; or cette livraison était portée sur son registre à la date du 8.

Le registre est produit.

Il se trouve que la date est surchargée : sous le 8 il y a un 9.

L'orfèvre affirme qu'il n'a point altéré son registre; mais c'était cette date qui lui faisait dire qu'il avait vu Lesurques le 8 floréal. Il n'ose plus rien affirmer, et Lesurques, sauvé peut-être un moment, est perdu.

Trois jours après le jugement, un des condamnés, Courriol, déclare à un magistrat que Lesurques et un autre des condamnés sont innocents, et il nomme quatre coupables qui ont échappé aux recherches de la police. Deux fois il répète ses déclarations, et il adresse au Directoire une lettre où on lit ce qui suit :

« Il est donc vrai que je devais ajouter à mon crime un double assassinat. Les déclarations véridiques que je n'ai cessé de faire depuis le moment de mon jugement, n'ont pu faire rendre justice à deux innocents qui sont victimes de l'erreur. Puis-je espérer du moins que, pour venger leur mort, vous donnerez des ordres très-exprès de faire rechercher les quatre individus que j'ai désignés et qui sont mes seuls complices? »

Il demande à être interrogé de nouveau. Il ajoute que la vérité ne peut tarder à se montrer, « mais il ne sera plus temps. Les innocents auront péri! Oui, les innocents! je ne cesserai de le répéter jusqu'à mon dernier soupir. »

Cependant Lesurques s'était pourvu devant le Tribunal de cassation. Son pourvoi fut rejeté.

Il adressa alors une requête au Directoire. Le Directoire examina les pièces et consulta par message le Conseil des Cinq-Cents.

Le Conseil nomma une commission composée des citoyens Treilhard, Crassous et Siméon.

Le rapport, dressé par Siméon, conclut à l'ordre du jour. Courriol proteste toujours de la sincérité de ses récentes déclarations.

« Qu'un membre du conseil, écrit-il aux Cinq-Cents, soit nommé pour l'entendre, se convaincre de l'innocence des condamnés, et leur donner le temps de faire les recherches et la découverte des coupables. »

Et cette déclaration est accompagnée d'une adresse de Lesurques qui pourra, sous peu de jours, donner les preuves matérielles les plus complètes de son innocence.

La commission persiste à conclure à l'ordre du jour.

Le 9 brumaire an V, Lesurques fut exécuté avec les deux autres condamnés à mort.

Au pied de l'échafaud, Courriol dit encore : « Je suis coupable, mais Lesurques est innocent. »

La veille, Lesurques avait écrit trois lettres : une à ses amis, une à sa femme, une à l'homme qui, suivant Courriol, avait joué dans le drame du 8 floréal le rôle faussement attribué à Lesurques.

« La vérité, disait-il à ses amis, n'a pu se faire entendre, je vais donc périr victime de l'erreur; puis-je espérer que vous conserverez à mon épouse et à mes chers enfants la même amitié que vous m'avez toujours témoignée, et que vous les aiderez en toutes circonstances? »

« Quand tu liras cette lettre, écrivait-il à sa femme, je n'existerai plus; un fer cruel aura tranché le fil de mes jours que je t'avais consacrés avec tant de plaisir. Mais telle est la destinée; on ne peut la fuir en aucun cas. Je devais être assassiné juridiquement. Ah! j'ai subi mon sort avec constance et un courage digne d'un homme tel que moi. Puis-je espérer que tu imiteras mon exemple? La vie n'est point à toi, tu la dois tout entière à tes enfants et à ton époux, s'il te fut cher. C'est le seul vœu que je puisse former.

« On te remettra mes cheveux que tu voudras bien conserver, et, lorsque mes enfants seront grands, tu les leur partageras; c'est le seul héritage que je leur laisse.

« Je te dis un éternel adieu, et mon dernier soupir sera pour toi et mes malheureux enfants. »

Cette lettre était adressée à *la citoyenne veuve Lesurques.*

La lettre destinée à Dubosq, le coupable désigné par Courriol, était ainsi conçue :

« Vous, au lieu duquel je vais mourir, contentez-vous du sacrifice de ma vie. Si jamais vous êtes traduit en justice, souvenez-vous de mes trois enfants couverts d'opprobre, de leur mère au désespoir, et ne prolongez pas tant d'infortunes causées par la plus funeste ressemblance. »

Quelques jours plus tard, le 16 brumaire, un ancien juge de paix, le sieur Jarry, adressait à M. Siméon une lettre où on lisait :

« Citoyen représentant, je viens de lire votre rapport sur l'affaire du malheureux Lesurques, condamné pour l'assassinat du courrier de Lyon. Mon cœur en est navré, il est innocent. Moi seul peut-être aurais pu éclaircir ce fait. Mais, hélas! il n'est plus, et tout ce que je vais vous apprendre sera sans fruit. J'étais juge de paix à Besançon l'année antérieure à l'acceptation de la Constitution; un négociant de Lyon, qui était à la poursuite d'un homme qui lui avait volé deux millions tant en assignats qu'en or et en argent, dans l'auberge du parc, me pria de faire arrêter la femme de son voleur, qui s'était réfugiée à Besançon... L'avant-veille de son jugement, l'accusé escalada les murs de sa prison; sa femme ne fut pas plutôt à la maison de force, qu'il l'en tira, et tous les deux sont libres. Dans le cours de l'instruction au Tribunal criminel, on acquit la preuve qu'il avait déjà été condamné aux fers par le Tribunal criminel de la Seine. Eh bien, cet homme est Dubosq; c'est l'homme indiqué par Courriol. Ce Dubosq avait les cheveux châtains et une perruque blonde. Je trouvai dans sa valise une autre perruque noire; il en changeait à volonté pour opérer les déguisements qu'il souhaitait. Il possédait à fond l'art du crime; et, depuis son évasion, lorsque j'apprenais que quelques crimes énormes s'étaient commis, soit à Lyon, soit à Paris, je n'ai jamais douté qu'il n'en fût l'auteur. Lorsque j'ai lu votre rapport dans *le Moniteur*, j'ai reconnu les traits de Dubosq. Il m'a suffi de sa perruque blonde pour le reconnaître... »

Cette lettre, M. Siméon ne la produisit pas. Elle fut trouvée, en 1832, dans les archives du ministère de l'intérieur et transmise au ministre de la justice.

Quatre coupables, au dire de Courriol, étaient encore à trouver au moment où il allait mourir : il n'avait pas menti. Tous quatre furent successivement arrêtés et portèrent leur tête sur l'échafaud. Le dernier qui expia son crime fut exécuté le 11 messidor an XII. Trois d'entre eux reconnurent l'innocence de Lesurques. Un d'eux en témoigna devant la justice; un autre l'affirma à son confesseur, en lui enjoignant de ne révéler sa déclaration que six mois après qu'il serait mort. Dubosq l'attesta à son avocat

Lesurques avait écrit qu'une funeste ressemblance avait causé sa mort. Voici son signalement et celui de Dubosq relevés sur le registre d'écrou de la prison :

Dubosq. — 1797.

Age, trente-trois ans environ; taille, cinq pieds quatre pouces six lignes; cheveux et sourcils blonds; yeux gris; nez aquilin; bouche moyenne, menton fourchu ayant une fossette. Signes particuliers : petite cicatrice au front au-dessus de l'œil droit; une couture sur le gros pouce au-dedans de la main droite.

Lesurques. — 1796.

Age, trente-deux ans; taille, cinq pieds trois pouces; cheveux blonds; yeux bleus; nez aquilin, bouche moyenne; menton rond et double. Signes particuliers : une cicatrice au front, côté droit; le doigt de la main droite est estropié.

La lecture de ces deux signalements rend vraisemblable, il faut en convenir, l'idée d'une confusion entre Dubosq et Lesurques dans les souvenirs de témoins qui n'ont vu qu'une fois avant le jour où ils déposent l'un ou l'autre des deux condamnés.

Cette ressemblance, les révélations des accusés, les antécédents de Lesurques, la façon dont il était mort, ses dernières écrits avaient convaincu sa femme et ses enfants de son innocence. Leur conviction ne devait pas rester inactive. Depuis le jour de l'exécution ils ne cessent de poursuivre la réhabilitation de la mémoire qui leur est chère; mais toujours un obstacle insurmontable se dresse devant eux : la loi ne permet pas la révision des procès criminels, quand les deux condamnés, ou l'un d'eux est mort, alors que la culpabilité de l'un serait la preuve de l'innocence de l'autre

Depuis le 29 juin 1867, cet obstacle a disparu; une loi a supprimé la disposition rigoureuse de l'article 443 du code d'instruction criminelle; et cette loi, il faut bien le dire, elle est née de cette pensée que Lesurques était mort victime d'une erreur de la justice.

Aussitôt la demande en réhabilitation de Lesurques a été formée par Mlle Virginie Lesurques, sa fille, le seul de ses enfants qui ait survécu.

C'est en sa présence que ce grand procès a été débattu, Me Bozérian plaidant pour la mémoire de Lesurques. Me Housset plaidant d'office comme curateur à la mémoire de Dubosq, après un rapport de M. le conseiller Faustin Hélie, qui est un chef-d'œuvre de clarté et de disposition.

« L'utilité générale, disait en finissant le savant magistrat — on aime à citer de semblables paroles — n'exige pas que dans le cas où l'erreur d'un jugement serait reconnue, ce jugement soit néanmoins maintenu. Il y a quelque chose de supérieur à ce principe, si puissant qu'il soit, c'est la justice elle-même; et les juges s'élèvent dans l'estime des peuples quand ils savent reconnaître les méprises, si rares d'ailleurs, qui peuvent se glisser dans leurs actes. Il serait honorable, pour l'administration de la justice de notre temps, de remonter jusqu'au siècle dernier pour redresser l'erreur d'un jugement. »

La cour a repoussé la demande, sur les conclusions de M. le procureur général Delangle; et dans la même enceinte où Lesurques avait été condamné à mort, sa mémoire vient d'être condamnée à l'infamie judiciaire, pour toujours cette fois

Mais l'arrêt se contente de dire : il n'est point impossible que, Dubosq ayant été coupable, Lesurques ait été coupable aussi. Or, les faits qui ont innocenté Lesurques dans l'opinion publique demeurent après le procès ce qu'ils étaient avant, et l'opinion publique ne sera pas changée par les débats.

Un jour, il y a de bien longues années de cela, Mélanie Lesurques, la sœur de Virginie, qui elle aussi avait poursuivi avec une ardeur pieuse la réhabilitation de son père, crut toucher au but tant désiré. Une démarche qu'elle fit au ministère de la justice la détrompa.

Un soir de la semaine suivante, une femme en deuil se précipitait dans la Seine du haut du pont d'Austerlitz et périssait dans les flots. C'était Mélanie Lesurques. La pauvre femme qui se donnait ainsi la mort dans un accès de pieux désespoir sera toujours dans la croyance populaire, non la fille d'un scélérat, mais la fille d'une victime.

MAITRE GUERIN

* * *

LE PALAIS ROYAL A MADRID

Vu du pont de Ségovie, tel qu'il apparait au voyageur arrivant à Madrid par la porte la plus occidentale, le palais royal avec ses contre-forts, ses terrasses et ses jardins en pente qui lui font un magnifique piédestal, est vraiment d'un aspect imposant, et son clair ensemble se détache de la façon la plus majestueuse sur le bleu profond du ciel espagnol. Tandis que le rez-de-chaussée, de granit rougeâtre, est d'une grande sobriété d'ornements, les étages supérieurs légers et gracieux, regorgent de colonnes, de balcons, d'auvents et de pilastres délicatement découpés dans la pierre blanche de Colmenar. On dirait une grande villa italienne posée sur les assises d'un château fort.

L'emplacement du palais est celui qu'occupaient les anciens bâtiments de l'Alcazar. Cette résidence des rois de Castille, qui servait de défense à la ville, fut réduite en cendres sous Philippe Ier, dans la nuit du 24 décembre 1734. Le plan adopté pour la reconstruction fut celui de l'Italien Sachetti. On commença d'y travailler en 1737. Le palais pourtant ne put être inauguré que vingt-sept ans plus tard par le roi Charles III. Il avait coûté près de quatre-vingts millions.

Cet édifice forme un carré de cent trente-deux mètres d'étendue sur chacune de ses quatre façades. Parmi les pièces luxueuses qu'il renferme, nous nous bornerons à mentionner le salon des ambassadeurs, le *guarda joyas*, la bibliothèque, la salle de spectacle. La chapelle qui touche à la façade nord a la forme d'une ellipse; on lui reproche justement d'être plus riche que belle. Elle est surmontée d'un dôme qui s'élève bien au-dessus du palais, et sur lequel le sculpteur Conrad Giacinto a représenté plusieurs groupes de saints.

Auprès du palais, un immense bâtiment, les *caballerizas*, renferme la collection de ces merveilleuses voitures de gala qui servaient au cortège de la reine dans les cérémonies extraordinaires. Il n'y avait pas moins de cinq cents personnes attachées à cet établissement, dont le budget annuel s'élevait à 2,850,000 réaux.

HENRI MULLER.

COURRIER DES MODES

Pour la saison des bals et pour le moment des étrennes, les magasins de *la Ville-de-Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, viennent d'offrir à leur clientèle plusieurs créations telles que les premières maisons savent seules en produire.

On remarque surtout des nœuds de satin en toutes nuances, [illegible]. Les modèles les coquets et extrêmement variés portent les noms de Zéphir, Princesse, Châtelaine et Eugénie.

Pour toilette de matin, les nœuds Altesse et Don Juan, en grenadine de soie, à larges bouts flottants, genre très-distingué.

Les ceintures, d'une ravissante coquetterie, sont le principal attrait des toilettes du soir; *la Ville-de-Lyon* a créé les ceintures Fontange, Louis XV et Bayadère en satin double face et faye satinée, dont l'effet sera ravissant sur les robes mousseline.

Je cite encore les voilettes Mauresque et Duchesse en tulle chenillé, au plumetis et au crochet, de très-jolis bijoux en jais, broches, boucles d'oreilles et éventails pour soirée.

En objets de toilette et articles d'étrennes, je suis heureuse de désigner aussi parmi les nouveautés de *la Ville-de-Lyon* les capelines Victoria en cachemire blanc et satin, *modèle exclusif* adopté pour sortie de bal; les boîtes de gants Joséphine, les boîtes en bois d'ébène, tuya et bois de rose assorties en très-belle mercerie; les paniers à ouvrage de Vienne, les porte-cartes en écaille, incrustations de nacre et or, les vide-poche en véritable laque du Japon, les boîtes à gants et à mouchoirs en bois des îles et cuir de Russie, ainsi qu'un magnifique assortiment d'articles écossais.

Tous ces objets, d'un goût hors ligne, seront recherchés comme articles d'étrennes par les nombreuses et charmantes clientes des magasins de *la Ville-de-Lyon.*

Le mot *étrennes* fait toujours appel aux gourmandises, qui sont le fond de tous les cadeaux. C'est pourquoi je rappelle à tous nos lecteurs et lectrices les magasins où les bonbons sont supérieurs comme qualité et élégance.

Les magasins de M. Auger, *à la Caravane*, rue Saint-Honoré, 191, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de faire l'éloge de leurs excellents produits.

En femme qui connaît son Paris élégant, je viens de rendre une visite *à la Caravane*, et je conseille aux personnes qui ont à acheter des bonbons, sans perdre leur temps à choisir, d'entrer dans ces magasins en toute confiance et de s'approvisionner : des bonbons de chocolat, pralines, pistaches duchesse et caramels fondants au chocolat; puis de ne pas oublier les crèmes à la vanille, les chocolats napolitains vanillés; boîtes bleues, roses ou blanches; les boîtes chinoises ou japonaises garnies de thé Chulan surfin et Hyswin extra, puis une foule d'articles pour étrennes en chinoiseries, coffres et porcelaines du Japon, cartonnages de luxe et de fantaisie et paniers artistiques.

Malgré l'excellence de ses produits, la maison Auger a eu le bon esprit de conserver des prix peu élevés, ce qui lui permet un plus grand chiffre d'affaires à la satisfaction de son élégante clientèle.

ALICE DE SAVIGNY



— Qu'est-ce qui te ferait le plus de plaisir pour tes étrennes?

— Ne le sais tu pas? C'est la machine à coudre *la Silencieuse*, de Pollack, Schmidt et Cie, rue de Richelieu, 45.

Les machines à coudre réalisent le problème cherché par Courier, le travail lucratif sans fatigue.

Au début de ce progrès, il se trouva des économistes pour prendre le parti de la routine.

Aujourd'hui on regarderait comme tout à fait arriérée l'ouvrière qui compterait encore sur l'agilité de son aiguille. Impossible de lutter.

Time is money, disent les Anglais. N'est-ce rien, dans un temps donné, de pouvoir, avec une machine, décupler le gain qu'on obtiendrait avec son aiguille?

A chaque industrie, est applicable une machine spéciale. Pour les couturières, confectionneuses, lingères, etc., la meilleure machine à coudre est la *silencieuse* qui n'a qu'une tension et produit le plus de travail dans un temps donné. Ses guides dispensent de faufiler l'ouvrage et son régulateur chiffré de points donne au travail une parfaite régularité. Un pressoir permet de coudre les très-grosses étoffes.

Enfin, la *silencieuse* est garantie cinq ans, et comme son nom l'indique, elle ne produit pas ce bruit monotone et insupportable qu'on reproche aux divers systèmes connus jusqu'ici. Il est indispensable, pour éviter les erreurs, d'exiger pour la *silencieuse* le nom de Pollack-Schmidt et sur la plaque de couture ces mots : s'adresser à Paris, à l'agence générale, rue Richelieu, 45, aux *Inventions nouvelles*

En vue des étrennes, l'agence Pollack-Schmidt vient de créer de nouveaux petits meubles de salon pour renfermer la *silencieuse*.

L. W



ENGAGEMENTS D'ENFANTS POUR LA PANTOMIME DE LA CHRISTMAS, AU THÉATRE DE DRURY-LANE, A LONDRES, [illegible]

LES MAMMIFÈRES

Par Louis Figuier, ouvrage illustré de 276 gravures. — Un volume grand in-8°, L. Hachette et Cie, éditeurs.



[illegible]



[illegible]

Le volume illustré que M. Louis Figuier publie cette [illegible], comme [illegible] pour la jeunesse et les gens du monde, a pour titre *les Mammifères*. Il fait partie d'une série de volumes réunis sous le titre commun de *Tableau de la nature*, vaste et curieuse encyclopédie d'histoire naturelle, qui compte déjà *la Terre avant le déluge, la Terre et les Mers, l'Histoire des Plantes* et la *Vie des Animaux*. Le volume consacré aux *Mammifères* termine les *Animaux*. Ainsi se complète, chaque année, l'œuvre magistrale entreprise par l'auteur, qui a voulu retracer, avec le double secours de la plume et du crayon, les trois règnes de la nature.

Les mammifères constituent la classe la plus intéressante et la plus nombreuse du règne animal. Par les services qu'ils nous rendent tous les jours, comme animaux auxiliaires, comme ressource d'alimentation, ou pour les besoins divers de nos industries, les mammifères nous intéressent entre tous les autres animaux. Aussi les ouvrages [illegible] à nous faire connaître leur [illegible] et leurs habitudes, sont-ils très-nombreux dans notre littérature. Sans parler [illegible] traités de Buffon et de Lacépède, combien n'a-t-on pas publié jusqu'à ce jour d'ouvrages sur ce sujet ? M. Louis Figuier a su rajeunir cette matière, quelque peu rebattue. Il a trouvé le moyen de condenser en un seul volume toutes les notions véritablement utiles, tous les renseignements intéressants ou curieux qui se rapportent à ces animaux.



CHASSE AUX MORSES

L'ordre particulier qu'adopte M. Louis Figuier, et auquel il n'a cessé de se conformer, depuis le premier volume du *Tableau de la nature*, ordre qui consiste à remonter, au lieu de la redescendre, comme on le fait d'ordinaire, l'échelle de la complication des êtres, donne un attrait tout particulier à ses descriptions. Il commence par décrire ces animaux, demi-oiseaux, demi-mammifères, qui semblent établir la transition d'une classe à l'autre, et qui s'appellent les ornithorhynques. Puis viennent les marsupiaux, comme le [illegible] le wombat, animaux étranges, dont les petits ne sortent pas complétement formés du sein de la mère, mais qui en sont expulsés avant terme, et achèvent de se développer dans une poche creusée dans la peau du ventre de la mère. De là l'auteur passe à l'ordre des cétacés, que

ECHECS

PROBLÈME N° 130

Les Blancs viennent de jouer ; ils pouvaient, à volonté, faire ou se faire mat en deux coups.

Rétablir la position avant le coup joué par les Blancs, et donner les deux mats, direct et inverse.

SOLUTION DU [illegible]

BLANCS.	NOIRS.
1 [illegible]	1 [illegible]
2 [illegible]	2 [illegible]
3 [illegible]	3 [illegible]
4 [illegible]	4 [illegible]
5 [illegible]	[illegible]

Solutions justes : MM. H. Najotte, à Saint-Mandé ; Émile Frau, à Lyon ; Kassioph, à Besançon ; Henry Frau, à Lyon ; Lebeau, à Troyes ; A. M. de V..., à Rochefort ; Société de gymnastique, à Luxembourg, [illegible] ; E. Lequesne ; L. de B..., à Lorient ; T. Peraldi, à Bastia ; Mouer, à Gerona (Espagne) ; capitaine Charousset, à Toulouse ; Société [illegible].

C. P.

PROBLÈME N° 130

[illegible]

NOIRS

BLANCS

[illegible]

le vulgaire a quelque peine à ranger parmi les mammifères, car toute leur existence s'accomplit au sein des eaux : tels sont la baleine, le cachalot, le narval et marsouin. Vient ensuite l'ordre des amphibies, contenant les morses et les phoques, qui servent comme de transition aux véritables mammifères.

Les pachydermes nous amènent aux mammifères terrestres. Ici arrivent l'hippopotame, le rhinocéros, et ces animaux extraordinaires dont les dimensions nous frappent d'étonnement, c'est-à-dire ces volumineux éléphants, aux mœurs si étranges, et que l'auteur du livre qui nous occupe nous raconte d'ailleurs avec les qualités si remarquables de son style, à la fois concis et brillant.

Continuant la série ascendante de la perfection des êtres, l'auteur passe successivement en revue les ruminants, les carnivores, les rongeurs, etc., et arrive ainsi aux quadrumanes, les êtres les plus rapprochés de l'espèce humaine.

Nous ne surprendrons personne en disant que les gravures qui ornent chaque page des *Mammifères*, sont d'une exécution parfaite, et parfois d'un effet saisissant. Tous ces dessins ont été exécutés, autant que possible, sur l'animal vivant, ou d'après les exemplaires empaillés, qui existent au Jardin des plantes. Les spécimens de vignettes empruntées à l'ouvrage de M. Louis Figuier, et qui accompagnent cet article, prouvent suffisamment que, sous le rapport de la beauté de l'illustration, les gravures des *Mammifères* ne le cèdent en rien à celles des précédents ouvrages du même auteur, tels que *la Terre avant le déluge*, *l'Histoire des plantes*, etc.

H. VERNOY.

LES PIRATES BARBEROUSSE

Il profitait de l'espèce de liberté que lui laissaient ses maîtres, pour apprendre l'italien, et la langue franque.

DEUX PIRATES AU XVIe SIÈCLE, *H[illegible] [illegible] Barberousse*, par Ch. Farine, illustrations par Léop. Flameng. — Un vol. gr. in-8°, P. Ducrocq éditeur.

M. Ch. Farine, encouragé par le succès qu'il a obtenu l'an dernier, en publiant, à la librairie Paul Ducrocq, le récit d'un voyage qu'il venait de faire *A travers la Kabylie*, a choisi cette année un des épisodes les plus curieux et les plus émouvants des annales orientales : *l'Histoire des Pirates Barberousse*, de ces aventuriers qui, par leur génie, leur courage, parvinrent du seuil d'une chaumière à gravir les marches d'un trône, et qui, nés dans un siècle troublé par tant de guerres acharnées, ont laissé, grâce à leurs relations avec François Ier et Charles-Quint, un renom que le temps n'a pas effacé. Le style vif et nerveux de l'auteur se prête admirablement aux tableaux des combats et des luttes de ces pirates-rois. M. Léopold Flameng, lui aussi, a été séduit par la beauté du sujet, et ses compositions sur bois, par leur facture originale et la liberté de l'exécution, rappellent les eaux-fortes et les dessins à la plume des maîtres anciens.

La même librairie met en vente des *Contes et Nouvelles*, par M. Ed. Laboulaye, le savant membre de l'Institut et le spirituel conteur du *Journal des Débats*. Nous n'analyserons pas l'œuvre du maître que tout le monde voudra lire, les enfants et les grands parents, les uns y voyant ce que les autres n'y verront pas, mais tout le monde y trouvant son compte. Le volume est orné de soixante vignettes par M. Boilvin, un jeune artiste plein de verve et d'esprit de bon aloi.

R. BRYON.

AVIS AUX ABONNÉS

DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Le nombre de nos abonnés s'est tellement accru que le service de chaque numéro exige un travail préparatoire de plusieurs jours.

Il en résulte qu'il nous est devenu impossible de faire droit aux demandes de changement d'adresse reçues durant ce travail. Ajournées forcément à la semaine suivante, elles donnent lieu à des réclamations qu'il importe de prévenir.

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir au plus tard, savoir :

Le lundi pour les abonnements de Paris et le mardi pour ceux de la province et de l'étranger.

L'administration ne sera pas responsable des numéros envoyés à d'anciennes adresses, par suite de demandes tardives.

Les mandats ou timbres-poste doivent être adressés à M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur du journal. — Nous rappelons à nos abonnés que les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payements. Ils sont instamment priés de joindre à leur lettre l'indication bien précise du point de départ de leur abonnement, ainsi que de la* PRIME GRATUITE *qu'ils auront choisie : soit l'album des* CHEFS-D'ŒUVRE DE LA GRAVURE, *soit les* QUATRE VOLUMES DU THÉÂTRE ET DE BALZAC.

A partir de ce jour, l'administration de l'Univers illustré *met en vente le tome XXI, comprenant le deuxième semestre de l'année 1868, aux prix suivants : Broché,* **10** *fr.; relié,* **12** *fr.* **50** *c. — Port pour les départements : Broché,* **2** *fr.; relié,* **2** *fr.* **50** *c.*

L'administration du journal vient de faire disposer, comme les années précédentes, d'élégantes reliures destinées au second semestre de l'année 1868. Ces cartonnages, recouverts de toile chagrinée, avec dorures spéciales sur le dos et sur les pleins, sont facilement adaptés par tous les relieurs, sur les exemplaires brochés. On peut se les procurer aux bureaux de l'Univers illustré, *24, passage Colbert, moyennant 2 fr. 50 c., prix de revient. Envoi* franco *dans les départements moyennant 4 francs.*

EN VENTE CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES

[illegible]

rue Vivienne, n° 2 bis, et boulevard des Italiens, n° 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Madeleine Bertin, par Jules Claretie. Un vol. gr. in-18. Prix : 3 fr.

Œuvres complètes de Charles Baudelaire. Edition définitive, précédée d'une notice par Théophile Gautier et ornée d'un beau portrait gravé sur acier par Nargeot.
Tome Ier. — *Les Fleurs du mal*. Un vol. gr. in-18.—Prix : 3 fr.
Tome IIe. — *Curiosités esthétiques*. Un vol gr in-18.—Prix : 3 fr.
Tome IIIe.— *L'Art romantique*. Un vol. gr. in-18 — Prix : 3 fr.
Tome IVe. — *Petits Poèmes en prose*. — *Les Paradis artificiels* (sous presse). Un vol. gr. in-18. — Prix : 3 fr.

A travers les Espagnes, par l'auteur des *Horizons prochains*. 2e édition. Un vol. gr. in-18. — Prix : 3 fr.

L'Uscoque, par George Sand. *Nouvelle édition*. Un vol gr. in-18. — Prix : 3 fr.

Les Horreurs de la guerre, opérette-bouffe en deux actes par Ph. Gille, musique de J. Costé. — Prix : 1 fr. 50 c.

La Madone des Roses, drame en cinq actes, par Victor Séjour. — Prix : 2 fr.

Theodoros, drame en cinq actes, en neuf tableaux, par Théodore Barrière. — Prix : 50 centimes.



Explication du dernier Rébus :

[illegible]

ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Chaque année *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1869 (11e année), contient 64 pages de texte et 40 charmantes planches, dessinées par les premiers artistes et gravées avec le plus grand soin.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 cent., pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy, 2 bis, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste, 60 centimes.

PARIS. [illegible] T-BENOIT. — [illegible]

ÉMILE AUCANTE.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME



TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME

